


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/illustrationjou16pari>

L ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL



PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.





L'ILLUSTRATION

TOME XVI

ORNÉ DE 300 VIGNETTES

Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre,
Décembre 1850.

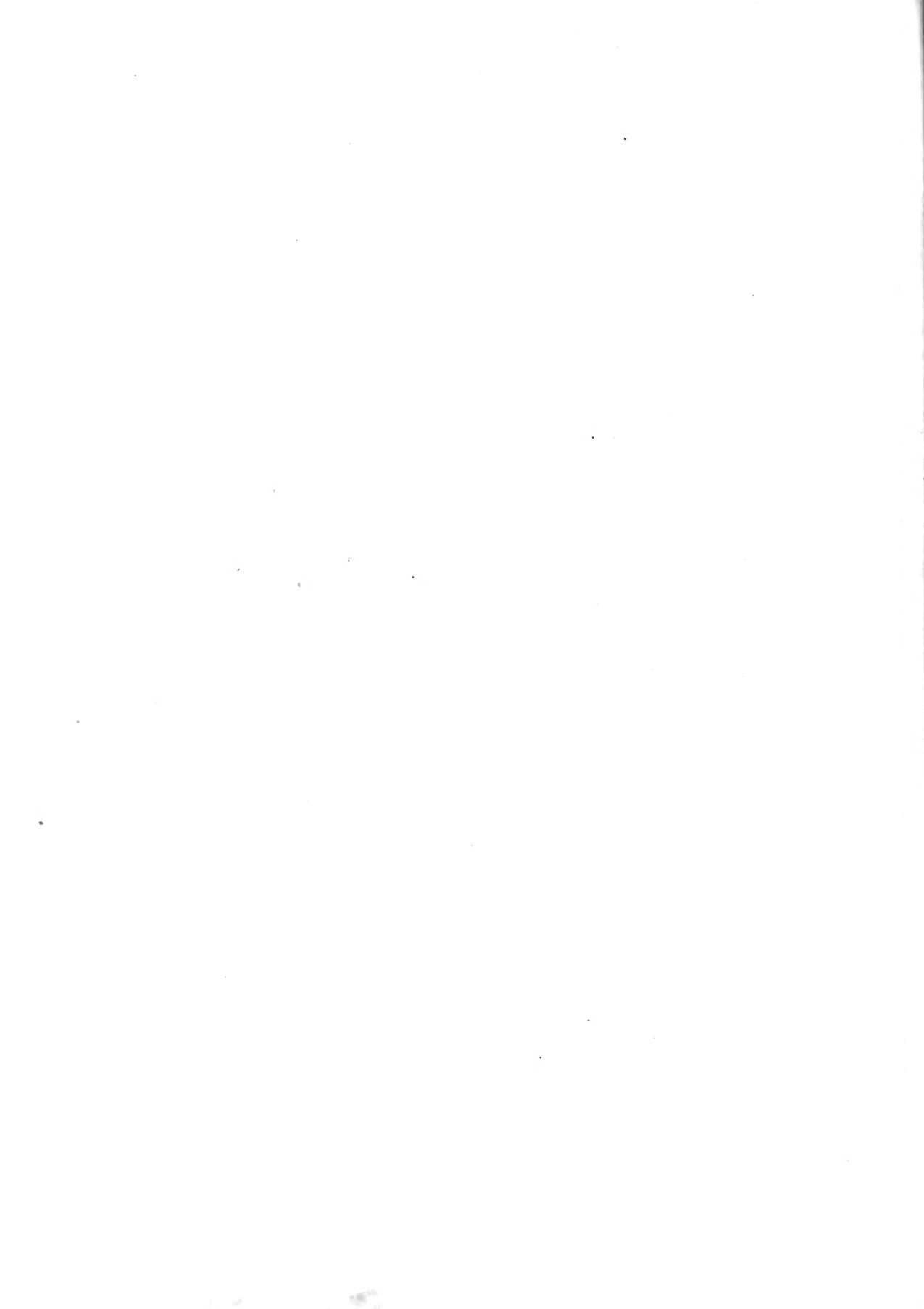
PARIS

A. LE CHEVALIER ET C^{IE}, ÉDITEURS,
60, RUE RICHELIEU



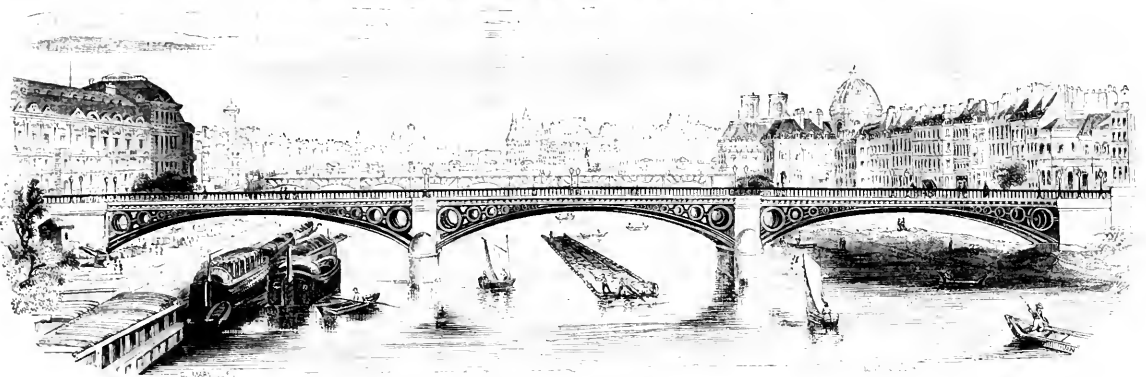
MARVILLE

A



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75

N^o 384, VOL. XVI. — SAMEDI 6 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Mort de sir Robert Peel. — La loi de la presse. — Courrier de Paris. — Ascension aérostatique de MM. Barral et Dixié. — Lettres écrites de non-Jardin, par Alph. Karr. N^o II. — Chronique musicale. — La Saint-Eloi à Toulon. — Revue littéraire, par A. Dufaÿ. — Correspondances. — Bibliographie. — Signaux indiquants pour les chemins de fer. — Les moyens justifient la fin, proverbe. — Indication des rues de Paris la nuit. — Variétés.

Gravures. Lord Palmerston, d'après un portrait de J. Partridge. — Bal de la marine au Jardin d'Hiver, costumes. — Ascension de MM. Barral et Dixié à l'Observatoire. — Fête de Saint-Eloi à Toulon. — Les aubades. — La bénédiction des chevaux et des ânes. — Vue de Toulon à vol d'oiseau. — Signaux des chemins de fer, 6 grav. — Le bal de la marine. — 10 caricatures par Step. — Lanternes pour indiquer les noms des rues, 3 grav. — Rébus.



Lord Palmerston, d'après un portrait peint par John Partridge.

Histoire

de la semaine.

La discussion engagée dans la chambre des communes d'Angleterre, au sujet des affaires de Grèce, ne s'est terminée que dans la séance du 28 juin, qui s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. Le ministère a obtenu une majorité de 16 voix, nombre égal à la majorité de notre Assemblée nationale qui a voté la dotation de M. le président de la République. Ce rapprochement a été fait contre l'opinion des journaux qui prétendent que le ministère anglais ne peut vivre avec cette majorité après avoir été battu par 37 voix dans la chambre des lords sur la même question. Ce sont les mêmes journaux qui trouvent que 16 voix en France sont plus que ce qu'il faut pour vivre, malgré la défaite du ministère sur la question de la loi des maires.

Les chefs des divers partis ont, comme d'habitude, clos la discussion; M. Cobden, sir Robert Peel, lord John Russell et M. d'Israeli. Lord Palmerston, qui était la victime expiatoire de cette longue et solennelle discussion, avait tenu la tribune lui-même dans la séance du

25 pendant cinq heures et fait l'histoire diplomatique de son gouvernement avec un talent que nous n'irions si nous étions un journal politique et soumis aux intérêts et à la tactique d'un parti, mais que nous pouvons reconnaître et proclamer en tant que recueil historique. Ce jugement d'ailleurs n'implique point la légitimité des prétentions de M. Finlay et du juif Pacifico, non plus que la parfaite mesure des procédés de la politique anglaise; c'est pour nous une simple question d'art et tout au plus un acquiescement au sentiment général du discours, ou nous trouvons cette grande et noble prévoyance de la politique anglaise qui ne nie rien de ce qui est possible, qui ne conteste jamais que l'as-propos, et n'attend pas pour réaliser un progrès qu'il soit arraché par une révolution, au risque de compromettre jusqu'aux progrès acquis, sauf à livrer ensuite, et par une réaction inévitable, l'avenir à des expériences insensées. Il semble que la politique anglaise s'inspire de l'observation des effets physiques de la vapeur; tanh's qu'ailleurs les hommes d'État ne posent qu'à sceller hermétiquement la soupape, la, au contraire, on ne perd pas de vue la chaudière, et on tâche à propos un peu de vapeur pour ne pas la faire éclater. Nos politiques ne se font pas faute d'admirer cette prudence, mais ils se gardent bien de l'imiter. Grands hommes!...

Cet épisode de politique extérieure a plus occupé nos journaux et l'opinion publique que nos propres travaux parlementaires. Ce n'est pas cependant que nos partis fussent autrement intéressés au dénoûment; il est bien évident, quoiqu'on prétende le contraire, que nous attachons peu d'importance au triomphe ou à la chute du ministère anglais.

Pendant ce temps-là nous discutons à l'Assemblée législative une proposition ayant pour but de régler les conditions d'admission

et d'avancement dans les fonctions publiques. M. de Valenciennes a défendu la liberté du pouvoir exécutif au nom de la responsabilité, qui ne peut être réelle s'il est échappé par des règles qui ne lui laissent pas le choix de ses agents. L'Assemblée a néanmoins décidé à la majorité de 309 voix contre 274 qu'elle passerait à une troisième lecture de la proposition.

Dans cette même séance du 27 juin, l'Assemblée a commencé la discussion de la proposition de M. de Saint-Fricq relative au délit d'usure. Cette discussion, qui s'est terminée lundi, reviendra dans une troisième délibération, et nous reviendrons nous-mêmes sur les questions économiques que ce débat a soulevées. Nous passons à la séance du 2 juillet.

L'Assemblée avait à s'occuper, en premier lieu, de la deuxième délibération sur la proposition de MM. Benoît-Chamy, Moreau de la Sèze et Valette, relative à la publicité des contrats de mariage. Il est facile de comprendre le rapport qui existe entre cette proposition et l'ensemble des réformes proposées pour l'amélioration et pour le développement du crédit. Aujourd'hui les contrats de mariage ne sont assujettis à aucune publicité. Cependant il est d'un grand intérêt pour les tiers de savoir si les conventions matrimoniales ont été réglées d'après le système de la communauté ou d'après le système connu sous le nom de régime dotal. Cet intérêt consiste en ce que, dans le premier cas, la femme peut s'engager valablement avec l'autorisation ou avec le concours de son mari, tandis que dans le second cas, c'est-à-dire sous le régime dotal, tous les biens que la femme s'est constitués en dot étant des biens inaliénables, toutes les obligations contractées par elle avec des tiers se trouvent frappées de nullité. On conçoit à combien d'abus, à combien de fraudes un pareil système peut ouvrir la porte. La proposition soumise à l'Assemblée a pour but de ramener à cet état de choses. Elle se compose de quatre dispositions destinées à modifier les articles 76, 1491 et 1493 du Code civil. Dans ce nouveau système, l'officier de l'état civil devra, sous peine d'amende, mentionner dans l'acte de célébration du mariage s'il a été fait ou s'il n'a pas été fait de contrat de mariage, et, dans le premier cas, la date du contrat, ainsi que le nom et le lieu de résidence du notaire. Le notaire qui reçoit un contrat de mariage sera tenu de délivrer aux parties un certificat portant les mêmes énonciations et indiquant quel doit être remis à l'officier de l'état civil avant la célébration du mariage. La femme qui, d'après son contrat de mariage, est incapable d'engager tout ou partie de ses biens, ne pourra se prévaloir de la déclaration contraire insérée dans l'acte de célébration pour demander la nullité d'un engagement contracté par elle, à moins que, dans l'acte qui contiendra cet engagement, elle n'ait déclaré l'existence de ce contrat de mariage. Telles sont les principales dispositions de la loi nouvelle. Quelques amendements proposés au projet de la commission par M. Gavini ont été combattus par le rapporteur, M. Valette, et repoussés. L'Assemblée, sans plus ample débat, a décidé qu'elle passerait à la troisième délibération.

Une autre proposition de MM. Charas et Entracq, tendant à modifier le système de recouvrement des impôts des ponts-et-barrages, a subi l'épreuve de la première lecture.

Puis est venue la troisième délibération sur la proposition de M. le général de Gramont, ayant pour but de mettre un terme aux mauvais traitements exercés sur les animaux. La proposition a trouvé dans M. de Vanvins un contradicteur assez vif. M. le général de Gramont en a défendu le principe avec une chaleur singulière, avec un luxe d'arguments et d'anecdotes qui ont excité plus d'une fois l'enthousiasme de l'Assemblée. Le projet de loi rédigé par l'honorable membre se composait de trois articles. Les différents ceints qui peuvent être commis en ce genre et sont définis avec beaucoup de détails. M. de Fontaine a proposé de remplacer ces trois articles par une rédaction beaucoup plus simple, et qui se réduit à un article unique. L'Assemblée a donné la préférence à ce nouveau système, qui sera définitivement loi dans cette matière, car l'épreuve à laquelle était soumise cette proposition est la dernière.

Nous avons encore à mentionner la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la concession des produits des manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais. M. Schœlcher, qui ne voit dans ces établissements que des inventions de l'aveu monarchique, incompatibles avec les mœurs républicaines, en a demandé la suppression. Hourcadeux a répondu dans le sens de M. de Fontaine, et a défendu avec un talent et un courage remarquables l'existence de ces manufactures.

La séance a été prise à l'égard de la proposition de M. Peupin, ayant pour but d'autoriser les conseils de prud'hommes à organiser l'enregistrement en débet des actes et des exploits émanant de leur juridiction.

La séance a été prise sur la demande en autorisation de poursuites formée contre M. Besette, membre de la majorité, par le procureur général près le cour d'appel de la Martinique. La commission avait exprimé l'avis qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser les poursuites. M. Bannet, un des représentants des colonies, a soutenu la demande en termes d'une violence qui fait reconnaître les hautes qui divisent les deux classes dans les colonies. De son côté, le rapporteur, M. Péron, a répondu les accusations qui s'adressaient à la commission. L'Assemblée, suivant les conclusions du rapport, a refusé à l'unanimité l'autorisation des poursuites.

Il y avait encore un projet de loi qui est passé sous les yeux de l'Assemblée dans la séance de mercredi, nous l'avons déjà vu, c'est celui qui concerne le patronage des jeunes détenus. Le projet de loi a pour but de résoudre une des questions les plus importantes que soulève le grand problème de la réforme pénitentiaire. Il est raisonnable de s'attendre que la question relative aux jeunes détenus passe avant celle qui regarde les adultes. La première pensée du législateur doit se porter sur le sort de ces milliers d'enfants que la misère ou l'immoralité de leurs familles ont abandonnés au désespoir, au vagabondage et à toutes les mauvaises tentations, à tous les vices, à tous les désordres qui en sont la suite. L'Etat n'a rempli que la plus triste partie de sa tâche quand il a matériellement assuré la répression des délits, en renfermant les jeunes délinquants dans les maisons d'arrêt ou dans les maisons centrales. Pour la remplir dans toute son étendue, il doit procurer à ces enfants le bienfait de l'éducation morale, religieuse et professionnelle; il doit tendre la main à ces natures égarées pour les retirer sur la pente du mal, pour les rendre aux habitudes d'une vie honnête et laborieuse, et les empêcher de tomber dans le dernier degré de la corruption et de la perversité. Sa protection doit les prendre à l'entrée de la prison et les suivre au delà de la prison. A l'égard des jeunes détenus, l'Etat n'est pas seulement un geôlier; il est un père; ainsi que l'observe très-bien le rapport, il est investi d'une véritable tutelle; il est substitué légalement au père de famille.

Le projet de loi soumis à l'Assemblée par la commission de l'assistance publique n'a fait que s'approprier les résultats de l'expérience, et convertir en loi ce qui est déjà consacré dans la pratique. En partant de ce principe, il conçoit à la bienveillance privée le soin de fonder les colonies pénitentiaires destinées à l'éducation des jeunes détenus. Les auteurs du projet ont eu raison de penser que la charité publique et officielle serait moins propre à l'accomplissement de cette œuvre délicate que le dévouement libre et spontané de la charité privée. L'Etat n'intervient que pour autoriser ces établissements et pour leur accorder les subventions nécessaires. L'Etat peut aussi fonder des colonies en son nom et sous sa responsabilité; mais il n'usera de cette faculté que pour suppléer à l'inutilité des établissements privés. Telle est la disposition essentielle du projet. Les autres dispositions sont purement réglementaires.

La discussion générale s'est bornée aux observations que le rapporteur, M. Corne, et le ministre de l'intérieur ont présentées, le premier pour exposer le principe de la loi, le second pour lui donner son adhésion formelle. Un nouveau membre de la Montagne, M. Collava, a fait sur ce sujet un débat des plus modestes. Tous les articles du projet ont été successivement adoptés sans aucune modification. Avant qu'il l'Assemblée a décidé qu'elle passerait à une troisième délibération.

Sur tous les autres projets de loi qui figuraient à l'ordre du jour, l'Assemblée s'est contentée de donner des votes de pure forme et de simple acquiescement.

Pa l'après-midi, le vœu de la ligne Cunard, *America*, arrive de New-York à Liverpool, en dix jours et vingt heures, nous avons reçu les journaux et les correspondances de New-York en date du 19 juin.

Les autorités de la Havane, après leur avoir fait suivre un procès-verbal, nous ont permis de donner des votes de principe, et à nous les prisonniers qu'elles avaient faits dans l'armée du général Lopez.

Les congrès ne tardent pas, mais sans pouvoir avancer d'un pied dans la question de l'esclavage et de l'admission de la Californie. La solution du problème paraît être aussi éloignée que jamais, et pourrait même être indéfiniment ajournée, si l'état de santé de M. Hays Clay, l'auteur du compromis qui semblait avoir la plus de chance d'être adopté, ne s'améliore pas assez pour lui permettre de continuer à dévouer son œuvre dans la presse et dans le sénat.

Rien de nouveau de la Californie ni du Canada.

Les congrès de Francocht, convoqué sous les auspices de l'Autriche il y a deux mois, et ouvert le 10 mai, n'est encore parvenu à aucun résultat positif relativement à la question allemande; il semble rencontrer dans l'accomplissement de son œuvre autant d'obstacles que la Prusse dans la réalisation de l'Union restreinte, quoique ces obstacles tiennent à d'autres causes.

Mort de Sir Robert Peel.

C'est avec un profond regret que nous annonçons une nouvelle qui vient de concerner toute l'Angleterre et qui aura aussi, dans le reste de l'Europe, un douloureux retentissement.

Sir Robert Peel a survécu que peu de temps aux suites de l'accident fatal qui lui est arrivé samedi. A la suite d'une chute de cheval il avait été rapporté chez lui sans connaissance, avec plusieurs fractures de la clavicule gauche. La nouvelle de sa mort est arrivée mercredi à Paris par la voie télégraphique.

On se fait difficilement une idée de l'émotion produite à Londres par le bruit du danger imminent dans lequel se trouvait Sir Robert Peel. Toutes les classes de la population ont, pendant deux jours, assiégré les portes de son hôtel, et on ne pouvait satisfaire à l'impatience et à l'anxiété du peuple qu'en lisant à haute voix sur la place les bulletins des médecins.

Cette mort est une perte immense pour l'Angleterre. Sir Robert Peel avait, depuis plusieurs années, cessé d'être un chef de parti; il était devenu plus que cela, le régulateur, le modérateur et l'arbitre des partis. Il avait positivement renoncé à occuper de nouveau le pouvoir, mais il exerçait un pouvoir supérieur et universellement reconnu; et dans toutes les affaires publiques, surtout les affaires intérieures, il avait presque l'influence d'un oracle.

Une si grande puissance subitement détruite et anéantie par une simple chute nous rappelle le grand de sable dont parlait Pascal et qui arrêtait la vie de Cromwell. Sir Robert Peel laisse une renommée qui grandira encore, car les grands changements auxquels il a attaché son nom n'ont encore reçu qu'un commencement d'exécution et sont des-

tinés à des développements incalculables. Ce grand ministre aura eu cette gloire d'accomplir avec la paix et avec l'ordre, au milieu d'une prospérité non interrompue, ces réformes que les autres peuples poursuivent et poursuivront peut-être longtemps encore à travers des révolutions et des flots de sang.

Sir Robert Peel était né en 1789, et était par conséquent dans sa soixante-troisième année. Il laisse une famille nombreuse; sa fille aînée, aujourd'hui sir Robert Peel, est en ce moment secrétaire de légation à Berne; un autre est officier dans la marine royale.

Le portrait de Sir Robert Peel, accompagnant une notice sur cet illustre homme d'Etat, a paru dans le tome V de l'Illustration, page 1.

La Loi de la Presse.

Le projet de loi sur la presse, pour lequel, on s'en souvient, le ministère avait demandé l'urgence, vient enfin d'être présenté, dans sa rédaction définitive, par la commission. Il est impossible de n'être pas frappé du contraste qu'il y a entre la lenteur des délibérations de la commission et la précipitation forcée que l'Assemblée doit mettre dans ses discussions sur ce sujet si important, puisque le projet n'est pas soumis à l'épreuve des trois lectures. La commission aura mis trois mois à mûrir cette loi, et l'Assemblée mettra au plus huit jours à la voter! C'est une preuve de plus du danger de ces votes d'urgence qui font régler au pas de course des matières les plus délicates de notre législation. Le projet de loi présenté dans la séance du 29 juin, malgré le travail qu'il a coûté, a néanmoins le caractère de la précipitation. Il y règne à bien des égards un vague qui se transformerait facilement en arbitraire. On ne sait pas précisément ce qu'on veut ou ne veut pas dans la catégorie des écrits atteints par la loi. L'interprétation est laissée aux tribunaux. C'est-à-dire qu'on peut parfaitement commettre des délits sans le savoir. Quant au projet en lui-même, il charge la presse de nouvelles entraves. Par un système d'amendes habilement calculé, il donne au pouvoir la faculté de ruiner les journaux de l'opposition, avant toute condamnation, par le simple fait d'une double mise en accusation (article 3). Par le timbre qu'il rétablit, il tue la presse à bon marché. Et c'est avec ces petits moyens qu'on croit en finir avec les dangers sociaux qui nous menacent? On s'imagine briser, étouffer la pensée de l'opposition avec ces misérables entraves? Quand il s'agit du droit de discussion, il faut le supprimer ou bien le respecter; la presse simplement gênée est mille fois plus redoutable que la presse libre. On le sait bien, et pourtant on se rit de tant de cruelles expériences! Les journaux de la majorité ne sont pas tous satisfaits de la loi. Ils en aiment le but, mais non les conditions fiscales qui les atteignent. L'un d'eux propose, pour tout concilier, que le gouvernement nomme une censure, et que tous les journaux qui s'y soumettront volontairement soient affranchis du timbre! Un autre demande hâtivement que les restrictions et les châtiements de la loi ne s'appliquent qu'aux journaux de l'opposition. C'est ce dernier journal qui gourmandait, il y a quelques jours, les officiers ministériels et les chefs d'industrie appartenant aux partis qui composent la majorité parlementaire, pour l'appui qu'ils prêtent à des journaux de l'opposition et y publiant leurs annonces. Ces citoyens croient encore que ceux qui font des annonces ont en vue l'intérêt du journal, et non leur propre intérêt. Fiez-vous donc à de pareilles intelligences!

Ce ne sont pas les journaux seulement qui sont atteints par la loi; les livres, les brochures, l'industrie des imprimeurs et des éditeurs en librairie est menacée au point de devenir impossible si l'article 6 du projet passait tel qu'il est écrit par la commission. Les libraires et les imprimeurs viennent de présenter sur cette partie du projet un mémoire d'un ressort toute démonstration. Nous avons encore à penser que la majorité se divi-dera sur cette loi, et que les aveugles finiront par y voir clair.

Nous avons donné, tome XIV, page 255, une analyse du rapport de la commission d'inspection des colonies agricoles de l'Algérie, rapport rédigé par M. Louis Reybaud au nom de cette commission et distribué aux membres de l'Assemblée législative. M. Dutroule représentait dans cette commission. La commission chargée par le décret de l'Assemblée constituante du 19 septembre 1848 d'examiner les demandes ayant pour objet l'envoi des colons en Afrique. En cette qualité, M. Dutroule était le défenseur naturel de la pensée qui avait inspiré, sous la pression d'une nécessité politique, la mesure dont une autre pensée allait, dans des circonstances nouvelles, étudier les résultats. M. Dutroule, en constatant les faits avec ses nouveaux collègues, n'a pu s'associer au sentiment et aux recommandations du rapport de M. Louis Reybaud. — L'épigraphie du rapport qu'il vient de publier de son côté et de faire distribuer à l'Assemblée législative témoigne de la désapprobation de ce projet qu'il apportait dans les travaux de la nouvelle commission. Cette épigraphie est empruntée à son propre rapport :

Les 30 millions n'ont point été votés pour la colonisation pure et simple... ils l'ont été surtout pour secourir et calmer la population ouvrière, qui était en détresse et en émoi. (Page 255.)

Il faut que le peuple, quand il est en émoi, puisse avoir confiance dans les avantages que le pouvoir lui promet à l'heure des crises... Autrement je ne connaîtrais plus l'autorité d'aucun de salut le jour d'une tempête... (Page 255.)

Nous regrettons que le manque de place et la communication tardive de ce document ne nous permette pas de l'analyser comme nous avons fait le rapport de M. Louis Reybaud; mais peut-être le simple exposé de la qualité de M. Dutroule et l'indication de son sentiment jointe à sa ré-

putation si souvent justifiée d'homme de cœur et d'homme d'honneur, provoquent-ils parmi les représentants et parmi le public l'idée d'impression qu'ils ont reçue du premier rapport publié sur l'origine, l'état présent et les nécessités à venir de nos colonies d'Afrique.

Les Bibliothèques communales.

A. M. Paulin, directeur de l'ILLUSTRATION.

Vous avez publié, monsieur, au sujet de la fondation des bibliothèques communales, deux articles dont j'ai compris l'extrême modération. Il s'agissait d'un programme dont je prendrai tout à l'heure la liberté d'entretenir vos lecteurs en entrant un peu plus avant que vous ne l'avez fait dans la question, car je n'y ai qu'un intérêt fort indirect, tandis que vous, monsieur, par la mission officielle qui vous a été donnée de préparer les bases de ces établissements en appelant à y concourir toute la librairie, par les études spéciales que vous avez faites du sujet, vous avez dû sentir les scrupules honorables d'un concurrent devancé par un projet absurde, mais couvert d'un patronage imposant malgré son absurdité (je parle du projet).

Ce n'est pas ainsi, monsieur, permettez-moi de vous le dire, qu'on sauve une idée salutaire et qu'on preserve ses respectables protecteurs du danger de s'associer sans réflexion à une entreprise qui n'est pas sérieuse, à des combinaisons financières qui, sous le prétexte de la bienfaisance, peuvent causer des résultats critiques. Aussi n'avez-vous réussi qu'à provoquer les réclamations d'un noble Duc, qui me semble, comme à vous, appartenir à cette entreprise plus qu'à celle de l'économie. L'opération n'a poursuivi pas moins le cours de ses préliminaires, et l'on mesure que MM. les maires de Paris consentent à donner l'attache municipale aux appels de l'entrepreneur. Les maires des 37,000 communes de France ne tarderont pas à suivre cet exemple, et le tour sera joué.

Ce serait un mauvais tour; je vais tâcher de le prouver. Et d'abord, monsieur, je m'arrêterai un moment sur le prospectus, non pour y relever, comme vous l'avez fait, et comme vous l'avez si bien fait, des fautes de grammaire et de langage, mais pour signaler une variation singulière d'une édition à l'autre; car il y a plusieurs éditions de ce prospectus avec des patronymes de rechange. Ici, c'est M. le président de la République qui accepte avec empressement (tout d'empressement à coup sûr) le titre de protecteur de l'œuvre; ailleurs M. le président de la République se trouve remplacé au second plan pour laisser le premier à monseigneur Fornari, nonce du pape. Tous les ministres ont acquisé après M. le président de la République; c'était l'important; à une fois les adhésions obtenues, on destitue le patron politique, et on range les adhérents sous l'invention du ministre romain.

Il vous de dire, monsieur, que tous les ministres ont acquisé; il aurait suffi d'un seul ministre, de celui qui a le département ou ressortissent les affaires de l'enseignement; c'est celui-ci justement qui s'est abstenu, parce que, à raison même de sa compétence qui implique une plus grande responsabilité dans un projet de ce genre, il a voulu y regarder de plus près que ses collègues. Cependant le titre du ministre de l'Instruction publique, à défaut de sa signature, était un élément principal de l'annonce. Il fallait faire figure de titre sur le prospectus, une figure qui demandât au directeur d'être un accusé de réception d'une circulaire et au chef du cabinet de répondre en son nom personnel, soit sa signature accompagnée de ces mots: *Chef du cabinet de M. le ministre de l'Instruction publique.*

Quant à M. le ministre de l'Intérieur, il n'y met pas tant de façons; mais il met les préfets et les sous-préfets en requête pour propager la curieuse bibliophilie; il fait ouvrir dans son hôtel une salle pour l'exhibition de la boîte en chêne qui doit contenir le bijou.

M. le ministre des finances n'est pas moins prêt; il a un directeur de la comptabilité de son ministère qui lance des circulaires, à tous les receveurs et percepteurs pour recueillir les souscriptions avec l'impôt.

Ah! monsieur, si les projets utiles et sérieux étaient servis comme les farces; mais, ne diriez-vous, le monde serait trop heureux, on serait trop raisonnable, et on ne tirait pas. Bons donc, monsieur. La boîte en chêne du ministère de l'Intérieur doit contenir 100 volumes, si ce n'est plus, chacun de 500 pages, si ce n'est plus. Ces 20,000 pages contiennent toute la science élémentaire pour toutes les communes de France, pour celles de 200 âmes et pour celles de 100 habitants et plus, pour la Bretagne comme pour la Provence, pour les populations industrielles comme pour les populations agricoles. Une fois la boîte remplie, tout est dit; on aura beau imprimer de meilleurs ouvrages élémentaires que ceux de la bibliothèque en question; il n'y a plus de place pour les recevoir.

Mais ceci n'est que plaisant; il resté à examiner comment les 100 volumes de 500 pages seront composés. Ce sera, si vous le permettez, monsieur, le sujet d'une deuxième lettre, et dans une troisième je prendrai la liberté de discuter la combinaison financière dite de bienfaisance, de vous donnera pourtant un avant-goût de l'intérêt de ma prochaine lettre en vous citant un exemple. Il y a un volume qui doit comprendre sous la même couverture: la musique vocale, le dessin linéaire et la gymnastique. Voilà un volume que je voudrais acheter s'il ne fallait pas acheter en même temps tous les autres avec la boîte; j'en doterais mon village, ou mon chante sans savoir la musique, ou les seniors ont été traces en ligne droite à travers les plus longs lacs avant l'invention du dessin linéaire, ou les gens travaillent des heures, et se défont le cou, et se font des poignets, et les enfants vont déchirer des oiseaux à la cime des rochers à portée de vue sans avoir appris à nager sur le traçage.

Je ne demande qu'une chose: si la musique, le dessin et la gymnastique ne remplissent pas exactement les 500 pages, qu'on y ajoute un petit traité sur l'art de cueillir des patrons pour en faire des conserves.

Recevez, monsieur, etc.

L. LEMARQUANT.

Courrier de Paris.

Ah! la riante semaine! et certainement j'aurais mérité bon son nom: on l'appelle le mois de ses anniversaires. Les villages de banlieue, le sport à âne, le bal champêtre, les régates et

les ballons, voilà son répertoire, qui est une reprise. Le vrai Parisien, celui du dimanche, ne cherche plus qu'une fête, la fête du village voisin, et aussitôt parti, aussitôt arrivé. Seulement le village voisin ne se trouve pas toujours; mais notre Parisien a voyagé, il a traversé la plaine, ôtoye le gazon, entreu le bois et respire l'odeur de ses bouquets d'arbres, le Parisien est content. Il a renouvelé sa provision d'air et de souvenirs agréables. Lui-seul fure, d'ailleurs, les entrepreneurs de ses plaisirs: ils sauront bien lui rendre *intra muros* les illusions de la banlieue.

Des fêtes champêtres, on en a mis partout; la ville et les faubourgs en regorgent, et c'est merveille de voir avec quelle facilité on les improvise: il ne s'agit que de trouver quelque terrain vague, une bâtisse interrompue ou quelque hangar abandonné; on y jette une chartrée de sable, on y voiture quelques brins de feuillage, les tables se dressent, et, le soir venu, les musiciens apparaissent sur l'estrade illuminée à giorno; il n'y a plus qu'à planter un municipal à la porte; et voilà une fête champêtre. A la brune, toutes ces *chaumières d'été* se peuplent de Sylvains et d'Hamadryades qui s'y rafraîchissent jusqu'à extinction du gaz. Cependant c'est encore et toujours sur le grand chemin des Champs-Élysées que le Parisien se met en quête de ses bienheurs d'été. Le seulement *Palais à des asiles certains*, les Grâces leurs ballets, *Apollon ses concerts*, comme dit à peu de chose près, André Chenier. Ici Palais sous-entend le Château-des-Fleurs; Apollon, c'est celui du Belvédère ou café Morel; et ces Grâces dansantes sont celles de Mabile. On assure que ce di-mor établissement a été colonnié, et qu'il ne mérite pas les foudres d'excommunication de la bonne société. Mabile et ses habitants sont rôtis dans le giron de la vertu, et la morale n'y reçoit plus d'accroc; on y a pris toutes sortes de précautions en conséquence. Chaque bosquet y a son préposé aux meurs et l'omnipotence en est exagérée. En outre, Mabile et son gaz et son feu le couvre-feu à onze heures. Aucune lipueur forte ou flamboyante ne figure plus sur la carte de ses rafraîchissements. Le cigare a été consigné à la porte, et vous serez invité à déposer votre canne au vestiaire. Enfin une mise décente y est de rigueur plus que jamais.

Ces améliorations du jardin Mabile, Mabile le doit au voisinage du Jardin-d'Hiver. Telle est l'influence du bon exemple; tel est surtout l'effet de la concurrence. L'autre jour encore, c'est à-dire l'autre nuit, le Jardin-d'Hiver ne s'était-il pas décoré pour recevoir une société choisie? Jamais on n'avait assorti plus de merveilles sous son ciel de cristal — nous en attestons nos dessinateurs — que pour ce bal de la marine. Toutes les fleurs étaient sur pied et en grande toilette; on avait fait de leur demeure une création fantastique; l'illumination, c'était un incendie organisé; la musique, c'était Musard et ses violons. A ce concert, bal ou spectacle, comme on voudra l'appeler, la presse entière avait précédé par ses fanfanes, et toutes sortes de divinités s'étaient chargées de distribuer les billets. Pauvres fleurs! comme on les a dégradées! Le monde riche n'a plus paru qu'est venu le quart d'heure de d'autres amuses; et l'argent Flore avait manqué sa recette. L'opéra enrichi sans tant de forces, c'était le défilé. Le défilé est regrettable, et nous le déplorons de tout notre cœur; mais il était facile à prévoir: d'abord, bien qu'on ne puisse payer trop cher le bonheur de voir l'opéra, le prix du spectacle était trop élevé pour de simples mortels, ensuite il y a eu équivoque et malentendu au sujet du costume. Au lieu de s'en tenir au simple frac du caduc, on avait recommandé la vareuse du flambard.

Dans les représentations manquées de la semaine, on peut signaler aussi celle de l'Hippodrome. Deux incidents ont troublé la chevaserie de dimanche, que M. le président de la République honora de sa présence. Dans l'enceinte, deux œuyères — corsege groat et corsege noir — se sont gourmés à coups de langue et à coups de housse. Le sujet du litège, c'était une couronne en carton-pâte, que chacune d'elles s'efforçait d'enlever à la pointe de la cravache, pour l'offrir au nom le plus illustre de l'assistance. L'emblème impérial et royal, boulé aux pieds des chevaux pendant la lutte, a été ramassé par un général non moins illustre, qui la garde. L'autre détail, étranger à la politique, n'est un produit que plus de sensation. Par une mesure administrative prise *in extremis*, l'Hippodrome avait doublé le prix des places. — Pourquoi en eût-il suppléamment? demandait le contribuable. Parce que le spectacle le plus augmenté, répondait le président de l'Alliance; elle annonce M. le président de la République.

A cette même représentation, une claque de l'Est-etatiot a lancé son ballon dans les airs, c'est M. Margut, dit que le peuple a gardé la mémoire. Parti pour les étoiles, le voyageur est descendu à A-mirées sans et saif. Il s'en faut de bien peu qu'une autre ascension, d'un intérêt scientifique, n'ait été fatale à MM. Barral et Bixio. Ces intrépides savants voulaient renouveler la tentative de Gay-Lussac, qui en 1803, étant parti du même endroit de la ville de l'Observatoire, s'éleva jusqu'à sept mille mètres, hauteur que personne n'avait atteinte avant lui. Quinze expéditions aériennes furent toujours sujettes à accident, on ne connaît encore aucun exemple d'une chute mortelle dans les conditions ordinaires de l'air statique, madame Bonnard, et avant de l'Épistémé des Roisiers en France, et Zuber en l'air, dit, leur fin tragique à une circonstance aggravante, celle des combustibles et des artificiers qui les avaient emportés avec eux dans les airs. L'issue relativement heureuse de ce dernier et très-variante entreprise rappelle l'accident arrivé au Montgolfier lors de son premier tentative, Paris des Brédaux, à Lyon, sous les yeux de deux cent mille curieux, il s'éleva à deux cents ballons d'été au bout de dix heures d'attente et se trouva coupé de vent dans une vague sur les bords de la Saône, et n'y eut pas grand succès qu'avec elle, dans le ciel. Il n'y a pas longtemps que

le veuve du dernier de ces Montgolfier a quitté ce bannissement après avoir fait une chose presque aussi rare que les expéditions de son mari; c'est d'avoir vécu cent dix ans.

Le vent est favorable aux centenaires, et la prose nous en souffle de tous les côtés; on ne croirait pas que l'exemple donné par le fameux Kolombien aurait tant d'imitateurs. Depuis le dénoûment de Vespasien signalé par Pline, l'Europe n'avait pas compté un aussi grand nombre de Mathusalem. Pline (numéro complaisant) les vieillards romains de cent à cent dix ans, mais nous sommes trop riches présentement pour ne pas négliger un pareil détail, ce sont des jeunes gens que ces centenaires-là en comparaison de nous. L'autre jour le *Constitutionnel*, à bout de ses phénomènes ordinaires, a découvert une rosière de cent cinquante ans, qui fait apparemment une grande consommation de pâte de Reznant, et voici que le *Handerlag*, le *Constitutionnel* de la Hollande, annonce la mort d'un vieillard de 169 ans, qui un quart d'heure avant sa mort jouissait d'une excellente santé, absolument comme M. de La Palisse. Il avait épousé six femmes et il recherchait la main d'une septième qui lui préféra un octogénaire; ce mécompte aura abrégé ses jours.

Dépechez-vous de rentrer dans Paris en passant par Saint-Germain. Cette petite ville partagée avec Versailles les prédilections du Parisien pendant la belle saison; son château n'est pas si bien mené, mais ses bois sont plus vastes, sa terrasse est un paysage, et puis Saint-Germain a une piscine d'eau qui vaut toutes les cascades de sa rivale, c'est la Seine. On y donne des races et des exercices nautiques ont toujours lieu à la satisfaction générale. Il y a un dimanche dernier et il y aura, dimanche prochain, une de ces grandes cérémonies aquatiques, suivi d'un gala, du bal de rigueur et du feu d'artifice indispensable. Non-seulement Saint-Germain vous représente un port de mer, c'est encore une garnison. Dans cette royale forêt alonge le gibier, fruit défendu pour le chasseur rustique, mais le citoyen impatient peut y retrouver l'illusion de son plaisir favori: on parle d'un cerf qu'il est permis de courir en location. On le poursuit, on le force même, avec courtoisie, sans lui faire de mal. Ainsi que l'a dit spirituellement Alphonse Karr, à propos d'un plaisir encore plus royal, cela ressemble à une chasse de théâtre, à un comédie chargé du rôle de cerf, qui à sa fois et doit recommencer le lendemain les mêmes exercices — Peut-être devrait-on l'instruire à faire la mort, alors l'illusion serait complète.

L'Opéra est fermé pour cause de réparations. Sa salle est comme un sérail aux mille détours sans dégagements suffisants; il a fallu vingt-cinq ans pour découvrir que dans le cas d'un incendie éclatant en pleine représentation, la vie des artistes y serait en péril. Ce n'est donc pas la précaution inutile. La troisième et dernière fois que l'Opéra brûla, l'incendie dura cinq jours et fit nombre de victimes, ce qui n'empêcha pas, dit un contemporain de l'événement, les fleurs de se parer d'effets d'une nouvelle couleur que le monde huppé du jour de l'Opéra. D'autres assurent que si l'Opéra n'est fermé, c'est par mesure d'économie, et qu'en cette circonstance, la direction, semblable à la vestale du pot-pourri, a bien d'autres feux en tête que ceux d'un réchaud.

Le Théâtre-Français a pris au Théâtre-Historique le *Chandelier* de M. Alfred Musset; œuvre poétique, ironie amoureuse, fantaisie débauchée, c'est assurément un œuvre charmante, excepté peut-être à la scène. Comment en effet ne pas s'établir un peu des procédés de madame Jacqueline, cette beauté sans vergogne, qui va d'un amant à un autre amant, à la barbe de son mari et à la nôtre, et d'un front qui ne rougit jamais. Vous dit: la peinture est vraie, et j'ajoute: la peinture est triste. Il s'agit pourtant d'une comédie, mais personne n'est tenté de rire, on a si peur de s'être égaré à contre-sens. C'est qu'un vérité rien n'est moins plaisant que ce monde-là; des deux amants, l'un parle comme un botor qu'il est, l'autre s'exprime en poète étiégué; le mari, c'est le ridicule qui fait sa parade, et Jacqueline, c'est la femme tout entière à sa proie attachée, qui est son caprice amoureux. Voilà pour la gaieté; quant à l'intérêt, quoi qu'il soit bien entendu que les Scarronelle et les Bartholo sont des bêtes épimées dévouées à l'abbatist dans toute comédie, que penser de Rosine, et comment s'intéresser à ses amours si elle trahit le Lindor qu'elle vient de couronner? Madame Jacqueline n'en fait pas d'autre, et son amour n'est que le prétexte d'un autre nom. Son Lindor, c'est le capitaine Clavardier, et pour arriver ces amours il s'agit de chercher l'ombre d'un *Chandelier*; ce n'est pas le pot-pourri, c'est un président de dix-huit ans, simple comme Candide, mais passionné comme Werther. Comment ce fantôme d'amant passe à l'état de réalité entre la masse et les vœux, voilà notre plus grande hardiesse. Dans le livre, cela glisse, on sourit, mais à la scène prenons garde que la situation se précise jusqu'à inspirer de la répugnance et presque du dégoût; il en résulte que le *Chandelier*, nonobstant la franchise et la largeur de l'exécution, et bien d'autres qualités attrayantes, est un ouvrage triste, ce qui n'a jamais signifié un triste ouvrage, alors n'en que qu'il s'agit d'une comédie.

Les acteurs ont emporté le succès; il est impossible d'avoir plus de tact, de finesse et d'arrangement que n'en a montré madame Allan. M. Delannoy a un rôle charmant qui lui a porté bonheur, et M. Sanson était en verve comme toujours.

Le Théâtre-Historique cultive l'ancien théâtre historique, les *Tois Barons*, pour faire suite aux *Tois Ombres*. Vous connaissez assurément les historiettes de Taillevent de Béaux, et ce beau conte où il met en scène le poète des horreurs avec mademoiselle de Goumy. Le récit est trop spirituel pour un récit véritable. Il faudrait supposer d'ailleurs que ces deux personnages aillent et l'un temps ne s'étaient jamais vus. M. Monrose, l'un des deux acteurs, est dit tout le contraire. Taillevant fut sans doute inventeur de cette plus sentimentale poétesse l'abbatist trouvée en compagnie de B...

Robert. L'écriteur ou un beau pour la fantaisie, fut au baron du Bois et au chevalier d'Yvrande de se présenter à tout de robe chez mademoiselle de Gourmay, sous les apparences et le nom de Racan. Le prétexte de la visite, c'était pour la remercier d'un opuscule, *l'Ombré*, dont chacun d'eux s'était procuré un exemplaire. Voyez-vous la grande surprise de la demoiselle à l'aspect des deux Racan, et son indignation plus grande lorsque le hasard amène chez elle le véritable Racan, muni d'un troisième exemplaire. — Eh quoi ! s'écrie la demoiselle, ne verrai-je toute ma vie que des Racan ! Sur quoi, prenant sa pantoufle, elle la lui jette au nez. — Oni dà, s'écrie le poète courroucé, esto ainsi que l'on reçoit M. de Racan, et ne sait-on pas qui je suis ? — Mais vous êtes le plus sot des trois. — Et elle se met à crier au voleur ! Si bien que Racan, éperdu, saute à la corde de la montre, et il vola parti pour ne plus revenir. La pièce dérange un peu ce dénoûment, puisque le rimeur mystérieux se trouve pour sortir d'affaire. Qu'importe ensuite que la critique s'avise de dire que le Racan des *Bergeries* n'était pas le poète rustique et crotté de cette comédie, et que mademoiselle de Gourmay y ressemble un peu trop à un vieux bas-bleu de fantaisie. On sait bien que cette fille d'alliance de Montaigne, imitatrice de Boursard et disciple de Dubellay, vécut dans l'intimité des plus illustres, bien vu de des gens de cour, et suffisamment prisé par les poètes. Racan et son maître Malherbe, en leur qualité de novateurs, ne l'aimaient guère, et l'on peut croire qu'en leur envoyant ses œuvres par exception, c'était une malice de bon goût qu'elle leur faisait. On aurait tort de la regarder comme une prévenue et comme une pimbêche. Son érudition et sa grégarité n'étaient rien d'athlétique ; elle ne faisait que suivre la mode. Quant au marquis de Racan, tout le monde encore sait que c'était un gentilhomme d'assez belle subsistance, un des princes du *Paradis français*, esprit satirique et fin, rêveur à la surface, et qui devenait berger à ses heures. Il mourut dans un grand état et en



Bal de la marine au Jardin d'hyver. Costumes. Dessin de Valentin.

grande renommée, en plein siècle de Louis XIV ; les plus beaux esprits s'honoraient en lui ; timon La Fontaine et Boileau, qui, pour le louer, s'enlèvent jusqu'à l'hyperbole. Racan trahissait Horace aussi bien et mieux que tant d'autres, écoutez :

« L'homme à qui l'on peut de sa mémoire Effacer pour jamais les sentiments de gloire, Dont l'instinct seul renverse nos plaisirs, Et qui, bon, retire de la foule important, Venant dans sa maison, content de sa fortune, A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs. »

Les vaudevilles, on en compte pas mal cette semaine, c'est *l'Alcôve d'un garçon*, aux Variétés, et *Roméo et Mariette*, à la Montansier ; deux chansons anciennes, sur des airs un peu trop connus. Quoi encore ? le *Président de la Basoche*, dans le voisinage, une façon de comédie assez gentille, inspirée par un livre plein de passion, d'éclat et de style, la *Religieuse de Toulouse*, de Jules Janin. De ce livre, étonnant, M. Decourcelles a tiré l'épisode de l'arrestation Duboulay et de la charmante Guillemette de Prohencques ; et l'auteur gagne très-vivement à cause après de la pièce, de même que la pièce a gagné celle de l'auteur après du public.

En ce moment la Gaîté reçoit fort son monde avec un mélodrame à deux tomes, *Chérubins*, ce Diogène qui, pendant dix ans, traîna son tonneau de misère aux les galeries du Palais-Royal. On a fabriqué tant d'histoires sur son compte, que les auteurs étaient bien en droit d'ajouter un nouveau chapitre au roman. Ils ont fait de Chérubin un conspirateur plein d'audace, un séducteur amoureux, un père tendre, un brave patriote et

un misanthrope sensible. Cette vie de Duclous, en plein mélodrame, ne manque pas d'intérêt ; vous passez en frissonnant par toutes les phases de sa destinée orageuse ; dans les combats légitimes, il révèle le rôle d'un nouveau Mallet ; sur le pré il tue un colonel de l'Empire, et ailleurs il console la veuve et adopte l'orphelin, qui est une orpheline dont il se trouve être le père avéré. Les Cosaques arrivent, et voilà Chodruc en campagne. Chemin faisant, deux salimbanques, qui seront un jour les assassins du changeur Joseph, lui volent son enfant, dont il retrouve la mère à la Morgue. Les Bourlons rentres, le conspirateur royaliste réclame le prix de ses services, et le ministre Maublanc, ou Vaublanc, le paye en monnaie de singe. C'est le moment de faire honte au gouvernement et d'entrer dans ces ballons dont on ne sortira plus ; mais Duclous ne cessera pas de faire le bien sous sa longue barbe : c'est la Providence en guenilles. Le crime n'a pas d'ennemi plus acharné ; il est l'œil de la police, la lumière du magistrat et le refuge de l'innocence : il frappe et il bémol, il perd et ressuscite, comme le Jehova d'Atthalie. La pièce finit par un mariage, comme toutes les pièces. Elle est intéressante, bourrée d'événements, abondante en situations et en surprises, très-pothétique et très-amusante. Le succès a été éfif, et il sera durable et fructueux.

Quant au véritable Chodruc Duclous, vous ne verrez ici que la moitié de sa figure, et c'est déjà beaucoup. C'était un Diogène mêlé d'Epicure, homme de plaisir et même d'élégance sous les haillons ; sa misère avait le linge net et les ongles bien taillés. Il aimait les petits enfants en père, et appréciait les liqueurs fines et les petits pâtes en connaisseur. On n'a pas su la partie la plus romanesque de sa vie, qui, comme son frac délabré, passa par toutes les nuances de l'arc-en-ciel avant de montrer la corde. Sollicité d'écrire ses mémoires, il répondait : « C'est l'affaire de mon dernier tailleur. » Du reste, il mourut en sage, c'est-à-dire oublié.

PHILIPPE BU-SOL.



Bal de la marine. Costumes. Dessin de Valentin.



Bal de la marine. Costumes. Dessin de Valentin.

Ascension aérostatique de MM. Barral et Bixio.

Depuis deux mois, une magnifique expédition se préparait sans bruit, mais avec des soins extrêmes. Un chimiste et un médecin, tous deux habiles dans leur art, pleins de savoir, d'intelligence et de courage, avaient entrepris de faire ensemble un voyage de découverte à trois lieues d'ici. Le pays inconnu qu'ils voulaient visiter, nous le voyons en levant la tête: c'est cette couche atmosphérique qui s'étale à douze mille mètres au-dessus de nous, plage sereine, vierge encore de tout contact humain, interdite à l'aigle lui-même, qui n'y trouverait pas assez d'air pour son aile ni pour ses poumons, habitée seulement par le froid et le silence. Pays tout à fait singulier où l'on ne va qu'à grand peine, et d'où l'on revient beaucoup plus facilement qu'il ne faudrait.

Et qu'allaient-ils faire, direz-vous, dans cette glacière pneumatique? Laissons répondre à cette question l'illustre directeur de l'Observatoire de Paris, le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Dans son style nerveux et saisissant, M. Arago a peint en quelques traits la tentative des voyageurs.

« MM. Barral et Bixio avaient conçu, dit M. Arago, le projet de s'élever en ballon à une grande hauteur, pour étudier, avec les instruments perfectionnés que la science possède aujourd'hui, une multitude de phénomènes atmosphériques imparfaitement connus jusqu'ici. Il s'agissait de déterminer la loi du décroissement de la température avec la hauteur; la loi du décroissement de l'humidité; de doser l'acide carbonique à diverses élévations; de comparer le rayonnement solaire dans les plus hautes régions de l'atmosphère avec le rayonnement à la surface de la terre; de constater s'il arrive en un point donné la même quantité de rayons calorifiques de tous les points de l'espace; de rechercher si la lumière réfléchie et transmise par les nuages est ou n'est pas polarisée, etc.

« Les instruments nécessaires pour une expédition aussi intéressante avaient été préparés par M. Regnault avec un soin, une précision, une délicatesse infinis; jamais l'amour des sciences ne s'était manifesté avec plus d'abnégation. M. Walferdin avait fourni plusieurs de ses ingénieux thermomètres à déversement; enfin les voyageurs étaient pourvus de baromètres très-exactement gradués, propres à faire connaître la hauteur ou leurs diverses observations auraient été tentées.

« MM. Bixio et Barral avaient choisi le soir de préparer le ballon et tous ses accessoires à un aéroport connu par vingt-huit voyages aériens. Toutes les dispositions avaient été faites dans le jardin de l'Observatoire. L'ascension eut lieu le samedi 29 juin, à dix heures 27 minutes du matin; le ballon était rempli de gaz hydrogène pur, préparé par l'action de l'acide hydrochlorique sur le fer. D'après toutes les prévisions et tous les calculs, les deux physiciens devaient pouvoir s'élever jusqu'à la hauteur de 10 à 12,000 mètres. Au moment du départ, on put s'apercevoir facilement que plusieurs dispositions de l'appareil aérostatique n'étaient pas convenables. Le ballon, sous l'action des rafales, s'était déchiré en plusieurs points, et on avait été obligé de le raccommoder en toute hâte; il tombait une pluie torren-
tielle

Que fallait-il faire dans ces circonstances? Ne pas partir eût été le plus prudent; mais MM. Bixio et Barral rejetèrent bien loin une pareille idée. Ils se placèrent dans la nacelle et s'élancèrent intrépidement dans les airs, sans même qu'on eût pris le soin de déterminer avec un peson la puissance ascensionnelle de l'aérostat. Leur mouvement de bas en haut était extrêmement rapide; tous les spectateurs le comparèrent à celui d'une flèche; bientôt MM. Barral et Bixio disparurent dans les nuages; et c'est au-dessus de ce rideau qui les déroba à la vue des hommes que s'est accompli le drame étonnant qu'il nous reste à raconter.

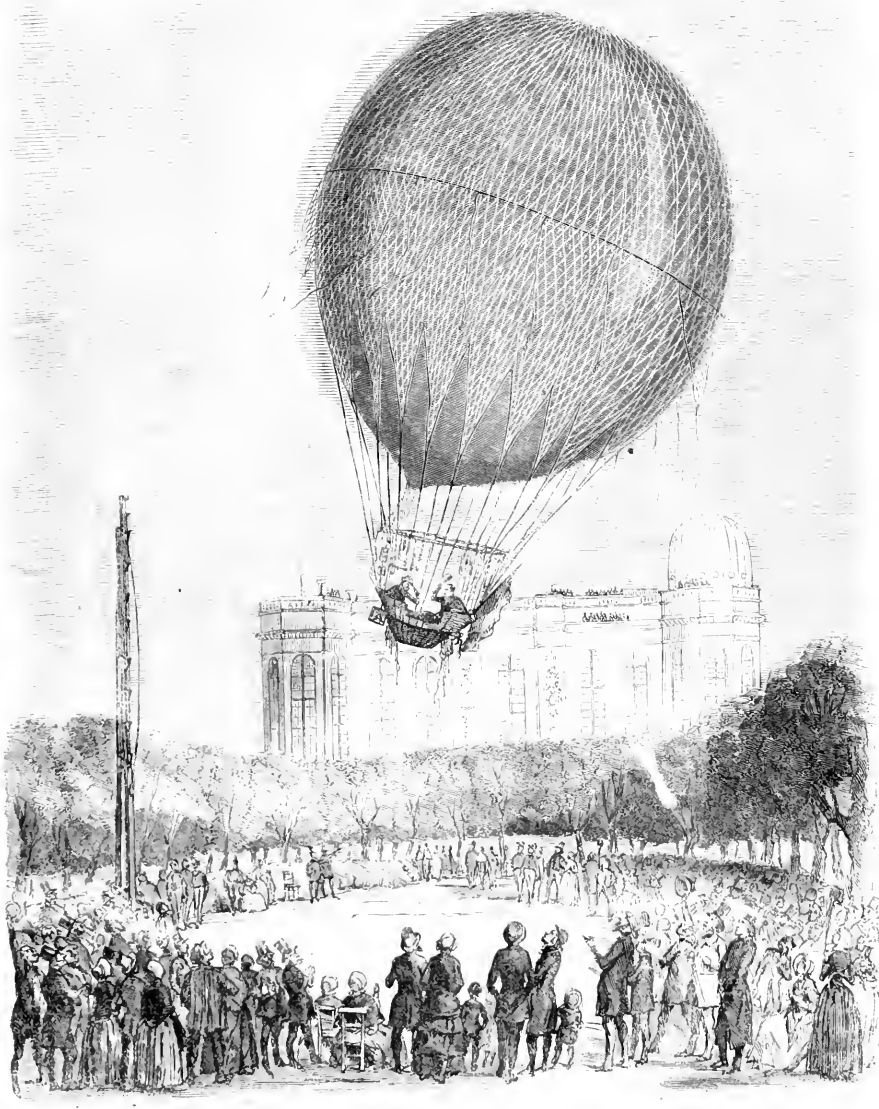
« Le ballon gonflé pressait avec une grande force sur les

mirer, ils sentirent des lors que tout ce qu'ils pouvaient espérer, c'était de sortir la vie sauve de leur entreprise hardie; ils descendaient avec une vitesse très-supérieure à celle de leur ascension, ce qui n'est pas peu dire. MM. Bixio et Barral se débarrassèrent de tout ce qui leur restait de lest; ils jetèrent par-dessus le bord de la nacelle des couvertures dont ils s'étaient munis pour se garantir du froid et jusqu'à leurs bottes fourrées, mais ils ne se séparèrent d'aucun de leurs instruments de recherches. On voit que c'est précisément l'inverse de ce que certains journaux ont annoncé.

MM. Bixio et Barral tombèrent à 11 heures 15 minutes dans une vigne, dont le terrain était heureusement détrempe, de la commune de Dampmart, près de Lagny. Les paysans accoururent, trouvèrent les deux physiciens se tenant par les jambes afin de neutraliser autant que possible le mouvement horizontal de la nacelle, et leur prêtèrent les secours les plus empressés. Un voyage exécuté dans de pareilles conditions n'a pu apporter à la science qu'un très-minime contingent, relativement à ce qu'il était permis d'espérer, toutefois, nous devons dire que nos deux physiciens ont constaté, par des expériences décisives, que la lumière des nuages n'est pas polarisée; que la couche de nuage qu'ils ont traversée était au moins de 3,000 mètres, et que, malgré l'existence de ce rideau entre le ciel et la terre, le décroissement de la température a été à très-peu près semblable à celui qui résultait du célèbre voyage aérostatique de Gay-Lussac, exécuté par un ciel parfaitement serein. On a déduit des observations barométriques comparées à celles faites à l'Observatoire de Paris que, dans la région où le ballon s'est déchiré, nos deux voyageurs étaient déjà parvenus à la hauteur de 5,900 mètres. Un calcul semblable a montré que la surface supérieure du nuage traversé était à 4,200 mètres.

On concevrait donc qu'il ne s'agissait pas de tout d'un de ces petits voyages d'agrément qui consistent à prendre le frais l'a-haut en compagnie d'un Anglais, d'un drapeau tricolore et d'une bouteille de champagne. L'entreprise formée par MM. Barral et Bixio était de tout autre nature; il n'y avait pas là le plus petit mot pour rire; c'était une expédition sérieuse, faite à grands frais dans un but utile, beaucoup plus pénible que pittoresque, offrant encore plus de besogne à faire que de périls à affronter, et n'présentant, en somme, une journée laborieuse et employée dans un laboratoire très-froid, autour d'appareils délicats, à des manipulations délicates.

Aussi, avec toute l'intrépidité, tout le savoir et toute l'habileté du monde, nos voyageurs se fussent condamnés eux-mêmes au rôle d'aventuriers vulgaires, si le plan de leur expédition n'eût été longuement et minutieusement discuté, si les moyens d'observations n'eussent été disposés et étudiés d'avance avec un soin scrupuleux. Deux mois furent consacrés à ce travail préparatoire, auquel MM. Arago et Regnault avaient bien voulu prendre part. A la suite d'un examen approfondi, le plan des expériences fut dressé dans ses plus petits détails. Ce programme, fixé sur le papier, marquait



Ascension de MM. Bixio et Barral le 29 juin 1848.

d'avance la place de toutes les stations aérostatiques, avec les observations correspondantes, calculées dans un ordre rigoureux, en prévoyant avec la dernière précision tous les gestes nécessaires de chacun des deux explorateurs. Partis au lever du soleil, ils devaient esquisser l'atmosphère par degrés espacés de mille mètres, excepté à chaque palier de et établir aërien une série complète d'observations, et ne prendre un nouvel essai qu'après avoir enregistré les résultats obtenus... Parvenus ainsi à une dernière station élevée de douze mille mètres, il était convenu qu'ils s'y maintiendraient, en planant, pendant plusieurs heures, pour regagner la terre, vers la fin du jour, en repassant par les stations qu'ils avaient occupées, en montant.

Le programme dressé, il fallait préparer les moyens d'observations. Or, M. H. Regnault n'étant chargé, c'est tout dire, « Non! ce n'est pas tout fait pour ceux qui ne connaissent de M. Regnault que la science profonde, l'esprit lumineux et la dextérité expérimentale. Pour bien apprécier le bonheur de MM. Barral et Bixio, pour connaître la reconnaissance qu'ils doivent à leur illustre préparateur, il faudrait l'avoir vu à l'œuvre, obéissant le boire et le manger, et le dormir, et le soin de sa santé, et le soin plus cher de ses propres travaux, abattant la besogne sans jamais se lasser, faisant tout lui-même sans jamais manquer son coup, restant là, debout, trente-six heures de suite, sous la pluie, sous le soleil, à côté de cette nacelle où il installait les instruments faits de ses mains. Ah! jamais nacelle ne sera mieux garnie que ne le fut celle-là. Jamais ballon n'emporta dans les airs plus précieux cargaison. Ces tubes de verre, chargés de mercure, c'est M. Regnault qui les souffla, qui les a remplis, qui les a gravés lui-même. Ils sont faits de main d'ouvrier, jo vous en réponds! et quand il s'agira de discuter les résultats notés par l'observation, on n'aura qu'à consulter des tables toutes prêtes pour cela, les tables de M. Regnault, c'est-à-dire le travail le plus accompli que possèdè le physique expérimental.

Un programme excellent, ou M. Regnault a mis la main; des appareils fabriqués par M. Regnault...; que fut-il de plus, et nos voyageurs ne sont-ils pas les seuls plus heureux du monde? Hélas! non, il leur fallait encore quelque chose que vous devinez bien pour s'élever à douze mille mètres et pour en revenir. Il leur fallait un ballon, et c'est vraiment dommage, par les marchands de ballons qui bantent les airs. MM. Barral et Bixio ne voulurent pas avoir à s'occuper de cette partie de leur outillage, croyant pouvoir s'en rapporter pour cela à l'expérience (quelle expérience!) de ce qu'on appelle un aéroplane de profession. Le marché fait, il ne restait plus aux voyageurs qu'à s'armer de patience et de courage pour supporter tous les ennuis, pour braver tous les périls auxquels ils allaient être exposés.

On nous épargnera volontiers le récit de cette misérable opération, où nous avons vu un malheureux aérostat mal lesté, emprisonné dans un filet trop étroit, rapéché et là jusqu'à donner moment par une pauvre courtisane qui ne pouvait suffire à repêcher ces lambeaux de taffetas que le vent découpait en lamères. Nous ne saurions dire quel serrement de cœur nous éprouvâmes en lâchant le dernier flot de corde qui retenait encore à la terre ces deux nobles créatures, dont le cabine et le sing-froid pouvaient seuls nous suffire quelque peu.

Les voilà partis. Il était 10 heures 27 minutes, et les physiiciens qui devaient consulter de quart d'heure en quart d'heure le thermomètre et le baromètre de 100-serveur, avaient noté une température de 20° 3. Le ballon emporta avec une extrême rapidité 12 deux voyageurs, que nos lunettes nous montraient occupés à installer méthodiquement les instruments autour d'eux; deux minutes après ils disparaissent brusquement dans un nuage.

Depuis ce moment jusqu'à celui de leur chute, il s'est écoulé 44 minutes. Que leur est-il arrivé dans ce court intervalle? — C'est ce que M. Arago a si bien dit tout à l'heure; nous n'ajoutons que quelques détails empruntés à leur récit.

Ensevelés dans un brouillard très-épais, nos deux voyageurs recroquant, en suivant la marche rapide de leur baromètre, qu'ils continuaient à monter avec une grande rapidité. Une seule circonstance les frappa; c'est la grande épaisseur du nuage qu'ils traversèrent. Entrés à 10 heures 29 minutes dans cette masse de vapeur, ils complèrent plus de 15 minutes avant de revoir le jour par un ciel délavé. Enfin, un relief abordable du soleil arriva jusqu'à eux à travers le nuage éclairé. « Nous allons sortir du nuage, dit l'un d'eux, préparons-nous à prendre la hauteur. » Au même instant il était 10 heures 37 minutes; le ballon, s'élançant vers le ciel, n'avait plus au-dessus de lui qu'une immense comble floue, étincelante de lumière.

Sans se laisser distraire par la magnifique spectacle qui se défilait à eux, les deux voyageurs recommencèrent leurs observations. La colonne du baromètre n'avait plus que 15 centimètres 82 centimètres. Le ballon était à 1,232 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le thermomètre marquait 7°. D'après le temps froid et la vitesse probable, les voyageurs pensèrent que le nuage qu'ils venaient de traverser avait au moins l'épaisseur de 4,000 mètres. Au moment de dépasser la surface supérieure, ils avaient en son de pointer le planisphère, et cette observation, faite à propos, prouva, ainsi que M. Arago l'avait pressenti, que la lumière emise par les nuages est complètement neutre.

Le baromètre basait toujours à vue d'œil, et il était facile, en suivant sa marche, de reconnaître que la vitesse ne basait que sa contre. Arrivé dans une région très-élevée et très-pure, et sous l'action directe du soleil, le ballon avec ses agrès abandonna rapidement à l'atmosphère la plus qu'il avait emporté au départ, de larges d'étoffe, et il s'élevait comme une flèche vers des cieux supérieurs. Dans cette course folle, dont ils ne cessent pas en conscience sans les indications du baromètre, les voyageurs, tout occupés de leurs instruments, et ne songeant pas à donner un retard à

la machine qui les emportait, ne s'étaient pas en outre aperçus que le gaz méphérique, dérivé en partie du poids de l'atmosphère, gonflait de plus en plus l'aérostat.

À 10 heures 59 minutes, le baromètre cessant enfin son mouvement continu, se mit à osciller plusieurs fois autour d'une position d'équilibre, à la quelle il s'arrêta; on avait atteint une station. Les ballons étaient dans une couche de densité égale à la somme attendue dans ces hauteurs, en faisant pour la soupape et en jetant du lest, lui donnaient l'ordre de monter plus haut. C'était le moment d'effectuer une série d'observations. On commença par le baromètre; il indiquait une hauteur de 5,893 mètres au-dessus de la mer. Le thermomètre s'était chargé d'une petite couche de glace, que l'un d'eux s'occupait d'essuyer, lorsqu'il s'avisait de lever la tête... M. Arago a trop bien peint cette situation suprême, que nous nous tentions de rien ajouter au tableau qu'il a tracé.

La chute avait commencé à 11 heures 7 minutes; à 11 heures 14 minutes ils touchèrent le sol; en 7 minutes ils étaient tombés de 6,000 mètres, d'une lieue et demi de haut, avec une vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure. Comment MM. Barral et Bixio ont-ils atteint la terre sans éprouver un choc mortel? C'est ce qui ne peut s'expliquer que par l'immuable présence d'esprit avec laquelle, malgré les angoisses de la physique, les intrépides voyageurs ont lâché successivement, (et ce moment les mieux choisis, les leur est-il) ce qui leur était de leur disposition.

Pendant la chute continue toujours; déjà le nuage a reçu de nouveau dans ses flancs les voyageurs, qui suivent toujours le mouvement ascendant du mercure. Tout à l'heure la terre va apparaître; le moment redoutable approche; ils se rassemblent à la tête nue de ses têtes qui restent, les suspendent en l'air, tout prêts à les lâcher au dernier moment. Le nuage se dégage, la terre paraît et se rapproche; MM. Barral et Bixio jetèrent leur lest, et la nacelle tomba avec violence au milieu d'une vigne.

Lettres écrites de mon jardin.

(Voir le N° 289.)

II.

Chez presque tous nos anciens poètes on voit donner au mois de mai le nom de mois des roses. Cette erreur provient de ce que très-longtemps on a pris chez les Grecs et chez les Latins des images toutes fausses, et que nos premiers trouvères étaient du midi de la France.

En réalité, pour presque toute la France, le mois des roses est le mois de juin. Les roses du Bengale, les roses banks et une ou deux autres variétés fleurissent seules dans le mois de mai.

Il y a souvent lieu de s'étonner que les poètes paraissent fréquemment n'observer la nature que dans les livres. Quelques-uns aussi, en parlant des fleurs, commettent des erreurs qui, entre autres torts, ont celui de nous avertir que le récit qui nous enchante n'est qu'une fiction. Ainsi, pour ne citer que ceux de nos écrivains dont le nom et le crime ne reviennent maintenant à la mémoire, M. Alexandre Dumas était, il y a quelques jours, des pèchers qui fleurissent à la fin de mai, madame Sand a parlé de chrysanthèmes bleus, M. de Balzac a décrit des azalées triplant autour d'une maison, M. Janin a cru voir des quillels bleus, et M. Rollé a vanté l'odeur envivante des cambars. Avant eux, malheure de Geoffroy avait écrit de roses vertes et de roses rouges; mais, en parlant des roses, il se sent beaucoup pardonné à malme de se sentir, parce que c'est elle qui a apporté en France la première rose mousseuse qu'on lui avait donnée en Angleterre. Ce n'est pas seulement des cervains que les roses peuvent se l'prendre; certains jardiniers et certains amateurs ont bien aussi, à leur égard, quelques reproches à se faire. Pour chercher des nouveautés et pour leur faire place, on a abandonné la culture des plus riches et des plus magnifiques roses. La rose à cent feuilles, la plus belle de toutes les roses, est aujourd'hui exclue de presque tous les jardins d'amateurs par une difficulté; pourquoi? je vais vous le dire: elle ne remonte pas, elle ne fleurit qu'une fois par an. Depuis une douzaine d'années, les amateurs ont décrié que les roses devaient fleurir au moins deux fois chaque été. Je comprends parfaitement qu'on fasse un meilleur accueil aux roses dont la floraison se renouvelle; mais du moins attendez, pour proscrire nos belles roses anciennes, que les semis vons en ait donné de semblables qui remontent. L'un de la, on a fait généralement de cette qualité de plus la seule et unique qualité pour exiger des roses. Quelque magnifique que soit le coloris d'une rose, quelque suave que soit son parfum, si elle ne remonte pas, on sourit doucement, on lève les épaules et on passe devant. Pourquoi n'exige-t-on pas que le lilas fleurisse deux fois?

Les jardins ne sont-ils pas remplis de plantes qui n'ont qu'une floraison par année? C'est même la rose grande ma jolide des plantes. Ce n'est pas tout; la qualité de remonter est devenue la première. L'unique qualité des roses pour le plus grand nombre des jardiniers et des amateurs, on a permis aux roses qui remontaient toutes sortes de bien-être. Dans la collection de nos nouvelles roses remontantes, le plus grand nombre n'a pas d'odeur, beaucoup sont loin d'avoir les belles formes et le riche coloris des vieilles, qu'elles ont remplacées. Eh bien! j'avoue hautement que j'aime mieux une belle rose qui ne fleurit qu'une fois qu'une rose moche qui fleurit deux fois, j'aime mieux une rose qui fleurit une fois en exhalant un suave parfum, qu'une rose qui fleurit plusieurs fois sans odeur. De progrès en progrès, si on laisse faire certains amateurs, on aura par exemple une collection de roses perpétuelles... en papier! Et encore dans le nombre même des roses dites remontantes, combien y en a-t-il qui ne montent en réalité plus d'un saison? La plupart ne sont que des roses qui se perdent. Les roses qui ne

risent, et donnent à l'automne des fleurs rachitiques, déchirées, avortées; d'autres au contraire n'ont au mois de juin qu'une fleur raisonnable, et fleurissent serrivement au mois de septembre. Pour ne parler que d'une très-belle et récente rose, *maître*, ce magnifique chiu rose, à tale avec lequel ses mille pétales au mois de juin, mais en suite elle ne donne plus que quelques fleurs insignifiantes et de petits dimensions pendant le reste de la saison. On peut dire qu'elle fleurit une fois et domine. Avec la plupart des roses dites remontantes, le plus sage est de supprimer par le pincement les boutons de la première floraison, et alors on a de belles roses à la seconde.

Sur certains catalogues, on compte trois mille roses; ceci a besoin d'explorations: 1° beaucoup de roses ont reçu autant de noms que les princesses espagnoles. Un jardinier ou un amateur voit sortir de ses semis une rose qui lui est inconnue, il la déclare nouvelle, lui donne un nom, et la voilà lancée; quel-quefois cette même rose a été trouvée par deux ou trois autres jardiniers. 2° On accepte comme vérité quelquefois un acétole. Telle rose fleurissant à l'ombre ou au soleil, végétant dans une terre forte ou dans un terrain sablonneux, présente aux yeux des différences avec la rose rose nourrie dans un autre sol, épanouie à une autre exposition. 3° Vous semez, par exemple, des grains de la rose du roi; il vous vient une rose plus pâle, moins double, sans odeur, en un mot inférieure en tous points à la rose du roi; n'importe, c'est une nouvelle variété obtenue, c'est un *quid*, et on la met dans le commerce.

Hélas! le commerce! Les épiciers ont commencé par altérer le café, puis ils ont mêlé de la chicorée, puis ils l'ont sapprisé et ont vendu de la chicorée seule. Ce n'était rien: aujourd'hui on vend de la fausse chicorée!

Parmi les jardiniers amateurs, on compte un assez grand nombre d'honnêtes gens, mais qu'on trouvera toujours plus d'honnêteté dans un état qu'ailleurs celui qui l'exerce et où il met sa gloire et trouve ses plaisirs, que dans un état que l'on fait sans goût, uniquement pour gagner de l'argent. Il serait de l'intérêt des jardiniers et des amateurs que l'on apportât plus de sévérité dans l'admission des plantes nouvelles.

Je comptais vous donner aujourd'hui une liste des cent plus belles roses, c'est tout ce que peut contenir un petit jardin. A fleur de si bonnes choses pour moi dans un certain petit jardin, qu'aujourd'hui que j'en ai un peu plus étendu, j'ai gardé un grand culte et un grand respect pour les petits jardins.

J'ai si longtemps aimé un tout petit jardin sentant le renfermé.

En général ceux qui ont de grands jardins ont d'autres luxes et d'autres plaisirs. Le possesseur du petit jardin souvent n'a que son jardin; c'est toute sa richesse, toute sa joie, tout son orgueil. C'est qu'il est des jardins plus grands qu'on décriait, décourageait les roses qui leur plairaient le plus. — J'aime mieux dix fois cent belles roses que mille roses dont les deux tiers seraient mi-lucres. — Mais je suis obligé d'aujourd'hui cette liste à un autre article — et je ne puis prendre sur moi une telle décision — et c'est en concile concilienne que j'admire que cette famille aristocratique sera proclamée.

Beaucoup de personnes demandent: Comment trouve-t-on de nouvelles variétés de roses? — On répond: Par les semis. — Mais, ajoutent ces questionneuses, comment se fait-il que les graines d'une rose ne produisent pas des roses semblables à leur mère? — On dit à présent ici pour faire remarquer que beaucoup de ceux qui l'arrivent ici en savent autant et plus que moi — que je prie les savants de ne pas s'offenser de ce que je parle des choses qu'ils savent — j'ai d'ailleurs son de supposer que ce sont des femmes qui m'adressent ces questions, et elles ont presque toutes assez d'esprit pour ne pas mettre leur gloire et leur puissance à être savantes. J'en sais même qui ont appris beaucoup de choses, qui les savent très-bien, et qui cachent ce qu'elles ont appris avec un soin qui ressemble à la pudeur.

Le plus grand charme des femmes est d'être femmes. Quelques-unes de ce temps-ci, voyant que les hommes s'efforment et se rapprochent d'elles, ont cru bien faire de se rapprocher des hommes en devenant des viragos, en s'habitant en hommes, en fumant et en secouant vigoureusement la main d's hommes qui, autrefois, basaient respectueusement la leur. Ces femmes se trompent lourdement. Une femme d'esprit n'avouera jamais qu'elle est savante, qu'elle est forte, qu'elle est brave. Une femme d'esprit à laquelle la nature a fait le mauvais tour de la créer intrépide, exagère sa timidité autant que l'homme exagère son courage. Ce qui n'empêche pas que les gens qui regardent de près savent bien qu'un fond les femmes sont plus braves que les hommes. Revenons aux roses.

Prenez une rose simple; au centre des cinq pétales dont elle est modestement ornée vous voyez de petits filets surmontés d'une bouffe jaune, ce sont les étamines, ou *corolles* des étamines; c'est un petit air vert surmonté d'un fil sans tige propre. Tout est favorable, le fil est le pistil; l'ovaire et le pistil composent l'organe femelle, c'est à dire la petite nymphe qui habite la rose. Les étamines chargées d'une féconde poussière jaune sont des amants empressés qui entourent la nymphe. Quand les pétales de la rose tombent, vous voyez l'ovaire grossir, devenir jaune, puis s'arrêter, puis mourir, pourrir, tomber sur terre et laisser échapper des graines qu'il renferme enveloppées dans une sorte de coton rouge. Autrement on une rose s'éparouit, coupe et pincez les étamines, l'ovaire ne grossira pas et les graines qu'il contient se dessècheront. Une rose double est une rose chez la quelle une partie des étamines s'est changée en pétales; si la rose est tout à fait double, c'est-à-dire si il ne reste aucune étamine cachée sous les pétales, la rose ne peut plus produire de graines. Une rose qui serait seule dans un jardin vitre ne reproduisant par ses graines que des fleurs

semblables à elle. Mais il suffit dans un parterre ou dans un jardin que l'air porte quelques grains de la petite poussière jaune des étamines d'une autre rose; il suffit qu'une abeille, faisant ses provisions, après s'être roulée dans une rose, aille se rouler dans une autre chargée du pollen des étamines de la première pour qu'il arrive à peu près ce qui arrive quand un blanc épave une néréide; je dis à peu près, car les petits de la rose ne seront pas tous mulâtres, c'est-à-dire ne présenteront pas tous un mélange des deux roses, si l'une des deux est blanche et l'autre rose, des graines qu'elles donneront, il proviendra des roses semblables à toutes deux et des roses qui présenteront divers mélanges de leurs formes et de leurs couleurs. C'est Linnée qui a découvert que les plantes et les fleurs avaient deux sexes comme tous les animaux. Des moines allemands ont imaginé la fécondation artificielle, c'est-à-dire de porter sur le pistil d'une fleur la poussière des étamines d'une autre fleur d'une variété différente mais de la même espèce, sans confier au hasard et aux caprices du vent et des insectes cette admirable opération.

C'est avec intention que je disais tout à l'heure que la fécondation ne s'opère qu'entre plantes de la même espèce; s'il y a des exceptions il n'y en a guère, et je ne les connais pas. M. Desprez, qui est mort il y a peu de temps, était un célèbre cultivateur de cuivre qu'on appelle nosselette. M. Desprez, comme beaucoup d'autres bonnettes-Desprez et un assez grand nombre d'autres bonnettes-Desprez, il avait réuni dans son jardin d'ébènes à peu près toutes les plantes bleues connues, et regardait avec joie les abeilles porter le pollen de ces fleurs bleues dans les roses où elles allaient compléter leur provision. Cette tentative devait être et a été sans résultat. Je ne crois pas que dans les semis nombreux obtenus par M. Desprez il y ait des fleurs même violettes.

A propos de bleu, il faut se défaire de l'épithète de bleu, appliquée à une plante sur des catalogues. J'ai dit, il y a déjà longtemps, faire admettre dans la langue horticulturelle une couleur qui n'est pas dans le prisme, et que ne connaissent pas les peintres. Au bleu de Prusse, au bleu d'outremer, au bleu de roi, devenu bleu de France, j'ai ajouté le bleu de jardinier; c'est une couleur qui commence à l'amarante et finit au violet, et quelquefois au brun.

A propos de fleurs bleues, j'en cultive deux, et je ne rencontre jamais dans les jardins, qui sont fort jolies, et qui ont en outre le mérite d'être franchement bleues; ce qui est assez rare; l'une est la *commune tuberosa*, dont l'aspect est celui d'une épiméme de Virginie, à fleurs bleu de ciel; l'autre est le *plumbago larpentei*, qui porte des ombelles de fleurs d'un magnifique bleu-sombre. Ces deux plantes sont de pleine terre, pourvu qu'on les recouvre pendant l'hiver, ou la commune disparaît entièrement, de quelques poignées de feuilles séchées.

Revenons encore une fois aux roses. L'exposition du Luxembourg a été remarquable, sans présenter cependant de nouveautés bien remarquables. Entre les roses qui ne sont pas encore très-répandues, il faut citer le *giant des batailles*. C'est de toutes les roses celle qui présente aux yeux la plus splendide et la plus éclatante nuance de rouge, et la rose *persian-yellow*, jaune de Perse.

C'est une fleur d'un jaune éclatant, passablement pleine, très-vigoureuse, et dont les rameaux sont chargés de fleurs. Quelque belle que soit la rose jaune de Perse, elle ne l'est cependant pas autant que l'ancienne rose jaune à cent feuilles; mais celle-ci a le défaut de fleurir rarement bien, et de ne présenter guère que des roses avortées.

C'est une des quatre roses qu'on connaissait sous Louis XIV (la rose à cent feuilles, la rose blanche, la rose des quatre saisons, la rose jaune).

Il y a quelques moyens de faire fleurir la rose jaune; les extrémités des rameaux où les boutons à fleurs sont très-nombreux, sont grêles et ne peuvent livrer passage à une quantité suffisante de sève pour épanouir-sement des boutons. Il s'agit donc de ne laisser à chaque brinoline chargée de fleurs qu'un nombre que la sève puisse alimenter. Sur un rosier un peu vigoureux il y a au moins cent boutons, nous ne laissons que quinze, vous aurez une dizaine de belles fleurs parfaitement épanouies, si surtout vous plantez vos rosiers au pied d'un mur.

M. Oudin de Lixieux m'a envoyé un rosier obtenu par un horticulteur de Normandie, et auquel cet horticulteur, dont j'ai le regret de ne pas savoir le nom, a bien voulu donner son nom. Malheureusement je n'étais pas chez moi lorsque cette rose a fleuri; non jardinier n'écrit qu'elle est très-belle.

Du temps du parlement, les dues et pairs, dit Savaul, fussent-ils princes ou fils de France, étaient obligés au printemps qui suivait leur nomination de présenter des roses au parlement — cela s'appelait la cérémonie des roses. Le pair ou prince qui présentait ces roses faisait joncher d'herbes et de fleurs toutes les chambres du parlement, et, avant l'aube, donnait un magnifique déjeuner. Il venait ensuite dans chaque chambre faisant porter devant lui un grand bassin d'argent plein de bouquets de roses et d'œillets. Le parlement ordonna le 17 juin 1511 que Louis de Bourbon-Montpensier, créé duc et pair en février 1538, lui présenterait des roses avant François de Cleves, créé duc de Nevers et pair au mois de janvier de la même année 1538.

On ignore l'origine de cette gracieuse cérémonie, on ignore de même le temps et la cause de son abolition. On trouve que François, duc d'Alençon, fils de Henri II, s'y soumit vers l'an 1580.

Une question grave on cette saison, c'est celles des gazons et des pelouses. Le premier devoir d'un gazon, c'est d'être vert. Eh bien! on ne peut le tenir inondé une heure par jour pendant les mois de juin, de juillet et d'août, sans être sûr d'avoir des gazons jaunes. C'est un aspect désolé qui attriste les yeux.

Cela vient en grande partie de ce qu'on sème les gazons d'après une mode. Il y a une sorte de chiendent que les Anglais appellent ray-grass. On a parlé de ces belles pelouses de l'Angleterre; on y attribue les belles pelouses à l'emploi du ray-grass; on n'a plus semé que du ray-grass. Eh bien! le ray-grass, qui vient très-bien en terre forte et argileuse, retient l'eau, est maigre, chétif et meurt desséché, si on le sème en terre légère et sablonneuse.

Si vous voulez avoir des pelouses vertes en terre légère, cherchez d'autres herbes. Le *poa nemoralis* croît sous les arbres, la *fétuque ovine* pousse dans le sable; mais comme ces deux plantes tapissent la terre plus lentement que le ray-grass, semez le ray-grass en même temps; il ne tardera pas à périr; mais le poa ou la fétuque seront levés et le remplaceront. Ajoutez y un peu de trefle blanc, qui couvrira parfaitement la terre, et sur lequel vous pouvez marcher sans lui nuire.

Pendant le mois de juillet, il faut surtout arroser; c'est le plus important travail du mois. Dans le potager, repiquez les poireaux, les chicorées, les choux-fleurs, ceux de Milan, de Bruxelles, d'York. Beaucoup plantent alors le céleri en ce mois, et s'en trouvent bien. On sème les navets, les derniers haricots; on renouvelle les semis de cerfeuil, d'épinards, de cresson alénois.

On sème les ciboulles que l'on repique en septembre. Semez surtout du persil pour en avoir l'hiver. Palissez les arbres fruitiers; pincez les branches mal placées; découvrez les fruits.

Semez les roses premières, pour les repiquer à l'automne; vous gagnez un an. Elles fleuriront l'année suivante. Greffez les pivoines en arbre. Greffez les rosiers à ciel poussant.

ALPH. KARR.

Chronique musicale.

La nouvelle musicale la plus importante de la semaine est celle-ci: OPÉRA (THÉÂTRE DE LA NATION) — *Clôture pour cause de constructions et réparations*. En d'autres termes, notre première scène lyrique a commencé le 1^{er} juillet un relâche qui durera deux mois. A la bonne heure; quand on fait relâche on n'en saurait trop faire. Mais n'est-ce pas quelque peu honteux pour nous, si fiers de nos institutions théâtrales, de voir trois fois en trois ans le théâtre le plus brillant de la capitale réduit à ce triste expédient de la *clôture pour cause de réparations*? Il est vrai que cette fois-ci on a ajouté et de constructions. Cela varie légèrement la forme, mais pas du tout le fond. Au fond, c'est toujours la même chose; et, d'ici au 1^{er} septembre, l'étranger, le provincial, cherchant vainement le lieu de merveilles sans pareil, au dire de l'amateur parisien, ce temple des arts, ou sont réunis les premiers chanteurs du monde, les premiers danseurs du monde, les plus belles décorations du monde, la plus belle exécution instrumentale et chorale du monde, les plus belles toilettes du monde, et les chœurs du monde, tantôt parisiens, toutes ces superlatives riches-ens ont besoin d'être reconstruits et réparés. L'Opéra, l'une des premières curiosités que tout voyageur nouvellement arrivé à Paris demande à voir à tort et à cri, l'Opéra est fondu par la chaleur du mois de juillet et d'août comme le premier glaçon d'un. Il y a deux ans le même événement fut considéré comme la plus forte expression de la désolation publique qui régnait alors. Le but fut mis sur le compte de la révolution de février, qui, on y réfléchissant un peu maintenant, on commence à s'en douter, n'en pouvait mais. Cependant on ne manqua pas de crier sur tous les tons: 93, cette horrible année 93 elle-même, ne fut pas témoin d'une semblable calamité. L'an dernier, les récriminations allaient encore à peu près de même. Mais, cette année-ci, il nous semble qu'il faudrait une excessive bonne volonté pour admettre le même prétexte. L'hiver a été des plus prospères, des plus fructueux que l'Opéra ait jamais eus; le printemps, grâce à l'apparition matineuse de mademoiselle Alboni, a dépassé en beaux résultats toutes les espérances. Et puis, tout à coup, le surprenant d'une des plus magnifiques représentations du *Prophète*, l'Opéra est fermé; le ministre de l'intérieur, sur l'avis de la commission des théâtres, signe l'autorisation de cette fermeture; et le Trésor, ce notable, continue à payer la riche subvention votée par l'Assemblée nationale. Sans doute, il y a de bonnes raisons; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'on simplifiait un peu de trouver un moyen, afin qu'il en allât autrement.

Le mal profite toujours à quelqu'un; aussi l'Opéra-Comique ne se plaint-il pas, lui, du *far niente* de son voisin. Il demeure donc continuellement ouvert. Mais il n'en salue pas moins à pied joints, pour cela, sur la plupart des conditions de son cahier des charges. Une de ces conditions naturelles, quoique implicite peut-être, est, par exemple, que ce théâtre formera comme une pépinière de jeunes compositeurs, afin que les maîtres, qui sont aujourd'hui les illustres, venant à manquer un jour, par la suite forcée des lois de la nature, d'autres maîtres expérimentés soient tout prêts à leur succéder, et à maintenir glorieuse l'école musicale française. Dans l'intention du législateur qui demande une subvention pour ce théâtre, il est évident qu'une partie de cette subvention devait être spécialement destinée à cet emploi. Cependant on voit les jeunes compositeurs qu'on veut pointer à l'honneur? On a quelque difficulté à les approuver, tant ils sont rares. Ce n'est pas qu'on n'en rencontre beaucoup sur le pavé, on pour parler plus proprement, dans les salons de Paris. C'est, comme, enfin, l'Opéra-Comique a ouvert sa petite porte à l'été dernier, mais si petite, que cela semble signifier: «Quant à nous, nous n'avons rien de mieux à proposer, il est évident. Et c'est ainsi que se constitue l'évaluation d'un maître, le moment étant venu de jouer un petit acte d'un compositeur débutant. Le

petit acte a été joué lundi dernier; il se nomme le *Talisman*; ce talisman, c'est une pipe; grâce à cette pipe, un trompette de lussards trouve à crédit un bon déjeuner et une excellente coupe qui consent à l'épouser, tandis qu'un chasseur d'Afrique bien sentimental s'unit de son côté, par la vertu de la même pipe, à une tendre villageoise qu'il aime et dont il est aimé. Comment tout cela se fait, ma foi, nous ne dirons pas. Vous avez, d'ailleurs, déjà vu jouer, peut-être, cette pièce-là quelque part, sur un des innombrables théâtres du boulevard. M. Jusse à qui est échoué l'insigne honneur d'avoir à faire de la musique sur cette donnée si éminemment peu musicale, est un jeune compositeur qui joint depuis longtemps de l'estime très-méritée des artistes. Il nous souvient avoir entendu, il y a cinq ou six ans, à un oratorio de lui, *L'Érmitte ou la Tentation*, dans lequel on remarque de fort belles parties. Ayant si heureusement débüté, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait inspiré une assez haute confiance au directeur de l'Opéra-Comique, pour que celui-ci lui ait, après six ans d'attente, donné un vaudeville à retentir. Et si ce n'est pas la une des plus amères déceptions qu'on puisse imaginer, une des plus cruelles tortures qu'on puisse infliger à un artiste de talent, nous ne savons plus ce qu'on entend par se moquer du monde. M. Jusse s'est retiré d'embaras en homme d'esprit: sur un canevas de vaudeville il a fait franchement de la musique de vaudeville, mais gracieuse, pimpante, vive, légère, courte, sans prétention; ce qui prouve un homme de goût et de plus un compositeur passablement philosophe, chose encore plus extraordinaire. La partition de M. Jusse se compose d'une ouverture jolies et bien traitée, et de six morceaux de chant, dont deux airs simplement mais bien faits, deux couplets spirituellement tournés, un duo dialogué avec aisance, enfin un trio qui se termine en quatuor. L'auteur de la musique du *Talisman* a exprimé de la bouche de pain sec qu'on a mise sous sa dent tout le jus possible. Au lieu d'une pipe qui ressemble à un brûle-gueule, puisse-t-il une autre fois avoir à fumer un élégant narguilé.

La clôture de l'Opéra, la première représentation d'une pièce nouvelle en un acte à l'Opéra-Comique, cela veut dire, pour toute personne faite à nos usages actuels, qu'à cette heure c'est à qui désertera les théâtres. Tout-fois, il ne s'ensuit pas qu'on néglige la musique, loin de là, on n'a qu'à se promener n'importe de quel côté aux environs de Paris, et partout on entend la voix s'élever, les doigts s'agiter sur les pianos; en savourant le parfum des fleurs on se prépare déjà, on s'étudie pour l'hiver qui est encore loin de nous. Puisque c'est l'hiver des études, pourquoi ne saistrions-nous pas cette occasion pour vous donner un bon avis, à vous qui êtes de consciencieux-musiciens et qui voulez devenir non-seulement pianistes, mais même musiciens. Nous ne vous ferons pas l'honneur de vous demander si vous connaissez le nom d'Henri Bertini. Qui ne le connaît? Mais nous vous recommandons de faire connaissance avec sa nouvelle collection d'*Études* pour le piano. C'est certainement l'ouvrage le plus complet que l'on ait encore publié, et le seul fusionnant l'ancien et la nouvelle école. Ce jugement est celui de M. Adolphe Adam, membre de l'Institut et du comité des études du Conservatoire. Il est tout à fait le nôtre. L'ayant trouvé tout formé par une si illustre autorité, nous n'avions rien de mieux à faire que de répéter ses propres expressions. Pour amener, en effet, l'élève des premiers éléments aux plus grandes difficultés de l'art moderne, aucune suite d'études pratiques n'avait jusqu'à présent été conçue avec autant de logique. Elle est divisée en dix livres dont trois à quatre mois. Ceux-ci ont particulièrement pour objet d'imprimer à l'élève un juste sentiment du rythme, de l'imiter d'une manière agréable à l'art difficile et indispensable de la mesure. Les sept autres enseignent graduellement à phraser amplement et délicatement, selon le caractère du maître qu'on doit interpréter, toujours avec une méthode pure. Rien, enfin, n'est plus digne d'éloges que la forme toujours élégante, mélangée de tous les morceaux contenus dans cette collection, jusqu'à ceux qui, ne permettant pas aux idées du compositeur de franchir certaines limites prescrites, semblent devoir forcément offrir de l'artifice à l'élève. Cette espèce de problème presque insoluble, M. Bertini l'a résolu de façon à faire justement dire de lui qu'il a complètement réalisé *l'art de l'élève* à l'Opéra. Pour rendre à chacun la justice qui lui est due, ajoutons que l'éditeur Schonenberger n'a rien négligé afin que l'édition de la nouvelle collection des *Études* d'Henri Bertini ne laissât rien à désirer. Ce détail, tout matériel qu'il est, mérite à bon droit d'être signalé.

GEORGES BOTSQUET.

La Saint-Eloi à Toulon.

25 JUIN 1850.

On a dit souvent que les coutumes singulières des peuples n'étonnent que les étrangers. On a pas dit assez: les coutumes dont nous sommes témoins chez nous ne nous frappent que lorsque nous les trouvons à l'étranger. Il en est de même des curiosités naturelles. Que de tableaux magnifiques étalés sous nos yeux, aux portes de Paris, n'ont pas même le pouvoir d'attirer hors de ses murs le Parisien, toujours prêt à ouvrir de grands yeux devant une toile de théâtre qui lui montre une vue étriquée de l'Italie ou de l'Espagne; à s'exposer aux récits pittoresques d'un voyageur qui arrive de loin; à se rendre, à ce rockery, de la terrasse de Meudon, de la forêt de Fontainebleau et de la terrasse de Compiègne, où il a été une fois, mais il n'y a rien de l'extraordinaire. J'étais moi-même il y a quelques jours sur cette terrasse de Meudon, admirant sous un ciel de Naples tout le bassin de la Seine, le panorama de Paris, et trébuchant mes regards éblouis sur le premier plan d'un tableau qui se peignait au Val d'Ari. Non loin de moi étaient des promeneurs curieux, toutes une famille d'hommes, femmes et grands enfants. Savez-vous ce

qu'ils regardaient? une citrouille à quarante mètres au-dessous d'eux dans un petit jardin de Meudon.

« Vous arrivez de la province, monsieur; contez-nous donc quelque chose. — Figurez-vous, madame, que j'étais dans les Vosges le 24 juin, jour de la Saint-Jean; drôle de pays, madame, ou les vieux usages persistent avec une naïveté qui défie la vapeur et les chemins de fer. — Oh! monsieur, vous allez nous parler des feux de la Saint-Jean. Nous avons vu ces feux-la le jour de la Saint-Pierre, le 28 juin, à deux lieues de Paris. On dressa des fagots autour d'un arbre, on y met le feu; le prêtre bénit le sacrifice; on danse une ronde autour de l'arbre, qui brûle; et les garçons du village ont une quête ensuite, dont le produit en nature sert à les désaltérer quand le feu de joie est éteint. Est-ce cela? — A peu près, madame; mais êtes-vous sûre que ces fêtes hebeutenes soient célébrées à deux lieues de Paris? — Parfaitement sûre, monsieur; car les garçons du village invitent les habitants qui ne sont pas de la fête à boire avec eux, et, pour n'être pas injurié en refusant l'invitation, mon mari a dû dans le goûlet de son jardinier. — Cet usage, madame, paraît venir de l'Église primitive; c'est un souvenir des agapes. — C'est, si vous voulez, monsieur, plus que cela: un symbole de l'égalité et de la fraternité, et la devise républicaine serait complète si on avait la liberté de ne pas boire dans un verre malpropre.

— Vous, cher Anacharsis, vous avez beaucoup voyagé, vous avez dû remarquer des coutumes plus singulières. — Voulez-vous, madame, que je vous conte la bénédiction des chevaux et des mulets alkome? — Voyons ça, Anacharsis.

« Près de Sainte-Marie-Majeure, devant l'église Saint-Antoine et en face de la colonne érigée en 1595 en mémoire de l'absolution d'Henri IV, le 17 janvier de chaque année, le pape, les cardinaux, les princes et même les particuliers envoient leurs chevaux et leurs mulets pour recevoir la bénédiction. D'une petite porte qui se trouve près de l'entrée de l'église, un prêtre asperge les animaux, les harnais et les équipages au nom et pour l'amour de saint Antoine,



Fête de Saint-Eloi à Toulon. — Les aubades.

» dont le buste colorié est placé à droite en entrant dans l'église sur une table recouverte de velours; on baise une croix rouge peinte sur l'épaule de ce buste, ainsi qu'un plat d'argent gardé par un enfant de chœur qui reçoit l'offrande.

« Les gens du peuple ont soin, pour cette cérémonie, d'orner de fleurs et de rubans la queue et la crinière de leurs chevaux. »

— Avez-vous voyagé en Provence, Anacharsis? — J'ai traversé une partie de la Provence, madame, pour aller m'embarquer à Toulon. — Il est fâcheux que vous n'avez pu demeurer toute une saison dans cette ville: elle mérite les regards d'un voyageur tel que vous. Mais l'illustration

possède un correspondant qui a décrit la plupart de ses sites pittoresques et de ses usages primitifs. Vous ferez bien de rechercher ces curieuses monographies. La bénédiction des chevaux et des mulets a lieu à Toulon, non comme à Rome, le jour de Saint-Antoine, mais le 25 juin, jour de Saint-Eloi. Le bon saint Eloi patronne ailleurs les orfèvres et les serruriers; à Toulon, il est le patron des chevaux et des ânes, ô Anacharsis!

Écoutez plutôt. Ceci se passait à Toulon, il n'y a guère plus de huit jours, le 25 juin 1850 :

« Des la veille, les tambourins et les galoubets, accompagnant les commissaires de la fête, avaient parcouru la ville et les environs; les stations, les aubades données aux diverses autorités, aux notabilités du commerce et de l'industrie, annonçant la fête de saint Eloi, le patron des ânes et des chevaux, à Toulon.

« Le lendemain, ces animaux, ornés d'étoffes et de rubans de toutes couleurs, chargés de bouquets et de superbes panaches, selon le goût et la richesse de leurs cavaliers, sont conduits, en grande toilette, au lieu désigné pour le rendez-vous.

« Le président de la fête donne le signal.

« Un mât de joie, auquel sont suspendus les prix, consistant en objets propres à l'usage des héros de la fête: brides, bridons, etc., est porté en tête de la colonne, à côté du drapeau de la Société et précédant les tambourins.

« Le président, ainsi que les commissaires, reconnaissables à leur cravate et à la pique dont leur main est armée, marchent en tête du nombreux cortège, deux par deux, et d'un pas qui rappelle une procession plutôt que le défilé d'un carrousel.

« Arrivés devant la cathédrale, où se célèbre une grand-messe en l'honneur du patron, ils se rangent pour attendre la bénédiction; ce qui a lieu à la fin de l'office, quand le prêtre, l'aspersion à la main, asperge chaque monture, qui défile en ordre et avec une gravité académique. Chaque cavalier reçoit un petit pain béni qui a le don de guérir le quadrupède de la colique, s'il venait à en être atteint dans l'année. Le propriétaire garde religieusement ce pain solu-

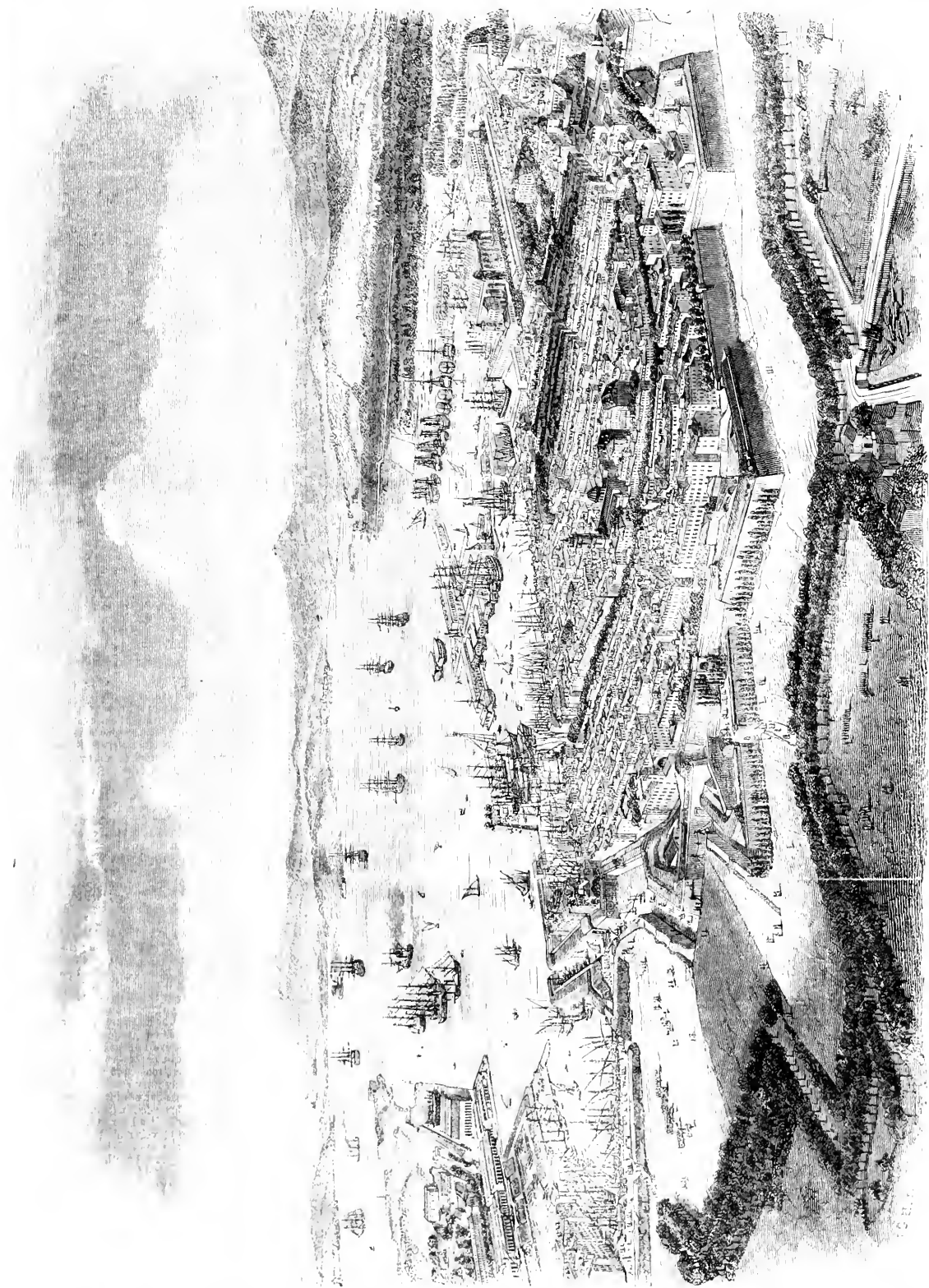


Fête de Saint-Eloi à Toulon. — La bénédiction des chevaux et des ânes. — d'après un croquis envoyé par M. Fétourne

taire et ne l'administre à l'animal que par petits morceaux. Quand ce propriétaire est lui-même atteint de la colique, il

a recours à d'autres moyens de se guérir; mais l'âne guérit souvent plus tôt que le maître, ce qui prouve une fois

de plus contre les médecins et en faveur du pain béni. Les pains sont fabriqués dans la ville, aux frais de la



Vue de To En a vel d'osera

Société; dans les villages, on quête, huit jours avant la fête, du froment pour cet usage. Tout le monde y contribue.

Après la bénédiction, on se rend en grande promenade au lieu où doivent se faire les courses et disputer les prix.

La fête se termine par un banquet dont les sociétaires ont fait les frais au moyen d'une cotisation. C'est dans cette

réunion et *inter pocula* que le président pour l'année suivante est acclamé. Tout cela se passe avec ordre et décence; et c'est une remarque à faire que la gaieté franche qui règne, sans la moindre querelle, parmi ces convives si vifs et si joyeux.

Les Chevaliers et les Anes reçoivent double raité du jour de la fête, et tout le monde est content. — Vous voyez, Anarcharis, que les multes de Rome n'ont pas plus de privilèges que les Anes de Toulon. Il n'y a que le patron qui diffère.

Revue littéraire.

Littérature. Voyages et Poésies. — La Grèce, Rome et Danie. Etudes littéraires d'après nature, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions; — 3 vol. format anglais, chez Didier.

Je viens de passer deux jours fort agréables.

Sur ce, vous allez me dire peut-être que cela vous est fort égal, que vous n'avez nul besoin du savoir, et que j'aurais bien pu me dispenser de vous l'apprendre.

C'est vrai. Permettez cependant: si j'ai pu que je dois ces deux heures joyeuses à deux bons livres, ne serais-je pas curieux de connaître ces livres-là; et quand je vous les aurai nommés (ce que j'ai déjà fait), ne me demanderez-vous pas ce qu'ils contiennent, et pourquoi et comment ils m'ont amusé? En un mot, non cher lecteur, vous me priez de vous faire un petit article là-dessous. Eh bien! c'est précisément ce que, avec votre permission, et pour répondre à vos ardents desirs, je vais avoir l'honneur de vous faire.

Donc, pour passer à mon premier point, les livres de M. Ampère m'ont beaucoup plu, parce que rien n'est plus doux, selon moi, que ce qui amuse en instruisant ou instruit en amusant. Sans doute mieux vaut, à la rigueur, un livre substantiel, quoique un peu sévère, qu'un roman tout à fait inutile et frivole. Mais on n'est pas toujours monté à lire un grave historien, un grave philosophe, si éloquent, si judicieux qu'ils soient. Il en coûte toujours un peu à notre paresse; et la paresse est chose si douce, surtout par ces temps de chaleur tropicale: c'est le moment de retirer, les stères bûchés.

Mollement étendu sur un noeilux divin,

Montaigne ou Rabelais, ou, parmi les modernes, quelque galante chronique, quelques piquants récits de voyage qui nous font visiter, sans ennui de notre chambre et de notre fauteuil, tous les pays chers aux imaginations poétiques et aux coeurs tendres: Rome, la Grèce, l'Italie et même l'Allemagne, et les contrées qu'arrose la Baltique, la patrie des légendes et de la bière qui fait rêver, des ballades et des chiens dansés.

M. Ampère connaît tout cela comme s'il y était né; depuis trente ans il lit et il voyage, il a tout vu et il a tout vu. Nommez une langue qui lui soit étrangère, une littérature dont il n'ait pas traduit quelques pages en prose ou en vers, un pays dont il ne nous ait pas rapporté quelques impressions; impressions souvent un peu rapides, un peu superficielles, comme ces croquis que le voyageur trace à la hâte sur son album.

Volage adorateur de tant d'objets divers.

M. Ampère n'a presque jamais en le temps de creuser et d'approfondir. Possédé de la passion des découvertes, chevalier errant de toutes les littératures inconnues, il s'est enflammé pour elles d'une admiration qui lui a fait prendre pour de délicieuses. Mais lors même qu'il est excessif, cette admiration est toujours sincère. Cette sincérité respire (si l'on peut parler ainsi), mais on peut toujours parler ainsi, par la langue qui court), cette sincérité respire dans presque toutes les pages de M. Ampère. On voit que, s'il a étudié, s'il a voyagé, c'était beaucoup plus pour lui que pour nous, pour s'instruire et pour se divertir, et non pour faire des livres. Aussi n'y a-t-il ni pédantisme ni charlatanisme dans les siens; et même, à proprement parler, il n'a jamais fait de livres, ou, quand il a tenté d'en faire, il y a peu réussi. Je parle de la forme et non du fond. Le fond est souvent excellent, et l'on y retrouve en maint endroit cette sagace critique, cette ingénieuse esprit de comparaison qui il possède si éminemment. Mais l'ensemble, mais le plan, mais l'habile distribution, ce qui fait que le commencement répond à la fin et la fin au commencement, voilà ce qui manque un peu aux livres proprement dits de ce littérateur impatient.

Dans un article, dans un portrait, où il a jugé et dessiné en ami, mais non en flatteur, M. Sainte-Beuve y a touché jusqu'à dire de lui, dans une phrase assez singulière, comme il en affecte trop souvent: « Il a cet *entre-deux* qui exige Pascal, » l'ignome jusqu'à quel point M. Ampère a cet *entre-deux*, et ne s'agit même jusqu'à il est permis à l'humanité nature de résumer l'*entre-deux*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des qualités et des défauts qui s'échelonnent les uns les autres, qu'on ne peut être très-vif et très-lent, tout apprendre et tout savoir, tout commencer et tout finir.

M. Ampère a entrepris un peu de tout, il a tout commencé, mais il n'a pas tout su, et il n'a presque rien fini.

Nous n'avons de lui de vraiment achevé que des articles de revue, et c'est où il excelle. La notice brève et piquante, le récit d'une course pittoresque d'un pèlerinage littéraire, une dissertation sur un point d'érudition historique ou philologique, tout ce que s'accommodent avec la vive, mais inconsolante ardeur de son esprit, tout cela est traité, j'allais dire enlevé, par M. Ampère, avec une facilité, avec une simplicité rare, avec un grand fonds de savoir et de raison qui n'exclut cependant chez lui ni la grâce ni l'imagination, ni la sensibilité.

M. Ampère est poète, ou du moins il a fait dans sa vie beaucoup de vers, des vers de jeunesse, des vers de tristesse, des vers jeunes et des vers tristes, des vers traduits de l'allemand, du suédois, du danois, etc. Dans ces trois volumes que j'examine, il y en a un uniquement rempli de ces poésies, que jusqu'ici M. Ampère n'avait composées que pour lui et pour quel mes amis. Il s'en faut que toutes ces pièces soient d'un égal mérite; souvent le style en est lâche et prosaïque; il y manque en général le souffle divin qui fait jaillir à la fois du front du poète l'image et le rythme avec les vers. Mais cependant, dans quelques-uns des morceaux les plus beaux, on distingue parfois des vers d'une virginité surprenante ou d'une grâce tout à fait nouvelle. La seule pièce toutefois qui me semble animée d'un vrai sentiment poétique, la seule dont le style soit d'un haut et l'autre excellent, malgré quelques affectations de la phraseologie de 1829, est cette *écluse* sur le bonheur, que M. Sainte-Beuve et un spirituel anonyme du *Journal des Débats* ont déjà citée pour donner une favorable idée du talent poétique de M. Ampère, et que je vais citer aussi par la même raison:

LE BONHEUR.

1830.

Mes amis ont raison; j'aurais tort, en effet, De me plaindre; en tout point mon bonheur est parfait. Je suis treize ans, je suis libre, on m'aime assez, personne Ne me fait, ni me sotte, grâce au ciel, est fort bon. L'été, chaque jour, m'offre un plaisir nouveau, Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.

Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade, J'allais au fond d'un bois, révoir, le cœur malade, Pleurer, c'était pitié! — Jacques sur l'eau sautier, Et de bouler les floes noirs et mes pleurs à troubler. Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable, J'ai l'air vif, l'esprit libre, et l'on me trouve aimable. Le rossignol peut chanter, je suis oiseau, et moi, Dans son onde à l'écart je n'irai pas pleurer.

Quand j'étais malheureux, souvent lassé du monde, Je m'abîmais au sein d'une tristesse profonde. Dans un ciel de mon cloître nos sens étaient ravés. Inutiles pleurs de longs regrets suivis! Maintenant, fatout, grâce au ciel, est fort bon. C'est pour herbosser que j'aime les prairies; A rêver à l'écart si je remble occupé. C'est qu'un passage obéissant, en lisant, m'a frappé. Quand j'étais malheureux, je suis oiseau, et moi, Aujourd'hui je n'ai plus le temps. — Je suis un livre.

Vous qui savez des chants pour élever la douleur, Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes, Quand vos chants ont malheur autour vécus les larmes, Consolez-moi de mon bonheur.

Il y a certainement beaucoup d'originalité dans le ton et la composition de cette pièce, dans cette manière enjouée et spirituelle de mettre à nu le vide des travaux et des bonheurs réels de ce monde. C'est, en langue contemporaine, la traduction et le piquant commentaire du mot si connu de Sophie Arnould: « Ah! que j'étais malheureux! c'était là le bon temps ».

Mais cela prouve une fois de plus qu'il ne faut pas trop s'appuyer sur les plaintes égoïstes, sur les rêveries solitaires et les tristes extases des poètes, des amants et des jeunes gens. Elles ont leur charme, et un charme qu'on regrette toujours. Nous avons fait de la mélancolie une douleur, au nom de laquelle on s'est mainte fois permis de déclamer contre la société, et de lui demander compte de tout ce qui nous importunait. Montaigne en jugeait mieux; je crois, qui appelait la mélancolie une *chuse friande*, et La Fontaine la rangeait parmi les dons de la Volupté, lorsqu'il s'éciait en invoquant l'antique déesse:

J'aime le vin, le jeu, les livres, la musique, La ville et la campagne, enfin tout, il n'est rien Qui ne me soit utile, et que je n'aie en moi.

Jusqu'à un nombre plaisir d'un cœur mélancolique.

C'est aujourd'hui nous ne serions pas trop malheureux, si nous n'avions aujourd'hui à consoler que des *heures* comme M. Ampère. En présence de notre société orageuse, tourmentée de si graves problèmes, menacée de si redoutables périls, combien toutes ces poétiques tristesses, fruits des longs loisirs de la Restauration, paraissent aujourd'hui peu raisonnables et peu dignes d'une âme forte.

Toutefois, ces réflexions chagrines n'ont rien au mérite de la pièce de M. Ampère, la seule pièce de son écri qui soit d'une eau bien pure et d'un irréprochable travail. Mais en fait-il tant pour acquiescer et conserver une place parmi les poètes? Millevoix n'a laissé qu'une *écluse*; Pompiann, qu'une strophe; Lemierre, qu'un vers, le *vers du siècle*, comme il l'appelait, mais un *vers solitaire*, comme disait Rivarol. Combien ont fait de longs poèmes et des *tragédies* sans fin, qui n'en ont pas laissé autant!

Ce sentiment poétique dont il est animé, mais qui, le plus souvent, n'a rencontré dans sa lyre qu'un instrument rebelle. M. Ampère a pu du moins le développer librement dans les études de sa critique; il a passé dans sa prose, et lui a donné du mouvement et de l'éclat, et cela, ce que je estime surtout, sans effort, naturellement, sans aucune affectation. On ne peut pas dire que M. Ampère soit un écrivain original; mais il est bien moins encore un écrivain affecté. Quand le style ne vient pas tout seul, quand il n'est pas un don du ciel, quand il n'est pas l'homme même, c'est bien inutilement qu'on se travaille à s'en former un. On veut se faire un style, on ne se fait qu'une manière. C'est ce qui est arrivé, en ce temps-ci, à plus d'un que je pourrais nommer, mais que je ne nommerai pas, parce que ce sont, après tout, de très-honnêtes gens que j'estime fort.

M. Ampère a trop connu le monde, il a appris trop de langues, il a sacrifié sur trop d'autels pour avoir le temps de se nommer, pour que le culte superstitieux d'un homme d'un siècle l'entraîne jusqu'à lui interverbelement. Il admire beaucoup, beaucoup trop, M. de Chateaubriand, mais s'il le vante quelquefois hors de propos, il ne le loue pas, et il fait fort bien; car si le style de la critique ne excluait aucun de ces mouvements de nos amants de l'éloquence, c'est

à la condition toutefois d'en user avec sobriété, et de les ramener à ce langage tempéré qui est proprement le sien.

Tous les chemins mènent à Rome; mais je m'aperçois que celui que j'ai pris, pour y arriver avec M. Ampère, est terriblement long, et je crains que plus d'un lecteur ne m'ait déjà laissé en route. Patience! moi voyez. Je n'ai plus qu'à traverser la Grèce, qu'à y étudier, avec notre savoir et spirituel guide, et l'aspect de ses sites, comparés aux descriptions des poètes grecs et les caractères décrits de leurs poésies, et les mœurs et les coutumes, et le langage et les traditions, et les chants de la Grèce antique, comparés à ceux de la Grèce moderne, et j'arrive immédiatement à Rome par la *Porta del Popolo*.

L'Italie et la Grèce, voilà ce que M. Ampère a considéré dans l'un des deux ouvrages qu'il publie en ce moment, dans le plus curieux, le plus instructif, le plus amusant, selon moi. Les voyages en Grèce qu'on nous a donnés jusqu'ici sont généralement trop longs. On veut tout dire, et on dit trop. Je ne sais rien de plus bavard qu'un voyageur, si ce n'est un érudit; mais quand l'érudit est un voyageur, ou que le voyageur est un érudit, je vous laisse à penser quels flots de volumes découlent de cette double et intarissable source de bavardages.

Dependant, tout en écrivait cet axiome, je me rappelle que M. Ampère a précisément les deux qualités qu'il incrimine, et cependant il n'est pas bavard. Je me verrais donc forcé de renoncer à mon observation, à laquelle je tiens, s'il n'était reçu qu'il n'y a pas de règle sans exception.

En peu de pages, M. Ampère trouve le moyen de nous dire bien des choses, de nous peindre à grands traits ces paysages de la Grèce, dont la lumière est le plus grand charme, et de nous faire remarquer en même temps quelle exactitude les poètes grecs, et surtout Homère, ont apportée dans leurs descriptions. Homère savait la géographie comme il savait la médecine, la cuisine, l'art de forger, de tisser, etc.;

il est même si exact, géographiquement parlant, que M. Ampère en conclut que sans aucun doute il n'a pu voir tout ce qu'il décrit si bien. On voyageait peu alors; et il est impossible, selon notre critique, qu'Homère n'ait pas vu quelquefois par les yeux des autres; ou d'autres termes, il aura travaillé sur des descriptions partielles laissées par les poètes qui avaient chanté tel ou tel épisode de la guerre de Troie. C'était un géographe à la façon de Danville, qui parcourait le monde dans son cabinet. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, je suis bien aise de voir un savant comme M. Ampère reconnaître que l'*Iliade* est l'œuvre d'une seule main, main de compilateur, il est vrai, autant que de poète. Encore un peu de temps, et la science, qui commence à revenir à la raison, renoncera sans doute à ne voir dans l'*Iliade* qu'une mosaïque composée de vieilles pièces et de vieux morceaux mis à neuf et joints ensemble par un très-bavard arrangeur.

Autant vaudrait dire que les diverses parties du Parthénon ont été d'abord séparément construites par plusieurs architectes maçons, dont Ictinus s'est approprié la gloire en rapprochant, en superposant et en badigeonnant leur fronton et leurs colonnades.

Règle générale: en littérature comme en art, celui-là seul peut faire le tout qui a fait les parties.

Je ne sache que les vaudivillistes qui fassent exception. Ceux-ci font le tout sans les parties, ou les parties sans le tout, *ad libitum*. Mais c'est un grand art!

Passons à Rome, et pourtant nous n'avons qu'indiqué, si même nous avons indiqué, tout ce qu'il y a de curieux dans le récit, dans le tableau grec de M. Ampère. Mais le temps nous presse, l'espace va nous manquer, et les colonnes de l'*Illustration*, plus terribles que les colonnes militaires, nous pressent d'abréger le chemin.

Enfin nous voici en face avec M. Ampère et avec tous les grands personnages, avec tous les poètes illustres, avec toutes les âmes malades qui sont venues y chercher des inspirations, des consolations et des prières. Pour nous retracer le *Portrait de Rome à ses différents âges*, M. Ampère emprunte ses couleurs à tous les grands esprits qui l'ont vu, citée et décrite depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à nos jours, depuis le Gaulois Rutilius Numatianus jusqu'au républicain de la veille, M. Charles Didier. Cette revue est vraiment charmante, c'est un plaisir que de feuilleter tous ces albums de voyage qui nous font connaître à la fois et le caractère du peintre, et les divers aspects de ce qu'il a décrit. Chaque homme, chaque siècle a vu Rome sous un jour différent, et l'histoire de leurs impressions est un abrégé de l'histoire du monde moderne.

M. Ampère est généralement très-juste envers tous ces voyageurs. Il les apprécie en quelques mots, mais avec netteté et finesse. Je le trouve seulement trop louangeur pour M. de Chateaubriand et trop sévère à l'égard de Rabelais, esprit tout aussi sérieux, tout aussi élevé et beaucoup plus étendu et plus humain, à mon sens, que celui de l'auteur de *Itala*. Rabelais débuta dans la littérature par une édition de la *Topographie de Rome* de Marliani. Après avoir rappelé ce fait, M. Ampère ajoute: « Du reste, chez les joyeux auteurs de *Garçonnades* on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qu'il avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. »

Il ne pourrait, et pourquoi? parce qu'il n'est pas né dans notre grand siècle, parce qu'il n'a pas vu l'*Herbier*, parce qu'il n'a pas fait de ballade, parce qu'il n'avait pas le culte des ruines et des petits pots cassés vus au clair de la lune.

Je dis cela en toute révérence; j'honore mon siècle, mais nous avons, avec tout notre sérieux, une prétention terriblement grotesque; c'est d'ériger nos fantaisies sentimentales en facultés de l'intelligence, et de croire que nous avons découvert tout ce que nous avons vu.

Je signalerai à M. Ampère dans Rabelais *Pantagruel*, liv. IV, chap. XI un conte où est exprimée, d'une manière plaisante, mais vive et sentie, l'admiration qu'inspirent à Rabelais la beauté du ciel de l'Italie et toutes les splendeurs

de ses monuments antiques et modernes. Tandis qu'ils sont loués et célébrés par une bien honnête compagnie d'opiniâtés, amateurs de péripétie et curieux de visiter les antiquités et singularités de l'Italie, il y a la un moine qui s'impatiente de ne pas voir une seule roussissure, et qui s'écrie : « Ces porphyres, ses marbres sont beaux... Le rien dit point de ciel, mais les dardes d'Amor sont l'œil-légers à mon goût. Ces statues autruiques sont bien faites, je le vois, et crottes, par saint Jérôme d'Abbeville, les jeunes bacchettes de mon pays sont mille fois plus alve-nantes... »

Après nous avoir décrit Rome, M. Ampère nous invite à le suivre dans un voyage dantesque, c'est-à-dire dans une sorte de poétique pèlerinage à tous les lieux que Dante a visités ou habités, et où l'ont poussés les hasards, les luttes de sa vie aventureuse. Le critique en fin termine son volume par un récit d'une course qu'il entreprit en Asie-Mineure avec M. Mérimée, et qu'il retraça dans une lettre à Brosse à M. Sainte-Beuve, lettre fort spirituelle, fort piquante, fort... mais je vais répéter tout ce que j'ai dit, et ce que je serais obligé de répéter encore, si j'analysais l'autre ouvrage de M. Ampère, consacré à des notices sur les écrivains et les œuvres des littérateurs du Nord, et à la traduction de quelques-uns de leurs plus beaux morceaux.

Oui, sans doute, ils sont beaux; je ne le nie pas, mais ces beautés ne sont pas toujours de celles qui jettent, pour moi, je m'en tiens à l'Italie et à la Grèce, et à la France, qui ne le cède ni à l'une ni à l'autre. Il est bon, il est utile sans doute d'étudier les littératures étrangères pour élargir nos idées en multipliant nos points de comparaison. Mais restons Français par l'esprit et par le langage. Notre loi est assez large, en littérature, pour satisfaire les plus ambitieux. Il y a dans l'antiquité de plus grands poètes, que dans il n'y en a pas de plus grand que Molière et que La Fontaine.

ALEXANDRE DEFAÏ.

Correspondance.

Nous accueillons avec plaisir la lettre suivante, dont nos lecteurs agronomes goûteront certainement l'idée.

M. Montauban, 26 juin.

M. le directeur de l'Illustration.

MONSIEUR,

Le numéro de l'Illustration du 29 juin termine ainsi un article intitulé *Labour à la vapeur*. Notre agriculture n'est pas encore arrivée au point de sage économie, ni sortit d'une bonde de raplains et l'on puisse procéder avec des appareils aussi coûteux à établir, et qui exigent des ouvriers méca-niciens. Ces réflexions sont justes, les machines à bras, les fermiers, à très-peu d'exceptions près, ne sont point en position de se procurer des instruments coûteux ou des machines dispendieuses. Mais l'industrie peut venir en aide à l'agriculture, et ces deux branches de notre système économique se prêter un mutuel appui.

Si les machines à labourer à la vapeur peuvent fonctionner utilement, pourquoi des spéculations n'auraient-elles pas fait les labours dans les fermes, comme dans la Né-re, en 1819, les batteuses se sont exécutés dans quelques localités par des machines à vapeur portatives qui ont fonctionné à la satisfaction de ceux qui les ont employées. Ce serait une nouvelle speculation qui réussirait sans aucun doute comme les batteuses à la vapeur, dont l'avvenir me paraît assuré. De cette manière, l'agriculture pourrait entretenir plus d'animaux de rente ou de produit, et moins d'animaux de travail, dont le capital éprouve chaque jour une dépréciation.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments de considération distinguée.

A. de Bourgogne,

Président de la Société d'Agriculture de la Nièvre.

M. A. M. à Rome. L'éditeur n'a pu, Monsieur, nous donner aucune certitude sur l'époque de la publication. Nous tenons l'article de l'autour; nous l'avons jugé excellent en général, mais de la question de savoir s'il appartenait à un manuscrit plus considérable.

M. Aug. R. à Sror (Danemark). Nous ferons, Monsieur, des notes que vous avez bien voulu me adresser, l'usage que vous désirez.

M. A. M. à Montpelier. Nous répondons à vos questions, Monsieur. Nous n'avons pu nous procurer à temps le petit *L'Et général*. La candidature est une mystification. — La statue aura son jour; mais il faut l'approprer. — Quant à ces lettres somptueuses, nous avons donné le bal Malibulle et le Châteaun-Rouge. Nous ne fez pas aux rôlames.

M. P. à Beauhiv (Rhône). Nous examinerons la question, Monsieur, et dirons notre sentiment.

M. A. P. à La Ferté. En avis public dans notre dernier numéro répond à votre question, Monsieur, relativement aux *Tables de l'Illustration*. Quand vous aurez vu la *Table générale* des quatre premiers volumes, vous apprécierez autrement que vous le faites aujourd'hui, l'importance de ce travail. La *Table du tome XV* sur le modèle de cette table générale est sous presse. Vous recevrez l'une et l'autre en même temps.

Bibliographie.

Les peuples de l'Autriche et de la Turquie, histoire contemporaine des Illyriens, des Magyars, des Roumains et des Polonais; par M. Ernest Desprez. — Deux volumes in-8 de 350 pages. — Au comptoir des Imprimeurs-Unis.

Le temps n'est plus on l'on disait :

C'est du Nord aujourd'hui que vient la lumière.

Mais le nord de l'Europe n'a jamais cessé de procurer très-vivement le midi, qui considère à cette heure avec une inquiète

curiosité tous ces grands mouvements de peuples, toutes ces fluctuations politiques de la grande famille slave. Cette famille est bien de ceux qui ont été, et qui sont encore, le plus malheureux de l'Étre. Bien des gens, chez nous, n'ont absolument rien compris aux dernières guerres des Magyars et des Croates, au véritable caractère de l'intervention de l'Autriche et de la Russie. C'est ce que le livre de M. Hippolyte Desprez nous e, élucide à merveille, et il complète les utiles renseignements qui déjà nous avaient été donnés sur ce sujet par M. Ernest Charrier, dans sa *Politique de l'histoire*; par M. Cyrille Robert, dans ses *Slaves de Turquie*; et enfin par M. Mikiewicz, dans les *Trois premiers leçons* que l'illustre auteur a professées au collège de France.

Mais ces trois ouvrages, et surtout les deux derniers, ont plus particulièrement considéré et développé le côté politique de ce sujet. Ils ont raconté les mœurs, les habitudes; ils ont décrit les costumes et la vie intérieure, analysé les poésies des Illyriens, des Magyars, des Turcs, des Polonais. Ils ont laissé à M. Desprez le soin d'étudier du point de vue politique leur passé, leur situation présente et les chances de leur avenir dans le manège plus ou moins prochain qui menace l'orient de l'Europe. Quel serait, dans ce cas, le rôle de la France, le but qu'elle devrait poursuivre par sa diplomatie au sein des armées? Telle est la question que se pose aujourd'hui M. Desprez, et son ouvrage, essentiellement patriotique, se propose, avant tout, de la résoudre. De nous réléner sur nos veilles infériorités dans l'Europe orientale, de nous montrer en cet le danger, où est la sauvegarde.

Le danger, selon M. Desprez, c'est le panslavisme, c'est-à-dire l'unité absolue et l'identité complète de la race slave dans la Russie, et par une conséquence nécessaire, la centralisation impériale et la persécution de ce slave dans l'Autriche. C'est on tend aujourd'hui la politique du czar; c'est l'idée de la fusion de tous les Slaves, leur attribution à un seul peuple commandé par un seul homme, cette idée est complaisamment développée par tous les panslavistes officiels de Saint-Petersbourg. L'un ne voit dans les Serbes qu'une peuplade de Cosaques emues au delà du Danube, dans les Bulgares que des Russes du Volga qui se sont égarés en Thracie; l'autre cherche à prouver que les Polonais n'ont jamais eu d'existence distincte et nationale, qu'ils sont d'anciens Russes qui doivent rentrer dans le giron de la nation d'où ils sont momentanément sortis.

Mais en face des panslavistes pour sauvegarder l'Europe des périls de leur gigantesque ambition et de leur ardeur contre-révolutionnaire, se lèvent les slavistes, qui nous appellent à ces diverses nations que la Russie voudrait absorber et englober. C'est au slavisme que se rattachent toutes les espérances des peuples illyriens, magyars, tchèques, etc. Les principes de leur politique, essentiellement opposés à ceux de la politique russe, sont l'esprit d'indépendance au dedans, l'esprit de paix au dehors, et ces principes ne sont pas d'ailleurs seulement adoptés par eux, toute leur histoire en fait foi; autant les Russes se sont toujours montrés ennemis de l'esprit de conquête et infléni au pouvoir absolu, autant les Polonais, les Hongrois ont fermement tenu à la liberté, leur attachement à leur nationalité, et leur courage héroïque n'a guère été employé qu'à la défendre.

Tous ces petits peuples de la famille slave ont le plus grand intérêt à rester unis pour repousser les progrès du panslavisme russe. Celui-ci repoussé tend sans cesse à les diviser, et il y a réussi dans la dernière guerre dont la Hongrie a été le théâtre. C'a été, comme le remarque M. Desprez, une horrible mêlée que celle on l'on a vu des Polonais combattre contre les Illyriens et les Turcs, et les Russes à leur secours. La Russie, elle-même, n'a rien négligé pour s'attacher les Tchèques et les Croates, comme elle avait fait autrefois pour attirer à elle les Slaves de la Sibirie.

Mais cette confusion a duré peu; les éléments un moment désorganisés du slavisme se sont déjà reconstitués et replacés en face du panslavisme russe. Les slavistes illyriens, et ils sont nombreux dans ces divers pays, ne cherchent pas du reste à s'affranchir de la suprématie de l'Autriche, ni à rompre avec la Turquie; tout au contraire, ils s'efforcent de resserrer leur alliance avec ces deux peuples, dont la chute entraînerait la leur; car ils se trouveraient alors en face de la Russie; il leur faudrait, sans organisation et sans unité, combattre le pays le plus uni et le plus puissamment organisé. Sur et d'organisation, s'il y a eu de l'unité aujourd'hui, en prendra pour base un système d'affidés très-avantageux, que M. Desprez nous fait très-clairement connaître, et qui, s'éloignant à la fois de l'hérédité monarchique et de la présidence limitée, combine avec beaucoup d'art les avantages de la monarchie constitutionnelle et du gouvernement républicain. Déjà il existe en Serbie, et bien que ce ne soit là encore, selon l'autour, qu'une *Slavie en miniature*, elle prouve du moins que l'organisation de la race slave pourrait aisément se réaliser sur une plus vaste échelle.

Après avoir passé en revue, comme nous venons de le voir, dans une longue et savante introduction, les points principaux de son sujet, M. Desprez passe à un chapitre où il expose d'un bon sens et de la manière la plus claire, et dans une langue simple et facile, les Crédes et les Illyriens, la Hongrie et la nationalité magyare, la Moldo-Valachie et la race roumaine, les paysans de l'Autriche et de la Turquie, les Illyriens, les Roumains dans leurs rapports avec le protectorat russe et la Turquie, les peuples du duché de Posen et de la Galicie, et il termine ce vaste et lumineux tableau par un récit des campagnes de Bon et de Dembik en Hongrie, par l'appréciation du rôle de l'intervention russe dans cette guerre.

M. Desprez n'est pas seulement un homme qui a lu, c'est un voyageur qui a vu, qui a observé, qui sait de longue main ce dont il parle, et qui est par conséquent un large et sûr écrivain, toujours sûr et facile. Nous n'aurions donc pas à recommander son livre à ceux qui n'ont pas ces grands mouvements de l'Europe orientale et ces peuples enroulés dans le tour de leur passé on longtemps formé en Orient l'avant-garde de la civilisation.

Comment la République est possible, par C. de Jocas. — 1 fr 20 c. — L. MATHIS, éditeur, rue Christine, 2, 1850.

On n'aura pas oublié un descriptif parallèle de M. Charles de Jocas, en faveur de l'élection qui a triomphé dans la Présidence. M. de Jocas, qui appartenait il y a quelques années à la presse parisienne, a publié dernièrement, sous ce titre d'une actualité croissante : *Comment la République est possible*, une nouvelle brochure qui a presque l'éclat et le poids de l'importance d'un livre.

Plusieurs extraits d'articles publiés avant notre dernière révolution servent à l'ouvrage de prolema naturelle. Nous disons de cet avant-propos respectueux ce vigoureux aphorisme et cette vérité paradoxale :

« — C'est l'être de l'homme une bête forcée que de l'instruire à ses droits sans lui enseigner ses devoirs. »

« — Vous en êtes donc content à penser que les empires tombent sous le poids de hommes de génie ou de talents supérieurs pour le soulèver? L'erreur est des plus grossières. Les croyances se révoltent que la morale, l'honnêteté, les croyances se révoltent d'elles. Un peuple de trente-cinq millions d'hommes n'a pas besoin d'excitations perpétuelles pour produire le nombre de grands hommes nécessaires à sa direction et à sa gloire. Les grands citoyens fondent les nationalités, c'est vrai, mais ce sont les petits citoyens qui les conservent : la nation-He française est depuis longtemps constituée. »

Après avoir prouvé à son tour que la France n'était pas républicaine en levrier, et que ses fondateurs n'ont pas tout fait pour la convertir à la République, M. de Jocas exprime pourtant l'opinion que cette nation, si monarchique par ses antécédents, peut devenir républicaine par moi-même. M. de Jocas est de ceux qui pensent qu'il y a toujours avantage à garder un gouvernement même médiocre.

Dans un chapitre de sensées séparées, l'autour fait tout d'abord justice de cette langue révolutionnaire qui endure les termes au profit des passions politiques; il est bon de rendre aux mots leur véritable signification. Quand, par exemple, voudrait-on bien reconnaître que ce qu'on appelle le *peuple* n'est qu'une fraction du *peuple*, d'après la définition de notre dernière charte? Ne serait il pas bien juste quand on cherche l'égalité dans les choses, de ne pas l'exiler à des dictionnaires?

Après ces préliminaires indispensables, M. de Jocas aborde définitivement son sujet. Suivant lui il faut, pour rendre la République possible, l'assimiler, autant que faire se pourra, à la monarchie, telle que la voudrait la partie éclairée et monarchiste de la nation; la première condition de stabilité, c'est la restauration du pouvoir. M. de Jocas indique les moyens de cette reconstruction.

Ensuite, il réforme dans l'enseignement; l'éducation professionnelle devenant la règle et l'éducation littéraire l'exception; gratuite dans les principales fonctions; faire un honneur de ce qui est une convoitise, et placer, comme le dit spirituellement l'autour, aux portes des ministères l'écrieur officiel : *Ici la mendicite est interdite*. Règlement sévère de la liberté de la presse, améliorations sociales pratiques que l'autour énumère en détail. Bref, enfin à l'autour tout le terrain qu'il a perdu, et où à l'insurrection tout prétexte légitime.

M. de Jocas résume la pensée-mère de son œuvre dans cette proposition définitive :

Il n'est de possible en France qu'une république monarchique gouvernée aristocratiquement, en vue des intérêts démocratiques.

Il n'y a rien au monde de plus facile que d'écrire des sentences de ce genre. Nous ne perdons de la main ce qui a l'air d'être emprunté à M. de La Palice : il n'y a rien de possible en France que ce qui est possible. Le mérite d'un homme d'État consiste à chercher et à reconnaître ce qui est possible, non pas pour un jour, pour dix ans, pour vingt ans, mais pour toujours. Or, M. de Jocas a-t-il fait ce devoir? Nous ne sommes tenu qu'à poser la question. Que ceux qui sont d'un avis contraire aillent en causer avec sa brochure!

Le Guide du domestique, contenant des détails de conduite et des instructions claires et précises sur tous les détails du service, etc. — Paris, Martini, rue du Coust-Saint-Honoré, n° 4.

Nous ne connaissons pas de livre d'une utilité plus commune que celui-ci. Nous le recommandons à toutes les personnes qui se font servir, pour s'épargner la peine de faire la leçon à leurs serviteurs, et pour apprendre elles-mêmes une foule de recettes et de ne saurait exiger la connaissance chez les domestiques, si on ne les connaît pas soi-même. Nous le recommandons à ceux-ci pour n'avoir pas besoin de consulter les plus instruits parmi leurs pairs, pour éviter les justes reproches auxquels les exposent leur ignorance ou leur négligence; mais c'est à ceux qui sont servis que nous nous adressons; c'est leur affaire d'avoir de bons serviteurs, et nous croyons qu'à la condition de connaître le contenu de ce volume, leurs domestiques seront irréprochables, ce qui est véritablement le plus rare bonheur des ménages, dont la plupart sont troublés au moins une fois par jour, par cette impossibilité de trouver l'équilibre entre l'exigence du maître et le savoir-faire du serviteur.

Nouveaux signaux fumants, à l'usage des chemins de fer.

INVENTÉS PAR M. A. CHEVALIER.

Deux espèces de signaux de jour et de nuit ont été seules employées jusqu'ici sur les chemins de fer français, soit pour indiquer aux mécaniciens conducteurs des loc motrices la libé-rté de la voie, soit pour leur commander, dans un cas de danger, l'arrêt du convoi qu'ils sont chargés de diriger.

Ces signaux étaient de deux natures : signaux à la main et signaux fixes.

Les signaux à la main consistent, pour le jour, en un drapeau blanc déployé par le cantonnier pour indiquer que la voie est libre, et en un drapeau rouge agité fortement pour commander l'arrêt.

Pour la nuit, et selon l'un ou l'autre des deux cas, en une lanterne à feu blanc ou à feu rouge.

Les signaux fixes se composent, pour le jour, de disques de deux couleurs tournés perpendiculairement à la voie, et qui, la nuit, se trouvent éclairés par des lanternes à feux diversément colorés.

L'insuffisance de ces signaux, qui n'agissent que sur la vue, reconnue notamment dans les temps de brouillards, à tout naturellement appelé l'attention des ingénieurs; et M. Auguste Chevalier avait, il y a plus de cinq ans, proposé au

gouvernement français l'emploi de signaux détonants, dont le chemin de fer de Londres à Birmingham s'est empressé de faire usage, et que l'administration du chemin de fer du Nord vient enfin d'adopter pour le service de ses lignes.

Nous empruntons la description de cette ingénieuse invention et les détails de son application à un remarquable travail publié par M. A. Chevalier sur l'exploitation des chemins de fer en Angleterre.

Le nouveau signal fulminant consiste en une petite boîte de fer-blanc ronde, et plate, ayant 5 à 6 centimètres de diamètre et 1 centimètre de hauteur, remplie d'une matière détonante.

On fixe cette boîte sur le rail au moyen de deux petits morceaux de plomb coupés en lanterne et soudés à la boîte. Une douzaine de ces signaux coûte 3 francs 80 centimes soit 73 centimes par signal.

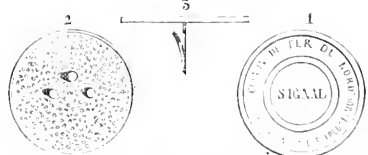
Lorsque la roue de la locomotive passe sur ce pétard, elle l'écrase, en le faisant éclater avec un bruit qui ne peut manquer d'être entendu par le mécanicien; celui-ci doit alors arrêter aussitôt que possible; et le conducteur-chef du train, ainsi averti, doit immédiatement envoyer en arrière un conducteur pour opérer comme a fait le conducteur-chef du train précédent, c'est-à-dire placer à 4 ou 500 mètres, au lieu de 100 mètres en 100 mètres, jusqu'à 500 mètres, des signaux-pétards, afin de protéger son train; puis il fait avancer lentement la machine remorquant son train jusqu'au lieu, nécessairement rapproché, où se trouve le train en retard arrêté par suite d'accident ou autrement.

Lorsqu'en outre du brouillard, il tombe de la neige, on

Signaux en usage sur les chemins de fer.



Signal fixe



Nouveau signal détonant.

1 Boîte fulminante à l'extérieur. — 2 Boîte fulminante à l'intérieur — 3 Profil.

de ce qui a été fait, pour que celui-ci puisse indiquer au train suivant (qui, par suite de la détonation des pétards posés précédemment, avancera lentement lui-même, le motif qui a fait placer les pétards sur les rails.

Si un train a été momentanément arrêté dans un temps clair, soit le jour, soit la nuit, et que l'on ait envoyé un conducteur en arrière pour faire le signal d'arrêt à tout train arrivant, faute de garde-ligne présent sur les lieux pour s'acquiescer de ce devoir, comme il faut que le conducteur puisse rejoindre son train lorsque la cause qui le tenait arrêté a cessé et que d'un autre côté un autre train pourrait arriver pendant que ce conducteur se dirige vers le sien, il est indispensable qu'avant de quitter son poste, cet employé fixe deux ou trois pétards sur les rails, afin d'avertir du danger tout train suivant. L'explosion que ce dernier entendra le fera arrêter et l'avertira qu'une cause de danger existe ou a existé; il avancera donc lentement après avoir eu le soin de se protéger lui-même jusqu'à ce qu'il rencontre un garde-ligne dont il apprendra qu'un train vient de passer, et que par conséquent il peut avancer à son tour; il aura eu quelque retard, mais point d'accident.

La meilleure règle à suivre en tout temps pour les conducteurs envoyés en arrière dans le but de protéger leur train est de leur recommander de placer des pétards sinon de 100 mètres jusqu'à 4 ou 500 mètres, au moins deux ou trois à cette dernière distance, puis de revenir vers leur train de manière à en être suffisamment près pour être rappelés; dans cette position, ils doivent avoir avec eux un signal ou lumière rouge pour pouvoir être remarqués du train



J.M.

Signal de libre chemin par le drapeau blanc.



Signal de danger par le drapeau rouge.

emploi des pétards en forme de calotte sphérique, reposant par le plat sur le rail, ou on les fixe par des fils de fer disposés *ad hoc*; cette forme permet aux pétards de rester sur le rail malgré l'action des balais, attachés alors au chape-pierre de la machine pour enlever la neige tombée sur les rails.

Les pétards ou signaux pour les temps de brouillards servent aussi dans d'autres circonstances, indépendamment de la nature du temps qu'il fait; il peut arriver, en effet, dans une grande exploitation ou des trains nombreux parcourent la ligne dans chaque sens, que, dans les temps où, comme dans les temps de brouillards, les trains, sur tout ceux de marchandises, éprouvent des retards dus, par exemple, à ce que, dans les fortes pentes, les machines, avant de la difficulté à remorquer un train très chargé, ralentissent ou leur marche de manière que le moment arrive où d'autres trains peuvent venir attendre le train en retard.

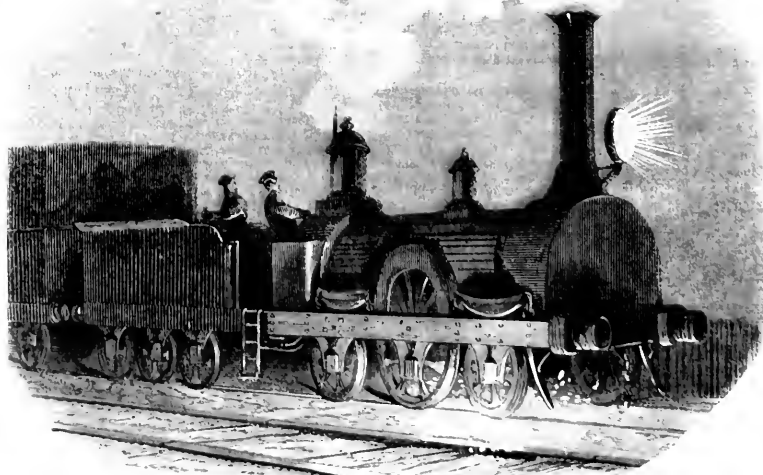
Dans ce cas, il faut que le conducteur-chef place ou fasse placer sur le rail des pétards pendant la marche lente de son train, et préviene le premier garde-ligne qu'il rencontre

suivant, qui aurait été arrêté par l'explosion, et en expliquer le motif au mécanicien.

Lorsqu'une machine avance seule sur la voie, le mécanicien envoie son chauffeur en arrière pour prendre les précautions qui ont été indiquées plus haut. Le mécanicien et les conducteurs doivent toujours avoir sur eux au moins six pétards ou signaux fulminants.

Enfin les garde-lignes doivent être également munis de ces pétards pour faire les signaux d'arrêt en temps de brouillard, attendu que la lumière de leur signal rouge pourrait ne pas être vue d'assez loin.

L'ingénieuse invention du signal fulminant, la précision et la clarté des instructions relatives à son application, paraissent de nature à limiter à des circonstances tout à fait exceptionnelles les cas de sinistres auxquels les voies ferrées sont le plus fréquemment exposées, et dont un grand nombre aurait pu être évité depuis quelques années si l'adoption de cet utile système n'eût pas été accueillie avec cette lenteur systématique des administrations françaises à l'égard de toute nouvelle invention.



Étude de l'ingénieur G. P. de la 1.

Le Bal de la Marine, revu, corrigé et augmenté. — par Stop.



— Entrez, monsieur, mais laissez votre cane au contrôle.



Un lauréat d'huîtres découvert par l'auteur au Jardin d'hiver.



Un monsieur qui a poussé la couleur locale jusqu'à s'enduire de goudron.



— J'ai pris, a dit Alcide Toussez, un costume de canotier, afin de rester toujours en Seine.



Les airs en vogue du bal



Ayant choisi un costume de matelot dans le naufrage de la Méduse.



— Beau corsaire, jetez l'ancre dans mon cœur!
— Oh! non; l'encre, ça tache trop!



Un lion pris par un loup.



Recevant une bordée...



Ce qu'il faut, en résumé, le bal de la marine.

Les moyens justifient la fin.

APPROPRIÉMENT EN ROUGE TABLEAU A.

(A Madames de La B....)

PERSONNAGES.

- MAXENCE D'AGNES, 25 ans.
- CONSTANTIN, 30, valet de chambre, 19 ans, Limouxin.
- TRISTAN DE RUPPE, 40 ans, des amis de d'Agnes.
- Monsieur EDMOND MÉLILOT, 40 ans, ex-juge d'instruction, 43 ans.
- MADAME EDMOND MÉLILOT, 20 ans.
- ABELINE, sa femme de chambre.
- MADAME DE RUPPE, la tante de Ruppé.
- MADAME MONTMONTANT.
- MADAME TARDI-SOY.
- MADAME CLEMENT.

PREMIER TABLEAU.

Appartement de garçon, rue de la Bruyère.

MAXENCE, jetant un cigare et parcourant une cyropigraphie.

« — Quand l'homme croit être son maître, il est encore « l'esclave de ses passions... Des passions!... Est-ce que nous « avons des passions? — Des habitudes, tout au plus. (Il se promène « on entend chanter dans un cabinet voisin.) — Il s'arrête pour écouter, la voix s'élève et se rapproche un peu.) Ses grands « sourcils noirs sont à moi! — Ah! voilà monsieur Constantin qui « remonte! On a-t-il mis ma cravate grise-rouge? (Il cherche.) « — C'est un garçon très-honnéte, mais il abuse de sa propreté, « (avec réflexion) depuis qu'une tempête s'est levée — Je ne la trouve « plus pas! — (Avec explosion, devant une armoire à glace.) Non! « Non! — C'est absurde! — Quand vous êtes le comte de Cheverny, « un peu moins bête que les onze douzaines de ses contemporains, « que vous avez vingt-trois ans, une santé très-délicate, un « tailleur très-humble, un crédit respectable, un nom passable, « enfin, tout ce qu'il faut pour vous aventurer dans quelque « belle extravagance, et qu'avec tout cela vous restiez le plus tranquille « et le plus plat des écuyers, — n'ayant ni qui et qui que ce soit « — *take on tour*, lors surtout — il y a des gens qui vous disent « avec un sourire très-falot: — Vous êtes bien heureux, allez! » « — Ces mêmes messieurs, un quart d'heure après, jettent avec « apparition, chacun de leur côté, une petite cassette de cheverny, « appartenant à la mode de Paris, pleurant trois lettres par jour, — se « dément, rient, font des lûtes, remontent au huitième ciel, « et ne s'attachent plus! — Expropriation charmante! — « (Crescendo dans le cabinet.) Qu'elle est superbe en son desordre! « Mais au moins ils ne s'aperçoivent pas de la vie; moi, en « m'amusant au moment où Paris n'est plus! Mes amis! — Je « les sais par cœur et je les récris! — Les gens maris me plai- « sent; on me dit souvent: — Ah! c'est beau, à votre âge, de « savoir se commander! — (La robe tombant.) La marquise d'Amareuil! « Quel lieu que les domestiques lyriques? (Ouvrant la porte.) « Monsieur! — Monsieur! — Monsieur! »

MAXENCE. — Ou avez-vous mis cette cravate qu'on m'a apportée hier? «
CONSTANTIN. — Ah! bien, monsieur. — Si monsieur voulait que je sorte une heure ou trois? «
MAXENCE. — J'ai besoin de vous; qu'est-ce que vous avez à faire? «
CONSTANTIN, rougissant. — Je me vois forcé d'avoir des secrets pour monsieur. «

MAXENCE. — Des secrets? — Bah! «
CONSTANTIN, rouge comme un nez d'Anglais après boire. — Oui, monsieur. «
MAXENCE. — C'est égal, — il a de très-inclins — Qu'est-ce qui l'empêche de me répondre: — Est-ce que je ne suis pas un homme comme vous? — Allez, Constantin. «
CONSTANTIN. — Voilà la cravate de monsieur. (Il sort.) «
MAXENCE. — Oh diable va-t-il! — Il a un air tout mystérieux. — Je serais assez curieux de savoir (Il entre dans le cabinet où couche Constantin et ouvre un tiroir.) Un ruban! — Ah! mais, c'est singulier, voilà un ruban délicieux (Il le regarde.) « — Voilà l'ouïe de mesolés desséchées, — cela a bien huit jours. « — Voilà maintenant la semaine à côté si maxencienne pour moi! — Ce garçon-là risque sa cervelle (Il fautille.) Une lettre commencent (Il hésite.) Au fait, les domestiques lisent bien les notes quand elles sont liées! «

« Voilà huit jours que je ne ferme plus l'œil; plus je me couche de bonne heure, plus je pense à toi; je pense à toi en faisant la chambre de monsieur. — C'est se voir. — A toi en lui ôtant ses habits; à toi partout. Je ne mange plus qu'une fois de tous les plats; j'ai toujours des rubriques, mais je suis « bien heureux! — Ne me refuse pas, ange d'élite, car ma vie ne serait qu'un trépas... — Il est heureux! Comment, ne regardes-tu pas ses cheveux jaunes et ses yeux bleu de lillard, il aime et il est aimé! — Et moi, son maître, à quoi passe-t-elle sa jeunesse? — La Maison-Doree, le théâtre et le bacarat, le lansquenet, les culottes et le café de Paris! — Qu'est-ce que nous ferons à soixante ans! — Si nous avons jamais soixante ans! (Il rentre chez lui.) — Ah! j'ai le cœur plein d'amertume; débordé, mon cœur! (Il écrit.) «

« MADAME. «
« La plus solide preuve d'amour que l'on puisse donner à une femme, c'est de ne pas l'avoir qu'on l'aime. Cette preuve, « madame, voilà trois mois que je vous la donne; je vous ai « admirée, après admiral, vous n'en avez rien su. Après ça, « trevingt dix jours d'absence, un quart d'heure d'angoisse « me trouvant être perdue. Pardonnez-moi, madame, parce que « j'ai pu pécher, et songez que pour les choses de tous les jours le langage est le même que pour les grands événements, « ne regardez pas comme une banalité passionnée cette propo- « sition si riche d'idées. Je vous aime! — La vraie passion a-t-elle « l'éloquence sans le savoir; je me confie, madame, à la sincé- « rité de la mienne. Un mot de vous qui me débrite est plus « respectueux remède. «

« MAXENCE s'écroule. «
« 3 bis, rue de la Bruyère. «
« Respect! Ah! (Il se relève.) C'est d'abord... à moi pour léger de fond; mais cela se passe dans la balance de l'Amour-pourpre — A qui vais-je envoyer ce bulletin. «
« (Avec accablement.) Personne! — Madame Montmontant! —

Elle est si maigre, — amour de carême. — Madame Clément? — Elle est si maigre, — amour de carême. — Madame Clément? — Elle est si maigre, — amour de carême. — Madame Clément? «
« — *Attache à ses cheveux.* — Madame Tardi-soy? — *trou déla- « ché.* — La petite Pom-louzy? — Elle est charmante celle-là; « c'est le seul ménage qui ne soit pas un contre-sens. — Elle aime « Lucien comme une coquette! — Voyons donc! — On doit trou- « ver cela. — C'est que je veux me lancer. — Le théâtre. — Beau « triomphe! j'ai épousé les terminaisons en a et en o, pas même « un ton de patte! — (Jetant les yeux sur l'almannoche Botton.) « Ah! bah! — J'ai un gode sous la main. (Il ferme les yeux et « ouvre le livre.) — On a-t-il posé le doigt? «

1879.

« S'adresse à son valet de chambre, M. EDMOND MÉLILOT, «
« Juge d'instruction. — Rue du Petit-Harlay, 7. «
« Fort bien. (Ecrivant.) «
« Madame EDMOND MÉLILOT, «
« Rue du Petit Harlay, 7. «

« Constantin n'est pas là, — tant mieux! — On n'a jamais de si bon domestique que son-même. (Il glisse la lettre dans une boîte.) « — Ah! ne voila avoir un grand poids de moins sur la conscience! «

DEUXIÈME TABLEAU.

« La Cité. — Neige fondante, il y a six ou quatre heures du soir. «

MAXENCE, sans parapluie, battant le trottoir du côté des infirmeries.

« Quatre lettres! — Six bouquets! — Sans réponse! — C'est fort impoli. — Voilà la première fois! — Une déclaration timbrée, c'est du pain quotidien, et qu'on donne au dieu de ne pas vous donner; — mais des violettes blanches au cœur de décembre, — tout un art dédaigné délaissé, — c'est assez rare pour qu'on vous jette au moins à la poste ou: — Vous êtes un insolent, je vous remercie. — (La neige redouble.) Quel temps! «

« — Mais l'impolie, quand quatre heures sonneront, je me plainte sous le numéro 8, tranquille comme le 7, son Vénus-à-18? « (Quatre lettres sonnent.) — A quatre heures un quart! — Il faudrait bien qu'elle sente ou qu'elle sente! — Si elle reste chez elle, — une trombe à présent! — J'ai les pieds dans la neige fondue; je parle tout haut, je simule avec mes gestes une des- « pèche télégraphique. — Tout le monde doit dire: — Voilà un jeune homme qui fait ses premières armes! Il choisit bien son heure. — Si quelqu'un me voyait! — Représent! Si elle reste chez elle, je la devinai! à travers les rideaux. — Si son bon ange lui a suggéré l'idée d'avoir des positions, je m'informerai de l'étage et je sonnerai. Je démentirai l'impolie qui, — J'in- « sistent, je devrai du bruit. J'aurai toujours le temps d'entrevoir quelque chose; un diminutif de regard, un coin de robe! — C'est plus qu'il ne me faut. *Quatre heures un quart!* — Du courage! — Le cœur me bat; ce cœur qui était arrêté, et qui remonte l'impreux; allons! (Il va et arrive devant le n° 7, qui est en démolition. — Avec rage.) Ah! trois quarts d'heure d'attente pour rencontrer — des matériaux! — Il ne sera pas dix! — (Il frappe au n° 5.) Monsieur Méliot? «

PREMIER CONCUBINE. — Nous n'avons pas ça ici. «
MAXENCE. — Un monsieur qui était au 7. «
PREMIER CONCUBINE. — Voyez au 9. «
« (Au 9.) «
MAXENCE. — Vous n'auriez pas l'adresse de M. Méliot, une per- « sonne qui habitait à côté. «
DEUXIÈME CONCUBINE. — Voyez au 5. «
MAXENCE. — Ces gens-là sont malmônés! — Mais j'en ai jusqu'au bout. «

Salle des Pas-Perdus.

Un monsieur avec un chapeau à larges bords, des lunettes dorées, une cravate blanche, et un immense dossier en cuir grenat sous le bras, traverse la salle. «

MAXENCE. — Par bon, mon lieu. «
L'AVOUEUR EN VERT. — Monsieur? «
MAXENCE. — Seriez-vous assez bon pour m'indiquer M. Méliot. «
L'AVOUEUR EN VERT. — Un juge d'instruction? «
MAXENCE. — O-h, monsieur. «
L'AVOUEUR EN VERT. — Il a été appelé à d'autres fonctions! «
(Il ne salue pas et s'en va.) «
MAXENCE. — Destinée! — L'almannoche avait pensé qu'il serait remplacé (Il redescend.) — Il est écrit que je ne les trouverai pas! Je me multiplie par trois. — Je figure dans plusieurs bûches par soirée! en voilà dix-huit! — J'achète des renseignements. — Personne ne connaît Monsieur et Madame Edmond Méliot. « (La neige augmente.) — Il se trouve devant Saint-Germain-l'Auxerrois. — L'entre. — Six jeunes filles en blanc, avec un ruban noir en écharpe, traversent la nef, un après l'autre. «
L'AVOUEUR EN VERT. — Ah! mon Dieu. — Voilà mes violettes! Je recon- « nais la robe du bouquet et le livre de son bouc pour en faire. « — Comment sont-elles venues chez elles et ici! — Moi qui ne pensais pas à aller chez Virginie! — Je suis sanctifié! (Il sort.) « — Après cela, il y a des dévotions des quatre saisons? — Devote! « — Quel mot d'encyclopédie du dix-huitième siècle! «

Rue Richelieu.

« Ah! — Il est temps que je sache. (Il arrive devant un magasin.) «

VIRGINIE LUTRÉANTE.

Plumes et Fleurs.

Ferme pour cause de baptême.

(Avec rage.) Cocher! cocher! 25, Rue. «
Ruppé est-il chez lui? «

TROISIÈME TABLEAU.

« Dix heures du matin. — Route de Versailles. — Une belle gelée. «

MAXENCE, TRISTAN DE RUPPE, à cheval. CONSTANTIN, à cheval. «
« — Est-ce le content de ton nouveau domestique? «
MAXENCE. — Ah! de ses cravates, qui les 3 jours il a des infir- « mités, il est amoureux; il en perd les bords! Et voilà, tel mat- « tre, mon cher; je crois que je suis malade de sa maladie. «
TRISTAN. — Bah! — Mets-le à la porte. «
MAXENCE. — Indémodérément. — Connais-tu M. Edmond Mé- « liot. «
TRISTAN. — Qu'est-ce que fait sa femme? «
MAXENCE. — Elle est dans la magistrature assise. «
TRISTAN. — Je n'ai jamais eu du palais. «
MAXENCE. — Oh, mon ancien juge d'instruction. «

TRISTAN. — Ce docteur être des gens qui vivent beaucoup chez eux; je n'ai vu la dalle port. «
MAXENCE. — J'ai écrit quatre fois à cette madame Méliot. «
TRISTAN. — Des lettres? — A ton âge. «
MAXENCE. — Des circulaires. — Reçois l'assurance de ma pas- « sion la plus distinguée. — Mais ce n'est pas tout, j'ai en- « voyé des bouquets. «
TRISTAN. — Il fallait donner une sérénade en sol majeur! «
MAXENCE. — Devine ou je les ai retrouvés? «
TRISTAN. — En pleine terre? «
MAXENCE. — Dans les ruines rouges de six impénitentes blan- « ches, à Saint-Germain. «
TRISTAN. — C'est un malentendu. «
MAXENCE. — Me voilà fêré d'une confrérie! «
TRISTAN. — Ce n'est pourtant pas une vieille fille. — Tu n'as donc pas de donnes? «
MAXENCE. — Pas un ou-dire. — J'avais presque envie de m'a- « dresser au chef de la police de sûreté. «
TRISTAN. — C'est la faute, tu vas de l'inconnu à l'inconnu. — Tu es le fils à qui son père envoyait des lettres avec cette sus- « cription: « A Monsieur mon fils, à Paris. » — C'est de l'imper- « tinence! (Refléchissant.) Cependant, ce que tu me dis de ces fleurs jaunes peut-être nous servir; je te mettrai ce soir chez « une de mes tantes, madame du Bourc. — Elle est de toutes les paroisses, elle doit connaître ton V. comme à On y collabore, « pour la charpe, en petit comte. — Toi qui es blessé... — tu « feras ton chemin de la croix; je te promets des détails. «

MAXENCE. — Mon ami, tu grilles de me paraître brillant; moi j'ai des goûts solides; si nous allons déjeuner? «
TRISTAN. — Allez, Tohy. «
MAXENCE. — Hé, Tohy! «
CONSTANTIN, dans l'éloignement. — Adeline! — Allez, Cocotte. (Bruit de chevaux au grand trot.) «

QUATRIÈME TABLEAU.

Chez madame du Bourc. — Rue de Vendôme.

Papier sombre. — Sur le table les Annales de la propagation de la loi. — On cause à mi-voix.

MADAME DU BOURC, MESSAMES CLEMENT, MONTMONTANT, DE PONTFAUZY, M. TRISTAN DE RUPPE, MAXENCE D'AGNES.

MADAME DU BOURC, à Maxence. — Savez-vous, monsieur, que c'est trop aimable à vous d'être venu faire pénitence avec nous. — (La penche entière de madame du Bourc.) Il est à la piste de quelque occasion de poche! «

MAXENCE, se reculant. — Madame!... «
MADAME DU BOURC. — Les quêtes, les sermons... — Je ne dis pas les bonnes œuvres... — tout cela n'est pas beaucoup de votre compétence... «
MAXENCE. — Madame, je suis membre... «
TRISTAN, interrompant. — Du Jockey-Club. «
MAXENCE. — Et de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. «
MADAME DU BOURC, secouant la tête. — Les jeunes gens d'au- « jourd'hui... «
TRISTAN. — Parbleu, ma tante, on comprend bien que vous préférez les jeunes gens d'autrefois. «
MAXENCE, le notant, s'écriant. — Tristan! «
TRISTAN. — Voilà dix francs pour les pauvres. (A part.) Il n'y a que la vérité qui compte. «
MADAME DU BOURC. — J'allais vous les demander. «
TRISTAN, à Maxence. — Ma tante n'était que dame patronnesse, elle est passée sœur-terrière. «
MADAME MONTMONTANT. — A propos, mesdames, vous ne savez pas, madame Méliot nous manque pour après-demain. «
CHIEUR PLAINTE. — Que lui est-il donc arrivé? «
MADAME MONTMONTANT. — Elle a la grippe. «
MAXENCE, à Tristan. — Hone! Hone! c'est cartésien. «
CHIEUR JOYEUX. — Nous allons avoir des élections. «
TRISTAN. — Qu'est-ce que c'est donc que madame Méliot, ma tante? «

MADAME DU BOURC. — Mon ami, c'est une femme fort recom- « mandable. Si son fils arrive de Syamur, la semaine prochaine; je le ferai connaître: un charmant jeune homme; il n'a que vingt-huit ans, des yeux capiteux! «

CHIEUR GOURMETS. — Oh! «
TRISTAN. — Je le présenterai à Maxence; il sera enchanté. «
UN DOMESTIQUE, annonçant. — M. l'abbé Petit. «
(Maxence se lève.) «

MADAME DU BOURC. — Vous nous quittez déjà, monsieur? «
MAXENCE. — J'en suis vivement désolé, madame... (Il salue et sort avec Tristan.) «
MADAME DU BOURC. — Il me paraît fort léger, ce M. d'Agnes. «
MADAME MONTMONTANT. — M. Montmontant voulait le voir, mais je n'ai pas voulu. «
UN DOMESTIQUE, annonçant. — M. et madame Edmond Méliot. «

CINQUIÈME TABLEAU.

MAXENCE, dans sa chambre de chambre.

Faillite! — Ces choses-là ne devraient arriver qu'aux autres! — C'est à moi de la loterie, soit; mais à celle-là aussi, on est toujours sûr de gagner quelque chose! — J'avais un lot dans la série des femmes d'éguse! — Dix-huit chances contre deux! — Elles sont la six ou sept, sinon jolies, du moins d'âge à ce que leur plat d'arlot se remplit d'air pour un petit sourire! — Je tombe sur une respectable mère de famille! — Voilà du temps bien employé! — Avec l'argent! Si c'est douze mille allés pense? — Ah! l'horrible est un grand professeur, et je suis un grand collègue. (Il s'écroule.) — Un lot-cas, je ne suis pas repoussé avec porte. — J'y eusse. — Constantin! l'attend! «

« Après cela, je fais un peu comme ces gens qui s'indignent « doublement contre leur école, parce qu'ils avaient 159 et 164, « et que le numéro qui sort est précisément 160. — Plus fort! « Constantin? — C'est amoral-là n'est plus! — Et ce que par hasard. (Il sort.) — Il m'en d'infos, il n'est pas rentré. «
« *Constantin ouvre une porte, se voit on parle d'entre, et s'arrête à « penser long.* — Faites du bruit tout que vous voudrez, Constan- « tin, je vous attends. «

MAXENCE, s'écriant. — Monsieur! «
CONSTANTIN. — Monsieur, je ne meurs jamais! Si n'y avait eu que moi, je serais parti; on m'a tué, monsieur. «
MAXENCE. — La vie de ce drôle est un impieux perpétuel... — Vous êtes amoureux, Constantin. «
CONSTANTIN. — C'est mon premier amour, monsieur. — Ne me

ONZIEME TABLEAU.

Grand bal chez madame du Roure.

M. DE PONTAUVY, D'AGNES, CLEMENT, DE BUPPI, etc. MESSIEURS TARDENOY, CLEMENT, MUNIEMONTANT, etc.

MADAME TARDENOY, une dame qui est à côté d'elle. — Une femme qui paraît fort heureuse, c'est cette petite madame Meliot.

FEMME DAME. — Qui est devant nous, avec un bouquet de violettes blanches?

MADAME TARDENOY. — Oui, madame.

FEMME DAME. — Tiens, il y a une violette violette au milieu.

FEMME DAME. — Quel est ce jeune homme tout pâle qui lui parle et souriait.

MADAME TARDENOY. — Monsieur D'Agnes, un fat.

FEMME DAME. — Ah! M. MELIOT, s'approchant de sa femme, et tout haut. — Ma

chère amie, permettez-moi de vous complimenter du choix de votre bouquet : c'est l'emblème de la modestie!

DOUZIEME TABLEAU.

Saint Denis du saint-sacrement.

CONSTANTIN et ADELAÏNE, au pied des autels, échangeant l'anneau nuptial; à l'entrée de la chapelle, madame du Roure.

XAVIER AUBREY.

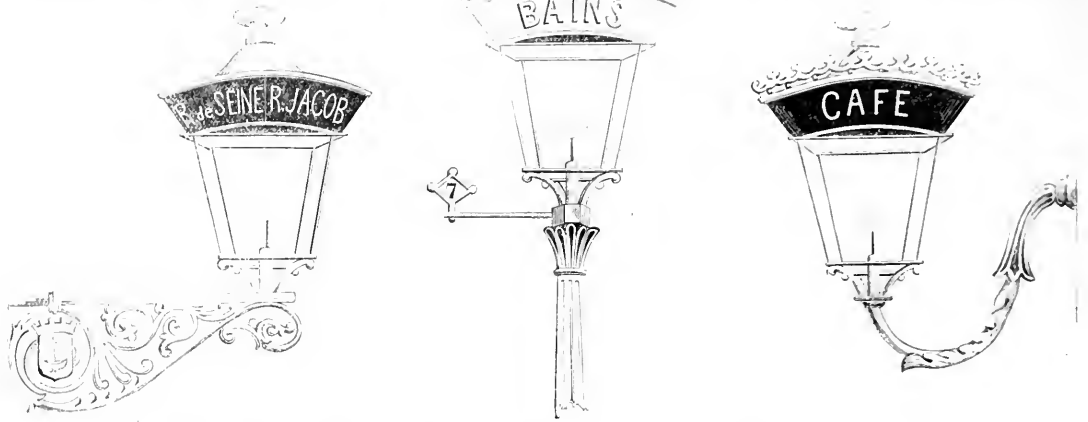
Nouvelle méthode pour indiquer les noms des rues de Paris et des édifices publics.

Le public, et le public étranger surtout, s'est plaint, de tout temps, de la difficulté que présente, pendant la nuit, le système de numérotation des maisons dans Paris, et le mode d'indication des voies publiques.

En effet, dès que le soleil a cessé d'éclairer les murs de notre muraille cèle, il devient à peu près impossible de distinguer soit les numéros des maisons, soit les noms des rues. On n'aperçoit les noms de celles-ci que dans les emplacements où la

plaque se trouve appliquée précisément en face d'une lanterne d'éclairage; et ce cas est rare, parce que les lanternes étant

espacées à des intervalles invariables, il résulte de cette combinaison économique qu'un très-grand nombre de coins de rues sont privés de ces luminaires, en sorte que l'inscription qui doit indiquer au passant le nom de la rue dans laquelle il arrive, est absolument comme si elle n'était pas... On aperçoit bien comme une ombre de plaque, on se frotte les yeux pour tâcher de déchiffrer l'inscription; mais ces efforts sont inutiles, et si les magasins sont déjà fermés, à moins que l'obligeance de quelque



Nouvelle méthode proposée par M. Chameillard pour l'indication des noms des rues de Paris, des Nos des maisons et des établissements publics ou particuliers.

habitant retardataire ne vienne à son secours, l'infortuné voyageur nocturne court le risque de s'égarer de plus en plus jusqu'au retour de la lumière.

Plusieurs essais ont été faits pour remédier à ces graves inconvénients. On avait songé à inscrire les noms des rues sur les verres de la partie inférieure des lanternes. Mais ces inscriptions, que la transparence des verres et l'écail vacillant de la lumière rendaient difficiles à lire, offraient plusieurs autres graves inconvénients. Quand le nom à inscrire dépassait une certaine étendue, il fallait le diviser, en sorte que ce morcellement devenait un fréquent sujet d'embarras et d'erreur pour le public; et, circonstance beaucoup plus fâcheuse, l'éclairage de la chaussée se trouvait notablement affaibli par l'opacité de ces inscriptions, que d'ailleurs la pluie et la poussière effaçaient dans un temps très-court.

Dans le jour on est encore en peine, bien souvent, pour lire, en certains lieux, les noms des rues, qui sont, et, cachés en partie par une persienne; là, obstrués par un plomb ou l'éclage d'un magasin; ailleurs, sous ou salis par l'interemprie du climat, quelquefois même construits par une main criminelle, malgré la surveillance de la police. Beaucoup de localités, telles que les joints, ont toujours manqué d'inscriptions, et la plupart des admi-

nistrations ainsi que tous les édifices publics en sont dépourvus.

Quant au numérotage des maisons, il est très-peu commode, même avec les nouvelles plaques en faïence, qui n'occupent pas toujours l'emplacement le plus convenable, et qui, la nuit, ne servent plus à rien.

Un ami des lumières, un affreux novateur, avait proposé d'astreindre chaque propriétaire à un genre de numérotage qui eût été très-utile et peu dispendieux; il consistait à découper à jour, soit dans la porte d'entrée, soit dans un volet, le numéro de chaque maison qu'une faible lumière aurait éclairé pendant la nuit. Messieurs les propriétaires ont prétendu qu'une dépense d'environ cinq centimes par nuit les minerait, et le numérotage est resté ce qu'il était précédemment.

Depuis quelques jours le public s'arrête devant certains appareils élégants et commodes qui semblent avoir franchi toutes les difficultés des systèmes antérieurs, et qui paraissent être le *né plus ultra* du perfectionnement.

Ces appareils, qui s'adaptent aux lanternes à gaz, ont la forme d'une gracieuse couronne que termine à son centre le chapeau des lanternes. Les uns sont en verre, les autres en métal. Les appareils en verre portent des lettres transparentes et vitrifiées à la façon des vitraux d'églises. Dans les appareils de métal, les inscrip-

tions sont découpées à jour avec un verre blanc ou de couleur par derrière. Cette couleur n'est pas la même pour les rues parallèles au cours de la Seine que pour les rues qui lui sont perpendiculaires.

L'inclinaison des appareils, dont le diamètre est plus considérable à la partie supérieure, rend extrêmement facile la lecture des inscriptions, qui se trouvent abondamment éclairées par la lumière précédemment perdue sans profit à travers les quatre verres formant la moitié supérieure des lanternes. Cette lumière est aujourd'hui concentrée dans l'intérieur de l'appareil au moyen de réflecteurs qui s'ouvrent de quatre côtés pour laisser libre le nettoyage des verres.

Les numéros, inscrits sur un petit médaillon, s'élevaient à l'extrémité du porte-écuelle des candélabres et du tube des consoles. Comme il n'y a guère que quatre ou cinq numéros entre deux lanternes, ces repères suffisent pour indiquer les numéros intermédiaires.

Tel est à peu près le système du nouveau procédé appliqué à l'indication des rues, dont les avantages ont frappé le public.

Ces appareils, que nous avons remarqués au Pont-National et à la porte Saint-Denis, vont être, dit-on, incessamment mis en usage dans tous les quartiers de Paris.

La Hongrie pittoresque, par M. J. BOLLENY.

L'ouvrage que M. J. Bollely publie, sous le titre de *La Hongrie pittoresque*, est digne de fixer l'attention à tous égards. Son plus grand titre de recommandation, c'est avant tout d'être un recueil exact pour la connaissance parfaite de l'Europe orientale, l'intelligence de l'histoire des Magyars et des autres peuples de la Hongrie. Les derniers événements qui s'y sont passés, et qui ont tenu l'Europe dernière en suspens l'attention de toute l'Europe, ont dû naturellement attirer les regards des hommes érudits.

On a senti le besoin de connaître à fond cette nation pour bien comprendre le sens du grand mouvement qu'elle vient de faire. Pour cela il fallait prendre la Hongrie dès son origine, la suivre dans son développement politique, scientifique, littéraire, artistique, commercial, etc., jusqu'aux dernières pages de son histoire actuelle. Cette tâche, M. J. Bollely, historien de talent, penseur profond, l'a entreprise; il dirige la publication dont nous avons donné le titre, publication à laquelle des talents occupés des devoirs érudits apportent le concours de leur rédaction. Beaucoup de planches, dessins, types et costumes, d'une parfaite exécution et qui font connaître parfaitement la Hongrie au point de vue pittoresque, seront imprimés à part dans l'ouvrage.

L'auteur a divisé cette publication en deux parties. La première comprend l'histoire ancienne des Magyars, de ce peuple qui le premier en Europe s'est donné une constitution libérale; qui a participé au triomphe et au quatorzième siècle avec tant d'éclat à un mouvement révolutionnaire qui a sans plus tarder sa valeur la chrétienté si violemment attaquée par l'islamisme; d'autre part, le récit des derniers événements généralement présentés jusqu'à ce jour d'une manière si incomplète et si inexactement appuyés. La seconde partie fera connaître la Hongrie dans ses mœurs, ses usages, ses costumes, ses monuments, son industrie, enfin dans tout ce qui porte l'empreinte du génie national.

Les cinq premières livraisons ont paru; elles répondent à tout

ce qu'il était possible d'attendre d'une œuvre si importante. Les premières pages de l'histoire magyare qu'elles renferment, et que nous avons lues, se distinguent par une grande profondeur d'idées, une appréciation juste et logique des faits, une connaissance parfaite des commentaires, si obscurs jusqu'ici, de cette nation, enfin par un style clair, concis et coloré. Les portraits que l'auteur trace, dans d'autres articles, de plusieurs de ses peuples qui habitent la Hongrie sont aussi remarquables. Ajoutons que les dessins et planches qui accompagnent les livraisons partielles offrent un intérêt tout nouveau et sont d'une exécution irréprochable. — Nous ne doutons pas du succès qui attend *La Hongrie pittoresque*.

Nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs les conditions de la souscription. — *La Hongrie pittoresque* formera un vol. grand in-8° composé de 75 feuilles, papier vélin, glacé, illustré d'environ 30 planches imprimées à part, dont 8 à 10 planches de types et costumes et de 20 à 80 vignettes dans le texte, et sera enrichie d'une carte ethnographique. Elle sera publiée en quatre livraisons à 30 centimes pour la France et 40 centimes pour l'étranger. Les souscripteurs qui désireront recevoir les types et costumes colorés payeront 20 cent. en sus par chaque livraison ayant été accompagnement. — Chez H. Lebrun, éditeur, rue de La Harpe, 19.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 30, rue de Valenciennes, à Paris.

Rébus

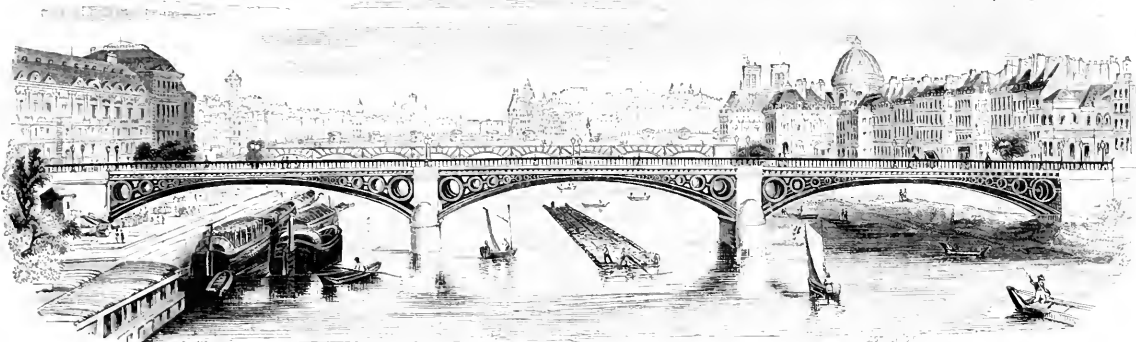


EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Un bon marchand qui s'entend au commerce pousse à la vente

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 383 VOL. XVI. — SAMEDI 13 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Histoire de la presse en Angleterre. — Courrier de Paris. — Académie des Sciences. — Voyage en Abyssinie, par MM. Ferret et Galmer. — Les vieilles eaux. — Paris à table. — Visite aux Ateliers. — Eugène Giraud. — Revue agricole. — Bibliographie. — Correspondance. — Sculptures chinoises au Louvre.

Gravures. — Résidence de sir Robert Peel à White-Hall-Gardens. — Mariage du prince royal de Suède, grande gravure. — Plan de Rouen. — Plan du Havre. — Voyage en Abyssinie, 6 gravures. — Paris à table, 4 gravures. — Visite aux ateliers, grande gravure. — Sculptures chinoises. — Rébus.

Histoire de la semaine.

L'intérêt public s'est encore alimenté cette semaine de détails recueillis dans les journaux anglais sur la catastrophe qui a enlevé à l'Angleterre son homme d'Etat le plus éminent, au monde un modèle qui sera l'éternelle condamnation de ces politiques vulgaires dont le génie ne sait s'inspirer que de la colère et des ressentiments de leur vanité déçue. M. le président de l'Assemblée nationale n'a pas cru pouvoir faire moins que de prononcer au commencement de la séance du 5 juillet quelques paroles de regrets qui ont reçu l'approbation de son auditoire, mais qui auraient été applaudies au loin si elles eussent exprimé tout ce qui se pense et se dit dans le monde. Telles qu'elles sont, ces paroles bien senties méritent néanmoins d'être conservées comme un témoignage de l'empire qui appartient à la haute renommée d'un ministre dont le nom restera cher à son pays et à l'humanité.

« Messieurs, a dit M. Dupin, au moment où un peuple voisin et ami déplore la perte qu'il vient de faire d'un de ses hommes d'Etat les plus recommandables, sir Robert Peel, je crois que c'est honorer la tribune française que de faire entendre dans cette enceinte l'expression de nos sympathiques regrets, et de manifester votre haute estime pour cet orateur éminent qui, pendant tout le cours de sa longue et glorieuse carrière, n'a jamais eu que des sentiments de justice et de bienveillance pour la France et des paroles de courtoisie pour son gouvernement. De toutes parts : Tressien ! tressien ! » Si l'Assemblée daigne approuver mes paroles, il en sera fait mention au procès-verbal.

L'insertion au procès-verbal est ordonnée à l'unanimité.

La presse a trouvé des historiens plus complets. C'est que la presse n'est pas près de ceux qui l'écoutent; c'est qu'elle n'est pas exposée à voir la rougeur qui vient de la conscience au visage des lecteurs obligés de faire un retour involontaire sur eux-mêmes et de se comparer à l'homme qui a su faire un noble emploi de ses facultés et du pouvoir; c'est d'ailleurs que la presse exalte volontiers les grandes vertus quand l'éloge ne peut pas susciter des imitateurs qui troubleraient les petits intérêts de ses abonnés; c'est que la presse, en un mot, n'a pas été inventée pour dire toujours la vérité aux vivants, mais pour servir quelquefois de faux témoin, pour mentir au profit de quelques-uns et surtout à son profit, sans à louer les morts illustres en l'honneur de la rhétorique.

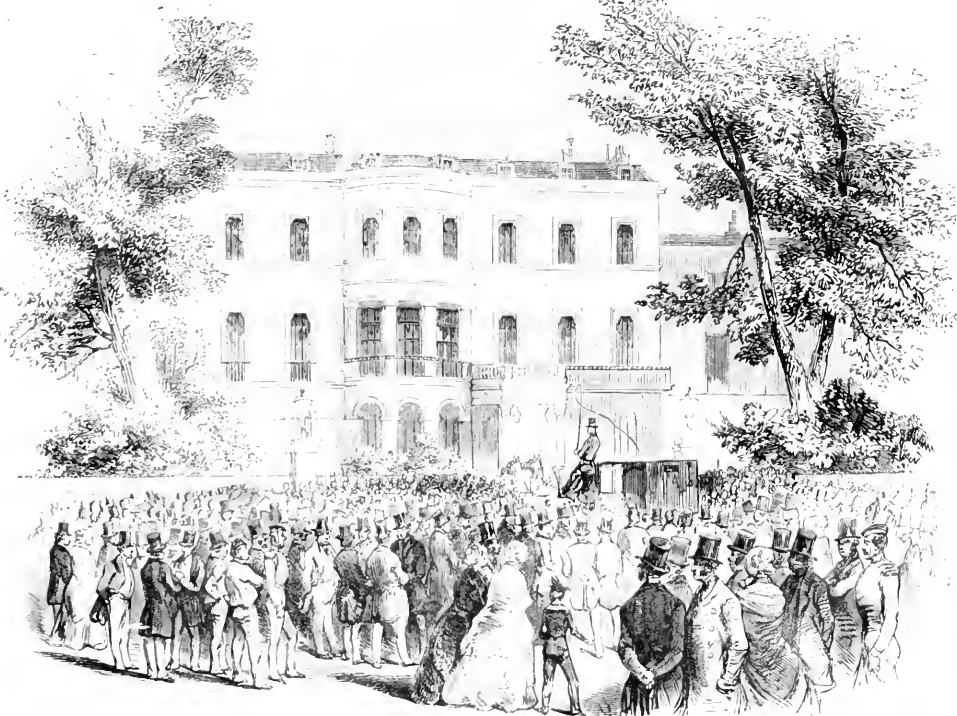
L'émotion produite en Angleterre par la perte de ce grand homme s'est manifestée par des témoignages unanimes de regrets et de douleur. La résidence du défunt dans White-Hall-Gardens n'a cessé d'être entourée d'une foule nombreuse et compatissante. La dépouille mortelle a été transportée à Drayton-Manor dans le Staffordshire, la

démeure qu'il aimait tant. Le service funéraire a été célébré mardi 9 juillet.

Une commission d'industriels s'est formée afin de se procurer par souscriptions les fonds nécessaires à l'érection d'un monument dit monument des pauvres en l'honneur de sir Robert Peel. La souscription est de 1 penny (10 centimes) par tête. Les classes ouvrières s'empressent de s'associer à cette marque de gratitude et de respect. MM. Joseph Hume, W. Gladstone, lord John Russell, sir James Graham, le vicomte Harcourt et John Masterman sont les commissaires chargés de recueillir les fonds et de les verser en leur nom à la banque d'Angleterre.

Voilà un hommage, à coup sûr, que nos hommes d'Etat n'enverront pas. Le monument des pauvres n'est pas digne de ces grands cœurs. Si la Bourse élevait des monuments à ses bienfaiteurs, ils mettraient leur gloire à mériter une telle faveur, quoique l'ambition ne soit pas leur défaut. Braves gens, du reste, et membres de la Légion d'honneur.

Paulo minoræ canamus. L'Assemblée nationale a procédé à la fin de la semaine dernière à la nomination de son bu-



En 1691, le discours de sir John Knight au parlement, contre le bill relatif à la naturalisation des étrangers protestants, ayant été imprimé et répandu par le parti tory, il fut décrié par la chambre que ce discours contenait de fausses, scandaleuses et séditieuses expressions et réflexions, et qu'il serait brulé par la main du bourreau. Le sergent d'armes assista dans la cour du palais à l'exécution de cet ordre. A la fin de la même année, une plainte fut faite à la chambre des communes qu'un novelliste, nommé Dyer, avait osé tenir compte de leurs débats dans une de ses productions, et l'on donna ordre que cet infraction des privilèges du parlement fut citée à comparaître à la barre de la chambre. Il obéit à l'injonction, et, après un interrogatoire, il reconnut sa faute, et fut forcé d'écouter à genoux la réprimande qui lui fut faite par le président « pour sa grande présomption. » Les communes prirent ensuite une décision portant « qu'aucun écrivain de nouvelles à la main ne devra, dans ses lettres ou autres papiers qu'il rédigera, se permettre de reproduire les débats ni rien de ce qui se fait dans cette chambre. »

Pendant ce temps, le nombre des feuilles publiques n'avait fait que croître. Dès l'apparition du *Public Intelligencer*, en 1661 jusqu'en 1688, il s'élevait tout en deux cent cinquante-dix journaux différents. Les uns n'avaient pas été au delà de quelques numéros; les autres avaient eu la vie plus dure; d'un d'eux, la *Gazette de Londres*, existe encore. Dans les quatre années qui suivent 1688, il ne s'établit pas moins de vingt-six feuilles nouvelles. Le mot Réforme vint se placer en tête d'un journal dirigé par le docteur J. Welwood, dont les édulcorations orientent le *Mercurius Reformatus*. La concurrence stimula les facultés inventives des spéculateurs. Ainsi le *Flying Post*, en 1695, prévient « que si quelque gentleman a envie d'obliger un correspondant ou ami de province en lui faisant parvenir cette relation des affaires publiques, il peut l'avoir pour quatre sous de J. Salisbury, au Soleil levant, dans Cornhill, sur une feuille de beau papier, dont la moitié étant blanche pourra lui servir à écrire ses propres affaires, ou les nouvelles du jour. » Vous voyez ici la preuve que les nouvelles à la main n'étaient point tombées dans l'oubli; et on la retrouve mieux dans un autre journal publié par Ichabod Dawks, en 1696, et imprimé en caractères d'écriture et sur du papier à lettres pour imiter une main ordinaire, une partie étant laissée blanche pour que l'acheteur la remplît avant de l'expédier par la poste.

Le règne de la reine Anne, dit M. Hunt, est mémorable dans les annales de la presse. Il fut signalé par une loi sur la propriété littéraire, par l'établissement de la première feuille quotidienne, par l'entrée dans la presse d'un idiome de plusieurs littérateurs distingués, par l'impôt du timbre sur les journaux, par une taxe sur les annonces, et peut-être devrions-nous ajouter par le premier éditeur battu jusqu'à ce que mort s'en suive, à savoir le noble et infortuné Tutchin, et par l'honorable distinction accordée à ce loyal Anglois, Daniel de Foe (l'auteur de Robinson Crusoe), en l'élevant au — pliorii. Quoiqu'il en soit, l'avènement d'une feuille quotidienne ne doit pas se passer sans silence.

C'était un progrès réservé au règne ou les victoires de Marlborough et de Roock, les luttes politiques de Godolphin et de Bolingbroke, et les écrits d'Addison, de Pope, de Prior, de Congreve, de Steele et de Swift créaient dans la nation une activité intellectuelle qui ne pouvait pas attendre ses nouvelles de semaine en semaine. De là l'apparition d'une feuille du matin en 1709, sous le titre de *le Daily Courant*. Lorsqu'elle fut octroyée aux Anglois, il se publia à Londres dix-huit autres journaux, et parmi leurs titres nous trouvons un *British Apollo*, un *Postman*, un *Evening Post*, un *General Postscript*, et un *City Intelligencer*. L'éditeur de *l'Evening Post*, du 6 septembre 1709, rappelle au public « qu'il doit y avoir trois ou quatre livres par an de payées pour des nouvelles certifiées, etc. — c'est-à-dire pour les nouvelles à la main, qui paraissent ainsi avoir continué de soutenir la concurrence avec les journaux, — tandis qu'on peut avoir *l'Evening Post* pour un prix beaucoup plus modéré. Ce n'est pas seulement comme l'espèce de périodicité que les journaux du temps de la reine Anne surpasseront leurs prédécesseurs, et comme un moyen de procurer une position politique plus relevée, et à revêir un caractère plus convenable, — quoique assez pauvre encore. Les premiers journaux donnaient des nouvelles sans commentaires, plus tard, nous voyons les papiers donnant des discussions politiques sans nouvelles. Dans les publications postérieures à 1709, ces deux éléments d'un journal se trouvent plus fréquemment réunis. M. Hallam est parti à regarder cette époque comme celle où ce qu'il appelle les journaux réguliers commencèrent à obtenir de l'importance politique dans notre système constitutionnel. L'auteur qui produisit le premier journal quotidien en Angleterre donna aussi naissance au premier-né de toute une famille de publications qui aujourd'hui n'auraient pas le nom de journaux, quoiqu'elles eussent plusieurs traits caractéristiques, et fussent à cette époque regardées comme telles. Elles paraissent à des intervalles fixes, donnaient parfois les nouvelles du moment, et des commentaires sur ces nouvelles, contenaient des annonces, et lorsque le timbre fut imposé aux journaux, elles subirent cet impôt en commun avec leurs rivaux plus politiques. C'était le *Feller*, créé en 1709; le *Spectator*, en 1711; le *Guardian* et *Lampshinan*, en 1713; et le *Freelander*, en 1715. Ces écrits, après un long voyage à travers les diverses contrées, notamment dans l'étranger par l'entremise d'un courrier, furent imprimés à Londres, et chaque jour se séparèrent comme les fleurs d'un bouquet, et furent distribués dans des articles élégants qui nous ont fait connaître les contenus des nouvelles et des annonces, comme le témoignent les originaux de la bibliothèque du Musée Britannique.

Au bout de dix ans de règne, Ar ne croyait au parlement un message qui il était dit, entre autres choses, qu'on avait pris de grandes libertés « en publiant de faux et scandaleux

libelles », et qu'elle recommandait au parlement « de trouver un remède proportionné au mal. » Dans leur réponse, les Communes promirent de faire tous leurs efforts pour remédier « à l'abus de la liberté de la presse », et en conséquence, le 12 février 1712, elles décidèrent à l'unanimité que de ce jour en quinze elles examineront cette question difficile en comité général. Cet examen, toutefois, fut reculé de jour en jour. Mais au mois d'avril, la question se repré-senta devant la chambre sous une forme plus sérieuse. L'éditeur du *Daily Courant*, 7 avril 1712) s'était hasardé à imprimer le mémoire des États généraux, et le parlement en fut averti, la publication fut déclarée une critique scandaleuse des résolutions de la chambre. « M. Hungerford ayant rapporté que Samuel Bulkley, rédacteur et imprimeur du *Daily Courant*, était convenu d'avoir traduit et imprimé ledit mémoire », le sergent d'armes reçut l'ordre d'arrêter le délinquant. Le lendemain (12 avril), la chambre adopta de vigoureuses résolutions à ce sujet, mais il s'y trouvait évidemment un parti opposé à toute tentative directe pour museler la liberté de la presse, et, au lieu d'une loi imposant ouvertement les restrictions demandées, on eut recours à un plan plus insidieux et plus lustré. « Quelques membres du grand comité des voix et moyens », dit l'historien parlementaire, suggérèrent un moyen plus efficace de supprimer les libelles, lequel consistait à mettre un fort impôt sur tous les journaux et pamphlets. « La chose fut faite. A la suite d'un long acte relatif au savon, au papier, au parchemin, au linge, à la soie, au calicot, aux livres, etc., on ajouta quelques clauses fort breves, et la presse fut mutilée du coup. Ses clauses mettaient un droit de timbre d'un sou sur chaque demi-feuille imprimée et au-dessous, la taxe s'élevant à deux sous pour une feuille entière, et elles imposaient en outre un droit de vingt-quatre sous sur chaque annonce. Ses taxes n'ont jamais été rapportées, et sous leur poids toujours accrûs, les journaux sont cernés à l'heure qu'il est. L'effacement d'un sou sur les journaux du temps de la reine Anne fut remarquable. Nombre d'entre eux cessèrent immédiatement de paraître; plusieurs survécurent à l'aide d'une fusion. Au nombre des victimes de la nouvelle taxe, il faut comprendre le *Spectateur*, dont le prix fut augmenté nécessairement. Ce changement fit tort à la vente, et l'année d'après (1713) il dut discontinuer.

Le lecteur a ici le secret du motif pour lequel le droit du timbre fut imposé, — et est maugré tout.

Nous approchons maintenant de l'époque où la presse périodique fut appelée à combattre pour sa propre existence et pour les libertés du peuple dont elle était le véritable représentant. La chambre des lords et celle des communes avaient pris, à l'envi l'une de l'autre, la détermination d'empiéter par tous les moyens possibles et quelconques, constitutionnels ou inconstitutionnels, qu'on en rendit compte de leurs séances, et les persécutions, les emprisonnements se multiplièrent à faire plaisir. Un homme, nous l'avons vu, avait été emprisonné par la chambre des communes, pour avoir traduit et publié un mémoire des États généraux; un autre avait été condamné à une amende de cent livres, et enfermé à Newgate, qu'il avait plaidé des lords, pour s'être permis d'annoncer qu'il avait plaidé à leurs seigneuries de voter des remerciements à l'amiral Vernon, ou à quelque autre vaillant officier.

Sous George I^{er} et George II, la presse fut comparativement forte et le gouvernement en danger. Il y avait par bonheur un prétendant au trône, et tous les partis s'affaiblirent de se contredire le peuple, et de tirer parti de l'influence de la presse. Depuis l'avènement de George I^{er}, une sorte de résumé des séances du parlement avait été publiée dans le *Register* de Boyer. L'avènement de George III, on fit aussitôt appel à la presse. Douglton note dans le journal qu'il tenait à la date du 20 décembre 1760 : « Le Lord Roke n'a fait appeler, et nous avons beaucoup causé d'un gazette à fonder. » Il en fut fondé plusieurs, le *British*, en tête, suivi, dès le samedi suivant, par le fameux *North Briton*, qui, en une année à peu près, força le ministère à un changement de son chef des *General Warrants*; et le peuple remporta une glorieuse victoire grâce à la persévérance et la persévérance courageuse inimitable d'un seul homme. Ayant alors la conscience de sa force, la presse résolut de tirer le glaive contre les privilèges inconstitutionnels réclames par la chambre des communes, de rendre compte des débats et de voir ce qui en résultait. Les imprimeurs paraissent avoir eu plus de peur des lords, ou s'être dit que c'était assez d'une bataille à la fois. Il n'est pas impossible, en effet, qu'à une époque si éloignée de nous, — si éloignée, quoiqu'il n'y ait pas un siècle au delà, — la pompe et la solennité de la mise en scène, — car les lords s'assemblent en costume, — la présence accidentelle du roi, le mystère d'une arrestation faite par la verge noire, et, par-dessus tout, la folie irresponsable de lord Marchmont et autres, ne donnaient aux imprimeurs quelque effet de la chambre des lords. Mais la chambre des communes était la chambre du peuple, ses membres étaient responsables envers le peuple, et l'éditeur de *Middlesex* avait eu pour lui les plus obliques quoique non-soulement le peuple fait avec lui tout pouvoir, mais encore qu'il était résolu à l'exposer. En outre, les journaux de Welles, Townsend, Oliver, Locke et autres, se trouvaient à leur portée. Les imprimeurs eurent alors des succès plus décisifs que la chambre des lords, et le président comme l'aurait été de la chambre des lords. Le plancher pris, Miller, fut conduit devant un certain Wilkes, à Guildhall, lequel non-seulement refusa de reconnaître son crime, mais déclara qu'il n'avait écrit le message qu'on vous de lui, et fut prouvé en se créant un état de ce qu'il venait de faire. Le sergent Thompson fut arrêté, et fut emprisonné à la prison de Newgate, et arrêté, le qui fut est extrait de *l'Annual Register*.

• L'imprimeur du *London Evening Post* a été arrêté dans

sa propre maison par un message de la chambre des communes, le 15 mars. Sur quoi, à l'immediation envoyé chercher un constable; et, le lord maire étant malade de la goutte, ils ont été allés devant lui à *Mansion House*, où les aldermen Wilkes et Oliver étaient alors. Le sergent d'armes adjoint s'y rendit aussitôt et demanda, au nom du *speaker*, qu'on lui remit le message et l'imprimeur. Cette prétention fut repoussée par le lord maire, qui s'informa pour quel crime et d'après quelle autorité le message avait été arrêté l'imprimeur. Il fut répondu que c'était par ordre du *speaker*. Le lord maire demanda alors s'il avait été appuyé par un magistrat de la cité; et comme la réponse fut négative, l'ordre fut demandé, et, après bien des altercations, produit; et le conseil de l'imprimeur en ayant contesté la validité, les trois magistrats présents le débargèrent de la prison. Sa plainte de violence de fait et d'incarcération illégale ayant été entendue, et les faits prouvés et avoués, le message fut invité à fournir caution; ce à quoi le sergent s'étant refusé, l'ordre de son emprisonnement fut dressé et signé par le lord maire et les deux aldermen. Des qu'il eut fait, le sergent cousit nuit à donner une caution, qui fut acceptée.

Le lord maire et les aldermen Oliver et Townsend, comme membres du parlement, furent censurés par la chambre et incarcérés à la Tour. Lois de la prorogation, le maire et les aldermen en sortirent, comme de raison. Ce fut un triomphe pour le parti populaire à cette époque; mais les félicitations qui accueillirent le maire à son retour de la prison à *Mansion House*, n'étaient que de faibles preuves de la victoire remportée par la liberté, en comparaison des témoignages durables qui se sont perpétués jusqu'à ce jour. *Depuis lors, les débats ont été imprimés.* Le parlement n'a jamais donné une autorisation formelle; mais il n'a plus osé nier le droit qu'a le peuple de savoir ce que font ses représentants.

• Courrier de Paris.

Tâchons de mettre un peu d'ordre dans nos souvenirs, ils sont confus, abondants, exagérés comme les événements de cette semaine. Que de nouvelles, sinon de nouveautés! Les chroniqueurs les abolis déploraient à l'envi l'ingratitude de leurs fonctions, ils accusaient la sécheresse de leur reportage, cherchant la manne rafraîchissante dans les déserts de la publicité. Un esprit qui rosé tout au plus, et c'est l'averse qui tombe; comment faire? Le curieux avait soif et on l'inonde, il est noyé.

Heureux Paris, on n'y vit plus qu'en l'air, à chaque instant un nouveau ballon en part pour les étoiles, son horizon se peuple d'aérostats, les enlacements de s'élevées s'y réalisent, la science a détrôné l'imagination, et la fable est changée en histoire. Ce que les poètes avaient rêvé, de nouveaux Titans l'ont accompli, ils ne cessent pas d'écalerder les rampes du ciel. L'un s'élève à l'Hyperpodrome comme la sylphide d'Opéra suspendue à un fil d'archard, et dans l'attitude mythologique du message des dieux; un autre, encore plus audacieux, enfourche l'hippopolyte de Roland, et Paris voit un cheval nager dans le vaste éther. On assure enfin que les intrépides argonautes de l'Observatoire préparent une nouvelle campagne aérienne. Partez, hardis navigateurs, si le monde inconnu que vous cherchez n'existe pas, Dieu le tirera du néant pour récompenser vos efforts; c'est le poète Schiller qui vous le promet. Ainsi — et c'est assurément la plus intéressante de nos nouvelles — la mythologie prend un corps sous nos yeux, l'événement justifie ses fables, une seule exception pour surcroît de nouveauté, c'est la fable d'Icare. L'homme peut blesser à force ses ailes, il a su s'en fabriquer de plus rapides qui ne se lassent jamais, et s'même dérivant, on le tombera plus de l'Olympe, il en descendra, grâce à la nouvelle invention de M. Pétin, et Pétin, restera bien et non moins célèbre et qui ne peut manquer d'être immortel. Pour trouver l'analogie de sa découverte, il faut remonter aux miracles de la Bible. Si machino est le chariot d'Élie qui traversait les airs. M. Pétin a inventé la *beauté* aérienne; sa main vous dirigera dans ces contrées vierges dont les astronomes sont encore les seuls géographes. Laissons aux personnes compétentes le soin de glorifier ce non-céleste en l'expliquant, il nous suffira d'en signaler la nouveauté comme résultat. Embarquez sur la machine de M. Pétin, vous redirez plus sûrement que dans un wagon, plus commodément qu'à bord d'un bateau à vapeur, et vous irez beaucoup plus vite et beaucoup plus loin. Au moyen de ses appareils, l'inventeur défie la tempête, il paralyse les courants d'air; c'est encore la mythologie justifiée, l'homme d'vient un Icaros, arbitre du vent. Bien plus, sa nouvelle franchissant la région des étoiles, s'arrête dans la sérénité de l'espace infini où elle jette l'ancrage; pendant le globe terrestre enroulé dans son atmosphère qui fait qu'on est hors l'heure, continue son mouvement de rotation, et alors le navigateur aérien parti du Champ-de-Mars descend en quelques minutes à Marseille, il est au centre de l'Afrique en trente heures, à Paris tout, si bon lui semble, le tour du monde en un jour, c'est le globe qui aura voyagé pour lui. Tel est le plan de nos idées, et voilà ce que nous tenons. L'imagination ne peut plus faire du monde à nos yeux, la science est la pour en reconstruire la réalité.

Maintenant, qu'est-ce que nos bruits de la ville en comparaison de ces merveilles? Qu'est-ce que nos voyages en ballon de la cité de nos expériences dans le pays des étouffés? On conte que, dimanche dernier, trois malheureux Parisiens sont allés à Dieppe et ils en sont revenus le jour suivant, moyennement cinq francs. — La belle aventure! à quel prix? Laissez donc M. Pétin et son invention; c'est le temps de rassurer les familles et de convaincre les incroyables, et il vous transportera à Mexico ou à Calcutta au même prix. Son ballon vous promettait par toute la France à vol d'oiseau. Notre belle patrie, vous pourriez la

feuilleter le dimanche comme un livre de voyage, ou plutôt comme la collection de *l'Illustration*. L'autre jour à Toulon, aujourd'hui à Rouen ou au Havre, ainsi que vous allez voir en tournant la page.

En vue de cette concurrence illustrée ou aérienne, que la locomotive terrestre redouble de vitesse et de sacrifices, c'est tout simple. Aussi, indépendamment de cette reprise du voyage à Dieppe, on annonce des trains de plaisir hebdomadaires pour le Havre, déjà nommé, et autres villes flottantes. Paris enverra des Parisiens à la province, qui lui donnera ses provinciaux en échange. Déjà l'exemple de cette fusion hebdomadaire s'est répandu à l'étranger, et la Belgique en prépare une contre-partie. L'arrivée prochaine de tous ces convois réunit les théâtres, les logeurs, les traiteurs, les cafés, les débitants de tabac et les fabricants de liquides. Quarante mille Belges, diable! ce n'est pas de la petite bière!

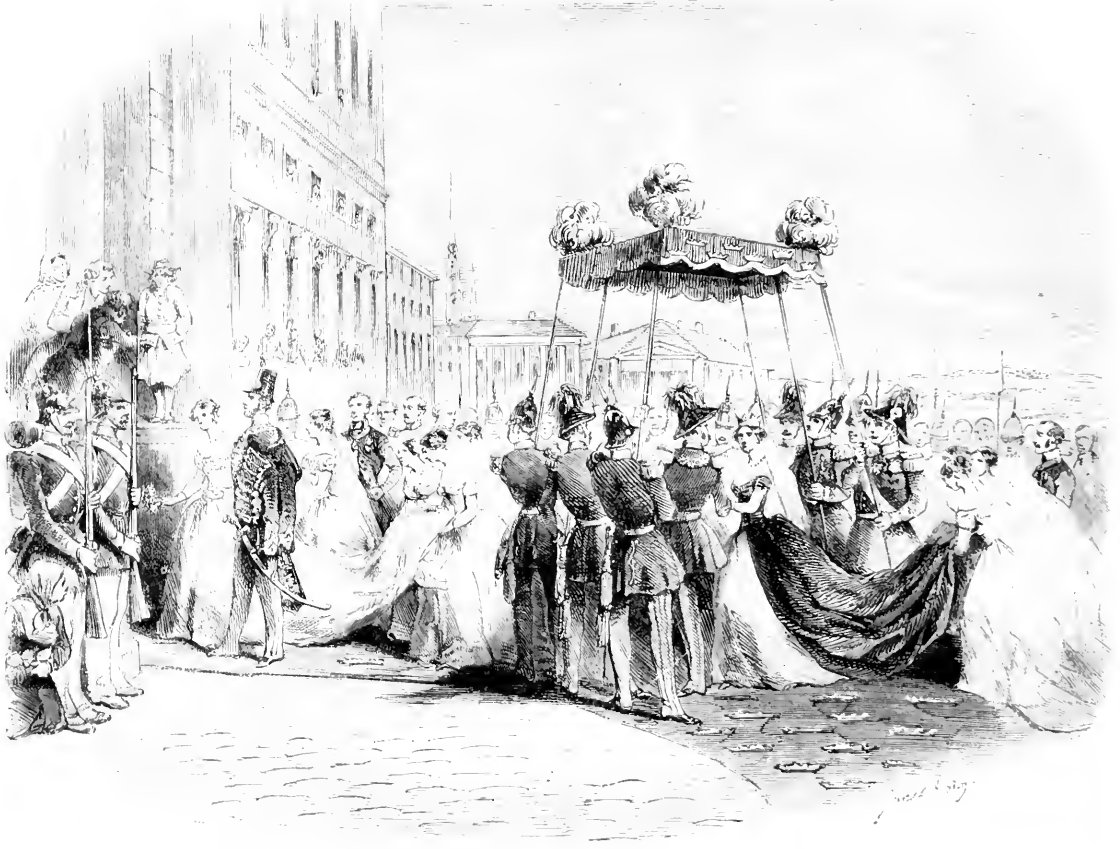
C'est bien le moins aussi que les salons se rouvrent en leur honneur. Pour ce motif ou pour un autre, un haut personnage vient d'inaugurer la recouverture des siens par un gala de cent couverts. La politique du jour, celle de la majorité, y siégeait dans toutes ses nuances; et le choc des opinions n'y était pas moins bruyant que celui des verres. Dans quelle salle à manger ne retrouve-t-on pas les discus-

sions de la Chambre? Montrez-moi un amphitryon qui, ayant convoqué une douzaine d'amis à sa table, ne leur fait pas manger de la politique à toutes les sauces. Ses convives, si bien d'accord au potage, seront à couteaux tirés avant le dessert. Une consultation de médecins, appelés à donner leur avis sur un cas désespéré, n'est pas plus orageuse. Cette pauvre madame la République, disent à l'envi une foule de ces praticiens en sablant le champagne, elle est bien malade; sa constitution est mauvaise, et la délivrance sera longue. — C'est possible, aurait répondu un Esculape à grosses épaulettes; mais il ne faut pas songer à l'opération césarienne.

Les amis de M. le président de la République le voient avec plaisir se départir de la règle de conduite qu'il s'était tracée dans une lettre publique. « Je n'ai point, disait-il, l'habitude de faire des visites. » M. le président est devenu grand visiteur, et le faubourg Saint-Germain en sait bien quelque chose. Ses autres devoirs officiels ne souffrent pas de cette affabilité, à ce point, que le *Moniteur* a constaté sa présence le même jour dans trois établissements différents: aux Invalides, à l'Hippodrome et au café Morel.

Paris est si blasé à l'endroit des phénomènes et des personnages extraordinaires, qu'il ne faut pas s'apercevoir plus de

leur arrivée que de leur départ. Sans l'indiscrétion d'un journal du pays basque, les Parisiens ignoreraient encore qu'ils ont perdu le géant du café Mulhouse, et c'est en vain que depuis un mois l'affiche du théâtre des Variétés leur annonce la dernière représentation du nain Colibri. Quel colosse ou quel avorton les remplacera l'un et l'autre et quelle nouvelle difformité aura la vogue demain, tantôt, tout à l'heure; on ignore. La présence des étrangers les plus lointains ne nous cause plus aucune surprise; l'autre soir, à la représentation du *Chand'lier*, il y avait deux Chinois authentiques à l'orchestre, sept ou huit Persans au balcon, et l'amphithéâtre était garni de toutes sortes de noirs bon teint, tatoués et pittoresques comme les sujets de la reine Pomaré; personne ne s'en est ému. L'ex-royauté du bey de Tunis à la France de Louis-Philippe, renvoyé à la République de 1850, passe inaperçu dans la foule des autres diplomates. C'est un barbare très-civilisé qui va, dit-on, quitter le service de son gracieux maître pour devenir simple citoyen français. Sa fortune est immense, et indépendamment de deux hôtels qu'il vient d'acquérir, l'un boulevard des Capucines, et l'autre au faubourg Saint-Honoré, il a jeté des fonds considérables dans le trois pour cent. « La rente est lourde, » disait dernièrement un grand



Marriage du prince royal de Suède avec la princesse Louise des Pays-Bas. — Le tour du cortège au château royal de Stockholm.

spéculateur à M. Fould. — Laissez faire, répondit le ministre, nous avons vu quelqu'un pour la soutenir. — Mais ce quelqu'un est-il fort? — Je le crois bien, il est fort comme un turc.

Quant au surplus de nos nouvelles, on tira chercher en Suède. Et ne vous hâtez pas de dire. Ce n'est rien qu'un prince étranger qui se marie, l'héritier présomptif de la couronne de Suède qui épouse la princesse Louise des Pays-Bas. L'annonce qui se marie, quand sa race est bonne, vaillante et populaire, c'est un trône qui s'affirme; et une dynastie qui se perpétue pour le bonheur de la nation. L'enthousiasme qui éclate ici en est la preuve. Les musiques et les orchestres qui chantent, les cloches qui tintent, les canons qui tonnent, les drapeaux et les bannières qui flottent, c'est l'ornement et le trompe-l'œil, mais les acclamations et les bénédictions, la voix du peuple, on ne la simule pas, et rien ne la vait et ne la remplace. D'un côté l'arrivée de la princesse, de l'autre sa réception au palais après la cérémonie nuptiale, telles sont les deux parties extrêmes de la fête qui représente cette double vignette. L'imagination du lecteur voudra bien se figurer le reste.

Stockholm est une ville guerrière et savante, un port et une académie, et sur cette indication, rien de plus facile que de se représenter les emblèmes de son allégresse. Ses

marins y mettent l'image de la mer, leur nourrice; ses servants l'emblème d'allégories ingénieuses et classiques. Quant à l'aspect de la ville, sa situation la rend admirable; c'est un vaste port gardé par de lourds vaisseaux de guerre dont les voiles rasant la muraille des maisons, il est couvert de la fumée de cent bateaux à vapeur dont les colonnes de fer rayent l'horizon et que couronnent ici d'imposants rochers et là-bas des collines parsemées de jardins verdoyants, tandis qu'au fond du tableau les ruines villageoises émergent dans les eaux environnantes leurs clochers sonores et les ailes tournantes de leurs moulins.

Les fonds du Cirque olympique sont en hausse. Son Turc, c'est un Kabyle, on l'appelle Hussein-Ben Herno. Ce Hussein ou Hercule porte un men le basane sur ses épaules. Il se plante carrément sur le sol ou ses pieds semblent enracinés, et puis toute la tribu grognon, s'accroche et se superpose à cette base mébranlable comme autant de rameaux au tronc du chêne. Quand Hercule s'ennuie de ce rôle d'arbutus, il secoue ces branches humaines qui vont se grouper au-dessus de sa tête avec une vivacité d'écureuil, ensuite Hercule prend sa course dans l'arène sans plier le jarret sous cette pyramide de Kabyles, et il finit par les éparpiller brusquement sur le sol, au risque de leur casser le cou. C'est la fin de l'exercice, qui n'a rien de tragique, et qui

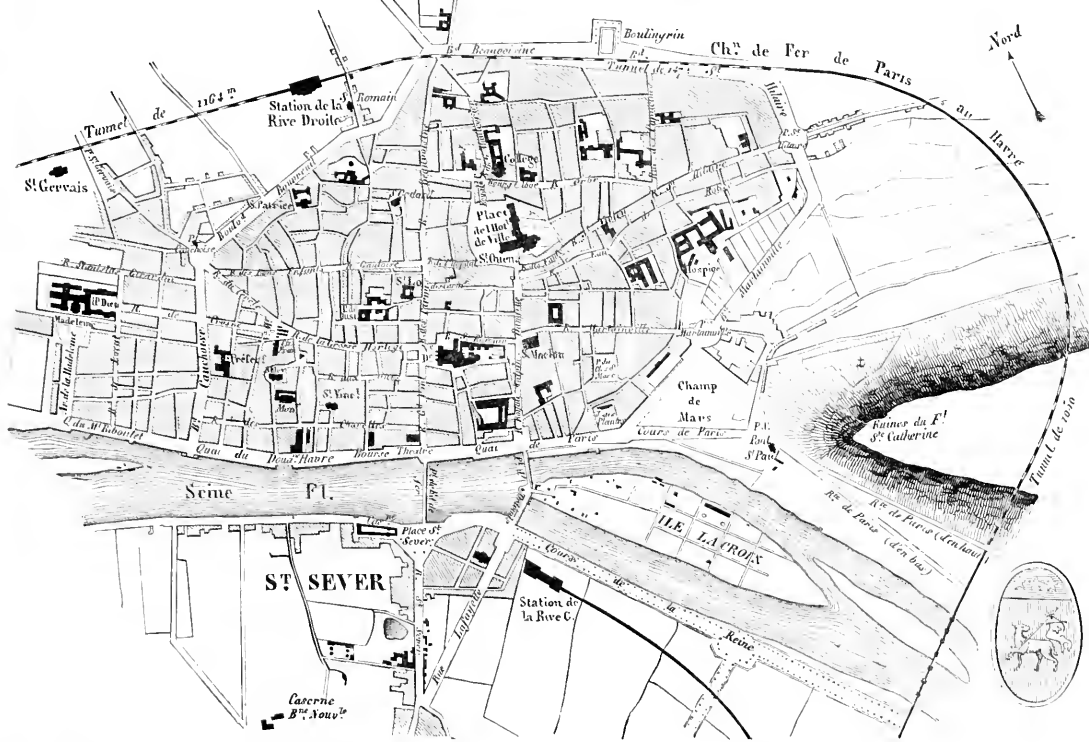
cause un plaisir à faire trembler. Les *Cockneys* de l'Hippodrome sont moins effrayants; ces badauds à cheval nous représentent une assez plaisante caricature des opérations du turf. On les sangle, on les pèse, on les fouille à coups de housse, et les voila partis pour une course qui de chute en chute se termine par la grande culbute académique. L'un et l'autre de ces établissements n'utilise d'ailleurs ses Kabyles ou ses *Cockneys* que comme des variantes à son répertoire équestre. Pendant que les bipèdes se donnent une peine de cheval, Bertram et Frisette se reposent, mais ils reprennent bientôt la corde à la satisfaction générale.

Pourquoi les théâtres qu'on déserte ne vont-ils pas planter leur tente aux Champs-Élysées? L'autorité est trop juste pour les contraindre à se ruiner pendant les rigueurs tropicales de la belle saison, et de quel droit leur refuserait-on le privilège de montrer un spectacle de polichinelle ou d'amusants leurs spectateurs avec des *Hop! hop!* comme ailleurs? En été, comme dit un vieux quatuor:

Du feu brûlent les travaux
Gardent la recette
Les acteurs sont, en chérisant,
Et c'est pas si bête.

Pour remédier à leur situation, quelques directeurs avaient commandé naguère des pièces à *animaux*. Des colporteurs

PLAN DE ROUEN

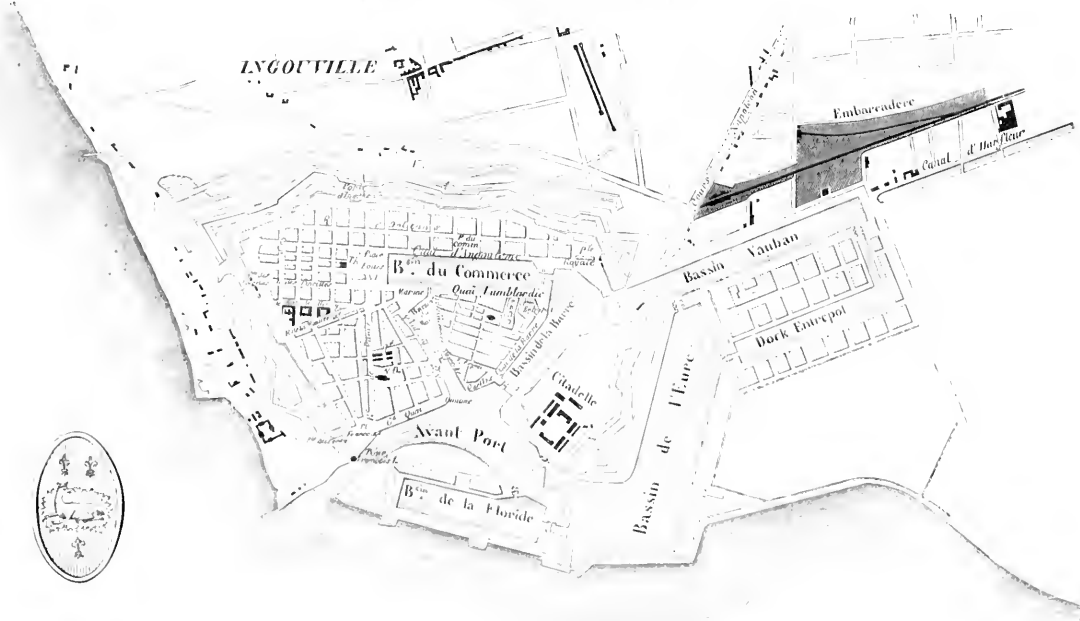


de bêtes féroces amenaient à l'envi leur marchandise parfaitement dressée à la réplique, à ce qu'ils disaient; ce n'étaient que tigres apprivoisés et ours débottés... dans leur cage. Mais quand on voulut essayer quelqu'un de ces premiers rôles à la répétition, leur instinct premier se réveilla, ils se mirent à jouer avec trop de naturel; on cite un théâtre

ou le souleur courut les plus grands dangers, l'ours lui disputa avec acharnement la possession de sa niche; la peur goloait les actrices obligées de répéter avec ces étranges camarades, l'une d'entre elles rendit son rôle de bête ou son bête de rôle au directeur. — N'ayez pas peur, mademoiselle, l'ours ne vous mangera pas; et puis on n'en meurt

jamais, ajoutait cet honnête homme, voyez-moi plutôt, ne suis-je pas dévoré toute l'année par les ours? (Note de rappel, dans l'argot de roullise, toute mauvaise pièce est un ours.) Malheureux théâtre, mais heureuse semaine, elle leur a épargné ce désagrément; aucun ours n'est venu troubler leur sommeil. Ils font la sieste en attendant des temps meil-

PLAN DU HÂVRE



Publiés à l'usage des voyageurs par les trains de plaisir.

leur, c'est-à-dire plus rafraîchis; on les croit en quarantaine, que l'on poursuit bataille contre la température avec un courage persévérant, ils font donner leur meilleure troupe, tirent du magasin aux repris leurs dernières munitions, et affrontent le feu de la rampe depuis six heures, jusqu'à minuit. Le Gymnase se fait remarquer, entre autres, par son attitude héroïque. Il a pour lui *Grande-Janne*, qui ne vaît pas grand chose, mais un petit rôle, celui d'Anicé, l'épouse un moment et s'en va, est admirablement joué par madame Rose-Chéri. D'ordinaire ce talent si distingué n'est plus à sa place au Gymnase, dont le répertoire s'amoindrit de jour en jour; l'on n'a divin étouffé dans sa cage, il est temps de lui livrer l'espace et l'horizon, c'est-à-dire le Théâtre-Français. Madame Rose-Chéri a tout ce qu'il faut pour jouer le grand répertoire. Intelligence, la finesse, la distinction, la netteté du débit, l'art des nuances, elle est une des trois ou quatre actrices de Paris qui savent encore composer un rôle. C'est une charmante ingénue qui a déjà la taille des grandes coquettes. Chemin faisant, on croit se rappeler que le théâtre de la Bourse a donné les *Sociétés secrètes*, *secrètes* à ce point que presque personne n'en a parlé et qu'elle n'a disparu de l'affiche. L'édifice de vandévalisme était plaisant néanmoins, et le dialogue suffisamment agité, mais l'exécution a tout gâté. Les acteurs de ce théâtre ont du zèle et quelques-uns montrent du talent, mais ces dames les secondent peu ou point; autant d'agréables personnes qui jouent le vaudeville au hasard et par hasard, et qui sont actrices le moins possible.

On annonce la résurrection de deux théâtres importants qui moururent de langueur; nous ne les nommerons pas, parce que la plupart de nos autres écrivains déjà se reconnaissent. Les deux troupes sont pleines de zèle, leur solde est à jour, on a trouvé des bailleurs de fonds, ils ont bien la direction est confiée à des hommes du talent et même d'esprit. L'un d'eux a obtenu dans sa carrière, très-laborieuse et très-remplie, tous les genres de succès; il ne lui manque plus que de faire réussir un théâtre. Malheureusement c'est un art qui ne s'apprend pas; et il est trop vrai que la réussite de ces sortes d'entreprises dépend beaucoup moins de l'habileté du général que du hasard des circonstances. C'est une guerre de toutes les sources, dont l'argent est le nerf. L'un de ces directeurs le faisait entendre à sa manière à un impresario de province qui venait lui proposer dix sujets : « Je mets à votre disposition, disait l'entrepreneur ambulante, un personnel incomparable, un tyran à four peur, deux jeunes-premiers dans la fleur de l'âge, et plusieurs ingénus au-dessous de quarante ans. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce monde-là, mon cher? commencez par me trouver un financier, » et il ajoutait : « Ah! si ce monsieur-là que je cherche encore avait seulement cinquante mille francs à perdre, lui ou moi nous serions de bien bonnes affaires. » Au milieu de la conversation on annonce un auteur peu connu; il venait demander la reprise d'une des ses pièces encore plus obscures : appelons-la *Arbogaste*, pour dérouter les curieux. « *Arbogaste*, je ne me rappelle pas cette pièce. — Pourtant, vous vous en êtes remis quelques-unes. »

Sur une autre scène on parle de prorogation, mais les intéressés de la même manière ne sont pas près de l'ambulance sur ce chapitre; les uns ne demandant pas mieux que de courir les champs à l'instar de leurs appointements qui courent toujours; les autres entendent bien ga, ne leur argent loyalement jusqu'à lui. On ne dit rien de ces romans qui ne veulent pas quitter leur rôle à aucun prix. Que vous dire encore au bout de ce voyage en zigzag, sinon des fatiées, des riens, des misères qui vont vous sembler indigènes d'une chronique parisienne, mais qu'un jour nos descendants iront peut-être chercher dans ce recueil promis à l'éternité, tout comme nous rêvons un petit fait dans l'*Estode* ou dans le journal de *Collé*. Ainsi un tailleur, dont le nom échappe à notre réclame, invite les amateurs à venir visiter dans son atelier un gilet destiné à M. le comte de Chambord. Au temps de Cromwell, un certain Samuel Dardog, qui s'intitulait chapelier de feu Charles IX, exposa publiquement un feutre royal, dont il gratifiait le fabricant, et comme on le demandait au protecteur, « Laissez faire, répondit le tyran, laissez faire à chacun ses petites affaires. »

Sur une autre scène on reconnaît dans les mirallures de notre cité une colonnade paternelle de M. le préfet de police, contre les chiens qui *dirigent*, ce qui dit s'élève, apparemment des chiens philosophes, et bien s'entend, des chiens orateurs, et non des chiens qui aboient et qui sont droit au fait, c'est-à-dire aux jambes des autres hommes, en un mot, sans doute, mais sans danger. Autre particularité : le macadamisme, ce mot si mystérieux et si mystérieux s'habituellement, est acquis à notre langue, et la commission du dictionnaire de l'Académie s'occupe d'en recueillir les acceptions. « Une langue, a dit un expert, s'enrichit de tout ce qu'on lui dit. » Les macadamistes et un prodige de conviction. Ainsi de l'homme avancé par le possesseur, ému par dans la boue, estropié par le calculateur, ou qui a reçu une pierre dans l'œil; du beau qui boue, du marchand qui grogne, du cocher qui jure, et du cheval foule, on dit également il est macadamisé. Ce mot d'origine anglaise, qui nous a échappé de la bouche, est devenu ainsi exprimé que *quidam*.

Le point des Arts n'est plus le plus court chemin pour aller du Louvre à l'Institut et vice versa. Les patons l'évitent comme un piège à loup. Dans le quartier, on l'appelle le vent des soupes, par allusion aux accidents qui s'y renouvellent. Son voyage en bois est formé de planches qui se joignent par le haut et se croisent en travers, et par le bas et ont, de chaque côté, la pointe en haut — circonstance qui n'est pas sans importance, car elle empêche les planches de se décaler et de se décaler. Les patons l'évitent comme un piège à loup. Dans le quartier, on l'appelle le vent des soupes, par allusion aux accidents qui s'y renouvellent. Son voyage en bois est formé de planches qui se joignent par le haut et se croisent en travers, et par le bas et ont, de chaque côté, la pointe en haut — circonstance qui n'est pas sans importance, car elle empêche les planches de se décaler et de se décaler.

goutte parce que le domaine public compte sur la lune et ménage son gaz, ce qu'on appelle vulgairement des économies de bout de chandelle. On attribue ces améliorations en sens contraire à quelque actionnaire dépossédé qui aura surpris la religion du ministre, et qui a voix au conseil des ponts de hausses.

PHILIPPE BESNOT.

Bulletin académique.

— La fabrication du sucre est en ce moment le sujet d'une sorte de concours entre les chimistes, dont les travaux ont singulièrement simplifié depuis peu les procédés relatifs à cette industrie. On sait que la canne et la betterave contiennent un jus sucré que l'on extrait, de la première en l'exprimant après l'avoir lavée, et de la seconde en la râpant et en la soumettant à la pression. Le résidu solide se nomme bagasse dans la canne, et pulpe dans la betterave. L'une et l'autre retiennent toujours du sucre, et, bien qu'on les emploie à la nourriture des bestiaux ou à d'autres usages, il est probable que l'on pourrait mettre à profit la matière sucrée qu'elles recèlent encore. Mais le jus de la betterave et de la canne est une saveur complexe qui, outre le sucre, renferme plusieurs autres principes assez difficiles à séparer, et dont la présence contribue à la décomposition même de la matière sucrée. C'est à l'étranger ces matériaux mûles ou nuisibles que s'appliquent les recherches des chimistes que nous allons citer.

C'est ainsi que M. Mege, pour détruire les ferments et autres matières azotées qui tendent à transformer le sucre en alcool, en acides lactique, butyrique et autres, préconise l'emploi de l'acide sulfureux, qui donne bien un jus limpide et incolore, mais qui risque d'altérer la matière sucrée. M. Mellens emploie l'acide sulfurique, qui décolore le suc, détruit le ferment, et permet d'arriver en un seul temps au sucre en pain, sans raffinage. Ce système a pour lui l'avantage d'une grande économie, mais il n'est pas encore bien certain que l'emploi de l'acide sulfurique n'altère pas le sucre dans la quantité et dans la qualité du produit. Enfin, MM. Osland, de Plymouth, emploient dans le même but une solution d'acétate d'alumine. La décoloration une fois opérée, ils précipitent l'alumine par une petite quantité de tanin, et l'acide libre par le carbonate de chaux.

Le mode le plus généralement suivi jusqu'ici pour isoler les ferments et l'emploi de la chaux; mais il est fort difficile de n'en pas ajouter un excès, qui redouble ces principes, colore les sirops et les rend visqueux. On peut bien enlever une partie de cette chaux au moyen du noir animal ou de quelques autres réactifs, mais M. Kuhlmann préfère l'emploi de l'acide carbonique, qui permet d'ailleurs de ne pas ménager la proportion de matière calcaire, ce qui n'empêche pas la purification ultérieure au noir animal. Les sirops mis à évaporer jusqu'au point de rendre la masse cristallisable, on abandonne celle-ci au repos et on sépare, par divers procédés mécaniques, les cristaux agglomérés d'un liquide visqueux qui reste de cristalliser d'une constante la *caillasse*. C'est sur ce dernier produit, dont la trop grande proportion nuit beaucoup au rendement, que MM. Dubouf fait et Lepage ont exercé leurs recherches. La masse est lavée par le sulfure de baryum, ou la baryte; on lave le composé qui reste, on le résout, et on en isole la baryte par l'acide sulfurique ou l'acide carbonique.

Le procédé imaginé par M. Stollon ne s'adresse qu'à l'épuration du raffinage. Quelle que soit la propreté et le degré de pureté des sucres que l'on se propose de raffiner, il s'empare par l'acétate de plomb, qui isole toutes les matières organiques étrangères, et il traite les sirops par l'acide sulfurique, pour leur enlever les moindres traces de sel de plomb qui pourraient y être retenues. Ce procédé, quelque coûteux qu'il soit, est loin de laisser toute sécurité relativement à la qualité des sucres qu'il produit; car on sait que les sels de plomb sont vénéneux et d'autant plus difficiles à reconnaître qu'ils sont eux-mêmes sucrés. Telles sont les diverses méthodes en cours d'expérimentation et sur lesquelles le temps, comme l'habileté de nos savants et de nos industriels, ne saurait tarder de prononcer en dernier ressort.

Emploi du sel dans l'agriculture. — M. Milne Edwards vient d'adresser à M. le ministre de l'Agriculture et du commerce un rapport sur la production et la consommation du sel en Angleterre. Ce travail traite, entre autres choses, de l'emploi du sel dans le régime alimentaire de l'homme, dans les industries chimiques, et dans les travaux de l'agriculture. Le savant académicien montre que les résultats fournis par le sel ne s'accroissent nullement avec les assertions que plusieurs publicistes ont émises et propagées en France, tout au moins la propriété fertilisante du sel, et que l'expérience acquise par les agronomes de l'Écosse et de l'Angleterre n'est pas favorable à l'opinion récemment soutenue, relativement à l'influence du sel sur l'engraissement des animaux domestiques.

Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. — On sait que la mer Caspienne est une mer intérieure, fermée de toutes parts, et sans communication, du moins apparente, avec l'Océan. La mer d'Azov, au contraire, communique immédiatement avec la mer Noire, de là à la Méditerranée par le canal de Constantinople, enfin à l'Océan par le détroit de Gibraltar. On a depuis longtemps cherché à savoir si la surface de la mer Caspienne et la surface de l'Océan sont en continuité sphérique, ou s'il existe entre elles une différence de niveau brusque et fine. La résolution de ce problème a été tentée successivement par divers procédés dont les incertitudes propres ont conduit à des résultats fort dissimilaires. MM. Perrot et Enschardt, en 1812, y appliquèrent une série d'observations barométriques. Selon leur méthode, la profondeur de la rivière de Koubouk dans la mer Noire, mesurée à l'embouchure de la rivière de Fozok dans la Caspienne, et les trois Arcents entre

ces deux points une différence de niveau d'environ 107 mètres, dont la surface de cette dernière mer était relativement plus basse. Mais les incertitudes inhérentes au procédé barométrique, la longueur de la ligne parcourue, et sa situation dominée latéralement, sur toute son étendue, par l'influence des hautes crues de la chaîne du Caucase, rendaient cette évaluation justement suspecte aux yeux de ceux qui l'avaient obtenue, comme ils eurent la noble franchise de le dire. En 1839 et 1840, M. Donnaire-Deliel reprit ce pénible travail par un nivellement immédiat, effectué sur une ligne plus courte, entre l'embouchure du Don dans la mer d'Azov et l'embouchure de la rivière Kouma dans la mer Caspienne. Il trouva aussi la surface de cette dernière mer relativement plus basse, mais seulement de 18 mètres, ce qui lui attribue avec vraisemblance, non pas une dépression locale du sphéroïde terrestre en ce point du globe, mais à la diminution survenue dans l'alluvion actuelle de ces eaux que reçoit la Caspienne, comparativement à la masse qui lui est enlevée par l'évaporation.

M. Struve, dans un travail approfondi adressé à l'Académie des Sciences, vient de discuter les opérations géodésiques et astronomiques exécutées par ces trois habiles observateurs. Il en conclut une moyenne qui donnerait à la mer Caspienne une surface plus basse que celle de la mer Noire de 26 mètres seulement, au mois d'octobre 1837. Des opérations semblables, répétées dans un ou plusieurs siècles et répétées à la même base de l'année solaire, pourraient apprécier si cette différence de niveau reste maintenant constante, ou si elle varie avec le temps.

Liquéfaction des gaz par un moyen nouveau. — M. Berthelot vient d'imaginer un procédé aussi simple qu'ingénieux pour démontrer la liquéfaction des gaz. Il prend un tube barométrique, à parois très-épaisses, qu'on ferme par un bout, qu'on dilate par l'autre, et que l'on remplit de mercure. Le tube plein, on le place horizontalement dans un bain-marie, et l'on engage son extrémité ouverte dans un tube en communication avec un appareil où se dégage le gaz que l'on veut liquéfier. On chauffe; le mercure se dilate, et une partie sort du tube. Lorsque celui-ci a acquis la température de 50 degrés et s'y est maintenu quelque temps, on laisse refroidir. Le mercure se contracte, et l'espace qu'occupait le métal qui s'est échappé par la dilatation se remplit de gaz à liquéfier; lorsque le refroidissement est complet, on dégage le tube et l'on en ferme la pointe à la lampe d'émailleur. L'expérience réussit à merveille avec le gaz acide carbonique. Pour opérer sa liquéfaction, on chauffe le tube au bain-marie à la température fixe de 58 à 59 degrés. Le gaz comprimé par la dilatation du mercure devient bientôt liquide, et par le refroidissement il reprend l'état gazeux.

M. Berthelot a essayé, à la vérité sans y réussir jusqu'ici, de liquéfier par son procédé plusieurs gaz dont on n'a pas encore obtenu la liquéfaction, tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'oxyde de carbone, le bioxyde d'azote et le gaz des marais. Un tube de 10 millimètres de diamètre extérieur et de 3 millimètres seulement de diamètre intérieur, dans lequel il a comprimé l'oxygène, n'a pu résister à la pression qu'il évalue à 780 atmosphères. L'auteur continue néanmoins ses expériences, auxquelles il se propose de faire concourir les moyens de refroidissement énorme dont la science peut disposer.

La thermobarie, ou la coloration calorifique. — tel est le titre d'un ouvrage dont la première partie vient de paraître à l'Académie par l'intermédiaire de M. Arago, au nom de M. Melloni, correspondant. L'un des physiciens les plus éminents de l'Italie. L'auteur, à qui l'on doit les belles découvertes qui ont complètement changé la face de cette partie de la science, s'attache à y développer les observations ingénieuses à l'aide desquelles il a prouvé qu'il existe, dans tout l'ox calorifique obscur, des rayons de nature et de propriétés distinctes, analogues aux rayons de différentes couleurs, de différents réfrangibilités, dont se compose la lumière blanche. Il démontre, en un mot, que le rayonnement lumineux et le rayonnement calorifique possèdent la même construction hiérarchique, dérivent d'un agent unique, et forment une seule série de radiations, dont une partie opère sur l'organe de la vue, et l'autre ne se dévoile à nos sens que par les phénomènes qui accompagnent l'échauffement des corps.

Mesure de la vitesse de la lumière dans l'air et les milieux transparents. — On s'est quelquefois étonné de l'appauvrissement presque simultané de certaines découvertes, et l'on a pu se leurrer de l'attribuer à des surprises, à des révélations prophétiques, ou plus justement, jusqu'à certain point, mystérieuses dont les savants du moyen âge entouraient leurs recherches. Nous n'avons ici le plus judicieux de chercheurs, la source de cette simultanéité dans le cours naturel des idées générales. Les nécessités flagrantes du moment appellent les observations qui s'y rapportent, toutes les vues se dirigent sur ce point, une pensée en fait naître une autre, et il arrive un instant où ce concours fait eclair à la fois sur plusieurs points une même vérité. C'est l'histoire de découvertes maritimes au seizième siècle, l'invention des lunettes que se disputent plusieurs nations, la découverte de l'oxygène, celle de la photométrie, et celle encore plus récente des applications de la lumière électrique, pour laquelle on se souvient que, l'un passe, deux compétiteurs se présentent presque à la fois. L'un d'eux était M. Foucault, l'ingénieur et habile physicien, — ses mains duquel la théorie de la lumière vient de faire un progrès des plus remarquables. Eh bien, presque au même moment encore, un autre physicien très-éminent, M. Fizeau, s'appliquait aux mêmes recherches, mais loin de devancer cette fois son compétiteur, ses expériences sont venues seulement ajouter à la découverte de M. Foucault une confirmation authentique. Grâce à ces admirables travaux, nous en cessons les incertitudes des savants sur une haute question dont nous allons essayer de faire comprendre l'importance et les difficultés.

Deux thèses ont été reléguées à explorer l'ensemble des

phénomènes relatifs à la lumière : la théorie de l'émission et celle des ondulatoires. La première, qui est due à Newton, consiste à regarder la lumière comme un corps lancé dans l'espace par le soleil, les astres, tous les corps lumineux, et animé d'une vitesse immense. Dans la seconde théorie, connue primitivement par Descartes, on suppose l'espace rempli par un fluide très-subtil, l'éther, que la lumière mettrait en mouvement de la même manière qu'un corps sonore met en vibration les couches d'air qui l'environnent et qui produisent à notre oreille la sensation du son ou du bruit.

Les principaux phénomènes auxquels donne lieu la lumière, sa réflexion par les surfaces polies, sa réfraction, c'est-à-dire la déviation qu'elle éprouve lorsqu'elle traverse des milieux plus ou moins denses, et que se traitait à nos yeux par l'expérience si connue du bâton qui paraît brisé lorsqu'on le plonge dans l'eau, en la décomposition de la lumière en rayons colorés lorsqu'elle passe à travers un prisme, tout cela s'explique fort bien, suivant les lois de la théorie newtonienne. Toutefois, il s'élève contre cette théorie des objections puissantes : par exemple la force d'émission de la lumière devrait être proportionnelle à la masse du corps lumineux d'où elle émane, et à celle du corps sur lequel elle tombe, ou plutôt qui l'attire, et cependant, l'expérience prouve que sa vitesse est toujours la même, quelle que soit la source d'où elle provient, qu'elle soit directe, réfléchie ou réfractée. Dans cette théorie, on n'explique aussi qu'à l'aide d'une hypothèse fort douteuse comment, dans un rayon incident, on puisse se trouver réfléchi et l'autre réfracté. Ces difficultés n'ont point dans la théorie des ondulatoires. A la vérité, l'éther, ce fluide subtil dont les vibrations produisent tous les effets lumineux, n'a pu être encore saisi, rendu palpable à nos sens, mais ses propriétés ont été soumises au calcul, et, pour se faire une idée de la rapidité de ses mouvements, il suffira d'énoncer ce chiffre qu'en moyenne il s'y produit cent soixante-cinq mille vibrations dans un millièmeter de seconde. Or, ces vibrations n'ont pas lieu dans le sens direct de la propagation de la lumière, mais au contraire dans un sens perpendiculaire aux rayons lumineux. Quelle que soit donc l'élasticité de l'éther et la facilité prodigieuse avec laquelle la lumière s'y propage, il est évident que la vitesse de ces mouvements doit éprouver une modification quelconque, selon qu'ils s'exercent dans des milieux plus ou moins denses, comme l'air et l'eau, par exemple. Telle est la question capitale dont la solution devait prononcer définitivement entre les deux théories, solution qui vient d'être obtenue à l'aide des belles expériences dont nous allons rendre compte.

Ces expériences partent d'un principe émis comme une sorte de prévision, il y a une douzaine d'années, par M. Arago. Les partisans de la théorie de l'émission n'expliquent le changement de direction de la lumière dans les phénomènes de réfraction que par une accélération de vitesse du principe lumineux, lorsqu'il vient à traverser un milieu plus dense. Le contraire devait avoir lieu si l'on raisonnait dans le sens de la seconde théorie, et on traitait de génie fin penser au savant acadien que l'on pourrait mettre à profit pour cette œuvre l'appareil à miroir tournant que venait d'inventer M. Wheatstone. Faire éclater une étincelle électrique et la faire arriver en même temps sur un miroir tournant, après lui avoir fait traverser l'air d'une part, et de l'autre un tube rempli d'eau, puis recueillir et étudier les images réfléchies, telle était l'expérience à tenter. Soit que l'eau accélérât ou retardât le mouvement de propagation, elle devait empêcher les deux rayons d'arriver simultanément sur le miroir tournant. Celui qui arriverait le premier, rencontrerait le miroir dans une certaine position, et celui qui arriverait le second, le rencontrerait dans une position plus avancée, devrait sembler entraîné, par rapport au premier, dans le sens de la rotation. Le principe était trouvé et toute la difficulté de l'expérience consistait à saisir l'image réfléchie qui devait rendre sensible, s'il avait lieu, ce mouvement de déviation.

Des difficultés, des obstacles de plus d'un genre devaient retarder l'accomplissement de cette expérience. Cependant M. Foucault, qui en méditait de longue main toutes les conditions, préparait, à grands frais de dépense et d'esprit inventif, l'appareil qu'il voulait y employer et qui, à travers une sorte de labyrinthe de complications, se réduisit aux dispositions suivantes :

M. Foucault a fait tourner sur le miroir tournant un faisceau de lumière, dirigé horizontalement à l'aide d'un miroir stat, et par une ouverture étroite, dans la chambre noire. La rotation rapide du petit miroir projetait sur les parois de la chambre une légère trace lumineuse. Sur cette trace, il a installé un miroir fixe orienté de manière à réfléchir le rayon projeté par le miroir tournant. Le mouvement rotatoire de celui-ci étant très-rapide, de 609 à 800 tours par seconde, la durée du double parcours de la lumière entre les deux miroirs était assez longue pour que le miroir tournant eût le temps de changer de position, en sorte que le rayon, à son retour, devait dévier dans le sens du mouvement. Cette déviation était le phénomène qu'il importait d'obtenir, et qu'en effet M. Foucault a obtenu à l'aide des ingénieuses dispositions de son appareil. Elle s'est montrée proportionnelle à la vitesse de rotation du miroir, ainsi qu'à la longueur du double parcours de la lumière. Enfin, comme elle est évidemment plus grande dans l'eau que dans l'air, on a dû en conclure que l'eau se comportait comme un obstacle, au lieu de favoriser la transmission de la lumière, ainsi que le vantaient les partisans du système de l'émission.

Nous avons visité ce remarquable appareil où se trouvent réunis et combinés une multitude de moyens récemment imaginés par la science ou l'industrie, et c'est avec une véritable admiration que nous avons vu se réaliser sous nos yeux tous les résultats que nous venons d'énoncer. C'est, en effet, une chose merveilleuse de pouvoir, dans les limites étroites d'un cabinet de physique, et à l'aide d'un appareil qui n'a pas plus de cinq mètres d'étendue, mesurer

avec précision la prodigieuse vitesse d'un fluide aussi subtil que la lumière, et apprécier la durée du temps, sans égal pour, jusqu'à un milliardième de seconde? Eh bien, l'habile physicien ne s'en est pas tenu là; il a fondé sur ses expériences une méthode générale pour mesurer non-seulement les vitesses relatives de la lumière dans différents milieux, mais encore la vitesse de propagation de la chaleur rayonnante. Telle est la question qui le préoccupe aujourd'hui et dont la solution ne pouvait être confiée à des mains plus capables, à un esprit plus ingénieux et plus persévérant.

P.-A. CAP.

Voyage en Abyssinie.

PAR MM. FERRET ET GALINIER, CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

Nous avons déjà rendu compte, dans un des numéros de notre journal (1), de la première partie du voyage que MM. Ferret et Galinier, capitaines d'état-major, ont entrepris dans l'intérieur de l'Abyssinie. La deuxième partie, dont il nous reste à parler, forme un gros volume in-8° (2), et comprend les explorations des deux intrépides voyageurs dans le nord du Tigré et les provinces qui s'étendent sur la rive gauche du Yaccazzé jusqu'à 10° de latitude nord.

Ce volume, comme le précédent, est rempli du plus vif intérêt.

Après avoir exploré le Chéré dans tous ses détails, MM. Ferret et Galinier portèrent leurs yeux dans le district d'Intelchaou, au centre de l'Agame, où ils eurent formé le projet de passer la saison pluvieuse. Or la saison des pluies, en Abyssinie, dure quatre mois; elle commence en juin et finit en septembre. Tant qu'elle suit son cours, les torrents coulent à plein bord; le pied ne tient plus sur les chemins; loute de ponts sur les rivières, les communications d'une province à l'autre restent interrompues, il est impossible d'entreprendre de longs voyages. Ce temps-là, néanmoins, ne fut pas perdu pour nos deux compatriotes. A peine installés dans le village d'Addi-Hallé, ils s'appliquèrent à l'abord à remplir l'emploi de leurs heures. Les nuits étaient souvent claires; ils prirent les nuits pour faire des observations astronomiques et fixer le lieu de leur résidence. Le jour ils recevaient des visites, et recueillaient auprès de leurs hôtes de précieux renseignements sur l'histoire du pays et sur ses divisions géographiques. Les variations horaires du baromètre donnent lieu à de nombreuses observations, et ils ne négligeaient pas de les recueillir. La chasse, qui est un passe-temps agréable, accroissait leurs conquêtes scientifiques et enrichissait leur table. Ils remplissaient le garde-manger; mais ils formaient aussi des collections d'oiseaux, d'insectes et de plantes, qu'ils ont eu le bonheur de rapporter en France. Quelquefois ils faisaient des courses de plusieurs lieues dans les limites de la province où ils étaient campés. Savaient-ils si après la mauvaise saison de la politique du pays leur permettant de voyager facilement? Une belle journée leur vint tout à coup au cœur, et ils allaient visiter autour d'Intelchaou tout ce qui pouvait intéresser leurs recherches géographiques. Dans une de leurs excursions, les deux voyageurs pénétrèrent même jusqu'à Ad'Lezat, et y passèrent quelques jours pour déterminer sa position, craignant de ne pouvoir y revenir plus tard, comme c'était leur intention.

Par cette bonne économie des heures, par ce travail si attachant et si varié, MM. Ferret et Galinier se flattent de tromper l'ennui en dépit du mauvais temps et du long séjour. Ils réussissent plus d'une fois; mais plus d'une fois aussi l'ennui prit le dessus, et les journées difficiles à remplir leur parurent d'une longueur excessive. Enfin, pourtant, la délivrance approchait. Vers la fin de septembre les pluies cessèrent de tomber, et ils passeront subitement de la saison la plus affreuse au plus beau temps qu'il soit possible d'imaginer. Leur cœur s'était rasséréné comme le ciel; mais ils allaient bientôt retomber de la joie dans la tristesse. Après avoir cédé à la terre, quelques mois auparavant, l'infatigable Dillon, voyageur du *Museum*, et quatre de ses domestiques, ils allaient encore prendre le deuil de deux de leurs amis.

Vers la fin de la saison des pluies, l'atmosphère humide, la terre détrempée et fêlée en de minimes poignées, fait du pays un séjour funeste. Le dysentérie règne dans les villages et ravage les campagnes voisines. MM. Jules Rouget et S. Harpoe, sous-officiers d'artillerie, qui voyageaient avec les deux officiers d'état-major, ne purent se soustraire à la pernicieuse influence. Des qu'ils sentirent les premiers symptômes du mal, tout fut tenté pour en arrêter les progrès; mais, hélas! ça pouvait-on dans un pays où d'n'y a ni romes les médicaments, on fut obligé l'ait de combattre la moindre maladie. Rien, ou du moins rien d'assez efficace. Aussi malgré leurs vœux, malgré leurs larmes et leurs prières, la mort vint à la chambrée de nos deux compatriotes, et M. Jules Rouget lui appartint.

« Il faut s'être trouvé dans les circonstances où nous étions, disent MM. Ferret et Galinier, pour comprendre notre douleur. Nous devrions nous plier sur les cachet à M. Schœffler, qui était couché sur la paille, pres de M. Rouget, et nous refoulions les sanglots jusqu'au fond du cœur, disant-ils nous étouffant; mais M. Schœffler nous regarda et comprit tout. Ce fut un moment de désolation. M. Schœffler ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il se traîna ou plutôt il roula malade nous jusqu'au lit de notre malheureux ami, et ne sentit qu'un livre sous sa main tremblante. « Il est parti devant, s'écria-t-il avec douleur, et moi je ne tarderai pas à le suivre. » Ce furent ses dernières paroles. A partir de ce jour sa bouche ne s'ouvrit que pour laisser passer à quelques touffes. Trois jours encore, et il avait cessé de vivre. »

MM. Ferret et Galinier le portèrent dans l'église d'Intel-

1 Voir le N° 233, vol. IX, 2a série, p. 14, 16 et 17.
2 Faustin et Lechevalier, éditeurs, rue Richelieu, 63.

chaou, et l'ensevelirent de leurs mains, à côté de M. Jules Rouget, les confiant tous les deux à la paix du Seigneur, sur une terre étrangère, mais chrétienne. Quand ils revinrent à leur cabane, ils n'eurent pas besoin de se parler; ils pleurèrent les larmes basses, et se virent, avoir prie Dieu en même qu'ils les avaient frappés de mort. L'âme pleine de deuil, pour se rendre à Antala la capitale de l'Adel, ils

A l'époque où Sald visita l'Abyssinie (1808), Antala était une ville importante. Elle se réduit aujourd'hui à deux ou trois cents maisons, qui rôtissent au soleil leur toit de chaume et se cachent au milieu des *coquilles*. Le *coquille* est un arbre on plutôt une plante grasse, particulière à l'Abyssinie, et qui ressemble à un grand candelabre.

« Au moment où nos deux compatriotes arrivèrent à Antala, Detchah-Cheton, le gouverneur de la province, venait de partir pour une expédition. En son absence un riche négociant du pays, Haylo-Mariam, leur offrit l'hospitalité. Il les félicita d'être venus visiter l'Enlerta, où depuis longues années on n'avait pas vu un seul Européen, et leur fit l'honneur de les présenter à sa femme.

La femme d'Haylo-Mariam avait sans doute plus de dix ans, mais elle en avait moins de quatorze. C'était une charmante créature, de l'ambabilité la plus naturelle et la plus prévenante. Avertie qu'elle allait paraître devant des étrangers, elle avait voulu se montrer dans tous ses avantages. La coquette ajoute toujours quelque chose à la beauté. La femme d'Haylo, comme toutes les grandes dames du pays, portait une tige d'une blancheur éclatante et relevée par maints bijoux écailés; elle avait des bracelets d'argent aux pieds, ainsi qu'aux mains; ses ongles étaient blancs en rouge avec un *henné*; et sur ses cheveux, nouvellement frisés, on voyait une épaisse couche de beurre. Au contact d'une atmosphère ardente, le beurre s'était transformé en soufre et ruisselait de toute part sur les brunes épaules, sur la gorge, de la nuque de la belle fille d'Antala, en leur donnant le goût d'une glace. Arrivés auprès de leur jolie hôtesse, MM. Ferret et Galinier lui adressèrent quelques compliments. Celle-ci y répondit par un gai sourire. Sur ses ordres, une vieille femme s'approcha pour laver les pieds des deux voyageurs. On apposa ensuite une énorme jarre d'hydromel, et la conversation s'éleva, animée par l'écumeuse liqueur. Elle roula principalement sur la France et sur les femmes d'Europe. Que de fois nos deux compatriotes n'avaient-ils pas entendu les mêmes questions? que de fois n'avaient-ils pas eu à répondre? Haylo-Mariam et sa femme parurent émerveillés de tout ce qu'ils apprirent, et firent tous leurs efforts pour retenir auprès d'eux les deux voyageurs. Mais ils avaient tort à ce voir leurs travaux pour céder à la tentation. Ils s'arrachèrent donc aux charmes de cette douce hospitalité, et se mirent à explorer le pays dans toutes les directions.

Les deux officiers d'état-major ne sont restés qu'un mois dans l'habitation. Néanmoins, dans ce court espace de temps, ils ont pu rectifier la position de Tchéhot, ville sacrée, placée à quinze lieues tort à l'est sur toutes les cartes; posséder une partie plus que l'on fait pour à tort dans l'arrière-Banchara du Gô-hou, et sur l'arrière-banchara de l'arrière; noter plusieurs séries d'observations barométriques; étudier la constitution géologique du sol; enrichir leurs collections de plantes rares, de coquilles fossiles, d'oiseaux et d'insectes tout à fait inconnus. Cette moisson scientifique promettait d'être fort abondante. Par malheur, à cette époque, l'horizon politique de l'Abyssinie s'était chargé de tempêtes. Oublié venait de quitter ses États pour aller guerroyer au loin contre Ras-Ah, le chef de l'Ambara, et d'un moment à l'autre les provinces du Tigré pouvaient se révolter. Cependant MM. Ferret et Galinier avaient résolu de visiter Gondar. Dès lors, il leur importait de partir au plus vite, car chaque jour de retard augmentait le péril, et leur voyage fit devenu bientôt un projet insensé.

Sans perdre de temps à délibérer, ils firent donc en toute hâte leurs préparatifs de départ. A force de promesses, ils engagèrent un guide à les conduire jusqu'à Taccazzé, et ils se mirent en route par le chemin le plus court. La direction était vers le sud-est. Arrivés à Gagara, le chef de ce village avait appris qu'ils se dirigeaient vers Gondar, leur demanda s'ils avaient dessein de rendre visite à Ato-Réma, le gouverneur du Sôlow. Ce n'était pas leur intention, ils le lui dirent, et lui de déclarer formellement qu'il ne pouvait pas les laisser passer outre. Nos deux compatriotes eurent beau protester et se dire les amis du roi du Tigré, paroles perdées, le chef resta inflexible comme un marbre, et, à leur grand regret, ils se virent obligés de prendre la direction de Sander, résidence du gouverneur de Sander, où, au reste, ils n'eurent qu'à se flatter de la confiance qu'on leur avait faite. Ato-Réma est un homme d'ébène; un prince au cœur noble, généreux; il leur fit un accueil de plus gracieux, et, pour leur être bienvenu, ce jour-là il traita tout son camp. Officiers et soldats, grands et petits, riches et pauvres, furent également traités à ses largesses; festin splendide qui aurait intéressé vivement nos deux compatriotes à titre de repas abyssinien et barbare, mais qui les intéressait plus vivement encore en leur rappelant ceux du monde antique et de la Grèce homérique; mais ici laissons parler les deux voyageurs :

« Un immense hangar de branches placés au centre d'une cour, voilà la salle du festin. C'était là que s'élevaient de grandes tables en osier élevées de deux pieds environ au-dessus du sol. Sur ces tables et devant chaque convive se dressaient, en guise d'assiettes, d'empans, piles de galettes faites les unes avec la farine du *teff*, les autres avec celles du blé, du *dourah*, de l'orge et des fèves.

Les plats de *teff* les plus estimés et les meilleurs étaient placés au-dessus des autres, ils sont destinés en effet à nos princes, aux officiers, aux chefs de district qui composent les convives de la première série. Le reste doit servir aux convives de la seconde, c'est-à-dire aux soldats, aux gens du peuple, aux enfants et aux femmes.

« Tandis que la première série est à table, la seconde série se tient debout contre les murs de la salle, et attend, avec quelle impatience, le lecture le devine, que son tour soit venu de prendre part au festin.

« Ato-Réna occupait le haut de la table. Il était assis sur un *sarré* recouvert d'un riche tapis et entouré de cousins. Nous participâmes avec lui l'honneur du *sarré*, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; mais tous les autres convives croisent seulement les jambes à la manière des Turcs et s'accroquent sur le sol jonché d'herbes fraîches.

« D'abord un prêtre recita la prière. Tout le monde fit le signe de la croix et répondit *Amén*; après quoi les domestiques commencèrent à servir. On apporta le *broutou*, le mets favori des Abyssins, qui n'est autre chose que la viande crue, nous allions même la viande vivante. En bien, oui, la viande vivante, car elle est chaude, car elle fume encore, et celui qui la mange la sent palpitier et tressaillir entre ses doigts. Deux brufs énormes venaient d'être abattus, éventrés, découpés sous nos yeux. Le chef d'écluse s'approcha du prince et lui présenta un filet tout entier. Le prince s'en coupa un morceau qui devait peser au moins plusieurs livres, nous suivîmes son exemple, c'est-à-dire que nous fîmes ensuite notre part, sans nous servir toutefois d'une manière aussi royale, et nos voisins, chacun à son tour, taillèrent hardiment dans la même pièce.

« Plus bas, des domestiques circulaient autour de la table, portant et présentant des quartiers monstrueux, des cuisines entières comme pour un repas de Cyclopes, et les convives prenaient à leur gré, c'est-à-dire largement et sans mauvaise honte. En ce moment la salle offrit un spectacle nouveau pour un Européen, spectacle étrange, mais étrange jusqu'à l'horrible. Et d'abord tous les convives nous semblaient nus.

Dans les repas, l'éthiopie abyssinienne exige que le *taube* recité des épaulés soit attaché à la ceinture. Le haut du corps demeure donc à découvert, et nous ne voyions ici que le haut du corps, puisque la table nous cachait la partie inférieure. Ajoutez à cela un appétit qui tourne presque à la voracité. Tous ces hommes, semblables à des démons, mordaient dans des lambeaux de chair crue avec une avidité sauvage. Le sang coulait de toutes les lèvres, toutes les mains étaient rouges de sang, le sang mettait dans tous les yeux l'éclat d'une vie fébrile. Au milieu de cette effrayante vision, une hallucination naturelle nous faisait croire par moments que nous étions les bêtes d'une troupe de chimpanzés.

« Les uns coupaient la viande par lamelles entre leurs doigts, d'autres plantaient leurs dents à pleine bouche dans le morceau qu'ils tenaient à la main et passaient adroitement le couteau entre la main et le visage, franchement, par un mouvement de bas en haut, le morceau qu'ils allaient avaler. Ce n'était rien encore. Jusqu'à la pratique du couteau n'était que singulière et pittoresque; mais la pittoresque prenait un caractère effrayant chez les soldats, qui se tenaient debout le long de la muraille. Ceux-ci, par une faveur spéciale, avaient obtenu un morceau de viande en attendant leur tour de s'asseoir. De couteau, point; le sabre en faisait office. Imaginez des sabres recourbés comme des faux et qui passaient incessamment devant les lèvres de ces convives de la dernière heure. Nous admirâmes leur voracité, mais nous admirâmes en tremblant, car il nous semblait à toute heure que le moricard du *broutou* allait leur entailler le nez et la figure.

« Quand le *broutou* fut épuisé à souhait, on couvrit la table de grands plats remplis de viandes diversement apprêtées, les uns contenant du bœuf découpé en menus morceaux, les autres des gigots de mouton, le tout suffisamment saupoudré de poivre rouge. On servait aussi des cédilles de bœuf dont la viande avait été détachée et divisée en petites lamelles, et même elles mêmes à l'extrême de fines, de sorte que ces cédilles ne ressemblaient pas mal à un matinet pour battre les habits.

« Décidément les convives étaient repus de victuailles, le repas solide tout fait à sa fin; on apporta les boissons.

« Les Abyssins ne boivent pas en mangeant; ils mangent d'abord et boivent ensuite. C'est la seule coutume des indigènes à laquelle nous n'avons jamais pu nous conformer. Du reste, s'il y avait eu prodigalité dans les viandes, il y eût prodigalité dans les liquides. On approcha des cruches énormes, les uns pleines d'hydromel, *tech*, les autres d'une espèce de bière qu'on nomme *bouza*. Le *tech*, versé dans de petites bouteilles de verre blanc, fut servi vers le haut de la table. Plus bas on brouilla la bière dans des coupes faites de corne et bariolées à l'intérieur. *Tech* et *bouza* coulaient à flots. Aussitôt pleines, les coupes étaient vides, aussitôt vides, elles étaient pleines. Tousjours de la table aux livres et des livres à la table. On devine le résultat de cet exercice continu. Tous parlaient, tous gesticulaient à la fois; confusion et varmaie; double ivresse, ivresse de la boisson, ivresse de rires et de paroles bruyantes...

« MM. Ferret et Galimier restèrent deux jours dans le camp d'Ato-Réna pour acheter les provisions nécessaires à leur route. Ils prirent ensuite congé du prince et partirent de Sambre, accompagnés d'un soldat qui avait reçu l'ordre de les conduire jusqu'au Taccraze.

« Le Taccraze, connu dans l'antiquité sous le nom d'*Isaboras*, est un des principaux affluents de la rive droite du Nil. Le ravin au fond duquel il coule n'a pas moins de 2,000 pieds de profondeur, c'est-à-dire plus de cinq fois la hauteur de la tige des Invalides au dessus du pavé. Une foule d'arbres, tous remarquables par la variété de leur espèce, par la diversité de leur feuillage, par le volume de leurs tiges, ombragent les deux bords du fleuve et forment un contraste frappant avec l'aridité des

berges de la vallée. Sur la rive gauche s'élevaient les montagnes du Samen, massifs sombres et compactes qui se dressent à une hauteur considérable et montrent à leur sommet des pyramides, des colonnades de la forme la plus régulière, comme pour rappeler au voyageur que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jour avec ces masses. Les points culminants de cette chaîne gigantesque, ou les deux officiers d'état-major allaient porter maintenant le théâtre de leurs explorations, sont le Silke, le Boait et le Detjem, dont ils déterminent, d'après des observations barométriques, la hauteur dans le tableau suivant :

Le Silke, a.	3,430 mètres	—	au-dessus
Le Boait	4,300	—	du niveau
Le Detjem	4,600	—	de la mer.

« Exaltés par le plaisir de leur découverte, ou ceulant à de simples aperçus, les voyageurs qui, avant MM. Ferret et Galimier, ont visité le Samen se sont grossièrement trompés sur la hauteur de ces montagnes. Les uns affirment que les Alpes paraissent de simples taupnières à côté du Boait et du Detjem; les autres déclarent au contraire que les Pyrénées sont beaucoup plus élevées que ces montagnes. Il faut prendre une moyenne, car il y a évidemment erreur des deux parts. Voici la vérité mathématique. Le Néthou, le pic le plus haut qui soit entre la France et l'Espagne, a 3,400 mètres d'altitude; le mont Blanc se dresse à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Or, MM. Ferret et Galimier avaient compté à 6,000 mètres pour le Detjem. Les montagnes du Samen sont donc beaucoup plus hautes que les Pyrénées, et un peu plus basses que celles des Alpes.

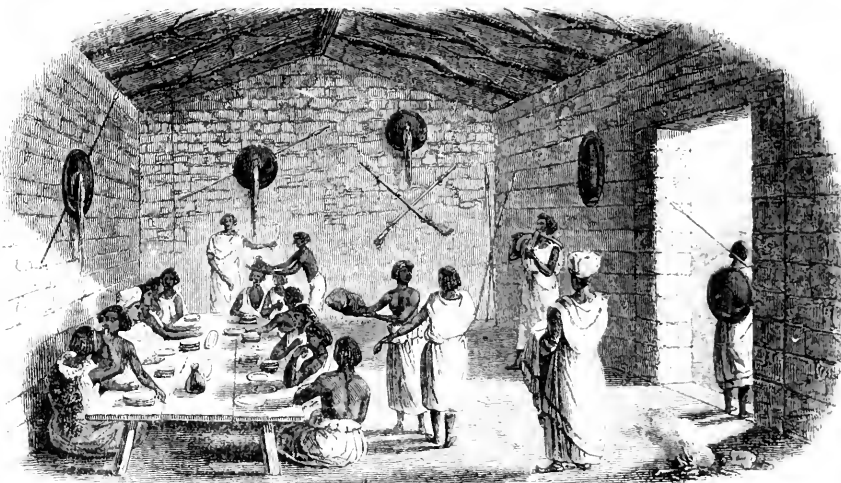
« Ce résultat ne sera pas le seul avantage du nivellement barométrique des deux officiers d'état-major. Il fera disparaître de la science de truffausses notions sur la hauteur des neiges perpétuelles de l'intérieur de l'Afrique. On peut conclure, en effet, des observations de MM. Ferret et Galimier qu'il y a constamment de la neige sur le Samen et que le sommet de ces montagnes alléure la région de la congélation perpétuelle.

« Mais ici se présente une question. Si le Samen garde toujours la neige, est-ce à dire pour cela que la neige y soit perpétuelle? Les deux officiers d'état-major pensent le contraire, et voici l'explication qu'ils en donnent.

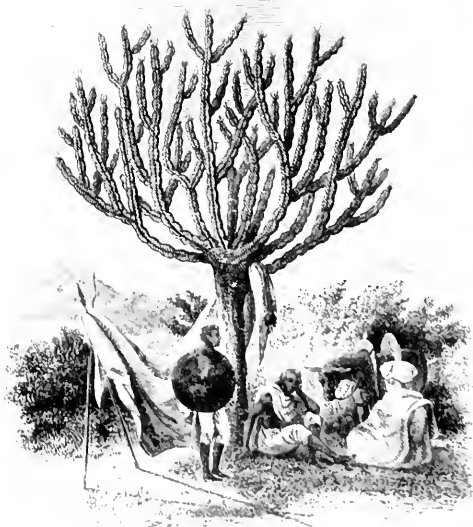
« Durant la saison pluvieuse, tandis que la neige tombe, le soleil se trouve entre le tropique du



Costume de femmes en Abyssinie



Repas de viande crue.



Le Taccraze

Cancer et l'équateur, où il reste depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre. Les montagnes du Samen se trouvent situées par 13° de latitude nord. Le soleil passe deux fois à leur zénith. La première fois vers le 23 avril, en s'avancant vers le nord; la seconde fois vers le 16 août, en revenant du côté du sud. Dans ce double passage, le soleil darderait ses rayons brûlants à la surface des montagnes, et la neige fondrait en touchant le sol, si l'astre glorieux ne rencontrait les épaisses nuées qui couvrent alors tout le ciel et se suspendent comme un voile au-devant de sa face. Il faut, en effet, un temps brumeux et froid pour que les neiges se conservent dans cette région et y prennent consis-

tance. Les pluies passées, lorsque le ciel, dégage de ses nuages, permet aux rayons du soleil de frapper sur les neiges, elles commencent à fondre, mais peu à peu, mais insensiblement, d'abord, parce que les terres encore humides gardent beaucoup de fraîcheur, ensuite, parce que le soleil s'éloigne encore tous les jours davantage, en gravitant vers le tropique du Capricorne, où il arrive le 21 décembre.

» A partir de ce moment, le soleil qui revient vers l'équateur, l'atmosphère pure et sereine, tout favorise la fonte des neiges; aussi décroissent-elles rapidement, et, dès que le soleil a dépassé la ligne, on n'en voit plus sur les versants méridionaux. Toutefois, celles qui se trouvent exposées au nord, que des rochers abritent, et qui n'ont pas senti directement l'influence des rayons solaires, persistent. Ce n'est qu'à l'instant où le soleil passe verticalement sur le Samen, c'est-à-dire vers le 25 mai, qu'elles pourraient fondre complètement; mais alors la belle saison n'est déjà plus, les nuages se forment, les pluies périodiques commencent à tomber et les neiges avec elles.

» Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas en Abyssinie des neiges perpétuelles, il n'est pas moins vrai, nous enons de l'expliquer d'ailleurs, qu'il se trouve toute l'année de la neige dans les montagnes du Samen, et cela ne tient pas seulement à la hauteur de la chaîne, cela tient surtout à l'époque de la saison pluvieuse; car si les pluies tombaient à tout autre moment, plusieurs mois s'écouleraient, pendant lesquels les sommets du Samen seraient dépourvus de neige. Il suffirait, par exemple, que le soleil fut sans nuage au moment où le soleil passe verticalement sur le Samen.

Ces observations intéressantes sur les neiges de Abyssinie, une foule d'autres sur la végétation, les cours des rivières, la constitution des montagnes, feront subir à la géographie physique et botanique de cette portion si peu connue de l'Afrique des rectifications importantes. Mais aussi ne de peines, que les courses elles ont été utiles aux deux courageux voyageurs!

Quelques mois après leur départ du camp de midi, lorsqu'ils furent aux portes de Gondar, la pauvre humanité se traînait en eux par souffrance. Ils virent percés, haletants, épuisés de fatigue.

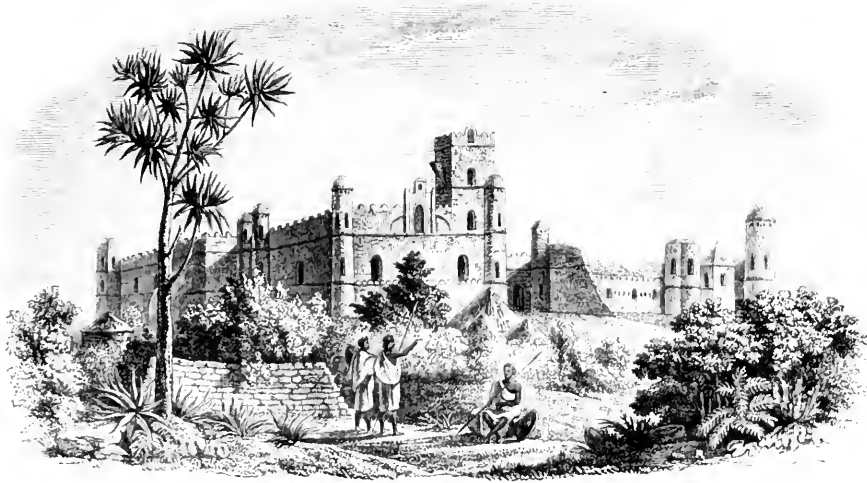
Dépendant la nuit prochaine. Nos deux compatriotes entendent dans Gondar sa voix ou ils décident s'arrêter, car, au lever, il n'y a pas dans la capitale de l'Abyssinie, ces entrefaîtes, Abyssin les abordent leur d'monde cherchent la main de leurs frères.



Palais du Ras à Gondar.



Lavage à Gondar.



Palais de l'empereur à Gondar.

— Quels frères? avous-nous donc des frères ici? répondent les deux voyageurs. — Sans doute, reprend l'Abyssin. Depuis quinze jours il est arrivé deux blancs, et si vous le souhaitez, je suis prêt à vous conduire dans leur demeure. Nos deux compatriotes acceptent la proposition et les voilà marchant sur la trace de leur guide, à travers les tas de pierres et de fumier qui encombrement les rues de la capitale de l'Abyssinie.

Loué soit Dieu! la fortune, après les avoir longtemps éprouvés, leur réservait la meilleure de toutes les surprises. L'un des deux blancs était M. Arnault d'Abbadie, qui s'est fait depuis longtemps en Abyssinie une réputation de courage et

de loyauté justement méritée; le second, ils le regardaient et ils ne pouvaient en croire leurs yeux, le second était M. Bell, leur compagnon de voyage, qui, dans sa longue pérégrination aux sources du Nil, avait été attaqué dans les défilés de Corata, frappé de trois coups de lance, et dont ils avaient annoncé la fin tragique à sa famille. Qu'on juge de la surprise de nos deux compatriotes! qui ont jugé surtout de leur joie! Le jour faillit les surprendre éveillés et causant encore avec leur bon et vieil ami retrouvé comme par miracle. Ils prirent cependant un peu de repos, et puis ils sortirent ensemble pour parcourir Gondar.

« Gondar, disent les deux officiers d'état-major, est situé par 12° 36' 25" 5 de latitude nord, et 35° 14' à l'est du méridien de Paris. La ville se trouve posée sur le sommet aplani d'un des contreforts méridionaux de la chaîne de montagnes qui borne au sud la vaste plaine de Waggara. Dominé seulement au nord, partout ailleurs ce plateau est envahie d'une vallée profonde et escarpée. Il est baigné par deux petits cours d'eau, l'Anzereb à l'est, le Kaha à l'ouest, qui se réunissent à peu de distance de leurs sources et se jettent ensemble dans le lac Dembia.

» A part sa position, qui est magnifique, car elle commande au sud un espace immense, la ville n'offre rien de remarquable. C'est tout simplement une agglomération confuse de maisons mal construites, serrées et à la sans ordre et sans dessin, et séparées entre elles par des cours, des jardins, ou des espaces libres qui passeront au besoin pour des places publiques ou vendant en faire quelque chose de semblable. Du reste, toujours l'immuable maison abyssinienne avec son toit conique recouvert de chaume. Les voies par où circule la population sont moins des rues que des sentiers sinueux, mal tracés, embarrassés de pierres et de débris.

Un seul quartier présente comme une ébauche de rues et de plan général: c'est celui de l'Etchéquie, qu'on nomme Etchéquie-Bet. Il faut dire aussi que l'Etchéquie-Bet est un quartier sain, et qu'à ce titre les habitants y jouissent d'une certaine sécurité. De là vient que, pour ménager l'espace, on y a bâti dans un ordre un peu plus régulier.

» A peu de distance de ce quartier, et presque au centre de la ville, s'élèvent majestueusement deux vastes édifices bâtis dans le seizième siècle par les Portugais. L'un est le palais du Ras, l'autre le palais de l'empereur. Ce dernier, plus remarquable par la construction et par l'étendue, a la forme d'un vaste carré flanqué de tours

et de hautes murailles crénelées qui lui donnent l'aspect d'un bateau-bot du moyen âge.

Ces palais dominent le village entier, dédaignant les maigres qui les environnent, ils sont là comme le témoignage triomphal de la supériorité européenne. Les Abyssins reconnaissent cette supériorité; ils regardent les deux palais comme une double merveille. Mais hélas! cette merveille, qui n'a que deux cents ans de date, tombe déjà en ruines. Ce qui reste suffit encore pour convaincre le voyageur, que les deux édifices ont servi de demeure à de puissants souverains. Ces souverains que sont-ils devenus? Le temps qui les a frappés dans leur royauté demeure ne les a pas épargnés dans leur race. Les royaumes s'éroulent, la dynastie s'en va, et la fortune de Gondar semble avoir été ébranlée du même coup que la fortune des empereurs.

MM. Ferret et Galmier restent deux mois dans la capitale de l'Abyssinie, tant pour en fixer la position que pour y étudier la religion, les mœurs et le commerce du pays. Ces travaux terminés, ils prièrent leurs bagages, puis ils allèrent explorer les provinces qui forment les états de Bas-Ah.

Nous ne suivrons pas les deux intrépides voyageurs à travers les montagnes du Biégumard, dans les défilés de Gorata, aux pays des Zhalas, sur les rives magiques si peu connues du lac Dembea, le *Volc des anéons*. Un analyse rapide nous qu'il faudrait sans en donner une idée exacte. L'intérêt de cette partie de leur voyage. Il faut lire, dans l'ouvrage des deux officiers d'état-major, les détails curieux et instructifs qu'ils donnent sur l'histoire et la religion des Abyssins, les montagnes où le Nil prend sa source, le pays des Wollo-Gallas, les défilés sanglants d'Ouhé et de Ras-Ahi, la bataille de Debra-Tabor, la révolte et la fin tragique de Guebra-Raphaël. Toutes ces pages sont bien écrites, présentées avec ordre et clarté, remplies d'un intérêt toujours croissant.

Nos deux compatriotes auraient voulu encore visiter le Choa et le Gôdjâm, mais les troubles et la guerre les empêchèrent de réaliser ce dessein. A cette époque, le roi du Tigré ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Debra-Tabor, les provinces se révoltèrent, le pillage s'embusqua sur les routes, et des partis armés interceptèrent toutes les communications. En cet état de choses, il ne semblait possible ni de rien faire d'utile dans le pays, ni de rejoindre les côtes de la mer Rouge. Cependant MM. Ferret et Galmier tentèrent audacieusement de retourner à Mossawah. Ils ne suivirent pas tous deux la même route, pour ne pas jouer sur un seul coup de dé le fruit de leur laborieuse entreprise. Celui des deux voyageurs qui prit la route du Lameimon et de Dixah fut attaqué au passage du Taccazzé par les nègres Changallas, qui lui tuèrent deux hommes; plus tard il se vit encore arrêté sur le Tarenta et pillé à force ouverte. Par bonheur les voleurs, ne faisant aucun cas des papiers, les laissèrent partir sur le chemin. On les retrouva tous après plusieurs jours de recherches, à l'exception de quelques itinéraires d'un paquet de plantes et des observations de longitude faites à Gondar.

MM. Ferret et Galmier se trouvèrent réunis à Mossawah trente-cinq jours après leur départ de Gondar. Le port de Mossawah est malsain, du plus et il regne une chaleur accablante. Craignant d'y être surpris par la maladie, les deux voyageurs se procurèrent une barque et partirent aussitôt pour Cossier. De là nous les voyons traverser le désert pour aller visiter les ruines de Thebas, descendre ensuite le Nil et s'embarquer à Alexandrie. Le 25 janvier 1844 ils arrivaient enfin à Marseille, et sentaient sous les pieds le sol même de la patrie.

Leur voyage a duré en tout trois ans et huit mois. Le séjour en Abyssinie entre dans ce total pour deux ans.

Cette contrée jusqu'à présent couverte d'un voile obscur nous cache plus d'un mystère. MM. Ferret et Galmier l'ont explorée dans ses grands accidents comme dans ses moindres détails. Sur leurs traces les sciences se sont enrichies d'observations curieuses, de renseignements précieux, de plans, de cartes, d'inscriptions, d'une foule de documents importants. Aussi avons nous la certitude que des travaux, que l'Académie a jugés si négligés, si intéressants, si laborieusement exécutés, seront accueillis avec faveur dans le monde savant, et que les deux hardis voyageurs trouveront dans ces nouveaux suffrages la récompense du courage, du zèle éclairé et de l'esprit d'entreprise dont ils ont donné maintes fois des preuves manifestes, pendant le cours de leur périlleuse mission.

La vie des eaux.

C'est assurément un des traits particuliers à notre époque que cette ardente émigration, cette fièvre de villégiature, qui, au retour de chaque printemps, pousse hors des villes les gens du monde. L'heureuse catégorie des hommes de loisir, et les disperser, sous d'austères noms d'aristocratiques oncles, sont, et surtout de préférence, vers les séjours semi-rustiques, semi-mondains des eaux thermales que la nature Et si libéral-ment jait des sols de France et d'Allemagne. *Uter aux eaux*, c'est le complément, la continuation digne des élégances de l'hiver; c'est le premier devoir social d'un homme qui tient à l'estime de soi, plus encore qu'à celle d'autrui; c'est dispenser, laisser se passer toute une saison sans apparaître ni à Vichy, ni à Troppo, ni à Bade, ni à Bourbonnec, ce serait non-seulement une faute de goût, une sottise impardonnable, mais un crime de lèse-société punissable par toutes les lois du *High fashion* et du *bon ton*. D'un mot parlons-nous ces mots anglais. Ils expriment d'une façon fort appropriée le genre de l'immense agglomération de la main-œuvre, pour l'exercer chez nous, à l'affectation et à la gourme britanniques.

La vie des eaux représente donc une assez considérable de l'existence parisienne; car, il est bon de le noter, que

la scène se passe aux Pyrénées, sur les bords de l'Océan ou sur les rives du Rhin, c'est toujours Paris qui se meut, donne l'hôtel, regne et gouverne; tout est pour lui ou d'après lui, et l'on n'oserait, j'imagine, ni s'amusir ni se guérir, s'il n'était là, croyant de sa protection tant soit peu railleuse et superbe les magnificences provinciales ou exotiques qu'on étale de toutes parts pour l'attirer et lui offrir une copie assez allable de lui-même. Il n'importe; Paris, dans ces occasions, se montre bon prince; il invite ces seigneurs de l'ancien régime qui, las de danser le menuet au salon, avec les marquises, trouvant puant de se mêler à un regard sous la cravate. Quand il s'est bien rassasié, trois mois durant, de bals, de raouts, de concerts, de bœufs aux bouilles, il lui prend tout à coup une grande passion pour les joies simples, la vie rustique, les danses champêtres et la nature, la nature surtout, un grand mot dont le monde abuse beaucoup. Partant on se trompe; il n'aime que lui-même; s'il se fuit, c'est pour se chercher, comme les théâtres ne sont-elles point son fait. C'est aux eaux, c'est dans les villages d'opéra comique, aux jardins anglais, théâtre, salons de bal, de jeu et de conversation, qu'il pousse l'écritisme jusqu'à se faire errante pour six semaines, avec toute l'élite d'été.

Le Paris élégant, le Paris populaire, et jusqu'au Paris soterrain, celui de l'écart et des repaires, ont été, dans ces derniers temps, fouillés, analysés, décrits avec un soin minutieux. Peut-être, en revanche, ne l'a-t-on pas assez étudié hors de chez lui. Il y a, dans les transformations qu'il subit là, à son insu, dans un milieu nouveau, au sein d'un amalgame cosmopolite, comme il se sent nécessairement les résidences d'eaux thermales; il y a là, dis-je, toute une face, assez inédite jusqu'ici, de la vie actuelle et des mœurs les plus intimes de l'époque. Peut-être, en bien cherchant, y pourrait-on trouver matière à des études neuves, un cadre propre à recevoir d'assez pipants tableaux de genre. Tôt ou tard sans doute le sujet tentera quelque habile plume. Nous saurons alors l'influence que les grandes capitales, et Paris à leur tête, exercent souverainement, dans leurs migrations d'été, sur les humbles provinces où elles daignent élire un domicile temporaire; les modifications de leur d'une nature et les impressions nouvelles qu'elles y reçoivent en échange; le courant d'idées, de besoins et de tendances sympathiques qui s'établit respectivement du centre vers les extrémités et des extrémités au centre, préparant ainsi la fusion par la mise en jeu des contrastes, enlevant à l'un quelque peu de ses prétentions altières, aux autres de leurs préjugés et de leur ignorance native, pour leur faire gagner en culture, en lumières, en accroissement de richesses, ce qu'elles perdent en foi native et en originalité. Une telle étude, on ne saurait en disconvenir, n'est indigne ni de l'observateur ni du publiciste; elle se rattache au grand travail d'assimilation qui s'opère incessamment sous nos yeux. Nous indiquons le but sans espérer l'atteindre. Nous ne portons point jusqu'à nos vives. Toute notre ambition est de présenter au lecteur quelques esquisses fidèlement relevées sur les lieux mêmes, quelques crayons pris sur nature de la vie facile, attrayante et éphémère des eaux thermales, qui joue un si grand rôle parmi les joies mondaines de ce temps-ci.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains; leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers les seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en renom, recommencèrent à attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la faculté dévotée et confessant son impuissance. Il n'était guère que-tion alors de récompenses ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir; ils n'imaginaient pas, dans leur innocence, qu'un hôpital peut être une maison de plaisance ni une maison de plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient à Vichy au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de madame de Sévigné, ce miroir brillant et fidèle, ce répertoire incépensible des petites choses du grand siècle, et on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à madame de Grignan:

« Vichy, 29 mai.

« J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve; on bot et l'on fait une fort vilaine mine, car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidamment de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne, après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Horom et Planci; le *chamane* et moi, nous lions l'Aruste... Il est venu des demoiselles du pays, avec une lûte, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les hommes poussent leurs acréments; elles font des *déjeunés* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez probablement autant que moi.

On le voit, quelques promeneurs, de confidentiels entretiens sur la manière de rendre les eaux, une partie d'hombre et de deux ou trois parties de dames, voilà tout le plus agitant scélé et le plus ardent du plaisir tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se traitent et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son de l'orchestre de

Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de vrais malades. Madame de Sévigné se plaignait par sa part de douleurs aux mains et aux genoux qu'au reste les eaux minérales dissipaient comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette à la colique. Il y a même sur cette colique tout un passage ravissant que nous omettons à regret. Flécher, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burlesques d'enthousiasme ou ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres, qui, depuis deux siècles, sont venus redemander aux eaux thermales les forces et la santé éprouvées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa grave à Bade, en 1570; plus tard Pierre-le-Grand à Spa et à Carlsbad, s'éloignant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès de femmes et de table dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui finalement eurent l'effet déplorable d'abréger sa vie glorieuse; madame de Châteaufort cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après dans tout l'état de sa faveur, etc. Je cite au hasard quelques noms, ne pouvant les mentionner tous, mais me réservant bien d'aborder ce chapitre un temps et lieu, et de monter en quelque sorte, dans cette succession de malades célèbres, la généalogie nobiliaire des principaux séjours d'eaux thermales à mesure que y conlrai le lecteur.

Au dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé: *Les amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs*. Londres, 1782. Ce titre seul d'*amusements* est un indice suffisant de la révolution qui des lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillete le livre et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du bœuv d'eau:

- 1° On se leve tous les matins au point du jour;
- 2° A quatre heures, chacun vient en déshabillé à la fontaine du Poulhon;
- 3° A cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour y aller;
- 4° A neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller;
- 5° A dix, les dévots vont à la messe;
- 6° A onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet;
- 7° A onze heures et demie, on se met à table partout;
- 8° A deux après midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames;
- 9° A quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures*;
- 10° A six, on soupe dans toutes les auberges;
- 11° A sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures*;
- 12° A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conforment à cet ordre, comme les *hoteliers* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale).

Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe douze est *irrévocable*, et qu'on n'y peut faire *impunément* infraction, si ce n'est en faveur des seules soirées de bals, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger plus d'un quart d'heure.

Certes, nous voyons déjà bien loin des innocentes parties d'hombre et des *déjeunés* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où il commence de nous jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre le Sp d'alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy de Hombourg, du Spa actuel même, bien que déchu de sa antique prééminence! Les eaux thermales ne sont plus de résidences éphémères qui participent du couvent et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie et comme telle devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

Tout l'abus devrait sans doute provoquer une loi qui les rendrait incompatibles, s'il n'était parfois très-difficile de distinguer les vrais malades de ceux de leurs voisins qui ne le sont qu'à demi ou qui ne le sont pas du tout. Sincère ou non, chaque baigneur attache en arrivant aux eaux d'opérations officielles à une portion quelconque, si ténue qu'elle soit, du domaine de la souffrance. Ambition d'un nouveau genre! dira-t-on. Et pourtant ce titre de malade que chacun réclame à l'envi n'est pas seulement un passeport. Il y a du vrai dans ces dires, même les plus invraisemblables. Il est tout une nature spéciale de maladies propres au siècle qui peut à la rigueur se cacher avec l'apparence de la santé et les allures d'une vie active. Plus que toutes les autres peut-être elle contribue à peupler les hôpitaux d'eaux thermales, et c'est à elle qu'il faut reporter le mérite de l'atteppement excessif auquel on les voit participer et de leur singulier succès. Je veux parler de ces affections nerveuses, indifférenciées, rotées et désorganisées, qui sont la plaie de notre époque. Certes, ne peut nier que la santé publique n'ait vu généralement s'élever, grâce aux progrès de l'hygiène, à découvert de Jenner et à quelques autres non moins dig-

de l'admiration des hommes. Les tables de mortalité font foi d'un accroissement notable dans la moyenne de la vie humaine. De tristes maux sont à peu près rayés de la surface du globe, il est vrai, mais ils ont fait place à des infortunes nouvelles. Un sang plus pur peut-être circule dans nos veines; des stigmates hideux n'agillent plus nos yeux; un beaucoup plus grand nombre de nouveaux survivent aux épreuves du premier âge; le bien être matériel est à l'ordre du jour et tend à l'amélioration des races; les perfectionnements croissants de l'industrie substituent à l'effort des bras les puissances mêmes de la nature. Le jour viendra sans doute où le labourer même ne versera plus sa sueur dans les sillons que trace aujourd'hui sa charrue. C'est là, il faut le proclamer, un beau et glorieux mouvement. Mais, comme tout progrès porte son expiation, si le corps cesse de fonctionner à l'état de pure machine, si les muscles sont en repos, c'est aux dépens de l'encéphale. La tête, prodigieuse et sublime ouvrière, préside non-seulement à la direction de l'œuvre, mais aux détails de l'entreprise. C'est en elle que s'élabore la pensée et l'acte; faut-il donc s'étonner si elle plus souvent souffre l'immensité de la tâche, si l'appareil nerveux se s'épuise, et si l'homme fléchit précisément par ce qui fait sa puissance? Qu'on ajoute à ces causes de dépérissement les secrets orages de l'âme, les agitations d'une vie hâletante, fiévreuse, difficile pour la plupart, en voilà bien plus qu'il ne faut pour justifier l'existence de ces défaillances subites, de ces perturbations profondes que jettent dans l'observation le développement exagéré et l'irritation incessante du cerveau, qui, fragile atlas, supporte tout un nouveau monde d'idées et de passions brûlantes.

C'est là le mal du siècle. A ces affections mystérieuses qui déjouent l'effort de sa diagnostic, la médecine ne sait qu'opposer des remèdes vagues et incertains comme le mal lui-même. Son dernier mot est d'envoyer le malade aux eaux, et elle ne saurait mieux faire, la nature n'ayant souvent besoin, après avoir longtemps refusé son secret, que d'un auxiliaire indirect, si long pour ouvrir ses arcanes, du moins pour se reproduire à la vie, à la sève, à la santé du corps, et celle de l'esprit. Un peu de diversion, d'air pur, autant et plus peut-être que les propriétés chimiques d'eaux thermales, dont l'action est aussi un mystère, opèrent souvent le miracle.

Dalà, ces incroyables réunions de malades qui marchent, dansent, montent à cheval, passent une portion de leurs nuits au bal et au trente-et-quarante, et que le pourcentage fait les gens les plus valides, bien qu'atteints et parfois assez profondément dans l'œuvre vive, dans les sources de l'action et de la pensée. Par quel prodige recourent-ils pour un temps l'appât perdu, les forces, l'animation nécessaire pour subvenir aux dépenses d'un tel régime, c'est encore là une question qui ne saurait être résolue, pas plus qu'ex-mêmes ne sauraient définir le mal dont ils souffrent. Le mal n'en est pas moins réel. Les *grands malades*, comme on dit dans le voisinage de Spa, ceux qui ont une affection locale, nettement caractérisée, retiennent au lit ou sur leur siège, s'indignent du voisinage de ces turbulents valétudinaires qu'ils voudraient repousser du temple d'Esculape comme des intrus ou des faux-frères. Le sentiment trop exclusif de leurs souffrances personnelles rend les *grands malades* injustes. Quant aux autres, aux *deux-malades*, si l'on veut, qui forment la majorité dans les républiques thermales, il faut reconnaître qu'ils sont là dans leur élément, et c'est pour eux assurément que le remède le plus est. Un lever matinal, une vie régulière, une marche seulement par le plaisir, le repos et de longs promenades, beaucoup d'exercice pour le corps et de repos pour la pensée, une vie en commun dans ces vastes hôtels où l'étranger, provincial, étranger de toutes nations, rôde autour de la même table, se fondent en une seule et immense famille, la société sans ses liens, les joies du monde sans le service qui en est trop souvent le prix, agissent indépendamment de la propriété curative des eaux comme autant de calmants et de réparateurs sur l'organisme épuisé par trop d'excès et de secousses. L'hypochondriaque sent sa noire mélancolie se dissiper sous le charme de cette existence nouvelle, l'âme se rassérène, les amers souvenirs ne lui transpirent plus qu'un écho, une vibration alléable, les nerfs douloureusement ébranlés ou plongés dans une torpeur maladroite reprennent peu à peu leur jeu régulier, et le bonjour qu'ils se disent n'a pas toujours guéri, mais du moins soulagé. Voulez-vous fêter par un seul fait de l'heureuse modification que l'influence et pour ainsi dire l'aspect seul des eaux manquent rarement d'opérer à l'instant même sur le malade? Nul part, la sociabilité, la fraternité même ne sont plus largement mises en pratique que dans les séjours d'eaux thermales; telle nature tarotée, tel Alceste morose qui faisait profession de hâir ses semblables les recherche avec passion et devient presque un homme aimable; toutes les relations respirent la bienveillance, l'innocent désir de plaire; on se fait mille cracouettes, mille amuse-sons mutuelles; à un rapprochement fortuit succède la bienfaisante association pour le plaisir; au bout de peu de jours on est amis intimes. Vienne la séparation, on est au désespoir; on échange force tendresses, on se promet de se revoir, et l'on a besoin mutuellement d'une telle assurance pour se consoler de perdre un compagnon si cher. Que le hasard vous mette plus tard en présence, que l'hiver d'après on se re-contre dans un salon ou au détour du boulevard... ô honte! c'est à peine si Oreste et Pylade peuvent, en bien cherchant, retrouver on nom sur leurs visages respectés. C'en est fait, le charme est rompu, les préoccupations et les soucis du jour ont déraciné sans retour cette amitié de fraîche date. Si l'on était sincère aux eaux en s'embranchant, on n'est pas moins en se tournant à peu près les dix six mois après. Un salut écourté, quelques compliments vagues, voilà tout ce qu'on trouve à échanger en mémoire d'une intimité si étroite. On ne se connaît même plus!

False as water.... double remède. L'eau thermale est un curatif contre les maladies du corps et les distons de l'esprit.

FÉLIX MORNAO.

Paris à table.

Paris consomme chaque mois six mille bœufs, quinze cents vaches, cinquante mille moutons, une quantité assortie de porcs et de veaux; plus, un formidable appoint de volailles et de poissons, gibier, œufs, légumes, fruits, etc. Si l'est vrai que, comme l'affirment les érudits, François Ier soit le Gargantua de Rabelais, il faut que Paris en soit au moins le Grand-Gousier. Paris d'ailleurs les rivières, les prés, les bois, les basses-cours; la mer elle-même épense sa population colossale à sustenter quotidiennement l'ichtyophage du volosse. Paroil à un immense autours, ce dernier pompage à lui les sucs nourriciers de ce fécond pays de France; la province vit de ses restes. Quant à la banlieue, — j'entends par la une zone familière de trente lieues au moins — elle est littéralement réduite à la diette: la fève crise des substances et sévit à l'état chronique. Allez en Normandie, le pays des bœufs gras, vous y trouverez des vaches épaisses; en Bretagne, du beurre blanc. Le présalé est inconnu partout ailleurs qu'aux étalages des deux Clèves ou du Potel. Le Maine n'offre à ses habitants que des poules douarières et des coqs de combat. Quant au poisson, il va sans dire qu'il ne faut pas pousser l'indiscrétion jusqu'à en réclamer le long de la côte. Il est notoire que les gastronomes du Havre, de Dieppe et de Boulogne tirent tous leurs turbots et leurs saumons de Paris. On ne trouve même pas d'huîtres à Cancale; car je ne puis donner ce nom à d'énormes fibres noyées dans un déluge d'eau saumâtre; et c'est à croire en vérité que les crustacées, les mollusques et toute la marée de quelque distinction se fabriquent rue Montorgueil.

La province se retranche, il est vrai, sur son vin, non fretale, assure-t-elle. Elle nous invite à venir déguster le lait de ses champs, et se livre à des gorges chaudes interminables sur ses bons et cœules Parisiens qui prennent dans leur café de la cervelle de chat délayée avec l'amidon. C'est encore là une illusion départementale. Le vin de province, à fort peu d'exception près, est, sous prétexte de naturel, d'arabement plat et insipide; il est plus cher, fort cher. A Paris, au contraire, malgré d'énormes droits d'entre, il existe plusieurs sociétés qui chacun livrent, sur le pied de 50 et 60 centimes la bouteille, un breuvage fort présentable. D'ignorer comment elles s'y prennent. Je n'admirerais pas que ce soit le bon ou le mal qui apparaisse précisément tel qu'il est sorti de la cave. Qu'importe! si, en augmentant sa sève, la préparation dont il est l'objet ne le tère d'aucune propriété nuisible! La science œnologique et autre ne nous révélerait-elle pas tous les jours des procédés nouveaux pour aider au travail de la simple nature? — Quant au lait, la Suisse elle-même n'en saurait fournir de plus pur que les crénelées et les grands caës de Paris. Il faut renoncer à l'espoir de s'en procurer de semblable à cinquante lieues à la ronde. Je ne me trouvais dernièrement dans une province reculée où l'importation subite du lactoseopie avait fait causer une émeute et tarir subitement le commerce du lait, tellement la fraude y était ironique avant l'adoption de cet titre et inconnu appareil.

Paris, du reste, est certainement la ville la plus sobre de France. La province, or-ive, s'en vante dans une glotonnerie subalterne; elle mange beaucoup et mal. Les instincts raffines et spiritualistes de cette grande ville la portent au système inverse. Elle vit par la tête et manque d'estomac. La large diète qu'elle préleve sur tous les vices du pays s'exerce assez par le million et cinquante mille habitants au-dessus de la moyenne et mourir de faim. Puis elle se répète en apprêts délicats une partie de ce qu'elle reçoit. Enfin il ne faut pas perdre de vue qu'elle tient, sans cesse table ouverte à l'usage de la province et de l'étranger, qui ont toujours le droit de venir prendre leur part de splendide banquet dont elle font les frais. Paris fournit la table et l'assaisonnement; il n'est, à proprement parler, que le laboratoire et le centre d'un zizanie que pupu-mpe.

Le déjeuner parisien n'existe que pour mémoire; il est lâche, léger, et ne vaut certes pas le moult des cinq ou six repas de l'Alsacien ou du Flamand. C'est à dîner seulement que Paris, suspendu sa structure fébrile, se met sérieusement à table. C'est donc là qu'il faut le juger.

Cela est triste à dire; mais, bien que Paris soit l'Paris des temps modernes et le courmet des nations, la vraie cuisine y est chose rare. Je passe sans science les banquets officiels, sortes d'entreprises, à forfait, d'adjudications au rabais, comme les fournitures de bois et de papier des ministères. La cuisine n'a que faire là. Certaines ambassades, certains hauts financiers possèdent des cuisiniers artistes. Quelques bons maîtres boulangers reculent aussi des cordons bleus auxquels est appliqué Carême. Mais ces exceptions sont de la vie privée; notre examen doit se borner à ce qui touche le public.

Paris, sans cesse sillonné par d'innombrables visiteurs, renferme d'ailleurs dans son sein une population autochtone, nomade et légitimement bâchée et de devant être la patrie, le sol classique des restaurants. On y en trouve dans chaque rue, et, dans certaines rues, à chaque porte. On a dit jadis à longtemps que tous les jours trente mille personnes s'y lèvent sans savoir comment elles dineront. Cela peut être vrai; mais, tant mille autres au moins partagent, quant au lieu, sinon au procédé, cette incertitude matinale. Néanmoins presque tout le monde luit par dîner à peu près; ce qui, selon l'expression de la lettre de Gavarni, « donne une crâne idée de l'homme. »

A tout supérieur tout honneur. Le *Bocher de Cancale* dépasse ses emules de toute la hauteur du célèbre brisant dont il a pris le nom; ou plutôt il n'a pas d'émules. Il est impossible à un roi de dîner plus délicatement, d'une façon plus

somptueuse et plus hygiénique à la fois que naguère encore pouvait faire le premier Parisien venu au coin de la rue Montorgueil, pour la somme relativement modique de vingt ou trente francs par tête. On cite, il est vrai, tels repas servis par Borel au prix énorme de cent cinquante francs par convive; mais ces fastosités étaient sans influence sur le mérite du menu: elles pouvaient le grossir, non l'améliorer. Borel est le premier cuisinier de France: Dieu veuille qu'il n'en soit pas le dernier. Sa conscience et ses veilles artistiques l'ont conduit à fermer son établissement, où quelques rares et hèles dilettants ne s'efforçaient plus à entretenir le feu sacré. Sous-prétexte que le *Bocher* à l'habitat pas le boulevard, les élégants n'y allaient plus, ce qui peut donner la mesure de leur intelligence gastronomique. Ce phénix du monde culinaire a essayé de renaître des cendres mal éteintes de son fourneau abandonné. Il a émigré; il s'est donné un plumage neuf, et a voulu croquer au zout du luxe. Je n'ai point été à même de juger de cette métamorphose. J'aurais préféré qu'il ne se soit plongé pas dans le torrent industriel, et qu'il restât dévoué, mal ro leur injustice, au culte des vrais dieux de l'art, qui ont si mal veillé sur lui.

— Au-dessous du *Bocher de Cancale*, mais à une distance énorme, apparaissent à peu près sur le même plan des établissements, dissemblables entre eux par quelques nuances qu'il serait long et superflu d'analyser, et se traînent dans l'ornière commune et arriérée d'une tradition suspecte. Il est plus facile d'y déposer quarante francs à son repas que d'y faire un dîner correct. Leurs cartes sont stéréotypées les unes d'après les autres et n'offrent à l'œil que des mets connus depuis trente ans. Brillat-Savarin disait que l'invention d'un nouveau plat valait mieux pour l'humanité que la découverte d'une étoile. L'astronomie dépiste encore des planètes; mais la cuisine de restaurant n'a pas fait un pas en avant depuis l'invasion des Cosaques. Au reste, les traiteurs que j'ai plus haut nommés auraient tort de se mettre en frais d'invention, puisqu'une médiocrité estimable les mène promptement à la fortune, et les sert mieux que le génie. Les connaisseurs sont rares en cuisine comme en tout. Ils ne peuvent suffire à défrayer entre eux un seul établissement d'école. Que feraient-ils d'une douzaine?

La troisième couche culinaire se compose des restaurants à la carte de moyen prix; la carte y est identiquement copiée sur celle des établissements luxueux du Palais-Royal et des boulevards; les mets sont à peu près les mêmes, seulement les prix sont moins élevés et le service moins élégant. La classe peu entichée de lionnerie, mais désireuse de bien vivre, des entrepreneurs de bâtiments, marchands de vins, marchands de bois, courtiers de commerce, et autres que leur vie perpétuellement active oblige à dîner au dehors, préfèrent avec raison ces restaurants modestes à ceux de premier ordre, ou, pour un tiers de plus, ils n'obtiennent que la satisfaction assez mince et surtout peu gastronomique d'un plus grand luxe d'éclairage, de porcelaines et de dorures. En général, cette classe de gens, assez riche pour être économe, a les pechies mieux garnies que les habitués des *cabarets étincelants*. Ceux-ci n'en sont pas moins remplis en toute saison d'une foule dorée, bien que profane, mais ils comptent peu de clientèle; tout y est de passage, depuis le gibier à plumes jusqu'aux diners.

Préfère Soufflé, de respectable mémoire, avait, dans un travail analogue à celui-ci, divisé les dîneurs en deux catégories: ceux qui se régalaient et ceux qui dînent. Il appliquait cette division aux restaurants, qu'il distinguait pareillement en deux classes correspondant aux deux espèces de convives. Le mérite de la cuisine n'y était pour rien, mais bien l'usage et le parti pris populaire. C'est ainsi qu'à côté du *Bocher de Cancale* il classait le Père LaThuillière dans les restaurants où l'on se régale. Cette nomenclature ne manque point de justesse. Seulement, on trouve partout des gens fiers et ombrageux, prétentieux de bonne chère, à côté d'habités qui, moins ombrageux, mais plus expérimentés, se contentent de choisir leurs menus avec conscience, et se préoccupent simplement de dîner le moins mal possible. Or, il arrive le plus souvent que les moins régalez sont ceux qui se régalaient. C'est pour ces riches de la cuisine, ces globe-mouches couilants, que le restaurateur malin réserve les filets de mouton en chevreuil, la marée d'été, les truffes conservées à l'huile, le champagne-bourgoigne et les perdreaux de l'an dernier.

Dans tous les cas, je viens d'énumérer, ou à peu près, les établissements où l'on dîne. Il faut voir maintenant ceux où on mange, et plus bas ceux où on se repait. Les vastes entreprises de nourriture publique connues de toute l'Europe sous le nom de restaurant à quarante sous, tiennent le haut bout de cette échelle inférieure. Ils offrent à leurs habitués trois plats à choisir sur trois cents dans une carte absolument semblable à celle de Vefour, un potage, un dessert, une demi-bouteille de vin. C'est à coup sûr des merveilles de la civilisation parisienne que pour deux francs on puisse avoir gibier, volaille et poisson. Mais ce n'est rien: au-dessous de ces établissements, il en existe d'autres qui, pour trente-deux sous, vingt-cinq sous, vingt-deux sous, offrent identiquement les mêmes séductions culinaires au public mécontent. Il y a même des restaurants à dix-sept sous qui fournissent au moins deux plats, entre un potage et un dessert flanqués d'un carafon de vin. Encore n'y pouvez-vous fuir cette même carte ridicule qui vous poursuit, invariable, du café de Paris à la rue Laffitte ou à la rue de Valenciennes, sites habités de ces infimes entreprises, aussi vaniteuses que pauvres. C'est pousser trop loin le programme et le culte des apparences. Sur les trois cents mets annoncés, il en est forcément deux cent cinquante exclus à tout jamais de l'ordinaire. Mais le restaurateur — d'osez lui donner ce nom? — attend la demande de pied ferme. Il a deux réponses toutes prêtes. S'il est de bonne heure, le turbot réclame, voire le faisan, ne lui sont point encore arrivés de la halle. S'il est tard, le dernier

mercenaires vient d'en être servi : en revanche, il peut offrir du bœuf aux choux et des pieds de mouton à telle sauce qu'il plaira choisir au dîneur. Que ne s'applique-t-il à servir en conséquence deux ou trois de ces comestibles modestes, mais proportionnés à la bourse de ses clients et ayant leur prix après tout, au lieu de s'égarer en promesses fallacieuses dont le moule le défaut est de ne tromper personne. A table plus qu'ailleurs, le pull est une harpe qui gâte tout.

Les restaurants à prix fixe sont surtout fréquentés par les provinciaux, qu'ils régalent et fascinent par une quinzaine et renouvellent dans leurs foyers avec une gastrite si la quinzaine devait durer seulement trois mois. Les oliviers à deux francs du Palais-Royal s'encroûtaient de compter dans leur clientèle maint représentant économe et père de famille, maint fonctionnaire que la modicité du budget réduit, dans une position hiérarchiquement élevée, à vivre de cette façon mesquine et assez peu salubre. On apprend au reste à se servir des restaurants à prix fixe et à y subsister tant bien que mal, sans grand inconvénient pour l'estomac; mais il faut pour cela une longue pratique; il faut surtout laisser de côté toute prétention au régal.

Un lait qui frappe les regards et étonne au premier abord, c'est la décence et fort souvent l'extrême élégance de la mise des convives qui alimentent ou qu'alimentent — je ne sais lequel est le vrai — les restaurants les plus modiques. Cela est caractéristique et jette un jour sur le mystère hiéroglyphique de l'existence parisienne.

Les vrais Parisiens finent au resto, tant qu'ils peuvent, ces réfectoires décevants ou l'ambition



Pour vingt sous.

de la forme et de l'annonce déguise mal la triste indigence du fond. Ils préfèrent avec raison certains établissements peu connus de la foule ou ils peuvent obtenir quelques mets des plus simples, mais de fort bonne qualité. Ils hantent de préférence les tavernes anglaises, dont quelques-unes renommées pour l'excellence de leurs viandes, passent au besoin la barrière et ne déclarent pas, s'il le faut, de gravir certains entre-sois de marchands de vins ou l'on est tout surpris souvent de trouver fort bonne société de gens de lettres et d'artistes.

Les étudiants ont leurs restaurants spéciaux où les prix sont invariables : trente centimes les plats gras et quinze les plats maigres; pain à discrétion, vin à peu près inconnu. De la sorte, ils peuvent dîner pour soixante-cinq centimes en minimum et transformer le surplus de leur nourriture en une demi-tasse suivie d'un domino interminable au café Mohère ou au café Procope. C'est là un régime à faire trembler toutes les mères de famille et qui ne contribue pas peu à ces maladies d'épuisement et à ces lièvres typhoïdes endémiques au quartier latin; mais bien habile sera celui qui le réformera, c'est-à-dire donnera aux étudiants — de l'argent d'abord — puis de l'ordre, et le mépris des jouissances dont la dernière git certainement pour eux dans la gastronomie. — à l'honneur du jeune âge.

La nourriture du peuple est meilleure à tout prendre. Les ouvriers, que ne tentent point les creuses séductions du costume et du luxe, trouvent chez le marchand de vins des aliments grossiers, mais substantiels et propres à la réparation des forces. Ils vivent mieux et plus sagement, selon nous, que les étudiants et les habitués de restau-



Un restaurant d'étudiant.



Un restaurant du grand monde.

raints à prix fixe. Mais aussi ils n'ont pas à leur disposition la carte des Frères Provençaux pour leur offrir une kyrielle de mets absents ou frolates.

Continuons de descendre l'échelle culinaire. Nous arrivons aux lapis-francs de la rue de la Bibliothèque par, renommés pour le foie de veau et la gabelotte chers aux valeurs, aux arlequins de la Cité, aux ragouts du quartier du Temple à deux ou trois sous la portion, aux cuscus et aux fritures en plein-vent, que je préfère de beaucoup, toutes primitives qu'elles sont, à ces abominables mélanges de débris gastronomiques et de comestibles qui n'ont plus de nom dans aucune langue, et enfin à l'Azar de la fourchette, Azfar du vagabond et du chômeur, qui mérite une mention spéciale.

L'Azar de la fourchette est un établissement situé dans le quartier des halles, où, pour toute table, on trouve une vaste chaudière remplie jusqu'aux bords d'un liquide grasseux, sans cesse en ébullition, qui cache dans ses profondeurs une foule d'objets nommés, une multitude de substances animales et végétales. L'habitué de ces lieux dépose cinq centimes, moyennant quoi il est armé d'une longue fourchette en fer, et à la droite de plonger, à l'Azar, ce trident dans l'océan d'eau de vaisselle ou se mire son œil enroulé. Il en retire soit un pied de veau, soit un cou d'oie, une tête de mouton, une patte de dinde, du gras-double, un estomac ou un fragment quelconque de gallinacé, parfois une carcasse entière; quelquefois aussi moins que rien, un os sans moelle, un cœur



Pour dix sous.

de poule, une tête de canard implumée, une côte de chou, une simple carotte, une pomme de terre qui fut frite. Si l'azar l'a bien servi, il jouit du fruit de sa capture, sinon, il peut recommencer autant de fois que la fortune aveugle lui tiendra rigueur, moyennant chaque fois le dépôt préalable de cinq centimes. C'est là la chance; c'est l'Azar; tous les hommes sont nos joueurs. On peut dîner pour cinq centimes, mais aussi il se peut, par un jour de malheur, qu'on multiplie les coups de trident sans extraire finalement du gouffre autre chose que ce soulier, épouvantail de l'Auvergnat, à cause de la place incongrue qu'il occupe dans la marmitte. Le pain est en défaut, et chaque gastronome l'apporte à dîner sous son bras.

Paris dîneur, comme on le voit, justifie le mot que Voltaire lui applique dans son ensemble: « Centre de luxe et de misère. » On y dîne le mieux, le plus chèrement et le plus pauvrement du monde.

Ce qui manque à Paris, ce sont des restaurants ou à toute heure les honnêtes gens sont assurés de trouver un dîner convenable sans avoir à le commander. Le supplice de la carte est un des plus cruels qu'on ait infligés à l'appétit depuis l'histoire de Tantale. Il existe en province de ces établissements; ils y prospèrent, et Paris est fort en arrière, sous ce rapport, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux. Nous promettons une fortune à quiconque s'aviserait d'importer parmi nous cette bien simple innovation.

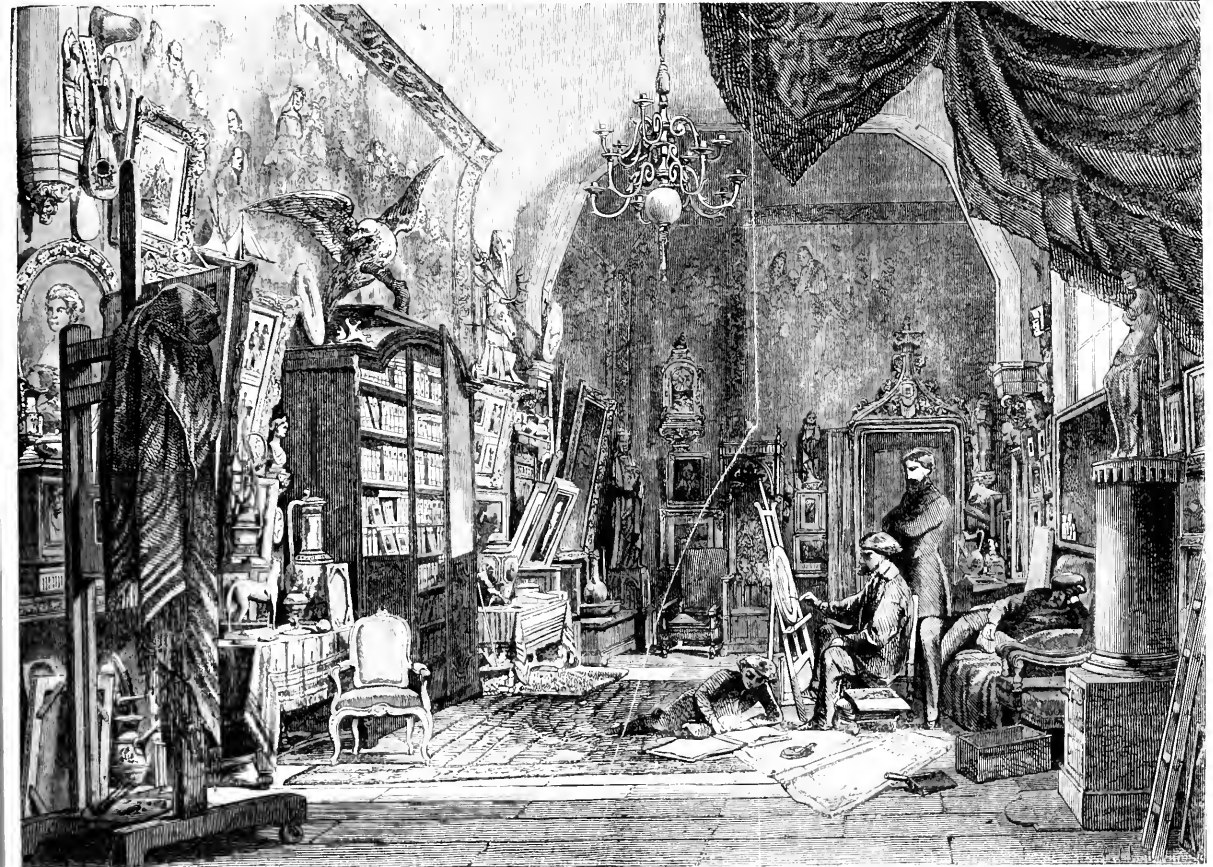
Visite aux Ateliers.

(3^e article.)

A l'extrémité de la rue des Écuries d'Artois, aujourd'hui rue de la Réforme, nom qui, égaré dans cette petite rue, semble une petite malice à l'adresse de la réforme des écuries et des équipages de la royauté, la ligne des maisons est interrompue au sud par un mur que son propriétaire abandonne à toutes les fantaisies des alicheurs et que surmontent les dômes verdoyants d'arbres touffus. Si nous frappons à une porte étroite pratiquée dans ce mur, elle semble mystérieusement s'ouvrir, car, introduit sous les épais ombrages, on n'aperçoit point de portier ni à droite, ni à gauche, et sans les aboiements menaçants d'un chien peu éloigné, on serait disposé à s'abandonner à cette impression de mystère en présence d'une retraite d'apparence si paisible, qui donne l'idée de celle d'un philosophe, ami de la solitude ou de quelque homme d'État désillusionné et morose, ne voulant plus avoir de communication avec le monde. Si par hasard personne n'est là en ce moment pour nous recevoir, et que, nous dirigeant vers le bâtiment en face, nous entrions dans la première pièce ouverte au rez-de-chaussée, notre impression ira croissant encore et se compliquera de

la singularité archaïque de l'aménagement. Le lit, les bahuts, les sièges sont en bois de chêne sculpté, dont les ornements sont empruntés pour leur caractère à la décoration architectonique, et appartiennent par leur style ogival flamboyant à la fin du quizième ou au commencement du seizième siècle. Des portraits exécutés dans la fine manière qui caractérise Holbein viennent de leur côté confirmer cette date. On peut d'ailleurs la lire précise sur un almanach du temps accroché à la muraille. Quelques baires, quelques hanaps sont rangés sur le bahut aux gothiques serrures. Un gros livre imbriqué, une Bible sans doute, est là ouvert sur une table; près de la quelques heures manuscrites, quelques vieux livres sous leur blonde reliure du parehemin vierge attestent les graves méditations du maître de cette retraite, ou rien ne rappelle les molles délicatesses de notre temps. Les sièges sont en chêne; tout au plus un petit coussin ou deux en drap rouge, comme Lucas de Leyde en met dans la chambrette de la Vierge, quand il représente la salutation angélique, sont là en réserve pour un vieillard infirme ou une jeune femme délicate. La partie de jardin

qui est sous la fenêtre semble témoigner elle-même que les pensées des habitants sont tournées plutôt vers le ciel que vers la terre. Les plantes que les hommes dans leur infirme langage appellent des mauvaises herbes, profitent du bénéfice de la tolérance pour y croître, y verdir et s'y étaler à l'aise; rare oasis dans la turbulente cité réservée à l'épanouissement de la végétation du Bon Dieu pour reposer la vue de cette autre végétation que l'homme taille, écourte, émonde, et à qui il impose toutes sortes de difformités. Tout un parfum de recueillement ascétique s'exhale de l'aspect de cette chambrette; on s'y rappelle involontairement ces paroles de l'imitation de Jésus-Christ : *In carlestibus debet esse habitatio tua, et sicut in transitu cuncta terrena sunt aspicienda*. Mais secouons notre rêverie extatique, et puisque personne ne vient à nous, allons au-devant du propriétaire de cette solitude, peut-être quelque pieux évêché de vieux jours, attardé dans cet asile parce que la mort aurait oublié de lui donner congé. Ressortant par où nous étions entré et allant à droite vers un corps de logis formant angle avec le premier, nous apercevons sous une sorte de



Atelier de M. Eugène Giraud.

vestibule une porte à pleines ferrures ouvragées semblant être la porte d'une chapelle. C'est là sans doute que nous allons trouver notre solitaire en prière ou recueilli dans quelque méditation religieuse. Ouvrons avec précaution de peur de le troubler. Mais quel est cette grande salle remplie de toutes parts et jusqu'au plafond d'une foule d'objets divers et confus où l'œil se perd? Dieu le sait, mais ce n'est certainement pas une chapelle consacrée à son culte. C'est plutôt le séjour de quelque sorcier. Voici là-haut un aigle aux ailes immenses éployées. Pres de la porte d'entrée un beau chien levrier trop immobile pour être un chien vivant, trop naturel et trop vrai pour être un chien empaillé; voici des squelettes, des ossements, des mâchoires, des instruments de musique musées, des poignards, des mousquets, des armes bizarres, des harnais, des étriers, des selles de toute espèce; voilà surtout des pipes de toutes formes et de toutes longueurs. On fume ici comme dans un estaminet. Le fantastique commence à sévasser. Il paraît d'ailleurs que nous sommes en plein dix-neuvième siècle; siècle des lumeurs non moins que des journalistes et des écrivains. Probablement il n'y a ici ni anachorète, ni sorcier, ni aucune de ces bizarres excentricités dont les romanciers aiment

tant la mise en scène, et qui s'offrent si rarement à la curiosité dans l'uniformité de notre monde moderne, valétudinaire jusqu'à la robe de chambre ornée et aux pantoufles fourrées pour le coin du feu, jusqu'aux clapots et au caoutchouc pour les jours de pluie. Mais du fond obscur de cette longue salle et se dégageant des nuages fumés du tabac, s'avance vers nous un cavalier que nous aimons du merveilleux voudrait au premier moment translater en homme de guerre ayant sur son bras gauche un petit bouclier et tenant de la main droite un javalot ou une longue épée, mais dans lequel la réalité nous force à reconnaître un peintre armé de sa palette et de son appui-main. C'est M. Eugène Giraud.

La retraite où nous nous sommes introduit n'est donc ni un oratoire ni un repaire de sorcellerie, c'est un atelier, c'est la demeure d'un artiste et c'est sa fantaisie, son goût d'antiquaire qui a créé à force de patience et d'industrie cette représentation si exacte d'une chambre et d'un aménagement du seizième siècle qui nous illuminent tout à l'heure. M. Eugène Giraud est le fils de ses œuvres. Il n'a pas trouvé des Fabord sa voie. Il fait souvent lui des tâtonnements et des luttes aux artistes avant de se faire de

leur talent un héritage. Il s'adonna d'abord à la gravure au burin; il y obtint un premier prix et grava plusieurs ouvrages d'une manière remarquable, entre autres le joli petit tableau de Solari qui est à notre musée et représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*. Mais le goût du public n'était pas pour le moment à la gravure; il était à la lithographie, au crayon, à la mine de plomb, à l'aquarelle... Adieu donc les travaux sévères, puisque le tyran ne les apprécie plus. Adieu les espérances fondées sur de longues et patientes études et sur des succès couronnés. M. Eugène Giraud jeta au loin ses burins, et peut-être ne fut-il pas aussi attristé de la reconquête qu'on pourrait le croire. Le travail si long, si froid, si mécanique de la gravure au burin n'allait guère à son tempérament artistique. Un aussi il avait un faible pour la fantaisie, comme le public. Le voilà donc descendu en campagne, ayant troqué ses œuvres et ses bouts de burin pour des boîtes et des pinceaux. Nouveaux essais, nouveaux tâtonnements. L'attention publique ne tarda pas à répondre à ses efforts. Quelques scènes heureusement trouvées et exécutées eurent du succès et de la vogue. Nous citerons entre autres la *Permission de dix heures*. Ce tableau fut partout reproduit, en fut mis en vaudeville, en pièce-

et sera toujours celle dont nos fabriciens font la plus grande consommation, et celle précisément que les Allemands et surtout les Australiens songeront le moins à transporter, puisqu'elle supporterait moins bien que la laine très-fine les froids de voyage.

Un préjugé s'est répandu, et il est important de le détruire, que la race Mauchamp (celle sous-race du mérinos pur, ainsi que nous l'avons dit), provenant d'un croisement de béliers anglais avec des brebis mérinos, et que les individus de cette race méritent pour avoir l'inconvénient ordinaire chez toutes les races mélines, celui de ne pas reproduire aussi sûrement ses caractères distinctifs que le font les individus de race pure. Ceux qui pourraient douter de la véracité des faits racontés par M. Graux, et de la manière dont la sous-race s'est manifestée d'elle-même pour la première fois dans la race méline, nous les renvoyons au rapport de M. Yvart.

Il y verra tout à la différence des races anglaises, dont l'organisation tout entière, modifiée par l'intelligence de l'homme, est dirigée vers la production de la viande, et chez lesquelles le tissu adipeux se développe surtout sous les muscles peussiers, et des premières années de la vie, les moutons de Mauchamp ne présentent jamais à l'extérieur ces couches de graisse, qui sont parfois aussi épaisses que le lard du porc; ils ne peuvent s'engraisser avant l'âge de trois ans; enfin la graisse se développe toujours en quantité considérable dans l'abdomen.

Il résulte d'observations recueillies à l'école d'Alfort, que deux béliers anglais, pesant ensemble 110 kilogrammes, donneront 50 kilogrammes de graisse, qui peuvent être enlevés à l'extérieur du corps, sans que la chair devint trop maigre pour la consommation, et 7 kilogrammes seulement de suif dans l'abdomen; tandis qu'un bélier mauchamp, du poids de 31 kilogrammes, ne put être dégraissé à l'extérieur, mais présenta 45 kilogrammes de suif dans l'abdomen, en sorte que le poids du suif égalait presque celui de la viande. Le sang d'un bélier *disley*, comparé à celui d'un bélier mauchamp, a donné des différences notables: celui de la dernière contenait moins d'eau et d'albumine, les globules étaient plus nombreux.

Ce qui aura contribué à donner quelque force au préjugé que M. Yvart combat victorieusement, c'est que, par la suppression des cornes et la forme de la laine, la race mauchamp présente en effet quelque ressemblance extérieure avec les races anglaises. Les différences sensibles sont que, par l'effet de l'âge, la laine s'allure fort peu dans la race mauchamp, et que cette race, qui, manquant de la couche de graisse à l'extérieur, ne supporterait pas en la vivant au grand air comme les races anglaises, est en revanche plus à supporter un degré de chaleur et des fatigues qu'il faut éviter aux moutons anglais. Ajoutons que la taille méliore des animaux actuels s'est due au peu de fertilité de la femelle de Mauchamp, et qu'elle peut être facilement changée. Elevée dans de meilleurs pâturages, dans les Vosges, et aussi à Gévrolles (Côte-d'Or), la race prend en deux générations de telles proportions, que les brebis pèsent à 45 à 47 kilogrammes. Le mauchamp-mérinos est appelé à un brillant avenir.

SANT-GÉRMAIN LEDUC.

Bibliographie.

Annuaire météorologique de la France pour 1850, par MM. J. HUGHES, CH. MARTINS et A. BERGNY. — 1 vol. in-16 d'environ 700 pages. — Paris, Gauthier-Villars, rue Cassette, 17.

Ce volume est le second d'une publication dont nous avons signalé la première apparition l'année dernière. Nos prévisions n'ont pas été déçues. Malgré tout ce que les circonstances paraissent présenter de défavorable, le succès de l'Annuaire météorologique a été assez grand en 1849 pour engager les auteurs et les éditeurs à poursuivre l'œuvre qu'ils avaient si bien commencée. Comme le premier volume, celui-ci renferme des tableaux originaux ayant un rapport direct avec la météorologie et la physique du globe. Ses analyses sont soignées, ses conclusions inébranlables dans une notice de quelques pages, mais on ne permettra, du moins, de donner une idée de ceux qui ont le plus attiré notre attention.

Platon disait que l'arithmétique et la géométrie sont les aïeux du mathématicien; s'il avait vécu quelques deux mille ans plus tard, il aurait pu dire que le baromètre et le thermomètre sont les aïeux du météorologiste. Aussi l'Annuaire météorologique donne-t-il généralement quelques notions sur ceux de ces instruments qui ont été employés dans les observations locales dont il renferme les résultats. Dans l'Annuaire de l'année dernière, M. le commandant Delcros avait publié la description et les figures du baromètre de Fortin, modifié par lui, pour l'approprier aux nouvelles barométriques. Nous venons de surveiller l'exécution de ces instruments par le mécanicien Ernst, il a pris la peine de comparer directement la pression d'entre eux avec son Fortin. L'Annuaire de 1850 fait connaître les résultats de ces comparaisons pour cent baromètres d'Ernst rapportés au Fortin type de M. Delcros, résultats étendus, pour quelques uns d'entre eux, à différentes époques. Les limites des variations sont fort restreintes, quand il ne s'est pas introduit l'air dans le tube barométrique. Ainsi M. Martins avait employé au Fortin, en La Réunion, au Spitzberg, mis rapporté par le docteur d'Arnaud à Paris, un baromètre fait à cheval, en labeau, en 1829. On se demandait ce qu'il en était, car, en labeau, en 1829, le labeau était et est toujours et agit dans tous les sens. Comparé de nouveau au Fortin en février 1850, il n'avait pas varié de deux centièmes et demi de millimètre. En 1841, M. Martins porta cet instrument au Fanhorn et dans les montagnes de la Suisse, en 1843 dans les Alpes maritimes, en 1844 au mont Blanc, à 3,000 mètres d'élévation. Il le compara de nouveau, en juin 1845, à Paris; la différence avec la comparaison de 1840 n'était que d'un centième de millimètre. Même lorsque le tube est bésé et rempli par un autre de même calibre, le changement n'est pas de plus de deux dixièmes de millimètre. Et cependant ce baromètre si précis, si facile à réparer, ne coûte pas plus de 130 à 140 francs chez Ernst. Le prix du baromètre Fortin était de 250 à 300 francs.

Tout s'enclenche et se lie dans les sciences humaines. La météorologie, la géologie, la zoologie, l'orphologie, la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, concourent toutes à fournir à l'agronomie ou agriculture rationnelle les données et les éléments dont elle a besoin. Il est trop vrai que les phases de la lune forment encore tout le code météorologique de nos campagnes et de nos villes; et l'on a vu récemment un comice agricole-déclaré que la météorologie était tout à fait étrangère et inutile à l'agriculture!

L'astre majestueux du haut du monde nous luit.

N'est pour eux que le jour qui s'écoule à la nuit.

(DELLILE.)

Peu importe ce qu'ils disent! Le météorologiste peut avoir à calculer l'étendue des surfaces boisées, celles que les herbes et les landes recouvrent, celles que la chair silicifiée, afin d'évaluer les effets du calorique, de l'électricité atmosphérique, et comme conséquence, l'évaporation de ses surfaces. L'époque et la durée des sécheresses, des inondations et des submersions, et d'indiquer les remèdes à appliquer à ces maux par l'art humain. Telles sont les considérations qui ont déterminé M. le commandant Delcros à enrichir l'Annuaire d'excellentes tables pour faciliter le calcul des surfaces sur l'ellipse terrestre.

Les travaux que nous venons de mentionner se trouvent compris dans les *Ephémérides et Tables usuelles* composant la première partie de l'Annuaire météorologique. Sous le titre d'*Instructions et notices*, la seconde partie renferme une série de notices originales sur les grands intérêts de nos climats de la France et de leur influence sur les arts et le genre de vie de ses habitants, par M. Ch. Martins; De la détermination du trajet aérien des ballons et de son utilité pour la météorologie, par M. Benj. Valz, directeur de l'Observatoire de Marseille; Du rayonnement solaire, par M. Quélet, secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles; Instructions sur l'électricité atmosphérique, par le même; Observations sur les phénomènes crepusculaires, par M. Bravais, lieutenant de vaisseau, professeur à l'École polytechnique; Sur l'influence du son dans l'air raréfié des hautes montagnes, par M. Ch. Martins; De l'influence des phénomènes météorologiques sur les dérangements de vers à soie, par M. Robinet, de la Société nationale et centrale d'agriculture; Sur la température des sources du Jura, comparée à celle des sources de la plaine Suisse, des Alpes, des Vosges, de la Forêt-Noire et de l'Alpe wurttembergaise, par M. Thurmann; Expériences sur la température du lac de Thonon à différentes profondeurs et à différents époques de l'année, par MM. de Fischer-Ooster et Binnet fils; Sur l'observation des tremblements de terre, par M. Mallat, membre de l'Académie d'Orléans, traducteur et annotateur par M. Percy, professeur à la faculté des sciences de Dijon; Des échos, leur origine et leurs effets, par M. Devez, traducteur de l'allemand par M. Ch. Martins; Sur les vents et leur influence sur la température sous le climat de Paris, par M. Haghens. Tels sont les titres de ces notices, rédigées avec un soin, un talent et une indépendance de vues que l'on ne rencontre plus à un égal degré dans toutes les publications académiques, bien s'en faut. Nous devons, notamment, appeler l'attention des physiciens sur le beau mémoire relatif aux phénomènes crepusculaires, où M. Bravais prouve que notre atmosphère s'étend à une distance notablement plus considérable qu'on ne l'avait supposée jusqu'à présent. La hauteur de cette atmosphère, qui, d'après les éclipses de lune, est de 400 milles, est de 1,000 milles, d'après les observations très-précises des phénomènes crepusculaires faites par M. Bravais sur le Fanhorn.

Les observations météorologiques occupent le reste du volume. Elles sont partagées en trois groupes. Le premier, rétrospectif, observations faites en France et dans les pays limitrophes, savoir dans toute la portion de l'Europe comprise entre l'Atlantique, la Manche, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées; 2° partie rétrospective, observations faites dans les pays étrangers; 3° observations faites en France au Fortin et au Fanhorn en 1848. Les chiffres sont exacts et dans un ordre chronologique dans cette partie; mais des annotations sur les observations relatives au Fanhorn, qui nous viennent tout du jour sur ce que les chiffres, considérés isolément, pourraient présenter d'obscur, et donner une idée, pour ainsi dire, à ces formes abstraites et sévères. Nous citerons particulièrement le texte des observations faites à Paris par M. Delcros, du 17 avril 1829 au 31 mai 1830; la notice préliminaire sur les séries météorologiques, la liste au sommaire du Fanhorn en 1841, 1842 et 1843, par M. Ch. Martins; la notice sur les observations faites au sommet du mont Blanc et au Grand-Pic par M. Bravais et Ch. Martins; les recherches sur la marche annuelle de la température à Berlin, par M. Maedler; la découverte d'une variation encore inconnue du séisme, dans le niveau moyen de la mer, à Alger, par M. Amé, physicien recommandable, qu'une note préliminaire a récemment enlevé aux sciences; une note sur la culture de la Vigne dans le département de l'Aveyron, par M. Blondeau; enfin le journal météorologique de Versailles, tenu avec tant de soin et d'intelligence par MM. Haghens et Bergny.

Nous avons vu avec plaisir que plusieurs passages du texte sont corrigés et expliqués par des figures, soit algébriques, soit physiques, et dans un ordre chronologique. On a vu, par exemple, d'après M. Fowke, deux rapprochements dans le système de Mercator, représentant les isol-thermes dans le mois de janvier et 25 juillet. Le trajet aérien d'un ballon lancé à Nîmes le 19 mai 1822 a été tracé par M. Valz d'une manière piquante. Les instruments relatifs à l'observation de l'électricité atmosphérique, à ce les tremblements de terre, ont été esquissés d'une manière satisfaisante. Nous avons enfin remarqué les représentations graphiques dont M. Haghens remplit habilement avoir emprunté l'idée à un ouvrage complet de *la météorologie de Kœnig*, éditeur de la Bibliothèque française publiée par M. Martins, Paulin, rue de la Harpe, 152.

Nous croyons remplir un devoir en relevant ici l'appel que les auteurs de l'Annuaire adressent à tous les gens de bien et de bonne volonté. Lorsque l'on voit des résultats aussi remarquables que ceux auxquels les auteurs de l'Annuaire sont parvenus au bout de quelques années d'efforts et de persévérance, sans aucun officiel, sans autre récompense que la satisfaction d'avoir accompli une œuvre utile, on ne peut douter de l'importance de la science dans un pays qui renferme de tels esprits aussi dévoués à leur œuvre, et non aveuglés par l'orgueil. Les hommes de bien collaborant, ne se grossira chaque année, et nous en sommes certains, dans un avenir prochain, la France sera enrichie d'un recueil météorologique, le résultat d'une association d'observateurs instruits et zélés. Comme eux, nous engageons tous les personnes qui peuvent se livrer à l'observation des phénomènes,

à prendre connaissance des instructions détaillées qu'ils donnent dans les deux Annuaires de 1849 et de 1850, pour qu'en s'en servant ces indicateurs ils allègent une tâche fastidieuse de suite en œuvre, reposant principalement sur MM. Haghens et Bergny.

L'ouvrage esdrie respire l'amour véritablement désintéressé et éclairé de la science. C'est un spectacle qui à quelque chose de consolant, à une époque de luttes stériles et de passions dévorantes, de voir des hommes qui, séparés par de grandes distances, mais unis par un lien commun, par le désir de connaître et de savoir, réunissent leurs efforts pour à rendre quelque-uns des pages du grand livre ou tant de feuilles sont encore en blanc. C'est aux auteurs de l'Annuaire surtout à MM. J. Haghens, Ch. Martins et A. Bergny, que les météorologistes doivent des remerciements. Produire un travail original est bien quelque chose; mais coordonner, discuter et publier les travaux d'autrui en même temps que les siens propres, c'est se rendre tout à fait utile. Toutes les personnes qui ont publié des ouvrages du genre de celui-ci savent combien sont longs et pénibles les travaux nécessaires pour composer, collationner ces tableaux, en surveiller l'impression, et en calculer les moyennes; elles rendent pleine justice donc aux auteurs que le dévouement scientifique peut seul soutenir dans l'accomplissement d'un pareil labeur. L'un d'eux n'a pas reculé devant la nécessité qu'il s'était imposée à lui-même, et a sacrifié à la promptie publication de l'Annuaire des travaux originaux dont l'achèvement eût retardé l'apparition du livre. On ne pourrait non plus, sans injustice, refuser une part d'estime et d'encouragement aux éditeurs, qui n'ont pas reculé devant des sacrifices réels pour leur œuvre de publication dont ils ont compris l'importance et pressenti l'avenir.

Critique et littérature musicales, par P. SÉDO. — Un vol. in-8° de 430 pages. — Paris, chez Amyot, rue de la Paix.

Il y eut, vers le milieu du siècle dernier, un moment où le monde vécit sur la musique, qui se publiait à Paris, mettait en grand émoi et la cour et la ville. On n'avait pas encore pris l'habitude, en ce temps-là, de nos feuilletons et des chroniques musicales hebdomadaires. A quoi ne s'attachait-on pas à la longue? Aussi on ne concevait plus autre motif, ce qui pourrait être une suite de gluckistes et de picciniens. Si, par exemple, elle venait à se représenter, cependant, pour être moins redoublante qu'elle l'a été antérieurement; quelque peu éclipsée, d'ailleurs, par les luttes d'une espèce bien différente, la querelle entre les partisans de la musique italienne et ceux de la musique allemande dure toujours. Si elle n'est plus aussi passionnée, c'est que la comme autre part, l'électricité a fait sentir son influence. Et, à vrai dire, il n'y a rien de regrettable, encore que certaines gens ne soient pas de cet avis. Il y aurait plutôt lieu de se réjouir. C'est l'idée qui vient tout naturellement à l'esprit de ceux qui, au lieu de quelques passages de critique trop systématiquement dirigés contre des œuvres contemporaines, l'on sent combien l'électricité a du bon, au moins lorsqu'il s'agit d'art. En tout cas, on peut sans crainte affirmer qu'il est très-rare de trouver, en matière de musique, une lecture plus attachante, plus substantielle et plus attrayante tout à la fois que celle de ce livre. L'auteur est précisément placé dans les meilleures conditions pour accomplir l'objet qu'il se propose. Philophile, il s'est fait un précepte paradoxal de Jean-Jacques qui soutient que « les musiciens ne sont pas faits pour juger d'autrui », c'est-à-dire, dit-il, de trouver les choses, un philosophe de les expliquer, un musicien, il vient également à l'appui du précepte contraire, avancé par d'Alembert, qui proclame avec assez de raison que « avant aux personnes seules de l'art qu'il est réservé d'apprécier les vraies beautés d'un ouvrage et le degré de difficulté vaincue. » Il faut en convenir, les écrivains qui prient une si brillante part à la polémique musicale du dix-huitième siècle, ont en séduisant les lecteurs par le charme de leur style, ne leur apprenent rien ou que peu de chose sur le fond même de la question, soit qu'ils ne fussent pas assez habiles pour en passer assez musiciens. Ils ont baissé à leurs successeurs dans la voie d'une belle école, jadis, de quelques uns s'en sont acquittés avec distinction; aucun n'a mieux réussi que M. Sédo.

Ce n'est pas à dire que notre auteur soit absolument exempt de défauts. On souhaiterait, par exemple, que dans l'appréciation qu'il fait de quelques compositions et de quelques artistes en réputation de nos jours, il apportât plus de calme et de sang-froid, des dispositions d'esprit moins tranchées et moins caustiques; qu'il eût écrit davantage, en un mot, la charité et l'humanité et Pascalien dans une note, qu'il dit à sa préface, est son seul guide. La vérité est d'autant plus vraisemblable qu'elle se montre douce, aimable, même un peu indulgente.

Quelques erreurs se sont aussi glissées, par pure inadvertance sans doute, dans le livre de M. Sédo. Ce livre est particulièrement bien relevé. A l'article *Bonizetti et Prodi* il est dit que depuis Rossini, aucun d'art n'a été élégamment écrit et rempli de savoir et de vues ingénieuses. M. Sédo parle Mercadante parmi les imitateurs de Verdi. Il admettait qu'il existe entre l'auteur de *Adelson et Colin* et *Garrigola* une telle similitude de manières, qu'il peut être dit que l'un a imité l'autre. Il faudrait être plus exact, plus précis, plus affirmatif. M. Sédo dit, par exemple, qu'il est très-rare de voir que *Adelson*, la première partition à laquelle Verdi doit sa renommée, n'a paru qu'après *Garrigola*, le *Vestale*, le *Don illustra*, le *Bravo*, le *Fu di la Felice*, les derniers ouvrages de Mercadante; à l'exception d'un ou deux autres qu'il a écrits depuis.

On voudrait encore que M. Sédo eût présenté les matières de son livre dans un ordre plus rationnel. Ce ne sont, il est vrai, que des mélanges; l'arrangement méthodique n'est donc pas de ceux qui aident à l'histoire, à l'histoire de la suite d'un autre, ce qu'il y a de plus intéressant dans ce genre d'ouvrage, c'est de voir dans les détails de cet art, comme dans un tableau, offrir, et que le dit l'auteur lui-même, « comme un tableau de l'histoire de la musique de puis l'époque et du christianisme jusqu'à nos jours, l'esprit en labeur est quelque peu mis en doute lorsqu'il y a le nom de l'auteur et de l'œuvre. Le premier sur ces tableaux historiques, tandis que celui de Pergolisi da Palestrina, par exemple, n'aurait que vers la fin du livre, et l'inconvénient pourra aisément être réparé dans une nouvelle édition.

Il y a, dans ce livre, un autre défaut, c'est que l'auteur, à l'exception de quelques-uns des détails de cet art, comme dans un tableau, offrir, et que le dit l'auteur lui-même, « comme un tableau de l'histoire de la musique de puis l'époque et du christianisme jusqu'à nos jours, l'esprit en labeur est quelque peu mis en doute lorsqu'il y a le nom de l'auteur et de l'œuvre. Le premier sur ces tableaux historiques, tandis que celui de Pergolisi da Palestrina, par exemple, n'aurait que vers la fin du livre, et l'inconvénient pourra aisément être réparé dans une nouvelle édition.

d'œuvre du Raphaël de la musique. Ce sont des pages d'histoire qui captivent l'attention du lecteur comme le ferait le roman le plus émouvant, qui l'invitent à rêver sérieusement comme ferait un excellent chapitre de psychologie ou de morale. L'Art du chant en Italie, de la symphonie et de la musique imitative en France, de la musique religieuse, l'Esquisse d'une histoire de la romance depuis son origine jusqu'à nos jours, Beethoven, Herold, Hourlette Soubry, Histoire d'une cantatrice de l'Opéra, sont des fragments tous remarquables et d'une grande variété, dont la lecture est aussi fructueuse qu'agréable. Malgré leur diversité de sujet et de forme, tous les morceaux contenus dans ce volume ne laissent pas de se relier étroitement ensemble; et ce n'est pas seulement un style qu'on reconnaît leur parenté, mais encore l'esprit; de telle sorte que si la variété dans l'unité est elle-même la condition essentielle de tout bon ouvrage, celui-ci est, pour nous, les yeux de nos lecteurs donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire une juste idée du talent de M. Sando, soit comme penseur, soit comme écrivain. C'est un parallèle plein de finesse et de jugement entre deux maîtres à jamais célèbres. Laissons parler notre auteur :

« Haydn, dit-il, qui a créé la symphonie, et Beethoven, qui en a agrandi le cadre, sont deux genres différents, l'expression de deux tendances et de deux époques diverses de l'esprit humain. L'un est plus musicien que le premier, l'autre plus poète que musicien. C'est la science qui domine dans le premier, dans le second, c'est l'inspiration. Haydn fait de la musique pour le plaisir de faire de la musique, Beethoven pour exprimer ce qu'il éprouve, ce qu'il rêve, ce qui le tourmente. Les modulations de Haydn sont claires, satisfaisantes et animées avec beaucoup de grâce et d'artifice; celles de Beethoven sont imprévues comme l'émotion qui les fait jaillir, et quelquefois elles nous éblouissent plus qu'elles ne nous éclairent. Haydn ne s'écarte jamais beaucoup du ton principal; il fait de petites excursions dans les tons plus voisins et revient bien vite au berceau; tout moyen et tout lien d'avoir osé faire un si bon voyage. Beethoven, au contraire, marche hardiment dans l'épaisseur des bois et s'attarde à féconter les ténements infatigables de la nature, qui le ravissent tellement, qu'il oublie son thème et le public qui l'attend. Haydn est un conteur aimable et facile, toujours maître de lui-même, toujours respectueux pour ceux qui l'écoutent et pour la langue consacrée, mêlant dans son récit et le petit mot pour rire et le somprieux discret, et n'oubliant pas de terminer son histoire par une morale consolante. Homme pieux et bon, il est content de son sort, content de la société, content de la Providence, et il raconte dans un langage valet, clair et logique, les petits événements de sa vie, les velléités de son cœur honnête et chaste, les folies tempêtes de son imagination. Beethoven, au contraire, est une âme profonde et troublée, l'on s'élève sans cesse des soupirs envahissants; c'est une intelligence inquiète et pénétrante, un cœur toujours jeune et toujours épris d'un idéal qu'il poursuit comme une femme adorée. Il chante parce qu'il pleure, il pleure parce qu'il souffre. Plonge tout entier dans l'idée qui le préoccupe, il s'ingénie tout peu du précepte de l'école, il pleure la langue dont il a besoin sans se demander si les pédants daignent l'approuver, et il abandonne aux commentateurs futurs le soin de préciser le sens de ses paroles et de signaler les beautés qu'il repand à pleines mains. »

« Haydn est l'expression de l'ordre et de la foi d'une époque qui finit; Beethoven, celle de la liberté et des inquiétudes de l'avenir... »

Combien n'est-il pas regrettable que l'étude de l'influence du mouvement romantique sur l'art musical et du rôle qu'a joué tout M. H. Berlioz, étude à laquelle nous empruntons ces quelques lignes, ne soit pas d'un bout à l'autre traitée avec la même profondeur de sentiment, la même sage impartialité? Mais, avec la meilleure volonté du monde, quoiqu'on fasse pour s'en réserver, la critique la plus judicieuse aura toujours deux poids et deux mesures selon qu'elle aura à juger le présent ou le passé.

G. B.

Correspondance.

A divers. — Nous ne saurions trop recommander à nos correspondants dans de bonnes conditions sans lesquelles leur bienveillance envers l'Illustration s'exercerait inutilement : 1° Pour tous les dessins qui représentent un événement quelconque, l'important est que l'envoi soit fait au moment même de l'événement; dans ce cas il s'agit moins de nous adresser un dessin terminé qu'un simple croquis avec quelques indications écrites. Il y a tel sujet qui ne tire sa valeur que de l'a-propos et qui au retard d'une semaine perd tout intérêt. Nos correspondants de l'étranger et de l'étranger prendront leur part de cet avis, nous ne pouvons nous le répéter sans cesse. 2° L'importance d'un fait ou d'un événement doit être appréciée du point de vue de l'intérêt universel et non sous l'impression d'une curiosité ou d'une émotion locale. Cette remarque ne s'adresse à personne en particulier, mais elle est utile pour épargner la peine de quelques personnes qui nous font des communications sur des sujets qu'ils ont négligé de mesurer à cette échelle.

M. H. S., à Naples. — Nous voudrions, monsieur, pouvoir vous donner des encouragements et des espérances. Nous ne pouvons que vous le dire d'un bon qui fait sui posere à vous des lettres distinguées, mais dont la direction au moins n'est pas heureuse. Pardonner et se succéder avant d'en parler. Profitez-en, et venez vous souvenir de nous.

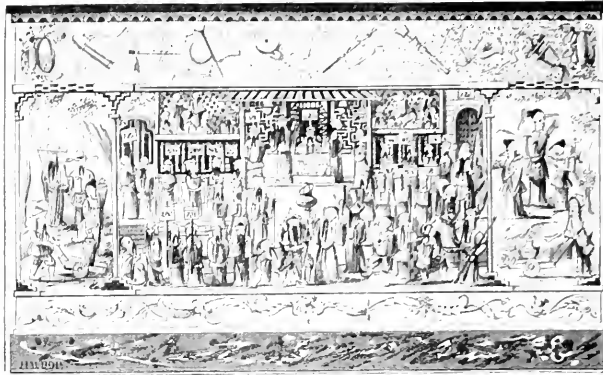
M. T. F., à Caen. — Monsieur, la personne qui a l'honneur de vous répondre ici se souvient d'avoir lu, en 1875, un article sur l'avenir des chemins de fer dont on commençait à parler. Cette spécialité lui semblait alors le rêve d'un ponton en matière de relations sociales et internationales; ce n'était point qu'une vue très-courte en comparaison de ce que la réalité nous découvre aujourd'hui. Si vos spirituelles suppositions allaient se vérifier de la même manière? Vous ne le croyez pas? Non, non plus. Cependant nous devons notre avis pour vous satisfaire.

Sculptures chinoises au Louvre.

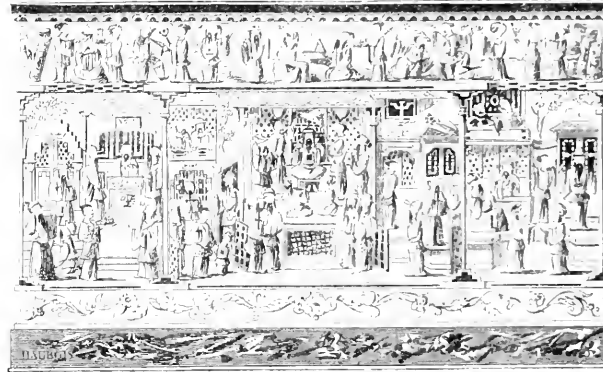
Il n'est personne, sans doute, qui en visitant les galeries du Louvre n'ait été frappé plus ou moins désagréablement à la vue des monstrueuses chinoises qui avaient été

groupées dans la salle dite des Colonnes, du musée égyptien. Après avoir admiré dans les salles précédentes une

Ces deux bas-reliefs, auxquels on a donné la forme de deux longues tables massives et lourdes, ont été sculptés à Macao en 1875, 4 après deux devants d'autel placés dans la pagode bouddhique, Nan-Foung-Miao, à l'entrée de la plaine que les Portugais nomment le Campo. Si nous sommes bien informés, ils auraient coûté de six à sept cents francs, somme très-moquette eu égard au travail, mais assez forte, dans un pays comme la Chine, pour acheter les originaux même, si on avait fait brûler les piastres aux yeux des bonzes qui prenaient soin de la pagode.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.

magnifique collection de vases étrusques ou l'élegance des formes rivalise avec la vigueur toute grecque du dessin; un charmant panthéon en l'air et l'argent ont prêté leur éclat, les pierres et les émaux leurs brillantes couleurs pour représenter, sous des emblèmes variés, les dieux qu'adorait l'ancienne Égypte; des bronzes antiques, des chefs-d'œuvre de Bernard de Palissy, etc., etc.; et lorsque les regards s'étaient pour ainsi dire saturés de ces merveilles, on se trouvait tout d'un coup devant des figures hideuses barbouillées de rouge, de bleu et de vert, qui n'ont aucun autre mérite que d'être logées dans cette demeure royale, que celui d'arriver de la Chine; comme si nous étions encore au temps de ce capitaine marchand de Cherbourg, autour duquel on s'attroupait pour toucher ses habits, parce qu'il revenait d'un pays aussi cloigné!

Toutes ces chinoïseries, que la nouvelle direction du Louvre a en le bon esprit de réunir au Musée de marine dans les salles qui seront incessamment ouvertes au public, en l'air, sculpté avec assez peu de talent au point de vue de l'art, même chinois, ne se recommandent absolument que par leur bizarrerie. Une grande statue dorée s'élève au milieu, près de celle de Bouddha, représente le dieu Wen-Chan gravement assis, tenant dans ses mains jointes le jade qui lui portait antérieurement à la cour. C'est à lui que les étudiants et les lettrés offrent des sacrifices pour en obtenir les dons de l'esprit et de l'intelligence. A droite, c'est le dieu Jui-Sin, auquel, si horrible qu'il paraît, tout Chinois adresse de ferventes prières, parce qu'il est l'aitor de la fortune, le dispensateur des richesses et du bien-être matériel. A gauche Kou-Kia, un des dieux de la guerre, semble vouloir intimider par sa puissance chimérique martiale. Ces statues ont été gravées et sculptées dans la salle avant que les deux bas-reliefs dont nous mettons le dessin sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'ils nous ont paru offrir plus d'intérêt que tout le reste. Dans le premier, on trouve l'époque historique où l'empire chinois était divisé en nombreux royaumes, tributaires de la dynastie Tsin. L'empereur est majestueusement assis sous un portique du style architectural des pagodes, et autour de lui sont disposés en rangs sept princes vassaux, qui portent chacun une bannière inscrite du nom de leurs principales respectives. Le bandeau supérieur n'a pour tout ornement que les huit objets qui servent d'attributs aux huit immortels, savoir : un éventail, un chapeau, une courge bouffée, des castagnettes, un glaive, un triangle sonore en pierre, un disque dymatoire et une espèce de luth. Dans l'autre bas-relief, on voit au milieu l'apothéose du roi Wu-Wan, et sur les côtes trois sujets allégoriques, la longévité, la richesse et le bonheur; le bandeau de ce bas-relief est occupé par les huit immortels et leurs serviteurs

industries céramique, soignée ou de fantaisie des Chinois. Chez tous les peuples de la terre, il y a du bon et du mauvais, du commun et du fini, du machinal et du raisonné; on n'a donc rien de si rare et de si complet, ou bien il doit choisir, quand le choix lui est si facile, les objets qui font le plus d'honneur à l'intelligence humaine.

Rébus.



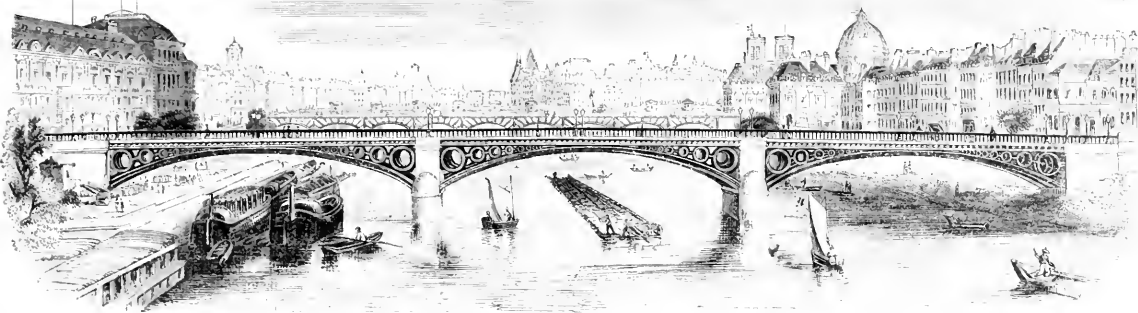
EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Le mot est composé de six lettres, on garde, on écrit, on écrit, on écrit, on écrit, on écrit, on écrit.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ordinaire à l'éditeur et C., ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondants de l'agence d'abonnement.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — Le collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 386. VOL. XVI. — SAMEDI 20 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Une explication. — Voyage à travers les journaux. — Sièges occupés à la chambre des Communes par sir Robert Peel. — Courrier de Paris. — Journal et correspondance de Samuel Pepys. — Chronique musicale. — Curiosités de l'Angleterre : les tavernes. — Lha-Na. — Un perfectionnement de la machine à vapeur. — Correspondance. — Le tailleur. — Train de plaisir à Dieppe. — Revue des arts. — Histoire des végétaux intéressants et utiles : le lotus. — Le dessin sans maître. — Bibliographie.

Parures. M. Poitevin, aéronaute, et son cheval. — Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque. — Ascension de M. Poitevin au Champ-de-Mars. — Les tavernes à Londres, 6 gravures. — Le tailleur, 6 gravures. — Train de plaisir à Dieppe, 10 caricatures par Stop. — Le dessin sans maître. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Contrairement à l'usage qui montre sur cette page un dessin politique, nous publions le portrait de M. Poitevin, l'aéronaute, homme et cheval. Personne ne s'est élevé cette semaine aussi haut que cet intrépide cavalier. Nous racontons plus loin son voyage ; nous rentrons dans l'histoire politique.

Nous n'avons rien à dire de la discussion de la loi de la presse ; nous nous bornerons, ainsi que nous l'avons annoncé, à en donner le texte. C'est à cela pourtant que se bornent à peu près les travaux parlementaires. L'Assemblée ne l'est interrompue que pour voter, le 11 juillet, le projet de loi proposé par le ministre de la marine pour la mise en état de siège de l'île de la Guadeloupe. La discussion contradictoire l'est passée entre MM. Schœlcher et Charles Dain, au milieu des préoccupations visibles de l'auditoire, qui avait hâte de revenir à la loi de la presse. La mise en état de siège de la Guadeloupe a été votée par 450 voix contre 194.

La discussion de cette fameuse loi de la presse a encore été brusquement interrompue un jour par un incident qui a rempli la fin de la séance. M. Baze a paru tout à coup à la tribune, et il a donné lecture d'un article publié par le *Pouvoir* (ci-devant *Dix décembre*), dans le numéro de ce jour. M. Baze a conclu en proposant à l'Assemblée d'user de son droit constitutionnel pour traduire à sa barre le gérant de ce *Pouvoir*, comme prévenu d'offense à l'Assemblée. Après une discussion dont l'intérêt historique est digne de l'attention des observateurs, après le rejet de deux ordres du jour qui avaient pour objet de mépriser l'impure, une majorité considérable a décidé, par assis et levé, que le gérant du journal le *Pouvoir* serait traduit à la barre de l'Assemblée, et il y comparait en effet au moment même où nous sommes forcés de mettre sous presse, assisté de M^r Chaix d'Est-Ange comme défenseur. On raconte que le gérant du *Pouvoir* accompagnait M. le président de la République à Compiègne tandis qu'on le décrétait d'accusation, et qu'il n'a appris qu'à son retour son crime et la poursuite dont il était l'objet. M. Granier de Cassagnac (lisez *l'Epoque*, est, dit-on, l'auteur de l'article, et on ajoute qu'il l'avait fait double; celui du *Constitutionnel* était pourtant un peu moins vif, comme il convient à un vieillard ; cette réserve, et on ne sait quelle autre considération, a permis à l'As-



M. Poitevin, aéronaute, monté sur Blanche, poney appartenant à M. Pellier.

semblée de borner ses poursuites à une seule des deux copies.

Italien, Italien. Enfin, la loi de la presse a été votée; la loi de *haine*, comme dit le *Journal des Débats* qui n'est pas suspect, est une loi de l'État. 392 voix contre 265, c'est-à-dire une majorité de 127 voix, s'est prononcée en faveur de cette loi.

Dans le cours de la séance du 15 juillet, le président a donné connaissance à l'Assemblée d'une proposition ayant pour but de demander la prorogation du 11 août au 11 novembre prochain. M. de Montebello a été nommé rapporteur; il a donné lecture à l'Assemblée de son rapport dans la séance de mardi, lequel conclut dans le sens de la proposition. L'Assemblée a voté mercredi sa prorogation par la résolution suivante :

Art. 1^{er}. L'Assemblée nationale se proroge à partir du dimanche 11 août jusqu'au lundi 11 novembre 1830.

Art. 2. Une commission de vingt-cinq membres sera nommée, au scrutin secret et à la majorité absolue, pour remplir, concurrentement avec le bureau de l'Assemblée, les obligations prescrites par l'article 32 de la Constitution.

Art. 3. Les pouvoirs du bureau sont prorogés jusqu'à la rentrée de l'Assemblée.

La discussion générale du budget de 1831 a été ensuite ouverte par M. Fould. Dans un long exposé de la situation de nos finances, le ministre a annoncé un degré d'impôt de 27 millions pour la propriété foncière, il pense que la dette flottante dépassera la somme de 315 millions, et qu'on n'aura besoin de recourir ni à un emprunt ni à un nouvel impôt.

La discussion qui a suivi l'exposé du ministre des finances a été restreinte par M. Berryer avec le talent lucide dont il a déjà donné tant de preuves dans les questions ardues du budget, ou à alors commença l'examen des divers chapitres.

Un débat fort court, mais assez vif, s'est élevé sur le chapitre 19, relatif au douaire de madame la duchesse d'Orléans. On pouvait croire la question de la légitimité de la dette définitivement tranchée, puisque l'Assemblée s'était prononcée l'an dernier par une loi spéciale. Mais un membre de l'extrême gauche, M. Maugué, a jugé à propos d'y revenir et de demander la suppression du chapitre. M. Maugué a parlé longuement, mais il a été peu écouté, malgré les exclamations de la Montagne. La majorité n'a cru devoir s'associer ni à *sa tristesse* ni à son indignation; elle a préféré lui répondre avec M. V. Lefranc qu'il avait la une dette contractée solennellement par la France, et que c'était pour elle un devoir d'honneur de la payer.

Le chapitre 19 a été adopté au scrutin par 368 voix contre 177, sur 545 votants.

La commission de l'Assemblée chargée d'examiner le projet de loi concernant les deux compagnies des chemins de fer de Tours à Nantes et d'Orléans à Bourleaux, n'a terminé qu'hier ses travaux. M. Duros a présenté vendredi son rapport. La commission adopte les conclusions du projet du gouvernement, seulement elle accorde à la compagnie d'Orléans à Bourleaux trois ans pour la pose de la seconde voie de fer, au lieu de deux ans, comme le prescrit le projet. Elle a déclaré en outre qu'elle insérerait dans le projet de loi une clause pénale par suite de laquelle les deux compagnies seraient remplacées sous l'empire des clauses de la concession primitive, si dans les délais prescrits par la nouvelle loi elles n'avaient pas accompli les diverses obligations qui leur sont imposées.

— Les nouvelles étrangères les plus intéressantes qui aient été publiées cette semaine concernent l'Espagne. La reine Isabelle a mis au monde un enfant qui na vécit que quelques heures. Presque au même instant il se passait à Naples un événement qui n'est pas sans rapport avec celui-ci :

On écrit de Naples, le 11, au *Journal des Débats* :

« Le mariage du comte de Montebello, fils de don Carlos, avec la princesse Caroline de Naples, sœur de roi Ferdinand, a été célébré hier matin dans la résidence royale de Caserte, en famille, sans apparat, sans qu'il ait été adressé ni invitations ni notifications aux représentants des puissances étrangères. Le même secret a régné en quelque sorte autour de la cérémonie nuptiale comme les négociations intimes qui l'ont amenée. Vous savez quel mystère avait été observé à l'égard de la cour de Madrid; c'est avec mystère aussi que des dépenses ont été demandées à Rome par une personne qui y a été expédiée tout express, à l'instigation de l'ambassade de Naples à Rome, et à l'instigation du comte de Montebello. La princesse apporte, assure-t-on, en dot 12,000 ducats de rente (environ 50,000 francs). Quant à M. le comte de Montebello, il reçoit annuellement 30,000 francs de sa tante la duchesse de Berry, 30,000 francs de Vienne et autant de Saint-Pétersbourg; de plus, les espérances. Il faut le dire, malgré les efforts du roi, ce mariage a un sous-poil très évident pour ne pas faire sensation en Europe. On ne manquera pas sans doute d'insister sur la part que joue à cette combinaison madame la duchesse de Berry, comme sur l'origine des ressources financières du jeune prince. Le point le plus saillant, c'est l'attitude naturellement très arrêtée qui a toujours conservée le comte de Montebello vis-à-vis du gouvernement espagnol. Avant, avant tout, ce qui empêche de regarder le mariage comme une alliance politique.

« A la même heure où le mariage était célébré à Caserte, le duc de Rivais quittait Naples sur une frégate à vapeur espagnole, qui lui avait apporté, il y a huit jours, le décret demandant ses passe-ports, dans le cas où il n'aurait pas dû du roi de quitter le royaume.

« Le duc de Rivais, ministre, puis ambassadeur à Naples depuis 1814, est le premier représentant d'un pays étranger par l'Espagne depuis que les s. l'Espagne diplomatique, depuis pendant dix ans entre les deux pays, avait été interrompue à la demande de la cour des Deux-Siciles. Par son caractère conciliant, par les qualités aimables de son esprit,

il s'était créé ici une haute position. Il laisse à Naples plus que des regrets, et son départ fait une sensation pénible dans tous les rangs de la société. Le duc de Rivais n'est pas seulement un diplomate habile, il est aussi un homme de science et de goût. L'étude historique qu'il a menée, sous le titre de la *Revolte de Masaniello*, ne manque d'aucune des qualités qui constituent un écrivain distingué. Des témoignages de sympathie non équivoques l'ont accompagné hier matin jusqu'à bord du *Castello*.

« Une anecdote arrivée hier soir de Sicile signale la présence de l'estadore anglais en vue de Catane, se dirigeant sur le détroit de Messine. »

A propos de la citation du gérant du *Pouvoir* devant l'Assemblée, on rappelle les précédents parlementaires relatifs à des circonstances analogues.

La loi du 19 mai 1849 (art. 11) a conféré aux Chambres le droit d'appeler à la barre les écrivains accusés d'offense envers le corps législatif.

La Chambre des députés, présidée par M. Ravez, lit usage de cette loi contre le gérant du *Commerce*. M. Barthe déclenche ce journal, qui fut condamné au minimum de la peine : un mois de prison et cinq cents francs d'amende.

Après la révolution de juillet, la Chambre des députés, sur la dénonciation de M. Viennet, incrimina deux articles du *Journal la Tribune*. Ce journal fut défendu par deux de ses rédacteurs, Godefroy Gavaugue et Armand Marrast. Le gérant fut condamné au maximum de la peine. Deux ans après, le *Reformateur* fut poursuivi devant la même juridiction : il fut défendu par M. Raspail, et condamné.

Le *National* fut cité une première fois devant la Chambre des pairs, et à cette occasion Carrel, qui le défendait, déclara qu'il se vengeait la condamnation du maréchal Ney *était un assassinat politique*. Ce mot fit un grand scandale, et l'incident serait devenu périlleux pour le défendeur si l'un des pairs présents, le général Exelmans, ne s'était pas écrié à son tour : *Oui, je pense comme M. Carrel, et j'y réponde que ce fut un assassinat*. M. Pasquier étouffa prudemment le débat, le mot resta, et le gérant fut condamné pour l'article incriminé.

En 1831, le *National* fut encore à comparaître devant la Chambre des pairs. Les lois de septembre permettant alors d'élever au double le maximum de la peine portée par la loi. Le gérant, étant malade, se fit représenter par M. Émile Péan, gérant du journal, et fut défendu par M. Marie. Après un double tour de scrutin, la Chambre des pairs condamna le gérant à un mois de prison et à dix mille francs d'amende, le minimum pour la peine corporelle, et le double du maximum pour le journal.

Le *Sicile* comparut à son tour devant la même Chambre sur la dénonciation de M. Damant. M. Chamblé, député et auteur de l'article, s'offrit pour répondre de ses œuvres. La Chambre des pairs ne voulut pas de lui. M. Perrée, gérant, se défendit lui-même et fut condamné à un mois de prison et à dix mille francs d'amende.

Tel est l'histoire des démolés que la presse périodique a eus avec le corps législatif depuis trente ans. Aujourd'hui les lois de septembre étant abrogées, l'Assemblée n'a plus le droit d'élever l'amende au-dessus du maximum, et les peines dont le gérant serait passible, dans le cas où il serait déclaré coupable, sont celles de l'article 11 de la loi dont nous avons parlé, à savoir : un mois à trois ans de prison, et une amende de cinq cents francs à cinq mille francs.

Une explication.

Le nom de *Illustration* s'est trouvé mêlé, ces jours derniers, dans une sottise que celle dont elle laisserait la responsabilité à celui qui la provoquée si ce n'était pas l'occasion d'établir la règle qui doit faire droit dans une question importante. Nous vivons encore sous le régime de la responsabilité collective qui se résume légalement dans la personne du gérant, moralement dans celle du rédacteur en chef d'un journal. Ces deux qualités sont réunies pour *l'Illustration* sous un nom unique, celui de M. Paulin. Sous le régime actuel qui doit encore durer deux mois, grâce à un amendement proposé par M. Taschereau dans la nouvelle loi de la presse, le rédacteur en chef, s'il est gérant, répond doublement de tous les articles qu'il a admis et publiés dans son journal. Il partage la responsabilité morale avec l'auteur si l'article est signé, il est seul responsable si l'article est anonyme, c'est-à-dire qu'il est réputé l'auteur de l'article, et que lui seul a le droit de remonter plus haut que sa personne, pas même lui, puisqu'il ferait en cela acte de lâcheté ou de trahison, et se montrerait par conséquent indigne de la responsabilité et de la confiance de ses collaborateurs.

De quoi s'agissait-il dans la querelle? Il s'agissait de savoir quel est l'auteur d'un article provocateur et qui n'avait que le mérite d'exposer le 4 mars 1834, à titre d'opinion, et non point d'acte de loi, la probabilité, car l'approbation ne pouvait en être émise, à cette époque, d'exprimer, dans nos sens, le sentiment à peu près universel de la France. Or, cet article n'est signé ni par le rédacteur en chef de *l'Illustration*, lequel n'a ni sujet de s'en vanter, ni lieu de le regretter.

Que ose dire le contre? Une personne qui oserait avoir vu dans les centimes administratifs du journal le prix de ce qui est attribué à un mois à nos anciens collaborateurs qui a eus de l'être par des motifs qui ne tombent pas même à nos yeux sur un point de vue, mais à des circonstances multiples à rappeler et qui n'ont pu rompre des liens d'amitié for-

tifiés par un dévouement réciproque de vingt-cinq ans entre lui et le rédacteur en chef de *l'Illustration*. Cette personne donc croit avoir vu que le prix de l'article a été attribué à M. Taschereau. On pourrait demander au curieux comment il a pu voir cela dans des écritures dont la vue n'est permise qu'aux administrateurs ou aux indésirables de l'entreprise commerciale? On pourrait lui demander encore comment le hasard, si ce n'est l'indiscrétion, lui ayant fait voir ce qu'il n'a pu voir, il n'a pas compris que l'obligation du secret est en raison directe de l'irrégularité de la découverte; mais la question est hors de propos : supposons qu'en effet M. Taschereau ait touché le prix de cet article du 4 mars 1834. M. Taschereau ne s'en souvient pas, et la chose en effet ne valait pas la peine de faire un nouet à son mouchoir, ou de mettre un petit papier dans sa tabatière, comme aussi elle n'était pas, même après la prétendue révélation, digne de sa colière, de ses réminiscences et des soupçons que notre ami lui pardonne.

L'article, encore une fois, est du rédacteur en chef de *l'Illustration*, qui que ce soit qui l'ait fourni en tout ou en partie, qui que ce soit qui en ait touché le prix (pardon de cette vieille trop répétée dans le débat), l'article est d'autant plus de ce rédacteur, qu'il ne s'est jamais gêné pour substituer dans les articles non signés son sentiment à celui de ses collaborateurs, soit pour élever, soit pour adoucir le ton de ces articles. Il a même fait assez souvent dans des articles signés. Ses collaborateurs n'ont jamais protesté contre sa censure, sachant bien qu'il regarde comme sérieuse sa responsabilité non-seulement devant la loi et les personnes, mais devant l'opinion et le goût des lecteurs de *l'Illustration*. Le rédacteur en chef de *l'Illustration* qui en faisant souvent des changements, très-considérables dans certains articles de *l'Illustration*, en les complétant suivant qu'il croyait devoir le faire, en ajoutant sa prose à celle de l'auteur, il n'a jamais décliné à son profit ni au profit de la caisse du journal, du prix total de l'article les lignes qui lui appartenaient en propre.

Encore une fois pardon de ce détail ridicule, mais c'est peut-être la réponse la plus concluante pour quelques esprits.

PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

Le moment est venu de changer nos sandales, de ceindre nos reins et de nous remettre à parcourir, étape par étape, les grands et les petits chemins du journalisme. La nouvelle loi sur la presse ouvre à nos investigations une perspective toute nouvelle; désormais, ce ne sera plus une abstraction que nous aurons en face de nous, soit pour louer, soit pour condamner; encore quelques jours et le journaliste s'effacera devant le journaliste, la responsabilité collective devant la responsabilité d'un seul, la fiction devant la réalité. Cette colossale statue de la presse, qui, depuis trente années, se tenait debout au milieu du forum de la politique, va tomber sous le marteau de nos législateurs, et sur son vaste piédestal nous allons voir surgir tous les petits-grands hommes du *Premier-Paris* et du *Centre-fort*.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? La main sur la conscience, je n'ose avoir encore une opinion bien arrêtée. Tant de raisons sont alléguées pour et contre, que je prends le parti d'attendre et d'en appeler à l'expérience; si quelque chose pouvait me faire suspecter ce nouveau cadeau de la majorité, ce serait l'intention qui a déterminé le vote d'un grand nombre de représentants d'un parti qui a fait la conquête et la fortune de *l'Union*. Un journal que l'on a accusé d'être certes pas de mauvais vouloir contre le gouvernement et les chefs de la politique dominante, le *Journal des Débats*, a qualifié cette nouveauté de la loi de *haine*. J'ai bien peur que ce mot de plus motère des journaux dits modérés ne serve un jour de pendant à la célèbre antiphrase par laquelle on avait indigné à la loi de M. de Peyronnet le surnom de *l'Amour*.

Le raisonnement sur lequel s'est appuyé l'un des principaux instigateurs de cette mesure, et qui en a déterminé le succès, est, sans contredit, l'un des plus curieux qui aient jamais enrichi l'arsenal d'un locuteur. « Je suis élu par soixante mille voix, a dit M. Laboulle; et vous journalistes, qui n'êtes élus par personne, vous voulez avoir la prétention de me juger, abrités derrière la barricade de l'anonymat? Pourquoi pas? Quand j'aurais signé mon nom et mon prénom au bas d'un article aurais-je le droit de juger l'inviolable M. Laboulle, moi qui n'ai pas, comme lui, l'honneur d'être sorti soixante mille fois de l'urne? Pour être conséquent avec son intention, M. Laboulle aurait dû faire déclarer l'inviolabilité du mandataire et renvoyer les journalistes aux complexes rendus des théâtres, aux rébus, aux logographes et aux anagrammes de son troisième page.

M. Laboulle n'a voudrait être jugé que par ses pairs; je comprends cette ambition. Mais qu'il me permette de lui demander s'il ne trouverait pas plus honorable la présentation d'un procès qui dirait à un critique: Avant de juger mon œuvre, prouvez-moi que vous y avez autant que moi par l'imagination, prouvez-moi que vous avez du génie. De quel droit aussi des historiens et des philo-sophes comme Montaigne, Voltaire, Gibbon, MM. Thiers, Guizot, Michelet, de Brantôme, Augustin Thierry et tant d'autres se sentent permis de porter un jugement sur des empereurs, des rois et des présidents d'épouilles, eux qui n'ont jamais été ni rois, ni empereurs, ni même représentants de Marseille?

Je sais bien qu'un grand nombre de personnes vous disent: Le journalisme n'offre aucune garantie, parce qu'il n'est constitué ni sur les bases de l'élection, ni sur les bases de l'examen; parce que le premier venu peut s'improviser journaliste sans passer par le creuset électoral comme les représentants du peuple, et sans subir les épreuves d'un concours, non les médiocrités et les avocats. A cela je répondrais: Sous un gouvernement de libre discussion, il doit

être permis à chaque citoyen d'apprécier publiquement à son point de vue les hommes et les choses, pourvu qu'il ne franchisse pas les limites posées par la morale, les lois et la bienséance; d'ailleurs, si le journalisme ne subit pas d'examen comme le médecin et l'avocat, il conquiert chaque jour son diplôme à la pointe de sa plume, il fait chaque matin ses preuves devant le public qui est son juge. Il faut qu'à toute heure, sur toutes les questions, il soit prêt; s'il a du talent, il acquiert une légitime autorité qui vaut bien le diplôme de celui-ci et le grade universitaire de celui-là; s'il n'en a pas, il tombe dans la lice, et c'est alors que, pour se remettre de sa chute, il songe quelquefois à se faire élire représentant.

Il est une chose que je redoute dans l'application de la loi nouvelle: c'est la recrudescence de scandales et de personnalités qu'elle déclencherait très-certainement. Les auteurs de la proposition et les membres de la majorité ont-ils sérieusement réfléchi à la responsabilité qu'ils vont assumer? En voulant couper court aux attaques violentes et aux duels de plume, ne préparent-ils pas, au contraire, une guerre plus terrible parce qu'elle sera plus personnelle? N'éterniseront-ils pas la haine, non plus de journal à journal, mais d'individu à individu? Sous l'empire de la loi ancienne, s'il m'arrivait de glisser dans un article une allusion contre un écrivain rival, l'écrivain se sentait à peine offusqué par ce qu'il sentait que ce n'est pas moi, mais un journal qui l'attaque. A-t-il découvert l'auteur de l'article et voulu se venger? Il dirigerait le lendemain contre moi une attaque indirecte; il me rendrait, comme on dit vulgairement, la monnaie de ma pièce, et l'affaire en restera là; mais avec la nouvelle législation ce même article, presque indolent, devient une véritable provocation; car ma signature donne à mes paroles un caractère d'offense personnelle; dans le premier mouvement de la colère, l'offense, perdant toute mesure, répondra par une injure à une épigramme, et voilà la polémique qui décerne en pugilat. — Nous retournons votre argument contre vous-même, me diront les législateurs moralistes, car l'obligation de la signature rendra l'écrivain dans les bornes des convenances et elle élèvera la polémique en la dégageant des passions et des rançunes individuelles. — Erreur; votre loi est une arme qui servira aux écrivains sans vergogne pour frapper les écrivains qui se respectent. Il est des hommes que l'opposition de leur nom au bas d'un article ne fera pas reculer devant l'outrage déversé à pleines mains, et souvent les outrages ameront mieux dévorer l'insulte en silence que d'être forcés de répondre à de certaines signatures.

Je ne veux pas prévoir des jours de tumulte et d'agitations révolutionnaires, quoique, à vrai dire, les dernières années de notre histoire démontreraient peut-être que la crainte d'une crise plus ou moins éloignée n'est pas tout à fait chimérique; mais admettons pour un instant l'hypothèse d'un nouveau février. La foule est victorieuse; elle va arborer le drapeau rouge, et la grande parole de Lamartine n'est plus là pour abriter sous ses magnifiques replis la bourgeoisie éperdue; combien trouverez-vous de journalistes qui oseront monter sur la brèche et présenter leur poitrine? Le journal aurait pu vous défendre au risque même de voir briser ses machines; mais le journal vous l'aurez tué, et les législateurs! il ne restera plus pour faire face à la tourmente que des journalistes, c'est-à-dire des individus isolés qui, si le courage ne leur fait pas défaut à cette heure suprême, manqueront toujours de cette mystérieuse autorité qu'inspirent une intelligence et une force collectives.

Je viens de signaler les principaux inconvénients de la loi sur la presse; mais je reconnais pour être impartial qu'elle offre aussi quelques avantages.

Le premier est de faire disparaître cette classe peu nombreuse, il est vrai, de journalistes marrons qu'on a surnommés avec beaucoup de justice les *guerilleros* de la presse; désormais il sera impossible d'être rouge le matin, bleu à midi et blanc le soir. Il faudra absolument adopter une couleur et faire preuve de constance au moins pour un certain temps. Les écrivains dont je parle ne jouiront plus de l'inappréciable avantage de publier deux et même trois opinions le même jour. L'affirmation du pour et du contre avec les profits et attaches devient le partage exclusif des avocats. Le journaliste tel qu'il a été constitué jusqu'à ce jour était tout souvent considéré comme un lieu d'asile ouvert à toutes les grandeurs déchues, à toutes les ambitions tombées. Le ministre renversé hier ne pourra plus venir avec claudement un coup de fusil contre son successeur, pour le conclure par terre à son tour avec l'Espion de le remplacer le lendemain. Rien ne l'empêchera de prendre part au tournoi, mais il combattra la visière levée, et le public pourra juger si la devise du chevalier de l'opposition est celle du paladin au pouvoir. Les hommes que le rempart de l'anonymat dérochait dans leurs capitulations de conscience à la justice de l'opinion, y regarderont à deux fois avant de s'engager au service d'un parti qu'ils ne pourront guère abandonner plus tard sans perdre dans le trajet une partie de leur considération. Si cette législation avait existé sous Louis-Philippe, nous aurions compté bien moins de républicains de la veille le 25 février. En un mot, tout le monde, dans la presse, sera contraint d'arborer sa corde à son chapeau, et il n'y aura plus que les représentants, qui, dans les scrutins secrets, pourront encore mettre leur drapeau dans leur poche.

Puisque j'ai tant fait que de me lancer dans l'examen de cette question, je ne passerai pas sous silence une autre conséquence favorable de la loi, bien qu'elle n'intéresse que médiocrement le public. La corporation des journalistes compte un certain nombre de talents vraiment remarquables; j'en pourrais citer quelques-uns qui ont écrit des célèbres articles dont la publication signée eût assuré la véridité à leur nom et qui sont plus incertains que le dernier des interrupteurs de l'Assemblée législative. N'est-ce pas en quelque sorte une injustice, quand il est donné aujourd'hui

au plus mince discoureur parlementaire, au plus triste faiseur de romans-feuilletons, au plus ordinaire fabricant de vaudeville d'accaparer à son profit au moins un morceau de réputation? La nouvelle loi aura pour résultat de mettre en relief les véritables travailleurs de la presse et elle relèvera dans l'ombre les parasites et les importuns. Le *Constitutionnel* du public ne connaît en ce moment que M. Véron; bientôt on saura, à n'en pas douter, que M. Véron n'est pas l'écrivain politique de ce journal. Cela ne diminuera en rien les qualités personnelles de M. Véron, mais cela servira à le classer à la place qui lui est propre, lui et bien d'autres, dans la hiérarchie du journalisme.

Nous avons dit brièvement les vices nombreux et les avantages de la loi nouvelle; c'est au lecteur, qui à les pièces du procès sous les yeux, à se faire une opinion.

Encore un mot sur ce sujet: je doute fort que, parmi les honorables membres de l'Assemblée qui ont voté l'article présenté par MM. Tinguy et Laboulie, il y en ait beaucoup qui se soient rendu un compte exact de la portée de cet article. En dépit de ses appels quotidiens à l'ordre et à la stabilité, la droite elle-même subit tellement l'influence de l'atmosphère révolutionnaire qui nous entoure, que ce sont deux de ses représentants qui ont pris l'initiative de l'une des mesures les plus radicalement révolutionnaires qui se soient produites depuis 1789. Je ne sais plus quel législateur athénien exigeait que, dans les troubles civils, chaque citoyen se déclarât ouvertement pour l'un des deux partis qui divisaient l'Etat. Nous voici revenus, nous nation d'un âge respectable et d'un courage civil équivoque, à cette phase primitive de l'efforescence républicaine. Sommes-nous assez virils pour supporter longtemps ce régime subordonné? L'avenir, un avenir prochain nous l'apprendra. Qu'il me soit seulement permis de constater ceci: c'est que, si le journalisme est frappé à mort par cet article 3, comme l'affirment des opinions respectables, ce seront les montagnards unis aux légitimistes qui auront porté la cognée dans le grand chêne dont l'ombre jusqu'à ce jour avait abrité nos nouvelles institutions. De tous les pouvoirs, la presse était le seul qui, depuis trente années, fût resté debout! Royauté, ministères, chambres législatives, le flot révolutionnaire, qui avait tout entraîné, était venu expirer au pied de la puissance du journalisme. Ainsi, l'océan, aux jours de l'équinoxe, bondit dans sa couche, renverse et brise tout ce qui lui fait obstacle, lutte corps à corps avec la falaise dont il déracine les rochers monstrueux, et semble respecter, dans sa colère, le phare sauveur qui illumine la côte.

Cette question intéresse tellement les journaux de toutes les nuances, qu'on ne sera pas étonné qu'elle n'ait laissé de place dans leurs colonnes à aucune autre préoccupation. Un fait cependant s'était produit quelques jours avant la discussion de la loi sur la presse et qui mérite d'être signalé: c'est la rentrée de M. Armand Marrast dans le journalisme. M. Marrast n'est point retourné au journal dont il avait fait l'un des plus éclatants organes de la presse parisienne; il s'est installé au *Crédit* et a débuté par la publication d'un article sur sir Robert Peel. On aurait pu craindre que ce talent si souple et si brillant ait perdu, dans l'immobilité, de sa vigueur et de son élan; mais ceux qui ont lu l'article du *Crédit* sont complètement rassurés à cet égard. C'est encore cette plume alerte et élégante qui se faisait remarquer entre toutes, cette verve toujours prête et cette pensée nette et précise enchaînée dans un style à la fois littéraire et politique. Dans les deux années qui viennent de s'écouler, l'esprit de l'ancien président de l'Assemblée nationale a subi quelques modifications. Qui en doute? Pretendre le contraire, ce serait calomnier son intelligence. Un homme comme M. Marrast n'a pu traverser le pouvoir sans découvrir certains côtés de l'horizon qui jusque-là avaient dû être voilés pour lui. L'article du *Crédit* sur Robert Peel est en progrès sur les anciens articles du *National*. Le *National* n'avait, avant 1848, dans M. Marrast, qu'un journaliste-journaliste de premier ordre, il est vrai; le *Crédit* a aujourd'hui un journaliste doublé d'un homme d'Etat.

EDMOND TEXIER (1).

SIEGES OCCUPÉS À LA CHAMBRE DES COMMUNES

PAR SIR ROBERT PEEL.

Vient-on se faire une idée exacte de ce qu'étaient les élections en Angleterre avant la réforme parlementaire, contre laquelle il fut d'ailleurs, un rude opposant, on n'a qu'à suivre sir Robert Peel dans ses nominations successives à la chambre des Communes.

En 1809, il obtint sa majorité et vint siéger comme représentant de la vieille ville de Cashel, comté de Tipperary. Il ne s'agissait point là de conquérir les sympathies du parti populaire, mais tout simplement la faveur de M. Richard Pennefather, qui, selon l'expression du temps, possédait le *patronage* de Cashel. Était-il avec M. Peel en conformité d'opinions politiques, ou ce dernier eut-il recours à quelque autre mode d'influence? Il serait assez difficile d'en clarifier aujourd'hui la chose. Quoi qu'il en soit, les *doctes roturiers* de Cashel de bonjour ne comptaient pas plus d'électeurs que les premiers à accepter les services de l'homme qui devait jeter sur la tribune anglaise un si brillant éclat. Il fut leur représentant jusqu'en l'année 1812, époque où, par des moyens probablement semblables, il acquit les voix du bourg de Chipmoude, dans le comté de Wilt. La seule différence entre les deux bourgs, c'est que l'un ne comptait que douze électeurs, tandis que le chiffre s'élevait à cent trente-cinq dans le second.

(1) Les lecteurs de *L'Illustration* se souviendront peut-être que les articles publiés dans les numéros 109 et 110 de ce journal, sous le pseudonyme de *Junius Redivivus*, la nouvelle disposition de la presse devant obliger l'auteur à entrer ce pseudonyme, y a vu résulter des inconvénients. *Junius* est mort. Que l'article 3 lui soit léger!

Dans l'été de 1817, le représentant envoyé par l'université d'Oxford, sir Charles Abbot, après avoir glorieusement présidé la chambre des Communes pendant onze années, vint se reposer, à la chambre des Lords, de ses rudes travaux. De tous les personnages en évidence, M. Peel semblait le plus apte à recueillir cet héritage électoral. Il avait été l'un des plus dignes élèves de cette université, où, dans l'année 1808, il fut le premier qui remporta la double palme créée tout récemment dans les études classiques et dans les sciences mathématiques. En outre, il s'était montré jusqu'alors un énergique Tory, ou, comme les Irlandais le qualifiaient, un orangiste de la nuance la plus foncée, un homme prêt à tout faire pour restaurer l'Église et l'Etat sur les mêmes bases qu'en 1688. Oxford pouvait-il trouver un représentant donnant plus de garanties de loyauté, de savoir et d'orthodoxie? La jeune ambition de M. Canning eût ardemment Ligué un tel honneur; mais en l'année 1817, il aurait craint de se mouvoir métré en se séparant des électeurs de Liverpool qui l'honoraient de leurs suffrages. M. Peel fut donc, dans le mois de juin, nommé sans opposition à cette représentation, qui est considérée comme la plus honorable du pays. Il occupa dans les meilleurs rapports possibles pendant une période non interrompue de douze années. La question du rappel des vieilles lois pénales contre les catholiques romains, question qui brisa tant de liens politiques, devait séparer M. Peel de ses commettants d'Oxford. En l'année 1808, tout semblait finir pour un changement, et mille expédients furent employés pour arracher à M. Peel, alors ministre de l'intérieur, son opinion bien nette sur la question catholique; mais, avec cette réserve impénétrable qui était une de ses qualités distinctives, il mit en défiant tous les détracteurs et tous les curieux, jusqu'au jour où les embarras croissants dans la marche du gouvernement, le forcèrent enfin à se décider, et on se rappelle la terrible vérité que M. Peel avait cessé d'être orangiste. Les amis dévoués qui d'habitude venaient pour lui à Oxford et les chauds partisans qui s'enrouaient dans les clubs de Brunswick à crier: *Peel et le protestantisme!* ne lui épargnèrent pas les injures pour cette défection imprévue. Le 24 février 1829, il adressa au vice-chancelier d'Oxford une lettre dans laquelle, en phrases habilement tournées, il exposait que la question catholique ne pouvait se résoudre que dans le sens qu'il était cru obligé d'adopter; et qu'en conséquence il pensait de son devoir de résigner à cette université le mandat qu'elle lui avait confié pendant tant d'années. La résignation fut acceptée, et M. Peel se porta pour candidat à Chiltern-Hundred; il y rencontra pour concurrent sir Robert Inglis, qui fut élu par 755 voix contre 669. Le ministre fut resté à recourir à la faveur de sir Manasse Lopez (ce nom sent l'origine juivo-portugaise), qui possédait le patronage du bourg-pourri de Westbury, dans le comté de Wilt. Il occupa ce siège si peu digne du lui pendant deux ans, jusqu'aux élections générales de 1830, époque où les électeurs de Tamworth lui donnèrent leurs voix. Il a continué à représenter ce bourg jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant une vingtaine d'années.

Courrier de Paris.

Dans une chronique hebdomadaire qui se publiait à Londres il y a cent ans et plus, *rejoignez* la reine Anne ou son successeur, on lit à peu près ceci: Les bouleversements de ces derniers temps ont troublé les âmes, la politique les attriste outre mesure; aussi notre littérature devient farfouille; nos romanciers mettent un cripe à tous leurs récits; d'autres, pour échapper à ce grand courant délaïque, se réfugient dans les voyages imaginaires. C'est afin de se soustraire aux tristesses de la réalité qu'on s'embarque dans le canot de Robinson Crusoe ou dans la nacelle fantastique de Gulliver. Et l'observateur anonyme finit par s'écrier d'un ton mélancolique et prophétique: Le temps approche où l'homme saura se frayer un chemin dans les airs et s'envolera de cette terre maudite. C'est pourquoi nous revenons à nos ballons.

Dimanche dernier il en est parti de toutes les couleurs et pour toutes les latitudes. Il n'y a plus de bonne fête sans cet appareil en tablettes gommées. La foule des Garnier et des Margat s'en va fraterniser dans l'atmosphère, à quelques centaines de mètres au-dessus du plancher terrestre. On suit d'un œil encore plus émerveillé la gymnastique aérienne de M. Potevin et de son jeune élève.

Cette nouvelle espérance de l'entreprendre aéronautique a été mêlée d'un événement dramatique. Le ciel, d'une admirable sérénité, a favorisé la descente à Fécamp de l'Amirson. M. Potevin pouvait inventer des *impressions de voyage* et broder son texte, mais c'est un homme aussi modeste que courageux, et sa narration s'en ressent. « A la hauteur considérable où j'étais, dit-il, j'ai distingué le vaste panorama de Paris rébut aux proportions d'un plan ordinaire; mon cheval lui-même semblait contempler avec une certaine intelligence le spectacle de la terre s'enfuyant au-dessous de nous. » Et la description s'arrête là, en plein intérêt. On dit qu'un romancier célèbre veut la reprendre et qu'il se propose d'écrire au sein des nuages son prochain roman-feuilleton. Pélagos est le seul cheval qui l'enfourcherait dans cette occasion, ce qui est infiniment moins dangereux. Un Anglais aventureux, comme tous les Anglais, avait, dit-on, proposé à l'étranger de monter en croupe et de galoper avec lui dans les airs; mais M. Potevin a cru devoir s'y refuser; et il n'aurait pu, dit-on toujours, se débarrasser des importunités de l'audacieux insulaire qu'en lui abandonnant sa cravache.

Quand on prend du ballon, on n'en saurait trop prendre. Aussi, dans les souvenirs écrits par le comte de cette année, on n'a pas oublié la fois où de M. Gode, traversant la Manche à l'exemple de Blanchard et de M. Green, promenade de désagrément, qui qu'en disent les théoriciens qui regardent

ce genre de navigation comme moins périlleux que la traversée en l'air en vapeur.

Paris, selon M. Scribe, dans des bouts-rimés presque célèbres,

Paris est comme autrefois,
Et chaque semaine
Amène
Nouveaux jeux, nouvelles loix.

Eh bien, notre présente semaine se distingue fonderieusement des autres; pas plus de nouveaux jeux que de nouvelles loix, on dirait une reprise de la semaine précédente, telle est son originalité. On y a repris la suite du voyage à Dieppe, à Rouen, au Havre, et en attendant que les ballons vous mènent au bout du monde, vous vous arrêtez, s'il vous plaît, à Dunkerque, en vue de notre vignette, et en commémoration de l'arrivée d'un premier convoi de Parisiens dans la ville de Jean Bart. Les rues en grande toilette, les cloches en branle, les tambours battant aux champs, la musique et ses fanfares, les navires qui se pavosaient, et, pour surcroît d'allégresse, plusieurs bateaux à vapeur amenant d'outre-Manche des Anglais en train de plaisir, voila un réchantillon de la fête pour l'éclat de laquelle ces bons Dunkerquois n'ont rien ménagé. Louis XIV entrant en vainqueur dans la ville au milieu de cette brave et française population qui l'ap-

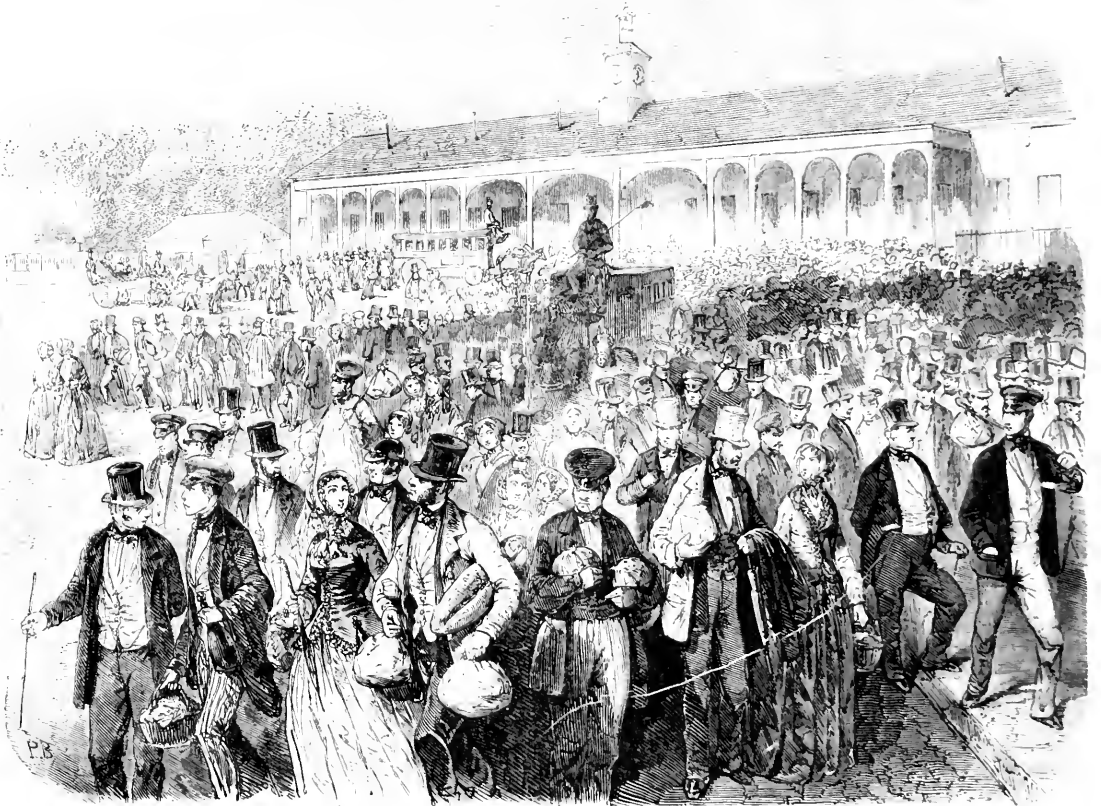
peut ne fut pas mieux accueilli que nos Parisiens. L'hospitalité flamande et picarde venait à leur rencontre les bras ouverts, on les comblait de bénédictions, on les étouffait d'accolades, le vin coulait partout au plus vil prix, la bière se donnait pour rien, les murailles chargées en cartes de restaurateurs leur promettaient des repas monstres à vingt-cinq sous, et ces annonces appétissantes ont tenu parole.

Au Havre, on les a conduits en grand cortège dans tous les observatoires maritimes de la ville, et notamment sur les bâteaux de la côte d'Inguouville dont l'œil embrasse ce vaste panorama qui fait l'admiration du monde. Puis est venue la promenade en mer sur l'*Hercule*, véritable voyage au long cours pour les navigateurs de Bercy ou d'Asnières. Cinq cents Parisiens, parmi lesquels beaucoup de Parisiennes, ont entrepris ce périlleux voyage, ajoutant notre correspondant, et tous sont bravement sortis de cette redoutable épreuve. Maintenant les habitants de nos ports n'ont plus qu'un désir, c'est de rendre aux Parisiens leur visite, et demain, aujourd'hui peut-être, ils vont venir, ils viennent, ils sont venus.

A quelle époque d'ailleurs Paris a-t-il mérité davantage son beau nom de capitale de la France? Chaque département, chaque ville vient s'y attabler à tour de rôle, ce n'est plus qu'une vaste hôtellerie, une immense marée d'hommes en

proie au flux et reflux des allants et venants. Le dimanche la ville n'a plus de promeneurs, chaque pèlerin a l'air d'un voyageur en retard qui se hâte de rattraper la diligence. Les embarcades sont assiégées par une foule idolâtre, et la locomotive ne peut satisfaire tous ses poursuivants.

La quatrième page des journaux provoque à une émigration encore plus lointaine. A chaque instant l'annonce signale le départ prochain de quelque nouvel *Argo* qui s'en va à la conquête du toison d'or. Tout s'empresse et tout part pour une Californie... en actions. Fiez-vous à la réclame pour traiter le Californio-moribund. Elle lui a trouvé des baumes ou des dérivatifs souverains. Vingt sociétés dites californiennes se servent de son mirage pour éblouir les amateurs. Qu'étaient-ce que les fameux bords du Mississippi, et qu'est-ce que la loterie du banquier Rheinamum en comparaison de ces nouveaux résultats financiers? Au moyen d'une souscription de cinq cents francs, vous risquez de devenir mi lionnaire dans vos vieux jours. Cent francs vous assurent une aisance très-confortable; à défaut donnez dix francs et même cinq, car il y a un bénéfice proportionnel à toutes les Bourses, et il faut bien que tout le monde vive, y compris les sociétés californiennes. Soignez-vous en parlant, si tout cet or n'est pas une chimère, la spéculation à la bon et l'idée d'une association n'a rien de reprehensible. Reste à séparer le bon



Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque, le 13 juillet 1850

grain de l'ivraie et à débarrasser l'affaire de son alliage de charlatanisme. La confiance publique sera le prix de ce lavage. Faut-il le dire, hélas! les noms de généraux et même d'ex-pairs de France qui ont présidé dans le programme ne paraissent plus maintenant une garantie suffisante. L'amorce de ces titres majestueux ne mord plus sur personne, et, comme trait de mœurs contemporaines, laissez-nous citer une anecdote assez récente empruntée au *Courrier de Paris* de la Belgique.

Ce spirituel chroniqueur assure que les habiles d'une compagnie anonyme avaient recruté un très-honorable officier général pour servir d'appui aux actionnaires et autres prenant part. Le glorieux vieillard, qui n'avait pas la conscience entière d'un rôle grotesque qu'on lui faisait jouer, figurait (c'est le mot) de sa personne dans les bureaux. Se trouvant à quelque souscripteur trop dur à la détente?... aussitôt, à un signe mystérieux, s'ouvrait la porte du cabinet où le personnage était colloqué comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal, et alors l'effet était produit. Comment résister au prestige de deux gros yeux épauletés, d'un grand cordon de la Légion d'honneur, et à la couronne de cheveux blancs du vieillard? — Les intéressés avaient un mot pour désigner cet exercice: « Le général est à la parade ».

M. le président de la République — il ne s'agit plus de

parade — est allé à Compiègne, où l'on prépare, dit-on, un camp de plaisance. Ce sont la *jeune des princes*, et, comme on sait, trois monarchies en ont été. En 1698, Louis XIV y amusa sa cour et y mina ses officiers; quarante ans après, un monstre comptant y donna à Louis XV, roi déjà blasé, le spectacle d'une petite guerre qui épuisa le trésor et coûta la vie à nombre d'hommes... de nous, rassurez-vous. L'armée effective opéra sans mouvement contre l'ennemi figuré par des mannequins. Pendant deux jours une mitraille telle extermine des assaillants tués. Le dernier camp date seulement de 1834 — Napoléon et même les gouvernements de la Restauration s'étant toujours refusés à ces parades de la guerre. — Le jeune duc d'Orléans, qui le commandait en chef, y exerça une hospitalité de bon goût et à ses frais; sans l'opéra dont il se donna les violons, cette représentation ne rappelait aucune des pompes d'un antique monarque se plaisant à s'entourer; copon lui l'expérience fit passer, et personne ne fut tenté de la recommencer. Aujourd'hui on ne dira rien, et que pourrait-on dire, puisque nous sommes en république? Au sujet de ces voyages, il faut observer, à l'honneur... du roi Louis Philippe, qu'il en bannissait gracieusement toute étiquette. Le wagon royal s'ouvrait au plus minces dignitaires. Aujourd'hui que l'autorité voyage en plus grande compagnie à ce qu'il paraît, on est plus se-

veré sur le chapitre des admissions. Dans l'omnibus présidentiel, il n'y a de place que pour les gros bonnets de l'armée ou de la finance; pourtant on a eu beau faire, dans le dernier figurant plus d'un *villain*. C'est M. le baron James de Rothschild qui a fait les honneurs du voyage à M. le prince président. Vous connaissez les détails de la cérémonie qui, selon les historographes officiels, a été pavosée, rimée, peinte et mise en musique. Les monétaires de l'endroit, accourus au-devant du cortège sur *La Parant* pour *La Scierie*, un colonel de l'Empire se trouvant mal d'émotion c'était peut-être le colonel de l'Ambigu, une jeune mariée réclamant la bénédiction de *Monsieur*, un enfant paralysé qui retrouvait tout à coup l'usage de ses jambes à l'aspect du neveu de l'Empereur et courant pour à la feste, voila le spectacle; et M. de Montalembert, qui était présent, aura dû craindre un miracle! puisqu'il s'y connaît. Après les émotions de la leçon, l'histoire a offert ses enseigneurs. C'est à Compiègne que fut pendu 1150 un certain Guillaume de Flavy, auteur d'un échafaudage pour s'emparer du pouvoir dans la ville. Charles Quint, s'y trouvant lors de son passage dans les Flandres, dit à François I^{er}: « Pour venir s'abattre dans ce beau château, il faut une grosse dot » le mot est de temps? On assure que l'illustre visiteur d'aujourd'hui ayant demandé à voir l'appartement que l'em-

pereur Napoléon habitait de préférence, son guide le conduisit dans une chambre de médiocre apparence où le grand homme aimait à se reposer... dans le travail. M. Louis-Napoléon aura dû retrouver dans les salons d'apparat de cette résidence la trace des fêtes qu'y donnerent successivement ses derniers possesseurs...

Et les sentiers encor tout parfumés
Des fleurs dont sous leurs pas on les avait semés.

Mais à quoi bon ces souvenirs de la monarchie, M. le président de la République est rentré depuis hier à l'Élysée où il a repris ses occupations, pour parler comme le *Moniteur*. A ce propos, on rechauffait naguère une vieille histoire de main-chaude; voici une anecdote aussi vraie et plus récente. On conte que le maître du logis parcourant son cabinet dans l'attitude d'Henri IV en famille et chargé d'un aussi doux fardeau, l'envoyé d'Espagne se présenta à l'entrée : « Monsieur l'ambassadeur, dit alors ce bon prince, vous avez des cousins, eh bien ! je puis achever le tour de la chambre. »

Les grands dîners prennent faveur, tant il est vrai que les voyages aiguissent l'appétit. Le plus célèbre de nos financiers réunissait dernièrement à sa table les épées les plus illustres de la garnison, lorsqu'un dessert, la maîtresse de la maison se tournant vers le général Ch., qui occupait la place d'honneur à côté d'elle, lui offrit gracieusement un cachet en or massif, admirablement ciselé et dont les mouleurs représentaient un guerrier forçant l'entrée d'une citadelle. Au-dessus du nom du général on distingue les initiales R. F. gravées sur le manche.

Mais, observa le principal intéressé, ce sont les majuscules de République Française. — Et de Rothschild frères, ajouta l'amphitryon.

Dans un monde plus mêlé de journalisme et d'autre chose, les petits soupers se perpétuent en pleine canicule. Quand on a dansé tout le long du jour sur la corde rouge du premier-Paris et de la comédie parlementaire, il est permis d'oublier ses fatigues dans les roses d'un festin décollé. Ces distractions sont pratiquées surtout par un Lucullus politique et littéraire comme certain journal à 12 francs; ses desserts sont fastueux mais pudiques, on en a banni les tableaux vivants. La chair y est exquise et constitutionnelle, l'amphitryon ne s'aviserait plus de faire manger à ses convives un ailon en compote, comme ils'en avisa autrefois pour célébrer à sa manière l'échauffourée de Boulogne et sa déconquête, si bien qu'en mémoire de cette soirée, les assistants disent encore : Etiez-vous du souper de l'ailon ?

Vous savez qu'Hermione a pris le chemin de l'Épire et que Phédre est arrivée à Mycènes, c'est-à-dire en Angleterre. En partant on faisait les plus beaux rêves dorés, Mitchell et sa tribu comptaient découvrir la Californie au théâtre de M. Mitchell, hélas ! on y a trouvé les déserts de l'Arabie-Pétrée, la tirade se meurt, la tirade est morte, et nous faisons des recettes qui font pleurer notre vanité; Vœuf de la grande tragédie, le Théâtre-Français laisse venir à lui les petits enfants de l'art dramatique, et la semaine est grosse de débuts. On a entendu d'abord, et fort bien entendu, je vous jure, M. Ballande dans *Cinna*. Sa voix est

une grosse cloche, un bourdon de Notre-Dame auquel il ne met une sourdine qu'à la dernière extrémité. Il faut prier M. Ballande d'adoucir les éclats de son bel organe, il devrait aussi corriger son débit qui gasconne, et ne point viser à l'effet d'une manière aussi solennelle. Il montre du reste assez d'intelligence et de pratique pour remplacer M. Liéger. Comme tant d'autres grands rôles en décadence, M. Liéger se cherchait dans sa grandeur passée et ne s'y retrouvait presque plus. A côté de M. Ballande, les amis de la tragédie vaudront certainement encourager mademoiselle Siona Levy, Iphigénie enfantine qui récite les vers de Racine avec une grâce à la Champrésé. Mademoiselle Siona Levy a reçu d'excellentes leçons tragiques et comiques qui lui profiteront tôt ou tard; seize ans, l'espérance et un grand désir

frignon de Lisette et la belle humeur de Lisette, voilà son ambition; et pour commencer elle en a les grâces espérables, la mine accorte et résolue et les jolies fanfreluches. Le temps et l'expérience aidant, cette aérée Lisette promet au Théâtre-Français une piquante Dorme et une joyeuse Marton de plus.

Nos autres nouveautés, c'est la reprise du *Chiffonnier, vieux habits, vieux galons*. A cette même place, il y a quatre ans, nous avons payé notre tribut d'olives au talent de l'auteur, M. Félix Pyat, et à celui de M. Frédéric Lemaître. Assez de loques et de haillons, disions-nous avec tout le monde, en manière de correctif à nos points d'admiration; mais aujourd'hui l'auteur, que nous aimons comme homme de cœur et comme écrivain de talent, est dans l'exil, et nous ne

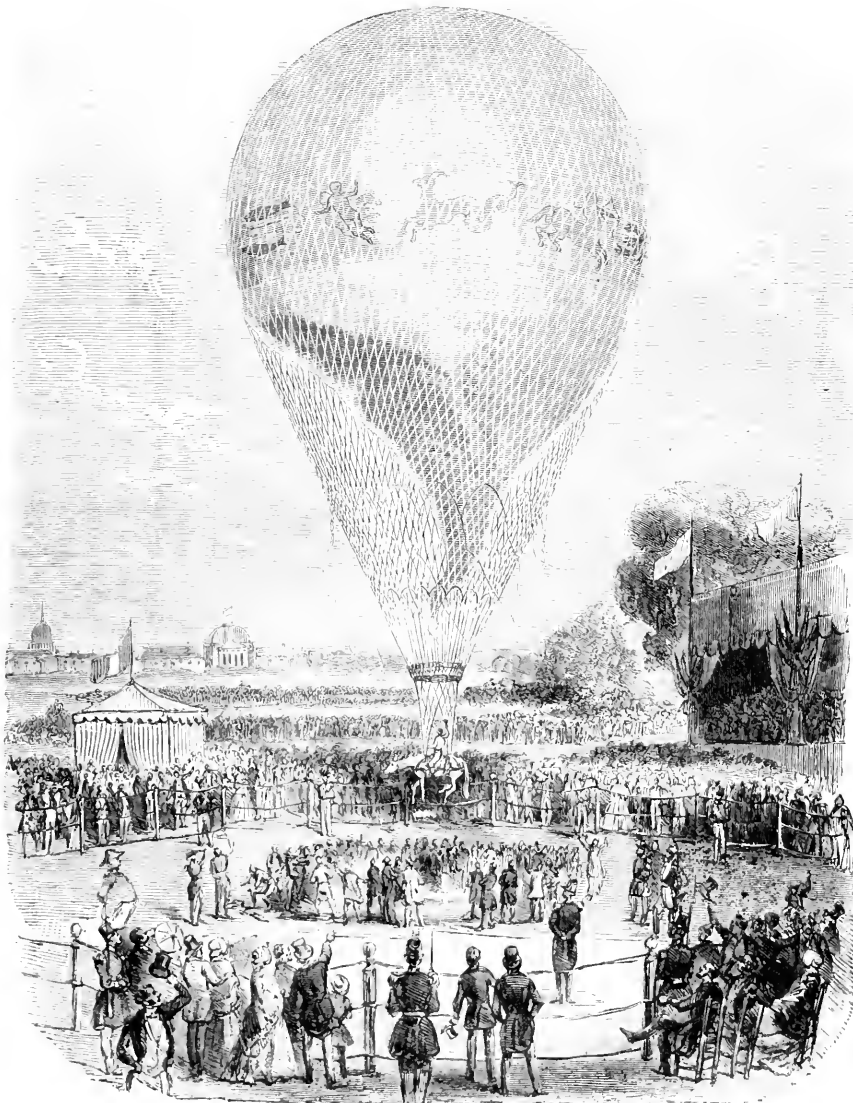
songerons plus qu'au plaisir de lui envoyer une poignée de main fraternelle et de constater le nouveau succès de son ouvrage.

Il faut oublier tout net les *Trois Dondons* (Vauville) et vous allez en faire autant de la *Vie de Café* (Varricés), c'est une mauvaise suite à la *Vie de Bohème*, qui ne valait pas grand chose, mais dont le premier acte offre une spirituelle introduction à la vraie comédie. C'était pourtant un cadre heureux pour l'observation de mœurs que cette *Vie de Café*. Estaminet ou café, le mot résume une population, c'est la petite capitale dans la grande. Salle à manger et à boire de tout le monde, salon de jeu, atelier de politique (la politique de café!), Bourse, bazar et spectacle, n'est-ce point encore le quartier général de la petite et de la grande bohème? Combien d'échappés de billard qui un beau jour se sont trouvés à la tribune! Il y a une certaine politique qui s'apprend peut-être aux dominos. Voilà pourquoi la curiosité s'éveille devant la comédie ou le vaudeville qui vous dit : *La scène se passe dans un café*, à la condition toutefois que vaudeville ou comédie n'ira pas chercher son intérêt ailleurs. Mais que voulez-vous qu'on fasse de votre *Vie de café* au huitième acte, qui tourne au drame bourgeois, et se fait sentencieuse et déclamatoire? Des levers du rideau on a senti la maladresse des auteurs, si ce n'est point ils s'étaient trompés. Leur *Vie de café*, c'est le *Mari qui se dérange*, une centième édition. Au deuxième acte le trompe-l'œil est surtout reconnaissable, on y entasse toutes sortes de personnages muets, existences manquées, génies incompris, comparses en habit noir

qui montre la corde. Un seul prend la parole et fait sa démonstration, c'est Gabarrou, étudiant de quinzième année, barbe luxuriante, grand colporteur de pipes, qui gagne sa vie et qui la perd au billard; philosophe dans la débina, et cœur d'or sans le sou. Il trouve de l'argent dans la poche de ses cravattes, et c'est son plus grand tour de force; il grince un orcle alsacien qui faisait fi de sa société, et c'est lui qu'il invente d'un peu réjouissant. Cependant la pièce est jouée avec soin et même avec talent, comme si elle en valait la peine; que la température lui soit légère!

Il y a eu encore la *Chanson de Tallet*, au Gymnase. Pécée légère et charmante, touche franche, exécution soignée et châtive, joli succès pour M. Saglier, un très-jeune auteur à ses débuts.

PHILIPPE BESOSI.



Ascension de M. Podesin au Champ-de-Mars, le 14 juillet 1850.

Journal et correspondance

DE SAMUEL PEPPYS,

SECRETAIRE DE L'AMIRALTE' sous CHARLES II ET JACQUES II (I).

NOUS n'avions pu l'année dernière présenter qu'un tableau incomplet de la restauration des Stuart, à l'aide du Journal de M. Pepys. Les trois premiers volumes, qui seuls étaient entre nos mains, n'embrassaient qu'un espace de sept années. Or, l'examen nouveau auquel nous avons eu le loisir nous livrer pour être juste, eût été le sujet, nous ne le refusions pas au roi; le supposition d'un individu à obtenir, un parti tout entier à pourvoir, nous en avons des exemples quotidiens, se plaçant toujours d'être jugés trop vite. Un tel rôle laisse pas le temps de réaliser les bonnes intentions qu'ils ont au fond de l'âme. Assurément l'autorité jusqu'à la fin de leur vie, et vous verrez...

« Ven d'après à S. M. Charles II, nous ne prolongerons pas la scène de plus de deux années. le livre de M. Pepys, qui est notre constitution, nous interdit d'aller au delà, et, court ou non, nous l'engageons à mettre ce reste de temps à profit, car cette fois le jugement sera définitif et sans appel. Il faudrait être bien rigoriste pour ne pas comprendre qu'après un long été un prince éprouve un besoin irrésistible de se livrer à toutes les satisfactions de l'âme et du corps dont il était privé; mais depuis sept ans assés de corps ont été traînés sur la claie, assez de têtes accrochées aux portes de la ville, assez de hommes déshonorés, assez d'argent gaspillé. La santé, sire, doit vous être venue; justifiez donc enfin l'accusation qu'on vous a fait. Diminuez la responsabilité terrible qui pèse sur ce misérable Monk. Fournissez donc quelques excuses à cet homme à qui vous devez votre couronne. Qu'on ne puisse pas dire de lui que c'est seulement un désir d'avoir de l'argent et des places, au désir d'être fait duc d'Albemarle, qui a fait la liberté de son pays, ses succès, son honneur, mais ses amis, s'il en a, puissent trouver dans votre conduite quelques circonstances atténuantes à alléguer en votre faveur. Songez à l'avouer, songez aux autres parcs qui mériteraient de faire rentrer sous le joug une nation révoltée. Que votre imprudent exemple n'achève pas de déshonorer le bandeau troué qui couvre déjà si mal les yeux des peuples. Écrivez ce que dit votre bile saine, votre partisan, votre employé Samuel Pepys.

« 26 avril 1667. A White-Hall, et là vu le duc d'Albemarle... qui n'est pas bien, et qui devient tout à fait imbécille... Puis, j'ai fait un tour avec M. Evelyn, avec qui je me suis promené deux heures, à parler de notre déplorable gouvernement, on tout est mauvais, — disant que le roi est mené par de mauvais hommes et de mauvaises femmes; qu'il n'est pas dans sa nature de se refuser rien de ce qui a trait à ses plaisirs... »

« Monk a beau retomber en enfance, il ne recouvre pas son innocence première, à en juger par le fait suivant : Un négociant, nommé Meyer, a obtenu un ordre du roi, du duc d'York et du conseil, pour l'alignement de son frère qui est en prison, et il s'était engagé par écrit à récompenser celui qui lui ferait obtenir cet ordre.

« 16 mai 1667... Mais il paraît que mylord duchesse d'Albemarle s'en était chargée pour une somme convenue, et qu'elle ne l'avait fait. Le duc d'Albemarle envoya le lendemain chercher ce Meyer pour lui dire que, bien que le roi et le conseil eussent donné l'ordre à cet égard, son frère, néanmoins, s'il ne trouvait pas en considération les peines de ses amis (le roi, Monk, et d'autres) et d'autres, il arrêterait cet ordre... »

« 7 juillet. Il (M. Moore) me donne d'autres détails sur les infamies qui se commettent à la cour dans l'affaire de M. Meyer, qui est en liberté, et doit donner 500 livres pour sa liberté; mais maintenant nos grands personnages sont divisés : qui aura l'argent, le duc d'Albemarle ou bien un autre lord? Il faudra bien qu'on le décide en mettant dans l'ordonnance du roi le nom de la personne à l'intercession de laquelle le roi reconnaît qu'il a accordé la liberté : ce qui est une chose lamentable, que nous avouons ouvertement que nous faisons ces choses, non pour l'amour du droit et de la justice, mais uniquement pour être agréable à telle ou telle personne qui approche du roi. Que Dieu nous pardonne à tous!

« 3 juin... A Spring-Garden, et promené de long en large dans le jardin, réfléchissant à la manière fâcheuse dont tout est mené à présent, comparé à ce qui avait lieu au temps de la rébellion, on les uns par peur, les autres par religion, chacun s'acquiesçant de son devoir, ce que personne ne fait maintenant, faute de l'âme et de l'autre. »

« Pour arrêter la flote hollandaise, on a écrit bas plusieurs vaisseaux; mais la frayeur a jeté les esprits dans un tel désordre, que parmi ces vaisseaux il s'en trouve de tout neuf, d'autres chargés de valeurs considérables, plusieurs millions. Le *Franklin*, qui contenait une énorme quantité d'approvisionnement pour la marine, des brûlots qui eussent été fort utiles à la défense, et enfin un bâtiment étranger qui se reposait sur la fonde brisée.

« 11. Mais ce qui est bien étrange, c'est la mauvaise volonté et l'insubordination de tout le monde, principalement des gens à la solde du roi; c'est à qui ne voudra rien faire, à ce que me dit sur W. Pen, tous retournant à grands cris de l'argent; et cela à cet point à Chatham, que ce soir est venu un ordre de sir W. Coventry d'arrêter le paiement des salaires de ce chantier; le duc d'Albemarle ayant rapporté que sur 1 100 à la solde, il n'y en avait pas plus de trois qui s'étaient posés sur un navire à travailler.

« 17 juillet... A Gravesend, et la nuit passé à terre et descendu aux nouvelles batteries qui paraissent devoir être très belles, et là entendit un homme du commun débattre contre la sottise des officiers du roi, de dépenser tant d'ar-

gent en travaux à Woolwich et à Deptford, et en coulant bas de bons bâtiments, avec leur cargaison, tandis qu'il en dépensait la moitié moins ici, on aurait tout mis en sûreté, et cet endroit aussi, depuis longtemps. Et je crois que non seulement cela est vrai, mais que les meilleurs de nos actes à nous tous sont tellement défectueux, que les derniers des hommes commencent à voir clair, et les prennent en mépris.

« 3. Les nouvelles sont que l'ennemi a débarqué trois mille hommes près de Harwich, et a attaqué Landguard-Fort... Le duc d'York est parti pour y aller aujourd'hui, tandis que le général (Monk) était assis dormant cette après-midi à la table du conseil.

« 12. Sir H. Cholmly a entendu mylord chancelier dire au roi : « Sire, tout le monde se plaint publiquement de trahison, que les choses ont été menées par l'entente par quelques-uns de vos grands ministres... » Mais l'autre jour, à ce que me conte sir H. Cholmly, il a dit à sa table : « Trahison! je voudrais bien que nous pussions prouver qu'il y a eu là quelque chose de semblable; car cela annoncerait quelque esprit et quelque réflexion; mais nous sommes ruinés uniquement par la sottise et par la négligence? »

« Le roi et lady Castlemaine se sont querellés; et il ne l'a pas vu depuis plusieurs jours, et ils se sont quittés avec de gros mots, le roi disant que c'était une drôlesse qui se méfait de choses qui ne la regardaient pas, et elle, le traitant d'imbécille, et lui disant que s'il ne l'était pas, il ne laisserait pas le manquement de ses affaires à des imbécilles qui n'y comprendraient rien. Les dépenses de la cassette royale, qui étaient de 5,000 livres sterling par an sous Jacques II et de 10,000 livres sous Charles II, se sont élevées à plus de 100,000 livres, sans compter tout ce qu'il en a coûté au duc d'York et les autres membres de la famille royale. Aussi Pepys ne peut-il s'empêcher de laisser échapper cet aveu : « C'est étrange de voir combien aujourd'hui tout le monde songe à Olivier Cromwell, et fait son éloge, disant que de bonnes choses il a faites, et comme il se faisait craindre de tous les princes étrangers; tandis que voici un prince retentit tout l'amour et les vœux et le bon vouloir de ses sujets, qui lui ont donné plus de témoignages de loyauté et d'intention de le servir de leur fortune que jamais peuple n'a donné, et qui a tout perdu si vite, que c'est un miracle qu'un homme ait trouvé le moyen de tant perdre en si peu de temps.

« 25. Le parlement s'est ajourné; mais il est clair que si on les laisse sieger, ils dauberont ferme sur les fautes du gouvernement; et Dieu veuille qu'il leur soit permis de le faire, car rien autre, j'ai peur, ne sauvera le roi et le royaume que de le faire à temps!

« 27. A la Bourse, où j'ai rencontré Fenn; et il me dit que sir John Coventry apporte la confirmation de la paix; mais je ne vois pas que la Bourse en soit du tout contente, bien au contraire; car on regarde la paix comme faite uniquement pour que le roi puisse prolonger quelque temps ses débauches et ses amours, en sorte que les négociants sont tout à fait brouillés, et qu'ils se sont partie, et qu'elle est son enfant; qu'elle le fera baptiser dans la chapelle de White-Hall comme tel; ou bien elle le portera dans la galerie de White-Hall, et elle lui broyera la cervelle à la face du roi. Il me dit que le roi et sa cour n'ont jamais été si adonnés que maintenant au jeu, aux juréments, aux femmes, à la boisson et à tous les vices les plus abominables qui soient au monde, en sorte que tout doit aller à néant.

« 29... Et cela m'a rappelé que les Hollandais ont, malgré toute leur crainte, opposé leur retraite par ce passage difficile, mieux que nous n'avons pu faire nous-mêmes en pleine mer, lorsque le duc d'Albemarle s'est enfui devant eux, que le Prince s'est perdu, et que le *Royal Charles* et les autres grands vaisseaux sont venus échouer sur le Galloper. Ainsi, en toutes choses, en sagesse, courage, force, connaissance de nos cours d'eau et succès, les Hollandais ont l'avantage sur nous, et terminent la guerre avec la victoire de leur côté.

« Le parlement est prorogé jusqu'au mois d'octobre.

« Ainsi les voilà renvoyés de nouveau, à leur grand mécontentement à tous, le plus grand, je crois, qu'aucun parlement ait jamais éprouvé, de se voir tellement pris pour dupes, et la nation marchant évidemment à sa ruine, tandis que le roi, si le voient, n'est gouverné que par son libertinage, par les femmes et les vaux qui l'entourent... Tous croient ce qui j'en parle tenent le royaume pour perdu. Ils savent ce que le roi dit, que lui et le duc d'York font ce qu'ils peuvent pour se protéger eux-mêmes, afin de se passer de parlements... et que Bab. May a donné au roi le conseil d'écraser les gentlemen anglais, disant que 300 livres par an étaient assez pour tout homme qui ne vivait pas à la cour... Entre autres propos, mon cousin Roger nous a raconté comme une chose certaine que l'archevêque de Canterbury actuel entretient une fille, et que c'est un amoureux de filles, s'il en fut... et comme pour tel; ce qui est une des choses les plus lutonnantes à qui on entend, si ce n'est cette autre, qu'il donne aussi pour certaine, à savoir que mylord Castlemaine a fait dernièrement un évêque, son oncle, le docteur Glenham, qui, dit-on, je crois, est évêque de Carlisle; un sçavant qui s'enivre et qui jure, un vrai scandale pour l'Église. Et maintenant il prétend à l'évêché de Lincoln, en concurrence avec le docteur Baynbow, qui est comté parmi les plus méritants de l'Église, comme prêtre et comme sçavoir. Ce sont des choses si scandaleuses à considérer, que tout homme qui les entend ne met pas en doute que nous ne soyons perdus... M. Povy me dit que le roi n'a pas de plus grands ennemis au monde que les gens de sa maison; car il n'est presque pas un de ses officiers qui ne le haïssent de le laisser mourir de faim, et il n'y a pas un hard à trouver pour leur acheter du pain.

En allant à White-Hall, Pepys rencontre le secrétaire du lord chambellan, M. Cooling, qui, étant gris, lui parle avec une franchise dont le bonhomme a peine à revenir. Il le remercie d'un petit service.

« Mais, dit-il, je vous en prie, regardez mes remerciements en toute obligeance pour moi comme un miracle; car, dit-il, il est contre la règle de la cour qu'un homme qui a emprunté de l'argent, fût-ce pour acheter sa place, le reconnaisse le dimanche suivant. Et alors il nous a dit que son cheval était un pot-de-vin, ses bottes un pot-de-vin; qu'il n'était fait que de pots-de-vin... qu'il s'en faisait donner par tous les marchands; et il nous a invités à venir en boire chez lui.

« 9 août. A Westminster, chez M. Borges, et à lui et moi avons causé. et il déclare formellement qu'il attend à ce que, de toute nécessité, ce royaume retombe en république; et d'autres gens sages sont du même avis : cette famille-ci faisant tout ce que des imbéciles peuvent faire pour se mettre hors d'état de conserver leur royaume, ne s'occupant que de leur libertinage et de leur plaisir, et rendant leur gouvernement si onéux, qu'on se souvient qu'il se faisait de meilleures choses et que les affaires étaient mieux menées et à moins de frais sous une république que sous ce roi-ci.

« 19. M. Moore convient, avec la plupart des gens que je rencontre, que nous retomberons en république dans quelques années, que nous le voulions ou non; car les dépenses d'une monarchie sont telles, que le royaume se refuse à les supporter; et les choses ne sont pas si bien menées aujourd'hui qu'elles l'étaient auparavant.

« 2 septembre. Après dîner, vient M. Townsend, et là, j'ai été témoin d'une horrible scène, que M. Ashburnham, en qualité de valet de chambre du roi, lui a faite; à cause du manque de linge pour la personne du roi; ce qui a juré du pas être tolérable, et que le roi ne le tolérerait pas; et que le roi son père aurait fait pendre le maître de sa garde-robe, si on l'avait servi ainsi. Le roi, à l'heure qu'il est, n'avait pas un mouchoir, et seulement trois cravates; il le jurait. M. Townsend a allégué le manque d'argent, et le mémoire du marchand de toile, qui montait à 5,000 livres.

« 4... Hirste et entendu l'affaire de l'abbéman Barker, qui se plaint d'avoir été lésé par le conseil d'Irlande, au sujet de ses terres labas; tout ce que j'ai remarqué là, c'est la niaiserie du roi, qui n'a fait que jouer avec son chien tout le temps, sans s'occuper des affaires; et ce qui a dit était d'une faiblesse extrême.

« 25. Avec sir H. Cholmly, qui était venu me trouver, pour son affaire, à White-Hall; et là est venu aussi mylord Brouncker; et bientôt on nous a fait entrer, et nous avons lu notre papier; et il a été beaucoup discuté là-dessus par sir G. Carteret, mylord Ashley, sir W. Coventry, et mylord Ashley, et moi-même; mais j'ai distingué aisément que pas un d'eux n'entendait l'affaire; et le roi a fini par la terminer en disant nonchalamment : « Allons, a-t-il dit, après toute cette discussion, je commence à comprendre; et c'est qu'on ne peut faire en ce cas rien de plus qu'il n'est possible. » Ce qui était si bête, que je n'ai rien entendu de pareil... Et là-dessus, nous nous sommes retirés; et je confesse que je suis parti tout honteux de voir avec quelle légèreté les choses se traitent là.

« Il est question au parlement de mettre en accusation le lord-chancelier, le beau-père du duc d'York; et un des griefs, c'est :

« Qu'il a pris de l'argent pour plusieurs marchés qui ont été faits avec la couronne; et on en cite un dont on se plaint déjà; mais il y en a tant d'autres enveloppés dedans, que, si on dévoit les choses de cette espèce, presque tout ce monde sera plus ou moins compromis.

« 16 novembre. Rencontré M. Gregory, ma vieille connaissance, homme de jugement; et nous nous sommes promenés une heure ensemble, à causer de la triste perspective qu'offre le temps présent; et il dit, entre autres choses... qu'après tout cela, le parlement ne donnera probablement pas d'argent au roi; et qu'en conséquence, il est étonnant que le roi se laisse aller à tant d'extravagances, qui toutes tendent à l'amoinrir, et y parviendront de plus en plus. Et, de cette façon, tous les esprits sont divisés, si bien, qu'il n'y a jamais eu une si grande incertitude en Angleterre sur l'issue des choses qu'en ce jour; personne n'ayant ni repos ni sûreté.

« 30... Je me rappelle ce qu'à dit M. Evelyn, qu'il croyait que nous nous verrions bientôt retomber en république.

« 14 février 1667-8. On m'a dit ce soir que mylord Castlemaine est tellement joueuse, qu'elle a gagné 15,000 livres sterling en une soirée, qu'elle en a perdu 25,000 dans une autre, et qu'elle en a joué 1,000 et 1,500 d'un coup.

« 16. Beaucoup causé sur le mauvais état de l'Église, et comment le clergé en est venu à n'avoir plus aucun genre de mérite; et comme on le dit généralement, il faut qu'il soit réformé; et je crois que la hiérarchie sera ébranlée avant peu, qu'ils le veulent ou non.

« 22 mai. J'ai fait les apprêts de mon voyage à Brampton demain, qui ne sera pas agréable, j'en ai peur, à cause de l'humidité du temps; car il a plu très-fort toute la journée; mais j'en suis moins contrarié, parce que le roi, et le duc d'York, et la cour sont aujourd'hui à Newmarket, à une grande course de chevaux, et se proposent un grand plaisir pendant deux ou trois jours, et sont exposés à la même humidité.

« 18 juillet. Ma vieille connaissance, Will Swan, est venu me voir. Il continue d'être un fanatique factieux; et je le traite évidemment, m'attendant à voir ces gens-là redevenir puissants.

« 30 août. Diné avec le duc d'Albemarle, aussi salement que jamais... au jardin du roi; et là où la reine et ses dames se promènent; et j'ai volé des pommes sur les arbres.

« 31. Aux *Priers d'Hercule*, et là, diné tout seul, tandis qu'on me rattaillait le talon de mon soulier, que j'avais envoyé chez Wotton.

Veut-on un échantillon de l'honnêteté de la diplomatie? écoutez la conversation de Pepsy avec sir G. Downing.

« 27 décembre. Il m'a dit qu'il avait de si bons espions, qu'il a fait prendre les clefs de De Witt (le grand pensionnaire de Hollande) dans sa poche, pendant qu'il était au lit, et ouvrir son cabinet, et qu'on lui a apporté ses papiers, et qu'on les a laissés dans ses mains pendant une heure, et qu'on les a reportés et remis en place, et remis les clefs dans la poche de De Witt. Il dit qu'on lui a toujours apporté leurs plus secrets débats, ceux qui ne se passaient qu'entre deux ou trois des principaux d'entre eux, au bout d'une heure, et qu'une heure après il en écrivait au roi, mais que personne ici n'en tenait compte.

« 30 janvier 1668-9. — W. Baleser s'est mis à lire une brochure française qu'il m'a apportée, pour inviter le peuple de France à s'appliquer à la navigation; ce qui est certainement de son intérêt, et ce qui nous perdra en peu d'années, si le roi de France continue à équiper sa marine et à l'accroître, ainsi que son commerce, comme il a commencé.

« 16 mars. Il m'arrive M. Evelyn de Deptford, un brave et digne homme, qui dîne avec moi; mais un mauvais dîner. Il est navré de ce qui se passe, et me dit ouvertement ce qu'il en pense, et que notre ruine approche; et le tout par la folie du roi. »

Mais en voilà assez sur ce sujet. La cause de la restauration a été suffisamment entendue; et nous laisserons au lecteur le soin de casser ou de confirmer notre jugement. Nous préférons employer le peu d'espace qui nous reste à raconter un fait qui est tout à la gloire de M. Pepsy. Nous avons un certain faible pour lui, malgré ses petitesse et ses ridicules, et nous sommes charmés de pouvoir en toute conscience dédommager sa mémoire des vérités un peu dures que nous nous sommes vu force de lui adresser par sa propre bouche. Nous le proclamons donc avec une vive satisfaction: M. Pepsy a été éloquent, il ne l'a été qu'une fois dans sa vie; mais enfin il l'a été, et si bien été, que la ville et la cour ont retenti du bruit de ses harangues; que le soldat zélé, le plus éloquent des gens de robe, au dire de M. Pepsy, en a été tout à fait jaloux; que le roi et le duc d'York lui ont fait compliment de son succès; qu'on lui assure qu'il pourrait gagner au moins 1,000 livres par an, s'il voulait mettre une robe et plaider au barreau; qu'on lui proteste qu'en tout temps on ferait vingt milles pour entendre un pareil discours; enfin qu'il est un autre Cicéron. Le lecteur peut bien être surpris: M. Pepsy ne laisse pas que d'en être surpris lui-même; et, prudemment, il se promet bien de ne pas compromettre un pareil triomphe en se hasardant à ouvrir une seconde fois la bouche.

Mais aussi quel stimulant! On s'attaquait à sa bourse, au fruit de ses économies, de ses pots-lovin! Son or, qu'il avait emporté, comme Énée ses deux pénates, à travers la peste, l'incendie de Londres, les voleurs, dont il se croyait sans cesse menacé, et les Irlandais, dont la flotte avait failli venir mouiller au pied de la Tour de Londres; son or, qu'il avait disputé au goût de sa femme pour la toilette, à son propre goût pour les actrices, les spectacles et les petits soupers; son or avait excité la convoitise de la chambre des communes, qui, sous prétexte de malversation et de corruption, voulait le lui faire déposer — sur les autels de la probité administrative, divinité de la fable à laquelle M. Pepsy était trop bon protestant pour croire et surtout pour sacrifier! Attaqué dans sa passion favorite, qui ne devient éloquent? Pourquoi nous n'ayons du succès de M. Pepsy que le témoignage de M. Pepsy lui-même, nous y croyons pleinement, ce fait, loin de nous troubler et mériduler, nous en explique un autre qui jusqu'ici nous avait paru peu vraisemblable, celui du fils muet de Crépus. Si deux négations, en grammaire, valent une affirmation, n'en peut-on pas dire autant de deux invraisemblances?

Chronique musicale.

Vous ne devinez jamais où la musique a été domiciliée certain jour de la semaine dernière. Afin de ne pas vous laisser chercher trop longtemps et sans doute vainement, nous allons vous le dire tout de suite. C'est à l'École de médecine; dans une espèce de gros puits de forme demi-circulaire, auquel on donne pompeusement, dans le langage officiel, le nom de grand amphithéâtre. Là, une masse chorale de deux cent cinquante voix, plus un auditeur de mille à douze cents personnes étaient entassés, ou, pour mieux dire, encaqués les uns sur les autres, à la hauteur de quelques becs de lampe, qui, dans leur étonnement, semblaient éclairer à regret pareille fête si peu en rapport avec les mystères du culte journalier d'Hippocrate et de Galien. Quant à la température, il est facile de s'imaginer ce qu'elle était au milieu de cette multitude de pommons humains superposés. Ajoutez à cela des émanations, — nous nous sommes demandé si tel était le véritable habituel de l'encens qu'on brûle en ce lieu; — bref, faute de pouvoir ou de savoir nous exprimer autrement, nous dirons tout simplement des émanations d'École de médecine; et vous aurez une idée à peu près exacte des étonnantes localités dans lesquelles s'est produite l'œuvre dont nous avons à vous entretenir. Déplorons en passant, ne serait-ce que pour l'acquisition de notre conscience, qu'on en soit encore rélout de nos jours, à Paris, à se servir du grand amphithéâtre de l'École de médecine comme d'une salle de concerts. Il est évident que, si Paris possédait seulement une salle de concerts convenable, nous ne serions pas exposés à de semblables mépris qui rendent, on en conviendra, le métier de chroniqueur musical fort pénible, surtout en la saison où nous sommes. Mais venons à la question.

L'œuvre que nous avons été invité à entendre jeudi de la semaine dernière est une tentative hardie qui ne pouvait manquer de piquer notre curiosité: une symphonie chorale dramatique en trois parties, ayant pour titre *Ruth et Booz*.

M. Eugène Villemin en a fait les paroles, et M. Antony Elwart la musique. Il est inutile que nous racontions l'histoire de la jeune fille moabite et du vieux patriarche jidiot: tout le monde la connaît; M. Villemin a dans son poème assez exactement suivi la tradition biblique. C'est du positif que nous devons principalement nous occuper. Sa tâche était ingrate et périlleuse. Écrire une partition entière, mettre en musique tout un drame, et surtout avec des voix, et encore seulement des voix d'hommes, à l'exception de celle de l'héroïne, c'était un véritable problème à résoudre, et des plus difficiles. M. Elwart est assurément fort louable d'avoir eu la patience et le courage d'en chercher la solution; mais nous l'avouons sans détour, cette patience nous parait ici employée en pure perte, ce courage une vaine tenacité. Les voix humaines ont des limites bornées, et, dans ces limites, leurs facultés sont naturellement prescrites; leur demander de remplir dans une œuvre musicale un rôle analogue à celui des instruments d'un orchestre, c'est exiger d'elles tout bonnement une chose impossible. Rien n'est plus agréable à écouter qu'un morceau de musique à voix seules bien conçu dans les conditions voulues, rien n'est plus monotone qu'une œuvre entière de langue humaine écrite sans autres ressources musicales que des voix, quand surtout cette œuvre vise au descriptif et au pittoresque. Par exemple, dans la deuxième partie de sa symphonie chorale, M. Elwart a essayé de cela par un ouragan. Un ouragan chanté! qu'est-ce que cela peut être, sinon une difficulté insurmontable que s'est gratuitement donnée le compositeur qui, à son tour, a créé, par cela même, aux chanteurs d'autres difficultés également insurmontables? Beethoven, dirait-on, et Rossini ont bien fait, eux aussi, des descriptions musicales d'ourages. On dans sa *Symphonie pastorale*. L'autre dans l'ouverture de *Gaï-laudine Tell*; ce qu'ils ont fait avec des voix? C'est en raisonnant que ne le ferait-on pas avec des voix? C'est en raisonnant de la sorte qu'on arrive ordinairement à des menestries, ou tout au moins à des excentricités fort bizarres; et nous ne saurions voir autre chose dans l'œuvre nouvelle de M. Elwart prise dans son ensemble. Cela ne nous empêche pas de rendre justice au mérite éminent de M. Elwart, de reconnaître que dans certaines parties de détail le compositeur a montré un talent des plus remarquables; que, surtout où la matière vocale pouvait suffire à rendre sa pensée, il a prouvé que cette matière lui était familière, et qu'il savait la ployer, la façonner, la conduire au gré de sa fantaisie. Et il n'en est que plus regrettable que M. Elwart n'ait pas disposé son œuvre de manière qu'elle fût, tant pour les interprètes que pour les auditeurs, une œuvre possible.

L'exécution n'a pas été irréprochable, tant s'en faut; et il n'y a pas lieu de s'en étonner. La justesse des voix, de quelque méthode qu'on fasse usage pour apprendre la musique, sera toujours chancelante et longue à acquiescer. Les exécutants réunis l'autre soir à l'amphithéâtre de l'École de médecine étaient tous élèves de M. Emile Chevê. L'école de ce professeur est, relativement à l'enseignement populaire du chant, une sorte de protestantisme musical; en opposant, d'après les conventions officielles, que l'orthodoxe Wilhelm son l'orthodoxe. Les orthodoxes sont de pauvres routiniers, à dire des autres; ceux-ci sont de dangereux novateurs, à dire des autres eux-mêmes. Ce n'est, on le voit, ni plus ni moins que le double principe de l'autorité et de la liberté appliqué à l'étude des éléments de la musique. À la vérité, l'objet de la querelle semble être, jusqu'à présent, assez indifférent au public. Peu lui importe, à lui, qu'un solfège par chiffres ou par notes. Celui qui chante le plus juste et à la plus belle voix obtient sa préférence. L'impartialité équitée nous oblige à déclarer que les élèves de l'école Chevê n'ont pas chanté, le soir où nous les avons entendus, avec plus de justesse que les élèves de l'école adverse; si nous nous rappelons bien les occasions que nous avons eues d'entendre ces derniers: peut-être même faudrait-il ajouter: Au contraire; peut-être aussi cela tient-il en grande partie à ce malencontreux Ouragan. Mais à quoi bon M. Emile Chevê entreprendre-il de faire chanter un ouragan par ses élèves? Les voix produites par sa méthode fussent-elles d'une qualité incontestablement supérieure, ce n'est certes pas là le moyen de les faire valoir.

En résumé, compositeur et exécutants méritent des éloges: leur zèle pour l'art ne saurait être nié; leurs intentions sont excellentes; ce n'est pas nous qui élèverons la-tessus le moindre doute. Toutefois nous recommanderons à l'un de se rappeler: « Qui trop embrasse mal étreint; » et aux autres de ne pas oublier: « Qui veut trop prouver ne prouve rien. »

Georges BOUTET.

Caractéristiques de l'Angleterre (I).

IV.

LES TAVERNES.

En France, les établissements publics ont un précieux agent d'activité dans l'esprit de sociabilité, un des traits saillants du caractère français. Il n'en est pas tout à fait de même en Angleterre, où le besoin des relations sociales est moins vif, ou une certaine disposition native à l'isolement, à l'abstraction, pour nous servir d'une expression anglaise, semble répondre à la pratique de la vie commune. Il est remarquable cependant que, malgré cette diversité d'aptitudes, le nombre des maisons affectées à des réunions, soit publiques, soit privées, est infiniment supérieur en Angleterre. Ce fait pourra paraître impliquer une contradiction; il veut être expliqué.

On peut dire avec vérité de la nation anglaise qu'elle n'est qu'une société collective d'égoïstes. Mais si un sentiment exclusif tend à retrécir le cercle de la vie anglaise, l'intérêt individuel, par une application familière du principe d'association, qui tient une si large place dans les mœurs de nos voisins, modifie cette propension et détermine, sous pré-

texte de bnféce, des rapports de convenances entre des individus qui s'évitent. C'est sous l'influence féconde de cet esprit d'association que se sont formés la plupart des établissements publics en Angleterre.

De même qu'ils s'associent pour produire, les Anglais s'associent pour consommer. Cette autre face de l'association lui fournit le moyen de satisfaire dans des conditions avantageuses un goût très-développé pour les jouissances matérielles qui se résument dans ce mot: *confortable*. Cette manière d'envisager l'association a favorisé énergiquement la formation de centres de réunion. Elle est la cause la plus active du prodigieux accroissement auquel est parvenue l'industrie des tavernes et des établissements de même nature. Il suffit de visiter une seule fois un de ces lieux publics pour s'assurer que, même sous le régime de l'association, l'Anglais ne trahit qu'un médiocre instinct de sociabilité. N'y cherchez pas les traces d'une bienveillance réciprocque, ou seulement cette politesse apparente dont on se paye dans le monde. Voyez avec quel soin scrupuleux les dispositions intérieures sont combinées de façon à laisser à chacun la liberté de son égoïsme. L'usage a établi pour la commodité de ces consommateurs recueillis de véritables cellules sous le nom de *bases* ou *boîtes*, dénomination qui donne une idée sulfureuse et de leur caractère et de leur destination.

L'Anglais Arthur Young rapporte que, lors de son premier voyage en France, se trouvant assis à des tables d'hôte dans le Midi, il fut profondément frappé de la *taedium* des Français, c'est-à-dire, guerre vraisemblable que même à l'époque où Young écrivait, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, une table d'hôte du Midi, encore qu'elle fut privée de commens voyageurs, dont la civilisation moderne fait aujourd'hui un ornement obligé de toute table d'hôte quelque peu en vogue, fut à ce point silencieux qu'un Anglais eût le droit de s'en étonner. Nous nous demandons avec quelles expressions Young aurait peint le silence funèbre de ses compatriotes. Selon toute apparence, l'auteur n'a fait que traduire un désappointement personnel après ce qu'il avait entendu dire de la loquacité des méridionaux. Ce serait se tromper que d'attribuer à une certaine gravité la tenue silencieuse des réunions anglaises. Un Anglais est silencieux par tempérament, non par caractère. Ce n'est pas seulement dans les lieux publics qu'il porte cette retenue. Suivez-le jusque dans les sociétés, au sein même de la famille: il est muet ou il parle si bas qu'on ne sait s'il a parlé. On pourrait retrancher du dictionnaire une bonne moitié de la langue anglaise sans que la conversation en souffrît. Il est facile de deviner qu'une sombre monotonie doit planer sur ces assemblées; mais elle ne saist que l'étranger: l'Anglais s'absorbe dans ce milieu comme le mangeur d'opium dans ses rêves. Il s'amuse, quoique sa contenance laisse croire le contraire; bien plus, il est heureux sous des dehors douloureux. La statue du Commandeur paraîtrait égarée et grevois auprès de ce stérile et d'un Anglais. On peut conjecturer qu'il n'est qu'un composé de jouissances négatives, que le bien qu'il ressent n'est qu'une courte absence des maux qu'il oublie. Il n'est pas même certain qu'il ait le sentiment du goût des affreuses boissons qu'il boit plus par habitude que par sensualité.

Il n'est personne qui ignore combien l'intempérance est un vice répandu en Angleterre. Ce ne sont pas seulement les basses classes de la société qui en donnent l'exemple: les classes privilégiées elles-mêmes s'y adonnent sans trop de retenue. On sait que William Pitt ne sut pas modérer toujours son faible pour la boisson, et que Fox, retiré des affaires, sabait volontiers les vins d'Espagne et d'Orpato dans son retraite de Saint-Anne's-Hill. Richard Sheridan n'a pas moins marqué par les appointments de sa vie que par ses lutes au parlement. Turton, qui revêtit la dignité de grand-chancelier d'Angleterre, préféra à ses hautes fonctions par une jeunesse des plus dissolues. Nous pourrions multiplier les exemples en suivant la liste des hommes d'Etat jusqu'à nos jours. Ajoutons avec l'impartialité du moraliste que les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes du défaut que nous signalons. Nous doutons qu'elles puissent avoir plaisir à établir en Angleterre la coutume spartiate qu'observaient aux femmes d'embrasser leurs maris, afin de donner à ceux-ci une occasion de jurer de leur sobriété. Le registre général de la ville de Londres nous offre pour la métropole seulement, pendant les mois d'avril, mai et juin 1849 notamment, la preuve irrécusable des ravages occasionnés par l'intempérance: nous trouvons en effet pour ce trimestre treize décès occasionnés par les suites de l'ivrognerie, et trente-trois cas d'aliénation mentale produits par l'abus des liqueurs spiritueuses. Ces tristes résultats sont bien faits pour exciter le zèle des disciples du Père Mathieu, l'apôtre de la Tempérance. Dans un ouvrage qui a obtenu un succès populaire, Georges Craikbank, dont le crayon a retracé avec tant de bonheur les vices et les travers de la société anglaise, n'a pas daigné de venir en aide à l'œuvre du digne missionnaire. Cet ouvrage, intitulé *The Bottle*, peint avec une horrible vérité les funestes conséquences de l'ivrognerie. L'auteur s'y est élevé à la hauteur du drame le plus vigoureusement conçu, et nous ne saurions pas de traité du morale plus sain pour guérir de l'intempérance. Nous sommes surpris que les sociétés de tempérance n'aient pas répandu avec profusion cette œuvre, le plus éloquent plaidoyer que nous connaissions en faveur d'une amélioration qu'elles poursuivent avec une si loquable opiniâtreté.

Nous avons dit le caractère général que présentent les établissements publics en Angleterre. Il nous reste à retracer les caractères particuliers qui donnent à chaque d'une physionomie distincte, à marquer les manèges qui les séparent. Nous parlerons d'abord des clubs, qui occupent le premier rang dans l'ordre des établissements publics.

Les clubs, que l'on nomme aussi *man-of-war* par souscription, sont, à proprement parler, des réunions privées. Rien ne manie à ces établissements de ce qui peut concourir



Maitre de taverne. — Portrait.

aux agréments de la société et flatter la délicate sensualité du riche. Presque toujours les clubs sont des palais. Nous citerons particulièrement l'*Union-Club*, dans Charing Cross, qui a toutes les proportions d'un monument public; le *Club de Crookford*, dans Saint-James-Street; *Apsley-House*, le *Club de la Réforme*, et enfin, à l'un des angles du Pall-Mall et de Saint-James-Square, un des édifices les plus somptueux qu'il y ait à Londres et qui est destiné à l'établissement d'un club. Nos cercles ne peuvent donner qu'une idée imparfaite d'un club anglais. Le club réalise les plus exquises recherches du luxe le plus fastueux au profit des souscripteurs qu'une fortune bornée condamnerait à dîner tout au plus à *Oriental* sans le bénéfice de l'association. Chacun de ces clubs a d'ailleurs une destination spéciale. Ceux-ci ont la prétention d'être des cercles exclusivement politiques, ceux-là de simples assemblées élégantes, ou scientifiques, ou

littéraires, ou particulièrement dévoués à de certaines professions, à certains genres d'amusement. Tous ont un but avoué; mais, au vrai, ils se recommandent bien plutôt à leurs souscripteurs par les talents de leurs cuisiniers. Nous oserions affirmer que sans la science de Soyer, la Réforme, qui a attiré au club qui lui sert de refuge toutes les illustrations de la Politique, aurait eu peut-être moins d'adhérents. Ce n'est pas la première fois que la cuisine signale son influence sur la marche des affaires publiques. Il est juste d'ajouter que peu d'artistes culinaires étaient autant que Soyer capables de favoriser à un si haut degré la cause de la Réforme. Le parti tory a été bien imprévoyant de ne s'attacher pas, pour l'un de ses cercles, un politique aussi précieux. Soyer, dont la France réclame le nom avec orgueil, est un de ces génies heureux qui joignent la force à l'audace, poète et dramatisante autant que cuisinier, on l'a vu récemment *travailler* en pâtisserie le *Temple* de Shakespeare, de manière à décourager les imitateurs et les traibuteurs après lui.

Ce peu de mots suffit pour faire apprécier tout de suite la haute importance des clubs. Aussi n'est ce pas une mince affaire que d'obtenir son accession à la liste des souscripteurs d'un club; cela exige des formalités compliquées. Pour quelques-uns la liste est limitée; il faut alors recourir à l'inscription préalable; heureux les fils de famille dont les parents ont eu la précaution d'inscrire, par anticipation, le nom de leurs enfants sur le registre des postulants de tel ou tel club le jour même de leur entrée à l'école d'Etong ou d'Haron! Ils peuvent espérer à leur entrée dans le monde de jouir du plain-pied d'un privilège très-envié. L'homme riche ne considère souvent cette faveur que comme un titre qui doit lui donner accès dans telle ou telle autre coterie. Celui-là paye exactement sa cotisation et ne paraît au club que dans les grandes assemblées ou seulement à ses heures perdues. Mais pour l'homme pourvu d'une fortune modeste, pour celui qui recherche avant tout les profits de l'association, l'émminente qualité de membre d'un club réalise pour lui tous les avantages, toutes les jouissances d'une grande vie au rabais. Celui-ci est le *phéno* inamuable du club. Il use largement de toutes les commodités dont la souscription générale paye les frais; c'est son droit, et il en use sans modération. On cite un certain *W....* esquire, esprit original, qui depuis vingt-cinq ans, membre du club de l'Union, n'a passé invariablement hors du l'établissement que quelques heures chaque jour; c'est le temps qu'il est forcé de donner au sommeil.

Après les clubs, viennent dans l'ordre hiérarchique les tavernes. C'est abusivement que nous donnons en France ce nom à une foule d'établissements sans élégance, sans confort. Les tavernes, à Londres, sont des lieux bien hantés, où l'on mange avec recherche, selon les idées anglaises. Depuis quelques années la manie du *joli* a séduit quelques propriétaires de tavernes, et il en est résulté dans l'économie et l'ornementation de leurs établissements un odieux



Maitresse de taverne. — Portrait.

faux goût dont le *Rain-bow* avec ses ornements en *gutta-percha*, *Scotet-Stores* et *Oriental* offrent un affreux modèle. On retrouvera au contraire à *Albion-Fatern* l'antique et sévère ornementation anglaise, des boîtes en acajou plein, sans aucun mélange du goût étranger. Les tavernes sont tout à la fois des restaurants, des cafés et des estaminets. Chacune d'elles a une clientèle spéciale. Le *Rain-bow* attire plus particulièrement les paisibles négociants de la cité et du Strand; *Albion* s'empêche chaque soir de journalistes, d'écrivains dramatiques, d'artistes, c'est le *café Procope* de Londres, mais le *café Procope* d'autrefois. Ici, par exception, il y a plus d'animation; les conversations, quoique faites à voix basse, ont une certaine vivacité; on se sent en présence de la critique. La discussion règne à chaque table, mais elle n'a pour confident que le *waiter* ou garçon, qui seul a le droit de s'insinuer dans la boîte. En France nous



sommes moins modestes; la critique aime à parler haut et ne veut pas qu'on perde rien de ses jugements, même quand elle trône sur une banquette de café.

Oriental et les deux Scotel-Stores, situés aux confins du West-End, recueillent les habitants de ce quartier aristocratique qui ont le malheur de n'avoir ni cuisiniers ni maison. Les physiognomies qu'on y rencontre respirent l'aisance. On y parle peu; la lecture des journaux occupe plus particulièrement les loisirs des habitués. C'est là qu'on pourra voir le phénomène rare et curieux de politiques se livrant isolément à la pente de leurs opinions sans donner lieu à ces discussions animées, pléines de passion et de fiel que la divergence des opinions suscite infailliblement, dans nos cafés, au préjudice des consommateurs désintéressés dans ces querelles de partis.

Au-dessous des tavernes viennent se ranger les *eating-rooms*, les *dining-rooms* dont nous avons l'équivalent parmi nous dans cet ordre d'établissements modestes mais utiles ou la médiocrité à tous les degrés trouve une nourriture peu substantielle à prix fixe. On est trop pénétré en Angleterre du respect que l'on doit à un estomac creux pour qu'on ne se fit pas un scrupule d'opposer au robuste appétit d'un *gent* ou d'un employé famélique une nourriture aussi peu succulente. C'est le seul point très-certainement sur lequel il subsiste encore en Angleterre quelque loyauté commerciale. La cuisine des restaurants à prix fixe ne peut soutenir en aucune façon un parallèle avec les diners à bon marché de Londres.

Les *public-houses*. On comprend sous ce terme tous les détaillants de boissons. Les *gin-palaces* occupent dans cette catégorie une place à part pour l'observateur. Ce sont des magasins, éblouissants en général, où l'on voit rangés dans des tonneaux avec une symétrie parfaite les produits, variés de la distillation des esprits: le rhum, le rack, le tafia, le genièvre, le whisky et les eaux-de-vie de grains qui suppléent les eaux-de-vie françaises dont le prix atteint un chiffre exorbitant, en raison des droits énormes dont elles sont chargées à l'entrée. La clientèle de ces établissements est composée de toute la bohème de Londres, de l'écume et de

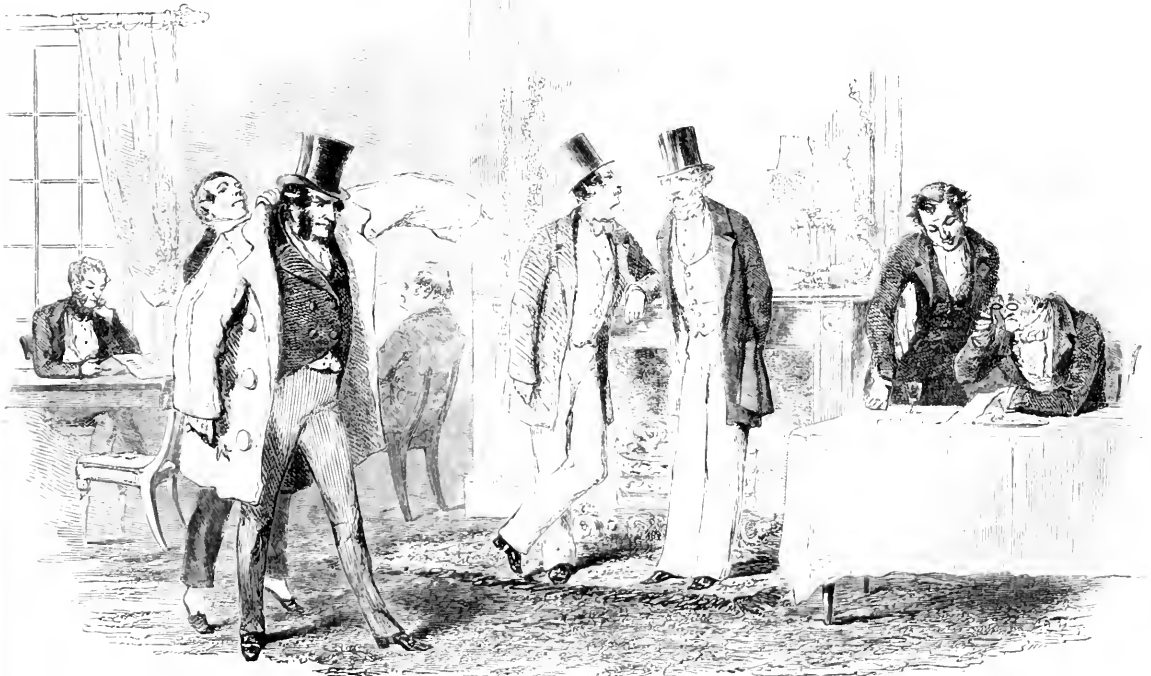


Police-man reconduisant des gentlemen.

la lie de la population. Ce sont presque toujours des gens en guenilles. Les mendiants viennent verser chaque soir dans ces bouges le produit des aumônes qu'ils ont recueillies dans la journée. Le musicien des rues, le saltimbanque y viennent arroser de quelques verres d'un double whisky irlandais le sandwich à un sou qui a composé leur dernier repas. La physiognomie des *gin-palaces* varie selon les quartiers. Elle est agitée, bruyante dans le quartier populaire de White-Chapel; inquiète, soupçonneuse dans Clerkenwell, espèce de Cour des Miracles où se donnent rendez-vous les jambes noires de la métropole; incisive et mordante dans les environs de Billingsgate, où les marchands de marée échan- gent leurs

vifs propos avec une verve toute française; tumultueuse aux alentours de Covent-Garden Market, que l'on a parqué dans un dédale de rues noires et sales. Les beaux aspects pour notre Gavarni, qui s'est subitement épris d'une merveilleuse passion pour cette frénésie, pour ces passions, pour cette crapule si pittoresque! La lie aristocratique ne pardonnera pas à notre grand artiste d'avoir dressé son cheval devant ces honteuses misères dans son atelier de Saint-Giles, lorsque Windsor offrait à son pinceau ses éblouissantes magnificences; Hyde-Park, ses tableaux élégants et frais.

Veulez-vous une peinture de mœurs lestes et égarées, aventurez-vous dans un *cigars-room*, espèce de tabagie étroite et basse, où la fumée monte vite. Vous y trouverez quel- qu'un de ces élégants douteux que l'on a décores de l'appellation méprisante de *gent*, occupé de galanterie auprès de quelque virago plus fait pour sa- vouurer un verre de double gin que les fades langueres d'un amour dou- cereux. Remarque en passant la sim- plicité de l'ameublement: des divans et des crachoirs, les deux seules choses nécessaires dans ce lieu. Je ne puis omettre ici de mentionner la pro- digalité avec laquelle les établissements publics multiplient les crachoirs. Il n'est pas de *tap-room*, de salle-taba- gie, si noire, si enluminée qu'elle soit, qui n'ait pourvu avec luxe au besoin d'expectoration des fumeurs. Ce qui contredit manifestement l'observation d'auteurs assez incongrue d'un voya- geur hollandais, lequel affirme que les Anglais n'ont d'autre crachoir que leur estomac. Nous pro- literons de l'occasion pour consigner ici un trait qui a fait longtemps notre admiration et excité notre envie, à nous que le climat humide de la Grande-Bretagne allège d'un rhume de cerveau permanent. Nous n'avons jamais vu un Anglais se servir de son mouchoir dans un lieu public. Il nous souvient d'avoir lu autrefois un très-singulier badinage de Machiavel, intitulé *Règlement pour une société de plaisir*. On y lit une disposition qui est conçue à peu près en ces ter- mes: « Nul ne pourra se mouchoir quand on le regarde — à moins de nécessité. » Nous croyons fermement que les Anglais ont pris au sérieux la première partie de cette règle.



Tavernes et boutiques.

Nous n'avons rien à dire des *coffee-rooms* en particulier; nous tenons à constater seulement la mesquine infériorité des Anglais. Il est impossible de trouver à Londres un seul café supportable. On peut établir en principe que les plus Anglais se mêlent de monter du goût, c'est toujours du plus mauvais. Rien n'est odieux comme le style des établissements qui ont ce nom de *coffee-houses*; mais ce qui est infiniment plus triste, c'est que le café qu'on y prend est une détestable médecine, du moins si je puis m'en rapporter à l'autorité d'un de mes amis, qui a la prétention d'être expert en cette matière.

Mais voici une de ces soirées sereines et tempérées qui rappellent nos plus beaux soirs d'été. Londres n'a aucun amusement à nous offrir : les spectacles sont maussades et les tavernes désertes. Je vous propose une course aux environs. Irons-nous à Primrose Hill visiter la ferme de Chalk, charmant guinguetto près de laquelle tant de cartels se sont vides autres? Préférez-vous Walswater et ses jardins à thé, ou la cascade de Rollerhoth, ou les jardins de Montebello à Chelsea? Aussi bien vous *arty club*, c'est-à-dire des marchands qui demandent la clôture de bonne heure des magasins, lesquels n'ont pas attendu la loiption du fameux scheme au plan, qui a donné lieu à autant de meetings que la liberté des échanges elle-même (sans plus de succès, pour mettre les volets à leurs devançons, et s'en aller avec leurs femmes et leurs domestiques, et s'en aller à Holway, se recréer dans un de ces jardins de plaisance qui sont, pendant l'été, le rendez-vous de la bourgeoisie de Londres. Ces jardins ne sont, à proprement parler, que des tavernes, que les propriétaires payent une licence. Cette taxe, à laquelle ils se soumettent volontairement, leur donne seulement le droit, en cas d'absence, d'abriter leur clientèle dans leur maison, et dans de certaines occasions de prolonger leurs divertissements jusqu'à l'heure légale pour la fermeture des lieux publics. Ces jardins ressemblent d'ailleurs à nos jardins d'été. On y prend du thé le plus lubriquement, ou on se rafraîchit non moins innocents. On y trouve assez généralement des jeux de boules, j'en n'ai vu aucun nous avons vu quelques-uns respectables chefs de famille se livrer avec ardeur.

Ces jeux de boules tendent à se vulgariser. Il existe depuis peu dans le Strand un établissement modèle en ce genre : nous voulons parler de l'*American bowling saloon*. Dans une immense galerie, décorée avec une grande richesse et dont le plafond est soutenu par des colonnades, on a disposé parallèlement cinq ou six jeux de boules. L'éclairage est dû à des lanternes à gaz ou à six piles. L'éclairage simultané, et qui court sur le bois de toute la vitesse qui peuvent leur imprimer des bras vigoureux. Ce genre de divertissement, qui nous réservons en France à nos robustes Auvergnats, est aujourd'hui le désappointement favori des fils de famille anglais, qui y consentent de longues soirées. Mais ce qui passe toute croyance, c'est que dans un coin de cette galerie deux ou trois musiciens marient les sons de leurs instruments à l'harmonie des boules. J'oserais à peine rapporter ce fait si je n'en avais été témoin. On ne sait ce que l'on dit de la plus aduante, de la délicatesse des joueurs, qu'un tel mariage de sons paraît amuser, ou de la résignation de nos musiciens qui ne lui voient aucun point. Généralement les Anglais possèdent au suprême degré cette froide impassibilité, une constitution robuste les met à l'abri des émotions vives. Ils sont véritablement ce peuple dont parle Montesquieu, et qu'il faut écorcher pour le châtouner.

Nous examinerons, dans un prochain article, une série d'établissements d'un caractère singulier; nous parlerons des tavernes qui sont à la fois des spectacles, des concerts et des bals. On verra avec quelle prodigieuse variété il a été pourvu à l'amusement d'un peuple qui n'est pas facilement amusable.

LHA-SSE.

(Voir les numéros 379 et 380).

Lha-Ssa n'est pas une grande ville; elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée comme les villes de Chine dans une enceinte de remparts. En dehors de ses fortifications s'étendent un grand nombre de jardins plantés de beaux arbres qui lui font un magnifique entourage de verdure. Ses principales rues sont larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; mais les fontaines sont d'une malpropreté révoltante. Les maisons, et généralement grandes et élevées de plusieurs étages, se terminent par une terrasse légèrement inclinée pour faciliter l'écoulement des eaux; bâties les unes en pierre, les autres en briques ou même en terre, elles sont blanchies tous les ans à l'eau de chaux à l'exception de quelques bordures et des encadrements des portes et des fenêtres peints en rouge ou en jaune; car les bouddhistes regardent affectueusement ces deux couleurs, sacrées à leurs yeux et qu'ils ne veulent en aucune manière salir. L'extérieur ne répond malheureusement pas à l'intérieur. Les appartements sont sales, et fermés, puants, encombrés de meubles et d'ustensiles répugnants et dans un désordre de tout genre. Dans les fontaines il existe un quartier dont les maisons ont été entièrement bâties avec des cornes de buffle et de moutons. Ces bizarres constructions, dit M. Hue, sont d'une solidité extrême et résistent à la vue un air assez agréable. Les cornes de bœuf et de chèvre sont les matériaux, et celles des moutons étant à l'extérieur noires et raboteuses, ces matériaux étrangers se trouvent merveilleusement à une foule de constructions, et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie; les interstices qui se trouvent entre les cornes se remplissent avec du mortier; ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies.

Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-Ssa. Le plus curieux et le plus célèbre de tous est le palais du Talé-Lama. Vers la partie septentrionale de la ville et tout au plus à un quart d'heure de distance, s'élève une montagne rocheuse de forme conique. On l'appelle Bouddha-La, c'est-à-dire montagne de Bouddha; c'est là que les adorateurs du Talé-Lama ont édifié un palais magnifique, où réside en chair et en os leur divinité vivante.

Ce palais, dit M. Hue, est une réunion de plusieurs temples, de grandeur et de beauté différentes; celui qui occupe le centre a quatre étages et domine tous les autres; il est terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or, et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées. Du haut de ce sanctuaire, le Talé-Lama contemple, aux yeux des grands adorateurs, ses adorateurs innombrables se mouvant dans la plaine et venant se prosterner au pied de la montagne divine. Les palais secondaires, groupés autour du grand temple, servent de demeures à une foule de lamas de tout ordre dont l'occupation continuelle est de servir le Bouddha vivant, et de lui faire la cour; deux belles avenues, bordées de gros arbres, conduisent de Lha-Ssa au Bouddha-La; on y voit toujours un grand nombre de pèlerins étrangers, déroulant entre leurs doigts leur long chapelet bouddhique, et des Lamas de la cour revêtus d'habits magnifiques et montés sur des chevaux richement harnachés. Il regne continuellement aux alentours du Bouddha-La une grande activité; mais en général tout le monde y est grave et silencieux; les pensées religieuses paraissent occuper tous les esprits.

Dans l'intérieur de la ville, l'allure de la population offre un caractère tout différent; on crie, on s'agit, on se presse, et chacun s'occupe avec ardeur de vendre ou d'acheter. Le commerce et le dévotion attirent sans cesse à Lha-Ssa un grand nombre d'étrangers, et font de cette ville comme le rendez-vous de tous les peuples asiatiques. Les rues sont sans cesse encombrées de pèlerins et de marchands, parmi lesquels on remarque une étonnante variété de physionomies, de costumes et d'idées. Cette immense multitude est en grande partie d'origine, et se renouvelle tous les jours. La population libre de Lha-Ssa se compose de Tibétains, de Péloins, de Kachous et de Chinois.

Ce qui frappe et étonne surtout un étranger lors de son arrivée à Lha-Ssa, c'est l'extraordinaire multitude de chiens affamés qui errent mesamment dans les rues. Ces animaux sont tellement nombreux que, selon un dictionnaire chinois, les trois grands produits de la capitale du Tibet sont les lamas, les femmes et les chiens. Deux causes contribuent à l'augmentation incessante de la race canine; le respect que les Tibétains ont pour ces animaux et l'usage qu'ils en font pour la sépulture des morts. Quatre espèces différentes de sépultures sont pratiquées dans le Tibet : la première est la combustion, la deuxième l'immersion dans les fleuves et les lacs, la troisième l'exposition sur le sommet des montagnes, et la quatrième, qui est la plus fétide de toutes, consiste à couper les cadavres par morceaux et à les faire manger aux chiens. Cette dernière est la plus usitée. « Les pauvres, dit M. Hue, ont tout simplement pour mannaie les chiens des faubourgs; mais pour les personnes distinguées on y met un peu plus de façon; il y a des lamaseries où l'on met *ad hoc* des chiens sacrés, et c'est là que les riches tibétains vont se faire enterrer. »

Les bouddhistes admettent un nombre illimité d'incarnations divines. Ils disent que Bouddha prend un corps humain et vient habiter parmi les hommes afin de les aider à acquiescer la perfection et de leur faciliter la réunion à l'âme universelle. Ces Bouddhas vivants composent la classe nombreuse des *chaberos*. Les plus célèbres sont à Lha-Ssa, le Talé-Lama; à Dachi-Toulba, le Boudha-Komboutchi; au Grand-Koren, le Gimsou-Lama; à Pékin, le Tchang-Ki-Fo, espèce de grand-amour de la cour impériale; et dans le pays des Sambars, de la cour impériale; et dans le pays de Siam, le dernier a dit-on, une mission passablement singulière; il est mit et jour en prières afin de faire tomber continuellement de la neige sur la cime des Himalaya; car, selon une tradition tibétaine, il existe, derrière ces monts élevés, un peuple sauvage et cruel qui attend que la fonte des neiges pour venir massacrer les tribus tibétaines et s'emparer du pays.

Quoique tous les chaberos indistinctement soient des Bouddhas vivants, il y a néanmoins parmi eux une hiérarchie dont le Talé-Lama occupe le sommet; tous les autres reconnaissent en lui leur supérieur et sa supériorité. Le Talé-Lama actuel est un enfant de douze ans. Lorsque M. Hue et Gabet arrivèrent à Lha-Ssa, il y avait déjà six ans qu'il occupait le palais de Bouddha-La. Il est Si-Fan d'origine, et il a été pris dans une famille pauvre et inconnue de la principauté de Ming-Tcheu-Tou-Sse.

Quand le Talé-Lama est mort, ou, pour parler bouddhiquement, quand il s'est dépossédé de son enveloppe humaine, on procède à l'élection de son successeur de la manière suivante : on prend des prières et des prières dans toutes les lamaseries, les habitants de Lha-Ssa, surtout, comme étant plus intéressés à l'affaire, redoublent de zèle et de dévotion. Tout le monde se met en pèlerinage autour du Bouddha-La et de la cité des Esprits, les tchou-kor tout d'abord et les lamas, la formule sacrée du *mantra* retentit jour et nuit dans tous les quartiers de la ville, et les parfums brûlent de toutes parts avec profusion. Ceux qui croient posséder le Talé-Lama dans leur famille en donnent avis à l'autorité de Lha-Ssa, afin qu'on puisse constater, dans les enfants désignés, leur qualité de chaberos. Pour pouvoir procéder à l'élection du Talé-Lama, il faut avoir découvert trois chaberos, authentiquement reconnus pour tels. On les fait venir à Lha-Ssa, et les bouddhiques des États lamasiques se constituent en assemblée; ils s'enferment dans un temple du Bouddha-La et passent six jours dans la retraite, le jeûne et la prière. Le septième jour, on prend une urne en or, contenant trois fèves également en or, sur lesquelles sont

gravés les noms des trois petits candidats aux fonctions de divinité du Bouddha-La. On agit l'urne, le doyen des bouddhiques tire une fève, et le marmot dont le nom a été désigné par le sort est immédiatement proclamé Talé-Lama. On le promène en grande pompe dans la rue de la cité des Esprits, pendant que tout le monde se prosterner dévotement sur son passage, et on l'installe enfin dans son sanctuaire. Quant aux deux chaberos en maillot qui ont concouru avec lui, ils sont rapportés par leurs nourrices dans leurs familles respectives, mais pour le lendemain de leur départ le gouvernement leur fait un petit cadeau de 300 onces d'argent.

Le Talé-Lama est vénéré par les Tibétains et les Mongols comme une divinité. « Le prestige qu'il exerce sur les populations bouddhistes est vraiment étonnant, dit M. Hue; cependant on a été beaucoup trop loin quand on a avancé que ses excréments sont recueillis avec respect et servent à fabriquer des amulettes que les dévots enforment dans des sachets et portent suspendus à leur cou. Il est également faux que le Talé-Lama ait la tête et les bras entourés de serpents pour frapper l'imagination de ses adorateurs. Ces assertions, qui ont été dans certaines géographies, sont entièrement dénuées de fondement. » Du reste, MM. Hue et Gabet n'ont pas vu le Talé-Lama, bien que les curieux et les dévots pénètrent facilement jusqu'à lui. La petite vérole venait de se déclarer à Lha-Ssa, et on craignait qu'ils ne communiquent au Talé-Lama cette maladie, qui, disait-on, avait été apportée de Pékin par la grande caravane, et qui cause à tous les Tibétains les frayeurs les plus épouvantables, car ils ne connaissent pas encore la vaccine; et les seuls remèdes prescrits que le gouvernement sache employer pour soustraire les populations à cette affreuse épidémie, c'est de proscrire les malheureuses familles qui sont atteintes.

Aussitôt que la petite vérole s'est déclarée dans une maison, tous les habitants doivent déloger, et se réfugier, non gré, mal gré, hors de la ville, sur le sommet des montagnes ou dans les déserts. Personne ne peut communiquer avec ces malheureux, qui meurent bientôt de faim et de misère ou deviennent la proie des bêtes sauvages.

Après s'être installés dans un petit logement, MM. Hue et Gabet, tout en visitant la capitale du Tibet et en étudiant les divers éléments dont se compose la population, recherchaient les moyens d'atteindre le but de leur voyage, c'est-à-dire de convertir au christianisme les adorateurs de Bouddha. Comme l'étranger de leur physionomie attirait l'attention universelle, pour couper court à tous les bruits qui circulaient sur leur compte, ils crurent devoir se conformer à un règlement en vigueur à Lha-Ssa, qui oblige les étrangers à se présenter aux autorités; ils allèrent donc trouver le chef de la police et lui déclarèrent qu'ils étaient du ciel d'Occident et qu'ils venaient dans le Tibet pour y prêcher la religion chrétienne dont ils étaient les ministres. Cette déclaration faite et reçue, ils circulaient dans les rues de Lha-Ssa d'un pas un peu plus ferme, plus assuré; convaincus, disaient-ils, qu'il ne leur serait fait aucune difficulté. En effet, les Tibétains ne professent pas, à l'égard des autres peuples, ces principes d'exclusion qui font le caractère distinctif de la nation chinoise; tout le monde est admis à Lha-Ssa; chacun peut aller et venir, se livrer au commerce et à l'industrie, sans que personne s'avisé d'apporter la moindre entrave à sa liberté. Si l'entrée du Tibet est interdite aux Chinois, il faut attribuer cette prohibition au gouvernement de Pékin, qui, pour se montrer conséquent dans sa politique étroite et soupçonneuse, empêche lui-même ses sujets de pénétrer chez les peuples voisins.

Quelques jours après cette démarche dont ils étaient si satisfaits, et au moment où ils commençaient à lever le voile de la mission, MM. Hue et Gabet reçurent de l'ordre de se rendre chez le régent, qui les interrogea et qui les laissa ensuite aller, par l'ambassadeur chinois Ki-Chan, non sans les avoir toutefois assurés de sa protection. Le premier résultat de cette double conférence fut une sorte de captivité. Le régent voulut les loger dans son palais pour une nuit, afin de faire mettre les scellés sur leurs effets et de s'assurer surtout s'ils n'avaient pas de cartes géographiques atopiques. Le lendemain, l'inventaire de leurs bagages fut fait en leur présence et en présence du régent dans leur petit logement. On les conduisit ensuite au tribunal où les attendait l'ambassadeur chinois, qui renouvela cet examen avec la plus grande attention. Ces vérifications achevées, — le récit détaillé contient des preuves curieuses de l'ignorance des Tibétains — la liberté leur fut rendue; le régent les prenant sous sa protection leur fit donner une de ses maisons, ou ils s'empressèrent d'ériger une petite chapelle qui attira bientôt un certain nombre de curieux. Le régent lui-même vint souvent les visiter, et leurs entretiens se prolongèrent bien avant dans la nuit. Presque toujours leur conversation roulait sur la religion, quelquefois cependant on causait sciences, histoire ou géographie.

« Un jour, raconte M. Hue, nous lui parlions des observations et des instruments astronomiques, et il nous demanda, s'il ne lui serait pas permis d'examiner de près cette machine étrange et curieuse que nous tenions dans une boîte — Il voulait parler de notre microscope — Nous nous empressâmes de satisfaire sa curiosité. Un de nous courut à notre résidence et revint à l'instant avec le merveilleux instrument. Tout en ajustant, nous essayâmes de noter, comme nous pûmes, quelques notions d'optique à notre auditeur; mais nous étant aperçus que la théorie excitait fort peu d'enthousiasme, nous en vîmes tout de suite à l'expérience. Nous demandâmes si dans la société quelconque serait assez bon pour nous procurer un peu. La chose était plus facile à trouver qu'un papillon. Un noble Lama, secrétaire de son excellence le premier Kalon, n'eut qu'à porter la main à son aisselle par-dessus sa robe de soie, et il nous offrit un peu extrêmement bien membré. Nous le saisismes immédiatement aux flancs avec la pointe de nos brucelles; mais le Lama se mit aussitôt à faire de

l'opposition; il voulait empêcher l'expérience, sous prétexte que nous allions causer la mort d'un être vivant. — Sois sans crainte, lui dismes-nous, ton pou n'est pris que par l'épiderme; d'ailleurs il paraît assez vigoureux pour se tirer victorieusement de ce mauvais pas. — Le régent, qui avait un symbolisme plus épuré que celui du vulgaire, dit au Lama de garder le silence et de nous laisser faire. Nous continuâmes donc l'expérience, et nous finâmes à l'objectif cette pauvre petite bête, qui se débattait de toutes ses forces à l'extrémité des brucelles. Nous invitâmes ensuite le régent à appliquer l'œil droit, en cliquant le gauche, au verre qui se trouvait au haut de la machine. — Tsong-Kaba, s'écria le régent, ce pou est gros comme un rat... Après l'avoir considéré un instant, il leva la tête etocha sa voix dans ses deux mains en disant que c'était horrible à voir... Il voulut dissuader les autres de regarder, mais ses conseils échouèrent complètement. Tout le monde, à tour de rôle, alla se pencher sur le microscope et se releva en poussant des cris d'horreur. Le Lama, secrétaire, s'étant avisé que son petit animal ne remuait plus, déclara en sa faveur. Nous élevâmes les brucelles, et nous fîmes tomber le pou dans la main de son croyant. Mais, hélas! la pauvre victime était sans mouvement. Le régent dit en riant à son secrétaire: — Je crois que ton pou est indisposé... Va, tâche de lui faire prendre une médecine; autrement, il ne reviendra pas. »

La paix et la tranquillité dont jouissaient les deux missionnaires, la protection éblouissante que leur accordait le gouvernement tibétain, la sympathie dont le peuple semblait les entourer, tout leur donnait l'espérance qu'ils ne tarderaient pas à jeter au sein même de la capitale du bouddhisme les fondements d'une mission appelée à exercer une immense influence sur tous les peuples de l'Asie centrale. Déjà ils songeaient aux moyens d'établir avec l'Europe les communications les plus faciles et les plus promptes, lorsque l'ambassadeur chinois leur dit que le Tibet était un pays trop froid pour eux, et qu'il leur fallait songer à retourner dans leur royaume de France. Ce conseil était un ordo anqui, malgré la protection du régent, ils se virent forcés d'obéir, et qui qu'ils en aient pensé et écrit, Sitan ne joua pas un rôle plus actif dans cette affaire qu'en certaines jonctions de salubrité, quoils lui attribuaient trop complaisamment, faute d'avoir pu les explorer.

Dès qu'ils virent que toute résistance devenait inutile, MM. Huc et Gabet déclarèrent à Ki-Chan, tout en protestant énergiquement contre leur expulsion de Lhasa, qu'ils étaient prêts à partir. Mais grande furent leur indignation et leur surprise en se voyant refuser l'autorisation de prendre la route de l'Inde. « Vous ne concevriez pas, dirent-ils, qu'on n'ait la cruauté de nous forcer à suivre la route qui conduit à la frontière de la Chine, c'est-à-dire à nous condamner à un voyage de huit mois; tandis qu'en nous dirigeant vers l'Inde, vingt-cinq jours de marche nous suffiraient pour arriver au premier poste européen, ou nous ne pourrions manquer de trouver des moyens sûrs et faciles pour nous rendre à Calcutta. » Tout en achevant leurs préparatifs de départ, ils assistèrent aux fêtes du nouvel an, dont ils ont ajouté la curieuse description à d'autres détails pleins d'un vil intérêt.

Sept mois après leur départ de Lhasa, MM. Huc et Gabet arrivaient à Macao. Le récit de ce voyage remplit les deux derniers chapitres du second volume; mais il n'est que commencé. M. Huc l'a interrompu aux frontières de la Chine, à la ville de Ta-Sien-Lou, dans les premiers jours du mois de juin : « Notre route en Chine, pour retourner dans notre mission de la Tartarie-Mongole, nous force, dit-il, de laisser inachevé le travail que nous avions entrepris; il nous resterait encore à parler de nos relations avec les tribunaux et les mandarins chinois, à jeter un coup d'œil sur les provinces que nous avons parcourues, à nous occuper de visiter durant nos voyages antérieurs dans la Celeste Empire. Cette dernière nous essaierons de la remplir, dans les heures de loisir que nous pourrions trouver au milieu des travaux du saint ministère. Peut-être serons-nous en mesure de donner quelques notions exactes sur un pays dont aucune époque, sans contredit, n'a eu de idées aussi erronées que de nos jours. Ce n'est pas, ajoutait-il, qu'on manque d'écrits concernant la Chine et les Chinois. Le nombre des ouvrages qui ont paru ces derniers années, en France et surtout en Angleterre, est vraiment prodigieux; mais il ne s'agit pas toujours du zèle de l'écrivain pour faire connaître des contrées qu'il n'a jamais ni le pied. Entre un *Voyage en Chine* après quelques promenades aux factoreries de Canton et aux environs de Macao, c'est peut-être s'exposer beaucoup à parler de choses qu'on ne connaît pas suffisamment... Quoiqu'il soit arrivé au savant orientaliste J. Klaproth de trouver l'archipel Potocki sans sortir de son cabinet, il est en général assez difficile de faire des découvertes dans un pays sans y avoir pénétré. »

Le *Voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine* est trop intéressant et trop nouveau pour que tous ceux qui auront eu le bonheur de le lire ne souhaitent pas aussi ardemment que nous que M. Huc ne s'empresse de tenir cette promesse, et qu'il publie le plus tôt possible son *Voyage en Chine*. Nous ne craignons pas qu'obtiennent les deux volumes dont nous venons de résumer d'une manière si rapide et si incomplète l'intéressant itinéraire.

Un perfectionnement de la machine à vapeur.

Un des problèmes les plus intéressants que se pose la mécanique aujourd'hui est d'économiser le combustible dans les machines à vapeur, et en même temps d'obtenir de la vapeur à une température plus élevée que 100 degrés. Il y

a deux ou trois ans, MM. Boutigny et Testud pensaient avoir réussi en versant sur une plaque de platine chauffée par le plomb fondu des gouttes d'eau qui se mettaient à l'état sphéroïdal pour de la se transformer en un vapeur d'une température très-élevée. On a cessé de parler de cette invention, qui promettait cependant, au dire de plusieurs journaux, d'importants résultats.

Voici qu'en Angleterre, M. Wilkinson vient de prendre un brevet pour une machine dans laquelle l'action de l'air chaud se combine avec celle de la vapeur d'eau. Le principe consiste dans l'injection d'un courant d'air, chauffé à la température de 600 à 800 degrés, dans la vapeur d'une chaudière, en sorte que la température et par conséquent la force expansive de la vapeur se trouvent considérablement élevées.

Pour cela, dit le *Mechanic's Magazine*, un tuyau de fer enroulé en serpentin, de manière à présenter une grande surface dans une aire donnée, est placé sur le foyer et reçoit toute l'action de la flamme. Ce tuyau débouche par un bout quelque peu au-dessus de la vapeur qui s'élève dans la chaudière, tandis que par l'autre bout il communique à une pompe d'injection. Sa capacité est beaucoup plus grande que le volume d'air comprimé qu'il reçoit à chaque coup de piston, et l'air n'arrive dans la chaudière qu'après avoir acquis tout à fait, eu à peu de chose près, la température du serpentin rougi par lequel il passe.

La pression de l'air dans le serpentin, à strictement parler, est supérieure à celle de la vapeur dans la chaudière; car c'est un excès de pression qui surmonte la résistance de la vapeur et force un passage pour l'air; mais au moyen d'une communication entre les deux vaisseaux par une ouverture ménagée le long du serpentin, on peut, dans la pratique, considérer la pression de l'air dans le serpentin comme égale à celle de la vapeur dans la chaudière.

À chaque coup de piston, la même quantité d'air froid est injectée, sous quelque pression que la machine fonctionne. La portion d'air voisine de la pompe est chassée vers une place plus chaude, et la portion d'air qui occupait cette dernière place passe à une place plus chaude encore, jusqu'à ce que toute la portion d'air la plus échauffée se décharge dans la vapeur de la chaudière. Cependant l'air continue à s'introduire dans la chaudière après que l'action de la pompe a cessé; car, chaque portion du contenu du serpentin ayant passé à une place de température plus élevée, la radiation des parois du serpentin élève instantanément la température de l'air, le force à se dilater, et à entrer sans relâche ses portions les plus échauffées, aussi longtemps que par des injections répétées il y a de l'air fourni à une température plus basse que celle du serpentin.

Il résulte d'expériences faites sur une machine fixe que l'application de l'air chaud produit une économie de combustible de 25 à 30 pour cent; et les expériences ont duré plusieurs semaines, la machine ayant toujours fonctionné à la pression ordinaire. M. Wilkinson s'occupe en ce moment d'adapter son invention aux machines à vapeur marines, aux locomotives.

Ce qui donne encore plus d'importance à la question d'économie du combustible chez nos voisins, c'est que le grand nombre de leurs usines est devenu un insupportable fléau pour ces villes, à cause de la prodigieuse quantité de fumée qu'elles émettent. Les foyers fumoureux ont donné de bons résultats, mais cependant ils sont incapables de fournir un bill pour la prohibition de la fumée. Une commission a été nommée à cet effet à Londres, et dans beaucoup d'autres localités, et son rapporteur, M. Simon, le médecin en chef de la santé de Londres, vient de publier des documents curieux.

Il nous apprend que le bill est destiné à remédier affecté la capitale tout entière et cause un tort immédiat à la propriété en même temps qu'il attaque indirectement la santé des habitants.

Le tort à la propriété est notoire si l'on considère : 1° que la fumée est d'une nature corrosive et dans certains cas corrosive pour les objets exposés à son contact; elle salit et dégrade les édifices; elle noie et abîme les statues, elle efface les inscriptions, fait disparaître les couleurs, etc., etc.; — 2° si l'on considère l'immense surcroît de dépense à laquelle la population ouvrière se trouve condamnée pour se tenir en état de propreté. M. Buller, le secrétaire de la société fondée pour répandre l'usage des bains et lavoirs, a étudié soigneusement les habitudes de propreté dans toutes les classes de la population; il y a eu au chiffre de 5 millions de livres sterling (125 millions de francs), la dépense annuelle du blanchissage pour toute la capitale. Si l'on admet que la saie dépense soit la moitié des usines est et il est difficile de le croire, n'est-ce pas là une véritable injure à la propriété, injure qui se traduit par une lourde taxe sur chaque individu qui veut à porter du linge blanc? Quelle que plus vous êtes de laver fréquemment le linge et plus il s'élève vite, c'est là encore une cause de dépense qui peut s'évaluer à tant pour cent.

L'injure indirecte à la santé n'est pas moins évidente. Chaque étant soignée ou conservée propre l'intérieur de son habitation, on ne se décide qu'à regret à ouvrir ses fenêtres. La ventilation n'est pas suffisante; et il n'y a pas que les domestiques chez qui cette répugnance à donner de l'air, malheureusement toujours chargé de fumée, soit devenue une habitude invincible. On se trouve dans cette cruelle alternative ou de vivre dans un air qui n'est pas assez renouvelé, ou d'admettre chez soi une substance sale qui vous condamne à renouveler beaucoup trop fréquemment tout votre mobilier.

Si la fumée porte une injure directe à la santé, c'est une question sur laquelle le rapporteur déclare ne point oser se prononcer. Tant d'influences délétères se combinent à Londres, dont plusieurs se ressentent avec intensité, qu'il n'est pas

facile d'évaluer au juste la portion de mal qu'il convient d'imputer à chacune et surtout à celles qui ne sont que d'importance secondaire.

Souhaitons si l'on ne peut calculer le mal causé à la population humaine, il est facile d'observer et de démontrer que l'action de la fumée est à un haut degré nuisible à l'organisation plus délicate des plantes. En circonstances ordinaires elles meurent vite à Londres; ce n'est qu'après leur journal de l'air fumé, de manière que la suie ne vienne pas charger leurs feuilles et empêcher la fonction respiratoire, elles fleurissent assez bien. Sur le grand nombre de personnes qui respirent plus librement à la campagne qu'à la ville, il est impossible de dire combien doivent cette amélioration dans leur santé à l'absence de fumée dans l'atmosphère. Il est certain cependant que ce composant de notre air de Londres agit sur nos organes respiratoires, et que l'action est proportionnelle à la quantité dont l'air sera chargé. Le subit accès de toux que l'on éprouve en entrant dans une chambre remplie de fumée donne à croire que la fumée, se trouvant à un état de division plus grande dans l'atmosphère, exerce une influence fâcheuse à un moindre degré, mais qui cependant ne peut être que fâcheuse.

Il paraîtrait que le bill se contente d'attaquer les fourneaux des machines fixes à vapeur seulement; le docteur trouve la mesure trop étroite. Combien de cheminées qui n'appartiennent point à des fourneaux de machines à vapeur (on n'y jette pas moins des volumes considérables de fumée) ont un grand déchet de tout le voisinage! Il bâille aussi le respect qu'on paraîtrait vouloir garder envers les locomotives et les machines des bateaux à vapeur. Faites du feu sans fumée, ou tout au moins diminuez le feu de manière à diminuer la cause de fumée, tel est le mot d'ordre à Londres. Tenons-nous prêts à imiter nos voisins dès qu'ils auront résolu la question. Il y aura économie pour les manufacturiers et moins de désagrément pour les citadins qui vivent à côté d'eux.

Correspondance.

M. Th. B. à Brest. — Nous nous rendons à vos observations, monsieur, et le dessin paraîtra dans le numéro prochain. Nous emprunterons le motif au journal anglais, si ce qui est probable, M. F. ne peut pas nous écrire le récit et nous l'envoyer à temps.

M. A.-D. C. à Bruxelles. — C'est à-dire, monsieur, que vous n'avez pas trouvé dans le numéro exactement ce que vous désirez y trouver. Quelle que soit votre volonté d'être actuel, nous ne pouvons pas tout faire le même jour, et d'ailleurs, vous voyez, dans ce numéro même, qu'on ne perd pas pour attendre.

M. F. A. à Barcelonne. — Il y a des collections complètes, et nous ne complétons-les tous les jours. Faites-nous vos propositions, monsieur.

M. P. B. à Marseille. — Des sujets que vous indiquez, monsieur, plusieurs sont à l'étude et tous viendront avec le temps. Le monde entier y passera.

M. J. G. à Londres. — Nous acceptons votre jugement, monsieur, en vous remerciant. Nous nous efforçons d'y voir clair et ne voulons pas jouer le rôle de faux témoin dans les affaires qui passent sous nos yeux.

M. P. à Palerme. — Nous espérons pouvoir donner dans le numéro prochain une description de votre curieuse fête de Sainte-Bosalia, la patronne de votre ville.

M. R. B. à Paris. — Vous avez déjà passé en revue à peu près tous les grands établissements, toutes les grandes institutions de Paris. Vous aurez messamment la Cour des comptes, puis le Conservatoire des arts et métiers. Nous nous occupons de l'Observatoire.

M. N. M. à Bordeaux. — Vous n'êtes pas le seul. La navigation aérienne est à la mode. Nous vous parlerons, monsieur, des travaux ingénieux de M. Pétin.

M. le G. Y. à Alger. — Dans le prochain numéro.

M. R. à Paris. — Veuillez, monsieur, ainsi que vous voulez bien le proposer, envoyer vos idées sur le plan d'une *Bibliothèque communale*. Adressez à M. Paulin.

Le Tailleur.

J'étais dernièrement chez un de mes amis, homme de lettres et homme d'esprit, et qui n'est pas absolument inconciliable, lorsque son tailleur vint lui apporter, dans la toilette (mouchoir de soie de rigueur, un pantalon évidemment trop étroit, nous en saisissant l'occasion pour lui glisser un mot sur ce qui était moins.

Mon ami, qui est myope et distrait, promena mélancoliquement son regard du pantalon au mémoire, essayant l'un et essayant de lire l'autre.

— Eh bien! lui dit le tailleur, comment trouvez-vous ça? Bien! comme ça collé!

— Ça me gêne, répondit mon ami soucieux.

— Pas possible! Voyez pourtant comme cela tombe!

— Cela tombe mal.

— Vous m'allez! Enfin on peut arranger cela, répartit le tailleur avec un gros soupir.

— Oui, oui, arrangeons cela, dans trois mois...

— Comment! dans trois mois! Vous voulez dire dans trois jours.

— La belle avance!

— Mais, mon cher monsieur, vous n'y êtes plus. Quo ferrez-vous au mois d'octobre d'un pantalon de piqué blanc?

— Eh! qui vous parle de cela?

— Comment, mon cher monsieur, s'écria le tailleur avec

un accent joyeux, c'est de mon mémoire qu'il s'a-
git. Il fallait donc le dire tout de suite.

En disant ces mots, il secoua sa *taillette* en signe
de triomphe, et s'en fut tout courant, en criant jus-
qu'au bas de l'escalier à mon ami, qui s'efforçait
de s'excufer :

— A votre aise, mon cher monsieur, à votre aise !
Je me figurais que mon pantalon vous gênait.

Tous les tailleurs sont ainsi faits. La perspective
d'un vêtement à retoucher les effraie. C'est un
poignard, car si l'entend que la reprise est à leur
compte, et qu'une demi-journée ou une journée
extra est au bout de chaque faux pli. De là, le nom
tragique donné à ce vêtement malheureux.
Mais, que dire de celui qui, radicalement manqué
par quelque faute de l'ouvrier ou du coupeur,
reste pour compte à l'entreprise? Ah! pour celui-
là c'est un *cris de Malais*, c'est un *kandjar*, c'est
un *poignard empoisonné*! Ce n'est pas tant encore
la perte matérielle que la blessure d'amour-propre
dont saigne le flanc germanique de M. Schlagmann
ou Wetzel. Un habit manqué, juste ciel! que pen-
sora l'Europe et qui dira le sport? Malheureux
habit, de quelle main convulsif l'industriel te re-
jette dans ta *taillette*! Tu devais faire son triomphe
et tu n'es plus que son opprobre. Va, cache-toi,
et dissimule sa défaite avec la fièvre. Que faire
d'un *poignard* que l'on ne saurait même se passer
au travers du corps?

Heureusement?.....
Car le tailleur est un artiste. Il se souvient du
temps où *tailleur d'habits* se disait par opposition
à *tailleur d'images*, et partageait avec le sculpteur
le domaine de la plastique. L'un se charge du nu,
l'autre de l'habillé, voilà toute la différence. Le



La mesure.

tailleur sait et sent cela. Un habit manqué, c'est
pour lui une statue refusée à l'exposition. Odeux
jury!

Le tailleur a d'ailleurs tous les côtés de l'artiste :
le désintéressement et l'esprit d'aventure. Il ne se
traîne point terre à terre, comme tant de bouti-
quiers prosaïques, dans l'ornière de l'étroit calcul
et de la taquinerie mesquine. Commercialement,
le tailleur sait donner beaucoup au hasard. Il ne
chagrinerait jamais un galant homme qui porte no-
blement, et en bon lieu, un vêtement de sa façon.
Il saura au besoin doubler même les poches de
son gilet de telle façon que cette poche des clients
puisse tenir son rang dans le monde et faire hon-
neur à son habit. Je connais maint fils de famille
qui n'a, durant longues années, dû qu'à la confiance
generouse de son tailleur de soutenir honorablement
sa naissance, en déjouant la laderie des
grands-parents. Le tailleur sait d'avance qu'un
bon quart tout au moins de sa clientèle ne le
payera que peu ou point. Cette perspective ne
l'effraie point : ce sont les hasards de la guerre,
et il dresse ses batteries ou ses tarifs en consé-
quence.

C'est en effet chose idéal que le prix d'un
habit, dont la moitié au moins, chez le tailleur de
quelque renom, représente tout à la fois l'aléatoire
du commerce, la prime d'assurance payée (ou
promise) contre les sinistres mutuels, et le mérite
de la coupe.

Ce dernier point est l'essentiel, et le ciseau est
tout pour l'artiste, quand toutefois il ne se change
pas en poignard. On sait cette superbe réponse
d'un célèbre tailleur à un honorable économe des
dernières années du règne de Louis-Philippe, qui,



Le drap.



Le maître tailleur en tournée



L'ouvrier tailleur.

trouvant le prix d'un habit cent cinquante francs
un peu cher, demandait à fournir son drap.

— Bien volontiers, monsieur, lui répondit l'ar-
tiste avec un sourire de condescendance.

L'artisan fait, habit enlustré, l'honnorable lé-
gislateur demanda le prix.

— Cent cinquante francs, monsieur, comme
toujours, dit le tailleur en s'inclinant.

— Tout compris, je le sais; mais j'ai fourni mon
drap.

— Monsieur, je ne compte jamais le drap. JE
LE DONNE PAR-DESSUS LE MARCHÉ!

Le coupeur est un être à part. C'est, comme on
le conçoit sans peine, l'homme important de la
maison. Tout tailleur a été coupeur; mais il y a
en revanche des coupeurs qui ne deviennent ja-
mais tailleurs. Ce sont des âmes d'artiste et des
intelligences enthousiastes de la gloire, mais in-
sensibles au profit. Le coupeur rêve la nuit d'un
certain éran au gilet et d'une echarpe de bas-
que. Il s'éveille en sursaut, ruminant dans sa tête,
combinant harmonieusement les numéros 86, 79,
36, 44 et 53. Ce n'est point un quine à la loterie,
c'est la formule, le signe abstrait, la grande ligne
rudimentaire d'une coupe inédite et savante qui
fera son apparition dans le monde merveilleux du
jardin Mabille le mardi qui vient ou celui d'après.
O mesmees des chloëes! qui croirait que ces nom-
bres cabalistiques recèlent tant de poésie apollo-
nienne, tant de grâce, tant de contours, tant de
délianté séducteur! Aussi, des l'oubie, le coupeur
s'installe-t-il au comptoir, devant un formidable
amas de pièces d'étoffes, plus grave qu'un censeur
royal, et plus inspiré qu'un poète. Son oeil flam-
boie, il se frappe le front, tandis que son infan-



L'essai

gable ciseau multiplie les *membres* épars. Au nom
du ciel, ne lui parlez pas; pour un mot, vous
troubleriez l'enfantement. Il vient de créer un ha-
bit à trois boutons au lieu de quatre; il va trouver
une nouvelle machine, et, si l'expansion lyrique
continue, il est capable d'inventer une mode de
collet que l'on n'a jamais vue — depuis 1826.

Il faut admirer le coupeur, mais il ne faut pas
avoir trop de foi en lui. Non-seulement, dit La
Bruyère, un honnête homme doit se laisser habiller
par son tailleur à la mode courante et sans s'en
occuper; mais une des premières conditions de
l'élégance, dit Pelham, un héros de M. Bulwer
the adventures of a gentleman, est de n'avoir pas
un habit trop bien fait, observation fine et très-
juste.

Il nous reste à dire quelques mots de l'ouvrier
tailleur *pique-prune*. J'avoue mon ignorance et
declare ne point connaître l'etymologie de ce so-
briquet populaire. Cette classe d'ouvriers, vouée
à l'immobilité, est sans doute, en vertu de la loi
des contrastes et par esprit d'opposition, douée
d'un naturel remuant; ennemie de la tyrannie,
elle a pris pour maxime: « Les grands ne nous
paraissent tels que parce que nous sommes ac-
croupis, levons-nous! » — Et elle se leve fréque-
ment, sachant bien qu'il dépend d'elle de faire du
peuple français une nation de sans-culottes. Mais
les lois sur les grèves n'étant point abolies, tout
rentre bientôt dans l'assiette et la couture accou-
tumée, et le peuple français finit par s'habiller
tant bien que mal. Ainsi soit-il!

En règle générale et pour terminer, le tailleur
parisien peut se définir: « Un industriel allemand
qui taille des habits anglais. »

Un jour de jeûne et deux nuits de veille, ou un train de plaisir à Dieppe. — Caricatures par Stop.

TRAINS DE BAMBOCHES POUR
DIEPPE
10 CENTIMES ALLER ET RETOUR



Départ du train de plaisir.



L'arrivée, — trois heures du matin.



Borbatement général.



— Je me demande si, n'étant qu'adjoint, je puis décentement prendre un bain de mer?...



— Comment, mon ami, vous vous baignez avec vos hottes?
— Diantre, si il y avait des repous!...



— Arato'e, en dit qu'il y a des lames dans la mer : si elles allaient te couper!



— Voilà la marée qui monte. — Ah! tant mieux, j'ai grand'faim, et j'aime beaucoup la marée.



Un grain. — On demande 4,900 parapluies.



— Rien à manger!... — Si nous faisons rôti Azor?...



Retour du train de plaisir.

Revue des Arts.

OUVERTURE D'UN MUSÉE MEXICAIN AU LOUVRE.

Un des caractères propres à notre époque, c'est le cosmopolitisme, mot nouveau que l'Académie n'admet pas, mais qui l'a tout bon employé, faute de mieux pour exprimer un sentiment nouveau. Jamais on n'eut une conception plus large de l'humanité, de son histoire, de ses développements, de son identité à travers le temps, et l'espace. Peut-être est-ce pour cela que nos temps modernes, malgré leur impétuosité et leur ardeur, manquent d'un véritable originalité. Ce qui est notre point de vue engine en tendant, il le perd en approfondissant. Notre sentiment est plus large, mais il est moins intense. Autres nos arts et notre littérature puissants à un ou deux sources seulement; ils puisent à vingt sources au moins. Nous nous intéressons à trop de choses pour en aimer passionnément une seule. Qui se serait avisé autrefois de la création d'un musée mexicain? Qui aurait tenté la pensée de donner à quelques grossières poteries, à quelques métaux brimborions des sauvages américains vaincus par Cortez et Pizarro, le splendide air réservé jusqu'ici aux précieux restes de l'antiquité égyptienne, grecque, étrusque ou romaine, ou aux chefs-d'œuvre de la renaissance et de notre art national? Ce grand projet d'une idée trop étroite. Le musée du Louvre, désormais entré dans une voie plus large, ne se contentera plus de recueillir exclusivement les objets remarquables sous le rapport du beau, mais encore il recueillera tous les vestiges des civilisations originales qui ont passé sur la terre. S'il comprend bien sa mission, il doit être tout à la fois musée esthétique et musée ethnographique.

Les gigantesques monuments existant au Pérou, dans le Yucatan et au Mexique, attestant une civilisation avancée, et dont quelques-uns remontent à une antiquité que l'on a crue contemporaine des monuments de l'Égypte et de l'Indoustan, ont particulièrement attiré l'attention des archéologues; ils ont été l'objet de magnifiques publications. Les vestiges de ces civilisations perdus méritent d'être soigneusement recherchés aussi bien que les restes des Pélasges et des Étrusques; c'est sans beaucoup moins intéressants au point de vue de l'art, ils le sont beaucoup plus sous le rapport de l'anthropologie et de la philosophie de l'histoire. Quels que soient les voles qui couvrent les origines de la civilisation antique de l'ancien monde, on devine, on comprend à un certain degré, si on ne la suit pas exactement, la chaîne de la tradition. Il en est tout autrement pour l'Amérique. Ici cette chaîne est brisée, ici la séparation paraît complète, la nature a mis entre les deux mondes des étendues de mer si incommensurables, que l'humanité a vu des milliers d'années, à accomplir presque tous ses progrès sans soupçonner l'existence de cet autre hémisphère de notre planète où d'autres hommes exerçaient les mêmes luttes contre la nature et s'avancèrent par des moyens analogues dans la voie du progrès. Jamais spectacle plus curieux ne pouvait être offert à l'Europe. Garât demandait au premier consul une île de la mer Égée pour y faire des expériences sociales; jamais expérience sociale sur une plus grande échelle ne devait se produire dans des conditions de plus parfait isolement. La découverte de Christophe Colomb vint livrer à la science moderne une sorte de civilisation antique en pleine voie d'écllosion. Les savants ont-ils tiré du problème les leçons qu'ils pouvaient en tirer? Il n'est permis d'en douter.

Les premiers Européens débarqués en Amérique trouveront une telle variété de végétaux et d'animaux que ce fut pour eux comme s'ils arrivaient dans une nouvelle planète. Aussi appeleront-ils le pays un nouveau monde. Mais ils se trouveront fort embarrassés pour expliquer la présence de l'homme et surtout celle d'animaux analogues dans l'ancien et le nouveau continent. On était loin d'imaginer qu'une quinzaine de lieues seulement séparaient, au nord, l'Asie de l'Amérique, sans qu'on eût bâti là-dessus ses hypothèses.

Pour simplifier le problème, on supposa que les deux hémisphères avaient pu antérieurement être réunis vers le pôle. D'autres, pour se soustraire à la difficulté de faire traverser les régions arctiques aux espèces tropicales, eurent recours à l'Atlantide de Platon. Les hommes ont parlé de singularités étonnantes. En supposant que ces petits artífices d'imagination parvinssent à expliquer comment l'Amérique a pu être peuplée, le problème ne surgit-il pas de toutes pièces pour chaque île disséminée sur la surface du globe. Pour n'en citer qu'un exemple, peut-on concevoir comment les îles Sandwich, séparées par d'effroyables distances de l'Amérique et encore plus de l'Asie et de la Nouvelle-Hollande, ont vu leur sol volcaniquement couvert de végétaux, d'animaux et d'habitants. Ce problème ainsi posé doit être considéré comme une prière, même de la Science.

Un objet plus digne et plus fructueux était de rechercher, dans une étude attentive de la religion, de la langue, des monuments, des arts et des usages des anciens Américains, s'il n'y a pas quelques rapprochements naturels entre eux et d'autres peuples de l'Europe et de l'Asie. Malheureusement ce n'est pas par l'esprit de critique qui brillent les savants à l'époque de la conquête. Les moines espagnols, qui prirent sous les premiers de recueillir les traditions, depuis des apparences, adoptèrent les explications les plus fabuleuses avec un enthousiasme et une crédulité à laquelle se prêtent d'autant mieux les neophytes mexicains, qu'ils ne se comprennent pas très-bien les uns et les autres. Ils crurent retrouver Ève, Noé, la vierge Marie, la tour de Babel, le signe de la croix, le sacrement de l'Eucharistie. Quetzalcoatl, ce dieu à peau blanche et à barbe noire, venu du nord et dans lequel on voyait un missionnaire bouddhiste, existait dans l'Amérique au dit régnier l'âge d'or, et qui disparut promettant aux Chéolans de venir reconstruire un jour son œil, tant pour quelques-uns l'apôtre saint Jacques, pour d'au-

tres le Messie lui-même. A force de s'exalter sur cet inexplicable mélange d'orthodoxie et d'abominations païennes, les pauvres missionnaires finirent par s'imaginer que tout cela devait être une supercherie du diable contrebalancé par les rites du christianisme pour mieux tromper les peuples à leur perte. L'éditeur anonyme du plus splendide ouvrage publié sur les antiquités du Mexique, lord Kingsborough, cherche à prouver que Mexico avait été colonisé par les Israélites.

La science n'a pas encore débrouillé le mystère des origines de la civilisation américaine. Suivant qu'on s'est préoccupé de telle ou telle analogie, on lui a attribué une origine tantôt hébraïque, tantôt égyptienne, chinoise ou tartare. Ceux, au contraire, qui ont été frappés des différences tranchées, ont pris le parti de la déclarer originale, autochtone. La linguistique de son côté n'a apporté aucune lumière dans la question. Quelques affinités étymologiques ont été signalées avec les chinois, mais sous les autres rapports il n'y a aucun rapprochement à établir. L'aztèque, nom de la langue et du peuple dont naît à Mexico lors de l'invasion de Cortez, manque des sons b, d, f, g, r, s, j, qu, ce qui l'oblige à répéter le peu d'éléments phonétiques qu'elle possède et donne de la dureté à la prononciation, comme on peut s'en faire idée par les mots : *ihkaphchitl*, jeune fille, *Tenochtitlan*, nom indigène de Mexico. Cette langue possédait une véritable littérature. Une foule de livres manuscrits contenaient les annales et l'histoire des migrations antiques, des calendriers, des rituels, l'état cadastral du pays, les rôles des tributs, etc... Une grande partie de ces monuments précieux perit par la funeste intelligence du premier évêque de Mexico, D. Juan de Zumarraga, qui dans l'espoir de faire des peintures hiéroglyphiques put trouver des centaines de manuscrits. A la vérité, en 1537, une chartre fut créée à Mexico pour l'explication des hiéroglyphes afin de venir en aide à la jurisprudence. Mais, moins de cent ans après la conquête, la connaissance des hiéroglyphes avait tellement décliné que l'historien mexicain Alvarado dit que de son temps il n'y avait plus dans le pays que deux personnes âgées en état de les déchiffrer. Peut-on espérer que quelque Champollion retrouverait l'art de lire un jour ces hiéroglyphes? Ce n'est pas probable. Malgré une cinquantaine de grammaires et de vocabulaires sur la langue mexicaine, l'étude n'en est pas répandue en Europe, et les deux chartres, qu'on avait fondées à Mexico pour l'enseignement des deux principaux indiens indigènes, sont, depuis longtemps, soignant des renseignements fournis à M. Vaisse, sans autres succès sans traitement.

Quelques fragments qui nous ont été conservés de la littérature des Aztèques sont propres à nous donner une haute idée du degré de civilisation auquel ils étaient déjà parvenus. Les paroles suivantes ne sont-elles pas empreintes d'une charité toute évangélique? — « Habile ceux qui sont nés, nourris ceux qui ont faim, quelle privation qu'il en coûte, car rappelez-vous que leur chair est la tienne, et qu'ils sont hommes comme toi. — Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques passages abrégés d'un fragment très-remarquable et qui méritait d'être plus connu et de devenir classique. Ce sont les leçons pleines d'une douce modulation d'une mère à sa fille, des conseils d'une simplicité charmante et d'une sagesse qui égale le cœur.

« Ma bien-aimée fille, chère petite colombe, vous avez déjà entendu et vu les paroles que votre père vous a dites. Ce sont des paroles précieuses, telles qu'on en dit et on en écoute rarement, qui partent du sein entrailles et du cœur, on elles étaient entassées comme un trésor... il vous a dit ce qu'il vous convient de faire et ce qu'il vous convient d'éviter. Rien de ce qui vous intéresse n'a été omis. Neanmoins pour remplir tous mes devoirs envers vous je vous dirai quelques mots. La première chose que je vous recommande instamment est de ne point oublier et de bien observer ce que votre père vient de vous dire... Si Dieu vous prête vie, vous en-serez-avec les mêmes paroles les fils et les filles que Dieu vous y donnera. La seconde chose que j'ai à vous dire c'est que je vous aime beaucoup, parce que vous êtes ma fille chérie... Vous vos vêtements sont toujours propres et propres. Ne vous parez pas avec trop de coquetterie, car c'est une marque de vanité et de folie... Lorsque vous parlez ne préjugez pas vos paroles, mais parlez avec calme et réflexion. N'excédez pas sur la voix, ne la laissez pas trop non plus; parlez d'un ton modéré... Dans la rue ne portez ni la tête trop inclinée, ni le corps penché. Ne marchez pas non plus la tête trop haute, car c'est la marque d'une mauvaise éducation... Ne regardez pas comme une personne dont la vie est courte... Ayez encore soin, ma fille, lorsque vous êtes dans la rue, de ne pas regarder à droite et à gauche, de ne pas fumer et à la tête... Que l'expression de votre visage ne soit ni méchante ni trop complaisante. N'attirez aucune attention à ce que l'on peut dire autour de vous dans la rue. Nous suppritions une suite de bons conseils relatifs à l'état du mariage... Ma chère fille que j'aime tendrement, tâchez de vivre dans un monde de paix, de calme et de contentement tous les jours de votre vie. Ne souillez pas votre honneur, ne laissez pas la gloire et la renommée de vos ancêtres. Hommez-moi, honorez votre père et glorifiez-vous par vos bonnes œuvres. Dieu vous protège, ma petite enfant, et puissez-vous venir à Dieu qui est paternel... Que dirait de mieux aujourd'hui une mère chrétienne à sa fille? A entendre ces conseils, on serait volontiers disposé à supposer une grande douceur de mœurs dans la nation.

1. — Ceci est pourtant le ne pas y aller.

Une fille d'un roi de Mexico, mariée à un souverain voisin, tomba mal à près de deux siècles d'intervalle les orges et les crânes de la tour de Nesbo, et mourut étranglée par ordre de son époux, ainsi que Marguerite de Bourgogne. L'usage abominable des sacrifices humains forme aussi un

cruel contraste avec ces préceptes de douce morale que nous nous sommes pu à rappeler. Mais à Rome, dont on ne cesse d'étudier l'histoire, ce se pratiquait également, seulement sur une bien moindre échelle. Il me notait que de son temps encore on avait enterrés vivants dans le marbre aux bords un homme une femme, comme moyen d'intervention divine. A travers les temps et dans les divers hémisphères l'homme se montre toujours semblable à lui-même. Les mêmes bons instincts le dirigent vers les principes de la morale; les mêmes passions, la même ignorance, les mêmes superstitions enfantent les mêmes crimes. Pourquoi le développement naturel de l'intelligence ne mériterait-il pas au même but les hommes partis de points différents? Pourquoi les Aztèques ne seraient-ils pas arrivés d'eux-mêmes à certains dogmes religieux, dont les concurrents eussent été d'autres dogmes ne seraient que fortifiés; aux rites du baptême et de la confession, comme ils étaient parvenus à un calendrier calculé avec assez de précision? Pourquoi n'auraient-ils pas trouvé eux-mêmes les ornements sculptés sur leurs monuments ou peints sur leurs vases, les zigzags, les méandres, les entrelacs? Dans la forme de ces vases simples ou composés, à tête d'homme ou à apparence d'animaux, tels qu'on en voit au musée qui vient d'être ouvert au Louvre, c'est fortiment sent sans doute que les Mexicains et les Péruviens se sont trouvés en communauté de style soit avec les Égyptiens, soit avec les Étrusques, soit avec l'art chinois à une époque voisine de l'ère chrétienne. Ici du reste il n'est permis de rien affirmer; tout est livré au doute et aux conjectures. Une grande réserve est imposée à l'esprit critique, et des recherches ultérieures seules pourront mettre à même de prononcer si les Américains ont emprunté des traditions à l'Orient. Les nombres circulaires sont à noter. Ainsi par exemple, comme le fait judicieusement observer Prescott, dans son ouvrage si intéressant sur la conquête du Mexique, l'usage de brûler les morts, en vigueur chez les Mongols et les Aztèques, peut-être qu'on a une faible preuve de leur origine commune. Mais lorsqu'on y ajoute la circonstance de renfermer les centres dans un vase et d'y déposer une pierre précieuse à l'exclusion de tout autre objet, la coïncidence devient vraiment remarquable. Le problème compliqué et plein de mystère appelle donc les recherches des investigateurs et les études des savants.

Si nous nous sommes aussi longuement étendu sur ces détails relatifs aux anciens habitants de l'Amérique, c'est pour signaler l'importance réelle que les études qui les concernent peuvent avoir pour l'histoire générale de la civilisation humaine et pour mieux faire ressortir l'utilité du nouveau musée dont vient d'être dotée la France. Ce musée, tout récemment ouvert dans la cour du Louvre, à côté du musée descriptif, consiste en une seule petite salle au rez-de-chaussée, on sont réunis des fragments d'architecture et de sculpture, des figurines de métal, de matières dures, de terre cuite, dont le plus grand nombre appartient au Panthéon mexicain; des vases, des armes, des instruments de musique; des objets de parure, des seaux, des poils, des ustensiles divers provenant en grande partie du Mexique, puis du Pérou et du Chili. Une notice, rédigée par M. de Longpérier, contient une description sommaire des objets et quelques notions explicatives, nécessairement très-résumées dans un sujet encore si peu connu. Quant à la provenance des objets, nous en que nous-appréhensions la notice: « Le musée du Louvre possédait depuis longtemps un certain nombre de monuments américains rapportés du Mexique par M. Séguin, par le docteur Franck, et du Pérou par M. Angrand, consul de France à Lima; des vases et des figurines avaient été achetées à la vente du cabinet Denon; mais la plus grande partie de ces objets n'avait pas été exposée. L'acquisition d'une importante collection de sculptures mexicaines, réalisée au commencement de 1850, a enfin permis à la direction des musées de présenter au public un intéressant et magnifique de l'antiquité américaine. Cette collection avait été formée au Mexique par M. Latour-Aillard. »

Ce nouveau musée national s'enrichira inévitablement par la suite. Dejà des particuliers, parmi lesquels nous citerons MM. Massieu de Clerval et Victor Schelcher, lui ont fait don de curiosités remarquables. Cette collection servira sans doute à répandre chez les antiquaires français le goût des études américaines. Un grand problème d'histoire ou de philosophie y rattache. L'Amérique, où d'audacieux Scandinaves avaient formé des établissements cinq cents ans avant la découverte de Christophe Colomb, at-elle eu dans les temps antiques communication des traditions religieuses et des arts de l'Orient? ou bien, dans son isolement absolu, est-ce en vertu du libre développement de l'intelligence humaine et des mêmes tendances instinctives que la demi-civilisation a été atteinte parvenue lors de la conquête se manifestant avec des symptômes analogues à ce qui existait dans le vieux monde? Problème digne du plus haut intérêt. C'est avec ces préoccupations que la science abordera ce petit musée en apparence peu important; si elle parvient à pénétrer le mystère des origines aztèque et péruvienne, ces monuments d'un goût bizarre et d'apparence souvent grossière, alors mieux compris, prendront toute leur valeur. Annonciant les antiques témoins d'une civilisation perdue ne seront pour un grand nombre que les produits d'un art barbare.

Illustration de M. de Longpérier.

La statue en marbre de M. Duret, représentant Mercure inventant la lyre, avait été brisée à la révolution de février dans les appartements du Palais-Royal. Depuis elle fut exécutée en bronze et acquise par le ministère de l'Intérieur. Elle vient d'être placée dans le foyer de l'Opéra.

Deux autres statues vont être placées au musée de Versailles, entre autres celles de Furzot, de Malesherbes et de son natif Laplace. Celles de Mansard et de l'œuvre tout renvoyer les figures mythologiques de Louis XV et de Marie

la vase. Les paysans du Delta les nomment *dokhn el-bache-nayn*, mille! du nénuphar, et si n'en font usage que comme d'un remède rafraîchissant. Ainsi, voilà une plante, jadis alimentaire, chassée maintenant en un médicament. C'était le contraire pour la pomme de terre, comme je l'ai dit dans un autre article.

Enfin on voit une troisième espèce de lotus, peinte dans quelques temples de l'Égypte; c'est le lotus bleu (*Nymphaea corulea* L.) dont on faisait, selon Athénée, des couronnes agréables à la vue et à l'odorat. Cette espèce ne diffère du lotus-pavot (les blancs du Nil, que sur ses toulles un peu plus ovales, découpées sur les bords en échancrures légères, séparées par des dents mousses au lieu de dents aiguës, et par ses anthères - sachets contenant la poussière fécondante) terminées en un appendice blématique, pétales, d'une odeur très-suaive. La racine et le fruit sont comme ceux du *nymphe-*

phora lotus. « La racine, dit M. Delile, a quelque analogie, pour la grosseur et la substance, avec la châtaigne. Les Égyptiens l'appellent *byaroun*. J'ai vu des paysans qui la vendaient cuite sur le marché de Damiette pendant l'automne; je n'ai pu distinguer si c'était plutôt la racine du *nymphephora lotus* que celle du *nymphephora corulea*, parce que les racines ne diffèrent point dans ces deux plantes, dont les qualités sont probablement les mêmes. Cependant les Égyptiens regardent le nénuphar blanc comme moins bon que le nénuphar bleu : ils nomment le premier *bachenyin el-khanzyr*, c'est-à-dire nénuphar de porce, et le second *bachenyin el-t-raby*, nénuphar des Arabes. »

Les fleurs de ce nénuphar sont remarquablement belles : le calice a ses folioles d'un vert foncé, parsemées d'un grand nombre de points et de petites lignes d'un pourpre noirâtre; les pétales d'un blanc brillant, teints, surtout vers leur som-

met, du plus bel azur, d'où le nom de *corulea*. Cette espèce croît encore abondamment dans les rizières du Delta. On la trouve aussi dans les Indes orientales. Faut-il chercher la raison de cette sorte de cuite que les anciens avaient pour le lotus, dans la sensibilité de la fleur sous l'influence du soleil, phénomène signalé par Théophraste et nommé par Linné *sommet des plantes* ?

En résumé, les anciens Égyptiens admettaient trois espèces de lotus, toutes des plantes alimentaires aquatiques de la famille des *nympheacées* : 1° le lotus rose ou feve d'Égypte, *nelumbum speciosum* W., dont le fruit ressemble à une pomme d'arrosee, 2° le lotus blanc (du Nil), *nymphephora lotus* L.; et 3° le lotus bleu, *nymphephora corulea* L. Le fruit des deux dernières espèces ressemble à une tête de pavot.

HOEFER.

Le dessin sans maître. — Méthode pour apprendre à dessiner de mémoire.

Madame Cavé, dont les ravissants petits tableaux ont obtenu chaque année au salon le plus légitime succès, vient de nous confier, sous une forme charmante, tous ses secrets de maître; et comme fatiguée de la supériorité qu'elle a acquise dans son art, elle a voulu nous donner la clé de ce dessin gracieux avec lequel elle rend si abondamment ces bouquets d'enfants blonds et roses qui donnent à son talent un si grand cachet d'originalité. Elle s'adresse aux jeunes filles qu'elle comprend et qu'elle peint comme on les aime, c'est-à-dire comme elles sont, simples et naturelles. Et en même temps qu'elle est pour elles un maître habile, elle se montre une mère intelligente et leur donne des conseils qu'elles aimeraient à suivre, uniquement pour la manière dont ils sont présentés. Ces conseils, rassemblés dans une série de lettres et réunis sous ce titre : *Le Dessin sans maître*, forment un petit livre dont chaque page contient tout ce que l'esprit imprévu et piquant d'une femme peut renfermer d'original, tout ce que le savoir sérieux et intelligent d'un maître distingué peut offrir d'enseignements utiles. Mais les lettres de madame Cavé sont, comme ses compositions, plus éloquentes qu'à sa faveur que tous les éloges. En citant un passage, c'est donner le désir de lire le livre tout entier.

« Observations sur la variété des ombres et des lumières.

» Généralement, sur les objets brillants, tels que les cristaux, les marbres, les porcelaines, les métaux, les bois vernis, les dorures, etc., les lumières sont rares et étroites. Il n'y a que de la savoir, car c'est la lumière qui indique la matière et la qualité; ainsi, dans un dessin, un meuble neuf diffère d'un vieux par la manière dont la lumière est posée. Peu à peu toutes ces observations se caseront dans la tête de tes filles, et elles arriveront au bout de leurs crayons en temps et lieu.

» Des qu'elles sauront regarder les objets, elles ne les regarderont plus sans lire attentivement aux formes de l'ombre et de la lumière.

» Elles verront comment s'éclairaient les monuments, les maisons et les chambrées. Rien ne leur échappera, ni les grandes masses d'ombre et de lumière sur les arbres, ni les ombres portées des nuages sur la terre, qui, quelquefois, mettent tout un village dans l'ombre, d'autres fois laissent le clocher seul lumineux. Sur les bords de la mer, il y a des effets magiques, surtout dans les pays du Nord,



ou le ciel est nubuleux. Aussi les effets de lumière sont-ils beaucoup plus variés et plus piquants dans le Nord que dans le Midi. Le nuage est l'ami des coloristes.

» Toute une vie nouvelle va commencer pour toi et tes filles. A vos yeux toutes les œuvres de la nature vont prendre un aspect intéressant. A chaque instant l'artiste assiste aux spectacles les plus curieux. Lorsqu'il voyage il éprouve mille sensations diverses; il marche de surprise en surprise; ou personne ne voit, ne sent rien, il voit, il compare, il admire. Il peut faire vingt fois la même route sans ennui, car pour lui le paysage est toujours nouveau, à chaque heure du jour, des qu'il change d'effet. Et cet effet peut tenir à la moindre chose : là, c'est une vache bien éclaircie, qui anime une ondulation de la plaine; ici, c'est une chaumière qui reçoit les rayons du soleil et prend, à travers des touffes d'arbres, des proportions d'admirable beauté.

» L'exprimer les élans de bonheur que j'ai souvent éprouvés dans ces contemplations, c'est impossible. On sent qu'on s'approche de Dieu en comprenant mieux son œuvre. On le bénit de nous avoir donné cette faculté d'appréciation. En un mot on se sent riche de tout ce qu'on voit. En considérant l'indifférence ou plutôt l'insensibilité de ceux qui nous entourent, il semble qu'on possède le monde à soi seul, et qu'un génie bienfaisant déroule devant vous des merveilles qu'il cache aux autres. » Que de fois, devant ces grandes merveilles de la nature, j'ai pris en pitié l'audace des hommes qui veulent nous donner une idée du paradis. Comment! loin d'avoir inventé les beautés de cette terre, vous mourez sans les avoir comprises, et vous voulez inventer les choses du ciel! Mais le ciel que vous inventerez, vous, hommes, sera toujours au-dessous de la terre inventée par Dieu, et personne n'en voudra. Quant à moi, en jouissant patiemment et avec reconnaissance des bienfaits de ce monde que j'aime, je fais des vœux pour être un jour admise à connaître ceux que Dieu nous réserve auprès de lui; mais je m'en croirais indigne si j'avais la prétention de me faire une idée du bonheur qui nous attend là-haut et que je vous souhate à toutes les trois. Ainsi soit-il ! »

Le *Dessin sans Maître* se vend à Paris, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse. Broché 3 fr.; relié, avec peau d'âne, crayon et accessoires, 5 fr.

Bibliographie.

Chasses exceptionnelles et Mélanges, par M. Anouin d'Hourdel. — Un vol. in-8° avec trois portraits gravés. — Paris, 1850. Rue des Moulins, n° 8.

Les *Chasses exceptionnelles* contiennent des volumes ne sont pas, comme on pourrait le croire, celles de l'auteur, qui est tout à la fois un excellent chasseur et un écrivain distingué. M. Adolphe d'Hourdel est fait pour cette fois le panégyriste de trois des plus célèbres chasseurs du dix-neuvième siècle, l'historiographe de leurs principaux exploits. D'abord il raconte la vie du faucon de lions Gerard; il rebâtit l'une après l'autre ses étonnantes prouesses; il écite sa correspondance, qui forme à elle seule un traité aussi complet que pittoresque de la chasse au lion; puis, passant de l'Afrique du nord dans l'Afrique du midi, il résume brièvement, trop brièvement, l'intéressant ouvrage que M. Adolphe Delegrave a publié il y a trois années, sous le titre : *Voyage dans l'Afrique australe*; enfin il consacre quelques pages au récit de la vie et de la mort d'Edgar Blazé, qui termina si promptement le 9 octobre 1848 l'honorable et trop courte carrière qu'il avait parcourue si dignement comme militaire, comme écrivain et comme homme.

Le style de ces éloges a un ton pindarique qui cause à la première lecture un certain étonnement. Mais on pardonne bientôt à M. d'Hourdel les exagérations de son enthousiasme, parce qu'on reconnaît que cet enthousiasme est mouvement sincère; telle est sa passion pour la chasse, qu'il admire tout bon chasseur comme un grand homme; dans son opinion, un chasseur exceptionnel n'est rien moins qu'un héros digne d'être chanté par les plus grands poètes! Que seraient donc ses panégyriques s'il n'avait pas eu devant sa plume un héros, comme il le déclare, contre l'exaltation romanesque du poète et de l'artiste, le meunier du puits. — Du reste, ce défaut donne aux ouvrages de M. d'Hourdel une originalité qui n'est pas sans charmes. Il y a si peu d'écrivains auxquels on puisse reprocher une conviction trop chahuteuse!

Les *Mélanges* qui composent la seconde moitié de ce volume

offrent une lecture variée. M. d'Hourdel essaye de prouver que toutes les premières inventions remontent à la chasse ou sont nées d'un besoin de chasse; il se demande si les becasses viennent de l'Est ou de l'Ouest, par la mer ou par la terre; il raconte une battue aux lièvres, et des chasses extraordinaires dans l'Amérique septentrionale et dans l'Inde; enfin il termine par un résumé théorique et pratique de la chasse au lion dû à la plume éminemment spirituelle et descriptive de son ami Jules Gerard.

L'éditeur des *Chasses exceptionnelles* annonce un nouvel ouvrage de M. d'Hourdel. Cet ouvrage, qui est sous presse et qui paraîtra prochainement, aura pour titre : *Le Livre du soldat*, types, mœurs, et caractères, précédés d'une biographie du maréchal Bugeaud.

Jurisprudence électorale parlementaire, recueil des décisions de l'Assemblée nationale (constituante et législative) en matière de vérifications de pouvoirs; par M. ARTHOUS GAUV, avocat, rédacteur en chef du *Moniteur*. — Paris, 1850. Guillaumin.

M. Guin a publié d'une manière complète dans son ouvrage intitulé *Jurisprudence parlementaire* les décisions des Assemblées législatives sur les élections de leurs membres. Ce travail, dont l'Idée et l'exécution premières lui appartiennent, a pour point de départ la loi du 9 avril 1831. M. Dalloz l'a continué, après les élections générales de 1842 et 1846, pour ces deux années, dans son recueil périodique de jurisprudence. Enfin M. Guin vient de le compléter en recueillant les décisions intervenues depuis l'établissement du gouvernement républicain. Le langage est clair et introduit dans nos lois électorales par le pompeux du suffrage universel ne brise nullement, dit-il, la chaîne des traditions parlementaires; les précédents relatifs par exemple, au mode de vérification des pouvoirs, aux enquêtes, à l'appréciation des fautes électorales, aux calculs des suffrages, aux attributions de bulletins, etc., conservent aujourd'hui leur intérêt et leur autorité. « Quant aux solutions antérieures à la loi de 1831, elles se trouveront avec toutes les autres, dans l'ar-

rière *Droits politiques* de la seconde édition de la *Jurisprudence générale* de M. Dalloz.

La *Jurisprudence électorale parlementaire* remplit 407 pages. Divisée en 17 paragraphes, elle se compose de 491 décisions.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Si l'on fait froid les pauvres sont assez mal à leur aise.

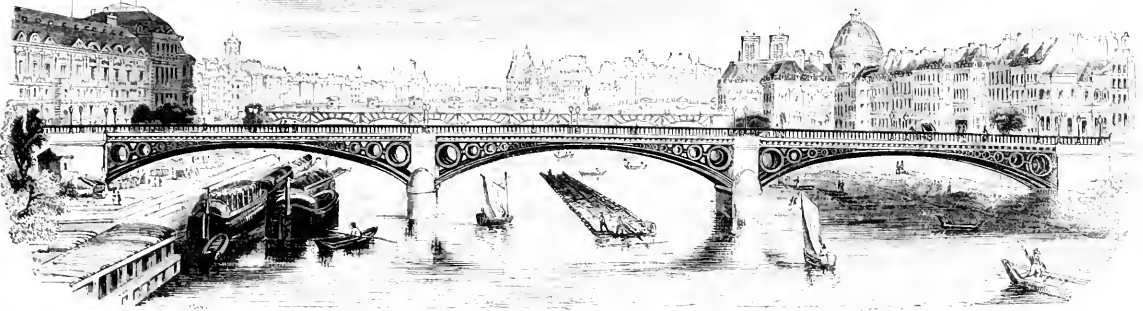
On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi d'un mandat sur la poste ord. Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAILLIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 357. VOL. XVI. — SAMEDI 27 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

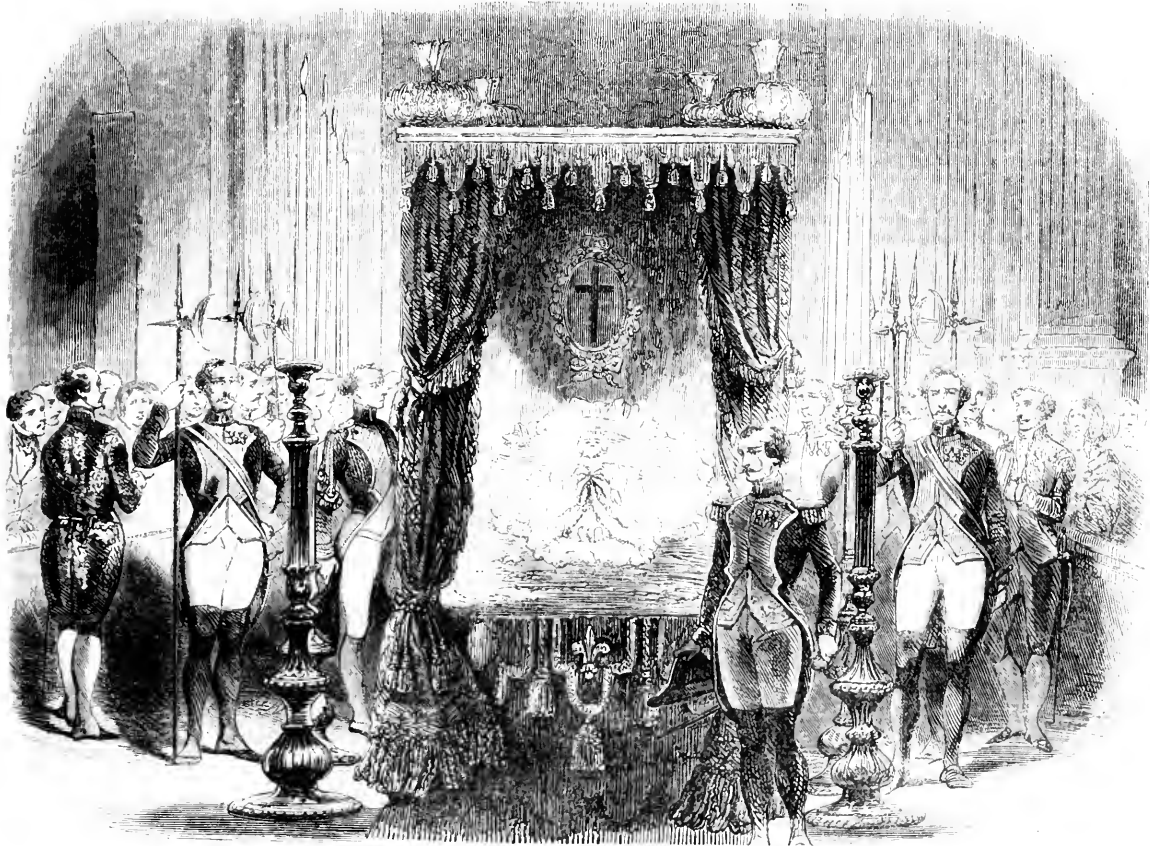
Histoire de la semaine. — Loi sur la Presse. — Courrier de Paris. — Les Régates de Brest. — Revue littéraire. — La Vie des Faux. II. — Fête de sainte Rosalie, à Palerme. — Voyage à travers les Journaux. — Chronique musicale. — Décoration de la place Vintimille, à Paris. — Revue agricole. — Bibliographie. — Médailles de l'Exposition de 1851, à Londres.

Gravures. — Exposition funèbre du Prince des Asturies, à Madrid. — Types de théâtres. — Régates de Brest : grande course. — Sarcophage de sainte Rosalie, à Palerme; Grotte de sainte Rosalie, sur le mont Pellegrino; Marche triomphale du char de sainte Rosalie. — Opéra-Comique : Scène de Giralda. — Napoléon-Prométhée sur la place Vintimille. — Médaille de M. Bonardel, id. de M. Gayrard père. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Un de nos compatriotes, M. Charles Porion, peintre, chargé par le gouvernement de faire à Madrid la copie du tableau capital de Velasquez, a bien voulu nous adresser de cette ville des croquis figurant, outre la scène principale de l'exposition publique de l'enfant d'Espagne, des détails caractéristiques du cérémonial que la mort a rendu inutile. — Le berceau de l'enfant; — *el involucro*, meuble sur lequel on habille les infants; — la *bandeja*, corbeille dans laquelle

rouge, lorsque la *camerera mayor* le présente aux ambassadeurs et aux grands dignitaires; — le fauteuil sur lequel la reine a été accouchée, inculc en agio d'une forme particulière, garni de satin bleu; — le costume des nourrices appelées des montagnes de Santander (Galice); l'une mère d'un enfant mâle : c'est celle qui aurait nourri l'enfant; l'autre mère d'une fille, et qui devait être choisie si la reine eût mis au monde une enfant; — la présentation de l'enfant aux ambassadeurs, M. Bourgoïn, le nonce du pape, etc.; par la *camerera mayor*; — et, enfin, le tableau de l'exposition dans la chapelle royale : c'est le seul sujet que nous



Exposition, dans la Chapelle royale à Madrid, du corps de jeune prince. — A Paris, d'après le croquis communiqué par M. de Ribes, à Paris.

avons pu reproduire en empruntant quelques traits au dessin de M. Parion, et en copiant un autre dessin plus arrêté, que nous devons à l'obligeance d'un artiste espagnol, M. Juchet, d'une exactitude impressionnante dont nous remercions l'un et l'autre de nos correspondants. Le dessin montre l'enfant dans ses habits de baptême sur un lit de parade, avec un *habibachero* et un grand garde de Espagno à chaque coin du baldaquin. Le public est admis à faire le tour de l'exposition funèbre sans s'arrêter.

On sait que le prince des Asturies n'a vécu que sept minutes. Les dernières dépêches télégraphiques annoncent que le reine, dont l'état avait inspiré des inquiétudes, était à peu près rétablie.

— Nous avons laissé l'Assemblée nationale, après le vote de la loi de la presse, au commencement de la discussion du budget de 1851. Elle s'est interrompue, le 18, pour juger le *Pouvoir*, comme dit M. Dupin. — Non, le gérant du *Pouvoir*. — Non, ce n'est pas encore le mot : le gérant du *journal le Pouvoir*. Allons donc, ne confondons pas. Un certain nombre de membres ont fait connaître, par une décision motivée, leur volonté de s'abstenir. M. Chaix d'Est-ANGE avait été chargé de présenter la défense du journal inculpé. On a remarqué sa motivation. Pourquoi? M. Chaix d'Est-ANGE est modéré, c'est sa passion. M. de Lamartinière, grand du *journal le Pouvoir*, a été condamné à 5,000 fr. d'amende, comme coupable d'offense envers l'Assemblée nationale. L'Assemblée s'est formée en comité secret pour délibérer sur la proposition de la peine. Le gérant a été exempté de la prison. La cause du *Pouvoir* a payé pour le gérant du journal.

La discussion du budget a été reprise le 19 et s'est continuée les jours suivants avec les incidents ordinaires et prévus. Un membre de la Montagne, le même qui avait proposé, deux jours avant, de rayez du budget le douaire de madame la duchesse d'Orléans, propose de supprimer les pensions de l'ancienne pairie. Là-dessus on fait observer que les Montagnards deviennent volontiers sénateurs, et la proposition n'est plus soutenue. — Le budget de la justice qui vient ensuite ne soulève d'autre débat que sur une proposition tendant à réduire de 920,000 fr. les frais de la justice criminelle au moyen de quelques modifications d'attributions qui n'ont point l'assentiment de la majorité, per-nuée que la justice ne saurait être ni plus économique, ni plus impartiale, ni plus digne, ni plus égale qu'elle l'est. C'est un article de foi constitutionnelle : nous l'examinons pas quand il faut s'en tenir. — Le budget des affaires étrangères a remis sur le tapis les affaires de Grèce, de Rome, du Danemark et des deux duchés sans autre effet que de prouver ce qui avait besoin de l'être, c'est que l'opposition à d'autres idées que le gouvernement sur les possibilités de nos rapports avec les puissances étrangères, tant qu'elle est l'opposition et tant que la majorité est modérée.

Avant de passer au budget de l'instruction publique, l'Assemblée a voté en trois fois le projet de loi tendant à régler l'emploi du crédit de cinq millions alloué pour les colonies agricoles de l'Algérie. Le plus vif intérêt des députés relatifs au budget devant se rencontrer dans la discussion du budget universitaire; les hostilités qui ont éclaté à l'occasion de la nouvelle loi de l'enseignement se révelent de nouveau dans les propositions de la commission et dans les discours qui accompagnent ces propositions. M. Berryer est le champion de la majorité en sa qualité de rapporteur du budget. M. Barthélémy Saint-Hilaire représente les intérêts survivants de l'Université. M. Morinier-Ternaux est le second de M. Berryer; M. Corne appuie M. Saint-Hilaire, et M. Parion ne déserte pas les intérêts qui sont confiés à son ministère. Finalement, une réduction de 150,000 fr. proposée par la commission sur la subvention des lycées est repoussée par 413 voix contre 178, ainsi qu'une autre réduction de 100,000 fr. sur les fonds d'encouragement des collèges communaux, ainsi qu'une suppression de 250,000 fr. sur la subvention aux causes de retranchements de ministères. Les économies de la commission et les vues de la nouvelle loi ont été mal servies par la majorité. — Le budget du ministère des cultes n'a donné lieu qu'à une proposition de réduction de 120,000 fr. le traitement du clergé; puis à une autre, demandant la suppression du chapitre de Saint-Benoît; deux idées descendues de la Montagne et passées dans la plaine.

Le budget du ministère de l'intérieur est l'occasion d'une question qui nous ramène à l'ancien état de la France. On a proposé de supprimer le droit de timbre sur les lettres, ce qui a été soutenu avec une certaine énergie. Cette mesure a été soulevée à propos des secours aux condamnés politiques, dont on voulait faire un chapitre à part dans le budget, afin de consacrer le droit des parties prenantes. On a répondu que ces secours étaient compris sous une rubrique déjà votée : *Secours à titres divers*. C'est bien; mais pourquoi qu'on laisse la révolution de Février peut-être comprendre à la majorité et à ses journaux que l'Etat ne doit rien à ceux qui font les révolutions et les contre-révolutions. M. Berryer a développé une proposition acceptée par M. le ministre de l'intérieur, et qui consiste dans la création de deux nouveaux centimes facultatifs. L'insuffisance des ressources départementales, laquelle s'élève à près de 5 millions de francs, motive cette création, qui a été adoptée.

On passe au ministère du commerce et des travaux publics. Sur le chapitre des écoles vétérinaires, la commission a pensé qu'il fallait supprimer l'externat dans les écoles de Lyon et de Toulouse, sous la réserve de maintenir un certain nombre de bourses en faveur des familles pauvres. L'externat devra cesser au mois d'octobre 1851, et c'est pour peu que cette mesure ait la commission a proposé une réduction de 100,000 fr. qui a été adoptée. Des députés limes, ce qui a été soutenu avec une certaine énergie. Cette mesure a été soulevée à propos des secours aux condamnés politiques, dont on voulait faire un chapitre à part dans le budget, afin de consacrer le droit des parties prenantes. On a répondu que ces secours étaient compris sous une rubrique déjà votée : *Secours à titres divers*. C'est bien; mais pourquoi qu'on laisse la révolution de Février peut-être comprendre à la majorité et à ses journaux que l'Etat ne doit rien à ceux qui font les révolutions et les contre-révolutions. M. Berryer a développé une proposition acceptée par M. le ministre de l'intérieur, et qui consiste dans la création de deux nouveaux centimes facultatifs. L'insuffisance des ressources départementales, laquelle s'élève à près de 5 millions de francs, motive cette création, qui a été adoptée.

écènes. Nous arrêtons ce bulletin au commencement de la séance de jeudi, avant que le vote soit connu.

— L'Assemblée nationale a consacré une partie des séances de lundi, mardi, mercredi et jeudi sur scrutin pour la nomination de la commission de 25 membres chargés de représenter l'Assemblée nationale pendant la prorogation. Plusieurs listes avaient couru; les unes contenaient uniquement des membres de la majorité, les autres, avec une combinaison qui admettait quelques membres modérés de la minorité. Le premier scrutin n'a pu donner la majorité absolue qu'aux quinze noms suivants : MM. Odilon Barrot, Jules de Lasteyrie, Monet, le général Saint-Prest, le général Changarnier, d'Olivier, Berryer, Nettement, Molé, le général Lauriston, le général de Lamoricière, Bougnot, de Mornay, de Montebello, de l'Espinaise. Sept autres noms mardi sont : MM. Creton, le général Rullière, Vesin, Léon de Laborde, Casimir Périer, de Cosséville et Druet-Desvaux. Etabli cette liste laborieuse, qui n'a pu être complétée mercredi, aucun des candidats n'ayant dans cette séance obtenu la majorité, cette liste disputée a reçu jeudi, enfin, son complément, à la suite de deux scrutins dont le premier n'a donné la majorité qu'à MM. Lamoricière de Laval et Garnier, et le deuxième à M. Chambolle, sous le nom de M. Grévy que la lutte s'est établie en dernier lieu.

Ces scrutins multipliés sont un sujet d'étude intéressant pour qui veut se rendre compte des craintes et des espérances parmi les partis qui divisent l'Assemblée comme le pays lui-même. C'était à qui jouerait son voisin pour n'être pas joué. Un journal fait avec amertume les réflexions suivantes sur le scrutin sans résultat de mercredi : « M. Grévy vient d'obtenir à dix voix près la majorité. Comment un fait aussi marqué et aussi alarmant s'est-il produit? par la coalition des partis extrêmes. Le parti légitimiste s'est allié avec la montagne.... Bientôt l'hésitation ne sera plus permise. Si les légitimistes se coalisent avec les montagnards, il faudra bien que les monarchistes modérés se réunissent aux hommes dont les vœux ne vont pas au delà de la République, avec un pouvoir présidentiel développé et consolidé. En ce moment, chose étrange! les légitimistes fondent peut-être, sans s'en douter, la République française. » — Sans s'en douter, n'est pas poli; mais le reste de l'article est naïf. Donc la coalition ne serait pas un effet sans cause.

— Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent un événement aussi regrettable qu'important : la mort du général Taylor, président de la République des Etats-Unis. Rentré chez lui très-souffrant, dans l'après-midi du 3 juillet, à la suite des cérémonies officielles auxquelles il avait assisté pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance américaine, le général Taylor a été pris le lendemain d'une attaque de dyssentérie, d'autres versions disent de choléra, qui s'est terminée d'une manière fatale dans la nuit du 8 au 9 juillet.

Né en 1790, le général Taylor était âgé de soixante-trois ans. Entré de très-bonne heure au service, il avait combattu six fois, dans les années de la vie à guerroyer dans les Prairies et dans les déserts de l'Ouest contre les Indiens. Bien que populaire dans l'armée, il avait péniblement gagné tous ses grades et il était encore presque inconnu à la foule de ses compatriotes lorsque éclata la guerre du Mexique. Mais quand les victoires de Buena Vista et de Monterey l'eurent mis en lumière, la multitude, qui en tout pays est idolâtre de la gloire militaire, se passionna tout à coup pour lui à la dernière élection présidentielle et le porta par entraînement à la première dignité de l'Etat. Pour être juste avec le mémoire du général Taylor, on ne saurait dire qu'il ait montré dans son gouvernement de grands talents; mais on doit reconnaître qu'il y apporta, au milieu de circonstances difficiles, un amour sincère de la paix et une honnêteté qui jusqu'à la fin le fit respecter de tous.

Conformément au texte de la Constitution, le vice-président de la République, M. Millard Fillmore, a succédé au général Taylor, et a prêté serment le 10 devant le Sénat, en qualité de président de la Confédération américaine. Il est le troisième président depuis la proclamation de l'indépendance. Né en 1800, il a aujourd'hui cinquante ans. Son père, qui vit encore, est un petit propriétaire des environs de Buffalo, dans l'état de New-York. Dans sa jeunesse, M. Fillmore a exercé avec distinction à Buffalo la profession d'avocat jusqu'au moment où sa renommée étant établie, il a abandonné le barreau pour la politique. Comme le général Taylor, il est du parti whig, et l'on croit qu'il suivra, mais avec plus de fermeté et de résolution, la ligne politique de son professeur. Toutefois on craint qu'en sa qualité d'homme du Nord, c'est-à-dire des Etats industriels de l'Union, il ne soit beaucoup plus favorable aux doctrines protectionnistes que ne l'était le général Taylor, enfant de la Louisiane.

Un autre fait moins important sans doute, mais qui peut cependant produire des conséquences très-graves, c'est l'imminence d'une guerre entre deux Etats de l'Union : le Texas d'un côté et le Nouveau-Mexique de l'autre, appuyé par les troupes fédérales.

On a des nouvelles de la Californie jusqu'au 11 juin. L'or continuait à n'être ni rare ni abondant. Le *Philadelphian*, en arrivant apporté de l'agence à New-York presque 3 millions de dollars (environ 15 millions) en poudre ou en lingots. Cette abondance de l'or est due à l'affluence des émigrants, qui fournissent chaque jour de nouveaux bras au travail. Par contre, la situation commerciale du pays est représentée comme très-inférieure en général à ce qu'elle était l'année dernière à pareille époque. La taxe de 20 dollars par mois qui a vu le jour imposée aux émigrants étrangers trouve peu qui partent une résistance sérieuse; des combats ont eu lieu, le sang a coulé, et l'avenir semble menaçant.

Les nouvelles, qui s'attachent au nom de la Martinière et de la République, qui ont été apportées par le *Times*, ne confirment ni les bruits-morts, ni les rumeurs alarmantes publiées, au sujet de la seconde de ces colonies, par les journaux de New-York. La Guadeloupe,

sous le régime de l'état de siège, jouissait d'une tranquillité qu'avaient seulement troublée quelques tentatives isolées d'incendie, démentées sans effort. L'auteur d'une de ces tentatives, qui avait en pour théâtre l'habitation Deville, avait été pris en flagrant délit et était entre les mains de la justice. Une émeute presque providentielle était venue, d'ailleurs, donner de nouveaux gages de sécurité à la population. Des pluies torrentielles étaient tombées pendant plusieurs jours, presque sans discontinuation, et, par suite, les bois des maisons se trouvaient imbibés de façon à résister à l'action même des feux les plus ardents.

Le conseil municipal de la Pointe-à-Pitre avait été dissous et reconstitué d'office par le gouverneur de la colonie, en vertu des pouvoirs qui lui sont attribués par la loi sur l'état de siège.

Le conseil de guerre était toujours en permanence. Dans sa séance du 11 juin, il avait condamné à deux années d'emprisonnement, à 1,000 fr. d'amende chacun, et tous solidement aux frais, cinq jeunes gens de couleur qui avaient proféré, le 12 mai, des éraux séditieux et arboré un drapeau rouge à la rivière du Coin, d'où ils étaient revenus quelques instants avant le premier incendie.

Un mouvement d'opinion d'un bon exemple dans ses causes et dans ses résultats vient d'éclater, il y a quelques jours, en Belgique, et de recevoir une solution pacifique. Un major de l'armée, M. Alvin, avait publié une brochure intitulée : *De la Constitution de la Force publique dans les Etats constitutionnels démocratiques*. Cet écrit, dont les termes étaient blessants pour la garde civile belge, fut dénoncé au ministre de la guerre, le général Chazal, qui ne voulut point sévir contre l'auteur, quoiqu'il se fut montré très-rigoureux dans d'autres occasions envers des militaires qui avaient publié des opinions contraires à celles du major Alvin. Le ministre fut obligé de donner sa démission devant le soulèvement de la république publique; mais les choses n'en demeurèrent pas là : on voulut obtenir le dévouement de l'auteur de la brochure. Un jury d'honneur, nommé pour indiquer les passages qui devaient être supprimés ou les termes à adoucir, a rendu une sorte de sentence à laquelle le major a adhéré, et la paix est faite; mais le général Chazal paye les frais de la procédure.

Loi sur le cautionnement des journaux et le timbre des écrits périodiques et non périodiques.

TITRE I. — DU CAUTIONNEMENT.

Art 1^{er}. Les propriétaires des journaux ou écrits périodiques politiques seront tenus de verser au trésor un cautionnement en numéraire dont l'intérêt sera payé au taux réglé pour les cautionnements.

Pour les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et du Rhône, le cautionnement des journaux est fixé comme suit :

Pour les départements où écrit périodique paraît plus de trois fois par semaine, soit à jour fixe, soit par livraisons irrégulières, le cautionnement sera de vingt-quatre mille francs.

Le cautionnement sera de dix-huit mille francs si le journal ne paraît que trois fois par semaine ou à des intervalles plus éloignés.

Dans les villes de cinquante mille âmes et au-dessus, le cautionnement des journaux paissant plus de cinq fois par semaine sera de six mille francs. Si sera de trois mille six cents francs dans les autres départements (1), et respectivement de la moitié de ces deux sommes pour les journaux et écrits périodiques paraissant cinq fois par semaine ou à des intervalles plus éloignés.

Art. 2. Il est accordé aux propriétaires des journaux ou écrits périodiques, politiques, actuellement existants, un délai d'un mois, à compter de la promulgation de la présente loi, pour se conformer aux dispositions qui précèdent.

Art. 3. Tout article de discussion politique, philosophique ou religieuse, inséré dans un journal, devra être signé par son auteur, sous peine d'une amende de cinq cents francs pour le premier contrevenant, et de mille francs en cas de récidive.

Toute fausse signature sera punie d'une amende de mille francs et d'un emprisonnement de six mois, tant contre l'auteur de la fausse signature que contre l'auteur de l'article et l'éditeur responsable du journal.

Art. 4. Les dispositions de l'article précédent seront applicables à tous les articles, quelle que soit leur étendue, publiés dans les feuilles politiques ou non politiques, dans lesquels seront discutés des actes ou opinions des citoyens, et des intérêts individuels ou collectifs.

Art. 5. Lorsque le gérant d'un journal ou écrit périodique paraissant dans les départements autres que ceux de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne ou du Rhône, aura été renvoyé devant le tribunal de police par un arrêt de mise en accusation prononcé au cours de la presse, si un nouvel arrêt de mise en accusation intervient contre les gérants de la même publication avant la décision définitive de la cour d'assises, une somme égale à la moitié du maximum des amendes dictées par la loi, pour le fait nouvellement incriminé, devra être consignée dans les trois jours de la notification de chaque arrêt, et nonobstant tout pourvoi en cassation.

En aucun cas, le montant des consignations ne pourra dépasser un chiffre égal à celui du cautionnement.

Art. 6. Dans les trois jours de tout arrêt de condamnation pour crime ou délit de presse, le gérant du journal devra acquitter le montant des condamnations qu'il aura encourues.

En cas de pourvoi en cassation, le montant des condamnations sera consignée dans le même délai.

Art. 7. La consignation ou le paiement prescrit par les articles précédents sera constatée par une quittance délivrée en duplicate par le receveur des domaines.

Cette quittance sera, le quatrième jour au plus tard, soit de l'arrêt de condamnation, soit de la notification, ou de l'arrêt de la chambre, ou des mises en accusation, remise au procureur de la République, qui en donnera récépissé.

(1) 1,000 francs dans les villes de 20,000 âmes et 2,000 francs dans les autres parties de la ville d'Angers.

Art. 8. Faute par le gérant d'avoir remis la quittance dans les délais ci-dessus fixés, le journal cessera de paraître, sous les peines portées contre tout journal publié sans cautionnement.

Art. 9. Les peines pénales prononcées pour crimes et délits par les lois sur la presse et autres moyennes de publication ne se confondront pas entre elles, et seront toutes intégrales et cumulatives, lorsque les faits qui y donneront lieu seront postérieurs à la première poursuite.

Art. 10. Les candidats à vingt jours qui précéderont les élections, les circulaires et professions de foi signées des candidats pourront, après dépôt au parquet du procureur de la République, être affichées et distribuées sans autorisation de l'autorité municipale.

Art. 11. Les dispositions des lois des 9 juin 1810 et 18 juillet 1828 qui ne sont pas contraires à la présente loi continueront à être exécutées.

La loi du 9 août 1818 et celle du 21 avril 1849 sont abrogées.

TITRE II. — DE TIMBRE.

Art. 12. A partir du 1^{er} août prochain, les journaux ou écrits périodiques, ou les premiers périodes de gravures ou lithographies politiques, de moins de dix feuilles de vingt-cinq à trente-deux décimètres carrés, ou de moins de cinq feuilles de cinquante à soixante et douze décimètres carrés, seront soumis à un droit de timbre.

Ce droit sera de 5 centimes par feuille de soixante et douze décimètres carrés et au-dessous, dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et de 2 centimes pour les journaux, gravures ou écrits périodiques publiés partout ailleurs.

Art. 13. Les écrits non périodiques traitant de matières politiques ou d'économie sociale qui ne sont pas actuellement en cours de publication, ou qui, antérieurement à la présente loi, ne sont pas tombés dans le domaine public, s'ils sont publiés en une ou deux livraisons ayant moins de trois feuilles d'impression de vingt-cinq à trente-deux décimètres carrés, seront soumis à un droit de timbre de cinq centimes.

Par chaque dix décimètres carrés ou fraction en sus, il sera perçu un centime et demi.

Cette disposition sera applicable aux écrits non périodiques publiés à l'étranger, lesquels seront, à l'importation, soumis aux droits de timbre fixés pour ceux publiés en France.

Art. 14. Tout roman-feuilleton publié dans un journal ou dans son supplément sera soumis à un timbre d'un centime par numéro. Ce droit ne sera que d'un demi-centime pour les journaux des départements autres que ceux de la Seine et de Seine-et-Oise.

Art. 15. Le timbre servira d'affranchissement au profit des éditeurs de journaux et écrits, savoir :

Celui de 5 centimes pour le transport et la distribution sur tout le territoire de la République.

Celui de 2 centimes pour le transport des journaux et écrits périodiques dans l'intérieur du département (autre que ceux de la Seine et de Seine-et-Oise) où ils sont publiés, et des départements limitrophes.

Les journaux ou écrits seront transportés et distribués par le service ordinaire de l'Administration des postes.

Art. 16. Les journaux ou écrits périodiques frappés du timbre de 2 centimes devront, pour être transportés et distribués hors des limites déterminées par le troisième paragraphe de l'article précédent, payer un supplément de prix de 3 centimes.

Ce supplément de prix sera acquitté au bureau de poste du départ, et le journal sera frappé d'un timbre constatant l'acquiescement de ce droit.

Art. 17. L'affranchissement résultant du timbre ne sera valable pour les journaux ou écrits périodiques, que pour le jour et pour le départ du lieu de leur publication.

Pour les autres écrits, il ne sera également valable que pour un seul transport, et le timbre sera marqué au départ par les soins de l'Administration.

Toutefois, les éditeurs des journaux ou écrits périodiques auront le droit d'envoyer en franchise à tout abonné, avec la feuille du jour, les numéros publiés depuis moins de trois mois.

Art. 18. Un supplément, qui n'excédera pas soixante-douze décimètres carrés, publié par les journaux qui paraissent plus de deux fois par semaine, sera exempt de timbre, sous la condition qu'il sera uniquement consacré aux nouvelles politiques, aux débats de l'Assemblée nationale et des tribunaux, à la reproduction et à la discussion des actes du gouvernement.

Les suppléments du *Moniteur universel*, quel que soit leur nombre, seront exempts de timbre.

Art. 19. Quiconque, autre que l'éditeur, voudra faire transporter un journal ou écrit par la poste sera tenu d'en payer l'affranchissement à raison de 5 centimes ou de 2 centimes par feuille, selon les cas prévus par la présente loi.

Le journal sera frappé au départ d'un timbre indiquant cet affranchissement.

A défaut de cet affranchissement, le journal sera, à l'arrivée, taxé comme lettre simple.

Art. 20. Une remise de un pour cent sur le timbre sera accordée aux éditeurs de journaux et écrits périodiques pour des écrits de maculature.

Il sera fait remise d'un centime par feuille de journal qui sera transportée et distribuée aux frais de l'éditeur dans l'intérieur de la ville, et, en outre, à Paris, dans l'intérieur de la petite banlieue.

Les conditions à observer pour l'usage de cette remise seront fixées par un arrêté du ministre des finances.

Art. 21. Un règlement déterminera le mode d'apposition du timbre sur les journaux ou écrits, la pose ou le départ d'être autorisés à observer pour la remise à la poste des journaux ou écrits, par les éditeurs qui voudront profiter de l'affranchissement.

Art. 22. Les recueils et écrits périodiques qui étaient dispensés du timbre avant le décret du 13 mars 1848, continueront à jouir de cette exemption (1).

Art. 23. Les propositions de l'enregistrement, les officiers de police judiciaire et les agents de la force publique sont autorisés à saisir ceux des journaux ou écrits qui seraient en contravention, afin de constater cette saisie par des procès-verbaux dont la signification sera faite aux contrevenants dans le délai de trois jours.

Art. 24. Pour les journaux, gravures ou écrits périodiques, chaque contravention sera punie, indépendamment de la restitution des droits tristes, d'une amende de 30 fr. pour chaque feuille ou fraction de feuille non timbrée. L'amende sera de 100 francs en cas de récidive.

Pour les autres écrits, chaque contravention sera punie, indépendamment de la restitution des droits tristes, d'une amende égale au double desdits droits, sans que dans aucun cas cette amende puisse être moindre de 200 fr.

Les auteurs, éditeurs, géants, imprimeurs et distributeurs desdits journaux ou écrits soumis au timbre, seront solidairement tenus de l'amende, sauf leur recours les uns contre les autres.

Art. 25. Le recouvrement des droits de timbre et des amendes de contravention sera poursuivi, et les instances seront instruites et jugées conformément à l'article 76 de la loi du 28 avril 1816.

DISPOSITIONS TRANSITOIRES.

Art. 26. Le droit de timbre affecté aux abonnements contractés avant la promulgation de la présente loi sera remboursé aux propriétaires de journaux ou écrits périodiques.

Un règlement déterminera le délai et la forme des réclamations, ainsi que les justifications à produire.

Cette dépense sera imputée sur le crédit alloué au chapitre LXX du budget des finances concernant les remboursements sur produits indirects et divers.

Un crédit supplémentaire de trente-cinq mille francs sur l'exercice 1850 est ouvert au ministre des finances pour l'exécution de la présente loi.

Art. 27. Il est accordé aux journaux actuellement existants, pour se conformer aux conditions imposées par les articles 3 et 4, un délai de deux mois, à partir du jour de la promulgation de la présente loi.

Le ministre des finances est autorisé à tenir compte aux éditeurs de journaux du prix du timbre pour les feuilles timbrées avant le décret du 13 mars 1848, et qui n'ont pas été employées.

Art. 28. Sont affranchis du cautionnement et du timbre tous les journaux ou publications imprimés en France, en langues étrangères, mais destinés à être publiés et distribués dans les pays étrangers.

Courrier de Paris.

Encore quelques jours et Paris sera privé de ses premiers rôles, il faudra voir la statue de l'éloquence et fermer la salle des pas-perdus; la commission des vingt-cinq dite de *surveillance* entre en fonctions. Pendant que la plupart de ses membres déplorent leur grandeur qui les attache au rivage et à la galère de l'Etat, nos représentants vont battre la campagne aux quatre coins du pays et se plonger dans l'océan des joies champêtres et du bonheur domestique. L'état de siège est levé pour tout le monde. M. Dupin ne sera plus dans ses petits souliers. En descendant du fauteuil curule où il fut si souvent menacé d'apoplexie, il n'a pu s'empêcher de décocher un dernier calebandre : « Vous êtes coupés, disaient-ils ses collègues, m'ont rendu sujet aux coups de sang ».

A la suite de la grande querelle survenue entre deux épées illustres pour une question d'attributions militaires, un grand personnage a donné un repas politique et conciliateur. Tous les ministres y assistaient, à l'exception du ministre des finances, M. Fould, qui tient rancune, à ce qui lui paraît, au compétiteur de son collègue. « Allons, général, aurait dit M. Ch. à son frère d'armes en lui donnant cordialement la main, vous êtes bon chrétien, vous, et vous mangez votre pain sous des bûches ».

A propos de ces petits mots, qui sont d'assez pauvres remèdes pour la chronique aux abois, Grimm ou Bachaumont n'aurait pas manqué de recueillir le suivant. Une grande dame d'origine italienne qui tient au faubourg Saint-Honoré un bel état de maison, a l'habitude, bonne ou mauvaise, de s'occuper de ces menus détails qui regardent le chef d'œuvre et le sommelier. Elle vaque aux arrangements de sa cave avec le soin minutieux et charmant qu'elle apporte dans sa toilette; une intime la trouvant hier en déshabillé de bachelante dirigeant la manœuvre d'un tonneau de Malvoisie, s'étonnait de l'ardeur que la belle étrangère mettait à cette occupation : Oh! chère amie, c'est que je suis dans mon jour de *futailles* !

Notre Paris obtient toujours le plus grand succès à l'étranger. Quoï de plus naturel puisque les journaux ne cessent pas d'en raconter des merveilles! La presse est l'optique qui embellit. Les Thémistes de feuilleton en font de si pompeux récits que les provinciaux ravis s'empressent d'acquiescer pour en vérifier l'exactitude. Ah! de faciliter ces démonstrations de l'enthousiasme provincial, des industriels ont inventé le *train de plaisir* pour Paris à vingt-cinq francs par jour. Rien de plus rare que la carte de l'excursion; on a quatre théâtres au choix et les monuments de Paris à disposition. La table d'hôte est dressée chez les Frères Provençaux, et le programme promet le sonper lin à la Maison d'Or moyennant un verre supplémentaire. Quant au gîte, c'est le wagon, la grande maison roulante; tant il est vrai qu'on ne se repose plus que dans le voyage. L'entreprise est bonne depuis quelques jours et promise ça et là ses souscripteurs; on les rencontre le matin au Jardin des Plantes admirant des variétés de bonnet, et le soir au théâtre applaudissant les femmes des Variétés. Ce premier train dit essai a complètement réussi.

On cherchait le mouvement perpétuel, c'est la locomotive qui l'aura trouvé. Le dimanche n'est plus le jour du repos pour notre Parisien, et il ne sort d'un wagon que pour entrer dans un autre. Depuis qu'il a vu l'Océan, il prend en dégoût son paradis terrestre de la banlieue. Saint-Germain, Versailles, Rambouillet, il l'enc! Rouen lui-même n'est plus une station que l'on brule; c'est la mer, la mer, la mer; et il n'en sort plus. Son bagage de voyageur indique ses intentions : caleçon, peignoir, tabouret à sa boutonnière et calebandre en talons gronde. C'est dans cet appareil qu'il s'élançait

dans le sein d'Amphitrite. On ne saurait se figurer le nombre des amateurs de ces bûches à quarante francs; le chiffre est exact, quoiqu'en disent les prospectus, qui vous proposent le *voyage à Dieppe* pour dix francs; c'est que la locomotive, qui a supprimé les vœux de grand chemin, en a suscité d'autres, les albergestes. Ils ont remplacé ces hauts barons du moyen âge dont les dandys en rimes s'élevaient encore sur ce sol peccat ou mortuaire, et qui rangeaient impitoyablement le voyageur. Ces albergestes de la cuisine lui font payer un prix pour le brillant destin qui lui attire à peine car le convoi est à grande vitesse, les touristes sont à grande pression et il faut partir toute vapeur dehors.

Unique ballon part cette semaine, c'est celui de l'Hippomane, et il est lancé; il n'en a pas moins obtenu un assez beau succès de curiosité. L'aéronaute qu'il devait emporter dans les airs avait en la bonne idée de s'abstenir au moment décisif; et, quoique les dans leurs plaisirs, les spectateurs payants ont en le bon goût de ne pas user du droit qui leur est acheté à la porte. Antérieurement le public était plus exigeant, témoin la catastrophe de madame Blanchard, le 21 juillet 1819, dans les jardins de Tivoli. Effrayée de l'état orageux de l'atmosphère et de la mauvaise disposition des pièces d'artifice dont le ballon était garni, elle repougnait à s'élever; mais les spectateurs éclatèrent en murmures et en sifflets, si bien que l'auteur, ou du moins le commissaire de police, eut la cruauté de lui dire : « Vous partirez, madame, et vous mettez le feu aux pièces, ou bien j'y vais arrêté. » A peine s'était-elle élevée à quelques centaines de pieds, que les fusées, mal dirigées, mirent le feu dans la nacelle; et bientôt on vit tomber les débris de l'aérostat avec l'infortunée elle-même à demi brûlée. Quelques années auparavant, le jour de la naissance du roi de Rome, Garnier lança du Champ-de-Mars un ballon perdu qui devait annoncer l'événement *urbis et orbis*, à la ville et au monde. On avait lesté d'un jeune chien, qui descendit le monde sous aux portes de Rome, sain et sauf. On cria au miracle. Quatre cents lieues franchies en quelques heures, à un vil oiseau, était-ce croyable, alors même que le *Monteur l'attestait* ! Il fallut bien se rendre à l'évidence. Et c'est précisément ce miracle que le fameux chariot de M. Petit se propose de renouveler au premier souffle favorable.

Quo de merveilles d'aillieurs, et le moyen de s'étonner encore de quoi que ce soit. Ce n'était pas assez pour nos contemporains de se chloroformiser, de se faire traire un chemin vers le vide, d'avoir trouvé la pierre philosophale en Californie et de discipliner la vapeur, la philosophie magnéto-électrique fait mieux encore; elle se borne pas à abréger la distance, elle la supprime. Cette invention de MM. Brett et Touché va passer de la théorie dans la pratique. Les fils conducteurs du télégraphe sous-marin relient maintenant Calais à Douvres, Paris à Londres, et de main ils unissent les quatre points cardinaux. La voix humaine courra d'un pôle à l'autre avec la rapidité de la foudre. Le naturel du Kamtchatka pourra hier conversation avec l'Indogène du Congo; pour peu que la ligne magnétique soit prolongée jusqu'à lui. Le reste de nos nouvelles va vous paraître moins merveilleux, et cette dernière semaine de juillet, la grande semaine des anniversaires, est loin d'avoir peut-être l'éclat des précédentes.

La révolution des Février a détrôné son aînée, elle lui a enlevé ses jouets de l'époque, ses salubrités, ses salubrités. Or, est-ce à dire? Le Conservatoire prépare ses prix de violon et de flûte, de tragédie et de comédie à piston. L'école des beaux-arts met son monde en legs; les académies ne cessent pas de produire des discours longs comme des secrétaires perpétuels, et personne ne s'en émeut. Par exemple, si ce n'était l'incident bizarre que nous allons rapporter, qui est-ce qui s'empêcherait de savoir que, dernièrement encore, l'Institut s'est réuni en séance solennelle? Il s'agissait de nommer un membre de la haute commission des études à la place de M. Guizot, qui a décliné cet honneur. Au plus fort de la controverse s'éleva entre M. Raoul-Rochette et un autre archéologue sur la constatation de l'emplacement *ubi Troja fuit*, on vit reparaitre le pigeon dont l'indirection a fait du bruit. M. Pingard accourut, les perruques s'élevèrent, M. Veuillot offrit de lire une fable pour le faire fuir, lorsqu'un oiseau, sans s'en rendre compte, vint se poser sur une tête chauve qu'il prenait pour un rocher, comme l'aigle d'Escayle; puis il se redressa sur la somble forêt de cheveux dont se couronne le front olympien de M. ... L'Institut pensa qu'il aurait dû s'agenouiller.

Et ne s'en souvenant plus.

Car il n'est homme qui ne se souvienne.

L'arçage en oublia la fête de Pâques, l'arçage *illus*, et le pigeon fut mis à la sauce piquante; des plus joyeuses plus-ardentes. En outre une fois l'arçage de Lesbe à pu se hisser au pourtour de ses ennuis; mais on l'attend à une troisième semaine, et pour le coup il n'en relâche pas.

Tout le monde, dit la Bruyère le classique, connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre dans Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent pendant les chaudes; on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir; c'est un amusement. Quand elle s'élève on n'est pas, et les femmes de la ville ne s'y promènent plus encore; et quand elle est basse, elles ne s'y promènent plus.

N'en déplaise à un moraliste, son observation est injuste, l'exercice de la natation amuse les dames comme spectacle, et la police du temps savait surveiller leur plaisir; la nôtre, encore plus sévère sur le chapitre des mœurs, vient de proscrire la *plume* elle-même. Elle contraind les baigneurs à se claquer leurs dans ces cabots à toute, ou l'air manque, ou l'eau est rare à ce point qu'il faut se baigner beaucoup pour en profiter un peu. A Paris l'eau devient courir abondamment pour tout le monde, et l'autorité a grand besoin des améliorations qu'on attend toujours. Allons, la place a manqué, quoique la saison ne soit pas précisément incen-

(1) Cette loi avait été publiée dans la promulgation de la loi sur *Bulletin des lois* et dans le *Moniteur universel*. La loi a été publiée de nouveau dans une deuxième édition du bulletin.

chaîne. On attribua ce déficit en plein été à une consommation excessive, les mécontents en accusent les acapareurs dont la provision s'en est allée en eau claire. C'est un désastre qui rappelle celui de 1810, on le soubait le Glacier en un jour. Tortou lui-même fut pris au dépourvu, et ses confrères les marchands d'eau fraîche ouvrirent l'avis d'une expédition aux Alpes; mais le mont Blanc était trop haut et le Simplon trop loin, et l'on se rejeta vers le Nord, à la recherche d'une mer de glace. Le Groenland livra ses magasins, et les pôles furent dévalisés; mais quand cet océan cristallisé arriva au Havre, il fallut l'y laisser, la Seine était prise.

Il pleut ou il a plu sur les bals champêtres; leurs orchestres n'en tonnent pas moins et la danse y fait fureur. Qui est-ce qui ne connaît pas le jardin Matille et son harmonie Pilaudo, le Jardin-d'Hiver et ses soirées inaperçables, le Château-Rouge et ses verres de toutes les couleurs. Ces trois établissements donnent à l'envi des fêtes charmantes, à quoi bon le constater une fois de plus? On s'y promène le jour, on y saute la nuit, les grâces pekkuses y gardent leurs ceintures; les besquets sont pudiques, on les a éclairés au gaz; leur verdure est d'ailleurs assez maigre pour ne pas faire ombrage à la vertu. Quant au *Château des Fleurs*, il mérite un éloge sans restriction; d'abord il est tout



Le travestissement.

pello chaque soir en récompense de tout ce qu'elle promet.

Le Dieu du Jour (Vaudeville) vous représente un certain Jacquemart, pauvre gueux sans talent, sans conscience et sans le sou, et qui n'est dieu que pour ses adeptes, deux imbéciles qui le mystifient au meilleur marché possible; à l'un il subtilise sa fiancée, à l'autre (c'est son portier) il arrache quelques écus pour une banque d'échange fantastique. Et puis maître Jacquemart, devenu père et propriétaire, montre, comme Janus, son autre visage. On a beau le soulever avec ses doctrines de la veille, le voilà parvenu, à quoi? on n'en sait trop rien, mais il a tiré l'échelle et le public se déclare satisfait.

Le Sopha de la Montansier où Hyacinthe prend ses ébats en compagnie de Grassot, Sainville et les autres, est

une amusante gaillardise empruntée au roman de Crébillon, avec cette différence que l'Amazée du roman se souvient seulement qu'il a été sopha, tandis que le Mazulin de la parodie le devient sous nos yeux et à la Lumière du gaz. Il ne s'agit plus des aventures de l'impudique Fatmé ou de la prude Adine, encore moins y verrez-vous la punition de la coquette Almado par le philosophe Moles. Le meuble tentateur; si bizarrement symbolisé par le grand nez de M. Hyacinthe et son œil de faucon, c'est le sopha de la dame à la mode, le sopha de la comédienne, le sopha de la danseuse, rien de plus et c'est bien assez. Au bout de la Chaise longue du vice et du Divan de la volupté, vous arrivez en suant à grosses gouttes à la botte de paille, ce sopha de la vertu au village; alors Mazulin leve son état de siège et le nez de M. Hyacinthe reprend sa forme véritable.

Quant aux situations, on les sous-entend, les mots, il faut les entendre et le spectacle, allez y voir; c'est une féerie grotesque ou les murs se meuvent, les meubles se promènent et certains tableaux sont on ne peut plus parlants. Cependant qu'avez-vous fait de l'original et de son Schababam, spirituelle et mordante satire du prince ignorant et plongé dans la mollesse, si profond connaisseur des événements qui ne sont jamais arrivés, vivant au milieu d'un troupeau de femmes (le Parc aux Ceris) entre des singes et



Avant d'entrer en scène.

à fait digne du nom qu'il s'est donné; c'est lui que Voltaire voulait dessiner pour Candide; c'est ce huitième château du roi de Bohême, dont la description désespérait Nodier. Il est beau, il est vaste, il est fleuri, il est illuminé, il est splendide et il est modeste; car on a toutes les peines du monde à le découvrir dans la retraite qui s'est choisie, au fin fond des Champs-Élysées dont il est la violette. Sous le Directeur il s'intitulait le *Jardin des Fées*, et leur féerie y est encore. Le charme commence à la grille de l'entrée principale, ouvrage du célèbre Lanour. Puis vient le mirage des grands arbres tonilous, des boulingrins de gazon, des corbeilles de fleurs aux tiges élancées et rayonnantes, des jets d'eau chanteurs, et puis les charmilles, les bouquets de feuillage, les nefs de verdure; les seules ombres du reste de cette ombre de château. Il est bâti de fleurs, de sons harmonieux et de visions; tout ce qu'il y a de plus aérien. Parfois ces visions aériennes deviennent des groupes animés: ce qu'on appelle en langue vulgaire des tableaux vivants. Alors vous voyez sortir d'un réseau d'algues marines un char de coquillages poussé par des tritons et des nymphes océaniques, c'est la *naissance de Vénus*, incessu patuit diva, on reconnaît la déesse à sa beauté et à son costume. L'autre tableau, la *fiée aux roses*, est moins décollé et encore plus mythologique. Des fleurs, un air pur, des ombrages et du silence, nous donnerions volontiers tous nos vaudevilles de la semaine pour ce spectacle-là.

Ils sont trois, ces vaudevilles nouveaux, et on leur souhaite du lutter avec succès contre la canicule. *L'Echelle des Femmes* (Gymnase) avait été fabriquée pour Mlle Déjazet, mais elle se sera dit: A quoi bon reprendre Richelieu, Lectorière et Gentil Bernard, trois poèmes que j'ai chantés si longtemps; il faut laisser cette échelle à Mlle Wolf, qui a si grande envie d'y grimper. Mlle Wolf est une tres-agréable cantatrice, qui, certes, fuira par jouer le vaudeville agréablement. Pourrai-je commenter par la fin, c'est-à-dire par le *travestissement*. Elle est trop jeune et elle a trop peu d'expérience pour comprendre et pour exprimer toutes ces petites malices. Mener tambour battant trois versets qui cherchent leur vainqueur, séduire à la fois la villageoise, la bourgeoisie et la grande dame, l'entreprise est périlleuse pour un novice. En outre, la pièce était manquée dès les premières scènes, Mlle Déjazet ne s'y sera pas trompée. Le courage de la débutante n'en est que plus méritoire; on l'a applaudie très-justement d'ailleurs pour sa jolie voix, et on la rap-



La claque.



Le triomphe

des perroquets, dans Agra, le Versailles de ce monarque en babouches? « Il fallait le voir, dit l'auteur, jouer avec une profondeur surprenante tous les jeux de société, faire des découpages, danser à ravir et indifférent à toute action un peu raisonnable, s'étonner perpétuellement de tout ce qui est commun. » Ah! que Shababam Sainville ressemble peu à Shababam - Louis XV, malgré leurs traits frappants de similitude. Je n'aime encore plus ces plaisanteries auxquelles on associe forcément le public et ces scènes bouffonnes ou on lui impose le rôle de comparse. Au demeurant, la pièce est vivement jouée par l'excellente troupe de la Montansier qui ferait rire des cariatides.

Nos dessins, c'est encore le théâtre, ce sont ses murs, sa vie et ses épisodes. Ici la perroquette *travestissement*, et dans le voisinage le fard de l'état naturel, puis le *triomphe* ou la récolte d'une mère et enfin le revers de la médaille. J'imagine qu'en crayonnant cette belle personne, notre dessinateur, quel qu'il soit, a voulu montrer la comédienne comme il faut et comme il ne la faudrait pas, celle qui vit du revenu de sa beauté encore plus que des ornements de sa profession. A l'aspect de tant de bouquets comment ne pas croire à la multitude des adorateurs? A quoi bon l'art, l'étude et le travail, à quoi bon le talent aujourd'hui quand on est belle, et puis encore les braves de tous ces chevaliers au bras de fer, qu'est-ce qu'ils prouvent? — ou qu'on les a payés.

Quant à la vieille dame, suivante de sa fille, elle ramasse les témoignages fleuris du triomphe en mère prévoyante qu'elle est, ces brins de laurier ne sont pas tellement flétris qu'ils ne puissent servir encore, cela s'est vu et même on ne voit que cela.

Heureuse mère, elle pourrait vous dire de quelles mains sont tombés ces bouquets, c'est elle qui les a fournis en gagnant quelque chose dessus. D'où elle est sortie d'une loge, le *colonne*, s'il vous plaît, à moins qu'elle n'ait été actrice comme tant d'autres, ce qui est un autre manière de venir de la loge. Oui, elle a été ingénue comme sa fille pendant trente ans, elle a soupiré pour Damis, trompé Goriot, persillé Bartholo, couronné la flamme de Lindor et dit au Valère de Carpentras: *Ramenez-moi chez nous!* Et maintenant c'est madame la Ressource et madame la Procureuse des bouquets et autres douceurs de mademoiselle sa fille.

Et pour finir par un bruit de théâtre. On va supprimer la claque et relâcher la censure.

PHILIPPE BESNON.



Le revers de la médaille

Les régates de Brest.

Brest a eu ses régates à la fin du mois dernier. Nous sommes donc un peu en retard — mais à qui la faute? — pour rendre compte de cette fête maritime qui avait attiré une affluence considérable. Plus de 20,000 spectateurs garnissaient de nombreux gradins élevés sur le Cours-d'Ajot, le chemin de Porstrein, les roches, les hauteurs environnantes, ou se pressaient dans une foule de canots formant, dans la rade même, comme l'enceinte de la lice.

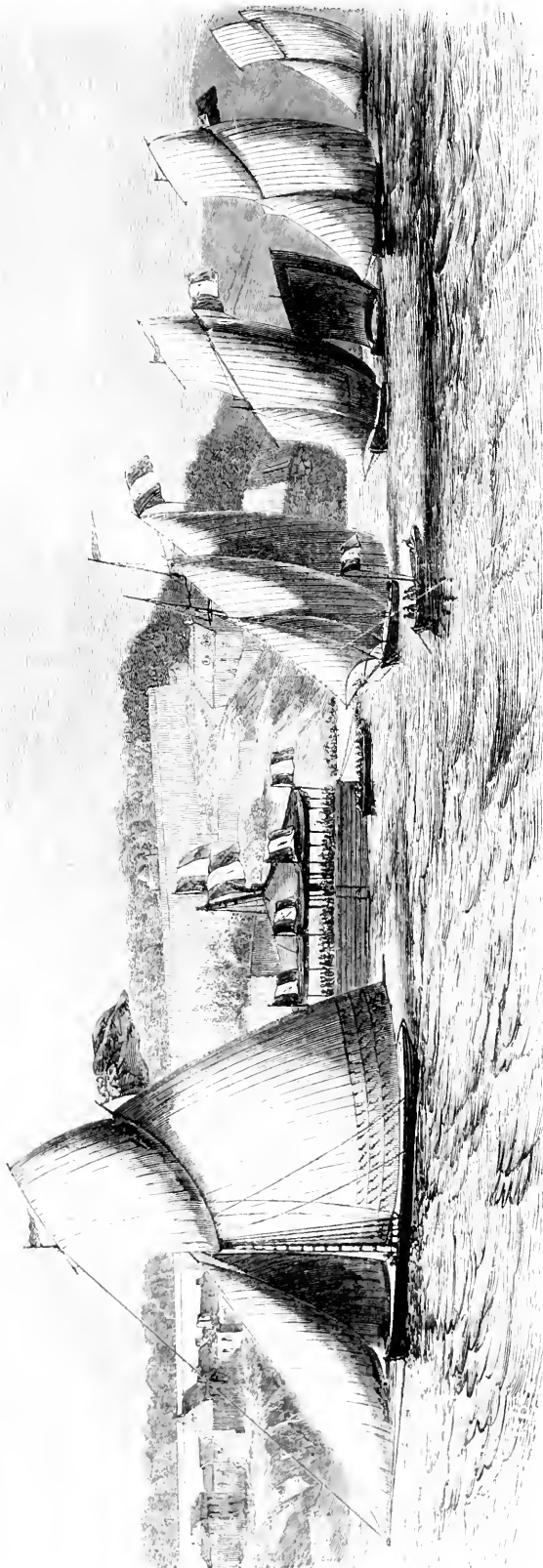
Au centre du Cours on avait établi un vaste orchestre occupé par les musiques des équipages et de la garnison. En face, à un demi-kilomètre du rivage, était mouillé le ponton des jeux nautiques et à cent mètres plus loin environ, celui du jury. L'aspect général de cette fête, favorisée par un temps magnifique, avait tout à la fois quelque chose de joyeux et de pittoresque.

Le 23, à neuf heures du matin, le comité des régates, les juges de la lotte, les autorités du département, de la ville, et plusieurs personnes invitées étant réunis sur le ponton du jury, M. le curé de Brest a ouvert la fête par une messe célébrée avec une pompe toute maritime, et immédiatement après les régates ont commencé.

Cette première journée était consacrée aux courses à la voile et à l'aviron entre diverses embarcations appartenant aux ports de Brest et des environs. Les bateaux de Plougastel et du fret ont couru les premiers; puis sont venus les gabares de la rade et petits caboteurs, les embarcations de l'Etat, les bateaux d'amateurs, les sardinières de Camaret et de Douarnenez. Ces courses, au nombre de sept, toutes à la voile, ont été fournies par les concurrents avec une vigueur et une précision de mouvements qui font honneur à nos marins. Les signaux partant de moment en moment du ponton du jury et répétés au loin, des coups de pierrin annonçant le départ des bateaux engagés dans chaque lotte, les fanfares saluant le vainqueur au moment où il franchissait la barre ajoutaient encore à ce que cette scène avait par elle-même d'entraînant et de magnifique.

Les sept courses à la voile terminées, une huitième a eu lieu entre les vainqueurs des courses précédentes; les concurrents étaient au nombre de vingt. Le premier prix a été remporté par le lambarc le *Cygne*, que conduisait M. Joanne, de Brest; la goëlette *Haydée*, conduite par M. Lecorre de Lauberloch, a obtenu le second.

Trois courses à l'aviron ont eu lieu ensuite et n'ont pas excité moins d'intérêt. A quatre heures, les joues étaient terminées. Les vainqueurs venaient recevoir, sur une estrade élevée contre la statue de Neptune, le prix de leur vigueur et de leur adresse.



Sylph.

Ficheur.

G. gno.

Haulée.

Regates de Brest. — Grande course, d'après un dessin envoyé par M. Théodore Barrelier.

Grand-Turk.

Le programme de la fête indiquait, pour le lendemain, une dernière et grande course à laquelle avaient été appelés tous bâtiments étrangers et français. Deux cutters anglais, le *Sylph* de Liverpool et le *Grand Turk* de Plymouth, avaient répondu à cet appel et étaient venus se placer parmi les concurrents.

La course avait été indiquée pour dix heures; mais le temps, si favorable la veille, était au calme plat, et déjà on parlait de la nécessité de remettre la joute, lorsque vers deux heures commença à s'élever une petite brise de nord-nord-est, et bientôt après retentit le signal du départ. Les concurrents avaient à faire deux fois de suite le tour de la lice fixée entre le stationnaire et un bâtiment mouillé au delà de Poulbe-Allor, 20 kilomètres environ. Dix-huit bâtiments étaient engagés. Le premier prix a été remporté par le *Grand Turk*, capitaine Fox, qui, dès le premier tour, avait dix minutes d'avance sur ses concurrents, et au second a touché le but 25 minutes avant *Haidée*, l'un des vainqueurs de la veille. Le *Cygne* la suivait de près; il est arrivé le troisième. Le quatrième prix a été gagné par un pêcheur de Douarnenez. Le *Sylph* de Liverpool n'est arrivé que le cinquième.

Le premier prix donné par la ville, et consistant en une coupe de vermeil ciselée, a été remis au capitaine du *Grand Turk* par M. Dubreuil, capitaine de vaisseau, président du jury de concours, qui a adressé au vainqueur quelques paroles pleines d'une courtoise hospitalité, en ajoutant que la nation française aimait mieux engager avec ses voisins des luttes pacifiques et utiles que d'avoir à soutenir encore ces guerres qui ont malheureusement fait couler tant de sang dans les siècles passés.

La cérémonie terminée, on s'est empressé autour des visiteurs anglais, qui ont trouvé à Brest la plus cordiale sympathie. Une riche collection de fruits du pays a été envoyée à bord des deux yachts, et le *Grand-Turk* a été orné par ses rivaux eux-mêmes d'un riche bouquet de fleurs avec lequel il a pu rentrer cinq jours après dans le port de Plymouth.

La fête s'est terminée par un bal au profit des indigents. Elle laissera à Brest les plus heureux souvenirs, elle a, des aujourd'hui, fait naître un vœu auquel s'associeront tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre marine; c'est de voir l'institution des régates s'établir d'une façon régulière et permanente. Pourquoi n'aurions-nous pas dans nos grands ports de mer des sociétés de courses nautiques? Exercer nos marins à la précision du coup d'œil et des manœuvres n'est-ce pas là un objet digne de tout l'intérêt et au besoin des encouragements du gouvernement?

Revue littéraire.

Stagnation. — Ou en est le roman-feuilleton? — Les Chemises rouges de la Patrie. — Sentiment de M. Emile de Girardin sur le roman-feuilleton. — Geneviève, par M. DE LA MARTINIE. — Les petits livres. — Histoire de l'Assemblée constituante, par M. BABAUD-LARIBIÈRE, ex-constituant. (2 vol. G. Levey.) — Indigence et Soins, par M. F. MARBEAU. — De la Famille, par M. FRÉDÉRIC BÉCHARD. — La Révolution dannoise de 1848, traduit de l'allemand. In-8°. Chez Dubat. — Les Poésies de l'Amour, par M. JULIEN LEMER. (Chez Gauthier frères.) — Vers d'un flâneur, par M. PERROT DE CHEZELLE. — Fables, par l'abbé FRANÇOIS CHABAU. — De quelques misères. — Arrivée à Paris, par quatre bateaux, de notre ami Philoxène. — Philoxène à Arsène. — Victor à Philoxène.

Après avoir écrit ce long sommaire, après avoir décliné tous ces noms d'auteurs, tous ces titres d'ouvrages dont je le compose, je ne sais trop comment en revenir à l'idée qui m'en a dicté le premier mot : stagnation.

Et cependant c'est le mot de la situation, littéraire du moins; car, pour la politique, c'est bien une autre paire de manches, comme disait M. de Botton à mademoiselle de Lespinaze. Là, il y a exès et surabondance. Nos législateurs, par exemple, ont une telle ardeur, une telle fureur de légiférer, qu'ils refont tous les jours la loi de la veille pour se ménager le plaisir de la recommencer le lendemain. Mais la littérature en est au calme plat. Bien d'important n'y émeut dans aucun genre n'apparaît sur son horizon. Aussi, pour peu que cela continue, nous autres critiques, gros ogres qui ne vivons que de chair fraîche, nous ne saurons bientôt plus où trouver notre pâté, ni de quel bois faire fioc.

Il continue cependant à se faire, dans la plupart des journaux, un écoulement régulier de romans et de nouvelles qui paraissent, on ne sait pourquoi, et au milieu de l'universelle indifférence. Ainsi le million de M. Charles Monselet, défilé-ayé que j'en en ai vu, n'a pas d'insupportable longueur de roman n'a plus d'un fois impatienté, et je souhaitais ardemment de voir la Patrie changer de chemises. Et puis, pourquoi des Chemises rouges à cette bonne dame, qui s'est vêtue au blanc?

Passerai-je ces plaisanteries de blanchisseuse. Je ne les crois pas d'un très-bon goût; mais, à propos de romans-feuilletons, et surtout à propos de ceux de M. Monselet, il est bien permis d'en dire un peu bête.

M. Emile de Girardin lui-même en convenait hier à la tribune: « Le roman-feuilleton est inepte, immoral; il faut lui faire la classe, il faut en épurer le journalisme. » Et, pour cela, il proposait un petit moyen, car il propose toujours des petits moyens, toujours impraticables, mais qui répondent à tout, à cela près.

En attendant, l'aveu n'est pas moins précieux de la part de l'homme qui partage avec M. Dutacq la triste gloire d'avoir introuvé dans le journal ce genre de littérature, si littéraire il y a. M. de Girardin a tiré longtemps à lui rendre justice, et même aujourd'hui qu'il lui rend, il n'en continue pas moins à vouloir aller chercher ses abonnés en leur promettant de nouveaux chefs-d'œuvre de M. Pierre, de M. Jacques, de M. Eugène et autres grands faiseurs de ces misères romanesques.

— Mais, que voulez-vous! nous disent les rédacteurs des grands journaux, l'abbé demande des romans. Il faut bien lui en donner.

Si l'on demande en effet, il n'y a pas de raison pour qu'on le lui refuse. Cela coûte si peu, d'un moins à faire. Toutefois je désirais savoir quelle est cette classe d'abonnés qui demandent et relèvent sans cesse des romans, des romans, des romans. Dans cette masse fort mêlée dont se compose le public d'un journal, il se rencontre sans doute, il doit se rencontrer quelques femmes antrefois sensibles, quelques yeux garçons jadis trop tendres, âmes inconsolables, colombes et tourterelles blessées, pour qui le roman est le complément indispensable du whist et de la tabacière. Ajoutez-y quelques cœurs d'homme, à l'imagination fougueuse, qui veulent de connaître le grand monde et qui donneraient leur âme, s'ils y croient, pour un regard de la fille du sous-préfet, et vous aurez, à peu de chose près, tous les éléments dont se forme le public obstiné de nos grands romanciers.

Mais ce public, que je respecte et que j'estime fort, d'ailleurs, ce public-là dont il lève la loi à cet autre public bien autrement nombreux, bien autrement respectable, de parents de famille, de mères vigilantes, trop justement alligés et inquiets de voir chaque matin pénétrer chez eux, sous le couvert d'un journal, tous ces écrits faux, maisins, corrupteurs, qui ne valent que la curiosité la plus frivole, qui ne flattent que les plus bas des appétits? Malheureusement ce public n'est ni paresseux, ni assés remuant que l'autre. Il se fait, il agit. La loi qu'il impose, quelquefois même il se laisse aller à la contradiction, et voilà comment le silence des uns et le bruit des autres continue de faire croire qu'il y a en France près d'un million de Français et de Françaises qui ont tout juste, en littérature, les goûts de mon estimable qui me trop mélancolique porteur.

Pour tout conclure, on a remarqué, il est vrai, depuis février, de substituer le roman-feuilleton moral au roman-feuilleton immoral. Edouard M. Paul Féval a écrit pour l'Assemblée Nationale un roman en l'honneur de la religion, de la famille et de la propriété, comme il avait écrit, dans le temps de la vogue des romans immoraux, l'immoral roman des Mystères de Londres, triste pendant des tristes Mystères de Paris. Car, pour conclure, l'édouard romancier n'a pas d'idées arrêtées sur le bien et sur le mal, sur

le juste et sur l'injuste. C'est la même encore une des conditions du genre. Le roman-feuilleton, pour faire son chemin, ne doit pas plus avoir d'opinion que l'esprit et de style. Comment le voulez-vous? Honnête ou scandaleux, républicain ou monarchique, blanc, bleu ou rouge, parlez et vous serez servi.

M. de Lamartine (je suis fâché de le rencontrer ici sur mon chemin), M. de Lamartine a récemment, pour une raison ou pour une autre, apporté au roman-feuilleton l'appui, les concours de sa plume et de son nom. Nous avons eu ainsi les Confidences, et maintenant il nous donne Geneviève, premier essai d'un nouveau genre de roman destiné à éclairer, à édifier, à moraliser le peuple. Cette Geneviève néanmoins n'a pas produit jusqu'à ce jour une très-vive sensation, et je ne crois pas que la suite réussisse beaucoup plus que le commencement. Au surplus, nous y reviendrons, pour l'examiner dans son ensemble. Mais de ce que nous en connaissons déjà nous pouvons conclure que M. de Lamartine ne ressuscitera pas ce genre malleuxer qu'a tué M. Dumas et qui l'a tué.

Faute de feuilleton, faute de gros livres, venons-en aux petits. Laissez les petits venir à moi, a dit l'Évangile. Aujourd'hui ils viennent tout seuls, et ne sont pas les moins exigeants. A les entendre, la critique est une mijaurée, une bégueule du grand ton, qui sans cesse crant de se compromettre, et ne parle complaisamment que des gros seigneurs, des maréchaux de France de la littérature. Si leurs livres ne se vendent pas, s'ils n'arrivent pas à l'Académie et à la célébrité, c'est notre faute, à nous autres pauvres critiques, qui sommes en possession de dispenser la gloire, et qui la dispensons en effet, avec une telle générosité que le plus souvent nous n'en gardions rien pour nous.

Eh! messieurs, imitez vous devanciers. Ce ne sont pas les fils de leurs pères, mais les fils de leurs œuvres. Ils n'ont pas toujours été célèbres et ne le sont devenus qu'avec le temps, le travail et du talent. Travaillez et attendez; la gloire se fait toujours un peu attendre, et plus d'un dont elle a couronné la mémoire sont morts en l'attendant.

Et son laurier tardif n'ombra que sa tombe.

M. Bibaud-Laribière, par exemple, me parait devoir l'attendre encore quelque temps. Ex-constituant, il vient d'écrire l'histoire de l'Assemblée constituante avec un zèle qui laisse quelque chose à désirer. Je crois d'abord que ce n'est pas là encore un sujet historique; je crois que notre auteur aurait pu mettre plus d'ordre dans ses récits et les écrire d'un style moins mythranbique; je crois qu'il y a plus d'éclat que de vérité dans ses portraits; je crois qu'il professe beaucoup trop d'admiration pour une époque qui n'est rien moins qu'admirable; je crois que M. Bibaud gagnera beaucoup à lire nos grands historiens, Bossuet, Voltaire, Thiers, Guizot; je crois tout cela, mais je puis me tromper.

Je passe sans transition de M. Bibaud à M. F. Marbeau, dont l'infatigable charité vient de mettre encore au jour un nouveau opuscule philanthropique, de l'Indigence et des Soins. Si jamais homme a droit d'avoir et d'émettre une opinion sur ces graves questions, c'est assurément le zélateur et intelligent fondateur des crèches, ces pieux établissements, dont l'éloge est dans le cœur de toutes les mères. (Voilà certes une belle phrase, et qui serait couverte d'applaudissements, si elle était prononcée par un monsieur en perque, dans une assemblée de bienfaisance. Heureux les lecteurs de l'Illustration, sur si bon motif!) M. F. Marbeau, qui sans doute ne gardonnera cette parenthèse, nous donne son avis sur les différents modes de secours qui peuvent soulager l'indigence.

« Sa charité, du reste, ne se fait pas d'illusion. Il n'y a que les philanthropes qui démentent tous les jours chez Vry et durement à d'hor à mademoiselle Rachel; il n'y a que ces tartres de la philanthropie, ces jésuites du socialisme, qui osent dire que c'est chose possible et même facile d'extirper la misère. Ceux qui l'ont vue de près, qui en ont senti toutes les plaies, interrogé tous les remèdes, en parlent autrement. Il y aura toujours de la misère, dit M. Marbeau; mais il y aura toujours de la charité. »

Sans entrer bien profondément dans l'examen de ce grand problème, notre auteur, toutefois, nous donne d'excellents conseils, des renseignements précieux et puisés à bonne source. Il a vu ce dont il parle, il a éprouvé les effets de ce qu'il propose, et c'est pourquoi sa brochure mérite d'être prise en très-sérieuse considération.

Celle de M. Frédéric Béchard, fils de l'honorable représentant, est un mémoire académique, couronné, il y a déjà sept ans, par l'Académie du Gard. C'est une histoire de la famille, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. En la publiant aujourd'hui, M. Frédéric Béchard ne peut manquer de nombreux lecteurs. Il est difficile de venir plus à propos; et il est plus difficile encore de mieux traiter un si grave sujet.

M. Béchard sans doute n'a pas tout dit; il n'a pu épuiser une matière imépisable; mais du moins il a su en saisir, en marquer vivement tous les traits essentiels; il a fait un bon et judicieux résumé; et j'aurais jugé comme la savante académie du Gard, si j'avais l'honneur de lui appartenir.

Seulement il me paraît aller un peu loin, un peu trop loin dans ses convictions antiphilosophiques et antirévolutionnaires. Le droit d'adresse ne nous paraît pas, comme M. Béchard, si nécessaire au maintien des sociétés. Selon moi, l'Assemblée constituante de 1789 a fait de grandes choses, et la famille a beaucoup plus gagné que perdu aux principes qu'elle a proclamés, et qu'a sanctionnés le Code civil.

En dirai-je tant à M. Béchard de la philosophie du dix-huitième siècle, cette bête noire sur laquelle se ruent toutes les plumes de l'ultra-réaction. Sans doute elle a souvent dépassé le but; Voltaire s'est trop joué des choses saintes; j'accorde cela à M. Béchard et aux autres. Mais il ne faudrait pas oublier non plus que c'était dans ce temps-là

que Calas était pendu, par cela seul qu'il était protestant, et qu'on rouait le chevalier de La Barre pour n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession.

J'avais besoin de faire cette observation sur les opinions parfois excessives de M. Frédéric Béchard. Après quoi, je répète bien volontiers ce que j'en ai dit déjà, que c'est un remarquable traité, animé, en somme, d'un très-bon esprit, et plein de curieux détails très-heureusement exprimés et ordonnés.

Sur ce, je fais un saut en Danemark pour vous dire un mot, un mot sans plus, d'une brochure très-intéressante pour ceux que les Danois intéressent. Les Danois sont nos vieux amis, et nous devons désirer de savoir comment ils se comportent. C'est ce que vous apprendra l'auteur de cet opuscule, la Révolution dannoise en 1848, révolution qui fut commencée par le Jeune-Danemark. Car il y a un Jeune-Danemark comme il y a une Jeune-Allemagne, une Jeune-Italie, une Jeune-France, etc.; il y a même, à ce que nous raconte M. Ampère, une Jeune-Turquie, dont les principaux mérites consistent jusqu'ici à boire du champagne pendant le ramazan, et à porter des calottes grecques.

Après cette pointe vers le nord, je reviens à Paris, et suis accueilli, à mon arrivée, par M. Julien Lemer, qui me présente sur un plateau d'or une édition-diamant des Poésies de l'Amour. C'est une petite collection, un gracieux recueil de tout ce que l'amour, ce grand inspirateur, a inspiré de mieux à nos poètes français, à nos poètes lyriques du moins. Car Métrévier et Racine brillent par leur absence dans ce joli petit ouvrage. En revanche, il y a six pièces de M. Arsène Hous-saye, sept de M. Auguste Vaquerie, et une ode de M. Auguste Vitu. Abondance de biens ne nuit pas. Toutefois, M. Julien Lemer a été un peu trop prodigue de ces richesses contemporaines, un peu trop avare des bouquets et des madrigaux classiques. Comment, par exemple, a-t-il pu oublier de mettre dans sa collection ce charmant talent de Marot

Un doux nenni avec un doux sourire, etc.

et encore celui-ci :

Puisque de vous je n'ai autre visage, etc.

Petits chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse que M. de Talleyrand répétait sans cesse, et qui sont dans la mémoire de tous les gens de goût.

Du reste, M. Julien Lemer a fait un très-bon choix dans les poésies fugitives de Voltaire, dans celles de Parry; il a donné quelques pièces inédites de Piron, quelques vers curieux et peu connus du grand Corneille, et, somme toute, il a composé un recueil très-piquant, très-intéressant et même assez décent. La galanterie n'y a jamais jusqu'à la gravure, et l'obscénité en est bannie.

J'ajoute qu'il l'a enrichi d'exactes notices et d'une agréable préface, où il n'a d'autre tort que de mettre M. Gautier non loin de M. de Lamartine. Décidément M. Gautier passe pour un grand poète. Je le veux bien, pourvu qu'on ne trouve un homme, un seul, qui puisse me citer de ce poète un vers, un seul, que le public connaisse et dont il ait gardé mémoire. Mais que voulez-vous? M. Gautier a tant d'amis! On est camarade ou on ne l'est pas, et quand on se fait mutuellement des réclames, on n'en saurait trop faire.

Je ne puis malheureusement dire qu'un mot des Vers d'un flâneur de M. de Perrot de Chezelles et des Fables de M. l'abbé François Chabau. Tous deux débutent, je crois, dans la poésie carrière, et ni l'un ni l'autre ne sont sans agréments. M. Perrot de Chezelles a su attraper, tout en flânant, les pimpantes et cavaliers allures du style de M. Musset, et M. l'abbé se souvient avec une religieuse discrétion de Florian et de La Fontaine.

Mais que parlons-nous de débutants? A quoi bon tous ces noms et tous ces livres? La France a bien autre chose en tête, morbleu! Philoxène est à Paris.

— Qui, Philoxène?
— Notre ami Philoxène Boyer de Grenobles.
— Connais pas.

— Comment, vous ne connaissez pas ce cher Philoxène, l'auteur d'une apologue du Ithin et des Burgroaves, en 180 pages in-8°, ni plus ni moins; Philoxène, sur l'état mental duquel certain médecin grenoblois nous a envoyé, il y a trois mois, une consultation gratuite!

— Ah! oui, une mauvaise plaisanterie que vous avez méchamment inventée pour lui faire piécé.

— Du tout, je vous jure. Je suis incapable de rien inventer. J'ai paré de Philoxène dignement, à telle enseigne que depuis lors plusieurs amis inconnus, que j'ai à Grenoble, m'ont fait l'amitié de m'envoyer plusieurs feuilletons de suslit pour m'aider à digérer...

— Qu'en avez-vous fait?
— Je n'ai pu, hélas! les communiquer au public. Les temps sont durs. On ne peut toujours parler de Philoxène. Il y avait pourtant un certain feuilleton sur mademoiselle Katinka Hennefleter qui m'avait fort tenté (je parle du feuilleton). Il n'y avait pas une phrase de ce feuilleton échelonné qui ne voulait dire le plus clairement du monde : « Ah! ma chère mademoiselle Katinka, je vous trouve bien belle, et vous seriez bien bonne si... »

— Taisez-vous, vous devenez indécent.
— C'est que Philoxène est léger. Savez-vous avec quel drame il a débarqué à Paris?

— Non.
— Une Sapho, et il est allé la porter à M. Arsène Hous-saye, qui en a une autre dans son portefeuille, et qui entend trop bien les intérêts de son administration pour jouer ses pièces à tout éfien, grâce aux Burgroaves et à leur père, Philoxène. C'est bien joué, mais sa pièce ne l'est pas. Alors il l'a fait imprimer toute vive dans le Journal des théâtres. En

voici quelques vers. C'est Erinna ou Sapho qui dit au volage, à l'indifférent Phao :

Méchant,
Tu l'occupes d'un bruit quand je te dis un élan.
Et voici deux autres dans le genre descriptif :
Et ma prunelle noire et mon soleil arqué

Et quand on songe que le Théâtre-Français sera peut-être privé de ces beautés. En attendant, pour se consoler tout à fait M. Houssay, le vient de lui adresser une épître : *Philoxène de Arsinoë*, salut. Et, de son côté, le grand Victor Hugo a écrit à Philoxène : *a Victor à Philoxène*. Votre *Sapho* est admirable. La grande dame d'un poète est lit... M. Vaquerne en est indigné. Il nous il est retiré sous sa tente avec son *Faiseur de rails*, et ne peut se consoler de n'être plus l'écrivain le plus ridicule de France et de Navarre. M. Philoxène l'a, d'un bon, dépassé de toute la taille d'une hécatonchore. Hélas ! Il en faut toujours revenir au mot mélancolique de Péragin : « Avant moi le Giotto, après moi Raphaël. »

ALEXANDRE DUFAY

La Vie des Eaux.

(Voir le N° 385.)

II.

LES BAINS DE MER. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

« Ah ! Zéou ! ma mère de Grignon, la drôle de soze que d'être zélee toute nue dans la mer !
(Lettres de Sevigny)

Depuis quelques années, une heureuse révolution paraît s'accomplir dans les tendances et les pratiques médicales. Après avoir usé et abusé de tous les agents chimiques connus, de toutes les drogues du *Code*, après avoir saigné et résigné à blanc de malheureux malades exsangues, il semble qu'on en revienne enfin à une marche plus conforme au vœu de nature, plus inoffensive en tout cas que les formules du passé. Les remèdes minéraux, les moyens violents et les poisons pharmaceutiques tombent dans un discrédit croissant, où le soulai de bon cœur qu'ils restent. Il n'est plus qu'une question de purger, et l'école de Broussais a éprouvé de sangsues tous les marécages de l'Europe. Molière, s'il revenait au monde, ne reconnaîtrait plus ses médecins. L'emphie presque exclusif des traitements externes, des dérivatifs à la peau et de moyens hygiéniques dirigés on corps du système, prend d'autant plus de consistance, que la vieille médecine, s'attaquant directement aux organes essentiels de la vie, semble perdre chaque jour plus de terrain. Une nouvelle école issue de l'Allemagne préconise surtout l'hygiène élevée à sa plus haute puissance, en ne prescrivant le plus souvent, et jusque dans les cas aigus, que le régime, l'exercice et l'emploi de l'eau sous toutes ses formes. Cette école compte déjà d'assez nombreux adeptes en France, principalement parmi les jeunes praticiens. Le retour à la simple médecine, qui fut être celle des premiers âges, et l'application plus ou moins intensive, plus ou moins diversifiée du *dissolvant universel*, ouvriront-ils enfin quelque nouvelle voie à ce qu'on se plaît, par habitude, à appeler l'art de guérir ? Détermineront-ils une révolution dont la fin sera de fixer définitivement cette science si conjecturale, si incertaine, de la médecine, qui, depuis tantôt six mille ans, cherche sa loi, son évangile, son point d'appui, sans les trouver ? Ou bien, après avoir eu la préférence au commencement de ce siècle, l'eau plus tard, plébiscitée d'un côté, décriée de l'autre, sera-t-elle définitivement une médication de Sangrado en deux tomes ? — Grande question, qu'il nous appartienne tout au plus de poser, et que le temps, ce grand docteur, ce terrible statisticien de la vie humaine, se chargera seul de résoudre !

Toujours est-il que l'eau sous toutes les espèces est aujourd'hui en grande faveur. Suivant la spirituelle expression de Corvisart, en se hâte de profiter du remède pendant qu'il guérit. Bains russes, bains orientaux, bains froids, bains minéraux, et, en première ligne, bains de mer, sont également bien accueillis du public. C'est aux eaux qu'on envoie toute cette classe de malades qui souffre d'affections nerveuses, classe aujourd'hui si innombrable, et les malades imaginaires qui, par parenthèse, ne le sont pas. Les infortunés que Molière calomnait ainsi sans le vouloir, et que Purgon martyrisait si bien au dix-septième siècle, étaient né-douze cents ans trop tôt. De nos jours, on leur applique tout un traitement plus en harmonie avec la nature de leur mal, qui n'était que trop véridique. Ces pauvres patients étaient tout simplement hypocondriaques au premier chef, ce qui revient à dire qu'ils ne désiraient pas ; car, de la gâste à l'hypocondrie, il n'y a, pour ainsi dire, qu'un muscle. Que de peines et de soins tournois éparpillés pour ce pauvre Arzan, qui s'en l'ent envoyé aux bains de mer, ou plutôt s'ait été en l'esprit de se les ordonner lui-même, une fois, décoré de l'illustre bonnet, mais aussi combien de médecines eût perdu la M. Fleurant.

Mais, au temps de M. Fleurant, on n'avait guère de prendre les bains de mer, et les puissantes propriétés toniques de la Thierse thermale étaient à peu près inconnues. Nos principales sources minérales, Viehy, Serris, Bourbonne, Pombrières, appréciées sans doute des Romains, mais dédaignées ou oubliées au moyen âge, recommencent pourtant d'attirer un assez bon nombre de visiteurs. Des les seizième et dix-septième siècles, alors que les plages maritimes dominaient encore désertes au retour de la saison des bains, se plonger dans l'Océan agité, affronter le choc de lames mugissantes et énormes, eût certainement paru l'acte, sinon d'un fou, au moins d'un homme singulier, comme disait Nivernault Destouches ; et l'on en peut juger par la naïf effroi de la belle maîtresse de L'écureux (sur ce point épigraphe), qui ne se pouvait faire à cette loi, elle n'osait être zélee que dans la mer.

C'est seulement du milieu de la Restauration et des séjours fréquents de madame la duchesse de Berri à Dieppe que date la prospérité de cet établissement thermal. Jusqu'à ces dernières années, s'il ne fut pas le seul en France, il n'eût du moins à redouter aucune concurrence sérieuse. Aujourd'hui il n'en est point ainsi, et, d'un bout de la Manche à l'autre, il n'est si petit port qui ne vante ses grèves et ne se vante on frais d'hôtellerie et de réclames pour attirer à lui le plus grand nombre possible d'étrangers. On commença jadis tout à connaître la mer autrement que par le classique voyage du Havre, et les baigneurs n'ont plus que l'embaras du choix, que toute cette multiplicité de nouveaux établissements rend un embarras véritable. Néanmoins, nous sommes au fond un peuple si peu maritime, que, sans compter les gens qui parlent de la mer comme les rhétoriciens des batailles romaines, il en est en France bon nombre auxquels les plus simples notions de l'eau marine, de ses éléments essentiels et de ses propriétés remarquables restent encore lettre close. C'est à l'usage de ceux-la qu'il nous sera permis, je pense, de faire précéder d'une courte introduction sur la matière les pages suivantes, où notre plan est de passer successivement en revue les principales plages thermales de l'Océan et de la Manche.

La saison des bains de mer commence à la fin de juin, pour se clore habituellement dans les derniers jours de septembre. Toutefois, les Anglais, qui sont certainement les plus grands baigneurs de l'Europe, ne commencent guère les leurs avant la fin d'août, et les prolongent quelquefois jusqu'au commencement de décembre. Cette habitude n'est rien moins qu'une excentricité fantasque. En automne, la mer, déjà refroidie par la longueur des nuits, saturée d'électricité par l'approche de l'équinoxe, acquiert un degré de torréfaction qui y cherchera vainement dans les grandes chaleurs de l'été. Je vois d'ici plus d'une belle dame ramener, nouvelle de Lucrèce, sa montre sur elle et redouter dans sa bourse un peu cet à l'été d'avoir le courage stoïque de dénouer ses vêtements pour une température rigoureuse déjà, pour s'avancer intempérieusement au-dessus d'un flot tourmenté par la rafale qui se lève, s'élançe, vient à vous, rampe comme un cheval de course, tantôt rasant de près la grève avec un fracas furieux, et tantôt vous engloutissant sous une écumeuse avalanche. J'aimeis sans peine que tout d'abord l'épreuve n'ait rien d'attraitif ; mais, une fois les premières alarmes dissipées, la première impression subie, les femmes, qui au fond aiment le péril parce qu'il est une émotion, deviennent souvent les plus hardies et les plus passionnées à ce plaisir un peu aère que donnent les brutales caresses d'Amphitrite. De vigoureux athlètes, au torse musculéux, aux épaules d'Alcide, y mirent confesse naïvement à nos regards que dans la Seine ; tandis que, non loin d'eux, de petites femmes frêles faisaient admirer leur savoir et aborderaient résolument les profondeurs où l'on perd pied.

L'eau de la mer, d'une température toujours inférieure à celle des rivières durant les mois de juillet et d'août, cause d'abord un violent frisson, un état de malaise général que la nécessité d'avancer graduellement dans l'eau pendant la marée basse ne contribue pas peu à accroître et qu'il faut savoir surmonter. Mais à peine l'immersion est-elle complète, que la souveraine puissance de calorification dont l'homme est doué reprend le dessus ; une réaction énergique se prononce surtout chez les sujets robustes, et un vif sentiment de bien-être succède presque sans interruption aux premières sensations du début. Ces lames si effrayantes de loin, deviennent alors de berceaux amiables pour le baigneur qui s'efforce à elles avec confiance. Sans efforts, sans secousses, presque sans mouvements, suivre toutes les ondulations de cette mer éternellement mobile, gravir sans peine le sommet d'une montagne qui s'abîme aussitôt pour vous précipiter dans un gouffre peu périlleux, je ne sais pas de plus charmant ni de plus salubre plaisir. Toute impression de froid a disparu ; une douce chaleur, au contraire, s'est répandue dans l'organisme. La natation est si facile, la dépense de force musculaire si imperceptible, qu'il semble d'abord impossible de se jamais lasser d'un pareil exercice ou plutôt d'une telle volupté, et que le baigneur novice oublie de regarder le bord, quitte l'instant d'avant avec appréhension, pour ne pas dire avec effroi.

C'est là un véritable écoule. L'eau de mer n'est point inoffensive comme celle des fleuves pour que l'on puisse y séjourner impunément. C'est un stimulant énergique dont il faut user avec réserve, sous peine de le voir bientôt dégriser en irritant. Il est, même à l'état sain, de nos jours, peu d'hommes assez vigoureux pour pouvoir prolonger sans inconvénient un bain de mer plus d'un quart d'heure ; à plus général la durée moyenne de l'immersion n'exécute que quatre ou cinq minutes. Les Anglais, qui ont été toujours riter en fait de choses morales, ont même rarement tenté ces bains, et chez eux qui la force de réaction calorifique est bien moindre que chez les autres, doivent à peine entrer dans l'eau. Ces simples notions, qu'il est facile d'expliquer physiologiquement, sont souvent méconnues dans la pratique, et occasionent une multitude d'accidents dont la responsabilité remonte à tort jusqu'aux bains de mer. On pense bien que nous n'avons ni la mission ni le projet d'introduire dans ce recueil une dissertation médicale et hygiénique sur le sujet qui nous occupe. Nous nous bornerons, avant de passer à la cause familière ou notre seule préoccupation est de guider aux diverses plages les baigneurs de la saison prochaine — et qui n'est baigneur aujourd'hui ? — à expliquer ou à rappeler en peu de lignes les principaux effets de l'usage des bains de mer.

Leur action est de deux natures : médiate et immédiate, insensible et instantanée. La première, par plusieurs causes non encore bien déterminées, fortie graduellement les muscles et les nerfs, affaiblit le moral, et les plus robustes, à l'école et à l'école, et en un mot, pour une puissante action, des effets au plus même le l'été. Les plus robustes et l'été

révolutions à la peau, la grande quantité d'oxygène qu'absorbent les poumons sous un plus petit volume, les particules salines dont l'eau est imprégnée, le phosphore et l'électricité qui s'y produisent sans cesse à plus ou moins hautes doses, tout cela et sans doute bien d'autres agents ignorés contribuent à modifier, d'une façon lente mais presque sûre, l'économie du corps humain, et à y préparer une de ces grandes révolutions qui sont souvent le signal d'un complet retour à la santé. Il va sans dire qu'une assez grande persévérance est nécessaire pour obtenir de ces effets radicaux qui changent profondément la constitution et rendent à ses toyers, au bout de peu de temps, un homme dispos et rajeuni. Ce qu'on est convenu de nommer une saison de bains, c'est-à-dire vingt ou vingt-cinq jours fort inégalement partagés entre les plaisirs et le traitement, ne paraît fort insuffisant, dans les affections d'une certaine gravité, pour amener un résultat quelque peu significatif. Il faut le plus habituellement une constance de plusieurs mois, et souvent de quelques années, pour atteindre le but. L'action des bains de mer est du reste semblable à celle des bains minéraux, dont les influences ne se révèlent généralement qu'un mois ou deux après la saison écoulée.

Le second effet de l'eau marine est beaucoup plus appréciable : il se produit subitement. Une forte chaleur à la peau, souvent même des éruptions et des éruptions cutanées, sont la suite des premiers bains. A peine le nageur a-t-il quitté la plage, qu'au lieu de se sentir brisé et épuisé, comme il arrive souvent au sortir des rivières, il éprouve au contraire un redoublement de vie et de séve. Un besoin ardent de locomotion s'empare de l'homme qui, peu de minutes auparavant, avait peine à accomplir un court trajet. Puis on fait que les bâteaux, rejolant sa béquille, ne renouvellent, par la vertu du chlorure de sodium, ce miracle de l'Écaille. C'est à qui courra le plus vite, tant par goût et par impulsion naturelle que pour réagir contre la déperdition de calorique intérieur. Un appétit crotonien ne tarde pas à succéder, apportant aux palais blasés et aux tristes anorétiques la plus agréable des surprises. Il ne tient qu'à chacun de se croire guéri, et cela à la minute même, mais c'est pour une minute seulement. Il ne faut pas attacher à ces premiers symptômes plus d'importance qu'ils n'ont mérité : ils sont superficiels et de peu de durée, quelquefois bénignes de pièces. Mais néanmoins ils sont d'un favorable augure, d'un soulagement immédiat ; ils encouragent le malade à persister, en lui montrant un avant-goût de la heureuse santé qu'il espère, et exercent sur son moral une salutaire influence.

C'est est pour la règle, quant aux exceptions, elles sont nombreuses et bizarres. Les gens dont le tempérament ou l'état morbide auraient dû contre-indiquer les bains de mer éprouvent quelquefois des effets tout contraires à ceux dont il vient d'être parlé : perte de l'appétit et prostration complète. Les sujets trop nerveux ou trop sanguins doivent s'abstenir, sous peine de désordres fâcheux, sinon même d'accidents graves : les uns frissonnent et blêmissent en mettant le pied dans la mer ; un froid nourri sous les vêtements débile ne saurait réagir que pour augmenter de l'impulsion calorique. Cet autre, au contraire, pousse les hauts cris et se sent littéralement brûlé dans une température inférieure de douze ou quinze degrés au plus. Une belle jeune femme, que j'ai vue, l'avant-dernière saison, se baigner à Trouville, offrait un phénomène vraiment singulier. Atteinte d'une maladie cruelle qui l'avait, peu d'années avant, enlevée aux salons du plus grand monde, paralysée presque en entier et ne pouvant marcher qu'à l'aide de béquilles, elle recouvrait soudainement dans la mer une suffisante force pour se livrer longuement à la natation, exercice auquel elle excellait. C'était une complète rééducation : l'eau marine agissait sur elle à la façon du plus puissant des galvanismes. L'instant d'après, en touchant le bord, elle retombait, non épuisée, mais inerte et incapable de se mouvoir sans aide. Cette vie factice de cinq minutes avait quelque chose de navrant. Cependant, à travers ces brasses alternatives, l'action latente des bains prenait insensiblement le dessus, et j'ai après depuis avec fort grand plaisir que cette dame était revenue à la santé. Je connus fort intimement un baigneur qui à la suite de quelques immersions était devenu complètement sourd. Il était hors d'état de suivre une conversation à tres-haut voix et songait déjà à se pourvoir de quelque appareil acoustique, quand l'fort heureusement l'omni-la recint après une absence de trois semaines.

Les vies, bains de mer offre peu de caractères généraux qui lui diffèrent essentiellement de régime des eaux thermales. Ce sont, à peu de nuances près, les mêmes plaisirs, les mêmes en furs, le même traitement combiné, selon l'Empereur hautement physiologique de Cabanis, qui leur fait tout à la fois sur l'ordre physique et moral. Les dill tremors, s'il en survient, proviennent des lieux et non des choses. Nous les signalerons au reste chemin faisant, et elles trouveront naturellement leur place éparses dans les pages de cette revue maritime.

FÉLIX MOISAND.

Fêtes de sainte Rosalie à Palermo.

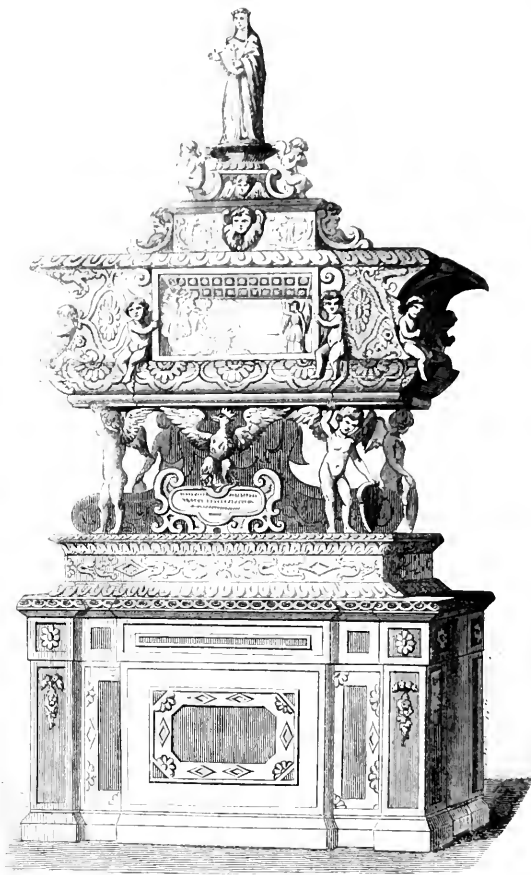
Du 11 au 15 juillet.

Les peuples d'Italie, pleins de vénération pour les saints et leurs reliques, ont conservé avec eux non-seulement leurs religieux légendes, mais encore les fêtes qui se rapportent à leur commémoration, et de ces fêtes on peut dire qu'elles ont développé le sentiment du sacré et du sublime, et les esprits s'élevaient au-dessus de la terre, et se rapprochaient de Dieu. C'est ainsi que, dans les fêtes de sainte Rosalie, à Palermo, est depuis deux siècles l'objet des plus beaux et des

mages des Siciliens, qui, dans toutes les grandes calamités, ne manquent jamais d'invoquer sa tutélaire protection.

Sainte Rosalie, objet de tant de vœux, vivait, selon les documents publiés sur Palerme, par M. Firmin Didot, dans l'*Univers pittoresque* vers le douzième siècle, à la cour du roi Roger, dans laquelle les chevaliers normands avaient importé le goût des fêtes et des plaisirs. Fille de Smitabaud, mec de Guillaume-le-Bon, et issue par conséquent de sang royal, la jeune Rosalie, au milieu de cette cour gaillante et des hommages dont elle était nécessairement entourée, fut effrayée des périls qui menaçaient sa vertu : elle s'enfuit donc secrètement à l'âge de quatorze ans de cette cour dangereuse et vint se consacrer à la retraite et à la prière dans une grotte humide et ignorée du mont Pellegrino, où elle mourut effacée de la mémoire des Siciliens.

Environ cinq siècles plus tard, en 1424, Palerme, en proie aux ravages de la peste, implorant au vain au pied des autels la miséricorde et les secours du ciel, lorsqu'un de ses habitants, descendu du mont Pellegrino, annonça qu'une révélation céleste lui avait indiqué la grotte où reposaient oubliés, sans honneur et sans sépulture, les ossements de sainte Rosalie, à la découverte desquels le ciel attachait la cessation de l'épidémie. Aussitôt les magistrats et le clergé se transportèrent au lieu indiqué et les restes de sainte Rosalie furent rapportés à Palerme, où depuis ils ne cessent d'être entourés d'hommages publics et particuliers. Une route superbe fut construite aux frais de l'Etat pour arriver à la grotte où la sainte avait si longtemps reposé; cette grotte elle-même, renfermée dans une enceinte de bâtiments habitée par des religieux qui prient sans cesse sur le tombeau révéré, contient trois autels éclairés par des lampes toujours allumées. Les reliques, placées au milieu d'une chapelle dépendant de la cathédrale de Palerme, sont conservées dans un magnifique sarcophage en argent, orné de pierres précieuses; ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, estimé 20,000 écus (environ 100,000 francs de notre monnaie), servit à promener les reliques de la sainte lors de la première procession solennelle, qui eut lieu le 9 juin 1425 avec une pompe et une magnificence telles, que le corps nuptial alloua une somme de 100,000 écus siciliens, équivalant à 500,000 francs de notre monnaie, pour cette cérémonie dont les préparatifs ne demandèrent pas moins de trois mois; les reliques de la sainte, placées d'abord dans une urne de cristal doublée de velours éramois brodé d'or, qui avait jusqu'alors servi à contenir les restes de sainte Christine, furent ensuite renfermées dans le sarcophage d'argent dont nous venons de parler, aux sculptures et bas-reliefs allégoriques duquel s'empres-



Sarcophage en argent, contenant les restes de sainte Rosalie, dans la cathédrale de Palerme.

travailler les artistes les plus distingués de l'époque. A partir de la célébration de cette solennité, l'épidémie commença à perdre de sa violence et elle disparut entièrement le 4 septembre suivant, jour anniversaire de la mort de sainte Rosalie, quatorze mois après la découverte de ses reliques et quinze mois après l'invasion du terrible fléau.

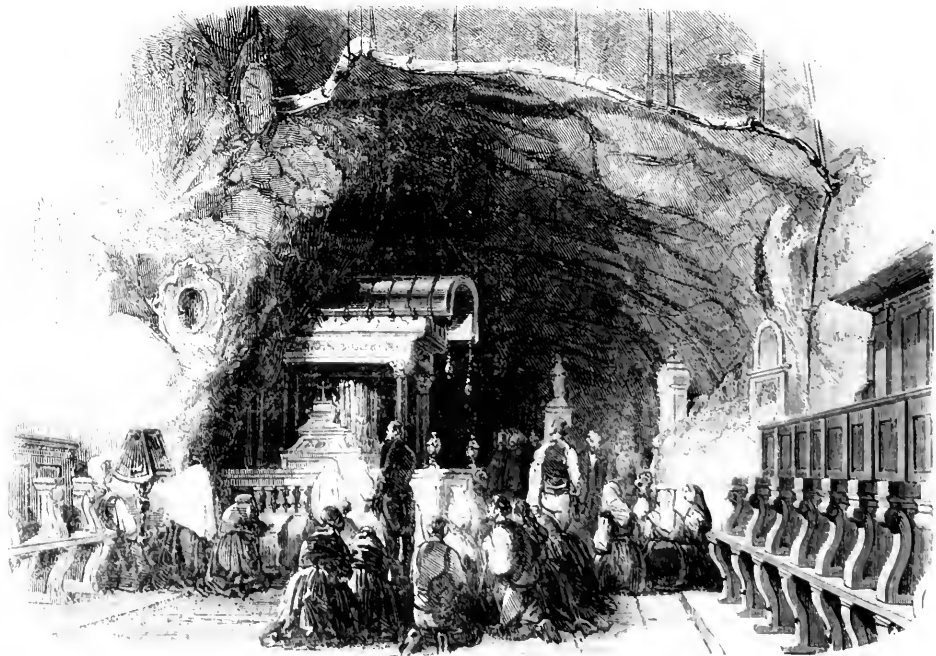
Depuis cette époque, la grotte du mont Pellegrino, de laquelle l'on peut embrasser le vaste panorama des deux golfes de Palerme et de Sicarra-Cavallo, devint le but des nombreuses visites des voyageurs attirés par un site au-dessus duquel se dressent, au-dessus d'un chemin étroit, les ruines d'un temple à la base duquel, à l'entrée de la retraite de la sainte, on de morales considérations pieuses de religieux qui

se sont voués à son service, la ou Hamilar, lors de la première guerre africaine, soutint pendant trois ans de siège les ruines assaillies que lui livra l'armée romaine : de plus, tous les ans au mois de juillet on célèbre pendant cinq jours les fêtes de sainte Rosalie, qui commencent le 11 et finissent le 15. Ces fêtes, qu'on appelle communément *il Festino*, et qui coûtent à la ville 8,000 onces (plus de 100,000 fr.), sont magnifiques et attirent à Palerme, outre un quart de la population de l'île, un grand nombre d'Italiens et d'étrangers qui saisissent cette occasion de voir dans tout son éclat la belle capitale de la Sicile; avec les dessins reproduits par nos gravures, voici les détails que nous a transmis notre correspondant sur la manière dont cette fête vient d'être célébrée cette année.

Commencées tous les jours vers six heures du soir, la fête débute, excepté le premier et le dernier jour, par des courses de chevaux libres à l'instar des *barberi* de Rome. Des cordes tendues de chaque côté de la rue de Tolède, qui a à peu près deux kilomètres de longueur, servent à contenir la foule curieuse; semblable à une salle de théâtre gigantesque dont la rue forme le parterre, ou les fenêtres à balcon remplacent les loges, la rue de Tolède regorge de spectateurs échelonnés depuis le sol jusqu'à une hauteur de cinquante mètres. Les chevaux, ou elle forme une épaisse haie de têtes superposées. Les chevaux, la tête parée de plumes et de rubans, sont placés à l'extrémité de l'espace à parcourir et contenus par une forte corde tendue à hauteur de poitrail. Point de jockeys dans ces courses où les chevaux sont obligés de parcourir une rue pavée de larges dalles rendues glissantes par le frottement continu des pas de 200,000 habitants et par une chaleur de 30 degrés; les jockeys sont remplacés sur le dos et sur la croupe des chevaux par des boules de plomb garnies de pointes de fer destinées à faire l'office d'éperons et à aiguillonner à chaque élan le coursier excité encore par le bruit et l'éclat de feuilles de pailillon qui se déroulent et s'agitent sur ses flancs. A un signal donné par un membre de la commune, le cavalier, la corde tombe aux pieds des chevaux qui, chassés à coups de fouet, s'élancent à fond de train, aux applaudissements de la multitude pour disputer le prix et décider du sort des paris nombreux qui s'engagent sur chaque coursier; les chevaux vainqueurs, dont la fièvre allure ferait presque croire à l'intelligence des honneurs triomphaux qui leur sont décernés, parcourent ensuite les autres rues de la ville au son de la musique, précédés et escortés par un piquet de la garde d'honneur du *pretor* portant les aigles dorées, enseignes de la municipalité de Palerme, sur lesquelles brillent les prix en belles pièces de monnaie neuve.

Aux premiers coups de l'Angélus cent échelles se dressent à la fois, et la rue de Tolède se trouve en un instant, et comme par enchantement, éclairée par une illumination qui n'a de particulier que l'effet qu'elle emprunte à l'alimentation de la rue. Après avoir joui de ce coup d'œil, la foule s'écoule petit à petit et se dirige lentement vers la chaussée de la *Marine* ou *foro Italico*.

Au milieu de cette superbe promenade, illuminée comme le reste de la ville, et du côté de la mer qui murmure à ses pieds, s'élève l'éclatante des feux d'artifice qui ont tiré le premier et le troisième jour, une immense décoration, imitée de ces merveilleuses colonnades de l'architecture grecque dont la Sicile possède encore de superbes vesti-



ges, reproduit à travers ses portiques, sur des toiles transparentes et en figures colossales, les traits les plus saillants de l'histoire italienne empruntés cette année à la description donnée par Virgile, au 5^e livre de l'Énéide, des fêtes instituées par Énée en l'honneur de son père Anchise. Devant cette décoration splendide et en dehors de la foule qui encombre à tous les étages les balcons, les terrasses et jusqu'aux toits des maisons bordant la chaussée du côté opposé à la mer, un riche pavillon réunit les élus de l'aristocratie appelés à jouir de ce brillant spectacle, et auxquels le pretor et les membres du sénat distribuent ferre glacées et pâtisseries; le feu d'artifice, qui termine cette lumineuse exhibition, l'emporte sur les plus beaux feux d'artifice de Rome par la variété de ses feux de couleur et par la bizarrerie de ses effets fantastiques.

Après le feu d'artifice vient la promenade du jardin public, dont *l'Illustration*, dans son numéro du 11 mai dernier, a cherché à décrire les beautés pendant le jour, et qui reçoit la nuit un caractère tout féérique de l'illumination mystérieuse et voilée que recèlent ses arbres touffus et ses plantes fleuries; c'est un nouveau jardin des Hespérides dont les berceaux d'orangers marient leurs pommes d'or aux rubis et aux émeraudes des verres de couleur suspendus à leurs rameaux et éclairant l'image vénérée de sainte Rosalie répétée sous mille formes différentes, des lumineux reflets dont le soin et l'entretien sont confiés, pendant toute la fête, à des hommes et des femmes du peuple costumés en bergers et en bergères aux atours enrichis de dentelles et de rubans, à l'imitation des tableaux de Boucher et de Watteau. A minuit, les équipages, dont la circulation a été jusqu'alors interdite, viennent inonder la rue de Tolède et promener jusqu'à deux heures du matin les élégantes patriciennes et leurs riches toilettes.

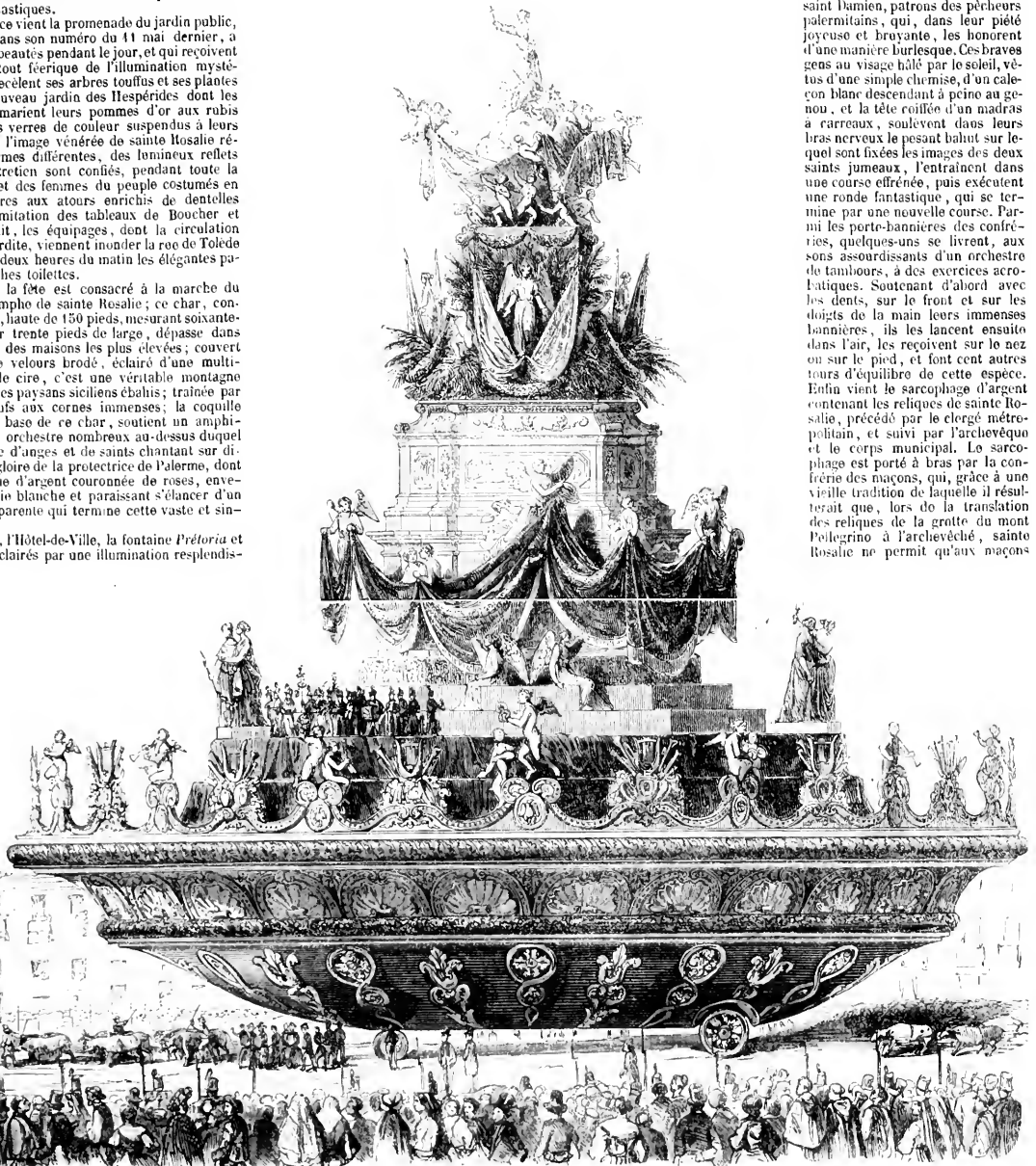
Le second jour de la fête est consacré à la marche du char destiné au triomphe de sainte Rosalie; ce char, construction gigantesque, haute de 150 pieds, mesurant soixante-dix pieds de long sur trente pieds de large, dépasse dans son parcours le faite des maisons les plus élevées, couvert de riches étoffes, de velours brodé, éclairé d'une multitude de flambeaux de cire, c'est une véritable montagne d'or, comme disent les paysans siciliens ébahis; traîné par vingt paires de bœufs aux cornes immenses, la coquille dorée, qui forme la base de ce char, soutient un amphithéâtre contenant un orchestre nombreux au-dessus duquel se groupe une masse d'anges et de saints chantant sur divers instruments la gloire de la protectrice de Palerme, dont ils entourent la statue d'argent couronnée de roses, enveloppée d'une draperie blanche et paraissant s'élever d'un nuage de gaze transparente qui termine cette vaste et singulière construction.

Le quatrième jour, l'Hôtel-de-Ville, la fontaine Prétoria et la cathédrale sont éclairés par une illumination resplendis-

lantes et à bâtons surmontés par des aigles. Force pages et valtes de pied en grande tenue se tiennent aux portières des voitures, des torches à la main. La marche est fermée par la garde prétorienne à cheval.

Le dernier jour, par exception, la fête commence dès le matin. Le 15 juillet, à Palerme, est un jour de grand gala. Les établissements publics, aussi bien que les bâtiments en rade et dans le port, sont pavés. L'artillerie des forts et des navires de guerre tire des salves nombreuses en l'honneur de sainte Rosalie. A midi, grande messe à la cathédrale et *chapelle royale*. — Les rois de Sicile, en vertu du privi-

vation, tout le monde se prosterne, le roi, debout, pose d'une main son chapeau sur sa tête, et de l'autre tire son épée et salue la Divinité dont il tient son droit. Voilà en peu de mots ce que c'est qu'une *chapelle royale*, fonction que les rois de Naples ne peuvent exécuter qu'en Sicile, en leur qualité de détenteurs de la monarchie sicilienne, et à laquelle, outre les fonctionnaires publics, s'empressent toujours d'assister, dans des tribunes particulières qui leur sont spécialement destinées, les étrangers de distinction. — Le soir, à l'heure prescrite, commence la procession. Toutes les confréries et les ordres religieux y défilent, bannière en tête, portant les images et les reliques de leurs saints protecteurs, parmi lesquels on remarque saint Côme et saint Damien, patrons des pêcheurs palermitains, qui, dans leur piété joyeuse et bruyante, les honorent d'une manière burlesque. Ces braves gens au visage hâlé par le soleil, vêtus d'une simple chemise, d'un caleçon blanc descendant à peine au genou, et la tête coiffée d'un madras à carreaux, soulèvent dans leurs bras nerveux le pesant balut sur lequel sont fixées les images des deux saints jumeaux, l'entraînent dans une course effrénée, puis exécutent une ronde fantastique, qui se termine par une nouvelle course. Parmi les porte-bannières des confréries, quelques-uns se livrent, aux sons assourdissants d'un orchestre de tambours, à des exercices acrobatiques. Soutenant d'abord avec les dents, sur le front et sur les doigts de la main leurs immenses bannières, ils les lancent ensuite dans l'air, les reçoivent sur le nez ou sur le pied, et font cent autres tours d'équilibre de cette espèce. Enfin vient le sarcophage d'argent contenant les reliques de sainte Rosalie, précédé par le clergé métropolitain, et suivi par l'archevêque et le corps municipal. Le sarcophage est porté à bras par la confrérie des maçons, qui, grâce à une vieille tradition de laquelle il résulterait que, lors de la translation des reliques de la grotte du mont Pellegrino à l'archevêché, sainte Rosalie ne permit qu'aux maçons



Célébration de la fête de sainte Rosalie. — Marche triomphale du char dans Palerme.

sante en verres de couleur. Le sénat de Palerme va en grande pompe assister aux vœux. Le p^e et or, revêtus des insignes de généralissime et de grand d'Espagne de première classe, et ses collègues, en costume espagnol du seizième siècle, se font traîner dans des carrosses dorés à six chevaux, entourés d'un cortège nombreux et précédés de deux trompettes, à la livrée et aux couleurs de la ville, rouge et jaune. Puis viennent des massiers à robes violettes, portant sur la tête la grande perruque poudrée et la masse d'armes en argent sur l'épaulé; des huissiers à robes noires. Leur baguette à la main; et des connétables de la municipalité, à robes écar-

lège accordé à Roger par Urbain II, sont légats apostoliques-nés du Saint-Siège. Ce privilège, entre autres prérogatives importantes, donne aux rois de l'île le droit de célébrer la *chapelle royale*; le roi ou ses lieutenants, sous un dais précieux, rehaussé de plusieurs marches et placé *in cornu episcopato*, assistent à la messe solennelle, chantée par l'archevêque, et prennent part en quelque sorte à sa célébration, comme pourrait le faire le pape lui-même. En effet, le diacre, après la lecture de l'évangile, monte les marches du trône et donne au roi le saint livre à baiser, aussi bien que l'accolade mystique ou *par tecum*. Enfin, lorsque, à l'éle-

do les enlever, revendiquent exclusivement le privilège de cette translation. Après avoir parcouru la rue de Tolède jusqu'au palais des Finances, la procession se sépare, et sainte Rosalie avec le clergé, l'archevêque et le sénat fait seule le tour de la ville, en commémoration de la solennité du 9 juin 1625, et ne rentre que le lendemain matin. Le peuple, qui a suivi les saintes reliques, se répand alors dans les campagnes environnantes, et termine la longue série des fêtes de sa patronne au milieu de la joie et quelquefois du ivresse.

Voyage à travers les Journaux.

On dirait qu'il ne peut exister, pour tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis le commencement de ce siècle, qu'un unique chemin; ou celui-ci a passé, celui-là passera, tenez-le pour certain; en vain crètie-t-on un nouveau vœu, prêt à se mettre en route, que la voie est dangereuse, qu'elle est bordée de précipices et semée de fondrières, rien n'y fait; et se lance en avant avec la présomption certaine que les précédents voyageurs sont tombés par maladresse ou par défaut de précautions. Quant à lui, il a bon pied, bon œil, il saura bien éviter les écueils et franchir les fossés sans encombre, au début du voyage la chaussée est belle, si splendide est le soleil à l'horizon! Le parti, il est parti, et voilà le char gouvernemental engagé dans cette route ou il a déjà versé deux ou trois fois.

Toute révérence gardée, nos hommes d'État sont un peu comme nos artistes dramatiques, excellents peres de famille et dignes citoyens, mais manquant le plus souvent de deux qualités essentielles, l'imagination et l'initiative; le Conservateur de la rue Bergère fournit des maîtres de prononciation, des maîtres de déclamation, et généralement tous les maîtres que l'art peut donner en dehors de la nature, la seule et souveraine maîtresse de beauté, de grâce et de feu sacré. Ainsi procède, à l'égard de ses élèves, le Conservatoire de la politique. Il leur enseigne les règles et les traditions, mais il ne peut rien au delà. C'est à la nature, je veux dire, à l'intelligence, à faire le reste. On reprochait un jour à l'acteur Lafond d'accompagner sans cesse le début de ses rôles de gestes exagérés. — Que m'importe votre critique! répondit le secrétaire de la Comédie-Française, je suis dans la tradition. Si l'on demandait au gouvernement pourquoi il a présenté les nouvelles lois répressives, il n'aurait raisonnablement pas autre chose à répondre.

La tradition, au pouvoir comme sur les planches, s'entend moins souvent dans les sens de l'expérience que dans le sens de la routine. Depuis soixante années un seul gouvernement régnerait sans vicissitudes, sans sort de l'urne, le fut le Consulat. Tout un monde était à refaire, le vieux conseil régit ce monde. Bonaparte ne commença à s'affaisser sur le cœur qu'après l'empire de toute la main de son génie que le jour où, cessant d'invoquer son démon familier, il se laissa envahir par les traditions de ses prédécesseurs.

Il est un autre reproche que l'on serait également en droit d'adresser aux gouvernements; c'est d'agir presque toujours à l'encontre de l'opportunité, et de raviver par cette maladresse une excitation qui s'éteignait d'elle-même faute d'aliments. Sous le règne de Louis-Philippe, les lois de septembre furent une faute, non seulement parce qu'elles étaient en code dans un code, une exception à une règle, mais surtout parce que leur raison d'être cessait, en quelque sorte, à la date même de leur adoption. En 1835 en effet l'émeute était comprimée, le pouvoir issu de la barricade établi. Les organes les plus violents, ces feuilles qui avaient poussé en quel que jour de surexcitation, s'étaient desséchées sur l'arbre au souffle de l'indifférence générale. Le calme renaissait dans les esprits et dans la rue. Prendre des mesures répressives quand le danger était passé, se résoudre d'une attitude de fer en face d'un ennemi terrassé, c'était non-seulement faire preuve d'un méchant courage, c'était aussi montrer peu d'habileté politique. Quand le tyran est mort, le Pacha de la comédie italienne s'assoit sur son corps, lui donne des coups de bâton et chante victoire; mais en agissant à la façon de ce personnage, le gouvernement de juillet faisait plus que frapper les morts, il saluait jusqu'à la mort les méchants, qui, joignant dans le combat une force fébrile, de nouveaux mérites, de leur courage, avec la volonté de vivre pour livrer, tôt ou tard, une dernière bataille. Les ministres et la majorité de Louis-Philippe avaient eu semer l'ardre, ils avaient semé les dents de Cadmus.

Si l'adoption des lois de septembre fut une faute, que dire de l'adoption des lois de juillet? Les circonstances ne sont-elles pas en 1830 à peu près ce qu'elles étaient en 1835? L'émeute n'est-elle pas vaincue? Le trouble et l'agitation n'ont-ils encore le haut du pavé? La voix des criens de journaux fait-elle encore retentir à nos oreilles les titres sinistres de la *Commune de Paris*, du *Père Duchesne*, de la *Jeunesse publique*, de *l'ami du Peuple* et de *Tous les Travailleurs*? De tous les écrivains de ces feuilles mal-saines, lettres par le mépris public, les uns ont en prison, les autres en exil. La phalange révolutionnaire est en pleine déroute. M. Proudhon lui-même, malgré son immense talent, a tué trois journaux sous lui dans l'espace de dix-huit mois. Le paradoxe social a vécu ce qu'il pouvait vivre. Nous sommes revenus aujourd'hui à l'état normal des sociétés libres, et les organes qui représentent dans la presse l'opinion la plus libre seraient encore, comme avant 1838, le *National* et la *Reforme*, si la *Reforme* ne s'appuyait pas la République.

Le moment était-il donc bien choisi pour s'armer de pied en camp quand l'ennemi n'était plus à craindre? L'opinion et le goût du public n'avaient-ils pas déjà fait bonne justice des pamphlets et des journaux dangereux? Si la majorité, à quelque que la presse ait la cause présumée de tous les maux qu'elle est à la surface de la société, avait pris des mesures vigoureuses à l'époque ou quelques organes n'auraient disparus, fussaient des appels incessants à la révolte, on aurait encore compris certaines dispositions de la loi nouvelle; mais quand tout est tranquille, quand l'agitation est terrassée et muselée, cette féroce énergie, ce coup d'épée dans l'eau, ne semblent-ils pas avoir été espérés par une haine retrospective plutôt que par une appréciation véritable des exigences de la situation?

Vous devez être bien satisfaits, à législateurs! parce que M. Proudhon a dit un jour, dans un moment d'ébriété philosophique: *Dieu est le mal. La propriété est le vol*, vous imposez à tous les écrivains, même à ceux qui ne se sont

point écartés des limites du droit et des convenances, la camisole de force de votre législation! Vous frappez celui-ci sur les épaules de celui-là. La jambe de mon voisin est enlignée, et vous amputez la mienne qui ne l'est pas. Si l'organe M. Proudhon et ses disciples étaient menaçants vous avez déployé un peu plus d'énergie et de courage, vous n'auriez pas eu besoin de recourir à cette étrange chirurgie politique. Le vrai praticien retranche un membre malade pour sauver le reste du corps; vous, vous retranchez le corps tout entier pour ne rien sauvegarder du tout.

En vérité, malgré mon profond respect pour ces hommes qui, comme M. de Laboulie, respirent dans le milieu de leurs soixante mille suffrages, quand je vois les majorités, c'est-à-dire la fleur fleur de l'intelligence départementale, retarder dans tous les temps de quelques mois et parfois de quelques années, sur le mouvement de l'esprit public, je me surprends presque à douter de l'excellence des gouvernements parlementaires. Pour ne citer qu'un exemple, j'invocerais l'amendement de M. de Biancey, relatif aux romans-feuilletons, amendement qui a pour but de tuer, autant que possible, cette branche de la littérature industrielle. La majorité a saisi au vol la proposition, elle n'y pensait pas trois minutes auparavant; mais elle l'a votée d'enthousiasme. — Il faut éteindre le roman-feuilleton, s'écriaient à l'envi de naïfs moralistes qui avaient l'air de revenir de je ne sais quel Pontoise littéraire; — Eh! messieurs, aurait pu répondre le roman-feuilleton, si n'était pas si malade, quelle sainte fureur vous anime tout d'un coup? Comment, il y a quinze ans bientôt que je joue de ma sempiternelle serinette, et vous ne vous en apercevez que d'aujourd'hui? Il y a quinze ans que j'exerce publiquement mon état d'endormeur à domicile, et pour me condamner à mort vous attendez précisément le moment où je vais rendre le dernier soupir? Ne savez-vous pas que depuis la révolution de Février, qui a tué tant de grands hommes et de grandes choses, il ne me reste plus que le souffle et l'hélas! les lecteurs ont décliné assez de mes histoires en vingt-cinq volumes. Désormais la France, cette spirituelle nation, ne se préoccupera plus chaque matin de savoir lequel de Proust ou d'Arlequin épousera Colombine! Les *Débats* m'ont jeté de puis longtemps déjà à la porte de leurs colonnes; le *National* m'a même parfois encore dans son rez-de-chaussée, mais c'est par condescendance. La *Presse* m'a abandonné pour donner accès à des mémoires tres-longues et à des articles tres-avants et tres-opportuns, sur la nécessité d'en finir au plus tôt avec la tyrannie du saint-office; le *Constitutionnel* lui-même, cet ingrat *Constitutionnel*, à qui j'ai fait cadeau, en des jours plus heureux, de vingt mille abonnés, m'a également délaissé. Il publie en ce moment des traductions anglaises, lesquelles ont au moins du style, de l'observation et du sens commun; ce qui doit singulièrement dérouter ses lecteurs; car vous me rendrez cette justice, que je n'ai pas de tels défauts à me reprocher. C'est pourquoi, messieurs, je vous conjure de me laisser mourir de ma belle mort, qui ne peut tarder. Voilà ce qu'aurait pu dire le roman-feuilleton, si, encore une fois, ce petit vieillard cacochyme avait eu assez de force pour grimper l'escalier de la tribune; par malheur, pendant que la discussion avait lieu, il râlait horriblement, étendu sur le grabat du journal le *Pays*.

Eh bien! savez-vous ce qu'il arrivera par le fait de l'adoption de l'amendement Riancey? C'est que le roman-feuilleton qui allait mourir, va renaître. Le vieux podagre, abandonné par la Larulie, trouvera, soyez-en bien sûrs, un empirique qui entreprendra sa guérison et qui le remettra sur pied. Les journaux pauvres ne pourront peut-être plus verser à leurs abonnés son opium quotidien, mais les feuilles riches, pour se réjouir d'un sacrifice auprès de leurs lecteurs, s'empresseront de doubler la dose. Mais on parle d'une combinaison qui consisterait à publier les romans-feuilletons en livraisons de plus de trois feuilles. Trois ou quatre journaux se seraient associés, assurément, dans ce but louable et philanthropique. L'abonné ne recevrait que dix colonnes à la fois, il en recevra cent. Naguère on ne lui expédiait *franco* qu'une goutte de poison, on lui en expédiera une fote. Et le public, de son côté, qui commençait enfin à se fatiguer de cette littérature à la toise, va s'en amouacher de plus belle aussitôt que la *suite au prochain numéro* acquerra toute la saveur du fruit défendu. Tout droit prohibitif, loin de la déprécier, donne de la valeur à une marchandise. Ah! monsieur de Riancey, qu'avez-vous fait, vous et vos honorables amis? Ce magnifique et débonnaire sultan des Indes allait enfin consentir à faire trancher la tête de Schéhérazade, et voici que grâce à vous il va ajourner indéfiniment cette exécution méritée. « Schéhérazade, dira-t-il, vous n'avez plus ni jeunesse dans le cœur, ni invention dans l'esprit, vous rabâchez sans cesse les mêmes histoires, et je ne vous cache pas que je vous parfaitement les belles à travers la trame de vos combinaisons; mais comme M. de Riancey et quelques autres petits sultans éteints veulent absolument que je vous mette à mort, vous vivrez; tel est le bon plaisir du sultan des sultans. Apprétez-vous donc à reconnaître le récit de ces vaines contes à dormir debout, que vous contez si mal. »

Je me demande comment il se fait qu'il se soit réouvert à l'Assemblée législative un seul orateur qui soit venu dire à M. de Biancey et à la majorité que l'amendement relatif aux feuilletons allait choir à l'opposé du but qu'on se proposait d'atteindre; il faut que les honorables représentants qui ont décrété la mort du roman à la tranche connaissent bien peu l'esprit humain et les directeurs de journaux pour supposer que des gens traités en ennemis, attaqués dans leurs intérêts, ne trouveront pas toujours quelque moyen ingénieux d'échapper les dispositions de leur loi.

D'abord, qui aura mission de reconnaître on commence et on luit le roman-feuilleton? Le récit d'un voyage autour du monde publié par fragments dans un journal sera-t-il un roman? Il luit encore que non. Mais les *Impressions de voyage* de M. Alexandre Dumas ne sont-ils pas un roman bien

plus. — Entendons-nous, me dirait-on: si M. Dumas se contente de publier ses appréciations sur les méurs d'un peuple, sur les monuments d'une ville, sur les usages d'une contrée, il sera de toute justice que ses *Impressions* soient exonérées du timbre. — Très-bien; mais vous ne pouvez empêcher M. Dumas d'intercaler dans son récit une légende à propos d'une église, d'un pont, d'un château ou d'une ruine séculaire; et de légende en légende... Cela a dépendu si la chose est pas jugée, la circonstance aggravante du roman doit disparaître. — Alors, pour être conséquent, vous ne devez pas non plus permettre aux directeurs de journaux de publier en feuilletons les *Dialogues de Platon* ou les *Dialogues des Morts*.

Autre exemple: MM. de Balzac, de Vigny, Sainte-Beuve, George Sand ont écrit des romans ou le dialogue n'existe pour ainsi dire pas; ces romans seront-ils considérés comme des romans-feuilletons? Si maintenant il ne s'agit, pour éluder l'amenement, que de mettre une étiquette sur un sac, un titre sérieux en tête d'une œuvre légère, vous pouvez vous attendre à voir avant peu tous nos romanciers entreprendre des voyages en Pomeranie, en Australie, en Transylvanie, en Abyssinie et en Nubie, ce qui ne les empêchera pas de revenir par ces chemins détournés, et comme incidemment, à l'amoureuse épique de Colombine et d'Arlequin.

On voit dans tous les cas combien cette disposition de la loi nouvelle peut être illusoire ou donner matière à d'interminables chicanes. On s'est tellement pressé de bâcler cet article, qu'on n'a pas seulement songé à définir le feuilleton. *Paul et Virginie* payeront-ils le timbre? *Atala*, *René*, *Adolphe*, *Obermann*, tous ces chefs-d'œuvre passeront-ils sous les fourches caudines du centime additionnel? En ce cas, vous timbrerez aussi la *Vie d'Atalard*, les *Martyrs* et le *Gène du Christianisme* qui contient même des histoires assez littérairement dialoguées.

De restes, tout dans cette malheureuse loi est si arbitraire et si inassaisable, sauf le cautionnement bien entendu, qu'il sera très-facile, en dépit des pénalités, d'en violer, si l'on veut, les formalités principales. Un journaliste me disait hier qu'il était fermement décidé à sauter à pieds joints par-dessus l'article 3 et l'honorable M. de Laboulie. A partir du jour où l'article en question sera exécuté, il prendra un secrétaire auquel il se propose de donner quelques idées politiques et qui signera. La loi a-t-elle délégué les conseils? S'il en était ainsi, que ferait au *Journal des Débats* le rédacteur en chef, M. Armand Bertin, qui jamais n'écrit, mais qui donne presque chaque jour le thème politique sur lequel ses rédacteurs ordinaires travaillent d'un air miraculeux, comme dit M. Tuffe.

Mais voilà, Dieu merci! assez de dissertations sur la politique, j'ai hâte d'approcher de mes lèvres une coupe moins avare; plus la politique nous envahit, plus, à de certaines heures, on aspire à monter vers l'asile serene et abrité de la littérature. *Saltre, magna parens!* consolatrice toujours souriante, dernière amie qu'on retrouve encore quand toutes les autres vous ont délaissés!

Du puis qui a quitté la *Revue des deux Mondes*, M. Sainte-Beuve continue toujours dans le *Constitutionnel* la publication de ses remarquables critiques littéraires. Les *Morts illustres* débilent devant son tribunal, et il est comme le Minos de tous ces Pharaons. Cependant, il ne dédaigne pas de faire de temps en temps quelques excursions sur le domaine des vivants. C'est alors qu'il est vraiment curieux à étudier. Pendant que sa plume laisse tomber l'éloge, l'épigramme joue dans un coin de sa levure. M. Sainte-Beuve ne frappe jamais, mais quelquefois il égratigne, et il faut bien se garder d'avouer que c'est d'ordinaire et distribué d'une main légère et atténuée, il est vrai, quelques bons petits coups de yatée à Branger.

« Je parlais l'autre jour de Voltaire, dit M. Sainte-Beuve au début, pardons un peu de l'écrange: rien de plus naturel. Mais pourquoi ne traitez-vous pas aussi en tout Branger comme Voltaire, c'est-à-dire sans le surfiler cette fois, sans le flatter, et en le voyant tel qu'il est, tel que nous croyons le connaître? La part encore lui restera bien assez belle. Nous avons tous, presque tous, autrefois professé pour Branger plus que de l'admiration, c'était un culte; ce culte, il nous le rendait en quelque sorte, puisque lui-même il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. Le temps n'est-il pas venu de dégarer un peu toutes ces tendresses, toutes ces complaisances, de payer à l'homme, à l'honnête homme qui a, comme tous, plus ou moins, ses faiblesses, au porte qui, si parfait qu'on le suppose, a aussi ses défauts, de lui payer, dis-je, une large part, mais une part mesurée à moins poids et dans la même balance dont nous nous servons pour d'autres? Encore une fois, le lot qui lui revient à juste titre entre les contemporains se trouvera, réduction faite, un des plus enviables et des plus beaux. »

Puis il part de là pour casser certains jugements contemporains quelque peu empreints de partialité. Il met le doigt sur les vers faibles, il cite les passages obscurs; et, tout en rendant pleine justice au célèbre chansonnier, il fait raison des exagérations de l'esprit de parti et des admirations liées de la foule, à la conception, d'ordinaire, poursuivie, la composition de ces petits cadres. Le motif est délicieux, poétique; c'est l'expression, le style souvent, qui l'arrange ou qui l'échoue. L'éminence sans laquelle son idee lui étrange, la développe, il l'étend, il la divise; mais c'est ce qui reste de mieux après tout dans sa chanson. Elle se résume dans le refrain: c'est par là qu'elle lui est venue et c'est par là qu'elle demeure aussi dans notre souvenir, bien supérieure souvent à ce qu'elle est par l'exécution.

Jamais encore on n'avait porté un jugement plus vrai sur le talent, d'ailleurs si admirable, de Branger. Mais écoutez cette line et charmante critique athénienne:

« Branger a obtenu de gloire tout ce qu'il en mérite et un peu au delà; sa réputation est un comble. On a beau dire; le genre fait quelque chose, et une chanson n'est pas une épé-

pie; ce n'est pas même une *ode* j'entends une ode comme celles de Pindare). L'habileté, l'art, la ruse du talent de Béranger a été de faire croire à sa grandeur; il a fait les choses charmantes, et il semble que, pour la grandeur, il n'y ait que l'espace qui lui ait manqué. Mais, s'il avait eu cet espace, il eût été bien embarrassé de le remplir. Il nous a fait croire qu'il était *géné* dans la chanson, quand il n'y était qu'*aïné*.

» Et puis cette *ode* même, quand elle se fait sentir, est un véritable défaut. Or, on la sent à tout moment dans les chansons à refrain, des que le poète veut s'élever; et y a tous les six ou huit vers un *hoquet* qui lui coupe l'haleine. Je vais prendre une comparaison qui n'est pas noble, mais elle est parfaitement exacte. Supposez une lecture touchante ou sublime faite à haute voix dans la loge du portier, un peu comme dans la scène d'Illon Mounier. Au moment où le lecteur commence à s'échauffer et à user de tout son organe, un mot brusque venu du dehors : *le cordon, s'il vous plaît*, l'interrompt et lui coupe la voix. *Le cordon, s'il vous plaît*, c'est le refrain obligé. Si haut que soit le poète, et fût-il ému, pendant la durée du couplet jusqu'au premier élancé ou jusqu'au biyévéderé, il faut qu'il redescende tout d'un coup brusquement, quatre à quatre, pour tirer à temps ce malheureux cordon du refrain. Dans quel plus cas, cela fait merveille à force de dextérité; dans beaucoup d'autres cas, on s'y casse brai et jamies.

» Ce que j'appelle le *coup de cordon* est très-sensible dans les derniers couplets du *Dieu des Bonnes Gens*.

» Pour ne pas abuser des termes. Byron, Milton, Pindare restent seuls les vraiment grands poètes, et Béranger est un poète charmant.

Il est un seul point sur lequel je me permettrais de ne être pas tout à fait de l'avis de M. Sainte-Beuve : c'est celui où il raille agréablement Béranger de sa coquette et à rien être. Franchement, je ne me sens pas le courage d'en vouloir au chansonnier pour si peu. Dans un temps comme celui-ci, ou ceux qui n'ont aucun droit on toutes les prétentions, ou le premier venu aspire, et souvent arrive, soit aux ministères, soit aux assemblées politiques, soit même à l'Académie, j'aime, je l'avoue, cette singularité d'un homme illustre, qui, pouvant occuper une vaste scène, vit modestement retiré à Tibur ou à Passy. Je conçois, du reste, que M. Sainte-Beuve, qui pour sa part est si bien placé à l'Académie, y regrette l'absence de Béranger, surtout quand il y voit tant d'immortels de second ordre : *Dei minores*.

EMOND TEXIER.

Bains et Lavoirs publics.

Nous ne nous flattons pas de l'espoir que beaucoup de nos lecteurs se souviennent d'un article publié sous ce titre : *Lavoirs publics*, dans notre tome VIII, à la date du 5 novembre 1846. Nous y renvoyons cependant pour constater, à l'honneur de notre prévoyance, un vœu ancien qui va devenir une réalité.

Malgré l'ardeur de nos luttes politiques, il y a aujourd'hui, dans tous les esprits, un vif désir de résoudre par la pratique toutes les questions qui intéressent le sort le bien-être des classes nécessiteuses. Assurément, ces sentiments de bienfaisance, ces instincts de charité ne sont pas nouveaux parmi nous; on a déjà, dans cet ordre d'idées, accompli de nobles œuvres; il suffit de citer les salles d'asile, les crèches et les nombreuses institutions, sans-à-titres que modestes, qui se sont propagées rapidement dans la plupart de nos grandes villes; mais cette mission d'assistance est si vaste et si complexe, les misères à soulager sont à la fois si diverses et si profondes, qu'il restera toujours beaucoup à faire dans la voie du bien.

Félicitons-nous de cette émotion, intéressée parfois, mais efficace, qui semble s'être emparée de tous les parisiens, dès qu'il s'agit d'étudier les remèdes pour tant de souffrances matérielles ou morales. Lors même que ces efforts ne seraient pas toujours exempts de calculs d'ambition ou de préoccupations égoïstes d'avant. Pluamment en profite, et les résultats excusent le but. Les bonnes des parisiens s'épurent quant elles se transportent sur un pareil terrain.

Le gouvernement vient de procéder à une enquête approfondie sur les moyens d'établir en France des bains et des lavoirs publics à l'usage des classes pauvres. Le ministère du commerce a pu récemment les résultats de cette enquête, à laquelle MM. Darcy, ingénieur en chef, directeur des ponts et chaussées; de Saint-Léger, inspecteur des mines à Rouen; Pinedo, Gilbert et Trelat fils ont pris une part très-active. Les études poursuivies en Angleterre et une première expérience faite à Rouen permettent d'espérer qu'avant peu d'années les bains et les lavoirs publics figureront au nombre des institutions populaires concédées par les succès.

L'Angleterre nous a devancés et peut nous servir de modèle. « On a parfaitement compris, dans ce pays, qu'en favorisant l'hygiène publique et en améliorant le plus possible le bien-être des individus, on diminue la masse de l'impôt que prélève l'infirmité, et, comme tout s'enchaîne dans l'ordre moral, en inspirant des habitudes de propreté à l'ouvrier, on développe en lui le sentiment du respect de lui-même, l'accomplissement de ce premier devoir le prépare aux autres et les lui rend plus faciles. »

Il est inutile d'insister sur ces considérations parfaitement justes, qui ont déterminé la création en Angleterre des établissements de bains et lavoirs. En 1812, la corporation de Liverpool donna l'exemple. Les principales villes d'Angleterre et d'Ecosse ne tarèrent pas à l'imiter, et les bienfaits de l'institution furent si manifestes que le parlement vota deux lois, en 1816 et en 1817, pour autoriser les paroisses à contracter des emprunts destinés à couvrir cette dépense

réellement populaire. L'établissement d'Edinburgh a été élevé aux frais des classes ouvrières elles-mêmes.

Les lois de 1816 et 1817 ont réglé le maximum des prix qui pourront être exigés dans les divers établissements : en général, les bains sont divisés en deux classes : 1^{re} classe : bain froid, 20 centimes; bain chaud, 40 centimes; — 2^e classe : bain froid, 10 centimes; bain chaud, 20 centimes. — L'usage des lavoirs coûte, avec les ustensiles de repassage et de séchage, 10 centimes par heure.

Pour donner une idée de l'empressement avec lequel les classes pauvres ont adopté ces nouveaux établissements, nous citerons les chiffres statistiques relevés au bain d'*Easton-Square*, fondé en 1817 par une société particulière, sous la présidence de lord Southampton. — Le nombre des cabinets de bains est de 10, et celui des cuves pour le blanchissage, de 61. D'après les renseignements recueillis par M. Pinedo, on a compté, en 1817, 110,910 baigneurs et 137,092 lavoirs; en 1818, 111,788 baigneurs et 216,760 lavoirs. On peut évaluer à 800 par jour le nombre des bains pris pendant l'été.

Reste la question de savoir si les recettes ont égalé les dépenses. Il paraîtrait que jusqu'ici les frais n'ont pu être complètement couverts; mais la différence n'est pas considérable et il convient de faire observer qu'en Angleterre les compagnies se sont laissées entraîner à un luxe de construction qui n'exigeait en aucune manière le haut simple et économique de ce genre d'établissement. L'ostentation n'a ajouté rien à la bienfaisance.

Il existe à Paris un assez grand nombre d'établissements de bains et de lavoirs exploités par l'industrie particulière. Les uns sont fréquentés par les classes riches et aisées, leurs prix sont trop élevés pour le reste de la population; les autres ne présentent pas toutes les conditions d'économie et d'organisation qui pourraient les rendre si utiles. Nous trouvons, à cet égard, des renseignements statistiques fort intéressants dans les rapports que M. Darcy a adressés à M. le ministre de l'Agriculture et du Commerce. Occupons-nous d'abord des bains.

On compte actuellement à Paris 421 établissements de bains chauds, qui contiennent 3,536 baignoires sur place et 1,895 baignoires destinées à être portées à domicile. Ces bains sont alimentés annuellement par 6,637,525 hectolitres d'eau, soit en moyenne par jour 18,185 hectolitres, lesquels se partagent ainsi, d'après les concessions :

Eau de Seine élevée par des machines.	3,975
Eau du puits de Grenelle.	100
Eau de l'Ouëze.	14,650

Ces concessions rapportent à la ville 108,960 fr. par an.

Les 121 établissements créés plus haut distribués 4,818,500 bains; on évalue à 297,820 le nombre des bains pris dans les quatre grands réseaux de la Seine; au total 2,116,320 bains, soit en moyenne 2 bains 23 par habitant (la population étant évaluée à 950 000 âmes, non compris les bains froids, pendant la saison d'été, et les bains chauds qui se dévalent dans les hôpitaux).

Deux bains un quart par habitant!

Nous arrivons aux lavoirs. — Les établissements actuels, quelque imparfaits qu'ils soient, rendent cependant déjà de grands services à la population ouvrière. Voici ce que disait M. Darcy, propriétaire d'un des principaux lavoirs, à MM. Gilbert et Trelat fils : « Vous ignorez qu'il y avait beaucoup de gens à Paris qui n'avaient jamais su ce que c'était que de laver leur chemise et qui ne la quittaient que quand elle les quittait, pourrie plus qu'une. Eh bien ! dans cette population, le besoin de la propreté du linge s'est fait sentir depuis qu'il y a des lavoirs, et souvent de pauvres femmes, qui ont apporté la veille leur linge à la lessive, se présentent honteuses au bureau, demandant timidement qu'on en garde une portion pour le prix qu'elles ne peuvent payer. On leur répond avec bonté de remporter le tout, et jamais ce témoignage touchant de confiance n'a eu d'autre résultat que de développer au plus haut degré l'honnêteté de ces femmes. Elles reviennent, au bout de huit, dix ou quinze jours, payer leur petite dette de deux ou trois sous. »

Il existe à Paris 171 lavoirs (y compris 91 bateaux sur la Seine et sur le canal de l'Ouëze). Ces lavoirs contiennent 8,244 places. Les calculs qui ont été faits établissent que l'ouvrier non marié doit dépenser par mois 3 francs 25 centimes de blanchissage, pour 21 pièces de linge, non compris les draps, qui lui sont fournis par les maisons garnies. Pour l'ouvrier marié cette dépense peut être réduite à 2 francs, lorsque sa femme profite du lavoir.

Les prix ordinaires du lavoir sont de 10 centimes par journée, de 20 centimes par demi-journée; chaque heure est de 5 centimes par place numérotée. Il paraît difficile de diminuer ce tarif, qui laisse peu de bénéfices à l'entrepreneur; mais l'État peut utilement, au moyen de concessions d'eau et de quelques subventions bien distribuées, favoriser la multiplication des lavoirs et réduire les frais qui grevent le blanchissage de l'ouvrier celataire.

Nous n'avons pas reculé devant ces détails de ménage; ils sont nécessaires pour le rôle de la question, et d'ailleurs, quand il s'agit de régler la dépense d'un budget aussi restreint que celui des nombreuses familles d'ouvriers ou d'indigents qui peuplent nos grandes villes, une économie de quelques francs par mois, même par an, prend des suites les proportions d'un bienfait. Ce qui a réussi en Angleterre réussira en France, et nous ne pouvons mieux faire que de citer l'exemple donné par M. de Saint-Léger, ingénieur des mines, qui a rendu compte des moyens employés par lui pour établir à très-bon marché un bain et un lavoir dans le quartier le plus populeux de Rouen.

Le 20 juin 1819, M. de Saint-Léger proposa, par une lettre insérée dans les trois principaux journaux de Rouen, l'ouverture d'une souscription pour la fondation de bains publics. Il recueillit en peu de jours 6,508 francs 52 centimes, avec lesquels il bâtit, dans une impasse de la rue du Gril,

une petite maison avec cour et hangar, fit quelques constructions, et amena, à l'aide d'un tuyau de fonte, l'eau chaude concédée gratuitement par M. Sévère, propriétaire de deux machines à vapeur voisines. Le 30 août 1819, l'établissement fut inauguré. Les premiers frais n'ont coûté que 2,935 francs 24 centimes.

Il y a dans la maison de la rue du Gril 3 baignoires de première classe, à 25 centimes; 2 baignoires de deuxième classe, à 10 centimes; un bassin-lavai à 8 places, à 5 centimes par heure; et un second bassin à 10 places entièrement gratuites. Une seule garçonne fait le service. Le mobilier est des plus simples. La petite comptabilité est organisée avec le plus grand ordre. En un mot, le plus stricte économie a présidé à la fondation de l'établissement, qui n'est certainement pas un établissement-modèle, mais qui est un premier pas et un excellent exemple.

En 9 mois, du 1^{er} septembre 1819 au 1^{er} juin 1820, il a été donné 819 bains; 3,500 femmes environ ont fréquenté le premier bassin du lavoir, et 18,000 le second bassin. Le nombre total des heures de lavage a été de 27,000.

Les recettes de l'établissement se sont élevées, pour les 9 mois, à 522 francs, et les dépenses à 520 francs 69 centimes; les frais sont donc plus que couverts; et les derniers mois ont présenté un bénéfice de près de 11 francs en moyenne.

En résumé, M. de Saint-Léger est formé qu'avec un capital de dix à douze mille francs on peut fonder des bains et des lavoirs moins de tous les ustensiles nécessaires au lessivage et au séchage du linge.

Nous voulons d'analyser rapidement les rapports, si intéressants à tant de titres, qui ont été publiés par le ministère du Commerce. Il nous paraîtrait désirable qu'un manuel tressuccinct, avec quelques planches descriptives et des devis, fût rédigé par les soins du gouvernement et envoyé aux autorités municipales ces chefs-lieux de canton. Que faut-il, en effet, pour que l'institution se propage? — Quelques personnes dévouées, charitables (et il s'en trouve, grâce à Dieu, partout), pour donner l'impulsion et poser la première pierre; — quelques souscriptions, aidées par une subvention de la ville et par une quote à l'église; — une usine qui fournira gratuitement l'eau chaude. Ces éléments se rencontreront facilement. Les indications du manuel serviront de guide à l'architecte, qui tiendra à honneur de diriger les travaux.

Sans doute les bains et les lavoirs publics ne détruiront pas la misère; mais, en développant cette utile institution, nous aurons mis en pratique un des chapitres de cet immense code de l'assistance, qui était déjà dans la conscience des gens de cœur, même avant de figurer comme promesse sur les feuilles de la constitution.

C. LAVOLLÉE.

Chronique musicale.

Le plus heureux de tous les théâtres, en ce moment, est, sans contredit, le théâtre de l'Opéra-Comique. Tandis que les autres se ferment ou vivent tellement quellement faute de public qui n'y va plus parce qu'il trouve que le temps est trop chaud, faute de bonnes pièces qui n'y viennent pas parce que les auteurs ne se soucient pas de les faire pour devant des banquettes trop froides; le fortuné théâtre de la rue Favart, lui, ne cesse pas d'avoir de spirituels auteurs, d'excellents compositeurs, de bonnes pièces, de ravissantes partitions, et par conséquent de nombreux auditeurs, quel que soit le degré élevé de la température. N'est ce pas là le signe évident d'une protection toute spéciale du sort? Donc le destin toujours propice a voulu que le 20 juillet, au cœur de l'été, un ouvrage nouveau de MM. Scribe et Adolphe Adam fût représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Il n'est pas possible de répandre plus libéralement ses faveurs; car la pièce de M. Scribe, intitulée *Giraldi ou la nouvelle Psyché*, est une des plus spirituelles et des plus amusantes qu'on puisse voir, et la partition de M. Adolphe Adam nous en offre de si délicieuses et des plus charmantes qu'on puisse entendre.

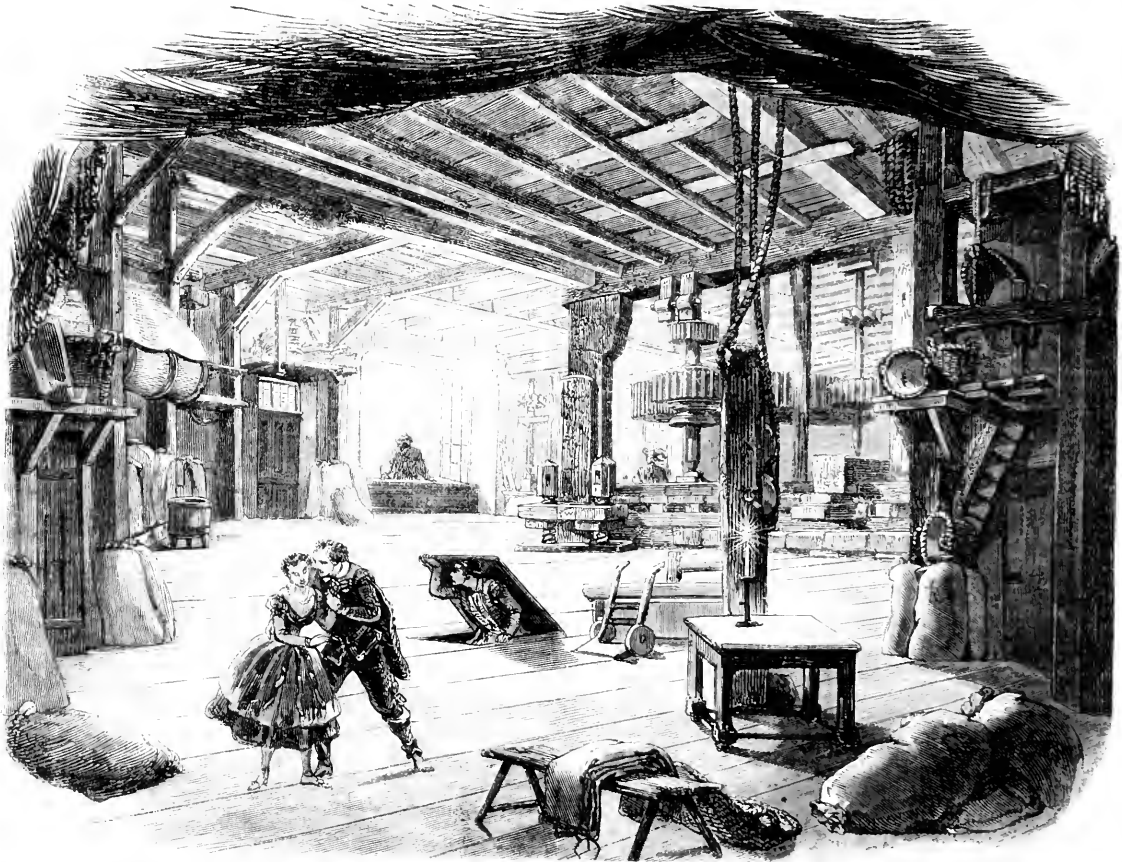
Nous parlerons tout à l'heure de la musique; essayons d'abord de raconter le poème. L'argument en est bien simple : Il y avait une fois un roi et une reine; avec cette dernière, certes bien vieille, on ne peut se figurer tout ce qu'un esprit en enfant comme celui de M. Scribe sait trouver de situations neuves et imprévues amenant les imprudences les plus étranges et les plus divertissantes. La nouvelle *Psyché*, du nom, c'est de Giraldi, est une jeune fille espagnole destinée en mariage à un jeune Gines. Elle n'aime pas son futur époux, cela va sans dire; car en se rendant, certain mercredi, avant le jour, au marché de la ville voisine, elle a été attaquée par des bandits et délivrée par un cavalier dont elle a pas vu le visage, mais dont elle a bien entendu le son de voix qui est resté grave dans son cœur. Tous les mercredis suivants le jeune cavalier s'est rencontré à la même heure matinale ou pour mieux dire nocturne sur les pas de la jeune fille. De même que l'opéra, il s'approchait d'elle dans l'obscurité, et se retirait à la pointe du jour, lorsqu'on atteignait les portes de la ville. La tendre et sincère Giraldi ne cache rien de cette singulière aventure à Gines, qui s'obstine à n'en pas croire un mot, très-épris qu'il est... de la dot de sa fiancée. Le mariage va donc s'accomplir, ce soir même, à minuit. N. les vœux de Giraldi, ni l'arrivée du jour, de la reine et de toute leur suite dans le village; y changez rien. Mais un peu avant minuit, Gines étant un instant seul, un homme s'approche de lui, et lui propose, en le basant de son manoir, de son chapeau et de sa hanche, une somme ronde de celle de la dot. Gines a le cœur de refuser. La mère se rend à la chapelle, petite chapelle très-sombre; la grande et tous les cierges de l'église ayant été mis à la disposition de Louis-Martin; de sorte que, sans s'en douter, Giraldi épouse l'inconnu. Pendant ce temps la reine est en deuil. Quant au roi, il a si grand peur d'avoir une noce vilaine, que l'habitation de la nuit n'est autre qu'une demi-heure de la ferme

où il s'est arrêté, que la mariée était jolie; le roi, jeune et entreprenant, veut s'amuser. Il arrive donc au moulin, au milieu de l'obscurité la plus profonde, en la seule compagnie d'un vieux confident. Tout roi qu'il est cependant, il n'est pas plus favorable que Gines; et tandis qu'il cherche à s'orienter afin de découvrir l'objet qui l'attire en ces lieux, il entend un bruit bien significatif qui lui prouve, à ne s'y pas méprendre, qu'il vient fort mal à propos. L'époux mystérieux et le marié reconnaissent l'important; pour s'en débarrasser il a aussitôt, moyennant la promesse d'une forte somme, envoyé Gines prévenir la reine que le roi est au moulin et qu'un grand danger lui menace. Quand Gines revient, c'est à son roi qu'il rend compte de son message, croyant adresser à l'inconnu de tantôt. En apprenant que la reine va venir, le roi ne songe qu'à la fuite; c'est encore l'inconnu qui la lui fait, et qui, en échange d'un tel service, reçoit un gaze de reconnaissance par lequel n'importe quelle grâce il demandera lui sera accordée. La reine accourt avec tous ses gens munis de flambeaux; mais elle ne trouve que le vieux don Japhet, oublié sur le balcon où il faisait le guet. Surpris, effrayé, celui-ci ne voit pas d'autre moyen de se tirer d'embarras que de se laisser croire secrètement un a

Giralda, et celle-ci ne peut le désavouer; car maintenant elle sait bien qu'elle n'est pas mariée à Gines, mais elle n'a jamais vu les traits de son véritable époux. Bien que la figure rêvée de don Japhet ne ressemble pas à l'idéal qu'elle avait rêvé, bien que le son de sa voix ne soit pas harmonieux comme celui qu'elle avait entendu jusqu'à cette heure, la pauvre Giralda est, bon gré, mal gré, obligée de se soumettre aux ordres de la reine. Le quiproquo continue et s'embrouille encore pendant un acte tout entier, à tel point que le vieux confident est accusé du crime de bigamie; car il est réellement marié en secret, mais à une autre que Giralda, non à la verte loto apprenant avec plaisir. Enfin, grâce aux prodigieuses ressources de l'esprit de M. Scribe, tout s'explique adroitement, clairement et délicatement; la chose n'était pas des plus aisées. Giralda demeure bien et digne la femme de celui qu'elle a épousé, de cet inconnu à la douce voix, qui n'est autre que don Manoel, le favori du roi et de la reine. Et la nouvelle Psyché, plus heureuse que l'ancienne, n'éprouve pas le courroux de Venus.

Que nous ayons ou non donné à nos lecteurs une idée exacte de la pièce, toujours est-il qu'elle est, ainsi que nous

l'avons dit en commençant, divertissante au possible; conduite avec un art infini, en y rit beaucoup d'un bout à l'autre, rareté grande et précieuse au temps où nous sommes. La gaieté du poème a servi on ne peut plus à souhai- la verde du musicien, dont l'inspiration ne s'est jamais montrée plus vive, plus fraîche, plus joyeuse, plus piquante. Il nous faut d'abord signaler l'ouverture, délicieuse mosaïque de thèmes gracieux qui se détachent comme en relief sur une instrumentation d'un extrême finesse et d'un brillant coloris. Dans l'introduction de l'ouvrage se trouvent un chœur plein d'entrain, des couplets chantés par Gines en manière d'invocation à son habit de mariage, fort spirituellement tournés, et une cavatine de Giralda: *lière heureux du jeune âge*, d'une expression et d'un sentiment des plus exquis. Vient ensuite un duo entre Giralda et Gines d'un tour très-vif. Puis, l'air de don Manoel, l'un des morceaux les plus heureux de la partition; l'andante, dont la mélodie est vraiment suave, est accompagné par un solo de violon d'un excellent effet; le thème de l'allegra, qui commence par ces mots: *O fleur printanière — Rose qui n'est chère*, est d'une élégance parfaite. Le duo qui suit entre don Manoel et Gines: *C'est dans l'église du village —*



Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Giralda, ou la nouvelle Psyché*. — 2^e acte. Giralda, mademoiselle Félix Miolan, Manoel, M. Andran, Giner, Saint-Fox, le Roi, Bussino; don Japhet, Riquie. Décoration de MM. Martin, Robe et Nolau.

Qu'on va nous tenir à l'instant, est dialogué avec un esprit de scène comique du meilleur aloi; c'est là de la vraie comédie musicale, tringante et tout à fait française; aussi, sans donner aux chanteurs le temps de finir le morceau, les applaudissements ont éclaté unanimes, et à peine à moitié il a fallu recommencer. A ce duo succède le chœur de la noce villageoise, dont le chant principal, fait par le baillif, est très-joli et très-caractéristique. Aussitôt après vient l'air d'entrée du roi, thème et vocalise sur un rythme de boléro d'une allure brillante, que tous les barytons à la voix souple et sonore s'empressent certainement d'importer dans les salons. Cet air est immédiatement suivi d'un chœur religieux — ce sont les femmes de la suite de la reine qui s'agenouillent et prient en chantant, à la vue du terme du saint pèlerinage entrepris par leur souveraine. La voix du roi vient bientôt se mêler aux voix du chœur par une belle phrase mélodique: *Je la reverrai ma noble dame*, phrase toute empreinte de noblesse et de majesté. Le finale du premier acte est fait avec minimum de talent, et le motif principal en est de la plus amiable franchise.

Le second acte débute par un chœur de femmes qui amènent Giralda à la chambre nuptiale; c'est un tout petit morceau d'une couleur mystérieuse finement expressive. Vient ensuite des couplets comiques. *Tant que j'ai*

celibataire, chantés par Gines. Puis, cette série de scènes semées de plaisantes drôleries dont nous avons parlé, au milieu desquelles on trouve un duo et un trio, deux des meilleurs morceaux de la partition; le duo est entre Giralda et Manoel; il y règne une expression voluptueuse que la musique seule peut rendre avec autant de vérité sans blesser les convenances; il est vrai que la touche mollesse et délicate du maître y entre pour beaucoup. Le trio est cette scène où le roi cherchant Giralda d'un côté, entend tout à coup du côté opposé de bon baisers-tant à plusieurs reprises; Giralda et Manoel exécutent ainsi leurs parties dans ce trio dont le monarque fait la basse, basse contraire, c'est le cas de le dire. Ce trio original se termine par la brusque apparition de Gines venant de remplir le message que lui a donné don Manoel. Vous pouvez voir ce tableau dans la gravure ci-jointe. Du finale de cet acte, nous devons citer une mélodie pleine de largeur et d'un sentiment de beau désespoir; c'est celle qui chante Giralda sur ces mots: *Ah! laissez-moi l'image — Qui par un doux prestige — Sourrait à mon cœur*. Le troisième acte n'est pas moins riche en musique.

L'air de Giralda, la romance de la reine, la quinzette qui lui succède, véritable tour de force musical, ou plutôt espèce d'épigramme très-mordante, car c'est à qui ne fera

pas entendre sa voix dans ce morceau d'ensemble, qui cependant n'en est pas moins un morceau d'ensemble des mieux faits, la première partie a eu aussi les honneurs du *bis*; puis la romance du roi. *Anges des cieux — Charmes des yeux*, délicieuse mélodie, enfin un autre duo ravissant encore de Giralda et Manoel, et jusqu'à la dernière phrase du finale chantée par Giralda: *Par vous brille la Castille*; tout cela mérite d'être cité et loué sans restriction. Disons, pour nous résumer, qu'en tout à M. Adolphe Adam un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont obtenu d'éclatants succès; mais qu'à notre avis la partition de *Giralda* les surpasse tous.

Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace afin de payer convenablement aux acteurs le tribut d'éloges qui leur revient à bon droit. Il nous suffira de dire leurs noms: ce sont mesdemoiselles Félix Miolan, Meyer, MM. Andran, Bussino, Sainte-Fox et Riquie; ajoutant que tous ont été rappelés à la fin de la représentation.

La mise en scène est parfaitement soignée dans ses moindres détails, du à particulièrement applaudi le décor du second acte, dit, ainsi que les deux autres, à l'association des talents de MM. Martin, Robe et Nolau. Pour tout le monde enfin c'est un bel et bon succès.

GEORGES BORSQUET

Décoration de la Place Vintimille.

Un fait nouveau, tout à fait opposé à nos habitudes, et l'un heureux augure, vient d'avoir lieu dans un quartier de Paris. Quelques propriétaires réunis se sont mis d'accord, le quel est déjà un mérite, et se sont cotisés pour doter leur quartier avec leurs propres ressources, et sans le secours de l'administration, de monuments, soit d'utilité publique, soit d'embellissement seulement. Ils ont même accordé à l'art pur une part importante ! Ces propriétaires, qui on ne saurait trop louer d'entrer dans une voie si généralement suivie chez nos voisins d'outre-Manche, mais si inconnue en France, ont tous et chacun se réfugient pour toutes choses

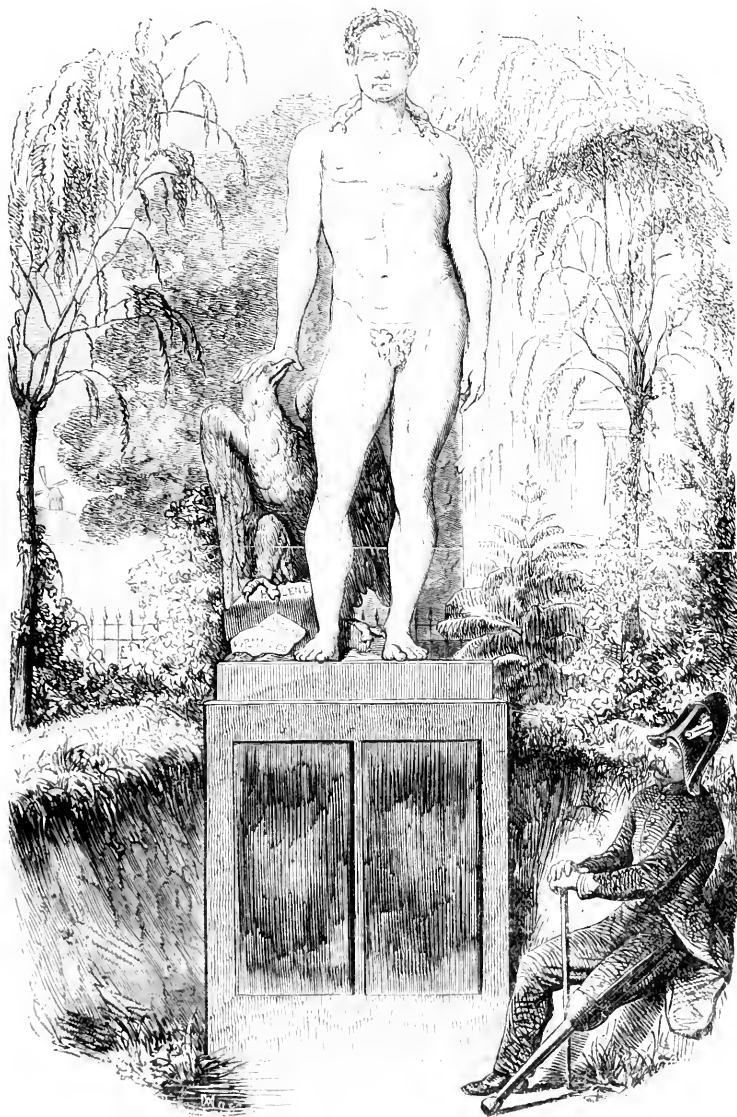
sous la tutelle du gouvernement, sont ceux de la cité qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien jardin de Tivoli. Ils ont fait construire une petite chapelle, et, un peu plus loin, sur la place Vintimille, disposer un jardin de forme ovale, désigné, malgré cela, sous le nom de square Sainte-Hélène, et entouré d'une grille élégante; à une des extrémités de ce jardin, a été placée par leurs soins une statue en marbre, de deux mètres vingt centimètres de hauteur, représentant Napoléon et exécutée par M. Mathieu Meunier. Un hémicycle d'arbres verts lui forme un encadrement favorable; et près d'elle, penchant ses grâces rampantes funéraires, est un jeune saule-pleureur, rejeton importé du saule-pleureur qui ombrageait le tombeau de Napoléon à l'île de Sainte-Hélène. Ce sera certainement le plus célèbre de tous les arbres historiques qu'on aura, dans ces derniers temps, plantés à Paris, où ce genre de plantations a été un moment très en vogue. Ce bon accueil fait à la statue par les propriétaires de la place Vintimille est d'autant plus remarquable, que la statue dont ils ont orné leur place est tout à fait en dehors des données habituelles du sujet et dans des conditions propres à troubler l'admiration coutumière. L'artiste a rompu entièrement avec la tradition. Ce n'est pas le Napoléon qui est partout, que colportent les marchands de plâtres dans toutes les campagnes, le Napoléon au petit chapeau et à la redingote, qu'il a voulu reproduire. Il a représenté le sien nu. Il ne s'est préoccupé que de l'idée abstraite du génie, de la gloire qui illumine le monde et de l'exaltation, du martyre qui lui succèdent comme par une loi fatale. Le costume le gênait pour raduire sa pensée. Napoléon, avec son épée, avec son costume traditionnel, était le héros de Marengo, d'Austerlitz ou de Wagram; c'était l'homme qui désastre de Moscou, l'exilé de l'île d'Elbe, le prisonnier de Sainte-Hélène et de sir Hudson Low, le petit caporal et le grand empereur, interprété par chacun au gré de ses sympathies ou de ses souvenirs, entrevu à travers l'histoire de Thiers ou le Bignon, les récits de Bouthenou ou de Las-Cases. M. Mathieu Meunier a voulu écarter seulement ces images d'un caractère trop individuel, et s'élevant à une conception plus large et plus générale, transfigurer toutes les splendeurs du triomphe et toute l'amertume des revers dans une personification, qui fût Napoléon, non un point de vue de la réalité,

mais à celui du symbole. Napoléon à Sainte-Hélène lui rappela le Titan antique, cette figure de Prométhée qui nous apparaît avec une si incomparable grandeur dans la portion du poème d'Eschyle qui est seule venue jusqu'à nous. Des paroles prononcées par Napoléon à Sainte-Hélène l'avaient mis sur la voie de ce rapprochement : « Nouveau Prométhée, le léopard de l'Angleterre me ronge le foin sur mon rocher. J'ai voulu dérober le feu du ciel pour en doter la France; j'en suis cruellement puni ! » Cette phrase, un peu mélodramatique, pouvait égarer un jeune artiste. M. Mathieu Meunier n'avait que vingt ans. Il entreprit cette statue, faite depuis quatre ans, et fut le bon esprit de la concevoir et de l'exécuter le plus simplement possible. La figure est debout, au repos, dans une attitude naturelle; le bras gau-

che est pendant et abandonné le long du corps; la main droite s'écarte un peu et se pose sur la tête de l'aigle, dont elle comprime l'essor désormais inutile. Cet aigle, placé aux pieds de Napoléon, semble prêt à s'élaner d'un rocher battu par les lacs et où sont inscrits les noms suivants : Pyramides, Wagram, Sainte-Hélène. La figure exprime une héroïque douleur, et le front glorieux, décoré d'une couronne d'or, de feuilles de chêne et de laurier, semble porter le poids des vastes pensées et de l'adversité. Cette tête expressive donne à la figure toute sa signification. Les membres et le torse particulièrement sont largement

tura poësis, il est même prudent d'en user très-peu et de ne pas s'en faire un appui. Les procédés des deux arts se distinguent par des différences tranchées. Le poète, en peignant son héros, choisit ses traits, indique quelques linéaments seulement, accuse quelques reliefs plus saillants qu'il croit les plus propres à le caractériser; au contraire, le peintre et le statuaire surtout n'ont pas la liberté de ce choix, ils ne peuvent presque rien supprimer de leur modèle, rien laisser dans l'ombre. Le public, qui se contente de l'image partielle, fragmentaire que lui offre le poète, exige du statuaire et du peintre une figure complète. C'est lui qui se charge dans le premier cas de remplir les lacunes et de compléter l'image; dans ce que le poète ne dit pas, le lecteur ajoute à sa guise la réalité à l'idée qui lui est présentée, tandis que le spectateur est obligé d'accepter la réalité telle qu'elle lui est offerte par le statuaire. De ce que le poète ne met pas des boîtes à son personnage, il ne s'ensuit pas qu'il les lui ôte. Il laisse son lecteur arranger, comme il l'entendra, les vulgaires détails du costume; et celui-ci, s'il éprouve le besoin de se figurer le héros avec des boîtes et des éperons, ne manquera pas de les lui prêter en imagination. Le pauvre statuaire, au contraire, est condamné à prendre son parti, et ces nécessités de la toilette de ses figures sont souvent une des grandes misères du métier. Qu'il habille ou qu'il déshabille, il engage sa responsabilité; le poète, au contraire, dans son silence un moyen facile de dégarer la sienne.

L'aventure dans laquelle M. Meunier vient de se hasarder au sujet d'une statue de Napoléon n'est pas nouvelle. Canova avait déjà fait un Napoléon colossal entièrement nu. Le grand homme, plus préoccupé de l'idée de convenance que des exigences de l'esthétique, avait dit avec un instinct juste : « Pourquoi me faire nu ? Je ne suis pas un athlète. » Et cette parole était indirectement une critique artistique ayant sa valeur. En effet, l'artiste, en représentant le héros nu, par sa tendance naturelle à idéaliser la forme, communiquait à sa figure une beauté d'emprunt, une perfection banale au moins singulière pour les contemporains à même de la contester et de savoir jusqu'à quel point et dans quel sens elle s'éloignait de la vérité et du modèle. Par haine du conventionnel et du costume, et sous prétexte du beau, il se mettait à mentir à la nature, transformant l'homme trapu, maigre ou obèse que tout le monde connaissait, en je ne sais quel mélange d'Hercule et d'Antinous. Quel que soit ici le talent de l'artiste, il n'amènera jamais un public moderne, contemporain, à l'effort d'abstraction nécessaire pour le rendre entièrement indifférent aux détails et l'entraîner avec soi dans la sphère de l'idée pure. La statue de M. Mathieu Meunier est un type de Napoléon parfaitement acceptable; mais, pour nous aujourd'hui, elle n'est pas encoré à l'effet perspectif; elle appartient au panthéon de l'avenir. Cette personification triste du héros est un contem-



Nouvelle décoration de la place Vintimille à Paris. — Napoléon-Prométhée, par M. Mathieu Meunier

moisés et font honneur à l'habile ciseau du jeune artiste.

M. Mathieu Meunier savait bien qu'il aurait contre lui, dans un pareil sujet, le préjugé répulsif qu'excite le nu. Il ne s'est pas arrêté devant les exigences de la popularité; obéissant à sa conviction, il a passé outre. « J'ai attaqué de front le préjugé du nu, dit-il lui-même dans une lettre qu'on a publiée et à laquelle nous empruntons le passage suivant : « Un poète, quand il décrit un héros, nous parle-t-il de ses « boîtes » et de son chapeau; descend-il dans ces détails terre à terre ? » et nous autres statuaires, ne sommes-nous point « des poètes et poètes presque pour l'éternité ? » Nous pensons que l'emploi du nu, dans les arts plastiques, peut se défendre par des raisons prises dans les conditions de l'art lui-même. Il ne faut pas abuser du vieux principe « l'ap-

plation idéale d'artiste. Ce n'est pas le prisonnier de l'Europe coalisée qui est l'image populaire, c'est son vainqueur; et cette image glorieuse manque à notre cité. Le plus grand homme de guerre des temps modernes n'a pas de statue équestre dans cette ville qui en a élevée une à Louis XIII. Les arts travaillent en ce moment à consigner le souvenir de son mort, dans l'église des Invalides; la place du Vintimille vient d'inaugurer celui de son agonie. La colonne de la place Vendôme est bien à la vérité un monument à sa gloire; mais il y figure d'une manière bizarre et loin du regard. Il faut bien l'avouer; Napoléon empereur n'a pas encore une statue populaire à Paris. Si place n'est-elle pas marquée au milieu de cette cour du Louvre, ou nous ne savons que mettre, en ce temps où l'on ne sait jamais bien ce qui pourra être conservé ? A. J. D.

Revue agricole.

Un des fléaux de l'agriculture est cette altération des céréales comme sous le nom de blé réchaud ou refraité, et causée par l'opération subite du soleil d'être sur un champ couvert de paille. C'est chaque année une cause de pertes immenses; la gerbe conserve une apparence belle, mais elle est lépreuse.

Quelques habitants du Var, dans les communes de Baux et des environs (arrondissement de Brignoles), ont imaginé un moyen assez simple de combattre cette calamité. Voici ce qu'on lit dans le *Tourneur de Vaucluse*: « Pendant les hauts jours qui précèdent l'apparition du soleil, si le vent de la nuit n'a pas seccoué la tige qui repose sur les épis, tous les habitants de la terne se réunissent à la voix du pere de la famille, et puis, armés de longues cordes attachées à des roseaux, ils vont parantour les champs en passant les uns au bord des pieux de blé, les autres le long des sillons d'écartement ou des raies qui ont servi de guide au semeur. La corde doit être tenue assez rude et assez élevée pour faire courber la tête à tous les épis qu'elle rencontre en passant; cette légère secousse suffit pour faire tomber les perles de rosée suspendues à leurs crêtes, et cette humidité qui, épaissie et vaporisée par le soleil, eût été nuisible au fruit qu'elle entoure, devient, par sa chute au pied de la plante, une irrigation bienvenue qui aide dans ses derniers efforts de végétation. Les effets de ce procédé sont si constants, que les boulangers du pays reconnaissent au premier aspect les blés qui n'y ont pas été soumis, et en offrent un prix bien inférieur. Les cultivateurs, de leur côté, disent que cette légère opération de cordage est largement payée par l'abondance et la supériorité des blés récoltés. En effet, deux enfants peuvent en moins d'un quart d'heure et sans grande fatigue corder un hectare de blé. »

La Réforme agricole, dans laquelle M. Bouffé continue à publier un cours de géologie fort intéressant et tout spécialement à l'usage des cultivateurs, donne un excellent procédé de M. Bonnet pour la conservation des fumiers par le plâtre, procédé qui est approuvé par le préfet de Doubs et prescrit dans un arrêté récent au sujet de la salubrité publique.

Le plâtre a pour but d'empêcher les pertes des matières fertilisantes que les fumiers éprouvent pendant tout le temps qu'ils sont exposés aux influences de l'atmosphère. Ces pertes sont de deux natures: l'une gazeuse et l'autre liquide. La première se compose de vapeur d'eau plus ou moins chargée de gaz acide carbonique et ammoniacal qui va se perdre dans l'air; la seconde consiste dans l'écoulement des eaux de fumier (purin) qui en se répandant sur la voie publique peuvent lui nuire et devenir en outre une cause permanente d'insalubrité. L'ensemble de ces pertes équivaut d'ailleurs à la moitié des matières fertilisantes qui devraient profiter à la végétation.

On devra mêler une partie de gypse ou plâtre cuit avec deux ou trois parties de terre sèche. Ce mélange s'emploiera de la manière suivante en proportion du besoin: 1° Dans les étables ou écuries, si la litière ne suffit pas pour absorber les excréments liquides qui peuvent y séjourner. — 2° Sur le tas de fumier, après chaque nouvelle partie ou couche qu'on y déposera. Mais en plaçant de nouveau fumier sur le tas, il ne faut pas le répandre sur toute la surface; on doit au contraire le mettre sur un ou plusieurs mètres carrés, de manière à avoir une hauteur de trente à quarante centimètres. Chaque fois que l'on aura fait cette opération, il faudra déposer de trois à quatre centimètres d'épaisseur du mélange en question sur la dernière couche de fumier. — Enfin pour éviter la perte du purin et sous les incursions qui en sont la suite, il suffit de faire une couche avec la terre mêlée de gypse, au pied du tas de fumier, de vingt et quelques centimètres de hauteur et autant en épaisseur. Par cette précaution, le purin restera dans la terre, et quand celle-ci sera suffisamment imbibée, on pourra la jeter sur le fumier, ou, mieux encore, le conduire sur un terrain qui aurait besoin d'être fertilisé. Après qu'on aura enlevé une ceinture, il faudra la relever, et ainsi de suite, sans interruption.

M. Bonnet termine par ce calcul: « Nous avons deux cent mille pièces de gros bétail ou l'équivalent dans le département; chaque pièce peut donner au moins cinq mètres cubes de fumier par année, ce qui fait un million de mètres cubes, d'une valeur, à cinq francs l'un, de cinq millions de francs. Or cette valeur serait plus que doublée par l'effet bien supérieur que produirait l'engrais si les pertes que nous avons signalées n'existaient pas. »

M. le sous-préfet de La Châtre, M. de la Jonquière, vient de publier dans le *Journal pratique d'agriculture* un article dans lequel il soulève une question qui mériterait d'être étudiée et développée plus qu'il n'a pu le faire. Pourquoi dans la vente des grains ne substituerait-on pas le mode de pesage au lieu du mesurage?

Un homme, dit-il, qui n'a pas sa paille en main, mais qui a de l'argent dans sa poche, se rend au marché pour acheter du blé qu'il veut vendre en pain. Il suit ce pain comme il consume une certaine quantité de pain qu'il établit non par le volume, qui dans ce cas serait bien trompeur, mais par le poids. Il fut donc le raisonnement suivant: « Il me faut du blé pour faire le poids de ma provision de pain. Tant de kilogrammes de blé produisent tant de kilogrammes de pain, voilà donc la quantité que j'ai à acheter et pour laquelle je dépenserais telle somme. » Il fixe son poids exact de blé, et il a de la sorte sa provision. Il semblait qu'il n'aurait plus qu'à peser et emporter le nombre de kilogrammes qui lui sont nécessaires. Point. Un usage s'est introduit d'apprécier encore par la capacité la valeur du blé, et de passer par cette opération inutile fièvre avant de déterminer le prix. Notre homme, après avoir supputé par le poids ce qu'il lui faut en blé, l'évalue en volume avant de l'acheter son pain.

Et pourtant s'il se débite à acheter tel blé plutôt que tel autre, ce qui le séduit, c'est la pesanteur du grain jointe à une couleur saine. Cette pesanteur lui indique si le grain contient beaucoup de farine et s'il donnera beaucoup de pain, ou s'il est creusé par suite de quelque lézard et susceptible seulement de donner du son. Il se informe aussi quelquefois de son origine, si vient de la plaine ou des coteaux. Cette nécessité de faire le premier calcul d'après le poids en un second calcul d'après le volume est de jour en jour même un inconvénient.

Mais le plus fâcheux du mesurage ne sera qu'à induire en erreur l'acheteur et le vendeur; car, suivant que l'atmosphère est humide ou sèche, suivant aussi la méthode du mesurage, il peut y avoir sur un hectolitre un déficit ou une augmentation de quelques litres. Aussi l'acheteur emportera peut-être du marché 250 grammes de moins qu'il ne le croit, parce que l'humidité aura gonflé les parois de la mesure et en aura restreint la capacité, perte qu'il n'éprouvera pas s'il s'était borné à faire peser le nombre de kilogrammes qui lui sont nécessaires pour lui donner les kilogrammes de pain qu'il consomme dans la semaine.

Le mesurage est une pratique de la plus haute antiquité adoptée probablement faute de bons instruments de pesage; mais les perfectionnements de l'industrie moderne permettent de peser aujourd'hui avec une exactitude scrupuleuse et avec une grande rapidité. M. de la Jonquière ne dit pas, mais la chose irait d'elle-même, qu'en pesant il ne serait pas mal de transvaser le blé dans la capacité de la balance sous l'œil de l'acheteur, pour éviter l'introduction frauduleuse de substances qui tendraient à augmenter le poids.

Du reste, l'intérêt personnel, qui est le plus puissant mobile dans les affaires commerciales, a déjà fait faire un grand pas dans la voie proposée. Toutes les ventes de blé considérables se font uniquement au poids; les adjudications de céréales au compte du gouvernement ont lieu de même; enfin dans les régiments de cavalerie on pèse l'avoine que l'on donne aux chevaux. Les fermiers, avant d'apporter leur blé sur le marché, le présentent afin de se rendre un compte exact du prix qu'ils doivent en demander. Ils pesent la plupart de leurs denrées; ils s'assurent même du poids des animaux qu'ils conduisent au marché. Le mérite des marchands de bestiaux est de juger au coup d'œil du poids de chaque tête de bétail, et c'est leur principal, presque leur unique guide pour les viandes destinées à la boucherie.

Si pour les ventes en gros l'on se dispense le plus souvent de mesurer les céréales, il est cependant une catégorie d'acheteurs pour lesquels cette opération n'est pas indifférente: ce sont les petits acheteurs, c'est-à-dire les plus nombreux, ceux dont on doit le plus ménager les intérêts, car ils sont les moins riches. Ils ont l'habitude de faire mesurer leur blé, c'est par pure routine qu'ils exigent cette opération et sans bien s'en rendre compte. Ils pensent que le mesurage est une garantie, et si on les obligeait à le supprimer, ils croiraient être trompés par le propriétaire qui vend. Il serait donc imprudent de retrancher tout à coup, par un arrêté de l'autorité, le mesurage dans la vente des grains; mais il conviendrait d'y préparer les esprits.

Il y a quelques années, le professeur Lindley signala, pour la première fois, dans les serres anglaises où se cultive la vigne, l'apparition fâcheuse d'une végétation parasite, une maladie dont l'origine est un problème. L'illustration en a fait d'après lui mention dans l'année 1848. Ce petit champignon apparaît sous la forme d'une poudre blanche qui s'attache d'abord aux feuilles de la vigne, puis bientôt aux raisins, et donne à la plante tout entière l'air d'avoir été prise de poussière, de chaux ou de farine. Cette année la maladie a sévi la première fois. On en cite des cas dans les vignobles de Suresnes, et la société d'horticulture de Seine-et-Oise a été appelée à venir l'étudier dans les serres du potager de l'Institut agronomique de Versailles, où elle a exercé de grands ravages sur des raisins de primeur. Un des effets de cette singulière maladie est de faire croître les grains de raisins longtemps même avant qu'ils n'aient atteint leur volume normal, ce qui est dû évidemment, dit M. Lindley, à ce que l'accroissement de l'enveloppe membraneuse du fruit est arrêté par la végétation de la plante parasite qui la pénètre, sans que pour cela les liquides cessent de s'accumuler dans l'intérieur du grain, d'où résulte nécessairement la rupture. On en voit dans ce état de toutes les grosseurs, depuis celle d'un pois jusqu'à celle de grains ayant atteint au moins quatre tiers de leur maturité. L'effet est désagréable et rappelle invariablement celle des bois atteints de la carie sèche.

Sous le microscope, cette mouche fine, qui a reçu des savants le nom de *oidium*, se présente comme un tissu délicat de filaments blancs, ou plutôt incolores et transparents, qui s'entrelacent et s'enchevêtrent, forment des espèces de bouffes et donnent naissance à des myriades de petits corpuscules semblables à des œufs par leur forme allongée et arrondie. Au moyen de ces petits microscopes ou spirales, elle se propage avec une prodigieuse rapidité. Bien voulu que de Suresnes elle ne gagne ni les vignes de Champagne, ni les cures de Bourgogne ou du Bordouais?

Quant aux remèdes à apporter, on n'est guère plus avancé que pour la maladie des pommes de terre. Les Anglais ont essayé d'abord d'arroser de chaux peu concentrée mélangée à une solution de savon, de salpêtre et de soufre. Un autre de leurs procédés consiste à délayer de la fleur de soufre dans l'eau et à la répandre sur la plante au moyen d'une pompe, ainsi qu'il s'est prouvé de cette substance les raisins au moment où ils sont encore humides de rosée. La société d'horticulture de Seine-et-Oise prépare un rapport ou sans doute elle mentionnera le procédé qu'à dû nécessairement essayer le directeur du potager de l'Institut.

La France doit à M. Tackeray l'importation avec perfectionnement d'une excellente machine pour la fabrication des tuyaux en terre cuite propres à l'opération du drainage ou assèchement des terres. Nous l'avons vue fonctionner lors de la dernière exposition des produits de l'industrie. La grille

est placée devant deux cylindres qui se en empace et la transmettent à un moule dans lequel elle est forcée de s'engager et de recevoir la forme d'un cylindre creux, d'un long tube. Au sortir du moule qui fournit deux tubes à la fois, ces tubes glissent sur une suite de rouleaux de bois qui les transmettent de l'un à l'autre. A l'extrémité de cette suite de rouleaux de bois il existe un va-et-vient qui abaisse et relève un fil d'archal tendu. Ce fil coupe les deux tubes d'argile avec autant de netteté que le fil de laiton dont les fontières se servent pour tailler dans une motte de beurre. On obtient ainsi des tubes qui sont tous de la même longueur. La machine est mise en mouvement par un homme et sertie par deux enfants, dont l'un fournit l'argile aux cylindres arçapareurs, et l'autre reçoit les tuyaux au sortir du moule après que le fil d'archal les a coupés de la longueur voulue. Ce qu'elle peut produire de tuyaux par jour est à peine croyable: cela va à une longueur de trois à quatre milliers de mètres.

Déposés M. Tackeray a importé chez nous une charrue ou son invention. C'est une araire munie d'une seule petite roue qui fonctionne simplement comme le sabot dans certains instruments aratoires. Elle est à un cheval ou à deux chevaux et peut à volonté servir à trois fins. En ajoutant un versoir à gauche on obtient un *battoir*, et en ôtant les deux versoirs et attachant une traverse en fer avec ses couteaux, on forme une bonne *houe à cheval*. Au dernier concours du comice agricole de Seine-et-Marne, cette charrue a fonctionné attelée d'un cheval seulement et a fait aussi bien et dans le même espace de temps la tâche que faisaient toutes les autres charrues du concours attelées à deux chevaux. Il a aussi présenté une charrue *faulx* dont l'illustration a déjà en l'occasion de parler. Elle est construite tout en fer et peut servir à déchaumer et à dégrazonner. Une charrue ordinaire fonctionne devant la charrue faulx, qui tranche et rompt le sous-sol. De cette manière le sous-sol ou la croûte inférieure de la terre est seulement rompu et pulvérisé à la profondeur de 30 à 35 centimètres après l'ouverture de la raie faite par la charrue ordinaire, sans être amené à la surface ou mêlé avec le sol supérieur, et après un laps de quatre ou cinq ans, une portion de sous-sol ramené entièrement se trouve, par expérience, dans un état à être avantageusement (par un labour profond) amené à la surface; car il est alors, par l'action de l'atmosphère et peut-être par un mélange partiel avec la terre végétale, rendu suffisamment maniable et fertile.

Ce n'est pas un petit travail que de combiner tout un code rural. M. Jacques Valserris, qui en comprend toute l'utilité, avait déjà publié un *Manuel de droit rural et d'économie agricole* qui a eu les honneurs d'une seconde édition, ainsi qu'un autre petit traité élémentaire qu'il a révisé sous la forme de *Dialogues sur le droit rural*. Aujourd'hui le même écrivain publie la première livraison d'un ouvrage complet sur la matière, sous le titre de *Confection du Code rural*. Il y traite des travaux préparatoires que nécessiterait une telle œuvre et de la meilleure direction à leur donner. Un historique très-intéressant de ce qui a été tenté jusqu'à ce jour lui sert à démontrer: 1° que, si les essais de codification des lois rurales faites sous l'empire, sous la restauration, sous la royauté de juillet n'ont pas réussi, il faut l'attribuer à la fausse direction imprimée aux travaux préparatoires; 2° que les hommes chargés de rédiger le Code rural étaient, les uns trop exclusivement jurisconsultes, les autres trop exclusivement agronomes, et que pour conduire à bonne fin une pareille œuvre, il fallait être à la fois agronome et jurisconsulte; 3° que les objections faites contre la codification et tirées soit de l'état peu avancé de notre agriculture, soit de l'impossibilité de concilier les ouvrages ruraux, soit des difficultés que l'on rencontrerait dans l'exécution matérielle du Code, ne sont pas sérieuses; 4° que les lois rurales étant beaucoup plus simples que ne l'étaient les lois civiles au commencement de ce siècle, la confection du Code rural serait bien plus facile que ne l'a été la confection du Code civil.

Comme moyen d'exécution, il présente deux systèmes: le premier consisterait à établir au ministère de la justice un *bureau temporaire chargé, pour la jurisprudence et les lois rurales anciennes et modernes, de diriger les recherches dans les bibliothèques et les dépôts publics, de recueillir et de coordonner les documents découverts, de composer les introductions, de faire les tables et de surveiller l'impression des volumes; pour la réunion des usages ruraux, de dresser le tableau des matières regues par ces usages, de se mettre en rapport avec les juges de paix et les tribunaux chefs-lieu, de dépouiller leurs procès-verbaux, de présenter l'ensemble de cette législation occulte; pour la traduction des lois étrangères, de faire parvenir aux agents diplomatiques le tableau des matières rurales sur lesquelles devraient porter leurs recherches, de centraliser les documents envoyés du dehors, etc.*

Le second système consisterait à choisir un homme spécial, en dehors de l'administration, et sous sa responsabilité personnelle, se chargerait de l'entreprise, en s'adjointant tout d'abord des collaborateurs. Trois années suffiraient pour recueillir tous les matériaux, dont l'ensemble ne dépasserait pas sept volumes. Dès que nous serions sortis de la crise politique et que nos législateurs auront plus de temps à donner aux questions utilitaires, nul doute que le travail de M. Valserris ne devienne pour eux l'objet d'une étude toute spéciale; la question n'avait point encore été exposée d'une manière aussi lucide.

SANT-FERMIN LÉVELÉ.

Bibliographie.

Lettres à M. le président de la République, par M. AZIZA DE MONTCAVON, capitaine d'artillerie, chef du bureau arabe de la subdivision d'Oran. — Oran, 1849, 1850.

M. Aziza de Montcavon occupe une place distinguée parmi ceux de nos officiers de l'armée d'Afrique qui ont étudié l'Algérie

avec le plus d'intelligence et de succès. Nous avons plus d'une fois rendu dans ce recueil un hommage mérité à ses études historiques aussi remarquables par la forme que par le fond. Les deux lettres adressées à M. le président de la République qu'il a récemment publiées à Oran et que nous venons de lire avec le plus vif intérêt, ne peuvent nous en faire perdre aucune idée. Elles sont conçues avec un esprit clair et un style élégant, elles sont en même temps, elles sont en même temps, en effet, outre l'exposition élégante et claire des idées théoriques de leur auteur, des faits nombreux presque rigoureux, qui sont de nature à reprendre une vive lumière sur les mystères encore si obscurs de notre colonie naissante.

M. Azéma de Montgaurier pose d'abord un principe que personne ne contestera : « La France, dit-il, doit se faire un plan variable mais sur les véritables intérêts de sa domination, rendu indépendant, autant que possible, des changements de ministère et de l'opinion du moment, et ce plan doit assurer l'exécution de son principe. » Sur cette question, tout le monde est à peu près d'accord, mais dès qu'il s'agit de régler ce plan, les opinions varient, la discussion s'établit, la lutte commence.

L'auteur des *Lettres à M. le président de la République* se déclare, quant à lui, partisan de l'administration militaire pour la population indigène. Instruit par l'expérience, il ne croit pas tout terminé entre les chrétiens et les musulmans; s'il a, lui aussi, pressenti l'avenir glorieux réservé à l'Algérie, et entre vu la manière dont s'opère sa transformation, il ne se laisse pas séduire par le mouvement et le bruit commercial et agricole d'un faible noyau de population européenne, dont le poids au moins est étranger à la France, et l'œil fixé sur les 2,000,000 d'indigènes, adversaires entraînés de notre domination, qu'une certaine catégorie de publicistes, par un procédé ingénieux très-favable à l'argumentation, ne manque jamais de supprimer, il pense donner un gage plus certain de son intérêt à ses concitoyens de l'Algérie, en les avertissant des dangers qu'une trop grande confiance en leur force leur ferait courir, qu'en leur parlant sans cesse de leurs droits méconnus et des institutions qui leur manquent.

En résumé de son opinion, M. Azéma de Montgaurier met à nu, sous les yeux de M. le président de la République, les vices de la société arabe, les défauts qui, chez elle, caractérisent l'individu et la race, et les différences si profondes qui séparent sa constitution de la nôtre; il s'efforce de prouver par des faits concluants, qu'il est absolument impossible de donner actuellement à l'Algérie, ainsi qu'on l'a proposé, une administration toute civile et judiciaire. Cette démonstration achevée, il résume l'histoire des bureaux arabes en exprimant la crainte qu'ils ne soient abolis, et il termine sa première lettre en constatant, à l'égard du gouvernement, que l'ignorance et les préjugés de la métropole et d'une partie de la population civile algérienne elle-même sont les plus grands obstacles à la France.

« C'est un volumineux dossier, dit M. Azéma de Montgaurier, que celui des actes du gouvernement français relatifs à la colonie; mais, dans cet océan d'ordonnances royales, d'arrêtés ministériels, voire de décrets, les intérêts arabes n'occupent aucune place. Que n'a-t-on pas organisé? les municipalités, les justices, les corporations des portefaix et des cochers, les territoires civils, les territoires militaires. On a fait des lois ou des ordonnances pour les Juifs, les Arabes, les Maures, les Turcs, les Juifs, mais pour les Arabes de la tente et du gourbi, pour une population de 2,000,000 d'âmes, qu'a-t-on fait? Le gouvernement de la métropole s'est-il occupé d'elle, excepté quand il a fallu la combattre et la ruiner? A-t-il demandé à ceux qui, chargés jusqu'à ce jour de son commandement et de son administration, connaissent ses bons ou mauvais instincts, s'il n'existerait pas dans son sein des éléments favorables à notre domination, d'un emploi facile et économique pour le trésor, capable de neutraliser, de dominer même ses tendances hostiles, et d'assurer son progrès et son renom à jamais les insurrections difficiles, sinon impossibles? »

Après avoir déclaré franchement que la métropole ne sait pas tout le parti qu'on peut tirer des indigènes au double point de vue de la politique et de la civilisation, M. Azéma de Montgaurier s'efforce, dans sa seconde lettre, de lui apprendre ce qu'elle ignore, et de tracer le cadre dans lequel doivent, selon lui, se mouvoir deux races destinées à vivre sur le même sol, dont l'une, gagnée notre ennemie, ne peut, dit-il, espérer d'échapper dans nos sympathies la place qui appartient à nos con citoyens, et de leur donner la même loi, la même justice, la même sollicitude. Personne avant lui n'avait fait une réponse aussi satisfaisante à cette grave question qu'il s'est posée: Qu'est-ce que la population indigène? Cette réponse n'est pas sentimentale sur son opinion personnelle, si sûre cependant, c'est, comme il l'avoue lui-même, le résumé des travaux des hommes les plus compétents. Ce travail achevé, il se demande qu'il doit être le partage du sol entre les vainqueurs et les vaincus; et il constate que la solution du problème de la colonisation de l'Algérie dépend de deux moyens, opposés en apparence, mais qu'il n'est pas impossible de concilier : « Le large développement de la race française comme élément initiateur, et la fixation au sol de la race indigène. »

« D'après l'étendue et les ressources du territoire algérien, 10 millions de population peuvent prospérer, dit-il, dans les conditions de nos sociétés, et il suffit de voir les nombreux vestiges romains qui couvrent sa surface pour acquiescer à la conviction qu'une population aussi dense y a vécu autrefois. C'est à amener un pareil résultat, à préparer la place qu'occupent nos descendants, qui doivent tendre tous nos efforts; mais, il faut bien le reconnaître, la France est encore militante à l'égard de l'acte d'inauguration de la colonisation, et semble remettre aux générations à venir le soin de peupler le pays que la génération présente a soumis par les armes. L'instinct des masses populaires ne s'est pas encore attaché à cette grande question, et l'on ne doit espérer de lier fixer que par des faits éclatants, des résultats obtenus à la suite d'essais judicieux entrepris sur une grande échelle, dont le gouvernement, qui tient en ses mains tous les éléments du succès, aurait tort de laisser l'initiative à l'essor individuel. Ne nous plaignons pas, cependant, après cela, de cette passivité indifférente, car elle nous rendrait l'acte d'inauguration plus préjudiciable et indispensable à la colonie nécessaire à cette œuvre, qui, sous la pression et la haine impatiente de l'opinion publique, ne pourrait s'accomplir avec le caractère pacifique que nous voulons lui conserver. »

M. Azéma de Montgaurier termine cette intéressante étude en résumant les principes sur lesquels il propose d'établir les bases de l'administration algérienne. Enfin, se reportant par la pensée à la dernière année de ce siècle, alors que tous les ouvriers de la

conquête, dispersés depuis longtemps, seront remplacés par deux générations, il résume ce que sera devenue, sous la forte main de la France, cette Algérie, qui exerce sur quelques esprits l'invincible attraction de l'inconnu, attachée aux mystères de ses destinées; et ce tableau, un peu trop séduisant, complet, et si écrié en constatant que la France s'est imposée cette prophétie d'un jour, nous ne pouvons nous empêcher de dans un suprême adieu à la population et à l'armée algériennes dans les premières années de la conquête; « Ici est la place d'un nouveau peuple et d'un grand empire. »

Quelle opinion que l'on ait sur les théories et sur les illusions de M. Azéma de Montgaurier, on lui a eu autant d'intérêt que de profit ses *Lettres*, qui renferment presque la matière d'un volume in-8° ordinaire. Elles sont remarquablement écrites et elles contiennent, indépendamment de leurs parties spéculatives, un nombre considérable de faits positifs et peu connus, d'observations aussi nouvelles que vraies.

Dictionnaire géographique et statistique, rédigé sur un plan entièrement nouveau; par ADRIEN GUIBERT. Un vol. grand in-8°, de 900 pages, à 3 colonnes. — Paris, 1850. Jules Renard, 20 fr.

Cet important travail a coûté la vie à son auteur. Après dix années d'études persévérantes, Adrien Guibert a succombé, bien jeune encore, au mal de fatigue qu'il s'est imposé, et il n'a pas eu la satisfaction de publier son œuvre, imprimée seulement à moitié lorsque le mal est venu l'enlever à ses amis. Un de ses collaborateurs, M. F. Descaze, dépositaire des immenses documents qu'il avait recueillis et confiés de ses dernières pensées, a dû se charger de le terminer.

Bien qu'il n'ait pas moins de 2,000 pages grand et large in-8° à 3 colonnes chacune, le *Dictionnaire géographique et statistique* d'Adrien Guibert est loin de contenir la nomenclature complète de tous les lieux géographiques connus; car, si aride qu'il soit, cet ouvrage est un modèle de concision et de brièveté. Les lettres du même format d'une égale épaisseur. Comme tous les dictionnaires qui l'ont précédé, il n'a pas compris dans son extrait; il ne doit la supériorité qu'il a sur eux qu'au choix et à la rédaction des articles qui le composent.

Ce choix a été fait avec une grande intelligence. Adrien Guibert s'est toujours placé au point de vue de la France et de l'Europe, en réservant à la France des détails comparativement plus étendus. Ainsi, comme en conviennent les éditeurs dans leur introduction, les descriptions géographiques des innombrables localités de la Chine, qui pourraient, par exemple, remplir plusieurs volumes, ne sont pas dans leur livre en rapport avec l'importance de ce vaste empire, mais seulement en rapport avec l'importance des relations de la France avec la Chine. « C'est pour ainsi dire, ajoutent-ils, dans un article général que nous faisons connaître la Chine; c'est au contraire par une série d'articles particuliers que nous faisons connaître la France et les États voisins avec lesquels nous avons des relations plus intimes, avec lesquels nous vivons en communauté de civilisation, sinon d'intérêts. » La France, telle est donc la base de ce dictionnaire, le centre où viennent converger tous les rayons. Aussi le dictionnaire de la France est-il plus copieux que celui de l'Afrique ou même de l'Asie.

L'exécution de ce plan ne se distingue pas moins que le plan lui-même par sa nouveauté. Aux avantages de la forme lexicographique, Adrien Guibert a voulu réunir ceux de la forme méthodique du traité, en donnant, dans l'article sur chaque division géographique, politique ou administrative, la nomenclature des subdivisions immédiates ou des localités principales qui y sont comprises, l'Europe, par exemple, embrasse dans la nomenclature de ses subdivisions : la France. — L'article France se terminant par la nomenclature des départements, l'article sur un département fait connaître les *arrondissements* ou sous-préfectures en lesquels il se subdivise; — l'article sur chaque arrondissement donne la nomenclature des *communes* qui en dépendent; — et enfin l'article sur chaque canton énumère toutes les *communes* dont il se compose. Doux-fois, une marche aussi raisonnablement uniforme que celle suivie pour la France n'a pu être constamment adoptée dans la description des divisions et subdivisions de tous les autres États, car on n'a pu en suivre l'ordre invariable. Chaque article se subdivise généralement en deux parties principales. La première donne un sommaire de la définition du sujet de l'article; la seconde, plus ou moins étendue en raison de l'importance absolue ou relative de ce sujet, et suivant aussi l'abondance de ses sources authentiques, comprend les développements.

Parmi les améliorations de détail qu'il importe de signaler, nous mentionnons en première ligne la suppression presque complète des appréciations générales. — Toutes les fois que des chiffres exacts ont pu compléter notre pensée, dit Adrien Guibert, nous avons eu soin de les produire. Dire d'un pays qu'il est fertile, que l'exploitation minière y est productive, que son commerce et sa navigation sont actifs, que ses forces militaires et navales sont impuissantes, c'est donner une indication bien vague sur ses éléments de richesse et de puissance; mais si l'on en présente la mesure par des chiffres, le lecteur peut alors se former une idée précise de leur valeur. Il en résulte pour lui cet avantage de pouvoir établir des comparaisons entre les divers États, provinces, villes, et de posséder une connaissance des choses d'autant plus certaine qu'elle est plus étendue de la simple assertion d'un auteur, mais le résultat d'une indication précise n'a pu se rendre lui-même par des chiffres, nous en sommes convaincus, au sein d'une époque à laquelle il se rapporte, si ce n'est qu'il est représenté de simples évaluations qui doivent être considérées comme jadis pour l'époque à laquelle elles sont publiées. Pour éviter les erreurs qui peuvent résulter de l'addition de poids, mesures et monnaies, on a reproduit les chiffres mêmes qu'on trouve dans les documents ou l'on a eu le loisir de posséder, ainsi de l'ensemble l'appréciation de la valeur en chiffres françaises qu'ils représentent, on a opéré cette conversion à l'égard du premier dollar de toute sorte de monnaies.

Une innovation non moins rationnelle et non moins heureuse introduite par Adrien Guibert consiste à donner les noms des localités dans la langue et avec leur graphie des peuples qui les habitent; car l'usage absurde d'écrire et de prononcer les noms propres étrangers par les lettres de notre alphabet n'a rien que de trop long et puéril, comme on en a dispensé de. Dans tout ce qui a été écrit récemment sur la Calabrie, par exemple, on songe à l'étrange nom d'Anagnin et d'indigènes de *Saint-François* et de *Sacramento* par ceux de Saint-Rafael ou de Saint-Sacramento

Les appellations de *Magyars*, *Tschékes*, *Schlers* se substituent insensiblement aux anciennes dénominations françaises de Hongrois, Bohémiens, Transilvaniens. Enfin aujourd'hui, les noms indigènes de *Manfredonia*, *Reggio*, *Cambrida*, *Bastua*, *Uster*, *Manila*, sont généralement employés en France, tandis que ceux de Manfredonia, Regio, Cantabrigia, La Bastia, Uster, Manille, qui ont toujours été dans d'anciens traités de géographie, sont déjà oubliés. C'est afin de constater ce progrès et d'y contribuer pour sa part que M. Adrien Guibert a introduit dans son livre cette innovation qui consiste à appeler chaque chose par son nom, ou du moins à classer chaque article au nom qui lui est propre.

Le *Tableau géographique et statistique* est précédé d'une table de prononciation comparée, d'une table des analogues orthographiques et d'une table des synonymes; enfin, une table de renvois, rapportée à la fin, comprend une série nombreuse de noms secondaires rarement usités, mais que l'on rencontre encore quelquefois.

Un travail si long et si compliqué ne saurait être exempt d'erreurs. Les éditeurs eux-mêmes d'avaient qu'ils ont remarqué quelques omissions, et qu'ils recevront avec reconnaissance toutes les observations qui pourront servir à la rectification et à l'amélioration de leur œuvre. Cependant nous avons vu un grand nombre d'articles se rapportant à des pays bien différents et bien éloignés les uns des autres, et nous les avons tous trouvés de la plus parfaite exactitude.

De l'organisation de la démocratie, par JULIEN LE ROUSSEAU. Un fort vol. in-8° de 150 pages. Chez Capelle.

« Les doctrines sont la vie de l'intelligence et l'honneur de la raison humaine. »

Cette phrase, qui est l'épigraphe du livre de M. Julien Le Rousseau, en résumé tout l'esprit, esprit essentiellement dogmatique, et qui nous fait à l'avance à la toute-puissance de la dialectique dans le gouvernement des choses de ce monde. Le socialisme à ses débuts, comme le juste-milieu à en les siens, M. Proudhon a donné ce nom à M. Louis Blanc qui représente, en effet, dans toute sa rigueur, le doctrinarisme socialiste. Tout en combattant, sans ménagement aucun, les systèmes économiques et politiques de l'auteur du *Nouveau monde*, M. Julien Le Rousseau suit la même méthode pour arriver, sinon à d'autres résultats, du moins à d'autres moyens d'organisation et de réalisation. M. Julien Le Rousseau est sans doute un publiciste distingué, qui a longuement et sérieusement étudié toutes les questions qu'il traite dans son important ouvrage; mais, en ce qui concerne les choses à penser, il est plus exclusivement dans les journaux et dans les livres. Cette organisation de la démocratie qu'il nous propose pourrait s'appliquer à tous les peuples de l'univers aussi bien qu'à la France. C'est de la *raison pure*, comme disent les Allemands; mais tout ce qui est raison ou raisonnement n'est pas toujours raisonnable, et l'on ne procède pas avec des hommes, avec leurs passions et leurs intérêts, avec les instincts et les besoins particuliers des peuples, comme on procède avec des chiffres et des syllogismes.

Dirigé de l'école de Fourier, mais d'un Fourier nouveau, complet et tempéré par M. Considérant et M. de Girardin, M. Julien Le Rousseau est de ceux qui croient qu'on peut transformer radicalement l'état d'un peuple et d'une société à l'aide d'un seul principe politique ou économique. Celui qu'il propose est l'*association libre*, telle que l'entendait et définissait M. Considérant, association qui réunit, sans les confondre ni les violenter, du moins en théorie, tous les droits et tous les intérêts. Toute l'économie politique de l'auteur repose sur cette base, base plus ou moins solide, mais qui n'a rien d'oppressif ni d'excessif. Je reconnaîtrai, comme tous les publicistes qui ont écrit sur ce sujet, tout habit à discuter, à saisir tout ce qui peut lui venir en aide; il signale avec beaucoup de sagacité et de justice la part que, sans le vouloir assurément, les adversaires du socialisme sont forcés de lui faire dans leurs écrits, empiètements, malgré eux, de l'esprit du temps. Mais M. Julien Le Rousseau en tire des conséquences assez peu fondées, selon moi. Quand bien même il serait démontré, ce qui me paraît l'être pour tous les bons esprits, que l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est la pensée et l'âme de ce siècle, il résulterait toujours de ce fait, et non de cette affirmation que se réaliser, dans tout temps et dans toutes les lieux, ce que l'on propose.

Je ne crois pas, quant à moi, que cela se fasse, comme le voudrait M. Le Rousseau, au moyen d'une constitution élaborée par le peuple, le peuple tout entier, se représentant lui-même, et devant le tout, article par article. C'est là, posée à ses extrêmes conséquences, l'idée favorite de M. Proudhon, qui attribue, comme on sait, tous les progrès, toutes les découvertes aux révolutions spontanées de la raison du peuple. A l'examen de près, et en la dépassant de tous ces termes scientifiques et de ce langage d'apparat dont la *Force du peuple* se plaisait à l'embellir, on trouverait peut-être que cette théorie n'en est pas une, et que cela revient à dire que le sens ou non du gouverneur du monde. Royer Collard l'avait dit avant M. Proudhon, et bien d'autres l'avaient dit avant Royer Collard. Mais en érigant ce lieu commun en système, M. Proudhon s'était bien gardé de le débiter en faits et articles. Tout au contraire, en avançant que le peuple devait être gouverné par le peuple et tout simplement, il avait couru à la suppression, à l'abolition de tout gouvernement, à l'anarchie.

M. Julien Le Rousseau déclare, il est vrai, comme M. Proudhon et M. de Girardin, que toute constitution est insaisissable; qu'il ne faut pas de constitutions. Mais en attendant, il nous en propose une, il l'examine et l'analyse celle de M. de Girardin, et s'attache finalement à cette bizarre, je pourrais me servir d'un autre mot, à cette bizarre idée d'une constitution élaborée et discutée en commun par tous les Français âgés de vingt et un ans et possédant de tous les droits civils et politiques.

Après cela, il ne faut pas être surpris si M. Julien Le Rousseau est si sévère envers la dite *Assemblée constituante*. Je dis sévère, j'entends du dire *capitale*. Ne s'agit-il dans la loi de démocratie que de transporter son cerveau, ne veut reconnaître aucun des services que nous a rendus une Assemblée qui fut avec la sauvegarde de tous les grands intérêts du pays, l'âme de notre nation, et qui a été remplie de services, parce qu'elle était libre et indépendante. Mais M. Le Rousseau tient peu à la modification. Les orateurs de M. Ledru-Rollin trouvent en lui un approbateur loquace, il n'en blâme que la forme. Sans doute, même en matière d'écrits politiques, le style fait beaucoup à

l'affaire. Mais le fond emporte la forme, et quand bien même M. Ledru-Rollin se fit servi de plumes moins tranchantes et moins naïves, le bon sens du pays ne s'y serait pas trompé.

C'est dans la partie historique qui précède l'exposition de ses idées politiques et sociales, et où l'auteur considère tous les événements accomplis depuis la révolution de février jusqu'à ce jour, qu'il juge ainsi et l'Assemblée constituante et M. Ledru-Rollin. M. Julien Le Rousseau appartient donc à la nuance la plus prononcée du parti démocratique. Nous ne lui en faisons

pas un crime; nous souhaiterions même que tous les hommes de son opinion étudiaient les questions à l'ordre du jour comme il vient de le faire, avec une conscience rare, avec une connaissance approfondie de tous les livres de quelque valeur que le socialisme a fait naître. Celui de M. Julien Le Rousseau obtiendra, nous le croyons, et conservera une place distinguée dans cette catégorie. Il est, d'ailleurs, très philosophique et trop gros pour être dangereux. C'est de la politique abstraite à l'usage des penseurs. Il est vrai que les penseurs abondent aujourd'hui sur la

place. Tout ce qui lit pense, mais tout ce qui pense ne lit pas. C'est pourquoi, tout en repoussant comme vaines et chimériques, comme de purs concepts d'une intelligence fourvoyée, les idées de M. Le Rousseau, tout en protestant, au nom de l'histoire, contre la plupart de ses jugements historiques, nous rendons volontiers justice à son talent et à son savoir; nous lui savons gré de ne s'être adressé, par la forme et le caractère philosophique de son livre, qu'à l'examen et à la discussion des esprits éclairés du pays.

AL. D.

Concours de médailles de l'exposition universelle de 1861, à Londres.

Nous avons entretenu dernièrement nos lecteurs du concours ouvert à Londres pour la construction du vaste édifice de l'exposition. Dans cet appel fait aux architectes de toutes les nations, le plan de notre compatriote M. Hector Houcau a été un des deux mis hors ligne parmi 245 plans envoyés. La France est également sortie victorieuse du second con-

compense de 100 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyce, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 100 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayraud, de Paris.

nardel se concentre convenablement dans le champ de la médaille; sa disposition ternaire pyramide bien. Les lignes se balancent avec une symétrie qui n'est peut-être pas assez dissimulée, mais qui contribue à l'unité d'aspect. La composition de M. Gayraud pèche à un caractère moins numismatique et formerait plutôt le sujet d'un gracieux bas-relief.



Médaille de M. H. Bonnardel.



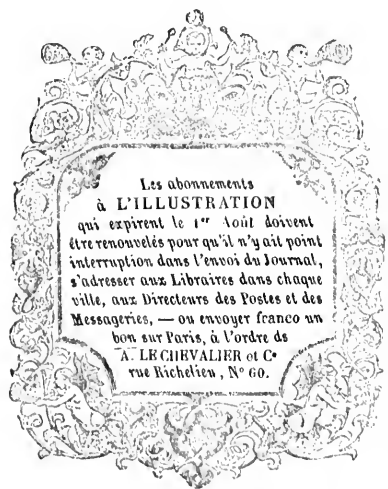
Médaille de M. Gayraud père.

cours ayant pour but les dessins emblématiques du revers de la médaille destinée à être donnée comme récompense aux exposants, et dont la face doit porter les effigies de la reine et du prince Albert. Ces médailles doivent être en bronze et de trois modules différents. Les commissaires de l'exposition ont annoncé leur intention de donner une ré-

compense de 100 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyce, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 100 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayraud, de Paris.

Cet artiste habile, qui concourait récemment à Londres, est en ce moment à Turin, où il vient d'achever le médaillon du roi de Sardaigne. Celui-ci, satisfait du travail de M. Gayraud, l'a chargé de faire le portrait de la reine. Nous sommes heureux d'enregistrer ces divers témoignages que l'étranger rend aux talents de nos artistes.

A.-J. D.



La nouvelle loi sur le cautionnement des journaux et le timbre des écrits périodiques établit un droit de timbre de cinq centimes par feuille de 72 décimètres carrés et au-dessous dans le département de la Seine. La loi ne dit rien au sujet des feuilles périodiques qui excèdent la dimension de 72 décimètres carrés.

L'illustration, qui est en même temps un recueil périodique et un livre publié par livraisons mensuelles, ou par volume contenant un semestre, attend le règlement d'administration pour savoir si elle doit être frappée à ces deux titres; mais quel que soit le sacrifice que la loi impose à ses éditeurs, nous de l'abonnement ne subira aucune modification.

En plus, nous ne demanderons qu'à nos efforts pour améliorer notre recueil, à nos soins pour le rendre plus utile, plus instructif et plus attrayant, le prix de ce sacrifice, ou s'absorbent tous les profits de nos travaux, si nous ne savions pas augmenter notre clientèle par les moyens qui nous l'ont acquise. Notre correspondance avec un grand nombre de nos lecteurs, la constance de nos abonnés, dont la plupart sont inscrits sur nos listes depuis l'origine du recueil, témoignent de leur approbation autant que de leur fidélité. Il y a donc entre eux et nous comme un lien qui nous autorise à réclamer leur bienveillance, afin de nous aider à propager l'illustration, en recommandant à leurs amis une collection dont ils peuvent eux-mêmes apprécier le mérite et l'intérêt curieux.

De notre part, ils peuvent attendre tout ce qui ajoute à l'utilité et à l'agrément d'une œuvre qui, par le grand nombre de collections conservées dans tous les pays, devient pour l'histoire un tableau vivant des événements, une traduction des idées et des mœurs, un miroir des rares grandeurs et des ridicules nombreux de son temps.

L'illustration pourrait donner ici le programme des améliorations qu'elle compte réaliser, étaler en lettres majuscules une série de titres d'articles, une liste de sujets à produire par la gravure, outre ceux qui ne peuvent être annoncés d'avance et qui sont fournis par les événements quotidiens — étalage peu digne de l'intelligence et du goût de ses abonnés, alléché qui lui fait laisser au génie peu inventif des spectacles forains, et qui n'attire que les spectateurs vulgaires. — Les journaux qui respectent leurs lecteurs s'efforcent de les intéresser et de les instruire, et, sans rien promettre, donnent plus qu'on n'espérait. Quand l'épave annonce une pièce de Molière, il dépense, pour son affiche, six fois moins d'encre et de papier que le Châteauneuf.

Rébus.



INDICATION DU DERNIER REBUS.

Tant vaut l'homme, tant vaut l'idée

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60 ou par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

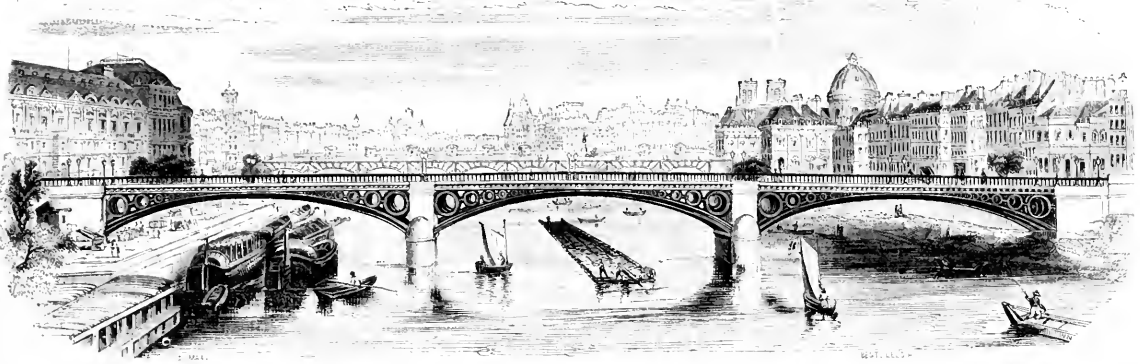
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, Paris, 16, rue de Vaugirard.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 388 Vol. XVI. — SAMEDI 3 AOUT 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Ascension de MM. Barral et Bixio. — Voyage à travers les Juraux. — Courrier de Paris. — Courses dans les Alpes. — La Vie des Eaux, les bains de mer, Boulogne (1^{re} partie). — Les steppes de la mer Caspienne. — La vie à bon marché. — Chronique musicale. — Un chasseur prodigieux. — Guide pittoresque d'Uriage et de ses environs. — Encore le bon vieux temps. — Calendrier astronomique illustré. — Correspondance. — Moles d'été. — Variétés.

Gravures. Le Président Taylor et son conseil. — Appareil pour rôtir au gaz. — Incendie de Cracovie. — Courses dans les Alpes : Le glacier de Tschingel inférieur, Hauteur du glacier de Tschingel. — Les steppes : Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks ; Temple sur la rive gauche du Volga ; Grand prêtre kalmouk ; Solennité religieuse chez les Kalmouks. — Guide d'Uriage. — Vue de Grenoble de la montagne des Quatre-Seigneurs ; Ruines du Château du roi à Vaulieu. — Pour 6 francs de plaisir : six caricatures par Fouquier. — Calendrier astronomique : trois gravures. — Modes. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Tandis que l'Assemblée votait, à la fin de la semaine dernière, les derniers chapitres du budget de l'agriculture et du commerce, on la voyait livrée à une préoccupation visible, à une agitation des plus vives. On se communiquait un article qui avait paru dans le *Moniteur du soir* et qui a fait du bruit le lendemain et pendant quelques jours. Nous consacrons à cette mystification quelques lignes dans la page suivante. Nous nous dispensons de rapporter dans ce bulletin les débats auxquels l'article a donné lieu et qui ne sont plus pour nous qu'une scène de cette triste comédie où se révèle le caractère et les mœurs de notre époque.

La réduction de 81,000 fr. proposée par la commission sur le chapitre relatif aux écoles d'arts et métiers a été repoussée par l'Assemblée, qui a jugé avec raison que la suppression d'une de ces écoles, au moment où de toutes parts on cherche à organiser et à propager l'enseignement industriel, n'était pas une invention très-heureuse. Il n'y a

pas un des arguments de la commission qui ne s'adresse aussi bien à toutes les écoles de l'Etat, à celles qui forment des légistes, des médecins, des peintres, des acteurs, des musiciens, et même des académiciens. Les autres chapitres du budget du commerce ont été adoptés presque sans discussion ainsi qu'un crédit de 29,560 fr. pour le haras de Saint-Cloud. Le budget des travaux publics a été voté le 26, sans discussion. L'Assemblée attendait l'orage qui allait éclater sur le *Moniteur du soir*, il a éclaté en effet, mais on verra plus loin que les tonnerres ont grondé sur une peau d'âne.

La discussion du budget des dépenses, ouverte dans la séance du 27, n'a pris que deux séances. Le scrutin a donné 398 bulletins blancs contre 455 bulletins bleus. L'Assemblée marche, comme on dit, à grands pas vers le terme de ses travaux.

Avant de nous quitter, elle a néanmoins à voter un certain nombre de projets qui ne laisseront pas de profiter de l'impatience de ses membres, dont quelques-uns même ne peuvent plus attendre le 11 août pour aller recueillir les bénédictions de leurs départements. — Projet de loi sur la police des théâtres, voté dans la séance de mardi ; projet relatif aux chemins de fer de Bordeaux et de Nantes. Notre bulletin s'arrête ici, après le vote qui a décidé que l'Assemblée passerait à la discussion des articles : c'est ce qu'elle discute en effet aujourd'hui. La polémique soulevée à cette occasion, comme les opinions exprimées dans l'Assemblée, sont bonnes à noter comme témoignage de la sincérité qu'apportent les intérêts dans la question des obligations de l'Etat. Chacun pour soi et l'Etat pour nous seuls.

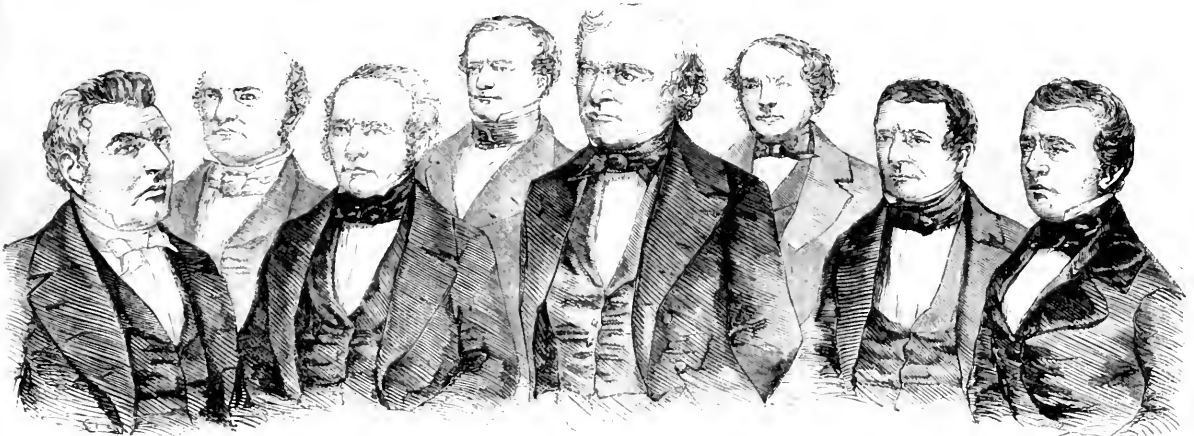
— On a des nouvelles de New-York du 17 juillet. Par suite de la mort du président Taylor, la politique éprouvait un temps d'arrêt. On voulait donner au nouveau président, M. Millard Fillmore, le temps d'organiser une nouvelle ad-

ministration, en remplacement du cabinet qui a subi de si nombreux échecs dans le congrès pour des actes qui compromettent la probité de ses membres.

Les honneurs rendus au général Taylor ont été très-brillants. Tout esprit d'opposition s'est éteint avec la nouvelle de sa maladie, et le jour de sa mort personne ne s'est plus souvenu que de sa longue et laborieuse carrière, de sa gloire et de sa modestie, des vertus publiques et privées qui le recommandaient à l'estime de ses concitoyens. Le 16 juillet, M. Webster a proposé dans le Sénat d'élever un monument à la mémoire du général Taylor.

L'incendie qui a éclaté à Philadelphie dans la nuit du 9 juillet a causé des malheurs encore plus grands qu'on ne l'avait annoncé d'abord. Outre une perte matérielle d'environ 6 millions de francs, il faut encore compter un nombre de 184 personnes tuées ou blessées, enterrées sous les décombres, mortes à l'hôpital, emportées dans les airs ou noyées dans les flots par suite des explosions de poudre et de salpêtre.

— L'élection de M. de Rothschild par la cité de Londres, comme membre de la Chambre des communes, est l'occasion d'un débat intéressant entre les défenseurs de la religion de l'Etat en Angleterre, et les partis qui expriment, avec des nuances diverses, les tendances libérales du temps. Il s'agissait de savoir si M. de Rothschild serait admis à prêter serment sur l'Ancien Testament. Cette première difficulté levée, non sans peine, l'élu de la cité de Londres s'est présenté au bureau. Le greffier lui a mis entre les mains la formule du serment et un exemplaire de l'Ancien Testament. M. de Rothschild atrempé après lui les termes des deux premiers serments ; il avait répété aussi une partie du troisième lorsqu'un arrivant à ces mots : « Sur la foi d'un chrétien, » il a dit : « J'omets ces mots, parce qu'ils ne lient pas ma conscience. » C'était là que l'attendaient ses adversaires. Le



JOHN M. CLAYTON, T. EWINS, J. COLLEMAN,

G. W. TRIST

Z. TAYLOR

W. BALDWIN-PRINCE

W. M. MURKHEAD

RAYARDY JOHNSON,

Le Président Taylor et les membres de son cabinet

présentait l'a alors invité à se retirer, et sir Frédéric Thiéger, l'ancien avocat général, a fait la motion — que le baron de Rothschild ayant refusé de prêter le serment voulu par la loi, le président eût à émettre un mandat pour une nouvelle élection de Londres.

M. Page Wood a fait une contre-proposition déclarant qu'il n'y avait pas lieu à une nouvelle convocation des électeurs; mais la Chambre a répondu cet amendement à une majorité de 104 voix. Elle s'est alors trouvée en présence de la motion de sir Frédéric Thiéger, et c'est alors que lord John Russell a demandé un délai et que le débat a été renvoyé à jeudi. Nous ne savons quelle sera la motion de l'avocat-général. Des maintenant il est certain que les mots: « Sur la foi d'un chrétien » ne seront point retranchés par une simple résolution de la Chambre. C'est un point constitutionnel qu'il n'appartient qu'aux trois pouvoirs réunis de résoudre. Mais lors même que la Chambre des Communes trancherait ou plutôt éluderait la question par interprétation judiciaire, il n'est pas douteux que les cours de justice en seraient encore saisies; et le conflit de privilèges s'engagerait entre la législation et la loi. Nous rapporterons le résultat.

— La guerre qui continue entre le Danemark et les Holsteinois tourne glorieusement jusqu'ici à l'avantage des premiers. Les Holsteinois, à la date du 27 juillet, n'avaient cependant point repassé l'Eider, qui forme la limite entre le duché de Schleswig et celui de Holstein. Ils étaient cantonnés sur la rive nord de cette rivière et du canal qui la continue jusqu'à Kiel. On parlait seulement de quelques affaires d'avant-poste insignifiantes. La nouvelle la plus importante est celle d'une proposition d'armistice pour quatre semaines faite par le général Krogh, commandant en chef l'armée danoise; proposition qui a été refusée par le général en chef des Holsteinois, Willsen. Une pareille proposition au lendemain de la victoire fait honneur à la modération du général Krogh et de son gouvernement. Les Danois ne paraissent pas vouloir éterniser leurs opérations d'ici à quelque temps au sud de l'Eider, c'est-à-dire dans le Holstein même. Entrés en possession du duché de Schleswig, ils vont s'occuper à y rétablir la paix intérieure, à réorganiser l'administration et les services publics, tandis que leur armée va prendre position et s'établir en observation devant l'Eider, se bornant à contenir l'armée holsteinoise jusqu'au moment de reprendre l'offensive.

Ascension de MM. Barral et Bixio.

Une foule inaccoutumée se pressait lundi sur les bancs de l'Académie et jusques à ses portes, pour apprendre, de la bouche de M. Arago, des nouvelles de la deuxième excursion aérostatique de MM. Barral et Bixio. Le récit de cette tournée scientifique dans les nuages n'a eu, du reste, rien de bien dramatique, fort heureusement pour les deux voyageurs.

C'est encore dans la cour de l'Observatoire que le départ a eu lieu. Les six cents excursionnistes sont partis à peu près incognito, munis d'instruments à la préparation et à l'installation desquels M. Benmunt avait présidé, et de couvertures qui devaient leur être fort utiles dans les régions glacées qu'ils avaient à parcourir.

Le ballon était le même que celui qui leur avait déjà servi, avec ce seul changement que la nacelle était beaucoup plus élargie (à quatre mètres), et ils chargèrent M. Dupuis-Delcourt de l'emplit de gaz hydrogène pur nécessaire à l'ascension; c'était prouver qu'ils étaient sans rançon ou qu'ils n'avaient pu trouver un meilleur véhicule.

Quoque le navire aérien fut prêt dès jeudi, l'ascension fut retardée jusqu'à vendredi matin; à ce moment le temps était favorable; mais il fallait plusieurs heures pour remplir l'énorme ballon, et, quand cette opération fut terminée, à une heure, le temps avait changé; une averse mouilla le ballon et le filot, et rompit d'eau la nacelle. Bref, les conditions étant presque aussi défavorables qu'un premier voyage; on eût ajourné l'ascension, si le désir d'expérimenter par un ciel nuageux Gay-Lussac s'était élevé dans l'air par un ciel pur n'eût fait cesser une hésitation fort naturelle.

La pluie ayant cessé à trois heures, le départ se fit à quatre avec quelque défilé d'abord, et avec bris d'un thermomètre et d'un baromètre; puis du lest fut jeté, et la nacelle monta des lors plus vite, et se dirigeant à l'est.

À une hauteur moyenne, MM. Barral et Bixio rencontrèrent un nuage, et comme ce nuage n'avait pas moins de 5,000 mètres dans les sons verticaux, ils n'en sortirent pas. Le point le plus élevé qu'ils atteignirent fut 7,000 mètres, 12 de moins que celui où M. Gay-Lussac était arrivé.

Ils ne purent dépasser cette limite supérieure du nuage, à cause d'une déchirure qui se fit au ballon, et qui permit au gaz hydrogène de s'échapper. A cette limite, ils voyaient un soleil d'un blanc bleuâtre insinuer; on même temps, adessous du plan horizontal de la nacelle, ils aperçurent le vrai soleil comme refléchi par une nappe d'eau.

Dans les expériences de décroissement de température que Gay-Lussac avait faites, il avait trouvé pour minimum 7,000 mètres d'élévation, 9 degrés ad-dessous de zéro, la température terrestre étant de 30 degrés au départ. Dans les premiers instants de l'ascension, MM. Barral et Bixio notèrent un refroidissement qui augmentait dans les mêmes proportions; mais, lorsqu'ils furent arrivés à 6,000 mètres au delà, dans un intervalle de 600 mètres, un chauffage brusque et extraordinaire de température s'opéra, et le thermomètre descendit, contre toute prévision, à 39 degrés ad-dessous de zéro, deux degrés de plus, et le froid obtenu était celui de la congélation du mercure.

En outre, les voyageurs n'ont pas trop souffert de ce froid excessif, qui les gêna seulement dans leurs observations, incapables qu'ils étaient par instants, et d'ouvrir les bou-

chons de leurs thermomètres, ou d'écrire sur un papier que venaient couvrir des aiguilles de glace.

Au bout d'une heure et demie de station dans les airs, les observateurs avaient été obligés de descendre beaucoup plus tôt et beaucoup plus vite qu'ils ne l'auraient voulu. Ils débarquèrent, comme on sait, sans accident, dans un petit village de l'arrondissement de Coulommiers. Ils étaient à dix-huit kilomètres du chemin de fer de Strasbourg; ils ne purent l'atteindre qu'en faisant la route dans une charrette, par de mauvais chemins de traverse. Deux appareils qui avaient résisté au voyage aérien se cassèrent encore dans ce parcours terrestre.

MM. Barral et Bixio ont dressé toutes les trois minutes un journal de leurs observations.

On vient de nous communiquer un mémoire manuscrit du plus haut intérêt sur l'histoire des aérostats. L'auteur de ce mémoire est le savant Montgery, mort il y a quelques années, avant d'avoir livré son travail à l'impression. La curiosité qui s'attache en ce moment aux expériences de la navigation aérienne donne de l'a-propos aux recherches historiques de Montgery, lesquelles remontent à l'antiquité, au moins comme preuve de cette éternelle ambition de l'homme de pénétrer dans l'espace infini, ambition exprimée par des fables célèbres et par des essais moins connus et qui ne sont pas sans analogie avec les tentatives modernes. Un de nos collaborateurs est chargé de nous donner de ce mémoire une analyse en plusieurs articles qui intéresseront vivement nos lecteurs. Les observations fines et ingénieuses de l'auteur sur l'appareil et le mécanisme aérostatique des oiseaux, le relevé de toutes les ascensions entreprises depuis la première mongollière jusqu'à l'époque de la mort de Montgery, la description des machines et le nom des personnages qui osèrent, au commencement, se confier à cette locomotion périlleuse, étonneront beaucoup de personnes, cette liste, surtout, où l'on verra de très-grandes dames citées parmi ces premiers et intrépides osseurs. Nous commencerons cette publication dans notre prochain numéro.

Voyage à travers les Journaux.

De quoi vous parlerai-je, si ce n'est de l'article dont l'apparition inattendue à tant étonné, la semaine dernière, la presse, l'Assemblée et la Bourse? Selon qu'on l'examinera par le petit ou le gros bout de la lunettes, ce fait sera une comédie ou un mélodrame. Des gens, courant effarés à travers les rues, vous arrêteront pour vous dire à l'oreille: « Vous savez que le *factum* est ce celui-ci? — Non, ajoutait un autre, il est de celui-là. — Vous vous trompez, reprenait un troisième, l'auteur est un bien plus haut personnage. — Et le lendemain l'orage, suspendu pendant vingt quatre heures, éclatant en pluie d'accusations sur la tête du ministre, qui lui-même ne savait pas au juste de quelle main partait la foudre.

Pendant ce temps-là, le Vulcain inconnu qui avait forgé cette redoutante artillerie devait bien rire dans sa barbe et faire de singulières réflexions. Qu'est-ce qui indique mieux que cet émoi général l'instabilité des choses et le désarroi des esprits? Ou en est donc arrivé notre pays, pour qu'une éducation anonyme puisse déchaîner de telles tempêtes? L'auteur du manifeste aurait-il redouté juste sans le savoir? Ou bien la société, labourée par soixante années de révolutions, est-elle tellement à la merci du premier venu, que les plus monstrueuses suppositions soient tout de suite acceptées comme des solutions éventuelles?

Cependant je suis fermement convaincu que l'Assemblée et la presse se sont trop hâtées, cette fois-ci, de mettre en avant le nom de l'Élysée, et qu'elles ont vu une main occulte là où il n'y avait que la plume d'un journaliste en belle humeur. Le *Moniteur du soir*, qui se trouvait depuis quelque temps dans la modeste position de cette académie dont parle Voltaire, a voulu tout simplement envoyer sa carte au public. Les lauriers du *Pouvoir* l'empêchaient de dormir, et il a tiré au milieu du silence son coup de pistolet pour que les gens missent la tête à la fenêtre. Notre siècle sera véritablement le siècle de la trompette, de la grosse caisse et du feu d'artifice.

Mais ce qui est le plus curieux, ce n'est pas l'article par lui-même, c'est la polémique que cet article a soulevée entre le *Moniteur du soir* et l'Assemblée nationale. A peine le *Moniteur du soir* eut-il publié son manifeste impérialiste, qu'il fut immédiatement dénoncé par l'Assemblée nationale. Le *Moniteur du soir* s'étonna d'un pareil procédé. « En lisant le numéro de l'Assemblée nationale de ce matin, disait-il, nous avons été pris d'une stupeur profonde. Qu'est-ce autre chose que son premier-Paris d'aujourd'hui sur notre premier-Paris d'hier, sinon une dénonciation en bonne et due forme, une incitation à nous traduire à noire tour à la barre de l'Assemblée. Un confrère dénonçant un confrère, cela s'est vu, cela se verra encore; et ce n'est pas la loi en lui-même qui aurait pu nous causer une si vive surprise. Nous savons ce que vaut la nature humaine et nous la prenons pour ce qu'elle est, avec ses bons et ses mauvais côtés, etc., etc. »

Mais ce qui a causé notre stupeur, c'est qu'un pareil acte fut le fait de l'Assemblée nationale (on verra tout à l'heure que le *Moniteur* avait bien dû être stupéfait), à qui du moins on reconnaît généralement des sentiments élevés. Ce n'est pas le public que nous prendrons pour juge, c'est elle-même. Nous en appelons à ses principes d'honneur et de délicatesse bien connus; quelle conduite à l'égard d'un adversaire qui vous a dénoncé? Elle ne nous discute pas, elle nous signale aux colères et aux vengeances de l'Assemblée; et, pour élever ces colères et ces vengeances jusqu'à la hauteur d'un événement parlementaire, elle essaie de nous élever nous-mêmes jusqu'à la hauteur d'un événement politique. Est-ce généreux? »

Si ce n'est pas généreux, c'est peut-être adroit. Voici ce que répond à son tour l'Assemblée nationale.

« Votre manifeste contenait contre le pouvoir et la durée de l'Assemblée les attaques les plus certaines, les plus significatives; il établissait l'antagonisme des deux pouvoirs, il faisait un appel au pays, il préchait la croisade contre la puissance législative au profit de l'eu du 10 décembre; la déchéance de l'Assemblée était plaidée devant les électeurs avec autant de clarté que de talent (quel assaut de récrimination et de politesses! s. On attaquait tout à tour tous les partis, que l'on déclarait criminels ou impossibles, on demandait au pouvoir inconnu, on préparait un avenement, on disait hautement: — LA FRANCE N'ATTEND QU'UN MOT DU PRÉSIDENT; ne craignez-vous pas qu'il ne le dise? — etc. »

Cette polémique a duré quatre jours entre les deux journaux; pendant quatre jours ils ont croisé le fer de la discussion, se fendant l'un contre l'autre avec l'ardeur de la plus vive et les plus grands égards. Spectacle touchant! Cette bataille rappelaient Fontenoy.

Or, savez-vous ce qu'affirment des personnes bien informées? C'est que le *Moniteur du soir* et l'Assemblée nationale appartiennent aux mêmes propriétaires, se font dans les mêmes bureaux, et qu'une partie de la composition du premier sert à la composition du second. C'est, à ce qu'il paraît, un échange d'articles, de procédés et de paquets politiques des rédacteurs; j'ai en particulier la plus entière confiance dans la bonne foi de M. de Lavallette; mais je me permettrais cependant de demander comment les propriétaires de ces deux feuilles peuvent être légitimistes le matin et bonapartistes le soir? combattre le coup d'État par ici et pousser au coup d'opinion par là? On m'assure que le *Courrier français*, qui ne recule pas, à l'occasion, devant quelques velléités semi-socialistes, appartient également aux mêmes personnages, lesquels seraient décidément les marquis de Carabas de la presse.

Autrefois des hommes liés par les mêmes opinions et les mêmes intérêts se réunissaient pour fonder un journal. Le journal exécutait avec plus ou moins d'éclat sa partie dans le concert général; aujourd'hui on en fait trois qui se citent, s'excitent, s'attaquent et se combattent, en un mot, on a un orchestre complet! Quel progrès dans le journalisme!

Passons à un plus grave sujet, et occupons nous des canards.

Jadis le canard ne venait guère s'abattre dans la colonne des faits Paris qui durant l'été, c'est à dire surtout au moment où les chambres s'occupaient des rognures du budget et pendant l'intervalle des sessions, que tous les départements étaient appelés à produire leurs phénomènes; la Charente fournissait ses enfants à deux têtes, le Jura ses centenaires, les Pyrénées orientales ses femmes qui accouchaient annuellement de leur trente-deuxième garçon. Le monopole des baleines échouées sur des bancs de sable, des vœux marins mécombrés, était abandonné aux ports de mer. Pendant six mois le canard volait d'un journal à un autre journal, de Paris vers la province ou de la province à Paris; il franchissait ensuite la frontière, parcourait l'Europe dans tous les sens, et allait enfin battre des ailes jusque dans les journaux invraisemblables des grandes Indes et de l'Amérique du Sud; puis l'année suivante il nous revenait par le cap de Bonne-Espérance ou par Panama, rajoué, remplumé et prêt à reprendre son vol périodique dans les quatre-vingt-six départements. Il en est un, celui du confort, enlevant un jeune enfant à Marseille et le transportant à Naples, qui a joué dans l'univers d'une popularité aussi grande que celle de Napoléon. Des voyageurs ont retrouvé quelques-unes de ses plumes à Madagascar et aux îles Sandwich. Aujourd'hui le canard a subi une notable transformation. Comme il a épuisé toute la série des monstruosités et des caprices d'été de la nature, il n'affecte plus une tendance aussi prononcée au merveilleux. Je ne vois plus guère que les petites feuilles de province qui se préoccupent encore de temps en temps du grand serpent de mer dont il a été tant parlé dans le *Constitutionnel* et ailleurs, et des îles flottantes aperçues dans le bassin de la Méditerranée; à l'heure qu'il est, le canard parisien est surtout romanesque; il affecte des allures sentencieuses; il ne dédaigne pas de glisser dans le récit de ses aventures quelques timides réflexions; évidemment le canard tend à monter, et il ne dissimule même plus son ambition. Ce n'est plus un simple fait écrit par le premier venu sur le bout d'une table avec un tronçon de plume, dans un but d'innocent remplissage; c'est un petit roman, réfléchi, travaillé et orné de péripéties; ce canard s'adresse de préférence aux familles sensibles et surtout aux porteurs sentimentales; le prototype de cet littérature a été se trouvant il y a cinquante de jours dans les spirituels colonnes de la *Patrie*.

« Une découverte qui jette un jour lumineux sur un événement qui remonte à une vingtaine d'années vient d'avoir lieu dans les environs de Paris. »

Ceci, c'est l'appel à l'attention; ce sont les trois coups frappés par le régeisseur au moment qui précède le lever du rideau, *faute lingus*.

« Il y a vingt ans le château de C. était en fête; M. le comte de M. venait d'épouser mademoiselle de B. Si l'on ne donne que les initiales, c'est pour ne pas trop compromettre les personnages et le château. Les familles les plus illustres de la contrée avaient été convoquées à cette solennité depuis longtemps attendue. Quelle habileté dans cette exposition! Après la bénédiction nuptiale qui eut lieu dans la chapelle du château, quelqu'un proposa de jouer à cache-cache. Que faire en effet un jour de noces? Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme par la bande joyeuse. La jeune mariée alla se cacher comme les autres; mais on eut bien la chercher dans tous les coins et à vingt lieues à la ronde, on ne la trouva pas, elle avait disparu. Cet événement donna lieu aux plus étranges suppositions; puis, peu à peu le temps effaça ce triste souvenir. »

dramatique en effet, que l'enfant de Paris, et quelles mœurs dignes de la scène? Le drame était tout fait par la biographie. Le héros, cent héros s'offraient eux-mêmes; l'histoire en est encombrée, et vous n'aviez que l'embaras du choix. Richelieu, le cardinal, était un enfant de Paris, et Talleyrand en fut un autre. Les époques les plus vigoureuses, les penseurs les plus hardis, les écrivains les plus alertes, sont des enfants de Paris. C'est Molière et ses suivants, c'est Voltaire et ses amis, ce sont tous les remueurs d'idées et d'affaires depuis deux cents ans. On ne parle pas de Cartouche; celui-là est odieux, et d'ailleurs il est usé; mais d'Alembert, l'enfant trouvé; Tavernier, l'enfant perdu dans tous les mondes; le diacre Paris; le journaliste Fréron; Lavoisier, le fils de ses œuvres, qui mourut en héros; que sais-je encore? Il y en a des cents et des mille.

Où l'auteur ignorant,
Qui, dans tant de héros, va
choisir... Childebrand!

Ce Childebrand ou Clau de Morin est un ouvrier honnête qui se conduit en vaurien; son prétexte, c'est la misère; son arme, le sophisme; sa parole, une déclamation. Sa vie est, comme le drame ou elle s'agit, taillée à facettes et distribuée en compartiments. Le grenier de la misère, l'hôtel du riche, le tapis-franc, où il prend la livrée du voleur, l'antichambre où il endosse la livrée de l'antichambre; voilà ses étapes; et il les franchit, en proie à toutes les bonnes et mauvaises passions; c'est un excellent fils et un alfreux bandit, un cœur droit et une tête de travers, une malédiction, une bénédiction; et lorsque l'auteur se sent au bout de ses aventures, il se tire du dénouement à la grâce de Dieu. Claude Morin, le pauvre ouvrier, se fait tuer par un riche misérable, et l'entraîne avec lui dans la mort. Ainsi, l'histoire d'un enfant de Paris est une thèse, un plaidoyer, quelque chose d'exceptionnel, un je ne sais quoi impossible, et rien de plus. Un peu d'intérêt, un peu d'art, un peu de style; la pièce offre un peu de tout, et elle a réussi par les décors. Les acteurs ont joué à l'avenant. Autant d'inconnus qui se feront connaître. Attendez.

Milord ou Hoffmann, des Variétés, a d'étranges fantaisies (les Fantaisies de Milord); il s'habille et babille en caricature, les mots les plus fantastiques, le baragouin le plus travesti: « J'étais le projet d'aimer vos, » dit-il à Nisida la danseuse. Milord veut être adoré pour son argent et non pour ses grâces personnelles: telle est sa quatrième fantaisie. Mais la bavarderie est une vertu (hérence dramatique) qui n'est amiable que pour son milord. Elle conduit les galants, au grand mécontentement de l'insultrice. Après quoi, il va sans dire que milord est capable de tout; et il épouse la danseuse. Gare les fantaisies de milady. Ma lemoiselle Castellan a joué Nisida avec une grâce



Rôti de bœuf cuit au gaz à Exeter. — Invention de M. Soyer, cuisinier du club de la Réforme, à Londres.

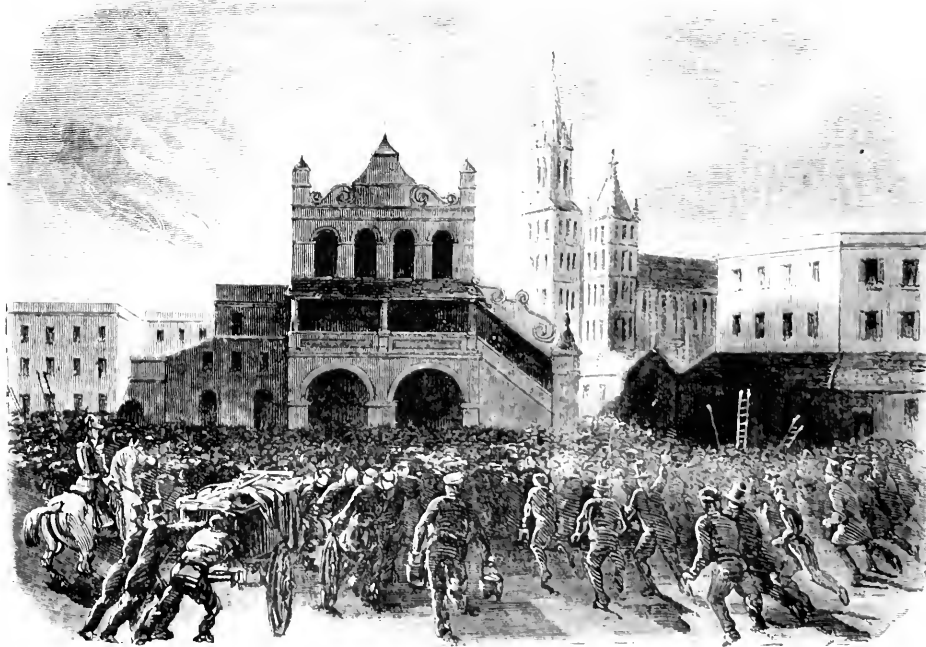
toute naturelle, et M. Hoffmann est le modèle des gentlemen bouillons.

De milord de la fantaisie au rosbeef de notre dessin, la transition va de soi. L'inventeur de cet appareil est le maître d'hôtel du Reform Club, le plus fameux cuisinier des trois royaumes. M. Soyer, qui est né à Paris, joint à la solidité substantielle du génie anglais l'ingénieuse variété de l'esprit français. Dernièrement encore, M. Soyer en a donné la preuve la plus éclatante par ce dîner-monstre de Chancellor House, offert par l'élite de la société anglaise, à MM. Scribe et Halévy. Parmi les cinq cents plats de son invention, les feuilles britanniques ont signalé la *croûstade shakspearienne* à la *Halévy-Scribe*, maçonnerie gastronomique et littéraire, figurant le vaisseau de la *Tempête*, que les convives accueillirent comme l'opéra par des cris d'enthousiasme, et qu'ils finirent par engloûtir avec la plus

broche des pays civilisés, et il n'est pas à la portée des peuples sauvages. En supposant un échec dans cette tentative de rosbeef au gaz, l'inventeur a moissonné assez de lauriers (sauce) pour s'en consoler. Sa gloire est sans tache, et on peut le célébrer sans tomber dans la farce. Nous savons pertinemment que les Anglais le goûtent beaucoup plus que leurs nationaux, les Glasse, les Farley et les Collingwood, dont il a surpassé les œuvres et bords-d'œuvres, amélioré les Dumplings et perfectionné les coulis. L'Europe n'ignore pas davantage que, en reconnaissance de ses profondes recherches et de ses savantes combinaisons, nos voisins ont surnommé M. Soyer le grand penseur. Voilà la vérité sans gaz.

Vous êtes prié d'oublier les lignes précédentes, en face de ce dernier dessin qui rappelle une catastrophe épouvantable. Une mer de feu, des flammes impétueuses, des toits qui s'écroulent, c'est Cracovie qui brûle. Dans la journée du 20 juillet, le feu éclata dans les moulins qui avoisinent la rue Krapiwca. En même temps l'incendie se déclarait dans la bibliothèque de l'université dont les étudiants purent sauver les bâtiments, mais le palais de Wielopolski, le palais épiscopal, la cathédrale, deux autres églises, l'école Polytechnique et le couvent des Franciscains devinrent la proie des flammes. Dans la nuit suivante se trouvèrent envahies, et le lendemain, au point du jour, deux cents maisons étaient consumées. On attribue le sinistre à la malveillance. Heureusement personne n'y perdit. À l'aspect de ce grand désastre, chacun fera peut-être une réflexion douloureuse en songeant à la peine inutile qu'il se donne parfois pour faire prendre une allumette.

PHILIPPE BESNON

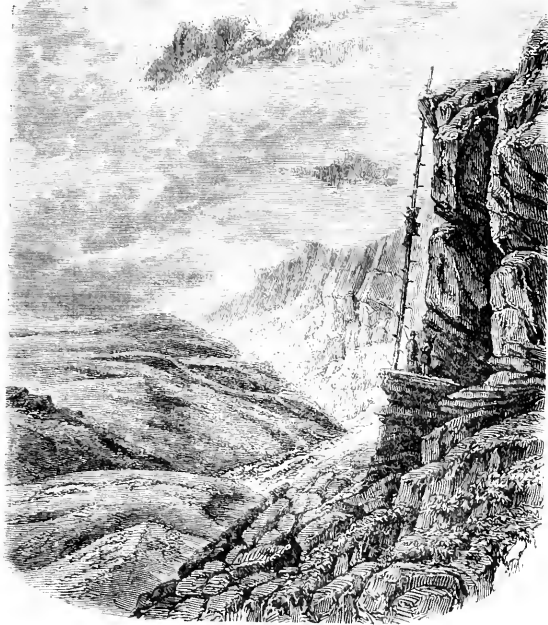


Courses dans les Alpes.

PASSAGE DE LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN DANS CELLE DE GASTERN PAR LE GLACIER DE TSCHINGEL.

Voici venu le gai temps des vacances! le vif essaim qui fourmille dans les écoles s'apprête à s'envoler çà et là. Les touristes de profession ont déjà pris les devants et gagnent chaque jour plus nombreux la chaude Italie ou les vertes vallées de la Suisse. C'est le moment de parler de courses alpestres et d'apporter à ceux qui vont partir quelque dernier renseignement, si nous en avons qui puisse leur être profitable. Au mois d'août de l'année dernière nous donnions ici quelques détails sur l'ascension du Tiliis et sur des passages de glaciers très-peu fréquentés et totalement inconnus dans les environs du Mont-Rose, afin de propager le goût de ces courses si intéressantes et dont on s'exagère en général les difficultés. C'est dans le même but que nous venons parler aujourd'hui de celle que nous avons faite l'année dernière, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, en passant par le glacier de Tschingel et le long glacier (Lange Gletscher) pour nous rendre dans la vallée de Gastern et de là à Kandersteg.

Bien des gens, connaissant leur carte de Suisse, seront sans doute tentés de demander quoi bon prendre de gaieté de cœur ces chemins diaboliques, au lieu de suivre la route irrassable si agréable et si pittoresque qui de Lauterbrunnen à Interlaken, et, côtoyant les charmants bords du lac de Thun jusqu'à Eschi, remonte de là par Frutigen et vallée de la Kander à Kandersteg. S'il ne s'agit que de se transporter commodément d'un de ces points à l'autre, il est certain que ce itinéraire est préférable au mien. C'est au premier voyage. Mais quand on a été une fois en Suisse, on y retourne deux fois, trois fois, le plus qu'on peut; et chaque fois on revient à Lauterbrunnen, comme le Parisien s'en va le dimanche à Saint-Cloud ou à Montmorency; chaque fois aussi on repasse sur ses propres traces, entrant par Interlaken et sortant par Zweilütschinen ou la Wengern-Alp, vice-versa, descendant par la Wengern-Alp en allant par Interlaken, sans s'inquiéter d'une autre issue, parce que des milliers de voyageurs chaque année ne font pas autre chose. Quelques-uns seulement plus curieux poussent jusqu'au fond de la vallée de Lauterbrunnen pour visiter la belle cascade tombant du glacier de Schmadri; et là, entraînés par une ceinture de hauts pics et de glaciers en apparence inabordable, ils reviennent également sur leurs pas, très-satisfaits de ce peu qu'ils ont vu au delà des sentiers frayés. Cependant ces hauts pics qui les dominent se sont laissés franchir, et bien des voyageurs, s'ils le savaient, ne craindraient pas de s'y aventurer et pourraient se rendre par là en quelques heures soit dans la vallée de Gastern et à Kandersteg, soit dans celle de Tschingel et dans le Valais. Et c'est un des meilleurs moyens à citer à l'appui de cette thèse que nous croyons



Le glacier de Tschingel inférieur. — Passage du Mauvais Pas

vraie, savoir, que les glaciers sont souvent, dans la chaîne des Alpes, les chemins, sinon les plus faciles, du moins les plus directs et les plus courts, pour communiquer d'un point à un autre. Ainsi le voyageur pédestre, qui de Lauterbrunnen désirerait se rendre dans le plus bref délai en Valais, soit pour aller visiter la vallée de Saint-Nicolas et les glaciers du Mont-Rose, soit seulement pour traverser le Simplon, est obligé de faire un très-long détour par la

Gemmi et bien plus long encore par le Grimsel, tandis que par le glacier de Tschingel il peut rapidement passer dans la vallée de Lüttschen, qui vient s'ouvrir dans la grande vallée du Rhône à peu de distance de Visp, c'est-à-dire à l'entrée même de la vallée de Saint-Nicolas, et à une heure et demie de distance de Brieg, c'est-à-dire de l'ouverture de la route du Simplon. L'avantage de ces communications est tel que nous sommes persuadé qu'elles deviendront, quand elles seront mieux connues, de plus en plus familières aux voyageurs pédestres aimant les courses de glaciers. C'est à cette classe de voyageurs que nous adressons les notes suivantes, sachant par expérience combien il est souvent difficile d'avoir des habitants eux-mêmes des renseignements précis sur des excursions déjà faites. Ou ils ignorent complètement, ou ils sont disposés à regarder les passages comme impraticables ou du moins très-dangereux.

J'avais été une première fois, en 1835, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, visiter les cascades du Schmadribach. Parvenu là, je désirai aller jusqu'au pied des glaciers qui ferment la vallée. Mais mon guide ne put obtenir aucune indication des chaletiers auxquels il s'adressa. Je me dirigeai au hasard et j'arrivai au sommet de l'Oberhorn, d'où on a une très-belle vue sur la ceinture neigeuse s'étendant depuis le glacier de Tschingel, au pied duquel on se trouve, jusqu'à la Jungfrau. Le glacier de Tschingel est tout hérissé d'aiguilles et d'escarpements infranchissables, et je ne pus m'imaginer par où pouvaient passer ceux qui, dans la vallée de Gastern, et en particulier M. Hugi, qui avait effectué ce passage six ans auparavant. J'eus beau prendre des informations en redescendant dans la vallée, personne ne put me renseigner. On ne me parla de cette course que comme d'une tentative téméraire de gens abandonnés de Dieu. On m'aurait volontiers dit, comme me le disait un jour du col du Géant un jeune garçon du val Ferroux, qu'il ne se promenait là haut que des diables poilus à jambes de bouc, qui y faisaient un sabbat d'enfer. Ebel dit qu'à la fin du siècle dernier quelques Suisses tentèrent de passer par le glacier de Tschingel, mais essayèrent les plus grandes fatigues et s'exposèrent aux plus grands dangers. Malgré les terreurs superstitieuses des bonnes gens de la vallée et les sinistres avertissements du savant explorateur de la Suisse, quelques années ont suffi pour dissiper aujourd'hui ou les plus intrépides chasseurs osaient seuls s'aventurer autrefois.

Le 28 septembre de l'année dernière, nous partîmes à quatre heures et demie du matin de l'auberge de Lauterbrunnen, moi et mon compagnon de voyage, avec notre guide ordinaire, réduit pour ce jour là au rôle de porteur. Le



Tschingelhorn.

Muthorn.

Simplon d. A. V.

Hinteralp.

Baltobel.

Hauts du glacier de T. h. n.

chef de l'expédition était un nommé Jean Lanuer, qui est avec son frère le plus célèbre concurrent de montagnes et chasseur de chamois de la vallée. Il sarsait tout notre, et nous troublions fréquemment à cause de l'inégalité du chemin. Mais, à quelques minutes de distance, nous vîmes une hamra Savagner vers nous. C'était le *messager* du haut village de Murren, armé d'une lanterne pour sa descente matinale par les rudes sentiers qui mènent au-dessus de la cascade du Staubbach. Toutes sont les chemins, rude est le climat, rude est la vie pour les habitants des Alpes. Nos guides lui demandèrent sa lanterne, et la leur céda et continua son chemin dans l'obscurité. Les pauvres gens s'obligaient facilement entre eux. Je ne dirai rien de la vallée si connue de Lauterbrunnen, sorte de gouffre ouvert au pied de la Jungfrau, entre les massifs des hautes montagnes. La vallée d'Ammerthal, qui la continue en faisant un coude à son extrémité, est d'un aspect triste. Cependant on y retourne encore jusque près du Schnaadirbach les plaines à l'élevé feuillage, et dans la rianté plus ionienne fornia un singulier contraste avec l'aspect général des lieux. Quelques ruines d'anciennes forteresses abandonnées attestent que les habitants ont vainement tenté jusqu'à ce jour de faire un effaradage de leur vallée ravagée chaque année par les avalanches.

Parvenu au fond de l'Ammerthal, nous montâmes très-pittoresque à travers des éboulis, des rochers moussus et d'antiques forêts de sapins nous conduisit par le Steimbürg au pied de la rampe N.E. du glacier de Tschingelberg au-dessus dans la vallée. Avant d'y entrer nous fîmes halte pour déjeuner, un milieu des scènes les plus sauvages. Il était neuf heures quand nous nous remîmes en route. Après avoir remonté pendant quelque temps le glacier jusqu'à un endroit on son inclination plus forte ardu mis dans la nécessité de tailler des pas, nous nous dirigeâmes vers les parois verticales des rochers qui le bordent à droite. Là, nous vîmes dressée une échelle qu'y avait apportée l'industrie laborieuse des chasseurs. Cette échelle, consistant en un tronc de sapin avec des bâtons implantés à droite et à gauche, ressemblait, pour sa disposition, à un bâton de perchoir. C'est au moyen de cet escalier branlant qu'on escalade un premier gradin de cette chaîne escarpée appelée Tschingelgrat. Nous donnons ici une vue de ce passage. Un peu plus haut on a encore à franchir dans un rocher, au-dessus d'un précipice, un pas qui ne présente pas de difficultés sérieuses, mais où l'on peut avoir un peu le sentiment de vertige. A partir de là les abrupts disparaissent et on monte par de longues pentes d'éboulis recouverts çà et là d'une végétation rare. Des troupes de chamois descendent fréquemment descendre on est étroit; malgré la vivacité de l'air, nous y sommes longtemps poursuivis par l'odeur désagréable dont leur fréquentation a imprimé le sol. Nous atteignîmes enfin les hautes moraines du glacier supérieur et nous entrâmes sur celui-ci à onze heures et demie. Avant d'y entrer nous donnons un dernier regard sur la Jungfrau. De notre poste élevé nous découvrons entièrement les loques empennées de glace de sa cime au-dessus des précipices du Rothenthal, et nous pouvons apprécier le chemin suivi par M. Agassiz et ses compagnons lors de leur ascension. On sait qu'ils l'avaient prise à revers par le glacier d'Altsch, mais notre guide Jean Lanuer s'obstina à chercher à y monter par le Rothenthal. Il nous indique le point auquel il est parvenu près de la cime, d'où il a été repoussé par le mauvais temps. De ce côté les pentes de glace sont si rudes, qu'il est douteux qu'il parvienne à populariser cette ascension et à en faire un revenu pour sa vallée. Tout le monde a pas une tête aussi bonne et des pieds aussi sûrs que les siens. Il avait cependant recruté l'année dernière deux amateurs anglais, dont l'un ne put supporter la vue des précipices et dont l'autre hitta longtemps avec courage. Mais ils furent cette fois encore repoussés par le mauvais temps. Il a dû reprendre ses tentatives cette année.

Le glacier supérieur où nous entrâmes se présente sous l'aspect d'une vaste plaine ondulée. Les crevasses y sont fréquentes mais petites. Vu son horizontalité relative, nous n'y trouvâmes point de ces larges et profonds effondrements qui nous avaient fait obstacle l'année précédente au mont Fée et au col d'Erin. Au milieu de cette plaine de Nèvé s'élevait une montagne de glace, en dôme surbaissé, appelée le Muthhorn, séparée à gauche du Tschingelgrat par une vallée de neige et à droite de la Blumis-Alp par une autre vallée aboutissant au col vers le Blumis-Alp nous dirigerons. Au-dessus du col nous vîmes déjà poindre le sommet aigu de l'Altsch, situé à trois heures en face. La Blumis-Alp attira surtout notre attention. Ce massif, si considérable et si imposant au lac de Thun, avait perdu ici sa grandeur et était réduit à une extrémité de pyramide noyée dans les neiges du plateau et qui s'abaissait à mesure que nous nous élevions sur son revers. A notre droite, entre elle et la base de la Büttola, était une large ouverture par où se précipite le glacier de Gamsch. Le m'arrêta un instant pour prendre un croquis de cette vue que nous essayâmes de reproduire ici. Nous nous trouvions alors sur un haut plateau, étendu sur ces cimes alpestres comme une sorte de blanc linéol à quatre pans opposés, pendant dans des vallées différentes; une première ramification, celle par laquelle nous étions montés d'abord, occupant le fond de l'Ammerthal; une seconde en face, par où nous allions descendre, occupant celui de la vallée de Gastern et dans une direction transverse à celle-ci, les ramifications tombant dans la vallée de Lüttschen et le glacier de Gamsch descendant dans le Kienthal. Cette situation donne un intérêt particulier au passage dont nous parlions et permet d'étudier les liens qui unissent les divers chaînons de cette topographie intérieure des Alpes, dont on se fait une fautive idée à distance.

Les masses de neige, avant parfois enveloppées et nous avaient particulièrement remarqué la vue pendant toute la matinée se levait élevée et rapide. Un soldat ardent, renvoyé par le Nèvé, nous montra à la montée des pentes détachées,

mais longues, qui menent au col. La respiration pénible de nos deux Oberlandas, chargés du bagage et souvent obligés de s'arrêter, nous donna une idée de ce que doivent être les efforts et le malaise des porteurs qui font l'ascension du mont Blanc. Nous atteignîmes enfin le col désiré et vîmes s'étendre devant nous, de l'autre côté, la pente du long glacier, s'appuyant à droite sur les rochers qui unissent la Blumis-Alp au Doldhorn. D'ici nous pouvions descendre à notre gré, soit en Valais, soit dans la vallée de Gastern. Pour le premier trajet il faut gravir à gauche des pentes de neiges plus élevées encore, débitées çà et là en espères de gradins par les débris de leurs *rimas*, et là, parvenu sur le plateau, redescendre l'autre versant méridional de ces pentes, jusqu'à un des couloirs où elles aboutissent, et qui vont s'ouvrir eux-mêmes dans la vallée de Lüttschen. Un de nos compagnons de voyage fit cette course il y a peu d'années. Un guide inexpérimenté, qu'il avait pris dans la vallée de Lauterbrunnen, lui indiqua mal le chemin. Mais avec son guide habituel, Mesmer, de Chamouxy, dont le sens montagnard s'était souvent tiré d'épreuves plus délicates, il arriva sans encombre en Valais. Pour nous, nous n'avions qu'à continuer notre descente par le Lange-Gletscher, et l'expérience de Lanuer nous épargnaît les nauvairs passages, de même que son cri perçant de chasseur découvrait et nous faisait apercevoir des chamois immobiles, que le nôtre eût confondus avec les rochers. Vers trois heures nous quittâmes le glacier et allâmes prendre poste sur les flancs de la paroi ou sa masse se précipite et fait de continuelles avalanches, dont le spectacle et le retentissement nous récréèrent pendant une collation faite avec ce vigoureux appétit que donne l'air viv des montagnes. Le glacier, après sa chute, reprenait un cours plus paisible au fond de la vallée déserte qui s'étendait à nos pieds. Profitant des bénéfices de notre position, nous nous livrâmes au divertissement de pousser les plus gros blocs que nos forces réunies pouvaient ébranler, et qui, abandonnés à eux-mêmes sur ces pentes abruptes, bondissaient et allaient s'abîmer en bas en volant en éclats. Les hommes sont toujours plus ou moins de grands enfants. Nous suivions avec un intérêt plein d'anxiété ce petit drame de destruction qui aboutissait à un peu de bruit et à un peu de poussière. Parvenu en bas, nous remontâmes sur les moraines et sur le glacier qui porte le nom d'Alpetti; après l'avoir suivi pendant quelque temps, nous allâmes aborder sur les rochers de la rive droite. La partie intéressante de la course était terminée. Nous descendîmes ce fond de vallée sauvage, ayant en face de nous l'Altsch dans toute sa hauteur, et les glaciers attachés à ses flancs, que nous avions traversés quelques années auparavant pour aller de la vallée de Lüttschen à Kandersteg. Tournant bientôt à droite, nous entrâmes dans la vallée de Gastern, si dévolée par les inondations, qui ont détruit ses pâturages, et où dans de certaines parties, malgré des travaux d'entretien continuel, on a peine à maintenir au pied de la montagne un étroit sentier de piéton, sans cesse mié par l'eau des torrents. A sept heures du soir nous entrâmes à l'auberge de Kandersteg.

A. J. D.

La Vie des Eaux.

III.

LES BAINS DE MER. — BULLOÛNE.

(Prenière partie.)

Je me rendais, moi deuxième, d'Eu à Boulogne par Abbeville, un peu avant l'achèvement de la section de chemin de fer qui devait bientôt relier ces deux villes. On voyageait encore selon le mode barbare, c'est-à-dire en Messageries. Néanmoins, d'Eu à Abbeville il n'y a guère que trente lieues, qui peuvent facilement se franchir en deux heures; mais je mis à ce trajet plus d'un jour et demi, ayant été contraint de passer vingt-quatre heures à Abbeville, triste et morne cité picarde aux longues rues désertes qui rappellent les immenses faubourgs d'Orléans.

Si je perdis du temps, j'appris une vérité, à savoir: que les Messageries n'étaient ou ne sont point faites pour les hommes. Voici comment. Arrivé à Abbeville à midi, je devais en repartir à cinq heures avec mon compagnon de route par la voiture de passage allant de Paris à Boulogne. Cinq heures sonnent; on n'est pas plus mutuellement ponctuel que cette Messagerie; le chef-clerc du postillon et le grolot des cinq chevaux retentissent déjà gaïement à l'entrée de la Grand-Lue. La voiture s'arrête au bureau; elle est pleine, mais deux voyageurs en descendent; vont justement les places qu'on nous a promises. Montons donc!

— Halte! dit le conducteur, gros homme galonné et bourru; je n'ai pas de places.

— En voici deux.

— Ça m'est égal. J'ai de la marchandise de trop; ce n'est pas pour prendre des hommes.

Et là-dessus ce contempteur de l'espèce humaine de décharger avec d'horribles juréments une petite portion des ballots entassés sur l'impériale de sa voiture. — Mon compagnon de route et moi nous réclamâmes énergiquement; le débat s'engage et s'échauffe, mais sans faire faire un pas à la discussion, comme dans toutes les questions jugées d'avance. Toutefois le directeur, homme plus doux mais non moins inhumain que son subalterne, intervint dans le débat et nous développa poliment l'étrange thèse que voici: «L'administration des Messageries aime mieux prendre des ballots que des voyageurs, les ballots pesant plus, rapportant davantage et tenant moins de place que les hommes (exemple: les voyageurs ont la prétention de s'être qu'à six dans l'intérieur, tandis que dans le même espace vous logez cent hommes) (partir, ne sont que deux de cols)»

Où, la voiture de Boulogne est déjà stationnée au point qu'il lui faut mettre bas les pas (environ 400 kilogrammes

de marchandises pour pouvoir affronter sans amende la bacule qui est aux portes de la ville;

— Donc, M. le conducteur, que le respect humain et aussi la crainte des tribunaux retiennent seuls de jeter les kilogrammes vivants dans le premier fossé venu, ne peut évidemment se charger d'autres voyageurs, et nous sommes invités à patienter jusqu'au lendemain, sinon à la semaine suivante.

— Qu'eussiez-vous répondu à cette belle harangue?

— Otiez 100 kilogrammes de plus et faites-nous monter en voiture.

— En vérité! Et ces ballots, ces chers ballots qui rapportent plus que les hommes et dont il faut — cela fera cœur — retrancher 500 kilogrammes! Monter en voiture! comme vous y allez! Et plus à Dieu qui elle fut vide!

Cela rappelle tout à fait le mot du dernier chef de claqué de l'Opéra au directeur de ce théâtre: «Voyez-vous, monsieur le directeur, tant qu'il restera dans la salle de ces académiciens de payants, on ne fera rien de bon ici!» Ou celui de Hierochon: «Tant qu'il y aura des auteurs, les théâtres n'iront pas bien.»

Il y aurait bien quelques petites objections à élever contre ce raisonnement harbi, mais nous n'en avons pas la force.

— Que ne suis-je colis! me dis-je.

— Et moi bourriche! soupire mon compagnon de route.

— Comme nous serions fêtés, choyés, dorlotés!

— Et, ce qui vaut mieux, voiture!

— Mais c'est aussi élever nos prétentions trop haut.

— Ouh! ce qui m'arrive m'apprend bien, hélas! que ne suis qu'un homme!

Mon compagnon de route interrompit brusquement ce mentable duo. Il m'apparut que cinq heures d'Abbeville font déjà troublé sa raison.

— Une idée! s'écria-t-il.

— Laquelle?

— Il faut mourir ici.

— De quoi?

— D'ennui, pardieu!

— Une autre mort!... Je fais une lente agonie.

— Pas si lente! D'ailleurs, nous n'avons pas le choix.

— A la bonne heure! Et une fois morts?

— Une fois morts, nous sortions d'ici.

— Et il me semble que c'est au contraire le meilleur moyen d'y rester.

— Pas du tout. Nous enverrons chercher le docteur Gannal.

— Vous?

— Non, si tu aimes mieux... De grâce, ne me chicane pas sur les détails; cela est patéri. Je dis donc que le docteur Gannal, par ses volontés dernières, accourra pour me conserver à nos familles éplorées.

— C'est d'un géant homme. Et ensuite?

— Et ensuite, tête de bruf! N'a conçois-tu pas que, débiles de plomb, cercés de chène, de tristes hommes, nous sommes, nous nous réveillerons colis? La mort, c'est le réveil...

— Peut-être, dit Hamlet.

— A nous alors toutes les diligences de France! A nous l'impériale, l'intérieur, le coupé! Nous humilions les vaincus, nous voyageons à grandes guides! Partout on nous accueille, on nous loge, on nous porte avec le respect d'aux morts?

— Non pas! aux marchandises.

Pour toute réponse, j'entraînai mon compagnon dans un café voisin où, mettant à profit son exaltation, je lui m'entraînai, sans qu'il s'en aperçût, deux pintes de cidre en face de douche. Après quoi, je lui lus le *Journal de la Soir* et l'*Abbeville* coup sur coup. Bientôt je reconnus avec satisfaction que le traitement opératif; je vis ses maches se détendre, son œil rouler un feu moins sombre, paupières même s'abourdir, et une salutaire langueur à parer de tous ses esprits. Vite je le ramenai à notre hôte où une nuit de sommeil compléta la cure et acheva de duper ses sinistres projets d'embaumement. Le lendemain contre notre espoir, une diligence plus hospitalière, et à dire moins chargée que celle de la veille, daigna s'ouvrir à nous, et, quoique vivants, quoique non élé l'apothéose du cols, nous pûmes quitter Abbeville pour le long, où nous arrivâmes le jour même, ayant pour compagnie, dans le coupé, un jeune groom anglais, qui fumait cigares de 25 centimes et dîna avec nous, c'est-à-dire à Montreuil, où il trouva la table d'hôte exécrable, ce qui justice, et fut pour se dédommager deux bouteilles de vin clair et à franc l'une.

— Voici, me dit mon compagnon, qui avait visité moi les cuisines et les offices du château d'Eu, la sec fois depuis deux jours que j'ai envie d'Être domestique.

— Vous êtes un ambitieux, lui dis-je; il faut savoir contenter de la condition que le ciel nous a faite.

Les chaises de poste, se succédant presque sans interruption, avec leurs strapontins et leurs sièges bordés d'une valétaille britannique encore plus florissante que rickshatiques *footman* dont nous avions l'honneur d'être *partners*, nous annoncèrent l'approche de Boulogne-sur-mer, une jolie ville toute anglaise que, des hauteurs de Por Brique, l'œil embrasse, assise mi-partie dans un val au revers d'un coteau, aux bords de la Liane, petite rivière étroite, tortueuse et flexible comme le svelte arbutus elle porte le nom.

Dès les premiers pas que l'on fait dans cette capitale l'ancien Boulonnais qui s'est toujours piqué d'être une vince à part, distinct de la Picardie, on reconnaît d'Picardie en effet et la France même n'en rien à présent ce lieu et qu'il n'est pas besoin de passer le détroit pour connaître cette anglaise. C'est grand hasard si le calvaire de l'homme n'a frappé de l'un en l'autre le couille. Le traitement britannique garni à tous les de rue. Ce ne sent partout que *l'air* s'empanachées

dans lesquelles je ne reconnais guère les types de Lavrence, que gentlemen riders ou non, vernissés d'un luxe équivoque, que baronnets un peu douteux et que mylords en similor, pour employer l'expression de mon compagnon de voyage, complètement guéri de son spleen picard. En effet, ce n'est pas la première compagnie d'outre-Manche qui a dû domiciler à Boulogne ou plutôt y transporter l'Angleterre. Regent-Street et Soho-Square y comptent peu de représentants. Une récente caricature du Punch ou Polichinelle, qui tient à Londres la même place que le Charivari chez nous, jette du jour sur le mode habituel de recrutement de la colonie anglonoise. Elle représente Wiggins (l'étranger) sous deux faces : *at home*, d'abord, c'est à dire chez lui, dans une échoupe de la Cité, au bord du cablot avec grâce et courbant devant la pratique une échine flexible comme le caoutchouc, souple comme son madapolam. — On voit ensuite *Wiggins at sea*, c'est-à-dire sur le paquebot, penché sur le bord du navire d'où il alimente les poissons, et faisant à la fois la plus triste et la plus gaie figure du monde. — Vient enfin *Wiggins at Boulogne*, mais un Wiggins radieux, pimpant, transfiguré, orné de tous les accessoires qui constituent le lion d'Épson ou de Pircadilly, la chaise d'or, le pantalon à larges carreaux, les perdrus à collet et revers de velours, le riding stick de trois pouces à la main, le longnon d'écaillé plaqué dans l'œil avec lequel il toise et lorgne indolemment les belles misses, occupant à lui seul tout le trottoir, en un mot, aussi superbe, aussi hautain, aussi câbré dans sa courte et massive encolure que nous l'avons vu *at home* humble, incliné, presque rampant. Ainsi que j'ai pu m'en assurer, les Wiggins allient à Boulogne. On assure même que la plupart n'ont affronté les maux de cœur de la traversée qu'à la suite de malheurs commerciaux ou autres. Ignore si le fait est vrai ; mais je suis affirmé que ces antécédents n'altèrent en rien la majestueuse sérénité et les façons à la Jourdain qui distinguent en terre étrangère le bonnetier anglais ruiné ou enrichi. Les Wiggins sont la comme des conquérants.

Un effet la ville est à eux. Chaque jour, les paquebots de Londres, de Folkstone et de Dieppe y amènent par cinquante, ils occupent tous les hôtels et les plus belles maisons privées. Le peu de Boulonnais qui restent à Boulogne est consciencieusement employé à servir, nourrir, lozer, désaltérer, vouturer, chauffer, raser, coiffer, habiller MM. les Anglais. Tous les pro-petous, toutes les enseignes, toutes les provocations, toutes les flatteries sont à leur adresse exclusive. Il s'imprime à Boulogne un journal anglais. Les guides de la contrée sont dans la même langue. Les monnaies françaises et anglaises y sont reçues indifféremment, ou plutôt on y donne une préférence marquée aux souverains et aux shillings sur nos francs et sur nos louis. Nos pièces de vingt francs, si recherchées partout, font triste figure à Boulogne; les changeurs les conspuent, et c'est à grande peine s'ils daignent les recevoir au pair. Le maître de l'hôtel garni où je descends m'adresse la parole en anglais; puis, s'apercevant de sa méprise, me dit : « Monsieur est étranger? » et reprend ce qui fut sa langue maternelle. J'entre dans un café : on m'offre du *soda-water*, du *ginger-beer* et du *porter*. A dîner, je vois apparaître invinciblement le *roast-beef*, le *sheep*, *lamb* et tous les *puddings* des trois royaumes. Tous les cabarets de la ville, et ils sont nombreux, portent des enseignes dans ce goût : *Prince of Wales*, *Queen Victoria*, *Castle of Edinburgh* *Tavern*. Aux portes de Boulogne, sur la route de Calais, à deux pas de notre colonie, est un estaminet dédié à Marlborough. Pourqu'on a donc à Boulogne et Calais viendra : que Sa Grâce patiente seulement que nous puissions aller aussi à son tour comme Hamlet, Malplaque, et sans doute aussi Trafalgar. Avas-je tort de dire qu'on n'est plus là en France? En contemplant toute cette anglomanie, je songe involontairement à M. Louis Bonaparte qui avait compté sur les souverains impériaux, sur le prestige de cette colonne élevée par la Grande-Armée à la mémoire de son oncle, pour appuyer sa tentative. Il fallait qu'il fut mal renseigné pour choisir de toutes les villes de France celle peut-être où l'esquif qui portait sa fortune devait le plus sûrement échouer. L'empereur et la Grande-Armée, il est bien question de cela à Boulogne! On n'y savait même pas le nom du conquérant, et l'on s'y souciait fort peu de sa famille. Boulogne est aujourd'hui le Brighton français ou le Dieppe anglais, rien de plus, ou de moins. Une guerre avec l'Angleterre ruinerait la ville qui n'aurait plus pour se défendre cette fameuse *côte de fer* (*iron coast*), improvisée par l'empereur et baptisée alors par les Anglais eux-mêmes de ce sobriquet formidable. Aussi, l'entente ex-cordiale peut s'affaiblir, faire place même à des dissentiments profonds; elle ne périra point en France; il est un point du territoire où elle sera religieusement conservée, sauf dans l'avenir les grandes commotions européennes qui pourraient venir briser des liens si chers.

Il est remarquable, au reste, que M. Louis Bonaparte soit venu échouer précisément là ou son glorieux oncle avait en vain prémédité la ruine de la puissance anglaise. L'armement gigantesque dont fut témoin Boulogne au commencement du siècle actuel, cette flottille immense établie à grands frais, cette côte de fer hérissée de plus de mille bouées à feu, ces camps dignes de l'ancienne Rome, ces ports nouveaux créusés comme par enchantement à la voix du nouveau César, cette colonne Trajane qui lui fut dédiée par l'armée, c'est-à-dire la nation entière; qu'est-ce en effet, sinon le magnifique vestige, le monument irréusable d'une grande pensée avortée?

Je lis dans les mémoires du temps que Boulogne fut impérialiste plus qu'aucune autre ville de France. Cela ne m'étonne pas : l'empereur y venait souvent; et il y faisait de longs séjours, et il se dégajait autour de sa personne je ne sais quelles effluves magnétiques d'un effet irrésistible sur le peuple. D'ailleurs Boulogne vivait et vivait splendidement de la flotte et de la grande armée. Aujourd'hui, elle vit des Anglais.

On ne peut méconnaître, au reste, que Boulogne doit le développement croissant de sa prospérité à l'invasion des Anglais. C'est aujourd'hui non-seulement une fort jolie mais une grande ville où le confort, le bien-être et la richesse territoriale font chaque jour d'immenses progrès; la rue de l'Écu, celle de la rue Neuve-Chaussée et la Grande-Rue, qui sont les principales artères de la cité, valent, pour le mouvement, la beauté des maisons et la splendeur des étalages, celles de Paris, j'entends de Paris élégant. Les hôtels sont remarquablement vastes et luxueux : ils ne paraissent pas inférieurs à ceux de Suisse et d'Allemagne, qui sont les trottoirs du genre. L'un entre autres, celui du Nord, pousse la faste extérieure jusqu'à revêtir les trottoirs qui l'environnent de losanges de marbre noir et blanc, ainsi qu'on voit dallées chez nous les salles à manger de bonnes maisons. Une charmante salle de spectacle réunit quatre fois par semaine l'élite de la population anglo-française. On y joue tous les répertoires dramatiques depuis le vaudeville jusqu'à l'opéra incisivement.

Le port de Boulogne, formé par l'embouchure de la Liane, est vaste, riant et animé. Il communique avec la mer par deux longues jetées dont l'une, celle de l'Est, est la promenade favorite de la colonie britannique. Elle aboutit à un rond-point où le soir des virtuoses tyroliens et autres mêlent la voix humaine et le son de la harpe au souffle de la brise marine qui se joue dans les cheveux des blondes ladies. Du haut de cette jetée on aperçoit en mer les forts de Crèche et de l'Heure, construits par l'empereur en 1803, aujourd'hui, je crois, désarmés. Avec une longue-vue on verrait facilement en face de soi, par un temps clair, les côtes blanches d'Albion. A gauche des jetées, le rivage échancré laisse voir une longue traînée de dunes ou garennes sablonneuses d'une teinte morne et grisâtre. A droite, au contraire, se dresse majestueusement une falaise dont le sommet est couronné par les ruines du *phare de Caligula*, tour que, selon la tradition, Caius éleva sur cette côte, en commémoration de l'absurde victoire qu'il prétendait avoir remportée sur la mer.

C'est entre cette falaise et la jetée de l'Est qu'est situé l'établissement des bains, une construction italienne d'un goût médiocre, mais de proportions assez monumentales. En avant de cet édifice qui est limitrophe à la place, stationnent les voitures destinées à porter les baigneurs au milieu des flots. Ces véhicules servent de cabinets de toilette au nageur qui, pendant le trajet du rivage à la mer, à la temps de se préparer aux étreintes de la Néréide. Ils sont, comme nos omnibus, pourvus d'un marche-pied à l'arrière : arrivés dans l'eau, on leur fait décrire une conversion complète; on tourne le timon du côté du rivage, et le baigneur n'a plus devant lui que le double azor (zeis) de la mer et des cieux. Le cheval et son conducteur abandonnent la voiture au milieu des lames et s'en vont remorquer de la même façon un autre de ces vestiaires roulants.

Ce mode de locomotion présente une supériorité incontestable sur le vieux usage d'aller trouver la mer soi-même, souvent à une grande distance, exposé sans défense à toutes les rigueurs d'une atmosphère peu clémente. Mais il présente aussi des inconvénients dont le premier est de cahoter éfroayablement, eu égard aux inégalités du sol, l'habitant de ces cellules ambulantes, lesquelles ne sont, à vrai dire, que des tombereaux déguisés. De plus, quand le baigneur sort de l'eau, il lui est assurément fort malaisé de reconnaître, dans ce va-et-vient perpétuel d'équipages nautiques, la voiture qui l'a amené et dont la position relative à nécessairement changé dans l'intervalle. S'il n'a en soi des destampilles dans son cerveau le numéro de son bouloir aquatique, ou s'il a l'infortune d'être myope, il sera condamné à errer, frissonnant, comme les âmes sans s-pulture, rêchant et se remémbrant par un asile où reposer et réchauffer ses membres bleus et marbrés par le froid.

FÉLIX MORNAND.

(La fin au prochain numéro.)

Les Steppes de la mer Caspienne (1).

(Voir le N° 353.)

Le récit que nous avons fait, dans un premier article, du voyage de M. et madame de Hell sur les rives du Volga et dans les steppes de la mer Caspienne, a pu faire comprendre ce qu'il y a d'étrange dans ces peuples nomades, errant avec leurs troupeaux, au milieu de leurs vastes déserts. Pour être à même de donner une histoire aussi complète de ces hordes, il a fallu vivre comme elles sous la tente de feutre, et partager pendant plusieurs mois leur vie sauvage et aventureuse. Après avoir tracé le tableau le plus triste et le plus découragé de ces solitudes, les deux voyageurs, à mesure qu'ils avançaient dans leur récit, reviennent sur leur impression première et comprennent si bien ensuite l'attachement au Kalmouk pour ses steppes, et l'indivisible charme de cette existence indépendante, au milieu d'une nature sans bornes, qu'ils éprouvent un véritable accès de tristesse quand il leur faut dire un dernier adieu à ces lieux, à ces usages d'une simplicité patriarcale, à ces scènes pastorales, et aux vastes horizons qui compensaient si largement les fatigues du voyage.

Aujourd'hui nous dirons un mot de l'origine du peuple kalmouk et de ses usages religieux qui ont un caractère tout à part et méritent quelque attention; nous terminerons ensuite par l'itinéraire du dernier voyage de M. de Hell et la liste des travaux qu'il avait entrepris.

D'après les assertions de tous les historiens, les contrées voisines des monts Altaï, et surtout les pays situés au midi de cette grande chaîne, semblent avoir été depuis un temps

immémorial le berceau et le domaine des peuples mongols. Divisés dans le principe en deux branches principales toujours en guerre l'une contre l'autre, les Mongols finirent par se réunir en une seule nation, sous l'influence du célèbre *Tschingis-Khan*, et formèrent ainsi la base de cette formidable puissance qui devait envahir presque toute l'Europe orientale. Après la mort des fils de ce conquérant célèbre, les luttes intestines, s'étant réveillées avec une violence nouvelle, ne cessèrent que par la ruine des deux grandes tribus mongoles. Les Mongols proprement dits furent forcés de se soumettre aux Chinois, et les quatre nations qui formaient les *Dorben-Oirat* se dispersèrent dans les diverses contrées de l'Asie septentrionale; les *Koïtes*, dans la Mongolie et le Tibet; les *Taoumansis*, le long de la grande muraille de la Chine, où ils s'encaire, et les *Bourgo-Bayates*, dans les montagnes voisines du lac Baïkal, qu'ils habitent déjà au temps de Tschingis-Khan. Restaient enfin les *Eblathis*, plus particulièrement connus sous le nom de *Kalmouks* en Europe et dans l'Asie occidentale.

Ces derniers prétendent avoir habité jadis les pays situés entre le *Koko-Noor* (lac bleu) et le Tibet. N'est-ce pas de là, en effet, en remontant aux origines des peuples, que descend la race dite caucasienne? Depuis la dissolution de la puissance mongole, les Kalmouks se divisent en quatre grandes tribus, ayant chacune leur prince indépendant. Ces tribus, dont les débris existent encore de nos jours, sont les *Kouchotes*, les *Derbetes*, les *Soungars* et les *Songghotes*. Réunis dans le principe aux Derbetes, les Songghotes formaient au dix-septième siècle la tribu la plus redoutable de l'Asie. Ils avaient soumis tous les autres Kalmouks, pouvaient armer 60,000 combattants et prélevaient des tributs sur les peuples voisins. Leur succès grandit leur audace, ils voulurent assujettir les Mongols-Chinois et succubèrent dans la lutte. Vers cette époque, c'est-à-dire en 1630, 50,000 familles vinrent camper sur les rives du Volga, et furent limitées successivement par les autres hordes kalmouques. La Russie, avec son adresse habituelle, sut profiter des dissensions qui éclatèrent parmi les Kalmouks pour intervenir directement dans leur administration, et les princes ne tardèrent pas à être soumis au sceptre de l'empire.

Les Kalmouks, ainsi que nous l'avons dit déjà, sont bouddhistes ou plutôt sectateurs du Grand Lama, comme la plupart des peuples mongols. Nous ne savons pas M. de Hell dans ses recherches sur l'origine du bouddhisme, la cosmogonie religieuse des Kalmouks et la propagation de cette religion chez les Mongols. Nous omettrons aussi ses réflexions sur l'esprit d'égoïsme et de domination qui, selon lui, a présidé à la réélaction des dogmes de plusieurs religions, en tête desquelles il place le christianisme. On reconnaît à l'esprit sceptique et faussé du mathématicien qui n'en sait pas plus long sur la nature humaine et la science gouvernementale. Un peu plus loin, nous aurons occasion de relever encore cette absence de *vénération* comme on dit en philologie, ce manque de respect pour ce qui est respectable.

Donnons maintenant la description des vœux qui accompagnent ici le texte.

La hiérarchie du clergé, telle qu'elle est organisée aujourd'hui chez les Kalmouks, comprend quatre classes distinctes. Les *bachetous* sont les grands prêtres, ceux qui enseignent la religion; les *ghelangs* sont les prêtres ordinaires; les *guelzels* ou diacres forment la troisième classe; puis enfin la dernière se compose des *manchéis* ou musiciens. Au-dessus de tous ces degrés se trouve placé le *dahai-lama* du Tibet, sorte de pape ou chef suprême de la religion.

On voit dans ces des dessins représentés si habilement sur bois, par M. Jules Laurens, un *bachetou* en grand costume assis dans sa tente, et donnant ses instructions à son *ghipt* ou chef des cérémonies.

Une autre vue représente l'intérieur d'un temple kalmouk, véritable pagode chinoise par son architecture; elle appartient au prince Téméné et dépend de son palais. Pour décrire l'intérieur de ce temple que représente la planche intitulée : *Solennité religieuse chez les Kalmouks*, nous allons laisser parler madame de Hell.

« Au moment où nous mîmes le pied sur le seuil du temple, un charivari, après duquel une trentaine de grosses cloches en braille ne seraient qu'une douce harmonie, salua notre présence, et nous ôta presque la faculté de voir ce qui se passait autour de nous. Les auteurs de ce terrible tapage, autrement dit les musiciens, étaient rangés sur deux lignes parallèles, les uns en face des autres; à leur tête du côté de l'autel se voyait le grand prêtre, agenouillé sur un riche tapis persan, dans une immobilité complète, et derrière eux, vers la porte d'entrée, se tenait debout le maître des cérémonies, le *ghipt*, vêtu d'une robe écarlate, la tête couverte d'un capuchon jaune foncé, et portant dans sa main un long bâton, sans doute la marque de sa dignité. Les autres prêtres, ainsi que les musiciens, tous agenouillés et ressentant par leurs traits et leurs poses à des regards chenus, avaient des costumes de couleurs éclatantes, chargés de broderies d'or et d'argent, et composés d'une large tunique à manches ouvertes et d'une espèce de camail à dents de loup. Quant à leur coiffure, elle avait assez d'analogie avec celle des anciens Persans. Mais ce qui nous étonna par-dessus tout, ce furent les instruments des musiciens. A côté d'énormes timbales et du tam-tam chinois, on voyait de grosses cymbales marées, faisant un bruit de cornet, et deux immenses tubes de 10 à 12 pieds de longueur, soutenus chacun par deux supports. S'il n'y a pas mesure, ni accord, ni méthode dans la musique religieuse des Kalmouks, en revanche chacun fut le plus de bruit possible à sa manière et suivant la force de ses poulmons. Le concert commença par un carillon de petites cloches, puis vibrèrent les timbales et les timbales, puis les deux grandes trompes, aèrent à mugir et furent trembler les vitres du temple. Il y eut ensuite impossible de rendre toute l'irrégularité de cette cérémonie; cette fois nous étions à des milliers de lieues de l'Europe,

(1) Voyage pittoresque, historique et géographique dans les Steppes de la mer Caspienne, par CAZEM, à Crimee et la Russie méridionale, par M. de Hell, ingénieur en chef des mines, membre de plusieurs sociétés savantes, etc. 3 vol. in-8 et Atlas, Paris, chez P. Bertrand.

au cœur de l'Asie, dans la pagode du grand dalaï-lama du Thibet.

Ces cérémonies n'ont lieu que les jours de fête; ordinairement les Kalmouks font leurs prières en famille; elles consistent en des chants qui ne sont pas sans harmonie, et où se succèdent alternativement des tons aigus et graves, des mesures longues et rapides; mais le plus souvent les prières s'exécutent à l'aide d'un procédé mécanique qui fait grand honneur à l'esprit des *lamtes*. Pour invoquer le ciel de cette dernière manière, ils ont un tambour en cylindre couvert de caractères tangoutes, et renfermant dans son intérieur plusieurs écrits sacrés, et toute l'opération consiste à imprimer un cylindre en mouvement plus ou moins rapide au moyen d'une corde. Comme on le voit, cette façon de prier n'occupe en rien l'esprit et n'empêche pas les Kalmouks de causer et de fumer; pourvu que le cylindre tourne, la prière se débite d'elle-même, et les *bourkhans* s'en accommodent parfaitement. L'auteur revient souvent sur la surveillance inquiète dont les prêtres l'entouraient en voyant avec quelle minutieuse curiosité il examinait leurs idoles: « Ils craignaient, dit-il, qu'il ne nous prit fantaisie d'escamoter quelques-unes de leurs images mystiques; et ils avaient raison, car la bonne volonté ne nous manquait pas. Mais il fallut nous contenter de les regarder, *sauf à prendre notre revanche dans une meilleure occasion.* »

Cette occasion ne se fait pas longtemps attendre. Mais une citation textuelle de ce passage, qui nous a paru exorbitant, pour ne pas nous servir d'une expression plus sévère, mettra le lecteur en mesure de prononcer contre l'auteur et nous, et de dire si notre critique est juste et méritée. « Je n'ai pas encore parlé des *Satzas* kalmouks et du désir que nous avions de faire connaissance avec elles. Ces *satzas* sont de petits temples élevés exprès pour contenir les reliques des grands-prêtres. Quand l'un de ceux-ci meurt, son corps est brûlé et on dépose en grande pompe ses cendres



Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks.

dans le mausolée destiné à les recevoir. Ce fut à une journée de Sélnoï-Sastava que nous eûmes pour la première fois la satisfaction d'apercevoir dans l'éloignement un de ces monuments. Il était situé au milieu des sables, à cinq ou six verstes de l'endroit où nous campions. À notre départ d'As-trakan, nous avions eu la précaution de prendre tous les renseignements possibles relativement à ces *satzas*, afin de profiter de notre passage dans les steppes pour en visiter une et la dévaliser même, si faire se pouvait. Mais cela était assez difficile, à cause et de la susceptibilité religieuse des Kalmouks, qui s'en tiennent toujours éloignés pour ne pas les profaner par leur présence, et des longs circuits que nous devions faire pour nous y rendre sans éveiller leur soupçon. Nous primes le prétexte d'une chasse au héron

les seuls ornements qui s'offrirent à nos yeux. En vainqueurs généreux, nous nous contentâmes de prendre deux statuettes et quelques images. Suivant les croyances des Kalmouks, aucun sacrilège ne peut entrer en comparaison avec celui dont nous nous rendons coupables. Cependant le feu du ciel ne nous pulvérisa pas, et le grand Lama, en dieu bien élevé, nous laissa regarder tranquillement le gros de notre escorte. Mais une contrariété bien vive nous était réservée: nous nous aperçûmes qu'une des idoles s'était brisée en route.

C'est moins la forme tant soit peu voltaïrienne de ce récit, qui nous éneut, que le fait en lui-même. Que penserait-on en effet d'un prince kalmouk qui, en visitant Paris et le cimetière du Père-Lachaise, pénétrerait la nuit dans un de nos tombeaux de famille pour y profaner des cendres précieuses et y en-

blanc avant de nous remettre en route. Au bout de deux heures de marche et de contre-marche dans le sable, par une chaleur tropicale, nous arrivâmes en face de la *satza*, dont l'aspect n'était rien moins qu'attrayant et semblait fort peu mériter la course que nous venions de faire. C'était un petit bâtiment carré, d'une couleur grisée, percé seulement de deux trous en guise de fenêtres. Imaginez quelle fut notre consternation lorsque nous nous aperçûmes qu'il n'y avait point de porte. Chacun tournait autour de cet impénétrable sanctuaire avec un désappointement tout à fait comique. Il fallut alors inventer un moyen quelconque pour nous y introduire, car l'idée de repartir sans satisfaire notre curiosité ne nous vint même pas à l'esprit. Quelques pierres enlevées à l'une des fenêtres nous livrèrent un passage, très-peu commode à la vérité, mais qui nous suffit. Le monument paraissait remonter très-haut. Quelques idoles en terre cuite étaient rangées à terre le long des murs. De distance en distance, plusieurs petites niches renfermaient des images que l'humidité avait à demi pourries. Un feutre couvrait le sol, ainsi qu'une partie des murs. Te s'étaient



ever quelque vase, quelques reliques sacrées? Ne regarderait-on pas cet acte comme justifiable de la cour d'assises ou comme méritant tout au moins une réprimande sévère? Cherchons cependant une excuse dans cette curiosité de voyageur, dans ce besoin de savoir et de rapporter des souvenirs, qui ont fait des touristes anglais en Italie une incursion de Van-dales pour les sculptures et les monuments. Tâchons donc de ne pas les imiter et de bien comprendre que le souvenir d'actions de ce genre est fait pour mettre en suspicion, en danger même, tous les voyageurs à venir.

Après d'importantes études à Astrakan sur le commerce, la navigation et les grandes pêcheries du Volga et de l'Oural, M. de Hell traverse toute la Kalmouk russe, parcourt le littoral de la mer Caspienne jusqu'à l'embouchure de la Kouma, point de départ du nivellement qu'il effectue entre la mer d'Azow et la Caspienne. De là, se dirigeant vers l'occident, il traverse les contrées désertes qui s'étendent, en suivant le *Mansisch*, jusqu'aux frontières du pays des Cosaques du Don. Puis il arrive au pied de la grande chaîne caucasienne, muraille encore inaccessible jetée entre l'Europe et l'Asie, et devant laquelle viennent s'arrêter sans transition les plaines étrangement remarquables de la Russie méridionale. A Platigorsk, au milieu du Caucase, théâtre d'une des luttes les plus opiniâtres qui soient consignées dans l'histoire, il recueille tous les renseignements de nature à donner des notions exactes sur la guerre, et sur l'importance politique et géographique de cette chaîne de montagnes, qui isole complètement les provinces transcaucasiennes du reste de l'empire. Enfin, après avoir longé les côtes orientales de la mer d'Azow, il revient à Olessa par Taganrok, Ekaterinoslaw et Kherson. L'année suivante, il explore la Crimée et la Bessarabie. Comme complément indispensable à ses études de la mer Caspienne et du Caucase.



Grand-père kalmouk avec son ghep ou chef des cérémonies.

Selon M. de Hell, cette portion, la plus belle et la plus vaste de la Russie, est essentiellement agricole. La nature a tout fait pour elle en lui donnant deux vastes mers, dont une touche à la Méditerranée, c'est-à-dire à l'Europe, l'autre à la Perse et à l'Asie. Quatre fleuves, qui sont les grandes routes de ces vastes contrées, conduisent aux trois mers. Le climat de ces steppes, leur conformation topographique, les rendent propres à la plus riche culture ainsi qu'à l'élevage d'immenses troupeaux de toute sorte : chevaux excellents, chameaux, bœufs et moutons. Cette terre, depuis si longtemps inculte et reposée, est donc, pour ainsi dire, l'entrepôt, le magasin du avenir; elle a de quoi vêtir et nourrir l'Europe entière. C'est là une abondante source de force pour l'empire russe, et s'il en comprend bien la portée, il

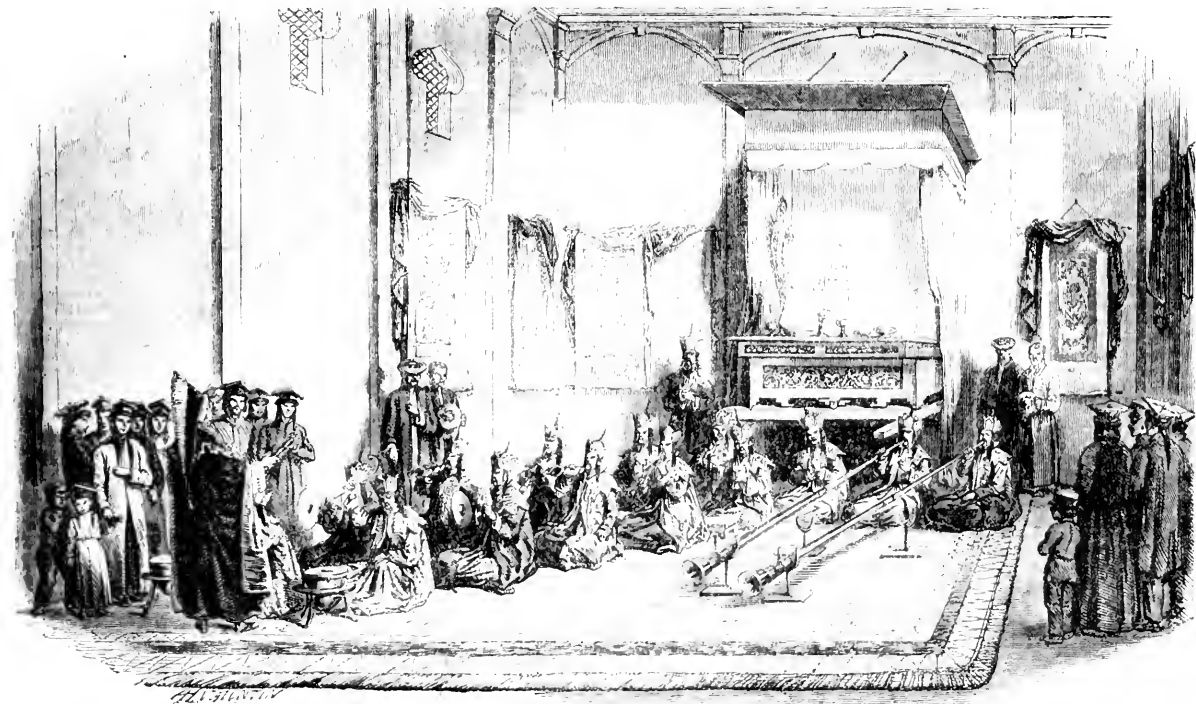
des contrées qui bordent ce côté de la mer Caspienne; en outre, M. de Hell voulait, comme dans son premier voyage, étudier le commerce, réunir tous les matériaux nécessaires à une sérieuse et importante carte de la Perse. Les études archéologiques si intéressantes en ce pays, les relevés d'inscriptions, une description pittoresque, des recherches toutes spéciales sur les sources du Tigre et de l'Euphrate, sur les lacs de Van et d'Urmiah, qui sont à peu près inconnus, la profonde exploration du haut Kurdistan et du Mazendéran, puis la statistique, l'industrie, les races et les usages; tel est l'immense programme qu'il s'imposait. Dans ce but il s'était adjoint un jeune et intelligent artiste, qui a rapporté de ce pénible voyage un millier de dessins magnifiques faits avec une conscience et un talent remarquables. Nous avons

pourra, par une intelligente direction, faire surgir de ce côté un monde nouveau, vers lequel le commerce se jettera avec ardeur.

M. de Hell, après avoir terminé les travaux importants dont nous venons de donner un aperçu, revint à Paris pour les publier. Cet ouvrage a remporté le grand prix décerné en 1844 par la société de géographie de France.

Le sérieux intérêt du voyage à travers les steppes de la mer Caspienne le fera rechercher non-seulement des savants, mais encore de tous les amateurs de voyages, et de tous ceux qui veulent connaître et étudier sans danger ni fatigue les diverses parties du notre globe.

Après cette publication, M. de Hell fut, au commencement de 1846, chargé d'une mission du gouvernement pour explorer les contrées qui s'étendent au midi et à l'est de la mer Caspienne. Ces nouvelles recherches devaient concourir à rendre plus claire et plus évidente l'ancienne réunion des trois mers en une seule, et compléter ses études précédentes par un examen semblable et aussi approfondi sur la différence de niveau entre les bassins de ces vastes étendues d'eau et la configuration



Solennité religieuse à Tzous Kalmouks.

admira les riches portefeuilles de M. Jules Laurens, et nous devons dire que nous avons rarement vu un sentiment plus élevé du bien, une appréciation plus exacte de la nature et d'une main plus adroite et plus ferme.

M. Jules Laurens a en un bien triste et douloureux devoir à remplir. C'est lui qui a reçu le dernier soupir de M. de Hell, surcombant à une fièvre pernicieuse aux environs d'Isphahan. De graves indispositions, plusieurs fois répétées, avaient épuisés ses forces lorsqu'il fut saisi par cette fièvre, sorte d'épîdémie annuelle de la fin de l'été, qu'on nomme *noubé-kachâ* à Isphahan.

Il est triste de mourir ainsi à trente-quatre ans, à la fleur de l'âge, loin de sa femme et de son pays, au milieu de travaux commencés et dont on espère la gloire; heureusement pour la science, et sans doute aussi pour la consolation de ses derniers instants, son travail principal était terminé, et M. Laurens, qui a reçu ses derniers instructions, pourra en surveiller la prochaine publication officielle.

Les dernières lignes de son journal, que nous transcrivons ici, diront d'une façon plus éloquent que nous ne saurions le faire quelle fut la fin douloureuse de ce savant, qui, par ce dernier voyage, s'était préparé une noble place à l'Institut.

« 21 juillet 1838. Il fait tellement chaud, que je ne me suis pas senti le courage de rentrer à Teheran.

« 25. En sortant de Tehrich, mon cheval s'abat; j'ai cru avoir la jambe cassée... Mauvais nuit.

« 2 août. Je suis tellement mal que je supporte à peine ma monture. Je crains ne pouvoir jamais accomplir le *farson* (1 lieue) 1/2 de la première étape.

« 4. La chaleur est accablante. Après une heure de route, je me trouve atteint par un accès de fièvre et dans l'impossibilité de continuer; toutes les forces m'abandonnent. Je me fais porter à l'ombre d'un rocher où je reste étendu jusqu'au coucher du soleil.

« 6. Jamais il n'a fait aussi chaud qu'aujourd'hui... Nouvelle accès du plus violent délire. Cauchemar! Quelle situation!! Nous avons 45 degrés de chaleur, une arche à moitié écroulée pour abri; pas d'eau; de la seule pastèque pour nourriture, et je suis étendu sur un feutre, grelottant, en proie à tout ce que le mal a de plus affreux.

« 41. A Caschan. Nous cherchons, la nuit, pour avoir un peu d'air, les plus hautes coupes des Caravan Sèraï.

« 48. Le souffre horriblement. Des coliques cruelles ne me laissent pas un moment de répit. La dysenterie achève de m'enlever toutes les forces... Nuit déplorable!

« 21. Un accès me tient pendant plus de trois heures et suivi d'une prostration complète. Comment tout ceci finira-t-il?

« 23 août. L'on est obligé de me porter à bras, ne pouvant faire le moindre mouvement.

Tous sont les derniers mots tracés par le malade. Le soir du 28, il se plaint tout à coup d'un indicible malaise, perd tous les sens et meurt le 30 à midi.

Assiégé d'un près arménien, M. Jules Laurens a fait déposer le corps de M. Hommaire de Hell au cimetière de Dulkia, au sud-ouest d'Isphahan, parmi quelques tombes d'Européens du temps de Schâh-Abbâs.

ADALBERT DE BEAUMONT.

La Vie à bon marché.

L'ALLUMETTE CHIMIQUE.

Il y a quelque vingt ans, le procédé employé en Angleterre, comme en France, pour obtenir du feu était, à peu d'exceptions près, aussi grossier que laborieux et aussi incertain que celui de l'Indien, lorsqu'il frotte deux morceaux de bois se l'un contre l'autre.

La veulente était un objet de luxe. Chez le paysan, l'ouvrier et le petit commerçant, l'enfant en bas âge, couché à côté de sa mère, faisait trop souvent, comme le rossignol, entendre sa voix dans l'obscurité. La mère était bien sûr sur pied, et vite elle avait recouru à son briquet. C'est, elle, elle! Pas une étincelle ne venait égarer les ténérables. L'aïeule sollicit plus vivement le caillou; la chambre s'échauffe d'une pluie de feu. Mais l'enfant, passablement familière avec cette opération, en supporte impatiemment la lenteur et crie à en faire perdre la tête à sa mère. Enfin une étincelle, plus heureuse, fait son office: — L'amadou s'allume. Maintenant, l'allumette: elle ne veut pas brûler. On en essaie une autre, et une autre, et une autre: elles sont toutes humides. Le père, qui a besoin de repos, murmure. Le marmot est ivorable; et le supplice ne finit que lorsque le pauvre homme est allé à la porte de la rue, et, après avoir longtemps grelotté, a obtenu de la lumière du *watchman*.

Dans cet article, destiné à ouvrir la série des exemples de bon marché, retrayons les diverses phases de cette antique invention.

La boîte à amadou et le briquet n'avaient rien de particulier. Le feulantier faisait l'âne, comme il faisait le poulain, à l'aide de son marteau et de ses gros risques; l'autre se forgeait aux grandes fabriques métallurgiques de Sheffield et de Birmingham; et heureux l'acheteur, s'il avait quelque chose de mieux qu'un morceau de fer grossier, très-incommode à la main. La plus proche carrière de craie fournissait la pierre à fusil. La fabrication de l'amadou à domicile était une sérieuse affaire. Aux époques convulsives, et très-sensibles si l'habitation était humide, il sortait de la cuisine une odeur sulfureuse, à faire croire, lorsqu'on n'était pas au fait, que le feu pouvait bien être à la maison: on brûlait périodiquement le meilleur chiffon, et ses cendres étaient déposées dans la boîte de ferblain et fortement comprimées par un couvercle, sur lequel reposait la pierre et le briquet. L'allumette, en général, appartenait au commerce ambulancier. La boutique en avait presque honte. Tout mendiant était marchand d'allumettes; la petite fille qui combait l'aveugle en avait toujours un panier. Le jour, ils les vendaient; le soir, ils les fabriquaient. Voyez, assis par

terre, dans cette mesure, deux ou trois enfants crasseux qui fendent des petits morceaux de bois avec un mauvais couteau. La matrone surveille un pot de terre placé sur un feu doux; les fumees qu'il exhale aveuglent à mesure que fond le soufre. De petits paquets de bois fendus sont prêts à y tremper, trois ou quatre à la fois. Quand les deux sous de soufre sont épuisés, que le capital est employé, le travail du soir est fini. En été, la fabrication s'arrête ou se fait d'après des principes frauduleux. Comme on n'a pas besoin de feu à cette époque, on fait des allumettes-trompeuses: des morceaux de bois mouillé qu'on trempe dans du soufre en poudre. Elles ne brûlent pas; mais elles se vendront aux servantes qui n'y regardent pas de très-pres.

Il y a environ vingt ans, la chimie découvrit que la boîte à amadou pouvait être laissée de côté; mais, lorsqu'elle se mit à l'œuvre, la chimie eut surtout en vue les besoins et les moyens de la classe opulente. Il en fut de même des premiers livres qu'on imprima: on leur donna une grande ressemblance avec les manuscrits, et on ne compta que sur les riches pour acheter ces habiles imitations. Le premier successeur du briquet fut une boîte compliquée et prétentieuse qui se vendait une guinée. Au bout d'un an, il y eut des étuis assez portatifs, renfermant un flacon et des allumettes, et que les jeunes ménages enthousiasmés regardaient comme peu rieu à cinq shillings. Bientôt le prix en descendit à un shilling. La révolution du feu avancait à pas lents. L'ancienne dynastie de la boîte à amadou mourut quelque temps sa suprématie dans les cuisines et dans les chambres, dans les fermes et dans les chaumières. Enfin quelque audacieux aventurier vit que cette nouvelle découverte chimique pouvait s'exploiter en grand; que des allumettes capables de produire par elles-mêmes du feu, sans briquet ni amadou, pouvaient se fabriquer dans des manufactures, et à si bas prix, que les plus pauvres pourraient jouir de cette amélioration indispensable. Quand la chimie se fut dit que le phosphore, ayant de l'affinité avec l'oxygène à la plus basse température, s'enflammait au moindre frottement, et qu'enflammé, il enflammait le soufre, qui avait besoin pour prendre feu d'une température beaucoup plus élevée, faisant faire ainsi au phosphore l'œuvre de l'amadou avec bien plus de certitude; ou quand la chimie eut reconnu que le chlorate de potasse, avec un léger frottement, faisait explosion de manière à produire la combustion, et pouvait être employé à coup sûr dans la même combinaison; — il fut rendu à la société un service dont on ne peut guère mesurer l'étendue, lorsqu'on n'a pas en l'expérience des misères et des privations auxquelles on était condamné lorsqu'on n'avait que la boîte à amadou. L'allumette chimique est un triomphe réel de la science et un pas de plus dans la civilisation.

Examinons-en maintenant de près la fabrication.

Les matières combustibles qu'elle emploie la rendent peu salubre. Elle ne saurait sans inconvénient avoir lieu au centre des villes. Il nous faut donc aller dans les faubourgs de Londres pour trouver un établissement de ce genre. Il existe, dans le voisinage de Bethnal-Green, un grand espace ouvert qu'on appelle Wisker's Gardens. C'est comme une immense cour, divisée en petits jardins, chaque jardin à la plus petite des *outings* — en bois pour la plupart; — on y étend des pavillons d'éte, on en fait des logements. L'endroit rappelle un de ces nombreux passages du vieux théâtre on l'on représente les bourgeois de la cité prenant du lait caillé et faisant de belles phrases les jours de fête, l'été, dans leurs jardins de Finsbury ou de Horsden. Dans un de ces pavillons, non loin de la route, est la petite fabrique de Henry Lester, inventeur breveté de la *domestic safety match-box*, comme le proclame son enseigne. Il est tout disposé à entrer dans des explications qui, à plusieurs égards, sont curieuses et intéressantes.

Adam Smith nous a instruits que la fabrication d'une épingle se divise en dix-huit opérations distinctes; et, en outre, que dix personnes peuvent faire plus de quarante-huit mille épingles par jour, à l'aide de la division du travail; tandis que si elles travaillaient toutes séparément et indépendamment les unes des autres, et sans avoir été habituées à ce genre de besogne, elles n'en pourraient pas faire vingt chacune. L'allumette chimique est un exemple semblable des avantages qu'offre la division du travail et de l'habileté que donne une longue pratique. Dans une fabrique séparée, où il y a une machine à vapeur, ce n'est pas le rebut du charpentier, c'est le meilleur sapin de Norvège qui est fendu par la machine et fourni au faiseur d'allumettes. Ces petits morceaux de bois carrés et longs de cinq pouces, si près de proportions, sont réunis en paquets de dix-huit cents chacun. Tous les jours ils sont portés sur un drôle un *depping-house*, comme on l'appelle, les moyens des allumettes qui se fabriquent chaque jour viennent deux cents de ces paquets. Jusqu'à présent plusieurs mains ont été employées à la préparation de l'allumette conjointement avec la machine qui coupe le bois. Suivons un de ces paquets dans les opérations auxquelles on va le soumettre. Sans rien séparer, chaque bout du paquet est d'abord trempé dans le soufre. Lorsqu'il est sec, les morceaux de bois, que le soufre colle ensemble, doivent être divisés au moyen de ce qu'on appelle *disting*. Un petit garçon, assis par terre, un paquet devant lui, frappe les allumettes avec une sorte de maillet, sur les bouts saillés, jusqu'à ce qu'elles se détachent tout à fait. Pour les meilleures, l'opération du soufre et du maillet se répète. Il faut ensuite les plonger dans une préparation de phosphore ou de chlorate de potasse, selon la nature de l'allumette. Le phosphore produit le feu pale et sans bruit, le chlorate de potasse la vive et pétillante illumination. Après cette application de la substance la plus inflammable, les allumettes sont séparées et séchées dans des râteliers. Lorsqu'elles sont bien sèches, on en reforme des paquets de la même quantité, et on les porte aux petits garçons, qui les coupent. Car le lecteur aura fait attention que les paquets ont été trempés à chaque bout. Il y a peu de choses plus remarquables dans les manufactures que la ra-

pidité extraordinaire avec laquelle se fait cette opération et celle qui s'y rattache. L'enfant est debout devant un banc, le paquet dans sa main droite, dans la gauche une pile de boîtes vides à moitié ouvertes, qui ont été fabriquées dans une autre partie de l'établissement. Ces boîtes sont faites du bois le plus mince; elles sont merveilleuses de neteté et de bon marché; elles se composent d'une boîte intérieure sans dessus, ou sont les allumettes, et d'un étui extérieur ouvert à chaque bout, dans lequel glisse la première boîte. Un seul enfant a donc à couper les allumettes et à remplir les boîtes vides. Il ouvre un paquet, il en saisit une portion, qu'une longue habitude lui indique, la met promptement dans une espèce de cadre, frappe les bouts pour les égaliser, les lie avec une courroie qui se serre avec son pied, et les coupe en deux avec un couteau sur charnière, qu'il rabat à l'aide d'un fort levier; les moitiés s'écartent d'elles-mêmes chaque extrémité du cadre; il saisit la portion de gauche et la fourre dans une boîte à moitié ouverte, qu'il ferme aussitôt, et répète le même manœuvre pour les allumettes de droite. Cette série de mouvements s'exécute avec une rapidité presque sans exemple; car de cette manière, deux cent mille allumettes sont coupées et deux mille boîtes sont remplies en un jour par un seul enfant, à raison de trois sous la grosse de boîtes. Chaque douzaine de boîtes est alors enveloppée de papier et prête pour le détailant. Le nombre des boîtes remplies chaque jour à cette fabrique est de cinquante à soixante grosses.

Le prix en gros, par douzaine de boîtes, est de huit sous pour la première qualité et de six sous pour la seconde.

Il y a environ dix fabriques d'allumettes chimiques à Londres; il y en a d'autres dans de grandes villes de province. Les fabricants de Londres fournissent à la consommation de la métropole et de son voisinage immédiat, et c'est à quoi se borne principalement le commerce en gros; car les voyageurs des chemins de fer refusent de recevoir cet article, qui est considéré comme dangereux en transit. Mais il ne faut pas conclure que la population de la métropole consume toutes les allumettes qui s'y font. En évaluant la population à plus de deux millions et les maisons habitées à environ trois cent mille, tâchons de nous rendre compte de la répartition de ces petits objets d'utilité domestique.

La manufacture de Wisker's Gardens expédie chaque jour cinquante grosses ou sept mille deux cents boîtes, faites de deux cents paquets, et qui contiennent sept cent vingt mille allumettes. En supposant trois cents journées de travail dans l'année, on aura pour une seule fabrique deux cent seize millions d'allumettes par an ou deux millions cent soixante mille boîtes, ce qui fait une boîte de cent allumettes pour chaque individu de la population de Londres. Mais il y a dix autres manufactures qui sont estimées produire quatre à cinq fois autant. Londres, assurément, ne saurait absorber dix millions de boîtes d'allumettes chimiques par an, ce qui ferait treize-vingt boîtes par maison habitée. Peut-être lui en fait-il un tiers pour sa consommation; et dans cette hypothèse, la dépense annuelle au détail de chaque maison serait de dix-huit sous, en prenant une moyenne entre les boîtes de deux sous et celles d'un sou. Le fabricant vend cet article, livré avec le soin que nous avons dit, à raison d'un *farthing* et une fraction (à peu près trois centimes) la boîte.

Et ainsi pour une dépense au détail de six liards par mois, chaque maison de Londres, depuis la première jusqu'à la dernière, peut s'assurer l'inestimable avantage de se procurer du feu en toute saison et à toute heure. Londres achète cent vingt quatre mille livres 250,000 fr.) par an.

Cet excès du bon marché provient de l'extension des demandes qui a permis de fabriquer en grand, et force à la division du travail et à l'économie la plus stricte des matières premières. La découverte scientifique a été le fondement du bon marché. Mais à ce principe général du bon marché se rattachent un ou deux autres points remarquables qui méritent l'attention.

Dans cette fabrication, la demande est plus grande en été qu'en hiver. L'ancien faiseur d'allumettes, nous l'avons dit, était découvert l'été, sans feu pour chauffer son soufre, ou occupé dans les champs à un travail plus lucratif. Une brave femme qui tenait une boutique d'épicerie dans un village nous informe qu'il n'est elle ne trouvait pas à acheter d'allumettes pour le détail, et qu'elle était obligée d'en faire pour ses pratiques. L'accroissement de la demande des allumettes chimiques en été prouve que la grande consommation se fait dans les masses, dans la population ouvrière, parmi la grande majorité sur qui pèsent davantage les droits de douane et d'accise. Dans les maisons du riche, il y a toujours du feu; dans les maisons du pauvre, le feu en été est une dépense inutile. C'est alors que l'allumette chimique y supplée. Elle allume la chandelle pour regarder dans une armoire sombre; elle allume le feu, l'après-midi, pour chauffer la bouillotte. Il n'est plus nécessaire de courir chez le voisin pour avoir de la lumière, ou, comme ressource désespérée, de se mettre à battre le briquet. Les allumettes chimiques valent quelquefois, mais elles coûtent peu; aussi sont-elles employées sans ménagement, même par les plus pauvres.

Et ceci implique un autre grand principe. La demande de l'allumette chimique ne cesse jamais, car c'est un article périssable. Chaque allumette brûlée doit être remplacée par une autre. Cette continuité de la demande fait la continuité de la production. La nature particulière de cette marchandise empêche l'accumulation; son caractère combustible — puisqu'il ne faut qu'un simple frottement pour l'enflammer — ne permet pas d'en conserver, sans danger, une grande quantité dans le même endroit. Personne n'en fait donc de provision; tout est destiné à une vente immédiate. Par conséquent le prix moyen doit toujours donner un bénéfice, sans que la production cesse rat complètement. Mais ces qualités essentielles limitent ce bénéfice. Les fabricants ne peuvent s'enrichir sans procédé secret ou sans monopole.

La lutte consista à être le plus grand bénéficiaire de force d'économie dans la main d'œuvre. Le degré d'habileté exigé des ouvriers et la facilité acquise par l'habitude, qui fait que les doigts agissent avec la précision des machines, limitent le nombre des ouvriers, et empêchent leur appauvrissement. Toutes les conditions de ce bon marché sont un résultat naturel et avantageux des lois qui régissent la production.

Household Words (Revue populaire publiée par CHARLES DICKENS).

Chronique musicale.

E pur si muore : ceci soit dit à propos et à la louange de notre Conservatoire de musique. Après avoir assidûment suivi, comme nous venons de le faire, les concours publics qui ont eu lieu la semaine dernière, suivant la coutume, à la salle de la rue Bergère, il est de notre devoir d'attester que notre école nationale de musique et de déclamation ne reste pas inactive, ainsi que beaucoup de gens voudraient le faire croire.

Voici d'abord les noms des élèves qui ont remporté des prix aux concours à huis clos. Les classes d'harmonie simple de MM. Elwart et Colet ont concouru ensemble. MM. Nibelle, élève de M. Colet, et Denaux, élève de M. Elwart, ont partagé le premier prix ; M. Verriest, élève de M. Elwart, a obtenu le second ; l'accèsit a été partagé entre MM. Taïte et Henri Wieniawski, tous deux élèves de M. Colet.

Les concours d'harmonie et d'accompagnement pratique a donné le résultat suivant : Pour les classes d'hommes, le premier prix a été décerné à M. Lecocq ; le second a été partagé entre MM. Joseph Wieniawski et Boscard ; M. Emile Durand a eu l'accèsit. Ces quatre lauréats sont tous élèves de M. Bazin. Pour les classes de femmes, le premier prix a été décerné à mademoiselle Hersant ; le second a été partagé entre mesdemoiselles Emilie Leroy et Salomon ; toutes trois sont élèves de M. Bienaimé. Mademoiselle Zolobodejan, élève de madame Dufrene, a obtenu l'accèsit.

Il n'y a pas eu de premier prix aux concours d'orgue. M. Franck a obtenu un second prix, et mademoiselle Morel l'accèsit ; tous deux sont élèves de M. Lecocq. Pour les concours de contre-point et fuzue, MM. Laflite, élève de M. Carafa, et Franck, élève de M. Adam, ont partagé le premier prix ; MM. Vital, élève de M. Halévy, et Lahouarre, élève de M. Carafa, le second prix ; M. Erlanger, élève de M. Halévy, a obtenu l'accèsit.

Aux concours de contre-basse, M. Bourdeau a obtenu le premier prix ; le second a été partagé entre MM. Paulin et Pasquet ; tous trois sont élèves de M. Chail.

Nous laissons de côté les concours de solfège, dans lequel le jury a entendu quatrevingt-cinq concurrents, hommes et femmes, et qui s'est terminé par quarante et quelques nominations, tant premiers que seconds prix et accèsit. Nous arrivons aux concours publics ; c'est le piano qui a commenté. Douze concurrents fournis par les classes d'hommes, vingt et une concurrentes fournies par les classes de femmes, se sont présentés dans la lice. La séance a été aussi brillante que longue. Les hommes avaient à exécuter l'allégo finale d'une sonate de Thalberg ; les femmes, des fragments d'un concerto de Mendelssohn. Parmi les premiers, ce sont deux enfants qui l'ont emporté : l'un, le jeune Plante, âgé d'un peu plus de onze ans ; l'autre, le jeune Coche, qui a quatorze ans et qui est terminé par un air à deux mains et un quatuor sans tous deux élèves de M. Marmontel ; le second prix a été obtenu par M. Savary, élève de M. Laurin ; M. Daliot, élève de M. Marmontel, a obtenu l'accèsit. Parmi les élèves femmes, le premier prix a été partagé entre mesdemoiselles Vidal, élève de M. Lecocq, qui tient par interim la classe de M. Herz ; Hermance Levy, élève de madame Farnet ; et Roux, élève de madame Coche. Le second prix a été partagé entre mesdemoiselles Charron et Boullé, élèves de M. Lecocq, et Caroline Lévy, élève de madame Farnet. L'accèsit a été partagé entre mesdemoiselles Sarrasin et Waltham, élèves de M. Lecocq ; Coche et Picard, élèves de madame Coche, et Deloigne, élève de madame Farnet.

La seconde séance publique a été consacrée aux concours de violoncelle et de violon. Dans l'un, M. Guernoul, élève de M. Franchomme, a obtenu le premier prix ; MM. Jacquart, élève du même professeur, et Dufour, élève de M. Vasin, ont partagé le second. L'accèsit a été partagé entre mademoiselle Jaure, jeune et belle personne, élève de M. Vasin, et M. Thomas, élève de M. Franchomme. Le morceau exécuté par les concurrents était un concerto de Romberg.

Deux-vingt concurrents se sont vaillamment disputés le prix de violon. Le premier prix a été partagé entre MM. Goul, élève de M. Girard ; Labatut, élève de M. Massart, et Julien, élève de M. Alard. Ce dernier lauréat, qui promet un artiste éminent et qui inspire à ceux qui le connaissent le plus vif intérêt, est âgé de dix ans et trois mois. Le second prix a été partagé entre MM. Duror, élève de M. Massart ; Violin et Lomon, élèves de M. Alard ; MM. Aubert, élève de M. Girard ; et Holozine, élève de M. Girard, ont partagé l'accèsit. Le morceau d'exécution était un concerto de Viotti.

Le chant était si nombreux cette année, qu'il a occupé deux journées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Disons d'abord que la première a commenté par les concours de harpe, dans lequel n'ont paru que deux concurrents, tous deux élèves de M. Prunier. Le jury a décerné un second prix à M. Carillon. Les concours de chant, qui s'est vengé ensuite, nous a fait entendre dix-neuf élèves. MM. Chapuis, élève de M. Bordogni, et Merly, élève de M. Révillat, ont obtenu le premier prix ; le second a été partagé entre MM. Armand, élève de M. Paneron, et Gillon et Bessine jeune, élèves de M. Garcia, qui supplie depuis longtemps M. Barbol. L'accèsit a été partagé entre MM. Shomon, élève de M. Bonchard ; Jollivet, élève de M. Duprez, et Bougeois, élève de M. Paneron.

Trente-trois femmes avaient été admises à concourir. Le premier prix a été partagé entre madame Harbot-Douxy, élève de M. Garcia, et mademoiselle Tillemont, élève de madame Damoreau. Le second a été partagé entre mesdemoiselles Morache, élève de madame Damoreau, et Clumbar, élève de M. Bonchard. L'accèsit a été partagé entre mesdemoiselles Collot et Barber, élèves de M. Buvion ; et Louise, élève de madame Damoreau. Dichéens, élève de M. Duprez, et Vallot, élève de M. Paneron. Ce concours est un des plus brillants auxquels nous ayons assisté depuis bien longtemps.

Le lendemain de celui-ci a eu lieu le concours des instru-

ments à vent. En voici le résultat, suivant l'ordre de la séance : Trombone. Pas de premier prix ; le second prix partagé entre MM. Cercher et Barthers ; accèsit partagé entre MM. Masseron et Jacquemin, tous deux élèves de M. Dieppe. — Hautbois. Pas de premier prix ; le second prix partagé entre MM. Renouf, élève de M. Vogt ; pas de second prix ni d'accèsit. — Cor ordinaire. Premier prix, M. Bonnefoy ; second prix, M. Degrange ; accèsit, M. Dayot, tous élèves de M. Gallay. — Trompette. Pas de premier prix ; second prix, M. Lallement ; accèsit, M. Beauvais, tous deux élèves de M. Dauverne. — Flûte. Pas de premier prix ; second prix, M. Heimbach ; accèsit, M. Alvéz, tous deux élèves de M. Tulon. — Basson. Pas de premier prix ; second prix, M. Villafret, élève de M. Willent. Cor à pistons. Pas de premier prix ; second prix, M. Juvia ; accèsit, M. Maugin, élèves, tous deux élèves de M. Miellet. — Clarinette. Premier prix partagé entre MM. Thert et Minart ; accèsit, M. Limberger ; tous trois élèves de M. Klosé.

La journée consacrée au concours d'opéra-comique a été l'une des plus luxueusement employées. On y a successivement entendu dix-neuf scènes. Le premier prix a été partagé entre MM. Sujot et Raquier ; l'un a dit une scène du rôle de Shakspeare du *Songe d'une nuit d'été*, l'autre une scène du rôle du comte Rodolphe du *Petit Chaperon rouge*. Le second prix a été partagé entre MM. Merly, qui a concouru dans une scène du *Double et l'écôle*, Bussine jeune, dans une scène des *Autres revers*, et mademoiselle Desnoes. Le premier prix partagé entre MM. Thert et Raquier ; accèsit, M. Limberger ; tous trois élèves de M. Klosé. Ces élèves appartenaient presque tous à la classe de M. Moreau-Saints ; un ou deux sont de la classe de M. Morin.

Les concours de grand-opéra se composent de douze scènes. Le premier prix a été partagé entre mademoiselle Lemaire, qui a concouru dans la troisième acte d'*Otello*, et M. Ribes, qui a dit une scène du quatrième acte de *Charles VI*. Tous deux sont élèves de M. Levasseur. Le second prix a été partagé entre M. Chapuis, qui a concouru aussi dans une scène du rôle d'*Otello* du second acte de *Charles VI*, M. Merly, qui a concouru dans une scène du rôle de Marcel du troisième acte des *Huguenots*, et Sujot, dans une scène du rôle d'Edgard du premier acte de *Luce de Lammermoor*. Ces trois derniers élèves sont de la classe de M. Michelot ; M. Chapuis est élève de M. Levasseur ; M. Armand, élève de M. Levasseur ; et mademoiselle Clumbar, élève de M. Michelot, ont partagé l'accèsit.

Pour tant dire, enfin, la dernière journée a été occupée par des concours de tragédie et de comédie. La première n'a paru qu'un premier prix ; le second a été partagé entre mademoiselle Perigat et M. Armand ; l'accèsit entre mademoiselle Jouassin et M. Lévy. Dans la comédie, mademoiselle Madeleine Brohan, seconde fille de l'actrice célèbre de ce nom, a obtenu le premier prix, seule et à l'unanimité. Le second prix a été partagé entre mesdemoiselles Jouassin et Thérèse ; l'accèsit entre MM. Metrenne et Montalan.

G. B.

Un Chasseur prodigieux.

Une exposition d'un genre attrayant et nouveau attire dans ce moment l'attention du public et surtout des sportsmen de Londres. M. Bouley-Gordon Cumming, jeune et riche gentleman montagnard du nord de l'Ecosse, et le plus intrépide chasseur qu'aient jamais produit les Highlands, vient de meubler la galerie de l'ancienne exposition chinoise des trophées de son adresse. Ce musée d'un nouveau genre est le produit de cinq années de chasse dans l'intérieur du sud de l'Afrique, à plusieurs centaines de milles au delà du point le plus éloigné auquel soit jamais parvenu l'homme blanc. Il nous suffira de dire que M. Cumming a tué dix-huit lions, vingt-huit rhinocéros noirs, trois éléphants blancs, soixante-cinq hippopotames, et cent six éléphants, pour donner au lecteur une idée de son courage et de ses succès. On n'avait jamais vu jusqu'à ce jour une aussi belle collection de peaux de lion ; certes, c'étaient de dignes matous, pour le plus de 2,000 francs d'ivoire, et l'on y remarque surtout une paire de défenses d'éléphant longues de neuf pieds, les plus grandes connues jusqu'à présent. L'ensemble rappelle à la fois un vestibule baromiel et un magasin de fourrures. Quant aux bois de cerf de la plus grande proportion et de la plus grande beauté, ils attirent les regards à chaque pas ; un pied d'éléphant posé sous une espèce de dais donne aussi une noble idée de l'énorme grosseur des animaux que le chasseur a eu la chance de rencontrer. En vérité, M. Cumming réalise le héros de Charles V : il ne connaît pas le danger. Mais pour faire mieux apprécier cette variété de héros, nous empruntons à un ouvrage récemment publié par le colonel E. Napier (*Excursions in southern Africa, including a History of the Cape colony, an account of the native Tribes, etc.*) quelques détails que nous trouvons sur ce nouveau Némirod :

« Mes informations m'apprennent dit le colonel Napier, que M. Cumming était le fils d'un riche baronnet écossais ; mais presque dès son enfance, son goût pour la vie sauvage et ses inclinations vagabondes furent l'occasion de démêlés avec la justice, de sorte qu'il fut obligé de s'embarquer pour éviter les conséquences. Il alla aux Indes et y resta quelque temps, jusqu'à ce que la commission de son père lui ayant procuré une commission de capitaine dans un régiment de carabins, et un cheval du Cap, il retourna en Angleterre pour de la rejoindre son régiment. Il parait néanmoins que les entraves de la discipline militaire s'accordaient peu avec les idées du jeune chasseur ; car peu de jours après qu'il eut rejoint son corps, un commandé qui demandait pour aller à la classe, lui ayant été refusé, il décampa sans tambour ni trompette, et à son retour, plus d'une année après, il apprit, comme du reste il devait s'y attendre, qu'on l'avait rayé des contrôles et qu'il ne faisait plus partie du cadre des officiers. Mais le genre de vie qu'il avait choisi semblait convenir beaucoup mieux à ses goûts que la parade et l'école du peloton, et pendant plusieurs années il ne vécut, dit-on, que de sa carabine. Absent dix et onze mois consécutivement, quand il revint en ville, écarté avec des plaques chargées d'ivoire, de peaux de bêtes et de plumes d'autruche, dont le prix de vente s'élevait jusqu'à 25,000

francs. L'on prétendait que dans ses expéditions il adoptait non-seulement les coutumes, mais encore le costume des naturels du pays, courant ainsi ces contrées sauvages dans le simple appareil d'un *kooffi*, sans s'embarasser de *ripi* (ce que nous sommes tenté de traduire par *feuille de fige*). L'on ajoutait que, revenu en ville, il se complaisait dans le costume de la plus excentrique étrangeté ; tantôt vêtu comme du temps du moyen âge, tantôt comme du temps de Charles I^{er}. Enfin depuis mon arrivée dans la ville de Graham, j'avais en les oreilles assourdies de M. Cumming, et tout naturellement j'avais grand désir de le rencontrer.

« Un jour que j'étais assis de respirer sous l'ombrage des jeunes chênes qui bordent chaque côté de la principale ou de la seule rue de Graham, j'aperçus un jeune homme aux formes sveltes et dont le costume extraordinaire attira mon attention : une paire de sandales grossières, une chemise et un pantalon blancs, ni gilet, ni veste, une large ceinture de cuir et sur la tête un grand chapeau à larges rebords, orné de quelques queues de chacal et surmonté d'une touffe des plus belles plumes d'autruche... ce costume me fit dire : Voici l'homme que je cherche.

« Je traversai donc la rue et lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas M. Cumming. Sur sa réponse affirmative, je lui dis mon nom et me présentai dans toutes les formes en excusant mon indiscrette curiosité sur la renommée et le désir que j'avais de connaître un compatriote aussi distingué. « J'ai apporté d'Angleterre, lui dis-je, une carabine de plus gros calibre, instrument dont je suis tout à fait indigne, et que je serai heureux de voir devenir de meilleures mains, et de le prêter donc de l'accepter, ne fût-ce qu'en réparation de mon abrupte intrusion.

« Un écœuré de lions, que je m'étais fait à moi-même haut de six pieds, avec une chevelure noire et ondulée, un teint bruni, une voix de tonnerre, un augmentatif enfin des brigands de Salvator Rosa, un vrai *Jorok*, si vous voulez, il était là devant moi, mais tout autre, je dois le dire : grand mais clancé, et ne paraissant pas avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans ; ses membres étaient délicatement moulés ; les lignes harmonieuses de son visage étaient gravement encadrées par les boucles flottantes de sa chevelure blonde ; ses yeux étaient bien tres-clair, et sa voix, quand il me parla, me parut, par son timbre argentin et légèrement aigu, appartenir plutôt à une jeune fille qu'à un *Robin des Bois africain* ; tout dans son ensemble enfin rappelait plutôt Adonis qu'Hercule.

« Après m'avoir simplement remercié de sa douce voix des compliments inmérites, disant-il, que je lui avais faits sur son courage, il ajouta naïvement : « Vous avez sans doute » lui dit-il que j'étais devenu un bien grand *chénapien* ; mais que voulez-vous, tant que ça ne fait de mal à personne, je me crois le droit de choisir le genre de vie qui me convient ; cette existence aventureuse et vagabonde me permet, tout en suivant mes goûts, de vivre en gentleman ; je ne suis à charge à personne. Mes wagons sont à vous » heure chargés de pelleteries de toute espèce, de plumes d'autruche, d'ivoire, etc. ; j'en ai la pour plus de 25,000 fr. « Eh bien, c'est le résultat d'une année de plaisir ! Cet argent va me permettre de remplacer bon nombre de bœufs et de chevaux morts à la peine ; c'est tout un nouvel équipement que je vais faire pour une nouvelle campagne de dangers et de profits, c'est-à-dire de plaisirs. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez venir hors la ville, ou sont mes wagons, je me ferai un plaisir de vous montrer les richesses qui sont tonnées et de vous donner tous les renseignements que vous pouvez désirer. A Nous y allâmes. Chemin faisant, je lui dis que j'avais entendu tant d'histoires merveilleuses sur son compte, qu'a moi-même qu'il ne me les confirmât, j'aurais grande peine à les croire. « Par exemple, pas plus tard que hier soir, à *Fort England*, dans une réunion de quelques amis, j'ai entendu affirmer que vous aviez récemment non-seulement affronté un lion à sa barbe, dans son antre, mais que vous l'aviez tué, et que le matin on vous avait trouvé endormi, la tête appuyée sur son cadavre en guise d'oreiller... Ces sortes d'aventures sont toujours exagérées, répondit-il, mon seul mérite est d'avoir un bon coup d'épée et pas mal de sang-froid ; mais quant à avoir passé la nuit dans un antre de lion, je ne sache pas avoir jamais été *Daniel* à ce point, quoique bien souvent il m'ait fallu dormir dans des endroits où ces messieurs regardent autour de moi et on leurs rouissements me réveillent. — Oh ! racontez-moi comment vous vous êtes bravés plus d'un de telles positions, le dit-il. — Bien n'est plus simple, » répondit-il, l'expérience m'a prouvé que le meilleur et le plus sûr moyen de tuer les lions était de croquer un trou assez profond pour y cacher un homme ; aussi lorsque, par bon heur, j'avais abattu un bœuf ou un rhinocéros et pres d'une source ou d'un étang, je creusais bien vite un trou auprès de sa caverne, et le soir, à la nuit tombante, je venais m'y tapir, attendant qu'ils se fussent largement désaltérés et repus ; alors de ma cachette j'en avais meilleur marché. Cost dans cette position que j'ai souvent été revêlé par les discussions broyées de ces messieurs, car la fatigue de la journée m'empêchait de veiller comme je l'aurais désiré. Une fois entre autres, après un somme dans mon trou, je me trouvai environné par cinq lions dont l'un s'avisa de jeter les yeux sur moi, mais comme je déclarai à bon porteur lui fit payer de sa vie son impudente curiosité ; et voilà ce qui sans doute aura servi de texte à l'histoire de mon sommeil dans l'antre des lions. »

« M. Cumming, ajoute le colonel Napier, étant un journal régulier de ses faits et gestes, de sorte que nous pouvons espérer que l'exposition de Londres ne sera pas le seul résultat de cette existence extraordinaire, mais que nous aurons bientôt un livre intéressant à lire. Certes, personne mieux que M. Cumming ne peut nous décrire ces pays inconnus et dépeindre nos peuples sauvages ; il sera peut-être un nouveau *Manu Park*.

Guide pittoresque et descriptif d'Uriage et de ses environs.

PAR A. MICHEL LADICHERE.

1850. — Paris, chez Gilault. — Grenoble, chez Velot.

Après avoir inauguré les bains d'Uriage par une œuvre d'art, le *Géant des Alpes*, dont la représentation (page 355 de son 45^e volume) a fourni à l'illustration l'occasion de signaler les qualités hygiéniques et médicales qui distinguent ces eaux thermales, les directeurs de ce bel établissement viennent de publier, à l'usage des nombreux baigneurs qui continuent d'y aller de tous les points de la France, un Guide pittoresque et descriptif destiné à débarrasser de la présence ennuyeuse du dicterne de profession ceux des malades auxquels leur santé permet de parcourir les environs des sources et cette partie du Dauphiné qui, sous le rapport de la beauté des aspects, n'est pas inférieure à la Suisse ou à la Savoie, et à de plus le grand mérite d'avoir été moins visitée.

Les Alpes dauphinoises offrent en effet au voyageur toutes les magnificences d'ensemble et toutes les merveilles de détail que l'on va chercher au delà des frontières. Les Alpes étrangères n'enferment nulle part une vallée comparable à celle de Graisivaudan, que les indigènes du département de l'Isère, dans leur patriotique admiration, appellent tout simplement *La Vallée*, comme si elle seule était digne de ce nom. Sa réputation, au surplus, date de loin. Le bon roi Louis XII, en la traversant pour aller revendiquer l'héritage de son aïeule Valentine, le duc de Milan, la proclamait « *le plus beau jardin du tant beau pays de France.* »

A ces beautés naturelles, chères aux artistes, viennent se joindre des trésors précieux pour les savants : la flore et la faune dauphinoises sont peut-être les plus riches de l'Europe ; la formation géologique des montagnes est un sujet incalculable d'observations et d'études, et le canton de l'Osans fournit à lui seul l'écran minéralogique le plus varié qu'on puisse rencontrer en aucun autre lieu du monde. Quant à celui qui recherche sur le sol ou il marche les traces du passé, le Dauphiné peut lui offrir une ample moisson de souvenirs historiques et biographiques, à partir de l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Puis, en dehors des récits sérieux de l'his-

toire, il y a encore les traditions populaires, les fabuleuses légendes auxquelles la génération actuelle ne croit plus, mais qu'elle raconte encore.

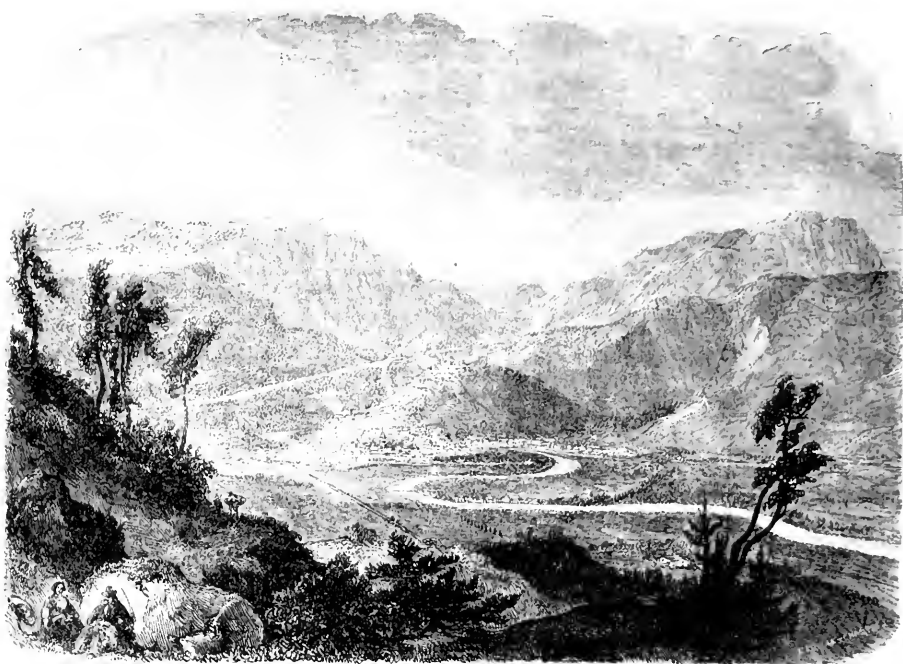
Le *Guide pittoresque d'Uriage*, son titre l'indique suffisamment, n'a point la prétention d'offrir, à ces divers points de vue, une histoire complète du Dauphiné ; M. Ladichere s'y est borné à conduire les promeneurs à travers les bois et les prairies, sur la pente des montagnes, cueillant ici pour

qu'elle touchait aux quatre seigneuries d'Uriage, Gieres, Surveys et Vaulnavays, l'œil embrasse la vallée de Graisivaudan, à partir des montagnes de la Savoie, qui, des hauteurs du mont Blanc s'abaissent jusqu'aux rives de l'Isère, dont le cours capricieux semble parfois remonter vers les lieux d'où elle est venue, et qui se trouve dominée par la chaîne calcaire de la Grande-Chartreuse et la dent de Grolle et de Chaumechaude.

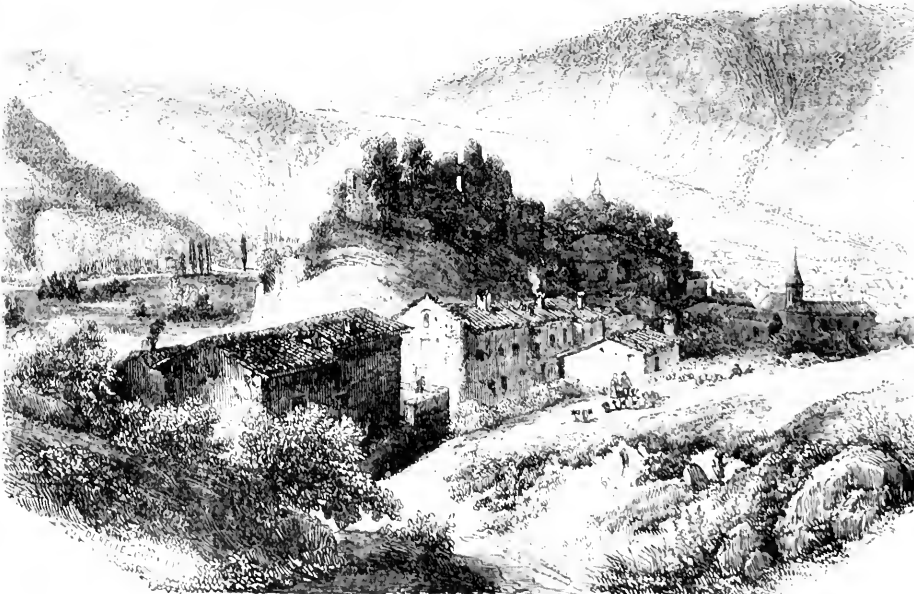
Les ruines du château du roi qui dominent la petite ville de Vizille sont célèbres dans les annales dauphinoises.

La terre de Vizille dépendait anciennement du domaine delphinal, et le nom que portent les restes du vieux château n'est que le souvenir traditionnel de la propriété des dauphins. Le dauphin Guignes V mourut en 1162.

Le livre, écrit, comme on le voit par les citations qui précèdent, avec une agréable simplicité, et tiré avec le soin qui distingue toutes les productions des presses typographiques de Plon frères, sera, nous n'en doutons pas, pour tous les baigneurs qui auront été chercher la santé aux bains d'Uriage, un souvenir qu'ils amèneront à retrouver quand ils auront quitté cette nature puissante ou la grâce s'allie presque toujours à la grandeur.



Guide d'Uriage. — Vue de Grenoble prise de la montagne des Quatre-Seigneuries



Guide d'Uriage. — Ruines du château de Vizille

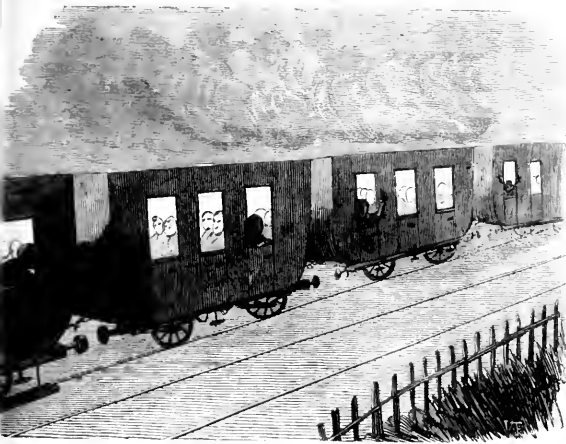
Pour 5 francs de plaisir, — Caricatures par Fouquier.



Combien les billets de 5 francs? — 25 francs... — Après cinq heures de queue!



V'la un autre plaisir! j'ai la s^e nos billets à la maison.



Une famille de quatre personnes partant ensemble dans quatre wagons



Enfin le plaisir commence: je vois la mer... ça me rappelle la mare d'Autueil.



O ma rue Charlot! Nous ne te reverrons plus! Meurt si loin!



FOUQUIER... DEL

Dernière nuit. — Le train ramène 2.000 voyageurs aussi gais que ceux-ci. Que de plaisirs pour cinq francs!

verte et ces mots écrits en grosses lettres: *La grande onde y a passé.* Ce billet était un passe-partout qui devait assurer son détenteur et sa bourse contre de nouvelles tentatives de vol.

Polidamor se hâte de regarder sa demeure; mais, au détour d'une rue, il est assailli par trois autres malfaiteurs, qui lui demandent la bourse ou la vie. L'avocat tire son billet de sa poche, quoiqu'il n'eût pas grande foi dans ce présen-

vatif, et il le présente aux voleurs. L'un de ceux-ci, muni d'une lanterne sourde, le lit, en reconnaissant l'authenticité et invite le porteur à continuer son chemin, sans rien exiger de lui. Polidamor se hâte de rentrer dans sa famille, qui l'attendait avec anxiété; et, plein d'émotions diverses, il lui raconte l'étrange aventure dont il était sorti avec un bonheur inespéré.

Ap. J.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES D'AOUT 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

La diminution dans la durée des jours va devenir très-sensible; elle est de une heure 38 minutes, dont 13 minutes matin et 55 minutes le soir.

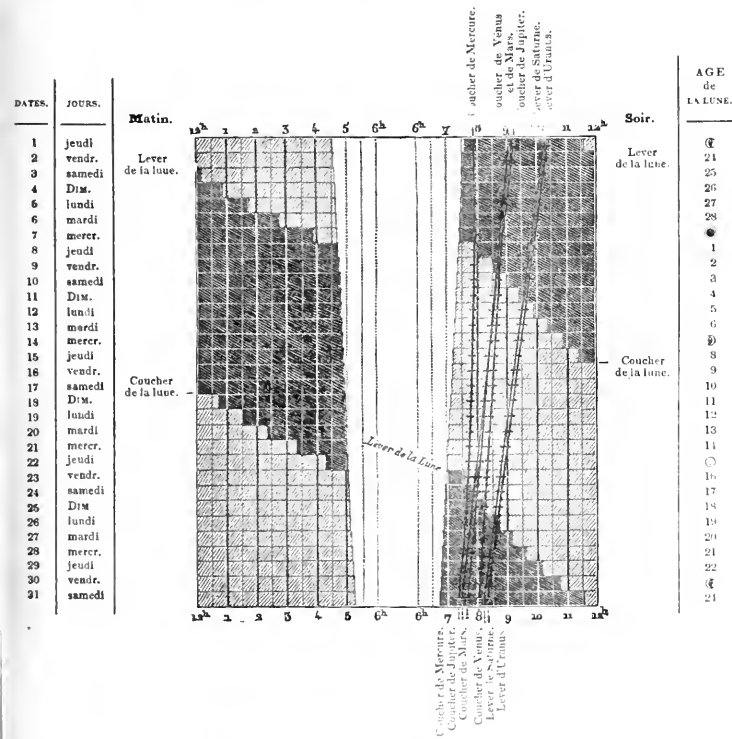
Le soleil passe au méridien, pendant toute la durée du mois, après qu'une bonne montre, réglée sur le temps moyen, marque midi; et l'intervalle entre les deux instants, est de 6 minutes et une seconde le 1^{er}, n'est plus que de secondes le 31.

La hauteur du soleil sur l'horizon, au moment de son passage au méridien, était de 59° 29' le 31 juillet; elle sera de 53° 17' le 15 août, et de 49° 52' le 31. Elle diminue donc de près de 16° dans le cours de ce mois.

Il y a dernier quartier le 7, nouvelle lune le 7, premier quartier le 15, pleine lune le 22 et dernier quartier le 30.

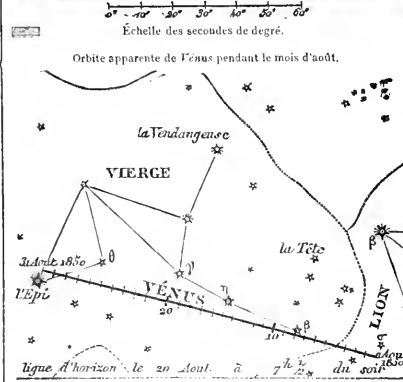
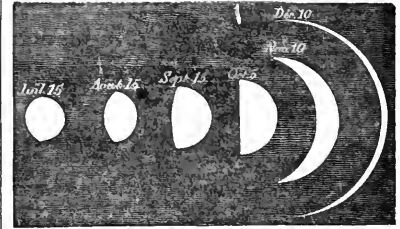
La lune sera près de Mercure le 8; de Mars, Jupiter et Vénus le 10; de Saturne le 26 et d'Uranus le 27.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



du 28 août au 24 octobre pour le 2^e et le 3^e. Quant au 4^e satellite, il n'aura plus d'éclipses à partir du 31 août, jusqu'à la fin de l'année, et même pendant tout le cours de l'année 1851.

Apparences du disque de Vénus vu au télescope, de juillet à décembre 1850.



Occultations d'étoiles.

Il y en aura sept pendant le cours de ce mois, savoir :

DATES.	DESIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
3	51, Taureau.	0 ^h 42 ^m matin.	1 ^h 31 ^m matin.
3	Aldebaran.	8 ^h 39 ^m matin.	9 ^h 55 ^m matin.
8	Régulus.	0 ^h 16 ^m soir.	7 ^h 0 ^m soir.
11	28, Balance.	8 ^h 44 ^m soir.	9 ^h 56 ^m soir.
18	36 ^b Sagittaire.	0 ^h 54 ^m soir.	8 ^h 16 ^m soir.
20	15, Capricorne.	0 ^h 0 ^m soir.	1 ^h 17 ^m soir.
22	12, Versseau.	5 ^h 40 ^m soir.	0 ^h 30 ^m soir.

Aldebaran et Régulus sont des étoiles de première grandeur.

Correspondance.

M. P. G. à Nantes. — C'est un de nos projets, monsieur; mais les circonstances sont peu favorables, et nous attendrons.

M. J. L. à Havre. — Vous avez raison, monsieur; mais ce sont des *en cas* qui ne sont pas sans valeur et qu'on cherche à relever par le cadre, quand on ne peut pas faire autrement que d'y recourir.

M. E. à Caen. — Le sujet a un peu vieilli, et nous regrettons, monsieur, de ne pouvoir accueillir votre offre très-obligante.

Plusieurs abonnés à Paris. — Cela dépend de l'auteur.

M. L. R. à Paris. — La chose est plus difficile, monsieur, que vous ne pensez le croire. Que l'on d'interdiction la-has.

M. C. à Basse-Terre (Guadeloupe). — *Von omnia umbulis.* Vous êtes du trop petit nombre de ceux qui s'y intéressent, et c'est tout ce que nous pouvons faire, monsieur, de continuer. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir, sans inconvenance, suivre votre conseil, afin de vous rendre ce travail profitable.

M. A. P. à Turin. — Nous fêchons, monsieur, de satisfaire votre curiosité. Quoique nous avons déjà donné plusieurs de ces portraits, il sera bien de les revoir groupés avec les figures que nous n'avons nées encore en l'absence de l'année comminée à nos lecteurs. Vous êtes au 13 que nos 75 personnes sont tous très-bonne, comme étant les plus des élus de la France.

M. J. à Genève. — Nous avons un dessin de la machine ingénieuse inventée pour porter le mont Comis. Nous le faisons graver pour le prochain numéro.

M. P. à Lyon. — Veuillez, monsieur, lire l'avis de la dernière page. Nous n'y avons oublié partie de nos Tribulations, mais nous y avons ajouté la machine à l'interdit que vous voulez bien prendre à notre recour.

M. E. D. à Dunkerque. — Nous sommes inondés, monsieur, de relations de voyageurs par les traits de plaisir. Nous croyons que le dessin est mieux les impressions des voyageurs que leur propre récit. Mille remerciements.

Routes apparentes des Planètes.

Mercury est étoile du soir, mais s'écarte trop peu du soir, dans tout le cours de ce mois, pour se prêter aux observations: ce qui nous dispense de donner la figure de route apparente. Le plus grand intervalle entre son lever et celui du soleil est de moins de 10 minutes (vers 17). L'intervalle n'était que de 20 minutes le 1^{er}; et est oré de 36 minutes le 31.

Vénus est toujours étoile du soir, et continue son mouvement direct, dont la trace apparente est représentée sur la carte ci-après. Cette planète se rapproche du soleil; et se couche moins de 40 minutes après lui le 31 du mois. Les éreintes phases qu'elle présente du 15 juillet au 10 décembre, sont aussi représentées, dans une autre figure, des qu'on les aperçoit avec une bonne lunette.

Mars est étoile du soir, comme Vénus, et les heures du lever des deux planètes sont presque les mêmes, pendant toute la durée du mois, au point que les courbes qui indiquent ces heures sur notre figure principale, se confondent dans la majeure partie de leur trace. L'orbite apparente de Mars se voit à la page 116 du N° du 29 juin. Le mouvement est toujours direct.

Jupiter, dont l'orbite apparente est décrite à la page 113 du N° du 2 mars, et qui est doué d'un mouvement direct, se couche pendant la première moitié du mois, pressé en même temps que Vénus et Mars. A la fin du mois, il s'écarte sous l'horizon moins d'une heure après le soleil.

Saturne et Uranus conservent le même intervalle entre les heures de leur lever, qui ne sont pas à 40 minutes l'un de l'autre, Saturne précédant Uranus. Chaque jour ils se

lovent plus tôt, de manière que, surtout vers le fin du mois, ils passent la majeure partie de la nuit sur l'horizon. L'un et l'autre est presque stationnaire pendant toute la durée du mois; ce n'est que dans les derniers jours qu'il peut percevoir un très-faible mouvement rétrograde (pages 207 et 272. N° du 30 mars et 27 avril).

Neptune a pris un mouvement rétrograde et il conservera jusqu'à la fin de l'année (page 207. N° du 30 mars). Il se lève le 1^{er} août à 8^h 31^m du soir; le 15 à 7^h 30^m; le 1^{er} septembre à 6^h 24^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 1^h 18^m du matin, à 11^h 51^m et à 11^h 18^m du soir. Ses hauteurs au-dessus de l'horizon, lors de ce passage, sont respectivement de 34° 45', de 31° 7' et de 30° 58'.

Remarque sur les levers et couchers du mois.

Le mois d'août présente une particularité remarquable qui n'aura pas échappé au lecteur, d'après ce qui précède; c'est que toutes les planètes, au moins les sept planètes principales, se lèvent ou se couchent le soir, et dans un intervalle de temps très-réseré. Telle est la cause du peu de netteté des courbes tracées sur notre première figure. Leur enroulement ou leur rapprochement mutuel exprime parfaitement cette espèce de simultanéité dans les levers et les couchers.

Eclipses des satellites de Jupiter.

Il n'y en a pas une seule qui soit visible à Paris pendant le cours de ce mois; et la proximité du soleil empêchera que l'on en observe aucune, en quelque point du globe que ce soit, du 31 août au 25 octobre pour le 1^{er} satellite. et

Modes d'été.

Quoique la saison des eaux ait déjà entraîné l'émigration d'une partie de la société parisienne, Paris n'est pas encore aussi délaissé qu'on pourrait le croire, grâce aux séances de l'Assemblée nationale dont la prorogation, commençant seulement dans quelques jours, retient encore à Paris et dans ses environs une notable portion de l'élégante population qui n'attend que la clôture des débats législatifs pour aller goûter, dans un rayon plus étendu de la capitale, les plaisirs de la véritable vie de campagne.

Ces prochains départs ont rendu beaucoup plus simples les toilettes de ville, et la percale, le jaconas et la brillante à dessins perses font tous les frais des robes d'été; ajoutés à ces étoffes la mousseline de coton à fond blanc avec grands volants ourlés ou festonnés, et faisons remarquer en passant que les robes de soie, soit en tulle fins ou chinés, soit en foulard, sont toujours en majorité.

Les mantelets blancs en mousseline ont enfin fait leur temps, et c'est avec satisfaction que nous voyons disparaître une mode beaucoup trop empruntée aux petits rideaux d'appartement; ils sont définitivement remplacés cette année par le mantelet-châle, garni d'étoffes et de volants découpés, qui affecte la même forme que les mantelets-châles en dentelle de laine.

Le chapeau de paille domine dans toutes les promenades: chapeaux de paille mélangés garnis de ruban rose et de velours noir; chapeaux de paille ornés de bouquets d'avoine, d'herbes et de fleurs des champs également en paille; chapeaux de paille d'Italie toujours si distingués par la valeur de leur tissu; et enfin chapeaux de paille de riz si légère à la tête et si frais pendant la saison d'été.

Si les costumes de ville sont simples, il n'en est pas de même de ceux qu'on prépare pour la campagne; c'est qu'à la campagne, et aux eaux surtout, on danse beaucoup. Les cartons de voyage se remplissent donc de robes de tulle et de tarlatane de couleur rehaussées de volants en application de Bruxelles; de robes de tulle chiné fond blanc à fleurs grandes ou petites selon le goût, l'âge et la taille; lorsque ces robes sont à deux jupes, ces jupes sont unies; lorsqu'elles se réduisent à une jupe unique, les volants pareils doivent nécessairement y abonder, mais ils sont tout à fait relégués aux toilettes des jeunes filles, qui doivent se contenter de doubles jupes de tulle simples ou couvertes de petits plis; le règne des fleurs artificielles est à son apogée pour le complément de ces toilettes de soirées; toutes les flores de l'univers ont été mises à contribution par les fleuristes pour composer des guirlandes, des couronnes et des bouquets; il faut remarquer cependant que les fleurs les plus simples, les pâquerettes, les clochettes ou lisérons, le chevreuille, l'avoine et les folles herbes des champs, forment les coiffures portées avec le plus de distinction.

L'événement important en fait de modes, c'est l'exposition que vient de faire mademoiselle Duquet, la célèbre couturière, des parures et toilettes magnifiques qui lui ont été commandées, pour le sacre prochain, par la famille impériale d'Italie.

La se trouvaient étalés

spéciaux envoyés à Lyon; la prévision a même été jusqu'à comprendre, au nombre de ces robes, un deuil de cour complet en damas noir avec ornements, brandebourgs, cordelière et garnitures en jais et dentelle noire; les formes de ces luxueuses toilettes, ainsi que celles des habits destinés au sacre de l'empereur Souloouque, qui ont donné lieu dernièrement à une semblable exposition et qui ne le cédaient point en magnificence aux atours de l'impératrice, ont été, sauf les changements imposés à la coupe par la mode actuelle, imités des costumes impériaux du sacre de Napoléon.

La haute industrie française n'est donc plus alimentée maintenant que par les commandes des cours étrangères; le sultan demandant il y a quelque temps à l'ébénisterie, à la tapisserie et à l'orfèvrerie parisienne un ameublement de palais dont la description paraîtrait empruntée aux contes des *Mille et une nuits*; hier c'était l'empereur Souloouque et sa famille qui commandaient toute une garde-robe de gala à la fabrique de Lyon; aujourd'hui, enfin, l'arquebusier Dévismes expose aux vitres de son magasin du boulevard Italien, dans un magnifique écrin de velours destiné au pacha d'Égypte, un fusil de chasse dont le canon d'acier poli, la crosse et les pièces en argent qui la garnissent sont de véritables chefs-d'œuvre de cislerie de haut relief.

Terminons ce bulletin par quelques mots sur les modes d'homme, où la fantaisie existe aussi bien que pour celles des femmes; or s'il est un costume qui se prête à la fantaisie, c'est certainement le costume de campagne; Humann en a donc composé quelques-uns qui réunissent toutes les conditions exigées par la vie champêtre.

Pour la toilette du matin c'est un habit-veste à taille longue, à basques courtes et arrondies, le tout en coutil écu, blanc, ou à raies de couleur; le pantalon et le gilet doivent être de la même étoffe; ce costume se complète d'une cravate en mousseline à bouquets, de souliers un peu couverts, de bas de soie de fantaisie et d'un chapeau ras en feutre gris de soirs.

La toilette du diner admet la petite redingote très-courte de basques, très-longue de taille en drap zéphir couleur tête de nègre ou bleu ardoise, accompagnée d'un pantalon de coutil blanc, d'un gilet de piqué rouille et de bas de soie blancs à côtes; le chapeau est alors en feutre nankin à long poil et la cravate en soie à carreaux écossais.

Le soir cette redingote est remplacée par un habit, soit à un seul rang de boutons avec galon de soie assortie pose à plat, soit à revers larges et pouvant boutonner jusqu'au haut, avec manches fermées au bas par un double bouton.

Un manteau impérial de velours bleu de ciel semé d'aiguilles aux ailes déployées, entouré d'une bordure alternée de bouquets, de couronnes et de chiffres, le tout brodé en or;

Un autre manteau de cuir en velours rouge doublé de satin blanc et garni d'un superbe point d'Espagne en or;

Puis une foule de robes à queue en moire antique blanche, en satin amarante, en moire glacée d'argent, etc., etc., toutes garnies de blondes d'or, d'argent, de dentelles merveilleuses et de rubans fabriqués exprès sur des dessins



Aux abonnés.

La distribution de ce numéro a été retardée par suite des difficultés que nous avons rencontrées dans l'application de la loi du timbre. Nous prions nos abonnés de le pardonner à la majorité de l'Assemblée nationale et à l'Administration qui n'est pas encore très-sûre des intentions de la loi, quoiqu'elle l'appuie provisoirement dans le sens le plus violent.

L'article 12 de cette loi frappe d'un timbre de 5 centimes les feuilles périodiques d'une dimension de 72 décimètres carrés et au-dessous. Elle ne dit rien pour les feuilles qui excèdent 72 décimètres carrés, ou plutôt elle ne dit plus rien, car le paragraphe qui, dans le projet, visait cet excédant, a été rejeté et les 72 décimètres sont devenus ainsi un non-sens, l'article ne signifiant plus que ceci: « Toute feuille périodique, fût-elle au-dessous de 72 décimètres carrés, sera soumise au timbre de 5 centimes. » Et la preuve, c'est que dans l'article 13 qui concerne les écrits non périodiques, le timbre supplémentaire d'un centime et demi par 10 décimètres carrés excédant la dimension typique a été maintenu après avoir été rejeté pour les périodiques.

Le fisc voulant d'abord nous appliquer le paragraphe de l'article 13 et nous faire payer un supplément de 3 centimes pour 11 décimètres qui forment la fraction dont nous excédons 72 décimètres carrés; le fisc a bientôt reconnu que sa prétention ne pouvait se soutenir. L'article 13 ne disant rien pour les écrits non périodiques. — Alors, qui a-t-il fait? Il a décidé que si 72 décimètres carrés payaient 5 centimes, 74 décimètres carrés devaient payer 10 centimes. C'est cette décision sauvage qui frappe de deux timbres à 5 centimes pour les départements et de deux timbres à 3 centimes pour Paris chaque feuille de l'Illustration.

Nous produisons; mais en attendant nous éprouvons un trouble qui peut être une cause de ruine pour une entreprise qui n'a pas cessé d'être pacifique. Nous tiendrons nos abonnés au courant des conséquences dont nous n'avons pas calculé la gravité en leur annonçant nos intentions dans le dernier numéro.

Pour aujourd'hui nous ne parlons que du dommage causé

par l'apposition du timbre, et d'où résulte le retard dans la publication de ce numéro, outre l'impossibilité de préparer le papier comme il faudrait pour obtenir une bonne impression de nos gravures.

Abonnement de six semaines

EN FAVEUR DES COLLÉGIENS EN VACANCES.

M. Bertall vient de nous présenter une charmante série de dessins qu'il préparait depuis longtemps avec un soin infini pour en faire un à-propos à l'époque des vacances. — Nous nous sommes empressés d'accueillir les dessins de M. Bertall, lesquels représentent, avec la finesse et la malice d'observation, le talent spirituel et comique de l'artiste, toutes les circonstances de la vie des écoliers: M. Bertall n'a pas oublié les écolières.

L'artiste n'a en qu'à se souvenir pour retrouver tant de scènes tristes ou plaisantes, tant de types gracieux ou comiques. — Ceux de notre âge y trouveront un grand charme si nous en jugeons par le plaisir que nous y avons éprouvé; les écoliers seront étonnés de le voir si bien connu et si touchamment peints dans leurs travaux, dans leurs espérances, dans leurs exarces et dans leurs jeux. C'est que M. Bertall a été un collègue comme eux; M. Bertall a eu le sort de rare, comme eux, de l'importance grotesque de quelques-uns de ses *colleagues*, ce qui était sa malice, comme la leur, d'honorer ses maîtres respectables; comme eux, M. Bertall a passé par tous les accidents, les tristesses et les joies du collège.

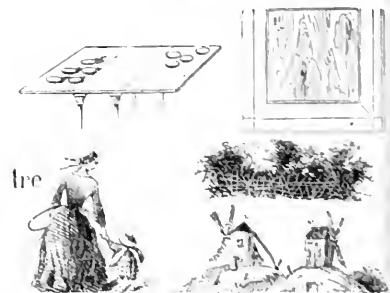
Cela se voit à un trait qui ne laisse pas d'ajouter au charme de cette histoire comique. Ses souvenirs lui ont fourni sur chaque sujet une phrase latine qui se rapporte à l'action de chaque dessin et qui fait avec le mot français placé au-dessous comme une double lecture. Ce rapprochement si bien trouvé offre plus d'un genre d'intérêt; nos jeunes lecteurs comprendront cela.

Pour que cette comédie en images parvienne à tous ceux à qui elle est destinée, sans les engager au delà, nous rece-

vrans, par exception, des abonnements de six semaines du 17 août au 28 septembre), pendant lesquels nous publierons cette série.

Le prix de cet abonnement est fixé à 4 francs pour toute la France.

Rébus.



EXPLICATION DE DERNIER REBUS.

L'homme propose, Dieu dispose.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

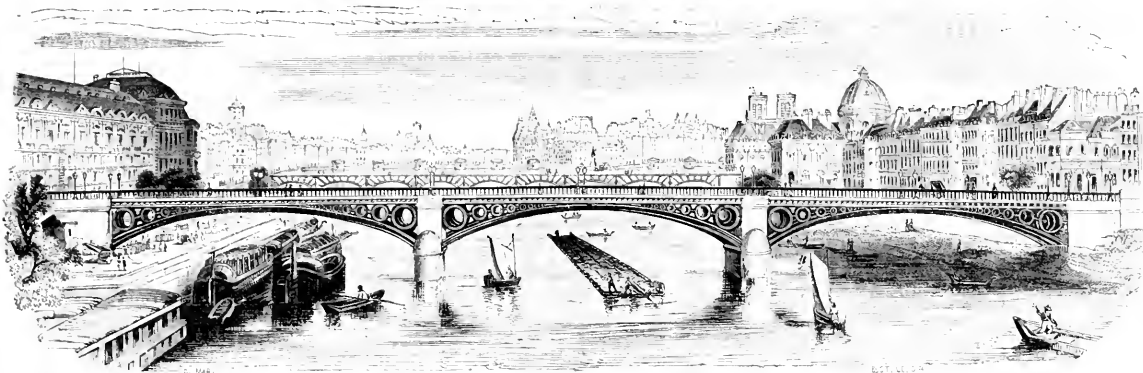
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, Paris, 36, rue de Vaugirard.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

9, 10, 11, 12, 13,
14, 15
AOUT 1850.



Ah. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75

N^o 389. — Vol. XVI. — De Vendredi 9 au Vendredi 16 août 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Inondation de Paris le 6 août. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Calais et son chemin de fer. — Histoire de l'acrobation. — Cour des Comptes. — La Vie des Eaux, Boulogne suite et fin. — Bibliographie. — Encore le bon vieux temps (suite et fin). — La vie à bon marché. — Le yacht *Victoria and Albert* à Brest. — Variétés.

Gravures. Procession du conseil diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850. — Courrier de Paris. Le bonie arétienne. Le torero Montés bénié par un lauréat, à Madrid. Labrevoir, d'après un tableau de Fiers. — Embarcadère du chemin de fer de Calais. — Cour des Comptes: Le grand escalier; La grande salle d'audience; Salle des comités; Bibliothèque et salle du conseil. — Souvenirs de Londres, 22 caricatures par Stop. — Le yacht *Victoria and Albert* à Brest. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Notre semaine parlementaire s'ouvre par la suite de la délibération sur le projet de loi relatif au chemin de fer de Tours à Nantes et d'Orléans à Bordeaux. Nous sommes au 1^{er} août. L'Assemblée allait passer à la discussion des articles lorsqu'un représentant montagnard, le fameux Colfavru, a présenté un amendement disposant 1^o que la liste des actionnaires des deux compagnies serait communiquée à l'Assemblée avant une plus ample discussion du projet; 2^o que les représentants actionnaires desdites compagnies en feraient la déclaration à l'Assemblée et que ceux qui au-

raient été reconnus actionnaires devraient s'abstenir de toute participation à la délibération du projet de loi. Cette motion, qui semble aujourd'hui si malsonnante, nous l'avons entendue souvent en 1845, à l'époque où les bénéfices en perspective des chemins de fer se partageaient fraternellement sous le nom de primes entre les fondateurs politiques ou financiers des compagnies. Cela ne semblait pas alors exorbitant. Aujourd'hui la motion ne rappelle pas seulement l'opposition de 1845, mais les dénonciations de la Montagne de 93 contre les accapareurs. Cependant l'Assemblée était peu nombreuse, et l'amendement a été pris en considération par 256 voix contre 241. Il a fallu le renvoyer



Procession du Conseil diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850.

à la commission et la discussion de projet de loi s'est trouvée interrompue. Le lendemain M. Ducos a apporté à la tribune l'avis de la commission sur l'amendement Galfavru. Celui-ci a soutenu son dire dans un discours tressé de lieux communs défilés dans une langue plus que pauvre et auquel M. Benoist d'Azy a répondu par un autre discours qui tout le monde avait déjà lu plus d'une fois avant cette séance. La proposition de la commission tendant au projet a été adoptée par 391 voix contre 182. Cela ne nous empêche pas de rappeler la maxime des poètes : Chacun pour soi et l'Etat pour nous seuls.

Cet incident en deux jours a en peu informé le commencement de la discussion du budget des recettes. Une des dispositions principales du nouveau budget, c'est la suppression des 17 centimes ad valorem, sans affectation spéciale, alloués à la contribution foncière. Un amendement signé par 19 représentants, dans l'intérêt de 52 départements qui l'ont supporté trop imposés, demandant que le dégrèvement de 27 millions résultant de la suppression des 17 centimes, au lieu de profiter également à tous les départements, fût réparti de la manière suivante : dans les 31 départements moins imposés on aurait supprimé le centime, dans les 52 autres on aurait supprimé la totalité et on aurait ajouté à ce dégrèvement les 17 centimes restants des 31 départements dégrévés, soit de 10 centimes. Cet amendement défendu avec chaleur par ses partisans, combattit avec force par le rapporteur du budget, a été adopté par une majorité de 358 voix contre 163. Néanmoins l'Assemblée a adopté une disposition pour à éclairer cette question de la répartition de l'impôt, elle consiste à engager au gouvernement de procéder sans délai à une évaluation nouvelle des revenus territoriaux.

Autre proposition : celle-ci devant être plus de huit, elle n'a pas manqué à son sort. Trois représentants de la gauche avaient demandé qu'à partir du 1^{er} janvier 1851, l'impôt sur les boissons fût aboli. Ce n'est pas la discussion, c'est le mode de voter qui a provoqué des réclames si vives, des rappels à l'ordre, un tapage enfin digne des beaux jours. La proposition n'en a pas moins été réglée par 339 voix contre 166. L'action avait duré près de deux heures.

La discussion du budget des recettes a continué en alternant avec le projet de loi du chemin de fer. Le budget a été voté presque en entier dans la séance du 31, à l'exception du dernier article. On est passé de six à six. Cependant M. Dupin, qui a un peu honte de cette précipitation d'étoiles haclant la besogne pour partir en vacances un jour plus tôt, a appuyé le vote définitif. Afin de ne voir jusqu'au 11 le nombre de représentants nécessaires pour la validité des décisions qui s'étendent à prendre. C'est donc sans débats qu'on a voté les articles du budget. L'absence de ces tribunes avait pourtant une grande importance, par exemple l'article 19, qui autorise le ministre des finances à allouer pour 59 millions des bons domaniaux; cet article a passé sans la moindre réflexion.

Puis l'Assemblée a repris par la troisième fois la discussion du chemin de fer. La tactique est bonne pour le ministre et les compagnies; triste pour les contribuables. La prorogation de la concession à 50 ans pour la compagnie de Tours à Nantes a été adoptée sans débats. L'article 2 de la loi a été également voté 5; c'est celui qui a fermé le chemin de Bordeaux. Nous ne voulons pas rapporter tous les incidents de cette discussion, néanmoins nous mentionnons une interruption de M. Mot, la quelle a causé un grand scandale dans l'Assemblée. Ce représentant devrait parler latin.

Le latin dans les mots brève l'humanité.

Il a encouru la peine de la censure, et la polémique, à notre avis, n'est pas trop vengée, même en alléguant la cause comme circonstance atténuante.

Le plus intelligent et le plus attaché des journaux de notre grand port de l'ordre s'y prend autrement pour critiquer la loi, ceux qui l'ont résignée et ceux qui la devaient voter.

« C'est un des travers de l'époque, dit-il, qu'insistât que quelqu'un, compagne ou particulier, est dans l'embaras, il s'adresse à l'Etat pour qu'en son nom, sans voir que c'est toujours sur les contribuables qu'il retombe le fardeau dont on veut se faire charger, on s'en soit acquitté. Les contribuables demandent à l'Etat de lui fournir des débonnaires, les manufacturiers lui fournissent des acheteurs au dehors, l'ouvrier veut que l'Etat lui fournisse du travail, le jeune homme qui sort du collège ou l'homme marié qui a mal réussi dans ses entreprises attendent de l'Etat une place. Les compagnies, se flattant à l'ouïsson, réclament de l'Etat la hausse de leurs actions. Cette habitude n'est pas seulement propre d'un peuple libre, elle est, de plus, pleine de périls pour la société. Non seulement elle tend à élever d'impôts les contribuables, mais encore elle sert de point d'appui au communisme. Les communistes n'ont fait rien qu'élever plus que d'autres les attributions de l'Etat et la responsabilité de l'Etat. Le fait est que si l'Etat doit des secours à dix compagnies dont les actions sont en hausse, même avant qu'on s'en soit rendu compte, et que l'Etat ait cette hausse est passagère ou démiure, il en doit à toutes les autres compagnies de chemin de fer qui sont en perte, il en doit à toutes les entreprises en souffrance, à tous les particuliers qui ont mal leurs affaires. Si l'Etat doit son assistance aux capitalistes qui ont mal spéculé, il en doit à plus forte raison aux ouvriers qui n'ont pas de travail, et voilà le budget au travail. Qui n'est-ce pas ? Voilà donc les secours de l'Etat. Ces secours ne sont accordés que dans le cas tout exceptionnel, qu'ils ne soient qu'un remède extrême, que les secours de l'Etat ne soient qu'un moyen que le malheur pousse. Ce sont les vérités, qui ne peuvent être vues en d'autres temps, avant qu'on ait vu les dangers et terribles péchés des dévants années, mais qui sont à présent des vérités de l'Etat, après les défaites nationales et les journaux de pain, avec le communisme à nos portes, c'est se

rait de donner une impulsion extrême de les oublier un jour instant. Un gouvernement intelligent doit se faire violence pour s'y conformer avec le plus grand scrupule, quelques sollicitations qu'en lui fasse ».

Cela vous est facile à dire. L'Assemblée n'en a pas moins adopté le projet à la majorité de 295 voix contre 228.

L'Assemblée a repris en outre la délibération sur le projet de loi relatif à la banque, qui a été voté ainsi que diverses lois de crédit.

La séance de mercredi a encore, plus que la précédente, offert le spectacle d'un défilé de projets de loi ayant pour objet des allocations de crédits pour divers services. Ce travail d'ailleurs a été délayé en un clin d'œil, tant l'Assemblée avait hâte d'en finir avec le budget.

Depuis elle a encore été obligée d'écouter la lecture d'une communication écrite de M. le ministre des finances, avant d'aborder le vote important du budget, destiné, ce semble, à élargir le ressort.

Le message de M. Fould a pour but de faire connaître l'impression du compte général de 1849 sera terminée dans deux jours, et que samedi ce document pourra être distribué à MM. les représentants.

Il résulte des explications données par le ministre, que la situation est meilleure que celle qu'il avait lui-même indiquée dans ses rapports à l'Assemblée, puisque le découvert établi à 219 millions se trouve réduit à 235.

Il restait à voter quelques dispositions générales du budget de 1851, qui ont été admises sans réclamations. Le vote sur l'ensemble a donné pour résultat 420 bulletins blancs contre 162 bulletins bleus. En conséquence, le budget a été adopté.

Le projet de loi sur la presse dans les colonies, revu et corrigé par la commission, n'a donné lieu à aucun débat; il a été voté d'urgence.

Avant de se séparer, l'Assemblée accordé quelques nouveaux crédits.

La voix donc arrivée au terme des travaux qu'elle s'était prescrits avant la prorogation. Quoique les vacances parlementaires ne doivent commencer légalement que le 11 de ce mois, on peut les considérer comme ouvertes de fait à compter de cette séance. C'est ainsi que les élèves de nos collèges, qui n'étaient en vacances que le 15 août, courent déjà les rues depuis une semaine.

Le voyage que le président de la république se proposait de faire dans plusieurs parties de la France est définitivement décidé. M. Louis Bonaparte visitera Lyon, Japon, le Jura, Besançon, Orléans, Strasbourg, Nancy et traversera la Champagne pour aller à Paris; ce voyage durera vingt jours.

Les questions présentées dans la Chambre des Communes ont pour résultat la solution que tout le monde peut prévoir.

La première résolution proposée par l'avocat général, portant que M. de Rothchild n'avait pas le droit de siéger dans la chambre, a été votée par 166 voix contre 92.

La seconde, portant que la Chambre s'occuperait, dès le début de la prochaine session, de l'état de la loi, a été votée par 172 voix contre 106.

On a reçu des nouvelles de New York, en date du 23 juillet, et, par dépêche télégraphique, des nouvelles de la même ville en date du 25. Le nouveau président a composé son cabinet de personnes appartenant exclusivement au parti whig.

On a des nouvelles de la Californie jusqu'à la date du 18 juin. Elles nous apprennent un nouvel incendie à San-Francisco, et le plus terrible qui ait encore exercé ses ravages dans cette merveilleuse ville. Il ne s'agit pas moins, ce fois, de 300 maisons brûlées dans le quartier le plus riche, et de pertes évaluées à 5 millions de dollars (26 millions 500,000 fr.). Parmi les noms des propriétaires incendiés qui peuvent intéresser le public français, nous trouvons ceux de MM. Lecointe et Barrière, Chauveteau et Co, Pochon et Co, S. A. et J. G. Thayer, L. Bussange, Colhard et Co, Debe et Guillot, madame Antoine, marchande de modes, Vassault et Co, Anselme Moreland. Au nombre de ces noms que nous copions dans les journaux de San-Francisco, il ne paraît pas que ce soient, si grand qu'il soit, un aucunement allahis les courages; des incendies de San-Francisco, on se remmettait à l'épreuve pour bâtir; et si ce n'était la hausse que ce malheur a produite sur les matériaux de construction, on ne trouverait peut-être pas dans les journaux du pays une réclamation contre cette nouvelle visitation de la Providence.

Ce qui console tout le monde, ce sont les incessantes découvertes que l'on fait sur tous les points du territoire, et que nous laissent plus de doute aujourd'hui sur la présence de l'or en quantités à peu près incalculables par tout le pays qui s'étend au nord, depuis la rivière Columbia jus au golfe de Californie au sud, depuis les vallées du Sacramento et du San-Joaquin à l'est, jusque par delà les montagnes Neiguses à l'est. Aussi s'attendent à voir produire cette année par les mines de la Californie plus d'or qu'il n'en est encore sorti depuis la découverte faite par M. Marshall au moulin du capitaine Sutor.

Un nouveau traité conclu par les soins de M. Letcher, ministre des Etats-Unis au Mexique, garantit à une compagnie américaine la concession d'un chemin de fer à établir entre les deux océans, sur l'isthme de Panama. C'est la troisième route que suivent les Etats-Unis à travers le territoire des populations espagnoles, et à voir ce qu'ils ont déjà fait dans la Nouvelle-Grenade, on peut croire que ces projets ne tarderont pas à s'accomplir. Le traité garanti également aux Etats-Unis l'assistance qu'ils ont déjà donnée à l'armée de général Lopez.

Le projet de loi relatif aux affaires du Danemark, qui avait

été par la loi du 1^{er} juillet, a été enfin définitivement le 2 août par les plénipotentiaires de France, de Russie, de la Grande-Bretagne, de Suède et de Danemark. Le chargé d'affaires d'Autriche n'a point cru pouvoir le signer sans en avoir relevé à son gouvernement. Le chargé d'affaires de Prusse avait refusé d'assister à la conférence. Le protocole est resté ouvert pour l'un et pour l'autre.

Il y a, comme on sait, deux points principaux dans cette affaire du Danemark. L'un, le fait de la guerre actuelle, est à tout le moins résolu par le traité signé à Berlin le 2 juillet, et par lequel l'Allemagne se retire de la lutte; l'autre, celui de la succession au trône de la monarchie danoise, est l'objet principal du protocole signé à Londres.

Les puissances signataires déclarent qu'elles considèrent le maintien de la monarchie danoise dans son intégrité comme un des éléments de la paix générale; qu'en conséquence elles approuvent la résolution du roi de Danemark de régler éventuellement l'ordre de succession à la couronne de manière à assurer cette intégrité sans porter atteinte aux relations du Holstein avec la confédération germanique; et elles conviennent de donner une nouvelle garantie à ces arrangements par un acte formel de reconnaissance qui sera ultérieurement discuté et rédigé à Londres.

A nos Abonnés

A PROPOS DE LA LOI DE TIMBRE.

Nous continuons à réclamer et à protester contre l'interprétation forcée et l'exécution violente envers nous de la loi du 26 juillet.

Nous soutenons que le timbre nous frappe indûment d'un double droit, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent numéro.

Nous soutenons en outre que la poste, qui ne consent pas à recevoir nos numéros tous les jours de la semaine, manque à l'égard de la loi qui a voulu dire, à coup sûr, qu'un journal hebdomadaire, quoique par ant la date du jour où il est publié, comprend tous les dates entre son dernier et son prochain numéro.

Pour rendre cette démonstration plus claire, nous datons celui-ci de tous les jours qui doivent s'écouler jusqu'au 16 août.

Nous aurons à signaler beaucoup d'autres faits exorbitants. Nous le ferons pour avertir nos abonnés de l'obligation on nous pourrions nous trouver de changer les conditions de notre abonnement.

Nous attendons néanmoins, avant d'annoncer ce changement, le temps nécessaire pour avoir raison du fisc, et ferons tout possible pour prendre à notre charge tout ce qui n'exposerait pas notre propriété à une ruine complète. Nous ne pourrions en effet supporter seuls, et sans que nos abonnés en pressent une part, un impôt qui excède pour l'Illustration la somme de 90,000 fr. par an.

Il ne sera rien changé au prix de l'abonnement jusqu'au premier octobre prochain. L'augmentation, si il y a lieu, partira de cette époque.

Inondation de Paris, le 6 août.

Le thermomètre, qui avait monté, le 5, à 25 degrés, un vent du sud-ouest qui nous inondait d'une chaleur ultra-tropicale, tout annonçant un orage; mais le spectacle à grandement surpassé l'annonce. La pluie a commencé le 6 vers cinq heures du matin et n'a cessé de tomber jusqu'à huit heures. Vers deux heures de l'après-midi, l'orage a été de nouveau relâché; pendant plus d'une heure la pluie, tombant par torrents, a donné à plusieurs rues l'aspect d'une ville où le million d'une pluie.

Ainsi le faubourg Montmartre, depuis la sortie du passage Verdun jusqu'à la rue de la Victoire, présentait l'aspect d'une rivière; l'eau était probablement tombée en telle abondance qu'elle ne trouvait plus d'issue par les égouts; en quelques minutes la rue du faubourg-Montmartre a été couverte d'une nappe d'eau de plus de trois pieds de hauteur à quelques endroits; les portes cochères, les boutiques, tous les rez-de-chaussée étaient envahis et presqu'entièrement couverts de l'eau. Un marchand de vin placé près de la rue Richer avait reçu plusieurs pièces de vin qu'il n'avait pas encore eu le temps de rentrer dans ses caves et qu'il avait dû laisser provisoirement sur la devanture de sa boutique; ces pièces ont été soulevées par les eaux et entraînés à la deriva comme par un véritable torrent; les voitures avaient de la peine jusque par-dessous le moyeu de leurs roues; quelques gamins de Paris ont profité de la circonstance pour prendre un bain, et ils ont trouvé un fond d'eau assez considérable pour nager sur un espace de 100 mètres à peu près.

L'inondation avait la même intensité dans le passage Saubert. On sait que cette voie de communication est élevée à six deux extrémités et creuse au milieu. L'eau était tellement élevée pendant près d'une demi-heure, que les voitures elles-mêmes n'ont pu y passer. Les habitants étaient tous à leurs fenêtres, suivant les progrès de cette inondation, qui s'écoulaient dans les maisons par les soupiraux et par les portes cochères.

L'eau avait également envahi la rue Richer depuis la rue de Trévise jusqu'à la place de la ville qui avoisine le faubourg Poissonnière, et on a calculé à cet endroit que l'eau ne s'était pas élevée à moins d'un mètre sur certains points.

Les conséquences de ces inondations sont nécessairement déplorable; il y a deux à trois pieds d'eau dans toutes les caves qui prennent leur source sur les rives envahies par l'eau. Quelques maisons bizarres sont venues égarer ce triste spectacle. On a vu d'abord se lancer un million du torrent, qui les couvrait jus qu'à la naissance du vent; d'autres s'élevaient aux volutes pour traverser cette mer d'une nouvelle espèce, et nous avons vu trois ou quatre hommes s'élancer sur un étouffail qui venait à s'écarter à mesure qu'il avançait, et à la place du courant il le couvrait qu'il leur servait de passage.

Cet orage a, comme nous venons de l'après-midi avec une nouvelle violence; et la pluie avait tombé avec plus de force

vantables qui ne sont jamais arrivées.

Les panoramas sont à la mode au théâtre, c'est un dérivatif à cette fièvre de locomotion qui nous travaille. On ira bientôt en Russie et au Chili aussi, comme sur de petites roulettes. Un industriel annonce la Souloquie et autres chimiseries pour la semaine prochaine, et les Variétés vous montrent de nous hier la Californie en lanterne magique. Le théâtre, d'ailleurs, est toujours de la région des orages un les jupiters administratifs agitent leurs foudres vengeresses. Un homme s'était rencontré, qui, à force d'intelligence et d'activité, avait fait de l'Odéon un petit Pactole, et on le révoque. Le crime dont il demeure atteint et convaincu, c'est de ne pas partager les opinions du gouvernement en matière théâtrale? Non, en matière politique. Ce n'est pas un

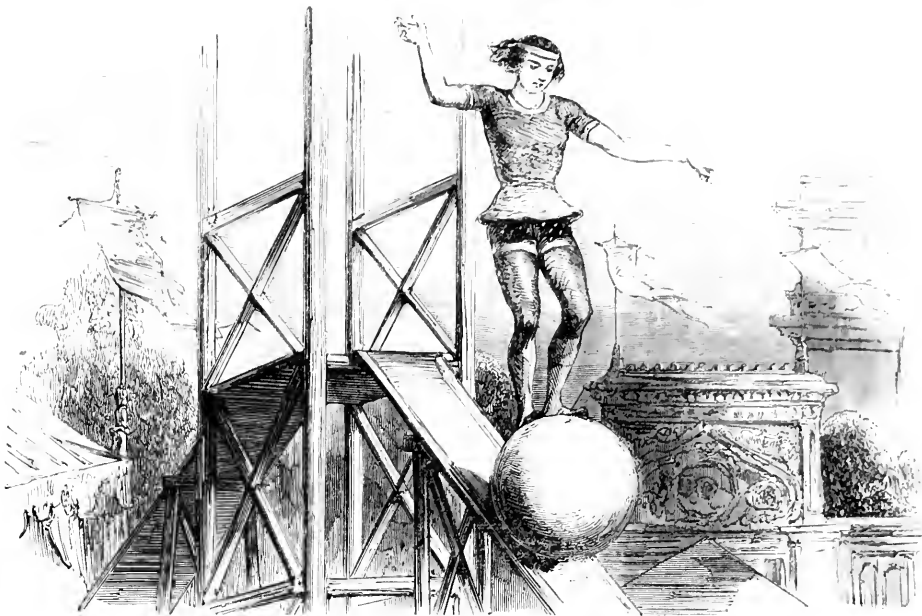
homme bien pensant. Son privilège est sollicité par vingt candidats qui pensent si bien, que l'autorité ne sait lequel prendre. On assure cependant que, suivant l'usage, la place avait été donnée avant qu'elle devint vacante. En même temps la commission de censure est entrée en fonctions, et il n'est plus question de mettre le capitaine *Claque* et son monde à la réforme; au contraire, la troupe fonctionnerait dorénavant avec approbation et privilège... de la République.

Mademoiselle Rachel, qui jouait un peu à Londres pour le roi de Prusse, s'est brouillée avec son entrepreneur. On parle d'une scène presque tragique qu'elle lui aurait faite en dehors du répertoire :

O toi, l'unique objet de mon ressentiment,
Par qui je vous romps
ce bel engagement,

et toute la tirade de Camille, qui, bref, s'en est allée chercher des juges à Berlin.

L'aérostatique continue son tour du monde. L'Allemagne gonfle des ballons, et dimanche dernier M. Green, l'aéronaute britannique, s'est envolé à Londres sur un poney, à l'instar de M. Pottevin, dans Wauxhall-Gardens. Il est assez curieux d'observer avec quels sentiments opposés les deux grands peuples, anglais et français, apprécient cette périlleuse tentative. Tandis que les Parisiens prodigent à leur aéronaute les témoignages d'un intérêt qui s'éleva jusqu'à l'admiration, les habitants de Londres n'accordent à M. Green



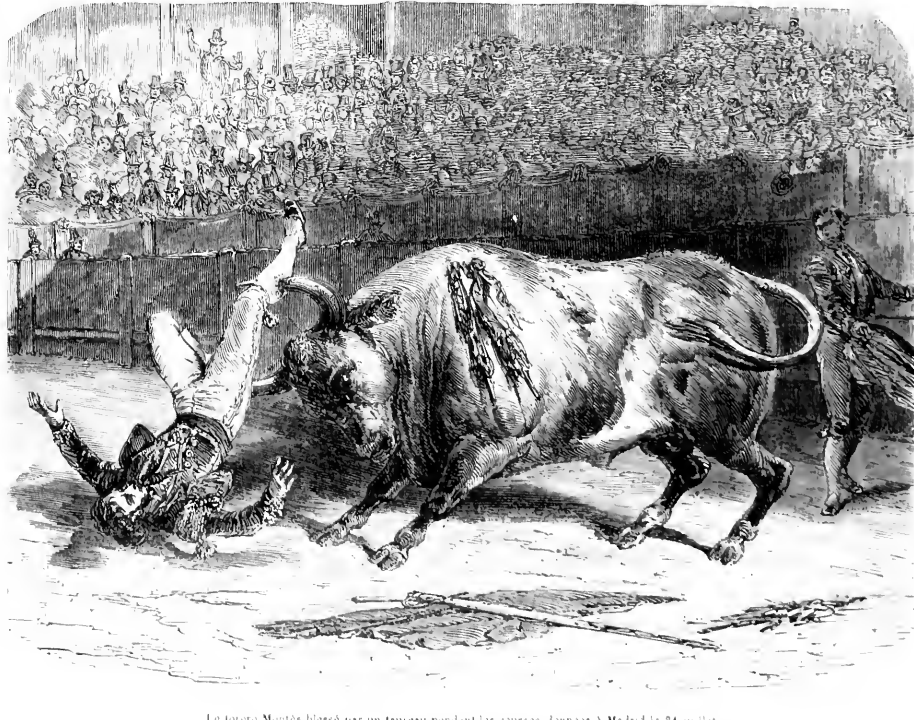
Hippodrome. — La boule acroïenne.

qu'une approbation très-réservée. La plupart de leurs journaux s'efforcent même d'étouffer sa gloire dans le ridicule. Depuis les expériences de Montgolfier jusqu'à celles de madame Graham, dit le *Morning-Post*, jamais semblable folie n'avait été montrée au public. Il faut espérer que les autorités empêcheront à l'avenir ces représentations, qui sont honteuses pour la nation. Le *Morning-Advertiser* décrit l'appareil de M. Green, qui consiste en une plate-forme solidement attachée au ballon par des cordes, intérieurement quatre croix garnis de draps sont pratiqués pour recevoir

le cheval, où est le cheval? (*Where is the horse.*) Enfin, un autre organe de l'opinion publique constate que M. Green, à dos de cheval, est plus exposé que dans sa nacelle; mais que le danger serait accru si c'était un homme qui fit l'office de cheval; donc, qu'à la prochaine occasion M. Green s'élève sur les épaules de M. Pottevin.

Il est mort dernièrement à Paris un potentat dont la presse a oublié de célébrer les obsèques. Il s'appelait Quérisseau, l'empereur Sigismond de la *Juive*, et il figurait depuis vingt ans les têtes couronnées à l'Opéra.

roi, pontife ou prince du saint empire, il eut la majesté de ses fonctions et il conserva jusqu'au bout le sentiment de ses devoirs. Le désintéressement de ce potentat fictif pourrait servir de leçon à d'autres. Sa liste civile étant celle d'un simple expéditionnaire, on lui proposa souvent de l'augmenter; il consentait à jouer d'autres rôles; mais sa majesté repoussa toujours ces offres séduisantes; il eut rougissement de cette promotion; le cumul lui répugnait. Cependant l'emploi de roi s'en allant à l'Opéra comme ailleurs, le directeur de l'Opéra se vit obligé de le concéder. On lui demanda son abdication, et le pauvre homme en conçut le chagrin le plus vif. Une petite pension devait lui être payée dans l'exil; mais Quérisseau s'était habitué à porter le sceptre, et il ne le déposa qu'avec la vie. D'ailleurs il sentait sa profonde incapacité pour toute autre fonction Sesamis.



Le torero Montés blessé par un taureau pendant les courses données à Madrid le 24 juillet.

frappés de sa douleur et consternés des projets de suicide qu'il ne désuait plus, tentèrent une dernière démarche auprès du directeur, qui avait consenti à le garder au rabais; malheureusement la réparation vint trop tard.

Un autre prince de théâtre a failli périr à Madrid: c'est Montès, le fameux taureau, la première lame (*primera espada*) des Espagnes. Il y a deux ans qu'il avait quitté l'arène, vaincu non par l'âge mais par les supplications d'une femme qui ne consentait à épouser le fameux matador qu'autant qu'il renoncera à son dangereux métier. Mais l'oisiveté pesait à Montès, et il rentra dans l'arène malgré ses cinquante-cinq ans. Ne relevons pas une autre considération, celle de l'argent. Qu'importe à Montès, riche comme deux cantatrices, quelques ducats de plus ou de moins: Pendant plusieurs fêtes il fit merveille à Madrid, en dépit de la critique des connaisseurs, qui dénonçaient sa décadence, confirmée, hélas! par l'événement. Il est vrai que jamais gauchon ou matador ne se trouva en face d'un plus redoutable adversaire: l'encoleur le plus robuste, la force la plus impétueuse, et, comme dit l'historien officiel de cette tauromachie, l'intelligence la plus rare que la nature ait encore accordée à un individu de la race bovine. Au lieu de s'en prendre aux chevaux des chulos ou aux petites flammes rouges des banderilles, le terrible animal courait sus aux hommes, si bien que le combat allait finir faute de combattants; c'est alors que Montès sauta dans l'arène, l'épée à la main, ramenant avec lui la foule des fuyards. On le vit bientôt agiter la banderole rouge devant le front de son ennemi; mais un cri aigu se fit entendre: d'un seul bond le taureau avait mis l'homme sous ses pieds, et puis le relevant d'un coup de corne, il le secouait dans l'arène, lorsque avec un grand courage le neveu de Montes, qui combattait

à ses côtés, enfensa sa pique dans la nuque de l'animal, qui tomba comme foudroyé. Cinq autres taureaux furent massacrés dans la même fête, et il fallut accorder la tête d'un sixième aux belles Madrilènes, comme un sacrifice offert à Montès le bien-aimé.

En comparaison de ce spectacle, qu'est-ce que nos émo-

d'un plan qui se dresse à la hauteur de vingt mètres. Après l'ascension, la descente encore plus périlleuse qui s'exécute avec une aisance et une agilité charmantes. On ne tombe pas du ciel avec plus de légèreté et de grâce.

Un autre exercice qui n'est guère plus rassurant, c'est celui qu'exécute M. Soulié, le grand écuyer du grand Turc. Le fameux Mercure retenait d'un bras vigoureux huit coursiers lancés dans l'espace; M. Soulié en manœuvre vingt-quatre lâchés au triple galop. Sa main les excite et sa voix les arrête, c'est à la suite d'une de ces représentations que Sa Hautesse décora le hardi centaure de l'ordre du Nisham, la croix d'honneur des Osmanlis.

Mais qui peut rêver de gymnastique et de tours de force quand tout invite à fuir la ville embrasée? — Notez qu'on aurait pu fuir à la nage, il y a deux jours, cette ville embrasée. — Si quelque devoir vous retenez à Paris, au moins reposez vos yeux sur les paisibles images des champs qui vous sont interdits. Voyez ici, un paysage de Flers. L'abreuveur et rien de plus, mais à côté de ce rendez-vous champêtre, libre à vous de rêver comme nous les douceurs de la campagne du bon Dieu. Là-bas, dans les splendeurs du ciel, dansent les fils soyeux de la vierge, ici monté le chemin festoyant si souvent chanté par les poètes décrits; l'on y sent par la poitrine ouverte l'ombrage des grands chênes touffus, les vignes grimpances, les saules pensifs, les carrés de blé d'or, le goût brouyant aux eaux poissonneuses. Voilà le paysage rêvé, et ce sera encore, si vous le trouvez bon, non pas les péchés de l'abbé Delille, mais les grands bœufs qui ruminent, la poule caqueteuse, un toit fleuri de joubards, la jeune fille aux yeux étonnés et les madones de village allant au travail leur Jésus dans les bras.

PHILIPPE BESNON.



L'abreuveur, d'après un tableau de Flers.

tions de l'Hippodrome, ou l'on tremble seulement pour le plaisir d'avoir peur? *L'homme à la boue*, ou Franz de Bach, c'est un jeune garçon de seize ans, lesté comme Mercure, le messager des dieux, et qui doit avoir comme lui des ailes aux talons. Vous connaissez les tours de force de l'acrobate et cet étonnant Ganis ou ce prodigieux Bisley travaillant les pieds en l'air et les bras croisés. Franz, encore plus agile et surtout plus hardi, se tient debout sur un globe assez volumineux et par le seul mouvement de ses pieds il monte et fait rouler ce singulier véhicule jusqu'au sommet

de l'Hippodrome, ou l'on tremble seulement pour le plaisir d'avoir peur? *L'homme à la boue*, ou Franz de Bach, c'est un jeune garçon de seize ans, lesté comme Mercure, le messager des dieux, et qui doit avoir comme lui des ailes aux talons. Vous connaissez les tours de force de l'acrobate et cet étonnant Ganis ou ce prodigieux Bisley travaillant les pieds en l'air et les bras croisés. Franz, encore plus agile et surtout plus hardi, se tient debout sur un globe assez volumineux et par le seul mouvement de ses pieds il monte et fait rouler ce singulier véhicule jusqu'au sommet

Calais et son Chemin de fer.

L'histoire est pleine d'antagonismes célèbres, soit entre les personnages, soit entre les villes et les nations, dont elle nous raconte les faits et gestes. Est-il besoin de rappeler les Grecs et les Perses, Sparte et Athènes, Marius et Sylla, César et Pompée, Rome et Carthage? Deux de nos villes, situées sur le littoral de la Manche, nous offrent un nouvel exemple de rivalité ardente et opiniâtre, qui méritent bien aussi de faire quelque bruit dans le monde. Ce sont les villes de Boulogne et de Calais.

La fondation de l'une et de l'autre remonte à une haute antiquité. Le port où Jules César, vainqueur de la Gaule, s'embarqua pour aller conquérir l'Angleterre, est désigné dans les mémoires que ce grand homme a laissés, sous le nom de *Portus iticus*. Cette désignation s'applique-t-elle à Boulogne, s'applique-t-elle à Calais? Grave question, qui, dans la contrée, passionne tout le monde, ignorant comme savants, et sur laquelle vous trouverez les discussions les plus approfondies dans le gros volume de mémoires que publie annuellement la *Société des Antiquaires de la marine*. On pense bien que, d'un côté, les partisans de Boulogne sont armés des arguments les plus péremptoirs; et que, d'autre part, des preuves décisives se dressent en faveur de Calais. Malgré tout l'intérêt qu'offrirait sans doute la solution de cette difficulté historique, j'en ai gardé de m'en charger. Si j'ai dit deux mots à ce sujet, c'est uniquement pour prouver que les causes de querelle entre les deux villes ne datent pas d'hier.

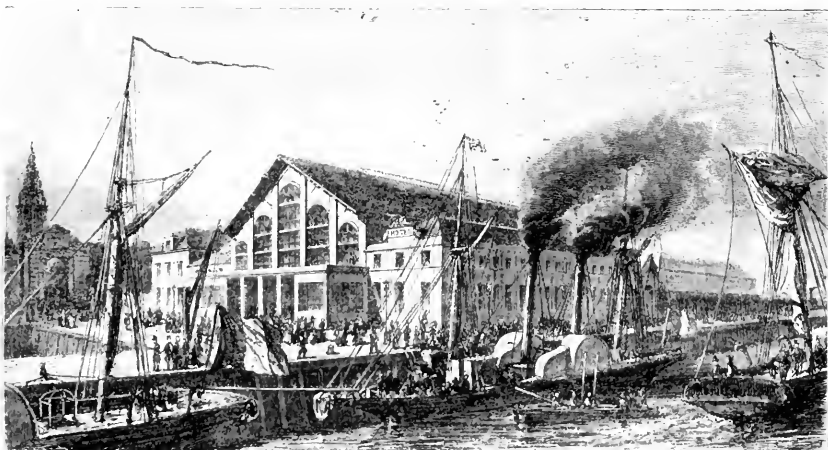
C'est à Calais spécialement que cette courte notice est consacrée. De quelle antiquité qu'elle puisse se vanter, cette ville n'a guère acquis quelque importance que sous le règne de Philippe-Auguste. Ce prince, qui avait longtemps

résidé en Angleterre avant de monter sur le trône, avait eu, en passant par Calais, l'occasion de juger par lui-même des avantages de toute nature qui recommandent ce port; il le mit à l'abri d'un coup de main et même dans un état de défense respectable, en l'entourant, ainsi que la ville, de fortifications dont l'utilité se fit sentir un siècle plus tard. En 1317, le roi d'Angleterre, Edouard III, ne parvint que par la fatigue à s'emparer de Calais, qu'il assiégea depuis treize mois. C'est à la fin de ce siège mémorable et terrible qu'éclata le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre en faveur

place, qu'elle a gardée pendant plus de deux siècles. En 1558, la ville de Calais fut reprise, après un siège de huit jours, par le duc François de Guise, père du Balafre. Depuis lors, et sauf le court espace de deux ans à la fin du seizième siècle, elle n'a pas cessé de faire partie de la France.

Calais est placé en face de Douvres, sur le point de la côte le plus rapproché de l'Angleterre. Le détroit n'a, entre ces deux villes, que 42 kilomètres de largeur; on le traverse en 90 minutes, et même moins, quand le temps est beau. Du haut des remparts, et même de la plage, on voit très-distinctement les côtes blanches de l'Angleterre qui bornent l'horizon à l'ouest. Le port de Calais est commode et d'un accès facile; par les sinuosités du littoral et par les travaux d'art que le génie militaire y a exécutés, il est parfaitement abrité contre les vents d'ouest, qui revent habituellement dans ces parages. Grâce à la profondeur du chenal, bordé d'un superbe jetée qui a plus de deux kilomètres de longueur, l'embarquement et le débarquement des voyageurs peuvent s'effectuer à quai presque en tout temps, à toute heure du jour et de la nuit, indépendamment des marées.

Tous ces avantages réunis devaient naturellement faire de Calais le passage le plus fréquent entre la Grande-Bretagne et le continent européen. C'est ce qui a eu lieu en effet. Pendant les nombreuses années de paix des deux derniers règnes qui ont précédé la révolution de 1793, c'est presque exclusivement par cette ville que l'on allait de France en Angleterre et d'Angleterre en France. Il en a été de même depuis 1815 jusqu'au moment où la navigation à voiles a fait place à la navigation à la vapeur. Aussi le passage des étrangers est-il à Calais la grande affaire, presque l'unique affaire de tout le monde. Il



Embarcadere du chemin de fer à Calais.

de ses concitoyens, dévouement raconté d'une manière si touchante dans les chroniques de Froissard, et célébré sur la scène française par le poète de *Belloy*, dans la tragédie intitulée *le Siège de Calais*.

Tous les habitants de la ville prise en furent alors expulsés, à cause de la défiance que leur patriotisme inspirait au farouche vainqueur. Une colonne anglaise fut mise à leur

Histoire de l'aérostation,

Suivant des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTGRIFF.

capitaine de vaisseau, membre de l'Académie consultative de la marine, etc.

Ouvrage inédit.

L'histoire de l'aérostation n'est à proprement parler que l'histoire des ballonnets, et, le plus souvent, des illusions des aéroplanes. On est tout étonné, après plus d'un demi-siècle et des expériences sans nombre, de retrouver la navigation aérienne précisément au point où l'ont portée le premier coup les inventeurs de cet art et leurs continuels imitateurs. Aucun progrès réel, aucun résultat même, un peu important pour la construction et la manœuvrabilité qui se sont succédés dans les essais et les tentatives, mais qui ne sont nées que de l'expérience de 1783. Ce n'est pas que des esprits nouveaux, ardents, opiniâtres aient manqué à l'étude du problème de l'aérostation, mais la plupart d'entre eux se sont bornés à rechercher des applications dans les acquisitions actuelles de la science, ou se sont égarés dans de folles spéculations, basées sur de fausses analogies. Il ne paraît pas en effet que la solution de ce problème complexe puisse être demandée à l'état actuel de nos connaissances; et les savants les plus positifs ne sont pas éloignés de regarder comme chimérique la direction des aérostats.

Il n'y a pas bien longtemps que l'auteur de ce travail, se trouvant à Londres, recevait de notre éminent artiste Gavarni la confidence d'une des plus merveilleuses découvertes dont il ait peut-être jamais été fait mention. D'une rare sagacité, observateur profond, travailleur infatigable, Gavarni a résolu, au moins théoriquement, une des plus étonnantes questions de physique et de mécanique. La théorie qu'il a déduite de ses longues et savantes recherches révèle des lois tout à fait nouvelles qui fourniraient à l'aérostation les applications les plus utiles, et rendraient la direction des ballons un jeu d'enfant. Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître ici quelques-uns des résultats extraordinaires de cette invention, qui promet une révolution générale dans la vie des peuples, et dont infailliblement changeront les relations internationales; car elle ne tend à rien moins qu'à supprimer l'espace et la distance, à gargariser, nous dirait Gavarni, l'océan de parcs faits; vous feriez sauter les sautes et précéder à l'infini, dit-il. Je n'ose rien affirmer d'une équation pour en vaincre. Il faut au public des preuves matérielles, palpables, et c'est à qui qui se jure. « Depuis, nous avons appris de lui qu'il était sans crainte sur les applications pratiques de sa découverte. Pour nous qui connaissons la haute intelligence de l'inventeur, son jugement solide, l'exactitude mathématique de son esprit, nous ne saurions concevoir le moindre doute sur la réalisation prochaine de sa découverte, quoiqu'il ne nous ait été fourni que des preuves purement théoriques. Nous annonçons en toute confiance à nos lecteurs cette invention comme la seule source à laquelle l'aérostation devra demander les lois et les forces qui lui conviennent.

Il semblerait que dans l'état actuel de la navigation aérienne il ne dût y avoir que très-peu de choses à dire de son passé. Aussi l'histoire de l'aérostation ne comprend guère que les efforts plus ou moins heureux qui ont été tentés à diverses époques, moins pour se diriger que pour s'élever dans l'air. L'ambition de planer dans l'espace, à l'imitation des oiseaux, est commune à l'enfance de tous les hommes, et on peut affirmer qu'elle est générale à tous les peuples et à tous les temps. Elle a dû suggérer, selon le degré de civilisation et de lumières auquel les nations étaient parvenues, des moyens divers de copier le vol des oiseaux. L'histoire ancienne présente une foule de monuments de cette prétention naïve. Ces tentatives informes, quoiqu'elles ne puissent donner aucune idée de la navigation aérienne telle qu'on la comprend aujourd'hui, se rattache tout néanmoins à l'histoire de l'aérostation, car ils servent de point de départ. Ce sont ces faits isolés que le savant Montgrieff a eu l'idée de recueillir, en les coordonnant dans un mémoire posthume dont nous allons essayer de donner une analyse.

On peut se figurer sans peine la haute idée que les anciens concurent de la faculté de se mouvoir dans l'air. Toutes les fables héroïques et religieuses de l'antiquité n'ont jamais manqué d'assigner aux personnages supérieurs l'espace comme domicile. L'impieuse théogonie des Grecs a enclenché sur ces fictions. Elle nous représente les grands dieux — *magni dei*, — à l'exception de Mercure, portés dans les airs par des animaux, des anges ou des météores; tandis que les deux inférieurs, leurs messagers ou leurs serviteurs, sont munis d'un appareil pour voler. A la vérité, ces appareils sont d'une petitesse infinie; mais en cela on doit applaudir à l'habileté des poètes qui accrut la magie des résultats par l'appareil insignifiant des moyens. Les appareils destinés à enlever les mortels étaient plus vastes et d'un mécanisme plus grossier: Médée s'élève sur un char traqué par d'énormes dragons, et Pélagée, quoique destiné aux poètes, est pourvu de puissantes ailes. La fable de Dédale, de cet artiste si habile qui eut le talent de faire des statues mouvantes, nous montre un appareil encore plus imparfait pour se soutenir dans les airs. La plume, la cire et les liens qui composaient les ailes de Dédale et de son fils Icare, présentent sans doute un mécanisme trop grossier pour avoir jamais réussi, mais il du moins l'imagination du poète a pu l'avantage de ces moyens humains.

A côté de ces fables douteuses nous trouvons d'autres exemples qui attestent des expériences plus positives. Archytas, cité par Athénée, l'époque que l'école pythagoricienne a vu naître le moyen d'un moyen-moteur. Les biographes d'Ésope rapportent que le célèbre Phrygien fit enlever par des ailes une corbeille qui contenait des enfants. Quelque

incroyable que puisse paraître ce fait, Montgrieff fait remarquer avec beaucoup de justice que c'est des opérations de l'œcoumène qui supposent presque autant de force, d'intelligence et de doigté de la part des oiseaux. Enfin un dernier trait nous fournit un autre exemple d'un pareil artifice. On sait que les habitants de Leucade, pour diminuer le danger de l'épreuve du rocher, entourant de plumes l'insensé qui tentait de se garantir en se précipitant du haut de la roche, et essayant de diminuer la gravité de la chute en le faisant soutenir par plusieurs grands oiseaux attachés chacun au bout d'une corde. Le chancelier Bacon et l'évêque Wilkins croyaient cet appareil susceptible de produire de bons résultats; s'il fut habilement disposé. On vit de fait à Rome des ballons usés d'un pareil stratagème pour se laisser glisser le long d'une corde inclinée dont une extrémité était fixée sur le sol et l'autre sur les sommets de la tour. Des ailes dont ils étaient munis avaient moins pour effet, en outre de la destinée, d'accélérer que de diminuer la rapidité de leur course aérienne. Il est possible que ce mécanisme ait suggéré l'idée du parachute. Plusieurs de ces châtiments purement, par ce moyen, à persuader à leurs contemporains qu'ils possédaient l'art de voler; mais tout porte à croire qu'ils durent aller la crédulité tout par de faux rapports, soit par quelque illusion d'optique. Il paraît certain toutefois que Simon le Mage, qui eut à Rome une statue, s'élançant du haut du Capitole sur le mont Aventin; mais qu'il a moult étonné, il fit une chute dont il mourut. Beyrlinck cite un fait analogue qui se passa aussi à Rome, mais il le donne avec un détail.

Plus tard nous trouvons des tentatives du même genre sur des mêmes résultats. Cardan rapporte que de son temps il en prit mal à deux individus qui s'avisèrent de voler. Bourgeois, dans son livre intitulé *L'opéra physica*, qui est nommé Jean-Baptiste Dante qui, au commencement du 16^e siècle, se cassa la cuisse dans une semblable expérience, après avoir commencé par obtenir quelques succès. Jean Muller, de Monte Lemme, passe pour avoir construit un aigle de bois qui vola au devant de Charles-Quint lorsque ce prince fit son entrée à Nuremberg, et une mouche de fer qui laissa échapper de sa main lorsqu'il avait reçu des convales à sa table. « Cette dernière merveille, » dit Montgrieff, est très-facile à reproduire, non en plein air, mais dans un local particulier, avec le secours de l'aiguant. Kircher fit une colombe de cette espèce; elle n'était fort légère, quoiqu'elle retenait une certaine quantité de fer. Un choc imperceptible la retenait et l'embarrait de se coller à l'aiguant. Celui-ci, caché sous une sorte de ailes, était alternativement poussé dans des sens différents et était suivi de la colombe, dont les ailes oscillaient et se balançaient, parce qu'elles étaient attachées par un fil de métal très-fine et très-élastique.

Nous devons jindre à cette liste, déjà un peu longue de personnages prétendus en possession du secret de voler, le célèbre peintre Léonard de Vinci, d'après le témoignage de Cuper et celui de Cardan, contemporain de cet artiste, sur le compte duquel il s'exprime ainsi: « Léonard de Vinci, duquel j'ai parlé, s'est efforcé de voler, mais en vain; il était grand peintre. »

On peut se convaincre, par les exemples qui précèdent, que toutes les fois que l'art prétendu de voler a été exercé sans les secours de quelque stratagème caché, de manière à produire l'illusion sur les moyens employés, on n'est véritablement parvenu à aucune invention de quelque valeur. Montgrieff ne veut pas rester inactif au point de vue la possibilité prétendue d'imiter le vol des oiseaux. Il cite les travaux d'un mathématicien, nommé Borelli, qui a comparé anatomiquement les muscles qui servent à mouvoir les ailes des oiseaux à ceux qui font agir les bras de l'homme. Cet examen a démontré que ceux-ci ont une infériorité marquée sur les premiers; ce qui a conduit Borelli à conclure, comme Leibnitz, qu'un homme ne pouvait s'élever dans les airs par aucun moyen connu jusqu'alors. Ce pendant tout près de son collègue, membre de l'Académie des sciences de Paris, qui a contribué puissamment à répandre en France l'usage des machines à vapeur, feu M. Perrier l'aîné, avait imaginé un système d'ailes, décrit d'ailleurs longtemps auparavant par Wilkins. Ces ailes, qu'il agitaient avec les pieds et qu'il dirigeait avec les mains, avaient chacune environ 6 pieds de hauteur et une envergure de 15 pieds. Elles étaient formées de tafetas, de barbe de bœuf et de plusieurs pièces de fer et de cuivre. M. Perrier les essaya plusieurs fois dans un vaste atelier, entouré d'ouvriers pour le préserver dans ses chutes, car il lui arrivait souvent de tomber. Il ne doutait pas que, si des occupations plus importantes lui en avaient laissé le temps, il n'eût réussi à perfectionner le mécanisme de ses ailes et à fournir des trajets aériens d'une certaine étendue.

Mais à quelque degré de perfection que la mécanique pût porter les ailes artificielles, il est certain qu'il en coûterait de pénibles efforts, et ce mécanisme offrirait par conséquent moins d'utilité que le système des chars volants dont on retourne plusieurs exemples à différentes époques, soit que ces machines fussent tirées par des oiseaux artificiels ou poussées d'un mouvement propre.

L'idée de fabriquer des chars volants a précédé l'invention des ballons et celle des navires aériens. Roger Bacon assure, vers le milieu du treizième siècle, qu'il pouvait construire un char de cette espèce, mais son invention est restée fort obscure. Ordon, Scaliger, Porta, Schott, Wilkins et plusieurs autres, en cherchant à deviner le mécanisme de la colombe d'Archytas, ont présenté sur ce sujet des idées vagues dont on ne saurait produire qu'à la condition de les perfectionner. D'autres hommes ingénieux ont imaginé des espèces de navires aériens tout à fait inexécutables; on remarque parmi ces derniers François de Mendoza, Albert le Sage, Frédéric Hermann, Francisco d'Almeida, Desgros, etc. D'autres encore, tels que Kepler, Cyrano de Bergerac, Gallien, de la Felle, Voltaire, ont présenté,

à la fin de ce siècle, les ballonnets usés à l'école de l'Europe, de l'Inde, de l'Espagne, de l'Italie, ayant au pied d'une ligne la préparation de ces divers usages; et c'est à la fin qui consiste dans nos industries locales. Le Calaisien ne s'occupait que du passage des étrangers; voilà son industrie. L'ouvrière, la gaité, le goût du plaisir forment le fond de son caractère. Pégaut Leboucq, de sa gaité même, était un enfant de Calais. Les hôtels de Calais sont disposés, ornés, meublés avec un goût qui n'a rien de provincial; ils sont spacieux et bien aérés. L'hôtel Bresson meritaient à lui seul une monographie spéciale. Si nous parcourons la liste des hôtes qu'il a reçus, vous y trouverez ses noms tels que celui de Pierre-le-Grand, de Georges IV, de Louis XVIII, des pairs et des princesses d'Angleterre par centaines; des marquis, des landgraves d'Allemagne, des magnats de Hongrie, des ambassadeurs ottomans, persans, etc. On y voit y fera voir la chambre qu'il habitait par Sterne, l'auteur du *Voyage sentimentale*. Lorsqu'un paquebot chargé de voyageurs arrive au port de Calais, les uns et les autres sont toujours couverts de couronnes qui viennent en quelque sorte pour faire honneur à leurs hôtes. On pourrait dire qu'il habitait notable de cette ville dont la présence n'a pas manqué de nous plusieurs années, à nous qui arrivâmes, ou à nous qui partîmes de Calais, nous pendant la nuit. Le voyageur est non seulement l'industrie, comme je l'ai dit, mais à l'heure, c'est encore la passion des Calaisiens. Vous les entendez tous les matins se demander les uns aux autres: Combien avons-nous eu de voyageurs hier à l'arrivée? combien au départ? combien y en a-t-il eu au port de Boulogne? Les chiffres qui répondent à ces questions sont toujours accueillis avec le plus vif intérêt, avec enthousiasme lorsque la supériorité est acquise à Calais, avec dépit lorsqu'elle l'emporte.

Hélas! cette lutte rivale a longtemps triomphé dans ces derniers temps. Lorsque les progrès de la vapeur sont venus transformer l'art de la navigation, l'initiative a manqué à Calais. Le service de la traversée s'y faisait avec des navires à voiles, transportant les dépêches, et appartenant à l'État, qui, comme on sait, n'est jamais pressé à mouvoir. L'initiative privée a pris les devants à Boulogne. Des paquebots à vapeur ont été établis entre cette ville et Dantres, plus tard ils ont abandonné l'Angleterre, ils ont attiré les voyageurs et fait désorber la voie de Calais, qui n'a eu des moyens de transport ni rapides ni agréables; et lorsque déjà la voie était perdue pour elle, l'acheminement du chemin de fer de Boulogne est venu compléter la ruine de Calais. Les chiffres et après donneront une idée exacte des effets que nous signalons.

Nombre total des passagers entre la France et l'Angleterre.

LE 15 MARS	LE 15 JUIN	LE 15 SEPTEMBRE	MOYEN	
1831	49,727	38,596	44,131	0,78
1836	90,126	35,133	54,993	0,39
1846	95,417	17,820	71,297	0,19
1847	91,910	16,637	78,273	0,18

On voit que Calais, après avoir en 78 pour 100 du nombre total des voyageurs, était descendu en 1847 à 18 pour 100 seulement. Une profonde décadence et un déclin universel régnait alors dans cette malheureuse école. Mais ce que la vapeur lui avait enlevé, la vapeur a été destinée à le lui rendre. La compagnie du chemin de fer du Nord, qui s'était engagée à construire un embranchement de Lille à Calais, a pour ainsi dire bravement son entreprise au milieu des bouleversements sociaux et financiers de 1848. C'est au mois de septembre de cette même année que le chemin de fer de Calais a été inauguré. La gare de ce chemin est heureusement placée entre la ville et le port, sur la rive qui est la plus favorable à la vapeur avariée chaque jour. Bon n'a été négligé pour lui donner toute l'élégance et toutes les commodités de service que comportent les rails de ce genre. On y a joint un hall d'attente avec une décoration vraiment apprêtée, un public protégé par une garde de police qui est placée sur les marches, est servi avec des forces aussi obligeantes que distinguées. Quatre trains partent chaque jour de Calais pour Paris: un à deux heures du matin, un second vers dix heures, le troisième à huit et le quatrième vers six heures du soir. Plusieurs de ces trains sont de grande vitesse et parcourent de quinze à dix-sept lieues à l'heure. Leur arrivée et leur départ commencent avec l'arrivée et le départ des paquebots qui font la traversée maritime; en sorte que tout le voyage de Paris à Londres et réciproquement s'effectue sans solution de continuité dans l'espace d'environ douze heures. Il n'est pas possible que Calais ne retrouve pas dans ces facilités nouvelles les éléments de son ancienne prospérité.

Le tableau suivant indique les nouvelles proportions résultant de la substitution des deux ports en 1849 et pendant les six premiers mois de 1850. Il établit un progrès de 21 pour 100 dans la situation de Calais par rapport à l'année 1847.

Nombre total des passagers entre la France et l'Angleterre.

PREMIERS MOIS	EN 1849	PREMIERS MOIS	MOYEN	
1849	99,779	34,292	67,187	0,35
1850	11,775	1,581	7,194	0,19

Voilà donc les Calaisiens qui entrent à plaines valées, un pluri à pleine vapeur, dans l'ère nouvelle de leur industrie nationale. Laissons les faire; encourageons les dans la lutte qui les soutient et, lorsqu'ils nous le permettront, venons leur apporter toujours autant de secours et de confiance qu'il leur faut de persévérer en leur appelant que le sol a lui pour tout le monde.

sons forme de simples récréations mathématiques ou comme un jeu pur d'esprit, des moyens de naviguer dans les airs. En 1840 Laurette Lure, Leibnitz, Borelli, Cavenish et Cavallo ont indiqué des phénomènes et des expériences qui avaient quelque rapport avec les aérostats actuels, c'est-à-dire avec des sphères d'une matière imperméable et très-peu pesante qui on rempli d'un fluide plus léger que l'air.

Ce n'est qu'en 1783 que parurent en public les premiers appareils aérostatiques des frères Montgolfier. C'est des expériences de ces deux hommes célèbres que datent les premières notions de l'aérostation. Déjà, dès l'année 1782, MM. Etienne et Joseph Montgolfier s'étaient livrés à des expériences préliminaires avec des sphères en papier ayant une ouverture à la partie inférieure à laquelle était appliqué un châssis garni d'une grille en fer servant de rebord à une enveloppe en papier. L'air chaud qui sortait par cette grille en brûlant de la paille et de la laine. L'élément primitif de cette machine, d'une conception fort simple, avait été inspirée aux deux inventeurs par l'ascension naturelle de la fumée et des nuages. Le premier projet des deux frères fut d'attacher ces corps ou de renfermer un nuage dans un enveloppe et de faire élever cette dernière en vertu de la légèreté du premier.

Une première expérience aérostatique eut lieu à Avignon vers le milieu de 1782, par les soins d'Etienne Montgolfier, l'aîné des deux frères. La machine était de soie fine, ayant la forme d'un parallélogramme dont la capacité était égale à environ 100 pieds cubes. On brûla du papier à l'orifice pour raréfier l'air ou former le nuage en question, et quand la raréfaction fut parvenue à un certain point, la machine monta rapidement au plafond. Ce premier essai fut suivi d'un second qui eut lieu peu de temps après à Annonay, mais cette fois en plein air et avec la même machine, qui s'éleva à environ 70 pieds. Une troisième expérience, avec une machine d'une capacité de 650 pieds cubes, réussit également. L'aérostat rompit les cordes qui le retenaient et s'éleva à une hauteur de 600 pieds et tomba à peu de distance.

Encouragés par ces succès, les frères Montgolfier répétèrent des expériences semblables à Paris et à Versailles. Dans cette dernière expérience ils suspendirent à la machine une cage renfermant un monton, un coq et un canard. Le premier homme qui osa confier sa vie à une montgolfière fut l'intéressé Prêtre des Cordeliers. La machine employée pour cette ascension était de soie fine et avait une capacité d'une hauteur de 74 pieds sur 13 pieds de largeur. Elle portait à sa partie inférieure une galerie circulaire en osier, revêtue de soie fine, et ayant au centre une ouverture de 16 pieds, dans laquelle était suspendu un vaste rebord. L'ascension eut lieu du faubourg Saint-Antoine, dans le jardin de Réveillon, le 15 octobre 1783. Les circonstances de cette ascension furent à peu près nulles; l'aérostat, qui était retenu par des cordes, s'éleva à la hauteur de 84 pieds. Filâtre recommanda la même expérience les 17 et 19 du même mois, accompagné la seconde fois de M. Girard de Villelet et la troisième de M. le marquis d'Arlandes: la hauteur extrême fut de 830 pieds.

Les essais des frères Montgolfier excitèrent l'émulation des savants. On savait que ces illustres inventeurs remplissaient leur machine avec une espèce de gaz moitié moins pesant que l'air commun; mais on n'en connaissait pas la nature. Les physiciens imaginèrent que ce gaz ne pouvait être que l'air inflammable, dont la pesanteur est incomparablement moindre que celle de l'air commun. Une expérience fut résolue dans ce sens par les soins de M. Fournoy de Saint-Fond, avec l'assistance de MM. Hérbert pour la construction de la machine et de M. Charles, professeur de physique expérimentale, chargé de la direction du travail. Une description publique fit les traits de cette tentative. Ce premier obstacle qui arrêta les essais de l'expérience fut la difficulté même de produire une substance assez légère pour former l'enveloppe. En fin ils résolurent d'employer le sulfate d'ammoniac d'une dissolution de caoutchouc pour le rendre imperméable, et ils descendirent à l'aérostat la force sphérique. Le diamètre de cette espèce de sac, qui prit le nom de ballon, à cause de sa forme globuleuse, était d'environ 12 pieds 2 pouces français de diamètre. Il n'avait qu'une ouverture, semblable à celle d'une vessie, à laquelle on adapta un robinet. Le ballon vide et le robinet pesaient 25 livres. Il ne fallut pas moins de trois jours pour l'empir d'hydrogène; cette opération présenta des difficultés énormes. La machine fut transportée de nuit au Champ-de-Mars, précédée de torches allumées et escortée par un détachement de gendarmes à cheval. Cette pompe et cette solennité formaient pour le peuple un spectacle véritablement bizarre et imposant, dit M. de Saint-Fond. «Aussi, ajoutait-il, les cochers de la place qui se trouvaient sur la route en furent si frappés, qu'ils leur premier mouvement fut d'arrêter leurs voitures et de se prosterner, chaque pas, pendant tout le temps qu'on se défilait devant eux. L'ascension eut lieu le 27 août 1783, en présence d'une foule innombrable de curieux.

L'aérostat s'éleva avec une telle vitesse qu'en moins de deux minutes il fut porté à une hauteur de 838 toises, malgré une pluie abondante qui survint. Tout à l'heure l'ascension de la foule à la vue d'un spectacle si nouveau, que les dames, à l'exception de quelques-unes, regardèrent à l'aveugle sans se dévancer. Le ballon resta environ trois quarts d'heure en l'air et alla tomber près d'Écouen, ayant parcouru environ cinq lieues.

M. de Montgolfier reconnut bientôt la supériorité des ballons à air inflammable. Ils en construisirent un le 19 décembre 1783 MM. Charles et Robert, qui les avaient aidés dans ce travail, furent les premiers qui se conherent à un ballon de cette espèce. Au mois de janvier de l'année suivante, l'abbé de Mably lança un aérostat de ce genre au château de Passignon, en Duphinc, et le comte d'Albon, en son château de Franconville, près Paris; les circonstances de ces deux ascensions n'offrent rien de particulièrement remarquable. Au mois de Février suivant, le chevalier Paul

Anream, de Milan, tenta une expérience à Monaco, avec une machine de tout de 65 pieds de diamètre, portant trois personnes. M. Anream et les deux frères Gerbi. D'autres expériences eurent lieu presque dans le même temps à Dijon, à Marseille et à Strasbourg. Dans la première de ces expériences, M. de Morveau avait garni la nacelle de rames pour les deux personnes qui la montaient, mais dès l'instant du départ, les rames furent endommagées, à l'exception de celles de M. de Morveau, qui eurent en avoir obtenu un résultat sensible.

Le 26 mai 1784, par un beau temps, M. Joseph Montgolfier lança dans le jardin de Réveillon une montgolfière de 74 pieds de hauteur sur 72 de largeur. Cette machine, qui avait pour moteur la fumée et la chaleur, était montée par la comtesse de Montalembert, la marquise de M. d'Antoine, la comtesse de Padenas, mademoiselle de La Grèze, le marquis de Montalembert et M. Artaud de Bellevue. L'aérostat s'éleva à 300 pieds environ et séjourna environ un quart d'heure dans l'air.

Cette même année fut l'union de trente et une ascensions, exécutées tant en France qu'en Angleterre. Le duc de Chartres accompagna les frères Robert dans leur ascension du 15 juillet, au parc de Saint-Cloud. Les circonstances de cette expédition sont infiniment curieuses; elles sont consignées avec beaucoup de détails dans le mémoire de Montgolfier. La hauteur à laquelle atteignirent les voyageurs fut de 5,000 pieds et le trajet horizontal fourni par la dérivation de la machine fut d'une lieue, par un état atmosphérique des plus défavorables.

Dans une ascension exécutée au mois d'octobre de cette même année, à Chelsea, près Londres, par notre compatriote Blanchard, en compagnie de M. Sheldon, le premier Anglais qui ait essayé de la navigation aérienne, la machine, en soie gonflée, était munie d'une nacelle garnie d'ailes ou rames, d'un ventilateur et d'un gouvernail. C'était la première expérience un peu décisive que l'on eût tentée jusqu'à ce jour pour la direction des aérostats. Les résultats n'en furent pas satisfaisants. Le ballon se trouva engagé dans des courants variables et opposés. Les ailes et le ventilateur portèrent l'air tourné à l'aérostat sur lui-même, mais non le faire marcher; il suivit toujours la direction du vent. Dans une nouvelle tentative qui suivit de très-près la précédente, Blanchard put se convaincre mieux encore de l'inefficacité des rames. Ces deux essais et ceux de Morveau que nous avons rapporté attestent que déjà les esprits étaient préoccupés de la direction des ballons, que nous examinerons dans un prochain article.

La suite au prochain numéro.

Cour des Comptes.

Les chambres des comptes, dont l'origine remonte à des temps fort anciens, et dont les querelles avec le parlement et la couronne ont retenté quelquefois dans l'histoire, furent supprimées en 1791. Les combinaisons financières, avant cette époque, étaient si vicieuses par la diversité des tributs et l'incertitude de leur répartition, si incomplètes par les privilèges de certaines classes de la société et par l'ignorance des véritables principes de l'économie politique, qu'il est à regret d'un inutile de rechercher ce qu'étaient les douze chambres des comptes. Insuper pour découvrir et réformer les abus de l'administration, elles laissaient les contribuables à la merci des exigences des tréasuriers et les créanciers du Trésor à celle de l'arbitraire des financiers. Presque tous les services étaient alors administrés comme des fermes à des compagnies dont les opérations étaient impénétrables pour le gouvernement. La situation du Trésor était donc un mystère qu'on essaya un vain de révéler en présentant, en 1786, une évaluation des ressources de l'État, et dont l'incertitude ne fut pas éclaircie, malgré de célèbres discussions. Il faut dire, et c'est vrai, que, lors de l'établissement des chambres des comptes, elles n'avaient été appelées à juger que les propositions du domaine du roi, et que, si leur contrôle s'étendait plus tard sur les revenus publics, elles n'avaient pas les éléments des comptes généraux des finances, qui, soumis au conseil du roi sous le titre d'États au vrai, leur étaient seulement renvoyés pour en constater l'exactitude.

L'année 1789 opéra une réforme générale dans le gouvernement. Lorsque l'ancien système des finances fut renversé, les rouages administratifs devinrent plus simples par la suppression de nombreuses sinécures, par l'établissement d'un régime des fermes, et par la substitution d'intérêts intéressés. L'unité était le principe qui dominait dans la nouvelle constitution; l'égalité des droits et des charges et la division de la France en départements furent espérer le rétablissement de l'ordre dans les finances.

Lorsque les premiers comptes ministériels furent soumis à l'examen de la législature, on sentit le besoin d'en constater l'exactitude par la création d'un corps chargé de les vérifier. Au loi du 2 septembre 1791, en supprimant les douze chambres des comptes, créa la comptabilité nationale, tant cette institution, que, c'est vrai, d'une autre forme, paraît indispensable. Mais ce corps ne put appliquer le principe dont il devait être le ressort. D'innée par une assemblée politique qui s'apprêtait du prévoir et ne s'occupait point de contrôler les opérations ministérielles, il n'esta pas capable de révéler les abus et les malversations et de présenter l'ensemble des recettes et des dépenses à la législature chargée de prononcer sur leur règlement d'intérêt. Des comptes arrêtés, incomplets, sous les formes les plus diverses et les plus inégales, furent soumis à la vérification de la comptabilité nationale. La Convention vint ensuite s'emparer, en exerçant la souveraineté du peuple, des attributions du pouvoir royal, incorpora dans son sein la comptabilité nationale et la rapporta entre ses divers comités. Ainsi une assemblée politique ne put avoir elle-même un

ressort du gouvernement; et, dans son expérience ne put lui imposer un mouvement prompt et régulier.

Napoléon, ne trouvant pas dans les bureaux de la comptabilité nationale cette importance et cette grandeur dont il voulait entourer les corps de l'État, créa, en 1807, la Cour des comptes. Tous les comptables de tous ordres furent placés sous sa juridiction, et l'on remarqua principalement le développement de la Cour de faire parvenir au chef de l'État, par l'intermédiaire de l'architrésorier, ses observations générales et ses vœux d'amélioration sur toutes les parties des services publics. Cette magistrature, souveraine par l'étendue de sa juridiction, fut établie sous les formes les plus imposantes, et on lui attribua les mêmes honneurs et prérogatives qu'à la Cour de cassation.

L'architrésorier de l'Empire, en s'adressant à la Cour, lors de son installation qui eut lieu le 5 novembre 1807, s'exprima ainsi: «L'insitution à laquelle vous appartenez est un des principaux appuis de l'Empire; c'est le mur d'airain qui doit garantir la fortune publique des infidélités des comptables, des provocations de l'administrateur, des dilapidations de ses agents; si elle fléchit, tout chancelle; si elle succombe, tout périt....»

Mais ce n'était pas assez cependant d'organiser un rouage de gouvernement qui devait préparer les voies de l'ordre dans les finances de l'État; il fallait encore saisir la Cour de tous les faits relatifs aux recettes et aux dépenses; il fallait assigner les administrateurs et les comptables à des principes uniformes de comptabilité. Une succession presque non interrompue de guerres, jointe à la nouveauté d'un régime de finances qui ne pouvait se perfectionner qu'avec le temps, fut un obstacle à la surveillance de la Cour des comptes. Les budgets de l'Empire n'étaient alors, il faut le dire, pour les revenus que des évaluations, qu'une expression incomplète; ils ne relevaient point les exigences du gouvernement et l'appointement point de limites aux dilapidations des ordonnateurs. Toute comparaison entre les budgets de l'Empire et ceux des premières années de la Restauration avec les budgets des quinze dernières années du gouvernement représentatif serait complètement erronée. Si les dépenses étaient supérieures aux crédits ouverts, elles s'acquittaient alors, en dehors des budgets, par des produits spéciaux enlevés souvent aux départements et aux communes, ou même sous l'Empire par les subsides formés par les tributs imposés sur les citoyens vaincus.

Le contrôle judiciaire exercé par la Cour n'eût pas les résultats qu'avait fait espérer sa création. Dépourvue de documents, isolée de l'administration, cette institution à laquelle jusqu'à l'établissement du système constitutionnel, qui commença à être mis en pratique pendant la Restauration. Les efforts de ceux qui, de 1816 à 1820, régèrent les finances, et l'action des chambres représentatives, amenèrent de notables améliorations; la législature, cherchant à s'appuyer sur les travaux de la Cour des comptes, obtint, par une loi de 1819, qui à l'avenir le compte annuel des finances serait accompagné de l'état des travaux de ce corps judiciaire. Cette disposition fut suivie bientôt d'un ordonnance des 18 novembre 1817, 8 juin 1821, 27 et 29 décembre 1823. Alors la Cour put à juger sans embarras par des comptes d'ordre rendus par des agents administratifs. On fut lui à l'avenir le contrôle de la comptabilité des finances, et les comptables obtinrent une prompte libération par l'examen immédiat des faits qui engageaient leur responsabilité.

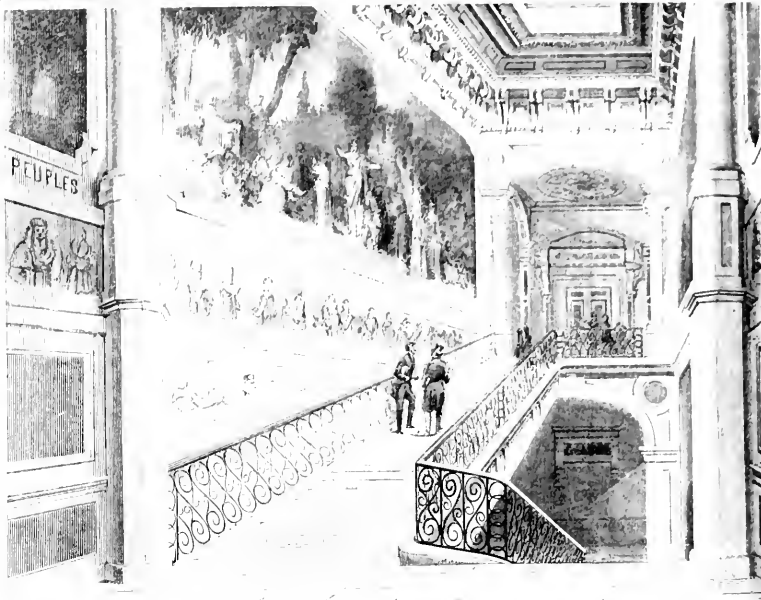
Enfin le système de la comptabilité des dépenses publiques, qui, suite de l'ordonnance du 14 septembre 1822, ouvrit une nouvelle loi au contrôle de la Cour. Ce règlement, qui est resté longtemps le guide des administrateurs dans tous les degrés de leur travail, leur indique les formes de la délivrance des mandats, qui doivent être réguliers pour obtenir leur paiement du Trésor. Par cette heureuse combinaison, la Cour des comptes exerce son contrôle sur les actes des comptables, et examine les opérations de chaque ordonnateur sans troubler les agents administratifs devant un tribunal qui se maintient ainsi dans la sphère légale. Les fonctions d'ordonnateur étant déclarées incompatibles avec celles de comptable, cette surveillance indépendante éclaira l'action du gouvernement sans entraver sa marche.

Une ordonnance du 9 juillet 1826 est venue compléter l'édifice de la comptabilité en chargeant la Cour de recueillir et de certifier, par des déclarations solennelles et publiques, la conformité des véritations avec les comptes présentés aux chambres par les ministres. Ainsi, dès 1827, la Cour des comptes, en recueillant tous les faits relatifs à chaque service, en les vérifiant dans leurs détails, en les considérant dans leur ensemble et en comparant les résultats avec ceux publiés par les ministres, a procédé à l'exécution de ses fonctions générales si longtemps attendues par la législature et le gouvernement. Entourée de titres et de documents qui peuvent l'éclairer sur l'exécution des lois de finances, elle s'est avancée dans une route inconnue jusqu'alors, en s'appuyant, avec la réserve ordinaire à la magistrature, sur les lois et son institution.

Si, sur les faits concernant la recette et l'emploi de revenus publics, elle en reconnaît la réalité dans les comptes ministériels de tous les services, devenus ses justiciables, elle en discute la régularité sur des pièces justificatives qui peuvent leur a régler les droits de l'État et ceux des autres parties intéressées; elle sent les deniers du Trésor depuis le moment où ils sortent de la main du contribuable jusqu'à celui où ils entrent dans celle d'un véritable créancier de l'État; elle maintient l'entière exécution des lois et règlements, en exigeant des comptables l'exact accomplissement de ces formalités si nécessaires qui assurent leur libération; elle démontre la légalité des actes des administrateurs; enfin elle est devenue l'auxiliaire indispensable de la surveillance des opérations de l'administration, quelle que soit la nature de la situation financière de l'État, quelle que soit

attester publiquement tous les résultats des comptes des ministres, en expliquer les diverses parties, administrer les preuves de chaque des opérations consommées, et déclarer, par ses observations et ses recherches, l'examen et le paiement du pouvoir et de la législation.

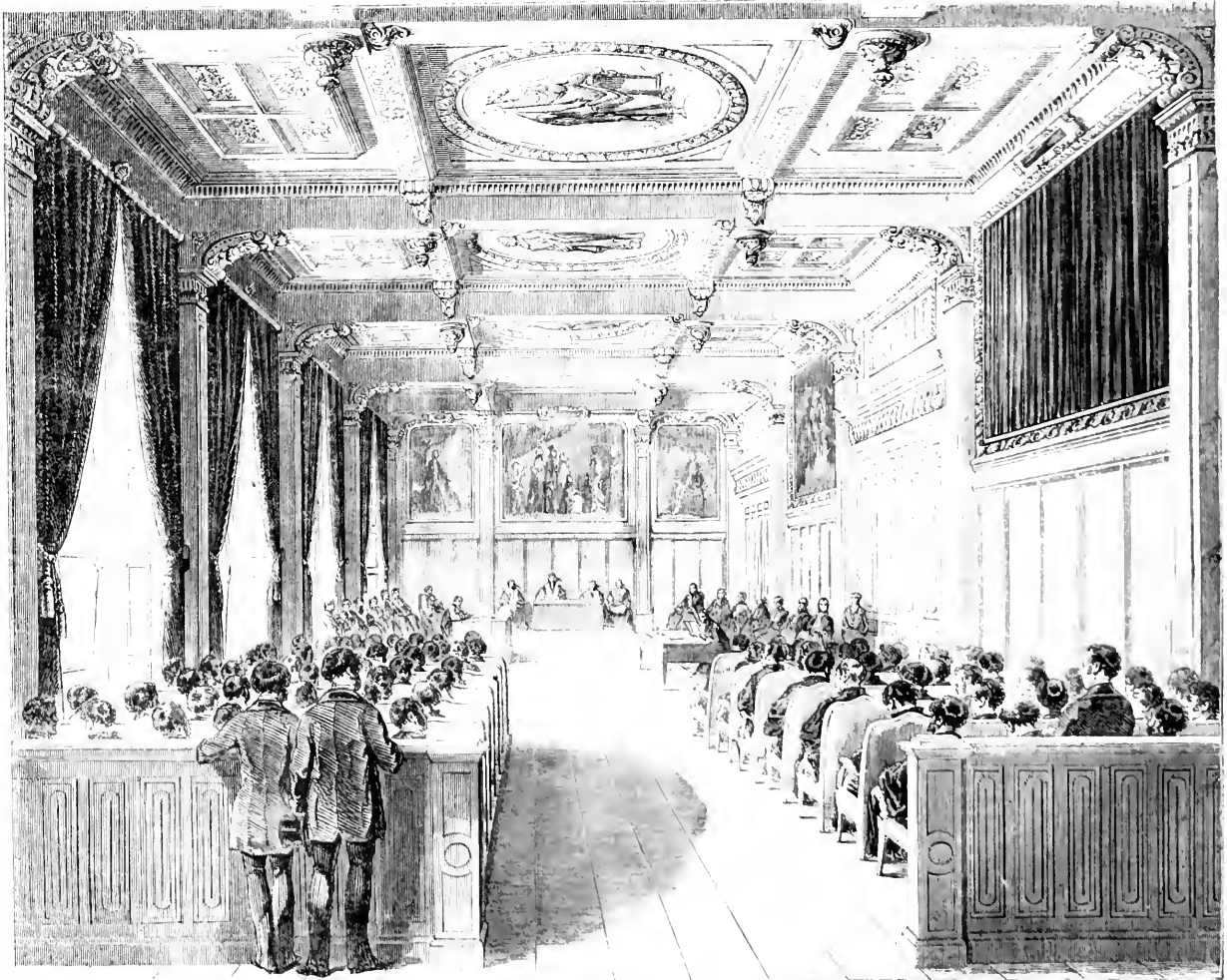
En effet, si l'on veut étudier l'organisation politique de la France qui existait avant la révolution de février 1848, on verra d'abord l'appareil, au sommet de l'édifice constitutionnel, les deux grands corps de l'Etat qui délibéraient des lois, volaient les subsides et représentaient la nation assemblée, mais qui, par une saine pondération des pouvoirs établis dans le système représentatif, demeurèrent étrangers à l'exécution de leurs volontés. La participation des assemblées délibérantes aux actes de la souveraineté pourrait cependant devenir illusoire, si elles n'avaient pas l'assurance que les lois sont fidèlement exécutées, et que l'administration ne s'écarte pas de l'esprit qui a présidé à leur adoption : aussi deux cours souveraines ont-elles été instituées pour surveiller l'application des actes législatifs. La première, placée au-dessus



Cour des Comptes. — Le grand escalier.

des tribunaux civils et criminels, est chargée spécialement de les ramener, par l'autorité de sa jurisprudence, à l'interprétation exacte et uniforme des lois, et rectifier les fautes directes imprimées à la marche de la justice.

Cependant il existe, en dehors des attributions de la Cour de cassation, une loi fondamentale qui fixe chaque année la part contributive de chacun aux sacrifices dus à l'Etat, qui régit l'emploi du trésor commun pour le maintien de l'ordre public, la sûreté des personnes et des propriétés, le bien-être de la population et l'honneur du pays; une loi dont l'application appartient entièrement à l'administration et constitue même son existence, qui embrasse à la fois tous les intérêts et affecte toutes les positions; le budget en un mot, dont la religieuse observation et la complète exécution doivent être démontrées aux deux chambres. Lorsque des actes illégaux et nuisibles se commettent, les citoyens ne sont point avertis, et la législation elle-même ne serait pas éclairée sur un dommage éprouvé par tous et qui ne frappe sur personne en particulier, si un corps judiciaire n'était pas

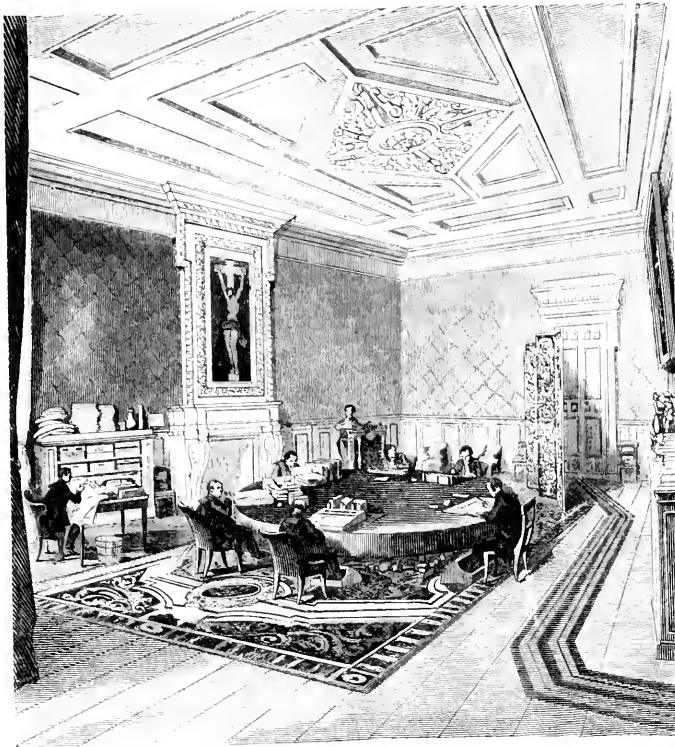


Cour des Comptes. — Grande salle de la Cour.

chargé de garantir la sincérité des opérations relatives à la recette et à l'emploi des deniers publics. La Cour des comptes remplit cette haute mission.

L'action de son contrôle était restée longtemps inconnue; mais les chambres législatives, reconnaissant de plus en plus l'importance de ses travaux, ont soumis à la publicité les rapports annuels qu'elle présentait au roi. L'expérience a démontré l'excellence de ce ressort nouveau, qui a déjà opéré de salutaires réformes, malgré certains ministres, qui ont supporté avec peine le contrôle de leurs actes. Des administrateurs bien peu éclairés ont regardé la Cour des comptes comme une ennemie qu'ils craignaient de leur mépris, ou comme une rivale qui excitait leur jalousie.

Après avoir fait connaître l'institution, ses ressorts et sa direction, donnons quelques mots sur l'organisation de la Cour des comptes, qui a une grande analogie avec celle des autres cours judiciaires. Le personnel se composait, sous la monarchie représentative, d'un premier président, d'un procureur général, de trois présidents, de dix-huit conseillers référendaires de première et de seconde classe, tous nommés à vie, d'un greffier en chef et de trois greffiers. La Cour était formée de trois chambres, chacune composée de six conseillers maîtres et d'un président. Les conseillers référendaires ne sont spécialement attachés à aucune chambre. Les séances solennelles où la Cour prononce les déclarations générales et rend compte de ses travaux trimestriels sont publiques, mais les travaux particuliers des trois chambres restent secrets. Après la révolution de 1830 on a agité la question d'introduire le pu-



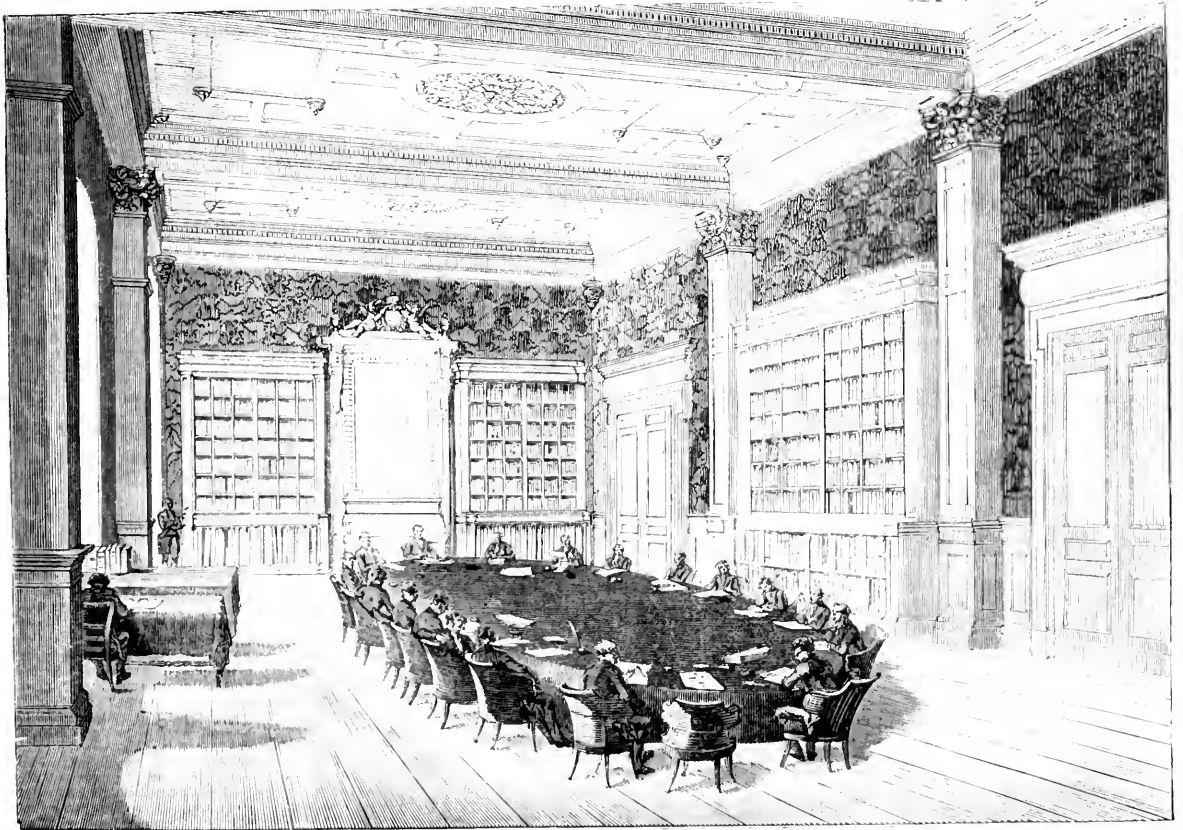
Cour des Comptes. — Salle des Comptes

blic aux séances quotidiennes. La publicité serait, il est vrai, une grande garantie pour les contribuables, qui pourraient entendre les débats auxquels donne lieu le jugement des dépositaires des deniers de l'Etat et des établissements publics; mais si, d'un côté, les citoyens acquiescent un droit nouveau, la marche des affaires serait bien moins rapide.

Plus de sept mille comptes devant être nécessairement jugés dans l'espace d'une année, la Cour aurait besoin de quelques modifications; d'ailleurs l'introduction des défenseurs qui, n'étant pas admis aujourd'hui, peuvent seulement présenter des mémoires écrits, amènerait des complications qu'il serait au moins difficile d'éviter. L'opinion générale ne s'est pas d'ailleurs prononcée à cet égard, et la publicité des audiences des chambres de la Cour des comptes n'est pas encore devenue un besoin du siècle.

Une autre question a été aussi soulevée il y a quelques années, dans un écrit émané d'un magistrat de la Cour: M. Poussard a publié des considérations fort élevées sur les rapports qui doivent exister entre cette juridiction et les assemblées délibérantes; c'est à elles, suivant le même conseiller, que les dénonciations devraient être adressées, lorsque la vérification des comptes publics donne lieu de reconnaître des actes contraires aux lois et aux intérêts de l'Etat.

On peut dire, il est vrai, que, depuis la publication des rapports annuels, la Cour pouvant émettre les observations, les vœux d'amélioration, enfin tout ce qui lui paraît digne de l'attention des chambres, il y aurait peut-être quelque inconvénient à mêler aux discussions de assemblées politiques l'action d'une institution judiciaire et administrative.



Cour des Comptes. — Bibliothèque et salle de conseil.

Les souverains renlus par la Cour des comptes ont été surtout appréciés dans les assemblées législatives, depuis qu'un des membres de cette magistrature (M. Etienne) a proclamé à la tribune des principes qui ont éclairé d'une nouvelle lumière tout ce qui tient à la fortune publique. En même temps qu'il dénonçait les abus qui se commettaient dans les arsenaux de l'Etat, il déclara hautement que la surveillance de la Cour, exercée sur les finances de l'Etat, devant s'étendre aussi sur les richesses matérielles de l'Etat, sur le sol du trésor public, ainsi qu'il l'appela. Les ministres, avant la révolution, et les magistrats de l'Etat, Les ministres, avant la révolution de 1830, ont M. Etienne fut le rapporteur à la Chambre des députés, émettent l'avis au pouvoir discrétionnaire des administrations. Le contrôle indépendant, en dehors de l'administration, de toutes les parties de la fortune publique fut alors consacré légalement par la persévérance de l'honorable député, qui, méritant à profit des commissions acquises par de longues années d'expérience, a contribué ainsi à fonder la base de la meilleure gestion dans les consommations des arsenaux de la guerre et de la marine. En vain des obstacles et des critiques ont été élevés dans l'application de ce nouveau ressort; la comptabilité-matérielle a résisté aux attaques; se perfectionnant chaque année au moyen de procédés plus simples, s'honorant ainsi avec les autres ressorts de l'administration, elle restera comme le moyen d'établir l'ordre et la sécurité du gouvernement dans tous les grands établissements consommateurs.

Si les attributions de la Cour des comptes se sont ainsi agrandies et ont accru la renommée de ses travaux, il ne faut pas dissimuler aussi que le dernier gouvernement, qui est tombé en 1848, avait excité dans l'opinion publique quelques soupçons sur la composition de la Cour, en laissant s'intro-duire des actes de vénalité dans la transmission de quelques-uns des sièges. Ces abus, qui rappelaient en quelque sorte la vénalité des charges abolie depuis 1789, ont révolté à la tribune législative et ont été blâmés non seulement par la presse, mais encore par le jugement de tous les esprits honnêtes (1). La susceptibilité de l'opinion fut telle, que le gouvernement fut obligé de modifier le caractère français des sièges (2). La susceptibilité de l'opinion fut telle, que le gouvernement fut obligé de modifier le caractère français des sièges (2). Les ministres et destinaient quelquefois à payer, au moyen des fonctions publiques, des complaisances indignes. C'est ainsi que les offenses à la morale publique, devenant des griefs légitimes et servaient à exaspérer les passions.

Lorsque éclata la révolution de février 1848, la Cour des comptes ne fut pas d'abord atteinte dans son organisation. Le premier président et un très-petit nombre de membres furent suspendus seulement, à cause du rôle politique qu'ils avaient joué sous le gouvernement déchu. C'est la veille de la réunion de l'Assemblée constituante que l'institution fut mutilée dans son personnel et dans son organisation. On semblait ainsi vouloir enlever à la nouvelle Assemblée l'action légitime de ses pouvoirs; on réduisit ainsi révolutionnairement le nombre des membres de la Cour dont les travaux pouvaient à peine suffire au règlement d'un si grand nombre de comptabilités diverses. Ainsi, depuis cette époque et malgré le rétablissement de quelques membres sur leurs sièges en vertu d'une loi, la Cour des comptes, impuissante par le nombre, et voyant ses travaux s'accroître par de nouvelles attributions conférées légalement et par de nouvelles mesures qui, en rendant les arrêtés plus multipliés, ne lui permettent pas d'exercer son contrôle avec toute l'efficacité indispensable dans ces époques de trouble et de désorganisation publique, n'a pas les ressorts nécessaires pour accomplir sa tâche élevée.

La Constitution de 1848, sur la proposition de M. Etienne, et contrairement aux conclusions de sa commission, a placé pour la première fois la Cour des comptes sur le même rang que les autres corps judiciaires, et a décrété qu'une loi organique décréterait cette institution. Le gouvernement républicain n'ayant pas encore accompli cette obligation constitutionnelle, M. Etienne a proposé, au commencement de 1850, un projet de loi qui, après avoir sollicité la première épreuve, a été renvoyé à l'examen du Conseil d'Etat; le gouvernement, il faut l'espérer, donnera son concours empressé à cette loi lorsque sur la question devront peser l'ordre dans les finances et s'appuyer les travaux des commissions législatives appelées à examiner les prévisions et les règlements des budgets. La Cour des comptes n'est-elle pas l'auxiliaire indispensable du pouvoir législatif?

La Vie des Eaux.

III.

LES BAINS DE MER. — BULOGNE.

(Suite de l'art.)

Les graves de Boulogne sont remarquablement douces et mûrs; elles sont exemptes de gâlets et d'une salinité particulière. L'espace réserve aux bains est protégé par la jette contre les courants violents qui nequent sur cette partie de la côte, et qu'il y a peu à craindre, surtout par les grandes marées. Des chaudières posent un rés des chauds qu'on ne peut aller à la mer, et les autres sont les marais mûrisibles on trop aventurés. L'air est très doux, et les pluies tombent à fort dans la plupart des autres établissements de bains, des accidents assez fréquents attestent la ville, par suite de la violence des courants qui tendent à enlever la nature en pleine mer ou à la jetter à terre le long de falaises inaccessibles. Lors de son arrivée à Boulogne, on ne s'y attendait que de la mort tropique d'un sous-officier de la garnison, naqueur consommé cependant, qui avait pu ainsi victime de son excès de hardiesse et de sa confiance en ses forces. Il sifflait, au reste, être attendi à la voix et au geste des maronniers montant les chaloupes de sauvetage, et de prendre honnêtement son bain sous la jette.

Les sans viser aux profonds de l'amant d'Henri, pour le savoir rien à redouter de ces perfides tourbillons et de ces rapides courants qui agitent la mer à une certaine distance du rivage.

Ainsi les bains de mer sont-ils un des principaux éléments de la fortune de Boulogne, l'atome nommé; car la population de la ville s'est doublée, je crois, depuis l'Empire, et on a vu de plus en plus de quarante mille habitants. Le port de Boulogne est un des plus beaux de France, dit-on, beaucoup fait pour cette destination; plus croissante et plus vivante, se fait et abrite de l'ensemble du royaume. Le trafic y est sans pareil, la production des Anglais pour cette belle et agréable ville. L'on emploie à la visiter en détail tout un dimanche, jour enivré et inoubliable, un vrai dimanche britannique, on ne va y venir, on fait des courses, on est décrit et comme on dirait, par défiance pour les hôtes, et on dit le port de l'autre ressource que le divertissement qualifié par Voltaire de premier des plaisirs insipides. Boulogne est une ville où le contraste abonde et qui réunit l'élégance raffinée aux monuments gothiques et aux tentes austères de temps déjà bien loin de nous. La ville basse semble un quartier de Paris. La ville haute, fortement campée sur la colline, avec son horizon aux quatre tourbillons et ses remparts vieux style flanqués de grosses tours à chaque point de l'horizon, avec herses, créneaux, mâchecoches, pont-levis, et tout l'attrait obligé des châteaux de sir Walter Scott, mais, à s'y méprendre, ces villes-terrestres semi-aériennes qui ont vu dans les tableaux de Piégnot ou qui illustrent les musées colonisés du quatorzième siècle. Cette architecture mirable, qui ferait sourire de pitié le moindre officier du génie, est dans un merveilleux état de conservation, et présente peut-être aujourd'hui le plus parfait et le plus net qui subsiste de l'art du fortificateur au moyen âge. Il existe au musée de la ville une salle gravement représentée les années militaires qui en fut fait par Henri VIII, en 1534, et à la suite de laquelle la place devint au pouvoir de l'armée anglaise. Or, cette place curieuse, qui est contemporaine, représente fidèlement la ville et ses remparts tels qu'ils existent aujourd'hui, et pourrait au besoin servir de guide au plan de l'aérateur à l'étranger.

Près de l'une des portes de la ville s'élève une fontaine décorée du buste colossal de Henri II, dont je retrouve aussi diverses particularités au Musée et à l'Hôtel-de-Ville, et qui paraît être le monarque dont le souvenir est resté le plus agréable aux habitants de la vieille cité boulognaise. Cette préférence, qui n'est pas universellement partagée, m'ayant jusqu'à un certain point surpris, j'ai naturellement cherché à en connaître l'origine, et j'ai obtenu l'explication que voici :

Une fois maître de la ville, Henri VIII déclara qu'il ne la rendait plus, la considérant, non sans raison, comme l'une des clefs du beau royaume de France. Mais une épidémie obstinée, qui ravagea si garnison, lui fita beaucoup ses vœux à cet égard; et il consentit à entrer en pourparler avec le Roi-Trois-Cloues touchant la reddition de Boulogne. Des conférences eurent lieu à Arras; et ce sujet, et un traité intervint, après lequel Boulogne devait être rendue à la France le jour de la Saint-Michel de l'année 1534, contre la rançon assez ronde de deux millions d'écus d'or.

Cela se passait au mois de juin 1536. Mais, dans l'entre-temps qui s'écoula entre la signature du traité et son exécution, les deux courtois, François I^{er} et Henri VIII, moururent tous deux. Henri II, installé sur le trône, trouva que son père avait eu la main un peu bien large en donnant à un étranger et à un hérétique le fort de Boulogne, aussi résolut-il d'oublier le traité et les négociations, et de réoccuper, et finalement parvint à sa fin rendre la ville moyennant l'énorme rançon de seize cent mille écus d'or sur deux millions stipulés. De la sorte, que les Boulognais lui ont érigé des statues pour avoir été plus économe ou les avoir prisés moins haut que François I^{er}, de fastueuse et chevaleresque mémoire. On n'est pas sans accomplir.

Au reste, les Anglais, qui sont un peuple ferme et persévérant dans ses desseins, ne se sont pas tenus pour battus. Après trois siècles écoulés, ils sont revenus à la charge et ont repris la ville bien plus sûrement que ne l'avait fait Henri VIII. Elle est toute à eux aujourd'hui.

Le musée de Boulogne offre de l'intérêt. On y trouve une collection d'orthologie remarquable, un cabinet d'antiques et de médailles romaines, et un musée curieux d'armes, d'épées, d'ustensiles, et de vêtements asiatiques. On y conserve, entre autres souvenirs du passé, les débris du ballon et de sa compagnie d'infanterie, Romani, recueillis après la catastrophe du 15 juin 1785. La ville a conservé un profond souvenir de ces deux jeunes aéronautes, si célèbres par leur loi tragique. Un vil intérêt s'attache surtout à la mémoire de Plastré, sans talent, méritant, victime de son amour de gloire et de sa vanité à un engagement qu'il pressentait devoir lui coûter la vie. C'est une histoire lamentable, je doute qu'elle soit bien connue, et elle est fort de circonstance. Elle est au Musée de Boulogne, et elle est fort de circonstance. Elle est au Musée de Boulogne, et elle est fort de circonstance. Elle est au Musée de Boulogne, et elle est fort de circonstance.

Plastré s'avoua lui assisté avec Romani, qui avait déjà prouvé d'habileté comme constructeur de ballons et s'engagea à lui fournir, pour trois cents louis un ballon de son diamètre de trente pieds, et lui porta de trois cent vingt livres, supportant une manœuvre de vingt-cinq mètres de haut, construite en cuir de chamois. Plastré vint à Boulogne essayer son ballon; l'épreuve réussit à merveille. Mais, avant qu'il se soulevât peut-être, un autre aéronaute, M. de la Harpe, partit lui-même du château de Du-

avre le 7 janvier 1785, traversa le détroit et vint descendre le même jour en France, dans la forêt de Gumes, où on le trouva à demi mort de froid dans son ballon resté suspendu à deux arbres. Plastré avait eu connaissance de ce projet; mais il pensait que le mauvais état du ballon de M. de la Harpe, mal construit et livrant passage à de nombreuses fuites de gaz, l'empêcherait d'y donner suite; et, en effet, l'aéronaute n'ayant pu attacher le terme de sa hardie expédition qu'après avoir couru les plus grands dangers, la motivation d'avoir été devancé jeta dans l'âme de Plastré le plus profond découragement; il n'en resta pas moins Blanchard avec une parfaite courtoisie lorsque ce dernier se rendit à Paris à l'issue de sa navigation aérienne; mais il alla trouver aussitôt le contrôleur général des finances et lui demanda la faveur d'être dispensé d'un voyage aventureux qui n'avait plus le mérite de la nouveauté. Le contrôleur général était un homme de cour, c'est-à-dire poli et bien élevé, qui, avec beaucoup de grâce, répondit à Plastré que le gouvernement du roi le dispenserait volontiers du voyage, à une telle condition toutefois, c'est-à-dire moyennant le remboursement des avances qu'il avait faites. Plastré n'avait plus cette somme; il l'avait employée en partie à l'acquisition de son ballon, et en partie à l'achat d'instruments pour son cabinet de physique expérimentale. Le remplissage était impossible; la poursuite de ses finances équivalait pour lui à un arrêt de mort. Il le comprit et salua le contrôleur général à la façon des gladiateurs s'inclinant pour la dernière fois devant le peuple. Assailli par les plus sinistres et les plus véhéments pressentiments, il dit et écrivit qu'il était un homme perdu; mais que son parti était pris, et qu'il saurait peut-être plutôt que de laisser suspecter sa détermination. Il partit en effet, et trouva à Boulogne son ballon défilant endormi par les emportements de l'air auxquel les débris s'élevaient dans un cercle situé près des remparts, pendant son absence, qui s'était prolongé fort au-delà de ses prévisions. Notamment, après les réparations les plus urgentes, il s'apprêta à y monter au premier jour.

Puisieurs ballons-pilotes furent d'abord lancés; mais tous revinrent à terre chassés par des vents opposés dans les hautes zones de l'atmosphère. Enfin, le 45 juin, la brise ayant tourné au sud-est, l'aéronaute put avoir devant un grand concours de peuple, au bruit des salves d'artillerie. Un peu avant le départ, le marquis de la Maisonfort offrit à Romani deux cents louis pour lui permettre de monter en troisième dans la nacelle. Aussi désintéressé que courageux, l'aéronaute refusa et sauva la vie au marquis. On sait le reste; à peine le ballon s'était-il enflé depuis un quart d'heure, qu'on le vit tout à coup s'élever dans la nacelle, détachée de l'aérostat, tomba d'une hauteur de plus de deux mille mètres dans la gare de Wimereux, à environ une lieue de Boulogne et à quelques pas de la mer. Le malheureux Plastré n'avait plus forme humaine quand on le releva de cette horrible chute. Romani respira encore quelques secondes, quoique épuémentablement brisé. Leurs restes furent transportés dans le cimetière de Wimille, commune voisine, où une tombe décente fut élevée à ces deux martyrs de la science. C'est la plus grande et la première qui frappa les regards du voyageur allant de Boulogne à Calais; elle est assise au nœud d'encoûte du champ de repos sous lequel passa la grande route. Un petit obélisque fut également dressé dans la gare de Wimereux, sur le lieu même de la chute; il porte une inscription commémorative de ce triste événement, qui en relate les principales circonstances, et que les ravages du temps auront bientôt rendu illisible. Plastré et Romani furent vingt-huit ans. Le port au musée de Boulogne une miniature, qui fut le fruit de cet infortuné jeune homme. C'est une figure douce et à l'aérielle, empreinte de tristesse et de résignation, un de ces fronts profonds marqués au sceau de l'infortune. Que d'hommes de mérite, hélas! depuis et avant de Rozier, privés de leur vie ou de tortures au-dessus des forces humaines le crime d'être nés sans ressources!

C'est à Wimereux que l'Empereur fit creuser dans le sable un vaste port pour abriter une partie de la flottille destinée contre l'Angleterre. Ce port improvisé subsiste, mais désest, muet, désolé, il ne survit pas longtemps à cette cherté grandiose d'une exécution impossible. Là où le courage et des armes conquérantes sonnaient il y a cinquante ans, on tant de ga luttule, d'agitation fébrile et d'espérances envivantes s'épanouissaient à la voix décevante d'un homme de génie, ne reste plus qu'une moine et grise solitude à peine animée de son en lon par un bateau-pêcheur venant s'amarrer dans ce havre abandonné, qui semble par ses proportions un ouvrage de l'ancienne Rome. Bienôt l'ensemblement de la passe ne permettra même plus aux barques de venir chercher un refuge, et la spéléologie disjointe de ces lieux vermoulu qui ne figure pas trop mal le débris de l'expédition sera effondré sous l'effort des berges moyennes et faibles, qui le circonviennent et le pressent en s'abaissant de toutes parts.

Tel fut l'aspect du port qui frappa les regards de M. Louis Bonaparte et de ses compagnons quand il toucha la terre de France, car c'est dans le port de Wimereux qu'il débarqua, lui, vainqueur.

C'est entre Wimereux et Boulogne que s'élève, au point culminant de la falaise, cette mémorable colonne érigée à la gloire de l'Empereur par la grande armée et la flottille réunies sous le commandement de l'amiral Roux et du maréchal Soult. Ce n'est autre qu'un a, l'a hauteur d'un grand tour; celui de rappeler une immense dévotion; c'est une grande page historique où l'on ne peut inscrire qu'un échec. Mais, cette réserve faite, j'ai des volontiers qu'il coupe bien le passage, et qui il eût été grand dommage de ne pas terminer ce colossal piler que la Restauration trouva machévé et dont elle ne consentit à risquer l'écroulement, à laisser reprendre les travaux que sous couleur d'un monument destiné à fêter la Charte et l'heureux retour de Louis XVIII. Cela n'était pas, après tout, infamant plus illogique que la substitution du

1. Discours de M. Dupin aisé à la Chambre des députés, le 20 juin 1846.

portrait de Henri IV à l'effigie de Napoléon sur la décoration de la Légion d'honneur. A défaut d'autre gloire, la colonne de Boulogne reste du moins pour consacrer cette grande institution de la Légion d'honneur inaugurée au camp de Boulogne. La première distribution des croix par les mains de l'Empereur eut lieu à quelques pas de là, dans la plaine de Terlichon, où Henri VIII avait son quartier général durant le siège de la ville.

J'ai, comme un véritable Anglais, monté les 267 marches qui conduisent au sommet de la colonne, haute de cent cinquante pieds, que surmonte la statue colossale de l'empereur, en manteau de couronnement. Mon zèle de touriste a été récompensé par une vue comme il en existe peu au monde. D'un seul coup d'œil, j'ai embrassé la Picardie, la Flandre française, une portion de la Belgique, tout le détroit, et enfin Albion elle-même, dont un soléil doux éclairait d'une teinte d'opale et de neige les hautes falaises et les gigantesques rochers avoisinant le château de Douvres. La colonne, d'ordre composite, est élevée extérieurement de marbre indigène puisé dans les carrières de Marquise et dont le gardien du monument débute aux Anglais des fragments sous la forme de presse-papiers. Ancêtres et autres menues babelleries dont on obtient un grand litre. L'aumône-propre notion doit pas négliger au point de ne pas empêcher de reconnaître que ce marbre est infiniment inférieur à celui de Grèce et de Carrare, et que la grande rigueur il pourrait se confondre avec de belle pierre polie. Quoique les Boulonnais parlent avec orgueil de leur marbre, le sculpteur ne s'adressera pas, en face d'un de ces blocs, la même question que le statuaire de La Fontaine : le doute qu'on en puisse tirer autre chose que des monuments nationaux, sinon peut-être des cheminées.

Je regagne la ville par la vallée du Denacré, qui est le Lignon du Boulonnais. C'est un délicieux petit étouffoir abrité contre les vents de mer par la croupe de la falaise et qui doit à ce site heureux une végétation luxuriante, précieuse et rare privilège aux bords de l'Océan, dont l'air exhalaison dessèche et frappe de mort tout ombrage. C'est dans cette oasis que les riches Boulonnais possèdent leurs maisons de campagne, et que les insulaires, maîtres du pays, viennent faire une fois la semaine leurs pique-niques et leurs cavalcades à ânes, les seuls divertissements que leur défense pas la sainteté domiale. C'est là aussi, s'il faut en croire le *chit-chat* ou la chronique locale, que les jolies *flusses* de la colonne britannique nouent et dénouent plus d'une intrigue avec les jeunes *Frechmen*, toujours gais et empressés à favoriser le travail providentiel de lusion des races vaincues avec les races conquérantes. La population anglaise de Boulogne (tant d'origine anglo-normande, pour emprunter un terme à son vocabulaire) prospère et, pour en donner un exemple, il résulte, dit-on, pour la ville de cette juxtaposition une liberté de mœurs qui la rejeterait aux heureux jours de la régence. On n'entend murmurer de toutes parts que les motifs galants *d'elopement* et de *sweet conversations*. C'est avec une reticence pleine de fatuité et grosse de mystères que les jeunes gens parlent des gouvernantes anglaises, ces *flusses* prédestinées, et même d'autres *ladies* ou *misses* beaucoup plus avantageusement placées dans l'échelle sociale. D'après quelques propos échappés aux moins discrets de ces Français, les choses iraient plus vite non-seulement qu'à Londres, mais qu'à Gravelle ou à Séville, dans cette tendre voie dont le *Green-gren* serait la vallée du Denacré ou il n'y a pas de forçer. Jignoré malheureusement ce que peuvent avoir de fonde ces bruits pleins de séduction. Pour en juger, je n'ai point eu l'occasion de cultiver suffisamment la romanesque colonie anglo-normande, dont j'ai vu seulement une portion réunie par une soirée de bal à l'établissement des bains. J'étais apparemment tombé sur un mauvais jour; mais je dois dire que les figures de kopsakes étaient en grande minorité, si toutefois j'ai pu en dénombrer quelques-unes sous ces épaisses grappes de tire-bouchons élégantes qui sont depuis Clarisse Harlowe, en possession d'encafer le visage des jeunes A. et S. Quant aux hommes, je ne ferai aucune difficulté de reconnaître que pour la plupart ils étaient non-seulement *ladys-looking*, mais grossières. Un Anglais qui marche n'est que rouge, et cela peut à la remarque passer pour de la dignité. Un Anglais qui danse et folâtre et à ses gestes de *poke*, ce livre à des dindonnets et à des gestes de maraque, est un type de bouffonnerie, un fil de carreau et une machine à ren-ôtre pas souvent le crayon de Cray's-shanks américain. Je plains sincèrement les adorables *flusses* et être obligés d'offrir leur main, fût-ce pour l'épave d'un quadrille, à ces rajagons en quai. Elles ne sont point au bal seule ressource, à moins qu'elles ne préfèrent rester hiérarchiquement sur leurs banquettes, ce qu'a leur place je crois sans hésiter. Une ligne infranchissable de démarcation sépare, au moins en apparence, les sociétés française et anglaise, et à moins de lui avoir été régulièrement introduit, ce qui n'est pas toujours facile, un prince, s'il en reste, sollicité vainement de la file d'un marchand de craie de Londres la faveur d'une contredanse. Cet esprit de morgue et d'étréoté nationale n'est singulièrement aux rauts dansants de Boulogne qui pourraient être fort brillants.

Établissements des buns, construit sur le modèle anglais, est un des plus complets qui existent en France et lui se bien loin en arrière celui de Birmé. Les étages en sont occupés par des logements garnis destinés aux bourgeois et dont les fenêtres donnent vue sur la plaine mer ou sur le port. Le rez-de-chaussée, affilé au salon proprement dit, se compose de deux séries d'appartements. L'une pour les dames, comprend un salon, un boudoir, un salon à thé et un autres, pour le monsieur. La seconde, destinée aux hommes, contient un billard, un cabinet de lecture assez bien pourvu, et une pièce d'attente ou de repos. Nulle invasion n'est permise dans le domaine féminin; mais les deux camps, à certaines heures, commencent par un terrain neutre qui est la salle de bal, spacieuse et élégante, et soutenue

par des pilastres et des colonnes ioniques. Du côté de la mer, un peristyle s'élève sur une terrasse sur les pentes men p'uvent aller, après un quadrille, goûter le plaisir comestible et raffiné de humer la brise nocturne et de fumer un cigare, en écoutant la grande voix de l'Océan se mêler au bruit des instruments de musique, et en regardant passer, à travers le vitrail étincelant de lumière, ses silhouettes de femmes blondes, respirant leur bouquet avec distraction et mollement penchées au bras d'un cavalier qui n'est pas toujours britannique.

FÉLIX MORNAV.

Bibliographie.

Considerations historiques et statistiques sur les monnaies de France, par B. MANN FILLOU, membre correspondant de la Société des antiquaires de France, membre étranger de l'Association britannique d'archéologie de Londres, etc. — 1 Vol. in-8° de 15 feuilles, avec 4 planches gravées. — Fontenay-Vendée, 1840. — A Paris, chez Rollin, rue Vivienne, 12.

La numismatique a été trop souvent regardée comme une science de simple nomenclature. A la manière dont elle a été comprise par un grand nombre d'auteurs et même de savants de profession, on pourrait ne pas la croire plus utile à l'histoire que les collections de plantes, d'insectes et de coquilles, ne le sont, excepté les maîtres de certains naturalistes, à la connaissance des grandes lois du monde océanique. Mais si l'on considère que les diverses branches de la science historique sont unies entre elles par des liens communs; que, pour bien posséder une d'elles, il faut, à chaque instant, faire des emprunts aux autres; que souvent la solution d'une difficulté tient à d'honnêtes rapprochements entre des éléments qui paraissent à tout égard hétérogènes, la numismatique devient alors l'une des sources les plus pures et les plus abondantes de l'histoire.

Tel est le point de vue auquel s'est placé M. Filloù. Sans avoir la prétention de donner les matériaux sur lesquels les auteurs qui ne sont pas habitués à ce genre de discussions chronologiques, et qui ont rarement songé à réunir en un seul cadre les données générales de la matière, il a voulu grouper quelques idées dont les uns lui ont semblé nouvelles, et dont les autres ont déjà été émises mais n'ont pas été présentées sous le même aspect. Il a essayé, en un mot, de tracer le plan d'une classification raisonnée des monnaies de France, à quelque catégorie qu'elles appartenaient. Celle par éraes, qu'on emploie généralement, est détournée et fait souvent commettre de graves erreurs. — Qu'il s'agisse, par exemple, de calculer un an à l'avance sans un calendrier, ou de déterminer les dates de certains événements, est une tâche pour eux qui désiraient s'y livrer. Sans dessein, les descriptions n'ont pas été complètes; avec des dessins mal exécutés elle paraissent fausses et perdent de leur intérêt. Les recherches savantes ne suffisent donc pas à ceux qui auraient voulu en faire un ouvrage de vulgarité. L'histoire de l'architecture, par exemple, s'il devait s'arrêter à tout un auxiliaire indispensable. Aujourd'hui, grâce aux progrès faits dans les arts du dessin et de la gravure, grâce aux moyens plus rapides et plus économiques d'exécution, des publications, dont le luxe des gravures n'est en soi-même que la manifestation des goûts, sont journellement publiées d'un grand nombre de particuliers. La publication de cet ouvrage en peut-être le plus de succès dans ces derniers temps, à cette école des *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud. Le but de l'auteur était de populariser l'étude de l'architecture en groupant par familles les édifices des divers peuples et des différentes époques, de manière à mieux initier le public à leur connaissance comparée. L'éducation de celui-ci n'est encore à faire. Il fallait lui présenter un ensemble net et bien saisissable, et pour cela éviter d'entrer dans les particularités et de se perdre dans les détails. M. Gailhabaud, plus fidèle par les soins qu'il a pris, a rempli dans l'ouvrage de M. Gailhabaud.

Exposé qui va suivre montrera encore ce grand peuple de France « exerçant sur l'Europe la haute magistrature et l'esprit de prosélytisme qui la distinguent au sein des nations », comme ses mœurs et ses institutions, furent celles des arts du Tage et ceux de la Visibile, et pénétrent dans les âmes, sans qu'on sache par quel moyen, et d'avoir ce que l'on pourrait appeler son histoire tout en être : *Costa dei Per Franca*.

La lecture du livre montre que l'auteur a tenu ce que promet et ses aperçus généraux; elle révèle, de plus, une foule de faits curieux de nature à piquer la curiosité de ceux même qui ne cherchent pas à devenir des adeptes. C'est ainsi qu'à propos des monnaies fabriquées par Théodahaut, l'empereur de Bosnie et de Chartres, que Hugues-le-Grand vendit en 944 en tant que héritière de Tours, nous trouvons une chartre qui, habituellement, on se reporte dans l'Europe entière à fournir la seule preuve de la légende qui fait le sujet de cette ballade, celle du *Chasseur nocturne*, intitulé *Chasseur sauvage* en l'ambro-Cote, *Pointe volant* en Bretagne, *Veveu de l'ousteur* dans les environs de Paris, *Bel Hôteu* près de Lons, *Le Dapin* en Normandie, *Galibier* en Alsace, *Bellefleur* dans l'Allemagne, et *Galibier* en la-France. Pendant l'été, dans les paysans de la Vendée, à l'île de Ommet, l'air est dit à coup de bruits bizarres qui se répètent tout à la fois de la terre, et bientôt un homme nu comme, suivi de la foule immense de ses frères habitants de la nuit, passant, à travers les forêts, les marais, et les plaines de neige, des monstres fantastiques sur d'avisibles crépuscules. Ainsi gailhabaud à celui qui se trouve sur la route du fond; il est sans passage, place le cheval *Mule*, et oblige de se tenir au village. Bien n'arrête cette course désordonnée; mais lorsque le jour arrive, l'ender en terre sa proie, et l'on trouve au coin de quelque carrefour un cadavre défilé, objet de répulsion et d'effroi destiné à servir de pâture des chiens. Il est inutile d'ajouter que, dans la légende du pays de Bosnie, Théodahaut-Troïquet, le rôle du *Chasseur nocturne*.

Une preuve importante et probablement inédite se trouve aussi dans le livre de M. Filloù. C'est une lettre écrite par un pâtre, au sujet de la mort et de l'enterrement de Moïse, à Louis Boïon, qui fut plus tard membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle fait connaître le lieu exact de la sépulture du grand homme, et montre que les connaissances que, le 17 juillet 1799, par une de ses lettres de Paris, de prescrire l'épave à sa place, ont été au moment. La dépense mortelle de Moïse serait donc enroulé dans le lieu où elle fut enterrée à la terre. La numismatique que des résolutions n'est pas une des pages les moins curieuses de leur histoire; divers articles publiés dans

L'Illustration l'ont bien fait voir, en ce qui concerne la révolution de l'Égypte de l'Égypte de Napoléon Bonaparte, et dans un autre numéro, dans un ancien temps, un lot de terre rempli de monnaies de billon, et un bloc de pierres de même nature réunies entre elles par oxydation. Les inventeurs du trésor en gaspillèrent une partie, et le reste, déposé à la mairie, fit le sujet d'une notice insérée dans le *Livre armorien*. Depuis lors on n'en avait plus entendu parler, lorsque M. Huellé, directeur de l'Observatoire et adjoint au maire de Nantes, trouva au fond d'un moule oublié le bloc encore intact, et prit à M. Filloù de soumettre ce bloc à l'action d'un acide et d'étudier ses pièces qui le composaient. Le reste de la découverte avait été dispersé. On eut de quelques jours de travail, M. Filloù put dresser un catalogue duquel résulte que l'investissement remontait aux premières années du treizième siècle (de 1203 à 1217).

Des ouvrages du mérite de celui dont nous venons de parler répandraient de saines notions, feront ressortir l'importance d'une science que les adeptes eux-mêmes ne savent pas tous élever à sa véritable hauteur, et contribueront à prévenir ces gaspillages déplorables des monuments numismatiques que le hasard fait encore parfois rencontrer.

L'architecture du quinzième au seizième siècle, par Jules GAILHABAUD, publiée en 1500 ou 200 livraisons in-16, au prix de 1 fr. 75. — Paris, 1850. Gide et Baudry.

Étude de l'histoire des beaux-arts à beson, pour être française, de s'appuyer sur le concours de dessins ou de gravures propres à donner une idée exacte des objets. La difficulté seule de réaliser ces conditions a dû empêcher de faire longtemps un ouvrage pour ceux qui désiraient s'y livrer. Sans dessein, les descriptions n'ont pas été complètes; avec des dessins mal exécutés elle paraissent fausses et perdent de leur intérêt. Les recherches savantes ne suffisent donc pas à ceux qui auraient voulu en faire un ouvrage de vulgarité. L'histoire de l'architecture, par exemple, s'il devait s'arrêter à tout un auxiliaire indispensable. Aujourd'hui, grâce aux progrès faits dans les arts du dessin et de la gravure, grâce aux moyens plus rapides et plus économiques d'exécution, des publications, dont le luxe des gravures n'est en soi-même que la manifestation des goûts, sont journellement publiées d'un grand nombre de particuliers. La publication de cet ouvrage en peut-être le plus de succès dans ces derniers temps, à cette école des *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud. Le but de l'auteur était de populariser l'étude de l'architecture en groupant par familles les édifices des divers peuples et des différentes époques, de manière à mieux initier le public à leur connaissance comparée. L'éducation de celui-ci n'est encore à faire. Il fallait lui présenter un ensemble net et bien saisissable, et pour cela éviter d'entrer dans les particularités et de se perdre dans les détails. M. Gailhabaud, plus fidèle par les soins qu'il a pris, a rempli dans l'ouvrage de M. Gailhabaud.

Avant préparé les volumes par ce travail préliminaire, il se proposait d'abord d'élaborer sur ce sujet d'une manière beaucoup plus étendue. L'importance et les développements que nous entendons donner à cette nouvelle publication, dit-il dans son prospectus, nous ont engagé à fragmenter son ensemble en trois parties principales, correspondant aux trois grandes divisions de l'histoire. Or, ce système permettant de faire paraître d'abord celle qui répond plus particulièrement par sa nature aux besoins et au goût de l'époque, nous avons choisi : *Le dix-neuvième siècle*. Les auteurs de ces *monuments des divers peuples de l'antiquité*, et de ceux des septième et de huitième siècles, furent en fait de deux camps d'ouvrages séparés, qui paraissent plus tard. Quant à M. Gailhabaud, nous ne saurions que lui dire de ce point de vue, à laquelle nous ne pouvons venir en aide la sympathie publique qui a accueilli son premier ouvrage, cette grande édition, *l'ouvrage d'un cycle de l'architecture*, deviendra le manuel de tous ceux qui s'occupent d'archéologie et de renseignements sur plusieurs de nos départements, de la capitale et des églises, la parole normale, la peinture sur verre, la mosaïque, le travail du fer, la fonte du bronze. Ces divers monuments, plus que d'être en effet, complètent utilement la publication de M. Gailhabaud, et sont justifiés par le but qu'il se propose; ce sont des annexes intéressantes à l'histoire des beaux-arts et certaines expliquées par les monuments eux-mêmes.

Le premier livraisons de *L'architecture du quinzième au seizième siècle* vient d'être mise en vente. Elle contient deux planches coloriées. La première représente une chapelle curieuse de la paroisse de Saint-Florentin, à Assis, avec ses deux tours de sa décoration pour le haut, et un cimetière de l'église abbatiale de Maltravers, en Angleterre. Ces planches, et un certain nombre de ces divers ouvrages qui doivent suivre, sont très-bien exécutés. Parmi celles-ci nous avons remarqué une grille sous la basilique de la Navarre, à Blois, d'un dessin heureux et moderne; un élégant porte triomphale, à Burgos, et plusieurs monuments de Sicile, dont quelques-uns très-curieux par les détails et la variété de leur ordonnance. J. A. D.

Souvenirs de Londres, par Stép, voyageur en train de plaisir.



Le Juif errant trouve enfin un emploi.



Dé peur de manquer, par distraction, à la politesse anglaise.



Le Français est bienvenu chez tous les peuples.



Un penny de la reine. — Ne d'un rat et d'une piment.



Les Horse-wards.



Le cab n'a pas été inventé pour l'agrément des cochers.



La polka au salon de Pe-cabily.



Il n'est ni sa bal entre deux danseurs.



Le sherry gl'a c' politesse, ten.



Les avocats à Westminster.



Alors, allons, nos trims de plaisir ne sont pas pour s'amuser.

Souvenirs de Londres, par Stop, voyageur en train de plaisir.



Le beau monde à Hyde-Park.



Spectacle gratis pendant la pluie.



Spectacle gratis après la pluie.



Vigne anglaise. (Chœur de Bourguignons) Ha, ha, ha, hi, hi, hi!



Les gros d'ours.



— Monsieur, vous n'avez pas le droit de donner deux coups d'œil à Richmond, vous n'avez payé que pour un. Laissez le programme.



— Que ces gaillards-là ont d'esprit! Ils appellent cet esprit Djinn, parce qu'en effet les Djynns sont des esprits.



— Madame accepterait-elle un petit pâté à la fois salée? — Mais, monsieur, j'ai pris monnaie là!



— Quelle est cette statue? — Wellington. — Ah diable! Et celle-ci? — Wellington. — Ah peste! Et celle-là? — Wellington. — Ah fichre!



Les invalides de Grosvenor.



— Mon petit policeman, rendez-moi à mon hôtel! — Et moi aussi! — Et moi aussi!

Encore le bon vieux temps.

(2^e et dernière partie. — Voir le N^o précédent.)

Si au bon vieux temps les voleurs étaient plus nombreux qu'aujourd'hui, ils se distinguèrent aussi de ceux d'aujourd'hui par leur esprit et par leur honnêteté. Ils avaient inventé des moyens aussi ingénieux que diaboliques pour planer leurs victimes et pour les empêcher de crier; on en jugera par les anecdotes suivantes :

« Sans Henri IV, dit M. Frézier, une espèce de voleurs qui s'introduisaient dans les maisons sous prétexte d'affaires, ces bandits étaient parfaitement vêtus et se donnaient des airs de gentlemen. Ils étaient reçus sans défiance par le maître de la maison, et dès qu'ils se trouvaient seuls avec lui, ils lui demandaient de l'argent en lui mettant le poignard sous la gorge. » Cela se voit encore de notre temps. Mais voici la description d'un procédé fort usité alors des voleurs, et qui n'est heureusement plus maintenant : « Quelques-uns bâillonnaient leurs victimes à l'aide d'un instrument connu sous le nom de *poire d'angoisse*. Cet instrument avait la forme d'une bille percée de petites ouvertures; on la faisait entrer de force dans la bouche de celui qui avait l'intention de voler. On pressait ensuite un ressort qui avait pour effet de développer cette bille, en la hissant de pointes, et de la rendre assez grosse pour remplir la bouche du patient de manière à lui ôter les moyens de crier. On ne pouvait la retirer en son premier état que par le secours d'une clé qui faisait sauter l'instrument sur lui-même. Cette invention satanique fut adoptée par tous les malfaiteurs voués à cette espèce de vol, et elle causa les plus grands maux à Paris et dans toute la France. »

« Un larron italien, dit l'esprit était aussi entreprenant qu'ingénieux, avait mis en usage dans les églises un moyen singulier d'abuser les femmes, qui avait le dessein de voler; il se plaçait à côté d'elles, tenant dans des mains artificielles un livre de prière ou il paraissait lire très-dévotement; et, avec ses mains naturelles, il couvrait le contour de la montre ou de la bourse de sa voisine pendant qu'elle priait sans nulle défiance. Ce stratagème, protégé par la confiance existant alors de porter des manteaux sur les habits, était parvenu à un tel degré de perfectionnement, qu'on saisit des filous porteurs de mains de bois gantées et à ressort. Il fut, du reste, la source de tant de vols, qu'à la fin, ayant excité la vigilance du public, instruit de cette espèce d'embûche, il tomba dans un discrédit complet parmi les voleurs. »

Du reste, si usés qu'ils fussent, les escrocs du bon vieux temps trouvaient parfois leur maître. Un seigneur, étant venu à Paris pour donner ses soins à un procès dont le parlement était saisi, se trouva un jour enveloppé au palais, malgré les efforts qu'il fit pour s'en débarrasser, par une bande de voleurs qui lui dérochèrent une bourse bien garnie. Furieux d'avoir perdu si sottement une somme considérable, il jura de se venger. D'après ses instructions, un habile mécanicien lui fabriqua une espèce de trebuchet assez petit pour pouvoir se cacher dans sa poche et condition de façon à étreindre fortement la main de tout individu qui tenterait de s'approprier sa bourse. L'instrument mis en place, il alla se promener au palais, se mêlant à tous les groupes, s'arrêtant de distance en distance, le nez en l'air, semblant en un mot inviter les filous à lui prendre sa bourse, dont les cordons sortaient à dessein de sa poche. Plusieurs jours se passèrent sans que son manège eût de résultat; enfin, un matin, qu'il regardait les portraits des rois de France qui ornent la salle d'audience de la grand'chambre, il le bonheur de se voir suivi, serré de près, entraîné comme la première fois, et de sentir une main se glisser le plus doucement possible dans le piège dressé tout exprès pour la saisir; il s'arrêta, l'oreille au guet, et bientôt il entendit le bruit de la détente de la machine. Plus de doute, sa ruse a réussi; sans se retourner, sans faire semblant de savoir ce qui vient de se passer, il reprend sa promenade, traînant derrière lui son voleur, qui la douleur et la honte empêchaient de tenter le moindre effort pour dézagrer sa main.

« Cependant, dit M. Frézier, le promoteur ou plutôt le trompetteur se retourna quelquefois et repoussa son prisonnier comme un importun. Ce dernier lui disait à voix basse et d'un ton suppliant : — Monsieur, je vous en prie, ne m'humiliez pas davantage. — Mais celui dont il implorait la pitié paraissant ne pas entendre et continuant paisiblement sa promenade, l'attitude triste et honteuse du filon fixait sur lui tous les regards; et plusieurs, se doutant du piège dans lequel il était tombé, riaient de sa déconvenue. Enfin le zéphir, comme, se retournant vers lui lui baissant le front, lui dit avec un visage enluminé de colère : — Pourquoi savez-vous ainsi mes pas, monsieur le larron ? — Le filon, confus, ne sachant qui répondre, il ajouta aussitôt : — C'est toi, misérable, qui as pris ma bourse; il faut que je te laisse pendre ! — A ces mots, prit, s'il eût pu, à dézagrer sa main l'argent qu'il lui avait dérobé, et se précipita à l'échappatoire. Le seigneur ne voulut point le lâcher avant d'avoir été dédommagé de ce qui lui avait été dérobé. Le filon, ayant aperçu un de ses camarades, le pria de lui prêter la somme que lui eût nécessaire pour recouvrer sa liberté; et, aussitôt qu'elle lui eût été remise, il la compta au seigneur qui lui avait donné une si rude leçon. »

Il y avait au bon vieux temps des voleurs de haut parage auxquels il n'était pas si facile de faire rendre gorge. — Charles IX, le roi de Pologne, son frère, et le roi de Navarre, alors très jeune, et devenu depuis Henri IV, prièrent un jour, avec quelques favoris, une partie de plaisir après s'être transformés en orge; afin de mettre le comble à leurs dégoûtements, les princes mandèrent à Nantouillet, prévôt de Paris, qu'ils n'ont dans la source leur installation chez le Nantouillet, qui apparue bientôt les suites de cette visite, fut tout ce qu'il put pour en dissuader Henri et son phibit le danger, mais Charles IX ne voulut à aucun titre aucune excuse

et invita le prévôt à faire ses dispositions pour le recevoir avec sa compagnie.

Après la collation, les rois et leurs satellites firent main basse sur l'argenterie, forcèrent les colères du malheureux prévôt, qui leur opposa une résistance inutile, et lui enlevèrent plus de 50,000 fr. Ce crime, que ses auteurs ne regardèrent que comme un mauvais tour, une frolement de printemps, fut commis le lendemain de toute la ville; et le claqueur général ordonna le premier président du parlement de s'en expliquer avec Charles IX, à qui il ne dissimula point que le public le destinait comme le fauteur et même comme un des complices du vol. Le roi s'indigna du soupçon qu'on avait osé faire planer sur lui dans cette circonstance et protesta qu'il était entièrement étranger à l'événement de la veille. Le premier président, charmé d'apprendre que son souverain avait été calomnié, lui dit qu'il allait donner ordre qu'on informât, et que justice serait faite des coupables. Le roi lui répondit aussitôt : « Non, non, ne vous mettez point en peine de ce qui s'est passé; faites entendre seulement à Nantouillet que s'il voulait en demander raison, il aurait à faire à trop forte partie. »

Dont-on s'étonner, après avoir lu le récit de cette aventure emprunté par M. Frézier à l'*Histoire*, que divers rois de France aient osé vendre des grâces à des condamnés pour combler les déficits de leurs finances? « Cet abus, qui s'était glissé jusque dans les provinces où les délégués de l'autorité royale se permettaient d'entrer en composition pour leur compte avec les malfaiteurs détenus dans le ressort de leur administration, fut réprimé par des défenses formelles; mais le mal ne continua pas moins de subsister à Paris et d'être l'occasion des plus ingrats profits. En effet, on voyait fréquemment des prisonniers élargés sur un ordre verbal du roi, pendant l'instruction de la procédure, et, par une déplorable condescendance, l'autorité souveraine en avait jusqu'à rendre à la société, dont ils étaient le fléau, des misérables condamnés au dernier supplice, et à qui il restait plus qu'à subir la punition à leurs forfaits. Ces ordres funestes étaient apportés au prévôt ou à son lieutenant par des chambellans, des secrétaires, des huissiers de la cour ou des sergents d'armes. Le prévôt et le parlement ne déféraient qu'avec douleur à la volonté royale et ne craignait pas de signaler au prince, par intervalles, les dangers d'une clemence aussi facile et aussi peu éclairée. Ces représentations amourent des édits qui, en accusant les abus dont le roi était saisi, défendirent l'élargissement de tout délinquant dont la grâce ne résulterait pas de lettres patentes délibérées en grand conseil et scellées du sceau royal avant 1510. Mais de tels édits n'étaient, dans le vrai, que des palliatifs; il eût fallu restituer à la clemence toute sa liberté, toute sa grandeur, en éloignant de la royauté tout soupçon de lucre et de partialité. »

« A l'époque où les condamnés à des peines afflictives ou infamantes avaient la ressource d'obtenir leur grâce du roi en remplissant ses caisses vides, on s'explique aisément que la crainte du châtiment n'eût pas eu pour effet de diminuer le nombre des malfaiteurs. Lorsque les rois donnaient de tels exemples d'immoralité, en surprenant que leurs sujets, surtout ceux qui composaient la classe la plus nombreuse, la plus ignorante et la plus misérable de la société, se soient fort souvent permis de lever des contributions forcées sur leurs concitoyens? D'ailleurs, l'industrie était alors gênée par de si absurdes et si fortes entraves, qu'il n'était pas toujours possible, même aux hommes les plus probes, de se procurer, en travaillant honnêtement, des moyens d'existence. On eût rêvé quand on lit les réclames qui se publiaient au libre exercice de certaines professions. Nous ne rencontrons qu'un seul exemple de ces cahucheries étaient à la fois débauteurs de vin et traîtres; tant fois que les taverniers ne pouvaient vendre que du vin à pot. Après des serches de luites, les taverniers acquirent le droit de tenir nappes, pain et asiettes; mais il leur fut interdit d'avoir un cuisinier. En 1680, seulement, ils obtinrent l'autorisation de vendre de la viande cuite sans pouvoir la mettre en étalage. Il est vrai qu'à la même époque il était déchu le droit de porter aucun chapeau, de quelque matière qu'il pût être, dont le prix excéderait 50 livres; de jouer au billard, de se parer de diamants et de perles précieuses, et de se servir de massifs d'or pour l'usage de la table. »

Cet état surtout dans les années l'épéme qui devaient peu agréable de vivre au bon vieux temps. Des qu'une maladie contagieuse ou prétenible telle venait à éclater, nul habitant de Paris ne pouvait demander, si bien que son bail fut expiré, à moins de prouver devant le juge de police que la maison qu'il voulait quitter n'avait pas été atteinte par la contagion. Quand une maison était infectée, une boîte de plomb attachée à l'une de ses fenêtres avertissait le public qu'il devait éviter tout contact avec ses habitants. Plus tard on substitua à ce signe deux croix de bois, dont l'une était fixée au milieu de la porte d'entrée de la maison et l'autre à une des fenêtres des étages supérieurs. En 1596 le prévôt de Paris, ayant été instruit que des locataires de plusieurs maisons, frappées par l'épéme qui exerçait de si grands ravages, avaient levé des marquis, appuyés par le public et l'autorité royale, et avaient l'épéme à la présence de la contagion, rendit une ordonnance du 30 juillet portant que les maisons qui se trouvaient dans ces cas ne devaient pas être de nouveau, et que l'ancien air de l'édifice aurait le long empêché. La recette avait pour effet de faire fermer et cadasser la maison qui en avait été l'objet. Du reste, cette mesure, le nombre des hôpitaux fut si grand, que l'administration se vit obligée de créer un hôpital provisoire dans le faubourg Saint-Marcel pour s'y placer à l'insuffisance de l'Hôtel-Dieu. Dix ans après, on construisit deux nouveaux hôpitaux, l'un sous la dénomination de Saint-Louis, l'autre sous celle de Saint-Amye. La maison de saint du faubourg Saint-Marcel contenait néanmoins de se substituer. A l'époque de ce moment, les malades atteints de maladies contagieuses qui n'avaient pu être guéris dans les hôpitaux furent conduits dans les nouveaux hôpitaux; nul n'avait le droit de se faire traiter chez soi et il occupait une maison entière. L'excécution de cette disposition éprouva, dit M. Frézier, une forte résistance dans le sein des familles; mais cette résistance fut vaincue, parce que l'administration trouva un appui dans la Faculté de médecine, alors jalouse de tous les progrès de la contagion. Ces préjugés, ajoutés à ce qu'il était porté à un si haut degré, que les maisons occupées par les malades étaient fermées aussitôt après que ceux-ci avaient été transférés à l'hospice, qui était pourvu de la nourriture des autres localités par les soins du commissaire de police, qui devait empêcher toute communication entre eux et le public. Cette dernière disposition serait incroyable, tant elle est déraisonnable et tyrannique, si elle n'était écrite dans un acte public. (Delamare, arrêté du 27 septembre 1619.)

Par un arrêté du 13 septembre 1533, les personnes guéries d'une maladie contagieuse, mais convalescentes, leurs domestiques et toutes les personnes de leur famille ne devaient paraître dans les rues durant un certain temps qu'avec une baguette blanche à la main, afin de leur en garde le public contre des rapports qui pourraient lui être nuisibles. En 1596, l'autorité se montra encore plus sévère envers les convalescents; ordre leur fut significatif de rester chez eux pendant quarante jours après leur guérison, et encore, cette quarantaine expirée, défense leur fut faite de sortir dans les rues avant d'avoir présenté au magistrat de police un certificat du commissaire de leur quartier attestant, sur la déclaration de six voisins, qu'il s'était écoulé en effet quarante jours depuis leur guérison (5 octobre 1596). Un siècle auparavant, en 1498, avait été rendue une ordonnance encore plus extraordinaire. A l'époque où dut avoir lieu le couronnement de Louis XII, un grand nombre de seigneurs virent à Paris pour assister à cette cérémonie. Le prévôt, désirant éviter les renouveau dans leurs provinces en bonne santé, enjoignit aux personnes des deux sexes atteintes de certaines maladies de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être jetés à la rivière.

Les emprunts suris que nous venons de faire à l'*Histoire de l'administration de la police de Paris* suffisent pour prouver que ce nouvel ouvrage de M. Frézier contient un grand nombre de documents curieux, sinon complètement inédits, du moins peu connus, car ils n'avaient été publiés jusqu'alors que dans des recueils volumineux, spéciaux et rares. On doit savoir gré à M. Frézier d'avoir recueilli et essayé de fondre en un seul traité une masse considérable de faits intéressants dissimulés dans plusieurs centaines de volumes dont quelques-uns, comme la *Collection Lamoignon* par exemple, sont manuscrits et ne peuvent être consultés qu'aux archives de la préfecture de police à Paris. Toutefois sa compilation n'est pas sans défauts; elle pèche par le style et par la méthode; elle aurait en outre eu besoin de plus, avant d'être imprimée, de nombreux retranchements; car elle est encombrée de chapitres inutiles qui, considérés en eux-mêmes, offrent certainement de l'intérêt, mais qui ont le grand inconvénient de ne se rattacher pour ainsi dire que par leur titre au sujet principal. Bien que M. Frézier n'ait pas de prétentions littéraires, il eût dû corriger un certain nombre de phrases qui sont par trop négligées. Nous ne lui en citons qu'une pri-a au hasard : Cette carrière fatale ou la minorité de Louis XIII fit éclore tant de coupables projets ne fut formée que par l'administration vicieuse du cardinal de Richelieu, dont la politique fut inexorable envers les lettres et zélé pour la grandeur de la France ainsi que pour les lettres et les arts. Ce jargon n'a jamais été français. Quant à la méthode, elle nous semble en outre, pri-a à la fin de ce chapitre. Nous nous sommes efforcés, pour ce chapitre, de nous faire un lieu d'être scindé en quatre parties séparées l'une de l'autre par plusieurs centaines de pages. Il y a trop de désordre dans l'ordre apparent établi par M. Frézier. L'esprit du lecteur, perdu dans la multiplicité des détails, a de la peine à bien saisir l'ensemble. Du reste l'auteur de l'*Histoire de l'Administration de la police de Paris* expose en ces termes le plan qu'il eût adopté.

« J'ai divisé l'histoire de l'Administration de la police ancienne de Paris, la seule dont je m'occupe, en quatre périodes correspondant à des époques ou à des règlements généraux propres à éclairer les progrès et l'étude de la science administrative dans les matières de police. »

« La première s'étend de 1182 à 1430 et forme l'objet du premier livre de cet ouvrage. La date qui ouvre cette période se rapporte au premier statut écrit de la corporation des boucliers, corporation puissante qui jusque-là n'avait été régie, ainsi que les autres corporations, que par des coutumes verbales. J'ai choisi la date de ce statut pour le premier terme de la première période bien qu'il ne porte pas avec soi un caractère d'utilité générale, parce qu'il ne figure point dans le *Livre des métiers* publié sous saint Louis et qu'il d'ailleurs il forme le premier document d'une vaste collection manuscrite sur l'Administration de la police, en 41 vol. in-folio, collection formée pour l'usage du chancelier Lamoignon et continuée sans interruption jusqu'au milieu de l'année 1763. La date de 1350, qui représente le second terme de la première période, est celle du grand règlement du roi Jean, qui dispose sur les attributions générales de la police de son temps. »

« La deuxième période, qu'embrasse le deuxième livre, s'étend de 1350 à 1567, date d'un nouveau règlement sur la police publique sous le règne de Charles IX et attribué au chancelier Lhopital. »

« La troisième période, objet du troisième livre, s'arrête en 1639, époque où Louis XIV, étant dans les mains du lieutenant de police tous les pouvoirs nécessaires à la recherche et à la capture des individus composant les classes dangereuses, pouvoirs qui auparavant étaient divisés, au grand préjudice des poursuivants et de la repression, entre le magistrat principal de la police de Paris et les seigneurs

ménagements; propriété remarquable de toutes choses; gracieux accueil, enfin, de la part de MM. les officiers de service; nous avons tout rencontré, et nous le proclamons avec un vif plaisir.

Grâce à l'obligeance aimable de ces messieurs, nous avons pu nous procurer des notes exactes sur ce qui concerne le yacht royal.

Sa longueur, de tête en tête, est de 225 pieds anglais (68 m. 35).

Sa largeur (en dedans des tambours au maître-bau) est de 33 pieds.

Son creux, enfin, est de 22 pieds.

Il jauge 1,150 tonneaux anglais, ou plus de 1,000 tonneaux métriques.

Il prend pour trois jours de charbon seulement en naviguant à toute vapeur; c'est suffisant pour le genre de navigation qu'il

fait et à cause de sa grande vitesse. Cette vitesse atteint 13 nœuds anglais (ou plus de 12 nœuds français). Avec une telle marche, les traversées sont toujours courtes; aussi le *Victoria and Albert* vient-il d'accomplir très-heureusement un voyage à Lisbonne et autour du golfe de Gascogne.

Ce vapeur est mu par des roues à aubes. Sa machine est à mouvement direct, d'après le système à quatre cylindres inventé



Victoria and Albert

Stromboli

Gayrconne

Le yacht Victoria and Albert, à Brest.

par le célèbre ingénieur Maudslay. Ce système est le meilleur de tous pour un yacht, en ce qu'il donne les moyens de produire une force très-grande avec une machine qui occupe un espace réduit.

Ce genre de machine avait été adopté pour l'ancien *Comte d'Eu*, mais avec une modification fâcheuse: les deux condenseurs avaient été réduits à un seul, ce qui ne pouvait donner que de tristes résultats: l'expérience l'a trop bien prouvé.

La machine du *Victoria and Albert* est de 130 chevaux. Elle est d'une exécution parfaite et d'une légèreté remarquable, quoique d'une solidité à l'épreuve. Sa tenue est parfaite.

Disons maintenant ce qui concerne la disposition des logements que nous ne nous lassions pas d'admirer.

Arrivé à bord du yacht par un escalier en pente douce, d'une largeur très-comfortable, nous avons aperçu un charmant kiosque, entouré de glaces transparentes et garni de divans excellents. De ce kiosque on a vue sur l'extérieur, et, tout en restant à l'abri, on peut jouir du coup d'œil le plus étendu. En descendant un bel escalier qui conduit à un premier entrepont, nous nous sommes trouvés dans une salle à manger, dont la beauté nous a frappé, non pas autant à cause du luxe qui y est déployé, que de l'intelligence avec laquelle on a profité de l'espace.

Immédiatement sur l'avant de la salle à manger de la reine se trouvent de jolies chambres pour le prince de Galles (ils est né de Sa Majesté) et pour son gouverneur. En quittant ce logement on entre dans le salon, dont nous dirons ce que nous avons raconté de la salle à manger.

Après le salon on entre dans le logement du premier valet de chambre, et l'on arrive au cabinet de toilette du prince Albert. Au delà se trouvent une charmante chambre à coucher pour la reine elle-même et le cabinet de toilette de Sa Majesté.

Telles sont les dispositions adoptées pour les emménagements du premier entrepont.

Dans le second entrepont, à l'extrême arrière et dans les façons du navire, se trouvent l'office et le logement des domestiques inférieurs. Un avant de ces deux pièces est la chambre des domestiques principaux. La machine interromp les emménagements. Des deux côtés de cette machine on a ménagé des couloirs-galeries parfaitement disposées, et dans lesquelles est établi un système de ventilation très-ingénieux, qui est mis en mouvement par la machine elle-même. Par les galeries on arrive à l'appartement des enfants royaux, auquel est réunie celui des gouvernantes et nourrices.

Sur l'avant est placée la salle à manger des personnes de la suite de la reine, des deux côtés de laquelle sont disposées, à tribord, les chambres des gentilshommes, et, à bâbord, celles des dames d'honneur de la reine. Vient ensuite le logement des officiers du yacht et puis un petit carré après lequel on arrive dans la cuisine. Cette dernière offre toutes les ressources convenables, quoique occupant un très-petit espace.

Au-dessous de la cuisine est ménagé un espace suffisant pour l'équipage peu nombreux du yacht.

Dans le logement de MM. les officiers (logement remarquable de dispositions et de tenue, comme tout le reste du navire) nous

avons vu les portraits de la reine Victoria, du prince Albert et du prince de Galles. Ces portraits, fort ressemblants, nous a-t-on assuré, nous ont fourni l'occasion de complimenter sincèrement nos hôtes. Ces trois physionomies, vues de profil, sont, en effet, d'une beauté remarquable et pleines de haute distinction; celle de la reine surtout est du plus beau type. Nous sommes revenu de notre visite enchantée de l'avoir faite, et nous adressons, en notre nom et en celui des personnes qui nous accompagnaient, nos remerciements les plus vifs à nos aimables hôtes pour la cordialité et la franchise toutes maritimes de leur accueil. Nous leur répondons ce qui a été dit à M. Fox, par le président des régates de Brest: « Des procédés pareils ont pour effet d'unir, de plus en plus étroitement, deux nations faites pour s'aimer et pour marcher toujours de concert dans une voie commune, celle qui conduit à la conservation de la paix du monde et au progrès pacifique de l'humanité tout entière. »

Le soir du jour de notre visite, le 29 juillet, un beau bal, improvisé chez M. le consul général d'Angleterre, a réuni l'éclat de la société bretonne. Ce bal, animé par la grâce douce et affectueuse des maîtres de la maison, n'a pu manquer de bien remplir la soirée des nobles visiteurs qu'avait apportés le *Victoria and Albert*, et nous ne doutons pas qu'ils aient emporté de Brest un agréable souvenir.

Le *Yacht royal* et le *Stromboli* faisaient un voyage d'essai. Ils avaient pour mission de s'assurer si la reine d'Angleterre trouverait partout des relâches convenables, dans le cas ou le mauvais temps la surprendrait pendant le cours de la visite qu'elle veut faire à la reine de Portugal, sa parente. Tout nous porte à croire que les résultats de l'exploration qui vient d'être tentée ont été très-satisfaisants.

Le *Victoria and Albert* et le *Stromboli* ont quitté Brest le 30 juillet à neuf heures du matin, faisant route pour l'Angleterre. J. FILLIET.

AVIS.

Nous commencerons, dans le prochain numéro, la publication d'une série composée par M. Bertall sous le titre: *Les crochets*, et déjà annoncée dans notre dernier numéro, comme une récréation offerte aux collégiens en vacances.

Nous préparons en outre, pour les mois d'août et de septembre, des pages que nos abonnés accueilleront, c'est notre espoir, avec un grand intérêt.

Le *Pèlerinage de sainte Anne d'Auray*, tableau de mœurs bretonnes, article de M. Emile Souvestre, illustré par M. Jules Noël.

Les *hôtels du Rhin*. Trois articles de M. Mordre, magnifiquement illustrés par M. Maris.

Dans la série des monuments et institutions de l'Etat et de la ville de Paris: la *Bourse*, le *conservatoire des arts et métiers*, la *Nouvelle Bibliothèque de Sainte-Genève*; trois monographies richement illustrées par MM. Renard et Valentin.

4° La suite des Ateliers des Peintres: *Atelier de M. Paul Delaroche*.

5° Deuxième article sur les Tavernes anglaises, illustré par M. Thomas.

6° Scènes de mœurs, par Valentin.

7° La Commission de permanence de l'Assemblée nationale; 26 portraits.

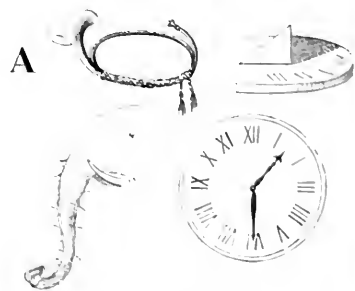
8° Vue des villes de San Francisco et de Sacramento (Californie).

9° Vue de l'rosbordoff et portrait du comte de Chambord.

10° Le comte de Paris et le duc de Chartres, belle planche de M. Freeman d'après Alfred de Dreux. — Vue du château de Claremont.

11° Sujets divers, actualités, etc., etc.

RÉBUS.



INDICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ne jetons pas notre bonnet par-dessus les moulins.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

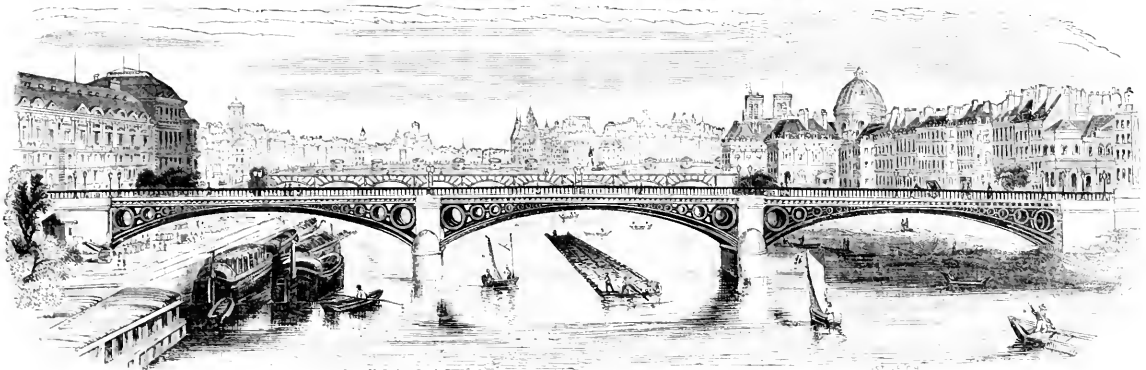
PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLOU FÈRES, Paris, 36, rue de Valenciennes.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

16, 17, 18, 19, 20,
21, 22
AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75

N^o 330. — Vol. XVI. — Du Vendredi 16 au Vendredi 23 août 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Institut impérial de Nowa-Alexandria; Pulawy en Pologne. — Histoire de l'afroisiation (2^e article). — Le Pardon d'Auray; Morbihan). — Train de plaisir de Paris à Londres. — La Vie des Eaux, n^o 5, Trouville. — Revue agricole. — Revue littéraire. — Sur les Juifs et sur la Barre en Angleterre. — Procédé de sûreté pour les fusils. — Ce que coûte un journal en Angleterre. — Correspondance, etc.

Gravures. Bataille d'Isted entre les Danois et les Holsteinois. — La statue de Larrey au Val-de-Grâce. — Vue de Pulawy, Visite de l'empereur de Russie à l'Institut impérial; Pavillon gothique dans les jardins. — Le Pardon d'Auray; Arrivée des pèlerins; Campement des pèlerins; — La procession; La barette; La tente des chapeliers; La fontaine miraculeuse; La procession à cocoon; La grand'messe; Offrande à sainte Anne; Départ des pèlerins. — Album du collégien, par Bertall, n^o 1. Avant, J. L. Fromentier, 21 gravures. — Procédé de sécurité des armes à feu. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous avons reçu un peu tardivement une relation très-intéressante de la bataille livrée le 25 juillet dernier entre les troupes danoises et les soldats allemands enrôlés en services des prétentions du Holstein et du Sleswig. Nous regrettons de ne pouvoir accorder aujourd'hui à ce document une place aussi étendue que nous le voudrions, et que le

mérite une action qui honore le courage militaire d'un peuple ami, autant que le génie des chefs qui dirigent son gouvernement ou commandent son armée. Nous empruntons aux dessins qui accompagnaient cette communication le tableau de la bataille d'Isted, glorieux dénouement de ce premier acte des hostilités de l'Allemagne contre une nation qui défend ses droits et l'intégrité de son territoire; hostilités singulières, si on songe qu'elles viennent d'éclater après la signature du traité de paix entre le Danemark et l'Allemagne, le 2 juillet dernier.

Quelle que soit la cause de ce phénomène politique, et en admettant que la guerre actuelle soit simplement une guerre civile entre deux parties de l'empire danois, le début de cette lutte fratricide n'est pas heureux pour la partie qui veut rompre l'unité, à l'aide des secours de l'Allemagne et malgré les engagements officiels d'un traité de paix. L'armée holsteinoise du général Willisen est organisée et commandée en grande partie par des officiers allemands.

La bataille d'Isted eut lieu le 25 juillet à onze heures du matin, à duré jusqu'au lendemain, et le succès disputé avec opiniâtreté de part et d'autre, avec une intrépidité dont il faut regretter l'emploi, avec une science militaire consommée, et au prix des plus nobles vies perdues dans une

guerre civile. Si l'Allemagne, complice de cette guerre déloyale, honore le courage malheureux du général Willisen, le Danemark reconnaissant se souviendra de ceux qui ont préparé et fait triompher sa défense. Les noms du comte Moltke-Bregentved, chef du cabinet de Copenhague, du général Hansen, ministre de la guerre, figurèrent avec éclat parmi les premiers. Ceux du général Krogh, commandant en chef de l'armée danoise, du général Meza, brillèrent en tête des héros d'Isted, avec les noms des colonels Irmingier, Roeder, Krabbe, Baggesen, Thestrup, Schepelern, Wegener, et du lieutenant Vauppel, le brave aide de camp du général Schleppegrell, un de héros de Frédéricia, celui-ci tombé sur le champ de bataille d'Isted, ainsi que les nobles colonels Trepka et Lassow.

Un nouvel engagement a eu lieu le 7 et le 8 de ce mois, dont les détails sont encore douteux, quoique les Danois soient parvenus à occuper la ville de Friedrichstadt, située sur le cours inférieur de l'Eider, au delà de la Sore, et tout à fait en dehors de la ligne holsteinoise actuelle. Ainsi, ré-pétons-le, malgré le traité de paix du 2 juillet, signé à Berlin, mais non ratifié par la Confédération germanique, malgré les engagements de la Prusse, qui n'a pu découvrir apparemment cette confédération imaginaire, l'Allemagne



Bataille d'Isted entre les Danois et les troupes allemandes au service du Holstein et du Sleswig, le 25 juillet 1850.

continue à envoyer dans le Holstein, des volontaires, des officiers allemands, ainsi que des souscriptions pécuniaires.

— L'Assemblée nationale a encore tenu à la fin de la semaine dernière deux séances consécutives à des rapports définitifs puis elle s'est dispersée en laissant derrière soi un bilan de travaux accomplis, dont la liste doit trouver sa place ici.

« La 9^e session nationale législative, pluri le 13 mai 1849, s'est réunie le 28 du même mois, elle s'est prorogée le 11 août et a repris ses travaux le 1^{er} octobre, qu'elle a suspendus de fait à dater d'aujourd'hui, quoique sa prorogation ne date que de samedi prochain; elle a donc siégé pendant 12 mois et 22 jours.

« Dans cet espace de temps, elle a voté 351 projets de loi ou propositions, parmi lesquels nous citerons seulement les suivantes, qui sont les plus importantes :

- « La loi qui interdit les clubs et proscrie le droit de réunion.
- « La loi qui modifie les articles 64 et 67 de la loi de la garde nationale, relatifs au double commandement de la garde nationale et de l'armée, votée le 9 juillet.
- « La loi qui détermine la nomination d'une commission de trente membres chargée d'examiner et de proposer les lois relatives à la prévoyance et à l'assistance, votée le 12 juillet.
- « La loi qui proroge l'état de dissolution des 8^e, 9^e et 12^e légions de la garde nationale de Paris, votée le 11 juillet.
- « La loi contre la liberté de la presse, votée le 27 juillet.
- « La loi sur l'organisation judiciaire, votée le 8 août.
- « La loi sur l'état de siège, votée le 9 août.
- « La loi portant allocation d'un crédit extraordinaire de 6 millions 817,920 francs pour l'expédition de Rome, votée le 20 octobre.

« La loi relative à une enquête parlementaire sur la situation et l'organisation du service de la marine, votée le 31 octobre.

« La loi qui rétablit l'impôt des boissons aboli par l'Assemblée constituante, votée le 20 décembre.

« La loi qui augmente de 75 millions le chiffre des émissions de la Banque de France, votée le 23 décembre.

« La loi qui augmente le nombre des circonscriptions électorales, votée le 26 décembre.

« La loi relative à la transportation des insurgés de juin, votée le 22 janvier 1850.

« La loi sur l'organisation de l'enseignement, votée le 15 mars 1850.

« La loi portant fixation du budget des recettes de 1850, votée le 18 mars.

« La loi qui modifie la loi électorale du 15 mai 1849 et qui substitue le suffrage restreint au suffrage universel, votée le 31 mai.

« La loi qui supprime la gratuité pour les écoles Militaire et Polytechnique, votée le 5 juin.

« La loi sur la déportation, votée le 8 juin.

« La loi sur l'organisation des caisses de retraites, votée le 15 juin.

« La loi qui porte à 3 millions les frais de représentation du président de la République, votée le 23 juin.

« La loi sur les sociétés de secours mutuels, votée le 15 juillet.

« La loi sur le cautionnement des journaux et sur le finilure des écrits périodiques et non périodiques, votée le 16 juillet.

« La loi portant fixation du budget des dépenses de 1851, votée le 29 juillet.

« La loi sur la police des théâtres, votée le 30 juillet.

« Tel est à peu près tout l'actif parlementaire dans ce bilan de près de la moitié de l'existence de l'Assemblée législative. Cette statistique donne lieu à une remarque assez curieuse : c'est que sur vingt-cinq lois importantes qui ont été votées, douze ont été envoyées à l'écart ce qui avait été fait par l'Assemblée constituante.

Depuis, la politique vit des mièvrises des banquets offerts par le président de la République aux officiers et sous-officiers, dans le jardin de l'Élysée, qui ont été, il y a deux ans, une espèce de Châteaubleau; elle dénonce une société du *Dix Décembre*, dont elle évalue la puissance à 60,000 affiliés, afin de se faire peur à soi-même; et dans ce moment elle recueille les ovations et les incidents d'un autre genre qui signalent le voyage du Prince dans nos départements de l'Est. Tout ceci est de l'histoire réservée, dans nos pages, à la chronique du Courrier de Paris. Notre Remarque a plus d'une trompette.

Ce n'est pas tout cependant : nous avons vu un Manifeste de la Montagne. Nous n'avons rien à dire de cette pièce, si ce n'est qu'elle a donné lieu, pour la milieuse fois, à cette remarque, que cette enseigne de la Montagne et ce titre de Montagnard ont une bêtise assez triste et qui ne peut faire honneur ni au goût ni à l'intelligence de ceux qui s'en parent.

La Commission de permanence s'est déjà réunie plusieurs fois, mais sans autre motif que de se constituer et sans autre résultat que de s'admirer dans la majesté de 25 personnages qui sont, à l'heure qu'il est, le plus clair résumé du souveraineté du peuple français.

On parlera de sa gloire.

— Les funérailles de M. Santa-Rosa, un des ministres du roi de Sardaigne, ont donné lieu à Turin, le 7 août, à quelques manifestations causées par le refus du clergé, d'après les ordres de l'archevêque, de donner au mourant le secours de la religion, au mort la sépulture. L'archevêque qui a été arrêté et conduit à Fenestras. C'est le second fois que ce prélat est arrêté, et cela dit on il y a quelques semaines à la cathédrale de Turin pour refus d'obéissance à la loi civile. Une souscription est ouverte à Turin pour donner à la famille de M. Santa-Rosa une preuve de reconnaissance et d'affection. S. M. Victor-Emmanuel a hautement approuvé la conduite de ses ministres et les a, dans des lettres remplies des plus nobles sentiments, encouragés à faire triompher la vérité et la justice contre les attaques de leurs adversaires. La procédure est ouverte sur l'abbé de l'archevêque.

Voyage à travers les Journaux.

Le journal sur la prose porte déjà ses fruits amers; mais les journaux sont devenus, et une mort va venir nous enlever le plu-

part des feuilles écloses depuis la révolution de février. Si c'est là le but qu'elle s'est proposé, la majorité de l'Assemblée nationale doit être complètement satisfaite; encore quelques jours ou quelques mois, et le champ politique et littéraire sera jonché de morts et de blessés. La grille du tombeau sera ouverte et de destruction mieux que n'auraient fait la prison et les amendes.

Jamais la position des gens de lettres n'avait été plus désespérée; ce n'est de toutes parts qu'un concert de lamentations et de plaintes. L'avenir offre à leurs regards les plus sombres couleurs. Sous l'empire débourenne de l'ancienne législation, ceux qui avaient un certain talent et l'amour du travail pouvaient encore vivre à peu près honorablement. D'un à peu de temps, si la librairie ne se relève pas à son tour sur les ruines du journalisme, comme, il y a quinze ans, le journalisme s'est élevé sur les décombres de la librairie, ils n'auront que la misère en perspective; eux, leurs femmes et leurs enfants seront frappés dans leur existence; en vain ils demanderont grâce, en vain crieront-ils qu'ils ne sont pas coupables, qu'ils n'ont jamais trempé leur plume dans l'encre boueuse des partis, qu'ils sont tout simplement d'honnêtes rêveurs et des travailleurs modestes à qui il ne faut, comme à tout le monde, qu'un peu d'air et un rayon de soleil, le fisc les égorgera sans les entendre.

J'avais l'honneur de causer, ces jours derniers, avec un honorable représentant qui s'occupait de faire ses malles de voyage et m'entretenait de ses futures parties de chasse pendant les trois mois de vacances législatives. Il m'arriva que Nemrod satisfait pour lui faire part de ses funestes conséquences de la loi nouvelle et de la situation désastreuse des hommes de lettres. — Ils feront autre chose, me répondit-il en continuant à empiler ses effets. Ils trouveront bien à se caser tôt ou tard. — Un ou deux de la plus scrupuleuse exactitude; je n'ai vraiment pas assez d'imagination pour inventer une aussi belle réponse.

Il m'en vint pas trop cependant à cet honorable dieu de soixante mille suffrages; l'idée qu'il se fait des littérateurs est partagée, il faut bien le dire, par le plus grand nombre. On croit assez communément qu'un homme qui a dépensé dix ou douze années de sa vie à courir la prétentaine sur les grands ou les petits chemins de l'imagination; qu'un malheureux dont l'esprit, inutile papillon, s'est posé sur la tige de tous les caprices et a respiré le parfum de toutes les fantaisies, peut gravir ensuite d'un pied sûr le sentier des réalités. On se figure que cette chimère insaisissable qu'il poursuit à toute heure, il peut la quitter et la reprendre à volonté. Ceux que leur mauvaise étoile a poussés dans cette ingrate et glorieuse carrière des lettres supportent avec plus ou moins de courage les privations et même la misère; mais c'est là un trait de distinction; ils luttent jusqu'à la fin. Une fois qu'on est engagé dans la voie, on ne peut, sans déclinement, songer à rebrousser chemin. Cédent-ils à une fascination ou à un inexplicable, ou on tait, tous ces diseurs de mens, la conscience de leur inutilité? Je ne sais, mais ils luttent jusqu'au bout plutôt que de céder. Ils ressemblent à ces peuples désolés que le diable a fait naître dans des pays arides et qui s'attachent à la nature avare qui les entoure en raison même de sa tristesse et de sa stérilité.

Parmi toutes les professions dites libérales, en est-il une seule qui soit plus triste et plus décevante que la profession littéraire? Sur mille qui combattent la plume à la main un seul arrive à ne pas aller à la gloire mais à la réputation, qui est le fantôme de la gloire. Les autres effleurent ou purement les hauteurs de leur esprit; ils suivent, mornés et résignés, le cortège de tous les triomphateurs, et ils disparaissent un jour sans qu'on s'inquiète de leur absence, sans qu'un ami même se souvienne de leurs premiers vers ou de leur dernier livre. Et pourtant que de forces éparpillées, que de travaux accomplis par ces obscurs soldats de l'intelligence! Dans les quinze ou vingt ans consacrés à la Muse, que de souffrances endurées! Travailleurs rompus aux fatigues, esprits toujours prêts, ils auront donné leur repos et leur sang à cette tâche sans fin du journalisme, chaque jour ils auront versé leur goutte d'eau dans ce tonneau des Danaïdes! Conlamés, par la nécessité, au labeur improvisé, ils auront démené ce menu monnaie leur part du trésor intellectuel. Tristes jusqu'à la mort, ils se seront vu contraints de mettre des paillettes à leur style, des rubans roses à leur plume pour se présenter devant leur souverain maître le public dans la mise la plus coquette de leur talent. Ils auront ressenti, à de certains moments, les souffrances de ces pauvres comédiens dont l'unique enfant est mort le matin, et qui, le soir venu, s'échient leurs larmes, montent du ron et sur leur plateau, et viennent, les sourires sur les lèvres et la poitrine baignée, faire rire deux mille spectateurs. Ah! ne croyez pas ces spirituels comme voyageurs et ces non moins spirituels vanodites comme voyageurs; ils ont passé sous vos yeux cette vie d'effort et de bal de punch. Tout littéraire, tout sérieux travaillé au moins dix heures par jour; et je ne compte pas cet autre travail qui consiste à se tenir au courant de tout ce qui se fait, de tout ce qui se publie, à savoir quel est l'esprit de ce matin, et à deviner quelle sera la mode de ce soir; et quand il sortira pour prendre l'air, pour se promener comme tout le monde, son cerveau galopera encore sur l'hippopotame imaginaire, car la passion des lettres, si malheureuse quelle soit, est une maladie, une folie, si vous voulez, qui ne laisse ni repos ni trêve. Si vous me demandez après cela, naïfs lecteurs de vous apprêtez à contre la lievre dans les champs de vos électeurs, pourquoi ces incalculables esprits aiment mieux rouler cet éternel rocher du vieux Sisyphe que de s'asseoir tranquillement dans un emploi ou dans les bureaux d'un ministère, je vous répondrai que c'est tout simplement parce qu'ils feraient des employés détestables et des commerçants impossibles. Ils ont enchaîné la timidité dévante, ils ne l'attachent qu'à ve-

leur chair; ils ne peuvent être que ce qu'ils sont; je me trompe, il est une profession qu'ils pourraient facilement échanger contre la leur, ce serait celle de représentant du peuple. Pour les élus du suffrage universel, l'échange ne serait peut-être pas aussi facile.

Maintenant je reviens à nos moutons. A l'exception du *Sicel*, qui continue à publier deux romans par numéro, tous les journaux se résignent à modifier leur feuilleton. Le *Constitutionnel* a le premier ouvert la voie, il a pendu au clou la déroute de Mauléon, de Scorpione, d'Aminta de Taddéo et de autres personnages qui parlaient le patois macaronique du grand monde dans l'interminable roman de M. de Saint-Georges, ce poète chorégraphique qui écrit si bien avec les jambes de la Carlotta. Le *Constitutionnel* a inauguré sa renaissance littéraire par la publication d'un proverbe de M. Barthel, l'ingénieur auteur du *Moineau de Lesbie*. Si nous n'étions pas saturés de proverbes depuis que tout le monde s'est mis à imiter Alfred de Musset, j'adresserais mes compliments à M. Barthel et à M. Véron qui nous promet, dans un programme à grand orchestre, toutes sortes de surprises, entre autres, l'histoire de l'Opéra par M. Nestor Roqueplan, et l'histoire du Théâtre-Français par M. Arsène Houssaye. *Arcades ambo*, l'opéra bien que M. Charles Rabou, nous promet prochainement une histoire démodée, nous donnera aussi prochainement un roman intitulé des Catacombes dramatiques d'outre-Seine. Le besoin s'en fait généralement sentir. Puis viendra l'histoire des Variétés, de la porte Saint-Martin et des Funambules, ce sera d'une gaieté folle. La *Presse*, en attendant qu'elle se donne pour rien à ses abonnés, ainsi que l'a annoncé M. de Girardin la veille du dernier renouvellement, publie les mémoires de M. de Lamartine, lequel a décidément mis toutes ses impressions morales, toutes ses souffrances intimes en coupes réglées. A l'heure présente M. de Lamartine fait la moisson de sa vie agitée, il rentre le grain de ses sublimes tristesses, il coupe le regain de ses poétiques infortunes. L'amant d'Elvire va décidément un peu bien loin dans ses confidences; si cela continue nous allons connaître tous les secrets de sa famille et tous les mystères qui dormaient ensevelis dans son cœur. J'ai de la peine à comprendre, je l'avoue, qu'un écrivain, si grand soit-il, fasse parader sur les treteaux d'un feuilleton les amoureux fantômes de sa jeunesse. Nos souvenirs nous apparteniend-ils exclusivement quand des êtres qui n'avaient sans doute pas prévu, pour leur mémoire, une publicité posthume, sont de moitié dans ces souvenirs? J'admets le poète idéaliste sa passion dans des strophes extatiques. Le manteau d'Elie enveloppe l'objet adore en l'élevant dans le ciel. D'ailleurs, quelque transparent qu'il soit, le visage du poète découvre toujours la femme aimée aux regards du vulgaire. Au contraire, la prose la créature. Lorsque M. de Lamartine me démonte Elvire, dans ses *Confidences* ou plutôt dans ses insinuations, avec ses yeux couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun et fermés par l'affaissement des paupières, avec son nez grec se souvant par une ligne précise sans inflexion à un front élevé et retiré, avec ses lèvres minces légèrement déprimées aux deux coins de la bouche, avec un ovale qui commençait à s'ouvrir vers les tempes; lorsqu'il me donne ce signalement de passe-port, il me fait perdre de vue l'Elvire vague et mystérieuse que j'ai entrevue sur les bords du lac, par un beau soir d'amoureuse contemplation. Pour moi, Elvire n'a jamais eu les lèvres minces ni déprimées aux coins de la bouche, cette Elvire-là, je la rencontre partout, dans les salons, dans la rue et dans les romans quadrangulaires de M. de Balzac, c'est l'Elvire de tout le monde, de M. Eugène Sue et de M. Paul Féval. L'autre, l'Elvire de la muse, je ne la connais que pour avoir entendu sa voix quand elle chantait aux plus beaux jours de M. de Lamartine.

Aimez donc, aimez donc, de l'heure fugitive, Hâtez-vous, jouissez, L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive, Il coule et nous passe.

Et cependant croyez-moi, poète, c'est cette Elvire qui est la vraie; c'est cette Elvire qui, heureusement pour votre gloire, vivra immortelle dans la mémoire des hommes.

Les autres journaux se sont embarqués sur tous les océans et ils filent en ce moment je ne sais combien de nœuds à la colonne. Ce que nous avons prévu se réalise, les romanciers, forcés par l'embardement de Rianey d'interrompre le récit palpitant des amours de Colombine et d'Arlequin, se sont vus contraints par le despote Cassandre, se sont vus contraints par le mot pour fréter des coques de noix et aller à la découverte des pays les plus invraisemblables, ils se sont faits voyageurs; en ce moment les uns ont en Chine, là-bas, là-bas, derrière la grande muraille, occupés à raconter les aventures de Yang-Po, de Ching-Kang et de Hong-Tré, des noms qui s'éternuent. Les autres parcoururent le Kamtschatka et se livrent à des chasses fabuleuses. Nous verrons bientôt très-probablement des Christophe Colomb se lancer à la recherche de continents inconnus et enrichir la science géographique d'une sixième partie du monde, sans avoir pris la peine de quitter Paris.

Cette avalanche de voyages au long cours autour de la chambre ne laisse pas de me causer quelques inquiétudes; des écrivains aussi versés que ceux-là dans la science des combinaisons dramatiques ne peuvent manquer de nous donner des descriptions d'un pittoresque ruissant. Ils trouveront plus commode et moins cher de relaire, avec leur imagination, la géographie, l'histoire et les mœurs d'un pays, que de perdre leur temps et leur argent à explorer. Là où il y a un ravin ils mettront une montagne, et une rade là où il existe un promontoire; ils placeront les Magals à Ispahan et les Tartares en Arabie. Toutes ces descriptions contradictoires pourront jeter une certaine perturbation dans les esprits des abonnés; ainsi les engageons-nous à n'ajouter qu'une fois tempérée au récit échevelé de nos Bougainville

sédentaires. Quand Méry transporte son lecteur dans les Florides ou dans les Indes, il crée des Florides à sa façon et des Indiens comme il n'en existe qu'aux Bains Chinois; il invente des végétations fantastiques et des animaux imaginaires; il fait un appendice à l'œuvre de Dieu. Mais Méry n'a pas besoin de prévenir le public, il est connu; il est connu pour un homme du plus fin esprit et un charmant conteur. D'autres placés dans une position plus avantageuse, se verraient moins célèbres, pourraient profiter de leur obscurité pour faire avaler à l'abonné des couleurs géographiques, politiques, historiques et descriptives contre lesquelles il n'est peut-être pas inutile de le mettre en garde.

Parlons aussi des annonces. La quatrième page des journaux, cette quatrième page qui fait vivre les trois autres, est envahie depuis plusieurs mois par les annonces des compagnies californiennes. Californie en haut, Californie en bas, Californie partout et toujours. La commandite, qui sommeille depuis deux ans, recommence à battre de la grosse caisse et à soulever dans l'opélicède. Il paraît que cette musique obtient le plus grand succès, puisque les entrepreneurs peuvent consacrer une centaine de mille francs par mois à leur orchestre. Le capital social des différentes entreprises californiennes varie de quatre à six millions. Pour permettre aux bourses les plus modiques de venir se retremper à la source arrière (textuel), elles émettent des actions de cinquante francs, de dix francs et même de cinq francs; moyennant la bagatelle de *cinque francs versés dans la caisse sociale*, on est assuré de toucher quatre cents francs au moins aussitôt que la *Belle Amélie*, la *Jeune Adèle* ou la *Fidèle Panella* aura rapporté de San-Francisco des tonnes de poudre d'or. Le plus habituel de ces navires au retour n'est autre chose que des pirogues. Le croirait-on? des individus non moins intrigués que millionnaires, alléchés par cette brillante perspective, ont voulu échanger des sommes énormes contre ces coupons d'actions que se disputent toutes les classes de la société, depuis l'opulent capitaliste jusqu'au simple prolétaire (voir les prospectus), mais les directeurs de ces compagnies se sont opposés de toutes leurs forces à cet acte d'égoïsme et de voracité; ils veulent que chacun ait sa place au banquet californien. Le but que poursuivent les compagnies est essentiellement social; elles visent à l'extinction de la misère, ce monstre des temps modernes, ce sphinx terrible qui a dévoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont interrogé. Aujourd'hui le mot de l'énigme politique est trouvé, Dieu merci! (Éliphe est gérant d'une société en commandite, et il reçoit les versements des actionnaires depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Il n'est pas absolument nécessaire d'affranchir.

Si quelques personnes charitables et animées des mêmes intentions sont tentées de fonder de nouvelles sociétés philanthropiques à côté de celles qui existent déjà, comme la *Mine d'or*, le *Monde d'or*, la *Buche d'or*, la *Clef d'or*, la *Tison d'or*, l'*Âge d'or*, la *Région d'or*, la *Gerbe d'or*, la *Terre d'or*, le *Pays d'or*, la *Rivière d'or* et le *Fleuve d'or*, nous sommes tout disposé à leur indiquer de quelle façon elles doivent procéder. La première condition est l'établissement d'un conseil de surveillance sérieux, un conseil dans lequel on fait figurer un baron, un comte, un marquis, un duc, si cela se trouve, et surtout un général retiré. A défaut de général, on peut à la rigueur se contenter d'un simple colonel, pourvu que cet officier supérieur ait appartenu à la grande armée. La ligne de la commandite a toujours attaché à son hameçon un vieux de la vieille pour amorcer les goupes des campagnes. L'ancien pair de France, comme président du conseil, sert à prendre les brochets de la bourgeoisie. Si en outre le gérant a le bonheur de posséder un nom en r ou en o dont la terminaison corse laisse soupçonner qu'il pourrait être cousin éloigné du grand homme, l'affaire est enlevée; les pièces de cent sous tombent dru comme la grêle dans la caisse sociale, et la mission philanthropique est en bonne voie d'accomplissement.

On parle aussi d'une société d'un autre genre qui s'occuperait en ce moment d'organiser, avec l'autorisation de l'autorité, une petite loterie de huit millions basée sur l'exploitation de l'impénétrable Eldorado. La loterie en question serait accessible aux bourses les plus démocratiques: un franc le billet. Il y aurait, assure-t-on, un gros lot de cinq cent mille francs. La loi ne permettant pas que les lots soient payés en argent, on les payerait en lingots. Pour une légère mise de fonds de vingt sous le gagnant se verrait posséder un quart d'un demi-million, un petit rocher de métal jaune. Le gouvernement, en encourageant cette loterie, veut-il répondre, une fois pour toutes, à ses adversaires qui l'accusent de ne rien faire en faveur des classes pauvres? Sur les huit millions qui composeraient le capital de la loterie, quatre millions seraient exclusivement réservés à transporter gratis en Californie quiconque se sentirait disposé à aller prendre le frais sous les ombrages absents du Joaquin et du Sacramento. Ce serait une sorte de train de plaisir maritime, avec cette différence qu'il ne ramènerait pas. En conduisant les nécessiteux, les pauvres et les mendiants, tous les fruits secs de notre état social à la source du Pactole, il faudra que ces gaillardis-la fassent preuve d'une bien mauvaise volonté, pour ne pas être, au bout d'un certain temps, millionnaires... ou morts. Dans la première hypothèse on aura éteint le paupérisme, dans la seconde on aura éteint les pauvres. Quoi qu'il arrive, le résultat sera le même. Qu'on dise après cela que la philanthropie n'a pas quelquefois des idées!

Comment tout cela finira-t-il? De toutes ces compagnies qui expédient des machines, des hommes et des femmes et qui reçoivent l'argent des actionnaires, y en a-t-il une qui ait déjà donné des dividendes? Plusieurs existent depuis quinze mois, et quinze mois la poudre d'or a eu le temps d'arriver; est-elle venue? ou sont les petites annonces dans leur réclame? ou sont les lettres d'or? ou sont seulement les quatre cents francs promis à la fin de l'année à chaque individu porteur d'une action de cent sous? — Vous

êtes bien curieux, me répondez sans doute les compagnies. A la bonne heure, mais je trouve que les actionnaires sont décidément par trop... actionnaires.

EDMOND TENIER.

Courrier de Paris.

M. de Talleyrand, exilé volontaire de Paris, mandait à son ami Montrond, « Écrivez-moi ce que se passe et surtout ce qui aura lieu demain; peu de détails mais force noms propres, je serai bien devenu le reste. » Ah! malheureux chroniqueurs de l'heure présente, vous avez perdu cette ressource, les noms propres! Le scandale est devenu la propriété de ceux qui le font; il ne doit pas tomber dans le domaine de tous. Et à ce sujet, un sage nous disait hier: « Comprenez bien ceci, s'il vous plaît: la vie privée ou même publique de tout homme public est une citadelle murée par la loi; c'est l'arche sainte à laquelle on ne saurait toucher sans se brûler les doigts, et que ses tuteurs ont entourée d'un grand luxe de fortifications pour intimider les audacieux à la saisie, le procès, l'amende, la prison et le reste. Ainsi toute vérité n'est plus bonne à dire, au contraire. Gardez-vous d'imprimer tous les bruits qui courent; l'impression est l'œuf, comme dit le moraliste; le lieu-commun le plus innocent devient criminel, ou du moins on l'imagine, dès qu'il est moult écrit de clous et distribué à tous vents. — Cependant, interrompis-je, comment faire? — Vous y voilà; faites bien attention à ce que vous allez dire. — D'un banquet militaire ou prémontré. — Méfiez-vous termes, je vous prie. — Présidé par un auguste personnage dont les intentions sont droites et la conscience sans tache. — A la bonne heure! — Il n'en est pas moins vrai qu'on y avait préparé l'enthousiasme en bouteilles. — Ah! je n'aime pas cette expression. — A telles enseignes qu'on dessert la plupart des convives, tirant leurs grands sabres... — voulez-vous bien vous taire! — se sont mis à crier: *Vive l'empereur!* et *Aux Tuileries!* voilà ma plus grande nouvelle. — Ajoutez donc que la démonstration a été blâmée par le chef de l'Etat! — Parbleu! Mais d'où vient que cette goguette factieuse a été amnistiée par les autorités compétentes, et qu'en face de ce petit échantillon de guerre civile ni M. le ministre de l'intérieur, ni M. le préfet de police, ni même la commission des Vingt-Cinq n'ont donné signe de vie? Aussi bien tout ceci ne nous regarde pas, c'est de la haute politique. »

Grande ou petite, cette politique n'échappe aux banquets que pour tomber dans les voyages. On est parti pour Lyon, et l'on se propose de revenir par Strasbourg. Les événements officiels courent dans ce moment à toute vapeur, l'éloquence du chef-lieu commence déjà à semer ses fleurs sur la route. Ce ne sont que prises d'armes, revers, succès, pleurs d'artifice, allocutions, bénédictions, la reprise au combat d'un repertoire connu. On dit que la Société du 10 décembre y a fait définition dans les faits-Paris de cette semaine) a dépêché ses basses les plus rutilantes pour donner du montant au concert et soutenir la voix des témoins du gouvernement. On s'attend à voir figurer dans les chœurs d'ensemble quelques-uns des représentants auxquels la proposition a fait des loisirs; ce sont des vieilles organisées depuis longtemps pour donner l'haubard au pouvoir du jour.

Les banquets finissent et les banquets recommencent. La chronique d'août en a la bouche pleine. Si les temps du froid et du vin socialiste sont passés, on va vous rendre ceux de la truffe et du champagne conservateur. M. le baron James de Rothschild a réuni dans un grand dîner au Jardin-d'Hiver une élite de consommateurs où l'on a bu à la conciliation de tous les partis de l'ordre (textuel), ce qui est un peu la mer à boire. Hélas! on a dévoré ou affublé notre pauvre temps d'un si grand nombre d'ordres, qu'il devient impossible de s'y reconnaître. Ces galas à toutes sauces ne sont que l'escivence des coalitions et le plus souvent l'indice de leur déroute.

C'est en sortant de ce *piqué-nique* de banquiers que M. le ministre de l'intérieur a reçu la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Par suite d'un quiproquo de chancellerie, le brevet avait été expédié à M. Odilon Barrot. — Barroche ou Barrot, on pouvait s'y tromper; l'ancien ministre de M. Louis Bonaparte soupçonnant l'erreur, s'est contenté de renvoyer le brevet avec cette annotation en marge: « J'ai refusé mieux que cela. »

Une autre pierre est tombée dans le jardin du nouveau dignitaire, et il l'a reçue de la main d'un ami journaliste, très-laborieux, d'une grande fécondité de plume et d'autant plus obscur. Le ministre énumérait complaisamment les avantages de la loi qui astreint les rédacteurs à signer leurs articles. « Enfin, disait-il, nous connaîtrons tous ces brigandons de presse. » On lui répondit: « Pourquoi cette indignation contre l'anonyme? oubliez-vous, monsieur, que vous lui devez votre fortune? Sans l'anonyme je serais à votre place, et assurément vous ne pourriez pas remplir la mienne. » On cite encore le mot spirituel, digne de Chamfort, d'un poète renommé qu'une autre autorité traitait de haut en bas: « Vous oubliez, monsieur, qu'il est plus facile d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

Vivants et *omnia vivantis*, voilà le président Souhouque devenu l'empereur Faust à la grâce de Dieu, qui se revêt d'ornements royaux: le sceptre, l'épée, le doigt de justice, il va poser pour ses sujets dans l'appareil d'un roi de pique, la boucle de Charlemagne à la main. Ces embûches de la toute-puissance sortent de la farine d'un officier parisien, et y en a pour six cent mille francs. Quant aux ornements destinés à son illustre compatriote, ils ont été bâtis sur le patron de la robe à queue et du manteau semé d'abeilles que l'impératrice Joséphine portait au sacre. L'empire est à la mode en Souhouque, ce glorieux régime y fait fureur pour la forme; on dirait la cour du grand homme passée à la

suu, jusque là que pour se conformer aux prescriptions du formulaire, le monarque noir a commandé un deuil de cour. Désormais, les événements le trouveront habillé de pied en cap, et il est en mesure de déplorer convenablement la mort de ses allies.

Le fail-Paris est toujours triste, il a dû en mourir l'âme; avec lui les morts vont vite, mais c'est le même mort qui passe et trépane tous les matins, porté en terre par les fournisseurs de l'entre-filet. L'assassin lui-même a heureusement ou malheureusement perdu son affreux originalité, il imite, il contrefait, c'est un pliazier. On dirait le même malheureux qui fonctionne à perpétuité par les moyens connus. Voici cependant deux affaires mystérieuses dont la *Gazette des Tribunaux* a gardé le secret; à défaut de la presse, qui à son exemple n'en dit mot, le monde, et surtout le beau monde, s'en préoccupe. Ici la justice fait ouvrir, au Pere-Lachaise, dans le caveau d'une puissante famille, la tombe d'une jeune femme, morte subitement l'hiver dernier, et M. Orfila est mandé pour une autopsie dont les résultats rappellent, à ce qu'il paraît, les suites des catastrophes Castaing et Lafarge. Ailleurs une épouse de la veille a disparu, et l'époux, qui en est à ses troisième noces, s'éclipse ensuite de son côté, laissant le champ libre aux fureurs de conjectures, qui refont à son usage le conte de Barbe-Bleue. Comme circonstance étonnante d'un bruit aussi outrageant, on signale aux impatiens l'exemple de ce législateur soupçonné du même délit et qui finit par retrouver aux eaux d'Allemagne sa victime présumée. « Je n'aurais pas, mais crin, disait-il avec bonhomie, que je le serais aux eaux. »

M. Teste s'est sorti de la Conciergerie après trois ans de détention. L'ex-ministre, qui est sans fortune, avait demandé une diminution de la peine pécuniaire qui lui fut infligée, mais l'expiation devra s'accomplir jusqu'au bout, le libéré reste créancier du trésor pour une somme considérable. Ne dites pas que la justice viole la justice par cette délivrance anticipée, elle fait preuve d'humanité et on le constate à sa gloire. Seulement il est fâcheux peut-être que l'exception s'applique à un magistrat. Par un singulier hasard, la cellule occupée par le prisonnier se trouvait précisément située sous le siège qu'il occupa comme président de chambre à la Cour de cassation. C'est le cas de remémorer une circonstance de cette nomination accueillie avec répugnance par les plus honorables membres de la Cour. « Mais c'est un homme véreux que vous nous donnez là, disaient-ils au garde des sceaux. — Eh bien, vous le purifierez. »

Voici, en manière de consolation et de contraste, l'Académie et ses prix. Il en est un peu de la vertu couronnée par les quarante ainsi que du criminel ci-dessus mentionné, c'est toujours la même vertu en exercice et qui l'on récompense annuellement; les belles âmes se rencontrent comme les beaux esprits, si bien que ces actions touchantes mais uniformes, imposent à l'orateur toutes sortes de variétés, l'éloquence et ses grands traits, l'inspiration, et ses variétés, l'art et ses finesses; raconter les prix de vertu en plein Académie, c'est presque aussi difficile que de les gagner.

M. de Salvandy s'était donc chargé d'une tâche difficile ou il a montré infiniment d'esprit et de bon goût: « Ces belles actions, a-t-il dit, n'ont aucun des accessoires éclatants qui sollicitent particulièrement l'attention publique. Elles intéressent seulement par elles-mêmes, car elles ont bien réellement dans la simplicité de la vertu. » Pourtant l'Académie a distingué dans cette élite admirable un homme encore plus digne d'admiration, c'est Napoléon Homez, un simple ouvrier, honnête et laborieux, qui depuis trente ans fait profession de sauver la vie de ses semblables. « Quoique court un danger en un frère pour lui: il n'a pas de spécialité. Le feu ou l'eau, la terre, la mer, les fleuves, les inondations, les tourbières, tout lui est bon pour dévouer sa vie. » C'est le Curtius du Pas-de-Calais, et comme il est sorti heureusement de tous les gouffres où il se précipitait, ses compatriotes l'ont surnommé l'Homme providentiel.

Vous aurez là ailleurs et vous retiendrez certainement les noms de tous ces lauréats de l'Abnégation. On sait aussi que les autres prix décernés par l'Académie sont acquis à des travaux estimables. Cette fois encore les juges ont couronné le mérite des femmes. Cinq dames dignes de tous les respects se sont partagés les récompenses accordées aux ouvrières de morale, et puis les talents-mêlés ont eu leur part; l'histoire, la philosophie, la tragédie, la comédie, l'Académie n'a oublié personne. Cependant un prix obstinément conservé depuis quinze ans à la même personne, contre la volonté du testateur, fait toujours un gros scandale; quel que soit le rero mérite de M. Augustin Thierry, cet honnête méridien de la grande chronique est un bel esprit trop bien renté pour qu'on lui continue cette grosse doterie. Le testament Gohbert ne stipule aucune concession à perpétuité; et comment l'historien qui a si bien démontré l'injustice des fiefs a-t-il laissé établir en sa faveur le seul qui existe encore? Faut-il dire enfin que ce travail si magnifiquement récompensé n'est pas terminé, et qu'il est au moins douloureux que les largesses de l'Académie en hâtent la confection.

Amenez-vous la Californie? on en met partout; des industriels vont la fourrer dans la poche sous forme de prospectus, elle bouffe de ses séductions la quatrième page des journaux, on en dine à la Bourse et on en soupe au théâtre. Si les *Variétés* vivent encore, c'est en californiquant. On vous y mène en deux heures à des décorations. La toile du feu chimie avec la vitesse d'un train de plaisir, et vous traversez, les bras croisés et les yeux écarquillés, la rivière aux arbres noirs, la contrée de la désolation, les montagnes de l'Imozan, les sources qui brisent et les autres éléments de misère qui vous conduisent à la vallée de l'or, persan-nifiée dans San-Francisco, cette capitale en haillons du plus riche pays du monde. Le spectacle est assez pompeux, mais l'effluve ment, elle vous promet une pièce qui s'est perdue en route. Quand on tient les montagnes Rocheuses on peut d'ailleurs se passer de l'Alchimiste de M. Charville, qui n'a pas inventé la poudre d'or. Pourquoi aussi ce laxé de fem-

nos sauvages, en déshabillé californien? l'exhibition est assez telle en effets pour qu'on supprime cet effet de jambes.

Aux Champs-Élysées, on accepte cette décoration un peu lestée, elle y est à sa place. Les robes de sylphides sont faites pour les écuyères. Dans cet essaim, on distingue madame Newsome, énergique Anglaise, la femme-couture et l'agilité en maillot rose. Il y a encore mademoiselle Caroline Loyo, dont le nom dit tout : c'est celui d'une dynastie glorieuse qui a occupé tous les cirques du monde. Et puis voilà madame Lejars qui a fait sa rentrée : madame Lejars, née Courant, ce n'est pas seulement la voltige, c'est encore la danse aérienne. On croirait voir Fanny Esler à cheval. Les courses de madame Lejars sont des ballets ; sa voltige, c'est de la chorégraphie. Une fois en l'air, c'est une autre Tagliioni dans la mazurka au galop. Quoi ! l'on possède tant de déesses et l'on s'intitule Cirque olympique, c'est olympien qu'il faudrait dire.

N'oubliez pas le Théâtre-Historique et les Frères Corses, pièce pleine de merveilleux, sinon merveilleuse. Ces frères inséparables ont passé leur enfance soudés l'un à l'autre, à l'instar des jumeaux siamois ; mais, plus heureux que ces pauvres petits monstres, un coup de bi-tourti les a délivrés de cette association gênante. Le bon Courant brisé, l'infinité morale subsiste encore. C'est le même cœur qui bat dans une poitrine différenciée. Ils ont deux cœurs pour un seul amour, et n'en sont que plus unis. Fabien, du reste, n'a pas hésité à sacrifier son bonheur au bonheur de son frère Louis. Cependant ces frères comme on n'en voit guère et ces jumeaux comme on n'en verra plus, les voilà séparés à tout jamais. Louis fait son droit à Paris pour devenir avocat, Fabien vivra et mourra Corse. Arrivons au fantastique. Dans le Phlégon, on lit une histoire orientale, transportée à Rome du temps d'Adrien : c'est la promesse que se font deux amis de se revoir après leur mort. Les frères corses la réalisent à moitié. Louis, tué en duel à Paris, est vu par Fabien et lui demandant vengeance dans son manoir des Maquis. Cette visite étrange est justifiée par une tradition de famille. Un de leurs ancêtres, assassiné à l'étranger, sortit du tombeau et vint jadis, dans l'appareil d'un spectre, faire part de sa fin tragique à son frère le montagnard de Sarsene. Soudé d'ailleurs à l'ombre d'Hamlet le père, au spectre de Banko et au fantôme de Bolus ; ces apparitions surnaturelles furent moins surprenantes que celles des Frères Corses. Non-seulement Louis est sorti du tombeau, mais encore il ressuscite à nos yeux toutes les circonstances de la rencontre ou du suicide et il en procure à son frère une seconde représentation. Les sorcelleries du magnétisme sont déposées. Entre autres bizarreries intéressantes, ce drame intervertit l'ordre des événements ; il montre l'effet avant la cause, et le présent plus ancien que le passé. Ainsi Louis a succombé au premier acte, et vous le retrouvez au second acte courrant à cette fin tragique dont vous connaissez les détails. La mésaventure qui l'y conduisit n'a rien de merveilleux, une intrigue de bal masqué, un souper de lorettes, une femme, honnête comme toutes celles qu'on aime, à protéger contre les insultes d'un spallassin, voilà l'histoire en raccourci, et une deuxième exhibition du duel en peinture ne sort guère qu'à la rendre plus vulgaire encore. Le dénouement, c'est la vendetta de Fabien ; il est venu de Sarsene à

Paris en quatre jours, et il rencontre là l'assassin légal au moment où il se dirigeait vers la frontière dans la berline de l'émigration. L'essieu crie et se rompt à l'endroit même où le meurtre fut commis. Ce duel numéro 3 est orné de circonstances aggravantes et d'autant plus pathétiques. C'est une passe-d'armes qui s'accomplit dans tout l'appareil académique. Les passes sont hardies et les dégagés se font avec une furie très-correcte ; les repos et les reprises ont été fort bien menagés pour l'intérêt du spectateur. Le brave Corsinet toutes sortes de raffinements dans sa vendetta, il aggrave la mort sur la tête de son adversaire, il la lui montre par tous les éclairs de son épée, il la lui brise son fer entre les

Fractement, il est bon à mettre au cabinet.

L'allusion est flagrante, au cabinet ! Ainsi, de barbe de capucin, une autre barbe, si l'on vous plaît ! On n'épargnera pas davantage le monologue de Figaro, si impertinément à l'endroit des censeurs. Du reste, toutes les prohibitions doivent être sévèrement pratiquées ; et désormais, pourvu qu'on ne parle ni des ministres, ni des burgraves, ni de la Bourbe, ni de la Banque, ni de l'épée, ni de la robe, ni de la garde nationale, ni des sergents de ville, ni du fusc, ni du timbre, ni de la Société du dix décembre, ni de la croix d'honneur, ni du Mac-Adam, ni des cinquante corporations qui gouvernent le pays, on pourra tout dire... sous l'inspection de sept ou huit censeurs.

Sous le dernier gouvernement, la censure avait défendu de mettre en scène les maires et adjoints, et n'accordait les gardes-champêtres qu'à contre cœur ; la nôtre a débuté par protéger les tambours-majors. Depuis hier, on ne peut plus dire en scène : « Bête comme un tambour-major, » et encore moins : « Bête comme un censeur. » C'est une grande privation. Vous réclamez une loi qui protégerait la presse honnête et le fusc ; la saut en attendant mieux ; vous voulez sauver les meurs au théâtre, et vous ne sauvez rien du tout, pas même la réputation d'esprit d'un tambour-major. Vous aurez beau faire, vous n'arracherez pas la langue au dragon, et vous semez, comme Cadmus, les dents qui vont vous dévor.

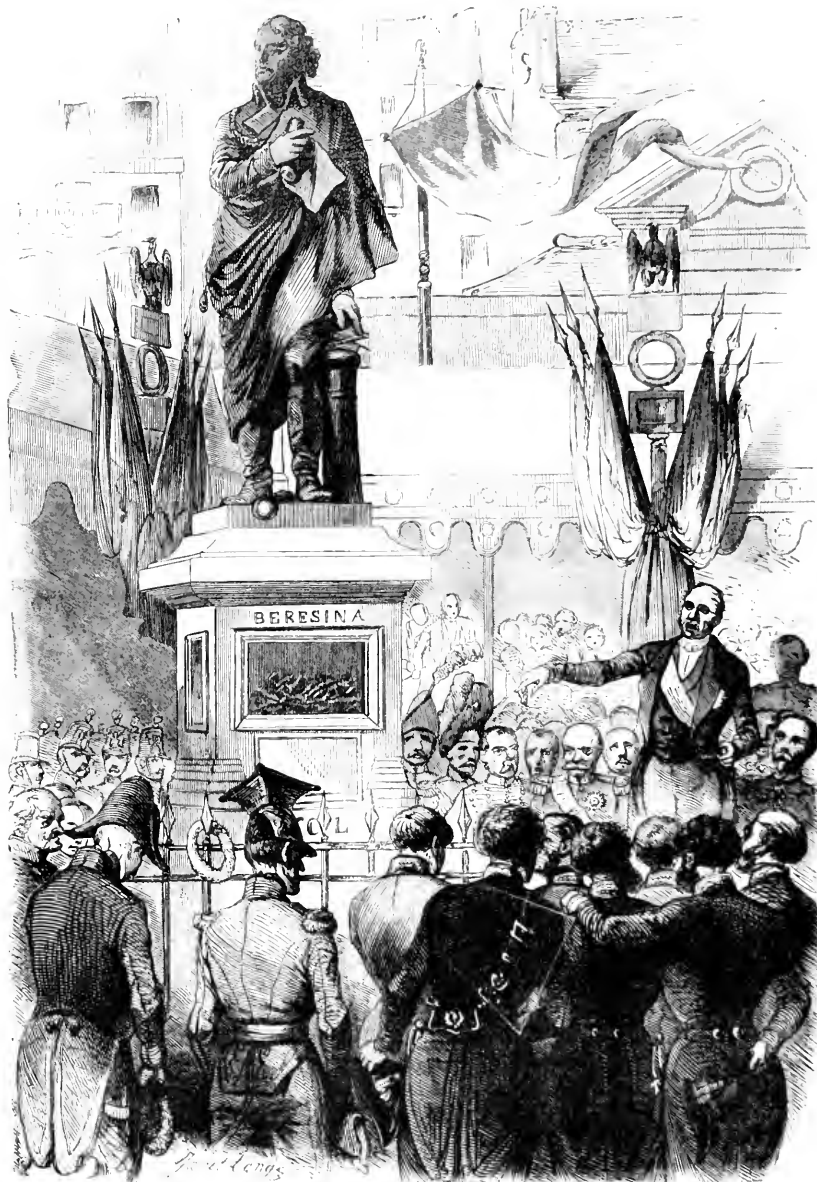
Pendant l'inauguration, comme partie ses fanfares, dresse les mâts de cocagne et prépare les feux d'artifice. On parle de médailles à frapper en commémoration de grandes choses faites ou qui se feront ; les piédestaux ne suffisent plus aux statues. Auguste disait qu'il laisserait après lui une Rome de marbre ; nos contemporains légueront à leurs fils une France en plâtre. Quand les montgomes en travail a couché d'une infinité de souris politiques, militaires et industrielles, on est heureux du moins de sauver encore ça et là sauter une image glorieuse, et honorer la mémoire d'un homme de bien.

Jeudi dernier, la statue du célèbre chirurgien Larrey a été inaugurée dans la cour principale du Val-de-Grâce.

La statue est en bronze, avec quatre bas-reliefs appliqués aux quatre faces du piédestal. exécuté d'après les dessins et sous la direction de M. Achille Leclerc. La statue est due au ciseau de M. David (d'Angers), ainsi que les bas-reliefs qui représentent quatre épisodes des batailles ou Larrey se fit remarquer principalement par son zèle et son courage : les Pyramides, Austerlitz, Somo-Sierra et la Bérésina. Distingué de bonne heure par Napoléon, il suivit le géant

dans toutes ses conquêtes. La vie entière de Larrey ne fut qu'un long dévouement à la science et à l'humanité ; aussi les mêmes honneurs et presque les mêmes regrets qui avaient accompagné ses funérailles se sont retrouvés autour de la statue. Indépendamment des autorités, on voyait dans l'enceinte, des membres de l'Assemblée nationale, des députations de l'Institut et de l'Académie de médecine, ainsi que de nombreux représentants de l'armée ; tout ce qui reste des vieux soldats de l'Empire, revêtus de leurs uniformes de grande tenue, et ornés de ventres hélas ! qui ne faisaient pas partie de l'uniforme, étaient venus payer un dernier tribut à une mémoire qui leur est chère.

PHILIPPE BESNON.

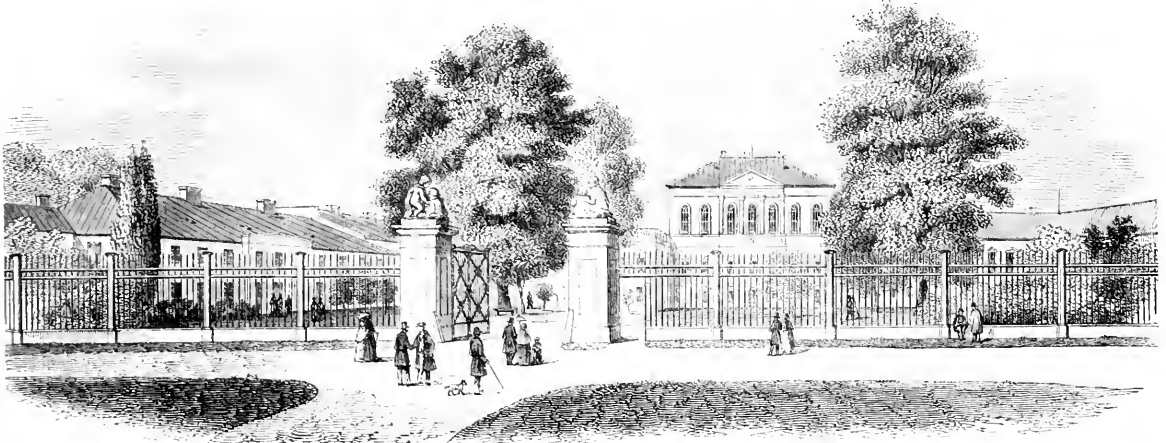


Inauguration de la statue de Larrey au Val-de-Grâce, le 8 août 1850

maims, et puis, brisant sa propre lame afin d'égaliser les armes, il fait de ce tronçon un stylet pour poignarder son ennemi. Le drame est vu, il est bien joué ; on lui a fait un succès bruyant.

On commence à parler beaucoup de la censure, dont l'activité fut merveilleuse ; il faut bien rattraper le temps perdu. Le répertoire entier du Théâtre-Français sera révisé, on a retrouvé l'encre rouge qui, dans le bon temps, servit à blâmer Molière. Il s'agit de corriger le latin de la comtesse d'Escarbagnas, de bûler Tartu à la crème et de réhabiliter Tartuffe ; Tartuffe est représentatif et ne veut pas l'être joué. Nous dénonçons formellement le vers fameux du Misanthrope

Institut impérial de Nowa-Alexandryi (Pulawy) en Pologne.



Pulawy, ancien domaine des Czartoryski.

Sur les bords de la Vistule, à douze lieues environ de Lublin, s'élevait, dans un des plus beaux sites de la Pologne, un magnifique château réédifié, il y a près de cent vingt ans, sur les ruines de celui que Charles XII avait incendié. Ce château s'appelait, car il a changé de nom, Pulawy. Depuis 1730 il appartenait à la famille Czartoryski, laquelle avait consacré des sommes considérables à sa construction et à ses embellissements. Une des princesses de cette famille, Isabelle Fleming Czartoryska, pria un jour Delille de venir lui rendre visite, et de lui faire une inscription pour son temple de la Sibylle. Le chantre des *Jardins* revint en France si émerveillé de Pulawy, qu'il le célébra en prose et en vers. « J'ai cru, dit-il, que je trouverais dans ce pays des Sarmates habités en peau d'ours, le bâton en main et menant la vie errante des nomades ; j'ai trouvé Athènes sur les bords de la Vistule.

« Pulawy, a dit M. Léonard Chodzko dans sa *Pologne pittoresque*, était planté d'arbres d'une hauteur prodigieuse ; on en remarquait quelques-uns d'une circon-



Visite de l'Empereur de Russie à l'Institut de Nowa-Alexandryi.

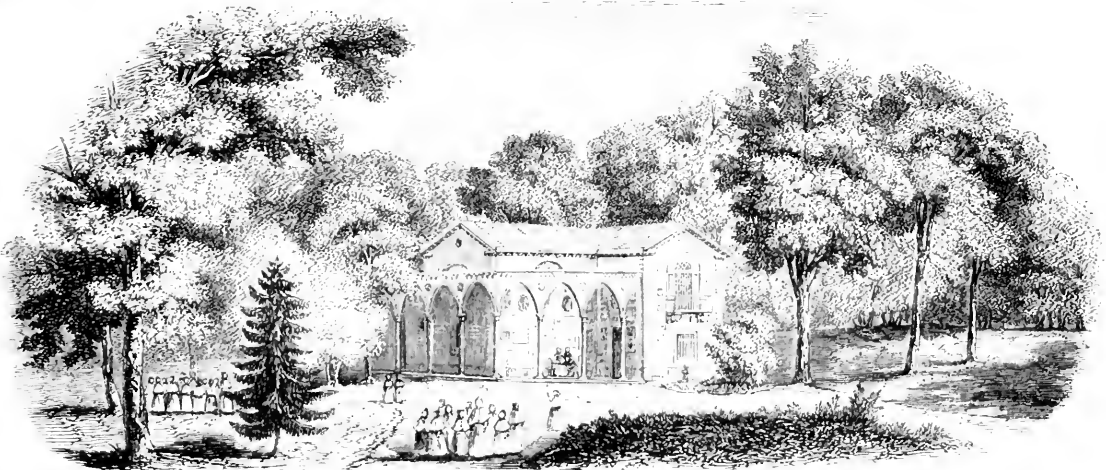
férence de trente-six pieds. Ses jardins, d'un dessin admirable, échappant à la monotonie par des statues, des grottes et diverses inscriptions.

« Un bassin d'où jaillissaient mille gerbes d'eau limpide occupait le milieu d'une vaste cour, qui servait d'entrée au château ; en face, la vue allait se perdre dans une allée de deux lieues de longueur ; à main droite, un vestibule supporté par des colonnes, servant d'entrée au jardin, et portant l'inscription suivante :

Ducite sollicita hic juvenca coltiva vicia.

« ...Après avoir parcouru une allée d'une grande étendue, on arrivait au temple de la *Sibylle*, bâti sur le modèle de la Sibylle de Tivoli ; tout, jusqu'aux débris de l'ancienne Sibylle Tiburtine, se retrouvait à Pulawy. La princesse Czartoryska avait voulu que la copie fut scrupuleusement exacte. Il était construit sur une haute élévation, son dôme était soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. Au-dessus du portique on lisait cette inscription : *Le passé à l'avenir.* »

A partir de 1795, le tem-



Pavillon gothique dans les jardins.

ple de la Sibylle à Pulawy devant un musée national. La famille Czartorysky recueillit les plus riches des plus glorieux, les curiosités les plus précieuses de la Pologne. On y vint en pèlerinage contempler pieusement les drapeaux enlevés aux ennemis de la patrie, les bâtons des grands maréchaux des ducs, ceux des grands généraux, les glaives, les couronnes des évêques, les débris des tombeaux des rois, les ornements de Hodoslav le Grand, le sabre de Wladislas le Bref, les centres de Copernic, la tête de Zolkiewski, le bras droit de Czartnecki, etc., etc. Un pedestal en granit, sur lequel reposait un buste en élène, montée en or, portait l'inscription suivante, écrite en lettres de diamants : *Souvenirs de la Pologne, recueillis par Isabelle Czartoryska, 1800.*

Malgré son étendue, le temple de la Sibylle ne put pas contenir tous les trésors qu'avait amassés le patriotisme de la famille Czartoryski. En 1809, la princesse Isabelle fit construire dans son parc un autre monument destiné à servir d'appendice et de complément à ce musée national, mais la *Maison-Gothique*, ainsi s'appela cet édifice dont la façade portait l'inscription suivante : *Isabelle Czartoryska, née en 1791, s'enrichit aussi d'un nombre considérable d'antiquités étrangères. Sa façade surtout était ornée de pierres et de curiosités recueillies dans toutes les parties du globe.*

La bibliothèque de Pulawy n'était pas moins riche que ses musées : elle contenait plus de 60,000 volumes.

Après les tristes événements de 1831, la famille Czartoryski, condamnée à venir chercher un asile sur la terre étrangère, se vit consigner cette magnifique résidence où elle laissait tant et de si précieux souvenirs publics et privés. Pendant quelques années Pulawy, abandonné par ses anciens propriétaires, eut à subir de cruels outrages ; mais l'empereur Nicolas l'avait trop bien aimé, quand il se trouvait, pour pouvoir l'oublier. Un jour, en 1829, il se trouvait sur la Vistule avec son adjutant, le général Bankendorf, dans un bateau orné des plus belles plantes et des plus beaux arbres des serres du château. Assis à l'ombre d'un oranger, il contemplant avec ravissement le délicieux paysage qu'offre le fleuve en face de Pulawy. « Regardez donc, général, lui dit-il, quel charmant site ! » Aussi quand, en 1840, il transforma en institut national le pensionnat de jeunes filles polonaises qui existait depuis 1824 à Varsovie, il eut l'heureuse idée d'en transporter le siège à Pulawy ; et comme il plaça cet institut sous la tutelle immédiate de l'impératrice, il lui donna le nom de Nowa-Alexandry.

Pulawy ou plutôt Nowa-Alexandry avait aujourd'hui une maison d'éducation, un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. 225,000 roubles argent ont été dépensés sous la direction d'un habile architecte, M. Gurecki, pour approprier à leur nouvelle destination les bâtiments existants, où l'on trouve actuellement, à la place des salons de réception et des logements de leurs anciens possesseurs, des dortoirs, des salles d'étude, des salles de bains, un réfectoire, une boulangerie, un lavoir, un séchoir, deux belles chapelles pour les deux cultes, en un mot tout ce qui peut être nécessaire, commode et agréable à une semblable institution.

Nowa-Alexandry compte plus de 200 élèves, dont 100 payant pension et 100 hors-pension. Son budget annuel se monte à 78,000 roubles argent, 60,000 roubles payés par le budget, et 48,000 roubles payés par les pensionnaires. Le nombre des bourses a été fixé à cent, mais la famille impériale a fondé à ses frais vingt-cinq bourses supplémentaires, et la ville de Varsovie en entretient douze sur ses propres fonds.

S. M. l'impératrice porte, ainsi que l'empereur, un vif intérêt à cet établissement, dont elle a daigné accepter le patronage, et qui est destiné à rendre d'immenses services à la Pologne. Elle a fait placer dans ses appartements particuliers un tableau offert à l'empereur par le lieutenant-colonel Szyrkof et représentant la Sibylle de Pulawy. Ce tableau remarquable a été exécuté d'après les croquis de M. Vernier, l'auteur des dessins qui illustrent cet article.

Histoire de l'aérostation.

Suivie des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTGÉRY,

capitaine de vaisseau, membre du comité consultatif de la marine, etc. (ouvrage inédit. — Suite. Voir le No précédent.)

Nous avons vu avec quelle rapidité les expériences aérostatiques se multipliaient à la faveur de l'engagement que leur nouveauté avait produit. Les relations du temps témoignent de la vive curiosité qu'éveillaient ces premiers essais de navigation aérienne et des encouragements qu'ils reçurent. Pilâtre du Rosier fut gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, et le prince de Condé, en témoignage de son admiration pour l'entreprise aéronautique, voulut qu'on appelât du nom de Pilâtre la plaine ou celui-ci mit pied à terre après son ascension du 20 juin 1783. L'année suivante, Blanchard, qui venait de franchir le détroit entre Douvres et Calais en compagnie du médecin américain Jeffries, se vit décerner dans cette dernière ville les honneurs les plus grands. Une fête magnifique fut célébrée à l'occasion de cet événement, Blanchard reçut dans une boîte d'or des lettres de citoyen de Calais. Le Corps de la ville, désireux de perpétuer le souvenir d'une expérience aussi hardie, écrivit au ministère pour demander la permission d'acheter le ballon, qui devait être déposé dans l'église principale. Il résolut en outre d'élever un monument en marbre à l'endroit même où les deux voyageurs étaient descendus. Quelques jours après Blanchard fut mandé devant le roi, qui lui fit don d'une somme de douze mille livres et lui accorda une pension viagère de douze cents livres.

Les imaginations, seules par les premières tentatives, voyaient dans les résultats déjà obtenus les germes d'un art

nouveau : elles soumettaient à ces informes essais qui semblaient mettre l'espérance dans la main de l'homme. Il est naturel de penser que l'idée de diriger les ballons a dû se présenter à l'esprit de plusieurs aéronautes au début même de l'aérostation. C'était peu en effet de s'élever dans les airs, il fallait encore arriver et autre océan par de puissants moyens de navigation. Blanchard est le premier, du moins dans la pratique, qui se soit occupé de la direction des aérostats. Dans son ascension du 22 mars 1784, la machine dont il fit usage était pourvue de deux ailes et d'un gouvernail; mais une lettre de cet aéronaute à M. Faujas de Saint-Fond ne laisse aucun doute sur l'insuffisance de cet appareil. Ce même mécanisme, employé quelque temps après par M. de Morveau, par l'Italien Lunardi et les deux frères Robert, ne paraît avoir donné dans ces diverses applications aucun résultat sensible, ainsi que nous l'avons précédemment constaté. Blanchard annonça et essaya avec beaucoup de bruit plusieurs autres inventions insignifiantes qui se proposaient le même objet et en obtint aussi peu de succès. Bientôt après il fit imprimer la description d'un char volant, conception oiseuse qui fut vivement critiquée par un anonyme que l'on suppose être David Bourgeois, lequel opposa à l'idée de Blanchard une autre machine volante, sa propre invention. Ces différents projets ne brillaient pas sous le rapport de la mécanique; ils renfermaient le plus souvent des idées contraires aux plus simples notions de la physique, et ils ne méritaient pas un examen sérieux. Malgré les échecs répétés qui lui ont été opposés, nous les voyons se reproduire depuis avec quelques modifications peu importantes, tant que nous ne changent rien à leur économie. Le baron Schönb, Antoine de Lalsalle, et, plus près de nous, M. Pouly, ont proposé sans succès des inventions basées sur les mêmes principes. Un nommé Dezen et plusieurs aérostats de profession, occupés du même objet, se sont montrés encore moins habiles. Enfin, en 1821, la Société royale de Londres proposa un prix considérable pour la direction des aérostats; mais aucune machine ou même aucun mémoire dignes de fixer l'attention n'a été présenté à ce concours.

Cependant Montgéry, qui, depuis 1815, s'occupait de recueillir les éléments de l'histoire de l'aérostation, écrivit, le 12 septembre 1821, un mémoire sur les moyens de diriger les aérostats. Ce travail, qu'il a joint à son histoire, nous paraît le traité le plus complet et le mieux étudié sur la matière. L'auteur y laisse percer une foi vive dans l'avenir de l'aérostation. « Les principes d'après les- quels on pourra naviguer dans les airs, dit-il, quoique assez simples, me semblent offrir de grandes difficultés d'exécution qu'on ne saurait surmonter entièrement qu'à l'aide de la pratique. C'est de la sorte que les vaisseaux à voiles sont parvenus à leur état actuel; c'est de la sorte que les bâtiments à vapeur commencent à rendre d'importants services... Les hommes d'aujourd'hui, plus avancés dans les arts, peuvent aspirer à tous les genres de progrès. Il se peut que la navigation aérienne, la plus difficile de toutes et la dernière entreprise, soit le point où l'homme ait atteint son perfectionnement probable cependant que se réalisent, sans aucune pratique, l'élévation et par conséquent plus féconde. »

L'évêque Wilkins, qui a traité de la navigation aérienne dans plusieurs de ses ouvrages (1), affirme gravement qu'on peut voguer dans les airs à l'aide, 1° des ailes, 2° des démons; 2° des oiseaux, 3° des ailes qu'on s'attache au corps; 4° d'un char volant. On sait aujourd'hui quel pauvre auxiliaire la navigation aérienne tirerait de ces quatre genres de locomotion, indiqués par Wilkins. Montgéry, plus exact que l'évêque anglais, réduit à trois les moyens généraux; c'est le premier, dit-il, très-difficile, mais non pas impossible, est l'imitation du vol des oiseaux; le second consiste dans l'usage de voiles, comme à bord des vaisseaux ordinaires; idée déraisonnable; et le troisième, de pourvoir les aérostats de machines motrices. « De ces trois moyens, Montgéry n'hésite pas à adopter le dernier, comme le seul praticable avec avantage. Un premier fait frappe l'auteur; c'est que les machines propres à diriger les aérostats doivent avoir une grande analogie avec les ailes et la queue d'un oiseau, dont le vol et la structure renferment les seuls vrais principes qui doivent conduire à l'art de la navigation aérienne. Il développe ensuite une longue série d'observations qu'il a faites sur les oiseaux de mer en particulier. Nous nous attachons avec soin à cette partie du travail, parce qu'elle nous semble d'une grande utilité pour la solution du problème de la direction des aérostats, si elle était convenablement étudiée.

« Lorsqu'un oiseau de mer juché sur la surface des flots, dit Montgéry, ou sur celle d'un corps solide, veut prendre son vol, il élève ses ailes au-dessus de lui le plus possible, puis il les abaisse avec force et s'aide à la fois de ses pattes pour se donner un élan. Il a plus de peine à quitter l'eau qu'un corps solide, quoique ses pattes palmées soient très-bien conformées pour sortir d'un fluide et pour y trouver un point d'appui. Les oiseaux dont les pattes ne sont pas garnies de membranes font généralement de vaines tentatives pour quitter l'eau, lorsqu'ils sont accidentellement posés à sa surface.

« Le premier instant d'ascension d'un oiseau est assez lent, quelque effort qu'il fasse; voici le genre de ses mouvements : Ses ailes, en descendant, sont entièrement déployées jusqu'à la rencontre d'un plan horizontal qui passera par le milieu de son corps. Là, il les ferme à la manière d'un éventail; il les couche contre lui-même, les élève en les présentant par le couant, les abaisse de nouveau, et ainsi de suite.

« Durant cette manœuvre, si les ailes d'un oiseau étaient planes, horizontales et inflexibles, elles tendraient seulement à lui procurer un mouvement vertical; mais il n'en est pas ainsi. Tout oiseau, d'ailleurs, a l'habitude d'élever la pointe

de ses ailes plus que le reste en commençant à voler. De sorte qu'il acquiert un mouvement en avant, outre celui d'ascension. Il n'autre circonstance tend à produire le même effet. La partie oiseuse des ailes se rapproche ordinairement du corps de l'oiseau avant les grandes plumes, et, lorsque ces dernières s'en rapprochent à leur tour, elles prennent une certaine quantité d'air qu'elles chassent en arrière.

« L'auteur a cependant plusieurs moyens de s'élever sans faire aucun chemin en avant. Il peut prolonger le battement de ses ailes tenant leurs pointes très-basses et très-écartées de son corps. Il peut aussi abaisser et étendre le plumage de sa queue, ou, enfin, opérer ces deux manœuvres simultanément. Les battements d'ailes supérieures et inférieures, pour se balancer, n'ont pas besoin de décrire des arcs égaux, car un battement d'ailes procure une réaction d'autant plus grande, qu'il met moins de temps à parcourir le même espace. Nous supposons que la surface des ailes soit la même. Mais, dans le cas contraire, les résistances sont à peu près entre elles comme le carré des surfaces. Ainsi, voilà encore un autre moyen qu'un oiseau a d'établir ou de troubler l'équilibre entre des battements d'ailes opposés l'un à l'autre, qui parcourent des espaces égaux avec des vitesses différentes, ou avec des vitesses égales.

L'auteur analyse ensuite différentes évolutions qui modifient la manœuvre des ailes et de la queue de l'oiseau, et donnent au corps des attitudes diverses; dans tous ces cas les mouvements sont occasionnés uniquement par l'action combinée des ailes et de la queue. Une observation très-importante, c'est qu'en apportant une grande attention on peut distinguer que l'oiseau augmente un peu le volume de son être lorsqu'il monte, et il diminue lorsqu'il descend. Tous les oiseaux en général, lorsqu'ils veulent descendre ajolent d'une quantité soit grande, soit petite, supprimant l'effet de leurs ailes et diminuant, ainsi que nous venons de le dire, le volume de leur corps. Mais s'ils veulent descendre obliquement, ils élèvent la pointe de leurs ailes et celle de leur queue. Ils les laissent immobiles dans cet état, s'ils veulent descendre vite et faire peu de chemin en avant. Dans le cas contraire, ils agitent leurs ailes avec plus ou moins de force. Dans toutes ces évolutions, d'ailleurs, la queue, par son inclination, sert à diriger leur marche. Pour les grandes inclinaisons ou les inclinaisons rapides, l'aile du côté opposé à la nouvelle direction presse le mouvement qui porte en avant, tandis que l'autre aile reste immobile et pendante, ou cherche à produire un mouvement rétrograde. Quelqu'fois encore cette dernière se couche contre l'oiseau, mais alors il tourne et tombe à la fois vers ce côté.

« La queue d'un oiseau n'a pas pour unique fonction, comme on le suppose communément, de servir de gouvernail. Il est quelques manœuvres où elle sert à le soulever et à le faire reculer. Outre les mouvements verticaux et horizontaux qui produisent des réactions analogues, elle a encore des mouvements intermédiaires produisant des réactions également intermédiaires.

« Les différentes opérations que nous venons d'analyser sont supposées s'accomplir dans un état atmosphérique parfaitement calme. Dans les tempêtes, les manœuvres se trouvent modifiées par les résistances.

« Je n'ai jamais vu aucun oiseau, dit Montgéry, s'élever et s'avancer à la fois contre un vent très-violent. La plupart même sont forcés de rétrograder. Mais lorsqu'ils sont parvenus à une certaine hauteur, ils gagnent de l'avant par cette manœuvre vers; ils inclinent un peu leur aile et l'axe de leur corps vers l'horizon; ils battent des ailes avec force, la pointe haute, et après chaque battement ils serrent bien leurs ailes contre eux-mêmes. Lorsqu'ils ont acquis dans le sens vertical une vitesse plus grande que celle du vent, il leur suffit pour continuer à s'avancer, d'étendre les ailes et de les maintenir, ainsi que leur corps, dans une situation inclinée à l'horizon. Au surplus, il n'est question ici que d'un tempête ordinaire. Quand elle est très-violente, il est rare de voir les oiseaux aller directement contre le vent, même en descendant. Ils décrivent des lignes courbes à droite et à gauche. La seule ligne droite qu'ils peuvent suivre, c'est en fuyant vent arrière ou à peu près. Aussitôt qu'ils présentent l'axe de leur corps perpendiculairement à la direction des courants, ils font beaucoup de chemin en travers et très-peu devant eux. Enfin, s'ils cessent un instant d'agiter leurs ailes avec rapidité, ils ne font plus que dériver avec une vitesse proportionnelle à celle du vent et à la lenteur de leur vol.

« Nous ne saurions clore cette série d'observations sans rapporter ici quelques traits qui, liés plus particulièrement avec elle, nous offrent des oiseaux, ont cependant quelque connexion avec l'objet dont nous nous occupons à cause des déductions qu'on en peut tirer. Ils offrent d'ailleurs un intérêt de curiosité qui nous fera parler l'extension que nous avons donnée à l'analyse de ce chapitre.

« Les navires, pendant les tempêtes modérées, ont fréquemment des oiseaux auprès d'eux. C'est en général du côté du vent qu'ils paraissent et du côté opposé qu'ils disparaissent. Plusieurs causes contribuent à les attirer; la plus déterminante est sans doute l'espoir de saisir quelque proie. Ce voisinage a lieu principalement lorsque la tempête force de mettre à la cape, c'est-à-dire de serrer presque toutes les voiles, ou lorsque l'on présente la proue au vent afin de faire le moins de chemin possible. Si on laisse le bâtiment courir vent arrière, on n'est pas longtemps accompagné par les mêmes oiseaux et l'on en voit peu autour de soi.

« Un navire offre une masse assez étendue; les oiseaux, en passant sous le vent de ce navire ou sous sa mâture, y trouvent peu de calme qu'ailleurs. Ils aiment à se reposer dans la houle ou en creux formé par l'abaissement du sommet des vagues sous le sillon du bâtiment; mais ils représentent leur vol des que le navire s'est un peu éloigné de ces courants; ils ne parviennent à le rejoindre qu'en travers de longues courbes; si la force du vent est considérable, ils ne réussissent pas toujours. Une circonstance cependant favorise leur retour. Un

(1) *Journal de la marine*, chap. 14 — *Mercure ou le Secret and the Self messenger*, chap. 1 — *Mathematical Magazine*, vol. 3, pag. 1.

« Cinq cents chrétiens de leur paroisse sont venus ici pleins de foi implorer pour eux votre secours; c'était au tour de la Pentecôte.

« Voilà que nous voyons sur la Manche sous les ordres de notre capitaine, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux de Hollande.

« Nous rencontrons l'ennemi, dont les mâts avaient l'air d'une forêt marchant sur l'eau; une goule de fer s'ouvrait à chaque sabord.

« Les boulets nous arrivaient aussi drus que la grêle de mars; oh! jamais, jamais nous n'avions été en tel danger.

« Si terrible était le tonnerre des deux côtés du vaisseau, que partout tombaient mâts, voiles et cordages.

« Mais voyez le miracle! aucun enfant d'Arzon ne fut atteint ni par le canon ni par l'arquebuse.

« Autour d'eux s'abattent les blessés et les morts; seuls ils sont préservés par ta protection.

« Un malheureux a la tête emportée d'un boulet; la moelle de son cerveau jaillit sur les Arzonnais.

« Sainte Anne! bénie! du fond du cœur nous vous prions; conservez-nous en grâce maintenant et pour l'avenir.»

Rien ne peut rendre l'effet de ce chant en langue celti-



Arrivée des pèlerins à Bastille-Auto d'Auray



Campement des pèlerins.



Mélange
 A S^{te} ANNE D'AURAY
 sortie de la Procession



La boîte

que, répété à l'unisson par deux cents voix, sur un de ces vieux airs dont les notes mélancoliques semblent destinées à retentir sur les landes arides et sur les grèves sauvages. La foule elle-même semble émue; elle écoute et regarde. Les meres montrent aux enfants ces vaillants matelots au pantalon flottant, à la ceinture rouge, au chapeau goudronné; les jeunes gens se précipitent pour voir de plus près le modèle de vaisseau consacré à sainte Anne en mémoire du fameux combat soutenu par les ancêtres. Mais les Arzonnais passent, et de nouveaux troupes attirent bientôt les regards. Ce sont les pèlerins des campagnes qui arrivent à leur tour en repétant la cambique de Pluneret.

Ceux-ci n'ont à rappeler aucun souvenir glorieux; ils ne chantent que leur pieuse confiance, leur invincible espoir, et repètent en chœur:

« O sainte patronne! des qu'un désastre menace le monde nous nous rappelons ton pouvoir et nous implorons ton appui, la face tournée vers la tour de ton église.

« Présente à Dieu! ô toi notre grand mere! les supplications des gens de nos paroisses, quand, sur leurs deux genoux, ils prient Dieu, soir et matin, en regardant la tour de ton église.

Et verse ta benediction sur les malheureux pêcheurs



La vente des cierges et des abaçplets.

chaque fois qu'ils te rendent honneur en saluant de loin la tour de ton église (1).

Outre ces grandes scènes de la cérémonie religieuse, l'accomplissement des vœux particuliers donne lieu à mille autres épisodes à l'extérieur; ce sont des pèlerins qui font à genoux le tour de l'église; au dedans des matelots qui apportent de petits navires en offrande, des mères qui déposent près de l'autel les bonnets pailletés de nourrissons voués à sainte Anne; des jeunes filles qui livrent leur chevelure en reconnaissance d'un soulait exaucé. L'église est tapissée de ces pieux trophées qui témoignent du pouvoir de la sainte.

Il y a quelques années, une troupe de matelots miraculeusement sauvés se présenta au pardon la tête voilée. Au moment du naufrage, les survivants avaient fait vœu de se rendre en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray le visage couvert et sans se faire connaître à personne! Les femmes, les filles, les mères étaient là attendant la fin de l'office! Enfin les voiles tombent, et vingt cris partent en même temps! cris de joie et de douleur, car si les unes reconnaissent ceux qu'elles avaient pleurés, les autres se savaient enfin veuves ou orphelines!



La fontaine miraculeuse.



La prière à genoux autour de l'église.



S^te Anne d'Auray. LA GRAND' MESSSE à la S^te Chapelle :

Le pardon achevé, les pèlerins s'en retournent par troupes joyeuses, emportant, avec les scapulaires, les médailles et les chapelets bénits qu'ils doivent distribuer à la famille, une intime confiance qui les aide à reprendre le travail, à supporter l'avenir! On peut déplorer les superstitions grossières de nos campagnes, condamner les pèlerinages qui enlèvent tant de bras à la moisson, Babelais l'a fait depuis longtemps, et il y a peu de chose à ajouter aux excellentes raisons du sceptique curé; mais ni lui ni les philosophes modernes n'ont tenu compte de l'action morale des fêtes religieuses. Nos paysans bretons ne vont pas seulement y chercher un plaisir, mais des consolations. C'est comme une halte dans leur rude existence; ils viennent là pour ouvrir leurs cœurs, pour raconter leurs souffrances ou leurs vœux, et repartir après s'être refait un fonds d'espérance.

— Illusions! direz-vous.

— Peut-être. Mais qui donc ici bas est assez fort pour s'en passer, et que préférez-vous de l'erreur qui console ou de la réalité qui décourage?

Outre la célébrité que la petite ville d'Auray doit à sa patronne, elle en a acquise une tout historique pour la fameuse

(1) Le cantique a été imprimé en breton, ainsi que celui des Arzonnais; nous en donnons une exacte traduction.



Offrande à sainte Anne après la guérison et le naufrage.



Départ des pèlerins après la fête.

gentilshommes de la vraie roche. M. le duc Pasquier et plusieurs notabilités parlementaires ont aussi à Trouville leur maison de campagne. Le parquet de la Bourse et la Banque commencent à s'élever sur ces illustres traces, abandonnant Dieppe aux courtiers marrons, sauf toutefois M. de Rothschild et sa dynastie, qui paraissent demeurer fidèles aux anciens souvenirs et à la ville de Malame.

Une sorte de grange, intitulée *Théâtre*, attire quelquefois de malheureux bateleurs ou de tristes virtuoses ambulants qui jouent ou chantent dans le désert. C'est justice, mais le spectacle, fût-il infiniment meilleur, n'obtiendrait pas plus de succès. En venant à Trouville, on a de parti pris renoncé à toutes les jouissances de la civilisation; il est convenu qu'on tombe en pleine barbarie et qu'on se donne pour quelque temps les douceurs de la vie sauvage. Le but est on ne peut mieux atteint; je n'ai pas encore vu de séjour d'eau ou les liens habituels de sociabilité fussent relâchés ou plutôt supprimés et rompus de parti pris comme à Trouville. Chacun vit chez soi et pour soi. L'esprit de caste règne et gouverne dans la république maritime. Il y a à Trouville le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré. Les gentilshommes se divertissent à aller marchander leur poisson sur le port; les Anglais, à voir peser leur viande, soin domestique qu'au reste ils ne négligent nulle part, et les femmes à faire chaque jour trois toilettes somptueuses à huis clos. Comme échantillon du raffinement de barbarie systématique auquel est parvenu Trouville, il suffira de dire que le seul pâtissier de l'endroit, le Félix de la Bourgade, est un étiérier-boucher. Un mouton pendu par les pattes indique la matière de cet industriel. C'est là que les marquis vont faire collation. Sur une table on trouve des gigots et sur l'autre des tartelottes. Mais des loupes de mer comme ces dames ne sont pas pour se laisser rebuter par ce ragout à l'Allemande.

J'ai dit loup de mer, et en effet ces dames passent une portion de leur vie à se promener à la voile sur la Toucanne et à croiser le long de la plage. L'une d'elles commande l'équipage et dit, je pense : *Mille sabords!* si la manœuvre n'est pas bonne; le capitaine fume à son bord, laissant aux matelots la même liberté, et les coblers reconnaissants lui confectionnent des cigaretttes. La franchise du port de Trouville y amène toutes sortes d'armateurs. Je sais un avocat de Rouen qui y passe tout son été et s'est fait pêcheur de harengs. Il vend sa pêche, et l'en estime qu'il gagne plus à écouler son tonnage que ses plaidoiries.

Pour les voyages en terre ferme, il existe dans le bourg deux ou trois vénérables coches que chacun loue à tour de rôle. A Trouville, la promenade est la première, pour ne pas dire l'unique ressource. A part les grands souvenirs historiques, et au point de vue purement pittoresque, les environs de ce petit port ne cèdent pas à ceux de Dieppe. Le château de Beaumont, la route de Pont-à-Evêque, le vallon de Hennequeville offrent des aspects imprévus et d'une beauté toute spéciale à cette banlieue de mer si remarquablement boisée. Mais le meilleur but d'excursion est sans contredit le *Chalet*, ravissante propriété de M. Uric Guttinguer. Pour s'y rendre, on traverse une forêt montagneuse toute pleine de mystère et de fontaines sacrées, de grandes fontaines et de clairières tapissées d'un vert-tendre qui émaille une flore sauvage incomparable. Un petit parc de sapins est aux abords de la maison, entourée de pelouses et perdue dans les fleurs. Ce *Chalet* est un vrai chalet, avec les balcons de bois et le toit en débris. On pourrait se croire à la porte d'un riche montagnard helvétique. Mais, en risquant un œil tant soit peu indiscret à travers les châssis vitrés, on aperçoit le piano, les statues, les objets d'art, les livres, les meubles confortables, tout ce qui témoigne d'une vie facile, intellectuelle et élégante. Cette gracieuse demeure occupe le plus haut point de la colline. Le bois tourne autour du Chalet, et par une pente rapide, se déverse jusque dans la mer. Heureux l'homme de lettres, heureux l'artiste à qui l'indépendance, le meilleur des Mécènes, a fait de ces loisirs dorés! Le seul mal, c'est qu'une fois dans sa maison sabbatique, ayant tout à souhait, hors ce peu de nécessité si nécessaire, il cesse tout soudain d'écrire; et c'est, je crois, ce qui arrive à M. Uric Guttinguer.

Les hôteliers de Normandie jouissent d'un renom d'avidité proverbial et mérité. Ceux du Havre, de Rouen et de Dieppe maintiennent et justifient de leur mieux cette antique réputation; mais je n'hésite pas à les proclamer des modèles de trouble austère après de leurs compatriotes et émules de Trouville-sur-Mer. Non-seulement ceux-ci, sauf honorables exceptions, pressurent sans ménagement leurs victimes, mais ils ne les nourrissent point. Ils les revendent collectivement à un sous-entrepreneur de victuailles qui traite son office comme une sinécure et inflige à ses pensionnaires le lent supplice d'Ugolin. On m'a cité à ce sujet un mot vraiment sublime d'un hôtelier de Trouville. Un gentilhomme légitimiste, qui porte un nom des plus connus dans les fastes de la Restauration, s'était établi sans doute chez ce rétrograde des aubergistes. Au bout d'une semaine, la note s'élevait au taux le plus invraisemblable, quelque chose comme trois louis par jour. Refus de paiement, choix d'un arbitre, nécessairement trouvaillés, mais qui, scandalisé lui-même d'une telle rapacité, le reprochait tout doucement à son compère l'aubergiste. « Manger ces gens-là, lui dit l'hôte, allons donc! Ils ont fait tant de mal à la France! — Vous avez raison, » dit l'aubergiste, vaincu par tant de libéralisme, et il condamna M. de P.....

FÉLIX MORAND.

Revue agricole.

Voulez-vous que nous visitions aujourd'hui une ferme anglaise, une de ces fermes où le capital abonde, et où par conséquent l'intelligence humaine a le moyen d'appliquer toutes les théories amélioratrices, tous les modes d'épargner le temps et la main-d'œuvre? Suivez-moi à Myremill,

dont le *Farmer's Magazine* donne la description dans son numéro de juillet.

Myremill est en Écosse, dans le comté d'Ayr. Le fermier, M. James Kennedy, cultive là cinq fermes, environ 700 acres de terres labourables (près de 300 hectares); le tout est drainé. Ce qui ne l'avait été d'abord que superficiellement l'a été de nouveau à quatre pieds de profondeur: c'est le minimum convenable, à ce que pense M. Kennedy. Le sol est de nature variée. Les bâtiments de Myremill sont sur un sol maigre, le reste de cette ferme est en terre forte. Il y a une petite plaine qui se compose d'un marais desséché et d'un riche sol d'alluvion. Les autres fermes ont des terres de ténacité moyenne et qui ont été soumises à une excellente culture depuis longues années.

Les bâtiments de Myremill occupent une position élevée, quoiqu'elle ne soit pas le point culminant de toute l'exploitation. Le vieil établissement était assez bien adapté au système de prairies artificielles tel qu'on le pratique ordinairement; mais il était loin de répondre aux besoins du système d'assolement et aux autres améliorations que, depuis un an et demi, le propriétaire et le fermier sont convenus d'introduire. On a d'abord construit de nombreux et grands bâtiments additionnels. — C'est d'abord le bâtiment à fourrages: il a 66 pieds de long sur 22 de large; il reçoit les turneps et les autres matières alimentaires pour la consommation courante. Deux larges portes charrières y donnent entrée. Il est pavé en briques. Là se trouvent le bœuf-foin, le laveur de turneps (washer-turneps) et le coupe-racines. Ils sont en communication avec la machine à vapeur, qui est de l'autre côté de la cour, par une conduite souterraine. Le coupe-foin est celui de M. Cornice et coûte 14 livres (350 francs), pris dans les ateliers. Cet instrument, dont le brevet date de 1857, a valu à son inventeur la médaille à chaque exposition agricole où il a figuré. Un homme suffit à son service, et il coupe le foin en briques d'un pouce de longueur avec une rapidité très-remarquable. Le laveur de racines est d'invention américaine; mais il a reçu de grands perfectionnements de M. Young, mécanicien, qui a fourni toutes les machines qui fonctionnent à Myremill. A l'extérieur, c'est un long tube cylindrique qui a une très-forte inclinaison; à l'intérieur, c'est une vis d'Archimède à laquelle un conduit fournit de l'eau abondamment. On jette par l'ouverture d'en haut deux ou trois racines à la fois, et il n'y a pas à se reposer; le mouvement de rotation les entraîne jusqu'à l'autre bout, par lequel elles sortent parfaitement lavées. Des élévateurs et une toile sans fin, enroulée de *gutta-percha*, les livrent au coupe-racines, qui termine la besogne. Deux personnes, dont l'une fournit au laveur et dont l'autre déblaye à la pelle les racines coupées, préparent en moins d'une heure et demie la nourriture pour 200 têtes de gros bétail. Laver les racines est un point très-important dans les terres fortes et sous le climat humide du comté d'Ayr. Avec la combinaison de ces deux instruments on n'a pas à dépenser plus de main-d'œuvre qu'il n'en faudrait pour servir le coupe-racines seul. Les wagons à turneps sont en métal, ils ont quatre roues; le train de devant se meut comme celui d'un chariot et ils peuvent tourner aisément. Les trois appareils et leurs accessoires sont établis de manière à s'enlever pendant l'été, ou ils n'ont rien à faire, et le bâtiment reçoit alors la nourriture en vert.

Les deux étables sont construites en équerre avec deux extrémités du bâtiment à fourrages; chacune peut recevoir cinquante têtes de bétail plus par deux rangs, avec un passage au milieu de six pieds de large; plus, de chaque côté un couloir de service devant le front des animaux, le quel couloir a quatre pieds et demi. Chaque table a trois portes (deux pour les couloirs, une pour le passage du milieu) qui débouchent dans le lieu des fourrages. A l'autre bout, une porte qui répond au passage du milieu sert à l'emplacement du fumier. Le passage, les couloirs et les stalles ou se tient le bétail, tout est pavé en briques posées à ciment sur le sable, comme pour le bâtiment à fourrages. Les wagons alimentaires roulent avec la plus grande facilité. A la place occupée par chaque animal, les briques sont disposées de manière à former une légère cavité centrale, et la brique qui occupe le centre est percée de trous par lesquels toute la partie liquide des excréments s'écoule dans un conduit qui se décharge dans la fosse à purin. Des tunnels de trois pieds carrés, pour l'admission de l'air, sont construits sous chacun des quatre couloirs qui font face à l'étable. Aux deux extrémités sont ménagées des ouvertures avec des ventilateurs pour régler l'admission de l'air. Chaque table a en outre sa conduite d'air prise sur le tunnel. L'air vicié est emporté par la ventilation et s'échappe par la toiture. Chaque animal a son auge en pierre, et toutes communiquent de l'une à l'autre par une ouverture à six pouces du fond, en les reliant ainsi en communication avec le tuyau de conduite d'air au moyen de tubes de *gutta-percha*. Toutes s'échappent à cette profondeur de la manière la plus facile. L'eau, fournie en abondance trois fois ou même plus par semaine, s'il en est besoin, à toutes les conduites et aussi à celles souterraines pour les excréments liquides, permet d'entretenir la propreté de la plus rigoureuse. En entrant dans ces étables, on est frappé agréablement de leur grandeur et de leur excellente tenue. Elles ont 94 pieds de long sur 33 de large et 11 de hauteur. Les murs sont revêtus de lattes et de plâtre. Le toit, percé d'ouvertures garnies de persiennes qui livrent passage à l'air et n'admettent ni la pluie ni la neige (la même disposition que dans les sections de certaines usines industrielles), leur donne un aspect presque gai. Les deux étables sont garnies de stalles pour recevoir 104 têtes de bétail; les animaux y trouvent repos parfait et propriété complète, aussi ils s'y portent à merveille et engraisent à vue d'œil. Les plus grandes stalles ont de sept pieds dix pouces à sept pieds et demi (mesures anglaises); elles sont en diminuant de grandeur, de manière à pouvoir recevoir des animaux de différents tailles.

Le système de la base au lieu de la stalle se pratique dans

deux autres bâtiments qui contiennent environ quarante têtes de gros bétail. C'est la méthode aujourd'hui préconisée par les meilleurs engraisseurs anglais. Il est tout naturel de supposer que le bétail doit se trouver plus content d'avoir un tant soit peu de liberté de se mouvoir et de choisir sa place pour se coucher, au lieu d'être tenu à l'attache dans une stalle et de ne se coucher que sur une très-étroite petite place toujours la même; et c'est un fait bien connu que le contentement de l'animal amène une amélioration rapide dans sa constitution physique. Il faut, il est vrai, plus de nourriture lorsqu'on lui permet de prendre un tant soit peu d'exercice, si l'on peut qualifier l'exercice le mouvement qu'il se donne dans une boxe; mais on est dédommagé parce que l'engraissement se fait plus vite et dans un degré de rapidité correspondant. On a souvent prétendu que le bétail nourri en boxe devrait de temps en temps être tenu en un état de malpropreté. Les boxes de Myremill donnent à ce préjugé un démenti complet: ceux qui vivent dans les boxes sont aussi propres et ont le poil aussi luisant et net que ceux qui sont tenus dans les stalles. La véritable objection contre ce système, c'est qu'il demande plus d'espace et plus de frais de construction, comme aussi plus de litière, et que la distribution de nourriture est moins facile; en outre, comme les excréments liquides, au lieu de s'écouler à la fosse, sont complètement absorbés par la litière, il y a plus de main-d'œuvre pour leur transport, main-d'œuvre à laquelle on ne peut substituer le travail de la vapeur. Les boxes de M. Kennedy, qui sont construites pour recevoir deux animaux, ont treize pieds sur dix. C'est à-dire qu'un bâtiment qui peut recevoir vingt animaux dans des boxes en recevrait trente dans des stalles. Ajoutons que, s'il en faut croire certains cultivateurs, la paille, bien qu'elle ne contienne que peu de principes nutritifs, peut recevoir un emploi plus avantageux que celui d'être tout simplement foulée aux pieds pour recevoir les excréments. En la hachant et la mêlant aux aliments cuits l'hiver, et à de la bonne herbe fraîche l'été, elle forme un lest qui remplit la capacité de la panse du bœuf et le force à un travail plus complet de rumination. On l'emploie aussi quelquefois comme un léger assés-tringent qui agit sur les entrailles. Lorsqu'un assés-tringent continu des turneps ou du ray-grass d'Italie les a relâchées. Toutes ces considérations militent en faveur du système de la stalle et de la préférence à lui donner lorsqu'il s'agit de construire à nouveau ou de remanier de vieux bâtiments d'exploitation.

Myremill élève et engraisse environ 450 têtes de bétail, à quoi il faut en ajouter plus d'une vingtaine nourris dans les autres fermes. Les animaux que M. Kennedy livre au marché se vendent constamment plus cher que ceux qui y sont présentés d'ailleurs. Ces magnifiques bétails sont, à vrai dire, une véritable manufacture de viande de bœuf.

Le bâtiment de cuisine, celui où se prépare la nourriture du bétail, est pavé en briques, comme tout le reste. D'un côté sont disposées quatre chaudières où l'on fait cuire la graine de lin par l'introduction d'un jet de vapeur condensée prise à la machine à vapeur. Il s'écrit pour cela d'une demi-heure. Un bras coute, on le jette toute chaude sur le foin haché, la paille, les fèves ou l'avoine concassées, ou enfin sur les aliments auxquels on veut la mélanger. Le tout reste étendu sur le plancher, ainsi que le prescrit M. Barnes, jusqu'à ce que la paille et le foin sec se soient bien imprégnés des principes mucilagineux de la graine de lin. En rapport immédiat avec la machine à vapeur se trouve la machine à concasser les céréales et fèves et la graine de lin. Là aussi se trouve une scie mécanique pour couper le bois dont on a besoin pour le service des fermes.

Tout le drainage des bâtiments vient d'abord à un petit réservoir où toutes les matières solides se déposent, laissant les matières liquides se rendre à une fosse couverte qui est tout auprès. Cette fosse a 48 pieds de long, 14 de large et 15 de profondeur. Une seconde fosse couverte est de même longueur et largeur sur 11 pieds seulement. Les matières liquides, au moyen d'une pompe manœuvrée par la machine à vapeur, sont transmises de la première fosse à la seconde, où on les étend d'eau selon leur intensité et l'état de la température, et tout est disposé pour qu'elles aillent se décharger sur les champs voisins. Il est clair que tout cela n'est possible qu'à la condition d'avoir de l'eau en très-grande abondance; une conduite de tuyaux en amène d'un niveau un peu supérieur et d'une distance de moins d'un mille.

Un système de tuyaux de fonte est déjà établi pour distribuer l'engrais liquide des fosses à 350 acres de terrain. Il y a des robinets d'arrêt au centre des pièces de terre, généralement pour chaque dizaine d'acres. Veut-on donner l'engrais à un champ, on attache au robinet le plus proche la suite nécessaire de tuyaux de conduite en *gutta-percha*.

On commence par décrire un cercle autour du robinet, et l'on étend le cercle de plus en plus en ajoutant successivement à la suite un tuyau flexible de plus. Avant la découverte de la *gutta-percha*, il n'y avait point eu à songer à un arrosement de ce genre. C'est la seule substance qui tienne au degré absolument nécessaire deux qualités de force et de flexibilité extrêmes. Le liquide est de la sorte projeté à la distance de 120 pieds, ce qui n'empêche pas la machine à vapeur, qui est de la force de douze chevaux, de fournir sur un autre point encore assez de force pour faire marcher la machine à battre. C'est une lourde pluie qui tombe sur le sol et le pénètre aussi profondément que ferait la pluie du ciel. Un homme peut diriger le jet et en assurer une égale distribution sur toutes les parties du champ, et un jeune garçon pour l'aider à mouvoir les tuyaux, voilà tout ce qu'il faut de main-d'œuvre, la machine à vapeur et la pompe foulante distribuant ainsi de l'engrais à dix acres par jour, à raison de 8 à dix tonnes par acre. Il n'y a point de dangers que les tuyaux souffrent d'une pression trop élevée, même dans le cas où quelque obstruction empêcherait la décharge du liquide. Un tube de sûreté, construit en fonte, sur le même principe que les tubes de sûreté qu'on

applique dans les laboratoires aux appareils pour les manipulations chimiques, est mis en communication avec les tuyaux de conduite, à très-peu de distance de la machine à vapeur. C'est principalement dans la distribution de l'engrais liquide que M. Kennedy est si fort en avance sur M. Huxtable. Chez ce dernier cet engrais est conduit par des tuyaux à des citernes, distantes de deux cents mètres l'une de l'autre, et on le puise au tonneau dans chaque citerne pour l'épandre sur les champs à main d'homme.

Ce système de machine à vapeur, de pompes, de tuyaux de conduite parfaitement établi, il est évident qu'il s'agit d'en obtenir la plus grande somme de travail possible. On se propose à Myremill d'essayer de faire dissoudre dans l'eau une grande partie de l'engrais solide, de forcer cette solution dans la conduite de tuyaux, et d'épargner ainsi une grande dépense de main-d'œuvre et de travail des chevaux. On tiendra les animaux, qui ont un plancher propre et sec, sur le moins de litière possible; les excréments solides, auxquels alors ne se trouvera mêlé que peu de paille, seront conduits à une grande fosse, où l'on n'introduira que l'eau

nécessaire pour obtenir une solution d'une densité très-forte, aussi forte que le travail des pompes pourra le permettre.

Le rapport duquel nous extrayons ces détails se termine par un article fort important, l'appréciation de la dépense. Il paraîtrait que dans les fermes voisines on est dans l'usage de compter pour frais d'établissement d'une étable recouverte en toiture d'ardoises 5 livres par tête de bétail (425 francs) et qu'à Myremill la dépense ne se serait élevée qu'à 6 livres (450 francs). « Si l'on considère, ajoute le rapport, les avantages qui résultent d'une excellente distribution de jour et d'air, d'une ventilation parfaite, du travail rendu plus facile par des couloirs larges, solides et bien roulants, de l'état sain et sec dans lequel on peut tenir les animaux, ces avantages compensent largement l'excédent de dépense. »

Les bonnes étables en France n'ont aujourd'hui rien à envier à l'Angleterre pour l'aération, la salubrité et l'excellente tenue du bétail. Malheureusement l'emploi de la vapeur, qui épargne si bien la main-d'œuvre, sera pour longtemps encore d'une introduction difficile dans nos ex-

ploitations agricoles, même les plus fournies de capitaux. La houille ne circulerait en France, où elle est rare, que chargée de frais de transport qui détruiraient tout l'avantage qu'il y aurait à s'en servir; tandis qu'en Angleterre, où elle est abondante, elle arrive sur tous les points du territoire soit par mer en doublant une côte, soit par les innombrables canaux et voies de fer dont le sol national, moins vaste et mieux configuré que le nôtre, a pu se couvrir rapidement. Le fer et la houille, voilà les deux grands trésors de l'industrie anglaise. Pour lutter avec elle, il nous faudra, nécessairement et avant tout, nous procurer ces puissants auxiliaires à meilleur marché qu'aujourd'hui, ou apprendre à les économiser. Ne trouvez-vous pas remarquable le parti que les Anglais ont su tirer tout à coup dans la pratique de la découverte toute moderne de la gutta-serena? Si le Français a le génie d'invention, il faut reconnaître que l'Anglais a un tact admirable pour trouver à l'instant ce à quoi chaque invention, éclose chez le Français, peut le plus utilement s'appliquer.

SAINTE-GERMAIN LEDUC.



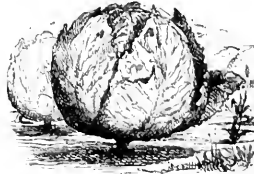
Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

AVANT.

§ I. — Pronostics.



Aspic Pietrot pendu
Quod liberum n'a pas rendu,
Si liberum reddidisset
Pietrot pendu non fuisse.



Jam nova progenies cælo demittitur alto.
VIRG.

Le père. — Ce sera un garçon! pauvre petit chou! Je veux qu'il possède tout ce qu'il y a de plus conséquent en lait d'éducateur.



Si, tenté du démon,
Tu dérobes ce livre,
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.



L'no avulto non deest alter.
VIRG.

La nourrice. — Ce sera un gros bel homme. Amour, va!



Basso va, marce, a femine ostende.
R. G.

— Marche-tu donc bien, le petit! here à son papa! Je lui ferai monter ma garde.



Aspidochelone, aschet en tonnetie.
R. G.

— Il est musicien, c'est clair; il apprendra le cornet à piston.



Incipit parva puer, vix cognoscere matrem.
VIRG.

— L'ne tante qui n'a pas d'enfant. — C'est moi qui lui apprendrai à parler, je veux qu'il soit orateur.



Tu Marcellus eris.
VIRG.

— Mais vois donc comme il jone bien de son tambour; n'y a pas de comparaison comme il est plus avancé que le petit Citrouillard.]



Πολυπροσβόλις Βολιάσας.
HOM.

M^{me}. — Mon fils aurait-il du goût pour la marie? Je ne veux point me séparer de mon fils!



Quadrupédante putrem...
VIRG.

M^e. — Je le crains plutôt porté vers la cavalerie; il sera charmant en houzard.



..... *Si quid Turpe paras ne tu pueri contempseris annos.*
JUV.

En attendant, sa jeunesse est confiée à des soins attentifs et vigilants.



Maxima debetur puero reverentia.
JUV.

— Cré moutard, va! toujours à vous interrompre quand on a quelque chose à dire. Sera-t-il embêtant quand il sera représentant du peuple.



Et soror et conjux... *Jovisque*
VIRG.

La première maîtresse. — Un enfant qui n'aime pas la lecture est jugé; on n'a pas à s'inquiéter.



Αναστροφή.

— Le petit du premier me fera manger les sens; il tire toujours la queue d'azor à l'arracher. C'est enfant-la mourra sur l'échafaud.



Ambo parat alatiū, arcades ambo.
VIRG.

— Comme ma petite est grandie!
— Pauvre enfant! elle est bien malade. D'ailleurs, j'espère bien que mon fils ne grandira pas beaucoup. Tous les grands hommes sont petits.



Pius Ancora
VIRG.

Le premier habit et la première communion.



Scripta manent.
VIRG.

Il arrive un moment où l'enfant n'ayant plus rien à apprendre au sein de sa famille, on comprend qu'il est nécessaire de le fourrer au collège.



Fit mendax.
O...

— Confiez-moi ce jeune homme, monsieur; il me paraît avoir les plus brillantes dispositions (bas) à devenir un crétin comme son père.



Sinitis parvulus venire ad me.
EV.

— Madame, nous ferons quelque chose de votre fils, c'est un enfant charmant.
— Oui, monsieur l'abbé, quand il est sage.



Lor, jupe lūme tant flumine vultum.
VIRG.

Entrée au collège — Séparation. — Tableau.

(La suite à un prochain numéro.)

Revue Littéraire.

Cours d'économie politique fait au collège de France par M. Michel Chevalier. — La Monnaie. — Un volume in-8. Chez CAPPÉLÉ.

De toutes les puissances de la terre (ne vous effrayez pas de ce début d'oraison funèbre) les plus universellement reconnues et acceptées, celles qu'on honore et qu'on recherche le plus, sous tous les régimes, sous tous les gouvernements, c'est sans contredit l'or et l'argent.

Il s'est toutefois rencontré, de nos jours ou tout s'est rencontré, des hommes qui, non contents de nier la légitimité de leur empire, leur ont imputé toutes les misères, toutes les turpitudes d'une civilisation qu'ils ont dans une sainte horreur. Ces économistes antimonnaïres ne veulent pas même nous laisser la monnaie de billon; ils ne seront contents et nous ne serons heureux, s'il faut les en croire, que lorsque nous n'aurons plus un sou dans notre poche. Et le fait est que, pour peu que leurs doctrines aient un léger commencement d'exécution, la chose aura lieu radicalement et tout naturellement.

L'or et l'argent sont-ils donc si criminels qu'ils le veulent bien dire? N'ont-ils pas, indépendamment de leurs qualités intrinsèques, une utilité réelle, incontestable? Serait-il facile de les remplacer avantageusement? Existe-t-il des objets, soit naturels, soit de convention, qui puissent représenter les valeurs produites ou consommées d'une manière plus précise, plus uniforme, et, pour ainsi dire, plus loyale? En un mot, a-t-on au raison, ou a-t-on eu tort de choisir, de tout temps et dans tous les pays du monde, l'or et l'argent comme la mesure et l'étalon du prix des choses?

Voilà les questions que M. Michel Chevalier examine d'abord dans ce traité de La Monnaie, et il ne faut pas le lire longtemps, ni être un économiste bien profond, pour reconnaître qu'en fait et en droit, in omnibus modis et figuris, l'or et l'argent ne sont pas du tout des métaux à dédaigner, qu'ils nous ont rendu et peuvent nous rendre encore d'immenses services.

Mais M. Michel Chevalier ne s'en tient pas là. Son livre est une histoire complète de l'or et de l'argent, de leurs origines, des sources d'où ils proviennent, et dont l'auteur nous retrace la découverte, et les procédés par lesquels on les obtient, des événements qui en ont fait à tour accru ou diminué la quantité, du rôle qu'ils jouent dans l'économie politique des divers États, dont ils ne sont pas, mais dont ils déterminent et précèdent la richesse.

Ceux qui n'ont pas assisté au cours de M. Michel Chevalier, ceux qui ne veulent qu'avoir une idée des choses, pour en causer, comme dit M. Jourdain, avec les honnêtes gens, ne seront pas peut-être fichés que nous leur parlions de ce livre un peu longuement. Il n'est pas des plus petits, et tout le monde n'a pas aujourd'hui le loisir de lire un traité d'économie politique de six cents pages. Je voudrais donc, si je puis, en extraire en deux articles la moelle, la quintessence, non pour dispenser d'y recourir, je n'ai pas cette sottise et injurieuse prétention, mais pour le faire connaître suffisamment aux lecteurs pressés, pour inspirer aux autres l'envie d'en étudier de près tous les curieux détails, toutes les judicieuses observations.

Un mot d'abord de l'auteur et du professeur.

Je l'ai vu monter pour la première fois dans cette chaire où il remplaçait l'illustre Rossi, et je dois dire, en conscience, que jamais avocat stagiaire, jamais ingénue du Gymnase n'a plus complètement subi les funestes effets de l'émotion inséparable d'un premier débat. Il y avait toute ce jour-là au collège de France; d'anciens frères, d'anciens frères y étaient accourus; j'y ai vu en gants blancs M. Eugène Barrois, qui depuis... Mais il était alors tout dévoué aux doctrines conservatrices en général, et aux conservateurs en particulier. Cet impuissant auditoire glacial, paralysa M. Michel Chevalier, qui, littéralement, ne pouvait prononcer deux mots de suite.

Heureusement, comme l'a dit un ancien dans un vers assez connu :

.... Labor improbus omnia vincit.

Je ne sais si M. Michel Chevalier s'est prononcé, comme Démétrius, au bord de la mer, avec des cailloux dans sa bouche; je ne sais s'il a fait de petites leçons préparatoires aux rhéteurs et aux fauteuils de son cabinet; mais ce qu'il y a de certain, ce que chacun peut vérifier aisément, c'est que le muet a retrouvé la parole, que l'improvisateur enorgueilli s'est réveillé, c'est que le professeur a professé.

Allez l'entendre; et s'il vous paraît manquer un peu de cette gravité, de cette élévation qu'avait naturellement le langage de Bossi, vous reconnaîtrez du moins, si vous êtes justes, et j'aime à croire que vous l'êtes, qu'il possède toutes les qualités qui exigent la nature de son enseignement. Clair, exact, précis, M. Michel Chevalier ne dit que ce qu'il veut dire, et il le dit généralement avec élégance et facilité.

Ces mérites, ces avantages d'une élocution tempérée, M. Michel Chevalier les a toujours eus dans son style, qui a de plus une clarté, une vivacité qu'il s'interdit prudemment dans sa chaire. Il y a plaisir à lire avec lui de l'économie politique. Il n'est pas de la race de ces savants secs et bornés, qui font pas assez de science pour avoir de l'imagination. C'est parfois même un écrivain fleurissant. M. Michel Chevalier, il a son image, et volontiers s'y laisse aller. Cet esprit exact a sa côté poétique, et comme dirait M. Sainte-Beuve, sa pointe vers le chimérique. Ancien disciple de Saint-Simon, il a été atteint de ce que Falbe du Saint-Pierre appelle si bien la petite vérole de l'esprit. On en est d'abord débarrassé; mais avec le temps ces marques s'affaiblissent, et souvent ce qu'il en reste ajoute à l'agrément du visage.

Considérez attentivement les écrits et les leçons de M. Michel Chevalier, et vous ne tarderez pas à reconnaître que le

saint-simonisme a pas-é par là. Il y a passé, et il y a laissé quelques germes féconds, qui ont heureusement fructifié, une fois débarrassés de toutes les broussailles dans lesquelles étouffait l'esprit de système. Cette hauteur de vues, cette haine de toutes les entraves de la vieille routine économique, cet amour du bien-être des masses, cette haine de la guerre et de tout ce qu'elle entraîne, cette aspiration vers une sorte de république industrielle et commerciale qui s'étendrait dans tout le monde, tous ces traits caractéristiques de l'esprit de M. Michel Chevalier n'ont-ils pas une origine plus ou moins saint-simonienne?

Sans doute il y a un peu à rabattre sur tout cela. Mais le fond, j'ose le dire, n'en paraît pas absolument mauvais. Ces caractères, ces tendances que nous indiquons, nous allons les retrouver dans le nouvel ouvrage de M. Michel Chevalier, qu'il est temps d'analyser.

Et d'abord qu'est-ce que la monnaie?

Voici la définition qu'on donne d'Aristote, grand économiste comme il est grand naturaliste, grand publiciste, grand métaphysicien, grand critique, etc. : « On convient, dit Aristote, de donner et de recevoir dans les échanges une matière qui, utile par elle-même, fut aisément matérielle dans les usages habituels de la vie. Ce fut du fer, par exemple, de l'argent, ou telle autre substance dont on détermina d'abord la dimension et le poids, et qu'on finit, pour se délivrer des embarras de nombreux mesurages, on marqua d'une empreinte particulière, signe de sa valeur. »

J'ai souligné ces mots : utile par elle-même; car c'est là le caractère essentiel de la monnaie; caractère qu'ont méconnu beaucoup d'économistes, qui l'ont considérée comme un signe, tandis qu'elle est un équivalent. Le signe est ce qui peut être purement de convention; l'équivalent doit avoir une valeur réelle et naturelle, un mérite intrinsèque.

L'or et l'argent ne valent donc pas seulement parce qu'ils sont une monnaie, mais parce qu'ils sont l'or et l'argent. C'est parce qu'ils avaient une valeur reconnue qu'on les a choisis pour servir de monnaie, et Locke s'est trompé grossièrement, comme l'a remarqué Lav, qui, lui-même, a oublié en pratique ce qu'il avait avancé en théorie. Locke s'est trompé, disons-nous, lorsqu'il a émis cette opinion : que le commun consentement des hommes avait assigné une valeur imaginaire à l'argent à cause de ses qualités qui le rendaient propre à la monnaie. C'est, au partant de ce point de vue, qu'on arrive à cette idée fautive, que les monnaies ne sont que des signes de convention, et que par conséquent il est au pouvoir de l'homme et des gouvernements de changer, de varier et de multiplier ces signes au gré de leurs besoins ou de leurs fantaisies.

De tous les métaux de prix, l'or et l'argent sont ceux dont la valeur varie le moins, bien qu'elle soit loin d'être invariable. Mais ces variations ne s'opèrent que lentement et insensiblement; il n'en est pas de même du platine, dont le gouvernement russe a tenté de faire une monnaie en 1828. D'abord on en use dans les besoins de la vie bien moins que de l'argent et de l'or, ce qui lui donne une partie de sa valeur naturelle; ensuite, il est difficile à travailler, et ne satisfait pas, par conséquent, à l'une des conditions d'une bonne monnaie, qui doit se fabriquer à peu de frais.

L'or et l'argent réunissent encore ces avantages, d'être aisément transportables, aisément divisibles, de présenter un corps homogène et inaltérable, de recevoir sans effort et de conserver indéfiniment une empreinte délicate, de donner un son clair, sui generis, comme le son argentin de la pièce d'argent, de posséder une pesanteur exceptionnelle, comme celle de l'or, toutes qualités qui garantissent la libre circulation, la netteté, la loyauté et la durée d'une monnaie.

Aussi tous les peuples ont-ils universellement adopté ces deux métaux. Nous les voyons, dès les premiers temps de l'histoire, intervenir, soit séparément, soit ensemble, pour remplacer le troc en nature. Abraham acheta un champ et le paye en six cents d'argent. Dès que la civilisation apparaît quelque part, les métaux ne tardent pas à prendre aux échanges. C'est ce qui est arrivé, ce qui arrive chez ces peuples barbares ou à demi civilisés de l'Afrique, du Mexique ou de la Russie, qui se servaient ou se servent comme monnaie du sel, de graines de cacao, de fourrures ou de coquillages.

En général, la monnaie d'argent a presque partout précédé la monnaie d'or. Il en a été ainsi à Athènes, à Rome, qui n'en fut longtemps réduite au cuivre et au bronze. Après la chute de l'empire romain, la monnaie d'or disparait de nos contrées, Saint Louis fut le premier qui fit frapper des pièces d'or, les deniers à l'Angelet, au milieu du treizième siècle.

Ce qui prouve que la monnaie n'est pas seulement un signe, mais une véritable valeur, une véritable marchandise, c'est le nom même qui a porté dans presque toutes les langues l'unité monétaire; c'est l'unité de poids, la livre ou le marc pesant du métal, qui a été adopté pour la mesure de la valeur des choses. Ainsi on donnait une livre de telle ou telle marchandise pour une livre ou une fraction de livre d'or et d'argent, marchandise métallique. Cela est si vrai qu'on se contentait d'abord de peser les métaux qui venaient aux échanges. Au lieu de nos disques à effigie, on usait simplement de petites barres ou de petits lingots. Ce n'est que plus tard qu'on leur donna une forme déterminée et qu'on y inscrivit une marque qui en atteste le poids et le titre et le degré de finesse.

Maisheureusement les principes élémentaires de la nature des monnaies ont été presque toujours méconnus. On crut, on se plut à croire que les monnaies n'étaient que des signes, et en multipliant les signes, on pensa multiplier la richesse. Il y eut même, dans le moyen âge, des économistes qui attribuaient la valeur de la monnaie à l'éligio du souverain, du moment qu'elle en représentait. Aussi les rois s'imaginaient avoir tout pouvoir de changer, d'altérer les monnaies

toutes les fois qu'ils eurent un grand besoin d'argent, et ils avaient toujours ce besoin là. Nos bons rois de France et les rois catholiques ont particulièrement brûlé dans cet art des altérations monétaires. Philippe-le-Bel surtout y excella, et il a bien mérité cette épithète de faux monnayeur que lui appliquaient les Parisiens, et dont Dante l'a flétri dans son Enfer.

Non-seulement ces rois volaient le peuple, mais ils menaient effrontément dans les royales ordonnances qu'ils rendaient pour soutenir leurs royales friponneries. Tout en prescrivant d'altérer les monnaies dans telle ou telle proportion, on recommandait, sous peine d'être déclarés traîtres, aux maîtres et employés des monnaies, de tenir la cloche secrète.

C'était le bon temps! Mais on avait beau faire, la monnaie altérée perdait de sa valeur monétaire autant qu'elle avait perdu de sa valeur réelle, et rien ne le prouve mieux que les dégradations successives du maravedi d'Espagne, qui, par ce système d'altération, a été réduit d'une pièce d'or de 20 francs qui lui valait d'abord, à une pièce de cuivre d'un centime et demi.

Cela ne veut pas dire que l'or et l'argent doivent seuls être employés dans les échanges, et qu'il soit mauvais d'y joindre de simples signes monétaires, comme le billet de banque ou la lettre de change, engagements diversément formulés, mais qui tous se résument dans l'obligation de payer à tel jour donné une telle somme d'argent et d'or. Supprimez l'or et l'argent, les billets deviennent illusoire; ils ne sont donc véritablement que la représentation de cette matière utile, comme l'appelle Aristote, de cet objet à la fois mesure et équivalent, comme le dit lord Liverpool, qui est la monnaie et l'est à l'exclusion de tout le reste.

Toutefois, en Angleterre, et surtout pendant la durée de cette crise commerciale de vingt-quatre ans, de 1797 à 1821, on fut suspendu le remboursement des billets en espèces par la banque, on vit de nombreux publicistes ériger le billet de banque en véritable monnaie. Mais tous leurs arguments, tous leurs sophismes tombèrent devant les démonstrations du célèbre économiste Huskisson, qui établit nettement les différences profondes qui séparent le billet de banque de la monnaie.

La monnaie en espèces métalliques, dit Huskisson, est par elle-même une fraction du capital du pays. Le billet de banque n'est pas par lui-même du capital. C'est le crédit mis en circulation.

Si le billet de banque était de la monnaie, pourquoi la lettre de change n'en serait-elle pas? Au fond, le premier ne l'emporte sur l'autre que parce qu'il émane généralement d'établissements mieux connus et d'une solvabilité plus notoire. Mais des lettres de change de la maison Rothschild ne seraient-elles pas acceptées de préférence aux billets de certaine banque?

Après avoir ainsi posé les principes essentiels de la monnaie, et par là même fait justice implicitement de tous ces créateurs de richesses chimériques qui n'existent que sur leurs papiers, M. Michel Chevalier passe à la grande question de la valeur des choses, valeur essentiellement variable, et dont on n'a pu trouver encore une mesure fixe. L'or et l'argent, comme nous l'avons dit, ne nous la donnent que très-imparfaitement, et cela, pour deux raisons :

1° Parce qu'en leur qualité de marchandises, ils sont soumis à toutes les variations qui affectent les objets de commerce, dont le prix s'élève ou s'abaisse, suivant que leur quantité s'accroît ou diminue, et le plus ou moins de besoin qu'on en a;

2° Parce que, pour connaître la valeur d'une chose en tel temps et en tel lieu, il ne suffit pas de savoir combien elle était payée en or ou en argent, mais quelle elle est alors la valeur de l'argent et de l'or relativement à tout le reste.

Voilà pourquoi nous ne pouvons connaître d'une manière précise la valeur des choses à Rome ou à Athènes, par exemple. Le thermomètre nous manque, et on ne peut espérer d'en trouver un en ces matières; car rien n'est plus variable que les circonstances qui font le plus ou moins de prix des objets, prix subordonné au nombre des producteurs et des consommateurs, à leurs besoins, au degré de leur intelligence, à leur activité, à la vivacité de leur concurrence, et à bien d'autres choses encore.

Prenez le blé pour exemple, qui est cependant le moins sujet à ces variations, et que, pour cette cause, plusieurs économistes proposaient d'adopter comme mesure de la valeur; combien la sienne cependant ne varie-t-elle pas encore?

C'est un fait d'observation, dit M. Michel Chevalier, qu'une diminution dans la récolte entraîne le plus souvent une élévation de prix hors de proportion avec le manquant. On a même calculé approximativement une table qui montre la progression ascendante que suivent les prix à mesure que la récolte baisse, et elle est effrayante.

Elle est telle, en effet, que, lorsque la récolte tombe à moitié, le prix peut s'accroître dans le rapport de 4 à 5 1/2. Rien donc ne peut servir de base précise à la valeur, qui dépend tout à la fois et des frais de production et du rapport entre l'offre et la demande. Donc, pour qu'une substance servît de mesure constante, d'étalon universel du prix des choses, il faudrait que partout et toujours elle eût exigé la même somme de frais et d'efforts également rémunérés, et qu'elle eût été partout et toujours également offerte et demandée.

Poser la question en ces termes, c'est la résoudre. On a proposé de prendre pour ce thermomètre le travail de l'homme, qui s'opère, en effet, dans de certaines conditions immuables comme celles de notre nature. Mais ces conditions ne représentent qu'une très-petite partie de tout ce qu'embrasse le travail humain, essentiellement variable suivant le degré de force et d'intelligence des individus, selon la population, selon le plus ou moins de perfection des machines dont ils aident, suivant les pays, les climats, les races.

Avec sa bronnite, le terrassier enropéen va bien plus vite en besogne que celui de l'Amérique espagnole, qui transporte les déblais dans un panier sur sa tête; et celui-ci même dépense de beaucoup le terrassier égyptien, réduit à creuser la terre avec ses ongles, comme on l'a vu de nos jours au creusement du canal Mahmoudîe.

Malgré toutes ces variations du travail et du blé, on a vu quelquefois prendre dans la pratique pour mesure et mètre de la valeur. Pendant la Révolution française, lorsqu'il fallut remplacer les assignats trop dépréciés, la Convention discuta très-sérieusement si l'on n'adopterait pas le blé pour étalon. « On s'opposa, dit M. Thiers, au choix de l'argent pour terme commun de toutes les valeurs, d'abord par une ancienne baine pour les métaux, ensuite parce que les Anglais, en ayant beaucoup, pourraient, disait-on, le faire varier à leur gré, et seraient ainsi maîtres du cours des assignats. Ces raisons étaient fort misérables, mais elles décidèrent la Convention à rejeter les métaux pour mesure des valeurs. Alors Jean Bon-Saint-André proposa d'adopter le blé, qui était chez tous les peuples la valeur essentielle à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Ainsi on calculerait la quantité de blé que pouvait procurer la somme due à l'époque où la transaction avait eu lieu, et on payerait en assignats la valeur suffisante pour acheter en assignats la même quantité de blé. »

La proposition ne fut pas adoptée, mais elle eut de nombreux partisans.

De nos jours, le réformateur Owen a voulu monnayer le travail. Dans son entreprise intitulée *l'Echange équitable du Travail national*, les différentes quantités du numérique étaient remplacées par un plus ou moins grand nombre d'heures de travail. Vous aviez fourni à l'association tant de paires de bottes, elle vous donnait un reçu de tant d'heures de travail que vous pouviez employer chez le tisserand, le boulaenger ou le marchand de vin. Mais les heures de travail ne peuvent se valoir les unes les autres, parce que les travailleurs ne se ressemblent guère. Les ouvriers habiles et actifs étaient volés par les incapables et les paresseux, qui faisaient ainsi de la fusée monnaie sous le manteau d'une égalité apparente qui n'était que la plus choquante et la plus injuste des inégalités.

Je n'entrerai pas, avec M. Michel Chevalier, dans les détails de la fabrication des monnaies. Bien qu'il nous donne à ce sujet beaucoup de curieux renseignements, ils ne me paraissent pas offrir un intérêt aussi général que ceux qui le précèdent et que ceux qui le suivent.

J'ai déjà fait connaître les uns, et je parlerai des autres dans un second article.

ALEXANDRE DUFAY.

Sur les Juifs et sur la Bourse en Angleterre.

Les Israélites, abrutis et persécutés par toutes les nations de la terre, trouvèrent une retraite paisible en Espagne, et y jouirent, pendant 1400 ans, d'une protection honorable. On vit plusieurs d'entre eux diriger l'administration des revenus des rois d'Espagne et des Maures, et devenir leurs principaux conseillers en matière de finances. Après la conquête de Grenade et la réunion des royaumes d'Espagne en une grande monarchie, l'esprit de persécution contre les Juifs pénétra dans ce pays; et comme ils s'étaient montrés favorables aux Maures vaincus, qu'ils avaient aidés et excités dans leurs révoltes contre les vainqueurs, ce fut un excellent prétexte pour les persécuter et les piller. Il leur fallut émigrer.

Ces Juifs espagnols étaient regardés comme l'aristocratie de la nation juive, et conservent encore cette orgueilleuse distinction à Rome, à Livourne, à Constantinople et même en Asie et en Afrique. Leur émigration d'Espagne, désastreuse pour cette monarchie, fut pour les Pays-Bas et la Hollande, qui les choisirent comme régime, une source de prospérités commerciales. Les villes de ce dernier pays surtout acquirent bientôt une grande importance. Tous les marchés hollandais se trouvaient en pleine activité, et par l'intervention de tant d'habiles capitalistes. Amsterdam devint le centre de toutes les transactions financières. Quelques-uns de ces réfugiés, attentifs à saisir les occasions et fidèles à l'usage de leurs ancêtres de servir les rois, s'embarquèrent pour l'Angleterre avec le roi Guillaume. Leur admission en Angleterre ne date que de cette époque.

Ce monarque avait un goût décidé pour la guerre, mais les dépenses qu'elle entraîne le jetèrent dans de grandes difficultés. « Il fallut, raconte un Juif, savant économiste, Pablo de Pebrer, dans son *Histoire de la Banque et de la Bourse de Londres*, multiplier les opérations bancaires. » Une des principales fut un emprunt considérable qui amena la création de la banque d'Angleterre. Mais cet établissement, qui venait d'obtenir le privilège exclusif de traiter sur tous bijoux, argenture, lingots, marchandises, effets, mobiliers et autres objets qu'on lui livrait en gage, n'aurait pu tirer parti d'une telle prérogative sans l'assistance d'hommes intelligents accoutumés depuis longtemps à ces sortes d'affaires; aussi la banque fut enclouée de Juifs, qui étaient les agents les plus actifs et les plus indispensables de la compagnie.

Cependant la Charte renfermait cette clause: « que le capital et les fonds annuels de 100,000 livres sterling seraient assignables, assignés, transférable et trans-feré, et qu'il serait constamment tenu, dans le bureau public du gouverneur de la Compagnie de la banque d'Angleterre, un registre ou un livre, ou des livres, où toutes les assignations et transferts seraient enregistrés. » Il était impossible soit de mettre cette clause à exécution, soit d'augmenter le prix de ce fonds, sans l'intervention active et les capitaux des hommes

les plus expérimentés dans ce genre d'opérations. Le système d'agiotage avec toutes ses ruses et toutes les manœuvres de la Bourse prit donc naissance dans l'enceinte même de la banque.

Sous le règne suivant, la guerre étrangère fut continuée sur une échelle plus vaste, la dette nationale augmenta en proportion, et l'agiotage fit des progrès effrayants; la nation en fut infectée. Chaque bataille, chaque défaite, chaque victoire, fournissait aux habitués de la Bourse de nouveaux sujets d'opérations et donnait lieu à de nouvelles combinaisons et à de nouvelles ruses. On vit le riche Juif Medina accompagner le héros anglais Marlborough dans ses campagnes, excitant son avarice et corrompant sa partialité par une pension de 6,000 livres sterling (150,000 francs). Ce grand capitaliste gagna des sommes immenses à la Bourse en envoyant les premières nouvelles des batailles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet et de Blenheim. Les mêmes opérations ont eu lieu de nos jours à l'occasion des batailles de Talavera, de Salamanque, de Vittoria et de Waterloo.

Cependant les spéculateurs sur les fonds publics étant devenus fort nombreux, et les bureaux de la banque se trouvant trop encombrés, ils furent obligés de choisir (en 1700) un endroit plus spacieux pour y tenir leurs réunions et y continuer leur commerce. Le passage du Change devint célèbre en leur servant d'asile. Les énormes bénéfices réalisés par cette association, les mauvais manœuvres employés par la plus grande partie de ses membres éveillaient l'attention et les alarmes d'une nation étrangère à de semblables opérations. Les écrivains patriotes attaquèrent avec force le pouvoir croissant des agioteurs. Le gouvernement se vit forcé par l'opinion publique de faire passer plusieurs bills contre ces mêmes opérations qu'il favorisait en secret. Mais la loi fut constamment éludée. Les spéculateurs augmentèrent en nombre. Le passage de Sweeting devint alors le lieu de leurs réunions; le café de Garroway fut choisi comme l'endroit le plus convenable et le plus commode pour les membres de l'association, et chacun pouvait y traiter d'affaires en payant à l'entrée la modique retribution de 6 pences (60 centimes).

Cette puissante corporation continua ses travaux dans cet état modeste jusqu'à présent où les immenses opérations du gouvernement et de la Banque, en 1802, exigèrent un plus grand appui; 19 millions de livres sterling (1225 millions de francs) furent empruntés pendant cette année mémorable. Cette fois les administrateurs quittèrent leur réduit obscur; ils ouvrirent une souscription, et un magnifique *Stock-Exchange* (bourse des fonds publics) fut bâti. On nomma des commissaires et un comité de trente membres, et l'on organisa une corporation régulière et un véritable monopole. On déclara « que le comité pour les affaires générales admettrait telles personnes (propriétaires ou non) qu'il jugerait convenable pour servir ou fréquenter la bourse, pour y traiter des affaires de courtage et d'agiotage, etc., au prix qui aurait été fixé par la commission et les administrateurs pour ces sortes d'admissions. » Ensuite, imitant la charte de la Banque dans toutes ses dispositions, ils nommèrent des officiers, etc., président et vice-présidents, avec un comité pour les affaires générales, dont sept membres devaient être juges et avoir la seule administration, *regie et direction* des affaires de l'entreprise, excepté toutefois le mouvement des fonds et l'administration et surveillance des bâtiments.

La corporation de la Bourse est investie du pouvoir de faire « des règlements, des ordonnances et des statuts » plus impératifs et plus exclusifs que ceux de la Banque.

Les règlements portent que « chaque membre de la corporation devra assister au comité pour les affaires générales quand il en sera requis. — Le comité a le droit d'expulser tout membre qui aurait tenu une conduite peu honorable ou avilissante. — Le comité peut dispenser de l'observation des règlements et des statuts de la corporation. — Un étranger non naturalisé est inadmissible, à moins qu'il n'ait résidé en Angleterre pendant les cinq ans qui précèdent immédiatement sa demande d'admission, et à moins qu'il ne soit recommandé par cinq membres de l'association de la Bourse, lesquels sont aussi tenus de déclarer qu'ils répondent de l'engagement pécuniaire d'âge. — Toute personne admise, et qui s'engagea ensuite en des affaires autres que celles de la Bourse ou qui y ont rapport, cessera d'être membre de l'association. »

Bienôt, en dépit de l'opinion publique, le gouvernement commença à traiter l'association de la Bourse avec quelque considération; l'on hasarda même d'en parler à la chambre des Communes d'une manière avantageuse. Le commissaire pour la réclamation de la dette nationale se rendit avec une certaine solennité dans le local de la Bourse, et la Banque, en recevant l'avis d'une opération financière proposée avec le gouvernement, expédia des messages à la corporation de la Bourse, qui a compté jusqu'à mille membres, pour lui en faire connaître toutes les particularités.

Depuis l'origine de ces deux institutions, Banque et Bourse, les Juifs leur ont fourni en grand nombre des membres habiles et actifs, qui s'en sont tellement bien trouvés qu'on calculait, il y a peu d'années, qu'environ le septième de toute la richesse immobilière d'Angleterre se trouvait ancré dans les mains de ce peuple qui bien honora primitivement de sa protection protectrice.

Ce petit historique nous suffira pour y puiser les causes de l'oppression que rencontrent en Angleterre les enfants des perses d'Israël, remarquant ce qu'ils ont obtenu par leur dans la vieille Europe depuis les révolutions de 18, l'émancipation la plus complète, la plénitude de la liberté le plus éminent des droits politiques, le droit d'entrée à la chambre des Communes, et, comme conséquence, celui de venir bientôt après gratter à la porte de la chambre des Lords.

Les classes inférieures, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation, ne prennent que peu d'intérêt à la question. Les

Juifs anglais sont, en effet, en très-petit nombre. Un Juif, français distingué, dans son plaidoyer en leur faveur, évalue ce nombre à environ 28,000, dont 20,000 à Londres, le reste à Liverpool et Exeter; il n'y en a point en Angleterre, point en Irlande: c'est donc environ sept mille chefs de famille tirant leur force non pas de leur nombre, mais de leur prodigieuse opulence et de leur concentration sur les points les plus importants du territoire. John Bull, le vrai John Bull, celui qui peuple les champs et les usines, n'a ni contact avec ces familles; c'est à peine si l'on connaît leur existence. Ses prédicateurs anglicans lui ont inculqué, dès l'enfance, ce degré d'estime que les religions chrétiennes s'accordent à professer pour les débris de l'ex-nation qui fut déicide; cependant, à vrai dire, bien qu'il ne souhaite pas que sa main rencontre la main d'un Juif, il ne les hait pas précisément, et même il tire un certain orgueil de ce que depuis plus d'un siècle, lui John Bull, il a daigné leur accorder d'exercer leur culte en toute liberté, et que jamais il ne les a contrariés pour un manque à sa parole. Aujourd'hui il plaît aux gros électeurs influents de Londres de prendre des Juifs pour en faire des adonnés; il leur plaît de les transformer en membres du parlement. On affirme à John Bull que la chose est indispensable, puisque toute l'Europe s'est précipitée au pas de course dans une voie semblable. « Soit, répond-il avec plus de surprise que d'émotion, faites; car la vieille Angleterre ne doit le céder à aucune nation en matière de procédés philanthropiques et de tolérance, ni pour la fabrication de la bière. »

Voici le raisonnement qu'on fait valoir en faveur des Juifs dans le quartier de la Cité, et qu'en 1830 un membre des Communes, M. Grant, a formulé en introduisant, pour la première fois, la motion de leur émancipation politique. — Vous prétendez leur refuser le pouvoir politique? mais ce pouvoir ne réside ni dans les fourrures d'hermine, les parchemins ou les sceaux, ni dans les masses qu'on fait porter devant soi par des laquais. Il réside en réalité dans la fortune, dans l'influence que le créancier peut exercer sur qui a eu recours à ses services. Un Juif peut être le premier homme de la cité, imprimer une direction souveraine à la corporation de la Bourse, à la Banque, à la Compagnie des Indes. Il peut assister les souverains étrangers, même ceux qui sont en guerre avec le pays; il peut jouer un rôle auprès d'un congrès de rois. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est en réalité le pouvoir? Vous redoutez le pouvoir politique aux mains des Juifs; mais ils le possèdent déjà beaucoup trop. Etes-vous résolus à tirer pour eux ces sources ou les dépouiller de cette richesse de laquelle découle l'influence? En résumé, tenir les Juifs personnellement à distance de ces sièges au parlement, dans lesquels ils ont la faculté d'installer qui bon leur semble, voilà ce que vous appelez les priver du pouvoir. Vous leur refusez le droit d'en revêtir les insignes, et vous êtes forcés de respecter toute l'influence qui fait d'eux les chefs réels de grands corps par lesquels le pouvoir s'exerce. »

Entenda-t-on jamais une plus naïve et plus cynique ancienne en l'honneur du veau d'or? Et c'est là le langage d'hommes d'Etat dans l'un des sanctuaires politiques d'une nation qui se prétend la plus civilisée de tous les siècles anciens et modernes.

Cependant l'élite de la population, la fleur de la *gentry* de province, la vraie noblesse de la vieille Angleterre se révèle à de telles maximes. Elle est seule à conserver pure la dernière étincelle des vertus privées et publiques. Elle persiste à croire qu'il y a dans ce bas monde quelque chose au-dessus de l'argent, ne fût-ce qu'un grand cœur, une âme bonne et dévouée, une belle intelligence, une raison cultivée, elle seule continue à défendre le terrain pied à pied.

Elle rappelle que, dans une des guerres du siècle dernier, les Juifs furent chassés de Bohême pour avoir prêté assistance pécuniaire à une armée envahissante contre leur souverain légal. Elle rappelle que, dans la lutte ardente soutenue par l'Angleterre contre Napoléon, celui-ci a trouvé, sur le sol britannique même, à contracter un emprunt auprès d'une maison juive. Elle rappelle que ce sont des Juifs qui ont fait à la nation anglaise le présent le plus funeste en constituant la corporation de la Bourse et l'agiotage, en démolissant le capital, en excitant toutes les classes de la société non plus à travailler et produire par les voies du travail honnête, mais à se livrer aux chances du jeu et aux chances des plus folles! « Il est facile de démontrer (et c'est un Juif qui parle, Pablo de Pebrer), que la position d'un spéculateur sur les fonds publics, si l'on n'est membre de l'association, est considérablement plus défavorable que celle d'un joueur au *tréte* et *quante*, ou même à la *roulette*. »

Étrange et mystérieuse destinée que celle des rejetons d'Israël! Dieu les prive de leur antique patrie, un territoire tres-exigu et de qualité médiocre; et cependant nous voyons aujourd'hui 7,000 de leurs chefs de famille logés plus somptueusement à Londres que jamais leurs aïeux sur le front dans la petite Jérusalem. De l'aveu de certains hommes d'Etat, ces débris d'il existaient tout simplement dans leur culte fut la souveraineté réelle et de fait, sinon encore de droit, de tout l'empire britannique avec ses appendices dans les Indes-Orientales et Occidentales, en Chine et dans l'Océanie, etc.

Il y a plus que ces 7,000 souverains réels ont fondé par l'entremise de leurs frères et lieutenants, d'innombrables comptoirs, j'allais dire des trônes, dans toutes les grandes villes des deux continents. Ce réseau de vice-rois s'étend sur le monde et qui se relie au foyer royal de Londres, par des sillons de paquebots et des lignes de rails, représente assez bien l'apparat gastrique de quelque monarque animal, par exemple le blemoth de la Bible. La synagogue de Londres est l'estomac qui prépare le travail digestif; les autres synagogues, disséminées au loin, sont autant de canchons météoriques qui servent à exécuter

les dernières fonctions assimilées, à transformer toute substance quelconque de chyme en chyle, et enfin en or : il est le sang précieux qui répare et entretient tout l'organisme de l'animal. Tout ce que l'animal a trouvé bon d'assimiler lui devient or.... Il laisse à la chrétienté les coquilles.

Quand les Juifs auront pris siège au parlement de Londres comme à celui de Paris, comme à ceux de Vienne, de Berlin, etc., il sera curieux de voir ce qu'il adviendra de la

pauvre chrétienté, et le brillant résultat des maximes que le positivisme anglais a émis si franchement à la Chambre des communes.

Le remède à tout ceci ? Il est bien simple. Que tous les chrétiens, ou du moins la très-grande majorité, il ne faut pas trop exiger, cessent d'inter le Juif en un certain point; qu'ils se délassent de la mauvaise habitude d'estimer l'argent au-dessus du mérite. Toute influence qui s'attache à la richesse tombe à l'instant même. Les 7,000 souverains réels

de Londres sont forcés d'abdiquer. Juifs et chrétiens, tout le monde se retrouve dans le droit commun, c'est justice. Quand un veut-il entrer dans un parlement, il est tenu de prendre toute autre porte que celle de la Bourse et de gravir cet étroit sentier par lequel les mulets du roi macédonien ne pouvaient passer. Y a-t-il jamais eu un tel sentier ? va-t-on me demander. Pour l'honneur de l'humanité j'espère qu'on finira par le découvrir.

SAINT-GERMAIN LEZUC.

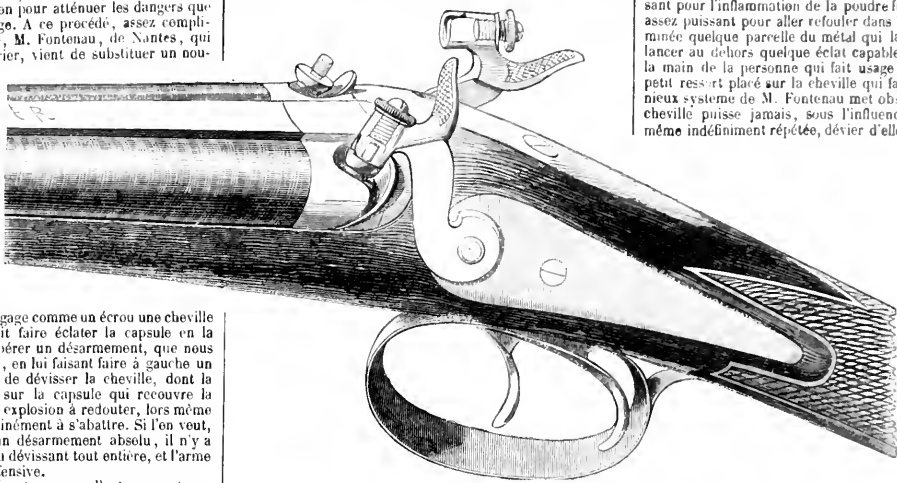
Nouveau moyen de sécurité appliqué aux armes à feu.

Dans son numéro du 1^{er} août 1846 (tome VII), l'Illustration a signalé l'ingénieuse amélioration apportée par un artiste peintre mais chasseur, M. Roulliet, à la fabrication des armes à feu à percussion pour atténuer les dangers qui présentent leur fréquent usage. A ce procédé, assez compliqué, il faut le reconnaître, M. Fontenau, de Nantes, qui n'est ni chasseur ni armurier, vient de substituer un nouveau système appelé à rendre à peu près impossibles les accidents de la chasse et dont la simplicité est telle que chacun pourra croire en être autant qu'il l'inventeur.

M. Fontenau, sans chercher aucun mécanisme, a tout simplement percé la tête du chien-marteau adapté au fusil à percussion; il y a pratiqué intérieurement un pas de vis cylindrique dans lesquels s'engage comme un écrou une cheville en acier dont la base doit faire éclater la capsule en la frappant. Quand on veut opérer un désarmement, que nous appellerons relatif, il suffit, en lui faisant faire à gauche un ou deux tours seulement, de dévisser la cheville, dont la base, ne s'appuyant plus sur la capsule qui recouvre la cheminée, ne laisse aucune explosion à redouter, lors même que le chien viendrait inopinément à s'abattre. Si l'on veut, au contraire, procéder à un désarmement absolu, il n'y a qu'à enlever la cheville en la dévissant tout entière, et l'arme devient complètement inoffensive.

Ce perfectionnement présente encore d'autres avantages constatés par de nombreuses expériences : le chien au repos ne portant que sur l'embase de la cheminée, la vis ou che-

ville n'en frappe plus, comme un emporte-pièce, l'extrémité, qui est bien moins sujette à s'altérer ut à se casser, et dans laquelle un atome de poudre fulminante, demeuré après



le retrait de la capsule, ne peut éprouver le choc qui l'enflammerait nécessairement dans les armes construites sui-

vant le mode ordinaire; de plus, comme il n'est laissé entre la base de la vis et l'extrémité de la cheminée que l'épaisseur du cuivre d'une capsule, il s'ensuit que le choc suffisant pour l'inflammation de la poudre fulminante n'est point assez puissant pour aller rebouter dans l'intérieur de la cheminée quelque parcelle du métal qui la contient, ou pour lancer au di-hors quelque éclat capable de blesser l'œil ou la main de la personne qui fait usage de l'arme; enfin un petit ressort placé sur la cheville qui fait la base de l'ingénieux système de M. Fontenau met obstacle à ce que cette cheville puisse jamais, sous l'influence d'une percussion même indéfiniment répétée, dévier d'elle-même, et sans l'assistance du porteur du fusil, du pas de vis qui la retient dans la tête du chien.

M. Fontenau a communiqué sa découverte à MM. Moutier-Lepage, Lefaure, Boucheiron, Delbeurser et autres arquebusiers notables de Paris, qui l'ont accueillie avec empressement et qui ont exprimé l'assurance qu'avant une année ce système de sécurité serait appliqué à toutes les armes de chasse, en attendant qu'il plaise au comité d'artillerie de l'adopter pour les armes de guerre.

— Ce que coûte un journal anglais.

Nous empruntons les renseignements suivants sur les frais annuels et hebdomadaires, des journaux anglais, à un ouvrage publié à Londres sous ce titre : le *Quatrième pouvoir*, par M. Knight Hunt, et dont nous avons traduit déjà quelques extraits dans notre numéro 285, page 48 de ce volume. Avant de dire ce que coûte actuellement par semaine un journal quotidien en Angleterre, il n'est pas sans intérêt et sans utilité de rappeler ce que coûtait une pareille publication au siècle dernier.

Le propriétaire du *Public advertiser* a laissé M. Hunt copier sur les livres de ce journal le relevé suivant de ses dépenses pour l'année 1773, l'année qui suivit la retraite de Junius.

Traduction des nouvelles étrangères.	1001	0s. 0d.
Journaux étrangers.	14	0 0
Foy à 7 shill. par jour.	31	4 0
Café du Lloyd pour les nouvelles de la poste.	12	0 0
Nouvelles de l'intérieur.	282	4 11 1/2
Liste des shérifs.	0	10 16
Journaux irlandais, écossais et des comtés.	50	0 0
Correspondance de Portsmouth.	8	5 0
Bonnes.	3	3 0
Transport des feuilles au bureau du timbre.	10	8 0
Greffier du Recorder.	1	1 0
Sir John Fielding.	50	0 0
Distribution de 52 semaines à 1 l. 4 s. par semaine.	62	8 0
Commis et pour les renouvellements.	30	0 0
annonces extraordinaires.	31	10 0
Employé chargé d'aller tous les jours chercher les annonces et les journaux du soir.	15	15 0
Journal du matin et du soir.	26	8 9 1/2
Frais de poste.	10	10 0
Prix du foin et de la paille-whitehead.	1	6 0
M. Green, pour les entrées du port.	31	10 0
Frais judiciaires.	6	7 5
Mauvaises créances.	18	3 0

Ainsi il y a soixante-dix-sept ans un des journaux anglais les plus répandus — il se vendait en moyenne à 3,000 exemplaires par jour, et ses bénéfices s'élevèrent, en 1774, à 1,710 livres — le *Public advertiser*, le journal qui avait publié les célèbres lettres de Junius, ne coûtait, par an — les frais de papier, d'impression et de timbre non compris — que 796 liv. st. 16 shillings. Aujourd'hui un journal quotidien, placé dans les mêmes conditions de succès, dépense, par semaine, plus du tiers de cette somme pour les mêmes objets. Ses frais hebdomadaires de rédaction s'élevaient seuls à 330 liv. environ, ainsi partagés d'après les révélations de M. Knight Hunt.

Rédacteur en chef (chef d'éditor).	181	188. 0d.
Sous-rédacteur en chef (sub. editor).	17	12 0
Second sous-rédacteur.	10	10 0
Sous-rédacteur pour les nouvelles étrangères.	8	8 0
Rédacteurs proprement dits environ par jour.	25	4 0
16 reporters ou sténographes pour les séances du Parlement. 1 à 7 l. les 15 autres à 3 l.	86	7 0
Rédacteurs des comptes-rendus des tribunaux.	60	0 0

Bourse.	7	7 0
Marchés.	2	2 0
Correspondant de Paris.	10	10 0
Rédacteur des comptes-rendus des séances de l'Assemblée nationale.	3	3 0
Frais divers à Paris, ports de lettres, bureau, souscription.	23	13 0
Agent à Boulogne.	1	1 0
Id. à Madrid.	4	4 0
Id. à Rome.	4	4 0
Id. à Naples ou à Turin.	3	3 0
Id. à Vienne.	3	3 0
Id. à Berlin.	5	5 0
Id. à Lisbonne.	3	3 0

Sans compter les correspondances extraordinaires des rédacteurs envoyés spécialement sur tous les points du globe qui sont le théâtre de grands événements politiques et militaires — les agences de Malte, Alexandrie, Athènes, Constantinople, Hambourg, Bombay, Canton, Singapore, New-York, Boston, Halifax, Montreal, etc., et de tous les ports de l'Angleterre où peuvent arriver des nouvelles importantes — les correspondances des comtes, — les comptes-rendus des tournées des juges, — la rédaction des nouvelles de la cour et les articles de sport, de théâtre, de beaux arts, de littérature, de médecine, — les comptes-rendus des réunions publiques, des comités du Parlement, des opérations des chemins de fer, etc., etc., des souscriptions fort coûteuses aux débats de Hansard, aux actes du Parlement, à la Gazette de Londres, aux bulletins de la Bourse, etc., etc., et à un nombre considérable de journaux de l'étranger, des colonies et des comtes; sans compter enfin une foule de dépenses imprévues, telles qu'un train spécial de 50 livres sterling pour un article de Liverpool ou de Manchester.

M. Hunt estime à 700 livres par semaine les frais de composition, de tirage et de mise en vente ou distribution, de sorte que d'après ses calculs, qui, nous devons le dire, ne nous paraissent pas exagérés, un journal quotidien de Londres a par semaine 500 livres sterling, soit *treize mille francs*, de frais fixes et généraux pendant les sessions du Parlement. Dans les intervalles des sessions, sa dépense est un peu moindre, toutefois M. Hunt estime qu'il coûte par an à ses propriétaires, et lorsqu'il est solidement établi, au moins 25,000 livres sterling, soit *soixante-vingt-cinq mille francs*.

Correspondance.

M. A. M. à Chalons-sur-Saône. — Cette carte n'existe pas. Si elle était dressée aujourd'hui, elle ne serait plus vraie demain.

M. M. à Brest. — L'auteur de l'article connaît parfaitement, monsieur, la théorie que vous exposez très-bien, ainsi que les autorités dont vous l'appuyez; mais il n'y a pas une foi entière, comme vous l'avez pu voir, et il persiste dans le doute.

Divers correspondants. — Nous répétons ici qu'il ne sera rien change aux conditions de notre publication et au prix de notre abonnement avant le 1^{er} octobre. Donc les abonnements actuels, quelle que soit leur durée, ne subiront pas ces modifications, si elles ont lieu. Ils en profiteront au contraire.

ERRATA.

Dans notre dernier numéro, nous avons donné sur Calais un article dans lequel il s'est glissé une erreur de chiffre sur le nombre des passagers entre la France et l'Angleterre, pour les six premiers mois de 1850.

	Au lieu de :			
	TOTAL DES VOYAGEURS PAR LA MANCHE	PAR DOCKINGS	PAR CALAIS	PARTY PROPORTIONNELLE DE CALAIS.
1850				
6 (1 ^{er} mois)	11,775	7,194	4,591	0,39
		Lisez :		
	47,875	28,699	18,876	0,40

Rébus.



EXPLICATION DE DERNIER REBUS.

A tromper, tromper et demi.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier etc., ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

F. PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, Paris, 16, rue de Valenciennes.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

24 AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr — 6 mois, 16 fr — Un an, 30 fr
 Prix de chaque N^o, 75 c — La collection mensuelle, br., 2 fr 75.

N^o 391. — Vol. XVI. — Du Vendredi 23 au Vendredi 30 août 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Histoire de l'acortation (3^e article). — Curiosités de l'Angleterre, n^o 5. Les tavernes. — Souvenirs des côtes de Guinée. — Les chemins de fer anglais. — Legende orientale. La reine de Saba. — Bibliographie. — L'escadre à Cherbourg. — Beaux arts.

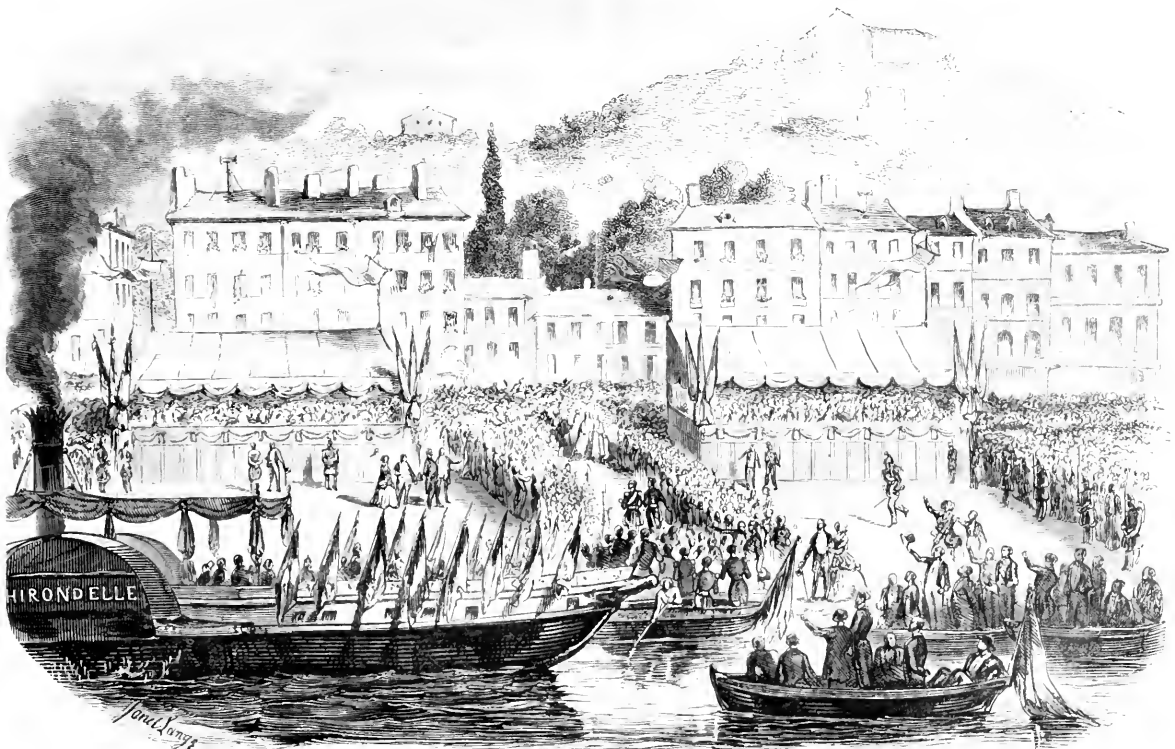
Gravures. Voyage du Président de la République. Débarquement sur le port de la Chana à Lyon. — Kermesse d'Anvers. Grande procession religieuse, 2 gravures; Le tir à la grande arbalète. — L'Été, dessin allégorique. — Tavernes de Londres: Le dernier coup; Taverne chantante; Matelots en gozette; Taverne de matelots. — Album du collégien, par Bertall suite, 27 gravures. — L'escadre sur la rade de Cherbourg. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous rendons grâce au ciel d'un rôle qui ne nous oblige pas à recueillir tous les incidents du voyage de M. le président de la République, à constater tous les rictus contradictoires qui éclatent, parmi les populations qu'il visite, comme un bruit de guerre civile. Nous ne sommes tenus qu'à mentionner le fait, et c'est ce que nous faisons en présentant le tableau de l'arrivée du président à Lyon, et en renvoyant les curieux, dans dix ans, au récit des journaux, qui semblent tous à peu près enchantés de l'expérience qu'on a voulu faire sur l'esprit et les sentiments de la population. On rira bien, dans dix ans, des folies qui s'écrivent aujourd'hui, chacun s'ingéniant à falsifier les témoi-

gnages pour faire condamner son adversaire et pour faire triompher son héros. Nous espérons que les faux témoins ne seront pas les derniers à rire, afin de se donner une contenance qui les empêche de rougir. — Disons toutefois, pour l'instruction de l'avenir, que le voyage de M. le président de la République n'aura pas le résultat qu'on espérait, ni celui qu'on redoutait. Les choses seront après ce qu'elles étaient avant, avec un doute de moins.

En spectateurs non pas désintéressés, mais impartiaux, de l'histoire contemporaine, nous ne pouvons pas omettre le mouvement de l'opinion légitimiste qui se manifeste par l'affluence des visiteurs qui se rendent depuis quelques jours dans le duché de Nassau, à Wiesbaden, où M. le comte de Chambord tient sa cour en ce moment. Nous devons à cet

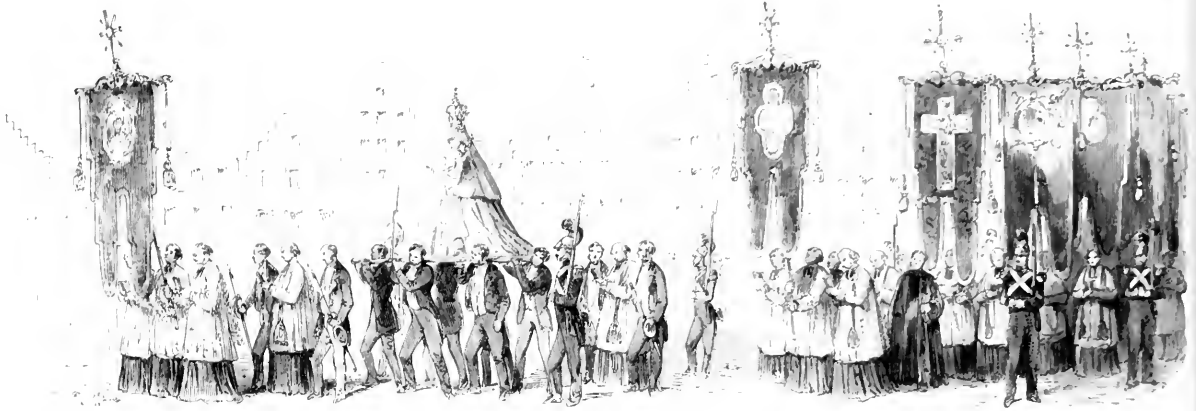


Voyage du Président de la République. — Débarquement sur le port de la Chana à Lyon, le 15 août 1850; d'après un croquis envoyé par M. Chigora.

motives. Dans le voisinage, c'est-à-dire à Munich, l'Athènes de la Germanie, on prépare une fête également poétique :

l'inauguration de la statue de la Bavière, l'œuvre la plus énorme que l'art ait moulée depuis le colosse de Rhodes.

Encore une fois, l'élite de l'Allemagne y sera en grande pompe, et l'Illustration, en sa qualité de journal universel,



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Grande procession religieuse

ne manquera pas d'y assister avec la plume et le crayon, pour en réjouir les yeux de ses abonnés.

Avant de vous montrer d'autres fêtes à l'étranger, laissez le Courrier justifier son nom par quelque historiette de Paris. Nos solennités, à nous autres les sédentaires, c'est une séance d'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres); c'est le bal d'Asnières et la grande danse de la Bourse. La rente avait baissé, et voilà qu'elle remonte; c'est l'usage. Cette fois, cependant, quelque chose a paru extraordinaire; la Bourse n'a pas parié pour le gouvernement; il y est en baisse. Dans ce jeu, où la nation se joue elle-même par le ministère des agents de change, le gouvernement est tombé un jour à 93, sur une nouvelle qui lui était favorable, et il se relevait le lendemain d'un franc ou deux par l'effet d'un bruit tout contraire. Est-ce que la Bourse perdrait ses vieilles habitudes? On lui dépêche des atouts par le télégraphe, et la spéculation la rojette de son jeu. Ceci est un symptôme qui se recommande à l'attention publique. Si l'on réfléchit que cette banque de Jonathan, ainsi qu'on l'appelait autrefois, est à la dévotion d'un petit nombre de privilégiés qui connaissent pertinemment le dessous des cartes, et jouent à coup sûr, le symptôme semblera significatif. A propos de la Bourse, des calculateurs très-ordinares ont supputé que les dettes de l'Etat ont été rachetées ou vendues des millions de fois depuis que l'Etat les a contractées, d'où l'on peut conclure, sans être économiste, que c'est un commerce

qui hâte la ruine des autres, et comme on joue depuis trente ans et plus en pleine paix avec l'étranger, les amis

Passons à des jeux innocents, par exemple le Vaudeville et son Père nourricier. Un excellent capitaliste qui fut un bien mauvais père, M. de Saint-Mandé, arrivé tout droit de Pontoise pour réclamer son fils Robuste, mis en nourrice vers 1830. Mais Robuste pense comme Dalemberd disant à madame de Tencin: Nescio ros. Il aime son père nourricier et adore sa fille Guillelotte. Saint-Mandé s'obstine, et Robuste, pour s'en débarrasser, se conduit comme Figaro à l'endroit de Bartholo qui lui donna le jour. Il n'y a pas de quoi rire; en effet, cette aventure de persans mere est assez lamentable, nonobstant le dénouement, qui vous paraîtra exemplaire. Saint-Mandé demande pardon à son fils et le public leur donne l'absolution.



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Le tir de la Grande Arbalète à la compagnie de Guillaume-Tell.

de l'ordre ne veulent pas voir que ce goût du jeu est précisément ce qui dégoûte de la tranquillité intérieure.

Les Roués innocents et tres-innocents appartiennent à la Montansier et viennent de l'ancien régime. Vicomte et che-



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Grande procession religieuse

valier font une gageure contre l'honneur de la marquise, et le marquis tient l'enjeu. Il a gagné, il se venge, il est venge.

Le chevalier retourne à l'école et le vicomte épouse une rosierne. C'est mignon, c'est gentil et tres-applaudi.

Telles sont nos rejoissances dramatiques de la semaine, et nous n'en sommes pas plus gais.

Un événement bien triste, c'est la mort de M. de Balzac. Depuis longtemps il était frappé au cœur : des travaux excessifs, une susceptibilité nerveuse, des inimitiés réelles ou imaginaires, ont hâté sa fin. Il avait connu les douceurs de la célébrité, et il n'en subissait plus que les dégoûts. Le bonheur domestique dont il jouissait depuis quelque temps devenait sans doute le rattaché à la vie, malheureusement le coup était porté. Peu d'écrivains de nos jours eurent une existence aussi laborieuse ; aucun ne mérita davantage, par son savoir et son talent, la fortune qui lui échappa toujours. Balzac était une encyclopédie vivante. Il n'avait pas approfondi toutes les sciences, mais il les connaissait toutes. Ses débuts furent difficiles, obscurs, ténébreux ; le pseudonyme en couvrit longtemps les incertitudes ; il avait la pueur du talent qui se cherche et la fierté du véritable homme de lettres. En livrant son nom à la publicité, il voulut être sûr d'apparaître qu'elle n'ou-

lièrait plus. Pendant que la vogue s'attachait à ses livres, la critique (sauf des exceptions) lui fut hostile, les talents vifs et forts le chagrinent. On essaya contre lui la conspiration du silence. Quelques-uns plus sincères peut-être, mais plus aveugles, le traitèrent avec dédain ; pour parler de son talent on prit tous les masques, excepté celui de la bienveillance. Il lui fallut entrer dans sa gloire par un coup de tonnerre, il écrivit *Eugénie Grandet*. Le roman charma le public, l'œuvre enchantait les lettrés. L'auteur avait créé une langue pour la passion qu'il peignait. C'était l'avarice burinée. Par cet ouvrage, ainsi que par le *Médecin de campagne* et le *Lys dans la vallée*, Balzac arrivait à sa seconde manière, qui, dans tous les arts, est la meilleure ; consultez les écrivains et consultez les peintres. Au delà, la pensée se raffine et l'expression se contourne aux dépens de la vérité. Dix romans plus ou suffisants pour dix réputation du jour succédèrent à *Eugénie Grandet*, sans l'écarter, et ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes d'affaiblissement de ce magnifique talent ; il faudrait rendre une autopsie que l'auteur lui-même baucha dans des pages isolées. Ceux qui se laissent à souligner les taches du génie, plutôt qu'à en admirer les splendeurs, ont dénoncé la *Vie d'un grand homme de province* comme le dernier échelon de cette décadence ; mais Balzac remonta vite et haut, témoin ses *Parents pauvres* et son drame, *la Marâtre*, chef-d'œuvre d'analyse de science dramatique, aujourd'hui perdu dans les catacombes du Théâtre-Historique, que le feuilleton entrera avec une belle épithète.

Ne faisons pas à nos contemporains l'injure de croire qu'ils ont méconnu le génie de Balzac et qu'il est mort dévoré par leur faute ; mais il est triste de penser que le génie public ne l'a pas suffisamment protégé contre le caprice des mélo-dramatises. Il eût été peut-être utile à la critique de l'imposer à l'Académie, assez inapte pour l'avoir laissé à sa porte, qu'un coup d'opinion aurait pu enfoncer. Ce n'est pas, du reste, le premier immortel qui sera passé de son brevet.

Pour notre dernière tournée à l'étranger, voici Anvers, ville des contes de Flandre et de Charles-Quint, la cité où vit naître Quentin Metsys et mourir le grand Rubens. L'année dernière la fête a commencé, la fête de l'Arbalète, elle dure encore. On veut se persuader que vous connaissez la ville, afin de s'épargner toute description. Tout le monde sait qu'Escaut s'y courbe en un grand arc de cercle au-dessus des deux extrémités vives se perdre à l'horizon. Au sommet de ce demi-cercle se dresse la cathédrale, et c'est dans

ses murs que la féerie a commencé avant de se répandre par toute la ville. La cathédrale d'Anvers peut se passer de décorations supplémentaires ; en tout temps c'est une profusion de merveilles peintes ou sculptées. Mais à la procession bourgeoise allait succéder la procession religieuse, et après les arbalètes venait l'image de la Vierge. Il faut donc marcher et on marche encore parmi les riches tentures, les dômes de feuillage et les vases de fleurs, au tintement des cloches, au parfum des encensoirs ; les prêtres, les lévites, les chanoines, c'est une population dans l'autre et presque aussi nombreuse : la population de la cathédrale et de toutes les paroisses d'Anvers. Après le clergé, les séminaristes, et puis les corporations, les métiers, les écoliers, les soldats, les capitaines, la ville et les faubourgs, et au milieu d'eux l'évêque ou le curé portant le soleil d'or entre ses mains vénérables. Tant de costumes variés, les bannières

verain. Enfin la procession est rentrée, et la fête se continue en musique. Aux portes d'Anvers, un grand casino s'ouvre à la joie des exécutants. On couronne les vainqueurs, on applaudit les vaincus, et les uns et les autres rentrent en ville pour y prolonger le concert. Les rues s'empressent d'orchestres ambulants, tout chante et détonne ; la vieille cité n'a plus qu'une voix pour mugir harmonieusement. C'est un festival sans trêve, mais non sans charme, que la nuit interromp à peine et qu'on ne saurait traduire en vignettes. Chants éclatants, acclamations cadencées, chœurs harmonieux ou bruyant charivari, à vous donc d'en rêver le charme. Rien que d'y songer, les oreilles me tintent. Le lundi, on tira l'arc et l'arbalète, et c'est à peine s'il fut possible d'entendre les noms des vainqueurs. Mais voici qu'à peine revenus d'Anvers, nous sommes conviés à la fête offerte par la ville de Tournay au roi et à la reine des Belges.

Nous serons à Tournay le 8 septembre. Heureux pays, et plus heureuses fêtes, puisque ce sont les fêtes de la Concorde.

Notre dernier dessin, c'est l'image de l'été, une autre idylle qui a tenté le crayon de tous les paysagistes. Quel peintre ne l'a pas mise en traits de feu dans sa toile ? Rubens, les deux Poussin, Claude Lorrain, Wynants, Ruysdael et Watteau. L'été a inspiré les peintres de l'Italie, la contrée de l'été par excellence. Il a prêté aussi sa belle musette aux poètes. On vous fait grâce de toute citation antique, mais vous n'échapperez pas aux modernes.

Cantaro fra i Rami...

à chanté l'Arioste. Dans les rameaux, gazouille, l'été durant, l'essaim de jolis oiseaux azurés, blancs et roses, on entend le doux babillard des ruisseaux et des lacs paisibles plus brillants que le cristal (splendideur vitre). De la rocaïlle voisine se précipitent les eaux jaillissantes, et le daim vagabond va boire la fraîcheur dans les délices de cette onde. Une douce brise communique ses frémissements à l'atmosphère qui vous entoure et amortit les feux du soleil. Cette brise est imprégnée des senteurs délicieuses qu'elle dérobe aux arbrisseaux et aux plantes, et toutes ces saveurs confondues distillent un parfum léger dont l'âme s'abreuve avec délice.

L'été de l'Orient est encore plus radieux : « Tant de bocages qui verdissent, tant de collines ombragées, quelle variété de couleurs et de paysages ! Quel bonheur de précéder le galop du cheval à travers ces vastes plaines ! Une odeur de musc embaume les airs, une eau pure brille dans les plis du vallan, les blés qui s'accroissent ressemblent à un tapis de soie ondoyante ; le lys courbé dans la rose épand sa parure sur le surcharge, la rose épand sa parure sur le surcharge, le paon majestueux fait rayonner sa robe aux yeux d'émerillon à travers les forêts, les arbres frémissants font tomber leurs branchages chargés de fruits d'or, et la terre des mortels est le paradis des dieux.

Sous un climat tempéré, la terre, en été, est une magicienne ; dans les régions torrides, ce n'est plus qu'une sorcière, à la végétation monstrueuse et bizarre, où le feuillage résonne comme du métal en fusion, où les ailes brandissent leurs feuilles épineuses, le ciel est rouge, la plante râle, et le paysage a souffert. Quant à l'été de notre vignette, c'est une figure allégorique nonchalamment couchée à l'ombre du hêtre commun un représentant en vacances ; elle est fleurie, mais triste comme un feuilleton timbré, et, pour rassomblier tout à fait à notre Paris, il ne lui manque guère qu'un parapluie, le véritable emblème de cette saison qui fut.

PHILIPPE DESSOIX.



qui flottent, la ville pavée jusque sur les maisons flottantes de son lit-riva qui est une mer ou peu s'en faut, voilà le spectacle ; et pour le surplus, on se confie au crayon de notre dessinateur.

La procession de la Société des archers et des arbalétriers avait pris les devants, comme vous voyez, et rien de plus juste. C'est son anniversaire, la célébration et les apprêts lui appartiennent, et on en a profité pour montrer l'image de la Mère du Sauveur. L'hommage est pieux et touchant, il est aussi ancien que l'institution, qui remonte au seizième siècle. Alors comme aujourd'hui, chaque corporation, à cette solennité d'août, marchait processionnellement par la ville, la bannière au vent et toute chargée des médailles décernées aux vainqueurs du tir à l'arbalète, grande ou petite ; la grande s'étendit de l'arbalète primitive décrite par Froissard, mais point de détails historiques, si ce n'est pour ajouter qu'entre autres honneurs devolus à cette société, on l'avait chargée de la garde du drapeau national et du sou-

l'été sous l'énorme fleur qui le surcharge, la rose épand sa parure sur le surcharge, le paon majestueux fait rayonner sa robe aux yeux d'émerillon à travers les forêts, les arbres frémissants font tomber leurs branchages chargés de fruits d'or, et la terre des mortels est le paradis des dieux.

Sous un climat tempéré, la terre, en été, est une magicienne ; dans les régions torrides, ce n'est plus qu'une sorcière, à la végétation monstrueuse et bizarre, où le feuillage résonne comme du métal en fusion, où les ailes brandissent leurs feuilles épineuses, le ciel est rouge, la plante râle, et le paysage a souffert. Quant à l'été de notre vignette, c'est une figure allégorique nonchalamment couchée à l'ombre du hêtre commun un représentant en vacances ; elle est fleurie, mais triste comme un feuilleton timbré, et, pour rassomblier tout à fait à notre Paris, il ne lui manque guère qu'un parapluie, le véritable emblème de cette saison qui fut.

PHILIPPE DESSOIX.

Chronique musicale.

Nous comptons un nombre de nos bonnes fortunes musicales la visite que nous a faite ces jours derniers M. Lemmens, professeur d'orgue au Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Retenez bien ce nom, lecteur : c'est celui d'un des plus éminents artistes de nos jours, quoique jeune encore. L'inscrire dans ces colonnes est un devoir pour nous.

Lorsque, la semaine dernière, nous avons eu l'honneur occasion de faire connaissance avec M. Lemmens et d'apprécier son beau talent d'organiste-compositeur, nous venions presque en même temps de recevoir des nouvelles des concours annuels du Conservatoire de Bruxelles, qui ont récemment eu lieu. Les succès obtenus par les élèves de la classe d'orgue nous avaient particulièrement frappé. De plus, dans un remarquable discours prononcé par le savant directeur de cette école à la dernière séance des concours ; au milieu d'un intéressant tableau des progrès accomplis, des résultats obtenus depuis quelques années, constatant d'une manière évidente la prospérité de l'établissement confié à deux sous-intelligents de M. Fétis ; notre attention s'était surtout fixée sur les lignes suivantes, que nous rapportons textuellement : « L'école d'orgue est aussi une des plus nouvelles et de la plus considérables compétences du Conservatoire. Par une singularité difficile à expliquer, dans un pays aussi éminemment religieux que la Belgique, l'art de jouer de ce magnifique instrument était resté, presque jusqu'à nos jours, dans un état d'infériorité déplorable ; et, dans l'espace des deux derniers siècles, aucun organiste belge d'un talent quelque peu remarquable ne s'était fait connaître, tandis que l'Italie et surtout l'Allemagne avaient produit en ce genre des artistes de premier ordre. Fondée en 1812, la classe d'orgue présente d'abord quelques résultats partiels de bon augure. Plus tard, M. Lemmens, autrefois élève de cette classe, après avoir cueilli toutes les palmes dans divers branches de l'art, alla perfectionner son talent par l'étude des meilleurs modèles allemands ; et, devenu l'un des organistes les plus distingués de l'époque actuelle, il s'est chargé d'imprimer une nouvelle direction à l'étude de l'art le plus difficile. Sous son fécond enseignement, les élèves ont fait en peu de temps d'immenses progrès, que les concours de cette année ont mis en évidence. Bientôt, j'en ai la certitude, l'école des organistes belges pourra servir à son tour de modèle aux autres nations. »

Ce langage, dans la bouche d'un homme dont le jugement a une si haute autorité en matière musicale, avait singulièrement piqué notre curiosité ; l'esquisse nous apprimes que M. Lemmens, profitant du moment des vacances et de la proximité que le chemin de fer établit désormais entre Bruxelles et Paris, venait d'arriver parmi nous. Nous l'avons entendu, et nous affirmons qu'aucune des paroles de M. Fétis ne dit autre chose que l'exacte vérité. Nous nous sommes convenu par nous-même que M. Lemmens possède une des plus rares organisations musicales qu'on puisse imaginer, chez lesquelles se trouvent réunies à un très haut degré de profondes facultés intellectuelles, en même temps qu'une grande puissance d'exécution. Le mécanisme si compliqué de l'orgue semble pour M. Lemmens un simple jeu d'enfant ; et non-seulement toutes les combinaisons du doigtier lui sont familières, mais il en a créé de nouvelles qui donnent à sa manière de toucher l'orgue une perfection inouïe. Au reste, en véritable artiste, songeant avant tout à la gloire de son art et désireux que tous ses confrères, émules ou rivaux, y pussent concourir avec les mêmes avantages que lui, M. Lemmens a réuni en une courte série très-méthodique de préceptes et d'exemples les nouveaux procédés qu'il emploie avec tant de succès. Ces extraits et ces préceptes sont imprimés aux premières pages d'un journal d'orgue dont il a paru trois numéros, que nous avons sous les yeux, et que M. Lemmens publie à Bruxelles. Cette œuvre pleine et sûre à un rang au moins aussi élevé comme compositeur qu'il l'était déjà place comme exécutant. Les qualités essentielles des compositions de M. Lemmens pour l'orgue nous paraissent être précisément celles que beaucoup de musiciens croient impossibles à acquérir, c'est-à-dire l'union des exigences du style propre de l'orgue avec les progrès de l'art moderne, la gravité et la solennité dépourvues de l'aridité scolastique ; espèce de problème que plusieurs déclarent et déclarent encore insoluble. Si bien que les organistes de nos jours peuvent être divisés en deux catégories. L'une que nous nommerons des organistes *soberes*, préférant savoir parfaitement enjouer eux. L'autre des organistes *libres*, qui, sous prétexte de chercher à plaire, sont, sous prétexte de vouloir être entendus, tombés dans le style de l'art, autant que blasphemateurs au point de vue de la religion. Il n'existe guère que deux ou trois exceptions en dehors de ces catégories. Le nouveau journal d'orgue à l'usage des organistes du culte catholique, publié par M. Lemmens, est donc destiné à rendre un service réel à l'art musical. Nous espérons, dans l'intérêt des organistes français, qu'une édition de ce journal sera bientôt publiée à Paris comme à Bruxelles.

C'est sur un des magnifiques instruments de M. Cavallé-Coll, l'excellent facteur des orgues de l'église de Saint-Denis de la Madeleine et de Panthéon, que nous avons eu le plaisir d'entendre M. Lemmens nous dire, avec un talent que nous ne saurions trop louer, des morceaux de Sebastian Bach, une sonate de Mendelssohn et de la musique de sa propre composition, qui, à notre avis, ne le cède en rien à celle des maîtres les plus justement à lui. Il y aurait injustice de notre part à ne pas ajouter que M. Lemmens, organiste de l'église de Panthéon, a récemment présenté auprès de M. Lemmens l'école des bons organistes de Paris. Dans une improvisation habilement conduite, il a fait successivement connaître à l'orgue les deux célèbres et divers morceaux dont la construction de l'orgue est, dans nos climats, sans nul doute en France, grâce à l'indéfectible esprit de recherche de M. Cavallé-Coll. M. Lemmens,

rendant au mérite supérieur de ce facteur la justice qu'il mérite, et admirant les nombreuses et précieuses ressources mises par lui à la disposition de l'exécutant, n'a pu s'empêcher d'exprimer hautement le regret de n'avoir pas entre ses mains à Bruxelles un instrument sorti de ses ateliers. Si nous ne nous trompons, ce regret était en même temps un vœu. Pourquoi ne serait-il pas exaucé ? Le gouvernement belge donne tant d'autres preuves d'intelligence, qu'il peut bien encore donner celle-ci. Puisqu'il se forme de si excellents organistes à son Conservatoire, le moment est ou ne peut plus opportun pour la construction d'un bel orgue.

Par une coïncidence remarquable, pendant que le premier des organistes belges était présent à Paris, le nom du premier des organistes français de notre temps figurait au *Moniteur universel*, dans une promotion de chevaliers de la Légion d'honneur. C'est la première fois que cette distinction est accordée à un artiste de ce genre, et nul assurément ne la méritait mieux que M. LeFebvre-Wely, l'organiste de l'église de la Madeleine, dont tout le monde à Paris connaît le talent élégant et profond, dont le nom est célèbre à si juste titre d'une extrémité de la France à l'autre ; car il n'existe peut-être pas dans nos départements un seul orgue ancien que M. LeFebvre-Wely n'ait exécuté pas un seul nouveau à la réception duquel il n'ait assisté, le plus souvent à la requête de l'Etat. Il serait à souhaiter que le signe dont le véritable mérite seulement devrait être paré, cité et fût toujours aussi judicieusement décerné.

De l'orgue et de la musique religieuse nous passerons à la musique militaire, laquelle brisera que nous soit la transition. Vous savez en vous-même à Paris en ce moment que nous tenons à vous apprendre par l'attribution de notre *Chronique*, c'est que ce régiment possède actuellement un des corps de musique militaire de cavalerie les plus excellents qui aient jamais existé, qui existaient jamais. Nous l'avons entendu samedi dernier, à une matinee musicale assez originalement donnée dans une des cours de la caserne du quai d'Orsay, où le régiment est logé. Ensemble, justesse, précision, finesse de nuances, vigueur et netteté d'attaque, puissance et pureté de son, toutes les qualités qu'on admire enfin dans le meilleur de tous les orchestres, nous les avons trouvées dans cet orchestre d'instruments de cuivre, dont l'estrales ordinaire est le dos des chevaux. Nous ne craignons pas d'avancer que, quelle que soit la perfection des musiques militaires allemandes, la musique du 9^e dragons nous sans crainte rivaliser avec les plus parfaites. L'honneur en revient principalement à trois personnes dont nous allons écrire ici les noms : le colonel de ce régiment, M. de Saint-Mars, amateur de musique plein de goût autant qu'officier supérieur plein de bravoure ; M. Adolphe Six, l'habile facteur de chez qui sont sortis tous les instruments dont se servent les instrumentistes dirigés par M. Thibaut ; c'est le troisième nom, celui du chef de musique de ce régiment, artiste très-distingué.

Les personnes qui étaient dimanche à la fête d'Avonville ont pu se convaincre que nos éloges n'ont rien d'exagéré. A la sollicitation du maire de cette commune, qui n'est autre que M. Musard, le populaire auteur de quadrilles, la musique du 9^e dragons est venue embellir la fête. Elle y a obtenu un éclatant succès. Cette même musique sera demain, dimanche, avec huit cents, sans compter 1,800 chanteurs, à la belle fête qui aura lieu au camp d'Asnières, au profit des caisses de secours des six associations littéraires, artistiques et industrielles. Qu'en se dise !

GRANDS BOISQUET.

Histoire de l'aérostation.

Suivre des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTÉGÉRY,

capitaine de vaisseau, membre du comité consultatif de la marine, etc.

(Ouvrage inédit. — Suite et fin. Voir les nos 289 et 300.)

Bien n'est plus fait pour séduire l'imagination d'un inventeur que la direction des aérostats. La navigation aérienne présente des résultats si merveilleux et les moyens semblent si faciles ! Il est peu d'arts à l'avancement desquels on ait travaillé avec autant d'application et avec aussi peu de succès. On ne saurait signaler, depuis la première idée des montgolfières, un progrès sensible. La construction même des appareils, après tout, que la découverte des frères Montgolfier ait mal posé les principes de l'aérostation, et qu'il s'agisse moins, au fond, d'élever un corps plus léger que l'air que de trouver des forces capables de faire avancer un corps pesant dans le fluide atmosphérique contre les lois de la gravitation. C'est ainsi que les observations des premiers astronomes démontrèrent une fausse base au système du monde. Pour notre compte, nous croyons l'art aérostatique voué à l'impuissance tant qu'il n'aura pas, d'abord, réformé le mode de construction des aérostats, et, ensuite, trouvé un moteur plus énergique que la rame, sous quelque forme et de quel nom qu'on l'appelle.

Il était difficile qu'un marin, et un marin très distingué, s'occupât de l'histoire de l'aérostation sans aspirer à émettre, pour son compte, quelques idées sur la navigation aérienne. Nous avons un avec quelle rare sagacité Montégéry, utilisant à profit les loisirs de ses longues traversées, avait appliqué, aux manœuvres subtiles du vol des oiseaux pour en tirer des applications au profit de la direction des aérostats. C'est dans ses observations qu'il a puisé ses premières idées pour la manœuvre des ballons. Nous n'osions pas émettre que Montégéry ait résolu entièrement le problème, mais le système qu'il propose est certainement le plus curieux qu'on ait produit sur cette matière, et en supposant qu'il renferme, comme il est probable et comme l'auteur se l'avoue, de nombreuses imperfections, peut-être

ne serait-il pas impossible de le corriger et de le compléter. Il nous a paru qu'à ce titre il méritait de fixer l'attention des hommes spéciaux. Quel que soit au reste le sort de l'invention de Montégéry, elle constitue par elle-même un essai assez important pour ouvrir le champ à d'autres tentatives dans la chaîne formée l'histoire de l'aérostation.

Il y a longtemps que l'idée d'appliquer un moteur aux aérostats était présentée. Nous avons dit que B. Anchar, le premier, avait essayé d'aller à la marche des ballons. Mais dans les différents essais on l'on a tenté l'application d'un moteur, on a toujours commis une très-grande erreur en suspendant celui-ci à un ballon ordinaire. Il en est résulté un manque d'union et de solidité dans l'ensemble, une surface très-grande dans tous les sens, et peu de facilité à fendre les airs.

Pour éviter à cet inconvénient, Montégéry propose, pour la construction d'un navire aérien, la forme d'un cylindre horizontal, terminé à sa partie antérieure par un hémisphère et à sa partie postérieure par un cône légèrement tronqué. La longueur totale de cette machine est de 120 pieds. Les grands diamètres ont 55 pieds. L'enveloppe est une forte étoffe en soie, incombustible et imperméable. Le carcaasse intérieur consiste principalement en deux sphères qui ont chacune 21 pieds de diamètre. Elles sont formées de cercles en balais qui représentent des méridiens, fixés les uns aux autres par deux cordes composées chacune de neuf fils à voile. Ces deux sphères sont unies l'une à l'autre et traversées à leur centre par une vergue creuse, formée de morceaux de bambous qui s'arrachent mutuellement et sont attachés les uns aux autres par des cordes pareilles aux précédentes. La longueur de cette vergue est de 48 pieds ; sa grosseur est de 6 pieds au centre et de 4 pieds à chaque extrémité. Cette vergue et les deux sphères se placent verticalement dans l'enveloppe, de manière que leur axe coupe celui du navire à la distance de 50 pieds de l'extrémité antérieure.

L'enveloppe, au lieu d'être gonflée de gaz hydrogène, contient des sacs ovales plus ou moins allongés, selon la place qu'ils doivent remplir. Ces sacs sont creux et on y remplit l'hydrogène. En outre, l'aérostat est muni de globes creux en cuivre qui contiennent de l'air condensé et lui servent de lest.

Deux axes tournants sont placés à chaque côté du navire. Leur axe passe au travers de deux petites vergues creuses, dont l'une traverse la sphère supérieure et l'autre la sphère inférieure. Ces axes peuvent être mis en mouvement par un des procédés que nous décrirons ci-après. Elles devront être disposées de manière à se présenter, l'une en descendant et sur le coupant en remontant, d'après le procédé très-simple de Duquet.

Montégéry a pas à pas obtenu, au reste, assigner des dimensions précises et rigoureusement exactes. Il suppose qu'il faudrait des essais minutieux et très-sévères avant d'arriver à une bonne construction des aérostats. Toutefois il est certain que, sans balancer, pour voler trois personnes à la fois, dans le cas où le navire ne serait pas assez léger l'auteur en liant que l'on pourrait augmenter la capacité de la grande enveloppe, que l'on remplirait de nouveaux sacs d'hydrogène.

Examinons, indépendamment des forces employées, l'action du moteur. Si on suppose le grand diamètre de l'aérostat dans une situation horizontale, et les axes après l'avoir dépassé, se présentant à plat en descendant, sur le coupant en remontant, leur action poussera le navire horizontalement. Mais si on diminue le poids du réservoir en laissant échapper de l'air comprimé, le navire s'élevera vers cette partie, prendra une direction oblique et le jeu des roues, dont la résultante sera toujours parallèle à l'axe, tendra à faire monter le navire. L'effet contraire aura lieu si l'on renferme le réservoir postérieur plus léger. Les moteurs ont en effet éprouvé par eux-mêmes que le corps quelque plus pesant que l'eau, se sentait à une certaine hauteur, plonge ou s'élève, selon le mouvement des mètres. La faculté de gonfler ou de diminuer le volume d'organes respiratoires aide aussi dans les opérations de navigation. L'aérostat décrit posséderait, ce semble, à bien plus haut degré la faculté équivalente de conserver même volume en diminuant de pesanteur. Le tempérament de beaucoup de cet égard sur les oiseaux. L'oiseau plus léger, si la tige de ses ailes est supprimée, est entraîné vers le sol. Il doit principalement sa direction horizontale dans l'air, ainsi que son mouvement d'ascension et de descente aux battements de ses ailes. Il faut cependant remarquer qu'étant plus pesant que l'air, il lui faut besoin de plier ses ailes pour descendre avec promptitude, et même d'être se produisant pour un aérostat qui, s'étant élevé par l'action de ses roues, supprimerait cette action. Mais descendrait encore plus vite en dirigeant le mouvement ses roues vers le sol.

La suite possède par l'aérostat de s'élever et de s'abaisser sans cesse en laissant échapper de l'air ou en le comprimant, permettrait aux aérostats de n'avoir jamais à lutter contre des vents précédemment opposés à leur route. Plusieurs météorologistes ont reconnu qu'un vent qui souffle à la surface de la terre est accompagné d'un vent contraire à une certaine élévation et d'un air calme dans la région inférieure. A cet égard Montégéry constate qu'une constante observation en mer lui a toujours montré les nuages situés à des hauteurs différentes marchant dans des directions opposées. Ce phénomène a lieu d'une manière bien remarquable pendant les fortes tempêtes.

Les hautes pentes à de très-grandes hauteurs ne peuvent guère s'apercevoir que par les temps qui ne sont pas de vents. On les voit alors stationnaires et dans les régions plus élevées, que celles où ils parviennent d'ordinaire. La théorie démontre en outre que le mouvement diurne, la chaleur, la réflexion, l'évaporation, les montagnes, les mers, les lacs et les rivières étant la cause des vents, c'est vers la

face de la terre qu'ils doivent être le plus violents. Un aérostat susceptible d'atteindre à de très-grandes hauteurs procurerait par conséquent aux aéronautes la faculté d'éviter les orages et de choisir en temps ordinaire le courant atmosphérique le plus favorable à leur marche. Il faudrait d'ailleurs qu'ils ne donnassent pas aux nuages le temps de s'élever très fortement avant de les traverser.

Il serait difficile, dit Montgery, de calculer exactement la résistance qu'on trouverait l'abaissement de la part de l'air avec différentes vitesses d'altitude. Hutton, qui s'est particulièrement occupé de la résistance qu'éprouvent les corps de différentes formes et grandeurs, mus dans l'air avec des vitesses diverses, encore qu'il ait beaucoup trop généralisé les résultats de ses expériences, a néanmoins été obligé de conclure que toutes les théories établies jusqu'ici sur la résistance de l'air sont très-erronées, et qu'il faudrait de nouvelles expériences soigneusement et habilement exécutées pour espérer poser à cet égard des principes applicables dans tous les cas. Cependant, d'après les inductions données par Hutton et quelques autres savants, j'ai trouvé que le navire qui nous occupe s'avancerait avec une vitesse d'environ 7,200 mètres à l'heure lorsque les roues seraient mises en mouvement par deux machines. Cette vitesse est celle d'un vent modéré pendant lequel notre navire demeurerait stationnaire s'il entreprenait d'aller contre la direction de celui-ci et rétrograderait soudain si sa force augmentait. Les hommes ne pourraient donc servir à naviguer dans tous les sens que par un temps à peu près calme, et un moteur plus puissant et moins lourd que les hommes doit être appliqué aux aérostats.

Montgery cite parmi les moteurs en usage les machines à vapeur comme étant plus convenables. Il mentionne la machine construite par Bonifant, machine à six cylindres qui était portable, et regrette que le plan en soit perdu, car elle aurait pu convenir aux aérostats. Sans parler de la machine construite par M. Ribbenbach de Munich, dont le poids total était de trente livres avec la force de deux chevaux, nous avons eu plus récemment d'autres exemples de pareilles machines, et autant que nous pouvons nous le rappeler en ce moment, avec des puissances plus grandes. Montgery estime que pour manœuvrer convenablement une machine pareille à celle que nous avons décrite, il suffirait d'une force de quatre chevaux. Voici, au reste, le système qu'il propose pour les machines à vapeur des aérostats. Elles sont d'une simplicité extrême, consistant presque entièrement en deux cylindres traversés d'un même arbre et assésant l'un dans l'autre. Une pièce de métal attenant au grand cylindre s'appuie exactement sur le petit et sert de cloison entre deux ouvertures, dont l'une donne entrée à la vapeur et l'autre la laisse échapper dans l'atmosphère. Deux soupapes placées à chaque extrémité d'un rayon du petit cylindre se couchent dans un logement pratiqué à sa surface en passant sous la cloison et se relèvent par le moyen d'une bascule après l'avoir dépassée, de sorte qu'il y en a toujours une au moins où la vapeur trouve toujours à s'appuyer lorsqu'elle arrive entre les deux cylindres. L'ouverture par laquelle elle s'échappe est très-croisée du point où commencent à s'échapper les soupapes, et chaque portion de vapeur comprise entre la cloison et la soupape ne s'évapore dans l'atmosphère qu'après avoir dû passer un cercle presque entier.

Ce système qui permet de faire des machines d'une très-grande puissance sans un très-petit volume et avec un poids infiniment léger comparativement, convient éminemment aux navires aérostatiques. Plus les machines seront petites, plus il sera possible de travailler les parties avec une extrême précision et de prévenir ainsi l'échappement de la vapeur. On pourra aussi, en diminuant leurs dimensions, les rendre susceptibles de supporter la pression d'une vingtaine d'atmosphères et même bien au delà, comme le prouvent les armes à feu, qui sont, selon l'observation de Montgery, des espèces de machines à vapeur.

Les machines proposées pour les aérostats seraient construites sur le système rotatoire. Mais le cylindre extérieur serait lui-même enfermé dans une petite chaudière qui contiendrait de l'alcool au lieu d'eau et une lampe pour foyers.

Je propose, au surplus, une machine à vapeur, dit Montgery, pour les aérostats parce que je ne veux pas multiplier ici les sujets de doutes et d'objections. Mais je pense que le jour n'est pas loin où ces machines nous paraîtront aussi grossières que les machines mues par l'eau, le vent, les chevaux et les hommes qu'elles ont remplacés. La poudre à canon et toutes les poudres fulminantes brûlées en très-petites quantités dans de très-petites machines, peuvent procurer à un piston des effets considérables. Plusieurs autres poudres ont la même propriété, ainsi qu'il résulte des gazcombustibles.

Il n'est pas douteux que le jour où la prediction de Montgery sera réalisée, l'aérostatisme aura fait un pas immense. Jusqu'à on ne peut espérer que, même avec le secours de la vapeur, la direction des ballons puisse être définitivement résolue. Montgery lui-même ne s'avagait pas sur la valeur de l'invention qu'il propose, car immédiatement après avoir exposé son projet, il déclare que le sujet comporte beaucoup d'expériences préliminaires, et trace un plan d'études d'après lequel une société savante, pouvant disposer de fonds suffisants, et qui désirerait concourir efficacement à la solution du problème de la navigation aérienne, devrait procéder. Il pense qu'il y aurait lieu à diviser la question et à soumettre à des concours distincts chacun des sujets suivants : 1^o le plan du meilleur navire aérien ; 2^o le meilleur moteur ; 3^o le meilleur système de rames ; 4^o la fabrication du tissu imperméable à plus fort et le plus léger ; 5^o la description des objets de charpente les plus solides et les moins pesants. Il fauttrait encore que cette société appliquât ses connaissances à des expériences, à l'avancement de la science météorologique, enfin, à l'éducation professionnelle des aérostatistes.

Ce dernier point est d'une importance extrême aux yeux de l'auteur, et il insiste sur son utilité, comme si nous étions

à la veille de voir le premier navire aérien entreprendre son premier voyage. Nous croyons, comme Montgery, qu'il ne suffirait pas d'avoir construit très-ingénieusement un navire aérien, et qu'il faut s'appliquer à prévoir les moyens de le conduire et à le faire tenir. Mais nous nous demandons à quelle école on pourra se former à la manœuvre des aérostats.

Nous concevons que la manœuvre et la navigation des vaisseaux de haut bord constitue un art véritable. On a du moins, pour se le rendre familier, la pratique et la théorie qui repose sur les faits étudiés. Il n'en est pas tout à fait de même en matière d'aérostat, car les expériences déjà faites sont d'un faible secours, ou tout est encore à trouver.

Nous avons analysé minutieusement l'ouvrage de Montgery. La haute position que l'auteur a conquis dans la science par ses immenses travaux et l'universalité de ses connaissances donnaient à nos yeux un prix infini à cette œuvre restée inédite, et à laquelle les circonstances actuelles prêtent une sorte d'actualité. La date même à laquelle Montgery écrivit l'histoire de l'aérostat n'a pas permis d'y faire entrer une foule d'essais très-intéressants, mais d'ailleurs sans résultats, qui ont eu lieu postérieurement. Nous savons qu'un de nos savants les plus distingués a déjà préparé, sous forme d'appendice, une suite à cette histoire, qui se trouve ainsi continuée jusqu'à dernières expériences auxquelles d'entreprises aéronautes nous ont fait récemment assister. Nous faisons des vœux bien sincères pour qu'il se trouve quelque éditeur éclairé qui comprenne l'intérêt que le public y rendrait à la science et au public en popularisant par l'impression une œuvre empreinte d'un vaste savoir et d'une érudition immense.

Nous ne sommes pas de ceux qui ont une foi bien vive dans la perfectibilité des procédés aérostatiques actuellement en usage. Nous les regardons même comme tout à fait informes et curus en dehors des vrais principes de la science et de l'objet pratique qu'elle devrait se proposer. Mais les efforts de quelques aéronautes modernes pour avancer la navigation aérienne, nous paraissent mériter d'être loués, quoiqu'ils n'aient réalisé aucune de ses espérances qui s'y rattachaient. Nous citons particulièrement parmi ces infatigables champions de la science aéronautique, M. Pein, qui, doté d'une rare énergie, est parvenu, au prix des plus durs sacrifices et d'une prodigieuse activité, à réaliser une théorie que nous ne connaissons pas assez parfaitement pour que nous puissions la juger. L'auteur a déjà su intéresser le public à son invention, et cela seul le recommande à une attention particulière. Nous savons seulement que le système de M. Pein, très-ingénieux dans son économie, repose en partie sur des données déjà expérimentées sans succès. Nous craignons, qu'elle que soit la sagesse de l'inventeur, quel que soit l'air de nouveauté qu'il a donné à sa machine, qu'il n'aboutisse qu'à des résultats déjà connus. Mais il y aurait aussi peu de discernement à coter le mérite d'une invention, pour cette seule raison que quelques-uns de ses élèves sont d'avance connus, qu'il y aurait de naïveté à croire aveuglément à son originalité sur la foi d'annonces presque toujours partiales. M. Pein nous paraît un inventeur consciencieux, un homme d'une intelligence distinguée, et nous ne ferons à son égard qu'un acte de stricte justice en exposant prochainement son projet de navigation aérienne. Le public pourra ainsi former son jugement sur ce système, le plus complet d'ailleurs qui se soit produit jusqu'à ce jour.

Curiosités de l'Angleterre (1).

V. LES TAVERNES.

Il ne faut pas regarder de trop près dans les mœurs anglaises si l'on y veut apercevoir une certaine rusticité, quelquefois même une rusticité grossière, fruit amer de l'hérédité saxonne. Chose étrange ! C'est surtout dans ses jeux, dans ses plaisirs que le peuple anglais a le plus retenu de sa race. On ne peut rien des progrès éclatants que la civilisation moderne a fait faire aux institutions, aux mœurs publiques et privées, et, à certains égards, à l'esprit général ; mais quant au caractère privé, il n'y a peut-être pas une différence bien sensible entre un Anglais d'aujourd'hui et un Anglais contemporain des Deux-Roses. — Il ne faut pas tout corriger, dit Montesquieu.

L'étranger qui visite un établissement public, en Angleterre, reste frappé de l'air de candeur et de bonhomie qui respire sur tous les visages. Il peut se croire au milieu d'un peuple doux et bienveillant, tant chaque acte des hommes qui l'entourent se mettra de lui-même à sa portée par une inflexible curiosité. La tenue de l'assemblée indique des hommes qui pratiquent la modération. Quel calme ! quelle égalité ! quelle douceur ! On dirait des fakirs enchaînés à l'immobilité. Attendez. Voici que dans un coin deux de ces fakirs subitement échauffés, peut-être par une discussion approfondie sur l'inviolabilité de l'Église établie ou le mérite d'une course, oublient toute prudence et se prennent au collet. Aussitôt ces sages, dont la sérénité vous charment, se lèvent, nus comme par un ressort, et errent dans un concert de voix confuses et animées : *Ring! Ring!* C'est une invitation pour l'assistance à se ranger en cercle afin que chacun puisse, sans gêne, sans fatigue, suivre le débat et juger de la solidité des arguments. Les corps pleuvent, le sang ruisselle ; pas un de ces hommes si bénins n'élèvera la voix pour arrêter la lutte et protéger le faible. Il se peut même que, sur quelque table isolée, il se lie des paris sur les chances du combat, pour voir que les deux adversaires présentent des qualités qu'un véritable connaisseur puisse apprécier. Ce trait, qui n'est pas une malice, met en relief l'rudesse de caractère dont nous parlions plus haut. Voici qu'un petit groupe de trois ou quatre Anglais se sont réunis.

On sait qu'au-delà l'Angleterre est un esprit positif. Les arts ne constituent qu'un jeu de passe-temps, et il a pu de temps à perdre. Il n'en pourrait jouir qu'en passant, et ce n'est pas assez, même pour un Anglais. Des spéculateurs heureusement inspirés ont essayé de concilier ces exigences en mariant les arts et la cuisine. L'entreprise a réussi à souhait. C'est cette spécialité que se sont proposée en particulier l'*Hotel d'York*, près Covent-Garden ; l'*Hotel du Cygne*, à l'Ingenieur-Market, et enfin, dans le Strand, l'*Cider Cellars*. Là, chaque soir, des chanteurs très-distingués exécutent d'excellentes mélodies pendant que les amateurs souper ou se rafraîchissent. L'aspect que présentent ces salles de concert est des plus singuliers. Sur une estrade un peu élevée est placé derrière une table ayant la forme d'un bureau, un individu en habit noir armé d'un petit marteau d'ivoire, et qui rappelle avec une complète illusion un de nos commissaires-priseurs dans l'exercice de ses fonctions ; c'est le *maestro* chargé de régler le programme du concert. Le marteau est le symbole de son autorité ; il commande le silence, donne le signal des applaudissements et met un terme à l'enthousiasme trop prolongé. La partie instrumentale de ces concerts est invariablement composée d'un piano. La chanson mimée fleurit aussi par delà le détroit, et notre impartialité nous oblige de dire qu'elle y a des interprètes infiniment supérieurs à tous ceux que la nécessité ou les circonstances, plus que notre dilettantisme, nous ont forcés d'entendre à Paris. En général, le genre de ces *poèmes* ne brille ni par l'esprit ni par la décence, et tout le sel de la composition semble concentré dans les intentions mimiques du chanteur. Nous ne saurions oublier les impressions profondes, produites sur nous dans un *Cider-Cellars* par la *chansonnette du Pendu* (le mot *chansonnette* est bien joli !). Il s'agit des derniers moments d'un malheureux qui va être précipité dans l'éternité ; le thème est des plus heureux pour une *chansonnette*. On imagina cruellement les effets dramatiques auxquels arrive le chanteur chargé de l'exécution et dont nous regrettons d'avoir oublié le nom. Jamais peut-être la verve ironique de Frédéric Lemaître ne s'est élevée à cette puissance de moquerie dans ses rôles de gras-e-faïté. Ce genre est infiniment goûté par les Anglais et très-applaudi par les Français.

Concurrentement avec les établissements que nous venons de citer, quelques autres lieux publics se sont également proposés cette alliance de l'utile et de l'agréable. *Eagle Tavern*, *Boyer-Saloon*, la *Tête de Garrick*, particulièrement, offrent de véritables représentations dramatiques à leurs consommateurs. La dernière de ces tavernes est sans modèle. Il faut se figurer dans le fond d'une salle assez étroite, un tribunal avec sa barre ; les sièges sont occupés par un juge, des jurés, des avocats, un greffier, etc. Devant cette cour se plaident le plus gravement qu'il se peut les causes les plus grasses. Les détails du procès sont toujours des plus licencieux et quelquefois obscènes. En France ces farces ne seraient certainement pas tolérées par l'autorité ; en Angleterre elles sont couvertes par la liberté de tout faire et de tout dire, et, ce qui est incroyable, c'est que ce genre de spectacle prospère. Qu'est-ce donc que la pruderie anglaise ? L'acteur principal de ces parades indécentes, Nicholason, jouit même d'une certaine réputation. Esprit fin et mordant, il trouve les traits les plus piquants qu'il n'applique pas à mieux que. Il est vraiment respectable qu'il n'ait jamais de succès dans sa verve bouffonne. A côté de lui des talents oratoires très-distingués recouvrent les équipages les plus grossières du langage le plus brillant et quelquefois de l'éloquence la plus élevée.

Eagle-Tavern est un théâtre plus chaste, plus réservé. Il est spécialement destiné à la petite bourgeoisie de Londres. On y exécute des comédies et même des ballets. Ces représentations sont présidées par le maître de l'établissement, magistratement assis dans un large fauteuil. La consommation est limitée à la bière ; mais après la représentation dramatique, vers onze heures, a lieu un concert dans la salle principale, dite des *Quatre-Nations*, et alors le gros entre dans la consommation.

Depuis quelques années la vogue a multiplié les concerts. Nous ne saurions suffire à mentionner tous les établissements publics qui, pour obéir à la mode, ont ajouté un peu de mauvaise musique à leur programme. Parmi eux-ci, le Club des Tailleurs de verre, dans le voisinage de Regent-Street, à une physionomie à part. Situé dans le voisinage d'un bureau de police, les abords en sont tout à fait obscurs par de nombreuses escouades de *patrolmen* qu'il faut attendre pour arriver jusqu'à l'entrée. Les militaires en bonne fortune, et en grande tenue, les ouvriers en verre qui tournent à leurs lunettes annuels, forment le personnel de ce lieu. Le corps des exécutants est composé de chanteurs bénévoles qui s'inscrivent en entrant pour être entendus. Comme on peut le voir, c'est un véritable concert d'amateurs, et on sait ce que promet de la musique d'amateurs.

On pourrait croire que ces divers établissements ont quelque ressemblance avec nos lieux publics dans lesquels la musique s'est également importée. En devenant des concerts, nos cafés ont cessé d'être véritablement des cafés ; mais les tavernes anglaises n'ont pu devenir des concerts et se restées des tavernes, c'est-à-dire des endroits où l'on se propose avant tout de consommer. La musique n'y est qu'un accessoire. La grande affaire est de consommer, de consommer beaucoup, et c'est d'abord un moyen.

Un personnage de la *Tempête* dit à son interlocuteur : « La Tempérance est une créature délicate. Achevons de prouver qu'elle n'est pas anglaise. Nous vivons dans Wapping. Les inscriptions des public-houses nous le prouvent tout de suite que nous sommes au cœur de la population maritime de Londres. Voici le *Navy*, voici l'*Anchor*, la *Tamise*, le *Grand Yellow*. Les enseignes sont des plus variées, quoique toutes insérées par le même a-propos. C'est dans ces public-houses, d'assez chétive apparence, que se donnent rendez-vous ces hardis marins, la force et la richesse de l'Angleterre, qui vont d'un pôle à l'autre, à peu près comme

1. Voyez les N^{os} 362, 367, 369, 392, etc. XV, et N^{os} 290, 301, XVI.

nous allons de Paris à Versailles et sans plus s'émouvoir. C'est là que deux maus qui ne se sont pas rencontrés depuis longtemps viennent se presser dans une étroite mutuelle sous les auspices du *Grand Amiral*, que deux amis, arrivés par des voies opposées des eaux de la Mélanésie, de la Micronésie ou de la Polynésie, retrempe leurs souvenirs dans des flots de *bitter-ale* sur les bancs de la *Flotte*. On peut varier autant qu'on voudra les aspects et les détails du tableau, le fond en est toujours le même : des marins qui boivent. Il faudrait d'ailleurs le spirituel crayon de notre ami Thomas pour rendre les mille épisodes qui animent ces tavernes, pour vous montrer dans l'expansion de sa joie naïve le matelot de la *Compagnie des Indes*, revenu doré de l'empire des Birmanes, un cet autre qui rapporte des côtes de la Guinée quelques pinces de cette poudre d'or dont on rêve en Californie, et qu'on n'y trouve pas.

A côté de ces visages épanouis, voyez cette figure cuivrée, amaigrie sous le tirban indien, c'est un *Lascar*. Ces vêtements sales, déchirés, appellent la pitié. Le malheureux est une victime de la cupidité européenne. Un jour qu'il errait sur les bords du Gange, un officier anglais lui promit de le faire participer aux merveilles de notre civilisation, et le prit à son bord ; puis, après l'avoir assujéti pendant la traversée à un dur service, il l'abandonna, au retour, dans les rues de Londres, sans pain, sans asile et presque sans vêtements. Quelquefois aussi le *Lascar* est un esclave qui a rompu sa chaîne dans l'Inde et s'est réfugié à bord d'un bâtiment anglais. Il n'est pas de condition plus misérable que celle de ces infortunés, en assez grand nombre, et qui n'ont d'autre industrie pour se procurer les premières nécessités de la vie que de balayer les rues et de demander l'aumône. Avec quel sentiment de regret ils doivent se souvenir qu'à Surate, par exemple, la pitié des Hindous entretient à grands frais des maisons de refuge pour les animaux, tandis que la philanthropie britannique n'a que le régime affreux des *work-houses* à offrir à des humides *Ces Lascars*, qui habitent presque tous le quartier populaire du *Mint*, fréquentent assez volontiers les cabarets des matelots, avec lesquels on les voit parfois s'enivrer.

Beaucoup de proverbes ont perdu de leur autorité pour être trop anciens. Boire comme un *Templier*, est un de ces adages que l'usage a conservé à peu près comme il conserve certaines monnaies dont le type est effacé. Mais il n'apporte à l'esprit aucun sens précis. Les Anglais ont plusieurs manières de rendre la même idée. *To drink hand to fist*, c'est-

à-dire boire en soutenant de la main le poignet, ou boire à deux mains, est une expression faible pour l'illé qu'il s'agit de rendre. Nous voudrions qu'on songeât à traduire en proverbe l'ivrognerie du matelot anglais. Mais il n'y a guère que

Nous avons déjà eu occasion de dire combien la population générale participait à ce vice. Nous laisserons parler les chiffres, qui sont ici la plus haute expression de la vérité. On voit, en comparant les relevés annuels de l'exercice, que la consommation des esprits pour la seule ville de Londres s'élève à 15 millions de gallons par an. En estimant à 2 millions la population actuelle de cette ville, ce qui est un peu au-dessus de la vérité, on trouve une consommation moyenne de 7 gallons et demi par habitant, ou environ quarante litres. Si l'on calcule en outre les produits que les distilleries clandestines versent dans le commerce, on devra augmenter d'un quart la consommation des esprits. On peut en effet se faire une idée de l'activité de ces fraudes par le nombre des délits constatés. Ainsi, en Irlande seulement, le nombre des débitants pour-uivis pour fait de distillation illicite, s'est élevé pour 1849 à 2,552, dont 962 seulement ont été l'objet d'une condamnation. Du mois d'avril 1849 au mois d'avril de cette année, les condamnations pour le même délit ont monté à 1,088.

Sans doute les distilleries illicites, mieux surveillées à Londres, sont plus gênées dans leurs fraudes, mais il est notoire que la fabrication clandestine des esprits et leur sophistication y atteint des proportions considérables. Ainsi on peut évaluer en moyenne la consommation individuelle à 50 litres de liqueurs spiritueuses.

De plus la consommation générale de la bière donne, par la répartition, une consommation moyenne de 150 litres par an pour la ville de Londres. Il est difficile d'évaluer convenablement la consommation du vin, dont l'usage est plus exclusivement réservé aux classes riches ou aisées.

Nous n'avons pas sous la main des éléments de comparaison, mais nous croyons pouvoir affirmer que la moyenne de la consommation, pour Paris, est de beaucoup inférieure à celle de Londres.

Le régime des licences pour les détaillants de boisson, qui paraîtrait devoir limiter utilement cette industrie, n'a apporté au contraire aucun obstacle à son développement. On ne saurait révoquer en doute que la multiplication des cabarets n'ait favorisé grandement l'ivrognerie. Les tavernes et public-houses sont régies par des règlements très-sévères, mais qu'on élude facilement pour la commodité des ivrognes. On sait l'origine du règlement sur l'obscurité du dimanche. Cromwell s'étant présenté au temple un dimanche de Pâques, et le prédicateur se faisant attendre, monta en chaire avec son habit de buille,



Tavernes anglaises. — Le dernier coup.

les journalistes de Londres qui savent tout le parti qu'on en peut tirer. S'il lui faut, pour corriger le lecteur en l'amusant, un de ces exemples de combustion spontanée qui étonnent la science à des intervalles périodiques, le journaliste anglais se gardera bien de l'aller demander à une autre classe qu'à la marine rouge ou bleue. Voilà se connaître en ivrognerie.

dement l'ivrognerie. Les tavernes et public-houses sont régies par des règlements très-sévères, mais qu'on élude facilement pour la commodité des ivrognes. On sait l'origine du règlement sur l'obscurité du dimanche. Cromwell s'étant présenté au temple un dimanche de Pâques, et le prédicateur se faisant attendre, monta en chaire avec son habit de buille,



Taverne chantante dans le Strand.

l'épée au côté, et, s'appuyant sur un texte de l'Écriture, prêcha un sermon plein d'édification sur la sainteté du jour du Seigneur. Le sermon fut trouvé excellent, et on le pressa d'arrêter un règlement qui fut soumis à un synode national. Une clause de ce règlement prescrivait la clôture rigoureuse des cabarets le saint jour du dimanche; mais comme cette

disposition pouvait mécontenter les artisans, Cromwell prévit les murmures en établissant que les marchands et les ouvriers pourraient se livrer le lundi à des plaisirs honnêtes. Ces dispositions ont d'ailleurs singulièrement perdu de leur force, et on peut dire que, quoique la porte des cabarets reste fermée, les règlements n'en sont pas mieux observés. Une des fraudes pieuses que les débitants ont imaginées pour mettre à couvert leur conscience timorée, consiste à servir aux consommateurs, avant l'heure assignée pour la cessation complète de leur commerce, une formidable provision de liquide, avec laquelle ils permettent qu'on empiète chez eux, et sans le moindre remords de leur part, sur le saint jour. Beaucoup d'entre eux n'ont pas même ce scrupule, et continuent la vente tout le jour, ainsi que nous l'avons dit.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques détails sur quelques industries, telles que celle de la bière, qui se trouvent liées à notre sujet par un étroit rapport. Mais ce sujet nous entraînerait hors du cadre et des limites qui nous sont tracées. Nous ne saurions résister cependant au désir de faire connaître en peu de mots un des établissements les plus étonnants qui existe dans le monde: nous voulons parler de la brasserie Barclay et Parkin. L'emplacement occupé par les bâtiments et dépendances de cette immense exploitation ne comprend pas moins de douze acres. Elle est située sur la rive droite de la Tamise, entre le pont de Southwark et à moitié distance du pont de Londres. Une particularité intéressante se rattache à cet établissement: Johnson, l'auteur du dictionnaire très-estimé qui porte ce nom, y a vécu vers la fin du siècle dernier. En 1781, la brasserie, qui était loin d'avoir tous les développe-

ments qu'elle a aujourd'hui, était déjà en pleine prospérité. Les auteurs des propriétés actuelles l'acquière moyennant la somme de trois millions cinq cent mille francs environ. On pourra se faire une idée de l'étendue des bâtiments d'exploitation quand on saura qu'outre les ateliers pour la fabrication, la brasserie renferme seize magasins contenant 180

dustrie l'accumulation des grands capitaux et les phénomènes de bon marché que la fabrication en grand doit produire. Ce n'est pas tout à fait le cas cependant des brasseries anglaises, qui n'existent que par le monopole.

Un mot, en terminant, sur le dessin de Gavarni qui accompagne ce texte. Il serait difficile de saisir avec plus de bonheur l'expression d'hébété-tude que procure l'ivresse de la bière. Oui, c'est bien là cette stupefaction, cette confusion d'idées qui suit l'excès des liqueurs de malt, combiné avec les vapeurs somnolentes de la pipe. Les Orientaux sont dans l'usage de corriger les effets de l'opium par le café; les Anglais croient, de même, combattre les influences narcotiques de la bière par les eaux-de-vie de grains; mais, par ce mélange même, ils ne parviennent à exciter aucune vivacité dans leur cerveau. Les spiritueux semblent posséder, au contraire, des propriétés stupéfiantes. Les excès de ce genre déterminent, sous l'influence des circonstances climatiques, les affections les plus graves et les plus tristes. Il n'est pas douteux que ces mêmes causes ne prédisposent à cette singulière d'idées, espèce d'hypochondrie, à laquelle nous voyons les Anglais céder avec une si déplorable facilité. Un fait très-digne d'observation et qui n'a pas été assez remarqué, c'est le petit nombre de fous proprement dits que produit l'Angleterre; mais, en revanche, le nombre de ceux qu'ils appellent *lunatiques*, et qui sont seulement affectés d'idées bizarres, est consi-

dérable. Dans ces derniers temps même, soit que l'attention se fût portée plus spécialement sur cette classe de malades, soit qu'en effet le nombre s'en fût accru, ce nombre a paru si extraordinaire à quelques personnes, qu'on a craint que la science ne commît des erreurs. Il s'est formé, en conséquence, une société pour protéger les personnes fausement réputées lunatiques. C'est un zèle très-louable sans doute; mais ce serait certainement servir plus efficacement les intérêts de l'humanité que d'aider à la diffusion des doctrines de la tempérance ou même à l'observation des règlements sur les cabarets.



Matelots en gouquette.

cuves d'une contenance de quinze cents hectolitres chacune. Une seule cuve, que l'on montre comme une merveille, et qui mérite bien cet honneur, ne contient pas moins de cinq mille hectolitres de bière. On y trouve encore une écurie pour 200 chevaux, de nombreux ateliers spéciaux, pour la sellerie, le charonnage, la peinture des enseignes destinées aux entrepositaires, et dont le nombre dépasse trois mille pour Londres et les villages suburbains. Il n'est pas d'établissement à Londres plus fait pour stimuler la curiosité d'un étranger. Quand on a vu la brasserie de Barclay et Parkin, on comprend mieux l'immense force que donne à l'in-



Taverne de matelots.

Souvenirs des côtes de Guinée.

Il nous est arrivé cette nuit une singulière affaire... Peu s'en est fallu que nous n'engagions un combat sérieux avec un brick-roux-anglais, vu comment... Vers deux heures du matin, l'escoffier de vaisseau qui était de quart, nommé Dubois, fit prévenir le commandant Baudin... Un gros grognon par le porte-voix partit bégoté de ce navire et nous parla ces mots, qui traversèrent légèrement le silence de la nuit et de la mer presque calme : Ship ahoy!

Dubois ne se le fit pas répéter deux fois et hêla à son tour : « Ho! du navire, ho!... Quel est votre nom? d'où venez-vous? »

« Ayague?... répondit l'Anglais qui ne comprenait pas du tout.

Et, peu d'instants après, il recommença encore à hêler : « What is your name? where do you come from? »

Il n'y avait pas de raison pour que cela finit, lorsque l'Anglais, qui, pendant ce temps-là, nous avait attendu et s'était posté par notre travers en se défilant d'une partie de ses voiles, trouva apparemment que la conversation durait trop longtemps de cette manière, et une douzaine de balles sillonnées dans notre gréement

« Appelez les tambours!... les canonniers, à leurs pièces! »

Nous étions en effet d'un côté à l'autre cherchant à payer une pareille attaque, et je ne sais comment cet imbécile d'Anglais ne s'en était pas aperçu en nous approchant : le Grenadier portait vingt hommes peints en batterie, et nous ayons en outre un équipage parfaitement exercé par quinze mois de campagne. Malheureusement, une confusion inexplicable régna au premier abord parmi nous; les hommes, réveillés en sursaut, se mélaient, se confondaient sans savoir où aller chercher leurs armes; les tambours, à moitié endormis, battaient le rappel au lieu de battre la générale; les canons n'étaient pas alloués, et pour comble de malheur, la batterie n'était même pas chargée... Evidemment, si dans ce moment-là l'Anglais nous avait envoyés deux ou trois bordées, nous n'aurions pu lui répondre, et il aurait balayé notre pont sans coup férir, mais provisoirement il se contenta de nous envoyer des balles... Cepen au un petit quartier-maître Bas breton, aidé d'autres matelots de son pays, qui, comme on sait, ne professent pas une sympathie miraculeuse pour les Anglais, avaient sauté sur des fusils, et nous commençâmes à répondre à la fusillade de ces brigands de Saxons, comme ils les appelaient. Ceux-ci venaient de s'apercevoir, au son de nos tambours et au sifflet de notre maître d'équipage, qu'ils avaient affaire à un navire de guerre et non à un négrier, ainsi qu'ils le croyaient; ils cessèrent immédiatement leur feu, nous les entendîmes mettre une embarcation à la mer, et le commandant Baudin ordonna de son côté de ne plus tirer. Il était temps, car l'ordre s'était remis partiellement, et déjà nos canonniers se penchaient avec une espèce de rage sur leurs pièces pour les pointer...

« L'embarcation approche : — Je suis le commandant de la Suroire des Eaux, croiseur anglais, dit en anglais l'officier qui nous fit l'observation. — Et nous, le brick de guerre français le Grenadier, monté par le commandant de la station, répondit Dubois dans la même langue. — Veuillez prier le commandant de la station de ne laisser monter à bord pour lui présenter mes excuses, reprit l'officier anglais, je vous ai pris pour un négrier...

« Il fallait mettre les lunettes, dit tout bas un matelot parisien, incrédule lui-même de l'équipage.

Dubois alla porter la demande au commandant Baudin : — Réponds-lui que je ne reçois pas de visite à trois heures du matin, dit celui-ci.

Or, on aura que cette impolitesse apparente de notre commandant était parfaitement inévitable; il n'y avait pas longtemps que le capitaine d'un navire de la station française ayant hâlé monter ainsi à son bord le capitaine d'un croiseur anglais, et cela comme simple visite de politesse, le capitaine anglais alla se vanter d'avoir soumis un de nos navigateurs de guerre à la risée. Aussi le capitaine de la Suroire des Eaux ou-t-il beau insister, tout fut inutile; deux fois il sauta les trois-centes-pour-mille à l'échelle de commandement, deux fois on les lui fit lâcher; alors il se retira dans son canot en s'écriant : « Goddam! goddam! goddam! »

« Je dirai à mon gouvernement comment le commandant de la station française reçoit les officiers de la glorieuse Queen Victoria! »

« — Fils toujours ton nez! disait le Parisien au milieu des groupes de matelots, et viens t'y froter une autre fois!... »

L'incident n'eut pas d'autre suite; l'Anglais fut deux heures blessés, parce que nos matelots y allerent bien plus et bien argent, et tirèrent en pleins bords, les balles des Anglais, au contraire, ne portèrent que dans notre gréement. Le lendemain nous lâissions tomber l'ancre vis-à-vis les blanches fortifications de l'état-les-monts d'Accra.

Nous fûmes fort surpris d'entendre le canon gronder et de voir le fort tirer sur la ville... Bientôt une immense colonne se détacha de terre portant le pavillon du gouverneur à son arrière, c'était M. Carneiro, chef d'état-les-monts plein de mérite et l'un de nos anciens amis. Il apparut au commandant, en montant à bord, que la ville était en pleine insurrection, et que notre arrivée allait sans doute le briser d'un sérieux embarras. Voici ce qui s'était passé : La population d'Accra est placée sous la suzeraineté du Danemark; dernièrement les gens d'Accra, étant en guerre avec une autre tribu, regrettant de l'établissement, se préparèrent de plusieurs prisonniers qu'ils massacrerent, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus à dire, puisque c'est dans les usages du pays, mais ils s'empêchèrent en outre de deux enfants, et, posés par leurs frères ou parents, ils les ramenerent vivants, dans le but d'avoir en faire le sacrifice à leur grand fétiche. Le gouverneur voulut s'opposer à cet acte de barbarie, mais malgré tout ce qu'il put faire, les deux enfants furent brûlés tout vivants une nuit, dans la maison d'un des féticheros. Le gouverneur indigné fit arrêter et jeter au cachot ce fanatique, qu'on commença à instruire martèlement le procès; voilà quelle était la cause de la révolte.

Notre commandant et une partie des officiers descendirent à terre avec le gouverneur, nous laissant l'ordre d'arriver toutes les embarcations en guerre et de descendre avec la compagnie de débarquement si nous en faisions le signal. A l'arrivée près de la plage, le gouverneur et le commandant la trouverent garnie par des bandes d'insurgés; mais elles ne tardèrent pas à être dispersées par une sortie de la garnison du fort, composée de soldats noirs. Peu d'instants après, le fort hissa le signal convenu, et nous fûmes tous nous préparâmes de descendre. Nos matelots étaient dans la joie; toute expédition à terre est pour le matelot français une partie de plaisir; cette guerre de buissons et d'embuscade, où il peut déployer son agilité et son audace, va admirablement à son caractère remuant; par exemple, nous lui demandez pas d'employer régulièrement le pas et de faire la charge en deux temps dans les règles; sur ces articles-là, il n'est pas fait, et il a jamais su tenir son feu réglé à quinze pas devant lui, et petit d'abord le long de la culture de sa culture (Mammou) enfanteur.

Nous arrivâmes à terre sans encombre, sauf quelques armes et cartouches qui furent mouillées au milieu des brisants de la barre. Le feu continuait sur la ville, et le gouverneur prit des mesures pour la résolution de punir les rebelles d'une manière exemplaire. Nous sortîmes du fort, le gouverneur à notre tête, nous dirigeant par l'intérieur de la cité sur la maison du fétichero, dans laquelle avait eu lieu l'immolation des deux enfants. Les rues étaient désertes et silencieuses, les portes des maisons fermées; nous avions au milieu de nous le chirurgien du fort, petit homme à figure rubiconne, qui nous amosaient beaucoup par ses infirmités. Après avoir pris, avant de sortir du fort, de copieuses libations de vin de Rhin et s'être moûté le dit, il avait fait les adieux d' Hector à sa femme, gentille fleur du Nord, transplantée en Afrique, et s'était placé bravement au milieu de nos rangs; je dis au milieu, car il avait fait sans doute la judicieuse réflexion qu'il s'en tirerait des coups de fusil des maisons, sa petite taille lui donnerait ainsi de chaque côté des remparts naturels. Du reste, il s'était armé d'une manière formidable; il portait à la main une carabine, sur ses épaules un fusil à deux coups, et à sa ceinture une énorme paire de pistolets d'argent, un poignard et un grand sabre.

Quand nous arrivâmes à la maison coupable, on en défouca les portes, on alluma les torches et on y mit le feu.

Il venait une grande brise du côté de la mer, et l'incendie ne tarra pas à s'étendre avec rapidité. Nous revînmes au fort, qui se trouvait assez éloigné, pour ne pas craindre d'être atteint, et nous montrâmes sur les toitures, afin de contempler le lugubre spectacle d'une ville brûlée aux flammes. Accra est assez étendue, de plus, une grande partie des habitations sont recouvertes en feuilles de palmier; aussi, à peine éteint le feu nous montâmes au sommet du fort, que le feu s'élevait déjà sur un quart de la malheureuse cité. C'était un spectacle horrible et surprenant... Des gerbes immenses de flammes poussées par le vent se courbaient sur les toits des maisons et les dévoraient avec fureur. Des populations de femmes et d'enfants s'enfuyaient avec effroi, emportant vers l'intérieur leurs enfants les plus précieux. Au milieu de ces cris et de ces reptations de la flamme tonait le bronze des canons du fort ou le sifflement des fusils à la congève, qui nous dirigeait sur les endroits où l'on apercevait des rassemblements armés de naturels. La ville était déjà à moitié détruite, lorsque parurent à la porte du fort quelques chefs des rebelles, demandant à genoux leur grâce au gouverneur, et la permission pour la population de rentrer en ville et de lâcher d'arracher aux flammes ce qui restait encore des maisons. Le gouverneur se laissa fléchir, et quelques moments après nous vîmes les toits des habitations non encore dévorés qui se couvraient d'une multitude de noirs s'efforçant de combattre les progrès du feu, mais leurs efforts demeuraient à peu près nuls, et cela ne fit que procurer quelques victimes humaines à l'incendie.

Le lendemain, nous sortîmes par la ville; à peine si l'on pouvait y marcher tant le sol était encore brûlant. Des femmes, des enfants, paraissant en proie au désespoir, cherchaient dans les cendres, les uns les ossements d'un des leurs, les autres quelque débris de leur fortune échappée à l'incendie. Le gouverneur, pensa le que cette œuvre légitime serait odieuse, et que la rébellion n'aurait plus lever la tête, surtout pendant la présence d'un navire de guerre français; mais, nous ayant conviés à une partie en voiture pour

visiter les environs. En arrivant hors de la ville, nous vîmes bon de légers voitures, mais pas de chevaux... (ou donc sont les chevaux?) dit le commandant. Sur un signe du gouverneur, d'office ou qu'on ne peut négocier, et quatre d'entre eux s'attellèrent à chacune des voitures... Peu d'instants après nous étions emportés comme le vent le long du versant de la montagne... « Vous nos courriers?... nous dit en riant le gouverneur, et vous voyez que tous n'en iront pas plus mal! » En effet, nous parcourûmes ainsi rapidement la distance qui sépare l'établissement d'Accra de l'établissement anglais du même nom (1). Le temps en limps nous représenterait se réjouir, et lorsque une voiture avait dépassé l'autre, les noirs qui la conduisaient quittaient leur attelage et se mettaient à gambader au milieu du chemin, en faisant, comme de vrais singes, une multitude de grimaces à ceux qui étaient restés derrière. Le lendemain de cette journée, l'expédition rentra à bord, au grand désespoir de nos matelots, que le gouverneur avait largement indulgents, et qui préféraient l'excès du régime au bacuet à la viande saute de la cambuse du Grenadier.

« Avant de quitter Accra, je ne puis me empêcher de recommander aux explorateurs de la côte de Guinée, d'abord son or, qui est un des plus beaux et des plus vierges de la côte, et sur lequel les naturels font des bagues et autres ornements des plus curieux, 2° ses tapis de peaux de singes noirs, qui valent du moins les plus beaux tapis de peaux d'ours noirs. Ces tapis sont faits de peaux de singes rousses et noires; on peut s'en passer la fantasia sans faire une trop grande brèche à sa bourse, puisqu'on a deux tapis longs de six pieds et larges de trois pour une paire (cinq francs).

L'ÎLE DU PRINCE (2).

Une légère brise poussant doucement le Grenadier le long de la rive de l'île du Prince, que nous longeons à un quart de lieue à peine, et en vérité je ne pouvais me lasser d'admirer ces charmants rivages... Pourrait-il y avoir vu bien d'autres semblables dans toutes les parties du monde! Cette île est d'un type volcanique, et des pics déchirés de mille façons bizarres se découpent au-dessus d'elle dans l'azur du ciel... Ces pics sont couverts de myriades de cocotiers, pressés comme les épis d'un champ de blé, qui descendent ainsi jusqu'au bord de la mer, au-dessus de laquelle ils viennent balancer leur tête épanachée chargée de grappes de noix de coco... De temps en temps se découvre une admirable vallée toute verdoyante, mais à pente un peu rapide, sur laquelle l'écroulement des cascades d'une petite rivière qui vient se perdre au milieu d'un sable fin et doré. Quelques-uns de ces eaux sont chaudes, et l'y ai pris souvent des bains délicieux, sans craindre des coïncidences qui sont inconnus dans l'île. Lorsque je descendis à terre, et que nous nous rendîmes à l'habitation de notre excellent et digne consul, M. Carneiro, je fus frappé de la prodigieuse fertilité des plaines supérieures. Le café est, ainsi que celui de Rio-Venez 3, au moins égal au moka; les plantations de cacaoïters, de cannes à sucre s'y sont multipliées à l'infini, grâce aux efforts de M. Carneiro, et de magnifiques allées de cannelliers et d'autres arbres tropicaux nous ont une vingtaine de chambres où il peut loger toutes les bêtes qui viennent le visiter; mais surtout les Français, auxquels il porte une affection toute particulière. Car M. Carneiro entend l'hospitalité d'une façon toute royale; possesseur de vastes domaines et de six à sept cents esclaves, il tient pour de son dire table ouverte, et n'a presque jamais moins d'une vingtaine de convives à sa table.

Des que nous fûmes arrivés à l'habitation, fatigués, ruisselants de sueur, car il faisait un soleil de cinquante degrés, et il n'y avait fallu rien moins que la vigueur et le jarret des petits chevaux de l'île pour nous conduire si rapidement, deux jeunes nègresses nous apportèrent des noix de cocos n'ayant encore que leur lait, ce qui nous adouçait délicieusement. Je remarquai, non sans surprise, parmi les esclaves de l'habitation, comme dans le reste de l'île, que presque toutes les jeunes filles marchaient absolument nues; je n'avais encore vu cette nudité absolue que parmi les populations de l'intérieur du continent. Lorsque le chaleur fut un peu tombée, nous revînmes nous chevaux, et nous parcourûmes quelques parties de l'île; je ne pouvais en croire mes yeux. C'est la sans doute la terre fortunée à laquelle Robt son Croisier aborda après son naufrage! Les petits chemins que nous suivions n'étaient pas des chemins, mais de véritables allées de jardin, que garnissaient des rayons du soleil les vives touffes des arbres et des arbustes les plus odoriférants, dans ce feuillage ébaumé s'élevaient de nombreuses familles d'oiseaux inconnus; il semblait que la nature ait voulu épouser sur le plumage des oiseaux de l'île du Prince les plus riches couleurs de sa palette; le brillant foliole de la tourterelle ézur, la tourterelle verte, la petite perruche à collier rouge, les perroquets gris et rouges, et vingt autres espèces abondaient dans l'île; au sommet de l'un des pics se trouve la tourne à gauche, ce coquillage terrestre qui est toujours l'objet de l'envie des naturalistes explorant ces côtes. Enfin, en outre de ce climat charmant, de cet air salubre et pur, de cette nature si riche et si belle, le gourmet lui-même trouve à y satisfaire ses appétits les plus sensuels, les ananas, le lait, les oranges, les bananes, les mangos, les goyaves. Tous les fruits de cette terre privilégiée sont exquis, et l'on trouve

(1) Depuis cette époque (c'est-à-dire en 1846), les Anglais ont acheté au Danemark l'établissement d'Accra, de façon qu'ils sont à présent les seuls maîtres de la baie intérieure. Pour nous en être mieux à l'aise, nous sommes allés à la côte, et dont les côtes inférieures est encore inconnues.

(2) Cette île est située presque sous l'équateur, et à environ sept cents lieues dans le sud du Sénégal, et à cinq cents lieues seulement de notre pays, au sud de l'océan Atlantique. Elle est habitée par des nègres.

(3) Le café Rio-Venez se recueille sur les bords de la rivière de ce nom, à l'est de la station du Sénégal; il est d'une qualité délicate et préférée même au moka par les amateurs; mais on ne le connaît presque pas en France.

(1) Établissement gouverneur du Sénégal.

(2) Ho! du navire, ho! = Quel est votre nom? D'où venez-vous?

au milieu des rochers de ses rivages les coquillages les plus délicats, entre autres une petite espèce d'huîtres vrain, qui est du goût le plus savoureux. Mais, hélas ! si la main de Dieu a prodigué tant de richesses à cette terre promise, quel contraste avec les habitants qu'elle y a placés ! Le Portugal suit à peine qu'il possède ce bijou dans les mers africaines, bijou d'autant plus précieux qu'il offre un port excellent, celui de Saint-Antoine, port très-facile à défendre. La métropole comme un gouverneur, mais elle ne le paye pas ; le gouverneur recrute quelques soldats noirs et les habillement ; les nourrit et les paye comme il peut, en imposant à sa fantaisie les marchandises qui entrent ou qui sortent de l'île ; il entretient ensuite de son mieux un navais fort presque démantelé, et de vieilles pièces d'art de la seizième siècle, qui font feu par la lumière en lieu de la faire par la voie. La ville de Saint-Antoine est un ramassis de mauvais baraques en bois élevées sur quatre piquets, par ce que durant l'hivernage les eaux de la rivière inondent les rues, et qu'on n'y va plus qu'en bateau.

Dans ces baraques grouille le plus singulier mélange de noirs et de gens de couleur qu'on puisse imaginer ; cette population déguenillée, misérable, couchée sur les planchers demi-pourris des maisons, et ne se couvre que de haillons. Ce qu'il y a d'étrange dans ce pays ou l'esclavage est pourtant si fortement enraciné, c'est qu'il n'y existe aucun préjugé de couleur ; qu'il soit noir ou mulâtre, l'habitant est l'égal de tous s'il est libre. Il est vrai que les Portugais de l'île eux-mêmes sont porteurs d'une teinte tellement foncée, qu'ils ne peuvent raisonnablement prétendre au titre de blancs.

Cette population métis ne trouve de vie, d'activité, de mouvement que lors des fêtes religieuses, et il y en a qui datent encore de Vasco de Gama. J'en ai surtout vu une des plus curieuses, et qui sans doute appartient au temps où les Portugais disputaient aux Maures leur sol natal. Le jour de la fête, les rues (si l'on peut appeler cela des rues !) les rues d'où de Saint-Antoine sont encombrées des habitants venus de toutes les parties de l'île ; deux camps se forment sur la place la plus vaste de la ville et se croisent rapidement de tentes bariolées de toutes sortes de couleurs. L'un des camps est celui des Sarrasins, l'autre celui des chrétiens ; deux estrades s'élèvent à chaque extrémité, sur lesquelles doivent se placer, à l'une et à l'autre, les deux armées. Les costumes de cette fête sont soigneusement conservés depuis des siècles ; c'est une multitude de guerriers barbus de fer et armés de la lance, de la masse d'armes et de la longue épée à deux mains ; toutes espèces de devises se remarquent sur les armures de guerriers chrétiens, les croisés et les queues de cheval orientent les casques des guerriers maures.

Après bien des bravades, des insultes échangées entre les deux armées, un guerrier gigantesque sort du camp sarrasin et s'avance près de l'estra le roi des chrétiens, auquel il adresse un long discours avec force gestes menaçants. Il paraît que ce discours est une insulte piquante, car le roi très-chrétien a beaucoup de peine à contenir l'ardeur de ses guerriers, dont les vociférations couvrent souvent la voix de l'orateur ; c'est à se croire en pleine Assemblée législative. Des douzaines de gantelets tombent aux pieds du guerrier maure ; il en ramasse lentement un ; et soudain un guerrier chrétien, atteignant à peine la moitié de la hauteur du géant, s'élance dans l'air en poussant un cri de joie. Le Sarrasin le considère penlant quelque temps, sourit avec dédain et lui tourne le dos ; mais il est bientôt obligé de faire volte-face par suite d'un vigoureux coup de pied qui le repoussé quelque part, et le combat commence. — Va sans dire que le Sarrasin mord la poussière. Le combat est suivi de beaucoup d'autres, à cheval comme à pied, puis les deux rois y prennent part, puis les deux armées tout entières, et enfin la mêlée devient générale. Les Sarrasins, battus, sont tués ou faits prisonniers, leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage, et les vainqueurs les promettent triomphalement par la ville...

Ce qu'il y a de plus heureux dans cette fête, c'est que les combattants s'excitent souvent et prennent l'air au sérieux... Il en résulte alors des établis les et des entailles... Malgré tout, lorsque nous dûmes quitter l'île du Prince, ce ne sont pas ses fêtes antiques que nous regrettions, mais bien la respicandissime nature de cette assemblée parfumée, perdue à quelques lieues à peine des plages brûlantes de l'Afrique !

LA RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

..... Je ne veux pas, en terminant cette notice, oublier de parler de la république de Libéria. La république de Libéria a été fondée par les hommes de couleur des États-Unis, au cap Mesurado, à environ 200 lieues dans le sud du Sénégal ; Libéria en est la capitale, c'est-à-dire, quand jadis la capitale, c'est une manière de parler ; car il n'y a que cette ville-là. Elle est placée sur une élévation, et les rues en sont larges et parfaitement alignées. Il n'y manque qu'une seule chose, ce sont des maisons. Une batterie de canons est brisée sur la hauteur ; ces canons n'ont pas d'affûts et sont simplement couchés par terre ; mais ils sont invariablement pointés du côté de l'intérieur, parce que les colons de Libéria ont souvent affaire avec les peuples de ce côté-là. La première fois que nous lanâmes tomber l'ancre devant Libéria, je me trouvais encore embarqué sur le brick le *Grenadier*, commandé par M. Baudin, qui com-

mandait en même temps la station. Lorsque nous descendîmes à terre, le président M. Roberts, ne se trouvant pas chez lui, il présidait en ce moment l'Assemblée des représentants de la république. Nous nous rendîmes à cette assemblée, qui se tenait dans une espèce de grande salle. Une vingtaine de représentants siégeaient. Des que le président fut averti de l'arrivée du commandant de la station française, il interrompit les travaux pour demander à fermer la séance afin d'aller le recevoir. Mais un membre noir et avancé de l'opposition se leva aussitôt pour une motion d'ordre, et protesta contre cette mesure ; il dit que les travaux de l'Assemblée ne devaient pas être interrompus par l'arrivée d'un chef étranger quel qu'il fût, et il déclama le serutin secret sur la proposition. Nous assistâmes à cette délibération, à laquelle nous ne comprenons pas grand chose, car elle avait lieu en anglais. Un nègre à cheveux blancs, probablement un scrutateur se leva alors, prit un vieux chapeau noir, qui lui servait d'urne et de couvercle, et se mit à parler des bames en recueillant dans son chapeau les votes et faits des honorables représentants. L'opposition l'emporta, et la délibération lui continua. Tout ce que je puis dire du reste de la séance, c'est qu'il y eut plusieurs discours très-éloquents et qu'il me parut que le gouvernement était souvent battu ; mais cela ne lui fit pas donner sa démission : au contraire, après la séance, le chef du gouvernement invita tous les représentants à dîner chez lui avec nous. Le président nous fit une réception aussi cordiale que gracieuse. Mais, hélas ! nous ne nous doutions pas du guépard gastronomique dans lequel nous étions sur le point de tomber !

Tous les préparatifs avaient été bientôt faits, et peu d'heures après nous prenions place à la table hospitalière de M. Roberts... Je remarquai d'abord avec étonnement qu'il n'y avait devant chaque convive qu'une bouteille d'eau ; devant nous seulement on avait placé un tout petit carafon rempli d'une liqueur noireâtre... L'en goûtai, c'était un affreux mélange auquel l'on donnait le nom de porto, il n'y avait pas d'autre vin sur le territoire de la République, car la nation tout entière (et nous Nigoriens !...), faisait partie d'une société de tempérance !

Je pris bravement mon parti, et je lâchai d'obtenir une boisson potable en mélangeant quelques gouttes de cette noire liqueur avec de l'eau ; quant au commandant, il but de tout son cœur de notre triste liqueur. Le premier plat qui parut fut un superbe cochon de lait bouilli de patates ; après le cochon de lait parut un autre ragout de cochon, et puis un second plat de cochon, et toujours du cochon... Nous n'en sommes pas jusqu'aux pâtisseries, et quelques pâtisseries que cela-là, mon Dieu ! La pâte ferme du bouill-vin du Temple nous amena par près d'elles un délicieux feuilleté... Cependant la conversation s'était animée à mesure que les estomacs s'étaient remplis ; peu à peu on oublia même les règlements de la société de tempérance, et les flacons de porto furent vidés et remplis plusieurs fois. L'orateur noir qui avait si vaillamment battu la proposition du président Roberts se leva soudain, et porta un toast à l'Empereur Napoléon !... Nous répondîmes à ce toast, bien qu'il nous parût un peu arriéré, et nous portâmes à notre tour celui du président de la glorieuse République de Libéria !... Les toasts et les discours se succédèrent des lors comme grêle, et c'était d'autant plus embarrassant pour nous, que nous ne savions pas assez d'anglais pour bien apprécier l'éloquence des orateurs.

Enfin, et nous et l'estomac presque vide, car nous n'avions que fort peu goûté au cochon de lait et à la pâte ferme, nous nous levâmes de table, et nous parcourûmes la ville de Libéria afin de nous rafraîchir le cerveau.

Ouvrons maintenant quelques mots sur le destin de Libéria, et en particulier dans la République de Libéria, vis-à-vis elle n'a point la peine, et d'ailleurs une amicale réception vous y est assurée. Mais surtout, et quelle instance qu'on vous fasse, n'y donnez pas !

AUGUSTE BOUET, Lieutenant de vaisseau.

Les Chemins de fer anglais.

Les dernières séances de notre Assemblée législative ont été en grande partie consacrées à un examen de la question des chemins de fer. Mais la discussion n'a nullement élucidé la question ; aucune clarté nouvelle n'en a jailli. Nous en sommes toujours à nous demander si l'Etat eût du ou doit faire les chemins, ou si le système d'adjudication à des compagnies est au contraire préférable, et dans ce cas, puisque c'est le système que l'on a adopté sans trop savoir pourquoi, si les conditions de ces adjudications ont été équitables. Nous répétons que nous avons suivi avec une curieuse attention toute cette discussion, et en toute humilité nous avouons que nous n'en sommes pas plus avancés. Cependant un rapport important nous est tombé entre les mains tout dernièrement lequel a été pour nous un *fait lux* ; ce rapport est celui des commissaires du gouvernement anglais pour tout ce qui concerne les chemins de fer. Il rend compte, et un compte exact, comme les Anglais savent le faire, de la situation de tous les chemins des trois royaumes nous pendant l'année de 1849. Nous allons en extraire la quiddité ; et d'abord commençons par une réflexion rétrospective — Il nous souvient qu'en 1811 l'ingénieur anglais M. Stephenson, le même qui a construit le fameux pont tubulaire sur le détroit de Menai, dont l'illustration a donné le dessin, se fit lire au nez et ce que les Anglais appellent plus poliment *laugh* et à un grand dîner qui lui fut offert à Newcastle, pour avoir dit dans un *speech* que l'on ferait quinze milles et plus à l'heure sur les che-

Il est à peu près certain que le Portugal célébrait volontiers cette fête à la France pour une somme peu importante, et elle lui est de toute inutilité, tandis qu'elle se trouve au contraire à profit même le notre compatriote du Gabon, pour lequel elle serait un lieu de croisière et de départ de plusieurs autres malades. Les Anglais ne s'occuperaient pas à cette œuvre, un seul point de vue, c'est de les laisser aller avec l'épave pour l'achat de l'île de Fernando Po qui est connue, et qui leur servirait à la protection de leurs établissements de la colonie du Niger. Mais plusieurs autres questions de l'ordre de la justice, et de la morale, et de la politique relative à la côte occidentale d'Afrique ont été inconnues à un seul de notre assemblée législative que dans les montagnes de l'Auvergne.

mins de fer de Liverpool à Manchester, qu'il construisait alors. — La moyenne de la vitesse, d'après le rapport des commissaires, est actuellement de vingt-quatre milles à l'heure ! Le même M. Stephenson disait dans une autre occasion que le nombre des voyageurs serait plus que doublé, et les mêmes rires d'incrédulité ne manqueraient pas ; le rapport répond aujourd'hui à ces rires par ces chiffres, on peut par ces nombres que nous exprimons en toutes lettres, de peur de nous tromper : — Le nombre donc des voyageurs s'est élevé dans l'année 1849 à soixante-trois millions huit cent mille, c'est-à-dire plus de cent fois le nombre des voyageurs par les *stage coaches* d'autrefois ; c'est-à-dire le double du chiffre de la population des trois royaumes.

D'après le même rapport, nous voyons qu'à fin de 1849 il y avait dans la Grande-Bretagne (nous ne voulons pas nous servir de chiffres) cinq mille cinq cent quatre-vingt-seize milles de chemins de fer terminés et en pleine activité, dont quatre mille cinq cent cinquante-six en Angleterre, huit cent quarante-six en Ecosse et quatre cent quatre-vingt-quatre en Irlande. En outre, le nombre de milles autorisés par le parlement, mais non terminés s'élevait à six mille trois cent quatre-vingt-trois milles ; ce chiffre est en partie de sorte que, quand tout le réseau sera complété, l'Angleterre possèdera deux mille milles de chemins de fer. Au 30 juin 1849 il y avait cinquante-quatre mille employés sur les chemins en activité, et sur les chemins non terminés cent quatre mille.

Un voyage sur tout ce parcours à raison de un penny trois quarts par mille, c'est-à-dire 8 centimes 1/2, et, comme nous croyons l'avoir dit, la vitesse est en ce moment de vingt-quatre milles à l'heure. Quant aux accidents, le rapport ne compte que vingt et un voyageurs ayant perdu la vie par accident dans l'année 1849 ; ceci n'est-il pas prodigieux, ajoute le rapporteur, quand on songe que l'espace parcouru par la masse des voyageurs s'élevait à plus de huit cent quarante-cinq millions de milles, c'est-à-dire neuf fois la distance de la terre au soleil !

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'ont coûté tous ces mille milles ? Le rapport va vous le dire, mais je vous engage à prendre haleine, les six mille milles en voie d'opération ont coûté cent mille sept millions et demi de livres sterling, et vous savez que la livre sterling vaut vingt cinq francs. Ajoutez à cela ce que coûtent les lignes non terminées, et vous arriverez à la somme ronde de deux cent vingt millions sterling ; le mille revient donc, y compris les machines, les wagons et les stations, à trente-trois mille livres sterling.

C'est beaucoup d'argent, les stations ! et nous ne seriez pas fâché de savoir quel intérêt il donne. Le rapport va encore vous le dire. Toujours dans l'année 1849, le produit brut de tous les chemins de fer s'est élevé à la somme de onze millions huit cent six mille livres st., en en déduisant 35 p. 0/0 de frais d'exploitation, il restera à peu près net de six millions sept cent vingt-neuf mille quatre cent vingt-quatre livres st., c'est-à-dire une faible fraction près, 3 1/2 p. 0/0.

C'est à ce dernier chiffre que je voulais arriver, car c'est lui qui a été mon *ad factum lux*. Je ne suis ni ministre des travaux publics, ni administrateur de chemin de fer ; je voudrais pouvoir ajouter que je ne suis pas même actionnaire, mais je mentirais. Eh bien ! sans être tout ce que je ne suis pas, je me suis fait ce simple raisonnement : Si en Angleterre, ou le commerce est bien plus considérable qu'en France, ou le peuple est bien plus voyageur, ou la matière première des chemins de fer, le fer, est à meilleur compte qu'ici, ou les concessions aux compagnies sont toutes de 99 ans ; si, dis-je, l'intérêt du capital employé dans ce genre d'industrie ne rapporte que 3 1/2 %, que rapporteront donc les chemins de fer en France ? Nous ne répondrons pas à cette question, de peur d'occasionner une panique à la Bourse ; mais nous engageons M. le ministre des travaux publics à étudier le rapport dont nous venons de parler. Ce rapport lui fournira des arguments pour son premier projet de loi sur la matière ; une simple traduction de ce rapport serait le meilleur exposé des motifs qu'il pût faire pour le projet du chemin de Lyon à Avignon. Il faut ajouter néanmoins, pour être juste, que si le nombre des voyageurs continue à s'accroître dans la proportion constatée par le rapport, ce que ne manquera pas d'obscure l'opposition, l'intérêt moyen pourra s'élever dans la même proportion ; d'où je conclus qu'en fait de chemins de fer, comme en fait de politique, il en sera ce qu'il plaît à Dieu, et non ce qui plairait aux actionnaires, aux réactionnaires et aux révolutionnaires.

Table générale analytique

DES QUATORZE PREMIERS VOLUMES DE L'ILLUSTRATION.

La collection de l'Illustration renferme l'histoire la plus complète qu'il existe, à coup sûr, des idées et des faits, des sciences, des arts et de l'industrie, de la littérature, des mœurs, de la mode et des ridicules, depuis l'origine de cette publication au mois de mars 1843. Un coup d'œil jeté sur le rétroscrit analytique que nous publions en ce moment ne laissera aucun doute sur l'immense étendue d'un plan qui embrasse tout ce qui a mérité l'attention du monde pendant ces huit dernières années. Il importait de rendre les recherches faciles dans cette immense variété ; la Table générale a été composée à cette intention. Les éditeurs ont eu soin de faire un tableau par année exact de ce travail, et il n'a pas dépendu d'eux, par conséquent, qu'il ne fut livré plus tôt aux possesseurs de la collection. Cette Table qui remplit, en petit texte, sur quatre colonnes, 128 pages du format de l'Illustration, doit être ajoutée au tome XIV. Les quatre premiers volumes de l'Illustration sont donc comme une première série qui aura une table unique. Les volumes suivants auront leur Table particulière sur le plan de celle-ci. La Table du tome XV est imprimée et sera livrée en même temps que la Table générale des quatre premiers volumes. Le prix de la Table générale est fixé à trois francs.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite).

AU COLLÈGE.

§ II. — Le Collégien qui a de l'avenir.

Aussitôt arrivé au collège, le nouveau se met au travail avec ardeur.



Hæc in nostris fabricata est machina muris.
VIRG.

Bientôt sous ses doigts expérimentés le papier se lègue en aéroplanes éblouissants.



Hæc fuge crudeles terras, fuge litus ararum.
VIRG.

Comme il est observateur et attentif, rien ne lui échappe.



Atque hæc insuper addit.
VIRG.

Par ses soins, les mouches ravies acquièrent un ornement oublié par la nature.

Nec mora nec requies, vasto certamine tendunt.
VIRG.

Les libanons, race timide, apprennent à manier le glaive des combats.



O machinator fraudis! ô scelèrem artifex!
SEN.

Il construit avec art des cornets hydrauliques destinés à projeter au loin, sur les bas bleus ou blancs, soit l'aéro de Petite Vertu fournie par le collége, soit tel autre liquide que, dans ce but, la nature prévoyante a mis en la bouche de tout collégien.



Hoc opus, hæc labor est.
VIRG.

Le collet du pinceau, son voisin reçoit d'importantes additions.



Erectos atollit ad æthera murus.
VIRG.

Il apprend l'art de fortifier les places, ce qui lui permet de se fortifier lui-même dans les lettres par la lecture de Maximilien Ferrin.



Vobis, jette, frappe en dardant.
R. G.

La balle en long et la balle au mur lui deviennent également familières.



Monstrum hæc eras hinc, n'eras, incens!
LE CENSEUR.

Cinq cents vers à Monsien en plus....



In calumnia infans læves.
VIRG.

Dès la ce le collégien s'essaye dans l'art de fumer, et c'est pour cela qu'il échappe les baguettes aux habits du vestuaire.



N'x erat.
VIRG.

Abque, nait, temps où l'on erre.
R. G.

Etude du soir — Quand il ne sait comment passer le temps, il repasse son canif, et toujours avec un nouveau plaisir.



Incerti qui, jura ferant.
VIRG.

Il argument tant de trice à la bloquette, que c'est à qui sera son copin pour les balles.



Revert de corpore vestem.
O.

Quand il joue à la balle, il possède une Iranle et une flade incomparables.



Saltantes satyros imitabitur Alpe'sibus.
VING.

A saute mouton il force le 7....! et il ne plombe pas trop.



Melanque laboribus orat.
LUC.

Il cale avec sa halle comme saint Georges tirait avec son epee.



... Quid ferre recusant Quid valeant humeri.
HOR.

A la balle cavaliere, il fait de l'equitation comme M. Baucher.



Stans pre in uno comitum comitante caterva.
VING.

A la mere Angot, il est capable de defier la mere Angot en personne.



... Digiti callemus et aure.
HOR.

LE JEU DU TRIANGLE.

Meffe-toi! Ce diable de Gervais est raccrocheur comme tout.



Quis globus o cives...
VOLTAIR.

AULY-GELLE.

Enfin il excelle à tous les jeux divers.



Assis, j'exhale et j'aspire.
R. G.

Arrive en troisieme. le collicien est en progres, il se mot à fumer de l'ans dans une pipe, et pour cela il cherche les endroits retires.



Bobus dacti' ayidat.
HODI.

Il ne connait point de rival à la course, qu'il joue aux barres, ou à ristre, ou au chat-coupe.



... Qui te genere beats Et mater felix.
O.

Quand il sort, il a des bottes et une canne.



... Bello horrida bella Et Tibrim multo spumantem sanguine cerno.
VING.

Il est brave, il a des duels dans la petite cour derriere les lieux.



'A'sis, le n, brave à la guerre.
R. G.

S'il repot des blessures, il les repot par-devant.



Frustrus ingentem fumum mirabile ductu.
Evomit...

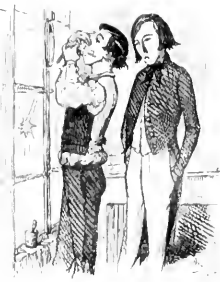
VING.

En rhetorique, il aborde les cigares à quatre sous.



O Venus.
THIETI.

Ce qui lui donne un certain charme à ses yeux de la cuisiniere de son correspondant.



Im libet hirsutum tela sulce recidere carlam.
O.

Plus s'apaise. — Il achete des savoirs. C'est un homme enfin, il est mûr pour la société; le monde l'attend.

(La suite à un prochain numéro.)

Légende orientale.

LA REINE DE SABA.

I.

Il n'y a pas de grands noms sans de grandes choses; ainsi le sont les Arabes, les musulmans. Et, pour eux, les grands choses qui doivent relever les noms des grands hommes et les enlever, ne sont pas de celles qui se mesurent à la sphère ou à la cour. Beaucoup de héros sont, au yeux du musulman religieux et croyant, des espèces de salubrités historiques qui se trouvent, toutement beaucoup d'autres, et s'agitent bruyamment pour occuper les spectateurs. Quand le héros est hors de ligne, est un peu plus grand que les autres héros du commun des saints, les musulmans y reconnaissent tout de suite le don de Dieu, et le grand homme est tout simplement, pour eux, un prophète, un élu du ciel; il y a bien là quelque chose de vrai. Et puis, les bons et fervents croyants ont besoin de croire beaucoup et beaucoup de choses; leur foi robuste et nerveuse accepte sur les épaulés les plus écrasants fardeaux de merveilles, de miracles.

Salomon fut un grand homme, grand en pensées, en puissances, en richesses, en magnificence, en femmes; vite les Arabes en ont fait un prophète. Du reste, comme ils ont dans leurs traditions, et par conséquent dans leurs croyances, un petit obstacle de quelque cent vingt mille prophètes jusqu'à Mahomet qui en est le dernier et le plus grand, il y a place pour beaucoup de monde, et à plus forte raison pour le fils de David.

La célèbre reine de Saba n'a, pour son compte, dans les récits bibliques, qu'un bout de chapitre X ou troisième chapitre des Rois. C'est trop peu pour sa majesté sabéenne. Elle va rendre visite au fils de David, au chœur du Cantique des cantiques, au fontaine de Talmor ou Palmyre, et une conversation assez courte s'engage sur la sagesse ou sapience du grand roi; c'est trop peu, vraiment, pour ces deux majestés — Il se fait des cadeaux, des compliments, et, après cela, la belle Sabéenne s'en retourne très-placément dans son Arabie, jusqu'au fond de l'Yémen, jusqu'à la Sabatie. Encore une fois c'est trop simple, c'est trop peu pour deux aussi hauts personnages, emblème de l'embrassement et du mariage de l'Arabie et de la Judée. En pareille matière, les musulmans ne vont pas par quatre chemins et ne cherchent pas mi à dix heures : une belle fille de l'antique Arabie, une reine du sang des rois sabéens, une noble vierge qui, selon les savants du Fislamième, vivait il y a simplement comme vingt et quelques siècles, ne se dérange pas pour aller si loin visiter un roi, le roi des rois du monde, sans que la chose aboutisse à une union parût en conjugal. Se déraner pour une simple visite, ayant zéro pour résultat! ce sont là des actes trop vides. En ce temps-là, cela ne se faisait guère; en ce temps-ci, cela ne se fait pas du tout. On a beau être prophète, pense un musulman, on n'en est pas moins homme, et une aussi belle dame que la magnifique Makéda ne devait pas beaucoup égarer le saint fils de David, qui déjà avait une collection de trois cents femmes légitimes sans compter sept cents autres femmes.

L'histoire, c'est-à-dire la Bible, n'a pas, au sens des musulmans, assez dit de merveilles de Salomon et de la reine de Saba; il faut en inventer, ou du moins étaler une amplification; il faut faire l'histoire, puisque l'histoire n'a pas su se faire. Et pour grandir les choses, les musulmans sont arrivés à les exagérer à outrance; ils ne paraissent pas se douter que l'exagération est la rhétorique des esprits faibles et la logique des esprits faux. Mais ils aiment de passion l'incompréhensible, l'illimité, l'incroyable, quelle qu'en soit la tournure; gens du désert et des vagues espaces, tout est pour eux dans la forme flottante et fugitive des horizons des sables, des folies du mirage. A leur manière, ils sont, presque en tout, les singes et les perroquets des Grecs et des Indiens.

D'après le veto de leur loi divine, les musulmans n'ayant rien à faire ni rien à tenter dans ce qu'on appelle la philologie, dans la logique de la raison pure et de l'histoire, ils ont donné la volée à leur imagination, ils se sont aussitôt assésés à décorer les souvenirs qu'ils ont pu attraper du passé, ils leur ont donné du dramatique, du plastique, du poétique, même de l'exactité le plus à leur façon; ils ont daté même de l'histoire, ils se sont dressés un chronomètre de l'antiquité, ils ont, dès les premiers temps, mis à jour un tableau d'hommes et faits sans dessiner, ont-elles à leurs années, mois, jours et heures. Que voulez-vous? Je l'ai déjà un figure, ils n'avaient rien de mieux à faire. Ils ont toujours, l'air de connaître ce que personne ne connaît, les plus menus détails des choses; ils vont jusqu'à nous apprendre comment étaient les jambes de la reine de Saba. Les fameuses savent toujours l'heure qu'il est.

La raison, d'ailleurs, n'a jamais été et n'est pas encore leur fanal. Ils n'ont certainement jamais entendu ou lu ce mot de De Bonald : « La raison est la première autorité, et l'autorité la dernière raison. »

II.

Deux mots d'histoire de la Sabatie; car cette histoire là attend et attendra peut-être encore longtemps des historiens.

D'après les généalogies arabes et géographiques, Saba, qui donna son nom à la Sabatie ou pays des Sabéens dans l'Yémen ou Arabie méridionale, était arrière-petit-fils de Cédan (le frère de la Bible), et troisième arrière-petit-fils de Noé. Les deux fils de Saba, Hiamar et Kahlân, furent ensuite la double souche de deux populations. Mais plus tard, les Sabéens et les descendants d'Hiamar et de Kahlân se réunirent et ne formèrent plus qu'un seul peuple sous le nom de Hiamariens. Les Hiamariens de Dame Farouca, les Sabéens n'avaient donc pas une longue existence individuelle, distincte. Néanmoins, il paraît, à intervalles, sur le trône de Hiamar, des rois du sang sabéen proprement dit.

Car les Hiamariens, c'est-à-dire les Othomans, étaient huit grandes familles en possession du droit de succession au trône; c'était parmi elles qu'on choisait un nouveau roi, lorsque le chef de l'Etat mourait sans héritier direct. Ces huit familles arrivaient à avoir un nombre de quatre mille princes ou akouâd, c'est-à-dire paroles; ils avaient le privilège exclusif de parler directement au roi, et le roi ne recevait de communication que d'eux, ne parlait qu'à eux, et ne consultait qu'eux. Seuls ils composaient la cour et l'entourage du souverain.

On donnait le titre de Kahlân, comme nous disons l'Infant, le Dauphin, à l'héritier présomptif du trône, à celui qui, par une éducation spéciale, on préparait au manœuvrer de l'autorité royale. — Les Maâthârân, ou sélectaires, terme qui rappelle nos *nos faméants*, furent les rois qui ne survivaient pas les armées en temps de guerre. — Le nom de Tabba était l'appellation réservée uniquement aux rois, tout comme celui de Câr pour pour les empereurs romains, de Késroes ou Késra pour les rois de Perse, de Firavân, Pharaon, pour les souverains de l'Égypte ancienne, etc.

Saba était le quatrième ou cinquième aïeul de Makéda, appelée, dans les traditions et légendes arabes, du nom de Bakmah, Bikis, Balkis.

Les Abyssins veulent qu'elle soit originaire de leur pays, de la contrée de Makéda, située au nord de l'Abyssinie. Aujourd'hui, les plus belles esclaves abyssiniennes sont amenees de cette contrée, et sont qualifiées, comme titre de beauté et de valeur, par le mot de Makédiennes.

III.

Balkamah, surnommée Bikis, la glorieuse reine de Saba, eut, selon les récits arabes, un règne des plus extraordinaires et des plus brillants, une vie semée de merveilles et d'étonnements. Son nom rappelle toujours celui de Salomân ou Salomon.

Salomân fut, d'après le privilège de la prophétie, le seul qui eût de Dieu le privilège de la toute-science et de la toute-puissance, le seul qui fut prophète. Jamais élu de Dieu, jamais prophète n'eut à ses ordres, comme Salomân, les hommes et les éléments, les animaux, les Éléphants et les Gémeaux. Les vents eux-mêmes lui servaient d'espons, et, du plus loin possible, lui apportaient à l'oreille tout ce qui se disait de lui. Les sylphes ou ms, les djinn, les chéitan ou démons, les animaux, quadrupèdes et oiseaux, lui obéissaient; de tous il savait le langage, les pensées, les crimes, tous étaient ses humbles serviteurs. Ils lui formaient une armée qui couvrait un espace de cent lieues carrées, et qui était divisée en quatre corps égaux; vi et cinq lieues dans tout pour le camp de la division des djinn, vingt-cinq pour la division des sylphes ou ms, vingt-cinq pour la division des oiseaux, et vingt-cinq pour la division des quadrupèdes.

La demeure de Salomân était un palais de cristal, élevé sur des bases en bois, et avait trois cents femmes légitimes et sept cents concubines. Le tapis qui, dans les voyages, les djinn étaient lorsque le grand roi s'arrêta, était tissé d'or et de soie, et couvrait une surface d'une lieue carrée, le trône, on le dressait au milieu; puis, en cercle, des sièges d'or et d'argent. Les prophètes de la cour de Salomân s'asseyaient sur les sièges d'or, et les savants et les docteurs sur les sièges d'argent; la foule, ms djinn, chéitan, faisait couronne alentour. Les oiseaux se plaçaient en l'air, et les ailes plumeuses, se tenant disposés en voûte empennée, en parais vivant et enroulé de couleurs féminines, contre les ardeurs du soleil. Lorsqu'on levait le camp, les vents emportaient le tout; on voyageait en course aérienne.

C'est de cette confortable façon que Salomân partit pour l'Arabie. Il passa à Médine, salua le tombeau futur du dernier des prophètes, puis alla, par le défilé de Thâf, à la Vallée de la Fourmi. Il en était encore à trois milles, lorsque le vent lui apporta à l'oreille les paroles de la fourmi appelée Takkhah. Elle avertissait ses sœurs de vite rentrer dans leurs demeures, avant que Salomân, et ses soldats, et son armée ne vinssent les briser sans s'en apercevoir. Salomân, arrivé au débouché de la vallée, descendit.

— Tu as cru deviner, dit-il à Takkhah, prévenir tes fourmis de se mettre en garde contre nous; tu sais cependant bien que je suis prophète de justice et de pitié.

— C'est vrai; mais j'ai voulu faire entendre à mes fourmis que tu puisses en leur cœur briser le cœur, non pas le corps, et je voulais les préparer à te contempler, toi et ta grandeur.

— Dis-moi, savante fourmi, quelques paroles de morale et quelques pensées sur les choses de l'Éternel et du pitié.

— Volontiers. Sais-tu pourquoi ton père s'appelait Daoud (David)?

— Non.

— C'est qu'il guérisait (3) les plaies et les souffrances de l'âme. Et sais-tu pourquoi ton nom est Salomân?

— Non.

— C'est que tu es de curar pur (2), d'une sincère et nette; et tu dois au moins égaler ton père. Et pourquoi Dieu a-t-il mis les vents à ta disposition? Le sais-tu?

— Non.

— C'est que ce monde n'est qu'un coup de vent passager, presque invisible. Encore; si tu ne pouvais Dieu a attaché le secret de ta force et de ta puissance au chaton de ton serai?

— Non.

— Eh bien! c'est pour l'apprendre que ce monde ne vaut pas un petit morceau de pierre.

— Mais, docte fourmi, les armées de tes fourmis sont-elles plus nombreuses que mes armées?

— Certainement.

1. Le mot *daoud* dont on derive *daoud*, nom de David, signifie médecin, guerrier.

2. Le mot *serai* dont on derive *salomân* veut dire sain, pur, exempt de malice.

— Fais-moi les donc voir.

Takkhah appela une seule espèce de ses sœurs, et pendant soixante-six jours entiers elles défilèrent en bataillons sous les yeux de Salomân; elles montraient les plumes, les tresses, les vallées.

— En restes-tu encore beaucoup? dit alors Salomân.

— Il n'y a encore de passés, lui répondit tranquillement Takkhah, qu'une partie d'une seule espèce, et j'en ai soixante-dix espèces.

Salomân partit.

IV.

Le grand roi alla faire son pèlerinage avec toute son armée d'hommes, d'ins, djinn, chéitan, oiseaux, quadrupèdes. Il séjourna quelque temps aux environs de la Mkke. Chaque jour il égarait cent mille chameaux, cent mille bœufs ou taureaux et vingt mille moutons. Il était à ceux qui comptaient son immense cortège; le prophète arabe qui devait venir planter dans cette contrée l'étendard d'une foi nouvelle, et serait craint et révéré des hommes jusque dans les régions éloignées de là à un mois de chemin comme lui en laissaient dans les airs.

— Et quelle sera sa religion? demandait-on au fils de David.

— La religion de la pente au bien et au vrai.

— Et l'époque de son arrivée?

— Dans mille ans; et il sera le plus parfait des messies, le sceau final des prophètes de tout le monde.

Un matin, Salomân se tint en voyage, se dirigeant du côté de l'Yémen; à midi, il était déjà au-dessus des plaines de Sanâ. En quelques heures, il avait franchi un trajet d'un mois pour les autres hommes, il s'avançait charmé de l'aspect riant de cette contrée, de la luxuriance verdure des campagnes, descendit pour prier et louer. Des qu'il fut arrivé à terre, les oiseaux se rangèrent en couple ombreux au-dessus de lui.

Salomân demanda de l'eau. On cherche la hipppe pour indiquer où l'on en trouverait. Car la hipppe, de son air pénétrant, voit l'eau, même sous terre, comme si toute eau était dans un verre. Mais la hipppe était absente. Pendant le trajet de la Mkke à Sanâ, elle avait, du haut des airs, remarqué vers le fond de l'Yémen de magnifiques jarains. Elle y était allée à la découverte. C'étaient les jardins de Balkamah ou Bikis.

Yabûr, c'était le nom de la hipppe de Salomân, rencontra, dans ces jardins, Anfr, la hipppe de Bikis.

— D'où viens-tu? dit Anfr à Yabûr, et où vas-tu?

— Je viens de Syrie, et je suis avec mon maître, Salomân.

— Qu'est-ce que c'est que Salomân?

— C'est le roi des hommes, des ins, des djinn, des chéitan, des oiseaux, des quadrupèdes et des vents. Et toi, d'où es-tu?

— Moi, je suis de ce pays-ci.

— Et qui est-ce qui le gouverne?

— Une femme, appelle Bikis... dont les états sont, au moins, égaux à ceux de ton maître; elle est reine de l'Yémen; elle a sous ses ordres douze mille chefs d'armée qui commandent chacun une douze mille combattants... Veux-tu venir visiter un peu son empire?

— Non; je crains que Salomân n'ait besoin d'eau pour faire ses ablutions avant sa prière.

— Mais si ton roi était bien aise de savoir ce que c'est que notre reine! Viens la voir.

Yabûr alla voir Balkamah, et ne put partir qu'à trois heures après midi.

V.

Or, lorsque Salomân s'assit au milieu de sa troupe, un rayon de soleil tomba sur lui. Le prophète leva les yeux, et au milieu des oiseaux il remarqua que la place de la hipppe était vide.

— O, est la hipppe? demanda-t-il tout à coup.

— De l'Yémen, dit l'air ou l'air-vantour, chef des oiseaux; je ne l'ai envoyée nulle part.

Salomân irrité crut de faire tirer la hipppe, si elle ne lui apportait pas une excuse sérieuse. Puis il appela l'aigle, le roi des oiseaux, et lui ordonna de lui trouver de suite la hipppe et de la lui amener. L'aigle part, s'enlève jusqu'au sommet même de l'air, et, là, la terre lui paraissait grande comme une cueulle. Il regarda partout, il chercha, et vit qu'il aperçut de loin la hipppe arrivant à tire-d'aile. L'aigle plongea sur elle.

— Que Dieu te maudisse! lui dit-il, que bien eût fait la mère de te laisser périr lors de ta naissance! Notre prophète a juré ta mort.

— Ils arrivent au camp; de tous côtés on répète à la hipppe : — Ous tu allée? Le prophète a résolu de te tuer.

— Il n'a pas mis de restriction? dit-elle.

— A moins, a-t-il dit, qu'elle n'ait une excuse sérieuse.

— Alors, je suis sauvée.

L'aigle combat la hipppe devant Salomân; elle approche d'un air humble, la tête et la queue basses, les ailes traînantes à terre. Salomân la saisit par le cou, la tire brusquement.

— Ous étas-tu? lui dit-il; je vais te punir comme tu le mérites.

— Pitié, dit tranquillement la hipppe, tu es en colère! Rappele-toi que tu paraîtras un jour devant Dieu.

A ces mots, Salomân tréssa; puis d'une voix calme : — Qu'Éa retienne aujourd'hui ton de moi?

— J'ai aperçu et recueilli des choses que tu ne sais pas. Je suis allée jusqu'au fond de l'Yémen, dans la Sabatie, j'ai vu Mârah, la capitale de l'empire des descendants de Saba; j'en apporte des notions positives.

— Voyons!

— J'ai aperçu là une reine d'une éblouissante beauté, Bikis, de la posterité de Mâh k, fils de Bayân.

— Très-bien. Mais nous allons éprouver si tu nous dis vrai.

Cherbourg. — Escadre de l'amiral Parceval-Deschênes.

L'escadre du vice-amiral Parceval-Deschênes, partie de Naples le 15 juillet, a mouillé sur la rade de Cherbourg le samedi 14 août, vers midi. La frégate à vapeur *le Descartes*, qui l'avait quittée le 26 juillet en dehors du détroit de Gibraltar, est arrivée dans la nuit du 8 au 9 août, après avoir touché à Cadix et à Lisbonne.

Cette escadre est composée des vaisseaux :
Le Friedland, de 120 canons, 1,413 hommes d'équipage, capitaine Jacquinet, portant le pavillon de vice amiral;
Le Jemmapes, de 100 canons, 933 hommes d'équipage, capitaine de Vareg;

L'Hercule, de 100 canons, 955 hommes d'équipage, capitaine Maissin;

Le Tena, de 90 canons, 932 hommes d'équipage, capitaine Larrieux;

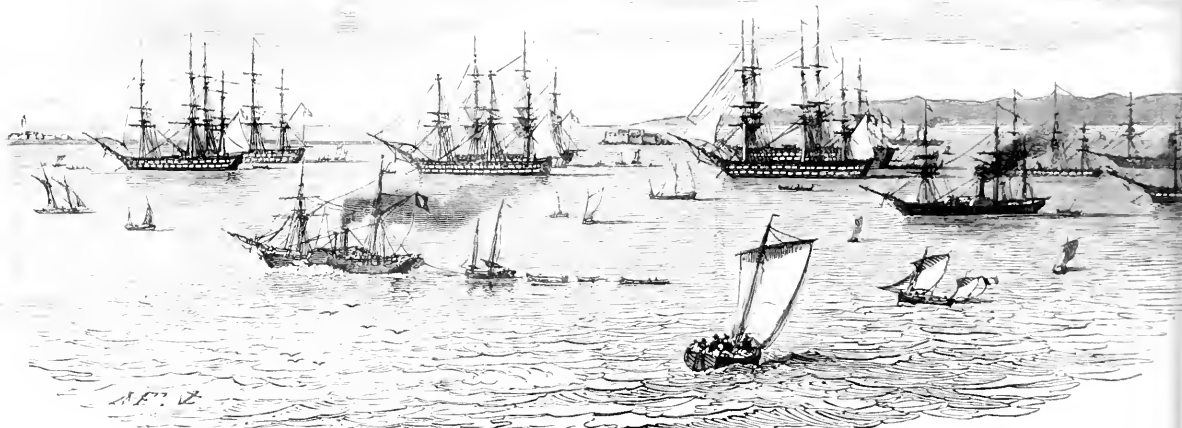
L'Inflexible, de 90 canons, 870 hommes d'équipage, capitaine Montléon;

De la frégate à vapeur *le Descartes*, de 450 chevaux, 259 hommes d'équipage, capitaine Choart;

Des corvettes et avisos à vapeur :

Le Caton, de 220 chevaux, 136 hommes d'équipage, capitaine Dupuy;

Le Chaptal, corvette à hélice, capitaine Labrousse;
Le Magellan, 450 chevaux.
Il y a en outre dans les eaux de Cherbourg les bâtiments de guerre ci-après :
Le vaisseau le Henri IV, de 100 canons, capitaine Gueydon;
La corvette à vapeur le Cafarelli, de 400 chevaux, capitaine Baudais;
La corvette aviso le Phoenix, capitaine Borius;
Enfin la gabare stationnaire *le Ducephale*.
Ainsi, le 13 août, il y avait sur la rade de Cherbourg treize navires de guerre; savoir :



L'escadre de l'amiral Parceval embossée sur la rade de Cherbourg, d'après un croquis envoyé par M. Van-Tenac.

Six vaisseaux : *le Friedland*, *l'Hercule*, *le Henri IV*, *le Jemmapes*, *l'Inflexible*, *le Tena*;

Une frégate à vapeur : *le Descartes*;

Cinq corvettes et avisos à vapeur : *le Magellan*, *le Caffarelli*, *le Caton*, *le Chaptal*, *le Phoenix*;

Une corvette à voiles : *le Ducephale*.

Cherbourg n'avait pas vu un si grand nombre de bâtiments de haut bord depuis le voyage de Louis XVI en 1786.

On attend prochainement le reste de l'escadre formant la division du contre-amiral Dubouche, qui se compose des vaisseaux :

Le Fabry, *le Jupiter* et de la frégate à vapeur *le Cacique*.

Ces bâtiments sont partis de Tunis le 23 juillet, neuf jours après la 1^{re} division.

La présence de l'escadre est pour la ville de Cherbourg une occasion de fêtes et de prospérité. En 1811, Napoléon, Marie-Louise et le prince Eugène passèrent trois jours dans cette ville; l'Empereur visita tous les travaux du port. En 1813, l'impératrice Marie Louise assista à l'immersion de l'avant-port. En 1829, ce fut le Dauphin qui présida à l'immersion du bassin des armements. Enfin le roi Louis-Philippe, avec une partie des princes de sa famille, vint, lui aussi, en 1833, visiter le port de Cherbourg.

Le président de la République est annoncé pour le 2 du

mois prochain. Un dîner de 600 couverts lui sera donné dans la salle des *Gabaris*; la ville invitera à ce banquet les officiers supérieurs de toutes les armes, les différents chefs de service, le conseil d'arrondissement, les maires des chefs lieux de canton, les chefs de bataillon de la garde nationale des délégués de cette garde nationale et des ouvriers du port un bal par souscription aura lieu dans la *Salle d'espada*. Six mille francs seront distribués à titre de secours à familles indigentes de la ville. Enfin une course entre les canots de l'escadre sera organisée sur la rade.

Cette solennité laissera des souvenirs aux habitants de ville de Cherbourg.

Beaux-Arts.

L'Illustration a signalé, il y a longtemps, le fait dénoncé dans la note suivante. Si l'administration, en effet, n'a pas cherché depuis à remédier aux causes de cette destruction, le dommage doit être, à l'heure qu'il est, irréparable.

Plusieurs amateurs de peinture, qui ont visité récemment les galeries du musée de Versailles, ont remarqué que les grandes toiles placées dans les salles récemment construites, celles des Croisades, de Constantine, etc., se trouvent dans un état de déterioration tel, qu'il sera difficile de les préserver d'une ruine complète. Cette détérioration provient-elle de l'inégalité de la température, de l'humidité, du froid, de la chaleur? Nous ne pouvons en assigner la cause, mais il est certain que ces ouvrages d'art sont à la veille d'être entièrement perdus. On ne saurait trop engager l'administration à faire cesser un tel état de choses.

Les galeries de Versailles ont coûté, on le sait, des sommes énormes à l'ancienne liste civile; elles renferment des tableaux anciens d'une grande valeur, et des compositions modernes dues aux premiers peintres de ce temps-ci. Faut-il laisser périr tant de richesses et perdre le fruit des dépenses qu'elles ont coûté? L'Assemblée nationale a voté il y a deux mois des crédits demandés d'urgence par le ministre des travaux publics, pour exécuter les travaux de réparation des conduits du parquet d'eau du parc de Versailles; si les ressources que l'administration des beaux-arts possède ne sont pas suffisantes pour couvrir les frais que nécessitent l'entretien et la conservation des galeries et des objets d'art du Musée, nous ne doutons pas que l'Assemblée nationale, saisie par le ministre de l'intérieur d'une demande d'allocation pour la réclamation des tableaux et la modification des localités affectées à l'exposition des ouvrages de peinture, ne s'empresse de l'accorder.

La vente de la galerie de feu Guillaume II, commencée à La Haye le 15 et le 16 août, s'est continuée lundi, et nous n'avons encore que le résultat des deux premières journées. Nous

le publierons complet dans l'intérêt des artistes et des amateurs. Un des premiers marchands de tableaux a profité de l'immense concours d'amateurs qui se trouvaient, à cette occasion réunis à La Haye pour mettre en vente public trois tableaux de prix, savoir : un de Hobbema, peint sur bois, et représentant des fleurs et des fruits; un autre de Terburg, dont le sujet est un général hollandais partant pour la guerre et prenant congé de sa femme et de ses enfants; enfin la belle marine de M. Gudin, qui figurait à l'exposition de La Haye de 1841, et pour laquelle le roi Guillaume décerna à l'auteur la grande médaille en or.

Ces trois ouvrages ont été successivement adjugés à une seule personne, M. Van der Hagen, le premier pour 10,900 fr., le deuxième pour 10,600 fr., et le troisième pour 9,600 fr.

— La célèbre galerie Barbarigo, connue depuis des siècles, comptait, entre autres chefs-d'œuvre des premiers maîtres, dix-sept tableaux intacts de Tibon; la Madeleine, la Vierge, le Saint Sébastien, les fameux portraits du doge Barbarigo, de Philippe II, etc. Après l'extinction de la famille Barbarigo, le comte Nicolas Giustiniani, les frères Borbone, et les négociants Bonetti, qui en étaient propriétaires, l'offrirent au gouvernement. Sur les belles paroles du vice-roi Brenier, elle fut envoyée à Vienne, on, après plus-neuf années, elle fut refusée en 1819. La cour de Russie vint de l'acheter pour 600,000 fr.

On s'abonne *Écrivez-le!* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOX FRÈRES, Paris, 16, rue de Valenciennes

Rébus.

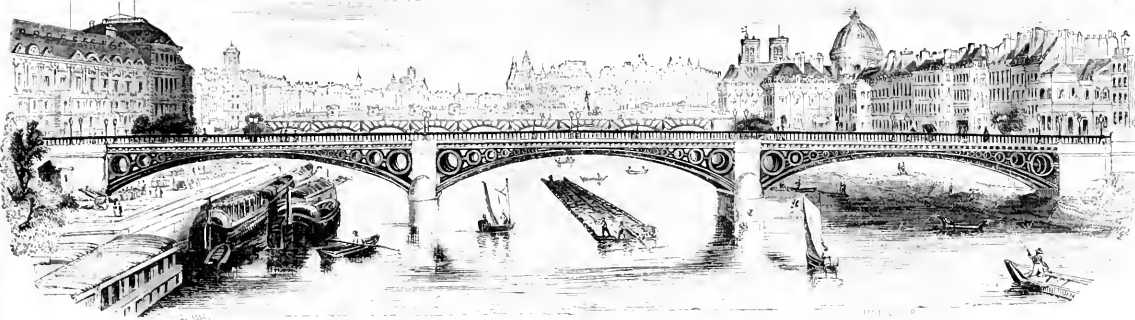


EXPLICATION DU DERNIER REBUS. L'homme est tolérant pour ses propres défauts.

L'ILLUSTRATION,

31 AOUT 1850.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 392. — Vol. XVI. — Du Vendredi 30 août au Vendredi 6 sept. 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

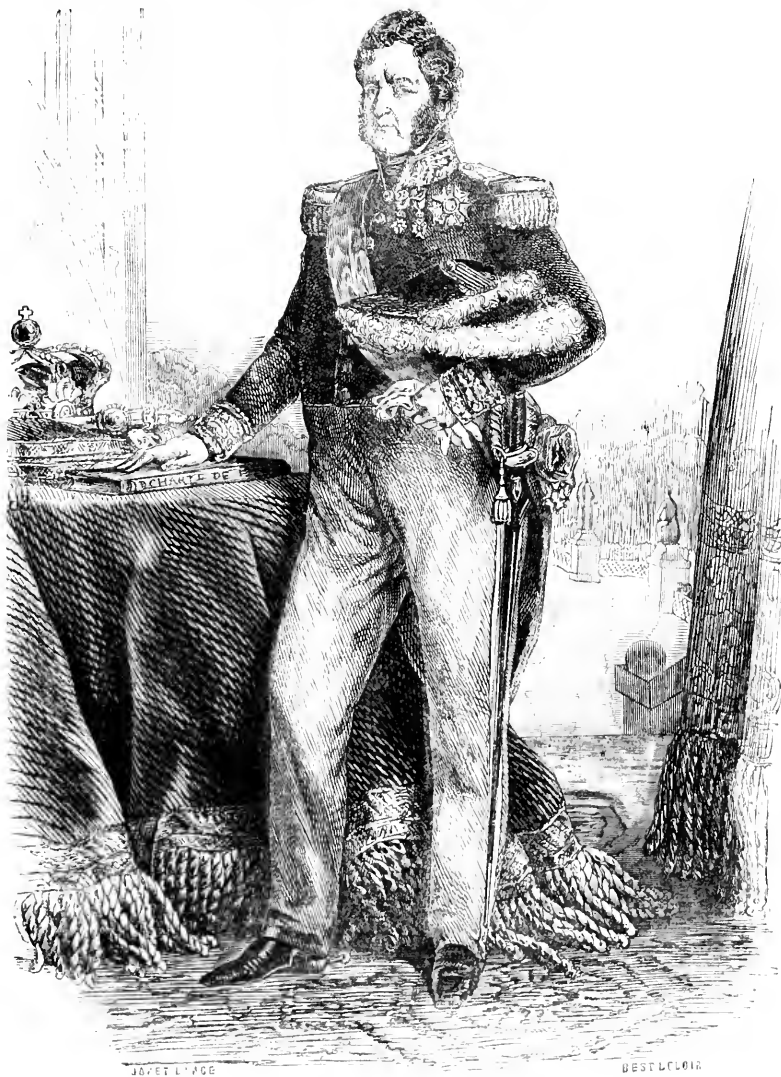
SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — La guerre en Afrique, par le général Yusuf. — Courrier de Paris. — Notice sur Balzac. — La vie des eaux (n^o 6, Dieppe. — La Californie, San-Francisco et Sacramento. — Revue littéraire. — Légende orientale. La reine de Saba (suite et fin). — Bibliographie. — Calendrier astrannique illustré. — Beaux-arts. — M. le comte de Chambord à Wiesbaden. — Correspondance.

Gravures. Portrait du roi Louis-Philippe. — Fête d'Armées; Distribution des médailles aux orphelinistes. — Portrait de Balzac; La cousine Estelle; La comtesse de Vandenesse (deux types de ses œuvres). — Californie. — Vue générale de San-Francisco; La place Bloy à San-Francisco, deux vues; Grand quai d'Aspinal; Meeting politique à San-Francisco; Vue générale de Sacramento. — Album du collectionneur par Bertall, 31 gravures. — M. le comte de Chambord au Coursaal à Wiesbaden. — Rebas.

Histoire de la semaine.

On a reçu à Paris, le 27, la nouvelle de la mort du roi Louis-Philippe, décédé à sa résidence de Claremont, le 26, à huit heures du matin. Dès le 25 au matin, en présence de la reine, le roi avait été averti de sa fin prochaine. Il reçut avec calme ce premier et douloureux avis, et fit aussitôt ses dernières dispositions. Après un entretien avec la reine, il a dicté une dernière page de ses mémoires, interrompus par la maladie il y a quelques mois. Il fit appeler tous ses enfants et petits-enfants actuellement à Claremont, et, en présence de toute sa famille, il accomplit ses devoirs religieux, en joignant ses prières à celles de l'abbé Guéllou, son aumônier. Il est resté ensuite longtemps entouré de sa famille, l'entretenant avec cette fermeté et cette simplicité stoïque dont sa vie, mêlée de tant de vicissitudes contraires, a donné le spectacle. Le roi Louis-Philippe, quel que soit le jugement de l'histoire sur sa personne et sur l'influence que son règne a exercée sur les mœurs de son temps, restera un personnage hors ligne par ce côté de son caractère, qui est un des traits de la vraie grandeur. Il lui a manqué peu de chose pour être le plus grand politique du temps. Peut-être les con-



temporaires eux-mêmes, prenant à la lettre une fameuse maxime qui, d'ailleurs, n'est pas venue de lui, sont-ils seuls coupables d'en avoir fait une règle à la convenance de leurs instincts matérialistes. Le fait est que nous subissons encore, à l'heure qu'il est, et que nous subirons longtemps la conséquence de ce défaut d'équilibre entre les sentiments et les intérêts, équilibre rompu par l'égoïsme des uns et l'imprévoyance des autres, au grand dommage de tous, et qui ne se rétablira qu'au prix des plus douloureux sacrifices.

Quelle que soit la destinée de notre patrie, la France se souviendra de ce règne, qu'on ne peut encore juger sous l'optique des passions qui l'exaltent ou qui le flétrissent dans une polémique qui obéit également à la maxime : *chacun pour soi*. Nous en appelons à des juges plus calmes et plus désintéressés. Nous n'affirons qu'une chose aujourd'hui, c'est que ceux qui ont servi Louis-Philippe ne le valaient pas; c'est que Louis-Philippe serait encore roi de France, si la France avait eu des hommes d'Etat au lieu d'avoir des parvenus éblouis de leur fortune, ivres de vanité et plus occupés des jouissances du pouvoir que de la grandeur durable de leur pays.

Nous demandons pardon de ce retour vers des impressions non encore effacées. Nous revenons plus volontiers au tableau d'une famille en deuil devant les restes mortels de son illustre chef. Louis-Philippe, comme nous l'avons dit, s'est éteint à huit heures du matin, entouré de la reine et de ses enfants : madama la duchesse d'Orléans, le comte de Paris, le duc de Chartres, le duc et la duchesse de Nemours, le prince et la princesse de Joinville, le duc et la duchesse d'Anjou, la duchesse de Saxe-Cobourg. Les derniers et ces derniers témoignages d'une affection de famille qui n'est plus qu'un tendre et douloureux regret chez ceux qui survivent.

A la suite de cette ex-

En vérité, nous ne comprenons pas le but où tendent les chefs militaires, notre colonie en est croyait sans civiliser. En Algérie l'œuvre de rapprochement devrait marcher de front avec l'œuvre de conquête, faute de quoi on ne pourra jamais compter sur une tranquille complète en Afrique, même après que toutes les tribus arabes et kabyles, cent fois battues et humiliées, se seront soumises à notre domination. Quelles garanties aura-t-on de la fidélité des vaincus? aucune évidemment. La guerre sera toujours à recommencer jusqu'à la disparition du dernier indigène. En d'autres termes, la *quarta-partition* des deux peuples, ou leur simple *coexistence* en Algérie, n'est pas possible, les relations de rapprochement assurément seuls la voie de la paix. De telle sorte que nous posons toujours le problème de cette façon : civilisation ou extermination. Malgré ce que cette formule paraît avoir de trop rigoureusement absolue, nous sommes persuadés que tous les hommes sérieux qui connaissent bien la colonie la tiendront pour vraie.

FÉLIX LACROIX.

Courrier de Paris.

O vous, poètes incompris, amoureux distancés, écopés de la Bourgeo, lorettes en disponibilité, beaux à la retraite et dans la débâcle, ecclésiastiques en retraite, avocats sans cause, représentants charismatiques, président et conseillers en voyage, vous tous les crucifiés du jour, martyrs ou fruits secs de l'état social, les misérables et les malcontents, nos satisfaites le semaine est une élégie, elle ressemble à un enterrement de troisième classe, son emblème, c'est le sautoir pleureur, et les journaux quotidiens qui la suivent pas à pas et condèment son deuil devraient s'écrouler de noir. Quelques archives mortuaires et de d'obseques! L'éloquence oratoire et la popularité, *De profundis*. Mais ne touchons pas à la reine.

Le fait est que la capitale n'est pas un séjour très-récréatif. Les empoisonneurs ont reparu. Des Brivelliers insaisissables salent le pot-à-l'œil parisien avec de l'arsenic. — Ne rentre pas trop tard, dit l'épouse inquiète à son mari. Mon journal assure qu'on est à la recherche d'une bande d'assassins nocturnes. — On ne compte plus les suicides : c'est à n'en pas finir. Le Bois de Boulogne, ce Pré-aux-Clercs d'un siècle évanoui, jadis plus que jamais d'une réputation homicide. A chaque instant nos ruelles s'y rencontrent. Ecoutez le récit d'un de ces raffinements, tout en laissant la responsabilité de l'anecdote à qui de droit. Dernièrement on relevait, dans le fourré, les corps inanimés de deux jeunes gens. La position des cadavres, l'arme enroulée pendante à leur main, la tête de l'un et la poitrine de l'autre également trouées d'une balle, tout indiquait un duel, et l'information qui s'ensuivit prouva qu'il avait eu lieu sans témoins. M. N., l'une des victimes, voyageant en Suisse, eut la fantaisie de gravir jusqu'au sommet de la Jung-Frau. Parvenu au pic le plus élevé, il y avait déposé sa carte, et M. X. la lui rapporta, après avoir substituée la sienne là-haut. Sur ce frivole prétexte, on s'est battu et on s'est tué.

Pauvre Paris! Pendant qu'on y broie du noir, les indigènes qui l'ont abandonné pour les eaux ne cessent pas de lui envoyer des récits couleur de rose. Entre autres villes nardées, on distingue surtout Wiesbaden, la bonnoise principauté et romantique, dont on a fait les notes blanches. L'illustre prétendant qui y tient son courtois grossier autour de lui le nombre des filiales. Les convictions respectables, les dévouements désintéressés y allient à côté d'autres qui le sont moins. Tels qui croient aller à un congrès pacifique, se sont trouvés à... l'Assemblée nationale. C'est là la partie sérieuse du pèlerinage; le côté comique, c'est la réclame parisienne qui s'en charge. Ainsi, elle annonçait dernièrement l'arrivée à Wiesbaden du grand écuyer du Grand Turc pour complimenter M. le comte de Chambord, et nos Parisiens ne savaient trop que penser, lorsqu'un *erratum* les a mis au fait : « Grand écuyer du grand Duc, et non du Grand Turc. N'allez pas confondre. » Et malheureusement on avait confondu.

Tel est l'usage de la réclame, cette reine du monde qui a détrôné l'opinion publique se permet d'étranges *lapsus linguæ*. L'autre jour encore, un journal digne d'estime, qui marche droit et n'a rien de contrefait, quoiqu'il s'imprime à Bruxelles, annonçait l'arrivée dans cette capitale de MM. *Ampepe* et *Fleurant*, illustres savants français. Notre confrère voulait dire *Ampepe* et *Fleurant*; la contrefaçon est d'autant plus fâcheuse que les noms de ces personnages ainsi estropiés ont un sens, tandis qu'avec leur orthographe légitime ils ne signifient plus rien, sinon des acclamations.

Des noms encore plus célèbres ne sont-ils pas écorchés, même en pleine académie? Ainsi du nom de l'envoyé de Népal, qui visitait hier l'Institut (on sait que ce personnage est venu à Paris pour voir nos autorités et nos courtois). Impossible d'oublier les transformations dont nous sommes l'ont affublé. Ici on articule ce nom à la tartare, et là-bas on le prononçait à la chinoise. Le seul Persan de l'Institut poussait des cris... perçants. *Bahay-Thaïner*, criait il d'une voix tonnante. — Braquemont, Baganer, répétait la foule érudite. Le nabab mécontent de l'accueil allé se retirer, lorsque le secrétaire prêté lui fut dit par interprète que ces gloussements n'avaient rien de flatteur pour sa personne, et que c'était la manière académique d'exprimer son admiration. Le malentendu explique, la conversation s'est engagée amicalement. Entre autres interrogatoires, on a demandé au noble étranger s'il était vrai qu'il égorgeât chaque matin un bœuf pour le manger tout cru, ainsi que l'affirme le *Constitutionnel*. « Ah ah! s'est écrié l'homme barbare; je ne vis que de dattes et de butage. » Un académicien fabuliste se propose de consacrer le souvenir de cette visite intéressante par un apologue. En l'absence de M. le président de la République, l'envoyé a manifesté le désir de visiter sa résidence, et le même académicien s'est offert pour guide. « Je ne suis pas fiché, disait-il en manière d'allois ou classique, de montrer le Tartare à l'Élysée. » Notre public a négligé l'envoyé de Népal, il méritait pourtant son attention. Ce n'est pas un nabab aux yeux hébétés, au teint de suite et paré

de trésors imaginaires. L'ambassadeur est jeune et plein de distinction. C'est un délégué de l'Orient; il a été le héros d'une révolution. Il a déposé un roi, et n'a pas voulu du rôle de Cromwell. C'est le Cincinnatus oriental, la charnu de moins et les millions de plus. Quelques dames françaises, qui s'intéressent à lui pour tout ce que l'on conte de sa magnificence en Angleterre, se proposent de le piloter dans les hauts parages avec tous les égards que mérite un si magnifique distributeur de cachemires et de diamants; on dit même qu'une princesse lui offrirait l'hospitalité. Indulgent ou modeste, il a refusé obstinément toutes ces propositions séduisantes. Un de ses prédécesseurs avait eu plus de peine à se soustraire à ces dures violences, s'il est vrai que celui-là ait été forcé de dire, comme le chaste Joseph à une autre madame Putiphar : « La beauté sans pudeur est une vaine saute saut. » Ah! les innocents voyageurs que ces Orientaux! quand ils viennent à Paris, ce n'est plus que pour voir l'Académie, traire des *genisses* et mettre à la loterie. L'envoyé de Népal a souscrit pour dix mille francs à la loterie nationale des huit millions.

Luit millions! — Tout autant. — Avec l'approbation du gouvernement! — Du gouvernement; il n'y a qu'un lot, et quel lot! cinq cent mille francs. — Pourquoi donc avoir mis le cello sur la loterie de la librairie? — Belle demande, elle payait en livres, et nous payons en francs; elle sauvait l'art et une grande industrie, et nous encourageons toutes les sortes de petites... — Et les journaux de l'ordre ne crain pas un scandale? — Observez que la politique de l'ordre y gagnera sous tous les rapports, et plus les primes, les firmes, les bons offices, les petits services, et *voilà justement pourquoi cette fille est muette*. D'ailleurs que pourrait-elle dire, cette presse bien pensante? sinon ceci : Le gouvernement doit encourager par tous les moyens cette œuvre de civilisation, puisque la moitié de la souscription recueillie est destinée à exporter en Californie ou ailleurs six mille individus gênés et terriblement gênés. — Passe pour une moitié; mais où passera l'autre? — Ah! vous êtes trop curieux. — Voilà la nouvelle, et on attend les démentis qui le seront bien plus (curieux).

Encore une historiette à propos de Balzac, elle l'honore indirectement, puisque c'est du bien qu'il aura fait par delà le tombeau. Il y a quinze ans qu'un de nos poètes, qui porte un nom doublement célèbre, alla voir Balzac aux Jardies, coquette de noix sculptée, villa en miniature, perdue aujourd'hui dans le pachabli de M. Emile Péreire, à Montretout, et d'où l'écrivain a daté ses meilleurs romans. Au moment de se mettre à table, Balzac reçut une lettre de la *Revue de Paris*, qui lui demandait une nouvelle pour le lendemain. La plus grande difficulté, ce n'était pas l'ouvrage à faire, mais par qui l'envoyer? Balzac relut donc son hôte : « Vous prendrez mon lit cette nuit, lui dit-il, moi j'écrirai. » Au point du jour, l'hôte, M. de B., emporta le manuscrit, c'était la *Jeune de l'abbé*, un petit chef-d'œuvre dont il fut si émerveillé, comme les lecteurs de la *Revue de Paris*, qui lui pria l'auteur de lui abandonner le manuscrit. Le don octroyé, les années se suivirent et vint le moment de se mettre à table. — Vous possédez, lui dit cette dame, quelque autographe de Balzac; un de nos parents, son admirateur, qui part ce soir pour l'Amérique, désire emporter son souvenir écrit. — Et aussitôt M. de B. livre le manuscrit, et l'Américain avait reconnu magnifiquement ce bienfait en assurant à la pauvre veuve une pension de cinq cents francs. Le génie a donc encore des enthousiastes, mais il lui faut demander au hasar et les aller chercher dans l'autre monde. Il est trop vrai qu'un bout d'un labreur de trente ans, Balzac n'a pas réalisé ce capital.

O temps à jamais! un aut qui son pesant d'or, il y a des millions hors de prix; tel contralto ou telle diseuse sonore d'hommes-glorieux récolte des millions en se jouant, et un livre, même un beau livre, que l'estime-t-on? Pas la valeur d'un ballon ou d'un ours mal apprivoisé. En voici la preuve : hier M. Margat demandait par-devant les tribunaux, à l'administration de l'Hippodrome, 1,800 fr. pour une ascension manquée, et il a gagné son procès. Un conducteur d'ours a réclamé par la même occasion, du directeur de la Gaîté, le paiement de ses débours pour éduquer l'animal, 1,800 fr. encore, c'est un prix fait; et le tribunal, attendu que la représentation de l'ours n'a pas manqué par sa faute, mais par celle de l'autorité qui a suspendu ses exercices, donne gain de cause au demandeur. Dependait le Cirque National, qui devait signaler sa reouverture par une pièce militaire, se donne du répit, et attend que son répertoire se joue ailleurs et que son personnel soit en voyage.

Vous savez que nous nous grands comédiens ont choisi le mois d'août pour faire leur tournée; la presse a mis toutes ses trompettes au service de leurs programmes, et elle retentit enée de leurs succès ou... de leur chute. Dans cette mêlée d'ovations et d'échecs, d'apothéoses et de culbutes, on perd un peu la trace de mademoiselle Rachel. Qui est devenue Plectre, et que fut la fille de Spartie et de M. Félix? A-t-elle quitté Myènes ou Berlin, s'est-elle arrivée dans Argus franchir, la cité du roi des rois et du banquier Rhengauer? Bonn, Spa, Ems, Baden et Wiesbaden, toutes les villes thérmales ignorent le destin d'une tête chère, puisqu'il faut la payer un prix fou. Au dernier concert, les habitants de Cologne, autre ville célèbre par son eau, plourait le départ de Bérénice; la princesse se laur à adieu comme au roi Titus. « Vous m'aimez, et je pars! » Bérénice ne faisait plus ses frais. Ainsi la tragédie est malade, mais la comédie se porte bien. Mademoiselle Brohan, enrichie par une absence de trois mois, nous revient chargée de baguettes, d'écus romains et de *lira* italiennes. Une autre Brohan, troisième du nom, une Célienne bouton de rose, apporte au Théâtre-Français ses couronnes du Conservatoire, quinze ans et l'inspiration d'écriture le renom de sa race. Mademoiselle Plessis est partie aussi. En France, elle habite son château de Bourgogne, en compagnie d'un colonel

russe, qui n'est autre que son mari, cet excellent et joyeux Auguste Arnould, qui l'humoriste doit bien changer. On assure que la belle Célienne, qui est maintenant d'une complaisance à jouer les madame Evrard à toujours maille à partir avec ses anciens camarades de la Comédie. Protes, dit-il, dépens, elle a perdu à d'elle payé? Il rela ne nous regarde pas. Enfin MM. les comédiens, qui l'ont tant pleurée, et auxquels elle a joué d'assez bons tours (témoin le solécisme de *Plessis les tours*), sont enchantés aujourd'hui de l'avoir perdue.

Nous voici au Faust de Goëthe, arrangé à l'usage du Gymnase. « Je souhaite fort de plaire à la multitude, il n'y a qu'elle pour vivre et faire vivre. Les quinquets brillent, les planches sont dressées, et chacun se promet une fête. Déjà les spectateurs sont assis, l'oreille au guet, les yeux écarquillés; ils ne demandent qu'à admirer. Mais prenons garde, on ne les a pas gâtes sur l'article des chefs-d'œuvre, et ils ont l'effroyablement. Et puis c'est le désœuvrement qui nous amène celui-là, et entre sort de table gorge d'un repas copieux, et ce qu'il y a de pis, la plupart viennent de lire les gazettes. On arrive chez nous le cœur vide et l'esprit distraité; la curiosité seule met des ailes aux pieds de chacun, les dames et leur toilette se donnent en spectacle et jouent gratis. »

Ainsi parle le directeur dans le prologue, et c'est le personnage le plus sensé de cet étonnant mystère. Faust, le docteur au cerveau fêlé, Marguerite, la jeune mystique, et Méphistophélès, le diable Scapan, a quelques enseignements à vous à logés depuis un demi-siècle! Ce trio bizarre, sans comme un prodige, on a joué sur toutes les scènes, et point sous toutes les faces, inter-prété par tous les bouts, et la conclusion, c'est le chimérique, l'informe, les lénèbres et le chaos. « Ne vous creusez pas la tête pour trouver un sens à ma création, a dit le Jehovah de l'Allemagne, elle est insoluble. » Cependant on cherche encore, on cherche toujours. La légende de Faust date du seizième siècle, et c'est un bien jeune âge pour une légende; sa généalogie peut se réclamer comme celle de la Bible : Le docteur Faust, l'associé de Guttemberg dans l'invention de l'imprimerie (notez cette origine diabolique), engendra la chronique de Widmann, Widmann engendra Palma-Cayet, Palma-Cayet engendra un certain Herberg, puis vinrent Lessing et Novalis, qui foulèrent cette démonologie avant Goëthe. Un ingénieur critique imagine que l'auteur composa Faust pour mystifier ses fanatiques, dont l'admiration le persécutait depuis la publication de Werther, et qu'avant d'en venir à cette extrémité d'une invention inextinguible, il avait tenté de dégoûter leur admiration au moyen de *Gretz de Berlichingen*, *d'Iphigénie en Tauride* et de *Torquato Tasso*. Cette supposition spirituelle est malheureusement démentie par la date du Faust qui précède ces trois derniers ouvrages. Goëthe trouva son œuvre toute faite dans le cerveau de ses convalescences. Faust, c'est peut-être l'Allemagne elle-même, ou du moins la scholastique allemande, qui se dresse en faisant danser ceux qui se méient d'elle. Mais en un mot, par Weber et Spolir, peint par Cornelius, traduit en ballades par les chanteurs de carrefour, enlé en bronze, monté en statuettes, le docteur Faust est inauguré aujourd'hui, comme Ahasverus et Mathieu Laensberg, dans les almanachs. Sa popularité est trop complète pour qu'il échappe décoratif au ridicule; la puissante ironie de Goëthe Fa sauvé jusqu'à présent de ce dénouement inévitable.

Qui l'auteur cru? cette rêverie si peu française vient de se jouer au Gymnase. C'est un je ne sais qui singulièrement étriqué, le mythe de la scholastique fondue en drame-vaudville. Faust y figure en don Juan habillé à la Henri III, manteau à la Crispin, et justaucorps satiné; Méphistophélès en universitaire jovial, pantalon rouge relevé, moustaches de chat; le docteur veni son âme au diable, qui la paye comptant avec l'amour de Marguerite. Cette Marguerite est douce, ingénue, coquette, charmante et poétique comme madame Rosine-Chéri, ni plus, ni moins. Au premier tableau le marche, au second la séduction, la chute au troisième, et la quatrième s'en va au diable et à la diable. Il y a encore dame Marthe, l'entremetteuse, qui se fait cajoler, et le frère Valentin, qui se fait tuer par acquit de conscience. Les scènes d'amour de l'original sont travesties, et c'est dommage; le drame est court, du reste, et c'est pour le mieux. M. Bressant semble aussi triste que son rôle. Méphistophélès est joué en couleur rouge, reste donc Marguerite, une Marguerite qui peut dire le mot de Médée : *Moi seule!* Mais ce n'est pas assez pour la pièce et le succès de l'auteur. Décidément le Gymnase a tort de dériver vers le drame, et surtout vers le drame intitulé au german.

Le vrai théâtre du mélodrame, c'est l'Ambigu. Il a tout ce qu'il faut pour la mise en train de cette mécanique, la bouche bien levée, les grands bras et les grands gestes, une poitrine d'airain, les complications ne le fatiguent pas, les phrases boursoufflées mettent son monde en belle humeur. Le *Bonhomme Jacques*, c'est Jacques Cassard le marin. Un mauvais sujet outrage sa fille, un autre mauvais sujet en veut à sa petite-fille, c'est une fatalité! Mais venue Duguay-Trouin, et il est venu, et la famille Cassard est sauvée. Les complications, les péripéties, les traites, les victimes, les rapts, les meurtres, les intrigues du vice et la bienéficence de la vertu, on vous en fait grasse. Suffez-vous un trois millions dans tout votre vie? eh bien, *aveez-vous*, vous connaissez le notre, qui appartient à M. Paul Féval.

A la Montaigne, *Qui se dispute d'adore*, et le *Peau de mouton*, les deux tout la parole, c'est le même air et presque la même chanson. Rayet adieu, Hyacinthe dont on raffole, voilà qui n'est pas mal imaginé, et qui se sont dignes par leur esprit, par leur bêtise, par leur aplomb réjouissants et par toutes les autres qualités qui séduisent le beau sexe. Le plan de l'œuvre, c'est celle de Grassat, non moins doré et plus demandeur, d'autant plus qu'il est venu arriver de la Californie. On le prend pour un nabab et il laisse faire, on le trouve amable, spirituel, jeune et charmant jusqu'au

moment où il eût été l'unique fortune qu'il ait rapportée du Sacramento, une éponge en strass. Vous irez voir cet oncle d'Amérique dans sa nouvelle peau.

A vrai dire, cette semaine n'a eu qu'un jour de fête, la fête d'Asnières, et l'on s'en souviendra, puisqu'*l'Illustration* y était avec son crayon, et puis dix-huit cents chanteurs, cent clairons et le double de tambours, représentent un orchestre qui laisse des souvenirs inouïs. Indépendamment des orphéonistes de Paris, il en était venu de Rouen, de Caen, de Beauvais, d'Auxerre, de Troyes, de Sens et de Tournai! Toutes ces villes et bien d'autres avaient envoyé des spectateurs :

On les amena tous, sicut erat, et sicut vult.

Paris ou Asnières a la main heureuse et le pied léger pour ces cérémonies. Après le concert très-applaudi (ou, par parenthèse, une cantate de notre collaborateur et ami Bousquet, chantée par une très-belle voix et par un chœur d'orphéonistes très-bien exercés, a reçu l'accueil le plus enthousiaste, ce qui prive *l'Illustration* d'un

compte-rendu décliné par la modestie de l'auteur de notre Chronique musicale) on a dansé la *scotch*, la *polka* et même le *taureau indompté*, tout le répertoire de Mabile sauté par son personnel avec les contorsions et les déhanchements consacrés. Cette ad-

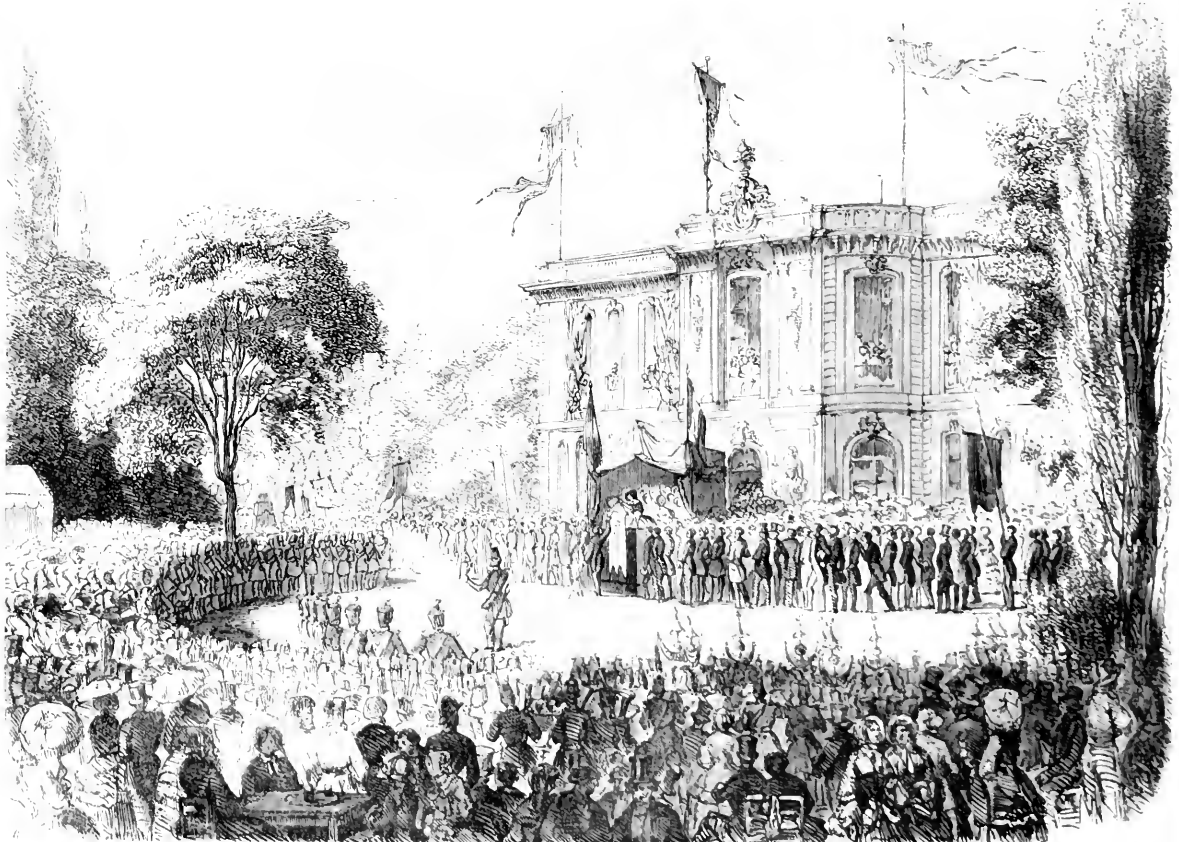
dition furtive au programme a paru de mauvais goût. L'hospitalité a sa pudeur, et que diront des divertissements parisiens tant d'honnêtes bourgeois qui se croyaient là en lieu de sûreté avec leurs femmes et leurs filles? Que Dieu

industriels; elle a produit 45,000 fr. Et il faudrait manquer de cœur pour plaindre son estomac en présence d'un pareil résultat.

PHILIPPE BCSONI.



Paris d'Asnières. — Fête de l'Alliance des Lettres et des Arts. — Le passage du pont d'Arcole, dessin de Raffet, *Histoire de Napoléon* par Norvins.



Paris d'Asnières. — Fête de l'Alliance des Lettres et des Arts. — Des militaires en marche devant le théâtre de la ville.

Balzac.

Honoré de Balzac naquit à Tours le 20 mai 1799. Le jour de sa naissance, sa mère planta un tilleul dans la cour de la maison, touchant usage qui subsiste encore dans beaucoup de familles de noblesse ou non. Celle de Balzac passe, dans le pays, pour être très-ancienne. C'est un détail que nous rapportons uniquement pour l'importance que le célèbre romancier lui a donnée dans des circonstances où, non content de chicaner son talent, la critique lui disputait jusqu'à l'authenticité de son nom. Ce nom ne figure pas dans la grande histoire de la province de Touraine par Chalmel, mais il paraît que ses membres eurent entrée au Trésor des Chartes. Du reste, à propos de cette revedication de la particule nobiliaire, il a dit : « J'avoue que si je m'appelais Manchot ou Maringot, et que mon nom me déplût ou ne fût pas sonore et facile à prononcer comme l'ont été les plus illustres, je suivrais l'exemple du premier Balzac, qui s'appelait *Guers*, de *Poquelin* changé en Molière, et d'une foule de gens d'esprit. Quand Arouet s'intitula Voltaire, il songeait à dominer son siècle, et voilà une prescience qui légitime toutes les audaces. » On peut souligner, en passant, ce trait caractéristique et cet élan d'ambition littéraire.

L'enfance de Balzac s'écoula au collège de Vendôme, où il ne se distinguait que par sa pétulance et ses habitudes fantasques; l'écolier échappait aux maîtres: *per inglorius, insignis nebulo*; c'était un franc étourdi qui ne fut jamais fort en thème. Son père, ancien secrétaire du conseil de Louis XV, l'une des trois personnes, a-t-il dit, qui déconseillèrent la Charte à Louis XVIII (les deux autres étaient Bertrand de Molleville et M. de Polignac), l'amena à Paris en 1815 pour qu'il y recommençât ses études et qu'il y fit son droit. Mais dans l'étude d'avoué où la volonté paternelle le fourvoyait, Balzac dévora des montagnes de livres, barbouilla prose et vers, et concourut pour le prix des jeux floraux: la vocation se dessinait.

On sait qu'il débuta dans la vie littéraire par la collaboration et le pseudonyme. De 1822 à 1826, les noms fantastiques de Viellergré, de Saint-Aubin et de lord Rhoeue servirent de passe-port aux *Deux Hector*, aux *Deux Beringhen*, à *Clotilde de Lusignan* ou le *Brau Juf*, au *Vicaire des Ardennes*, à *Jeanette* ou le *Criminel*, et à dix autres romans de la même fabrique et du même goût que les réclames du temps habillent à la Pignault-Lebrun, un Pizault dégénéré, et que le libraire Pigoreau, suivant un judicieux critique, classait parmi les romans gais, en opposition aux romans *naïfs* des Dinocourt et autres faiseurs. Dans ces œuvres hrouillonées au hasard, avec une verve de commande et une précipitation besogneuse, rien ne révèle encore le Balzac futur, si ce n'est un mouvement d'esprit très-vif et très-

prononcé. Au milieu des ténèbres de son obscurité, l'auteur ne se découragea pas, il écrivit sa confiance en toutes lettres dans ses préfaces: « Le public et moi, dit-il (voir la préface du *Vicaire des Ardennes*), nous avons tout le temps de faire

comme le bras d'Atlas, sous les mondes qu'il a remués. Cette décadence heureusement temporaire eut d'autres causes peut-être et la critique n'a rien à voir; mais pourquoi ne signalerait-elle pas une singulière coïncidence qui ne touche pas seulement Balzac: son génie baisse en proportion de la hausse et de la prospérité du roman-feuilleton. Rendez néanmoins cette justice à Balzac, qu'il se livra le moins possible à ce minotaure de la presse. Il ne cachait pas son dégoût pour ce rôle d'entrepreneur à la toise et de fournisseur à la ligne, car il avait toutes les délicatesses du véritable écrivain, ses ardentés sympathies aussi bien que ses saintes répugnances.

Dans ces lignes fugitives écrites uniquement pour illustrer une date funèbre, ce n'est pas le portrait en pied qu'on essaie, notre cadre s'y refuse. A plus forte raison il faut se garder d'entrer dans les œuvres de Balzac par le détail, tout panegyriste s'y perdra, à l'instar de l'auteur lui-même, qui faillit s'y égarer. La *Comédie humaine*, tel est le titre que le constructeur donne à son monument, dont il n'a pu dire l'épique. Cette imagination vive, inquiète, surexcitée, dont les fantaisies sentent l'illumination, voulut entreprendre ce que le génie d'Arioste accomplit, ou peu s'en faut. Balzac tenta de transfigurer le roman par l'époque, et de mettre à sa manière la *Divine comédie* dans *Don Quichotte*. Avec lui le parti pris devenait bientôt l'idée fixe. Son temps, à mesure qu'il l'étudiait, de même que son œuvre à mesure qu'il en avançait les battements, exercèrent sur son esprit on ne sait quelle fascination. Observateur minutieux de la réalité, il s'enivre de son mirage; il a des synthèses d'halluciné, des visions d'Élébal; on dirait parfois que son génie cède à des accès de somnambulisme. Pour si peu que cela soit vrai, comment expliquer cependant ce renom si bien mérité que nul ne lui conteste? Balzac, disent à l'envi ses contemporains, est le peintre le plus fidèle de nos mœurs; nul autre romancier n'a tenu d'une main plus sûre le miroir qui réfléchit son temps; quel annotateur exact des faits et gestes de la passion; quelle profonde connaissance du cœur des femmes de trente ans, de toutes les femmes! Pas un ridicule ne lui échappe, il n'est la dupe d'aucun masque; ses livres sont des monographies aussi bien que des peintures. Voilà ce que tout le monde dit, et tout le monde a raison; mais Balzac mérite mieux encore: la littérature, selon un axiome célèbre, est l'expression de la société; sous la plume de l'auteur des Contes philosophiques, fantastiques, drôlatiques, et de toutes les scènes de la vie publique et privée qu'il a treuvées, le roman du dix-neuvième siècle est devenu l'expression de l'imagination de cette société. C'est par là que Balzac est original, et qu'il est resté exact et vrai au milieu des fantasmagories de son génie et de ses procédés.



Honoré de Balzac, décédé à Paris le 19 août 1850.

connaissance: « J'ai trente ouvrages sur le chantier. » Cependant, vers 1827, on le voit interrompre subitement cette fabrication ardente; faute d'un éditeur peut-être, il laisse tomber la plume de Saint-Aubin et des Viellergré, il se fait imprimeur comme Richardson, il *pindarise* dans les *Annales romantiques*, il donne une édition de La Fontaine, et en même temps il se livre à des opérations d'escompte qui, bien entendu, ne réussissent pas. Bref, il contracte une dette considérable

pour obliger un ami; mais « le capital que l'imprimerie lui a pris, c'est la littérature qui le lui rendra. » Ce sont ses propres termes, et il a tenu parole.

Retiré dans le *Bocage*, en Vendée, Balzac y écrivit son premier roman signé, le *Chouan* ou la *Bretagne* en 1800; c'est aussi dans cette retraite qu'il ouvrit ce grand cycle de compositions interrompues par la mort, puisque les premières scènes de *la Vie privée* paraurent à la même époque. Dans les cinq ou six années subséquentes, Balzac livra à la publicité ses plus éclatantes inventions, depuis *la Peau de chagrin* (1831) jusqu'à *lys dans la vallée* (1836), en passant par les *Contes philosophiques*, la *Recherche de l'absolu*, l'*Histoire intellectuelle* de Louis Lambert, *Eugène Grandet*, le *Médecin de campagne* et le *Père Goriot*. Il eût pu mourir alors, à trente-sept ans, comme Raphaël et Mozart (toutes proportions gardées), après avoir suffisamment écrit pour l'illustration de son nom. Au delà, ce magnifique talent semble labir, les œuvres l'encombrent, l'esprit de système le désorganise, l'inspiration est inégale, le constructeur, comme ils intitulant, nuit décidément au poète; son cerveau fléchit,



ŒUVRES DE BALZAC. — Les Parents pauvres. — La Cousine Bette.



ŒUVRES DE BALZAC. — Une fille d'art. — La comtesse de Vandenesse.

Tâche gigantesque, entreprise énorme, elle a réussi autant qu'elle pouvait réussir, et l'on comprend que le monument, édité au reçu la dernière main, ne devant pas être achevé, Balzac, cette magnifique âme en peine, poursuivait sans doute une chimère. Montesquieu, dans une phrase connue, montre Charlemagne parcourant sans cesse son vaste empire, et pourtant la main partout où il allait, toujours en l'infatigable phase de la comparaison, c'est un peu l'histoire de l'infatigable romancier. A chaque instant il apportait une pierre nouvelle à l'édifice lanta-tout; serons de la vie persévérante, militaire, politique, de prescience et de campagne, et d'ailleurs, marbre et plâtre, et même des ruines. Dans ses grands rêves d'artiste, il lui prêtait des proportions qui eussent ébloui l'aveugle, pendant que les contemporains admirativement les eussent. Le livre de Balzac en est plein, c'est son plus grand charme : on croit visiter un musée. Les tableaux ou paysages sont vastes, fleuris, enchanteurs; les intérieurs sont peints avec la précision lumineuse, tons chauds et lumineux, touche large et vraie jusqu'à l'illusion, les objets viennent à vous. Qui est-ce qui ne connaît pas, mieux que s'il les avait vus, la maison Clous à Douai, les balthus du père Gramlot à Saumur, et la pension bourgeoise de la rue Copau? Les portraits, j'en ai dit? Si vous commencez à les regarder, vous n'aurez jamais fini de les voir. Balzac y excelle; quelle vigueur, quelle finesse et quelle abondance! Jamais la face humaine ne fut envisagée en dévisage de si près. Les passions, les vertus, les vices, il les déshabille comme des mannequins. Il analyse jusqu'aux instincts, il aime à décomposer le cœur humain pour le reconstruire, et quelqu'un le pense si fort et si profondément à propos du modèle, qu'il oublie de le peindre.

Les tâches du talent de Balzac sont les torts de son imagination et comme la punition de son audace. N'a-t-il pas voulu reculer les bornes de l'observation? Ce sont les perspectives qui le perdent; c'est à lui et à lui se complaît dans les descriptions imaginaires; il est alors co content de légendes orientales que la Muse du fantastique allait de ses parfums et qu'elle emportait dans le vide.

C'était un talent dramatique, bien qu'il ait pu écrire pour le théâtre. De ses quatre ou cinq pièces, une seule, *La Harpiste*, obtint un succès d'estime, et elle méritait mieux. C'est un échec qui d'ailleurs achève de mettre Balzac en grand romancier; il lui est commun avec les trois principaux romanciers des temps modernes : Cervantes, Fielding et Lesage, nonobstant l'exception de *Tuculard*, qui est une comédie comme l'autre est un drame. Balzac raconte bien; mais il est plus à l'aise dans la description que dans l'action. Ses personnages se disent tant de choses et la confidence est ordinairement si prolongée, que leur conduite en ressort. Quelquefois aussi ils sont obligés de démontrer leur caractère pour rester fidèles à leurs paroles. C'est la l'écueil des peintres de murs dans les temps d'imagination; d'autres ajouteront : d'une imagination déréglée. Comme l'Aristote, qu'il a beaucoup lu, Balzac se plait aux digressions; mais il n'a pas comme lui l'art d'y les renouer. Il y a du décousu jusque dans ses meilleurs écrits. Walter Scott reproche quelque part à Fielding de mettre trop en récit les motifs déterminants de ses premiers rôles. Balzac n'est pas moins intraduisible sur le chapitre des préparations; il sonne un peu trop la trompette devant le récit qu'il ait dit. C'est un autre trait de son caractère qui però malice lui dans ses livres. Passablement enthousiaste sous ses apparences sceptiques et narquoises, son imagination enfantait encore plus de projets qu'elle n'exécutait d'œuvres. Il a jamais dédaigné ses grossesses. Au surplus, il fut le leur d'une intempérance qui se traduisait en plaisir pour le lecteur. Qui qu'il fût et qui qu'il raconte, Balzac ne fut toujours écrivain et écrivain et même avec son style. On l'a beaucoup tourné et ce sport d'écrits n'a pas été la façon cavalier de Balzac et de de l'Académie, ses maîtres directs sur d'autres points; c'est la précocité de l'Éton, de Jean-Jacques et de Chateaubriand qu'il pratiquait avec exagération, une exagération très-louable. Il avait la conception aisée, le jet facile et prompt, mais il couvrait sa phrase laborieusement. Un mot malaisé le mettait à la torture. Chacun de ses ouvrages en a eu dix autres ravagés et brûlés sous lui. Sa copie offrait un assemblage de logographies qui faisaient pâlir tous les splanx d'imprimerie. Toute sa vie il s'est battu avec notre langue, et il est sorti du combat à sa gloire. Il laisse des pages innombrables pour lesquelles notre admiration est sans bornes. Qui croirait que ce n'est pas une phrase vaste, touffue, lucide, plume de choses, chargée des arabesques de la pensée, mais presque toujours alerte et comme primesautière, a surgi des bas-fonds de sa première manière? Je crois que l'étude de la langue du nouveau Balzac mériterait l'attention des philologues encore plus que celle de l'ancien; et l'Académie, qui l'a méconnu, devrait, comme réparation, l'honneur d'un commentaire sur ses ouvrages. Cette langue, qui n'est pas étrangère aux grâces de l'antiquité, mais qui fut nourrie par d'autres cultures dans le sillon caennais, offre l'éblouissant et riche mosaïque des plus grands styles, des plus naïfs et des meilleurs depuis le quatrième siècle.

PHILIPPE BESNOT.

La Vie des Eaux.

Les bains de mer de Normandie.

VI.

Dieppe.

Je suis arrivé à Dieppe sous d'assez lugubres auspices. Ce n'était pas encore le temps des trains de plaisir. Autant ce joli port m'a semblé, depuis, riant, coquet et animé, autant

il m'a paru maussade le premier jour. Il pleuvait, chose qui n'était pas arrivée depuis deux mois. Le burlesque de Paris m'avait promis solennellement que je serais tenu à quatre heures du soir; je m'en étais dit dix-huit semaines. Ce retard exorbitant était dû, il est vrai, à une petite mésaventure, qui, jointe à l'état du ciel, avait quelque chose de fatidique, et c'était fait rebrousser chemin à un ancien. Les voyages ont cela de bon et de mauvais qu'ils sont toujours coupés de traverses ou d'intinents quelconques. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui se font à dos de chameau, dans l'Afrique centrale, ou de ceux d'éléphant, sur le Péninsule. Je ne m'occupe en ce moment que de la prosaïque diligence ou de l'indélicat rail-way. Il semble qu'il n'y ait qu'à aller droit devant soi. Eh bien! non! Je pose en fait que vous ne serez pas douze heures seulement sur l'une ou l'autre, sans qu'une diversion, quelle qu'elle soit, un échec, un contretemps ou un petit plaisir, un embryon de roman, quelque bout d'aventure, l'imprévu, en un mot, qui s'est glissé en latin, sans que vous vous en soyez douté, sur la banquette du conducteur pour tirer à droite les roues des chevaux quand ils devraient aller à gauche, ou pour les arrêter quand ils devraient marcher, — ne vienne rompre tout au plus tôt la monotonie de la route, — la monotonie présumée; car on peut voir, par ce qui précède, et je l'espère aussi, par ce qui suivra, qu'il n'est pas de route monotone.

On croit généralement qu'il faut aller bien loin pour voir ou sentir quelque chose. C'est une grave erreur, qui n'appartient qu'à un peuple aussi essentiellement esauier que le noble nation française, et lui sert de commode oreiller de repos pour se substituer de voyager. Tout est dans tout, à dit Jacques, et moi j'ajouterai: Tout est partout. Le bouffier qui s'arrache aux splendeurs de sa devanture et aux embrasements de sa lamelle éplorée pour tenter l'audacieux voyage de Pointoise, à tout instant d'impressions chemin faisant que tel ou tel navigateur enclait vers les îles Marquises, pour gagner de la cap des Émipités à travers l'Océan Indien, et revenir par l'Atlantique. Quel vaste champ ouvert à ses observations (je ne parle pas du marin) il voit des arbres dont les noms lui sont totalement inconnus; il apprend à connaître le blé, et, qui sait peut-être quelque jour en arrivera-t-il, s'il persiste, à nommer aussi l'orge et le seigle; il traverse une vaste forêt, qu'il ne tient qu'à lui de croire vierge; à chaque pas, le paysage change pour lui d'aspect et le Sine de non. Bref, pour peu que notre touriste soit pourvu de deux bons yeux et d'un certain penchant à l'interrogation, ce qui, pour un vrai Parisien, ne saurait être même brisé en question, il reviendra incontestablement à nos larges et à son métier imbu d'une foule d'idées nouvelles, infiniment plus instruit des choses de cette petite planète qu'il n'était dimanche dernier; — et il aura le droit de contempler avec le mépris de la science, son voisin du Clitro-Saint-Mery qui n'a jamais quitté ses glets de l'île et de qui les Colomes d'Hercule sont la Colonne de Juillet. En vérité, je vous le dis, tout n'est que relation et unadinisme. Celui-ci, qui fut le tour du monde, n'a pas que ça à sonner. Vous dire au retour, c'est autre, qui ne va qu'à quatre paroles à la première station du plus quel chemin de fer, vous en racontera plus long qu'il n'y a de distance kilométrique de son point de départ à celui d'arrivée. La loi des mondes est dans la chute d'une pomme et l'univers dans un brin d'herbe.

J'arrive en l'arrivé à mon voyage de Dieppe, qui, à tout prendre, ne vaut guère mieux, comme temps et trajet parcouru, que le voyage de Pointoise. Aussi, voyez avec quel art j'ai eu soin de faire ressortir le mérite comparatif de cette dernière excursion. Dans la gare de Rouen, la machine à vapeur que vous savez nous exhausse gentiment de dessus notre truck, ni plus ni moins qu'une cuisinière soulevant le couvercle de sa marmite, et nous pose sur nos quatre roues. Dix minutes après, nous entrons dans la cour des messageries. Le conducteur, bien qu'il aient retardé... Mais pourquoi était-il en retard? c'est mérité, en passant ou avant de passer, une parenthèse, nous aurons soin, rassurez-vous, de fermer à peine entr'ouverte.

Nous étions arrivés les premiers au chemin de fer; nous avions été les premiers sur le truck, partant nous en devions descendre les premiers; ce fut le contraire qui arriva. Nous trouvâmes ce procédé évangélique injuste. Mais le conducteur, qui était un homme doux et sans passions, nous expliqua que cela se faisait toujours ainsi; qu'il avait un roulement établi pour la proximité entre les diverses diligences à l'usage de l'aire partie du train; que lui, par exemple, il venait, avait été le premier descendu de son truck, et qu'en exploitation de cet honneur insigne, il se trouvait maintenant reporté à la queue, pour attendre de main levée un moment et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait repris la tête. — Cela ne sert à rien d'arriver le premier sans l'avoir mérité. *Il y avait des malheurs dans Paris.* — Des malheurs! juste ciel! — C'est certainement, maintenant, chaque conducteur voudrait naturellement arriver avant tous les autres, et ce serait une plus course dans les rues! — La course au truck! — Positivement. Vous concevez bien que chacun voudrait, par amour-propre, être le premier, et alors!... — L'observation était déplorablement juste. Il n'y avait rien à répondre, si ce n'est d'outonner la chanson de Sedaine: *Bé tric! et tric! Bonté divine! pour un truck!* Et cela était vrai pourtant. Infernal amour-propre, ou ne te lisses-tu pas!

Bien qu'en retard, donc, le conducteur nous eut été généralement un quart d'heure de séjour à Rouen. Jeus grand tort à ce moment de ne me pas rappeler le vers de Virgile: *Timeo*, etc., mais quelle corrélation possible entre une diligence échappée au chemin de fer et le cheval de trait? Il y en avait une pourtant, et fort grande, comme je l'aperçus. Tandis que mes compagnons se font, pour le plaisir, empoisonner dans les alberges d'alentour, vite je vais revoir la fameuse *Tours-de-Burges* qui est à deux pas, et donner un nouveau coup d'œil à cette merveilleuse gupure sur pierres de taille qu'on appelle le Palais-de-Justice; je

m'arrête, et une seconde seulement, devant la tour de *Gros-Horloge*, comme dit le peuple rouennais, et deux minutes au moins avant l'expiration de mon quart d'heure je suis de retour aux mes-sageries. Il y en avait au moins cinq, me dit-on, que mon fatigable Hellène de conducteur avait pris le chemin de Dieppe. Je reste atterré sous le coup. Mais bientôt, avec le sentiment de ma position critique, me relevant calmement de mon droit. Je tire ma montre, et, d'une voix ferme, j'invoque une promesse sacrée outrageusement foulée aux pieds. Pour toute réponse, le commis — un grand gros rouennais, à mou-taches jaunes, — me rit au nez derrière son guichet et me conseille, ou de suivre la marche indiquée dans l'espérance par M. Bonaventure — marche est ici le mot technique — ou de prendre une place pour le départ suivant. Cette froide ironie achève de m'enflammer. Je déclare que je vais porter mes griefs à l'autorité; que, dussé-je perdre dix jours et dix places, je platerai la cause de tous les voyageurs français indignement joués dans ma personne. — A plusieurs autres employés deviennent attentifs et se rapprochent de moi; l'homme au bec jaune ne rit plus. Ce premier succès m'encourage. J'annonce que j'entends être transporté à Dieppe, dans la journée, et sans augmentation de prix. — Sur quelques objections, — j'y réponds victorieusement — je l'avez adroitement dans la discussion le nom de M. Caillardi que j'connais beaucoup — pour dire le beau-frère de M. Sur — et auquel je ne propose d'écrire. Ce nom réitéré produit l'effet d'un obus dans le camp ennemi. M.M. les burlestes, qui se sentent dans leur tort, car ce sont eux qui ont fait partir le conducteur avant l'heure, ou plutôt le quart d'heure voulu, me pressent à leur tour de ne pas donner suite à mes intentions hostiles. On fera son possible pour réparer le mal. Bref, de concession en concession, on luiut par m'offrir une place dans la voiture de quatre heures, sous la condition de payer simplement les guides, c'est-à-dire une franc quatre-vingt-cinq centimes de supplément. — A la bonne heure, va pour les guides! dis-je à ces messieurs; mais à peine ai-je proféré cette parole conciliante que je me reproche ma faiblesse. Il me semble que j'ai vu payer la sorte d'indemnité Pritchard, et cette analogie m'irrite. Je me rends, maintenant que je suis de sang-froid, cette justice que je suis sorti du différend avec les honneurs de la guerre. Mais, dans le moment, l'excitation de la lutte et le regret peu généreux de n'avoir pas littéralement écrasé le vaincu, colorent tout autrement les choses. Et puis, comme de raison, moi qui tout à l'heure m'alléguais de n'avoir que quinze minutes à donner aux antiquités de Rouen, je me dis-moi à avec dépit ce que je vais lire des trois heures que j'ai à dépenser jusqu'au départ de la seconde voiture. La pluie qui survient justifie amplement ma mauvaise humeur. Enfin, je songe que je vais arriver fort tard à Dieppe; des bruits sinistres se sont déjà répandus le long de la route sur la cherté, et, qui plus est, la rareté des logements dans cette ville, et j'entrevois avec horreur la perspective d'une nuit blanche, c'est à dire, hélas! d'une nuit noire, me dis-je en regardant le ciel, passée tout entière, et ne fit-ce qu'aux trois quarts! — quand même de porte en porte un asile que peut-être on ne me donnera pas. Plus je creuse la situation, plus je suis furieux contre moi-même de n'avoir pas eu l'énergie, le courage civil de demander à ces infâmes burlestes une réparation complète, signalée, quelque chose comme vingt ou trente mille francs de dommages-intérêts. Enfin, je pars de Rouen sous une pluie battante; j'arrive en maugreant à Dieppe, toujours sous le même Jupiter; je des-ends de voiture en supputant ce que peut absorber de mètres cubes d'eau un paletot imperméable; je projette d'aller coucher sur le pont de quelque navire, cherchant des yeux au firmament, et ne la trouvant même pas, la belle étoile qui cette nuit doit protéger mon triste somme, etc., voyez comme l'homme est toujours le jouet de ses appréhensions ou de ses espérances! — à deux pas des messageries, juste devant l'embarcadere des paquebots de Brighton, je découvre un hôtel de bonne mine où l'on m'introduit aussitôt dans une fort excellente chambre, au second, à une vue sur le port, et qui, pendant le jour, doit être aussi gaie qu'elle est confortable. O bonheur, ô victoire! je suis sauvé. Jeze; j'échappe au sort par trop nautique d'une bouée à marée haute, je sens tout mon courroux se fondre, et, à l'exemple de Notre-Seigneur, mais avec un peu moins de mérite, je pardonne de très-grand cœur aux burlestes de Rouen.

Le lendemain, la pluie foudroyante encore mes vitres; mais j'entend le soleil se montrer victorieux du ciel et Dieppe, ainsi éclairci, m'apparaît sous sa vraie physionomie, c'est à dire comme une petite ville propre, charmante, bien bâtie, parisienne autant que peut l'être un chef-lieu de sous-préfecture assis aux bords de l'Éveux.

J'ai déjà décrit au surplus ce joli port (voir tome XII de ce recueil), et je ne puis qu'inviter le lecteur doué de quelque curiosité et d'une collection complète à se reporter à cette source. Mais si j'ai parlé de la ville, je suis fort loin d'avoir épuisé le chapitre des environs; si remarquables et des prodigieuses admirables qui en font un séjour des dieux (maritimes), et par un beau ciel d'été, suffiraient pour justifier le fameux distique du père Molebranche.

Cela dit, et en demandant pardon pour le je que je continue d'employer, non certes par un ambitieux égoïsme, mais seulement pour aller plus vite, comme disait Bayle, le grand touriste, ou bien encore, selon la spirituelle et trop modeste expression de George Sand voyageur, uniquement pour servir de *lunette d'approche* au lecteur, je me permets, sans un plus ample préambule, de le conduire au château d'Arques, but quotidien des continuelles allées et venues des baigneurs équestres ou pedestres.

Le château n'est plus qu'une ruine, mais ruine monstrueuse et imposante. Du haut du contrefort au haut duquel il se perchait, il domine le célèbre champ de bataille, et c'est de ses remparts que tonna le canon décisif qui porta secours au Bourais, presque écrasé par son compulc adverse. Une

colonne érigée en 1825 marque la place qu'occupait Henri durant cette action. Les ruines romantiques du vieux château, qui s'élevaient de toutes de lierre magnifique, gagnèrent beaucoup à être vues et explorées au clair de lune. Je n'ai pas joint, pour ma part, de ce beau songe d'une nuit d'été; mais, comme compensation, j'ai eu le coup d'œil d'un bas-relief ornant la porte principale, et où, si je ne me trompe, et M. Gayraud, qui a fait beaucoup mieux, si je ne me trompe encore. Ce morceau représente Henri IV à cheval, vaine sans doute à la victoire, à en juger par certaines formes de sylphides qui lui apportent des couronnes.

Une œuvre d'art que l'on a gardé de ne pas visiter au retour, et qui mériterait du reste un pèlerinage spécial, est la jolie église d'Arques, du style gothique très-ancien, contenant de charmants détails, et notamment des clefs de voûte du fini le plus précieux et le plus varié, mais enfoncées sous un oedipe badigeon. Le village lui-même est digne d'être vu : il abonde en vieux manoirs semi-bourgeois, semi-rustiques, dont un grand nombre surmontés d'inscriptions anciennes et curieuses. L'une de ces paléographes de orant une petite maison jaune a fixé mon attention. La voûte : *Felix domus ubi de Maria-Martha congeritur*, 1618. Quelle est cette Marie-Marthe pour laquelle on se bat ? Ce ne fut assurément pas celle dont parle l'Écriture. Mais quelle est-elle ? C'est ici qu'un épais-mys-tère déchire le voile, au jeu soigneusement interrogé les formes têtes de Vendroid, depuis le sarcasme jusqu'au maître d'école. Aucun n'a pu m'édifier. En désespoir de cause, j'ai voulu consulter le propriétaire lui-même. J'ai frappé à la porte, dans l'espoir tout au moins de pénétrer à l'intérieur de la maison jaune, et, qui sait ? peut-être d'en approfondir les arcanes. Mais cette consolation n'a été refusée, et, quand j'ai demandé le maître du logis, le jardinier m'a répondu : « Monsieur, il est à la campagne. » Ce dont j'ai pu induire que le village d'Arques se considère comme ville. Là se borne ma découverte, et je me retire en jetant sur ce mystère villageois un regard de curiosité singulièrement déçue.

Une autre maison voisine porte cette inscription également assez singulière : *Silendo vivo dicendique*. Les Orientaux ont un ingénieux diction qui de l'analogie avec cette épigramme : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. » Le successeur de ce précieux matamore, ou de cet avoué infatué qui se flattait d'avoir le silence et la parole d'un même métal, est, vanté des vanités, un boucher, qui n'a plus que des langues de bœuf au service de ses concitoyens.

En resté, le style lapidaire est en grand honneur à Arques moderne même, si j'en juge par cette inscription placée aux murs de la principale auberge du lieu : *Jai pu sans crédit, pas, et pour conserver ses amis, on ne le fait pas sans crédit*. Ce dernier trait est normal pur. Comme je me reposais un peu (sans fermer) chez cet aubergiste si fidèle au culte de l'amitié, je fus témoin d'un trait des plus originaux d'un noble gentilhomme britannique. Nous venions d'admirer une fort jolie villa que nous l'avions rencontré, et que le messer aubergiste avait mission de louer. Mais comme la saison était fort avancée (commencement de septembre), il regardait naturellement son office comme une incertitude. Neanmoins le lord, dont la femme (par lui, l'épouse) était allée visiter seule le château d'Arques (autre trait assez insolite), demanda le prix de la maison, qu'on lui fit double comme toujours. Marché conclu séance tenante, et sans marchander, s'il vous plaît; cela n'est pas seigneurial. — C'est pour l'année prochaine, miford? dit l'aubergiste en soulevant son bonnet de coton (il eût, je crois, été ses cheveux, s'il l'eût pu). — Du tout, répondit le noble homme, dont j'en renonce à reproduire en langage écri le jargon, c'est pour tout de suite. Je veux ici passer l'hiver! — Et il le fit comme il le dit. Milady, en descendant du château d'Arques, apprit qu'elle aurait le plaisir de le visiter tous les jours à sa discrétion jusqu'au printemps suivant, époque à laquelle, selon le bail matrimonial, le noble couple devrait la place à un autre. C'est l'antiquité de passer l'hiver à Arques m'a paru la chose du monde la plus étonnante, la plus absurde, la plus imprévue, la plus folle (voir la célèbre kyrie de madame de Sévigné), et, pour tout conclure en un mot, *very prodigious indeed!*

En revenant d'Arques, nous sommes frappés à moitié chemin par les sons stridents d'une musique évidemment chomin par les sons stridents peu harmonieuse; c'est celle d'un régiment qui se dirigeait du Château-Houge du cru), ou la jeunesse de la ville, jeunesse marchande et maritime, se donne rendez-vous trois fois par semaine pour s'échapper champêtrement et s'abreuver d'un petit coupe d'édouleur, corroboré de montagnes de pain d'épice. A part la spécialité d'un régiment aussi excentrique, l'établissement n'aurait aucun caractère tranché, et ne mériterait pas une mention, si l'impressionnaire normand, véritable suppôt des perdus willis, n'avait eu l'art d'y introduire et d'y implanter une danse toute particulière : c'est la *contredanse éternelle*. Un quadrille n'est pas fini qu'un autre est déjà prélué, et cela onze heures du soir. Il faut que les danseurs aient les ressorts d'acier pour jarrets, et les musiciens des soufflets de force pour poulmons. Le danseur une fois pris, on ne le lâche plus, et il n'oserait se démettre. L'ostreus impresario sait du reste qu'il a la plus belle moitié du genre normand pour auxiliaire et complice; car qui jamais, je ne dis pas en Normandie, mais sur la terre, sous les lambris ou sous le chameau, vit au bal une femme lasse ? C'est ordinairement dans ce lieu qu'on s'appelle en style d'ivoire, et qui n'avait pas certainement trois mois à vivre, et qui souffrait dans un serpent depuis quatre mois belles heures, avec la résignation et l'haleine d'un désespoir. Sous la coupe de cet animal pervers (ce n'est pas le serpent que je veux dire), il est très-dignement et physiologiquement impossible que nul orchestre dure au delà de la saison.

Le baiguer quelque peu artiste ne quittera certes pas

Dieppe sans payer, comme disent nos voisins d'outre Manche, une visite au fameux village de Varengeville-sur-Mer, moins fameux pourtant qu'il n'est digne de l'être. Selon moi, c'est un des lieux les plus extraordinaires du globe. J'ai vu le trop célèbre Broeck en Hollande, et je déclare qu'il n'est, pour l'originalité, ni pour la beauté des ombages, supérieur à Varengeville, qui n'a aucune renommée hors de la Seine-Inférieure; c'est dans les villages singuliers de nos oasis algériennes qu'on pourrait, sans les différences de végétation et de climat, lui découvrir un analogue. J'étais d'ailleurs curieux de voir le manoir champêtre d'Ange, qui, sur ses vieux jours, revint des joies et des vanités de ce monde, ruiné par son ami François I^{er}, auquel il faisait des présents d'empereur, se retira pour planter chiods au sein dudit Varengeville. Les loups de mer, après avoir eu cinquante vaisseaux à lui, fait lui tout seul la guerre à une puissance d'Europe, et majestueusement accorde la paix à la requête de son ami, revint déguisé venus du Tage dont sa flotte l'occupait l'entrée, le loup de mer, dit je, se fit berger; il endossa le hochon, et écrivit sur son chapeau : « C'est moi qui suis... etc. »

Varengeville est à trois grandes heures de Dieppe. Deux routes y conduisent : l'une carrossable et la plus longue, et l'autre longeant les falaises; c'est cette dernière que je suivis. Après avoir franchi Nouville, un petit hamau de pêcheurs à demi enroulé sous une montagne de galets, je cherchais de l'œil dans le lointain le Varengeville désiré, et ne voyais à l'horizon qu'une magnifique falaise. Une vieille mendicant infirme, à moitié sourde, s'approche de moi, et, en échange de l'aumône que je lui donne, je la prie de guider mon itinéraire. Pour toute réponse, elle me montre du doigt la haute forêt dont j'ai parlé; je comprends qu'il faut traverser ce rideau pour gagner le but. — Et la maison d'Ange? lui dis-je. — Longue? fait la vieille; une fois dans le village, vous prendrez à droite, puis à gauche, puis tout droit. — Ce n'est pas cela, bonne femme, lui dis-je; ce n'est pas Longue, c'est Ange. — Oh, oui, Longue le médecin; vous prendrez à droite, puis à gauche. — Mais non, mais non, bonne femme, je n'ai point allé au médecin. Il s'agit de quelqu'un qui est mort... — Qui est mort? C'est cela; parlez au médecin. — Je n'ai pu trouver autre chose. Sachez donc un fondre de guerre à une puissance européenne, l'ami d'un grand roi, le benéficateur de votre pays, pour qu'il vienne un jour ou le jour de votre village ne sachent même plus votre nom ? (O gloire humaine! Ange devint meunier d'étoiles, et les pauvres l'ont oublié; c'est dans l'ordre; pourquoi s'en fait-il rien?)

Je me dirige, tout en faisant ces réflexions, vers le rideau d'une si splendide verdure qui, selon les indications que je venais de recueillir, devait me cacher le village. Ce n'était pas un simple bouquet d'arbres, c'était une magnifique forêt. La belle chasse! Je m'égarais dans les allées tourmentées, unes, et sablées comme celles d'un jardin anglais, de ces ombages précieuses; je m'égarais dans leurs méandres, m'attendant à voir déboucher cerfs et chevreuils à chaque pas; mais rien, ni zibier, ni hommes, ni village surtout. J'avance toujours, et je m'enfonce de plus en plus dans l'épaisseur de ce labyrinthe sylvestre, lorsque enfin je vois venir à moi une sorte de valot de ferme qui s'en allait en chantonnant, portant ses outils sous son bras et sa veste sur son épaule. Je l'acoste et je lui demande le chemin de Varengeville. Le rustre fond en un gros rire. — Le Village de Varengeville? mais vous y êtes depuis une bonne demi-heure! — Et où est-il? — Autour de vous.

Voilà qui peut sembler étrange; mais ce qui l'est bien plus en ore, c'est que le fait était parfaitement exact. Éclairé par l'avis railleur de l'homme des champs, et attiré ostensiblement sur les profondeurs du fourré un regard qui s'était graduellement habitué à leurs obscurités ombageuses, j'aperçus peu à peu le village invisible. Sous le massif, derrière le coridon des futres dont chaque rue était bordée, et moyenné dans les demeures d'un clair-obscur tout embrasé, on voyait point par point et la quelqu'une de ces massonnades, de ces cabanes si pittoresques aux grands toits de chaume en ardent, aux murs d'un blanc de lait, bizarrement lanagés de briques et de pièces de bois peintes dont la Normandie a le type, et qui, de temps immémorial, sont en possession de défrayer le pinceau des paysagistes et les rêves des amoureux. Ainsi, chaque habitation de ce prolifique village à son père, et il n'est si pauvre paysan dont l'humble demeure ne s'élève sous une plantation séculaire. On conçoit que ce village, avec un tel système, présente une certaine étendue; et en effet, bien que sa population atteigne à peine le chiffre de 2,900 habitants, il embrasse une superficie de plusieurs heures carrées de forêt. C'est le plus grand village d'Europe, et, je le répète, peut-être en est-ce le plus curieux et le plus beau.

Le manoir d'Ange, que je parvins enfin à trouver, sans sans peine, est situé sur la lisière, un peu en dehors du village. C'est un corps de ferme à deux ailes, faisant angle ensemble et flanqué d'un fort joli tour hexagone du haut de laquelle l'œil embrasse la terre et la mer, et dont le barbe colottière de l'océan, de ceint méfier, ont, en tout son ancien empire. L'édifice n'offre, à l'extérieur, aucun caractère. La façade, très-ordinaire, fait face au sud-est, c'est-à-dire ouverte sur la mer; elle est d'un très-joli ton renouveau et soutient, sur le premier étage, de molles courtes et transparentes, outre Ange et la dame du lieu, quelques contemporains illustres, entre autres François I^{er}, l'ancien ami de la maison, et l'inevitable duchesse de Valentinois. C'est ce dont on juge, au surplus, d'après la tradition et le costume bien plus que les portraitures; car les médaillons, dont l'écu accécut une exécution très-fine et très-remarquable, ont été malheureusement mutilés et défigurés par la fureur iconoclaste de la terrible épopée de l'édification qui ne laissa pas même grâce, dans ses holocaustes anti-artistiques, à des images de saints, comme le vaine de Pavie, ou de saintes, comme Diane de Poitiers. Somme toute, et à part ces multi-

lations regrettables, le manoir offre un spécimen curieux et bien conservé de ce qui pouvait être, il y a trois cents ans, une métairie seigneuriale.

FÉLIX MORNAUD.

(La fin au prochain numéro.)

La Californie.

SAN-FRANCISCO ET SACRAMENTO.

La Californie commence à devenir une spécimen curieux et bien conservé de ce qui pouvait être, il y a trois cents ans, une métairie seigneuriale. Pendant plus de deux années l'Europe spéculait à craindre d'ajouter foi aux récits étranges, exagérés, contradictoires, qui lui arrivaient indirectement de cet Eldorado inconnu et mystérieux; aujourd'hui le doute ne lui est plus permis; elle a vu, elle a touché, elle emploie l'or de ces mines abondantes, à l'existence desquelles elle ne voulait pas croire; qu'iques uns des émigrants qui l'ont quittée pauvres, y reviennent riches; des relations, dont la véracité est incontestable, se publient dans toutes ses langues. Enfin, pour achever de convaincre les sceptiques les plus incrédules, nous venons aujourd'hui compléter cette série de preuves par un témoignage irrécusable; nous reproduisons aussi fidèlement que possible six daguerréotypes pris tout expressément pour l'illustration, dans les premiers-mois de cette année, à San-Francisco et à Sacramento City. Nier le daguerréotype ne serait-ce pas nier la lumière? Or, qui est l'insensé qui oserait ne pas croire... au soleil et à ses œuvres? Quant au récit qui accompagne ces dessins, il n'a pas sans doute la même authenticité; mais on peut se fier avec une égale assurance à ses assertions, car il est le résumé comparé de tout ce qui a été publié en France jusqu'à ce jour de plus sincèrement exact sur la Californie. Du reste, comme l'écrivait le 1^{er} jour dernier de la mine de Murphy (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1850, M. Alexandre Achard, il est fort difficile, avec la meilleure volonté du monde et la plus entière bonne foi, de dire complètement la vérité sur la Californie. Tout change, tout est bouleversé en moins de quinze jours; les mouvements de hausse ou de baisse atteignent des proportions effrayantes, sans parler des incendies qui détruisent en un jour des villes redoublées en quelques semaines, pour être bientôt décorées de nouveau par les flammes.

Il y a en ce moment deux routes principales pour se rendre d'Europe en Californie. La plus longue et la moins dispendieuse, celle du cap Horn, demande six mois au moins, même sans de bien grandes relâches. La plus courte et la plus coûteuse, celle de l'isthme de Panama, peut se faire en deux mois. Si on le choisit, il faut se rendre directement à New-York pour y retenir sa place à bord des bateaux à vapeur américains de la mer Pacifique. Sans cette précaution on court le risque de se voir arrêté à Panama pendant des mois entiers. Le prix du passage du Havre à New-York est de 550 fr.; de New-York à Chagres, de 1,000; de Panama à San-Francisco, de 1,600 fr. aux premières, et de 800 fr. aux secondes. La traversée de l'isthme ne coûte pas moins de 400 à 500 fr. C'est donc 3,500 fr. environ qu'il faut dépenser actuellement pour se rendre en deux mois de Liverpool au Havre à San-Francisco; et encore ce voyage est-il dans sa seule partie aussi dangereuse et pénible que coûteuse. Mais laissons de côté les détails du voyage, qui nous entraîneraient trop loin, et supposons nous arrivés, si non sans privations, sans périls et sans souffrances, du moins sans accident, en vue de cette Californie, objet de tant d'espérances, de désirs et d'illusions!

Un canal de cinq milles de long sur un de large environ, désigné sous le nom pompeux de *Chrysophylles* ou portes d'or, forme l'entrée de la baie de San-Francisco, entrée souvent difficile pour les navires à voiles, à cause des vents, des brouillards et des courants qui y règnent, ainsi que des rochers dont elle est parsemée. Ce canal, qui ressemble beaucoup au goulet de Brest, est donc assez étroit pour que les navires qu'on se propose d'élever de chaque côté puissent croiser leurs feux et en commander l'embouchure; il contient en outre assez d'eau pour faire flotter les plus gros navires. Parvenu à son extrémité, le voyageur qui arrive en Californie voit se déployer devant lui non point un port ou même un lac, mais une Méditerranée en miniature. Le port de San-Francisco contiendrait facilement, en effet, toutes les flottes de la terre; il a douze heures marines dans sa plus grande longueur, du sud-est au nord-ouest. Son extrémité nord communique avec une autre baie, dite de San-Pablo, qui mène à son tour, par le détroit de Carmanes, sur les bords duquel s'élève Bonilla, la rive de Suisun ou du Shusun. C'est dans ce détroit et derrière lui, dans le sud du port de Sacramento et dans le nord et la seconde dans le sud de la Haute-Californie. Beaucoup de personnes donnent le nom unique du baie de San-Francisco à ces trois baies, qui se font suite et qui forment une sorte de mer intérieure de vingt-trois lieues de long.

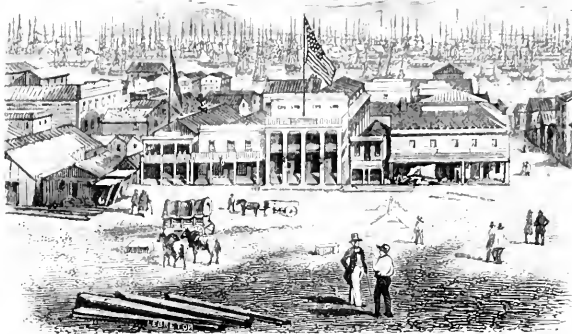
Il est peu de ports qui offrent un aspect aussi remarquable que celui où nous venons de jeter l'ancre, écrit, le 18 septembre dernier, M. A. Haussmann (1). Trois ou quatre cents navires y sont mouillés; en ce moment, et nous sommes entourés d'une forêt de mâts au haut desquels flottent les pavillons de tous les pays du monde. La jonque chinoise à la flamme bariolée, aux figures fantastiques, se balance ici à côté du trois-mâts russe et du vaisseau de ligne américain. Mais le silence et la solitude qui règnent à bord de tous ces navires ne tardent pas à nous frapper. On dirait autant de corps sans âme. C'est qu'en effet ces énormes masses de bois, ces énormes peupliers d'actifs épagneux, ne sont plus aujourd'hui, en quelque sorte, que des cadavres

1. *L'isthme de Panama et le Col-Crois*. — En cours de publication dans le *Nouvel Illustration*, le volume le plus intéressant et le mieux fait qu'on ait vu de nos jours en France.

abandonnés. Une épidémie plus redoutable que le choléra a passé par-dessus ces bâtiments; une force plus puissante que la discipline leur a enlevé leurs matelots. Le fièvre jaune minérale, comme disent les Américains, a frappé tout le monde; aimant irrésistible, l'or du Sacramento a tout attiré

à lui. Honneur national, devoirs du soldat, engagements sacrés, d'une part; privations de tout genre, fatigues, dangers, maladies, de l'autre; l'appât du précieux métal a tout fait oublier. L'histoire de notre époque n'aura-t-elle donc à signaler, dans cette grande réunion des peuples sur ces rives

lointaines, que de honteux instincts, que de tristes excès, que des appétits matériels développés outre mesure par la soif du gain? Le vapeur qui nous a amenés vient de mouiller à deux milles de terre. San-Francisco étale au loin devant nous ses



Californie. — Place et partie de la rue Blay à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne communiquée.



Californie. — La place Blay à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne communiquée.

frères constructions et sa vaste ceinture de tentes. La ville se déploie sur une colline qui décrit, vers le milieu, une sorte de rentrant ou de vallée, occupée par les quartiers les plus anciens et les plus peuplés. Les maisons s'élevaient jusqu'au sommet des hauteurs; d'immenses campements garnissent les extrémités de la ville, et la tente, ici la sentinelle avancée du travail et de la civilisation, marquant çà et là les futurs progrès de la cité, devant le charpentier et le maçon, semble indiquer au nouvel arrivé les points sur lesquels doivent se diriger ses premiers pas et ses premiers efforts.

On débarque sans difficulté sur une jetée improvisée au pied de l'ancien fort espagnol. Point de douaniers pour fouiller vos poches ou sonder, le fer à la main, vos malles et vos paquets. Les octrois sont parfaitement inconnus chez les Américains. Le temps, pour eux, a sa valeur aussi bien que la marchandise, et tout ce qui leur en enlève une part sans nécessité bien démontrée est un empiètement sur leurs droits d'hommes libres.

Il y a deux ans, San-Francisco n'était qu'un hameau d'une demi-douzaine de cabanes grossières; c'est aujourd'hui une

ville, ou plutôt un camp, un caravansérail de 50,000 à 100,000 âmes. Le chiffre de sa population varie sans cesse. M. Patrice Dillon, ex-consul de France aux îles Sandwich, aujourd'hui consul à San-Francisco, estimait à 2,000 par jour (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1850) le nombre des émigrants qui arrivent par mer en Californie. En outre, il y a un mouvement continu de va-et-vient entre la côte et les mines. L'hiver, les deux tiers des mineurs, battant en retraite devant les pluies et les neiges, viennent se réfugier à San-Francisco, qui, par conséquent, renferme deux fois plus d'habitants qu'à l'été.

Les rues de San-Francisco, latérales à la baie, sont très larges, droites et de niveau; les rues perpendiculaires présentent à l'œil l'aspect d'une côte roide et difficile, où la circulation des voitures est impossible. La voirie californienne n'a pas encore eu le temps de naître; les rues restent telles que le hasard les a faites; la pioche et le balai n'y passent jamais, et les mille débris que les maisons expulsent de leur intérieur s'y entassent toujours. En été, la poussière et les émanations fétides y sont intolérables; en hiver, quand viennent les pluies, les rues se changent en

marais, et les piétons et les mules y enfoncent à chaque pas jusqu'aux jarrets. On a vu, dans certains quartiers, se former des fondrières ou des hommes et jusqu'à des mulets ont disparu, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. Il faut ajouter, pour rester fidèle à la vérité, que, dans cette population brûlée par l'amour de l'or, personne n'y pensait beaucoup. L'aspect de ces fondrières est repoussant; toutes remplies d'une eau noire et crouissante, couvertes de débris de toute espèce d'immondices, d'os à demi rongés, de linges troués et puants, elles exhalent une odeur pestilentielle. Ces fondrières se retrouvent partout, même dans le centre et le bas de la ville, qui sont presque entièrement et le mieux bâtis. Quant au climat, c'est peut-être le plus capricieux qui soit au monde. Le matin, de 9 heures à midi, la chaleur est accablante; de midi à sept heures, un vent intolérable soulève d'épais tourbillons de poussière; les brouillards montent avec le soir, répandent partout l'humidité, et un froid intense s'empare de la ville avec la nuit. C'est tour à tour, et dans la même journée, le climat d'Alger, d'Avignon, de Londres et de Stockholm. En outre, l'eau est trouble et malsaine; elle occasionne des maladies d'en-

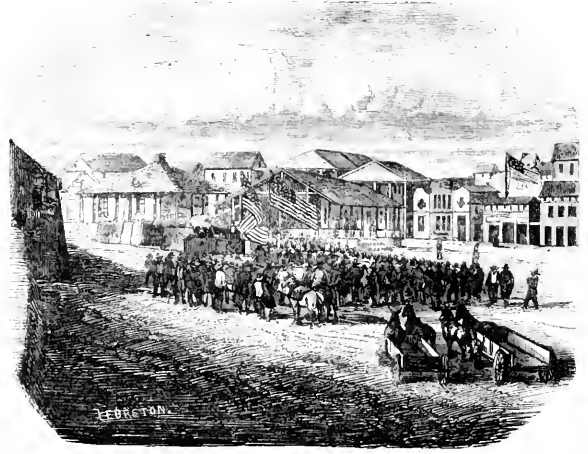
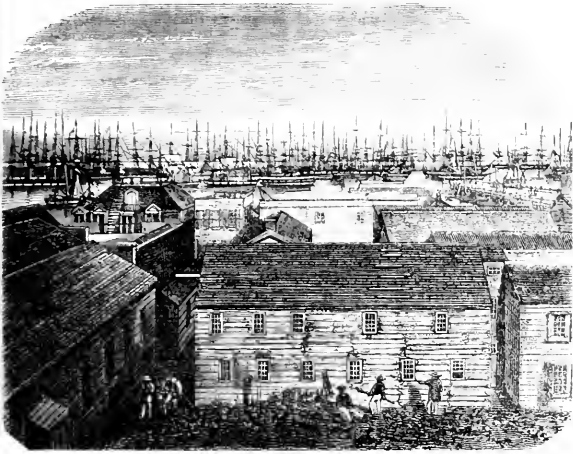


Californie. — Vue générale de la Ville de San-Francisco.

trailles aux personnes qui ont l'imprudence de la boire pure. Aussi les médecins foot-ils des affaires d'or. La plupart demandent une demi-once ou une once, c'est-à-dire de quarante à quatre-vingts francs, pour une visite chez eux, et le double pour une visite à domicile.

San-Francisco possédait déjà, à la fin de 1845, une bourse, un théâtre, des églises pour tous les cultes chrétiens, et un certain nombre de maisons d'assez belle apparence. Quelques-unes de ces maisons étaient bâties en pierres, mais l'immense majorité étaient de bois de la base au sommet.

Leurs murs sont formés de planches disposées horizontalement les unes au-dessus des autres, et clouées contre des pieux disposés aux quatre coins. Beaucoup d'habitations ne sont autre chose que des tentes de forme carrée, soutenues par quatre pieux et par des traverses en bois. Souvent la



Californie. — Grand quai d'Aspiral à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne. — Ring politique à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne contemporaine.

terre reste à découvert dans l'intérieur des maisons, dont la plupart se composent simplement d'un rez-de-chaussée. Quelquefois aussi on y remplace le plancher par des nattes. Presque tout le monde couche sur des matelas étendus à terre. Les lits sont fort rares; car le blanchissage d'une paire de draps ne coûte pas moins de 5 piastres. Du reste, le blanchissage, en général, est une chose presque inconnue à San-Francisco. Une chemise de couleur, de qualité ordinaire, y coûtait moins cher, en octobre 1849, qu'on n'eût eu à payer pour la faire blanchir. Elle s'y vendait au prix de 4 réaux, ou 2 francs 50 centimes environ, tandis que la plupart des blanchisseurs demandaient 5 francs par pièce de linge. Aussi presque tous les habitants avaient-ils le parti de jeter leur linge sale au fumier, plutôt que de le faire laver ou que de se faire eux-mêmes blanchisseurs; car leur temps est trop précieux pour cela. De cette manière, tout en achetant à chaque instant du neuf, on réalisait une véritable économie.

M. A. Haussmann fait la description suivante de l'un des

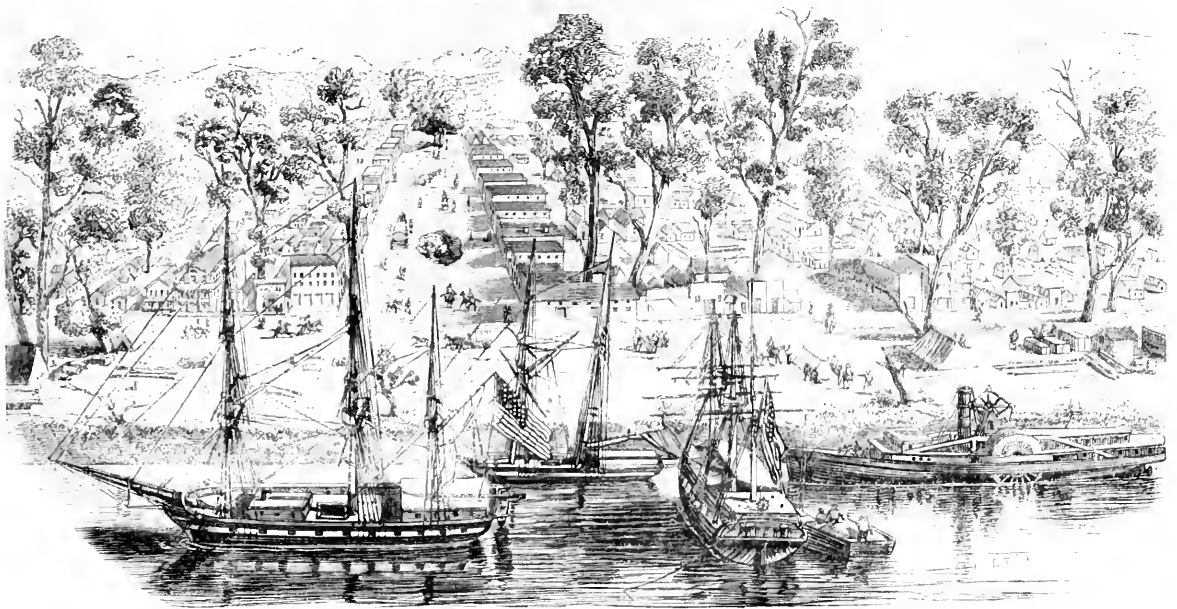
meilleurs hôtels de San-Francisco, *la Boule d'Or*, tenu par deux Marseillais, où le logement et la table (le vin non compris) ne lui revenaient qu'à 10 francs par jour :

« J'y m'empressai, après mon débarquement, d'aller m'installer à l'hôtel français de la Boule d'Or, composé d'une salle à manger qui ressemblait assez à une cave, d'un dortoir situé au-dessus de cette pièce, mais dans lequel on entre de plain-pied par la rue, en raison de l'inclinaison du terrain et de la construction motée souterraine de la chambre du bas. Celle-ci n'a point de plancher. Une natte qui recouvre la terre en tient lieu. La porte de la rue reste ouverte à la poussière et au vent, afin d'inviter les passants à venir se rafraîchir; aussi l'hôtel, puisqu'il faut l'appeler par ce nom, est-il sans cesse rempli d'une bruyante compagnie, inconvénient inévitable dans cette ville trop étroite pour sa population.

» Passons dans le dortoir, dans cet affreux taudis tout encombré de malles et de matelas : car l'établissement ne possède point de lits. Mieux à sonné. Quinze ou vingt person-

nes sont étendues par terre, serrées les unes contre les autres dans un espace de huit à neuf mètres de long, sur cinq de large. Les portes ne ferment pas; le froid pénètre de toutes parts; de temps en temps un voyageur attardé, et souvent pris de vin, l'embruche, en entrant dans cette chambre obscure, sur le corps de quelque dormeur qui se réveille en sursaut, maudissant le malencontreux personnage dont l'arrivée a troublé son sommeil. Scènes plaisantes et tristes à la fois! Car rien n'agit, à la longue, le caractère comme l'accumulation de toutes ces tribulations de détail, dont on rit dans le principe. On ne saurait se figurer de combien de patience et de résignation il faut s'armer, combien d'adresse on a souvent besoin de déployer, pour se faire, sur cette terre lointaine, à certaines compagnies obligées, et pour surbir sans susceptibilité déplacée comme sans humiliation les manières d'un grand nombre d'émigrants, qui sont charmés de pouvoir donner ici libre cours à leur grossièreté, à leurs passions et à leurs vices.»

Les principales rues de San-Francisco sont *Pacific-Street*,



Californie. — Vue de San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne.

à l'entrée de laquelle est situé l'hôtel de la *Boule d'or*, et la grande rue conduisant à la place d'armes ou s'élève une enorme polonce qui a déjà servi à mainte exécution. Au milieu de ces rues, des voitures, des charrettes, des wagons circulent pélo-méto, se croisent et se heurtent dans tous les sens. De grands gaillards à charpente forte et ossure, la tête surmontée de chapeaux en pain de sucre, fument et écartent leurs attélagés sans faire la moindre attention aux piétons. De chaque côté marche ou court une foule silencieuse et préoccupée, se dirigeant soit vers la douane, grosse construction située au fond de la ville; soit vers la Bourse, édifice placé entre deux maisons de jeu et devant le pel stationnement en permanence des groupes d'avides spéculateurs.

Toutes les nations du globe sont largement représentées à San-Francisco. Chaque jour les débarcadères et les hôtels sont inondés de flots d'émigrants de tous les pays, de tous les âges, de tous les costumes. Cependant l'élément américain domine. Dans le principe la population y était presque exclusivement mâle, aujourd'hui le beau sexe commencent à y être, je n'ose pas dire assez nombreux, mais moins rares. Il ne se passe pas de semaines sans que quelque brick chilien ou américain, frété par des spéculateurs, ne verse sur la place sa cargaison féminine. Ce genre de trafic est de l'aveu de tous les voyageurs celui qui procure les bénéfices les plus prompts et les plus élevés.

« Si on essayait, dit M. Dillon, de soumettre à l'analyse les éléments de la population de San-Francisco, on en trouverait d'étranges. Une foule de banqueroutiers, de voleurs libérés, de faiseurs de profits, de chercheurs d'aventures, de joueurs, c'est-à-dire de Grecs, se sont abattus sur cette terre promise; et cependant les vols y sont rares, malgré les facilités de tout genre qui s'offrent aux mauvais instincts de cette population suspecte. Ainsi dans les cours des maisons particulières, devant les portes, dans les rues, sur les places publiques, partout, en un mot, on se heurte contre des tas de marchandises venues de tous les points du globe et d'arpillées là, en apparence sans protection ni surveillance aucune, et pourtant jamais les filous, les fibustiers de profession qui se promènent par la ville ne s'aventurent à y toucher. La raison en est que, comme beaucoup d'autres pays du globe, la Californie a son code de morale particulière, ce qu'on appelle le *compe*. Ainsi il est bien permis de s'y passer le caprice d'un coup de couteau ou de pistolet dans un affaire de vengeance ou dans une querelle; mais toucher un bien d'autrui c'est la plus grande des énormités; une vingtaine de balles partent à l'instant des tentes et des maisons environnantes à tout chercher le voleur. Marchand, mineur, hôtelier, tout le monde le quitte sur-le-champ sans recourir pour s'éloigner à sa poursuite, car tout le monde est intéressé à empêcher le vol; et cependant il n'y a ni genlarmes ni soldats pour veiller spécialement sur les intérêts du public. Un tel état de choses éveilla au premier moment un sentiment d'étonnement et presque d'indignation; on ne conceut pas qu'un gouvernement puisse manquer à son devoir le plus essentiel, au point de ne pas accorder à un pays qui s'est rangé sous sa bannière une protection officielle et directe; mais beaucoup de choses que l'Européen a peine à concevoir paraissent à l'Américain naturelles et simples. La société, suivant lui, n'est qu'un ensemble d'éléments intelligents et libres dont chacun se trouve attiré, par une espèce d'affinité propre, vers sa place naturelle. L'intervention du pouvoir civil, à moins d'un besoin extrême, ne ferait, dans les idées des Américains, que déranger cette tendance, entraver cette gravitation, et il vaut mieux se charger soi-même de la répression de certains délits sociaux que d'abandonner ce soin à l'Etat et de se placer dans une sorte de tutelle permanente. »

Quant à les Californiens, ou plutôt les habitants de la Californie, nous ne les désignons à la Convention de Monterey, ni seul de ces délégués ni élu à l'unanimité. C'était un atavisme des bords du Sacramento, qui, depuis qu'il exerce ses fonctions, avait montré un caractère résolu... tout résolu peut-être, à en juger par les anecdotes qui circulaient sur son compte. Il avait, à la vérité, sous sa juridiction le district le plus mal habité de toute la Californie. Pas une heure ne se passait sans qu'un crime n'y fût commis; les délits étaient de tous les instants; du reste il ne faisait aucune différence entre un crime et un délit. Toutes les fois qu'on amenait un inculpé devant son tribunal — qu'il s'agit d'un coup de poignard ou d'un vol d'une pipe — il le condamnant sans l'entendre à être pendu. L'arrêt s'exécutait à l'instant même. Un jour un des assistants se permit de lui dire que l'accusé pouvait en pas être coupable, et qu'il serait convenable d'écouter sa défense. — Ah bah, répondit-il, vous le savez, lui, citoyen, il n'y a pas d'innocent parmi nous. S'il n'a point commis le délit en question, il en a commis d'autres, ici on admettez Pénlez. Un autre jour un Français, marchand Jean-le-vin, vint se plaindre à lui qu'un Américain, matelot déserteur, venait à chaque moment lui demander à boire le pistolet à la main et ne le payait jamais. En ce moment l'alcade rédigeait un arrêt de mort qu'il venait de prononcer. Il s'interrompit, étend la main, prend sur sa table à sa droite un pistolet à deux coups, l'offre au délinquant et continue sa besogne. — Qu'est-ce que cela veut dire? expliquez-vous, s'écrie le Français qui craint de comprendre. — Pénlez, lui répond l'alcade. Si vous vous laissez insulté, c'est que vous n'avez pas d'armes pour vous défendre. Vous m'en rendez les autres? ... »

Dans les débats de la colonisation, on suivait l'ancien système espagnol, qui, laissant tout pouvoir à l'alcade, n'allait pas l'intervention du jury. Plus tard ce système fut modifié; les Américains éprouvant, dit M. Dillon, une répugnance invincible à se passer d'un accusateur qui s'y élève, il s'élève le système de l'accusation et du jury. Il est vrai, ajoute-t-il, que l'adoption du jury n'a servi, dans les circonstances où on était alors, qu'à rendre la procédure un peu plus grotesque. Que de fois n'a-t-on pas vu un jury de

doze ivrognes se constituer pour juger un autre ivrogne! Le verdict de culpabilité, verdict presque invariable, était à l'instant suivi de la formule favorite de l'alcade du Sacramento: Pénlez. Alors on voyait la scène la plus étrange qui se puisse imaginer. Le président du jury, lui-même fortement pris de vin, trait de sa poche une Bible et en lisait un chapitre au malheureux condamné. Puis chaque juré s'embassait en l'assurant qu'un sentiment de devoir avait seul dicté son verdict. — Alors l'alcade, ajoutant-il, du courage; il te reste encore quinze minutes à passer ici-bas pendant qu'on prépare la corde. Comment désires-tu les employer? Veux-tu d'une pipe et du tabac? ou te les donnera Vieux du brandy? en voilà. — Puis, juré, condamné et spectateurs allaient s'enlever tous ensemble.

M. A. Haussmann attribue à la facilité que les joueurs trouvent à San-Francisco à faire passer sans bruit et sans éclat, sous le manteau du jeu, l'air de la poche de leur voisin dans la leur, la rareté actuelle des crimes et des vols ostensibles dans cette ville, ou l'échappé de Sidney et le filou d'Amérique se rencontrent à chaque pas. Ce à quoi est ce point le jeu, dit-il, qu'on pourrait se rendre compte de la tolérance de la police américaine à l'égard des *Gaming-houses*. En effet, dès qu'il y a une maison à louer, les joueurs s'en emparent à tout prix, et s'y installent. Il y a actuellement à San-Francisco, écrivait M. Dillon à la fin de l'année dernière, plus de cent établissements de ce genre, et se présentent et se rouloient chaque jour une foule de vagabonds et d'aventuriers. Rien de plus étrange que le spectacle qu'elles offrent tous les soirs, après huit heures. Au dehors, une foule immense en obstrue les portes; à l'intérieur, les joueurs avides se forcent un passage jusqu'à la table de *monte*, et, dans leur fougue impétive, en viennent souvent aux mains. Ailleurs, c'est à coup de poing ou de pied que se vidant les cruches de cette nature. En Californie, une injure ou même quelquefois un léger froissement sont, à l'instant, suivis d'un coup de poignard ou de pistolet. « Silence la-bas! cria-t-on de la banque, lorsqu'il part un coup de pistolet dans la salle; vous faites trop de bruit, damnés coquins que vous êtes! » *I will make a hole in you* (je ferai un trou dans votre personne) cria-t-on d'un autre point; *May the devil take me if y don't* (que le diable m'emporte si je ne l'ai pas!) Telles sont les observations courtes mais énergiques qu'on échange de tous côtés. Une fois devant la table de jeu, le nouveau venu qui, la plupart du temps, arrive des mines, débouche sa crotte de cuir jaune et lui imprime une légère secousse. Après avoir pris un des bouts sur le tapis vert, plusieurs papotes d'or roulent aussitôt sur la table. *The head menter* (le président) avance sa main large et ossuse, s'en empare, les pose dans une balance placée à côté de lui, qui frond la balance en deux de 85 fr. chacune. Du jour; la main obéissante vient élever le siège; on rajuste, même résultat. Au bout de quinze à vingt minutes, il faut de nouveau détacher la ceinture. Il arrive rarement que le joueur se retire avant que la banque ne l'ait dépouillé, en une seule nuit, du fruit de son travail et de ses privations de plusieurs mois.

La passion du jeu n'a pas été introduite en Californie par les Américains; de tout temps, les habitants de cette contrée s'y sont adonnés avec fureur; au Mexique il en est encore de même aujourd'hui. Le jeu appelé *monte* est celui qui attire le plus d'amateurs; mais la roulette a aussi ses partisans, ainsi que le jeu dit *de six bêtes*, dans lequel des anneaux, placés au bout d'un cabinet armé de baguettes mobiles, reçoivent un mouvement de rotation, puis s'arrêtent au-dessus de certaines cases contenant des anneaux qui y correspondent.

« Un des côtés les plus pittoresques de San-Francisco, dit M. Achard, est le mélange, la confusion extrême de toutes les classes. Ici tout le monde. Il n'y a pas de métier honnête, pas d'industrie avilissante. Tout se calcule au point de vue du bénéfice. Cependant, si quelque différence pouvait être remarquée dans les rangs mêlés de la société californienne, je dirais que les émigrants appartenant aux classes pauvres affectent plus particulièrement, aussitôt qu'ils ont gagné quelque argent, les dehors du luxe et cherchent à dépasser leurs voisins. Bien au contraire, les personnes qui, par leur naissance et leur éducation, ont partie des classes lettrées de la société européenne, se livrent sans relâche à un travail acharné. On a parlé d'un marquis charrier et d'un vicomte chasseur. Rien de plus exact. J'ai rencontré ici l'ancien secrétaire d'un ex-pair de France deux ou trois fois ministre, qui exerçait la profession de garçon de café; il gagnait 80 fr. par jour à ce métier, qui lui permettait d'attendre quelque'un de ses hasards fortunés après lesquels soupirent tous les argonneux californiens. »

Si on est à peu près sûr de ruiner au jeu, à San-Francisco on a presque la certitude de s'y enrichir en travaillant. J'ai rencontré à San-Francisco, raconte M. Haussmann, des charpentiers français qui y gagnent de 70 à 80 francs par jour, et qui refusent le travail à la porte, afin de pouvoir prolonger leur tâche à leur gré, sans se fatiguer. Dieu à plusieurs années, l'ouvrage ne saurait manquer, dans ce pays, aux bons artisans. Que de bras réclameront toutes ces villes, toutes ces bourgades, toutes ces usines qui vont s'élever, qui s'élèvent déjà! Ici c'est San-Francisco, un peu plus loin c'est Hémita, puis Sacramento City, puis Stockton, Verdon, Sutterville et mille autres centres de population qui se dessinent et qui s'organisent. Oui, ajoute-t-il, l'ouvrier courageux, déterminé à supporter une rude existence et à résister aux fatales passions qui l'ont ici tant de victimes, est à peu près certain de s'y créer un sort avantageux. Oui, l'homme qui possède une de ces professions manuelles si demandées en Californie, et dont la position en Europe est malheureuse au précarie, fera bien, si l'expatriation ne lui répugne pas, à partir pour un pays nouveau, dont le développement et la prospérité ont pour nous le devoir de devenir immenses. Mais pourvu à celui qui émigrera en ne comptant que sur les mines d'or, ou sur quelques mille francs en écus

ou en marchandises, destinés à quelque petite spéculation californienne!

« ... Le chercheur d'or parlant pour les mines et le chercheur d'or qui revient des mines. Offrent deux types aussi curieux que différents l'un de l'autre. Attent le premier à l'air content, joyeux, actif, entreprenant, autant le second paraît dégoûté, fatigué et abattu; car, quelle que soit la récolte qui lui fait, elle est toujours bien inférieure à ses espérances. Pays des folles illusions et des déceptions cruelles, la Californie ne doit être aborée que par des hommes qui sentent dans leurs forces, dans leur santé, dans leur énergie morale, dans leur profession, dans leur aptitude, dans leurs capitaux, les moyens de soutenir un rude combat contre les éléments et la concurrence. »

Pour le commerce tout est loterie encore en Californie, et le négociant d'Europe qui y envoie des expéditions à chance écarte de gagner ou de perdre 500 pour 100. « Il est difficile, disait M. Dillon, sinon impossible, de renseigner bien exactement le commerce sur le genre de produits qu'il devrait expédier à San-Francisco. Les distances sont telles, que le marché peut se trouver encombré depuis plusieurs semaines lorsque le chargement demandé arrive à sa destination. Bien que la consommation soit immense pour certains articles, il s'en importe des masses si formidables et par tant de voies, qu'il s'écoulera encore longtemps avant qu'on puisse assouir sur les besoins de cette place un calcul tant soit peu certain. » Un jour on paye l'eau-de-vie 30 piastres la bouteille, la semaine suivante elle tombe à 20 francs. Le frere d'un artiste de l'Opéra, M. Barroillet, favorisé par le hasard, a gagné du soir au matin 250,000 francs sur une cargaison de planches. Il y avait, au moment de son arrivée, dette de bois; un mois après, ces mêmes planches étaient à vil prix. Ainsi de tout.

Les environs de San-Francisco sont arides, incultes et à peu près dépourvus de végétation. Ces magnifiques forêts, ces beaux foragers et de citronniers, dont la presse américaine entretenait, il y a peu de temps encore, ses crédules lecteurs, se réduisent à quelques touffes d'arbres isolés. Partout la nature la plus monotone se déroule aux regards du voyageur altéré. Quoiqu'il y ait des montagnes, comme celle qui domine la petite baie de San-Solito, sont couronnées de chênes et de sombres cyprès; presque toutes, et notamment la montagne du Diable, dont la hauteur est d'environ 1,000 mètres, s'offrent zébrées à l'œil que des masses de rochers. On rencontre çà et là quelques terrains d'alluvion à la base des collines. Dans le sud de la baie se trouve la vallée de San-Jose, qui possède de riches mines de mercure, et qui paraît être moins stérile que le reste de la côte. Diverses plantes sauvages y croissent en abondance. Mais la nature n'est pas autour des *placers* ou des mines, comme dans les environs de San-Francisco, nue et desséchée; « c'est un magnifique pays, dit M. Achard, propre à tous les genres de culture, et qui ne demande que le travail des hommes pour se couvrir des plus riches moissons. D's parrières interminables courent le long des rivières, mais si chargées de fleurs, que le pied des voyageurs en écrase des herbes à chaque pas. D'grands bouquets de beaux arbres coupent ces vastes solitudes, ou paisent en liberté d'innombrables troupeaux de cerfs et d'antilopes. »

Un autre jour, nous les Espérans, nous conduirons nos lecteurs, en leur en faisant admirer les sites les plus curieux dessinés par le soleil, dans cet Eldorado animal, végétal et surtout si minéral, que, quelle que soit déjà la population des mineurs, si y a encore, de l'aveu de tous les voyageurs, des îles, des blocs ou de la poudre d'or pour des milliers d'aventuriers.

Ad. J.

Revue littéraire.

Cours d'économie politique, par M. MICHEL CHEVALIER: La Monnaie; 1 vol. in-8; chez Chapelat.

(Deuxième article.)

Après avoir, comme nous le disions à la fin de notre premier article, entré dans les détails de la fabrication des monnaies, M. Michel Chevalier retracé l'histoire des deux métaux dont généralement elles se composent; il nous montre comment, de puis les anciens jusqu'à nous, se sont successivement agrandis et perfectionnés le champ et les moyens de leur exploitation.

Nous ne saurions pas d'une manière précise ce que l'antiquité tirait des mines d'or et d'argent de l'Europe, les seules qui fussent exploitées avec quelque régularité. Mais les moyens d'exploitation étaient encore fort imparfaits, et il s'en fallait bien qu'ils s'exercassent sur tous les gisements métalliques que possède le sol européen. Les anciens ne jouissaient donc que d'une très-petite quantité d'or et d'argent, quantité qui ne cessa de se restreindre encore depuis les premiers siècles du moyen âge jusqu'à la découverte de l'Amérique. Selon les calculs d'un économiste, tout l'or et tout l'argent extraits des mines de l'Europe de l'an 800 à la fin du quatorzième siècle n'auraient pas au delà de deux millions de notre monnaie.

Les conquérants du Pérou et du Mexique n'y trouvèrent pas d'abord ces fabuleuses richesses que leur attribuent l'avidité et la crédulité des peuples. Ignorants et paresseux, les Mexicains et les Péruviens n'avaient su que glaner ce nous avons récolté. Sans sortir de l'Europe, et dans les temps les plus désastreux du moyen âge, plus d'un prince avait conquis d'aussi opulentes dépouilles que celles qu'Alvarez et Fernand Cortes enlevèrent à Montezuma et aux incas. Pour en citer un autre exemple, mais très-significatif, la rançon du roi les avait été plus d'une fois double de celle qu'arracha la cupidité de Pizarre, et qui pourtant fut la plus grosse prise faite dans le Nouveau-Monde.

Cependant les Indiens, malgré leur peu de ressources

chimiques et mécaniques, n'étaient pas sans avoir déjà tiré quelque parti de leurs mines d'argent et surtout de leurs mines d'or. C'est de l'or qu'on y recueillit d'abord, parce que l'extraction de ce métal n'exige que des opérations assez simples et qui ne dépassent pas la portée d'un peuple encore enfant. Le plus souvent, en Amérique comme partout ailleurs, il suffit de laver des sables qui recouvrent le sol en abondance. L'or qui s'y trouve à l'état de grains ou de paillettes, l'argent, au contraire, se cache dans des filons qui pénètrent plus ou moins profondément dans le sein de la terre et s'y mêle à d'autres substances minérales et souvent métalliques dont il n'est pas aisé de le séparer. Aussi tout porte à croire que l'argent que possédait Montezuma provenait d'endroits où on l'avait trouvé à l'état natif, c'est-à-dire dégagé, par l'action de l'atmosphère, de toutes les substances avec lesquelles il se trouve ordinairement combiné.

Mais, dès que les mineurs espagnols, dont la réputation date de l'antiquité, eurent mis le pied sur le sol du Nouveau-Monde, tout changea, et l'exploitation des mines d'or, des mines d'argent surtout, les plus considérables de l'Amérique, fut poussée alors avec une rare activité. Rien n'aurait pu donner aux mineurs anciens et du moyen âge une idée de l'étendue et de la richesse de ces filons, dont quelques-uns ont de huit à cinquante mètres de puissance.

« Un lit de minéral d'argent de cinquante mètres d'épaisseur ! dit M. Michel Chevalier. Qui'en eussent pensé les héros qui allaient au fond de la Colombie chercher un peu de poudre d'or ? »

Toutefois, ce que l'Amérique, jusqu'en 1545, envoyait d'or et d'argent en Europe ne s'élevait pas au delà de seize millions par an, lorsqu'un pauvre diable d'Indien, conducteur de lamas, découvrit, dans les flancs d'un pic isolé, au milieu d'affreux déserts, les magnifiques et inexploités filons du Hatun-Potochi, dont nous avons fait le Potosi.

Peu après, en 1557, un mineur de Pachaca, Médina, inventa le procédé de l'amalgamation à froid, qui permit de dégager l'argent sans recourir au feu et à l'aide des agents les plus communs, le sel, le magnésium, la chaux, appliqués au minéral en poudre. Rien n'était plus expéditif et plus économique; et, grâce à cette merveilleuse invention, dont l'auteur, selon l'usage, ne recut pas la plus petite récompense, trente ans après, le Potosi fournissait déjà pour plus de deux cent mille kilogrammes d'argent ou quarante-cinq millions par an.

Mais en même temps que l'argent et l'or se multipliaient, le prix des marchandises baissait dans la même proportion, et les possesseurs de rentes perdaient toute la différence du prix ancien au prix nouveau. Donner la même somme n'est pas toujours donner la même valeur. Je suis convenu avec vous, il y a vingt ans, que vous me payeriez trois mille francs par an pour bail de ma ferme. Mais si dans l'intervalle l'argent baisse de moitié, du quart ou du cinquième, eu si, ce qui revient au même, le prix des objets hausse d'autant, en ne me payant encore que mille francs, vous me frustrez du tiers, du quart ou du cinquième de ma créance.

Au seizième siècle, presque personne ne se rendit compte de ce phénomène économique, et l'on en cite un exemple dans les sermons que prononça, devant le roi et le roi, l'évêque Laitner, qui prit texte du reproche émis de tous les objets pour déclamer contre l'avidité toujours croissante des mauvais chrétiens.

M. Michel Chevalier nous retrace, avec toute l'exactitude nécessaire en pareil sujet, toutes les variations qui s'élevèrent, depuis le seizième siècle, le marché du monde, dont la mercantile a presque toujours été déterminée par l'abondance ou la rareté relative des métaux monétaires.

L'Europe y a apporté aussi son contingent, surtout depuis qu'on a mis en pleine exploitation les mines d'or et d'argent de la Russie boréale. Il y a longtemps, bien longtemps, qu'Hérodote les avait signalées à la curiosité des amateurs, et en termes aussi précis que possible. Mais on pensait sans doute que, depuis Hérodote, les choses avaient changé, comme cela a eu lieu dans l'Angleterre, qui, au dire de Tacite, produisait de l'or et de l'argent : *Fert Britannia aurum et argentum et alia metalla, pretium victoriorum.*

Quant à la France, elle ne posséda que des mines de plomb, et les mines d'argent et de la République en Hongrie, en Suède, en Turquie et dans les diverses dépendances de l'Allemagne, bien qu'elles ne soient pas indignes de quelque estime, ne peuvent pas cependant rivaliser avec celles de Russie, dont les mines d'or sont encore bien plus riches et plus étendues que les mines d'argent. En quarante ans elles ont fourni la quantité énorme de trois cent mille kilogrammes d'or, dont quatre-vingt-dix mille dans ces trois dernières années.

Maintenant quel sera l'avenir des mines de la Californie, qui tient à cette heure tant d'esprits en éveil, et apparaît comme un inféusable Eldorado à toutes les bourses aux abois. Il y a déjà quelque temps que les voyageurs l'avaient signalée comme renfermant des gisements d'or. « Qu'on coupe, dit M. Michel Chevalier, avait mis le pied au Mexique, et s'y était enquis des ressources du territoire, avait entendu dire que l'or était plus abondant qu'ailleurs dans la province de Sonora, attenante à la Californie et riveraine du même Océan. »

Dans son *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, M. de Humboldt racontait que tous les ravins, toutes les plaines de la Californie lui avaient offert de l'or disséminé dans des terrains d'alluvion, et même des pepites d'or pur du poids de 2 à 3 kilogrammes, et il attribuait l'abandon de ces riches contrées et à la crainte qu'inspiraient les perpétuelles incursions des Indiens indépendants, et à l'extrême cherté des vivres.

M. Dupret, M. Duflot de Mofras ont confirmé et développé ces observations. Le dernier écritait avant 4816, très-explicitement, « Aucun pays du monde, servait-il en 1816, ne

possédait de gisements aussi riches et aussi étendus. Le métal se rencontrait sur les terrains d'alluvion, dans les ravins à la suite des pluies, et toujours à la surface du sol ou à quelques pieds seulement de profondeur. Au nord de la ville d'Arcapa, les gisements de Quitorac et de Sonotac, qui furent découverts en 1836, produisent par mètre trois ou quatre cent mètres d'or par jour. Les chercheurs d'or se hâtent à remuer la terre avec un bâton pointu, et ne ramassent que les grains visibles; mais si l'on voulait diriger des cours d'eau et faire en grand le lavage des terres, les bénéfices seraient encore plus considérables. Il n'est pas rare de rencontrer des grains d'or qui pesent souvent plusieurs livres, et dont la valeur, comme objet scientifique, est inexplicable. M. Lavala, ancien plenipotenciario du Mexique à Londres, possédait un grain d'or qui pesait plus de neuf mille parties. Le cabinet du roi, à Madrid, renferme plusieurs échantillons de cette espèce. »

Voilà certes de jolis petits échantillons; et puisque les pièces leur ressemblent, il y en aura, en Californie, pour les ouvriers de la dernière heure comme pour ceux de la première. Ce n'est pas non seulement qui le dit, mais les voyageurs qui vous vont d'entendre, et M. Michel Chevalier lui, qui a une très-haute idée de la richesse de ces pays, et même de la fertilité et de la salubrité de leur délicieux climat.

« En ten croire, on s'est beaucoup exagéré ses inconvénients. On a la fièvre partout. Pourquoi ne l'aurait-on pas là comme ailleurs, surtout quand on se livre au travail sans les conditions et les précautions qui peuvent mettre à l'abri de tous les dangers d'un ciel ardent et alléger le rude labeur du terrassier. »

Mais si l'on gagne beaucoup en Californie, si un travailleur, en moyenne, peut ramasser jusqu'à 23 grammes d'or par jour, il faut aussi y faire une part à l'excessive cherté de tous les objets de première nécessité, et aux périls d'un séjour parmi une population terriblement mûre, pour qui il y a eu et le meurtre ont été, sur certains points, le droit commun.

Après avoir ainsi passé en revue les mines de l'ancien et du nouveau Monde, et retracé l'histoire des variations que l'or et l'argent ont fait subir aux objets de commerce, et subsidiairement, celles qu'ils ont éprouvées dans leur valeur relativement l'un à l'autre, M. Michel Chevalier, revenant à la partie plus particulièrement théorique de son ouvrage, considère le monnaie dans ses rapports avec le capital, dont il commence par donner la définition suivante :

« Le capital est cette partie de la richesse acquise qui a la destination de servir à la reproduction d'une richesse nouvelle. »

D'où il suit que la richesse n'est du capital qu'autant qu'elle prend la forme d'une valeur productive. Cette pièce de 20 francs est un capital, parce qu'elle peut me servir à payer un chapeau ou un pantalon. Mais si j'ai vingt chapeaux ou trente pantalons dans ma garde-robe, ils représentent de la richesse, mais non du capital, parce qu'ils sont improductifs.

Donc tout ce qui est capital est richesse, mais tout ce qui est richesse n'est pas capital.

Cela posé, nous ajoutons, avec Adam Smith, que le capital ne se crée ni *ex nihilo*, ni *ex nihilo*, et comprend, d'une part, tous les instruments par nature ou destination, et de l'autre tous les produits mobiliers dont se compose le fonds de roulement dans toutes les branches de l'industrie, du commerce et de l'agriculture.

De tous ces objets, la monnaie est assurément le plus propre à circuler, et c'est pourquoi les Anglais l'appellent *currency*, qui court toujours. Selon Adam Smith, c'est une grande roue tournant sans cesse et dont l'éternel mouvement fait arriver aux mains de tous ce dont ils ont besoin, ou en core, selon le même économiste, très-écourt en raisons et en comparaisons, c'est une voie de transport qui conduit chacun où il veut aller.

Mais la monnaie ne fait pas partie du revenu brut d'une nation. Elle le représente sans se confondre avec lui. Elle est un instrument de production, une machine à échanges, pour ainsi dire, et à titre de machine et d'instrument, elle fait partie du capital fixe, puisque sous le nom de roulement, nous rangeons tous les produits, tous les objets de consommation journalière.

Quand, il est vrai, l'or et l'argent passent de l'état de lingots à l'état de pièces monétaires, ils sont alors des *pro* et *re* et rentrent, à ce titre, dans le fonds de roulement. Mais, par rapport à l'état général d'une nation, l'or et l'argent, véritables lingots de l'industrie, font, comme toutes les voies de transport, partie du capital fixe.

Une nouvelle raison va rendre cette différence plus sensible. Lorsqu'il s'agit de blés, de vins, de viandes, de draps ou de tous les objets de consommation dont se compose le fonds de roulement, je des naturellement souhaiter que la quantité s'en accroisse pour accroître d'autant la richesse du pays. Mais, en matière de monnaies, il n'en va pas ainsi. L'or et l'argent pour les échanges, plus ils seront accélérés et simplifiés, et moins nous aurons à craindre les vicissitudes qu'entraînera l'augmentation ou la rareté de ces valeurs monétaires. Ainsi, je des désirer la diminution de ce capital comme je des désirer l'augmentation de l'autre. La monnaie est donc une véritable machine qui peut rendre et rendre d'autant plus de services qu'elle dépensera moins de forces et que ses ressorts seront plus simplifiés. Donc, comme toute machine et toute voie de communication et de transport, la monnaie est du capital fixe.

Cette distinction a son importance. C'est parce qu'ils l'ont méconnue que les gouvernements, jusqu'à celui de Napoléon inclusivement, ont cru qu'ils augmenteraient la richesse de leur pays en augmentant leur capital monétaire. De là ces décrets toujours renouvelés, toujours entretus, pour défendre l'exportation de l'or et de l'argent; de là tout ce système

d'aujourd'hui encore admis chez plus d'une nation très-éclairée, le *système mercantile* ou de la *balance du commerce*, qui consiste à vendre le plus qu'on peut à l'étranger sans lui rien acheter, de manière à lui prendre son or et son argent en ne lui laissant que des marchandises, comme si ces marchandises n'étaient pas, elles aussi, partie de la richesse du pays qui les exporte, et qui ne reçoit que ce qu'il donne et même moins qu'il ne donne; car l'accumulation de l'or et des métaux est une richesse stérile et toujours funeste à qui la possède.

Le pays vraiment riche, comme le dit fort bien M. Michel Chevalier, « est celui où chaque personne produit pour ses semblables la plus grande quantité de services en rapports avec leurs besoins, et où chacun jouit de la plus grande facilité pour échanger ses services contre ceux d'autrui... De cette manière, les besoins de chacun obtiennent, à chaque instant, la plus grande satisfaction possible. »

En parlant de cette définition, on ne conclura pas sans doute à l'abolition de la monnaie. Mais on la réduira à son véritable rôle, à son rôle d'instrument d'échange et de voie de transaction. La prendre pour la richesse du pays, c'est confondre la charrette avec la marchandise.

Cette confusion a cependant lieu encore tous les jours, et elle a de plus d'une locution populaire, comme celle-ci, pour indiquer l'état plus ou moins prospère du pays : « l'argent est abondant ou l'argent est rare. » Mais est-ce l'argent qui est rare, ou plutôt ce qu'il représente, le *capital disponible du pays*? Parce que ce capital s'évalue en or ou en argent, il n'y a d'écarts tant à fait distinct, et la monnaie n'a de valeur que parce qu'elle le représente.

Cette erreur est au fond de tous ces programmes mensongers, de tous ces systèmes de papier monnaie que Law a manœuvrés en France, que la Convention a si bien saisis, et qu'on a voulu renouveler en 1818 par la création des *bons hypothécaires*, fiévreusement calqués sur ceux du financier du régime.

On dit, il est vrai, qu'un bon, hypothéqué sur tout ou partie d'un immeuble, représente une valeur réelle au même titre qu'une certaine quantité d'or ou d'argent. Mais cette quantité d'or ou d'argent est certaine et précise. Quand je l'ai dans les mains, je sais ce que je possède, et, tandis que je l'ignore avec votre bon ou votre assignat. C'est un signe, je le veux bien, que je puis échanger, quand il me plaira, contre une valeur réelle. Mais cependant le signe a la valeur il y a une distance, et cette distance m'inspirera toujours quelque inquiétude, autant que l'évaluation, à laquelle je n'ai pas assisté, de l'immeuble qui est mon gage.

Aussi, quand bien même Law et la Convention n'eussent pas indéfiniment multiplié et les actions sur le Mississippi et les assignats sur les domaines nationaux, les uns et les autres eussent toujours été dépréciés.

En aucune façon la terre ne se peut monnayer. « Je puis mettre un peu dans ma bourse, je ne puis emporter votre terre sous mon bras, » disait Jacques Laffitte à un faiseur de projets.

C'est encore en confondant la monnaie et la richesse qu'on dit communément que l'impôt assés peu de quelle manière l'argent est dépensé, pourvu qu'il ne sorte pas du pays. Mais c'est là un motif de l'état des gens qui emploient tellement les revenus de l'impôt? Est-il indifférent qu'il fasse des dépenses productives ou stériles? Et ce qui est vrai de l'état, ne l'est-il pas aussi des particuliers?

Un dernier exemple enfin prouvera péremptoirement qu'autre chose est la richesse, autre chose est la monnaie.

Supposons que tout d'un coup, en Europe et partout, le nombre des pièces d'argent et d'or soit doublé. Autant ce qui ne coûtait que cinq francs en coïncidera dix, et il faudra partout deux pièces ou il n'en fallait qu'une. Ce qui ne sera qu'un embarras de plus. Si, au contraire, ce nombre de ces pièces diminue de moitié dans le monde, alors ce qui coûtait dix francs ne se vendra plus que cinq, et il n'en faudra plus qu'une pièce où il n'en fallait deux.

Mais ces deux mouvements auront-ils augmenté ou diminué la richesse générale? Nullement.

Maintenant, admettez que partout où l'on ne récolte qu'un cinquième de ce qu'on en récolte tant, et vous ne doutez plus que la richesse générale n'en soit très-notablement accrue.

J'aurais voulu poursuivre, avec M. Michel Chevalier, le cours de ses investigations et ses admirables démonstrations, qui font justice à la fois et des préjugés des uns et des paroxysmes des autres. Nous aurions aimé à étudier encore avec lui les matières qu'il traite dans les derniers chapitres de son ouvrage, et les transactions auxquelles donne lieu le commerce international des métaux précieux et du change, et les causes qui doivent faire croître une très-prochaine baisse dans leur valeur, et les ressorts de ce mécanisme industriel, qui tend à remplacer en grande partie les valeurs métalliques par des titres de crédit qui le représentent, et enfin quelles sont les circonstances qui influent sensiblement sur le prix des différents articles. En traitant cette dernière question, M. Michel Chevalier est conduit à rebater dans ce qu'elle a de trop absolu et trop ottoman réconfortamment mise à l'Assemblée par M. Thiers, que tout est plus cher dans les pays riches.

Arrivé au terme de cette analyse, je voudrais bien lire par une petite conclusion un peu roulante. Mais on la prendra? Entendez l'éloge de M. Michel Chevalier, je l'ai déjà dit, et je craindrais, en recommençant, d'ennuyer et le lecteur, et l'auteur, et moi-même avec eux. M'écrier qu'il n'est resté encore une foule de belles choses à dire, et que j'aurais dites sans le défaut d'espace, qui vient toujours si fort à point pour vous le dire d'affaire, c'est bien blanc. Ne rien dire de tout, c'est être un peu simple, plus court et plus sûr, et c'est pourquoi je n'y tiens et me borne à signer, après comme avant l'article 2,

ALEXANDRE DUTAT.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite). AU COLLÈGE.

§ III. — 'La classe et l'étude.' (Scènes de mœurs.)



Conticuere omnia intequum ora tenebant.

VISITE DE L'INSPECTEUR.

1^{er} élève (basso voce), Oh ! c'est le ballet !
2^e élève. — Qui dit-le de toucher !
3^e élève. — En voilà une de binette !
L'inspecteur. — Monsieur, recevez mes compliments ; cette classe est une des mieux tenues de cet excellent collège.



Vite regit dictis animos.
V. G.
Je vous rappelle à l'ordre.
DUBIN.
— Le premier qui louange... !



Pedes vestis defuncti ad imos.

— On ne se soude faite d'après les extrémités inférieures d'un collégien, qui fait, du reste, des études supérieures.



Quisquisque bonus dormitiat.
H.
Un maître qui a de bons moments.



Genuibus manor.
L.
Un collégien qui a l'aversion du thème.



Habent sua fata libelli.

EN CLASSE.

— Suivez bien l'explication : *in pectus dextri* G.
— Cette fable prouve que...
Une voix à gauche. — Prouve que tu m'ennuies.



Uculus dextriusque precantem.
F.
— M'sieu, m'sieu... ne permettez !



Le professeur de philosophie et son bagage philosophique. Quelle charge !



Quisquisque bonus dormitiat.
R. G.
For foucibus hœsit.
V.

LA LEÇON.

Inde toro pater. Ennas sic orsus ab alto, alto e, e, alto e, e, pater, e, e, alto, e, e, alto. Je n'entends pas. Souffle donc, crâni !



Venerande parr.
V.

Vn fort en thème grec. Polissez-lo sans cesse, et le repolissez.



Quem casto erudisti docta Minerva anim.
H.
Une figure de rhétorique.

§ IV. — 'Faits d'hiver.' (Avec un traité sur les engelures, leurs avantages et leurs inconvénients.)



Magna et brevis.

Quelle forme affectent généralement les fautes simples, c'est-à-dire les cubes, à une ou plusieurs inconnues.
(Un faupin est un élève qui pioche l'z dissez les mathématiques, dans l'intention d'aller manger la soupe à Saint Cyr ou à la Polytechnique.)



Troctis hœma, Juv.
— Chose ne peut pas mettre ses souliers, rapport à ses engelures, et en récitation les petits sont toujours à l'emblème.



Interea tendens ad edera pœmas.

Une main de collégien au mois de janvier.



Hymenœque pedum certamine vincit.

LA SEMELLE

Privilège de ceux qui n'ont pas d'engelures.

§ V. — Le dortoir et l'infirmérie.



Sudentique exultantia sidero somnos.
V.
AU DORTOIR.

— Je parle que non.
— Je parle que si.
— Tu es trop enjor.



Fractus morboque sanatur.
V.

LA VISITE DU MÉDECIN.
— M'sieu, j'ai mal au doigt; il m'est impossible de travailler.
— Voyons votre langue... Bien! c'est le temps. Prenez un bain de pied, et des quatre fleurs.



Qui os go.
V.
Somnos quod invictet levet.
H.

AU DORTOIR.

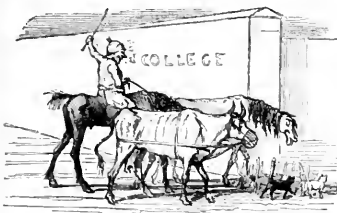
— Qui a fait ce bruit là-bas?... Personne ne répond! C'e t bien! Je ne vous dis que çat!



Morborum causas et signa docelo. V.

Il n'y a rien de plus commode que l'infirmérie pour lire tranquillement un roman d'Alexandre Dumas.

§ VI. — Partie culinaire.



Quatuor a stabulis prestanti corpore lauros
Aventit, totidem formis superante juvenens.
V.

Enfants, voici les bœufs qui passent,
Câchez vos rouges tabliers.

V. Hugo.

Provisions de bouche pour la cuisine du collège.



Nata dolis fets.
Ox.

Une gibelotte de lapin en perspective pour la table des maîtres.



... Epulone ante ora parat
Regifex luxu.
Au banquet de la vie infortuné convive.
GILBERT.

VUE PRISE AU RÉFECTOIRE.

C'est merveille comme on refait les collégiens.

§ VII. — Parloir et récréation. (Scènes de mœurs.)



Deus ecce Deus.
V.

— Nous allons donc le voir, ce petit maître chéri.



!oi! toi! toi! toi! toi!
ESCHYLE.
Et patrias nudite veres.
Ox.

— Tu as été le 57^e, très-bien, mais si tu n'es pas le 1^{er} jeudi prochain... Tu vois ma canne.



Dapibus a-latur opimis.
V.

— Il y en a un dans notre quartier qui est injuste comme tout; je l'ai appelé animal, il m'a flanqué en retenue.
— Pauvre chéri!



Aggu, deuz, comme ambo l'atteste. R. G.

LES COPINS.

— Je viens du parloir, on m'a apporté de la tregne; tu vas m'expliquer ma version grecque.



Arte laborate vestes.
V.

— Vous allez tâcher de me faire quelque chose d'un peu chicardard. Soignez-moi ça, hein! Vous mettez des sous-pieds.



... Pulcherrimus unus
qui fuit. Erenodum.
V.

LE FIONNEUR.

Nota.—Le fionneur possède une glace dans sa baraque; huile antique, pommade du lion et cire à moustache. C'est de lui le diton:

Il n'y a pas de plaisir sans jepepe.



Portitor ven.
V.

Le portier du collège est vu comme un ours



N'a cempta manere com.
V.

Celui qui se fêche de ça, et qui se moque pas mal du reste.



Nec vian facit, nec dicitu offabile ulli. V.
Vue prise devant la porte de l'étude cinq minutes avant la fin de la récréation. — Triste pronostic.

(La suite à un prochain numéro.)

Légende orientale.

LA REINE DE SABA.

(Suite et fin. — Voir le N° précédent.)

VI.

Le père de Bilks s'appelait Zou-Chark. Il eut quarante fils. Mais, de toute sa famille, il ne conserva qu'un fils et Bilks, l'avant-dernière de ses enfants, et qu'il eut de Rihânah, fille de Sikan et d'une djinn (dijnn femelle).

Un jour que Zou-Chark était à la chasse, il vit deux gros serpents, l'un blanc, l'autre noir, se battant avec fureur. Le blanc allait être vaincu. Le roi tua le serpent noir, et emporta le serpent blanc. Zou-Chark, rentré dans son palais, aspergea le serpent de quelques gouttes d'eau, sort et laisse le reptile reprendre ses forces. Zou-Chark revient peu après; mais voilà qu'il l'entend ou il avait déposé l'animal, il trouve un homme. Le roi s'arrête épouvanté.

— Ne crains rien, lui dit l'homme; je suis le serpent blanc à qui tu as sauvé la vie. Le serpent noir, que tu as abattu, était un misérable esclave qui avait donné la mort à plusieurs d'entre nous. Demande-moi tout ce que tu voudras de richesses.

— Je n'ai pas besoin de richesses. Mais si tu as une fille, je te la demande pour femme.

— J'ai une fille d'une rare beauté, je te la donne. Mais sache bien que si jamais, pour quelque motif que ce soit, tu lui adresses des pourquois, au troisième elle te quittera, et tu ne la reverras plus.

Le roi accepte la condition... Il épouse la fille de cet homme... Elle devient enceinte... Elle accouche d'une fille, et au moment même un feu s'élève près de la mère qui alors saisit son enfant, le jette à ce feu, et le feu disparaît avec l'enfant.

— Pourquoi, dit le roi, as-tu... ?

— Une fois, dit Rihânah; il ne te reste plus que deux pourquois à m'adresser. Tu sais nos conditions.

La reine Rihânah accoucha une seconde fois. Elle eut un fils. Au moment où il vint au monde, un chien parut à côté; la mère lui mit l'enfant à la gueule, et le chien s'enfuit. Le roi tout hors de lui:

— Pourquoi... ?

— Et de deux, reprend la reine; tu n'as plus qu'une fois. La guerre alors s'éleva élevée entre Zou-Chark et un autre roi appelé Zou-Aouân. Elle dura longtemps sans issue décisive ni pour l'un ni pour l'autre. Zou-Aouân eut recours à la ruse pour se défaire de son ennemi; il proposa la paix. La paix fut acceptée.

Pou après il invita Zou-Chark à un festin d'intimité. Zou-Chark y alla avec la reine. On servit. Mais voilà qu'assitôt Rihânah jette des excréments dans les mets. Zou-Chark, qui allait manger, reste la main suspendue:

— Pourquoi, dit-il à la reine, as-tu jeté... ?

— Voici ton troisième pourquoi. Maintenant, je réponds à tes trois questions, et je te quitte pour toujours. Le feu et le chien, c'étaient deux nourrices. Le jour où confie mes enfants pour m'épargner les fatigues de l'allaitement. Quand ils serent assez grands, on te les rapportera. Aujourd'hui, j'ai jeté des excréments dans ces mets qu'on nous a servis, parce qu'ils sont empoisonnés. Je t'ai sauvé la vie. Adieu.

Et elle disparaît.

Le fils de Rihânah mourut en nourrice. Quand la fille fut assez grande, elle fut remise à Zou-Chark; c'était Bilks. Bilks fut d'une beauté merveilleuse... d'une sagacité rare, d'une pénétration et d'une intelligence extraordinaires. A la mort de son père, elle s'empara du trône et se déclara souveraine. Mais une partie seulement de la nation la reconnut; l'autre partie proclama roi Bnou-Akh-el-Mélik, homme sans pitié et sans conscience. Il abusait bien sûr de sa puissance. Tyrant débouqué, il outrageait et déshonorait toutes les femmes qui lui pouvait enlever à ses sujets. Le peuple se révolta, et plusieurs fois, mais en vain, tenta de le chasser.

Bilks, médisant de tant de crimes et de hontes, résolut de débarrasser l'Yémen de ce prince.

Bnou-Akh avait d'abord demandé la main de Balkamah, et il avait été refusé... Mais un jour elle lui fit savoir, avec les précautions convenables de la part d'une femme, qu'elle consentait à s'unir à lui... Elle se rendit auprès de Bnou-Akh, au milieu d'un cortège nombreux et brillant. Le mariage fut célébré avec toute la magnificence des rois. Le soir, après la cérémonie nuptiale, Bilks envra le prince, lui trancha la tête, et, profitant des ténèbres de la nuit, sortit et retourna à son palais.

Au jour, elle appela les vassaux et les grands de la cour de Bnou-Akh. Lorsqu'ils furent rassemblés, elle leur exposa ce qu'elle avait fait, leur reprocha leurs honteuses comparaisons que le roi, leur maître à venger les outrages dont il les avait abreuvés, à venger l'honneur de leurs femmes. Et elle ajouta:

— Maintenant, choisissez-vous un autre roi.

— Nous ne voulons pas d'autre souverain que toi, dirent-ils; et nous te jurons obéissance.

Bilks régna avec gloire, et son peuple fut heureux. Un jour par semaine elle reniait elle-même l'justice; elle recevait toutes les plaintes, toutes les requêtes, jugeait tous les différends, condamnant toutes les injustices, tous les méfaits. Placée derrière un grand rideau d'étoffe légère, elle voyait tout sans être vue, et répondait à tous. Lorsqu'elle avait terminé, elle rentrait dans son palais, et se faisait enlever par des sa puit portes, au septième appartement.

Le trône où elle s'élevait aux jours d'apparat, avait treize couloirs de haut et quarante de large; il était d'or et d'argent, orné de pierres fines, de perles, de rubis, d'émeraudes, et soutenu sur quatre principaux montants de rubis et d'émeraudes.

VII.

La huppe arriva. En peu de temps elle fut franchi l'échelle qui séparait Sana et Mâreb, espace de trois jours de marche.

Bilks était couchée au fond de son palais, au septième appartement. Les sept portes étaient fermées. Elle en avait pris les clefs selon son habitude, et les avait mises sous sa tête. Au haut de l'appartement était une petite ouverture donnant du côté de l'Orient. Assisot qu'il venait bruler les premiers rayons du soleil, Bilks se prosternait à terre et adorait l'astre levant.

La huppe vaser doucement la lettre sur la gorge de la reine encrée en l'ornie, puis retourna se placer à l'ouverture de l'appartement et la ferme en se tenant les ailes étendues. A son réveil, Bilks surpris lit la lettre et resta plus stupéfié encore.

Elle convoqua les grands de la cour, leur raconta le fait et leur demanda ce qu'ils pensent. Mais tous s'en référent à la sagesse de la reine, à son jugement, et protestent de leur dévouement pour elle. Bilks, qui savait quelle est la puissance des présents sur un roi, proposa d'en envoyer à Salomon.

— Car, dit-elle, il nous faut le mettre à l'épreuve, reconnaître s'il est réellement prophète, ou s'il est seulement roi. S'il est roi, il accepte nos présents et n'entre pas sur nos terres; s'il est prophète, il refuse; car il lui suffit que nous embrassions ses principes. De plus, j'essaierai la pénétration de son regard.

Bilks fit donc choisir cinq cents jeunes garçons qu'elle revêtit d'un splendide costume de jeunes filles; des bracelets d'or, des colliers d'or, des pendants d'oreilles relevés de pierres fines. Ils furent de magnifiques chevaux, ornés de selles et de brides couvertes de gemmes et d'or, parés de boucles de soie. Puis, cinq cents jeunes filles, sous le costume de jeunes garçons, montèrent sur des chevaux ordinaires et vêtues de cafetans et de ceintures simples. Elles portaient chacune deux grandes briques, une en or et l'autre en argent.

Il y avait en présents pour Salomon, une couronne chargée de perles et de pierres précieuses, du musc, de l'ambre, de l'aloë odorant, une boîte renfermant une perle vierge, non percée; et enfin une gemme traversée d'un trou ondulé et tortueux.

Tout cela fut accompagné d'une lettre: « Si tu es prophète, devine quels sont les envois que je t'adresse; déclare ce qui y a dans la boîte avant de l'avoir ouverte; perce, toi-même, une perle d'un trou droit et régulier; et passe un fil dans une gemme ayant un trou tortueux. »

L'ambassade se mit en route... La huppe part aussi et va tout raconter à Salomon.

A l'instant même, le fils de David donne ordre de couvrir un espace de sept parasanges avec des briques d'or et des briques d'argent, et d'élever sur chaque côté un mur à crêtes découpées l'une en or, l'autre en argent, alternativement, dans toute la longueur du mur... De chaque côté on attachait toutes sortes d'animaux domestiques ou sauvages ayant chacun leurs crèches, et faisant leurs crochus sur l'or et l'argent. Quant à la route, Salomon avait ordonné de laisser vides le nombre juste de cases pour les briques qu'apportaient les Yéménites.

Les envois de Saba, à la vue de tant d'opulence, demeurèrent stupéfaits, ébahis, les remarquèrent sur la route les conducteurs et le manquant des briques. Ils craignirent qu'on ne les accusât d'en avoir enlevé quelques-uns; et ils ne les déposèrent dans les cases vides. Arrivés ensuite devant Salomon, ils lui remirent la lettre de leur reine, et demandèrent la boîte, et annonça ce qu'elle contenait; puis il consulta les ins et les djinn afin de savoir qui passerait le fil dans la pierre perenne, et qui percerait la perle. Ils ne purent répondre. Mais les châtains satans ou démons amenèrent deux petits vers; l'un prit un cheveu dans sa bouche et le passa dans la pierre; l'autre perça la perle. Ensuite, Salomon fit apporter de l'eau à tout le cortège sabaïen, tous se lavèrent. Ceux qui se versèrent de l'eau d'une main sur l'autre ayant de se laver le visage, furent les jeunes filles; ceux qui se lavèrent de suite la face, sans se verser de l'eau sur les mains, furent, pour Salomon, les jeunes garçons.

VIII.

Les Sabéens repartirent avec leurs présents. Ils racontèrent à Balkamah tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Et elle s'écria: « Il est vraiment prophète. » Quelques jours après, elle se mit en route, avec une suite nombreuse et brillante, escortée d'une immense armée... Salomon averti, déploya toute sa magnificence.

Les génies, les ins, les châtains, craignant qu'il ne se lasât à séduire par les charmes de sa majesté sabaïenne, proposèrent de préparer, pour la recevoir, un palais merveilleux dont le sol de la cour serait en cristal le plus limpide, et au-dessous duquel on ferait arriver une eau pure et élaste, peuplée de poissons et d'autres animaux aquatiques. Le but, dans cette sorte de ruse ou d'enchâtement, était de faire apporter à Salomon les jambes et les bras de la princesse, et par lui, de le détourner d'un amour qui, en le conduisant au mariage, leur donnerait peut-être, dans les enfants, de nouveaux maîtres dont ils auraient à redouter la puissance absolue.

Le palais fut construit... La reine arrive. En entrant, il lui sembla qu'elle allait sur le pied dans de l'eau, et elle releva sa robe. Un vit les jambes velues de la reine. Salomon surpris ne la regarda pas avec moins de politesse, de dignité et d'éclat... il mit son cœur s'emouvoir... Bientôt le désir de Sana à Bilks tourmenta le saint prophète. Mais l'idea du pied aux jambes de la Sabaïenne lui inspirant quelque répugnance... Enfin l'amour triompha; Sa omme prit Bilks pour femme.

Le mariage consommé, le prophète apprit à sa nouvelle épouse les principes de la vraie foi religieuse, et ainsi Bilks devint musulmane. Ensuite il la renvoya à Mâreb.

1. Questionnée à en la musulman, la foi au vrai Dieu unique, jusqu'à l'arrivée de Mahomet, a été vraie, ou est entre dans le giron de l'is-

consigna auprès d'elle une nombreuse légion de djinn, ins châtains, qui servaient de gardes à la reine. Salomon régna sur ses états. Mais tous les mois, il allait passer trois jours à Mâreb ou Saba. Il eut un fils de Bilks, mais ce fils vécut peu de temps.

IX.

Puis Salomon mourut... Quand la mort le saisit, il était debout, appuyé sur un bâton, et il resta debout. La face du prophète semblait être encore alors la face d'un vivant; on ne se doutait pas qu'il fut sans vie. Il demeura ainsi près d'une année, toujours debout. Après ce temps, les vers et les mites avaient criblé le bâton, qui se brisa, Salomon tomba, et seulement alors on s'aperçut qu'il était mort.

X.

Sept ans et sept mois après, Balkamah mourut. Son corps fut transporté à Talmour (Palmyre), où il fut inhumé. Le lieu du tombeau de Balkamah resta ignoré jusqu'aux temps du kalife El-Oualid qui succéda à son père Abd-El-Mélik, l'an 86 de l'hegre (commencement du huitième siècle de l'ère chrétienne).

El-Oualid envoya son fils Abbâs à Palmyre, avec Abou-Moûça. Pendant notre séjour dans cette ville, dit Abou-Moûça, la pluie tomba avec abondance et forma autour de Palmyre une sorte de torrent qui déplaça une immense quantité de terres. Les bouleversements et déplacements de terrains mirent à découvert un cerceuil de soixante coudées de long. Il était en pierre jaune comme du safran. On y lisait cette inscription:

« Ici reposa la vertueuse Bilks, épouse de Salomon, fille de David. Elle embrassa la vraie foi la dernière nuit de la vingt-neuvième année du règne de ce prophète, il avait épousé Bilks le dixième jour du mois de moharrem (premier mois de l'année musulmane). Elle expira le deux ou mois de rabi (troisième mois de l'année), vingt-sept ans après que Salomon fut monté sur le trône. Elle fut inhumée, de nuit, sous les murs de Talmour. Nul ne sait l'endroit de sa sépulture que ceux qui l'ont déposée. »

« Nous levâmes le couvercle du cerceuil, et nous vîmes un calvaire d'une apparence de fraîcheur telle qu'on eût dit qu'il était la seulement depuis quelques heures. Nous écrivâmes au kalife notre découverte. Il nous répondit qu'il fallait laisser ce cerceuil à la place où nous l'avions trouvé; il le fit enfermer sous un mausolée de pierres dures et de marbre. »

AVIS aux voyageurs: N'oubliez pas de retrouver le tombeau de la reine de Saba; n'oubliez pas d'enlever l'inscription tumulaire à l'Institut, académie des Inscriptions; la on lit et même on comprend toutes les langues, surtout celles qu'on ne connaît pas.

PERRON.

Bibliographie.

Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para, exécutée par ordre du gouvernement français pendant les années 1813 à 1817, sous la direction de Francis de Castelnau. — Paris, 1850. B. tirand, 53, rue Saint-André-des-Arts.

Les journaux du monde entier ont parlé de la grande expédition scientifique faite pendant les années 1813 à 1817 dans les parties les moins connues de l'Amérique du Sud, sous la direction de M. de Castelnau; l'Illustration, comprenant l'intérêt d'actualité que cette expédition a offert à M. de Castelnau, ouvrit la première en septembre 1848, dans les numéros 239 et 241 du 10^e vol. ses colonnes à un résumé de cet intéressant voyage dont la publication que nous annonçons aujourd'hui était, depuis ce temps, impatientement attendue. Cette relation est le résultat d'un travail considérable que M. de Castelnau adresse à son éditeur de Balguy où il reside comme consul de France, et auquel il s'est livré avec ardeur malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées, difficultés qui ont eu surtout pour cause le défaut, à chaque instant ressenti, des documents principaux du voyage par lui, avec l'ingénieur M. d'Osney, jeune et savant ingénieur qui faisait partie de l'expédition.

Quoi qu'il en soit, un petit certifié que bien peu d'ouvrages offrent encore autant de faits nouveaux et de renseignements curieux que celui dont il s'agit. M. de Castelnau et ses compagnons ont, à diverses reprises, parcouru des régions que nul Européen n'avait encore visitées, et font connaître une foule de peuples dont le nom même est nouveau pour les géographes; dans cette relation intéressante le savant trouve de nombreux documents sur la géographie, la physique du globe et toutes les parties des sciences naturelles; le géographe, des renseignements nouveaux sur les productions et le commerce de l'Amérique et de ses immenses affluents; l'homme politique, des chapitres intéressants sur l'histoire des républiques fondées à la suite du démantèlement des anciennes colonies de l'Espagne, sur les productions de l'Amérique du Sud en espèces métalliques et en diamants; et enfin l'homme du monde, non-seulement de l'Instruction, mais encore un plaisir véritable, les scènes de la vie sauvage sur l'Anacore, au milieu des tribus qui n'avaient jamais vu de blancs, les marches de la caravane dans le désert, la description de la république féminine de Santa Cruz de la Sierra, les grandes scènes que la nature présente sur les sommets glacés des Andes, les mœurs des habitants de Lima, les terribles aventures de l'Écaille, tous ces objets présenteront à cette dernière catégorie de lecteurs l'intérêt du roman le plus vivant.

Cette histoire du voyage formera de cinq à six volumes in-8° du prix de 7 fr. 50 c. et le premier est en vente, et les quatre ou cinq autres seront publiés successivement de trois en trois mois; il sera publié plus tard le prospectus de la partie scientifique, qui se composera d'un volume in-folio d'itinéraires et de cartes géographiques représentant une étendue de plus de 2,000 lieues à travers un continent inconnu. G. F.

Sans. Anon. Jésus, au dire des musulmans, est né d'une musulmane; aussi Bnou-Akh, Abraham, Isaac, Jacob, etc. — Islam est dire ablation; et l'islamisme, à volonté, aux autres et à la, relatif en direction de Dieu; c'est l'entière religion, causant par conséquent avant la mission du Prophète ou Mahomet qui fut chargé de la promulgation définitive.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE SEPTEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Les jours, encore plus longs que les nuits au commencement de ce mois, deviennent plus courts à la fin. C'est le 13, époque où le soleil passe par l'équateur, que l'égalité a lieu. La diminution définitive dans la durée des jours est de une heure 16 minutes, dont 43 minutes le matin, et une heure 3 minutes le soir.

Le soleil, pendant toute la durée de ce mois, passe au méridien avant le midi moyen. L'intervalle, qui est de 6 se-

condes le 1^{er}, va constamment en augmentant, et atteint 9 minutes 53 secondes le 30.

La hauteur maximum du soleil au-dessus de l'horizon diminue de 11° 28' dans le cours de ce mois; elle était de 49° 52' le 31 août; elle ne sera plus que de 38° 24' le 30 septembre.

Il y a nouvelle lune le 6, premier quartier le 13, pleine lune le 21, et dernier quartier le 28.

La lune sera près de Mercure, de Mars et de Jupiter le 7; de Vénus le 9; de Saturne et d'Uranus le 23.

Mouvements apparents des Planètes.

Mercury, toujours étoile du soir, est encore moins bien placé pour les observations qu'il ne l'était le mois précédent; et nous ne donnerons-nous pas la figure de l'orbite apparente. Le plus grand intervalle entre son coucher et celui d'un soleil, qui était encore de près d'une demi-heure (36 minutes) le 1^{er}, n'est plus que de 9 minutes le 30.

Vénus, continuant à être étoile du soir, se rapproche assez du soleil pour qu'il devienne difficile de l'observer; nous supprimons donc aussi son orbite apparente. son mouvement est toujours direct.

Mars, étoile du soir, comme les autres, est animé d'un mouvement direct. Il se couche plus tôt que Vénus, et par conséquent est perdu dans les rayons du soleil, ou telle sorte qu'il devient inutile de donner la trace de son mouvement sur la voûte céleste.

Jupiter est lui-même perdu dans les rayons du soleil, se couchant presque en même temps que cet astre dans les derniers jours du mois.

Saturne et Uranus continuant à marcher, pour ainsi dire, de conserve, se lèvent tous deux à 11 minutes environ d'intervalle, Saturne avant Uranus; tous deux sont animés d'un mouvement rétrograde, et, passés de 6 h une heure sur l'horizon, se montrent pendant toute la nuit.

Les N^{os} des 30 mars et 27 avril, page 207 et 272, font voir leurs orbites apparentes.

Neptune suit son mouvement rétrograde (voir le N^o du 30 mars, page 207). Il se lève le 1^{er} septembre à 6^h 24^m du soir, le 15 à 5^h 36^m, le 1^{er} octobre à 4^h 35^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 11^h 18^m du soir, à 10^h 53^m et à 9^h 58^m. Sa hauteur maximum au-dessus de l'horizon, lors de son passage, est de 30^o 08' le 1^{er} septembre, de 30^o 47' le 15, et de 30^o 40' le 1^{er} octobre.

Phénomènes.

Nous avons dit le mois dernier (voir le N^o 388, pag. 79) qu'il n'y avait pas de longtemps possibilité d'observer les ceintures des satellites de Jupiter. Quant aux occultations d'étoiles, elles seront au nombre de trois seulement, savoir:

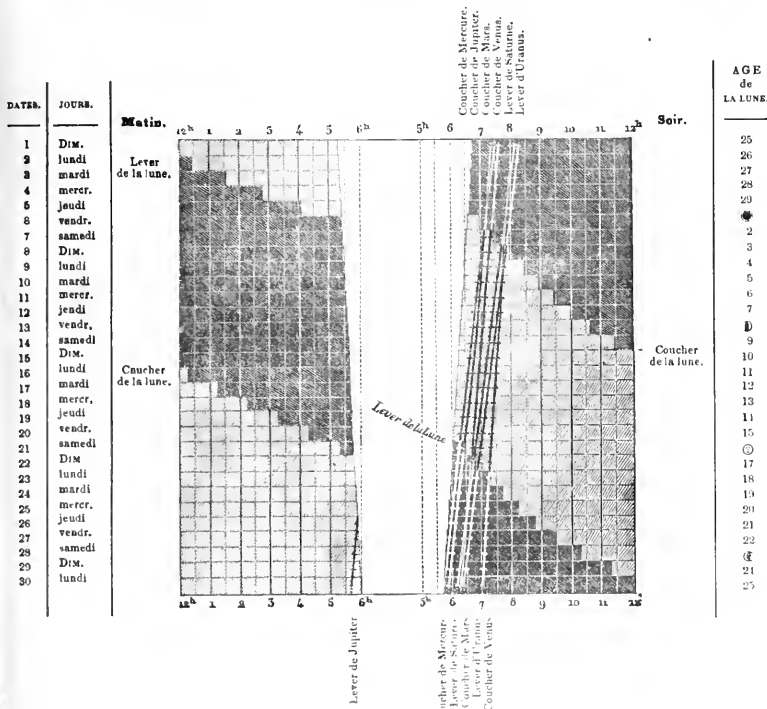
DATE.	DESIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
12	29 ^a Ophiucus.	9 ^h 17 ^m soir.	10 ^h 3 ^m soir.
16	12 ^a Capricorne.	11 ^h 46 ^m soir.
17		0 ^h 47 ^m matin.
19	70 Verseau.	7 ^h 27 ^m soir.	8 ^h 52 ^m soir.

Les trois immersions se feront par le bord obscur de la lune, et les émergences par le bord éclairé.

Remarque.

Le rapprochement et l'entrelacement mutuel des courbes du lever et du coucher n'est pas moins remarquable ce mois-ci que le précédent. Parmi les planètes il n'y en a qu'une seule (Jupiter) qui ne se lève pas ou ne se couche pas dans les premières heures de la soirée; encore cette exception, relative au lever de Jupiter, n'a-t-elle lieu que pour les cinq derniers jours du mois.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



AGE de LA LUNE.

25
26
27
28
29
30
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

Beaux-Arts. — Vente de la galerie de Guillaume II à la Haye.

Cette vente, commencée le 16 août, continuée le 17 et le 19, avait produit, après cette dernière journée, une somme de 2,371,788 fr., non compris les 40 pour 0/0 que les acheteurs sont tenus d'acquitter en sus du prix d'adjudication ou les frais de vente. Nous donnons la liste des ouvrages les plus remarquables :

Ancienne école italienne : Le Triomphe de Vénus sur la mer, par F. Albano, 2,900 fr.; la Sainte-Vierge auprès du palmier, par B. San-Marino, 28,000 fr.; l'un des fils de Cosme de Médicis, par A. Bronzino, 10,000 fr.; Jésus-Christ, par A. Carrache, 8,000 fr.; la Sainte-Vierge avec l'enfant, par le même, 3,000 fr.; de Venise, par Canaletti, 3,850 fr.; deux par ses sujets, par le même, 3,100 fr.; Saint-Luc, par Carlo Dolci, 14,800 fr.; La sainte Vierge, par le même, 3,800 fr.; Saint-Joseph, par la sainte Vierge, 3,800 fr.; Sainte-Madeleine, ouvrage attribué au même, 3,800 fr.; Sainte-Catherine, par Guercino, 20,200 fr.; Sainte-Madeleine, par le même, 2,000 fr.; Tarquin et Lucrece, par Gian-Luca, 2,300 fr.; Sisara et Jael, par le même, 2,000 fr.; la sainte Famille, par L. de Tolosa, 3,920 fr.; Saint-Sébastien, par J. Lanini, 14,800 fr.; la sainte Famille, par le même, 13,000 fr.; Sainte-Catherine, par le même, 14,000 fr.; portrait d'un capitaine portugais, par G. B. Moroni, 4,800 fr.; Saint-Augustin, par H. Perugini, 14,800 fr.; la sainte Famille, par le même, 7,000 fr.; portrait d'une jeune fille, par S. del Piombo, 7,000 fr.; le Christ à Nazareth, par le même, 39,700 fr.; une Bacchante, par Alessandro Varotari, dit *Profumino*, 1,000 fr.; portrait de J.-J. anni, attribué à Raphaël, 6,000 fr.; la Sainte-Famille, par Raphaël, 33,000 fr.; portrait de Sallustiana, par le même, 32,000 fr.; Sainte-Famille, par A. del Sarto, 17,000 fr.; la Sainte-Vierge, par le même, 60,500 fr.; la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, par L. Ferrato, 6,000 fr.; Sainte-Madeleine, par B. Schidone, 1,600 fr.; Philippe II, par Titien Vecelli, 20,000 fr.; Trompeuse de la Religion, par le même, 12,000 fr.; Triomphe de la Science, par le même, 12,000 fr.; le Concile de Trente, par le même, 600 fr.; Clément Marot, par le même, 4,900 fr.; Emaus Gau-

ters, attribué au même, 2,900 fr.; la Colombine, par Léonard de Vinci, 80,000 fr.; Léda, par le même, 29,000 fr.

Ancienne école hollandaise : Portrait de J. Pellicorne et de son fils, par Rembrandt; et portrait de madame Pellicorne et de sa fille, par le même, 100,000 fr.; Moutin à eau, par Holbein, 54,000 fr.

Ancienne école flamande : Le Christ donnant les clefs à saint Pierre, par Bellus, 36,000 fr.; la Trinité, par le même, 15,800 fr.; le Diable et le César, par le même, 17,200 fr.; Chasse aux sangliers, par le même, 10,000 fr.; Le moine de Vieux, par le même, 14,000 fr.; Marie de Médicis, par le même, 7,200 fr.; l'Archevêque Averti, par le même, et la reine Isabelle, par le même, 10,100 fr.; Philippe Le Roy, par A. van Dyck, et madame Le Roy, par le même, 127,200 fr.; Marin Pépin, par le même, 9,800 fr.; Sainte-Madeleine, par le même, 1,000 fr.; la Sainte-Vierge, attribuée au même, 2,800 fr.; Neptune et Amphitrîte, par J. Jordaens, 3,800 fr.; Dété hollandaise, par David Teniers, 24,600 fr.; Repos champêtre, par G. Coypes, 11,100 fr.

École moderne : Vue de H. Bando, par A. Schellboud, 3,000 fr.; Vue des environs de Rotterdam, par le même, 2,100 fr.; Vue de Harlem, par le même, 1,400 fr.; Vue d'une côte, par le même, 1,200 fr.; une Marche aux poissons, par P. van Schend-les-haalt, 2,600 fr.; la Chapelle de Wilsdor, par H. Schou, 2,100 fr.; la Somaaulde, par le même, 900 fr.; Vue de la mer, par J.-C. S. Joubert, 6,000 fr.; Lan dormante, par le même, 6,900 fr.; parcel supet, par le même, 4,200 fr.; parcel supet, par le même, 5,000 fr.; Lan couchante, par le même, 1,200 fr.; Après la tempête, par le même, 1,100 fr.; Vue d'une côte, par le même, 1,100 fr.; Vue d'une côte avec bateau, par Ch. Teelzeggen, 1,070 fr.; parcel supet, par Edmond Lebeghez, 1,700 fr.; parcel supet, par le même, 1,700 fr.; Troupeaux, par E. J. Verheekken-aven, 6,900 fr.; Paysage avec bateau, par le même, 2,500 fr.; Vue d'Ostende, par le même, 3,100 fr.; Lan dormante, par A. Waldor, 2,600 fr.; Vue de la mer, par le même, 2,100 fr.; parcel supet, par le même, 900 fr.; Intérieur d'une église, par le même, 1,000 fr.; Portrait de J. Wappers, par van der Wurff, 6,000 fr.; Louis XI de France, par le

même, 4,200 fr.; la Famille du distillateur, par D. Wilkie, 20,900 fr.

Statues et bustes en marbre : L'Ange du mal, par Kwaads, 6,000 fr.; l'Amour chetiv, par L. Royer, 4,400 fr.; la Fille du pêcheur, 7,200 fr.; Geneviève de Brabant, 4,400 fr.; Cleopâtre, même par la vicipe, par E. Simons, 4,000 fr.; Eve, par J.-A. van der Veen, 1,600 fr.; une Fille nue avec un papillon, par Charles Geerts, 4,050 fr.; une Nymphe, par Cartellier, 9,000 fr.

Deuxes : TH s'adules, par Raphaël, 3,700 fr.; portrait d'un homme sur l'éclat, par le même, 6,100 fr.; Divers Saints, par L. van der Vort, 16,000 fr.; 12^a d'été d'une Malone, par Raphaël, 3,000 fr.; le Christ au tombeau, par le même, 14,800 fr.; diverses études, par le même, 3,200 fr.; l'Annunciation de la sainte Vierge, par le même, 2,450 fr.; Plafond, par le même, 2,100 fr.; Figures bas-relief du tableau du Jugement universel, par Michel-Vogel, 1,400 fr.; la Résurrection, par le même, 1,500 fr.; la Mort de Phœton, par le même, 1,800 fr.; le Songe de Michel-Ange, attribué à lui-même, 2,100 fr.; deux Enfants, de l'ami d'Art, 2,650 fr.; Figure d'homme de saint Jean, par le même, 2,900 fr.; le Christ sur la croix, par M. de Laine, 1,000 fr.

L'empereur de Russie a payé, entre autres, deux tableaux de Velasquez la somme de 48,550 florins; avec les frais, 50,000 fr. Le roi de Hollande ne les avait payés que 21,000 fr. Le marquis de Bentfort a payé encore plus cher que l'empereur; et il a payé, par exemple, deux portraits de Van Dyck pour 119,000 fr. Le roi de Hollande ne les avait payés que 84,000 fr.

Le Musée du Louvre a fait deux acquisitions : une *Sainte-Famille* de Perugini, et un portrait par Rubens.

Les salons aux maîtres, se sont très-bien vendus. Les médailles et les médailles par M. Desobry, de Paris, qui assistait à la vente, et a qui on dut de son renfort en France plusieurs toiles de nos maîtres peintres.

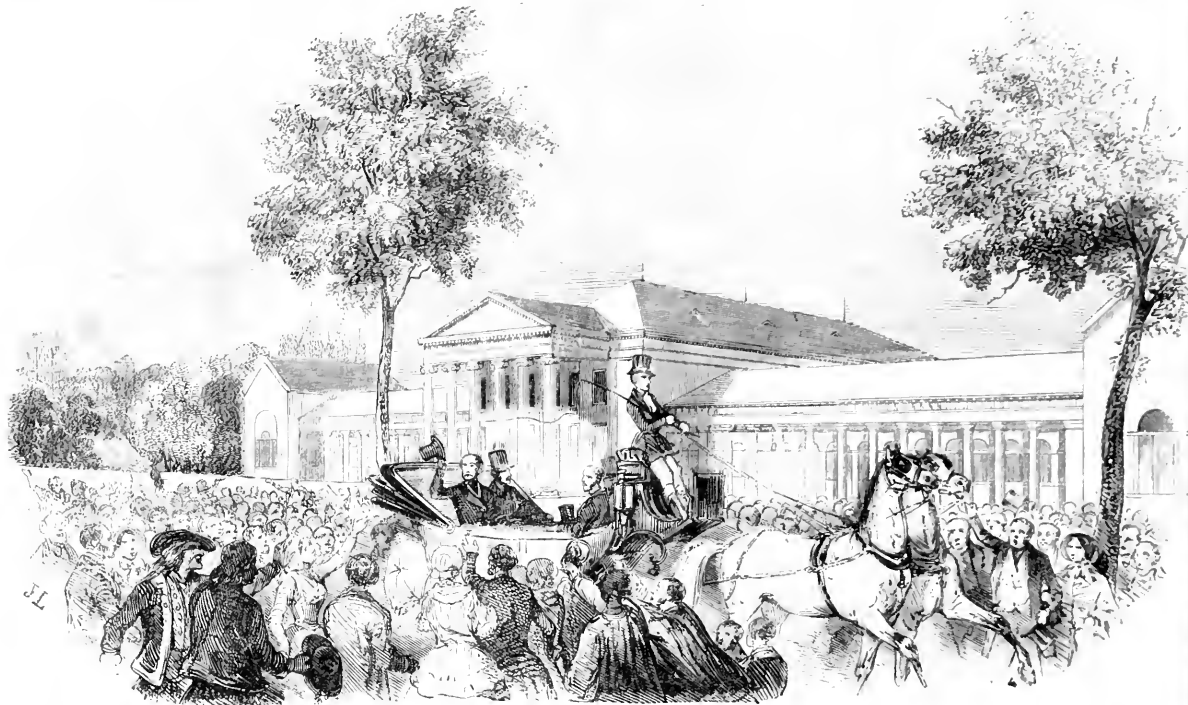
Nous publions la suite de ces bulletins, qui ont une importance très-bien comprise des artistes et des amateurs de tableaux.

M. le Comte de Chambord à Wiesbaden.

M. le comte de Chambord, qui a choisi pour sa résidence à Wiesbaden l'hôtel Düringer, après avoir donné audience à ses amis, travaillé avec son conseil, parlé à tout le monde avec une prévenance dont on se plaît à rendre le meilleur témoignage, paraît quelquefois en public. C'est ordinairement devant le Cursaal, magnifique dépendance de l'éta-

blissement des bains, que le prince se dirige avec sa suite: C'est là qu'on accourt pour le saluer des cris qui expriment les sentiments de ses nombreux visiteurs. Le correspondant qui nous adresse le dessin représentant une de ces manifestations nous rend compte d'un concert donné le 23, au Cursaal, et auquel M. le comte de Chambord a assisté. Sa pré-

sence y avait attiré un nombre considérable d'auditeurs. Le concert était donné par M. Cuvillon, avec son ami M. Codine. M. de Cuvillon a joué l'air: *O Richard! à mon roi!* avec une grâce et une expression parfaites. Notre correspondant ajoute que M. le comte de Chambord n'est pas aussi abandonné que le dit la chanson. M. Codine a terminé un



grand et superbe morceau de piano par l'air de *Vive Henri IV!* salué, ajoute-t-il encore, comme l'air national, par une triple salve d'applaudissements. A la sortie du concert, M. le comte de Chambord a été comme porté en triomphe et les cris de *Vive le roi!* ont éclaté avec énergie. Notre correspondant a relevé les noms de tous ceux de nos compatriotes qui ont visité M. le comte de Chambord à Wiesbaden; la

liste est longue en effet, et c'est le motif pour lequel il ne nous est pas possible de la publier, malgré tout le plaisir que nous serions assuré de faire à ceux qui figurent glorieusement sur cette liste. Cependant les plus remarquables et les mieux accueillis de ces visiteurs, quoique tous aient été bien accueillis, ce sont les paysans bretons, avec leurs costumes pittoresques et leur vive et ferme allure, qui a frappé tous

ceux qui les ont aperçus à leur passage à Paris, et dont les journaux de Bruxelles font en ce moment des récits pleins d'admiration. Nous avons vu nous-même ces figures originales où se peint un caractère franc, décidé, et tout à la fois naïf et doux. Nous avons eu l'honneur également de rencontrer six ouvriers de Paris au retour de Wiesbaden; M. Jeanne était le plus beau des six.

Correspondance.

Un de nos abonnés de Fontainebleau nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« Votre dernière note sur le Musée de Versailles m'engage à vous faire part de ce que j'ai vu récemment. J'y guidais un étranger dont l'étonnement était grand de la négligence des employés. Autrefois les stores étaient manœuvrés de manière à préserver les peintures de l'action du soleil et à adoucir le jour. Maintenant ce n'est plus cela. Dans plusieurs pièces j'ai vu un soleil ardent frapper de toute sa force sur les tableaux, sans qu'on se mil le moins du monde en peine de les préserver.

« Il ne faut donc pas s'étonner des détériorations que vous signalez.

« Il y aurait aussi à demander pourquoi les galeries de 1830 sont fermées sous prétexte de réparations que l'on ne fait pas, dit-on.

« Mais Versailles n'est pas le seul musée menacé de destruction. Notre forêt aussi est un musée, et on la traite comme telle. Lisez, mon cher, lisez, je vous en prie, le journal que je vous envoie, et venez-nous un peu en aide. C'est votre cause, c'est celle des artistes et des gens de goût qu'il s'agit de défendre.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, Fontainebleau vous est inconnu, interrogez notre cher *Illustration*, tome VI, n° 111, et lerez les peintures, dites-leur qu'un 15 octobre prochain il faudra à l'administration couper, raser le Bas-Bosau, et vous entendrez un chœur nouvellé d'improprements contre nos barbares!

« Veuillez, Monsieur, me croire, etc

« CH. H.

Cette lettre était accompagnée d'un numéro de *L'Indépendant de Seine-et-Marne* du 25 août, journal publié à Fontainebleau, lequel contient, exprimé avec le sentiment d'un artiste indigné, le tableau des destructions déjà consommées, une protestation contre l'annonce des destructions prochaines, dont on mentionne la forêt de Fontainebleau. Nous regrettons que la place nous manque pour citer cette page d'une couleur éloquent, mais qui ne sera peut-être pas comprise de ceux qui commandent.

Rébus.



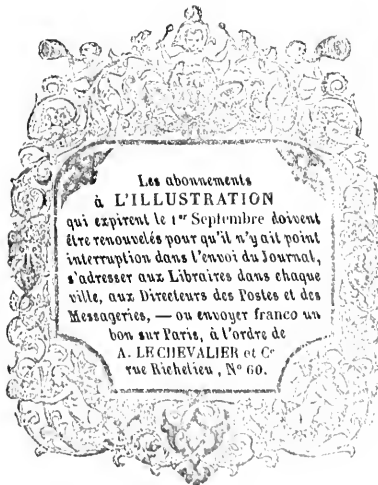
EXPLICATION DU DÉFINIR REBUS.

Ne m'importe, c'est un conseil salutaire.

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60 par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOX FRÈRES,
Paris, 38, rue de Valenciennes.



Les abonnements
à L'ILLUSTRATION
qui expirent le 1^{er} Septembre doivent
être renouvelés pour qu'il n'y ait point
d'interruption dans l'envoi du Journal,
s'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries, — ou envoyer franco un
bon sur Paris, à l'ordre de
A. LE CHEVALIER et Co,
rue Richelieu, N° 60.

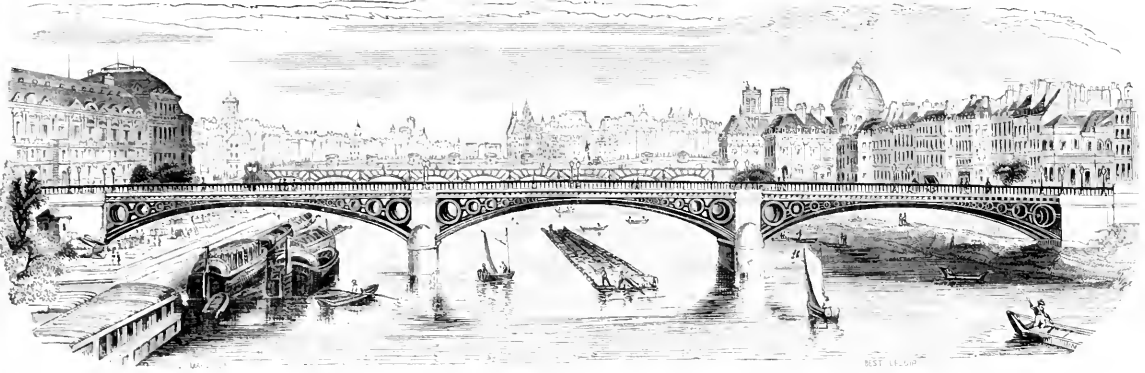
L'examen sérieux de la situation qui nous est faite par la nouvelle loi de la presse, et après toute recherche de la combinaison la moins onéreuse à nos abonnés, nous avons décidé à fixer ainsi les conditions de notre abonnement pour l'avenir :

Trois mois, 9 francs (comme avant la loi) — six mois, 18 francs; — un an, 36 francs. — Pour Paris comme pour les départements.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br. 2 fr. 75.

N^o 393. — Vol. XVI. — Du Vendredi 6 au Vendredi 13 septembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Télégraphie électrique sous-marin entre Douvres et Calais. — Travaux publics à Paris sous le gouvernement de Louis-Philippe. — Courrier de Paris. — Navigation aérienne par M. Pétin. — Chronique musicale. — Voyages aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin. — Voyage à Paris, la Bourse. — La vinctive réunion de l'association britannique pour l'avancement des sciences à Edimbourg. — Considérations sur le magnétisme animal et sur le somnambulisme. — L'ère des Césars, par M. Romen. — La Californie. — Correspondance.
Gouvez. Portrait de M. le comte de Chambord. — Vue de Claremont. — Vue de Frosdorf. — Système de navigation aérienne par M. Pétin. — Vestibule du palais de la Bourse. Salle d'audience du tribunal de commerce. Vue intérieure de la Bourse. — Album du collection, 31 gravures par Bertall. — Maison de fer pour la Californie. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Le retour de M. le Président de la République, à la fin de la semaine dernière, en supprimant dans nos journaux les bulletins qui rendaient compte de tous les incidents du voyage, a mis fin également aux commentaires, contradictoires comme les récits eux-mêmes, qui accompagnaient sous forme de démentis le sens que chacun, selon le parti dont il est l'organe, donnait à ce qu'on appelle les faits, comme s'il y avait des faits. Il n'y a vraiment que des conjectures, des sujets de dispute, des arguments de rhéteurs composés pour exercer la fâcheuse des journalistes et flatter les goûts très-âpres de leurs lecteurs. Un fait ne se prête pas à tant de significations. A force de donner ce nom à tous les commérages, à tous les canards, aux *ou dit*, aux *colonnies* même de la crédulité, de l'intrigue et de la passion, le mot n'a plus de sens. un fait n'est plus un fait. Il y a des actes, mais cela s'exprime en deux mots. Voici un acte : M. le Président de la République est parti le 12 août, il a visité nos départements de l'Est, il est rentré à Paris le 29 août. En voici un autre : M. le comte de Chambord a séjourné du 10 août au 30 août à Wiesbaden, où il a reçu ses amis ; il a quitté cette résidence pour retourner à Frosdorf, sa résidence habituelle. Et enfin celui-ci : Le roi Louis-Philippe, dont nous avons annoncé la mort, a été inhumé lundi 2 septembre dans la chapelle catholique de Wybrige, où il restera déposé jusqu'à ce qu'il puisse être transféré dans la sépulture de Dreux. Jusque-là (ceci n'est pas un acte mais une résolution sujette à retour), la reine Marie-Amélie et ses enfants continueront à habiter le palais de Claremont. Madame la duchesse d'Orléans vient de louer une maison dans le village d'Esler, distant de Claremont d'un quart de lieue, afin (c'est le motif de l'acte) de n'être plus séparée de la famille de ses fils. Il y a des lectures néanmoins qui aiment l'histoire écrite de cette façon. ce sont ceux qui disent que toute l'histoire de nos soixante dernières années est dans la table générale du *Moniteur*, et le siècle de Louis XIV dans la gazette de Dangeau.

Cette opinion est respectable, mais

elle n'est pas difficile. Nous allons tâcher de la satisfaire en nous abstenant de toute expression de notre sentiment particulier sur les actes.

Le 3 septembre, à neuf heures trois quarts, le Président de la République, accompagné du ministre de l'intérieur et des préfets de la Seine et de police, est parti pour Cherbourg.

Les préfets de la Seine et de police ont accompagné le Président jusqu'aux limites du département.

Le Président de la République a dû arriver à Meulan vers une heure et demie ; il séjournera trois jours à Cherbourg au lieu de deux. Il ne rentrera donc à Paris que le 13 septembre et non pas le 12, comme on l'avait annoncé d'abord.

On a aujourd'hui, jeudi, des nouvelles de la réception faite à M. le Président de la République depuis Paris jusqu'à Evreux. Ce sont les bulletins qui recommencent.

Le *Fire-Queen*, yacht à vapeur anglais, a été armé en

commission temporaire pour transporter environ cinquante élèves du collège Royal naval à Cherbourg, afin d'y être témoins de l'inspection de la flotte française que doit passer le Président de la République. Le *steam Lightning* doit aussi porter à Cherbourg le vice-amiral sir Thomas Cochrane et plusieurs autres officiers supérieurs de l'armée navale. Les noms de ces messieurs ont été envoyés officiellement aux autorités de cette ville. De leur côté, les lords de l'amirauté se rendront dans cette ville sur le *Black-Eagle*, et concevront à bord de ce *steam*.

Le spectacle que va offrir la ville de Cherbourg à ses nombreux visiteurs sera des plus splendides. Il y aura, indépendamment des grandes évolutions de l'escadre, un combat naval dont les diverses péripéties vont exciter l'enthousiasme des curieux. *L'Illustration* offrira, selon ses moyens, les scènes les plus pittoresques de ce spectacle.

Un grand nombre d'amis et d'anciens serviteurs de la famille d'Orléans, dont les noms sont rapportés dans un récit intéressant du *Journal des Débats* du 1 septembre, ont été à Claremont rendre un dernier hommage à la mémoire du roi. « L'émotion a été vive et profonde, dit ce journal, quand la reine, suivie de tous ses enfants, s'est avancée pour faire le tour du cercueil et y jeter l'eau bénite. Tous les regards, émus et pleins de larmes, se sont fixés respectueusement sur cette sainte et noble princesse, qui porte avec tant de courage et avec une si céleste résignation de si grandes infortunes. »

La tombe dans laquelle le cercueil est enfoncé, est un monument fort simple, recouvert d'une longue et large pierre adhérente par le côté de la tête à la muraille et supportée aux pieds par deux colonnettes. Au-dessus de la tête, près du mur, sont gravées en relief les armes du roi, surmontées de la couronne royale, et au-dessous de l'écusson est gravée en creux l'inscription suivante :

DEPOSITUS JUVENT
SIBI DIOC LAMBE,
BOUCE IN PATRIAM
AVITIS INTER CISTERIENS,
DEO ADJUVANTE, TRANSFERANTUR,
RELIGIOTE,
LEODICI PHILIPPI PRIMI,
FRANCORUM REGIS,
CLAROMONTI, IN BRITANNIA,
BETH SUTI,
DIE AUGUSTI XXVI
ANNO DOMINI MDCCL,
LXXV. LXXXI,
Requies at in pace.

Un service a été célébré à Bruxelles avec solennité en présence de la famille royale et des personnes les plus considérables réunies dans cette funèbre circonstance.

Paris enfin a eu, avec moins d'éclat, ses prières mortuaires. M. le général Changarnier a fait dire mercredi une messe à cette intention dans la chapelle des Tuileries. Une messe a été également célébrée à Neuilly, et les journaux d'Amiens rendent compte d'une



Monsieur le Comte de Chambord.

cerémonie consacrée au même deuil dans la cathédrale de cette ville.

M. le comte de Chambard a donné, à l'occasion de la mort du roi Louis-Philippe, une marque d'un grand goût. Avant son départ de Wersbain, il a voulu qu'un service solennel fut célébré en sa présence pour le repos de l'âme de son auguste parent. Il a reçu des habitants de deuil, et il a fait inviter tous les Français passés en Wersbain à assister, en costume, à cette cérémonie funèbre, qui a eu lieu le 30 août.

Le 31 août, M. le duc de Bordeaux a quitté Wersbain. Avant son départ, il a reçu une dernière fois les Français qui étaient venus lui présenter leurs hommages, et il leur a dit entre autres choses :

« J'ai parlé à plusieurs d'entre vous. Je leur ai parlé en particulier, je leur ai dit mes idées, je leur ai dit connaître mes intentions, mes volontés; je leur ai assigné les hommes qui ont ma confiance, et la ligne qu'ils doivent suivre. Soyons fermes sur les principes et couchés avec les personnes. Je vous en donne l'exemple. »

Le prince se rend à Lintz en passant par Fianfort, Nuremberg et Ratisbonne. M. le duc de Bordeaux s'arrêtera quelques moments à Lintz chez l'archiduc Ferdinand d'Este, oncle de madame la duchesse de Bordeaux, avant de se rendre à Frohsdorf.

Parmi les actes officiels du gouvernement de la République, on a remarqué la circulaire du ministre de l'intérieur aux conseils généraux pour les inviter à se préoccuper de la situation financière des départements. La circulaire ne contient aucun avis relatif à l'émission des vœux populaires, et les journaux comptent en ce moment, avec une certaine curiosité, ceux de ces conseils qui expriment des vœux de ce genre, surtout en ce qui concerne la révision de la Constitution. Ces derniers sont en ce moment au nombre connu de vingt-quatre.

Le *Bulletin des Lois* a publié le même jour, 28 août, un règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 15 mars 1850 sur l'enseignement, et un décret portant nouvelle organisation de l'Écouspéciale militaire, et le *Moniteur* une circulaire adressée par le ministre de l'instruction publique aux recteurs des nouvelles académies, et qui a pour but de les guider dans l'application et l'exécution de la loi sur l'enseignement.

Une mécontentement d'une haute gravité s'est manifesté cette semaine dans le parti catholique. Elle a éclaté dans un mandement du monseigneur l'archevêque de Paris, à l'occasion des vœux populaires qui traitent des matières célestiques et qui prétendent à l'autorité religieuse. La pastorale contenait un supplément à l'adresse du journal *L'Univers*, qui a reproduit la censure de l'archevêque dans les termes du plus profond respect, mais en annonçant que sa soumission provisoire ne serait définitive que si la sainté-sé confirmait la sentence. On attend l'arrêt.

Les nouvelles d'Afrique, en date du 25 août, font connaître l'état des choses sur la frontière du Maroc :

« Les affaires de la frontière marocaine sont toujours dans la même situation, et, bien que les hostilités aient cessé, rien n'est moins sûr que la tranquillité chez nos voisins. »

« Les réformes nouvelles de l'ouest font connaître les tentatives infructueuses d'El Guennouf, pour vaincre la résistance des chefs des Beni-Sassen. Les négociations entamées par les personnages religieux du pays n'ont pas eu un meilleur résultat. La question est toute personnelle au cardinal de Luçha; les tribunaux protestent de leur soumission à l'Empereur, mais refusent formellement d'obéir à l'agent qu'il a choisi. »

« Les bruits de son rappel à Fez s'accroissent de plus en plus. On va même jusqu'à désigner pour son successeur Si-Mamida, qui a déjà commandé à Ouchda, et qui, par la sympathie qu'il trouve dans le parti angais, est plus que tout autre à même de ramener le calme dans cette partie de l'empire. »

« En général, des deux côtés on attend avec impatience la fin de la lutte. »

« Le rapprochement que peuvent faire les Marocains de leur situation et de celle nos tribus excite encore ce désir : chez eux, l'anarchie, la misère et une autorité impuissante; à quelques heures plus loin, l'ordre et la sécurité. »

« Dans la province d'Alger, à part quelques coups de main infructueux tentés sur nos tribus de l'Oued-Sahel par le chef du Djurdja, Moula Ibrahim, le calme n'a pas cessé de régner. Les derniers renseignements nous annoncent que ce chef, repoussé par les Cheikhs qui avaient attaqué et après avoir perdu dans le combat un de ses partisans, a dû se retirer dans la partie la plus reculée des Beni-Melk, où il est presque abandonné. »

« A Constantinople on signale de nouveaux actes de brigandages commis par les Bulgares, fracturés au monseigneur des Larbès. Ces hardis coupes de routes, portent la terreur sur toutes les communications de Salabard. »

« Des goums Serbes ont à Bekara et à Boghar pour les poursuivre et en tirer un châtiment exemplaire. »

« Le différend d'entre l'Autriche et la Prusse, n'a été vaincu par la convocation de la Diète, est toujours le motif d'un échange de notes diplomatiques. »

« L'Autriche a accepté un protocole de Londres relatif aux duchés de Silesie-Westphalie. »

« Le grand-duc Constantin de Russie est arrivé le 23 août au soir à Copenhague, chargé de saluer le roi Frédéric VII, au nom de l'Empereur Nicolas, sur le giron de la bataille d'Uster. »

« Le grand-duc a dîné le 24 avec le roi, les ministres et les diplomates étrangers. Il a quitté Copenhague le 25 pour se rendre aux bords de mer de Dronho. De là, il compte aller rejoindre la flotte russe dans la baie de Kaes. »

« Le *Journal de Rome* annonce l'arrivée de M. Pinelli, président de la chambre des députés du Piémont, à la tête d'une nombreuse députation. »

On annonce que la nouvelle organisation des États pontificaux est toute prête et qu'elle paraîtra très-prochainement. Le consistoire pour la nomination des cardinaux aura lieu dans la première quinzaine de septembre. Les prélats qui seront investis de la papauté sont au nombre de trente.

Il y a quatre cardinaux français; les archevêques de Reims, de Bourges, et de Toulouse; trois cardinaux allemands; l'archevêque de Brétagne, l'archevêque d'Innsbruck et le pape de Hongrie, deux cardinaux espagnols, les archevêques de Seville et de Tolède; un cardinal Français, M. Wiseman, un cardinal napolitain, M. Gonsalvi, et trois cardinaux romains, M. Farnati, monseigneur de Paris; M. Roberto-Roberti, vice-président de Rome, et M. Peretti, évêque de Gubbio.

« La marine des Indes a apporté des nouvelles de Bombay du 25, et de Calcutta du 15 juin, ainsi que les correspondances de Calcutta du 24 juin. »

Les nouvelles des Indes ont peu d'importance. La retraite de Sir Ch. Napier, commandant de l'armée anglaise de l'Inde, continuait à être regardée comme certaine; il comptait partir, dit-on, en novembre.

Les correspondances de Calcutta offrent également peu d'intérêt. La mission du slop-angais de S. M. le *Regard* avait beaucoup ému la population chinoise. On n'avait d'ailleurs aucun renseignement certain sur cette expédition. Le bruit courait à Shanghai que le *Regard* avait osé à essayer le feu des Chinois dans le parage de Tientsin.

On ne sait pas encore le résultat de la communication entre les autorités chinoises et le nouveau gouverneur de Macao, M. de Cochin. On dit que ce diplomate a l'ordre de demander la cession en absolue de la péninsule de Macao aux Portugais, et l'éloignement de tous les postes chinois à une certaine distance; il demanderait aussi les frais de la présente expédition, qui se compose de trois petits bâtiments de guerre ayant à bord 4,000 hommes de troupes. Cette offre est jugée insuffisante pour le cas où ses demandes ne seraient pas agréées.

« Le cabinet du président Filmore a été modifié ainsi qu'il suit, en conséquence de la démission de deux de ses membres, MM. Bates et Peare; le secrétaire d'Etat, M. Webster; secrétaire du trésor, M. Curwin; secrétaire de la marine, M. Graham; directeur des postes, M. Hal; secrétaire de l'intérieur, M. Mac Kemon; secrétaire de la guerre, M. Conrad; attorney-general, M. Crittenden. »

« Des lettres de Washington à la date du 12 août annoncent que le président, ayant été averti qu'il se préparait une seconde expédition contre Cuba, avait prescrit les précautions les plus sévères. Le différend avec le Portugal a été terminé à la suite d'une conférence entre le ministre portugais à Washington et M. Webster. Il s'agit de l'affaire du bâtiment le *General Armstrong*, la quelle remonte à 1812. Elle est remise à l'arbitrage du roi de Suède. »

« Les Mormons américains dont on a parlé il y a quelques mois dans *l'Illustration*, ces fanatiques ou ces fripons dont on a sensible rira depuis la fondation de leur secte par le fameux John Smith, font tous de New-York, à la date du 16 juillet, que les bords du grand lac Salé, est dans la situation la plus brillante, et que tous les jours de nouveaux adeptes viennent se joindre à cette confédération armée, indépendante, régie par le principe de l'unité monarchique, et qui semble destinée à concentrer et absorber tout ce qui peut y avoir ou se former plus tard aux États-Unis d'éléments antidémocratiques. Les Mormons de Deseret, après avoir établi une ban que qui prospère, bâti de beaux édifices et même organisé un théâtre, viennent de créer une université dans le chancelier, car les Mormons affectent de reproduire les termes et d'emprunter les titres monarchiques) a récemment donné le programme, publié dans les journaux américains. Cette pièce n'est ni sans mérite ni sans portée. Les universitaires mormons créent une école normale destinée à l'instruction des maîtres. Tout élève paressieux sera inexorablement renvoyé. De nouvelles traductions des œuvres classiques seront exécutées par les Mormons et imprimées au sein de l'établissement même. Les savants de tous les pays sont invités à venir diriger les études de Deseret; et, comme pour reprocher aux Américains du Nord leur préférence marquée pour les travaux matériels et les études applicables aux intérêts de la communauté, des éruditions considérables sont assignées aux professeurs. »

Télégraphe électrique sous-marin.

Voici quelques détails curieux pour l'histoire d'une des plus importantes applications de l'électricité dont nos jours sont témoins :

« Les opérations pour établir une communication au moyen d'un fil électrique électrique entre la Grande-Bretagne et le continent ont commencé le 27 août dans le port de Dover. A une heure, le *Alcator* *de l'Etat*, chargé de tous les appareils nécessaires et monté par une équipe de trois hommes, sous la surveillance du lieutenant Rod, de la Chambre des Communes, et de MM. T. Clapton, C. J. Wadellon, ingénieurs civils, fut prêt à prendre la mer. Entre les deux navires de la même espèce disposé un tambour de la poids de long sur 7 de diamètre, pesant 7 tonnes avec 7,000 kilogrammes et solidairement fixé sur ce tambour était enroulé un fil métallique pesant 200 kilogrammes de gutta-percha et d'une longueur d'environ 25 milles. Ce fil fut tiré au point où le continent se divisait en deux par la côte anglaise entre Calais et Boulogne, et que l'on vint à l'hor à terre, on se sépara par une distance de 21 milles; de sorte qu'il restait 9 milles de fil conducteur pour compenser le défaut de tension. On avait calculé que l'on ferait cent milles en dix heures et que l'on dirait que des pilules de plomb d'un poids de 50 à 75 livres auraient été lancées au fond de la mer. En outre, le capitaine Billack, du steamer de S. M. *Washington*, avait fait planifier une ligne droite

autant que possible au moyen de bouées surmontées d'un pavillon et, il s'est vu avoir l'expérience sur sa balise à vapeur en qualité d'allée. Tout était prêt; les fils conducteurs de leur point de départ, placés sur le quai du port, traversèrent le cap, d'un des deux navires par une partie de 194 pieds au-dessous du niveau de la mer, jusqu'à ce que le câble eût été amené à terre, les ingénieurs ont pensé qu'il ne serait pas prudent de tenter l'entreprise, et l'opération a dû être ajournée. Toutefois, des expériences faites sur une pile de pile à l'île de l'île, démontrent des à présent que le projet que l'on a adopté est praticable.

« Le *Times* du 28 août donne les détails suivants sur la Compagnie du télégraphe sous-marin :

« C'est, dit-il, une société en commandite anglo-parisienne, d'abord autorisée par les deux gouvernements. Elle aura pendant dix ans l'exploitation exclusive de la ligne qu'elle établit, et ses actionnaires ont versé un capital de 10,000,000 fr. et ont fait pour deux millions de francs. Le nombre de l'intérieur et plusieurs fonctionnaires français et étrangers ont visité le point où doit aboutir le télégraphe et l'emplacement le plus grand intérêt pour la réussite de l'entreprise; en Angleterre, l'Amirauté, le bureau du commerce, les cinq ports, ont donné toutes les autorisations nécessaires et offert leurs services à la Compagnie. Il paraît cependant que les promoteurs de ce projet ont dû faire certains avantages au gouvernement français pour obtenir le décret qui consacre pour eux le privilège d'exploitation. »

Travaux publics à Paris

SOUS LE REGNE DU ROI LOUIS-PHILIPPE

Nous empruntons au *Journal des Débats* la liste suivante des travaux d'embellissement et d'utilité exécutés aux frais de l'Etat, de la ville de Paris, de la liste civile ou des particuliers sous le règne de l'un des trois, pendant le règne du roi Louis-Philippe :

Sept ponts ont été jetés sur la Seine; ce sont les ponts du Carrousel, des Invalides, de la Reforme, de la Cité, de l'Archevêque, de Bercy, et les passerelles de Constantine et de Damiette.

« Huit quais ont été construits; ce sont les quais de la Grève, des Celestins, de l'île Louviers, Pelletier, de la Mégisserie, Napoléon, Saint-Bernard et Saint-Charles. »

Toutes les anciennes églises ont été restaurées et embellies; les églises de Louvre, Saint-Michel-le-Vieil, Saint-Denis-de-la-Madeleine, Saint-Sauveur, le temple de la Madeleine ont été achevés et décorés avec magnificence; Saint-Philippe-du-Roule a été restauré, la restauration de Notre-Dame Commoce.

La colonne de Juillet, place de la Bastille, le palais d'Orsay, le palais des Beaux-Arts, l'Hôtel-de-Ville, le puits artésien de l'abbaye de Genetle, l'insitution des Jeunes-Anglais, sur le boulevard des Invalides; l'arc de triomphe de l'Étoile, l'École Normale, le collège Sainte-Barbe, le collège Rollin, l'hôpital de la Cité, les embarcadères des bords de la rue de Rouen, de Strasbourg, de Sceaux, la galerie de minéralogie du Jardin des Plantes, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, la Chambre des députés, la Chambre des anciens pairs, le séminaire Saint-Sulpice, la mairie du 11^e arrondissement, deux prisons rue de la Roquette, la canalisation de la Bièvre, les archives de la Cour des comptes, celles du ministère de la guerre, l'École des Ponts-et-Chaussées, l'École Polytechnique, la salle des Celestins, deux abattoirs aux porcs, la bibliothèque Saint-Genève, le marché de la Madeleine, le Collège de France, la Manufacture des Vives, quai de Billy, la galerie d'Orléans, au Palais-National, ont été construits ou achevés.

Les Archives nationales, toutes nos mairies, tous les marchés, tous les hospices et hôpitaux, les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal, le pont des Tournelles, le pont aux Doubles, toutes les barrières, tous les ministères, les Bourds-St-Vaurs, les Gobelins, les Invalides ont reçu leur part d'agrandissements, de restauration ou d'embellissements, ainsi que le Panthéon et le palais de l'Institut.

L'hôpital Louis-Philippe, sur les terrasses Saint-Lazare, l'agrandissement du Palais-Éclair, l'amélioration de la Seine pour la navigation, le fombard de l'empereur aux Invalides, l'agrandissement et la restauration du Conservatoire des Arts-et-Métiers ont été commencés sous ce règne, ainsi que la prison-modèle cellulaire, l'Église Sainte-Clothilde, place Belle-Classe, et la fontaine de la place Saint-Sulpice.

L'obélisque de Louxor, apporté d'Égypte, a été dressé sur la place de la Concorde, la statue de l'empereur sur la colonne Vendôme, celles de saint Louis et de Philippe-Auguste sur les colonnes de la barrière du Trône.

Les fontaines Richelieu, Molère, de la place de la Concorde, des Champs-Élysées et de l'avenue de l'Étoile, de la Pile, ont été achevées sous ce règne, et toutes les autres restaurées ou embellies.

Louis-Philippe a créé au Louvre le musée français, le musée espagnol, le musée Scandinave, la chalcographie, le musée de la marine, le musée des planètes, le musée algérien et le musée dit assyrien.

C'est sous ce règne que le musée de l'hôtel de Clugny et celui du palais de Thiermes ont été organisés et ouverts.

Sous ce règne encore, 121,663 mètres de conduites d'eau ont été placés sous les rues; 1,158 bornes-fontaines ont été construites et 168,031 mètres d'égouts construits, avec 97,180 mètres de trottoirs, caniveaux, 27,500 mètres de rues couvertes ou chaussées bombées.

La Gaîté, le Théâtre-Historique, le Cirque des Champs-Élysées, le Théâtre-Benjamin ont été construits et ouverts de 1830 à 1848.

Dans la banlieue et dans les environs, Paris a été fortifié d'une enceinte continue de 60,000 mètres de développement, précédée de dix-huit forts détachés. L'hôpital de Charbonnet a été reconstruit, la cathédrale de Saint-Denis restaurée; Versailles et ses musées, Fontainebleau, Saint-Cloud et Compiègne ont occasionné à la liste civile des dépenses qui ont évalué à plus de 20 millions de francs.

Courrier de Paris.

Vous connaissez le mot de Fétet à propos de Geoffroy : Dire, redire, se contredire. L'observation est juste et le reproche l'est beaucoup moins. Les redites, les contradictions, comment s'y soustraire? Feuilletiste qui disqu coast chronqueur qui bat la campagne s'abrètera toujours des-

rière la parole du moraliste : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. »

Des redites ! une fois de plus, notre semaine en est pleine ; c'est la marche du monde et des petites ou grandes chroniques. Voilà bien des siècles que l'humanité rabâche, et faut s'y résigner.

En dehors de la politique, qui n'est pas de notre compétence, si vous cherchez un fait saillant, l'événement capital, le nouveau par excellence, vous allez trouver... qu'il y a des chiens de fer. Infatigable marcheuse, la locomotive va indifféremment ses courroies. Fleuves, valées, montagnes couronnées sous son niveau, ce n'était rien encore : la locomotive elle-même s'incline, les frontières des États disparaissent, les peuples fraternisent, les captives se rapprochent ; voilà que Paris donne la main à Berlin : il lui dépêchait hier son premier train de plaisir. Les environs de Paris, c'est maintenant la France entière, et la Belgique, et l'Allemagne jusqu'à la Sprée, en attendant mieux. Ne parlez-vous pas d'un train de plaisir jusqu'à Constantinople ? aller et retour : deux cents francs, tout compris.

Cependant le vrai Parisien, celui du dimanche, n'a pas perdu ses vieilles habitudes ; il utilise le wagon à sa manière, qui est la bonne manière, il aime à savoir où il va et où il est sûr d'arriver à peu de frais. Aux touristes hardis, aux politiques aventureux, il abandonne les vertes rives du Rhin allemand ; les bords fleuris de la Seine lui suffisent. Sa Forêt Noire, c'est la forêt de Saint-Germain ; ses villas thermales, ce sont Enghien et Passy. Et vraiment, au bout de sa promenade en locomotive autour du mont Valérien, il peut se vanter de n'avoir pas perdu sa tournée. Là, il vécit, il a marché en pleine poésie, celle des châteaux et des souvenirs ; il côtoie l'histoire : dans les clairières des parcs seigneurs, il a revu les ombres illustres ; son imagination a habillé toutes sortes de beaux fantômes. Le chêne qui s'incline, la touraille riante, la cloche du village, les ruisseaux assouris, autant de fanfares qui lui chantent le passé. Toutes ses pérégrinations allemandes et anglaises, ou passent et se confondent comme dans un rêve les hautes cathédrales, les villes peintes, les forêts qui ondulent, les monts sourcilieux et les mers à perte de vue, valent-ils bien ce petit poème domestique, la promenade du Parisien le dimanche, extra muros. Ajoutez nu charme des souvenirs splendides ou gracieux l'information présente, qui l'augmente parfois en manière de contraste. Devant Auteuil, cher aux poètes, l'étranger ou le Parisien distrait demandait le nom de la célébrité du jour qui donnera au village un lustre nouveau, et naturellement on lui nomme le maire de Fendrot, M. Musard. C'est Chaville et le domaine de Louvois, agrandi par un lentisisme connu, et la-bas Suresnes, le Suresnes de Colbert, au fond le propriétaire actuel est un célèbre... *vendangur*. A la-bas de la côte, une maisonnette riante encore dans sa végétation, sous le pampre qui l'égale, fut la demeure de Chauvigné-Lafare ; et elle n'a guère changé de mains, puisque c'est un cabaretier qui l'occupe.

O vallée de Tempé-Montmorency, magnifique lieu des bœufards qui y giboyaient aux pissants, si l'on en croit l'histoire, une féodalité plus éclairée veille sur vous aujourd'hui. Nos plus riches financiers qui l'ont dévorée en vilains ombrages y offrent à l'envi une hospitalité économique à nos venants ; la vue n'en coûte rien, comme on dit vulgairement. Aux siècles derniers, l'Élyse y florisait en même temps que la licence y prenait ses ébats. C'était facile des muses et des bacchantes. La retraite du philosophe, le cabinet du savant, la petite maison de l'épicurien, tout cela y touchait. Depuis Andilly, le séjour des Arnauld jusqu'à Stains, où mourut le président de Thou, le promeneur dut l'arrêter à chaque pas ; ne foule-t-il pas la poussière de quelque héros ou de quelque danseuse ? Eaubonne, Epinay, Saint-Gratien, Lermite, Franconville, Sannois, Gennevilliers, passons.

Dans les temps où toutes les moles, y compris la villégiature, s'inspiraient de la cour, la bucolique se mariait à la suite de celle du monarque. Sous Louis XIV, l'un de deux camps aux alentours de Versailles : avec Louis XV, il s'embrase vers Choisy-le-Roi. Madame de Pompadour quitte Saint-Ouen pour Bois, le maréchal de Saxe se retire à Hyères, le duc de Choiseul est à Vaux-Praslin, les Montmarlet et les autres financiers s'établissent aux environs de Petit-Bourg. Après la révolution, dont le marteau détruisait tant de bergères, l'Empire mit tout le monde sur la cote de Bueil et de la Malmaison. Fontanes habitait à Courbevoie une maison que le voyageur demande en passant qui lui répond : « La grande prairie après M. D'Orléans l'habitaient Orléans des Salimbanques. » Il vivait à Grosbois semblait un exilé depuis que Napoléon avait dit anéantissant à Talma, au sujet de sa retraite de Brunnoy, « Vous êtes trop loin de nous ». La Restauration remit à la mode la vallée de Montmorency parmi les grands à cause du voisinage de Saint-Ouen, habitation d'une favorite célèbre, et l'on sait du combien d'êtres illustres les environs de Neuilly furent peuplés dans ces derniers temps. Le rêveur affligé de curiosités historiques et littéraires trouve encore de plus grand les satisfactions sur à rive gauche de la Seine. Ce bout de chemin ferré qui serpente vers Steaux est encadré de souvenirs. Bourz-la-Reine et la belle Gabrielle. Chateaufort-Voltaire, Fontenay-Secron, Aulnay-Chateaubriant, on est en pleine poésie, l'édifice à Arcueil, les Sablery à Athis, Bonserade à Gentilly, Bernardin de Saint-Pierre au moulin d'Essonne, Rabelais au presbytère de Meudon, mais il est temps de rentrer dans Paris.

Beaucoup de bruits et beaucoup de riens. Paris ressemblait à un débarcadère : les uns partent, les autres arrivent pour s'arrêter. Bonjour et adieu, telle est la conversation réduite à ses plus simples expressions. Chaque maison paye son tribut de voyageurs aux trains de plaisir, les exiles sont partout. L'essentiel, au milieu de ces exiles, est de venir, on oublie un peu les aéronautes. M. Potevin vient d'accrocher sa quatrième ou sa cinquième ascension, à ce point que s'il n'avait pas eu la précaution d'en informer les journaux par une note, tout le

monde lui en aurait gardé le secret. Il est donc vrai, tôt ou tard les plus beaux ballons crevent, et pourtant on avait si bien gonflé celui-là. Tant de soins, une audace si grande, un courage si aveugle et l'admiration reste muette, l'enthousiasme s'éteint, les recettes baissent et on abandonne le spectacle. C'est bon, c'est harcelé et c'est mort, répète la foule, mais à quel bon ? Cette étonnante hardiesse est une hardiesse inutile. Vous montrez à tout le monde un chemin ou personne n'est tenté de vous suivre, et tel est le plus grand péril qu'offrent ces exercices à ceux qui en font : un jour vient et trop-troisement ou le public s'apogée qu'il n'a pas bien à faire de l'aéronaute, et les journaux qu'ils n'ont plus rien à en dire.

Au contraire, on parle beaucoup et on parlera encore plus d'une invention miraculeuse, contestée hier, incontestée le aujourd'hui, la *telegraphie électrique*. Le fil conducteur établi au cap Griseuse à travers la Manche victorieusement, et désormais la France donne la main à l'Angleterre. Puisse l'amitié être perpétuelle et ne pas tenir à un fil. Nonobstant l'abime qui les sépare, Londres et Paris, ainsi comme les jumeaux siamois, peuvent échanger de leurs nouvelles à toute heure du jour et de la nuit. L'entretien a déjà commencé, dit-on, entre les deux gouvernements. — Comment vous portez-vous ? — Very well, et vous ? — Tout doucement. — Ah ! yes, c'était le constitution, etc. — L'entretien dure encore au départ de ce courrier. Demain la Bourse entre en conversation, les cours volent d'un parquet à l'autre avec la rapidité de la pensée, on pourra s'enrichir ou se ruiner dans la même seconde à cent lieues de distance, n'est-ce point prodigieux ? Les joueurs innocents sont appelés à s'amuser avec les autres, et déjà le club de chevaux de Londres a envoyé un défi au club de la cité de la Régence.

À côté de ces miracles de la science, on ne croit plus aux phénomènes naturels. Le *Constitutionnel* lui-même s'est délié à nier l'existence du fameux serpent de mer qui l'a si souvent péché dans les eaux du bétyisme parisien, et qui lit sa fortune à l'égal du roman-feuilleton. À défaut de quelquel reptile présentable, il met en scène les pensionnaires d'une ménagerie fantastique. On n'a jamais livré plus résolument son monde aux bêtes. Il couvre ses canards d'une peau d'ours et les lâche sous ce nouveau travestissement à la poursuite de braves gens indifférents. L'autre jour, il enfermait un hon dans la cave d'un cabaretier de la Rapée dont l'animal aurait bûte toutes les fétalles. Les journaux graves, dont la mort saison est venue, répètent à l'envi cette historiette de loup-garou. Une autre fois c'est la statue colossale de la Bavière à laquelle le journal podagre attelle sa réaction, et l'épaveu l'œil, il conclut qu'il faudra seize mulets pour la traîner. « Chaque orteil, dit-il, a un demi-mètre. Dans la tête monstrueuse de deux personnes pourraient commodément dîner à table et le nez abriterait facilement un musicien. » Un musicien ? c'est imprimé. Le *Constitutionnel* pense à tout, c'est un raffinement à la Néron qui ne festoyait jamais qu'en compagnie de quelque joueur de flûte.

Parmi les phénomènes auxquels on ne croit plus, il faut citer un prétendant tenu pour mort. Les temps, et qui vient de ressusciter d'une manière bizarre. Sous le titre des *Prisonniers du Temple*, un théâtre avait annoncé un drame où figurait le jeune fils de Louis XVI, qui mourut dans un dénuement historique. Mais Louis XVII vit encore, du moins c'est un M. de Richemond qui l'assure ; cette bonne nouvelle, le prétendant la donne lui-même à ceux qui l'auraient oublié. Entre autres objets perdus, revendiqués ordinairement par voie de réclame, on comptera désormais la couronne de France et de Navarre. Il n'est pas probable que personne s'avise de la rapporter à ce vétéran des prétendants.

D'un autre côté, on déplore la disette de prétendus. Un procès récent a révélé un fait douloureux. Il existe en France dix-huit cent mille demouelles oubliées en qu'on l'on mari. Les malheureux doivent être contents, leur système porte ses fruits. On s'éleve contre l'excès de la population ; on prêche la concentration des fortunes, et on récolte le célibat et ce qui s'en suit. Le procès sus-mentionné a révélé les clauses secrètes d'un mariage d'argent, comme il y en a trop, à ce que disent les juges. Le négociateur réclamait des contractants qu'il a mariés une somme de dix mille francs à titre d'épingle ; l'engagement était formel et la justice l'a sanctionné. Au sujet de ces unions mercantiles, voici ce qu'écrivait naguère un Anglais, écrivain célèbre, qui à long-temps habite la France : « On y suppose le mariage et l'amour ; le roman de la vie devient un roman de la vie ; les personnes en vaient les sentiments brillants et tendres se transformant en spéculations, et si l'homme de commerce ne cherche qu'à augmenter son capital en apercevant cette marchandise qu'on appelle une femme, la femme, de son côté, se place au plus gros intérêt possible, et songe, dès sa vingt-troisième année, l'arithmétique de sa vie. Dans les régions plus élevées de la bourgeoisie, cette tendance fautive affaiblit d'autres formes spéculatives financières, jeu de bourse, manœuvres politiques. Telle femme a apporté en dot à son mari les éruditions d'une fonction publique. En Angleterre, rien de son blable, et le mariage y est plus désintéressé qu'ailleurs, les jeunes Anglais consultent leur cœur et le donnent à la beauté. À quarante ans, la dame ou bourgeoise de Paris, qui n'en a jamais plus de trente, connaît les besoins de la charité ; elle est capable de lutter contre un juif et d'en remporter à un usurier ; et tandis que nous autres Anglais nous avons l'ouï de la cité et de ses comptoirs notre *opinion*, dans lequel nos femmes s'occupent du soin des enfants, de travaux à l'aiguille, de poésie et d'art, la matrone française parle, discute, achète, s'occupe, vend et s'arrête ; elle se jette en bray dans la rivière de la vie, au risque de y perdre quelque portion de son plumage. Reste à savoir si, comme nous le pensons, notre Anglais n'a pas tort de l'exoption pour la règle ; nos lectrices sauront bien décider.

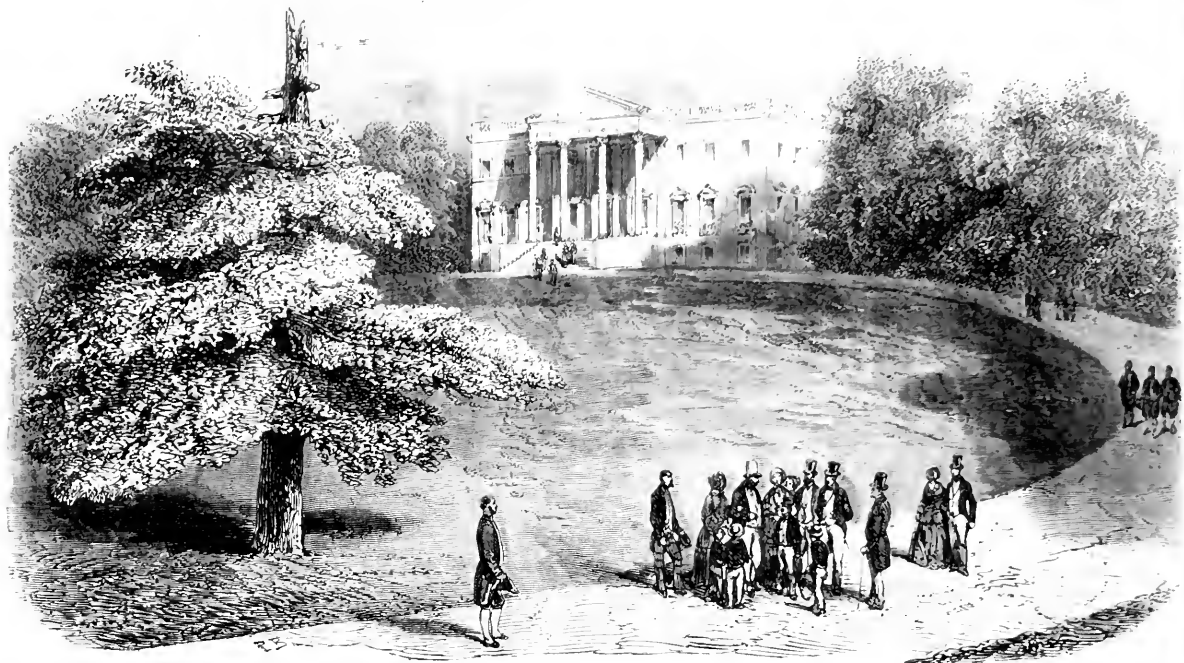
Autre nouveauté, M. le préfet de police, dont les inten-

tions valent le zèle qui est excessif, vient de publier un arrêté en vertu duquel aucun ou aucune scène, proverbe, discours, dialogue, chanson et *romance*, ne pourra être exécuté dans une réunion publique qu'avec le visa de l'autorité. Or, le visa, c'est un timbre. Il faut recevoir le mot de Mazarin et dire : Il s'y payent, ils chanteront. Beaumarchais n'avait pas prévu cela !

Le Théâtre Français a repris le *Mariage de Figaro*, et la *Folle journée* a été accueillie par des applaudissements très-féconds. Vive autre, couleurs franches, peinture crue et même brutale ; mais le temps n'a-t-il pas adouci bien d'autres crudités ? Voilà vingt ans et plus que le *Mariage de Figaro* n'est plus accepté comme un fait d'opposition, et c'est le plus grand malheur qui pût arriver à l'ouvrage. Sauf la prodigieuse dépense d'esprit faite par son auteur, qui était en fonds, nous confessons notre très-médiocre admiration pour ce chef-d'œuvre de malice. « Je ne suis pas tenu, disait Beaumarchais, de faire une comédie qui ressemble aux autres. » Et, en effet, la sienne n'est qu'une farce sérieuse. On connaît très-suffisamment cette pièce qui porta si haut le nom de l'auteur, on croit connaître les mobiles de Févricain qui l'honorèrent moins. Dans ce succès d'enthousiasme populaire, une circonstance semble étrange, même après soixante ans d'éclaircissements, c'est qu'il fut sacrifié, protégé, conhrmé et accru par ceux-là mêmes qu'il a frappés. Le roi et ses ministres n'eurent l'intérêt sur la pièce ; mais l'entourage de la reine et les courtisans la firent jouer, et ils l'approuvèrent avec passion. Ce brillant accueil ne fut d'ailleurs que la confirmation de l'ovation faite à l'ouvrage dans vingt lectures particulières. Le mot de l'épigramme est peut-être là. Indépendamment des portraits soulés par l'auteur qui était le lecteur, et où chacun était reconnu par tous (vieux trait de comédie commun à tous les temps), les aventures d'Almaviva touchaient sans doute, par leurs allusions, à un prince du sang, détesté de la cour. C'est sa chronique secrète mise en scène. Comment expliquer, sinon par cette conjecture, l'éclatante protection dont la reine et le comte d'Artois couvrirent le *Mariage de Figaro*. Le clergé stigmatisait le masque de Basile, les parlementaires létrés dans la personne de Bridison, et le fantôme d'une révolution sociale évoqué par Figaro amusant beaucoup moins la cour que les disgraciés d'Almaviva joué par une sottise, et criblé d'épigrammes par son valet. Ensuite Beaumarchais pouvait très-bien sonner le tocsin de la révolution, sans y croire et sans la dé-rorer ; car il avait l'égoïsme des satulists. Ses colères étaient celles de la vanité ; il ne tenait qu'à son bien-être et n'avait qu'un culte, celui de sa personne.

Encore une fois cette reprise a été froide, et ce n'est pas absolument la faute des comédiens. Les audaces de Beaumarchais ne sont plus celles qui touchent le public, et son esprit dépouillé un peu ses interprètes. Cette prise turbulente a beaucoup perdu de son éclat, et le sel s'en est évaporé sur leurs lèvres. Ces messieurs y introduisent des contrastes de langage, et ces dames y ajoutent des anachronismes de costume, ce qui est plus veulé. Sauf M. Samson, Figaro est assez authentique, et sauf M. Gouffroy, dont l'entelle nre est plus grêle qu'on ne le voit, les autres sont, les autres sont probablement bien loin de leurs devanciers ; il est vrai qu'en ces temps-là, c'était madoiselle Mars qui avait succédé à madoiselle Contat dans le rôle de Suzanne, et madoiselle Levert à madoiselle Sanval dans celui de la Contesse ; Bridison, c'était Dugazon, et l'Uon des Baptiste, Barolo, Devigny ; Dancourt avait créé Figaro avant Carigny et Mourou, et Mole jouait Almaviva avant Damas et Arman. L'ensemble était digne d'un chef-d'œuvre. Quel que soit le sort de cette tentative, le directeur du Théâtre-Français est un homme de goût et de bonne volonté qu'on ne saurait trop encourager à ressusciter le vieux répertoire.

Quant à la pièce nouvelle, *Heracle et Démocrite*, on l'a jugé évidemment parce qu'il faut bien jouer quelque chose. Cela est amusant comme une excuse, et la façon y est neuve comme le sujet. L'auteur a sacrifié pourtant à l'idole du jour, la fantaisie, qui nous met au supplice. La comédie débute en nérologue par la lecture d'un testament que le lecteur, qui est un tuteur, interrompait subitement. Voilà l'auditoire en attente et la pupille très-intriguée. Elle n'a pas l'air de comprendre le testament, dont la clause principale est pas très-claire. Au moment de cette rédaction hiéroglyphique, la vueille tante qui le formata était à l'extrême, et on bien le notaire avait ordonné ses lunettes, on y légua vingt mille francs à Heracle à la condition qu'elle qu'onnera l'un de ses deux cousins, Heracle ou Démocrite. Que l'héritière fasse un autre choix, et plus d'héritage pour elle ; si le refus provient des cousins, même résultat. C'est là une tante plus rompuque assurément que la comédie. Il y a sans-dire que les deux cousins, ou les deux frères, ne se ressemblent guère. Heracle porte le deuil d'une garde qu'il n'est jamais, Démocrite à pris la livrée de la sienne, c'est un costume rose-pompon qui lui donne l'air de beau Léandre. Un valet maigre, espèce de Pierrot sans-laine, s'associe à la fortune de ces orphelins, qui le criblent de gradations par derrière. On s'amusent-ils ? À la Comédie-Française, n'avez pas l'honneur de vous le dire. La pièce est courte, mais comme la sienne semble longue, il faut être le temps, et on s'emp. Les bouhons portés, les deux Br-Itretons perdent le pou de cervelle qui leur reste. Démocrite est change en la ruelle, et l'ère rétrécit, c'est un très-faibleux qui date des métamorphoses — Et puis ? — Et puis, la pupille épouse son tuteur. Mais cet honnête homme, qu'il a-t-il pendant deux actes ? — Il a le testament, et il est parvenu à en déchiffrer le sens ; vous savez bien qu'il était fort occupé de la chose ; mais les deux cousins, l'un d'eux, qui n'ont pas été écrits par un vil esprit de la comédie et très-bien d'ouï pour eux pénétrés. La scène, l'audace peut-être, la grâce et la douceur, le trait comique, autant de qualités charmantes que possède M. Edouard Fournier, il ne lui manque absolument que de savoir faire une comédie.



Claremont, résidence des Princes de la famille d'Orléans.

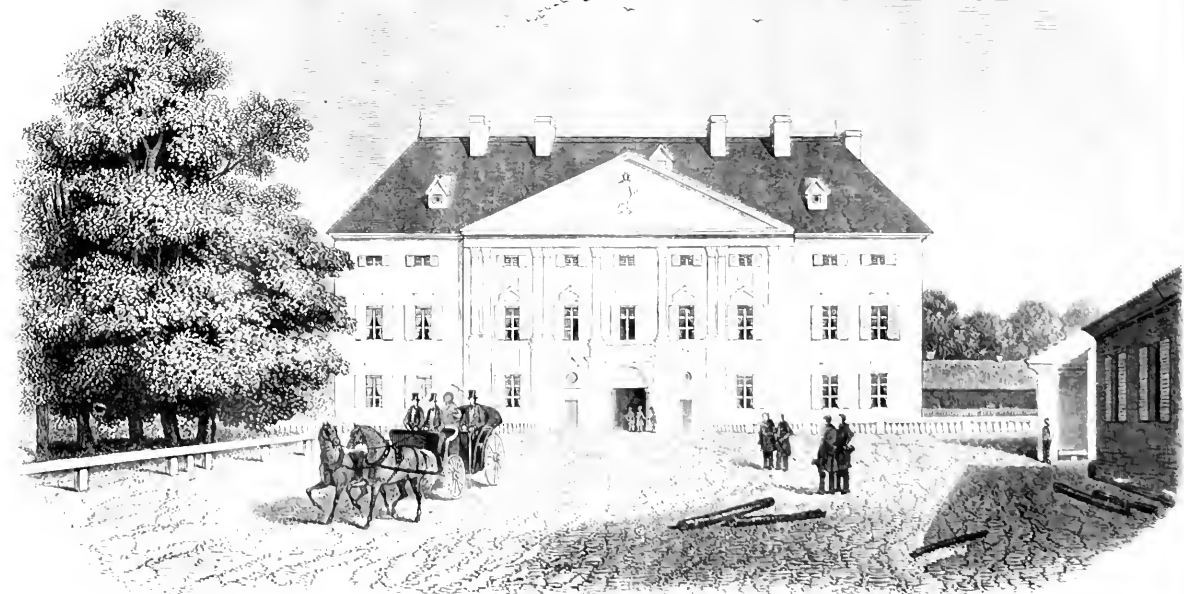
Fidèle à tous les à-propos, *l'Illustration* devait ouvrir ses colonnes au souvenir des nobles exilés de Claremont et au séjour de l'hôte illustre de Frobsdorff. La fidélité au mailleur et le dévouement à une cause qui n'est plus — que nous sachions — celle de la France, ont payé ailleurs leur tribut d'hommage à ces grandes infortunes devant lesquelles on ne peut ici que s'incliner avec respect quand c'est le patriotisme qui les supporte et qui doit les adorer.

Le palais de Claremont, résidence de Thomas Polham Holles, comte de Clare, au commencement du dernier siècle, fut acquis plus tard par lord Clive, qui le fit reconstruire. La façade offre deux corps de bâtiment liés entre eux par

un péristyle à colonnes corinthiennes faisant saillie. Un jardin abondant en plantes rares, un parc très-spacieux orné de massifs exotiques et de gazons éclatants, donnent de la magnificence à cette demeure princière. En 1816, le gouvernement anglais acheta Claremont au comte de Tyrconnel pour l'offrir au prince Léopold, qui venait d'épouser la princesse Charlotte, fille de Georges IV, et depuis la révolution de février, le roi des Belges l'a mis à la disposition de son beau-père, le roi Louis-Philippe.

Frobsdorff, résidence actuelle de M. le comte de Chambord, est un domaine de médiocre étendue, situé à douze lieues de Vienne, sur la frontière de la Hongrie. Dans l'origine, il

appartint à la famille de Lichtenstein. Madame Murat l'acquit en 1827. Quelques années après, il devint la propriété de madame la duchesse d'Angoulême, qui, après la mort de son mari, quitta Goritz, et alla habiter Frobsdorff avec M. le comte de Chambord. C'est le séjour habituel du prince. Sa cour à Frobsdorff se compose d'un petit nombre d'amis : ce sont M. le duc de Levis, M. de Blacas, fils de l'ancien ministre de Louis XVIII, qui fut le gouverneur du jeune prince; M. de Nicolai, M. de Villaret-Joyeuse, officier de marine distingué, et un jeune Vendéen, M. de Monty. Le reste de sa maison se compose de ses deux aînés et d'un médecin, M. Bougon. PHILIPPE BESON.

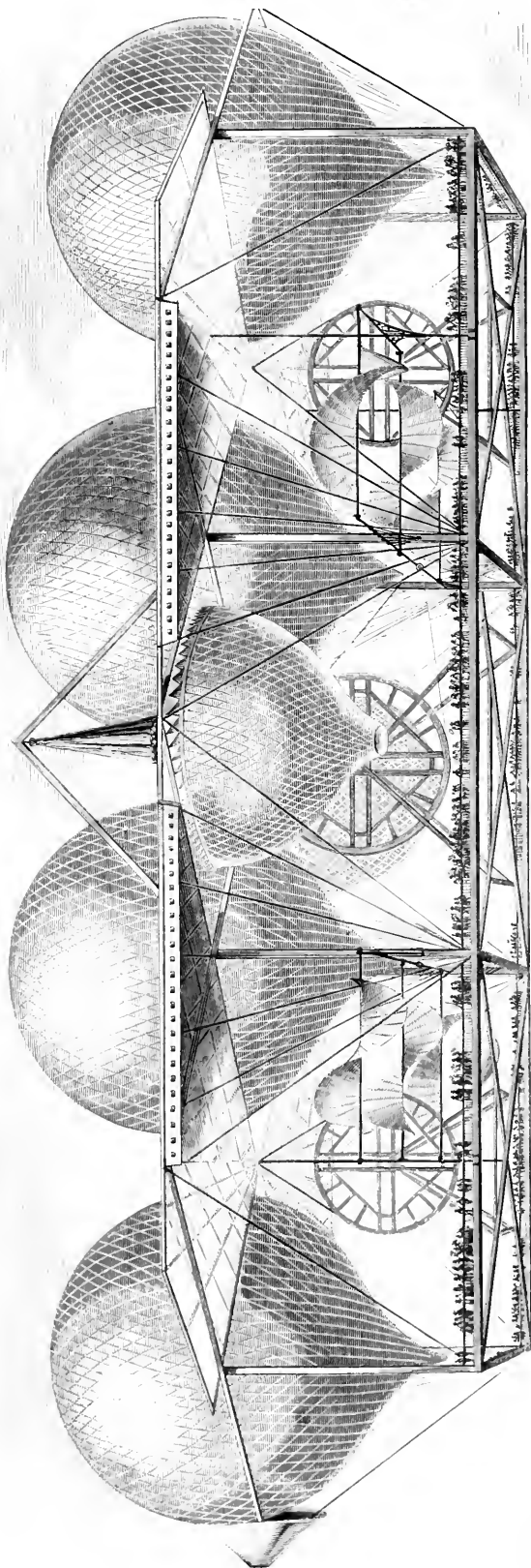


Frobsdorff, résidence de M. le comte de Chambord.

Navigation aérienne par M. Petin.

Si nos lecteurs ont suivi attentivement le résumé de l'histoire de l'aérostation que nous leur avons donné dans nos derniers numéros, ils auront reconnu que déjà de nombreux efforts ont été tentés pour faire de l'aérostas autre chose qu'un passe-temps de physique ou un spectacle de curiosité. Mais malgré les méditations des savants, les essais aventureux des empiriques, les prix proposés par divers peuples, la science de l'aérostation est encore dans son enfance. Nous ne voulons pas dire que l'aérostas, considéré isolément, n'ait pas fait de progrès : certes sa construction est perfectionnée ; mais ce qu'on ne lui a pas encore donné, c'est l'âme, et nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est l'intelligence ou tout au moins des organes qui puissent obéir et faire obéir le ballon à la volonté qui le dirige. Et pourtant là est la question et toute la question : on comprendra en effet que si le but de l'aérostation devait être à tout jamais de s'élever dans les airs, et là, au milieu d'une atmosphère plus ou moins agitée, de se laisser aller à tous les caprices des vents, *lubrica ventis*, autant vaudrait rester dans son cabinet, les pieds sur ses chenets et lançant par amusement des bulles de savon, exercice moins fatigant et surtout bien moins dangereux, sans être plus utile. Il est vrai, que l'ascension par-delà les nuages. On l'a encore que l'instrument, il faut savoir s'en servir, le dompter, le diriger enfin, sous peine de n'avoir éternellement dans les mains qu'un simple joujou d'enfant. Aussi est-ce dans cette voie que nous rencontrons tous les inventeurs ; c'est à la solution de ce problème que beaucoup d'illustres rêveurs ont consacré leurs veilles, sans avoir encore obtenu les résultats auxquels ils aspirent.

En dirons-nous autant de M. Petin, dont nous avons inscrit le nom en tête de cet article ? Entre ce qui sait et le peut, il y a tout un monde, et c'est vers ce monde qui plane au-dessus de nos têtes que veut s'élever ce nouvel inventeur, c'est de là qu'il veut nous faire sa dernière démonstration et prouver le mouvement en marchant. Mais pour y atteindre, le courage ne lui suffit pas : il faut que M. Petin inspire la confiance, entraîne les convictions, se fasse comprendre enfin, et c'est à quoi nous devons lui rendre cette justice, il réussit parfaitement. Aucun parmi ceux qui ont été à l'écoute au Palais-National ne s'est pris à douter, pendant qu'il parlait, tant tout ce qu'il dit est logique, tant les deductions sont rigoureuses, tant les ailes ont



Système de navigation aérienne, par M. Petin.

l'air de pousser à sa machine à mesure qu'il avance dans sa démonstration : si bien que si à la fin de la séance il lui prenait fantaisie d'annoncer que le Palais-National est un immense appareil aérostasique qui plane dans les nuages depuis le commencement de la leçon, nul ne s'en étonnerait et ne s'en montrerait éfrayé.

Essayons donc, après M. Petin, de donner à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas entendu une idée des principes qui servent de base à son invention, en même temps que nous leur montrerons le gigantesque appareil qui doit nous mettre en possession d'un nouveau monde et du chemin le plus court pour visiter l'ancien.

Jusqu'à présent ceux qui ont cherché à diriger les ballons dans l'air ne se sont pas assez préoccupés des lois naturelles : cela paraît paradoxal, et cependant rien n'est plus vrai. Expliquons notre pensée. Les uns ont étudié le mécanisme des ailes de l'oiseau et ont voulu l'appliquer au ballon ; les autres ont pris leurs modèles dans le sein des mers, et pour eux la solution du problème a été dans la construction d'un immense poisson aérien ; mais nul, que nous sachions, n'a analysé les causes du mouvement de l'oiseau dans l'air, du poisson dans l'eau ; nul n'a reconnu, ou du moins n'est parti de ce principe, que les corps animés ou inanimés ne se meuvent jamais, à moins de la combinaison de l'action de la pesanteur avec la résistance du milieu ambiant. Telle est la loi dont la découverte a servi de point de départ à M. Petin ; mais il faut que l'intelligence répartisse les actions de la pesanteur, de manière qu'il y ait mouvement ; il faut donc pour la locomotion un levier et un point d'appui. Nous allons voir comment on les obtient dans la navigation aérienne. — Il y a, dans la nature, deux machines simples : le levier et le plan incliné ; le levier, qui, au moyen d'un point d'appui convenablement placé, transmet à une de ses extrémités l'effort qui est opéré à l'autre ; le plan incliné, qui transmet également les forces, mais en les ralentissant. Voilà donc en trois mots tout le système de M. Petin : le levier, le point d'appui et le plan incliné. — Le point d'appui est partout dans la nature : il est sur la terre pour l'homme et les animaux terrestres, il est dans l'eau pour les poissons, enfin il est dans l'air pour les oiseaux ; seulement le Créateur, dans son admirable prévoyance, a donné à chaque animal la forme la mieux appropriée au point d'appui qui doit aider son

mouvement, ainsi, pour prendre nos exemples dans la même classe d'êtres animés, un coq dont le pied s'appuie sur la terre à des doigts très-séparés l'un de l'autre; chez le canard, ces doigts sont réunis par une membrane qui lui permet de trouver son point d'appui dans l'eau; et enfin chez la chapev-souris, c'est une immense toile qui, lorsqu'elle est étendue, la soutient dans l'air. Pour le ballon, nos lecteurs n'ont pas besoin que nous le leur disions, ce point d'appui est dans l'air; mais ce que nous leur révélons tout à l'heure, c'est comment M. Petin établit son levier sur ce point d'appui, de manière à pouvoir marcher, progresser dans l'air.

Maintenant quel est dans la nature le rôle de plan incliné? Nous avons dit qu'il transmet les forces: on peut le concevoir sous toutes les inclinaisons depuis l'horizontale jusqu'à la verticale, et suivant chacune de ces positions, les forces qu'il a pour mission de recevoir dans leur mouvement agissent avec des effets différents. La route tracée sur un plan incliné, elle est rapide ou lente, suivant l'inclinaison de son fond; si on veut en obtenir un effet puissant, on construit un canal qui amène près de la roue d'un moulin, et une usine entière est mise en mouvement. Voici donc comment on doit concevoir qu'un plan incliné transmet une force en la ralentissant: c'est même une masse d'eau qui se précipite en peu d'instants de deux ou trois mètres de hauteur mettrait un temps considérable à arriver au même niveau inférieur si elle continuait à couler sur le plan qui forme le fond de la rivière. Supposons un corps pesant abandonné à lui-même sur un plan incliné dans la première seconde de sa chute, il parcourra un certain espace; puis le mouvement s'accélère constamment, et cette règle de la nature se définit en mécanique par ces mots: Les espaces parcourus sont entre eux comme le carré des temps employés à les parcourir. Il suit de là que tant qu'un corps sera sur un plan incliné, sa vitesse s'accroîtra, et que ce n'est qu'au sur un plan horizontal que cette vitesse pourra diminuer et s'arrêter.

Si nos lecteurs ont bien compris ce que nous avons tâché de leur expliquer clairement, la nature du levier, du point d'appui et du plan incliné, ils saisiront facilement ce qui nous reste à dire sur l'appareil aérien de M. Petin.

Tous les corps sont pesants: ils ne sont du moins ou légers que par comparaison à un milieu donné. Ainsi le liège, qui est lourd par rapport à l'air, se montre un mouvement de haut en bas, mais étant léger par rapport à l'eau, il se mettra en mouvement dans ce liquide de bas en haut. Le point d'appui est une force contraire aux actions de la pesanteur réunies en un point fixe sur le levier; il suit de là que le point d'appui des corps légers est supérieur aux actions de la pesanteur, et qu'il lui est au contraire inférieur pour les corps lourds.

M. Petin a voulu donner à son appareil la plus grande puissance possible, tout en diminuant les résistances qu'il devait vaincre. Ces résistances, c'est la milieu ambiant, c'est l'air. Il s'est donc une grande puissance en employant quatre ballons sphériques d'un immense volume. Or, dans la sphère la capacité croît comme le cube du rayon, et la surface ne croît qu'en raison du carré de ce rayon. Ainsi un ballon qui serait trois fois plus grand qu'un autre, ne présenterait que neuf fois plus de surface, tandis qu'il fournirait une capacité ou une puissance ascensionnelle vingt-sept fois plus grande. M. Petin a, toujours dans le but de diminuer la résistance, placé ses ballons l'un derrière l'autre, et il a armé la proue de son navire d'un appendice conique, de manière à fendre l'air plus aisément. Ses ballons, dont chacun, dit-il, doit avoir le diamètre de la halle au blé de Paris, soit 90 pieds, sont reliés l'un à l'autre par une vaste charpente de 150 mètres de long sur 65 mètres de largeur où se trouvent des passagers. Au milieu de ce vaste appareil se trouvent quatre appareils de parachute, deux au-dessus, deux au-dessous du plan milieu dont voici le rôle. L'air de l'appareil monte la terre, c'est en vertu de sa légèreté par rapport à l'air; son point d'appui est donc supérieur aux actions de la pesanteur; c'est la colonne d'air située au-dessus des ballons; cette résistance à l'ascension vient se concentrer en un point, centre du levier (le levier est l'appareil entier); alors les parachutes situés au-dessous du plan de l'appareil s'ouvrent par l'effet de la résistance de l'air et le levier est complet; nous avons le point d'appui, le point fixe autour duquel nous devons graviter. Si le ballon descend au contraire, les parachutes supérieurs s'ouvrent et nous retrouvons encore notre levier complet.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer comment M. Petin a réalisé dans son appareil le plan incliné. La vaste charpente qui relie entre eux les quatre ballons est construite de façon qu'un parti, soit en avant, soit en arrière, puisse être mis instantanément à jour; concevez un système de jalousies, si vous voulez, dont un mécanisme très-simple relève ou développe les lames. Lorsqu'une partie de l'appareil aura été ainsi mise à jour, la résistance que l'air oppose au mouvement vertical ne se fera plus sentir sur cette partie mise à jour, tandis qu'elle conservera toute sa force sur l'autre partie; il y aura donc rupture d'équilibre; le levier oscillera autour de son point d'appui; l'appareil prendra une inclinaison et s'élèvera dans l'air. Le directeur de ce plan incliné; sa vitesse s'accroîtra et il pourra ainsi parcourir des espaces considérables; puis en relevant les lames, le levier se retrouvera horizontal et usera sa vitesse sur ce plan horizontal. C'est maintenant, qu'on pourra répéter autant de fois qu'on le voudra, soit à l'avant, soit à l'arrière, permettra d'accélérer la marche dans les airs, et de se diriger vers un point donné.

Justipet nous avons supposé que la marche n'avait lieu qu'en vertu de la pesanteur spécifique des ballons; mais il y a un autre élément dont l'aéronaute doit tenir un grand compte, c'est le vent, qui jusqu'à présent dirige à lui tout seul les ballons qu'on confie aux airs; il y a encore le cas où l'appareil sera parvenu jusqu'à la région où le milieu am-

biant sera en équilibre parfait avec la force ascensionnelle du navire aérien. Il faut alors avoir recours à d'autres machines capables d'engendrer les forces de traction nécessaires à la progression.

M. Petin a établi à cet effet deux turbines horizontales qui, mises en mouvement par l'aéronaute, procurent une progression rectiligne suivant l'axe. Elles peuvent aussi être mises en mouvement par la résistance de l'air à la force d'ascension; elles transmettent alors le mouvement à d'autres hélices de traction qui sont placées verticalement au quart antérieur et postérieur de chaque côté de l'appareil; elles se voient en quelque sorte dans l'air et aident à la marche. On comprend qu'on peut demander à ces hélices des mouvements latéraux en arrêtant celle d'un côté, tandis que l'autre continue à se mouvoir. On pourra donc, en supprimant alternativement l'une ou l'autre hélice, manœuvrer l'appareil entier comme on manœuvrerait un bâtiment. On comprend encore que le mouvement des turbines horizontales, dont l'effet sera de soulever ou d'abaisser le navire, suivant une ligne verticale, permettra de se élever ou de s'abaisser dans l'air sans jeter de lest ou sans perdre de gaz, soit moyen à employer pour obtenir l'ascension ou la descente, et sans lequel toute locomotion étonnée et longue est impossible à cause des dépenses continuelles des forces de l'appareil. Les hélices, mises soit par la main de l'homme, soit par une machine dont la dimension de l'appareil permet la supposition, se verront également dans l'air qui voudrait s'opposer à la marche, de même qu'un bateau remonte un courant rapide.

Chronique musicale.

La réouverture de l'Opéra a eu lieu lundi de cette semaine. Cela s'est fait presque à l'improvise, bien que les deux mois de vacances accordés par le ministre fussent expirés depuis samedi dernier. Mais cette surprise a satisfait tout le monde: l'empressement de l'immense foule qui de l'une heure assignée les portes de la salle le prouve de reste, et fait voir combien la réouverture de notre premier théâtre lyrique était attendue avec impatience. Jamais, en effet, on ne s'est vu dans Paris une aussi grande affluence de étrangers qu'en ce moment. Laissez parler les langues de l'Opéra formées devant eux, c'est très-sûr s'y opposer à leur faire croire que tout ce qu'ils ont entendu dire de la magnificence des plaisirs de notre capitale n'était pas exact; ou bien que notre pays n'était plus en état de soutenir aujourd'hui les somptueuses éclats de son hospitalité d'auteurs. Pour toutes ces raisons et d'autres encore, la réouverture de l'Opéra doit être classée parmi les événements d'une haute importance. — La soirée de lundi a été l'une des plus brillantes qu'on puisse imaginer. On donnait la *Favorita*, et le rôle de Léonor était, pour la première fois, rempli par mademoiselle Albini. Le nom de cette célèbre chanteuse est un vrai talisman, capable d'opérer les plus étonnants miracles: comme, par exemple, de transporter les mines aurifères de la Californie à la rue Lepelletier, au moment où l'on s'y attend le moins. O merveilleux pouvoir d'une charmante voix! Mais, quelle voix! quel charme! Entendit-on en aucun temps un gosier humain plus parfait ment domé? Qu'un acteur qui s'émouvent profondément, qui s'anime, qui se passionne en scène, réussisse à faire naître, exciter, exalter l'enthousiasme d'une salle entière, c'est beau, c'est admirable, mais c'est concevable. Ce que l'on conçoit moins, c'est que, sans employer aucun de ces mêmes moyens, mademoiselle Albini atteigne absolument les mêmes résultats. Elle chante, qu'on nous permette de le comparer à peu près comme il faut lorsqu'elle fait *Fait fait*, elle n'y met pas plus de recherche, et cependant le public en masse, d'abord, bat des mains avec frénésie. Non, le charme de la voix exercera jamais un plus souverain empire, puisque à lui seul il tient lieu de toutes les qualités qu'on exige d'ordinaire dans une cantatrice dramatique. — M. Roger a partagé les honneurs de la soirée avec mademoiselle Albini; nous ne serions mieux faire son éloge; tous deux ont été plusieurs fois rappelés; on leur a fait répéter la belle phrase de la fin du duo du quatrième acte, qu'ils ont dit chacun avec un talent tout à fait supérieur, quoique dans un sentiment complètement opposé. En les écoutant immédiatement l'un après l'autre, il est curieux de voir comme la même pensée musicale peut être interprétée d'une manière entièrement différente et conserver toujours la même force, la même beauté, sinon précisément le même sens. — Pour être juste envers tout le monde, nous devons ajouter que M. Barroillet a eu, lui aussi, sa bonne part d'applaudissements; puis encore, que mademoiselle Flora Fabiani, dans le pas de deux du second acte, a littéralement émerveillé les amateurs de ballet les plus experts et les plus difficiles, par la légèreté, la souplesse, l'extrait et la hardiesse de ses danses.

Quelque éclatant qu'ait été le succès de mademoiselle Albini sur la scène lyrique française, tant dans le *Prophète* que dans la *Favorita*, nous n'en restons pas moins, après comme avant, convaincus que sa véritable place est ailleurs. Son élément, c'est le Théâtre-Italien; et c'est là que nous espérons la revoir avant peu. La salle Ventadori va bientôt rouvrir à son tour. En ce moment la composition de la nouvelle troupe italienne, qui doit prochainement nous rendre le plus éminent de nos théâtres, est l'objet de toutes sortes de conjectures. Nous ne nous en ferons pas l'écho; c'est d'autant plus inutile, que, dans quelques jours, tout le monde le pourra lire en mille endroits, sur les murs de Paris, la liste entière et vraie de ses chanteurs qui, le 10 novembre prochain, inaugureront la saison d'hiver parisienne. Il va sans dire que le nom de M. Bonconi figurera en tête de cette liste.

Nous sommes un peu en retard avec l'Opéra-Comique. Il y a déjà quelques jours que nous aurions dû parler d'un bril-

lant début qui a eu lieu à ce théâtre: le début de M. Barbot. Mais s'il n'est jamais trop tôt pour annoncer une bonne nouvelle, jamais non plus il n'est trop tard. Nous saisissons donc avec empressement la première occasion qui se présente. M. Barbot n'est pas, tant s'en faut, un débutant comme un autre. Excellent élève de M. Manuel Garcia, c'est à lui que ce célèbre professeur a confié le soin de tenir sa classe au Conservatoire pendant son absence. Depuis deux ans il remplit avec distinction cet honorable ministère. Les concours de chant qui ont eu lieu dans cet intervalle ont suffisamment prouvé que le jeune suppléant possède et transmet à merveille les savants préceptes, les belles traditions qu'il a lui-même reçues du maître. Ainsi qu'on ne devait s'y attendre, d'après cela, M. Barbot s'est montré, dès son entrée en scène, chanteur consommé dans son art. C'est par le rôle de Lionel dans *L'Éclair*, un des plus difficiles de l'emploi des ténors d'Opéra-Comique, qu'il n'a pas craint de faire ses premiers pas sur un théâtre tout à fait nouveau pour lui. Nous n'hésitons pas à dire que jamais la délicieuse romance de *Quand de la nuit l'éclair surgit*, n'a été mieux interprétée; que la partie de Lionel dans le charmant duo du second acte n'a jamais été chantée avec plus de goût et d'expression; que tous les détails musicaux de ce rôle enfin n'ont jamais été plus finement rendus. Sans être doué d'un de ces timbres s'élevant qui de prime abord entraînent irrésistiblement un auditeur, la voix de M. Barbot est néanmoins sympathique; elle plait par sa constante justesse d'intonation, et puis encore parce que jusque dans ses demi-tons les plus délicatement nuancés on ne perd pas une syllabe, tant l'articulation est nette. Cette qualité est une des plus essentielles et pourtant une des plus rares. Un pareil début est d'un heureux augure; il ne nous paraît pas douteux que M. Barbot ne soit bientôt un des sujets les plus utiles et les plus aimés du théâtre de la rue Favart.

Nous entendons fréquemment reprocher à notre siècle de tourner à la tristesse, à l'ennui, à toute sorte de sentiments moroses; ce sont là des reproches que nous ne pouvons guère prendre au sérieux, nous qui voyons combien on fait de musique de toutes parts; à moins qu'on ne veuille prétendre que cette espèce de concert universel auquel nous sommes en proie, est une chose qui n'est que du bruit, ne soit encore le chant d'un cygne de notre société, ce qui n'est pas plus plausible. Quoi qu'il en soit, les fêtes musicales sont à l'ordre du jour. Ce ne sont plus des familles d'une même ville qui s'invitent entre elles à venir faire de la musique dans leurs salons; ce sont des départements rendus voisins par les chemins de fer qui s'adressent mutuellement des invitations collectives; des nations qui envoient d'autres nations à venir aussi nombreuses que possible entonner ensemble les mêmes chants harmonieux. Ce côté de la physiologie du temps où nous vivons n'est peut-être pas assez remarqué. Nous faisons aujourd'hui cette observation seulement en passant, et en manière de transition, pour arriver aux quelques mots que nous avons à dire des nouvelles qui nous sont venues d'Anvers, en même temps que celles du grand festival qui a précédemment eu lieu dans cette ville. Au moment même de la gracieuse anversoise, la nouvelle troupe d'opéra français fait ses débuts et l'on applaudissait une de nos cantatrices les plus estimées, mademoiselle Mequillet. Elle a successivement chanté les rôles de Léonor dans la *Favorita*, d'Orléans dans *Charles VI*, de Norma dans la traduction française du chef d'œuvre de Bellini; dans chacune de ces œuvres, l'éminente artiste, nous dit-on, a obtenu le plus éclatant et le plus légitime succès. Cela n'a rien que de très-naturel pour qu'on ne se rappelle avoir vu mademoiselle Mequillet sur notre première scène lyrique.

Au reste, il y a plaisir à voir comme nos artistes français sont de tous côtés accueillis avec faveur. Il y a peu de jours, une correspondance de Londres nous faisait part de succès que madame Wartet a obtenus pendant la saison dernière. Partout où elle s'est fait entendre, les dilettantes anglais lui ont témoigné de la façon la plus chaleureuse leur admiration pour son talent de pianiste si remarquablement pur, élégant et sévère tout à la fois. Mais c'est surtout dans un concert donné pour les églises catholiques que madame Wartet a rencontré l'occasion d'un de ces triomphes qui font époque dans la carrière d'un artiste. Comment résister au plaisir d'enregistrer de pareils faits dans notre chronique? Aussi n'y résistons-nous pas.

GEORGES BOURCET.

Voyage aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin.

PREMIÈRE LETTRE.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Paris, le 22 août 1860.

Monsieur,

Je viens d'accomplir le voyage de récréation dont je vous avais communiqué le projet. J'ai bu à la source du Danube; j'ai marché sur la source saine du Rhône; je me suis reposé près des sources du Rhin, et j'ai déjeuné à l'hospice du mont Saint-Godard, dans le voisinage des sources du Tessin et de la Reuss. J'ai parcouru les Alpes le cas sur le dos et un bâton ferré à la main, bravant la pluie, la grêle et la neige. C'est un exercice salutaire, que je recommande à quiconque la santé est chère. Notre corps est sueur par l'action de grimper; recevoir pendant des heures entières les douches d'une pluie fine, pénétrante, glaciale; marcher dans la neige au besoin, avec des souliers percés; descendre en moins d'une journée tous les degrés de l'échelle thermométrique, de 20 degrés au-dessus de zéro à la température de la glace fondante: cela vaut mieux que tous les bains ruscés et que tous les traitements hydrothérapeutiques du moment. D'pus un an, j'étais affecté de vertèbres et je me

croisai menacé d'apoplexie; maintenant mes vertiges sont passés et je ne crains plus aucune apoplexie. Je propose l'ascension de la Grimsel comme un nouveau système de médecine. Les disciples d'Hippocrate devraient se faire alpinistes sur le sommet des Alpes: ce serait tout bénéfice pour les pauvres malades. Vous voyez que je ne préche pas pour mon saint. Pourquoi tout le monde n'en fait-il pas autant?

Je serai bref sur la Suisse, pays classique des touristes, terre triviale, *omnibus* terra. Je serai un peu plus long sur la Forêt Noire, connue par ses kirchenwässer et par ses horloges de bois, et qui mérite d'être connue sous bien d'autres rapports. Mais procédons *ab urbe*, comme les Romains dans leurs repas.

Que vous dirai-je, monsieur, des endroits où j'ai passé en quittant Paris? Nous voyageons aujourd'hui comme les dieux d'Hélios. A Naples, dit-il tous étatiques, et à la quatrième édition le système aéronautique que M. Poin se fait réaliser. Ses wagons ne seront pas même des coucous en comparaison des convois aériens que nous verrons planer à quelques milliers de pieds au-dessus de nos têtes. Et restant immobiles dans les régions glacées, les *avroscaphes* je propose d'avance ce nom pour les bateaux aériens) pourront aller aussi vite qu'un boulet de canon. C'est qu'ailleurs la terre, en tournant autour de son axe, voyage pour nous, retardant dans l'atmosphère qui a, à sa plus haute vitesse de rotation. Un jour peut-être on organisera des trains de plaisir qui du samedi au lundi feront le tour du monde. Tout cela paraît sans doute étrange, chimérique, peu fiableux. Mais, quand on songe à l'histoire de la poudre à canon et de la vapeur, on devient très-crédule en pareille matière.

Revenons à nos moutons. D'abord, ce n'est que de Paris à Châlons-sur-Marne qu'on voyage comme Néphtis dans l'étoile. Meaux, Château-Thierry, Epernay, voilà les trois grandes enjambées; à la quatrième, on atteint Châlons. Puis, de là on se fait voiture plus loin *ad ubium*.

La ligne de l'Est devrait être surmontée de la ligne des gastronomes. La plupart des pays en ce genre qui ont tracé sur cette ligne sont marqués en gros caractères sur la carte gastronomique que je prépare. La Brie fournit le fromage; que l'empire capricieux et tyrannique de la mode ne remplace jamais par des croquignoles. A Château-Thierry, *Castellum Theodorici*, commencent les vins de Champagne tant célébrés.

Je m'arrêtai à Epernay pour faire, avec le docteur Bimlin, mon compagnon de voyage, un court pèlerinage à AI. Si tous les vins de Champagne étaient, *AI* mousser vient du coteau d'AI, le miracle de la nœbe de l'ana n'est que de la piperite. Car on en vend si peu dans toutes les parties du monde, et le coteau d'AI n'est guère deux fois plus grand que Montmartre. Il est vrai que l'AI première qualité est mêlé avec des vins de Bouzy et de Verzy; mais tous ces terrains réins ne pourraient-on — on me croira sans peine — fournir aux caves de tous les amphitryons. Le coteau d'AI, qui j'ai visité jusqu'au moulin à vent, est à merveille exposé pour recevoir les rayons du soleil. Les propriétés s'il n'est de beaucoup de petits fragments de l'Al-Épith et de chaux siliceuse. C'est peut-être à toutes ces circonstances réunies que l'AI il est sa juste renommée.

M. Jacquesson a révolutionné tout la Champagne viticole (la Champagne-Pouillieuse, disent de vigne et de celliers romains, ne se peut, comme on sait, que des moutons. Fort estimés d'ailleurs, sans compter les Champenois. Avec un esprit d'artiste plutôt que de spéculateur, il a dépensé des sommes énormes pour la construction d'une cave magnifique, aisés vaste pour contenir le produit de toutes les vignes du pays. Le plan de cette cave a été à l'exposition d'industrie de l'année dernière. L'innovation la plus heureuse est le mode d'éclairage au moyen de réflecteurs métalliques, bien lumineux, qui, inclinés sous un angle de 45°, reçoivent la lumière du jour par des puits verticaux. Ce mode d'éclairage permet, dit-on, de réaliser une économie d'environ vingt mille francs par an. M. Jacquesson est la providence d'un très-grand nombre d'ouvriers, qui occupé à des travaux d'une urgence souvent contestable. Mais il est excvéré, maudit de ses propriétaires vinicoles, qui ne sauraient lutter avec lui ni par le bon marché ni par la qualité même des vins. Je nage tous les voyageurs à visiter, à Châlons-sur-Marne, la cave de M. Jacquesson, surtout, si c'est possible, pendant un crage, lorsque les éclairs mille fois réfléchis, tout renoués les volées épaisses contre lesquelles se brise l'écho du tonnerre.

A Châlons, on quitte le rail-way inacheté et on se fait voiture, soit par les voitures des maîtres de postes réunis à Saverne, soit par le chemin de fer pour se rendre un peu plus loin (voitures rapides), soit par les messageries générales et nationales, qui, déjà bourrées de chair humaine à Paris, y ont rarement l'espoir de trouver en route une niche sur l'impériale. Le trajet de Châlons à Strasbourg est donc des plus onéreux.

En sortant de Châlons par la porte de Strasbourg, on passe par les champs Catalaunens, *campi catalaunici*, ou les derniers Romains, sous Aëmus, et les Visigoths, sous Théodoric, arrivent le choc impétueux des hordes d'Attila. Quand on a l'impression plain qui se déroule autour de Châlons, on comprend parfaitement que plus de six cent mille hommes ont pu, au rapport de Jornandès, s'y entraîner tout à leur aise. Cette bataille de nations pré-serva sans doute la France de grands désastres: mais elle n'a jamais pas les Iluns de s'établir. Arrêté devant Châlons, Attila transporta sa nation d'Alsace à Ravenne; ce qui prouve que le petit homme trapu, à grosse tête, au nez épaté, aux yeux petits et louches (portrait d'Attila par J. rrandès), n'était pas tout à fait bête.

De Châlons, la route ne conduisit à Bar-le-Duc et à Nancy. La voiture des maîtres de postes réunis me procura le loisir d'examiner le chef-lieu de la Moselle pendant vingt-quatre heures. Je n'eus pas lieu de m'en plaindre. Bar est une ville fort intéressante, tant par sa position forte que par les édifices curieux qu'elle renferme. L'ancien quartier présente l'aspect d'une citadelle; il est situé sur une colline escarpée, formée de rochers primitifs (gneiss et granite), d'où l'on domine tous les environs. Dans ce quartier, appelé la *haute ville*, on remarque plusieurs maisons ornées de sculptures en bois d'un bon style. La promenade, derrière l'église, est un espace carré qui, au sud et à l'est, aboutit à des précipices. Elle est plantée d'ormes à troncs épais et s'y en a qui ont de 12 à 18 pieds de circonférence; à cinq pieds du sol; ces arbres sont au moins contemporains de René de Châlons, tué en 1344, au siège de Saint-Dizier, et dont les cendres reposent dans la niche voisine. Le monument qui lui a été élevé se compose d'un autel en marbre noir, sur lequel est debout un squelette en marbre blanc, tenant un sablier dans la main gauche et dans la main droite une faux, symbole de la mort; des lambeaux d'apocryphes et non pas de pain couvrent les os de barbes. Ce la sculpture originale d'œuvre de Ruchier, élève de Michel-Ange. A l'ouest de la ville basse, qui arrose l'Omain, est le coteau qui produit du vin et des groseilles renommées. Mais la plus grande curiosité de Bar, c'est la céleste Osseaux, qui est plutôt un musée d'histoire naturelle. On y a, vu moins pour tirer le café que pour égarer l'ornithologie. Les murs, au lieu de dorures, sont garnis d'oiseaux indigènes et étrangers, artificement empalés et rangés méthodiquement dans des armoires vitrées. L'entrée de ce musée est éclairée par des perroquets blancs, rouges et bleus, qui se balancent gracieusement sur leurs cordons. A l'intérieur, dans la grande salle des billards, on voit, pratiquée dans la muraille, une espèce de grotte qui s'étend, à travers le plafond, jusqu'à un second étage; elle héberge quelques centaines de passereaux, qui voltent sur les branches d'un arbrisseau desséché, et se balancent dans un biseau allongé par une source d'eau vive. Un réseau en fil de fer protégé des chauds rayons directs des chaudières trop incrustées. Mais il n'y a pas que des oiseaux: on y voit aussi des mammifères, des reptiles, des poissons, très-bien préparés. Le regne végétal même a été mis à contribution pour embellir ce curieux établissement, qui a pour fondateur un brave et intelligent ouvrier, M. Parson, ancien cuisinier du général Evéquand. Dans un an, le chemin de fer aura transporté le café des Osseaux aux portes de Paris.

Les vingt-quatre heures de leur passage, je remontaï dans le monde vélocité qui m'avait provisoirement déposé à Bar. Pour aller de la à Strasbourg, on peut, en faisant un détour, passer par Metz et profiter du petit tronçon de railway terminé entre Metz et Nancy. J'ai préféré le chemin le plus direct.

Nancy aurait toujours l'air d'une antique capitale si ses rues n'étaient pas si larges et tirées au cordeau; des rues étroites, qui se balancent dans un biseau allongé par une source d'eau vive. Les maisons sont bâties de pierres de taille, de couleur rouge, avec des auvents qui permettent aux voisins de se donner la main par-dessus la tête des passants, voilà ce qui caractérise les cités du moyen âge, dont Nancy n'est ni plus ni moins le type. La façade du palais des anciens ducs de Lorraine, aujourd'hui la caserne des généraux, est la chapel de spectacle de ces ducs; pour le repos des ducs l'empereur d'Allemagne, s'il est de la main d'Halbstadt-Lorraine, continue à faire dire la messe; la place du Peuple, la statue de Stanislas-Léonky, si belles sont les curiosités que tous les guides-voageurs recommandent de voir et d'admirer à Nancy: il est y jondo les promenades et les environs, qui sont très-beaux. Pres de Ferbarbarre du chemin de fer, une misérable colline en creux, surmontée de la double croix de Lorraine, indique la place où tomba, en 1476, Charles-Téméraire, victime de la trahison ou d'une folle ambition. L'étang de Saint-Jean, près duquel Campo-Basso exhiba ses martyrs-ténébreux, existe encore, mais probablement trop-diminue; et le terrain n'a pas cessé d'être marécageux dans l'endroit où l'on fut traîné le corps glorieux, couvert de boue, du brillant rival du ruse Louis XI.

A partir de Nancy, le sol s'élève en pente douce et présente des ondulations remarquables, espèces de contreforts des Vosges. A cinq ou six kilomètres de Phalsbourg, ville forte, célèbre par les généraux qu'elle a vus naître et par l'enlèvement de sa ville exporte au loin, commence la fameuse côte de Saverne. Pendant la descente rapide, continuée en hélice, on joint du panorama de la belle vallée du Rhin; sur la droite on aperçoit les ruines en gros rochers (voies de deux châteaux au milieu des bois, qui abritent Saverne). En face des Vosges, se dessine à l'horizon indécoups la forêt Noire. Les deux chaînes de montagnes parallèles se regardent, chose intéressante à constater, par leurs pentes les plus abruptes; on dirait qu'elles se sont brusquement retirées pour faire place au Rhin.

La vallée intermédiaire, à niveau un comme une surface d'eau, était jadis, je le suppose, un immense lac qui n'est plus représenté que par un bief d'eau, le Rhin. Ce lac long et étroit (presque tous les lacs ont une forme allongée pareille) ne sont que des vallées remplies d'eau, aura ou va de ligne romaine, un peu au-dessous de Mayence. Là où le Rhin s'encaisse entre des rochers taillés à pic, les champs si bien cultivés de l'Alsace composent son lit le plus étroit et des angles. Les emplacements de l'Almshaus, le Saur, et de Strasbourg, de Fribourg, de Mülhausen, étaient alors habités par de vrais crustacés et par des mollusques d'un genre *Præcium et summa generis heruliis*.

De Mayence à Bâle, les gros rochers, qui caractérisent si bien la formation des Vosges, et si communément le terrain alpin, comme aux environs de Paris la pierre calcaire, la sabbie et le granité de la chaîne du massif moëne aux influences atmosphériques et de la zone d'humidité que l'at-

ces à la vie végétale (licens, mousses), qui finit par décomposer même le granit par des moyens qui échappent au chimiste. Les rouges cathédrales de Strasbourg, de Mayence, de Fribourg et de Bâle sont beaucoup mieux conservées, quoique pour le moins aussi anciennes, que la noire cathédrale de Paris. C'est le peroxyde de fer qui colore le grès-voisien en rouge; dans les couches primitives, à l'abri du contact de l'air, il est en grande partie réduit à l'état de protoxyde qui colore la pierre en blanc verdâtre. J'ai recueilli des échantillons de roche ou les deux zones sont nettement tranchées. C'est la différence d'oxydation et de coloration d'une même roche, qui la signale à l'attention des géologues, trop disposés à fouler leur nomenclature sur des caractères extérieurs, purement accidentels.

Le jour convenant et à baisser quand je traversai la plaine verdoyante qui s'étend de Saverne à Strasbourg. Les rayons du soleil couchant formaient la cime des rochers et relataient l'état des épis de blé qui, se penchant sous leur fardeau, offraient la plus belle image de la richesse et de la modestie. L'homme sot et orgueilleux, dit un proverbe en lieu, dresse la tête comme un apivie.

Au mom où j'étrai dans Strasbourg, une quarantaine de tambours battaient la retraite. On sait que Strasbourg est une place forte; mais à mon besoin de le rappeler chaque soir aux passants et à plusieurs habitants par un vacarme à leur briser le tympan?

Il y a des villes qui par leurs noms rappellent quelque grand monument Strasbourg sera toujours plus célèbre par la fleche de sa cathédrale que par ses pâtés de foie gras. On ne se lasse pas d'admirer et de belle fleche; on dirait la cristallisation d'une pensée sublime. Les anciens l'auraient mise au nombre des merveilles du monde. Ils en auraient fait autant de l'horloge-astrologique de M. Schwilgliné. Tous les jours, vers l'heure de midi, cette horloge attire dans la cathédrale une foule de spectateurs curieux d'entendre chanter le coq de bois, et de voir le petit ange doré tourner son sablier et le sphère après avoir vu, en défilant, la bénédiction de Jésus-Christ. A côté de cette merveille dont l'auteur, encore si récent, a publié lui-même une description détaillée, on remarque, dans l'angle du clocher, une figure d'homme en costume du troisième siècle; c'est l'architecte qui, la tête appuyée sur le coude, regarde avec complaisance l'ouvrage de sa filio, les belles sculptures du pilier en face. C'est à une des conceptions à la fois les plus originales et les plus hardies que je me souviens.

Les amateurs de l'art plastique ne manquent pas de visiter l'église Saint-Thomas, où se trouve le mausolée du maréchal de Saxe. Le groupe dont il se compose serait digne du ciseau de Canova. La douleur calme et concentrée qui se peint sur les traits mâles et d'un tel contraste à l'urbanité avec la douleur plus expansive et plus femme du genre de la France et de l'ange qui tient une torche renversée. L'église de Saint-Thomas et le Panthéon des Strasbourgeois; elle seule ne les tombeaux de tous les citoyens qui se sont illustrés dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie. Un mausolée juste en marbre blanc indique le lieu de repos du célèbre philologue Oberlin, l'ébéniste de César et de Tarte. Le corps ébaumé et assez bien conservé d'un comte de Nassau, mort au treizième siècle, est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'embouement. Les vêtements qui le couvrent en présentent entre de temps à autre remarquables; les verres en font son visage paraît aussi d'une date récente. Mais les sculptures qui l'entourent, et qu'il est si sûr, très-ambitieuses. Si l'on est ainsi, il faut avoir que les chausseries de nos paysans l'habitués ne sont que des escarpins à côté de ceux des sermons du treizième siècle.

Dans la salle basse de la bibliothèque publique, on voit des fragments de tombeaux du moyen âge et quelques armures romaines, peut-être des débris de la bataille sanglante que l'empereur Julien livra contre les All-mans sur les murs d'Argentoratun. C'est la charme qui a mis à tous ces instruments de destruction. La bibliothèque contient des documents précieux pour l'histoire de l'imprimerie. Par l'érection, un peu tardive, de la statue d' Gutenberg, Strasbourg s'est souvenu que son nom figure avec honneur dans les annales de la typographie, ce puissant levier de l'intelligence humaine et de l'émancipation des peuples.

Le 1^{er} août j'ai franchi le pont de Kehl pour entrer dans la Forêt-Noire.

D^r THEFFER.

(La suite à un prochain numéro.)

Voyages dans Paris.

LA BOITRE.

On déclame beaucoup contre l'ignatie, et c'est avec toute raison. Mais il est facile d'un mépris, non d'en extirper les racines. Ses fonds publics, les actions industrielles ou de la Banque n'ont de valeur et ne se maintiennent en crédit qu'à la condition d'être toujours et promptement réalisables. De la ce grand marché tout toujours ouvert au commerce des rentes et des autres effets. Or, comment empêcher que la speculation, levier et âme du négoce, n'intervienne dans la réalisation? En l'autorisant par les transactions à terme? C'est précisément ce qu'il faut. Les tribunaux refusent de sanctionner ces sortes de marchés, qu'ils traitent comme un jeu. Mais ils ne le préviennent pas. Si les soudeurs agents de change de Paris qui, bon ou mal, un, recueillent l'un dans l'autre cent mille francs de courtage, en ont réducts pour leur salaire au produit des ventes en comptant, ils ne gaucheraient pas cent lions pendant, et leurs charges, au lieu de leur valoir un demi-million, en ont au contraire un million tout entier. Si l'on se dit, dans l'absence d'une loi, il n'est pas de pair avec le plus misérable d'indus-trier autorisant à la débauche, on n'a rien. Dans les deux siècles de notre histoire, nous avons vu le temps de la crise ou vague des chemins de fer, et c'est

faient vingt millions par an que précisaient tant le *parquet* que la *caulisse* deux mots que nous allons expliquer bientôt et après sur les opérations du pouvoir. Que l'on juge, par ces simples chiffres, de l'intensité des *affaires*; et que l'on juge aussi du *bénéfice net* réservé aux *spéculateurs*! Et nunc *verba volant*! Quel *flambeau*, quel *Dieu*! Quelle *torche*! Quel incendie à dévorer maisons, châteaux, fermes, maisons des champs, maisons de ville!

Pourtant, les *droits* attribués aux *agents* de change pour actes de leur ministère sont minimes, et ces messieurs même s'en plaignent. *Cinquante francs* pour l'achat de *cinq mille francs* de rente ou de *trois cents*, ce qui est tout un (selon qu'il s'agit de la rente cinq ou trois pour cent), et autant pour la vente — c'est pour rien. La *caulisse* se contente de moitié. Calculez ce qu'il faut de fois cinquante francs ou de cinq mille francs de rente achetés, vendus, rachetés, pour déposer, en fin de compte, entre les mains *crochues* de l'intermédiaire un reliquat de vingt millions.

Le *parquet*, c'est la collection des *agents* de change privilégiés qui, *sous le plomb*, procèdent à la vente et achat des effets publics. Ils sont au nombre de soixante, avons-nous dit déjà, mais par le fait ils sont bien deux, ou trois cents, chaque charge étant, presque sans exception, une sorte de *commandite*, et le titulaire n'en étant d'habitude que le tiers ou le quart, ou tout au plus moitié. A une heure sonnante, de par les *reglements* du *préfet* de police, une cloche sonne dans la grande salle de la Bourse: c'est l'ouverture du marché. Les *agents* de change sont déjà dans leur *corbeille*, carnet en



Vestibule du palais de la Bourse.

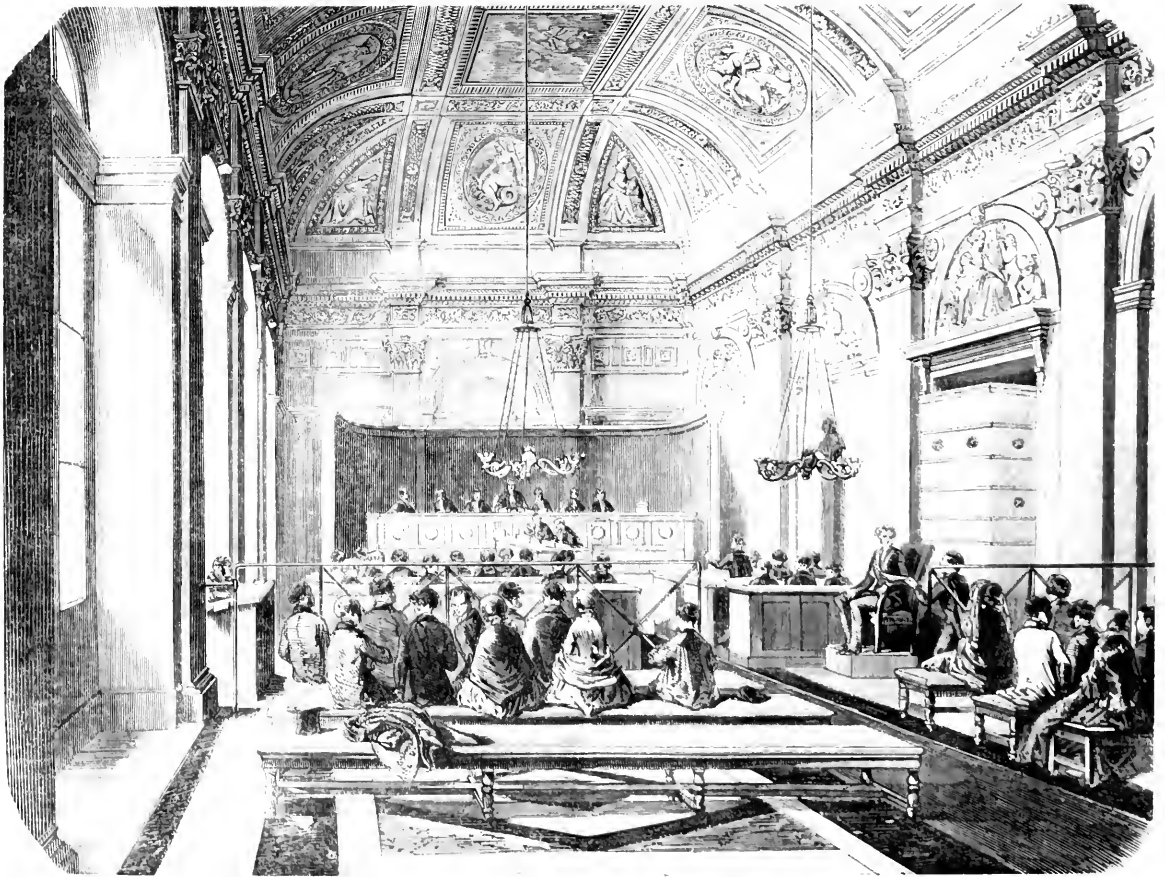
main, prêts à *pointer*. La *corbeille* est cette petite enceinte circulaire fermée par une balustrade et élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la salle et de la foule des *joueurs*. D'une heure jusqu'à trois, le *marché* se poursuit sans interruption aucune. La *foire* aux bestiaux de Poissy ou de Caen est un modèle de *silence* et de *placidité* auprès de cette *mêlée* tapageuse. Voilà *soixante hommes*, bien nés pour la plupart et appartenant tous à l'aristocratie (celle d'argent, très-fort compatible et pourtant irréconciliable avec les moins *démocratiques*); voilà, dis-je, ces *soixante dandys*, millionnaires

une grande chose que l'habitude, et bien fine est la perception du *conduit* auditif *logeant* le *nerf* de l'intérêt. Le *marché*, vingt *marchés*: que *dis-je!* cent *marchés* sont concus en une minute: *je prends, je donne!* Un signe, un geste de la main, une note prise au crayon *le pointage*, et c'est chose faite. En cas de *dissidence* ou de malentendus, fort rares, je crois, le *calepin* fait loi devant le *syndicat* comme le *grand livre* et le *journal* d'un *négoçant* en justice.

Côte à côte avec le *parquet*, à chaque extrémité, formant

et hauts barons de la monnaie, condamnés deux mortelles heures au métier de *seigneur* et à s'opinionner comme des *crieurs*, on s'aligne dans une *arabesque* furibonde, dans un *conflit* de *hausse*, de *basse-tailles* et de *dépassements* ou Dieu pourrait tonner et ce rituel mortels sans faire entendre sa *grande voix*. Le *métier* est rude, sans *parler* des *soeurs*, des *matches* et des *contre-matches* et des *bouillons*, mais est mille francs par an en *moyen* et cela compense le *des* *extinctions* de *voix*, les *des* *débours* et une *collate* éventuelle suivie d'un *voyage* en *Belgique*, en *Suisse* ou aux *Etats-Unis*. C'est ce que l'on nomme un *sinistre*.

Que craient ces messieurs? Il s'en dit. *Je prends, je vende, je donne!* A tel *taux* telle *marchandise*! Il faut que du milieu de cette *tempête* orale *grossie*, enflée par les mille *voix* des *spéculateurs* *subalternes*, l'appelant ou l'interpellé, le *demandeur* ou l'offrant, *distingue* et *extraie* précisément l'article dont il a *besoin*, et l'on s'étonne qu'il y parvienne. Mais c'est



Le Parquet de la Bourse.

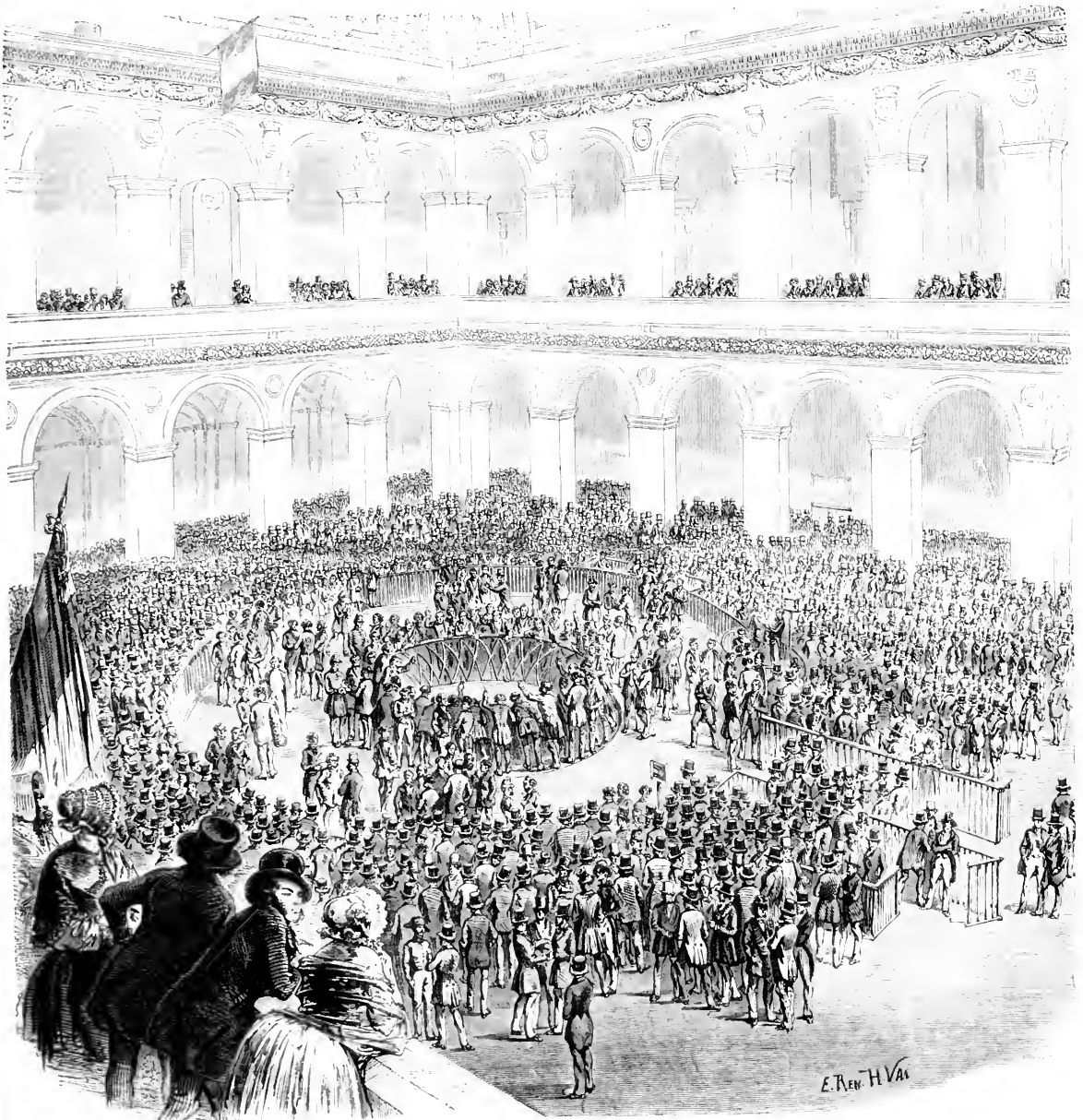
deux anses de la *corbeille*, la *coulisse*, comme lui, en même temps que lui, s'agit, s'émoue et s'agouille. Elle tire les mêmes marchandises ou plutôt la même marchandise, celle qui est objet de spéculation, tête de marché, *padding-trade*. C'est actuellement le *cing pour cent*; mais avant la révolution de février, c'était le *trois*. Au reste, cette substitution est d'infinité peu d'importance : c'est contention pure; au lieu de cinq ou de trois, on pourrait prendre le *stockfish* ou le *curaçao* de Hollande pour point de mire général des spéculations ou Paris : les affaires, l'animation et les effets seraient les mêmes.

On peut s'étonner de voir la coulisse, clandestine et illé-

gale de sa nature, vivre fraternellement avec le monopole, à ce point de lui monter sur les épaules et de lui user faire une rude concurrence sous ses yeux, à sa barbe et dans son temple même. C'est à peu près comme si les contrefacteurs belges venant s'établir à Paris et nous offrir leurs produits quai Voltaire ou rue Vivienne. Ici, et au sujet de cette anomalie apparente, doivent trouver leur place quelques explications indispensables sur le rôle et l'origine de la *coulisse*.

Deux heures de marché par jour sont loin de faire face soit aux besoins réels, soit à l'empressement et aux caprices des joueurs, soit enfin aux diverses éventualités qui peuvent

à chaque instant surgir en dehors du délai légal et exercer une plus ou moins forte pression sur les rentes. A spéculateur bien appris deux heures de possession par jour ne peuvent évidemment suffire. La rente est une dette que l'on n'oublie guère une fois qu'elle s'est logée dans notre âme; *te veniente die, te decedente canebat...* Le matin, et le soir, et le jour, et la nuit, bien qu'en en aie, il faut se préoccuper d'elle. C'est dans cette nécessité incontestable que la *coulisse*, parquet au petit pied, parquet ambulante et mobile, parquet sans garanties mais non sans probité et sans ressources, parquet quelquefois plus sûr que le plancher officiel, a la meilleure raison d'être. Des l'aurore (parisienne), c'est-



La Bourse de Paris. — Vue d'ensemble.

à-dire dès neuf heures ou dix heures du matin, elle se réunit dans son laboratoire habituel, le passage de l'Opéra; elle y tient séance jusqu'à l'heure de la bourse, où, comme nous l'avons vu, elle accompagne le parquet, le devance même, et, dans tous les cas, lui survit; car la *petite bourse* (celle de la coulisse) dure jusqu'à quatre heures en Bourse même pour reprendre au passage ses opérations à peine interrompues par un dîner hâtif, et les continuer d'ordinaire jus qu'à onze heures ou minuit. Dans la saison des veilles, en hiver, il se fait des affaires toute la nuit, et l'agiotage, qui ne respecte rien, se glisse jusqu'au sein du bal de l'Opéra, où il fait dix ou quinze mille, selon le cas, sans fausse honte ni

faux nez, entre un verre de punch, une salade de homard et un domino flamboyant, émerveillés de tant de rentes, malheureusement toutes à terme.

De cet état de choses viennent les écarts énormes qu'on remarque très-fréquemment entre les cours de fermeture d'une bourse et ceux d'ouverture de la bourse du lendemain. Quelque nouvelle d'importance quelque on dit, rumeur ou panique est survenu dans l'intervalle, et tout cela s'est escompté, s'est exploité, s'est tenu sur le marché de la coulisse. Le parquet, généralement, n'a cure qu'à ratifier ce mouvement intermédiaire, et c'est ce qu'il fait d'habitude en reprenant sa trame non ou l'a laissée, mais où la lui

rend la coulisse. On conçoit des lors qu'il ne puisse demeurer indifférent ni étranger aux opérations de cette même coulisse qu'il consacre en les acceptant et en y prenant lui-même part. En un mot, la coulisse est la continuation et le complément tout à fait indispensable du parquet. D'ailleurs elle est, comme l'agiotage, absolument inattaquable et insaisissable, au moins par décret, règlement, loi ou ordonnance, et c'est ce qui soule aux regards de quiconque est un peu au fait des opérations de bourse, de la manière toute spéciale, toute sommaire et expéditive dont elles s'engagent et se résolvent. Il est peu de matières dont on parle plus et qui soit moins connue; c'est pourquoi, et quelle que soit la

d'être de son sujet, nous allons tâcher d'en donner quelque idée à nos lecteurs.

Au premier abord, il semble que ce soit la chose la plus simple. Donner et ne pas recevoir, disait le maître d'armes de M. Jourdan, voilà toute la science de l'escrime; recevoir et ne pas donner, voilà au contraire toute celle de la spéculation sur les rentes on autre et du commerce en général. Il ne s'agit que d'acheter ou de vendre selon le cas. C'est tout élémentaire. Eh bien ! c'est ce tout petit art d'acheter ou de vendre à propos, c'est ce tout petit tour de main qui fait qu'on tue et n'est pas tué, qu'il n'est pas commé d'acquiescer et qui, fort loin d'être un vulgaire talent, n'est, hélas ! donné qu'à un petit nombre de spadassins ou de joueurs. — La demande humblement parlon à tous deux de l'accomplissement.

Je crois que la rente montera; j'ai foi dans la sagesse et dans le zèle du gouvernement; je suis optimiste. J'achète donc, j'achète fin courant un fin prochain vin ti mille francs de rente, lesquels, au cours actuel de 96 ou 97, représentent un capital de trois cent quatre-vingt-trois mille francs environ. Vous entendez bien que je n'ai ni l'intention ni le pouvoir de prendre livraison du marché à son échéance. S'ennuient, fin courant, un fin prochain, ou plus tôt si les circonstances sont propices, je revendrai ma rente et je réaliseraï le bénéfice que j'espère. S'il n'y a point de bénéfice, si la rente baisse au lieu de monter, je revendraï différemment, mais je réaliserai une perte, et je payerai la différence du prix d'achat au prix de vente, augmentée, bien entendu, de l'inévitable courtage. En un mot, mon opération consiste uniquement en ceci: Je parie que la rente montera, et il peut m'être tenu par l'agent de change ou le courtier auquel j'ai m'adresse au nom d'un panneur contraire inconnu de moi, comme je le suis moi-même de lui.

Or, je le demande, comment l'égislation, justice, police personnelle empêcher des paris sur un objet déterminé, extra sens qui n'est qu'une parole, qu'un signe, qu'un geste de se déchaîner? Autant valdrait défendre au public de Champ-de-Mars de pointer mille louis, mille francs, ou mille sous sur le garrot des miss Annette et des Arabian du jour. La même raison qui fait que les marchés à terme ne sauraient être absolument interdits aux agents de change, fait que ceux-ci ne peuvent non plus les interdire à la coulisse et qu'ils doivent vivre côte à côte et sur un pied d'apparence tout fraternelle avec ce pharaon du trottoir, bien qu'il leur ôte évidemment une grande part, sinon la meilleure de leurs énormes bénéfices.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de prévenir l'agiotage: ce serait un profond changement dans les mœurs publiques, non le mépris du gain qui ne fait guère prévoir, mais la séparation de deux choses distinctes, de la politique d'avec les intérêts matériels qui jusqu'ici se sont liés fort étroitement, au préjudice des uns et de l'autre; ce serait qu'a rente, devenue paisible et sûre propriété comme toutes les autres, cessât d'être le régulateur épicurien et frondeur de toutes les transactions et de l'intérêt de l'argent; ce serait qu'il brût de paix ou de guerre, habilement, peil le mout jé au milieu du marché, moins que cela, une harangue primere ou présidentielle, un meeting de Châlons-sur-Marne, une vénération royale ou républicaine poussée à Verdun ou à Sens ne parût plus de nature à influer sur les destinées d'un grand pays; ce serait enfin que lui-même prît assez de confiance en son honnêteté et en sa solvabilité pour ne pas croire, au moindre émoi que le sol tremblé sous ses pieds, voir les nombreux étrangers réduits à la misère et lui-même à la banqueroute. Ces choses-ci arrivera certainement le jour où les gouvernements, bon d'entendre, je veux dire, de persister dans la voie des dépenses énormes et indéfinies, s'occuperont d'établir nettement le droit et l' devoir du pays d'assurer sur des bases solides le payement de sa dette. C'est de nous la montrer diminuant au lieu de l'accroître; c'est de nous à qui l'agiotage a poussé et conserve encore de profondes racines en France, et que notre génération ne paraît point destinée à la voir s'étendant du milieu de notre état social si haut et si troublé.

La coulisse, composée d'éléments fort divers et fort hétérogènes, mérite d'exercer le crayon de l'observateur. On y voit des gens qui ont longtemps brillé sur la scène du fin courant et du report officiels, et que des malheurs, une ou deux liquidations désastreuses ont rejetés hors du théâtre de leurs prospérités légales. Nombre d'anciens agents de change y tiennent le simple carnet de l'intermédiaire ou du courtier anonyme, voire de l'humble parieur. Plusieurs aussi y ont fait sur ce terrain plus ignoré, mais non moins riche et productif, leur fortune perdue sur une plus haute scène, leur million qui s'est fondu au feu dévorant de la rampe. A fort peu d'exceptions près, la coulisse passe pour solide, et les spéculations n'y sont pas plus fréquentes qu'au parquet de la Bourse. Elle est le Rio-Sacramento où s'expatrient les agents ou les jeunes d'arrivées, et par conséquent offre toute la légèreté enragée et passionnée d'une naissance coloniale foule sur l'ambition des réputés. Il y a là des chercheurs d'or dont les aventures, comme drame, comme intérêt, comme variété et étonnantes fluctuations, ne le cèdent point à la vie accidentée des plus riches et des plus éprouvés mineurs des placiers du San-Francisco.

C'est là qu'il faut étudier, si l'on veut le connaître à fond, ce qui abstrait et singulier de hausse et de baisse on n'appuie ni carte, ni flambeau, ni enjeu, ou un seul mot, un signe, une ligne ou crayon suffisent pour tracer la tombe ou jeter les bases des fortunes les plus énormes. Au parqué, il est impossible de rien démêler dans ces cris confus qui frappent l'air et assourdissent les oreilles des spéculateurs; d'ailleurs, ils n'en approchent pas. Dans la coulisse ils sont mêlés aux agents, qui opèrent pour eux, et ils ont le grand avantage de les voir travailler, en s'assurant ainsi que leurs instructions sont exécutées à la lettre, c'est-à-dire au chiffre, car c'est là le point sensible. Essayons donc de pénétrer dans ces périlleux arcanes du passage de l'Opéra

au café-dixain, qui en est le laboratoire et l'annexe, et tâchons de saisir le jeu qui s'y parle, argot aussi intelligible au profane que pouvait l'être au vulgaire l'argot de D. I. plus ou le langage éternel des prêtres de la haute Thèbes. En voici quelques spécimens:

« En liquid, envoyez trois mille ! (Liquid est mis ici pour liquidation, le courtier factieux et ami des belles manières se plait à abréger ses formules comme la jeunesse d'aujourd'hui de l'épave, et elle dit en liquid, comme ailleurs on dit: d'abord, d'abord, etc. ou d'abord.) — Pour fin prochain, j'en quinzé cents — Envoyez tout dix pour demain ! — A cinquante (c'est le taux en centimes de la rente; quatre-vingt-seize cinquante, quatre-vingt-quinze cinquante) le principal demeure ni sous-entendu, à cinquante, je prends cinq mille. — Qui veut tout dix pour fin courant? etc., etc.

Les mots: dont deux, dont dix, dont un, dont cinquante, incessamment répétés, dérivent l'existence d'un ordre tout particulier de spéculation: c'est la prime, dont les nombreuses combinaisons avec le terme font d'un jeu simple en apparence une suite d'opérations très-compliquées et très-uses, difficilement accessibles à l'intelligence et surtout à la pratique de qui on ne s'a pas fait une étude spéciale de ces dangereux formidables, et encore cette étude lui serait elle vaine et fustige s'il n'est du ciel ou d'ailleurs n'y a cette flamme secrète d'apitôt, d'astuce et de savoir fure qui brille aux rares fronts des héros de la Bourse et fait le vrai spéculateur.

Sans prétendre initier nos lecteurs et leur faire un cours de ces savants mystères, nous essayerons du moins d'en mettre sous leurs yeux les éléments et le glossaire, ne fût-ce que pour les aider à comprendre les termes hétérologiques du bulletin de bourse qui s'étale chaque matin au bas de tous les grands journaux.

Ces explications, et quelques autres traits de caractères et de mœurs, formeront, un peu avancée et le manque d'espace, la matière d'un prochain et spécial article.

UN SPÉCULATEUR.

La vingtième réunion

DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES A EDMBOURG.

Au commencement de 1831, David Brewster, un des plus grands physiciens de la Grande Bretagne et du monde, écrivait au professeur Phillips pour lui proposer de réunir à York, ville centrale de l'Angleterre, un certain nombre de savants dans le but de travailler à l'avancement des sciences en discutant les importantes questions qu'elles soulevaient chaque année, et en posant ses problèmes dont la solution intresse l'avenir de l'humanité tout entière. Cet appel fut entendu, et un certain nombre d'hommes, députés chacun, pour aussi dire, par la science qu'ils avaient illustrée vinrent la représenter dans ce congrès naissant. Quelques grands seigneurs qui s'honorent de contribuer aux progrès des connaissances humaines par leurs travaux, leur influence et leur fortune, se joignirent à eux. Etablie sur les fondements solides de l'union, de l'estime réciproque et de l'amour du bien, l'Association britannique grandit rapidement. Choisisant chaque année une des grandes villes de la Grande-Bretagne pour siège de ses réunions, elle s'est rassemblée successivement à York, Oxford, Cambridge, Edimbourg, Dublin, Bristol, Liverpool, Newcastle, Birmingham, Glasgow, Plymouth, Manchester, Cork, et après treize ans elle revint au lieu de sa naissance, à York. Cette année, au lieu de quinze ans, on se retrouvait de nouveau à Edimbourg, ville scientifique et littéraire par excellence, qui s'a pas encore été touchée par l'immense courant industriel et commercial qui entraîne la Grande-Bretagne tout entière, mais ériale à ce puissant esprit d'association qui anime le peuple anglais, la modeste réunion de 1831 a pris toutes les proportions d'une association puissante destinée à jouer un rôle décisif dans le monde scientifique. Cette année, elle se composait de 4,225 personnes; savoir: 954 Anglais, Écossais ou Irlandais; 217 dames et 23 étrangers. La somme reçue, à raison d'une guinée par personne, s'est élevée à 27,500 francs, dont nous indiquerons l'emploi. Les dames étaient presque toutes les femmes ou les filles des membres de l'Association ou des habitants d'Edimbourg et de ses environs; elles profitaient de cette occasion pour prendre une idée de ces sciences dont l'attrait est moindre que celui des arts, mais dont l'intérêt est aussi réel. Si les sens ne sont pas émus ou ravivés, la raison est satisfaite; la lumière tranquille de la vérité n'éblouit pas l'imagination, mais elle éclaire l'intelligence. Et que l'on n'aille pas croire que ces dames appartenassent à la race dédaignée des bas bleus (blue stockings); en général jeunes et jolies, elles suivaient régulièrement les séances des différentes sections; la plupart avaient pris sous leur protection celle de géologie, et ce n'était pas un mince encouragement pour le nombre us amis de cette science de parler devant un auditoire à la fois si imposant et si charmant. Plusieurs s'efforcèrent d'aborder les sublimes mais difficiles connaissances qui forment le domaine de l'astonomie et de la physique; d'autres s'étant éprises de la zoologie ou de la botanique; les oiseaux et les fleurs, ces créations charmantes qui appartiennent à la fois à la peinture et à l'histoire naturelle, les avaient conduites de l'art à la science. Enfin quelques-unes n'avaient pas craint d'affronter les colonnes de chiffres et les moyennes de la statistique, et d'écouter les discussions d'économie politique qui en sont la conséquence inévitable.

La plupart des savants les plus illustres de l'Angleterre s'étaient rendus à la réunion d'Edimbourg: ils considèrent c'est exactitude comme un devoir envers la science, et une politesse envers des confrères plus modestes et moins favorisés de la nature, qui ne leur a pas accordé des facultés

aussi éminentes, ou de la fortune, qui ne leur a pas permis de les développer; mais ils honorent et encouragent surtout le bon vouloir. A voir leur simplicité de manières, leur affabilité, leur familiarité, on ne soupçonnerait jamais leur génie: ils se cachent avec autant de soin que les grands seigneurs dissimulent leurs titres et leur richesse. C'est une justice que je suis heureux de rendre à cette élite de la société anglaise, que la plus parfaite égalité règne parmi tous ces hommes éminents à divers titres: aussi les inférieurs ne plaient-ils à reconnaître les différences que les supérieurs s'honoront sans cesse à effacer, car on ne conteste jamais une supériorité qui ne s'impose pas, et le sentiment d'un tel état respect se joint naturellement à celui d'une admiration méritée.

Un autre caractère distinctif de cette réunion, celui qu'elle est un de se composer uniquement de savants de profession, c'est-à-dire de professeurs, de médecins, d'ingénieurs, etc. C'est la plupart de ses membres, l'amour de la science est réellement intéressée: les hommes les plus distingués par leur mérite, loin de tirer leur moindre avantage de la science, lui consacrent leur intelligence, leur temps, leur fortune, sans autre arrêt ére promise que le bonheur de découvrir quelques vérités nouvelles et de gagner l'estime de leurs concitoyens. Plusieurs des plus grands savants de l'Angleterre et du monde sont donc des amateurs; et leurs noms sont très-nombreux dans la liste qui va suivre, ou figurent aussi des grands seigneurs qui cherchent dans la science une noble diversion aux travaux de la politique, de la guerre ou de l'administration. Dans les sciences physiques et mathématiques, on distinguait Brewster, Airy, Scoresby, J. D. Forbes, Phillips, Lassel, le général Brisbane, l'évêque Terrot, lord Wrottesley, le colonel Sykes, Nasmyth, O. R. etc.

Parmi les chimistes, Christiani, Gregory, Daubrey, Joule, les géologues, sont voyageant, étaient les plus nombreux; voir le nom des plus célèbres: Jameson, Murchison, Espartero, Maclean, Serwanak, Mantell, le duc d'Arley, lord East-Cliden, Fleming, Mantell, le marquis de Northampton, Pentland, Oulham, Phillips, Pratt, Ramsay, Smith de Jordanhill, Strackland, Edward Forbes et Hugh Miller.

Parmi les naturalistes, je me contenterai de nommer Owen, Goodsir, Richardson, Groveille, Bentham, Babinston, Balour, Gloghorn, Walker-Arnott, Parlatore, Trevelyan et Halye; parmi les médecins, MM. Syme, Bennett, Ilriri et A. Thompson.

Pour la statistique et les sciences mécaniques, Lee, Gordon, Alison, Porter, Robinson, Scott Russell, Strang et Stevenson.

Parmi le petit nombre d'étrangers qui s'étaient rendus au congrès, on distinguait M. Hitecock, géologue américain; M. Kupffer, physicien russe; M. Parlatore, botaniste italien; M. Ilriri, professeur d'anatomie à Vienne. Il y avait cinq Allemands, trois Hollandais, trois Italiens, deux Russes, huit Américains et un seul Français, celui qui à l'honneur d'écrire ces lignes.

Maintenant que le personnel du congrès est connu de nos lecteurs, nous chercherons à leur donner une idée de ses travaux.

Le 31 juillet, l'association était réunie dans la grande et belle salle de concert de la ville d'Edimbourg. David Brewster, l'habile physicien dont le nom est mêlé à toutes les grandes découvertes de l'optique depuis le commencement du siècle fut un remarquable discours sur les progrès de l'association et ceux des sciences physiques et astronomiques dans ces dernières années. Après avoir invoqué la protection de l'Etat pour les sciences positives, il a terminé par ces paroles remarquables: « Cette protection ne suffit pas. Ce ne serait pas contribuer d'une manière efficace à la paix et au bonheur de la société que de laisser la science uniquement concentrée parmi les savants et les philosophes; une pareille concentration ne serait pas un bienfait; il faut que la science s'infilte dans les dernières ramifications du corps social: alors seulement elle peut le nourrir et le fortifier. Si le crime est un poison, l'instruction est son antidote. La société réclapperait en vain aux épidémies et à la famine, si ce démon de l'ignorance, avec ses affreux acolytes, le vice et la débauche, s'insinuaient dans toutes les classes de la société, ébranlant ses institutions et détruisant les bases de la famille et de la société. L'Etat a donc un grand devoir à remplir. S'il s'arrogé le droit de punir le crime, il contracte l'obligation de le prévenir; s'il exige la soumission aux lois, il doit apprendre au peuple à les lire et à les comprendre; il doit lui enseigner ces immortelles vérités qui forment des citoyens libres, heureux et soumis aux lois. C'est une grande question de savoir ce qui deviendra notre état social, avec un accroissement indéfini du pouvoir de l'homme sur le monde physique et de son bien-être matériel. S'il n'est point accompagnée d'une amélioration correspondante de sa nature morale et intellectuelle, que les législateurs, que les chefs d'un système d'instruction nationale qui éclaire les peuples sur leurs véritables intérêts et détruit les illusions qui dissipent les progrès qui les conduiraient à une perte certaine ».

Ces discours fut couvert d'applaudissements, et l'assemblée se sépara. Les jours suivants elle se divisa en sections qui siégeaient chaque jour de onze heures à trois heures pour écouter la lecture de mémoires, discuter des questions intéressantes ou assister à des expériences. Je vais essayer de donner une idée des principaux travaux qui fixèrent l'attention publique.

Scoresby, le grand navigateur qui a visité vingt et une fois les parages du Spitzberg et publié un ouvrage des plus remarquables sur les mers polaires, fait connaître des observations sur la grandeur et la vitesse des vagues de l'Atlantique entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Après un vent assez violent qui avait soufflé pendant 36 heures, il trouva

qu'une vague mettait 6 secondes à parcourir la longueur du navire, qui était de 66 mètres, soit 60 kilomètres par heure. La plus haute avait 13 mètres d'élevation, et la distance de deux crêtes donnant la longueur de la vague n'était pas moins de 180 mètres. Je ne parlerai pas des communications astronomiques de M. Airy, obtinues de M. Brewster ou magnétiques de MM. Phillips et Allan Brown; elles existent, pour être comprises, des connaissances préliminaires qui malheureusement sont encore trop rares. Mais tout le non le eût été charmé de voir les admirables dessins de la surface de la lune que M. Nasmith a pu exécuter à l'aide de son grand télescope. Les cratères de ce qu'on est convenu d'appeler les volcans de la lune sont aussi évidents dans ce télescope que ceux d'une montagne terrestre vue à la distance de trois ou quatre lieues. On reconnaît très-bien l'escarpement circulaire et le cône central; mais on n'aperçoit aucune trace de ces éruptions ou de ces courants de lave, dont l'existence pourrait seule justifier l'assimilation de ces cratères aux volcans de la terre. La météorologie a occupé une large place dans les séances de la section. On a communiqué des résumés des climats les plus divers et les plus éloignés: Christiana et les Açores, les plaines du Yorkshire et les plateaux du Thibet, à 5,000 mètres au-dessus de la mer. Une commission, composée de MM. Airy, Forbes, Kupfer, Phillips, Brewster, A. Thomson et Ch. Martins, avait été chargée d'examiner un arbre brisé par la foudre près d'Edimbourg; elle constata qu'il avait eu l'explosion de l'arbre, dont l'écorce et les fragments ont été projetés à une grande distance. L'un des commissaires ont été proposés à une grande foule d'être complètement identique aux arbres écorchés par les trombes de Chateaufort, de Monville, etc., d'où la nature électrique ne saurait être mise en doute plus longtemps.

Nous avons dit que la section de géologie avait été la plus suivie; ses membres ont cherché à justifier cet empressement, et le président, M. Murchison, a dirigé les débats avec une haute intelligence et une complète impartialité. Les mémoires ont été groupés de façon à amener des discussions générales pleines d'intérêt et d'animation, sans qu'aucun des interlocuteurs s'écartât jamais des règles de la politesse la plus parfaite. Le président fit connaître sa découverte de couches appartenant au terrain carbonifère dans la chaîne du Forç, aux environs de Vichy. M. Elv. Forbes a montré que les couches néocomiennes (*parke beds*) de la côte de Dorset présentaient des alternances très-nombreuses de coquilles d'eau douce extrêmement semblables aux espèces tertiaires, tandis que les coquilles marines en diffèrent essentiellement. Une séance tout entière a été consacrée à l'étude de l'origine des strées, des blocs erratiques, des cailloux rayés et de l'argile qui les renferme aux environs d'Edimbourg et en Ecosse. Les opinions se trouvent partagées entre ceux qui pensent que jadis l'Ecosse a été couverte de glaciers et ceux qui attribuent les phénomènes en question à des glaces flottantes venues du nord. Quel qu'il en soit, les deux hypothèses supposent également l'existence de glaciers dans des contrées où ils n'existent plus actuellement; seulement les uns limitent leur extension plus que les autres. L'ancienne supposition de courants diluviens n'a pu trouver d'avocat. M. Murchison présente ensuite une esquisse de la carte géologique de l'Espagne, par notre compatriote M. de Verneuil, en rendant à sa zèle et à son talent un hommage qui a été accueilli par des applaudissements unanimes. Il a de même fait connaître les belles et savantes recherches d'un autre Français, M. Barrande, ex-intendant du comté de Chambord, sur les fossiles des terrains inférieurs de la Bohême. Seul, sans secours d'aucun genre. M. Barrande conserva son temps et à moi se fut fortune à faire connaître les animaux qui ont apparus les premiers à la surface du globe et précède de millions d'années non-seulement l'homme, mais les grandes reptiles et les mammifères que reculent les terrains plus modernes. Quel est l'esprit intelligent qui ne comprendre combien il est intéressant de rechercher les premières traces de la vie à la surface de ce vieux globe que nous habitons depuis hier. La géologie de l'Ecosse devait jouer, et a joué en effet, un grand rôle dans le congrès. Un jeune pair, un des plus grands noms de l'histoire nationale, le duc d'Argyle, a lu un travail sur la géologie d'une partie de son propre domaine. C'était un beau spectacle de voir ce jeune homme, maître d'une grande fortune, rechercher les nobles jouissances de l'esprit et offrir à ses concitoyens le fruit de ses travaux, en appliquant sur eux le bon sens éclairé de ses maîtres de la science. Puis-je en un mot citer un exemple aux autres de nos imitateurs? Puis-je citer ceux qui portent en France des noms historiques se souvenir du comte de Buffon, du président Malouin, de Dalmat du Monceau, du duc de Chaulnes, plutôt que de ceux des chefs de partis qui ont divisé et déchiré la France.

Si je disposais d'un plus grand espace je parlerais des mémoires intéressants présentés à la section de botanique et de zoologie. Les recherches de M. H. Strickland sur le doigt, oiseau de l'île de France qui a complètement disparu depuis le dernier siècle; celles de M. Royle sur les modifications que la culture apporte aux qualités du coton, les conditions dans lesquelles les graines conservent leur vitalité, et les expériences tentées par Airy d'éclaircir la question de l'origine de la houille, qui est, comme l'on sait, formée en grande partie par des plantes de cette famille; je citerais aussi le mémoire du professeur Parlatore de Florence sur des organes particuliers qui se trouvent dans la tige des plus grandes aquatiques.

En fin de l'arriver à la statistique et à l'économie politique, connaissances d'un intérêt plus général et plus immédiat que les sciences physiques ou naturelles.

M. Strang, trésorier de la ville de Glasgow, a lu un rapport sur l'accroissement de cette ville; nous l'extrayons avec autant plus de plaisir qu'il donnera l'idée du développement prodigieux des grandes cités manufacturières de l'Angleterre. La position officielle de l'auteur et le soin avec

lequel son travail a été fait donnent pleine créance à ses résultats.

Glasgow présente ce caractère remarquable qu'elle réunit tous les genres d'industries joints à un commerce d'exportation de plus actifs; ainsi on y trouve réunies les filatures de Manchester, les fabriques d'étoffes de Norwich, les soieries de Macclesfield, les usines de Birmingham, les verreries et les poteries de Newcastle, le commerce et l'exploitation de la houille, enfin toutes les industries disséminées dans des villes spéciales de la Grande-Bretagne. Glasgow est l'une des villes les plus anciennes de l'Écosse; la fondation de sa cathédrale remonte au commencement du douzième siècle, mais elle est l'une des grandes villes les plus modernes de la Grande-Bretagne. Voici les progrès de sa population depuis le commencement du siècle :

1801	77,385 habitants.
1811	100,719 id.
1821	147,043 id.
1831	202,127 id.
1841	282,437 id.
1850	367,800 id.

Ainsi sa population a quintuplé en cinquante ans, et l'accroissement annuel s'élève à 2,000 âmes environ. Cet accroissement est dû non à des naissances multiples, mais à une immigration continue; aussi la ville, qui, en 1800, ne contenait que 35 kilomètres de rues, en compte actuellement 127. Quelles sont les causes de ce prodigieux accroissement? 1^o Sa situation au milieu d'un district riche en houille et en minerai; 2^o son lieu qui l'a rendu navigable. Au commencement du siècle la profondeur de la Clyde n'excédait pas en beaucoup d'endroits 1 mètre 5 décim., et c'est à peine si les navires de 30 à 40 tonneaux pouvaient la remonter; maintenant la profondeur moyenne est de 4 mètres 8 décim., à la marée haute et de 5 mètres 8 décim., aux grandes marées du printemps; aussi des vaisseaux de 4 000 tonneaux remontent jusqu'à Glasgow et des bateaux à vapeur de 2 000 partent de ses quais chargés de leur machine. En 1850, 392,033 tonneaux ont été apportés par des navires à vapeur, 873,159 par des steamers; et le revenu des droits d'tonnage qui, en 1820, étaient de 82,000 francs, se sont élevés en 1850 à 1,606,100 francs; il s'est donc quintuplé en un demi-siècle. Ce résultat n'a pas été obtenu sans de grandes dépenses, dépenses productives et qui rapportent de gros intérêts. L'examen des droits de douane conduit aux mêmes conclusions. La marine de Glasgow, de hier, est déjà considérable; ainsi, avant 1812 il n'y avait pas de navires appartenant au commerce de Glasgow, il y en a maintenant 507 portant 137,999 tonneaux.

La première machine à vapeur pour mouvoir les bobines d'une manufacture de coton fut établie à Glasgow en 1792, et actuellement il y a dans cette ville 1,800,000 hânes consommant chaque année 120 000 balles de coton.

Le nombre des hauts fourneaux pour l'industrie du fer était de 16 en 1830, il était de 79 en 1849, et ils produisent 475 000 tonnes de fer par an.

Annuellement Glasgow a bûlé 132 millions de mètres cubes de gaz d'éclairage, l'eau est distribuée par de nombreux conduits dans toute la ville et à tous les étages des maisons; une grande partie de cette eau est élevée à 75 mètres, et en délaissant celle qui se consomme dans les usines on trouve que chaque habitant en use environ 120 litres par jour. Si l'on additionne la quantité d'eau fournie par trois compagnies pour les besoins industriels et domestiques de la ville, on arrive au nombre prodigieux de 54 millions de litres par jour; et à Paris, la capitale de la France, l'eau et la lumière ne circulent pas dans toute la ville; on en est encore au souff, à l'huile et aux porteurs d'eau, tant qu'en Ecosse même les maisons de campagne voisines des villes sont éclairées et arrosées comme elles!

M. Strang ne se borne pas à faire le tableau de la prospérité et des progrès de la ville qui lui a confié l'administration de ses finances; philanthrope réformateur rigoureux, il nous montre le revers de la médaille. La pauvreté a côté de la richesse. En 1784 Glasgow ne dépensait que 27 050 francs pour ses pauvres; maintenant cette dépense monte annuellement à deux millions. Une preuve de la profonde misère d'une partie de la population, c'est que le nombre d'embaumements faits aux frais de la paroisse n'a pas été moindre de 4 000 environ dans chacune de ces dernières années. Les crimes et délits présentent aussi un total allégrement, puisque dans le cours de l'année 1849, 3,193 hommes et 1 823 femmes ont comparu devant les magistrats chargés de la police criminelle, et le nombre de personnes emprisonnées pour un temps court ou long s'est élevé à 5,088.

Malgré ces immenses progrès, Glasgow n'est point stationnaire, il s'accroît à vue d'œil, ses manufactures se multiplient, son commerce s'étend, et l'esprit de charité élève des maisons de refuge, crée des hôpitaux, établit des caisses de retraite et s'efforce à diminuer cette plaie de la misère qui semble s'attacher comme une lépre aux villes les plus florissantes et aux états les plus prospères. Ce contraste avec le bien-être général exagérant sa laideur, il semble que la pauvreté soit plus horrible en Angleterre qu'en Espagne, en Portugal ou en Italie, ou la nature, en lui donnant une place au splendide d'un soleil d'été libéral mont à tous ses enfants, l'admet au partage du bonheur et des plaisirs qui, sous un ciel serein et sur une terre avare, sont le privilège exclusif de l'aisance.

Je ne saurais quitter la statistique sans dire quelques mots des recherches de M. Porter, l'auteur du libre échange si constamment abandonné de ses coreligionnaires de Paris, à mesure que la fortune les élève au pouvoir. La section a écouté avec un vif intérêt son travail sur les taxes volontaires payées par les classes laborieuses, c'est-à-dire sur les sommes énormes que rapportent aux riches et à l'État les besoins d'êtres du pauvre. Rien de plus éloquent que les chiffres suivants. Les ouvriers de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande dépensent annuellement en liqueurs fermées

léos (eau-de-vie, gin, whisky, rhum), 402,386,450 francs, le quart du budget de la France; on ne s'en étend pas. L'abus des liqueurs fortes est tel en Grande-Bretagne, qu'il devient un danger sérieux pour la société, un fléau qui éveillé toute la sollicitude des gens de bien, car il est la cause principale de cette incurable misère des classes inférieures. Remercions le ciel qui permet à la vigne de croître sur presque toute la surface de la France; car le vin enivre et égaye le pauvre sans l'abrutir et l'empoisonner. L'ivresse du vin est un engourdissement; celle du gin, c'est la mort.

Les séances terminées, il y eut une nouvelle réunion générale de l'Association où l'on proclama les encouragements votés par l'Association, savoir: 7,000 francs à l'observatoire météorologique de Kew, près Londres, le seul établissement en Europe qui soit uniquement consacré à l'observation des phénomènes de l'atmosphère; 4,250 francs à MM. Forbes et Kellard pour vérifier expérimentalement les lois mathématiques de la propagation de la chaleur. Une somme égale à une commission chargée d'étudier les influences chimiques et électriques des rayons solaires, et le développement des plantes dans des atmosphères factices; enfin, des sommes modestes pour des expériences sur la vitalité des graines, l'air et l'eau des villes, les phénomènes périodiques des plantes, et l'anatomie des animaux.

Les travaux dont nous ne venons que d'analyser la vingt-cinquième partie au plus n'ont pas occupé tous les instants du congrès. Le plaisir a eu aussi sa part; deux excursions géologiques ont été faites, l'une sous la direction de M. Chambers, l'autre sous celle de MM. Maclean et Murchison, pour étudier les environs d'Edimbourg. Les botanistes se sont rendus aux collines de Pentland; les physiiciens ont été visiter les phares de la côte sur un bateau à vapeur que la compagnie qui les administre avait mis à leur disposition. Deux grandes soirées ont été données par la ville dans la salle de concert. Enfin trois savants, MM. B. Nett, Mantell et Nasmith ont fait des leçons, le premier sur le sang, le second sur les oiseaux gigantesques éteints de la Nouvelle-Zélande, le troisième sur les apparences de la surface de la lune. Ce n'est pas sans raison que je place ces trois séances parmi les fêtes qui ont été données à l'Association; c'étaient des fêtes intellectuelles. Qu'on se figure M. Mantell, par exemple, parlant devant de magnifiques dessins coloriés représentant d'abord la côte de la Nouvelle-Zélande en ses anneaux ont été trouvés, puis ces oiseaux eux-mêmes, représentés avec leur taille de trois et quatre mètres, et, devant le professeur, les os énormes qui prouvaient que sa restauration n'était point une œuvre de l'imagination, mais de ces singuliers oiseaux qui vivaient à la Nouvelle-Zélande, mais que la nature a privés d'ailes, et qui représentent en petit ceux auxquels ils ont succédé. Pour faire comprendre la ferme et les phénomènes des globules du sang, M. Bennett leur avait fait donner la dimension d'une saucisse, et rien n'égalait la clarté de ces représentations, qui eurent des explications du professeur. Nous ne dirons rien de M. Nasmith qui, pendant une heure, montra son auditoire silencieux et attentif à travers les montagnes, les vallées, et dans l'intérieur des cratères de la lune.

On ne conceit pas un congrès sans diners; ils furent nombreux et excellents; mais celui que le professeur Syme, le premier chirurgien de l'Ecosse, donna au nom du corps médical de l'Université d'Edimbourg, fut des plus magnifiques. Dans un beau jardin, en face de la verte colline de Blackford, dont l'armoire contemplant son armée et le vaillant Scott enfant jouait et rêvait déjà (1), un élégant pavillon avait été dressé; des arbrisseaux et des fleurs exotiques en ornaient tout le pourtour. Cent cinquante convives prirent place à une longue table; la musique d'un régiment de hussards alternait avec le sombre bourdonnement de six jours de cérémonie portant le costume national. Mieux que tout ce que j'ai lu, cette musique monotone, continue, sans arrêt, sans repos, m'a donné l'idée de ces batailles sanglantes où les Écossais combattant leurs ennemis depuis l'aube jusqu'à la nuit, tant que la cérémonie se faisait, entendit et tant qu'un souffle de vie animait leur corps épuisés. Mais chez M. Syme, ces cérémonies n'étaient là que pour soutenir l'appétit des convives déjà suffisamment excités par les mets choisis et les vins délicieux qui se succédaient sur la table. Un grand nombre de dames élégantes circulaient dans les jardins; lorsque les toasts officiels eurent été portés à la reine, à l'armée et à la marine, au salut du navigateur Franklin, un gentleman debout, élevant son verre, s'écria: *The ladies!* (les dames), ce fut une explosion des plus bruyantes acclamations et de bravos prolongés; M. Syme, dont le ciel avait favorisé la fête le jour même ou un docteur de plus renommé Paris, ne put s'empêcher, dans un élan de reconnaissance, de proposer un toast *au beau temps*; cet hôte si rare en Ecosse, mais qui semblait s'y être livré sans retour pendant le séjour de l'Association britannique. Après ce toast, d'autres furent portés à la ville d'Edimbourg, à l'Université, au président de l'Association, à l'illustre David Brewster, aux étrangers, etc.; plusieurs d'entre eux ayant parlé au nom de leur pays, le seul Français présent n'a eu banquet se leva à son tour et dit: « Je porte un toast à la prospérité de l'Europe, dont l'Europe est intimement unie à celle de la France (applaudissements). Je porte un second toast à l'union éternelle de la Grande-Bretagne et de la France, gage assuré de la paix du monde et du progrès de la civilisation... » Quand je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais l'explosion d'enthousiasme dont ces paroles furent suivies. Ces Anglais qu'on dit si froids se levèrent comme un seul homme en brandissant leurs verres et en criant: *Hurray! for ever!*... J'aurais voulu que toute la France entendit leurs acclamations et comprit, comme moi, que rien ne doit diviser les nations civilisées de l'Europe, dont l'union peut seule sauver le monde des étreintes du despotisme ou d'une nouvelle invasion de la barbarie.

(1) Morrison, chap. IV, chapitre 24.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite). AU COLLÈGE.

§ VIII. — Promenades, vacances et sorties. (Études de mœurs.)



PROMENADE.

— Monsieur Momban, qu'est-ce que vous avez dans la bouche!
— M'sieu, c'est une fusion.
— Très-bien; vous me ferez 500 vers pour la guerir.



Utilium lardus provisor.

LE PROVISEUR.

Vue prise par un effet du sourire particulier à l'état de vacances.

Nota. — Un bon proviseur doit réunir les qualités suivantes: Une cravate blanche, un habit noir, du ventre, un peu d'orthographe et une bonne vue.



Impiger huzut
Spumantem patorem.

Le Tortoni du collégien.

SALLE DES PENSUMS



Facies non omnibus una nec diversa lamen.

— Qui? — Lui? — Non.
ALEXANDRE DUMAS.

PENDANT LA PROMENADE. ENSEIGNEMENT MUTUEL.
— Ce pot à l'est un être indéfinissable. — Faites-lui sucrer le régime en suivant: Râmes grecques à haute dose, poisson à jet continu, retenue à double détente, privation de ban, et vous m'en direz des bonnes nouvelles.



Per mille sunt discretioni tuae
Vecturus merce videntia.

Vires acquirit eundo

PATA DE CHAT.

Ainsi nommé des pâtes qu'il fournit à des prix honnêtes et immodérés; célèbre pour ses pieds infatigables et ses chaussons... aux pommes.



Elysiumque colo.

Un homme dont on loue les sucres d'orge.



TIDULEE.

Un oncle qui a un faux nez, et qui n'aurait bien nié.



... non capere AN.
Macte animo generose puer. V.

SORTIE.

— Monsieur vent-il de la crème?
— Certain, vous potagez, m'n'cher; versez du rhum, et donnez-moi du feu.



Hic inter flamma nota... frigus ceptibus opacum.

AUX BAINS.

— L'eau est-elle bonne?
— Excellente, mais très-froide.



Acrobates, suscitons, valet.

UN EXTERNE.
Education brillante.



Laternique.

UN EXTERNE LIBRE d'apporter des revélas aux internes à condition qu'il ne se laissera pas colter par le portier.



El rapit Gynmedta honores.

Partie de plaisir du collégien au restaurant. — Trois plats au choix, trois bouteilles pommes.



Nunc pede libero puitanda teliva.

Lecture des Contradictions économiques, par Paul de Kock.



Bellique cruenti.
Dulce rudimentum

Combien de pièces!

§ IX. — Variétés.



Errare humanum est.

EXTERNES FILIEURS.

An lieu d'aller en classe, les fileurs se dirigent vers le Jardin des Plantes, où l'on ne cultive point les racines grecques.



Vibrata jactantur fulmina lingua.

A quels signes on reconnaît au collège les élèves qui seront plus tard révolutionnaires, socialistes et septembriseurs, à moins qu'ils ne deviennent ministres, avocats généraux ou procureurs... de quelque chose.



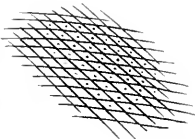
Cavendo ne quasi detrimento res publica capiat.

LE COLLÈGE POLITIQUE.

— L'avenir de la France est dans l'alliance avec la Russie. C'est mon avis et celui de M. Rouven. — Tu parles.



Ars omnia mentitur. Ciceron. Premier prix de dessin.



Omne tult punctum qui micat vite dulci.

Avec un aperçu du système de hachure adopte par l'université.



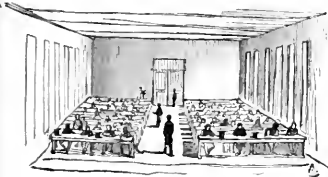
Sicut lux.

Dessin d'un élève qui a la bosse du dessin.



O fortunatos nimium sua si bona norunt barbaros. LE MODÈLE A BARBE. Un homme envie par les collègues.

§ X. — Concours général à la Sorbonne.



Quid tult concursus ad amicum?

Salle du concours général à la Sorbonne.



Non vultus non color unus.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Une table à la salle du concours. Bourbon (v. style), Charlemagne, Henri IV (v. style), Louis-le-Grand (v. style), lycée Bonaparte, maintenant Napoleon, maintenant Descartes.



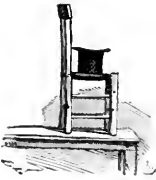
Robustus euro.

UN ÉLÈVE TRÈS-FORT. On lui paye une pension pour qu'il veuille bien rester dans la sienne.



O verum! Juv.

— Messieurs, voilà le texte de la composition envoye par le grand maître. N'oubliez pas le numéro et la devise! Rien d'écrit sur le verso de la bande!



Non bis in idem.

CONCOURS TÉLÉGRAPHIQUE. Traduction — Il y a quelqu'un de sorti.



Non vultus non color unus.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Deuxième table. Rollin, Stanislas, Versailles, Saint-Louis (cieux style).



Ne turbata volent rapidis ludibria venis.



Proterogno teria dolentur.

Quand on s'ennuie de restier tout l'octobre à la même place c'est bon d'aller de temps en temps consulter le texte.



Claudite jam rivus puer... sot prinu biberunt.

Envoyez le sixième au concours.



Dulces a fontibus unde.

Puis on va quelquefois chercher de l'eau, ce qui n'empêche pas d'aller ensuite renouveler assez souvent la provision de son encier. L'exercice est si profitable à la santé!



Frangimus heu fatis.

— Ce pauvre B-quet a fait un contre-sens à la dernière phrase, les trois derniers mots. Si ce n'est pas fichant? Notre plus fort.



LE DUPLICATA.

À la figure du professeur on voit bien que chose n'a fait ni barbarisme ni solécisme dans son thème, mais on dirait que le latin est plat. Ça doit manquer de tournures.

(La fin au prochain numéro.)

Considérations sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme.

Nos lecteurs auront remarqué le soin particulier que nous mettons à la rédaction de tous les sujets qui provoquent l'attention publique à un moment donné; si bien que *l'illustration* pourrait être un jour la véritable encyclopédie du dix-neuvième siècle. Nous y prétendons sérieusement, et nous venons de constater, à l'honneur de notre collection, le bon fonds de cette profusion par la *Table générale* des matières publiée par nous en ce moment, laquelle ne laisse sans explication un fait ni une idée, si ce n'est à l'exception de l'Inde, et de l'Inde, encore un peu à l'écart, à cause de la sensation dans le monde depuis huit ans. Ce sont les Allemands qui les premiers ont appelé *de l'attention de la conservation* une encyclopédie élémentaire destinée à donner des notions sur tous sujets de l'histoire, indiquant par ce titre un genre d'ouvrage un peu pédantique, qui séduisait les esprits froids, mais qui n'éloignait pas pour cela les lecteurs studieux. Un de nos correspondants, qui veut bien reconnaître des merites analogues à notre recueil, nous propose de lui donner pour second titre : *Journal de la conservation*. Nous restons *Journal universel*, cela ne nous empêchera pas de fournir les éléments de la conversation et d'éclairer, selon nos lumières, toutes les matières que le mouvement intellectuel soulève et présente à la curiosité des contemporains. Nous leur offrons, il y a quelques jours, une histoire complète de l'aéronautique. James Devotion n'avait été plus favorable qu'en l'an de grâce 1850, signalé par la faveur qui s'est attachée à ces prouesses voyages; par les programmes des ingénieurs chercheurs qui nous promettaient la navigation aérienne; par les annonces de ceux qui se cherchaient plus, croyant l'avoir découvert.

Un autre genre de phénomène qui paraît avoir augmenté depuis quelques années le nombre de ses hôtes, ne encore aujourd'hui par les savants officiels, malgré des attestations nombreuses et sûres, nous a inspiré le désir d'obtenir l'avis d'un esprit libre qui ne craint pas d'affronter le préjugé, d'un esprit prudent qui procède philosophiquement et ne fait pas plus de cas des suppliques que des empiriques. Les poursuites exercées depuis quelques jours contre les charlatans qui spéculent sur la crédulité d'une foule d'âmes ignorantes, sont l'apropos de l'article qu'on va lire. Nous avons été servis à souhait. Le docteur B. possède un manuscrit très-intéressant de l'histoire, dont le titre est le développement d'un fait de somnambulisme des plus singuliers, constaté par lui dans l'exercice de sa profession de médecin. Le récit nous tentait; mais le sujet est délicat, et l'histoire d'ailleurs aurait pu être soumise au timbre comme un roman; le timbre est sa connaissance! Heureusement pour nous et pour nos lecteurs, il y avait en tête du manuscrit une introduction, une préface, un discours fait pour préparer le lecteur à l'histoire prodigieuse, et M. le docteur B. à lui voulu nous permettre de détacher ce morceau, qui, comme nous croyons-nous, ce qu'on a jamais dit de plus foue et de plus sensé sur le magnétisme animal. Nous laissons parler notre auteur avec l'autorité de la science et un talent d'écrivain dont on va juger.

Le magnétisme animal n'a eu, depuis son origine jusqu'à nos jours, qu'une destinée bien incertaine. On n'a pu faire que quelques pas mal assurés et toujours vivement contestés. Annéché, il y a près d'un siècle, comme une éblouissante découverte, comme la révélation d'un principe nouveau, il fut accueilli par les uns avec l'enthousiasme et la crédulité qu'on trouve toujours rencontrés, à toutes les époques de l'histoire, les chefs du secte qui ont imposé aux hommes tant de vérités et tant d'erreurs; mais, pour le plus grand nombre, la nouvelle doctrine ne parut être qu'une extravagance ou une insigne jonglerie demandant, au nom de la cupidité, tribut à l'ignorance.

Les rudiments du magnétisme animal se perdent dans la nuit des premiers temps de l'histoire, et se retrouvent dans les mystères et les intuitions, dans les oracles et dans les prophéties des sibylles; mais on sait que c'est Mesmer qui a été, dans le temps moderne, le révélateur de cette mystérieuse puissance, qui en a étudié les singuliers effets, et en a créé une doctrine sous le nom de magnétisme animal. Malgré des efforts persévérants et des succès éclatants, il resta bien loin de son but et laissa le monde à peu près incrédule. Ses nombreux disciples et ses successeurs, plus nombreux encore, n'ont pas été plus heureux. Ils ont eu, comme lui, des partisans fanatiques et des contradicteurs obstinés. Comme les prophètes de l'ancienne Juée, ils se disaient amis de l'esprit divin; on n'a voulu voir en eux que l'esprit de mensonge et d'erreur; on ne leur a pas jeté la pierre, mais on ne leur a pas épargné les sarcasmes et les mépris. La Jérusalem nouvelle a eu, comme l'ancienne, beaucoup d'appelés et peu d'élus; les gentils ne se sont pas convertis.

Le temps, cet ami de la vérité, et qui fait presque toujours justice du mensonge, n'a pas grandi les destinées du magnétisme animal. Semblable à ces rêves incomplets, à ces projets manqués, qui parcourent toutes les périodes d'une existence sans sortir de l'enfance, le magnétisme animal a continué d'être, jusqu'à nos jours, comme un fémur de sa première apparition dans le monde, accepté par les uns, combattu par les autres et dédaigneusement repoussé par la foule.

Il n'a pas eu, dans les contrées étrangères, d'autre fortune que chez nous; il a fut le Cour de l'Europe sans rester vainqueur nulle part et sans jamais être complètement vaincu.

Une véritable fatalité a toujours pesé sur le magnétisme animal; il a bien eu à toutes les époques des initiateurs chez lesquels se trouvaient réunies la science et la sincérité, mais il leur est venu pour inspirer la confiance. Depuis nous de science et de droiture, étrangers même aux connaissances médicales, ils n'ont assurément bien incapables d'ouvrir de nouvelles voies dans des régions où ils n'ont jamais fait un pas; philosophes méconnaissables, qui font semblant de prêcher la science, et ne font que pour but de pratiquer l'artifice, charlatans, qui cherchent plutôt à rançonner le monde qu'à l'éclairer, il leur est impossible de comprendre la langue

qu'ils parlent; et on pourrait les comparer à *re me me* hypocrite qui montrait depuis longues années une relique qu'il n'avait pas encore vue lui-même.

Les savants, les médecins surtout, qui seraient plus compétents que les autres savants, se moquent le plus souvent du magnétisme animal; et, repoussant une solidarité qui les humilie, ils l'abandonnent, comme une panacée ridicule, à d'autres empiriques. Dans des mains indignes, le magnétisme animal perd tout caractère scientifique et devient une mystification, une jonglerie, une spéculation honteuse.

Mais cette profanation ne peut changer la nature des choses. Il serait plus sage d'étudier le magnétisme animal que de s'en moquer. Il serait digne des meilleurs philosophes d'approfondir le caractère de cette puissance nouvelle et d'en poser les limites. Les dédains et les raillements ne peuvent rien contre les merveilles qu'il nous a révélées.

Mesmer et ses successeurs ont cru, très probablement sans raison, que les phénomènes magnétiques annonçaient l'existence d'un principe universel répandu dans toute la nature. Ce principe, selon eux, réside dans les corps organisés comme dans les corps organisés; il est aussi insaisissable que la cause de l'attraction et les principes impénétrables qu'on trouve dans les sciences physiques. Ordinairement, à l'état latent, il ne devient sensible que par ses effets. Dans certaines circonstances, ce principe, ce fluide invisible, sollicite par l'action de la volonté humaine, qui agit comme cause excitante, qu'elle l'attrait, s'échappe de mystérieuses profondeurs où il était inaperçu, et révèle sa présence par des impressions et des actes extraordinaires. Soumis à l'influence du fluide en mouvement, les organes des animaux éprouvent dans leur sensibilité et dans leur action, des modifications, insouffertes et le plus souvent salutaires. Mesmer ne s'est pas borné à imaginer le fluide magnétique; il a cru pouvoir déterminer la loi de ses mouvements et toutes les conditions de sa transmission. Neputine de cet océan chimérique, il faisait jaillir le fluide, le dirigeait en courants variés, l'accumulait sur un point, l'éparpillait sur d'autres; il en imprégnait certains corps, qui le transmettaient à d'autres corps; les uns étaient conducteurs, les autres ne l'étaient pas. Mais toutes ces suppositions sont tout à fait arbitraires. Rien ne démontre l'existence du fluide magnétique; et il est plus simple d'attribuer les actes extraordinaires qui se produisent quelquefois chez les hommes à quelque excentricité de la force nerveuse, à quelque aberration dans l'action du principe même de la vie, que de recourir à un principe nouveau qui n'est qu'une complication, que rien ne démontre et qui n'apporte aucune lumière nouvelle à l'esprit. Il est inhimprovable, pour ne pas dire certain, que tous les appareils dont se servait Mesmer, que tous ses baguets, ses conducteurs, ses baguettes, etc., n'étaient que des prestiges qui agissaient sur l'imagination des assistants, et que toutes les actions extraordinaires que l'on voyait, n'étaient que des manifestations insolites du principe ordinaire de la vie. Quelle que fut leur bizarrerie ou leur nouveauté, tous ces phénomènes n'étaient probablement que des actes de la puissance nerveuse et rentrent dans le domaine de la physiologie.

Dupuis Mesmer, on a découvert et attribué à l'action du fluide magnétique, un mode singulier d'existence qui se montre dans les mêmes circonstances que les autres phénomènes magnétiques et qui se produit quelquefois spontanément. C'est le *somnambulisme*, qu'on a appelé encore la *clairvoyance*. Dans cet état, quelques individus acquièrent une puissance merveilleuse, et montrent des facultés inattendues et complètement inexplicables. Toutes les conditions de la vie paraissent changées, et il se produit des actes qui excitent l'admiration et semblent être contraires aux lois ordinaires de la nature; on est tenté de croire que l'on est dépe de quelque illusion, qu'on est séduit par quelque prestige; on croit involontairement à l'action de puissances surnaturelles.

Les phénomènes du somnambulisme étonnent les esprits sévères, et l'on rencontre beaucoup d'incrédulités qui rejettent ce qu'ils ne comprennent pas et ce qui leur semble en opposition avec tout ce qui se passe ordinairement dans le monde matériel ou moral. Mais il est sensible que l'opposition de semblables adversaires n'a rien de valeur et d'importance qu'on dans le cas où nous connaîtrions entièrement toutes les lois qui gouvernent l'esprit et la matière; mais nous ne les connaissons que d'une manière bien imparfaite. Nous n'avons encore soulevé qu'une bien faible partie du voile qui couvre tous les secrets de la nature, et il y a sans doute bien des mystères encore cachés, dont la révélation nous livrerait beaucoup des prétendus lois que nous avons assignées aux phénomènes naturels. Sans doute il ne faut pas croire que l'expérience ait bon sens et à la raison; mais ne prenons pas nos connaissances actuelles pour les limites de la raison. On refuse de croire à des choses que l'on ne peut comprendre. Mais qu'on tienne un peu compte *compréhensible*. On se fait d'ordinaire illusion sur la portée de notre esprit et sur la nature du rôle qui nous est assigné sur la terre. Essayons d'appréhender en quelques mots et d'une manière très générale toutes nos connaissances. Si l'on examine sérieusement tout ce que nous savons, tout ce que nous croyons fermement, si l'on observe bien la constitution de notre intelligence elle-même, on verra que si l'on n'est donné de voir et de constater beaucoup de choses dans l'étude de la nature, il y a peu de nous arrive, pour ainsi dire, jamais d'en expliquer une seule. Le monde est rempli de phénomènes merveilleux auxquels nous sommes habitués, que per-sonne ne songe à contester, et qu'il serait tout à fait impossible de comprendre et d'expliquer. Nous n'avons d'explications réelles que dans les sciences mathématiques; qui seules donnent une satisfaction à peu près complète à l'esprit, qui peut se vanter, en quelque sorte, d'en avoir creusé les principes. Or, partant, dans ces sciences, d'un petit nombre de données, qui n'ont rien de réel, que dans notre conception, dont l'existence est antérieure à la certitude, et qu'on ne pourrait contester sans contester l'existence elle-même, partant de ces faits premiers, l'esprit

s'élève par une suite d'inductifs qui dérivent successivement l'un de l'autre, jusqu'aux conceptions les plus abstraites et les plus élevées, en d'incertitude, rien d'incomplet dans la théorie; l'esprit, en quelque sorte toujours appuyé sur lui-même, arrive à une démonstration nouvelle, sans jamais abandonner la chaîne qui réunit les vérités précédentes; au contraire faux pas, la chaîne se brise; vous êtes averti de rentrer dans le chemin de la vérité; et vous arrivez au sommet du magnifique édifice, domaine de la vérité pure, que ne peuvent ébranler ni la contradiction ni le doute, et qui présente à tous ses degrés une égale solidité. Mais aussitôt que vous descendez le des hauteurs, que vous voulez faire une application et rentrer, pour ainsi dire, dans la nature, la vérité, sans cesser d'être, perd pourtant quelque chose de sa précision. En développant des phénomènes purs dans le monde réel, l'analyse et le calcul retiennent quelque chose de l'imperfection de tous nos moyens d'observation; la vérité, qui était, pour ainsi dire, absolue, devient relative et du même ordre que toutes les vérités qui constituent les sciences naturelles.

Dans l'étu de la nature, nous ne nous élevons jamais au-dessus de la simple observation; connaître, dans les sciences naturelles, c'est voir, toucher, percevoir, sentir; les théories ne sont que des collections de faits rapprochés, se subordonnant dans un tel ordre, que les propositions les plus générales ne sont que des formules qui embrassent le plus grand nombre possible de faits particuliers; on part d'un fait le plus simple, et l'on arrive par une succession de termes, dont chacun comprend et enveloppe celui qui précède, jusqu'aux principes les plus élevés de ses sciences; ces principes ne peuvent plus se subordonner à rien; nous nous arrêtons là et nous ne pouvons aller plus loin que par des progrès nouveaux; mais il est évident qu'il ne peut y avoir, dans ces principes, dans ces causes premières, que ce que nous y avons, pour ainsi dire mis, c'est-à-dire des faits, de simples observations. Il n'y a point là de véritable explication; il n'y a qu'un arrangement lumineux, une savante coordination de faits, dont le plus simple peut bien étonner l'esprit, mais ne peut être ni expliqué ni compris. En effet, nous ne connaissons nullement la nature des choses, pas plus celle des corps morzaoniques que celle des corps organisés; nous ne connaissons que les impressions produites sur nos organes, et les relations que l'esprit peut saisir entre elles; la vérité, c'est tout ce qui est senti, perçu, tout ce qui est observé, tout ce qui est observable; c'est encore tout rapport légitimement établi entre nos perceptions; il n'y a rien au delà; l'erreur tient aux observations mal faites, l'ignorance à celles qu'on ne fait pas ou qu'on ne peut pas faire; l'erreur peut encore dépendre d'une infraction aux lois de la logique dans le rapprochement comparatif des faits, ou de vaines spéculations que l'esprit n'a que trop souvent substituées aux observations réelles.

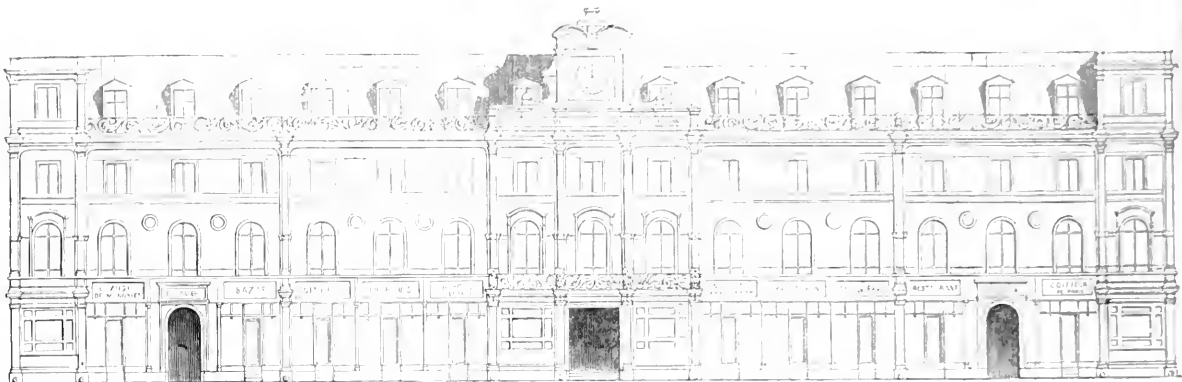
Il n'y a pas de miracles dans la nature; mais on y rencontre un grand nombre de phénomènes merveilleux qui nous étonnent, nous saisissent, et en présence desquels nous restons dans l'admiration et comme interdits. Quand ces phénomènes se présentent accidentellement, comme ceux du somnambulisme, et surprennent notre esprit, en le sortant de toutes ses habitudes, nous sommes tentés de crier au miracle ou de ne pas croire, sans faire attention, que tout, à ce point de vue, est miracle en nous et hors de nous; l'œil qui voit, l'oreille qui entend, le cerveau qui pense; dans le monde extérieur, la pierre qui tombe, le grain qui germe, tout, jusqu'au plus humble actions de la matière vivante ou inanimée, n'est pour nous à jamais inexplicable et incompréhensible; tout cela, nous le voyons, nous l'admirons, nous n'en doutons pas; pourquoi donc demanderions-nous à expliquer et à comprendre des faits qui présentent des complications insolites, comme les phénomènes du somnambulisme, dont il est impossible de pénétrer la cause, de saisir les bizarreries, de sonder les mystères? Bornons-nous à les observer, à les constater, et ne refusons pas de croire à des réalités que n'empêcheront pas nos dénégations ou notre incrédulité. On appelle quelquefois ironiquement esprits forts ceux qui refusent d'admettre ce qu'ils ne comprennent pas; ce ne sont pas des esprits forts, ce sont des esprits peu éclairés. Il est tout simple qu'il ne faut pas tomber dans un excès contraire qui, nous disposant à la crédulité, nous rend si aisément dupes des autres et de nous-mêmes. L'observation doit être, en toutes choses, notre guide; les faits sont la vraie base de l'esprit et des sciences; le fondement la plus réel de toute certitude; rien ne peut faire que ce qui est ou ne soit pas; si un fait nouveau nous étonne, dérange nos théories, cela prouve que ces théories sont incomplètes, peut-être même erronées; si elles ne peuvent s'éclaircir et comprendre le fait qui nous frappe, partons de lui. Le devoir de dresser une théorie nouvelle, dont le fait réfractaire sera le point de départ, le premier anneau d'une chaîne de vérités nouvelles; un fait nouveau et bien constaté a toujours de l'importance dans les sciences naturelles, et il est bien souvent arrivé que des théories magnifiques, et même des sciences entières, n'ont pas eu d'autre origine qu'une humble observation, dont on n'attendait certes pas tant de merveilles.

Observons les phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme, comme tous les autres, avec recueillement et sincérité, ne soyons ni crédules ni sceptiques; si si nous ne pouvons comprendre les faits, ces merveilles, rapprochons-nous que si la Providence, en nous animant de son divin souffle, nous a donné des facultés qui nous placent à la tête de la création, l'intelligence humaine est un flambeau qui elle n'a allumé que d'une clarté douteuse qui ne nous permet bien souvent de saisir que la surface des choses; dont les mystérieuses profondeurs nous sont interdites à jamais. Nous n'avons pas plus de loi dans les sciences morales elles-mêmes, qu'on dans les sciences naturelles, elles ne sont, comme ces d'instants, que de véritables sciences d'observation. La différence consiste en ce que, dans les sciences morales, l'esprit, au lieu de s'appuyer au monde extérieur, rentre

espère de ténérétés. J'ai vu de près les romantiques, c'était à qui dans le cénacle, comme l'appelait M. Sainte-Beuve, c'était à qui porterait le coup le plus rude aux théories classiques. Plus on brisait le moule du vers, plus on se permettait d'enjambements, et plus on était proclamé grand homme. Tout cela indignait bien des gens. Tout cela était fort innocent. Eh bien, M. Roumieu ne lui pas autre chose en politique. Il brise le moule de la raison, il enjambe sur la morale. Vous autres esprits affabillaires, vous me dites que son but est de replaire à quelque moulelle puissance; vous me citez même de complaire phrase on, tout retrospectif qu'il est, il se ménage à tout hasard la faveur de M. Changarnier; vous prétendez qu'il veut frapper l'imagination par ses prophètes et l'exercer à les réaliser, eh non tunc non : il a voulu surtout se faire applaudir du cénacle, il a voulu par quelque homme étonné surpasser ses rivaux en paradoxes,

il a voulu rendre jaloux de lui M. Granter de Cassagnac. Or, comme il ne voit que plagats dans l'histoire, il ne voit probablement pas autre chose dans la littérature, et, volontairement ou à son insu, il s'est mis à imiter Machiavel, il n'a pas réfléchi qu'à cette époque de révolutions, de chapurs, d'apostasies effrénées, les mystifications n'étaient pas rares, ni les Machiavels non plus, au talent près, que ce qu'il y avait de force, c'était le respect de soi-même et de sa conscience; que si la hardiesse était une bonne chose, c'était à la condition d'être au service d'une idée vraie, d'un sentiment honnête; que son livre, qui probablement n'est qu'une sorte de gazette, pouvait avoir l'air d'une spéculation. Mais tout ce une spéculation, ce livre, non cher ami, n'a rien qui doive vous inquiéter. Je ne sais pas si la loi est aussi rare que le prétend M. Roumieu, mais à considérer la crédulité l'est beaucoup plus que du temps de Marbeth, et les trois sorcières

étaient autrement propres à frapper l'imagination que ces étranges prophéties, sans compter qu'elles promettaient des choses un peu plus séduisantes que la perspective de cette succession de Césars de caserne. Rassurez-vous, d'ailleurs, en ce qui vous concerne. La génération présente, qui n'est pas du tout pressée de voir cette ère inévitable, saura bien, si l'humanité est condamnée à tourner éternellement comme un scieur-bûche dans sa cage, demander à commencer par le commencement son cours pratique d'histoire romaine. Puis-quo'on la ramène à l'école, elle veut, comme elle en a le droit de par l'usage et la logique, traduire Tito-Live avant Tacite; et avant de subir les Tibère, les Caligula, les Néron, les Velléus, les Domitien, les Commode, les Cara-calla, les Héliogabale et tous ces Césars auxquels M. Roumieu garantit l'empire du monde, elle entend bien passer chronologiquement en revue les Cincinatus, les Decius, les Scipion.



Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie, par Rodolphe Maehly.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'enchaînement des journaux de l'Union, selon qu'ils placent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Le même courrier annonçait que l'Oregon commence aussi à promettre sa part de richesses. On assure qu'il existe des mines aurifères mêlées de platine plus riches que ceux de la Californie. Une mine de charbons ardens fut également découverte sur les bords du Columbia, près du Villumette.

Des gisements de charbon, non loin de San-Francisco, ont été constatés. San-Francisco s'occupe activement à réparer les ravages de son troisième incendie. Selon un journal de la localité, la population vive de San-Francisco s'élève de 22 à 23,000 âmes, et l'on croit qu'elle atteindra le double l'hiver prochain.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'enchaînement des journaux de l'Union, selon qu'ils placent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'enchaînement des journaux de l'Union, selon qu'ils placent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'enchaînement des journaux de l'Union, selon qu'ils placent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Jardin d'Hiver de Paris, M. Rodolphe Maehly. Elle serait remarquable à côté des maisons de Paris et de Londres; à plus forte raison le sera-t-elle à San-Francisco. Cette maison, dont on voit ici la perspective, logera cent locataires, dit-on, sans compter les établissements du rez-de-chaussée, dont quelques-uns sont déjà loués. La société qui fait faire cette construction s'appelle la Société des comptoirs français de la Californie. La quatrième page avant peu parle d'elle, nous ne pensons pas que ce soit une raison pour qu'elle ne mérite pas d'être honorablement connue. Nous avons copié pour cette gravure le dessin même de l'ingénieur, et nous l'offrons comme une curiosité faite pour intéresser nos lecteurs. Ajoutons qu'elle se construit dans les ateliers métallurgiques des frères Morel à Charleville, et que la société se propose d'en faire une exposition publique à Paris avant de la démonter pour l'expédier à San-Francisco avec son mobilier également en fer. M. Maehly estime que le tout sera du poids de 237,595 kilogrammes, et que le prix n'excédera pas la somme de 200,000 francs. Voilà, du moins, une maison qui ne craint pas l'incendie.

Table générale analytique

DES MATIÈRES ET GRAVURES COMPRIS DANS LES QUATORZE PREMIERS VOLUMES DE L'ILLUSTRATION (en vente).

Nous rappelons à nos abonnés qui ont conservé la collection de ce recueil, que la Table générale est en vente et qu'elle doit être ajoutée au Tome XIV dont elle complète le volume, le Tome XV ayant commencé au 1^{er} janvier de cette année, — La Table du Tome XI qui s'arrête au 1^{er} juillet, composée sur le plan de la Table générale, est également publiée.

La Table générale forme 128 pages de 1 colonne en petit texte et coûte trois francs.

Correspondance.

M. A. L. à Paris. — Nous avons eu souvent, monsieur, l'occasion de déclarer que l'Illustration n'est pas un journal politique. Néanmoins l'histoire ne se borne pas à rapporter simplement les faits; elle cherche à leur donner leur signification, et c'est effectivement une tâche délicate quand il s'agit des événements contemporains livrés à la discussion des opinions les plus contraires et les plus ennemies. Cela n'exécute pourtant pas la puissance des esprits qui veulent se débarrasser des calculs de la tactique, et, sans manquer d'égards envers les personnes, il est plus facile qu'on ne croit de pénétrer les motifs des actes, d'en constater la valeur et d'en prévoir la portée; mais c'est à la condition, comme vous dites, de ne flatter personne et de n'être d'aucun parti, à force de vouloir les estimer tous pour ce qu'ils valent et les rappeler au sentiment de la vérité et de la justice. C'est pour avoir voulu suivre cette ligne que nous sommes accusés d'appartenir à la fois aux partis les plus opposés; et il n'aurait qu'à nous de prendre cela pour un éloge; nous prenons cela pour l'exagération exclusive de ceux qui nous adressent ces reproches contradictoires, et nous sommes bien décidés, tout en con-

servant nos sentiments, à en supprimer l'expression dans ce recueil qui est, entre une fois, un recueil historique ou toutes les opinions ont droit de trouver leurs aises, comme toutes les curiosités leur aliment hebdomadaire et leurs souvenirs des années écoulées.

M. A.-V. D. à Rio-Janeiro. — Nos envois sont faits très-exactement. S'ils ne sont pas reçus de même, c'est qu'il y a des infidélités commises entre le départ et l'arrivée. Nous prions, au surplus, de l'excuser pour avertir tous nos abonnés que leurs collections peuvent toujours être complètes à notre bureau on l'on vend des numéros séparés, aussi bien que des Collections complètes.

M. S. à Saint-Marcellin (Isère). — Merci de votre idée, monsieur, que vous nous cédez si généreusement. Mais notre programme est aussi complet que possible; car les idées, en coulant les rues, s'arrêtaient assez volontiers rue de Richelieu pour demander l'hospitalité à l'Illustration, et nous craignons de n'avoir plus de place pour la vôtre. Gardez-la donc avec soin, et craignez de l'exposer au grand jour.

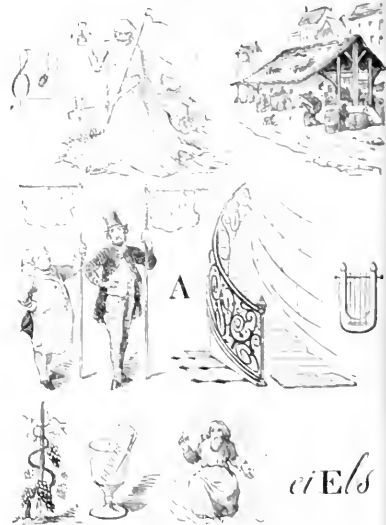
A un ami des sciences à propos d'aéronautie. — Molière prenait son bien où il le trouvait; vous agissez comme Molière, monsieur, votre première idée d'un parachute et d'un parachute est mise en pratique par M. Péron, qui expose depuis longtemps son système dans des séances publiques. — Votre seconde idée des ballons accompagnateurs a été émise dans le *Magasin pittoresque*, il y a quelque dix ans, par M. Transon. — Il n'y a, vous le voyez, monsieur, de nouveau que ce qui a vieilli.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier & Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PROUS FRÈRES, Paris, 16, rue de Valenciennes

Rébus.

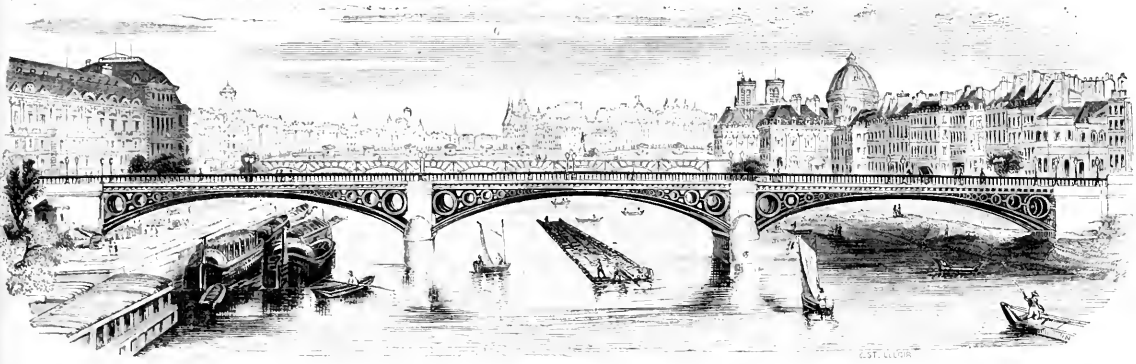


INDICATION DE BERNINI PARIS. S. Belle que soit la mesure du gaz, elle est bon à approcher des rayons électriques.

L'ILLUSTRATION,

14 SEPTEMB. 1850

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 394. — Vol. XVI. — Du Vendredi 13 au Vendredi 20 septembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Conte de la semaine. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Courrier de Paris. — Visite aux ateliers. Paul Delaroché. — Voyages dans Paris. La Bourne (2^e article). — Considérations sur le magnétisme animal et le somnambulisme suite). — Le Rhin. — Bibliographie. — Dictionnaire historique. — Etablissements scolaires de la ville de Paris. — Télégraphe électrique sous-marin. — La vie des eaux. Dierpe (suite et fin). — Machine à percer le grand tunnel des Alpes. — Correspondance. — Traversée. Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. Rade de Cherbourg. — Vue de la rade de Cherbourg pendant la visite du Président de la République. — Atelier de Paul Delaroché. — Le Rhin; Schiffhoes, Huedelberg; Le Neckar. — Télégraphe électrique sous-marin. Le Goliath devant le fil du télégraphe électrique sous-marin. Le cap Granzé, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais. — Album du collectionneur Bertall (suite et fin), 13 gravures. — Machine à percer les Alpes, 3 gravures. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Semaine de bulletins; toujours les mêmes, à l'ouest comme l'est de la France. Toutefois, l'*Illustration* rencontre dans ce-ci un spectacle digne de ses crayons. Nous donnons sous loin une vue de la rade de Cherbourg au moment de la visite du Président. L'épisode qui figure ici représente le

pour visiter plusieurs bâtiments qu'il n'avait pas eu le temps d'aller voir la veille. Il s'est d'abord rendu à la corvette à voiles la *Licorne*, navire-école où sont formés par des officiers distingués des jeunes gens qui se destinent à entrer dans la carrière maritime. L'équipage était sur les vergues quand le canot a touché l'échelle de la *Licorne*; alors ont retenti les sept cris successifs de *Vive le Président!* commandés par le sifflet du maître d'équipage. M. Louis-Napoléon avait à peine posé le pied sur le pont du navire, que déjà les jeunes marins étaient descendus des vergues et rangés en bataille. Aussitôt l'ordre a été donné de manœuvrer les voiles. Tout l'équipage s'est mis en mouvement avec une promptitude et une agilité remarquables. Les voiles ont été manœuvrées, déployées ou carguées comme elles l'eussent été par de vieux marins. Le Président a complimenté le commandant de la *Licorne*, M. Géhenne, capitaine de vaisseau. Il paraissait fort satisfait de la manière dont avaient été exécutés ces exercices difficiles, qui sembleraient demander plusieurs années de pratique. M. le Président a visité ensuite plusieurs autres navires. Si nous avons décrit de préférence sa visite à la *Licorne*, c'est qu'outre un motif particulier qui nous porte à suivre M. le Président sur cette corvette, il nous a sem

blé intéressant de montrer ces exercices confiés à une pépinière d'officiers destinés à continuer les glorieux services de leurs aînés, après avoir été formés par eux.

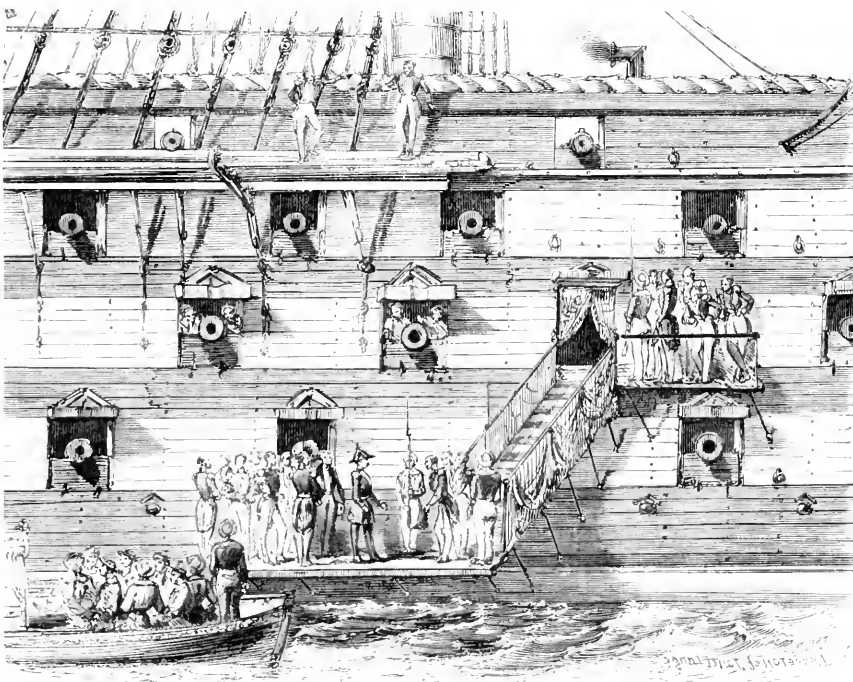
M. le Président n'a pas quitté Cherbourg sans avoir visité non-seulement les vaisseaux qui composent l'escadre, mais les arsenaux, mais tous les magnifiques travaux qui font de cette rade une des merveilles du génie guidant l'industrie humaine. Cherbourg a offert pendant ces journées un spectacle dont les témoins garderont le souvenir et qui donnera des regrets à ceux qui n'ont pu y assister. Tous les autres détails du voyage ne méritent pas d'être relevés à côté de ce fait principal, et en fissent-ils dignes, que nous ne consentirions pas à les reproduire après tant de récits qui auront perdu leur attrait le jour où nous publierons ce numéro, sans espoir de se retrouver intéressants dans l'histoire. M. le Président est rentré à Paris, et ne se souvient probablement lui-même que de sa visite à la flotte de Cherbourg.

Pour faire diversion aux bulletins du voyage, nous n'avons eu que les votes des conseils généraux accueillis par des applaudissements ou par des protestations de nos journaux, selon que ces votes abondaient dans leurs espérances, ou s'abstenaient d'y répondre. Nous ne parlons, bien entendu,

que des votes politiques relatifs à la Constitution. On dresse en ce moment le compte de ceux qui sont pressés, de ceux qui veulent attendre le terme constitutionnel, et d'une troisième catégorie qui s'en rapporte à l'expérience ou à la Providence.

Un autre intermède nous est venu d'une société dont on exagère démesurément la puissance, et qui se laisse faire, parce qu'on ne peut pas mieux servir ses intentions. La société du Dix-Décembre, espèce de franc-maçonnerie impérialiste, présidée par des vieux de la vieille, recrutée parmi le mobilier de toutes les conspirations et aussi de toutes les polices, est accusée d'avoir voulu dîner au Jardin-d'Hyver. On a voulu voir dans cette fantaisie gastronomique un danger pour l'ordre public, un projet de restauration, sans prétexte que l'affaire ne peut se passer d'un restaurateur. Il y a des jours où les gens d'esprit sommeillent et déraisonnent en rêvant. *Quand que bonus dormiant Homerus!*

Ce phénomène se voit à Paris quand le gouvernement voyage,



Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. — Rade de Cherbourg.

leur. Il espérait toujours que Coleridge se déciderait à écrire, ou son journal, quelques-uns « de ces choses brillantes qu'il fait sans sa conversation. » Résolu du res à employer tous moyens avant de renoncer à ses illusions, il s'imagina alors faire de ce rêveur apathique, de ce poète sublimé et passif, un écrivain capable d'exploiter l'homme par l'homme, et à la gloire de la Chambre des Communes, dans l'espoir qu'il mériterait à rendre compte des débats, et qu'en voyant de près les hommes et les choses, il concevrait quelques nouveaux projets d'articles. Mais il ne pouvait pas écrire une ligne quand il n'avait pas beaucoup de temps devant lui. L'idée qu'on avait demandé un article pressé et qu'on attendait cet article le réduisit à l'impuissance. Un seul jour, par exception, il s'éleva, au courant de la plume, un article remarquable sur le buste hautain fait par lord Grenville des ouvertures de paix de Bonaparte au mois de janvier 1801.

Tous les efforts de M. Daniel Stuart demeurèrent sans résultat. Il était encore plus impossible de faire de Coleridge même mauvais sténographe qu'un bon journaliste. Dans sa *Vie de Coleridge*, M. Gilman raconte l'anecdote suivante : « Un jour, Coleridge fut chargé par le propriétaire et l'éditeur du *Morning Post* de rendre compte d'un discours de Pitt, qui était annoncé comme devant produire un grand éclat. En conséquence, il parut un matin de bonne heure, emportant avec lui ses provisions pour campagne. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

dire. Coleridge s'endormit profondément, et se réveilla par échoués. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

dire. Coleridge s'endormit profondément, et se réveilla par échoués. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

dire. Coleridge s'endormit profondément, et se réveilla par échoués. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

dire. Coleridge s'endormit profondément, et se réveilla par échoués. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

dire. Coleridge s'endormit profondément, et se réveilla par échoués. Ceux-là seuls qui ont assisté à une séance de la Chambre des Communes dans la Galerie des Grangers qui, quand la galerie est tellement remplie d'auditeurs qu'on peut à peine y faire un mouvement, comprennent combien Coleridge fut incapable de remplir une semblable tâche. Il s'était en vain posé à sept heures du matin; long-temps avant que la nuit venue, il était épuisé de fatigue. Pendant le premier quart d'heure, M. Pitt s'exprima avec élégance et facilité, puis il débata brièvement un nombre considérable de mauvaises phrases; il énonça longuement les mêmes choses; on eût dit qu'il voulait tout

avaient fait un jeu, mais qui s'en fatiguèrent, bien qu'ils continuassent à en profiter, à mesure que leurs ressources s'épuisaient.

Daniel Stuart vendit le *Morning Post* en 1803. Depuis cette époque se joignit à souvent change de propriétaire et de rédacteur en chef, et il est devenu l'organe de tous les partis de l'aristocratie britannique. Lorsqu'il comptait parmi ses rédacteurs Markintosh, Coleridge et Charles Lamb, c'était au contraire un journal d'opposition. Aussi le poète Caning lui a-t-il reproché amèrement ses tendances libérales.

Couriers and Stars, seditious Evening Posts; My Morning Chronicle, and Morning Post; Whether you wish to see the world, or your own theme, Your country, liberty, or your good blasphemy.

A l'appogée de sa plus grande prospérité, le *Morning Post* s'est vendu jusqu'à 4,500 numéros par jour, c'est-à-dire à 1,642,500 numéros par an. Le trimestre, et non pas l'année comme je l'ai dit par erreur dans mon précédent article, ou le *Times* a employé 1,475,000 timbres et le *Morning Chronicle* 111,000, le *Morning Post* n'en a employé que 275,000; mais il a joué pour droits d'auteurs presque la même somme que le *Morning Chronicle*, 825 liv. 10 sh. 6 den. au lieu de 265 liv. 4 sh.

ARLÈS JOANNIS.

Corrier de Paris.

Temps heureux que le nôtre! c'est l'âge d'or des conteurs. Voltaire l'avait prévu lorsqu'il s'écriait dans son *zémie* : « Je félicite les générations qui viennent; elles verront de grandes choses! » c'est tout vu. Les informations, les descriptions, la ville en est pleine et les faubourgs en regorgent. Le plus simple itinéraire devient une légende dont on ne saurait aisément prédire la fin. Ce n'est pas l'esprit qui court les rues, c'est la nouvelle, et chacun ouvre son journal pour la voir passer. Cette grande chose de notre semaine, pour parler comme Voltaire, vous la connaissez, l'acharné la sait par cœur; le voyage présidentiel à Cherbourg. Cependant le courrier va se mêlant au cortège avec tout le monde qui l'accompagne, en se flant à notre dessin pour rajouter un texte qui vient après celui de tout le monde.

Sans reprendre l'histoire de Cherbourg, *ab ovo*, on peut constater que le voyage de Cherbourg, depuis Henri II, s'est rendu en personne sous les rois de France, et que sous Louis XV, qui, dans sa visite officielle, se fit représenter par son grand amiral, chaque chef de l'Etat a voulu poser et une reconnaissance jusqu'à ce premier pont de la France vers l'Océan. A l'exception d'un seul qui le traversa à la hâte comme une tige de Felix, tous y apparurent dans la pompe des ovations et des hommages, et les oripeaux des fêtes qui leur furent données se retrouvent et se retrouveront dans tous les temps.

Ce dernier voyage écrit dans le programme des précédents, sauf quelques variations de langage, offrait donc la triple couronne : visite et réception des autorités, gala officiel, évolutions de l'escadre dans la rade; vous en avez lu la description exacte et le travestissement un peu partiel; seulement dans ce pélo-né, on est heureux de voir avec quel ensemble patriotique les historiographes de toutes les nuances rendent hommage à nos braves marins. Le spectacle donné par cette brillante escadre à soulevé des transports d'enthousiasme; un temps magnifique, une rade immense, la flotte pavoisée et renvoyant son *recat* à la normale flotte britannique, l'admiration doit rester muette devant ce tableau. Quelques particularités (des misères) ont eu moins de succès. Pourquoi dans cet hommage du bon goût décerné à la France, le quart de ces gentlemen avaient-ils employé d'un anglais nos couleurs nationales arborées au haut de leurs yachts? Est-ce un tribut payé à la mémoire du grand empereur, un plébit n'est-ce point un souvenir qui s'adressait au peuple du tour de l'Éklingner? L'écrivain voyageur n'aurait-il pas voulu être reconnu dans le cortège présidentiel et une personne n'a reconnu un prince français dans la personne portant sa reconnaissable de M. Lucien Murat, orné d'un frac écarlate et d'un grand cordon vert émeraude qui égayait encore deux grosses épaulettes. Il y avait aussi tout d'embellies de la gloire, et qui comme les emblèmes, dit la sagesse des nations, rive des épigrammes. « Entre autres détails remarquables fournis par les journaux élysiens — *meur* *caudant* un sage *convenu* — on a remarqué le suivant qui est évidemment malheureux : « Le banquet terminé, on a distribué les *debris* au peuple. » On oublie que la Restauration distribua des comestibles intacts, et que Napoléon pourrait au pauvre un pain ou un instant moriel.

« La France » comme, a dit auteluis M. de Lamartine. Maintenant elle s'amuse à criser. La Marche a répété toutes les acclamations plus ou moins contradictoires du Rhin et du Rhin. Robespierre aujourd'hui dans l'histoire d'un autre héros de la Mame he l'entrée de Sancha-Panpa dans son gouvernement de Barataria, et vous comprendrez mieux ses perpétuités; seulement Sineho, inspiré par Don Quichotte, cette grande sagesse, finit par dire : *Vivo Barataria!* ce qui lui assura la majorité.

Un de nos amis, revenu de Cherbourg tout absorbé, nous communique une chanson du soldat qui a recueilli au bivouac. C'est un morceau mal écrit, mais qui a son prix en ces termes : « Je suis fier qu'il ne historait qu'un mot de l'empereur, si le soldat, son serviteur très-humble national, peut sa valent, et si ça se fait tout de suite, bien ou tout je serai. Mais la belle ne se devint pas, elle a trois prétendants; sans compter qu'elle hésite à se marier, je n'en point bruyant, tous ses gélants, entre eux.

Tenez, nous venons tout laid pour payer vous, être la première des historiettes qui ont égayé le séjour de ce voyage; il va sans dire que l'on n'aura pas précisément les matériaux que les coups de grosse caisse. *Le Constitutionnel*, inventeur la marque, dit qu'il dans les organes les plus graves, signalant un enthousiasme impossible à décrire qui aurait été dans une ville du jour courts; mais, vérification faite, il s'est trouvé que le cortège qu'il glorifiait

avait pris une autre route. *Impossible à décrire*. Fontanaux avait été vu vrai par hasard. *La Gazette de France*, une devota, aussi mal renseignée, annonçant une imposition subite de M. le président de la République, qui aurait fait appeler M. le docteur Ricard. On n'est pas plus usain ou malfaisant, et M. le président de la République ne s'est jamais ménué porté.

Attendez les autres particularités, vous ne les éviterez pas; on nomme les historiographes officiels chargés de les recueillir. Au tel des détracteurs on veut opposer les miels des panégyristes. « Les temps sont durs, a dit Bilboquet; les maximes de ce grand moraliste et de son grand langage ne sauraient être trop méditées. Prenez mon ours! N'est-ce pas la vrai mot des partis dans tous les temps? Quel conquérant ou quel prétendant exprima jamais mieux les tristesses et les déceptions du pouvoir souverain que Bilboquet lorsqu'il s'écria avec mélancolie : *Tout n'est pas jasmé dans notre profession!* Philo sophie sègare aussi bien que hardi penseur, il peint l'ambitieux en deux mots. — A qui appartient cette maxime? — Elle doit être à nous. — Ce monde est rempli de mailles à la Bilboquet. Ainsi cette acclamation douteuse, cette réception à double face, cette admiration équivoque, elle doit être à nous. « To prétends me remplacer, dit encore le grand homme au pauvre Sosthènes : jeune présomptueux, quel talent as-tu? » Et puis l'inclination de la carpe vaut seul un long poème. Le livre de Machiavel n'offre pas de maxime plus neuve et moins consolante : « J'ai vu ce matin au mare à une excellente carpe que j'achetai... la semaine prochaine. » Quel commentaire de l'âme du Prince (de Machiavel)! Les témérités rembarquées, les projets qu'on aggrave, carpe! Les engagements irrévoqués, les promesses sacrées, le serment prêté solennellement, carpe! Une amnistie à provoquer, un chemin de fer à construire, une rade à terminer, toujours la carpe de Bilboquet. Et si l'on trouve des amis sages qui tentent d'arrêter l'impromptu au bord de l'abime par leurs conseils et leurs recommandations, le profond connaisseur du cœur humain trouve aussitôt la réponse en situation : « Je vois me promener aux Champs-Élysées. »

N'oublions pas plus longtemps notre vignette, qui exige quelque explication. La flotte y est à l'ancre sur deux lignes, formant une allée immense dont les mâts des navires seraient les arbres. A droite, en arrivant par mer dans la rade, le premier vaisseau, c'est le *Jupiter*, de 86 canons, enfant de Cherbourg, ou il fut lancé en 1831, puis le *Henri IV*, sorti des chantiers de Lorient, et qui porte cent canons et mille matelots. L'*Yna* vient ensuite; il date de 1814; c'est le doyen de la flotte, et son vais, le *Valmy*, en est le plus jeune; et celui-là, sorti de Brest en 1817, porta 120 canons, et la pavillon du contre-amiral Duhourdieu. L'*Hercule*, de cent canons, né à Toulon en 1836, termine la première ligne. La ligne de gauche ou de bâbord commence au retour par le *Jennames*, de Lorient (1840); de même l'*Inflexible*, son voisin, sorti de Rochefort la même année, il porte quatre-vingt-dix canons. Après lui, c'est le *Friedland*, sorti de Cherbourg en 1840, de 120, et qui porte le pavillon du vice-amiral Poyssel. La *Minerve*, frégate de 60 canons, et huit autres frégates ou corvettes de moindre dimension, parmi lesquelles la *Leconte*, corvette d'instruction des élèves de la marine, forment l'extrémité de la ligne. Terminons ces renseignements par un détail emprunté à un recueil flottes; et qui concerne le *Valmy*. L'un des grands de cette flotte; sa description fera jurer des autres. Le *Valmy* a dix mètres de largeur sur dix sept de longueur; la hauteur de sa muraille dépasse dix mètres; sa mâture, de la cale au sommet, est de soixante-douze; le cube de la place Vendôme n'en a que quarante-quatre, et le sommet du Panthéon soixante-dix-huit. Les seuls voiles du *Valmy* couvriraient une étendue de sept mille mètres carrés. Ces petits et grands détails ont fait pendant plusieurs jours l'admiration de nos Parisiens en tournée à Cherbourg, et puis l'escalader leur a donné le spectacle de ses exercices; la manœuvre des voiles, le brandebas du combat, et la simulacre d'un débarquement armé en guerre.

Quant au menu du Parisien intra muros, peu de chose. Septembre lui ramène d'agréables anniversaires : la fure de Saint-Cloud et les Loges de Saint-Germain; mais le cercle de ces grands bonheurs champêtres s'est tellement étendu dans ces derniers temps, et il en coûte si peu pour aller se distraire en Belgique ou à Londres, que la banlieue en est réduite au charnié des souvenirs. Le ciel d'ailleurs s'assombrit à vue d'œil, la bise commence à pourrasser le promoteur, les grands arbres cachent des nevaiges sous leurs ombrages, et le char de l'ine a perdu sa solution. La chasse est ouverte et personne n'a l'air de s'en douter. Ramboillet somme en van de bruyantes fanfares, et habillé Robin des Bois en fard d'Angoumois, les fêtes de saint Hubert ont vécu. Les habitants de nos communes rurales retrouvent ces jours de plaisir; ils traitent les chasseurs en ennemis de la propriété. Nos Normands sont arrêtés à chaque pas par quelque troupeau de bœufs de grande dimension, et le guide leur mène à l'étable un professeur-étail. On parle d'une classe au lieu d'un lot; mais que par dix-trois-huit seigneurs, par leurs bœufs ou leurs cultivateurs. — « Votre récolte, bonne ou mauvaise, on vous la payera, et votre caduc, supposé qu'on le dévaste on qu'on la brûle (cela s'est vu), on vous en laissera la brassée. » Mais Jacques Bonhomme à l'étable d'écure, et cela pourvu qu'on l'ait la bête de son. Le bûns des Bois rentre en legs éternels; peut-être, les mains noircies mais contentes.

Les nouvellistes sont d'ailleurs chasseurs au abois qui ne savent plus à quel *corral* voler L'un de leurs. Cette semaine est riche en inventions malheureuses; c'est une troupe d'athlètes engagés à Hippodrome pour y remplacer les chevaux dans les exercices de la haute école; c'est la maladie des raisins, pour faire suite à celle des pommes de terre; un nègre devenu blanc par un procédé scientifi-

« CH. SUTHER. »
 « Je ne suis pas bien du tout; si vous venez absolument à voir votre article aujourd'hui, je ferai; mais je ne puis rien dire. Si vous pouvez le remettre à demain sans inconvénient, cela vaudrait mieux; car, en vérité, ma tête est horriblement malade. Dans le cas où vous auriez besoin de copie, Lamb a le manuscrit de ma grande lettre, et vous pouvez en faire ce que vous conseillez d'en publier dans le *Morning Post*. »

« S. T. COLERIDGE. »
 « P. S. Je vous envoie ce soir par Lamb trois ou quatre paragraphes de sept à huit lignes chacun. Ces paragraphes de sept à huit lignes chacun, je Lamb nous révéla dans ses *Souvenirs des jours où il y a tant de chose*, étaient des articles d'une ou deux phrases au plus, du nre de ceux qui ont été en France la fortune du *Vigneron* sous Restauration, et on *Charivari* sous Louis-Philippe. On les avait six pages — pour un trait d'esprit, dit Lamb, c'était rarement. Dans le cas où vous auriez besoin de copie, Lamb a le manuscrit de ma grande lettre, et vous pouvez en faire ce que vous conseillez d'en publier dans le *Morning Post*. »

que, l'auteur sollicite un brevet d'invention qu'il irait exploiter aux Antilles; c'est enfin le marmot qui se laisse choir d'un cinquième étage et court jouer à la fosse-laine, après guérison complète, suivant la formule indiquée par Tonin dans le *Malade imaginaire*.

À côté de ces puils insérés pour rien et qui sont donnés pour ce qu'ils valent, un autre, que l'on paye fort cher, s'étale journellement à la quatrième page des journaux, qu'il remplit tout entière: c'est le puff californien. On explique de différentes manières l'opération qui s'accomplit à la faveur de cette annonce. Suivant la version la plus probable, l'entrepreneur, un moyen de cette publicité dont il s'est assuré le monopole, tiendrait en échec les compagnies auxiliaires. Celles qui n'acceptent pas ses conditions, il les raye du livre de vie, c'est-à-dire de la quatrième page. En outre, des prospectus énergiques, ou la nécessité de son entreprise est démontrée jusqu'à l'évidence, le recommandent à la confiance des souscripteurs. C'est lui qui tient la clef d'or de cette terre promise à leurs rêves. Nous les attendons à l'heure des dividendes, qui sera le jour du jugement dernier.

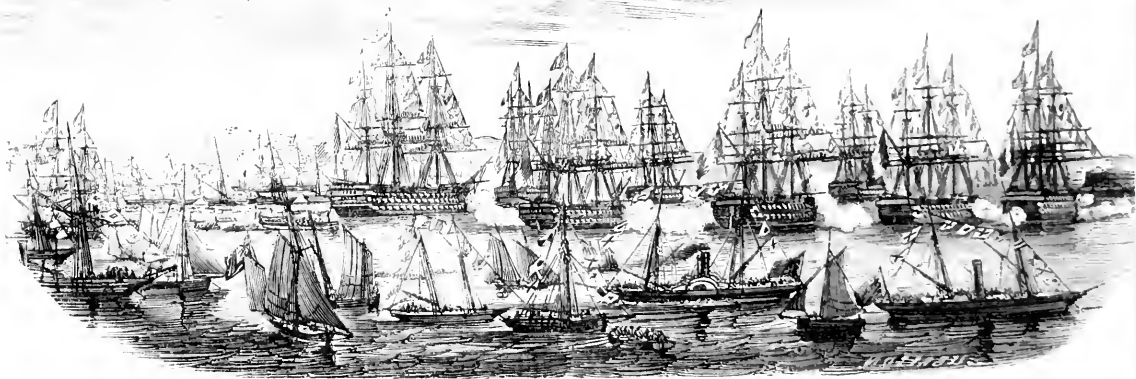
Les salimbanques se réjouissent; leur drapeau se relève; on a regratté leur enseigne, et c'est une industrie qui reprend faveur: on rend à la capitale son champ de foire. L'établissement, concédé pour l'éternité à une compagnie

sérieuse, ouvrira prochainement, dans les terrains vagues qui avoisinent le Château-d'Eau. Il s'agit de centraliser les personnages devenus célèbres à divers titres dans les rues de Paris. Ce sera le rendez-vous de toutes ces tribus nomades: escamoteurs, équilibristes, ventriloques, avaleurs de sabres et de coulours, liâtonnades, jongleurs et femmes-sauvages, qui amoncent l'insivité du passant. Plus de phénomènes errants; on leur rend une patrie et le pain quotidien. Vous allez revoir, par la même occasion, les grands farceurs qui déridaient nos pères. Quelle épopée ou riposte! Paillasse et sa suite, la cour d'Arlequin, sa hauteesse Gargantua et son éminence Polichinelle. C'est le chariot de Thésipis qui verse une seconde fois au boulevard du Temple. Ceci n'est qu'une annonce, en attendant le compte-rendu, qui promet de grandes ressources au feuilleton.

La ville a beau se dépeupler, les théâtres s'empliesent; l'opéra a retrouvé une clientèle et sa *Favorite*, mademoiselle Alboni. Les recettes atteignent un chiffre fabuleux, onze mille francs par soirée. Le Parisien n'est pour rien, ou du moins pour très-peu de chose, dans cet effet de l'art, c'est un effet des trains de plaisir. La locomotive est l'auteur de ce miracle, elle recrute pour la salle Lepelletier jusqu'au fin fond de l'Allemagne. Les villes d'opéra prêtent leurs baigneuses aux baignoires de l'opéra. Le Théâtre-Français est en voie de prospérité, sa bonne étoile l'a conduit à bon

port au milieu des écueils de la fantaisie. Il prépare de nouveautés; la première, les *Contes de la reine de Navarre*, comédie des auteurs d'*Adrienne Lecouvreur*, MM. Scribe, Legouvé; l'autre nouveauté encore plus neuve, c'est mademoiselle Madeleine Brohan qui débute dans cette pièce par le rôle principal. Cette jeune personne a eu tous les bonheurs, le Conservatoire la couronnée, le feuilleton la vante et même le feuilleton la vante un peu trop; elle pose un nom qui lui compte déjà pour un premier succès, il lui reste plus qu'à justifier tous ces heureux présages. Le feuilletoniste, ces galants hommes ou ces hommes galans ne se contentent pas de tresser à la charmante débutante sa couronne de myrte et de laurier, son talent a mûri sa leur plume, et en même temps sa personne a rajeuni. Un mois dernier mademoiselle Brohan cadette avait dix-neuf ans, aujourd'hui elle n'en a plus que quatorze, elle fera de bien de débiter au plus vite, afin de ne pas tomber en enfance.

Les enfants, il n'y en a plus, au théâtre du moins, j'atteste la merveille de la Montansier, la petite Céline Matalant. À l'âge ou ses parraines bégayaient encore, la voilà passée comédienne. De la grâce autant que possible, l'esprit au delà de toute vraisemblance, et beaucoup de naturel, ce qui est le comble de l'art, tel est le prodige. Il dit le mot, elle nuance le geste, elle souligne l'intention;



Vue de la rade de Cherbourg, pendant la visite du Président de la République.

n'est pas plus précoce. Elle a fait le succès de la pièce, qui pouvait faire son chemin toute seule. Cette *petite Fille bien garbée* l'est fort mal, grâce à madame sa mère, qui la confie à ses domestiques. Le maître dehors, les valets dansent, et ceux-ci veulent danser à Mabelle. Mais la petite Berthe qui s'était endormie sage comme un image, se réveille en enfant terrible, et on l'emmène à Mabelle. Quand la baronne rentre, Berthe est perdue, et puis elle se retrouve sur l'épave d'un carabinier. L'enfant à lui du rack et du snick, elle a fumé une pipe, soufflé de la trompette, elle sait par cœur la chanson du *Trin trin*, et se tire d'une cachucha comme un beau petit diable, voilà tout, et c'est peut-être un peu trop de gaieté pour un enfant de six ans. Grassot, en beau chasseur, est d'une bêtise à mourir de rire.

Les Variétés, le *Jour et la Nuit*, qui n'ont compté sur un vaudeville féérique ou fantastique, et sous avec cinq chapitres d'un roman bourgeois, c'est l'histoire un peu bizarre, un peu commune de ce cousin d'Amérique comblé de biens par le testament d'un maniaque qui lui enjoint de partager le legs avec le parent ou la parente sans tâche qu'il découvrirait dans Paris. Victorin à la recherche du phénix se donne plus de mal que l'Académie en quête des lauréats Monthyon, et à force d'aller aux informations il finit par tirer à moitié la vérité de ses puits, il sait pertinemment ce que font, pendant le jour, les Ravinet, ses consanguins, Monsieur est la perle des huissiers, qui met le plus vertueusement possible

d'honnêtes débiteurs à Clichy, il persécute ses clercs au nom de la morale, dans le quartier on le tient pour un homme scrupuleux et rangé qui fait maigre en carême et rend le pain béni pour l'édification de ses clients. Madame est une autre bête qui exerce le mariage comme un sacerdoce; ainsi des cousins de nos cousins, car la famille est meublée de santetés; c'est l'avocat Lasserre, providence de la veuve et de son orphelin, c'est un chantre de paroisse renommé pour sa sobriété et un concierge qui a l'estime de ses locataires. La belle avance d'être éclairé le jour! l'essentiel c'est d'y voir clair la nuit et de tenir la vérité par les deux bouts. Voilà donc ce légataire original qui a retourné la médaille, quel revers! La parenté perd toute espèce de droits au prix de vertu. Ces anges-bouffes sont d'horribles diables, l'huissier pratique l'insure et tante les trois-croches desseins de l'opéra et autres bas-fonds. L'huissier est un filon, le chantre est un ivrogne et le concierge exerce une autre profession indécente. L'héritier, que son million embarrassé toujours, finit par en doter une grisette qu'il épouse, manège honnête de le garder. L'hôte est ingénueuse et veut mieux que l'exécution; bref, la pièce est digne d'estime, et les acteurs méritent une mention honorable.

Restent les *Parcs sur le pavé*, du théâtre de la Bourse, vaudeville méchant dont les ciseaux de la censure ont fait

un méchant vaudeville. On sait que les auteurs sont gens hardis qui nazure encore mettaient le feu aux yeux; dres; sagittaires de la réaction, ils trempaient leurs fèces dans le fiel, et leurs couplets mordaient jusqu'au sang; aujourd'hui ces messieurs se calment et préchent la conciliation, c'est-à-dire que le Vaudeville hydrophobe ne fait plus de recettes; c'est un dénoûment heureux pour tout le monde et qui fait honneur au bon sens public. Voici donc les revolvers politiques sur le pavé, et on leur souhaite d'y rester.

PHILIPPE BESONI.

Visite aux Ateliers.

(Quatrième article. — Voir N^{os} 356, et tome XX, pp. 230 et 373.)

ATELIER DE PAUL DEBAROHE.

L'atelier, situé rue de la Tour-des-Dames, où nous introduisons aujourd'hui nos lecteurs, n'a rien par lui-même d'attirant particulièrement l'attention; en n'y voit aucune des mille curiosités qui font de beaucoup d'ateliers des séries fantastiques d'un aspect bizarre et désordonné. Quelques plâtres, quelques études suspendues à la muraille, une grande toile ébauchée, des chevalets, des échelles, un mot le strict matériel composant le mobilier indispensable d'un peintre, c'est tout ce qu'on y trouve. La psychologie au milieu de ce mobilier puritain, a été enlevée

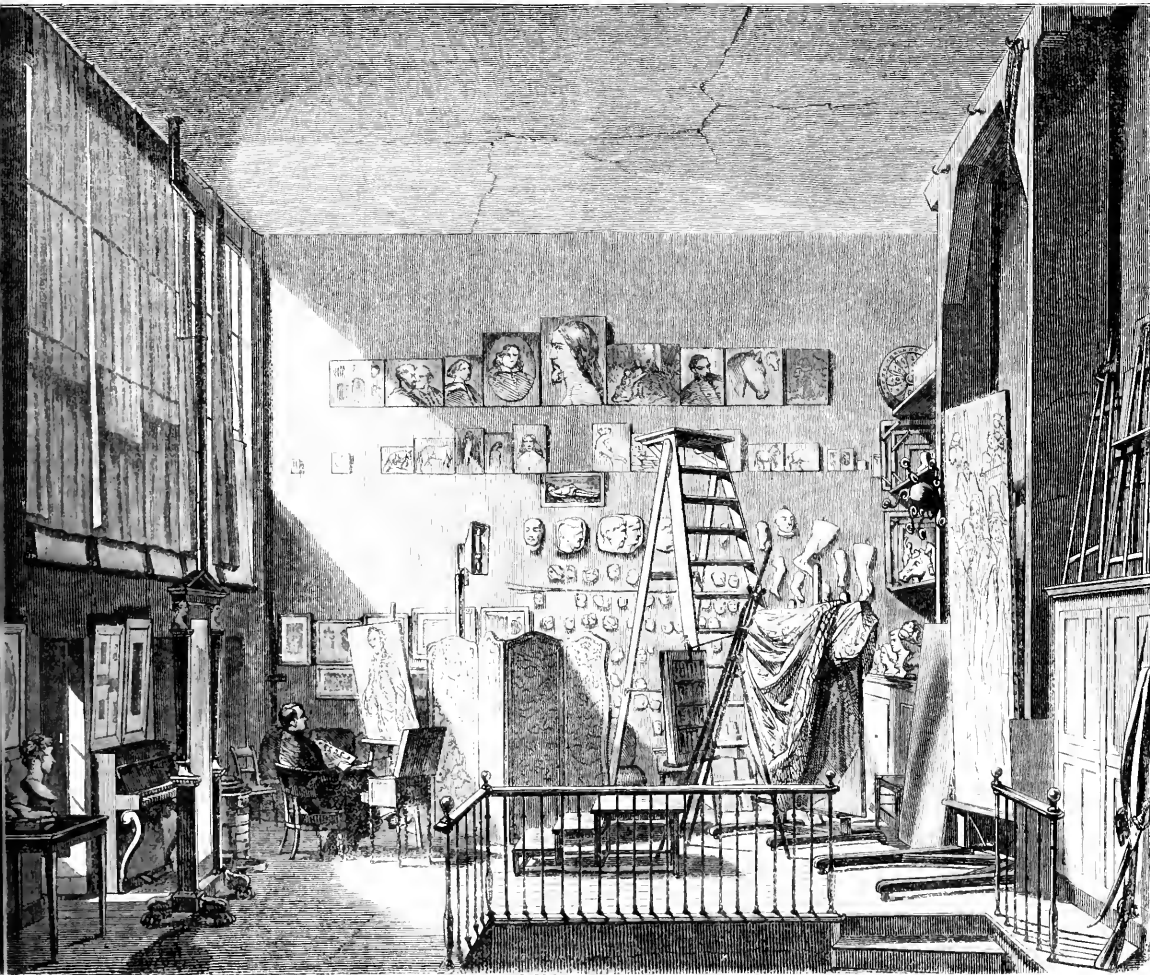
ances de la toilette, et n'est plus là qu'un miroir à con-
ter pour juger de l'effet d'un tableau ou d'une figure dans
production renversée. Un piano seul fait exception dans
ensemble d'objets convergents vers une même destina-
tion. Ce piano est celui d'une femme charmante regrettée
de son mari. Ici rien n'est donné à la libre fantaisie:
le domaine de l'art cherché, étudié, et non du l'art
ovisé. Malgré sa simplicité, cet atelier n'en est pas
un des plus intéressants que nous puissions offrir à
curiosité, parce que c'est celui d'un des premiers peintres
notre école moderne, et que depuis quelques années cet
le s'est éloigné des expositions publiques, déclinant
honneur des ovations et le déchaînement des critiques en-
sues et envenimées. La critique artistique peut être aussi
que possible, sans cesser d'être polie; elle ne gagne
à cesser d'être mesurée. Elle est coupable quand à la

place d'appréciations sévères, mais consciencieuses, elle met
ses infatuations et ses rancunes. Elle a eu trop souvent tous
ces torts, il faut le reconnaître, vis-à-vis de M. Delaroche.
Aussi il a exercé la vengeance qu'exercent quelquefois les
artistes vis-à-vis de ceux qui les poursuivent de clameurs
injustes et d'invectives, il s'est isolé dans sa dignité et dans
son silence. M. Ingres en avait fait autant sous le coup éga-
lement d'attaques virulentes. Il serait plus grand sans doute
de ne pas céder à l'irritation, de poursuivre hautement sa
carrière et de verser la lumière sur ses blasphémateurs.
Mais peu d'artistes ont le courage de ce beau rôle que le
poète attribue au soleil. Leur organisation impressionnable
le leur rend très-difficile: *Genus irritabile vatum*. Beaucoup
même, loin de sonner à soutenir la lutte, se laissent decou-
rager tout à fait. Notre pauvre Gros en a été triste jusqu'à
se donner la mort.

Nous ne sommes pas pour ceux qui se retirent dans leur
tente; il y a profit pour l'art et pour l'artiste à une com-

munion incessante avec le public. On peut se consoler par
la réussite de sa fortune et se faire illusion sur la sincérité
et la compétence des éloges à huis clos, mais ce n'est qu'un
grand jour que se fonde la gloire; le fuir c'est trahir le se-
cret de quelque faiblesse. De nos jours, où sous l'influence
de nos mœurs politiques, chacun tour à tour et de plus en
plus est appelé à affronter la publicité, l'artiste qui en vit,
dont elle est l'atmosphère naturelle, ne peut pas impuné-
ment sortir de ce milieu. Que ce soit son goût ou celui du
public qui se modifie au contact, peu importe, il y a tou-
jours bénéfice. D'ailleurs c'est bien ici que l'on peut dire:
la propriété est un vol. Ceux à qui la nature a départi le
talent en doivent compte à tous.

Depuis plus de dix ans M. Delaroche a cessé de se pré-
senter à l'exposition du Louvre. Il a toujours conservé dans
l'opinion publique le rang dû au renom qu'il s'était fait;
mais depuis ce temps on l'a perdu de vue. On n'a pu le sui-
vre qu'à travers les reproductions par la gravure de quel-



Atelier de Paul Delaroche.

nes de ses œuvres. Pendant ce temps est resté stabi-
lire? et il progressé? Ses amis, ses élèves seuls peu-
dire.

er le plus grand nombre, nommer M. Paul Delaroche,
nommer l'autour du *Bichoua* et du *Mazarin*, de la
Grey et des *Enfants d'Edouard*. La gravure et les
études ai fait, voilà ses titres les plus généralement ad-
la popularité. Son tableau de *L'Assassinat du duc de*
du château de Blois, exposé en 1837, l'expression la
no et la plus complète peut-être de son talent dans le
historique traité dans de petites dimensions, ne vient
d'en seconde ligne, parce que le souvenir en est moins
it ou moins rappelé. Quant à *l'Hémicycle du Palais*
aux-Irès, qui restera probablement l'œuvre capitale
ntre, le sujet, par sa nature même, n'est pas destiné
Jamais bien populaire. Bientôt cependant la belle gra-
le M. Henriquel-Dupont remettra sous nos yeux cette
composition que le public néglige un peu dans le
ment spécial dont elle est ornée. Tentative isolée dans une
ouvelle, ainsi que les tableaux de la galerie de Ver-

saillies, la *Prise du Trocadéro*, *Charl ougue traversant les*
Alpes, ont aussi leur notoriété, mais ils ont moins d'importan-
tance dans l'appréciation générale du talent de l'artiste. La
foible aime la recherche et la correction de son dessin, et le
lui de son exécution; mais ce qui l'attire avant tout, c'est
l'intérêt dramatique des sujets traités par lui. Cet intérêt est
une veine ouverte de bonne heure et suivie assidûment par
l'artiste. Des 1824, il se plaisait à représenter *Jeanne d'Arc*
interrogee dans sa prison par le cardinal de Winchester; ou
bien *Philippo Lippi* chargé de peindre un tableau pour un
couvent et devenant amoureux de la religieuse qui lui ser-
vait de modèle; puis successivement, le *prince Edouard* ac-
couru par miss Macdonald; une scène de la *Saint-Barthé-*
lemy, le jeune *Caumont de la Force* sauvé de dessous les
cadavres; la *Mort du président Durrant*, et les diverses
scènes tragiques empruntées à l'histoire d'Anchise et traitées
avec une exécution qui en dissimulant l'horreur. Le
Cromwell contemplant le cadavre de Charles I^{er} est le type
le plus complet de cette manière contenue, tempérée, de
peindre des sujets terribles, extrêmes, tout en maintenant à
l'exécution, au coloris et au rendu des détails toute leur re-

ch et le soignée, au lieu de les atténuer pour les subordon-
ner à l'effet général.

Si, aux ouvrages que nous venons de mentionner, nous
ajoutons le *Stratford* et le *Charles I^{er}*, ses derniers tableaux
exposés au Louvre, tous deux reproduits par la gravure,
nous aurons cité les œuvres principales et les plus connues
sur lesquelles s'est établie la juste réputation de M. Paul De-
laroche. Nous compléterons cette liste par l'indication de
quelques ouvrages relevés par lui depuis qu'il cesse d'ex-
poser, de manière à atteindre le seul but que nous nous
somons proposé dans cet article, celui d'énumérer ses divers
travaux. — Au commencement de l'année 1847, la seconde
exposition au profit de la caisse de secours de la Société des
artistes, qui eut lieu rue Saint-Lazare, dans des salles dé-
pendantes de l'ancien hôtel du cardinal Fesch, offrit à la
curiosité publique quelques tableaux de M. Delaroche, sans
son concours direct. Outre la *Jane Grey*, appartenant à
M. Daniellotti, on y voyait encore *Pic de la Mirandole enfant*,
appartenant au comte de Feltre, et une *Mendicante italienne*
(Rome 1844), appartenant à M. André. Le beau portrait de
M. Guizot (1847), qui a été gravé, et le portrait de *M. le*

comte de Pourtales. 1816. — y manifestant le talent du peintre dans ce genre, son bon goût et les grands artistes aiment à s'exercer. Parmi les principaux peintres et sculpteurs par M. Delaroche, nous citerons ceux de *Napoleon*, de *Pierre le Grand*, de *Grégoire VII*, de *M. de Noailles*, de *Réoussat*, de *Pastoret*, de *Sabourin*, *F. Dollé*, *Sert*, *Mallet*, de la princesse de Beauvau, de la comtesse *Paléologue*, de *madame Holstinier*. — Il s'est également exercé dans la peinture religieuse. Tout le monde connaît la *Sainte Anne* en qui s'est montrée l'école des Van-Eyck et des Hemling, et qui a été si bien traduite par le fort baron de Mercuri. La gravure a aussi popularité une *Tête de Christ* et celle de *L'Ange Gabriel*. Deux *Sainte-Famille*, l'autre la *Virgine au berceau*, de grandeur naturelle, une *Herodiade*, grandeur naturelle, sont passées en Angleterre. Un *Christ au jardin des Oliviers* a été acquis par M. B. Delessert, un autre *Christ en croix* appartenant à madame de Beauvau. Un *Moisé exposé* et une *Descente de croix* sont encore dans l'atelier de l'artiste.

La belle gravure de M. François donne une juste idée du tableau des *Pélerins sur la place Saint-Pierre à Rome*, figures grandes comme nature, faisant partie de la galerie du comte Buczniski, *L'Éducation maternelle*, une mère et ses deux enfants, également de grandeur naturelle, faisait partie de celle du roi de Hollande. Guillaume II, qui vient d'être mis en vente, Notre révolution a inspiré plusieurs compositions à M. Delaroche; nous citerons : une *Prise de la Bastille*, un *Banquet des Girondins*, commencé pour la duchesse d'Orléans. Le même sujet avait été traité par lui dans un petit dessin destiné à l'albun de la duchesse de Joinville, et remarquable par la précision expressive du trait. Le fini et l'élegance d'écrouillon. Une grande composition de *Marie-Antoinette* conduite au tribunal révolutionnaire, est en cours d'exécution. Le tableau de l'abolition de *Napoleon à Fontainebleau* a été acheté par un banquier de Leipzig. Ce tableau a été reproduit par M. François, le graveur des *Pélerins* sur la place de Saint-Pierre.

Le dernier ouvrage de M. Delaroche, *Napoleon traversant les Alpes*, a été achevé cette année à Nice. Un premier tableau, sur le même sujet, a été exécuté en Amérique. Le nouveau en est une reproduction modifiée dans plusieurs détails, mais différente quant à la composition principale. Dans l'un et dans l'autre, le Premier Consul est représenté à cheval sur un mulet dont il abandonne entièrement la direction à un guide; il paraît insensible au spectacle désolé qui l'entoure au milieu de cette solitude alpestre encombée de neige, ou chemine péniblement son armoire. Sa pensée est ailleurs, elle est toute à l'avenir et aux rêves de son ambition. Seulement elle se traduit diversément dans les deux tableaux. Dans le premier ses traits ont une gravité sévère, indice des fortes préoccupations de la pensée réfléchi sur elle-même. Dans le dernier, au contraire, la tête a un air plus jeune, et sous la fixité du regard qui sonde les possibilités de l'avenir, une sorte de joie contenue, d'éblouissement d'une immense destinée, paraît à travers l'immobilité des traits silencieux et méditatifs. Cette lutte secrète de la pensée qui se trahit, cette expression complexe est une des choses les plus difficiles que puisse tenir la peinture, et l'on doit louer M. Delaroche, qui dans ses compositions cherche le côté impressionnant du sujet, de n'avoir pas craint de lutter avec cette difficulté. Comme nous avons eu devoir dans cet article nous interdire les appréciations critiques, particulièrement vis-à-vis des œuvres dernières du peintre, qu'il ne consent pas à soumettre au public, nous ne dirons rien de plus de ce tableau, qui va sous peu de jours partir pour l'Angleterre. La gravure qui le reproduit est déjà avancée et viedra bientôt prendre rang dans l'œuvre gravée de l'auteur déjà assez considérable. Le *Napoleon traversant le Saint-Bernard*, par M. Delaroche, et le portrait d'empereur du Premier Consul gravés sur le même plan, par David, sont deux monuments culturels importants du même fait, sur à deux points de vue différents. Chacun des artistes a voulu profiter sur sujet; David en cherchant l'aspect héroïque, M. Delaroche à l'aide d'une impression morale. La peinture de 1850, plus fidèle de l'époque où le fait a eu lieu, se rapproche de la réalité et ne recule pas devant la vulgarité des détails; celle de 1800, contemporaine, a craint de déroger en faisant alliance avec le réel; elle a visé au symbole, et quoique fausse elle restera, parce qu'elle est caractéristique de l'aulare et du génie de Bonaparte et de la grandeur de l'époque.

A. J. D.

Voyages dans Paris.

LA BOURSE.

(Suite et fin. — Voir le No précédent.)

Vendre ou acheter de la rente sur l'Etat, c'est faire un marché avec toutes ses conséquences éventuelles; c'est-à-dire que si la rente hausse ou baisse de dix francs dans l'intervalle d'une nuit, comme cela s'est vu très-souvent, vous êtes ruiné ou enrichi selon l'importance de l'affaire.

C'est pour remédier aux effets désastreux d'événements aussi considérables que le marché à prime a été introduit. Exemple : la rente s'aggrave au cours de 47, et il est du moins le taux actuel sans l'opération. A prime, vous la payerez plus cher, 57 50, je suppose, mais aussi, en cas de sinistre, vous êtes dès lors assuré de ne perdre qu'une certaine somme.

Il y a des primes à tout prix, les plus communes sont d'un franc ou de cinquante centimes, ce qui revient à dire que vous n'êtes exposé à perdre qu'un franc ou un demi-franc sur votre marché. C'est ce qu'on jargon de bourse on nomme d'un *ou d'autre cinquante*. Dans les temps agités comme ceux où nous sommes, on fait des primes de deux ou

trois ou cinq francs. La coulisse en détaille à vingt-cinq centimes et même à dix et cinq centimes, celles-ci pour le lendemain.

Les prix de ces diverses primes sont naturellement gradués sur le taux des pertes possibles. Une prime de cinq francs n'est naturellement zéro au-dessus du cours du ferme; une prime de deux francs est plus chère, une d'un franc plus chère encore, etc., etc., ce qui s'explique par les grands risques impliquant au vu tout droit le bénéfice possible est limité, tandis que les pertes au vu le sont point. En cas d'abandon de la prime, il ne pourra jamais couvrir qu'un franc, deux, trois, cinquante centimes. Tandis qu'il peut être enlevé c'est le tout con-suré de dix, de quinze, voire de vingt francs, enlèvement rares, il est vrai, et auxquels il est mis bon ordre), et c'est pour lui tenir compte de cette disparité de position que le marché a primé à toujours lieu au-dessus du cours.

C'est au dernier jour du mois, à deux heures précises, que l'acheteur doit faire connaître si garde ou livre ou non la prime, et c'est là l'opération si connue en bourse et dans le monde sous le nom de *réponse des primes*. Cette réponse n'a pas besoin d'être faite explicitement; elle est naturellement réglée par la situation des cours. Si la hausse s'est faite dans le courant du mois suffisant pour atteindre au niveau des primes, celles-ci sont *levées*; le vendeur doit fournir de la rente à tout prix; dans le cas contraire, les primes sont abandonnées.

Cette réponse solennelle est comme le nœud de la liquidation qui s'ensuit. Si les primes en effet sont levées, il manque, comme l'on dit, des rentes; si elles sont abandonnées, les vendeurs, n'ayant plus que faire de celles dont ils s'étaient munis à toute éventualité, les rejettent sur le marché, et de là la hausse ou la baisse. C'est la position de la place, toujours nécessairement ignorée, qui détermine dans les fins de mois, et bien plus que les événements politiques, ces brusques soubresauts de la rente si communs et si redoutables.

Il y a comme une sorte de flair en quelque sorte divinatoire pour apprécier cette position de la place; mais les plus fins y sont trompés.

Outre l'avantage évident de ne courir qu'un certain risque avec la chance d'un bénéfice illimité, les acheteurs de primes ont celui de pouvoir travailler leur prime tout le mois, et c'est à quoi les habiles ne manquent guère. Dans notre cadre trop restreint, il nous est difficile de donner une idée tant soit peu approximative des divers opérations que peut exécuter une prime; *rendre ferme* quand une fois on en a atteint le niveau, puis *racheter*, puis *vendre* encore, soit ferme, soit à prime de valeur différente, telles sont les principales évolutions accomplies par un spéculateur expert, s'abritant derrière sa prime comme le soldat assiéjé derrière un mur ou une fascine, tant que dure le mois; puis, au jour de la réponse, l'utilisant encore ou s'en débarrassant, par l'abandon, comme d'un fruit dont on a extrait tout le suc.

Ainsi l'on conçoit très-bien que vendre ferme sur une prime et au niveau de cette prime, ce soit, sans risque aucun, à assurer toutes les chances soit de la hausse, soit de la baisse. Car, s'il y a baisse, on rachète avec bénéfices, et l'on garde toujours la prime. Si la hausse survient ensuite, on revend sur cette même prime, et, dans tous les cas, on ne peut en perdre le montant, puisque, d'avance, elle est venue au taux d'achat. Mais, outre qu'un pareil concours de circonstances favorables ne se présente pas toujours, il faut, pour manier une prime et en tirer tout le parti possible, une dextérité qui en fait le lot exclusif des habiles. Ce n'est pas que les novices et les besogneux n'y aient le plus souvent recours, poussés par leurs agents, qui sont à leur aise ainsi de diminuer leurs chances de perte en se créant complaisamment de beaux profits sur le montage; mais la prime, cette arme à deux tranchants, excelle entre les mains d'un initié, se retourne de la pointe contre l'opérateur qui perd la faculté de se mouvoir dans cet amalgame de ferme et de prime, et, après quelques mois de cet exercice, finit habituellement par perdre ferme.

Il arrive très-souvent aussi que les deux opérations s'engagent simultanément; *acheter ferme* et *vendre immédiatement à prime*, on bien *acheter une prime* et *vendre ferme*, on bien encore *prime contre prime*, c'est-à-dire acheter une prime et vendre aussitôt une autre de taux et de cours différents; c'est ce qu'on nomme une *affaire life*. Mais l'explication de ces combinaisons que nous ne pouvons qu'indiquer nous entraînerait trop loin. On peut voir seulement par tout ce qui précède que les opérations de bourse, si faciles en apparence, sont loin d'être chose si simple, en théorie même. Pour la pratique, c'est vraiment bien une autre affaire.

Mili robur et as triplex,... Que celui qui n'a point le cœur exercé de fer et de chène n'approche point de cet écueil. Les plus hardis, les plus vaillants s'y sont vus sombrer corps et biens. C'est la machine à engrenage qui, saisissant le petit doigt, tire et brise le corps tout entier. Parol à Dieu, la Bourse ne conserve aucune trace des sinistres qui s'y commencent tous les jours. *Apparuit vari novitas*,... quelques-uns s'élevaient sur-arçonnant; mais que de naufrages sur un trompateur du flot amer! *Libellule*, force, courage, sang-froid, adresse, présence d'esprit — et bonheur — ce n'est rien de tout pour durer sur le flot perfide. Quelques faveurs du gain s'échouent à nous, mais si fugitive qu'un instant d'hésitation vous la fait perdre sans retour; puis survient la perte, ce défait naissant qui, creusé par l'entêtement, aboutit aux profondes du gouffre. Il y a de grandes places ou tout le monde gagne à la Bourse; ce sont les périodes de hausse continue, comme celle qui inaugura l'émission des premiers chemins de fer; mais c'est presque sans exception que nul y a gagné ou perdu. Il n'y a que ça et ça de début; puis heures perdirent que perit. A ce par l'exemple et la perspective de ces lues bénéfices chères, et qui par

ceci même représentent la mort de milliers de gens, un vice vient tirer un coup de pistolet à la Bourse (c'est la pression pour désigner une opération isolée et sans un coup de main), il a la ferme volonté d'en demeurer gain ou perte; mais le gain le séduit, la perte le dépite peu-évére; il se ruine, et l'on compte sur des millions spéculateur-dix hommes, peut-être et encore je ne garantis pas la chute), assez fortement trempés pour être demeurés à leur résolution première.

Les peuples des spéculateurs ont un monde tout à fait, comme les marins. Il doit de vivre au milieu des vagues et des désestres à son expérience et à sa fermeté encore toutes ses qualités natives ou acquises ne seraient-elles toujours le préserver du naufrage. Mais qu'un homme étranger à ce genre de négociation, à ce genre de métier, est un homme, et attiré par l'apparente simplicité de la tâche, se hasarde au milieu de tous ces loups de mer et de quel peu d'industriels, et il y a dix mille à parier contre qu'il y périra sans ressource. La logique et le sens commun ont que l'un en ce jeu perdue, en cette mêlée dévorante sont des qualités dont il faut se défaire et se débarrasser comme de vices, car elles conduiraient inévitablement le culeteur à sa perte.

Un événement prévu ou connu à l'avance conçoit un mouvement, former la base d'un calcul, cela est que temporaire. En règle générale, lorsqu'un circonstance inattendue ou espérée se réalise, c'est le contraire de ce qu'on a prévu. L'effet est *escompté* soit en haut soit en baisse, et la réaction survient. Puis, que de fois événement même tout à fait imprévu n'a-t-il pas produit conséquences tout autres que celles qu'on lui avait prédit. Que de fois des ministres ou de hauts fonctionnaires praticiens et félons ont été châtés de leur déloyauté et s'ayant de grosses pertes là où, se fiant aux noux qu'eux-mêmes avaient recues les premiers, ils comptent sur un large gain; il faut s'agacé plus qu'ordinaire apprécier les vraisemblables résultats d'un incident ou d'un mesure, en tenant compte d'ailleurs de l'état des esprits la position du pays, de la place et de tant d'autres circonstances qui échappent nécessairement à l'œil incertain vulgaire.

Pourtant, dans l'interprétation des événements politiques il est une sorte de boussole. Ne demandez pas à la Bourse de s'exalter sur tout ce qui touche soit à la grandeur du pays, soit à l'orgueil national. Durant tout le cours du siècle, la rente cinq pour cent ne s'est jamais élevée au-dessus de 100, et pourtant non-seulement alors nous étions maîtres de Rome, mais la France jouissait d'un budget réglé et ordonné dans les finances inconnues avant et depuis. Ce fut le contre-coup de la bataille de Waterloo, s'en Bourse de Paris par une hausse formidable. Les nœuds ont point de patrie. Nous rappellerons également l'expédition de ce spéculateur qui, l'un des premiers instruits de l'achat de la Chapelle (celui de 1817), qui accordait l'évacuation du territoire français souillé depuis trois ans les troupes de la Sainte-Alliance, creva cinquante fois pour acheter à Paris des masses de rentes prodigieuses fut complètement ruiné. Le départ de ces chers Cosaques de nos amis les Hulans avait produit la stupeur à Bourse et décidé une baisse considérable. La rente nous sur nos succès de poudre et de fanfares, comme la pri Mogador, qui dans une nuit détermina cinq francs de hausse nous laissant la carte à payer des lauriers et de la bat mais il est tout ce que jamais un haut fait véritablement nouveau et national ait été reçu par les écus agitateurs à valeurs de portefeuilles autrement que par une panique de dépression marquée de toutes les valeurs françaises; voyez-vous là-dessus si jamais nous sommes battus que part.

Il ne s'agit pas de spéculer uniquement la Bourse, c'est la tation matérielle; c'est son rôle, force est d'en avoir mais ce rôle, elle le remplit non-seulement sans grand effort (ce qui n'est pas son rôle), mais sans initiative et sans peur de vices, sans prévoyance, et nous pourrions le dire sans intelligence. Qu'on annonce un emprunt, la baisse, beaucoup moins parce que c'est une charge ajoutée à toutes celles qui nous grèvent que qu'on vend tout simplement la rente pour participer au vel emprunt avec primes et faire curée de nos misères, que l'emprunt soit ajourné, ne fût-ce que de trois mois (ce l'accroissement de la dette flottante, qui est un em d'une autre forme), aussitôt la rente remonte. Trois mois c'est la fin du monde! Le boursier ne voit que la quation, et après cela, le déluge! Allez donc parler logique et de finances bien réglées à des Colbert de espèce, qui s'alarment si on touche au moindre à anti-populaire et tout gros de révolutions futures, mais en revanche, battent des mains et poussent aux nues la rente; si l'on augmente l'effectif de quelque cent baïonnettes, c'est-à-dire de cent millions achevant de la ruine et le désordre dans nos malheureuses fins Mais, pourquoi que Paris soit bien cercé de fer et que déficit chronique de trois ou quatre cents millions soit ou moins continuellement mesuré par un discours-marché que le trésor emprunte sur bons au lieu d'emprunter des rentes, tout est au mieux. Poussons ferme, menons au pari! Tout est bien qui finit mal. Vive l'ordre continué!

Un oracle disait tout ce qu'il semble dire!

Bien n'est perfide et dangereux comme une nouvelle. Si elle est vraie et importante, elle n'arrive au cœur des spéculateurs qu'après avoir été exploitée, pressurée les habiles et les puissants de la finance. Comment la pourrait-elle l'être en elle-même? Si ce n'est par les voyageurs, les écrivains, les estafettes, les boîtes aux lettres spéciales et chaudes, le vapeur, voire parfois les dépêches télégraphiques, renseignent les forts et les grands de la Bourse? On a

arré les petits joueurs à des gens qui foudroyaient une partie écarté sans voir dans leur jeu, tandis que l'adversaire avait écrit l'œil dans leurs propres cartes. La comparaison est fortuite et se vérifie tous les jours.

Si la nouvelle est fautive, en revanche, on en laisse toute à première à la dupa qu'elle servira à dépouiller. Ces sortes de machines de guerre sont d'un emploi journalier, et on en a par euphémisme nommées *canards*. A bon prendre, la Bourse est une grande volière hantée par quatre espèces d'oiseaux : canards, pigeons, oisons, vautours. En fait de moralité, l'atologie, qui, du reste, se tenait d'habitude, n'est pas tellement de tricher au piquet ou à la bouillotte, mais est encore au temps des Mazarin et des Grammont, qui ne se faisaient nul scrupule de se servir de dés pipés et d'écouler des doublons faux à la base-ette ou un pa-sé-dix. Des aimables filouteries étaient répétés-tous les jours. C'est tout en s'en cachant point : on s'en vantait même. Ainsi les canards, entre amis, s'entend. Quoiqu'après, la plaisanterie passe la mesure, et la justice intègre, il n'y a pas longues années (c'était à la fin de l'Empire) que le dieu philhellène, lord Cochran, fut condamné au piquet pour avoir fait passer en temps fort opportun par-devant la Bourse de Londres un écriture portant ces mots en caractères gigantesques : *Paix avec la France!* Pas n'est-ce bon à l'autour, je pense, que nulord était à la hausse. Ce que c'est que d'aimer les Grecs! De pareils traits, pour se pratiquer parmi nous plus indirectement et avec moins d'aplomb, l'en sont pas moins très-freçants.

Il nous reste à tracer une rapide esquisse des deux grandes catégories qui distinguent les spéculateurs : les *hausiers* et les *baisseurs*. Les Anclais ont deux mots fort expressifs pour peindre ces deux grandes divisions. Pour eux, les *hausiers* sont des *ours*, et les *baisseurs* des *taureaux*. L'ours, tournant à son ennemi, se dresse, tandis que le *taureau* laisse la tête pour encaquer son adversaire. Les habiles sont ou à tour ours et taureaux, et savent saisir le moment de changer d'allure. Mais il est à remarquer que généralement on est ours ou taureau de naissance; on ne se réfait pas; on est atiraillable ou optimiste par nature. Taureau et ours ont deux animaux fort pesants et peu prompts à se retourner. Suivent ce cadavre ours, les vers et tous dans la direction du mirage et de la déception. Au contraire, le taureau s'arrache à toujours les naseaux vers le sol, et prétend faire saisir le monde avec lui. Longuets de ces tendances, de ces monomanies est la meilleure? Je ne sais trop. Il y a un agent de change, fort brave homme, qui, lorsqu'il se présente à lui quelque client manifestant l'intention de vendre et lui demandant son avis, répondait invariablement : « Eh! eh! vous n'avez peut-être pas tort... »

A deux minutes de là, un autre le tâtait pour savoir s'il fallait acheter. « Eh! eh! mon brave ami, vous feriez fort bien peut-être! » répétait notre dieu agent; et, comme ces modestes rivaux qui luent et guérissent par un système diamétralement opposé le même nombre de malades, il avait raison une fois sur deux. J'ai entendu toutoulet professer par une bouche très-compétente en la matière cette doctrine, qu'il était plus prudent et plus sûr de toujours supposer le malade de toujours caver au plus, en cas d'incertitude, quel qu'il fût l'état du ciel. C'est la théorie de la baisse, et je crois qu'un état de nos sociétés plus d'inventait fa-usses que de bonnes sont à prévoir dans le lointain. Mais, et surtout pas de logique, pas de raisonnement et pas de sens commun, car c'est la perte des jours.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, un nombre de spéculateurs étaient à la baisse permanente. Ils subsistaient à chaque fin de mois des différences considérables et les payaient sans murmurer, s'attendant que la mort du roi et l'effondrement attendu de toutes les valeurs pour cette époque à critique les récompensent amplement et avec usure de leurs pertes. Prévissions humanitaires! Louis-Philippe l'autre jour rendait le dernier soupir, et la nouvelle de sa mort était accueillie à la Bourse par une baisse de cinq centimes!

UN SPECTATEUR.

Erreur — C'est à tort que le premier article a été signé : *Un Spectateur*. Il devrait être signé comme celui-ci : *Un Spectateur*.

Considérations sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme.

(Suite. — Voir le No précédent.)

La vie du somnambule n'offre aucune trace du désordre qui caractérise les rêves; le somnambule jouit de toutes les facultés intellectuelles et morales dont il est doué dans la vie normale, quelquefois un même degré, d'autres fois avec plus de force et plus d'éclat; il voit, il entend, il perçoit; mais les matériaux de ses perceptions, du moins de quelques-unes, ceux de la vision, par exemple, ne suivent pas, pour arriver à lui les voies qui leur sont si habituées dans la vie normale. Il a du reste toute son intelligence; il pense, il juge, il raisonne comme dans la vie normale; il a des émotions, des passions; il aime, il hait, etc. Le somnambule peut écrire, dessiner, calculer, dessiner, faire de la musique, etc.; en un mot, il paraît être, à quelques exceptions près et sur quelques facultés isolées, en possession pleine et entière de sa vie intellectuelle et morale; il n'est pourtant pas dans l'état de vie ordinaire; il n'y a pas, nous l'avons dit plus haut, identité complète ou absolue du moi dans la vie normale et dans la vie somnambulique; quand il reviendra à la vie ordinaire, le somnambule n'aura aucun souvenir de lui-même, aucune idée de ce qu'il a senti, pensé, fait ou dit dans l'autre vie, pas plus que s'il s'agissait d'un autre individu. Ce caractère est aussi franchement et est invariable.

Le somnambule aperçoit le monde extérieur, mais il ne reçoit pas, nous l'avons dit, l'impression des objets comme

dans la vie ordinaire. Il a les yeux ou linéament fermés, et peut même dire involontairement fermés; il voit pourtant ces choses avec une précision et une netteté dont il n'y a à peine pas d'exemple dans la vie normale; qui il fasse sur ce point, qu'on allume ou qu'on éteigne les lampes, on le voit distinguer, nommer les objets qui l'entourent; il saisira un très-petit objet que vous pouvez à peine apercevoir dans le jour; il ouvrira un meuble, prendra tous les objets qui y sont renfermés, les trouvera sans hésiter, la nuit comme le jour; on le verra circuler avec aisance et agilité, entre les meubles d'un appartement et dont vous avez fait de son un labyrinthe embarrassant. Chose bien plus étonnante encore! on le verra faire de véritables tours de force, sauter sur des tables, des chaises, côtes et pendules et qu'il contredirait sans les détacher; marcher sur les bords-froids d'un lit, d'un fauteuil, d'une console; faire enfin mille évolutions étonnantes dont serait-il jaloux les plus fameux saltimbanques; notez que la personne qui se donne ainsi un spectacle est souvent une femme faible, en santé, dont les membres sont en quelque sorte enroulés par les non-habitudes habituelles d'une vie simple; qui serait absolument incapable, qui n'aurait pas même la pensée, dans la vie ordinaire, d'aucun de ces incroyables sauts.

Il est évident que le moi suivant lequel le somnambule perçoit l'impression des objets extérieurs est un moi spécial, incomplet, et dont les conditions et les voies sont pour nous inconnues; cette faculté d'apercevoir, de voir enfin les choses qui l'entourent, sans l'intervention du sens de la vue, est tout à fait incompréhensible; il n'y a là ni action de la lumière, ni réfraction des rayons, ni aucun des phénomènes ordinaires de la vision. Comment cela se fait-il? que se passe-t-il? Nous ignorons. On est tenté de se pas croire; mais ces phénomènes ont de mille fois constatés dans le somnambulisme spontané, comme chez les somnambules magnétiques.

Mais nous allons reconnaître chez les somnambules des facultés bien plus étonnantes encore. D'abord, ils ont inconsciemment le pouvoir de voir les choses à travers les corps opaques, et à des distances qui peuvent être quelquefois très-considérables et pour ainsi dire infinies. On peut aisément acquiescer le propos en lui-même de ce fait, si on ne croit pas. Placez un objet quelconque dans un endroit où il n'est visible pour pers. moi, dans une boîte, au fond d'un tiroir, dans un trou en terre, etc.; placez, si vous voulez, dans une pièce voisine, éloignée même; avez soin de ne dire à qui que ce soit ce que vous avez fait, pour éloigner toute idée de supériorité, tout soupçon de complicité; quelles que soient vos précautions, le somnambule vous dira quel est l'objet si mystérieusement caché, si profondément dérobé à tous les regards.

Il vous dira quels sont les objets que vous avez chez vous, dans une maison voisine, dans une campagne et jusque dans une ville éloignée.

Vous écrivez une ligne, une phrase sur une feuille de papier, que vous placez, après l'avoir pliee plusieurs fois sur elle-même, sous une enveloppe double, triple, quadruple; vous placez, si vous voulez, le paquet au fond de votre chapeau, dans un secrétaire, dans une pièce séparée de l'appartement où vous êtes; vous n'avez dit à personne ce que vous avez écrit, personnellement à l'écrire, vous l'avez fait chez vous; vous demandez à un somnambule de vous révéler votre secret, il prend une plume, un crayon, et vous transcrit mot pour mot votre phrase tout entière.

Un jour je me suis rendu chez un somnambule doué d'une clairvoyance extrême, sans avoir dit à personne ou j'ai fait, ni ce que je prétendais faire. Arrivé chez lui, je lui demandai s'il pouvait me dire le motif qui m'avait amené à lui. « Quel est le motif? » me dit-il. « Je ne le sais pas, mais l'exacte vérité, que j'étais venu pour lui parler d'une dame à laquelle je parlais un vif et tendre intérêt; il me dit le nom de la dame et le nom de famille de cette dame; c'était un étranger, dont les noms n'ont pas même d'analogue dans les noms français; il me conduisit par la pensée chez cette dame, dont la demeure était fort éloignée du domicile où nous étions; il fit plusieurs détours, suivit des rues diverses et arriva enfin à sa porte; il me dit qu'il voyait assise sur son divan, me fit son portrait très-approximativement ressemblant, et me raconta sur le caractère, les habitudes et les antécédents de cette dame, plusieurs choses qui étaient, il est vrai, un mélange de vérités et de fautes.

Le lendemain, je racontai ce tour de force à la dame dont il est question. J'eus ses éclats de rire; elle eut ce que je voulais plaisanter, que je ne parlais pas sérieusement. Eh bien! lui dis-je, je trouverai peut-être un moyen de vous convaincre. Veuillez passer dans la pièce voisine, et là, bien renfermé, bien caché à tous les regards, écrivez sur une feuille de papier telle phrase que vous voudrez; mettez-la sous une enveloppe, placez la tout sous plusieurs plis, scellez avec votre cachet; demain je vous rapporterai le paquet, dont le cachet aura été respecté, et je vous dirai ce qu'il renferme. A peine pus-je obtenir ce que je demandais, tant ma proposition paraissait peu sérieuse, extravagante même. Quelle ne fut pas la surprise de cette dame le lendemain, lors que je lui montrai son paquet sur lequel le somnambule avait écrit, sans briser le cachet, tout ce que je vous disais : *Pour écrire, il faudrait voir*; telle était, en effet, la phrase qu'elle avait écrite la veille.

Il serait facile de varier et de multiplier ces expériences; toutes elles vous conduiraient au même résultat, et vous démontreraient que les somnambules ont le pouvoir d'apercevoir les choses cachées ou éloignées, malgré les obstacles de tous genres : sorte d'intuition, de vision interne, dont il nous est impossible de concevoir les moyens et les voies.

Les somnambules ont, en outre, le pouvoir plus étonnant encore peut-être de pénétrer vos pensées, vos desirs, vos émotions de toute nature; de lire en quelque sorte à livre ouvert dans votre cerveau. Il se fait entre le somnambule et vous, qui l'avez mis dans cet état, un rapport intime,

une sorte de communion intellectuelle et morale, par laquelle toutes vos idées, toutes vos notions, retentissent pour ainsi dire dans son âme à mesure qu'elles naissent, et sont plus ou moins distinctement aperçues par lui. Ce rapport peut s'étendre du somnambule à d'autres personnes que vous laissez à lui, soit par un double contact, soit même par l'absence seule de votre volonté.

On a prétendu et avancé que les somnambules n'apercevaient pas directement les objets extérieurs placés près ou loin d'eux, qu'ils ne les voyaient qu'indirectement et après les avoir trouvés dans votre pensée, qu'ils ne pouvaient, par conséquent, voir ce que vous voyez vous-même et vous révéler que ce que vous savez. C'est une erreur. Il est vrai qu'ils vous disent plus vite et plus facilement ce que vous savez que ce que vous ignorez; mais ils vous révèlent bien souvent des choses dont vous n'avez aucune idée. L'expérience citée plus haut d'une phrase écrite et mise sous plusieurs plis cachés s'en est un exemple; en voici un autre : ouvrez un livre quelconque au hasard, lisez, avec un somnambule, le 10^e, 12^e ou telle autre ligne de la page ouverte; puis, sans ouvrir autrement le livre, priez-le de lire à travers les feuilles restées en place la ligne correspondante. C'est-à-dire la 10^e, 12^e ou autre de la 20^e, 40^e, 50^e page suivante, que personne assurément ne peut apercevoir, mais le verra la lire immédiatement, et ajouter, s'il se peut, à votre énoncé.

Ne croyez pas toutefois que cette puissance extraordinaire des somnambules s'exerce facilement et instantanément, qu'ils voient les choses par une intuition rapide, comme nous les voyons, nous, par l'intermédiaire de nos sens. Non; ce genre de vision interne est, au contraire, souvent très-laborieux, et ils n'arrivent quelquefois au but qu'après des efforts pénibles et répétés. Ces efforts ressemblent à ceux auxquels nous nous livrons, quand nous cherchons un souvenir qui se dérobe, une phrase qui ne vient pas ou une pensée abstraite. De plus, ils ne réussissent pas toujours; ils se trompent même quelquefois, et dans certaines circonstances, ils ne réussissent pour ainsi dire du tout. Il suffit, dit-on, de la présence d'une personne malveillante, ou d'un don de son incredulité le caractère de la rancune, pour paralyser leur puissance; de même qu'on nous voit quelquefois, en présence d'une personne qui nous fascine ou nous intimide, nous troubler, oublier l'enchaînement de nos pensées et perdre jusqu'à la voix elle-même.

Ces échecs assez fréquents ne sont pourtant pas des objections sérieuses; toute faculté à ses conditions d'exercice, et quand elle trompe notre espoir, il serait illégitime d'en conclure qu'elle n'existe pas, alors qu'il peut n'y avoir qu'un trouble ou absence des conditions qui la rendent possible. D'ailleurs un fait, mille faits négatifs, ne peuvent infirmer des faits positifs si nombreux, et qu'il n'est pas possible d'attribuer au hasard.

Toutes ces choses ont été constatées mille et mille fois, nous les avons toutes vérifiées, et il est pleinement, surabondamment démontré pour nous que les somnambules ont une puissance extraordinaire et tout à fait inexplicable, une vision interne, une force de pénétration mystérieuse, une *clairvoyance* enfin qui leur permet d'apercevoir ce qui se passe en vous, et de voir les choses cachées, voisines ou éloignées, à travers les obstacles de tout genre et malgré les distances. Cette puissance, dans son exercice, soit un mode et des voies inconnues, et paraît entièrement se soustraire à la conditionnalité des organes qui nous mettent ordinairement et nécessairement en rapport avec le monde extérieur. Tous les somnambules ne sont pas également doués de ces étonnantes facultés; il en est qui ont que très-peu de clairvoyance; il en est même qui n'en ont peut-être pas du tout.

Quelle est cette puissance mystérieuse, incompréhensible? Quelle est cette vie nouvelle? Nul ne le sait; on n'aperçoit aucun moyen de le découvrir; on hésite à croire ce qu'on voit et ce qu'on entend; on ne songe pas même à aborder un tel problème. Mais cela est, il serait puéril et déraisonnable d'en douter, après mille expériences et mille preuves qui ont tant de fois vaincu les soupçons et forcé la conviction. Ce ne sont pas des vérités mathématiques, sans doute, mais ce sont des vérités de fait, des vérités du même ordre que tout ce que nous apprenons dans l'étude de la nature et même dans la pratique ordinaire de la vie.

Que se passe-t-il chez un somnambule qui aperçoit des objets cachés, voisins ou éloignés, séparés de lui par des distances quelquefois énormes ou l'interposition d'obstacles de tout genre? L'esprit, le principe du sentiment et de la pensée, l'âme, en un mot, à-t-elle le pouvoir de franchir toutes les barrières, de sortir de toutes les voies qui lui ont été pré-crités dans ce monde pour aller saisir directement les choses? A-t-elle sauté, pour ainsi dire, d'un degré, en passant au delà des organes? Comment peut-elle, sans se servir de ses instruments matériels ordinaires, les organes des sens, apercevoir les diverses modalités des corps extérieurs? Comment les couleurs, les arômes, les sons qu'elle lui sont portés par l'air? L'âme peut-être elle se trouve dans une merveilleuse élaboration qu'en fait l'organe de la vision dans ses délicates réfractifs? Questions insolubles! Ahmes, que l'esprit humain ne franchira, sans doute, jamais. Il est sensible que tous ces mystères doivent paraître être à lui incroyables aux matérialistes, et pourraient même être invoqués, comme objections, contre leur doctrine qui réjette le sentiment et la pensée à de simples fonctions d'organes; ils ne sont sans doute pas explicables par les spiritualistes, mais au moins ceux-ci, qui admettent un principe immatériel, une âme seigneur de ses organes, sont forcés de croire qu'il existe un lien insaisissable par lequel l'âme s'unite à des organes matériels, par lequel l'esprit commande à la matière; ils peuvent, à la rigueur, concevoir ce lien invisible et incompréhensible, dans le somnambulisme, s'élever au delà de nos organes, et se porte entre les corps extérieurs et le principe immatériel lui-même.

(La fin au prochain numéro.)

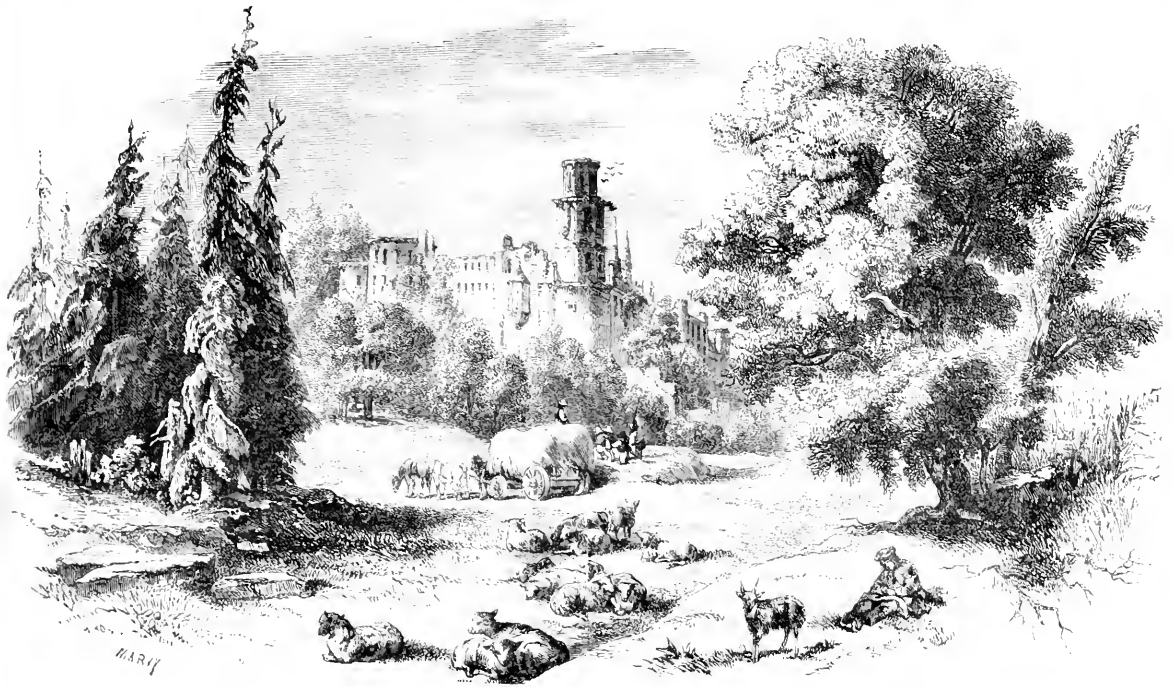
Le Rhin.



Schalhouse

Le voyageur exact — nous entendons par là cette classe de touristes consciencieux, notant avec une précision cadastrale jusqu'aux bornes milliaires. — qui se propose d'explorer le cours du Rhin, croirait certainement avoir manqué à l'objet important de son excursion s'il n'avait remonté dans les profondeurs du Pays des Grisons, afin de prendre le fleuve à sa source initiale. Ce surcroît de fatigue ne nous paraît d'ailleurs pouvoir être racheté que par le seul attrait de satisfaire un scrupule de géographe, et ce n'est pas assez. Ce n'est pas que les beautés naturelles de la contrée soient absolument à dédaigner; elles ne manquent même pas à un certain degré de ce caractère de grandeur qui saisit vivement l'esprit. Mais déjà le voyageur a eu le temps de se familiariser avec les aspects pittoresques, les scènes imposantes et sublimes, avec les étonnantes merveilles de tout genre que la Nature multiplie avec une si prodigieuse variété sur le sol de la Suisse; en sorte que son imagination est moins profondément impressionnée d'un spectacle dont l'intérêt diminue par le contraste.

Le voyageur, au contraire, qui recherche avant tout les beaux effets et les grandes peintures en dehors des préoccupations minutieuses auxquelles nous faisons allusion tout à l'heure, devra s'arrêter à Schalhouse. C'est là que commence le Rhin. Dans son parcours supérieur, en effet, il ne fait que recueillir des affluents et décrit un cours capricieux, tourmenté, selon la configuration accidentée des fonds sur lesquels il roule. La masse générale des eaux présente, dans

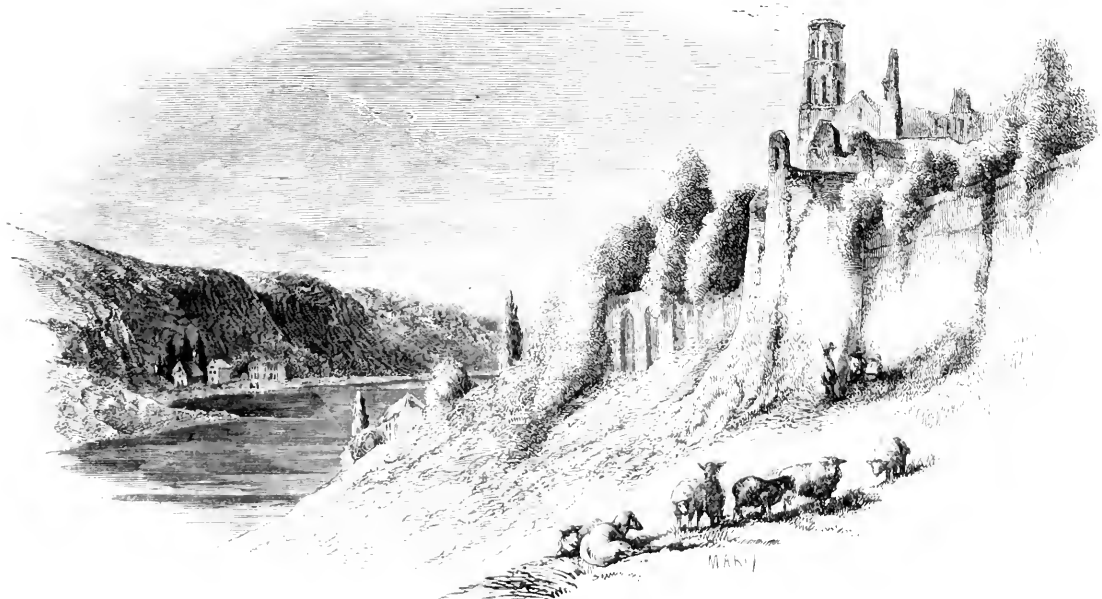


Heidelberg.

cet état, un mélange de teintes qui varient sous l'influence des circonstances locales. Jusqu'à Reichenau, où le lit du Rhin s'élargit, rien ne donne encore l'idée d'un grand fleuve; mais à partir de ce point il perd sa fougue aventureuse, et, réunissant toutes ses branches, serpente majestueusement à travers la belle vallée de Rheintal et va se jeter dans le lac de Constance, près de Reineck. Depuis sa sortie du lac jusqu'à Schaffhouse, c'est-à-dire sur une étendue de neuf

lieues, le Rhin est navigable et porte des bateaux d'une grande dimension. La navigation est interrompue près de cette dernière ville par une digue de rochers qui coupe le cours du fleuve. Au delà de Schaffhouse le lit va en rétrécissant, et les eaux, contenues entre deux rives escarpées, roulent avec impétuosité sur un fond rocailleux jusqu'au près de Neuhausen, où le Rhin forme un saut de 70 pieds de hauteur. Il est peu de perspectives que l'on puisse com-

parer à l'effet de cette cataracte. L'art de la description ne saurait rendre avec quelque fidélité l'horrible chaos de cette scène grandiose. L'esprit oublie toute activité en présence de cette sublime horreur. L'œil contemple avec une morne attention ces longues spirales écumeuses qui se tordent convulsivement et mugissent avec un épouvantable fracas, au sein d'un désordre sans nom, mais qu'un poète a heureusement caractérisé en l'appelant un *Enfer d'eau*. L'impression



Le Neckar.

que laisse dans l'âme cette image magnifique est des plus profondes et ne saurait s'effacer. C'est une de ces harmonies naturelles qui révèlent le plus éloquentement la puissance infinie de Dieu et la faiblesse de l'homme.

De Lauffen, où se trouve la chute du Rhin, jusqu'à Bâle, sur une étendue de trente-trois lieues en suivant les inflexions

du fleuve, le touriste n'a que peu à recueillir. De même entre cette dernière ville et Manheim. Le Rhin conte ici entre deux rives bien cultivées; c'est dire que le paysage offre une certaine monotonie. La contrée baignée par le Rhin n'a d'ailleurs qu'un médiocre intérêt historique; peu de villes célèbres, à l'exception de celles auxquelles les armes

de Louis XIV ont donné une illustration presque récente; peu de ces ruines du moyen âge qui racontent à la génération présente l'histoire du passé; enfin un très-petit nombre de ces beautés qui charment l'artiste et le poète. Le touriste devra en conséquence préférer au parcours du fleuve la voie qui le conduit directement de Bâle à Heidelberg, ou

sa curiosité sera largement défrayée par les monuments intéressants que renferme cette ville, entre autres le Château, ouvrage du quatorzième siècle, autrefois la résidence des comtes palatins du Rhin, et dont le sombre antique contraste gravement avec les frais épanouissements d'une nature toujours jeune. Un chemin de fer relie Heidelberg au Rhin, à Mannheim. Quoique la partie véritablement pittoresque du fleuve ne commence qu'à Mayence, on peut s'embarquer à Mannheim ; ce qui permet de saluer en passant la vieille cité de Worms, située sur une terre presque classique, comme ayant été le théâtre des exploits des armées romaines, le séjour des rois francs et, depuis, le siège de diètes fameuses dans les annales du moyen âge.

Worms est comme le vestibule de Mayence. Quand on a déjà visité cette ville, toute pleine de souvenirs, on s'est en quelque sorte identifié avec l'histoire de Mayence, qui a eu les mêmes destinées avec une fortune plus grande. Guerrière et savante, illustre dans les arts, florissante par son industrie et son commerce, Mayence exerça longtemps un suprématie sur les autres villes du Rhin. Elle s'éleva au comble de la prospérité et de la puissance sous ses premiers évêques pendant les treizième et quatorzième siècles et une partie du siècle suivant. Cette période historique, la plus brillante des fastes de Mayence, est en même temps une des plus curieuses, des plus animées et des plus émouvantes de l'histoire générale des populations germaniques répandues sur les bords du Rhin. Elle comprend une des époques de la féodalité qui ont été le plus durement sur les anciens habitants de ces rives, que la nature même du pays semblait devoir soustraire à toute domination. C'est à l'étude de cette période pleine de mouvement et marquée par des luttes, par des vicissitudes d'un pathétique attachant, qu'il faut demander la clef des monuments et des traditions qui subsistent encore et qui impriment à cette contrée un caractère triste et sympathique.

En visitant Mayence, le Rhin décrit une courbe immense qui vient aboutir à la hauteur d'Elfeld, après avoir baigné une vallée d'une admirable fertilité. Parvenu à ce point, ses bords changent subitement d'aspect. Des escarpements s'élevèrent presque à pic au-dessus du fleuve, et sur la croupe de ces hauts rochers, mamelonnés, des forêts sombres et denses étendent leur feuillage et projettent des ombres épaisses sur les eaux. On aperçoit par intervalles les ruines encore debout des nombreux forteresses que la féodalité avait bâties comme des nids d'aigle à la pointe des rochers et qui servaient aux chevaliers voleurs pour commettre impunément leurs exactions et leurs brigandages. Ce système de rapine, qui a prévalu dans les pays de coutume féodale pendant tout le moyen âge, ne s'est appesanti nulle part d'une manière plus oppressive qu'en Allemagne, et particulièrement sur les cours du Rhin, où une foule de ces bandits à flurons semblaient avoir incorporé à leur domaine privé. Une pareille usurpation créait à leur profit des droits excessifs et dont ils usaient à discrétion, sans mesure, sous la protection de leurs impénétrables bastions. Le remède à des abus aussi exorbitants devait enfin sortir de l'exces même des maux qu'ils engendraient, et vers le milieu du treizième siècle, la domination féodale fut violemment ébranlée sur les bords du Rhin, grâce aux efforts combinés des populations qu'elle avait foulées.

Le récit suivant, puisé aux sources qui consacrent le souvenir de cette résistance héroïque, nous a paru très-propre à faire connaître les particularités remarquables qui se rattachent aux lieux qui nous restent à parcourir.

Un peu au-dessous de la ville de Bingen, et sur la rive gauche du Rhin, on voit so dresser fièrement au bord même du fleuve, un rocher d'une surprenante élévation. Cette imposante masse, à laquelle on a donné le nom de Rheinfels, à cause de sa position, est couronnée à son sommet par des ruines majestueuses, et qui, dans leur état, laissent encore deviner un des châteaux forts les plus redoutables qui aient commandé sur la ligne du Rhin. A son origine, cette construction reçut une destination pieuse, et servit de retraite à des religieux ; mais, vers le milieu du treizième siècle, un comte de la maison des Katzenellenbogen, puissant dans le pays, dépouilla les moines et transforma cet asile de paix en citadelle. Le comte était un homme dur et méchant, joignant à une avarice sans bornes une injustice sans frein. Il s'était rendu odieux à tout le voi-sinage autant par les mauvais traitements qu'il infligeait leventement à ses vassaux, que par la manière impie et abominable dont il les pressurait en vue de grossir son éparagne. Les fruits de ses oriantes extorsions l'avaient rendu si opulent qu'on ne l'appela plus que Diether der Reiche, qui veut dire : Diether le Riche. On ne pouvait citer aucun acte qui put faire soupçonner en lui quelque bienveillance. Tous les instincts généreux avaient été étouffés dans son cœur par la soif insatiable des richesses. Aussi, en le voyant s'établir dans une position fortifiée, tout le pays fut dans la consternation, car on ne doutait pas que son audace ne s'accrût en raison des moyens qu'il avait de faire le mal avec impunité.

Dependant rien n'était si misérable que la vie de ce riche qui appauvrisait les plus pauvres pour ajouter à ses inutilités richesses ; car, étant avarice, il accumulait sans discernement et pour le seul plaisir d'accumuler. Il avait épousé dans sa jeunesse une femme qui avait toutes les vertus qui lui manquaient. Bonne et compatissante, la comtesse ressentait vivement les maux que les penchant mauvais de son époux répandaient autour de lui ; mais, dominée par l'ascendant du comte et livrée à sa propre faiblesse, elle ne pouvait que gémir sur des excès qu'elle était impuissante à prévenir ou à modifier. Ce fut une première cause qui l'éloigna de son époux, ou plutôt de son maître ; car celui-ci ne lui épargnait aucun genre de contrainte, et la tenait dans une étroite dépendance, qu'elle en était réduite à envier le sort de ses vassaux.

De cette union mal assortie était née une fille qui, dès sa plus tendre jeunesse, faisait déjà présager en elle les senti-

ments bas et pervers de son père. Cette naïveté contrastait l'orgueil du comte, qui se voyait frustré de l'espérance de perpétuer le nom des Katzenellenbogen ; et il en éprouva contre sa fille un ressentiment si vif, qu'il la traitait en toute occasion avec une rigueur presque haineuse. Sous l'influence d'une éducation mal dirigée et d'une sévérité dont s'irritait le caractère violent et vindicatif de la jeune comtesse, toutes ses inclinations précieuses se développaient rapidement, malgré la vigilance maternelle. Elle devint bientôt pour tous ceux qui l'entouraient un objet de haine, et pour sa mère, qui ne pouvait se dissimuler son méchant naturel, une source d'amers regrets. Ce ne fut que bien longtemps après, et lorsqu'il l'eut grandement éprouvée par les vices de son unique enfant, que le ciel envoya au comte Diether un héros mâle, qui devait être une aggravation de son caractère. Celui-ci en effet montra dans sa première enfance le germe de ses vices les plus contraires à la pureté de son père. Ses dispositions, pressenties de bonne heure par le comte avec des angoisses infinies, éclatèrent dans son esprit dès iniquités qui empoisonnèrent la joie que cette naissance désirée lui avait d'abord causée.

Dès qu'il se vit à l'abri derrière ses solides murailles, le comte Diether, comme on l'avait prévu, ne mit plus de bornes à ses dérégulations. L'heureux et forte assidue du Rheinfels, qui commandait le passage de Saint-Gar, ou le Rhin présente l'aspect d'un lac délicieux, fut enroulé de ce rocher comme la cîe de la belle et heureuse vallée de Mühlenthal, qui continue la fertilité du vallon de la Nahe. Le comte fut bientôt mis tout ce pays à rançon. Les riverains eurent particulièrement à souffrir des exactions des maîtres de Rheinfels. La navigation, déjà entravée par un système de piratage qui érasait le commerce au profit des châteaux, fut frappée de nouveaux droits au passage du Rheinfels. Ces impôts iniques étaient levés de la manière la plus vexatoire, sur tous les bateaux sans distinction. Il en résultait un mécontentement parmi toutes les industries intéressées à cette navigation, et le nom de Diether le Riche ne tarda pas à être en exécution de Bingen à Boppard.

Parmi les religieux que le comte avait précédemment expulsés du Rheinfels, un seul avait refusé de suivre ses frères dans la retraite que leur ouvrait l'abbaye de Siegbourg. Il était allé s'établir dans une cabane de l'autre côté du Rhin, sur la montagne qui domine Saint-Gorhausen, et y vivait dans la pratique d'une vie pleine de dévotion et d'austérité. Ses connaissances en agriculture le faisaient rechercher par les paysans des alentours, auxquels il enseignait le traitement de la vigne, une des plus grandes richesses du pays. Dans les fréquents entretiens que ceux-ci avaient avec le bon homme, ils ne se faisaient pas faute de témoigner de leur admiration pour le Riche maudit qui, par son insatiable avarice, faisait tantes les sources de prospérité que l'industrie avait su faire sortir des entrailles d'une nature ingrate. Mais Kuno — c'est le nom du moine — les exhortait à la patience et à la résignation, ne doutant pas, disait-il, que Dieu n'ouvrit un jour les yeux du comte Diether et ne fit entrer dans son cœur les trésors de mansuétude et de justice qui étaient dans l'âme de la comtesse son épouse. C'est ainsi que Kuno cherchait à ramener ces esprits irrités en leur donnant l'exemple de la modération et de la douceur.

Il y avait alors à Orbun un pêcheur nommé S-Haff, qui avait vu de nombreux défaits avec les gens du comte à l'occasion de la perception des droits de passage, et qui en avait conçu une haine si profonde contre le seigneur du Rheinfels, qu'il ne faisait aucun mystère de ses sentiments, et allait dans le pays cherchant à inciter ceux-là mêmes que, par ses sages conseils, Kuno tentait de préserver de toute pensée de révolte. Il arriva que Diether fut intradit des discours et des menées de ce vassal rebelle, le fit appréhender et jeter dans une des fosses du château. Cette arrestation excita une vive émotion dans le voisinage ; non que cet acte de rigueur fût nouveau, mais parce que S-Haff était regardé comme un homme probe et qui on savait le comte Diether d'humeur à tirer une vengeance cruelle des propos qu'une juste indignation avait arrachés au pêcheur. Mais telle était la terreur inspirée par le redoutable sire de Rheinfels que pas une plainte, pas un murmure ne s'éleva au faveur du prisonnier.

Dependant, vers le soir de cette journée, des pêcheurs venaient de jeter leurs filets près du banc de Lurley.

— Enfants, dit un voix qui semblait sortir des eaux, encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. L'arc des forêts sera brisé et ceux qui ne font que chanceler seront cents de force.

La voix se tut ; mais elle reprit bientôt après :

— Que ceux qui veulent le règne de la modération et de la justice se lèvent et s'en viennent à la vallée d'Erenthal, où siègeront les justes et les forts.

En achevant ces mots, la voix se mit à chanter sur un mode vif et plein d'un sauvage expression :

Rhin puissant, notre père, éveille tes échos,

Suivie au cœur de tes fils la valeur des héros !

Et l'écho de Lurley répéta sept fois les dernières paroles de ce chant qui allait se perdre en mourant dans les profondeurs de Lurley-berg.

Le mystère de cette apparition pénétra les pêcheurs d'une terreur profonde.

— N. n. ma foi de chrétien, dit l'un d'eux, c'est la Vierge de Lurley qui nous jette ses malédictions. Rentrons nos filets et gagnons les bords, car elle pourrait bien de son souffle nous pousser sur le Gévier et nous y engloutir par le pouvoir de ses charmes.

— Tais-toi, poltron ! reprit un des pêcheurs avec une mâle rudesse. Ne sais-tu pas que la Vierge n'a jamais fait entendre des chansons d'amour, et c'est un chant de guerre qui tout à l'heure frappait nos oreilles. Par saint Vermeer ! si c'est l'arc du Riche qui doit être brisé, nous suit-il ! Et si n'est pas lui que Wo l'ê pêcheur de Saint-Gor, il aura, comme un homme, que des plaintes à envoyer à ce damné sire de Rheinfels.

— Que prétends-tu faire ? répéta le premier interlocuteur.

— C'est très-certainement une voix inspirée d'en haut que celle qui nous parle de force et de justice ! J'irai à Erenthal, dit Wo l'ê avec l'accent d'une ferme résolution.

Ses camarades tentèrent inutilement de l'en dissuader en lui représentant les chances d'une pareille exécution et le peu de succès qu'il en pouvait promettre ; mais Wo l'ê resta sourd à toutes les suggestions. En même temps il ramena son filet et laissa d-river son bateau jusqu'à Saint-Gorhausen, où il aborda. Les ombres de la nuit avaient déjà flaccé les objets ; on n'apercevait que la masse sombre des montagnes se détachant en noir sur un ciel sans transparence et sans lumière. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est, dans l'éloignement, le bruit des feux roulant avec impétuosité sur les rochers, ou le vent qui soufflait sur les forêts. Wo l'ê enfança dans l'étroit sentier qui conduit à Weimlich, qu'il eut bientôt dépassé, et se trouva à peu près à l'entrée de la vallée d'Erenthal. La sauvage physionomie de ces lieux était couverte par l'ombre ; mais ses récits bizarres ou terribles qui se rapportaient à cette vallée suffisaient pour en retracer toute l'horreur à l'imagination du pêcheur. Il s'arrêta un moment, inclina sur la direction qu'il devait suivre. Tout à coup il entend devant lui, à une certaine distance, la même voix qui avait déjà retenti près du banc de Lurley ; elle disait :

« N'abandonne pas ta confiance, qui doit avoir sa récompense. Il nous faut être patients et courageux, afin que nous remportions l'effet des promesses qui nous sont faites. Marche, marche toujours dans la voie où l'a guidé le sentiment de la justice. »

La voix se tut. Wo l'ê se mit à marcher dans la direction où la voix l'appela. Son pied mal assuré trébuchait presque à chaque pas sur un sol raboteux, inégal et qui n'avait jamais été frayé. Un moment toutes les croix anaves du pays se révélèrent dans son esprit. Il se crut le jouet d'un de ces génies qui séduisent les hommes pour les perdre. Il entrevoyait déjà à l'extrémité de la route une main tendant vers lui quelque pacte diabolique qui engageait son âme chrétienne à l'Esprit des Ténébres. Sous l'impression de ces idées, sa marche se ralentit ; mais au même instant la voix mystérieuse lui cria :

« Fallait-il que tu sois, c'est un signe de faiblesse : s'ouvriers-tu de Diether ? »

« Ce fut moi, Wo l'ê se sentit animé et redoubla de vitesse comme s'il eût voulu rejoindre le qui le mystérieux, invisible, qui le dirigeait ; mais il lui était impossible de distinguer aucune forme à travers l'obscurité profonde de la nuit. Bientôt après il fut frappé par des accents d'une suavité parfaite et qui paraissaient partir de derrière une colline. C'était toujours la même voix ; elle avait revêtu un charme inexprimable dont l'effet agissait puissamment sur l'âme du pêcheur. Elle chantait :

Monts, tressaillés : sautez, collines !

Le rocher maugréant debout.

Demain n'offrira plus que ruines,

Sous le doigt de Dieu qui peut tout.

Au point où Wo l'ê était alors parvenu, il put apercevoir à sa gauche un chemin creux, taillé dans la roche et dominé d'un côté par les premiers escarpements de Thurberg, de l'autre par un banc de roche granitique. Le sentier allait en inclinant jusqu'à l'entrée d'une vaste ouverture, de l'intérieur de laquelle une lueur vacillante rayonnait faiblement au dehors. A la faveur de cette lumière, Wo l'ê vit s'entreouvrir sous cette voûte une femme jeune, d'une admirable beauté, et dont le costume lui parut bizarre. Cette apparition lui sembla un rêve. Il ne savait que croire de ces formes délicates qui venaient de passer sous ses yeux, de l'étrangeté de cette scène et de l'issue qu'elle pouvait avoir. Il n'entrevoyait pas quel rapport lui cette femme, qui s'était montrée à lui d'une façon si inattendue, au comte Diether, contre lequel elle avait allumé en lui le désir de la vengeance. Cepen tant il s'était engagé trop avant dans cette aventure pour reculer maintenant. En conséquence, il marcha résolument vers la caverne. Lorsqu'il en fut assez près, la lumière s'éteignit ; tout entra dans l'obscurité. Une main, qui ne pouvait être autre que celle de l'Inconnu, vint saisir l'une des épaules et l'entraîna dans la grotte.

A l'air humide et froid qui le frappait au visage, aux émanations épaisses autour de lui, Wo l'ê put juger en ce moment qu'il était dans la carrière d'une des mines qui sont exploitées de temps immémorial dans cette vallée. Une voix grave, éclatant dans les ténébres, s'adressa à lui avec le ton d'une mâle énergie :

« Que viens-tu faire dans l'assemblée des Justes et des Vaillants ? » lui dit-elle.

Wo l'ê comprit qu'il se trouvait alors dans cette réunion d'hommes forts dont lui avait parlé la Voix de Lurley. Il répliqua avec assurance :

« Je suis venu, d'après l'avis qui m'en a été donné par le ciel, pour joindre mon ressentiment à celui des hommes courageux qui veulent la perte du Riche et une justice plus exacte de la part des maîtres qui écrasent les pays. »

— Bien parlé ! dit d'une voix brève le personnage qui avait apostrophé le pêcheur. Qui es-tu et quels gages peux-tu donner de ta sincérité ?

— Je m'appelle Wo l'ê et j'habite Saint-Gor. Puisque vous m'assurez que moi aussi, dans une assemblée d'hommes, s'il est quelqu'un parmi vous auquel ce nom soit déjà connu, je le décide de dire que c'est celui d'un lâche ou d'un traître.

— Il dit vrai, ajouta une voix.

— S'il est, reprit le premier interlocuteur. Ecoute, Wo l'ê, il n'est pas que tu n'aies, comme tes frères, de justes motifs à avoir contre l'orgueilleux maître du Rheinfels et toute cette race d'opresseurs qui torquent les pauvres peuples du Rhin. Il est temps d'apprendre à ces tyrans que l'homme ne sera pas le plus fort par sa force, et que

s'ils ont pour eux leurs armes et leurs remparts, nous avons pour nous le droit et la justice, pour lesquels le Seigneur combat toujours. Si tu veux la fin de ce régime d'impôts et d'impôt, viens avec nous; tu seras notre fier et nous nous tiendrons comme les doigts de la main. Qu'importe notre nombre? on ne peut empêcher Dieu de donner avec peu ou beaucoup de gens. — Tu n'as rien à nous offrir, dit-il, que le mot de la clé qui vaut le nom de Jure, par la participation de la terre à la rédemption par le sang de son fils, de n'avoir ni repens ni paix jusqu'à complète extermination de ces lâches voleurs qui se sont fait nos maîtres.

— Le juré, dit Wolke d'un ton de vol soennel.

— C'est bien; et maintenant tu vas connaître tes frères. Aimez-vous, entraidiez-vous les uns les autres.

— A ces mots une lumière, tenue cachée pendant cet entretien, illumina soudainement la cavité dans laquelle la scène se passait, et le pêcheur put remarquer alors que le personnage qui lui avait adressé la parole avait le visage couvert d'un masque. Autour de lui étaient rangés une trentaine d'individus, qui paraissaient appartenir pour la plupart à l'industrie des mineurs, ou des ouvriers des carrières. Tout dans l'attitude de ces hommes décelait un respect profond pour le personnage masqué, dont l'air autoritaire et le langage annonçaient qu'il appartenait par son éducation à une classe supérieure à la leur. Tous se pressèrent autour du nouveau venu et s'éclaircèrent avec lui un serrement de main avec tous les signes d'une effusion évidemment inspirée par l'enthousiasme qui animait tous les cœurs.

Cependant Wolke fut distrait de la scène principale par un objet d'un intérêt non moins sympathique pour lui. Tandis que les frères se resseraient, ainsi que nous l'avons dit, leurs liens de fraternité, la jeune fille, qui était restée tapée contre les parois de la cavité, s'approcha de l'homme au masque, lequel s'appretait à quitter les lieux, et semblait se disposer à le suivre. Des rayons de lumière, tombant alors sur le visage de la jeune fille, éclairèrent une beauté merveilleuse, et dont le type réalisait l'énergie et la noblesse. Le costume, taillé d'une manière originale, relevait avec une élégance exposée des grâces d'élégances accomplies. La présence de cette ravissante personne ne paraissait produire aucune surprise sur les individus qui l'environnaient; et celle-ci, elle-même, n'avait pas l'air d'être grandement préoccupée de se trouver au milieu d'eux. Toute son attention, toute sa sollicitude étaient évidemment concentrées sur l'inconnu, pour lequel toutes ses façons affectaient les formes de la soumission et du respect. Dès que l'inconnu fut sorti, elle s'élança à sa suite avec la légèreté du daim, et l'on peut supposer que, prenant les devants, elle lui servit de guide à travers l'impraticable vallée d'Erethial, dont les issues lui paraissaient familières, elle avait disparu; mais Wolke resta longtemps sous le charme de cette gracieuse apparition; l'immobilité de son regard fixé sur l'ouverture de la grotte, son air pensif, et, plus que tout cela, les battements de son cœur, attestaient l'impression que cette charmante et châtimentée créature avait faite sur son âme.

En ce moment un des frères, qui semblait investi d'une certaine autorité, s'approcha du pêcheur.

— Frère, lui dit-il, chacun de nous représente ici l'humanité de nos populations voisines. Tu seras le chef de la mine que nous attendons de nos frères de Saint-Goar. Va et recrute de nombreux soldats à la bonne cause. Adieu.

(La suite prochainement.)

quinze volumes; chacun d'eux porte un des quinze livres des plus beaux artistes de ces divers maîtres. De plus, au quinon ne manque à cette collection pour être, ainsi qu'il est dit dans l'introduction qui lui sert de préface, un repertoire d'ouvrages excellents et la véritable édition du pianiste, chaque volume est précédé de la biographie de l'auteur des œuvres qu'il renferme, et d'une appréciation de son style propre. Ces notices analytiques sont faites avec le plus remarquable talent, et l'intérêt qu'elles offrent est inappréciable, car elles admettent singulièrement à leur pénétrer avec profondeur dans l'esprit individuel de chaque maître. Au reste, il nous suffira de dire que ce travail important a été fait par M. Fels, le célèbre maître de chapelle du roi des Belges, le savant directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles. Les articles biographiques sont puisés dans le grand ouvrage du même auteur : *Biographie universelle de la musique et Bibliographie générale de la musique*. Le recueil que vient de publier M. Schonenberger mérite donc des éloges à tous égards; l'intelligence et le goût y trouvent bien réfléchi une source de pures et vivés joies-saines, et certes de quoi se satisfaire amplement. Ajoutez que la commodité du format de ces volumes est telle, qu'ils peuvent aisément être portés avec vous, et que leur prix est très modeste. A ce mérite il faut encore joindre celui de l'économie, qui n'est nul, pas le moins, en ce qui concerne le point de vue des bibliothèques et des particuliers, et des libraires qui ont l'honneur de se procurer dans l'édition d'un livre. Enfin, il n'est personne qui ne comprenne combien il est précieux de posséder remis un petit nombre de volumes, un grand nombre d'ouvrages qu'on ne parviendrait à venir qu'à force de temps et de recherches. Pour toutes ces raisons, nous n'hésitons pas à dire que la publication de la *Bibliothèque classique des pianistes* est un vrai service rendu à l'art musical. G. B.

Diorama historique

PAR M. PENNES.

Personne n'a oublié le généreux dévouement du vénérable archevêque de Paris, M. Alfre, et les regrets dont la population de Paris entoura ses funérailles. La cérémonie funèbre qui eut lieu dans la cathédrale offrit plusieurs scènes d'un intérêt douloureux, qui éurent vivement les assistants. Le moment de l'absoute fut surtout solennel; ce tableau, qui n'est pas sorti de la mémoire de ceux qui purent contempler cette scène d'un intérêt historique, vient d'être transporté sur la toile par un peintre distingué, M. Pennes, dans les proportions dioramiques. Le travail était considérable, hérissé de difficultés, et l'habile artiste les a surmontées avec bonheur. Son tableau représente l'intérieur de la cathédrale sous deux aspects: effet de jour, effet de lumière; le changement s'opère à vue. L'église apparaît d'abord dans sa solitude; un prêtre est à l'autel, et deux fidèles s'agenouillent; puis elle s'illumine graduellement; les traves s'empressent, l'encensoir se peuple de fleurs; au milieu d'une illumination funéraire, le lit de parade ou repose le corps du vénérable martyr. L'ère transition, d'une grandeur de l'histoire, produit beaucoup d'effet.

Le public ne peut manquer de continuer par sa présence le succès que l'ouvrage de M. Pennes a obtenu parmi les artistes. L'exposition de ce tableau (*Diorama historique*) est ouverte au rond-point des Champs-Élysées depuis le 1^{er} septembre.

Établissements scolaires de la ville de Paris.

Un des membres du comité central d'enseignement primaire de la ville de Paris, membre du conseil municipal, nous adresse, au sujet de la dernière séance du comité, complaisamment, les renseignements suivants; il nous en a écrit, en même temps, un compte rendu qui nous a été communiqué.

Le comité central a tenu sa dernière séance le 14 août 1880. Pendant plus de quatre ans ce comité, qui existait en vertu de la loi de 1833, a rendu à Paris de grands services; il a développé avec persévérance l'enseignement primaire et l'enseignement professionnel. Le conseil académique à qui revient l'honneur du comité central fera, nous en sommes certains, ses efforts pour conserver l'œuvre de son devancier et continuer ses traditions. La séparation des membres du comité a pu être sur la plupart des membres présents un sentiment pénible, mais enfin, après avoir prononcé par une sorte de ralliement institué l'ordre du jour, il a fallu faire l'éloge de la loi nouvelle avait sonné. Le comité central n'existe plus.

Si l'on savait ce qu'il a fallu de constants efforts à Cocker, à Gillet, à M. Beau pour constituer les salles; à M. Boulay de la Meurthe, aide de M. Flottard et de quelques-uns de ses collègues du comité, pour organiser des écoles communales; si l'on savait comme l'enseignement primaire a été administré et défendu par le conseil municipal et par les commissions spéciales, on se demanderait si le comité central n'aurait pas dû trouver grâce devant la loi nouvelle.

Quant à moi, ajoute notre correspondant, j'ai conservé un précieux souvenir de ces discussions libres où toutes les opinions ont été débattues au sein du comité, au sujet des salles d'asile, des ouvroirs, des écoles. Mettre l'université à la place de la municipalité, n'est-ce pas faire déroger (*Malra Paris*)? Toutefois, comme rien de bon ne saurait périr en France, j'espère que le conseil académique consulté sur ce qui existe, Bibliothèque et ne détruira pas.

En me séparant de M. Grailly, député des curés de Paris, de M. Gavet, de M. Baillet-Latour, de M. Pasteur protestants, de MM. les inspecteurs, de mes frères les inspecteurs, de mes collègues Péru, Duvy, Poiny, Boudon, Chevalier, boulanger, Borel, Morau, de la Seine, Ernest Moreau, j'ai quitté, ce jour-là, l'Hôtel-de-Ville avec tristesse.

L'œuvre de l'œuvre et la sympathique ajoutée à sa communication deux tableaux intéressants comme ils comparables à des établissements scolaires de la ville de Paris en 1835 et 1880. Nous sollicitons que la progression constatée par cette comparaison se traduise en faveur de l'enseignement primaire, après quinze années de fonctionnement du conseil académique.

Télégraphie électrique sous-marin.

Tous les jours un nouveau progrès marche la marche des sciences et des hauteurs de la théorie en descend à la pratique, et l'instrument docile aux formules des savants, se plie à tous les besoins de la civilisation. Ainsi en est-il de l'électricité, dont la transmission rapide à travers l'espace étouffe encore ceux mêmes qui sont chargés de lui imprimer le mouvement, et qui, partie d'un point, va à 200 lieues de ce point transcrire instantanément les dépêches qu'on lui a confiées. Mais jusqu'à présent on avait regardé le transport de ces dépêches à travers les profondeurs de la mer sinon comme impossible, au moins comme entouré de tant de difficultés, qu'un désespérait de pouvoir en faire l'application. Eh bien, cette merveille est aujourd'hui réalisée, et si un accident est venu interrompre les communications télégraphiques entre les deux rives de la Manche, le fait n'en reste pas moins acquis, et d'ici à peu de temps Londres et Paris pourront correspondre avec autant de facilité que Paris et Lille ou Valenciennes... Nous devons d'abord dire à nos lecteurs comment a été faite le fil qui de Douvres se rend au cap Grizac près de Calais.

Le 28 août au matin, un steamer qui porte le nom de *Goliath* quittait le port de Douvres et arrivait à l'extrémité de la jetée. Il fallut d'abord amarrer solidement sur la côte anglaise le fil télégraphique. De la station où se trouvait un appareil à l'autre d'un point, il ne devait s'écouler aucune avarie et à chaque instant que le fil n'avait éprouvé aucune avarie dans l'acte de la submersion, le fil glissait le long du ringe dans une enveloppe de plomb de 300 mètres de longueur qui devait le préserver de l'action des vagues et du froissement contre la côte. A dix heures et demie cette opération préliminaire était achevée, et le *Goliath* s'élançait à travers le détroit portant sur son pont un immense treuil autour duquel venaient s'enrouler à peu près 45 kilomètres de fil de cuivre rouge recouvert d'un étau de gutta-percha (épais de 6 millimètres et demi, de manière que le diamètre total était de 15 millimètres. Sur ce bâtiment qui emportait avec lui les vagues et l'espoir de tous les amis des sciences, de tous ceux qui désirent que les deux nations voisines et si puissantes toutes deux resserrées de jour en jour les liens d'une intimité à laquelle est attachée la paix du monde, se trouvaient MM. Jacob Brett, le créateur de la ligne sous-marine et l'inventeur d'un système d'impression télégraphique, Francis Edwards, Charlton-Jacques Wollaston, Crampton, Reid, Henry Wollaston et autres savants.

Le navire partait en faisant une lieue à l'heure et monta en ligne droite vers le cap Grizac, situé à sept lieues de Douvres, à égale distance de Calais et de Boulogne. L'opération du dévidement et de la pose du fil commença au signal donné de *laissez tomber bas*: le fil alors commença à se dérouler autour du tambour; il était guidé par un cylindre placé à la poupe du bateau à vapeur qui s'arrêta de temps en temps pour donner le temps de charger le fil conducteur. Cette opération consistait à amarrer au fil de distance en distance du lest ou des poids en plomb pesant de 8 à 12 kilogrammes destinés à l'enfoncer au fond de la mer. La ligne que devait suivre le fil avait été sondée avec le plus grand soin et chaque point avait sa cote de hauteur variant de 10 mètres jusqu'à 75 mètres. Le nombre des poids est de 25 à 48 par lieue. Le dévidement du fil et l'ajustement des poids servant de lest se sont faits avec une précision étonnante et un succès complet. Le *Goliath* avait par avant-courreur le bateau à vapeur *Walgyn* qui indiquait par des bouées flottantes la ligne à suivre, et transporta jusqu'à la côte de France les hardis expérimentateurs.

Pendant que cette opération d'un intérêt si palpitant s'exécute, une foule nombreuse et avide de nouvelles se pressait aux abords de la station de Douvres et suivait minute par minute la marche de la submersion du fil, car, comme nous l'avons dit plus haut, les communications entre Douvres et le *Goliath* ont été interrompues un seul instant, et le fil, tout en se dévidant, tout en allant trouver à 75 mètres de profondeur le lieu dans lequel il doit reposer à toujours, donnait au receveur des dépêches. Mais rien ne peut rendre l'enthousiasme qui éclata dans cette foule quand M. John W. Brett annonça le succès de la première dépêche télégraphique partie de Douvres et imprimée instantanément par l'appareil électrique au cap Grizac. Il était donc résolu, ce projet de faillite des peuples à travers les mers qui les séparent! Il était donc vaincue, et bien au delà des prévisions humaines, va mot prononcé par un Anglais au diner d'inauguration du chemin de Douvres à Calais. Ces deux empires de Calais et de Douvres deviendront les grandes voies de communication avec le continent, ou mieux avec l'univers entier.

Le point le plus délicat de l'opération, et l'expérience la malheureusement trop bien démontrée depuis, c'était de placer le fil à l'abri des intempéries des côtes de France. La, en effet, se trouvent des rochers constamment battus par les vagues et des écueils dangereux. Il fallut donc immerger une installation particulière qui consistait à faire passer le fil dans un tube de plomb. Pendant les premiers jours, tout alla bien; et la France comme d'Angleterre on s'en voyait les communications plus affluentes, les *hurrah* pour ever les plus sympathiques! Mais un beau jour le télégraphe resta muet; il dépêcha partie d'un point ne reçoit pas de réponse, elle est noyée dans le détroit, et l'avaré Archibon ne rend pas sa parole. Toute recherche faite, on s'aperçut que le tube de plomb n'a pas suffisamment garanti le fil, et qu'il existe une solution de continuité au bas des rochers au cap Grizac. Mais M. Brett est homme de ressource; et une lettre insérée dans les journaux nous a appris, ces jours derniers, qu'il n'y aurait qu'une seule façon de résoudre ce problème des dépêches, et que sans parler de l'Angleterre et de France pourraient reprendre leur conversation interrompue. D'ailleurs, pour que le télégraphe sous marin ait toute son utilité, il faut que le fil

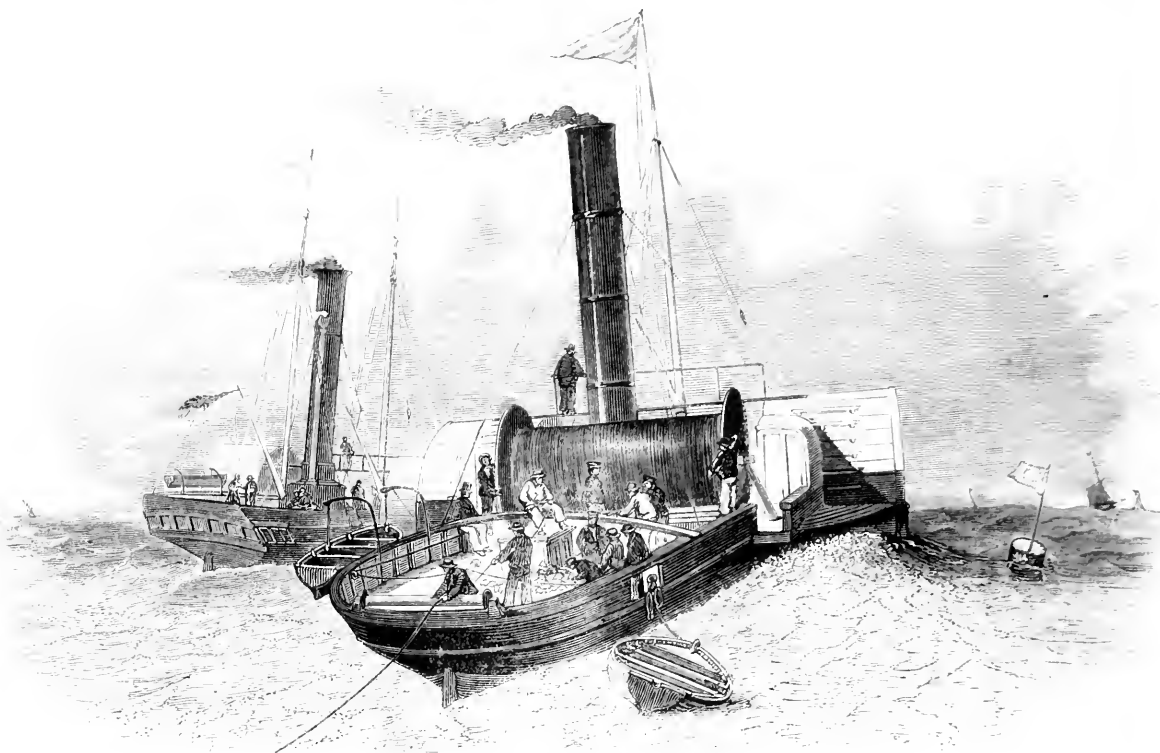
Bibliographie musicale.

Bibliothèque classique des pianistes, — 15 volumes in-8°. — Chez Schonenberger, éditeur, boulevard Poissonnière, 28.

Ce titre de *Bibliothèque classique des pianistes* pourra sembler étrange à quelques personnes, à ceux, par exemple, qui s'obstinent à ne voir dans la musique qu'un art futile, un simple caprice de la mode, changeant comme elle, et n'ayant de forme estimée que la forme au goût du jour. Il est malheureusement vrai que les pianistes sont, de tous les musiciens, ceux qui ont le plus contribué, peut-être, à donner au public cette fausse idée de l'art musical. Mais si cet art n'avait pas dans l'opinion du monde le rang sérieux qu'il mérite, il ne s'en pas moins, autant que la peinture, autant que la statuaire, sa beauté propre, indépendante de toute circonstance de temps et de lieu, en un mot, sa beauté absolue. Nous ne pouvons pas avoir besoin d'insister beaucoup sur ce point, en voyant les bouillottes qui se manifestent depuis deux ou trois ans, d'une façon de plus en plus sensible, vers l'étude redoublée des œuvres d'anciens maîtres qu'on croyait à jamais délaissés, et le délaissement dans lequel tombent, au contraire, les compositions qui, momentanément, avaient pris leur place. Cela devait arriver ainsi. La vogue de ces productions musicales, ou les qualités intellectuelles étaient entièrement mises de côté pour faire briller, seules et sans le moindre effort d'imagination, les facultés purement mécaniques, ou pouvait pas être de longue durée. Les amis de Bach et de Clémenti redoublent familiers aux amateurs de musique.

Un pianiste qui veut être, en effet, excellent pianiste, s'est-à-dire véritablement musicien, on ne peut pas se contenter de les avoir des dillettants qui se piquent de bien jouer, ne peut aujourd'hui se dispenser de prouver qu'il connaît les principaux ouvrages de ces illustres maîtres du siècle dernier. Ce n'est pas encore assez. De Bach et de Clémenti sont issues deux écoles également célèbres: il faut donc mentionner par des exemples comment de l'une procédent Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel, Weber, Ries, Schubert et Mendelssohn; de l'autre, Chopin, Dux, Schumann, Field, Kalkbrenner. Nous ne citons que les principaux, les plus connus, et ceux qui ont pu de la plus grande et juste renommée. Le lécateur d'un pianiste, pour être accompli, devant, on le voit d'après le peu que nous venons de dire, une chose considérable. Il est par conséquent très-naturel qu'il ait, lui aussi, sa bibliothèque classique.

La difficulté la plus grande est que les éditions de la plupart des œuvres de ces compositeurs, quoiqu'ayant été très-nombreuses, sont devenues rares. La publication d'elles nous rendons compte vient heureusement et remédier. Il se compose de



Le Gérard dominant le fil du télégraphe électrique sous-marin.

électrique soit rattaché du cap Grévez à Calais; et, comme le télégraphe de Paris à Calais est déjà établi, ainsi que celui de Douvres à Londres, les négociants de ces deux capitales pourront alors faire leurs affaires et traiter des opérations les plus importantes sans quitter leur comptoir.

Nul ne peut savoir encore jusqu'où ira l'audace de l'homme dans cette lutte héroïque avec le temps et l'espace, et surtout jusqu'où s'étendra son succès; mais en mesurant tout le chemin qu'il a déjà franchi dans cette voie en peu d'années, en suivant les progrès que chaque jour

amène, on ne peut s'empêcher de penser avec un juste orgueil que rien ne lui est impossible. Nos voisins pensent comme nous à cet égard, et un des journaux les plus sérieux de Londres, *le Times*, en rendant compte de cette opération colossale accomplie en douze heures, laisse éclater son enthousiasme dans les termes suivants: « Le télégraphe électrique nous paraît plus miraculeux qu'aucune des découvertes de la science ou des progrès mécaniques de notre temps. La machine locomotive, les chemins de fer sont surtout des questions de finance. La magnifique opération

de l'érection du pont-tube à travers le détroit de Menai certainement ne donne pas à notre esprit la sensation du miracle: car Stephenson, dans tous ses calculs, toutes ses expériences, n'avait affaire qu'à des éléments, à des forces visibles, tangibles, que nous connaissons, qui nous sont familières. Mais la puissance électrique, mais les communications instantanées à longues distances, rendues possibles au moyen de cet agent nouveau, n'est-ce pas la réaliser toutes les merveilles des contes les plus fantastiques? Et d'ailleurs les conséquences de l'établissement du télégraphe électrique



Le cap Grévez, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais.

sont aussi importantes que les agents par lesquels on l'obtient sont merveilleux. Avec le télégraphe sous-marin, le premier et principal effet de ces communications instantanées entre les deux nations les plus civilisées et les plus puissantes du monde entier sera de les unir étroitement dans une communauté d'intérêts qui aura pour résultat de

faire progresser l'humanité et de maintenir toutes les nations dans une paix profonde.»

Oui, nous le pensons aussi, toutes ces communications qui se perfectionnent, s'accroissent chaque jour, tendent à rendre la guerre de plus en plus impossible, et toutes les nations solidaires les unes des autres, à étendre et à régulariser le commerce, à décentraliser l'intelligence, et à nous amener à cet heureux jour où tous les hommes se sentiront réellement des frères. — *Charité*, c'est le mot de l'Évangile; c'est le mot qui revient aussi au bout de notre plume toutes les fois que nous avons à vous entretenir du progrès des sciences ou d'une nouvelle conquête de l'humanité.

lariser le commerce, à décentraliser l'intelligence, et à nous amener à cet heureux jour où tous les hommes se sentiront réellement des frères. — *Charité*, c'est le mot de l'Évangile; c'est le mot qui revient aussi au bout de notre plume toutes les fois que nous avons à vous entretenir du progrès des sciences ou d'une nouvelle conquête de l'humanité.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite et fin).

§ XI. — Distribution des prix.



Il a écrit 'Monsieur D.'

DISTRIBUTION AU GRAND CONCOURS. Discours en latin élégant. — Ornatissimi auditores, vos quoque studiosissimi discipuli, etc., etc.



Es homini sublime dedit colun- que turri. V.

Physionomie d'un professeur dont la classe a obtenu trois prix au concours.



In te vero pater... sic orus ab in te. V.

Mon fils!



... Pro talibus auctis premia, V. Il faut de bonne heure se former une bibliothèque.



Fuis coronat opus. H. Continuez, jeune homme, continuez.



Sanguineus mavor. V.

REVOLUTION DANS LE COSTUME. Les collégiens étant destinés à appuyer souvent la règle l'aus militum, ou l'inter militum, on a jugé indispensable de leur donner un costume guerrier. Gilliarde aux enfants de Belle!

NOTE. — L'auteur, qui est correspondant du congrès de la paix, s'est obstiné à conserver aux collégiens leur costume de la veille. — Nos lecteurs sont priés de l'exuser en faveur du motif.



Auri sacra fames. CONCLUSION. — Monsieur, vous êtes reçu bachelier.

Les collèges étant uniquement fondés pour faire des bacheliers, une fois bachelier, on se dépêche d'oublier tout ce que l'on a appris dans ses classes, si toutefois on a appris quelque chose... entre les récréations.



Bah! PAUL DE KOCK.

Les pères de famille croyant nécessaire de paraître comprendre le latin, se livrent de temps en temps pendant ce discours à des marques non équivoques de satisfaction.

§ XII. — Le collégien après le collège.



Morte animo, generose puer. V.

Les premières pas dans un monde meilleur.



l'usage II.

Chose qui arrive toujours, es bas sur se talons.



Et hauris, que deo s'mit

Ce monsieur de parait qu'il n'a jamais été fort en latin.



LE FOLLE A COURRA.

Le petit Gustave qui a été toujours une souris dans son pupitre.



Trop mal. V.

Machin qui forçait si bien le B à saute mouton.



Nulla est corat. LITOMOND

Un professeur.



Trahit sua quique volentes. V.

Un jeune homme qui n'était pas fort dans ses classes.



Est a bier. V.



Quendam. II.



II.

La Vie des Eaux.

Les bains de mer de Normandie.

VI. DIEPPE.

(Suite de fin. — Voir le N° 392.)

Je ne puis quitter ce manoir (la maison d'Ango) sans rendre hommage à la parfaite hospitalité de son propriétaire actuel, M. S., et à son amour pour les étrangers, dont les visites paraissent le flatter doublement dans son amour-propre d'agriculteur et de continuateur d'Ango. Notre connaissance se la portant sous des auspices qui ne promettaient rien de bon, j'avais pénétré dans la ferme par une porte toute grande ouverte sans introduire, et n'appréhendant à en sortir avec aussi peu de cérémonie, lorsqu'un personnage demi-bourgeois, présentant le type connu de l'amateur du jardinage, vient à moi et me demande d'un ton assez brusque et à je désiro quelque chose. Je réponds que non, et m'apprête à franchir le seuil de la ferme; mais le serventant, M. S. D., car c'était lui-même, poursuivant son interrogatoire, s'enquiert des motifs de ma présence, qui n'étaient pourtant pas fort difficiles à pénétrer, et laisse tomber en murmurant ces mots très-significatifs : « On n'entre pas ainsi dans un lieu habité... Il y a un domestique pour montrer la maison...; c'est son petit profit!... » — Je comprends aussitôt, et, jaloux de réparer ma faute involontaire, je m'impressionne de protester au propriétaire mécontent que mon intention, en me passant de guide, n'a nullement été de frustrer le cicérone en pied de son pour-boire habituel; et, comme preuve de ma franchise, je le prie de vouloir bien lui-même lui faire agréer de ma part la gratification d'usage. A cette explication, je vois avec plaisir le courroux de M. S. D. se fonder comme un nuage d'avril. Ma qualité de Parisien que je réclame se sa démodée parait favorable encore à cette heureuse réaction. Il m'autorise de bonne grâce à prendre quelques rafraîchissements, ce que j'accepte de grand cœur. Nous voilà attablés l'un en face de l'autre dans la propre maison d'Ango : la conversation s'établit, et dix minutes après notre quasi-querelle nous étions une paire d'amis.

« Puisque vous êtes Parisien, me dit l'amateur des jardins, selon l'usage de la province, vous devez connaître M. ... et M. ... (suit une demi-douzaine de noms normands en rille, qui tous sont pour moi lettre close). — Et suis obligé d'avouer honteusement mon ignorance. — Et M. de B...? Il est de ce pays, me dit mon interlocuteur. — Ah! pour celui-ci, je le connais, m'écriai-je heureux de trouver enfin un nom auquel me rattacher, car je commençais à cranter que mon digne hôte me prit pour un Parisien de contrebande; je le connais beaucoup... de réputation.

La-dessus, mon hôte de m'entretenir longuement de M. de B... dont la science déplore la perte récente, pour lequel il professait une admiration bien méritée; mais ce qui excite au plus haut point son enthousiasme, c'est la faculté merveilleuse qu'il avait ce savant, lui dit-on, de parler une heure d'abondance devant quinze cents, deux mille personnes — le nombre lui était indéfiniment — sur un sujet, il est vrai, un peu préparé par lui à l'avance. Le mo garde bien de refroidir l'exaltation de M. S. D. en lui apprenant que cinq cents avocats à Paris eussent distancé sans peine à la course oratoire son savant compatriote qui avait bien d'autres titres à l'estime publique, étant tous plus ou moins capables de parler sur un sujet, ou sans sujet, non point une heure, mais une semaine. Je passe sous silence les surplus des récits et des naïves confidences de mon amphitryon, content infatigable et de son poirier à double floraison par un qu'à beaucoup remarqué le même M. de B... et la maigreur de la récolte, et l'anarchie qui dresse la tête au sein de Varengeville même, et là, comme à Dieppe, renverse les conseillers municipaux, et l'insubordination des petits; l'amour gothique des juis-nous, le danger d'aller au café, etc., etc. On voit que le thème ne manqua pas, et je dois dire qu'avant enfin tiré ma montre, je m'aperçus qu, comme M. Jourdan, non hôte, orateur sous le savoir, avait été égal, sinon supérieur à son héros, l'illustre membre de l'Académie des sciences. Il fallut mettre un terme à cet agréable entretien, et nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre.

J'ai oui dire qu'un abominable rapin avait un jour d'ouvement abusé de la bonhomie du digne M. S. et de son grand fâché pour la conversation des Parisiens. Il fut dire, afin d'expliquer ce détestable trait, que je signale uniquement pour le flétrir, que le continuateur d'Ango porte un nom biblique en horreur aux philistins et aux framués. « Pardieu! lui dit le singe d'atelier, nous sommes honnêtes, M. S. A votre prochain voyage à Paris, je compte que vous viendrez me voir. — Trop honore, monsieur! — N'y manquez pas surtout? — Non certes. — Vous me le promettez? — Ohi, sans doute. — Voilà qui est bien. — Sans adieu donc?... » Resté seul après avoir échangé je ne sais combien de poignées de main avec cet affable étranger, le pauvre M. S. dit que le carreau de papier que contenait à titre de memento et d'adieu, lui avait servi, en partant, et lit avec horreur ces mots tracés en crayon : « M. Sanson, directeur des arrêts criminels, à Paris, rue d'Angoulême, n. » Valda de quoi former la porte aux visiteurs pour tout le reste de la vie, et pourtant le bon M. S. n'en tint pas moins la sienne ouverte.

D'après le conseil de mon hôte, je passai mon excursion jusqu'à la pointe et à la tour d'Ally, situées sur la côte à une lieue au delà de Varengeville. Cette tour quadrangulaire est l'un des plus beaux phares de la Manche. Elle contient un appareil de l'arage à réflecteurs et à échelles, exécuté d'après le système de Fresnel, dont la lumière, versée de la jete de Dieppe, se projette à dix lieues en mer. Malheureusement ce phare est voué à une destruction prochaine. L'Océan rouge sans cesse le pied de la falaise au haut de laquelle il est assis.

Ces souvenirs, ces sites, cette merveilleuse campagne sont la fortune de la ville. En attendant la renaissance de leur commerce maritime, les habitants de Dieppe vivent, ou de peu près, sur leur établissement thermal. Aux approches de la saison, la cité entière s'émeut et se métamorphose en une vaste auberge. Les nombreux hôtels qui abritent le serventant journalier des paquebots de Brighton ne suffisent plus, tant s'en faut, à recevoir tous les baigneurs. Chaque citoyen de Dieppe se dresse aussitôt une patente d'hôtelier et transforme en logements garnis le tiers, le quart, la moitié de sa maison, sinon la maison entière. Lui-même se dissimule, se fait petit au point de devenir presque invisible, et n'apparaît qu'au bout du mois une note de frais à la main. De beaux et bons loyers lui tiennent hier l'été de salon, de saïlle à manger, voire de coucher et de cuisine. Si, comme on l'a dit, il y a du Normand dans tout aubergiste, il faut convenir qu'il y a passablement aussi de l'aubergiste chez le Normand.

Impossible de quitter Dieppe sans consacrer un souvenir à l'une de ses plus honorables célébrités; il ne s'agit ni de Duquesne, ni d'Ango, mais d'une gloire plus humble et plus inédite; du simple matelot Bouzard, dont j'ai vu naugurer le buste sur la façade de sa maison, religieusement entretenue comme un monument public, et qui est l'une des dernières que le baigneur laisse à main gauche quand il se rend à la jete. Bouzard est un grand nom dieppois. Un jour d'épouvante tempête, le 31 août 1777, il s'avait sans naufragés, tout le équipage d'un navire qui allait se perdre corps et biens. Louis XVI se le fit représenter, lui donna une pension annuelle de trois cents livres, et le nom de *brave homme*, glorieux sobriquet qu'il avait certes bien gagné, et qu'il a conservé depuis. L'inauguration de la statue de Duquesne avait donné l'idée de cette oration, et un jeune sculpteur ivroier, M. Blard, élève de Bazzi, avait exécuté le buste du *brave homme*. Un autre ivroier avait récité à cette occasion un dithyrambe plus français de esprit que de style, et le poète normand par excellence, M. Coquerit, dont la proxymale renommée s'étend depuis les bords de l'Ère jusque aux confins du Calvados, s'était également mis en frais de lyrisme pour la circonstance. La solennité avait eu lieu en présence du fils de Bouzard, aujourd'hui un vieillard, auquel plusieurs naufragés ont dû également la vie, et de tous les sauveteurs de vingt lieues à la ronde. Il y avait en discours de M. le maire, grand concert et lecture de biographie en plein vent. Bref, on s'était fort attendu; M. Coquerit était allé aux nues, et (je laisse parler le journal de Dieppe) « tous les assistants, frappés d'une étincelle électrique, étaient prêts à se transformer en autant de sauveteurs maritimes. »

Malheureusement, le lendemain même ou le surlendemain de cette belle fête, un triste accident vint prouver la vanité des sauvetages et des inaugurations. C'est une histoire fort tragique. Un fabricant de Louviers, M. D... après avoir conduit sa femme aux bains de mer, venait de la quitter pour retourner au siège de son industrie. Deux heures après son départ, dans la soirée, la jeune femme avec une de ses amies se promenant sur la jete. Sont imprudence, soit effet de mirage ou de myopie, elle escalade, tout en suivant une conversation amice, le mince parapet qui borde le chenal, retret par une estacade et tres-profond à cet endroit, rencontre sans ses pas le vide d'une échelle de bois, tombe dans l'eau. Elle s'en misérablement devant de la voir son mari. Bouzard, l'hélas! ou était à ce moment les deux sociétés de sauvetage dont s'honneur me le bouge. Un jeune marin se jeta, il est vrai, à la nage. Un instant, il crut la sauver, guidé par un vêtement flottant, mais il ne put saisir qu'un chape. Avant de disparaître pour toujours, cette infortune, qui cependant savait nager, avait pu se soulever sur l'eau en poussant des cris déchirants auxquels on accourut trop tard. Son corps même ne fut pas retrouvé, et, emporté dans la haute mer par le reflux, il fut sans doute poussé au sud par les courants. Un instant avant sa chute, elle disait en regardant la mer : « Quel merveilleux tonbeau ce serait! » à tel point qu'on eût pu croire à un suicide, si on ne l'eût connue si riche et heureuse de vivre. M. D... en arrivant chez lui, apprit la mort de sa jeune femme.

Dieppe ne compte pas en effet moins de cinq sociétés de sauvetage. Voilà certes de l'activité maritime et de la marine; les suicides n'ont qu'à chercher fortune ailleurs. Sans le fait que je viens de citer et quelques autres, le noyé semblerait la chose du monde la plus invraisemblable, avec un tel luxe de sauvetage. L'un des premiers objets qui frappent les regards lorsqu'on arrive sur le port, est un pavillon destiné à porter secours aux submergés, ainsi qu'un lique une inscription suivie de cette autre en manière de post-scriptum : *La clef est chez le pharmacien*. Voilà une plaisante précaution, pour être pharmacien, en n'en est pas moins homme, et, comme tel, sujet aux absences; un pharmacien peut quitter de temps en temps son officine, et qu'un ardent, je le dis en vain, s'il était à sillon en ville? Je consolerai donc à tout baigneur de ne se fier qu'aux premiers et à ses sinistres promesses de secours qu'on lit attachés sur les murs des ports, et de compter sur son sang-froid un peu plus que sur les pavillons et les clefs. Elles sont-elles à la porte, ce qui, de prime abord, semblait être assez sûr place.

« Quelques mots seulement, avant de finir. A l'adresse des amis du monde, sur le côté matériel de l'existence dieppoise, cette rielle qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance pour une population de baigneurs universel ement affluée. L'activité des aubergistes normands est proverbiale, et ceux de Dieppe, à part quelques exceptions, ne restent point au-dessous de cette réputation non usurpée. Leur étude constante est d'indier leurs-memores en raison inverse de leurs moyens. Ils n'ont point encore venus à retrancher la necessaire, et à tout espère que ce dernier progrès se fera quelque temps attendre. Mais les profits en fait de Vatel et de Carême doivent chercher fortune autre part qu'à Dieppe, ou l'assaisonnement spartiate de la foim est une épice indispen-

sable. Cette Normandie, qui nous envoie tant d'hécatombes annuelles, ne produit pas de bœufs pour sa consommation. Le marché au bétail de Dieppe est divisé en deux parts distinctes qui signaient deux écritures : sur l'une deux parties, on lit : *Vaches grasses*; sur l'autre : *Vaches maigres*. L'un de ces deux mots, il est sûr plus de salut. Cela est naïf et plus sincère qu'on ne s'y attendrait sur la terre classique des petites russes et des chicanes. A l'égard du vin, j'ai déjà eu occasion de dire quelle source de richesses c'est pour la Normandie de n'en point recueillir, et avec quel art de manipulation elle exploite sa stérilité vinicole en débitant aux étrangers, sous le pseudonyme de Bordeaux, et à des prix exorbitants, un liquide épais et insipide. Quant à la merée, qui semblait devoir dédommager du reste, elle rappelle tout simplement, et à son grand désavantage, celle de la rue Montorgueil. Gérard de Nerval, autre optimiste et spirituel confrère, s'applaudit quelque part de manger dans un port normand du poisson *presque pas plus cher qu'à Paris* — et *preque aussi frais*, aurait-il dû ajouter *pour être tout à fait exact*. Les huîtres, dont il existe de beaux et nombreux parcs, le long de la rivière d'Arques, sont du moins grasses et abondantes. Dieppe, pour ses mollusques, l'emporte sur Cancale, dont les parcs avares ne s'ouvrent point pour l'étranger. Je me souviens que l'une de ces dernières années, revenant avec quelques amis d'une visite au mont Saint-Michel, nous limes la partie, ou plutôt le projet d'aller débusquer le lendemain les produits du fameux rocher. Au lieu du déjeuner espéré, nous n'eûmes qu'une déception de voyage à enregistrer sur nos tablettes. Il fallut de la persévérance et de la diplomatie pour obtenir à grand peine quelques plats de triste-consouilles dont les hôtes imperceptibles se noyaient à l'état de libelles dans le dégoût d'une eau saumâtre, et se mouvaient d'annation. Ce n'est pas tout. Pascale, à Cancale, est de vendre les huîtres au cent, quand toutefois on daigne en vendre, et il nous parut que notre centaine n'avait pas le nombre voulu. Nous étions du reste prévenus que l'arithmétique et la conscience étaient le côté plus que faible de naturels de ces parages. — Bonne femme, dit l'un de nous à l'huître, qui venait d'ouvrir devant nous ces misérables crustacés, de combien donc est votre cent d'huîtres? Il pensait être fort plaisant. — Monsieur, il est de soixante-dix, lui répondit machinalement la bonne femme. — Le questionneur resta atterré sous le coup. Il y avait de quoi. L'instant d'avant, nous avions discuté sur le point géographique de savoir si le hameau et le rocher, situés sur la double limite de Normandie et de Bretagne, dépendaient de l'une ou l'autre province. Ceci trancha le différend et nous demonstra que Cancale était bien un village normand.

VII.

EU ET LE TRÉPORT.

Les séjours annuels de la famille royale au château d'Eu, les visites de la reine Victoria et la consécration de l'entente cordiale sous les ombres du parc et de la belle forêt qui avoisinent l'ancienne résidence des Guise, ont valu au Tréport, comme séjour thermal, une importante clientèle. Comme Trouville, le Tréport, qui touche pour ainsi dire à Eu, n'est qu'une bourgade de pêcheurs, bien que de temps immémorial il se pare du nom de ville et élève même son audacious archéologie jusqu'à prétendre être l'*ulterior portus* dont il est parlé dans César. — Quel homme que ce César! Impossible de faire dix lieues en France, après vingt siècles écoulés, sans retrouver un souvenir encore vivant, son nom revendiqué partout comme un titre nobiliaire. J'imagine qu'il avait enscore les Gaules; c'est à qui mettra dans ses armes ou en tête de ses quartiers, l'honneur même tres-hypothétique et contesté d'avoir été vaincu par lui. — Ce fut, selon toute apparence, du Tréport que mit à la voile une partie de l'expédition dirigée contre le roi Harold. Devenus Anglais, les Normands y firent par la suite de fréquentes visites, mais ce fut la torche à la main. Le Tréport fut incenré quatre fois par ses anciens citoyens, non-seulement au moyen de 20, mais jusque sous le règne de François I^{er}, ainsi que l'atteste ce quatrain extrait de la gazette poétique de quelque Loret contemporain :

Par un ribaut, et faute de supports,
L'un d'eng cent quatre-vingt-cinq corps,
Le second jour de septembre fut pris
Et mis à feu des Anglais le Tréport.

Le ribaut était un capitaine français qui avait introduit les ennemis par la gorge de Ménéval.

Tant d'incendies n'ont pas embelli le Tréport. Un seul bombardement eût beaucoup mieux valu, comme en fait foi celui de Dieppe, et, malgré les Anglais, le bourg n'est aujourd'hui encore qu'un amas de constructions plus baroques que pittoresques, adossées à une haute falaise que tranche à pic le lit d'une petite rivière dont l'embouchure forme le port, ou dressées en piles-mêles autour de la colline escarpée qui porte l'église. Comme paysage, ces lignes heurtées, cette masse parallèlement informe, ont de l'effet et ne manquent pas d'un certain beau méfite. On ne peut pourtant pas dire tout autant d'un peu près. A Dieu ne plaise que je sois assés... architecte pour souhaiter au Tréport un plan symétrique et des tours à l'arabesque; mais je lui voudrais du moins une plage un peu praticable, je souhaiterais également voir un peu plus de coquetterie dans la structure et l'alignement des édifices qui la bordent. Le Tréport, comme Dieppe, est sujet à l'envasement des cailloux de mer, et, plus encore que Dieppe, se laisse complaisamment ensevelir sous les galets. Le rivage en est tellement hérissé, qu'il faut absolument les chaussures indiennes pour le parcourir sans blessure. J'ignore comment les Parisiens peuvent s'en tirer avec leurs brodequins d'ottes légères. Le municipal local devrait bien faire aux étrangers la galerie de déblayer un peu les abords de sa plage de cette inondation pernicieuse, ne fût-ce que pour reconnaître l'alluvion d'or et de bank-notes qui la fertilise chaque année.

FELIX MORAND.

Machine à percer le grand tunnel des Alpes de 12,290 mètres.

Nos lecteurs peuvent se souvenir que l'illustration (n° 375, 4 mai 1859), a donné une notice sur le projet d'un chemin de fer destiné à relier la France et l'Italie, en traversant les Alpes, au col de Suize, entre Modane et Bardonnèche. Ce projet vient d'être développé, par son auteur, M. Maus, savant ingénieur belge, dans un travail accompagné d'un bel atlas de plans et de cartes. C'est à cet atlas, ainsi qu'à une intéressante notice publiée par M. Jobard, de Bruxelles, dans le bulletin du Musée de l'industrie, que nous empruntons les détails relatifs à la machine qu'a imaginée M. Maus pour le percement de cet immense souterrain.

L'appareil porte cinq rangs de barreaux d'acier ou fleurets, outils perforateurs, alternativement lancés contre le roc ou ramenés par une force qui comprime les ressorts à boudin dont ils sont armés, et qui l'entament à raison de deux à trois centimètres par minute. Ces fleurets ne se bornent pas à faire chacun leur trou; mais comme le châssis qui les porte se déplace latéralement à chaque coup, il en résulte que la machine pratique une suite de rainures ou de fentes. A chaque fleuret est accolé un petit jet d'eau qui va chercher les débris au fond de la rainure, en même temps qu'il humecte le tranchant de l'outil et l'empêche de se détremper.

On pratique donc ainsi cinq fentes horizontales, à 50 centimètres de distance, ce qui forme quatre parallélogrammes de 2 mètres de long sur 50 centimètres d'épaisseur, retenus seulement au rocher par leur face postérieure. Quand ce travail est fait sur la moitié de la largeur de la galerie, on déplace la machine en la poussant vers l'autre moitié. Pendant qu'elle travaille, les ouvriers s'occupent à détacher, à l'aide de coins de fer, les quatre premiers blocs, lesquels se trouvant parfaitement dressés, sont susceptibles de prendre place dans les travaux d'art du chemin ou de servir de dés pour poser les rails. On sait que les pierres que l'on fait sauter avec la poudre ne peuvent guère servir de ce remblai.

La machine est armée de 116 fleurets qui peuvent frapper 150 coups par minute, soit ensemble 1,044,000 coups par heure. A ce compte, on pourrait avancer de 7 mètres 20 centimètres par jour; mais en réduisant ce progrès à 5 mètres seulement, de chaque côté, car on attaquerait à la fois par les deux bouts, on obtiendrait 3,600 mètres d'avancement par année, de sorte qu'en moins de quatre ans, les travailleurs pourraient se rencontrer. On a calculé que chaque mètre d'avancement coûterait 238 francs en moyenne. Le percement total n'entraînerait par conséquent qu'une dépense d'environ 3 millions, et tous frais compris, une galerie de 4 mètres 31 centimètres de large sur 2 mètres 20 centimètres de hauteur ne reviendrait qu'à 4,203,020 francs.

Quant à l'élargissement, après l'ouverture de la première galerie, on estime les frais de déblai à 20 francs le mètre cube. En sorte qu'en définitive le percement des Alpes sur 8 mètres de largeur, et 6 mètres de hauteur, dans une étendue de 12 290 mètres ne coûterait que 13,800,000 fr. Il est vrai que cette roche est moitié gypse, moitié calcaire, et non point graniti-

que, comme on le supposait, ce qui dispensera probablement des voûtes et des revêtements en maçonnerie. Jamais tunnel n'aura moins coûté.

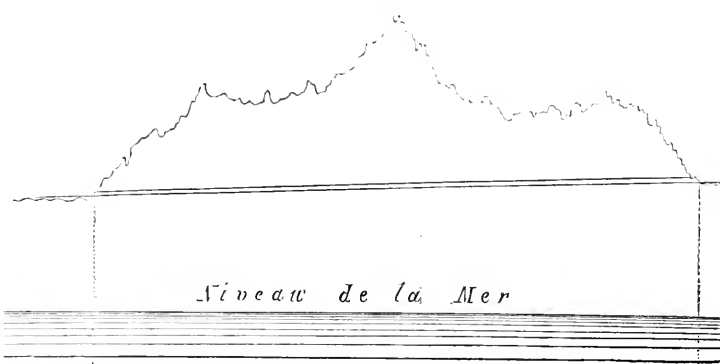
M. Maus se propose d'opérer la traction au moyen de

câbles, comme il l'a pratiqué au plan incliné de Liège. Seulement, le câble de Liège n'a que 4 kilomètres de développement et celui des Alpes en aurait plus de douze. On croit à tort qu'il serait impossible d'employer des locomotives dans ce trajet, à cause des inconvénients de la fumée dans un si long tunnel dépourvu de cheminées. M. Jobart croit, au contraire, qu'il s'y établirait un très-fort courant, en raison de la différence de niveau des deux extrémités. Il va jusqu'à penser que le tirage serait assez puissant pour entraîner le convoi, si l'on avait soin de le munir d'un diaphragme qui occuperait toute la section du tunnel, et qui ferait l'effet d'une voile de 48 mètres carrés, poussée par un grand vent, en sorte que le service pourrait se faire gratuitement dans toute la longueur du souterrain. Voici les développements de la pensée de M. Jobart.

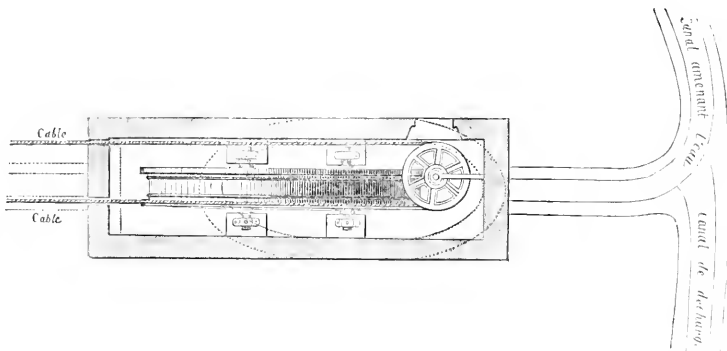
Si le tunnel est passablement calibré et si l'on ne s'y rencontre pas de fissures notables, on pourrait en faire un vaste tube atmosphérique, ou se mouvoir, porté sur des roues, un piston en bois de la forme et de la dimension du tunnel. Dans ce système, il faudrait évidemment moins de temps et moins de force que pour obtenir le même résultat avec de petits tubes de 30 centimètres de diamètre, comme ceux que l'on emploie à Dakley et à Saint-Germain. Pour obtenir sur un piston de 30 centimètres une pression de 400 kilogrammes représentant la force nécessaire à l'entraînement d'un convoi moyen, il faut pousser le vide jusqu'à une demi-pression atmosphérique, ce qui exige des appareils bien étanches et un travail de pompe d'autant moins efficace que la rarefaction devient plus grande, attendu que le travail utile de la pompe pneumatique décroît à chaque coup de piston. Mais si l'on opérât sur toute la masse d'air du tunnel, il suffirait de la raréfier, non pas à la moitié, au dixième, au centième, mais seulement au millième, pour obtenir sur le piston-porte une pression de 480 kilogrammes. Pour faciliter cette légère dilata-tion que l'on obtiendrait sans aucuns frais, en mettant en jeu, pour l'appareil pneumatique, les forces hydrauliques si abondantes qui doivent servir à percer le tunnel, il suffirait de fermer le tube vers le haut bout par une porte à deux battants qui ne s'ouvrirait qu'à l'arrivée du convoi, c'est-à-dire quand le piston-porte viendrait à heurter. L'exac-titude dans une pareille fermeture ne serait pas de rigueur; sous une pression aussi faible, quelques centimètres de jeu tout autour ne ralentiraient pas sensiblement le marche du convoi.

Cette idée d'un chemin atmosphérique montre est loin d'être réalisable. Plusieurs ingénieurs distingués se sont préoccupés d'une pensée analogue. On sait que MM. Vignoles et Serrin proposent en ce moment d'établir un pareil chemin couvert pour traverser l'isthme de Suez, à l'abri des en-saulements et du simon, qui opposeraient un obstacle invincible à l'établissement d'un chemin de fer ordinaire dans le désert. Un pareil tunnel, construit en toile, constituerait moins que tous les autres et coûterait au besoin un double chemin atmosphérique, si l'on séparait les deux voies par une cloison intermédiaire.

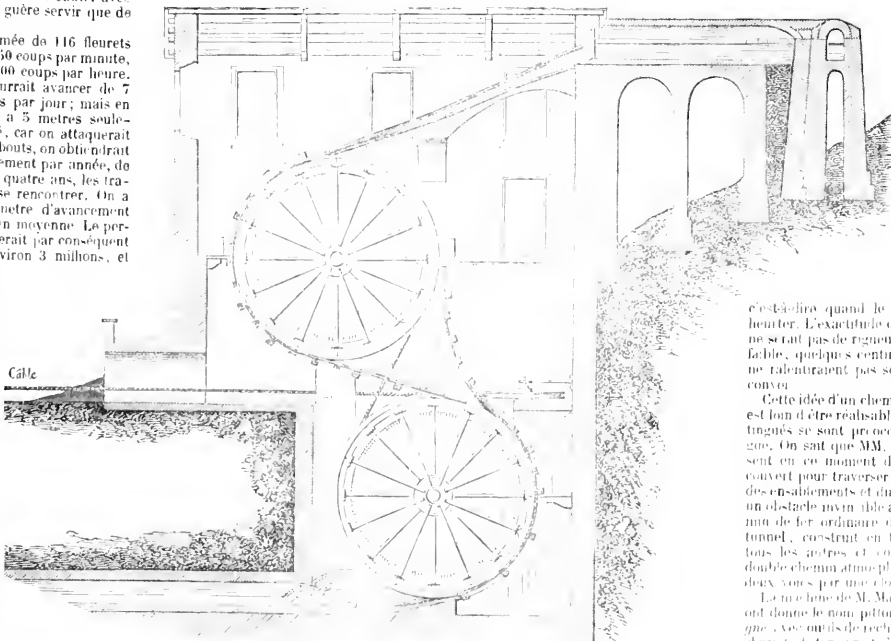
La machine de M. Maus, à laquelle les ouvriers ont donné le nom pittoresque de *train hydraulique*, avec ses coins de rochers, ses roues hydrauliques, chariots de tirs et câbles, est évaluée à 320,000 francs. La commande doit être faite à Stranz, sous la réserve qu'avant de l'exécuter en métal



Tunnel des Alpes. — Fig. 1. Profil d'une partie du chemin de fer à percer à travers les Alpes de Chambéry à Turin. Longueur: 12,290 mètres.



Tunnel des Alpes. — Plan des roues hydrauliques.

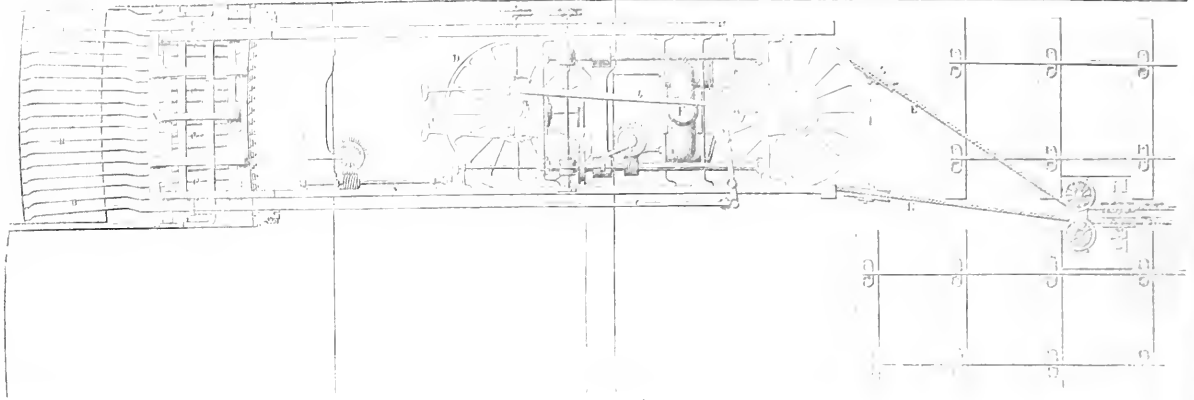


Tunnel des Alpes. — Fig. 3. Elevation du bâtiment des roues hydrauliques

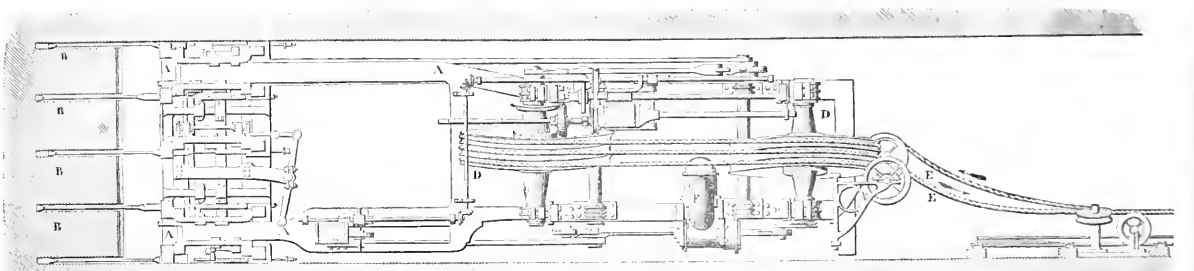
on en fera un modèle en bois, afin d'en étudier à fond tous les perfectionnements possibles. M. Maus protège habilement

des grandes chutes d'eau et des torrents qui abondent au pied de toutes les montagnes couronnées de neiges perpé-

tuelles. La simple inspection des figures ci-jointes suffira pour faire comprendre la manière dont il compte employer



Tunnel des Alpes. — Fig. 4. Plan de la machine à percer le roc.



Tunnel des Alpes. — Fig. 5. Élévation de la machine à percer le roc.

A. Chassis porte-outils. — B. Filets. — C. Ressorts. — D. Poulies motrices communiquant le mouvement de percussion par l'intermédiaire d'un mécanisme composé d'une manivelle a, d'une bielle b, et des triangles articulés ce au chassis porte-outils. — E. Câble qui transmet le mouvement du moteur hydraulique D. — F. Pompe fournissant de l'eau pour arroser les forêts.

ces forces naturelles. La ventilation, pendant le travail, se fera par les poulies de support auxquelles on attachera de petits ventilateurs qui refouleront l'air hors du tunnel par des tuyaux couchés sur le sol et vice versa. En un mot, rien

ne semble avoir été négligé par l'habile ingénieur pour assurer le succès de cette grande œuvre : nous allons dire de cette merveille de l'industrie et de la science.

Les Autrichiens attendent l'écarrateur de M. Maus pour

percer le Semmering, et les Américains sont impatients de s'en servir pour traverser les Cordillères et les montagnes Rocheuses.

P. A. C.

Collection de l'Illustration.

La publication de la *Table générale analytique et alphabétique* des 14 premiers volumes de l'Illustration complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. La *Table générale*, devenue nécessaire pour retrouver, dans cet immense répertoire, des matières si variées de politique, de biographie, de sciences, d'art, de littérature, de mœurs, de voyages et de bibliographie, complète le tome XIV, à la suite duquel elle doit être reliée pour en faire un volume d'une grosseur égale aux précédents. Le tome XV, qui est le début d'une nouvelle série, a une *Table* dressée sur le plan de la *Table générale* des 14 premiers volumes, et chaque volume à l'avenir aura, sur le même plan, sa *Table* analytique.

Nous pouvons donc aujourd'hui fournir des collections complètes brochées ou reliées. On peut également acheter des livraisons, cahiers mensuels ou volumes séparés pour en compléter des collections.

Les éditeurs de l'Illustration donneront toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la Collection.

Correspondance.

MM. V. R., D. L., E. P., F. V. à Chamouix. — Nous vous donnons acte de votre témoignage, messieurs, et constatons que sir Richards, Irlandais, et Erasmus Gallon, Anglais, sont parvenus le 29 août 1850 au sommet du mont Blanc. Nous avons déjà décrit ailleurs cette ascension périlleuse.

M. G. à Thiers. — Tous les goûts sont dans la nature. Nous faisons de satisfaire tous les goûts et nous respectons le vôtre, monsieur, sans le partager absolument.

M. A. L. à Montauban. — La *Table générale* est en vente, monsieur. Vous voyez que ce n'est pas un travail facile, et que vous nous signalez. Qu'on nous en donne l'occasion en attendant que nous puissions aller au-devant.

M. E. R. à Marseille. — Nous aurions dû répondre plus tôt, monsieur. Ce que vous proposez a déjà été fait en partie dans l'Illustration. Veuillez cependant nous communiquer votre travail, si vous voulez nous laisser juge de l'opportunité.

Marquis de la P. — Vous êtes trop spirituel, marquis; vous avez appris les belles manières et le beau langage au dernier carnaval; votre titre doit également dater de ce jour-là. Nos compliments à la marquise.

M. B. D. à Paris. — Vous êtes dans l'erreur, monsieur, au sujet de la *Table*. Votre abonnement de trois mois de décembre 1849 à mai 1850 vous a été servi sans interruption. La *Table* n'est donc pas pour remplacer deux mois d'abonnement.

Nos correspondants de Toulon. — Nous avons reçu deux dessins de la mise à l'eau de la corvette à vapeur à hélice le *Roland*. Nous en remercions les auteurs; mais l'Illustration a déjà représenté plusieurs fois cette intéressante opération, particulièrement le *Tulmay* dans le port de Trest, numéro 210, tome X; et le 24 *Février*, à Toulon même, le 16 mai dernier, tome XV, page 291.

M. E. R. à Troyes. — Les temps sont difficiles, monsieur, et les lecteurs irritables. Il faut les ménager sans blesser le sens commun; c'est ce qu'on fera. — La poste reçoit la *Table* moyennant soixante centimes d'attachement.

Durant son exil, le roi Louis-Philippe, désireux de donner à M. Mitchell, le directeur du théâtre français à Londres, et libraire de la reine Victoria, un témoignage de sa satisfaction pour les respectueux égards et les délicates attentions dont il avait toujours fait preuve envers lui, consentit, sur sa demande, à laisser faire de sa personne un dernier portrait, faveur qu'il avait jusqu'alors constamment refusée en Angleterre à des artistes et à de hauts personnalités. L'ex-républicain ne mit à son consentement qu'une seule condition : c'est que son portrait serait reconnu comme bon et ressemblant par sa famille, et qu'il ne serait reproduit par la gravure qu'autant qu'il aurait obtenu cette approbation. Cette condition acceptée, M. Mitchell confia l'exécution du portrait à un peintre français, M. Edouard Dubufe, qui s'est acquitté de sa tâche avec un tel talent, que, n'étant pas même encore terminée, la reine demanda à l'artiste de faire son portrait en pendant à celui du roi. Ces deux pages d'histoire seront prochainement sous les yeux du public; c'est le bu-

rin d'un célèbre graveur anglais, M. Thompson, qui les reproduira. Le portrait du roi doit paraître dans quelques semaines, et celui qui en ont déjà vu à Londres les premières épreuves prédisent à cette gravure le plus grand succès. Elle sera le complément de tous les portraits de Louis-Philippe faits avant et pendant son règne par Gérard, H. Vernet, Hersent, maître de Michel et Winterhalter, et ne sera pas assurément le moins curieux de la collection.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La morale est telle à chaque homme à remplir ses devoirs envers Dieu et ses parents.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ou de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

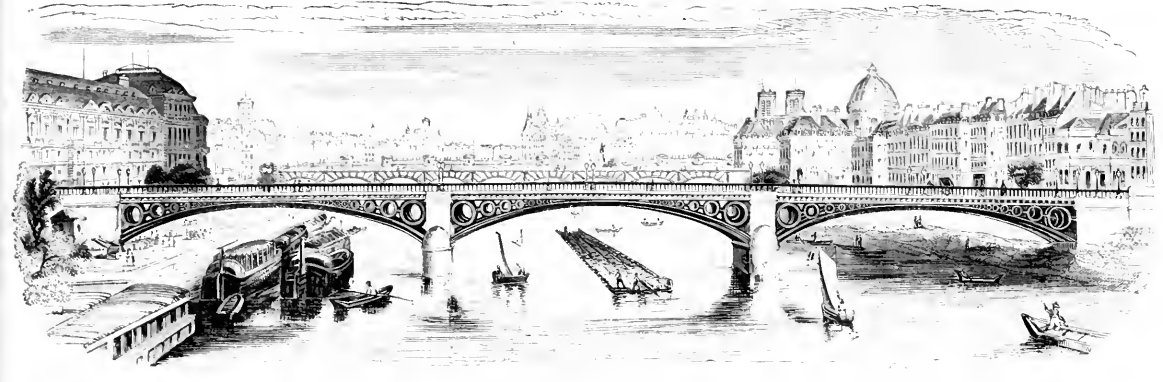
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, Paris, 16, rue de Vaugirard

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
 N^o 395. — Vol. XVI. — Du Vendredi, 20 au Vendredi, 27 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.
 Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Catastrophe de l'aéronaute Gale. — Bibliothèques communales. — Courrier de Paris. — Une excursion à l'antiochia (Pyrenées espagnoles). — Considérations sur le magnétisme — suite et fin. — La commission de permanence. — Revue agricole. — Chronique musicale. — Voyage dans Paris; les magasins de nouveautés. — L'Almaaché de l'Illustration. — Revue littéraire, les *Mémoires d'outre-tombe*. — La vie à bon marché; la *plume de fer*. — L'exposition universelle de Londres. — Mathieu de Dombasle; le maréchal Buzinot. — Bulletin bibliographique.

Événements. Départ du gouvernement de Hesse-Cassel. — Madame Saint-Aubin, ancienne actrice de l'Opéra-Comique. — Cirque des Champs-Élysées; Dressage des chevaux au cercet. — Paméon; Le dernier poste de la douane française; Sallent; L'établissement des bains. — La commission de permanence, 26 portraits. — Les magasins de nouveautés, 5 gravures. — Calendrier par Cham. 12 gravures. — Statue du maréchal Gudinot. — Statue de Mathieu de Dombasle. — Bébis.

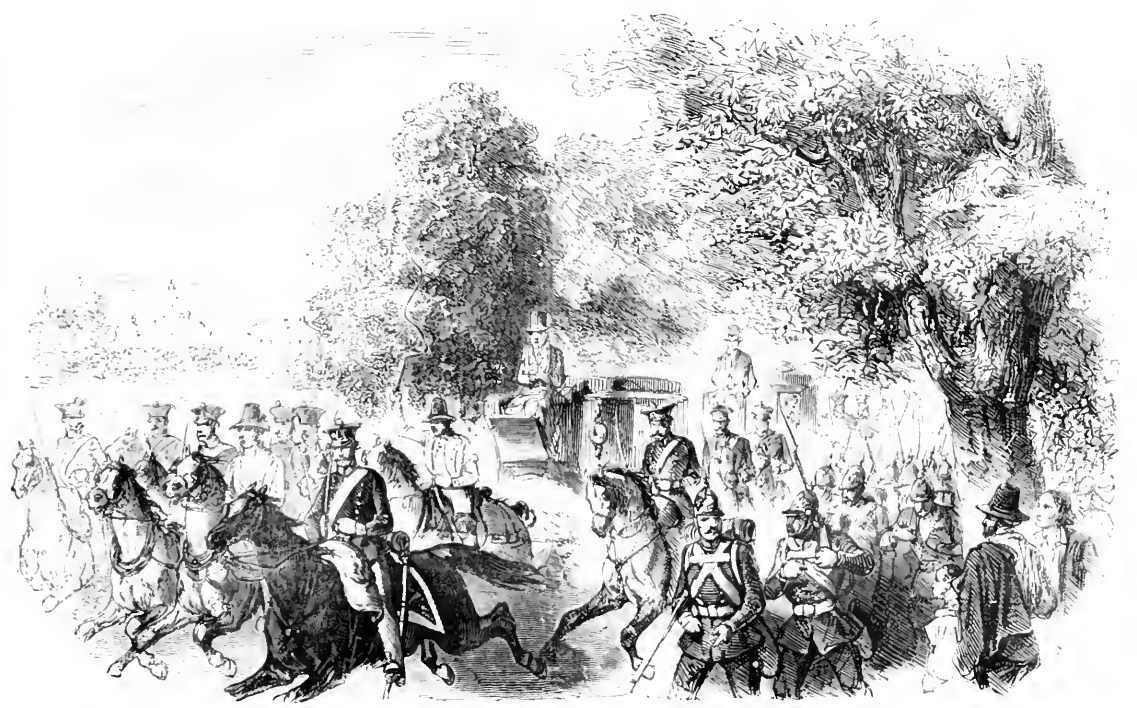
vernement, à la suite d'une dissidence entre les chambres législatives et l'Électeur, conseillé par des ministres, parmi lesquels figure un faussaire et un homme d'un nom malheureux, le frère du maréchal Haynau. Voici, dit le *Journal des Débats*, l'histoire en deux mots :

« Il y avait dans la bureaucratie prussienne un fonctionnaire infâtré que le tribunal de Greifswald, en Poméranie, a dû flétrir et condamner pour abus de confiance et falsification de pièces. Devinez où le coupable a trouvé un refuge contre la sentence qui le dégradait? Dans le cabinet de l'Électeur de Hesse, qui l'a nommé son conseiller intime et son ministre dirigeant. Si, au lieu de rêver la chimère de leur unité politique, les Allemands se fussent seulement assurés l'unité civile et morale qui eût empêché un homme condamné comme faussaire dans un des États de la Confédération de devenir premier ministre dans un autre, M. Hasse-mpflug aurait aujourd'hui tranquillement subi sa peine, et la Hesse ne serait point à la cruelle épreuve où elle est. Les Électeurs de Hesse ont eu trop souvent besoin de serviteurs complaisants; ils ont trop confondu les demers publics avec

leur fortune privée, et cette singulière gestion ne les a pas toujours empêchés de faire mauvaise figure devant leurs créanciers personnels. Or, M. Hassempflug avait été choisi pour aviser aux expédients. Il inventa de demander aux Chambres qu'elles votassent la levée de l'impôt, non pas sur le vu d'un budget qu'il ne présentait point, mais de confiance et les yeux fermés. Les Chambres ont refusé, et cette année déjà elles ont été une première fois dissoutes. De nouvelles élections n'ont pas renvoyé un seul adhérent au ministère. La question, posée derechef, a été résolue pour la seconde fois ces jours-ci comme elle l'avait déjà été. Seulement, pour mieux garder l'avantage de leur bon droit, pour mieux établir que toute la difficulté tenait au caractère public et particulier de M. Hassempflug, les députés hessois n'ont pas voulu refuser absolument l'impôt. Ils s'y sont pris un peu à l'allemande, avec des détours et de la subtilité : ils ont voté la perception de l'impôt direct pour le mois de juillet, celle des impôts indirects pour le trimestre de juillet à octobre, non pas en tant qu'impôts, mais comme avances destinées à demeurer en dépôt jusqu'à ce qu'une loi de

Histoire de la semaine.

Ce sont les nouvelles de l'étranger qui méritent cette semaine l'honneur du pas. Commençons par la petite révolution de Hesse-Cassel. Ce petit État a laissé partir son gou-



Départ du gouvernement de Hesse-Cassel, le 13 septembre 1850.

financiers régulièrement faite en légitimité l'emploi. M. Hasse-...
sonnant à répondre par une ordonnance de dissolution. »

« A la suite de ce conflit le pays tout entier a été mis en
état de siège, la liberté de la presse suspendue, des journaux
supprimés, et toute réunion a été interdite sans l'autorisation
de la police. Les ordres des financiers et judiciaires, s'en
tenant à la lettre de la constitution, nous seules nous n'ont pu
rien obtenir, nous nous sommes contentés d'être positivement pris
partout contre lui. Or, voici tout à coup, dans la nuit du 12
au 13, l'élection qui s'enfuit avec son ministre. Sa fuite a été
expliquée par le rôle qu'avait joué le général Hanau, com-
mandant les troupes de l'électorat, d'appuyer les mesures
inconstitutionnelles. Après avoir fait un court séjour à He-
sen, les financiers se sont rendus à Francfort, demandant à
nous leurs voyez nous un compte de la situation délicate
des gouvernements entre eux et de l'insupportable de l'arrêt
de l'état des esprits en Allemagne, rend peu probable. Le
sésé du gouvernement est transféré dans le district de
Hanau, voisin de Francfort, en attendant la solution qui
sera la disgrâce du ministre et peut-être la dissolution de
l'électorat. Les derniers nouvelles annoncent que tout se
passa à Hesse-Cassel de manière à être tout à fait satisfaisant
une intervention.

« L'autre événement intéressant à l'étranger est la défaite
de l'armée holonoise et sa retraite sur les lignes de la Saag,
après un combat qui a duré le 12 et le 13 septembre avec
des chances très-diverses. mais d'ici le 16e cis est resté fi-
nalement à l'armée allemande. On ne pense pas encore, au
moment où nous écrivons, aucun détail de détail, car on ne peut
donner cette importance au rapport qui a été communiqué
le 15 à l'Assemblée nationale du Reichstag, rapport d'ailleurs
intéressé à ne présenter qu'une face de l'événement.

« Le retour de M. le président de la République a été
l'occasion de quelques maladites qui ont, cette semaine,
occupé le public et fourni le sujet de réclamations assez
sérieuses pour éveiller l'attention judiciaire, qui, d'ailleurs,
commence une enquête. La soirée du 10 décembre a
été mise en jeu dans cette affaire, dont des chefs de la clarté
innocente. Si ce n'est pas la soirée du 10 décembre, c'est
la fameuse soirée que M. le président de la République a
donnée à Paris à des travaux autres que d'aller en cour sous le nom
d'assommoirs du faubourg Saint-Antoine. Nous ne croyons
pas au résultat de l'enquête. Ceux qui ont été frappés n'ont
pas eu le temps de prendre le nom et la presse des assom-
moirs, et ceux qui peuvent la savoir n'ont pas eu le temps
de connaître à la justice dans quelques jours les coupes
seront guéris, et on n'en parlera plus qu'à l'occasion d'une
nouvelle hémorragie.

« La suite de la reine des Belges, gravement altérée, a
donné des inquiétudes qui ont accablé le projet de la
reine Marie-Anne de venir avec sa famille visiter sa fille.
Elle a été effectivement attendue à Orléans pendant quel-
ques jours. Mais ce motif de voyage si naturel ne suffisait
pas aux faiseurs de nouvelles, ils ont voulu le rattacher à
un acte politique dont la presse s'occupe principalement
comme de la question la plus importante au salut public.
La reine des Belges, en voie de convalescence, n'ayant pas
rendu le voyage de sa mère aussi urgent, les nouvelles ont
été forcées de renoncer à leurs conjectures un peu pré-
maturées. La reine Marie-Anne est toujours à Clermont
entourée de treize de ses petits-enfants.

« Le Journal du 15 a publié un travail important adressé
au président de la République par le ministre de la guerre;
c'est un rapport divisé en trois parties sur l'ensemble de la
colonisation en Algérie.

Après avoir indiqué sommairement le nombre des centres
de population et leur situation géographique, tant par rapport
à l'ensemble de la province que relativement à leur rôle
qu'ils ont à remplir dans le système de formation de chaque
zone, le rapport présente un aperçu des travaux publics
exécutés sur tous les points du territoire, des encouragements
donnés aux colons, des résultats obtenus et des res-
sources offertes à la colonisation.

« M. Sontis, consul de France à Fernambouc, est arrivé
à Paris en vertu d'un congé du ministre des affaires étrangères,
et à la suite d'une violente douleur à la tête l'objet de la
part des autorités brésiliennes, violence si grave qu'elle ne
peut manquer d'appeler une juste réparation.

« L'abbé du complot d'Oran, dont on a beaucoup parlé
et dont l'instruction a été poursuivie avec une discrétion
qui n'est pas ordinaire, même dans la justice métropolitaine,
se juge en ce moment par-devant le tribunal de cette ville.
La première audience a eu lieu le 9 septembre. Les accusés
sont au nombre de soixante-six dont sept contumax. La
plupart des accusés sont des employés de l'Etat. Il y a trois
soldats et un officier de gendarmerie. Les prévenus paraissent avoir
appartenu à une société secrète dont l'origine remonte aux
premiers temps de la révolution de février. La société était
une sorte de carliste organisée sous des noms divers, tels que
la Famille, les Enfants de Carthage. Son but ne paraît pas
clairement accusé; mais on peut le deviner en se rappelant dans
quelles circonstances elle s'est formée et en lisant les sermons
qui par un effet d'habileté ont été siens révolutions les plus
graves, les allées se demandent entre eux. Si réellement
cette société avait des projets coupables au moment
où elle a été découverte, elle n'aurait été punie pour cet
acte homicide.

« L'écuyer du maréchal Haynau, à Londres, a eu des
sentiments. MM Brucy et Perkins ayant voulu faire une en-
quête pour découvrir les coupables, des intrigues ont été
couvertes pour approuver l'acte des auteurs de cette bran-
serie. Ces assemblées populaires, dont les journaux portent
les discours en Allemagne, ne sont pas propres à recueillir
avec ses propres compatriotes la victime l'homme de la
colère des Français. Partout on le passage du maréchal Hay-
nau est signalé, on est sûr d'appeler quelques manifestations
peu flatteuses pour son caractère et ses services. C'est
ainsi qu'à son arrivée à Cologne, le 10 au soir, sa présence

a été le motif d'un tumulte assez sérieux pour nécessiter
l'intervention de la police.

« Un ins que le Piémont cherche à négocier un concordat
avec Rome pour fixer les nouveaux rapports que le régime
constitue avec l'église, et dont le conseil pontifical est l'objet
de ses préjugés extra-terrestres, a vu un prelat, l'archevêque de
Cagliari, capitaine de l'île de Sardinia, qui eut l'empresse de
l'arrêter par le fort de Turin, en résistant non-seulement à ce qu'on
appela la loi Senni, mais à un décret royal de 1836, qui
appelait l'Etat à avoir droit de surveillance sur l'administration
des biens jusqu'au point de leur être affectés à un service
civil. Ce prélat est allé jusqu'à fulminer une excommunication
contre les évêques de l'église.

« M. Korfotakis, ministre des cultes et de l'instruction
publique à Athènes, a été assis le 19 septembre avec
des circonstances qu'on ne saurait décrire.

« L'incident d'un promène le fait avec sa femme et le sé-
néateur Antonides, et la voiture s'était arrêtée, vers sept
heures du soir, à la porte de sa maison (située dans
des rues les plus populeuses d'Athènes), dans laquelle se
trouve établi un café. Beaucoup de monde était réuni à la
porte de ce café pour y prendre l'air. M. Antonides descendit
de voiture le premier; M. Korfotakis le suivit et pré-
senta la main à sa femme pour l'écarter, lorsqu'un valet
s'approcha et débarrassa sur le ministre un pistolet chargé
de six balles. Le coup feu pour le cœur de M. Korfotakis, qui expira
quelques heures après. L'assassin s'enfuit, fut saisi en chemin
s'échappa de nouveau en menaçant d'un coup au cœur
qu'il entraînerait, et laissant entre les mains un lambeau
de ses habits. Balin l'autorité parvint à se saisir du meur-
trier et de deux de ses complices; ce sont des habitants de
la Mer. On ignore encore la véritable cause de ce crime.

« La Belgique se prépare à célébrer avec éclat, cette
année, les fêtes commémoratives de sa révolution de sep-
tembre 1830. Nous l'avons assisté nos lecteurs à cette grande
manifestation d'un peuple heureux par son gouvernement.

Catastrophe de l'aéronaute Gale.

L'aéronaute anglais qui a vu et été l'hippodrome de
Paris à port malheureux, est à Bordeaux le 9 de ce mois.
Nous avons accablé tout d'attention aux expériences de
l'aéronaute, qui ont été si fatigantes à la mode cette année, pour
nous pas rapporter cette catastrophe avec quelques détails.

« Parti de Vincennes, près Bordeaux, à six heures
un quart, M. Gale, après une heureuse traversée d'une heure
environ, est descendu à sept heures et quart dans la com-
mune de Gesas. Si ce n'est pas un habit paysan, occupé aux en-
vironnements, sont accourus et ont saisi le ballon, dont l'ancrer
venait de s'ac crocher à un pin. En quelques instants, le
ballon s'est reposé doucement sur le sol, et le cheval a été
désanglé. Les jambes du pauvre animal étaient dans
un état de catalepsie complète; aussi s'est il couché dès qu'il a
touché la terre, ne pouvant s'y tenir debout. Néanmoins, il
s'est lentement remis sur pied et a commencé à brouter
l'herbe, comme si de rien n'était.

« En ce moment le vent soufflait avec assez de force, et
le ballon, que les efforts des paysans avaient pu en-
tretenir, était violemment sollicité à remonter dans les airs.
Désolé du sort du cheval, qui s'élevait à 300 kilogrammes à peu
près, il venait d'acquiescer par cet allègement une force
ascensionnelle considérable.

« M. Gale, trevif dans ses mouvements, et naturelle-
ment fort impatient, commandait des manœuvres qui n'é-
taient pas toujours bien comprises, par la raison que, parlant
en anglais, il était impossible aux paysans de l'entendre.
L'aéronaute avait tenté sa nacelle, et il était occupé à
accrocher certains cordes du ballon qui avaient servi à
attacher le cheval, quand une manœuvre mal comprise a fait
échouer le câble aux paysans. L'aérostat, de venu libre, s'est
élevé assez rapidement et en ligne presque perpendiculaire.

« L'ancrer, qui était accroché à un pin, a violemment brisé la
branche. En ce moment l'aéronaute, qui se trouvait de bout,
chuta par le choc, est tombé dans la nacelle. Cette chute,
jointe sans doute à une fuite de gaz provoquée par la pro-
digue force ascensionnelle qu'avait alors le ballon, a dû
suffoquer l'imprudent voyageur, qui ne s'est pas relevé.
Des cet instant, M. Gale n'a plus été aperçu par ses per-
sonnes qui suivaient des yeux l'aérostat, et dont la conviction
était que la nacelle était vide.

« L'aérostat a parcouru environ deux kilomètres et demi
dans cette deuxième ascension. Que s'est-il passé durant ce
court trajet? c'est ce que l'on ignore. L'ancrer qui pendait à
l'extrémité d'un long câble pouvait aisément mordre dans
quelque massif de pins et imprimer à la nacelle une oscillation
proprie à la faire chavirer. Il est à présumer qu'il en a
été ainsi, et cette supposition est d'autant plus probable
que la nacelle était faite de ficelle que le moindre choc
peut occasionner la chute de M. Gale. En effet, pour
monter du cheval dans la nacelle au moyen de l'échelle de
corde, une ouverture de deux fois la grosseur d'un homme
était pratiquée au milieu de la corbeille d'osier, qui avait
aussi la forme d'une couronne. Cette ouverture était environ-
née d'une espèce de parapet, également en osier, et avait
un diamètre de 20 à 25 centimètres. Quand l'aéronaute eut
été assis, il avait les des dans la nacelle et les pieds pendants à
l'extérieur. On conçoit que le moindre secousse pouvait lui
faire perdre le pied.

« Il est vrai aussi de dire que M. Gale, au moment de
son départ, n'était point dans un état d'esprit normal. La
grande consommation de liqueurs alcooliques que fait un
cerdanne l'aéronaute avait été plus considérable ce jour-
là que de coutume, et il n'est resté qu'une exaltation telle que
M. Cliford, le propriétaire du ballon, en avait été presque
effrayé, et avait même manifesté sa compassion de le dir
de faire l'ascension à sa place. Cette proposition avait été
refusée et M. Cliford avait fait part de ses appréhensions
à quelques personnes.

« A huit heures environ, on trouva sur la lande le pa-
nache blanc qui surmontait la tête du cheval, et que l'aéro-
naute avait placé sur sa casquette au moment de quitter
l'animal. Sur cette indication, quelques personnes s'en
allèrent M. Cliford, se dirigeant vers le lieu présumé où
M. Gale avait dû opérer sa descente, dans la commune de
Gesas.

« Après de longues recherches, le ballon fut retrouvé,
vers les 22 heures du soir, au milieu de la lande, au pied de
le Croix d'Inna, encore gonflé à demi. Il ne portait aucune
trace d'homme, et tous les appareils et agrès étaient à leur place.
Mais on chercha vainement l'aéronaute, on n'en trouva
point de trace dans la soirée.

« Le 10, à la pointe du jour, un habitant du pays avait
mené plusieurs vaches, s'apercevant qu'un de ces animaux s'é-
tait enfoncé dans un fourré de fougères, et y était assez
bruyamment un corps ferme; le possesseur reconnut un
homme, et le crut en partie et l'appela. Il s'approcha alors,
et fut saisi d'horreur à la vue du spectacle qui s'offrit à lui.
Le cadavre de l'infortuné aéronaute était incommensurable;
il était couché sur la face, les bras nus et ployés sous la
poitrine; le ventre était enfoncé, les jambes d'écroussées, et
les jambes fracturées en plusieurs endroits, la tête surtout
avait été brisée en deux. Et avait été à moitié relevée par
des chiens ou par des bêtes sauvages. Le cadavre gisait à deux
kilomètres environ du lieu où était tombé le ballon.

« Le lieutenant Charles Gale avait une existence assez
avancée en ce qui concerne l'âge, et se voyait d'abord à l'art
dramatique, et puis les jeunes premiers et quelques-uns les tra-
tistes aux petits théâtres de Coburg, à Astley et de Surrey. Il
entra dans la marine le 14 février 1808, en qualité de vo-
lontaire de première classe. Il fit ses premiers armes à
Board of War, vaisseau de 71, mais ses nombreux croi-
sances ne le lui ont pas permis de consacrer à l'art qui l'a consacré
toutefois les loisirs que lui laissait sa vie de service. Il ne
fut même lieutenant qu'au bout de dix ans de services. Il
fut sa commission le 21 janvier 1824. Quelques années
après, on le voit revenir à ses premiers inclinations, et
s'attacher à l'écuyer Bureau en Amérique. En 1831, il remp-
lissait le rôle de Macgregor, dans le mime drame de ce nom,
au théâtre Broadway, de New York. La pièce fut des succès res-
pectables, et rapporta à Gale une somme considérable.

« Gale se lia à New-York avec une troupe de six lions,
dont il adopta pendant quelque temps le costume et les ha-
bitudes, si ce n'est pendant, qu'on le prenait souvent pour un
de ses lions. Il revint en Angleterre avec eux et la troupe se
montra avec succès au théâtre de Victoria. Le chef, Ma-
Caust, attirait la foule en enlevant d'un coup de carabine
une balle sur la tête d'un enfant. Imprimé dans une affiche
correcte, il fut si accablé de succès qu'on n'innocentait
cette annonce aux démarches répétées de Charles Gale, qui lui
assura l'appui de sir Auguste d'Este, fils du duc de Sussex.
Le lion obtint pour lui-même, par l'entremise de ce
pressant protecteur, le 2 juillet 1830, le commandement
d'une station sur les côtes septentrionales de l'Irlande.

« Gale y avait passé sept ans, quand l'envie lui vint de
solliciter un poste plus important et moins éloigné de Londres.
Ayant vu ses espérances déçues, il finit de retourner en
l'Irlande et contracta un engagement avec M. Honner, direc-
teur du théâtre de la Gaieté. Mais le goût du public avait
changé; le comédien ne retrouvait plus les succès de sa jeu-
nesse, et il se fit aéronaute. Sa première ascension eut lieu
en 1838, à la taverne de Rossmary-Branch.

Bibliographie communales.

L'œuvre que nous annonçons pourrait prendre pour épigra-
me les sérieux paroles rapportées dans notre avant-dernier
numéro, à l'article du compte-rendu de la vingtième
réunion, à Eimbourg, de la société britannique pour l'avan-
cement des sciences. M. David Brewster, le célèbre phy-
sicien qui a fondé l'association britannique et qui préside ses
réunions annuelles, ouvrant la session par un discours ap-
plaudi d'une assemblée de savants, s'exprimait ainsi en
terminant:

« C'est une grande question de savoir ce que deviendra
notre état social, avec un accroissement indéfini du pou-
voir de l'homme sur le monde physique et de son domi-
nion sur le monde moral. Si l'homme n'est accompagné d'une améliora-
tion correspondante de sa nature morale et intellectuelle,
« Que les législateurs, que les chefs de nations songent donc
sermoneusement à l'établissement d'un système d'instruction
nationale qui élève les nuyés sur leurs véritables inté-
rêts, et détruisse les illusions qui dissipent les préjugés qui
les conduiraient à une perte certaine ».

« Ce langage n'est pas nouveau en Angleterre, où les actes
Font traduit depuis longtemps et continué chaque jour à
le traduire en œuvres et les. Il semble que l'illustré savaient
all voulu se faire entendre, par la grande voix de la presse, des
gouvernements qui cherchent dans l'ignorance systématique
appuyée de la compulsion impitoyable, la solution d'un
problème toujours cell et à leur intérêt et de tout fait.

« On voit s'avancer si notre pays a conscience du péril et s'il
est capable de la modestie par la force qui peut se faire à l'en
présent. Beaucoup en doute; mais l'expérience n'a jamais
été faite dans des circonstances aussi graves, ce n'est
pas ordinairement par les beaux jours qu'on se met en garde
contre l'orage, c'est l'orage lui-même qui commande les pré-
cautions contre la tempête.

« C'est le directeur de l'Illustration, M. Paulin qui a conçu
le projet de cette fondation des Bibliographies communales.
Il ne saurait guère lui convenir d'en parler ici au moment
qu'on citant les actes par lesquels il est parvenu à donner
un corps à cette idée. M. Paulin a jugé nécessaire d'abord
de donner à son projet la consécration d'une haute appro-
bation de la part d'une société dévouée avec un zèle et une

L'Équitation ou désert, tel est le nom de cet intermède qui m'a été consacré. Ce jeune M. Raucy est quelque chose de plus qu'un très-hardi et très-habile écuyer, c'est la science hippique même, ramenée à son origine et réduite à sa plus simple expression. Cette belle science, Pluvinel, Lagnérimère, d'Alzac, Franconi lui-même et leurs pareils, les plus grands hommes de cheval, l'ont chargée d'ornements superflus. A quoi bon la selle et la bride, c'est un raffinement inutile, M. Raucy vous le prouvera. Il équitte à la manière primitive de Xénophon, qui imposait à sa monture impétueuse le simple frein d'un ficelle, et encore est-il visible que l'écuyer n'en use ainsi que par égard pour le spectateur, et uniquement pour le rassurer. Il ne lui en coûte pas davantage, et il lui sied mieux d'embourcher Djali à la façon de ces hardis Numides qui conduisaient leurs coursiers de la main et de la parole seulement. Ecoutez! Fort presto du Cirque précède à l'entrée de l'antre le Crapote, par les soupis de ses vots de cuir, qui souillent le vent du désert, instrumenté par Felicin David. Une ombre passe devant vos yeux, c'est Djali, monté par son maître intrepide, Numide authentique, à l'ord de vol, et alors, débarrassée du lacer importun, sans autre frein que la pousée de son guide, Djali piroquette sur la jambe gauche, la droite en l'air, et, frappant du pied la terre, elle part comme un trait. Après le trot et le galop viennent les lancers renversés en arrière, jeu étrange et périlleux, qui fait frémir le spectateur et lui cause un plaisir d'autant plus grand. Chaque soir on rappelle Djali et son maître, et ils sont couronnés l'un portant l'autre. Elle efface Bertram, Frisette est surpassée, et leurs écuyers n'ont qu'à bien se tenir : dans le succès de M. Raucy il y a de quoi les démentir.

Ce même établissement qui, l'hiver venu, mange à doux râteliers, faisait samedi sa reouverture au boulevard du Temple, si bien que nous allons tourner dans le même Cirque. Son nouveau Sac à malices nous semble un peu tiré de la vieille boîte aux fées. Par quel bout voulez-vous qu'on prenne un récit qui n'a ni queue ni tête? L'imagination aidant, figurez-vous, si l'on vous plaît, tout ce qu'on peut trouver dans un morceau de toile peinte, et la pièce est faite : le ciel outre ses trésors, la terre étale ses prodiges, les villes marchent, les forêts se meuvent, les montagnes glissent d'un truc à l'autre, la féerie est en pleine malice. Pendant ce renouvellement, toutes sortes de personnages, hommes et femmes, fées et génies, princes et aventuriers en costume turc, se livrent à un dialogue qui vous explique la situation. Hassan, prince de Cachemire, a perdu ses Etats, c'est la faute de sa mère, la sultane Validé, qui a livré le talisman gardien de l'empire à un magicien. Comment chasser l'usurpateur et rendre son trône au roi légitime? Les génies assemblés en manière de congrès décident que l'exilé ne peut rentrer dans ses Etats qu'après avoir trouvé une femme accomplie; la femme s'entend d'une constitution : première malice. Aussitôt le prince court à la recherche de cette huitième merveille et il arrive chez la princesse Astrale, la reine des lumeras, royaume où l'on n'y voit goutte, quoique ses habitants soient des lanternes. Et puis le prince traverse les Etats de Colombe, camélids et guillerette, pourchassant d'autres allégories dont la malice nous échappe : les forêts vierges, la fontaine de jeunesse, les jardins de la jeunesse et le reste. Au dénoûment, puisqu'il faut un dénoûment, Hassan épouse la belle Aminah, sa compagne d'enfance, et disgracie ses conseillers intimes, Faribah sol et Merlukodancarcamoufaster; les plus longues malices ne sont pas les meilleures, et ce dernier non pourrait être abrégé comme la pièce. Elle est variée, cela va sans dire; elle abonde en surprises, c'est la condition de toute féerie, et elle aura cent représentations comme les *Pilules du Diable*, on ne la fait que pour cela.

Heureux le génie contemporain, s'il existe, qui saisira la vraie forme de notre temps, l'épisode peut-être le plus heureux de cette grande féerie qui se joue sur la terre depuis le commencement du siècle, c'est-à-dire l'esprit humain reculant ses limites dans les voies du monde matériel, et l'ascension de ce que nous offrons le passé, tel est le phénomène, l'explication qui pourra, et le poète qui osera. Assurément ces grandes féeries qu'on appelle la *Divine comédie*, *Voland furieux*, *la Tempête*, étaient moins difficiles à manœuvrer, mais



Madame Saint-Aubin, rôle de Lisbeth; d'après un portrait appartenant à M^{lle} Fitz-James.

que l'imagination ignorante des contemporains faisait l'office de mettre en scène. On a trop répété que le goût du merveilleux s'affaiblissait chez les peuples éclairés ou scientifiques. La vérité, c'est qu'il est plus vivement éveillé en eux, mais en même temps il est beaucoup plus difficile à satisfaire. Ils savent prodigieusement, et, pour arriver à leur imagination, il faut commencer par avoir raison de leur savoir. Interrogez les hommes les plus instruits, et ils vous répondront qu'au delà des merveilles naturelles démontrées par la physique et la chimie, leur confiance s'arrête et leur imagination se cabre. Le monde possible finit réellement pour eux au point où s'arrête la découverte de la veille. Il est vrai que nos féeries ne sont pas faites pour ceux qui savent, ce qui revient à dire qu'elles n'offrent rien de très-féerique, et cette conclusion n'est pas autre chose que notre exorde.

La seule nouveauté à peu près littéraire de la semaine, qui le croirait? C'est un mélodrame de la Gaîté, *Madame de Laverrière*. M. de Monthun est l'amant d'une marquise très-jalousie qui le frappe à mort dans l'alcôve de madame de Laverrière, qui est pure et sans tache. Le séducteur avait tendu un piège à la puceur. Voilà donc l'innocence entre les mains de la justice; mais la justice lâche bientôt sa proie en vertu des privilèges de la scène, et la coupable présumée sera déportée sans jugement. Des le premier relais, le drame prend une face imprévue. La pauvre femme sauve la vie à un inconnu qui s'enflamme pour elle et qui la ramène à Paris. Grâce à une nouvelle combinaison dramatique, il se trouve que cet amoureux de madame de Laverrière est l'amant de la criminelle marquise. Aussitôt la pièce rentre dans le chemin connu et traditionnel dont elle ne sortira plus. La marquise tourne sa rivale par la main de l'époux qui se croit outragé. Cet homme faible et peu clairvoyant laisse jeter sa femme aux Madelonnettes, il la somme de désիրter sa fille, il prétend la contraindre à signer son propre déshonneur, jusqu'au moment où il reconnaît la vérité. Sa femme est sauvée, soit! mais il est perdu. La marquise l'a empoisonné, et madame de Laverrière est trouvée pour la seconde fois auprès d'un cadavre. Il y a de quoi trembler pour elle, si ce n'était l'impudence de la coupable, qui finit par se prendre dans un dernier piège. A vrai dire, la criminelle l'est un peu trop, et madame de Laverrière est un peu trop... innocente. A cela près, la pièce a paru irréprochable, intrigante comme un roman, elle est écrite avec soin, et elle a beaucoup réussi. L'auteur est M. Charles Lafont, énergique et habile écrivain auquel le Théâtre-Français doit le *Chef-d'Œuvre inconnu*.

Au Gymnase, le *Binguet des camarades* n'a pas tenu les promesses faites par son nom. Vaudeville ou comédie, c'est un pique-nique assez touchant, sauf ses incidents ridicules, que ce repas de camarades, où l'on fraternise à tant par tête, où le toutoiment égalise les âges et les fortunes, ou les souvenirs du collège évoqués en caricature s'évanouissent en accolades, où les contrastes abondent, car tel lauréat de l'Université aune de en accolades, où le fruit sec trône dans quelque ministère ou à l'Institut; l'anniversaire n'est pas sans charme pour les anciens copains qui se rappellent mutuellement leurs bons tours qui sont ordinairement d'assez mauvais tours; le doyen fait son speech; s'il se trouve une autorité parmi les étudiants, et elle se trouve toujours, elle porte un toast *urbis et orbis*. Au dessert le vaudevilliste entonne ou détonne ses couplets, et, le champagne aidant, tout le monde s'embrasse et tout le monde se reconnaît, jusqu'à ceux qui ne s'étaient jamais vus; on ressente les sobriquets du collège qui sont frites comme des épi grammes, et puis chacun s'esquive ou file, et l'amitié en fait autant jusqu'au prochain anniversaire, vous voyez bien que l'institution a produit d'heureux résultats... pour les restaurateurs. La pièce de M. Arvers frise le sentiment, cotoie la gaieté et reste entre les deux, l'esprit par terre. Un lauréat tombé dans la misère aune la fille d'un riche bourgeois qui un faux camarade tente de ravir à son amour, mais *fabourdin* donne la moitié de sa fortune au condisciple malheureux et arrange l'affaire. Ce *Fabourdin*, camarade comme on n'en voit plus que dans les vaudevilles, est joué rondement par un jeune acteur, M. Dupuis, qui aspire à la succession de M. Tisserand; pour-quoi pas?



Cirque des Champs-Élysées. — Dressage des chevaux au désert. — Exercices de haute équitation exécutés sur un cheval nu et sans bride par M. Raucy.

Pyrénées. — Une excursion aux bains de Pantocosa.

Les Pyrénées ! Que de pages, de volumes n'ait-on pas déjà écrit sur ce sujet ! Combien de voyageurs enthousiastes ont déjà entre tenu le public de leurs courses dans ces admirables montagnes, narré fièrement leurs prouesses, et décrit pompeusement les sites les plus remarquables ! Que de sçavants, traitant la question dans une vue plus sérieuse et plus utile, ont raconté leurs laborieuses et pénibles explorations ! Qui ne connaît aujourd'hui, qui n'a visité Bagneres-le-Luchon, Bigorres, Cauterets et leurs environs si curieux ! Qui n'a entendu parler du pont d'Espagne, du lac de Gaule et de Gavarnie, la merveille l'orgueil des Pyrénées !

C'est pourtant des Pyrénées que nous avons le prétention d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs. Et ce qui nous porte à nous engager dans ce chemin si frayé, c'est le désir d'être utile peut-être aux voyageurs qui devront les visiter après nous. Et cela en leur indiquant une excursion que peu de personnes font, et qui est cependant des plus intéressantes. Au surplus, c'est surtout aux étrangers, qui, pendant la saison des eaux, se rendent soit aux Eaux-Bonnes, soit aux Eaux-Chaudes, dans les Basses-Pyrénées, que nous nous adressons.

Tous les voyageurs qui séjournent pendant quelque temps dans nos établissements thermaux des Pyrénées sont assis d'un désir qui est presque général. C'est de passer de l'autre côté des Pyrénées et de pénétrer en Espagne. Quelques-uns, ceux qui ont le plus de temps à leur disposition, se lancent jusque dans l'intérieur des terres et font une véritable tournée en Espagne, sous prétexte d'un petit voyage aux Pyrénées ; ceux-là sont des privilégiés ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, se contentent de faire de vagues projets, et ne viennent chez eux sans avoir vu l'Espagne ; d'autres enfin, prenant un juste milieu, nous ne pouvons pas leur en faire un reproche, se contentent de visiter les Pyrénées sans repartir dans leurs foyers. Quelque idée que l'on ait de cette terre espagnole, si intéressante par la nature de son sol, par les mœurs et ses habitants et par ses souvenirs historiques.

Des Eaux-Bonnes, beaucoup de personnes, passant par Bayonne et par Biarritz, vont visiter Irun et Saint-Sebastien ; c'est un charmant petit voyage, qui se fait prosaïquement en diligence sur la grande route ; d'autres, moins amateurs des sentiers tout tracés, recherchant davantage l'imprévu et l'histoire, choisissent pour objet de leur excursion en Espagne l'établissement thermal de Pantocosa, qui est situé à six heures de marche de la frontière, au sud-est des Eaux-Bonnes, dans la province de l'Aragon.

Pour faire l'excursion complète, il faut aller de Bonnes à Pantocosa, de là à Cauterets par Marceidan, et revenir de Cauterets à Bonnes, en traversant le col de Turle. Le tout de l'année au moins trois jours, quatre au plus, en se reposant un jour à Cauterets, ce qui est très prudent. Comme la tournée est quelque peu fatigante, les dames ne peuvent pas songer à l'entreprendre, et une condition importante aussi à observer est de ne pas la faire à trop grand nombre, il ne

faut pas être plus de quatre personnes ; le guide fera la cinquième, et il aura assez à faire de soigner les cinq chevaux et de tout surveiller.

On part de Bonnes par les Eaux-Chaudes et Gabas (Gabas est le dernier poste de la douane française, et là finit la route carrossable). Pour éviter dès le départ deux heures au moins de cheval sur une route que tous les jours les baigneurs ont occasion de parcourir comme but de promenade, et que par conséquent ils connaissent assez, on fait bien de se rendre jusqu'à Gabas en voiture. On aura eu soin d'y envoyer d'avance, dès la veille au soir, un guide avec des chevaux choisis et éprouvés. Partit de Bonnes à cinq heures du matin, en deux heures on arrive à Gabas ; on y laisse la voiture ; et, après s'être assuré des acquits à caution nécessaires afin de pouvoir, au retour, rentrer les chevaux en France sans payer de droit, on se met en route. En sortant de Gabas, on entre à gauche dans une gorge boisée ; bientôt, à mesure que l'on s'élève, le sol devient aride et pierreux ; et, côtoyant toujours le pays de Gabas, en deux heures environ on gagne la Casa-Bronstette, espèce d'anvergne au milieu de la montagne, où l'on s'arrête pour déjeuner. Les voyageurs prudents ont emporté de Bonnes des viandes froides, du pain et du vin, et ne demandent à l'hôte, pour ménager son amour-propre de cuisinier, qu'une simple omelette au lard. Bien éloigné en cela du montagnard écossais, l'indigène des Pyrénées range son monde et profite amplement de votre courte visite pour arrondir à vos dépens son excellent.

Vous dix heures, on se remet en route ; et lètes et gens, bien lestés, bien repus, s'avancent avec courage, et bien loin en prend ; car le sol devient de plus en plus montueux, la nature plus agreste ; à chaque pas naissent des difficultés nouvelles, et souvent il faut mettre pied à terre pour gravir de véritables escaliers, que les chevaux franchissent d'un pied ferme et sûr jusqu'au prodige. De temps en temps un aboiement se fait entendre, en cherchant autour de soi sur les crêtes des hauteurs environnantes ; bientôt on découvre un troupeau nombreux attaché aux flancs de la montagne ; puis le berger solitaire, assis sur une roche élevée, et près de lui son magnifique chien des Pyrénées, gardien vigilant du troupeau. Et alors on se met à réfléchir sur l'existence de ces montagnards, qui, durant six mois de l'année, quittent leur famille et leur village pour aller paître leurs troupeaux sur les plateaux déserts des montagnes, aux pieds des glaciers seculaires. Combien leur destinée nous paraît triste à nous gens de la ville, qui avons beaucoup de monde de bruit et de plaisir ! et pourtant nous comprenons le charme de cette solitude qui les rend et les attire, nous comprenons l'amour qu'il leur porte à leur beau pays, et nous nous sentons bienches lorsque nous les entendons, descendant de la montagne avec les beaux pères, dire sur un ton triste et lent cette vieille chanson du pays :

« Sur les montagnes
« Où l'on se retire
« On est tranquille
« On est paisible
« On est content
« On est serein
« On est heureux
« On est aimé
« On est respecté
« On est honoré
« On est craint
« On est redouté
« On est vénéré
« On est adoré
« On est aimé
« On est respecté
« On est honoré
« On est craint
« On est redouté
« On est vénéré
« On est adoré »



Excursion à Pantocosa. — Le dernier poste de la douane française.



Excursion à Pantocosa. — Salut.



« Sur les montagnes
« Où l'on se retire
« On est tranquille
« On est paisible
« On est content
« On est serein
« On est heureux
« On est aimé
« On est respecté
« On est honoré
« On est craint
« On est redouté
« On est vénéré
« On est adoré »

Mais peu lant que nous nous laissons entraîner à cette digression, notre caravanne avance toujours; et, à midi, après avoir traversé un passage assez difficile, appelé le Port Anou, près du nom de ce nom, elle franchit la frontière, qu'il n'y a plus un bas mur en pierres sèches en particulier, et descend à, par une pente douce et facile, dans la petite vallée de la Roméa, au fond de laquelle sortent les eaux d'un ruisseau appelé le Gallego. Devant les yeux du voyageur, de l'autre côté de la vallée, se dresse une chaîne de montagnes dures, les Monts-Rouges; derrière lui, le sommet du pic du Mont-Ossau dépasse les nuages de France; à gauche, on aperçoit le mont Peyrauel qui s'élevait comme un géant menaçant; au fond, plus loin, des montagnes au sommet couvert de neige, enveloppées d'une teinte bleutée, terminent le tableau. Descendu dans la vallée, on suit, en se dirigeant vers la gauche, le cours du Gallego et on s'avance vers Sallent, premier village espagnol, placé au point de jonction du petit vallée de la Roméa et de la grande vallée de Tena (l'aragonaise) qui s'étend vers le sud.

Bientôt on rencontre les douaniers espagnols, dont le poste, ressemblant plutôt à une hutte qu'à un corps de garde, est placé à peu près à moitié chemin, entre la frontière et Sallent, et commande ainsi la vallée. On vérifie les acquits à caution des chevaux, on donne aux douaniers une petite gratification et on continue de marcher sur Sallent, on l'on entre vers deux heures.

Le village de Sallent, adossé à la base du pic du Peyrauel, dans le site le plus pittoresque, offre déjà une physionomie fort espagnole: les maisons, les habitants, les convois de mulets aux élégants harnais, aux grelots retentissants, les danses nationales, les costumes, tout indique au voyageur qu'il a touché le sol de l'Espagne. Il est impossible de quitter Sallent sans prendre à la principale posada du pays une tasse d'un certain chocolat, préparé à l'eau, qui jouit d'une véritable réputation et la justifie.

Après avoir visité l'église, qui ne présente rien de bien remarquable, si ce n'est sa situation élevée; et, après s'être reposé environ une heure, pendant laquelle les chevaux ont mangé l'avoine, on se remet en route et on entre dans la partie vraiment admirable du voyage. A un quart d'heure de Sallent, on traverse un petit village appelé Lanus, et quelques instants après, à la sortie d'une suite d'agnéti débiles, boisés et montagneux, on découvre à ses pieds la magnifique vallée de Tena. Bien de plus beau, de plus grandiose que le spectacle dont on jouit à ce moment, spectacle que le crayon est impuissant à reproduire; devant soi on a la vallée, qui, s'étendant à perte de vue, s'en va toujours se rétrécissant, resserré qu'elle est par de hautes montagnes, et laisse apercevoir au loin les plaines immenses de l'Aragon. Derrière, on a la gorge de Sallent, que l'on vient de traverser, et au fond de laquelle se dresse formidable, seul dans sa grandeur, le pic du Peyrauel. Là, le voyageur, transporté d'enthousiasme, contemple, admire avec ivresse; il oublie ses fatigues: car ce seul moment suffirait déjà, et bien au delà, pour l'en indemniser. Cependant il faut s'arracher à la contemplation de ce magnifique tableau; car le soleil marche et il reste encore du chemin à parcourir. On s'avance donc sur la gauche de la vallée, marchant à mi-côte et laissant dans le dos, à droite, les villages d'El Puyo, d'Escarlier et de San Domingo; puis on a la qui te pour entrer dans une gorge qui s'ouvre à gauche et dans la quelle on rencontre bientôt le village de Panticosa, où les chevaux soufflent un instant, on fut à l'église la visite obligée, et l'on y remarque l'ornementation et les dorures des autels, qui, bien que de bas de leur splendour première, et actuellement un aspect un peu décoloré, forment cependant contraste avec l'aspect général misérable du monument et du pays.

Il est cinq heures environ, et nous ne sommes pourtant pas au terme du voyage, une heure et demie de marche nous sépare encore des bords de Panticosa, et l'on a besoin de recueillir ses forces et son courage pour franchir ce dernier pas. Presque au sortant du village on entre dans la gorge étroite qui conduit à l'établissement thermal et qui a nom El Escalar (en français, l'Escalier), et jamais nom ne fut mieux donné. La route s'attache aux flancs du rocher et surplombe par moments le torrent qui descend du lac de Panticosa et qui roule en mugissant au fond du précipice. Plus on s'élève en gravissant le long de cette corniche, qui laisse à peine passage pour un cheval, plus la gorge se resserre, plus son aspect devient sauvage et la végétation rare et rabougrie; on ne voit plus au-dessus de soi que le rocher.

Enfin, à six heures et demie, on touche au but de cette longue ascension. Tout d'un coup, brusquement le chemin tourne, et devant le voyageur étendue se développe une espèce de cirque, formé par des montagnes de rocs presque complètement dénudés, et de l'El à la plus pittoresque et la plus sauvage. On est arrivé. A droite s'élevait queques bâtiments groupés çà et là, c'est l'établissement thermal de Panticosa; à gauche s'étend un petit lac bleu qui vient baigner le pied des bâtiments, le tout est renfermé dans une enceinte qui a environ un kilomètre de diamètre.

En descendant du cheval, le premier soin des voyageurs, fatigués par une course de treize heures et sollicités par leur estomac, est de se reposer un peu et d'aller. Dions de suite qu'à Panticosa le cheval n'est en long ni difficile; il n'y a pas d'hôtel proprement dit; c'est le fermier des eaux qui loge les voyageurs dans un vaste bâtiment dépendant de l'établissement; et quand à la table, elle est servie par un assez bon maître d'hôtel français, qui paye, bien entendu, l'obligeance au fermier. Le monopole, en le voit, règne en despote à Panticosa; mais, pour être juste, il faut reconnaître que les voyageurs cependant y sont fort bien traités.

On s'occupe donc du logement, en commandant le dîner; puis, comme les moments sont comptés, avant de se mettre à table, il est bon de faire la visite à l'établissement.

Les sources, qui sont un nombre de trois, ont été conce-

dees à préparer par le gouvernement espagnol, à un premier nomme M. Xobles Galarr, à la charge par lui de verser une rente annuelle de soixante mille reaux (quinze mille francs environ) à la commune propriétaire des sources et de faire élever à ses frais un établissement thermal et des logements pour les baigneurs. Chacune de ces sources a des propriétés distinctes l'une, qui rend beaucoup de principes sulfureux, est particulièrement employée dans les maladies de la peau et de la poitrine; une autre est affectée au traitement des maladies de l'estomac, et la troisième au traitement des maladies de la rate et du foie.

L'établissement proprement dit se compose d'un bâtiment principal, dans lequel on boit et on prend des bains, et d'un second moins considérable, dans lequel il y a aussi des bains; la troisième source est seulement protégée par une espèce de petit pavillon, qui porte cette inscription en espagnol: *Temple de la salud*.

Quant aux bâtiments destinés au logement des baigneurs et des étrangers, ils sont au nombre de trois, avec écurie pour les chevaux et les mulets, mais sans remise pour les voitures, attendu qu'on ne peut arriver à Panticosa qu'à cheval, à mulet ou en chaise à porteurs.

En 1849, l'établissement, auquel est attaché un médecin nommé par le gouvernement espagnol et qui a nom Joseph Herrera y Ruiz, a été visité durant la saison des eaux, qui se prolonge, comme à Bonnes, du 15 juin au 15 septembre, par 300 baigneurs environ, venant presque tous de l'intérieur de l'Espagne; mais dès le 10 septembre les neiges en avaient chassé le plus grand nombre. Le pays, en effet, si l'on présente au touriste quelque intérêt comme site, offre peu d'actuels à ceux que la maladie oblige d'y séjourner. Il y a à peine quelques traces de distractions, et rien de la réputation des établissements thermaux des Pyrénées, ou l'on trouve tant d'agréments et de plaisirs de toute sorte.

Là, par exemple, on rencontre le costume espagnol dans son pittoresque le plus pur; on remarque les hommes se promenant gravement drapés dans leurs grands manteaux. — On y voit aussi des femmes vêtues de longues robes sans taille, en forme de peignoir, avec un grand col empesé à la Médicis, qui ont l'air de figures vieilles de trois siècles.

En une heure la visite de l'établissement est terminée, et c'est tout ce qu'il y a à voir à Panticosa. — A huit heures, on dîne et on se couche.

Des le lendemain matin, on s'occupe du retour, et là une grande question s'agite. Reviendra-t-on à Bonnes par le chemin suivi la veille? La route est assez belle, sans doute, pour qu'on le fasse deux fois sans redouter l'enfer. — Ou bien, pour rendre l'excursion plus complète, se dirigera-t-on de Panticosa sur Cauterets, et de Cauterets rentrera-t-on à Bonnes par le col de la Torle? Ce dernier parti est celui auquel s'arrête le plus grand nombre des voyageurs.

Pour cela, il faut se mettre en mesure du partir au plus tard à huit heures du matin, afin de gagner dans la journée Cauterets par le Marecaud. La route de Panticosa à Cauterets et celle de Cauterets à Bonnes par la montagne étant bien connues et pour ne pas d'ailleurs nous étendre davantage, nous allons seulement en indiquer les points principaux et les distances à parcourir.

On emploie la journée à se rendre de Panticosa à Cauterets. La traversée du Marecaud, qui demande près de quatre heures, est fort intéressante, mais très-difficile. Plus d'une fois on est tombé et il mettez tout à terre et de conduire les chevaux aux soins de braves gens qui n'ont pu en dire trop de bien; on fut à Panticosa et qui seuls ont assez d'habitude et d'habitude pour faire franchir à ces animaux des passages en apparence infranchissables.

À deux heures environ on atteint le pont d'Espagne, et là, en face de ce sublime tableau, aux pieds de ces cascades bondissantes, on fait une halte délicieuse. On se remet en route à trois heures, et à six heures et demie on arrive à Cauterets. On gagne l'hôtel de France ou on est sûr de trouver, pour oublier toutes ses fatigues, et bon gîte et table excellente. Le soir, on a le temps de prendre une idée de Cauterets, et à la rigueur on peut des le lendemain repartir pour Bonnes, mais comme la journée doit être rude et que depuis deux jours on marche, le mieux est de demeurer un jour à Cauterets, pour le visiter plus à l'aise et en même temps se reposer.

Le quatrième jour, à cinq heures du matin, on monte à cheval pour gagner Bonnes par le col de Torle, et le soir on y arrive après trois heures de marche bien employées et après avoir traversé Pierrefitte, Argelès et sa vallée délicieuse, les villages d'Arrens et d'Arbiost, et enfin le col de Torle, cette barrière naturelle élevée à 3,000 pieds au-dessus des Eaux-Bonnes. Les treize heures se répartissent ainsi: de Cauterets à Argelès, deux heures; d'Argelès à Arrens, trois heures; d'Arrens à Arbiost, deux heures; de là au col de Torle, trois heures; et enfin du col à Bonnes, trois heures.

Cette aride relation ne doit donner qu'une faible idée de la charmante excursion que nous avons essayé de décrire, mais du moins peut-elle offrir aux amateurs quelques renseignements utiles. Le bot de celui qui écrit ces lignes sera assez rempli, s'il a pu faire naître dans l'esprit de quelque voyageur le désir de voir ces magnifiques contrées, qu'on ne quitte pas sans regrets une fois qu'on les a vues; et d'ailleurs il est assuré que celui-là, si l'on rapporte de sa tournée quelques fatigues, les oubliera bien vite en songeant qu'il en rapporte aussi de bien agréables et bien douces souvenirs.

Considéraitons sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme.

(Suite de la — Voir les Nos 293 et 294.)

Quant à la faculté que possèdent les somnambules de découvrir vos pensées, de pénétrer vos sentiments, vos desirs,

de se confondre, en quelque sorte, moralement et intellectuellement avec vous, de lire, comme à livre ouvert, dans votre cerveau, nous n'avons assurément aucun moyen de nous en rendre compte d'un tel prodige. Y a-t-il un action des actions? Quel est-il? Y a-t-il d'expansion, rapprochement, confusion, communion des âmes? Notre esprit agresse, et d'ailleurs des relations actives entre les âmes sans difficulté intermédiaire, sans voiles, sans filières qui traversent leurs actions réciproques; le monde matériel lui-même nous offre pourtant, dans l'attraction, l'impalpable problème d'une action et d'une réaction réciproques dont nous ne pouvons saisir le mode de transmission; on a fait, d'autres fois, d'inutiles efforts pour se rendre compte de cette transmission mystérieuse, en émettant un fluide gravifique interposé entre les corps, et qui serait le conducteur de la force attractive; mais l'existence de ce prétendu fluide est aussi hypothétique que celle du fluide magnétique; dire que la pensée d'un somnambule veut se confondre et se marier avec votre pensée à travers le fluide magnétique, dont les molécules invisibles serviraient de conducteurs et serait le moyen de réunion, c'est évidemment s'appuyer sur des chimères et prendre des mots pour des raisons. Les somnambules pénètrent en vous, découvrent ce qu'il y a de plus caché, de plus impénétrable en eux, les pensées de votre cerveau, les mouvements les plus secrets de votre cœur, vous ne pouvez en douter, mais vous n'avez aucun moyen d'expliquer cet inexplicable mystère.

Mais qui sait? peut-être que dans l'ordre des actions immatérielles ce rapport, cette communion des âmes tient à quelque loi bien simple, quoiqu'elle soit inaccessable pour nous. On pourrait nous en donner une explication, mais peut-être s'en faire une idée, en concevant au moins la possibilité par une analogie toute, même du monde matériel. Quand on ne conçoit pas la cause du son, ni le mode de sa propagation, ni les lois suivant lesquelles vibrent le corps sonore, qu'aurait-on pensé s'il on eût fait une expérience bien simple et qui consiste à faire vibrer une corde sonore isolée, sans avoir placé dans le même pièce ou même dans une pièce séparée, d'autres cordes ayant avec la première certains rapports de longueur et de tension. Tout le monde sait qu'au moment où la première corde entre en vibration, toutes les autres se mettent en rapport avec elle et commencent à vibrer sans avoir reçu aucune impulsion apparente; aujourd'hui on trouve la cause de ce phénomène bien simple; mais quand on ne savait pas que le son était produit par les vibrations des corps, quand on ignorait le lois de ces vibrations, et qu'on ne se doutait pas que l'air lui-même était un corps vibrant, le mouvement harmonique des cordes, que personne n'avait touchées, ne pouvait-il pas sembler un miracle? Ce n'est sans doute là que une analogie bien grossière et qui ne nous fait pas même faire un pas dans la voie où nous n'apercevons que la plus profond nuit; elle n'est venue à ma pensée que comme un moyen de reposer l'esprit de l'agitation et du malaise que lui causent toujours des réalités dont il ne peut se rendre aucun compte et qui lui semblent même impossibles.

Le phénomène d'acoustique que nous venons de rappeler n'est pas le seul, dans l'ordre des faits matériels, qui soit d'nature à nous commander la circospection dans nos jugements. Que dirait-on d'un incrédule qui s'obstinerait à soutenir qu'il n'est pas possible qu'un corps matériel se soulevé spontanément et se transporte vers un autre corps, contre la loi de la pesanteur? Ne pourrait-on pas lui faire voir un barreau de fer s'élançant contre un morceau d'aimant, s'ap pliquant à lui, et se maintenant ainsi dans une direction; une situation entièrement contraires à celles que lui inspire habituellement sa forme et son poids? Il n'y a pas de miracle pourtant; il n'y a qu'un action d'une force nouvelle que l'incrédule ne connaissait pas; c'est celle que l'on désigne depuis longtemps sous le nom de magnéto-mètre terrestre. Le principe inconnu de l'électricité donne aussi un divers type de la nature, dans des circonstances aussi non banales que variées, des propriétés nouvelles qui semblent neutraliser les forces auxquelles la matière est habituellement soumise; des expériences modernes ont démontré que le magnéto-mètre terrestre et l'électricité n'étaient que de formes diverses d'un principe unique. Quand on n'avait aucune idée de ce principe, quand on n'avait pu soumettre par conséquent, les corps naturels à son action, dans de conditions préparées d'avance, pour arriver à des résultats prévus ou inconnus, on ne pouvait manquer de reconnaître souvent des phénomènes qui dérangent l'ordre habituel et étonnent l'esprit, et devaient passer pour des miracles; celui qui en était témoin les attribuant à quelque puissance d'un ordre surnaturel, et celui qui en enten fait le récit parlait de ces faits surnaturels comme de faits de magie, d'illusions, ou d'incroyables, lorsque simple en esprit fort. Si l'on réfléchit maintenant nous devons de tels enseignements, c'est pour nous-mêmes être si étonné de ces faits surnaturels, quand s'agit des phénomènes bien autrement complexes, bien autrement mystérieux de l'ordre intellectuel ou immatériel. Nous ne connaissons ni l'esprit, ni la matière; le sentiment et la pensée sont pour nous, même dans leurs manifestations les plus ordinaires, d'éternels sujets d'étonnement et d'admiration; et nous voudrions des qu'un phénomène inexplicable ou insolite se présente et dérouté notre faible intelligence, décider avec autorité et dire impérieusement: cela ne se peut pas; ceci est contraire aux lois de la nature, etc. Soyons plus modestes, sachons mieux comprendre le rôle que la Providence nous a assigné sur la terre, observons-mettons-nous en garde contre les surprises et toutes les causes d'erreurs, mais ne refusons pas de croire à des réalités que nous voyons, sans pouvoir nous en rendre compte. Nous ferons peut-être un jour quelques pas de plus, nous trouverons peut-être la cause ou du moins la loi de ces phénomènes que nous ne voyons pas croire. Les hommes ont cru, pendant des siècles, que la lune annonçait la colère des dieux

ils sont parvenus à démontrer qu'elle tenait à deux nerfs chargés d'électricité. Si nous parvenons un jour à sélever quelques replis du voile épais qui couvre les mystères du somnambulisme, nous serons peut-être étonnés de la simplicité et de la fécondité qu'il présente à tous ces miracles; nous serons honteux de n'avoir pas voulu croire que les somnambules pénétraient nos pensées et apercevaient les choses à travers les obstacles et malgré les distances; nous ne concevons pas qu'un ait si longtemps combattu par si multiples et si rudes railleries, une puissance qui tient à des lois si simples et si naturelles.

Le somnambulisme nous offre en effet un phénomène non moins étonnant et non moins insaisissable que tout ce qui précède, et qui ne permet pas d'assimiler cet état aux rêves; on se souvient plus ou moins d'un rêve quand on s'éveille; on se rappelle au moins qu'on a rêvé, rien de pareil dans le somnambulisme: le somnambule revient à la vie normale sans se souvenir, en aucune façon, de ce qui vient de se passer; il vous a parlé, et il soubait avec vous la conversation, la discussion sur toutes sortes de sujets; il a éprouvé des émotions diverses, il a chanté, ri, dansé, fait de la musique, etc., et de tout cela il ne lui reste aucun souvenir, aucune idée, pas l'ombre d'un soupçon; vous lui causez, à lui même, une saisissante surprise, en lui racontant ce qui vient d'avoir lieu; il se suspend à vos lèvres pour écouter les mots merveilleux dont il est l'auteur. Étrange dualité mystérieuse métamorphose de la personnalité, du moi humain, qui, dans la vie somnambulique, suit à la fois ce qu'il est ce qu'il a été et ce qu'il sera bientôt; et lui, dans la vie normale, n'a aucune idée de ce qu'il vient d'être dans l'autre mode d'existence.

Mais la puissance des somnambules, toute merveilleuse qu'elle est, a ses limites, comme tout dans ce monde; et ces limites, il importe d'avoir p de les connaître, de ne pas les franchir, et de ne pas s'égarer, à la suite de ces visionnaires, des fanatiques avoués, qui croient tout possible aux somnambules, qui se donnent à leur suite dans les tombeaux, s'élevant de la plus naïve façon, et ont pour vain plaisir avec eux jusqu'à un point très-éloigné de la vie future, et se mettent en relation directe avec Dieu lui-même. Mais les somnambules ne sont ni des dieux ni des prophètes; il ne leur est pas plus donné de deviner le passé que de prédire l'avenir, ils n'ont pas le pouvoir d'appréhender ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore. Tout ce qu'ils racontent à cet égard est toujours très-hazardé, toutes les prédictions qu'ils annoncent sont fort incertaines; toutes les fois qu'ils affectent la prétention de vous révéler les mystères de l'avenir ou du passé, on s'aperçoit aisément qu'ils ne font que des raisonnements ou des conjectures en partant de quelque notion tirée du tems présent; ils raisonnent, comme nous, avec plus ou moins de justesse et de sagacité, et il peut bien qu'ils trouvent dans des impressions actuelles et dans les lectures qu'ils en tirent, des signes qui leur font soupçonner ce qui n'est plus ou ce qui n'est pas encore; mais il n'y a pas là prédiction; ils ne pénètrent pas, ils ne pénétrant pas dans l'avenir ou dans le passé; il n'y a de leur part que raisonnement calcul, prévision.

Même à l'égard des maladies et des moyens propres à les combattre, ils ne paraissent avoir que des notions bien incomplètes ou même tout à fait incomplètes. Nul doute qu'ils n'aperçoivent, comme ils le disent, les organes intérieurs du corps humain, et qu'ils aient la perception distincte de la cause de toutes les maladies; mais les maladies n'apparaissent dans leur esprit et dans leurs rapports, pas comme elles sont en général étran gères aux connaissances anatomiques et médicales; ils ne savent pas même distinguer ce qui est mala de ce qui ne l'est pas; ils ne savent apprécier ni la gravité, ni les suites probables d'un changement quelconque dans l'état des organes; ils ne comprennent pas ce qui leur vient. Quant aux méthodes de traitement qu'ils imaginent et aux moyens souvent singuliers qu'ils proposent, tout cela vient toujours des lectures qu'ils ont faites, de leurs préjugés ou de quelques pratiques vulgaires apprises dans le commerce ordinaire de la vie. Les somnambules n'ont pas plus le pouvoir de reconnaître une maladie et de prescrire un traitement rationnel, qu'ils n'ont celui de parer une large et étrange qui leur est inconnue; ils n'ont pas plus le pri divin d'Épaulme que celui d'Apolon.

Il est inutile d'exagérer une puissance qui, réduite à ses limites exactes, dépasse encore d'un coin si étonnant tout ce qu'il eût été possible de prévoir et ce qu'il nous est donné de comprendre. La puissance réelle des somnambules consiste uniquement dans cette incompréhensible faculté de saisir ce qui se passe en eux, ce qu'il y a de plus profondément caché dans votre cœur et dans votre tête, et dans cette intuition, cette vision interne qui leur fait apercevoir les choses, malgré les obstacles et les distances, suivant un mode et des conditions qui nous sont impossibles dans la vie ordinaire. Du reste, ils raisonnent et comme nous, prennent pour base de leurs raisonnements leurs impressions, leurs perceptions internes, comme nous le ferions nous-mêmes, si les mêmes perceptions nous arrivaient par la voie des sens. Ils ne peuvent donc arriver qu'àux connaissances qui dérivent, par eux eux comme pour nous, de l'action de l'esprit sur tous les genres de perception qu'il reçoit; ils n'ont donc pas la science à force, ils ne peuvent prédire ni l'avenir ni deviner le passé; ils ne sont ni dieux ni prophètes.

Tout le monde sait que le somnambulisme se développe quelquelfois s'automente et qu'il cesse de même. Il vient alors la nuit comme un rêve; mais le plus ordinairement il est le résultat de l'action d'un individu sur un autre. Cette action s'exerce par diverses impressions des mains, voisines de l'attachement, et qu'on nomme des passes magnetiques; mais il paraît bien démontré qu'elle s'exerce tout droitement de la volonté; un regard, un geste, une volonté, un acte quelconque de la volonté, suffisent le plus souvent pour provoquer le somnambulisme, principalement chez les personnes qui en ont déjà donné l'exemple, et sur les quelles on a acquis

par l'habitude et la répétition des mêmes actes une plus grande influence.

On ne peut certainement considérer le somnambulisme comme un acte de fascination, une action prestigieuse qui agirait seulement sur l'imagination; il n'est pas possible de rattacher les phénomènes si tranches, si extraordinaires du somnambulisme et de la clairvoyance à cette brillante faculté, sans aggraver, contre toute vraisemblance et toute logique, son don ne déjà si riche, sans lui supposer une puissance de métamorphose contraire à sa nature même. Qu'y a-t-il de commun entre les phénomènes d'imagination, qui se réfléchissent toujours si vivement dans la mémoire, et les actes de la vie somnambulique, qui naissent et meurent avec elle? L'imagination, chez les somnambules, ne peut tout au plus agir que comme cause excitante, et comme l'inducteur qui reçoit et transmet les actes ou les ordres de la volonté.

Le somnambulisme cesse par l'effet d'un sentiment de malaise et de fatigue, qui avertit les somnambules qu'il est temps de revenir à la vie normale; ils demandent à être éveillés. Le passage d'une vie à l'autre se fait ordinairement à l'aide de quelques légères secousses qu'on imprime à la main ou au bras, en disant: *Éveillez-vous!* Il paraît que le concours de deux volontés est nécessaire, ou du moins qu'il doit y avoir assentiment, désir du somnambule pour rentrer dans la vie normale; autrement on ne concevrait pas comment ils se réveilleraient et pas spontanément dans toutes les circonstances où ils éprouvent de vives émotions et se livrent à de si extraordinaires violents.

L'empire pour ainsi dire irrésistible qu'on acquiert, dit-on, sur les somnambules, et qui en fait comme des esclaves dociles, soumis aveuglément à toutes vos volontés et à vos caprices, a été, je crois, un peu exagéré; il n'existe pas au moins dans tous les cas. Tous les somnambules que j'ai vus conservant entièrement leur libre arbitre. Il y a plus; j'ai toujours remarqué en eux une tendance à la résistance. Je les ai vus susceptibles, volontaires, exigeants, et ce n'était pas sans motif; et sans changer même qu'on pouvait se permettre de les contraindre, ils supportaient difficilement une simple contradiction, une observation même.

Il est assez remarquable que tous, ou presque tous, les somnambules affectent des prétentions exagérées; ils veulent tout mesurer leur puissance, se piquent de tout voir, de tout savoir, d'être initiés à d'innombrables et terribles mystères qu'ils ne peuvent vous révéler; de savoir, par exemple, le jour de leur mort, celui de la vôtre; il en est qui vont jusqu'à dire qu'ils sont en communication directe avec Dieu lui-même. Si vous exprimez le plus léger doute, vous les courrouchez, vous leur la mal, disent-ils. Il est quelquefois dans leurs accès de convulsions affreuses, et à l'abri brusquement dans la vie normale, au-delà de toutes les apparences de la fièvre; on était obligé de les manœuvrer de nouveau, de ramener le somnambulisme et de les calmer par les attentions les plus délicates et les soins les plus pressés.

Vous voyez, madame, que le magnétisme animal nous a montré d'autres choses que des extravagances et des chimères; il nous a révélé dans le somnambulisme au moins de singuliers phénomènes merveilleux. Je pourrais poursuivre avec vous l'étude de quelques autres phénomènes remarquables, qui se produisent souvent dans les mêmes circonstances que le somnambulisme, et qu'on voit paraître à la suite des passes magnétiques et suivre l'action en groupe de la volonté, les extinctions et le magnétisme, à la fois du pénétrable du médium. Les phénomènes sont de trois sortes: des excitations plus ou moins fortes, quelquefois des actions violentes, subites; ils se montrent le plus ordinairement chez les sujets nerveux et mobiles, et ne paraissent être autre chose que des excès intenses de l'action à renverser, des phénomènes d'imagination, d'imitation même, etc. Mais ici, nous ne pourrions faire que des pas très-mécaniques, nous trouverions en fait les hypothèses, les doutes, les contradictions, les atténuations. Et si le magnétisme animal n'avait pas découvert le somnambulisme et la clairvoyance, on pourrait lui contester jusqu'à sa raison d'être, et tout s'expliquer par les choses qui précèdent; aux bons et aux allations de la puissance nerveuse, sans sortir du domaine de la physiologie ordinaire. Je n'ai pas d'ailleurs entrepris d'écrire la théorie complète du magnétisme animal; il suffit, pour l'objet qui nous occupe, que vous connaissiez les principaux phénomènes du somnambulisme. Vu d'ailleurs, madame, ne pas perdre un instant de vue que le somnambulisme magnétique est un mode d'extinction tout spécial, dans lequel on reste à peu près complètement en possession de toutes ses facultés intellectuelles et morales; on pense et on agit comme on pourrait le faire dans la vie normale, on est assés à tous les exercices qui exigent l'usage de la volonté et de la pensée, on reçoit, par des voies mystérieuses et inconnues, toutes les impressions qui nous arrivent par les sens dans la vie normale; le cœur continue à battre, le sang continue à circuler, et on peut s'abandonner à tous les exercices de l'imagination et des sens. Cet état ne semble pas quelquefois différer de la vie normale, et on n'a rien de plus difficile à le déterminer, si l'on ne remarque que le son double à des voix continuellement et involontairement entendues, et que la perception des objets extérieurs lui arrive par des voies insusées. De plus, il a sa source, dans le somnambulisme, dans les conditions nouvelles, incompréhensibles, qui sont présentes à toutes les personnes dans la vie normale. Enfin, les somnambules ne se souviennent jamais de rien en rentrant dans la vie normale; ils n'ont pas plus d'idée de ce qui s'est fait, dit, entendu, que nous n'en avons d'une ou de plusieurs de nos antérieures, que nous n'en avons déjà eues en partage, selon les systèmes philosophiques qui aiment la métépsychèse.

Il arrivera, nous n'en doutons pas, un temps où les médiums et les savants déposeront leurs préjugés et leurs préjugés, et où l'on s'occupera sérieusement d'examiner les phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme, et nous découvrirons de toutes les visions, de toutes les chimères, de

toutes les crédules et mensongères exploitations; nous verrons s'élever sur les ruines de la superstition et de la verborie un vrai corps de doctrine, une théorie scientifique; on n'ira plus chez les somnambules pour leur demander les secrets de l'avenir; on ne croquera plus sur eux pour la guérison de maladies dont ils ne savent qu'ils ne savent pas même le nom; on ne leur demandera plus ni prédictions ni recettes, mais on saura se servir utilement des étonnantes facultés qu'ils possèdent; le médecin profitera de leur clairvoyance pour découvrir la nature des maladies internes; ils seront pour lui ce que nous sommes pour lui qui permet de pénétrer dans les profondeurs du corps humain, d'apprécier les variations accidentelles survenues dans la position, la forme, la structure et toutes les apparences des organes; il trouvera dans ce nouveau sens, pour les maladies internes, les secrets que lui apportent ses sens naturels dans toutes les maladies qui affectent les parties extérieures du corps. La médecine proprement dite, la médecine interne, aura à peu près la certitude et la précision de la médecine externe.

La justice humaine, à son tour, encouragée et rassurée par la science, ne craindra pas de demander aux somnambules d'utiles et précieux renseignements; ils ne lui révéleront pas, sans doute, un crime passé dont toutes les circonstances ont disparu, *ne sont plus*; mais ils pourront souvent découvrir les résultats de ce crime, ils dévoileront les autres témoins qui se déposent et se re-dent les objets volés; ils apercevront quelquefois les maîtres eux-mêmes; ils trouveront dans la pensée d'un complice ou d'un simple témoin d'inappréciables indices, et ils trouveront souvent le juge sur les traces du crime; invisibles et perpétuels agents d'une police subime, ils seront l'œil toujours ouvert de la justice et l'éclair des hommes coupables (1).

(1) On ne devra jamais s'abuser qu'on somnambules véritablement lucides, à ceux qui sont dans d'une étrange erreur, et comme ils se trompent quelquefois, sans en avoir conscience, sur des circonstances mal déterminées, on ne leur en fera qu'avec précaution et circonspection; on n'ira pas qu'on ne leur offre les moyens de perfectionner la clairvoyance elle-même et de la rendre certaine par une modification de ces conditions qui en a permis la manifestation, on ne pourra jamais arrêter le phénomène des somnambules, en un dernier, que lorsqu'on le sera occupé avec les autres indications de la science, en justice, qu'à titre de renseignements.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tenant compte de la différence entre la facilité dont nous les présentons et qu'on s'abandonne successivement depuis l'origine, de ne payer le prix des volumes que successivement avec et par fractions, et l'obligation de débiter en une seule fois une somme assez considérable. L'administration de l'Illustration accorde les réductions suivantes aux personnes qui désirent compléter la Collection :

1 volume de 16 fr. pour 15 fr.	—	—
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c.	—	—
3 volumes de 48 fr. pour 43 fr. 50 c.	—	—
4 volumes de 64 fr. pour 57 fr. 50 c.	—	—
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. 50 c.	—	—
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c.	—	—
7 volumes de 112 fr. pour 93 fr. 50 c.	—	—
8 volumes de 128 fr. pour 104 fr. 50 c.	—	—
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. 50 c.	—	—
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c.	—	—
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c.	—	—
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. 50 c.	—	—
13 volumes de 208 fr. pour 157 fr. 50 c.	—	—
14 volumes de 224 fr. pour 166 fr. 50 c.	—	—
15 volumes de 240 fr. pour 176 fr. 50 c.	—	—

La Table générale aura 3 francs.

Les N^{os} qu'ils ont, plus auparavant, 5 francs.

La publication de la *Table générale analytique et alphabétique* des quatre premiers volumes complète une première série de cette œuvre universelle; et l'histoire contemporaine, depuis le mois de mars 1844 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette *Table* doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la *Table générale* des quatre premiers volumes; et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, dès aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

— Ils accuseront toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-dessous.

La Commission de permanence

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Spes ultima Troja.

C'est à peine si l'on se souvient que l'Assemblée nationale, avant de se séparer, a nommé une commission qui devait se réunir pendant les vacances parlementaires pour se raconter les nouvelles publiées dans les journaux du matin, et afin de pouvoir faire dire dans les journaux du soir qu'elle n'avait rien à dire. Que pourrait-elle dire en effet? La commission de permanence, nommée pour garder la place des législateurs absents et les appeler si la place était menacée par des intrus, s'en est allée elle-même se promener dans les départements ou à l'étranger, laissant à deux ou trois des siens la clef du palais solitaire.

Cependant, la postérité ne sera pas fâchée d'apprendre les noms et de connaître les figures des vingt-cinq mandataires de l'Assemblée nationale; c'est donc pour la postérité que nous avons recueilli ces images citoyennes, en tête desquelles nous ferons figure.

Il n'y avait rien de mieux que de suivre l'ordre des votes de l'Assemblée en descendant les chiffres décroissants, du premier au dernier nommé, comme expression d'une valeur non pas absolue mais relative à l'estimation de la majorité. Voici donc l'ordre :

1^o MM. DUPIN AÎNÉ, Président représentant de la No-



vre); — 2^o Odilon Barrot, représentant du département de l'Ain; — 3^o Jules de Lasteyrie (Seine-et-Marne); — 4^o Monnet (Meurthe); — 5^o général Saint-Priest (Hérault); — 6^o Changarnier (Somme); — 7^o d'Olivier (Vaucluse); — 8^o Berryer (Bouches-du-Rhône); — 9^o Nettement (Marbhan); — 10^o Mole (Gironde); — 11^o de Lauriston (Aisne); — 12^o de Lamoricière (Savoie); — 13^o Beugnot (Haute-Marne); — 14^o de Morny (Oise); — 15^o de Monttello (Marne); — 16^o de l'Espérance (Haute-Garonne); — 17^o Creton (Somme); — 18^o Rulhière (Bouches-du-Rhône); — 19^o desin Aveyron; — 20^o Léo de Laborde (Aube); — 21^o Casimir Perier (Aube); — 22^o de Crouseilles (Basses-Pyrénées); — 23^o Arvet-Desvaux (Orne); — 24^o Combaril de Leyral (Puy-de-Dôme); — 25^o Garnier (Seine); — 26^o Chantolle (Seine).

Cherchez dans cette liste l'expression des opinions diverses qui se coalisent pour former la majorité, vous les trouverez toutes; vous en trouverez même qui ne sont pas absolument hostiles à la minorité; mais il y a une opinion que toutes les autres ont intérêt à tenir en échec: c'est celle que l'histoire futur tirera une conclusion favorable à la sagesse de l'Assemblée. Les membres de la commission ont été choisis en effet, par une sorte de compromis, afin de se surveiller réciproquement, mais aussi afin de contenir tous ensemble le parti qui se croit le plus près du but, parce qu'il tient le cordeau, comme on dit à l'hippodrome, dans le jeu du cirque dont la France est le prix.



Il parait toutefois que cette double mission des mandataires de l'Assemblée a été rendue facile par la prudence de tous les partis car c'est à peine, comme nous l'avons dit, si la petite minorité permanente de la commission en vacances a senti le besoin de se réunir. On assure même qu'il est arrivé à l'un des commissaires, attaché au rivage parisien par d'autres devoirs, de se trouver seul un jour à la séance du lendemain, ce qui était une bonne occasion de consacrer le triomphe de son parti, mais ce qu'il a dédaigné de faire par un scrupule de loyauté qui honore son caractère en reflétant l'opinion qu'il représente. Et pourtant la maxime l'accusait :

Dites en vers, mais en prose!

On est fier d'être Français sans avoir absolument besoin de regarder la colonne.

C'est justement ce trait magnanime qui fait l'a-propos de cette publication. Nous comptons profiter de quelque action d'éclat de la commission de permanence pour l'écrire au regard des concitoyens; toute réflexion faite, ce qui pouvait arriver de mieux, c'est que la commission n'eût rien à faire. Il faut convenir que les circonstances l'ont bien servie. Mais les circonstances ne faisant pas notre affaire, et nous étions forcés de garder nos images, sans l'exemple que la commission a donné par un de ses membres dont la coutume doit prendre place un peu au

dessus de celle de Scipion. Nous ne sommes pas encore autorisés à le nommer; mais la morale en action et les cours de thèmes n'y perdront rien.

On dit pourtant que les réunions deviennent un peu plus nombreuses depuis quelques jours. Les conversations, dans la dernière renouveau, ont roulé sur les solutions que chaque journal se croit autorisé à produire, depuis le *Cuira du Constitutionnel* jusqu'à la suppression de la présidence et de la Constitution, proposée par la Presse, en passant par l'appel au peuple de la *Gazette de France* et le système Haynau de l'Assemblée nationale. Il paraît que la commission s'amuse un peu de ce concert qui détonne à chaque phrase, et qu'elle est de l'avis d'un écrivain sensé qui s'exprime ainsi au sujet des solutions :

« Je déclare que je n'en ai aucune à vous offrir, et c'est là ce qui me distingue de mes contemporains. J'ai pris, à l'égard des événements de l'avenir, une mesure extrêmement simple, qui, quoi qu'il arrive, laisse un homme en paix avec soi-même et le met à l'abri de toutes les récriminations de ses semblables.

« Cette mesure consiste à laisser aller tranquillement le cours de ces choses invisibles dont l'imperceptible enchaînement anéantit les résultats imprévus que les bonnes gens appellent des accidents, fils du hasard, et à ne pas permettre à mon imagination de battre la campagne pour préparer des combinaisons dont la plus petite circonstance inopinée peut venir à chaque instant briser la trame laborieuse.

« Ce qui ne m'empêche pas, bien entendu, ajoute ce sage, de donner mon avis quand le moment critique est arrivé. »

Très-bien. Mais notre commission, si le moment critique arrivait, quel avis donnerait-elle? Car elle en a autant que de solutions proposées dans les journaux, et c'est absolument comme si elle n'en avait pas.

Il faut un dénouement. Quel sera-t-il? Ne vous en inquiétez pas. Nous avons de graves historiens qui lisent dans le passé comme dans un livre et qui vous prouveront, le fait accompli, que les choses ne pouvaient aboutir autrement; ils vous débrouilleront l'écheveau des opinions, des intérêts, des combinaisons savantes et des fautes puériles des partis; ils comptent les fils, constateront la force et le poids pour montrer que la cause invisible devait rompre ceux-ci et se tenir à cheval sur ceux-là afin d'arriver à la solution; ils feront des volumes sur cette corde roide de l'histoire où ils travaillent sans balancier, après avoir, tout-fois, consulté au bureau le chiffre de la recette.

Puisque ces philosophes y voient si clair dans le passé, ne pourraient-ils pas nous dire aujourd'hui quelques mots des causes qui sont en train de produire les effets de l'avenir? Hélas! ils n'y entendent pas plus que vous et moi, ce qui ne les empêche pas d'agir comme s'ils faisaient une œuvre dont ils connaissent la conclusion.

La commission de permanence n'a donc été, jusqu'ici,

qu'une sorte d'en cas constitutionnel. Elle ne peut pas devenir autre chose jusqu'à la fin de sa mission. Les voyages de M. le président de la République, les votes des conseils généraux et les autres expériences propres à constater l'état de l'opinion publique ne sont pas de nature à encourager les entreprises d'un parti quel qu'il soit. Toutes ces expériences aboutissent au vœu général du rétablissement de l'ordre; mais les conditions restent, comme avant, livrées à la dispute, c'est-à-dire à la controverse des opinions qui croient posséder exclusivement le panacée souverain. Au fond, les hommes sages et prévoyants s'en remettent au temps, au jeu des sentiments et des intérêts du pays; les plus pressés, les enfants perdus, continuent à s'agiter, prétendant, comme de raison, que rien n'est plus facile, et s'offrant eux-mêmes à porter le premier coup, sauf à trouver une excuse si on les prenait au mot.

La commission de permanence, qui a la même responsabilité que l'Assemblée elle-même, se borne à observer, afin de rapporter fidèlement à l'Assemblée, dont la rentrée est fixée au 11 novembre, le résultat de ses impressions. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'Assemblée retrouvera les choses en l'état où elle les a laissées à son départ; c'est-à-dire que les mêmes intérêts continueront, quoi qu'on dise, à maintenir les partis dans une coalition dont la nécessité, à leur point de vue, n'a pas cessé d'être impérieuse.

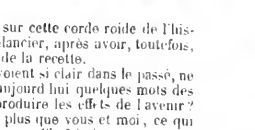
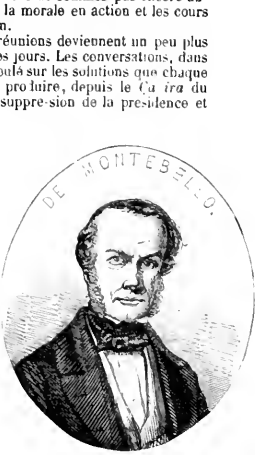
Les humeurs d'avis ne sont pas plus d'avoué l'un n. Il est vrai qu'ils n'y tiennent pas, et même on pourrait supposer qu'il s'agit pour chacun d'eux d'une industrie qui rapporte et qui cesserait de produire une fois la solution obtenue. On se demande ce que deviendrait le *Constitutionnel*, s'il n'avait pas l'empire à proposer, et l'Assemblée nationale, si tous les libéraux étaient exterminés. On ne croit pas au dévouement de ces Curlius. Les plumes qui sont à leurs services ne travaillent pas pour la gloire; elles feraient la dispute qui fournit des sujets d'articles très-peu honorés, mais honnêtement payés, à la paix des opinions qui ne laisseront la parole qu'aux auteurs d'éloges ou à la compression renouvelée du régime impérial, qui ne la laissent qu'à la muse éreintée de la tragédie classique.

S'il y a quelque part des journalistes sincères et des hommes d'Etat dignes de ce titre, ce sont ceux qui continuent leur conduite à la politique exprimée dans ces beaux vers :

Mais l'exemple innocent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre de l'ancien au genre se perd,
N'est-il pas toujours cent dans les choses passées,
Qu'il qu'on lui se brise ou l'autre est vain.

Citons encore en l'apologie à l'adresse des auteurs de solution :

Trois du tour disputant sur le bonlier suprême,
A leurs beaux-arts débats un quatrième accérait.
« Vous vous êtes proposés. Quel est votre système? »
— Le bonlier près de vous, dit-il, c'est être sourd.



Revue agricole.

Un des problèmes les plus intéressants en économie agricole, et dont la solution précéderait d'un bon grand poids dans la destinée des peuples, est la conservation des céréales, une conservation par un procédé qui serait infatigable et peu coûteux. L'Académie des sciences s'occupait il y a peu de jours du problème de MM. Gartner et B. Heine, qui consiste à doubler les parois des greniers en lames de zinc très minces et soudées entre elles.

Soit un cubit ayant 10 mètres de côté, cela donne pour l'enveloppe 600 mètres carrés de surface qui, à un millimètre d'épaisseur, représentent 600 mètres cubes, soit 7 kilogr. ou 1,200 kilogr. de zinc et 4,200 kilogr. de zinc les 100 kilogr. font une somme de 2,100 tonnes. Or un cubit contenant 10,000 hectolitres de blé.

Au bout de six ans il y aurait en 100,000 hectolitres de grains secs, après dix années à l'autre. Mais comme la valeur intrinsèque du zinc, d'après le calcul, ne serait environ que de 20 francs (jusqu'il pourrait toujours se revendre au pair) les 100 kilogr. de zinc coûtent 120 francs, la dépense réelle pour 100,000 kilogr. de blé s'est en définitive réduite à 1,260 francs, soit à centime 26 centimes par hectolitre, ou 2 centimes environ avec les frais de charpente et de soudure. Si le même grain ne se dix années dans les greniers, sa conservation aura donc coûté 20 centimes par le cubit.

Or, ce silo ou grenier en zinc permet de détacher complètement les larves des charançons et d'arrêter l'écllosion des œufs qui peuvent être déposés dans les rainures des grains de blé. Il suffit de faire arriver dans le magasin métallique, et au moyen d'une tubulure intérieure, un courant de gaz à l'équilibre carbonique provenant de la décomposition du calcaire par l'acide sulfurique, ou même encore par la combustion au moyen d'un appareil analogue à celui utilisé dans les raffineries de sucre. Une seule et tubulure supérieure, dont on dirige de temps à autre le courant gazeux sur de l'eau de chaux, permet d'apprécier l'instant où l'acide carbonique a rempli la capacité entière. On ferme alors les ouvertures, et le grain, assés-tout, peut se conserver ainsi un grand nombre d'années à l'abri des conditions d'échauffement et de ponte des insectes, sans s'aggraver à la pelle, sans frais d'appareils mécaniques dispendieux, sans que ses propriétés soient affectées.

Nous avons oublié de dire qu'il faut avant tout purger le grain de l'exces d'humidité qu'il renferme, opérer la dessiccation en le soumettant à une chaleur de 50 à 60 degrés centigrades.

La Réforme agricole ajoute que ce phénomène très-rational pour préserver les bois du charbon qui pourrait bien ne pas être le plus simple, si une découverte entièrement due au hasard et heureusement appréciée par M. Rétil, chirurgien des hospices de Sens, vient à se confirmer, ce qui, du reste, n'aurait rien d'improbable.

Dans un grenier, dit M. Rétil, se trouvaient 200 hectolitres de froment dévorés en partie par les charançons, lorsque par hasard on y apporta du chevronis non encore vanné et du chevronis non encore battu. Le lendemain, on fut fort étonné de voir les chevrons couverts de charançons qui fuyaient vers la tête de la toiture. On remua plusieurs fois le froment, la retraite de ces insectes dura six ou sept jours. On renouvela cette précaution tous les ans, et depuis lors on n'en a plus vu aucun. — On se borne à disperser sur divers points de s'greniers quelques poignées de chevronis ayant encore le chevronis dans les baïes.

Le Journal d'Agriculture pratique (N° du mois d'août) renferme une traduction de la partie la plus importante d'une brochure anglaise sur le drainage. L'auteur est M. J. B. Parkes, le drainage le plus en rapport avec le grand-est. C'est, sans nul doute, le meilleur travail qui ait été publié sur cette question. L'invention des tuyaux de conduite en poterie, dit l'auteur, est venue en aide aux cultivateurs et commerçants qui pratiquent non avis et comme non prévient pour le drainage profond. M. Pusey le signala le premier en 1818, et dans cette même année on vit à l'exposition de Dudley de ces tuyaux sortis de la fabrique de M. John Row. La première machine lancée beaucoup à le servir, mais l'auteur on public cet état de fait, des prix élevés ont été améliorateurs, et trois ans après, les sociétés d'agriculture avaient l'embaras du choix entre plusieurs machines excellentes. D'une machine qui fabriquait 350 mètres de tuyaux par jour, nous en eûmes arrivés, au bout de trois ans, à pouvoir fabriquer par jour jusqu'à 4,000 mètres. M. Tack-ay, dont l'illustration a été la première à signaler les avantages, peut revendiquer l'honneur d'avoir le premier introduit en France une machine de ce genre perfectionnée par lui.

Dès le commencement du dix-septième siècle, le bon principe du drainage profond (le drainage n'acquiert pas de véritable efficacité) à une profondeur moindre de 1 mètre 35 centimètres s'était déjà en honneur chez les Anglais, comme on le voit par un livre qui, en 1652, était à sa troisième édition. L'auteur est un capitaine Walter B. Light, qui signale l'usage de l'argile pour le drainage. On y lit ce qui est peut-être la première mention de la craie usagée jusqu'à ce que celle-ci ait été fond de l'eau chaude qui s'écoule et écoule et qui mouille le roseau et le jonc. Par la largeur, l'usage de la gaïse, mais assurément de l'entre-assez large pour pouvoir creuser assez avant et attendre l'humidité croissante, la pelée résiste sous la teinte supérieure ou sous la seconde teinte de la terre, en quelque qu'avec ou s'écoule, ou bien encore la ou quelques pierres plus grandes sont mélangées à la craie, et la terre creuser au-dessous la matière d'un fer de bêche pour le moins. En effet, suppose que cette corruption, qui entraîne et moule le jonc et le roseau, se trouve à une aune ou à quatre pieds, il doit aller jusque tout au fond si la terre est en de travers et obtenir le meilleur résultat de son drainage, sans que ton eau ne peut pas produire son bon effet;

car, quoique ton eau engraisse naturellement, cependant cette forte humidité croissante continue à ronger intérieurement, et tant qu'elle ne sera pas partie, elle ne sera que l'eau qui engraisse, et de la sorte la bonté de l'eau est, pour ainsi dire, passée en aride, le tree dans la terre. Elle est adouci par le fait que elle a de riche, il n'est hélas que ce qu'elle a de maigre.

À l'égard, il répond à ceux qui concluent les canaux d'écoulement et prétendent que le jonc et le roseau viendraient mieux, seulement, mais les tranchées de drainage assez profondes et pas trop étroites de son canal de drainage, et que les gaïses qu'ils enlèveront cette la même hauteur, cette impureté, ce venin qui infecte et les mauvaises plantes, et alors, crois-moi, ou moi l'écriture sainte, ce qui je pense n'est pas faux. Bâbord ne dit il pas à Job: Le jonc montera-t-il sans le limon? L'herbe des marais croît-elle sans eau? La question montre assez que le jonc ne peut croître si l'on dénote l'eau de sa racine; car ce n'est pas la humidité à la superficie de la terre (surtout partout où l'on a creusé un trou le jonc pousse), c'est l'eau qui s'écoule à sa racine qui l'entretient. Que si tu en es convaincu que ce n'est pas la humidité qui te reste en dessous, et que si la terre est plus sèche, ou plus de densité, tu pourras laisser couler l'eau plus espace; et quand la terre est basse, mauvaise, vide de jonc, plate, tu feras couler l'eau moins espace ou avec moins de hauteur. Il raconte que c'est de la sorte que lui-même et ceux qui l'ont imité ont réussi à éléver la valeur et le produit des terres ainsi traitées de quelques francs à 100, 150 et 200 francs l'hectare.

Au rapport de M. Parkes, ce capitaine B. Light serait le premier qui ait su distinguer entre l'écoulement de la pluie et l'écoulement d'une eau qui reste stagnante à l'intérieur et entre dans un excès d'humidité. C'est à cette eau souterraine, comme on peut la qualifier, qu'il faut attribuer la humidité surabondante et nuisible. Tant qu'elle n'est pas écoule et conduite à une profondeur telle que l'attraction capillaire ne puisse l'attirer en haut et l'amener près de la surface, le drainage aura manqué son but. C'est principalement par la capillarité que les sels sont en introduction à l'état de mouleur convenable à une bonne production. C'est-à-dire, vous ne trouverez aucune eau libre à quelques pieds de la surface. L'écoulement de la pluie est d'humidité parfaite et un sol, la pesanteur coulant en bas l'exces ou cette portion que le sol se refuse à absorber ou retenir. L'évaporation se fait à la surface et chaque molécule d'humidité est emportée dans l'atmosphère; sa place est occupée par une autre molécule formée par le contact des particules du sol, les plus rapprochées de la surface agissant sur les inférieures comme autant de pous pour élever l'eau et repousser la porte. C'est ainsi que les riches et profonds baux, ces sols si rares et si recherchés, se maintiennent dans une condition à peu près constante de mouleur convenable aux besoins des plantes. Il doit arriver, et il arrive, quoique rarement, que ces sols eux-mêmes souffrent d'une sécheresse trop prolongée, c'est-à-dire d'un excès de siccité. Mais l'observateur attentif a occasion de remarquer un problème de la nature très-puissant pour remédier à l'exces de sécheresse. D'ordinaire l'évaporation à la surface du sol cesse pendant la nuit pour recommencer le matin, lorsque les rayons du soleil viennent le frapper de nouveau, tant qu'il se pendant l'action capillaire ne s'interrompt pas. C'est pourquoi un site égale tant la nuit que le jour, dès le matin que nous avons, en moyenne, et douze heures d'écoulement d'action capillaire pour tirer de dessous du sol réparé les pertes et maintenir dans la partie aérée du sol un état hygrométrique, un degré d'humidité qui soit à peu près régulier. Vous accorderiez que c'est généralement admis qu'une terre drainée ne se sèche pas et ne souffre pas de la sécheresse aussi vite et aussi que les terres qui sont humides toute l'année, excepté dans les mois les plus chauds. On explique ce phénomène par le fait d'une terre qui a la faculté de retenir beaucoup d'eau entre ses molécules; vient-elle à perdre cette eau, elle se contracte au point de devenir inaccessible à l'air et incapable de recevoir de l'humidité par cet agent. Pratiquez un drainage, la condition mécanique du sol se modifiera par degrés; la désagrégation s'opérera dans le sous-sol exactement de la même manière que vous la voyez s'opérer dans une terre fraîchement humide et bien exposée à l'influence atmosphérique. Le travail marche à pas d'écoulement qui à la surface, mais il ne manquera pas davantage de se produire.

Pour qui sait de science certaine, dit M. Parkes, de combien le drainage profond, avec tuyaux de section ovale, préférable à la section circulaire, Temporeuse du double rapport de la puissance de l'écoulement, est définitive et économique, il est possible de voir tout l'intérêt qu'on a fait de ce jour dans le sol, avec les molécules mélangées du monde, mais pour en tirer si peu de profit. Toutefois, je n'ai pas la prétention de déterminer à quelle profondeur au juste le drainage est d'une efficacité inférieure. Il se rattache complètement à la distance d'un mètre qu'on puisse donner un régime générale applicable également à tous les sols. Il est de même pour la distance à observer entre les tranchées, qui se rapprochent ou s'éloignent selon la profondeur qu'on leur donnera et en raison de la composition du sol. Il est évident que l'eau se frayera plus facilement passage à travers un gravier, un sable, un limon, qu'à travers une argile, et à travers telle argile qu'à travers telle autre qui contiendra des proportions différentes de silice et d'humine. Dans ma propre pratique, jusqu'à présent, j'ai dû exécuter des drainages à des profondeurs de 1 mètre 35 à 2 mètres, et le sol et la pente, et à des distances qui ont varié de 8 à 22 mètres. Comme ce qu'on se propose est à exécuter complètement, vous le voyez vous assurer de l'avoir obtenu; attendez un certain temps, le temps nécessaire pour que l'écoulement ait pu

se produire dans le sol, et puis sondez le terrain entre deux lignes de tuyaux. L'eau ne doit pas se trouver dans l'échelle de vos trous au-dessus, à niveau des conduites de drainage.

On a observé que dans un sol de même composition, où des conduites de surface existent en concurrence avec des conduites profondes, ces dernières commencent à débiter l'eau des pluies avant les premières pratiquées près de la surface. L'eau à l'état de non tend à descendre au-dessous du niveau de la conduite supérieure jusqu'à ce qu'elle ait atteint le niveau de la conduite inférieure; là, elle se rencontre avec l'eau à l'état libre et elle commence à remonter à direction horizontale vers la conduite. Tout fois le fait de la conduite profonde dans un champ commençant à débiter avant une autre conduite moins profonde dans un autre champ ou dans une partie du même champ très-distante, la composition du sol étant la même, ne s'explique pas d'une manière aussi satisfaisante.

Les ras d'absorption dans les tuyaux sont rares. Le premier et le plus grand mal, sans ce rapport, est le dépôt d'une substance d'une nature gluante, opaque; ce qui se observe en sol très-charge de matière ferriqueuse. On a vu souvent des conduites sous forme de petites masses légères, filandreuses et flottantes, qui se précipitent lorsque l'eau est calée, ou qui sont facilement arrêtées le long des pierres, des herbes, etc. D'après quoi plusieurs personnes ont cru voir là une substance végétale qui pousse dans les tranchées. A l'analyse, M. Phillips, du musée géologique de Londres, a reconnu un pélagé insoluble de fer et il a expliqué comment il peut se former. Du fer existe dans le sol à l'état de protoxyde, il se dissout par l'acide carbonique, se combine avec des sels de matière organique décomposée dans le sol et est entraîné par l'eau de drainage; ensuite, sous l'influence atmosphérique, il se transforme en un protoxyde insoluble qui s'est trouvé dans la substance incolore la analysée à raison d'un quart pour cent.

Appréhendez et craignez, dit M. Parkes, s'est dit que ses tuyaux resteraient toujours alors s'il les construisait de manière à n'admettre que l'eau, et comme écoulement terreux rien que les sols qui le peut tenir chimiquement en dissolution; auquel cas l'état évité qui réduisit l'ennemi à se voir disputer à peu près les trois quarts de sa force; il l'employerait en outre contre lui l'écoulement plus active d'un courant d'eau plus restreint, en se servant d'un conduit de dimensions plus petites.

Il obtient ce résultat par une conduite de tuyaux de 25 millimètres seulement qui l'écoulement des tuyaux plus gros. Il cite un drainage établi par lui dans ce système à 1 mètre 83 de profondeur, et qui depuis plusieurs années n'a jamais amené au débiter un grain de sable. L'écoulement est d'une limpidité admirable et sert à raison d'environ 2 litres par minute, plus ou moins cependant, selon le temps pluvieux ou sec. Le système, a-t-on dit, de tuyaux engalés dans d'autres pour une conduite, dans certains espèces de sable pur ou de sol inconsistant, me paraît ce qui y a de plus durable. L'ajout d'une couverture argileuse pourrait être utile et même nécessaire dans certains milieux très-fuyants et pénétrants; mais j'ai la conviction qu'il suffit qu'une telle conduite soit bien avec son, et bien solidement pour qu'elle n'admette rien que de l'eau.

Deux puissants au ras du drainage sont : 1° ce qu'on nomme les crevasses de l'eau du sol, par exemple les fissures naturelles qui existent à terre les plaques de l'argile comme entre les feuilletés d'un livre; 2° le ver commun de terre, dont les trous livrent accès à l'air et à l'humidité et permettent à l'eau des pluies de filtrer en minces filets jusqu'aux conduites. Il aime les sols un peu meubles, mais pas trop saturés d'eau; il se multiplie rapidement après le drainage et préfère un sol traité par un drainage profond. En examinant dit M. Parkes, une partie d'un champ qui avait été soumise au drainage profond après un long temps de drainage trop superficiel, nous avons trouvé que les vers s'étaient multipliés considérablement et que leurs trous s'élevaient presque jusqu'au niveau des tuyaux. B. accout de ces trous sont assez grands pour recevoir le petit doigt, et un ver peut avoir plusieurs trous pour sa famille et des galeries de refuge contre la pluie. J'ai trouvé des vers, et les crevasses ensemble par nous, reposant dans une sorte de nid pratiqué à côté d'un trou vertical auquel il communiquait par une galerie horizontale de trois centimètres de long; cela semblait une retraite confortable. Un de mes amis avait une pièce de terre sur la côte dans le comté de Lincoln. La mer l'a été couverte et avait tué tous les vers. Ce sol est demeuré stérile jusqu'à ce que les vers fussent revenus à habiter. Il me montra aussi un drainage près de sa maison où les vers étaient si nombreux qu'il lui parut craindre que cela ne portât préjudice à la production. Il indiqua de ces conduites en faisant passer le doigt au rebours en le tenant la nuit. Le résultat fut que la fertilité d'échelle beaucoup; elle ne se rétablit que lorsque les vers s'en furent de nouveau pullulés. Pour avancer ce terme, on ramassa et l'on apporta des milliers de vers pris sur d'autres terrains.

Quelques drains ou enlacs ont récemment introduit l'usage de ce qu'ils appellent air drains, c'est-à-dire conduites d'air, destinées à établir une ventilation dans le sol, et aussi, disent-ils, à activer le cours de l'eau dans les conduites d'eau. Quant à ce dernier point, on peut affirmer que la circulation d'air est un luxe tout à fait inutile. Le fait de l'eau pénétrant dans les tuyaux de conduite suffit pour attester la présence de l'air dans tout le sol, et personnellement, je ne saurais m'a démontré qu'on entrerait de démontrer son inutilité. L'eau n'aurait pas plus coulé d'une conduite de tuyaux posée dans la terre qu'elle ne le fait d'un tonneau dont les douves sont bien jointes, si la pression de l'air ne s'exerce à la surface du liquide. Chacun sait qu'il suffit de ménager une petite entrée à l'air dans la partie supérieure du tonneau pour que le liquide s'échappe abondamment par en bas, et que, pour un temps d'arrêt, la quantité débitée de liquide correspondra au volume d'air

introduit. Le fait de la pluie pénétrant dans le sol montre qu'il est perméable à l'air, car chaque goutte d'eau tombée du ciel doit déplacer un volume égal d'air pour entrer dans le sol. L'eau resterait à la surface et ne pénétrerait point le sol si, en raison de ce qu'elle pèse plus que l'air, elle ne déplaçait pas de l'air en descendant, ce qu'elle fait jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque niveau soit-train ou la terre est saturée de fluide; alors l'eau de la pluie s'arrête après avoir déplacé l'air dans tout le cours de sa chute. Et de ceci nous pouvons tirer un nouvel argument en faveur de la supériorité du drainage profond sur le drainage à la surface, puisque dans le premier cas il y a plus d'épaisseur de la croûte terrestre remplie d'air et d'un air fréquemment renouvelé.

Tu usage anglais, au contraire, à recommander à nos drainageurs est celui des *petits réservoirs découverts*. Le petit réservoir est tout simplement un gros tuyau de poterie de 23 centimètres de diamètre avec une tuitte plate qui sert de pied pour le placer *début* dans le sol. On l'établit au point de jonction d'une ou de plusieurs conduites secondaires dans la conduite principale. Ce tuyau, découvert à son sommet, permet d'inspecter de temps à autre et de voir si tous les coulements se font bien; on peut avoir ainsi sur le champ connaissance du moindre engagement qui surviendrait dans telle ou telle conduite, car des trous pour ne voir les apaisements des conduites secondaires ont été pratiqués au feu dans ce gros tuyau de poterie, et le trou de décharge qui verse dans la conduite principale est établi un peu plus bas. « J'ai, dit M. Parks, fait servir ces petits réservoirs à un usage nouveau; ils m'ont permis d'introduire de l'eau dans le corps de la terre et de l'évaporer à ce que j'appelle une souss irrigation. Toutes les tranchées d'un champ plat peuvent servir d'un premier réservoir où l'on peut amener l'eau d'un niveau plus élevé. Un deuxième réservoir est également fixé à la partie la plus basse du champ, la conduite principale du décharge générale. En fermant le tuyau de décharge générale, tandis qu'on continue à laisser arriver l'eau dans le premier réservoir, il est clair que tous les tuyaux qui ramènent dans le champ se remplissent d'eau et la dissèminent graduellement dans toute la masse du sol au-dessous du niveau des tuyaux de tranchée, à toute distance dénombrée de la surface ou à la surface même. On peut ainsi fournir de l'eau aux racines des plantes et surtout aux arbres; et lorsqu'on l'arrose on a donné suffisamment, on peut se débarrasser de toute la masse d'eau volonté et effectuer un drainage parfait. Cette eau, brusquement lachée, n'atteint pas les conduites inférieures, et l'on pourra jeter si elles sont bien l'irrigation. Le petit réservoir est également utile lorsqu'on le place près d'un fossé dans lequel l'eau reflue. On peut alors le garnir d'une soupape qui se ferme contre le reflux de l'eau extérieure et qui s'ouvre pour le courant du drainage. Par ce simple moyen, on rend impossible à l'eau chargée d'un sédiment ne pénétrer dans les tuyaux de tranchée, qui restent remplis par l'eau claire du drainage. » La brochure de M. Parks est au plé à devenir en France, comme elle l'est dans toute l'Angleterre, le meilleur manuel du drainageur.

SAINT-GÉRMAIN LÉDUC.

Chronique musicale.

Le ballet a fait sa rentrée la semaine dernière, avec mademoiselle Fanny Cerito et M. Saint-Léon. C'est dans le *Violon du Diable* que ces deux excellents artistes ont reparu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on leur a fait l'accueil le plus enthousiaste. Le talent de la célèbre danseuse a été, dans cette soirée, en l'honneur d'une illumination bien floue et bien précieuse, qui prouve clairement combien l'enthousiasme qu'elle excite est naturel, puis que des étrangers venus de pays très-hautains le partagent et l'expriment d'une manière si relevée. Tout le monde, dans Paris, s'est entretenu, depuis huit jours, de la magnificence avec laquelle l'ambassadeur de Népal, conduit sur la scène pendant la représentation du ballet, a témoiné à mademoiselle Fanny Cerito le plaisir que lui causait son talent. Il sera longtemps parlé, dans les coulisses du théâtre de la rue Lepelletier, de ces deux riches bracelets en diamants offerts, comme on dit, de la main à la main, à la diva gracieuse et légère par le grand prince indien. Les *Ma bet un maïs* ne sont plus des contes, ce sont de vraies histoires, du moins c'est présent l'opinion de toutes ces demoiselles à court jupon et à corsage de gaze. Mais ces merveilleuses, tout à débauchées qu'elles sont, n'ont rien de précisément musical, et par conséquent nous ne regardons pas. Ce qui était plus spécialement notre affaire ce soir-là, c'était la rentrée de madame Laborde et le début d'un baryton, nommé M. Lyon, qui ont eu tous les deux dans *Luce de Lammermoor*. À l'exemple de la plupart de nos confrères, nous pourrions, si nous le voulions bien, rendre compte de cette rentrée et de ce début; pour lui nous n'en dirons rien aujourd'hui. Nous attendrions d'avoir en nous un peu de nouveau l'éminent cantatrice, d'avoir fait connaissance avec le débutant, pour en parler une autre fois, et nous n'avons pas les entendre mercredi de la semaine dernière, par la raison qu'au même instant un madame Laborde rentrait à l'Opéra, ma dame Laborde fait sa rentrée à l'Opéra-Comique. Or a beau être chanteur, on n'a est pas pour cela plus doué qu'un autre homme du don d'ubiquité.

La réapparition de madame Ugède sur la scène de la rue Favart offrait un intérêt tout particulier; c'était une véritable réapparition, semblable à celle d'un astre après une éclipse. Il y a six mois environ, madame Ugède, après avoir lutté, pendant deux ans à peine, d'un éolat sans exemple, fut tout à coup contrainte de s'éloigner du théâtre. Son organe si sonore, si couple, si s'ilable, s'abandonnant à tous les caprices de la cantatrice, était devenu rebelle, capricieux à son tour, et se refusait obstinément à ce qu'il voyait lui succéder.

toute autre raison, la voix de madame Ugède fut subitement atteinte d'une grave ma ladie. Ce fusteste accident n'arriva évidemment à la veille de la première représentation du *Songe d'une nuit* (l'étrange, ouvrage dont le principal rôle devait être créé par madame Ugède. C'est dans ces circonstances que madame Laborde fit l'éloge, qui vint de déléguer peu de temps auparavant, avait ce rôle dans l'espace de huit jours, elle l'a chanté, de puis lors, et cinquante fois avec un grand et léger succès. Cependant, par une générosité peu commune au théâtre, mademoiselle Le Febvre eut ce rôle à madame Ugède elle-même, ce qu'elle eut le regret de ne pas pouvoir faire, car son organe n'était pas assez robuste pour supporter le rôle de madame Ugède. Elle eut le rôle, mais elle ne put le jouer que par un accident de son organe, qui se renouvela plusieurs fois.

« Si l'importance des nouvelles politiques, continue l'ermite, n'absorbait pas depuis longtemps l'attention générale, peut-être aurait-on déjà remarqué qu'un article Paris laisse à dériver quelque chose de plus que l'immense d'un errée littéraire, du nettement de l'épave de la rue du Ponceau, du phénomène d'un veau à deux têtes, ou du pavage de la rue des Quatre-Vents... »

« Remarquez le passage de la rue des Quatre-Vents par le maréchalisme du boulevard, et vous aurez, à peu de chose près, la description de la Paris de nos confrères politiques... »

« Bien que le reproche de l'ermite ne tombe pas sur notre feuille, qui a toujours fait entrer Paris dans une large proportion parmi les éléments essentiels de sa rédaction et de sa partie artistique, nous reconnaissons si pleinement le mérite de son observation, que nous voulons, à son instar, entreprendre une série de prétextations dans ce Paris inépuisable, sans nous interdire pour cela ni le Japon, ni le Caucase, ni la satisfaction de dire quelque jour, comme le rat de La Fontaine :

J'ai passé les déserts, mais nous n'y bâmes point.

Car nous sommes universels, et le Japon ou le Caucase nous le rappelleront au besoin.

Pour commencer donc nos voyages contemplatifs, nous allons à ce public avide de nouveau depuis Adam les *Magasins de nouveautés*.

« M. Caribules (c'est toujours notre bon ermite qui parle) veut avoir raison qu'on reformât le détestable orthographe de nos enseignes, et l'on vient de faire droit (en 1810) au plan qu'Erasme fut chargé par lui de présenter à Louis XIV en 1661. Tant de grossières absurdités vont enfin disparaître, et il ne restera plus à désirer aux bons esprits les plus minutieux, que de voir tout à peu s'établir une certaine analogie entre les sons et les lettres. Les fautes de syntaxe sont choquant autrefois qu'on n'est un orfèvre; il y avait quelque raison pour qu'un corbonnier fût à l'image de son Croquis; un tablier au singe d'ivoire; un marchand de tabac à la Givette; mais quelle espèce de rapports peut-on établir entre le *Musque de Fer* et si bonnets de coton, entre *Jaquette* et un joutiller, la *Vestale* et une lingère, le *Petit Candide* et un bureau de loyer, la *Bonne Foi* et un tailleur? »

Ce dernier avis, Louis XIV, ni l'Empire, ni la République ne l'ont réformé. Il subsiste plein et entier. Nos magasins de nouveautés en sont l'exemple. Les uns ont des enseignes guerrières : *au Prince Eugène*, *au Grand Condé*; d'autres sacrées : *à Saint-Augustin*, *à Saint-Thomas*; d'autres gouvernementales et administratives : *au Grand Colporteur*; d'autres lyriques et dramatiques : *au Prophète*; d'autres topographiques : *à la Ville de Paris*, *à la Chaussée d'Antin*; d'autres factices ou modestes : *au Pauvre Diablot*, etc., etc. Le *Jacques*, d ailleurs, et le *Musque de Fer* qui tympalaient M. de Joly n'ont point cessé de subsister.

Le nombre des grands magasins de nouveautés, immenses bazars où l'on trouve tout, depuis la chaussette de fil jusqu'au cahinmache de la Reine, a notablement augmenté dans les derniers années du règne de Louis-Philippe. En revanche, celui des petits magasins à domicile dans une proportion égale. Ce double mouvement mérite d'être signalé en passant. L'ouverture de grands magasins englobant tous les métiers, ce n'est autre chose que la construction d'une vraie foire financière et commerciale, laquelle fut, au reste, en tout genre le caractère dominant du dernier règne. Or, admettre comme toutes choses s'enchaînent providentiellement! ceux qui ont fait ces créations dans des vues d'accaparement et de monopole ne se doutaient pas, certes, qu'ils entraient ainsi dans les vues d'association et d'avoir, et qu'ils ramenaient le commerce à ses proportions véritables. Pas si besoin, pour cette démonstration trop simple, de nous appuyer sur Fourier. Le commerce rend, certes, un service réel et qui doit être très-estimé. Mais, comme il n'est qu'intérimaire, et non protecteur véritable, il faut prendre garde que ces bénéfices que ses enchans ne forment ni paraissent. Or, c'est, cinq cents magasins de nouveautés ne sont nullement indispensables dans Paris et il n'est guère le mérite d'augmenter cinq cents familles sans, cessant d'être intermédiaires, pour être des lors être réduites à la production véritable, au point de tous et d'elle-mêmes. Au lieu de cinq cents magasins, nous n'en aurons plus que cinquante : à la rigueur, d'après un par arrangement, pourraient suffire, et le public trouverait tout grand avantage dans ces vastes bazars, dont les entre-preneurs, spéculant en grande échelle et faisant d'immenses affaires, pourraient dès lors se contenter d'une paille respectueuse insubstantielle. En un mot, les prix du commerce s'aplanissent et de plus en plus, les prix du génie, et l'échelle du producteur, par la réduction du nombre évidemment excédent des entremetteurs. Nous ne faisons pas d'utopie; nous nous adonnons tout simplement ce qu'à de commun c'est d'être et ce qui sera. Et voilà comment les hauts-bazars du négocie et de la finance font tous les jours, depuis vingt ans, du socialisme sans le vouloir.

... l'ancien ministre des finances.

Depuis ce nouveau mode d'organisation commerciale porte ses fruits. Arrêtons-nous à l'étalage. Parmi ce grand nombre d'objets étiquetés sous le vitrail et variant dans leur prix fixe, il en est dont le taux, dans sa modestie, vous surprendra certainement. Les mots GRANDS DEVIANTS, RABAIS PRÉSENTÉS, vous frapperont de fortes portes. Vous verrez étiquetés des robes à vingt-cinq centimes le mètre, des foulards (tout

Voyages dans Paris.

LES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS.

« Vous le savez était la maxime favorite des anciens philosophes. Or se dit-on le pourpoint, dans toutes nos familles populaires, les articles qui concernent la France, et Paris en particulier, sont, pour l'ordinaire, les plus courts et les plus insignifiants; par quelle singularité en sont-ils avec tant d'impression l'occasion de parler d'une coutume chinoise, de

soie à un franc cinquante. Ce bon marché, rare en effet, peut s'attribuer à plusieurs causes. D'abord, les gros, présentement en train de manger les petits, obtiennent de ces derniers aux abords, moyennant quelque avance légère, des marchandises à vil prix : ils en font ensuite la bonne affaire et le public insouciant profite de la bonne affaire sans s'apercevoir le moins du monde du sinistre dont il se mouche, ou du désastre qui l'habille. Ensuite, il y a certaines parties légèrement avérées, bien que le gros des acheteurs n'en puisse rien et n'y prenne aucunement garde, mais dont un connaisseur quelque peu écurie apprécierait facilement le bon marché trompeur et ses causes finales. Mais ce mot : *Bon marché*, est d'un effet magique et irrésistible sur le chaland parisien.

Enfin, il y a tels articles sur lesquels l'entreprise consent volontiers une perte... *Timoé Danaos*. C'est l'annonce perdue sous les fleurs de la devanture ; c'est le pull de l'abnégation ; c'est la bagatelle de la porte pour faire stationner, et puis entrer le monde. Une fois que le monde est entré... Mais n'anticipons point sur ces perpétuelles d'une spéculation si fine, toujours la même et toujours couronnée du plus grand succès.

Voici un spécimen de ces annonces savantes :

PARAPLUIES depuis TROIS FRANCS!

Le depuis (je ne l'ai connu que depuis) étant invisible à l'œil nu, je n'ayais que voulu une occasion unique de me garer contre l'orage, et jetant un coup d'œil sur l'état peu serein de l'atmosphère, j'en suis allé-tôt et je demande, avec l'autorité d'un homme qui a trois francs à dépenser, un parapluie. On m'en apporte une douzaine. Ils sont tous neufs et magnifiquement : manches d'ivoire, d'ébène ou de bois sculpté; superbes balaines, belle soie (uite). Je suis ébahi, et j'ai besoin, pour rassurer ma conscience, de me faire répéter par

le fils - c'est pourquoi, depuis un quart d'heure, on lui fait passer sous le nez toutes les dentelles de Flandre. Il ne reste plus rien de la modeste toile dont j'ai vu un échantillon ;

mais, en revanche, on m'en étale une magnifique et d'Irlande. On me promène de comptoir en comptoir, d'étage en étage, et je sors de là chargé de nippes, mais nu comme un petit saint Jean.

L'envie, la curiosité, la vanité, la coquette et même quelque chose de plus sont habilement caressées par ces serpents à face humaine. Ils exploitent les hommes par les

flair pour discerner les unions morganatiques des légitimes. Avec celles-ci point d'affaires. Les douze arrondissements devraient élever un temple à ce troisième invisible, qui alimente le négoce. C'est lui qui les nourrit : il est le père à tous (commercialment parlant, du moins l'arme à le supposer). J'accroche un jour, dans un des bazars, une jeune femme qui demandait à voir une très-simple robe. Le commis s'empressa d'élever une voûte à dix ou douze francs le mètre. Comme il en cherchait plusieurs autres, je le vois prévenir, lui dis-je, que madame est ma sœur. Le commis rengaina ses précieux tissus, et livra ce qu'on demandait, sans plus chercher à faire l'article.

Quand une pratique femme se montre un peu récalcitrante, on détache sur elle, à titre de renfort, un auxiliaire indispensable de tout magasin bien monté. C'est l'employé joli garçon. Ceci soit dit sans vouloir ravaler le mérite des autres : ces messieurs, j'en conviens, sont de fort jolis hommes ; mais l'employé que je viens de dire est le *primus inter pares*. C'est l'Antinous du comptoir ; c'est la jeune garde qui ne donne que dans les instants décisifs. Doué d'une puissance fascinatrice, l'employé joli est blond ; il a la bouche en cerise, les moustaches en arc de cercle, l'œil gros et bleu à fleur de tête, l'oreille rouge, le teint fleuri ; lorgnon dans l'œil, tenue soignée de gentilhomme sans cheval. Il grasseye et parle des bouffes. Il est d'un effet foudroyant sur les grisettes et les rentières, mais il lui arrive quelquefois de s'attaquer aux grandes dames, et c'est avec moins d'agrément. On a vu parfois la jeune garde enfoncée sur toute la ligne. Voici un joli mot de marquise que l'on nous conte à ce sujet. Une femme d'esprit et du monde avait pris fantaisie d'un châle. Elle ne s'était pas décidée. A quelques jours de là, elle revient et demande à revoir son châle. Le chef de l'établissement reconnaît parfaitement la dame, et



L'étalage.



La curiosité.



Les commis.



La vie.

l'honnête marchand le prix d'un superbe vert-pomme que je caresse du regard. — Combien donc celui-ci? — Monsieur, dix-huit francs. Je commence à comprendre. — Mais, dis-je en regardant mon illusion qui fait courte, n'avez-vous pas des parapluies à trois francs? — Oui, monsieur, oui, oui, sans doute, reprend le commis en souriant d'un air de bonhomme narquois; nous allons vous montrer cela. — Ce disant, il m'exhibe un fatiote sans nom, un parasol ou miniature, un diminutif d'ombrelle, bon à donner dans les forêts aux petits enfants en secret, avec un moulin de papier, pour qu'ils en fassent des débris. Zéphyr, ton ho zéphyr, respecte un parapluie de trois francs! — Quoi! c'est cela? dis-je, ni soie, ni balaines, ni manche presque! — C'est vrai, monsieur, mais pour trois francs! — Ce n'est pas un parapluie, ce n'est qu'un morceau de l'ombre. — Mais que j'aillai seulement jusqu'au bout de la rue, je n'aurai plus rien dans les mains! — Ce n'est peut-être pas bien solide en effet, mais aussi, monsieur, pour trois francs! — Tenez, monsieur, reprend l'employé par manière de commi-cration et de comdescendance, voulez-vous quelque chose de bon? prenez-moi cela! — Et il m'y tend le fatal vert-pomme que, venu par une fausse honte et par la pluie tombante, je me rume pour acheter et que je perdrai après-demain.

Il serait long d'énumérer tous les artifices, toutes, surprises, apparences distrayantes, à l'aide desquels MM. les employés en nouveautés excellent à pousser à la vente. Je demande à voir un gilet de flanelle et l'on me montre des crayates. Je serai fort heureux si je m'en tire à moins d'une bonnetterie complète. Une voisine a besoin d'un modeste

filou - c'est pourquoi, depuis un quart d'heure, on lui fait passer sous le nez toutes les dentelles de Flandre. Il ne reste plus rien de la modeste toile dont j'ai vu un échantillon ;

mais, en revanche, on m'en étale une magnifique et d'Irlande. On me promène de comptoir en comptoir, d'étage en étage, et je sors de là chargé de nippes, mais nu comme un petit saint Jean.

L'envie, la curiosité, la vanité, la coquette et même quelque chose de plus sont habilement caressées par ces serpents à face humaine. Ils exploitent les hommes par les



La caissière.

l'Apollon pareillement, qui s'exulte dans ses moustaches. — C'est le cachemire fond vert? — Oui, monsieur. — C'est celui que M. Arthur a eu l'honneur d'offrir à madame? M. Arthur prend une pose. — Qu'est-ce que M. Arthur? dit la dame intriguée. — C'est un de nos premiers commis : un grand jeune homme blond, physique distingué, bonne tenue, manières parfaites... (Nouvel effet de gilet de M. Arthur.) — Ma foi, monsieur, repart la dame, je sais de quelle couleur est le châle, mais je vous avoue humblement que je n'ai pris garde à celle du commis.

Les bras tombent des mains et le lorgnon de l'œil à M. Arthur. Le cachemire n'en est pas moins payé et livré pour lui même. La jeune garde avait cru vaincre; elle tombe à plat; mais elle prendra sa revanche avec les lorettes. Gare aux Anglais, aux princes russes et autres Cosaques du Don.

Les magasins de nouveautés sont naturellement remplis de fort vieilles choses, et le talent par excellence est d'en écouler le plus possible, tout comme la spécialité des marchands de ces vieilleries, que l'on a nommées bric-à-brac, est de vendre, autant qu'il se peut, des antiquités toutes neuves. Chaque art à sa nécessité, et chaque métier ses exigences. Les vieilleries ou rebuts, en nouveautés, se débitent facilement aux provinciaux, voire aux Parisiens; par quelques articles de jargon et de mise en scène. On a son de nos producteurs que dans les entre-sols obscurs, ou le soir, au jour éteint, mais ambigü de l'éclairage, et c'est peut-être pour cela qu'on les a nommées *rosignols*, du nom de cet oiseau terne et morne le jour, mais mélodieux la nuit.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1881 (1).

CALENDRIER PAR CHAM.

Chaque âge a ses plaisirs, chaque mois son breuvage.

JANVIER.

L'AMISSETTE



Approchez, mon enfant, je suis content de tous; tu fais, en ce beau jour, je suis content de tous.

FÉVRIER.

LE CHAMPAGNE



Le champagne n'est pas ce qu'un vain peuple pense. C'est du vin blanc, du gaz, et beaucoup de dépense.

MARS.

LA BIÈRE



Il a rit, ayant soif, tenu son verre prêt; Mais c'est un por-spluc, innocent, qu'il fallait.

AVRIL.

LE CHABLIS



Des huîtres le chablis est la sauce, dit-on. Une huître n'aurait pas inventé ce dit-on.

MAI.

LE COCO.



Limonade du pauvre, à deux liards le verre, Plus chère, mais aussi moins propre que l'eau claire.

JUIN.

L'EAU DE SEINE



Or, voici des buveurs à l'estomac d'autruche Qui paraissent vouloir remettre la Seine en cruche.

JUILLET.

EAU DE VIE



Pour abreuver sa femme, il a, le cœur de roche, Dedaigné d'apporter du sucre dans sa poche.

AOUT.

LE MONT-D'ŒIL



Il a cherché Jouvence aux sources du Mont-d'Œil, Voulant ressusciter trois jours avant sa mort.

SEPTEMBRE.

VIN NOUVEAU



Image de Bacchus, dessin mythologique, Dont la traduction peut donner le colique.

OCTOBRE.

L'ABONDANCE



Le marchand Auvergnat qui remplit le tonneau N'est pas un vigneron, mais c'est un porteur d'eau.

NOVEMBRE.

L'EAU DE VIE



Ce chasseur maladroit n'ayant rien dans son sac, Pour corriger son œil point son estomac.

DECEMBRE.

LE SIROP



On reçoit tout Paris, on fait bonne figure, Pour eût sous de sirop et dix litres d'eau pure.

(1) Un volume petit in-4, orné, sur toutes les pages, de grandes gravures empruntées à tous les sujets qui font la matière de l'Illustration, journal universel. L'histoire contemporaine, les voyages, les découvertes de l'industrie, les arts, les sciences, les mœurs et les travers du temps, etc., etc. L'Almanach de l'Illustration se vend 75 centimes, au bureau du journal, rue Richelieu, 60, et chez Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 11.

Revue littéraire.

Mémoires d'outre-tombe, par M. de CHATEAUBRIAND.

(Troisième article. — Les cinq derniers volumes.)

Il y a un an j'ai déjà consacré, pour me servir du terme consacré, deux articles à l'examen de ces Mémoires. Si j'y reviens aujourd'hui, ce n'est pas que j'aie oublié le besoin de rétracter ou d'ajouter en septembre 1830 ce que j'en ai dit en septembre 1829. Mais depuis lors on a vu paraître cinq volumes ont été publiés, et nous pouvons et nous devons, en honneur critique, examiner cette seconde partie de l'ouvrage de M. de Chateaubriand comme nous avons fait la première, et enfin nous prononcer sur le tout.

Ces cinq derniers volumes nous retracent la vie de l'auteur, et avec elle le tableau du monde contemporain, depuis la fin de l'Empire jusqu'en 1833.

Les deux restaurations, la révolution de Juillet, les tentatives de contre-révolution légitimiste qui la suivirent et dans les quels M. de Chateaubriand l'acheva sa carrière politique, tels sont les grands événements autour duquel il a groupé, avec plus ou moins d'adresse et d'adresse, toutes les circonstances de son récit.

Certes M. de Chateaubriand a joué un beau rôle sous la Restauration. Son influence y a été considérable et presque toujours glorieuse. Il avait donc la une excellente occasion de parler de lui simplement sans y rien perdre; il n'avait qu'à laisser les événements raconter sa gloire. C'eût été un trait de modestie et d'habileté tout à la fois. Parler simplement des grands choses qu'on a faites, n'est-ce pas donner lieu de croire qu'en les vous ont pu coudre, qu'on les a faites naturellement et sans effort? Napoléon, et surtout César, n'y ont pas manqué. M. de Chateaubriand, au contraire, s'est vu avec tant d'emphase et ses éloquents discours, et ses éloges et articles, et ses éloges dans ses brochures; il nous dit son rôle si compliqué amant les noms ses projets de sa politique, qu'on se croit, mais nous, nous, nous entrons en scène d'un homme si plein de lui, et sommes tout disposés à en rattraper.

Puis, il ne suffit pas à M. de Chateaubriand d'avoir été pour beaucoup dans les destinées de la Restauration. C'est lui alors qui a tout fait; il a rétabli le vieux trône et il l'a eversé, et même il paraît assés disposé à croire que Louis XVIII ne serait pas mort si tôt, s'il ne s'était brutalement destitué. Ceci paraît un peu fort, ce n'est pourtant pas non plus ce qu'il eût avec plus ou moins de tentative: c'est M. de Chateaubriand qui nous le donne clairement à entendre dans ces lignes qui ouvrent le huitième volume: « La maladiv du roi me rappela à Paris. Le roi mourut le 16 septembre, quatre mois à peine après sa destitution. » Et non content de ce peut être de vanté superstitieuse et vraiment comique, il ajoute immédiatement:

« Ma brochure ayant pour titre: *Le roi est mort!* Vire le roi dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra par Charles X ce que ma brochure de Bonaparte et des Bourbons avait opéré par Louis XVIII. »

Ainsi voilà un peu clair, et ce que l'histoire doit enregistrer. Louis XVIII et Charles X n'ont régné que par la grâce de M. de Chateaubriand.

Au reste, il faut qu'il fut la pour tirer quelque parti de ces pauvres souverains qu'il juge du tout d'une si injurieuse pitié! Jamais les déclamations du montagnard le plus féroce ne les ont plus mal traités que ne le fait son févrou serviteur. M. le vicomte de Chateaubriand, avec ses notions et ses réticences. Dieu sait comment il parle encore et de l'empire et de son maître la dauphine, et de la duchesse de Berry, *plus glorieux qu'un lionceau*, et même du comte de Chambord, dont il se moque parce qu'il l'avait vu tressaillant devant d'un petit cheval, et parlant à tout propos de son petit-chêva. Mais le prince avait alors onze ans, et cet enthousiasme pour un petit cheval est bien naturel à cet âge candide.

Tout cela n'empêche pas que M. de Chateaubriand ne se donne comme le Bivard de la légitimité, qu'il ne se targue sans cesse de son méconnaissable fiabilité à ses rois, et ne flétrisse impitoyablement tous les légitimistes ralliés, tous ceux qui ont prêté serment à Philippe, comme il l'appelle.

Pour moi, j'avais cru jusqu'ici que le premier signe de la fiabilité, c'est le resp et. Vous voyez qu'il rétablit sur le trône les Bourbons de la branche aînée. Rien de mieux, puisque vous les teniez comme les seuls princes légitimes. Mais pour en arriver là, ce n'est pas un très-honorable moyen que de commencer par les rendre ridicules. Quand bien même ils le seraient, votre devoir serait de rien dire. Que de jeter, serviteur dévoué, un voile respectueux sur leurs faiblesses. Sinon, votre dévouement n'est qu'un dévouement de parole, le calcul d'un amour-propre qui veut parler jusqu'au bout le rôle qu'il est digne d'abandon. C'est cela, et rien de plus.

M. de Chateaubriand nous dit, il est vrai, en parlant de Charles X, qu'il fut en lui deux parts, méchant d'un côté le roi qu'il vénérait, et de l'autre l'homme qu'il lui est impossible de ne pas regarder qu'il le veut. Mais on est sûr que le féroce à la fin de la, dans les cinq volumes nous sommes, et qu'il l'a vu, si ce n'est la desir d'être prouvé de sa sagacité, et surtout l'orgueil de se montrer fort au-dessus de tous ses gens-là.

C'est la légalité qu'il aime, ou plutôt qu'il se montre très-embarrassé dans tout ce que M. de Chateaubriand a écrit de ses rapports avec la famille royale. On ne dit rien, M. de Chateaubriand aurait pu se dispenser de nous dire et de nous répéter qu'il avait plus d'esprit qu'Charles X, et le duc d'Angoulême. Nous nous en donne tous deux, mais à ce et au-dessus de la supériorité du comte il y a la supériorité des partitions, et celle-là a droit à toutes sortes de respects de la part de celui qui en est qu'on en fait de Dieu.

Mais M. de Chateaubriand se donne un quart de la légitimité lui-même nous l'a vu: « Je ne croyais à rien, excepté en religion. » Il ne faut donc pas s'étonner si ses Mémoires

ne sont qu'un tissu d'inconséquences, un vrai bobo bobo d'idées contradictoires, ou il y en a pour tout le monde, pour les croyants et pour les sceptiques, pour les royalistes et pour les républicains, pour les conservateurs et pour les libéraux socialistes; car c'est la balance de la parole tout langage et prophétie. L'inévitable triomphe de la parole tout formes. La vue une brochure composée en vers, avec quelques extraits des Mémoires, et qui a pour titre, je crois, Chateaubriand prophète. L'auteur de la brochure n'a rien prêté à l'auteur des Mémoires que celui-ci n'ait dit en elle. Seulement il a oublié de nous prévenir que son prophète se dément quelquefois, et qu'il nous promet tout à tour, et souvent dans la même page, la république sociale et le despotisme militaire, le bonheur de tous et la barbarie, l'âge d'or et la fin du monde.

Voilà ce que c'est que de ne croire à rien; c'est croire à tout, c'est se laisser aller à toutes les idées qu'un vous soulèvent, à toutes les fantaisies qui assèdent et troublent la tête et le cœur, quand ils manquent d'une conviction, d'une foi ferme et précise pour les éclairer et les défendre.

Aucun parti ne peut donc inscrire sur sa bannière le nom de M. de Chateaubriand et le commander leurs sens. M. de Chateaubriand n'est à personne; il n'appartient qu'à sa fantaisie, et cette fantaisie toute puissante lui a fait débiter bien des sottises.

Au premier rang de ces sottises bien érites dont abondent les Mémoires, je placerais et son tableau de la révolution de juillet et ses portraits de Louis Philippe et de M. Thiers. Les ennemis de la branche cadette ont triomphé de ces pages pleines de venin et de fiel, le ciel d'un homme politique dévoré de la rage de n'être plus rien, et de savoir que d'autres ont pris sa place. Il y a à tout de bonne grâce à étouler le talent qui manque d'effet à force d'avoir voulu trop bruler, et tombe sans cesse dans les plus grossières caricatures.

De bonnes gens se sont exaltés sur ce détail du portrait de M. Thiers, qui le représente perché sur la monarchie contrainte de juillet comme un singe sur le dos d'un chamois. Mais il faut composer M. Thiers à un singe, cela n'a rien de bien neuf. C'est la plus vieille et la plus banale des figures que jettent à un homme d'un esprit qui ne peut en dire autre chose. Puis, quel rapport y a-t-il entre la monarchie de juillet et un chamois? Je cherche et ne trouve pas. Le trait est donc, si l'on veut, une imagination assés burlesque, mais c'est, à coup sûr, une sottise plaisanterie.

Pis reste, on aura grand tort de trop s'étourdir de ces pages venimeuses. Quand M. de Chateaubriand daubait si cavalièrement et ses meilleurs amis et sa femme et ses rois légitimes, à qui il a juré foi et amour, que n'aurait-il pas dit de ses ennemis et de ses adversaires, et de ceux-là surtout qui ont en l'empire de prendre sa place au soleil?

Il ne mérite donc aucune confiance comme historien, de même qu'il n'a droit à aucune autorité comme publiciste et comme philosophe. Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait pas de remarquables tableaux d'histoire, et de quelques portraits bien ou très-évidemment touchés, des anecdotes bien contées, des pensées justes et ingénieuses dans ces Mémoires? Non sans doute; tout cela n'y manque pas. Tels qu'ils sont, je l'ai dit et je le répète, ils ne peuvent être écrits que par la plume inspirée de M. de Chateaubriand. Mais lui-même il gâte son œuvre à plaisir en s'y laissant aller à toutes les billevesées de sa fantaisie, à toutes les inspirations de sa haine. Pour mériter la foi, un historien doit avoir un peu de charité.

Aussi y a-t-il une personne, une seule, qu'il semble avoir aimée sincèrement et qu'épargne son impitoyable orgueil. Cette personne est une femme, et cette femme, on le devine d'avance, est madame Récamier. Le huitième volume des Mémoires lui est presque entièrement consacré. M. de Chateaubriand s'est plu à rassembler, avec quelques-unes de ses lettres qu'il lui envoie, de curieux documents qui la concernent, entre autres, une histoire de sa vie tracée par Benjamin Constant qui en fut fort épris, comme Messana, comme Lucien Bonaparte, comme Wellington, comme Bernadotte, et une foule d'autres de l'ordre civil et militaire. Madame Récamier a même, chose beaucoup plus rare, compté des femmes, et des femmes illustres, parmi ses amies, madame de Staël, et même cette éternelle et prolifique madame de Genlis, qui les a célébrées toutes les deux dans un de ses cinq cents volumes.

Madame Récamier était sans doute une femme remarquable et dont la beauté n'était que le moindre mérite. Son esprit amiable et piquant, son ingéniosité et modeste fiabilité, sa grâce et sa politesse ont été, depuis soixante ans, justement admirées et justement vantées par toutes les trompettes de la renommée. Je regrette toutefois que, dans l'exces d'un enthousiasme bien concevable d'ailleurs, ses partisans aient parlé depuis la mesure. On a voulu, je ne sais pourquoi, faire un ange, une sainte de cette admirable femme qui fut d'abord tout jeune pour ne pas amener à se montrer un peu, à se laisser à lui innocemment aux innocentes platitudes d'une innocente coquette.

Benjamin Constant était sans doute bien épris, c'est-à-dire bien aveuglé, quand il écrivait, sans rire, les lignes suivantes sur les premiers pas de madame Récamier dans le monde du Directoire: « Le grand monde d'alors était tout contraire à sa nature pour qu'elle ne préparât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout ventant..., on la voyait tout le temps d'esprit et le desordre de gaïeté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, etc. »

Il est vrai qu'il ajoute que, de loin en loin, elle faisait de rares apparitions au spectacle et dans les promenades publiques. Nos mes se souvenant de ces promenades, et elles souvient quand on leur parle de cette primitive candeur de l'intime amie de madame Tallien, dont j'ai omis le nom tout à l'heure en parlant des amitiés féminines de madame Récamier.

L'inévitable et le plus sur effet de ces maladroits panegyriques est toujours de révéler, dans la mémoire de ceux qui ont connu les lieux, de malins souvenirs qui nuisent un peu à leur gloire. En apprenant la canonisation de saint François de Sales, un de nos anciens amis se prit à dire: « Je ne sais pas si la béatitude de sa bonne fortune, mais cela n'empêche pas qu'il me tarbait au pupit. »

Je ne sais si madame Récamier trichait au piquet; mais ce que je sais, c'est que Benjamin Constant et M. Chateaubriand et les autres qui ont étonné après eux les mêmes titres en l'honneur de madame Récamier, auraient été écrits davantage dans ce qu'ils ont dit de ses rares qualités, s'ils n'avaient cherché qu'à exalter, et non à ériger en vertus, les perfections de sa mondaine et brillante jeunesse.

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire qui approfondit les somnolences futures, madame Récamier n'en est pas moins l'une des femmes les plus éminentes, les plus distinguées à tous égards, de la société polie de notre ère: si tant est qu'il y ait encore une société polie. Peut-être actuelle disparu avec elle dans le grand naufrage de 1834. En attendant qu'elle reparaisse, comme je le souhaite et l'espère (l'espérance soulève l'homme jusqu'au tombeau), on lira avec plaisir, dans les Mémoires d'outre-tombe, tout ce que M. de Chateaubriand nous y apprend de ce monde d'étoile de l'Albaye au Bois et de sa gracieuse et spirituelle paronne. C'est en 1828 et de l'Italie où il allait en ambassade, que M. de Chateaubriand lui écrivait les lettres qu'il publie dans ces Mémoires.

Il y a souvent de charmautes choses dans ces lettres, bien que ce soient plutôt des descriptifs et des narrations que des lettres proprement dites. Un peu d'appret s'y sent presque toujours; l'homme poète, l'écrivain arrange sa phrase, et il me paraît bien ou plus préoccupé de lui que de celle à qui il écrit. Il y a de ces lettres où le je et le moi reçoivent d'un bout à l'autre, et qui pourrai et être adressés à tout autre ami de M. de Chateaubriand au même titre qu'à madame Récamier.

Ce qui surtout affecte désagréablement dans ces lettres, c'est l'éternel report on d'une même idée, qu'on retrouve déjà passée à l'état de monomanie dans la Correspondance de Voltaire.

Voltaire, comme M. de Chateaubriand, dans les trente dernières années de sa vie, voulait absolument être mort et même un peu enterri; il écrivait toujours d'une main mourante, un pied dans la fosse; et il ne pardonna pas à un ingrat et voleur qui vint raconter à Paris que le patriarce de France était en robe fort allègre et qu'il montait lestement le grand escalier de son petit château.

Cette même idée prend chez Voltaire et chez M. de Chateaubriand des formes propres à la nature de leur génie. Voltaire est un mort très gai et qui fait, comme il le disait, des giboules sur son tombeau; M. de Chateaubriand, au contraire, est le mort toujours triste, qui parle tristement de choses tristes, et rend plus triste la tristesse des choses par la tristesse de ses expressions.

On ne saurait croire, quand on n'a pas lu ses lettres et ses Mémoires, avec quelle fatigante monotonie il y revient sans cesse sur les ruines, les débris, les fantômes, les ombres, le passé et le futur, sur les orages éternels, sur les illusions envolées, sur la fragilité, la brièveté, la rapidité de la vie, sur la courtesie, la fatalité, la mesuré, l'immobilité de la mort, sur les alas qui sonnent et les linceuls qui ont approché, etc., etc. car il épuise tout le vocabulaire de cette phraseologie sentimentale qu'il a la gloire d'inventer, et que ne lui survivra guère; car tout cela n'est pas naturel, tout cela n'est pas vrai; c'est une affectation comme une autre et qui passe comme toutes les autres; je crois même qu'elle est déjà bien passée.

En rappelant le détail systématique que lord Byron affectait pour les arts, M. de Chateaubriand ajoute: « N'y aurait-il point un peu de parti pris dans tout cela? »

Et sur ce, il cite charitablement le vers du Tartuffe:

Que d'affectation et de fatigante.

Puisqu'il cite Molière, je puis bien citer La Fontaine et lui répondre avec lui:

Tu n'as pour nos leçons et jinx pour ceux d'autrui.

A propos de Byron, sur qui il revient à propos de Venise dont il nous raconte l'histoire à propos de son ambassade M. de Chateaubriand, toujours possédé du désir de se retrouver dans les écrits des autres, impute à l'auteur de *Childe Harold* un plagiat qui n'existe, selon moi, que dans son imagination fumeuse. Lisez les deux pièces. M. de Chateaubriand lit c'est un *entendu* pour nous mettre à même de juger sur place: d'un côté part, la page des Mémoires de Byron qui se présente à l'esprit, de l'autre, la page des Mémoires de Venise dont il s'agit d'un moment, si surprenant et orageux Margaria de Lorete, cette page des *Martyrs* où Velleda apparaît aux yeux d'Inoë.

J'ajoute que j'ai eu beau relire les deux descriptions, j'en n'ai pas découvert le moins du monde en quel le poète a glané la veule le prosateur français. Je dis prosateur, et pour cause; car je partage entièrement l'opinion du maître de philosophie de M. Jourdan, bien qu'elle soit aujourd'hui terriblement paradoxale. Oui, je crois fermement que tout ce qui est prose n'est pas vers et que tout ce qui est vers n'est pas prose. Un autre professeur de philosophie, Kant disait que *la prose poétique est de la prose en délire*, et j'y suis encore de lavis du grand Kant.

Pour revenir au susdit plagiat, fatal réel, je trouverai assés puéril et peu digne d'un grand écrivain de l'aller relever un motieusement. C'est accuser qu'un qui un champ d'être la guerre aux glorieux; c'est à de pauvres diables de poète de croire, au vu d'un pour un hémistiche derché, comme l'fit Louis Racine en assistant un jour à la lecture d'une tragédie de Voltaire. Il y découvrait au passage, un vers à lui un vers tout entier, il est vrai, et des lors il n'écouta plus

Matheu de Dombasle.

On a inauguré à Nancy, le 7 de ce mois, la statue d'un homme que ses études et ses travaux classent à un rang glorieux parmi les hommes utiles de notre pays. Matheu de Dombasle, né à Nancy le 26 février 1777, mort dans cette ville le 27 décembre 1843, a été, dans l'Illustration n° 46, tome II, page 305, le sujet d'une notice à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. La statue qui vient de lui être élevée par la reconnaissance nationale est l'œuvre de M. David d'Angers.

Le Maréchal Oudinot.

On voit, exposée en ce moment en face du Louvre et du pont des Arts, la statue du maréchal Oudinot, duc de Reggio. Cette statue, exécutée aux frais d'une souscription nationale, est destinée à la place principale de Bar-le-Duc, la ville natale du maréchal, la ville où il annait à vivre quand ses devoirs militaires ou civils le rendaient aux loisirs de la vie privée. Un habile statuaire, M. Jean Debay, a été chargé de ce travail, qui attire en ce moment la foule autour de l'image d'un héros. Né en 1767, le maréchal Oudinot est mort en 1847, et nous avons consacré ici une notice à la mémoire de ses glorieux services n° 138, tome X, page 18).

La statue de M. Jean Debay rend avec talent l'attitude du maréchal. Le piédestal attend encore trois des bas-reliefs qui doivent l'orner des quatre épisodes principaux de sa vie militaire. Celui qui est déjà posé représente le départ du jeune Oudinot à la tête du bataillon des volontaires de la Meuse, en 1792; les autres sont: Oudinot, devenu général en chef des grenadiers et des voltigeurs, en traversant le pont du Danube qui était miné et défendu à l'entrée par 180 bouches à feu, arraché, à la tête de son état-major, des mains de l'artificier, la meche qui allait faire sauter le pont (1805); la nomination de maréchal sur le champ de bataille de Wagram, où il prit une part si remarquable (1809); enfin le passage de la Bérésina, dans lequel le maréchal Oudinot rendit des services immenses à l'armée, dont il fut proclamé le sauveur par l'empereur (1812).

En résumant sur la même page ces deux enfants de la Lorraine, nous avons pensé à la devise qui résume les deux genres de services qui font la richesse et la sûreté des Etats. C'est la devise d'un autre vaillant soldat qui fut en même temps un agronome zélé, la devise du vainqueur de l'Alsly, du laboureur d'Excideuil et du colonisateur de l'Algérie:

Ense et arata.



Le maréchal Oudinot, duc de Reggio. Statue exécutée par M. Debay pour la ville de Bar-le-Duc.



Mathieu de Dombasle. Statue exécutée par David d'Angers pour la ville de Nancy.

Bibliographie.

De la civilisation du peuple arabe, par CHARLES RICHARD, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'école polytechnique. Alger, Dubos frères, éditeurs.

M. Richard est l'auteur de plusieurs études publiées sur l'Algérie: Etude sur l'insurrection du Dobra; Du gouvernement des Arabes et de l'institution qui doit l'exercer; Esprit de la législation musulmane; Scènes de mœurs arabes. L'évrit que nous annonçons complète et résume l'ensemble de ses études sur l'Algérie. Nous ferons des emprunts très-curieux aux Scènes de mœurs arabes comme étant la lecture la plus propre à instruire nos lecteurs à l'égard de cette barbare qu'il s'agit d'élever au niveau de notre civilisation. C'est, comme on le verra et comme le prouve M. Richard, l'affaire du temps. Avant de présenter cette preuve d'après M. Richard, nous ne résistons pas au désir de citer le début de sa brochure: De la civilisation en Algérie. C'est un examen très-sommaire des systèmes proposés jusqu'ici sur le sujet en question.

« On a dit beaucoup de choses sur ce qu'il convenait de faire pour assésir notre domination d'une manière solide dans le pays. Les uns ont prétendu qu'il n'y avait rien de plus simple, et qu'en laissant marcher tout au hasard, les événements de l'avvenir se gouverneraient d'eux-mêmes à notre entière satisfaction. Ceux-là ne s'étaient certes pas mis en grands frais d'imagination. Leur système peut faire un agréable pendant à celui d'une illustre école d'économistes, qui veut placer les distributeurs de la production dans les douneurs d'une concurrence illimitée, ou chez un mangeur de foin de son voisin.

« D'autres ont prétendu qu'il fallait complètement nous isoler du peuple compus, biter des villes à cent lieues de distances, protéger les déserts, leur donner, par le supposé, une usure par rayon mont. Une ingénieuse, qui n'est pas sûre à mettre à exécution, et qui demande une grande connaissance du cœur des gens qui se débâtent.

« En ce cas, ne sachant pas comment résoudre la ditonée, on vout, suivant la vieille méthode d'Alexandre, s'en tirer à l'aide d'un subterfuge. On se propose de nous débarrasser des indigènes en les repoussant devant nous, ne nous inquiétant pas plus de ce qu'ils deviennent que de la justice ou du bien, dont ils pas assésent se préoccuper très-innocent. Système tout simple encore, mais dans lequel on ne cherche, très-complaisamment, les corps de fond de dessous des gens redoutés.

« C'en est là, troubles dans leur sommeil par les lambeaux d'Alila, on propose tout bonnement et candide d'ext romier jusqu'au dernier et insupportable peuple compus, qui pout et à l'émouvement d'occuper un pays converti par nous le désagrément d'embarcasser leur esprit dans la recherche d'une solution. Tout tout le monde, c'est certainement un moyen de faire place nette: le malheur est qu'on ne peut pas tuer tout le monde, impossibilité vraiment déplorable, mais à laquelle il faut pour-

tant se soumettre. Le vie victis est sans doute un mot facile à prononcer, mais ceux qui l'acceptent comme la base d'une conquête devraient se rappeler qu'il n'a jamais porté bonheur à personne, et particulièrement à un certain trompeur de nos accès, à qui il valut la perte de l'Italie, et une des plus mémorables déconfortes dont l'histoire fasse mention. Tuons! tuons! la belle politique, n°... et comme si le sang avait jamais fécondé au une cause!

« D'autres encore, puisant leurs inspirations dans des pastorales inconnues, ont donné comme excellent moyen de fusion l'accomplissement forcé du peuple conquérant avec le peuple conquis. Ils ont imaginé de petites maisons dont le premier étage eût été habité par un couple arabe, et le rez-de-chaussée par un couple européen, avec injonction de vivre dans la meilleure intelligence possible, en s'abstenant de toute espèce de tergiverses et autres désagrément conjugués. Ce système signalait un besoin extrême de dire du neuf et de l'extravagant, mais, à coup sûr, ne faisait pas marcher la question d'un millionnaire.

« D'autres encore, amies d'une foi expéditionnelle, ont assuré, d'abord, que leurs devanciers en expéditions n'avaient pas le sens commun; ensuite, que toute la question eût purément une affaire d'exotisme. Ils ont crié bien haut qu'il n'y avait qu'à lupiler le peuple musulman, et se sont mis à tendre leur asseretour; mais, là, bon contre-temps, le peuple arabe s'est mis à fur l'œil benite, ni plus ni moins qu'un diable des vieilles légendes. Ce n'était donc pas encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

« Quelques-uns, doués d'une humeur à la Pandour, ont envoyé la question et sa solution à tous les diables, disant qu'il eût été une grande maxime de Socrate, de parer à ces dilemmes, et qu'en tapant vigouusement à droite et à gauche, il était impossible de ne pas arriver à un résultat des plus satisfaisants. Ceux-là, il n'y a pas grand'chance à en dire, si ce n'est qu'il y aurait peut être à souhaiter qu'une partie de leur solution leur retombât un jour sur le dos, afin qu'ils pussent l'expérimenter sur eux-mêmes.

« D'autres enfin, procédant par voie synthétique, ont affirmé dogmatiquement que le peuple arabe était destiné à disparaître de la terre devant l'invasion européenne, et qu'en conséquence il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de lui. Quant à ces dilemmes, il n'y a qu'une chose à leur reprocher, c'est de n'avoir pas trouvé le sort de rendre les femmes des Arabes stériles, car leur opinion ne pèche que par ce petit point secondaire.

« Mais voici la grande voix de l'opinion paysanne, qui souvient domine les dets d'officiers! Voyons ce qu'elle va nous dire. Malgré le respect qui lui est dû, on est bien obligé de confesser que son discours n'est pas des plus satisfaisants. Voici comment on pourrait le résumer.

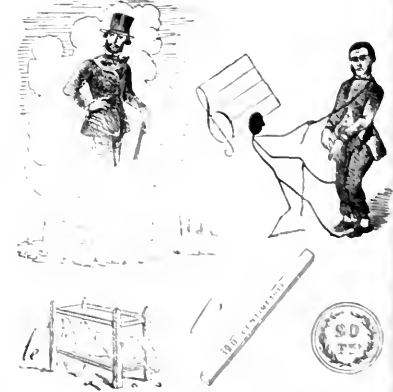
« Il y a peut-être un peuple arabe, je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir, mais si par hasard il y en avait un, il faudrait le gouverner comme les Français ses voisins (1).

(1) Je serais avertissement, si l'on pouvait croire que ces divers ex-

« Mais qu'est-ce que cela veut dire: gouverner le peuple arabe? Gouverner quoi, quels éléments? Je vais essayer de vous le dire, et vous verrez si, dans l'état actuel des choses, appliquer à ce peuple notre forme sociale tout d'une pièce, cela ne revient pas à battre la mer avec une verge.»

« Biqués s'adressent, en plus que ce sont, à des personnes. Ces personnes, douées d'une intelligence treizième pour la plupart, avaient des idées extrêmement concrètes, mais n'ont observées par les racars, que le temps seul des y. En nous approchant de l'avenir, nous sommes mieux plus près du but, et c'est l'unique raison qui fait que nous le voyons mieux

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. N° de la page 1 pas l'honnête homme qui dit.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi d'un mandat sur le poste ordinaire Lechevalier et Co, ou pres des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'Agence d'abonnement.

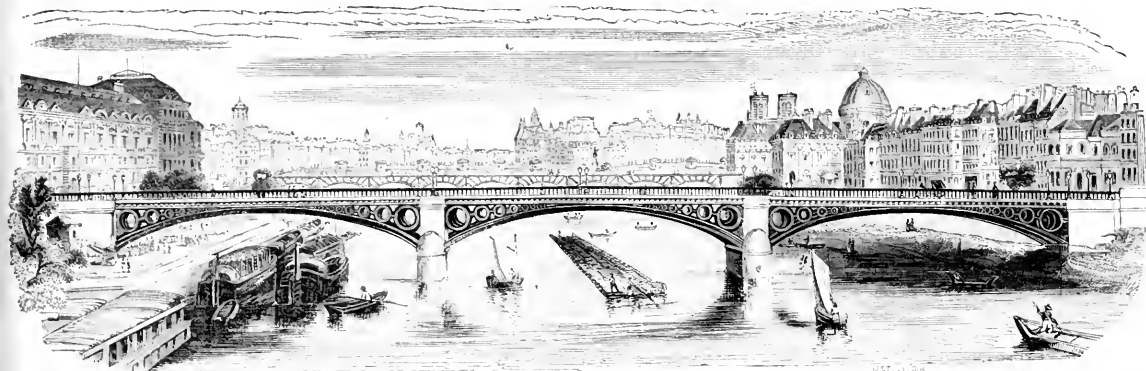
PAULIX

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, Paris, 16, rue de Valenciennes

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

28 SEPTEMB. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 396. — Vol. XVI. — Du Vendredi 27 septembre au Vendredi 4 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Contre de la semaine. — Courrier de Paris. — L'Heureuse Famille. —
 thologie musicale. — Inauguration du monument dédié au Congrès
 national de Belgique. — La vie des eaux. Le Treport et Eu (suite et fin).
 Inauguration de la nouvelle salle de l'Académie de médecine. —
 Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — Banquet des
 blessés de septembre 1830 à Bruxelles. — Hommage à Mathieu de
 Dombasle.

Rebuz. Le comité légitimiste. — Trop et trop peu. Les autruches à
 Hippocrème. L'Empire de Serpaoui. Bataille militaire du 24 septembre à
 Bruxelles. — Pose de la première pierre de la colonne du Congrès à
 Bruxelles; Monument élevé à la mémoire des citoyens morts dans les
 journées de 1830 à Bruxelles; Banquet offert par le roi des Belges au Con-
 grès national. — Académie de médecine: trois gravures. — Promenades
 à jardins publics, études par Valentin. — Calendrier illustré: trois
 gravures. — Banquet des blessés de septembre 1830 à Bruxelles. —
 Fête de Mathieu de Dombasle. — Rebuz.

» Enfin, en se servant des termes : par son auteur, il a
 voulu imposer à l'auteur ou aux auteurs l'obligation de se
 faire connaître et de répondre individuellement de leur œu-
 vre; il n'a pas pu entendre que cette individualité pût dispa-
 raître derrière la signature de l'éditeur responsable ou du
 fondé de pouvoirs d'un comité de rédaction.

» Toute marche qui persisterait à s'écarter de cette inter-
 prétation exposerait à des poursuites les journaux qui la
 suivraient. »

En recueillant ici les faits principaux de l'histoire de la
 semaine, nous ne faisons pas autre chose qu'une collection
 de documents résumés, propres à faire connaître le mouve-
 ment général des opinions, le jeu des partis, le triomphe
 ou les échecs de leur tactique. Nous n'y mettons rien du

notre, et par conséquent cet article est signé d'avance de
 tous les noms qui signent les actes que nous enregistrons.

— Le manifeste suivant, daté de Wiesbaden le 30 août,
 a causé une véritable sensation, cette semaine. Le sens
 qu'on doit y attacher est le désaveu de cette opinion légitimi-
 stique qui s'appelle le parti du droit national, par l'opinion,
 triomphante à Wiesbaden, du droit antérieur et supérieur
 qui s'appelait autrefois le droit divin :

» Nos journaux de Paris et des départements vous ont
 déjà fait connaître, dans tous ses détails, ce voyage qui
 semble destiné à exercer une si grande et si heureuse in-
 fluence.

» Vous savez maintenant avec quel religieux empres-
 sement les hommes partis de tous les points de la France, et

Histoire de la semaine.

Le *Moniteur* a publié, mer-
 di, sans signature, l'avis sui-
 vant :

« Les dispositions de la loi du
 23 juillet 1830 sont diverse-
 ment interprétées par les jour-
 naux. Les uns mettent au bas d'un
 premier article la signature de
 l'auteur, et se dispensent de la
 faire au bas des articles sui-
 vants. Les autres indiquent en
 tête de la première colonne les
 noms et les initiales de leurs
 principaux rédacteurs, et se con-
 tentent de mettre les initiales au
 bas de chaque article. D'autres
 ne placent au bas des articles
 que la signature précédée de ces
 mots : Pour le comité de redac-
 tion. »

« Aucun de ces modes d'exé-
 cution ne satisfait aux prescrip-
 tions des articles 3 et 4 de la loi
 citée, dont il est bon de rap-
 peler les termes :

« Art. 3. Tout article de dis-
 cussion politique, philo-sophi-
 que ou religieuse, inséré dans
 un journal, devra être signé par
 son auteur... »

« Art. 4. Les dispositions de
 l'article précédent seront appli-
 quées à tous les articles, quelle
 que soit leur étendue, publiés
 dans les feuilles politiques ou
 politiques, dans lesquels
 sont discutés des actes ou opi-
 nions des citoyens, et des inté-
 rêts individuels ou collectifs. »

« L'exécution de la loi doit être
 égale, complète, uniforme. »
 « En se servant des termes :
 Pour le comité, le législateur n'a pas
 voulu dire qu'on signerait le
 premier article et qu'on se dis-
 penserait de signer les suivants. »
 « En se servant des termes :
 Pour le comité, il a exigé une
 signature au bas de l'article, et
 non des initiales dont il faut cher-
 cher la traduction dans une autre
 partie du journal. »



Le Comité légitimiste.

représentant les diverses positions sociales, se sont rendus auprès du pape-leu 14.

En présence des graves circonstances où nous nous trouvons, et sous la menace des complications nouvelles qui paraissent devoir se produire, M. le comte de Chambord a pu ainsi étudier la situation de plus près.

Tous ceux de nos amis de l'Assemblée législative qui ont pu quitter la France se sont fait un devoir d'arriver des premiers à Wiesbaden, et M. le comte de Chambord, ainsi que nous l'ont appris les journaux, les a reçus chacun en particulier, afin de se faire une idée exacte du mouvement des esprits et des divers intérêts des populations dans chaque département.

Dans ces différents entretiens, et chaque fois qu'il les a réunis auprès de lui, M. le comte de Chambord s'est montré constamment préoccupé de la ligne de conduite que ce moment plus que jamais il importe de suivre avec ensemble, pour activer le progrès de nos opinions et maintenir en même temps les principes au-dessus de toute atteinte.

M. le comte de Chambord a déclaré qu'il se réservait la direction de la politique générale.

Dans la prévision d'éventualités soudaines, et pour assurer cette unité complète de vues et d'action qui seule peut faire tenir forte, il a désigné les hommes qu'il désignait en France pour l'application de sa politique.

Cette question de conduite devait nécessairement amener l'appréciation définitive de la question de l'appel au peuple.

Le sujet officiellement chargé de vous faire connaître quelle a été à ce sujet la déclaration de M. le comte de Chambord.

Il a formellement et absolument condamné le système de l'appel au peuple, comme impliquant la négation du grand principe national de l'hérédité monarchique.

Il repousse d'avance toute proposition qui, reproduisant cette pensée, viendrait modifier les conditions de stabilité qui sont le caractère essentiel de notre principe, et doivent le faire regarder comme l'unique moyen d'arracher enfin la France aux convulsions révolutionnaires.

Le langage de M. le comte de Chambord a été formel, précis; il ne laisse aucune place au doute, et toute interprétation qui en altérerait la portée serait essentiellement inexacte.

Tous ceux qui sont venus à Wiesbaden ont connaissance de cette décision; tous ont entendu M. le comte de Chambord se prononcer avec la même fermeté, dans une émotion profonde et l'expression de son bonheur qu'il pouvait remonter sur tous les fronts semblant lui promettre que cette déclaration venue de l'exil serait désormais une règle absolue pour tous les légitimistes de France. Nettoie fin à toutes ces dissidences qui l'ont si vivement affecté, et qui n'aboutissent qu'à notre amoindrissement; abandonner sincèrement, absolument tout système qui pourrait porter la moindre atteinte aux droits dont il est le dépositaire; revenir à ces honorables traditions de discipline qui seules peuvent relever, après tant de révolutions, le sentiment de l'unité; rester inébranlables sur les principes, molérés et combattants pour les personnes; tel est le résumé de toutes les recommandations que M. le comte de Chambord nous a adressées, et qui, nous en avons la confiance, seront fécondes en heureux résultats.

Ce qui en ressort incontestablement, c'est que la direction de la politique générale était réservée par M. le comte de Chambord, aucune individualité, ni dans la presse, et, ailleurs, ne saurait désormais être mise en avant comme représentation de cette politique. En dehors de M. le comte de Chambord, il n'y a plus, aux yeux des légitimistes, que les mandataires qu'il a désignés et qui sont, vous le savez sans doute déjà.

M. le comte de Lévis; le général du Saint-Priest, représentant de l'Hérault; Berryer, représentant des Bouches-du-Rhône; le marquis de Pastoret; le duc Des Cars.

De retour en France, j'aurai, comme par le passé, l'honneur de vous transmettre leurs communications, et j'ai la confiance que vous voudrez bien me continuer votre précieux concours et me tenir au courant de la situation de votre département.

N'ayant pas apporté en Allemagne votre adresse, j'ai cru devoir attendre mon retour en France pour vous adresser cette circulaire.

DE BAVIÈRE.

M. de Rochejaquelein et ses amis se sont sentis atteints par le coup. M. du Saint-Priest s'est écrié, sans y parvenir, de mettre un peu de laume sur la blessure. En somme, le parti légitimiste peut en guérir, mais toute la politique déclare que le corps est malade par suite de l'imprudence de quelques-uns de ses membres.

Nous empruntons au Journal des Débats le résumé des votes des conseils généraux au sujet de la révision de la Constitution.

32 conseils, qui sont ceux de l'Aube, de l'Arriège, des Basses-Alpes, de l'Aube, de l'Arriège, du Calvados, de la Charente, de la Charente-Inférieure, du Cher, de la Corse, de la Gironde, de la Haute-Garonne, du Doubs, de la Drôme, de l'Eure, du Gers, des Landes, du Lot, du Lot-et-Garonne, de l'Orne, de la Haute-Marne, de la Mayenne, de la Meuse, du Nord, de l'Oise, du Rhône, de la Haute-Saône, de la Sarthe, de Seine-et-Oise, de la Seine-Inférieure, de Tarn-et-Garonne, de la Haute-Vienne, se sont prononcés pour la révision légale, c'est-à-dire pour la révision opérée dans les débats et par les moyens que la Constitution a déterminés elle-même.

Sur ces 32 conseils, il y en a deux, celui de l'Arriège et celui de l'Oise, qui ont appliqué l'attention spéciale de l'Assemblée sur l'article 14 de la Constitution, relatif à l'inamovibilité du président de la République, et un troisième,

celui de la Corse, qui défend le formellement une rérogation pour ainsi dire sur M. Louis-Napoléon de la Constitution.

1 conseil, ceux des Pyrénées-Orientales, en défendant une révision pure et simple, se sont prononcés en faveur d'un projet de loi de pouvoirs en faveur du président actuel de la République.

10 conseils, ceux de l'Ain, de la Côte-d'Or, de l'Indre, d'Indre-et-Loire, de la Meurthe, du Pas-de-Calais, des Basses-Pyrénées, de Seine-et-Marne, des Deux-Sèvres, ont omis un vote pur et simple pour la révision.

3 conseils, ceux de l'Aude, de la Creuse, de la Gironde, de Lot-et-Garonne, de la Marne, se sont déclarés pour la révision dans le plus bref délai possible.

1 conseil, celui du Puy-de-Dôme, a prévu le cas où des circonstances extraordinaires et le grand intérêt du salut public obligeraient l'Assemblée législative de réviser la Constitution, et il lui reconnaît le droit de procéder elle-même.

2 conseils, ceux de l'Ardenne et de Gênes-du-Nord, ont demandé formellement la révision, exprimant le désir que l'Assemblée eût aux moyens de conjurer les périls de la situation actuelle.

1 conseil, celui du Gard, en se montrant indifférent pour la révision, s'est contenté de traduire en vau la devise bien connue de M. de La Rochejaquelein : République ou monarchie légitime.

D'autre part, 21 conseils, ceux de l'Ailier, des Hautes-Alpes, des Ardennes, des Bouches-du-Rhône, du Cantal, d'Eure-et-Loire, du Finistère, de la Haute-Garonne, d'Ille-et-Vilaine, de l'Indre, de la Loire, de Lot-et-Garonne, de la Manche, de la Moselle, de la Nièvre, du Bas-Rhin, de Saône-et-Loire, de la Somme, de la Vienne, des Vosges, de l'Yonne, se sont séparés sans avoir délibéré sur la question.

10 conseils, ceux de l'Hérault, du Jura, de la Haute-Loire, de la Loire-Inférieure, de la Lozère, du Morbihan, de l'Orne, du Haut-Rhin, du Tarn, de la Vendée, ont repoussé les résolutions proposées en faveur de la révision.

2 conseils, ceux du Var et de Vaucluse, ont positivement exprimé le vœu que la Constitution fût respectée.

En lin de compte, sur les 83 conseils généraux, 52 se sont prononcés plus ou moins directement, plus ou moins nettement contre le maintien de la Constitution actuelle.

Nous classons dans cette catégorie le conseil général du Gard, quoiqu'il ait résolu la question par une alternative. Mais on comprend de reste que ce vœu n'est pas favorable aux in-titutions actuelles.

33 conseils se sont abstenus de délibérer ou se sont prononcés contre la révision.

Nous avons des premiers signalé, dans l'intérêt des artistes, la destruction prompte des arbres séculaires de la forêt de Fontainebleau. L'article, M. Jadin, examine la question, non pas au point de vue irritant de la politique, mais au point de vue calme de l'art, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes.

Héritier au Journal des Débats.

MONSIEUR,

Une polémique très-intéressante s'est souvent engagée à propos des coupes faites dans les futailles de la forêt de Fontainebleau. Je ne puis concevoir qu'on veuille toujours mêler la politique à ces questions, qui en sont tout à fait en dehors.

A propos des coupes claires ou sombres qui sont ou vont être faites, il est possible qu'on se soit trompé d'adresses, qu'on ait pris celle des bois façonnés pour celle des bois vendus sur pied. Mais ce qui est malheureusement certain, c'est que dans la future d'Érable et de Hêtre, les derniers grands arbres sont en ce moment gisant sur le gazon; c'est qu'une vente de 4 à 500 000 francs, la vente exacte se prépare pour le mois prochain, et que cette somme doit être répartie par les futailles du Bas-Breuil et de la Tillaye, bornant à droite et à gauche la route de Paris.

C'est un vandalisme! J'aimerais mieux voir vendre les fers et les plombs du château; car 93 à vu vendre à l'encan le mobilier des châteaux royaux; mais l'arbre éclairé et la bachelote d'or du roi Louis-Philippe ont pu les rendre plus beaux et plus brillants qu jamais. Quel crime sera assez puissant pour relever les arbres séculaires qui sont abattus.

Les forestiers voudront-ils leur rapporter à ces bois qui ne croissent plus, c'est-à-dire leur devoir. Mais la France ne sera pas plus pauvre quand on aura négligé le rapport de quelques hectares de forêt.

Que rapportent donc nos monuments, et qu'y a-t-il de plus beau à offrir à l'admiration des populations et de la foule d'étrangers, qui viennent contempler ces hautes futailles? Ne serait-ce pas, dans la commission des monuments historiques de venir pour la conservation de futailles âgées de plus de quatre cents ans? Leur conservation n'est pas de la dernière partie des forêts de Compiègne et de Fontainebleau. La conservation serait facile; ce serait de laisser vivre et mourir en paix ces arbres qui portent l'empreinte du maréchal de France, et de Henri IV, et qui ne sont pas plus faits pour chauffer nos foyers que les peintures des châteaux de Chambord ou de Versailles.

La commission de propagation a tenu jeudi sa séance hebdomadaire. Vingt membres environ assistaient à cette réunion, sur lesquels on a le plus grand intérêt. Si l'on en croit les hauts qui ont circulé, tout s'est réduit à des conférences plus ou moins vives sur les questions politiques à l'ordre du jour.

On lit dans le journal anglais United Service Gazette (journal de l'armée de terre et de mer) un aveu que nous nous plaignons à tort de voir.

Tout marche bien, dit-on, à la visite de Cherbourg, et à l'élection des membres de la diète française, ajoutera: Il y a des gens qui ont vu de leurs yeux que nous sommes si bons pour nous-mêmes, qu'ils nous ont écrit, sans s'en apercevoir, que la marine française a fait, sous le rapport de la matériel et du personnel, d'immenses progrès, que ses hommes ont leur plus marini, paraissent plus romains, qu'ils manœuvrent et déploient une rapidité habituelle de l'exercice du canon et des petites armes. À quel-

l'ont été dans les dernières guerres, le prestige et la supériorité des Anglais et des Français, qu'en attendant de la Grande-Bretagne, on se hâte de passer le combat contre une flotte française plus forte que la somme de nos forces, tant en hommes qu'en matériel, et qu'on avait un avantage anglais devra se garder d'engager une action contre une flotte semblable à celle que nous venons de voir à Cherbourg, s'il n'y a pas un nombre de vaisseaux égal à celui de l'ennemi.

Il est vrai qu'en plaçant du canon dans les passavants de nos deuxième et troisième ponts, nous pourrions les mettre en état de lutter avec ceux de nos voisins; mais encore faudrait-il que cela fut

Maintenant, un mot sur le port et les bassins de Cherbourg.

Tout le monde conviendra:

1° Que nous n'avons pas pourrait entrer dans ces ports sans avoir le feu de cent pièces de canon du plus lourd calibre, et que, par suite de la position de ces batteries, l'ennemi serait à leur discrétion sans pouvoir faire aucun mal ni aux bassins ni au port.

2° Que les travaux exécutés aux bassins de Cherbourg, ou en cours d'exécution sont parfaits sous tous les rapports.

Une visite à Portsmouth et à Devonport établirait un contraste tel, que tout Anglais aimant son pays ne pourra s'empêcher d'en rougir.

A ou a publié à Rome, le 10 septembre, les ordonnances pour la formation de départements ministériels et d'un conseil d'Etat. On a remarqué la forme particulière de ces ordonnances qui diffère de la forme adoptée par les souverains purement temporels. Ceux-ci promulguent eux-mêmes non seulement les ordonnances, mais aussi les actes législatifs, en leur propre nom; le Pape, au contraire, institue par la personne du principal secrétaire d'Etat une sorte de délégué qui promulgue nominativement, même les actes législatifs. Le chef de l'Eglise doit, sous tous les rapports, rester irresponsable.

Le secrétaire d'Etat est quelque chose comme un viceroi; il est président du conseil des ministres; c'est entre autres choses, mais que les ministres prêtent serment. Ses attributions sont très-étendues. C'est à lui que sont réservés tous les rapports du saint-siège avec les gouvernements étrangers; et à lui aussi que ressortissent les tribunaux de juridiction ecclésiastique et de juridiction mixte.

Le secrétaire d'Etat est toujours un cardinal. C'est en ce moment le cardinal Antonelli. Le Pape, d'ordinaire, se réserve surtout en même temps que souverain temporel, mais indirectement, la communication avec les gouvernements étrangers par l'intermédiaire d'un ecclésiastique. Nous voyons, par conséquent, dans la nouvelle organisation des ministères à quel département ressortit l'instruction publique.

On doit supposer que les ministres, en dehors du secrétaire d'Etat, pourront être des laïques, car il n'y a rien qui s'oppose à ce qu'ils soient des ecclésiastiques. Il y a cinq ministères: l'intérieur, la justice, les finances, le commerce et l'industrie, les attributions de ces divers départements se précèdent dans les articles du décret.

Une seconde ordonnance institue un conseil d'Etat composé de neuf conseillers ordinaires et de six conseillers extraordinaires, et se préside aussi par un cardinal. Tous sont nommés par le Pape, par l'intermédiaire du secrétaire d'Etat.

Les journaux piémontais ne font compte d'une conférence de plusieurs évêques réunis à Villanovetta pour blâmer la révolte des archevêques de Turin et de Cagliari, et la faute d'adhésion aux nouvelles institutions du royaume.

Par ordonnance, en date du 17 septembre, le siège gouvernemental de Hesse-Cassel a été transféré à Weimar.

Le 24 de ce mois a été le mercredi des cendres du journaisme; c'est ce jour-là que tous les masques ont été violemment arrachés des visages par l'amendement de Ting et Contre. On sait même opinion au sujet de cette question plus des semaines, les hostilités contre les journaux que n'en ont jamais eues la restauration et le maréchal de juillet.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer et les préceptes de ce terrible article trois sont en opposition complète avec les idées issues de la régénération moderne. Elles ont été poursuivies depuis le commencement de ce siècle tous les esprits vraiment supérieurs, qui s'approprièrent à la légitimité, et l'ont brisée ou à la légalité; c'est l'idée d'association, et c'est vers cette idée s'est accompli, quoi qu'on fasse, les sociétés de l'avenir. Eh bien! c'est en présence des efforts qui se font de tous côtés pour sortir des vieux langes de l'individualisme, que des législateurs ont décrié, dans un moment de léthargie morale, suppression de l'association intellectuelle et l'individualisme de la pensée. Quand les lois ont converti les aspirations et les tentatives d'une époque, elles tombent naturellement en désuétude. Est-il besoin d'être prophète pour prédire que ce tel loi de colère ne vivra pas? Quoi qu'il en soit, l'application de l'amendement de Tingy et Laboulaye à l'occasion de l'un des plus curieux spectacles auxquels nous ayons assisté depuis longtemps; tous les académistes de présent, tous les porte-vos de l'opinion publique ont eu l'air de sortir de l'arrière-bureau de rédaction et montrer leur visage par la fenêtre de la publicité; quel dégoût pour le public! L'homme qui préchait chaque matin le dessein de la fin, et la colte de la morale de présentement le même jour, et un vœux d'être chaque soir, l'homme qui, dans la parole des fleurs animés de l'opéra, et qui attendait si vigoureusement les cingulations de conscience, avait défendu depuis vingt années tous les gouvernements et tous les ministères, le carnal finissait aux premiers lueurs du jour, et le public en voyait

décliner tous ces noms, disait à chacun en souriant : *Je te salue, bon voisin !*...

Le premier nom qui soit sorti du bal masqué de l'Anonymous est celui de M. Granier de Cassagnac. M. Granier a cru devoir donner un petit résumé de sa vie et de ses opinions, ce qui restera du plus constaté dans ce curieux document ; c'est que M. Granier de Cassagnac est né au milieu des habitants des campagnes, qu'il a été nourri de noix, de laitage et de châtaignes, *custanea molles*, comme les bergers de Virgile, et que s'il a mis le pied sur le terrain de la politique, c'est tout à fait contre son gré, car il a une haine profonde pour le *pourcentage des partis*. Il y a bien eu sous le règne de Louis-Philippe un littérateur du nom de Granier de Cassagnac ; mais celui-là, si nous devons en juger par les articles qu'il a publiés dans les feuilles ministérielles du temps (sisez *l'Époque*), ne devait pas être né au milieu des habitants des campagnes. Ce Granier-là était un casseur d'assiettes politiques et littéraires, un bretteur d'épures qui frappait de taille et d'estoc, dégainait à droite et à gauche, et pourfendait tour à tour Jean Racine et les *Vérais* de l'opposition. Ce Granier de Cassagnac jouait sur le théâtre du journalisme les rôles de Matamor et de Sacripant, et s'il ne le jour quelque part, ce doit être dans la salle d'un club d'armes. Le Granier de Cassagnac du *Pourcentage*, celui qui est né au milieu des habitants des campagnes, est bien différent de l'autre ; il a été élevé dans la religion, l'autre défendait l'esclavage ; il a horreur des personnalités, l'autre s'était fait insulteur public ; vous voyez bien qu'il n'y a pas entre eux deux personnages de la moindre similitude. Si le Granier de Cassagnac d'aujourd'hui paraît encore un peu trop de *pourcentage* dans ses articles, il faut le lui pardonner en faveur de ses mœurs douces et de son éducation rustique. Elevé au village, il ignore le langage des cours... et même de la bonne compagnie.

Un résumé, l'aveu de M. Granier de Cassagnac doit être consacré au livre d'airain de la publicité ; le jour où M. Granier de Cassagnac viendra à mourir, la postérité ne verra pas se renouveler sur la tombe de ce grand homme le triste combat des sept villes qui se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour au vieil Homère.

Après M. Granier, voici M. le docteur L. Véron portant sous le bras son autobiographie ; jusqu'à ce jour, on avait dit que M. Véron était pharmacien ; il a profité de la circonstance pour mettre chez ses clients-abonnés sa carte de docteur en médecine ; le docteur L. Véron, qui s'était contenté depuis une dizaine d'années de signer les ordonnances politiques du *Constitutionnel*, veut pratiquer à son tour, et il se propose de donner dorénavant des consultations quotidiennes à cette intéressante maladie qui s'appelle la société ; si l'autobiographie de M. Granier de Cassagnac est une idylle, celle de M. Véron est une allégorie à laquelle il ne manque que le refrain obligé. M. le docteur L. Véron entre en conversation avec M. le public, et lui dit, à l'instar de ces petites affaires avec cette bonhomie et cette louche *banquet* qui donne une physionomie particulière à la plupart des hommes politiques de la Grande-Bretagne (à Turcaret) ; ce qui prouve que M. le docteur Véron devait être un jour ou l'autre l'un des arbitres de la politique moderne, c'est qu'il fut reçu en 1821 le premier interne des hôpitaux, et qu'il fonda vers 1829 la *Revue de Paris*, ce qui lui permit de vivre dans le commerce des artistes et des prote les plus distingués.

M. le docteur Véron oublie ici un petit détail que nous nous permettrons de lui rappeler ; puis-ju'il était en veine de confidences, pourquoi n'a-t-il pas avoué sa collaboration à la *Quotidienne* en 1826, son affiliation à la Société catholique des bonnes lettres, et sa nomination de médecin en chef des maîtres royaux, c'était le cas de justifier ce titre inattendu de docteur. Il n'est pas donné à tous les praticiens l'avoir été le pons de la Véms de Méhies, et d'avoir soigné le Laocoon et l'Apollon du Belvédère ; mais pour-suivre cette intéressante étude de M. Véron peut par lui-même.

M. le docteur Véron abandonne bientôt la *Revue de Paris*, et devient l'un des successeurs de Lully, non comme compositeur, mais comme directeur de l'Opéra. « Ainsi, ajoute-t-il avec cette grâce légère de narrateur qui n'appartient qu'aux plus fins défilants littéraires, vers la fin de ma jeunesse, j'avais vu les rouillises de la science, de la littérature, des arts, et même les rouillises de l'Opéra. » Si M. le docteur Véron avait bien réfléchi, il aurait vu surtout, au lieu de même, car, depuis qu'il a eu l'avantage de voir ces dernières rouillises, on sait qu'il ne les a plus quittées.

Mais vint un moment où M. le docteur Véron se sentit piqué comme tout le monde par la tarantule politique. M. Véron se présenta à Toulon comme candidat diplomatique ; c'était le langage d' alors. Cette dernière phrase est sans contredit l'une des plus ravissantes imprudences qui soient jamais tombées d'un cure-dent qui se mêle d'écrire. Walpole n'aurait pas mieux dit : « C'était le langage d' alors ! » Cela signifie : Il fallait acheter un drapau. J'ai pris celui-là comme j'en aurais pris un autre ; mais vous ne savez un docteur trop distingué pour me faire l'ingère de penser que j'avais le vulgaire préjugé d'une opinion.

M. le docteur Véron ayant échoué devant les électeurs de Toulon, se rabattit sur les abonnés du *Constitutionnel*, il les acheta, et à partir de ce moment il n'eut plus qu'un client, la société. Il commit bien, il est vrai, quelques péccadilles d'opposition sous le règne de Louis-Philippe, mais que voulez-vous ? le croquis Louis-Philippe inévitable, et il ne voulait que s'amuser un peu ; il faisait, en un mot, de la politique pour de rire ; les événements de février lui donnèrent qu'il avait fait à son insu de la politique pour de bon. Quand on est docteur, et surtout docteur politique, on peut se tromper l'âme de cette robe.

Néanmoins, M. Véron a ajouté qu'il a été toujours heureux dans tout ce qu'il a entrepris.

M. le docteur Véron nous fait part ensuite de ses rapports avec M. le président de la République :

« Je n'avais jamais vu, dit-il, le prince Louis-Napoléon

Bonaparte avant son arrivée à Paris comme représentant, lorsque je reçus la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Désirant voir de près toutes les personnes distinguées de mon pays, j'avais naturellement l'envie de faire votre connaissance. Aujourd'hui, qu'un ami commun m'assure que vous voudrez bien accepter chez moi un diner d'auvergne, je m'empresse de saisir cette occasion qui me permettra de causer avec un homme dont j'ai souvent entendu parler, etc., etc.

Signé : LOUIS-NAPOLEON B.

M. Véron se hâta d'accepter le diner d'auvergne de l'hôtel du Rhin ; et, satisfait du prince Louis-Napoléon, qu'il avait pu étudier dans cette réunion intime, il devint l'un de ses défenseurs et de ses conseillers, on comprend que M. Louis-Napoléon Bonaparte, qui à son arrivée en France croyait avoir besoin de l'appui des journaux pour le soutien de sa candidature, ait écrit cette lettre, mais M. le docteur Véron pense-t-il que son protégé se trouve aujourd'hui bien flatté de cette publication rétrospective ?

L'article de M. le docteur Véron a été, comme on le pense bien, l'événement du jour ; il n'a été question que de cela même dans : on en parlait à la Bourse, sur les boulevards et dans tous les endroits publics ; on trouvait bizarre que le *Constitutionnel* eût attendu si longtemps pour offrir à ses abonnés ses promesses politiques et littéraires ; pour ma part, je suis convaincu que celui qui a le plus ri de l'article de M. Véron c'est M. Maltouret.

Puisque MM. les journalistes pensent que le besoin d'écrire leur biographie se fait généralement sentir, nous ne manquerons pas de les aider dans l'accomplissement de cette tâche délicate, et nous commencerons dans les prochains numéros de *l'Illustration* les esquisses de tous ces demi-dieux de la presse, qui, descendus du nuage de l'inconnu, seront bien forcés désormais de poser comme de simples mortels devant notre daguerrétype.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Paris jouira d'un bel hiver ; il nous prépare, assure-t-on, toutes sortes de débâchements de ce triste été, c'est-à-dire qu'on va multiplier les prétextes charitables et les occasions de bienfaisance ; attendez-vous prochainement à un débordement de circoles, qui décriera des concerts, des loteries et des bals de souscription. On assure que la ville est pleine de revendeurs ou *vervénants* fort bons à voir, et qui sont impatients de faire leur apparition en robes de dentelles, à la clarté des bougies. Pour tuer le temps pendant cette saison malsaine, il y a de des imprimeurs qui sont capables de tout ; ils cherchent leur distraction dans des festivals d'amateurs, dans des lectures de tragédies. Un royaume déjà la porte des cercles ou nos Sophos seront appelés à voter périodiquement leurs portefeuilles. Les provinciaux qui venaient pendant l'été pour toiser les monuments de la capitale, reviendront l'hiver pour admirer ses célébrités littéraires. Il y aura des trams de plaisir en l'honneur de M. X. ou de madame Z. pour les admirer dans leurs exercices. Le roman, dédaigné par la librairie, et chassé du journal par le fisc, ouvrira ses assises en plein salon.

Des célébrités, il en pousse, il en pleut, c'est un encombrement. Aujourd'hui, le voile est levé, plus de réputation anonyme ; chaque journal imprime et exprime au vif ses complaisances ; ce rar de triomphe de la presse offre encore plus de noms que celui des Champs-Élysées ; vous croirez lire un dictionnaire des adresses sans adresses. L'innovation profitera au public, et déjà elle porte ses fruits ; la politique courante a plus d'élevation, l'information est plus sûre, le fond est plus neuf et la forme plus variée. Chaque lecteur peut jurer pièces en main, et son admiration sait à qui s'en prendre. Il connaît enfin l'auteur (applaudis le Badoillard) de ces fameux premiers Paris, qui, dans tous les temps, ont empli le premier page de chaque journal, et qui répètent, selon la nuance de l'opinion et les inspirations du patronage, la même chanson invariablement. « Voilà vingt ans, disait Clotelain, que je fais le même article. » Sont les exceptions littéraires qui chacun peut faire, ce mot rasme la destinée de tous les Badoillards. Entre autres révolutions non moins piquantes, on attend encore celle du *Constitutionnel*, à propos de ses fameux canards ; quel en est l'auteur ? ou le lui demande, et le *Constitutionnel* répond par l'invention d'un pseudonyme : M. Boniface.

Rendez justice à la presse française, ses inventions dramatiques sont parfois très-hazardées, mais, spirituelles ou non, personne n'en est la dupe, et l'auteur, quel qu'il soit, les donne pour ce qu'elles valent. Nos confrères de l'Amérique tiennent davantage à leurs canards ; et les convient, ils les envoient de nouvelles plumes, et ne les abandonnent qu'à la dernière extrémité. On a vu tel de ces vieux os aux Cotignacs, usé en Europe, traverser les mers d'un vol triomphant, et s'abattre sur ce continent lointain dont il fut les délices. Sans plus de métaphores, voici les États de l'Union au pied de Jenny Lind. Leur enthousiasme restera en ce moment une légende en ruines. En France, l'histoire de Jenny Lind a toujours été regardée comme une mythologie ; Allersiens semblaient plus authentique. Est-elle suisse, Allemande ou Circassienne ; blonde ou brune, jeune ou non ? Chante-t-elle bien ou mal, et même a-t-elle jamais chanté ? Quel est le Parisien qui pourrait l'assurer positivement ? Est-elle en Allemagne ou la couronne comme une civette, et que les Anglais, dans leur enthousiasme, ont fait du nom de Jenny Lind celui d'une tonne de verre ; mais, en supposant l'incrédule française brassée par ces trinités, haute d'avoir vu le phénomène, il nous en faut un quel que doute sur sa réalité. Notre enthousiasme sans conditions, mademoiselle Lind a santé par-dessus nos cir-

pules, et voilà qu'elle révolutionne le Nouveau-Monde. Sa coupe était gagnée d'avance, et l'on ne peut pas dire qu'elle a pris les Américains par les oreilles. C'est la réclame qui les a ensourcés avec sa musique, une grosse caisse ! Les journaux ne s'en cachent pas ; ils vont même jusqu'à désigner par son nom l'inventeur de ce trompeur présumé. C'est le même industriel qui a tambouriné Ton-Ponce par tout l'Europe, et, avant de piloter la grande cantatrice, il patronait un nègre blanc. L'entrepreneur garantit le succès à des prix immodérés, et mademoiselle Lind rapporta bien rapporter de son voyage plus de bravos que de dollars. C'est alors que l'Inimitable lira sa tournée par une visite à Paris, et les Parisiens l'en récompenseront par un accueil cordial et qui ne lui coûtera pas si cher.

On annonce le départ d'un autre virtuose pour l'Amérique, c'est M. Potevin. Celui-là n'a pas besoin de préteurs, tous ses succès sont enlevés. L'habile aéronaute nous quitte à contre-cœur, c'est un arrêté de police qui l'exilerait, dit-on, avec son art. Une autre ordonnance du même édile réglemente *l'ordre et la marche* des divers véhicules dans Paris. Le dernier coureur a disparu, un avenir illimité s'ouvre au calé et au cabriolet-milord dont on élève le tarif. A toute heure du jour et de la nuit, les sergent-litres de circoles sur la voie publique. Les marchands ambulants sont moins nombreux, on en débarasse l'asphalte, on concentre leur industrie dans certains quartiers ; la jouissance du trottoir, ce domicile illégal de tant d'industries, est livrée au boutiqueur patient. L'oisif on le passant dans sa course précipitée ne risque plus de tomber dans quelque rassemblement de virtuoses, de saltimbanques ou de marchands d'allumettes, mais on lui laisse d'autres embûches, telles que les poteries qui le font trébucher, les totes flottantes dans lesquelles il s'embarque, les grands bœufs saignants, les commencements de chevaux et les derrières de charrettes.

À côté des petites misères du trottoir, on va trouver celles de la salle des Pas-Perdus. Si les grandes douleurs sont muettes, ce n'est pas devant la justice ; quel tapage ! on se croirait dans un foyer d'acteurs, c'est qu'en effet vous y êtes. Une de ces causes présente un cas rare dans les annales théâtrales, il s'agit de trois auteurs qui défilent le serment au directeur du *Cirque national*, à savoir si le titre de *Sac à malices*, la leerie de la semaine dernière, ne lui avait pas été donné par eux dans la conversation. Le directeur a nié, mais supposé qu'il eût avoué ce larcin involontaire, quel embarras pour le tribunal qui tombait tout net dans le jugement dont parle Petit-Jean :

Dernière loi sera fait rapport à la cour.

On finit que peut manger une poule en un jour.

À quelle somme peut monter le prix d'un sac à malices partagé entre trois auteurs, voilà le rébus qui nous semble plus difficile à déchiffrer que tous ceux de *l'Illustration*.

En ce temps-là il y avait à la Comédie-Française (je parle de la Comédie-Française de 1749) une actrice encore jeune, à peu près jolie, qui avait passablement d'esprit et qui cherchait encore plus. Très-fidèle de tous les succès et de toutes les gloires, un beau matin elle s'en vint dégoûtée de tout défendu, et voulut quitter le théâtre pour faire son salut. Au même instant, une religieuse, encore plus jeune et plus jolie que l'actrice, s'échappa du couvent, entraînée par une vocation contraire. Le diable qui la décrochait amena Blanche — c'était son nom — à la porte du directeur de la comédie au moment où Rose, c'est le nom de la soubrette, s'y présentait pour prendre congé du théâtre et de ses acteurs. Quand elles eurent bien déraisonné leurs motifs à tour de rôle, le directeur, qui était par hasard un homme d'esprit, sentant son eloquence chanceler sous ces arguments de nouvelle convertie, eut l'idée d'adresser Rose à la religieuse et de renvoyer Blanche à la comédie. Dans son ardeur de prophète, Rose peinait le théâtre sous des couleurs épouvantables, tandis que Blanche broyait du noir sur la vie de couvent, si bien que chacune d'elles gagna sa cause dans l'esprit de son interlocutrice, et la conversion en resta là. Dorino ou Marton reprit sa corsette et la carminelle rentra dans ses béguins. Le croirez-vous maintenant ? cette comédie de l'autre siècle, on assure qu'elle a été reprise hier, précisément à la Comédie-Française. Blanche existe, Rose vit encore, on désigne l'une, l'autre se nomme tout haut ; l'Anonymous se preserves d'une rectitude. *O madhus debi*, cette table d'écriture dans quel album de contradiction et de malheurs une lecture mal faite et irrégulière, l'esprit d'imitation, et surtout un vif désir de gloire, peuvent précipiter deux âmes candides.

Le souhai volentiers à la nouvelle pièce. *Un mariage sous la regence*, c'en être qu'il aille pour la peur. Elle n'est pas tombée, elle n'a pas réussi. Demi-succès ou demi-clute, l'un ou l'autre n'est pas plus facile à concevoir qu'à expliquer. L'auteur, M. Leon Guillard, un homme de talent assurément, a cherché sa comédie à sa vraie source, les mémoires sur la régence ; et y trouve les caractères qu'il met en scène, la duchesse de Berry et Rion, son chevalier, par exemple, l'intrigue est toute dans le titre, les maures, ce sont les maures du présent et de sa cour ; retrancher les maures possible, et surtout n'oubliez rien, et l'ouvrage allait aux maures. Mais l'auteur, trop grand usage, tenait à dégoûter son monde, il s'est obéï l'esprit de souvenirs récents (le *Verre deau* de M. Serbelli) et a mis le roman à la place de la comédie, et montre le chloire à côté de la petite maison. Au lieu de s'attacher au comique de toutes ses forces, il a son sentiment, et il arrive au burlesque. Ce Rion lui, petit, chafain, bourgeois, est un Adonis frotté de César qui trompe à la première vue ; c'était un intriguant héhé, sans honneur ni humour, et tous avait un Amadis, un Tircis, une figure d'archange, et au bout de l'astre. Quant à la duchesse de Berry, cette âme indolente et dévot, la fleur des drôlesses, avez ses promesses.

Au premier acte elle se laisse adorer solemnellement, inutilement par un très-beau cavalier qui la poursuit de longue date. Tandis que Rion trompe du cœur de la princesse au

moyen d'une *romance*, il y a entre eux deux échange permanent d'anneaux, d'amulettes, de fleurs et autres galanteries symboliques; cependant le bon apôtre a enserolé une duègne et une fille d'honneur, après avoir donné un coup d'épée à son rival, et au moment où la duchesse abusée se décide à le cacher dans son alcôve, arrive la Palatine qui dépiste le gentilhomme, et peu s'en faut qu'il n'épouse la fille d'honneur, par *ordre supérieur*. Cette exposition si peu historique est assez bien agencée, les détails en sont plaisants et plaisent beaucoup, son dénouement donne l'illusion d'une fin de pièce, et l'auteur eût pu s'arrêter là.

Au second acte, Rion n'est plus le petit cadet de Gascogne, c'est un dur de Lauzun en passe d'épouser une autre mademoiselle de Montpensier sous les traits de la fille du duc d'Orléans. Le mariage sera secret comme l'autre, en attendant l'occasion de le déclarer. Il ne s'agit que de tromper le régent, la Palatine, le cardinal et la cour entière avec eux. Une allégorie mythologique sert de prétexte à la cérémonie. Mars-Rion procède au contrat avec Vénus d'Orléans dans un bosquet à la Watteau ou l'Amour latifolle, où les Grâces exécutent un pas de quatre; mais au moment de la signature, Béatrix, la fille d'honneur, s'élançant d'un truc voisin et arrache la plume des mains du parjure. Tout est manqué, y compris la scène et la pièce.

Le troisième acte est d'une féerie à n'y rien comprendre. Béatrix va prendre le voile aux Carmélites, sa volonté ou celle de l'auteur abrège les formalités. Le beau gentilhomme tué à moitié au premier acte ressuscite pour l'adorer, et puis la duchesse veut se faire carmélite à son tour parce que Rion ne l'aime plus; mais Rion, d'accord avec le régent, imagine une fable au moyen de laquelle tout s'arrange. Béatrix sera sa sœur, le gentilhomme devient son beau-frère, et il épouse la duchesse. C'est la première fois assurément qu'une aventure datée de la régence finit comme un madrigal.

Cette histoire de Rion, devenu le gendre du régent, était comique par les caractères; on pouvait glisser sur la situation qui ne l'est pas. Ce mariage ou cette folie, le régent l'autorise comme une singularité; de la part de la principale intéressée, ce fut un caprice d'enfant gâté: on suppose que le duc de Lauzun, oncle de Rion, y prôta les mains par point d'honneur. Il dirigea la manœuvre de son neveu, qui séduisit ainsi la princesse par procuration. Il y avait certainement une comédie là-dessous, M. Guillard la fera une autre fois. Les acteurs ont bien joué: mademoiselle Judith prête



Trop et trop peu.

beaucoup de charme au rôle principal. la grâce de mademoiselle Fix a fait le succès du sien, M. Brindeau est un Rion très-flatté; l'enjouement lui sied mieux que les airs mélancoliques, c'est le contraire chez M. Leroux.

Pleisir et Charité vous représente une agréable bluette du Vaudeville: soirée de menu plaisir, sinon succès de charité. Au surplus, les auteurs sont jeunes, il faut bien commencer. Les acteurs ont joué en gens qui plaignent contre leur direc-

teur; le public, juge débonnaire, leur a donné gain de cause. Les autres théâtres continuent à vivre de leurs dernières pièces, en attendant un changement de régime qui ne peut manquer d'être prochain. L'Odéon entre en lice demain, et la Porte-Saint-Martin, représentée, rayonne, embellie, est rendue à ses habitudes. Quant au Théâtre-Historique, est-il ouvert, est-il fermé? On n'en sait trop rien. Son affiche est bruyante et promet des merveilles, cependant la sœur Anne ne voit rien venir. Las de lutter contre la mauvaise fortune, Harel disait en se croisant les bras: « Je considère les entreprises théâtrales comme une loterie où chacune d'elles doit gagner tôt ou tard; mon tour viendra bientôt, car j'ai un numéro très-âgé. » A ce compte, le directeur du Théâtre-Historique est à la veille d'une brillante fortune, le ciel doit ce dédommagement au zèle de sa troupe.

Connaissez-vous la terre où les recettes fleurissent? C'est l'Hippodrome; mais la bise est venue, et adieu tournois, vendanges sont faites. L'Hippodrome, au moment de prendre ses quartiers d'hiver et de battre en retraite, a voulu finir comme tant d'autres devraient débuter; depuis un mois il entasse Pelion sur Ossa, nouveautés sur nouveautés. Après le ballon de M. Poitevin, il a lancé dans les airs la balle élastique de M. Thevelin; un beau jour, il fait de ses écuyers autant d'aéropédestres qui jonchent à cheval mieux que Sands et Risley, cependant ses danseurs de corde tentent d'éscalader le ciel, et si d'aventure quelque accident interromp l'exercice, aussitôt l'Hippodrome lâche ses autruches, et l'intérêt ne languit pas.

On a fait injustement à l'autruche une réputation de stupidité; sa ressemblance assez lointaine avec le dindon a autorisé la calomnie, puisque l'autruche est une bête tres-spirituelle. Elle est glotonne comme le vautour et volueuse comme une pie; mais combien de qualités rachètent en elle cet amour désordonné de la propriété. Indépendamment des vertus domestiques qui lui sont communes avec une foule d'autres bêtes, l'autruche déploie dans la bataille le courage du lion uni à la prudence de l'éléphant. Plume lui attribue en outre les mérites du plus docile et du plus patient des quadrupèdes: il ne s'agit que de la bien prendre, et les dresseurs de l'Hippodrome l'ont prise à merveille. De jeunes Arabes les enfourchent et se livrent aux évolutions d'un steeple-chase qui fait pâlir les spectateurs sensibles; mais ne craignez rien, la monture veille sur son cavalier; de rapides chevaux montés par des chenapans sont lancés à leur poursuite et ne peuvent les atteindre. Les autruches comprennent



Les autruches à l'Hippodrome.

elles ont affaire à des voraces qui voudraient enlever le malin-poste qui voyage sur un dos et à l'abri de leurs ailes. Il faut voir encore le courage qu'elles déploient contre l'attaque, l'habileté de leurs manœuvres et la vigueur de leurs gigantesques coups de patte qui mettent en fuite les ravisseurs. On applaudit à leur victoire, et la lutte ne cesse pas d'être intéressante, parce que grotesque s'en mêle : c'est plaisant qui galope avec le sérieux. Ainsi, tel épisode du combat rappelle, à s'y méprendre, le défilé comique du célèbre Potier avec le dindon du remords dans l'enfer des Petites Danaïdes.

Les autruches, les comédiens, l'hippodrome, les belles informations ! Est-ce qu'une comédie plus digne d'intérêt ne s'est pas jouée ailleurs ? Elle n'est plus nouvelle, mais elle n'y court toujours, c'est le plus grand bruit de cette semaine. Malheureusement, comme ne dit un prudent noveliste de nos jours, il faut écrire en vue de la publicité, et notre plus long chapitre c'est celui des considérations. Ainsi la vérité reste dans son puits jusqu'au moment où quelque allemand audacieux l'en tire enfin par des historiettes d'ouïr-tombe. Selon cet homme d'air voyant et sincère, à moins que votre récit ne soit une éditte banale, soyez convaincu que la malveillance l'épluche et que l'esprit de parti va l'incriminer ; l'art le plus goûté aujourd'hui, ce n'est pas de faire entendre plus ou moins de choses en peu de mots, c'est de parler beaucoup sans rien dire.

Il faut tout dire ; ce chroniqueur malcontent, ce grand loqueur de conseils fallacieux, l'était allé dimanche à Versailles, sur la foi des réclames, pour y chercher, comme Diogène, un homme et une histoire introuvables, circonstance qui explique sa mauvaise humeur. La revue promise pour ce jour-là aux Parisiens dans leur capitale d'été n'a eu lieu que le mardi 24. M. le président de la République en a fait les honneurs ; l'envoyé de Népal, qui n'a cessé de témoigner par une pantomime expressive son admiration pour notre belle armée. Depuis le célèbre ambassadeur du roi de Siam, aucun prince oriental n'avait été conduit à Versailles en aussi grand appareil. Le château a déployé pour lui ses batteries, ses cascades, ses fontaines, ses pelouses, ses



Jung Bahadour, envoyé du roi de Népal, en costume de cérémonie.

de réparation. Le grave et minutieux *Moniteur*, ce Dangeau officiel de toutes les cérémonies, vous aura dit le reste : beaucoup de curieux, peu d'enthousiasme et encore moins d'acclamations, si ce n'est de la part des intéressés. « L'opinion publique est comme l'anguille, ajoute la sagesse des nations, plus on la presse et plus elle vous échappe. »

Le même jour, M. de Rothschild, dans son magnifique domaine de Ferrières, a fêté... M. de Rothschild. Chaque année, à l'époque où nous sommes, la chasse s'y ouvre entre intimes ; mais depuis la révolution de février le cor n'avait plus retenti dans ces grands bois, il fallait courir d'autres lieues ; aujourd'hui on rattrape le temps perdu, il y a un arrière de gibier à occire, et le seigneur châtelain a convoqué grande compagnie pour cette liquidation. Une armée de hobbes de bois plus ou moins millionnaires, munis de balles enchantées comme celles du *Freischütz*, met à feu et à sang le département de Seine-et-Marne ; le massacre est général, et Chevet a reçu de grands approvisionnements. Ceci soit dit — bien entendu — sans aucune allusion offensante à l'amphitryon dont l'hospitalité est magnifique et la générosité fabuleuse.

En voici un exemple unique : Un écrivain, presque aussi célèbre par sa détresse que par son génie, avait obtenu de l'opulent banquier des lettres d'introduction auprès de ses correspondants d'Italie et d'Allemagne ; le poète, préjugant l'accueil qui lui serait fait d'après la recommandation qui était froide, négligea d'en faire usage, et c'est au bout de dix ans seulement qu'il découvrit le véritable sens de l'épître qui lui ouvrait partout un crédit illimité. M. de Rothschild avait caché sa clef d'or dans un paraphe, elle y est toujours.

Sat prata biberunt... Fermons, s'il vous plaît, l'écluse aux petites nouvelles. Il s'agit de réparer un oubli involontaire au sujet de l'illustration qui ouvre ce courrier ; joli dessin qui tranche heureusement sur nos phrases : L'enfant du pauvre et la demoiselle du riche. Est-ce un rapprochement ? est-ce un contraste ? Dans tous les cas, c'est un petit tableau qui arrêtera les yeux du lecteur plus longtemps que nos historiettes.

PHILIPPE BUSONI.



« Bonne ou mauvaise... l'opinion de l'homme ne vaut pas grand'chose, comme le sait tout cheval raisonnably. Mais la justice est la justice; et si l'on ne veut pas, c'est que les hommes valent de nous comme si nous n'avions rien à faire avec tout cela. Ils disent que tel homme a été ruiné par les chevaux, ou tuiné par les chevaux. Il ne pouvait pas être brisé, ni être tuiné par les chevaux; non, ils nous le mettent sur le dos. Comme si nous avions jamais ruiné personne, comme si, bien plutôt, ce n'était pas nous qui étions ruinés continuellement par eux.

« C'est ainsi qu'ils nous ont une réputation de mauvaise compagnie. « Un tel a donné dans les chevaux, et c'en a été fait le lit. » « Mais nous, nous l'aurions sauvé, au contraire; — nous l'aurions rendu sobre, laborieux, sensé. — Quel mauvais exemple lui aurions-nous jamais donné, je voudrais le savoir? » « En soam, à le peindre comme je l'ai vu, je délinquais l'homme un être dénué de sens et de sentiment, auquel on ne peut s'adresser, sur lequel on ne peut s'appuyer, sur lequel on ne peut même compter, sur lequel on ne peut même compter. Je dirais que le talent qu'il a de plier les animaux plus nobles à ses mauvais desseins, et de nuire à leur réputation par son accontance, est, après l'art de faire pousser de l'avoine, du foin, des écorces et du tréfle, un de ses principaux attributs. Il est fort intelligé dans ses caprices, exprimant rarement d'une manière distincte ce qu'il veut de nous, et comptant beaucoup sur la supériorité de notre intelligence pour le deviner. Il est cruel, il aime le sang, — particulièrement à la course au clocher, — et il est très-égoïste.

« Ce représentant, autant que je puis le comprendre, il a une sorte de esprit, plus nous. Il nous dressé dans les rues des images (pas très-semblables, il est vrai, mais qui voudraient l'être), et il invite ses semblables à les admirer et à courir en elles. Autant que j'y puis entendre, il n'attaque pas la moindre imprudence aux images d'hommes qu'il place sur ces images de chevaux, car je ne vois parmi elles aucun fameux personnage. Les jockeys qui montent nos statues sont de drôles de jockeys, et je m'embête, mais éternel c'est quelque chose que de monter dans l'homme un sentiment sans profession, de ce qu'il nous doit. Je présume qu'il nous propose de ce qu'il nous doit, pour faire de lui une image maladroite, et qu'il expose cette image dans un lieu public à la vénération de la foule. Je ne trouve pas d'autres raisons pour les statues de nous qu'on rencontre de tous côtés.

« Il faut considérer comme une preuve de l'incapacité de l'homme, qu'il n'érige aucune statue aux animaux, — qui, bien que fort inférieurs à nous, ont néanmoins de grands droits sur lui. Il me semble qu'un ange en face du cheval (il de Hyde Park, un autre dans Trafalgar Square, et un groupe d'animaux en bronze, un autre dans le jardin de la cité de Londres (car je crois que la chambre du Conseil de ville est dans cet édifice) seraient des monuments agréables et bien motivés.

« Je ne vois pas ce que je pourrais suggérer de plus à mon honorable ami le corbeau, qui ne se soit déjà présenté à sa belle intelligence. Comme moi, il est victime de la force brutale, et il doit le supporter jusqu'à ce que l'état actuel des choses change, — comme cela pourra bien se faire au bon temps qu'on me promet, si je puis attendre encore un peu. « Voilà le cheval! Vous avez au-dessus l'opinion d'un autre animal. Je me suis amusé avec ce grand nombre d'entre eux, et c'est à qui tombera sur vous. Ce n'est pas moi seul qui vous connais. Vous êtes généralement démaçus, que suis heureux de le dire, et vous serez couverts de confusion.

« Ayons un meeting à ce sujet! »

C. DICKENS, traduit par LION DE WAILLY.

Chronique musicale.

Mademoiselle Albouvi vient de tenter une nouvelle incursion dans le domaine de l'Opéra français; elle a joué, lundi dernier, pour la première fois, le rôle d'Odette dans Charles VI. Des trois rôles dans lesquels la célèbre cantatrice s'est jusqu'à présent montrée sur la scène lyrique française, celui-ci est assurément celui qui lui convient le moins. Si peu qu'on tienne à l'illusion, on peut se demander si on voudrait bien lui voir jouer ce rôle, encore y tiend-on un peu; et si on ne se sent pas le plus enclin à la voir tenir lieu de tout; et à le laisser le plus enchanté, quelque bon voudrait-il qu'on mette, de voir en mademoiselle Albouvi cette petite reine qui est l'honneur d'être choisie pour distraire le peuple roi fou. En outre, il a plu aux auteurs du poème de Charles VI de placer dans le cœur de la gentille Odette de Champlivert des sentiments héroïques qui font de sa personnalité comme le précurseur de Joanne d'Arc. Ces sentiments dominent à être exprimés avec énergie; et cette énergie, mademoiselle Albouvi ne veut pas s'en donner la peine; conserver sa voix longtemps pure et fraîche, c'est le seul soin qui la préoccupé dans toutes les scènes de tous ses rôles. Cela peut suffire quelquefois; par exemple, dans Charles VI, au quatrième acte, dont mademoiselle Albouvi a chanté l'air et la romance de la Beon la plus admirable. Mais quelque admirateur qu'on soit d'un merveilleux timbre de voix, on doit regretter que tant de parties d'un rôle lui oient à peu près entièrement sacrifiées. Nous devons adresser de grands éloges à M. Borrohel; jamais cet artiste n'avait mieux dit le rôle de Charles VI. Une de ses plus remarquables créations. Mademoiselle Fabbri a de nouveau, dans un pas de deux, facinée, pour ainsi dire, la salle entière par la vigueur, la grâce et l'éclat de sa danse.

Ainsi que nous l'avons dit à la fin de notre précédente chronique, on a revus l'Amant jaloux à l'Opéra comme la semaine dernière. Il y a soixante-douze ans que cet ouvrage que Grétry donna au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, alors appelé Comédie-Italienne, vint et une partition du même genre lui succéda; et qui n'empêcha pas le même compositeur de l'être quinze autres encore pour l'Opéra. L'auteur de la musique de l'Amant jaloux débuta par le Huron en 1768, et finit par Delphis et Mopsa en 1803. Dans l'espace

de trente-cinq ans, il produisit cinquante et un ouvrages. C'est là, certes, une rare fécondité; d'autant plus admirable que beaucoup de ces ouvrages ont eu de leur temps et au mille-tes reprises un très-grand succès. Mais dans un nombre si considérable de productions sortant d'une même plume, il n'est étonnant possible que tous s'aient été très-estimés et appréciés. Néanmoins, nous aimons à en donner un aperçu. Les plus remarquables sont, sans doute, les partitions de l'Amant jaloux de Grétry, nous pensons que la partition de l'Amant jaloux ne doit pas être mise au premier rang parmi celles de son auteur, et qu'il n'y a pas lieu de se réjouir de son succès d'un public en 1800. Nous avons beau chercher, nous ne trouvons dans ces trois actes qu'une délicate romance: *Tantôt que tout souriait*, et un spirituel vau-de-vue: *Le mariage est un enfer*, qui n'est que de seize mesures, vingt-quatre si on veut, les huit dernières étant répétées de 4 tons. Dans tous les autres morceaux de la pièce on reconnaît, il est vrai, la préoccupation constante qu'avait Grétry de rendre très-exactement le sens mélodique de chaque mot, mais, quelque louable que soit ce système de composition musicale, il s'en faut de beaucoup qu'il ne puisse résulter que des perfections en toutes sortes de cas. Tel morceau de chant dans lequel on ne saurait rien reprendre contre la prosodie, qui ne présente aucun contre-sens vocal, peut être, néanmoins, froid, incolore, monotone, ennuyeux; parce qu'il ne suffit pas de dire exactement, il faut en même temps dire avec charme. Ces deux qualités, du charme et de la justesse d'expression musicale, Grétry les a-t-il réunies au degré le plus éminent; mais, à notre avis, ce n'est pas dans l'Amant jaloux. Aussi, des partitions de Grétry qui ont été remises à la scène depuis quelques années, c'est celle-ci qui a nécessité le plus de notables changements. Les modifications, en effet, admises ont été si nombreuses, si nécessaires, si nécessaires, qu'il semble qu'il s'agit d'un ouvrage tout à fait différent de celui qu'avait écrit Grétry. La seule manière de rééditer un public musical assez éclairé pour reconnaître la musique de l'Amant jaloux dans son texte primitif. Et quand on parviendrait à réunir un public de cette espèce phénoménale, il faudrait en outre découvrir ces chanteurs dont la voix peut rendre toutes les lettres et les sons écrits par Grétry; cela serait encore plus impossible. Ce qui est un signe de décadence ou de progrès, toujours est-il que les voix ne sont plus classées aujourd'hui comme elles l'étaient autrefois. D'après ce que nous voyons maintenant, nous devons inférer que du temps où Grétry écrivait, on s'inquiétait médiocrement des différents registres naturels de la voix humaine; l'émission du son, sa qualité, son timbre, son volume, tout cela était ce qu'il pouvait; on demandait alors au chanteur de l'esprit avant tout; quant à la voix, le moindre lit-le suffisait à l'Opéra Comique, et le même durait quelquefois trente ou quarante ans. Les choses sont fort changées depuis. Est-ce un mal? est-ce un bien? Qu'en autre en décide. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'aucune partition de cette espèce ne peut se passer d'être retouchée, tant dans la partie vocale que dans la partie instrumentale, si l'on veut l'entendre de nos jours.

C'est instrumentale, si l'on veut l'entendre de nos jours. C'est à tort qu'on blâme les compositeurs modernes qui jettent la main sur les œuvres de leurs ancêtres. Il n'y aurait de l'impudence de leur part que tout autre genre les feraient sans intelligence. Et ce travail urgent de restauration demande un talent exercé, un goût sûr, une connaissance profonde de ses divers styles, et de toutes les ressources de l'art. Ce ne sont pas ordinairement des artistes qui manquent de respect pour les grands maîtres qui endossent une telle responsabilité, mais bien ceux, au contraire, qui ont le plus consciencieusement étudiés, qui les admirèrent le plus sincèrement. Ainsi Mozart écrivait une instrumentation nouvelle pour les œuvres de Handel dont la lecture l'avait le plus frappé. Spontini renforçait l'orchestre des opéras de Gluck, son modèle et son idole, soit des exemples que d'autres compositeurs ont pu suivre sans se croire coupables. Les bornes étroites d'un simple chronique ne nous permettent pas de nous étendre comme nous le voudrions sur cette importante question d'art musical, qui, chaque fois qu'elle se présente, soulevé tant de discussions longues et même violentes; deux excès dans lesquels la plupart des critiques tomberaient moins, sans doute, s'ils n'étaient pas absolument obligés de remplir quelque chose de nos douze colonnes de feuilleton. Nous en tenant donc seulement aux faits, nous dirons que c'est M. Batton, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, aujourd'hui professeur au Conservatoire, qui a retouché la partition de l'Amant jaloux. Il l'a fait avec un juste sentiment des convenances qu'on devait attendre d'un moderne instruit de son métier. La pièce est jouée avec beaucoup d'intelligence et de très-bon caractère par mesdemoiselles Lescoeur, et Lemoncier, MM. Hermandin, Maubert, et Brion. L'air du commencement du second acte, où elle méritait parfaitement comme chanteuse. Cet air pourtant ne ressemble guère à celui qui existe dans l'ancienne partition de Grétry. Nous sommes loin de le regretter, car on ne peut imaginer un type plus accompli de mauvais goût musical. M. Batton l'a complètement transformé, et il a bien fait de toutes manières.

Nous avons reçu des nouvelles très-intéressantes de Weymar, ce nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier. A l'occasion de l'inauguration de la statue de Herder, M. Liszt, actuellement maître de chapelle de la cour du duc de Weymar, a mis en musique le Prometheus délivré du célèbre philosophe, historien et poète allemand. Le talent de M. Liszt s'est révélé, dit-on, sous une physionomie toute nouvelle et vraiment remarquable dans cette partition, qui contient une ouverture et des chœurs. L'éloge avait eu lieu en pareille circonstance n'aurait pas été un docteur sur le mérite de l'œuvre; nous le nous le a obtenu. Et cela même nous fut vivement étonné que le public parisien, par qui M. Liszt s'est si bien et si choie, puisse connaître bien M. Liszt compositeur.

En fait de connaissance, nous en avons fait un très grand

de nous qui nous a été fort agréable; celle de M. Henzell, promise l'un de la cour de Russie. Les quelques compositions de cet artiste que l'éditeur Brauns avait publiées nous avaient déjà donné une haute idée du talent de M. Henzell. En les entendant exécuter par l'auteur lui-même, nous avons été pleinement confirmé dans l'opinion que nous avions conçue. Par malheur cet éminent virtuose n'est resté que deux jours à Paris, et il est encore jamais venu.

Une messe et touchante cérémonie réunissait, il y a huit jours, le 20, à l'église de Saint-Vincent-de-Paul les nombreux amis d'un jeune et déjà célèbre artiste peintre, mort l'an dernier à pareille époque, de Papety, dont les abonnés de l'Illustration s'y rappellent avoir vu le portrait. M. Louis Bézzi, organisateur de Saint-Vincent-de-Paul, qui fut l'un des camarades de Papety à Rome, a payé un digne tribut à sa mémoire en faisant exécuter à ce triste anniversaire quelques épisodes moraux de chant religieux de sa composition; tout profondément ému tous les assistants. Un autre fois nous parlerons de la belle voix de femme qui a interprété l'un des morceaux de M. Bézzi.

G. HONGES BOSQUET.

Inauguration du Monument

DE L'ÉTAT AU CONGRÈS NATIONAL DE BELGIQUE.

Nous voyons les Belges paraissent avoir pris leur constitution au sérieux; à les entendre, ils sont fort satisfaits; à les voir agir, ils y tiennent. Singulier peuple, qui possède une Constitution vieille de plus de vingt ans, et ne semble pas du tout désireux d'en changer! Cette Constitution est, si nous ne nous trompons, la plus ancienne de l'Europe à l'heure qu'il est. Elle jouit déjà du bénéfice de l'antiquité; on la respecte comme un vieux monument, a ce point qu'on lui en élève un tout nouveau. C'est bien, mais c'est rare, et le fait est assez étrange de notre temps pour en tenir note.

Le peuple belge a peut-être de bons raisons pour tenir à cette Constitution, qui garantit de la manière la plus claire et la plus expresse un certain nombre de ces libertés que l'on est bien aise de conserver lorsqu'on les a périlleusement conquises.

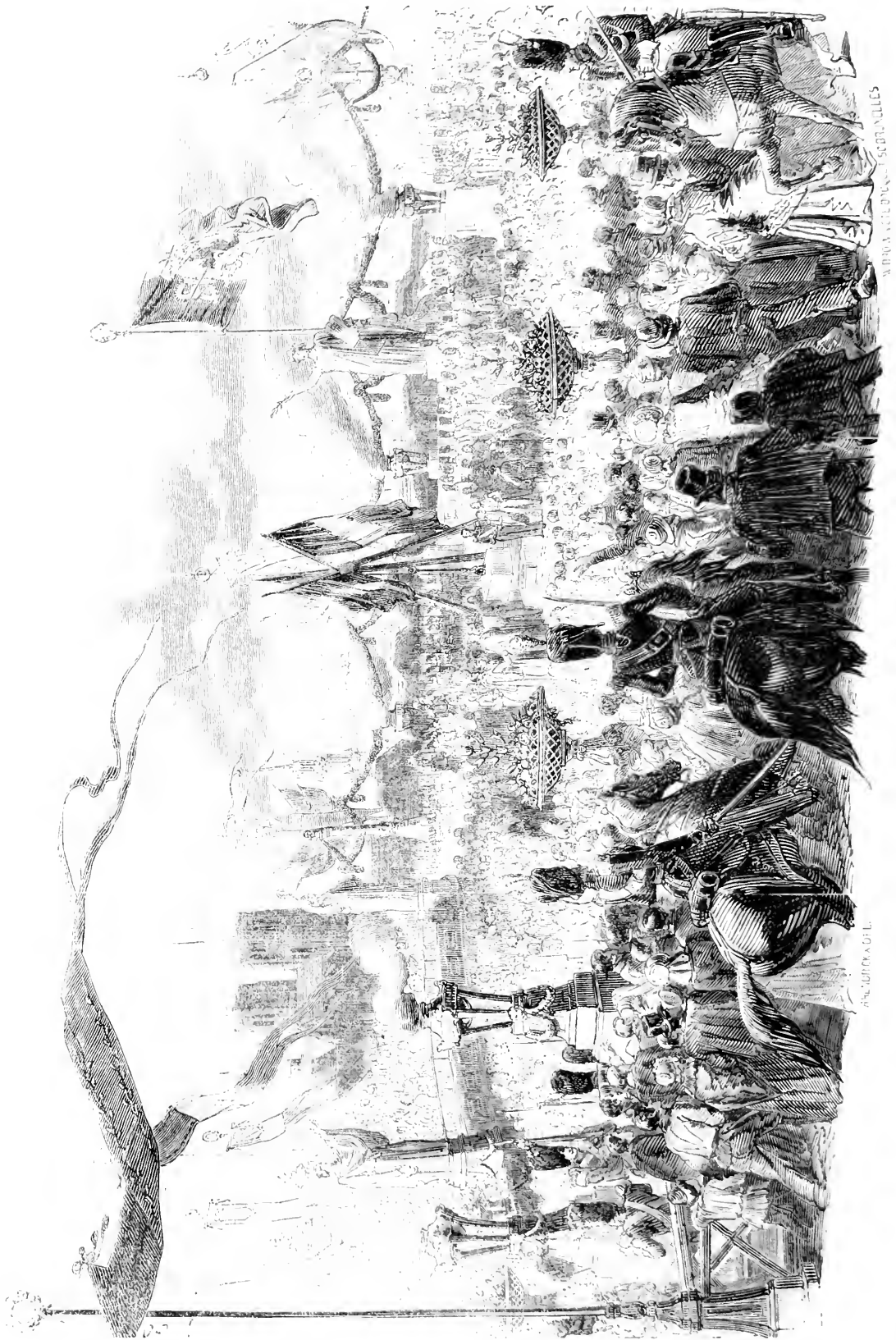
Égalité devant la loi, liberté individuelle garantie, inviolabilité du domicile, respect de la propriété, liberté de pleine et entière des cultes et de la conscience, liberté de l'enseignement avec l'Instruction publique donnée aux frais de l'État par l'État, liberté de la presse, droit absolu de réunion, droit absolu d'association, voilà ce que la constitution belge a décrété dans son omnipotence, voilà ce que les Belges entendent et veulent garder, et ce qui ne leur a jamais été dérobé par leurs gouvernements, quel que fut le parti au pouvoir. C'est beau, n'est-ce pas, mais c'est rare, et l'on connaît aisément que nos voisins aient pour leur Constitution, qui fonctionne de cette manière depuis vingt ans, une estime et une vénération bien senties.

La révolution belge de 1830 avait fait table rase; le congrès national avait tout à organiser à nouveau. Cette assemblée de deux cents membres n'a pas fallu à sa mission. Courant d'abord au plus pressé, elle a proclamé l'indépendance de la nation belge. Cela fait, elle a longuement élaboré sa Constitution, dont la discussion, ouverte le 25 novembre 1830, n'a été terminée que le 7 février 1831, au milieu des soucis que causait au congrès la diplomatie et des embarras sans fin que toute révolution fait naturellement surgir.

Non content de proclamer toutes les libertés dont nous avons donné la liste, le congrès national a voulu qu'elles ne fussent pas lettres mortes, et dans ce dessin il a très-habilement distribué les pouvoirs. Du sommet à la base de la hiérarchie, chaque pouvoir a sa part de prérogatives; chacun se sent dans son cercle et s'occupe de ses propres affaires. Si l'un des pouvoirs est paralysé, sa main n'y est que d'après des règles bien déterminées. Tous les rouages de cette constitution peu compliquée fonctionnent régulièrement depuis vingt années, et aucun d'eux n'est sorti de l'orbite qui lui a été tracé. Il y a une entente cordiale entre les différents pouvoirs, entre les différentes institutions, qui admettent leurs droits respectifs et que l'organisation politique et administrative a rendu les empiètements à peu près impossibles.

Une expérience de vingt années parlait haut en faveur de la Constitution. Le temps était arrivé où l'on pouvait adresser un message officiel et public aux auteurs du pacte constitutionnel. L'année dernière, le 24 septembre 1849, pendant les fêtes anniversaire de l'indépendance, le roi Léopold, sur la proposition de M. Charles Rogier, ministre de l'intérieur, a porté un arrêté décrétant qu'un monument se serait érigé à Bruxelles en commémoration du congrès national. L'emplacement désigné pour ce monument était parfaitement choisi. La rue Royale, qui traverse le plus beau quartier de la ville, se compose d'une série de beaux édifices et d'élegants hôtels. De construction assez récente dans une partie de son parcours, elle s'est substituée à des rues étroites et tortueuses. La différence de niveau entre l'emplacement de cette rue et des bas-fonds situés à gauche était si considérable qu'aucun maison n'a été élevée de ce côté. Il y a là une large prairie où l'on donne toute la ville basse et d'un Ion découvre un vaste horizon. A gauche de cette prairie se dressent les tours imposantes de l'église des saints-Michel et Gabriel et de la Beche élevée de l'hôtel-des-saints-Michel et Gabriel. La question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds était de question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds. La question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds était de question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds. La question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds était de question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds. La question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds était de question de savoir ce que l'on ferait de ces bas-fonds.

1. La statue du centre du duc de Wellington.



Bruxelles, 25 septembre 1850 — Cérémonie de la pose de la première pierre de la Colonne du Congrès et de la Constitution.

A. DE V. SCULPT. D'APRÈS G. BRAYELLE

A. G. LUTHELMAN DEL.

Ces vieilles maisons seront remplacées par d'élégantes habitations; un marché sera construit sur une partie des bas-fonds; l'autre partie, adossée à la rue Royale, a été comblée et forme déjà une vaste terrasse, qui n'est que le prolongement en avant de la rue Royale elle-même. De beaux hôtels encadreront la percée. L'administration communale de Bruxelles a mis à la disposition du gouvernement la terrasse pour y recevoir un monument public, et c'est là que s'élèvera la colonne du Congrès et de la Constitution, dont le roi Léopold a posé solennellement la première pierre le 25 septembre. Le monument, destiné à rappeler le souvenir du congrès national, a été mis au concours. M. Poelaert, jeune architecte de Bruxelles, a obtenu le prix et a été chargé de l'exécution de son plan. La colonne du Congrès et de la Constitution est un monument essentiellement national. Le gouvernement a pensé que tous les citoyens devaient être appelés à concourir à la réalisation de cette œuvre, au moyen d'une souscription générale ouverte dans toutes les communes du pays. Un comité général, nommé par arrêté royal et composé d'anciens membres du congrès, a été chargé d'organiser la souscription. L'exécution des travaux aura lieu sous la surveillance de la commission royale des monuments.

Les termes de l'arrêté royal du 25 septembre 1849 sont significatifs. « Voulant, dit le roi Léopold, consacrer par un monument public le souvenir du congrès et rendre un hommage solennel à la Constitution, nous avons arrêté, etc. »

Que les peuples prennent l'initiative d'un hommage solennel de ce genre, cela se conçoit; mais que l'initiative vienne du chef de l'Etat lui-même, cela n'est pas très-ordinaire, et nous sommes très-près de douter que les fastes de

qui tient à sa Constitution, tient à son roi. Il y a entre eux échange mutuel de confiance, et comme la Constitution non-seulement permet, mais encore provoque les améliorations progressives, et que le gouvernement, dans son respect de

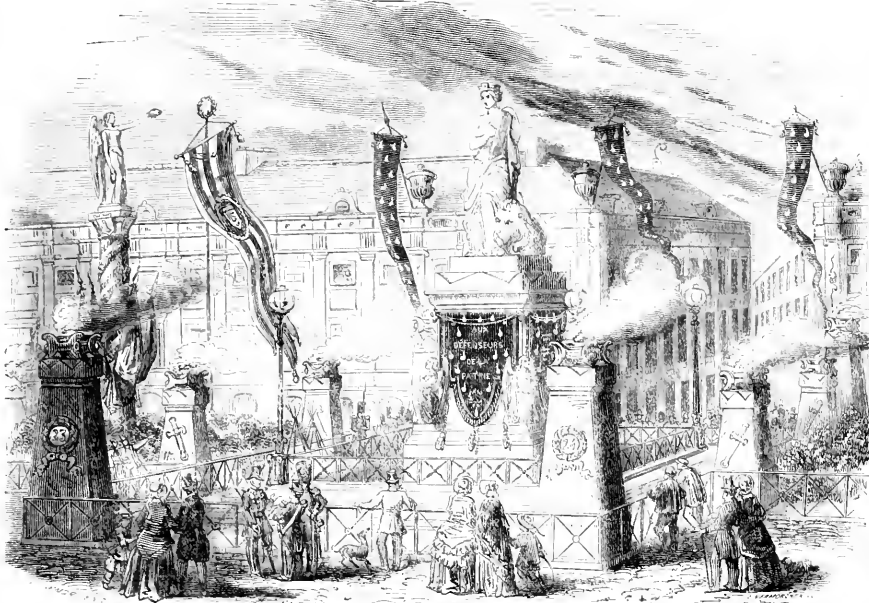
la Constitution, entre résolument dans la voie de ces améliorations; le peuple belge est en bon accord avec le gouvernement, de même que le gouvernement est en bon accord avec le peuple.

Le 25 septembre a donc été une fête nationale à laquelle tout le monde a pris part, depuis le roi jusqu'au plus humble habitant.

La terrasse de la rue Royale a reçu le nom de *Place du Congrès*. Ce vaste espace quadrangulaire est coupé à quelques mètres de la rue Royale par une balustrade demi-circulaire ouverte au centre, et dont les deux extrémités viennent rejoindre en pente douce une autre balustrade, qui surmonte le muraillo à contreforts qui formera le fond du marché projeté. L'ouverture centrale de la balustrade demi-circulaire donne naissance à un grand escalier en pierre, qui descend de la rue Royale sur l'hémicycle de la place. Les piédestaux de l'escalier sont surmontés de lions colossaux. Du chaque côté de l'escalier, à l'entrée, sont placés deux grandes

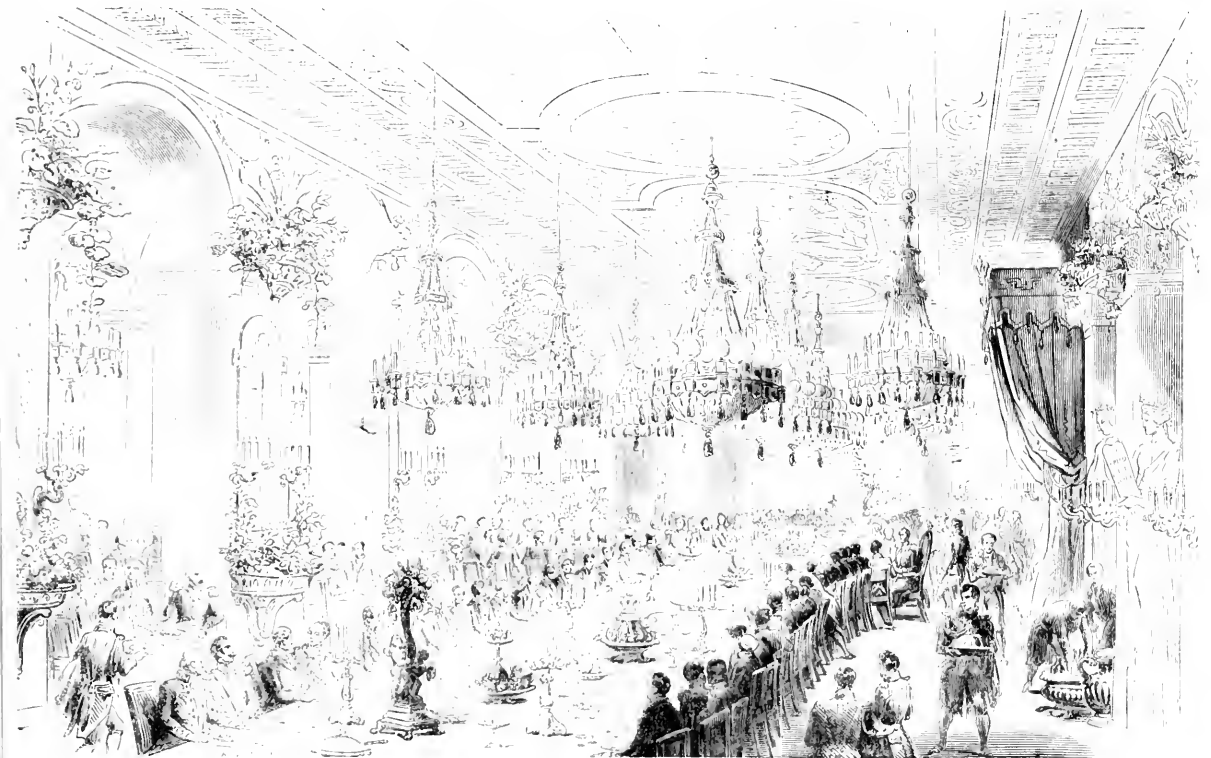
cassolettes de forme antique ou brûlent des parfums. De distance à distance s'élèvent sur la balustrade de vastes corbeilles à treillis dorés et à fond blanc, chargées de fleurs et d'arbutus odorants.

A l'extrémité de chaque rampe sont établies des tribunes réservées aux dames invitées; ces tribunes sont ornées de



Bruxelles, 25 septembre 1850. — Monument élevé à la mémoire des citoyens morts pour la Patrie dans les journées de septembre 1830.

l'histoire en présentent un autre exemple. En Belgique, cela paraît tout simple. On sait que le roi Léopold a accepté très-loyalement, très-conscienceusement la Constitution, qu'il n'a eu aucune arrière-pensée en lui prêtant serment, et que si quelqu'un est décidé à la maintenir dans toute son intégrité, c'est le roi lui-même. Voilà pourquoi le peuple belge,



Bruxelles, 25 septembre 1850. — Banquet offert par le Roi, des Belges, dans le Palais de la Nation aux anciens Membres du Congrès national et des législatures qui lui ont succédé.

statues représentant la *Gloire*, l'*Histoire*, l'*Immortalité* et la *Bienveillance*. Au fond de chaque tribune est placée une corbeille de fleurs à triple étage. Pres de la balustrade qui regarde la ville s'élevaient neuf grands mâts aux hauts-pendents des bannières aux armes des neuf provinces. A ces mâts sont adossés neuf colonnes sur lesquelles sont inscrits les articles de la Constitution relatifs à la liberté de la presse, à la liberté de l'enseignement, à la liberté des cultes et au droit d'association, les dates de l'installation du congrès belge, de la proclamation de l'indépendance nationale, de l'installation de la monarchie constitutionnelle, de l'adoption de la Constitution et de l'inauguration du roi. Au centre de deux trophées sont placées les tables de la Constitution que surmontent d'immenses drapeaux aux couleurs nationales. La machine à élever la pierre est au centre de l'hémicycle et est dissimulée sous de longues guirlandes de verdure. La pierre de base est jonchée de dahlias et supporte une plaque de bronze sur laquelle on lit :

S. M. LÉOPOLD I^{er}
POSE LA PREMIÈRE PIERRE
DU MONUMENT DU CONGRÈS
ET DE LA CONSTITUTION.
XV SEPTEMBRE 1831.

Au tour de la place, du côté de la rue Royale, s'élevaient de grandes lances à trois étages à l'extrémité desquelles pendaient de longues bannières tricolores que le vent agite en tous sens. Le coup d'œil est magnifique; les statues, ces vases, ces corbeilles, ces tables remplies de fleurs, ces drapeaux, ces banderoles, l'aspect de la ville, les édifices que l'on découvre à gauche, la campagne encore verdoyante qui s'étend jusqu'à la profondeur de l'horizon, tout cela forme un spectacle admirable que rehausse encore les feux du soleil qui d'aucun nuage ne voile.

Les personnes invitées à la cérémonie, les dames qui doivent occuper les tribunes latérales et qui se sont parées de leurs plus élégantes toilettes, pénètrent dans l'enceinte et se rendent aux places qui leur sont réservées. Une foule immense encombre la rue Royale et les rues adjacentes. Les fenêtres et les balcons, les toits des maisons, les charpentes des habitations qui s'élevaient sont couverts de spectateurs. La garde civique et les troupes de la garnison sont rangées en bataille à droite et à gauche de la rue Royale. La compagnie d'artillerie de la garde civique, les chasseurs volontaires de Bruxelles et le premier régiment de chasseurs dont le costume est si pittoresque, sont placés au fond de la place du côté de la balustrade droite. Un détachement des blessés de septembre, en uniforme et sous son drapeau, fait le service des deux côtés de l'escalier central.

A onze heures et demie, les anciens députés au congrès et les membres des chambres législatives des sessions qui se sont succédé depuis l'assemblée constituante, quittent le palais de la nation où ils s'étaient réunis et se forment en cortège pour se rendre à la place du Congrès. Le cortège est précédé d'un peloton de cavalerie et de la garde civique à pied. M. Dumon-Dumortier, président du sénat, et M. Verhaeghe, président de la chambre des représentants, ouvrent la marche et sont suivis des députés au congrès et des membres des législatures, confusément ensemble. Derrière le cortège sont les fonctionnaires publics en uniforme. La marche est formée par les troupes de la garnison et un peloton de cavalerie.

Le cortège suit la rue de la Loi et la rue Royale au milieu d'une immense affluente, et descend par l'escalier central dans l'hémicycle de la place. L'arrivée de ces vétérans du congrès et des membres de nos assemblées législatives offre un aspect imposant.

A midi, des salves d'artillerie annoncent que le roi quitte son palais. Le roi est à cheval en uniforme d'officier général de la garde civique; les princes ses fils, le duc de Brabant et le comte de Flandres sont à cheval à côté du roi et revêtus des uniformes de leur grade; un nombreux et brillant état-major suit le roi. La foule s'émot et fait retentir l'air de ses acclamations.

Le roi est reçu au haut de l'escalier par les membres du comité général et descend dans l'hémicycle. Il se place avec ses fils près de la pierre qui va être posée. Tous les membres du congrès et des législateurs forment un vaste cercle autour du roi, près duquel sont M. Charles Rogier, ministre de l'Intérieur, et ses collègues. Le roi prononce le discours suivant :

« MESSIEURS,
« Je viens avec honneur m'associer à un acte de gratitude nationale pour une assemblée mémorable entre toutes, par son patriotisme, ses lumières et sa modération.
« Vingt années d'expériences ont prouvé la solidité et la sagesse de l'œuvre que nous avons accomplie ensemble.
« Toutes les libertés méritées dans la lutte nationale, respectées et développées, sont exercées sans aucune entrave, et le plus bel éloge qui puisse être fait du peuple belge, c'est de dire qu'il s'est montré digne de sa constitution.
« Si la Belgique est restée pendant vingt ans paisible et forte, c'est qu'elle a eu foi dans ses institutions et dans son gouvernement; si le gouvernement, à son tour, s'est maintenu à l'abri de tout ébranlement, c'est qu'il a cherché son appui dans les institutions et dans les sentiments sympathiques de la nation.
« Que rien n'altère cette confiance réciproque; que la nation continue de pratiquer ses libertés avec la même sagesse; que la constitution soit transmise intacte à ceux qui nous suivront, et ce vingtième anniversaire ouvrira pour la Belgique une nouvelle ère de grandeur véritable et de prospérité! »

De vives acclamations répondent à ces paroles. Aux cris de *Vive le roi!* poussés par les nombreux assistants, se mêlent les cris de *Vive la reine!* qui font entendre toutes les dames placées dans les tribunes latérales. Tout hommage spontané rendu à la reine, qu'une malice tient éloignée des fêtes, aux quelles elle eût pris part avec honneur, produit une profonde impression.

M. Dumon-Dumortier, président du Sénat, et M. Verhaeghe, président de la Chambre des représentants, adressent au roi et à l'Assemblée des discours qui sont accueillis par de vifs applaudissements.

On procède ensuite à la cérémonie. Au centre d'une construction en briques est enclavée une pierre évidée, destinée à recevoir les médailles gravées pour la solennité et des pièces de monnaie en or et en argent. Ces médailles sont placées dans une boîte en palissandre que l'on introduit dans une boîte en plomb dont on soule l'ouverture. La double boîte est déposée dans le creux de la pierre que l'on scelle hermétiquement. Le ministre de l'Intérieur remet au roi un truelle d'argent élégamment ciselée. Le roi charge la truelle d'un ciment préparé dans un vaseau de bois de palissandre, et l'étale sur la pierre. Le même cérémonial est accompli par les jeunes princes, par le président du Sénat, le président de la Chambre des représentants, et le ministre de l'Intérieur.

M. Charles Rogier a présenté au roi le jeune architecte auquel on doit le plan du monument et les décorations de la place du Congrès exécutées pour cette fête. Le roi a adressé à M. Poelaert des paroles empreintes de la plus aimable bienveillance.

Le roi et les princes, après avoir salué l'Assemblée, ont été reconduits jusqu'à la rue Royale par les membres du comité général, au milieu des plus vives acclamations. La cérémonie était terminée à une heure et demie.

Le roi a passé ensuite sur la place du Palais une grande revue de la garde civique et de l'armée.

Le soir à six heures le roi a réuni dans un grand banquet les députés au congrès et les membres des législatures qui lui ont succédé, et, par un attention délicate, il avait voulu que ce banquet fût donné dans l'enceinte même du palais national où la Constitution a été délibérée et votée. Le vestibule du palais a été transformé en quelques jours par l'intelligente et active direction de M. Léon Puyx en une magnifique salle de festin.

Nous regrettons d'être forcé de supprimer, faute de place, une description qui rivalisât avec ce que nos fêtes parisiennes ont jamais offert de plus grandiose et de mieux ordonné tout à la fois par le goût, qui est l'art suprême de ces solennités.

Le décor est d'une magnificence que ne peut parvenir à rendre l'humble crayon de M. Henricx, dont nous reproduisons le dessin.

Sur la table principale, sont dressés les grands surtouts en vermeil du roi. Des candélabres sont placés de distance en distance.

— Nous renvoyons à la dernière page de ce numéro la fin de cette relation; car tout n'est pas dit sur le banquet royal, et quand nous aurons achevé, il restera encore à mentionner un banquet à l'Hôtel-de-Ville.

Voir la page 208.

La Vie des Eaux.

Les Bains de mer de Normandie.

VII.

LE TRÉPORT ET EU.

[Suite et fin. — Voir les Nos 332 et 341.]

Les bains du Tréport étaient placés sous la protection du comte de Paris, qui chaque saison y ramenait, avec ses précepteurs et gouverneurs, pendant le séjour de la famille royale au château d'Eu, et pour qui on avait construit un petit palais sur le rivage. C'est une espèce de Tranon maritime, exhaussé de quelques marches au-dessus du sol et formé d'un seul rez-de-chaussée. Cette construction, qui est modestement ornée de pilastres, à angles, à assises et à chaînes de pierres, est conçue dans des proportions qui n'ont rien de trop enfantin. Elle servira à récurer, pour quelques bûches d'eau, collations ou concerts, l'école des jeunes baigneurs : il nous a paru même qu'elle serait assez vaste pour contenir les grands parents. Le Tréport, qui eût pu ainsi se prévaloir de la quasi-citoyenneté du jeune prince, se lit sans doute piqué d'honneur; il n'eût pas soutenu que l'héritier du trône se déclarât les pieds aux sables de ses parages, et eût pris quelque soin d'un établissement qui peut et doit être pour lui la source d'une haute fortune.

Aujourd'hui cet établissement existe, ou du moins n'existe ni vague, pour ainsi dire, que de nom. Une vingtaine de tentes en fort mauvais état, de la dimension d'une grénière, en forment tout le matériel. C'est à peine si quelques planches vermoullées et mal jointes, posées sur l'épaisse couche des sables, permettent au baigneur de gagner la grève et la mer à un seul saut. C'est du milieu des lames que l'on embrasse le mieux le panorama de la ville et de ses falaises dentelées. Plus loin, à l'est, la vue s'étend sur les côtes de Picardie, dont le Tréport est séparé par une petite plaine au delà de laquelle remoncent la falaise abritant de son ombre le populaire village de Mers. Le port, la jetée, l'écluse de chasse construite par le duc de Penthièvre, et l'embarcadere de la Bresle, ou viennent mouler les navires, occupent le centre de la coupure, qu'on dirait faite de main d'homme.

L'église, littéralement perchée sur une hauteur inaccessible de tous côtés, hors un seul, domine cet ensemble et fait planer le signe de la rédemption sur une immense étendue de mer. Cet édifice est fort bizarre, il semble n'être que l'amas fantaisie et confus de douze ou quinze nefs inégales, surmontées d'une tour irrégulière et machévie. Chacune de ses façades latérales présente une ou deux nefs aux toits ogives, adossées à la principale et formant autant de chapelles, ou, pour mieux dire, autant de petites églises, disposées en parallélisme, mais verticalement à la grande. Cet étrange mélange ne déplaît pas; et, soit hasard, soit prévision de l'architecte, plus habile qu'il n'a visé à le paraître, cet amal-

gane prodigieux n'est pas dénué d'harmonie. Au-devant de la tour est un porche ouvert, tout bordé de varechs, d'encadrements et de feuillages fantastiques. Il faut bien se garder d'aborder ce lieu sombre vers l'heure de minuit; car, sous ce porche est une vierge dans sa niche, et, aux pieds de cette vierge, une âme en peine est condamnée à venir chaque nuit faire sa prière à la douzième heure sonnant, quel que soit le vent qui mûrisse ou l'éclair qui zebre la nuit. Cette pénitence doit être mille ans consécutifs, et se rattache à recommencer tout entière si l'âme du purgatoire, qui, d'après l'âge de l'église, doit en avoir encore pour quatre ou cinq siècles, comment la faute d'adresser une seule parole aux personnes qu'elle peut trouver chemin faisant. Aussi évite-t-on soigneusement son approche, tant par frayeur que par commiseration. Cette circonstance aggravée de la population à mis les chroniqueurs, assez mauvais plaisants, sur la voie d'affirmer qu'une enveloppe terrestre du sexe féminin logeait jadis cette âme en peine.

L'intérieur de l'église ne contient aucune œuvre d'art ni aucun ornement remarquable, si ce n'est une belle boisserie dans la chapelle de la Vierge, et une lampe d'argent en forme de vaisseau, déposée à titre de vœu par ordre de l'ex-reine des Français, au moment où le prince de Joinville s'embarquait pour l'expédition et la prise de Saint-Jean-d'Ulloa.

Le Tréport, comme réclame, offre peu de ressource; on n'y trouve ni salon, ni théâtre; et ce n'est point là qu'on faut venir chercher la vie mondaine des eaux. Le voisinage d'Eu et de sa splendeur forêt est une compensation pour les baigneurs. Une route belle, mais sablonneuse et exposée à toutes les ardeurs du soleil, conduit de l'un à l'autre point, et des voitures-ombibus de toute forme la parcourent à chaque heure du jour en quinze ou vingt minutes à peine. Eu, situé dans un vallon, aux bords de la Bresle, est une ville de quatre mille âmes, irrégulière et assez laide, mais qu'annuaient, sous le dernier règne, la présence d'une nombreuse garnison d'élite, les séjours périodiques de la famille royale, et tout le bruit de fête qui se fait autour d'une cour, même champêtre.

Le château, qui est la fortune d'Eu, est situé au cœur de la ville. Une grande cour, formée par une grille, le sépare seul des autres habitations. Il a été bâti par le duc Henri de Guise (le Balafre), en 1578, et dessiné par un architecte de Beauvais nommé Pierre Leroy. Il se compose d'un grand corps de logis accoté de deux pavillons assez semblables à ceux du château des Tuileries, dans le style duquel est conçu l'édifice. La place du dôme est occupée par un beffroi ou clocheton contenant l'horloge, flanqué de deux arbres plus petits en retraite et ornant la façade du jardin. Le château est construit en briques, sur le ton brun desquelles se détachent assez heureusement, pour le plaisir des yeux, des pilastres et des balcons de pierre. La façade, qui n'a pas moins de deux cent soixante dix pieds de développement, est coupée au centre par un porche à quatre colonnes et entouré de sept contreforts les salles d'attente. Les balcons, les cheminées, les clochetons, les toits ogives, les balustrades et les flechies qui les surmontent, les lucarnes à consoles et à aiguilles percées dans la toiture brune, donnent de l'agrément à la partie supérieure de l'édifice, en y jetant un certain air de desordre mouvementé et pittoresque qui rompt la monotone des lignes droites. Le château a été restauré avec goût, et il serait difficile de distinguer les parties de date récente d'avec les détails qui remontent au temps de la construction.

Eu, comme la plupart des résidences princières, a subi d'étranges et nombreuses vicissitudes, a été le témoin et le théâtre de bien des scènes imprévues. L'histoire de certains châteaux est intéressante comme celle des hommes qui ont beau-coup vécu, et je ne me borne pas qu'un tel sujet ait tenté l'un des brillants et vifs esprits de ce temps-ci. Ce fut dans ce château que la duchesse de Guise, après la tragédie de Blois, vint pleurer son époux, peut-être ses propres faiblesses, et, par un de ces retours subits de pitié si particulière aux héroïnes tumultueuses de cette galante époque, éleva, nouvelle Artémise, un superbe mausolée à celui qui lui avait mérité le poignet avec son gantelet de fer et l'avait contraint d'assister au meurtre du beau Saint-Mévil. Ce fut là aussi que la fière et tendre amazone de la Fronde, le vainqueur d'Orléans en jupon et en corsette, l'impitoyable artillerie du faubourg Saint-Antoine, mademoiselle d'Eu, de Dombes et de Montpensier, la grande Mademoiselle enfin, devenue propriétaire de la belle comté d'Eu après la mort du dernier duc, vint passer le long exil auquel la condamna son refus obstiné d'accepter la main d'un roi. C'est là qu'après toutes ses disgrâces, encourues pour l'amour de ce cadet de famille, assez chétif et sans fortune, qui l'en récompensa si bien, elle revint, reçut et alla de plus belle cet invincible P. Guillemin, ce même époux de princesse, dans lequel, alors comme toujours, elle trouva, pour tant de sacrifices, le plus mérité, le plus glacé et le plus égoïste des hommes.

Après elle, que d'infortunes abritées sous ces mêmes voûtes! La famille du duc de Maine, cette race de bâtards déclassés de maie à partir dans l'ombre; la princesse de Coddé, le duc de Penthièvre et tant d'autres.

En 1793, le château d'Eu est saisi. Le mobilier vendu, et tous les tableaux sont envoyés au district de Dreux. La nation de crete qui sera converti en un hôpital militaire; mais bientôt, se ravissant, elle affecte cette magnifique demeure à la manoirerie de Rouen. Le général Rampon en prend possession sous l'Empire, et les bottes éperonnées du soldat de fortune ébranlent ces parquets qui foulèrent jadis les entrailles empanachées des deux grandes maisons de Bourbon et d'Orléans. L'empereur y a son tour, en visitant le Tréport, prend fantaisie au château d'Eu et le remet, après l'avoir fait visiter par M. Fontaine, à un domes de la couronne. En 1814, le château fut rendu à la famille d'Orléans. En 1821, le roi des Français y revint pour la première fois. C'est à deux lieues de cette résidence, au château de La-

notte, qu'il avait été élevé. Aussi, l'un de ses premiers ordres fut de conserver à quelques prix que ce fût, l'ancien château, et, depuis cette époque jusqu'à la fin de son règne, Louis-Philippe à toujours témoigné une prédilection marquée pour cet historique séjour.

Le parc, dessiné par Lenôtre et agrandi par le propriétaire actuel, est beau et vaste; le plus often une certaine analogie avec celui du Luxembourg; les pelouses et les parterres décrivent une ellipse au pied de la façade, en contrebas d'une allée d'arbres où sont admis les promeneurs. A l'autre extrémité du jardin réservé, le terrain ombragé s'accidente et s'abaisse par une pente rapide jusqu'au niveau de la rivière qui borne le parc. D'autres bras moindres du même courant sillonnent le parc, et de grandes pièces d'eau forment, avec de petits îlots empanachés de saules-pleureurs, des archétypes stagnants et verdoyants d'un aspect assez hollandais; sur la terrasse qui termine le jardin du côté de la mer est un belvédère d'où la vue embrasse toute la plaine comprise entre les deux falaises, le village de Mers, les mâts et les agrès des navires à l'ancre dans la Bresse, et la silhouette singulière de la haute église du Tréport.

L'ornement caractéristique et la principale curiosité du château d'Eu sont la riche collection de portraits historiques dont la première idée et la fondation appartiennent à Madolesme, qui avait fait transporter dans cette résidence les portraits du château de Choisy. A ce premier fonds elle ajouta un grand nombre de portraits des princes des maisons de Lorraine et de Bourbon, et de la plupart des personnages célèbres du dix-septième siècle. Cette collection, continuée par ses successeurs, et devenue ainsi l'une des plus complètes qu'il fut possible de réunir, échappa au moins en partie à la fureur iconoclaste de la Terreur; et distraite du château d'Eu en 1793, elle y fut rendue dès l'an V. Le duc d'Orléans la fit restaurer par le conservateur de ses tableaux, M. Bétol. J'imagine toutefois que non nombre de ces précieux portraits fut déformé de la galerie, soit pendant la Terreur, soit à d'autres époques; la plupart ne sont plus représentés maintenant que par d'assez mauvaises copies, et je répugne à croire que Mademoiselle se fût contentée de pareilles toiles. On reconnaît d'ailleurs le goût peu sévère de ce temps-ci dans les portraits contemporains.

Toutes ces toiles sont répandues à profusion et comme au hasard dans les diverses salles du château. Les murs de certains appartements en sont garnis jusqu'au plafond. A dater de la fin du seizième siècle, on peut dire que toute la France et l'Europe illustres sont là. Elles ne sont classées ni chronologiquement, ni par ordre de genre ou de nationalité. De ce péleméle il résulte d'incroyables rapprochements, assez philosophiques au fond. C'est bien là l'image de la vie ou plutôt celle de la mort. L'afrique combte l'empereur; Louis XI, Gabriel de Sèze; Charles-IX, Téméraire; est autre duc de Bourgogne qui fut Fénélon pour précepteur; la duchesse de Berry (la fille du Régent, nièce du duc du père LaChaise, et le portrait en pied de M. de Nemours à l'attaque de Constantine, à pour pendre, à droite le duc de Marlborough, et à gauche le prince Eugène.

Parlerai-je de la galerie-Victoria, cette galerie pittoresque et interrompue... par l'escalier. Beaucoup de ces salles destinées aux membres des deux familles royales, y compris le *king-consort*, attendent encore béants leurs toiles. Il en est de même des grands tableaux, et l'on voit seulement en place les petits sujets épisodiques de la mémorable *visite*; le dévouement de la reine et autres inspirations de même force. On a le plaisir d'y contempler sous toutes leurs faces MM. V... A... G... de S... et tutti quanti, plus ou moins heureusement groupés autour du maître de céans.

Les amateurs de ce genre de peinture en trouveront deux spécimens anciens et moins officiels dans l'un des cabinets supérieurs du château. Ce sont deux petites toiles superbement traitées dans le style du hollandais Titus. L'une d'elles a pour titre le *Déjeuner aux hôtesses*. Entre le *Déjeuner au jambon*. Voici de beaux sujets de peinture. Mais l'art relève tout, et ces scènes vulgaires sont rendues avec un précieux et un fini incomparables. Les deux figures ne sont, au reste, que de belles et honnêtes et les habits brodés et en mazzettes. A part les mouches, la poudre et les strampoulis lambris, Adrien Brasseur n'aurait eu non fait de mieux ni de plus aviné. Le *Déjeuner au jambon* surtout mérite de fixer l'attention et a tout l'intérêt historique d'une scène de l'œil de lauf. Dans un grand pendentif comme on peignait Watteau, une table dressée auprès d'un colossal vase de marbre a reçu plusieurs convives. L'aristocratique, entre autres un homme d'un air sérieux, de haute mine, portant sur son habit paillette un large ruban en sautoir, et une jeune femme à la physionomie noble et sensée et plus qu'égrillarde. Sur la nappe de Saxe, au milieu de débris de vieux Sevres et de verres brisés par un choc trop fréquent et trop peu mesuré, on voit le comestible de choix qui fut le sujet du tableau. Un néronien couvert de riches vêtements se tient debout et sert à boire. Vraisemblablement, il s'acquitte de ses fonctions à merveille; car l'alibérèse est à son comble, et la jeune femme se recrée à barbouiller avec le jeune luron lui-même le visage de l'homme mort qui se renverse sur son siège et paraîtivre de bonheur. Les tableaux à portraits qui décorent la pièce et qui sont tous de même tonche, celui-là est le seul qui s'accompagne au bas d'une longue explicative; mais ce préliminaire anonyme n'empêche pas de reconnaître distinctement dans le haut personnage barbu, sa majesté Louis-Philippe d'après le buste de la biographe Dubarry, et dans le naturel du Colonel de Lorraine, l'abbé Zémor, gouverneur du pavillon de Luciennes. Voici comment la France s'amusaient autrefois; voilà les épisodes biographiques qu'elle livrait à l'habile pinceau de ses peintres ordinaires et extraordinaires; cela réconcilie avec le décorum bourgeois de la peinture officielle. Franchement,

mieux vaut encore léguer à saifité à nos neveux les têtes de MM. V... et A... que de faire passer à la postérité de pareils monuments d'un si complet oubli de la dignité d'homme et de roi.

La décoration intérieure du château est riche, mais sans magnificence. L'ameublement tout entier est en chêne sculpté sur lequel le temps n'a point encore posé ses teintes vénérables. Non-seulement, chaque membre de la famille royale avait la son appartement complet, mais dans les vastes proportions du palais il y avait encore place pour de nombreuses chambres d'amis. M. Guizot, M. le maréchal Soult, lord Aberdeen, et les principaux membres des cabinets de Paris et de Londres avaient leur lit fait au château d'Eu. Le défunt vainqueur de Nézib y a reçu l'hospitalité à y a quatre ans, et il a occupé la chambre du vainqueur de Toulouse. Qu'ait dit Henri le Balafre, si l'eût pu prévoir non qu'un huguenot, mais qu'un infidèle dormirait sous son toit du sommeil du juste? La chambre qu'habitait le roi et la reine ne se distingue point des autres par l'ornementation, ni par l'ameublement. Il faut rendre à Louis-Philippe cette justice qu'en ce qui le touche il a toujours porté sur le trône le mépris du luxe à un degré, cependant d'un degré de républicain. Son cabinet de travail au château d'Eu mérite une mention spéciale; il ressemble probablement à une chambre d'étudiant de la place Sorbonne ou de la rue des Grès. Sur la cheminée, une pendule d'hôtel garni; devant la fenêtre, un petit bureau en noyer tache d'écaille et un fauteuil de cuir à dos tordu; le tout pouvant bien être prisé cent francs à l'hôtel de la rue des Jeûneurs; voilà les meubles délicats dont brillait ce sanctuaire auguste. Cette table en noyer fixe mon attention, et là-dessus mon cicérone (c'était dans l'ère monarchique, de me raconter qu'on a fait des efforts imaginables, employé la prière, la force et jusqu'à des enlèvements clandestins pour détacher Sa Majesté de son mobilier d'étudiant, mais toujours sans succès, le roi s'étant montré sur ce point monarche absolu et ayant impérieusement exigé qu'on lui rapportât sa table de la rue de Clerf et son fauteuil du maître chère.

La chapelle du château, ornée de vitraux peints à Syvres sur des dessins de Chenavard, est toute moderne. Ce n'est guère, par les proportions, qu'un oratoire, ou, pour mieux dire, qu'un boudoir privé, mais charmant, qui joue du reste à s'y méprendre le lieu saint, grâce aux demi-teintes et à la pénombre solennelle qu'y projettent les verrières.

Après la chapelle, dois-je le dire? mon guide m'a fait admirer les cuisines; elles en valent la peine. Imaginez qu'on a exhausé de vingt pieds le sol d'une cour basse, profonde et ouverte comme une citerne, pour y élever ce monument national laboratoire gastronomique, cette crypte culinaire abrite sous des voûtes feydaonnées, avec ses dépendances et ses annexes, fourneaux et ustensiles qui sont de l'ordre le plus gigantesque. Il faut transporter aux cuisines chateaulégers du riche Gamache pour retrouver par la pensée que l'usage chose de comparable. Je ne crois pas qu'il existât sur le globe autant de cuisiniers, de chambrières, de cochers, de broches, de moutons à pécheries et autres, qu'en au vu la rémou. On voit bien du premier coup d'œil qu'il n'y avait là une cuisine éminemment politique et internationale. Tout est arandonné dans cet édifice incomparable, il y a des salles à manger pour chaque classe de la livrée; une pour les valets de pied; une pour les *carriers*; une troisième pour les femmes de chambre; une quatrième pour la cuisine proprement dite, chacun servi selon son rang; car le monde gomme à ses distinctions, ses délicatesses et ses castes.

En face du château est l'église, belle et gothique du style non fleuri, dont la triple toiture, les fûts encastrés, vergetés de maues colonnettes, les tourterelles, les arceaux et les contre-forts en ardoise forment un assemblé à la fois simple, sévère et original. Dans les caveaux figurent les statues en marbre des anciens comtes, dont les restes étaient inhumés dans cette crypte. Quelques-unes de ces effigies mortuaires, notamment celle de la belle Jeanne, première épouse de Charles d'Artois, sont d'une exécution remarquable; toutes offent un intérêt archéologique par la beauté et le fini des ajustements.

Après l'église d'Eu, il faut venir, à la chapelle du collège existante sur l'ancien emplacement de l'église, les quelques tombes de Henri le Balafre et de la duchesse de Guise. Ces deux monuments de la dévotion et de la piété conjugale un peu barbares de Catherine. Ces tombes sont en forme de cathédrales, ornées de figures allégoriques et des statues au relief coupé, sont admirés par quelques-uns des visiteurs de Germain Pélissier, mais le monument le plus intéressant des environs avant ceux de Gènes a un seul et unique tableau. Quel qu'il en soit, c'est de belles gravures et d'un aspect monumental. Le marbre en est la seule matière. Henri le Balafre y est représenté deux fois. Le premier, en course, obtenu sur sa tombe et du comte d'Eu appuyé sur une pile de coquilles sans l'aitte le d'un ruyère en colonne et superbe; le second, en manteau ducal, presque nu agenouillé devant un pieu-Dieu. Dans le monument qu'elle a fondé pour elle-même, *stibi ponendum curavit*, comme eût fait une matrone romaine, la nouvelle Athénienne s'est patiemment ornée une double statue.

Avant de quitter Eu, je ne saurais trop faire l'éloge de ses habitants. Je n'ai retrouvé parmi eux aucune trace de la rapacité normande, et l'hôtelier du *Cygne blanc* est le seul qui par sa conduite, dans l'antique Neustria, rouissant dans sa persécution deux quilles qui ont vu l'ancien et les suppres; celles d'André et de l'honnête homme. Je me suis demandé à moi-même si ce n'est pas un Normand. Dans le fait, cette ville n'est qu'un riche port d'un communisme italien. Au delà de la Bresse, se trouve une autre province; le village de Mers, à deux lieues de l'Eu, est encore l'avant-poste et la première étape, car c'est là, me dit le phylloxère en blous bleus, que l'on dit des choses qui me mène prendre chaque matin mon bain au Tréport, c'est là ou commence la Picardie.

— Ah, ah! lui dis-je.
— Oui, monsieur, et c'est là aussi qu'elle finit. »
FELIX MORNAUD.

Séance d'inauguration

DE LA NOUVELLE SALLE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

M. Brichevaux, en homme qui sait son monde, laisse aux spectateurs le temps d'examiner la nouvelle salle, et n'agit sa sonnette présidentielle pour annoncer, selon l'usage antique et solennel, l'ouverture de la séance, que lorsque la curiosité générale est satisfaite. Comme tout le monde, nous avons profité de la délicate attention de M. Brichevaux.

Les décorations de la salle se peuvent résumer en deux tableaux peints à la cire par M. Muller, inspirent l'un et l'autre par une belle page de l'histoire médicale. Celui de gauche représente Pinel faisant tomber, à Bicêtre, les fers dont on chargeait jusqu'à lui les malheureux aliénés. M. Scipion Pinel nous a retracé les détails de cet épisode, qui est sans contredit un des plus beaux titres de gloire de son père et que nous sommes heureux de consacrer ici. C'était dans les derniers mois de 1792; Pinel, renommé depuis quelque temps médecin en chef de Bicêtre, avait déjà sollicité plusieurs fois, mais inutilement, l'autorisation de supprimer l'usage des fers dont étaient chargés les lurieux. Il prit enfin le parti de se rendre lui-même à la Commune de Paris, et là, répétant ses plaintes avec une chaleur nouvelle, il exige la réforme d'un traitement si monstrueux; « C'est l'ouï, lui dit un membre de la Commune, j'irai demain à Bicêtre te faire une visite; mais malheur à toi si tu nous trompes et si tu recelles les ennemis du peuple » parmi tes insensés. »

« Le membre de la Commune qui parlait ainsi était Couthon. Le lendemain il arrive à Bicêtre.... Couthon veut voir et interroger lui-même les fous les uns après les autres; on le conduit dans leur quartier; mais il ne recueille que des injures ou même de sanglantes apostrophes, et n'entend, au milieu de cris confus et de hurlements forcés, que le bruit glacial des chaînes qui retentissent sur des dalles dégoûtées d'ordures et d'humidité.

« Fatigué bientôt de la monotonie de ce spectacle et de l'insuffisance de ses recherches, Couthon se retourne vers Pinel: — Ah çà, citoyen, lui dit-il, es-tu fou toi-même de vouloir déchaîner de pareils animaux? — Citoyen, lui répond celui-ci, j'ai la conviction que ces aliénés ne sont si intraitables que parce qu'on les prive d'air et de liberté, et j'ose espérer beaucoup de moyens tout différents. — Eh bien! fais-en ce qui te vaudras; je te le dis abandonne moi; mais je crains bien que tu ne sois victime de ta prescription. »

Mais désormais pas de prescription. Pinel commence dès le jour même son entreprise, dont il ne se dissimule pas les difficultés, les réels, etc., etc.

Tel est le sujet de la première tableau de M. Muller. Pinel, suivi d'Esquirol, son élève, et d'autres étudiants sans caractère, assiste lui-même au brisement des fers. La figure principale, celle de Pinel, manque, à ce qu'il paraît, de ressemblance, mais se distingue par ce quelque chose de grand et de magique qui est l'empreinte du génie.

Le second tableau est plus remarquable et plus animé; nous sommes sur un champ de bataille de la République; Larrey, calme et tranquille au milieu du carnage et du feu, reçoit le blessé, des mains d'un aide, pour amputer le bras à un blessé. A côté de lui, tout criblé de balles, est un de ces caissons que son génie avait, à l'armée du Rhin, transformés en ambulances volantes, et à ses pieds gisent des morts et des mourants qu'appartient au grand chirurgien les valeureux soldats de la République. Au milieu de ces scènes de désolation et de mort, la figure de Larrey est magnifique, nous allons dire sublime, de calme et de sérénité.

La sonnette de M. Brichevaux nous arrache tout à coup à notre contemplation, et le président, se donnant à lui-même le parole, c'était son droit, nous raconte, dans un style fleuri, les diverses péripéties de l'Académie.

Le secrétaire perpétuel, M. Dubois (d'Amiens), prend ensuite la parole. Tout le monde connaît l'éloquence et la clarté du style de cet orateur, ainsi que la justesse et l'élevation ordinaire de sa pensée; ces heureuses et brillantes qualités se sont produites d'une manière bien remarquable dans un discours historique de Louis, l'ancien secrétaire de l'Académie de chirurgie. Il nous est impossible de détacher de ce discours, sans les déflorer, les phrases et les traits d'esprit dont M. Dubois a été si prodigue, soit qu'il les empruntât avec un goût exquis à la correspondance de Louis, soit qu'il les trouvât au bout de sa propre plume.

Qu'il nous soit permis, cependant, pour honorer la mémoire d'un homme éminent, Lapeyronie, et augmenter dans l'estime publique la profession médicale, de citer ici le testament du fondateur de l'Académie de chirurgie, dont une copie a été fournie par M. Dubois dans les archives de cette illustre corporation:

« Le 17 avril 1757, au château de Versailles, parlant devant nos notaires, un bailliage de Versailles; je donne et lègue à la communauté des maîtres en chirurgie de Paris ma terre de Montigny, ses circonscriptions et dépendances, situées dans l'élection de Château-Thierry.

« Je veux et entends que les revenus de cette terre soient employés :

« 1^o Un prix qui sera distribué chaque année, et qui sera d'une médiocrité de 500 livres;

« 2^o Un jeton d'argent de quatre marcs du cent, qui sera distribué chaque jour d'assemblée aux quarante académiciens les moins âgés, les cinquante compris dans le nombre des quarante, à raison d'un jeton par académicien, et d'une fois ou quelques-uns des académiciens ne se seraient pas trouvés à l'heure fixée par le règlement, j'entends qu'ils n'auront point de part à la distribution des jetons, et que ces jetons non distribués seront portés, savoir: moitié



Le docteur Pouch, tableau à la cire, par Mouler.

au secrétaire de ladite Académie, et l'autre montée aux adjoints, en commençant par les plus anciens, à raison d'un jeton chacun :

» 3^e En 500 livres, qui seront partagées chaque année pour deux cours d'accouchement, qui seront faits l'un aux élèves en chirurgie, et l'autre aux sages-femmes ;

» 4^e Enfin, en dépenses pour l'utilité et le progrès de la chirurgie.

» Je donne et lègue ma bibliothèque, . . . , plus 200 livres pour être employées en nouveaux achats de livres, et 300 livres aussi chaque année pour le bibliothécaire qui sera nommé par mes successeurs.

» Après le décès des deux dames, mes sœurs et nièce usufruitières, je lègue les deux tiers de mes revenus aux chirurgiens de Paris, et l'autre tiers à ceux de Montpellier.

» Je veux et entends que les deux tiers légués aux chirurgiens de Paris soient employés :

» 1^{er} A 3,000 livres pour chaque année au secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie ;

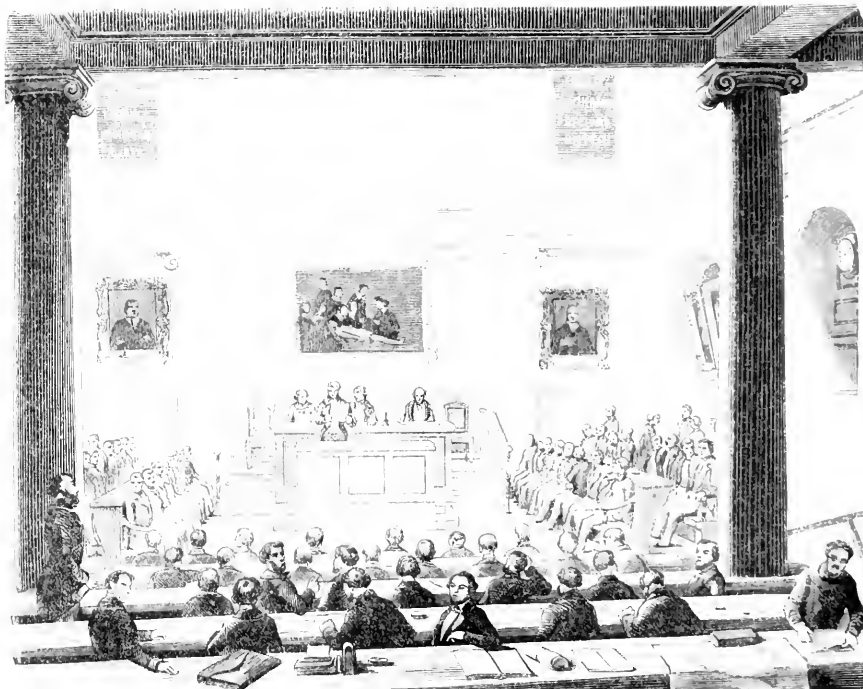
» 2^e A 2,500 livres

payables aux cinq adjoints des professeurs fondés par le roi, à raison de 500 livres chacun, sous la condition de faire chacun un cours pareil à celui des professeurs dont ils sont adjoints :

» Enfin en dépenses qui seront jugées nécessaires pour les progrès et l'avantage de la chirurgie et principalement de l'Académie royale de chirurgie.

1793 engloutit les fonds et les capitaux dont les sociétés savantes étaient en possession ; mais plus tard on a rendu aux émigrés les biens non vendus et les propriétés nationales non aliénées ; pourquoi l'Académie de médecine, héritière de l'Académie de chirurgie, n'a-t-elle jamais été appelée à prendre part à ces royales munificences ? N'y aurait-il pas quelque justice à lui rendre, sinon la terre de Monsigny, ses circonstances et dépendances, du moins à lui donner en compensation quelques fonds dont elle a un pressant besoin, et dont l'humanité la première retirerait les bénéfices.

Que le gouvernement y songe et qu'il avise !
Dr FELIX ROUBAUD.



Nouvelle salle de l'Académie de Médecine, rue des Saints-Pères.



Le service ambulancier sous le feu des épingles.

Promenades et Jardins publics — Études parisiennes par Valentin.



TUILERIES.



ASNIÈRES.



BOULEVARD.



CHATEAU ROUGE.

nous pouvons ajouter que non-seulement il a tenu sa promesse, mais qu'on trouve en outre, dans ces deux gros volumes, beaucoup d'érudition et d'esprit, de sages conseils, d'utiles révélations, de nobles et profondes pensées, et, ce qui ne nuit jamais à toutes ces autres qualités, un bon style.

AO. J.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION.

AVIS AUX ABONNÉS

QUI VEULENT COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

La 1^{re} série de l'ILLUSTRATION forme, au 31 décembre 1849, 14 volumes, y compris la Table générale analytique et alphabétique traitée au tome XIV.

Tome I	du 1 ^{er} mars 1843	à fin août 1843.	N ^{os} 1 à 26.
II	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1844.	27 à 52.
III	du 1 ^{er} mars 1844	à fin août —	53 à 79.
IV	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1845.	80 à 104.
V	du 1 ^{er} mars 1845	à fin août —	105 à 131.
VI	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1846.	132 à 157.
VII	du 1 ^{er} mars 1846	à fin août —	158 à 183.
VIII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1847.	184 à 209.
IX	du 1 ^{er} mars 1847	à fin août —	210 à 235.
X	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1848.	236 à 261.
XI	du 1 ^{er} mars 1848	à fin août —	262 à 287.
XII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1849.	288 à 313.
XIII	du 1 ^{er} mars 1849	à fin août —	314 à 339.
XIV	du 1 ^{er} septembre	— à fin décembre —	340 à 357.

Une TABLE GÉNÉRALE, méthodique, analytique et alphabétique sur 124 pages à 4 volumes, des 14 volumes de la Collection, complète le tome XIV et la 1^{re} série.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tenant compte de la différence entre la facilité dont avons pour les personnes qui se sont abonnées successivement depuis l'origine, de ne payer le prix des volumes que successivement aussi et par fractions, et l'obligation de donner en une seule fois une somme assez importante, l'administration de l'ILLUSTRATION accordera les réductions suivantes aux personnes qui desireroient compléter la Collection :

1 volume de 16 fr. pour 15 fr.	—	—	—
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c.	—	—	—
3 volumes de 48 fr. pour 43 fr. 50 c.	—	—	—
4 volumes de 64 fr. pour 57 fr. —	—	—	—
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. —	—	—	—
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c.	—	—	—
7 volumes de 112 fr. pour 94 fr. 50 c.	—	—	—
8 volumes de 128 fr. pour 106 fr. —	—	—	—
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. —	—	—	—
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c.	—	—	—
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c.	—	—	—
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. —	—	—	—
13 volumes de 208 fr. pour 156 fr. —	—	—	—
14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c.	—	—	—

La Table générale seule. 3 fr. —
Les N^{os} quels qu'ils soient, pris séparément. 75 c.

La publication de la Table générale analytique et alphabétique des quatre premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette Table doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la Table générale des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, dès aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-dessus.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES D'OCTOBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Les nuits sont devenues plus longues que les jours. Le soleil se lève à 6^h le 1^{er}, et seulement à 6^h 17^m le 31; il se couche à 5^h 38^m le 1^{er}, et des 4^h 10^m le 31. La diminution dans la durée du jour est, du 30 septembre au 31 octobre, d'une heure 49 min 5", dont 48 minutes le matin, et une heure une minute le soir.

Pendant toute la durée d'octobre, comme en septembre, le midi vrai a lieu avant le midi moyen. L'intervalle entre les deux milis (ou l'équation du temps), va en augmentant

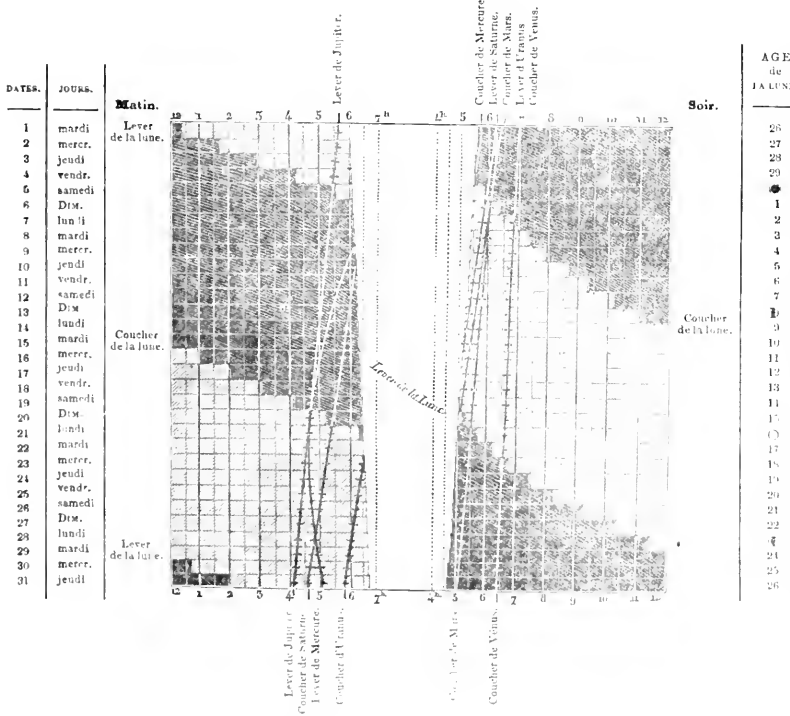
depuis le 1^{er}, où cet intervalle est de 10^m 6^s jusqu'au 31, où il atteint 16^m 15^s.

La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon au moment du midi vrai, va en diminuant de 12° 20'. Elle était de 38° 24' le 30 septembre; elle ne sera plus que de 26° 3' le 31 octobre.

Il y a nouvelle lune le 5, premier quartier le 13, pleine lune le 21, et dernier quartier le 28.

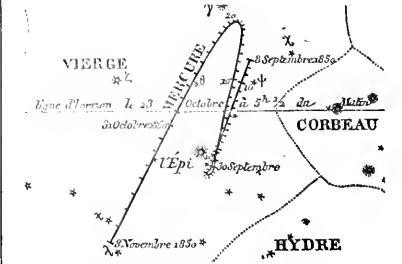
La lune sera près de Mercure et de Jupiter le 5; de Mars le 6; de Vénus le 9; de Saturne et d'Uranus le 20.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



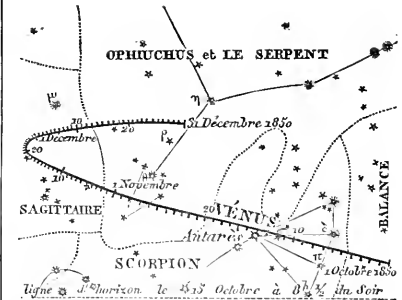
tionnaire du 23 au 26; de là au 48 octobre le mouvement sera rétrograde; nouvelle station du 18 au 20; enfin, à partir du 20, reprise du mouvement direct. Notre figure indique en même temps la position apparente de la planète au moment le plus favorable aux observations. La conjonction inférieure a lieu le 8 octobre et la plus grande elongation le 24.

Route apparente de Mercure depuis le 8 septembre jusqu'au 8 novembre.



Vénus en est aussi à sa plus grande elongation dans le cours de ce mois, à la date du 6. L'heure du coucher de cette planète s'éloigne peu à peu de l'heure du coucher du soleil. La trace de l'orbite apparente sur la voûte céleste est représentée par la figure ci-jointe, pour l'intervalle compris entre le 1^{er} octobre et le 31 décembre. L'apparence de la planète vue au télescope est donnée à la page 79 de notre numéro 388.

Orbite apparente de Vénus du 1^{er} octobre au 31 décembre 1850.



Mars, étoile du soir, est toujours animé d'un mouvement direct, mais se couche trop peu de temps après le soleil pour n'être pas perdu dans ses rayons. Nous ne donnerons donc pas encore cette fois la représentation de son orbite apparente.

Jupiter est étoile du matin; et, se dégageant rapidement des rayons du soleil, il en vient à se lever, le 31, plus de 2^h avant cet astre.

Saturne et Uranus marchent toujours parallèlement, pour ainsi dire, l'un à l'autre. Ils se lèvent tous deux, peu de temps après le coucher du soleil, pendant la première quinzaine du mois, et dans les derniers jours ils se couchent tous deux. L'un, Saturne, environ deux heures avant, l'autre, Uranus, près d'une heure avant le lever du soleil. Les Nos du 30 mars et 27 avril, page 207 et 272, font voir leurs orbites apparentes.

Vénus, toujours animé d'un mouvement rétrograde, se lève le 1^{er} octobre à 4^h 22^m du soir; le 15 à 3^h 15^m et le 4^{er} novembre à 2^h 39^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 9^h 38^m du soir, à 9^h 6^m et à 8^h 1^m. Sa hauteur maximum au-dessus de l'horizon, lors de son passage au méridien, est de 20° 40' le 1^{er} octobre, de 30° 37' le 15, et de 30° 32' le 4^{er} novembre.

Phénomènes.

Quelques éclipses des satellites de Jupiter auront lieu dans le cours de ce mois; mais aucune d'elles ne sera visible à Paris. Les occultations d'étoiles seront au nombre de cinq, visibles à Paris pendant le mois, savoir :

N ^o	DÉNOMINATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
1	Regulus.	25 ^h 50 ^m soir.	3 ^h 00 ^m soir.
2	14 + Balance.	6 ^h 2 ^m soir.	7 ^h 27 ^m soir.
3	21 + Capricorne.	6 ^h 7 ^m soir.	7 ^h 25 ^m soir.
4	1 ^{re} + Capricorne.	10 ^h 28 ^m soir.	11 ^h 31 ^m soir.
5	87 + Balance.	2 ^h 21 ^m matin.	3 ^h 30 ^m matin.

Regulus avant déjà été occulté au mois d'août. Pour la première et la dernière de ces occultations, les immersions se feront par le bord éclairé de la lune; pour les trois autres elles auront lieu par le bord obscur. Les émersions, bien entendu, s'opéreront en sens inverse.

Routes apparentes des Planètes.

Mercury, perdu dans les rayons du soleil dans les premiers jours du mois, commence à s'en dégager vers le 10, en devenant étoile du matin. Vers le 23, il se lève environ

1^h 3 avant le soleil; et du 17 au 30 il sera placé d'une manière favorable aux observations. La figure ci-après montre la trace de l'orbite apparente de cette planète depuis le 8 septembre jusqu'au 8 novembre. On voit qu'après un mouvement direct du 8 au 23 septembre, la planète a été sta-

Bruxelles, 25 septembre 1850. — Banquet des blessés de septembre 1830, présidé par le Bourgmestre de Bruxelles.

Nous sommes encore au palais national.

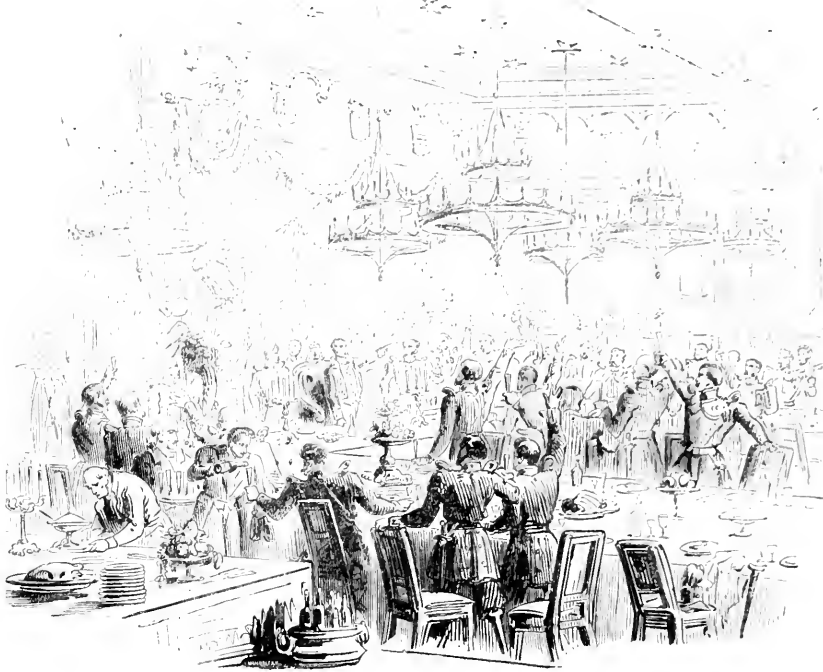
Au dessert, le roi se lève; toute l'assemblée est aussitôt debout. Le roi porte le toast suivant :

« Je propose de tout mon cœur un toast en l'honneur du congrès national et des législateurs qui ont consolidé son œuvre.

« L'avenir, Messieurs, nous est inconnu; les difficultés qu'il peut renfermer, il faut les envisager avec courage. Si nous restons unis, si nous entretenons une mutuelle confiance, nous sortirons de ces difficultés avec honneur et avec avantage pour notre pays. »

Ce toast est accueilli par les plus vives acclamations. Un instant après, M. de Gerlache, ancien président du congrès, s'est levé et a prononcé les paroles suivantes :

« Comme président du congrès, j'ai l'honneur de vous proposer, Messieurs, de porter un toast à S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges. (Bruyantes acclamations) A l'élu du peuple! A l'élu du congrès! »



Des applaudissements éclatent de nouveau.

Quelques instants après le roi et les princes se sont retirés en laissant tous les convives enchantés de la magnificence et de la beauté de cette fête.

Nous quittons le palais national pour nous rendre à l'Hôtel-de-Ville, emportant du spectacle dont nous venons d'être témoin un souvenir qui nous rendra plus tristes les divisions politiques de notre pays; mais il nous reste à faire une mention intéressante :

Pendant ce temps un autre banquet avait lieu dans la grande salle gothique de l'Hôtel-de-Ville sous la présidence du bourgmestre de Bruxelles. Les blessés de septembre étaient tous réunis et ont célébré, avec la gaieté la plus franche et l'expression du plus pur patriotisme, la fête qui rappelle leur vieille gloire. La santé du roi n'a pas été oubliée, et le congrès, ainsi que la Constitution, ont eu leur part dans leurs joyeux et patriotiques souvenirs.

F. Dubois.

Hommage à Mathieu de Dombasle. — SA STATUE ET SA MÉDAILLE.

Si l'agriculture se trouve maintenant classée parmi les intérêts nationaux les plus importants, si elle fixe désormais l'attention de ceux-là même qui la dédaignaient autrefois, enfin si elle est considérée comme la source la plus féconde, la plus certaine de la prospérité publique et des fortunes privées, c'est incontestablement aux savants et consciencieux écrits (1), aux innombrables travaux théoriques et pratiques de l'illustre fondateur de ROUVILLE, que doit être attribuée l'heureuse innovation qui s'est faite sous ce rapport dans nos idées et dans nos mœurs.

Tous les hommes de bien qui ont su apprécier ce résultat et qui y voient une garantie de bien-être pour notre patrie, se sont empressés, lorsque la tombe était à peine fermée sur Mathieu de Dombasle, de proposer une souscription pour élever un monument au célèbre agronome, dont la France avait à déplorer la perte récente.

Leur appel a été entendu, et, grâce à leurs patriotiques efforts, grâce au zèle et au bon vouloir de l'habile sculpteur qui avait déjà immortalisé l'image de plusieurs de nos illustrations (2), cet acte de justice et de reconnaissance a marché rapidement vers son accomplissement, et la statue du grand agronome, qui est aussi une des gloires du pays, a été inaugurée le 7 septembre 1850, en face de la maison on il est né, sur une des principales places de la ville de Nancy, laquelle s'appellera désormais place Dombasle.

Comme l'on a pu en juger par le dessin que nous avons reproduit dans notre précédent numéro, l'illustre et à tout jamais respectable fondateur de ROUVILLE respire sous le bronze; c'est bien sa statue élevée, sa tête un peu inclinée en avant comme elle le fut de tous les penseurs; d'une main il tient sa plume, et dans l'autre se déroule la liste de ses principaux ouvrages. Le costume est celui qui lui portait habituellement; à ses côtés est la charrue de son invention.

Sur le piédestal en granit syntactique il n'y a aucun bas-relief; on lit pour toute inscription en caractères romains :

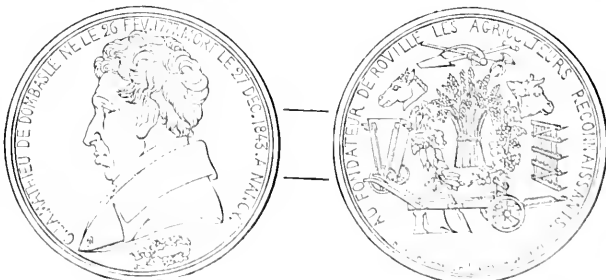
« à Mathieu de Dombasle. 1850. »

La hauteur totale du monument est de 6 mètres 37 cent.

(1) Annales de Rouville. — Calendrier du bon cultivateur, ou Manuel de l'agriculteur pratique. — Description des meilleurs instruments aratoires. — (Œuvres diverses, économie politique, instruction publique, lettres et sciences, sucreries, chemins vicinaux, organisation des troupeaux, etc., etc.) (2) Cuvier et Jean-Baptiste, Boscamp, Goblet et Luy, Fenech et Chavannes, Galleberg, Papin et Ruquet, Cornille et Racine, Casier, Paris, Buchet et Lacroix, par DAVID D'ANGERS, membre de l'Institut.

Dans cette inauguration qui, par une heureuse coïncidence, a eu lieu pendant la dix-septième session du congrès scientifique de France, et à laquelle ont assisté tous les membres de ce congrès, toutes les autorités et une grande partie de la population de la ville, ainsi que beaucoup de délégués des sociétés et comités agricoles des départements, des cultivateurs des contrées voisines, d'anciens élèves de ROUVILLE et les nombreux ouvriers de la fabrique d'instruments aratoires de NANCY; dans cette inauguration, disons-nous, il y a plus que l'acquiescement d'une juste dette de la patrie envers un homme qui l'a servie et honorée par ses travaux, il y a aussi un noble et fécond encouragement à l'industrie agricole tout entière. Envisagée sous ce point de vue, la consécration d'un monument à Mathieu de Dombasle revêt un grand caractère d'utilité publique.

Dans le but d'honorer de plus en plus la mémoire du savant et laborieux agronome, et de perpétuer le souvenir des immenses services qu'il a rendus au pays, les sociétés et comités agricoles ont adopté pour les lauréats de leurs concours, pour les



élèves les plus méritants des fermes-écoles, et en général pour tous les amis éclairés de l'agriculture, une belle médaille, dont le dessin ci-dessous offre une reproduction fidèle de ses traits :

Cette médaille, gravée d'après un portrait de famille et un buste très-ressemblants par M. Louchet, potier de feu à Reims, membre de l'Institut, et héritier de son beau talent, a un revers spécial pour recevoir les noms de ceux à qui elle est devenue à titre de récompense; on la trouve à la direction du cultivateur, 38, rue des Sautes-Pères. — Prix 5 fr. en bronze, 7 fr. en argent, 33 fr. en vermeil, et 500 fr. en or.

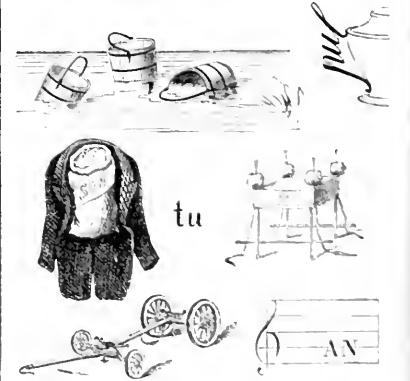
On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement

AVIS.

Les abonnements qui expirent avec ce numéro doivent être renouvelés pour éviter la suspension dans l'envoi du journal. Tout renouvellement qui ne parviendrait pas avant le 4 ne pourrait être servi avant le samedi 12 octobre, par suite d'une disposition de la loi nouvelle sur l'envoi des journaux par la poste.

C'est par erreur que nous avons omis le nom de l'auteur de l'article publié dans notre dernier numéro sous ce titre : Une excursion à Panticosa. L'auteur de cet article et des charmants dessins qui l'accompagnent est M. Moreau, fils.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Le costume fait l'homme, le travail l'heureux.

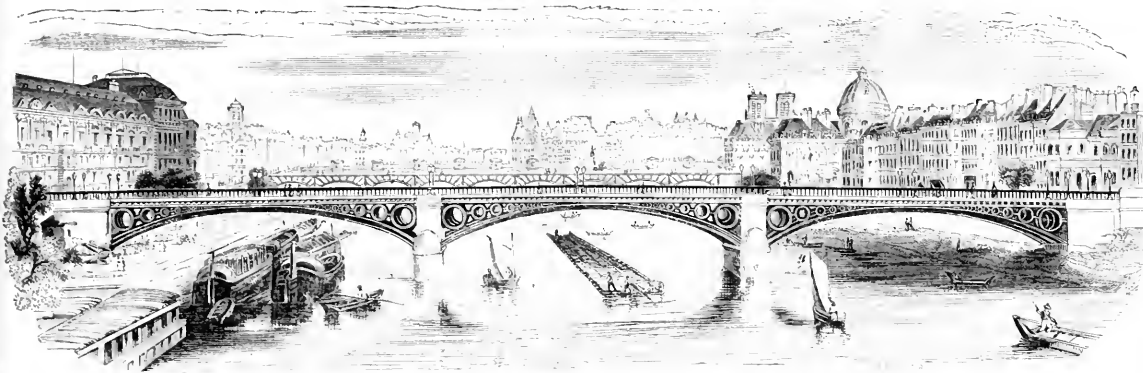
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

5 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N 397. — Vol. XVI. — Du Vendredi 4 au Vendredi 11 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Contre-lettre de Paris. — Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre. — Souvenirs de la vie artistique. — Biographie d'un homme. — Le Rhin (suite). — Lettres sur la France, de Bonn à Nantes. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Anniversaire de la mort de Pierre Corneille. — Versailles, la chambre de madame de Maintenon, le poëme. — Correspondance. — Bibliographie. — Les Autriches. — L'exposition de 1851 à Londres.
 Gravures. Le camp de Satory à Versailles. — Inauguration de la statue colossale de la Bavière à Munich, trois gravures. — Acquisitions du Louvre : Portrait par Rubens. Dessin à la plume par Raphaël; Sainte Famille par le Pérugin. — Le Khan, sept gravures. — Caractères, types et costumes anglais, quatre gravures. — La maison de Corneille. — Les Autriches. — Robus.

— Les ministres qui avaient pris des vacances ont mis fin à l'intérim de leurs départements en rentrant dans leurs hôtels respectifs. Nous avons aujourd'hui un gouvernement à peu près complet, en comptant pour quelque chose la commission de permanence, qui se réunit quelquefois. Cependant tout est assez calme; nous ne nous en plaignons pas. Le camp de Versailles est animé par des revues et des manœuvres, dont les plus éclatantes, annoncées depuis quelques jours, ajournées à cause de l'incertitude du temps, ont eu lieu mercredi. Le simulacre d'une bataille a présenté un spectacle qui a éternellement le privilège de plaire au peuple français, et dont le bulletin se termine ainsi dans les journaux de jeudi :

— L'ambassadeur du Népal et sa suite ont quitté Paris mardi. Ils se sont rendus par Lyon à Marseille où un steamer du gouvernement anglais les attendait pour les conduire à Alexandrie.

— Le procès auquel a donné lieu le complot découvert à Oran se poursuit péniblement à travers tous les incidents suscités par la violence des accusés et de la presse locale. L'*Echo* d'Oran a été cité à comparaître le 26 septembre devant le tribunal sous l'inculpation de compte-rendu infidèle et de mauvais foi.

— Mgr Franzoni, archevêque de Turin, arrêté à la suite de sa désobéissance aux nouvelles institutions du royaume, a été condamné au bannissement et conduit avec les plus grands égards à la frontière française. Il est arrivé à Briançon. — M. Meraglin di Nurra, évêque de Cagliari, coupable de la même désobéissance, a eu le même sort. Il a été conduit dans la nuit du 23 septembre, à bord du vapeur l'*Imusa*, qui a fait voile pour Civita-Vecchia. Ces incidents n'ont causé aucun trouble ni en Piémont, ni en Sardaigne. On attend l'effet de ces mesures relativement aux négociations que M. Pinelli poursuit à Rome en vue d'un concordat entre l'Eglise et le gouvernement constitutionnel du Piémont.

— Deux décrets publiés à Florence le 21 septembre suspendent le statut constitutionnel et suppriment la liberté de la presse.

— La division de l'État pontifical en cinq grandes provinces est définitivement résolue. Ces provinces comprennent : la capitale avec sa banlieue sous le nom de Rome; l'ancien patrimoine de Saint-Pierre, comprenant les côtes méditerranéennes de Corneto à Terracine, le Latium, la Sabine et la portion de l'Étrurie, en deçà des Apennins, sous le nom de *Comarque et Maritime*; l'ancien duché de Spolète et le Pérousin, sous son antique nom d'*Umbrie*; les Marches de l'Adriatique, sous ce même nom de *Marches*;

Biatoire de la semaine.

Il a encore été question cette semaine des revues de Versailles, des solutions, de la circulaire Barthélemy et de la cité du Dix-décembre; mais il n'y a rien de tel que de laisser dire. A force d'entendre le même air, le public n'écoute plus et laisse faire. Puis vient le tour de ceux qui agissent sans que le public les regarde, semblables à des acteurs qui joueraient la pièce pour eux seuls au fond d'une salle. Nous en sommes là. Nous n'avons donc qu'à enregistrer un petit nombre d'actes :

— Le *Moniteur* du 26 a publié une circulaire du directeur contributions directes relative aux mesures arrêtées par le ministre des finances, à l'effet d'éclaircir les contribuables sur le partage entre l'État, le département et la commune, des sommes produites par l'impôt direct. — M. le ministre de la guerre, par un rapport en date du 30 septembre, adressé à M. le président de la République, et publié dans le *Moniteur* du 1^{er} octobre, a proposé et fait régler par un décret l'organisation des écoles musulmanes dans nos possessions d'Afrique.

« Il est inutile de dire que la tenue des troupes était admirable; elles ont toutes manœuvré avec cet ensemble qui caractérise l'armée française.

« Immédiatement après le défilé, le président a offert, comme aux revues précédentes, une collation à laquelle ont pris part officiers, sous-officiers et soldats. »

« Les troupes sont rentrées au camp où les attendaient 13 000 rations, tandis que les officiers et les sous-officiers se réunissaient dans une partie de la plaine réservée, pour prendre part à la collation que leur offrait le président de la République. »

Il y a encore un mot qui termine le bulletin : « On n'a eu à regretter aucun accident. » Ce mot est mal placé; il devrait venir après le récit des manœuvres et non à la suite d'un détail qui le pouvait, en effet, devenir la cause d'un accident regrettable.

— Cependant deux journaux du parti de l'ordre ont été saisis cette semaine pour offenses à la personne de M. le président de la République. Ces journaux sont le *Corsaire* et l'*Assemblée nationale*.



Camp de Versailles dans la plaine de Satory

enfin Bonaparte, Ferraro et tout ce côté important des États romains sous le nom de Romagne.

— Les députés de Hesse-Cassel ont une idée elle qui mérite de mettre le feu aux poudres. Tâchez qu'à la diète de Francfort décreté des mesures pour l'union intime de votre force en pays dans l'Allemagne, le ministre des affaires étrangères en Prusse adresse des notes, à son représentant à Cassel, contenant invitation aux représentants d'arrangement, et tentent d'abord les voix non-républicaines d'arrangement, et ensuite une protestation contre les résolutions de la prétendue diète de Francfort.

— Le Hesse-Darmstadt est entrée dans une crise analogue et par les mêmes causes. L'Assemblée des États a été dissoute pour avoir rejeté à la majorité de 53 voix contre 4 la proposition du gouvernement d'étendre l'ancienne loi de finances au dernier trimestre de l'année 1850.

— Les élections, dans le royaume de Wurtemberg, ont donné la majorité au parti démocratique. Les procès-verbaux des élections ont été vérifiés et l'Assemblée est entrée en fonctions.

— Le steamer *Hibernia* est arrivé le 30 septembre à Liverpool avec des nouvelles de la des États Unis des 17 et 20 septembre, annonçant que le congrès avait ouvert sa session. La dernière des mesures qu'il avaient rapporté à la question de l'esclavage a été votée par le Sénat. Le cabinet est au complet par l'acceptation du ministère de l'intérieur par M. A. H. Stuart.

— M. le Procureur de la République entend, au nom de la loi, que ce bulletin soit signé; nous obéissons en défiant la responsabilité.

PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

On estime un autre par ses fruits et une loi par ses résultats; aujourd'hui la législation Laboulché est en pleine culture; déjà les journaux disparaissent devant les individus. *Le Constitutionnel* porte une énorme cravate et à des favoris penchés. Il s'appelle le docteur Louis Véron; on ne dit plus la Presse, mais M. E. de Girardin; *l'Opinion publique* se nomme Nettement aîné ou Nettement cadet, et le *Pouvoir* Granier de Cassagnac. La grande armée du journalisme est en complète déroute, il ne reste plus que des trahisseurs.

On a appelé la loi sur la presse une loi de haïne; a-t-on eu tort? Pretendre qu'il ne soit impossible article 3 nos législateurs ont prêté l'oreille aux réminiscences de l'aimour-propre blessé, était-ce calomnier l'innocence de la majorité, cette vertu immanicue? Si nous devons ajouter foi aux déclarations de l'honorable M. Laboulché, jamais une telle pensée n'aurait déterminé le vote de ses collègues ni le sien. L'un de soixante mille suffrages voulait tout simplement imposer aux journalistes une sérieuse responsabilité; il voulait, en un mot, moraliser la presse. Voilà la presse plus doter, que M. Véron est le médecin ordinaire de la société et M. Lecheval l'homme politique du *Constitutionnel*!

Dependant un fait vient de se passer qui prouverait que M. Laboulché et ses collègues n'obéissent pas exclusivement à une pensée de moralisation; ce fait, le voici: le *Siècle* avait résolu, pour ne pas rompre du jour au lendemain l'unité de sa rédaction, de faire précéder chaque signature de cette simple formule: *Pour le comité*. Le rédacteur en chef du *Siècle*, M. Louis Perricq, concevait ainsi les prescriptions de la loi et les exigences du journal, qui est par-dessus tout une œuvre collective. L'article était signé, la morale satisfaite et la collectivité sauvegardée; mais M. le procureur de la République a fait savoir à M. Louis Perricq que la morale ne pouvait se contenter de ce terme moyen; il paraît que la collaboration politique est formellement interdite. Les rassemblements sont défendus dans les articles comme dans la rue. Il est impossible, du reste, d'avouer avec plus de franchise que le but du législateur a été de tuer tout simplement le journal.

Pour l'honneur de M. Laboulché, j'aime à croire que M. le procureur de la République n'a pas eu connaissance de la déclaration très-formelle faite à la tribune avant le vote de l'amendement par le glorieux élu de 60,000 Provençaux.

Restait à régler une autre petite formalité. L'amendement veut que tout article ou il est question de religion, de philosophie et de politique soit signé. Quelques journalistes embarrassés sur l'interprétation de cet amendement libéral ont prié M. le procureur de la République de vouloir bien donner une détermination satisfaisante de la religion, de la philosophie et de la politique. M. le procureur de la République, non moins embarrassé que ses curieux interrogateurs, a répondu qu'il n'était pas l'Académie des sciences morales, mais qu'il y avait un moyen bien simple de se tirer d'affaire, c'était de signer indistinctement tous les articles.

— Ainsi vous voyez est clair, tout article doit avoir un parain. Si je n'avais d'émouvoir une opinion sur la jambe de la Gertrude ou sur le dernier ouvrage de M. Romieu, deux légères, cette opinion ne pourrait avoir cours qu'autant qu'elle sera revêtue de ma griffe; il me faut la absolument sur tout et à propos de tout, c'est-à-dire chaque matin mon nom aux oreilles du lecteur, et devenir un jour, en ce qui de ma main seule, presque aussi célèbre que M. Paul de Kock ou M. Lalouë; bien heureux encore si quelque législateur ne leur a pas bien voulu les sermons d'insérer leur nom sur leur chapeau, toujours à propos de religion, de politique, de philosophie et dans l'intérêt de la morale publique.

Toujours est-il que l'aspect des journaux est quelque chose de très-curieux à l'homme qui est, toutes ces familles étouffées de noms innocents qui paraissent quotidiennement à la même place devant produire un singulier effet sur le lecteur départemental.

Et quoi? se dit-il, c'est donc décidément M. un tel qui

est l'opinion publique et la courbe des illusions de s'élever à trois-fois. Cette étirée cache de visite déposée chaque matin chez le concierge fera oublier le journal à l'habitué, il ne se souviendra plus que du rédacteur, et il se dira en faisant sauter la bande du *Pouvoir*: Voyons si M. Granier de Cassagnac a aujourd'hui la même opinion qu'hier? ou bien il se demandera en parcourant le *Constitutionnel* pourquoi M. Corchard est contraire ou favorable à la fusion, et quel intérêt peut avoir M. le docteur Véron à publier une lettre intime de M. Louis-Napoléon Bonaparte dans une déclaration de principes ou il est si grandement question des coulisses de la science et de l'Opéra?

Mais la loi aura des conséquences plus fâcheuses encore; d'abord elle tuera sans pitié les écrivains qui n'auront pas le secret de rajouter leur talent au moins tous les six mois. Il en sera des journalistes enervés comme des romans, les passés de mode et des vieilles lunes. Le somptueux article de Chateaubriand est décrié et enterré, les formalités stéréotypées, qui s'agenciaient assez bien dans l'enchevêtrement des articles anonymes, disparaîtront obligatoirement sous l'empire de S. M. le législateur. L'écrivain politique consistait à se mettre à la grande table de ses collaborateurs; il emboîtait le faire de celui-ci et l'idée de celui-là, il jouait sa partie dans ce concert quotidien dans le principal rédacteur était le chef d'orchestre. Il adaptait, en un mot, un style de tradition et de phrases toutes faites, comme on enfile un habit noir pour aller en soirée. A cette uniformité de détails, l'ensemble de l'œuvre gagnait et la banalité de la forme passait même pour de la tenue, la redite dans la phrase et dans l'idée constituait, jusqu'à un certain point, ce que l'on nomme la *ligne politique*, et tel journal n'a dû l'estime de ses lecteurs qu'à l'habileté vraiment merveilleuse avec laquelle certains écrivains se maintenaient dans ce cadre banal que j'appellerais volontiers l'habit noir de la rédaction. Mais avec la signature, ce n'est pas seulement l'unité collective qui est rompue, c'est aussi le moule. Tel article qui hier était passable ne vaut plus rien aujourd'hui. Désormais le public exigera de chacun des signataires une personnalité tranchée, et le travail de Paul devra différer de celui de Jean sous peine pour Jean et pour Paul de voir le lecteur déserter leur journal. Un pourra encore revêtir de temps en temps l'habit noir, mais il faudra savoir porter son habit de fantaisie, et même au besoin la petite redingote du matin. Depuis soixante années les journalistes vivaient dans le nuage de l'inconnu comme les dieux dans l'éther; on s'inquiète peu de savoir si les dieux sont vêtus de telle ou telle façon, mais on exige d'un simple mortel qu'il se présente en public dans la plus fraîche toilette de son talent, et que cette toilette se renouvelle le plus souvent possible.

Un spirituel rédacteur des *Débats*, M. John Lemoine, disait dernièrement que dans un pays où l'on aurait volontiers voté le banissement d'Aristide par ennui de l'entendre appeler le Juste, il serait difficile à Aristide lui-même de tenir six mois durant le sergent suspendu à sa signature. Cela est vrai; l'Athénien de Paris ne le crêde en rien sous le rapport de la frivolité et de l'amour du changement, au Parisien d'Athènes. Il est donc présumable que les journaux auront besoin de renouveler leur personnel de loin en loin, — non, ce qui pour complaire à ce paysan ennuyé toujours prêt à inscrire sur la fatale coquille le nom trop répété à ses oreilles. Mais il faut dire aussi qu'il en sera très-probablement de certains journalistes comme de certains comédiens. Quelques-uns parviendront à se créer un public, ils le passionneront à force de talent, de complaisance, et, pourquoi ne pas le dire, à force de bonheur. Il est des gens qui réussissent toujours, témoin M. le docteur Louis Véron. Ces journalistes seront très-courus par les directeurs de journaux, et peut-être verrons-nous se renouveler entre deux feuilles rivales, à propos d'un virtuose politique, le combat qui eut lieu touchant la possession d'Arnal entre le Vaudois et les Variétés.

Puis-que nous parlons des conséquences probables de la loi, il en est une que nous oublierions d'autant moins qu'elle pourrait peut-être compromettre aux prochaines élections les soixante mille suffrages de M. de Laboulché et de ses honorables collègues. A la veille des comices, les représentants sont pleins de prévenances pour les journalistes; ce jour-là, messieurs les vint du suffrage universel ne dédaignent pas de faire leur cour au plus mince porte-plume; mais de quel droit viendraient-ils désormais invoquer la bonne volonté de leurs ennemis? — « Eh pourquoi n'iraient-ils pas, j'étais obscur, vous m'avez forcé d'être célèbre, et vous voulez que je ne profite pas du bénéfice de ma célébrité? Depuis deux ans mon nom vole d'un bout à l'autre de la France sur les ailes du trente mille exemplaires, et vous me demandez de m'effacer devant vous, qui êtes connu tout au plus dans un département? A qui appartient la représentation nationale, sinon aux illustrateurs du pays, aux noms populaires, aux hommes qui ont tenu en main le drapeau de l'opinion? »

« Est-il un nom plus répandu que le mien? Pendant deux ans, il a pénétré, et c'est vous qui l'avez voulu, dans les villes et dans les villages, dans les châteaux et dans les chaumières, dans les salons, dans les cafés et dans la rue. Et quand je n'ai plus qu'à faire un signe de tête à mes amis connus pour qu'ils me portent triomphant dans votre stalle législative, vous voulez que j'abaisse en votre faveur la tête à votre charrette, et à Clémence dévoué, à moins que vous n'avez assez de courage, assez d'instruction, assez de verve, assez de talent pour prendre ma plume que je vous offre de bon cœur, et vous faire une réputation à je ne sais où? »

Il est très-probable, en effet, que les écrivains, forcés de suivre les mouvements de la signature, voudront en recueillir les avantages quand l'occasion se présentera; les écrivains dévoués à la Chambre les avocats auxquels ils avaient trop bénévolement fait jusqu'à présent la courtoiselle. Remplacer les législateurs actuels par des journa-

listes, ce n'est pas la question, nous serions moins rassurés s'il fallait que les journalistes fussent remplacés par les représentants.

Pour parler franchement, je ne crois pas très-fortement que nous soyons appelés à voir se réaliser tous ces belles choses. J'ai l'intime conviction que l'amendement du moraliste M. Laboulché tombera en un de ces matins en charge aux pieds de son auteur. Il est impossible que dans un pays républicain ou tout au moins libéral, nous soyons un jour soumis à une législation telle que nous en Belgique, en Angleterre, en Allemagne et même en Russie. Les lois inspirées par la haine ou la colère ont cela de bon, qu'elles sont inapplicables, ou à moins tuer la presse dans un moment de dépit, mais, toute malade qu'elle est, la presse vivra encore plus longtemps que les législatures qui ont paraplé sa sentence de mort.

Nous écrivons dans ce recueil, l'année dernière, c'est-à-dire à une époque où nous ne pouvions pas prévoir l'article 3 de la législation nouvelle, les lignes suivantes, que le lecteur nous pardonnera de remettre sous ses yeux :

« Pour quiconque a vu fonctionner de près cette intelligente machine, cette prodigieuse bête féroce dont l'appetit a augmenté de toute la pâture qu'on lui jette, le journal est l'œuvre colossale de ce temps-ci. Il lui faut des travailleurs rompus aux fatigues, des esprits prompts, clairvoyants et laborieux, des soldats toujours sur la brèche. Des hommes qui donnent leur repos et leur sang à cette tâche sans fin, mythologiquement figurée par le tonneau des Danaïdes; le journal est le mouvement perpétuel cherché depuis quatre mille ans par les mathématiciens. Une fois que la locomotive a été lancée sur le rail de la publicité, elle va, elle va sans repos, sans relâche, à toute vapeur, jetant par ses roues la fumée de ses inspirations, de sa colère et de son enthousiasme; elle passe impassible comme les morts de la ballade allemande, et elle ne s'arrête que lorsqu'elle a essoufflé dans sa course que lorsqu'il n'y aura plus un seul lecteur au monde, c'est-à-dire au jour du jugement dernier.

La presse a dit d'elle-même qu'elle est le troisième pouvoir en l'Etat; je trouve qu'elle est bien modeste. A mon avis, il n'y a qu'un seul pouvoir de l'Etat, dit cette assertion violer la Constitution de mon pays et utirer sur ma tête toutes les foudres du parquet républicain. Ce pouvoir, c'est le sérénissime pouvoir de l'opinion représentée par les journaux. L'exécutif et le législatif livrés à eux-mêmes pourraient batailler longtemps sans qu'on y prit garde, si la presse n'intervenait dans la lutte en prenant parti pour l'un ou pour l'autre. Pompez et César sont aux prises; la foule assiste légitimement au spectacle d'un conflit qu'elle ne comprend pas, mais si un petit carré de papier s'avise de déclarer que César est un traître, voilà le peuple qui retourne ses manches et se met de la partie, bousculant le plus souvent les deux antagonistes. »

Ce que j'écrivais il y a un an, je le pense encore aujourd'hui en dépit des nouvelles entraves imposées à la presse; mon opinion est d'autant plus sincère, que je ne suis pas un des écrivains militants du journalisme quotidien; spectateur personnellement désintéressé de la lutte qui vivent en ce moment les hilipputins du scrutin au colosse né des flancs de la liberté moderne, une seule chose me semblait à craindre s'ils pouvaient renverser pour un instant la statue de son géniteur, ce serait qu'elle n'écrasât tous ces pygmées dans sa chute.

Je sais bien que l'heure est mauvaise pour les journaux; l'opinion leur tient rigueur, et fait passer sur tous les fronts et les écarts de gentillesse; aux services rendus ou les oubliés, c'est très-naturel; pour que nous songions à nous en plaindre, nous n'avons qu'à nous regarder, et tous les détracteurs de la presse se retourneront encore vers elle; nous ne devons savoir ce que nous réserve l'avenir, mais je suis bien certain que la majorité parlementaire et la bourgeoisie ne refuseront pas le concours des journaux, avec ou sans les signataires, si nous voyions un jour reparaitre dans les rues quelque nouveau drapeau rouge.

— Nous pensons que notre article devait s'arrêter là, et déjà nous nous apprêtons à parapher notre signature, lorsqu'une nouvelle élucubration de M. Louis Véron nous force, à notre grand regret, de revenir sur cet illustre docteur en journalisme et en pharmacie.

Décidément M. Louis Véron est le chef de voûte de l'édifice politique du Dix décembre. A voir ce docteur pantagruélique consacrer la plus grande partie de son temps aux promenades, au Café de Paris, aux coulisses de l'Opéra, et, etc., on n'aurait jamais supposé qu'il portât en outre, Atlas élyséen. Le gouvernement sur ses épaules. Cependant cela est ainsi. M. le docteur Véron mené, attelés au char de sa maturité, les fringants coursiers du plaisir et les pareils chevaux des affaires. Pour retrouver l'exemple d'une pareille activité, il faut remonter jusqu'au comte Fiesque. Aujourd'hui lui le doute n'est plus permis, le directeur du *Constitutionnel* est ministre sans portefeuille et conseiller privé de la présidence. Ce qu'il se propose de réclamer, si quelques personnes suspectent les intentions du président de la République, c'est de rassurer le pays en déclarant, au président de la République, et il est prêt à endosser la lettre de change de la politique élyséenne. Un tel aval de garantie doit rassurer bien des consciences timorées!

« Lorsque Casimir Perier, après 1830, dit M. Véron, arriva aux affaires, un journaliste qui jusque-là avait défendu avec courage la politique ferme et saine de son époque, fut mis en condition à la persévérance de son dévouement; il lui demanda à recevoir le titre et à remplir les fonctions de secrétaire du conseil des ministres; cette prétention inattendue ne fut point satisfaite, bien qu'elle pût être justifiée par plus d'un argument de quelque valeur. Nous aussi, et surtout lors du message du 31 octobre, nous n'avons pu honnêtement promettre un dévouement fidèle au gouvernement du président de la République, qu'à la condition d'être so-

moins initiés à la politique générale qui devait être suivie par lui, et de connaître les résolutions qu'elle pourrait inspirer. »

On a fait grand bruit, en 1810, d'une parole de ce genre prononcée, devant les électeurs du collège de Corbeil, par l'honorable M. Léon Faucher, alors rédacteur du *Courrier Français*. « J'ai en l'honneur, disait le journaliste, d'assister à la pensée qui a dicté la note du 8 octobre. » Et la presse et la diplomatie de se récrier. Mais qu'était, je vous prie, l'insinuation de M. Léon Faucher, comparée à la déclaration du célèbre docteur? Que le président de la République croie avoir besoin de l'appui de M. Véron, et se donne la peine, pour obtenir cette haute protection, de faire un examen de conscience et une sorte de confession générale, cela prouve, jus qu'à un certain point, la candeur de chef de l'Etat, mais que M. Véron, pour faire connaître à tous sa position de tuteur du président, use du procédé dont se sert journellement M. Renault afin pour sa pite pectorale, voilà ce qui paraîtra d'un goût plus que médiocre.

M. le docteur Véron a été mieux accueilli à l'Élysée que nous l'avait été au ministère de l'intérieur le journaliste auquel il fait allusion. Quand le directeur en question offrit à Casimir Périer l'appui de son journal, à la condition d'être nommé conseiller d'Etat et secrétaire du conseil des ministres, le fougueux homme d'Etat lui fit cette vive réponse, qu'il renouvela postérieurement à un jeûne doctrinaire, chef de son cabinet. L'accueil fait à M. le docteur Véron prouve que nos meurs politiques sont singulièrement adoucies depuis Casimir Périer.

M. le docteur Véron termine son remarquable *factum* en disant que *personne n'a le droit de se laver les mains de l'avenir de la France*. Admirable métaphore! Il n'y a que les très-jeunes journalistes ou les très-jeunes docteurs pour basarder de semblables figures de rhétorique. Dans tous les cas, je présume que cette fois-ci au moins M. Malitourne a le droit de se laver les mains de l'article de M. Véron.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Que Paris y prenne garde, il commence à déchoir. Les événements les plus intéressants de notre histoire contemporaine s'accomplissent maintenant en dehors de son enceinte continue. Comme la Rome dont parle Mithridate, ses plus grands ennemis sont à ses portes. Versailles est en vogue, Versailles régnera à chaque instant le terrain perdu, il rivalise avec Paris, et prend des airs de Byzance depuis qu'il a été question d'y transférer le siège de l'empire. Le monde officiel y émigre deux ou trois fois par semaine, l'armée y plante ses tentes, plusieurs ambassadeurs y séjournent, c'est bien la ville des expositions, vous n'y rencontrez que visiteurs illustres et promeneuses élégantes; tous ces vivants tableaux qui circulent incessamment dans les rues de la ville antique et solennelle, pour oublier ceux de son musée. Hier, aujourd'hui, demain, tous les jours enfin, Versailles vous promet quelque spectacle; chaque matin son affiche est stéréotypée en tête du *Motivier* qui, en cas de relâche, vous en donne les motifs. Ainsi, pour parler la même langue que cet oracle infatigable, l'incertitude du temps constamment pluvieux a fait ajourner au lendemain la revue annoncée pour mardi.

Au sujet de ces revues considérablement augmentées depuis quelque temps, la presse mal pensante ne cesse pas de raconter ces évolutions militaires en style de gala, le liquide y coulerait à pleins bords pour fortifier l'enthousiasme; à quoi l'autre presse, la presse sage, répond invariablement que ces prétendues baraques se bornent à une ration de son supplémentaire distribué à chaque soldat, selon l'usage observé dans tous les temps de la monarchie. D'ailleurs la simplicité républicaine éclate dans les costumes de l'état-major, on figure des dignitaires en frac noir et en chapeau gris, au détriment de l'égal. Il avait été question de réformer cette partie de la mise en scène, et de donner au chef de l'Etat un entourage plus digne de son uniforme, mais la difficulté de se procurer des premiers sujets est un obstacle à l'entreprise, c'est une autre solution qu'on ajourne. D'ailleurs, deux aides de camp et un officier d'ordonnance, tel était le simple entourage du vainqueur de Rivoli et des Pyramides au lendemain du 18 brumaire, et nous ne sommes pas même à la veille d'un nouveau. Le *Constitutionnel* vous le garantit.

On a beaucoup remarqué — il faut bien remarquer quelque chose — son premier Paris de lundi. Le journal clytéen y proclame, par l'organe de M. le docteur Véron, que la politique qu'il défend est celle qui a tracé la Constitution, la conscience du docteur lui défend de patroner tout autre spécifié. Dans ce même numéro qui casse d'autres vitres, on a vu, non sans quelque surprise, le plus spirituel de nos érudits entrer résolument dans la gloire de Chateaubriand comme dans un territoire ennemi et la ravager sans pitié. Ce second trait d'audace du *Constitutionnel* nous semble encore plus étonnant que le premier. L'auteur n'a flâché plus volontiers que mort, ni frappé plus fort l'homme d'imagination dans l'homme politique. Cependant M. Sainte-Beuve revela jadis, le premier de tous, les beautés suprêmes des *Mémoires d'Outre-Tombe*, au monde impatient. Il se inclinait avec une admiration très-atteinte, et même un peu plus basse que tout le monde, devant cette renommée vivante, et il lui avait donné la place triomphante dans sa galerie de portraits. Chateaubriand était le Jupiter de son olympus, et voilà qu'on l'en chasse comme un jongleur. Il y a là de quoi tenter pour les autres dieux connus ou inconnus de ce panthéon littéraire que M. Sainte-Beuve avait ouvert depuis vingt ans à tous nos grands hommes de lettres. A quoi bon, hélas! notre savoir profond et notre goût exquis? A quoi bon même notre conscience droite et pure, si elle brûle tout ce qu'elle adore? Est-il bien vrai que Chateaubriand, ce magnifique

architecte de roines, n'ait été qu'un Eristrate, incendiaire des choses de son temps, et qu'il ait mis le feu aux poudres pour que l'avenir se souvint de son nom? A ce compte, quelle humiliation et même quelle honte pour nos contemporains qui, un demi-siècle durant, se seraient agenouillés devant un sublime génie. L'humanité, du reste, n'a guère eu d'autre attitude devant ses grands hommes depuis qu'elle en a inventé.

Il en est de leurs vrais mobiles ainsi que des autres on dit de l'histoire. Les générations, en s'échangeant, lèvent à l'envers les légendes aux générations suivantes. Sans compter les faits inexplicables, la vie ou la mort de tel personnage fame ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent; et nous reste parfois à l'état de doute et toujours nouveau; il s'agit du dauphin, fils de Louis XVI. Dans une lettre que M. de Beauchêne nous adresse avec invitation de le mentionner, il affirme que, dans plusieurs départements voisins du Rhin, des personnes *très-haut* placées dans la société et dans l'église se demandent encore si ce malheureux prince est réellement mort dans la prison du Temple, et si l'enfant, grâce à la complicité d'un gardien, « le seul moyen de clore le débat, ajoute M. de Beauchêne, est d'apporter à l'histoire les documents authentiques et officiels qu'elle attend encore et que je possède. Vingt ans d'investigations m'ont mis en rapport avec les personnes auxquelles le hasard ou les obligations de leur charge avaient ouvert les portes de la prison royale. J'ai connu particulièrement les deux derniers gardiens qui ont soigné le jeune dauphin, qui l'ont vu épier dans leurs bras et qui ne l'ont quitté qu'au bord de la fosse. Ces deux témoins m'ont tout raconté, jour par jour, et comme preuve de l'intimité de mes relations avec eux, j'ajouterai ici les m'ont instigué leur légataire pour tout ce qui se rattache au Temple, de sorte que je possède aujourd'hui, indépendamment des témoignages les plus irréconciliables, les quelques reliques qui rappellent l'agonie du prince et la captivité de sa sœur. » Il va sans dire que cette publication de M. de Beauchêne sera très vivement accueillie par les intéressés.

Tâchons maintenant d'en faire l'histoire pour l'historique. Un entrepreneur qui a peu levé d'un personnage qui s'en donne encore plus. Après les réflexions graves inspirées par la politique, on en vint aux futilités. L'un et l'autre de ces messieurs passent pour des raffinés, grands chercheurs de secrets de toilette. — Enfin, général, vous allez me dire le nom de cette eau merveilleuse qui vous met patout en si bonne odeur. — L'eau de *troussillottes*; c'est bien la peine d'inventer des pâtes pour ne point la connaître. — Vous la trouverez chez mon parfumeur. — Arrivons au résultat de l'opération. Le marchand se trompe de fiole, et le parfum répandu à flots sur les mouches de l'arqueur, le fait passer du blanc au noir, au détriment de son visage, si bien qu'en lisant la joyeuse autobiographie de la victime, imprimée tout vivif le lendemain dans son journal, on se disait : « Comme il s'est blanchi, et à quel bon cette nouvelle édition du docteur peut par lui-même! »

Les journalistes de l'autre monde continuent leurs diatribes en l'honneur du mallemoiselle Jenny Lind. Le monstre de cette merveille, l'heureux M. Barnum, leur a communiqué son enthousiasme, qui est partagé par la nation toute entière; le peuple répète avec ivresse le nom de l'Idole, et il la suit comme un *enragé*. Les autorités sont entrainées dans le mouvement, et produisent les couronnes civiques, les arcs de triomphe et autres hommages à coups de canon. Aux dernières nouvelles, le fanatisme prenant un caractère inquiétant, on se propose de consacrer à Jenny Lind, en s'arrachant les mains et les amulettes, Jenny Lind a coupé ses cheveux pour les distribuer à ses adorateurs qui, à chaque instant, deviennent plus nombreux et plus exigeants. Observez que l'environnement général ne lui a pas encore permis d'émettre une seule note, et jugez des transports qui vont accueillir sa première gamme. L'aventure d'Orphée mis en pièces par des fanatiques forme un précédent qui fait trembler. On sait que Fanny Essler, la belle danseuse, en butte à ces douces violences américaines, eut beaucoup de peine à s'y soustraire. Le jour de son départ de la Nouvelle-Orléans, une émeute lui barra le passage. La chaloupe qui l'attendait au rivage fut coulé bas, et il lui fallut fuir cette terre trop hospitalière à la manière de Télémaque précipité dans la mer par le sage Mentor. Comment Jenny Lind sortira-t-elle à son tour de cette île de Calypso? Pour mettre le comble à tant d'honneurs, on vient de fonder une nouvelle ville qui portera le nom de la catinette. Elle n'a plus rien à envier au libérateur. La mode avait adopté cette syllabe magique, *Lind*, la speculation l'utilise pour écouler ses produits. Comme spécimen d'un de ces succès obtenus dans un nouveau genre, il faut citer les merveilleux effets de la crême-Lind, que l'imagination inventive d'un honnête de New-York. Ce brave homme, possédé à tout par l'ambition de ses concitoyens, qui ne cessent de lui offrir des fêtes, s'en frottait et ses yeux de sa en composition, s'est avisé d'un autre adresse mixture qu'il débite sous le nom de crême-Lind, et que les amateurs consacrent avec toutes sortes de contorsion ou l'enthousiasme est plus pour rien.

Au moyen d'une simple addition, un économiste vient de renverser l'échafaudage de richesses fabuleuses promises à leurs actionnaires par les sociétés californiennes. En effet, le montant des actions émises ou à mettre s'élevait à cent soixante millions de francs, et comme les sociétés annoncent aux souscripteurs un bénéfice équivalent à cinquante fois le remboursement de leur mise de fonds, il en résulte que le capital nécessaire à leur remboursement devra s'élever à huit milliards. A supposer que les mines des montagnes Rocheuses soient intéressables, le remboursement intégral ne pourrait s'effectuer que dans plusieurs siècles, et le premier dividende dans quelque dix ans, *ab uno discessit*. M. n'aurait, disant d'ironiquement à un honnête actionnaire d'un de ces établissements aurifères plutôt qu'au directeur ou verse-

ton sa souscription? — Ici, monsieur. — Et l'on touche le dividende? — En Californie. »

La fièvre de l'or travaille nos troupes dramatiques. On parle de plusieurs engagements rompus à Paris en faveur de nombreux théâtres de San-Francisco qui sont à l'état de projet. Un ex-directeur malheureux est désigné comme l'auteur de cette propagande et de la lettre suivante adressée à un habitant des montagnes Rocheuses :

Je vous déplore l'anarchie qui règne dans vos villes, je le crois bien, vous n'avez pas de théâtres. Il n'y a que les spectacles qui distinguent les peuples civilisés de ceux qui ne le sont pas. Les sauvages ne sont sauvages que parce qu'ils en manquent. Si nous n'avions pas à Paris les quinze théâtres que vous savez, on nous confondrait avec les peuples les plus barbares du monde. Comment pourriez-vous acquiescir des milliers sans l'école qui apprend à en avoir? Votre dessein de montrer la tragédie et le drame européens à vos concitoyens est digne d'un Calornicien, hâtez-vous de bâtir la salle ou même plusieurs salles machines pour des fêtes, c'est un genre dont la multitude raffole, et puis vous devez être un peuple primitif. Vous savez que toutes pièces européenne se joue la nuit, à la clarté des lustres, si le soleil y paraissait il gâterait tout. Je vous fais fabriquer une vingtaine de ciels et le double de nuages, ceux de votre climat peuvent être fort beaux, mais ils ne serviraient à rien. Il vous faut aussi un soleil et une lune de rechange, prenez bien garde que les rats ne s'y mettent; ayez une mer en carton peint, parce que nos princes tragiques ou épiques appartiennent toujours aux bords lointains; quant aux fleuves et rivières, leurs ondes étant des planches, c'est l'affaire du charpentier. Je me charge des costumes, mais veillez à ce que votre arsenal soit bien garni. Il doit offrir un échantillon de toutes les armes connues et inconnues, sans oublier la coupe empoisonnée, ustensile de première nécessité.

Je ne crois que vous serez content des sujets que je vous envoie. Mon premier tragique est petit, mais il a une voix de tonnerre; c'est l'essentiel, puisque la tragédie est affaire de poitrine. La perfection de cet art consiste à se démenner comme un diable en poussant de grands cris. Ma première actrice est un petit détoné; une fois en scène, elle ne *drague* pas. Je vous la donne comme la copie fidèle de la plus grande tragédienne de Paris. J'ai pris les autres sujets tragiques parmi mes plus extravagants; je n'avais que l'embaras du choix. Quant aux tragédies qu'ils exportent, c'est moi qui en ai dressé le répertoire, en en élaguant les classiques, qui ne brillent que par la simplicité des caractères et la délicatesse du langage; puis-je les font bâiller à Paris, elles vous endormiraient à San-Francisco. Après vos pièces patriotiques, il sera bon de terminer le spectacle par quelque farce. Laissez vos acteurs s'habiller le plus ridiculement possible pour les jours. Deux ou trois de ceux que je vous envoie sont des sujets précieux; l'un est doté d'un nez exorbitant, le bouche de l'autre fait une ligne grotesque, le troisième possède un tic à mourir de rire; ce sont là des infirmités comiques très-prisées à Paris et qu'on ne saurait payer trop cher en Californie.

Pour le vaudeville, ayez un orchestre à deux violons et une clarinette sont indispensables pour couvrir les paroles échangées par les acteurs et empêcher l'entrée ou la sortie. Dans le drame, laissez vos acteurs multiplier les *à ciel!* les *malin!* de même que les *sapts*, les *docks* à outrance, l'assassinat et l'incendie; depuis vingt ans, ce sont nos seuls traits à recueillir. Il faut aussi que l'héroïne soit très-muette et on ne peut plus persécuter, c'est étonnant. Vous verrez par toutes les pièces que je vous envoie qu'elle doit avoir perdu au moins un enfant et qu'elle en salue plusieurs autres. Son extérieur doit être misérable, et, pour rendre la scène plus touchante, vous pourriez la montrer en chemise ou même nue; cette innovation ferait plus d'effet, dans un pays où règne encore la liberté illimitée du costume. Enfin, si vos spectateurs restent insensibles, laissez les lustres et faites une scène de nuit; cela sauve tout; car on se sent toujours disposé à la mélancolie quand on n'y voit goutte.

De ce spectacle en projet, arrivons au théâtre d'été. L'Obélisque et la Porte-Saint-Martin ont fait leur rouverture. Ici *Prod-Per*, de M. Léon Gozlan, et là-bas les *Pêches de Jeunesse*, de M. Emile Souvestre; deux dramas pleins d'effet et d'imagination, instrumentés par des esprits habiles, développés par des imaginations audacieuses, diabolisés par des écrivains exotiques. Sur l'une et l'autre scène on comptait sur un grand succès, nos deux constations après tout le monde. Si les *Pêches de Jeunesse* ressemblent un peu trop à d'autres *pêchés* dramatiques; par exemple, *Estelle et la Mer de la France*; en revanche, le *Prod-Per* est une invention originale, qui rappelle tout au plus la *Main gauche* et les *Chevaliers de Languedoc*. M. Léon Gozlan s'est inspiré de Léon Gozlan, rien de plus légitime. Dans le premier jour, la foule a repris le chemin de ces deux théâtres littéraires, l'Obélisque et la Porte-Saint-Martin, dont la rouverture se faisait sous de si brillants auspices. Nous n'oublions pas me charmante improvisation de Méry Imbagnolo, les *Boulevards de Paris*, qu'il faut entendre comme un joyeux *jeu de rideau* au terrible *Prod-Per*.

Marianne crie, Marianne veut qu'on la remarque. Elle est cantonnière; elle a épousé un sergent. A la veille d'être mère, le sergent l'abandonne; il a passé général, puis baron, le baron de Saint-Audré. Marianne, si comme le troupe, et Marianne démasque l'épouse coupable, qui s'empoisonne. Marianne sera vaine la *quintelle* et son fils a retrouvé son père. Si l'adventure vous semble commune, c'est qu'on vous la montre sans la face qui l'enduit. Le *Andrag* d'ailleurs sait mieux que vous et moi ce qui plaît à son monde. Un cantonnière, un général, un millionnaire, des faux de politesse et une amie de vingt le monde demandent un pas de char; en voilà peut-être un peu plus qu'on ne demande à un sergent. Vous pouvez en avoir plus. Des victimes d'attente. *Triste raison*, etc., et

la raison tant le sang de la vigne. Quand nos vens sont dé-
 criés, on leur rend l'ours vendanges. Tachez de ne pas com-
 prendre — C'est très facile — et vous rirez beaucoup de toutes
 ces drôleries, dont la plus plaisante est cette bonne grosse
 Flore, femme de Bacchus.

Ne otes pas que le ciel se voile, que la pluie tombe, et
 qu'octobre s'annonce en carême prenant; passé la barrière
 de l'Étoile, il fait le plus beau temps du monde pour aller à
 cheval... Le baromètre de l'Hippodrome est toujours au beau
 fixe. Des bourrasques d'applaudissements, une pluie d'or et
 de nombreux spectateurs suant à grosses gouttes, voilà son
 lot, et il le doit un peu et même beaucoup à une nouvelle
 écuycr, mademoiselle Hortense, qui, dimanche dernier, y
 débutait dans des exercices de haute école au milieu des plus
 bruyants applaudissements.

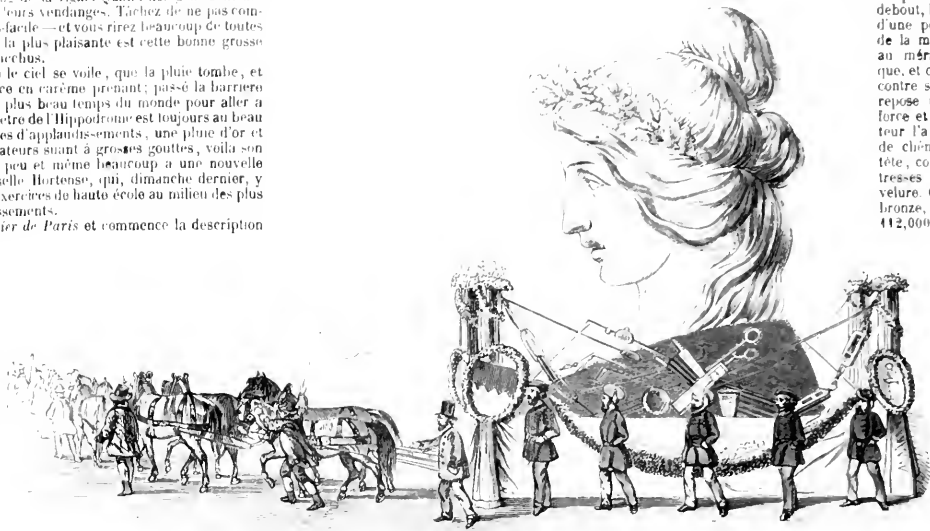
Ici finit le *Courrier de Paris* et commence la description
 de la statue de la Bavière et du temple de la Gloire, que nous
 empruntons en partie à notre correspondance
 de Munich.

Ce monument
 (le Temple de la
 Gloire), com-
 mencé en 1843
 et presque tota-
 lement achevé
 aujourd'hui, a
 été élevé d'après
 les dessins et
 sous la direction
 de M. de Klenze,
 surintendant
 des bâtiments
 royaux. Il est
 situé dans le
 champ de Thér-
 èse, sur le monticule de
 Sendling, le champ de mars
 de Munich, théâtre ordinaire
 de ses fêtes nationales et
 des distributions de récom-
 penses pour l'encouragement
 de l'agriculture et du com-
 merce. Le temple construit
 en marbre blanc se détache
 sur le vert feuillage d'un bois
 de chênes. Il forme un grand
 carré de bâtiments, ouvert
 d'un côté avec un rangée de
 colonnes doriques, décrivant
 autour de la partie intérieure
 de l'édifice un portique dans
 lequel sont placés les bustes
 des grands hommes de
 la Bavière. C'est au milieu
 de cette cour monumentale
 que se dresse une figure allé-
 gorique colossale représen-
 tant la Bavière, ouvrage du
 célèbre sculpteur Schwen-
 thaler, qui fut chargé de la
 direction de l'ornementation

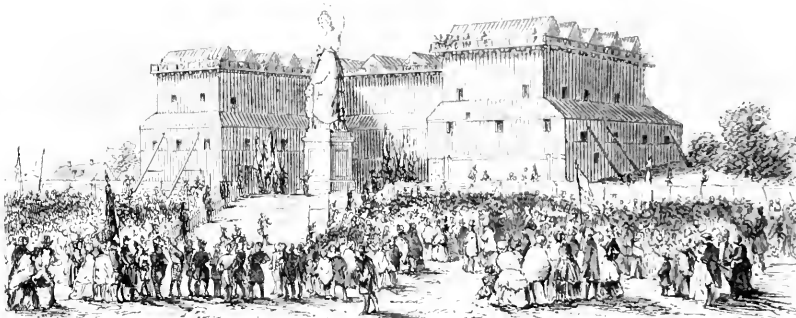
sculpturale du temple; elle est
 debout, le sein à moitié couvert
 d'une peau de tigre, élevant
 de la main gauche et offrant
 au mérite la couronne civi-
 que, et de l'autre serrant l'épée
 contre son flanc. A côté d'elle
 repose un lion, symbole de
 force et de courage. Le scul-
 pteur la couronne de feuilles
 de chêne, en relevant sur sa
 tête, comme un diadème, les
 tresses de son immense che-
 velure. Cette statue, coulée en
 bronze, haute de 55 pieds, pèse
 112,000 kilogram. La figure a

dû être partagée
 en quinze pié-
 ces pour la fon-
 te. Un escalier,
 creusé intérieure-
 ment, monte
 jusqu'à sa tête.
 Il serait puéril
 de comparer les
 proportions de
 ce monument à
 celles que l'his-
 toire ou la fable
 attribue au fa-
 meux colosse de
 Rhodes, mais on
 peut le rappor-
 ter de la statue
 de saint Charles
 Borromée, que
 les voyageurs en
 Italie vont visiter
 près d'Arona,
 sur les bords

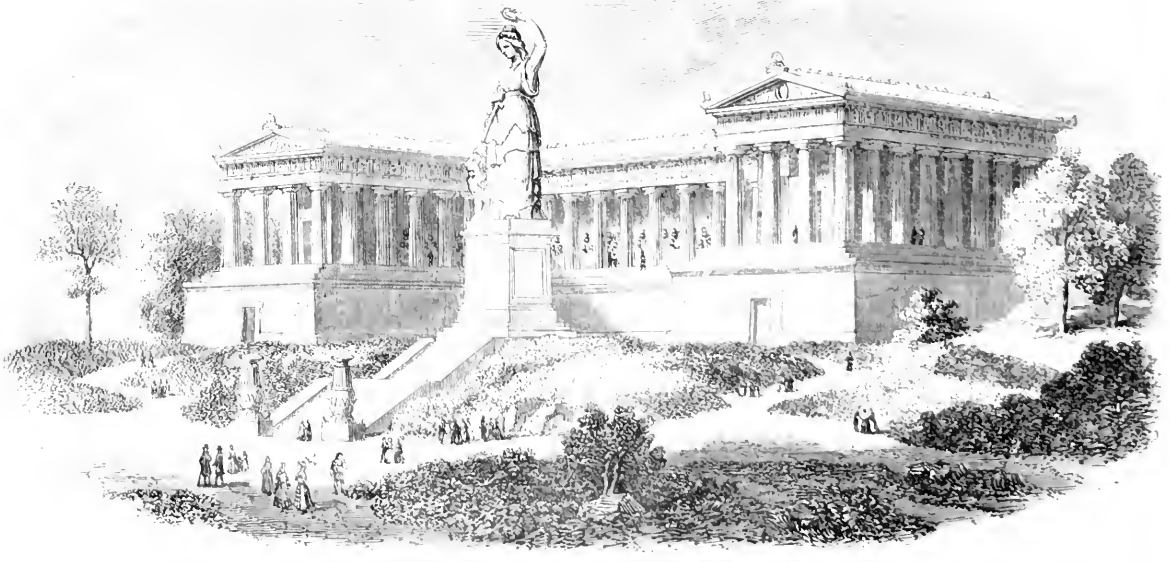
du lac Majeur. La statue
 de la Bavière en est la repro-
 duction plus audacieuse en-
 core et plus agrandie. Celui
 de nos collaborateurs qui
 l'a décrit dans ce recueil
 ajoute avec raison que ces
 ambitieuses créations, dé-
 passant les mesures ordina-
 res, sont rarement d'un ef-
 fet heureux comme œuvres
 d'art, elles étonnent celui qui
 les contemple et l'écrasent
 en quelque sorte par l'idée
 de la difficulté vaincue, plu-
 tôt qu'elles ne le charment
 par la beauté de l'exécution,
 qui se perd aisément dans
 le gigantesque. Pour le surplus
 de nos renseignements sur
 l'œuvre et sur l'architecte,
 nous finirons par renvoyer
 le lecteur à l'article ci-des-
 sus cité n° 302, tome XII,
 page 227 de l'Illustration.
 PHILIPPE BESNON.



Les ouvriers fondeurs transportant la tête de la statue colossale de la Bavière à Munich



Cérémonie d'inauguration de la statue colossale de la Bavière au temple de la Gloire, à Munich



Aspect du temple de la Gloire. — Munich, après l'achèvement des travaux

Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre.

La vente de la précieuse collection du roi des Pays-Bas, S. M. Guillaume II, était un grand événement pour tous les amis des arts. La direction des Musées s'en est vivement préoccupée; grâce à ses soins et à sa sollicitude, elle a obtenu du ministère l'allocation d'une somme de cent mille francs destinée à faire des acquisitions à La Haye. Que M. le ministre de l'intérieur en reçoive ici nos très-sincères félicitations. Ni la Restauration, ni le gouvernement de Juillet n'avaient compris, en semblable circonstance, la nécessité de consacrer quelques milliers de francs à enrichir nos collections du Louvre, et les artistes ont eu, à différentes époques, la douleur de voir se disperser, sans rien recueillir, les magnifiques galeries de MM. Lapeyrière, Erard et Bonnemaison. Cette fois, MM. Villot et Raizé ont été envoyés en Hollande, et on vient d'exposer au Louvre les objets acquis. Mais les choix sont-ils les meilleurs possibles, en raison de la somme allouée par M. le ministre? répondent-ils à la juste réputation de science et de bon goût des deux honorables et savants conservateurs? C'est ce que nous allons examiner. Le Musée de peinture du Louvre a pour caractère essentiel son universalité; il ne lui manque qu'un petit nombre de tableaux pour réunir l'ensemble des productions des plus illustres maîtres des diverses écoles.

Dans celle d'Italie, Masaccio et le Sodoma nous font seuls défaut; dans celles du nord les noms d'Albert Dürer, d'Hemling, de Guillaume Vanvelde et de Maës, manquent au catalogue. D'une autre part, quelques maîtres sont imparfaitement représentés; ainsi les œuvres de Velasquez, de Paul Potter, de Vandermeer, de Jean Steen, de Peter Dehooze, conservées au Louvre, sont insuffisantes. Ces lacunes sont depuis longtemps reconnues par les personnes les plus compétentes, et dès lors la première règle à suivre dans les acquisitions ne devrait-elle pas être de les combler le plus rapidement possible? C'est ce qu'on semblait avoir compris dans l'achat récent d'un bon Hobema, excellente acquisition, malheureusement accompagnée de celle d'un Velasquez plus que douteux.

La collection des dessins, au contraire, est si nombreuse, si complète et si riche, qu'elle semble ne devoir s'augmenter aujourd'hui que d'ouvrages de premier ordre ou d'études qui, par leur relation avec les ouvrages du Musée de peinture, nous permettent, pour ainsi dire, de suivre la pensée des maîtres et d'assister à la création de leurs chefs-d'œuvre. Si ces prémisses sont vraies, et elles nous semblent inattaquables, voyons comment les acquisitions y répondent. Elles consistent en :

Un très-beau portrait d'homme, par Rubens; un tableau du Pérugin, représentant la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de deux saintes et de deux anges. Cette composition, équilibrée régulièrement, sans vie et sans expression, ne manque pas d'une certaine élévation de style; mais l'exécution se fait remarquer par sa singulière simplicité, on dirait un dessin à la plume légèrement colorié.

Et en seize dessins de Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, André del Sarte et Fra Bartolommeo.

Or, nous possédons déjà sept ouvrages de Pérugin inférieurs, à la vérité, et moins complets que celui qu'on nous ramène de Hollande; mais tous ceux qui ont étudié sérieusement l'école d'Italie savent que le Pérugin est le maître dont il est le moins important de posséder un grand nombre d'œuvres, tous ses tableaux étant exécutés d'après une vingtaine de croquis qu'il reproduit sans cesse, et qu'il s'efforçait d'avoir sous les yeux pour les connaître tous, les mêmes figures se retrouvant partout. Quelle préoccupation a donc pu entraîner M. Villot à consacrer 50,000 francs à une pareille acquisition, quand il n'avait que le double de cette somme à dépenser? N'aurait-il pas été plus raisonnable, par exemple, d'acheter pour 6,000 francs un délicieux petit Hemling (*le Repos en Égypte*) de la plus exquise qualité et d'une conservation parfaite? C'eût été à la fois combler une des plus grandes et des plus déplorable lacunes de la collection et l'enrichir d'un diamant. Nous croyons qu'en cette circonstance M. Villot a fait une grande faute.

Le portrait de Rubens est fort beau; il représente M. le baron de Viçq, chargé par Marie de Médicis de négocier auprès de Rubens l'exécution de la galerie du Luxembourg. A ce titre, ce tableau était d'un grand prix pour le



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — M. le baron de Viçq, portrait par Rubens.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — L'Enseignement de la Vierge, dessin à la plume, par Raphaël.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — Sainte Famille, tableau par le Pérugin.

Musée. Cette acquisition ne saurait être trop approuvée, et il n'est personne qui n'approuve à un pareil choix.

Venons aux dessins. Le plus important est un *Enseignement de la Vierge*, dessin à la plume par Raphaël, ouvrage capital de la plus merveilleuse beauté et la perle de la collection du roi de Hollande; ce sera une de celles de la collection du Louvre. M. Raizé recevra, à ce sujet, nous en sommes convaincus, les félicitations de tous ceux qui aiment l'incomparable galerie confiée aujourd'hui à ses soins éclairés. Ce dessin nous semble être la première idée du tableau conservé au palais Borghese, au moins nous paraît-il appartenir à l'époque comprise entre la *Dispute du saint Sacrement* et l'*École d'Athènes*. Une autre très-précieuse acquisition est celle d'une page de croquis qui se rapportent au premier de ces tableaux.

La tête d'enfant d'André del Sarte est pleine d'intérêt; c'est une étude destinée au tableau de la *Charité* que possède le Musée, et qui a été si malheureusement restaurée sous la précédente administration.

Paru les trois dessins attribués à Michel-Ange, il en est un de la statue ébauchée de la Madone, à la chapelle des Médicis à Florence. Ce dessin ne nous semble pas original, nous le croyons de Baccio Bandinelli, indépendamment de la facture, qui ne nous paraît pas celle du maître; voici sur quel raisonnement nous nous fondons pour en contester l'authenticité: si Michel-Ange avait fait un croquis de sa statue, il l'aurait représentée finie et comme il la comprenait, mais non pas incomplète et en voie d'exécution; or c'est précisément cet état d'ébauche où est restée la statue que reproduit le dessin. N'est-il pas permis dès lors de supposer que le croquis acheté à La Haye est l'ouvrage d'un élève ou d'un amoureux de conserver un souvenir de l'œuvre du maître.

Les autres dessins acquis par M. Raizé sont beaux aussi ou intéressants; mais rien n'est capital, on voit que l'argent manquait pour s'adresser aux choses importantes. Sans la malencontreuse acquisition du Pérugin, le musée aurait pu s'enrichir des magnifiques cartons de Léonard de Vinci, études primitives de onze têtes d'apôtres de la *Cène*, ce divin chef-d'œuvre qui a un critique éminent caractérisait naguère d'un mot honnête, l'effort suprême du génie humain, et dont Rubens disait que l'on n'en saurait parler dignement et encore moins l'imiter.

Une acquisition bien précieuse encore aurait été celle de deux gros volumes (cotés au catalogue n° 281 bis), contenant quatre à cinq cents croquis de Fra Bartolommeo, recueillis en 1727 dans un couvent de Florence, où ils étaient restés depuis la mort de ce grand artiste.

Mais une pièce à jamais regrettable est celle qui se trouvait cotée au catalogue n° 182; ce dessin, de médiocre apparence et dont l'importance a sans doute

échappé à M. le conservateur des dessins, est une étude de draperie de Léonard de Vinci, exécutée pour le tableau de la Vierge sur les genoux de sainte Anne, de la galerie du Louvre. Ce tableau, sur l'authenticité duquel MM. les érudits ont, depuis un certain nombre d'années, élevé des doutes basés sur des confrontations de texte et des rapprochements de date, nous semble, à nous ignorants qui lisons peu, mais qui regardons beaucoup, un vrai Léonard, et le plus beau, quoique achevé, de tous les ouvrages de ce maître sublime (la *Cène* exceptée). Jamais les douces joies de la maternité n'ont été exprimées avec ce charme adorable, avec une grâce plus divine. Nous venons de dire que quelques parties de ce chef-d'œuvre ne sont pas terminées, et bien! c'est précisément une des parties achevées du tableau, la draperie de la Vierge, dont l'étude se trouvant à La Haye. Ce document précieux résolvait, ce nous semble, pour les plus incrédules, la question d'originalité. Nous croyons donc pouvoir s'écrier qu'en laissant échapper ce dessin, M. Raizé a, de son côté, commis une faute.

En résumé, si les acquisitions qui sont exposées ne remplissent pas complètement nos vœux, elles ont cependant enrichi la galerie des dessins d'un chef-d'œuvre et le musée de peinture d'un superbe portrait de Rubens. Tous les artistes applaudiront au zèle que l'administration du musée a mis à doter le pays de quelques-unes des richesses de la belle collection du roi Guillaume, et lui en témoignent hautement leur reconnaissance.

H. DECAÏNE.

Souvenirs de la vie artistique.

LA BIOGRAPHIE D'UN INCONNU.

En fait huit cent quarante-quatre, au mois de mars, si ma mémoire est fidèle, et par une pluie diluvienne, quelques-uns de mes amis et moi nous menions en terre un des bûches qui venait de mourir à l'hôpital Saint-Louis. Lorsque le modeste corbillard fut enroulé dans le cimetière, deux fossoyeurs, venus à l'appel du coup de sifflet du gardien en chef, partirent en avant pour creuser le trou. Quand nous arrivâmes au lieu destiné à l'inhumation, les gens de la mort avaient déjà fait leur besogne, rendue facile par la pluie qui avait détrempé la terre.

La terre, tirée hors du corbillard, fut descendue à l'aide de cordes au fond de la fosse comblée en moins de deux minutes.

— Pauvre diable ! dit l'un des fossoyeurs avec un accent de pitié brutale, il n'aura pas chaud là-dessous.

— Et nous non plus, répliqua son camarade en frissonnant sous une rafale. Il fait bon à aller prendre un petit verre de *bielle* tout de même. Et tous deux, ayant chargé leurs outils sur leur épauie, s'approchèrent de celui qui semblait mener le deuil pour lui réclamer leur pourboire.

L'ami fouilla dans sa poche, et il sentit sa main glisser par le diable qui y était logé, et promena sur les autres assistants un regard qu'on ne peut qualifier d'eux-dit répondant par un coup d'œil et un geste négatifs.

— Mon brave homme, dit au fossoyeur l'ami auquel celui-ci s'était adressé, il ne nous reste plus de monnaie.

— Suffit ! répliqua l'homme, devenant sans doute qu'il n'avait pas affaire à des héritiers. — Ce sera pour la prochaine fois.

Cette réponse d'un comique lugubre donna le frisson à tous ceux qui l'entendirent, car elle devenait presque une prophétie dans cette circonstance, et une pâle breuvure monta sur tous les visages, lorsque le second fossoyeur ajouta tranquillement :

— En effet, ces messieurs, c'est des pratiques. De les reconnaître.

Ils nous avaient reconnus — ce n'était pas étonnant, car depuis six semaines c'était la troisième fois que nous venions conduire là un de ceux qui ne ramena pas.

On comprendra donc l'effet que dut produire cette phrase : « Ce sera pour la prochaine fois, » sur des gens qui sentaient que la mort était sur eux, et qui se demandaient déjà, en se regardant les uns les autres et en comptant les vides : A qui le tour maintenant ?

Comme les fossoyeurs venaient de s'éloigner, arriva en courant un de nos amis qui nous avait quittés à la porte du cimetière pour prendre dans un magasin d'objets lunés les croix de bois qui devaient provisoirement indiquer la place où reposait le défunt. L'inscription, encore fraîche et abrégée par une énumération qui faisait à coup sûr avec les regrets, portait seulement le nom et la profession du mort. On y lisait en lettres blanches sur un fond noir :

JOSEPH D...
REVENU DE FAYLADES.

Et au-dessous les trois hermes classiques pleurées à raison de tant le cent par un blaireau lycmatote.

Quand cette humble et triste énumération fut terminée, nous nous retirâmes en jetant un dernier et silencieux adieu à cet ami qui s'en était allé si vite. Et cependant, telle était alors la réverbération de la destinée, que, devant cette tombe à peine fermée, plus d'un murmurait peut-être au fond de son âme : Fant-il le regret ou l'envie ?

La pluie tombait toujours.

C'est la biographie de ce patient et courageux travailleur que nous voulions raconter, mettant ainsi sous les yeux du public un nom inconnu, qui ne serait pas resté sans doute, si celui qui le portait avait obtenu de la mort un délai nécessaire pour sortir avec éclat des ténèbres de l'incognito.

Joseph D... était né à Bouham, petite ville fortifiée du département du Nord, et qui, à l'époque du manifeste Brunsviek, tint en écheur tout un corps d'armée prussien sous le canon de ses remparts.

L'amour de cet art, au service duquel il devait vivre et mourir en fidèle serviteur, était né avec lui et s'était révélé dès ses plus jeunes années, comme la plupart des vocations réelles. Ses parents, qui exerçaient dans la banlieue une petite industrie dont ils avaient grand peine à vivre, incapables de rien comprendre à ses dispositions développées par l'étude du dessin dans une école gratuite où il allait à leur insu, virent, quand il en eut l'âge, l'obligé à apprendre un état manuel d'un rapport prochain. Un hasard favorable vint heureusement lui faire éviter le rabot du menuisier ou l'aiguille du tailleur, un état propre et agréable, — disait son père. L'un des professeurs de l'école de dessin ou Joseph alla lui chaque soir, et qui avait remarqué son intelligence, lui demanda s'il voulait entrer en qualité d'éleve chez un architecte du gouvernement, chargé alors de nombreux travaux.

Quand Joseph parla de cette profession à son père, il n'eut garde de lui dire que l'architecture était un art, car il savait que des le premier mot il l'aurait été renvoyé au rabot ou à l'aiguille, « état propre et agréable ».

— Architecte, demanda le père, qu'est-ce que c'est que ça au juste ?

— Ce sont les gens qui font les maisons, répondit Joseph, restaurant avec intention l'art de Vitruve dans ses plus modestes proportions.

— Un vrai bon maçon ? reprit alors son père, ça n'est pas un état propre, toi qui es défilé, ça m'étonne, toute la journée dans le plâtre ; enfin si ça t'amuse, c'est un métier comme un autre. Surtout prends garde de ne pas te casser les reins, et en laissant des maisons pour les autres, tâche d'en bâtir une pour nous, ça tu fais que nous n'aurons plus de terme à payer.

Au bout d'un mois Joseph avait déjà des appointements, modiques il est vrai, mais qui lui permettaient de décharger sa famille de l'entretien de sa personne. Une seule chose intriguait vivement son père, c'était de voir qu'il parlait tous les matins travailler en habit noir et en chapeau, « comme un monsieur qui va se marier » (sic), et qu'il traitait chaque soir sans une tâche de plâtre à ses vêtements. Au bout de six mois, Joseph faisait dans les premiers ateliers de Paris deux journées qui lui étaient payées sept et huit francs. Il fut employé longtemps chez MM. Lassus et Labrousse, qui édifièrent de grandes constructions pour la ville. Ce fut alors qu'il se décida à expliquer à son père la différence qui existait entre un architecte et un maçon.

Mais un beau jour il en eut assez de l'équerre et du compas, qui lui prenaient tout son temps et l'éloignaient de son but. Il alla trouver M..., s'histoire, et lui montrant toutes ses études qu'il avait apportées dans un carton, il lui dit carrément : — Voilà ce que je sais faire, je veux être sculpteur, voulez-vous me donner des leçons ?

M... lui répondit : — Allez à mon atelier, adressez-vous au massier (1), c'est lui qui ça regarde.

Ce qui voulait dire : Payez d'abord votre moi, et vous aurez le droit de partager avec nos autres élèves une heure de leçon que je vais donner tous les jours.

Joseph, qui était prévenu de ces détails, ne s'en étonna point. Il alla consigner son premier moi entre les mains du massier de l'atelier M..., et paya une bienvenue de cent francs à ses camarades, qui lui firent grâce des mille petites misères dont on abreuve traditionnellement le nouveau.

Après quelque temps de séjour dans l'atelier M..., Joseph, déjà habitué à manier la glaise, se fit inscrire à l'école des Beaux-Arts, où les concours allaient s'ouvrir pour l'admission aux études. Le titre d'éleve de l'école est une espèce de grade qui rend les voies plus faciles et prépare la réception en loges, qui nous met déjà un pied sur la route de la villa Médicis. Pensionnaire de l'école française à Rome, tel est le bon où tendent tous les jeunes artistes. Telle était l'unique ambition de Joseph.

Sa première figure fit émeute parmi ses camarades. Elle était modelée avec une fureur d'ébaucheur qui attestait une préoccupation des fougueux emportements de Michel-Ange, et représentait une femme d'une opulence de formes exagérées qu'on eût prise volontiers pour la femme d'un géant Athusque.

Le professeur, qui était un apôtre du grès et du menu, s'écria, en détournant avec horreur les yeux de cette figure robuste au style torlu :

— Est-ce un éléphant que vous avez voulu faire, jeune homme ?

Joseph n'aimait pas cet académicien qui, depuis vingt ans, refait toujours la même stérile baptême d'un nom grec ou romain, et qui représente invariablement un vapour-pompier maigre et nu.

Il répondit en faisant tourner la plate-forme de sa selle comme pour montrer sa figure sous toutes ses faces :

— Oh, monsieur, c'est un éléphant.

— Alors, mon jeune ami, répliqua le professeur malin comme un sinze, si c'est un éléphant, vous avez oublié la trompe.

Joseph fut refusé.

Il se vengea de cet échec par une complainte dédiée au professeur, qui avait une épauie mieux faite que l'autre. Cette gibbosité était une pelote ou les élèves enfouçaient chaque jour les milliers d'épingle de leurs railleries. La complainte de Joseph le rendit célèbre dans tout le monde des rapins. Elle fit même tomber dans l'oubli la fameuse ballade de Jean Belin, à qui avait obtenu du grand tuteur le passe de passer le Pont-Evêque sans payer un sou à l'invilide.

En manière de parenthèse, nous dirons que cette ballade de Jean Belin est un chef-d'œuvre de délire grotesque ; elle fut composée, comme elle le dit elle-même, « par le grand saint Luc lorsqu'il étudiait la peinture chez M. Doval le Ganus ».

Comme un échantillon de ce genre de poésie très appréciée dans les ateliers, et qui porte le nom de *Sire*, nous citerons le premier couplet de la romance de Joseph, dont on voit encore des illustrations sur les murs de l'école :

O raiens de Damiette,
De Constantin le zésti,
Venez couler ma sa
Déplorable historige,
C'estes bon et en de de si
N'y a-t-il pas — c'est une si.

Cinquante couplets sur l'air de Fyaldes. — On cite des personnes qui en sont mortes.

Ce temps des innocentes plaisanteries, c'était le bon temps, on l'on gravissait par la vert duquel penche cette colline de la vie, dont le soubier n'est vert qu'en le montant, à dit M. de Lamartine. Alors on était heureux à bon marché, car on faisait son bonheur soi-même avec tout comme avec rien.

C'était l'époque des folles sincères, des enthousiasmes exagérés, qui on dispensait sans discussion comme un trésor car méquissable. Alors toute famille verte semblait laurier aux ambitions pyramides qui se baissaient d'avance pour passer sous les arcs-de-triomphe de l'avenir, et chaque matin amenait une espérance nouvelle. — Feux de paille et dents, dont le vent a depuis longtemps dispersé la fumée ; car on se heurte bientôt le pied au premier caillou non dont les anciens marquaient les jours mauvais du calendrier. — On s'était habitué à cheminer sans fatigue sur une route joyeuse à l'œil et facile au pas, — et brusquement, à un coup de sifflet du machiste de la vie, le décor change, et on se trouve au milieu des Pyrénées de l'obstacle.

Ce fut ce jour qui arriva bientôt à Joseph.

Un beau jour, son père lui dit :

— Mon garçon, tu avais dans le bâtiment une bonne place qui te rapportait pas mal d'argent ; c'était un état propre et

(1) On appelle *massier* dans les ateliers l'élève chargé de tenir les comptes.

tranquille comme celui de notaire, tu l'as quitté pour apprenre à faire des bonhommes et des femmes sans chemise, et depuis ce temps-là je ne aperçois avec peine que tu ne gagnes plus un sou.

— J'en gagnerai plus tard, répondit Joseph, qui commença à voir d'ou soufflait le vent.

— Plus tard est trop long, mon garçon ; avec ta mère et tes frères nous sommes quatre à la maison qui avons tous un trou sous le nez. Retourne à ton premier métier, qui était flatteur, je te le conseille, car j'ai bien peur, si tu l'obstines à re-ter dans le nouveau, de te voir un jour aussi nu que tes bonhommes. Et puis, réfléchis, tu as dix-sept ans, et à cet âge-là, tout homme doit être de force à se pétrir lui-même sa niche quotidienne.

Le bonhomme D... n'avait pas tort, après tout ; Joseph le comprit, mais il était trop avancé pour reculer. Il répondit à son père :

— Je vivrai seul et de moi seul.

— Bonne chance, mon garçon ! tu vas manger de la vache enragée, c'est dur, prends garde de te casser les dents.

Non pas qu'il eût jamais eu peur, le père D..., mais il ne pouvait pas croire que la sculpture fût un état sérieux, et pensait que la vocation de son fils était tout simplement de la paresse.

On fait des bonhommes quand on a des rentes, disait-il à sa femme.

Joseph quitta la maison paternelle, et alla loger chez un de ses amis.

Pauvre comme il était alors, il ne pouvait plus payer les mois de l'atelier, cependant M... lui ayant plus d'une fois témoigné sa satisfaction, Joseph pensa qu'il consentirait peut-être à le garder gratis dans son atelier, mais lorsqu'il lui en fit la demande, le maître répondit à l'éleve :

— Cela ne me regarde pas, adressez-vous au massier.

Il n'y avait pas besoin de lunettes pour voir que c'était un refus.

Joseph, conseillé par un ami, alla trouver M. Rudde, et lui conta sa situation. L'auteur du *Caton des Tuileries* et du *bas-relief du Départ*, le plus beau de l'Arc-de-Triomphe, accueilli paternellement l'ancien élève de M... Il avait flairé en lui un artiste de race, vaillamment trempé pour les grandes luttes, et l'encouragea vivement à persévérer dans la carrière, lui offrant ses conseils et lui ouvrant son atelier, heureux, disait-il, d'y posséder un élève de cette valeur.

Ce fut peu de temps après que j'eus l'occasion de connaître Joseph. Un ami commun me conduisit chez lui. C'était le jour de l'ouverture du Salon, l'année où Delacroix exposa sa *Mélie*. Joseph logeait rue de Cherche-Midi, dans une cour où était une vacherie. On arrivait chez lui par un escalier qui aurait fait reculer un élève, et qui semblait s'entendre avec la chirurgie pour lui fournir des jambes cassées. Quand on entrait dans ce logement, dès le premier coup d'œil on voyait qu'une profonde misère en était l'hôte assidue. De meubles, à proprement dire, il n'y en avait pas, sinon un meuble lit, dont l'unique matelas venait sous ses entrailles de mochant lit, et qui servait de divan dans le jour ; et dans un angle, un assez beau buffet, style Louis XV, dont les ornements de cuivre avaient sans doute été vendus dans un jour de disette. J'arrivai là le soir par un amonable temps de neige et de glace. Cinq ou six amis de Joseph se trouvaient réunis en cercle au milieu de l'atelier.

— Vous avez froid ? me dit Joseph en faisant élargir le cercle pour m'y donner une place ; venez par ici, c'est notre poêle, ajoutez-en riant. Ce poêle fantaisie, que je cherchais vainement des yeux, c'était encore une œuvre de l'industriel génie de la nécessité, et je commençai à comprendre ce que l'artiste voulait dire en voyant, pratiqué dans le plancher au milieu de l'atelier, un trou d'un pied carré par lequel s'échappait une chaude colonne de vapeur fournie par l'atmosphère d'une étuve située au-dessous de l'atelier même. Ce système de calorique, un peu trop odorant peut-être, suffisait pour répandre dans l'atelier une chaleur douce qui combattait les invasions de l'hiver, montant à l'assaut par les fenêtres mal jointées. Le plus grand découragement était peint sur les figures des quatre ou cinq jeunes gens qui se trouvaient là. Ils avaient été refusés à l'exposition. De là un concert de récriminations contre le jury. Joseph était le seul qui gardait un juste-milieu raisonnable, il essayait de calmer tous ces amours-propres blessés. Je l'entendis répondre à l'un de ceux qui criaient le plus haut :

— Tu as tort, et mille fois tort ; cela ne fait pas doute qu'il y a en cette année comme toujours des injustices commises ; mais tu n'as pas le droit de t'en plaindre, car c'est une œuvre de moins qu'on a faite en ne te recevant pas.

— Il y a cent tableaux au Louvre qui ne valent pas le tien.

— Ce n'est pas la médiocrité de ceux-là qui donne de la valeur au tien.

— Mais tu sais bien, répliqua l'autre, que je n'ai pu le concevoir que tres-tard, que j'ai dû me presser — travailler dans de mauvaises conditions, — et que ce n'est pas ma faute, si je n'ai pu faire mieux.

— Ce n'est pas non plus celle du jury, répondit Joseph.

— Et vous, lui demanda-t-il, avez-vous été plus heureux que ces messieurs ?

— Oh ! moi, me dit-il, je n'ai rien envoyé au Louvre ; je ne me sens pas encore mûr pour un début sérieux. Quand je le tenterai, si je suis refusé, je veux avoir le droit de crier. D'ailleurs les éléments me manquent ; avec les frais des premiers matériaux, du modèle, du moulage, la plus petite statue coûte au moins deux cents francs. Les trois chiffres, c'est insupportable, — faut attendre.

— En attendant, dit quelqu'un, nous mettons la vie dure.

— Et nous nous sommes pas au bout, reprit Joseph, mais ajouta-t-il avec une certaine vivacité, et avec beaucoup de raison surtout, vous êtes étonnés, vous autres ; vous me faites l'effet de ces gens qui entreprennent le voyage de Strasbourg pour monter au clocher, et qui se déclarent fa-

tigués à la première marche. Vous n'avez pas été pris en traître pourtant, car l'art a ceci de bon qu'il est franc; il vous dit très-bien : si tu n'as du talent, je te décernerai un jour de la gloire et tu vias à quinze sous de tous tes repus; mais d'ici là tu passeras par des chemins difficiles, et la vie sera semée de clous. C'est à vous de réfléchir; mais, si vous acceptez le marché, ne venez pas vous plaindre, et ne découragez pas vos camarades.

— Au reste, de tous ces jeunes gens à qui il faisait ainsi la morale, Joseph était véritablement le seul qui eût, comme on dit, *quelque chose dans le ventre*. Il avait la loi naïve et obstinée, la persévérance de tous les instants. Il était parvenu à apprivoiser la misère, et la supportait autant par habitude que par insouciance, comme on fait d'une maîtresse acariâtre et grélee qui a de bons moments. Chez lui l'enthousiasme n'excluait pas la raison. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était engagé dans une impasse qui l'empêcherait éternellement d'arriver à son but. Voyant que les matériaux lui manquaient et qu'il paît ses études il ne pouvait rien produire qui eût chance de placement; sans abandonner entièrement son art, il se livra à la loi rapportier s'y rattachait presque et qui ne tarda pas à lui rapporter non-seulement pour suffire à son existence, mais encore assez pour lui permettre de mettre de côté une somme qui, dans un temps donné, devait lui procurer les moyens de rentrer dans l'art et de s'y livrer exclusivement, et dans des conditions de succès. Il entra en qualité d'ouvrier chez l'ornemaniste B. Magnès. Il lui travailla plus d'un an. Il en sortit à cause d'une maladie dangereuse qu'il avait gagnée en passant des nuits à travailler dans un atelier mal clos, au clair qui devait ramener les cadres de l'Empereur. Durant ces travaux il gagnait quarante et cinquante francs par nuit. Sa maladie, qui se prolongea pendant une partie du rigoureux hiver de 1810, emporta tous ses économies. Cependant la campagne d'été s'ouvrit heureusement, les architectes ses anciens patrons lui trouverent de la besogne. Il n'exécutait plus lui-même, et composait seulement du dessin d'ornement. Doué d'une grande invention, il concevait rapidement. On a de lui des choses charmantes qui peuvent lutter avec les plus merveilleux caprices de pierre ou de marbre que le génie de la Renaissance faisait couir sur les murs de Chambord, de Chenonceaux ou d'Anet.

Ces travaux lui étaient bien payés, et son magot commençait à redevenir ventru, car il vivait avec une grande sobriété, et en toutes choses restreignait le plus possible ses dépenses. On ne lui connaissait pas de maîtresse : « L'amour, disait-il, c'est une passion de luxe, et mon magot ne me permet pas d'ouvrir un compte à cet article. » Son unique plaisir était de caresser et d'embrasser qu'il avait de pouvoir prochainement dégager d'un beau bloc de marbre l'idéale Galathée qui le sentait déjà vivre dans sa pensée. Il serrait l'argent de son côté et calculait pour ne recevoir que juste et la contenance avait été fixée pour commencer on toute libé l'œuvre avec laquelle il comptait débiter au Salon. Il lui fallait 4,200 francs. Un soir il me montra son trésor : « Le jour où je ne pourrai plus rien mettre dans ma bourse, me dit-il, je saurai que j'ai mon compte, et je m'en tiendrai là. Ça approche, ajouta-t-il en palpant la bourse, encore cinq ou six louis! » Quelques jours après je le rencontrai, il était radieux; il m'approcha en faisant sonner son gousset.

— J'ai crevé, me dit-il en me montrant cinq ou six pièces d'or; la bourse est pleine, et voilà ce qui est de trop. Venez déjeuner avec moi, vous m'accompagnerez pour chercher un atelier; dans huit jours je vous irai à l'œuvre. Il arrêta un atelier rue Notre-Dame-des-Champs c'est l'atelier occupé actuellement par M. Yvon, qui y termina une page gigantesque commandée par la Russie). En me quittant il me donna rendez-vous pour le lendemain chez lui. Quand j'y arrivai à l'heure convenue, je le trouvai tout pâle et en train de faire une déposition à un commissaire de police. Pendant que nous étions ensemble de la loi, on l'avait vu. Ce vol fut attribué à un ouvrier couvreur, qui en réorganisant un toit, avait vu Joseph compter son petit trésor. La police ne put découvrir ses traces. Cet événement porta un coup terrible à l'artiste.

— Il y a des gens qui n'ont pas de chance, dit-il, et qui perdraient en ayant tous les atouts du jeu dans les mains. C'est égal, reprit-il, je tenterai l'assaut du Louvre avec le peu qui me reste; j'y entreraï avec du plâtre au lieu d'y entrer avec du bronze ou du marbre. Tout son courage lui était revenu. Il essaya, pour se faire quelque argent, de vendre des statues, œuvres de fantaisie faites au hasard du caprice et pour lesquelles il pouvait jusqu'à un certain point se passer de modèle, grâce à une grande science anatomique. Les éditeurs Susse, Giroix et les autres lui faisaient beaucoup de compliments, mais ne l'achetaient pas. — Appelez-vous Pradier, lui disaient-ils, — et nous vous payerons vos statues 1,500 francs les yeux fermés. Alors comme aujourd'hui, la vogue patronait ces gracieux hibernages qui garnissent les églises et les petits-dinckers des bouidors galants. Les nuitées de Joseph étaient trop chastes, c'était trop de la plastique correcte, et il ignorait l'art de torréner un corps féminin dans ces attitudes exagérées qui font ressembler quelques-uns de ces groupes à la mode à des tas de sangsues ivres d'une pléthore sanglante.

La misère rovaït heurter au soul du logis. Elle y entra terrible et impitoyable, comme un ennemi vaincu qui triomphe à son tour et us sans merci du droit de représailles. Ce dénuement était arrivé à un tel degré, qu'un jour on des amis de Joseph l'ayant invité à dîner, l'artiste lui répondit naïvement : « Je crains que cela ne me dérange, ce n'est pas mon jour. » Au lieu de tabac, il fumait des feuilles de noyer qu'il ramassait dans les bois de Verrières, et qu'il hachait menu après les avoir fait sécher. Une seule espérance le soutenait, c'était l'ouverture prochaine du Salon. Dans une chambre sans feu, au milieu d'une température sibérienne, il travaillait depuis trois mois à un saint Antoine, car

il avait été forcé de renoncer à son groupe de Galathée, dont l'exécution trop coûteuse avait été renvoyée à des temps meilleurs. Malgré la modicité de son prix, la terre glaise était encore trop chère pour sa bourse vide, cette même bourse qui avait contenu presque une fortune, car, une étrange ironie, son voleur la lui avait laissée. Il avait donc été chercher lui-même sa terre glaise dans quelques champs des environs de Paris. Un chiffonnier de la rue Monfford, qu'il avait rencontré je ne sais où, lui donnait des sances à cinq sous l'heure, et les trois quarts du temps ce brave homme inventait des usages angéliques pour ne pas se faire payer. Il s'était prî d'une passion presque paternelle pour Joseph, et sans rien comprendre à l'art, il avait épousé l'enthousiasme et les espérances de l'artiste. Quand Joseph lui disait on montrant ses carreaux où la gelée avait brûlé tous les caprices d'une mosaïque irrésée : « En voilà assez pour aujourd'hui, pere Tirly, il faut froid. » Le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait la bêtise ça semble une chouffrette chez vous. Lorsque le dernier coup de gradine fut donné à la statue, le pere Tirly était aussi joyeux que l'artiste. On approchait de l'époque assignée aux artistes pour l'envoi de leurs productions. Il fallait songer au moulage en plâtre de la statue, Michelli, Fontaine et les autres mouleurs qui travaillent pour les artistes ne voulaient pas aventurer un crédit en voyant le dénuement de Joseph. Tout ce qu'il put obtenir de l'un d'eux, ce fut la fourniture du plâtre nécessaire. Aidé de quelques amis, Joseph moula lui-même sa statue. L'opération dura deux jours et se termina heureusement. On était alors à la veille de la date où les œuvres destinées à l'exposition devaient être rendues au Louvre, à minuit pour dernier délai, les opérations du jury devaient commencer le lendemain même. Pendant la nuit, une recrudescence de gelée s'étant manifestée, Joseph, pour atténuer l'action du froid sur sa statue, dont le père encore frais n'avait pas acquis la cohérence solide qu'il acquiert en séchant, se dévêtit de sa propre couverture, et amoncela, comme une chaude cuirasse contre les morsures du froid, tous ses vêtements sur le saint Antoine, jouant ainsi le rôle de saint Martin. Le lendemain, deux ou trois amis vinrent chez Joseph pour l'aider au transport de la statue, que l'on devait conduire au Louvre dans une petite voiture qui arriva en retard de quatre heures. Tout d'un coup un portier absurde qui déclara ne pas vouloir laisser rien sortir avant le payement d'un terme arriéré. On lui fit observer qu'une statue n'était pas un meuble, et que la loi ne lui en permettait pas la détention. Il ne voulut rien entendre, et, pétrifié dans son obstination stupide, il exigea une permission du propriétaire. On courut à Passy, où celui-ci demorait, et on ne le trouva pas, il ne devait rentrer que par diner. On y retourna à l'heure indiquée, il venait de sortir. Il était huit heures du soir. On prit le parti de s'adresser au juge de paix. Celui-ci renvoya au commissaire de police, qui commença presque à donner raison au portier. Mais sur les représentations que lui fit Joseph du tort qu'on allait lui causer en lui faisant manquer l'exposition, le commissaire se décida à autoriser l'enlèvement de la statue. Il commit onze heures du soir. On n'avait plus qu'une heure pour arriver au Louvre. Un givre dangereux rendait les rues presque impraticables. Les voitures n'allaient qu'à pas; il aurait fallu trois heures au moins, et on n'en avait qu'une! et pour comble, des réparations d'écart obligèrent de prendre le plus long chemin. En passant sur le Pont-Neuf, Joseph et ses amis entendirent sonner une demie.

— C'est onze heures et demi, dit Joseph qui soait à grosses gouttes au milieu enroit où le thermomètre rendait des degrés au pôle.

— C'est minuit et demi, répondit un jeune homme qui se détacha d'un groupe de jeunes gens, qui, arrivés trop tard au Louvre, s'en retournaient avec leurs talieaux. Ils avaient pris leur parti et chantaient gaïement : *Allons-nous-en, gens de la mort.*

Joseph et ses amis s'en retournèrent sur leurs pas.

Cette année-là les artistes refusés au Salon, et des plus grands noms, en appelèrent à l'opinion en fondant l'exposition du bazar Bonne-Nouvelle, où ils envoyèrent leurs ouvrages. Le *Saint-Antoine* de Joseph y fut exposé, ainsi qu'une petite statuette de *Marguerite*, qui semblait sortir toute mélancolique de la pensée de Goethe; ces deux œuvres furent achetées 150 francs par le conservateur du musée de Compiegne. Cette misérable somme permit à Joseph de traîner encore quelque temps, un an à peu près. Ce fut alors qu'il entra à l'hôpital par la protection d'un interne, car il n'avait pas de maladie caractérisée. Il y mourut d'épuisement au bout de trois mois, laissant pour héritage aux bonnes sœurs qui l'avaient soigné une petite figure d'ange que l'on voit encore dans la chapelle de la communauté. Ses œuvres, restées presque toutes à l'état d'ébauche, sont disséminées çà et là dans des ateliers d'Annie. M. de Béranger en possède une dans son cabinet, c'est une petite statuette de grenadier blessé, dont le style rappelle les meilleurs *groupards* de Charlet.

Joseph D... mourut à vingt-trois ans, sans rancone contre la vie, sans récrimination contre l'art qui l'avait tué, comme un brave soldat qui tombe sur un champ de bataille en saluant son drapeau.

HENRY MUREL.

Le Rhin.

(Suite. — Voir le No 204.)

Wolke retourna à Saint-Goarshausen, l'épisode de la caverne d'Ehrenthal, qui s'était produit au milieu de circonstances singulières et dont les détails revêtent un certain mystère, avait allumé dans l'âme du Pêcheur cette foi vive, cette énergie puissante qui font les martyrs. Cette vivacité de sentiment était accrue surtout par le prestige

que l'inconnu — tour à tour esprit et femme, au gré de son imagination fascinée — répandait sur cette scène.

Wolke se dirigea vers l'endroit où il avait allé sa barque quelques heures auparavant, afin de traverser le fleuve et de regagner Saint-Goar avant le jour. Mais, arrivé sur la rive, il s'aperçut qu'une personne entièrement enveloppée d'une ample pelisse avait déjà pris place dans le bateau. « C'est toi que j'attendais, dit une voix qui rappela à Wolke son guide dans la caverne d'Ehrenthal; tu es bien tard à venir! Il faut que tu me conduises à Werlau, sans perdre de temps et sans qu'on puisse nous épier. — A cette heure? répondit le Pêcheur avec anxiété; c'est impossible. Nous ne saurions franchir la tour du guet de Saint-Goar sans que le marche du bateau ne fut à l'instant signalé. Il est plus facile d'éviter les sables et les écueils que d'échapper à la vigilance des archers du sire du Rheinfels. — N'importe! répondit l'inconnu; tu vas le tenter, car tel est l'ordre du Pere, et il faut que sur toute chose sa volonté soit faite. »

Le ton d'autorité dont ces paroles furent prononcées ne laissa au Pêcheur rien à répliquer. Celui-ci saisit ses rames et tourna la pointe de sa barque vers Saint-Goar, serrant de près la rive droite du fleuve, de manière à naviguer à couvert sous la rangée de rochers qui bordent le Rhin en cet endroit. A mesure qu'il approchait du guet, il ralentit l'œuvre de ses rames, et bientôt il se laissa dériver au fil de l'eau, dans la crainte d'éveiller l'attention des gardes de la tour par le bruit de l'aviron. A peine avait-il franchi la large du passage, que le son d'un cor retentit du haut de la tour de Saint-Goar. C'était la vigie qui annonçait au péageur qu'une barque venait de passer en fraude. La plate-forme de la tour se couvrit promptement de gens armés de frondes, lesquels furent bientôt encore profondément de la nuit mit leur adresse au défaut. Wolke put remarquer cependant qu'un bateau, monté par deux rameurs et quelques archers, s'était détaché de Saint-Goar et glissait sur le fleuve à sa poursuite avec la rapidité d'un oiseau. Il reprit ses rames d'un bras vigoureux et imprima à sa barque une telle agilité, qu'elle semblait à peine flécher l'eau. « Au large! lui cria l'inconnu; car j'aperçois en avant, sous le Patersberg, une barque qui s'apprête à nous barrer le passage. » En effet, du côté droit du Rhin, des gens venaient de s'élancer dans un bateau, avertis par le cor de Saint-Goar, et semblaient se porter à la défense de ce passage, tandis que les créneaux du formidable Rheinfels, qui domine en face, se garnissaient de soldats armés de frondes tout prêts à froisser les passants à la faveur du rétrécissement que le Rhin offre en cet endroit.

Wolke voit le danger, redouble de force et de vitesse. Par un prodige d'audace et de vigueur, il porte sa barque vers la rive gauche, sous les escarpements même du Rheinfels, se mettant ainsi à l'abri du tir des fondeurs; puis, par une manœuvre prompte et pleine de témérité, il débite et évite en se débarrassant de sa barque les coups de frondes en travers de sa barque. « Par la comte miraculeuse du dieu et de l'âme de ceux-ci, il n'y a dans tout cela que la contée qu'un patron capable de conduire une barque avec cette vitesse et cette assurance : c'est toi et Wolke de Saint-Goar. Mais, par le ponce de Saint-Werner! si tu fais plus alerte et plus rusé, je t'aimé n'ait certainement pas échappé à une classe aussi bien conduite, si la sorcière du Hinger-Loch elle-même n'eût en ce moment donné des ailes à sa barque. — Tête de grue! cria d'un ton de voix sardonique la passagère se dressant à l'arrière de la barque, tu dis vrai pour la première fois de ta vie. Ta place, à toi, marcaissin, est dans les broussailles du Tamms; car tu ne sais manier ni une rame ni une fronde. Puisse-tu, outre à vin, se à mensonges, Spinner, plat coquo au service d'un voleur, tomber la tête la première dans le fleuve, dont toute l'eau ne suffirait pas à éteindre le feu allumé sur ta face de mécréant par tout le vin que tu as volé dans les celliers du voisinage. »

A cette apostrophe inattendue, les rameurs s'arrêtèrent subitement comme frappés de terreur, tandis que Wolke, animé d'une force surhumaine, gagna du champ et fut bientôt hors de la portée de l'ennemi. « Tu peux te reposer maintenant, dit la passagère au Pêcheur; le danger est passé. Nous voici à Werlau. Quelque bonne envie qu'aient les gens du comte Dieter de se saisir de toi, ils n'oseraient le tenter ici ou le sire du Rheinfels à d'improbables excès. Tu iras trouver les mineurs de Blumberg, et leur diras : Je viens avec vous travailler à l'œuvre du Pere, et ils t'accueilleront comme un frère. Ils seront heureux de partager avec toi le peu qui les possède. Quand tu auras épuisé avec eux, tu te mettras en route par la plaine et tu viendras me rejoindre à l'embarcadere de la Nabe, sous la montagne du Kloop, où je t'attendrai au premier croissant de la lune. »

Pendant que la passagère parlait ainsi, Wolke, qui avait laissé retomber ses rames, écoutait avec une attention métré d'obnubilisme. Ils étaient alors devant Werlau. Le Pêcheur fit tourner brusquement sa barque, et, en peu d'instants, il eut atteint la rive. L'inconnu sauta à terre avec la légèreté d'un lion; puis se retournant vers le Pêcheur debout et immobile : « Wolke, dit elle, n'oublie pas la montagne du Kloop; souviens-toi de la sorcière de Hinger-Loch! » En disant ces mots, elle se précipita vers un certain sentier qui serpentait sur les flancs de la colline, et disparut bientôt sous les toiles de jeunes hêtres qui poussaient jusqu'à mi-côte.

Si qu'il fut seul, Wolke se prit à réfléchir sur sa situation. Il ne pouvait, après avoir bravé les gens du Rhin, se montrer à Saint-Goar sans s'exposer à un déshonneur qui devait le priver au moins passagèrement de sa liberté. Il résolut de rester libre, même au prix d'une certaine épreuve; d'ailleurs de retrouver prochainement cette femme si belle dont il s'était séparé à regret, et dont les charmes excitaient un empire si absolu sur son âme, encore que les notions croyantes de cette ravissante créature; l'intérêt même de l'œuvre de réparation à laquelle il s'était associé, tout l'im-

vitait à conserver sa liberté, quelque dure que fût sa condition. Dans cette pensée, il s'éloigna de la rive et gravit le sentier par lequel la Sorcière s'était dérobée à sa vue. Parvenu sur le versant opposé de la colline, il découvrit à ses

pieds l'humble village de Weiler, dont les masures délabrées attestent la pauvreté au sein d'une nature riche et pittoresque. « C'est au milieu de cette infortune, murmurait Wolke, que je veux aller fortifier ma haine contre l'oppression des

insolents maîtres du Rhin! » Il se remit en marche, et arriva à Weiler à l'heure où les mineurs quittaient leurs demeures pour se rendre dans les montagnes voisines. Cependant le comte Dieter, en apprenant qu'un de ses vas-



Ehrenfels.



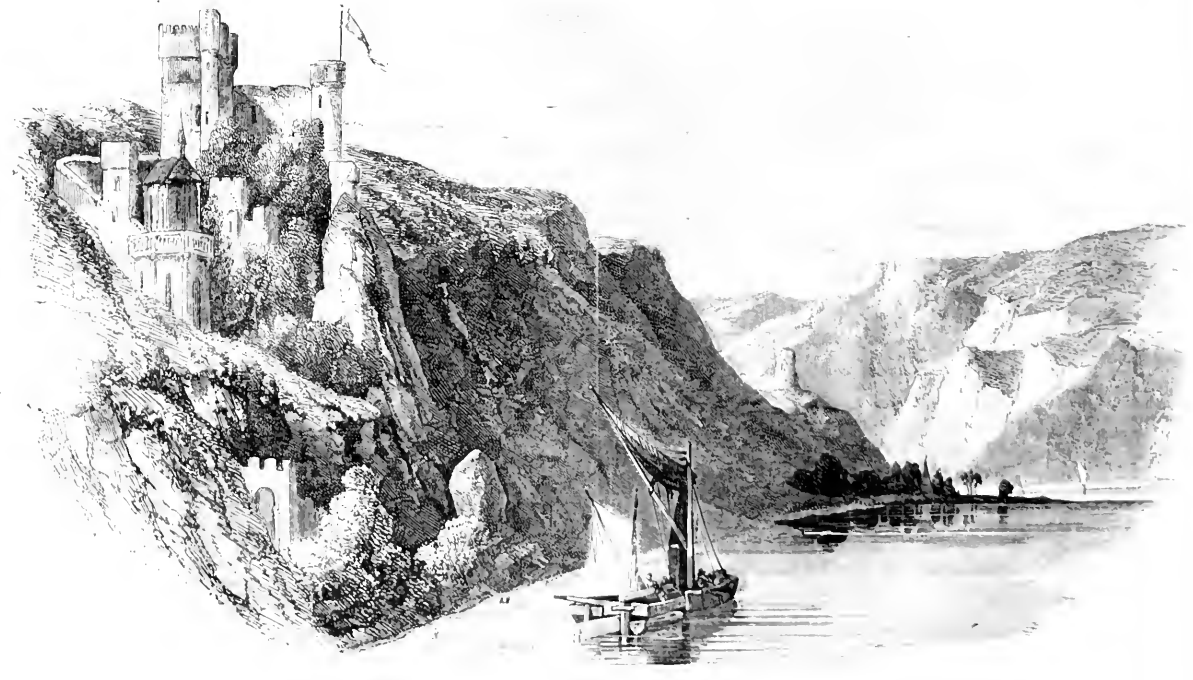
Dusus

saux avait forcé le passage et bravé ses gens, fut saisi d'un dépit extrême et dépêcha ses archers dans tous les sens afin de s'emparer du coupable. Il était instruit de la sourde agitation qui régnait parmi les populations riveraines du Rhin; mais telle était sa confiance dans sa position inexpugnable, qu'il méprisait ces murmures au lieu de les faire taire. Il comptait aussi sur la force de l'exemple pour contenir ses vassaux dans l'obéissance, et il lui paraissait que le châtimeut de Wolke serait d'un effet salutaire pour assurer à l'avenir une meilleure exécution de ses volontés. Le comte attachait par ce motif un prix infini à l'arrestation du Pêcheur, outre la satisfaction qu'en devait éprouver sa méchanceté naturelle. Aussi sa colère ne connut pas de bornes lorsqu'il apprit que Wolke était parvenu à s'évader du territoire, et avait trouvé un refuge dans les montagnes de Weiler. Son mauvais naturel lui suggéra de reporter son courroux sur le malheureux pécheur auquel il imputait l'évasion du Pêcheur: il le fit appréhender, et lui infligea la peine qu'il avait réservée à son vassal rebelle. Cet acte de barbarie eut ses familiers. Tous ces hommes, qui servaient d'instruments à la tyrannie de Dieter, étaient les premiers à subir cette dure oppression. Les despotes auraient certainement bien de la peine à



Pfalz

recruter des agents de leur despotisme, s'ils n'avaient l'art de les séduire: le secret de leur autorité consiste à flatter ceux qu'ils craignent, sans paraître se relâcher de leur rigueur. Le Riche eut recours à un expédient de ce genre pour apaiser les germes de mécontentement qu'il présentait. Parmi les chevaliers ses voisins, le seigneur du Rheinstein lui avait fourni d'anciens griefs au sujet des péages levés à la limite de leurs possessions. L'occasion lui parut favorable de faire revivre ses prétentions et d'en poursuivre la reconnaissance les armes à la main. Il espérait par là ranimer la discipline parmi les gens de la garnison du Rheinfels, auxquels la guerre promettait le pillage. Mais son ennemi pouvait disposer de forces redoutables, et, outre le château du Rheinstein, bâti sur la rive gauche du Rhin, dans une position imprenable, il entretenait un parti d'aventuriers déterminés dans la forteresse d'Ehrenfels, sur la rive droite, laquelle commandait l'étroit défilé formé par le rétrécissement du Rhin sur ce point. Ce chevalier était l'af-froi et la terreur de la contrée, de Bingen à Oberwesel, où il détenait le Pfalz qui, s'élevant du fleuve comme une tête de bélier, menaçait incessamment les deux rives soumises à la domination de Dieter. Après avoir fait un état de ses forces et de celles de son ennemi, le comte comprit qu'il



Bachstein

pourrait n'avoir pas les honneurs de la guerre s'il ne faisait entrer dans ses intérêts quelque chevalier voisin, et il tourna ses regards vers le seigneur de Sonneck, dont le château dominait sur la vallée de la Nahe, et qui, par conséquent, n'avait en apparence qu'un médiocre avantage à retirer de la lutte. Ambitieux et rusé, le seigneur de Sonneck avait conçu depuis longtemps le projet de former un établissement sur le Rhin. Il lui parut qu'une alliance avec le sire du Rheinfels devrait assurer le succès de ses vœux, s'il savait profiter des embarras du comte. Il feignit d'accepter le traité qui lui était offert sous l'unique condition que la main de la jeune comtesse Berthe de Katzonenbogen lui serait accordée. Cette clause froissait bien l'orgueil du comte Dieter, qui élevait plus haut ses prétentions pour sa fille; mais les circonstances étaient assez pressantes pour qu'il leur sacrifia quelque chose, et il accéda, quoique à regret, à la demande du chevalier. Le traité étant ainsi réglé, le Riche envoya un cartel au seigneur du Rheinstein, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Or, dans le temps que ces préparatifs se faisaient, Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, chargé de veiller au maintien de l'empire tandis que son père vidait en Italie ses longues querelles avec le Saint-Siège, visitait le Rhin et la Moselle, se rendant à Trèves. L'objet de ce voyage était surtout de ranimer l'esprit de la noblesse allemande et de serrer celle-ci autour de la personne de l'empereur, dont le pape, Innocent IV, poursuivait la déchéance. Conrad s'appliqua surtout à pacifier les seigneurs, toujours en guerre entre eux, et à les réunir dans une commune pensée de résistance à la politique romaine. Dès qu'il eut connaissance du différend qui s'était élevé entre le sire du Rheinfels et le seigneur du Rheinstein, il les manda tous les deux à Trèves et leur fit jurer qu'ils renonceraient aux hostilités. Dieter s'autorisa de l'issue qu'avait eue l'affaire pour considérer comme nulle son alliance avec le chevalier de Sonneck, et reprit les avantages qu'il n'avait concédés qu'à regret. Quel que fût le fondement de ce manquement à la foi jurée, la décision du Riche contrariait trop le penchant qui attachait secrètement Berthe au chevalier de Sonneck pour que celle-ci n'essayât pas de résister même ouverte-

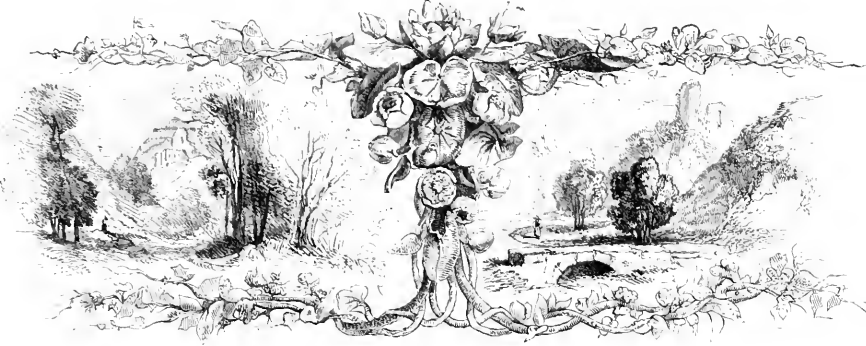
ment à son père. Le chevalier, de son côté, en conçut un violent dépit, et, par un calcul de son ambition, mit tout en œuvre afin d'attirer la jeune fille, qui l'écouta avec trop de complaisance, hors du devoir et du respect qu'elle de-

chant naturel, conspirait par sa conduite contre l'orgueil de sa maison. Irrité de cet excès d'indignité, Dieter manda auprès de lui le chapelain du château. C'était un moine dissolu et que l'amusement des gens du pays représentait couvert

de tous les crimes. Il jouissait auprès du comte d'un grand crédit, grâce à l'empire qu'il avait su prendre sur son esprit qu'il nourrissait d'idées superstitieuses. « Giebel, lui dit-il, tu m'as souvent assuré que j'avais le droit de commander? — Oui, sire, répondit le moine avec une profonde humilité. — Ce droit, reprit le comte, implique nécessairement le devoir d'obéir pour ceux auxquels je commande? — Sans doute, dit le chapelain en s'inclinant. — Écoute-moi donc, et songe à m'obéir... Le ciel s'est montré sévère envers moi en envoyant dans ma maison des enfants in-

docies et méchants. Ma fille Berthe surtout me chagrine par sa perversité. Si elle s'était bornée à me résister, j'aurais peut-être pu oublier son ingratitude et son opiniâtreté; mais elle inflige un opprobre à mon nom, et je ne dois pas pardonner. Tu peux dire, toi qui as reçu dans les secrets de ton saint ministère les épanchements de son âme abominable, si ma sévérité pour cet enfant maudit n'est pas justifiée par ses fautes. — Sire, répondit le moine en balbutiant, je ne dois compte qu'à Dieu des confidences que j'ai reçues. — Je te comprends! ajouta le comte qui avait cherché à lire dans le regard du moine. — Eh bien! dis-moi, n'y a-t-il pas des exemples où un père peut châtier d'une manière éclatante la désobéissance de son enfant? — Sire, répliqua le moine d'un ton lent et comme s'il eût voulu laisser à ses paroles le temps de s'infiltrer sûrement dans l'esprit du comte; les Saints-Livres rapportent que Saul avait résolu de faire mourir son fils Jonathas, parce qu'il avait transgressé ses ordres en prenant un peu de miel au bout d'une baguette. — Ah! s'écria le Riche, dont le visage se dilata subitement sous l'impression d'une joie concentrée; si pour une faute aussi légère Saul ne crut pas être désagréable à Dieu en châtiât son fils, le ciel pardonnera, n'est-ce pas, au père qui, — dépoignant ses plus chères affections, — ne songe qu'à punir une épouvantable malice et à donner ainsi aux enfants ingrats l'exemple de la docilité et de la sagesse?... »

Le moine écoutait le comte avec la froide impassibilité de son père. Le Riche ne tarda pas à s'apercevoir que, pour prix de l'opposition qu'il avait faite aux inclinations de sa fille, Berthe, cédant facilement aux suggestions d'un mé-



Sonneck.



Le Chat.



Saarlautern.

sibilité d'un homme qui, ayant d'avance pénétré ses intentions, n'osa-t-il risquer ni une objection ni une remontrance. Il savait, d'ailleurs, que le caractère entier de Dieter, une fois arrêté dans ses résolutions, ne souffrait aucune contradiction. Le moine s'inclina, donnant ainsi un signe d'assentiment aux paroles qui venaient d'être prononcées. « Écoute-moi donc, monna, ajouta le Biche dont les yeux brillaient d'un feu sinistre. Il faut que le châtiment que je mérite porte l'impression de la colère de Dieu; c'est toi qui seras le ministre de ma vengeance... »

Gübel recula épouvanté. « Rassure-toi, reprit le comte avec l'accent de la raillerie; j'ai songé à ménager les délicatesses de ta conscience. Je ne veux pas exposer ton caractère. Je te l'ai dit, je tiens à ce que le châtiment laisse supposer le doigt de Dieu; il nous faut donc un mystère profond. Je n'ai que peu de mots à ajouter: Si tu secondes mes projets comme tu l'attends de toi, je récompenserai ton zèle à ma servir; si tu refuses d'obéir, après m'avoir donné l'assurance que j'avais le droit de commander, tu éprouveras toi-même la peine due à la désobéissance et à la révolte. »

Un pareil langage menaçant dans la bouche du seigneur du Rheinfels était parfaitement persuasif. Gübel répondit: « Sire, vous êtes la main et je suis le couteau. Il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent; vous pouvez ordonner. »

A quelques jours de là, le comte Bartholomée de Katzenlenbogen mourut dans d'affreuses convulsions, presque immédiatement après avoir reçu la communion des mains du moine Gübel. On essaya vainement de panser que le ciel, irrité des dispositions sacrilèges que Bartholomée avait apportées à la Sainte-Table, l'avait fait mourir par un effet de sa colère; mais les plus charoyants assurèrent que le moine impie avait souillé ses mains d'un crime exécrable. Le caractère connu du comte faisait soupçonner la part qu'il avait eue à cet événement, et, dès ce moment, il fut regardé comme un réproché contre lequel la colère des hommes devait s'unir à celle de Dieu.

On était alors dans le premier croissant de la lune de mai; c'était l'époque assignée à Wolke par la Sorcière du Binger-Loch, la nuit qu'ils se séparèrent à Werlau. Suivant le conseil de la Sorcière, Wolke s'était rendu parmi les mineurs de la montagne de Weiler, ainsi que nous l'avons dit, et s'était bientôt fait remarquer parmi eux par son ardent enthousiasme pour la liberté et une certaine éloquence naturelle qui s'était révélée subitement et développée à la clalour de ses convictions. Grand et beau de visage, il avait encore pour séduire la multitude, la force et l'audace. Ces avantages, influant précieux dans les temps d'émotion populaire, se combinèrent à Wolke les suffrages des mineurs de Weiler, qui s'inspirent de lui et lui accordèrent au plus haut degré toute confiance qui dispose tout naturellement à l'obéissance, lorsque celui qui en est l'objet veut s'emparer de l'autorité. Wolke était en quelque sorte l'œil et l'âme de l'association qui s'était formée à Weiler.

Conformément à ce qui lui avait dit la Sorcière, le Pêcheur, en quittant Rheinberg pour se rendre à l'enclenchure de la Nabe, s'enfonça dans la plaine, de manière à éviter les marécages du Rheinfels, dont les fréquentes excursions se prolongeaient assez avant dans la campagne. Il put gagner ainsi la route de Trèves à Mayence, où il n'avait plus rien à redouter. A peine avait-il dépassé Simmern, qu'il rencontra, cheminant dans la direction de Bingen, comme toi, un moine dont la besace bien garnie attestait que les paysans avaient abondamment exercé la charité à son égard. — Mon fils, lui dit le moine dès que Wolke se trouva près de lui, je t'ai vu tout à l'heure compter la plaine à la droite de Bornkastel, ce qui fait supposer que tu ne viens pas du côté de Trèves, mais du bas pays; tu peux donc me donner quelques nouvelles des montagnes. On dit à Trèves que les sangliers du Rhin n'ont qu'à se bien tenir dans leurs baugees, car les chiens du pays sont en chasse, et qu'il se pourrait bien que tous ces grands buveurs n'eussent à l'avenir que le mar de la vendange.

Wolke, se tournant à demi vers le moine, lança sur lui un regard scrutateur et défiant. Le moine s'en aperçut: — Jo vois, d'autre chose, ce qui te tient. Tu es un garçon vaillant. Parles-tu dans ta besace. Au moins pour-tu me dire ce que tu vas, à moins que cela ne change ta conscience? — Je vais à Bingen, répondit Wolke d'un ton bref. — Eh bien! mon enfant, répliqua le moine, je t'apprends, mais je suppose que tu l'en doutes déjà, que, venant du bas pays, tu es, comme on t'en dit, près le chemin de l'école, c'est-à-dire le plus long; mais tu es probablement les motifs, et je ne demande pas à les savoir. Aussi bien, j'aperçois qu'il n'est pas facile de te faire parler quand tu as résolu de te taire. Je juge que tu n'es un honnête garçon et un garçon de sens, qui sait ouvrir la bouche à propos.

Ces mots furent dits avec une si franche bonhomie, que Wolke se sentit un peu honteux de la méfiance que le moine semblait lui reprocher. — Quant à moi, dit celui-ci, au risque de te paraître pêcher par l'exces contraire, je te dirai que je viens de Trèves, que je vais comme toi à Bingen. Si j'avais su un chemin plus court, je l'aurais certainement pris; car, à mon âge, et quand on voyage à pied, l'épaulé charné, comme tu peux voir, un regard à la longueur de la route. — Mon père, dit Wolke, si tu veux être agréable, je puis vous débarrasser du soin de porter un fardeau qui paraît en effet vous peser. En disant ces mots, le Pêcheur s'approcha du moine comme pour le débarrasser de sa besace. — Non, mon enfant, répondit le vieillard, je te remercie; au moine la besace! D'ailleurs la mienne contient des indulgences, et cela le rend facile à porter, quoique tu aies pu croire que je m'en plaignais. Et puis, tu es un brave garçon, je veux que tu sois en ans la nuit avant que nous nous séparions. Mais, puisque nous avons encore quelque temps à passer ensemble et que tu me parais plus enclin à réfléchir qu'à parler, je veux te donner de quoi occuper les loisirs du chemin. Sais-tu, mon enfant, ajouta le moine en riant, quel est l'animal qui est plus haut que l'éléphant, plus bas que

le serpent, qui tient à terre, et que cependant on ne peut prendre avec la main? — Par ma foi! non, répondit vivement le Pêcheur en souriant. Je n'ai pas l'esprit fait à ces subtilités. — C'est peut-être un tort que tu as, non fils, de ne l'avoir pas exercé, surtout dans ce temps où tant de vérités demandent, pour passer, à être dites avec subtilité. Eh bien! je te dirai cela à notre arrivée à Bingen, en te remettant la part d'indulgence que je t'ai promise.

Le bon moine fit ainsi de son mieux pour égayer le chemin; mais, malgré l'apparente lézéré qu'il donnait à la conversation, Wolke ne manqua pas de saisir le bon sens exquis qui était au fond de ses discours. Ils marchèrent le reste du jour à travers une campagne d'une beauté merveilleuse, et vers le soir, ils arrivèrent sur les bords de la Nabe, dont les eaux transparentes et bleues coulent avec un charme, comme si elles quittaient à regret ces lieux charmants. Les deux voyageurs arrivèrent enfin près de Bingen, à un point d'origine romaine jeté sur la Nabe. Le croissant de la lune, qui venait de dépasser les hauteurs du Kloop, projetait en ce moment une lumière douce sur les ruines de ce pont, auquel on a conservé le nom de Drossus, et donnait à ces vestiges d'une époque lointaine une teinte mélancolique.

— Voici le Kloop, dit Wolke à son compagnon; je vous quitte; c'est là que je m'arrête. — Je croyais que tu allais, dit le moine, jusqu'à Bingen, où j'emporte mes indulgences et l'explication que je t'ai promise. Mais qu'à cela ne tienne! On ne couche pas au Kloop; j'espère donc te voir demain à Bingen et tenir ma promesse. Au revoir! mon fils. Et surtout s'il t'arrive de parler sous le Kloop, prends garde aux échos; méfie-toi des chouettes qui perchent dans la tour du Kung. C'est le conseil que te donne affectueusement le père Kung de Saint-Gorshausen en te souhaitant un bon succès et une bonne nuit.

En disant ces mots, le moine sourit malicieusement et s'éloigna.

(La suite prochainement.)

Lettres sur la France.

DE PARIS A NANTES.

I.

A monsieur le Directeur de l'Illustration.

MONSIEUR,

Je ne suis pas La Fontaine et je n'ai point le Barnich, deux grands torts dont l'un, du moins, difficilement réparable. A cela près, je vous dirai: Avez-vous lu Stendhal, non pas le romancier que vous êtes homme de trop de goût et de trop de littérature pour n'avoir point pratiqué, mais bien Stendhal le voyageur, beaucoup moins populaire encore que son autre incarnation, le narrateur? Il n'y a pas longtemps, me tomba dans les mains un livre qui, après avoir fait peu de bruit à sa naissance, laquelle remonte à douze ou quinze ans environ, en a fait encore moins depuis, et qui moisit obscurément dans les limbes joudreuses ou humides de quelques cabinets de lecture d'élite: ce sont les *Mémoires d'un touriste*, par l'auteur de *Rouge et Noir*, ou fragment d'un voyage en France. Un voyage en France, monsieur! mais cela n'existe point. Nous ne possédons en ce genre que le vaudevillan-bambouleur, ou l'ambulation-vaudevillette de Chapelle et de Bacchante, qui a pu avoir quelque fraîcheur il y a un siècle et trois quarts, mais qui, on ne saurait en disconvenir, s'est depuis imbibé quelque peu de la teinte feuille-morte des vieux herbiers et des vieux almanachs des Muses. Je me trompe, nous avons encore le *Journal sentimentale*, par un Anglais qui l'était moins que son titre, mais dont la verve incontestable et égoïste eût pu trouver son aliment partout ailleurs qu'à Calais, à Montreuil et en Bourbonnais, et nous renseignements pas positivement sur nos mœurs et notre caractère au dix-huitième siècle. Quant au dix-neuvième, néant, si ce n'est quelques quelques voyages de nos rustres anglais ou autres, de lord Byron, par exemple, mais aussi superflus qu'un peu d'indie d'un séjour de quelques semaines dans *Thy-life* parisienne ou d'un pèlerinage de deux à six vingt-quatre heures à d'aristocratiques châteaux.

C'est cette lacune singulière dans un siècle où l'on écrit tant, que Stendhal-Beyle, cet esprit caustique, pénétrant, railleur et discipliné, avait entrevue et essayé de combler à sa manière, c'est-à-dire par bonds et par sauts, capricieusement, au jour le jour, allant droit, de ça, sans s'inquiéter d'aucun préceptes de la géographie et du livre des postes, s'arrêtant quinze jours dans une petite ville qui lui plaisait et en brûlant sans façon une considérable, parlant de tout, parlant de rien, décrivant peu, racontant beaucoup, et de toutes choses ne prenant que le dessus des paniers, suivant la vive leçon de madame de Sévigné, cet autre grand et admirable fantasiste. Aimant à voir sans être vu, courant après l'obscurité comme d'autres après la gloire, habile à varier ses rôles et ses pseudonymes et à les approprier à son sujet, il s'était bien gardé de prendre en voyageant le titre officiel de touriste. S'il courait la poste, c'était dans l'intérêt de son commerce; il s'était fait marchand de fer. Étrange négociant qui passait ses journées dans les musées, autour des vieilles cathédrales, qui poursuivait les hauts-fournitures pour un bon mot, un trait de mœurs, une conceite et toujours puante anecdote, s'intéressant aux classes pauvres et se préoccupant de l'état déplorable de notre instruction publique! Ignore-t-il l'usage bien ses affaires? J'en doute; mais il eussent, au pied levé, dans les auberges, et à l'aise d'un charmant livre, tout plein de traits subtils et de crayons mordants qui nous pouvaient, je vous assure, mieux qu'une encyclopédie.

Et le méthode, monsieur, est, selon moi, la bonne (je ne parle pas de l'esprit et de la science d'observation, dans les haies! tous personnels). Littérairement, de toutes choses il ne faut prendre que la fleur. Et même, en sachant pratiquement ce grand art des sacrifices qui n'en est même pas un,

à tout prendre, puisque c'est véritablement à enrichir que s'allège du gros bagage lourd, inerte et inutile; que de points dignes d'intérêt à relever et à décrire, que d'hommes, que de choses, que d'institutions, que d'abus et de ridicules, que de beaux dessous de paniers à récolter dans cette France si vieille et pourtant si neuve, si parcourue, si exploitée, et si peu connue cependant!

Il semble, monsieur, qu'un tel soin, qu'une telle mission appartiennent à votre journal plus qu'à tout autre, à raison tout à la fois et du mode, et du caractère presque exclusivement littéraire de votre publication, et du double moyen de vulgarisation dont vous disposez exceptionnellement. L'insuccès du livre de Beyle, insuccès dû uniquement à sa profonde obscurité élémentaire, qu'on ne lui a pu faire à l'auteur, mais dont point vous faire pressager défavorablement du sort qui attendrait une entreprise de ce genre réalisée dans vos colonnes, avec la grande publicité qu'elle recevrait et tout l'attrait qu'elle emprunterait au crayon de nos meilleurs dessinateurs. Oh! monsieur, si j'étais à votre place, je vous dirais avoir toujours à mon service et en campagne, si non un Stendhal, ce qui ne se commande pas et s'improvise encore moins, du moins sa monnaie, et, à défaut de sa verve, de sa causticité profonde, j'aurais bien du malheur si je ne trouvais pas du moins quelque esprit pour telle besogne; car en lui, puisqu'il court les rues, il peut courir aussi les routes. Je n'exagère point, monsieur, et ne pense pas me tromper en affirmant que vous créez, par ce simple moyen, si simple qu'il en est tout neuf, à votre journal qui en réunit tant déjà, un nouvel élément de curiosité et de vogue inouïe peut-être. Vous intéresserez la France, et par ce qu'elle connaît d'elle-même et par ce qu'elle n'en sait point. Et si quelque chose pouvait compromettre votre succès, ce que je n'appréhende point, ce serait précisément cette ignorance partielle, mais plus étendue qu'on ne croit, ou tous, plus ou moins, sommes aujourd'hui encore des choses de notre pays. L'homme est si paresseux, et il est ainsi fait qu'il aime infiniment mieux reprendre qu'apprendre et repasser le vieux que se commettre avec le neuf. Parlez, aux Berrichons de la Bourgogne sans doute ils vous écouteront, si vous n'avez rien. Mais voulez-vous faire leur coté, voulez-vous qu'ils soient tout oreilles, décrivez leur ce qu'ils ont vu déjà mille fois et ne cessent pas de revoir entretenus des du Berry? C'est sur cette vérité vulgaire que tout l'art de la conversation, morte aujourd'hui malheureusement, était fondé. Parler aux gens d'eux-mêmes et de ce qui les touche, qui leur confine de plus près, c'est trouver le chemin du cœur, c'est l'assuré moyen de plaire. C'est pour cela, monsieur, que, malgré le mérite incomparable du Tai bet et du Causa-c, que l'on peut encore imaginer de mieux devant un public français, c'est de lui parler de la France. Si elle se connaissait tout entière, comme chaque provincial sait sur le doigt son arrondissement et sa ville, oh! alors n'en doutez pas, monsieur, le succès serait colossal et vous feriez bien de vous pourvoir dès ce jour d'une nouvelle machine à tirage. Il n'en est rien malheureusement: la France ignore elle-même; mais, comme elle est fort présomptueuse, elle acceptera donc comme portraits de famille, comme tableau qu'on aime à revoir, la peinture toute neuve qui vous lui offrirait, et l'amour du vieux, du connu, permet de couler sous ce pavillon de la marchandise nouvelle. N'y doutez point. Puis si cette innocente contrebande est prouvetée avec quelque art, elle fera plaisir, dit la fraude et quelque peu étonnée.

Et ne craignez pas, monsieur, de vous ôter pour l'avenir au bénéfice du présent, un thème de publicité et un élément d'intérêt. La France est incuisable; elle l'a, Dieu merci prouvé et le prouve bien tous les jours. Quand la besogne sera faite, quand vous aurez passé en revue nos trente-trois-dix-neuf provinces... que nous restaura-t-il? direz-vous. Il restera, cher monsieur, à reconnaître. Mises-vous si pied dix touristes dans la nuit de Stendhal, je vous garantis qu'il restera après eux à glaner et à moissonner, vous avez, comme moi, un (bien imparfaitement) portrait qui l'avoue et le déplore) une grande partie de ce pays beau, si vaste, si multiple et si nuancé dans son unité politique, vous seriez frappé des immenses ressources, de mine prodigieuse, de la fécondité illimitée du champ qu'offre à l'écrivain et au peintre, et vous convaincriez sa peine que jamais, quoi qu'on dir, on ne pourra le faire! Ains dans une monographie, si étendue qu'on la suppose Ains, laissons cette inquiétude: elle est vain. Puis, tu va vite, tout change en ce siècle de rails. Tout homme de nous avoir le vrai portrait est à reprendre à chaque litre, et si de nobles personnages se passent cette fantaisie, France, même démocratique, est encore assez grande dar pour valoir bien qu'on lui décerne un pareil honneur éternel. Désespérais-je vouloir qu'on relit le *Tartuffe* à chaque qu de siècle. Tant l'hybrisisme, disait-il, est ingénieuse dans ses formes. Si un seul caractère manifeste et comporte une mobilité, que faut-il dire et faire d'une collection de caractères et de portraits, d'un musée vivant et changeant comme celui qui se nomme France?

Celui enfin, vous le savez bien, l'œil de l'artiste et de l'observateur est une chambre obscure où les objets se peignent avec une variété et des nuances infinies. Nous ne voyons presque que nous-mêmes, et des peintres même qui n'écrivent pas à l'aide de la nature matérielle, les uns vus d'arts, les autres roses, d'autres rouges et d'autres vert-rouge. Il n'y a guère que cinq cents ans que l'on nous décrit l'Italie et pourtant le public y prend toujours plaisir, parce que les points de vue et la narration changent suivant l'esprit du narrateur. Tous les peintres en pied du dix-huitième siècle, depuis Drouais jusqu'à Latour, ont peint madame Pommard, et je crois qu'on peut bien faire pour la France ce que l'en peignait si magnifiquement à madame Jeanne Poisson d'Étoiles.

Mais nous voici loin de la Loire et de Nantes. Pas si loin pourtant qu'il paraît tout d'abord. Mon but était, monsieur, par cette introduction, d'appeler votre attention sur un ouvrage très important, très intéressante, très fructueuse (du moins c'est ma conviction), dont la pensée première est venue de vous-même, et que des considérations momentanéennes et secondaires ne doivent point détourner d'exécuter et de mener persévérément à bonne fin (pardonnons au ne adjectif, mais il est ici de rigueur). L'objet de ce qui va suivre est tout simplement, monsieur, de lancer un ballon d'essai, ballon microscopique et perdu comme ceux qu'on lâche avant de risquer une ascension importante, pour éprouver l'état du ciel et la direction du vent. La petite di-tracteur de ce minime aérostat et de quelques autres semblables vous donnera le temps de chercher et, je l'espère, de rencontrer l'aéronaute supérieur qui, soit à pied, soit à cheval, réalisera brillamment l'ascension que je vous conseille et le voyage de long cours dont elle marquera le début. Je vous promets pour ce jour-là, monsieur, un hippocrème plein; heureux si, par ces très-légères bagatelles du péristyle, j'ai pu contribuer à attirer les yeux d'une foule d'élite sur les délicates jouissances et le spectacle de choix qui attendent sans grosse caisse, sans fanfares et sans réclames.

Et, à propos d'aérostat, et puisque aussi bien le sujet est si fort à l'ordre du jour, laissez-moi, monsieur, en terminant, vous entretenir une minute de l'aérostat que je trouve dans un an de 1786. Il y avait à cette époque un assez mauvais poète, et du plus officier, nommé Deslandes, qui se plaignait depuis longtemps de ne pouvoir dépasser le grade de capitaine, nonobstant mainte promesse contraire. Il s'avisa un jour de monter en ballon. C'est un moyen tout comme un autre de s'élever; il y parut, car, peu après, voilà notre homme nommé major. On s'étonnait pourtant de cette ascension devant le vicomte de Choiseul — Que diable a-t-il été faire là? disait-on. — Mais rien de plus simple, répartit le vicomte. Depuis deux ans M. de Ségur lui donnait des paroles en l'air et il est allé le chercher.

Lançons notre ballon, monsieur; nous verrons bien si le public prend feu ou du moins quelque goût à nos petits propos en l'air.

A samedi l'aérostat.

Agrez, etc.

FELIX MORAND.

Les Journaux et les Journalistes en Angleterre I.

Les journaux anglais, personne ne l'ignore, n'ont pas d'annonces; ce mode d'exploitation, si différent du nôtre, a toujours été la cause première de leur supériorité sur les journaux français. En effet, tel de leurs numéros peut se vendre à un nombre considérable d'exemplaires, tel autre n'en avoir aucun débit. Leur succès varie presque tous les jours; il dépend tout à la fois et de l'importance des événements dont ils contiennent le récit et de l'énergie de leur rédaction. Chaque matin ou chaque soir il leur faut donc conquérir leur clientèle. Or, le plus sûr moyen pour eux de se procurer des acheteurs, c'est d'être bien faits. S'endorment-ils parfois, comme Homère, leur clientèle de vente habituelle subit immédiatement une diminution notable; aussi, loin de céder jamais volontairement au sommeil, ils luttent sans cesse de l'éloigner, afin d'entretenir le cercle de leurs pratiques; c'est à qui l'emportera sur ses rivaux. Plus ils parviennent à placer d'exemplaires, plus ils acquièrent d'influence, plus surtout ils obtiennent d'annonces, plus, par conséquent, ils réalisent de bénéfices. Gagner de l'argent, tel est leur principal but.

Les journaux français sont mieux écrits, plus spirituels, plus méthodiques que les journaux anglais, mais ceux-ci l'emportent de beaucoup sur les nôtres par la quantité et la qualité de leurs informations. La presse quotidienne de Londres n'a guère l'autre élément de son succès que la nouveauté, — *news*, — comme on le dit en français, et qui signifie littéralement « nouvelle », commerciale, industrielle, judiciaire, littéraire, artistique, etc. On ne lui demande, en général, ni talent de style, ni critique intelligente des hommes et des choses, ni surtout des œuvres d'imagination; tout ce qu'exigent d'elle ses nombreux lecteurs, c'est de leur apprendre le plus promptement et le plus exactement possible ce qui se passe d'important ou de curieux sur toute la surface du globe. Pour se procurer des faits, rien ne lui coûte, elle ne recule devant aucune dépense, nul danger n'effraie ses hardis correspondants; n'a-t-on pas vu l'un d'eux traverser le détroit par un gros temps sur une barque non pontée pour apporter le premier à son journal la nouvelle de notre dernière révolution? Quelquefois même, si grand est son désir de satisfaire, à son profit, l'avidité publique, qu'elle se permet d'en venir, ou du moins elle en annonce, comme très-importhants ou très-curieux, qu'on n'ait en soi, qu'un fort médiocre intérêt. Les badauds s'y laissent toujours prendre. Quand vous avez dans les réclames françaises que telle salle de spectacle est le rendez-vous des boirs, vous pouvez être sûr qu'elle est parfaitement vide. Si jamais vous voyez dans les annonces de journaux français le mot de *travellers* ou un horrible *charivari* avec des cornes de bouc et en criant à tue tête entre chaque fantaisie... Nouvelles, nouvelles, grandes nouvelles, le *Courrier*, le *Star*, grandes nouvelles, grandes nouvelles, dernières nouvelles, seconde édition! gardez-vous de leur acheter leur marchandise; vous serez infiniment leur dupe. Plus ils lèvent du bruit, plus ils ont de dépense, plus ils méritent de mépris.

(1) Voir le *Morning Chronicle*, N° 291, et le *Morning Post*, N° 394.

« Les développements presque parfaits qu'on pris de puis quelques années des services réguliers de bateaux à vapeur ont contribué pour beaucoup, existait d'ailleurs un journaliste anglais, à assurer à nos journaux une immense supériorité sur leurs rivaux du continent. Comment ne seraient-ils pas mieux informés? Nous avons près de 150 steamers, la plupart mis par les machines les plus puissantes qui aient été construites jusqu'à ce jour et marchant en conséquence avec la plus grande vitesse que la science moderne ait encore pu obtenir en mer, occupés spécialement à leur appui des nouvelles politiques et commerciales de tous les points du monde. L'un des partis pour leur destination, ils ne s'arrêtent aux ports où ils touchent en route que pour renouveler leur provision de charbon, remettre ou prendre des dépêches; et la ponctualité de leur arrivée en Angleterre n'est pas moins remarquable que la rapidité de leur voyage, car si franchissent quelquefois des distances de 3,000 milles sans s'arrêter.

Ce qui est peut-être plus étonnant, c'est que souvent avant qu'un *mail-packet*, arrivant en ligne directe du Mexique ou du Hampton, plusieurs milliers de personnes fissent à Londres, c'est-à-dire à une distance de 80 milles, imprimées dans tous les journaux, les nouvelles qu'il apportait. Ce mystère demande une explication. Lorsqu'un *mail-packet* est attendu à Southampton, les représentants des journaux de la métropole plaçant sur certains points des agents chargés d'en épier tout et leur l'arrivée et de venir la leur signaler. Le jour, quand le temps est clair et la mer calme, on aperçoit de loin la fumée de sa cheminée soit à l'œil nu, soit à l'aide d'un télescope; le soir, elle illumine l'air, c'est-à-dire en doublant le habitacle du signal, les agents placés en surveillance se précipitent en suivant différentes directions vers la ville, et quelques minutes après on voit se glisser furtivement, mais à pas rapides, vers le quai, un petit nombre d'individus difficiles à reconnaître; c'est une nuit d'hiver, car ils paraissent s'être déguisés avec un assortiment complet de manteaux, de paletots, de chausures et de coiffures à l'épreuve de l'humidité; ce sont les représentants des journaux de Londres. Chacun d'eux, dès qu'il arrive au quai, s'élance dans un petit yacht qui semblait l'attendre, et se rend à son domicile.

La nuit est sombre, il ne vent point, la mer laiteuse et monotone; mais à bord de tous ces yachts on n'a pas peur des ténèbres; on ne craint ni les frimas ni la tempête; une seule pensée procure tous ceux qui y sont embarqués, arriver les premiers au *mail-packet*. Dans aucune régate les concurrents n'ont déployé plus de science, de force et d'adresse, ne se sont disputé la victoire avec plus d'aigreur, d'acharnement, de passion. Une faible distance les a séparés pendant le trajet; ils touchent presque en même temps le but; et dès que l'autorisation leur en a été donnée, ils s'élancent ensemble le long des flancs du steamer souvent avec l'air d'un homme qui se précipite sur un objet qui s'éloigne d'un pas. On les voit courir sur le pont, se précipiter sur le pont de journaux étrangers qui leur est adhésif, se laissent glisser dans leur yacht, et tandis qu'ils luttent de nouveau à qui débarquera le premier sur le quai, — alors même que la pluie les inonde par torrents, que les débris les aveuglent, que les roulements du tonnerre et les sifflements du vent les étourdissent, que leur frêle embarcation est lancée violemment jusqu'au sommet d'une vague blanche d'écume ou reboule au tour d'un abîme obscur qui semble s'ouvrir tout à coup devant eux, — ils ne voient et n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux; à l'exception d'une lanterne rouge, semblable à celle du policier, ils ne portent du regard tous les journaux qu'ils viennent de recevoir, découvrent d'un coup d'œil les nouvelles importantes qui y sont contenues, et redigent d'avance, dans leur tête, le résumé qu'ils doivent en envoyer à Londres. Pendant ce temps le trajet s'est accompli sans accident; ils débarquent le plus près possible du bureau du télégraphe électrique, quelquefois sur les épaules de leurs hôteliers entourés à demi dans la boue ou tout convertis d'eau par les vagues; et à peine ont-ils touché terre, qu'ils courent au bureau du télégraphe, et dans quelques minutes ils ont remis à l'ordre les dépêches qu'ils ont pu recueillir, pour égarer le temps et l'argent, la plus grande quantité de nouvelles dans le plus petit nombre de mots possibles. Peut-être leur dépêche était-elle ainsi conçue: — Great Western. — Jamaica. 2. — Cruz. 26. Million dollars. Dividends 50 mille. Guerre Mosquito terminée. — Etat saoudite des Antilles bon. — Ouragan à la Havane, cent navires perdus. — Recolte bonne. — Jamaique, plumes, mer convertie, débris des plantations.

A mesure qu'ils écrivent cette dépêche, le télégraphe la transmet, et au moment même ils l'achèvent à Southampton, une seconde, au bureau de leur journal. Elle est immédiatement remise au rédacteur des nouvelles étrangères ou au sous-rédacteur en chef. Quelques minutes suffisent pour la déchiffrer, la composer, la corriger, l'imprimer dans une colonne, à une place réservée tout expresse, et avant même que le soleil se lève, elle se lit, elle se distribue dans toutes les rues de Londres, sous ce titre et avec cette forme:

« ARRIVÉE DE LA HAVANE DES INDICES COMMERCIAUX DE MEXIQUE. — NOUVELLES ÉCONOMIQUES DE L'ÉTRANGER ET DU LOCAL. — L'ÉTAT SAOUDITE DES ANTILLES BON. — OURAGAN À LA HAVANE. — CENT NAVIRES PERDUS. — RECOLTE BONNE. — JAMAÏQUE, PLUMES, MER CONVERTIE, DÉBRIS DES PLANTATIONS. — GRANDE WESTERN. — JAMAÏQUE. 2. — CRUZ. 26. MILLION DOLLARS. DIVIDENDES 50 MILLE. GUERRE MOSQUITO TERMINÉE. — ÉTAT SAOUDITE DES ANTILLES BON. — OURAGAN À LA HAVANE, CENT NAVIRES PERDUS. — RECOLTE BONNE. — JAMAÏQUE, PLUMES, MER CONVERTIE, DÉBRIS DES PLANTATIONS. »

C'est un fait singulier, existait d'ailleurs un rédacteur du *Daily Advertiser*, qui se publie à Southampton, qu'en général les habitants de notre ville apprennent par les journaux de Londres l'arrivée des *mail-packets* dans nos docks. Un grand nombre de personnes viennent à Southampton à la rencontre de leurs parents ou d'amis qui ont été envoyés en prison à Southampton, et ils ont la possibilité de se loger sur le quai, afin d'être informés aussitôt que possible de l'entrée dans le port des bâtiments qu'ils attendent, et qui le plus souvent c'est en lisant le récit de leur journaux de Londres du matin qu'ils apprennent ce

quelles ont en si vil désir de savoir. Il y a quelques années, Paroles s'échappa du Mexique, et vint à Southampton sur un bâtiment à vapeur des Indes orientales; il avait gardé le plus strict incognito, et il croyait même qu'il n'était pas connu à bord. Le bâtiment sur lequel il avait fait la traversée, arrive à mer basse, dut attendre une ou deux heures pour entrer dans les docks qu'il venait remplir d'une quantité d'eau saumâtre. Pendant ce temps d'arrêt forcé, Paroles ne s'était pas à l'aise aperçu qu'il eût en la moindre communication avec la terre. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en marchant le pied sur le quai, d'entendre le gainin lui crier aux oreilles, en lui offrant un journal du matin — seconde édition du *Daily News*, impuantes nouvelles de Mexico, arrivée de Paroles à Southampton. — Le général mexicain était reparti au Mexique, après avoir visité presque toute l'Europe, et il a souvent déclaré que la plus étonnante nouvelle qu'il avait admire dans tous ses voyages était la rapidité avec laquelle les nouvelles étaient recueillies et publiées en Angleterre.

Sous ce titre: *Vingt-quatre heures de la vie d'un journal*, l'auteur de *The Parish Estate*, M. Knight Hunt, a essayé de donner une idée des travaux qu'exigent la réunion, la mise en œuvre et la publication des matières contenues dans un numéro d'un journal anglais quotidien: « Point-à-point, dit-il, le collaborateur qui se met le premier à la besogne est le correspondant de Dublin. D'après le service actuel de la poste, Mr Holyhead, un steamer part de Kingston, à huit heures du matin, pour Holyhead, et les dépêches spéciales expédiées par ce bâtiment arrivent à Londres le même jour. Ainsi, grâce à ces arrangements, notre homme se soit à Londres les nouvelles de Dublin datées du matin. Le correspondant de Dublin doit donc se lever très-tôt, une heure, se procurer les premiers exemplaires impressionnés des journaux du matin, rédiger à la hâte sa correspondance, courir au chemin de fer, et arriver à Kingston avant le départ du steamer, c'est-à-dire à l'heure du déjeuner. Tandis qu'il revient à Dublin, son confrère de Paris s'est levé, a fait sa toilette, parcouru du regard les *Debats*, le *Moniteur*, la *Presse*, le *Sicyle*, le *Constitutionnel*, le *National*, *Vinon*, — un journal au moins de chaque nation d'opinion, — et signalé à d'habiles traducteurs qui travaillent sous ses ordres les passages qu'il a remarqués. Ainsi, dès qu'on se trouve en ce genre d'autres nouvelles, et revient compléter ce premier envoi, qui n'a que quelques heures, on du moins qui doit être porté par Jean-Jacques Rousseau avant onze heures. Pour lui sa journée n'est pas terminée, car à cinq heures il expédiera un paquet plus volumineux et plus important, contenant, outre de nouveaux extraits ou résumés des journaux de Paris, des nouvelles des départements et de l'étranger, le compte-rendu continué jusqu'au départ du courrier de la séance de l'Assemblée, les bruits des coulisses politiques, le récit des événements du jour, la cote de la bourse, etc.

Pendant que ces ambassadeurs travaillent et frôlent un quart de nuit, l'ouvrier s'acquittait ainsi de leurs fonctions, de leur cote de bureau de Berlin, de Vienne et de Madrid recueille de leur côté leur mission de nouvelles, et l'expédition aux heures des courriers, avec leurs comptes rendus. Les correspondants spéciaux sont moins réguliers; l'un d'eux oscille peut-être entre deux armées ennemies, va de Badesky à Charles-Albert, ou de Bem à Windischgratz; l'autre s'est établi pour quelque temps à Widdin avec les réfugiés hongrois; celui-ci rôde autour de la Corne d'Or pour savoir si la Botte anglaise se prépare réellement à faire une démonstration hostile contre la Russie; celui-ci se conforme des nouvelles de la Californie auprès des spéculateurs de San Francisco; un cinquième enfin se fait l'historiographe des pirates de Soolon dans l'atmosphère sulfureuse des Indes orientales.

« Les reporters de l'intérieur ne sont pas moins occupés, moins actifs que les correspondants de l'étranger. Prix du bétail, du blé, du houblon, du café, du sucre, du colon, des laines tilées, des laines tissées, de toutes les denrées, de toutes les marchandises, compte-rendu des séances du parlement, des tribunaux, des bureaux de police, des enquêtes, des réunions politiques, commerciales, agricoles, littéraires, scientifiques, religieuses, des meetings, des conférences, des conférences, des nouvelles de la cour, du théâtre, du théâtre, de la littérature, des arts, des sports; taux des fonds publics et des actions industrielles, annonces, mouvement de la population, du port, des marchés, etc. Chacun se rend à son poste, rempli sa tâche, apporte son contingent. — Pendant ce temps, le comité de rédaction ou le rédacteur en chef a choisi les sujets et indique l'esprit des articles de fonds, des premiers Londres, que s'accroît à rédiger les écrivains qui en ont été chargés.

« La nuit arrive, et de nouveau en minute la masse de la copie s'accroît. Vers neuf heures, le rédacteur en chef, le sous-rédacteur, le rédacteur des nouvelles étrangères viennent débrouiller ce chaos et faire la distribution aux compositeurs. Ce n'est pas chose facile; il y a tant d'articles à lire, sans compter les lettres, tant de passages à supprimer, à modifier, à corriger, à compléter. Le plupart de ces articles ont été écrits à la hâte avec une mauvaise plume, sur du mauvais papier; pour les déchiffrer, il faut des efforts immenses d'attention et d'intelligence, et puis il n'y a pas une seconde à perdre; car le metteur en pages ou le proof-venneur incessamment rappelle les compositeurs, qui commencent un travail avec une merveilleuse rapidité. Vers minuit, une table commode à se dégager, lorsqu'on apporte les dépêches arrivées par les derniers convois des chemins de fer. Voici des journaux irlandais, écossais, américains, des correspondances de France, d'Allemagne, du Brésil, de l'Inde. Une ou deux heures sont encore nécessaires pour parcourir, analyser, distribuer tous ces documents; mais alors il faut faire les épreuves déjà lues en première et dernière, déterminer la place réservée aux annonces, désigner l'ordre des articles, calculer le nombre de colonnes et de lignes qui restent à remplir, s'élever par un métrage des faits qui doivent nécessairement être insérés, un qui peuvent sans trop d'inconvénient être renvoyés à lendemain, jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble, donner le bon à tirer. A quatre heures et demie du matin, le journal mis en page et corrigé est sous presse; des marchands en attendent les premiers exemplaires aux portes de l'imprimerie, pour les porter aux chemins de fer ou aux diligences des comités; et quant à huit heures du matin, le négociant de la cité se mettant à table pour faire son premier repas, dépense son journal, et tout le monde en a lu un mot. Le correspondant de Dublin parte déjà au bateau à vapeur de Kingston à l'heure de son rendez-vous qu'il a réglé le matin pour le journal du lendemain; et ainsi se passe chaque jour les vingt-quatre heures de la vie d'un journal.

ANGELINE JOYNS.

Caractères, types et costumes anglais.



Le conducteur de bestiaux du marais de Safford.



Trompette des Hous-Guards en grande tenue.



Le charrotier de Diasserie.



Le gardien de cimetière, par Gavarni

Anniversaire de la mort de Pierre Corneille.

Le 1^{er} octobre 1684, s'élevait à Paris, rue d'Argenteuil, dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 18, l'immortel auteur du *Cid*, Corneille, le Grand Corneille, ainsi nommé, dit-on de ses biographes, pour le distinguer non-seulement de son frère, mais du reste des hommes.

Peu de vies furent aussi bien remplies que celle de cet homme extraordinaire, qui allia, par une heureuse prérogative, les dons les plus merveilleux du génie à toutes les qualités sereines qui font l'homme de bien. L'admiration à dessein longtemps épuisé pour lui tous les modes de louer, et l'on peut dire que, quelque forme heureuse que l'éloge ait revêtu, il ne l'a pas été comme il le méritait. « Pour soutenir l'idée que son nom seul réveille, a dit La Motte-Houdart, il faudrait ce génie sublime, j'ai presque dit cet instinct divin qui n'a été donné qu'à lui seul et qui ne l'abandonna presque jamais. » Le Temps a si inconsciemment assis la gloire de ce nom, qu'il suffit de l'écrire ou de le prononcer pour rappeler à l'esprit l'étonnant assemblage des facultés les plus élevées de l'intelligence humaine; et c'est une bonne fortune pour ceux qui ont eue occasion de parler de Corneille, de le pouvoir louer en le nommant.

Les mémoires du temps ne nous ont conservé qu'un très-petit nombre de traits de la vie de Corneille. Ce silence est un témoignage de l'extrême simplicité de mœurs qui distinguait cet homme au sein de son éclatante renommée. Il naquit à Rouen le 6 juin 1606, et fut d'abord destiné au barreau. Ses débuts obscurs dans cette carrière montrèrent qu'il s'était mépris sur sa véritable vocation. Il y apporta en effet une incapacité absolue pour les affaires, un caractère timide, un talent moins que médiocre pour la parole et empêché encore par une prononciation embarrassée. On rapporte qu'il dut à une inclination tressive qu'il avait conçue pour une jeune personne la révélation de son instinct poétique, et qu'il écrivit sous l'inspiration de cette passion *Médée*, son premier poème dramatique. Cette pièce non plus que celles qui la suivirent de près ne pouvaient faire présager les brillantes destinées de Corneille. L'ingénieuse partialité des critiques admirateurs de son génie s'est vainement étudiée à faire saillir quelques beautés douteuses de *Médée* et de *Clitandre*; elle n'a pu élever ces deux pièces au niveau du mérite de leur auteur.

Le *Cid* est le véritable point de départ de la gloire de Corneille. Cette pièce fut jouée en 1636; Boileau a consacré le souvenir de l'immense succès qu'elle obtint, par ce vers :

Paris a pour le *Cid* les deux yeux de Chimène.

Il n'est pas d'ouvrage de l'esprit qui ait subi au même degré les épreuves de la critique. Le *Cid* déclama contre Corneille le méchant goût du siècle, représenté par les écrivains alors en faveur; il donna lieu à des libelles. Les érudits seuls se souvenaient de cette querelle qui a fait verser des flots d'encre. On peut supposer que le cardinal Richelieu ne resta pas étranger à cette levée de boucliers. Le cardinal, on le sait, se piquait de bel esprit et attachait sa vanité à des succès littéraires autant qu'à son habileté politique. Il vit avec déplaisir le triomphe de Corneille, dans lequel il ne pouvait voir un rival que par un incroyable oubli de lui-même; il en fut vivement affecté. Quelques critiques ont avancé, mais sans en rapporter la preuve, qu'avant la représentation de l'ouvrage, Richelieu avait fait offrir cent mille écus à Corneille pour la cession du manuscrit, sous la condition expresse que celui-ci n'y mettrait point son nom; mais que cette offre magnifique fut repoussée. Le fait paraît au moins douteux. Il est certain que le cardinal avait un motif particulier d'animosité contre Corneille, qu'il avait d'abord employé à remplir les canons de ses pièces, comme il l'avait fait de Rotrou, de Colletet et de l'Etoile. Un juste sentiment de sa dignité avait banni d'ailleurs Corneille à cette besogne de grimaud; mais le cardinal ne lui pardonna pas ce mouvement de fierté. Il est probable que si Richelieu ne souffla pas les mauvaises passions qui éclatèrent à l'occasion du *Cid*, il les autorisa du moins par son exemple. Corneille fut très-sensible à ces injustes critiques.

Parmi les détracteurs de sa gloire naissante, Georges Scudéri se fit remarquer par la vivacité de ses attaques. Ses *Observations sur le Cid* affichent l'impertinence outre-cuidée d'un ci-vivant garde-français devenu auteur. « Je veux, dit-il dans le préambule, baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche... Je le prie (Corneille) d'en user avec la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurais ni dire ni souffrir d'injures. » Malgré cette assurance, ses observations ne sont au fond qu'une longue diatribe. Corneille eut l'impardonnable faiblesse de se montrer sensible à ces invectives et de répondre à Scudéri sur le même ton. « Vous vous êtes fait tout blanc, écrivait-il, d'Aristote et d'autres auteurs que vous ne lûtes et n'entendîtes peut-être jamais... Quand vous me demanderez mon amitié en des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne pas vous la refuser et me taire des défauts de votre esprit

ces, il signale des parties qui n'ont pas été suffisamment appréciées, selon lui, et dans lesquelles il s'attache à faire ressortir des perfectionnements qui n'ont pas été assez sentis. Ainsi, il écrit à propos de *Rodogune* : « On n'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de nos poèmes que j'ai mais le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* et du *Cid*, que je n'ai pas osé déclarer toute la tendresse que j'ai pour celui-ci. » Il n'y a guère qu'*Héraclius* qu'il fut tenté de préférer à *Rodogune*. « Cette tragédie, dit-il, a encore plus d'effet d'invention que *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de copies dès qu'il a paru. »

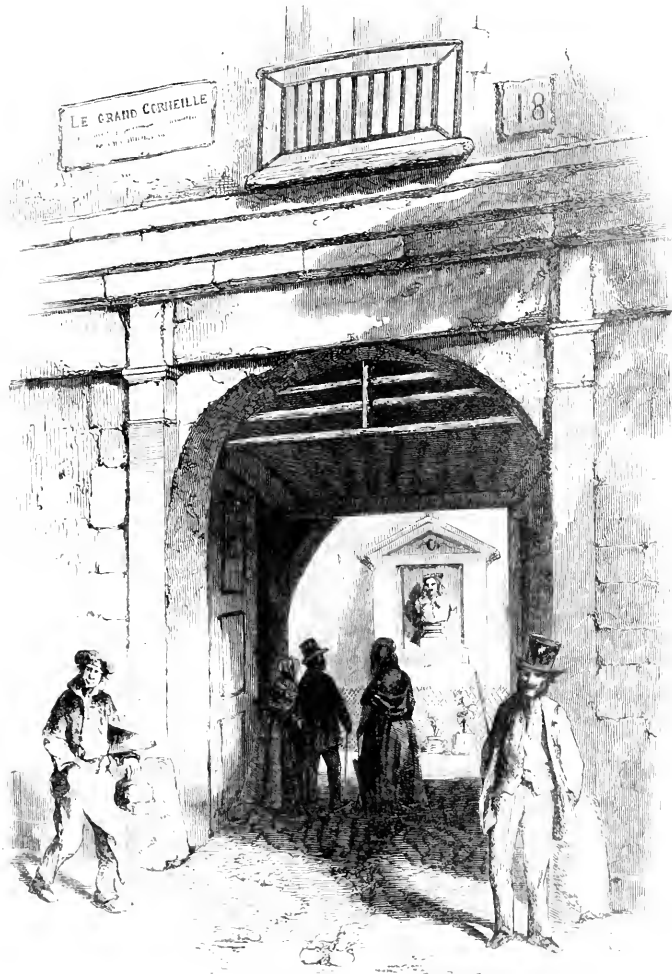
C'est de ce ton que Corneille parle de ses ouvrages, et la bonne opinion qu'il montre de lui-même ne choque point, parce qu'elle est le relief affaibli de l'estime qui s'attache à ce grand nom. On doit regretter cependant qu'il n'ait pas su contenir dans de justes bornes les effluves de cette soif de louanges... Combé de gloire, les premiers succès du jeune Racine empoisonneront les joies de sa vieillesse, il présente en lui l'heureux rival qui devait prendre après lui le sceptre de la tragédie. Saint-Evremond écrivait déjà que le vieillesse de Corneille ne l'alarmait plus, et qu'il ne craignait pas de voir finir la tragédie avec lui. L'ombrageuse susceptibilité de Corneille l'égarait jusqu'à le compromettre dans une guerre d'épigrammes. Le *Germanicus* de Boursaut venait d'être représenté avec assez peu de faveur; Corneille dit en pleine Académie qu'il ne lui manquait que le nom de Racine pour être achevé. Racine piqué au vif riposta par des propos sanglants, et il en résulta entre les deux écrivains un refroidissement qui dura jusqu'à la mort de Corneille.

On ne peut que s'étonner de cette excessive faiblesse dans un homme qui, d'ailleurs, possédait un singulier désintéressement, un caractère facile, quoique un peu brusque, et les plus rares qualités du cœur.

L'affection qui unissait les deux frères Corneille est un des plus touchants modèles qui puisse être proposé. M. Jules Janin nous a donné dans ses *Tableaux littéraires* une peinture charmante de leur étroite intimité, de cette bienveillance mutuelle qui les portait à s'entraider d'une rime, de cette abnégation si rare qu'elle allait jusqu'à confondre tous leurs intérêts. Aussi à la mort de Pierre Corneille, l'Académie française ne crut pas pouvoir mieux témoigner de ses sentiments pour l'illustre académicien qu'en nommant à sa place ce frère qu'il avait tant aimé.

Pierre Corneille eut trois fils, dont deux suivirent la carrière des armes et le troisième embrassa l'état ecclésiastique. De l'un naquit Pierre-Alexis Corneille, qui, marié secrètement à Nevers, donna le jour à Claude-Henri Corneille, lequel eut une fille, mademoiselle Corneille, qui longtemps jouit d'une pension sur les fonds de la Comédie-Française. Dans la ligne collatérale, il y eut plusieurs neveux et nièces du grand Corneille, parmi lesquels on a remarqué seulement Fontenelle et une nièce à l'établissement de laquelle Voltaire s'employa avec tant de bruit. Le sort en moissonnant tous les membres de cette illustre famille, a voulu que le grand nom de Corneille fut perpétué par ses seules veuves.

La maison dans laquelle Corneille expira, rue d'Argenteuil, a été, dit-on, la propriété de ce grand homme. Elle offre quatre corps de bâtiment disposés en carré, et dont le côté parallèle à celui donnant sur la rue d'Argenteuil et ayant une façade sur la rue l'Évêque, n° 15, a été détaché de plus. C'est dans une chambre, au second sur le devant, que l'immortel auteur du *Cid* recueillit le dernier soupir. La pièce des propriétaires auxquels cette maison a successivement appartenu, ont conservé religieusement dans son état primitif l'alcôve dans laquelle était placé le lit mortuaire. Il a été fait non plus aucun changement important dans la disposition de la pièce, qui est encore traversée dans sa longueur par une très-croûte poutre. Cette pièce fait partie de l'appartement occupé aujourd'hui par M. de B... employé au ministère des finances. Le ramp de l'escalier est encore du temps de Corneille, ainsi que quelques ferrures des fenêtres.



Maison habitée par Pierre Corneille, rue d'Argenteuil, n° 18.

que vous étalez dans vos livres; jusque-là, je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime... Il suffit que vous ayez fait une folie, sans que j'en laise une à vous répondre comme vous m'y conviez. Résistez à ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens et continuez à vouloir être mon ainé, afin que je me puisse dire le vôtre... » A part ce dernier trait, plein de grandeur, toute la lettre à Scudéri est empreinte du sentiment me-qu'un amour-propre offensé.

Corneille se vengea noblement des clamours de ses ennemis en produisant sur la scène *Horace*, *Pompeii* et *Cinna*, trois chefs-d'œuvre, dont Victorin Fabre a fait le plus bel éloge en disant qu'ils ont ajouté à l'idée de la grandeur romaine.

Il faut lire l'examen que Corneille a fait de ses pièces pour se convaincre qu'il avait une certaine estime pour lui-même. Il y convient avec un abandon plein de naïveté des beautés que tout le monde a déjà relevées dans ces différents ouvrages.

Dupetit-Thouars dans sa notice sur La Quintinie, à la somme de 1,800,000 francs; c'est la bagatelle de 72,000 francs l'arpent (il est vrai qu'il y a là-dedans pour 467,000 francs de travaux de maçonnerie).

Louis XIV venait fréquemment visiter le potager; il s'entretenait avec son jardinier dont il appréciait les talents, et se plaisait souvent à façonner un arbre de sa main. La Quintinie, reconnaissant à quel avantage on pouvait son maître aimait les asperges, et lorsqu'il lui en fit faire manger avant la saison, il raconte dans son livre comment il inventa les couches rechauffantes de fumier, ou, comme on dit, les *rechauds*, leur donnant pour auxiliaires des cloches et des châssis de verre. « Par ce moyen, les asperges, venant à sortir de cette terre échauffée et rencontrant un air chaud sous ces cloches, viennent rouges et vertes, et de la même longueur et grosseur que celles des mois d'avril et de mai, et même beaucoup meilleures, en ce que nous avons acquis leur perfection en bien moins de temps que les autres. » Il ajoute sans vanité que *jamais* ce premier qui, par de certains raisonnements plausibles, me sus avait de cet expédient pour donner au plus grand roi du monde un plaisir qui lui était inconnu. « Plus loin il ajoute : « Au reste et dans la vérité, on peut dire qu'il n'appartient guère qu'au roi de goûter ce plaisir, et que peut-être ce n'est pas un des motifs pour que Versailles lui ait produit par le soin que s'en est honoré d'en rendre. »

En 1733, Louis XV vint à Lezardun, jardinier de son potager, deux mille ans qu'il lui arrivait des colonies, les légumes excellents vinrent fort bien à fruit. A cette époque, une dizaine de cafés en caisse produisaient chaque année cinq à six livres de café parfaitement nûr. L'inflation de ce café, servie par la favorite du jour, ne se distinguait point de celle du café produit sous les tropiques, du moins on le prétendait à la cour.

Telle fut l'origine des premiers; aujourd'hui combien de bourgeois trouvent à puiser abondamment chez l'étranger et les connoisseurs qui dans le siècle dernier n'étaient à la portée que du roi! Qu'on ose nier le potager avait déjà commencé à recevoir une destination nationale et d'utilité. Il fut transformé en un jardin botanique dont l'inauguration donna lieu à une fête qui a bien le cachet de cette époque. « Les élèves de la classe d'histoire naturelle de l'école centrale présentaient à chacun des fonctionnaires publics appelés à prendre part à la fête un jeune arbre ou une plante dont les propriétés offraient quelque rapport à leurs fonctions : aux membres de l'administration centrale, le froment, la vigne, le chanvre, la luzerne et le pommier, comme représentant toutes les cultures propres au département de Seine-et-Oise; aux membres de l'administration municipale, des plantes de ville; au président de la Société d'agriculture, le trèfle, dont la culture est en des plus puissants moyens d'utiliser les jachères; et les divers végétaux qui ont porté le nom de *laurier*, tant aux guerriers qu'aux savants et littérateurs, comme étant les distributeurs des divers genres de gloire auxquels les lauriers appartiennent. »

Ma lettre est un peu longue, mais j'espère qu'elle rendra quelque service aux nombreux visiteurs qui affluent chaque jour à Versailles.

J'ai l'honneur, etc.

SANT-GERMAIN-LE-DUC.

Correspondance.

M. de Sanley, absent de Paris au moment où nous avons publié, dans notre N° du 29 juin, un article relatif à sa discussion avec M. Hofer touchant les antiquités de Ninive, nous adresse la lettre suivante, après avoir pris, à son retour, connaissance de cet article.

Paris, le 25 septembre 1850.

Monsieur,

J'apprends de plusieurs côtés à la fois que j'ai compté l'honneur de faire honorer sur la question des antiquités assyriennes, et que j'ai donné gain de cause à M. le Dr Hofer. La vérité est que j'ai cessé une discussion devenue oiseuse, à partir du jour où j'ai été convaincu que M. Hofer, en étudiant le point d'archéologie autrement que de sentiment, désignait le plus noble adversaire de ses propres opinions. Or, M. Hofer aura pris la peine d'examiner avec toute la sagacité que je me plais à lui reconnaître, les monuments nombreux des Perses et des Parthes; quand il aura bien voulu ne plus mettre de côté les monuments écrits auxquels il faut attribuer quelque valeur, j'imagine, il ne lui restera d'autre part à prendre que de reconnaître avec loyauté qu'il s'est trompé du blanc au noir. Une erreur commise de bonne foi est toujours parfaitement excusable, toujours facile à avouer. C'est du moins ce que je pense pour mon compte lorsqu'on me démontre que je me suis trompé. Comme ce n'est pas avec ce satisfaction de voir dans l'impuissance l'indé, et je le fais avec la satisfaction de voir mon avis partagé par tous les savants, officiels ou non, qui ont étudié les monuments avec le parti pris de les laisser parler et d'écouter les vérités qu'ils révèlent.

« Veuillez, je vous prie, monsieur, agréer l'expression de tous les sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-dévoté serviteur.

L. DE SANCY,
Membre de l'Institut.

KARSTEN

Dans le récit que nous avons publié, la semaine dernière, de l'inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique, plusieurs noms propres ont été mal imprimés. Ce sont ceux de M. Poellier, architecte du monument, de M. Léon Savy, ordonnateur et décorateur de la fête, de M. Henriëx, auquel nous devons les magnifiques dessins qui accompagnent ce récit.

Bibliographie.

Études sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Solagne et d'autres parties de la France. — Par M. HENRI MANON, ingénieur des ponts-et-chaussées. Un vol. in-8 de huit feuilles avec une carte et trois planches. — Paris, Carilian-Goury et Dalmat, éditeurs.

« Tout le monde se plaît à proclamer aujourd'hui l'importance

de l'agriculture, et la nécessité de favoriser son développement et d'augmenter la masse de ses produits. En présence du chiffre de nos importations et de l'accroissement continu de la population, tous les hommes éclairés reconnaissent que le problème de l'alimentation est l'un des plus importants et des plus importants de l'humanité. Mais si ce but à atteindre n'est pour personne l'objet d'un doute ou d'une contestation, il n'en est pas de même des moyens proposés pour y arriver.

« Les auteurs des différents projets relatifs aux améliorations agricoles, places chacun à un point de vue spécial, frappés seulement d'un certain ordre d'inconvénients existants ou de certaines améliorations à réaliser, accordent, en général, à leurs procédés une confiance tellement absolue, qu'elle suit souvent seule pour les rendre suspects aux yeux des hommes de pratique et d'expérience.

« Tous les systèmes, toutes les idées, toutes les inventions trouvent des défenseurs passionnés et exclusifs. La réforme hypothécaire, les institutions spéciales de crédit, l'extension des sociétés d'assurances, antichèques ou autres, l'organisation, sur une large échelle, de l'enseignement agricole, l'exécution de grands travaux publics, l'emploi de tel ou tel procédé spécial de culture ou d'exploitation, sont autant de moyens présentés tour à tour comme la seule et véritable voie du progrès; et chacun, persuadé de la justice de ses convictions, n'accuse de la misère qui afflige la plupart des campagnes, que l'indifférence qui accablait ses idées personnelles.

« Pour notre compte, nous ne croyons pas aux remèdes héroïques, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toute solution exclusive, quelque séduisante qu'elle soit, d'un problème aussi complexe que celui de l'amélioration agricole, problème qui se rattache à tous les intérêts sociaux, nous paraît impossible... »

« Ce debut à soi, cet égotisme si judiciaire, qui l'on pourrait appliquer à bien d'autres questions qu'un problème de l'amélioration agricole, fait connaître les opinions de l'auteur; il parle maintenant des faits connus dont l'exposition constitue le corps de son livre.

« La Campine fait aujourd'hui partie des provinces d'Anvers et du Limbourg; comprise entre la Meuse et l'Escaut, dans l'un des points où ces deux fleuves sont le plus rapprochés, elle est bornée au nord par la frontière hollandaise, et au sud par la Dyle et le Demer.

« Cette position géographique et un sol peu accidenté font de la Campine le point de passage obligé de toute ligne navigable destinée à relier le plus directement possible les bassins de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. En outre, le propre caractère de l'Escaut, en ce qui concerne les terres improductives, et en définitive, en 1840, que 224,000 habitants. Le gouvernement belge, par un double point de vue, a résolu, la grande voie navigable à établir devait non-seulement élever à la Hollande le monopole du commerce de l'Allemagne et assurer l'approvisionnement d'Anvers en bois et autres matériaux de construction, mais encore se combiner avec un vaste ensemble d'assèchements et d'irrigations, de manière à accroître notablement la production agricole.

« La première partie de la tâche entreprise peut être considérée comme accomplie. Le succès, en ce qui concerne la Campine, est à peu près complet; et par suite, avec la Méditerranée par le canal du Rhône au Rhin. Quant aux améliorations agricoles, les résultats obtenus dès à présent ne permettent plus de douter que les faits dépassent de beaucoup les espérances qu'il était possible de concevoir. Les travaux de la Campine sont un des événements les plus remarquables des heureux résultats de l'application directe des travaux publics à l'agriculture. C'est principalement sous ce dernier rapport que M. Mangon les a étudiés.

« Le point de départ de tous les travaux d'irrigation de la Campine est le canal qui sur cette seule ligne, les deux fleuves de l'Escaut et de la Meuse, en passant à la Nethel, canalise sur 57 kilomètres de longueur, le canal de Maestricht à Bois-le-Duc. Un embanchement dirigé du canal de la Meuse à l'Escaut sur l'irrigation à 26 kilomètres. Les irrigations par *adoss* ou *maréches* ont prévalu en Campine; elles sont alimentées par des prises d'eau convenablement faites dans la grande artère navigable, et combinées avec des rigoles d'égouttement et un système de chemons d'exploitation. Les chemons, les rigoles principales d'arrosage ou d'égouttement et les ouvrages qui s'y rapportent constituent les travaux préparatoires à l'irrigation, complètement terminés aujourd'hui sur une étendue de 1,500 hectares. Leur exécution est confiée aux ingénieurs de l'Etat, mais tout le reste du travail et à la charge des propriétaires des terrains.

« Le soin-déjà de la formation d'un hectare de prairie irriguée dans la Campine, peut, en moyenne, s'établir de la manière suivante :

Achat d'un hectare de bœuf, environ.....	130 fr.
Travaux préparatoires à l'irrigation.....	129
Frais d'acquisition, enregistrement.....	26
Déficitement du sol à un m. 60 de profondeur.....	120
Terrassements pour l'exécution des <i>adoss</i> et de leurs rigoles.....	80
Entretien des <i>adoss</i> et des rigoles pendant la 1 ^{re} année.....	75
Élevement des <i>adoss</i> de bœufs pour le compost.....	32
Deux mètres cube de chaux.....	23
Mélange et emploi du compost.....	17
Basses en bois.....	18
Plantations de 1,500 arbres.....	18
Engrais.....	150
Emplacement et lissage au râtelier.....	7
Ensemencement supplémentaire.....	10
Taux frais divers.....	19
Total.....	806 fr.

« Les déficéments s'y élèvent presque toujours à la même, et on doit plutôt en augmenter qu'en diminuer la profondeur. On avait espéré la création de voir les terres pressées par les eaux d'irrigation, et la fertilité développée des forages des cultures des prairies du ruisseau rapidement, mais des expériences ont prouvé le contraire. On a dû donc, dans les travaux de la Campine, avoir recours à des procédés nouveaux, par l'action seule des eaux d'irrigation. Néanmoins il convient, comme le font les propriétaires en Campine, de recourir à l'emploi toujours inutile de ces matériaux fertilisants. Le meilleur compost est une tamponnement du sol est formé de couches superposées de gazou de bœuf sur 0 m. 10 à 0 m. 20 de chaux sur 0 m. 02 de fiente. Les tas ainsi formés sont renversés à la bêche tous les huit jours et arrosés au besoin. On emploie,

par hectare, 20 mètres cubes de ce mélange bien consommé. Les annes, pour ahris, sont plantés à l'âge de six mois à sept ans à 0 m. 30 de distance les uns d'autres, sur deux lignes diagonales de 0 m. 1. Un mélange formé de graines suivantes a très-bien réussi pour l'ensemencement :

Ray-grass d'Angleterre.....	10 kil.
Troisquart.....	5
Vainin des prés.....	5
Créelle des prés.....	5
Bône des prés.....	5
Flouve odorante.....	3
Lupuline.....	3
Total.....	41 kil.

« L'époque la plus favorable pour l'ensemencement paraît être le mois de mai.

« Des mélanges de bœuf de ville, de noir animal et de cendre de Hollande, en diverses proportions, ont été employés comme engrais; presque tous ont donné de bons résultats. On obtient à peu près le même effet, sous le fumier d'étable employé à la dose de 25,000 kilog. par hectare et contenant 215 fr. 75 c. soit de 25,000 litres de noir animal venant à 22 fr. 00 c. Quel que soit l'engrais employé, on s'est toujours bien trouvé de l'addition d'une certaine quantité de chaux. Après l'ensemencement on irrigue d'abord par infiltration, et on n'emploie l'irrigation par versement qu'après que le gazou est bien formé, c'est-à-dire vers le mois d'octobre, si on a semé au commencement de juin.

« Quelques chiffres suffiront pour faire apprécier l'importance des travaux agricoles ordonnés par le gouvernement belge, pour donner une idée de leurs résultats généraux, des immenses bienfaits réalisés répondant dans la classe ouvrière et des ressources nouvelles qu'ils sont appelés à créer.

« L'œuvre de défrichement en Campine peut s'étendre sur une surface de 150,000 hectares. Une étendue de 100,000 hectares est irrigable et peut être convenablement transformée en prairies. Mais pour se tenir dans les limites d'une extrême modération, et pour que les résultats soient de beaucoup au-dessus des avantages prévus, on ne doit compter que sur la conversion en prairies de 25,000 hectares. Les bœufiers de la Campine se vendant de 15 à 20 fr. l'hectare avant 1835. En 1849, dans la prévision de la prochaine exécution des travaux, ce prix s'éleva à 25 fr. Mais le prix de vente s'éleva à 150 fr. en 1850, avant les travaux préparatoires. Le prix de certains immeubles s'est donc accru de plus de 100 fr. par hectare, ce qui donne, pour les 25,000 hectares dont nous avons parlé, une augmentation nette de valeur venant de 12 millions et demi, au moyen de laquelle l'hectare trouve encore un intérêt de 10 pour cent du capital qu'il engage. Mais cette augmentation de la valeur venant des terrains ne donne qu'une mesure tout à fait insuffisante des résultats des travaux d'irrigation. Pour arriver à une estimation exacte de leur importance, il faut évaluer les produits qu'ils permettent de créer annuellement. Un suppose, ce qui est assurément fait au-dessous de la vérité, que chaque hectare de prairie ne nourrisse qu'une tête de gros bœuf, la formation, en Campine, de 25,000 hectares de prairies suffirait pour augmenter la production de viande en Belgique d'une quantité supérieure au chiffre considérable de l'importation actuelle de cette denrée; et les fumiers des animaux nourris au moyen des nouvelles prairies exerceraient sur la culture des terres labourées environnantes une influence qui en augmentera énormément la production. Enfin ces travaux répandent en salaires des sommes dont on appréciera l'importance pour le travail de la classe ouvrière, lorsque l'on songe qu'elle n'est que la moitié d'avance s'élevant à plus de 500 fr. par hectare, la formation de 25,000 hectares de prairies exigera pour plus de 17,500,000 fr. de main d'œuvre.

« Cet exemple si remarquable, qui se prouve à nos portes et sous nos yeux, pour ainsi dire, pourrait n'être pas perdu pour nous. La Solagne, qui occupe au moins 500 mille hectares, c'est-à-dire environ le centième de la surface de la France entière, se trouve sous le rapport de la pauvreté, de l'insalubrité, de la rareté des cultures, tout à fait comparable à la Campine, et elle offre cependant un grand avantage, c'est qu'elle est entourée de terres fertiles et qu'il est possible de lui faire subir des améliorations possibles, les succès obtenus pour l'une sont une garantie certaine des succès que l'on obtiendrait pour l'autre. Trois cours d'eau principaux, la Sambre, le Beuvron et le Cosson, arrosent la Solagne qu'ils traversent de l'est à l'ouest en formant trois vallées principales, à peu près parallèles, et séparées par des fûtes qui forment, en quelque sorte, les axes principaux auxquels on doit rapporter toutes les autres modifications du sol pour leur rendre avec facilité un compte exact. Ces cours d'eau se servent de rigoles principales pour l'assèchement, tandis que dans le cas des dérivations d'arrosement, M. Mangon décrit le vaste système de travaux qu'il faudrait combiner pour la mise complète en valeur des terrains arides ou marécageux de la Solagne; il pense qu'il serait facile d'obtenir, dans cette contrée, des récoltes comparables à celles des prairies irriguées de la Campine, et qu'on reste beaucoup au-dessous de la vérité en estimant à 200 fr. par hectare, en moyenne, l'augmentation de valeur due à l'irrigation d'une prairie située en Solagne. Les pays arrosés de la Belgique nourrisent 8,000 kilog. de bœuf par hectare! Mais de tous les travaux à exécuter dans cette contrée, le plus important et le plus important serait un grand canal de navigation et d'irrigation qui prêterait les eaux dans la Loire, à la hauteur de l'écluse de Nambray, en amont de Clâtillon-sur-Loire, sur le canal latéral, et porterait, par ses nombreuses ramifications, la fertilité et la vie dans toute la Solagne.

« Par quel moyen des ouvrages si utiles, si conformes aux besoins généraux, aux vœux et aux tendances agricoles du pays, pourront-ils être exécutés? En imitant tout simplement le gouvernement belge qui, après avoir exécuté les travaux de grande canalisation, se borne maintenant à établir, avec son bœuf de ville, les terrains ainsi disposés à l'irrigation, pour revendre le bœuf ainsi disposé, en faisant aux particuliers le soin de la mise en culture et de l'exploitation. Mais pour revendre, dit-il, le bœuf, il faut posséder un Etat ne possède plus le sol de la Solagne. Qu'il aie le bon sens, le bon, prenne le livre de M. Mangon et vœux à l'œuvre les dispositions législatives recueillies au moyen de laquelle l'Etat, en Belgique, ordonne la vente des terrains incultes et leur mise en culture, tout en se réservant le droit d'opérer et d'administrer pour son profit, sans aucune allée-pour-tout, sur un socialisme ou communisme à être à vous. Je ne borne à vous renvoyer au *Monteur Belge* pour y

lire la loi sur les défrichements en date du 27 mars 1847. Cette date et la nature du gouvernement en question ne vous rassureront-elles pas assez pour que vous cessiez de croire à l'existence d'un piège tendu à l'ordre social, sous le prétexte d'améliorations agricoles? Pour peu que vous ne persistiez pas à craindre qu'un serpent ne se cache sous le gazon de ces belles prairies, admirez

l'intelligence de ce petit peuple qui agit, pendant que nous disputons; faisons mieux, imitons cette intelligence, mettons cette énergie qui repousse la routine et qui marche hardiment dans une voie nouvelle, sans tenir compte des préjugés ni du *sals-jeff* donne sans discernement à tout ce qui concerne un éternel *stata quo*.

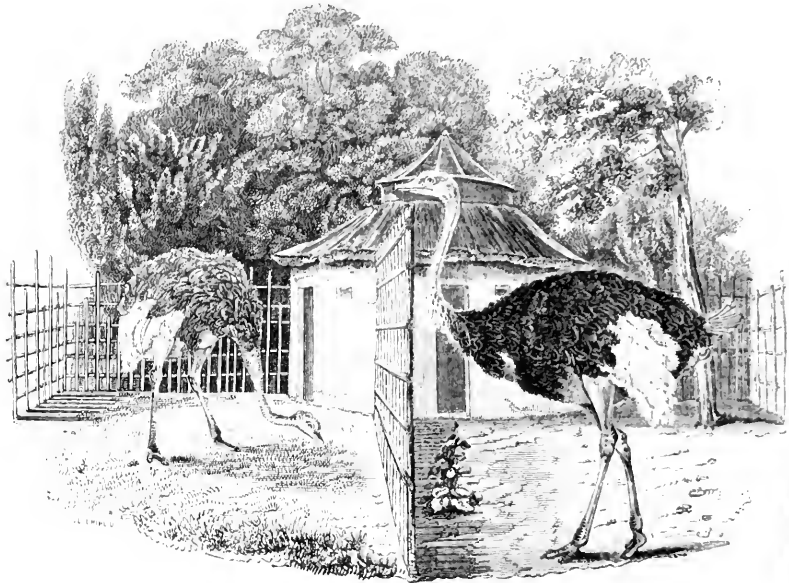
Bien entendu que nous ne parlons qu'agriculture, et politique, joint. Homi soit qui tual y pnt!

Les *Etudes sur les irrigations de la Campine* seront lues par tous les hommes qui ont quelque souci des améliorations agricoles. Ils trouveront dans cette lecture un intérêt dont notre rapide analyse ne peut donner qu'une idée incomplète.

LES AUTRUCHES.

Le succès qu'obtiennent en ce moment les courses d'autruches à l'Hippodrome donne quelque actualité aux détails suivants sur ces curieux animaux. Répandus sur une grande partie de l'ancien continent et notamment dans l'Indoustan et dans l'Afrique, ils n'offrent entre eux que des variétés peu importantes. Le plumage et la taille varient seuls. L'autruche grise est la plus petite, elle n'atteint guère que la hauteur de 2 mètres à 2 mètres 20. L'autruche noire, surnommée la grande autruche, atteint quelquefois la taille de 2 mètres 75. Ces oiseaux sont polygames; les mâles prennent au moins deux compagnes, quand l'époque de la ponte approche; mais la plupart se forment un sérail de quatre, cinq et jusqu'à six femelles. Ce sérail vit en parfaite intelligence; toutes les femelles d'un même mâle pondent dans un seul et même nid.

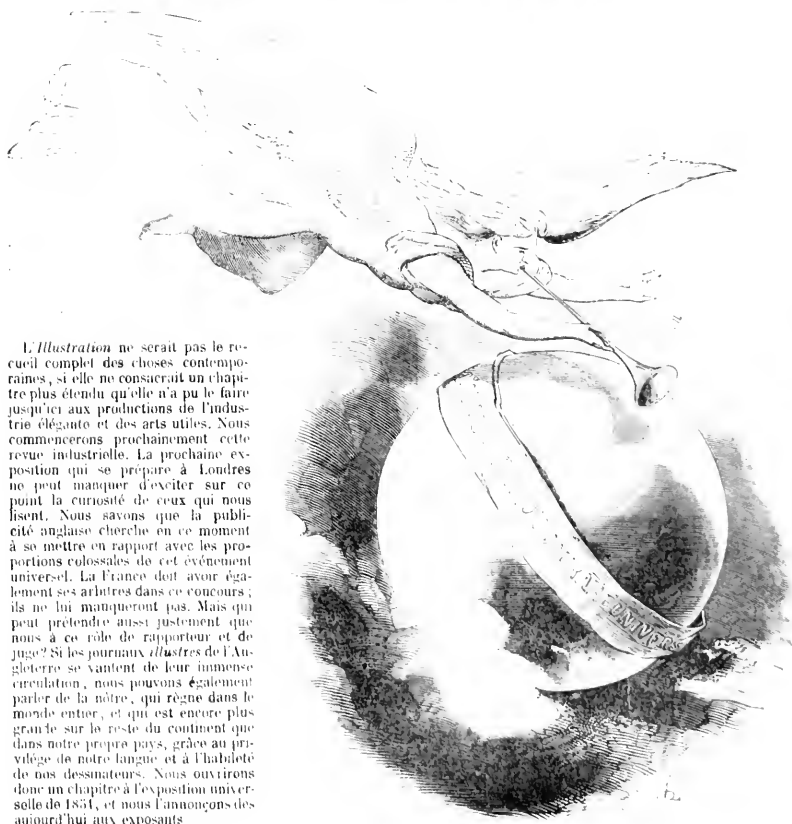
On a fait à l'autruche une réputation de stupidité qui est imméritée. Demandez aux chasseurs qui la poursuivent avec tant de persistance si vingt fois ils n'ont pas été surpris des ruses et des manœuvres in-



telligentes de ces oiseaux. Quant à l'avidité de l'autruche, qui digère du fer, dit-on, c'est encore une exagération calomnieuse. Que diriez-vous d'un gourmand qui habitait de préférence des montagnes où il ne trouverait que du laitage et des œufs? L'autruche habite des déserts arides, où elle ne trouve que de rares végétaux ligneux et pas toujours de l'eau à boire. On trouve des cailloux dans son estomac, mais n'en trouve-t-on pas dans l'estomac de nos poules de basse-cour, de tous les oiseaux? Ces cailloux servent à la digestion, en ce que l'estomac s'en sert pour broyer les aliments.

L'autruche ne vole pas, la conformation de ses ailes s'y oppose, de même que les deux gros doigts de ses pattes ne lui permettraient pas de saisir une branche. Mais elle court avec une rapidité dont le spectacle intéressant que nous offre en ce moment l'Hippodrome ne peut nous donner aucune idée. Pour courir, cet oiseau, comme tous les oiseaux marcheurs, doit avoir la liberté de ses ailes, comme l'homme a besoin pour courir de la liberté de ses bras.

Exposition universelle de 1851, à Londres.



L'illustration ne serait pas le recueil complet des choses contemporaines, si elle ne consacrait un chapitre plus étendu qu'elle n'a pu le faire jusqu'ici aux productions de l'industrie élégante et des arts utiles. Nous commencerons prochainement cette revue industrielle. La prochaine exposition qui se prépare à Londres ne peut manquer d'exciter sur ce point la curiosité de ceux qui nous lisent. Nous savons que la publicité anglaise cherche en ce moment à se mettre en rapport avec les proportions colossales de cet événement universel. La France doit avoir également ses arènes dans ce concours; ils ne lui manqueraient pas. Mais qui peut prétendre aussi justement que nous à ce rôle de rapporteur et de juge? Si les journaux illustrés de l'Angleterre se vantent de leur immense circulation, nous pouvons également parler de la nôtre, qui régné dans le monde entier, et qui est encore plus grande sur le reste du continent que dans notre propre pays, grâce au privilège de notre langue et à l'habileté de nos dessinateurs. Nous ouvrirons donc un chapitre à l'exposition universelle de 1851, et nous l'annonçons des aujourd'hui aux exposants

Bébus.



EXPLICATION DU DERNIER BÉBUS

Les sois dans l'ap... et dans l'habit de d'être... entent

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondants de l'agence d'abonnement.

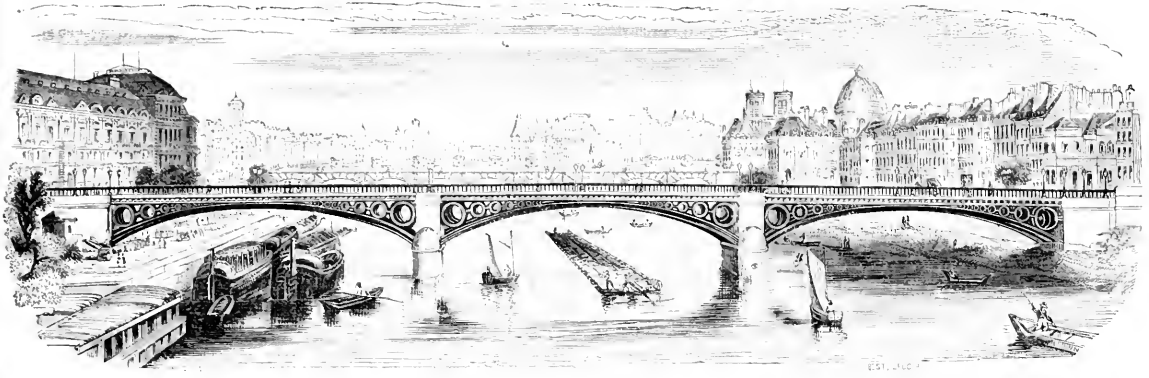
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PIERRE FRÈRES, 16, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

12 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N°. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 398. — Vol. XVI. — Du Vendredi 11 au Vendredi 18 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

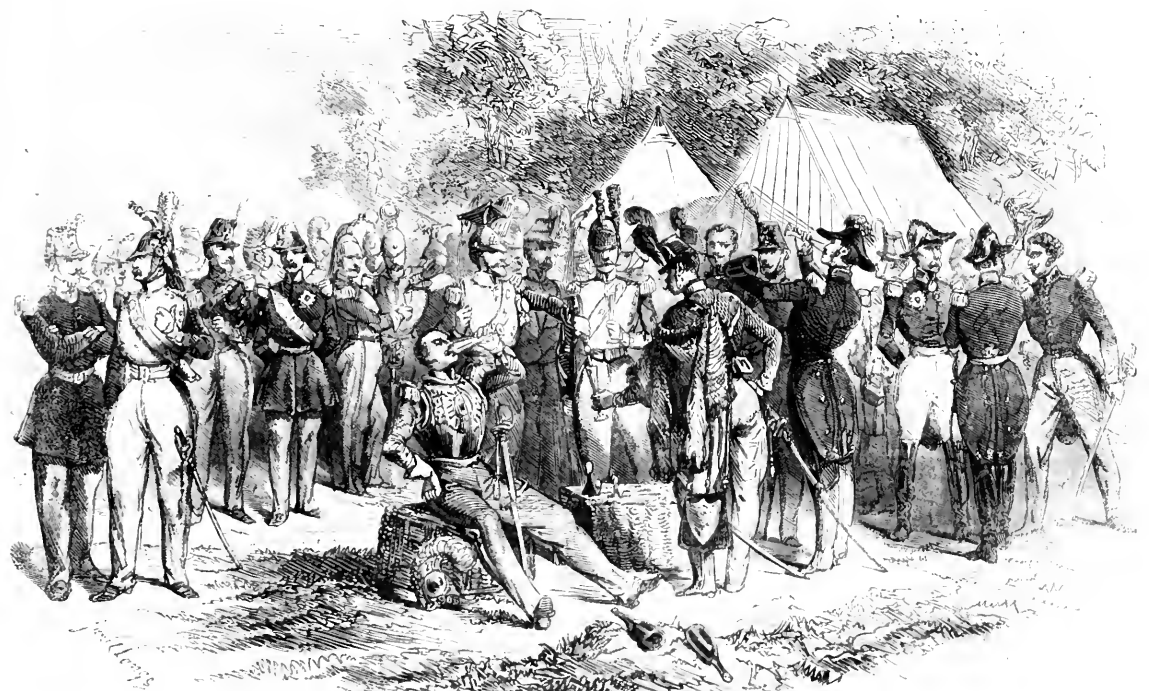
Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — La Serra dos Argãos. — Consommation de la ville de Paris en 1847, 1848, 1849. — Exposition à l'école des Beaux Arts. — Revue agricole. — Fêtes industrielles de Paris. — Revue littéraire. — Un nouveau moteur. — Illustrations industrielles et commerciales.
Gravures. Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory. — Valencien, marchand de faïence; Aragonais, marchand de fruits; Le champ de foire de la rue d'Alcala; Maison de campagne du sculpteur Schwaeninger; Neufes jouant aux boules dans un monastère de Rome. — Exposition. Virgile aux bords de l'Anio; les Exiles de Tibère; Martyrs conduits au supplice; Zénobe trouvée aux bords de l'Araxe, premier grand prix de peinture; Achille blessé au talon, premier grand prix de sculpture. — Fêtes industrielles de Paris: Mise en couleur sans frotage; Le polisseur de cuivre; Le marchand de coco. — La rentrée au collège; 11 dessins. — Coffret à bijoux. — Nouveau modèle de voiture. — Hébus.

Histoire de la semaine.

Cette page présente le tableau le plus caractéristique des événements de la semaine. C'est le fait qui a servi de thème à toutes les suppositions, à toutes les conjectures, aux conversations du monde et même aux préoccupations de la po-

litique. A l'heure où nous écrivons ce bulletin, la grande revue passée à Versailles dans la plaine de Satory prouve qu'il n'y avait au fond de tant de bouteilles que ce que les marchands de vin y avaient mis. La grande nation a les nerfs tellement irritables, qu'elle ne peut plus entendre parler de canons, même de ceux qui se vident après les grandes manœuvres. L'émotion causée par le bruit que ceux-ci ont fait dans la presse a éclaté d'une manière regrettable le 4 octobre au passage de M. le président de la République se rendant par le faubourg Saint-Antoine à la revue de Saint-Maur, revue brillante, où nos régiments ont simulé une bataille et le passage d'une rivière sur un pont jeté sur la Marne par les procédés du génie militaire. Aucun accident, disent toujours les récits officiels, n'a trahie cette journée. Seulement, en passant par le faubourg Saint-Antoine, la voiture du président s'est accrochée à un fiacre et un de ses chevaux a été légèrement blessé. Un autre sujet a occupé nos journaux; mais cette fois, c'est une sorte de monologue qu'ils ont récitée devant leurs lecteurs. Il s'agissait du propre intérêt des journaux, et, comme le remarque avec rai-

son le *Journal des Débats*, cela n'intéresse plus qu'eux-mêmes. L'*Evénement*, le *Sicte*, le *National*, la *Gazette de France*, le *Courrier Français*, le *Peuple de 1850*, ont été cités pour défaut de signature de certains articles devant le tribunal de police correctionnelle. Nous présumons qu'il s'agit seulement d'établir la jurisprudence à l'égard de certains points contestés de la loi nouvelle. Le ministère public en a pris l'initiative, ce qui lui est plus facile qu'à nous qui contestons d'autres interprétations de la loi sans pouvoir nous y soustraire autrement qu'en nous exposant à être ruinés. Tel est, par exemple, le double droit de timbre qu'on nous fait payer, au lieu du supplément proportionnel, sous prétexte que nous excédons de quelques centimètres la dimension du maximum fixée par la loi. Les prévenus assignés pour le 9 octobre se sont présentés et ont élevé une question d'incompétence, demandant à être renvoyés devant la cour d'assises. Une excellente consultation de M. Paillard de Villeneuve concluant dans le sens de cette demande, n'a pas empêché le ministère public de soutenir son assignation, également approuvée par le tribunal de police correctionnelle qui s'est déclaré compétent.



Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory.

Voilà, sans rien omettre, tout l'intérêt historique de cette semaine; car le surplus se compose de quelques développements naturels et loquaces des causes antérieurement signalées, comme les applications de la loi d'enseignement, quelques essais partiels de la loi électorale réformée, et cet éternel commerce de croix d'honneur, qui n'a pas encore épuisé la considération attachée à cette institution depuis son origine, et qui durera tant qu'il restera des hommes qui pourront avoir été méritants pour relever, par une indignité assimilation, tant de chevaliers qui ont mis une partie de leur industrie à couvrir le reste du ruban de la Légion d'honneur. Cette petite remarque, qui semble déplacée ici, trouvera son explication dans les colonnes du *Moniteur*, pour ceux qui ne la trouvent pas à tous les coins de rue, et elle est d'ailleurs faite à l'occasion d'un échange diplomatique de décorations entre le président de la République et les puissances étrangères, échange dont on a peu ici cette semaine.

Après ces grands motifs de causer et de rire, pourquoi ne pas remarquer la persévérance de notre public à s'informer des circonstances des voyages aériens qu'un nous a produits cette année. M. Pottevin, son cheval, son âne et ses autruches, sont absorbés par le ballon de M. Godard, parti dimanche de Paris à cinq heures et demie du Hippodrome, en présence de cinquante mille curieux qui couvraient le rond point de l'arc de triomphe. Là il traversa le nord de la France et une partie de la Belgique, et à mis pied à terre dans un petit village de la Flandre occidentale, à Gitz, en compagnie de M. Gaston de Nicolai, Julien Turgau, Athanase Mazas, Louis Godard, frère de l'aéronaute, et Louis Deschamps, régisseur de l'Hippodrome. Les voyageurs ont publié un récit intéressant de leur course; cela donne envie de quitter la terre pour ces espaces surlés. On dit que M. Godard doit revenir de Bruxelles par le même chemin. Ne quittons pas encore la Belgique. Les dernières nouvelles de santé de la reine des Belges sont toujours alarmantes. La reine Marie-Amélie est à Ostende près de sa fille mourante. Au moment de s'embarquer pour s'y rendre de leur côté, madame la duchesse d'Orléans et M. le duc de Nemours sont rentrés de Rome à Clarendon, pour recevoir M. Thiers et M. Casimir Perrier, arrivés dimanche à cette résidence. Le prince et sa belle-sœur sont partis pour Ostende après cette entrevue, qui va être commentée.

— A l'étranger, nous n'apprecvons aussi que des faits peu décisifs; on constate des intentions, mais peu de résolutions. Le mouvement universel qui s'opère en sens contraire des événements de 1848 s'accomplit partout. La question est de savoir si l'on trouvera l'équilibre ou s'il rencontrera l'obstacle qui le rejettera du côté opposé. Toute la science politique est renfermée dans ce problème; le reste est de la fantaisie, de la passion ou de la colère. — La nouvelle assemblée pour la révision de la Constitution du Wurtemberg a été ouverte le 4 de ce mois par M. Linden, chef du ministère et commissaire du roi, chargé de cette mission. — L'ouverture solennelle de la session parlementaire s'est également faite à La Haye le 7 par le roi en personne.

— La petite principauté de Hesse-Cassel offre toujours la spectacle rare et curieux d'une résistance pacifique à la violation de ses lois constitutionnelles. Le gouvernement révolté proteste et crie au secours; mais ses protecteurs se comptent avant de répondre à l'appel; on se regarde, on négocie, on consulte, et pendant ce temps-là le mauvais exemple peut susciter des imitateurs.

— D'après les nouvelles de Hambourg en date du 6 octobre, l'armée hanoïenne, qui depuis quatre jours attaqua successivement les redoutes et les retranchements de Friedrichstadt, a livré le 5 octobre un assaut général et désespéré, soutenu et vigoureusement repoussé par l'armée danoise. On n'a pas encore, le 10, à Paris, les détails de cette affaire.

— Les dernières nouvelles des États-Unis apportent des correspondances et des journaux de la Californie jusqu'au 15 août. On parle d'une révolte qui aurait éclaté à Sacramento, et de l'incendie d'une partie de cette ville par suite d'une guerre civile facile à prévoir entre des populations de mœurs et d'intérêts si excités et si contraires. On manque encore de détails, mais on peut dire d'avance: si cela n'est pas, cela doit l'être.

Les journaux des États-Unis nous ont également apporté les articles du traité conclu par l'amiral Le Prédour avec les Russes.

Le vaisseau LA VILLE DE PARIS a été lancé le 6 octobre en présence d'un concours immense de spectateurs, et avec toutes les cérémonies religieuses et civiles qui accompagnent ces événements maritimes. Si nous n'avions pas dit, plusieurs fois des opérations de ce genre, nous consacrerions volontiers une de nos colonnes à la *Ville de Paris*; nous nous bornons à constater qu'aucun accident n'est venu troubler la solennité de cette fête. Il reste encore sur les chantiers de la ville un trois-ponts de cent vingt canons: c'est le *Louis XVI*, en construction depuis 1814. La *Ville de Paris*, en construction depuis 1807, a coûté 3,000,000 de francs.

PAULIN.

Voyage à Travers les Journaux.

La saisie et la citation à comparaitre de quelques journaux qui avaient mal interprété l'immortable amendement de M. Laboulle, ont inspiré à M. Emile de Girardin un article dont il a été fait grand bruit dans la presse: M. de Girardin n'a pas seulement une solution pour toutes les circonstances, il a encore, comme chacun sait, en matière de finances, de presse, de jurisprudence et de politique, des opinions toutes faites et des systèmes tout d'une pièce, qu'il n'abandonnerait pour rien au monde une fois qu'il les a endossés comme des armures de guerre. Ces jours derniers, il opposait à la rigueur de la loi nouvelle sa théorie de la liberté illimitée,

et il ne remarquait pas que la législation actuelle n'est, après tout, que la fille naturelle de la licence. Avec l'application du système de M. de Girardin, l'écrivain pourrait tourner dans un cercle fatal comme le cheval aveugle tourne dans un moulin. La liberté illimitée aujourd'hui, et demain le despotisme. L'impunité de l'écrivain succédant au droit de tout dire, et trié par le gouvernement. Ce système n'est pas nouveau, il y a soixante ans qu'il s'applique de lui-même par la force, ou, pour parler plus justement, par la faiblesse des choses; le club a tué le droit de renouveau, la violence de certains journaux a tué la liberté de la presse. Cela est triste, mais lorsque comme la conséquence d'un principe l'excès de la liberté amène l'excès de la répression. Aujourd'hui M. Proudhon engendre M. Laboulle, comme demain ce sera peut-être M. Laboulle qui engendrera M. Proudhon.

Je sais que M. de Girardin ne tient aucun compte de la marche inexorable des faits à travers l'histoire; cette indépendance historique, il la partage avec tous les fabricateurs de théories, qui ne peuvent mettre leurs systèmes sur pied qu'à la condition de faire table rase dans le passé et dans le présent. Aussi serai-je sobre de citations; je ne lui rappellerai ni thermidor, ni fructidor, ni brumaire, ces trois grandes étapes de la réaction; je me permettrai seulement de lui faire remarquer que lorsque la plus radicale des assemblées, la Convention, eut proclamé dans la constitution de 1793 la liberté illimitée de la presse, elle se vit contrainte de suspendre presque aussitôt cette constitution. M. de Girardin, premier ministre, président ou dictateur, ne faudrait pas quinze jours avec ce principe qu'il définit liberté illimitée, que d'autres nomment licence et que M. Proudhon appelle an-archie.

La solution de M. de Girardin est donc mauvaise malgré son excessive simplicité. Pretendez qu'il n'y a pas de milieu entre le club et le sabre, entre l'anarchie et le despotisme, c'est nier la raison humaine; les lois, quand elles n'ont été inspirées ni par la haine, ni par la colère, n'existent que pour déterminer le milieu rationnel de ces deux principes extrêmes. Le journalisme ne peut avoir la prétention d'invoquer en sa faveur une irresponsabilité autoritaire; ce qu'il a le droit de réclamer, jusqu'à ce que le législateur ait satisfait à sa demande, ce sont des lois équitables et surtout possibles; tant que M. de Girardin s'obstinera à présenter son remède héroïque, il servira, sans s'en douter, les intérêts des empiriques absolutistes.

Le lendemain du jour où M. Emile de Girardin répétait pour la vingtième fois ses *novissima verba*, le journal le *Pouvoir*, qui passait par partage avec M. le docteur Yéron l'honneur de conseiller l'Élysée, donnait aussi sa solution sur la presse. Le journaliste du *Pouvoir* est aussi absolu dans son hypothèse que M. de Girardin dans la sienne; seulement il a en plus la pélagologie qui distingue les disciples de l'école tamarinesque, à laquelle il appartient. Si, depuis soixante ans, le monde est en proie aux déchirements qui sont la conséquence fatale et nécessaire de la Révolution française, c'est à la presse et à Voltaire qu'il faut s'en prendre. Le thème n'est pas neuf, mais il paraît qu'il obtient toujours du succès auprès d'un certain public. Consultez les vaudevillistes, et ils vous diront que le secret de leur meter consiste à retirer cent fois la même pièce. Le journaliste du *Pouvoir* a appliqué à la confection du premier-Paris ce vulgaire mais inmanquable procédé dramatique. Il copie le *Drapain blanc* et vide le sac de Martinville. Il suit bien, à la rigueur, permettez aux journaux de traiter quelques questions sérieuses, comme la maladie du raisin et la souffrance de la pomme de terre, mais il ne se dissimule pas que l'idéal de tout gouvernement intelligent et libéral, doit tendre à ramener la presse à l'unité du *Moniteur*. Décidément M. Granier de Cassagnac fait des petits.

Puisque je viens de nommer M. Granier de Cassagnac, je me garderai bien de ne pas signaler à l'attention du public un des articles qu'il a publiés cette semaine dans le même *Pouvoir*. M. Granier de Cassagnac a été amené à dire, à propos du remarquable livre de M. Michel Chevalier sur le monnaie, que le gouvernement de juillet avait tout fait pour la bourgeoisie et rien fait en faveur des classes pauvres; en un mot, qu'il avait été à la fois *égoïste* et *intelligent*. N'aurais-je pas raison d'affirmer, il y a de cela quinze jours, que le Granier de Cassagnac du *Pouvoir* n'était pas le même que celui qui défendait naguère, dans le *Globe* et dans l'*Époque*, la générosité et l'intelligence du gouvernement de Louis-Philippe? Lorsque, avant 1848, un journaliste de l'opposition se permettait de mettre en doute la bonne volonté du dernier ministre monarchique à l'égard des classes populaires, M. Granier de Cassagnac (l'autre) se hâta d'intervenir et faisait le coup de plume en faveur de la loyauté de ses patrons. Si M. Granier du *Pouvoir* n'était pas un personnage différent de M. de Cassagnac de l'*Époque*, jamais il n'aurait osé commettre une telle énormité. Quand Arlequin prend sa batte, c'est pour dauber à tort et à travers sur les épaules de Candide ou de Pantalon, mais jamais, que nous sachions, pour se frapper lui-même.

Nous avons aussi assisté cette semaine à un petit spectacle assez joyeux. J'écrivais au fur et à mesure symbolique, le diplomate qui, depuis deux ans, réglait les destinées de l'Europe dans l'Assemblée nationale, s'est dépeignée de son indigne. Quelques lecteurs naïfs, voyant ce fer à cheval indignement faire mouvoir chaque semaine les armées russes, autrichiennes et prussiennes, divulguent les pensées les plus secrètes des cabinets, publient les plans même de la future sainte-alliance et tour un bout de sa plume l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Angleterre et la Corinthe, presumanant que ce masque héroïque qu'il cachait pour le moins le visage de M. Metternich. Arrive la fin du bal travesti, o surprise! — Le masque tombe, l'assemblée reste, et l'homme d'État s'évanouit.

M. Capéigne à quelque chose comme cinquante-trois ans; il est Marseillais de naissance et homme d'État de son métier; il a fait son droit à Aix comme tous les Provençaux, et

et a obtenu un souci à l'Académie de Toulouse, comme M. Bignan. Voilà pour le moral.

Depuis trente ans qu'il est littérateur politique, M. Capéigne a écrit successivement dans une dizaine de journaux de natures variées: la *Quotidienne*, le *Messager*, le *Temps*, le *Moniteur du commerce*, le *Courrier français*, l'*Europe monarchique*, etc., etc. Dans ce dernier journal on a imprimé sa copie, mais on exclut sa personne. Les articles nombreux sentés par M. Capéigne, à droite et à gauche, ici et là, dans les feuilles du pouvoir et dans les organes de l'opposition, n'ont pas empêché cet actif Provençal de griffonner à ses moments perdus quatre-vingts volumes historiques, politiques, critiques, philosophiques, poétiques, biographiques, diplomatiques, économiques et paléontologiques, ou il est question de tout et de plusieurs autres choses drôtiques; l'examen de ces quatre-vingts volumes ne mérite pas la peine d'occuper pendant quatre minutes les loisirs d'un homme sérieux.

M. Capéigne était né pour ce temps de nigouce intellectuelle; à la déplorabile fécondité de Scudéry il joint l'outrecuidance d'un bachelier es-lettres et le style d'un écrivain public. Quelques personnes qui n'avaient pas vu le ligneur de M. Capéigne, étonnés de voir le marché littéraire encombré des produits de cet industriel, avaient pensé qu'il n'était que le fondateur gerant d'une fabrique de livres historiques. La fabrique existe bien en effet, mais je ne présume pas que M. Capéigne ait des ouvriers sous ses ordres. Il régit d'un bout à l'autre de son œuvre une telle unité de lieux communs paradoxaux, de propositions saugrenues, de jactances ignorantes et de style lâché, haché et harnaché de périphrases impossibles, qu'il ne peut venir à l'idée de personne de revendiquer la paternité d'une seule phrase dans ce fatras de volumes étalés sur les quais et évités du flâneur.

Le secret de la fécondité de ce romancier de l'histoire résidait tout entier dans un procédé dont il est l'inventeur. M. Capéigne est toujours prêt à traiter, la plume à la main, le premier sujet et la première époque venue. Qu'il s'agisse de Philippe-Auguste, de Napoléon ou de Tamerlan, peu lui importe. Le temps de couvrir d'encre quatre rames de papier, et le tour est fait. Il ne court pas après les sujets, il les emprunte aux écrivains en renom. Un journal annonce-t-il l'apparition prochaine d'un ouvrage qui a coûté à l'auteur vingt années de consciencieuses recherches et de travail, le lendemain même M. Capéigne en promet un sur le même sujet; il s'engage à le livrer avant celui de son concurrent, et il tient parole. C'est ainsi qu'il a improvisé en quelques mois une histoire de la réformation du seizième siècle, lorsqu'il a su que M. Mignet s'occupait d'une histoire de cette époque; c'est ainsi qu'il a bâclé une histoire de l'Empire quand il a appris que M. Thiers préparait la suite de son travail sur la Révolution. Quant aux archives, aux documents, aux pièces à l'appui, comme il n'a pas le temps de courir les bibliothèques et de fouiller dans cet amas de *pour-dreux* historiques, il trouve plus commode de s'en passer ou de les fabriquer au com du feu. Voici à ce sujet une petite anecdote qui édifiera le lecteur et lui démontrera jusqu'à quel point il peut ajouter foi à l'authenticité des documents sur lesquels repose l'édifice historique de M. Capéigne.

Lorsqu'il eut placé Joseph sur le trône d'Espagne, Napoléon fit venir à Paris les archives de Ximénas, lesquelles contenaient les documents les plus curieux sur l'histoire du seizième siècle. Dans les premiers jours de la Restauration, alors que la France restituait à l'Europe tous les chefs-d'œuvre et toutes les curiosités qu'elle lui avait enlevés pendant les périodes républicaine et impériale, il fut convenu que les archives de Ximénas seraient rendues à l'Espagne. Cependant au moment de se séparer de ces richesses historiques, les conservateurs de nos archives éprouvèrent un serrement de cœur qui paraîtra bien naturel aux savants et aux bibliophiles. On entra en accommodement avec les commissaires espagnols, et, sous l'aide d'échange, soit autrement, on ne leur rendit qu'une partie de leur trésor historique; les documents les plus précieux et particulièrement ceux qui se rapportaient à l'époque du seizième siècle restèrent à Paris. De cela il arriva ceci: M. Capéigne ne connaît guère mieux à ce qu'il paraît, la nature ultra-conservatrice des archivistes que les faits dont il parle dans ses volumes. Lorsqu'il veut écrire son histoire de la réforme, il donna en plein dans la comédie de la restitution des archives et publia comme pièces à l'appui de son élucubration réformiste des documents qu'il prétendait avoir été copier en Espagne sur les manuscrits de Ximénas. Or, comme M. Capéigne n'a pu raisonnablement trouver au delà des Pyrénées ce qui était resté de ce, il nous permit de croire qu'il n'est pas seulement le fabricant de l'histoire de la réforme, mais qu'il est aussi l'auteur des documents *authentiques* dont est accompagnée cet important travail.

Veut-on me permettre maintenant de donner un échantillon du style et du *faire* de l'infaigable brocheur?

« La race des nobles ducs sous l'écusson des ancêtres, « écartelé de beaux émaux, n'est pas plus éteinte que celle « des admirables marquis de Vanloo et de Bouchard à la « bouche vermeille, à l'œil noble, à la main effilée, au pied « relevé. Oh non! la race n'en est pas perdue. » *Diplomates européens*, pag. 79.

Est-ce Bouchard qui a la bouche vermeille ou les marquises qui ont le pied relevé? Sa charge qui voudra de résoudre ce problème grammatical.

Lorsque dans un ouvrage qui a un titre sérieux on sème à chaque page des pensées aussi ingénieuses, aussi qu'il n'est pas inutile de les empapilloter dans ce bon langage qui ne fleurit plus que dans le jardin littéraire de M. Capéigne et de quelques sentimentales portières de la place Bréda.

Je ne présume pas qu'il soit bien urgent de relever, même en passant, les héros-historiques et les ébouriffantes opinions qui tourmentent dans cette œuvre macaronique; à défaut de talent, M. Capéigne a de l'audence. Il ne prouve jamais, mais il tranche toujours. Il fait de la philosophie à

tions et il écrit ou plutôt il étrille l'histoire à rebrousse-poil. Continuellement en équilibre sur la corde raide du paradoxe, il exécute des gambades qui donneraient le vertige à un clown américain ; il confond dans la même réprobation les hommes et les opinions les plus dissimilables ; pour lui Lafayette ne vaut pas mieux que Marat, et Bailly que Carrier ; il est vrai que s'il ne trouve pas d'impures idées violentes contre la première Assemblée constituante, il se vove avec la plus complète abnégation à la réhabilitation de l'Intéressante famille des Borgia ; « La faute des Borgia, dit-il (Voir François I^{er} et la Renaissance), fut d'être trop patriotes et pas assez universels, d'être plus citoyens que catholiques. Quant aux fantasmagories d'inceste, de poison, il n'est pas de têtes un peu hautes sur lesquelles les opinions ennemies, les passions contemporaines ne les jettent à plaisir. La crédulité a besoin du drame, et l'on en trouve dans les crimes de ceux qui nous dépassent de quelques coudées. »

M. Capégué allie-t-il au moins des preuves à l'appui de son opinion ? Pas le moins du monde, il se contente d'affirmer. Paraissez ! que ne retournerait-il aux archives de Ximénac ?

En somme, tout cela n'est pas bien dangereux. Si M. Capégué était un écrivain de talent et un homme de quelque savoir, il pourrait exercer sur les intelligences une influence sérieuse. Mais qui a jamais vu dans M. Capégué autre chose qu'un assez médiocre romancier égaré dans les pages de l'histoire ? Quand M. Granier de Cassagnac ne laisse pas même à la France la gloire si pure de ses exploits qui ennoblient la page la plus sombre de nos annales, quand il ne voit dans Desaix, Hoche, Moreau, Kléber, que des révolutionnaires tout comme Henriot, Ronsin et Rossignol, qu'on lui réponde vertement et sérieusement, je l'admets ; M. Granier de Cassagnac met au service d'un déploré et lugubre paradoxe, qui excitera M. Villégardelle ou tout autre écrivain à justifier et à réhabiliter Marat, toute la puissance d'un talent et d'une verve que je ne puis contester ; mais franchement que dire à M. Capégué, sinon qu'il n'aurait jamais dû écrire s'il eût tenu à la réputation d'un homme de goût ?

Ce que je viens de dire de M. Capégué historien, je le redirai de M. Capégué biographe. Les portraits des diplomates européens sont faux de ton, de couleur et de dessin. Ce ne sont pas des portraits, ce sont des images enluminées et peinturlurées comme celles qui ornent les enseignes de village. Je contempnis hier M. Pozzo di Borgo peint par M. Capégué, et je me demandais si cet homme d'État ne ressemblait pas plutôt au Juif-Errot de Bruxelles, en Brabant, qu'à un diplomate. Pour qu'il ne soit pas dit que la lecture de cette curieuse étude ne doive profiter à personne, que le lecteur veuille bien m'autoriser à détacher les pensées suivantes :

M. Pozzo di Borgo était un homme si plein de faits, qu'il s'orientait par ses pieds. Je le ris à son retour à Paris ; quelle différence ! et que nous sommes petits devant cette main de Dieu qui brise et froisse les crânes. » (Page 189.)

« Les émotions, on s'en souvient toujours... elles s'infiltrent dans la vie entière ; elles s'imprègnent au crâne » des hommes pour dominer toute leur pensée. » (Page 120.)

« En Angleterre, ce pays des grandes opinions, la chute d'une noble espérance dévore les entrailles des hommes d'État. » Page 322.)

« La Prusse, ce long boyau qui à la tête sur le Niemen et les pieds sur la Meuse. » Page 306.)

Je n'a finiras pas, si je voulais extraire un à un tous les diamants de cet écrivain diplomatique. Dans sa conversation, comme dans ses livres, M. Capégué emploie assez souvent le je quand il parle d'un homme d'État : « Je disais un jour à M. de Gentz ; j'ai eu l'honneur d'entendre dire à M. Ancillon ; je fis remarquer à M. Capo d'Istria, etc., etc. » Cependant une personne digne de son nom assure que, de la diplomatie, M. Capégué n'a guère connu que les coulisses, j'en dis pas les antichambres ; si je ne consultais que les impressions qui me sont restées après la lecture des *Diplomates européens*, je serais assez de cet avis et je résumerais ma critique en ces termes : Le monde diplomatique de M. Capégué a été vu par un huisier enthousiaste et décrit par un expéditionnaire sous avis.

EDMOND TERNIER.

Courrier de Paris.

Jamais on ne tira davantage le canon en pleine paix. L'autre jour on livrait la bataille de Wagram sur les bords de la Marne, demain vous aurez Eylau et ses charges de cavalerie dans la plaine Satory. Veuillez donc nous dispenser d'un double bulletin ; celui-ci viendrait trop tard, et celui-là il faudrait le rédiger en vue de préparatifs ; la vérité historique aurait trop à souffrir : « Fumée de petite guerre, fumée de champagne, à dit un grand diplomate, ces sortes d'expéditions doivent s'écrire avec un cure-dent. » Oui-oui ! M. de Talleyrand en parlait bien à son aise, demandez plutôt à nos braves soldats : Leur Lucullus, quel qu'il soit, a mis de l'eau dans leur vin, sinon dans le sien. Pour cette fois, le hiqué n'a pas coulé à pleins bords, le rafraîchissement était frugal comme l'enthousiasme, et même, ajoutant-on, l'intervention d'un illustre général aurait abrégé la fête. Comme il s'opposait à toute distribution supplémentaire en dehors des règlements, l'intendant aurait été se plaindre à qui do droit de cet attentat au programme, sur qui le général survivant se serait écrié : « Mon prince, n'écoutez pas un subordonné qui ose accuser son chef. » Si bien que l'intendant s'enfuit et court encore.

S'il fallait en croire la presse anglaise, M. le président de la République irait dominer Versailles dans l'appareil d'un Barchés à la coquelotte des Indes. Une armée de somnambules et de marionnettes doit suivre l'autre, et le véritable amphitryon pour le soldat, ajoutent nos voisins, c'est l'amphitryon

ou l'on dine. Voilà un chantillon des informations saugrenues qui se débitent à l'étranger ; on jase aussi de l'entourage présidentiel ou brillent les uniformes rouges. C'est un état-major où les Anglais se sont mis en grand costume, sauf Lord Normanby, dont le frac écraie et même un peu ripé tranche avec cette magnificence. Sa Grâce figure en négligé dans toutes ces scènes promises à l'histoire, aussi lui reproche-t-on de traiter un peu trop son monde en personnage de roman.

Une autre presse, la presse de Madrid, annonce que M. le président de la République vient de recevoir l'ordre de la Toison-d'Or et le propre collier dont se décorait l'empereur Charles-Quint, honneur qui fait de l'impérial un grand d'Espagne de première classe. La nomination remonte à plusieurs siècles, mais les insignes se faisaient toujours attendre, le retentissement aujourd'hui ; il ne faut pas s'en prendre au cabinet Narváez, c'est l'aéronaute Montemayor qui en est la cause. La toison promise devait s'enlever de Madrid en ballon et arriver à Paris en quelques heures ; M. Montemayor, qui, comme on sait, doit descendre à Londres, aurait déposé le cadeau à l'Élysée en passant. Malheureusement son ascension a été ajournée au 15 octobre, et l'on avait déjà trop attendu ; et puis les mauvais plaisants, voyant arriver l'homme insigne ou l'insigne de l'honneur par ce chemin inusité, n'auraient pas manqué de dire : « Voilà une nouvelle croix qui lui tombe des nues. »

Nos Parisiens sont prévenus : Léviathan gigantesque, aux ailes immenses, le ballon-Montemayor, gonflé aux bords du Mançanarès, descendra mardi sur les rives de la Seine et jettera l'ancre dans le Champ-de-Mars. Sa vitesse étant de cinquante heures à l'heure, on calcule que le trajet de Madrid à Londres s'effectuera en moins d'une journée. Ce nouveau voyageur aérien, qui à la rapidité de la foudre, en imite aussi le bruit. Les Parisiens l'entendent venir, et il fait lui-même son annonce, qui vous dispense de lire la nôtre.

Ceci doit relever un peu la science aérostatique et ses merveilles un peu négligées depuis quelque temps. En effet, M. Godard, soulevé par l'Hippodrome, descend en Belgique au bout de quelques minutes, c'est à peine si ses intrépides compagnons ont le temps de respirer là-haut, et pourtant Godard s'en revient comme il était parti, la foule court à d'autres ballons. Au figuré, les aéronautes ne vont plus aux nues ; au rebours de l'aigle, le succès ne leur a pas réussi. Les plus intrépides semblent désespérer de leur art, ils le tirent en caricature. M. Poitevin, qui avait échangé son Pégame contre un anion, enfourché maintenant des autruches sans parvenir à réveiller l'intérêt.

Cette semaine, qui met tous les esprits en l'air, n'en ressemble pas moins à ses aînées. Telle femme à fête quelque mariage, telle autre a pleuré ses morts. Quatre ou cinq benédictiones nuptiales données depuis hier, nous avons une médiocre recommandation pour ce vaste nécrologe. Un incident singulier recommande le plus riche de ces mariages à nos chercheurs dramatiques. Un négociant brésilien se sentant à l'article de la mort fait demander un notaire, et tout en lui dictant ses dernières dispositions il lui dit : « Loin de moi papiers et de mes amis, sans autre enfant que ma fille qui m'a accompagnée en France, je ne veux pas la laisser sans protecteur et je voudrais la marier avant de mourir ; connaissez-vous un jeune homme honnête, distingué s'il est possible, pauvre ou non ; peu importe ! Le notaire étant marié écrivit à son ami X, très-honorable substitut. Celui-ci possédait un cousin, même nom, même ligne, même physique pour l'emploi, la profession seule est différente ; bref, l'artiste ouvrit la lettre destinée au substitut et s'empressa de courir au chevet du mourant. Le notaire édit parti, laissant le contrat dressé dans toutes les règles, sauf le nom à remplir, et l'assentiment de la mariée. Comme César, l'artiste était venu, on l'avait vu et il avait vaincu. Le substitut ne peut se consoler d'en avoir trouvé un. Quel méchant tour, disait-il, m'enlever la seule femme que j'avais rêvée !

Plus romanesque encore fut le mariage du docteur Fouquier qui vient de mourir ; mais quoiqu'il honore ses sentiments d'homme et de médecin, c'est une autre oraison funèbre que réclame la perte de cet homme de bien. Comme toujours, parmi ces défunts, on en compte un certain nombre qui ne sont pas morts, et plus d'un feuilletoniste en fait un erreur par quelque malheur, sans avoir retenu l'élégité il s'est fourvoyé. Eux nous rappelons l'émouvant l'histoire de ce pauvre et aimable Drouneau. M. à mort par un mauvais plaisant dont la presse enregistrera les regrets, il se résigna longuement à savourer ces témoignages d'une sympathie posthume ; puis, un beau jour se ravisaient — les chants avaient cessé — il envoya son certificat de vie à ceux qui l'avaient inhumé, idée que ne lui réussit pas, car on l'enterra pour tout de bon le surlendemain, si bien qu'aucun journaliste ne voulut ajouter foi à ce décès trop réel. Pour la plupart d'entre eux, comme pour le reste du monde, le poète Drouneau existe encore.

Parmi ces réclamations intéressées et intéressantes, celle d'un citoyen honnête, M. Chamption, mérite une mention à part. Le *Petit-Manteau bleu* paraît encore très-légerement le poids de ses quatre-vingts ans de sacrifices et de vertu, seulement ce père nourricier des indigents a été contrainct de suspendre ses distributions charitables ; au rebours de tant d'autres philanthropes, son désintéressement la ramène. Je vois ce que c'est, disait un pauvre qui est un pauvre ingrat : « L'homme vit toujours, c'est le philanthrope qui est mort ! »

Un autre bienfaiteur du genre humain, inaltérable de feu Monthyon, a chargé l'Académie, qui n'en peut mais, de distribuer, le jour de la fête d'Anniou, qui n'en peut mais, le distributeur par son testament, son prix de vertu et de justice ne peut que grossir le nombre des gens vertueux qui attendent avec impatience la fin de la République. Indépendamment de ces nouvelles, qui appartiennent à tous les temps, octobre en renouvelle d'autres qui lui sont particulières et qu'on exprime par un seul mot, la rentrée d'octobre.

On dit aussi : Les courses d'octobre, les prix d'octobre, encore autant de plusieurs rentes. Mais on peut laisser courir tous ces prix d'encouragement à quatre heures. Les prix de Rome, les envois de Rome, à la bonne heure, c'est tout nouveau et vraiment tout beau. Les pensionnaires de la ville Médicis ont envoyé à la salle des Beaux-Arts de véritables études peintes d'après nature. Plus de ces vues du Colisée qui semblaient prises à Nanterre ; plus de ces guerriers inamovibles, tenus et casqués comme ceux du tableau des Sabines ; le sentiment de l'antique semble mettre nos jeunes Romains sur la voie d'une nouvelle renaissance. On nous assure que le brillant succès qu'obtiennent leurs travaux à Paris n'est que la continuation très-affaiblie de la bruyante ovation qu'ils ont reçue à Rome des jeunes Allemands leurs rivaux ; toute rivalité a cessé entre ces deux nations d'artistes, et les sobriquets dérisoires (Ecole de la choucroute, — Ecole des croûtes) dont on s'affublait mutuellement ont disparu dans une accolade fraternelle.

Beaucoup de gens rentrés à Paris qui n'y étaient jamais venus, et l'on s'étonne du nombre d'étrangers que contiennent les garnis de la capitale. Le chiffre de la population s'est élevé au niveau des plus hautes crises de population. C'est notre ardeur qui on vient voir, dit l'un — et les courses du Champ-de-Mars ; ajoute l'autre, selon le troisième, la cause de cette invasion subite, c'est la réunion prochaine de l'Assemblée nationale ; un troisième l'attribue à l'ouverture du Musée, si bien qu'il n'entend pas chaque étranger dit comme l'Anglais du *Comédien d'Espagne* : « Je suis venu pour voir des tableaux. » A quel point le zèle des administrations de chemins de fer seconde tous ces transports, on en peut juger par cet avis au public : « A dater du 15 octobre prochain, les wagons de troisième classe seront recouverts et clos d'un toit qui mettra MM. les voyageurs à l'abri des intempéries de l'air. » En langage administratif, cela signifie que les places de première et deuxième classe ne pouvant suffire à la consommation, on se décide à rendre habitables les wagons supérieurs qui ne l'étaient pas ; leur population ordinaire commençaient à ailleurs à désertier ; n'avait-on pas déchaîné contre elle tous les fléaux ? Victime non-seulement du beau et du mauvais temps, le malleux *troisième classe* était encore en butte aux vexations des préposés, il recevait le feu des quolibets sur toute la ligne, il devait à sa situation malencontreuse un signalage qui ne le quittait plus. L'habitant d'Amiens ou du Havre voyait-il courir par les rues quelque citoyen aux yeux hagards, il plorait comme un saule, ruisselant comme une goutteoire par un temps d'orage, privé de son chapeau et dépourvu de son parapluie, qu'il avait emporté les autres, il se disait : C'est un *troisième classe*. L'été lui prodiguait tous ses feux et l'hiver toutes ses glaces, pendant que l'embargeur, moins généreux, lui fermait sa porte au nez. Il était temps de mettre fin à tant d'injustice.

Une injustice criante, qui était assise à prévenir qui il sera difficile maintenant de la réparer, c'est celle dont M. Bonconi est la victime. Un arrêté, on pourrait dire un ukase de M. le ministre de l'intérieur, conçu en termes lacrimiques, vient de révoquer de ses fonctions le courageux directeur des Italiens. Personne n'a oublié le dévouement de l'émiment chanteur qui se chargea d'une direction abandonnée par tout le monde et qui n'hésita pas à jeter sa fortune dans le gouffre creusé par le déficit. Le principal considérant de l'ukase excipe de la situation financière de M. Bonconi qui ne lui permettrait pas d'assurer l'ouverture du théâtre au 1^{er} novembre. Cependant le directeur dépossédé a prouvé, pièces en main, que sa situation était aussi bonne, sinon meilleure, que celle de la plupart de ses confrères ; et à contracté des engagements, il a fait des dépenses, sa troupe est au complet ; qu'importe ! M. le ministre a passé outre, son *siège édit fait* ; la direction est donnée à un autre. M. Lumley est à l'heureux privilège qui récoltera la moisson qu'un autre a semée, *sic vos non cubis*, c'est une vieille coutume ministérielle, comme vous voyez, puisqu'elle remonte aux Églogues de Virgile. On ne discute pas le droit du ministre que la loi, par une étonnante inconcevance, a maintenu tout entier, sans contrôle ni recours ; mais cette porte laissée à l'arbitraire, comment se fait-il qu'on l'ouvre à deux battants pour M. Lumley ? Ceci ici que les conjectures naissent en foule et que la chronique pourrait se donner beaucoup. Attendez les éclaircissements, car n'est que parole remise.

Au Gymnase, voici que l'exemple Plessis trouve une imitatrice. La Russie, qui se plaît à traiter avec les puissances dramatiques, vient de nous offrir à prix d'or mademoiselle Mila. Bon ! dites-vous, mademoiselle Mila, qu'est-ce que cette puissance-là ? Il est vrai qu'on la remarque bien peu et même pas du tout, mais enfin mademoiselle Mila jouait les ingénues de troisième ordre et les coquettes de quatrième classe, elle ressemblait à mademoiselle Désirée, l'actrice en voyage, mais ce n'était pas son portrait parlant ; sa présence en scène causait tout juste l'émotion d'un entracte, alors que les lognettes font leur office et qu'on cherche le spectacle dans la salle ; le jeu de mademoiselle Mila était une distraction et un répit pour tout le monde, il permettait au souffleur de souffler un peu, elle savait si parfaitement ses rôles : dix lignes de récitation et un quart de complet dans les grandes occasions. Eh bien, si grande est la distiction de comédiennes à peu près supportables, que ce talent muet se trouva coté à trente mille francs... de dédit ; aussitôt la Russie ou son fondé de pouvoirs s'effraie à payer la différence. Quoi ! cette grâce qui n'est rien, ce geste qui n'est dit pas davantage, cette ombre d'actrice, ce soupçon de figurant, que voulez-vous ? Le fondé de pouvoirs est ravi, et puis il prend un peu ses renseignements comme on choisit les grenadiers. A la belle, et mademoiselle Mila a cinq ou trois poires. Mais hé bien, vous vous croyez au dévouement, eh bien, vous n'êtes qu'à la périphérie tout au plus, et c'est certainement le plus long rôle que mademoiselle Mila ait encore joué. Bref, le Gymnase a perdu son actrice et il a perdu aussi son dédit. Place au théâtre, le rideau est

levé pour une autre comédie, un *Divorce sous l'Empire*.

Sous l'empire ! Il n'y a pas à s'y tromper. C'était là le bon temps des mariages par force et du divorce en vertu de la loi, le temps de la belle gloire à propos de grandes batailles

de mœurs sont négligés par MM. Bayard et de Coorval, mais ils ne sont pas chiches de dédommagement. Leurs dames de l'empire sont absolument des dames de l'empire : coiffures indescriptibles, poignées à fourreau en plein été,

et la taille au milieu du dos. Leur langage, c'est celui des héroïnes de madame Cottin; les airs qu'elles chantent, ce sont les airs chantés par Camille dans *le souberrain*. Quand on a nommé Mathilde, nous nous attendions à voir paraître Malak-Adel ou tout au moins Oscar, et c'est André qui est venu, serré de près par son rival Bénédicte, nous médisamment impériaux. Si bien que nous avons compris qu'il s'agissait d'un vaudeville de la décadence... de l'empire. M. André, insigne vaurien au cœur d'or, a délaissé Mathilde six mois après la noce pour suivre une drôlesse, et puis il est devenu misanthrope et repentant, *misanthrope et repentant*. De retour aux lieux témoins de son bonheur, — un excellent château, — qu'y trouve-t-il? Madame André chantant le duo de l'amour à moitié heureux avec Bénédicte, *Si c'est un réve, ah! ne m'éveillez pas!* musique du père Mébul. Entre le mari de la veille et l'amant du lendemain, Mathilde se décide assez promptement, et André n'a plus qu'à s'expatrier aux grandes

applaudi Claire ou Hortense, c'est-à-dire mademoiselle Martine, qui fait de grands progrès; elle a du naturel et de la distinction, et encore plus de gentillesse.

Au même théâtre, le *bon La Fontaine* a fait parler... un



Foire de Madrid. — Valencien, marchand de faïence.



Foire de Madrid. — Aragonais, marchand de fruits.

et de petits écrits, l'époque des *Te Drum* et des coiffures à la grecque, de l'immortalité décrétée par le *Moniteur*, du café continental, du sucre indigène fabriqué avec des pepins de raisin, et, comme dit Henri Heine, des princes et des ducs fabriqués avec rien du tout. Ces petits détails

Indes, navigation difficile pour un Français du temps de l'Empire. La pièce est jouée d'une manière très-satisfaisante par madame Rose Chéri et M. Bressant, comédiens excellents, qui vous tiennent si bien une pièce que le succès ne saurait leur échapper. A côté de Mathilde, on a beaucoup

vaudeville, ou plutôt c'est M. Pierre-Marie qui a fait parler La Fontaine. Le bonhomme retrouve un fils, se réconcilie avec sa femme et sauve son ami Fouquet. Voilà bien des affaires en un jour pour ce poète indifférent et cet aimable paresseux qui mettait trois mois à écrire une fable. Le



Foire de Madrid. — 1. — Façade de l'église de San Juan, au milieu de la ville.

sublime rêveur n'est peut-être ici qu'un jaseur assez vulgaire ; mais, au demeurant, l'ouvrage de M Pierre-Marie est intrigué et spirituel, ni plus ni moins que tout autre vaudeville, et il mérite notre absolution.

La Montansier a chanté, par la voix de Ravel : *Quand on attend sa belle* ; mais la belle n'est pas venue. Ce sera pour une autre fois. On ne saurait avoir un nouveau succès tous les soirs. Enfin, au moment d'entreprendre un autre voyage de quarante lignes, on finira par vous recommander le Spectacle-Concert, restauré, peint, fleuri et florissant, au répertoire varié, salle de danse ouverte à la pantomime, orchestre dévoué à la chansonnette, asile du maguétisme, théâtre de toutes les féeries au meilleur marché possible, et, pour tout dire, digne de tous les biens que nous lui souhaitons.

A propos de fêtes, nous voici en pleine foire. Parmi les foires du midi, Damas et Diarbekir se glorifient de leurs tissus précieux ; Bagdad a ses parfums, Odessa ses gerbes d'or, Malte ses oranges, Beaucaire ses toiles, Singaglia ses pâtes et ses vins, mais Madrid a des fruits et des jouets d'enfants. Il n'en faut pas davantage pour échelonner en groupes joyeux la population de la capitale, dans cette fameuse rue d'Alcala, qui s'étend de la Puerta del Sol au Prado. Pour acheter ou vendre ces bagatelles, et voir en passant les marionnettes de la grande ville, il est venu des marchands, des hidalgos et des gauchos de tous les coins des Espagnes. Imaginez, s'il est possible, le pêle-mêle et la bigarrure de ces accoutrements élégants ou bizarres, de ces paillettes et de ces aiguillettes, de ces capes jaunes et rouges, de ces feutres pointus et de ces résilles flottantes. Figurez-vous que Sancho s'est échappé de son village ; Gil Blas s'est enfui de la caverne ; Bartolo ne veille plus sur Rosine ; l'alcade a déserté Zalamé ; tous sont venus à la foire d'Alcala ; cherchez bien, vous trouverez jusqu'à don Juan lui-même, le bras passé au bras de dona Elvire. Les balcons sont pavoisés ; pas une mesure

qui n'ait ses *tendidos* de toile à voile ; les aguaderas circulent, tandis que les *refrescos* ou rafraîchisseurs distribuent sur place leur marchandise ; au lieu du petit vin bleu des septentrionaux, c'est la limonade en purée de neige odorante. Les solides sont moins poétiques que les liquides : la friture fait entendre ses grasses crépitations, et l'ail répand au loin son fumet diabolique. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la partie la plus intéressante du spectacle, c'est le spectateur ; ôtez ce détail, et la plus belle foire ressemble à tous les marchés du monde. — En sautant de Madrid

à Rome, faisons un écart jusqu'aux portes de Munich pour saluer ce donjon solitaire qui ressemble à une ruine mélancolique : la *Cabane du Cygne*, maisonnette romantique et assez sauvage du sculpteur Schwanthaler ; il la rêva longtemps avant de la découvrir dans cette vallée des cygnes, aire de l'aigle blessé que le génie qui s'y réfugia devait peupler des œuvres de son imagination. La statue de la Bavière a été couverte entre ces quatre murailles. Galilée ne trouva-t-il pas le système du monde dans son caboch, et l'on vous montrera à Gênes la mansarde glorieuse où Christophe Colomb découvrit l'Amérique pour la première fois.

Des moines jouant aux boules dans le jardin des Augustins ou des Carmes déchaussés, tel est le motif de notre dernier dessin. Ces physiognomies sévères ou douces, ces visages anguleux et macérés, ces formes dont la beauté athlétique ou grêle se laisse deviner sous le froc, et puis ce costume aux larges plis, cette enveloppe de Bédouin jetée sur les épaules des enfants de la Rome catholique, on comprend que le sujet devait tenter l'artiste qui a vu les toiles du Dominiquin et de Lesueur. A quoi bon une explication supplémentaire ? D'ailleurs, le lecteur peut agrandir à son aise le cadre de ce petit tableau, il est à Rome ! et comme a dit Duclos, « du haut de ce balcon de l'univers, il peut se donner le spectacle des plus beaux tableaux du monde ; » il n'a plus qu'à interroger sa mémoire.

PHILIPPE BUSONI.



Maison de campagne du sculpteur Schwanthaler.



Moines jouant aux boules dans un monastère de B. R.

A SERRA DOS ORGÃOS.

Les côtes du Brésil sont garnies par une immense chaîne granitique, laquelle prend naissance dans le nord de ce vaste empire et borde l'Océan, en traversant les provinces de Spiritu Santo, de Rio de Janeiro, de São Paulo et de Santa Catarina. Cette large ceinture de pierre, déchirée à son sommet, semble munie de créneaux, de bastions et percée de meurtrières; comme si Dieu, après avoir créé cette belle terre, eût voulu la mettre à l'abri de toute agression en l'entourant de fortifications naturelles. Suivant les bords qu'elle parcourt, cette cordillère porte différents noms. Dans la province de Rio, à une petite distance de la ville, on l'appelle Serra dos Orgãos. Ce nom lui vient de la configuration des rochers qui hérissent son sommet: ce sont des pans de granit disposés comme les tuyaux d'un orgue.

Ce n'est pas seulement l'aspect de ces cimes aigües qui rappelle le grave instrument de nos cathédrales; les sons étranges qui s'échappent d'entre ces cylindres de pierre rendent l'analogie plus frappante encore et complètent l'illusion. La voix de la tempête, les plaintes des forêts que le vent incline, les rugissements lugubres des jaguars, les cris des singes hurlants, passant entre ces pics sonores, produisent une harmonie vivante laquelle l'instinct humaine sent sans grandeur. On sent que c'est l'âme universelle qui fait mouvoir les touches du formidable clavier.

La Serra dos Orgãos est couverte de forêts vierges sur les trois quarts de son étendue; ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on rencontre dans quelques vallées formées par l'écartement de la matière granitique, des traces de l'industrie humaine, ou qu'on traverse quelques bassins circulaires privés d'arbres, dans lesquels croît une herbe abondante dont se nourrissent des troupeaux de bœufs et de chevaux enfermés dans ces parcs naturels.

Il y a une vingtaine d'années que vivait à Rio un jeune négociant anglais, lequel menait grand train. Il avait une maison somptueuse, de brillants équipages, de nombreux esclaves; il était par cela même entouré de tous les genres de séductions qui, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, s'attachent à l'opulence. Tout d'un coup le jeune gentleman annonça à ses amis qu'il allait se retirer dans l'intérieur des terres, pour y vivre en ermite. Dans une ville française, on se fût vivement préoccupé des causes probables d'une pareille détermination; la société de Rio ne s'en émut pas le moins du monde. Les Anglais ont habitué leurs amis à tous les genres d'excentricité; et cette fin de leur gentleman parut tout aussi raisonnable que s'il se fût retiré du monde par un suicide ou par un voyage aux antipodes. Après avoir acheté les titres d'une immense concession dans la Serra dos Orgãos, notre jeune aventurier fut prendre possession de son domaine.

Avec ce coup d'œil pratique particulier aux Anglais, il comprit immédiatement qu'il devait renoncer à mettre en culture sa vaste propriété. Il eût fait employer plus de trois cents nègres à cette exploitation; et, par le droit de visite qui contraignait, la dépense eût été trop forte.

La Serra, à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température qui n'exécute pas vingt-deux degrés. Cette circonstance suggéra à notre gentleman l'idée d'établir sur son territoire un caravansérail, où les voyageurs-désireux de vivre un certain temps au milieu des beautés primitives de la nature brésilienne, pussent commodément s'installer; une maison de santé où les valétudinaires de Rio vîssent se réconforter sous l'influence bienfaisante de l'air frais et tonique des montagnes; des retraites possibles où les hommes fatigués du monde, lassés par les soucis que donnent les affaires, pussent se réfugier dans un isolement complet. Cet industriel fashionable comprit tous les goûts, toutes les aptitudes, tous les besoins; il résolut de s'appliquer à les satisfaire. A cet effet, il fit construire une immense maison divisée en nombreux appartements pour courte de ses hôtes futurs; qui pourraient trouver à la Serra nombreuse compagnie; et il dissimula sur son domaine de petites habitations éloignées de trois quarts de lieue les unes des autres, pour ceux qui voudraient vivre loin de toute société.

Un fils d'Albion connaissait notre littérature; aussi, bien qu'il homme du monde, il avait appris, dans la *Bourgeois gentilhomme*, la manière d'exercer une profession sans déroger. Il ne s'agit pour cela, comme chacun sait, que d'échanger, sans les vendre, des services ou des produits contre de l'argent comptant.

D'après cette donnée, qu'il a le mérite d'avoir mise en pratique, son établissement tenait du château et de l'auberge. C'était le châtelet bien cravaté, scrupuleusement garni, surlamment verni, qui recevait les étrangers et leur offrait une loyale hospitalité; c'était lui encore ou, en son absence, quelque aimable intime qui faisait les honneurs de la table avec la distinction d'un *very good gentleman*; c'était en suite avec un vulgaire maître d'hôtel, un officier de bouche subalterne, qu'on réglait, au départ, les frais de résidence.

Pendant notre séjour au Brésil, nous fîmes nous installer à la Serra dos Orgãos. La société dont je faisais partie était nombreuse. Pour ne pas nous séparer les uns des autres, le gentleman hôteur mit à notre disposition une jolie maison construite au centre même de la forêt. On avait abattu autour de l'habitation les arbres gigantesques qui en obstruaient l'entrée; il en était resté un espace circulaire, lequel eût subitement transformé en parterre. La puissante fécondité de ce sol avait remplacé les ros-détouées de la forêt par une multitude d'arbustes aux fleurs brillantes, par des mélancoliques bleues, des fuchsia rouges, des bombax roses, des mimosa et des cassia jaunes. Notre demeure elle-même ressemblait à un bouquet de fleurs. La toiture et les murs étaient laissés par les rameaux flexibles des graminiées et des bœufiers. Les deux fenêtres de ces hautes

piétraient dans l'intérieur des appartements par les moindres ouvertures. Nous habitions un véritable palais de fleurs; nos regards ne se reposaient que sur des pétales brillamment colorés, et l'air que nous respirions était plein de leurs douces senteurs.

Mes compagnons de voyage faisaient tous les jours de longues promenades à cheval sur les vastes domaines de notre hôte; ils aient visiter les coudées d'écars sur cette THEBAÏDE parfumée. Quoi! à moi, dès le matin je m'enfonçais dans l'intérieur de la forêt à la poursuite des populations innombrables qu'elle abrite sous les écorces raboteuses de ses grands arbres, qu'elle protège sous ses mousses soyeuses, qu'elle herce entre les feuilles sèches de ses herbiers, qu'elle nourrit dans les eaux limpides de ses ruisseaux, et je ne pourrais jamais dans notre demeure avant l'heure du dîner. J'avais conçu l'ambitieux projet d'attendre les hautes cimes des Orgãos, mais chaque jour je reculais devant l'exécution. Enfin j'accomplis cette ascension; je touchai de mes mains la base des grands tubes de granit, à la cime desquels roulaient lentement de légers nuages transparents comme de la gaze, et les sons de ma voix se mêlèrent aux bruits harmonieux de la forêt, qui tenaient en éveil depuis le commencement du monde les vieux échos cachés dans leurs nœuds de pierre. De ce point culminant, je n'aperçus que l'azur du ciel et un immense océan de feuillage; le sol dénudé formait des caps, des anses, des promontoires au sein de cette mer, dont le vent soulevait les vagues sonores, et les ardents rayons du soleil, en glissant sur les teintes variées de ces dômes ondoyants, produisaient des reflets semblables à ceux qui se joignent à la surface des flots. La vue de cette vaste solitude, du sein de laquelle ne s'échappaient que les voix plaintives du désert, au milieu de laquelle je n'apercevais aucune habitation, me remplit de tristesse, et je compris qu'un paysage n'est complet que lorsque, au milieu des sévères beautés de la nature, on découvre la puissante manifestation de l'activité humaine.

Je côtoyai longtemps le pied des roches escarpées, et lorsque je voulus descendre dans les parties inférieures de la montagne, je tombai au milieu d'un de ces bassins géologiques qu'on rencontre si fréquemment sur la Serra. Ce bassin-là avait une grande étendue; il était couvert d'une herbe abondante et drue comme celle qui croît sur les montagnes pastorales des Alpes et des Pyrénées. Un énorme bloc de granit, détaché de sa base par quelque commotion antédiluvienne, occupait le centre de ce cirque naturel, et ressemblait à quelque monument du passé destiné à perpétuer un souvenir historique. Ce puissant monolithe, tapissé de fougères et de mousses noires, portait sur sa croupe arrondie une petite maison dont l'aspect élégant rappelait ces bumbles chapelles que les habitants des montagnes ont coutume de percher sur quelque pic isolé. Un filet d'eau entourait de ses franges d'argent ce sombre piédestal, et se perdait ensuite entre les herbes, dont il faisait trembler les pointes élastiques.

Harassé de fatigue, je m'assis sur le bord du ruisseau; au même instant, j'entendis une voix au-dessus de ma tête qui évidemment s'adressait à moi, car j'étais seul au milieu de cet espace immense; je ne compte pas comme quelqu'un un nègre qui m'accompagnait. On m'interpellait en anglais; ne sachant pas les premiers mots de cette langue, je me contentai de répondre sans me déranger, sans tourner les yeux du côté où me venaient ces paroles:

— Que désirez-vous, monsieur? Je ne comprends pas l'anglais.

— Oh! ces Français sont drôles, reprit le même voix avec le plus parfait accent britannique; ils croient que chacun connaît leur langue; ils ne parlent que le français!

— Vous avez raison, répondis-je en me levant pour découvrir l'interlocuteur que le hasard m'envoiyait; les Français ont la sottise de croire que leur langue est la langue universelle; mais ils sont bien punis de leur outre-cuidance lorsqu'ils mettent le nez hors de leur pays.

Mon interlocuteur était perché sur le sommet du rocher, comme un chasseur de chamois au bord d'un précipice, femme et droit sur ses jambes. Il portait des gêtres de cuir, une veste noire et une casquette; un énorme couteau de classe passé à la ceinture pendait à son côté. Son visage rose et frais était encastré dans une belle barbe rouge; il était grand et fort, et toute sa personne avait quelque chose de franc et d'ouvert qui prévenait en sa faveur. Après avoir jeté sur moi un regard vaparatoire, le fils d'Albion me dit:

— Je suis M. Braone j'écris son nom comme il le prononçait; voulez-vous venir vous reposer chez moi? J'aime beaucoup les Français.

— Je déclinaï mon nom, et je servais de la formule qu'il avait employée en me parlant; j'ajoutai:

— J'irai volontiers me reposer chez vous; j'aime beaucoup les Anglais.

Je crus, en faveur de la manière bizarre dont s'effectuait notre connaissance, pouvoir me permettre le mensonge que renferme cette dernière assertion.

Le grimpi sur le domaine de M. Braone par une entaille circulaire faite dans le granit; ce moderne Prométhée me reçut en me tendant la main; on reconnaissait à son teint vermeil qu'il était retenu sur ce roc solitaire par des chaînes fort légères, et qu'aucune espèce de violence ne lui rompaient le cœur. Un feu ou un sac étalé seul capable de vivre dans un tel isolement, je me demandai dans laquelle des deux catégories il fallait classer ma nouvelle connaissance. M. Braone m'introduisit dans un petit salon proprement meublé; c'était une pièce longue et étroite, percée de trois fenêtres munies de stores, et garnie d'un divan et de chaises en rotin. Il m'installa devant une table sur laquelle étaient déposés des bouteilles contenant du porto, du sherry, du rhum et un gros livre rose.

Lorsque je fis assés, M. Braone me pria de l'excuuser et de l'attendre un moment, et disparut; il m'arriva d'heure après,

il entra conduisant sous son bras une jeune négresse. Cette fille, qui pouvait bien avoir dix-huit ans, était vêtue d'une robe blanche surmontée d'une longue pelerine, telle qu'on portait seules dans le monde les dames anglaises; elle était coiffée d'un chapeau bleu confectionné dans le même goût que sa robe, et chaussée de gros souliers en cuir noir lacés sur le cou-de-pied; ses mains étaient couvertes de gants en fil; elle paraissait fort mal à l'aise dans ce travestissement. La pauvre créature avait l'air shuri, la physionomie bébécée des nègres de la côte, elle portait trois fortes entailles cicatrisées au-dessus de la racine du nez. Les nègres nouvellement introduits dans les colonies européennes sont presque tous marqués de quelques signes résultant d'une blessure qu'on leur a faite pendant leur jeunesse, pour aider à constater plus tard leur identité, tandis que les nègres créoles ne pratiquent plus cette coutume barbare. M. Braone se plaça en face de moi avec sa compagne toujours appuyée sur son bras; ils s'inclinèrent simultanément, et l'Anglais me dit en désignant la jeune négresse:

— C'était madame Braone!

Je restais assés sérieusement et je le pus son salut à ce couple bizarre, mais j'avoue que je ne trouvais aucune parole à lui adresser. Le gentleman, après s'être incliné une seconde fois, tourna sur ses talons et s'éloigna, emmenant avec lui cette singulière madame Braone.

Je n'étais pas encore complètement revenu de l'étonnement que m'avait causé cette présentation, lorsque M. Braone reparut donnant le bras à une autre négresse. Celle-ci, plus jeune que la première, portait certainement les vêtements que sa compagne venait de déposer, et comme elle était beaucoup moins grande, elle semblait traîner après elle une robe à queue. M. Braone, fidèle aux usages de son pays pour tout ce qui tient au milieu de l'adopte pour les présentations, s'inclina une seconde fois devant moi en me disant:

— C'était une autre madame Braone en me disant:

— Cette déclaration concise, je ne pus contenir un immense éclat de rire. Ma bravante amie ne blessa pas mon hôte, lequel se contenta de lever les yeux au ciel en s'écriant:

— Oh! ces Français, ils s'étonnent de tout!

— Non pas précisément de tout, mon cher monsieur Braone, mais de ce qui leur paraît impossible, avant de l'avoir vu. Je vous en prie, ajoutez-je sans pouvoir maîtriser mon hilarité, quel est donc le prêtre qui a béni votre double mariage; on pourrait recourir à lui dans l'occasion.

— C'est moi le prêtre, reprit l'Anglais. Je me suis marié tout seul.

— Mon cher monsieur Braone, vous serez pendu comme un chien et damné comme un juif au jour que vous jouez! La polygamie est un cas pendable et damnable.

— Oh! oh! fit le gentleman; en France et en Angleterre je serais pendu, oui; au Brésil, non! Je ne serai pas davantage damné; ici, je vous comme Abraham et comme Jacob... Il faut bien que je peuple ce désert.

— Mais vous êtes chrétien, je suppose?

— A Londres, à Paris, oui; ici, je suis un patriarce. Je connais la Bible mieux que vous, my dear; c'est le seul livre que je lise depuis six ans, dit-il en me montrant le gros volume que j'avais remarqué sur la table, et c'est là que je puise ma règle de conduite. La Bible n'est pas, comme on le croit, l'histoire d'un peuple; c'est la loi écrite avec des exemples des hommes en civilisation, en barbarie et en patriarcat; ici je vis en patriarcat. Oh! non, je ne serai pas damné...

— Mon cher monsieur Braone, j'admire votre interprétation de la Bible, elle est nouvelle! Et vous comprenez parfaitement vos devoirs de patriarce?

— Oh! oui, je les comprends à merveille. Attendez.

— Là-dessus, il décrocha un cravache pendue derrière la porte. La poignée de cet instrument de correction se terminait par un sifflet dont il tira des sons aigus. Aussitôt je vis accourir dans la salon cinq à six marmousets coulés marionnettes, lesquels se rangèrent silencieusement l'un à côté de l'autre, dans la position du soldat sous les armes. L'Anglais les considéra un moment avec satisfaction; il me dit ensuite:

— C'étaient les petits Braone! Quand j'aurai encore trois petits blancs comme ça, je leur laisse tout ce que j'ai ici; cette maison, ces montagnes, ces terres; ils seront plus riches que si ils étaient des fils d'esclaves, et moi, j'irai m'occuper à peupler Sydney... Oh! si tout le monde faisait comme moi, toutes les colonies seraient bientôt comme des fourmilières!

J'étais en admiration devant M. Braone; je n'avais pas cru, jusque-là, qu'on pût être aussi complètement fou avec les apparences de la raison. Après un moment de silence, je lui dis:

— Savez-vous bien que, si je racontais en France votre manière de vivre et les circonstances dans lesquelles s'est faite votre connaissance, on ne me croirait pas?

— Oh! certainement non, repliqua vivement le gentleman; les Français trouvent la vérité trop extraordinaire pour y croire. Après votre retour, racontez leur simplement ce que vous avez vu, ils vous accuseront d'avoir fait des romans, oh! ou.

Cette idée de M. Braone me frappa par sa justesse; je résolus d'essayer d'écrire très-exactement ce que je verrais, n'étant pas fâché d'être taxé d'exagération à force d'exactitude; c'est-à-dire, et je vais le continuer dans les récents qui vont suivre.

Lorsque je voulus le quitter, M. Braone tenta de me retenir pour passer la soirée avec lui; il mit dans son insistance beaucoup de grâce et d'amabilité. Mais je ne pus me rendre à son desir; la compagnie dont je faisais partie devant quitter la Serra le lendemain; il fallut être sur pied avant le jour. M. Braone, en me reconduisant, me fit traverser sa cuisine, où nous trouvâmes une vieille négresse occupée à embrocher une couple de singes qui n'avaient pas moins de deux pieds de long.— Si vous restez, me dit M. Braone en me montrant

M. Ferrat a été préférée à celle de M. Gumery par un certain nombre de jeunes artistes qui sont toujours prêts à embrasser le parti du vaincu. Il en a été de même pour le grand prix de peinture et pour celui d'architecture. Il faut se faire à cette coutume.

Nous en sommes fâché pour les dissidents, mais ils nous semblent avoir eu tort à tous les égards; et, au risque de passer à leurs yeux pour l'avocat des causes gagnées, nous croyons que les prix ont été accordés comme ils devaient l'être.

M. Ferrat, certes, fait preuve d'une énergie peu commune, d'une certaine largeur d'exécution et d'un bon sentiment d'attitude; mais son Achille nous paraît beaucoup plus occupé à se lamenter qu'à mettre la main sur le bois de la flèche. Et puis, quelle expression triviale dans les traits du visage! quelle laideur même dans le profil du nez et de la bouche!

M. Gumery a représenté Achille, non renversé sur le dos, comme a cru devoir le faire

M. Ferrat, mais debout et légèrement appuyé contre un fût de colonne. Il se retourne avec plus de courroux que de souffrance et tâche d'enlever le trait que lui a lancé Paris. Il est possible que nous nous trompions; mais nous croyons M. Gumery plus d'accord que M. Ferrat avec le style d'Homère et avec le programme de l'Institut.

Le sujet du concours pour le grand prix de peinture était l'éternelle aventure de Zénobie, que son mari, pour la soustraire à la main des Parthes, a poignardée et a précipitée dans l'Araxe, et qui, trouvée par des bergers, est rappelée à la vie.

Voilà deux fois, à des époques très-rapprochées, que l'Académie sort de ses traditions pour décerner le grand prix de peinture. M. Lenoire, il y a trois ans, et M. Baudry, cette année, ont reçu le prix contrairement à ce que l'on nomme les traditions classiques. Nous sommes loin de

nous en plaindre; nous constatons le fait. Sauf un peu de papillotage, le tableau de M. Baudry révèle un coloriste et un dessinateur déjà expérimenté. Le jeune berger qui est à genoux sur le premier plan est d'un très-bon sentiment

table à celle de M. Baudry. Elle annonce un bon sentiment de style et aussi l'étude de la nature. Nous citerons aussi avec éloges le jeune homme qui de ses deux mains se fait un point d'appui et se laisse glisser au pied de la bergère.

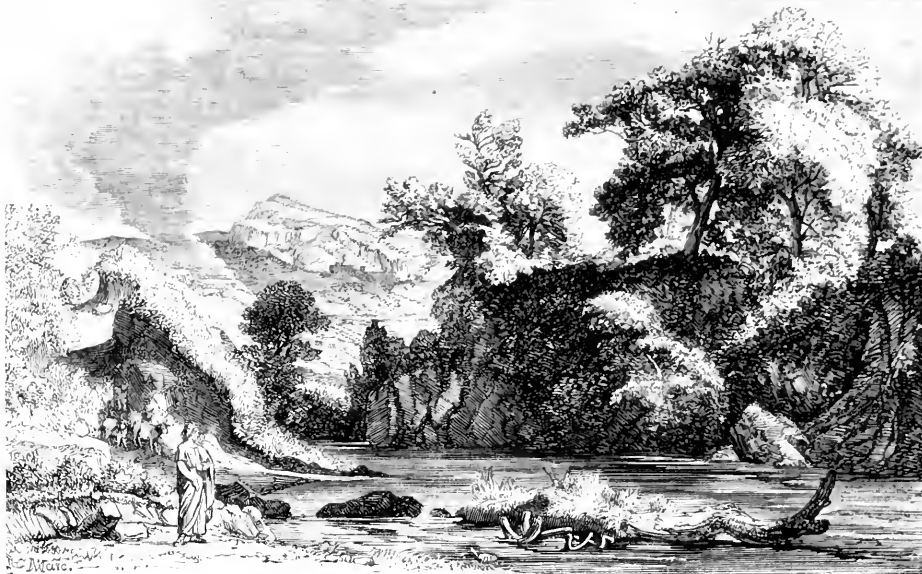
N'omettons pas non plus le père qui fait passer par-dessus sa tête la gourde suspendue à son cou.

Le premier grand prix a été donné cette année à M. Bertinot et le deuxième à M. Danguin. Ce dernier avait cherché le burin chaste mais un peu pâle des maîtres modernes allemands. Moins suave d'effet, la planche de M. Bertinot est d'abord mieux dessinée, puis absorbée avec plus de franchise.

Avant de passer à l'examen des envois de Rome, il nous reste à parler du concours pour le grand prix d'architecture.

Les concurrents avaient à présenter un projet de place publique. On leur offrait, non comme types individuels, mais comme un faisceau d'exemples, les plus célèbres places publiques de

l'antiquité. Le Palais-Royal seul jouissait du privilège de leur être proposé pour modèle, moins au point de vue de l'architecture qu'à celui de la distribution; en un mot, un Palais-Royal gigantesque, ou se trouveraient contenus des arcs de triomphe, une bourse, un théâtre et une bibliothèque; soit! tout simplement ce qu'on leur demandait: une mise, comme vous voyez. Le pis, c'est que ce palais devait être interdit aux chevaux et aux voitures. O académiciens! sublimes rêveurs! qui pourrait ici ne pas vous reconnaître? Quoi! dans nos villes industrielles, où le temps s'escompte comme les plus précieuses valeurs, vous allez fermer à toute circulation autre que celle des piétons un espace qui embrasserait au moins le Louvre, les Tuileries et la vaste cour qui les sépare! M. Louvet, qui a obtenu le premier prix, et M. Villain, à qui le second prix a été accordé, se sont exécutés comme de vaillants jeunes



Envois de Rome. — Virgile au bord de l'Arno, tableau par M. Achille Bonville.

d'attitude; il en est de même du vieillard qui, les yeux fixés sur le pâle visage de Zénobie, étend la main droite vers les cordiaux dont la jeune femme a besoin. Le berger qui est revêtu d'une peau de bête dont les poils sont en dehors est d'une touche ferme et d'un ton excellent. Zénobie est manquée: le dessin en est mauvais, la touche molle et le coloris indéfini. Le ton argenté qui semble affectionner M. Baudry n'est pas trop d'accord avec le ciel de l'Assise-Minore. Mais, lorsqu'il sera gouverné par une main plus sûre et concentré dans un effet plus sage, il sera très-agréable à la vue et classera M. Baudry parmi nos bons coloristes.

M. Bonneron, qui a aussi remporté le prix d'expression, a été jugé digne d'obtenir un second 1^{er} grand prix. Nous l'engageons à se défaire d'une certaine lourdeur qui enlève tout charme à son exécution très-soignée, du reste. Sa Zénobie, quoique un peu gigantesque, est entièrement préférée



Envois de Rome. — Les exilés de Tibère, tableau par M. Barras.

bles : 1° d'une commission nommée sur la demande même de M. Bickes par le congrès des cultivateurs et des sylviculteurs de l'Allemagne, alors réuni à Mayence; 2° d'une autre commission nommée à Francfort-sur-Mein également à cette époque, pour examiner des semis faits dans les environs de la ville avec la semence préparée par M. Bickes; cette semence avait mal levé et s'était trouvée de beaucoup inférieure au semis ordinaire, le rédacteur en chef de ce journal, M. Jacquemin, ajoute : « Une expérience qui devait être décisive a été faite à Crétel sur la propriété de M. Potel-Lecouteux; MM. Bernard et compagnie, se prévalant de cette expérience, entreprise, dit-on, par ordre du gouvernement, ont dit dans les grands journaux : « Le système Bickes a triomphé; les faits sont là, évidents pour les yeux de tous; les résultats sont complets et parlent plus haut que toutes les théories et toutes les contradictions que l'incroyable ignorance pourrait produire; ils dominent de toute leur hauteur les clamours des intérêts et les adulations de la routine. »

Depuis cette publication, M. Potel-Lecouteux reçoit chaque jour des visites et des lettres où on lui demande ce qu'il y a de vrai dans les assertions du promoteur du système Bickes. Voici sa réponse textuelle : — « J'ignore si, comme il le prétend, la satisfaction des cultivateurs de la province confirme de toutes parts les résultats obtenus à Crétel. Ce que je puis affirmer, c'est que si le nombre des gerbes produites par le système Bickes a été, en effet, conforme à cette annonce, tous les autres détails sont inexacts ou erronés. — Ainsi le rédacteur de la *Culture sans engrais* a osé dire que les expériences comparatives sur le système Bickes ont été faites, non pas sur des terres sans engrais, mais, 1° sur une pièce fumée pour recevoir un engraissement de céréales, après la récolte de pommes de terre qu'elle venait de produire; — 2° sur une pièce qui, étant arrivée à la fin de sa troisième année d'assolement, restait sans fumier; — 3° sur une pièce qui avait reçu l'année même de l'expérience une fumure pour être enssemencée en blé. Je puis encore affirmer que loin d'avoir produit 2 kilog. 50 de grain, chaque gerbe n'en a réellement fourni que 1 kilog. 90. (Les 355 gerbes battues et dont le grain a été pesé, ont donné 675 kilog.; elles auraient dû fournir 887 kilog., si en effet chacune d'elles eût contenu 2 kilog. 50 de blé. Le rendement proportionnel à l'hectare pour la pièce fumée, comme il a été dit, et enssemencée selon le système Bickes, n'était que de 21 hectol. 5 litres. Le rendement de la même pièce fumée et enssemencée par moi suivant le système ordinaire s'est élevé à 31 hectol. 29 litres. Différence au désavantage du système Bickes : 10 hectol. 79 litres par hectare. Je laisse après cela aux agriculteurs à décider quelle loi ils doivent ajouter aux éloges pompeux donnés au système Bickes dans des articles où l'on ne craint pas de faire mentir les chiffres et les faits. »

La conclusion est facile à tirer, c'est qu'on doit pour le moment se tenir soigneusement en garde contre les manœuvres des promoteurs d'engrais qui déposent, moyennant finance, leurs éloges pompeux dans la quatrième page des grands journaux politiques, sans les présenter auparavant au crible de la discussion dans les journaux spéciaux de l'agriculture, démarche qui ne leur coûterait rien, et donnerait du poids à leur parole. Au surplus, l'administration remplit son devoir. Jalouse d'éclairer le public, elle vient d'ordonner des expériences qui se feront sur les terres de l'Institut de Versailles, et que dirigeront des hommes habiles et impartiaux. Le simple bon sens dit d'attendre quel en sera le résultat.

Ce qui console un peu de cet ignoble spectacle, c'est de voir les saines doctrines d'économie politique s'introduire dans la haute classe agricole. On se décide à cesser d'invoquer la main et l'argent de l'Etat pour des progrès que des associations particulières suffiraient à effectuer, et cela même que l'Etat et plus rapidement, le jour où chacun apportera un véritable zèle, quelques versements de fonds et surtout de la persévérance. Des cultivateurs éminents viennent de fonder à Lyon une association à l'instar des deux Sociétés d'agriculture qui fonctionnent avec tant de succès sur le sol britannique, en Angleterre et en Écosse, et que nous avons signalées dans plusieurs articles de *l'Illustration*.

Cette association, qui a pour titre *l'Union agricole du sud-est de la France*, admet dans son sein tous les cultivateurs du bassin du Rhône, propriétaires, fermiers, métayers, journaliers et généralement tous ceux qui, à un titre quelconque, sont attachés au sol, occupés de travaux agricoles.

L'association s'abstient de traiter toute question qui touche à la politique, et ne s'occupe que de réaliser des améliorations professionnelles en se rattachant à la vie du cultivateur. Comme les sociétés de Londres et d'Édimbourg, elle se compose de membres fondateurs, de membres correspondants et d'associés libres. — Sont associés fondateurs tous ceux qui versent, ou s'engagent à verser, dans le courant d'une année, la somme de 50 à 500 francs, sans engagement pour l'avenir. — Les associés correspondants ne sont tenus à verser que la somme de 20 francs. — Les fondateurs et correspondants ont droit de présenter autant d'associés libres qu'ils en peuvent recruter, et ces derniers ne sont tenus qu'à une cotisation annuelle de 2 francs.

Nous renvoyons pour plus de détails au premier numéro des *Annales de l'Union agricole qui a paru à Lyon et à Paris*.

Au mois de mai dernier, les membres fondateurs et associés libres, réunis en congrès général, se sont occupés de plusieurs questions, surtout au point de vue pratique. La question des assurances mutuelles contre la grêle y a été discutée la première; les représentants de plusieurs compagnies étaient venus solliciter la ratification de *l'Union agricole*. Une commission d'examen fut nommée pour étudier les statuts de ces diverses sociétés. Son rapport s'est prononcé en faveur de la société d'assurance qui existe à Paris sous le titre d'*Union générale contre la grêle*. Le rapport d'une autre commission chargée de la question de l'établissement de banques agricoles et de crédit foncier, par

les seules ressources de l'industrie privée, recommande *l'Union financière*, société générale pour l'organisation d'un crédit dans toute la France, récemment établie à Paris, sous la raison sociale *Protêt de Dira* et compagnie.

Les mêmes annales signalent en outre, comme utiles à imiter, quelques institutions d'intérêt local, par exemple un *service médical gratuit* pour les indigents, ainsi que des hommes charitables viennent de l'organiser dans l'étendue des trois cantons de Meuzieux, Heyrrieu et la Verpillière (département de l'Isère); l'organisation de consultations judiciaires également gratuites fondée aussi dans ces trois cantons.

Nous en avons dit assez pour donner une idée de la noblesse à laquelle se sont voués les membres de l'Union agricole du bassin du Rhône : 1° former de leurs cotisations particulières une bourse commune qui fournira plus largement, et surtout avec plus d'intelligence, d'impartialité et d'activité que ne peut le faire le trésor de l'Etat, à des primes et médailles distribuées comme encouragements; 2° former de leurs lumières un faisceau qui, par d'utiles publications à la portée de tous, rayonnera jusque dans le fond des campagnes avec plus d'énergie que le piano purement académique de notre société centrale agricole de Paris, resserrée dans son petit cercle, dénuée de capitaux et disposant tout au plus de quelques bribes arrachées au budget national; 3° se constituer en un jury armé de l'esprit professionnel, bien autrement sagace pour apprécier, à son juste mérite, une innovation que l'esprit administratif; 4° opposer une digue aux manœuvres des charlatans éblouis et des marchands de réclames, qui, pour emplier leurs poches, risqueraient volontiers d'altérer et de ruiner, pour de longues années peut-être, la fertilité du sol de la patrie.

Puisque nous en sommes à parler d'institutions d'intérêt local, nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur faire connaître une association réalisée par M. Burdel, ancien notaire et cultivateur dans la commune de Perthes (arrondissement de Melun, Seine-et-Marne). Nous citons le *Journal d'agriculture pratique* : « Dans les campagnes où tout le monde est cultivateur, où chacun peut par conséquent faire l'ouvrage de son voisin, des secours mutuels de travail entre tous les membres d'une même commune rentraient de grands services, car le travail des champs ne peut souvent se remettre ou être remplacé par un subside en argent. M. Burdel étant capitaine d'une compagnie de pompiers, a proposé à ses camarades d'adopter un règlement par lequel, outre le service de la garde nationale et des pompes, chaque homme s'oblige à assister de son travail ses camarades, sur l'ordre de ses chefs, comme s'il s'agissait d'éteindre un incendie ou de veiller à l'ordre public. Les infractions à ce nouveau système, sur le jugement d'un conseil de famille, sont punies d'amendes qui forment une masse de secours propres à payer les médicaments ou le médecin. Cette heureuse pensée de M. Burdel a eu un plein succès. On en peut juger par les deux faits suivants :

« Un des membres de la compagnie tombe malade d'une fluxion de poitrine après avoir fait son service de pompier lors d'un incendie qui avait éclaté à huit kilomètres de Perthes. On était en pleine moisson, et à cette époque il est impossible dans la localité de se procurer des ouvriers; les récoltes du malade, propriétaire de deux champs dans deux communes différentes, auraient couru risque de déprimer sur pied; mais deux escouades de vingt hommes furent commandées pour aller couper les blés de leur camarade dans chacune des communes, et en un jour la fortune du malade était sauvée. — Un autre membre de la compagnie, en revenant de Fontainebleau, eut les deux cuisses cassées par les roues de sa voiture. Ses labours étaient à faire, les blés à semer, les fumiers à conduire... Le capitaine commande une escouade d'associés, et en un tour de main tout l'ouvrage est effectué. Puis-ent, ajoute le narrateur, M. Barral, de tels exemples se propagent? Les hommes seraient bien forts en s'aillant et en s'aidant ».

Le même journal publie un fort bon article de madame Gora Millet sur l'entretien d'une basse-cour. Base estimant qu'un moyen de rendre douze 80 œufs par an. Thonin comptait 420. A Grenon, nous avons entendu plusieurs fois qu'aux environs de Paris on calcule en moyenne sur 80 œufs. La première année on en obtient 150; la deuxième 120; la troisième 100; mais il y a des années cassées, perdues, etc.; ce qui réduit considérablement l'effectif moyen M. Dailly, dont l'esprit est essentiellement pratique, et qui cultive en Seine-et-Oise, à Trappes, donnant tout récemment à la Société d'agriculture les renseignements suivants sur les produits de ses poules :

Trente-six poules et quatre œufs ont consommé dans un an 19 hectolitres 1 2 de petit blé d'orge, soit en moyenne 5 litres 1 2 par jour. Elles ont produit dans l'année : — Janvier 93 œufs — février 261 — mars 148 — avril 527 — mai 327 — juin 507 — juillet 396 — août 289 — septembre 186 — octobre 72. — Total, 3 256 œufs, ou 91 par poule.

A son tour, madame Gora Millet, on peut à juste titre proclamer la première fermière de France, dit : « La plus grosse poule ne peut pas couvrir au delà de 15 œufs, et il serait dans la nature qu'une poule ne dépassât pas ce nombre par ponte, car les poules pondent par séries distinctes. Ainsi elles font une ponte et couvent, si elles ne sont pas débarrassées par une circonstance quelconque, mais comme les hommes ont en quelque sorte la queue des animaux domestiques à leur guise, la ponte des poules est augmentée par leur état de domesticité. En prenant une poule, on peut admettre que la ponte est de 35 œufs. Il est des poules exceptionnelles dont la ponte dépasse ce chiffre; mais aussi il en est, et beaucoup, qui ne l'atteignent pas. Or le plus sûr, quand une poule qui a fait sa ponte ne donne pas 25 œufs durant deux mois et demi. Ces deux mois et demi, ajoutés aux cinq à six semaines qu'elle demande la ponte, font quatre mois de leur temps employés pour obtenir 25 œufs. Admettez que la poule, ayant terminé cette impor-

tante besogne et étant bien nourrie, reprend sa ponte, et qu'elle donne 35 œufs en six semaines, ce qui pourra bien ne pas arriver, car les secondes pontes ne valent jamais les premières; mais enfin les six semaines ajoutées encore au temps de la couvée tardive, six mois qui pourront se prolonger à cause de la saison, car les poulets d'automne ne viennent pas comme les poulets de printemps, formeront encore un laps de 4 mois, qui, joints aux 4 autres, font 8 mois. Personne ne peut nier le repos de l'hiver, qui est au moins de 4 mois dans une grande partie de la France. Nous n'avons donc que 70 œufs seulement, et cela dans les bonnes années. On va bien vite s'objecter qu'on ne laissera pas couvrir les poules, qu'il y a des moyens de s'opposer à ce vœu puissant de la nature; mais il ne faut pas s'imaginer que la chose soit facile, et d'ailleurs ce serait une erreur de croire que si l'on réussit on obtient 4 poules au lieu de 2. Si l'on obtient 3 poules, donnant en tout 105 œufs, ce sera un produit tout à fait exceptionnel. Quant à la difficulté d'empêcher les poules de couvrir, elle est telle que je défie y parvenir sur un nombre considérable, eu égard à ce qu'une bonne ferme en comporte ordinairement.

Nous ajouterons que M. Lailliet, sous-directeur de l'école régionale de Grand-Juan, a calculé qu'une ferme de 100 hectares, avec assolement triennal, en bonne terre, qui donne de 23 à 30 hectolitres par hectare, peut entretenir 300 poules et 30 coqs. Selon lui, on obtiendrait 21,000 œufs par année et plus de 240 bêtes grasses. Ajoutez la fiente dite *polmie*, qui est un engrais très-actif. Il faut observer qu'il est de ce qui compte en moyenne sur un effectif de 80 œufs par an, déduction faite des accidents.

Le lecteur va nous demander en quels documents il doit avoir le plus de foi. Écouterait-il de préférence les savants professeurs qui ont parlé du haut de la chaire officielle du Jardin des Plantes, ou ceux qui occupent les modestes chaires professionnelles, ou le célèbre cultivateur, ou bien tout simplement la ménagère? L'instinct de timide circonspection, si ordinaire chez la femme, a-t-elle ici contribué à mettre en défaut la sagacité de l'observateur? Nous ne nous chargeons pas de résoudre la question; mais si l'on arrive jamais à spéculer sur une éducation de poules, il est probable que nous baserons nos calculs sur les chiffres de madame Gora Millet : on s'expose à moins de danger en chiffrant dans un budget les recettes au plus bas, et puis la fermière aura inspecté plus minutieusement les recensements son poulailler que tous les professeurs et même tous les gros cultivateurs de France.

SAINT-GERMAIN LÉVEL.

Correspondance.

M. Hofer nous adresse la lettre suivante, en réponse à la lettre de M. de Sauley, publiée dans notre dernier numéro : Paris, le 6 octobre 1850.

A monsieur le Directeur de l'Illustration.

« MONSIEUR, « La lettre de M. de Sauley, publiée dans le numéro précédent, contient ces passages qui me touchent particulièrement : « La vérité est que j'ai cessé une discussion devenue usieuse « à partir du jour où j'ai été convaincu que M. Hofer, en « émettant ce point d'archéologie autrement que de sentiment, « venait à la plus rude adversaire de ses propres opinions. « Quand M. Hofer aura fini la veine d'exaspération, avec toute la « sagacité que je ne puis à lui reconnaître, les monuments « nombreux des Perses et des Bartles, quand il aura bien vu « qu'il ne peut mettre de côté les monuments certains, auxquels il faut « attribuer quelque valeur, j'imagine, et qui lui restera d'autre « part à prendre que de reconnaître avec loyauté qu'il s'est « trompé du blanc au noir. »

« Voici ma réponse : « Dans les deux Mémoires que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'Académie, je n'ai été que l'interprète des autres opinions, tant savantes que populaires; c'est à leur égard que j'ai écrit ce que j'ai écrit. L'authenticité des ruines de Nimrod, ce n'est donc point la affaire de sentiment ni d'opinion personnelle. Et si je me suis trompé du blanc au noir, j'aurai eu, ce dont je me glorifie, toute l'antiquité pour complice.

« Les monuments ou rités, je ne l'ignore pas, sont la plus grande autorité pour M. de Sauley, qui a déjà fait preuve d'une sagacité extrême dans la lecture des inscriptions cunéiformes. Mais qui me garantit l'exactitude de la méthode employée pour déchiffrer l'épigraphie cunéiforme? Si une parole d'honneur pouvait être en quelque sorte un décalogue, les barbares qui ont écrit aujourd'hui des sermons, bien que la pierre de Rosette et quelques autres regards chez les auteurs anciens en aient fourni la clé, il n'en faudrait pas moins une infaillible interprétation ingénieuse sans doute, mais purement arbitraire, des inscriptions cunéiformes, sur lesquelles il ne nous reste absolument aucune donnée! Un se plaçant sur le terrain philologique-épigraphique, M. de Sauley entrera dans une phase toute nouvelle de la discussion. Je l'y suivrai, si l'illustre académie m'en veut bien me le permettre, dans le seul intérêt de la science et en dehors de toutes les suggestions qui ne laissent qu'envenimer la polémique.

Agrez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. H. HOFFER. »

M. A. A. à Paris. Vous trouverez dans *l'Illustration*, manuscrit, tome VIII, page 265, une gravure représentant la pose de la première pierre du monument élevé par la ville d'Amiens au savant Du Cange, le plus illustre des enfants de cette cité. Vous l'avez également en titres lettrines de Du Cange à son honneur (indéfini), et vous pourrez compléter votre instruction à son sujet auprès de tous les érudits de l'Europe, au lieu de lire les médiocres et les romans de Victor Ducange, son homonyme, qui ne servent en effet que d'oiseau mais non de statue. Nous garderons le secret sur votre visage.

S. M. à Lyon. Assurément, monsieur, c'est une erreur; mais il nous a été impossible de retrouver la dimension exacte. C'est peut-être 10 mètres de large sur 71 de long ces deux derniers chiffres ayant été intervertis dans la composition de l'article.

Petites Industries de Paris.

Paris est la ville des grandes existences et des petites industries. S'il existe en Europe un personnage hors ligne par sa fortune, c'est à Paris qu'il se hâte de venir dépenser ce qu'il a pu amasser ailleurs; c'est ainsi que nous voyons encore aujourd'hui, en dépit de nos commotions politiques, les plus beaux hôtels de nos deux aristocratiques faubourgs occupés par de riches étrangers; M. Hoppo est un millionnaire hollandais, M. Shacker était un banquier prussien, le prince Toulakin était Russe comme M. le comte Demidoff, qui serait encore à Paris si un ordre de son auguste souverain ne l'avait contraint à vivre dans son palais de Florence. Je passe sous silence les autres notabilités financières ou princières que nous ont expédiées l'Italie, l'Autriche et même l'Amérique. Paris, vu de l'étranger surtout, exerce une telle fascination sur les intelligences, que me trouvant cette année à Francfort, j'ai entendu dire à la table d'hôte de l'hôtel de Russie par l'heritier présomptif d'une petite principauté allemande, que lui et son père étaient les deux personnages les plus malheureux de leur pays en ce qu'ils étaient les seuls à qui il ne fut pas permis d'occuper un petit appartement sur le boulevard et une stalle à l'Opéra.

Si Paris est le centre des sommités aristocratiques, il est également le rendez-vous des individus déclassés, des professions de contrebande et des industriels sans industrie; le gamin qui pose un morceau de drap sur les jantes de la roue lorsque vous montez en voiture et qui vous appelle Mon Général pour exciter votre commisération en flattant votre amour-propre guerrier, n'existe qu'à Paris; ce n'est qu'à Paris aussi que vous rencontrez ce chilonnier que Charlet a immortalisé et qui parlait littérature et philosophie à ses moments perdus; l'homme qui se promène avec une pyramide de paniers à pampoules sur la tête, le marchand de gaufres, le marchand de robinets, le seul Français à qui il soit permis de jouer du cornet à piston dans les rues, et bien d'autres industriels dont je ne puis donner ici le dénombrement homérique, sont des produits autochthones de la civilisation parisienne. Transplantez ces frères plantés à Berlin, à Vienne et même à Londres, et elles s'étioleront loin de la terre chaude où elles ont reçu le jour.

L'illustration a déjà mis sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes des petites industries parisiennes; nous poursuivons cette étude intéressante, et pour aujourd'hui nous allons en signaler trois qui ne sont pas les moins curieuses de la collection.

Voici d'abord le père Tripoli, fils de la Gloire et polisseur de cuivre; le père Tripoli est le plus terrible astiqueur de bulleteries militaires et citoyennes, il porte avec lui ses ustensiles et sa marchandise; son costume indique suffisamment sa profession et ses sentiments; il est Français et il a servi sous l'autre; ses ennemis politiques prétendent que ses ciats de service se bornent à avoir ramassé en 1815, à la butte Saint-



Mise en couleur sans frottage.

Chau mont, des boulets pour chacun desquels il recevait, des officiers d'artillerie, une légère rémunération de cinquante centimes; mais le père Tripoli a trop de fierté pour ne pas mépriser ces impuissantes imputations. S'il n'est pas décoré de l'étoile des braves, cela tient à la sienne qui a toujours été mauvaise. Au début de sa carrière militaire, Tripoli avait eu une altercation avec son caporal, et ce supérieur rancunier avait considérablement nui à son avancement.

Le père Tripoli a conservé le costume militaire; mais, pour bien indiquer sa profession, il a émaillé son habit de boutons de métal, de grenades, de cors de chasse, d'aigles et de coqs gaulois qui reluisent comme autant de soleils. La poitrine du père Tripoli est un firmament d'autant plus lumineux que c'est lui qui se charge, dans l'intérêt de son art, de l'astiquage des constellations. On le rencontre plus particulièrement dans les quartiers fréquentés par les enfants de Mars, dans le voisinage des casernes, et aux gardes montantes et descendantes de la milice citoyenne. Honoré de la confiance de MM. les gardes nationaux, il blanchit leurs bulleteries, astique leurs boutons, et fait, sous ce rapport, une terrible concurrence aux tambours des compagnies; mais, bon enfant et Français avant tout, le père Tripoli paye à boire aux tapins, ce qui lui permet de raconter ses batailles et de cultiver son industrie.

Nous passons maintenant à une industrie née d'hier; nous voulons parler de la mise en couleur sans frottage des appartements. Le jeune artiste que vous voyez représenté dans cette gravure, et qui au premier abord ressemble tant au Pulcinella napolitain, porte, comme le père Tripoli, les insignes de sa profession. Il a une coiffure en forme de pot à couleurs, sur sa blouse et son pantalon vous apercevez des plaques rouges, qui figurent des carreaux octogones. La petite propriété parisienne a-t-elle besoin de donner un nouveau vernis à son carrelage déteint par un frottement trop prolongé, en quelques secondes l'homme aux carreaux opère la métamorphose à l'aide de son siccatif brillant. La préparation nouvelle n'a pas besoin, comme l'ancienne, de sécher et d'être frottée pour reluire. Le siccatif sèche à la minute en s'appliquant. C'est le metteur en cou-

leur des appartements qui, aux dernières élections parisiennes, improvisa les candidatures de *Chromo*, *Duro*, *Phane*, dont les noms athéniens semblaient promettre trois archontes à l'Assemblée nationale. *Chromo*, *Duro*, *Phane*, n'ont pas été nommés, mais ils ont servi à faire connaître et à populariser une invention et une industrie qui voguent maintenant à pleines voiles, poussées par la brise du puff!

Enfin le troisième personnage coiffé d'un chapeau à plumes qui a une certaine analogie avec le feutre de Robert, chef de brigands, n'est qu'un simple marchand de coco. La profession du marchand de coco est trop bien établie depuis un temps immémorial pour que nous ayons la prétention de la révéler dans cette faible esquisse ou même de la patroner. Aussi est-ce moins d'une profession que d'une physionomie qu'il s'agit pour le quart d'heure. Tout le monde peut être marchand de coco, mais le sieur Labbé jouit du privilège de désaltérer les gosiers dramatiques de la Porte-Saint-Martin. Il salue tous les artistes de ce théâtre, tutoie le machiniste, donne des poignées de main aux marchands de contremarques, et a eu l'avantage de parler à M. Harel, un jour qu'il donnait le bras à mademoiselle Georges.

Labbé, retenu sous le péristyle par les devoirs de sa profession, il ne peut naturellement assister aux représentations; mais il saisit dans la conversation des consommateurs des bribes de dialogues et des situations dramatiques qui le mettent bien vite au fait des pièces représentées. Depuis plus de trente années qu'il est le Ganyemé ordinaire des jeunes titis du paradis, Labbé est devenu de première force sur le répertoire. On comprendra facilement l'enthousiasme de Labbé pour l'art dramatique. Ses goûts l'appelaient sur les planches; mais son éducation négligée ne lui ayant pas permis d'aspirer à cette haute position, il a vécu autant qu'il a pu à côté du théâtre. Il a un chapeau de traître de mélodrame et des chaussons de lièvre. Il est artiste par la tête et marchand de coco par les pieds.

Paris compte un grand nombre de petites professions moins utiles et moins honorables que celles-ci; mais pour qu'elles deviennent sujets d'études pour l'illustration, nous attendons qu'elles se présentent au public avec cette distinction originale du costume qui le signale de loin à la foule. Si les charlatans qui se disent les bienfaiteurs de l'humanité dolente, au lieu de se donner des certificats glorieux dans la quatrième page des journaux, consentaient à revêtir un habit caractéristique, ils ne seraient pas condamnés à envier le service que nous rendons volontairement au marchand de couleur, au polisseur de cuivres et au marchand de coco de la Porte-Saint-Martin. Mais que voulez-vous qu'on fasse pour un marchand de drogues qui ressemble à tous les apothicaires, et pour un arracheur de dents qui s'habille comme un chirurgien?

PAUL FLAMANT.



Le père Tripoli, fils de la gloire, polisseur de cuivres



Labbé, marchand de coco de la Porte-Saint-Martin.

La rentrée au collège le 3 octobre 1850. par A. Dulong.



Souvenez-vous, monsieur le duc, du nom que vous portez.



Fais honneur à ta patrie.



Tu es d'un sang qui peut prétendre à tout.



Pense à ta mère... pendant les récréations.



Travaille, mais ne te fatigue pas.



File à la pension et vivement.



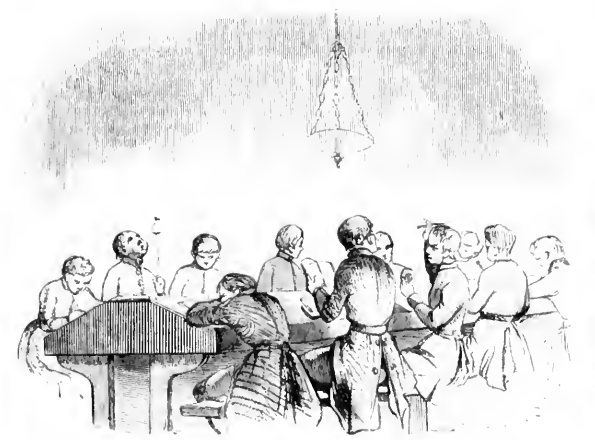
Si tu as un prix, tu auras la mentre.



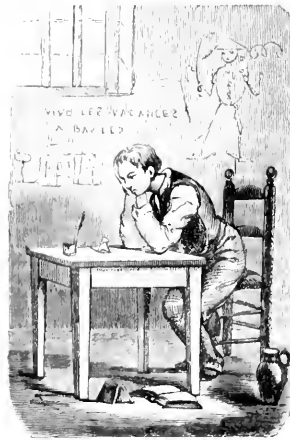
Reviens savant comme M. le curé.



LE BANC D'HONNEUR.



L'ETUDE.



LA PRISON.

Revue littéraire.

Etudes révolutionnaires. — Babouf ou le socialisme en 1796, par Ed. Fleury; deuxième édition. 1 vol. format anglais. Chez Dumoulin, Garnier et France.

Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, le meilleur de ses ouvrages, selon moi, madame de Staël reconnaît que les Français n'entendent rien aux conspirations, par cela même qu'ils sont sans rivaux dans l'art des révolutions.

Tien de plus justé : nous autres Français, vifs, étourdis, impétueux, vandaux, aussi prompts à nous enflammer qu'à nous refroidir, nous sommes des gens du coup de main, et nous ne l'avons que trop prouvé à nos dépens; mais nous n'avons rien de ce qu'exige cette œuvre de patience et de longue dissimulation ou excellent les Espagnols et surtout les Italiens, ces grands maîtres en fait de conspirations.

Aussi la seule qui ait réussi en France a été conduite par une Italienne, par Catherine de Médicis. La Saint-Barthélemy est un vrai complot, le complot d'un roi contre une partie de son peuple; une conspiration du pouvoir, comme nous disons aujourd'hui. Il est vrai que plusieurs de nos doctes contemporains prétendent qu'il n'y a eu rien de prémédité dans cette affaire et que tous les catholiques ont à la même heure couru sus à tous les huguenots par l'effet d'une inspiration soudaine. En doute, mais je le souhaite, pour que nous puissions admettre au moins des circonstances atténuées en faveur de Charles et de Catherine, bien que le fils et la mère méritent assez peu l'intérêt des honnêtes gens.

Si Catherine a seule touché le but, Catus Gracchus Babouf a été tout près de l'atteindre, et s'il l'eût fait, les royales horreurs de la Saint-Barthélemy auraient, dans l'histoire, un petit pendant démocratique et social qui, à coup sûr, ne leur eût été en rien.

C'était pourtant un très-médiocre cerveau que ce Catus Gracchus; mais un chef de conjurés et, en général, un chef de parti peut parfaitement se passer d'une grande intelligence. Sa force est dans son caractère plus que dans son esprit. Et Babouf était doué d'une activité, d'une tenacité que rien ne pouvait décourager, laisser ni surprendre. C'est par là qu'il est digne d'attention, et non par ses écrits, ses plans, ses projets, ridicule et emphatique verbiage renouvelé de Mably et de Rousseau, qui ne méritent que de délain et oubli. Si n'eût fallu allumer une conflagration terrible, et s'il n'eût suscité de nos jours des imitateurs qui nous ont donné de nouvelles éditions, peu revues, peu corrigées, mais considérablement augmentées, pour la plus grande gloire de la perfectibilité.

Il faut donc y revenir, puisque nous en sommes là, et, pour mieux juger des disciples, étudier le maître dans ses œuvres et dans ses actes, et ce qu'il n'a pas été fait encore, en retracer l'histoire avec étendue, exactitude et impartialité.

Tel est l'objet que s'est proposé un compatriote de Babouf, un savant imprimeur du département de l'Aisne, M. Ed. Fleury, qui poursuit, avec un zèle des plus louables, avec une consciencieuse diligence, une série d'*Etudes révolutionnaires* sur les événements de notre premier révolution qui ont eu pour acteurs des Picards et la Picardie pour théâtre.

On ne saurait trop encourager les efforts de ces savants et de ces hommes de lettres de la province qui conservent l'amour du sol natal, et ne croient pas qu'il soit absolument nécessaire de venir à Paris pour avoir de l'esprit. C'est là, à mon sens, la seule bonne manière d'entendre et d'opérer la décentralisation. Quand les départements posséderont, *in omni genere*, autant d'hommes remarquables que Paris, Paris tout naturellement cessera d'être la capitale du monde intellectuel, le foyer des lumières, la ville de l'Idée, la manuelle de luit débordée, la fontaine d'urnes monde, comme l'a qualifiée M. Hugo. Mais à côté de ces urnes, il y a aussi beaucoup de cruches; et si les provinciaux n'ont pas encore dépensé plus d'esprit que les Parisiens, ils ont déjà fait voir, dans un tour mémorable circonstance, qu'ils n'étaient pas tout à fait si bêtes.

Pour en revenir à Babouf, dont, au surplus, je ne suis pas très-éloigné de ce moment, il est né à Saint-Quentin en 1762, selon les uns; en 1761, selon les autres. M. Ed. Fleury rapporte ces deux dates, sans nous dire, ce qui pourtant est son devoir de biographe, laquelle des deux lui paraît la plus exacte. Sans doute, des renseignements précis lui ont manqué. Mais, sans être trop curieux, j'aurais bien désiré savoir pourquoi.

C'est encore sans trop de raison, suivant moi, que M. Ed. Fleury s'étonne un peu longuement que Saint-Quentin ait donné le jour à ce terrible méloche. Il n'y a rien de là de fait surprenant. Il faut bien naître quelque part; et jusqu'à ce que M. Michoud ait achevé de déterminer les has de sa géographie intellectuelle de la France, le plus court et le meilleur sera de dire : Babouf est né à Saint-Quentin, parce qu'il devait naître à Saint-Quentin, et non à Château-Chalon, bien que Château-Chalon ait aussi sa part dans les vices de la Providence.

Le parrain de Babouf n'a s'appellait pas Gracchus, mais François, et le père du jeune François, militaire distingué, s'était élevé au grade de major dans les armées autrichiennes, et même avait obtenu l'honneur de donner des leçons de tactique à l'archiduc Léopold. Mais

Dans le service de l'Autriche
Le militaire n'est pas bête.

comme l'ont très-judicieusement observé les auteurs du *Chalet*, et le père du Babouf dut songer à donner à son fils un état qui put lui faire vivre. Il lui apprit donc les mathématiques, et le fit entrer chez un architecte arpenteur, où il completa ses études géométriques. Pour d'arriver à la révolution, il était commissaire brevier à Bayon, petite ville de la Picardie, d'où il envoyait un *Correspondant public*, publié à Amiens, quelques articles sur la nécessité de sup-

primer la gabelle et les droits féodaux. En même temps, il formait le plan de son *cadastre perpétuel* et provoquait au partage des biens communaux.

Puis on le prit de vue durant quelques années, ou tout ce qu'on sait de lui, est qu'il fut à subir deux procès, dans l'un desquels il fut accusé de faux, et condamné, d'abord par contumace, à vingt ans de fers. Mais il se présenta bientôt, et fut acquitté.

En 1793, on le retrouve à Paris faisant la guerre, qui le croirait, à Robespierre et à Saint-Just, que M. Ed. Fleury appelle les deux Titans de la révolution. Jus saché de trouver cette expression, tomber après l'hui dans le domaine du grotesque, sous la plume sage et mesurée de notre historien. Puis, s'il entend par là que Robespierre et Saint-Just furent de grands hommes, ne fait-il pas infiniment trop d'honneur à ce pelagique et à cet écœur sanguinaire, dont les vices politiques ne s'étendaient pas au delà de leurs réminiscences de collèges? Saint-Just et Robespierre ne passeraient que pour des rêveurs et des idéalomates trop ridicules et fait insuffisant, n'était la guillotine qu'ils ont manie avec une habileté à laquelle il faut bien rendre hommage. Mais se mettre à la tête d'une populace féroce et s'appuyer sur elle en la poussant aux derniers excès, cela prouve-t-il beaucoup de génie et de grandeur d'âme, ou seulement beaucoup d'ambition et de frocité?

Babouf en jugeait d'abord comme nous, et, après le 9 thermidor, ami de Fouché et de Tallien, il lançait aux Jacobins toutes sortes de brochures et d'injures, parmi lesquelles on a remarqué et retenu celle de *terroriste*, qui a passé aujourd'hui dans la langue. C'est, du reste, le seul mot heureux qu'ait créé Babouf, qui en a forgé cependant une quantité d'autres, tels que *foudroyant, prévision, amoncelage, populicide, nationalité, égypte, jurisme*, etc., etc. On le voit, le dictionnaire ne fournissait pas alors à la haine de Babouf assez d'expressions pour flétrir, pour vouer à l'exécration et au mépris de tous les siècles Robespierre et ses acolytes.

Puis, tout d'un coup, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi, il volait qui change de style, à l'ore ce qu'il avait brûlé, et brûle ce qu'il avait adoré. C'est qu'il, avant M. Ed. Fleury, ont écrit la vie de Babouf, Buonarroti, son ancien complice, et récemment M. Cabet, ne donne aucune raison plausible de cette conversion subite et complète. M. Fleury, toutefois, conjecture, avec assez de vraisemblance, que le dépit de n'avoir pas reçu des thermidoriens ce qu'il en avait espéré, à sans doute poussé Babouf dans les voies d'une opposition extrême, où il porta la même violence de caractère et de langage.

Dans les journaux qu'il fonda alors, et que seul il rédigea, dans la *Liberté de la Presse*, dans le *Tribun du Peuple*, il demande pardon à la grande ombre de Robespierre de l'avoir méconnu, et il poursuit avec outrages cette faction des *liberticides* et des *hyppocrites* thermidoriens qu'il cloréfait tout à l'heure. C'est à eux et à leurs partisans qu'il adresse ces petites phrases anodines, qui peuvent donner un agréable échappillon de sa polémique :

« Que le premier esclave qui osera encore attaquer directement ou indirectement, le système républicain indivisible, soit irrémédiablement frappé de mort. Que le premier Chicanon liberticide qui viendra opposer ses moyens de nullité aux droits de l'homme, parce qu'ils ont été proclamés depuis le 31 mai, soit écartelé vif par le peuple, si les lois qui pussaient capitaleme ces premiers de tous les forfaits sont devenues sans vigueur. »

On voit que, tout en déclamant contre les Chicanoux, Babouf avait aussi ses moyens de nullité, et qu'il s'entendait à faire respecter la loi.

C'est alors qu'il échangea le nom de son parrain contre ceux de Catus Gracchus, et qu'il fut mis en prison par le comité de sûreté générale. Detenu durant quelques mois dans les prisons d'Arras, il y connut quelques-uns des hommes qui devaient diriger sous ses ordres sa grande conspiration : Gorman, ex-officier de hussards et réacteur du journal *Le Libérateur*; Bisher, ancien membre du tribunal révolutionnaire, et plusieurs patriotes du Pas-de-Calais, présents depuis le 9 thermidor. Plus instruit qu'eux, doué d'une riche façade et d'une puissance de conviction qu'il imposait aux autres, Babouf leur développa ses rêves d'égalité, ses plans pour réaliser enfin le bonheur du genre humain. Dès lors, ces démocrates se devinrent à Babouf, et formèrent le noyau de cette association, qui devait prendre bientôt des proportions considérables.

Revenu à Paris, il s'attacha encore des hommes de tête et de résolution; Darthe, Lamouche, et surtout Buonarroti, ex-descendant de Michel-Ange, qui, toujours fidèle à ses premières illusions, a prouvé sa vie jusqu'en 1837, et que nous avons vu, représentant du vœux socialistes auprès du nouveau honneur de son vénérable patronage, les entreprises de la jeune-Suisse, de la jeune-Italie, et de la jeune-Allemagne.

C'est au café des Bains-Chinois que les futurs régénérateurs du genre humain se donnaient rendez-vous, qu'ils échangeaient leurs renseignements, qu'ils échangeaient des complais, etc. La foule, les amusements de toute sorte faisaient distraction, et la police ne se serait jamais avisée d'y chercher des conspirateurs. Les hommes n'y manquaient pas, elles jouent un grand rôle dans cette affaire, et l'une d'elles, maîtresse d'un des confidents de Babouf, de Darthe, attirait beaucoup de monde aux Bains-Chinois. Elle était jeune, jolie, et chantait agréablement de douces chansons patriotiques composées par son amant, pour réveiller le zèle des sans-culottes endormis.

Pour moi des petits et des grands
Les vices sont les mêmes.

Puis, quand elle avait échanté, elle buvait un coup à la *Liberté*, en jetant vers le ciel un regard que tout sans-culotte devait comprendre.

Malheureusement ils le comprennent trop bien, et chaque

jour la secte des Égaux recrutait de nombreux et ardens prosélytes. C'est dans les caves d'un ancien couvent, c'est derrière le Panthéon qu'ils se rassemblaient chaque soir, et que, les armes à la main, à la lueur des torches, ils déclamaient et débattaient. Babouf avait organisé avec beaucoup d'art les divers degrés de la hiérarchie de l'association. Elle était telle que tous les fils aboussaient dans sa main, et qu'il pouvait, d'un mot, la soulever tout entière. Du reste en ce temps de faiblesse anarchique qui succédait à la compression de la terreur, elle fut d'abord tolérée et presque favorisée par le Directoire, qui chercha à en faire un appui tant il soupçonnait peu ou elle en voulait venir.

Pendant plusieurs mois il laissa circuler et afficher dans Paris des pamphlets et des proclamations ou, pour sonde l'esprit du peuple, Babouf l'appela à la revotte et au pillage. Enfin les cinq directeurs, que le *Tribun du peuple* appelait les cinq maîtres épanchés, ouvrirent les yeux et lancèrent un mandat d'arrêt contre le chef des égaux.

Le vola forcé de se cacher, mais bien des yeux veillèrent pour lui, et il s'était créé jusque dans ses enfants d'adieu et dans les enfants complètes. L'air de ses fils, à peine âgé de douze ans, correspondait secrètement avec son père; il était chargé de lui apprendre les mouvements de l'opinion, les dispositions de l'esprit du peuple, et l'histoire à consommer, quelques-uns de ses précieux billets, et quoi qu'en dise Buonarroti, ils ne nous font pas concevoir une très-faible idée de l'éducation que Babouf avait donnée à ses enfants. En voici un que je reproduis d'après M. Ed. Fleury, du tout la naïveté de son enfance orthographe et dans toute l'énergie de sa franchise révolutionnaire.

« 7 germinal [27 mars 1795]. Egalité ou la mort. Buonarroti petit présent. Lou vien de nous en voir un billet, garde pour être au poste de Versailles. C'est encore pour voir faire une visite chez nous, à reste nous nous e. f. m. M. m. fin fini toutes ses courses. Elle a été au faubourg. Ils o paru fort content. L'affiche a tout de même été affiché p les fame. Il se copie de chanson, s'est étonné. Adieu, no ten voyez les pilules. Ton ami, Amié Babouf. »

C'est Babouf, on le voit, avait déjà l'esprit très-ouvert et la langue très-déliée. Il n'y a presque pas un de ces petits billets qu'on puisse transcrire sans avoir recours à pudibonds initiales. Dans celui-ci on a peut-être remarqué ce mot : L'affiche a tout de même été affiché par les fame. C'était, en effet, des femmes qui les placardaient dans Paris; c'étaient des femmes qui copiaient les chansons éternées de la même source et inspirées par le même esprit; le jour du triomphe des Égaux, le jour où le peuple dev faire main-basse sur ses ennemis, c'était encore des femmes qui devaient ceindre de couronnes de laurier les frères sacrificateurs.

A ce besou d'ajouter, après cela, dans quels ignobles pairs-Babouf et ses complices étaient allés chercher de nouvelles prestresses de la liberté et de l'égalité!

Quant à cette égalité que rêvait Babouf, il la résumait dans cette parole de Rousseau : Les fruits sont à tous, la terre n'est à personne. Il était donc de la secte des communistes, et non de celle des paracutes. Du reste, ses doctrines sont assez connues, et M. Cabet et M. Louis Blanc ont fidèlement reproduites. Ce dernier même a quelquefois copié Babouf presque mot pour mot, comme on le voit dans ses peines, en comparant *l'analyse de la doctrine chef des égaux*, faite par lui-même avec quelques pages l'auteur de *l'Organisation du travail*. Pour en donner exemple, je citerai ce passage de *l'analyse*.

« Que deviendront, objectera-t-on peut-être, les productions de l'industrie, fruits du temps et du génie? Ne pas à craindre que, n'étant pas plus récompensées que autres, elles ne s'aneantissent au déclinement de la société. Sophisme! c'est à l'amour de la gloire et non à la soif richesses que furent dus, dans tous les temps, les efforts génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d'un maître cruel, et l'on dotera des prodiges que peuvent éror sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'am de l'égalité et de la patrie, et les ressorts d'une sage politique... »

Je ne dis pas que l'auteur de *l'Organisation du travail* ou tort de l'emphase de cette raison et de cette comparaison puissent être jugés bien nobles et utiles à sa cause. Mais il faut dire, ce me semble, car je ne parle et ne puis parler qu'au de la morale chrétienne, et de la morale civile, comme sent les pharisiens. En moral égalitaire, il est peut-être plus étonnant de copier les gens sans liter. Aussi est un doute que je propose à M. Louis Blanc, et rien de plus.

Sous des fins de Babouf nous passons à ses moyens, et j'avais encore tout lieu d'en admirer la merveilleuse simplicité. Tuer d'abord tous les ennemis du peuple, s'emparer ensuite de leurs biens, meubles et immeubles, et, au besu incendier un peu pour faire diversion, tels étaient les codes, fort simples, et à la portée de toutes les intelligences par les quels B bouf comptait nous ramener l'âge d'or, ce ne sont pas là des suppositions plus ou moins réalistes, des calculs plus ou moins gratuites. Babouf e pour un conspirateur, avait le grand défaut d'écrire avec ce, a consisté dans plusieurs procès trouvés chez lui tout entiers de sa main, le détail de ses petits projets *meubles*, pour employer un mot de son vocabulaire.

Il crovait, comme ses imitateurs, à la souveraineté de la loi, et par y attendre, il dit tout net que le *legislateur doit tout finir sur son passage*.

On sait comment Babouf fut arrêté au moment où il se mettait en campagne, comment la conspiration fut découverte et les révolutions du capitaine Grisel, et comment aussi tour et ses complices furent jugés et condamnés à la guillotine à la fin de la haute-cour de justice.

Les détails de ce procès, que M. Ed. Fleury reproduit dans les journaux du temps, sont d'autant plus curieux

nous qu'ils rappellent singulièrement les récentes affaires de Bourges et de Versailles. Si ce ne sont pas les mêmes crimes, il serait injuste de les confondre, ce sont les mêmes récusations de l'incompétence du tribunal, les mêmes protestations contre la violation du droit, les mêmes invocations à la justice du peuple et de la postérité.

Nous remercions M. Ed. Fleury de nous avoir mis à même de faire ces instructifs rapprochements, et au nom du passé comme au nom du présent, nous l'engageons à poursuivre le cours de ses *Études révolutionnaires*. Il sait très-bien mettre en œuvre ses précieux matériaux, et l'on n'a guère à reprendre dans ses compositions que quelques longueurs et quelques ornements ambitieux, *ambitious ornaments*, comme dit le sage Horace M. Ed. Fleury n'a paru abuser un peu de l'invention. Sans doute il ne dit pas comme M. d'Arincourt : « *Mon père a mangé m'importe, »* pour « *Mon père m'importe à manger* ; » mais s'il ne fait pas d'inversions ridicules, il en fait d'autres, et c'est toujours trop.

En somme, pour un produit pécuniaire, c'est un très-estimable produit. Je ne le louerais guère en disant qu'il fait beaucoup plus mal à Lourdes. Mais je dirai, en toute justice, que dans ce genre de monographie historique, il est assez rare qu'on y fasse aussi bien.

ALEXANDRE DUFAI.

Un nouveau moteur.

Voici ce qu'on lit dans un journal américain le *National Intelligencer* : Le professeur Page, dans le cours qu'il professe à l'Institut de Smithsonian, établit comme indubitable qu'avant peu l'action électro-magnétique aura détrôné la vapeur et sera le moteur adopté. Il a fait en ce genre devant son auditoire les expériences les plus étonnantes. Une immense barre de fer, pesant 160 livres, a été soulevée par l'action magnétique et s'est nue rapidement de haut en bas, dansant en l'air comme une plume. C'est un véritable coup de pistolet, à une très-petite distance de ce point l'étincelle ne donne aucun bruit. C'est dans cette récente a, dit-on, une signification pratique dans la construction d'un moteur électro-magnétique. Il y a vraiment là une grande puissance, et quelle en est la limite ?

Le professeur a montré ensuite sa machine d'une force de quatre à cinq chevaux, que met en mouvement un pile contenue dans un espace de trois pieds cubes. Elle ne ressemble nullement à un appareil magnétique ordinaire. C'est une machine à double effet de deux pieds de course, et le tout ensemble, machine et pile, ne pèse qu'une livre et demie. Elle est haute 11 centimètres. Lorsque l'action motrice lui est communiquée, un levier, la machine marche admirablement, donnant 114 coups par minute. Appliquée à une sue circulaire de dix pouces de diamètre, laquelle débite en lattes des planches d'un pouce et demi d'épaisseur, elle a donné par minute 80 coups. La force agissant sur ce grand piston dans une course de dix pieds a été évaluée à 600 livres, quand la machine marche lentement. Le professeur n'a pas pu apprécier au juste quelle est la force dépensée par la machine marche à vitesse de travail, bien qu'elle soit beaucoup moindre.

La question la plus intéressante est le prix de revient de la force. M. Page a démontré qu'il avait réduit ce prix au point que le nouveau moteur coûterait moins que la vapeur ne coûte employée dans les conditions les plus ordinaires, mais non aussi bas que la vapeur employée dans les machines qui dépassent le moins de combustible. Dans les conditions actuelles cette nouvelle machine, qui est à l'état naissant et imparfait, consomme par jour 3 livres de zinc par force de cheval. Plus on grandit l'échelle en construisant la machine, et plus le résultat serait économique. C'est là, il faut le reconnaître, un fait qui est contraire à ce qu'on envisageait auparavant. Souvenez-vous que c'est encore dans la pratique bien des difficultés à vaincre ; la pile réclame des perfectionnements, et il faut aborder l'épreuve redoutable de la construction sur une grande échelle. Celle-ci donnera une force de 100 chevaux et plus.

Nous ajouterons à ceci un résumé de quelques considérations sur l'emploi de ces deux moteurs : électrique et chimique, qui vont de lire tout récemment dans une séance de l'ASSOCIATION ANTHROPOLOGIQUE. M. Williams Petrie.

Pour calculer la valeur dynamique d'un courant d'électricité voltaïque, on se rend compte de la quantité de chaleur et de son intensité. Établir, pour exprimer chacun de ces deux coefficients, des unités de comparaison, que l'on puisse toujours reproduire, est donc la première chose à faire. La quantité sera en raison de l'action chimique et des poids atomiques. Quant à l'intensité du courant, nous manquons de données aussi certaines ; cependant les éléments de la pile Daniell et ceux des piles d'acide nitrique avec surface négative de platine, charbon ou fonte de fer, donnent une force et une intensité ou intensité que l'on peut reproduire avec une exactitude très-approximative, si l'on se place dans des circonstances et si l'on emploie des substances à très-peu près identiques. Il paraît donc devoir être possible de fournir un point déterminé, et qui se puisse retrouver, comme point de départ pour une échelle galvanométrique d'intensité. Maintenant supposons que nous construisions nos degrés de l'échelle de manière que l'intensité des éléments de la pile Daniell par exemple marque 60 de ces degrés, sous la température 18 du thermomètre centigrade, l'intensité des piles d'acide nitrique marquera de 100 à 112 des mêmes degrés. M. Petrie a déjà constamment usage de cette échelle, à laquelle tous les appareils voltaïques peuvent être rapportés. Il pense qu'elle est très-propre à déterminer le pouvoir électro-thermique des courants électriques produits par tout appareil quelconque. Il a expérimenté et contre-expérimenté avec le plus grand soin, et voici le résultat qu'il a obtenu en moyenne. Un courant volta-

que dont la quantité s'exprimerait par le chiffre 1 (ce qui répond à 1 gram de zinc électro-oxidé par minute) et dont l'intensité marquerait 100 degrés, représente une force dynamique de 302 livres et demie élevées à la hauteur d'un pied par minute.

D'où l'on peut établir ce fait important : que la force d'un cheval-vapeur serait représentée théoriquement et d'une manière absolue par la force électro-motrice d'un courant allié à raison d'une livre et demie d'oxygène par minute de force de zinc, par heure, dans la pile Daniell. Mais, en supposant la meilleure machine électro-magnétique que l'on puisse concevoir, on ne doit pas compter qu'elle donnera plus que la moitié, ou même plus que le quart de cette force ; on a toujours vu que c'est là la limite que la perfection de l'appareil ne peut dépasser. Le mode spécial de production des effets dynamiques par le courant électrique a conduit à beaucoup d'erreurs au sujet de la force qu'on peut obtenir.

Dans toute machine de ce genre, le corps auquel le courant par son approche imprime le mouvement, qu'il s'agisse d'un autre courant en mouvement ou d'un corps magnétique, comme c'est le cas le plus ordinaire, est classé dans une direction avec une force constante ; or cette force, qu'elle soit attraction, repulsion ou déviation, est comme celle de la gravitation, sensiblement constante à toutes les vitesses, n'importe la vitesse avec laquelle le corps se retire devant l'action de la force, pourvu seulement que la quantité du courant électrique, par minute, soit maintenue la même. Cela est tout à fait différent de l'action de la vapeur considérée comme pouvoir, dont il faut accroître le volume à fournir, par minute, en proportion de la vitesse avec laquelle elle se retire devant son effet produit. Ce sera moins bien que la consommation dans la pile.

Quelques inventeurs se sont imaginés qu'en changeant la disposition de certaines parties de la machine, ou en modifiant le mode d'action, ils entraveraient le mal, ou même qu'ils réussiraient à obtenir que le courant d'induction marchât dans le sens du courant primitif, au lieu de marcher dans le sens contraire. L'impossibilité d'une telle chose, quoique non facile à démontrer, résulte des principes les plus élémentaires : ce serait une création d'une force dynamique, ce serait obtenir une force libre d'une source fixe ; à inventorier d'avance, sans bien penser de cette tenture, à l'inducteur l'ayant couronné son contraire, et de l'impossibilité de retarder son influence. Le seul moyen de la combattre et d'empêcher le courant primitif de tomber au-dessous d'une certaine donnée, lorsqu'on veut obtenir de la force dans la machine, c'est d'accroître le pouvoir électro-moteur de la pile. *Contrainte* non la quantité du courant, de manière qu'il soit moins affecté par l'induction inverse.

Faute de s'être suffisamment pénétrés de ces vérités, les inventeurs sont restés en dehors de la voie dans laquelle les essais doivent être dirigés, et l'on a dépensé en pure perte beaucoup de talent et de capitaux.

Quelques-uns des meilleures machines électro-magnétiques essayées par l'auteur et par d'autres dans une dimension d'un usage pratique, n'ont donné qu'une force qui dépense de 30 à 60 livres de zinc par force de cheval et par heure. La faiblesse de ce résultat comparée à la valeur absolue que la théorie assigne au courant d'une livre cinquante-six centimes par force de cheval et par heure, comme nous avons dit, ne doit nullement décourager, si l'on considère qu'on en est aujourd'hui avec la vapeur, après plusieurs années d'aventures progressives. Les meilleures machines de ce genre, à un quart de la consommation qu'on autorise du pouvoir représenté par la consommation de charbon, et la plupart des locomotives ne donnent qu'un centième ; il reste là beaucoup à faire pour l'avenir ; quoi donc d'étonnant si l'on n'a encore réussi à obtenir qu'un trentième-vingtième de la force que possède l'électricité. En outre on ne doit pas oublier qu'il y a bien plus de probabilité qu'on obtiendra plus de force réelle de l'électricité que de la chaleur, à considérer le caractère des deux agents.

Après avoir rappelé pourquoi on obtient une si faible partie du pouvoir de la chaleur, nous en venons à parler de nos machines, et ce que les premiers inventeurs ont eu de difficultés à surmonter. M. Petrie remarque, par dire que, dans le cas de l'électro-thermie, la difficulté n'est pas d'augmenter avec celle de la vapeur. A la place se présente à la difficulté et la dépense de développer un courant de 60 livres par les deux électrodes. Si le charbon peut être brûlé ou oxydé par l'air directement ou indirectement de manière à produire de la chaleur de un bon de chaleur, 1 livre de charbon pourra équivaloir à dix-huit livres de zinc dans la pile Daniell, d'alcool par que l'on a vu plus d'un fois de 1 livre de charbon que d'une livre de zinc, et au point de vue de l'unité pour l'oxygène, le charbon donne un charbon marchand est plus grand que celle d'un atome de zinc, et moins l'unité de l'hydrogène pour l'oxygène dans l'eau de la batterie.

SAINTE-GEMAIN LABOUE.

Illustration industrielle et commerciale.

M. FRAMAIS et GRAMMAGE. — *Dentelles, châles, robes-mantes, châles français*. — M. TAYAN. — *Alphonses de la rue 2*. — M. RAUTIER et GUBAL. — *L'expédition, la quatuor-vingt 3*.

Bien au monde de plus variés que l'industrie parisienne. Elle se manifeste sous toutes les formes, sous toutes les espèces, court au-devant de toutes les fantaisies, carresse tous les caprices, réalise toutes les surprises et dépense même toutes les espérances. Elle s'élève sur la fois sur les basses et sur les hauts, sur le marbre et sur le feu de paille, sur l'éclair et sur le sautoir, sur l'ivoire et sur le bois. Elle produit des bijoux immortels et des marchandises de 500 centimes.

1. Rue Pavée, 32. — 2. Rue de la Paix, 32. — 3. Rue des Fossés-Montmartre, 4.

elle satisfait aux besoins les plus impérieux et prévient les désirs les plus futiles ; elle s'entend autant que pas une aux choses de première nécessité, mais elle réserve ses plus charmantes faveurs pour les gracieuses inutilités qu'elle imagine. L'industrie parisienne est par-dessus tout une industrie de luxe, et ce qui n'est pas précisément luxe chez elle est presque toujours un moyen de le réaliser. Aussi a-t-elle conquis depuis longtemps l'heureux privilège d'embellir en Europe tout ce qui peut être embelli, le bleu regard de l'Allemand, l'évil vier de l'Espagnole, la grâce voluptueuse de la Française, la demeure du capitaliste oppulent, la villa du prince étranger, le palais des ministres et des rois, la pierre éloquentes des vieux châteaux historiques, les salons confortables de l'aristocratie anglaise, le boudoir de la petite maîtresse, le cabinet de l'antiquaire, les galeries des salles de spectacle, les couronnes royales, les espèces des femmes, l'atelier de l'artiste, le sanctuaire de la maison de Dieu, le canon d'un fusil, la garde d'une épée, le cheval de sang, tout, jusqu'au bouton du gilet, jusqu'au baud de la cravate, jusqu'à l'épingle qui ferme le corsage, jusqu'au laçage qui l'étreint, jusqu'à la dentelle qui en festonne les contours. Il nous faudrait écrire un volume pour que l'énumération fût complète. En un mot, tout ce qui flatte le toucher, tout ce qui plaît au goût, tout ce qui séduit l'odorat, tout ce qui captive le regard, tout ce qui ravit l'oreille, tout ce qui émeut, invente, produit par l'industrie parisienne, et je ne parle de trouver une chose agréable ou charmante qu'elle ne s'efforce chaque jour de rendre plus charmante et plus agréable encore. La toilette des femmes, cette chose importante à laquelle est souvent attaché le salut des empires, suffirait à elle seule pour défrayer nos colonies pendant plusieurs années si nous voulions en expliquer tous les détails, en divulguer tous les secrets, compter toutes les familles qu'elle fait vivre. Pour ne parler que des dentelles, essayez avec nous d'en nombrer les espèces, depuis la riche et modeste valencienne jusqu'au noble point d'Alençon, depuis le réseau délicat de la malins jusqu'aux splendides bouquets des sombres dentelles de Chantilly ; combien de doigts se meuvent chaque année pour façonner ces diaphanes mantilles, ces frêles garnitures de bonnets, ces transparentes colerettes, ces mille riens presque imperceptibles et qui font circuler des millions et vivre des milliers d'ouvriers !

La poëtie antiquité avait une jolie fable pour toutes les belles choses. Celle de la panvre Arachnée n'est pas la moins touchante. Malheureuse fille que Minerve, épouse, métamorphosée en hideux insecte ; nous la retrouvons chaque jour dans les coins oubliés de nos maisons inhabitées, tissant de ses doigts habiles ses merveilleux fils. Que d'Arachnées dans nos chaumières de la vitesse du monde et de la France ! Que de jeunes filles qui, les dos voûtés, l'œil cave, les jambes malingres, trop faibles pour les rudes labours des champs, n'auraient pas la vie si lamentable si leurs doigts n'avaient appris à voltiger sur le carreau, si les réseaux légers qui sortent de leurs mains n'avaient les belles épaulées à voir et les riches étalages pour donner envie !

Si l'on en croit les poètes, l'invention de la dentelle remonte à la plus haute antiquité, puis-s'ils la font descendre des temps fabuleux. On conçoit qu'en effet les femmes ont dû chercher de bonne heure un tissu assez diaphane pour laisser entrevoir toutes les perfections de leurs formes sans que leur purité eût à s'alarmer d'une nudité absolue. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette industrie avait atteint un si haut degré de perfection vers la fin du moyen âge, que les produits de cette époque sont encore pour nous l'objet d'une légitime admiration, et nos artistes contemporains ne croient pas pouvoir mieux faire que de copier fidèlement les dessins que nous ont légués nos ancêtres. Il est à Paris une maison qui, jolouse à bon droit des vieilles traditions, continue aujourd'hui l'œuvre un moment interrompue de la Renaissance ; c'est la maison Framaïs et Grammage ; elle recherche avec soin les vieux chefs-d'œuvre et s'occupe à les faire revivre dans les applications nouvelles que la mode invente chaque jour. Elle s'est rappelé que le grand ministre d'un grand roi, Colbert, n'avait pas dédaigné d'envoyer à Venise des ambassadeurs pour rapporter et fonder en France cette célèbre industrie du point de Venise qui faisait le désespoir de nos belles-duchesses. C'est ce point de Venise qui, nationalisé, est devenu le point d'Alençon. Cette ville a seule conservé jusqu'à ce jour le secret de sa fabrication, et la maison Framaïs et Grammage, si elle n'en a pas précisément le monopole, sait au moins en faire fabriquer les plus beaux produits. Il en est de même des dentelles de Chantilly. Elles s'exécutent pour la plupart sur de minces pous des-sous composés d'après les anciens chefs-d'œuvre du genre par les artistes de premier mérite, et nous voyons ainsi s'épanouir sur des châles des arabesques dignes de Jean Goussier et des fleurs que l'on croirait échappées au crayon anonyme de ces fameux artistes qui ont bûné leurs fantaisies dans les premiers chefs-d'œuvre de la typographie française.

La vérité n'est pas illusoire lorsque notre nationalisme affirme la supériorité des dentelles de France sur les plus belles dentelles venues à grands frais de l'étranger, mais ce nationalisme ne va pas jusqu'à l'aveuglement, et, quoiqu'on proclame qu'il en vient ainsi que chez nous l'industrie des châles de couleur français, il faut bien avouer que nous sommes encore loin d'avoir atteint la haute perfection de nos maîtres de l'Inde. Pen-Étre cela tient-il plus à l'infirmité de nos matières premières qu'à celles de nos tisseurs et de nos brodeurs ; toujours est-il que pour la main et pour le regard, le consommateur, le châle de l'Inde a le dessus et à ce compte nous n'avons pas nos plus beaux châles français. La comparaison est facile à faire dans cette même maison dont nous publions tout à l'heure : chez M. Framaïs et Grammage. Il y a là les plus beaux châles français que nous ayons vus, mais il y a aussi des châles de l'Inde du plus grand prix, et bien que ces messieurs aient le son trop rare d'im-

ter dans leurs châles français les meilleurs modèles de l'Inde, il nous serait difficile, malgré la finesse du tissu, l'excellence des couleurs et la perfection du travail, d'y voir autre chose que de bonnes et précieuses copies. Leur seul avantage à nos yeux, c'est de coûter beaucoup moins cher que leurs précieux types, et de permettre par conséquent qu'on les renouvelle plus souvent.

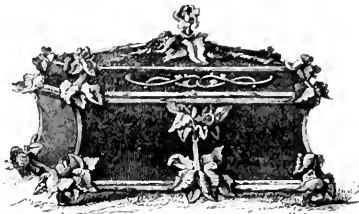
En visitant les magasins de MM. Frainais et Gramagnac, nous remarquons que, seuls peut-être dans l'industrie, ils excellent dans deux genres de fabrication qui n'ont entre elles aucun rapport. En consignait ici cette remarque, nous nous rappelons qu'elle était généralement faite lors de la dernière exposition.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que c'est sous Louis XIV, à l'ombre du patronage éclairé de Colbert, que la plupart des industries de luxe naquirent ou se développèrent en France; c'est à dater de cette époque qu'elles prirent sur leurs rivaux de l'étranger cette supériorité qu'elles n'ont plus perdue depuis et qui bravo encore à l'heure qu'il est les impuissants efforts de l'Angleterre. Autrefois, au moyen âge, c'est de l'Italie poétique et chevaleresque que nous venaient les bijoux et les meubles précieux. La mode nouvelle, que nous avons rapportée de notre conquête de Naples, nous avait fait prendre en pitié notre bel art gothique tombé alors en décadence. Naples nous envoyait ses soieries, Milan ses belles armures et Florence ses meubles splendides.

Déjà les habiles sculpteurs de figurines avaient, sous Louis XIII, imité, dans leurs balais, les incrustations des meubles florentins; mais il était réservé à un célèbre artisan nommé Boule d'affranchir complètement la France du tribut que son luxe payait aux ébénistes-marqueteurs de Florence. Boule les surpassa tous; il abandonna les pierres et les verroteries et tout le clinquant dont on faisait usage pour ne se servir que de bois, d'écaïlle, de cuivre et de bronze doré. C'est à ce grand artiste et aux élèves de son école que nous devons ces meubles admirables de goût, de formes et de couleurs, que, dans notre raffinement moderne, nous nous sommes empressés de copier lorsque nous avons enfin secoué la vieille et triste dérogée de l'art impérial. Nous avons maintenant plusieurs contumaceurs distingués de l'école de Boule, et parmi eux M. Tahau marche au premier rang. Si M. Tahau n'a pas atteint du premier pas la haute réputation de Boule, il faut l'attribuer aux petites dimensions des meubles dans lesquels il exerce d'abord son talent: charmants coffrets à bijoux, délicieux nécessaires, jolies boîtes à parfums que nous avons tous admirés en passant devant son magasin du boulevard, au coin de la rue de la Paix. L'écaïlle, l'ébène, le cuivre, l'argent, le bronze doré s'alliaient sous le caprice de son crayon et enfantaient ces petites merveilles dont le dessin ne saurait donner qu'une bien faible idée; car il y manque les chaudes nuances de l'écaïlle, le contraste de l'or avec l'ébène, et le jeu des reflets au contact de la lumière. Mais, depuis quelques années, M. Tahau, sans abandonner l'art des meubles miniatures, qui lui a valu une si légitime réputation, en a voulu conquérir une nouvelle dans la fabrication des grands meubles de luxe. Il a appelé tous les trésors du genre à son aide, et la dernière exposition des produits de l'industrie a pu nous montrer que le fini le plus précieux n'excluait ni l'ampleur des formes ni la modicité relative des prix.

Mais si M. Tahau est, à bon droit, selon nous, un industriel réellement artiste, c'est bien moins parce qu'il a

su copier les beautés anciennes que parce qu'il a su créer lui-même des beautés nouvelles. D'ou vient qu'une femme de goût sait de suite, sans en voir la signature, que telle jolie fantaisie qui lui est offerte vient de chez Tahau? C'est qu'il est l'inventeur par excellence, c'est qu'il s'inspire en même temps de la distinction recherchée des gens du monde et de la distinction pittoresque du peintre ou du statuaire; c'est qu'il sait perfectionner le bon goût en lui donnant une tendance artistique que les gens du monde peuvent bien ne pas toujours deviner, mais qu'ils ne dédaignent jamais. Le talent, la supériorité de M. Tahau se résument dans ce mot sacramental du luxe: le goût, véritablement de l'objet inutile. La mode passe, le goût conserve un cachet ineffaçable. Peu importe si un petit coffret, une jardinière, une fantaisie enfin a été exécutée en bois de porrier sombre ou en or brillant, des que sa physionomie a l'élegance native du caprice d'artiste; caprice sans précédents et façon né par un ciseau labile.



Coffret à bijoux, modèle de Tahau.

Jusqu'ici nous n'avons entretenu nos lecteurs que d'industrie de luxe, ou du moins d'une utilité relative; mais voici une industrie nouvelle, déjà féconde et déjà répandue, que nous pouvons ranger à la fois dans le domaine de la nécessité et dans celui de la fantaisie. Nous voulons parler des produits obtenus avec le caoutchouc et la gutta-percha. Ces deux substances résineuses, mises en œuvre par MM. Rattier et Guibal, à qui nous en devons le premier emploi chez nous, ont des applications si nombreuses et si variées, que nous n'essaierons pas même de les énumérer. Les vêtements en caoutchouc sont connus de tout le monde; le garde national et le militaire, le marin et l'ingénieur, le médecin et le curé de campagne, le chasseur et le voyageur, l'employé aux chemins de fer, le notaire de canton, le fermier, l'éleveur, le domanier, le pêcheur, tout homme, en un mot, qui, par plaisir ou par nécessité, se trouve exposé journellement aux intempéries des saisons et aux inconvénients du ciel, a fait depuis longtemps l'expérience de ces excellents produits, de ces imperméables maint-àux qui établissent entre le corps humain et l'humidité de l'atmosphère une barrière infranchissable. Les administrations publiques et privées, celles des chemins de fer en particulier, semblent vouloir les adopter définitivement pour ceux de leurs agents qui sont constamment exposés aux injures du temps. C'est là une mesure d'humanité à laquelle on ne saurait trop applaudir.

Mais, dans ses diverses applications, le caoutchouc présentait un grave inconvénient, celui de se raidir au contact du froid et de se dilater outre mesure sous l'influence d'une température élevée. Cet inconvénient a disparu. Grâce à une préparation sulfureuse dont MM. Rattier et Guibal ont le secret, le caoutchouc possède maintenant la qualité précieuse d'une élasticité uniforme et permanente, quelles que soient d'ailleurs les variations de l'atmosphère. Il est ainsi à l'abri de l'action du froid et du chaud, de l'humidité et de la sécheresse, des corps gras et même de certains acides. Ainsi préparé, il prend le nom de caoutchouc vulcanisé, et il se façonne en tuyaux souples et inusables pour conduites d'eau ou de gaz destinées aux ateliers, aux théâtres ou aux appartements; on en fait d'excellents tuyaux de pompes, des viroles, des cylindres, des manchons pour les machines et les mécaniques, des fils fins et tendus pour la fabrication des bretelles, des jarretières, des ceintures, des lacets, etc.; enfin, on en fait des ressorts, des bandes de billards, et tant d'autres objets de consommation usuelle, qu'il serait trop long de détailler.

MM. Rattier et Guibal ont également mis en œuvre une autre gomme, la gutta-percha, qui diffère du caoutchouc en ce qu'elle n'est ni élastique ni extensible, bien que douée d'une grande flexibilité. Cette matière devenue plastique à une température élevée, elle se façonne et se soude alors comme une pâte grasse et forme une sorte de cuir factice dont l'emploi est appelé à rendre de grands services dans l'industrie. C'est avec la gutta-percha que se font ces belles courroies sans coutures ni bourrelets, si estimées de nos mécaniciens. On peut faire ces courroies aussi longues que l'on veut sans qu'elles aient, en ces ressorts de cuir, ni parties faibles et inégales, ni de ces ressauts de couture qui ébranlent les machines et les mettent rapidement hors de service. Outre ces applications grandioses qui font de la gutta-percha une espèce de musculature pour les grandes machines, cette gomme a une foule d'autres emplois féconds dont le plus remarquable est celui qui vient d'être fait au télégraphe électrique destiné à relier ensemble les côtes de France et d'Angleterre. Sans la gutta-percha, qui a formé une sorte de gaine au fil métallique, toute tentative pour mettre en communication les deux rives eût été vaine. Le fluide électrique se serait perdu au contact de l'eau, et l'on aurait été privé de l'une des plus belles applications de la science moderne. On peut donc affirmer qu'en cette circonstance, c'est la gutta-percha, plus encore que le fil métallique, qui a servi à résoudre le problème. C'est également des usines de MM. Rattier et Guibal que sortent les fils enduits de gutta-percha avec lesquels le gouvernement français établit en ce moment ses grandes lignes télégraphiques.

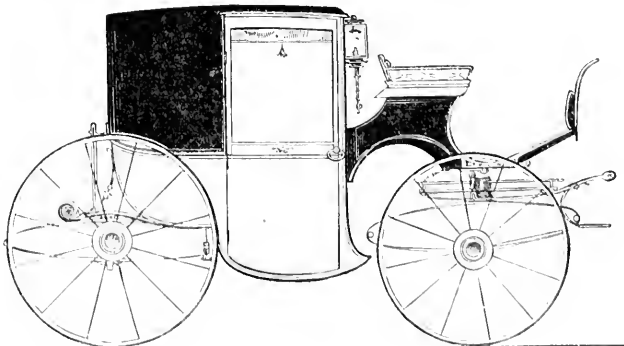
MM. Rattier et Guibal, en fondant en France cette belle et précieuse industrie, ont ouvert une voie nouvelle au génie des inventeurs, et ils ont rendu aux sciences mécaniques en général le plus grand service. C'est un instrument nouveau qu'ils ont mis au service de la science et de l'industrie, c'est le complément indispensable du bois et du fer, le lien qui doit unir les parties rigides des machines pour en faire enfin une sorte de corps humain docile et fécond sous l'action du génie. Le succès qui a couronné les efforts de MM. Rattier et Guibal n'est donc qu'une juste et légitime récompense de leurs énergiques et constants efforts.

DU CLOSEL.

Coupé-Chaise ou Brougham.

Ce genre de voiture, devenu à la mode depuis quelques années tant à Londres qu'à Paris, n'a cessé de recevoir des carrossiers anglais et français une foule d'améliorations successives qui toutes, cependant, laissant quelque chose à désirer dans le raccourcissement de l'avant-train; il était réservé à un carrossier parisien, M. Moussard, déjà connu des lecteurs de l'Illustration

par une calèche métallique par le dernier jury des expositions nationales et publiées à ce titre dans le numéro 354 du vol. XIV, d'inventer, pour les coupés-chaises, un système de raccourcissement d'avant-train tel qu'il fut obvie à tous les inconvénients et dangers que faisaient subsister tous les autres systèmes

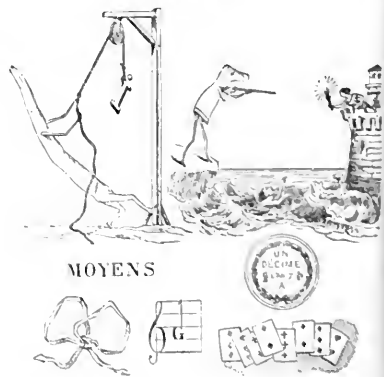


Nouveau modèle de voiture.

Indépendamment de ce perfectionnement capital, M. Moussard a apporté à ses coupés-chaises diverses améliorations de détail qui seront appréciées par tous les amateurs de voitures, et consistant en un strapontin mécanique qui ne prend aucune place à l'intérieur de la caisse, en un marchepied invisible qui ne paraît et ne se déplace qu'avec l'ouverture de la portière de

barra-clo elle-même des incommodes serrures à bores de canne apparents, et enfin en boîtes à roues ne se graissant qu'une fois chaque année. Ces inventions, perfectionnements et améliorations ont valu à M. Moussard une nouvelle médaille d'argent qui lui a été décernée par l'Athénée des arts dans sa 130^e séance. G. VALAISE.

Bébus.



MOYENS

EXPLICATION DU DERNIER BÉBUS.

Les temps révolutionnaires amènent avec eux la ruine de toutes les entreprises

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

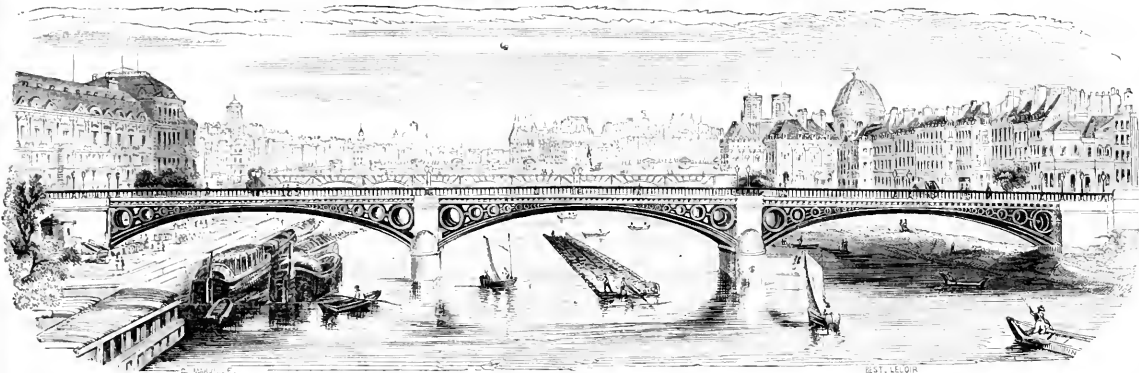
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 26, rue de Vauguard, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

19 OCTOBRE 1850



EST. LEOP.

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Pria de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 399. — Vol. XVI. — Du Vendredi 18 au Vendredi 25 octobre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. —
Concours de l'agriculture à Versailles. — Le Sahara algérien et le grand
désert. — Fête de l'agriculture et des arts à Bruges. — Les journaux
et les journalistes en Angleterre. — Bibliographie. — Souvenirs de
chasses en Syrie. — Voyage à travers les journaux. — Assistance pu-
blique, habitations pour les ouvriers.

Gravures. Derniers moments de la reine des Belges, Ostende 11 octobre
1850. — Courses de sanitar, Carrousel de l'École de Cavalerie, Le ja-
velot; La course des bagues; La course des têtes. — Concours de l'agri-
culture à Versailles: Dâ-ber; Cheval de trait; Taureau. — Fête ven-
tienne sur le grand canal à Bruges; Exposition des produits agricoles;
Dîte des chars. — Chasses en Syrie; La pêche avant la chasse; Le
dejeuner; L'affût aux champs; Le retour de la chasse; La traque au
bos; La battue en plaine. — Frontispice des bibliothèques communales.
— Statue de Simon Stevin à Bruges. — Rebus.

Histoire de la semaine.

A peine s'éteignaient les derniers bruits des fêtes de
Bruxelles et de Bruges, qu'un voile de deuil s'étendit sur
la Belgique et changeait la joie publique en douleurs et en
larmes.

Vendredi, 11 octobre, à huit heures dix minutes du ma-



Derniers moments de la reine des Belges à Ostende. — 11 octobre 1850.

un, la reine des Belges rendait le dernier soupir, au palais royal d'Ostende, après une longue et cruelle maladie.

La reine souffrait depuis longtemps; on la voyait dépérir jour en jour. Elle seulo ne croyait pas que sa fin fût proche. Lo roi avait soigneusement écarté d'elle tout ce qui aurait pu l'inquiéter sur elle-même. La veille de sa mort, elle faisait des projets pour l'avenir, parlait de ses enfants, du roi, et de son retour prochain à Laeken. Elle y est revenue, hélas! et pour toujours! Pendant, d'heure en heure, le danger devenait plus grand; le moment s'approchait, il fallait prévenir la reine et donner accès à la religion auprès d'elle. Mademoiselle d'Ilust, son amie, accomplit ce triste devoir.

Après une première défaillance, la reine, revenant à elle, dit: *A mon Dieu! je croyais mourir.* Mademoiselle d'Ilust se mit à pleurer, et laissa parler son cœur et ses craintes. Ses larmes, ses paroles entrecoupées frappèrent la reine. Après un instant de silence, elle demanda les sacrements. L'abbé Guelle entra, et, après s'être confessée, la reine reçut l'extrême-onction en présence du roi, de la reine Amélie et de toute la famille royale. Il était alors deux heures de l'après-midi.

Jusqu'à ses derniers moments, la reine ne perdit rien de la lucidité de son esprit. Elle parla avec un calme et une douceur infinis à sa mère et à ses frères. Sa tendresse pour le roi, l'avenir de ses enfants, la grâce qu'elle espérait trouver devant Dieu occupèrent et remplirent les instants qui précéderent son agonie.

Un peu avant sa mort, toute la famille royale était réunie auprès de son lit. La reine Amélie, la duchesse d'Orléans et la princesse Clémentine étaient à sa gauche; à son chevet, à droite, se tenait le roi, qui fondait en larmes. Les princes, ses fils, étaient à genoux du même côté; au pied du lit, le prince de Joinville, les ducs de Nemours et d'Almale contemplant avec une morne douleur cette scène si aimée que la mort allait leur ravir. M. Combar, intendant de la liste civile, pleurant au fond de la chambre, le docteur Janssens était près de la porte, le doyen de Sainte-Gudule derrière la reine Amélie. La reine était un peu inclinée, sa main gauche serait les deux mains de sa mère, elle pressait de la droite la main du roi. Les dernières paroles qu'on entendit d'elle furent des consolations à sa famille éplorée, puis ces mots: *Ou je n'y suis plus!* Elle expira ainsi, doucement, après une courte agonie.

La nouvelle de cette mort jeta tout le pays dans une consternation inexprimable. Ce fut un deuil immense et universel. Pendant plusieurs jours les affaires furent suspendues, les magasins et les théâtres fermés, et les édifices publics voilés de crêpes funéraires. On savait la reine aimée, bien aimée, mais jamais on n'eût pu croire qu'un peuple tout entier fût capable de tant d'amour, de respect et d'adoration pour sa mémoire.

Jamais, du reste, ces témoignages de la douleur publique ne furent mieux mérités que par celle qui en était l'objet. La reine était d'une piété vive et sincère; par un rare privilège elle unissait une simplicité et une modestie charmante aux talents les plus solides et les plus brillants dont le monde puisse être fier. Son esprit était des plus cultivés; elle servait avec facilité les principales langues de l'Europe; ses connaissances étaient variées et étendues; elle savait la politique et portait dans les affaires une raison calme et sûre. Si elle était digne des premiers temps de l'Église par sa piété et théoriques de ses vertus, elle était une des princesses les plus éclairées de son siècle. Mais elle ne voulait être de son temps que pour conseiller et faire le bien. Sa bienfaisance et sa générosité s'exerçaient avec la plus extrême délicatesse. On sentait sa main partout où il y avait une infortune à secourir, mais on ne la voyait nulle part. Telle fut la princesse accomplie que pleurent les Belges; en associant, il y a vingt ans, ses destinées à celles de cette nation, elle en avait fait sa famille. On la pleura comme une mère et comme une sœur. La douleur et le deuil sont universels, mais c'est surtout dans les classes pauvres de la population de Bruxelles qu'on en voit les plus profonds et les plus sensibles témoignages.

En mourant, la reine avait exprimé le désir d'être enterrée à Laeken, ou est la résidence d'été de la famille royale. Ce désir a été rempli. Lundi 15 octobre, les précieux restes de la reine ont été ramenés d'Ostende à Laeken par le chemin de fer. Cent cinquante mille personnes attendaient à la Courure le funèbre convoi. Deux troupes avaient été élevées à cet endroit, on la chausse du château royal de Laeken coupa le chemin de fer; et le roi, les princes, les ministres, le corps diplomatique et tous les grands corps de l'État y attendaient le cercueil. À l'arrivée, on le déposa sur un magnifique char funèbre, surmonté d'une couronne royale renversée et voilée de crêpes de deuil; et la translation de ces restes précieux se fit en grand cortège, au milieu d'un prodigieux concours de peuple.

Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, princesse d'Orléans, était née à Palerme (Sicile), le 3 avril 1812. Elle n'avait par conséquent que 38 ans, 6 mois et 8 jours.

Mariée à Compiegne, à S. M. le roi des Belges, le 9 août 1832, elle a eu six mariages.

Le prince Louis-Philippe-Léopold-Victor-Ernest, né à Bruxelles le 24 juillet 1813, devint le 16 mai 1834;

Le prince héréditaire Léopold, duc de Brabant, né à Bruxelles le 9 avril 1835;

Le prince Philippe, comte de Flandre, né à Laeken le 21 mars 1837.

Et la princesse MARIE-CHARLOTTE, née à Laeken le 7 juin 1840.

— Nos articles intérieures s'agitent dans le cercle éternel de la question de la prolongation des pouvoirs du président de la République, repoussée par les uns pour des motifs dont les voyez de M. Louis-Bonaparte, les revues arrosées de vin de Champagne et de vin blanc, suivies de productions auto-constitutionnelles, composent les principaux arguments, sans compter les obstacles qui résultent des termes formels de la Constitution; acceptée par les autres, malgré ces obstacles, comme une nécessité et avec une arrière-pensée qui pourra prendre corps dans la durée de ce nouveau bail; exige par elle quelques-uns en vertu d'un droit qui ne demande qu'à être consacré par le suffrage du jury, et auquel la force ne suffirait pas longtemps pour le rendre inviolable. C'est cette situation compliquée qui a cherché à se manifester dans les délibérations de la commission de permanence de l'Assemblée nationale au sujet de la dernière revue de Versailles. On prévoit qu'une collision pourra naître de ces prétentions opposées des premières réunions de l'Assemblée, et l'on a remarqué la décision avec laquelle le président de la République s'y prépare, dans l'insertion au *Moniteur* d'un article du *Constitutionnel* qui attaque très-vivement la commission de permanence. Il n'est pas sans précédent, à la vérité, que cette décision se soit arrêtée aux manifestes et ait reculé devant les conséquences de ses déclarations.

La passion politique a de nouveau soulevé, cette semaine, le procès que l'histoire instruit, depuis deux ans, contre le gouvernement provisoire et ses ministres. Tout est bon dans cette guerre; cette fois les témoignages sortent des écuries, et le plus sérieux de nos journaux n'a pas dédaigné de se laisser mystifier par un palefrenier qui emploie ses loisirs à faire des calembours. M. Gondchaux a déjà relevé la plaisanterie; mais l'affaire ne paraît pas finie.

— A l'étranger, la résistance de la Hesse aux violations de sa constitution offre un spectacle dont tous les partis reconnaissent et proclament la sagesse. Les menaces d'intervention en faveur de l'autorité de l'électeur semblent hésiter devant cette unanime pacifique résistance qui ne trouve à l'intérieur, ni dans la justice, ni dans la force armée, aucun contradictoire; mais qui est au contraire approuvée jusqu'à décider les officiers à donner leur démission plutôt que d'agir contre le droit et le vœu national, et les sous-officiers à refuser leur avancement pour remplacer les démissionnaires. On annonce que l'électeur aurait abdicqué; c'est peut-être le meilleur parti qu'il peut prendre. M. Hassemplag aurait également donné sa démission. L'Union, en Prusse, à laquelle personne ne pensait plus, et qui devait mourir le 4 de ce mois, a repris vie par suite des événements de la Hesse. Quoiqu'il arrive, dit le *Reformateur allemand*, le 15 octobre, nous pouvons avoir la certitude que l'on maintiendra l'état fédératif avec des formes représentatives. La Prusse ne l'abandonnera dans aucun cas. Tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour à ce sujet est le fruit d'une conviction intime. L'Union n'est plus une question théorique, mais une question d'actualité et de développement réel. Plus la cause nationale est entrée dans le chaînemen des événements et s'est identifiée avec les affaires de l'Europe, plus elle peut compter sur une participation à l'heureuse issue de ces derniers. Il n'est plus question de renoncer ou de persister, ni d'une question de forme de républicain ou de provisoire, mais d'une chose qui a enfin pris racine et qui a de l'avenir.

— M. Delacour, ambassadeur de la République française, dit-on d'autre part, a reçu de son gouvernement des dépêches qui s'accordent parfaitement avec les lettres que le cabinet a reçues de M. Hulbner. Le ministre français a résolu de marcher d'accord avec l'Autriche pour le règlement des affaires d'Allemagne. On regarde comme certain que la France reconnaîtra la diète de Francfort dès que l'Angleterre l'aura reconnue, et que jusque-là elle l'appuiera de toute son influence.

— Le Parlement anglais est de nouveau prorogé jusqu'au 4 novembre.

— Le fait le plus saillant des nouvelles des États-Unis qui viennent d'arriver par le *Canada* est l'ajournement des deux chambres du congrès qui a eu lieu le 30. M. Webster a envoyé des agents spéciaux à Mosquito et aux Dominiques d'Haïti. Six points de débarquement ont été désignés en Californie, et des collecteurs ont été nommés pour exercer leurs fonctions dans ce pays.

— La *Gazette piémontaise* annonce dans sa partie officielle la nomination du comte Cavour au ministère de l'agriculture et du commerce.

— M. le comte Cavour écrit au *Risorgimento* qu'appelé à faire partie du ministère, il cesse désormais d'appartenir à la rédaction de ce journal.

— Les nouvelles d'Égypte parlent de divers changements survenus dans le personnel des hauts fonctionnaires de ce pays, et contiennent des plaintes contre l'administration du vice-roi; quelques correspondances, au contraire, font l'éloge d'Abbas Pacha et le félicitent du renvoi d'Artim-Bey, ancien ministre du commerce et des affaires étrangères, accusé de malversation.

PAULIN.

Chronique musicale.

— Avant de faire définitivement ses adieux au public parisien, mademoiselle Albani a reparu dans le *Prophète*. C'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'ouvrage dans lequel la célèbre cantatrice obtient le plus de succès sur la scène lyrique française. Et cependant, à notre avis, la manière dont mademoiselle Albani dit le rôle de Fidès est loin d'être dans le véritable esprit du maître l'a conçu. Mais quelle que soit l'opinion d'un chroniqueur, son devoir est d'abord de constater des faits. Or le fait est celui-ci: 10,763 francs de recette; tel a été, tout au juste, ce soir-là, le fruit de cette nouvelle reprise de la partition de Meyerbeer avec mademoiselle Albani pour interprète du rôle de Fidès. Ajoutons que cette représentation a dit la 7. de l'ouvrage, et laissons pour aujourd'hui tout commentaire de côté.

— Les soins qu'on applaudit pas mademoiselle Albani, c'est madame Laborde qui recueille à son tour une ample moisson d'applaudissements qu'elle chante *Lucie de Lamermoor* ou

bien le *Hossignol*; deux partitions qui ne se ressemblent guère. Le talent plein et hardiesse et de verve de madame Laborde a le merveilleux pouvoir de galvaniser, pour ainsi dire, la musique du compositeur Lohu, qui, certes, n'aurait pu s'attendre, elle qui était déjà une vieille, à jouer d'une nouvelle jeunesse après trente-cinq ans d'une si passablement «quiescente». Tout en louant et en admirant ce phénomène, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que madame Laborde n'ait pas l'occasion de le produire en faisant valoir quelque œuvre écrite expressément pour elle par un de nos jeunes compositeurs. De toute façon, cela vaudrait mieux.

On annonce pour la fin du mois la rentrée de madame Viardot. Le retour de notre grande tragédienne lyrique excitera, cela n'est pas douteux, un très-vif intérêt. Il sera curieux de voir l'effet, traduit en chiffres, pour les gens positifs, de la 80^e représentation du *Prophète*. On nous fait espérer aussi la reprise des *Illeguonets* et de la *Juive*, avec madame Viardot dans les rôles de Valentine et de Rachel. Assurément ce sont là de bonnes nouvelles.

Nous en dirions volontiers encore une à propos de l'Opéra, si nous ne craignions pas d'être indiscret. Cette nouvelle est pour le moment à l'état de mystère, et ce mystère, ce serait, à ce qu'on dit, la découverte d'une magnifique voix de soprano dramatique, telle qu'on n'en a pas entendue depuis la perte prématurée et si regrettable de la voix de mademoiselle Falcon; celle-ci même, dit-on, était moins parfaite et moins bien exercée; quant au physique, on le dit très-beau et comme créé tout expressément pour le théâtre; âge, dix-neuf ans; lieu de naissance, Palerme; domicile, à Paris aujourd'hui, demain à Rome, hélas! à moins que la cour de Saxe ne consente à nous offrir ce précieux trésor qu'elle a élevé, et qui se nomme mademoiselle Emma La Grèce; il ne manquera que de dévoiler son nom pour compléter notre indiction. Que servirait d'être journaliste à l'on n'était indiscret? Ainsi, cher lecteur, veuillez ne pas oublier le nom de mademoiselle Emma La Grèce. Vous vous souvenez peut-être qu'avant ses retentissantes triomphes d'Angleterre et d'Amérique, mademoiselle Jenny Lind aussi était modestement venue à Paris, ou l'on n'a pas su la retenir, d'où on l'a laissée partir sans se douter de ce qu'on perdait.

À l'Opéra-Comique, on déploie une activité à monter de nouveaux ouvrages comme si les anciens perdaient de la faveur du public. Cependant, le *Songe d'une nuit d'été* avec madame Lgalde, *Giraldi* avec mademoiselle Miolan, *L'Amant jaloux* et la *Fée aux Russes* avec mademoiselle Lefèvre, et d'autres ouvrages encore avec d'autres excellents acteurs, captivent tous les soirs les habitués de la salle Favart. Et voici, malgré cela, qu'une pièce nouvelle, due à la collaboration de MM. Halévy et Scribe, vient d'être mise à l'étude. Heureux théâtre!

Toutefois, la question brûlante, comme on dit dans les premiers-Paris, ce n'est ni celle de l'Opéra, ni celle de l'Opéra-Comique, mais bien celle du Théâtre-Italien. Voilà ce qui depuis quinze jours occupe gravement notre monde de dilettanti. Les fameuses revues de la plaine Satory n'ont guère causé plus d'émotion que l'affaire du privilège de Théâtre-Italien. Mais, de même que ces revues se sont passées sans que rien fut dérangé dans l'équilibre européen, nous aimons à croire que la question qui concerne ce théâtre lyrique se videra de même, sans que la paix universelle soit troublée. Vienne-enfin le mois de novembre, qui, Dieu merci, nous est très-troué, et tout le monde saura positivement à quoi s'en tenir sur cet important sujet. Que la saison s'ouvre d'une manière brillante, et vous verrez qu'il n'y a rien de si sot que de ne plus penser aux émotions du mois d'octobre; chacun, nous l'espérons, sera d'accord.

Fidèle à ses anciennes et bonnes habitudes, l'Académie des Beaux-Arts a tenu, le premier samedi de ce mois, sa séance annuelle pour la distribution des grands prix de peinture, d'architecture, de sculpture, de gravure et de composition musicale. Cette dernière a eu, comme de coutume, les honneurs de la matinée. Sa part consistait en une ouverture de M. Gastinel, lauréat de 1846, et en une cantate, paroles de M. Bizan, musique de M. Charlot, lauréat de cette année-ci. Nous connaissons déjà d'autres œuvres symphoniques de M. Gastinel; sa nouvelle ouverture ne peut que contribuer à faire augmenter l'estime que mérite le talent de ce jeune compositeur. Quant à l'œuvre de M. Charlot, elle renferme d'excellentes parties; les voix y sont généralement bien écrites, et l'on reconnaît en cela un digne élève de M. Carafa, de l'auteur de *Masaniello*, du *Solitaire*, et de tant d'autres partitions qui ont été tant chantées. On pourrait reprocher à l'ensemble de la cantate de M. Charlot une certaine froideur de coloris. Par malheur, il faut avouer que le sujet qu'il avait à traiter n'était guère de nature à échauffer son imagination; on a quelque peine à comprendre qu'il avait à choisir entre dix-huit pièces de vers l'Institut n'en ait pas trouvé une meilleure; nous ne parlons qu'au point de vue musical. L'inspiration du musicien dépendant en pareil cas de l'inspiration du poète, on ne peut raisonnablement exiger de l'un ce que a fait défaut à l'autre.

Puisque nous sommes venus aux distributions de prix, nous ne devons pas manquer de faire mention de celle qui a eu lieu dimanche dernier au Gymnase musical militaire. La séance a commencé par l'exécution du *pas double*, qui a valu cette année le premier prix de composition de musique militaire à l'élève Coll du 58^e de ligne. Cet élève appartient à la classe de M. Vaillon; son *pas-double* témoigne de bonnes études, bien dirigées; il a fait grand plaisir à tous les auditeurs, et des applaudissements qu'il a reçus, une bonne part revient de droit au professeur. Un concert d'harmonie infantine, de fanfare de cavalerie et de chœurs, a terminé la séance. Les divers morceaux du programme étaient tous arrangés par des élèves du Gymnase musical militaire; et ce sont aussi les élèves qui les ont exécutés. Arrangement, exécution, partie instrumentale, partie vocale, tout enfin a pleinement satisfait l'auditoire, dans le-

quel on remarquait plusieurs de nos sommités musicales, entre autres M. Meyerbeer. Et chacun, en sortant, félicitait M. Carafa sur le zèle et l'intelligence qu'il déploie dans la direction de cet établissement si éminemment utile, devenu la pépinière des musiciens de toute l'armée française.

Pour terminer par une autre bonne nouvelle, nous annoncerons à nos lecteurs la reprise des concerts de la Grande Société philharmonique de Paris. C'est mardi, 22 octobre, à huit heures du soir, dans la salle Sainte-Cécile, que ces concerts recommenceront; ils continueront ensuite le second mardi de chaque mois jusqu'en avril, et ce ne seront pas les seuls; car les sociétés de concerts paraissent devoir être nombreuses cet hiver à Paris. Nous en tiendrons un compte exact dans notre *Chronique*. En attendant, nous pouvons affirmer que le programme par lequel la Grande Société philharmonique inaugure la saison musicale est des plus attractifs. Nous en parlerons après l'exécution.

GEORGES BOURSQUET.

Courrier de Paris.

Avouez qu'elle a lieu de se réjouir, et que princesse ne se vit jamais plus courtisée. — Qui ça, elle ? — Que de fêtes à son intention, vous l'avez vu la semaine dernière, et voilà qu'on lui ménage une autre surprise. — Qui ça, on ? — Il s'agit de lui donner, bon gré mal gré, un rôle dans quelque comédie nouvelle. N'est-ce point son épée qui traîne toutes les questions et emporte la balance, c'est pourquoi on l'appelle la reine du monde. — Eh, c'était déjà de l'opinion publique ? — Et qui serait-ce donc ? A la bonne heure, mais on l'entend différemment. — Et on se trompe.

Brodez le thème à outrance, et vous aurez l'échantillon des plus graves conversations de la ville et des faubourgs; quant au reste, autant de frivolités. C'est toujours et éternellement ce bon peuple des réjouissances publiques groupé autour du mât de cocagne et aussi disposé à siffler qu'à applaudir l'aventureux gamin qui s'efforce de grimper jusqu'au sommet : *Il l'aura ! il l'aura pas !*

Voici une observation plus sérieuse relativement à l'Angleterre. Nous avons beau répéter avec l'accent du patriotisme le fameux chant de Charles VI : *Jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera*, l'hyman britannique est flagrante. A Versailles, c'est un lord qui fait à l'égard de la France les honneurs de Versailles, ailleurs il n'y a point de bonne fête qui n'ait son cortège de gentlemen, c'est en leur faveur qu'on secoue le joug de l'étiquette; la chaîne de notre intimité, c'est une chaîne anglaise, tout le monde le sait. On se perd dans le dénoûment des autres importations britanniques, depuis l'équilibre des pouvoirs jusqu'au gâchis du macadam; le rail-way, le tea, le mackintosh, le club, le sport, le groom et le jockey ont conquis la France, elle court à toute vapeur sur la route du progrès, et c'est en vertu des procédés anglais. Dans cet envasement général, la France a tout livré, excepté sa véritable couronne, ses arts et ses plaisirs. Hier encore elle s'amusaît à la française, mais d'un jour à l'autre le divertissement peut changer.

La Russie — autre exemple de l'influence étrangère — ne prend pas à notre égard ces airs dominateurs. La Russie, qui s'entend elle de madame la princesse de Lieven, vise à réconcilier deux autres puissances dont la mésintelligence date de loin. C'est sous ses auspices, dit-on, que M. Thiers et M. Guizot viennent de se donner la main. Tout traité de paix a ses clauses secrètes dont l'avenir seul dégage l'inconnu. Il y a là de quoi ébranler le *Constitutionnel*, y compris sa fameuse solution.

La mort de la reine des Belges a causé des regrets universels, et la douleur de nos voisins devait trouver de l'écho à Paris. Notre peuple-roi n'a pas oublié les vertus de la princesse Louise d'Orléans; les paves surtout en ont gardé la mémoire; c'était leur providence aux pieds du trône, et, dans sa nouvelle patrie, chacun la pleure maintenant comme la charité couronnée. Le pouvoir suprême n'avait rien gagné en elle, au contraire, et jamais on ne montra plus de simplicité dans les grands airs. Les bienfaits et les consolations s'épanchant de son cœur comme de leur source naturelle; il eût été impossible de porter plus doucement le poids d'une hante fortune. On a remarqué, disent les journaux belges, qu'au milieu des merveilles de notre dernière exposition, la reine avait accordé toute son attention aux objets destinés à la classe pauvre, c'est-à-dire à la classe ouvrière. Ajoutons un autre trait, qui révèle la bonté de son cœur et la supériorité de sa raison vis-à-vis une autre classe. Il n'y a pas longtemps que, visitant une ville du nord de la Belgique, au campement de son époux, les bourgeois de l'endroit, après avoir décrit avec pompe l'histoire du jolais un fun se trouvait, prit un air grave, et s'adressant au couple royal : « C'est de ce balcon, dit-il, que le peuple précipita sur les piques des halberdiers un magistrat suprême qui avait trahi les intérêts de notre cité. » Pour toute réponse, le roi se tourna vers la reine avec un sourire : « Qu'en dites-vous ? Mais je suis, répondit la princesse, qu'il faut inviter M. le bourgmestre à dîner. »

L'enthousiasme des Américains ne connaît plus de bornes; ils se livrent à toutes sortes d'extravagances en l'honneur de Jenny Lind. A Delfz-vous, a dit un sage, de l'ivresse des peuples positifs, dans l'occasion, ils mettraient le feu à la maison... de leur voisin pour faire cuire un œuf. On connaît l'histoire du *noyau de pêche* recueilli comme souvenir et porté comme talisman; le détail du billet de parterre, payé 600 dollars par un bottier lanatique, est effacé par le suivant; aux dernières nouvelles, New-York brûlait pour Jenny Lind; et nous nous plaisions à croire que c'est au jour, bien qu'on nous affirme que l'incendie était visible de très-loin. Cependant M. Meyerbeer, proclamé Dieu par le Prophète, est descendu à l'hôtel *Trois-Etoiles*. Elle est la grande nouvelle donnée par les journaux, mais ne vous hâtez pas trop de crier : « Quel bonheur ! Meyerbeer est arrivé ; je ne me

sens pas de joie ! » Prenez garde à ce *trois étoiles*, c'est la patte du canard qui passe; la presse le décrochera demain pour le remplacer par cet autre : « C'est à tort qu'on a annoncé l'arrivée de M. Meyerbeer; il est parti de Paris le 20 novembre. » Trop heureux si l'on vous tient quitte avec ce nouveau canard au futur, car enfin les ailes lui ponnent en allant, et la semaine ne saurait s'écouler sans cette information décisive : « La nouvelle se confirme, l'illustre maestro a quitté Londres (alias Berlin) pour se rendre à Paris. L'Opéra peut compter sur un nouveau chef-d'œuvre. » Une fois servi dans ce dernier plat, le canard Meyerbeer en a pour tout l'hiver à barboter dans les eaux du lait-France; c'est une spécialité très-fructueuse pour le commun des badouillards qui pêchent à la ligne.

L'hôtel de Nantes a disparu de la place du Carrousel, et c'est une grande perte pour le fait-Paris, qui depuis dix ans et plus annonçait de temps en temps que la démolition en était décidée. « C'est ma chronique de la semaine prochaine qui tombe en platras, » disait un intéressé. Farcy avait été frappé à cette place dans la journée du 29 juillet 1830; et, sous ce rapport, c'est un souvenir glorieux qu'on efface.

Les spectateurs de l'hippodrome ont pu jour dimanche d'un spectacle charmant et pénétrant. La nacelle de M. Potevin a emporté sous leurs yeux trois sylphides en robe de gaze très-courcée, si bien qu'à moitié chemin de l'olympie, les dressees, grelottant comme de simples mortelles, se sont décidées à descendre à Asnières. Cet essai mythologique sera répété au premier rayon du soleil, c'est-à-dire l'éte prochain.

A l'ombre de cet automne, qui ressemble si fort à l'hiver, les théâtres ont revu de beaux jours ou plutôt de belles soirées. De nouvelles troupes affrontent le feu de la rampe; les déserteurs rentrent dans leur foyer respectif et ont rejoint le drapeau. L'un de ces revenants, qui, en sa qualité de grotesque réussi, se croit la coquille des beautés de chef-lieu, se trouve fortement atteint dans son amour-propre. Il jouait (le nom de la ville n'importe guère) un personnage d'oncle aveugné dans la culotte de velours très-rapé inspira des sentiments de commisération à une Artémise de la localité. La bonne dame, encore avenante et riche d'écus, chercha dans la défraîchie du défunt quelque vêtement présentable et fit demander le comédien à son théâtre. Celui-ci, ne doute plus de sa bonne fortune : en vue de l'hyman qui le réclame, il se pare, il accourt chez la veuve; on s'assied, on cause; il va formuler un doux aveu, lorsque la veuve sonne, et une servante se présente : « Marianne, apportez ce que je destine à Monsieur. »

Voici d'autres contes, les *Contes de la reine de Navarre*, au Théâtre-Français. Il ne s'agit pas ici des moralités galantes de cet Heptaméron contesté et peut-être contestable qui porte le nom de Marguerite, mais de l'épisode le plus célèbre de la vie de François I^{er}, sa captivité à Madrid. Le voyage de Marguerite à la cour d'Espagne pour y moyennant la délivrance de son frère, et le séjour qu'elle y fit, ont une certaine couleur dramatique qui devant rendre l'esprit ingénieux et le savoir-faire de l'auteur de *Bertrand et Balon* et du *Terre d'Azur*. Les événements les plus saillants de ce voyage ou de cette aventure (car c'en fut une) que l'histoire fourmille à M. Scribe, on peut les résumer en maniere d'abrégé de sa pièce, puisqu'il l'a suivie ça et là assez fidèlement, si ce n'est qu'il sacrifie beaucoup trop peut-être la vérité poétique des caractères et des mœurs au jeu des combinaisons scéniques.

C'est à la fin d'août 1525 que Marguerite, veuve (de la veille) du duc d'Alençon, arriva à Madrid, où elle trouva le roi son frère en péril de mort. A peine est-il sauvé par ses soins, qu'elle songe à l'arracher à sa captivité. Elle court à Toledo où se trouvait Charles-Quint, sollicitant tout le monde, cherchant à se faire des amis partout et travaillant les courtisans en secret; un jour elle faisait un discours politique à l'empereur, et le lendemain, un rapport de Brantôme, elle haranguait le conseil de Castille, fort émerveillé de son éloquence. En même temps elle contracte une amitié fort tendre avec Éléonore, veuve du roi de Portugal, et se met à brasser le mariage de François I^{er} avec cette sœur de Charles-Quint. C'est malin l'empereur, et en quelque sorte à son insu, qui l'union s'accomplit. Cependant Charles exigeait du roi de France la cession de la Bourgogne, que celui-ci s'obstine à refuser, on enlève Éléonore à son époux, et Marguerite, mûme d'un saut-conduit, part pour la France, emportant l'abdication du roi en faveur du Dauphin.

La pièce de MM. Scribe et Legouvé s'échafaudant sur ces trois incidents : la captivité du roi, son abdication, son mariage avec l'enfant. Aux personnages ci-dessus indiqués, l'auteur en ajoute trois autres qui ne sont pas précisément de son invention, mais qui ont été le maître Guittanara, jadis dans le drame de la captivité de François I^{er}, un rôle contraire à celui que M. Scribe lui attribue, et un des deux autres, Henri d'Albret et Isabelle de Portugal, n'ont jamais figuré. On ne peut d'ailleurs qu'admirer cette fécondité d'imagination qui prête à Marguerite des ressources d'esprit plus grandes encore que dans l'histoire. D'un bout de la pièce à l'autre elle est la chevillière ouvrière de la destinée; les secrets de tous et de chacun, elle les pose-elle, et nul ne connaît les siens. Charles-Quint est ensorcelé au point de vouloir épouser l'enchanteuse; elle fait au défaut à son gré les amours et leur fortune; à sa voix, la princesse Isabelle quitte l'empereur pour le ministre ou le ministre pour l'empereur; la princesse Éléonore, promise au comte de Bourbon, l'abandonne pour François I^{er}; c'est Marguerite qui prend cette *Bertran* de Paris; le ministre Guittanara, plus malheureux encore, malgré son astuce et sa diplomatie, se voit confisqué par Marguerite au profit de la France; dont il sera le très-humble serviteur dans les conseils du roi d'Espagne; François I^{er}, qui lui doit la vie des l'exposition, lui devra encore sa liberté et son royaume reconquis pour le dénoûment, quant à Henri d'Albret, le premier et le dernier, il s'en faut de bien peu que la princesse ne le sacrifie à la nécessité politique. Heureusement

tout le monde se doute que la sœur de François I^{er} ne peut finir qu'en Marguerite de Navarre.

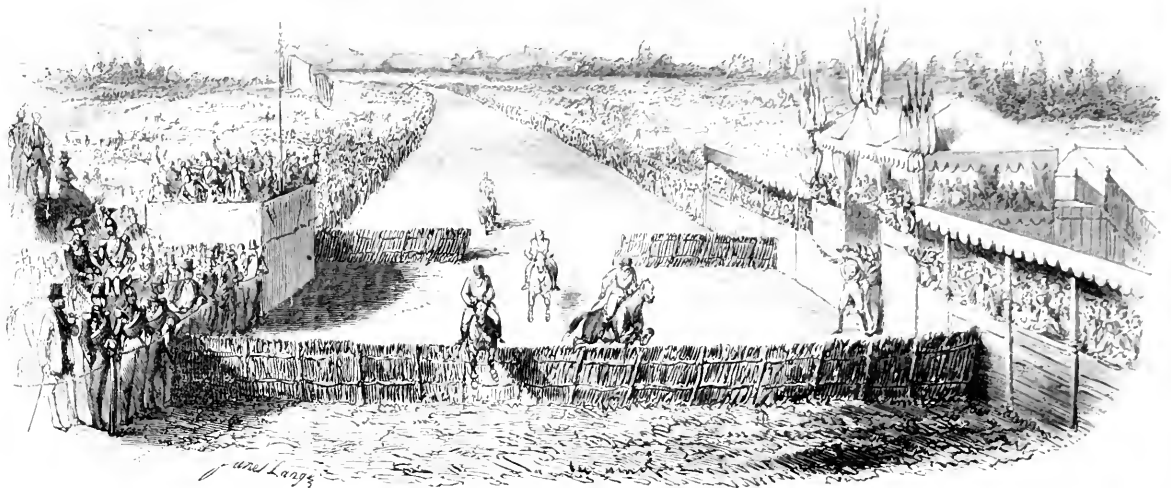
La pièce est intéressante, quoique un peu longue. Dans la conduite et le dénouement de l'intrigue, M. Scribe est passé maître. Sa plaisanterie est spirituelle, mais c'est toujours la même plaisanterie. La gaieté de son monde est une gaieté qui ricane. Quant au style, il s'en faut que les comédies du spirituel académicien soient mal écrites ainsi qu'on la trop répété, elles ne sont pas écrites du tout. Le terme propre, le son de la phrase, le choix de l'expression, peu lui importe, et puis ses personnages de comédie, historiens ou non, puisent au même vocabulaire, le vocabulaire des vaudevilles de M. Scribe.

Mademoiselle Madeleine Brohan débutait dans le rôle de Marguerite; elle a une excellente diction, une tenue parfaite, beaucoup d'intelligence et un ensemble de dispositions heureuses qui sont déjà du talent; aussi ait-elle été accueillie avec une faveur marquée. Il lui reste pourtant quelque chose à acquiescer pour justifier complètement la renommée qu'on lura faite par avance de honte. Il ne manque pas de conseillers sincères qui lui diront, au risque d'attrister un peu cet élatant triomphe. M. Geoffroi est un magnifique François I^{er}, MM. Samson et Hégnier sont toujours d'excellents comédiens, dont le zèle surpasserait le talent (si c'était possible), à ce point qu'ils se sont chargés de deux rôles étrangers à leur emploi. Mademoiselle Favart a peu de chose à dire, et on la regrette. M. Gut est très-comique, et M. Delaunay a failli le devenir dans le personnage d'Henri d'Albret, le languoureux. Avons-nous dit que le nom de M. Scribe et celui de son collaborateur, M. Legouvé, avaient été accueillis par les applaudissements de la salle entière.

Voici l'*Odéon* et le théâtre de la Bourse qui, à leur tour, se mêlent de comédie, et il leur en valet un peu de gaieté, un peu de rire, un peu de tout. Un *Rast sans haine*, excellent titre, mais comment l'entendez-vous ? « Nous naissons valetaille, dit quelque part Paul-Louis, et s'il n'y avait que trois hommes sur la terre, l'un ferait la courbe à l'autre, et, s'insistant contre le troisième, ils le contraindraient à travailler pour eux. » Le *Paradis de l'Odéon*, c'est l'homme à la courbe; il est compassant, il est flateur, il est possédé de l'esprit de servitude, ni honneur, ni humeur; à peu de choses près, c'est le courtois banal et pourtant très-intéressé que Molière a peint dans *Philtre*, et la silhouette du parasite de la Bruyère. C'est un varrien qui a sa bourse dans la poche d'autrui, il possède l'art de mettre sa cravate et l'art encore plus grand de se faire payer pour cette aptitude; sa vie est une *montre* ou parole perpétuelle, il est l'étiquette de tout ce qui s'achète et de tout ce qui se vend; citoyen méprisable, mais d'ailleurs peu dangereux que ce *Paradis*, s'il ne faisait pas de la propagande. Pourquoi les hommes gens seraient-ils détestés par les fripons, si ce n'est qu'un fripon vit dans un galant homme sa propre sature vivante ? Paroles très-égales de corruption et de paresse pour tous les hommes, c'est pourquoi il catéchise un pauvre bachelier, peut-être pour le faire de son métier, amoureux de vocation et qui songe pour la fille de son chef. Le démon teute l'enfant, il voudrait le faire renouer de son humilité; à l'imité mon exemple, et tu entreras en partage de mes trésors; ces habits, ces chevaux, ce luxe, cette élégance, c'est à toi d'en user à ton tour. Mais l'enfant échappe à la séduction et il épousera ses amours.

La chanson en trois actes du théâtre de la Bourse — la *Famille du Mari*, — ne vaut pas plus et ne vaut pas moins, à considérer le titre et l'exécution. Dorthez, autre innocent marié à Paris, comme sa jeune femme en province : « Tu verras moi intérieur, lui dit-il, oncle, sœur, cousine, servante, quelle bénédiction. Et comme ce monde-là va se mettre à te plaindre, à cerner ! » Mais bonsoir le paradis, voilà l'enfer déchainé. L'oncle est un vieux maniaque, un crastucé qui sait la botanique; la sœur et la cousine, l'uno veno et l'autre fille à marier, sont des diables qui ne valent pas le diable, et la servante est la sorcière de la communauté. Qu'est-ce que la jeune mariée aux yeux de cette engance ? Une ennemie naturelle; l'étranger ! tel est le sobriquet dont on la sifflette. Mais l'étranger a bon cœur; elle est Parisienne, d'ailleurs; elle est élégante, et, ma foi, elle a logé les vieux membres et les habits au grenier pour les remplacer par un mobilier plus sortable, comme c'est son droit. O l'heure ! o vengeance ! Le maniaque pleure son herbier dévoré par les pucerons. Oh est mon uteroc ! Mon vieux pastel, où est-il ? Et ma chaudière, et le nichet d'Azor, et nos verres à pattes sans pattes ! Le charivari est général. La veuve épouse ses amères chassés par l'étranger; la bonne qui n'a jamais plus mauvais, lève son plumbeu vers le ciel. On déménage, on déménage, et, quand le mari est venu, on fait faire de velours, et on se moque de victimes de madame la Parisienne. Mais la Parisienne est jolie, clairvoyante, sensée et assez fine mouche; elle se sent dans toute la force de sa lune de miel, et, comme elle a sa *séduite* son mari, elle se sert de sa patte pour tirer le masque à tous ces chattemites. Ce vaudeville a peut-être le tort de ressembler à un discours de rhétorique ou trois actes : exorde, preuve et péroraison; mais l'observation, l'esprit, le trait, le son du détail, non n'y manque, ou du moins il y manque très-peu de chose pour constituer un vaudeville accompli. Il a des allures de comédie, si bien que c'était d'abord une comédie agréable que M. Jules de Wailly, *fata profugas*, a portée au théâtre de la Bourse, et chaque soir ce théâtre s'appauvrit d'avoir accueilli le réligié.

Aux Variétés, la *Dut de Mariette* s'est glissée dans l'ombre du dimanche, livrant la critique comme un vaudeville qui n'a pas la conscience nette, et qui fait son coup à la dernière. Mais *Pon casé*, celui-là emporte la patte ! C'est grâce à ce pont cassé qu'Arnal, *Monsieur Parole d'Honneur*, se trouve à la disposition de madame Boissière en vertu d'une discrétion qui il a perdue au lanquenet. Il y a un mari folâtre qui court après une danseuse légère; laissez-les faire :



Courses de Saumur sur l'hippodrome des prairies du Bray.

vous tenez Arnal dans un de ses meilleurs rôles. La scène de lansquenot est plaisante; celle du duel et celle du mari, et la scène de la femme aussi, tout est plaisant; bon Dieu! dans quel genre n'a-t-il pas les auteurs vont-ils débrousser tous ces mots burlesques, ces coup-à-l'âne ébouriffants, ces bêtises, ces hardiesses et ces gentilles à mourir de rire. A côté d'Arnal, on a beaucoup applaudi mademoiselle Marquet, une actrice de la bonne lignée, qui serait à sa place aux Variétés si elle n'avait pas su s'en faire une autre au Théâtre-Français, où elle débute prochainement.

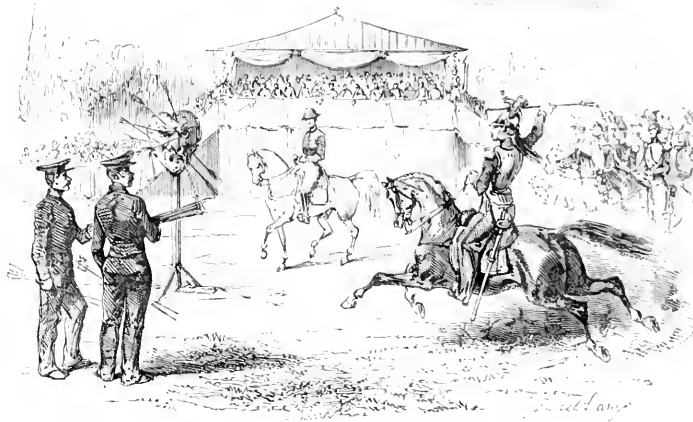
Vous connaissez, tout le monde connaît les courses d'octobre, qui sont celles d'avril. Des jockeys maigres, speulettes au galop qui volent, emportés par des coursiers impétueux comme l'ouragan. Qu'ils s'appellent Fitz-Émilien, Couche-Tout-Nu, Sérénade, Suive-Qui-Peut ou Brouhaha, ce sont toujours d'admirables chevaux, égaux, à quelques longueurs près, en force, courage et beauté, si bien qu'on pourrait penser que c'est le même coursier qui court perpétuellement après les mêmes prix. Leur illustration remplit l'illustration, et pour cette fois il est

trop juste que Paris cede la place à Saumur.

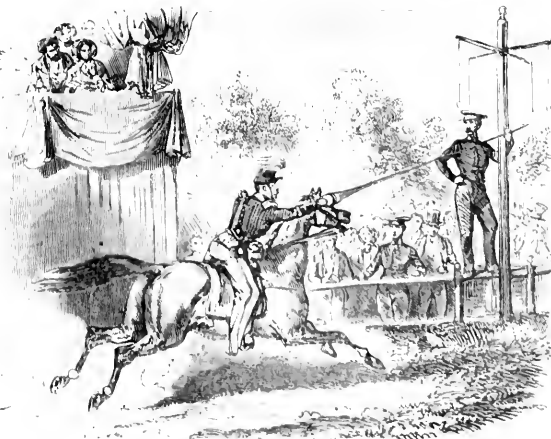
Les courses de la ville chevaleresque ont eu lieu le 29 septembre sur l'hippodrome des prairies du Bray; c'était une fête d'inauguration. Désormais, chaque année, à la même époque, l'arène s'ouvrira aux coursiers de tout sexe et de tout âge, et quatre prix seront décernés aux vainqueurs. Le prix de la ville de Saumur est de deux mille francs; il a été remporté par Aphra, jument appartenant à M. d'Il-donville. La course figurée dans notre vignette est celle des barrières; le prix, de 800 fr., dit de l'École de cavalerie, a été remporté par Figaro, à M. du Bœrtil.

Le carrousel donné le lendemain dans la même enceinte avait attiré une foule immense. Nos dessins, pris d'après nature, en reproduisent les différents exercices. On pourrait essayer de peindre ces joutes habiles et ces brillantes évolutions, telles que courses de bagues, maniement du javalot, têtes enlevées, spirale et serpentine; mais à quoi bon une description pour nos lecteurs, qui, grâce à l'obligeance des autorités de Saumur, ont ces exercices sous les yeux.

PHILIPPE DESOY.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — Le javalot.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des bagues.

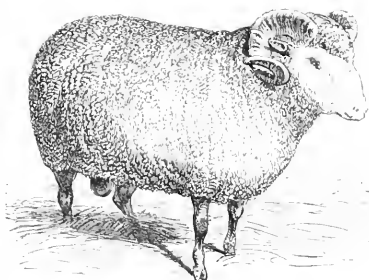


Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des têtes.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'AGRICULTURE À VERSAILLES.



Que les temps sont changés! Du magnifique hôtel que la royauté absolue construisit pour loger ses pages, y a lieu un siècle, cent mille familles privilégiées, entre lesquelles l'épée de la vieille féodalité avait jadis partagé le sol, se sputaient la faveur de voir admettre leurs fils dans cette vœure sacrée, ou on les stylait aux grandes et aimables anières. Le regard du maître, et surtout celui de la favorite, prétenait y distinguer le mérite nais-sant, qu'un beau ur, se trouvait mis en son lustre sous une épaulette ou sous nsigne d'une charge à la cour, avec le lard au d'un portaille en perspective. Rose et Fal-ert, il est vrai, n'ont point mmence ainsi; mais aussi que d'obstacles ils ont eu à sur-onter dans leur carrière! Aujourd'hui, le jeune paysan il se sent au curir la moindre étincelle d'ambition, et au rveau le moins grain de capacité pour la profession dans quelle il est né, et qu'il chérit avec tant de raison, voit, ur peu qu'il montre de zèle et de persévérance au travail, ouvrir devant sa blouse et ses sabots, d'abord la ferme-ole de son département, puis l'école régionale, et enfin l'istitut agronomique. Après avoir gagné loyalement au con-urs ses trois admissions successives, et sans qu'il ait eu soin de recourir à aucune protection, il sortira pour ocuper une chaire et placer son nom à côté de ceux des Oll-r de Serres, des Parmentier, des Thoin, des Dombasle, pour diriger la culture d'un domaine de l'État, ou regir grands biens d'un propriétaire, ou exploiter une ferme-ociété avec un capitaliste à qui il aura inspiré confiance.



Animaux reproducteurs. — Bélier.

Avant peu, l'usine des champs réclamera l'ingénieur agricole d'un talent constaté avec autant d'empressement que l'usine industrielle réclame l'ingénieur civil au sortir de l'école centrale. Dans le heu ou se sont formés tant de brillants

hommes de cour, qui, avec leurs grâces futures, et par des sentiers semés de fleurs, ont conduit l'antique monarchie à sa ruine, il va désormais se former une élite de population rurale, dont le savoir solide contribuera puissamment à assurer la prospérité du pays.

Dans les écuries de cet hôtel, les plus splendides écuries qu'on ait jamais édifiées (je n'excepte pas celles qui furent consacrées par l'empereur Caligula au consul quadrupède qu'il daigna associer à son gouvernement pseudo-constitutionnel, ou entre-nait pour le service de MM. les pages quel-ques centaines de lin-guants chevaux de bataille et de classe. Aujourd'hui le modeste cheval de tra-vail y est herbier; côté à côté avec le coiffeur, cheval de course, et tous les deux ne se trouvent point humiliés de rece-voir dans leur compa-gne le lauréat campagnard, le noble bélier, et même le cynique pour-

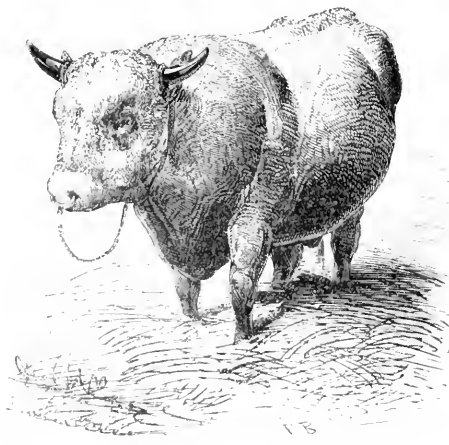
veau. On voit là, non à l'état de simple théorie mais mise en scrupuleuse pratique, l'égalité devant la fourche et la fraternité de la lièvre; la liberté seule étant tant soit peu restreinte; le licou fait qu'elle ne peut dégenerer en licouée. De mauvaises lan-gues racontent que le cheval du Louis XIV de bronze de la cour du palais, lequel cheval est lun de me sembler beau, malgré son allure d'aristocrate, en voyant entrer sans façon dans les nobles écuries toute cette démagogie d'animaux, s'est cabré d'indignation sur son piédestal. Je ne nie pas le fait; je croirai à tout vice dans un cheval si malheureusement conformé; mais je suis sûr que s'il s'est porté à un tel excès, son anguste cavalier l'aura châtié par un rude coup d'ép-ron, car le grand roi ne manquait pas de sens et de patriotisme, et, bien qu'il ait régné à la mode de son temps, il aimait sincèrement le progrès en industrie et en agriculture.

Voulez-vous avoir une image fidèle des formes qu'on recherche, et dont l'ensemble était qualifié beauté dans le cheval avant notre époque. Passons d'abord par le musée historique, et regardons les beaux tableaux de bataille de Van-der-Meulen. Nous remarquons une grande taille, des muscles puissants, mais des têtes busquées à l'excès, des encolures raouées, des dos enselles. Maintenant, visitons l'ex-position des chevaux reproducteurs, et comparons avec ce que nous avons vu dans le musée. L'homme a réussi à modifier la tête, l'encolure et le dos du cheval. L'homme assure qu'ainsi modifié le cheval respire mieux, et qu'il est plus apte à supporter le poids du cavalier.

L'exposition de cette année ne compte pas beaucoup de



Animaux reproducteurs. — Cheval de trait. — Uthopian, fils d'Oscar, race normande-Perc. heronne, aq part. nant à M. Guara-Jama.



Animaux reproducteurs. — Taureau — Lebrou, race auvergnate, appartenant à la ferme-école de Souillart.

chevaux; mais à la prochaine il est à espérer que nous verrons ligurer à peu près toutes les races du pays. On pourra juger alors parlément de la marche du progrès que l'on se propose d'accomplir: modifier du mieux possible les formes dans toutes les races, de manière à ramener tous les chevaux du royaume à trois types: 1° le cheval de trait; 2° le cheval de selle ou de guerre; 3° le cheval de course ou de vitesse. L'élevage dans chaque contrée jugé à quel type sa race pourra s'amener le plus facilement, et surtout en donnant le plus de bénéfices, et il combine d'habiles croisements sans sortir de la race, ou bien en la corrigeant par le mélange avec une autre. Le dessin qui est joint à notre article représente un cheval fabriqué en Normandie; il reproduit les conditions de beauté qui constituent le type du cheval de trait. Si vous voulez voir la perfection dans ce genre, je vous engage à pousser jusqu'à la ferme de la Ménagerie, et à visiter six juments anglaises qui sont employées aux travaux quotidiens.

Il est de même pour les taureaux. Remarquez combien tous ceux qui sont réunis sous ces vastes toitures, et qui représentent à trop d'exceptions près les races bovines de la France agricole, dont les six régions ont pour centre Saint-Lô, Angers, Bordeaux, Aurillac, Nevers, Vesoul; remarquez, dis-je, combien tous ces animaux sont déjà modifiés dans le sens qui doit les ramener à deux types: 1° bêtes de travail; 2° bêtes d'engrais.

Le bœuf de travail doit être bien ouvert du poitrail et des hanches; ses jambes, de hauteur médiocre, doivent être nerveuses sans être trop grosses. Il doit avoir des jarrets larges, une tête de moyenne grandeur, la cote arrondie, un ventre qui ne soit ni gros ni pendu, un garrot et des reins larges, un dos rectiligne du garrot à la croupe, des hanches peu saillantes, la queue bien attachée et s'élevant un peu au-dessus de la croupe; la cuisse arrondie, les cornes bien courbées, grosses, courtes, luisantes; les pieds solides; quant au fanon, il ne doit pas être trop grand. Il doit être de taille et de force appropriées au sol qu'il est destiné à cultiver. Il doit en outre être docile et peu délicat sur la nourriture. Le dessin donné ici d'un jeune taureau du Cantal, appartenant à la ferme-école de Souillac, réunit à un haut point ces qualités, ainsi qu'on peut le voir. (Il en est une essentielle que, cependant, l'artiste n'a pu reproduire d'une manière assez sensible, au point de vue où il s'était placé pour prendre son croquis; c'est le dos parfaitement rectiligne du garrot à la croupe).

Comparez ces formes avec celles que l'illustration a plusieurs fois données, de la bête d'engrais, et vous verrez que les deux types sont en opposition à peu près complète. Il faut donc renoncer au problème qu'on a cherché quelquefois à améliorer les formes d'une race de manière que l'animal soit à la fois propre au travail et puis à l'engrais. Dembasse, M. Villeroz et d'autres autorités enseignent aujourd'hui qu'il faut choisir laquelle des deux fins on prétend obtenir, diriger ses croisements en conséquence, et surtout s'attacher, dans la bête d'engrais, à la qualité si précieuse de précocité. Répétons-nous sans cesse que la race Durieux a atteint tout son développement et peut être amenée à la perfection de grasse à l'âge de deux ans.

Dans l'Angleterre, pays de plaines et où les capitaux ne font pas défaut, le travail du bœuf a disparu devant celui du cheval, et l'on ramène toutes les races bovines au type de la bête d'engrais. Nous qui avons des contrées où le travail du bœuf se maintiendra longtemps encore et peut-être ne cessera jamais, nous ne devons pas pratiquer une imitation rigoureuse du radicalisme de nos voisins dans cette question, et nous devons entretenir les deux types, en ramenant chacune de nos races au type qui convient à sa contrée.

Nous ne quitterons pas l'honorable enfant du Cantal sans dire un mot de la manière ingénuë dont il est ferré. Il a fait ses cent quarante lieues, par étapes de sept à huit lieues, sans un seul de ses ongles ait perdu son fer. Cette ferrure a fait l'admiration de MM. les éleveurs les plus émérites, Masse, de Bélaque, de Torcy, etc., qui l'ont fait dessiner, et se proposent bien d'adopter pour leur bétail. L'invention en est due à M. Richard, le représentant du Cantal, qui s'est bien gardé de prendre un brevet. Tout il aimerait à voir se répandre le plus rapidement possible tout ce qui est amélioration agricole.

Les superbes mémoires indigènes se font remarquer à cette exposition, tant par la finesse de leur laine que par leur conformation grandement améliorée. Nos regrets que les plaques fixées à leurs boîtes portent simplement un numéro et non pas le nom du propriétaire. Nous nous plaignons à ce propos de la majestueuse bête d'engrais (le gardien nous l'a nommé ainsi), dont nous donnons le portrait, est de la bergerie de M. Gilbert et de celle de M. Pluchet, deux grands cultivateurs dans Seine-et-Oise; s'il n'en est pas, il est digne d'un éloges.

Les vœux sont aussi fort beaux. Depuis le commencement du siècle, on a introduit en Europe des porcs provenant de Chine, de Siam, de la mer du Sud, du cap de Bonne-Espérance, etc. Toutes ces races sont de taille petite, ont le corps trapu, les jambes courtes, le ventre près de terre, la tête raccourcie, etc.; et cet avantage de formes, elles joignent celui de manger peu, d'avoir un accroissement très-rapide et de s'engraisser facilement: on peut tuer l'animal à six ou huit mois, au maximum de sa croissance et parfaitement gras. Croisées avec les races anglaises, elles ont donné des mâts précieux et de taille plus forte, sans avoir rien perdu des autres qualités. Ces nouvelles races anglo-chinoises de Hampshire et de Berkshire ont été introduites en France, en 1819, par Hazard. Des cette époque, on en a nourri chez M. Lafayette, un château de Lagrange. Un beau trotteur, importé plus récemment par l'actif et savant M. Yvain, est tout des soins à notre école d'Alfort. M. Moll indique un moyen bien simple de remédier à la mollesse qu'on reproche au lard du cochon chinois, c'est de le faire cuire moins longtemps que le lard ordinaire.

Le troupeau d'Alpacas entretenu à la ferme de la ménagerie a fourni de la laine longue et soyeuse, dont on a tissé une pièce d'étoffe. Heureux qui pourra s'en procurer pour se faire un paletot! Nous souhainons à nos lecteurs des châles de la laine manuchany, qui figure aussi à l'exposition. L'illustration a déjà, dans le cours de cette année même, consacré un long article à ce produit si recommandable d'une variété de nos mérinos indigènes.

Nous terminerons par un éloges bien sincère adressé aux riches de M. de Beauvoys. Cet excellent homme, si connu dans tout le monde agricole, s'est vu à l'élève de ces intéressantes travaux, avec un zèle et un esprit d'invention qui lui a valu déjà dix médailles de la part de sociétés savantes. Dans un rapport à la société d'agriculture de Seine-et-Oise, M. Erambert, professeur à Grignon, vient de donner un exposé intéressant de ces travaux, et d'un charmant et utile petit livre publié par M. de Beauvoys; nous nous proposons d'ici à peu d'en parler tout au long, et de le recommander à nos lecteurs avec tous les commentaires qu'il mérite.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Le Sahara algérien et le grand désert.

PAR MM. LE GÉNÉRAL E. DUMAS ET AUBON DE CHANCEL.

Nous sommes en grand retard avec ces deux excellents livres. Que les auteurs nous en pardonnent ce tort, qui s'il n'était involontaire, serait d'autant plus grave, que les publications dignes d'intérêt sur l'Algérie sont malheureusement peu nombreuses.

Le nom de Sahara, vieille généralement l'idée de solitudes immenses, sablonneuses, sauvages, mais c'est un préjugé, et à plusieurs centaines de lieues de distance du littoral le désert n'est désert que par intermittence: souvent même il est très-peuple. On le distingue en trois parties; sur les points où il est habité, il prend le nom de *Fiaf*; son habit n'est pas habitable, il reçoit celui de *Kifar*, qui signifie *abanonni*; inhabité, inhabitable, il est qualifié *Falat*. Les Arabes nomment *sheur* ce moment presque insaisissable qui annonce le point du jour, dans ces pays sans aube et sans crépuscule, et durant lequel on peut encore, en temps de jeûne, manger, boire et fumer, l'abstinence rigoureuse devant commencer « des qu'on peut discerner un fil blanc d'un noir. »

De là le nom de Sahara et de Sahariens, s'il en faut croire les *Tulba* (lettres); car c'est au Sahara, pays plat et immense, que l'on aperçoit tout d'abord le *sheur*, tandis que les gens du Tell ne peuvent le saisir que bien plus tard, à cause des montagnes et des pics de terrain qui le dérobaient à leurs yeux.

C'est là aussi viendrait cette étymologie du mot Tell que généralement l'on fait dériver de *tellus*, terres cultivables, et dont il faudrait chercher l'origine dans le mot *tali*, dernier, les *Telhens*, en effet, étant les derniers à apercevoir le *sheur*.

On s'étonne, d'après la connaissance qu'on a des mœurs nomades de l'Arabe, de trouver les Sahariens obstinément fixés au sol, en partie du moins, car si un certain nombre de tribus du désert émigrent chaque année, il en est d'autres qui ne quittent jamais les oasis, où le soin des palmiers, leur principale culture, réclame d'eux de constants efforts. Cette circonstance n'est pas la seule qui explique cette anomalie apparente. Les cultivateurs des palmiers ne paraissent point appartenir à la race arabe. Ce sont des peuples autochtones qui, repoussés du littoral, et à un grand nombre de siècles, par tant d'invasions, de guerres et de conquêtes successives, se sont réfugiés dans les régions du *sheur* et y ont porté leurs mœurs simples, sédentaires et agricoles. Il est à remarquer qu'ils sont moins fatigués, moins intolérants, et (il est probable que l'un est la conséquence de l'autre) beaucoup plus industrieux et plus civilisés que leurs coreligionnaires d'Algérie. Ils disent franchement: « Nous ne sommes ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans; nous sommes les amis de notre ventre. » Le scepticisme est favorable au développement de l'industrie: aussi, chose singulière, ce sont ces peuplades réputées à demi sauvages qui non-seulement produisent les drogues et plantes rares dont on a besoin dans le Tell, mais fabriquent les lins tissés dont on admire dans les bazars de Constantine, d'Alger, de Tripoli, de Tunis, la trame soyeuse et délicate, digne de l'épingle d'Arabie! Les canuts de Lyon ont, dans les oasis du Touat, du Soud et jusqu'en pays nègre, des confrères et des émules qui sont loin de se souçonner. Le Tell, superstitieux, dévot et apathique, ne fournit guère que des grains; mais c'en est assez pour leur l'actif et laborieux troupeau du *sheur* sous son absolu dépendance. Car, si l'un peut à toute mesure se procurer de haïks provinciaux, de bœufs, de plumes d'autruche, on ne peut se passer de balle, le Sahara n'en produisant que peu ou point, et les dattes, abondant fort inutilement du reste, devenant bientôt malsaines et rebutantes quand elles sont employées seules.

Plus tard, sont venus au Sahara, sur les traces des premiers habitants du pays, les Arabes de la conquête, et ils s'y sont juxtaposés. Ils y ont conservé leurs mœurs dédaigneuses et indolentes; ils s'y considèrent comme trop grands seigneurs pour cultiver la terre. Bien que propriétaires d'une partie du *kifar*, ils se contentent de camper sur la bisière des oasis et d'y faire paître leurs troupeaux. La culture de leurs champs d'orge et de leurs pieds de palmiers, ils la content à ces mécontents autochtones qui demeurent fixes au sol. Ils en perçoivent les revenus; puis, l'été venu, ils emmènent dans les régions plus tempérées du Tell, où ils portent les dattes, les autres denrées et les produits manufacturés du Sahara, et dont, à l'entrée de l'hiver, ils reviennent chargés de céréales, servant ainsi de pourvoyeurs et d'intermédiaires entre deux contrées si diverses.

Malgré le soin curieux que la nature a pris de les isoler

l'une de l'autre en ne laissant entre elles que deux ou trois passages ou *corres* presque infranchissables, il est évident que, par cette diversité même de produits, de climat, de mœurs, elles sont destinées à s'entre-secourir, à coexister fraternellement et à se servir mutuellement de complément et de ressource. Aussi, est-ce d'une importance énorme pour le Tell et ses occupants d'étudier et d'approfondir ces régions nature encore à peine entrevues du *sheur*.

Directeur des affaires arabes, M. le colonel de Sphais, aujourd'hui général Dumas, était placé mieux que personne pour diriger et entreprendre les premières investigations vers ces contrées mystérieuses, et c'est en feuilletant deux mille lettres arabes qu'il a pu, sous le patronage du ministère de la guerre et avec le concours de la rédaction de M. Aubon de Chancel, attaché aux affaires arabes, recueillir et classer, mettre au jour ses études géographiques, statistiques et historiques sur le Sahara algérien.

Cette réunion de documents, complètement nouveaux et inédits alors, et dont tous les voyages, expéditions, campagnes, exécutés depuis, n'ont fait que vérifier l'exactitude, est et démontrera le guide, le *cade mecum* de tout explorateur qu'un intérêt de commerce, d'industrie, d'art ou de science entraînera à visiter le sud de nos possessions, ou à nouer des relations plus lointaines avec les tribus limitrophes du grand désert. Indiquant les principaux itinéraires qu'il faut suivre pour se parcourir en tout sens, c'est le *Livre des postes* du Sahara. Le mille romain, par exemple, que les relais en soient servis, comme ceux de la grande route de Paris à Marseille, ni les chemins précisément pareils à nos voies carrossables, nationales ou vicinales. Un étroit sentier à mulet, semé de causses, le plus souvent perdu dans les sables ou emporté par les torrents, voilà pour la route. Quant aux gîtes ou aux étapes, si c'est aujourd'hui une tribu que sera demain une fontaine, après-demain un arbre, et quel quefois rien. Mais, quels qu'ils soient, il importe au voyageur de les connaître, et leur absence même a besoin d'être dûment signalée. Chemin faisant, l'auteur de ce précieux guide note et relève tout ce qui, dans les parcours, peut être utile à la caravane, qu'elle soit scientifique ou commerciale on interesse, au point de vue militaire et stratégique, le gouvernement du pays; les forces de chaque oasis ou agglomération de villages, le chiffre de la population, les usages caractéristiques, les noms des chefs principaux, les cultures, objets d'industrie et de négoce, etc., etc. Nous avons pu nous même contrôler sur plusieurs des points spécifiés et décrits dans l'itinéraire l'exactitude et la valeur des indications qu'il renferme. Pour quiconque connaît la débauche profonde et instinctive des Arabes, leur répugnance à laisser questionner, leur aversion pour les réponses catégoriques, leur ignorance et leur mépris des mesures et des distances, qu'il faut évaluer des lors par et par et par points de comparaison, c'est un véritable snet d'étonnement sur de tels éléments, à ce point de fidélité et de précision. L'autorité du chef des affaires arabes à sans doute pu me servir de seconde dans une entreprise que lui seul pouvait entreprendre et mener à si bonne fin; mais il fallait savoir vouloir s'en servir, et c'est ce qu'a voulu et su faire M. général Dumas, et dont nous le louons sincèrement.

Encouragés par ce premier et si légitime succès, MM. Dumas et de Chancel ne se sont point arrêtés en si beau chemin. Comparant du petit désert, ils ont voulu affronter le grand, et reparsaient dernièrement dans l'arène au nouvel itinéraire qui, cette fois, recule les migrations des notions sahariennes jusqu'aux limites du Soudan, à quel chose comme sept ou huit cents lieues dans les terres.

Cette fois, ce n'est plus une nomenclature que le lecteur a sous les yeux. Au lieu d'un simple état des lieux géographique et statistique, c'est la caravane elle-même, c'est un poème oriental en action qui se déroule dans la nouveauté de MM. Dumas et Chancel. La fantaisie n'y a point rien: c'est de la bouche même du *khébir* qu'ils ont recueilli et transcrit les émouvantes péripéties de cette marche au pays des Nègres, à travers six cents lieues de désert, au milieu de dangers, de privations et d'alternatives sans nombre.

Le *khébir* est le conducteur de la caravane; c'est lui qui commande et dirige, dans l'océan des sables, cette flotte volante. C'est un homme d'intelligence, de bravoure, d'adresses éprouvées. Il sait s'orienter par les étoiles; il connaît, par l'expérience des voyages précédents, les chemins, les points les plus dangereux, les dangers de certains passages, les moyens de les éviter, tous les chefs dont il faut traverser le territoire. Il y a une à suivre selon les pays, les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents et autres accidents. Dans ces vastes solitudes où rien ne sonde indiquant la route, le *khébir* a pour se diriger mille points de repère: la nuit, si pas une étoile ne lui ait aidé à la simple inspection d'une poignée d'herbe ou de terre qu'il étudie des doigtés, qu'il dirige et qu'il goûte, il devine où l'on est, sans jamais s'égarer.

Tel est Chezzoum, le capitaine de l'expédition périlleuse au pays des Nègres, le narrateur dont MM. Dumas et Chancel ont recueilli le récit. Il est jeune, grand et fort; c'est un maître du bras. Il a sous lui plusieurs lieutenants (*chaous*; son autorité est absolue, mais sa parole est douce et ses commandements toujours basés sur la raison et la prudence. C'est un homme dont la sagesse ne saurait être comparable à celle des Peaux-rouges et du fameux *Ba de-Cur* des savaies de l'Amérique. Pour mieux exercer son métier de pilote, il a possédé la prévoyance jusqu'à prendre femme chez toutes les principales peuplades qu'il faut traverser pour gagner le bord lointain du voyage; il s'est marié sur toute la ligne, et maintenant ces terribles *Touaregs* les vautours du désert et la terreur des caravanes.

C'est d'après son conseil et ses incitations insinuantes qu'on s'organise et se met en route pour aller chercher à l'prix l'or, les esclaves, les peaux de bœuf et d'autruche, l'

sayes et l'ivoire du pays nègre, qui est comme la Californie de l'Afrique septentrionale, car le prophète a dit :

« La gale des chameaux, son remède est le goudron, »
 « Comme la pauvreté, son remède est le Soudan. »
 Chacun s'arme, s'approvisionne, charge quatre chameaux, et l'on part un *jeudi* de Metlili, car il est dit : « Ne partez jamais qu'un *jeudi* et toujours en compagnie. » Le vigilant Chegguen se multiplie en route; il recommande par-dessus tout la prudence, « car celui qui met la tête dans le son sera becqueté par les poules. » Quand on est en pays suspect et à la portée des maraudeurs, il prescrit le silence, il interdit de fumer, de faire du feu, de sortir; il ordonne de faire la bouche des chameaux; la nuit, il se relève et s'assure d'heure en heure que les gardes du campement ne dorment point; puis, s'adressant aux malfaiteurs qui seraient tentés de l'attaquer, il leur crie d'une voix sonore qui va retentissant au loin dans les profondeurs du désert :

« O esclaves de Dieu! vous entendez; celui qui tourne autour de nous, tourne autour de la mort ! »

« Il ne gènera rien à ce métier et ne reverra pas les siens ! »

« Si l'aîné, qu'il vienne, nous lui donnerons à manger ! »

« Si l'aîné, qu'il vienne, nous lui donnerons à boire ! »

« Si l'aîné, qu'il vienne, nous le révérons ! »

« Si l'aîné est fatigué, qu'il vienne se reposer ! »

« Nous voyageons pour nos affaires, et ne voulons mal à personne. »

Après beaucoup de marches, la caravane atteint Guéla, dans la grande oasis du Touat, et y jout dans des jardins délicieux d'un long repos. Un trait de caractère et de mœurs remarquables signale l'hospitalité qu'ils y reçoivent. La veille du départ, ils demandent à voir le fils de leur hôte, jeune enfant plein d'égouté et de charme. « Mon fils dort d'un profond sommeil, répond simplement l'hôte qui continue de leur faire libéralement, gracieusement les honneurs d'un festin splendide. » Mais le lendemain ils apprennent, au moment de se mettre en route, que le jeune enfant s'était tué en tombant du haut d'une terrasse. Le pere avait eu l'énergie de contenir son désespoir pour ne point attrister ses hôtes.

De Guéla, Chegguen conduit les voyageurs à Timi-moun (sept journées de là) : c'est la capitale du Touat. Là, ils opèrent leur jonction avec une autre caravane, celle de Tidikéouit, et les deux *khérbirs*, élevant à la hauteur de leur tête le livre saint de l'Islamisme, disent aux voyageurs réunis :

« Jurez par ce livre sacré que chacun est le frère de tous, que tous nous ne faisons qu'un seul et même fusil, et que, si nous mourons, nous mourrons tous du même sabre; » serment prêté aussitôt par tous de la bouche et du cœur. Une autre caravane se fait à venir rejoindre la troupe voyageuse : c'est celle d'Améridj, et tous les négociants réunis prêtent Chegguen d'être le *khér-bir-gid*. Ils consentent, en continuant de donner à sa troupe les plus sages conseils : « Nous voici proches du pays des *Touareg* (*trahis*) ; ils sont avides et méchants; il vous faudra les acheter. Quand je vous dirai avec mon œil : Donnez, — préparez un cadavre; et quand je vous dirai : Veillez, — ouvrez les yeux et les oreilles; souvenez-vous aussi de les flatter, et n'oubliez pas le proverbe :

« Si celui dont tu as besoin est monté sur un âne, dis-lui : Quel beau cheval vous avez-là, monseigneur ! »

Quant aux conseils hygiéniques, il leur recommande avant tout de savoir souffrir la soif : car les buveurs ne vont pas loin, et ils sont pareils aux grenouilles; à peine sortis de l'eau, ils meurent. »

On arrive enfin au pays de ces redoutables *Touareg*, dont un seul trait peindra les mœurs : *Kredidache*, qui était leur chef avant Ould-Biska, le prince actuel, fut tué dans un combat par Ben-Manour, de la tribu des Chambas. Il laissait une femme, grande et belle, et elle promit sa main à celui des *Touareg* qui lui apporterait la tête de Mansour. Ould-Biska, dans une expédition terrible qu'il dirigea sur les Chambas, tua le meurtrier de *Kredidache*.

« Ould-Biska, lui dit la veuve, je suis à toi comme je te l'ai promise; mais prends ton poignard, lins d'ouvrir le corps du mort, arraches-en le cœur et jette-le à nos lévriers. » Et il fut fait comme elle avait ordonné. Les chiens des *Touareg* ont mangé le cœur du chef des Chambas.

Grâce aux relations des longtemp établies de Chegguen avec ces pirates du désert, parmi lesquels il a femme et enfants, les choses se passent bien, et les trois caravanes traversent, sans autre aventure que quelques cadeaux ou tributs payés à propos, le territoire des *Touareg*, de ces *louches jeres du sabre*, qui, montés sur le merveilleux dromadaire *mehari*, franchissent en un jour des distances énormes, et fondent, par un bond que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celui du tigre, sur la caravane qu'ils ont présente de loin avec un flair véritablement prestigieux, et qu'ils suivent souvent à la piste, grottant le moment propre pour l'attaque, comme le requin obstiné dans le sillage d'un navire, des semaines, des mois entiers.

Il nous faut à regret passer sur le surplus de cet itinéraire émouvant, et gagner avec nos voyageurs *Kachna*, le terme de la route et la capitale du royaume d'Houassa, habité et conquis par la race foulle, où ils n'arrivent pas sans de longues traverses et de nombreuses aventures. Là, ils débent avec le plus grand succès leurs marchandises, et précèdent en retour à leurs acquisitions, qui consistent pour la plupart en arbat de nègres. Le prix moyen des esclaves est d'une coude de drap par homme. Trois jours ensuite sont donnés pour la restitution des *rahébitiores*. Pendant être rendus dans le délai prescrit :

« L'esclave qui se coupe avec ses chevilles en marchant; »

« Celui dont le cordon ombilical est trop saillant; »

« Celui qui a les dents ou les yeux ou mauvais élat; »

« Celui qui se salit, comme un enfant, en dormant; »

« La négresse qui a la même défaut ou qui confie; »

« Celui ou celle qui a les cheveux courts et entortillés (la plique). »

Le retour de la caravane n'offre pas moins de périls ni de difficultés que l'aller. L'embaras de garder les esclaves, leur surveillance qui est de toutes les secondes, s'ajoutent aux ennus et aux anxiétés du premier trajet. Heureusement, les *Kiafats* (voyants) attachés à la caravane sont des gens doués d'un si merveilleux instinct, qu'ils savent dépister les nègres fugitifs sur un brin d'herbe, une feuille froissée, quelques grains de sable foué. Un jour c'est auprès d'un énorme lion, qui s'est assoupi à la suite de son éroyable repas, que l'on retrouve deux des malheureux fuyards qu'une même chaîne accroplait, l'un tremblant blotti sur un arbre, l'autre, ou plutôt les lambeaux informes et sanglants de l'autre, qui avait été moins agile, et que le lion avait saisi et dévoré sous les yeux de son compagnon.

Sonne enfin, après une absence qui a duré près d'une année, l'heure fortunée du retour à Metlili, point du départ, et les joies de la famille, les embrassements des amis, l'ivresse du gain qui est énorme, dédommant amplement les voyageurs de la longue suite d'épreuves et de périls auxquels ils viennent d'échapper. La plupart, oubliant leurs maux, sont prêts à se remettre en route, et l'infatigable *khér-bir* est la pour les y inciter et pour les guider de nouveau.

Le peu de détails qui précèdent, et la trop succincte analyse que les limites de ce recueil nous ont permis de tracer de cet itinéraire, nous dispenseront d'insister sur l'intérêt ethnographique et le mérite poétique de ce tableau oriental, présenté avec le talent, la plume vive et exercée de M. Ausone de Chancel. Mais il ne s'agit pas seulement de cela, et les auteurs évidemment se sont proposé un autre but plus prosaïque peut-être, mais aussi plus réel. Etudier dans leur lointain mystérieux ces caravanes qui, parées de grandes flottes, sillonnent les mers de sable de l'Afrique centrale, c'est le premier degré à atteindre pour en préparer l'acheminement vers nos possessions algériennes. Jusqu'à ce jour elles ont suivi des directions différentes et établi leurs débouchés à Tripoli et à Tunis, qui doivent à ce grand commerce, cette dernière ville surtout, une part, la meilleure peut-être, de leur prospérité et de leur importance. Ce sont des avantages dont notre intérêt et notre devoir sont de chercher à profiter. Pour atteindre ce but si désirable, deux vus nous sont ouvertes : la première consisterait à attirer vers nous par des avantages spéciaux, par une protection efficace, par l'appât de grands bénéfices, les voyageurs et leurs *khérbirs*; l'autre, bien plus expéditive, nous a été, dit-on, proposée par un chef de ces oasis avancées dans l'intérieur et sur lesquels nous exerçons une suzeraineté nominale. Il s'agirait tout simplement de détrousser les caravanes qui, au lieu de venir à nous, persisteraient dans l'ornière, et de leur faire oublier le chemin de Tripoli et de Tunis. Ce moyen héroïque n'a pas été admis; les Anglais en eussent fait cas. Décidément nous sommes un peuple maladroit, naïf, ingénu, et nous ne saurons jamais pratiquer le grand art de la colonisation.

FÉLIX MORNAUD.

Fêtes de l'Agriculture et des Arts. à Bruges.

Il y a quatre ans, on célébrait à Bruges les fêtes de Simon Stevin, illustre savant du seizième siècle, onvers lequel on réparait, par l'inauguration du bronze de Simonis, l'oubli et peut-être l'ingratitude de huit générations. (Voir l'illustration, numéro 182, 15 juillet 1876.) Bruges s'élevait à la suite d'une longue décadence; ces fêtes le ressuscitèrent. La belle et mélancolique cité se donna son linceul séculaire, s'éleva de notre point oublié encore, et, voyant cette foule qui lui était venue se répandre dans ses rues et sur ses quai déserts depuis si longtemps, se reprit à l'espoir d'une vie nouvelle. La fête fut splendide : on évoqua tous les souvenirs du passé. Toutes les gloires d'antiquité furent rappelées; les images des grands hommes de la Flandre ornèrent la place publique; la place manqua pour les y placer tous. Quelle ville aussi, quelle histoire et quels souvenirs! Quel grand homme, du treizième au quinzième siècle, Bruges n'a-t-elle pas vu passer! Quelle histoire à laquelle la Flandre n'a-t-elle point été mêlée! Les comtes de Flandre épousaient les filles de France et donnaient des empires à Constantinople. L'écuson de Flandre, d'or au lion écu-sable, a été conquis aux croisades sur les infidèles. Les ombres de Philippe-de-Bon et du Téméraire planent sur Bruges et ses monuments; Marie de Bourgogne, la dernière de la famille, y est conclue dans son tombeau, à côté de son pere Charles. C'est à Bruges que Philippe le Bon, le grand porteur, conquit ce pan agaçant qui devait faire de la maison de Bourgogne la famille la plus puissante de l'Europe, vaste dessein dont la maison d'Autriche accepta l'héritage et que Charles-Quint réalisa plus tard.

Ce que Bruges était alors, on se refusait à le croire si la preuve n'en était partout dans ses annales, dans les prodigieux débris de sa splendeur passée, dans les trésors de l'art qui elle a religieusement conservés. Son rôle politique a été plein de gloire; la liberté des communes s'est développée dans son sein; ses milices et ses yeunes bravaient la tyrannie; ses enfants étaient vainqueurs des rois. Et quel héros dans ses luttes; dans ses chutes quel état et quel retentissement!

Elle a eu toutes les gloires; elle est le berceau de la civilisation, du commerce et de l'industrie, dans l'Europe occidentale; elle commerçait avec l'Inde, avec Venise, avec Gènes; ses vaisseaux couraient le monde connu; chaque nation avait un comptoir chez elle, et chacun de ces comptoirs était un palais. La première bourse de commerce fut instituée à Bruges; elle avait la première à taller le diamant. Ses négociants étaient les trésoriers des princes; ses filles humiliaient de leur faste l'orgueil des reines de France!

N'est-elle point aussi le berceau de l'art? N'est-elle point la vraie patrie de Memling, le pere de la peinture moderne; des Van Eyck, qui ont immortalisé à la fois leur nom et leurs chefs-d'œuvre; de Pourbus, qui devança l'École italienne, et dont le dessin a la pureté du crayon de Raphaël? Les tableaux de Memling sont sans prix, les œuvres de Van Eyck se paient en volets qui formaient le tableau de Jean Van Eyck, l'*Agnau divin*, qu'on voit à Saint-Bavon de Gand.

Les guerres étrangères et civiles, les luttes religieuses, portèrent à la prospérité de Bruges les premiers coups; les traités de Munster et de la Bavière anéantirent son commerce au profit de la Hollande. Depuis lors elle est ce qu'on la voit aujourd'hui : une ruine superbe, triste, plein d'une indolente poésie. Elle plaît, comme Rome, aux grands esprits fatigués des bruits du monde, on y vient se reposer et mourir dans la paix et l'obscurité.

Mais c'en est fait maintenant, l'asile est violé, le mouvement et le bruit ont chassé le silence et la monotonie du cloître; plénième inoui! la vie est revenue. Comme la belle au bois dormant, Bruges, qu'on croyait morte, n'était qu'endormie. L'herbe a disparu des places publiques, la foule les remplit et les anime, le port reçoit des navires, les nuptials des canaux sont arrachés par les ancrés et les câbles. Disons quand et comment ce changement inoui s'est manifesté.

Depuis deux cents ans Bruges ne célébrait plus guère que des fêtes religieuses. Le clergé était puissant dans les Flandres. Les fêtes de Simon Stevin semblaient une nouveauté hardie; sous certains rapports, Stevin est un autre Gahéle. On s'efforça donc d'amodir le savant, on tâcha d'affaiblir l'éclat de la solennité. Le libéralisme prit fait et cause pour le savant et pour la fête. Une lutte très-vive de pamphlets et de journaux s'engagea à cette occasion. Le libéralisme l'emporta : une spirituelle brochure, qui parut sous le voile du pseudonyme, mais dont l'auteur, bientôt connu, était M. Van-de-Weyer, ambassadeur à Londres et ministre d'Etat, fut le coup de grâce de ce qu'on nommait à Bruges le parti rétrograde. Les fêtes de Simon Stevin furent donc célébrées avec lout l'éclat d'un triomphe de l'art et le libéralisme prit de grandes forces à Bruges.

Le renversement du cabinet catholique en juin 1847, l'avènement d'un ministère libéral au mois d'août suivant changèrent la face du pays tout entier. La Belgique entra résolument dans la voie du progrès; un programme nouveau, manifesté d'une politique loyale, active et intelligente, fut inauguré aux acclamations enthousiastes de la population, et la Flandre vit renaitre son commerce et son industrie, tombés dans l'infirmité et le marasme le plus absolu. Ce n'est pas, comme on peut bien le penser, que des fêtes seulement que fut ressuscitée la Flandre, mais par des mesures promptes, énergiques et d'une grande portée. L'agriculture fut encouragée, l'industrie protégée et secourue. La fabrication des tissus, livrée à la routine d'ouvriers ignorants, s'arrêta chaque jour davantage; des ateliers d'apprentissage s'ouvrirent partout, et l'on y enseigna les meilleures méthodes et les procédés les plus nouveaux. On institua des écoles pour l'agriculture, on forma des comités agricoles, un conseil supérieur; on ouvrit des expositions générales et particulières; on publia à bas prix des livres utiles au cultivateur; on affranchit des droits de péage et de transport la circulation des engrais; on améliora considérablement la voirie vicinale.

La sollicitude du gouvernement pour les intérêts moraux et matériels du pays s'étend fort loin. Les actes législatifs les plus importants ne lui font point négliger les soins plus modestes que réclament l'hygiène et la salubrité publiques. D'une main il tend au pays la loi organique de l'enseignement, de l'autre il récompense le zèle des vieux serviteurs, il donne aux pauvres ménages des prix d'ordre et de propriété intérieurs, et il répand les instructions et les circulaires touchant l'assainissement des villes et des communes. A Alost et à Ath, la remise des prix du moralité, de prospérité et d'ordre, a été dernièrement l'occasion de très-solennelles cérémonies dont le *Moniteur* a rendu compte. A Alost, dit le journal allié, on a donné des prix aux familles nombreuses qui, pendant le cours de l'année, avaient trois enfants dans le meilleur état de propreté. Dix femmes et trois hommes, chefs de ménage, ont reçu des mains de MM. le bourgmestre et échevins des prix consistant en objets d'habillement. Ces bonnes gens étaient tout ébahis de l'honneur qui leur faisait.

« La ville d'Ath a, dit encore le *Moniteur*, célébré cette année l'anniversaire des journées de septembre d'une manière qui mérite d'être mise par toutes les administrations des villes du pays. Elle a inscrit au nombre de ses fêtes la remise des récompenses honorifiques et pécuniaires aux ouvriers et artisans, aux familles nombreuses qui se distinguent par leur dévouement, leur moralité et leur propreté. »

Ces deux cérémonies ont été entourées d'une grande solennité, comme, du reste, le sont en Belgique depuis deux ans toutes les fêtes dont la pensée morale est élevée et le but grand ou noble. Celles dont nous allons faire le récit avaient un double caractère. C'étaient les fêtes de l'agriculture et de l'industrie flamande réconciliées; la reconnaissance publique en faisant les principaux frais, et s'il faut mesurer ce réconnaissance à l'unanimité et à la grandeur de la manifestation, on doit à dire que les bénéfices du gouvernement envers les Flandres sont appréciés comme ils méritent de l'être.

Bruges était décorée avec une pittoresque magnificence. Sur la Grande-Place s'élevait le splendide décor des fêtes de Simon Stevin. Dans toutes les rues principales, les sapins avaient formé l'échafaud principal de l'ornementation. Nulle part en Belgique on ne voit s'élever de la sapin, pour l'ornement des rues, comme à Bruges. C'est une sorte d'élegance traditionnelle, d'un goût parfait et inimitable. On en plantait

les rues et les places publiques en superbes avenues; on en fait des arcs de triomphe gigantesques, des guirlandes, des couronnes, des arceaux de toute forme; et l'ensemble de cet arrangement, qui plaît à l'œil par l'harmonie des lignes et par le ton de la couleur, est relevé par des milliers de lanternes, de flamme, d'étendards, de pavillons, de drapeaux, suspendus au travers des rues, placés au sommet des sapins, dans les entrelacs des guirlandes, et à toutes les fenêtres des maisons. Le soir cela devient d'un effet ravissant. Des lanternes de papier, des verres de couleur sont jetés au milieu de ces feuillages et serpentent en files immenses, en courbes gracieuses, tout le long des sapins, formant, par leurs combinaisons, des effets charmants et aussi variés qu'inattendus.

Les fêtes de Bruges ont duré huit jours, du 29 septembre au 6 octobre. L'exposition des produits de l'agriculture et de l'horticulture était l'objet principal de la fête; à côté,

venait se placer une exposition de tableaux. Les divertissements étaient des concerts, des illuminations, des représentations dramatiques, des bals, des cortèges et une grande fête vénitienne. C'est par l'ouverture de l'exposition agricole qu'on a inauguré cette série de réjouissances publiques. Le roi était venu d'Ostende avec son fils aîné, le duc de Bra-

bant, pour assister à la cérémonie, qui s'est faite avec beaucoup de pompe, en présence d'une foule immense de fonctionnaires publics et d'exposants. Le chevalier Peers, membre de la chambre des représentants et président de la commission d'agriculture, a fait au roi un discours très-remarquable par la justesse des idées et la netteté de l'expression.

Le roi y a répondu en philosophe et en père de famille. Par un singulier hasard, cette réponse n'a pas été sténographiée. Le roi terminait à peu près ainsi: « Ces richesses de l'agriculture, ces trésors, vous les devez à la paix que vous avez su conserver au milieu de la tourmente. Le calme et la sagesse que vous avez montrés seront encore mis à l'épreuve; la lutte n'est point finie, des événements bien graves menacent l'Europe entière; mais sachez vous en garantir, restez ce que vous avez été, calmes et sages, et, quoi qu'il arrive, j'ai la certitude que la Belgique conservera sa tranquillité et son indépendance politique... » On a beaucoup applaudi ces paroles.

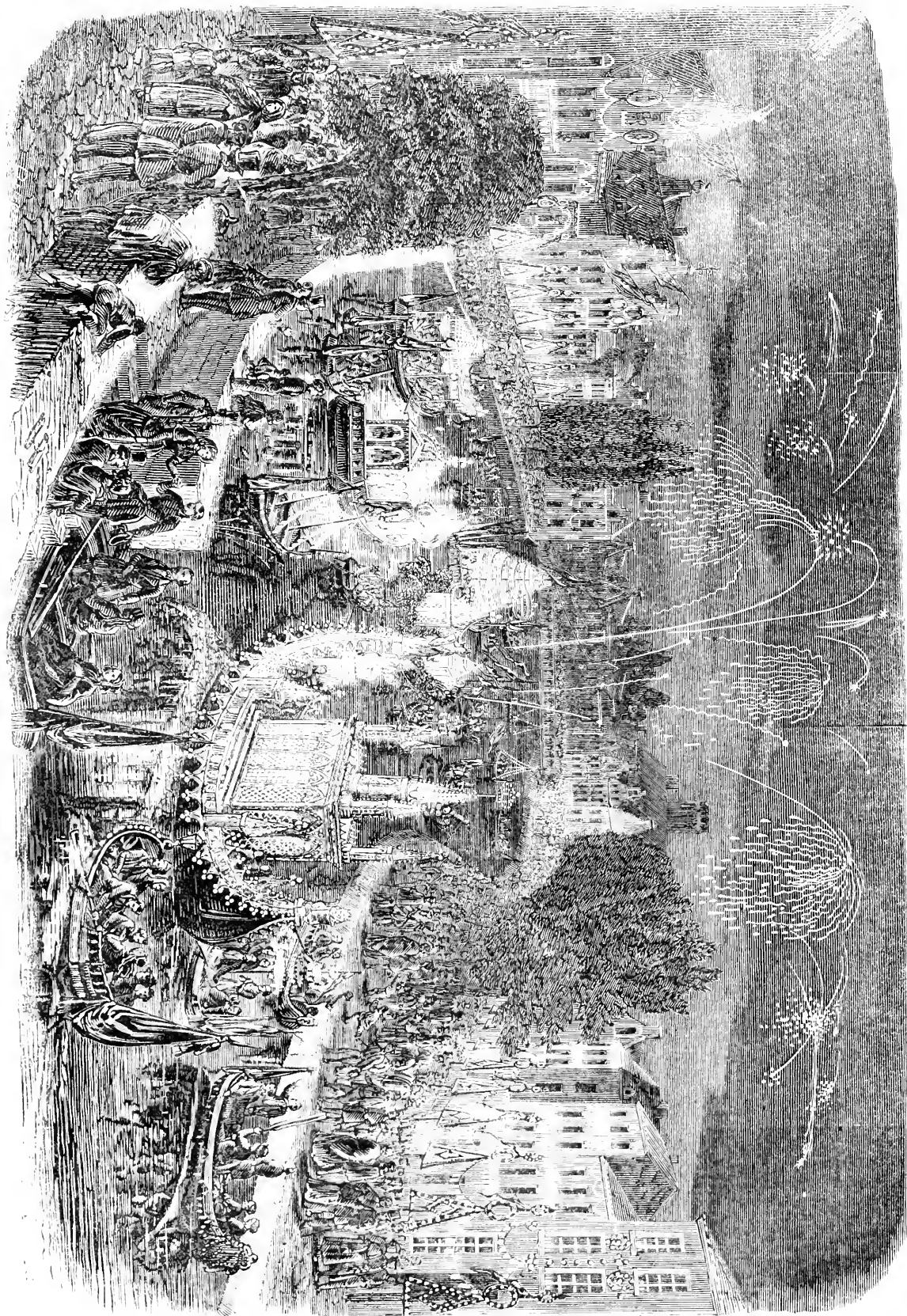
L'exposition agricole de Bruges occupait tout le premier étage des Halles, vaste bâtiment gothique que domine le Beffroi, superbe tour de 350 pieds de haut. Cette exposition était divisée en trois salles: la première contenait les céréales; la seconde, les fleurs, les fruits et les légumes; la troisième, les racines, le miel, le beurre, les pommes de terre, et les produits des ateliers d'apprentissage pour l'industrie des tissus. Le catalogue inscrivait plus de six mille numéros. Les salles étaient décorées de branches de sapin, de drapeaux et de feuillages. Ces branches et ces feuilles entrelacées formaient des séries d'arceaux, à la retombée



Fêtes de Bruges. — Exposition des produits agricoles.



Fête de Bruges. — Défilé des chars.

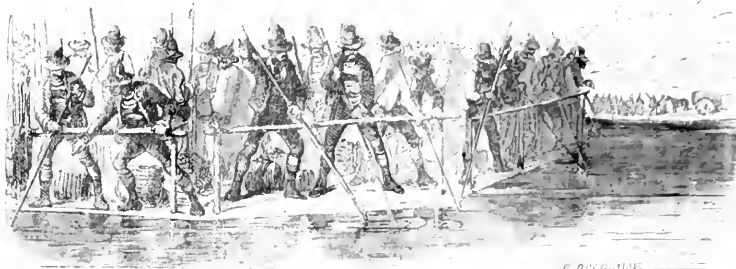


Fête vénitienne sur le Grand canal à Bruxelles.

épais forêts et ses antiques châteaux dont les légendes sont restées gravées dans la mémoire du paysan styrien, conservateur religieux du culte des traditions.

Cette belle contrée se divise en deux parties, la haute et la basse Styrie, la partie occidentale, qui comprend le pays placé entre Maria-Zell et Gratz, est montagneuse et tourmentée; l'autre, au contraire, est formée de vastes prairies semées d'arbres vigoureux, de gras pâturages arrosés par de nombreux troupeaux et entrecoupés de ruisseaux portant dans leurs méandres capricieux la fertilité et l'abondance au pied des collines legerement ondulées qui complètent ce tableau au pied elles forment un cadre de verdure.

On comprend ce qu'un tel pays doit renfermer de gibier et la variété des espèces qu'il présente aux coups de chas-



Chasses en Styrie. — La péche avant la chasse près Maria-Zell

seur, depuis la caille passagère jusqu'à l'agle chamois, la Styrie possède en effet presque tous les gibiers connus en Europe; l'ours même y montre, mais en nombre singulièrement restreint par la rade guerre que lui font les intrépides montagnards, qui ne craignent pas de lutter corps à corps avec ce redoutable adversaire.

Grâce à ses lois particulières sur la chasse et aux peines sévères qu'elles prononcent en certains cas, la Styrie est la contrée qui renferme, surtout maintenant, le plus de chamois, les montagnes de la Suisse et du Tyrol se trouvant presque dépeuplées aujourd'hui par la guerre d'extermination que tout homme possédant une carabine a le droit de porter dans le canton qui l'entoure. Si le gouvernement suisse tarde à prendre des mesures énergiques pour restreindre



L. déjeuner apres la pêche sur les bords du lac

dre le droit illimité de la chasse, les montagnes de l'Helvétie subiront le sort de nos Pyrénées, dont les isards ont à peu près disparu.

Ainsi réglementées par des lois conservatrices, les chasses en Styrie sont encore protégées par d'anciens usages qui, en réunissant les chasseurs d'un même canton seulement à certaines époques déterminées, s'opposent aux destructions quotidiennes et partielles, si nuisibles à la reproduction du gibier.

Tous les ans, par exemple, au mois de septembre, les propriétaires qui ont le droit de chasser sur les montagnes avoisinant la petite ville de Maria-Zell et son église organisent une grande chasse qui dure plusieurs jours et qui donne lieu à des renaissances d'un aspect d'autant plus pittoresque et original qu'elles se passent en plein air au milieu de ces belles et verdoyantes montagnes de la chaîne des Alpes styriennes.

Une pêche aux truites dont l'espece, selon les gourmands, l'emporte en délicatesse sur les truites saumonées du lac de Genève, sert ordinairement d'ouverture à cette chasse et lui donne un attrait des plus piquants; à une heure environ de Maria-Zell se trouve un de ces petits lacs si nombreux dans la partie accidentée de l'empire d'Autriche; montés sur des radeaux improvisés, les chasseurs, abandonnant la carabine pour s'armer d'une longue perche, s'avancent sur une seule ligne, et, en agitant les filets, forcent le poisson à fuir vers la rive opposée et à se jeter dans un immense filet qui ramène sur le sable quelques milliers de truites dont les plus petites sont reprises dans le lac qu'elles s'y vont à repeupler, le reste est destiné au déjeuner offert aux chasseurs apres cette pêche miraculeuse.

rien de plus pittoresque à ce moment que le coup d'œil présenté par la réunion de ces chasseurs styriens dont les vêtements aux couleurs vives et variées se prêtent si bien, en se confondant avec les tonies des sapins et des noyers, à tromper l'œil malgré un chamois; l'ensemble de ce costume ne diffère au surplus de celui des Tyroliens que par le chapeau, dont la forme conique, plus ramassée, est un

tourée de bords moins retombants, et par les bas barioles recourant la culotte jusqu'au-dessus du genou.

Les tables disposées sur les bords du lac sont bientôt envahies par les chasseurs, dont le robuste appétit s'apprête à faire honneur au repas champêtre dû en partie à leurs promesses du matin, car il se compose presque uniquement des truites par eux pêchées et accommodées, comme les langües d'Espe, à toutes les sauces, dont la meilleure est sans contredit celle au vin, qui donne à ce poisson une couleur bleuâtre et un aspect très-appétissant; ce repas frugal, mais abondant, est assaisonné de saillies et de joyeux propos excités et entretenus par les fréquentes libations des vins du cru et du vin de Champagne, ce nectar co-mopolite.

Les apprêts du départ réclament bientôt toutes les attentions; chacun saisit sa carabine, son caban imperméable, et se dirige, muni de l'indispensable bâton ferré, vers la montagne désignée pour être le théâtre des exploits des Nemrod réunis, et sur laquelle des batteurs, envoyés pendant la nuit précédente, ont rassemblé les chamois dispersés aux environs.

Pour ne pas éveiller l'attention des chamois, on chemine le moins bruyamment possible à travers la vallée, et l'on arrive enfin au pied de la montagne, où les gardes indiquent à chaque chasseur le poste qui lui est assigné; celui qui l'âge rend moins agile à gravir la montagne est placé à sa base, et les jeunes gens s'échelonnent sur ses diverses pentes, chacun se blottit à l'abri d'un quartier de rocher ou d'un tronç de sapin, et attend, en examinant si son arme est en bon état, le signal donné à une heure convenue par le chef des traqueurs. Jusqu'à ce moment si impatiemment attendu, personne ne peut tirer un coup de carabine, dont le résultat inévitable serait de donner l'éveil au gibier et d'annuler l'effet des savantes dispositions prises pour diriger ses bandes éparses vers les chasseurs embusqués.

Le signal donné, on entend dans l'éloignement les cris poussés par les traqueurs pour effrayer les chamois et les chasser devant eux; à partir de ce moment, la chasse commence véritablement et un magnifique spectacle vient s'offrir



L'attente du chamois

aux yeux émerveillés. Les chamois, que l'élévation du sommet de la montagne ne permet pas de distinguer, n'annoncent d'abord leur approche que par les pierres qu'en sautant d'un rocher sur l'autre, ils font rouler jusqu'aux chasseurs, qu'ils avertissent ainsi de se tenir sur leurs gardes; mais, à mesure que la voix des traqueurs se rapproche, les chamois descendent et se montrent. On a beaucoup exagéré les bonds que font ces animaux pour franchir les ravins: la nature du terrain ne leur permet que rarement de déployer une agilité extrême; mais ce qui étonne peut-être davantage, c'est la sûreté avec laquelle ils passent d'un rocher à l'autre, en se laissant tomber sur les pieds de devant, à la manière des chèvres, avec lesquelles ils ont beaucoup de ressemblance; ils s'arrêtent souvent pour écouter en faisant entendre un léger sifflement: c'est presque toujours le moment choisi par le chasseur pour lancer son plomb meurtrier.

Le premier coup de carabine tiré est suivi presque immédiatement de plusieurs autres: car les chamois se précipitent en troupes nombreuses. Ces détonations, répétées par les échos, produisent bientôt l'effet d'une petite guerre. Mais l'aspect général de la chasse est bien plus imposant lorsque les chasseurs, postés sur une montagne faisant face à celle sur laquelle se trouvent les chamois, peuvent en embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil.

Le chamois tué reste sur place, et c'est seulement à la fin de la chasse, dont la durée est de quatre ou cinq heures, que les traqueurs les ramassent et les chargent sur leurs épaules: le nombre des victimes varie suivant l'adresse et la quantité des chasseurs, mais il n'est pas rare d'en compter plus de cinquante, et un personnage de haute distinction, pour lequel une de ces chasses avait été organisée, en tua douze pour sa part. Il arrive souvent que plusieurs chasseurs ont des droits égaux à la mort de la même victime, chacun ayant logé une balle dans le corps de l'animal qui peut encore, dans cet état, soutenir une longue course avant de rendre le dernier soupir. Enfin quelques chasseurs ont eu le rare bonheur d'en tuer deux d'un seul coup.

Lorsque la fusillade a cessé et que la chasse est par conséquent finie, chacun quitte son poste et va rejoindre ses compagnons dans la vallée où les chamois transportés par les traqueurs sont, à l'aide du couteau que tout Styrien porte avec lui, éviscérés et vidés, opération indispensable à leur conservation.

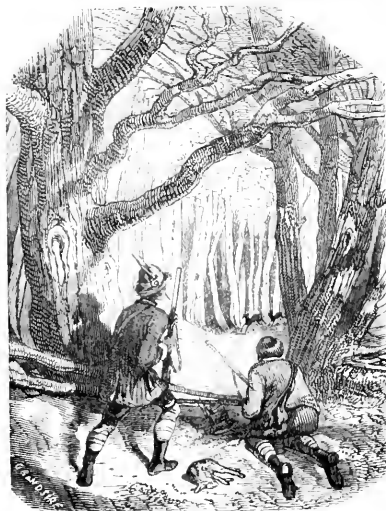
Ces grandes chasses se terminent par des repas, des danses et des réjouissances de toute espèce.

La partie inférieure et boisée des montagnes renferme aussi des cerfs et des chevreuils que l'on chasse toujours au moyen des traqueurs, les chiens courants étant presque inconnus en Styrie. Dans tout l'empire d'Autriche, le prince de Lichtenstein est le seul qui possède une meute qui il a fait venir d'Angleterre avec des piqueurs anglais. On trouve aussi dans certains parties des montagnes le perdrix de neige et le coq des bois.

Le perdrix de neige, dont le vol rapide se rapproche du



Le retour de la chasse.



La traque au bois.

vol du pigeon, un peu plus allongée dans la forme que le perdrix ordinaire de nos plaines, lui ressemble par son plumage d'été, qui a de plus la propriété de devenir blanc pendant l'hiver: un chasseur cette perdrix au chien d'arrêt.

Quant au coq des bois, pour surprendre ce remarquable gibier de la partie boisée la plus élevée des montagnes de la Styrie, il faut que le chasseur, parti avant le jour, attende pour s'en rapprocher que l'oiseau fasse entendre son chant habituel, moment où les yeux fermés et le corps livré à une agitation fébrile, le coq des bois se trouve hors d'état d'apercevoir le danger qui le menace; obligé de s'arrêter aussitôt que le chant a cessé, le chasseur recommence sa marche à une nouvelle reprise, exécutant le même manège jusqu'à ce qu'il soit assez près de l'oiseau pour le tirer.

La chasse en plaine n'offre pas moins d'attraits que la chasse des montagnes: depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre, on chasse la caille et le perdrix avec ou sans chiens en marchant devant soi; mais lorsque le mois de septembre est arrivé, la battue aux lièvres commence,

et de toutes les chasses qui se font dans l'empire d'Autriche, celle-là est assurément la plus surprenante par la quantité de gibier qui se présente au chasseur étonné.

Cette battue, qui se fait en formant, au moyen des traqueurs et des chasseurs espacés parmi eux, un cercle de la plus grande étendue possible, est dirigée par un oberjager (et est-garde) à cheval, qui, lorsqu'il a jugé que tout est convenablement disposé, tire le signal du départ d'une petite corne pendue à sa ceinture; chacun alors marche devant soi en allant vers le centre, et en rétrécissant le cercle, se renvoie réciproquement les lièvres, qui se lèvent en si grand nombre, qu'il n'est pas rare d'en voir vingt-cinq ou trente réunis dans une seule battue; en fait dans l'espace d'une journée dix à quinze de ces battues sur le terrain; chaque chasseur est accompagné d'un homme qui charge ses fusils, précaution sans laquelle il ne serait pas possible de tirer sur tous les lièvres qui se lèvent sur le parcours de la battue, en Autriche, au surplus, on fait faire une paire de fusils comme en France une paire de pistolets, et l'usage est d'avoir toujours avec soi un chargeur.

En outre de ces battues particulières, il se fait tous les deux ans environ une grande battue aux lièvres dans les immenses plaines de Wiener-Neustadt, petite ville située à douze lieues de Vienne. Cette chasse se faisant sur les terres de l'empereur, ce sont les personnes attachées à la cour qui procèdent, avec quelques étrangers invités, à cette sorte de razzia qui dure plusieurs jours, et dans laquelle on tue jusqu'à quinze cents lièvres; il est vrai de dire que le nombre des batteurs forme une petite armée, et que celui des tireurs est également considérable.

Si la chasse en Styrie présente de notables différences avec les chasses des autres pays, le chasseur styrien offre au moins un point de ressemblance avec tous les chasseurs du monde; il est parfois hableur, et l'en raconte qu'un vieux général, auquel on demandait combien de victimes étaient

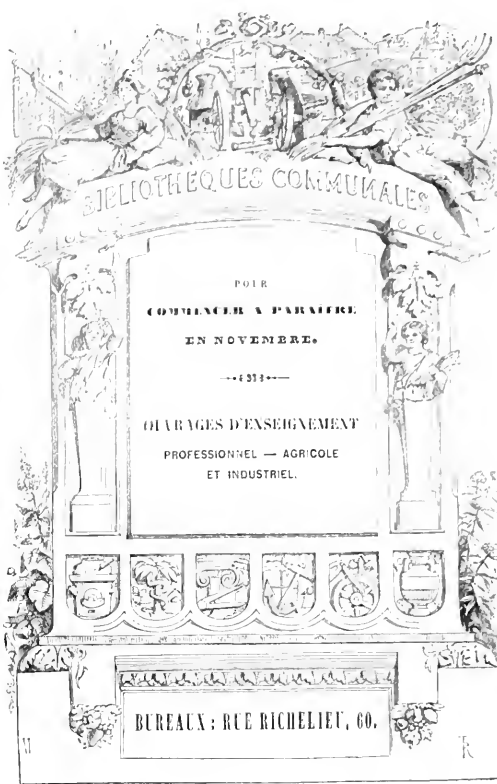


Le retour de la chasse.

bles, doit être très-utile à nos constructeurs. Mais une visite de quelques heures dans les divers établissements de Londres donnera nécessairement une idée beaucoup plus complète de ce qui est praticable. Les architectes français n'ont rien à envier à leurs confrères de la Grande-Bretagne pour les œuvres de goût et d'art; leur supériorité n'est pas contestée; en revanche, pour les dispositions confortables, pour l'économie dans les emplacements, et l'organisation de certains détails essentiels dans la vie de ménage, ils trouveront, je n'en doute pas, d'utiles exemples à imiter dans les maisons de Londres.

Avant de terminer ce travail, que j'ai essayé de rendre aussi pratique que possible à l'aide de mes souvenirs encore très-récents et des documents qui m'ont été communiqués à Londres même, j'ai à cœur de réclamer une objection qui se rencontre parfois, dans la pensée de personnes recommandables, contre l'établissement de maisons ouvrières et autres institutions analogues. On dit: — Ces maisons ne seront fréquentées que par les ouvriers humbles, passibles, acceptant la discipline; les ouvriers que la société aurait intérêt à ramener à elle demeureront en dehors de ces combinaisons bienveillantes, et les idées d'ordre n'auront fait ainsi aucune conquête. — A cela, je répondrai qu'en entrant hardiment dans la voie de ces améliorations populaires, la société ne consulte pas seulement son intérêt; elle accomplit un devoir. Mais si nous ne considérons que l'intérêt, n'est-ce rien que de maintenir dans les idées d'ordre, de préserver contre les séductions révolutionnaires, cette catégorie, si nombreuse encore grâce à Dieu d'ouvriers humbles, passibles, disciplinés dans la noble loi du travail, et qui méritent bien, d'ailleurs, de la part des classes plus fortunées, quelque récompense en retour de leur fidèle et utile travail social? Ce résultat vaut la peine qu'on y songe, surtout quand il est démontré que les revenus des établissements peuvent couvrir les dépenses, et par conséquent, qu'il s'agit simplement d'un placement et non d'un sacrifice. S'il était question de sacrifice, évidemment il faudrait reculer devant une tâche impossible; car, avec la meilleure volonté du monde, les sources de la charité la plus généreuse s'épuiseraient devant l'obligation de loger tous les ouvriers de France. Comme spéculation industrielle, l'affaire est bonne: les sacrifices ne deviendraient nécessaires que dans certaines circonstances exceptionnelles, et alors la charité accomplirait son œuvre.

Mais, je le répète, au-dessus de l'intérêt social, il faut placer bien haut le devoir humain. Ecoutez, citoyens d'Angleterre, les paroles prononcées le 6 juin dernier par lord John Russell, premier ministre en Angleterre, dans le meeting de la Société pour l'améliora-



ration du sort des classes laborieuses. — « A mesure que la civilisation progresse, nous recueillons non-seulement les avantages, mais aussi les maux de cette civilisation. Si nous ne nous appliquons pas à combattre ces maux qui pesent sur le peuple, — et il n'en est pas de plus grand que l'encombrement des êtres humains dans des demeures tristes et étroites, — si, dis-je, John Russell aurait dû dire (*aujourd'hui*) à combattre ces maux, notre civilisation, dont nous sommes si fiers, au lieu de développer le sentiment religieux, l'élément moral, le respect des lois, laissera une grande partie du peuple anglais dépourvue des moyens nécessaires pour se procurer le bien-être auquel elle a droit, l'éducation, et, par-dessus tout, l'instruction religieuse et le perfectionnement moral. »

Lord John Russell disait le meeting, auquel assistaient non pas comme citoyens et par façon de désaveu, mais comme membres du Parlement et de l'Épiscopat anglais. Et le premier ministre, arrivé pendant plusieurs heures à ce qu'on est convenu d'appeler les grandes affaires de la politique, termina la séance par ces simples mots: — « Je ne pouvais mieux employer mon temps qu'en présidant une réunion comme celle-ci. »

Nous ne connaissons pas encore en France ces vastes associations qui couvrent l'Angleterre: l'épouvantail du socialisme a porté un coup fâcheux à l'esprit d'association, qui ne peut se développer qu'à la condition de s'en servir pratiquement, et surtout pacifiquement. Nous ne sommes pas non plus, il faut le dire, dans des conditions aussi favorables que la nation anglaise. Nous sommes tous égaux, cela est vrai; mais nous sommes presque tous également pauvres. Il faut faire la part des difficultés. — Et cependant, est-ce que le libre humain est morte en nous? Est-ce que le dégoût, sinon la crainte, des révolutions et l'ennui, le grand ennemi des choses politiques n'ont pas au contraire réveillé, au sein de notre société, l'instinct des améliorations sociales? Est-ce que tous les efforts tentés, depuis plusieurs années, soit par la parole, soit par la presse, pour réaliser les progrès auxquels chacun a le droit de prétendre, selon la pensée de lord John Russell, la rançon de notre civilisation orneuse, seraient condamnés à l'impuissance? — Nous ne le pensons pas. La charité est, en France, aussi libérale que partout ailleurs: mais elle procède par tentatives isolées; elle se divise et se perd en petits bienfaits, au lieu de se condenser pour les grandes œuvres. Nous donnons beaucoup, mais nous donnons mal. Voici une occasion de favoriser une institution dont personne ne saurait contester l'utilité immédiate. — Les maux ouvriers. Essayons au moins.

C. LAVOLLÉE.



Statue de Simon Stevin à Bruges.
Voir l'article sur la Loi de Bruges, page 215

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION.

AVIS AUX ABONNÉS

QUI VEULET COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

La 1^{re} copie de l'ÉPIGRAMME fameuse, au 31 décembre 1849, 14 volumes, 1 exemplaire.
La Table générale analytique et alphabétique, écrite en deux XIV.

Tome I	du 1 ^{er} mars	1843 à fin août	1843,	N ^o 1 à 26.
• II	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1844,	• 27 à 52.
• III	du 1 ^{er} mars	1845 à fin août	—	• 53 à 79.
• IV	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1845,	• 80 à 104.
• V	du 1 ^{er} mars	1845 à fin août	—	• 105 à 131.
• VI	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1846,	• 132 à 157.
• VII	du 1 ^{er} mars	1846 à fin août	—	• 158 à 183.
• VIII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1847,	• 184 à 209.
• IX	du 1 ^{er} mars	1847 à fin août	—	• 210 à 235.
• X	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1848,	• 236 à 261.
• XI	du 1 ^{er} mars	1848 à fin août	—	• 262 à 287.
• XII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février	1849,	• 288 à 313.
• XIII	du 1 ^{er} mars	1849 à fin août	—	• 314 à 339.
• XIV	du 1 ^{er} septembre	— à fin décembre	—	• 340 à 365.

Le TOME GÉNÉRAL, méthodique, analytique et alphabétique en 124 pages à 1 exemplaire, des 14 volumes de la Collection, complète le tome XIV et la 1^{re} copie.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tenant compte de la différence entre la facilité dont ontent plus les personnes qui se font abonner successivement depuis l'origine, de ne payer le prix des volumes que successivement, et par fractions, et l'obligation de débiter en un seul fois une somme plus importante, l'Administration de l'ILLUSTRATION accorde les réductions suivantes aux personnes qui désirent compléter la Collection.

1 volume de 16 fr. pour 16 fr.
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c., ce qui met le volume à 14 fr. 75 c.
3 volumes de 48 fr. pour 44 fr. 50 c., — — — — — à 14 fr. 83 c.
4 volumes de 64 fr. pour 57 fr. — — — — — à 14 fr. 25 c.
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. — — — — — à 14 fr. 70 c.
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c., — — — — — à 13 fr. 80 c.
7 volumes de 112 fr. pour 94 fr. 50 c., — — — — — à 13 fr. 50 c.
8 volumes de 128 fr. pour 106 fr. — — — — — à 13 fr. 25 c.
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. — — — — — à 12 fr. 75 c.
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c., — — — — — à 12 fr. 75 c.
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c., — — — — — à 12 fr. 50 c.
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. — — — — — à 12 fr. 50 c.
13 volumes de 208 fr. pour 156 fr. — — — — — à 12 fr. —
14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c., — — — — — à 11 fr. 75 c.

Le Table général en 124 pages — 3 fr. 50 c.
Le Volume qui précède, pour le présent — 75 c.

La publication de la Table générale analytique et alphabétique des quatorze premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contem-

poraine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette Table doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la Table générale des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, des aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-contre.

RÉBUS.



DIMANCHE



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le D de dimanche a ses yeux de D pour le D de dimanche.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi franco d'un mandat sur le poste-ordre Lecœur, Valier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'Agence d'abonnement.

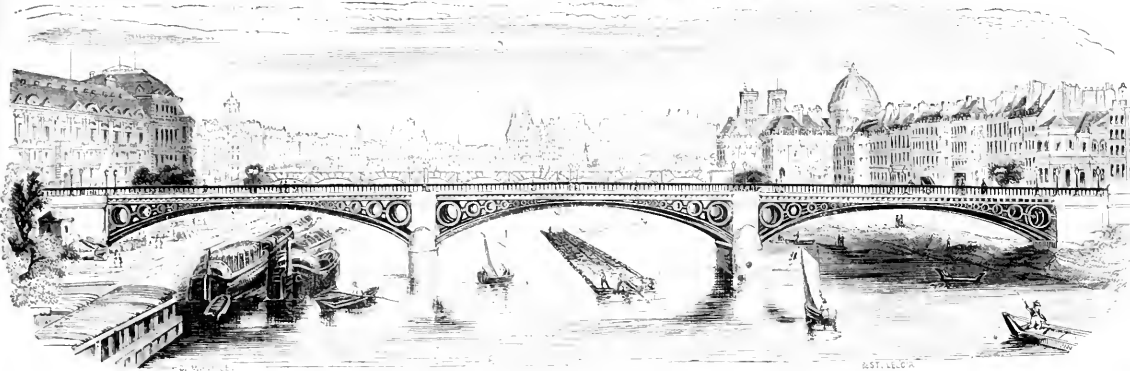
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOUËRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

26 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr. N° 400 — Vol. XVI. — Du Vendredi 25 octobre au Vendredi 1^{er} novembre 1850. Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. Bureaux : rue Richelieu, 60. Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — La Forêt de Fontainebleau. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — L'exposition des artistes vivants au Palais-National. — Le jour des Rois à la Haye. — Obsèques de la reine des Belges. — Le drame. — Lettres sur la France, de Paris à Nantes. — Chemin de fer du Centre, inauguration de la section de Nevers. — Revue littéraire. *Nouvelles Compagnies* de M. de Lamartine. — Voyage de circumnavigation de la *Poursuivante*. — Ascension des Filles de l'air à l'Hippodrome. — Cahiers d'une élève de Saint-Denis.

Gravures. La frégate française la *Poursuivante*, Bombay le 7 septembre 1850. — Portrait de M^{lle} Madeleine Brohan; Madame Branchu. — Plans des constructions pour le Salon de 1850 au Palais-National; Élévation générale. — Obsèques de la reine des Belges. — Vue extérieure de Sainte-Gudule; la Chapelle ardente à Laeken; Vue intérieure de Sainte-Gudule. — Chemin du Centre: le Souterrain de Gramouille; Pont-route, aigrette et viaduc sur l'Allier; Inauguration à Nevers, le 20 octobre 1850. — Ascension des Filles de l'air. — Ribus.

Histoire de la semaine.

Peu de semaines ont été aussi dépourvues d'événements intérieurs que celle qui finit pour nous aujourd'hui, jeudi. On avait remarqué, il y a quelques jours, un article du *Constitutionnel* qui faisait présager une petite révolution

ministérielle; mais c'est quelque chose de si nouveau, dans ce pays, que de voir la pensée du gouvernement emprunter l'organe de M. Veron et se produire avec la garantie de sa signature, qu'à peine et attachant-on quelque importance. Cependant rien n'était plus sérieux. Le *Constitutionnel* préparait l'opinion à la retraite du ministre de la guerre, sacrifié aux justes rancunes de M. le général Changarnier, et peut-être aussi à la nécessité d'apaiser l'Assemblée législative et de faire excuser les fautes commises pendant la prorogation, en les livrant comme des faits accomplis et remisibles à l'égard d'un ministre nouveau qui en est innocent. Ceux qui observent avec attention l'esprit qui préside aux mouvements de la politique avaient déjà prévu ce dénouement le jour où le *Moniteur* enregistrât, en les prenant pour son compte, les attaques du *Constitutionnel* contre la commission de prorogation et l'attitude probable de l'Assemblée après le 11 novembre. Sans être prophète, nous l'avons dit ici: on se fâche; tout à l'heure on demandera pardon.

Le *Moniteur* du 23 a publié ces deux décrets:

« Le président de la République

» Décrète :

» Le général de division Schramm, président du comité de l'infanterie, est nommé ministre de la guerre, en remplacement du général d'Hautpoul, dont la démission est acceptée.

» Au palais de l'Élysée, le 22 octobre 1850.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

« Le président de la République

» Décrète :

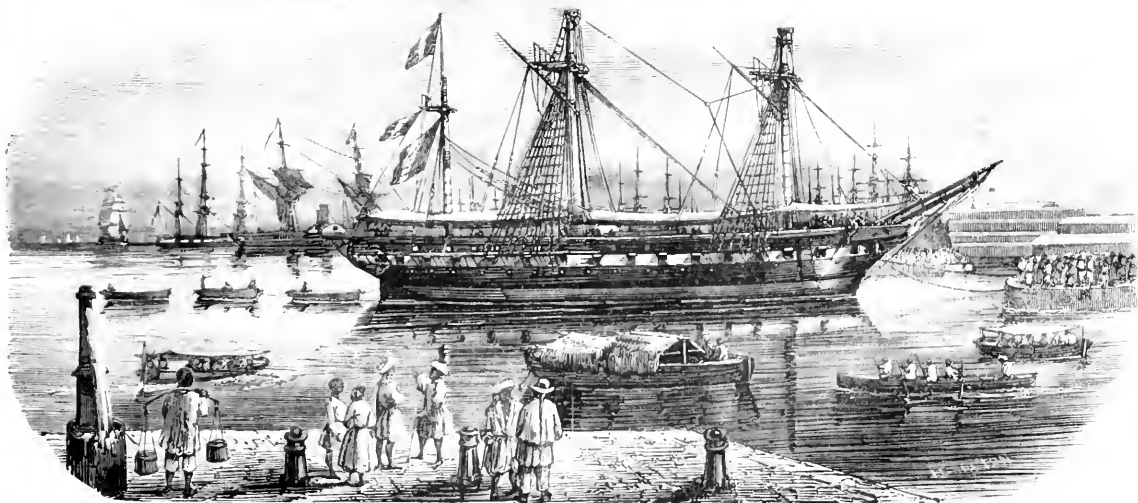
» Le général de division d'Hautpoul, représentant du peuple, est nommé temporairement gouverneur général de l'Algérie, en remplacement du général Charou, appelé à d'autres fonctions.

» Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

» Au palais de l'Élysée, le 22 octobre 1850.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

» Le ministre de la guerre,
 » De SCHRAMM. »



La frégate française la *Poursuivante*, commandée par le capitaine Jamet, partie de Bombay le 7 septembre 1850, au retour d'un voyage de circumnavigation (voir la page 274).

nom. Madame Branchu est allée rejoindre là-haut ses anciennes et aimables camarades, Madame Gavaudan, madame Saint-Aubin, madame Boulanger, dont la tombe est à peine fermée. Madame Branchu a occupé pendant vingt-cinq ans, avec un grand éclat, la première place sur notre première scène lyrique. Elle était née au cap Français, dans l'île de Saint-Domingue, le 2 novembre 1780. Son nom de famille était Chevalier de Lavit; et c'est sous ce nom de mademoiselle Chevalier qu'elle débuta à l'Opéra en 1801, après avoir passé quelques mois seulement par le théâtre Feytaud. On l'avait fait débiter à ce théâtre en sortant du Conservatoire, où elle avait été admise en 1796, presque à la fondation de cet établissement, et où elle remporta successivement le premier prix de chant en 1798, et celui de déclamation lyrique en 1799. Le succès qu'elle obtint à l'Opéra lors de son début, qui eut lieu par le rôle de *Duclou*, fut d'autant plus remarquable, que le souvenir de madame Saint-Huberty dans ce même rôle était encore tout récent. C'était une comparaison à soutenir bien redoutable, si l'on en juge par ce que dit de cette célèbre actrice Ginguéné dans sa notice sur Piccini. A ce premier triomphe en succéda bientôt un autre, lorsqu'elle parut dans le rôle d'*Armide*. Le rôle appartenait alors à mademoiselle Maillard, d'abord la protégée, plus tard l'heureuse rivale de madame Saint-Huberty. Cependant, bien qu'elle possédât en ce moment toute la faveur du public, et qu'elle eût pu par conséquent exposer une vive résistance, mademoiselle Maillard n'hésita pas longtemps à la reconnaître, à céder pour la nouvelle venue; et elle fut publiquement l'aveu en ne jouant plus que le rôle de *la Haine*, qui n'est que le second dans la partition de Glick. L'énergie et la sensibilité, l'expression et le pathétique, caractères du talent de madame Branchu, se firent de plus en plus admirer dans *Alecto*, dans le rôle d'*Hyperbissime*, de l'Opéra des *Oracles*. Mais c'est surtout dans le rôle de *la Feste*, qu'elle réussit, que les *dilletanti* du temps de l'empire aiment à se rappeler leur cantatrice de prédilection. Aucune autre, depuis cette époque, disent-ils, ne leur a procuré de si vives et si profondes émotions. Madame Branchu a fait ses adieux à ses admirateurs le 27 février 1826. Elle joua, pour sa dernière représentation, le rôle de *Statira*, dans *Olympie*, de Spontini. Une chose bien digne de remarque, soit dit en passant, et l'on ne saurait trop recommander cette particularité à la plupart de nos jeunes célébrités chantantes, c'est que madame Branchu, malgré ses brillants succès, continua d'étudier jusqu'à la fin de sa carrière théâtrale, et que les applaudissements les plus fâts pour envier une artiste ne l'empêchèrent jamais d'écouter les conseils de Garat, comme du temps où elle assistait à ses leçons de l'école. — Ainsi que tant d'autres fameux artistes, madame Branchu a eu son anecdote de la dernière heure. Se sentant près de dire un éternel adieu à ses amis, elle fit prier M. Alexis Dupont de la venir voir. Celui-ci accourut auprès de la malade. « Mon cher Alexis, lui dit-elle, vous n'avez pas oublié, je le sais, que j'ai professé vos premiers cours dans la carrière d'artiste. J'ai vu vous demander une pièce pour la de votre reconnaissance. Dans peu, je ne serai plus de ce monde; je désire être conduite dans l'autre aux sons de ce doux et harmonieux *O salutaris de Gossec* que vous chantez si bien avec nos anciens camarades Pouchard et Levasseur. — Mais, répond M. Alexis Dupont, à qui la malade ne permit pas de la distraire de ce triste entretien, l'*O salutaris* n'est pas admis dans une messe de mort. — Eh bien! répliqua-t-elle tranquillement, je vous laisserai le temps de faire changer le texte. » Elle l'a laissé, en effet, tout au juste. Peu de jours après cette conversation, elle expira en disant à une ancienne amie qui se trouvait près de son chevet : « N'oubliez pas mon beau chant de Gossec. » M. Alexis Dupont se serait bien gardé de l'oublier.

Nous avions bien raison de vanter, comme nous le faisons l'autre semaine, l'activité de l'administration du théâtre de l'Opéra-Comique. Le même jour que nous écrivions notre précédente *Chronique*, l'affiche de ce théâtre annonçait la première représentation d'une pièce nouvelle en un acte, intitulée le *Paysan*. L'anecdote de ce paysan n'est autre que celle de ce meunier aîné par Henri IV, en récompense d'un souper trouvé à point dans son moulin. M. Alboize a très-habilement tiré parti de cette donnée en changeant les noms des personnages, le lieu et l'époque de la scène, en introduisant une petite amourette bien gentille et bien sentimentale; en un mot, sans rien tirer au fond du sujet, il en a considérablement augmenté et embelli la forme; il a fait un petit acte de comédie lyrique tout à fait charmant, et dispose de façon à servir à merveille l'inspiration du compositeur. Celui à qui cette jolie opportunité a été comble par être mise en musique, est un jeune débutant, M. Charles Poissot. Si en fait croit certains bruits de couloirs, sa partition doit être classée au nombre de celles qui ont eu le plus de tribulations à subir avant d'arriver au grand jour de la rampe et de la publicité. Pauvres jeunes compositeurs! Les choses se passaient pourtant à peu près de même du temps de la jeunesse de Grétry. Lisez, dans ses *Essais sur la musique*, le récit qu'il fait lui-même de son début au théâtre. Cela vous consolera peut-être, à moins que cela ne vous décourage tout à fait. Bref, peu s'en est fallu que la partition de M. Charles Poissot ne fût pas représentée du tout, parce que le trop présomptueux débutant s'est avisé d'y introduire une partie obligée de cor anglais et de basse dans l'accompagnement d'une romance. « La harpe et le cor anglais! l'este, jeune homme! dans une pièce en un acte! mais vous êtes, ce me semble, bien amphibote! Il est vrai; cet accompagnement produit un excellent effet. Mais... mais... le cor anglais, la harpe, voyez-vous, c'est du n'anan dont il n'est pas permis à tout compositeur de faire usage. Alors... plus tard; si un vieux visez jusque-là, vous verrez. Pour le moment, creyez-moi, surprenez-les, nous vous le disons dans votre intérêt; car, si vous risqueriez fort de ne pas être joué. » Ainsi parlait un jeune compositeur, tous dans son intérêt, qui les prennent bien sait comme, le directeur,

le réquisiteur, le chanteur, le musicien, le choriste, le souffleur, le machiniste, le lampiste, le comparse, le chef de claque, l'avisé, toutes les autorités enfin qui constituent le personnel d'un théâtre lyrique; car dans ce monde à part, chacun, jusqu'au plus infime, est une autorité en comparaison du compositeur qui débute. Il faut voir avec quel air de protection ou même de commisération chacun lui donne son rôle, le salue en passant, ou ne le salue pas. C'est un spectacle fort curieux, soyez-en sûrs, qui en vaut bien un autre pour divertir un simple spectateur. Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de la musique de M. Charles Poissot, qui n'est pas, tant s'en faut, dépourvue de talent, et qui méritait mieux que d'être exécutée pour une première fois à sept heures du soir, à l'instant où ce qu'on appelait autrefois les honnêtes gens disaient encore, ou par conséquent ils ne peuvent pas l'entendre; de sorte qu'on eût dit un pauvre diable, un enfant chrétien que ses parents avaient eu l'intention de moquer dans le troisième dessous avant que personne ne pût s'en apercevoir, comme faisait ce peuple de l'antiquité des nouveau-nés qui venaient d'être, bossus, mal fatés de quelque façon qu'on veut, mais mal faite, la musique de M. C. Poissot à fort bonne mine et tout ce qu'il faut pour être viable. Qu'il ait fallu égarer beaucoup de son instrumentation et lui donner un air exotérique pour le guider dans cette partie aujourd'hui si importante de l'art du compositeur, cela se peut. Mais les motifs, les chants, les mélodies, les idées lui appartiennent bien en propre; celles-ci sont généralement assez bien en situation et le mouage de bornes dispositions pour la scène lyrique. Nous citerons, entre autres morceaux, la chanson du paysan, les couplets du jeune officier, et le duo bouffe entre le paysan et le baron. En résumé, si la musique en trois actes qu'on donne maintenant à l'Opéra-Comique n'était pas si longues qu'elles remplissent à elles seules toute une soirée, ce qui, par parenthèse, est passablement égoïste à l'égard des pièces en un acte, seules espérées de tous ces jeunes compositeurs à qui l'on recommande bien de ne pas employer ni harpe ni cor anglais. Ouvrage de M. C. Poissot et Alboize tiendrait fort agréablement son rang au répertoire. Ajoutons que la pièce est jouée, sinon avec ce qu'on nomme une grande puissance de moyens, du moins avec un très-satisfaisant ensemble, par mademoiselle Decroix, madame Félix, MM. Jourdan, Lemaire, Nathan et Duvernoy.

Il est trop tard et l'espace nous manque pour rendre compte du premier concert de la Grande Société philharmonique qui a eu lieu mardi de cette semaine. Mais nous en prenons bonne note, ainsi que de plusieurs autres nouvelles musicales que nous ne manquerons pas de rapporter dans notre prochaine *Chronique*.

GEORGES BOUSQUET.

Corrier de Paris.

L'hiver approche et même l'hiver est venu pour tout le monde, excepté pour le Parisien. Ses modes sont encore les modes de l'arrière-saison; le Champ-de-Mars ou l'Hippodrome, il ne connaît guère d'autres lieux de réunion. Les femmes s'y montrent en toilette légère et munies de l'ombrelle qui les protège contre les ardeurs d'un soleil absent. Rappelez-vous ce chapitre d'une histoire d'été ancienne, c'est-à-dire la journée de dimanche, ce grand steeple-chase mêlé de chevaux, de ballons et de locomotives; le ciel est nuageux et la brise piquante, qu'importe? Il s'agit des courses, les dernières de la saison. A deux heures, l'enceinte du Champ-de-Mars n'était plus qu'une vaste fourmilière; en même temps l'Hippodrome était pris d'assaut par une foule d'illustres... (Voir, pour plus amples détails, la page dernière de ce numéro.)

Arrière ces frivolités en présence de tant d'événements qui sont graves. Ce même dimanche, M. le Président de la République se rendait à Ferreries, chez M. de Rothchild — Ferreries doit s'entendre ici de la rue Laflitte. — Cette simple annonce est devenue tout de suite un nouveau problème dont chacun cherche la solution, depuis qu'on a su que M. le général Chanzy avait protesté de cette explication entre les deux passagers, ne manquera pas d'en publier les résultats; amplification ou *Ton chapeau* l'aurait-il vu? Ce n'est pas la première fois que le banquier-diplomate se charge du rôle de conciliateur. Un observateur qui se dit bien informé nous assure qu'après avoir lu l'article en question, M. de Rothchild se serait rendu à l'Élysée, et voici sa première parole. — Qu'est-ce que c'est que-dit d'Allemand? La glace une fois rompue, l'illustre personnage, ainsi interpellé, sortant de sa réserve habituelle, se serait longuement expliqué sur les faits et gestes de l'honorable général, en les attribuant à une hostilité systématique. Bref, l'irritation était telle, que M. de Rothchild dut employer les arguments les plus victorieux pour deider l'équilibre de la France à une entrevue avec le brave général. Celui-ci accepta, et voici ce que dit l'Élysée à d'autres sources. Il est en proie aux sollicitudes. Un grand nombre de ses amis viennent lui demander le budget par petits morceaux, comme s'il en était le dispensateur. Les plus modestes se contentent d'un bout de ruban et de médaille, mais à tant de braves serviteurs ouverts par l'Empire, l'Élysée répond naturellement par la voix du *Moniteur* que la France est en république. On ne saurait se flatter à quel point ce bruit railleur et contraire, le rétablissement de l'Empire enlumine de belles ambitions. Il n'y a pas de charges qui ne revêtent certains prétentionnaires.

J'ai éprouvé, disait Napoléon, que la France qui demande une place en est presque toujours indigne. Le grand homme croyait peut-être de moments qu'il prenait aux ridicules du dernier gouvernement, l'intérêt qui précède aux ridicules po-

litiques multipliait dans les ministères les demandes d'emploi de *républicains*, aujourd'hui d'autres prétentionnaires (ce sont peut-être les mêmes) demandent à qui de droit la place de *Mameluk*. On ne comprendra pas l'empire et surtout l'empereur sans cet ornement.

Quelque chose de plus sérieux et d'une vérité douloureuse, c'est l'information suivante recueillie par les journaux: dans un régiment de ligne, sur cent et tant d'énrolés volontaires, on a signalé quatre-vingt bacheliers et lettres et sept licenciés en droit. Il est vrai qu'en aucun temps on ne lui en a plus de bacheliers. C'est un produit manufacturé comme les autres, et l'université vient de le constater à sa manière en supprimant dans plusieurs lycées de Paris et des départements les divisions supplémentaires de rhétorique et d'humanités. Dans ce grand mouvement industriel qui nous emporte, et dont nous recueillons les fruits, l'éducation devait se simplifier comme tout le reste. Etonez-vous donc de l'encombrement des carrières! Les professions se déplacent, les vocations se fourmillent; quoi de plus simple, puisque l'instruction est remplacée par la mécanique? Ceci est un nouveau chapitre à ajouter à l'histoire des choses qui n'existent plus.

A quel point l'industrialisme a tué l'Industrie, on voicit une autre preuve. Dans ces derniers jours, deux cents défilants et plus ont été condamnés pour falsification de leurs marchandises, et il va sans dire que les semaines se suivent et se ressemblent en fait de produits falsifiés. On reproche parfois à notre chronique ses pointes dans le domaine de la fantaisie et de la fable; qui ne voit, hélas! qu'elle cède à l'histoire contemporaine pour ne pas tomber dans l'aine des complantes? Vous avez trouvé ailleurs les comptes des faiseurs de statistique, et avec quel soin minutieux ils eurent-ils par tête, poids et mesure, le nombre des objets de consommation engloutis mensuellement par la ville de Paris, une fois pour toutes, ce sont des rêveurs incapables de distinguer la vérité, qui se déroba sous les espèces du pain, de la viande et du vin. Un philosophe l'a dit: Tout est reconnu aujourd'hui, les produits et les consciences; tout est plaqué, l'argenterie comme la science et l'esprit. On ne dit plus des mots, on en fabrique; toute cause s'en va en fumée, on dîne dans des clubs, la musique n'est plus qu'un plaisir de souris, et qu'est-ce que la littérature? un journal.

Les républicains du temps passé se plaiaient à encourager les artistes, mais jusqu'à présent la nôtre ne leur ressemble guère. Demandez aux peintres et aux statuaires, s'agit-il de construire des bourses ou des marchés, d'ériger des prisons, de créer des chemins de fer, de patronner des entreprises californiennes; aussi notre république imite l'exemple de la monarchie, mais les rois ouvroient leur Louvre aux peintres contemporains, et la jeune République s'abstient à le leur fermer. L'exposition de cette année aura lieu dans la cour du Palais-National, à l'abri d'un édifice construit pour la circonstance. Le communs des martyrs de la peinture se plaint en son sein et déplore la rigueur du procédé, mais les grands dignitaires de l'art se refusent décidément à passer sous ces fourches caudines de la nécessité, ils s'abstiennent. Sans parler de M. Ingres, qui depuis longtemps est rentré dans sa bourse, vous n'avez rien des illustres: Delacroix, Cogniet, Scheller, Delacroix, Winterhalter, Lehmann front défaut, et cette fois les absents n'ont pas tort. Les Romains et les romanciers, la couleur et le style, c'est une désertion générale.

Le seul attrait de l'exposition nouvelle, on le devine, ce sera la peinture de portrait. Portraits en pied ou en buste, simples profils ou miniatures, ceux-là abondent. Les originaux de ces peintures forment pour leur famille une clientèle assez nombreuse pour peupler les galeries, à défaut du véritable public. On cite des personnages célèbres à divers titres qui seront agréablement surpris de se trouver *portraits* à leur insu; un artiste connu sous la Restauration par son bonheur facétieux poussait l'insubordination plus loin: son art, dit-il avait sa spécialité lucrative, consistant à reproduire, en les exagérant, les traits hasardés de certains modèles qu'il savait être millennaires. L'image regardait et fort les amis de l'original, que celui-ci s'empressait de l'éloigner.

Un jeune portrait vient de s'avancer d'une spéculation plus légitime en peignant cette beauté si stéssée, dite la *belle d'Angers*, dont la présence à Paris donne tant d'occupation aux loueurs de conjectures. Assez semblable un personnage d'un roman oublié (*le Solitaire* de M. d'Arincourt), on la rencontre partout sans pouvoir suivre sa trace nulle part. Toujours seule, elle va, suivie d'un laquais muet comme elle, promener sa mélancolie au Louvre et à l'Opéra. On a peine à concevoir et isolément obstiné avec l'éclat de sa beauté, la distinction de ses manières et l'éclat de sa toilette. Des indiscrets qui avaient essayé, dit-on, de soulever de vive force le voile de son *incognito* ont été arrêtés dans leur entreprise par une main inconnue. Un invisible génie protège la belle étrangère contre de folles tentatives. Sur le front de cette beauté s'est écrit le mot *mystère*, comme il est dit dans le *Moulin de Lewis*, et pour la connaître, il faudrait recourir à M. Carlier, qui peut-être n'en sait pas plus que vous et moi.

Amez-vous les nouvelles moins ténébreuses et plus vulgaires? demandez, nous voici au théâtre. Quelques-uns de ces *salafémistes*, qui se sentent menacés dans leur existence, sont allés enfin à Paris donner tant d'occupation aux loueurs de conjectures. Assez semblable un personnage d'un roman oublié (*le Solitaire* de M. d'Arincourt), on la rencontre partout sans pouvoir suivre sa trace nulle part. Toujours seule, elle va, suivie d'un laquais muet comme elle, promener sa mélancolie au Louvre et à l'Opéra. On a peine à concevoir et isolément obstiné avec l'éclat de sa beauté, la distinction de ses manières et l'éclat de sa toilette. Des indiscrets qui avaient essayé, dit-on, de soulever de vive force le voile de son *incognito* ont été arrêtés dans leur entreprise par une main inconnue. Un invisible génie protège la belle étrangère contre de folles tentatives. Sur le front de cette beauté s'est écrit le mot *mystère*, comme il est dit dans le *Moulin de Lewis*, et pour la connaître, il faudrait recourir à M. Carlier, qui peut-être n'en sait pas plus que vous et moi.

à voir jouer sa pièce que rubis sur l'ongle. Dans cette réforme vraiment radicale, il n'y a d'exceptions que pour ces billets de faveur dont parle Arnal dans l'*Huissier*, à la faveur desquels on payait toujours sa place plus cher qu'au bureau.

Autre innovation dramatique: La direction du Théâtre-Français provient de la réorganisation de son orchestre. M. Offenbach est chargé de composer un répertoire musical plus agréable aux spectateurs que l'ouverture de *Lodovica* et que ces vieux airs de Steibelt dont ont attristés les entr'actes. C'est avec raison que M. Arsène Houssaye, dont le zèle et l'habileté sont incontestables, veut rendre à certaines pièces de Molière les accompagnements de Lulli; mais l'innovation ne saurait aller plus loin, et l'on se gardera bien d'instrumenter les tragédies de Corneille et de Racine comme des mélodrames. Quant aux auteurs contemporains, s'il est vrai que deux ou trois d'entre eux aient réclamé des airs quelconques pour soutenir leur prose, il est aisé de les satisfaire et le réorganisateur n'aura pas de peine à trouver la sérénade qui leur convient. M. Scribe est l'auteur de vingt opéras qui ne lui laissent que l'embarras du choix; mais ses succès principaux étant des succès de vaudevilles, l'allusion la plus flatteuse à ses triomphes passés doit être l'exécution de l'air favori qu'il a mis partout: celui de *la Robe et les Battes*. La seguidille des *Folies d'Espagne* avec un solo de cor, comme dans l'opéra de Hernani, serait un hommage aux drames de M. Hugo; on saluerait ceux de M. Dumas d'un *Mourir pour la patrie*, et l'on préluderait à la représentation des proverbes de M. de Musset par *Connaissez-vous dans Barcelonne*. Reste à savoir ce que deviendrait la dignité du Théâtre-Français au milieu de ces innovations.

La fortune lui sourit (je parle toujours du Théâtre-Français), il n'a plus besoin de ce certificat de vie que lui marchandait sans cesse le caprice de la grande tragédienne, il peut élever maintenant autel contre autel, grâce à ce jeune talent, une révélation, dont on espère beaucoup et dont on attend encore plus. Heureux le Théâtre-Français, et plus heureux M. Scribe! Cette fois encore le hasard l'a servi autant que son habileté. Il faut se garder de reprendre ces *Côtes de la reine de Navarre*, après tant de spirituels conteurs qui les ont décrits, analysés, critiqués et finalement glorifiés à l'envi, tant il est vrai que le succès a mis l'aurole au talent de M. Scribe, et qu'il donne de l'importance et du sérieux à ses plus frivoles badinages. L'art de M. Scribe est si bien l'art de réussir qu', au contraire de ses rivaux de toutes les scènes dont le succès a besoin du visa de la critique, il a triomphé presque toujours en dépit d'elle et qu'il en est venu à la dominer par le public. Personne n'a osé lui dire ce qu'il sait bien d'ailleurs, à savoir que sa pièce ne vaut rien. Est-ce un drame, est-ce une comédie? Ou est l'intérêt, ou se porte la curiosité? Vous l'ignorez, tout le monde l'ignore. Mais les caractères, le comique des situations, la finesse des réparties, la convenance du langage, cherchez, cherchez toujours, M. Scribe sera jusqu'au bout ce grand sorcier qui fait voir une mosaïque dans un gobelet vide. Qu'il importe au prestidigitateur l'incréduité des esprits forts? que lui importent le dédain des poètes, le blâme des érudits et les louanges ironiques du feuilleton? la louie n'est-elle pas conquise et charmée? Ce n'est pas là Marguerite de Valois, la Marguerite des Marguerites, la perle des princesses, si bravo dans les graves affaires, si savante avec les philosophes, si fine bouche avec les hommes d'Etat, et l'imagination la plus poétique de son temps; d'une telle princesse, tout l'art de M. Scribe n'avait rien à faire. Il lui fallait une Marguerite plus accommodante, enjouée d'abord, au sourire mammoschio, amoureuse à ses heures, sentimentale dans l'occasion, suffisamment déliée pour se donner les gants de ses défaits, spirituelle d'ailleurs comme *l'Héritière* ou la *Demoiselle à marier*, et puis le hasard ferait le reste. Bienheureux hasard en vérité, puisqu'il s'appelle Madeleine Brohan. Allons-nous répéter ici ce que vous aimez lu partout? Une fleur de jeu-



Théâtre-Français. — Mademoiselle Madeleine Brohan, rôle de la reine Marguerite, dans les *Côtes de la reine de Navarre*.



Madame Branchu, rôle de la Vestale

d'une princesse encore plus charmante qu'auguste, le regard d'une ingénue qui laisse deviner les flammes de la grande coquette, l'art et le manège d'une Célimène boulon de rose, et enfin, si ce n'est l'esprit des Valois, du moins tout l'esprit des Brohan. Ajoutez le sentiment juste du détail, une voix charmante et une largeur d'exécution qui dérobo certaines dissonances, et vous comprendrez le grand succès obtenu par M. Scribe.

Ainsi débutait jadis sur une autre scène, au même âge et couronné des mêmes applaudissements, une illustration qui vient de s'éteindre. Madame Branchu (Alexandrine Chevalier), née à Saint-Domingue, parut pour la première fois à l'Opéra au mois de mai 1801; elle succédait à mademoiselle Maillard et remplaça bientôt madame Saint-Hulbert. Ses contemporains parlent encore avec admiration de cette intelligence rare, de cette voix flexible et pure, et de cette sensibilité profonde qui, aujourd'hui (disent-ils toujours, nous toucherait moins que les cras, Douze rôles créés ou remis par elle au répertoire, dans l'espace de vingt-cinq ans, ont consacré le nom de madame Branchu parmi ceux des plus habiles cantatrices. Le rôle d'Antigone d'*Œdipe*, ceux d'Armide et d'Alceste, et plus tard de la Vestale, d'Hypermestre des *Danaïdes*, et de la princesse dans la *Caravane*, voilà ses titres; elle chanta aussi Colette du *Deuxième Village* et Statira d'*Olympie*. C'est dans ce dernier rôle qu'elle parut pour la dernière fois sur la scène le 27 février 1826. Madame Branchu est la première cantatrice que Napoléon, alors premier consul, attacha à sa chapelle, sur la désignation de Cherubini et de Lesueur.

Il est trop juste de jeter une fleur sur la tombe du Théâtre-historique en lui souhaitant une prompte résurrection. Que l'Odéon y prenne garde, il est assis sur la pente de quelque dénoûment tragique. Il joue le vieux répertoire avec des acteurs bien jeunes. Il oublie que c'est dans la disette seulement qu'on fait le pain des vivants et la cendre des morts. Puisqu'on assure que ses greniers sont pleins, l'Odéon ne voudra pas périr au milieu de tant de richesses inédites. Hélas! répondra peut-être le bonhomme, ces prétendues richesses sont de grandes pauvretés. Inhumé, exhumé tout à tour, serait-il vrai ne put ni vivre ni mourir? Quelque habileté le zèle et les lumières, il faut déplorer la violence ministérielle qui a privé l'Odéon du directeur habile qui l'avait sauvé.

Mademoiselle Déjazet au Vaudeville, M. Achari à la Montansier, M. Bayard en est pour ses frairs d'extraction. Les deux aigles, c'est un marquis, aigle au château, et Bidoux, le commis bonnetier, aigle au moulin. Quel ramage et quel plumage? B! oiseau ici, pauvre oiseau là-bas! l'un est porté aux nues, tandis que l'autre bat de l'aile et se fait jeter à la porte; les deux cras courent la même poule, c'est élémentaire: au marquis la première manche, et la seconde manche à Bidoux, qui gagne la belle et la dot. C'est une misère, mais elle est bien jouée par Hyacinthe et Derval, et surtout par M. Achari, dont le talent à bey et ongles, sans compter que cet aiglon chante comme un rossignol. Le tout précédé ou suivi d'un petit acte (la plus belle Nuit de la Vie), un peu prétentieux, un peu licencieux, mais au demeurant assez galant et fort applaudi.

Appropriation du Palais-National à l'exposition de Peinture et de Sculpture de 1850.

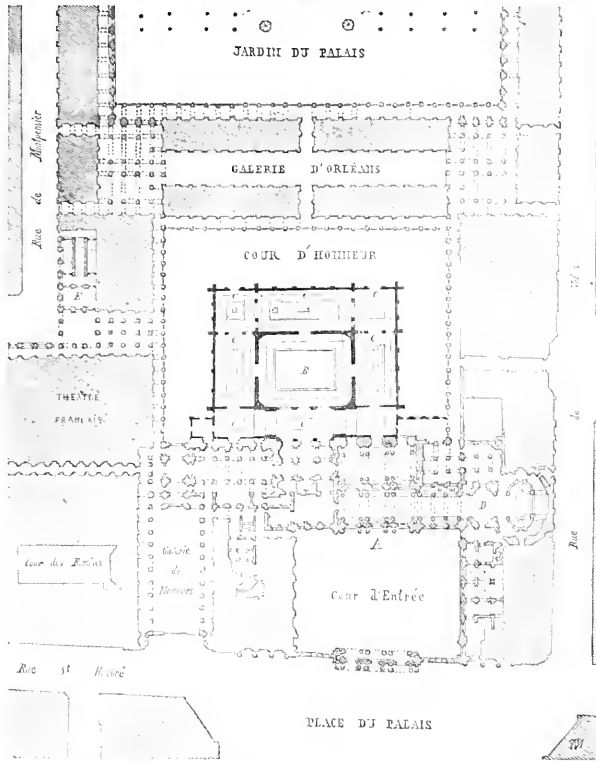
Lorsque après la fermeture du Salon de 1848 il eut été décidé, sur la proposition si opportune de M. Jeanron, que les expositions annuelles ne se feraient plus dans les galeries du Louvre, il fallut chercher un local qui fût digne d'être affecté à ces brillantes solennités.

La commission des Beaux-Arts, chargée d'abord de ce soin, désigna le Palais-National comme le bâtiment le plus convenable à cet usage. Mais la commission des Représentants nommée pour se prononcer sur le crédit à allouer, sortant de son mandat spécial, fit rejeter le choix du Palais-National, et indiqua les Tuileries, comme devant lui être préférées.

L'exposition de 1849 se fit donc dans ce dernier palais, et l'on ne tarda pas à apercevoir qu'il était et resterait impropre à l'exhibition des œuvres des artistes vivants, à moins qu'on ne fit subir des dispositions architecturales de profonds remaniements. Or, les dépenses considérables que ces travaux eussent entraînés, et peut-être aussi des motifs matériels, des espérances secrètement caressées, firent écarter l'idée, si tant est qu'on ait eue, de toucher à la vieille demeure de la royauté, pour y loger l'art, ce souverain qu'on ne détrône pas.

Quoi qu'il en soit, cette première expérience, n'ayant pas réussi, on dut se mettre en quête d'un autre local, et, après un sûr examen, on se décida de nouveau pour le Palais-National. L'Assemblée législative sanctionna ce choix et vota, en avril dernier, une somme de 61,917 francs pour le service du personnel de l'exposition de 1850.

Ces dispositions étaient à peine connues que le comité de l'association des artistes s'émut profondément, et, il faut le dire, il y avait de quoi. Il écrivit au ministre de l'intérieur une lettre où il fait ressortir l'impropriété absolue du Palais-National, et proposait de construire un local composé d'un salon carré de la grandeur de celui du Louvre. Quatre galeries de douze mètres et demi de largeur devaient régner autour du salon central. Ce jour, égal pour tous, devait partout s'élever à la même hauteur. L'emplacement de l'ancienne mairie du deuxième arrondissement, puis les terrains déblayés de l'hôtel



Plan des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de peinture et de sculpture de 1850.

A Entrée de l'exposition. — B Grand salon pour la peinture. — C Galeries et petits salons pour la peinture et la sculpture. — D Escalier conduisant aux salons du 1^{er} étage. — E Escalier de sortie du 1^{er} étage.

de Turenne, quai Malaquais, étaient indiqués comme devant recevoir l'édifice provisoire.

De son côté, M. de Nieuwerkerke, modifiant ce plan, proposait au ministre d'élever ce local sur la place du Carrousel.

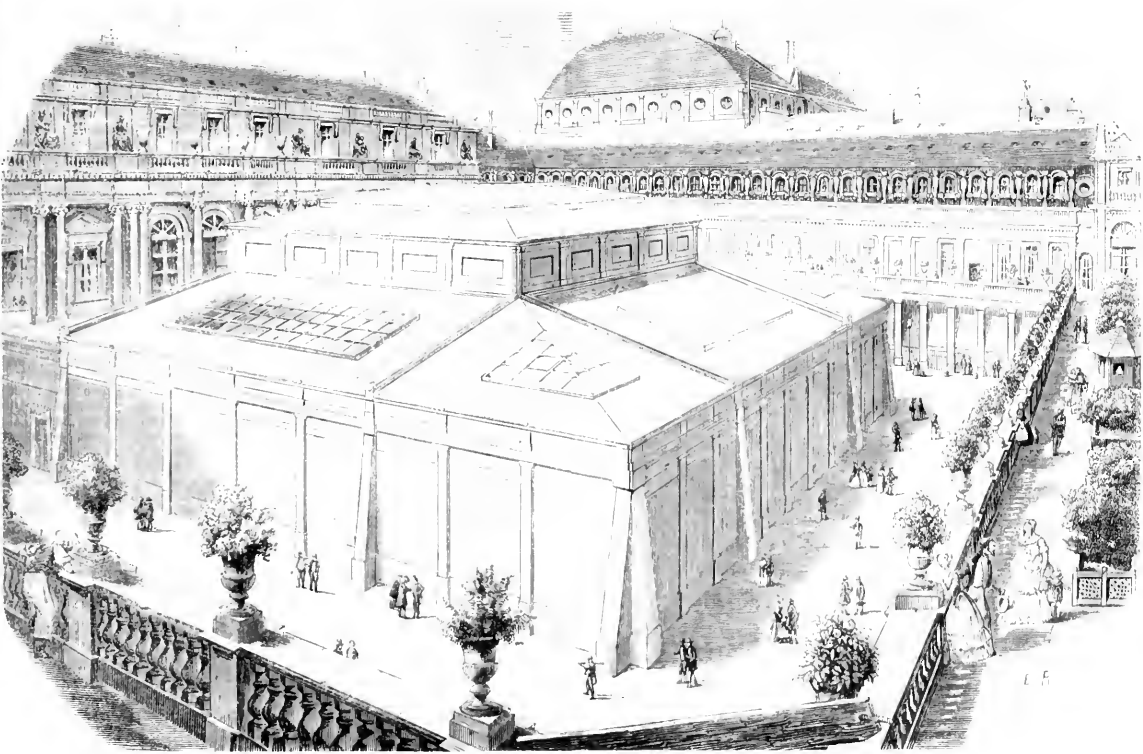
Diverses causes s'opposèrent à l'exécution de ces projets; mais comme, après tout, les désavantages et les inconvénients que l'un signalait de tous côtés dans le Palais-National existaient réellement, le ministre de l'intérieur et surtout le directeur des Beaux-Arts, auquel est confié le gouvernement spécial des expositions annuelles, étaient l'un et l'autre fort embarrassés.

Les choses en vinrent même à ce point, que les personnes qui s'étaient tenues au courant de toutes les tentatives successivement avortées, purent craindre un instant que l'année 1850 s'écoulât sans qu'il y eût exposition.

Une idée aussi simple que lumineuse, due à M. de Guisard, vint heureusement dissiper ces craintes et réduire à rien toutes ces difficultés. Les artistes, pensa M. le directeur des Beaux-Arts, veulent et demandent avec raison un grand salon carré et des galeries éclairées d'en haut, afin d'avoir au moins l'égalité devant le jour; seulement ils prétendent élever ces constructions sur des terrains d'où les rochers des empilements de toute nature. Si on leur bâissait leur salon carré et leurs galeries dans la cour d'honneur de ce même Palais-National, dont les pièces les mieux éclairées pourraient alors servir avantageusement aux petites toiles, qui n'ont pas besoin de reculée, aux dessins, à l'architecture, aux lithographies, tandis que les vastes localités de la construction provisoire recevraient les grands tableaux et toute la sculpture!...

Cette heureuse idée, soumise au ministre de l'intérieur et à celui des travaux publics, a été approuvée par eux; un crédit de 159,000 francs (1) a été ouvert pour couvrir la dépense qu'entraînera sa réalisation, et les ouvriers se sont immédiatement mis à l'œuvre, sous la direction

(1) Sur ces 159,000 francs, 68,000 seulement sont consacrés à la construction de la cour d'honneur, le reste de la somme est applicable à la réparation des dégâts commis en février.



Elevation générale des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de peinture et de sculpture de 1850.

intelligente de M. Chabrol, architecte du Palais-National. Le châtea, construit en charpente et en maçonnerie légère, et couvert en zinc, est achevé. On s'occupe actuellement de la décoration de ses voussures et de toutes les parties qui ne doivent pas être recouvertes par les tableaux.

L'espace occupé par la nouvelle construction présente une surface d'environ 45,000 mètres. La disposition en est simple : elle consiste en quatre galeries tracées autour d'un grand salon, et qui, se réunissant entre elles à angle droit, forment un quadrilatère dont le périmètre n'a pas moins de 155 mètres 70 centimètres.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour donner une idée parfaitement claire de ces nouvelles localités, que de les comparer à celles du Louvre, qui ont de l'analogie avec elles.

Le célèbre salon carré du Musée central, qui tout le monde connaît, a 23^m 25 sur 15^m 75 de côté; celui de la cour d'honneur du Palais-National a 21^m 40 sur 17^m.

La hauteur des parois du premier est de 12^m; celle des parois du second, de 10^m 25, non compris dans l'un et dans l'autre les parties lambrissées.

La surface de l'ancien salon carré est de 381^m 95; celle du nouveau est de 365^m 50 : la différence, comme on le voit, est insignifiante.

Des quatre galeries, celle qui est accolée à la façade du palais a 12^m 60 de longueur sur 8^m de largeur : on n'y exposera que de rares morceaux de sculpture ou de peinture, car elle doit servir comme d'une sorte de passage, toutes les portes du vestibule venant s'y ouvrir;

Celle qui est du côté de la galerie d'Orléans et lui est parallèle a aussi 12^m 60 de longueur sur une largeur de 10^m 20;

Les deux autres, qui courent du nord au sud, sont longues de 35^m 25 et larges de 10^m 20.

On sait que la grande galerie du Louvre ne présente que 9^m 50 dans au plus grande largeur.

Aux deux angles nord-est et nord-ouest du bâtiment provisoire existent deux petits salons carrés de 10^m 20 de côté, pris sur les galeries à leurs points de rencontre. Ils ajoutent de la variété dans l'emménagement intérieur, et leurs cloisons augmentent encore les surfaces où l'on pourra suspendre des toiles.

Ces surfaces présentent un développement de 4,700 mètres. Elles sont, dans toute leur étendue, revêtues d'une épaisse carosse de madriers séparés de la maçonnerie de 8 à 45 centimètres, ce qui mettra les tableaux à l'abri de toute humidité.

La sculpture sera exposée soit dans le milieu des galeries, sur une seule ligne, soit sur deux lignes, le long de leurs parois. La largeur de ces localités permettrait encore, si l'on adopte cette dernière disposition, de circuler autour des figures et des groupes. Nous préférons cependant qu'on s'arrête à la première, comme devant présenter un aspect plus monumental, et laisser de plus larges voies à la circulation.

Une des plus constantes préoccupations de l'architecte a été que l'exposition allait avoir lieu l'hiver, dans les jours les plus froids, les plus courts et les plus obscurs de l'année; aussi art-il employé, pour annuler les conjonctions ennemies de la mauvaise saison, toutes les ressources que son art pouvait lui fournir.

Toutes les pièces du rez-de-chaussée seront chauffées, les unes par les calorifères existants, les autres par des calorifères nouvellement établis.

Quant à l'éclairage, M. Chabrol y a aussi largement pourvu. On sait quel magnifique jour tombe dans le grand salon du Louvre par la lanterne pratiquée au centre de sa voûte. Eh bien, la surface vitrée de cette lanterne n'a que 68^m 37, tandis que celle du salon provisoire présente une superficie de 403^m 20. Il faudra que le ciel, cet hiver, soit bien averse de rayons si, par un aussi vaste ouverture, il ne laisse pas arriver aux objets exposés une lumière suffisante.

Qu'on nous permette d'insister sur ce point, le plus important de tous sans comparaison aucune. Placé en face de l'hiver, l'architecte s'est contenté avec la prudente circonspection d'un général qui manœuvre au cœur d'un pays ennemi. Il a songé à tous les dangers qui pourraient l'assaillir impudiquement; il se tient prêt à repousser les plus subtils escarmouches, les attaques les plus soudaines. La neige, par exemple, la redoutable neige, viendra-t-elle à fondre sur les châssis vitrés pour faire tout closer au-dessous, aussitôt elle sera balayée. Un service est déjà organisé à cet effet, et les voies et moyens pour arriver à ce nouveau *fat hoc* sont déjà préparés. Soyons donc justes : si l'exposition de 1830 est une campagne de Bussia, M. Chabrol pourra se consoler en songeant qu'il n'aura été vaincu que par les éléments.

Telles sont les localités du rez-de-chaussée destinées, comme nous l'avons dit, à recevoir les grandes toiles et toute la sculpture.

La seconde partie de l'exposition sera établie dans le premier étage du palais.

Les travaux d'une certaine importance sont en cours d'exécution, d'abord pour reparer, en partie seulement, les dégâts commis en février, qui sont malheureusement considérables, et ensuite, pour approprier au-si bien que possible les salons et les galeries au service de l'exposition.

Les parties du premier étage du palais qui seront plus spécialement affectées à ce service, sont :

Le premier étage de logis situé entre la cour d'honneur et la cour de l'Oratoire;

Les parties des deux ailes de cette dernière cour;

Les salles de l'ale de Valois qui donnent sur la cour d'honneur;

L'ale Montpensier entière, moins les petits appartements sur la rue Masséna.

Les surfaces de vitraux disposées, dans ce premier étage, pour recevoir les petites toiles, les dessins, l'architecture, la gravure et la lithographie, sont évaluées à 2,500 mètres.

L'année dernière, aux Tuileries, l'exposition a occupé une surface d'environ 3,000 mètres. Au Palais-National, à l'aide des dispositions prises, et de la construction provisoire, cette surface présentera un développement total de plus de 4,000 mètres.

Quand des galeries du Palais-National on regarde cette masse carrée qui s'élève dans la cour d'honneur, et qu'on la voit fermée de tous côtés et sans issues apparentes, on s'empêche involontairement et l'on n'est pas éclairé de blâmer l'architecte.

Pourt-être n'a-t-on pas tort; peut-être eût-il pu établir une issue, abolir par une marquise prolongée dans la direction de la ligne qui coupe dans son milieu l'axe de la galerie d'Orléans, et par laquelle le public aurait pu entrer et sortir à couvert.

C'eût été cependant là un vrai luxe, hâtons-nous de le dire. Rien, en effet, de plus commode, de mieux disposé, de plus multiple que les entrées, les sorties, les escaliers monumentaux établis dans le palais, et qu'on mettra au service des visiteurs.

D'abord, sept larges baies, s'ouvrant du vestibule principal et du vestibule Montpensier dans l'intérieur de la construction provisoire, y conduiraient facilement les flots du public, quelque abondants qu'ils soient; le vaste escalier d'honneur, un des plus beaux ouvrages qui existent en ce genre, mènera au premier étage; un circulaire d'une aile à l'autre, non-seulement par les appartements, mais encore au moyen de la galerie provisoire établie sur celle d'Orléans, du côté du jardin, et l'on descendra par le bel escalier Masséna.

Ainsi, qu'on entre où qu'on sorte, on le fera toujours et partout à couvert; et le piéton, grâce aux galeries hospitalières du palais, n'aura rien à envier aux gens en voiture. Combien de personnes, de provinciaux et d'étrangers surtout, passeront, cet hiver, leurs journées entières sans sortir de notre ancien caravansérail, qui verra ainsi renaitre les plus beaux jours de sa prospérité évanouie!

C'est au Palais-Royal que commenceront les expositions de peinture et de sculpture. La première s'y fit il y a cent soixante-dix-sept ans, en 1673, Gault de Saint-Germain nous a conservé, dans *Les trois sœurs de la peinture en France*, le livret, devenu d'une extrême rareté, de cette exposition. Il a pour titre : « Liste des tableaux et pierres de sculpture exposés dans la cour du Palais-Royal par Messieurs les Peintres et Sculpteurs de l'Académie Royale. » La seconde exposition eut lieu au Louvre en 1699.

Depuis cette époque jusqu'à 1818 où l'exposition a été faite aux Tuileries, ces fêtes de l'art se sont célébrées soixante-douze fois au Louvre.

C'est là qu'il faut les ramener, car c'est là leur centre sacré, sinon leur berceau. Que le Palais-National jouisse cette année de sa bonne fortune, et, s'il le faut, un ou deux ans encore. Mais espérons que M. Vitet, que M. Duban, qui tous les amis de l'art ne laisseront pas tomber dans l'oubli le magnifique projet d'approprier aux expositions annuelles le second étage du Louvre, et qu'en dépit de Messieurs du conseil des bâtiments civils, ces muets qui étranglent à huis-clos les plus nobles idées, celle-ci du moins sortira victorieuse de la lutte.

J. J. ANNOUX.

Le Jour des Rois à la Havane.

QUINCE. — Vous, Robert Starveling, vous jouerez le rôle de la mère de Thisbé, Thomas Smith, le chaudronnier.

SNOT. — Présent, Pierre Quince.

QUINCE. — Vous, celui du père de Pyrame. Moi, celui du père de Thisbé, Song, le menuisier, vous prendrez celui du lion; maintenant, voilà l'ordre du spectacle réglé.

SNOT. — Le rôle du lion est-il écrit? Je vous en prie, donnez-le-moi; j'étudie lentement.

QUINCE. — Il est assé de l'improviser; vous n'avez qu'à ruer.

BOTTOM. — Laissez-moi jouer le rôle de lion. Je rugirai de façon à troubler tous les regards. Je rugirai de telle sorte que le duc dira laissez-le ruer encore.

QUINCE. — Vous serez si terrible que vous épouvanterez la duchesse, les femmes, qu'elles pousseront des cris d'effroi, et il n'en faut pas davantage pour nous faire tous pendre.

BOTTOM. — Je conviens que j'effrayais les femmes, elles pourraient bien nous faire pendre. Mais je modererai ma voix; mon rugissement sera doux comme le soupir d'une colombe, comme le chant d'un rossignol.

QUINCE. — Non; vous ne pouvez remplir que le rôle de Pyrame; car Pyrame est un homme à la figure avenante, un joli homme fat pour un nûit d'été, un très-aimable gentleman. A vous donc le rôle de Pyrame.

BOTTOM. — Bien; je m'en charge. Quelle barbe porterez-vous?

QUINCE. — Celle qui il vous plaira.

BOTTOM. — C'est que je puis avoir la barbe couleur de paille, la barbe orange-fonce, la barbe pourpre, la barbe du tent de la couleur de France, la barbe parlantement blanc.

Cette scène de Shakespeare n'est revenue aujourd'hui à l'esprit, en voyant à la Havane les nègres qui semblaient avoir hérité de la puissance de Bottom, pour donner à leur voix toutes sortes d'intonations, et se façonner des masques de toute couleur.

Le jour des Rois est ici la fête des nègres. Soit par un reste des anciennes saturnales, soit en mémoire du noir nuge

d'Éthiopie, qui apporta des présents à la crèche de Bethléem, ce jour-là ils sont affranchis de tout service; leurs maîtres leur donnent des étrennes, et ils vont en quête d'autres à la porte des principales maisons. D'une des extrémités à l'autre de la ville, artisans, manoeuvres, domestiques, se réunissent en différentes cohortes, autour de celui qui représente le chef de leur tribu. Car la population africaine de l'île de Cuba provient de plusieurs races qui, toutes, en vivant sous le même jour, conservent une physionomie et des mœurs distinctes. Là sont les nègres du Congo, généralement paresseux, mécontents, enclins au vol, et passionnés pour la danse et le musiqu.

Les Luroim hautains et fiers;

Les Mocnas de la côte de Mozambique, qui ont le caractère indolent mais doux et passible;

Les Caravakis de la côte occidentale d'Afrique, avarés, industrieux et souvent importés;

Les Minas à la langue stupide;

Les Avaras, sans énergie et sans caractère;

Les Mandingas, dociles, soumis et bonnetés;

Le jour des Rois, chaque peuple apparaît à la Havane avec son costume national et ses instruments de musique. J'ai sincèrement remercié ma bonne fortune de voyageur, qui m'a fait assister à un tel spectacle. Dans l'enceinte d'une même ville, j'avais tout un échantillon des sauvages coutumes de l'Afrique, et il n'est pas possible d'imaginer un assemblage de scènes plus bouffonnes et plus grotesques. Les chefs surtout sont superbes; les uns s'avancent, montés sur de hautes échasses, comme des Basques, et, lorsqu'ils sont fatigués de leur marche aérienne, tombent entre les bras de deux de leurs suivants, qui les portent complaiamment, tandis qu'un troisième prend dans ses mains leurs lourdes jambes de bois, et les tient par derrière avec autant de respect que les demoiselles d'honneur tenaient jadis la queue de la robe des grandes dames. Les autres sont de la tête aux pieds envasés sous un manteau de filasse imitant une peau de bête. Il en est qui portent sur la tête un chapeau de plumes, une forêt de bouquets artificiels. Il en est dont le visage et le cou sont couverts d'un masque épais à travers lequel on voit rouler des yeux diaboliques. Il en est qui se sont appliqués à donner à leur visage l'apparence d'un oiseau de proie ou d'une bête féroce. Un grand nombre sont nus jusqu'à la ceinture, tatoués ou peints sur les joues, sur les épaules, sur la poitrine. Ceux-ci zébrés avec de l'ocre, ceux-là avec de la craie blanche, et quelques-uns, qui ne se trouvent pas encore assez noirs, se font sur le corps de longues raies avec un pinceau à cirage.

Les femmes sont pour la plupart couvertes de robes et toiles d'une couleur éclatante; une fleur dans les cheveux un cigare entre les lèvres, une couche de peinture rouge verte ou blanche sur les joues, elles suivent d'un pas alerte le cortège dont elles font partie jusqu'au lieu où il s'arrête pour danser.

Sous les fenêtres du gouverneur ou de l'amiral, sur les places publiques, au coin des rues les plus fréquentées, le chef donne le signal. Aussitôt, les musiciens se rangent d'un côté avec leurs instruments; et quels instruments! Tout ce qui siffle, tout ce qui bruit, tout ce qui tinte sur les tons le plus aigu et les plus discordants, suffit à ce diabolique orchestre. Voici un des y-rutsoas qui enfourche un tron d'arbre creux du haut en bas, couvert à l'une des extrémités d'une peau épaisse sur laquelle il frappe de ses deux mains nerveuses à coups redoublés. Pres de lui, un autre agile et gauch de grolets une corbeille en osier remplie de cailloux en son vout qui ont des espèces de flûtes en roseau, dont l'effet Pan n'a certainement pas donné le modèle; d'autre possèdent une sorte de harpe garnie d'une demi-douzaine de crins, qui pourront bien aussi faire verser des larmes à ceux de la musique indilande; le tendre Vanciano meincin non pas des larmes de rassemblement, mais d'indignation et de douleur.

À ce tintamarre sans nom, à ce charivari qui humiliera la plus ingénieuse bande de gamins de Paris, se mêlent le rauques accents des costumes emprisonnés dans les masques des cris de hibou, des sifflements de vipère, des burlinements de chien. C'est le signal du bal. Le chef, monté sur ses échasses, s'ente et gambrole comme un singe. Le chef à la peau d'ours secoue sa lourde crinière, se penche vers l sol, se relève tout à coup comme s'il allait se jeter sur s proie; le chef au panache de plumes se balance et tourne puis toute la cohorte se met en mouvement; hommes et femmes se rangent l'un en face de l'autre et dansent. Non le motif de danser ne j'out donner aucune idée d'une telle scène; c'est un frémissement nerveux, un tressaillement de tous les membres; des corps qui s'agitent, se tordent, s replient, se relèvent et sautent comme des salamandres dans le feu. Les pieds, les bras, les hanches, la poitrine, tout est en action, dans des attitudes que je ne puis décrire, et dont la moindre ferait rougir la vertu de nos sergents d'ville. Un cercle de curieux des deux sexes assiste pourtant en plein jour à cette étonnante chorégraphie, et n'en paraît nullement choqué.

Une seule de ces danses, quoique je ne trouve pas d'autre mot pour m'exprimer, a un caractère intéressant; c'est celle du salure. Un nègre, qui n'a pour tout vêtement qu'un caleçon court dans l'arrière, un gilet et de bois à la main. En face de lui, une femme s'avance en baissant la tête d'un air timide. Le noir brandit son poee; la femme fait un bond de côté, comme pour échapper à ses coups, puis revient et s'curve comme une écaille soumise, et, par ses mains noires, par ses regards craintifs, semble invoker sa pitié. Le nègre attend s'éclaire pour la saisir dans ses bras; la femme fut encore comme une bulle (farouche), et, pas pas, se rapproche de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin elle rest comme face-à-face par l'éclair de l'œil ardent qui la suit sans cesse, ou subjuguée par la terreur. Il y a dans cette viv pantomime tout un roman d'amour, tout un drame de passion impétueuse, d'autant plus saisissant qu'il est sans d'out

pendant les guerres de religion du seizième siècle, restaurée sous les archiducs Albert et Isabelle, et reconstruite en partie, elle a encore été réparée au siècle dernier. Au-st, a part le chœur, le reste de l'église n'a aucun intérêt sous le rapport de l'art. Quelques parties à l'extérieur méritent l'attention des archéologues.

Cette église va être reconstruite et remplacée par une église beaucoup plus vaste, est-ce bien se conformer au dernier vœu de la reine? Louise-Marie a voulu être enterrée dans une modeste église de village et non pas dans une somptueuse basilique.

Juste-à toutes les cérémonies funèbres ont été d'une simplicité extrême; mais pour le service funèbre de Sainte-Gudule il ne devait plus en être ainsi, ici c'était la nation qui rendait les derniers honneurs à la reine, et elle devait les rendre avec une pompe digne de la majesté royale. C'est aujourd'hui, 24 octobre, que ce service a été célébré.

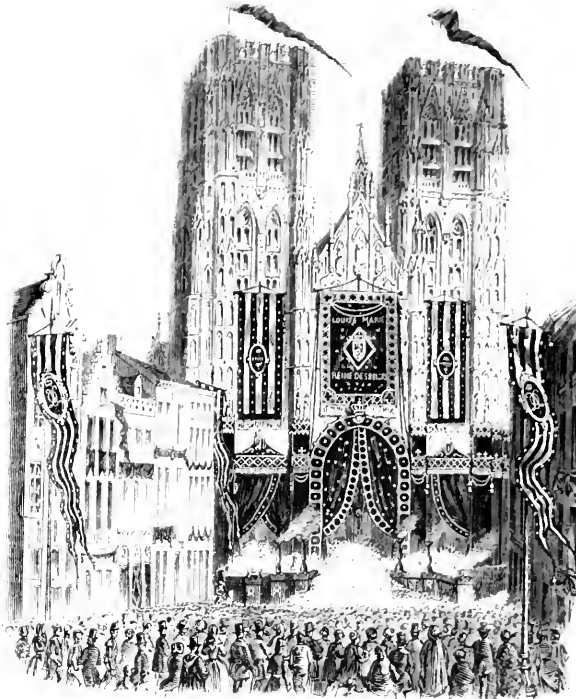
On arrive à l'église de Sainte-Gudule par une rue entièrement décorée de tentures de deuil. Au bout de la rue, deux mâts portent des bannières de deuil. Les murs qui forment la rampe du bel escalier de trente-neuf marches par lequel on arrive au portail de l'église sont revêtus de draperies noires semées de lions et d'étoiles d'argent qui leur donnent la forme de sarcophage. A chaque palier ce mur en terrasse porte des vases funèbres ou brûlent des parfums.

La façade de l'église est revêtue de tentures noires jusqu'au milieu de la grande fenêtre à vitraux représentant le jugement dernier. Trois bannières suspendues au-dessus de ces tentures noires masquent tout le reste de la façade jusqu'au pied des tours. Sur la bannière du milieu est un écusson aux armes du roi, parti de celles de la famille d'Orléans, et l'inscription: *Louise-Marie d'Orléans, reine des Belges*; sur la bannière du gauche l'inscription: *Née à Palerme; sur l'autre: Morte à Ostende*. Au sommet des tours flottent deux immenses bannières noires semées d'étoiles d'argent.

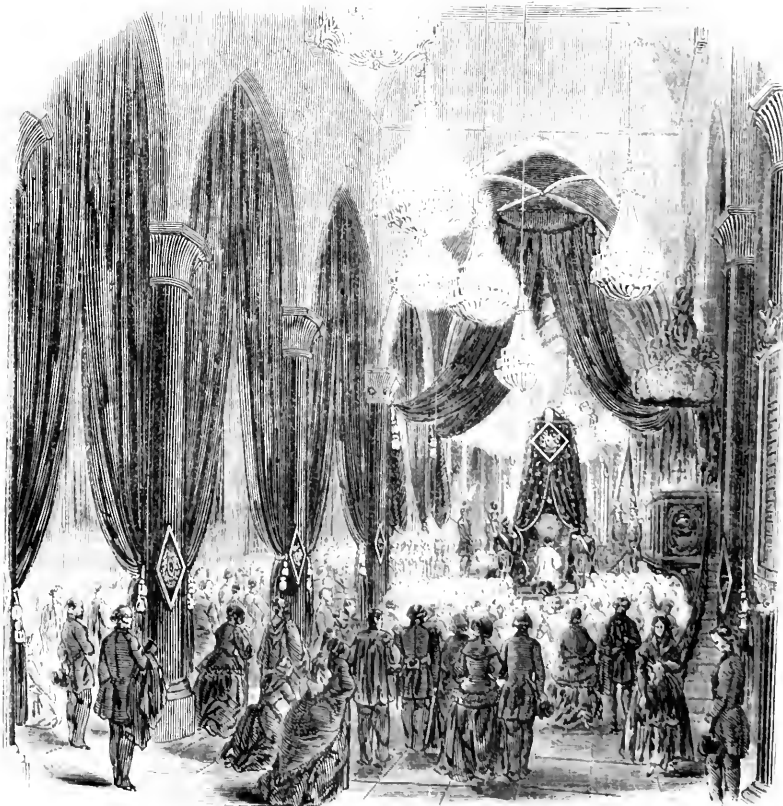
A l'intérieur, l'église tout entière est revêtue de tentures noires; on n'a laissé à découvert que les statues des piliers de la nef, les chapiteaux des colonnes, les nervures des ogives, les rinceaux, en un mot tous les ornements de l'architecture. Ce parti pris de laisser visibles tous ces ornements donne de la grandeur à la décoration et prévient le rétrécissement des lignes de perspective qu'aurait produit une tenture entièrement noire. L'enchevêtrement des rinceaux, des membrures des ogives, les rosaces, les feuilles d'acanthe, les arabesques touffues des chapiteaux, les statues des piliers forment une décoration très-sévère, et produisent un effet grandiose et austère.

A la croisée du transept s'élève le catafalque, posé sous un dais pyramidal, couvert de draperies, d'ornements funèbres et de candélabres. Ce dais, de dix-huit mètres d'élévation, est flanqué lui-même à ses quatre angles de quatre dais en forme de pavillons sous chacun desquels un évêque est resté en prière pendant tout le temps du service funèbre. Des centaines de la très-pend de la voûte; tout le long de la tribune à arcades guthiques qui règne au-dessus des travées de la nef et fait le tour de la nef, du transept et du chœur, circule un cordon pressé de cierges allumés. Cette illumination funèbre est splendide; il n'y a pas moins de six mille cierges qui brûlent.

A onze heures, le roi est arrivé. Il est accompagné des princes ses fils, et suivi des chevaliers de sa maison. L'archevêque de Malines l'a reçu à la porte de l'église et l'a conduit à la place qui lui est réservée à droite, dans le



OSQUES DE LA REINE LOUISE-MARIE. — Vue extérieure de Sainte-Gudule.



OSQUES DE LA REINE LOUISE-MARIE. — Vue intérieure de Sainte-Gudule.

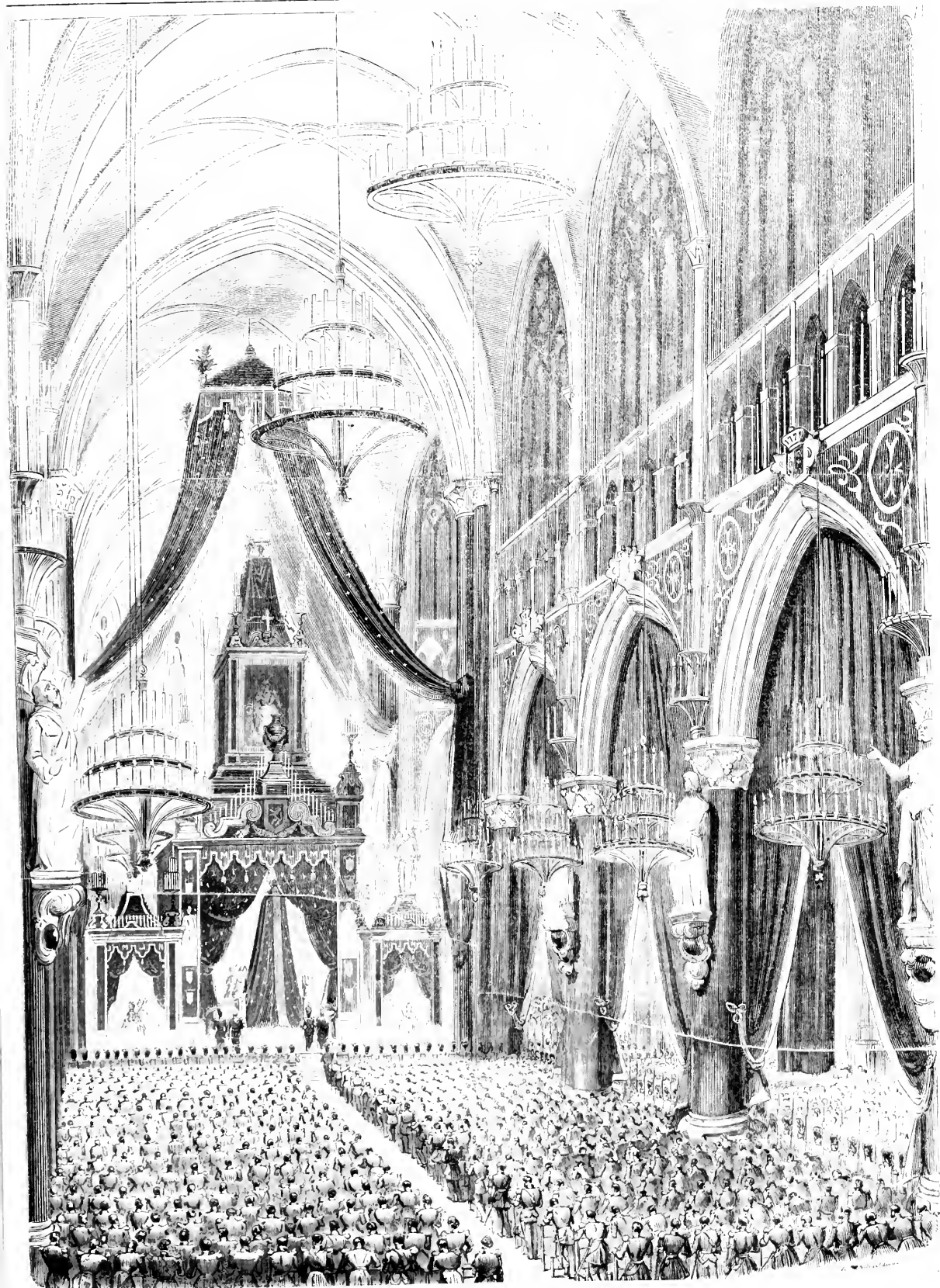
chœur. Une foule immense assiege la place et toutes les rues environnantes. Depuis le matin, des dames attendaient devant la porte pour pouvoir entrer dans la seule partie laissée au public, les bas-côtés de la nef. L'église réservée aux invités est comble, tout immense qu'elle est. On a invité les présidents et les procureurs généraux de la cour de cassation et des cours d'appel, les présidents de la cour des comptes et du conseil des mines, les membres des deux chambres, les gouverneurs des provinces, les bourgmestres des chefs-lieux de toutes les provinces, deux membres de chaque députation permanente, trois gardes par chaque corps de la garde civique, trois officiers de chaque régiment de l'armée, M. le comte Lebon, le plus ancien ministre du roi à Paris et le négociateur du mariage de la fille de Louis-Philippe avec Léopold, tous les membres du corps diplomatique, etc., etc. Une tribune pour les dames est élevée en face du roi, dans les bas-côtés du chœur. Quelques autres places ont été réservées aux dames, mais en très-petit nombre.

Les cérémonies du culte catholique ont une pompe pleine d'une poésie grandiose qui élève l'âme, mais peu sont aussi magnifiques et aussi imposantes que celle à laquelle nous venons d'assister. Figurez-vous un clergé officiant de plus de deux cents prêtres, cinq évêques, un cardinal-archevêque, cette église tendue de noir ou le jour ne pénétre qu'à grand peine, et qu'il n'y a que six mille cierges, les accordés de la Forque qui gémit, des chants funèbres d'un caractère religieux et douloureux, le recueillement d'une foule qui prend une part d'autant plus vive à cette solennité que sa douleur est réelle et profonde; heurez-vous, au delà des murs de cette église, toute la ville, les yeux fixés sur ses deux tours et s'associant au prière qui se dit pour l'âme de la reine; c'était un spectacle imposant et qui causait à tous les cœurs une douloureuse émotion.

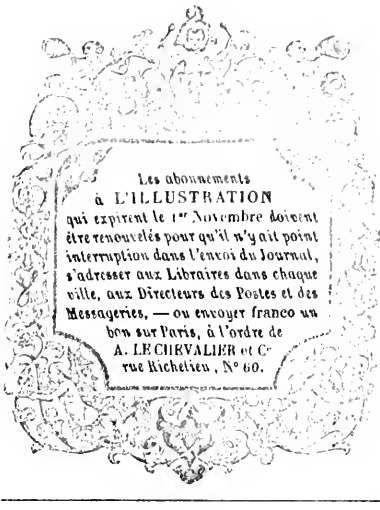
Le père Dechamps, prêtre très-distingué frère de l'ancien ministre des travaux publics, a prononcé l'oraison funèbre de Louise-Marie. Il a parlé de ses vertus simplement et avec âme. Le père Dechamps est un orateur éloquent, il a des larmes dans la voix. Ce prêtre souffrit, il a crié, il aime cela ce qu'on se dit quand il vient à paraître. Quand on l'entend on sent le pré-vieilli d'avance par les pensées du sanctuaire, le vrai prêtre dont l'épuisement n'est pas du byronisme dont la pâleur et l'air mélancolique ne sont pas l'unique forme d'une douleur à la mode, mais l'indice d'un âme plus vivante que son corps. Quand il parle, il reste lui, il se livre, il nous dit ses larmes secrètes, ses secrets pensees. Il est apôtre dans ses discours et sait à propos répudier la rhétorique. C'est ce qu'il nous faut aujourd'hui; on n'a pas le droit de parler aux hommes de notre temps si l'on n'est animé par une forte, une haute, une profonde conviction.

Et maintenant toutes les cérémonies funèbres ont terminées, mais le deuil du peuple ne l'est pas. Espérons que cet hiver, au temps où les pauvres souffrent, leur douleur ne sera pas augmentée par l'amertume de souffrances que la reine eût soulagées. Ceux qui respectent sa mémoire feront le bien en son nom, afin de la faire heur encore après sa mort.

Malines, Gand, Hasselt, Tournay, toutes les villes et bourgs de la Belgique ont eu en leur service funèbre. La messe de Requiem, exécutée à Sainte-Gudule, a été composée par M. Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles.



St. Peter's Basilica, Rome. — A. S. P.



Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Novembre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal, s'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et C^{ie} rue Richelieu, N^o 60.

Un Drame.

Les journaux anglais rapportent une scène de cour d'assises qui mérite d'être recueillie. Nous n'y ajoutons aucune réflexion, par respect pour la conscience et pour le cœur de ceux qui liront ce drame d'un intérêt si touchant :

Une foule immense se pressait, il y a quelques jours, aux abords de la salle des assises d'Old Bailey, à Londres. Les places réservées au public sont promptement envahies, et une foule compacte assiege les portes, qui menacent de céder sous la pression.

A midi, le chef-juge, lord Tindal, vient occuper son siège. L'accusé est introduit, et sa présence excite dans l'auditoire une vive émotion et un intérêt visible. Les deux avocats qui se sont offerts pour prendre sa défense lui serrent la main et lui disent des paroles de consolation et de courage. L'accusé est un homme de moyenne taille, d'une constitution frêle; ses yeux bleus et doux sont baissés. Toute sa personne baigne d'une tristesse digne et d'une mélancolie respectueuse. Sa voix est douce; ses manières témoignent d'une éducation distinguée, malgré la pauvreté de ses vêtements.

LE CHEF-JUGE. — Votre nom, votre âge, votre profession ? L'ACCUSÉ. — Georges Hammond, âge de quarante et un ans, peintre de portraits.

LE CHEF-JUGE. — Vous connaissez l'accusation terrible qui pèse sur vous. Vous êtes prevenu d'avoir donné la mort aux préméditations à un danseur de corde nommé George Baldwin. Vous reconnaissez-vous coupable ?

L'ACCUSÉ. — Tout est vrai, je l'ai tué. C'est un malheur que je déplore; mais, dans mon âme et conscience, je ne me crois pas coupable.

LE CHEF-JUGE. — Puisque vous reconnaissez la vérité du fait et vous bornez à en contester la culpabilité, asseyez-vous. Vos concitoyens, vos pairs vous jugeront. Dieu vous ait en sa protection. Le greffier donne lecture de l'acte d'accusation; le plus ancien avocat, qui doit appuyer l'accusation au nom du comté, prononce quelques paroles dans lesquelles il reconnait qu'aucun accusé n'a jamais mérité plus d'intérêt, mais qu'une condamnation est nécessaire, sans le recours en grâce devant le souverain, afin de prouver à tous que personne, dans une société civilisée, ne peut se faire justice à soi-même.

LE CHEF-JUGE. — Accusé, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

L'ACCUSÉ. — Mylord, ma justification est dans le récit des faits. Il y a trois ans, je perdis une fille, âgée de quatre ans, sans gage de souvenir qui me restât d'une épouse chérie qui'avait pu à Dieu de rappeler à lui. Je la perdis, mais je ne la vis pas mourir comme j'ai vu mourir sa mère; elle disparut, elle me fut volée. C'était une charmante enfant, et, à part elle, je n'avais personne au monde pour m'aider. Messieurs, ce que j'ai souffert ne saurait se décrire, vous ne sauriez le comprendre. J'ai dépensé en annonces, en denariers infructueux, tout ce que je possédais. Meubles, tableaux, jusqu'à mes habits, tout à été vendu. Pendant trois ans, seul, à pied, j'ai cherché mon enfant dans toutes les villes, dans tous les villages des trois royaumes. Dès qu'un poignard des portraits, j'avais réussi à gagner quelque argent, je revenais à Londres pour recommencer mes annonces dans les journaux.

Enfin, le 14 avril dernier, un vendredi, je traversais le marché aux bestiaux de Smithfield. Au centre du marché, une troupe de saltimbanques se livrait à ses exercices. Un enfant fourrait les jambes en l'air, la tête appuyée sur une espèce de balustrade. En rayons de l'âme de sa mère dont avoir en ce moment pendant la mienneté pour que je reconnusse mon enfant dans cet état. C'était ma pauvre enfant ! Sa mère se serait peut-être précipitée vers elle pour la serrer dans ses bras; moi, un voile passa sur mes yeux.... Je me jetai sur le chef des batteurs.... J'ignore comment cela se fit, moi, habituellement bon jusqu'à la faiblesse, je le saisis par ses habits, je le saisis, puis le jetai par terre, puis encore.... il était mort ! Plus tard, je me suis repenti de ce que j'avais fait. Dans le moment, je regrettais de n'en pouvoir rien.

LE CHEF-JUGE. — Ce ne sont pas là des sentiments chrétiens, et dans l'intérêt de votre cause vous auriez dû ne pas les exprimer; comment voulez-vous que Dieu et les jurés vous pardonnent si vous ne savez pas pardonner vous-même ?

L'ACCUSÉ. — J'ignore, mylord, quel sera votre arrêt et celui du jury; mais Dieu m'a déjà pardonné; je le sens dans mon cœur.

Vous ne savez pas, je ne savais pas alors l'histoire du mal que cet homme m'avait fait, lorsque des gens compassés m'amènent à ma table dans ma prison, ce n'était plus mon enfant. Elle n'était plus pure et angélique comme autrefois; elle était corrompue de corps et d'âme; ses manières, son langage, étaient mêmes comme ceux des gens avec lesquels elle avait vécu; elle ne me reconnaissait pas; je ne la reconnaissais plus moi-même; comprenez-vous maintenant? Cet homme m'avait volé l'amour et l'âme de mon enfant, et moi je ne l'ai tué qu'une fois !

LE CHEF-JUGE. — Mylord, votre conviction est arrêtée.

LE CHEF-JUGE. — Vous comprends, messieurs; mais il faut que la loi ait son cours. Quelque grand que soit l'intérêt, ce l'accuse vous inspire, il faut que vous entendiez mon résumé et que vous vous retirez pour délibérer.

Le jury s'était retiré, rentre au bout d'un instant, et tend un verdict d'acquiescement.

On est obligé de faire conduire George Hammond sous escorte. Les hommes veulent le porter en triomphe, et une foule immense l'accompagne de ses hurrahs jusqu'à son domicile.

Lettres sur la France.

DE PARIS à NANTES.

II.

DE PARIS à BLOIS.

MONSIEUR,

Il y a des voyages très-longs qui sont fort courts, et de courts qui semblent très-longs. De ce nombre est certainement celui qui fut fait lors de l'entrée de Paris à l'embarcadere du chemin de fer d'Orléans. On en vient à bout, cependant, on arrive, on prend son billet, dont le prix est singulièrement augmenté par l'excédant métallique de bagages, le tarif étant calculé sur cette riche et dévorante rigodonne d'Orléans, de manière à faire payer à chaque voyageur le transport d'un mois cinquante kilogrammes. Au delà des quinze d'accusés gratuitement et, dont l'insuffisance est évidente, c'est assez d'un seul kilogramme, que dis-je, d'un gramme d'excédant, pour donner lieu à la surtaxe. Sur le pied d'un demi-quinatal, un est imposé comme cinquante, et le voyageur de la troisième classe, qui a dans sa mince valise seize kilogrammes de chemises, d'habits, de mouchoirs et de bas, paiera juste le même prix que s'il en avait soixante-cinq. C'est admirable d'équité. Au reste, le service des postes ne procede pas autrement, quand il prélève un peu quadruple pour les lettres doubles de poids, et frappe d'un droit uniforme depuis seize jusqu'à cent grammes. C'est avec la même intelligence, la même justice que le timbre.... Mais étouffons ici nos griefs personnels. Il est peu de branches d'impôt qui échappent à ce parti pris, à cette règle générale d'impartialité et d'impiété. Et l'on se plaint! Qui voulez-vous ? Ces Français sont incorrigibles et ingouvernables ! N'est-ce pas ici le cas, ou jamais, de placer la définition de Courier ? Peuple charmant, léger, volage, muable, variable, changeant, mais toujours payant.

Quand on a satisfait aux doubles exigences de MM. du chemin de fer, on est, comme un sergent-peu, foulé, pressé, perché jusqu'au départ du train, dans un étroit espace où l'on se lie en hiver, mais où l'on étouffe en été. En Angleterre, où le respect de l'habitus corporis est, *God save the queen !*, on porte plus loin que dans les républiques, chaque *traveler*, muné de sa carte, à la droite de son rein inconscient sa place dans la classe des wagons auxquels il a droit. On ne le chausse point comme un bœuf destiné à l'abattoir; mais, parmi nous, outre le charme et le bon goût de cet usage préliminaire, on aime mieux lancer à la dernière minute tout le troupeau, qu'on vaiderait tout le public, à la fois, à l'éscalade des wagons, où s'accumule et s'enorgueille, pressé par les cris impérieux des employés et le sifflet du contre-maître, présentant ainsi le spectacle étonnant d'un banc de sardines qui vientrait de lui-même s'encaquer au fond d'un baril. Devant le *Quos ego* de l'aspect en casquette, nul ne réclame, nul ne bronche. Un petit bunt de galon et d'uniforme fait trembler les plus réaléitairiens, et chacun se laisse étonner, barcoler et manipuler de la meilleure grâce du monde. Mais, je l'ai dit déjà, les Français sont un peuple mutin et disciplinable.

On est assis enfin, on part. Jusqu'à Étampes, on traverse un pays charmant, Choisy-le-Roi, Albion et Ris, et Juvisy, et, dans le lointain, on laisse à droite la vieille tour de Montligny. Mais à Étampes commencent ces éternels gouders et cette platitude fertile de la Beauce, enroulée comme une vieille milliardaire. D'Orléans, n'en parlons point; on n'en voit que la gare et encore. Le séjour dans la cité de la Puelle consiste à être transvasé, je propose désormais de dire *transvaigonné*, d'un train à l'autre, après le *partage* obligé dans ces tables à voyageurs qu'on offre à aller et au retour chaque heure de nos importants rail-wags. Au reste, je connais Orléans de longue date, et vous aussi, je pense. Laissons donc de côté, sans plus de façons, ce chef-lieu jusqu'à prochaine occasion.

Le parcours d'Orléans à Blois n'offre pas de très-grands dédommagements aux ennemis d'une locomotion beauceronne. Petits vignobles, petits arbres, pays généralement plat. Beaugency et Cléry sont les seuls points, sinon intéressants, au moins connus, qui séparent l'une de l'autre ville. Deux heures d'un trajet mesuré et paternel nous conduisent enfin en vue du château de Blois qui couronne la ville, penchée et descendant là-bas, sur notre gauche, par une déclivité rapide, jusqu'au rivage de la Loire.

BLOIS ET CHAMBORD.

.... Qui non moribus peccat non cogit, Atque sacra famas !

Cette citation, dont je demande pardon à mes lectrices, ne m'est point inspirée par la lecture de la quatrième page de tous nos grands journaux, pleine d'annonces califor-

niques, mais bien par la petite scène dont je fus témoin tout à l'abord, et au déballe, à Blois.

Un omnibus attend les voyageurs à la sortie du débarcadere; ils conduisent à quatre hôtels qui sont, si j'ai bonne mémoire, l'hôtel de Blois, l'hôtel du Château, situés dans la partie haute de la ville; l'hôtel d'Angletterre, et celui de la Fête-Sacre, établis au bord du fleuve, vers l'embouchure et méditerranéen sur leur rive opposée, et ne recherchant qu'un peu de tranquillité, *rosa rara* dans les lieux ouverts au public, j'hésitais à faire un choix, lorsqu'un monsieur de bonne mine, devant sans doute ma pensée, vint à moi fort accortement, et me souilla à l'oreille ces mots obligés :

« Si c'est une bonne table, une bonne chambre et du repos, Monsieur, que vous désirez, permettez-moi de vous donner un conseil : c'est celui de descendre au Château; croyez-m'en, vous vous y trouverez fort bien. »

« mille remerciements, Monsieur, et au Château ! dis-je, hors de perplexité, un conducteur de l'omnibus. Mais celui-ci, qui le croirait ? tout en chargeant ses malles, n'avait point perdu une syllabe de l'ouverture.

« Monsieur, me dit-il, je suis un simple conducteur; je n'ai point d'intérêt à vous conseiller un hôtel plutôt qu'un autre; je vous mènerez où vous voudrez, c'est mon devoir; vous êtes libre.... »

« Je l'es-père bien, dis-je, impatienté de ces prélogement diplomatiques; et où voudrez-vous en venir ? »

« Monsieur, connaissez-vous cet homme ? »

« Celui qui vient de me parler ? À aucunement, et peu m'importe. C'est sans doute quelque habitué de l'hôtel du Château ? »

« Ah ! si je n'en étais sûr de la révélation. Ainsi, monsieur, vous êtes donc... dis-je au donneur d'avis qui, durant ce colloque, nous avait tout doucement rejoints.

« Oui, monsieur, le propriétaire de l'hôtel du Château, pour vous servir, dit-il sans se déconcerter, et quand je vous assure que vous y serez bien, vous voyez que j'ai de bonnes raisons pour l'affirmer et le savoir.

« Assurément... pourtant... »

« De quoi vous mêlez-vous ? repris d'un ton menaçant en s'adressant au conducteur cet officieux albergiste. Monsieur n'est-il pas le maître de descendre chez moi ? N'êtes-vous pas tenu de l'y conduire ? »

« Je conduirai monsieur où il voudra, répondit froidement mon autre cicérone. Mais vous, homme établi, vous devriez rougir du plat méfier que vous faites ! »

« Chacun fait ses affaires comme il l'entend, reprit l'imperturbable personnage, et je fais les miennes moi-même. J'en ai le droit.

« Vous avez le droit aussi d'aller cirer des bottes sur le pont, où toute la ville de Blois vous a connu pendant quinze ans.

— Taisez-vous, vous êtes un goueu !
 — Et vous un drôle !
 — Un méritable !
 — Un albergiste à rouliers !
 — Un mendiant !
 — Un gâle-sauce !
 — Un meurt-de-faïm !
 — Non, Dieu merci ! car je ne lose point chez vous !

Tout cela fut dit tranquillement, le matriculancier de part et d'autre, comme une litanie, un rôle su par cœur et qui en répète chaque soir. Le bruit de l'omnibus s'ébranlant et stoppa les derniers grondements de ce paisible orage. Il va sans dire que cette scène ruina dans mon esprit et l'hôtel du Château et son propriétaire. Je me laissai conduire où l'omnibus voulut (et il me guida assez bien), tout en faisant ces réflexions que je vous livre :

« Eh quoi ! voilà un homme riche déjà sans doute, chef d'un établissement important, un monsieur en habit noir et aux mains blanches, qui s'en vient, de sa personne, racoler astucieusement le voyageur à la sortie d'un chemin de fer, se quereller quotidiennement et dans des termes dignes de la pire canaille avec un cocher d'omnibus.

Et souffrir des affronts que ne subirait pas l'hôte d'une auberge à six sous par repas.

Le tout, pour s'enrichir encore un peu plus et un peu plus vite ! Oui, son emule en invectives avait raison : il ferait mieux d'aller cirer encore des bottes (si tant est qu'il ait déboulé par cet incompréhensible plus honorable métier) que d'endurer de tels outrages.

« Pourtant, quand il aura gagné à la roue de son front cette quantité de métal qui fait les hommes importants, voilà un citoyen qui prendra place parmi les notables de sa commune. Il deviendra probablement un conseiller municipal, puis un marguillier, puis un maire, qui sait peut-être, un conseiller général, et, plus tard, un représentant; pour quoi pas ? le représentant, à la mesure, l'indomptable cupidité, la bassesse des sermens aussi bien qu'homme du monde, et ce sont toutes choses qui ont un droit réel à se faire représenter. Et notre homme verra se tendre vers lui plus d'un main de roux dont un grand-père jadis il obtenait le pied, et il achèvera ses jours, honore de cette aurole d'estime et d'admiration qui entoure les écus neufs.

« Voilà de ces riches qu'il faudrait montrer aux pauvres et aux envieux (deux termes, hélas ! trop souvent et faiblement confondus), comme les Spartiates faisaient de leurs ilotes libres aux jeunes gens pour les dégouter de l'ivresse.

Irréguillère, enchevêtrée, mal bâtie, ne rattachant pas par les merites artistiques et archéologiques ce qui lui manque du côté de la symétrie, du confort, et les désagréments de son plan incliné, Blois est une ville laide, mais une de ces laides de mérite, qui ne vivent, il est vrai, que par le souvenir, mais qui, à défaut de beauté, ont eu de grandes aventures. C'est du reste une ville morte, comme tant d'autres en France, ou, sinon morte, du moins si profondément endormie que la baguette de la lée semble l'avoir touchée et

du Centre la vallée de l'Allier, laissait dans l'oubli tout le département de la Nièvre, elle l'a indemnisé en lui votant un embranchement du Guéin à Nevers; c'est cet embranchement qui vient d'être livré à la circulation.

Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru la ligne du Centre se rappellent qu'en quittant Orléans ils ont traversé les plaines stériles de la Sologne; ils n'ont trouvé trace de culture et d'industrie qu'à Vierzon, dont les usines métallurgiques occupent une partie de la population. Une heure après, ils ont aperçu la cathédrale gigantesque de Bourges et ses tours inégales qui révèlent au voyageur l'existence de l'ancienne capitale du Berry; puis Neiron-des, dont le nom n'a jamais tant retenti que depuis que ce bourg insignifiant était devenu tête de chemin. Aujourd'hui la ligne du Centre se prolonge jusqu'au Guéin, pour continuer plus tard sur Moulins et Clermont.

Il y a vingt ans à peine, le Guéin était un point presque ignoré sur la carte de France. A peine quelques touristes s'étaient-ils arrêtés dans cette solitude agreste pour y reconnaître la vieille tour de l'ancienne châellenie de Cully dont le front noirci domine les toits qui l'entourent, et le vieux château d'Apremont qui double ses hautes murailles dans les eaux de l'Allier. Aujourd'hui c'est un des points les plus remarquables de notre pays, grâce aux magnifiques travaux d'art qui y ont été accumulés.

En de nos dessins donne l'ensemble de ces travaux. Nous sommes sur la rive gauche de l'Allier. Cette rivière est traversée par le canal latéral à la Loire sur un aqueduc de 500 mètres de longueur composé de dix-huit arches en pierres de seize mètres d'ouverture, la cuvette supportée par ces arches est d'une largeur de cinq mètres; à l'une des extrémités se trouvent trois écluses accolées destinées à racheter la différence de niveau des deux biefs. Ce travail gigantesque est dû à M. Julien, qui a doté la France de tant d'autres travaux non moins remarquables. La construction de cet aqueduc a donné lieu aux plus grandes difficultés de l'art, en raison de la mobilité du sol de la rivière. Les fondations sont assises sur un radier général en béton garanti à l'amont et à l'aval par des murs de garde descendus à trois mètres de profondeur et protégés contre les affouillements par des enceintes continues de pierres et de forts enrochements. L'exécution de ce travail ne laisse rien à désirer;

son style est sévère, ses lignes sont pures, et l'harmonie de ses dispositions lui donne un aspect des plus imposants. A la sortie de l'aqueduc, le canal, tracé sur un bel alignement droit, vient, à un kilomètre, se réunir à la prise d'eau navigable qu'on a tirée de l'aqueduc. Cette dérivation offre, à son entrée en rivière, des ouvrages d'une heureuse composition. Les vannes de prise d'eau, l'écluse en rivière, le sas circulaire où manœuvrent les bateaux pour entrer dans

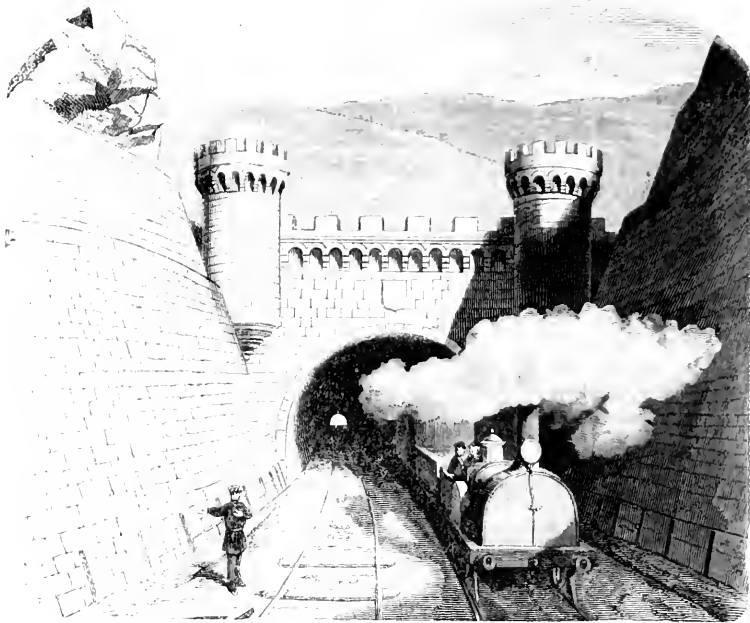
construit dans des proportions élégantes; il est composé de quatorze arches elliptiques de vingt mètres d'ouverture, reposant sur des piles et couronnées d'une corniche très-saillante supportée par des modillons. Comme à l'aqueduc du Guéin, on a eu à vaincre de grandes difficultés pour les fondations. Il est assis sur un radier général dont le pourtour a été défendu par une enceinte continue formée de deux mille pieux. Commence en 1816, ce travail a été terminé en 1818. Les ponts et l'excavation sont dus à M. Adolphe Boucaumont, ingénieur.

A quinze cents mètres du viaduc et à l'aval de l'aqueduc du Guéin se trouve un pont-route suspendu. Il est formé de cinq travées de soixante mètres de largeur; les chaînes de suspension sont supportées par d'élevés piliers; il a été exécuté en 1816 sous la direction de M. de Marne, ingénieur ordinaire.

Du viaduc du Guéin à Nevers, les travaux de l'embranchement sont nombreux et très-intéressants par la diversité de leurs formes. Un souterrain de 350 mètres, placé dans une profonde tranchée, est d'un aspect imposant. L'une des têtes est flanquée de tourelles engagées et ornées de mâchecoulis. Des ponts biais de différents systèmes sont établis sur la ligne, et celui sous lequel passe la route n° 151 étonne surtout par la hardiesse de ses formes et par les difficultés qu'il dû présenter sa construction.

A son arrivée à Nevers, le chemin traverse la Loire sur un pont en fonte dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Sa hauteur est de 11 mètres; il est percé de sept arches de quarante-deux mètres d'ouverture, supportées par des piles en pierre de cinq mètres d'épaisseur. Les arcs sont d'une grande légèreté; ce pont a été exécuté comme par enchantement; sa construction n'a pas duré plus de dix-huit mois. Les fontes sont sorties des ateliers de M. Émile Martin de Fourchambault.

En amont de ce viaduc on remarque le pont de Loire construit en pierre. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance de ses formes et ses belles proportions, a été commencé en 1776 par M. Régemortes, premier ingénieur des turcs et leveux du roi, et terminé en 1829 par M. Boucaumont aîné, actuellement ingénieur en chef à Nevers. Il est inutile d'énumérer toutes les difficultés que présentait cette construction à une époque surtout où les effets de la chaux hydraulique étaient encore inconnus. Un travail de cette nature

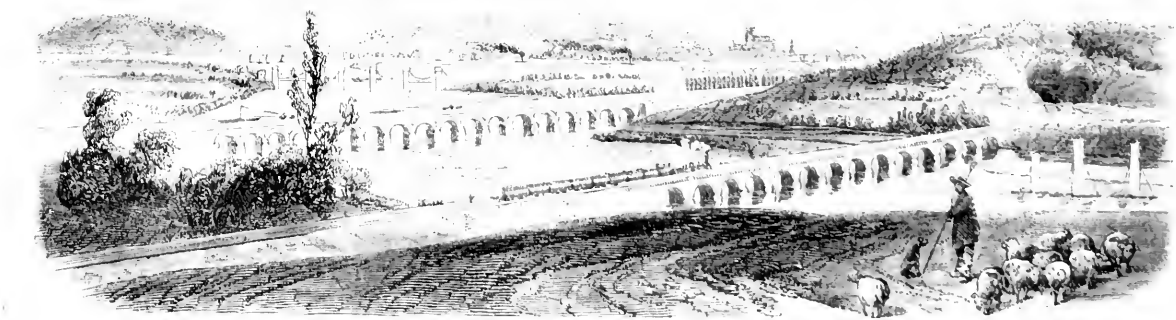


Chemin de fer de Nevers. — Entrée du souterrain de Granville, d'après un dessin de M. Barat.

le canal, forment un ensemble de travaux remarquables par leur bonne disposition et l'élégance de leur construction.

Sur le chemin de fer, les travaux n'ont pas moins d'importance. La ligne, à sa sortie du bois de Bourrain, arrive à la vallée de l'Allier dans un pli de terres où coule le ruisseau du moulin des Barres. Elle franchit à la fois le canal, une route vicinale et la rivière d'Allier sur un viaduc en pierre, et arrivée sur la rive droite, elle se bifurque pour aller d'un côté à Nevers, de l'autre à Moulins et Clermont.

Le viaduc de l'Allier, d'une longueur de 380 mètres, est



Pont de l'aqueduc de l'Allier sur la Loire, passant sur conduits avec la Loire.

suffit à la réputation d'un homme et doit lui assigner une place parmi les génes de son siècle.

L'embarcadere de Nevers a été heureusement exécuté sur un emplacement parfaitement choisi à la porte de la ville.

Cette construction est simple et de bon goût. Elle fait honneur à la ville de Nevers et vient d'être ouverte dans un quar-

tier de la ville précédemment oubliée des habitants et qui de sa coupe de constructions élégantes et confortables. Les abords sont faciles, et tout l'entourage respire un air de fraîcheur et d'aisance bien fait pour captiver l'attention du voyageur.

Les Nivernais doivent se féliciter d'avoir été dotés d'un

embranchement qui les place maintenant à huit heures de la capitale, ils ne doivent pas oublier que c'est aux démarches actives de leur ingénieur en chef qu'ils sont redevables d'un si grand bienfait. Grâce à ce fonctionnaire éminent, voilà leur ville sortie de l'isolement ou voulant la laisser végéter des rivalités voisines. M. Boucaumont aîné a depuis

longtemps droit à la reconnaissance de ses compatriotes; ses travaux du chemin de fer lui assurent à tout jamais.

Le chemin de fer du Centre a été adjugé à une compagnie représentée par les administrateurs de la ligne d'Orléans, le 9 octobre 1841, moyennant un bail de trente-neuf ans et onze mois. Cette adjudication a été faite dans les conditions de la loi du 11 juin 1842; c'est-à-dire que l'Etat se chargeait d'acquiescer à ses frais les terrains et de construire les ouvrages d'art, la compagnie s'en va ou qu'à poser la voie de fer et à installer le matériel. Un capital de 33 millions, réuni par elle, a pourvu à cette obligation; et, chose rare dans les annales des travaux publics, elle a pu, en dehors de sa concession primitive, soumissionner l'embranchement de Nevers, sans avoir besoin d'augmenter son fonds social, soit par un appel directement adressé aux actionnaires, soit par un emprunt. Les 33 millions ont suffi à tout.

Dès 1847, une première section, celle d'Orléans à Bourges, fut ouverte à la circulation. Peu de temps après, deux autres sections, celle de Bourges à Néronnes et celle de Vierzon à Châteauroux, dessinèrent la bifurcation qui doit atteindre nos provinces centrales par deux points, Clermont d'une part, Limoges de l'autre. L'ouverture de la section de Nevers complète l'œuvre que s'était, pour le moment, assignée la compagnie. Le chemin du Centre retrouve à Nevers le rôle qu'il avait déjà franchi en partant d'Orléans, et n'y arrive qu'après s'être mis en rapport avec les canaux. Le temps n'est pas aux grandes entreprises. Mais un jour viendra sans doute où le chemin du Centre ne s'arrêtera pas là.

En attendant, nous voici à Nevers avec quatre cents Parisiens qui ont quitté Paris à sept heures et demie et à huit heures du matin, dimanche 20 octobre, par deux convois arrivés presque à la même heure, après avoir parcouru un ou plus de 304 kilomètres en six heures. Nous sommes reçus au bruit de l'artillerie, au milieu d'une population accourue de tous les points du département pour être témoin d'une solennité qui marque une ère nouvelle à la prospérité d'une contrée industrielle. La bénédiction des locomotives par monseigneur l'évêque de Nevers, en présence de ce peuple assemblé, et représenté d'ailleurs, dans le motif de cette fête, par M. le ministre des travaux publics, par M. Dupin, en sa qualité de Nivernais, par le préfet du département, M. Dufaure, comme président du Conseil général de Nièvre, M. Gasc, comme président du conseil d'administration et les membres du Conseil de la Compagnie du chemin de fer, M. Mare, son habile directeur, et ses ingénieurs qui ont accompli les travaux; la bénédiction, précédée d'un discours dont on a remarqué la bonne pensée et les généreux sentiments, est l'acte principal de l'inauguration ou plutôt c'est l'inauguration elle-même.

Cette cérémonie terminée, et après une heure employée à visiter la ville, un banquet offert par la Compagnie a réuni environ trois cents invités dans une salle décorée avec goût et devant des tables richement servies avec distinction. Les personnages que nous avons nommés présidaient le banquet, et plusieurs y ont parlé successivement au nom du département, au nom de l'Etat, au nom de la Compagnie, de manière à faire éclater les approbations de l'auditoire.

La politique ne pouvait pas être entièrement exclue d'une fête où assistait le président de l'Assemblée nationale avec cinq des ministres du gouvernement. Prononcé par M. Dufaure, M. Dupin a prononcé le discours suivant, dont la pensée a été accueillie avec une faveur mêlée de quelque étonnement :

« MESSIEURS,

« J'ai vivement regretté avec vous que le président de la République, fatigué de ses précédents voyages, n'ait pas pu honorer cette fête de sa présence. Elle eût reçu un plus vif éclat, et j'aurais voulu seulement y assister en silence à ses côtés, attestant par mon concours l'union des pouvoirs publics qu'il porte tant d'entretenir et de fortifier dans leurs limites, pour remplir la mission qui leur a été donnée de maintenir l'ordre dans la société, la hiérarchie dans



Inauguration du chemin de fer de Nevers, le 20 octobre 1849.

les fonctions et l'autorité de la loi dans l'Etat.

« Il n'aurait rencontré ici ni la flotte, ni l'armée, cette vaillante armée qui fait la force et la gloire de notre nation, dans la paix comme dans la guerre; notre flotte, dont les brillantes manœuvres ont fait l'admiration même des étrangers. Mais un autre spectacle se fût offert à ses yeux, non moins digne de l'attention du chef d'un gouvernement et d'un esprit observateur.

« Aucune partie du territoire français (et j'en prends à témoin son ministre des travaux publics) ne lui offrirait peut-être la réunion sur un même point d'un si grand nombre de monuments dus au génie civil et de créations industrielles du premier ordre.

« Ou verrait-il ailleurs quelque chose de plus imposant que ces trois ponts gigantesques séparés à peine par un kilomètre de distance, qui, d'une rive à l'autre de l'Allier, livrent simultanément passage aux voitures de terre, aux bateaux de commerce, au chemin de fer que nous venons d'inaugurer?

« M. le président aurait pu, en quelques instants, se transporter dans cette magnifique usine de Fourchambault, où le fer, travaillé par des ouvriers intelligents et par de puissantes machines, s'échappe en longs rubans de toutes les dimensions qu'exigent les besoins des diverses industries et des arsenaux de l'Etat.

« M. le président aurait pu visiter Imphy, qui prépare les cuivres destinés à doubler et à préserver les coques de ces beaux navires qu'il est allé admirer à Cherbourg; Guergny, où se forgent, d'après les règles d'une savante dynamique, les câbles destinés à retenir ces vaisseaux sur leurs ancres. Heureuse la France, si ses hommes d'Etat pouvaient, par des procédés aussi certains, fabriquer des amarres aussi solides pour fixer le vaisseau de l'Etat et l'empêcher de dériver sur les écueils!

« M. le président eût cédé à nos instances pour aller visiter cette belle forêt de canons de Nevers, jusqu'ici renommée pour la solidité de ses fontes et la perfection de ses cylindres; à qui notre marine doit une bonne partie de ses armements, et dont les ouvriers, aujourd'hui sans ouvrage, sans salaire, sans asile, attendent du secours et des consolations.

« Et enfin M. le président aurait pu étudier, avec le genre de sagacité qui le distingue, l'esprit, les besoins et les vœux des populations du centre, je devrais dire du cœur de la France, qui méritent autant d'être connues que les contrées qui avoisinent l'Océan et qui bordent le Rhin.

« Messieurs, réunis en famille, célébrons l'inauguration de ce chemin de fer; remercions la compagnie d'avoir, en ces temps difficiles, associé ses capitaux à ceux de l'Etat pour accomplir ce grand travail.

« Remercions aussi l'honorable ingénieur en chef qui vient de recevoir la récompense qu'il méritait.

« Et pour répondre à ce que M. Dufaure me faisait l'honneur de me dire tout à l'heure, je ne le méritais pas à l'Assemblée nationale, mais je me transporterai avec lui par la poste à l'usine de Fourchambault, dont il est le directeur, pour le féliciter du zèle, de la précision et de l'activité avec lesquels ses collaborateurs ont élevé le superbe pont en fonte qui introduit le chemin de fer jusque dans l'intérieur de la cité de Nevers.

« Maintenant, il ne reste plus qu'un vœu à exprimer: c'est que l'on aille ce qui a été commencé, et que les chemins de fer se continuent autant que le permettent les finances de l'Etat, qu'il ne faut point compromettre, et le crédit public qu'il faut consolider.

« Je porte un toast à la prospérité des compagnies et à l'achèvement des chemins de fer.»

La soirée s'est terminée par un feu d'artifice, et, à dix heures, un premier convoi ramenait à Paris une partie des voyageurs du matin, encore étonnés d'avoir fait, en moins de 24 heures, près de deux cents lieues, d'avoir assisté à une fête qui a duré 6 heures, et de se trouver prêts à reprendre leurs travaux habituels comme s'ils avaient passé le dimanche à Paris. — PATRUS.

Ascension des Filles de l'Air, à l'Hippodrome.

Dimanche dernier, au moment où la foule envahissait le Champ-de-Mars pour assister aux dernières courses de l'année, une autre armée de spectateurs, montant vers l'Arc-de-Triomphe, se dirigeait vers l'Hippodrome. A trois heures, dix mille curieux s'étagèrent jusqu'au velarium en bois qui abrite les gradins de l'amphithéâtre circulaire; on arrivait encore, mais on n'entr'ait plus. Dans l'enceinte, l'énorme ballon de M. Poitevin, à moitié gonflé, contenu dans l'espace par des zéphyrs à pied, annonçait majestueusement aux curieux le principal épisode de la fête qu'il devait couronner: l'Ascension des Filles de l'Air. Les Barbiers ont courses de chevaux libres passent et volent, les singes, à cheval sur des

dieu. L'illusion est complète, et il faut demander le mot de ce chef-d'œuvre de mécanique à son inventeur, M. Clavieres; lui seul est capable de vous expliquer l'impossible et l'inconnu.

Le char du Soleil, manœuvré avec tant de légèreté, forme une agréable transition au bouquet de la fête. L'Ascension des Filles de l'Air. C'est le même miracle de suspension qui va se renouveler dans les nues. Grâce à notre vignette, vous pouvez imaginer aisément tout le charme de ce tableau mythologique: les sylphides s'envolent avec le calme virginal d'un apolléose, dans la pose ou position effroyablement horizontale des déesses vaporeuses qui flottent dans les



Ascension des filles de l'air à l'Hippodrome, le dimanche 20 octobre 1850.

poneys, exécutent leurs gambades; un groupe sémillant d'amazones se précipite ensuite dans l'arène, et c'est à peine si l'assistance accorde à tant de souplesse, d'élégance et de furie un regard distrait; ainsi de l'Hercule aérien, des autruches et de leurs lédoûms. On appelle, on attend les Filles de l'Air, et même on s'irrite un peu de ce qu'elles ne paraissent pas tout de suite. Prenons patience, voici les exercices de madame Davidson, sylphide aérienne, qui, n'ayant d'autre plancher qu'une corbe rigide, monte, les bras étendus et d'un pied délibéré, jusqu'au sommet d'un mât très-élevé. La descente est encore plus périlleuse: la sylphide l'effleure la tête en bas et les jambes en l'air. Que le tour de force échoue

par la maladresse d'un préposé, et l'intépide gymnaste le reconnoît sur-le-champ, au milieu des bruyants suffrages de l'assemblée.

Cependant le ciel se voile, un gros nuage noirâtre menace de crever sur la fête au moment où le char d'Apollon descend dans l'enceinte, emporté par quatre coursiers enrubés, aussi impétueux que l'Éoüs chanté par Ovide, si les Heures et les Saisons, courant sur leurs traces comme dans le tableau du Guide, ne parvenaient à modérer leur ardeur. Deux Hyades, attachées au char comme deux ailes et tenant le bout de l'écharpe d'Iris, flottent suspendues dans les airs sans autre point d'appui visible que l'épaule du

plafonds de Versailles. Nous avons nommé l'auteur de ce procédé miraculeux, M. Clavieres; les noms mortels de sylphides, mesdemoiselles Céleste, Amaglia et Paganini méritent la même distinction. On n'est pas plus courageux avec plus de grâce.

Deux ascensions ont si bien profité à ces demoiselles et M. Clavieres, qu'une troisième aura lieu demain jeudi, qu'était hier, et on parle d'un enlèvement gigantesque et d'une fête monstre pour dimanche au Champ-de-Mars. L'Hippodrome fait comme ses sylphides, il étend son horizon et s'ouvre l'immensité.

PHILIPPE BESON.

Cahiers d'une élève de Saint-Denis.

Nous annonçons sous ce titre un Cours d'études complet et gradué pour les filles, par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, avec la collaboration de M. Baule, ancien professeur au collège Stanislas. Voici la préface qui doit précéder le premier volume :

« L'éducation publique ou privée des jeunes personnes pèche, en général, par le défaut de méthode; et si elle échappe à la négligence, ce n'est que pour tomber dans un luxe scientifique qui n'aboutit le plus souvent qu'à la stérilité. Cela tient à ce que, soit dans la famille, soit dans la plupart des maisons d'éducation, la direction de leurs études manque essentiellement de ces traditions classiques, qui assignent à chaque chose son temps, et soumettent l'enseignement à cette gradation naturelle, qui en est la première loi et la plus sûre garantie. Un ouvrage, qui répond à ce besoin, était à l'air: nous nous osons dire un *ouvrage gradué*, qui embrassât, dans l'unité d'un enseignement progressif et simultané, l'ensemble des connaissances indispensables à l'instruction d'une jeune personne, et qui, tout en venant en aide aux institutrices, fut particulièrement utile aux mères de famille en leur offrant le moyen de diriger elles-mêmes les études de leurs filles.

« Mais le plan n'était pas arbitraire; il fallait le demander à la pratique constante et éprouvée d'un établissement public, dont le nom fit autorité. Anciennes élèves de Saint-Denis, nous n'avions qu'à recueillir nos souvenirs. La maison de la Légion d'honneur, fondée par l'État sans inspiration d'une grande pensée sociale, est dirigée par des institutrices illustres, selon des traditions sagement combinées avec les besoins nouveaux de l'éducation et de l'instruction; nous présentait naturellement ce que nous cherchions. C'est d'après le plan d'études suivi dans cette maison justement populaire, que nous avons rédigé l'ouvrage que

nous offrons au public sous le titre de *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*.

« Il est presque inutile de faire remarquer que le plan est *notre seul emprunt*. Le reste nous appartient, et nous en reclamation toute la responsabilité, à la faveur d'une collaboration sans laquelle nous n'aurions jamais eu la prétention d'aborder un travail aussi vaste et aussi compliqué.

« L'enseignement de nos cahiers est réparti en six années, subdivisées en semestres. Chaque année renferme une période complète, ou ce qu'on appelle une classe.

« Quant à l'esprit dans lequel l'ouvrage a été composé, les personnes éclairées peuvent être d'avance rassurées sur ce point. Nous sommes de l'école de Lamond et de Rollin, et nous croyons que l'instruction a suffisamment atteint son but, quand elle a réussi à former le jugement et le goût. Pour le reste, ce n'est pas trop de la vie entière.

Les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* paraîtront aux bureaux de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lull, n° 3, place Louvois; nous rendrons compte des livraisons successives de ce cours d'études, que nous signalons des aujourd'hui à l'intérêt des institutrices et des mères de famille.

« Un s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste orbe Lechevalier et C., ou par des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondance de l'agence d'abonnement.

PARIS

Eue à la presse mécanique de PROUSTIERES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

Rébus.

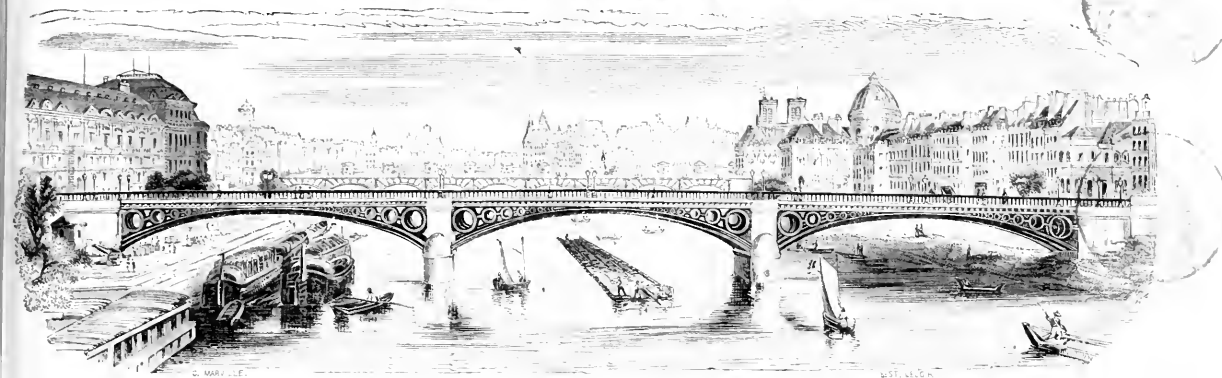


INDICATION DE DENIER BIEUS, Dieu séparera un jour le juste de l'impie

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

2 NOVEMBRE 1850



h. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
is de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 401. — Vol. XVI. — Du Vendredi 1^{er} au Vendredi 8 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

toire de la semaine. — Voyage à travers les jennaux. — Courrier de Paris. — Membres de la famille et du gouvernement de l'empereur Napoléon. — Lettres sur la France, Autriche et Alsace-Lorraine. — Le Rhin, article (suite et fin). — Le *Franklin* au Havre. — La veille de la naissance, souvenir fantastique. — Les vacances de l'école Atlantique. — *Trinitas*, chant du troisième siècle, par Pierre de Cubel. — Chronique musicale. — Bibliographie. — Calendrier illustré. — Monographie de l'ortolan.

Portrait du général Schramm, nouveau ministre de la guerre. — Alcide Tonner, inauguration de la statue de la reine Isabelle, à Madrid. — Personnes haïssées, ex portées. — Le Rhin. — Pont de Kreuznach. — Porte à Bacharach, Bacharach, Boppard, Thurnberg, Oberrhein. — Indes paternelles sur la blonde, 9 de dessous par Stop. — *Trinitas*, chant à troisième siècle. — Calendrier illustré, gravure. — L'ortolan. — Relais.

Histoire de la semaine.

Ceux qui aiment le bruit, l'intrigue, les péripéties complotées, mais néanmoins transparentes, se divertiront à la lecture des bruits publiés cette semaine. On voyait tout fini avec la nomination du nouveau ministre de la guerre, le général Schramm; la chose était peine commencée. M. d'Hautpoul avait retiré avant le lever du rideau, sur ceux qui cherchent la suite historique de l'imbroglio hebdomadaire, nous signalons le journal *L'Ordre* comme le mieux informé, jour par jour, et comme le narrateur le plus dégagé de ces précautions qui cachent la vérité sous des réticences culées dans l'intérêt d'une tactique, qui la défigurent par des mensonges au service d'un dévouement dévoué, heureusement, de plus en plus possible par les misérables moyens des méchants instruments qu'on emploie pour y parvenir.

L'Ordre expose ainsi le sujet d'une de nos scènes que nous ne racontons pas. Le remplacement de l'ancien ministre de la guerre, forcé de se retirer, rendu plus ardent le désir d'ouvrir, une autre brèche, l'agression contre le commandant en chef de l'armée à Paris.

Écoutez comment on a procédé, et en détails vont vous instruire. Sous le commandement supérieur de l'illustré général est placé le chef de la première division, le général Neumayer, dont le nom irréprochable est le symbole de la vertu militaire. Le général Neumayer, à la dernière heure de Satory, s'est rendu coupable d'un irrémissible, non pas d'interférence par un ordre formel le cri de : « *L'Empereur!* » en tout autre cri des armes, comme le prescrivait les règlements, mais de faire savoir à ses officiers, qui le consultaient personnellement, que, dans sa conscience, il jugeait plus digne de garder le silence dans les rangs, car ce fait, uniquement pour ce fait, sans autre prétexte connu (on en chercherait un sans doute), sa révocation a été exigée.

Le général Changarnier, qui avait

pour le moins partagé les torts de son subordonné, et qui avait condamné plus haut que lui les cris séditieux, a compris qu'il était de son honneur de couvrir le général Neumayer, auquel aucun reproche dans l'exercice de ses fonctions n'était et ne pouvait être adressé. Il est donc intervenu avec autorité comme chef et avec la droiture qu'il porte dans tous ses actes, déclarant que si le général Neumayer était injustement frappé, il se sentirait atteint lui-même.

Les choses en étaient là, le soir, on s'embrassait. Les journaux qui reçoivent des confidences de partisans annonçaient que le général Neumayer restait à son poste, mais le conseil, réuni à onze heures du soir, envoyait au *Moniteur* le décret suivant :

« Par décret du 29 octobre 1850, le général Gilbert-Alexandre Carrelet, commandant la 7^e division militaire, est appelé au commandement de la 1^{re} division militaire, en

remplacement du général Neumayer, nommé au commandement supérieur des 14^e et 15^e divisions militaires. »

L'Ordre, qui est, comme nous venons de le dire, la grande autorité historique de l'événement actuel, accueille ainsi cette nouvelle : « Encore une sorte de trêve. Heureux si nous pouvions annoncer enfin une paix solide et durable! » *L'Ordre* justifie, à coup sûr, le sens de son enseignement en accueillant par ces mots pacifiques une solution qu'il avait repoussée avec beaucoup de bonnes raisons.

L'Ordre annonce plus loin que M. le général Neumayer refuse le commandement auquel il a été appelé. Il rapporte, d'après le *Bulletin de Paris*, que M. le ministre des travaux publics, l'auteur du discours insultant prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Nevers, se serait seul opposé dans le conseil à l'avancement donné au général Neumayer en compensation de sa disgrâce; et enfin il profite de l'émotion publique, dans la circonstance, pour demander des nouvelles de la société du Dix Décembre, à la veille d'être dissoute, il y a quelques jours, au dire du *Constitutionnel*, et selon les informations de *L'Ordre*, plus vivante que jamais. « On assure, dit-il, que des séances très-orageuses ont eu lieu dans plusieurs quartiers de Paris, et que des menaces y ont été proférées contre les ennemis de la prolongation des pouvoirs du président. »

Le Constitutionnel, qui avait publié, on s'en souvient, l'affiche par laquelle le spectacle était annoncé, il y a dix jours, a gardé le silence sur les principaux incidents de la représentation. Mercredi, au moment le plus chaud, il parlait de *l'Union douanière* avec la Belgique.

À l'exception de la Bourse, qui reçoit le coup et le contre-coup de toutes ces agitations, il ne paraît pas que le public y attache autant d'importance que la presse. On dirait que l'opinion se repose sur la certitude qu'on ne parviendra pas à rien faire sans elle.

La commission de permanence de l'Assemblée nationale s'est réunie hier et se réunit encore aujourd'hui jeudi; elle est naturellement préoccupée de cette turbulence d'en haut; mais il ne paraît pas qu'elle prenne aucun parti avant la réunion de l'Assemblée, qui ne attendra au jour marqué, le 4 novembre, sans avancer ce terme. Un grand nombre de représentants sont arrivés à Paris et se rendent chaque jour au palais Bourbon pour savoir les nouvelles et échanger leurs impressions.

Dans un autre ordre de résolutions, on a discuté cette semaine la question de savoir si toute une opinion politique pouvait, d'un commun accord, s'abstenir de voter, en annonçant volontairement ainsi protester contre la loi électorale qui restreint le suffrage universel. Cette résolution paraît devoir se réaliser dans les élections partielles du département du Nord et du département du Cher.

Nous avons dû signaler, comme toute la presse, l'écrit facétieux d'un



Le général Schramm, ministre de la guerre.

malcontent qui est devenu, pendant quelques jours, le lion de nos opinions honnêtes et modérées. Nous aurions voulu pouvoir rire, avec tous nos amis politiques, des charmantes plaisanteries de ce brave homme, à qui il sera beaucoup pardonné à cause de ses bonnes intentions; mais nous n'avons pu nous empêcher, à la première vue, de nous débiter d'un écrivain qui a tant d'esprit. *Latet anguis in herba*. Nous avons prêté que ses calembours seraient relevés. Il ne s'est pas, depuis lors, passé un jour sans une réponse. Nous lisons aujourd'hui dans un journal qui n'y avait pas d'abord entendu malice :

« Le livre de M. Tiré. *La République dans les carrosses* du roi amène chaque jour de nouvelles dénégations et de nouveaux démentis. Nous avons déjà publié la lettre de M. Freslon; M. Dufaure, ancien ministre de l'intérieur, nous envoie, à son tour, son démenti aux assertions contenues dans la brochure; il y joint ses justifications du prix de location de ses chevaux qu'il a payés à la maison Byard. Nous ne ferons pas à M. Dufaure l'honneur de publier ces réquis; il lui eût suffi de nous le fait pour que personne, en France, en conservât l'ombre d'un doute. Nous ajouterons que M. Tiré nous a fait remettre aujourd'hui une note *signée* de lui, dans laquelle nous lisons que le démantèlement des bulletins lui a fait reconnaître que MM. Gouchevaux, Ducon, Freslon, Tourret, Cassidière, Gervais (de Caen), Rehnond, Dufaure et Vivien ne s'étaient pas servis des voitures qui leur avaient été attribuées. »

Nous avons à peu près épuisé toutes les curiosités, tous les incidents, toutes les émotions de la semaine. Le côté comique de l'histoire se trouvera dans les articles suivants. Néanmoins, comme diversion à ce qui s'est passé à Paris, on a essayé de faire quelque bruit d'une conspiration dont les principaux agents seraient à Lyon et qui devait s'étendre dans tout l'est de la France. On a annoncé des arrestations, et chaque jour, à ce qu'il paraît, on en fait de nouvelles accompagnées de saisies de papiers et de correspondances d'une haute gravité. Quoique l'expérience nous ait appris qu'il n'y a pas de projets stupides pour des conspirateurs, et que cette profession rend les fous aveugles au point de ne plus voir le monde que dans le cercle étroit qui leur importance s'agit, cependant le calme est si profond, le besoin de repos, de travail et de sérénité est si visible, que nous serions tentés de nous rappeler la queue du chien d'Alibiade; mais cette anecdote est si vieille et si usée, que nous n'osons croire qu'on fasse encore de la politique avec cette reminiscence, et nous aimons mieux dire que les conspirateurs sont répandus des plus grands sifflets à Lyon comme à Paris, et comme en Afrique. Le complot d'Oran, dont le procès dura depuis environ deux mois, vient de se terminer à la suite de débats souvent interrompus par la violence des accusés.

Vingt-deux accusés ont été condamnés comme coupables de complot ayant pour but de changer le gouvernement. André dit Arnaud, employé de la mairie, qui a joué le principal rôle dans cette affaire, a été condamné à sept ans de détention.

La peine de cinq années de détention a été prononcée contre huit accusés présents et quatre contumax. Six ont été condamnés en trois ans d'emprisonnement.

La peine de deux années a été prononcée contre sept accusés. Quinze mois de prison ont été prononcés contre deux, un contre deux autres.

Vingt autres inculpés ont été déclarés coupables d'association secrète et condamnés à deux ans, un an et six mois, selon le degré de leur participation au complot.

— Le drapeau de la Belgique continuera par les démonstrations les plus unanimes et les plus touchantes. Partout des services funèbres ont été célébrés, et la souscription ouverte pour élever un monument à la reine d'Espagne recueille les dons modestes du pauvre, comme ceux des plus riches. — Les chambres belges sont convoquées pour le 12 novembre.

— Il a été question d'un concert entre la France, la Russie et l'Angleterre pour terminer la guerre des duchés. Cette nouvelle, qui avait pris des proportions exorbitantes, se résout, dit-on, à des remontrances que les trois puissances adresseront séparément à la Prusse accusée d'entretenir les insurgés du Slesvig. Les mouvements de troupes en Allemagne diminuent toujours les feux-crois de conjures.

— Les nouvelles des États-Unis parlent encore des projets d'invasion de la Havane par un corps d'armée de 6,000 hommes; mais on ajoute que ce sont des bruits de bourse. La bourse est partout une grande fabrique de nouvelles inventées pour produire la baisse, démenties pour ramener la hausse. Ceux qui savent leur jour, et le temps foule et aspirante y trouvent leur profit, sans être classés par l'opinion indulgente au rang de ceux qui jouent avec des dés pipés ou des cartes bis-coutées. — Les bigarrures du jugement humain.

PAULIN.

CORRESPONDANCE.

M. V. T. à Saint-Petersbourg. — Dans le numéro prochain, si l'article arrive à temps.

M. G. G. A. à Madrid. — Nous avons reçu votre lettre du 25 et pris note; mille remerciements d'avance.

M. A. Z. — Vous avez, mon cher, que notre journal est favorable. Revenez-y complaisamment.

M. H. d. L. — Nous avons regardé, mon cher, vos observations. Nous avons le regret de ne pouvoir profiter du moyen que vous indiquez pour nous affranchir du double timbre. Nous en devrions peut-être un autre.

M. V. G. à Paris. — Vous dites, mon cher, que le drapeau de couleurs pâles dans notre dernier numéro est celui de douze ans. Cela se peut; mais le fait serait même de pure invention, que les sentiments en seraient pas moins vrais. Nous ne le nous pas au fait.

M. V. A. à Paris. — Nous établissons le nom; c'est M. Alfred Tattet et non *Tastet*.

Voyage à travers les Journaux.

M. VERON. — M. BOILLY. — ESCARGOTS SYMPATHIQUES.

Commentons tout d'abord par rendre justice à M. le docteur Louis Veron; il n'est point un journaliste vulgaire; il ne se traîne pas dans l'ornière de l'article de convention, sa phrase comparonnée d'épithètes champêtres traduit bien encore une certaine inexpérience, mais cette inexpérience même ne doit pas être sans charme pour les lecteurs du *Constitutionnel*, si bien placés pour recueillir les bégaiements de cette muse médicale qui se joue dans les vertes sentiers de la politique. M. le docteur Veron n'a encore pris le plume que quatre ou cinq fois, et déjà il a créé un genre tout à fait nouveau: le genre bonhomme, famihier, lyrique et anecdotique. Quelques-ils se font à contrepoin de son balcon de la rue de Luvoy, par un beau clair de lune, le palais des Tuileries, et à la vue de cette cour déserte, de ce vestibule désert et de ces appartements déserts, il raconte la légende populaire du petit homme rouge qui se plaît à troubler la raison de ceux qui habitent cette royale demeure; hier, à propos de la rentrée des loyers et du vin qui fume encore dans le pressoir, il a cru devoir faire part à la France d'une cure merveilleuse qu'il vient d'opérer en sa qualité de rédacteur du *Constitutionnel*. C'est une histoire à la fois touchante et merveilleuse, une histoire qui tient de la fée et de la réclame. Permettez-moi de vous la raconter en quelques mots.

C'était par une belle matinée de printemps, les oiseaux chantaient dans les buissons, la fleur balancée par une brise matinale secouait au soleil ses perles de rosée, et la diligence Leflitté et Caillard amenait à Paris un jeune homme né de parents pauvres mais propriétaires.

Ce jeune homme avait été envoyé à Paris pour y faire son cours de médecine; malheureusement il y fit la connaissance de personnages barbus.

À partir de ce jour, le jeune homme candide comme une jeune fille sur le point de naître à la lumière, sentit les mauvaises passions, ces ronces morales, envahir son cœur; tranchons le mot, il devint socialiste.

Arrive la révolution de février; le jeune carabin se lança jusqu'au cou dans ces théories dangereuses, que nous avions la candeur de combattre, nous autres, quand le *Constitutionnel* ne soulait mot; il fréquenta les clubs, demanda la tête des tyrans, et s'abonna au *Père Duchêne*. On pouvait présumer que ce carabin était destiné à faire plus de sottises que d'ordonnances; mais une circonstance marécageuse devant bientôt lui rendre la raison et l'estime du docteur journaliste. Un jour il eut erreur dans la messe du journal; le portier, qui recevait le *Père Duchêne* pour l'étendre et le *Constitutionnel* pour un vieux brave, porta par mégarde le *Père Duchêne* à l'abbaye du *Constitutionnel* et le *Constitutionnel* à l'abbaye du *Père Duchêne*.

On comprend immédiatement le résultat de cette double méprise; le vieux militaire, qui était un cerveau faible (il n'était abonné que pour trois mois), s'éprit d'un enthousiasme anarchique pour M. Collava, mais le carabin n'eut pas plutôt jeté les regards sur un des articles non signés de M. le docteur Veron, qu'il se sentit tout à coup illuminé comme saint Paul sur le chemin de Damas. Il renia Louis Blanc, Pierre Leroux, Proudhon, et s'empressa de courir à la rue de Valenciennes, où il prit un abonnement d'un an. (Prix: 60 francs, écritre franco.)

P. S. Le carabin de M. Veron était peut-être un étudiant en droit. Le *Constitutionnel* n'est pas sûr de la qualité.

Telle est à peu près l'histoire notée sur M. le docteur Veron à bien voulu nous raconter cette semaine. La morale de ceci, car la morale est au fond de tous les écrits et de toutes les actions de M. le docteur Veron, c'est que MM. les congrégés feront bien de remettre de temps en temps des numéros du *Constitutionnel* aux locataires qui ne sont pas abonnés à cette feuille politique et médicale.

Après M. Veron, le personnage le plus important du *Constitutionnel*, c'est M. Boilly. M. Cucheval vient ensuite. Parloons de M. Boilly.

M. Boilly est un homme de quarante-cinq ans à peu près. Il est petit, légèrement trapu, son teint est coloré, son ventre proéminent. De plus, il est Auvergnat, mais il n'a aucune réputation littéraire.

M. Boilly a fait ses premières armes à Clermont dans le journal d'opposition de la localité; ses articles donnaient tant d'inquiétude au préfet du Puy-de-Dôme, que ce magistrat crut devoir faire venir de Paris un journaliste expérimenté pour combattre ce jeune anarchiste, qui devait être un jour l'un des plus fermes piliers de l'église social.

Après avoir guerroyé en province avec quelque succès, M. Boilly accourut à Paris et parvint à se faire, un jour que la porte était entre-baillée, dans le cabinet de rédaction du *Corsaire*.

À cette époque, le *Corsaire* était ultra-libéral, peu ne pas dire plus; il passait chaque matin au fil de ses épigrammes les hommes d'État de Louis-Philippe et Louis-Philippe lui-même; il n'avait pas assez de calembours par M. Guizot et d'estafilades à l'adresse de M. Thiers.

M. Boilly, hâtons-nous de le dire, ne fut pas précisément heureux dans le maniement de larme légitime. Ébloui par la haute fortune de son compatriote M. Altarache, qui rédigeait le *Charivari*, M. Boilly avait cru que tous les Auvergnats étaient prêts à lancer le javalot de la plaisanterie. Là était l'erreur. M. Louis Bayland, aujourd'hui représenté du peuple, et qui, à cette époque, conrait des bordées dans les parages de la petite presse, dénonça à M. Boilly qu'il lui manquait, quoique Auvergnat, plusieurs qualités essentielles pour réussir dans la guerre d'escaraches, et que d'ailleurs sa constitution et sa taille intellectuelle le classaient tout naturellement dans les carabiniers ou les canonniers du journalisme. M. Boilly se laissa convaincre et alla s'enfermer sur-le-champ dans l'escadron du *Constitutionnel*.

En ce temps-là M. Thiers était l'homme d'État du gros

journal; le nouveau venu lui fut présenté. M. Thiers accueillit d'autant plus volontiers M. Boilly que celui-ci avait attaché celui-là. M. Thiers à cette qualité bien rare qu'il s'attribuait toujours l'homme qui lui a rendu service la veille l'homme qui l'a étiré le matin. Ce n'est pas de sa part de la charité chrétienne, c'est une sorte de mépris pour l'éloge et de dédain pour le blâme; aussi M. Thiers a-t-il plutôt des ennemis que des adversaires, comme d'un autre côté à plutôt des auxiliaires que des amis.

Quoi qu'il en soit, M. Thiers se mit à sonder le nouveau journaliste. Il n'y avait pas dix minutes qu'il causait avec M. Boilly, que le spirituel homme d'État avait passé de la stupéur à l'embarras. M. Boilly lui apparaissait comme le journaliste par excellence, comme l'écrivain idéal. M. Thiers avait de se convaincre que M. Boilly ne possédait pas l'ombre d'une idée politique.

— C'est véritablement, dit-il, l'homme qui ne fait.

À partir de ce jour, M. Boilly se rendit chaque matin chez M. Thiers pour chercher son thème. M. Boilly a une telle facilité d'assimilation, que s'il ne peut extraire, même l'aide du forçat, l'idée de son cerveau, personne mieux que lui ne sait entrer dans l'idée d'un autre. Il endosse une idée comme un paletot. Il allait plus loin encore: comme ceux acteurs qui reproduisent les traits, la démarche et la voix de certains personnages, M. Boilly, après avoir écouté M. Thiers pendant une demi-heure, traçait sur le papier toute la pensée, toutes les paroles et jusqu'à la ponctuation de son interlocuteur; il causait en quelque sorte les mots dans sa mémoire, les étiquetait, comme on fait les pièces d'une mécanique; puis il entraînait chez lui, tirait chaque mot l'un après l'autre de son compartiment, les agencait par numéro d'ordre, et le travail était accompli. L'article de M. Boilly était un article de M. Thiers.

On demandait un jour à M. Thiers ce qu'il pensait de M. Boilly comme écrivain. — Ce n'est pas un écrivain, répondit l'homme d'État, c'est un dactylographe.

M. Boilly continua à dactylographer M. Thiers pendant toute la durée du ministère du 1^{er} mars. Quand le président du conseil de ce cabinet de neuf mois quitta les affaires, il oubliia, à ce qu'il paraît, de faire contre-signer par son collègue de l'intérieur la nomination de son journaliste ordinaire à une préfecture depuis longtemps promise. Celui-ci, qui avait clamé sur tous les tons le président du 1^{er} mars se vengea de cet oubli en ne l'appelant plus que Mars le puis il passa avec armes et bagages au camp du 29 octobre et de M. Guizot.

Qui fut étonné? Ce ne fut certes pas M. Thiers; M. Thiers est un esprit trop souple pour ne pas comprendre toutes les ambitions. Aux gens qui venaient s'exprimer un peu vertement sur la défection de M. Boilly il répondait tranquillement: — Que voulez-vous, Boilly veut avoir une place; se rallie à M. Guizot, c'est tout naturel.

M. Guizot commença par donner à M. Boilly le ruban de la Légion d'honneur. Cette distinction honorifique fit trembler M. Boilly, qui se crut mystifié. Il n'y avait cependant aucune arrière-pensée de la part de M. Guizot, et la preuve c'est que quelques mois plus tard il fit nommer le transfuge du *Constitutionnel* directeur de Charenton, croyant faire une épigramme contre la politique de M. Thiers.

Pendant tout le temps qu'il garda cette sinécure, M. Boilly parla de loin et loin quelques articles dans le *Messager* et plus tard dans le *Conservateur*.

Ce n'était pas une conquête que M. Guizot avait faite et accaparant M. Boilly, c'était une petite vengeance qu'il avait exercée contre M. Thiers. En arrivant au pouvoir, M. Thiers avait enlevé M. Granier de Cassagnac à M. Guizot. M. Guizot ripostait par le même procédé en enlevant M. Boilly à son rival. Les deux hommes d'État étaient manchés à manche Je me hâte d'ajouter que M. Guizot, ministre des affaires étrangères, réécouvait parfaitement M. Granier, et qu'il fut dernièrement M. Boilly était du dernier bien avec le noble M. Thiers.

Un petit détail de politique contemporaine démontre mieux que les plus brillantes argumentations, l'estime que professaient les patrons pour leurs journalistes, et les journalistes pour leurs patrons.

Quelque temps avant la révolution de février, M. Boilly avait abandonné le sceptre de Charenton. Pour quelle raison? Je l'ignore; le *Conservateur* et le *Messager* disparurent dans la bourrasque, et il ne resta plus au fonctionnaire journaliste que sa croix d'honneur.

Six mois après, M. Boilly fit sa rentrée au *Constitutionnel* avec le titre de rédacteur en chef. M. Boilly est rédacteur en chef, sous la domination de M. le docteur Veron, à peu près comme les Carlovignols étaient lors sous la tutelle de mères du palais.

En résumé, M. Boilly est un instrument assez bien confectionné; c'est une sorte de piano à premiers-Paris dont les virtuoses politiques peuvent faire ressortir tout les touches harmonieuses. M. Thiers a joué sur cet instrument les airs belloués du 1^{er} mars. M. Guizot la cantate pacifique du concert européen, et M. Veron, ce gros Lindor de la situation, a transformé le piano en guitare pour roucouler la romance élyséenne sous le balcon du parti conservateur.

Occupons-nous maintenant du grand événement de la semaine.

Il s'agit d'une découverte vraiment originale: on a deviné que je veux parler du fluide éscargotique. Jusqu'à ce jour on avait cru que la télégraphie électrique avait dit son dernier mot, mais il paraît que le fil conducteur qui sert à la transmission de la pensée entre deux individus, séparés par une distance quelconque, n'est qu'une superfluité. Les gouvernements français et anglais se sont trop pressés d'établir leur télégraphie sous-marine entre Calais et Douvres; ils ont jeté en pure perte des millions dans la Manche. Deux savants, MM. B-noit (de l'Herault) et Biat, Américain, viennent de découvrir un moyen de communication universelle et in-

stantanée de la pensée, d'une simplicité tellement élémentaire, si nous devons croire ce que l'on rapporte, que, d'ici à peu de jours, le premier venu d'entre nous pourra composer sans quitter sa chambre avec les naturels de la Chine, de la Japon et de l'Inde, et échanger dans l'espace d'une minute ses civilités avec les cinq parties du monde.

M. Jules Alix, qui s'est fait le vulgarisateur de cette découverte, vient de publier dans *la Presse* un mémoire qui a beaucoup d'air de se faire en route. Nous nous sommes rendus avec M. Jules Alix à l'endroit où avait été faite une première expérience, mais il nous a été répondu que très-récemment une expérience nouvelle, à laquelle seraient conviés tous les représentants de la presse, aurait lieu, et que nous assisterions à une conversation dont les deux interlocuteurs seraient l'un à Paris et l'autre en Amérique. Il nous est donc impossible d'affirmer pour le moment, et nous ne devons nous borner à raconter très-succinctement ce qui nous a été dit sur l'appareil appelé pasillanque-symphatique.

Le point de départ de la découverte, c'est l'escargot, sans escargot, l'appareil n'existe plus. Les deux savants ont remarqué que certains escargots possèdent la propriété de rester continuellement sous l'influence sympathique l'un de l'autre, lorsque, après avoir été mis en rapport par une opération particulière, ou en place dans les conditions nécessaires à l'entretien de cette sympathie, et, pour tous ces résultats, ils n'ont besoin que de l'appareil portatif de leur invention à l'aide duquel ils obtiennent instantanément et à quelque distance que soient placés les escargots l'un de l'autre, une commotion très-sensible qu'ils ont appelée commotion escargotique.

Si, en effet, la commotion escargotique a lieu comme affirmé les deux savants et les personnes qui ont assisté à la première expérience, le reste va de soi-même. En fixant dans l'appareil nommé boussolle pasillanque-symphatique des lettres de l'alphabet, la communication de la pensée doit se faire instantanément à toutes les distances, par l'effet de la commotion des deux escargots sympathiques. Pour admettre la vertu du fluide escargotique, il ne faut que concevoir comme moyen de transmission de la pensée la substitution d'un fluide invisible au conducteur en fil de fer. C'est cette conception qui est difficile, et, comme saint Thomas, nous n'aurons véritablement la foi que lorsque nous aurons vu, de nos deux yeux vu, fonctionner l'appareil en question.

En attendant que nous donnions à nos lecteurs le dessin de l'appareil, si l'expérience publique qui va avoir lieu dans quelques jours réussit, nous emprunterons au mémoire de M. Jules Alix la description de la boussolle pasillanque-symphatique.

Cet appareil se compose d'une boîte carrée en bois, dans laquelle se meut une pile voltaïque, dont les couples métalliques, au lieu d'être superposés comme pour la pile de Volta, sont disposés par ordre et attachés dans deux trous pratiqués à cet effet dans une roue ou un plateau circulaire en bois, mobile autour de son axe en fer.

Àux disques métalliques qui forment les couples de la pile de Volta, MM. Benoit et Biat ont substitué d'autres couples en forme de godets ou aigres circulaires, composés d'un godet ou aigre en zinc, garni en dedans de drap préalablement trempé dans une dissolution de sulfate de cuivre, et maintenu à l'aide d'une lame de cuivre rivée au godet.

Àu fond de chacune de ces aigres, ils ont fixé, à l'aide d'un mélange dont la composition sera indiquée, un escargot vivant, probablement préparé et choisi, afin que la pile puisse s'imprégner de l'influence galvanique, qui doit se combiner ainsi avec l'influence électrique qui sera développée lorsque la roue qui forme la pile de Volta sera mise en mouvement, et avec elle conséquemment les escargots qui y sont fixés.

La boîte est essentiellement mobile et portative.

Or, on comprend que l'ensemble d'un appareil de correspondance suppose nécessairement deux appareils portatifs ou instruments disposés comme celui que je viens de décrire, et avec l'intention spéciale de mettre, dans les aigres de l'un, des escargots sympathiques avec ceux des aigres de l'autre, de manière que la commotion escargotique puisse partir d'un point précis, rebrousser des piles pour aller de là à un point également précis de l'autre et réciproquement.

Et ces dispositions comprises, le reste marche tout seul. MM. Benoit et Biat ont fixé sur les roues des deux instruments et à chacun des touches sympathiques entre elles, des lettres correspondantes, de sorte qu'ils en ont fait des espèces de cadrans alphabétiques et sympathiques à l'aide desquels la communication de la pensée se fait instantanément à toutes les distances, par l'écriture de la pensée elle-même, dont la commotion escargotique indique les lettres.

Nous sommes véritablement dans le siècle des merveilleuses découvertes, et il est digne de remarque que toutes les inventions importantes ont été contemporaines des périodes révolutionnaires; il existe dans ces moments de commotion des courants électriques qui galvanisent toutes les intelligences, ce qui démontre peut-être, en dépit de l'opinion professée par les hommes d'Etat, que les révolutions, au lieu d'être des maladies sociales, sont, au contraire, des rénovations providentielles. Si nous est impossible de rien affirmer aujourd'hui sur l'appareil escargotique; mais si nous admettons pour un instant la réalité de cette découverte, quelles révolutions n'apparaîtraient-elles pas dans les mœurs, les habitudes et la destinée de l'homme?

D'abord l'escargot sympathique supprime la mallo-poste. Voilà M. le budget des postes d'une centaine de millions et M. Amédée Thayer mis à pied.

C'est peu de chose; mais l'escargot destitue du même coup les télégraphes, ces longs bras de la politique qui aboutissent à chaque département. A l'aide de votre escargot, vous pouvez savoir en quelques minutes ce qui se passe dans tous les coins du monde. Vous jouez en même temps à toutes les bourses de l'univers. Le globe ne peut pas fermir sur un point, que vous n'en éprouviez à l'instant même la commotion escargotique. Bien plus, vous voulez converser

avec tout un peuple, vous n'avez qu'à prévenir que tel jour, à telle heure, vous adresserez un discours à la nation française; et, pour peu que la nation française y mette de la bonne volonté, vous parlez du fond de votre cabinet à trente-cinq millions d'auditeurs. Quel puissant orateur que l'escargot!

À qui songent les gouvernements, je vous prie, pendant que ces intrépides révolutionnaires de la science poursuivent leurs recherches dont les effets doivent être incalculables? Les gouvernements se préoccupent de l'application de tel système politique ou de l'influence pernicieuse de telle théorie; il s'agit bien de pareilles bagatelles, en vérité! Ne voyez-vous pas, ô hommes d'Etat! que vous deux escargots anarchiques qui menacent de changer la face des choses et de bouleverser la société de fond en comble? Que devient la diplomatie? Que deviennent les secrets d'Etat? On cherche depuis longtemps la solution du problème de la fraternité des peuples; si la recherche de MM. Benoit et Biat réussit, cette solution est enfin trouvée — deux escargots.

L'hypothèse que nous venons de faire, avec l'approbation du tout, est peut-être un peu audacieuse pour le moment, puisqu'elle ne repose que sur l'affirmation de deux savants, qui n'ont point encore convié le public à venir juger des résultats de leur découverte; aussi faisons-nous toutes nos réserves. Mais, encore quelques jours, et nous pourrions dire en toute connaissance de cause si l'escargot n'est qu'un vil mollusque, comme l'ont prétendu les naturalistes, ou si ce mollusque n'est pas le plus extraordinaire et le plus intelligent, et surtout le plus sympathique des êtres créés par Dieu.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

On voit bien que nous entrons dans la belle saison des nouvelles. L'astre des nuits d'hiver inspira toujours les conteurs; cette fois leur début n'est pas couleur de rose, leur conte est brun et même tout à fait noir. Il ne s'agit plus seulement de quelque bouleversement politique, c'est le monde lui-même qui est en jeu, et sa fin qu'on nous annonce. Cette belle catastrophe, si souvent retardée par *indisposition*, aura lieu prochainement si la mise en scène est changée, le dénouement sera le même et nous n'aurons rien perdu pour attendre. Selon l'usage, les alarmistes font passer leurs prédictions sous le couvert des astronomes. Pour ne citer qu'un exemple, John Herschell n'est-il pas resté célèbre comme le jour qu'au mois de juillet 1832 s'en est fallu de quelques heures seulement qu'une rencontre ne s'opérât entre la comète de Biela et notre malheureux globe? Tout le monde sait que la comète de 1639, dont on a perdu la trace, mais qui ne peut manquer de reparaitre au premier jour, traîne après elle une queue dont la longueur excède beaucoup la distance qui nous sépare du soleil. La petite probabilité d'une pareille rencontre, ajoute Lalande, peut, en s'accumulant pendant des siècles, devenir très-probable. Or, tout ce qu'une comète peut faire dans certaines circonstances, la lune est capable de l'accomplir en tous temps, et depuis dimanche ses allures ont paru suspectes. Sois fâché, qui sont des cratères volcaniques, vous pouvez les voir distinctement à l'œil nu, signe que la lune s'approche de nous ou que nous sommes emportés vers elle; rien que y songer on se sent tout glacé au coin du feu. Heureusement nos Parisiens n'y songent guère, et ils sont plus occupés de leurs affaires que de ce qui se passe dans la lune.

Leurs affaires, c'était d'abord la fête de dimanche au Champ-de-Mars, une fête manquée. L'affiche avait promis un tournoi dont le temps extrêmement pluvieux aurait fait une nautique, et la police ne voulait pas permettre que Jupiter enlât Europe au milieu d'une averse. On a reconduit le dieu à l'étalage comme un simple taureau. Le public, un public on paraît, a vivement protesté contre cet ajournement dicté par la prudence. Il en est résulté quelque confusion qui aurait sans doute dégénéré en émeute pour peu que les spectateurs n'eussent songé à la surprise qu'on leur ménageait. Europe et son taureau devaient monter dans l'Élysée avec le cortège des filles de l'air, c'était été une élévation ruiv et considérable augmentée de l'ascension précédente à l'Hippodrome, dont le dernier numéro de *l'Illustration* offre le *specimen*. A ce sujet, le procédé arrien de M. Clavier, fidèlement reproduit dans cette vignette, a trouvé des incrédules. Le dessin, art-on dit, embellit l'expérience, il est impossible que des femmes pussent partir pour les étoiles dans cette attitude vaporeuse; et quel est donc cet invisible génie qui les soutient dans l'espace? En attendant les explications de l'inventeur, on peut vous livrer le meilleur de son secret. Dans leur position horizontale, ces dames sont comme couchées dans un solide corset qui un mécanisme ingénieux amarré à la nacelle, à l'endroit même où leur coude vient s'y poser. En cas de rupture de l'appareil, elles portent une ceinture de sauvetage destinée à prévenir tout autre accident.

Il y a mécanisme et mécanisme, et il faut laisser aux habiles le soin de vous expliquer cette autre mécanique encore plus compliquée, qui va vous mettre, cher le public, en communication perpétuelle et instantanée avec le Pape ou le Sultan au moyen de deux escargots. C'est une grande nouvelle assurément, et cependant combien sont faibles ces titres de sensiblerie et comme accoutumés à de pareils prodiges! L'imprimerie, la boussolle, la vaccine, la vapeur, les découvertes les plus merveilleuses n'ont-elles pas remué d'abord l'indifférence ou le sarcasme, jusqu'à ce qu'on finisse le jour de la justice? et après Gutenberg, Watt, Lenoir, sont immortels. L'humanité pourrait elle nous faire peur ces deux hardis inventeurs vous auriez déjà vu leur point plus haut, qui suppriment l'espace et vous le glissent dans la poche sous la forme d'un colimaçon?

On va prévoir nos autres nouvelles qui ne sont pas précisément des nouveautés; novembre est le mois des révolu-

vertures. Les Italiens, le salon de peinture, les salons parlementaires, tous les salons vont rouvrir, en même temps que tous les comédiens s'appuient à repaître en scène. La véritable vie parisienne, c'est la vie d'hiver. A cette bienheureuse époque, tout se réorganise et se renouvelle: les sociétés savantes et les bureaux de bienfaisance, les hommes d'Etat et les dames de charité; l'Institut reprend ses séances et l'Académie française son grand travail, et c'est à des candidatures. Le fauteuil laissé vacant par la mort de M. de Feletz sera donné la semaine prochaine, à qui? on l'ignore encore. Des trois candidats qui se partageront les voix lors de la dernière élection, un seul, M. Nisard, celui-là même qui avait réuni le plus grand nombre de suffrages, persiste dans sa candidature. M. Alfred Musset ne veut plus entrer à l'Académie qu'en enfonçant la porte, c'est-à-dire par droit de conquête et en vertu d'une comédie vraiment nouvelle et toujours charmante que le Théâtre-Français donnera bientôt. Quant à M. de Montalembert, il paraît avoir renoncé à faire usage du seul droit qu'il eût pour y arriver, le droit de naissance. D'ailleurs les circonstances ont bien changé depuis six mois, et la politique ne donnerait plus à *l'ami du prince* les vœux que la littérature lui refusera toujours.

C'est peut-être le cas de nous souvenir que le jour de l'enferment de Balzac, un académicien, devant lequel nous déplorons l'oubli de l'Académie, se prit à dire: « Il a trop écrit pour en être » Dans une étude remarquable sur Balzac, publiée par un écrivain distingué, M. Desnoir-terres, nous trouvons l'anecdote suivante qui confirme dans un meilleur sens les propos de notre académicien. Quelqu'un lui parlait un jour de sa réputation européenne et de sa gloire. — « Ah! la gloire, s'écria-t-il, à qui en parlez-vous? Je voyageais dernièrement en Russie avec quelques amis; la nuit vint, nous allions demander l'hospitalité à la porte d'un château. Aussitôt la châtelaine et ses dames s'empressent de nous recevoir; une d'elles quitte, dès le premier moment, le salon pour aller quêrer des rafraîchissements. Dans l'intervalle, on me mène à la maîtresse de la maison, la conversation s'échange, et quand celle des dames qui était sortie rentre, tenant le plateau à la main pour nous offrir, elle entend tout d'abord ces paroles: « Eli bien, M. de Balzac, vous pensez donc... » De surprise et de joie elle fait un mouvement, laisse tomber le plateau de ses mains, et tout se brise. N'est-ce pas là la gloire? » — Ne s'en est pas aussi le bonheur de pouvoir conter de pareilles anecdotes et d'y croire?

Parler un peu de littérature et de poésie, ce ne sera pas quitter les fatihas, principalement aux yeux des personnes qui se disent poètes. Un homme qui s'est rencontré, comme dit Bossuet — qui a eu l'audace de publier un ouvrage de ce genre, *l'Oasis*, ces élégies, stances et odes, dictées par le cœur et traduites écrits avec talent, honorent extrêmement leur auteur, M. Ferdinand Dugue. Un autre poète, l'une des jeunes gloires de la Belgique, M. Edouard Wacken, a réuni, sous le titre de *Flours d'Allemagne*, les belles inspirations des grands poètes modernes de l'Allemagne. La plupart de ces fleurs germaniques sont transplantées en français pour la première fois. Les Allemands croient encore aux poètes, tandis qu'en France on ne les lit même plus; d'où les légicieux peuvent conclure que notre art s'éloigne de plus en plus de la nature. Ceci exigent des développements dont on vous fera grâce. Le très-petit volume de M. Wacken se recommande non-seulement aux admirateurs de Goethe, de Burger, de Uhland, de Henri Heine et de Chamisso, mais encore à tous les amis du beau langage et de l'élégance de la forme. La France pardonnera à la Belgique bien des larcins, pour peu que de temps en temps Bruxelles lui rende quelque poète aussi distingué que M. Edouard Wacken.

C'est le 9 novembre que le Théâtre-Italien ouvrira ses portes; quelle que soit la composition du spectacle dans cette première soirée, on compte sur une chambée complète. Toutes les loges sont louées. Par la même raison, la compagnie ne peut manquer d'être distinguée et charmante. On voit que ces théâtres sont à la mode comme jamais, pour y courir la première quinzaine de décembre. Le lieu de tous les partis, de ceux qui ont une fleur à montrer, tend à faire acte de présence tout de suite. Indépendamment de l'intérêt politique, on veut s'y voir et s'y commander. Ce sera comme un rendez-vous de tous et de chacun passe par tout le monde. Au fait, qu'est-ce que la salle des Bouffes, sinon le premier salon public de Paris? C'est là seulement qu'on peut connaître ou en être au juste l'art et l'imagination, le bon goût et le bon ton de la capitale. Il s'y parle un langage à part qui se fait jour sans langue délier et que les initiés comprennent du regard. La musique n'y est qu'un prétexte et les chanteurs une distraction. Je ne parle pas des débâtements; ceux-là choisissent leur jour et leur favori; le beau monde ne choisit pas, il adapte.

Rien de plus violent que les vieilles passions quand elles se rallument, l'opéra le sait bien, et il craint d'être la victime de cette renaissance. Albouy s'éloigne, Carrizo est parti; il s'agit de les remplacer par *l'enfant prodige*. Rien de plus prodigieux que cet enfant-là, si l'on est vrai, comme on dit, qu'avant son apparition il ait imposé à l'Administration des sacrifices énormes. M. Aubry, qui est de l'école de Rossini en musique, appartient à celle de Meyerbeer pour la mise en scène. Les chanteurs, qu'il demande et qu'on lui en accorde, ne sont plus ceux qu'on croirait. M. Aubry a une noblesse bien rare, il ne veut pas être convaincu comme tout le monde l'est, qu'il faut à un nouveau chef-œuvre, et il prend les plus grandes mesures de précaution contre un rebec imaginaire. Viennent l'œuvre si impudemment attendue, et l'illustre maître reconnaît qu'il n'avait pas besoin de cette longue préface; l'œuvre de Fallmann.

Le Théâtre-Français fait comme le public, il oublie mademoiselle Rachel. Est-elle à Paris, est-elle à Munich? Nul n'en tente de le savoir. Rentrez-t-elle au bercail, on la se décidera-t-elle à aller planter sa tente à la Porte-Saint-Martin, voire à l'Odéon? Peu importe, nous avons très-bien

l'innocence et les autres, comme dit madame Jourdain. Mademoiselle Raubert est menacée du sort des plus grands hommes et des plus grands comédiens, un événement imprévu a fait tomber l'édifice, non de sa fortune, mais de sa diplomatie. Les rôles sont changés; on sollicitait son retour, et maintenant c'est elle qui sollicite pour rentrer. Elle a informé l'administration qu'elle serait en mesure de reprendre son service le 1 novembre, et le directeur lui a répondu: *Rien ne presse*. Comment, rien ne presse? s'est écriée Hermione. — Mais n'avez-vous pas dit, princesse, je ne sais pas quand je reviendrai et si je reviendrai? — Ou est-ce que cela veut dire, et quels contes a-t-on faits à M. Arsène Houssaye? — Mais on lui a fait les contes... de la reine de Navarre.

Il faut rendre cette justice à la grande tragédienne, elle a formé la tragédie française à la mode jus-à au bout du monde civilisé. On joue nos chefs-d'œuvre à Calcutta et à Montevideo. Une de nos comédiennes les plus distinguées dans la comédie voyageant naguère vers les pays basins fut arrêtée dans sa marche par les habitants d'une petite ville, qui lui demandèrent une représentation de *L'écuyer*; en vain objectait-elle que le rôle n'était pas de son emploi et qu'elle n'en savait pas un mot. — Il nous faut absolument une tragédie, criaient les naturels. — Tout ce que je puis faire pour vous, répondit l'actrice poussée à bout, c'est de jouer le dernier acte de *Roméo et Juliette* de Ducis. Elle croyait se défaire par là de ses persécuteurs, mais on la prit au mot, et on lui trouva un Roméo quelconque qui prenait les eaux dans le voisinage. Mon Roméo (c'est Juliette qui parle), dans son costume improvisé pour la circonstance, ressemblait à une cariatide, et je me mordais les lèvres pour ne pas lui rire au nez. Cependant nous fîmes merveille, puisque l'auditoire applaudissait, si ce n'est qu'à la dernière scène un incident burlesque faillit tout gâter. Au moment où Roméo s'écrie: «*Leve-toi, Juliette, et sors de ce tombeau!*» le pauvre acteur me saisit brusquement par le bras et m'entraîna en courant vers la coulisse. — Lâchez-moi donc! lui dis-je; mais il continuait sa tirade.

Sur mon cœur, tendre amante! et reviens à la vie.

et moi je continuai mon aparté en prose en me débattant: «*Lâchez-moi donc tomber!*» Cependant il avait perdu son poignard, qui n'était nécessaire au dénouement; et comme il fermait les yeux pour l'éternité, je le lui demandai par un geste d'impatience qui fit sauter sa perrière. Le *cabaretier* voulut la rattraper et cessa la fole du poison, si bien qu'il fallut me résigner à mourir... de rire, mais personne ne s'en aperçut.

Après cela, que peut-on vous dire des trois ou quatre représentations extraordinaires de cette semaine, sinon que l'uffé a fait sa rentrée de la façon la plus modeste et la plus triomphante. Le *Gamin de Paris* est toujours et absolument le gamin de Paris, de même que mademoiselle Déjazet est encore Fréillon ou Richelieu, après vingt ans et plus d'exercice. Le jeu de l'un, le jeu de l'autre, c'est la même terrie. De temps en temps, on apprend par leur absence ou

par quelque avis sinistre, qu'ils ne reparaitront plus sur la scène et que la faculté les a condamnés à un repos absolu; mais, n'en déplaise à la faculté, elle n'entend rien à la maladie de ces chers malades. Leur talent, c'est leur vie même; l'art est la source où ils se retrempent. Aussi sont-ils de l'avis de mademoiselle Mars qui disait: Les comédiens meurent deux



Alde Tousez.

fois; mais il n'y a que la première fois qui compte, c'est le jour de leur retraite. Bouffé ne se porte jamais mieux que lorsqu'il est en scène. Hors de là, il est (triste privilège du génie comique!) songeur, inquiet, souffreteux; il a besoin d'un cordial, et c'est le succès de son talent. A côté de Bouffé, on a revu Lafont qui eût été Fleury, si les destins et les deux (du Théâtre-Français) l'eussent permis, et Arnal a été l'égal d'Arnal dans un rôle de quatre mots: *Faut-il apporter le cheval?*

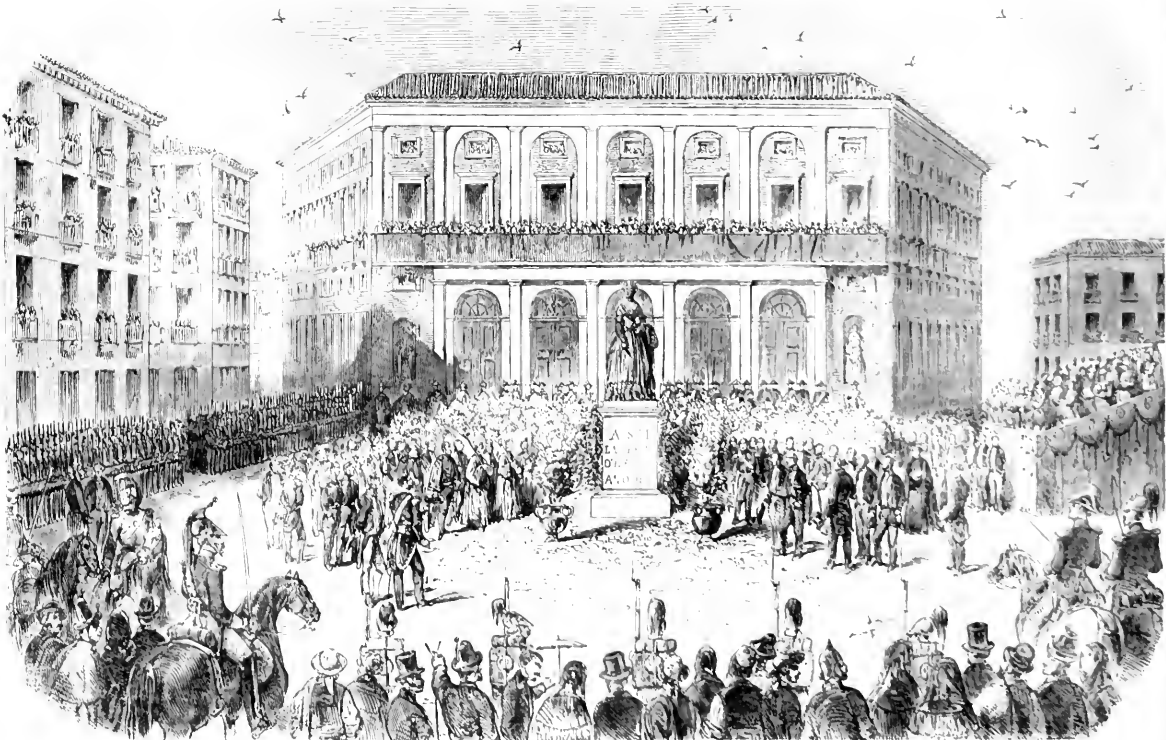
Il faut signaler aussi, en matière de *memorandum*, deux ou trois vaudevilles peu nouveaux: à la Montansier, *Phénomène*, qui n'en est pas un, et *Charles le Téméraire*; le Téméraire, c'est Numa, qui s'est chargé d'un rôle qui ne le regarde pas. Ce soir-là, l'excellent Numa avait perdu son

Egérie, c'est-à-dire sa verve de bonhomme et de bon comédien, et dorénavant il se gardera bien de passer aux Anglais. *Phénomène*, ou l'autre vaudeville, c'est le mythe de Prométhée arrangé à l'usage de la Montansier. On y voit l'incendie sortir de l'Alambic soutlé par Sanville. L'idée est plus plaisante que la situation. Succès évaporé. Quant à l'*Ateneo de Salomon* théâtre des Variétés, c'est sans doute une histoire ingénieuse, un conte charmant, une fêre ravissante, et, pour tout dire, une leçon parfaitement hollandaise, mais c'est encore plus un vaudeville maussade, et notre impression peut se résumer en deux mots: Effet de neige sur la scène, dans la salle effet de glace. L'auteur est un homme de talent et d'esprit qui s'est trompé.

C'était la semaine des morts, au théâtre surtout. Que les pièces meurent, peu importe, le dommage est bientôt réparé; mais Guyon meurt, Alcide Tousez est mort, et celui-ci ne sera pas facilement remplacé. Ses amis pleurent l'homme aimable et bon, et le public n'oubliera pas l'excellent romanesque. Alcide était ne presque au théâtre. Son frère, Léon, Léon Tousez, joua longtemps aux Variétés. La vocation d'Alcide se dessina de bonne heure, mais il chercha longtemps son emploi. La manière bouffonne dont il représentait les conflits de tragédie le jeta dans la bonne voie. Deux excellents comiques, Baptiste Cadet et Arnal, avaient commencé aussi par la tragédie. Depuis plusieurs années Alcide courait les théâtres de la banlieue sous la direction de M. Seveste, lorsque M. Durmeuil l'appela à son théâtre au mois d'avril 1833. Ses débuts furent très-remarqués; on le comparait à Oly pour la fantaisie grotesque; son naturel rappelait celui de Brunet, qui nommait son maître. A l'instar de son modèle, Alcide Tousez cherchait peu les effets et jouait volontiers d'inspiration, ce qui n'exclut ni le travail sur soi-même, ni l'habileté. Peu d'acteurs réussissent autant que lui à utiliser leurs défauts ou leurs tics comme autant de ressorts comiques. Il suffira de se rappeler cette voix de chat étrangle dont il sut tirer un si bon parti. Dans les valets maïs et les queues rouges sa bêtise était splendide. Il a créé plus de cent rôles dont la plupart meurent avec lui, les Maclou, les Merinos, les Pincemain, etc. Il s'était fait sa place à part dans les joyeux musées des grotesques qu'on appelle la Montansier, et il faut saluer en lui la dernière et curieuse image des Biche et des Jocrisse. On sait le reste. Il est mort à quarante-quatre ans, entouré de ses camarades qui le chérissaient et qui ne l'ont pas quitté jusqu'à son dernier moment.

— Nous recevons de Madrid les lignes suivantes, qui nous serviront d'explication pour le présent dessin: Dans la journée du jeudi 10 octobre, la statue en bronze de la reine Isabelle II a été inaugurée sur la place qui porte son nom en présence des autorités de la ville et des députations provinciales, au milieu des acclamations de la garde civique et de la multitude, et au bruit des fanfares et du canon. Le presse de Madrid n'a qu'une voix pour louer la belle exécution de cette statue, qui est l'ouvrage d'un sculpteur célèbre M. Piquer.

PHILIPPE BESON.



Membres de la famille et du gouvernement de Sa Majesté Faustin I^{er}, empereur d'Haïti.



Le comte Coriolan Derival, frère de l'impératrice d'Haïti.



Salomon Jenou, duc de Saint Louis du Sud, ministre des finances, chargé du portefeuille de la guerre.



S. Exc. M. de Vil Lubin, comte de Pétion-Ville, gouverneur du Port-au-Prince.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de deux communications intéressantes qui nous ont été faites par M. Jaymé Guilloid de Léogane, de divers portraits de personnages appartenant à la cour impériale d'Haïti, parmi lesquels figuraient celui de l'empereur Faustin I^{er} et celui de l'impératrice (tome XIV, N^o 348, page 132, et tome XV, N^o 360, page 36). La publication de ces portraits, accompagnée des lettres d'envoi et de quelques observations ayant pour objet de mettre l'esprit frondeur de nos compatriotes en garde contre des lieux communs trop vieillis, nous vaut de la part de notre artiste de race africaine une nouvelle lettre et l'envoi de six portraits qui figurent sur cette page. L'un de ces dessins est fait d'après un médaillon au cinquième de grandeur naturelle, modelé par M. Jaymé Guilloid avec un talent que nous souhaitons à beaucoup de nos sculpteurs; les autres sont, comme les précédents, des dessins à la plume, qui rappellent Grandville pour la perfection et la sûreté du trait, Gavarni pour l'attitude, la pose et la souplesse des personnalités. Nous publions ces nouveaux portraits sans commentaire. La lettre de notre correspondant respire un parfum d'honnêteté, de bonne foi, d'humanité et de patriotisme, que nous n'osions pas même allirmer que ce titre de parures, cette imitation de la mise en scène de notre propre comédie impériale de 1804, n'a pas sa raison d'être et son motif politique dans le but que se propose le nouveau gouvernement d'Haïti.

Voici la lettre de M. Jaymé Guilloid de Léogane, datée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 1^{er} juillet 1850.



S. A. L. madame Olive Faustin, impératrice d'Haïti

A. M. Paulin, éditeur de l'ILLUSTRATION.

« Monsieur, j'ai lu avec un profond sentiment de reconnaissance les réclames bienveillantes dont vous avez fait précéder et suivre ma lettre, et les portraits reproduits dans votre numéro du 19 janvier dernier.

« Il faut bien confesser que nous sommes d'autant plus sensibles à ces marques de sympathie, que nous y sommes moins accoutumés.

« D'Europe seulement nous en recevons qui sont vraiment franches et dépourvues de toute arrière-pensée. Celles qui nous accueillent dans les pays où la dégradation de notre race malheureuse n'est pas entièrement passée à l'état de souvenir, n'en sont point encore venues à combler l'abîme qui séparait le maître d'autrofois et l'afiranchi d'hier.

« Il nous arrive donc souvent, même dans les pays où nous rencontrons le plus bienveillant accueil, de voir notre ardent désir d'union sympathique se briser contre les susceptibilités personnelles, aussi obstinées à conserver les souvenirs du passé que nous le sommes à vouloir le faire oublier.

« Pour mon compte personnel, je dois vous remercier des expressions flatteuses dont vous vous servez à mon égard; j'espère, dans peu de temps, vous exprimer moi-même ma gratitude. La mission que j'ai à remplir dans les colonies françaises et anglaises touche à son terme, et, après en avoir rendu compte à ceux qui me l'ont confiée, j'ai l'espérance de me rendre en France pour en publier le résultat.

Je souhaite que ces œuvres bien humbles d'un bien humble artiste trouvent dans votre publication l'accueil bienveillant qu'ont rencontré celles qui les ont précédées.

Recevez, monsieur, etc. JAYMÉ GUILLOID DE LÉOGANE. »



M. A. de Larochel, président du sénat d'Haïti.



S. Exc. M. de Adam Goussier, comte de la Plaine du Nord, major-commandant des chevau-légers de la garde de l'empereur.

Lettres sur la France.

J. Leconte de Lisle.

DE PARIS A NANTES.

III.

AMBOISE ET ABD-EL-KADER.

(Suites N° 267 et 269.)

— Et pour qui donc, à moi, dis-je à mon hôtesse, l'aimable directrice du *Lion d'Or*, ces beaux fruits, ces raisins vermeils égrenés de votre main blanche avec son sin si potant ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur. Voyez plutôt ! s'écrie Madame L. *Uberg* en me tendant une grappe humide de rosée, en le plateau des Van-Huysum et des Saint-Jean semblait avoir distillé quelques-uns des pleurs de l'Aurore ; il fait si mauvais temps, il a plu hier encore. Je voudrais qu'ils fussent contents ; mais...
— Ils, lui dis-je ; qui, ils ?
— Les prisonniers, monsieur.
— Ceux du château ?
— Oui, monsieur. Pauvres gens ! on tiendrait à les bien servir, mais la saison est si mauvaise... Ils vont croire qu'on les néglige... et pourtant on fait de son mieux...
— En son temps, ma chère.

Cette sollicitude pour des prisonniers d'Etat, pour des hommes d'une autre race, venus de si loin, pour des *Barbares*, me fit plaisir, et je songai, à l'honneur de notre pays, avec une suite de triomphe, que nous étions bien loin du temps où le farouche *drat d'Adamo* dépouillant chez nous l'étranger, et où, au Yarik, se lamentait à cette fête assombrie-sante, que, s'il mourait prisonnier, d'avides agents d'un lieu inhospitalier et inhumain ferait main-basse, non seulement sur ses six chemises, et sa culotte de soie noire, mais sur le portrait d'Elsa qu'il portait très-précieusement pressé entre son gilet de flanelle et son cœur un peu vagabond du sentimental *obsesser*.

Un reste (ceci dit sans vouloir déprécier ni le mérite de l'action ni la bonté proverbiale des habitants de la Touraine), il est juste de convenir que le séjour d'Abd-el-Kader à Amboise, est, depuis deux ans, pour et ce petit lieu, et en particulier pour l'embarce du *Lion d'Or*, la plus confortable du lieu, une source de bénéfices, l'occasion d'une recrudescence de prospérité inconnue depuis les beaux temps du domaine de Chanteloup et de la disgrâce des Choiseul. Le nom d'Abd-el-Kader, oublié dans les orages de notre politique, reprend tout son prestige à soixante lieues de Paris, sur la rive gauche de la Loire. Il est une bonne fortune pour les touristes, et pas un des nombreux Anglais qui d'un printemps à l'autre envahissent le nid et plantureux jardin de France ne viendrait à passer, comme le veut la riche poésie de M. Scribe.

« Non bon des murs altiers de la cité d'Amboise. »

sans payer une petite visite de curiosité et d'admiration à l'homme remarquable que l'on a quelquefois comparé à Tippe-Saeb, et qui, sur un théâtre peu restreint que l'Asie, n'en a pas moins eu l'honneur de balancer pendant une longue suite d'années les forces, le génie, la civilisation d'une puissance de premier ordre.

Ce n'est pas que les espérances des touristes anglais ou autres ne soient complètement déçues. Le prisonnier est invisible, et le château lui-même, longtemps fermé aux curieux, est à peine entr'ouvert depuis un mois ou deux à quelques rares visiteurs. On en murmure un peu; mais ce murmure est sans objet marqué sur la recette et ne tient pas l'effluence. Quelques braves bronzés d'Arabes, apparaissant de loin en loin au sommet des donjons, aux fenêtres des tours, et contemplant de la mélancoliquement les liès verdoyants et le doux paysage baignés par deux bras de la Loire... *super flumina flentes...* suscitent d'ailleurs à défrayer, faute de mieux, la curiosité touristique, habitude qu'elle est par tous pays à vivre et à se contenter de peu.

L'habitude bébécun, par parenthèse, me semble obtenir fort peu de succès. Il y a eu évidemment grande déception. L'une de nos commensales, qui avait sans doute rêvé *Mack-A-Jel* et Sultan Saladin, à déclarer solennellement à table que le costume arabe n'était nullement de son goût; qu'il n'était point du tout *copet*, et toutes les dames de la réunion d'ango, qui était nombreuse, ont fait chorus à qui mieux mieux.

Un reste, — et ceci donnera aux étrangers une haute idée du goût de nos compatriotes — il a été dit à la même table que l'on n'éprouvait nul dépit ni même aucun étonnement de ne point voir Abd-el-Kader, que l'on concevait à merveille qu'un homme de son importance fût peu soucieux de se faire remarquer comme une haute figure; et autres propos empruntés du même esprit de convenance qui n'ont charmé et qui me semblent aller de pair avec le beau pamer à fruits de l'hôtesse du *Lion d'Or*.

L'annonçage, durant ce culte qui s'tient de tact et de réserve, moi seul je revais d'être indiscret. Comme je suis un peu Africain, que j'ai dans le temps noir beaucoup de papier à propos des choses et des hommes de notre colonie, et qui me reviens parisienne à long-temps annoncé de moi un travail historique sur Abd-el-Kader, tâche considérable devant laquelle plus tard j'ai voulu faire de documents suffisants, je me flattais à tous ces futes que l'illustre prisonnier voudrait bien en ma faveur transgresser sa règle canonique, et qu'il consentirait à recevoir un homme qui a fallu être son biographe. C'est dans cette espérance qu'au nom de plusieurs amis communs j'adressai respect à M. le capitaine Boissonnet, commandant du château d'Amboise, l'un des officiers les plus distingués de l'armée d'Afrique, et dans lequel Abd-el-Kader a certainement bien plus un ami dévoué et compatissant qu'un gardien, quelle que soit la souveraineté des devoirs attachés au poste de confiance qu'occupe M. Boissonnet.

Mais ce n'est pas la volonté d'Abd-el-Kader qui le concerne et le se présente, et est la raison d'Etat, et des ordres formels, n'admettant ni exception ni interprétation, s'opposent à ce qu'on le laisse approcher. Cette extrême rigueur est motivée, dit-on, non point comme on l'a imprimé, sur une prétendue *comparaison d'Amboise* qui aurait pu ou bien de la faire exacer et aurait fallu réussir, mais du point sur certaines allées et venues suspectes à proximité du château, pouvant donner à supposer que quelque trame de ce genre s'ourdissait au profit de l'Alion perlu, enchanlée de nous susciter un embarras de plus, en rendant aux Arabes un chef puissant et redouté.

Ces appréhensions sont peut-être excessives ; il ne m'appartient point de les contrôler. Eu me notifiant la mesure à laquelle elles ont donné lieu, M. le capitaine Boissonnet voulait bien, avec une courtoisie parfaite, me dédormager du mécompte résultant pour moi d'une consigne si rigide, en m'admettant à visiter en sa société les parties du château qu'il est permis de voir, et c'est grâce aux détails que je tiens de lui-même sur les prisonniers confinés à ses soins vigilants, mais tout paternels, que je suis en mesure de donner au public les particularités qu'on va lire sur la tenue, les habitudes, l'entourage du célèbre captif d'Amboise. Je pense d'autant moins commettre une indiscretion en ceci, que les traitements de la France envers l'ex-émir n'ont rien et qu'honorables en tous points et de parfaitement honorable.

Abd-el-Kader est aujourd'hui âgé de quarante-quatre ans ; c'est donc dans la force de l'âge qu'il s'est remis entre nos mains, après avoir prolongé une lutte disproportionnée au delà du raisonnable et du possible. De sa personne, il lui était facile de nous échapper ; il pouvait se jeter au sud, dans le désert, ou chercher refuge au Maroc. Mais, las d'une vie errante, inquiète, nécessaire, il a préféré en finir par une action chevaleresque. Elle était dans son caractère, car il a hérité l'esprit des Arabes de l'Albama. Il voulait finir dignement, par un acte de confiance magnanime en ses ennemis, une carrière commencée et suivie avec tant d'éclat. Il y avait de la grandeur dans cette détermination, ce genre de grandeur que puisent les esprits véritablement élevés dans les circonstances difficiles et dans leur infortune même.

Abd-el-Kader avait compté que la France lui aurait gré de cette soumission, qui, pour être tardive, n'en avait que plus de valeur. Il se flattait d'impressionner vivement par moi l'opinion publique dont il s'était toujours préoccupé ardemment, en véritable politique, du fond de ses steppes et de sa tente nomade. Mais déjà des événements graves, l'approche des tempêtes et des révolutions qui préludaient et s'annonçaient par plus d'un alarman symptôme, avaient distraité l'attention de l'Afrique pour la concentrer sur ce qui se passait en France. Abd-el-Kader comptait d'ailleurs sans son importance personnelle, sans les rudes combats qu'il nous avait livrés, et dont le souvenir encore trop récent était être un obstacle à l'élargissement pur et simple qu'il avait stipulé en mettant bas les armes. Abd-el-Kader, à qui l'on pouvait d'ailleurs reprocher d'avoir le premier entonné, sans motif sérieux ni valable, la guerre au pays du Yufna, fut donc, au lieu d'être dirigé sur un pays musulman, ainsi qu'il l'avait désiré, conduit en France et interné au château de Pau.

La température rigoureuse de ce point élevé ayant été bientôt reconnue de nature à compromettre la santé et la vie du prisonnier, l'ordre intervint de le transférer lui et sa suite à Amboise. Là du moins les captifs devaient trouver, sous le climat le plus tempéré de la France, un ciel doux, une atmosphère plus égale. Ni grandes chaleurs, ni grands froids, c'est le lot de l'heureuse et pacifique Touraine. chose singulière, pour la deuxième fois, cette province, à onze cents ans de distance, devenant le tombeau des espérances, des rêves et des armées de l'islamisme. C'était à Tours que Charles Martel avait arrêté Ablaram et l'invasion sarrazine. C'était à Amboise que la tentative de reconstitution arabe venait s'encueillir et la personne de son représentant le plus illustre.

Bien qu'hygiéniquement le séjour d'Amboise soit infiniment préférable à celui du château de Pau, et qu'un général la santé des prisonniers soit assez bonne, ils n'en sentent pas moins auvernement parfois la privation de ce soleil éblouissant de leur pays, qui fait battre le cœur si vite et anime *jusqu'aux pierres*. L'une des femmes d'Abd-el-Kader la plus jeune est morte phthisique il y a quelques mois ; or, cette affection terrible est aussi inconnue des Arabes d'Afrique, que spéciale au climat doux, souvent brumeux, de la Touraine. Le cas dont il s'agit n'a donc pu être que le fait de sa transplantation dans un milieu si différent de l'air natal. On a dit l'ex-émir lui-même dans un certain état malade il y a quelques temps ; il n'en a rien été. Il est seulement atteint d'une névralgie faciale, très-douloureuse, mais peu grave comme tous les maux de cette nature.

Il paraît jeune encore; sa barbe, peu touffue, est brune sans aucun mélange; bien que de petite stature et de complexion délicate, un peu flétri, il est évidemment robuste, et les fatigues dont ses traits nus et réguliers portent l'empreinte viennent bien plutôt des soucis et des travaux de la pensée que de la souffrance du corps. Après avoir eu quelque peine à se résigner à son sort, à accepter comme infligé par Dieu-même le cruel accomplissement qui change en un prison d'Etat le paisible et pieux asile en terre sainte révê par lui, Abd-el-Kader, sous l'influence des traitements les plus humains, des plus abondants conseils, paraît avoir pris son parti des choses tristes et pesantes qui lui a faits la politique. Il exerce sur tous ses compagnons d'exil, au nombre de quatre-vingt environ, une supériorité aussi incontestée qu'aux jours de sa plus grande puissance. Il est à la fois leur prince et leur pontife ; c'est lui qui leur récite les textes sacrés aux assemblées pour la prière, qui ont lieu deux fois par semaine. Il lit, écrit, médite et travaille sans cesse. J'ai vu de lui deux manuscrits tout entiers écrits de sa main ; ce sont deux ouvrages qu'il a composés depuis son entrée à

Amboise. L'un est son *Autobiographie*, ou mémoire justificatif de sa politique, dans lequel, sans s'astreindre à l'ordre des faits ni des dates, et se montrant volontiers insouciant de détails, pour n'aborder que les considérations générales et les questions de principe. L'autre écrit témoigne assez qu'il n'a point perdu l'espoir de sa mise en liberté ; il est intitulé : *De la fidelité des Musulmans à observer leurs serments d'alliance ou autres*. Par cet ouvrage, laborieusement appuyé de citations et de documents historiques, et qui, chez son auteur, révèle une érudition remarquable, Abd-el-Kader entend prouver que la France ne courait de risque d'aucun genre en lui rendant cette liberté qu'on lui avait promise et qui l'accepterait, sous serment de ne plus porter les armes contre ce pays. La leçon sera-t-elle entendue ? Je l'ignore ; ne l'espère pas ; mais j'avoue, dussé-je passer pour un très-mauvais politique, que je le désire sincèrement. Je m'adresserais volontiers du serment d'un homme tel qu'Abd-el-Kader ; la raison d'Etat, à mes yeux, ne couvre point le manque de foi. D'ailleurs, il n'est nullement impraticable de prendre, en affranchissant l'ex-émir, telles précautions et telles garanties qui rendraient à jamais son retour impossible parmi ses anciens sujets. Enfin les circonstances sont tellement changées depuis quatre ans, qu'il est tout au moins fort douteux que ce retour, eût il lieu même, redonnât l'insurrection arabe une vie même zélanque et éphémère. Il est encore plus incertain que l'emir se soumette de cour à cour à de nouvelles conditions si inégales, en affrontant le discrédit, la mésestime qu'attirerait sur lui indubitablement son manque à la foi jurée.

Il serait temps enfin, pour résumer ici notre pensée, qu'on peu de grandeur intervint dans la politique. On essaie d'ailleurs si long-temps du petit, du bas, du médiocre, et avec peu de succès, qu'on vérité ce serait œuvre, non pas seulement de loyauté et de courage, mais de sagesse, et si l'ex-émir, de savoir-faire, que d'en revenir aux principes de magnanimité, de droiture, de respect de soi-même et d'engagements pris, que l'on bannit du droit public tout en prétendant faire la règle stricte de l'individu privé.

D'autres ouvrages manuscrits, qui forment le fonds habituel des lectures d'Abd-el-Kader, portent aux marges nombreuses annotations tracées de sa main. L'écriture d'Abd-el-Kader est nette, ferme, régulière. Je ne dirai pas, comme c'est fait sans doute au honneur de Balzac de regrettable mémoire, qu'elle accuse dans ses contours « la rectitude de l'éprit et la vaillance du cœur. » Je me bornerai à constater que l'ex-émir eût fait un très-bon calligraphe, si le sort n'eût marqué son front du plus glorieux caractère de général d'armée et de chef de quasi-empire.

Abd-el-Kader, comme tous les Arabes lettrés, est poète. Ses vers, composés aux époques de plus solennelles de vie, et dont les premiers remontent au temps de son adolescence, sont déjà nombreux, me dit-on, et l'on m'affirmera aussi ce que je crois sans peine, qu'il en est de fort remarquables. Une publication des œuvres complètes d'Abd-el-Kader, vers et prose, serait une entreprise intéressante, et nous du moins en serions tous de ridozage heureux. L'abandonner l'idée pour ce qu'elle vaut, et gratis, aux Arabes et aux Berlins du jour.

L'entourage d'Abd-el-Kader est moins réuni que lui-même. Les femmes surtout battent en brèche, par les plaintes répétées, sa résolution virile. Il faut mettre à part cependant sa mère *Zehra*, intelligence supérieure, ce *d'homme*, comme disait Marek, sous une enveloppe féminine qui, malgré son grand âge, porte sans trop plier le poids la mauvaise fortune. Sorte de Fides barbaresque, mère sultan et de prophète, elle puise dans le sentiment de dignité maternelle et dans le juste orgueil d'avoir donné jour à un tel fils la force d'enlurer l'exil, la prison et la régence. Consolatrice des allégés, vénérée de tous les Arabes, c'est elle qui accourt au chevet des malades, leur donne ses soins, les reconforte, récite sur eux les prières, et, marants, lui fait les adieux d'une prêtresse et d'une mère; belles-illies, naguère au nombre de trois, et dont deux seulement survivent, se laissent au contraire facilement gagner par le chagrin et l'amer-ment de leur condition présente. Elles ne cessent de représenter à l'emir qu'on s'est juré lui, et qu'en se livrant à nous inconsidérément il a fait marché de dupe. Elles lui reprochent d'avoir tout à la manqué d'énergie et de prévoyance. Par la reproduction cet éternel thème dans les épanchements et les rappels constants d'une vie toute d'intérieur, elles arrivent quelque fois à troubler la mélancolique sérénité de l'ex-émir ; mais ce sont des délaurs, ou pour parler plus justement des nuages passagers de plainte et de tristesse, et la nature du prisonnier reprend sa noble beauté de dessus sur les hebes et évanescents influences de ces lamentations féminines.

Les captives ont cependant bien moins à souffrir que hommes de la perturbation que la chute, l'exil et même l'isolement ont jeté dans la vie commune. Elles n'ont qu'à changer la vie clandestine d'une tente contre celle du château-fort, et leur condition est la même à Amboise et Mascara ou à Tagdmet. En Touraine comme en Afrique, prison comme en liberté, elles continuent d'être enfoncé et invisibles à tout autre qu'à leur maître et époux. Chaque ménage forme une caste inviolable. Abd-el-Kader même ses frères s'interdisant toute relation avec leurs propres belles-sœurs. Je me demande comment on parviendrait à établir le communisme dans une société arabe, rôle des femmes dans la colonie d'Amboise est tout autre, mais ne l'est pas plus qu'au temps de la splendeur passée et au sein du pays natal. Elles s'occupent des fians, les parent, les parfument, sans omettre, je pense, grave soin pour elles-mêmes ; elles surveillent les détails des apprêts fort simples de la vie domestique, qui est tout l'arabe. Le koukousou national est préparé chaque jour par les négresses et forme l'ordinaire de chaque table. Les fruits entrent dans ce régime pour une large por-

tion, mais non l'usage du tabac, qu'Abd-el-Kader proscri- rit (il ne fume jamais) comme un luxe inutile et irreligieux, puisqu'il n'est d'aucune valeur hygiénique. Quelques ser- viteurs seulement fument en cot trebande, mais non, bien loin de l'œil du maître.

Quatre-vingts personnes environ formaient, au mois de dit déjà, l'effectif de cette cour dévolue. Ce nombre peut paraître exorbitant, et pourtant la zemla d'Abd-el-Kader, qui autrefois se composait de cinq ou six mille personnes, se trouve au- jourd'hui réduite à son expression la plus simple. Elle se compose uniquement des ménages de l'ex-émir, de ses frères, de ses neveux, pour la plupart chefs de famille, et de deux de ses khalifas qui lui sont demeurés fidèles : l'un, *Ben-Allah*, le successeur et le neveu du fameux Sidé-Ebnarek, surnommé *le Borgne*, qui joua un grand rôle dans la guerre d'Afrique et fut tué y a six ans au combat de l'Oued-El-Malah dans des circonstances dramatiques ; l'autre, le fanatique et lettré *Ben-Thami*, qui, sans allier l'contre nous de haine systématique et personnelle, se retranche dans la légalité divine, et à tous les efforts de persuasion tentés pour le ramener à des sentiments moins farouches, répond invariablement : *Je ne demanderais pas mieux que de devenir votre ami ; mais trouvez moi un texte, une glose, une simple ligne du livre saint qui me permette de faire la paix avec vous, et à l'instant même je la signe !*

A tout ce personnel, déjà considérable en y comprenant femmes et enfants, il faut joindre le domestique, peu nombreux si on le compare à toute l'armée féodale d'esclaves et de serviteurs qui vit en Algérie, comme en Orient, autour des princes, des dignitaires ou même des simples *doukhli* (littéralement *gens-hommes*), et l'on complètera facilement le total de cette petite cour familière, de cet Holy-Road africain.

Dernièrement, une grande joie, un véritable événement est venu faire diversion à l'humour sombre et à l'aigreur l'existence un peu monotone de la captive colonie. L'un des neveux d'Abd-el-Kader, le fils de son frère aîné, beau jeune homme, nommé *Sadok* (le Sincère), n'avait pu se joindre au moment de la reddition, à son oncle ni à son père. Il avait dû chercher un refuge au Maroc, où, par ordre du souverain, on l'avait enrégimenté avec bon nombre de ses coreligionnaires, fugitifs comme lui, dans un corps spécial dont il ne tarda pas à désertar, au désespoir d'être séparé des siens. Il n'eut d'autre parti alors que de se jeter dans le saut, où il courait beaucoup moins de chances que sur le littoral d'être atteint et repris. Il arriva ainsi jusqu'à l'Oue-Sous, l'une des premières oasis du Sahara méchrien. Là, il eut le bonheur de rencontrer un Français, hardi négociant, que ses affaires avaient conduit dans ces régions lointaines. Il s'ouvrit à lui du désir persévérant où il était de se réunir à sa famille, et il trouva en lui sympathie et appui pour l'accomplissement de ce pieux dessein. Notre compatriote ramena le jeune homme à Du-Rabbat en le faisant passer pour un domestique à lui. Là, en attendant qu'un navire partant pour France put le recevoir à son bord, Sadok, prenant le caractère d'un pèlerin, se réfugia dans les dépendances d'une mosquée, ainsi qu'il arrive tous les jours à bon nombre de croyants, car il eut cour de grands risques et son identité eût été reconnue ; mais la sage prévoyance dont il usa éloigna de lui tout soupçon de la métrichaise police marocaine, et il put, avec les concours et l'attache du consul de France, prendre passage, quand vint le moment favorable, pour Marseille, d'où le gouvernement averti ne fit aucune difficulté d'autoriser immédiatement son transport à Amboise.

L'arrivée de ce bon et courageux jeune homme can à l'émir personnellement une allégresse d'autant plus vive que depuis longtemps il était le fiancé de sa propre fille. Le mariage eut lieu aussitôt, et ce fut l'heureuse occasion de réjouissements patriarcales qui dilateront tous les cœurs.

Je m'arrêtai ici, monsieur. Les longs articles vous font peur. Je compren la cela, et je renvoie à la prochaine livraison ce qu'il me reste à vous conter d'Amboise, de ses fêtes et particulièrement des deux jeunes fils d'Abd-el-Kader que j'en en le plaisir de rencontrer jouant à la table des lycéens comme de simples *scolaires*, sur le seul meuble de la ravissante chapelle, admirablement restaurée, qu'érigea Charles VIII au retour de ses campagnes d'Italie, et qui est le plus pur joyau du noble château d'Amboise.

FÉLIX MORVAND.

Le Rhin.

(Suite et fin. — Voir les N. 264 à 292.)

De toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, il n'en est pas qui excite aussi complètement que l'amour, même les révels les plus lointains de notre raison. C'est une ingénieuse fiction que celle qui fait de cette passion une divinité aveugle, peut-être serait-il mieux d'y adjoindre l'amour sans cette précieuse imperfection. Admirable effet d'une sublime sagesse ! Il ne suffisait pas de plaire sur les yeux de l'homme qui aime un bandeau qui lui dérobaît une choquante réalité, il fallait encore donner à son imagination ce prisme flatteur à travers lequel l'objet aimé revêt les couleurs les plus charmantes ; en sorte que l'amour le plus vrai repose toujours sur un mensonge.

Pendant son séjour dans les montagnes de Weiler, Wolke, captivé par le souvenir de cette femme belle et mystérieuse, dont les adieux lui avaient fait concevoir les plus séduisantes chimères, Wolke avait essayé de définir cette créature singulière ; mais sous l'empire du préjugé qui s'attachait à sa personne, ses sentiments s'élevaient, et il se méloit un respect craintif à l'admiration intense que il professait pour les grâces si poétiques de l'Inconnue. Il avait résolu de pénétrer le secret qui environnait cette existence bizarre, et il se rendait à l'entrevue qui lui avait été assignée, avec le

trouble caché d'un homme dont le sort va se décider par un événement longtemp attendu. L'agitation intérieure du Pêcheur se compliquait des terreurs naïves, récées des visions d'un esprit simple et crédule au contact de ces mille solitaires, ou la lumière et l'ombre, se jouant avec ses mille caprices, donnant aux objets des cures fantastiques. Cependant, malgré une résolution plus forte que les émollients diversés qui l'assaillaient, il s'achemina d'un pas déterminé vers un groupe de rochers qui formaient, à la base de la montagne, une sorte d'édifice en ruines. C'est là que la Sorcière attendait. Telles qu'elle se leva à son approche. Le pâle et beau visage de l'Inconnue, baigné par des lueurs de lumière, réalisait en ce moment le type doux et mélancolique de ces blanches filles que l'imagination des peuples du Nord fait courir, la nuit, au clair de la lune, sur la tige des bruyères et sur la surface des eaux. — Tu es le bienvenu, dit la Sorcière. Je viens avec plaisir que les archers du Riche ne t'eont pas peur ; tu l'aurais déjà prouvé là nuit que nous avons éclairé à sa suite. — J'avais, pour m'exciter à la braver une fois encore, le désir de vous revoir, répliqua Wolke d'un ton de voix où perçait une certaine timidité. La Sorcière ne parut pas comprendre l'intention du Pêcheur ; elle ajouta : — Quand la lieche est bien lancée, elle doit arriver au but. Les épiéviers du Rheimfeld peuvent quelque temps encore planer au-dessus de nos têtes ; mais le jour viendra où l'arc des chasseurs les débusquera de leur nid. — Ainsi soit-il, répondit Wolke. — Mais tu dois être las, reprit la Sorcière, et ce n'est pas ici un endroit bien propre pour te reposer. Suis-moi ; je te conduirai au haut de la montagne dans un lieu sûr, où tu pourras te délasser de retrouver toute son assurance, dans dit Wolke, qui venait de retrouver toute son assurance, que je ne suis pas venu de si loin tout exprès pour essayer comment on dort au Kloop. Vous aviez certainement un motif plus sensé en me prescrivant de ne rendre ici, peut-être le moment n'est-il pas venu de me le faire connaître ; je suis à vos ordres et j'attendrai. Vous avez pu voir jusqu'à présent si, dans mon vil désir de vous complaire, j'ai hésité un seul instant dans l'exécution de vos volontés. Le ciel m'est témoin que je désire vous prouver encore moi exprès- sement à vous obéir. Cependant il me paraît juste que je sache quelle est la fin à qui l'on conduit, encore qu'elle croie devoir me cacher la voie dans laquelle elle me dirige.

Un douloureux étonnement se peignit sur les traits de la Sorcière. — C'est-à-dire, répliqua celle-ci, que tu désires satisfaire une curiosité puérile. C'est fait des enfants et des femmes de céder ainsi à un indelicet besoin de connaître des choses qui n'ont d'elles-mêmes qu'un médiocre intérêt. Je te croyais un homme judicieux et ferme ; mais voici qu tu viens de montrer l'imconséquence et la faiblesse d'un enfant.

Wolke se roulit sous le trait que venait de lui lancer la Sorcière. Il allait répliquer avec hauteur, lorsque l'Inconnue, présentant les dispositions du Pêcheur, lui dit du ton de l'enjouement : — Je suis peut-être injuste. Après tout, il ne manque pas d'un certain intérêt à connaître une femme qui peut s'élever au-dessus de son sexe jusqu'à donner une leçon de discrétion à un homme. Cependant je ne puis consentir à livrer toi à l'indiscrétion du Wisperwind, de ce vent qui parle à l'oreille des curieux, un secret qui te paraît à toi-même d'un prix assez grand pour que tu lui sacrifies jusqu'à la honne opinion que j'avais conçue de ta sagesse. Suis-moi, si le peut que tu apprennes un terme de notre course et que tu as si ardemment désiré de connaître.

La jeune fille se mit en marche ; Wolke s'attacha à ses pas. Ils parvinrent bientôt jusqu'au plateau supérieur, au milieu duquel s'élevaient les ruines d'une ancienne forteresse de construction romaine. La Sorcière se mit à chanter :

Toutés que le tambour à la tête sous l'œil,
Pâtes, oreilles, cœur à trois fois,
Chanté, on se voit, sans sortir d'entre bas,
De peur que votre chant l'éveille et vous décele.

— C'est Tugel ! Tugel ! répétaient en même temps plusieurs voix parties de l'intérieur des ruines. La Sorcière, se tournant alors vers le Pêcheur, lui dit malicieusement : — Avais-je tort de dire que ta curiosité serait satisfaité ? Si cependant tu l'aurais voulu de trouver qu'elle ne l'est pas tout à fait autant que tu peux le désirer, et tu serais vraiment difficile, je ne saurais qu'y faire. Attends encore un peu de temps, et, comme on connaît l'arbre à ses fruits, tu constateras Tugel à ses actions. — Le ton de raillerie qui accompagnait ces paroles rendit Wolke confus et répouant.

Tugel et son compa- gnon s'enfoncèrent dans les ruines, et arrivèrent à travers mille obstacles, sous une nuit en plein calme et qui formait une galerie dont l'air était encore rassuré de laur tour de l'extrémité de cette galerie on pouvait apercevoir à la lueur rougeâtre d'un feu qui s'élevait, plusieurs hommes rangés autour d'un foyer. Ils se levèrent des qu'ils entendirent retentir les pas des nouveaux venus, reprécés par la voix avec la sonorité d'un écho. — Paix et bénédiction à ceux qui veulent pour leurs frères entendre ! dit Tugel en s'approchant du groupe. — La bienvenue à toi et à ton compa- gnon, ajouta un des personnes dont le chef était couvert d'une amasse ou bonnet de peau, et qu'à sa stature athlétique, à son air de gravité, on pouvait soupçonner exercer un commandement sur les hommes qui l'entouraient. — Je me suis chargée de conduire au milieu de vous, dit Tugel, un intrépide soldat de la bonne cause, aimé que, suivant l'ordre du Père, vous l'avez-troisiez de ses devoirs. — Ainsi soit-il, répondit celui qui avait déjà pris la parole.

Le groupe reprit alors sa place autour du foyer, que l'on raviva, pendant que Tugel se retira à l'écart, et s'enveloppant de sa mante, s'assit contre un vieux pan de mur comme pour y passer la nuit. L'homme à la haute stature se tournant alors vers le Pêcheur, lui dit : — Le jour est proche où cha- un de nous devra ramiser les siens et se mettre en campagne. Tu viens de l'oublier, tu peux donc nous dire si tout y est disposé pour l'attaque qui se prépare. — J'affirme, re-

prit Wolke, que tous les cœurs généreux y battent du même sentiment que les vôtres, et qu'un premier signal, toutes les arbalètes du pays se dirigeront vers le Rheimfeld. — Bien ! répliqua celui qui paraissait présider cette espèce de conseil de guerre. Tu pourras le commandement des diverses compagnies qui viendront de Bopart et d'au delà jusqu'à la limite de Vorlau, et tu tiendras les montagnes du Weiler, en attendant l'ordre d'attaquer. Toi, Fuchs, ajouta-il en s'adressant à un des assistants, tu te rendras à Kreuznach. Nous avons appris que le sire Jean de Spänheim, seigneur de cette ville, s'attendait à des hostilités de la part de l'archevêque de Mayence. Malheureusement, la bourgeoisie de Kreuznach s'est déclarée pour messire Jean ; car il faut que tous ceux qui sont les épaulés de leurs vassaux que nos seigneurs se portent des coups. Tu iras trouver le chef des bourgeois, et tu essaieras de lui remontrer que les forces de Kreuznach seraient mieux employées à combattre en faveur de notre affranchissement commun ; je me fie à ton intelligence et à ton adresse pour mener cette entreprise à bonne fin... Traube, tu concentreras à Bacharach toutes les forces de la riche vallée jusqu'à Oberwesel ; tu gagneras la vallée et présenteras l'attaque à l'ennemi du côté du sud, tandis que Botelcher gardera la ville droite et défendra le cours du fleuve. Licht et Brand parcourront le pays en éclaireurs, et nous instruiront fidèlement de menées de l'ennemi. Chacun de vous se rendra sur-le-champ à son poste, afin de hâter les préparatifs de l'attaque... Enfants, n'oubliez pas que notre cri de guerre est : *Dieu aide!* Notre cri de ralliement : *Au plus fort!*

Il y avait dans la voix du chef une mâle énergie qui électrisa tous les cœurs. Chacun voulut connaître à ses instructions qu'il venait de recevoir, et le chef satisfit à toutes les questions avec la sagacité d'un général consommé dans la tactique militaire. Pendant que les comprimés se distribuèrent ainsi leurs rôles, Wolke, dont le regard plongait sous la profondeur de la voûte, aperçut une ombre qui se glissait avec précaution à travers les contreforts ; et bientôt après on entendit ces mots : « Tugel ! Tugel ! tu dors pendant que je veille ! » A cette voix, la jeune fille se dressa d'un bond et disparut dans la direction de la tour. Cet incident froppa vivement l'imagination du Pêcheur, qui se leva et se disposait à suivre la Sorcière, comme s'il eût voulu épier ses mouvements. Mais il fut retenu par le chef. « Garçon, lui dit celui-ci, tu me parais chasser aussi volontiers la poule que le renard. Laisse cette jeune fille courir où elle croit avoir affaire ; chacun de nous sa tâche ; la nôtre est de dé- libérer en ce moment. Tugel est la sentinelle vigilante qui veille sur nous, et on peut se fier à elle en toute sécurité, car il n'y a pas dans tout le pays un œil plus perçant qu'un oreille plus déliée. »

Comme il achevait de parler, Tugel accourut vers le groupe. « Alerta ! » s'écria-t-elle. Le bourgmestre de Bingen ne saurait dormir tranquille tant qu'il n'aura pas vèrifié la cause des heures qu'on aperçoit d'en bas à travers les ruines du Kloop. C'est dans ce but qu'il a dépêché ici une douzaine d'archers. Toutes les avenues sont fermées ; résister ouvertement, ce serait compromettre l'œuvre commune.

Mais déjà les coups s'étaient tirés de leurs contrecœur et s'apprêtaient à recevoir les hommes d'armes du bourgmestre. « Qui donc conduira la moute, dit Tugel, si les jeunes courtages n'excut pas la prudence. En vérité, c'est une capture rare et bien faite pour tenter votre bravoure que quelques archers, grelottant de froid et de peur, et qui que l'heure de leur maître envoient vite pour la nuit à la chasse aux follets. Alerta donc ! vous dis-je, et gagnez le bois ; je réponds qu'il n'y a pas dans toute la garnison de Bingen un archer assez osé pour vous y suivre. »

A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'on entendit le pas lourd et cadencé des hommes d'armes qui débouchèrent sur le plateau par des sentiers dill rents. Les conjurés se jetèrent à terre et sortirent des ruines en rampant, de manière à éviter d'être vus. Lorsque les archers se présentèrent à l'entrée de la galerie, Tugel, restée seule et immobile près du foyer, agita du pied les dernières branches qui se consumaient lentement, et produisit une clarté qui monda subitement la nef de la galerie d'une lumière blafarde. L'attitude haute et fière de la jeune fille donna un tableau d'apparence d'une de ces scènes d'exaspation d'un effet si ému- vant dans les récits fantastiques. A cette vue, les archers, interdits, s'arrêtèrent. Mais Tugel, élevant la voix et ébran- lant sa face endurcie de coups de pistolet, cria d'une voix calme et solennelle : « Frères, je vous avertis la lune nouvelle. — Par la vertu de la vraie croix, s'écria l'un des archers, c'est la Sorcière ! » Et les hommes d'armes éperdus se débâtant et prirent la fuite chacun de son côté.

Le lendemain, le récit de cette expédition nocturne, augmenté des détails les plus incroyables, circula dans la ville de Bingen, et il n'y eut personne qui ne demeurât convaincu que les ruines du Kloop étaient habitées par des gémes.

Le soleil s'était déjà levé à l'horizon lorsque Wolke entra dans Bingen, reculé de fatigue et très-désireux de se reposer avant de reprendre le chemin des montagnes de Weiler, et l'appella la mission qu'il l'était écho. Il se ressouvint d'ailleurs de la promesse qu'il avait faite au nom de la veille, au moment où il prit congé de lui. « J'aurais bien dû m'habiller, se dit-il, si un homme pouvait se perdre dans Bingen. Quoique le mien me paraisse plus exact à la conduite qu'aux ordois, il se peut bien qu'une distraction l'ait conduit vers l'église cathédrale ; c'est là que j'essaierai de le rencontrer. » Mais Wolke n'eut pas la peine d'aller le chercher si loin. En effet, presque au même instant il le vit venir à lui avec l'expression d'une indicible malice intérieure d'un colporteur. Par les heures de notre crève-ant nous sommes au Kloop, à ce que je vois comme tes traits sont pâles ! Ainsi, est-ce une singularité fantastique que celle qui l'a fait préférer à un bon lit la mousse ou la bruyère. J'ai toujours ouï dire que bon vin



Pont de Kreuznach.

chasse le froid, et si tu en veux essayer, j'ai ici de l'agréable vin de Scharlachberg, dont je viens de prendre un échantillon pour le comparer avec celui de nos coleaux de Saint Goar.»

Wolke remercia le moine.

« Eh bien ! dis-moi, ajouta celui-ci, quelle est cette étrange aventure qui s'est passée la nuit dernière sur le Kloop ? Il est grandement question d'exorciser l'un des archers qui ont concouru à la terrible expédition, dont déjà tu as sans doute entendu parler, au moins comme tout le monde. On le dit possédé du démon ; mais je le crois plus positivement pos-

sédé de la peur. — Je n'en sais, reprit Wolke, que ce que tout le monde a pu en apprendre. Quant à la part que le diable a eue en tout cela, je pense comme vous qu'elle n'est pas aussi grande que celle que les bonnes commères de Bingen lui ont faite. — Il y a une conclusion à tirer de cette équipée, dit le moine ; la voici : C'est qu'il n'est pas sage de s'aventurer la nuit hors des lieux habités. Cependant, comme il ne dépend pas entièrement de nous d'éviter le danger, je veux te donner un excellent moyen sinon de le prévenir, au moins de l'aider à en sortir. »

En parlant ainsi, le moine fouillait sous sa robe et en retira un poignard qu'il présenta à Wolke. « C'est de la coutellerie de Cologne ; tu sais combien celle-ci est estimée. J'ajouterais que l'échantillon que je t'en offre se recommande par un mérite spécial ; il a touché les saints vêtements du Christ que l'on vénère dans la cathédrale de Trèves. Il serait un peu long de l'expliquer ici dans quel but cette consécration a eu lieu ; ce n'est pas sans doute la dernière fois que nous nous voyons, et nous en pourrions parler plus à l'aise. — Sont-ce là, dit Wolke en souriant, les indulgences que vous m'aviez promises. — Oui, mon enfant, et selon l'usage que tu en feras, tu prouveras leur vertu. » Le Pêcheur prit le poi-

gnard des mains du moine et le cacha sous son vêtement.

Le moine réfléchit un moment ; puis il ajouta : « Mais il me semble que je t'avais promis autre chose. — Par ma foi, répondit le Pêcheur, je tenais un peu moins à cette seconde promesse. Toutefois, quoique la question que vous m'aviez posée en manière d'énigme m'ait semblé d'une portée triviale, je ne serais pas fâché de savoir ce qui constitue le sel de cette sorte de jeu d'esprit. — C'est très-facile, mon garçon ; c'était une allusion aux chevaliers voleurs dont les demeures sont élevées, dont les sentiments sont bas, qui se sont im-



Porte à Bacharach.

plantés sur notre sol qu'ils ravagent indignement et qu'on ne saurait espérer arrêter dans le cours de leurs exactions par des moyens timides. — Eh bien ? dit Wolke qui semblait ne comprendre pas ou le moine voulait en venir. — Eh bien ! s'ils échappent à la main, c'est avec l'arbalette qu'il faut les atteindre. »

Wolke regarda le moine avec un profond étonnement. Il put remarquer alors que la malice habituelle qui se peignait sur le visage de Kuno avait fait place subitement à un ferme et sauvage. Mais le même instinct de défiance qu'



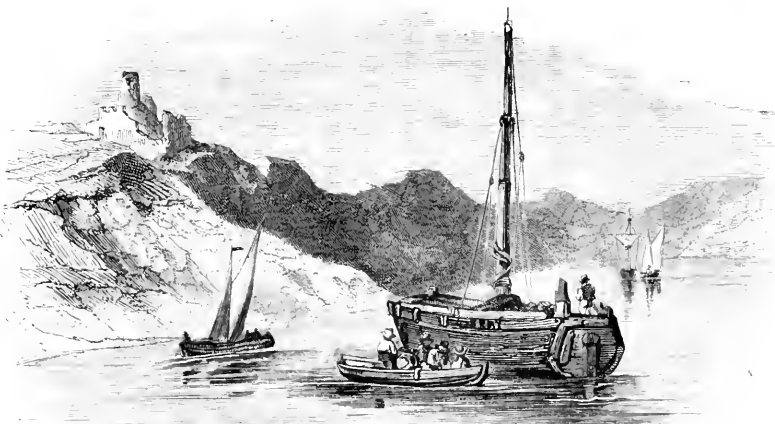
Bacharach.



P. part.

l'avait porté, la veille, à se renfermer en lui-même pendant que le moine l'interrogeait, lui conseillant maintenant de ne s'arrêter point à une démonstration dont il ne pourrait apprécier la sincérité. « J'avoue, dit Wolka en affectant une certaine liberté d'esprit, que vous m'avez fait concevoir une plus haute idée de ce genre d'amusement; et à moins que vous n'ayez voulu vous divertir de moi par l'explication que vous venez de me donner, je la trouve, sauf les égards que je dois à votre âge et à votre savoir, infiniment moins piquante que je ne l'aurais cru.

— Jeune homme, dit le moine en lançant à son tour un regard profond sur le Pêcheur, il faut être renard quand on ne peut pas être loup. Aujourd'hui nous en avons fini avec la ruse, et nous pouvons parler haut. Dieu aide!... Au plus fort! Je t'attends à la lune nouvelle. »



Thurber.

Kuno s'éloigna d'un pas rapide en prononçant ces mots. Mais à partir de ce jour, personne n'entendit plus parler de lui, et les paysans de Saint-Goarshausen, qui avaient ses conseils et sa personne, ne le revirent plus. Wolka lui-même, après avoir passé une journée à Bugen, retourna à Weiler.

Désormais la grande ligue du Rhin était constituée, et l'époque approchait où elle allait porter tous ses fruits. Cette association puissante se révéla avec toutes les ressources d'une constitution solidement cimentée. Lorsque les chevaliers du Rhin ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçait, il était déjà trop tard; la révolte avait grandi; on ne fut pas rentrer dans son lit un fleuve débordé. C'est un bénéfice exclusivement propre au droit de prévaloir par la force de l'association. L'injustice ne peut essayer que des coalitions passagères.



O. ravesel.

Études pittoresques sur la blouse, par Stop.



La première blouse



Blouse russe à l'usage des jeunes Français



Blouse de l'ouvrier.



Blouse des grandes routes.



Blouse du touriste



Blouse multicolore de l'artiste.



La blouse à l'usage de la plus belle moitié du genre humain.



Ma blouse neuve (tenue bourguignonne 'du dimanche')



La blouse nocturne

TRINITAS

CHANT DU TREIZIÈME SIÈCLE. TIRÉ DU MANUSCRIT DE PIERRE DE CORBEIL, A SENS!

Traduction et accompagnement d'orgue par Félix Clément.

CHANT.

Tri-ni-tas De-i-tas u-ni-tas æ-ter-na. Ma-jes-tas po-tes-tas pi-e-tas su-per-na.

ORGUE

Sol lu-men et nu-men cae-su-men se-ni-ta. La-pis nous pe-tra-ous flu-men pons et vi-ta. Tu sa-tor cre-a-tor

a-ma-tor re-demptor sal-va-tor lux que per-pe-tua. Tu tu-tor et de-cor tu can-dor tu splendor et o-dor

quo vi-vunt mor-tu-a. Tu ver-tex et a-pex ro-gum rex le-gum lex et vin-dex tu lux an-ge-li-ea.

Quem clamant a-do-rant quem laudant quem can-tant quem a-mant ag-gi-nae coe-li-ea. Tu The-os et he-ros di-ves flos vi-vens ros

re ge nos sal-va nos per-duc nos ad thro-nos su-po-ros et ve-ra gau-di-a. Tu de-us et vir-tus tu jus-tus et ve-rus

tu sanctus et bo-nus tu rec-tus et sum-mus Do-mi-nus tu hi sis glo-ri-a.

Procès d'E. DUVERGER.

NOTA — Chaque barre de mesure équivaut à un point d'orgue de courte durée.

Lorsqu'un voyageur visitait la bibliothèque de la ville de Sens, on lui montrait mystérieusement et avec orgueil un diptyque en ivoire représentant soit les quatre éléments, soit le triomphe de Bacchus, de Cérès et d'Amphitrite, soit je ne sais quel amalgame mythologique sculpté avec quelque soin, mais privé de sentiment et d'expression, comme la plupart des œuvres de l'art antique. Le voyageur, après avoir examiné le diptyque, se contentait de dire: « C'est bien ancien! » et replaçait l'objet avec précaution dans l'armoire à côté de lêtes de sauvages talonées

d'une manière horrible, de verrateris, de petites monies et de coupillages dont la profusion atteste que la bibliothèque de Sens est plutôt fréquentée par des pétrins que par des lettrés.

Cependant ce diptyque représente un manuscrit précieux composé en grande partie par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, mort en 1222. Il renferme trente-deux folios en parchemin assez fort formant soixante-quatre pages de musique en notation du treizième siècle. Il y a quatre ans qu'il nous prit fantaisie d'exhumer de ce livre plusieurs morceaux de chant et de les

faire exécuter par des artistes en présence d'un millier de personnes. Ces mélodies gothiques furent accueillies avec enthousiasme, et depuis, nous étant livrés de plus en plus à l'étude du moyen âge, nous fîmes entendre assez fréquemment divers morceaux tirés tous de manuscrits du treizième siècle et publiés sous le nom de *Chants de la Sainte Chapelle*. Parmi les dix morceaux exécutés dans ce magnifique monument religieux sur l'invitation du gouvernement lors de l'institution de la magistrature et de la distribution des récompenses aux exposants de l'Indus-

me, trois appartenant au manuscrit dont nous allons parler. Voici quelques paroles du premier d'entre eux :

Haec est clara dies charam clara diebus.
Haec est die dies festorum. Et cetera.
Noque nobilium fratrum duodecim diebus.

Ces vers hexamètres, composés sur une mélodie redoublante et engerment rythmique, ont été chantés par la belle voix de l'enfant sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Roch. Tout esprit observateur peut voir dans ces vers une transition entre le mode prosodique ancien et la rime dont le moyen âge a doté la poésie française. Déjà à cette époque, dans la plupart des notations liturgiques, on s'était attaché à compléter de l'élégance les langues et de brèves, des dactyles, des tribrachés et des lambdas qui constituèrent la poésie antique, pour donner à son langage une analogie de prononciation et de consonnance, le même nombre de syllabes entre les hémistiches d'un vers et entre les notes eux-mêmes qui composaient chaque hémistiche. Le chant *Notem parli ita* exécuté en chœur par nos choristes à l'entrée du cortège du président dans la Sainte-Chapelle appartient tout entier au manuscrit de Sens. Le texte est conçu dans la manière de saint Bernard et d'un Hugue Bonaventure. C'est large, beau, rompu de sens et d'images hardies, quoique composé d'antiphones, d'introns et d'un exhortation, d'épîtres et de formules nouvelles. On se rappelle le mouvement littéraire artistique qui eut lieu de 1830 à 1835 ou 36. Dans cette ardeur toute profane de recherches et de poursuite après l'idéal du moment, le romantisme, il y a eu véritablement des tentatives heureuses, des œuvres sans précédents. Herold et Hippolyte Monpou, en musique, devancés par Weber en Allemagne, Victor Hugo le poète, Sainte-Beuve et Alfred de Musset, Devéria, Eugène Delacroix et beaucoup d'autres, ont essayé de frayer une voie à un art nouveau. Nous ne pouvons pas le rapport de la forme, indolentes, à l'égard du moyen âge; avec un peu de réflexion nous avons besoin nous-mêmes d'une grande indulgence.

Pour en revenir à notre morceau, en voici deux strophes :
L'abbé au milieu d'Orons in vespere
Arctus in aequore
Tra liber et reddat ad patriam.
Ceterus est in mundum
Scolas in fratribus
Fugas in filiis
Tra liber et reddat ad patriam.
Tra liber et reddat ad patriam.

Comme on le voit, il s'agit du mystère de l'Incarnation, et les images ne seraient être plus vivées le soleil se cache dans l'argile; l'artisan dans son ouvrage; le potier dans son vase d'argile.

Le troisième morceau liturgique, tiré du manuscrit de Sens, est celui que nous donnons aujourd'hui aux lecteurs de l'illustration. La musique est à la hauteur des paroles. C'est une dogmatologie, une accumulation d'épithètes sonores appliquées à la Divinité. D'un six cents ans, ce chef-d'œuvre de lyrisme était oublié dans le dix-neuvième siècle nous avons parlé plus haut. L'occasion et le temps nous avaient manqué pour faire exécuter aux solennités de novembre 1874. C'est le huitième dernier, à l'église Saint-Roch, dans la semaine religieuse dont M. le ministre de l'Agriculture et du Commerce a en faveur la pensée et qui a été organisée par les soins de M. le baron Taylor, que Roger a chanté en solo cette mélodie, la plus originale et la plus méridionale à la fois que nous connaissons. Nous ne pensons pas qu'il y ait eu pour ce morceau un poète et un musicien, un librettiste et un compositeur. L'œuvre a dû sortir d'un seul jet de la bouche d'un saint docteur du moyen âge agnostique devant un autel. C'est plus que de la poésie, c'est une belle œuvre et d'antique, ce qui est rare. C'est un chef-d'œuvre de faire une œuvre d'art, c'est à la limite perpétuelle des sons et des syllabes qui divise par groupes sa composition étrange.

Ce morceau est une foule d'autres de la même époque provient de la manière la plus évidente la solidarité qui existe, au troisième siècle en particulier, entre les différentes manifestations de l'art du moyen âge. C'était, il faut le dire, dans la cathédrale qu'elles se donnaient rendez-vous. Là, les sculptures du portail correspondant aux splendeurs véritables; les éléments sacerdotaux aux cérémonies liturgiques et au symbolisme; le chœur était empreint de l'expression générale du moyen âge, de toutes parts. Lorsque nous nous en sommes rendu compte, nous serons étonnés, on verra qu'il ne le cède en rien aux autres arts en puissance, en originalité, en effets vaporeux populaires et saisissants.

Le manuscrit de Sens est précieux non-seulement au point de vue de l'art musical, mais encore sous le rapport historique. En effet, on y trouve la notation formelle et aussi explicite que possible de tous les contes qu'on débitait depuis des siècles les insinuations de toutes les écoles au sujet du prétendu office de l'ère dont MM. Millin et Duclaux ont donné des descriptions si burlesques. Les manuscrits de Sens et de Beauvais ont été invoqués par ces érudits pour servir de base à leurs conclusions. Or, nous constatons, le manuscrit de Beauvais ne renferme pas un office liturgique, mais une sorte de mystère postérieur d'un siècle au moins à l'office de Sens et n'ayant aucune portée historique et religieuse. Celui de Sens, au contraire, joint à son origine vénérable un état palpable de conservation. Il a pour titre : *Office de la Circumcision à l'usage de la ville de Sens*, et non pas comme on l'a affirmé : *Offre des fonts ou Fête de l'âne*. On n'y voit aucune trace de bouffonnerie ou d'immoyennage. Tout y est grave, respectueux et à la fois élève. Les litanies sont obtenues par des répétitions de mots sonores, sont toutes en qu'on peut à travers l'originalité et d'extraordinaire. On dit que le premier Châlois trop timide prose de l'âne l'âne que nous l'avons publiée en trop simple dans les années archéologiques, et non pas telle que les *chants sans souf* et *les chœurs de la bouche* l'âne arrangé. Le liturgiste du donjon ou du trébuchet se avait pensé qu'un temps de Noël, de la fête des Saints Innocents, quelques jours seulement avant l'Épiphanie, il était permis de faire l'éloge de l'âne de l'âne dont Jean se servit pour la persécution d'Herode et entrer triomphant dans Jérusalem. Plus tard, sous le règne d'un animal féroce, l'âne de l'âne et l'âne ont été présentés dans des images. Un fidèle poète de la terre, de la rapidité, de la bonne fortune de l'âne de l'âne pouvait être fait sans blessure les stupides des esprits religieux et les conventions des hommes de goût et de bonne foi. L'âne n'est seulement de rester dans de certaines limites. C'est, à notre avis, ce qu'a fait l'auteur du manuscrit de Sens, et ce que nous ne pouvons pas lui reprocher. Les litanies qui ont transporté, à partir de la fin du quatorzième siècle jusqu'au seizième, les mystères vénérables de la religion

et les cérémonies ecclésiastiques de l'intérieur de la cathédrale sur les treize ans et la place publique. Nous citons la copie du manuscrit de Sens en la faisant suivre des textes publiés par MM. Millin, Duclaux et Michélet :

Copie du manuscrit de Sens.

Orientis partibus
Advenisti asinus
Fulcher et fortissimus
Sarcinus aptissimus.
Hic, miras, hez.
Hic in collibus Sichen
Lustratus sub Roben
Transit per Jordaniam,
Subit in Bethlemum.
Hic, miras, hez.
Sicut vincit hinc
Taurus et caprobo
Super dromedarios
Velox madianicus.
Hic, miras, hez.
Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba
Tulit in Bethlemum.

Copie du manuscrit de Beauvais.

Orientis partibus
Advenisti asinus
Fulcher et fortissimus
Sarcinus aptissimus.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.
Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba
Tulit in Bethlemum.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.
Litus arcti pelibus
Nix fere baculus
Nix fere baculus
Pangetur oculis.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.
Hic in collibus Sichen
Lustratus sub Roben
Transit per Jordaniam,
Subit in Bethlemum.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.
Lece magnis auribus
Subagulis his
Assinis egregiis
Assinibus Romanis.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.
Sicut vincit hinc
Taurus et caprobo
Super dromedarios
Velox madianicus.
Amen dico asine
Jum satur ex gramine
Amen amen itera
Aspernare vetera.
Hic, miras, hez, car chantez,
Belle bouche reclinée,
Vous avez du bon assez
Et de l'avance à planter.

Supporter véritablement qu'une telle bouffonnerie avait été chantée dans l'église par des prêtres respectables et de pieux fidèles n'est pas assez. Les historiens, copiant à l'envi cette fautive prose liturgique, ont fait de frais d'imagination sur les détails. L'un a dit qu'il y avait *missa* est, le prêtre, se tournant vers le peuple, criait tous les : *Hic, hanc, hanc, hanc, hanc*, et que le peuple répondait à son tour : *Des quibus, hic, hanc, hanc, hanc*. Il a même ajouté que *l'âne*, le *gloria*, le *gloia* se terminait par le mot *âne*. Quant à l'âne, il faut l'ignorer jusqu'à ce que nous comprenions le sens des lettres *quand* qui indiquent le chant des mots *secularium canen*, terminaison ordinaire des psalmes, écrivant dans leur notation que plusieurs parties de l'office étaient interrompues par le refrain bachique et profane *EVOE, EVOE*. D'autres enfin, et ce sont les plus sérieux, voyant dans les rubriques les mots : *Conductus ad tabulam, conductus ad subtabulam, conductus ad diocinum, conductus ad cranulum, conductus ad prandium, conductus ad presbyterium*, se sont imaginés de sous-entendre partout le mot *asinus*, et dès lors le rôle de l'âne est devenu tellement important qu'il a accompagné le diacre à l'église, le diacre ne pouvant lire l'épître sans avoir cet animal à ses côtés; l'ange même était lui en sa présence, on le conduisait après l'office à un banquet. Tout cela serait oiseux si ce n'était aussi ridicule. La cause de ces graves erreurs est dans la fautive interprétation d'un mot. *Conductus* n'est pas adjectif et ne se rapporte en rien à l'âne, dont il n'est fait mention nulle part en rubrique dans le manuscrit; mais il est substantif et signifie une partie de l'office qui se célébrait en marchant, en formant un cortège, soit que le sous-diacre allât lire l'épître sur les marches du jubé, soit que le diacre s'y confit en montant le livre des Évangiles, soit même que le chœur et les fidèles allaient prendre leur repas. Le *conductus* est un morceau de musique religieuse, comme *Antiphona, Versiculum, Introitus, Psalmus, Processio, Capitulum*, etc. Les traits de musique du moyen âge auraient excités les historiens sur ce point. Quant à *Hic, hanc de l'âne missa* est, nous n'en avons pas trouvé plus de trace que de l'hymane à l'âne, que de la présence de l'âne dans la cathédrale, et que des bouffonneries dont cet animal était soi-disant l'objet. *L'âne missa* est une note indolente avec le réponse sans autre observation. Le manuscrit de Sens qui vient d'être traduit par nous depuis le premier folio jusqu'au dernier, l'âne et la musique, nous a prouvé qu'en rapprochant Pierre de Corbeil, archevêque de Sens au troisième siècle, l'âne d'ignorance et de barbarie comme on dit depuis trois siècles, et M. Duclaux, savant du dix-neuvième siècle, le plus incrédule n'est pas ce qu'on peut penser.

FELIX CLÉMENT.

Chœur musical.

La Société philharmonique de Paris a ouvert sa session le 22 octobre dans la salle Sainte-Eulalie. — Nous dirons en toute franchise que la symphonie en ut mineur de Beethoven, par ou la Grande Société philharmonique a commencé sa seconde année d'existence, n'a pas été exécutée avec toute la perfection qu'on est en droit d'at-

tendre à présent d'un orchestre à Paris. La Société des concerts du Conservatoire nous a nécessairement rendu difficiles sur l'exécution des œuvres symphoniques de Beethoven. Ces œuvres seront donc un écueil pour toute société de concert nouvelle. S'il est impossible de faire, sous ce rapport, mieux que l'ancienne société, il faut du moins faire aussi bien. On ne saurait demander au public d'exiger mieux que cela. Quant à nous, nous recueillons simplement les impressions de ce public. — Après la symphonie de Beethoven venait un morceau de M. Berlioz, qu'on exécutait pour la première fois. C'est une ballade à trois chœurs, écrite sur cette capricieuse poésie de M. V. Hugo qui a pour titre : *Sara la biguonne*. Nous nous faisons autre chose ici qu'une chronique, nous aurions beaucoup à dire vraiment sur cette œuvre de M. Berlioz. Que signifie, en cette occasion, ce triple chœur ? Nous cherchons vainement à le comprendre. — Notre avis, c'est presque trop d'une voix seule pour chanter cette suite de strophes vaporeuses, indécrites, un peu fantaisies, ou, si l'on veut, charmantes, mais tout au plus dans un intime et mystérieux tête-à-tête. Quel a donc été le but de M. Berlioz en les faisant dire par tant de voix à la fois et devant un nombreux auditoire ? S'il en a eu un, il est évidemment faux; dès lors, quelque talent qu'il y ait dans sa composition, c'est du talent employé en pure perte; car celui qui écoute n'est nullement intéressé, encore moins ému par une pareille conception. — Un autre défaut de cette œuvre, que nous devons signaler, c'est qu', dans l'orchestre qui accompagne les trois chœurs, le compositeur s'est attaché à rendre le sens de chaque parole avec une telle minutie de coloris musical, que, en fin de compte, le sens de la chose n'est pas rendu; ce qui revient à dire que, à force de vouloir mettre de la couleur à son œuvre, l'œuvre n'a pas de couleur. Cette assertion peut sembler étrange; on la trouvera naturelle si l'on réfléchit que les mots ne sont pour le poète que les moyens d'exprimer sa pensée, et ce sont pas la pensée elle-même. Or, on peut joindre les uns au bout des autres des mots très-sonores et très-rhéoriques, sans qu'il résulte pour cela de leur union une phrase qui ait un sens net et décidé. — La même instrumentalité minutieuse se fait remarquer dans le second morceau de M. Berlioz, qui a été dit dans cette soirée : *le Cinq Mai*, cette héroïque chanson que Beranger avait écrite tout bonnement sur l'air : *Mus de bois et des accords champeêtres*. *Hic* est à tort ou à raison, le peuple français est aimé tant, que la poésie de Beranger sera plus longtemps populaire parmi nous que ses vers; mais ce qu'on vaudrait avec la musique de M. Berlioz, quelque belle et profonde qu'elle soit. — Enfin, un troisième morceau de M. Berlioz faisait encore partie du programme : *l'ouverture des Francs-Juges*. Ici le compositeur est à son aise; plus de mots qui embrassent sa fantaisie musicale. Il dit, à sa manière, librement sa pensée à lui, la dessine à grands traits, la peint avec une touche fièvre et vigoureuse. Il y a dans cette œuvre de beaux effets et de belles mélodies; le plan en est largement conçu, la conduite savante; et l'on regrette d'autant plus d'y trouver quelque chose d'extravagant, telles que ces bizarres coups de cymbales isolés, qui n'expriment rien, ne font que du bruit, et dont on a d'ailleurs tant abusé; ce qui devrait être la meilleure raison de les ôter, pour M. Berlioz surtout qui a tant horreur des lieux communs. L'œuvre n'y perdrait rien et les oreilles du public y gagneraient. Puisque c'est l'opinion du public que nous rapportons ici, plus encore que notre opinion personnelle, nous ajouterons une réflexion, après avoir parlé des trois morceaux de M. Berlioz : trois morceaux d'un même maître, de M. Berlioz ou de tout autre, dans un seul concert, c'est un peu trop pour un public parisien, c'est à-dire pour un public qui aime par-dessus tout la variété. — Nous devons des remerciements à la Grande Société philharmonique, et particulièrement à son chef, M. Berlioz, pour nous avoir fait connaître la musique d'un compositeur russe nommé Bortniansky, musique remarquable et originale, dont nous n'avions aucune idée à Paris. *Le Chant des Cherubins*, chœur sans accompagnement, est un fragment du répertoire de la chapelle de l'empereur de Russie, qui nous donne une haute idée de la manière dont l'art musical religieux est compris chez les prétendus Barbares du Nord. Au reste, ce Bortniansky est une preuve que les sévères de ces froids contrées ne sont pas des orcs. Né s'eff, dans un village de l'Ukraine, en 1732, il dut à ses excellentes dispositions pour la musique, non seulement d'être affranchi par son maître, mais encore de parvenir à la dignité de conseiller d'État. L'empereur Alexandre lui conféra ce titre et lui assura, pour le reste de ses jours, un traitement considérable, en récompense du talent et du zèle qu'il avait déployés dans ses fonctions de maître de chapelle de la cour. Nous avons pu d'autant mieux admirer le mérite de la musique de Bortniansky, que rarement nous avons entendue une exécution chorale plus parfaite, tant sous le rapport de la finesse des nuances que de la justesse de l'intonation et de l'ensemble. — Un autre trait de cette soirée, c'a été l'apparition de madame Frezzolini dans le monde musical parisien. Il y a dix ans que madame Frezzolini jouit d'une grande célébrité bien méritée, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et Paris ne la connaissait pas encore. En vertu, ce Paris, souvent si précocé, est quelquefois bien en retard. Quoi qu'il en soit, il sait reprocher, autant que cela se peut faire, le temps perdu. La preuve en est dans la manière dont il a accueilli madame Frezzolini : en un seul soir, il lui a donné autant d'applications et de jouets d'art de bouquets, ou peu s'en faut, qu'il en faudrait pour satisfaire une cantatrice pendant plusieurs années. Madame Frezzolini a chanté à Paris *l'air de l'Imitation*, la *Serenade* de Schubert, en français, et l'air de *Bohème*, de Verdi. Elle est d'un talent de madame Frezzolini à besoin de cette nature, est-elle essentiellement dramatique. Les talents de cette nature, perdent considérablement dans un concert. Cependant l'art de phraser, le timbre de la voix, l'émission du son et l'expression pathétique, d'autres facultés encore,

naturelles ou acquises, peuvent se produire sans nul désavantage sur l'estrade aussi bien que sur la scène. Madame Frezzolini a très-bien su les y faire briller; toutefois, nous devons le dire, sa méthode n'est pas exempte de quelques incorrections de style qu'on ne trouve, ou du moins qu'on ne trouvait pas dans les cantatrices de la grande école italienne; elle introduit aussi des changements que nous ne saurions approuver dans la musique de Schubert; cette musique veut être dite telle que le compositeur l'a écrite, pas différemment, sans en rien ôter, sans y rien ajouter. — Vient chanter après madame Frezzolini, l'héroïne de la fête, c'était téméraire: c'est pourtant ce qui a fait mademoiselle Lefebvre, une de nos jeunes cantatrices de l'Opéra-Comique; et comme la fortune se plaît à sourire aux audacieux, mademoiselle Lefebvre a obtenu un brillant succès en chantant le délicieux air des *Mousquetaires de la Reine* de M. Halévy. Un autre morceau du même maître, un charmant boléro intitulé *l'ento*, a valu à M. Barrollet, qui l'a chanté avec une verve entraînante, d'immenses bravos. Enfin le concert s'est terminé par un grand chœur religieux que personne n'a entendu, par la raison que le plus grand nombre des auditeurs s'en allait pendant qu'on le chantait. Ainsi, cinq minutes de patience de plus, et cet auditeur avait le droit de se dire le plus intelligent de tous; tandis qu'il est permis de douter qu'il le soit, après une pareille sortie si peu révérencieuse pour l'art, et même de penser qu'il ne l'est pas. Ceci n'est plus l'opinion du public, mais bien celle des artistes. Pourquoi ne la dirions-nous pas aussi franchement?

GEORGES BOUSQUET.

Bibliographie.

De la démocratie en Amérique, par ALEXIS DE TOQUEVILLE, treizième édition; Paris, chez Pagnerre, rue de Seine.

Il s'en faut que l'on ait tout dit sur ce livre de premier ordre, qui passe à tort pour avoir fait la fortune de son auteur et qui est bien plutôt cette fortune elle-même, car elle l'a conduit, à notre sens, moins haut qu'elle ne l'avait tout d'abord placé dans l'esprit public. Un jour viendra, un jour prochain, où il sera de peu de poids que M. de Toqueville a été député, représentant, ministre, mais on lui verra comme l'une des œuvres les plus sérieusement pensées et les plus fermement exécutées de ce dix-neuvième siècle on les livres se comptent, et qui menace de léguer à la postérité tout à la fois le plus lourd et le plus mérité des bagages.

Nous n'entreprendrions point pourtant de revenir, après tant d'autres, sur l'appréciation et les mérites de ce livre dont la critique parait aussi y être épuisée que les succès. Nous nous bornons à constater la progression non affaiblie de ce succès d'élite qui, s'il n'était le plus légitime des triomphes remportés sur l'indifférence et le matérialisme politique des classes dites éclairées, en serait le plus mou. M. Pagnerre met aujourd'hui en vente en deux volumes complets, du même tirage qu'en 1845, la treizième édition de la *Démocratie en Amérique*, revue, corrigée et augmentée d'un appendice qui prête à ce livre l'impression du nouveau et du inédit.

Cet appendice se compose d'un examen comparatif de la *Démocratie aux Etats-Unis et en Suisse*, rapport soumis, sur sa demande, à l'Académie des sciences morales et politiques par M. de Toqueville, à propos du livre publié par M. Cherbuliez, professeur de droit public à l'Académie de Genève, sur la *Démocratie en Suisse*. Ce travail, dans lequel le célèbre et savant auteur de la *Démocratie en Amérique* donne sans peine le avantage aux institutions fédérales et locales des Etats-Unis, sur les établissements du gouvernement cantonal et central qui leur correspondent dans la république helvétique, ce travail, disons-nous, bien que peu étendu, montre à chaque ligne et en progrès sur lui-même le talent sagace et le coup-d'œil supérieur de l'éminent publiciste. Il était impossible en moins de pages de faire plus évidemment ressortir, de scruter plus à fond, de mettre plus à nu les vices radicaux de cette prétendue démocratie du gouvernement de la Suisse (considère bien entendu avant que l'élément démocratique commençât à y perdre une part plus réelle sous le contre-coup électricité de notre révolution de 1848).

A cet appendice est joint le discours prononcé par M. de Toqueville dans la discussion de la dernière adresse votée en réponse (janvier 1848) au dernier discours du trône. Dans ce morceau, que nous sollicitons pouvoir placer tout entier sous les yeux de nos lecteurs, l'éloquent orateur, prenant pour texte la *Dégradation des mœurs publiques*, nous montre et atténue de la morale politique, et oublie de tout peindre gagnant jusques aux mœurs privées. Il présume, il pressent dans l'air, il annonce en termes équivoques, pleins d'une énergie droite, que sur les bancs ministériels ne suscitent que murmures et doutes impatients, une révolution imminente, terrible, ainsi qu'il arrive toujours à toute époque de l'histoire, alors que les dépositaires du pouvoir sur une nation ne sont plus dignes de le porter. Il adure, mais en vain, le cabinet de tourner enfin son attention la plus sérieuse sur « cette grave maladie » l'état de l'esprit public qu'il faut guérir à tout prix, et qui, croit-il, si nous n'y prenons garde, « nous enlèvera tous, nous, enlèvera tous, si nous n'y prenons garde. » Il professe plus loin cette doctrine que « le mépris des lois n'est pas ce qui fait les grands événements; mais que ce qui produit les grands événements, c'est l'esprit du gouvernement lui-même, » et il termine en suppliant que l'on chaise enfin cet esprit qui nous conduit à l'abîme.

Nous recommandons la lecture et l'étude de ce discours aux publicistes nombreux et de courte mémoire, qui subsistent au jourd'hui à ne considérer dans le développement logique des causes de subversion si admirablement pressenties et décrites par M. de Toqueville, qu'un accident, un coup de main.

Il reste un beau travail à faire: c'est un parallèle entre la démocratie américaine et la démocratie française. Nous espérons que tel ou tel de nos lecteurs ne suscitera que murmures et doutes impatients, ainsi n'est-ce pas par tout l'aborder que la puissance d'un talent tout à fait hors ligne et la mesure d'un esprit dégagé de toutes petites lites, habitude de vivre dans les régions supérieures et inférieures de l'âme.

F. MORENO.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE NOVEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Le soleil se lève à 6h 18m le 1^{er}, à 7h 33m le 30; il se couche à 1h 39m et à 1h 5m respectivement à ces deux dates. Les jours commencent de 1^{er} 21m dans le mois compris entre le 31 octobre et le 30 novembre, savoir: de 16 minutes le matin et de 35 minutes le soir.

Le midi vrai continue à avoir lieu avant le midi moyen pendant tout le mois de novembre comme pendant les deux mois précédents. L'intervalle entre les deux instants, après avoir atteint le 3 un maximum de 16m 46s, va en diminuant constamment. Le 30, il n'est plus que de 11m 5s.

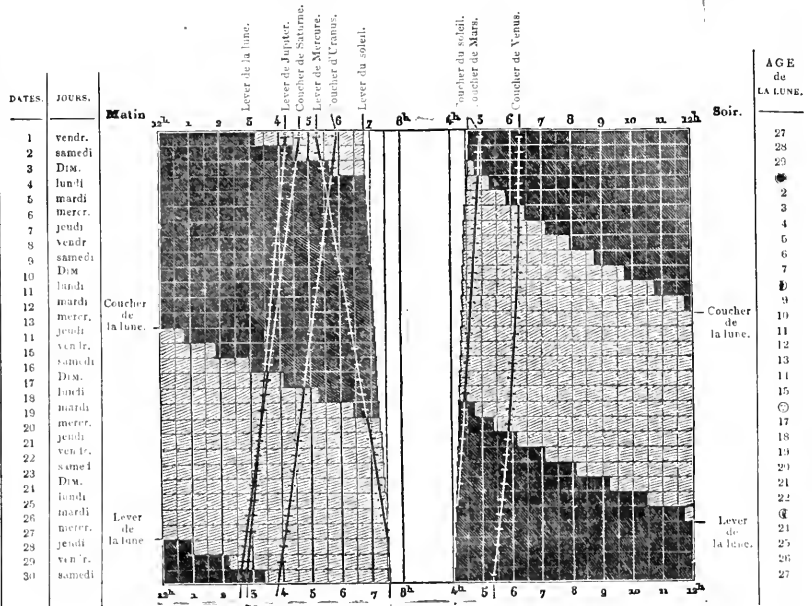
La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon lors du son

passage au méridien diminue toujours quoique avec moins de rapidité que dans le mois précédent. Elle était encore de 26° 4' le 31 octobre; elle ne sera plus que de 19° 31' le 30 novembre. La diminution mensuelle est donc de 7° 33' seulement, tandis que de septembre à octobre elle a été de 12° 20'.

Il y a nouvelle lune le 4 à 2h 29m du matin; premier quartier le 11 à 11h 21m du soir; pleine lune le 19 à 4h 41m du soir; dernier quartier le 26 à 4h 2m après midi.

La lune sera près de Jupiter le 1^{er}, de Mercure le 2, de Mars le 4, de Vénus le 7, de Saturne le 16, d'Uranus le 17 et de Jupiter le 29.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Routes approchées des Planètes.

Mercury est encore assez éloigné du soleil, dans les premiers jours du mois, pour qu'on puisse l'observer le matin. Son orbite apparente jusqu'au 8 novembre a été tracée à la page 207 du numéro 316. A partir de cette dernière date il va se perdre rapidement dans les rayons du soleil. Son mouvement est direct. La conjonction supérieure a lieu le 8 novembre.

Vénus se couche un peu plus d'une heure et demie après le soleil au commencement du mois, et seulement une heure et un quart, après vers la fin. Son mouvement est direct, mais va en se ralentissant beaucoup jusque vers le 30. A partir de cette date jusqu'au 25, la planète est sensiblement stationnaire. Elle prend alors un mouvement rétrograde qu'elle conservera jusqu'à la fin de l'année. Voy. la figure de la p. 207, n° 316.

Mars est perdu dans les rayons du soleil pendant tout le cours du mois de novembre.

Jupiter est écarté du matin, et se lève chaque jour plus tôt: pres de 2h 40m avant le soleil, au commencement, et plus de 1h 40m avant, à la fin du mois. Son mouvement, quoique toujours direct, commence à se ralentir, comme on peut le voir à la page 144 du N° 316.

Saturne et *Uranus* restent encore sur l'horizon à la mesure partie de la nuit; mais ils se couchent chaque jour plus tôt. *Uranus* environ 2h 12m avant Saturne, et pres d'une heure avant le lever du soleil, au commencement du mois; puis de 3h avant, à la fin. Les mouvements de ces deux planètes continuent à être rétrogrades; comme on peut le voir dans les Nos des 30 mars et 27 avril, page 207 et 272.

Apollon se lève le 1^{er} novembre à 2h 30m du soir, le 15 à 1h 42m, le 1^{er} décembre à midi 4m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 8h 1m, à 7h 4m et à 7h 37m. Sa hauteur au-dessus de l'horizon, au moment du passage au méridien, est de 30° 32' le 1^{er} novembre, de 20° 33' le 15, et de 30° 14' le 1^{er} décembre.

Eclipses des satellites de Jupiter.

Ces phénomènes commencent à redevenir nombreux. Il y en aura six, qui seront visibles à Paris pendant le mois de novembre; ils sont indiqués dans le tableau suivant.

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Date.	Heures.	Date.	Heures.	Date.	Heures.
7	6h 35m 18 ^e mat.	15	5h 1m 28 ^e mat.	3	5h 5m 28 ^e mat.
23	1h 51m 41 ^e mat.				IMMERSION.
29	6h 15m 21 ^e mat.			15	6h 10m 34 ^e mat.

Occultations d'étoiles.

Elles sont au nombre de six, visibles à Paris dans le cours de ce mois, savoir:

DATES.	DESIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
7	23 (Bally).	6h 31 ^e soir.	7h 8 ^e soir.
12	15 D. Véseau.	7h 1 ^e soir.	10h 1 ^e soir.
21	42 (G. Orion).	9h 14 ^e soir.	10h 13 ^e soir.
22	15 L. Orion.	1h 17 ^e matin.	3h 21 ^e matin.
24	11 (L. Orion).	7h 58 ^e matin.	6h 50 ^e matin.
28	13 (Vierge).	1h 27 ^e matin.	2h 21 ^e matin.

Monographie de l'Ortolan.

ETYMOLOGIE. — HISTOIRE NATURELLE. — CHASSE. — CUISINE. — HISTOIRE.

Il est des mots qui contiennent tout un poème. le nom de l'ortolan est de ce nombre.

A cette simple émission de voix, on aperçoit sur le visage du vrai gourmet les signes non équivoques de la puissance qui est due à l'appétence ou au souvenir d'un plaisir; et jamais les successeurs de Gall et de Spurzheim ne trouveront une pierre de touche plus assurée, un critérium plus certain.

Ortolan ! nom merveilleux qu'on ne devrait prononcer qu'avec respect et le front découvert, comme le maréchal de Lafeuillade en parlant de celui auquel il avait élevé un autel !

Ce nom nous vient d'un mot italien qui signifie jardinier et dérive lui-même du latin hortus, parce que, suivant Ménage, en Italie, on il est assez commun, l'ortolan habite volontiers les haies des jardins.

L'ortolan, chacun le sait, appartient au genre bruant; c'est une concession que nous faisons à MM. les naturalistes; un gourman n'ignore pas que l'ortolan est aussi loin du bruant que le faisan doré l'est du coq, pour hippé et gaulois que celui-ci puisse être. Nous les comparaisons volontiers à l'aloüette, s'il n'était plus ramassé. Son plumage, sans être brillant, est fort agréable à l'œil, généralement gris, il se nuance d'une teinte verdâtre sous la gorge et de deux anneaux jaunes à côté des yeux.

Son chant ne se compose point d'une phrase complète, mais il est plein de douceur et de suavité. En Lombardie, un certain nombre de ces intéressants volatiles doit à son talent musical le bonheur d'échapper à la grillaie; Orphée et Amphion n'obtinrent jamais de plus beau triomphe. Comme le rossignol, avec lequel il a d'ailleurs d'autres points de similitude, il chante après aussi bien qu'avant le coucher du soleil, et c'est de lui, nous assure-t-on, que Varron a dit qu'il appelle sa compagne nuit et jour.

Car il est essentiellement amoureux, et ses mœurs sont très-solitaires; allant le plus souvent à deux, rarement à trois, jamais par troupes, il cherche dans les champs les petits grains qui composent sa pâture. S'il s'arrête dans les vignes, ce n'est point pour s'y envoler de raisins (on aurait dû lui épargner cette indigne calomnie), mais bien pour chasser aux insectes qui habitent les ceps.

La chasse de l'ortolan a lieu du 15 mars au 15 avril et en septembre. Le système le plus employé est la cage d'attrape. Il y en a de plusieurs sortes, depuis la simple charpente d'osier soutenue par un quatre de chiffre, jusqu'à l'attrape à filet. Celui-ci vient, dit-on, de Hongrie, et nous ne possédons rien de plus parfait. Voici sa composition :

Une planche mince de 10 sur 25 centimètres garnie d'un rebord de 2 cent.; à l'une des extrémités, que nous supposons à votre droite, une boîte comme celle qui termine les daniens, sauf le couvercle qui est à charnière et ferme de dehors en dedans. Au milieu de la planche est fixée une anse en fil de fer courbée à angles droits; un fort ressort, adapté à chacune de ses bases, la pousse à se rabattre sur la gauche. Dans cette position elle entraîne un filet qui recouvre toute la machine. Pour tendre l'attrape, ramenez l'anse à droite, faites entrer son extrémité dans la boîte ainsi que le filet soigneusement ployé, fermez le couvercle; une petite baguette munie d'un crochet retient le tout et s'avance horizontalement sur la planche. Placez l'appât (un vermineux) sur la baguette. Posez-y le ressort s'y repose; mais sans en faire contact la baguette tombe; par la force du ressort, l'anse relève le couvercle, elle vient à se rabattre sur l'extrémité opposée de l'attrape qu'elle couvre tout entière du filet, et l'oiseau est pris.

Comme l'aloüette dite cochon, l'ortolan a le vol très-bas, et s'arrête que peu d'instants, et conséquemment est très-susceptible de se laisser prendre. C'est ce qui en rend la chasse aux filets très-fatigante, car elle réclame une attention soutenue pour de minces résultats. A la fin de la saison, une chasse à produit cent individus au plus.

Lorsqu'on le prend, l'ortolan est loin d'avoir le bon point qui fait son principal mérite. La fatigue des voyages, le manque de nourriture, et, fuit il le dire, l'ardeur des passions, en font le plus souvent quelque chose d'ainsi, mais que l'amer volatib attaché par l'antiquité au char de Vénius, et désigné aujourd'hui par le nom désirable de pichot. Aussi, fait d'engrais et l'ortolan a-t-il, depuis des siècles, occupé les esprits sérieux, et donné naissance à des procédés extrêmement variés; le meilleur est le procédé gascou.

Il n'est point vrai que, pour engraisser l'ortolan, il soit nécessaire de lui crever les yeux, cette inutile cruauté pour-

rait avoir les plus fâcheuses suites en lui causant des souffrances nuisibles à son repos et à sa santé. Il n'est pas moins ridicule de croire avec Bullon que sa rage doit être éclairée par des lanternes d'étoiles à produire une clarté constam-

menter les Européens, parce qu'ils les trouvent horriblement épais!

On sert l'ortolan dans sa boîte. Les amateurs le prennent d'une bouchée sans rien laisser absolument. Les personnes plus délicates ou ne jouissant pas de cette faculté d'absorption, le partagent en quatre par une incision cruciale et mettent de côté le résidu, qui est un peu dur; tout le reste se mange y compris les os, qui sont assez tendres pour que la bouche la plus sensible puisse les broyer sans inconvénient.

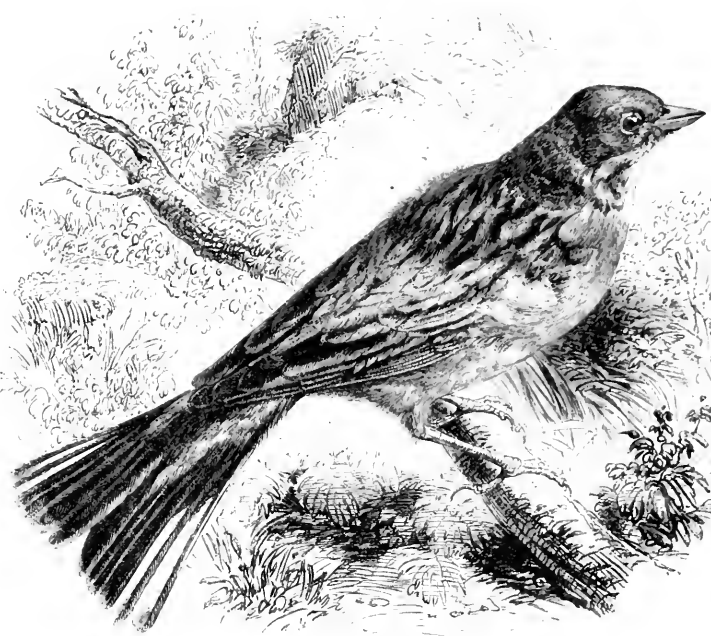
Malgré sa délicatesse, l'ortolan rassasie promptement, et cet excès de graisse, qui est son mérite, lui fait quelquefois préférer le bec-fine. Les gastronomes ont souvent gémé de cette erreur.

Il était réservé à notre siècle de la réparer en restituant à l'ortolan son titre de Roi des petits pieds; royauté aimable et paisible, renommée incontestable qui s'est établie au poids et ne redoute pas l'épreuve du feu! Ses allures aristocratiques ne lui ont pas fermé l'accès des républiques les plus libres; car, si nous en croyons Buffon, les Grecs et les Romains, qui le désignaient sous les noms de ceneromos et de miliaire, dus à son appétit pour le millet, auraient connu l'art de l'engraisser.

Cette assertion nous paraît au moins douteuse. Si les anciens avaient connu les vertus de l'ortolan, ils l'auraient mis au rang des dieux; ils lui auraient élevé des autels sur le mont Hymette et sur le Janicule. N'ont-ils pas déifié le cheval de Caligula, lequel ne valait certainement pas un ortolan, et Caligula lui-même, qui valait

moins que son cheval? Non, les temps modernes ont seuls dignement apprécié cette perle de délicatesse; beaucoup d'autres mérites leur sont contestés, mais celui-là leur restera.

M. J. ALPHI. CASTAING.



L'ortolan (chazera hortul a).

ment égale. Le meilleur moyen d'éviter l'inégalité dans la lumière, c'est de n'en pas laisser du tout. On arrive à ce résultat en entourant la cage d'une toile cirée; l'obscurité prévient des combats, des mouvements de terreur ou de gaieté qui peuvent retarder indéfiniment l'époque de la maturité. La mangeoire et l'abreuvoir, placés en dehors de la cage, peuvent être remplis sans troubler les prisonniers qui, pour y arriver, passent la tête par des trous pratiqués dans la paroi allicrène aux barreaux. Ces oiseaux étant d'une extrême propreté, le fond de la cage doit être garni d'une planche en coulisse qui s'enlève chaque jour une fois et se remplace aussitôt couverte d'un sable fin dans lequel les ortolans aiment à aiguiser leurs becs et leurs ergots. Enfin, si l'on veut hâter l'opération, on a soin d'exciter leur appétit en ajoutant de l'oselle hachée au millet qui fait leur nourriture ordinaire.

L'ortolan est gras lorsqu'il remplit bien une main d'homme ordinaire; c'est le toucher et non la vue qu'il faut consulter. Certains étant prêts avant les autres, il faut les visiter souvent et les tuer au fur et à mesure. Sous peine de voir ceux que l'on aurait trop longtemps attendus passer graisse, c'est-à-dire devenir maigres, et rester maigres jusqu'à la prochaine saison.

On évite les moyens violents d'extermination employés pour les autres oiseaux. En brisant les reins, en tordant le cou ou en écrasant la tête, on s'exposerait à meurtrir cette chair délicate et à lui enlever le mérite du coup d'aile. Un Sybarite, dont l'histoire a conservé le nom, le duc de Clarence, voulant mourir comme il avait vécu, au milieu des faveurs de Bacchus, se fit noyer dans un tonneau de Malvoisie. On a réservé un sort analogue à l'ortolan, peut être à cause de la franchise qu'on lui a supposée à l'endroit des spiritueux, la meilleure manière de le tuer consiste à lui plonger la tête dans un petit verre d'eau-de-vie.

Après l'avoir plumé, passez la tête sur une flamme de papier ou d'esprit-de-vin pour enlever le peu de duvet qui pourrait être resté adhérent à la peau; retranchez le bec et la partie inférieure des pattes; placez, sans le vider, dans une boîte en papier de la grandeur du corps, laquelle, étant imbibée d'huile d'olive, se trouve à l'épreuve du feu du gril sur lequel on la pose. Il est bien entendu que l'ortolan ne demande pas un feu de bœuf-stek; des cendres éteintes, comme pour un pigeon à la capucine, sont plus que suffisantes, en quelques minutes l'ortolan nage dans sa graisse et la cuisson est opérée. Quelques gourmands l'enveloppent d'une feuille de vigne.

Comme tout ce qui est excellent de sa nature, l'ortolan se suffit à lui-même et repose tout assésamment, toute saveur étrangère. C'est là beauté antique toujours plus à imitable quand elle est dépourvue de valeurs. Cependant on y ajoute un peu de sel pour en relever la fadeur; à d'autres résultats de la cuisson? Les cannibales ne gagnent plus

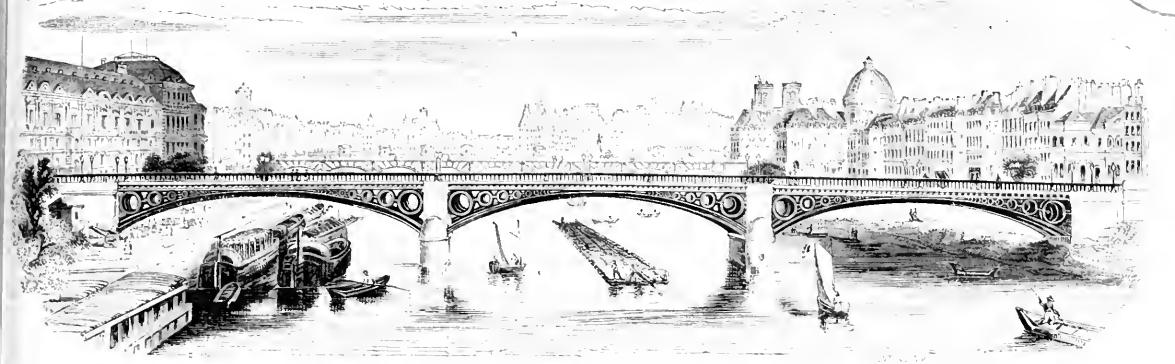
Advertisement for 'E lui A' featuring illustrations of a man, a woman, and a dog, with text 'RÉDUIT', 'E lui A', and 'bli de'.

EXPLICATION DU BIENNE ETIENS. Ne laissez pas traîner l'homme plonge dans l'excès d'abrutissement. On s'abonne directement aux bureaux, rue de Valenciennes, n° 69, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ou de chèques valant et c., ou par des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement. PAULIN. Envoyez à la presse mécanique de PLOUËLLAN, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

9 NOVEMBRE 1850



pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 402 — Vol. XVI. — Du Vendredi 8 au Vendredi 15 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

toire de la semaine. — Encore les monuments de Nimive. — Courrier de Paris. — Voyage à travers les journaux. — Correspondance. — Critique musicale. — Le Conservatoire des Arts et Métiers. — Lettres sur la France; de Paris à Nantes, Amboise et Abd-el-Kader. — Les Tortues, radut de Charles Dickens. — Visite aux ateliers; Fatelier de Jolivet. — Bibliographie. — Pèlerinage à la sépulture des Capucins à Palerme. — Une horloge électrique. — Le Franklin quittant le port du Haave. — Ouverture des Chambres à Madrid; le cortège royal; séance d'ouverture. — Le cardinal Wiseman, portrait. — Banquet du journal le Siècle à l'hôtel des Tribunes. — Conservatoire des Arts et Métiers, 4 gravures. — Actinidies au Lethé, 9 gravures. — Invention de l'atelier de Jolivet. — Sépulture des Capucins à Palerme. — Robus.

Histoire de la semaine.

Le steamer, dont nous avons publié, dans notre dernier numéro, une description complète, a quitté le Havre le 10 octobre. Dès sept heures les quais de l'avant-port et les es étaient encombrés par une masse compacte de curieux, accourus pour saluer de leurs vœux sympathiques le premier départ de Franklin.

Après avoir franchi majestueusement les jetées, ce ma-

gnifique steamer a attendu pendant plus d'une heure, en rade, les dépêches à destination des Etats-Unis, qui avaient pu, jusqu'à huit heures du matin, être affranchies à la poste. Il a fait route à neuf heures un quart. Le Franklin a emporté les journaux du soir de Paris, du 31 octobre.

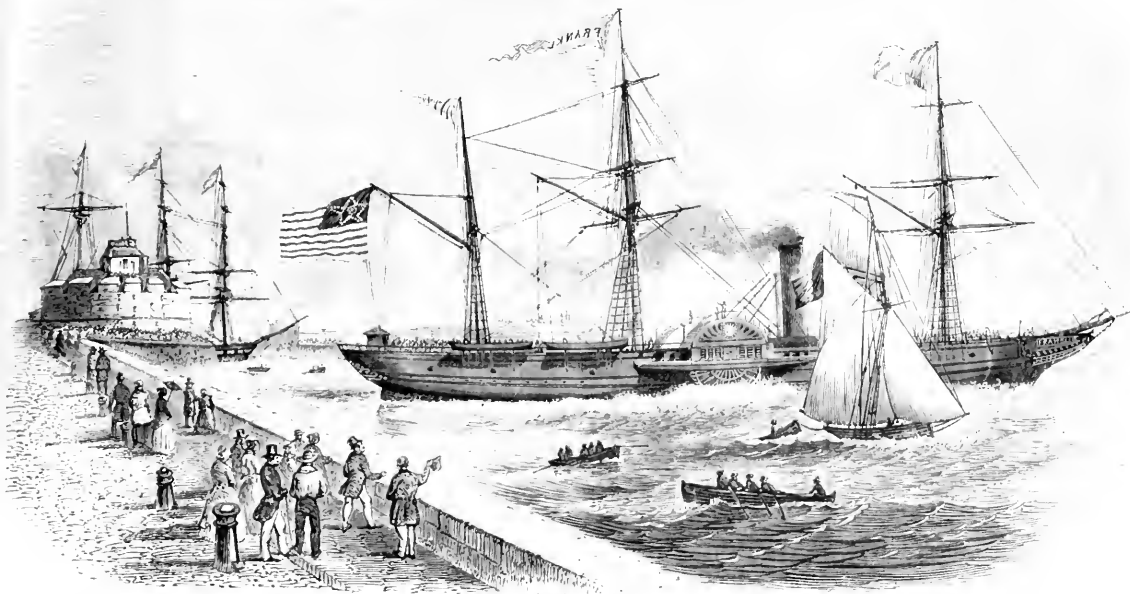
Triste bagage, si le vaisseau transatlantique ne devait emporter de France que la pitoyable histoire de notre politique, et encore est-il parti au meilleur moment; avec un peu de patience, il aurait été témoin du dénouement. Le voici, daté du 2 novembre 1850, et sous la forme d'un ordre du jour de M. le général Changarnier.

Ordre du jour : « Aux termes de la loi, l'armée ne délibère point; aux termes des règlements militaires, elle doit s'abstenir de toute démonstration et ne proférer aucun cri sous les armes.

» Le général en chef rappelle ces dispositions aux troupes placées sous son commandement. »

Quoiqu'il fût un peu tard pour se souvenir de la loi et des règlements militaires, le public a vu dans cet ordre du jour une leçon rétrospective, une protestation contre la mesure qui a frappé le général Changarnier dans la personne du

général Neumayer à raison de la manière légale dont ils auraient voulu voir appliquer les règlements militaires dans des circonstances mémorables; l'opinion a paru assez puissante pour forcer l'adhésion de ceux qui avaient provoqué ou toléré les cris séditieux. L'ordre du jour a donc mis tout le monde d'accord, et M. le docteur Veron lui a donné son approbation en ces termes : « M. le général Changarnier, qui avait demandé hier une audience au président de la République, a été reçu ce matin (4 novembre) à l'Élysée. Espérons que nous touchons à la dernière phase d'une situation qui inquiète tout le monde et qui ne profite à personne. » Qui ne profite à personne a été remarqué au moment d'un renouvellement d'abonnement. Le Journal des Débats s'est borné à dire que le maintien du général Changarnier, dans la plénitude de son commandement, a complètement rassuré la commission de permanence de l'Assemblée législative. La bourse a fêté la nouvelle par une hausse d'un franc, et M. le général Neumayer se trouve, dit-on, assez vengé pour accepter le nouveau commandement qu'on lui a offert en signe de disgrâce. Le Franklin aurait peut-être réjoui les Etats-Unis en leur portant ces bonnes nouvelles.



Le Franklin, steamer transatlantique partant le 11 de Havre. — 11 octobre 1850.

Mais en revanche, il pourra leur apprendre un trait de mœurs de ce beau pays de France, qui ne laissera pas de surprendre ses barbares compatriotes. M. le vice-président de la République a renouvelé pour le troisième fois, par l'organe du *Moniteur*, l'avis qu'il ne se chargeait d'aucun recommandation pour appuyer des demandes de places, auprès des ministères et des administrations publiques. Il a ajouté que les demandes d'emplois, valaient le nombre de 15,000. En supposant un chiffre égal pour tous les ministres qui se sont succédé depuis 1848, est-ce trop d'évaluer à 500,000 les citoyens qui aspirent à l'honneur de servir leur patrie dans les emplois civils? Et ne faut-il pas s'étonner quand cet honneur est si recherché, si *demandé*, que les sollicitateurs n'offrent pas du retour, au lieu de recevoir des appointements? Plaisanterie à part, l'Etat peut être bien servi par des gens qui exercent une telle pression sur les ministres et tributeurs des emplois, et, comme on le voit chaque jour, forcés d'en créer de nouveaux pour satisfaire un plus grand nombre d'exigences? Ne vaudrait-il pas mieux que l'emploi ne cherchât l'employé que l'employé la place? Et n'est-ce pas un contre-sens qui est interdit en ce qui concerne le budget, pour ce qu'on appelle les serviteurs de l'Etat? C'est l'Etat qui sert, diront les économistes. Il n'y a que les militaires, n'ayant pas le choix d'une profession, qui soient de vrais serviteurs de l'Etat dans la véritable acception du mot. C'est ainsi que Franklin l'entendait.

Nous n'attendons plus rien de nouveau avant la réunion prochaine de l'Assemblée et le message du président de la République, qui est déjà le sujet de commentaires anticipés. Pour préparer l'opinion à cette phase nouvelle de la politique intérieure, on cherche à l'éclairer sur les projets de la commission dévouée, dit-on, dans les départements du Nord, et à la redonner par l'annonce de la dissolution de la fameuse société du Dix-Décembre.

Les journaux anglais continuent à entretenir l'agitation au sujet de la création des douze évêques catholiques. Guy Fawkes est redevenu le mannequin des farces populaires de Londres. Le *Journal des Débats* rappelle aussi l'origine de ces réjouissances.

Guy Fawkes était, comme on sait, un officier de fortune très-déterminé, qui s'était engagé à faire sauter, avec plusieurs barils de poudre, le roi, les lords et les fidèles communs d'Angleterre. C'était en 1604, environ deux ans après la mort de la reine Elizabeth, et les persécutions contre les catholiques avaient continué sous Jacques I^{er} avec autant de cruauté. Le premier auteur du complot fut sir William Casby; ce fut lui qui eut l'idée de percer un souterrain dans une maison voisine du palais de Westminster, pour y pratiquer une mine et pour y enlever les persécuteurs ou la religion sous les rames de l'église même où ils portaient couronne et des lords barbares. Guy Fawkes s'était chargé de mettre le feu à la mine, et le 5 novembre, jour de l'ouverture du parlement. La conspiration fut découverte, Guy Fawkes fut écarté, et depuis ce temps, le 5 novembre de chaque année, les protestants célèbrent l'anniversaire de la découverte de la conspiration des poudres en comportant dans le feu le mannequin de Guy Fawkes, qui est brûlé sans cérémonie comme un hérétique.

Il faut dire que depuis longtemps et assez édit presque tombé en désuétude, ce n'est plus qu'une mystérieuse abandonnée à la postérité des musées, et qui avait perdu jusqu'à sa signification historique. Cette année, on a jugé que la nouvelle bulle, comme on appelle la lettre apostolique du pape, donnant une occasion précieuse de ressusciter cette intéressante cérémonie, et nous ébous bien sûrs que le 5 novembre ne se passerait pas sans que Guy Fawkes ne fût de nouveau brûlé aux flammes avec toutes sortes d'embellissements.

Rien de nouveau de Turin, si ce n'est qu'on continue à parler d'une bulle d'excommunication. Une correspondance suppose qu'il y a confusion avec une bulle de jubilé, arrivée, dit-on, aux évêques de l'Etat.

Le *Statuto* de Florence annonce, d'après ses correspondances particulières, que le lustre corps de l'armée archiepiscopale d'Italie aura reçu l'ordre de se mettre en marche pour rentrer en Allemagne.

Les craintes de conflit s'éloignent de plus en plus en Allemagne; les Prussiens et les Bavaresi courent bien, en quelque sorte, une espèce de steppes-chasse pour savoir à qui occupera le premier tel ou tel point de l'Électorat; mais cet empiètement même témoigne assez que, de part et d'autre, on est déterminé à céder la place au premier occupant, et que chacun conviendra les positions qu'il sera parvenu à prendre, sans essayer de déloger son antagoniste du colles dont il est campé. Puis on finira par tomber d'accord.

Toutefois, l'Électeur de Hesse, ne fût-ce que par amour-propre, est préparé voir sa capitale occupée par les Autrichiens et les Bavaresi et non par les Prussiens. Il a donc protesté contre l'entrée de ces derniers dans Cassel et dans Fulde, et il a transmis à son envoyé près la cour de Berlin l'ordre de quitter cette ville.

En attendant, les autorités judiciaires de l'Électorat ne se bissent pas intimider par l'occupation étrangère. En dépit de l'état de siège et de la présence des troupes bavaresi, le tribunal de Hanau a déclaré illégitime l'empêche de perception de l'impôt du timbre, renvoyé en par le commissaire de la Confédération, comte de Reichberg.

Le *Journal des Débats* a publié une assez longue pièce qui, dit-il, lui est communiquée, et qui appelle un document important sur les affaires d'Allemagne, rédigé dans l'une des principales chancelleries de ce pays rhénan. Suivant le *Journal des Débats*, ce document, dont il a rempli pas autrement la source, prétend un jour tout nouveau sur la question hessanoise, et d'il n'aient pas été sans influence sur les résolutions du D. Dietz. La vérité est que cette pièce n'est qu'un long plaidoyer en faveur de l'Électeur et de

M. Hasseplög, plaidoyer dans lequel sont réunis tous les arguments que les rieurs journaux allemands qui défendent le premier ministre de Hesse ont déjà fait valoir. Il tend à prouver que dans toute cette affaire, M. Hasseplög a seul respecté la Constitution hessoise, et que les Chambres, la magistrature, les employés de toutes les administrations, l'armée et le peuple entier qui ont refusé d'obéir au premier ministre, l'ont suivi violemment.

Des dépêches télégraphiques de Berlin annoncent que deux membres du cabinet prussien, MM. de Ladelberg et Von der Heydt, auraient donné leur démission, pour suivre M. de Radovitz dans sa retraite. Elles ajoutent que la démission de M. de Ladelberg n'a pas été acceptée, mais elle ne dispense rien d'affirmatif ni de négatif en ce qui concerne celle de M. Von der Heydt.

D'après un dépêche télégraphique datée de Kiel le 3 novembre, ordre aurait été transmis par la Diète à la haute-cour générale des duchés de suspendre immédiatement toute hostilité, sous peine d'être contrainte par les forces fédérales. On ignore encore la réponse de la haute-cour à cette sommation.

L'ouverture des cortés espagnoles a eu lieu le 31 octobre. Le discours prononcé par le roi n'a été presque exclusivement de questions intérieures. La seule de ces questions qui puisse présenter un intérêt réel à l'étranger, celle de la dette, n'occupe qu'une ligne dans la harangue royale. La reine se borne à annoncer qu'un projet de règlement sera présenté dans le courant de la session.

On a reçu par l'Europe des nouvelles d'Amérique. Aux Etats-Unis, la question des élections qui devaient avoir lieu le 5 de ce mois et celle de l'esclavage a régné toujours les esprits. La dernière loi votée sur ce dernier sujet continuait à provoquer de vives résistances. En l'un allant jusqu'à dire, dans quelques Etats, qu'on s'opposerait violemment à son exécution.

Les nouvelles des autres parties de l'Amérique n'offrent qu'un intérêt très-secondaire pour le continent européen.

Les nouvelles du Brésil reçues en Angleterre par le paquebot *Procyon* ont de l'importance. Elles annoncent l'adoption par la législature impériale d'une loi qui déclare acte de piraterie la traite et l'importation des nègres, et promet aux propriétaires une indemnité de 10 dollars pour l'affranchissement de chaque esclave. Les esclaves affranchis seront transportés dans leur pays natal, ou on leur fournira les moyens de se nourrir par un travail libre. A l'avenir les navires faisant le commerce avec les côtes d'Afrique devront fournir un cautionnement égal à la valeur du bâtiment, et prendre l'obligation de ne pas se livrer à la traite.

PALUS.

Encore les monuments de Ninive.

Nous avions cru enterrée, le 29 juin dernier (voir le N^o 283), la discussion élevée entre M. Hofer et M. de Sauley sur l'authenticité des monuments découverts aux bords du Tigre et baptisés par les archéologues de profession du nom de ruines de Ninive. L'illustration, quoique indigne, avant rédigé l'acte mortuaire et enterré le *De profundis*. M. de Sauley, au retour d'un voyage aux Pyrénées, a cru devoir protester contre le peu de cérémonie que le directeur de l'illustration avait mis à constater le décès. Nous lui avons donné acte de ses regrets au moment même où il parlait pour chercher sur le théâtre des découvertes de nouveaux arguments à l'appui de ceux qu'il a déjà produits avec autant de conviction que de verve ingénieuse. Durant cet amical acte accepté par M. Hofer, voici un nouvel adversaire qui s'attaque à notre collaborateur, non pas, comme M. de Sauley, dans un journal officiel qui a la chance d'être vu par tous les lecteurs curieux, mais dans un recueil rédigé par des amateurs qui y déposent de grosses dissertations illisibles, et si peu lues, qui il faut un miracle pour apprendre qu'on y a parlé de l'illustration. Nous laisserons M. Hofer répondre à ce cahier; mais l'illustration doit répondre pour elle-même et pour ses nombreux lecteurs dont le cahier fait trop bon marché, que ce n'est pas sa faute si les archéologues de profession sont empués, et si ses gens du monde ont assez de goût pour se moquer d'eux et les laisser de leur genre. eux-mêmes, d'ailleurs, reconnaissent ce défaut de leur genre; quand par hasard il se rencontre parmi eux un certain don de beaucoup d'esprit et de verve, ils déclarent que c'est un homme léger. Les archéologues de profession ne connaissent pas du plus grosse injure; ils la jettent volontiers à la tête de leurs contradicteurs, mais il y a peu d'exemples qu'on la leur ait renvoyée.

POUS.

A. M. de Langpérier, conservateur du Musée Assyrien.

Monsieur,

Sans l'avis d'un ami obligé, j'aurais ignoré, à mon grand regret, que vous m'avez fait l'honneur de vous occuper de moi dans le dernier numéro de la *Revue archéologique*. J'ai donc lu votre article intitulé : *Antiquités assyriennes*; et voici ce qui résulte pour moi de cette lecture :

De deux choses l'une : ou vous êtes un jeune inégalitaire (je laisse à vous-même le soin de vous qualifier), ou vous vous servez du prétexte des antiquités assyriennes pour m'apprendre que, n'étant pas « un erudit de profession », j'aurais dû me taire.

C'est ce dilemme que je vous prie de m'aider à résoudre. Voyons plutôt. Votre critique ne porte que sur deux articles écrits par moi dans la *Revue archéologique*. J'ai donc lu *l'Assyrie en ses ruines* et *Antiquités assyriennes*, et voici ce qui résulte pour moi de cette lecture :

« des lectures qui sont peu accoutumées, je vous cite, moi-même aux discussions philologiques, et dont on pourrait dire à l'avance :

« Vous n'avez, Monsieur, tout dire en latin, et réserver closivement pour moi vos compliments antiques; car moi je suis le coupable. Quant aux lectures de l'illustration, à doute lui surprirent de voir moi à ce débat, vous leur dir de ces choses que l'on ne dit qu'à soi-même. S'ils ne savent distinguer le vrai du faux, la lie, selon vous, au-dessous de la vérité, c'est également moi qui suis le coupable. Quant aux lectures de la *Revue archéologique*, c'est là où moi-même, si je ne me trompe point, j'ai pu vous continuer. » Quant à nous, nous « pouvons nous faire entendre que du petit nombre de personnes qui se livrent à l'étude spéciale de l'antiquité; il est vrai que nous vous ne sont les seuls juges compétents. » (Page 428. Ne d'ait de la *Revue archéologique*.) — Cependant j'ai la tentation de croire que, sans être de votre manière, les lectures de l'illustration ont très-bien compris, par exemple, la question que vous :

« Des monuments sur lesquels on verrait représentés des sièges de ville on figurent des pièces d'artillerie, pieux, rampants, avec des canons, avec la découverte de la poutre canon? C'est l'exactement l'histoire des monuments de Ninive. Seulement, au lieu de pièces d'artillerie, on voit, dans ces tableaux les sens de siège, figure une machine de guerre, l'Épée, qui fut inventée par Démétrius Poliorcète, environ 200 ans avant Jésus-Christ, la destruction de Ninive. Faut-il étudier spécialement pour tirer la conséquence de ce fait ?

« Mais revenons à notre discussion. Vous me faites la guerre et que je n'ai pas été les livres. Mais, Monsieur, vous y ballez contre des moulins à vent. Les textes et les arguments que de sur les, en latin, et réserver closivement pour moi vos compliments antiques; car moi je suis le coupable. Quant aux lectures de l'illustration, à doute lui surprirent de voir moi à ce débat, vous leur dir de ces choses que l'on ne dit qu'à soi-même. S'ils ne savent distinguer le vrai du faux, la lie, selon vous, au-dessous de la vérité, c'est également moi qui suis le coupable. Quant aux lectures de la *Revue archéologique*, c'est là où moi-même, si je ne me trompe point, j'ai pu vous continuer. » Quant à nous, nous « pouvons nous faire entendre que du petit nombre de personnes qui se livrent à l'étude spéciale de l'antiquité; il est vrai que nous vous ne sont les seuls juges compétents. » (Page 428. Ne d'ait de la *Revue archéologique*.) — Cependant j'ai la tentation de croire que, sans être de votre manière, les lectures de l'illustration ont très-bien compris, par exemple, la question que vous :

« Avant de prononcer un jugement, il faut s'enquérir de tous les sens de ces mots, et de leur véritable portée, par le principe de justice élémentaire. Ce principe, que j'ai tant insisté sur, si j'avais voulu critiquer votre savoir, vous l'entièrement violé à mon égard. Je vous pardonne, Monsieur, et ce pardon tout chrétien, je joins même un petit conseil à vous pour le tirer profit. Il ne faut jamais déprécier son adversaire. Diminuer d'avance la valeur de celui que vous attaquez, le premier, non-seulement cela n'est pas utile, mais cela n'est même adroit. Mieux vaudrait le dédaigner. En effet, vous grandissez votre antagonisme, vous vous mégardez, et vous de sur les, en latin, et réserver closivement pour moi vos compliments antiques; car moi je suis le coupable. Quant aux lectures de l'illustration, à doute lui surprirent de voir moi à ce débat, vous leur dir de ces choses que l'on ne dit qu'à soi-même. S'ils ne savent distinguer le vrai du faux, la lie, selon vous, au-dessous de la vérité, c'est également moi qui suis le coupable. Quant aux lectures de la *Revue archéologique*, c'est là où moi-même, si je ne me trompe point, j'ai pu vous continuer. »

« Cette polémique honnête et à cette pénétration naturelle que je vous est parfaitement inconnu (car j'ai la douleur de y être tout à fait inconnu), je vois tout de suite que j'ai allé un grand archéologue.

« Si vous écoutez, Monsieur, la première proposition du dilemme, vous devez nécessairement adopter la seconde. Je crois que cela des antiquités assyriennes n'aurait qu'un prétexte. Vous voudriez avoir le mot de moi-même, et moi-même, je suis le coupable. Quant aux lectures de l'illustration, à doute lui surprirent de voir moi à ce débat, vous leur dir de ces choses que l'on ne dit qu'à soi-même. S'ils ne savent distinguer le vrai du faux, la lie, selon vous, au-dessous de la vérité, c'est également moi qui suis le coupable. Quant aux lectures de la *Revue archéologique*, c'est là où moi-même, si je ne me trompe point, j'ai pu vous continuer. »

« Je vous prie de m'aider à résoudre. Voyons plutôt. Votre critique ne porte que sur deux articles écrits par moi dans la *Revue archéologique*. J'ai donc lu *l'Assyrie en ses ruines* et *Antiquités assyriennes*, et voici ce qui résulte pour moi de cette lecture :

« Si vous écoutez, Monsieur, la première proposition du dilemme, vous devez nécessairement adopter la seconde. Je crois que cela des antiquités assyriennes n'aurait qu'un prétexte. Vous voudriez avoir le mot de moi-même, et moi-même, je suis le coupable. Quant aux lectures de l'illustration, à doute lui surprirent de voir moi à ce débat, vous leur dir de ces choses que l'on ne dit qu'à soi-même. S'ils ne savent distinguer le vrai du faux, la lie, selon vous, au-dessous de la vérité, c'est également moi qui suis le coupable. Quant aux lectures de la *Revue archéologique*, c'est là où moi-même, si je ne me trompe point, j'ai pu vous continuer. »

« Il y a quelque temps cependant une voix, unique il me semble, s'est élevée contre le sentiment général (celui des archéologues de profession), et le tome XV du journal *l'Illustration* contient une sorte d'articles destinés à prouver que les débris de Khorsabad, de Kouynghik et de Nimrod II ne sont pas assyriens. L'auteur de cette découverte intitulée, M. le docteur Ferdinand Hofer, ne s'était fait connaître jusque-là, à ce que je crois, que par des travaux sur l'histoire naturelle et la chimie. Pourquoi s'est-il distrait de ses études ordinaires, qui évidemment toute l'activité d'une existence bien employée, pour s'occuper d'archéologie? C'est ce que nous ignorons. » (P. 4 de la *Revue archéologique*, N^o d'oct.)

Je vois, monsieur, satisfait votre curiosité. A l'Épée, ou à MM. Botta et Layard découvrent « les ruines de Ninive », je traduisais un historien grec, Diodore de Sicile, je crois aussi, comme le bon public que vous maltraiter la à l'authenticité de ces ruines, sur la parole des antiquaires y ans ou patons. J'y croyais si bien, que je l'ai imprimé dans une note de ma traduction (voy. *Bibliothèque historique* de Diode de Sicile, trad. du grec, avec des notes, etc., par Ferd. Hofer, tome I, p. 115. Paris, 1846). Comment agir, et par conséquent à changer d'opinion? C'est ce que vous aller voir.

Il y a deux ans que je suis chargé de la rédaction du volume de l'Assyrie, qui avait aussi traité de l'Assyrie et par conséquent des ruines assyriennes. L'honorable et satirique éditeur qui me confia ce travail me confia depuis longtemps un contrat de mes études sur l'histoire des sciences, il y a un mois non plusieurs fois cité dans la nouvelle édition du *Thésaurus lingvæ græcæ*, et il m'annonça pas que j'avais fait l'Assyrie, pays d'Asie de l'Orient, tous mes études philologiques et archéologiques. Au moment de mes matières j'expliquais que vous m'avez sans doute, bien que vos citations bibliographiques ne laissent croire le contraire.

Tenez-vous en garde contre le nouvelliste, son imagination tourne au mélancolique, sa plume est un arsenal, il ne rêve que catastrophes, il sait son lecteur en train de confiance, et il est capable de tout.

Ce n'est pas le théâtre qui se jetterait dans ces grands frais d'invention : les *Buquiores* du Gymnase, au Gymnase ; aux

Variétés le *Supplice de Tantalus*, voilà tout ce qu'on peut vous offrir.

Pour l'honneur du Gymnase et de ses *haquiores*, je ne craindrai pas à la destination que ce vaudeville leur attribue. Comment désormais un mari pourrait-il y conduire sa femme, et quel père consentirait à ce que sa fille s'y montrât ? Car enfin c'est là que

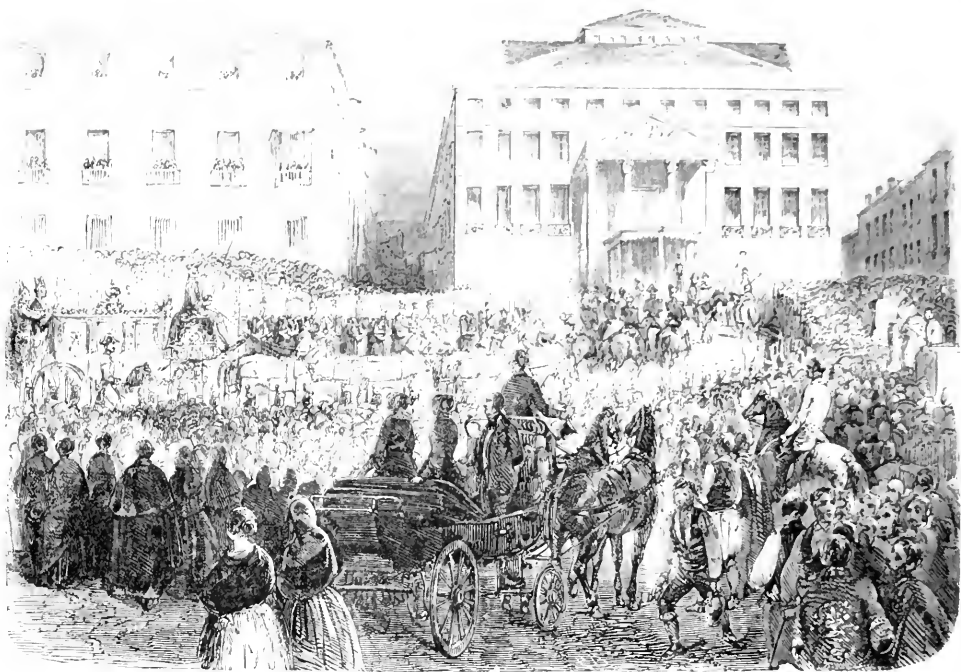
M. Barre du Bec mène mademoiselle Césarine, de l'Hippodrome, tandis que madame de son côté y suit un galant. L'imbroglio, les piquettes et ce qui s'en suit, devinez s'il est possible, ou plutôt cherchez à n'y rien comprendre (c'est très-facile), et peut-être alors en Barre du Bec vous

semblerait-il assez divertissant. Il est jaloux comme un libertin qu'il est, il court, plein d'inquiétude, à la découverte de son malheur et à la poursuite d'un mantelet noir et d'une capote blanche. Il se fait ouvrir les portes, il escalade le balcon, il envahit l'orchestre, et au bout du compte

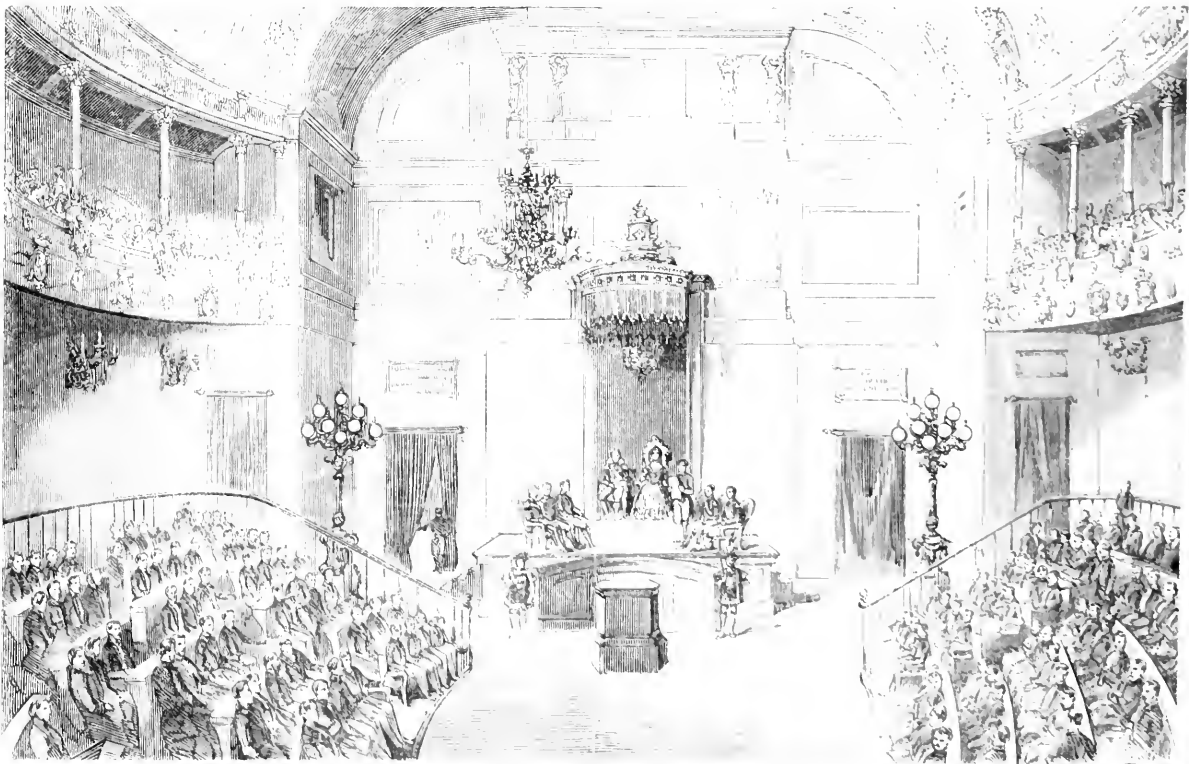
causera de gros scandales. Eh bien ! Jonas est devenu millionnaire, n'importe comment ; Jonas possède un hôtel, celui de Raphaël, que l'auteur ruiné vient de lui vendre, par la même occasion. Jonas a acheté le dîner, les convives et la danseuse de Raphaël, et cependant Jonas est

il a eu grand-peur et il n'en sera pas quitte pour la peur. La pièce est si bien jouée que le Gymnase est ex-usale de l'avoir reçue, mais le Gymnase ne voudra pas certainement retrouver un succès de cette espèce : il paraît que la censure est bonne personne et ne s'effarouche pas des gravelures.

Arnal est en vogue et les Variétés en profitent. Arnal est au *supplice de Tantalus*, c'est un pauvre copiste du nom de Jonas, minuant des rôles chez Raphaël, un auteur qui vit à grand fracas. Jonas voit tout ce luxe et toute cette luxure par un des trous de son patetot, et voilà un copiste hors des gonds ; vient un héritage à la hauteur de ses appétits, et Jonas



Défilé de la Glorieuse à Madrid, le 4 octobre 1850. — Le cortège, d'après une gravure de M. G. Aulr.



Le théâtre de la Glorieuse à Madrid, le 4 octobre 1850. — D'après une gravure de M. G. Aulr.

triste : le docteur *Tant-pis* a souillé un mot sinistre sur ce bonheur impronptu et l'a fait évanouir : *Anerisme*. Point d'émotion violente, ami Jonas ; gardez-vous de boire et d'aimer, *anerisme* ! Voilà une donnée plaisante, et *Tantale* aux prises avec son supplice. A la danseuse éprise du mogot et fort empressée de le serrer dans ses bras, il dit : Vous êtes ma sœur, et il va troquer son hôtel contre un chalet suisse. Sa compagne, ce sera un laideron, une fille borgne. Mais le bandeau tombe, et Jonas, ébloui par deux beaux yeux, crie miséricorde si fort, si fort, que le docteur *Tant-mieux* vient à son aide et le guérit. — Eh quoi vous me trompiez ; ah ! docteur !... — Arnal a dit ce mot comme il a joué tout le rôle, avec une verve, un luxe d'intentions et une furie comique étourdissante. La pièce est tout à fait digne de l'acteur. A deux hommes d'esprit, si riches de leur propre fonds, MM. Duvert et Lausanne, on peut reprendre, sans les appauvrir, cette bonne plaisanterie qui appartient à Rossini : « Il n'y a pas de truelles cette année, lui disait un jour M. Aguado, et le maestro de répondre. — Bah ! ce sont les dinonds qui font courir ce bruit-là. » Le *Supplice de Tantale* met décidément le théâtre des *Variétés* sur le chemin de la fortune ; la foule y accourt, et l'industrie parisienne retrouve son rideo pour les besoins de la publicité. Ainsi qu'à la Montansier, dorénavant la toile d'avant-scène mettra l'annonce à la portée de toutes les lunettes. On attend de ce nouveau système d'affichage les merveilleux résultats qu'il a obtenus en Angleterre.

Il faut entrer dans le domaine de la politique à la suite de nos vignettes. L'ouverture des cortès a eu lieu à Madrid, le 31 octobre. A l'heure qu'il est, la bataille de l'adresse a dû commencer dans les deux chambres. Dans la première, celle des proceres, la lutte est courte, on plutôt le conflit n'existe pas ; on provoque avec courtoisie, on riposte avec précaution, et les deux côtés renzangent bien vite en échangeant des compliments. Ainsi escarmouchait notre chambre des pairs au emps de la monarchie, tels siégeaient dans leur immobilité de mandarins les ducs, évêques, comtes et autres grandesses, représentants de l'Espagne de Philippe IV et de ses successeurs.

Les procuradores, plus jeunes, ont l'ardeur et la fougue d'une assemblée nationale. A eux le zèle et l'activité ; ils représentent l'avenir et l'action. Aussi le morceau d'éloquence est-il plus longuement élaboré : on l'examine, on le commente ; il est forge au feu des improvisations, et il ne s'échappe du scrutin qu'après avoir essuyé la mitraille des discours et des amendements. Dans cet état, il ne lui reste plus qu'à obtenir la bénédiction des politiques de la Bourse et de la Puerta del Sol.

Vous allez comprendre l'à-propos du portrait suivant, c'est celui de monseigneur Wiseman, le nouvel archevêque de Westminster. On sait à quel point cette nomination a emu le clergé anglais et avec quelle ardeur il provoque les meetings et les adresses à la reine contre les usurpations du pa-



Le cardinal de Wiseman, archevêque de Westminster.

pisme. C'est la guerre de Henri VIII qui recommence contre Rome, mais qui ne saurait finir cette fois par l'excommunication. Le lecteur décidera si les anglais ont raison de voir la robe du jésuite cachée sous le manteau du libéralisme ultramontain. Il s'étonnera sans doute un peu de la surprise d'indignation où est évenement à jeté la nation britannique en se rappelant les progrès que le catholicisme n'a cessé de faire depuis cinquante ans chez nos voisins. Il faut laisser parler les chiffres, leur éloquence est décisive. En 1792 on

ne comptait en Angleterre et dans le pays de Galles que 35 chapelles catholiques ; en 1840 on en comptait 456, et il y en a plus de six cents aujourd'hui. Le recensement de 1780 accusa 69,100 catholiques dans la seule Angleterre ; la Grande-Bretagne en compte aujourd'hui plus de deux millions. Les journaux de Londres estimaient, il y a quelques années, à deux cent mille âmes le nombre des Irlandais qui habitent Londres et à plus de cent mille les autres catholiques qui y résident. On comprend donc l'embaras du pouvoir et les graves dangers qui peuvent résulter de l'agitation.

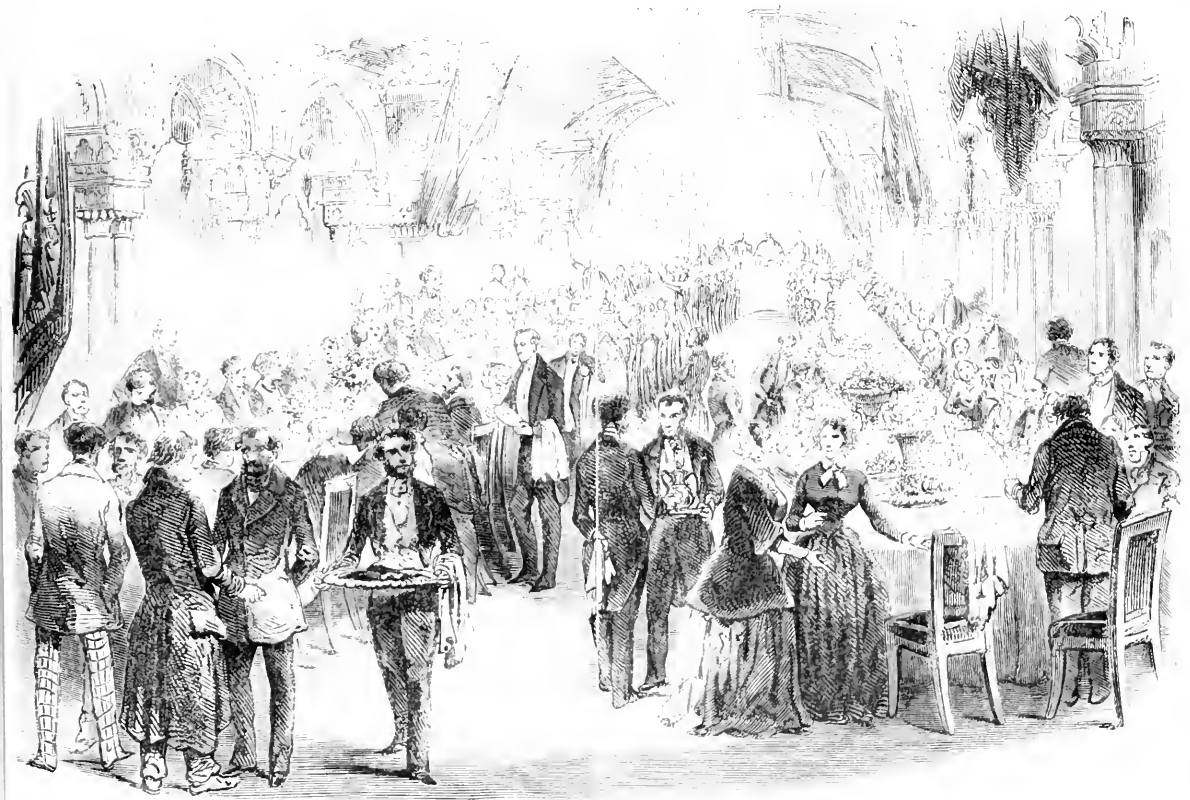
Faisons par un banquet, celui du *Siecle*, donné dans la salle morosque de l'*Hôtel des Princes*, et que raconte en ces termes l'un des rédacteurs de ce journal, M. Louis Desnoyers :

« Cent cinquante couverts étaient là, aux feux des lustres, parmi les fleurs et les fruits, chef-d'œuvre de la nature, ces fleurs et ces fruits de l'art que la main de l'homme sait aussi faire éclore sous la forme de cristaux et d'argent ciselé. C'était fête et grande fête sous ces arceaux à taille de cuèpe, sous ces voûtes que le stuc a brodées d'innombrables guipures. Dans ce banquet, que M. Louis Porée, directeur du *Siecle*, avait voulu présider au nom de la propriété du journal, malgré son état de souffrance, se trouvaient fraternellement réunis tous ceux de ses nombreux collaborateurs qui depuis l'origine et à n'importe quel titre, écrivains, correcteurs, employés, compositeurs, presses, plieuses et porteurs, ont vu le concours de leur talent, de leur zèle et de leurs efforts, à la prospérité de l'œuvre commune. Il ne s'agissait pas simplement de fêter le quinzième anniversaire de la fondation du *Siecle*, mais d'assurer le présent et l'avenir de tous ces travailleurs contre la fatalité d'infirmities précoces et les anxiétés de la vieillesse ; tiche auguste et touchante dont M. Louis Porée a pris l'initiative. Il a donc annoncé la fondation, à partir du 1^{er} janvier prochain, d'une caisse de retraite et d'assistance pour inaugurer la nouvelle ère où le *Siecle* va entrer. La communication de M. Louis Porée a été accueillie avec une profonde reconnaissance, et de nombreux toasts lui ont été portés par le cœur de tous. » Pour l'honneur de la presse et de ceux qui la dirigent, il faut espérer que le généreux exemple donné par la direction du *Siecle* aura bientôt des imitateurs.

Enfin, mardi dernier, les représentants de la haute vénerie française, réunis sous la présidence de M. Léon Bertrand, directeur du *Journal des Chasseurs*, donnaient leur dîner de Saint-Hubert dans les salons de Vélour. Par un raffinement de bon goût, le service et le menu avaient la couleur locale ; tous les plats étaient des plats de gibier ; on retrouvait encore l'image du gibier dans le surtout de table : cerfs, loup, sangliers et renards empailés. Le son du cor saluait chaque assiette, et un concert de trompes de chasse sonnait aux oreilles des convives leur exercice favori.

Voilà, j'espère, un singulier mélange et une belle macédoine d'informations ; j'en suis rassasié ; et vous ?

PHILIPPE BUXON.



Voyage à travers les Jourdans.

Les hommes se saluent et se ressemblent, la politesse par et sans égards de puis quinze jours dans un labyrinthe, par et sans égards de la Constitution. Ce ne sont que canons, anecdotes vraies ce matin et fausses ce soir. Nous nous en vaons un peu, de canards. Le rez-de-chaussée du journal est monde un premier étage. M. Linguy chevauche à travers les partis sous le pseudonyme de M. Delamarre. Les journalistes se font feuilletonniers, les banquiers chiffrent des premiers Paris, et si le monde n'est pas encore tout à fait renversé, il va l'être. Laissons pour aujourd'hui la politique dans les coulisses avec M. le docteur Véron, et au risque de passer pour un homme léger, occupons-nous de choses graves.

Je signale à mon pays l'événement prochain d'un nouveau parti, le parti des gens modérés, sous le gouvernement de juillet, nous avons le parti des hommes sérieux. L'homme sérieux était un sage qui voulait arriver par la voie la plus courte, *linea brevissima*, la voie de l'insinuation. Dans la cour, il portait un chapeau qui n'était ni trop neut ni trop vif, un habit dont la couleur était intraduisible, un gilet muni d'une gravure domestique. Il marchait posément, parlait peu, ne souriait jamais, et n'ouvrait la bouche que pour émettre un petit barbarisme inédit. Il avait horreur de l'insinuation, et trouvait que M. Barrot manquait de gouvernementalité.

Pendant six mois, il faisait annoncer dans les catalogues un ouvrage destiné à produire la plus profonde sensation : *Des théories parlementaires considérées dans leur rapport avec, etc., etc.* Le livre ne paraissait pas, mais le titre avait produit son effet, et plus tard, l'homme sérieux se portait candidat à l'académie des sciences morales et politiques comme auteur d'un ouvrage qui aurait pu à la rigueur exister. Il était admis.

Ce qui distinguait surtout l'homme sérieux, c'était la tenue. La tenue était son cheval de bataille. La tenue consistait à allecter un air gourd, à se viffler l'esprit et le visage, et à faire semblant d'étudier l'économie politique.

Sous le règne de Louis-Philippe, M. le duc de Glöckberg et M. le prince Albert de Broglie ont été les chefs du parti des jeunes gens sérieux.

La révolution de février avait dissous ce parti; mais aujourd'hui il se reforme. Les éléments dispersés se rapprochent, les vaincus d'hier aspirent à l'empire de demain. Seulement, ils ont perdu leur vieux costume au vestiaire, et pour être à l'omission de la politesse contemporaine, ils ont endossé la dégringolade de la modestie.

L'homme modeste vit retiré, il ne veut rien, n'aspire à rien; il est profondément dégoûté de tout ce qui voit et de tout ce qui se pose autour de lui; ni lui parler pas de dignités, de gloire, de fonctions publiques, il a déposé sa démission de tout, et n'aspire qu'à un repos et à l'oubli; aux yeux blessés l'ombre et le silence. Ce n'est pas qu'il méprise l'espèce humaine; mais il se sent incapable, et se range du côté pour laisser aux plus dignes le chemin libre. L'instinct est sa seule distraction, et s'il va encore chez les ministres, dans les cercles politiques, à l'Élysée, partant ou parant le monde officiel, c'est pour ne pas rompre du jour au lendemain avec des habitués prisés, et pour que son absence précipitée n'attire pas l'attention sur sa personne.

O Athènes! j'ai vu l'homme modeste de mon temps, je l'ai examiné, je l'ai sondé! Délicieux de lui, c'est un regard sous le peau d'un agneau!

J'arrive tout naturellement, et sans passer par le chemin de travers de la transition, à M. Louis Lherminier, qu'il n'est pas possible de confondre avec son homonyme l'ancien professeur au Collège de France. M. Louis Lherminier est le contre-partie de l'homme sérieux en ce sens qu'il est un homme de beaucoup de goût et d'infiniment d'esprit. D'ailleurs nul plus que lui n'a lancé de traits fins, de mots acérés et d'épithètes sanglantes contre les gens graves à l'époque où ils étaient triomphants. La vue de ces jeunes Sixte-Ombé à toupet prématurés, et dont quelques-uns possédaient le machiavélisme jusqu'à l'adoption du bonnet de soir noir, lui arrachait toujours une épigramme adhésive comme la pointe d'une épée. Un jour qu'il était à la poursuite d'une mission diplomatique, un ministre du gouvernement de juillet lui dit : « Tu m'a assuré, monsieur, que vous manquez quelquefois de tonne. — On m'a entonné auprès de vous, monsieur le ministre, répondit le jeune postulant, et la preuve, c'est que je porte des lunettes vertes, quoique j'aie une vue excellente. » Le ministre, qui était un homme d'esprit, il s'en rencontrait encore par fois dans ce temps-là, ne se formalisa pas trop de la réponse, et confia même à M. Lherminier une mission pour l'Espagne.

L'histoire de cette mission est tout un poème; le jeune diplomate envoyé à Madrid rencontre, en passant par Barcelonne, deux yeux noirs qui le retiennent pendant trois longs mois dans cette capitale de la Catalogne. Il ne songe plus qu'à jouer de la prunelle à travers les jalouses et à crayonner des vers sur son formulaire de protocoles. Enfin il se décide à suspendre sa guitare et à se rem trer en route. Seulement il prend le chemin des échiers et passe par la Navarre, un Espagnol tente d'accabler les derniers débris de l'armée carliste, *spec ulum*. Il se présente devant le maréchal, qui le reçoit avec tous les égards dus à un envoyé d'un gouvernement ami et le scrible de l'écoration. Le diplomate, qui soupirait hier comme un bachelier du beau temps du duc de Lorraine, se transforme aussitôt en soldat et s'engage résolument dans ces combats de courtois, on lui fait faire le siège de Charra-Bonassillo. Bien qu'il ne soit le champion de bataille que lorsque la guerre est complètement terminée, et c'est alors qu'il se rend définitivement à son poste, c'est à dire tout mois après son départ de Paris.

Il existe une providence spéciale pour les diplomates fantasistes. Les diables que M. Lherminier avait été chargé d'aplanir s'étaient dispersés d'eux-mêmes, de sorte que

l'Espagne revint à Paris, pour aller lui dire de beaux discours dans toutes les parties de la Péninsule, et surtout par des commentaires sur les moeurs. Indigné, on lui voulait de faire preuve, et il est probable qu'après un début assez éblouissant il aurait été envoyé à quelque nouveau poste diplomatique, si, au lieu de sourire de la naïveté des hommes, il n'avait voulu s'offrir à rendre les lunettes vertes de la tenue, et surtout le bonnet de soir noire de l'écoration.

Du reste, ce temps de vacances amoureuses et guerrières n'avait pas été perdu. Si M. Lherminier ne s'était donné son nom de sa mission, c'est aussi qu'il s'était mis à étudier très-sérieusement les moeurs, la langue et les monuments de cette curieuse Espagne, et il dont nos touristes ont esquissé pour la plupart de si extravagantes portraits. Vous vous rappelez ces chanteurs et cavaliers d'Alfred de Musset. Le jeune poète usant du privilège du génie, avait évoqué une Espagne de convention, comme Byron avait inventé, quelques années auparavant, un Orient de fantaisie. Ce sont ces chanteurs de petits vers, ces romanciers de riches banales, ces voyageurs à la recherche de la marquisade d'Anacréon, toujours prêts à s'enthousiasmer devant les hauts spirituels articles ou il nous montre l'Espagne moderne sous son véritable point de vue. Ne croyez pas aux Lucindo des pégrinatateurs français, il y a longtemps que Lucinde a fermé son balcon. Les *pronunciamentos* de ces dernières années ont effrayé les charmants fantômes de l'Espagne chevaleresque; le pittoresque et la poésie ont été tués par le constitutionnalisme, et l'Espagne de nos jours n'est plus, dans la réalité comme dans la langue politique, que la Péninsule.

M. Lherminier fait à propos des moeurs de l'Espagne actuelle une petite pointe vers Voltaire. Je ne puis résister au désir de citer ce passage, qui rappelle, en plus d'un endroit, l'ingénieux manège de Saint-Beuve.

« Je voudrais bien ici dire un mot de Voltaire. C'est que, tous les jours, on le lui redit, on l'exagère; et, fait-il l'avouer, les Espagnols, comme les Italiens, le comprennent aujourd'hui mieux que les Français. — Voltaire, qu'on nous fait si effrayant et si noir, n'était qu'un Boccace qui s'était gâté en chassant de soufre.

« Si Voltaire fut né dans un pays fiant, à Naples, à Florence ou à Venise, qu'il eût été d'un air vif et délicat, comme l'Italien; philosophe à peine et par hasard; sceptique, mais plein de grâces, quel grand homme aimable ne serait pas encore Voltaire! Ce n'est qu'une bénédiction pour son temps, pour l'Église et le monde, toujours plein de gens de goût, de pouvoir lire ses livres, sans que personne, pas même lui, pût croire que de cette lecture allait sortir une révolution cruelle.

« Ceci n'est-il qu'un paradoxe? Eh bien! qu'on lise quelques-unes de ses lettres intimes perdues dans la *Correspondance de Grimm*, et reconnaissez à leur parler! Vous direz si personne de nous, depuis 1789, a su ce que c'était que Voltaire; si même par des lectures in-ensees on ne l'a pas calomnié, et si enfin les plus décentes entre les encyclopédistes, tous ces écrivains risqués : Grimm à qui il se plaignait déjà de la tournure qu'il voulait prendre à ses idées, si Diderot encore, d'Alembert lui-même, et jusqu'au baron de Holbach, se sont jamais doutés du rôle que plus tard des bêtes féroces comme Robespierre allaient leur faire jouer à tous!

« Voltaire se fit indulgent de voir son nom mêlé à tant de folies et de crimes qu'il ne prévoyait pas! — Sans doute, il a critiqué et dit critiquer une foule de choses inutiles ou ridicules existant dans l'ancienne société française, au sein de laquelle il vivait si bien en y souriant toujours; mais

entre esprit vif et distingué dont un certain de talent, M. Hippolyte Bellin a voulu de nous donner tout dernièrement un excellent portrait littéraire. M. Gérard de Nerval a pas vu l'Espagne comme M. Lherminier, mais si l'exception la patrie du Gd, il a vu à peu près le monde entier. C'est le plus précoce et de nos écrivains, comme il est aussi l'un des plus aimables et des plus savants. Il y a un mois à peine il était parti pour Berlin lorsqu'il apprit en route que l'on allait donner à Weimar, pour l'inauguration de la statue de Herder, des fêtes qui se rencontraient avec l'anniversaire de la naissance de Goethe.

Gérard avait été l'ami de Goethe, ami presque inconnu, car ils ne s'étaient, je crois, jamais vus. Mais à l'âge de dix-huit ans Gérard avait publié la traduction de *Faust*. Cette traduction, malgré toutes celles qui ont paru depuis, est restée la meilleure, et Goethe ne reconnaissait guère que celle-ci. Goethe, rapporte Eckermann, avait pris en main la dernière traduction française de son *Faust*, par Gérard, qu'il feuilletait et parcourait lire de temps à autre. De singuliers idées, disait-il, me passent par la tête quand je pense que ce livre se fait voir dans une langue dans laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans. Goethe fit l'éloge de la traduction de Gérard. Je n'en ai pas le *Faust* en allemand, ajoutait-il, mais dans cette traduction française tout agit de nouveau avec fraîcheur et variété.

Gérard ne pouvait donc se dispenser d'ajourner son voyage à Berlin. Il se dirigea vers le duché littéraire de Saxe-Weimar. Je dis duché littéraire parce que, comme le fait si bien remarquer Gérard, on y distribue aux poètes et aux artistes des marquisats, des comtés et des baronnies. Les noms des hommes illustres qui ont habité y marquent des places et des stations nombreuses qui deviennent des lieux sacrés. Si jamais le flot des révolutions modernes doit emporter les vieilles monarchies, il respectera sans doute ce coin de terre heureux où le pouvoir souverain s'est abrité depuis longtemps sous la protection du génie.

Il est inutile de demander si Gérard fut bien accueilli à Weimar; tout ce qu'il y a d'illustre à cette petite cour voudrait lui faire fête. Un matin qu'il s'occupait de visiter les anciennes demeures des grands hommes qui ont séjourné à Weimar, telles que celles de Lucas Cranach, qui a orné la cathédrale d'un beau tableau, de Wieland, de Herder et de Schiller, il fit la rencontre d'un inconnu qui lui proposa de lui faire voir l'intérieur du palais grand-ducal, ou plutôt de toutes parts le culte que la famille de Saxe a voué aux grands hommes; Gérard accepta avec empressement, et examina avec une poise curieuse ces quatre grandes salles consacrées l'une à Wieland, la seconde à Herder, les deux derniers à Goethe et à Schiller.

De retour à Paris, Gérard publia dans la *Presse* et dans l'*Artiste* la description des fêtes auxquelles il avait assisté. A ce sujet, l'inconnu qui lui avait si gracieusement ouvert le palais grand-ducal vient de lui adresser la lettre suivante :

A Monsieur Gérard de Nerval.

Monsieur,

« Lors-qu'en est passionné comme je le suis pour la gloire littéraire de la patrie, l'un des vœux qu'elle soit servie par la renommée. Rien ne saurait rendre ce que la preuve que cette gloire est reconnue et goûtée à l'étranger. Vous m'avez prouvé cette joie, Monsieur; aussi ne saurais-je mieux y répondre que par la main même de Goethe, dont je vous prie d'accepter l'autographe ci-joint, en son souvenir de Weimar et de celui qui reste à jamais votre très-dévoué

CHARLES ALEXANDRE,
Grand-Duc héritier aîné de Saxe.

« Du château du Belvédère, 20 oct. bre 1850. »

Nous donnons ici le spécimen de ce précieux autographe :

*Zu einem Bilde der B. Marie
Lieblich und zierlich
Ruhig und hoch
Sind Ihr die Tränen
Süßer wie Gold*

Il est assez difficile de rendre en français la traduction fidèle de ce quadrin improvisé. Il a été écrit à propos d'un portrait de la jeune princesse Marie de Prusse, et, s'il était possible de le faire passer littéralement dans notre langue, on pourrait le traduire ainsi :

Amable et gentille,
Calme et benoîtée,
Sont à elle les larmes
Sûres comme l'or.

Quelle plus charmante et plus délicate manière de prouver sa reconnais-

sance à un écrivain! Un prince ordinaire se serait contenté d'envoyer à Gérard quelque banale décoration, que celui-ci aurait en main sur sa poche. Le prince de Saxe-Weimar a l'habitude de Goethe un autographe de Goethe; il donne à un homme littéraire une récompense littéraire à la cause avec lui, se rappelle contre de la distinction de temps passé avec lui, se rappelle contre de la distinction de cet esprit solide et d'une grâce suprême, et il a compris tout ce que cela lui ne devait pas être traité comme un poète, à qui l'on remet une labatère à la fin d'un concert.

Ce qui nous envoie encore de la gloire et de la valeur d'enroul du prince héritier, c'est le choix spécial de l'autographe. Au moment où Gérard examinait l'intérieur de la maison de Goethe, il y avait rencontré cette jeune princesse Marie pour qui ont été écrits ces quatre vers. En voyant cette apparition gracieuse et rare capricieusement parmi les images du passé, Gérard l'avait comparée à l'image antique de Psyché,

présentant la vie sur la pierre des tombeaux. Le prince Charles Alexandre, en choisissant parmi tous les autographes Goethe celui qui se rapportait à la jeune princesse, avait voulu faire discrètement comprendre à l'écrivain qu'une personne était de moitié dans l'envie de ce souvenir Weimar ?

Le royalisme de la Save-Weimar est une famille à part mille des autres souverains allemands. Le culte et l'adoration de l'art sont une des traditions des princes de cette souveraineté allemande dont Gœtha a été pendant longtemps le principal ministre. Cependant, il faut le dire à la honte des princes allemands, beaucoup aiment les lettres, même le roi de Prusse et le roi Louis de Bavière, et pressent-ils nous bannissent, dans leurs rapports avec les simples républicains, cette morgue et cette raide attitude qui ont caractérisé nos princes français à l'époque où la France avait cessé d'être princes. Que le lecteur veuille bien en me permettre citer, comme preuve à l'appui de cette opinion, une petite aventure de chemin de fer qui m'est personnelle.

Vers la fin du mois d'août de cette année, je me trouvais à Vienne, lorsqu'un matin je dus aller dans un journal que ce jour-là le Congrès de la Paix allait s'ouvrir à Francfort. Très désireux d'entendre des discours dans tous les dialectes connus que de rencontrer quelques Français qui aient dû se rendre à cette solennité polyglotte, j'allai rendre un billet au bureau du chemin de fer et je me trouvai dans une diligence seul avec un homme jeune encore, il y avait de quelques minutes de silence, m'adressa la parole en allemand. Sur un signe de tête négatif de ma part, il comprit mon ignorance de la philologie toulonnaise, changeant aussitôt de dialecte, il s'exprima dans le français le plus pur.

Pendant les trois quarts d'heure qui séparent Mayence de Francfort, nous causâmes du Congrès de la Paix, auquel l'infortuné n'aurait pas les épigrammes de Paris, de Francfort de la pluie qui tombait par torrents.

En descendant du wagon, j'avais pris congé de mon compagnon de route, lorsque la circonstance de la pluie, qui redoublait, nous rappela. Il me resta plus qu'un seul français à l'hôtel du chemin de fer, et le cochon était approché et un signe que lui j'avais fait, lorsqu'en me retournant, j'eus perçu mon inconnu qui se promenait sous le portique, allait à lui et lui offrit une place dans la fiacre, en lui demandant où il désirait être conduit.

— Allez-vous, me dit-il, à un hôtel avant de vous rendre à l'église Saint-Paul, où se tient le Congrès ?
— Oui, lui répondis-je ; mais, comme je n'ai pas de préférence, j'irai au premier venu.

— Alors, reprit mon compagnon, permettez-moi de vous conduire à l'hôtel de Russie. Il est situé dans le Zell, la capitale rue de Francfort.

J'acceptai.
En entrant dans la cour de l'hôtel de Russie, quel ne fut mon étonnement lorsque je vis le maître de la maison me dire, chapeau bas, à mon compagnon :

— La chambre ordinaire de Votre Altesse est occupée par son Altesse le grand duc de Hesse-Darmstadt. Nous n'attendons pas Votre Altesse aujourd'hui.

— C'est bien, répondit mon compagnon. Donnez un tambour à monsieur d'abord, moi je me contenterai de la première venue.

Quand je fus installé dans ma chambre, qui était d'une magnifique royale, je me mis à faire mon examen de conscience pour me rendre compte si, dans le cours de la conversation, je n'avais pas laissé échapper quelques paroles de nos bordées françaises dont les échos auraient pu rejoindre mon compagnon de route, lequel était le duc régent d'Alton.

Tout à coup le prince entra et me dit : Vous savez qu'il y a dans à une heure. C'est l'habitude germanique.

— Je le sais, monseigneur, lui répondis-je.
— Bah ! me dit-il, je ne suis pas plus monseigneur que vous, aujourd'hui ; je voyage incognito. Donc vous ne devez rien en dire à un simple gentleman. A la table d'hôte vous rencontrerez quelques autres souverains, mais faites comme vous ne connaissez pas leur qualité, c'est l'usage.

Je le remerciai de l'avis qu'il venait de me donner, et me rendis à l'église Saint-Paul.

A une heure j'étais de retour à l'hôtel. Le duc de... me fit placer à côté de lui.

— Il y avait autour de la table une dizaine de renouves armés lesquels une femme d'une quarantaine d'années, belle encore, et que l'on semblait entourer du plus profond respect.

— Pardonnez ma curiosité du Parisien égaré en Allemagne, disje-tout bas au duc de... je voudrais savoir si toutes ces personnes qui sont ici sont aussi gens considérables.

— Cette dame qui est en face est l'impératrice douairière du Brésil, voici le grand duc de Hesse, et à côté de lui le duc de Lucques.

— Savez-vous, lui disje, que depuis l'année on n'avait jamais vu tant de princes dans une hôtellerie.

— Chut ! me répondit-il en souriant, ne révélez pas cela qui dort.

Le dîner fut charmant : il fut surtout égayé par les saillies de la champagne au duc de Lucques.

Le soir, au moment où je prenais congé du duc de... me dit en me tendant la main : Vous retournez à Paris, tous êtes bien heureux.

— Je croyais que les rois étaient à Paris, lui répondis-je ; nous l'exécrons et nous l'adorons ; tenez, il y a des instants où je donnerais la moitié de ma principauté pour avoir habiter pendant trois mois un entre-soi du boulevard Italien.

EMANO VENTINI.

CORRESPONDANCES.

M. B. N. à Anvers. — Mille remerciements, monsieur. Nous n'avons pu en accepter une autre sur le même sujet qui nous était offerte par un de nos amis. Vous avez pu voir que ces sortes de publications deviennent de plus en plus rares dans ce recueil. Nous avons cru remarquer quelques adressations à un trop petit nombre de nos lecteurs. C'est notre excuse.

M. A. C. à Marseille. — L'Illustration, monsieur, a déjà paru deux fois de cette merveilleuse construction. La première fois dans son tome VIII, page 181, et enfin dans son tome XII, page 399. Les dessins qui accompagnent ces articles ne laissent plus rien à ajouter.

M. E. A. Mons. — On a beaucoup universel, monsieur, l'univers ne peut tenir dans seize pages comme celle-ci. Il faut donc choisir et sacrifier les choses secondaires, qui ont d'ailleurs le privilège d'avoir tous leurs succès.

M. A. D. à Paris. Vous repondez, monsieur, que vous ne connaissez pas les intentions de l'auteur ; mais qu'il n'a pas dit son d'ruit r mot.

Madame B. à Paris. Les *Cueillers d'une église de Saint-Denis*, annoncées dans un de nos précédents numéros, ont commencé de paraître aux bureaux de la *Bibliothèque nouvelle*, rue de Laflèche, n° 2. Le premier volume, qui a pour objet le premier semestre du cours d'été, répond à ce que vous désirez.

M. P. maître de F. Les *Bibliothèques communales* sont mieux qu'un projet, monsieur ; vous en virez incessamment la réalisation.

Chronique musicale.

Cette semaine aura été l'une des plus marquantes dont nous ayons eu depuis longtemps à parler dans notre *Chronique*. Elle se sera signalée par deux événements impatiemment attendus par la société dilettante parisienne : la rentrée de madame Viardot à l'Opéra dans le *Prophète* ; le couverture du Théâtre-Italien par la *Sonnambula*, avec madame Somag dans le rôle d'Aminta. Nous mentionnons ces faits par anticipation, car l'un s'accomplira pendant que cet article sera sous presse, et l'autre le jour même ou paraîtront les lignes que nous écrivons en ce moment. Ce n'est donc que dans huit jours que nous pourrions dire à nos lecteurs comment se seront passés ces deux succès, pour lesquels tout est vu. Paris compte de gens de goût, de monde élégant, s'est avancée devant rendez-vous, à la salle de la rue Lepelletier d'abord, à la salle Ventador ensuite. Ceci est complètement exact, et si bien venu de tous, que nous le pouvons en ce présent enregistrer sans crainte dans ces colonnes véridiques.

En attendant la semaine prochaine, nous avons à jeter un coup d'œil sur la semaine passée. Mademoiselle Albini a fait de brillants adieux à ses admirateurs ; elle a joué lundi le *Prophète*, mercredi la *Favreite*, et jeudi le *Prophète*. A peine la célèbre chanteuse est-elle partie, que déjà l'on annonce que M. Aubert écrit pour elle un ouvrage qui sera représenté au printemps prochain. Mais auparavant l'illustre compositeur a un compte à régler avec le public, qui ne le tient pas quitte de la partition de *l'Enfant prodige*, promise depuis longtemps. Au reste, cette promesse est à la fois et d'être tenue, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'on a repris ces jours derniers les répétitions de l'œuvre nouvelle de l'auteur de la *Mette*. On doit donc espérer que la première représentation de *l'Enfant prodige* sera donnée au plus tard sans les premiers jours de décembre. — Afin de prendre agréablement patience de la *Opéra*, a remis en scène lundi de cette semaine le charmant ballet de la *Fille du désert*. Maintenue le *Punkett* a rempli avec beaucoup de grâce et de distinction le rôle créé par mademoiselle C. Riotta Garcia. La soirée avait commencé par le *Rossini*, ou, pour mieux dire, par les vocalises pieuses de vers de madame Laboude, que M. Dorus imite avec sa flûte d'une façon si remarquable. Cette éblouissante lutte de gammes chromatiques, d'arpèges lards, de cadences perlées, de traits rapides variés de mille manières, entre la voix de l'une et l'instrument de l'autre, réussit toujours à éviter des applaudissements unanimes.

A propos de chant capot, élegant, riche et florissant. L'occasion s'offre toute naturelle de parler d'un nouveau professeur qui vient d'être nommé au Conservatoire, en remplacement de M. Manuel Garcia. Celui-ci ayant eu la faiblesse de se laisser séduire par les *ladies* et les *gimées*, double charme dit à la puissance est, à ce qu'il paraît, irrésistible, a, par suite, en le tort de dimer sa démission. Nous avons cru, pendant quelque temps, que les napoléens et les plus minores parisiens seraient étonnés de cette détermination, que tous les artistes en voyant avant eux ; il n'y avait plus penser, le fait est accompli. L'Anglo-rite triomphe. Mais la France n'a pas l'habitude de se désoler longtemps de ses défaites d'aucun genre ; d'ailleurs il lui arrive assez souvent d'avoir la main hors de dessous, ce qui a lieu à l'égard du successeur de M. Manuel Garcia, de M. Giuliani, artiste distingué, qu'on ne connaît pas encore beaucoup à Paris, car il n'y est que depuis peu de temps ; mais qui a été si promptement et si agréablement apprécié comme il le mérite. M. Giuliani est Napolitain. Il a été amené très jeune à Venise par son père, fameux guitariste, qui partagea pendant plusieurs années, avec Moschini et Mayer, la célébrité et les applaudissements enthousiastes de l'école vénitienne. Les trois autres forment une sorte de triumvirat musical sans lequel il n'y avait pas de la bonne fête dans aucun salon de la capitale de l'Autriche. C'est dans ce milieu que M. Giuliani a été élevé. De plus, c'est une des meilleures garanties de son talent, il eut pour maître de composition musicale Salieri. De tous des *Duaneis* et de *Tarara*, dont les plus grands maîtres allaient de la première moitié de ce siècle, entre autres Beethoven, Weigl et Meyerbeer, se sont honorés d'avoir reçu les conseils de M. Giuliani à sa jeunesse tout à tour, et professé le chant, à Venise, à Saint-Petersbourg,

et à Florence. C'est dans ces villes et dans celles où il a les plus longs jours habité ; on pourrait citer en grand nombre les excellents élèves qu'il y a formés, tant parmi les nobles dames florentines que parmi cette aristocratique population flottante, composée de riches étrangers de toutes les nations, qui va chaque hiver, ou du moins allait chercher le plaisir et la santé sous le beau ciel de la Toscane. Les convenances de la publicité nous empêchent de désigner autrement que par les initiales la princesse L., le prince P., le marquis A. de L. M., d'autres encore, dont l'habileté de M. Giuliani a fait des dilettantes avec lesquels beaucoup de virtuoses voudraient être en état de se mesurer. Nous pouvons du moins citer en toutes lettres le nom de madame Frezzolini, dont nous parlions il y a huit jours, et qui doit aux leçons de M. Giuliani une bonne part de ses succès qu'elle obtient partout où elle se fait entendre, et ceux de mademoiselle Franzini, de M. Ferriani, Shaw, etc., qui ont pu être les premiers succès d'Italie. Ainsi que presque tous les artistes, M. Giuliani a subi les tristes conséquences des dernières révolutions italiennes. Elles ont seules causé qu'il s'est trouvé à Paris au moment où la place de M. Manuel Garcia est devenue vacante. Ce serait le cas de redire : A quelque chose malheur est bon.

Nous avons assisté, mercredi de la semaine dernière, à la célébration de l'anniversaire de la mort de Chopin. Cette pieuse et touchante cérémonie avait réuni à l'église de la Madeleine les amis du célèbre pianiste-compositeur, dont la perte a été si douloureusement émue en entendant les voix belles de ses mélodies exécutées sur l'orgue et sur la violoncelle, pendant que le prêtre était à l'autel. On eût dit que l'âme du poète-musicien était sortie de son tombeau pour apprendre elle-même à ceux qui lui gardent une place dans leur cœur, comment on prie, c'est-à-dire comment on aime et se souvient. L'orgue était touché par M. Lefebvre, et c'était l'archet de M. Francomme qui faisait vibrer les cordes du violoncelle ; nous avons rarement entendu des voix humaines chanter avec une expression plus suave et plus ineffable.

Nous terminerons aujourd'hui notre *Chronique* en donnant à nos lecteurs une sorte d'avant-gout des préparatifs musicaux qui se font en ce moment. La Société des concerts de l'Union musicale va reprendre ses réunions ; elle sera dirigée, cette année, par M. Edouard David. Sa première séance doit avoir lieu le dimanche, 17 de ce mois, au profit de la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes-musiciens. Peu de jours après, le vendredi 22, jour de sainte Cécile, l'Association elle-même fêtera la patronne des musiciens, en exécutant une nouvelle messe de M. Adolphe Adam, expressément composée pour cette solennité. L'orchestre et les chœurs du Conservatoire et de nos principaux théâtres seront dignement représentés dans l'imposante masse d'exécutants qui sera réunie ce jour-là dans la belle nef de l'église Saint-Eustache. Le dimanche suivant, une nouvelle séance de concerts, qui prend le nom de Société Sainte-Cécile, et qui a pour chef M. Sedgiers, fera son entrée dans le monde musical parisien. Ajoutez à cela un nouveau concert de la Grande Société philharmonique qui sera donné dans le courant de ce mois, et vous comprendrez aisément que jamais on ne vit un mois de novembre si gros de musique.

GEORGES BOSQUE.

Le Conservatoire des Arts et Métiers.

Parmi les anciens et curieux monuments de Paris que les ravages du temps et des discordes civiles ont laissés subsister, il faut citer l'église du monastère de Saint-Martin-des-Champs, construite au onzième siècle sur l'emplacement d'une abbaye ruinée par les Normands, et surtout le réfectoire du même monastère, œuvre de Pierre de Montreuil, cette noble abbaye, devenue sous les pontificats de Pierre, succursale, ou, comme on le disait autrefois, de l'abbaye de Cluny, a brille longtemps d'un feu vif et de la plus grande splendeur qui n'ont pas dégradé d'en accepter la direction, nous nous contenterons de nommer le cardinal-ministre Armand Duplessis-Richelieu ; l'église et le réfectoire furent successivement ornés des plus belles œuvres du siècle Vignon, Jouvenet, Silvestre Pailly, Oudry, peintre d'histoire distingué avant de devenir peintre d'Annales, Charles et Louis-Michel Vanloo, etc. Masqués par une enceinte d'habitations particulières, ces magnifiques débris d'une splendeur effacée, après avoir dû à la protection de ce modeste entourage d'échapper à une ruine complète, ont cependant vu naître encore la tranquillité que devait leur assurer l'installation pacifique au Conservatoire des Arts et Métiers établie par la guerre civile qui essaya d'établir son quartier général dans ces lieux de méditations scientifiques d'un les habitants de l'enseignement professionnel se regardant sur les travailleurs de toutes les industries. Il n'aurait pas aujourd'hui dans notre plan de détruire ces antiques constructions dont nous aurons plus tard à apprécier la restauration confiée en ce moment à nos succès d'un de nos plus intelligents architectes ; nous dirons seulement que le réfectoire est destiné à recevoir la riche bibliothèque du Conservatoire, composée d'environ 16,000 volumes plus ou exclusivement consacrés aux sciences, arts et métiers, et que dans l'église se trouve le modèle de la première voiture à vapeur qui, inventée en 1780 par le transport de l'artillerie, n'a pas eu plus de succès que celle de M. Dutz, qui a pendant quelque temps parcouru nos boulevards et nos promenades.

Avant d'arriver au degré d'importance qu'on lui attribue à cet établissement de la classe de ses collections et le développement de son enseignement, le Conservatoire des Arts et Métiers a subi un grand nombre de vicissitudes dont nous emprunterons l'histoire à une intéressante notice publiée dernièrement par M. Hugot.

Mais laissez en ces matières de l'émission des idées

théoriques que des applications pratiques, nous nous bornons à rendre en passant hommage au plan, présenté par le grand Descartes, de cours publics destinés à l'instruction des ouvriers, pour passer tout d'abord à la création de l'école de musée formé en 1775 dans l'hôtel de Mortagne, rue de Charonne, par le plus grand des mécaniciens des temps modernes, par l'illustre Vaucanson; cette belle collection, par lui léguée au gouvernement, qui en avait conlié la garde à un conservateur spécial, aurait dû, comme celle de l'antiquaire Dusommerard, demeurer dans cet hôtel de Mortagne, ou le souvenir de Vaucanson l'aurait comme vivifiée; elle n'y resta que très-peu de temps, et après avoir été augmentée de plus de 300 nouvelles machines, elle fut, en 1792, comme tous les produits des sciences et des arts, menacée par l'esprit révolutionnaire d'une dispersion à jamais regrettable si la Convention ne s'en était émue. Une commission instituée en 1793, confirmée en l'an II et revêtue de nouveaux pouvoirs sous le nom de *Commission temporaire des arts*, fut chargée de rechercher, rassembler et inventorier les richesses scientifiques et artistiques échappées au vandalisme des nouveaux iconoclastes et recueillies par l'État; les hommes habiles et honorables dont elle était composée sauvèrent alors un grand nombre de modèles et d'instruments précieux auxquels les arts, l'industrie et l'agriculture avaient déjà dû bien des progrès et étaient appelés à en devoir encore. Ces précieux objets furent réunis à l'hôtel d'Angillon, situé rue de l'Université.

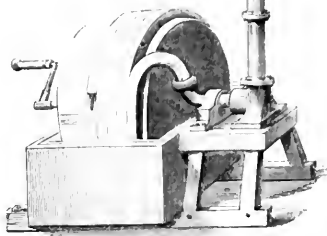
Ce n'était pas assez d'avoir sauvé toutes ces richesses, il ne fallait pas les laisser enfouies dans des receptacles sans accès, il fallait au contraire les vulgariser pour l'instruction des classes laborieuses, et c'est alors, malgré les clameurs de quelques démagogues insensés qui voulaient un peuple ignorant pour le mieux dominer, que la Convention décréta la création d'un Conservatoire des arts et métiers, ou les machines déjà réunies trouvant un asile et seraient expliquées aux ouvriers par trois démonstrateurs auxquels on devait adjoindre un dessinateur.

Le Garde-meuble, un moment désigné pour l'établissement du Conservatoire, ayant reçu une autre destination, on eut la pensée d'y consacrer les bâtiments de l'immense abbaye de Saint-Martin, ou le vide et le silence avaient remplacé les splendeurs de la religion; ce projet, proposé par le Directoire, trouva cependant l'opposition dans le conseil des Cinq-Cents, qui, continuant sa lutte cachée contre toute amélioration morale, rejeta la proposition sous prétexte d'économie. Le conseil des Anciens, sur un lumineux rapport d'Alquier, dont l'impression fut ordonnée, se prononça contre et, ajournement fineste et l'opinion publique, éclairée par ce rapport, força enfin les Cinq-Cents à revenir sur leur première résolution. Une nouvelle commission fut nommée; le rapport, dressé par l'abbé Grégoire, fut déposé le 17 floréal an VI; le 26 du même mois, l'abbaye Saint-Martin était affectée à l'établissement du Conservatoire des arts et métiers, et le 22 prairial suivant cette résolution, adoptée par le conseil des Anciens sur le rapport de Lebrun, devenait loi de l'État. L'administration de cette époque procédait alors avec la même lenteur que l'on a reprochée à toutes celles qui l'ont suivie; aux les bâtiments de l'abbaye Saint-Martin ne furent-ils livrés que le 12 germinal an VII aux membres du Conservatoire, A.-D. Leroy, Conté, Mulard et Beauvelot, dessinateur, qui tous avaient été membres des commissions antérieures. Ce n'était encore qu'un commencement de satisfaction donné aux amis des sciences et des arts, mais du moins devait-il avoir pour effet d'empêcher de voir une seconde fois les diverses parties d'une machine précieuse, inventée par Pascal, tellement dispersées, qu'on eût beaucoup de peine à en rassembler les pièces principales.

Les machines, bien qu'expliquées par des démonstrateurs, ne constituant pas un enseignement dont l'utilité fut en rapport, soit avec les sommes dépensées, soit avec le but du gouvernement, M. de Champagny, ministre de l'Intérieur, y joignit, en

1806, une école pour les enfants de la classe ouvrière choisis sur la présentation des maires et des préfets.

Ne se contentant pas de l'enseignement de l'arithmétique, de la géométrie élémentaire, des nouveaux systèmes de poids et mesures, des sciences mécaniques et du dessin d'ornement, machines et architecture, le ministre Chaptal, à son tour, créa, en 1810, une école de filature. Puis à la suite des embarras et des revers de toutes sortes sous



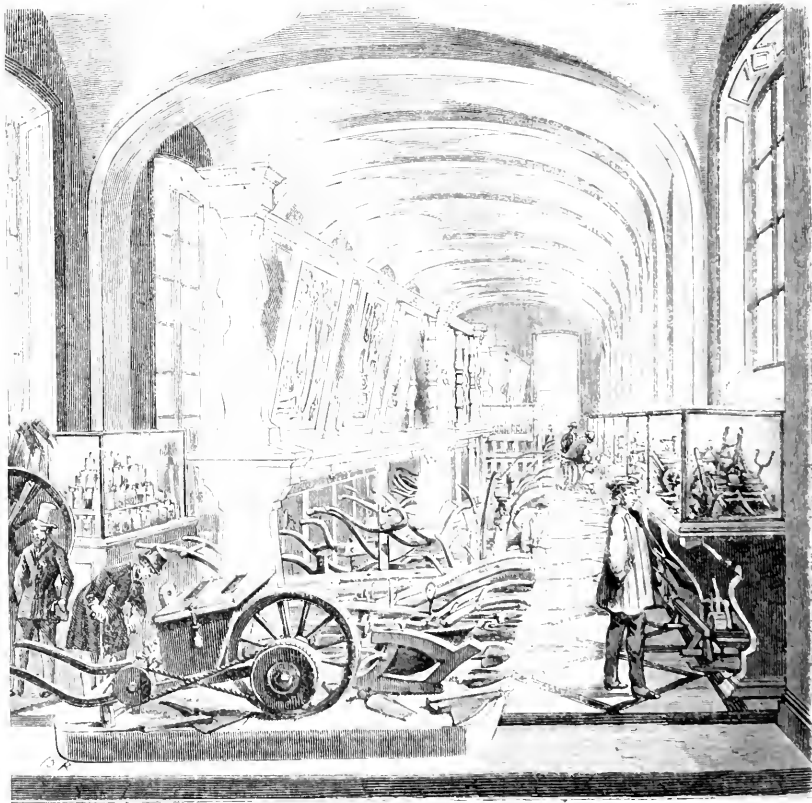
Conservatoire des Arts et Métiers. — Modèle de la pompe spirale inventée en 1756 par Wetmann.

lesquels Napoléon devait succomber, cet enseignement ayant faibli, il fut question un moment de déplacer le Conservatoire; le déplacer, c'était l'anéantir; Napoléon le sauva en décidant, par un décret du 15 mai 1813, que le Conservatoire garderait provisoirement le local où il était établi. De 1814 à 1817, heureux de ne pas mourir, le Conservatoire végéta dans l'indifférence; en 1817, le directeur recut l'aide d'un sous-directeur et d'un conseil de perfectionnement mais ce n'est réellement qu'en 1839 et en 1843 que l'enseignement y prit un développement important. Dix cours de haut enseignement, ayant pour but l'application des sciences aux arts et à l'industrie, furent confiés à des savants de premier ordre, constitués en conseil de perfectionnement on leur adjoint un agent comptable, un conservateur et un bibliothécaire.

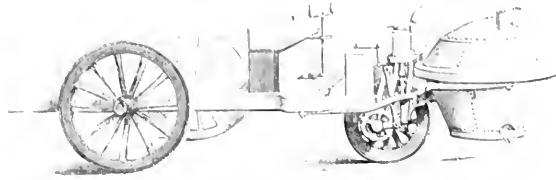
Comme on le voit, on s'était laissé entraîner peu à peu bien loin du but primitif de l'institution; l'enseignement oral et théorique avait remplacé complètement l'enseignement de visu par les machines et par les démonstrations. Les machines, n'étant plus utilisées pour l'enseignement avaient été de nouveau négligées; quelques-unes seulement demeurèrent exposées, les autres étaient enfouies dans les salles sans ordre ni soin; on était presque remonté au temps d'ailleurs désordres stigmatisés par Alquier; on vain les collections étaient les riches d'objets acquis ou reçus en don, tels que les machines de la galerie du duc d'Orléans, les machines conservées à l'Institut, le cabinet d'horlogerie de F. Berthoud, les cabinets de physique du célèbre Charles et de l'abbé Nollet, enfin les épreuves de Vaucanson et les dessins et planches relatifs aux arts. A voir le public rare et comme perdu qui visitait les galeries du Conservatoire sans pouvoir s'y instruire, on aurait cru qu'une dévastation nouvelle avait détruit cette belle collection; la bibliothèque seule attirait encore de laborieux visiteurs.

Il ne fallait cependant pour réparer le mal qu'un peu d'argent et une volonté ferme; maintenant, grâce aux ressources des crédits obtenus, et grâce surtout aux soins persévérants de M. Moriz directeur actuel du Conservatoire, et à ceux d'un Conseil de perfectionnement, cette apparence de ruine a enfin disparu; les richesses enfouies dans les caves et dans les greniers sont exhumées, et bien qu'il reste beaucoup à faire, déjà l'on trouve beaucoup à admirer. Ce qui manque porte un caractère d'ordre et une indication sommaire suffisante pour en faire connaître l'usage et l'utilité. Un catalogue raisonné méthodique est commencé, et lorsqu'il sera terminé et livré au public, servira de guide certain, travers les applicateurs pratiques que notre siècle d'industrie a su faire en grand nombre de la science et de la théorie; ce livre en main, il sera curieux d'observer ce cercle restreint que l'esprit humain parcourt à la suite de tout idée en industrie comme en poésie, en morale comme en politique, et cette étude pleine d'instruction pourra prévenir bien des illusions. Qu'on examine par exemple, la pompe spirale ou hélicoïdale de Wetmann, inventée en 1756, dont nous reproduisons ici la figure; c'est un instrument si simple et si ingénieux, que les effets en ont été dépassés par aucune des pompes à piston ou à soufflet inventées depuis, et qu'on sera forcé de revenir à son emploi.

Nous voudrions pouvoir conduire nos lecteurs dans toutes les salles du Conservatoire, leur montrer les uns après les autres, dans leur ordre logique ou chronologique, toutes ces inventions diverses, en leur expliquant tour à tour ces instruments de physique dont nul ne trouve une plus complète collection; le cabinet d'optique, ou les amusants effets constatés par la science représentant l'esprit en charmant les yeux; la galerie d'horlogerie, si riche et que recommandent les noms à jamais illustres de Berthoud, des Breguet et des Leroy; la belle collection des nouveaux poids et mesures, paisible conquête de la révolution de 1789, rendue plus intéressante encore par la comparaison des poids et mesures des autres peuples; puis la galerie des instruments aratoires, devant laquelle nous nous arrêterions d'autant plus



Conservatoire des Arts et Métiers. — Salle des machines aratoires.



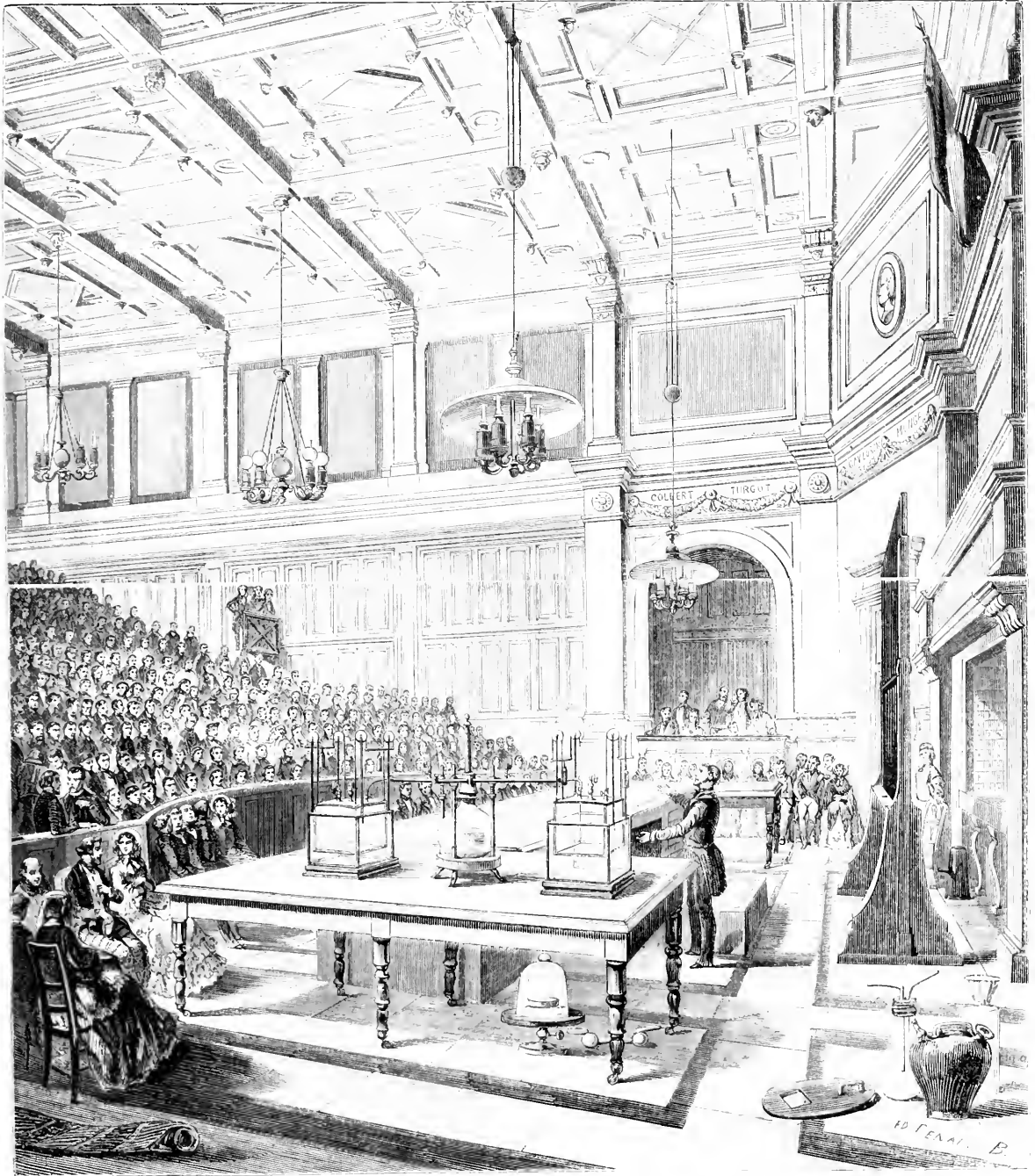
Conservatoire des Arts et Métiers. — Première machine à vapeur inventée par Papin en 1705.

que la se trouve peut-être la solution de toutes les difficultés politiques du moment; nous terminerions cette revue par l'étude sérieuse des modèles de géométrie descriptive nouvellement classés.

Mais cet examen si long, si intéressant, à la suite duquel chacun choisirait un sujet particulier d'étude analogue à ses goûts, à ses occupations et à ses espérances d'avenir, serait

insuffisant s'il n'était fécondé par les leçons orales de géométrie appliquée, de mécanique, de physique, de chimie, d'économie politique, de législation industrielle, d'agriculture et de céramique données par les habiles savants que l'État charge de vulgariser la science, dans l'amphithéâtre à peine assez grand pour contenir la foule industrielle qui se presse sur les gradins auxquels on parvient par deux

entrées différentes; au bas des gradins se tient le professeur, dont la voix écoutée avec un religieux silence arrive claire et distincte à tous les points de cette vaste salle chauffée l'hiver par un puissant calorifère: ce professeur est placé près d'une table sur laquelle il dispose tous les instruments nécessaires à ses démonstrations, et autour de laquelle quelques chaises sont destinées aux élèves; à sa



Conservatoire des Arts et Métiers. — Grand amphithéâtre des Cours publics pour les ouvriers.

droite une tribune est réservée aux étrangers munis d'entrées particulières.

A cet enseignement oral l'administration, dont les plans ont été complètement approuvés par le président de la République, doit joindre des conférences sur les inventions utiles dont les produits seraient exposés, les moyens d'action démontrés publiquement par un professeur, et les procédés pratiqués par des ouvriers spéciaux.

On a en outre le projet d'établir dans l'église un dépôt de machines de grandes dimensions, d'y construire divers appareils à vapeur et hydrauliques, qui seraient mis librement et gratuitement à la disposition des inventeurs pour l'essai de toutes les inventions nouvelles.

Si à ces améliorations on ajoute des chaires de géographie commerciale, d'histoire naturelle et de géognosie, l'enseignement de la mécanique industrielle, de la charpente,

de la fonderie, de l'ajustage, de la verrerie, de la poterie, et l'éducation spéciale d'ouvriers pour les chemins de fer, le Conservatoire des arts et métiers aura atteint le but pour lequel il a été établi, mais il faut pour cela que les ressources dont dispose l'administrateur soient mises au niveau de son zèle et de son activité.

GABRIEL FALAMPIN.

Actualités. — Caricatures par Leffils.



DEPART POUR SAN-FRANCISCO. — Vous direz à mes créanciers qu'ils ne peuvent me poursuivre, je suis devenu muet.



SOCIÉTÉ CALIFORNISIENNE. — RÉPARTITION DES BÉNÉFICES. — Bertrand veut, avec le premier boeuf, s'acheter un bœufon. Il est luxueux et égoïste. Margite propose un cervelas.



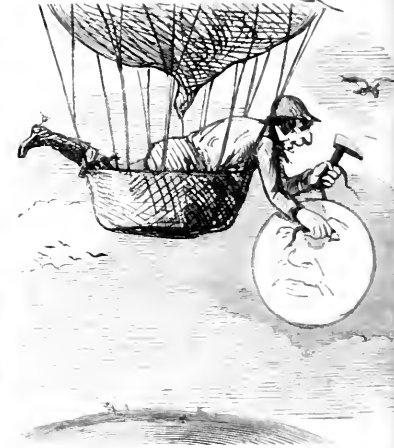
— Dans mon temps, c'était des lingots de plomb qu'on nous envoyait en loterie. J'y ai gagné un bout de ruban et perdu une jambe.



CAVALMAR D'UN ÉVALUÉ



DANGER DE SE PROMETTRE AU CLAIR DE LUNE. — Retrons vite, buchette, si elle allait tomber, tu sais qu'elle n'est plus bien accrochée.



La lune étant décidément décrochée, M. Lepoitens est chargé d'en aller poser une autre.



NOUVEAUX EMPLOYÉS DE L'ADMINISTRATION DES POSTES



L'État ayant monopolisé les escargots, la M^{lle} Jousse se souvient des pardiens soupçonnés de les toiser par fraude et pat'zigardo.



Le poste aux lettres étant à l'arrêt, les facteurs sont harçés d'écarter et d'observer les escargots.

Visite aux Ateliers.

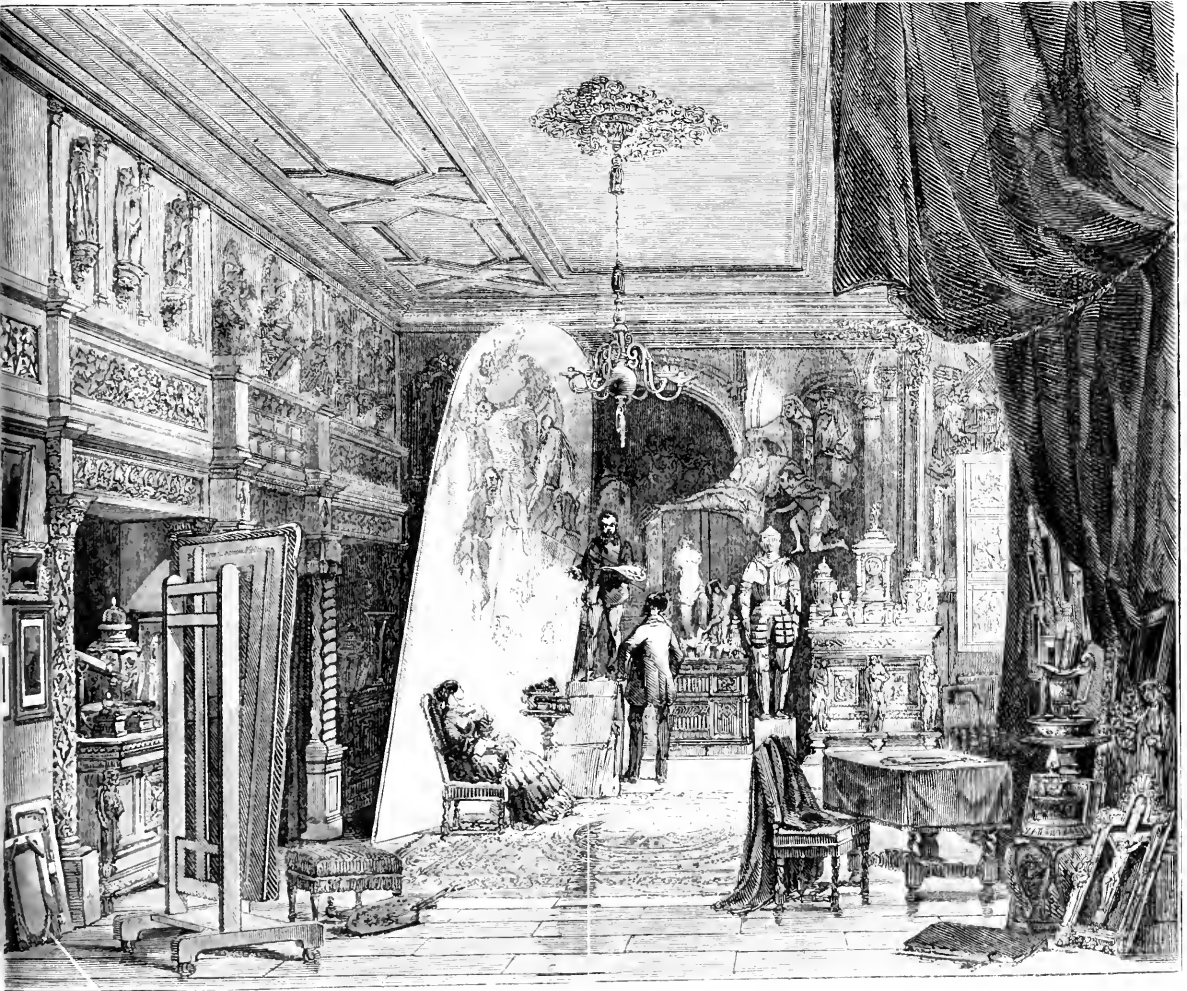
(Cinquième article. — Voir les N^{os} 285 et 291, et tome XV, pages 293 et 373.)

Si l'illustration, ce journal qui reproduit jour à jour les faits contemporains dans leur actualité, eût existé au commencement de l'Empire et eût introduit ses lecteurs, ainsi que nous le faisons, dans l'intérieur des ateliers des peintres à temps, probablement nous y trouverions exclusivement des curiosités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines, absence complète de monuments nationaux et de vestiges au moyen âge et de la renaissance. Depuis lors, les pôles du goût ont été complètement renversés. On s'est débarrassé des Grecs et des Romains, et on s'est dévotieusement jeté en plein moyen âge; on s'est pris de folle fantaisie pour la renaissance, et il n'a fallu rien moins que notre conquête et notre possession de l'Algérie pour susciter à cet engouement général concurrence d'un goût nouveau s'inspirant de l'Orient. L'atelier de M. Jollivet, situé rue des Saints-Pères, que nous visitons aujourd'hui, appartient, par le caractère de son or-

nementation, à ce retour aux choses du passé qui se manifesta pendant la Restauration, et auquel il payait encore tribut au Salon de 1846, dans sa fine peinture représentant un Cabinet d'antiquaire, reproduite par l'illustration du 6 juin de la même année. M. Jollivet apporte dans l'étude de nos antiquités nationales un goût éclairé et compétent, appuyé sur des études premières d'architecture. Il en fait en ce moment une application heureuse à la restauration de l'abbaye de Jumièges.

M. Pierre-Jules Jollivet est né en 1803. Il étudia d'abord l'architecture chez MM. Huve et Faun, et ensuite la peinture dans les ateliers de Dejunne et de Gros. En 1825, il alla en Espagne travailler, en collaboration d'autres artistes, au grand ouvrage lithographié du musée de Madrid, dont il exécuta dix-huit planches. Il revint en France en 1828, et reprenant ses études interrompues pendant trois ans, il ex-

posa successivement : *Christophe Colomb découvrant l'Amérique* (1832), *les Derniers instants de Philippe II, roi d'Espagne* (1833), *le Jugement de Jeanne d'Arc*, tableau placé à Remiremont, et *Lara*, aujourd'hui dans les salons de l'Elysée (1835). Il obtint cette année la médaille d'or de première classe. Une *Descente de croix* peinte par lui a été acquise par le ministère de l'intérieur et placée dans l'église de Bolbec; un *Ecce homo* l'a été dans une église de Toulouse; le *Christ au tombeau* (1841) dans celle des Quinze-Vingts. Le *Massacre des Innocents*, grande composition remarquable, mais d'un coloris clair et brillant, qui souleva des critiques à l'exposition de 1845, a été adopté par la mère de l'auteur au musée de Rouen. M. Jollivet a aussi exécuté plusieurs travaux pour le Musée de Versailles. Enfin on se rappelle le *Persé délivrant Andromède* envoyé par lui à la dernière exposition de 1849. On y retrouvait encore des



Atelier de M. Jollivet.

rages de cet abus des lumières qui avait blessé dans le *Massacre des Innocents* et lui, par l'étrangeté de l'aspect, au succès de qualités incontestables. Le coloris proprement à la fois, chez M. Jollivet, d'une aptitude naturelle et d'un système. Il a le sens juste de ce que la peinture a l'habitude de lui tendre à pousser au noir, c'est un fin calcul de lui donner des valeurs, comme le font beaucoup de peintres maladroitement avec le temps, il y a donc avantage à tenir à une peinture claire et lumineuse. Cette préférence donne aux gammes élevées, éclatantes, sur les gammes basses et courtes, est très-admissible. L'important, c'est qu'elles soient bien accordées, non-instruement pour la puissance du son, mais encore pour son insinuation relative au point de vue de l'harmonie générale.

Aux divers ouvrages que nous venons de citer, nous ajouterons la décoration de la chapelle de Saint-Louis dans l'église de ce nom, dont M. Jollivet fut chargé par l'adminis-

tration de la ville, les peintures à fresque de l'église Saint-André et la composition de plusieurs cartons pour vitraux. Cet artiste s'est essayé successivement dans tous les genres de peinture à la fresque, à l'aquarelle, sur émail, sur verre; et, par suite de ses diverses études, il a acquis une connaissance étendue des procédés de la peinture, cette partie technique de l'art dont on tient généralement si peu compte aujourd'hui, au grand dommage de la bonne exécution et de la conservation des tableaux.

Nous ne nous arrêtons pas à l'examen détaillé de l'atelier de M. Jollivet, nous réserverons toute notre attention à un objet qui la mérite au plus haut degré, à une ébauche avancée représentant une scène du massacre des innocents. Cette peinture se rattache à une précieuse découverte destinée à étendre la puissance des moyens artistiques, à donner aux productions du pinceau une malléabilité et une durée pour ainsi dire éternelles. Cette découverte, dont la France devrait s'emparer et se faire un titre, elle la laisse avec in-

sonniance tomber dans l'oubli. Attend-elle pour l'accueillir que elle lui revienne sous le protectorat d'une nation étrangère mieux avisée? Deux ou trois essais antérieurs, ce fragment d'ébauche négligé dans un atelier, un autre fragment incomplet exécuté sous le porche d'une église, et le développement isolé d'un artiste à la poursuite d'une idée utile, c'est là tout ce qui subsiste, tout ce qui reste groupé autour de cette découverte remontant déjà à plusieurs années, que l'administration à plusieurs fois avait prise avec enthousiasme sous son patronage, et qui a été oublié dans les changements continus de nos gouvernements. C'est un des nombreux chapitres à ajouter à l'histoire de l'instabilité des choses et des hommes dans ce pays où l'on se rappelle la France.

Peinture à l'Encaustique sur verre.

Il y a vingt-cinq ans environ, M. Morteloup, fabricant de couleurs vitrifiables, songea à employer la peinture sur émail dans les grandes décorations monumentales, et se livra

quelque importance conçue, entreprise et menée à bonne fin par le même constructeur. M. Reynaud a eu ce rare bonheur pour deux monuments d'une haute importance et de destinations fort différentes. Le phare des Héaux de Brehat et l'embarcadere du chemin de fer du Nord sont deux œuvres qui lui appartiennent entièrement. Dans l'un comme dans l'autre, direction, surveillance, développement des travaux, tout lui est dû dans ces deux productions remarquables. La seconde a été diversément jugée; mais, quelque opinion qu'on se soit faite sur les formes et sur certaines dispositions de cet embarcadere, on ne peut y méconnaître une science profonde de l'art des constructeurs, ni s'empêcher d'en admirer la parfaite exécution. Qui n'a pu aller à l'établissement duquel M. Reynaud a consacré cinq années de sa vie, il n'a jamais, que nous sachions, rencontré que des admirateurs. Tous les bâtiments qui naviguent dans les parages dangereux du nord de la Bretagne voient se dresser du milieu des bûches, à peu près à la hauteur de Paimpol, mais à 12 kilomètres du rivage, une tour magnifique dont le sommet porte un feu du premier ordre, et dont la masse granitique brave les tempêtes. Ce qu'il a fallu de talent, de science et d'énergie pour concevoir, exécuter et mener à bien cette œuvre que les plus intrépides marins du pays avaient déclaré impossible, bon peu s'en rendent compte; il semble néanmoins que la difficulté vaincue ajoute, même pour les esprits les plus vulgaires, un caractère particulier de grandeur aux formes si nobles de la tour des Héaux de Brehat.

Après ce qui précède, on a pu se faire une idée plus vraie, si l'est fort un architecte, à la fois homme de goût et de science, qui, voulant élever un monument encore plus durable que ceux de pierre et de marbre, consigna dans un livre remarquable le résumé des connaissances que l'on devait posséder de son temps pour mériter le renom d'un aède. Le traité de Vitruve a survécu aux injures des temps qui n'ont pas épargné les constructions élevées par lui. Et cependant, malgré d'innombrables mérites, que d'imperfections dans cette œuvre! quelle confusion réelle en beaucoup de points, avec l'apparence d'un ordre méthodique, avec l'incohérence, quelles irrégularités dans le plan! Le livre de M. Reynaud, nous en avons la conviction, aura une fortune égale et mieux méritée à beaucoup d'égards. Il restera au moins comme une sorte d'encyclopédie spéciale parfaitement ordonnée, où l'on retrouvera l'expression de la nôtre époque, tel qu'il résulte de nos mœurs, de nos idées, de nos habitudes et surtout de nos connaissances scientifiques et de leurs applications aux constructions.

Les qualités de l'ingénieur et de l'artiste se retrouvent tout entières dans ce livre. Ajoutons que le style en est à la fois clair et précis, éloquent et concis, que les planches sont d'une grande richesse et d'un fini remarquable, et nous aurons, dans une idée, bien incomplète encore, de cette importante publication.

L. L.

Cours d'hippatrique (1^{re} édition), par M. MAXIME JACQUIN, colonel, commandant en second l'école de cavalerie de Saumur. — Strasbourg, chez Levrault, éditeur de l'Annuaire militaire.

Le numéro d'ordre que porte la nouvelle édition de ce cours d'hippatrique en indique assez la nouveauté. M. Maxime Jacquin n'est ni de ces officiers d'école qui apportent à l'exercice d'une modeste profession tout ce qu'ils ont, ni pas seulement d'activité et d'énergie, mais d'intelligence, de valeur, de loisirs lettrés et studieux. Cette école militaire, qui compte un trop petit nombre et d'adipies et qui donne le pas à l'école sur la force, ne se méprenant pas sur la faiblesse forcée de celle-ci, si en honneur qu'on la vaille aujourd'hui remettre, cette école, dis-je, a pour chef le plus grand homme de guerre des temps modernes, l'Empereur.... Combien n'est-il pas remarquable, digne de toute admiration, de voir un homme en tel état de force, qui se voit l'homme du monde qui a le mieux compris cette arme terrible, la force, et qui le premier en ait connu et constaté l'impuissance! C'est lui dont Talleyrand disait, lors de sa présentation triomphale au Directoire après les campagnes d'Italie: «Personne n'ignore son mépris profond pour l'épée, pour le lance, pour la force, ces méprisables ambitions des âmes communes! Celui qui, en toute occasion, proclamait le néant de cette arme barbare et disait: «Le dernier tambour de mon armée sait bien pourquoi il m'obéit. Depuis l'invention de la poudre et des armes à feu, la force n'a plus de prise sur l'intelligence et ce qui gouverne le monde. Qu'est-ce qu'un général, sinon une intelligence supérieure? Et lorsque, commandant d'armée, j'ai tenu à porter les palmes et l'honneur de membre de l'Institut, je ne cotais pas à une vulgaire et puérile présomption; je savais bien ce que je faisais!»

Ce sera donc toujours avec une grande joie que nous trouverons quelques numéros de l'ouvrage dans les livres de l'étude et de la science. Nous avons en la bonne fortune de lire un mémoire inédit de M. Maxime Jacquin, contenu, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, dans les livres de l'art militaire. Ce mémoire est une œuvre de haute portée, et qui nous introduit dignement auprès de nos chefs de file et de nos maîtres dans le monde du cheval. Et l'ouvrage, commandant d'armée, j'ai tenu à porter les palmes et l'honneur de membre de l'Institut, je ne cotais pas à une vulgaire et puérile présomption; je savais bien ce que je faisais!»

Ce sera donc toujours avec une grande joie que nous trouverons quelques numéros de l'ouvrage dans les livres de l'étude et de la science. Nous avons en la bonne fortune de lire un mémoire inédit de M. Maxime Jacquin, contenu, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, dans les livres de l'art militaire. Ce mémoire est une œuvre de haute portée, et qui nous introduit dignement auprès de nos chefs de file et de nos maîtres dans le monde du cheval. Et l'ouvrage, commandant d'armée, j'ai tenu à porter les palmes et l'honneur de membre de l'Institut, je ne cotais pas à une vulgaire et puérile présomption; je savais bien ce que je faisais!»

Plus une petite thérapeutique vétérinaire, à l'addition, dans ce livre ancien édité, d'un chapitre développé et important sur les boiteries du cheval.
Enfin, en ce complément des renseignements, la jurisprudence des marchés, le mode des ventes, les contrats, les procès-verbaux, etc., à produire ou à dresser en semblables cas.
Des planches comprenant la spéléothologie, la médecine du cheval et tous les instruments de médecine les plus usités, les Français et les étrangers de tous les pays possesseurs, sont annexés à l'ouvrage.

Nous ne sommes pas compétent pour juger dans ce livre autre chose que son mérite littéraire, c'est-à-dire la portée-claire de l'explication didactique. Nous avons toutefois tâché d'en faire un peu notre profit. On voit, du reste, par le simple énoncé des matières qu'on étudie l'ouvrage et cependant comparé de M. le colonel Jacquin, qu'il ne s'adresse pas seulement aux officiers et sous-officiers de cavalerie, mais bien à tous docteurs ou propriétaires hippiques. Ils y trouveront, sur l'art important de nourrir et de conserver le cheval des nobles complètes, sûres, toujours prises aux meilleures sources, et se métrant ainsi en mesure de contrôler attentivement et avantageusement pour eux les opérations de prétendus artistes et profès qui n'ont encore sur le terrain de l'hippatrique aux pratiques du moyen âge. Car l'art vétérinaire est encore livré à une empirie grossière dans la plupart de nos campagnes, et, de même que l'art de traiter les humains, la théopatrique chevaline y est rogné par des croyances superstitieuses, et de grotesques préjugés dont la publication de M. Jacquin aidera à faire justice.

FÉLIX MORISANO.

Pèlerinage à la sépulture des Capucins, à Palerme, le jour des Morts.

Le culte des morts est une des premières manifestations de la civilisation d'un peuple. Qu'on enlève en effet les cadavres, ou qu'on les brûle sur un bûche pour en conserver les cendres; qu'on sacrifie aux mânes des morts des victimes humaines, ou qu'on les honore par des messes et des prières; qu'on leur érige en fin des tombeaux en présence du sourire de la nature, parmi la verdure des champs et à l'ombre de saules pleureurs, ou qu'on les enterré dans les églises, c'est toujours un culte qu'on rend à la mort, et ce culte est de tous les temps, de tous les pays.

En Sicile cependant les préjugés du peuple s'obstinent à maintenir généralement l'usage des inhumations dans les églises, longtemps après que les curés du Père-Lachaise de Paris, du mont Auburn de Boston, et du Campo-Santo de Pise, eussent rempli l'Europe de leur renommée. Les ordres religieux, exploitant le fanatisme des enterrés, qui, pour quelques uns d'entre eux formaient presque le seul ou la plus grande partie de leurs revenus, avaient un intérêt capital à ce qu'il en fut ainsi.

Il est vrai que l'administration depuis longtemps ainsi s'efforçait de proscrire cet usage insalubre d'ensevelir les morts au milieu des centres de population; et dès 1782, le viceroi Baracallo avait fait jeter les fondements d'un cimetière à un kilomètre de Palerme, dans un lieu désigné sous le nom de Saint-Esprit, d'une église renommée qui existait là depuis le douzième siècle.

Aucun lieu n'eût mérité de devenir célèbre plus que celui-là. Bâti au pied d'une raute colline qui courait au village de Santa-Maria de Gesù, environnée de jardins et de bosquets de verdure alimentés par une petite rivière qui coule à quelques pas de là, le Campo-Santo de Sainte-Ursula, c'est le nom du cimetière, était un heureux séjour pour les morts, tant les os y reposaient en paix. Et c'est pourquoi souvent les renforts n'avaient pas ces quelques arpents de terre? C'est là qu'avait commencé cette terreur vengeresse d'un peuple que l'histoire enregistre sous le nom d'êtres siciliennes.

Mais tant de beautés de la nature, de si héroïques souvenirs à l'alentour jadis pu de l'art de l'architecture, pas plus que la bourgeoisie palermitaine, à l'égard un tombeau dans l'église, que dans un lieu consacré à la sépulture des morts, les curés et les bourgeois de Sainte-Ursula. Les rames de l'ancien temple au Saint-Esprit, quelques uns en avaient simulé des sarcophages, et l'Église de la jeunesse, en formant presque l'unique ornement. L'orgueil humain s'était au d'ici de la tombe. Qui aurait voulu se faire ensevelir dans ce champ du pauvre? Ce cimetière n'était réservé qu'aux classes inférieures de la société et encore y avait-on des distinctions. Ceux qui pouvaient payer les frais moindres d'un enterrement étaient dans le caveau du séminaire, et un simple cercueil indiquait au mort aux yeux contents l'endroit où ils eussent à reprendre une lame et des prières; tandis que ceux qui n'avaient pas en les moyens d'offrir le tribut requis étaient jetés précipités dans un immense puits qui en signe de mépris est appelé Zubbù.

Il faut l'effroyable hébraï pour faire disparaître toutes ces distinctions. Il est à l'entour de l'endroit au milieu d'ici et à gauche le système d'une population de 200,000 âmes, mêlant tous les classes dans ce séjour de la mort, et de 30 000 personnes mortes dans un mois, il ne reste à présent que la grande pyramide en briques renfermant des os mêlés à la chaux, et quelques tombeaux voutés élevés par la pitié ou par l'orgueil des parents à la mémoire de ces trépassés du ciel d'ici de 1837.

Et fut à cette époque que les lois défendant les enterrements dans la rue des villes et dans un lieu de lieux saints furent véritablement leur complète exécution. Un grand empressement au bout de la mer, au nord de Palerme, fut des lors par l'autorité municipale au nouveau cimetière, et dès lors les pelles comme les pioches, les convois aussi bien que les confères, furent élimés d'y envoyer leurs morts.

Seuls les frères capucins étaient exceptés de cette disposition. Quoique leur convent fut placé en degré des limites posées par la loi, la sépulture des capucins et il trop coûte pour que l'autorité ne se soit en de voir de l'empêcher de la règle commune, d'autant plus que leurs procédés d'inhumation exhibent toute possibilité de danger pour la salubrité publique.

A un kilomètre de l'église, et à peu près le grand temple de Sainte-Ursula, se trouve à l'ouest l'ancien cimetière. Pour ce cimetière qui se trouve à l'ouest de ce chemin solitaire, on en ne rencontre pas, en plein jour, deux pas

sants : on n'aime pas à choisir sa demeure tout près de la demeure des morts. De rares peupliers plantés le long des murs languissent dans une triste végétation en parfait accord avec tout le reste. Au fond, une touffe raide de cyprès au panache sombre et touffu, droits et raides comme des grenadiers autrichiens, forment une couronne au tour d'une petite pyramide sur laquelle est fixé le signe de la Rédemption dans toute sa simplicité évangélique, dans toute la sublimité de son idée chrétienne. Cette pyramide massive, pour ainsi dire, l'humble porte qui donne accès au cimetière des capucins. Tout respire là la pauvreté en même temps que l'ordre et la propreté. Quoi qu'en dise Steins dans son Voyage sentimental, on ne peut s'empêcher d'admirer ces hommes qui tendent une main pour demander l'aumône de porte en porte, et une autre pour offrir un secours au malheur; qui travaillent nuit et jour, non pas pour eux, bien peu de chose leur suffit, mais pour les pauvres qu'ils aident et nourrissent; qui n'ont aucune ambition terrestre; à la porte desquels on est sûr, dans le défilé de toute ressource, de trouver une soupe qui vous rafraîchirait peut-être avec aigreur à la porte des seigneurs riches et puissants. Si l'aumône, comme on le dit, l'humaine en même temps qu'elle soulage, abolissez la misère; il sera temps alors d'abolir l'aumône.

Mais parlons de la sépulture des Capucins. Bâtie en 1621, elle a subi de nos jours des changements qui, en l'agrandissant, lui ont donné la forme d'un vaste carré d'arcades communicant entre elles et éclairées par des lucarnes pratiques dans la voûte. On y descend par un escalier en marbre de trente marches.

Un spectacle curieux et merveilleux en même temps s'offre au visiteur dès qu'il a mis le pied dans ces souterrains. Qu'on s'imagine des milliers de cadavres réduits à l'état de momies, rangés sur trois lignes du haut en bas des murailles, revêtus d'un sac en toile uniforme, et tenant dans leurs mains des cercueils qui indiquent le nom du défunt, la date de sa naissance et de son décès. En guise de lambris, des coffres en bois ou en acajou, recouverts de satin, de velours cramoisi, aux franges d'or et d'argent, ou ornés d'arabes, de chiffres et de couronnes, sont amoncés l'un sur l'autre. Ils forment les morts distingués, que les parents regrettent de ne voir dans les églises communes : ducs, princes, marquis, barons, magistrats, généraux, et autres personnages plus ou moins riches et puissants. Et au jour des trépassés, on ouvre ces coffres et on voit tous ces cadavres éclairés par des cierges, ornés de leurs et parés de leurs plus beaux habits, des cuscines de leur dignité passée, et d'uniformes étincelants de broderies : vanité des vanités!

Entre autres choses, il est très-curieux de voir une tête de mort coiffée d'une couronne royale, que les frères prétendent être celle d'Ajoja, fils d'Amila, roi de Tunis. Il paraîtrait que ce prince infidèle, voulant embrasser le christianisme, vint se faire baptiser à Palerme, où il prit le nom de Philippe d'Arache, et on lui mourut le 20 septembre 1622.

Enfin, une des quatre grandes salles forme une espèce de caveau particulier pour les dames. Les cadavres, sous des caisses en verre, étalent leurs parures de bal ou de cour, ou leurs robes blanches et leurs couronnes de vierges.

Tous ceux qui visitent cette sépulture croient qu'on a soumis les cadavres à quelque procédé chimique, tant il est étonnant que ces milliers de corps acrochés aux murailles n'exhalent aucune mauvaise odeur, et conservent, après bien des années, leur forme, la peau du visage et des mains, leur barbe et leurs cheveux, et quelquefois jusqu'à l'air de la physionomie qui, par instants, semble s'épanouir à une mélancolie sourde qui s'apprête aux pleurs.

On connaît surtout en Italie les beaux vers de Pindemonte dans ses *Peploni*, sur ce sujet :

Non fosse, oscura
Stanza sotterranea, ove in lei nichino, come
sordida divita, un nome umano.
C'è sopra di questa vita, e non qui panni
Tuttora, in cui l'aura sparlar fur visti
E l'occhio, e l'occhio, e l'occhio, e l'occhio,
Non che le carni lor, serbano i vestiti
Dopo un anno, più morte i guardati,
E in terra par di aver fallito i colpi.

« De vis, dans de grands et sombres souterrains, des corps privés d'âme, se tenant dans de riches draps et roides comme des statues vivantes, et portant les mêmes habits qu'ils portaient dans le monde.

« ... Après plus de cent ans, ils conservent encore leur figure, leur physionomie, jusqu'à leur chair. La mort les regarde, et craint que ses corps n'aient porté à faux.

« Et pourtant toutes ces merveilles, qui étonnent les touristes et inspirent les poètes, ne sont que l'effet d'un procédé aussi simple que naturel. Dans des petits caveaux plus profonds et privés absolument de jour, qu'on appelle *scuffi*, (c'est-à-dire, on attache les cadavres sur des grilles en bois, établies au mur de ce long, au bas d'un petit trou d'un mètre de haut, et l'entre on est scellé par une dalle massive, au-dessus, à la chaux. Au bout de huit mois, on retire les corps, et, par l'action de l'air et de la dessiccation, ils sont passés à cet état de dessiccation qui défie la corruption.

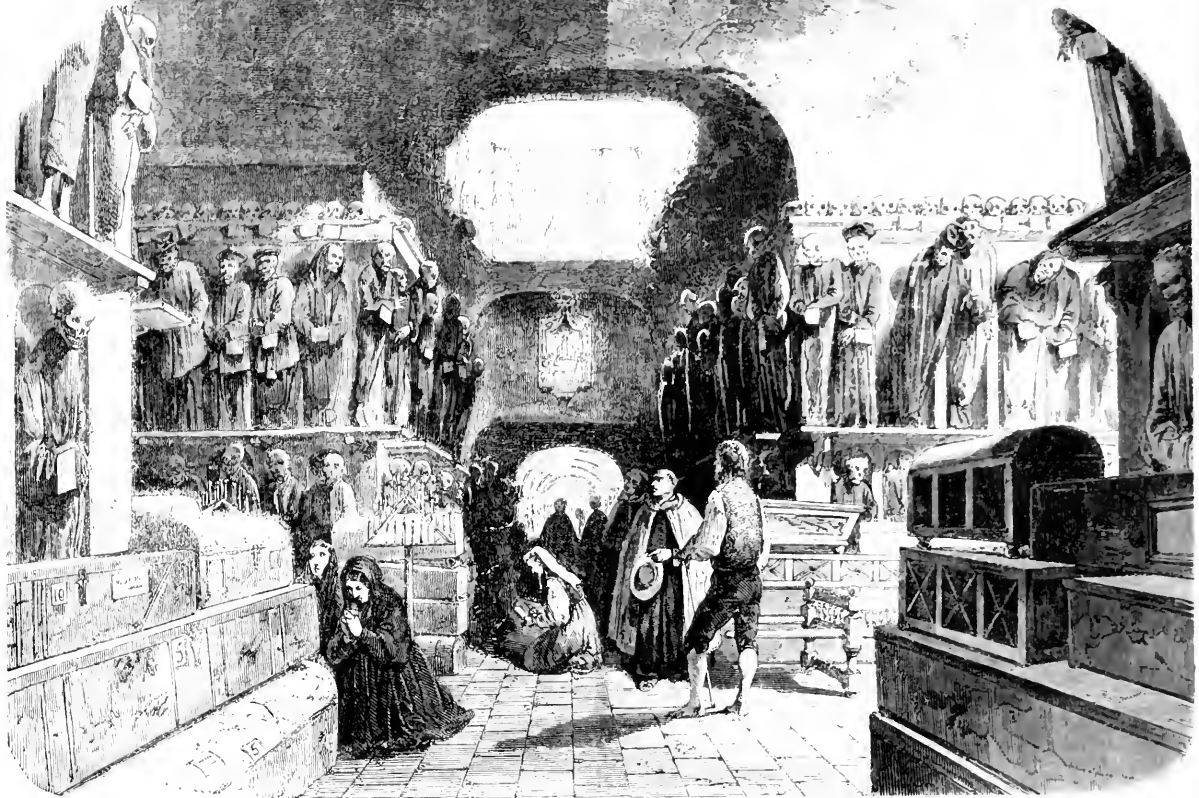
Les frères capucins suivent en cela une ancienne tradition qui leur rapporte, par chaque mort, cinquante francs, qu'ils font payer aux parents survivants.

Certes, les cadavres ainsi préparés sont loin d'atteindre la perfection des momies d'Égypte, ou les résultats d'embaumement de la Chine moderne. Mais, quoi! fissent-ils aussi profonds, je ne puis approuver ce genre d'inhumation. — Quant je ne puis en dire devant la tendre de mon fils on dit d'un père, on n'a pas vu de si beaux, mais dans ces embaumés qui se font en Égypte, parce que je vous enlève la robe, noir et tel qu'il faisait les délices de la vie, parce

que celle-ci se présente à mes yeux telle que je l'adorais dans mes transports d'amour. Que si, au contraire, un affreux squelette, d'autant plus affreux qu'il conserve quel-

ques traces de ses formes passées, d'une vie qui n'est plus, est là devant moi, alors le sentiment de l'horreur s'empara de mon cœur, et il m'imposa silence aux deux ranchemans,

aux tristes rêveries. — Le moyen de s'inspirer, de revoir en songe la vierge qui, la première, a charmé votre âme, quand vous la retrouvez, mannequin d'os et de parchemin, coiffée



Le Jour des Morts en Sicile. — Sépulture des capucins à Palerme, d'après un dessin de M. Francesco Paolo Probo.

d'une couronne de fleurs d'orange et parée d'une robe nuptiale!

Nou! j'ai qui l'âme ressent un besoin d'honorer d'un culte les morts vénérés, j'aime autant que ce soit le culte de la tombe

que celui du cadavre; j'aime qu'un rayon de soleil vienne claudier la pierre qui renferme l'objet cheri; que les arbres soient toujours verts autour de lui, et lui prêtent une ombre hospitalière; que les oiseaux et le vent léger qui agite les

rameaux chantent un hymne en son honneur, et qu'un éternel parfum embaume enfin l'air qui l'entoure.

3 novembre 1859.

FRANÇOIS VENTURELLI.

Une horloge électrique.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Monsieur,

Dans l'un de vos derniers numéros vous avez signalé l'invention en Amérique d'une machine électrique de la force de quatre chevaux, permettez-moi de recommander à l'attention de vos lecteurs un autre emploi assez curieux de l'électricité. J'arrive d'Edimbourg où j'ai vu une remarquable horloge de l'invention de M. Alexandre Bain, qui s'est acquis un beau nom dans le monde scientifique par ses travaux sur la télégraphie électrique.

L'horloge est enfermée dans une caisse de chêne d'environ 1 pied et demi de haut sur 1 pied 4 pouces de large. Des aiguilles indiquent l'heure, la minute et la seconde comme dans les horloges ordinaires. Le pendule est de la longueur de celui des vieilles horloges qui marchent huit jours; mais la crosse la ressemblance. Il existe, il est vrai, des roues et des pignons pour régler la course des aiguilles, mais tout cela en petit nombre et disposé d'une manière toute particulière. Dans l'horloge électrique, ce n'est ni un poids ni un ressort qui entretient le mouvement, aussi n'y a-t-il nul besoin de la remonter. Les fermes qui servent à designer les parties principales des horloges ordinaires n'ont plus d'application. Ainsi, par exemple, l'éclatement d'une horloge ou d'une montre implique un procédé qui trompe qui permet au pignon moteur de se happer, c'est-à-dire d'exercer sa force en quantités tellement égales et à des intervalles tellement égaux, que l'impulsion donnée aux aiguilles se reproduit constamment la même aussi longtemps que le pignon subsiste. Comme le moteur de l'horloge électrique est entièrement indépendant du mécanisme, il n'y a point nécessité de ménager un éclatement.

Quel est ce moteur, m'avez-vous demandé? Je vais essayer d'en donner une idée. Dans les angles de la caisse sont deux fils de cuivre en communication avec des fils semblables au do de la tige du pendule, et qui de là se continuent jusqu'à une bobine formée de même fil et entourant une armature de fer doux, le tout enfermé dans une boîte ronde de cuivre. Le bobine est entourée d'une bobine métallique la bobine du pendule; mais tout en point, ce rôle elle accomplit une autre fonction, et la plus importante, elle agit comme aimant-électrique. La bobine est enroulée dans la direction du son axe, et la bobine correspond un volume de deux appareils d'aimants permanents, dont les pôles semblables sont rapprochés, mais non en contact l'un avec l'autre. Les deux aimants sont maintenus en place dans deux boîtes de cuivre, fixées aux deux côtés de la caisse de l'horloge. Le pendule est ajusté de manière à pouvoir en liberté pauffer, et, dans

ses oscillations, il passe et repasse aux pôles des aimants dont nous venons de parler.

Laissons pour un instant l'horloge, et venons à deux fils de cuivre qui sont en contact avec ceux de l'intérieur de la caisse. Ils se prolongent le long de la muraille, sortent de l'appartement, disparaissent sous terre, et, à quelque distance de la maison, se relient à un à quelques boisseaux de coke et l'autre à cinq ou six plaques de zinc. Ces matériaux sont enfoncés dans un trou d'une profondeur de 5 pieds, sur une surface de 4 pieds carrés; le coke occupe le fond, il est couvert d'une couche de terre et par-dessus le zinc; il est couvert d'une couche formant une pile galvanique. Là reside le pouvoir-moteur de l'horloge. Un courant d'électricité s'engendre par le coke et le zinc, lequel courant quoique peu intense est illimité sous le rapport de la quantité. Le pendule étant mis en mouvement et le courant d'électricité étant établi à travers les fils, une belle et simple condensation mécanique s'opère par le moyen de laquelle le circuit est interrompu et renouvelé à chaque oscillation alternante. Cela s'effectue par un mince barreau d'acier dont les pointes, taillées en lancettes, travaillent sur des supports d'agate. Le courant électrique est transmis à travers le barreau qui est mis en mouvement par le pendule, chaque fois qu'une des pointes passe sur le fil conducteur. Des propriétés ainsi combinées de l'électricité galvanique, de l'électro-magnétisme et de l'aimantation permanente, résulte le mouvement uniforme et peu à peu continu du pendule; et l'on obtient un mesurer du temps d'une exactitude à l'heure, et qui peut soutenir la comparaison sans ce rapport avec le meilleur chronomètre. Cet appareil fonctionne depuis le mois de mars 1847, sans qu'on ait eu besoin d'ajouter de fuel en rien ni un mécanisme ni à la pile elle-même, laquelle n'a jamais souffert d'aucun changement atmosphérique, soit excès de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse. M. Bain fait remarquer que pour faire marcher un grand nombre d'horloges que l'on voudrait dans une maison, il suffirait d'un fil qui se ramifie à l'entrée de chaque maison, et qui se ramifierait à la première aux autres par un fil et de compléter le circuit jusqu'à la pile; toutes marcheraient par le peu d'un seul point d'arrêt, et par conséquent elles seraient toujours d'accord. Le système que Sédard pose le bon roi d'Espagne Charles VI, qui remonta de sa propre main les fous qui couraient aux pendules de son palais de l'Escurial, sans pouvoir jamais les entendre sonner toutes au même instant précis, pourrait être enfin résolu.

En l'honneur d'être,

PAULIN

Édité à la presse mécanique de PROUX FRÈRES, 11, rue de Valenciennes, à Paris.

Rébus.

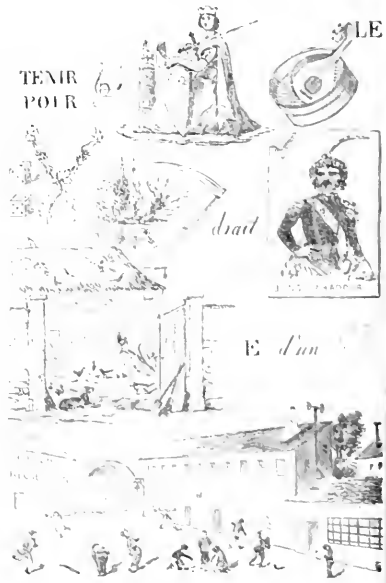


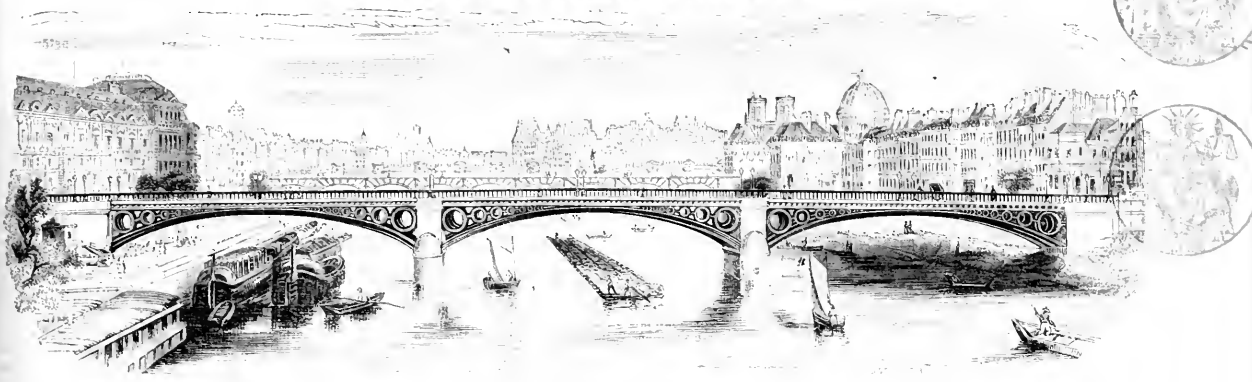
ILLUSTRATION DE DEUMER KEELS.

Le sommaire restaure les forces de l'homme et lui apporte l'utile de ses points.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

16 NOVEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 403. — Vol. XVII. — Du Vendredi 15 au Vendredi 22 novembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 80.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Le Télégraphe d'Ain-Telaid. — Assistance publique. — Leewardien, souvenirs de la Frise. — Revue littéraire. — Lettres sur la France, 5^e article. — Des proportions symétriques. — Revue agricole. — Bibliographie. — Le bourg incendié.
 Gravures. Portrait de M. Émile de Girardin. — Petites industries de Paris : trois gravures. — Expériences acrobatiques à l'Hippodrome. — La Sonnambula. — Souvenirs de la Frise : quatre gravures. — Proportions symétriques : cinq gravures. — Études parisiennes, par Valentin : quatre gravures. — Incendie du bourg de Chorges ; Plan du bourg incendié. — Rébus.

Histoire de la semaine.

La semaine aurait voulu être comique, mais le sujet ne s'y prête pas. Nous ricanons sur un volcan ; on travaille à amener le lin du monde, de l'air qu'on prendrait pour aller à une noce. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les

hommes sérieux, ceux qui passent pour voir plus clair que les autres, ceux qui dirigent, en un mot, et qui portent, dans l'histoire, la responsabilité des opinions et des partis qu'ils sont censés diriger, mais auxquels ils obéissent, en réalité, s'y vont avec la même étourderie, la même naïveté que la foule crédule et passionnée. Deux épisodes caractéristiques ont signalé cette semaine, illustrée par la rentrée de l'Assemblée nationale après ses trois mois de vacances. Ces deux événements sont si mêlés d'incidents, d'anecdotes, de récits controuvés et de déments improbables, qu'on nous permettra de les exposer comme nous les comprenons, afin de nous épargner l'ennui de discuter les témoignages et les intentions ni même de les rapporter, pour que le lecteur en fasse lui-même la critique. M. Von, commissaire de police attaché au bureau de l'Assemblée nationale, et M. de Girardin, représentant du peuple et propriétaire de la *Presse*, sont les deux personnages historiques de ce double récit. N'ayant pu nous procurer un portrait du commissaire de police, nous n'avons pas cru pouvoir moins faire que de reproduire l'image connue de M. de Girardin. Si ce n'est pas, comme on dit en Angleterre, le *lion* du moment, c'est quelque chose de cette même famille que les nomenclatures appellent *felis*, nom générique qui veut dire en français chat. Pour les naturalistes, le lion est un chat, *felis leo*, et le chat est un chat sans être un lion.

Commençons par le commissaire. Vendredi 8 novembre, le *Journal des Débats* rendant compte de la séance tenue la veille par la commission de permanence de l'Assemblée nationale, annonça qu'un membre de cette commission avait rapporté à ses collègues une scène de conjurés de la société du Dix-Décembre en vingt-six bandits réunis auraient tiré au sort les noms de deux d'entre eux ayant juré d'assassiner le général Charginier et le président de l'Assemblée nationale.

Grande agitation à la suite de cette confidence ; députation envoyée sur l'heure à M. le ministre de l'intérieur, l'invitant à faire dissoudre la société du Dix-Décembre, ce qui a eu lieu effectivement le lendemain. Mais en même temps dénégation et railloir de M. le ministre de l'intérieur suivies des mêmes protestations de M. Carlier, préfet de police, et des journaux qui puisent leurs inspirations dans l'Hippocrène de la rue de Jérusalem. A quoi M. Carlier ajoute, comme punition, la suspension du traitement de M. Von, ne pouvant le suspendre lui-même ni le révoquer, en tant qu'attaché au service de l'Assemblée nationale. Puis, la justice saisie de l'affaire, l'Assemblée persistant à soutenir son commissaire tombe dans la disgrâce de M. le préfet de police, comme on le verra ensuite. La question est de savoir si M. Von devait faire ses rapports au bureau de l'Assemblée directement, ou si ces rapports devaient passer par les mains du préfet pour revenir ou ne pas revenir au bureau. La question même pourrait jeter quelque lumière sur les faits. Il paraît que la société du Dix-Décembre se composait de deux sections, dont l'une couvrait l'autre sous le prétexte de secours mutuels, et dont l'autre faisait l'affaire de tous en se chargeant

des coups de main. Est-il permis de supposer que cette seconde section, composée de *capacités spéciales*, comptait des agents de M. Carlier en assez grand nombre ? Si nous n'avions pas le plus profond respect pour l'autorité, en quelques mains que le hasard des événements la jette, nous citerions le nom d'un magistrat qui, malgré la distinction de son esprit et de son éducation, ne dédaigne pas les coups de bâton comme instrument de police, et c'est précisément par ce procédé que les amis de l'humanité se sont signalés dans plusieurs occasions ; c'est leur opinion politique. Or, faisons une hypothèse : M. Carlier voyait avec bumeur que son agent, comme il dit en parlant de M. Von, surveillait la société du Dix-Décembre, et que c'est par lui que la presse et la commission de permanence étaient instruites des menées et des projets de la société. La comédie du tirage au sort des deux assassins de mélodrame aurait-elle été imaginée pour faire tomber M. Von dans un piège et le compromettre en lui faisant prendre une farce pour un projet sérieux ? C'est ce que la suite de l'affaire nous apprendra. Malheureusement pour les mystificateurs la commission de permanence a été elle-même mystifiée ; elle veut s'en

venger en proposant à l'Assemblée nationale de voter un crédit spécial pour le commissaire de police attaché à son service, afin de le soustraire par le traitement à l'autorité de M. Carlier dont il ne dépend déjà plus par les attributions. Il va sans dire que les assassins, sérieux ou non, comme dit M. Carlier, ne sont point arrêtés, non plus que le rompre qui aurait dénoncé le fait à M. Von. Personne, au surplus, n'a cru au danger des victimes dévouées au poignard des amis de l'humanité. M. Dupin disait en riant qu'il soupçonnait un individu qui veut du bien à sa blanchisserie, et le général Charginier ajoutait : Je porte ordinairement un canif sur moi, à l'avenir je porterai un cure-dent.

Autre plaisanterie : la *Presse* a publié le matin du jour où l'Assemblée nationale devait faire sa rentrée, un long article sous ce titre : *Message du Président de la République*, et signé LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. Ce manifeste, espèce de centon composé de passages extraits des œuvres du Président de la République et classés sous des rubriques qui leur donnaient au premier aspect une apparence sérieuse, était d'ailleurs précédé d'une annonce en forme d'introduction où l'auteur avait ménagé avec beaucoup d'art tous les caractères de la vraisemblance. Toutefois, il n'était pas possible avec un peu d'attention de s'y tromper. On s'y est trompé pourtant. Les joueurs, race crédule, y ont été les premiers pris. On raconte que des magistrats, qui devraient être un peu plus pénétrants, en ont été éblouis au point de croire que le Président de la République se jetait dans les bras de la *Banque*, les livrant eux-mêmes à des représailles terribles. D'autres délibéraient pour savoir s'il ne devait pas prendre des mesures contre le Président de la République. Mais les plus amusants se sont trouvés parmi quelques Bonapartistes, de bonne composition, qui allaient courant



M. Émile de Girardin

du même coup, M. Jay lui ouvrit les portes du *Constitutionnel* et de la renommée.

C'était vers cette époque (1812) que recommençait de plus belle l'éternelle querelle entre l'Université et le clergé; catholiques et libres penseurs se rencontraient tous les matins sur le terrain des journaux et des brochures, ce champ de bataille de la société moderne; chaque parti comptait de rudes champions. MM. Louis Veuilleul, de Montblancet, Roux-Laverge, pour l'Église; M. Michelot, Quinet, Génin, Jules Simon, pour la philosophie. M. Cucheval, lui, ne voulut pas se précipiter à la légère dans la mêlée et se contenta de décharger son fusil derrière une bruyère: il fit paraître sans nom d'auteur un volume intitulé *Les Constitutions des Jésuites*, et destiné, dit la préface, à faire connaître la Société de Jésus par les institutions qui l'ont fondée, par ses lois organiques, par ses réglemens collés.

La lecture de cette œuvre est curieuse, c'est un modèle de style alambiqué, à travers lequel la pensée de l'auteur peut à peine se faire jour; on voit qu'il ne demande pas mieux que d'écarter l'indigne; mais pourtant il se réserve une porte de sortie, dans le cas où son adversaire aurait la vie trop dure. Il y est dit un mot en passant de la *flexible morale des jésuites*; mais, d'un autre côté, on proteste que le but de la publication est d'éclairer les amis et les ennemis de cette société célèbre. On tient surdit à ne pas se compromettre, comme si l'on prévoyait déjà qu'on pourrait être un jour appelé à jouer le rôle de modérateur; au fond, l'on est universitaire, mais on laisse les plus ardens courir les aventures; et, retranché derrière le buisson de l'anonymat, on juge les coups que se portent les adversaires et l'on attend.

Quand j'examine le personnel de la rédaction du *Constitutionnel* revenu de ses accès de prétophobie, je ne vois guère que M. le docteur Veron qui, en sa qualité d'ancien professeur à la Société catholique des Bons Lettres, puisse prendre en main les intérêts de la religion; et encore a-t-il été l'un des successeurs de Lull!

M. Cucheval est le ministre des affaires étrangères du *Constitutionnel*, l'Allemagne lui appartient, la Turquie est sa propriété, et personne ne touche au Danemark ou à la Hesse sans sa permission. Comme rien ne nous empêche d'être impartial, nous ne ferons aucune difficulté d'avouer que M. Cucheval connaît assez bien les questions de politique extérieure; et qu'il apporte dans la confection de ses articles plus de soin, plus de retenue et plus de style que la plupart de ses confrères.

Le nom de Clarigny n'est, à ce qu'il paraît, qu'une fioriture, une arabesque, un appendice de fantaisie. Si l'on veut ajouter foi à une anecdote qui m'a été racontée, c'est le valet de chambre de M. Molé qui, sans le vouloir, a déterminé le jeune écrivain à faire suivre son nom de famille de ces trois syllabes supplémentaires, dont la consonnance harmonieuse rappelle les noms des jeunes premiers de M. Scribe.

M. Cucheval écrivait aussi pour la *Revue des Deux-Mondes*. Un jour il pria M. Buloz, le directeur de ce recueil et l'homme le plus aimable de ce temps-ci, de vouloir bien le présenter à M. Molé. M. Buloz répondit, comme c'est son habitude, par un grognement guttural qui équivalait à un acquiescement. Rendez-vous fut pris pour le lendemain. Quand M. Cucheval arriva chez M. Buloz à l'heure dite, on lui remit un billet par lequel le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* lui faisait savoir qu'il avait eu quelques cours à faire, mais que M. Cucheval pouvait se rendre directement chez M. Molé. C'est M. Buloz, se trouvant par la présentation convenue. M. Cucheval partit donc par un hôtel Molé. Là il demanda au domestique, posté dans l'antichambre, si M. Buloz était arrivé. Le domestique répondit affirmativement, et fit la question de rigueur:

« Qui annoncerai-je? »

« M. Cucheval. »

« Monsieur?... reprit le valet de chambre qui craignait d'avoir bien entendu. »

« Cucheval. »

Le domestique fit quelques pas vers la porte du salon, puis il revint vers le visiteur et lui dit avec quelque hésitation:

« Monsieur, c'est... qu'il y a des dames. »

Ce fut le lendemain de cette aventure qu'un conseil fut tenu entre M. Cucheval et M. Buloz, et que l'adjonction de Clarigny fut jugée indispensable comme pas-partout.

EDMOND TRAIK.

Courrier de Paris.

Le ministre de Colonne, observé par des femmes de qualité, ne parvint à s'en débarrasser qu'au moyen d'une apostrophe impossible à écrire, et il ajoutait: « Dans toutes les affaires il n'y a qu'un mot qui serve. » *C'est moi qui sers.*, heureux locution qui n'est plus à notre usage. Que de phrases qui s'allongent en pure perte! des discours inutiles pleuvent de toutes les lèvres, vous voilà moins d'un nouveau délice, et l'océan de la publicité vous submerge. Passe encore pour la fourniture quotidienne de nos trente journaux, qui sont condamnés à un bazar de papier imprimé sous peine de désabonnement; il s'agit de cette autre éponge sans timbre dont les flots inondent la ville et les faubourgs, car enfin on ne discute-on pas? Paris est une salle de conférence où chaque parti s'arrache la parole, fût-elle de mieux. Le Palais-Bourbon a des succursales partout, la Bourse néglige les actions pour les paroles, dans les cafés on n'a jamais plus consommé de politique, et vici des restaurants qui ouvrent des cabinets particuliers pour cet exercice. Quelques salons mal informés ou pris au dépourvu, car la liste n'est pas venue, allient couvrir pour des soirées, mais le moyen de faire de la musique en pleine température? Avis aux virtuoses de concerts particuliers: ils sont menacés du sort d'Orphée, leur prédécesseur, qui fut dévoré par les Baccantes; les plus heureux se verront condamnés

à roucouler dans la solitude. Voulez-vous un exemple? L'autre soir, dans le salon de madame M., véritable sanctuaire d'amateurs, quinze personnes à peine étaient réunies pour entendre un rare-musical, voir de s'ébranler instrumenté pour la chapelle Sixtine, et pour tout dire, un de ces fanatiques de leur art qui entendent leur descendance dans une ariette. En présence de ce rare auditoire, l'ouïs au rare s'est consolé en disant comme un autre illustre: L'avenir me rendra justice, et je chante pour la posterité. — Hélas! et aux dépens de la lienne, *puero*.

Ainsi l'hiver s'annonce sous de tristes auspices: il sera vertueux, sérieux et tapageur, c'est-à-dire parimentaire, et pour comble de disgrâce, il menace de ressembler à l'été. Cette vieille allégorie d'Almanach coché, *Père de la Saint-Martin*, à l'air de devenir une vérité comme la Charité. Les pauvres, s'ils renouissent, nous est un grave inconvénient pour certains philanthropes de profession. La charité potentielle pleure de ne pouvoir exercer ses fonctions à domicile. Vous connaissez la configuration d'une de ces sociétés philanthropiques qui distribuent ses bienfaits avec approbation et privilège... de la République. Frappée par les laudateurs de l'autorité et veuve de son patron, elle n'en continuera pas moins son commerce; elle va renaitre, dit-on toujours, sous un nom nouveau pour exercer sa bienfaisance *incognito*, au risque de faire encore erreur.

M. Droz est mort samedi, et notre génération est assez oublieuse pour demander: Qu'est-ce que M. Droz? C'était un académicien très-savant qui laisse quatorze ouvrages, sur le droit, la morale, la politique et les beaux-arts. L'Académie avait couronné ses livres avant d'admettre l'auteur dans son sein, conformément à un antique usage qui se perd. *L'art d'être heureux*, tel est le titre du premier, sinon du principal écrit de M. Droz, et c'est un art qu'il a pratiqué toute sa vie en cherchant à se faire oublier. Dans quel moment de distraction l'Académie alla-t-elle tirer le philosophe de son obscurité, peu importe aujourd'hui, on la loua fort de n'avoir pas sacrifié par hasard le mérite modeste au mensonge de quelque renommée bruyante. M. Droz hérita donc du lauréat de La-Retelle aîné, qui fut celui de La Harpe et de Cérdeau.

Cette mort regrettable ouvre la porte à des candidatures nouvelles et les *garant*, qui ne sont plus que trent-huit, sont fort courts par toutes sortes de gloires incitées. Heureusement, l'Académie se prend au sérieux, et pousse la poésie, l'imagination, l'éloquence et le savoir frappant à sa porte en même temps, elle ne laissera pas échapper cette bonne fortune. M. Nisard, d'ailleurs, n'a manqué la dernière élection que d'une voix — on s'en souvient! — et M. Jules Janin n'est plus, depuis longtemps, un de ces écrivains qu'on ajourne. Quant au troisième, M. Alfred de Musset, il s'agit d'ajouter le plus tôt possible la trace d'une œuvre récente; *enq* voix seulement au prince de la jeune poésie française! A supposer que la réparation se fasse attendre encore, un jour ou l'autre elle n'en sera pas moins éclatante.

Ouvrons un autre chapitre de réparations: un vieillard, un comédien, dont la vie entière fut une belle action, M. Moëssard, honoré d'un *prix de vertu* par l'Académie, vient de recevoir une autre récompense: mille francs de pension. Dans cette circonstance, le bienfaiteur, c'est l'État, et le Mécène, c'est M. le ministre de l'intérieur. La demande et la concession, de part et d'autre tout s'est passé avec une bonne grâce parlante: « Quelles que soit la demande, elle est accorée. » a répondu M. Baroche au spirituel écrivain qui s'était chargé de la petition.

Puisque vous savez la consécration, vous ne laissez pas périr la tourterelle d'Hotel-Dieu. Quel est l'artisan ou l'artiste qui allant consoler quelque confrère sur son grabat, n'a pas vu la bonne Babel dans l'exercice de son apostolat, à la porte de la maison de Dieu? Depuis soixante ans et plus, elle en ouvre la grille aux allants et venants; les pauvres la benissent comme leur protectrice, les intimes l'aiment comme une mère. Aimer, secourir, c'est-à-dire se sacrifier, voilà toute sa vie, et la vocation de Babel se dessina de bonne heure; elle naquit à l'ombre de l'Hotel-Dieu, dont elle adopta les enfants et patrona les gloires. Elle a connu toutes les illustrations médicales; toujours prête aux petits services qui sont parfois les plus grands, servante de la science aussi bien que de l'humanité. Desault ne l'appelait que ma bonne. Elle a soigné Bichat qui en sognant tant d'autres; bien souvent le pauvre enfant qui devait être le grand homme a partagé avec elle la fortune du pain, l'extra du dimanche, et qui le dédommageait des gazettes de la semaine. C'est de ses mains que, chaque jour, Pelletan, Richerand, Dupuytren, Magendie, recevaient et recevaient encore le petit pain qui l'admiration décernait au chef de son service, comme pour lui dire: « Vous êtes bon comme le bon pain. » Babel a fait bien mieux: elle a secouru les plus glorieux et les plus riches lorsqu'ils étaient les plus pauvres et les plus obscurs. Apprend-tu, Babel est mirée, octogénaire et sans ressources, et reste à savoir à chacun lui rendra une miette du pain qui eût adonné tant de monde. On eût dit de la femme à, on d'une autre dan-aise, que, passant au paradis Notre-Dame, elle vici sa bourse dans le tablier d'une pauvre femme qui pleurait à la porte de l'Hotel-Dieu, et lorsque, le bon pain, la pauvresse se présenta à l'Hotel de sa bienfaitrice pour la remercier, il se trouva que la fille avait sauvé sa mère. Puis Babel, sa vertu intacte ne saurait porter avec elle une pareille récompense.

Cet hôtel de la Guarnier, qui ne fut pas fait précisément avec ses économies, est maintenant un vaste et splendide magasin à l'enseigne de la *Chaussée d'Antin*, dans la rue de ce nom. D'art, qui dans son poème de la déclamation a fait figurer la Guarnier comme desse de la danse, aurait de la peine à reconnaître aujourd'hui le temple de sa divinité. L'industrie parisienne en a fait un de ses plus riches bazars. Venus et les Grâces ont été de ce, dirait le poète du fondon, selon la coutume de tant de poètes, qui

sacrificient la vérité à l'image. La vérité, c'est que les grâces parisiennes vont y choisir les variétés de leur toilette, qui s'est bien éloignée de la simplicité mythologique. N'entrons pas, pour cause, dans le dénombrement de ces richesses; la Guarnier elle-même et ses amis en seraient émerveillés, à commencer par ce fameux prince de Soubise, le vaincu de Rosbach, et le héros des fantômes, qui se piquait d'enseigner cinquante manières de nouer un ruban ou d'attacher une guirlande. L'article *Modes* comporte des connaissances qui nous manquent absolument, et, devant ces travaux de la rue aux Anguilles, dont tout le monde use et dont personne ne parle, il faut rougir de son ignorance. Les *Van-de-villes*, ces autres articles de mode, les Châteaux-Rouges et autres châteaux en Espagne, à la glorification desquels on use sa plume et le peu d'esprit qui vous reste, sont-ils donc si dignes d'intérêt que nos nouvelles de l'industrie?

Mademoiselle Rachel a reparu au Théâtre-Français. Après Hermione, Phèdre et Camille, mademoiselle Rachel s'apprête à jouer Canule, Hermione et Phèdre. La tragédie vivra; mais Molière et M. Scribe, naguère délaissés, redevenant à la mode, et la comédie aspire à reprendre le premier rang. C'est une révolution dont les amateurs observent les phases et se plaisent à noter les différents symptômes. L'astre tragique entre dans sa période de décroissance, tous les astres en sont là. Le public est distraité; à l'orchestre, on a entendu des bâillements; les amis s'inquiètent, le feuilleton se tait et les recettes baissent. La tragédienne était donc bien inspirée en allant chercher des consolations à l'étranger: elle en rapporte pour deux cent mille francs; c'est admirable.

Admirable, c'est ce que Déjazet vous semblera encore dans un vaudeville qui ne l'est guère. Cette *Douairière de Brionne* vous représente une grand'mère d'abord assez maussade pour vouloir enfourner son petit-fils et marier sa petite-fille à un marquis maigre, alligé de soixante ans, sans compter les rhumatismes. La bonne dame est pleine d'argent et de morgue; c'est un doigt de vin qui la dégrise. Alors vient la chanson de Béranger:

Ma grand'mère, un soir de sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts....

Si bien que la confession ne se fait pas attendre, et nous avons l'hymne d'une foute de fredaines sur un mode gaillard; les regards sont peu édifiants: le bras doul, la jambe bien faite et le temps perdu, rien n'y manque, le me trompe! il manque à ce vaudeville pas mal d'ingrédients, l'esprit, le sel et la façon. Mais les auteurs complètent sur la collaboration de l'actrice pour parachever la chanson de Béranger:

Maman, comme vous l'ait le lare?
Et moi mes petits enfants, pour l'honneur,
Et j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne l'avez-vous pas connue ainsi?

Et voilà comme, avec un resto de jeunesse et beaucoup d'esprit on fait un chef-d'œuvre de rien du tout.

La *Paillass* de la Gaité, c'est M. Frédéric Lemaître; admirable paillass! Il est heureux autant qu'un paillass peut l'être entre ses deux enfants, auxquels il a cassé les reins, et sa femme qui marche sur la tête, lorsqu'un inconnu vient lui dire: Madame Paillass est l'héritière des Montbazan; rendez-lui à l'amour d'une famille qui ne la jamais vu ni comme l'en vous fera des rentes... — Et nos enfants? objecte Paillass. — Nos enfants sont destinés à devenir des grands seigneurs; on va les envoyer à l'école en attendant. — La-les-uss Paillass s'arrache les cheveux, il pleure et se lamente. Quo? l'ère? L'alternative est horrible. Livrerait-elle sa race? Avant s'arracher le cœur. Dans sa désolation, il pleure, ramasse ses harles, attelle son vieux cheval, et le voilà parti, comptant son trésor comme un voleur.

Vous comprendrez la résolution prise par Paillass en le contemplant dans son ménage. Tous les petits métiers nécessaires au bien-être de la famille, il les pratique comme des vertus. C'est la perle des hommes, des maris et des pères, le Pélican des saltimbanques, Bilboquet n'en fut que le César. Ce cœur d'or n'en est pas moins abandonné par sa femme; mariez-vous donc! Madame Paillass a des remords, elle voudrait et ne voudrait pas quitter sa magnifique famille, les Montbazan. Madame Paillass ressemble à toutes les femmes légères et qui ont dans sur la corde des devoirs et des attractions: elle ne sait pas ce qu'elle veut. D'un autre côté, Paillass, s'engageant à la poursuite des détenteurs de son bien, devient un personnage assez vulgaire; à force de se jeter dans les aventures, les rusés et les déguisements, il finit par se faire prendre, et peu s'en faut qu'il ne soit perdu. M. Frédéric Lemaître a préservé Paillass d'une dernière culbute qui pouvait être fatale à tout le monde.

Le *Lion et le Moucheron* (Porte-Saint-Martin) est une pièce prout-être un peu compliquée comme apologue, d'ailleurs. Tout trouve trop simple pour un mélodrame. C'est l'histoire d'un vaillant, lion et homme tout ensemble, qui passe avec l'homme seigneur d'une honnête famille, et se voit un peu de lord comte de la fille et l'héritage. Le lion, piqué au jeu par le moucheron qui contrecarre ses efforts projets, essaye de l'écraser, et il y emploie tous ses efforts pendant cinq actes. Les moyens sont ingénieux, mais ils ne servent à rien — sinon à prouver une fois de plus l'infatigabilité et la savoir-faire des auteurs, MM. Souvestre et Bougeois. On attend dans une anxiété profonde le dénouement, ou le moucheron tue le lion d'un coup d'épée. La pièce, vivement intrigante, est bien vivement écrite; c'est un beau succès.

Le Gymnase reprend sa morale. Écoutez la leçon, mesdames et messieurs, et que les intéressés en profitent: les *Petits moyens* pour ramener à son devoir un mari qui se déserte sont en effet de bien petits moyens, s'ils n'existaient pas, un enfant pourrait les inventer. Adieu est si innocente, que sa tante se charge de l'éducation. Ah! M. Edouard donne des rendez-vous à ses châtées! erac, ses brochettes cassées, les boutons de son habit dégringolés, son gilet passé du blanc au noir, sa cravate tombée en charpie, je ne suis plus à qui ma-saire la tante devant le vêtement mes-saire, mais il n'en vaut guère mieux. Malgré cette situation

déplorable, le jeune mari s'obstine; dernier petit moyen: qui nous semble énorme: on lui prépare une potion à la magnésie, et notre oncle se trouve à point pour l'avaler. Cet homme débonnaire voudrait aussi faire des siennes, et ses velléités n'en deviennent que plus plaisantes. Le vous épargne les effets du remède, ils sont décisifs. Le comique de Numa corrige le comique de la pièce. Les Petits moyens feront aller le public au Gymnase.

Nous voici à nos illustrations, les Petits Métiers, qui ne sont pas de vils métiers, puisqu'ils font vivre leur homme. Compter les petits métiers qui pullulent dans la grande ville, autant vaudrait énumérer les sociétés californiennes, on s'y perd. Le petit métier commence partout pour ne s'arrêter nulle part. C'est lui qui crie sous vos fenêtres, qui marche à vos côtés dans la rue; le petit métier vous tend la main quelquefois, dans l'occasion il se fait mendiant, mais bohémien, jamais; il est classé, il a sa plaque, la patente du petit métier; qu'il vende des allumettes, des épingles ou des sucres d'orge, ou même que le petit métier ne vende rien du tout, ne vous hâtez pas de le mépriser: tel de ces industriels sans boutique, sans propriétaire et sans livre-journal, envoie son fils au collège, marie sa fille à un grand métier, et aura sa

tombe au Père-Lachaise, sur le territoire des riches. Les nôtres (ceux des vignettes) sont plus modestes; ils n'ont que la richesse du pittoresque. Le premier, l'aveugle du Pont-des-Arts, cumulé deux professions pour remplacer les yeux qui lui manquent: il fabrique des chaussons et chante la romance à l'adresse des âmes charitables. On ne lui connaît pas de chien, il ne sait pas jouer de la clarinette, deux particularités si remarquables chez un aveugle que nous vous tenons quittes des autres.

Saluez le marchand de vulnéraire suisse, non pour son costume qui lui donne l'air d'un chambellan qui a eu des malheurs, mais en considération de son art; c'est la santé du quartier. Il n'a manqué à cet homme pour jouer un personnage que d'inventer la pâte de Regnault. On le traite de charlatan, quelle erreur et même quelle horreur! c'est lo

philanthrope sans le savoir, exempt d'ambition, croyant à la vertu, celle de son vulnéraire, qu'on peut employer sans crainte à toutes sortes d'usages; d'avis incomparable, vous dirait-il avec bonhomie, eu égard à ses propriétés infinies, et pour compléter la démonstration, il s'offrirait de le boire à votre santé.

Qui le croirait? le petit métier va à cheval depuis qu'il y a des omnibus. Mais ici le petit métier, qui est celui de l'homme, se complique d'un gros métier qui est échu au cheval, il est la roue du carrosse dont son collaborateur n'est que la cinquième. Pauvre bête (je parle du quadrupède)! avec quelle sagacité il se place de lui-même pour être accroché en arbalète devant ses deux chefs d'emploi, et comme il les entraîne vaillamment à la montée de cette rue des Martyrs, dont le nom rappellera à la postérité le grand et le petit

métier qu'il exerce! On a remarqué encore que l'intelligent animal ne fait jamais un pas de plus qu'il n'en doit à l'administration pour gagner son avoine. Quelle application judicieuse de la maxime de Talleyrand: « Sur-tout pas de zèle! » Sur-tout voilà une bête qui s'acquitte en conscience de son devoir, et qui rend à celles qui traitent l'omnibus de l'Etat la leçon qu'un de leurs chefs leur a donnée.

Quant au rôle de l'homme, il consiste à monter sur le dos du cheval; c'est l'apologie du gouvernement et du gouverné, et le palefrenier s'en applique le bénéfice religieusement. Ainsi, l'administration lui donne une couverture de laine pour en couvrir le cheval épuisé de fatigue et baigné de sueur, et notre homme se fait de la couverture un paletot. Cherchez vos comparaisons.

Faujas de Saint-Fond, auteur du premier ouvrage descriptif sur les montgolfières, écrivait en 1784: « J'ai entendu dire à M. de Montgolfier qu'il savait le moyen de conduire à volonté les machines aérostatiques dans les airs. » Les trois expériences tentées dernièrement à l'Hydrodrome viennent de réaliser en partie ce moyen de diriger les aérostats que l'imagination de Montgolfier avait rêvé, et que, dans tous les cas, il n'a pas fait connaître. Vous pouvez lire dans l'ouvrage ci-dessus mentionné les indications qui ont dû guider le nouvel inventeur, M. Julien, dans la construction de son appareil; mais cette circonstance, qui l'ignore peut-être, n'enlève rien au mérite de sa découverte, dont l'honneur lui restera tout entier. Ajoutez que bien qu'aucune de ces expériences, la dernière surtout, n'ait paru décisive, il y a tout lieu d'espérer une solution favorable; encore quelques semaines peut-être, et l'homme pourra s'élever dans les airs et y diriger sa course.

L'appareil a une forme très-simple; mais il n'en est pas de même de sa description, qu'un écrivain très-compétent en ces matières, M. Turgan, a faite néanmoins avec une ingénieuse clarté. Nos lecteurs vont en juger par l'extrait suivant, qui servira d'éclaircissement au dessin ci-joint.

« C'est une sorte de poisson-cylindre à grosse tête et cer-



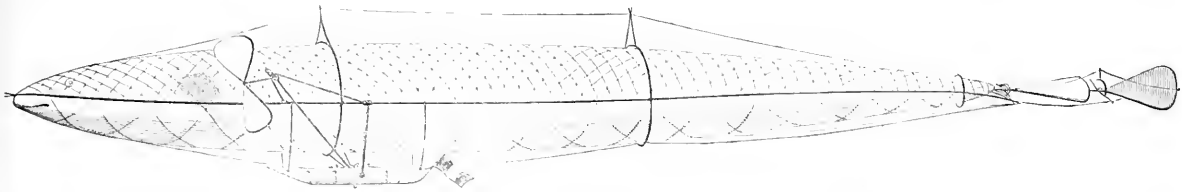
Petites industries de Paris. — L'aveugle fabricant de chaussons de lisières sur le pont-des-arts



Petites industries de Paris. — Le marchand d'eau de Cologne et de vulnéraire suisse



Petites industries de Paris. — Le relayeur d'omnibus de la rue des Martyrs.



Essai d'un système de propulsion aérienne fait par M. Julien à l'Hippodrome, le 10 novembre 1850.

clé par un équerateur en bois auquel vient s'attacher un fillet supérieur. Vers le tiers antérieur de l'appareil se trouvent deux petites ailes composées chacune de deux petites palettes formant hélices. Ces palettes ont à peu près la forme d'une raquette à jouer au volant de — 0, 22 de diamètre longitudinal sur — 0, 20 de diamètre transversal. Elles tournent avec rapidité et produisent ainsi le mouvement direct. Maintenant comment tournent ces hélices? Rien n'est plus

simple : l'axe qui les supporte s'engrène avec une longue tige qui va s'engrèner elle-même dans un mouvement de pendule ou de tourne-broche suspendu au-dessous du ballon à quatre décimètres. Un système composé de deux gouvernails, l'un vertical, l'autre horizontal, complète l'appareil.

En résumé, et sans anticiper sur les conséquences probables de ces premières expériences, il faut constater qu'à

deux, sinon à trois reprises différentes, une machine aérostatique s'est manifestement dirigée par le vent, mûc par l'appareil de M. Julien, si bien que l'on peut ajouter avec un autre démonstrateur, M. Bernard : « Le problème de la direction des aérostats est résolu, du moins en miniature; et ce que nous avons vu, ce n'est rien — ou c'est tout un monde nouveau.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique musicale.

Madame Viardot, ainsi que nous l'annoncions dans notre précédente chronique, a fait sa rentrée à l'Opéra mercredi de la semaine dernière, par le rôle de Fidès, dans le *Prophète*. Il n'y avait pas huit jours que mademoiselle Alboni chantait encore ce même rôle, aux grands applaudissements d'une foule curieuse; et cependant une foule empressée et pressée aussi applaudissait avec enthousiasme le retour de la grande tragédienne lyrique qui la première, et nous pouvons même dire la seule, a initié le public aux sublimes beautés de ce beau rôle de la mère du roi-prophète. La comparaison était facile en entendant les deux Fidès à une semaine à peine de distance. Du reste, cette comparaison, madame Viardot ne l'a pas recherchée : ce n'est pas elle, nous le savons, qui a désiré reparaitre sur la scène dans le même personnage que mademoiselle Alboni faisant ses adieux au public; ce sont ses amis qui le lui ont conseillé, qui l'ont en quelque sorte exigé d'elle; et elle leur a cédé, non pas en faisant parade de son vain orgueil qui brave l'opinion, mais en acceptant d'avance, avec ce courage particulier qui soutient et sauve souvent les artistes au milieu des périls dont leur carrière est semée, les conséquences d'une épreuve que quelques personnes croyaient dangereuse. Mais comment aurait-elle pu l'être? Quelle que soit la manie de jurer par comparaison, madame Viardot ne pouvait avoir rien à craindre. Pour comparer deux talents aussi complètement dissemblables que celui de mademoiselle Alboni et celui de madame Viardot, il faudrait, ce nous semble, décider d'abord entre ces deux questions : la musique est-elle un état purement physique destiné à éveiller plus ou moins agréablement le sens auditif? ou bien est-elle un langage, le langage essentiel de l'âme, exprimant les sentiments les plus intimes, les plus mystérieux, et, au moyen de cette expression qui lui est propre, qu'on nomme l'expression musicale, s'adressant, par l'intermédiaire des vers, aux facultés les plus élevées de l'intelligence, pénétrant jusqu'aux plus profonds replis du cœur? Suivant que les dispositions ou l'éducation de votre esprit vous porteront à accepter pour vraie la réponse affirmative à l'une de ces deux questions, vous préférerez inévitablement l'une à l'autre Fidès; mais vous n'arriverez pas davantage à les pouvoir raisonnablement comparer entre elles, pas plus que vous ne saurez établir de comparaison entre une mesure de

longueur et une mesure de capacité. Quant à nous, lorsque nous assistons, au théâtre de la rue Lepeletier, à la représentation d'un opéra tel que le *Prophète*, nous n'hésitons pas sur la manière dont les deux questions qui précèdent doivent être résolues. Ce que nous attendons avant tout, ce que nous cherchons, ce que nous demandons à l'artiste, ce sont des émotions vives et variées. Une voix d'un beau timbre et souple, qui nous charme, mais qui ne fait que cela, nous pouvons bien l'admirer là comme ailleurs, de même qu'on apprécie partout où il se montre un heureux don de la nature quel qu'il soit; mais ce que nous admirons là par-dessus toute chose, c'est l'organe dont la

flexibilité et la sonorité nous impressionnent profondément en nous traduisant avec des accents indéfinissables ce qu'aucun idiome humain ne peut traduire. Cette langue des dieux et des grands artistes, nous ne la possédons mieux que madame Viardot; et il faut la posséder ainsi pour faire entièrement comprendre tous les trésors de passion, de sensibilité, de science du cœur, et d'un cœur de mère, que Meyerbeer a mis dans ce rôle de Fidès, l'une des plus belles conceptions de son génie musical.

L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu samedi dernier. La salle Ventadour, que les Parisiens aiment à citer depuis bon nombre d'années comme un type accompli d'élégante

construction, ornée avec autant de luxe que de goût, n'avait en aucun temps paru plus riche et plus brillante que ce soir-là. Livrée seulement pendant quelques jours à l'habile peintre M. Ferri, au doreur, au tapisserie, elle est sortie de leurs mains avec une rapidité qui tient du prodige, fraîche, resplendissante et confortable plus qu'elle ne le fut jamais. Les hôtes les plus exigeants y pouvaient revenir prendre leurs places. Et ils y sont revenus, parés de leurs plus magnifiques toilettes : heureux présage pour l'hiver dans lequel nous entrons. La *Sonnambula*, cette partition qui semble résomer, mieux que toutes les autres du même maître, les qualités propres du tendre et mélancolique génie de Bellini, était l'ouvrage d'ouverture. Madame la comtesse Rossi, ou plutôt madame Sontag, car pour le public elle n'a pas cessé d'être madame Sontag, remplissant le rôle d'Amina. La grâce, la douceur, la finesse, l'agilité de son chant, sont toujours aussi parfaites qu'autrefois. Dans le finale si pathétique du second acte, la célèbre cantatrice a prouvé qu'elle ne se contentait pas d'éblouir ses auditeurs par la pureté de ses vocalises, mais qu'elle savait, au besoin, les toucher par les élans de l'âme : elle a joué cette scène aussi bien qu'elle l'a chantée. Le succès qu'elle y a obtenu a été plus grand encore à la seconde soirée qu'à la première. Le rôle d'Ivino servait de début à M. Calsolari. Le nom du personnage d'Ivino est un de ceux qui sont restés inséparables du nom de Rubini dans la mémoire des anciens habitués du Théâtre-Italien; c'est-à-dire que ce rôle se dresse comme un dos plus dange-reux que celui devant tout témoin qui paraît pour la première fois sur la scène italienne de Paris. Cependant M. Calsolari a été applaudi et rappelé, sinon



Ouverture du Théâtre Italien. — Madame Sontag, rôle d'Amina dans le *Sonnambula*.

avec un enthousiasme fanatique, comme on dit en Italie, du moins avec des marques d'enthousiasme et d'encouragement, qui ne lasent pas d'être flatteuses, venant d'un auditeur réputé sévère, et à une première entrevue. Les rôles d'Alcina et d'Elvino sont à eux seuls toute la *Sonnambula*. Nous n'avons donc à parler cette fois que de madame Soubay et de M. Cabolari. D'autres noms d'artistes viendront avec d'autres représentations. La liste de ceux qu'on nous annonce est faite pour réjouir tous les amis de ce charmant théâtre.

L'Opéra-Comique varie agréablement son répertoire, déjà si varié, par la reprise de quelques charmants ouvrages en un acte; on doit le féliciter. Les *Deux Gendarmes* de M. J. Cadoux, le *Duâle* de M. E. Boulanger, ont été revus avec plaisir. L'un de ces deux, c'était le tour du *Torvaldur*. L'une des partitions de M. Ad. Adam, ou le spirituel compositeur a profondé le goût d'esprit et de talent. Madame Ugalde, MM. Macker et Batulle, qui ont été l'ouvrage, le jouent encore avec la même verve et la même gaieté qu'aux premières représentations. Madame Ugalde chante ce nouveau comme si elle n'avait jamais été obligée de cesser de chanter, on a pu de chose près; c'est une résurrection dont le public de la salle Favart se montre de plus en plus ravi.

La distribution des prix du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier, dans l'ancienne salle des Médecins-Français. Le ministre de l'Intérieur présidait la séance; M. Adier était à sa gauche et M. Bixio, comme président de la commission des théâtres, à sa droite; M. de Guisard, directeur des Beaux-Arts, M. Edouard Monnaix, commissaire du gouvernement, et un grand nombre de membres de la commission des théâtres, entouraient M. Baroche, dont le discours contenait quelques paroles bien senties et bien dites, à l'adresse de l'art et de quelques-uns de nos artistes, lesquelles ont rencontré dans la salle une approbation unanime; puis des louanges un peu hasardeuses sur de prétendues améliorations faites ou à faire dans le régime de l'école; mais dans ces occasions on applaudit tout, les lauréats, leurs parents et les amis, on applaudit aussi un jour de distribution de prix, la séance a fini par un concert et des exercices dramatiques, qui ont mis en relief le talent des élèves couronnés cette année. Le programme se composait d'une ouverture à grand orchestre de M. L. Gai-berti, d'une cleve de M. Halévy; d'un duo pour deux pianos, composé par M. Zimmerman, exécuté par mademoiselle Vidal et M. Planté; d'une aubade écrite pour douze instruments, par M. F. Bizin, et du premier morceau du huitième concerto de violon de Rodé, exécuté par M. Gouit. Le troisième acte d'*Othello* et le troisième acte des *Mouquetaires de la Reine* formaient la seconde partie du programme.

GEORGES BOURGER.

Le télégraphe d'Ain-Telaid.

Étant donnée une créature intelligente, la transformer en un berno, tel est le problème qui semblait s'être posé les administrateurs des lignes télégraphiques dans tous les pays civilisés.

Voici un homme, un être pensant, sachant à peu près ce que tout le monde sait après quelques années de collège. Le besoin de vivre et de faire vivre sa famille le force à accepter tout emploi qui lui assurera le pain quotidien. On le prend, on le claque dans une machine à vapeur, on le place devant un appareil à l'indole; à l'indole, lui dit-on, tes instruments de travail, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, tu auras l'œil droit appliqué au petit bout de cette lunette, et l'œil gauche soigneusement fermé, ou bien, pour varier tes positions, l'œil gauche au télescope et le droit clos. Toute la besogne consistera à répéter les mouvements du télégraphe voisin. Pour cela, tu auras qu'à tirer tel ou tel cordon, comme on porteur. Si tu t'endors, ou si tu te trompes dans ces petites manœuvres, tu seras puni et simplement clappé.

À dater de ce moment, cet homme, cet être pensant n'est plus qu'une mécanique fonctionnant avec la régularité bête d'un mouvement d'horloge. Il se meut dans une chambrette de huit pieds carrés; toute son attention, toute sa vie sont concentrés sur la machine mystérieuse qui, à dix kilomètres de distance, exécute sa pantomime aérienne. Son unique préoccupation est de savoir quel ressort il va faire jouer; sera-ce la helle du droite, ou la helle de gauche, ou la helle du milieu? Peut-il se débattre avec l'instrument disgracieux auquel il est chargé d'imprimer le mouvement; son œil passe dans ce quel que chose composé d'une échelle et de deux grands noires distopnés; il descend le télégraphe lui-même. Plus d'initiative, plus d'œil libre du cœur ou de l'esprit; chez lui, la pensée a été *entrainée par le bras-lard*; l'œil qui le pressait à nu sur le feu sacré intérieur s'est arrêté sur le carcan de son intelligence à l'heure précise on il s'est métamorphosé en automate. Il est même tombé au-dessous du canard de Vanan-on, qui lui, du moins, avait la prétention de légitimer, tandis que l'homme-télégraphe ne peut qu'attendre ses bras. Il ignore le sens de la langue qu'il parle à l'aide de signes cabalistes qui, cent de longs discours dont il ne comprend pas un mot, il fait de la papie qui sans le savoir, il annonce des révolutions sans s'en douter; avec la même innocence, il transmettrait l'ordre de faire tomber sa propre tête. Les secrets de l'État passent, en le narguant, à dix pieds au-dessus de son front; les affaires du monde traversent le tube de sa lunette en lui faisant de geste moqueur dont certains blouses parisiens possèdent si bien la théorie. Peu lui importe, il reçoit six cents francs par an pour remuer les avant-bras, il n'est pas payé pour comprendre.

Le prisonnier maudit son cabanon; mais sa conscience

lui dit qu'il est là pour expier un crime ou une faute grave; si se resigne, on attendait le jour de la liberté. Le condamné qui tourne dans le moulin de discipline, et que la loi anglaise transforme en courroul, sait que ses tortures auront un terme. L'homme-télégraphe, lui subit l'empire-onnement cellulaire sans avoir mérité un châtiement quelconque, et simplement pour cause de misère. On lui laisse tout juste la valeur de deux morceaux de bons pains, en mar, qui parlent sans savoir ce qu'ils disent, ou le réduit à l'état de l'homme-berche avec aggravation du supplice de Tantale; on vous le saisi en pleine intelligence, en pleine liberté, en pleine hreur de cœur, on vous le plonge tout vil dans un cachot exposé à tous les vents, et on lui dit: « Sois fier! » De cet homme il ne reste bientôt plus qu'un ord et un humeur.

O Dante! si la sténographie arabe avait été inventée à l'époque où tu te fige l'épigramme par le divin chantre d'Énée, tu aurais représenté le plus coupable des damnés assis dans une tour maistre, et faisant mouvoir éternellement cette marionnette déclarée qu'on appelle un télégraphe.

Telles étaient les réflexions un peu excentriques d'un voyageur qui, il y a cinq ans, par une chaude nuitée du mois de mai, se rendait de Blidah à Médéah, et, après avoir gravi les pentes abruptes du col de Mouzaria, appréciant dans le lointain le télégraphe d'Ain Telaid, isole sur un des plus hauts sommets de l'Atlas. Le soleil ardit et qui lui brûlait à travers son petit caban de flanelle blanche, avait singulièrement excité sa mauvaise humeur; aussi ses idées tournaient-elles au noir, avec une tendance marquée à l'hyperbole.

Il ajoutait, se parlant toujours à lui-même: Si tel sort de l'emploi du télégraphe en France, ou dans tout autre pays peuplé et civilisé, est digne de commisération; le malheureux condamné à habiter la tourelle qui je découvre à l'horizon peut se considérer comme mort à la société. Blidah est à vingt kilomètres au nord, Médéah à douze, le village des Muns à plus de huit; ce sont les seuls centres de population qui jalonnent la route. Dans les intervalles (campes des Arabes, voisins dangereux, et à qui la plus complète solitude est cent fois préférable. Dans les bois qui couvrent ces montagnes, qu'y a-t-il? Des singes et des bêtes luvées. Dans la saison des pluies et des neiges, les communications avec la ville doivent être à peu près impossibles, et Dieu sait comment le prisonnier de la tourelle peut recevoir ses provisions de bouche. L'hiver, il fait froid sur ces plateaux élevés; l'été, la chaleur est brûlante; double supplice. Et puis la nostalgie, et puis la fièvre d'Afrique, et puis la dysentérie... Si comme lui, à tous les agréments de la position de l'employé du télégraphe en France, il faut ajouter ceux spécialement réservés à l'employé algérien, à savoir, pour me résumer:

- Isolément beaucoup plus absolu;
 - Crainte de mourir de faim;
 - Danger d'avoir la tête coupée;
 - Ou d'être dévoré par les panthères;
 - Froid humide et malsain en hiver;
 - Chaleur intolérable en été;
 - Climat insalubre;
 - Mals à des mortelles.
- Le tout équivaut cent francs par an. Ce n'est pas cher! « Décidément, me dis-je, ce n'est pas sur les rives du Rhône du Diégéon que l'air d'été de *la Durance comble* est placé en employé du télégraphe, mais bien en Algérie, et précisément dans ce lieu maudit que j'apprends d'être... »
- Après quelques minutes de nouvelles réflexions: « Parbleu! m'écriai-je, je suis curieux de voir de près cet entre de Lucifer et le Sisyph qui lui habite. Pour n'être point philanthrope patenté, on n'en est pas moins sensible aux misères qui allègent le prochain. Je m'assure qu'il y a dans la claustration de ce pauvre diable une source d'émotion et d'intérêt qu'on chercherait peut-être vainement ailleurs d'une autre infortune. »
- Et me tournant sur ma selle du côté du splanis qui m'escortait:
- Quelle distance d'ici à Ain-Telaid?
 - Une heure et demi, me répondit le cavalier.
 - Eh bien! montrez-moi le chemin. Au lieu d'être à Médéah avant midi, nous y arriverons ce soir.
 - Et je pinçai des deux en suivant de loin le burnous rouge du solait, qui filait au grand trot, malgré la pente rude du terrain.
- Chemin faisant je me rappelai une anecdote relative à ce télégraphe d'Ain-Telaid, et que m'avait racontée, quelques mois auparavant, le général Ch...

L'était pendant la terrible guerre de 1840 contre Abd-el-Kader. Après la sanglante affaire de Téniah de Mouzaria et les combats du bois des Oubiers, le colonel Changarnier avait été laissé à Ain-Telaid pour garder le passage et en donner les issues. Un forte garnison avait été installée, sous le commandement du général Duvioux, dans la ville de Médéah. Pour assurer les communications entre ce point et Alger, on avait établi un télégraphe provisoire sur le plateau d'Ain-Telaid.

Le général Duvioux était un homme d'une haute intelligence, d'un noble cœur, brave comme Bixard, esprit ingénieux et plein de ressources, mais original, bizarre et se plaisant aux situations excentriques. Il aimait à se créer des dangers, pour avoir le plaisir de les braver et de les vaincre. Il rêvait son siège de Gènes et sa retraite des Duxmille. Il se laissait volontiers envelopper et bloquer, afin de se ménager l'honneur de sortir avec éclat d'une position difficile. C'est ainsi que, peu de temps avant la campagne de Médéah, il s'était laissé enfermer dans Blidah et couper les eaux par les Arabes, bien qu'il eût sous ses ordres une garnison de 1 000 hommes, et que le colonel Changarnier, posté à Boufarik, lui portât à boire avec la moitié de son régiment.

A peine établi à Médéah, Duvioux, obéissant à cette ma-

gnière manie, s'empressa de se mettre sous clef, avant l'air de dire aux Arabes: « Du grâce, bloquez moi. Il n'estola complètement et ne donna plus signe de vie. Le télégraphe eut beau jouer, il feignit de ne pas apercevoir ses signaux. Cependant il était indubitable que de Médéah on pouvait, à l'aide d'une lunette, voir distinctement le poste d'Ain-Telaid. Les jours et les nuits se succédaient; pas de nouvelles de la garnison. L'impatience était vaine à Alger. Toutfois le maréchal Valée, qui connaissait les excentricités de l'honorable général, soupçonnant un fond quelque exprobrerie, sachant bien, d'ailleurs, que quelque pétulance que fut la situation, Duvioux saurait se bien tirer avec gloire.

Après le silence du général se prolongeant, et le télégraphe d'Ain-Telaid y perdait son latin. Le malheureux s'agitait vainement, il n'était incompris et ne faisait pas ses feux; comment faire parler le muet de Médéah? Le maréchal Valée était homme d'esprit; voici le moyen qu'il imagina:

Un beau jour, le télégraphe d'Ain-Telaid transmit au général Duvioux la dépêche suivante: « Je m'empresse de vous faire savoir que le roi vient de nommer lieutenant... »

Or, Duvioux attendait sa promotion au grade de lieutenant général. Il crut qu'on lui annonçait la nouvelle tant désirée. Aussitôt le télégraphe de Médéah, si longuement inactif, agit ses grands bras et de dire: « Achevez la dépêche, qui est restée incomplète. »

Éclair de repire dans le camp d'Ain-Telaid. Le colonel Changarnier reprit aussitôt: « Enclaire de recevoir enfin de vos nouvelles. Connait-on vos affaires? Quant à la dépêche, la voici complète. Je m'empresse de vous annoncer que le roi vient de nommer lieutenant au 12^e léger M... ». Suivit une liste de promotions à des grades subalternes.

Une petite malice du gouverneur avait suffi pour débloquent l'original.

J'en étais là de mes souvenirs quand mon sphais me cria: « Ne sommes à Ain-Telaid. »

En effet, nous étions parvenus sur le plateau où s'élevait le poste télégraphique actuel. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au tronc d'un lentisque et m'avancai vers la tourelle.

Ce fut l'employé lui-même qui m'ouvrit la porte de son réduit. Il me prit d'abord pour un inspecteur, et quand il sut que j'étais un simple touriste, il témoigna une surprise qui m'apprit combien était extraordinaire dans cette Thébaïde l'apparition d'un mortel quelconque, sauf de rares visiteurs d'élite.

Je m'assis avec attention et intérêt la victime que je venais interroger. C'était un homme de taille moyenne, pâle, l'œil étincelant, le corps amaigri, le visage portant l'empreinte de souffrances profondes et continues. Il était affable et prévenant. Plein de reconnaissance pour ma visite, il se montra d'une obligeance exquise, et ses traits s'illumèrent, un instant, d'un éclair de joie, qu'il ne chercha pas à dissimuler. J'allai droit au but:

- Vous paraissez malade, lui dis-je.
- J'ai la fièvre, répondit-il. Voilà plusieurs mois qu'elle me tue.
- Est-ce la fièvre qui vous a réduit à l'état de faiblesse où je suis vous?
- Oui, et aussi le mal du pays. Je suis triste et je m'ennuie cruellement.
- De quel pays êtes-vous?
- Du département d'Indre-et-Loire. Mais tenez, monsieur, ne parlons pas de cela, car en pensant à ma chère Touraine, je sens mon cœur se gonfler.
- Et le pauvre homme essaya deux grosses larmes qui descendaient sur ses joues.
- Êtes-vous, d'ailleurs, satisfait de votre position? demandai-je après un moment de silence.
- Hélas! dit-il avec un sourire amer, j'ai tout juste de quoi ne pas mourir de faim moi et mon petit enfant.
- Vous êtes donc marié?
- Je suis veuf, monsieur, il y a deux ans que j'ai perdu ma femme. — Un grand malheur pour moi! — Il m'est resté un petit garçon qui a un peu plus de trois ans.
- Êtes-vous seul avec votre enfant?
- J'ai encore un camarade; car nous sommes ici deux employés, conformément à la règle adoptée dans ce pays.
- Ah! vous n'allez que de dix par dix? Et pourquoi?
- A cause des dangers qui nous menacent incessamment.
- Lesquels?
- La maladie d'abord, et c'est là l'ennemi le plus redoutable; voyez ma figure. Ensuite les Arabes. Je ne parle pas des panthères et des hyènes qui rôdent toutes les nuits autour de cette baraque, et qui nous feraient sans doute un mauvais parti, si nous nous hasardions au dehors passé la tombée du jour.

« Les Arabes, dites-vous? avec-vous quelque motif de vous mélier de ce qui vous avoisine? »

« Est-on jamais sûr de ces gens-là? Ceux qui peuvent ces montagnes sont féroces et malfaisants. Et d'ailleurs, quand l'Arabe trouve quelque chose à voler, n'importe quoi, la soif du pillage le pousse au meurtre et le rend implacable. Nous avons déjà eu des camarades assassinés. Du reste, vous qui vous procurez que le cas a été prévu par l'administration. »

En parlant ainsi, il indiquait de la main une collection de fusils de munition et de sables formant, le long du mur de la pièce où j'étais assis, un petit arsenal approprié aux besoins des cavaliers.

« Et comment vivez-vous? » demandai-je.

« Des provisions que nous faisons venir de la ville, on des dindes que nous achetons à très-hauts prix aux indigènes des environs, et enfin de quelques légumes que nous cultivons dans le tout petit jard'n qui entoure cette tourelle. L'été, tout va bien; nous recevons régulièrement du pain,

points, à tous les cabarets élevés prudemment de distance en distance sur la route. A chaque relais, le pilote à quelque grave devoir qui le rappelle dans le monde terrestre; il fait une embaïche qui le transporte sur le rivage, et disparaît. Les voyageurs, inquiets de ne pas le voir revenir, s'en vont aux enquêtes: le premier édifice qui frappe leurs regards est l'auberge du lieu, l'auberge avec ses flacons de genièvre, son enseigne peinte par quelque Teniers moderne, et ses bancs rangés sous la char-mille, qui semble dire aux passants avec une charité chrétienne: « Venez, vous avez faim, ici est le pain qui nourrit et l'eau qui désaltère. » Impossible de résister à une invitation aussi louable. On entre, on boit sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, on échange quelques paroles avec la maîtresse de l'auberge, qui est toujours jeune et blonde avec des yeux bleus et des lèvres roses; on jette un regard sur les colonnes du journal d'Amsterdam; après quoi le pilote se montre tout à coup, cherchant ses voyageurs, et les engageant doucement à reprendre leur route. Il résulte de toutes ces excursions, de toutes ces haltes, qu'en voguant sur le treckschuit, on fait un peu moins de chemin en un jour que si l'on cheminait tout simplement à pied... »

Les canaux sont donc encore, dans la Frise, les voies de communication les plus fréquentées. Si le voyage en *treckschuit* (prononcez *trecksent*) est lent et monotone, il est peu coûteux — on fait un mille pour un stiver ou deux sous, — et, au dire des Hollandais, c'est un admirable moyen de transport. Toutefois les canaux ne sont pas seulement des routes reliant toutes les villes et tous les villages; ils servent en outre à l'écoulement des eaux, et ils remplacent presque toutes les clôtures employées en France, bûches, murs et palissades. Les principaux ont 60 mètres de largeur et 6 mètres de profondeur. Leur fond est souvent plus élevé que le

niveau des terres qu'ils traversent. Aussi qu'une de leurs digues vienne à s'affaisser ou à s'ouvrir, et tous les pays environnants sont inondés. Mais la Frise devrait redouter la mer plus encore que ses canaux. Quand on réfléchit aux dangers qui la menacent sans cesse, on se demande comment ses habitants ne l'ont pas depuis longtemps abandonnée à l'Océan qui la leur dispute toujours, et qui finira peut-être un jour par la leur reprendre. Quelle histoire que celle de cette province!

En 1230, pour ne pas remonter plus haut, une inondation fit périr 400,000 hommes en Hollande, dont plus de 70,000 dans la Frise. En 1287, le nombre des victimes fut presque aussi considérable, et réparti dans une égale proportion. En 1370, la Frise perdit en un jour 20,000 de ses habitants,

ou de la mer Polaire, qu'un vent de nord-ouest chasse devant lui, viennent se heurter contre les côtes de la Hollande, mais, détournées par ces côtes de leur course première, elles s'échappent vers le sud, ou elles causent comparativement peu de dommage lorsque les digues sont en bon état; à moins pourtant qu'elles ne s'accumulent au point de la franchir; mais si le vent, après avoir soufflé avec force du nord ou du sud, et pousse les flots dans la mer du Nord saute soudain à l'ouest, tandis que le courant est encore impétueux dans l'une ou l'autre des deux premières directions, ce vent nouveau entasse les vagues sur les vagues et les roule contre les rives de la Hollande et du Danemark; il occasionne une marée d'une hauteur extraordinaire; il refoule les rivières l'Escaut, la Meuse, l'Elbe et l'Eyder, et

et en 1570 le même désastre se renouvelle. Cette année-là, la mer s'éleva de deux mètres au-dessus des digues, couvrit de plus de deux mètres les parties élevées de la Frise, et engloutit dans la seule province de Groningue 9,000 hommes et 70,000 têtes de bétail. En 1606, elle dépassa les digues de près de trois mètres, renversa 600 maisons et convertit toute la Frise en une vaste mer. Une septième inondation générale, celle du 25 avril 1717, causa encore de plus grands ravages: elle rompit la plupart des digues et submergea 12,000 hommes, 6,000 chevaux, 80,000 moutons et bétail.

« La lutte des éléments n'a pas cessé, écrivait récemment un voyageur anglais: les vagues s'amoncellent et se ruent, comme par le passé, sur les côtes de la Hollande; les digues plus élevées et construites d'après un meilleur système, cedent quelquefois, et malgré les millions de florins que leur entretien coûte chaque année, ce pays, toujours sur la quive, esuie des pertes énormes. Le danger qui courent les provinces septentrionales provient moins de la violence d'un seul vent que des attaques successives de plusieurs. Ainsi, par exemple, les flots de l'Atlantique



Souvenirs de la Frise. — Dames Frisonnes, d'après un dessin de M. Gauthier-Suram.



Souvenirs de la Frise. — Le village de L. Lovarden, capitale de la Frise, d'après un dessin de M. Gauthier-Suram.

surmonte tous les obstacles humains; ou bien encore si soufflant d'abord du sud, il tourne plus complètement et ramasse pour ainsi dire les eaux dans un de ces vastes tourbillons liquides produits, comme on le sait, par les tempêtes, et soufflant ensuite avec persévérance du nord-ouest, il amène les courants de l'Atlantique et de la mer Polaire à l'aide des flots déjà soulevés, alors malheur à la Nord-Hollande et à la Frise: le Dollartzee, le Lauwezee et le Zuyderzee débordent; Amsterdam et tous les Frisons tremblent d'effroi.

Ce touriste britannique est vraisemblablement digue de foi, et il se peut que les Frisons aient vraiment peur quand ils se voient menacés d'un engouffrement immédiat. Mais en temps ordinaire, soit qu'ils ne songent jamais aux dangers de l'avenir, soit que, y songeant, ils aient la conscience trop tranquille pour s'en inquiéter, ils ne manifestent aucune émotion. Il serait difficile de voir des physiologies plus placides que celle de tous les Frisons en général. Avec quelle calme et quelle gravité ce pilote conduit son *treckschuit*! et tous ces fermiers dont les barques nous croisent ou nous

accompagnent, et qui vont à la ville la plus voisine vendre leur beurre et leurs fromages, — les principales productions de la Frise, leur figure est aussi sereine que leurs mouvements sont lents et rares. On dirait des automates nus par des ressorts et fabriqués par des ouvriers peu habiles. Ils se montrent, en toute circonstance, aussi économes de leurs gestes et même de leurs paroles que de leur argent. Ils ne paraissent surtout aucunement préoccupés de ces combinaisons fatales de certains vents et de certains courants, qui pourraient, en quelques heures, transformer leur pays tout entier en une vaste mer, et submerger tous ses habitants. Est-ce l'effet du climat? est-ce imitation? Les animaux eux-mêmes, chevaux et



Souvenirs de la Frise. — Courseurs de canaux, d'après un dessin de M. Gauthier-Sturm.

valets, ont un air tranquille et réfléchi qui frappe l'étranger le moins observateur.

Mais comme l'a dit le proverbe italien: *Che va piano, va sano; che va sano, va lontano*: tout en glissant le plus mollement possible sur le canal ou nous naviguons, nous sommes arrivés dans la capitale de la Frise, la plus belle, la plus riche, la plus forte ville de toute la province.

Leeuwarden — l'ex-résidence du *stathouder* et le siège du conseil souverain — est entourée de remparts plantés d'arbres et servant de promenade. Vue du dehors, elle semble reposer dans un nid de verdure; à l'intérieur, elle ne diffère pas beaucoup, si ce n'est par son étendue, des autres villes

frisonnes. Ce sont les mêmes maisons construites en briques peintes, et maintes fois dans un état de propreté irréprochable, les mêmes trottoirs de briques, les mêmes rues pavées de dalles de granit, les mêmes allées de tilleuls, les mêmes canaux, les mêmes ponts, les mêmes bateaux, le même silence, la même solitude.... Vous ne voyez pas plus de curieux aux fenêtres que dans les rues. En Hollande, les affaires ne se font pas avec bruit, comme dans les autres pays. L'ouvrier s'en va à pas comptés à son travail; le négociant prend gravement le chemin de la Bourse; les oisifs s'assent dans les cabarets sans chanter et sans crier.... Rien de moins sociable que les Hollandais. La plupart des maisons sont gardées par une chaîne en fer, qui s'étend tout le long de la façade et arrête les passants à un mètre de distance. Les portes, ornées et ornées d'un magnifique marteau en cuivre, restent toujours hermétiquement fermées, et les fenêtres voilées à l'intérieur par une pièce de toile blanche qui occupe toute la largeur. On dirait des demeures désertes ou habitées par des hommes plongés dans un sommeil fabuleux, comme les personnages de certains contes

de fées... Mais vienne un étranger, à dit M. Marmier, qui ne voudra pas s'en tenir à l'aspect extérieur du pays, qui essaiera de pénétrer dans les habitudes domestiques, dans le génie commercial des Hollandais, de briser cette enveloppe parfois un peu sèche et un peu rude qui cache tant de qualités excellentes, et il aimera la Hollande, et il sera heureux et fier de lui rendre la justice qui lui est accordée si rarement.

Outre les promenades de ses remparts, Leeuwarden renferme un charmant jardin qui appartenait autrefois au prince d'Orange et dont elle s'est emparée. Là, pendant les plus chaudes journées de l'été, les dames frisonnes se décident parfois à venir se montrer aux promeneurs dans leur riche



Souvenirs de la Frise. — Marchand de légumes. — Image de souvenirs de Nieuw. D'après un dessin de M. Gauthier-Sturm.

costume national, et se livrent à d'incessantes et curieuses manœuvres tout pour se garantir du soleil avec l'étrange manœuvre dont elles couvrent leur tête, soit pour l'empêcher d'être emporté par le vent.

Leeuwarden possède une maison de ville, un tribunal, un collège, trois hôpitaux pour les opphiliens, plusieurs hôpitaux et onze églises, inenqu'on sa population ne dépasse pas 20,000 âmes. Mais le sentiment qui s'y établit par son mérite véritable est une visite, c'est sa prison. On y a vu beaucoup la sagesse de ses juges, les heureux résultats obtenus par l'habileté des directeurs, la classification des détenus, etc. En outre, cent ans philanthropes ont constaté que c'était la maison de détention de toute l'Europe où les prisonniers étaient logés dans les plus petits cellules et coïnaient le moins pour leur nourriture. On est parvenu à les faire vivre presque sans respirer et sans manger. Aussi cette prison m'a-t-elle passé-t-elle avec raison pour une des curiosités de la Hollande.

Les orphelins de Leeuwarden seraient peut-être soumis au régime économique des détenus, si un des enfants élevés à l'hospice de cette ville, Jacob Martin Bâjeff, mort dans l'un des héritiers, ne leur avait laissé par testament 350,000 florins. Ses compatriotes reconnaissants lui ont élevé, au milieu de la cour de l'hospice, une pyramide en fer de fonte, portant l'inscription suivante : « Jacob-Martin Bâjeff, membre du grand conseil des Indes, bienfaisant de cet hospice, naquit à Leeuwarden le 9 septembre 1752; il mourut dans cette maison le 19 juillet 1762, et on sortit le 20 avril 1772. Il mourut près de Batavia, le 13 février 1824. » On lui écrivit sur une autre face du monument : « Elevé par la reconnaissance, le 9 septembre 1835. »

A l'ouest de Leeuwarden, et tout près des remparts, s'élève une vieille et ornée tour en briques rouges, qui s'apparent de trois lieues à la route. D'après la tradition, cette tour était, il y a cinq cents ans, bâquée par les eaux du Océan. Allongé actuellement d'environ quatre lieues. D'autres monuments non moins anciens sembleraient prouver qu'à une certaine époque la mer a en effet occupé tous les terres situées à l'est et au nord de la Frise, depuis Harlingen jusqu'au delà de Leeuwarden. Cette conquête de l'homme sur la nature est-elle définitive? La mer ne reprendra-t-elle jamais possession de ses anciens domaines? Il est permis de l'espérer, car la digue qui s'étend maintenant sur toute la côte de la Frise est une des prouesses merveilleuses de l'industrie humaine en général, et de la patience hollandaise en particulier. Aussi la sécurité des Frisons est-elle complète, et si, en se rappelant le passé, les étrangers qui visitent ce pays artificiel s'impatientent parfois de l'avancer, ses habitants jouissent du présent à leur manière, sans paraître redouter les chances du lendemain.

Revue Littéraire.

Les Ouvriers en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits des Travailleurs dans les diverses relations de la vie laborieuse, par M. A. Aruynasse, chef du bureau de l'industrie au ministère de l'Agriculture et du commerce. — 1 vol. in 12; chez Augustin Mithais.

Je n'ai pas besoin, je crois, de déclarer que je suis fort peu socialiste. J'ai fait mes preuves à cet égard, et quand on m'attaque sur ce point, « vous savez, ma mie, de quel bois je me chauffe », comme le dit magistrement M. de Sotenville.

Mais, autant je hais cet esprit anarchique et destructeur, qui veut bouleverser la société pour y mettre de l'ordre, et rimer chacun pour enrichir tout le monde, autant je suis le zélé partisan de ces esprits à la fois éclairés et mesurés qui, évitant les excès d'un pessimisme et d'un optimisme également dangereux, voient les choses telles qu'elles sont, et cherchent les moyens de les améliorer ou il le faut, dans la mesure du possible et du praticable.

Aujourd'hui, nous ne pouvons être sauvés de la fausse science que par la vraie, de la mauvaise démocratie que par la bonne. M. Guizot nous le disait hier avec son bon sens profond : « Quot que vous fassiez, il faut vous arranger pour vivre avec la démocratie. »

Tous les partis, du reste, s'accordent à reconnaître qu'il faut songer sérieusement à tout ce qui est susceptible d'améliorer le sort de la classe ouvrière. L'ouvrier est aujourd'hui tout à fait à la mode, et c'est lui, ce sont ses intérêts qu'on met en avant dans toutes les occasions solennelles.

C'est dans la bouche d'un ouvrier que le *Constitutionnel* place le mot de sa solution, ce qui ira tout seul dont on a tant parlé.

C'est des ouvriers qui vont à Wiesbaden complimenter M. le comte de Chambard, et lui porter le don de joyeux avènement.

C'est au nom des ouvriers, et dans l'ardente affection qu'ils lui inspirent, que M. Granier de Cassagnac clameur et il flétrit hier les bourgeois, et leur poète M. de Voltaire, et leur roi et leur seigneur le roi Louis-Philippe.

Et moi aussi, j'aime les ouvriers. Mais, que M. de Cassagnac ne permette de lui dire, le moment est-il bien choisi pour attaquer les re-levants rois, tombés aujourd'hui comme les re-levants nobles? La bourgeoisie, durant son règne, a fait ce qu'elle a pu, et je suis de ceux qui trouvent qu'elle n'a pas trop mal fait. M. Granier de Cassagnac le pensait de même autrefois et je lui demandai un peu d'indulgence pour d'anciens amis qui ne lui ont pas nu.

De grâce, ne sacrifiez personne l'amour de l'ouvrier n'enfante pas nécessairement la haine du bourgeois, et je crois même qu'il est impossible de bien aimer les uns sans aimer aussi un peu les autres. Leurs intérêts se touchent trop près pour qu'on puisse les séparer sans porter à ceux-ci comme à ceux-là une préjudice irréparable.

C'est ce que voulait faire le socialisme, tandis que l'économie politique, tout au contraire, recherche les moyens

d'unir plus étroitement encore ces intérêts divers mais non opposés, en donnant à chacun d'eux la satisfaction à laquelle il a droit. Ne disons donc pas anathème à l'économie politique. N'allons pas traiter Turgot comme Louis Blanc, ainsi que le faisait hier M. Francis Lacombe, un de ces polémistes trop ardents, quoique très-savants d'ailleurs, à qui l'horreur de la philosophie moderne inspire le culte du moyen âge, et qui, volontiers, iraient demander aux établissements de saint Louis un préservatif contre les rêveries de M. Proudhon ou de M. Pierre Leroux.

Du reste, ces exes ne sont pas nouveaux. Après d'Holbach, après Marat, après Robespierre, arrive M. de Maitre, qui prouve nettement la légitimité, la nécessité du plus absolu despotisme, et qui prouve encore (car ce diable d'homme prouve tout) que rien n'a égalé la mansuétude des juges de la sainte inquisition.

Heureusement, entre ces niveleurs ou ces réactionnaires également excessifs, se placent toujours un certain nombre d'esprits sages, amis d'un honnête milieu, qui gardent du passé ce qu'il en faut garder, et prennent du présent ce qu'il faut en prendre, qui ne veulent ni éteindre les lumières ni rallumer le feu, qui, n'exagérant ni en dissimulant le mal, croient que le premier moyen pour y remédier, c'est d'abord de le bien connaître.

Les remarquables travaux de M. Audigane l'ont déjà rangés dans cette classe d'êtres honnêtes instruit, exact, inépuisable et judicieux. Il est de ceux qui ont le mieux compris la tâche de la société nouvelle, et qui, pour leur compte, travaillent à l'accomplir, dans la mesure de leur force et de leur habileté. Rapprocher et non diviser, indiquer au bourgeois comme à l'ouvrier leurs droits et leurs devoirs réciproques, leur démontrer fortement combien il leur importe d'agir de concert et de se ménager les uns les autres, telle a été la généreuse pensée qui a inspiré la plupart des écrits de M. Audigane, et particulièrement celui-ci, appelé à prendre une place distinguée dans cette *Bibliothèque des ouvriers*, aujourd'hui l'objet et même la marotte de beaucoup de gens.

Si j'avais à en dresser le catalogue, il serait fort court et uniquement composé d'ouvrages d'une utilité pratique. Je ne crois pas le moins du monde, en ce qui concerne M. de La Martine, qu'il puisse y avoir une littérature spéciale pour les ouvriers, pas plus que je n'en comprendrais une destinée uniquement à l'éducation des marchands de drap ou à l'amusement d'une famille royale. Quand Rameau écrivait *Andronique* et *Phèdre*, Molière *Tartuffe* et le *Misanthrope*, est-ce qu'ils travaillaient uniquement pour Louis XIV et pour Versailles, ou bien pour toute la France, pour la France de tous les temps, pour le monde entier? Ce qui fait précisément la beauté d'une œuvre d'art, c'est qu'elle parle à tous un langage que tous comprennent, le manant comme le gentilhomme, la courtisane comme la duchesse. Et ce que les ouvriers ont la tête et le cœur faits autrement que le reste des humains? Pourquoi donc ce qui est beau pour eux ne le serait pas pour eux-là?

Je dirai plus : tout ce qui est fait dans cette vue bon n'est de plaisir à tel ou tel public, qu'il soit en blouses ou en habits brodés, la tète ou la basse-voix et tombe bientôt dans le ridicule. Je crois tout à l'heure *Andronique* et *Phèdre*. Eh bien! dans ces chefs-d'œuvre de la sensibilité, de la raison et du goût, il y a cependant quelques nuances qui ont pâli, et ce sont précisément celles qui nous reproblent trop légèrement le ton de cette cour où ils furent composés, et dont l'esprit dominant alors toute la société.

Les historiens, à cet égard, allèrent plus loin que les poètes. La plupart de ceux qui exrivent notre histoire sous Louis XIV et sous Louis XV, historiographe brevetés et pontifes, façonnèrent tous les rois de France à l'image du roi régnant, et toutes les époques de la monarchie sur celle où ils avaient le bonheur de vivre avec une bonne pension. Lisez Velly, Mézeray, Anquetil; pour eux, le roi Clovis est un autre Louis XIV, qui a sa cour, ses grands dignitaires, ses gentil-hommes de la chambre, son parlement, qui épouse une vertueuse princesse, et tient toute la France sous son unique et souveraine autorité. Qu'est-il advenu de ces historiens? Ce qu'il lui adviendra précisément de celles de M. Agricoll Perquier, ce Velly de Fatiher, ce Mézeray de la Mouze, moins le talent du style toutefois. M. Agricoll Perquier a voulu écrire pour les ouvriers une histoire universelle, mais une histoire essentiellement démocratique et tout fait ramené à la grande idée socialiste. De ce lui sont, s'il fallait en croire cet universel historien, que depuis la naissance du monde jusqu'en cette bienheureuse année 1830, il n'a été question que de l'organisation du travail, et que le spectacle du passé n'offre que l'éternelle lutte des socialistes contre les réactionnaires : Socrate est un socialiste, Xénophon un autre socialiste, etc., etc.

Voilà où aboutit cette prétention, ce parti pris de m'écrire que pour telle ou telle classe de lecteurs. Je parle ici de ces genres qui ont nécessairement un caractère d'universalité, comme la poésie, comme l'histoire, etc. Je n'entends point du reste faire la guerre aux traités spéciaux. Les manuels Rortj jouissent de toute mon estime, mais, si je ne me trompe, ce n'est pas là de la littérature.

Laissons donc de côté cette chimère d'un art fait pour les maçons et les couturiers. Ne faisons pas tomber la poésie en enfance ou en quenouille. Mais autant que possible, écrivons pour les ouvriers quelques livres utiles, qui les intéresseront spécialement, parce qu'ils traitent de leurs travaux, de leurs devoirs et de leurs droits; des livres enfin comme celui que nous donne aujourd'hui M. Audigane, où tout ce que comprend le code de l'ouvrier est résumé sous une forme claire et précise. Facile à comprendre, facile à retenir.

C'est une suite d'entretiens ou un an en ouvrant leur part à de plus jeunes des fruits de sa longue et laborieuse expérience, et personnellement pas une parole de son M. Audigane nous raconte comment il en a entendu parler, et ce qui l'a conduit à lui faire jouer le rôle qu'il lui donne dans

son livre. En se rendant, il y a quelques mois, à une usine du département de la Seine-Inférieure pour assister à une fête patronale qu'on y célèbre avec quelque éclat, notre auteur fut tout surpris d'y voir les préparatifs de fête changés en signes de deuil; la veille, l'explosion d'une machine à vapeur avait tué l'un des ouvriers les plus anciens et les plus estimés de l'établissement, où il était entré en 1829, après avoir servi dix-huit ans dans la marine royale. Ce brave homme, nommé Nogaret, avait passé sa vie à rendre service à tout le monde, et il n'avait pas moins d'intelligence que d'activité. Apprenant vite, n'oubliant rien il possédait des connaissances très-étendues, et prenait plaisir à les transmettre à ses camarades. Surtout il avait étudié tout ce qui concerne les droits et les devoirs des ouvriers; c'était toujours à lui qu'on en appelait en cas de litige, et, chose remarquable, ses décisions étaient aussi respectueusement acceptées par les bourgeois que par les ouvriers. « A lui seul Nogaret formait un conseil de prud'hommes, » nous dit M. Audigane, qui nous donne encore sur cet homme rare ces curieux renseignements :

« Lorsqu'une loi vint, en 1831, rendre obligatoire l'instruction pour les jeunes enfants employés dans les manufactures, l'ancien maître, à défaut d'instituteur, s'était volontiers chargé de faire la classe aux enfants. On était surpris de voir combien il savait pour à ce nouveau rôle ses habitudes un peu brusques. Ses leçons simples, patentes, captivaient sans effort l'attention de ses élèves. »

« Le rôle de Nogaret comme instituteur s'était impossiblement accru. A la prière des ouvriers adultes de l'usine, Nogaret avait consenti à leur exposer les règles qui président aux relations du travailleur avec le patron qui l'emploie. Telle fut la matière d'un enseignement qui se donnait sans apprêt, une ou deux fois la semaine, pendant les heures de repos, et qui durait tout au plus quinze ou vingt minutes. Le matin avait lieu ordinairement en plein air, dans la cour de la fabrique, sous un groupe de marronniers. Durant les fréquentes visites que je faisais à cet établissement, je ne manquais jamais de venir écouter ces petits discours si naturels et si sensés. »

Ce sont ces petits discours que M. Audigane s'est proposé de reproduire, en les étendant un peu sans doute et en leur donnant plus de suite et de précision. Nous croyons que le savant économiste y a très-bien réussi; et ce n'est pas chose facile que de parler simplement et sagement de droit et d'économie politique, d'éviter à la fois dans ces matières mises à la portée de toutes les intelligences la sèche-tesse et la puérilité. Chacun de ces entretiens est fort court et traite d'une ou deux questions au plus; mais rien d'essenti-ment n'y est oublié, et surtout rien n'y est laissé à l'esprit de discussion. Ce n'est pas que M. Audigane soit de ces hommes aérés (pas trop bonnes parfois) qui s'imaginez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et qu'il n'y a plus qu'à se croiser les bras. Non, notre auteur ne s'enlèverait point le droit de conseil et de monitrance. En développant, en expliquant les institutions économiques qui nous régissent, il indique çà et là par où elles lui paraissent pecher; mais il le fait avec une extrême réserve, comme le font d'ordinaire tous les gens qui ont raison, et qui savent que la vérité n'a qu'à se laisser entrevoir pour être généralement aperçue et sentie.

Le premier soin de M. Audigane et de l'ouvrier son interprète, c'est de faire aimer au travailleur son travail, c'est de le relever lui-même à ses propres yeux. C'est précisément ce qu'oublient le plus volontiers les socialistes, beaucoup plus occupés de tirer à boulets rouges sur les patrons et de permettre leurs jouissances au travailleur que de chercher dans la condition de celui-ci les avantages qui peuvent jusqu'à un certain point en compenser les inconvénients.

La loi déjà cherchée à porter remède à quelques-uns de ces inconvénients-là; elle a élevé des digues contre les excès du régime de liberté sous lequel nous vivons; et, selon M. Audigane, il est à croire qu'elle ne s'en tiendra pas là. Toutefois, le jugement économique ne va pas, et je lui en sais bon gré, jusqu'à croire qu'il faille changer les conditions essentielles de ce régime, aussi attaqué aujourd'hui que l'était, du temps de Turgot, celui des corporations. La liberté industrielle est, selon moi, soldaire de la liberté politique; et cela est si vrai, que M. Louis Blanc, pour détruire la concurrence, ne trouve politiquement d'autre expédient que la dictature.

Mais si la liberté industrielle existe, elle doit exister pour tout le monde. Je suis de l'avis de M. Audigane, lorsqu'il blâme l'obligation où sont les ouvriers de soumettre leurs livrets au visa de la police. Le livret est le registre d'affaires de l'ouvrier, ce qui fait foi de ses engagements envers le patron et de ses engagements du patron envers lui; on faire un moyen de police, n'est-ce pas en dénaturer le caractère? N'est-ce pas faire peser d'imprudents serpens sur une classe tout entière? Si cette classe renferme beaucoup d'individus dangereux, ne peut-on les surveiller autrement, au lieu d'envelopper dans la même déliaance les honnêtes gens et les coquins? Dans tous les pays, et surtout en France, il faut ménager avec soin les amours-propres. Nous sommes un peuple très van; et un grand exemple, sans parler des autres, l'a prouvé récemment, nous faisons bon marché de notre liberté à qui flatte notre vanité.

Je suis encore de l'avis de M. Audigane, lorsqu'en parlant de l'interruption du travail les dimanches et jours fériés, il dit ce sujet :

« L'adoption d'un jour de repos, après un certain nombre de jours de fatigue, est un des besoins de notre nature aussi bien qu'un précepte de la religion. La division du temps en périodes de sept jours n'est pas un fait arbitraire imposé à un seul peuple par le caprice d'une législation d'hier... Ce mode de groupe les jours, outre qu'il repose sur la plus haute des traditions religieuses, a été le plus universellement adopté. On peut donc considérer cette division du temps comme le résultat de l'expérience du genre humain. » C'est, au reste, ce que M. Proudhon a fort bien démontré.

et une santé florissante à un terrain visiblement comblé des grâces du Très-Haut.

Après avoir sans malencontre fureté et parcouru en tous sens les allées du saint clos, jonchées de hautes herbes, erré dans les ruines, déchiffré les pierres tumulaires, recensé les débris épars de statuettes et de bas reliefs provenant de la vieille église, je suis sorti par une autre breche (ô comte Ory !) et je suis retourné à la ville en suivant la levée à mi-côte, au milieu d'adorables maisons de campagne, perdues dans de petits massifs, à cent mille lieues de l'univers, et de manoirs des quinzième et seizième siècles si bien conservés qu'ils semblent faits d'hier, mais dont le mille-neuf pittoresque est écrit sur le moindre de leurs détails. Un surtout m'a frappé, à deux pas de la porte la plus dérobée du couvent, par la royale salamandre qui en couronne le portail. Tous mes lecteurs savent que cet incombustible saurien était l'emblème personnel et favori du roi François... Et à la porte du couvent... Est-ce que, par hasard ? Mais non. N'obérons pas la mémoire, déjà un peu chargée, des pieuses nonnes : c'est bien assez du comte Ory et des quatorze chevaliers. La petite maison de François I^{er} avait sans doute un autre usage ; il le faut croire : comptions d'ailleurs sur M. Scribo pour nous éclairer quelque jour (si l'on passe par là) ce mystère.

Toute cette jolie côte de Saint-Symphorien est d'ailleurs couverte de ces singulières habitations dans le tuffeau, particulières à la Touraine et à l'Anjou, ou, pour parler plus correctement, elle les recouvre. On nomme tuffeau la pierre tendre et crayeuse qui abonde sur toute la superficie du sol tourangeau, notamment le long de la Loire, et dont on construit sans grands frais des maisons toutes en pierres de taille, propres, agréables à l'œil, et dont la blancheur éclatante qui s'altère peu trahit d'une façon harmonieuse avec la teinte lustrée et sombre des toitures en ardoises. Mais, de temps immémorial, les pauvres gens, que leur manque de ressources empêche de recourir à l'architecture, sont habitués de se créer, avec peu de peines et de dépenses, une habitation sous le sol. Ils creusent une cave dans ce tuffeau friable qui cède à la pression de l'angle ; la paroi en est un peu humide et salpêtrée, et l'air n'est pas des plus sains, malheureusement ; mais il n'importe, la pauvreté n'a pas le choix. On a ainsi sous terre salle à manger, cuisine, chambre à coucher, quelquefois même salon (dans les *bonnes maisons*). Quand la famille augmente, on fait des pieds et des mains pour s'agrandir, comme le rat dans son fromage de Hollande. Dans la voûte, au-dessus de l'âtre, sont pratiqués des conduits pour porter la fumée au dehors ; s'ils s'échappent par des cheminées qui s'élèvent abruptement au milieu du sol végétal, en sorte que, vous promenant dans un champ de blé, une vigne, un safran ou une luzerne, vous êtes tout surpris de trouver devant vous quantité de bornes qui fument. Ce spectacle serait assez réjouissant dans son imprévu, si, indice d'une misère trop générale et trop réelle, il n'était au fond assez triste.

FÉLIX MORAND.

Des proportions symétriques.

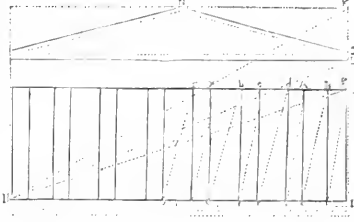
M. Hay, membre de la Société royale de Londres, a communiqué récemment à la Société Britannique d'Edimbourg un mémoire, dans lequel se trouve développée une théorie extrêmement ingénieuse sur les proportions symétriques des figures. Quoique nous ne connaissions le travail du savant anglais que par l'analyse succincte qui en a été publiée par le *The Illustrated London News*, il nous a paru intéressant au plus haut point d'observer les arts du dessin auxquels il doit fournir les applications les plus heureuses. C'est à ce titre que nous reproduisons, d'après le journal que nous venons de citer, l'exposé sommaire du système de M. Hay, à la sagacité duquel nous devons la révélation d'une loi générale que personne avant lui n'avait encore soupçonnée.

La loi fondamentale de l'harmonie, dit M. Hay, repose sur ce fait que l'oreille est charmée par le mélange des sons, à la condition que les vibrations qui les constituent se succèdent avec une fréquence exprimée par des rapports arithmétiques d'une extrême simplicité. Ainsi, lorsque les notes *ut* et *sol* résonnent simultanément, on ressent une sensation agréable, déterminée par cette circonstance que le son qui produit la première fournit deux vibrations, tandis que l'autre en fournit trois. Au contraire, si les notes *ut* et *ut* dièse, qui vibrent avec une rapidité relative de 10 à 11 approximativement, résonnent ensemble, la combinaison de ces deux sons est d'un effet excessivement désagréable, même pour l'oreille la moins exercée.

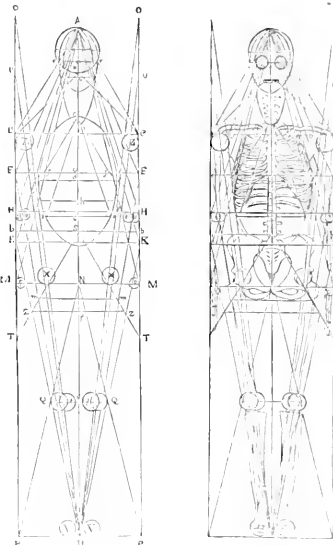
Le premier principe posé par M. Hay est celui-ci : Que l'œil, relativement aux dimensions, est guidé par des rapports proportionnels, aussi simples que ceux au moyen desquels l'oreille apprécie les sons. Au premier abord, cette analogie entre l'œil et l'oreille n'est pas rigoureusement exacte ; d'autant que l'œil juge les objets en passant d'un point à un autre, tandis que l'oreille n'a que des perceptions simultanées, complètes. On répond à cette objection par deux considérations : la première, qui sera tout à l'heure rendue plus évidente, c'est que le rapport est sans cesse présent à l'œil dans les cas ordinaires, ce qui est l'équivalent de la note fondamentale d'une mélodie qui frapperait l'oreille d'une manière continue ; la seconde, c'est que toutes les facultés de l'homme sont, dès sa naissance, développées par l'éducation, soit spontanément, soit à son usage, de sorte que l'oreille perfectionnée continuellement la faculté qu'elle a de juger une succession de sons, quoique l'attention soit en défaut pour en saisir les intervalles. On ne sait pas généralement à quel degré de développement les facultés humaines peuvent atteindre. Dans l'enfance, la nécessité nous familiarise avec leur usage le plus simple, l'enfant apprend, par l'action musculaire, à se rendre compte des distances. Sa main trouve bientôt la direction de la bouche ; il peut progressivement toucher les différentes parties de son corps, même dans l'obscurité ; là finit son éducation.

L'aveugle joueur de violon, qui n'a appris que par l'audition, ne s'aventurera jamais à détacher son son instrument, privé

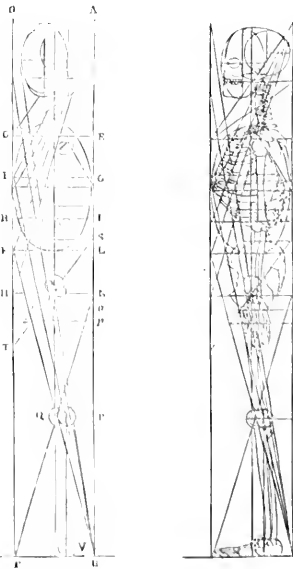
qu'il est du sentiment des distances, lequel avec très-peu d'étude le rendrait capable de parcourir toute la table des sons. Il suffit d'avoir entendu un habile exécutant, tel que Paganini, pour convaincre les artistes d'un mérite infini, que leur



talent peut être développé au delà des limites dans lesquelles il est circonscrit ; et quoique personne n'ait montré le génie de



Vénérable artiste que nous venons de nommer, beaucoup peuvent acquiescir à sa science. La même proposition est vraie de ceux-ci.



autres facultés. L'éducation de l'oreille est peut-être plus exacte que pour les autres sens ; mais que l'oreille soit susceptible d'être cultivée, de devenir capable de juger non-seulement à suite de sons, mais encore de discerner avec une extrême précision même des sons isolés, c'est un fait connu de tous les musiciens. Ceci admis, l'analogie entre l'œil et l'oreille, par rapport à l'objet qui nous occupe, est parfaite. Nous fortifierons l'argument en faisant remarquer que l'œil n'a aucun moyen naturel précis pour juger des dimensions. L'étude seule met l'artiste à même de découvrir les défauts de proportions d'une figure qu'échappent à un œil inexercé.

M. Hay établit en second lieu que l'œil est conduit dans la perception des objets par la direction plus que par la distance de même que l'oreille est guidée par le nombre des vibrations plus que par leur développement. L'architecte sait bien que l'évaluation d'un édifice simple est mieux proportionnée que toute autre ; s'il essaie d'appliquer des proportions numériques à des mesures respectives, il se convaincra qu'elles pèchent de tout poids. Depuis Albert Durer jusqu'à nos jours, des artistes ont mesuré les proportions relatives de la figure humaine, mais aucun n'est encore parvenu à formuler des déductions positives satisfaisantes. Ce résultat provient de ce qu'ils ont pris comme étalon de mesure l'étendue, non la direction ; de ce qu'ils se sont attachés à la simplicité des proportions linéaires, plus que la proportion relative des angles. En peinture, une composition d'un des côtés est mieux proportionnée que toute autre, pas de beaucoup aussi agréablement proportionnée qu'à l'autre, dans laquelle un des côtés est la moitié de la diagonale, et dans laquelle l'angle formé par la diagonale avec l'un des côtés est la moitié de l'angle que cette même diagonale forme à l'autre côté.

Ainsi la base du système de M. Hay est celle-ci : qu'une figure charmante l'œil au même degré que ses angles fondamentaux entre eux ou rapport identique à celui des vibrations d'une même corde harmonique. Or, en musique, les divisions les plus simples sont 2, 3, etc., qui produisent l'octave et la double octave ; les divisions suivantes sont 3, 6, etc., qui produisent la quinte, douzième, ainsi de suite ; et l'harmonie des notes est toujours proportionnelle à la simplicité des nombres qui expriment les vibrations. La même chose est vraie des angles fondamentaux d'une figure. On verra par l'examen des dessins explicatifs que sont ces angles. Dans la façade d'un édifice, pour les fenêtres les portes, dans tout parallélogramme enfin, l'angle que détermine la forme est l'angle compris entre la diagonale et l'un des côtés. Ainsi, par exemple, dans la façade du Parthénon (voir la figure), c'est l'angle compris entre IK et III. On convert une ellipse en parallélogramme en joignant les extrémités d'axes les plus longs et celles des axes les plus petits. L'angle formé par la diagonale et l'un des côtés du parallélogramme ainsi obtenu est l'angle de l'ellipse. En conséquence de ces explications, l'auteur démontre que les proportions du portique le plus renommé qui soit au monde, dérivent de sept angles harmoniques, c'est-à-dire : $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}, \frac{1}{5}, \frac{1}{6}, \frac{1}{7}, \frac{1}{8}$ d'angle droit. Ces angles sont dans la figure jointe au texte KIII ($\frac{1}{2}$), LII ($\frac{1}{3}$), MIII ($\frac{1}{4}$), UZP ($\frac{1}{5}$), KNO ($\frac{1}{6}$), ACB ($\frac{1}{7}$), TYX ($\frac{1}{8}$), et non des angles différents de ceux-ci.

L'auteur a essayé les applications de son système à la nature inanimée. Il a trouvé, par exemple, dans les feuilles des arbres une tendance vers une forme typique, affectant la figure du cercle ou de l'ellipse, et disposé de manière à former, avec la nervure moyenne, des angles harmoniques. Les ellipses, dans première figure, donnent un angle (égal à deux cinquièmes d'angle droit, et forment, avec la nervure moyenne, un angle d'angle droit. Dans les deux autres figures, les deux angles des ellipses et les angles que les ellipses forment avec la nervure moyenne sont le tiers d'un angle droit.

Le point principal du travail de M. Hay est l'application particulière du système à la forme et aux proportions de la figure humaine, qui devrait, ce semble, présenter a priori le développement le plus complet de la beauté symétrique. La méthode adoptée offre le procédé le plus simple pour tracer une figure humaine, réunissant les proportions données par les meilleurs ouvrages de l'art grec.

Soit AB la hauteur de la figure. Tracer les lignes AC, AF, AH, AN, AM, BK, BO, formant avec la ligne AB des angles par lesquels qui soient $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}, \frac{1}{5}, \frac{1}{6}, \frac{1}{7}, \frac{1}{8}$ d'angle droit. Le point déterminé la largeur de la figure. Et si, du point K, on trace PKO parallèle à AB, on achève tout naturellement la construction. Par le point L, en AM coupe FG, tracer LN et LN' x formant un tiers d'angle droit avec AB. Tirer la ligne CF, formant avec AC la moitié d'un angle droit. Au point A soit un cercle à deux ellipses ; les angles de ces dernières sont $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{3}$ d'angle droit. Parallèlement la grande ellipse à L est d'un tiers d'angle droit.

A l'aide de ce dessin, l'auteur démontre qu'il est facile de tracer une figure de femme dans ses proportions les plus exactes les points suivants étant déterminés par le plan lui-même : La dimension relative et la forme du crâne et des os de la face.

La longueur relative de la colonne dorsale et la disposition de principales articulations qui sont monvoir la tête, le col et le torse.

La longueur du col, et les longueurs relatives des vertèbres dorsales et des lombes.

La largeur des épaules, la longueur des bras à partir de l'épaule.

La forme et la dimension relative du thorax, le développement du sternum, la position des côtes et des clavicules, la longueur, la largeur et la hauteur du bassin.

La longueur de la jambe, de la hanche au genou, du genou à la cheville et de la cheville au talon ; les articulations et la position de la hanche, du genou et de la cheville du pied ; en un mot, la proportion de toutes les parties qui concourent à la forme générale, ainsi que de toutes les articulations des différentes parties du corps où s'accomplit un mouvement.

Pour tracer une échelle convenable à une figure d'homme, il suffit d'augmenter l'angle fondamental et de le diviser exactement de la même manière que pour le squelette de la femme.

Promenades et Jardins publics. — Études parisiennes par Valentin. (Suite. — Voir le N° 396.)



MABILLE. — *Les Spectateurs.*



MABILLE. — *Le Spectacle.*



MABILLE. — *À l'heure du souper.*



MABILLE. — *Le Départ.*



Incendie du bourg de Chorges près Gap (Hautes-Alpes).

« En 1692, dit en terminant M. Templier, le duc de Savoie s'empara du Briançonnais, de l'Embrunais, et brûla Chorges. En 1770, tout le bourg, à part cinq maisons, est victime d'un vaste incendie. L'année suivante, 1771, le même malheur se renouvelle sur plusieurs habitations à peine relevées. Trente maisons sont consumées par les flammes en 1820, et, douze années après, deux hameaux de Chorges périssent par le feu. On sait, ajoute-t-il, les désastres causés par le sinistre du 9 septembre 1850; et, comme si le feu ne suffisait pas, les inondations, causées par les deux torrents qui avoisinent Chorges, ont aussi contribué à sa ruine. En 1838, au mois de juillet, une petite pluie tombe d'abord sur les aiguilles de la montagne; bientôt un sourd mugissement, précurseur de la tempête, se fait entendre; le torrent des Monnettes se précipite de la montagne sous la forme d'une avalanche d'eau, roulant de-

exciter leur pitié? A l'aspect de ce plan, indiquant ce qui reste aujourd'hui de ce bourg de Chorges, qui pourrait ne pas songer aux enfants et aux vieillards privés de pain et d'abri?

On nous invite à ouvrir une souscription dans nos bureaux; nous ne savons si la charité accueillera notre appel comme nous le souhaitons; mais, après avoir contribué pour notre faible part à la réparation, il nous reste un devoir à remplir, en nous prêtant au désir de la commission de secours: c'est de provoquer le concours de nos lecteurs, et de nous charger de transmettre leurs offrandes.

La commission de secours s'est adressée en ces termes aux âmes charitables :

« Gap, 25 septembre 1850.

« Le bourg de Chorges a presque entièrement disparu. Le plus affreux incendie dont on ait conservé le souvenir dans ces contrées, et qui rappelle celui de la ville de Salins, a dévoré en quelques instants cent quarante habitations humaines.

« Rien n'égalé l'aspect de désolation et de ruine qu'offre cette malheureuse localité; tout y est tellement détruit qu'on la dirait déserte depuis des siècles. Pas un toit n'est debout, pas une poutre qui soit restée sur ses points d'appui, pas un mur peut-être qui soit en état de supporter le poids d'une nouvelle charpente.

« Et c'est à l'entrée de l'hiver, dans les montagnes des Alpes, que plus de cent familles sont réduites à cette extrémité de n'avoir ni abri, ni vêtements, ni linge, ni meubles, ni provisions d'aucune espèce!... En proie à toutes les épreuves du besoin, à toutes les horreurs du désespoir, que vont-elles devenir?... Les Alpes sont françaises; elles sont un des repaires naturels de la patrie; la France, ce pays où la charité ne meurt pas, et qui n'a jamais laissé souffrir ses enfants, se souviendra des Alpes. Hejà, par la voie

« Nous vous conjurons, Monsieur, d'ouvrir une liste de souscription, de provoquer énergiquement le zèle de la charité publique, car les faibles ressources de nos pauvres contrées ne suffisent jamais même aux plus urgents besoins des malheureuses victimes du sinistre.

« D'avance, Monsieur, daignez agréer l'expression de notre vive et respectueuse gratitude.

« Les membres de la Commission,

- « CHAIX, juge de paix à Chorges.
- « EMMARD, curé à Chorges.
- « BURNAND, maire à Chorges.
- « PLESSIER, membre du Conseil général.
- « PROVESAL, notaire.
- « DE ROTHIIVON, directeur des contributions directes, membres adjoints.
- « LESNOS, notaire à Gap.
- « JAMES, curé de Gap.

On souscrit, pour venir au secours des incendiés de Chorges, au bureau de l'Illustration, rue Richelieu, 60.



Plan du bourg de Chorges, après l'incendie du 9 septembre 1850.

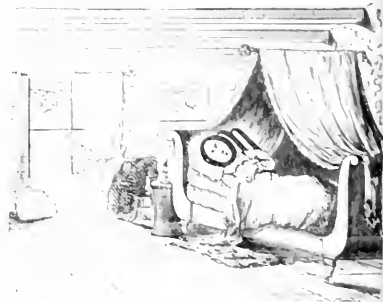
* Bâtiment dans lequel le feu s'est déclaré. — Les parties hachurées indiquent les habitations détruites par l'incendie.

vant elle un amas de blocs entassés, parets à un barrage mobile. La digue qui protège le bourg, formant un mur massif, maçonné à chaux et à plâtre, large de deux mètres, haut de cinq mètres, est subitement entamée sur une largeur de 25 mètres, et précipitée sur Chorges...

N'est-ce pas là, comme nous le disions, une terre vouée à la douleur et à la ruine, et ce tableau tardif que nous offrons à nos lecteurs n'est-il pas, en tout temps, fait pour

de la presse, nous avons fait un appel à la France entière; c'est maintenant à tous les hommes éminents, à tous les chefs de service que nous nous adressons. L'aumône de tous nous est nécessaire, et c'est au nom de l'humanité et de la religion que nous frappons de bon à toutes les portes. Il nous reste un regret, celui de ne pouvoir nous y présenter, tant les maux dont souffrent nos frères nous ont paru immenses.

Rébus.



ÉVALUATION DU DERNIER REBUS.

Pour soutenir et F. en se. Dans sa lutte contre le froid, il faudrait un lit avec deux épaves et un feu rouge.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi d'un mandat sur la poste ou par l'envoi de chèques, ou par des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondants de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tire à la presse mécanique de PAULIN, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

23 NOVEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 404. — Vol. XVI. — Du Vendredi 22 au Vendredi 29 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 40.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — L'explosion à bord de l'*Almyra*. — Documents pour servir à l'histoire du salaire. — Un carrousel sous Louis XIV. — Courrier de Paris. — Bulletin académique. — Le *Mystère de la Passion* au Bavière. — Honne et le Tasse. — Chronique musicale. — Un tableau du maître. — Comédie de la Gatta-Petola. — Louis Marry, notaire aéronautique. — Bulletin des beaux-arts. — Correspondance.
Nouvelles : Explosion à bord de l'*Almyra*. — Statue de la reine Isabelle à Madrid, vue du théâtre de Oriente à Malaga, Jenny Lind, vente à l'encan des billets pour les représentations de Jenny Lind. — *Mystère de la Passion* : Judas Iscariote, Caspé, docteurs de la loi, 2 graveurs, acteur représentant le personnage de Christ; théâtre pendant la représentation du *Mystère*. — Une représentation de la *Sonnambula*, croquis par Marcelin, 22 graveurs. — Portrait de Louis Marry. — Rébus.

M. Bocher a annoncé que la commission d'enquête sur l'impôt des boissons avait terminé ses travaux et arrêté ses résolutions sur cette grande question tranchée si hardiment par la Constituante dans les derniers jours de son existence. On attendait avec impatience l'achèvement de cette enquête sur la situation de l'une des industries agricoles les plus considérables de la France; et la solution définitive amènera certainement une des discussions les plus graves, à la fois au point de vue politique et au point de vue économique, qui puissent occuper l'Assemblée législative avant le terme de son existence.

Enfin, lundi dernier, un incident, qui s'est élevé sur la loi électorale du 31 mai dernier, à l'occasion de l'élection de M. le général de Lahitte, ministre des affaires étrangères, par le département du Nord, a pour un instant éveillé toutes les passions de l'Assemblée. La politique pure, qui, quoi qu'on dise de l'importance des questions économiques,

a toujours, chez nous, le pas dans la discussion, a bien vite dissipé la froideur des premiers jours, et les protestations violentes, les rappels à l'ordre, le tumulte à gauche et à droite ont prouvé que, durant leur repos trimestriel, les partis parlementaires n'ont rien perdu de leur ardeur, de leur amosité, nous pourrions presque dire, pour certains, de leur emportement. Du reste la question expliqua cette soudaine vivacité : la loi du 31 mai est évidemment le terrain choisi par l'opposition de gauche et d'extrême gauche pour les luttes les plus opiniâtres; et, avoir les mouvements qu'elle excite dix-huit mois encore avant l'époque où elle doit exercer son influence décisive, on peut prévoir les débats que soulèvera son application quand on sera à la veille de l'heure solennelle, quand on touchera au mois de mai 1852.

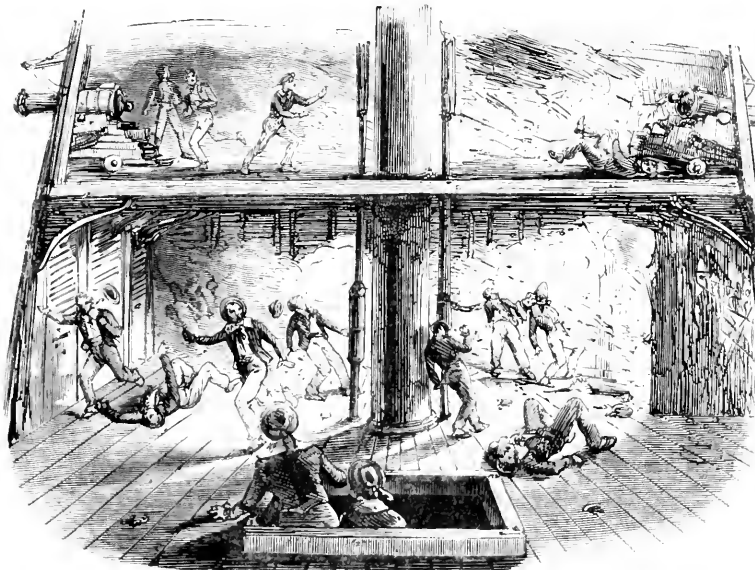
Le vote de l'Assemblée n'était pas douteux. Malgré les réclamations de l'extrême gauche, elle a validé, à une forte majorité, l'élection de M. le général de Lahitte, mettant d'autant plus d'importance à répondre par le chiffre du scrutin aux adversaires de la loi, que cela lui semblait, pour elle-même peut-être, une protestation contre les attaques, au moins peu mesurées, adressées à une loi votée et promulguée depuis plusieurs mois.

Cette séance, si orageuse à son début, s'est complétée d'une façon très-calme, par le vote silencieux de deux lois qui méritaient une plus sérieuse attention. La première avait pour objet la prorogation de la convention commerciale conclue entre la France et la Sardaigne. Cette convention est le premier pas vers un traité dont l'un des principaux buts sera d'enlever définitivement à la contre-façon étrangère le marché piémontais, où elle a longtemps un débouché important, aux dépens de la librairie française. La seconde concernait, ainsi que nous l'avions annoncé, les correspondances privées par la voie de la télégraphie électrique. Cette loi, dont nous avons signalé toute l'importance, a été votée rapidement et sans discussion, et cette précipitation a laissé passer, peut-être, des dispositions qu'un examen plus attentif eût écartées. D'une part, en exagérant, il nous semble, les garanties que réclament les droits légitimes de l'autorité, on a accepté des restrictions inégalement gênantes, et, d'un autre côté, on ne s'est pas suffisamment

Histoire de la semaine

Dans ses séances de vendredi et samedi l'Assemblée, comme les jours précédents, a plutôt fait acte de présence

qu'elle n'a repris sérieusement le cours de ses travaux. Ces séances, commencées tard, terminées de bonne heure, ont été presque exclusivement remplies par des premières délibérations, qui n'ont, comme l'habitude, donné lieu qu'à des votes d'enregistrement. En effet, dans le système en usage, les trois délibérations, dont, comme on sait, pour éviter tout entraînement et toute surprise de la part d'une Assemblée, les décisions sont souveraines, les véritables discussions ne se ouvrent en général qu'à la deuxième délibération. Samedi, enfin, il y avait eu tel, que l'Assemblée s'est réfugiée, pour gagner une heure ou deux, dans des rapports de péchés, cette espèce d'*en-cas* parlementaire qu'on ne sert qu'aux moments où l'on y a misette à l'ordre du jour. Aussi n'aurions-nous pas cru même devoir mentionner ces deux séances et elles n'avaient été traversées par la présentation de deux projets de loi importants, l'un proposant le rachat pour le compte de l'Etat des quatre canaux de Bretagne, du Niernais, de Berry et le canal latéral de la Loire, et du canal du Rhône au Rhin dont l'exploitation par le gouvernement intéresse particulièrement la circulation commerciale et industrielle; l'autre relatif à une nouvelle évaluation des revenus territoriaux dans le but d'établir une plus juste proportionnalité entre le revenu et l'impôt. Dans la séance de samedi, encore,



EXPLOSION A BORD DE L'ALMYRA

Le 8 novembre, à cinq heures cinq minutes du matin, une violente explosion eut lieu dans l'entre-pont du vaisseau. La chambre du maître canonier renfermait, à l'insu de l'autorité, des artifices et de la poudre; on suppose que ce premier maître en venant chercher chez lui quelques feux de conserve pour remplacer ceux qui avaient été consommés pendant la nuit, avait mis le feu aux matières inflammables qu'il avait ou la malheureuse imprudence de réunir dans sa chambre. Il ne restait plus vestige des chambres de maîtres à bord; toute la partie correspondante du magasin général, cloisons et armoires, fut démolie. Le pont de la première batterie, au-dessus de la chambre du maître canonier, avait été conté par un long et de 10 mètres avec une telle force que deux affûts furent brisés, et que les bordages avaient été trapper sur le pont supérieur. Un mousse fut écrasé dans cet endroit, et plusieurs hommes furent blessés dans leurs haïnes. *Extrait du rapport de M. le contre-amiral DuRoirot.* (Voir à la page suivante.)

arrêtés à des obscurités de rédaction, qui, dans l'application de la loi, peuvent donner lieu de sérieuses difficultés. Toutefois, l'Assemblée a encore le temps de la réflexion : ce n'est qu'à la deuxième délibération, et à la troisième elle aura la faculté d'introduire les modifications nécessaires pour rendre aux particuliers l'usage de la télégraphie électrique facile, sûr, et le moins onéreux possible. Nous n'avons pas à entrer dans le détail des articles du projet de loi ; nous nous bornerons à dire que le prix de transmission est fixé à 3 francs par dépêche de 1 à 20 mots, plus 12 centimes par chaque myriamètre parcouru ; ce dernier prix est uniforme. Quant à la portion de la taxe allouée au nombre de mots dont se compose la dépêche, elle augmente de 1/3 par chaque dixième ou fraction de dixième de mots. Ainsi, la taxe de 3 francs pour 20 mots, est de 3 francs 75 centimes pour 21 mots et au-dessus, jusqu'à 30 ; de 4 francs 50 centimes pour 31 mots, jusqu'à quarante, et toujours 12 centimes par chaque myriamètre.

Cette semaine parlementaire, si bien commencée, s'est continuée mardi et mercredi par la discussion approfondie d'une proposition de MM. Charras et Lalrade ayant pour objet de permettre aux conducteurs des ponts et chaussées d'arriver dans une certaine proportion au grade d'ingénieur, ce qui jusqu'ici leur était refusé par les règlements constitués du corps des ponts et chaussées. Cette proposition, qui soulevait de graves questions de droit public, d'égalité civile, de responsabilité, a été adoptée par l'Assemblée dans les termes arrêtés par la commission, après un examen qui, surtout dans la séance de mercredi, eut un caractère élevé et digne tout à fait d'une grande assemblée.

On annonce pour vendredi la présentation du rapport sur le commissariat de police spécialement attaché à l'Assemblée et incidemment sur la fautive affaire Yon, et pour samedi des interpellations sur la situation des détonés politiques : c'est annoncer une fin de semaine au moins turbulente.

La place nous manque aujourd'hui pour constater le mouvement intérieur de la politique, et pour recueillir quelques faits intéressants à l'étranger. Nous renvoyons cette partie de notre bulletin au numéro prochain, avec l'espoir, d'ailleurs, que de ici là, ce qui n'est encore que simples conjectures, surtout en ce qui concerne les affaires de l'Allemagne, aura pris une signification plus précise. Le seul événement qui ait le caractère d'une nouvelle, c'est la révolte qui vient d'éclater à Alep et à Damas contre l'autorité du sultan, et dont les troupes ont triomphé.

PAULIN.

L'explosion à bord du *Valmy*.

Nous avons reçu de notre correspondant de Brest l'article qu'on va lire avant que le rapport officiel eût été publié dans le *Moniteur*.

En confirmant ce rapport, notre récit y ajoute des détails et réflexions qui lui donnent une valeur particulière. Nous ferons pourtant remarquer cette différence que M. le contre-amiral Dubourdieu signale la présence des artifices dans la chambre du maître canonnier comme une infraction aux règlements du bord. Nous faisons, sous cette réserve, la parole à notre honorable correspondant :

Le système actuel de signaux, en usage dans la marine, exige l'emploi de coups de canons, d'artifices de plusieurs genres et d'armes artificielles. Le *Valmy*, en sa qualité de commandant en second de l'escadre, ayant à faire inévituellement un peu et fréquemment des signaux, il était nécessaire de tenir ou la main une certaine quantité de poudre, afin d'exécuter une ouverture presque permanente et très-dangereuse de la soute aux poudres, ainsi que des retards fréquents dans le service des signaux.

Cette poudre disponible avait été placée dans le lieu le moins exposé de tous, dans la chambre du maître canonnier, et sous sa garde particulière, à cause de ses fonctions comme homme chargé spécialement du service des boucliers à feu du vaisseau, conformément aux règles établies dans toutes les marines militaires.

Le 9 de ce mois, vers quatre heures du matin, les dispositions nécessaires pour l'atterrissage de l'escadre ayant obligé l'amiral Dubourdieu à faire des signaux, le maître canonnier descendit précipitamment à sa chambre, afin d'y prendre les objets qui lui étaient indispensables pour l'exécution des ordres qui venaient de lui être donnés. Il entra seul. Une fois entré, il demanda un faal, qui lui fut remis de l'extérieur. La porte de la chambre s'étant refermée brusquement en ce moment, par l'effet du roulis, on n'a pu savoir exactement ce qui s'y est passé. On a vu seulement, à travers les lames de jalousie des cloisons, une lueur assez vive, suivie presque aussitôt d'un bruit si violent, qu'il sembla que tout l'avant du navire venait de sauter en l'air.

La première impression produite par cette formidable explosion, fut de la stupéfaction. Un moment après, le bruit d'autant plus naturel que la moitié de l'équipage dormait encore, et venait de subir un réveil terrible.

Cette impression ne fut que passagère. Le commandant du *Valmy*, M. Maussac de Candé, s'étant élancé vers le lieu du sinistre, sa voix ferme et vibrante se fut entendue et ramena le courage de tous.

Le feu ayant pris à tout ce qui contenait la chambre du maître canonnier, il fallut se mettre aussitôt à l'œuvre pour éteindre l'incendie. Le théâtre de cet incendie plaçant les travailleurs sur le cadène d'un volcan, puisque sous leurs pieds et derrière du feu par des horloges de 10 à 12 centimètres d'épaisseur seulement, était la soute aux poudres de l'avant. On s'écria, après M. de Candé : *Nous allons sauter !* — Nous savons bien, si l'on a vu, mes amis, au moment où nous étions sous les débris du bâtiment, l'explosion — Ces horloges parties brisées, et les autres du commandant, ainsi que ceux de l'amiral Dubourdieu, furent évacués de telle sorte qu'artifices et artifices, ainsi que l'ancien et le sang froid qu'ils nous ont montrés à l'usage de nos armes ordinaires, nous n'en ont dévoté ni l'un, ni l'autre. A six heures, il était complètement éteint, et 1100 hommes

étaient sauvés d'une mort horrible, en même temps que le plus beau de ses vaisseaux eût conservé à la marine française.

Dans notre récit rapide, nous n'avons dit que les belles paroles de M. de Candé. Nous n'irons pas plus loin avant d'avoir fait connaître un trait qui honore hautement de nos jours le brave Alouard par la blessure glorieuse qu'il reçut à *Navarin*. L'amiral n'avait pu arriver en même temps que M. de Candé, la ou sa présence devait produire un puissant et heureux effet. Mais, de même que son digne capitaine de pavillon, il était resté maître de l'usage de ses facultés. Comme les ravages de l'incendie continuaient dans les premiers instants, malgré tout ce qu'on faisait pour en arrêter les progrès, on offrit à l'amiral de pénétrer dans la soute de l'avant, en détonant quelques horloges de l'entre-pont, afin de noyer les poudres. Il refusa, et ce refus sauva le *Valmy* et son brave équipage d'une perte certaine. Car, sans aucun doute, le feu eût pénétré dans la soute par les horloges, et alors c'est à peine si l'on se serait aperçu d'un naufrage quel que vaisseau le *Valmy* quelques débris épars sur les flots.

Le feu une fois éteint à bord du vaisseau et cette horrible nouvelle annoncée à l'escadre, l'attentive se porta sur les désastres prohibés par l'explosion. Le plus triste spectacle s'offrait aux regards. Tout l'avant de l'entre-pont était bouleversé ; le maître-canonnier, la cause involontaire de la catastrophe, avait disparu ; le maître-charpentier et le commis aux vivres, qui dormaient paisiblement dans leur lit, avaient été écrasés par les cloisons de leurs chambres ; des seconds-matros et un mousse couchés dans leur hamac, près de la chambre détruite, avaient été tués ou blessés. Des horloges de la première batterie avaient sauté dans une étendue de 10 à 12 mètres de longueur ; deux canons de 30 avaient été renversés sur le côté et de forts éclats de bois avaient érasé dans leurs hamacs deux seconds-matros et deux matelots qui y étaient couchés. Il y avait des ce moment huit morts et douze blessés. Sur ces douze derniers, cinq étaient atteints si gravement qu'ils ont succombé à leurs blessures ; les sept autres survivront. Il y a donc eu en totalité treize morts et sept blessés. Heureusement que parmi ces derniers il n'est qu'un seul qui ait eu de graves lésions par des éclats de bois et dont on a pu espérer une prompt guérison, grâce aux soins empressés dont ils sont l'objet à l'hôpital de la marine de Brest.

Nous avons raconté les faits avec toute l'exactitude possible ; qu'il nous soit permis maintenant d'exprimer quelques réflexions dont l'utilité ne saurait être contestée. L'événement survenu à bord du *Valmy* est d'une nature fort triste, si l'on tient compte seulement des pertes en hommes qui ont été faites, mais il est surtout si l'on considère les résultats qui doivent se produire au faveur de la renommée de notre marine militaire. Aucune des règles, imposées par les lois et les règlements rigoureux, qui régissent tout ce qui concerne les mouvements et la conservation des matières inflammables à bord de nos bâtiments de guerre, n'ayant été transgressée, il y a d'abord à reconnaître qu'une sorte de fatalité a été la cause unique de l'atrocité du malheur qui a frappé treize de nos braves marins. Il conviendrait d'envisager cette catastrophe comme un de ces accidents malheureux dont la guerre est toujours la cause.

Cette base de raisonnement une fois admise, les faits se présentent des lors sous un jour nouveau et éminemment glorieux pour nos marins. Voilà, en effet, ce qui s'est passé, aux termes mêmes de notre récit. On s'est préparé, comme aux approches d'un combat, aux risques de la guerre, et, au lieu de la guerre on a subi, l'équipage du *Valmy* dormant ou jouissant de la sécurité qu'inspire un temps inopiné. Tout à coup le danger le plus grand qu'il soit possible de courir à bord d'un bâtiment, une explosion partielle très-violente se fait entendre, et elle est suivie d'un incendie qui menace l'existence du vaisseau et de tout ce qu'il renferme. Le premier moment de stupeur une fois passé, diriez à la voix de leurs chefs, comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé, officiers et matelots se précipitent sur le lieu du sinistre, et là, pendant deux longues heures, ils résistent tout ce qui concerne les mouvements et la conservation des matières inflammables, et l'ingénieur qui l'ingénieur est capable de se jeter pour sauver leur vaisseau d'une destruction certaine.

Si un seul moment d'hésitation s'était fait sentir ; si les efforts du commandant des travailleurs s'étaient ralentis un seul moment, tout aurait été impossible, et le *Valmy* aurait été le sort du vaisseau amiral lors qu'une explosion de ses poudres vient de détruire dans le Levant. Ainsi nous nous sentons heureux de le proclamer, une de ces catastrophes qui démontrent la prudence humaine la plus consommée vient d'atteindre un de nos équipages. Loin de l'attaquer, ce malheur n'a servi qu'à montrer combien nos officiers et nos matelots sont capables de se braver dans leurs dangers leur ont donné d'éclatants exemples. Honneur donc au *Valmy*, et que la conduite de l'amiral Dubourdieu, les belles paroles de M. de Candé et le courage de l'équipage du vaisseau forment, dès aujourd'hui, une des pages les plus belles de nos fastes maritimes.

Le dernier mot avant d'achever cet article.

La cause réelle de l'événement, qui a fait tant de victimes à bord du *Valmy*, c'est la nécessité où l'on est maintenant d'employer des artifices et de la poudre dans les signaux de nuit. Sans cette nécessité, aucun incendie n'aurait eu lieu ; et, au moment, parce que toutes les matières inflammables de l'armement du *Valmy* furent restées enfermées dans les soutes à poudre à l'abri du feu. Un chef de timonerie du port de Brest, M. Cadoux, a imaginé de remplacer nos signaux de tout genre, si compliqués et si dangereux maintenant, par un système nouveau d'une simplicité extrême et faisant disparaître tout danger. Ce système, M. Cadoux est prêt à le soumettre à l'épreuve de l'expérience. Nous nous plaignons à croire qu'il sera essayé très-incessamment par notre escadre.

O. FÉLIX.

Document pour servir à l'histoire du salêtre.

C'est un devoir pour les organes de la publicité, et *l'Illustration* n'y manque point pour sa part, de ramener sans cesse l'attention publique sur cette grave question de la misère, qui devrait préoccuper tous les hommes de tête autant qu'elle intéresse tous les hommes de cœur. Or, quelque charitable bien endormie commence par soi-même, s'il en faut croire un prospectus qui nous a toujours paru fort peu charitable, et

est bien difficile, lorsque la pensée prend cette voie douloureuse, que le spectacle de l'Irlande affamée ne se dressât fréquemment devant elle, et qu'en dépit de toutes les infirmités qui sollicitent notre pitié autour de nous, ce prototype d'affliction à écarquer point une bonne part de nos sympathies. Le sentiment qu'un homme humanité n'a pas une grande vénération pour celui qu'on appelle esprit national n'est pas fort au courant de la géographie politique ; est, de sa nature, partisan déterminé du libre-échange. Nous sommes donc convaincu à l'avance qu'en remettant aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs un coin du tableau de charant de la pauvre Irlande, nous ne soulevons aucune réclamation, pas plus au nom de la nouveauté qu'au nom de la nationalité. D'ailleurs, le fait que nous avons à citer est nouveau, si le sujet ne l'est point ; nous pouvons même dire qu'il est inouï ; et il faut bien qu'il soit tel pour avoir obtenu l'honneur d'être mentionné dans un journal essentiellement anglais, essentiellement conservateur, dans le *Times*, qu'assurément personne ne sera tenté d'accuser d'opportunité ou de radicalisme. Nous aurions désiré, quant à nous, qu'en rapportant ce fait monstrueux, le rédacteur s'en fût dispensé d'y accoler un ingénieur préambule. L'esprit n'est pas si commun qu'on le dit, et nous sommes loin d'en faire fi, pour notre compte ; mais ici nous aurions préféré un peu de cœur et d'entraînables. Au reste, peut-être cette sèche resse vaut-elle mieux ; elle écarte tout soupçon de partialité et cette réflexion nous décide à traduire l'article tel que pour l'édification de nos lecteurs.

« On a souvent fait la remarque qu'en ce qui regarde le degré de superlatif, les faits ne suivent pas la grammaire ; que le superlatif n'est en réalité qu'une autre forme de comparatif. Le passage des hommes, le meilleur des hommes, le plus gras ou le plus maigre, le plus grand ou le plus petit, sont autant de termes qui ne répondent qu'à la pensée du moment. De même qu'il a des Alpes au-dessus des Alpes, il y a des extrêmes au delà de ces extrêmes, et aucun individu n'a pu prétendre avoir atteint le degré de l'ouïe ou de mesure, de courir ou de lâcheté, de grandeur ou d'abaissement au delà duquel on ne saurait aller. Si d'une part, c'est un frein pour l'orgueil de savoir que nos exploits ou nos prospérités peuvent être surpassés, de l'autre c'est un soulagement pour le malheur d'imaginer un plus grand abîme de maux. Telle est, du moins, la concession qui a été faite à la cause de l'égalité parmi les hommes. Nous hésiterions à discuter un principe si manifeste, et à opposer une exception à une loi si universelle, s'il n'était pas devenu évident pour tous qu'un nom *Walsh*, journalier par métier en Irlande, est réellement le plus pauvre des hommes. Il a atteint, dans sa sphère, l'indigence la plus basse et les empereurs ont aspiré en vain, et il peut dorénavant être cité comme étant parvenu au degré de superlatif. L'avi qui pourrait exister que telle préférence s'appaise, toutefois lorsqu'on saura que s'il est le premier sur la liste, c'est sur celle des gens mal payés.

« C'est la même dans notre pays, et il est heureux que celui qui, de redécouvrir souvent sur la misérable pliance qui remuait bien des genres de travaux. Nous entendons dire, peut-être qu'un journalier du Durselshire reçoit six shillings (7 fr. 50 c.) par semaine, et nous nous mettons à calculer l'emploi de cette somme, et le degré de bien-être qu'elle peut procurer. Nous ne trouvons qu'elle suffit tout au plus à l'entretien pur et simple d'une famille, et nous doutons que le labeur de l'homme puisse recevoir une plus maigre récompense. Et cependant un peu de réflexion, aidée des résultats de certaines investigations récentes nous montre que la même quantité de travail peut être encore bien moins rémunérée. On nous parle de chimistes qui, et moyenne, ne gagnent que six pence (douze sous) par jour pour douze heures de travail ; on nous parle de tresseuses de paille et de faiseurs de dentelle qui, courbées sur leur ouvrage sèdent dans un pays des hommes. Il a atteint, dans sa sphère, l'indigence (3 francs de profit au bout de la semaine ; et nous nous figurons que c'est là, du moins, le dernier échelon ; mais cette illusion est dissipée par une nouvelle découverte qui donne à cette pliance le caractère de la richesse. Nous sommes seulement tentés de penser que l'évaluation du travail qui est en ce moment l'objet de nos remarques, n'est point encore acceptée dans notre pays, et que, bien qu'elle existe dans le royaume, elle est bornée à cette terre d'anomalies qui est séparée de nous par le canal de Saint-George.

« Les nobles seigneurs tenus dernièrement à Kanturk, un fermier irlandais, nommé Green, fut assigné par un de ses propriétaires pour une somme d'un shilling six pence, qu'on pourrait supposer représenter une journée de travail ; il se trouva, toutefois, qu'elle était réclamée pour trois semaines d'ouvrage, fait à raison d'un penny (deux sous) par jour pendant le temps de la moisson, — pour dix-huit jours dix-huit pence. Il n'y avait pas dispute sur le fait de l'exécution du travail, la résistance du fermier ne se fondant que sur la nature exorbitante de la demande. M. Green déclara qu'il n'aurait jamais songé à engager pour ce prix un meurtre-façon tel que le plaignant *Walsh*, lorsqu'il possédait une terre, au lieu de n'être qu'un journalier de pays ; il pouvait produire un témoin pour prouver que les pages contractées étaient réellement d'un sou (une halfpenny) par semaine ; c'était purement et simplement une question commerciale ; il avait fait, affirmait-il, un marché conforme au prix courant du travail dans cette localité, eu égard à la capacité de *Walsh* ; il considérait qu'un marché était un marché, et devait être tenu ; enfo il offrait trois sous (*three halfpence*) comme étant le total de ce qu'on avait le droit de réclamer. Absolument d'une telle offre, les magistrats demandèrent à *Walsh* ce qu'il avait obtenu, comme nourriture, de celui qui l'employait ; ils reçurent la réponse que voici :

« Lorsque j'étais avec lui, j'étais obligé de me lever à environ quatre heures du matin, pour faire sortir les vaches de l'enclos où elles passent la nuit, et de rester à les garder jusqu'à ce que les autres hommes vinssent à l'ouvrage, et alors il me fallait travailler avec eux toute la journée, n'ayant pour me soutenir qu'un peu de pain de maïs sec. On donnait devant moi du lait aux cochons et aux vœux ; mais à moi on ne m'en donnait pas une goutte.

« En ces circonstances en considération, les magistrats condamneront M. Green à payer la somme exorbitante de deux sous par jour, non pas, toutefois, sans des objections répétées de la part du défendeur, qui soutint avec force la justice et le caractère sacré de son contrat.

mieux de vos subtilités, pas l'ombre du vêtement nécessaire. Que vo us priez ceci comme une exception ou comme un trait de mœurs, le fait est que cette femme heureuse n'avait pas de chemise.

Pour ces événements microscopiques, le suivant a donné lieu à plus de conjectures qu'il n'en méritait. Un docteur célèbre par la dimension de sa cravate et de ses appétits, noûdin plus au café de Paris, il a déserté la table qu'il y occupait chaque soir, auprès de la fenêtre principale qui s'ouvrait sur le boulevard où la foule des badauds s'arrêtaient pour le voir manger. Les faiseurs de comptes-inutiles n'estiment pas à moins de cent francs par jour la perte qui en résulte pour le chef de l'établissement. Dans cette grave circonstance, le docteur aurait consulté sa servante — Molière consultait bien la sienne — et le Lucullus de grand format va traiter dorénavant ses amis à domicile. Cette invention de réfection en plein air date de loin, et on la considère comme sa première manière de couper la queue du chien d'Alcade. La pâte de Regnault, le succès de Robert-le-Diable, autant de queues bruyamment coupées. A propos de ce chef-d'œuvre, il est avéré maintenant que M. le docteur Véron se fit forcer la main pour le jouer. Il venait d'inaugurer malheureusement sa direction par le *Philtre* et l'*Orgie* (historique), lorsque M. Armand Bertin, par la protection duquel il avait obtenu l'emploi, lui demanda de monter *Robert-le-Diable*, si bien que le soir de la première répétition l'habile directeur répondait à la douce violence par cette ligne expressive : « Je vous dois l'opéra, mais j'ai monté *Robert-le-Diable* partant quittes. » Est-ce clair ?

Quand on prend du Véron, on n'en saurait trop prendre. Après ces faits notores et très-usables, voici des on-dit qui ne le sont pas moins. On dit donc que le rédacteur en chef du *Constitutionnel* fait son droit; d'autres assurent que cette pièce nouvelle n'est qu'une reprise, et que les inscriptions datent de 1840. A cette époque, le candidat aurait échoué dans ses examens, comme un Lindor de l'âge de Bartholo, et les malveillants ont déniché l'anecdote suivante comme pièce nouvelle au dossier. Ils content que parmi les examinateurs se trouvait alors un homme bienveillant et d'humeur facile, maître au Portique, mais disciple dans les busquets de l'Opéra, et très-disposé à donner toute espèce d'investiture à son directeur. L'excellent Poncelet — car c'était lui — adoucit l'interrogatoire de son mieux, simplifiant les questions à ce point de demander au candidat : « Nommez-nous un des principaux rédacteurs du droit civil. » Mais la réponse n'arrivant pas tout de suite, et le récipiendaire paraissant très-interdit... « Tronchet! » lui souffle-t-on de toutes parts. — Ah oui Duponchel. — On comprend que l'examen en resta là, et que le docteur dut renoncer au titre qu'il ambitionne encore, celui de co-docteur (ne pas lire rédacteur) du *Constitutionnel*.

Depuis la publication du *Message*, M. le président de la république honore assidument de sa présence les promenades de la capitale. A l'instar du grand homme, qui, le soir venu, s'échappait incognito des Tuileries, sans autre escorte que son fidèle Duroc, M. Louis Bonaparte va faire sa tournée *intra ou extra muros*. Jeudi dernier, il y avait réception à l'Elysée; les salons s'encombraient, et l'hôte illustre n'avait pas encore paru. La nuit était sombre, le temps pluvieux, et M. le président errait dans la capitale sans retrouver son chemin. L'inquiétude commençait à gagner ses amis, lorsqu'on le vit entrer, crotté jusqu'à l'échine, comme un simple mortel, mais aussi gai qu'un amant en bonne fortune. Un brave ouvrier, dans la boutique duquel il avait cherché un refuge contre l'averse, s'était offert de le ramener jusqu'à la porte de l'Elysée. La conversation se prolongea tout autant que le chemin : l'un parlait et l'autre interrogeait ou écoutait, si bien que l'Élu de la France voulut connaître le nom de l'homme du peuple, qui s'éloigna en disant : « Il me suffit de vous avoir remis dans le bon chemin. »

Combien d'amis officiels sont loin de ce désintéressement. Les sollicitations ne cessent pas en haut lieu, et le *Ministre* est un indiscret qui imprime tout vif les noms des solliciteurs. A chaque instant, l'intérieur est assailli, on prend d'assaut les finances et la guerre est obligée de capituler. Rien ne nous empêche de signaler trois sortes de emplois plus particulièrement menacés par les douvenants inaltérables : ce sont les évêchés, les recettes générales et les ambassades. Les favoris du présent régime n'étant plus précisément ceux de l'ancien, on comprend à quel point une diète qui date de l'Empire a pu exacerber les appétits. Tel ser-



Statue en bronze de la reine Isabelle, fondue par Xouris, et ciselée par Pierre Damour.

viteur de cette glorieuse époque a légué son héritier à la nôtre; c'était comme une traite à longue date, maintenant il s'agit de l'acquitter. Ces sortes d'effets tirés sur l'armée de terre ou de mer sont naturellement frappés de déchéance, on n'obtient l'honneur de se faire tuer pour son pays qu'en passant par les écoles, mais la diplomatie est une arme plus

bénévole, on n'y est exposé qu'aux taches d'encre; je parle uniquement des diplomates qui, par hasard, savent écrire. Quelques-uns de ces aspirants formulent, assure-t-on, leurs demandes à la manière de ce duc d'Ustre, mais sans orthographe, qui manifestait en ces termes sa candidature académique : « Entrer à l'Académie, sans mirait comme une bagotte. » Bref, les salons politiques, ou non, regorgent de prétendants diplomatiques. Les circonstances semblent favorables; nos ambassadeurs exécutent un chassé-croisé sur la carte de l'Europe, et quand on remanie le personnel, ces dames font de la diplomatie pour le compte de leurs attachés.

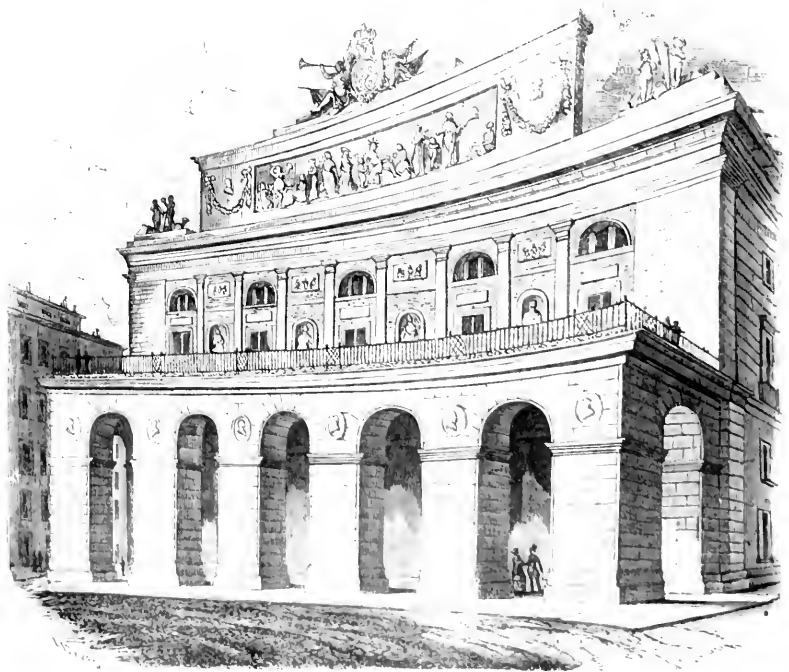
Les portes de l'exposition de peinture vont enfin s'ouvrir; aussi le pittoresque court les rues envahies par la nation d'œuvres d'art. Vous vous trouvez subitement nez à nez avec M. le président de la République ou avec l'Image de quelque autre homme du progrès marchant à reculons. En Angleterre, il est rare que l'exposition ne soit pas précédée d'un repas fraternel ou chaque exposant vient manger ses croûtes par avance, comme disent les écrivains du *Punch*. On y mange à toutes sauces les œuvres et hors-d'œuvre de cette grande école française dont Carême est le dieu et M. Sayer le plus glorieux représentant. Ce ne sont que salons de volailles à la Pompadour, turbots à la Mazarin, galettes à la Lavallière, dessert floral à la Watteau. Le malheur des temps condamne nos artistes à plus de frugalité; la veille de l'exposition est pour eux la veille des armes, et ils la célèbrent à la manière du paladin des anciens jours, par un jeûne forcé. Les cadres sont si chers et les tableaux se vendent si peu!

Je ne vois d'égal à cette détreffe que celle des maîtres de café; il paraît que depuis la révolution de février les consommateurs s'en vont comme les rois, si bien que l'autre jour encore un de ces industriels déplorait devant la justice son sort rigoureux qui consiste à posséder un fonds de neuf cent mille francs et un loyer de soixante-cinq mille.

Voilà le Théâtre-Français qui, sous ce prétexte : *Les Amoureux*, enfourche un vieux dada; la comédie de fantaisie, une comédie qui rêve, où les personnages ont l'air de songe-créux, et dont le monde n'est pas de ce monde... Tout bon! monsieur de la critique, prenez garde à ce que vous allez dire; notre pièce est empruntée à Shakspeare; rappelez-vous *Beaucoup de bruit pour rien*; c'est-à-dire que notre Primérose et notre Arabelle, sinon le Bénédicet et son parti pris, ne tient aucun compte de la morale des fantômes, et Shakspeare a peint des êtres vivants; s'ils font de l'esprit, c'est qu'ils en ont extrêmement, mais c'est l'esprit de leurs sentiments et de leur situation. Cela est reconnaissable jusque dans cette mauvaise traduction de Letourneur : « Vous et moi, dit Bénédicet à la belle diablesse, nous avons trop de bon sens pour nous faire l'amour pacifiquement. » Au contraire de votre Primérose et de votre Arabelle qui sont des amants pacifiques, plus coupés de leur raverie que de leur passion, et qui se chamaillent ou s'éprennent pour la forme. A cela près, la pièce est agréable, très-rapide, et écrite avec un soin qui dissimule suffisamment le pastiche. Combien de gens ont joué du Shakspeare, et qui ne s'en sont pas mieux tiré que MM. Carré et Jules Barbier. Arabelle Brohan l'ainée continue à se distinguer de plus en plus par l'éclat de ses toilettes.

Les *Baisers* de l'Odéon sont un emprunt comme les *Amoureux*. C'est le *Sylphe* de Saint-Fov, qui n'a rien perdu de son esprit sous la plume de M. Hippolyte Lucas. La pièce est vivie, très-amusante et très-applaudie, et vous priez la copie à l'égal de l'original.

Un jeune poète, M. Philoxène Boyer, a fait représenter au même théâtre une étude grecque décorée du nom de *Sajho*, et arrangée en manière de tragédie. L'entreprise était hardie, et l'événement a prouvé qu'elle pouvait devenir périlleuse. *Sajho* n'est pas un personnage tragique, c'est un commentateur. Son histoire, à supposer qu'elle en ait une, se perd dans les ténèbres. On pressent qu'elle naquit à Mésopotamie et fut contemporaine d'Alcée et de Sappho. On assure qu'elle s'oprit d'un petit pêcheur de Lesbos, et qu'en proie à la douleur d'en être



N. 10000

prise, elle se précipita dans mer du haut du rocher de Leu- de. Il n'est ni plus ni moins cer- n'quelle composa l'ode à Vénus ée par Denys d'Halicarnasse, et e autre ode encore plus amou- découverte par Loggin on ne ou. Ce qui est incontestable, c'est e ces deux morceaux ont été tra- ts par une foule de traducteurs, les ont déclarés intraduisibles. es sont les sources principales l'Étude grecque de M. Boyer. donnée offrant peu de ressources poète, il a voulu l'agrandir au ven d'un anachronisme. La Sapho l'Odéon devient contemporaine anacréon, nonobstant le témoi- age contraire de Plutarque et d'A- nène, qui font naître Anacréon sous règne de Cyrus, tandis que Sapho existait déjà plus du temps d'A- tte, père de Crésus. Maintenant l'important ces renseignements de grande ou petite erudition, si uide de M. Boyer est tant soit peu cque, à la manière d'André Ché- r par exemple! Cette Sapho est- passionnée à ce point qu'on s'in- esse à sa passion? L'auteur a-t-il rouvé quelque souille de l'antique esie, et le sent-il circuler dans vers? A vrai dire, les connais- rs nous ont paru médiocrement sfaits, et le public ne l'était pas- vantage. Le vieux Anacréon, pleu- rant ses amours en alexandrins orés, et Sapho elle-même, non ns ornée et maussade dans ses iodes, forment un duo peut-être ipide. L'auteur comptait évidem- nt sur les sympathies de la nou- e école, mais ce dernier appui a manqué. Nonobstant les efforts il faisait pour échapper à la tra- on moderne et se retrancher aux arcs, les novateurs signalaient la enté de ses Grecs avec ceux de vid et de M. Luce de Lancival. On ut donc constater un échec; mais talent de l'auteur est incontestab- ; s'il est tombé, c'est d'une grande- ur: ce sera son excuse et pro- lement sa consolation.

Quant aux Étoiles du Vaudeville, il les prendre comme un emblème l'étoile de ce théâtre, elles ont filé. amais vignettes ne vinrent plus a- pos : la première, c'est la statu- la reine Isabelle. En vertu de la- onde, vous voilà transporté à Ma- i, à la porte du théâtre d'Orient, ur la représentation d'ouvertur. a eu lieu hier, 20 novembre. rez dans la salle, et à l'aspect cet éclat et de ce luxe, et de ce u monde entassé jusque dans les trièmes loges, vous allez vous- rer le théâtre des enchantements des élégances quelque chose me le Théâtre-Italien de Paris, il ou chantait hier la Sontag, ou- soir même se leva un astre nou- u, la Fiorentini, — et vous ne s trompez guère. C'est ici que boni, ayant chanté tout l'éte pour Parisiens, recommencera bientôt- chansons en l'honneur des Madri- s. Un jour ou- tre, Ronconi re- dra à la salle adour; en at- lant, il se trou- vien à l'Orient il y reste. En té, c'est absolu- t notre Théâ- talien; c'est la- ne volere d'oi- x rares, et rien t changé sous s voute éclai- s d'or et de- tures; la salle- même, mêmes- res et mêmes- teurs. Il n'y a- t de Provinces, ement, Madrid t toujours la- ale d'un royau- il reste encor- ue chose do- à son princi- théâtre: c'est- nom d'abord; s, selon l'usage ue et solen-



Jenny Lind, d'après une épreuve photographique.

nel, le côté du roi et le côté de la reine. Sur les planches mêmes vous retrouveriez le Suisse des anciens temps de la monarchie dans son costume historique, et promenant sa gravité dans les coulisses, la hallebarde sur l'épaule. Quant à l'opéra que cette brillante assemblée écoute dans un recueillement tout espagnol, est-ce le Barbier, est-ce Don Juan? Peu importe, c'est toujours un chef-d'œuvre.

La parole vole, et le regard fait bien mieux : en un clin d'œil nous voilà transportés à l'autre bout du monde, face à face avec la célèbre Jenny Lind, dont la gloire et les roula- les émerveillent ce grand peuple américain. d'autant plus facile à amu- ser en passant, qu'il doit s'ennuyer toujours. La présence du rossignol, comme ils l'appellent, les réjouit à ce point que leurs journaux ont noyé cette gaie folle dans le panegyrique de la virtuosité. C'est un cadre qui semble fait exprès pour ces deux dessins.

Le panegyrique se divise en jour- nées ou chants, comme l'Illiade et l'Énéide; les Américains en comptent déjà trente ou quarante, dont la moitié seulement est parvenue jusqu'à nous. L'intérêt avait faibli au quin- zième, c'était la périécie; mais on espère qu'il se sera relevé dans les chants suivants, et que l'épopée aura un dénouement heureux comme toutes les épopées.

Extrait du chant cinquième : Jen- ny Lind n'est point une beauté clas- sique, elle a les traits d'une Allemande et d'une Anglaise. On a mis son éloge au concours; le prix est de deux cents dollars; il consiste dans une livre d'argent, dont le rossignol a offert de pincer; circonstance qui doit doubler la valeur de la récompense et la joie du vainqueur. Il y a 750 concurrents, ce qui fera 749 mécon- tents; on surveillera leur désespoir.

Chant sixième : Vente aux enchè- res publiques des billets de concert. Le rossignol y assiste en chapeau rouge et en chapeau vert. Le prix du billet est fixé à trois dollars (15 francs). Mais des la première enchère il monte à vingt-cinq dollars; la lutte s'anime, et en un clin d'œil ce fortuné billet est onlevé par M. Genin, fabricant de chapeaux, qui le paye 220 dollars. L'assemblée pousse trois hurrahs en son honneur. On demande à l'heureux possesseur son adresse, et il com- mence la distribution de ses prospec- tus. C'est la réclame qui montre le bout de l'oreille. Trois apothicaires qui ont fait leur fortune par les an- nonces, et qui envient son sort, lui offrent cinquante dollars de suren- chère; mais le chapeleur refuse avec mépris; il sait qu'il dispose de toutes les têtes de New-York, qui se colle- ront de ses chapeaux comme d'autant de Jenny Lind.

Chant septième : La vente continue; mais Jenny Lind est un peu oubliée; le nom du chapeleur est sur toutes les lèvres; on veut le voir, on le fait parler, quelques-uns témoignent le désir de l'entendre chanter. Il ne parvient à calmer l'enthousiasme universel qu'en promettant de suspendre un immense chapeau au-dessus de sa stalle le jour de la représentation. On connaît la suite : les représentations se succèdent, les braves couvrent la voix de la cantatrice, l'orchestre tombe à ses genoux, au delors la foule sans billets menace d'enfoncer les portes, mais alors le boccage étant sans mystère, le rossignol reste sans voix, et il li- mit par s'enlever par une porte dé- robée. *Cetera des- derantur.*

PHILIPPE BISSON.



Vente à l'encan des billets pour les représentations de Jenny Lind en Amérique.

Bulletin académique.

Nouvelles expériences de M. Boutigny. — *Télégraphie électrique appliquée aux relations sonores.* — *Accroissement de l'insularité de Suaz.* — *Projet d'établissement d'un réseau de stations météorologiques.* — *Habitations portatives et incendiables.* — *Le curare, poison de l'Amérique du Sud.* — *Nouveaux procédés photographiques de M. Niépce de Saint-Victor.*

Les sciences, comme la magistrature, comme l'enseignement, semblent aussi prendre leurs vacances annuelles, en ce sens du moins que vers la fin de l'année scolaire, les communications deviennent moins fréquentes, attendant sans doute, pour se produire, que les savants, ainsi que le public qui s'intéresse à leurs travaux, viennent reprendre leurs places accoutumées sur les sièges académiques. Mais déjà les lecteurs se pressent de se faire inscrire; de vagues confidences font pressentir l'apparition prochaine de quelques communications d'un haut intérêt; hâtons-nous donc d'enregistrer les faits les plus saillants que la science vient récemment de recueillir, afin de ne pas laisser nous-même trop de lacunes dans les comptes rendus que nous en devons à nos lecteurs.

Nous avons parlé plus d'une fois des faits intéressants découverts par M. Boutigny, et qui comprennent cette classe de phénomènes dus à l'action des corps chauds sur les liquides. On se souvient que dans ces cas les liquides semblent être dans un état moléculaire particulier que M. Boutigny appelle *état sphéroïdal*. Quant aux lois physiques qui régissent cette action et à la nature de la force qui tient les sphéroïdes à distance des corps échauffés qui les supportent, M. Boutigny maintient l'existence d'une vraie répulsion à distance sensible, et combat, par des expériences décisives, l'opinion de ceux qui seraient tentés de rapporter la suspension des liquides à l'état sphéroïdal, à une interposition de la vapeur émanée du liquide, entre ce liquide même et le vase échauffé où il est contenu. M. Boutigny a construit un vase fermé d'un simple fil de platine couronné en spirale un peu creuse, et dont les diverses spires ne sont point en contact, de manière à laisser un libre passage aux liquides qu'on y verse à froid, ainsi qu'à leurs vapeurs. Après avoir chauffé cette capsule, on pour mieux dire ce tamis d'une nouvelle espèce, l'eau, l'alcool, l'éther, l'iode y restent à l'état sphéroïdal, et sans couler au travers, tandis que leurs vapeurs le traversent sans peine. Les vapeurs d'alcool et d'éther s'enflamment au-dessus et au-dessous de la capsule formée du fil en spirale, en sorte que le sphéroïde se trouve placé entre deux cônes de flamme opposés par leur base. En répétant cette expérience avec l'iode, elle est encore plus concluante. Le cône de flamme inférieur est remplacé par une belle colonne de vapeurs violettes, qui tombent des vides de la capsule correspondants au sphéroïde d'iode.

Le passage des vapeurs au travers des interstices de ce crible «ôte par conséquent toute idée de l'action d'un vapeur contenu entre le vase et le liquide, et qui, soit par sa force élastique à l'état d'équilibre, soit par un courant ascendant agissant dynamiquement, contre-balance-rait le poids considérable du sphéroïde liquide. C'est dans ces derniers termes que M. Babinet a rendu compte à l'Académie des sciences des nouvelles expériences imaginées par M. Boutigny, espérant ajouter le rapport, que ce physicien ingénieux et actif sera conduit immédiatement à l'étude expérimentale de cette loi de distance, attendu que les lois de cette nature doivent seules servir de base aux théories scientifiques.

M. Arago de Bismont a été l'Académie d'un projet qui aurait pour but l'application de la télégraphie électrique aux relations sommaires des habitants des grandes villes. Pour donner une idée de son projet, et prenant Paris pour exemple, il suppose que cent cinquante bureaux de correspondance télégraphique seraient répartis dans tous les quartiers de Paris et dans la petite banlieue, proportionnellement à la population et à l'activité des relations habituelles. Ces 150 bureaux seraient reliés entre eux par un système souterrain de télégraphie électrique, de manière que les dépêches pussent être expédiées, en deux minutes au plus, entre deux stations quelconques, quel que soit d'ailleurs leur éloignement.

Dans chaque bureau de correspondance télégraphique stationnerait un nombre suffisant de commissaires pour porter les dépêches à domicile et recevoir les réponses; en sorte que dans l'espace de six minutes au plus, une nouvelle ou un ordre pourrait être transmis de Vaugirard à Romainville, de Charenton à Courbevoie, en un mot, d'un point quelconque de Paris aux quartiers les plus éloignés.

Afin que le service de ces cent cinquante bureaux ne soit pas exposé à s'entre-croiser, chaque station particulière serait réunie à la station centrale par un fil souterrain particulier. Les stations particulières seraient divisées en un certain nombre de groupes, de telle sorte que les stations d'un même groupe seraient à peu près disposées dans le sens des rayons diversents; la station centrale étant prise comme centre. La station centrale se composant d'une seule chambre au contraire aboutirait d'une manière très-visible, dans un ordre régulier de numérotation, les fils de chaque station particulière. Ceux-ci, convenablement isolés, viendraient se ranger perpendiculairement le long d'une des parois de la station centrale. Chaque fil se terminant par une boucle et un crochet, au-dessous duquel se serait marquée le numéro de la station à laquelle le fil appartenait, et pourvu d'une sonnerie armée d'un bouton qui un électroaimant ferait saillir. Enfin, en face de la paroi verticale des fils, se trouveraient des agents occupés à observer les sonneries et les numéros. Supposons maintenant que la station n° 3 veuille communiquer avec la station n° 10. L'expéditeur de la station n° 3 fait d'abord marcher sa sonnerie à la station centrale et sortit le bouton indicateur; puis il ferait apparaître au télégraphe n° 3 le n° 10 de la station avec laquelle il voudrait être mis en rapport. Alors, un en-

ployé prendrait le fil n° 3, et l'attacherait au fil n° 10, à l'aide de la boucle et du crochet, et les deux stations seraient mises directement en rapport sans intermédiaire. On voit que, par cette ingénieuse disposition, il n'y aurait aucun croisement ni confusion dans les dépêches. Une commission de l'Académie est chargée d'examiner ce système et de donner un avis sur son sujet.

M. Bourdaloue a adressé à l'Académie des documents nouveaux, relatifs au nivellement de l'isthme de Suaz. Ces documents furent en effet de seize feuillets, ou sont rapportées les altitudes exactes du sol dans la traversée de l'isthme de Suaz, et du centre de l'isthme au Caire et au barrage du Nil. Ces études, qui ont été faites dans le courant de l'année 1847, pour l'établissement d'un canal entre la mer Rouge et la Méditerranée, sont d'un haut intérêt pour la géographie, et semblent devoir être décisives dans la question, si obscure jusqu'à ce jour, du canal qui a existé anciennement entre le Nil et la mer Rouge.

Les résultats principaux du nivellement de M. Bourdaloue diffèrent beaucoup de ceux du nivellement qu'exécutèrent, en 1799, les ingénieurs attachés à l'expédition d'Égypte. A la vérité, les opérations de 1847 ont été exécutées dans tout autres conditions. M. Bourdaloue, dont on connaît l'aptitude spéciale pour les opérations de ce genre, était assisté par des collaborateurs formés par lui-même. Les instruments, perfectionnés d'après ses propres idées, avaient été construits pour la circonstance. Le vice-roi d'Égypte avait mis à la disposition de cette brigade une nombreuse escorte, avec le matériel de campement nécessaire dans le désert, et pourvoyait en outre à l'abondance et à la sécurité. Elle a donc pu opérer dans une sécurité complète et avec toutes les facilités qui lui ont été nécessaires. Le résultat de ces importants travaux que le niveau de la basse mer à Tinch étant de 0°00, celui de la haute mer de vive eau à Suaz est de 2° 27, et celui des basses eaux du Nil à Mékiés de 13° 27. Ces observations ont été contrôlées, vérifiées avec tout le soin possible, et il est certain que non-seulement M. Bourdaloue a rendu, par son travail d'Égypte, un service signalé à la géographie, mais que les procédés dont il s'est servi doivent avoir la plus heureuse influence sur l'art du nivellement.

M. Kupffer, occupé depuis plusieurs années à réunir des données précises pour sa climatologie de l'Europe, a obtenu du gouvernement russe la création d'un réseau de stations météorologiques qui couvre toute la surface de l'empire de Russie. Les observations, faites avec des instruments comparés et d'une manière uniforme, sont publiées annuellement dans tous leurs détails et livrées ainsi à l'usage des météorologistes de tous les pays. Des stations semblables ont été établies en Angleterre et dans ses colonies, ainsi que dans une grande partie de l'Allemagne, et la publication des résultats qu'on y obtient se fait avec la même régularité.

Il n'existe en France qu'un trop petit nombre de points où l'on recueille les observations de cette nature; et, dans l'intérêt de la science, M. Kupffer voudrait, à ce que le gouvernement français établit trente ou quarante stations météorologiques auprès des lycées ou des collèges, dont les professeurs de physique montrent le plus de zèle, et leur fournissent les instruments nécessaires; et que les observations recueillies fussent publiées annuellement.

Le ministre de l'instruction publique, à qui M. Kupffer a adressé cette proposition, vient de charger MM. Arago, Pouillet, Hégault et Duperré de l'examiner et de lui donner leur avis sur l'opportunité de son exécution.

Dans l'une de ses séances les plus récentes, M. Hochesang a entrepris l'Académie des Sciences d'une industrie presque nouvelle, en ce sens du moins que les émigrations en Californie lui ont donné un grand développement et ont fait naître l'idée de l'appliquer à beaucoup d'autres localités. Il s'agit des habitations portatives, ou du moins transportables. L'auteur établit que ces habitations peuvent être préparées à l'avance, dans des chantiers de construction, à portée des matériaux et des voies de transport, de manière qu'arrivées au lieu de leur destination, elles puissent être mises en place et assemblées très-rapidement. Abordant la question spéciale de l'incombustibilité, l'auteur pense que les bois employés seuls, même après avoir été pénétrés ou enduits, ne sauraient donner une entière sécurité. Il discute les inconvénients qu'offre le fer lorsqu'il est employé seul, puis il expose les avantages que, selon lui, possède un système nouveau dont il est l'inventeur et qui repose sur l'emploi du fer étain-plombé, du fer bronzé ou de tout autre métal formant la paroi externe, et combiné avec deux autres parois, l'une en plâtre, en mortier ou en terre battue, l'autre en bois imprégné de certaines préparations chimiques dont il indique la composition. C'est à l'expérience à prononcer sur les avantages ou les inconvénients d'un système qui nous paraît ingénieux, sinon entièrement neuf, mais surtout susceptible de nombreuses applications.

Le *curare* est un poison violent préparé par quelques-uns des peuples qui habitent les forêts bordant le grand fleuve le Bus-Negro et l'Amazonie. Quoique ce poison soit connu depuis longtemps, on n'a pas encore de notions bien précises sur sa composition, dont les sauvages conservent le secret. M. de Humboldt l'a regardé comme l'extrait aqueux d'une liane de la famille des styracifères. M. Houdet pense que les Indiens de Messaya y ajoutent le venin des serpents les plus venimeux, enfin, suivant MM. Bousmgault et Roulin, le *curare* contiendrait une substance toxique analogue à un acide végétal, la *curarine*.

Le *curare* a la forme d'un extrait solide, noir, d'un aspect résineux, soluble dans l'eau. Son mode d'action est tout à fait analogue à celui des venins; il s'en rapproche surtout par cette circonstance qu'il peut être mangé ou ingéré dans le tube digestif de l'homme et des animaux impunément, tandis que lorsqu'il est introduit par une piqûre sous la peau, son absorption est constamment mortelle. L'organisme est comme foudroyé, et tous les caractères de la vie

s'évanouissent avec la rapidité de l'éclair. Ajoutons que *curare*, comme le venin de la vipère, avec lequel il a le rapport pour les effets toxiques, peut être impunément introduit dans le canal intestinal.

Mais la particularité sur laquelle MM. Bernard et Pelouze ont le plus insisté pour en rechercher la cause, c'est l'immunité complète du *curare* quand il est introduit dans l'estomac. Ils ont d'abord constaté le fait en faisant digérer ce substance dans du suc gastrique de chien pendant 48 heures, au bout desquels ils ont pu que avec la solution des animaux, qu'en sont morts comme à l'ordinaire. L'expérience a été répétée un grand nombre de fois, même sur l'animal vivax. Par exemple, après avoir fait avaler à un chien du *curare* avec ses aliments, on a retiré de son estomac, à l'aide d'un tube, et au bout de quelque temps, du suc gastrique possédant toutes les propriétés mortelles d'une solution de cette substance. On avait alors sous les yeux ce singulier spectacle d'un chien qui portait dans son estomac, sans ressentir aucune atteinte, sans que sa digestion en fût troublée, un liquide qui donnait la mort instantanément à tous les animaux auxquels on l'inoculait autour de lui.

MM. Bernard et Pelouze ont trouvé l'explication de ce fait singulier en démontrant que la surface de la membrane muqueuse de l'estomac n'absorbe pas la substance vénéneuse; que, par un privilège spécial, la muqueuse intestinale ne se laisse pas traverser par le principe toxique du *curare*, bien qu'il soit soluble. Ils se sont assurés de ces expériences diverses que cette membrane fraîche, en contact avec une solution vénéneuse de ce corps, ne mettait pas l'animal, ou, plus scientifiquement, l'innocence du principe toxique; en sorte que le liquide filtré, traversé cette membrane n'était point toxique, du moins au moment où elle commençait elle-même à s'altérer. Toutes les autres membranes muqueuses de l'organisme, à l'exception pourtant de la muqueuse pulmonaire, jouissent de la même propriété.

La photographie ne cesse de faire de nouveaux remarquables progrès. Entre tous les hommes qui ont contribué à ces brillants résultats, se distingue toujours M. Niépce de Saint-Victor, à qui cet art doit déjà de si heureux perfectionnements. L'un des plus récents auxquels il soit venu consiste à obtenir des images identiques à l'épreuve daguerrienne, sans l'emploi de l'iode ni du mercure; il se de plonger une plaque d'argent dans un bain composé de chlorure de sodium, de sulfate de cuivre, de fer et de l'acide, et de l'y laisser quelques secondes, de laver à l'eau distillée de sécher la plaque sur une lampe à l'alcool.

On applique contre cette plaque le recto d'une glace on recouvre celle-ci d'un verre, et l'on expose le tout pendant une demi-heure au soleil ou deux heures à la lumière du jour; puis on enlève la plaque. L'image n'est pas toujours visible; mais en plongeant la plaque dans l'ammoniaque faiblement étendue d'eau, l'image apparaît toujours en première distincte. L'ammoniaque, enlevant toutes les parties du chlorure d'argent qui ont été préservées de l'action de la lumière, laisse intactes toutes celles qui y ont été exposées; en lave ensuite à grande eau. Afin de réussir plus facilement, il faut avoir soin que le contact de l'ammoniaque ne soit pas prolongé au delà du temps nécessaire pour enlever le chlorure d'argent qui n'a pas été modifié par la lumière.

L'épreuve, après cette opération, présente le même aspect que l'image daguerrienne, regardée dans la position où elle est vue d'une manière distincte, c'est-à-dire qu'elle est comprise sous deux par le métal nu, et les clairs et les ombres qui, ayant été modifiées par la lumière, sont restées mates. On peut employer, comme pour l'épreuve daguerrienne, le chlorure d'or pour donner plus de vivacité à l'image et pour la fixer. On obtient l'image en exposant la plaque d'argent chlorurée dans la chambre noire pendant une heure au soleil, ou deux ou trois heures à la lumière diffuse, puis en plongeant la plaque dans l'eau ammoniacale; l'image apparaît, par conséquent, sans le secours de la vapeur mercurielle.

Nous avons prononcé plus d'une fois dans le cours de cet article le nom de l'iode, substance élémentaire qui, à ce jour, est employée dans les arts, dans la médecine, un rôle d'importance s'accroît chaque jour. Nous avons le plaisir de nous occuper spécialement dans un prochain article de la théorie de ce corps intéressant et des observations et des nouvelles auxquelles il vient de donner lieu entre les mains de quelques-uns de nos habiles chimistes.

P. A. CAI

Le Mystère de la Passion.

TRAGÉDIE DRAMATIQUE,

GÉNÉRAL DE SIX ANS EN SIX ANS DANS UN VILLAGE DE BAVIÈRE.

Un mystère célèbre en l'an de peu de grâce et de foi! Voici un fait, un épisode, un phénomène assez étrange pour mériter qu'on s'y arrête. Ephraïm, tout d'abord corset et anachronisme pieux à peu se produire et se perpétuer jusqu'à nous, et comment l'autre jour encore, en ce lieu de scepticisme et de socialisme, au milieu des discours, tandis que déjà tremblait le sol allemand sous les pieds des landwehrs, courant aux armes pour une guerre fratricide, les saintes orgues d'une religion de fraternité et d'amour présentes en grande pompe, groupaient, dans un lieu des paisibles montagnes de la *Bavère supérieure*, de milliers de curieux et de fidoles vides de tous les points de l'Allemagne.

En Germaine s'était introduit, comme ailleurs, à l'heure du christianisme l'esprit de représenter solennellement les grandes fêtes, par des personnages vivants, les principaux mystères de la religion. La réclamation fit tomber cette coutume, mais les jésuites la recueillirent et la maintinrent

leurs chapitres et écoles; elle trouva, en outre, un asile parmi les pieux et simples habitants des montagnes de la Suisse, du Tyrol, de la Styrie, de Salzbourg, de la Bavière supérieure et de la Souabe, où elle se trouvait encore généralement répandue vers le milieu du dernier siècle. Elle s'y est éteinte progressivement dans le nôtre avec les antiques croyances, mais elle a conservé jusqu'en ces derniers jours un sanctuaire vénéré dans un village obscur de la haute Bavière, celui d'Oberammergau.

Au milieu des désastres de la guerre de Trente-Ans, une épidémie formidable vint à sévir sur ce village; sous l'inspiration des moines bénédictins du monastère voisin d'Etal, les habitants firent ce vœu que, lorsque la miséricorde divine aurait chassé d'eux le fléau, ils célébreraient publiquement, par périodes décennales, la Passion du Rédempteur.

L'épidémie cessa, et, à partir de l'année 1634, les habitants d'Oberammergau observèrent religieusement et ponctuellement leur vœu en jouant, aux époques prescrites, le mystère de la Passion dans le cimetière du village, devant un grand concours de spectateurs. Toute la commune prit part avec le plus grand zèle, à ce jeu saint dans lequel ils excellaient déjà, mais où ils ne tardèrent pas à dépasser tous leurs rivaux. La jeunesse du village qui, dès l'âge le plus tendre, était habituée à paraître sur le théâtre au milieu du peuple de Jérusalem s'élevait par degrés, de dix ans en dix ans, aux premiers rôles de la pièce. Déjà aptes à rivaliser comme sculpteurs de petits ouvrages en bois avec les montagnards tyroliens, les gens d'Oberammergau joignirent bientôt à ce talent celui d'acteurs, décorateurs, metteurs en scène consommés.

Il y avait près de deux siècles que leurs jeux sacrés avoient lieu, à chaque retour décennal, quand le chapitre de Munich leur intima la défense de les continuer; mais ils obtinrent du roi Maximilien-Joseph la permission de les reprendre, à la condition d'élargir de la pièce et de laisser au bon vieux temps certains détails par trop naïfs, tels que le diable et sa séquelle, et ses propos un peu trop crus contre Dieu et les saints autels. Le pasteur Ottmar Weiss, ancien bénédictin d'Etal, chargé de ce remaniement, s'en acquitta à l'entière satisfaction du chapitre, et le drame fut repris avec ses changements en 1811, puis en 1815, et enfin en 1820, avec musique composée expressément pour la pièce par le professeur Dädler. Depuis cette époque, il a été régulièrement joué tous les dix ans, et vient de l'être en dernier lieu avec une affluence et une vogue telles, qu'il a fallu non-seulement agrandir de beaucoup le théâtre, établi dans une vaste prairie située non loin du village et où six mille personnes peuvent trouver place, mais qui une fois entrés autres il a fallu réuser près de trois mille spectateurs.

Les représentations sont au nombre de douze, et se succèdent dans l'été et dans l'automne: la dernière a eu lieu la fin de l'octobre.

Quand se lève le jour qui doit éclairer l'âme de ces solennités pieuses, c'est un spectacle curieux et étonnant à la fois que celui d'Oberammergau. Des l'après-midi le village est en mouvement pour la représentation annoncée. Les étrangers arrivent en foule et reçoivent l'accueil le plus cordial. La seule auberge du lieu ne pouvant suffire, comme on pense, si s'acheminent par petits groupes vers ces charmantes maisonnettes montagnardes, connues dans le pays sous le nom de *logis suisses*, aux larges toits en auvent, aux murs éclatants de blanc que l'on rent extérieurement l'image de la Vierge ou des fresques représentant quelque épisode biblique, et qui entourent un jardin à fleurs. Sur la porte est écrit, suivant l'antique coutume, le nom du propriétaire. L'hospitalité qui y reçoit les étrangers n'est point avide: ils n'ont à déboursier que le strict montant, rigoureusement calculé, des dépenses de leur séjour. Quant aux montagnards, biers et heureux de l'empressement, de l'intérêt universel qui s'attache à eux en tant que dramatisés sacrés, ils ne négligent rien pour s'en montrer dignes et chacun met la main à l'œuvre, dans chaque maison, celui le vieillard jusqu'au petit enfant, à sa tâche à remplir. Celui qui ne peut ni chanter ni tenir un rôle dans la pièce, joue du violon ou de la flûte dans l'orchestre, ou bien encore est employé aux travaux intérieurs du théâtre, à l'arrangement des costumes ou à la pose des décors, à la caisse ou au contrôle, à la délivrance des billets, etc. Le village présente ainsi la physionomie curieuse d'une commune tout entière transformée, au profit commun, en entreprise dramatique. Ce n'est pas de sa part objet de spéculation, tant s'en faut; car si l'on songe au nombre d'heures, de jours, de semaines employées aux préparatifs compliqués de ces représentations gigantesques, à tous les frais qu'elles entraînent, si l'on considère d'autre part que les Ammergaus, avons-nous dit déjà, sont de très-habiles sculpteurs de petits ouvrages en bois et tirent de cette industrie un fort bon revenu, on comprendra sans peine que tout autre emploi de leur temps leur serait aussi lucratif.

Les douze représentations de cette année ont rapporté environ 20,000 florins; mais il faut déduire de cette somme des frais assez considérables.

C'est le curé lui-même d'Oberammergau qui exerce la direction de cette entreprise théâtrale: il s'acquitte de ses fonctions avec habileté et zèle; son pouvoir est discrétionnaire, et l'on s'accorde à reconnaître que cet honorable ministre et impresario s'entend merveilleusement à discerner l'aptitude spéciale et le talent propre de chacune de ses unités, à les produire sous le jour dramatique le plus capable de mettre en lumière le talent du plus humble de ses artistes.

Le moment solennel est venu de passer d'Oberammergau à Sion. Le vaste espace réservé aux spectateurs est entouré d'une palissade en planches, et ressemble à un champ de foire.

Le centre seulement de la scène est couvert; il contient un théâtre construit sur le plan usuel, avec décors mobiles

et rideau. De chaque côté de ce théâtre central et en plein air se développent d'autres décors dont l'usage sera indiqué dans le sommaire de la pièce. Tout à l'entour, on voit des enclos moindres en planches; c'est là que sont les loges des acteurs et le foyer commun où ils se réunissent en attendant leur tour d'apparition sur le théâtre. Sur la prairie s'élèvent de nombreuses boutiques où l'on vend le bœuf et la bière destinés à refaire les spectateurs des émotions et des fatigues dramatiques de la journée qui se prépare. La représentation ne dure pas moins de huit heures; elle est interrompue, quand le temps le permet, par une pause d'une autre heure.

L'espace réservé au public est entièrement à ciel ouvert. À l'exception de trois loges qui en occupent l'arrière-plan. Là prennent place, avons-nous dit déjà, plus de six mille personnes, sur de simples bancs de bois sans dossiers, et c'est ainsi qu'elles assistent à cette représentation gigantesque, bravant le soleil, la pluie et la neige, dont il n'est pas rare d'être assailli dans ces vallées montagneuses. Il est arrivé, au printemps si nobles de l'année actuelle, que, pendant plusieurs des représentations, il a pu sans interruption d'un bout à l'autre de la pièce, en sorte que les acteurs ont dû s'abriter, pour jouer leurs rôles et protéger leurs beaux costumes, sous des parapluis rouges, ce qui ne laissait pas d'offrir un coup d'œil pittoresque. En septembre, et de fortiori, les mêmes parapluis ont dû s'élever contre une épaisse giboulée de neige fondante, qui pleuvait notamment les *trois crucifiés* habillés d'un simple froc dans une position fort critique. Quant aux assistants, ils ont dû, sans défense aucune, endurer pluie et neige, ce qu'ils ont fait, du reste, avec une constance admirable, car ceux qui occupaient les bancs de derrière ne voulaient pas permettre aux spectateurs de devant de déployer leurs parapluis, ni même de garder sur leurs têtes de ces larges chapeaux montagnards qui pourraient à la rigueur leur en tenir lieu. Parlez-nous d'un public allemand!

Pourtant, les prix des places sont assez élevés. Pour s'asseoir sur les bancs situés immédiatement derrière l'orchestre, il en coûte 1 florin et 42 kreutzers (plus de 3 francs); sur ceux qui viennent ensuite, et à mesure qu'ils s'éloignent du théâtre, 48, 24 et 15 kreutzers. Les places des loges sont de 1 florin 48 kreutzers pour celle du milieu, et de 4 florin 36 kreutzers pour les deux autres. Mais il n'est pas permis de ne pas s'imposer cette petite dépense dramatique, et quoique dans le pays, à bien des heures à la ronde, n'aurait pas du moins assisté à l'une de ces solennités, serait mal vu dans son endroit, et aurait tort de se présenter aux fonctions de *burmeister* ou toutes autres.

Le mécanisme de la scène, qui frappe par son aspect étrange, mérite une mention spéciale. Le théâtre ouvert qui en occupe le centre est spécialement affecté aux divers tableaux du mystère de la Passion proprement dite, qui nécessitent des changements de décorations ou autres préparatifs, et sont séparés par des entr'actes. Quand l'un de ces tableaux se termine, la toile baisse, elle représente une grande rue qui se trouve bornée alors par les maisons-décors que l'on voit à la gauche et à la droite du théâtre, celles du grand prétre Anne et du gouverneur Ponce-Pilate, et plus loin deux portes-arcades, qui s'ouvrent sur deux autres rues. C'est devant ces décorations accessoires que sont jouées, à l'ordie d'intermèdes, et durant les entr'actes, d'autres scènes épisodiques empruntées à l'Écriture sainte, et dont il sera rendu compte.

Après une messe solennelle célébrée dans l'église d'Oberammergau, et où toute la communauté se prépare dévotement aux exercices de la journée; après une ouverture exécutée par les orchestres réunis du village et du district (c'est la seule assistance étrangère que reçoive et réclame la troupe rurale et artistique); le chœur entame la représentation par un prologue où il annonce et explique à sa manière le dogme de la Rédemption des hommes par le sang du divin Sauveur: c'est l'objet de deux tableaux. Le premier montre Adam et Ève chassés du Paradis terrestre, et le péché originel; puis le Sacrifice d'Abraham; le second tableau représente l'Adoration de la Croix.

Ces tableaux intermédiaires sont mis en jeu par des figures mécaniques; les personnages vivants n'apparaissent que sur le théâtre, et pour jouer les scènes du mystère.

Le chœur se compose de quatorze per-sonnes, hommes, femmes et enfants, en costumes fantastiques, uniformes, pour les deux sexes. Elles s'avancent en deux bandes au bord de l'avant-scène, rangées comme des tuyaux d'orgue, et attaquent le chant avec des voix, sinon évérées, du moins d'une justesse irréprochable, et avec un parfait ensemble.

La musique est simple et du style languoureux, parfois trivial, que Pierre Winter a mis à la mode en Allemagne au commencement de ce siècle; mais elle est agréable et s'exécute par moments aux effets les plus pathétiques.

Au prologue et aux deux tableaux d'ouverture succède enfin le drame propre. Le rideau se lève et nous montre l'Entrée du Sauveur à Jérusalem. Il n'est point sans intérêt de remarquer que, le fond du théâtre étant ouvert, c'est le paysage lui-même, un vrai paysage, éclairé par les rayons d'un vrai soleil, qui en occupe et se prolonge la portée de vue l'arrière-plan. Il y en a pour premier tableau Hommes, femmes, enfants, vieillards, tenant des palmes dans les mains, criant: « Hosannah! Loue soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Les courtiers accablent du Sauveur, obéissant de la scène et des murs latéraux, et se réunissent au bord du proscenium, aux portes et aux serres, qui arrivent par d'autres rues. Tout ce tableau est plein de vie et de mouvement pittoresque.

Un changement de décors sur la scène centrale suffit pour nous montrer Jésus prêchant et enseignant à l'entrée du temple ou traquant les vendeurs. On le voit mener les marchands, les chasser; on entend leurs imprécations, et on assiste à la querelle ou les pères et la multitude se

disent, prenant parti, les uns pour les trafiquants, le temple pour le Rédempteur.

Tout cela est rendu avec une précision et une énergie remarquables. On se croit reporté à dix-huit siècles en arrière. On croit voir s'animer l'une des naïves toiles des anciens peintres allemands. Des centaines de comparses qui occupent la scène, il n'en est pas un qui ne soit tout entier à son personnage; et l'on s'en acquitte avec une vivacité d'expression singulière et les plus propres à l'illusion générale. Dans les masses charales on distingue clairement chaque exclamation, chaque mot, et il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne s'énoncent et s'articulent de la façon la plus intelligible et la plus nette. L'apparition du Christ est d'un effet puissant. Ce qui ajoute encore à cette impression véritablement solennelle, c'est la parfaite conformité de l'acteur qui personnifie cette sainte figure au type traditionnel et consacré dans l'art que nous en ont légué les peintres.

Ces deux premières scènes forment l'exposition du mystère. Les corps morts rentrent en scène, et l'on d'un analyse, dans un récitatif rapide, ce qu'on a déjà vu et ce qui se prépare. Le chœur, en une douzaine de vers, répète, ou à peu de chose près, ce sommaire; puis il se retire vers les colonnes du théâtre, et un intermède montre les *deux fils de Jacob prédisant et arrêtant le meurtre de leur frère Joseph*. Le chœur maudit en quelques vers énergiques ces mauvais frères, puis il s'éloigne de nouveau; le rideau se lève et nous montre le *Sabbatin*.

À droite et à gauche siègent les membres du conseil sur des bancs; dans le fond sont les présidents Anne et Caïphe. Il s'agit de délibérer sur « le danger dont ce Jésus de Nazareth menace la propriété, la société et la famille. » Plusieurs membres prennent tour à tour la parole; on entend les marchands du temple, ceux-là même que l'audacieux novateur a expulsés du lieu saint. La perte de Jésus est arrêtée: les marchands offrent au grand conseil et se promettent bien d'y participer de leur mieux. Cette délibération, qui est fort longue, est animée par l'apropos, la vivacité et le naturel des répliques, la force des raisonnements, l'habileté des arguments qui se produisent pour ou contre. L'intérêt principal de cette réunion du grand conseil comme de celles qui la suivent, se porte sur Caïphe; ce personnage, en mitre d'or et en robe d'un rouge sombre, s'acquitte si bien de son rôle qu'on oublie à la fois son accent haut bavarois et les locutions un peu trop familières qui, de temps en temps, lui échappent.

Après cette séance, le chœur, rentré en scène, introduit deux autres tableaux: le jeune Tobie prenant congé de ses parents, et la Vierge aimante du Cantique pleurant la perte de son fiancé. C'est à ces intermèdes que correspondent les scènes où Jésus-Christ à Béthanie se sépare de ses parents.

La Vierge Marie apparaît revêtue de la robe rouge et du manteau bleu traditionnels. Chacune de ses poses est aussi empruntée aux sources les plus en renom de la peinture religieuse. On la voit souvent, le visage et les bras levés au ciel, telle que les tableaux de l'Ascension la montrent. Malheureusement son débit n'est pas pris à si bonne école, et le petit chevrottement déclaratoire et maniéré dont elle croit devoir rebaisser les parties les plus pathétiques de son rôle nuit considérablement, et à son succès comme actrice, et à l'effet du personnage. Exemple caractéristique et qui prouve combien les Ammergaus aient tort de vouloir outrer l'expression qui jaillit tout naïvement de leur bonne et simple nature.

Dans les scènes suivantes, nous voyons Jésus-Christ à table chez Simon et Marie-Madeleine lui versant sur la tête le nard et la myrrhe d'Asie. Des ce moment, le poème donne à présenter la prochaine trahison de l'Iscaariote, en éclairant, par leur leur épisodique, ce caractère étroit, bourgeois, rapace, mercantile, ombre au tableau, parfait contraste avec la nature divine et le sublime détachement de Jésus, son maître et le nôtre. Aussi n'est-on pas étonné lorsque, dans la scène qui suit, celle du Rédempteur vient à Jérusalem pour y manger l'agneau pascal, on voit Judas tomber sans peine dans les pièges des vendeurs, et se reconnaître non-seulement à quitter, mais à livrer le Christ. Les arguments que font valoir les marchands pour le déterminer sont bien les plus propres à faire un traité de cet homme sans pitié, d'instincts brutaux et prosaïques. « Jésus veut faire du nouveau, il n'a aucun regard pour les respectables vieilles qui ont accablés tant de siècles; il est en pleine rébellion contre l'Église dominante; il entraîne le peuple au schisme et à l'erreur; enfin il est poursuivi par le conseil ecclésiastique; et malheur à quiconque lui restera fidèle! il sera perdu avec lui! »

La cinquième scène montre le repas de la Pique et l'Institution eucharistique de la sainte Eucharistie. Elle est extraite pour tout mot du texte des évangélistes et produite avec beaucoup de solennité et de pompe.

Dans la sixième, le chœur exécute le tableau, mis sous les yeux du spectateur, du Joseph rendu par ses frères, et le drame nous montre Judas au Sabbatin, promettant de livrer son maître et recevant le prix tant désiré de son père. Tout cela vient, naïvement et énergiquement rendu.

Trois tableaux: le premier, Adam manquant son pain à la sauter de son front; le second, Joab tuant Amasa en lui donnant le baiser de paix, et enfin, le troisième, Sanson vaincu par les Philistins, préparant et lançant la scène du Judas et des Officiers. Jésus paraît sur la montagne; ses trois disciples s'assoûpissent; par deux fois Jésus, dans son angoisse mortelle, tombe la face contre terre, et lorsqu'il se relève, un sœur de sang coule le long de son visage. C'est alors que Judas survient avec les gardes et le traître par son bras. Le Sauveur est chargé de fers et entraîné hors de la scène.

Après un autre tableau où le spectateur voit le prophète Michée recevant la mort par outrage, tandis qu'il annonce à Achab les vaines divinités, suit une nouvelle série de scènes,



J. Pflüger, caractère du Christ.

où Jésus, prisonnier, est d'abord présenté au grand-prêtre Anne, qui l'interroge du haut de son balcon, puis outragé et battu par les soldats en faction devant le logis du grand-prêtre, puis entraîné de rue en rue, de palais en palais, conduit à Caïphe, et de Caïphe renvoyé à Hérode, conspué, abandonné de tous, depuis le gouverneur romain jusqu'à la vile populace, trahi, quitté, renié par tous ses compagnons et ses disciples les plus chers. La monotonie de ces scènes et de ces défilés continuels, toujours les mêmes au fond, mais soutenus par un grand soin et un grand art de mise en scène, loin de fatiguer le public, est au contraire suivie par lui avec une attention profonde et un intérêt évident. Après ces allées et venues, le Christ est ramené devant le grand conseil, qui le condamne à mort sur de faux témoignages; maltraité dans la cour par les soldats de garde, puis conduit au palais d'Hérode, où son aspect n'excite que la curiosité de ce frivole gouverneur. Ces scènes s'entremêlent avec celles où Pierre renie son divin maître et aussitôt après se repent de sa lâcheté, et où, dévoré de remords, Judas, après avoir reporté aux prêtres le prix de son forfait, s'entend désespérer dans les bois et résout de se faire à lui-même justice. Cette dernière scène est rendue par l'acteur d'une façon très-dramatique. Le désespoir, l'égarément de retio âme faible et basse est exprimé avec une poignante vérité. On voit l'Isca-riote éperdu, s'arracher les cheveux et la barbe, jeter

loin de lui son manteau, défaire sa robe jaune et saisir sa ceinture, en attachant un oeil hagard sur l'arbre dont il a fait choix pour instrument de son supplice. Avec une hâte sauvage, il brise les rameaux qui pourraient entraver l'exécution de son suicide, enlance sa ceinture à la plus forte branche, en forme un nœud coulant, y introduit sa tête, et... le rideau tombe à ce moment!

On voit ensuite Jésus conduit pour la troisième fois devant Pilate, qui, toujours impassible sur son balcon et tout resplendissant de la pourpre romaine, offre au peuple de délivrer Jésus-Christ ou le malfaiteur Barabbas, et, sur la réponse du peuple, qui demande à grands cris la mort de son sauveur, lave ses mains du sang de cet homme, brise son bâton sur Jésus et en lance au loin les morceaux; sur quoi, les gardes s'emparent de la victime, tandis que les prêtres et la multitude se réjouissent de l'arrêt de sang édicté par le proconsul.

Un simple montagnard, le sculpteur en bois et maître d'écriture Pflüger, s'est révélé un grand artiste dans le caractère du Christ. Une majesté indigne, une douceur, une sérénité, une patience inaltérables, une résignation touchante, telles sont les éminentes qualités qu'il apporte dans ce beau rôle. Il y produit constamment une sensation solennelle et profonde, notamment dans les scènes où il est dépouillé de ses vêtements, lié à la colonne du martyr, battu



Judas Iscariote.

Et, tandis qu'il annonce que le Rédempteur vient d'être attaché à la croix, les sinistres coups du marteau retentissent derrière la toile. Le coryphée reprend ainsi :

« Qui pourra s'élever jusques au divin cœur
De celui d'où la mort pardonne,
Et qui, de ses tourtereaux, de la baine vainequeur,
Souriant, plein d'amour, à leurs coups s'abandonne! »

Ce à quoi le chœur répond tout d'une voix :

« Que cet amour divin, que cet amour propre,
Nous unisse, du moins, pour le saint sacrifice! »

La scène est vide; le rideau se lève et nous montre le Golgotha.

Les deux compagnons de Jésus sont déjà hissés sur la croix. On attend pour dresser celle du Rédempteur l'écrétaire qui doit envoyer Ponce-Pilate pour y être fixé sur la tête du Christ. Cette opération accomplie malgré l'opposition des prêtres, le Sauveur est porté en croix au milieu du théâtre, et l'on assujettit l'arbre infamant à l'aide de gros coins fichés en terre. Les soldats, le peuple, les prêtres, les pharisiens et les scribes se groupent pittoresquement sur toute l'étendue de la scène, tandis qu'au pied de la croix, environnée de ses compagnes, pleure la mère de Sauveur.

Il faut renoncer à décrire l'effet terrible et profond de Crucifix vivant sur l'assemblée émue de pitié et d'épou-



Docteur de la loi.

de verges, puis couronné d'épines, et dérisoirement exposé en manteau de pourpre à la vue de la multitude, entre d'inflames meurtriers. On a dit de lui avec raison, — et l'on ne saurait faire un plus magnifique éloge de l'artiste, — que le public lui prête sans peine la divinité de Jésus, et reporte sur sa personne les sentiments d'amour et de vénération qu'éveille en foule ce saint nom dans toutes les âmes chrétiennes.

A mesure, du reste, que l'action progresse et se précipite vers sa fin, l'émotion générale et l'incrérit redoublent. Le portement de croix est un tableau de l'effet le plus hautement pittoresque. Le centurion romain à cheval ouvre la marche à la tête de ses soldats formant une double haie, au milieu de laquelle Jésus, succombant sous le faix de l'instrument de mort, apparaît, les genoux pliants, le dos courbé, et se laisse tomber enfin épuisé, haletant, sous le fouet des bourreaux. Le cortège sacré, et l'on voit, à distance, s'avancer au milieu des gardes le mauvais et le bon larron portant également leur croix. Simon de Cyrène est monté sur le théâtre du milieu, et à l'entrée de la voie qui y fait face, un groupe de femmes et d'enfants suit obstinément le cortège en frappant l'air de ses sanglots et de ses plaintes sympathiques. Le Sauveur leur adresse alors ces paroles recueillies par la tradition : « O enfants de Jérusalem! ne pleurez point sur moi, mais bien, » etc. Pendant ce temps, Simon se charge de la croix, et le cortège reprend sa marche au milieu des huées, des quolibets et des vociférations des soldats. Marie, saint Jean et Madeleine, avec le groupe des saintes femmes, le suivent de loin, en mêlant leurs gémissements aux clameurs de la multitude ameutée.

C'est au tour du chœur maintenant : il reparait en habits de deuil, sandales, ceintures et manteaux noirs. Le coryphée dit son récatif au son d'un accompagnement funèbre, plus accentué et plus bruyant que de coutume. Il s'exprime à peu près ainsi :

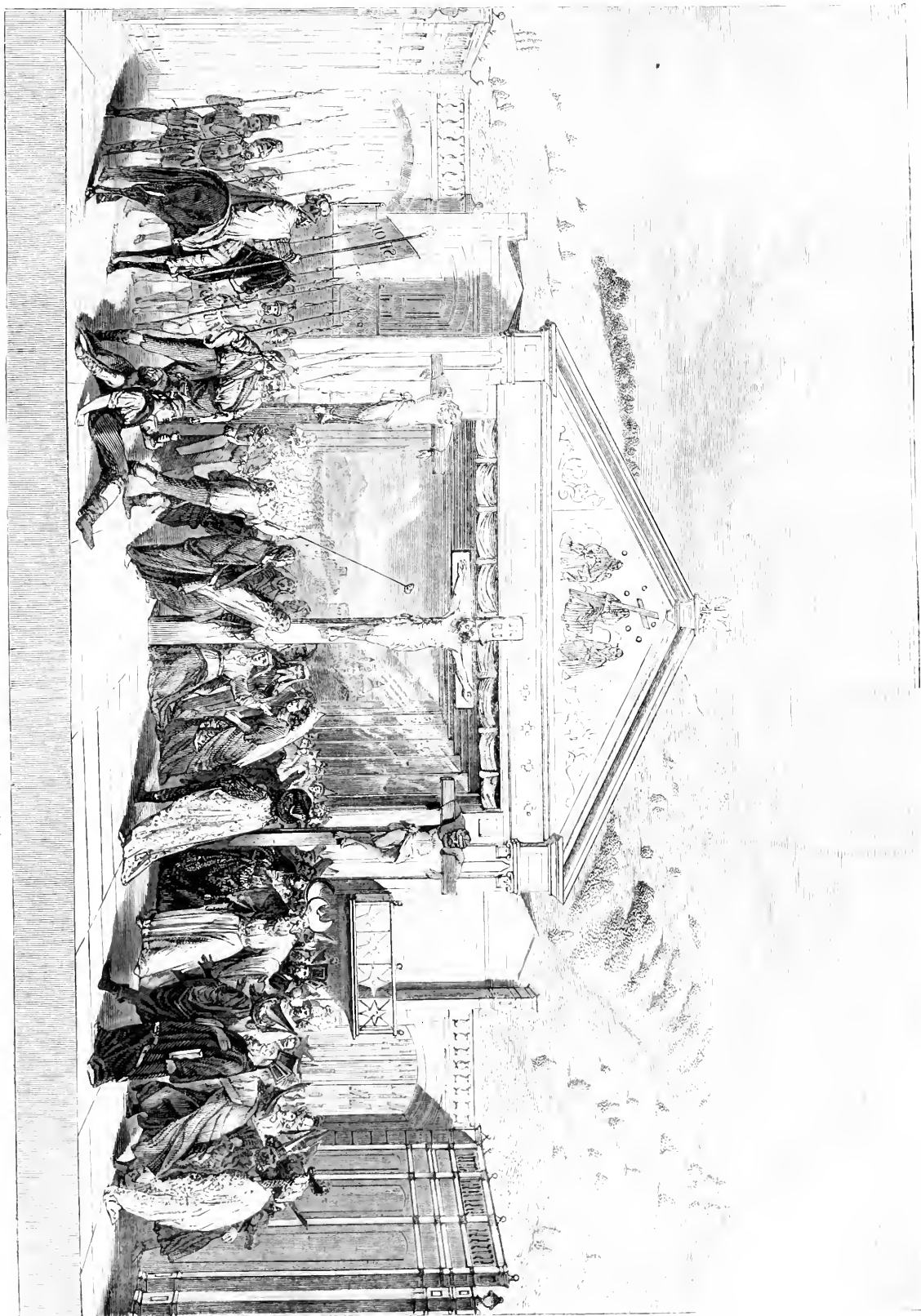
« Aller, âme pieuse, aller!
D'annoner, de réentier et de douleur pressée,
« Mourir au Golgotha, » voyez,
« Quelle noble victime expira, de l'air,
« Pleurant le poids de vos péchés! »



1016



Docteur de la loi.



Représentation du mystère de la Passion à Oberammergau (Bavère).

vante. Chaque mot prononcé du haut de cette croix, chaque mutation de ce front cent d'épines, et enfin ce dernier soupir, cette parole suprême : « Tout est accompli ! *Condamnatio est !* » retentissent dans chaque cœur, c'est comme une leçon divine qui illumine tout à coup le plus formidable mystère de la religion chrétienne. Part ne saurait rien concevoir ni exécuter de plus grand. La bizarrerie de la foule qui se presse autour de la croix, les rائلures impies dont les pères insulgent à l'agonie de la victime, la rage et la grossièreté des tourmenteurs en habit rouge, non-seulement altèrent point l'élevation de cette scène, mais en relâchent l'effet par l'opposition et le contraste, comme l'on met en lumino le tableau. Peu nous importe que Caphirn exprime son ardeur de haine et de vengeance d'une façon presque comique, lorsque, impatient de contempler les derniers instants de l'Homme-Dieu, il s'écrie étonné, furieux pour ainsi dire de l'entendre encore murmurer quelques mots, adressés au peuple, à sa Mère ou à ses disciples : « *Mais il parlera donc toujours !... mais il ne mourra donc point !* » Le retentissement de cette même voix, après tant et tant de souffrances, force le centurion romain à reconnaître qu'en effet cet homme est bien le Fils de Dieu.

Après que les deux malfaiteurs ont été descendus de croix, que le coup de lance de Longin a rougé le flanc du Sauveur, et que Joseph d'Armatithe a obtenu la permission d'ensevelir le corps de son divin maître, les prêtres, les soldats, le peuple se retirent, et tout reste silencieux. Le groupe des saintes femmes et des disciples seul est demeuré près de la croix, et le recueillement général n'est troublé que par les sèches larmes de Marie. Joseph et un autre homme montent par des échelles aux deux côtés de la croix, enveloppent du blanc suaire la poitrine et les bras de Jésus, et renouvellent en action l'immortelle page de Rubens. La sainte dépouille est remise à l'homme riche, dont il est fait mention dans l'Evangile, le seul des noms de Jésus qui possède des biens terrestres, par les soins duquel elle est ensevelie et emportée au saint sépulchre dans une étoffe précieuse.

Quelques détonations de boîtes ont figuré la foudre et le tremblement de terre au moment du crucifiement. Les mêmes salves retentissent, après les tableaux secondaires de la mise au tombeau et de l'envoi des gardes, pour la résurrection du Christ. Deux anges renversent le couvercle du sépulchre, et le Crucifié s'élève dans une gloire de cliquant. Les gardes s'éveillent au bruit, et, terrifiés, prennent la fuite.

Il ne nous reste plus qu'à citer pour mémoire la visite des saintes femmes auxpelles un ange annonce la Résurrection; les efforts vains que tentent les prêtres pour tromper l'opinion émue de ce prodige, et enfin le dernier tableau, qui montre le Sauveur victorieux, tenant l'Évangile dans sa main droite, au milieu des fidèles, tandis que les marchands et les prêtres épouvantés se prosternent dans la poussière aux pieds des chrétiens triomphants.

Tel est ce drame colossal, ce retour singulier aux naïfs jeux scéniques et à la levée de nos pères. L'effet en est immense, et si cette analyse peut apporter à nos lecteurs une petite partie, ne fût-ce que la certitude, de l'intérêt et du plaisir qu'exécute chez le public allemand la représentation elle-même, nous nous estimons heureux.

FÉLIX MORNAUD.

(D'après l'allemand, de l'illustrée Zeitung).

Littérature étrangère.

HORACE ET LE TASSE (1).

En général, le public se fait une idée fautive de la critique. Comme, à son grand regret, elle trouve plus souvent des sujets de blâme que d'éloge, l'accuse d'envie et de méchanceté; il ne la croit bouseuse que lorsqu'elle démontre victorieusement à un auteur désespéré qu'il s'est trompé de vocation. C'est une erreur. Elle se plaît beaucoup, au contraire, à encourager un talent naissant, à vanter le mérite d'un ouvrage nouveau, à ratifier les arrêts du goût universel; elle préfère surtout résigner temporairement les fonctions qu'elle s'est imposées et étudier quelques-uns des chefs-d'œuvre des siècles passés, non pour les juger une fois de plus, mais pour les admirer sous de nouveaux aspects, pour y découvrir des beautés ignorées, pour évoquer devant elle leurs auteurs, entourés de leurs contemporains les plus illustres. Aujourd'hui sera pour nous un de ces jours de loisir et de fête; et parmi tous ces poètes immortels de l'antiquité et des temps modernes auxquels nous pourrions nous donner la satisfaction de passer ces heureux moments, nous choisirons pour préférer Horace et le Tasse, puisque la publication récente de deux ouvrages remarquables les rappelle plus particulièrement à notre souvenir.

La poésie d'Horace, à dit son dernier biographe, c'est l'histoire de Rome pendant cette grande révolution qui substitua la monarchie à la république, et qui, à des siècles de guerre étrangère et de dissensions civiles, fit succéder tout à coup la période de paix générale qu'on a appelée le siècle d'Auguste. Quoiqu'on ne possède pas parfaitement Horace ne saurait se former une idée vraie de son temps et de ses contemporains; tous ceux, au contraire, qui le comprennent bien auront une connaissance plus parfaite et plus exacte de Rome et des Romains que l'antiquaire le plus savant et le plus ingénieux. « Si utiles et si admirables que soient les travaux archéologiques de Bekker et de Boettger, nous nous étions et nous nous regrettons qu'il n'ait pas dépensé pour un ouvrage intitulé *Horaz und sein Zeitalter* l'attention et l'esprit qui leur ont coûté *Gallus* et *Sabinus*. Le fils de l'afranchi Flaccus leur eût offert un bien meilleur

ouvrage que la toilette d'une Messaline ou un préfet filantelle de l'Égypte.

En effet, de tous les hommes de son époque, Horace fut probablement celui qui pouvait le mieux la représenter. Car n'était pas un de ces génies tellement exaltés, puissants, aventureux, qu'ils ne sauraient rester dans le présent ou qu'ils ne voient et le montrent jamais sous son aspect réel. Sa naissance et sa condition sociale n'étaient ni trop illustres ni trop obscures pour limiter en rien le champ de ses observations; et, par un effet soit du hasard, soit de son propre choix, il eut pour compagnons de ses travaux et de ses plaisirs des hommes de tous les rangs et de toutes les opinions. Car il sortait du peuple, comme on le dirait aujourd'hui, et il devint un des principaux membres de l'aristocratie intellectuelle. Son éducation fut grecque; le fond de son caractère était romain. Dans sa jeunesse, il se montra un des partisans les plus dévoués de Brutus et du sénat; dans son âge mûr, les héritiers de l'usurpation de César le comptèrent au nombre de leurs amis. Il s'était élevé assez haut dans l'étime publique pour que ses contemporains les plus considérables l'admissent facilement auprès d'eux, quand ils eurent atteint l'apogée de leur puissance ou de leur gloire; mais il prit une trop petite part aux affaires publiques pour se trouver impliqué dans leurs querelles. Tout en s'imposant la tâche de faire leur éloge, il sut conserver le privilège d'exprimer franchement son opinion. La nature même de ses ouvrages le mit à l'abri des responsabilités de l'historien et des exagérations de l'orateur. Secrétaire du trésor et propriétaire foncier dans la Sabine, il possédait une grande expérience des avantages relatifs de la vie de la ville et de la vie des champs. Il avait une ambition modérée, des goûts nombreux, une certaine disposition à la vie contemplative, et sa destinée le rendit témoin de l'un des parties politiques les plus importantes et les plus compliquées qui aient jamais été jouées par un souverain. Il mourut, en outre, en dépit de quelques-uns de ses vers, l'épithète devenue inséparable du nom de la Fontaine. Son excellent caractère est très le principal charme de ses écrits. Il ne versa que sur un très-petit nombre de ses pages le *succus nigrae lili-ginis*. Il se rit des faiblesses de ses contemporains bien plus qu'il ne fustige leurs vices; il ridiculise des types bien plus que des individus. Ce sont les faits et non les scélérats qui excitent sa verve railleuse. D'autres nous révèleront les atrocités de L. Hostius et de Velius Pollion; pour lui, il se contenta de nous faire rire des bavardages de Fabius, des parlons de Rufillus et de l'avarice de Nasidienus. Dans la main de Juvalia, la satire est la verge de fer des Furies; dans celle d'Horace, c'est le fouet peu redoutable d'un maître d'école adoré de ses élèves. Malchius, qui qu'on ait dit Buttman, n'est point Meene. Horace ne s'est montré, même ironiquement, d'aucun individu qui eût une valeur réelle. Paro la prospérité n'adonit pas moins le cœur humain que l'adversité. A mesurer que le sort d'Horace s'améliora, sa poésie exprima non-seulement des sentiments plus purs, mais elle se montra plus libérale et plus tolérante envers les hommes et les choses de son époque.

Ne sur les confins de la Lucanie et de l'Apulie, au milieu d'une population remarquable par la vigueur de sa constitution et la finesse de son intelligence, Horace y passa les douze premières années de sa vie. Même dans cette région écartée, les vestiges récents de la guerre étrangère et des dissensions civiles durent plus d'une fois altérer son attention. Sylla s'était emparé violemment du district de Vénusie — la Basilicte actuelle, — et Flaccus le pere comptait parmi ses voisins les plus proches un certain nombre de vétérans des campagnes du Pont et d'Italie. En outre, la profession de son pere — il était huisier aux ventes publiques — fut de nature à lui inspirer ses premières réflexions sur les conséquences fatales des révolutions. Il vit probablement changer plusieurs fois de propriétaires les terres qui entouraient sa modeste demeure. Ce qu'il nous apprend des jeunes gens de Vénusie — *magni pueri magnis e centuriabus orti* — nous permet de supposer que la société au milieu de laquelle il grandit ne se distinguait ni par la culture de l'esprit ni par les manières. Ces centuriens passaient probablement la plus grande partie de leur temps à boire et à se raconter leurs campagnes, en faisant le plus de bruit possible. D'ailleurs, des hommes habitués au luxe de l'Asie, qui avaient chassé devant eux des mules chargées d'or et y mesurer l'encens au bouseau, ne devaient avoir qu'une faible considération pour le frugal bouseau de Vénusie et sa ferme improductive, qui ne lui fut pas seulement fourni de quoi faire donner convenablement un des satrapes de Mithridate.

Dès qu'Horace eut atteint l'âge de douze ans, Flaccus comprit qu'il fallait l'arracher sans retard à cette société si mûre de lui, et l'envoya à Rome pour achever ou plutôt pour commencer son éducation. Le pere et la fille paraissent avoir toujours eu entre eux les rapports les plus tendres et les plus intimes. Aussi l'affection et le respect du fils égalaient-ils la tendresse et les soins vigilants du pere, et l'immortalité du poète nous a conservé un des tableaux les plus intéressants qui soient parvenus jusqu'à nous de la vie privée des Romains. *La patria potestas*, au moins dans les familles d'Horace et d'Ovide, était une domination fort douce et vraiment paternelle.

A quelque époque que ce fut de son histoire, le premier aspect de Rome eût nécessairement produit une vive impression sur un enfant intelligent et observateur, qui n'eût connu jusqu'alors que les chalets élevés d'Acerenza, les bos épais de Bantzi, l'impétueux torrent Aulius et le pittoresque mont Volturno. La 70^e année de sa fondation, cette impression dut être ineffaçable. Rome, qui avait été longtemps un foyer de révolution, venait d'essuyer une grande déroute. Crassus et son armée avaient péri, le dernier contre-poids possible à la tyrannie des deux triumvirs suivants était détruit, et tous les hommes modérés ou dangereux de Rome regardaient comme imminente une collision entre le général du sénat et le proconsul des Gaules.

La curiosité d'Horace ne fut pas seulement éveillée par les nouvelles d'une bataille perdue ou gagnée. L'année de son arrivée, Rome elle-même devint le théâtre d'événements encore plus sanglants et plus désastreux que le meurtre d'un triumvir ou le déshonneur des légions. Une guerre d'épées carmoches éclata au milieu des rues; les gladiateurs de Milon et de Clodius se battaient journellement dans le forum, et chaque nuit les lieux des incendies qu'ils allumaient ne troublaient pas moins que le fracas de leurs orgies le repos des citoyens paisibles.

On ignore dans laquelle des nombreuses ruelles de Rome se trouvait située l'école d'Orbilius; mais à en juger par la pauvreté de son propriétaire, ce ne devait pas être un établissement splendide. Si éloignée qu'elle fût du Forum, les bruits de la guerre civile y éveillaient certainement des échos. Orbilius nous est mieux connu que son école; il avait probablement été recommandé à Flaccus le pere par l'un de ses anciens voisins de Vénusie, car il était originaire de Benevotum. Cette observation a échappé au dernier et au meilleur biographe d'Horace. C'était un instituteur de la vieille école, assés strict sur la discipline que ce docteur Héliodorus d'Oviédo, dont parle G. B. Bias, et surtout ennemi de toute innovation. Homère et Livius Andronicus, tels étaient ses auteurs de prédilection, et son curriculum prodigieux des études durables sur l'esprit du plus distingué de ses élèves. Horace ne conserva qu'une faible affection pour le vieux poète du Latium, ou pour l'ancienne poésie italique en général; tandis que jusqu'à la fin de sa vie il relut avec plaisir les récits de la guerre de Troie ou des aventures d'Ulysse.

Horace était arrivé à Rome à douze ans; il y resta jusqu'à dix-huit ans. Pendant ce premier séjour, il y fut témoin oculaire ou auriculaire des dernières péripéties de la révolution césarienne. D'abord il put entendre Cicéron plaider pour Milon; puis ce fut peut-être en sa présence que le tribunal armé de Pompée fit baisser ce regard qui avait dompté Catilina, et que les hurlements des vils partisans de Clodius firent taire cette voix, à laquelle le tribun Metellus avait vainement essayé d'imposer silence. Il assista ensuite aux préparatifs de la dernière lutte de Pompée et de César. Afranchi de la famille Horace, Flaccus le pere partageait probablement les opinions des conservateurs; son fils était, nous le savons, un partisan actif de Brutus et du sénat. Ces cinq années furent être pour tous deux pleines d'émotions et d'inquiétudes. Les hommes, on le s'avait remarqué, vivent vite dans les temps de révolutions. Parfois les événements d'une heure déjouent l'expérience d'une vie entière. Lorsque Horace vint habiter Rome, le nom de Pompée était dans toutes les bouches. — Lui seul peut sauver la république. — C'est un second Sylla. — C'est le plus modéré de tous les hommes. — C'est le plus faux de tous les hommes. — Il est tout-puissant, et il aura recours aux proscriptions pour conserver son autorité. — Il est affaibli par l'âge, et il cède. — César et ses légions hybrides fondront comme neige à un seul mot sorti de sa bouche. — Cneius et tous ses chevaliers de salon s'enfuient devant l'*Auda* et la dixième. — Telles étaient les prophéties opposées dont la réalisation ne devait avoir lieu que sur la plaine de Pharsale. Cette agitation politique interrompit nécessairement plus d'une fois les paisibles études de la jeunesse romaine. Tout homme, si peu âgé, si obscur, si insouciant qu'il fût, ne pouvait pas alors rester indifférent aux périls que couraient alors sa liberté et sa vie. Ces jours troubles et émuovants de sa jeunesse, Horace dut souvent se rappeler pour les mettre en contraste avec la paix si profonde et si calme de son âge mûr.

Cependant un intervalle de tranquillité et de bonheur sépara les deux époques de sa vie, pendant lesquelles il prit une part active ou passive aux malheurs de sa patrie. Ce fut probablement l'année qui suivit la bataille de Pharsale, qu'il quitta l'école d'Orbilius pour devenir l'élève de l'un des nombreux professeurs d'Athènes. Flaccus vivait-il encore et levait-il sur ses fils revenus les sommes nécessaires à l'éducation de son fils, ou bien Horace avait-il hérité déjà des champs paternels et les produits de sa ferme de Vénusie soulaient-ils à toutes ses dépenses? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons de sa vie universitaire, c'est qu'il étudia les poètes et les philosophes grecs dans un doux repos, dont il nous a laissé une délicate description. Il apprît probablement aussi la géométrie, cet élément essentiel de l'éducation athénienne. Son intimité avec Messalla et Bibulus dut naître et grandir dans les bosquets de l'Académie, où il est permis de supposer qu'il rencontra plus d'une fois le jeune Marcus Cicéron; mais le fils du patricien avait trop d'argent à dépenser, et il aimait trop les soupers licencieux et le vin de Chio, pour que le fils de l'afranchi put rechercher souvent sa société. Lucien et les Peres pres de l'Église nous ont fourni quelques détails intéressants sur les universités de l'antiquité. Dans le portrait de Nigrinus, le satiriste nous fait connaître la vie calme et studieuse des philosophes de l'Atique, et l'amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze ajoute pour nous un nouveau charme aux lieux où elle se forma. Mais tout ce que nous pouvons dire d'Horace et de ses contemporains, c'est qu'ils étudièrent à Athènes, et que leurs études furent interrompues par les conséquences immédiates d'un événement qui remplit de joie ou de douleur toutes les provinces du monde romain.

Cet événement fut le meurtre de César, suivi bientôt de l'arrivée à Athènes de Brutus. Le meurtrier du tyran venait reconstruire le parti de Pompée, et recruter l'armée du sénat dans les provinces grecques et syriennes, où sa cause avait le plus de chances de trouver des adhérents. Le conspirateur lugitif qui, à Rome, eût peut-être à peine dû rendre son salut au fils de l'afranchi, fut autant de cas d'Horace que de Messala et de Libulus. Le temps eût été mal choisi pour peser les accidents de la naissance ou de la fortune. Les vétérans s'étaient presque tous enrôlés sous les drapeaux de César, et les légions improvisées de Brutus et de Cassius avaient un besoin

(1) Nous empruntons, en le traduisant librement, cette courte étude à la Revue d'Edimbourg.
 (2) The Works of Quintus Horatius Flaccus, illustrated, chiefly by the remains of ancient art. With a note by the Rev. Henry Hall, M.D., London, 1819.
 The life of Torquato Tasso. By the Rev. R. Milman; 2^v. London, 1819.

La Sonnambula au Théâtre-Italien. — croquis par Marcellin.
Dans la salle.



Une Anglaise mélomane



Deux tenors de société.



Une loge découverte. — Lettre R.



Bräääva, Bräääva!



Blasé.



ni n'y comprend rien.



Des gens très-riches.



Un moineur qu'on lorgne



Petit chaperon rouge.



Troisième arrondissement.



Wery weil



Profil politique.



D'après la bosse

**La Sonnambula au Théâtre-Italien, — croquis par Marcellin.
Sur la scène.**



Maestro di capella.



Prima donna.



Ténor.



Bah, rit-on!



La secunda donna.



Valet et dame de chœurs.



Che vedo! La confidente.

Dans les coulairs.



La grande chartreuse.



Cavaliers à pied.

et se tourna vers la gravure. Il entra chez Nyon, graveur, qui lui enseigna les éléments de son art. Marvy ne passa qu'une année dans cet atelier.

Les exigences d'une vie pauvre lui imposèrent la dure nécessité d'abandonner momentanément ses études sérieuses, et de chercher son pain dans la gravure dite de commerce, qui ne roule que sur l'exécution des étiquettes à l'usage des marchands. C'est une des époques de sa vie dont Marvy lui-même rappelait le plus gaiement le souvenir. Il ne pouvait cependant se soustraire à sa destinée qui l'appelait à devenir un grand artiste. Doué d'une activité prodigieuse, il s'adonna à un travail opiniâtre, et, honteux de l'abaissement auquel il avait condamné son talent, il revint sur ses pas, et s'ouvrit à force de persévérance une voie nouvelle dans cet art qu'il devait illustrer. Les procédés ordinaires lui parurent lents, pleins de dilicultés, et n'offrir que des ressources insuffisantes pour reproduire avec quelque fidélité les tons, qui sont l'harmonie de la peinture. Il trouva dans l'eau forte et le vernis mou un procédé plus prompt et plus harmonieux. Les progrès qu'il fit faire à ce dernier mode de gravure particulièrement, lui assurèrent en quelque sorte un droit de découverte par rapport à ce procédé depuis longtemps oublié. Fortement dominé par l'esprit d'innovation, recherchant l'originalité, comme il convient à un véritable artiste, Marvy se créa un genre à part en mélangeant d'une manière inimitable piquante l'eau forte, l'aqua-tinta, la manière noire et le vernis mou. Ce procédé complexe a produit dans ses habiles mains des effets d'une surprenante variété.

Une fois maître de son procédé, qu'il maniait avec une facilité extraordinaire, il s'attacha à en montrer la supériorité. Il choisit, parmi les artistes modernes, ceux qui défiaient le plus ouvertement la reproduction : Decamps, Biers, Corot, Dupré, Rousseau, Diaz, Cabat et Marilliat. On peut se convaincre qu'en passant par la gravure, les œuvres de ces brillants coloristes n'ont perdu aucune des qualités qui les distinguent à un si haut degré.

L'assiduité au travail était un des traits du caractère de Marvy. On est étonné de la merveilleuse fécondité de cet artiste infatigable, qui, à l'exemple de Jean-Jacques, se délassait d'un travail par un autre travail. C'est ainsi qu'il a pu produire, indépendamment de ses gravures auxquelles il donnait un soin particulier, un nombre presque infini de dessins en tout genre.

Outre les gravures faites d'après les peintres que nous avons nommés plus haut, et qui forment une partie importante de son œuvre, Marvy a publié un *Élé en voyage*, comprenant vingt sujets d'après lui-même, empruntés à ses souvenirs de la Bretagne et de la Normandie. Il grava pour M. B..., amateur éclairé, une suite d'eaux fortes d'après Decamps. Il copia également à l'eau forte l'œuvre de Rembrandt. Au milieu de travaux aussi considérables, il eut le secret de multiplier ses efforts, et de fournir presque en même temps les illustrations des *Contes de Perrault*, de

l'Histoire de la Marine et du Jardin des Plantes, pour le libraire Curmer. Il coopéra, comme dessinateur, au journal *l'Artiste*, à la publication des *Beaux-Arts*, au *Magasin pittoresque*, à la *Galerie de l'Amateur*, à une foule de recueils et d'ouvrages d'art.

En même temps il contribua pour un grand nombre de dessins à la *Vie des Peintres*.

L'Illustration, qu'il accueillit avec empressement qu'elle témoigne pour tous les talents, a reçu de Marvy les dessins dont elle a accompagné récemment un travail sur les *Bords du Rhin*. C'est le dernier ouvrage de ce regrettable artiste. Il eut à peine le temps de le terminer. La maladie à laquelle il devait succomber avait déjà saisi l'infortuné Marvy à l'époque où sa main jetait les dernières lignes de ce travail, suprême inspiration de cette intelligence qui allait s'étendre.

Artiste éminent, Marvy était encore recommandable par ses mœurs et son caractère. Il était difficile de l'approcher sans l'aimer. Son desintéressement était extrême. Il pratiqua rigidelement la probité, et la générosité passionnément. Un mot permettait d'apprécier dans quelle mesure il céda à ce double penchant : Marvy est mort pauvre.

M. Adolphe Moreau, un jeune homme du monde que son goût pour les arts avait attaché à Marvy, et dont il était devenu l'ami en recevant ses conseils, en étudiant et observant sous sa direction, nous adresse la lettre suivante, dont nous nous empressons d'accueillir la bonne pensée :

A Monsieur le Directeur de *l'Illustration*.

MONSIEUR,

Vous avez, il y a longtemps déjà, accueilli les essais si pleins d'avvenir de Marvy, et, au moment de sa mort, vous publiez les magnifiques dessins de son voyage sur le Rhin. A personne donc, monsieur, plus qu'à vous n'appartient l'initiative d'une souscription pour élever à notre pauvre et cher ami un monument simple et modeste, comme fut sa vie.

Je n'en doute pas, ses camarades les artistes, les littérateurs, les gens du monde, les dîneurs, qui en si grand nombre sont venus hier lui dire un dernier adieu sur sa tombe, s'empresseront de répondre à votre appel et de lui donner cette nouvelle preuve de leur affection et de leurs regrets.

Accruez, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

» AD. MOREAU. »



Louis Marvy, d'après un portrait peint par M. Dubuffé.

En 1818, Marvy se rendit en Angleterre, dans l'espoir de trouver un aliment à sa dévorante ardeur pour le travail. Il y entreprit une reproduction des paysagistes anglais les plus modernes. Cet ouvrage, auquel il s'appliqua beaucoup, est resté inédit. Il grava aussi, d'après miss Courtenay Boyle, dame d'honneur de feu le reine douairière, une charmante suite de dessins. De concert avec son ami, M. Masson, il avait conçu le projet de graver les principaux tableaux de la *National Gallery* de Londres. Cette œuvre gigantesque avait déjà reçu un commencement d'exécution; mais elle fut abandonnée faute de souscripteurs.

Déceuré, fatigué d'une oisiveté qui lui pesait, Marvy retourna en France, il y a quelques mois à peine. Il commença un album de douze sujets, d'après nos meilleurs paysagistes.

PREMIERE LISTE DE SOUSCRIPTION.

MM. Adolphe Moreau père	100 fr.
Bardin	30
Adolphe Moreau fils	50
Léon Laroche	20
Adolphe Lefevre	20
Ferdinand Moreau	20
L. de Fos	15
Manuel	10
Sidney Hertz	20
Moreau, agent de change	10
<i>l'Illustration</i>	100
TOTAL	420 fr.

Bulletin des Beaux-Arts.

Le directeur des Beaux-Arts a l'honneur de rappeler à MM. les artistes qu'en exécution de l'arrêté ministériel sur l'exposition des artistes vivants de 1870, le terme de rigueur pour le dépôt des ouvrages a été fixé au 25 novembre, à 6 heures du soir, au Palais-National.

Le lendemain 26 novembre, MM. les artistes seront admis, sur la présentation de leurs récépissés et sur leurs signatures, à déposer leur vote pour la composition du jury d'admission, de 8 heures du matin à 2 heures. Le dépouillement commencera immédiatement après le scrutin.

Le peintre Alexandre-Evariste Fragonard, qui vient de mourir, naquit à Grasse (Var) et fut élève de David. Il était peintre et statuaire. On lui devait l'ancien fronton du Palais-Législatif, la statue colossale de Piegru, la fontaine du marché des Carmes. Comme peintre on lui doit : François 1^{er} armé chevalier, les Bourgeois de Calais, Marie-Thérèse, Jeanne-d'Arc, la Nausance du duc de Bordeaux; un des plafonds du Musée du Louvre, le Tasse lisant sa *Jérusalem*, Jeanne d'Arc montant au bûcher, Charles de Blois au siège de Saint-Quentin. Il avait reçu dans les concours quatre médailles de première classe et la croix d'honneur. C'est son fils Théophile Fragonard qui doit peindre l'intérieur du Panthéon.

Voici la liste complète des statues en pied des hommes qui ont servi ou honoré la ville de Paris, et qui décorent la principale façade de l'Hôtel-de-Ville.

Anciennes : Frochet, Bailly, Turgot, Fabre de l'Épée, Rollin, M. Melé, Jean Aubry, Robert Etienne, François Miron, Guillaume Bude, Laubier, de Violle, Juvénat des Ursins, de Sully, Saint-Landry, Aubriot, J. Boyllau, J. Goujon, Pierre Lescot, Gant, Philibert Delorme, Vaquerie, saint Vincent-de-Paul, Lesueur, Lebrun, Mansard, d'Argenson, Perronet.

Nouvelles : Condorcet, Lavoisier, Gros, Voltaire, d'Alembert, Buffon, Paré, Papin, de Harlay, Morge, La Favette, Monthyon, Calbert, Molière, Boileau, de Thou. — Total : 41 statues.

Il y a encore des niches dans les deux cours du nord et du midi, ainsi que sur les trois façades du sud, de l'est et du nord, pour en recevoir une centaine d'autres, si bien que, lorsque toutes ces niches seront remplies, le palais municipal sera un véritable Panthéon dédié à toutes les gloires parisiennes.

Correspondance.

M. F. et R., à Brest. — Un des dessins reçu trop tard; l'autre pour le prochain numéro. Remerciements.

M. O. M., à Tlemcen. — Livré à la *Revue de l'Orient*, comme matière plus appropriée à l'objet de ce recueil. Mille compliments.

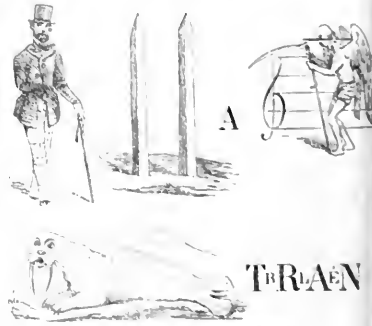
M. J. de B., à Madrid. — Nous remercions avec reconnaissance ce que vous voulez bien nous annoncer.

M. N. — Les Anglais n'ont pas inventé la vapeur, dites-vous. Monsieur. Ils n'ont pas cette prétention. Quant aux applications de la vapeur, nous sommes de votre avis, sans partager votre horreur pour ni mot. Cependant, le peuple qui a baissé enfermer Salomon de Caus comme tout, n'a guère le droit de réclamer la priorité de l'invention, ou à beau être Français, il faut être juste avant tout. Votre colère aurait bien d'autres motifs parents de s'exhaler. Calmez-vous, calmons-nous.

M. X., à Paris. — Nous réparons un erreur involontaire. M. Sauvo dont nous avons annoncé la mort, il y a quinze jours, avait cessé, depuis plus de dix ans, d'être le rédacteur en chef du *Moniteur*. C'est, depuis sa retraite, M. Guin qui occupe cet emploi, et qui mérite, à son tour, les éloges dus à celui qui a fondé les traditions de cette œuvre délicate.

M. C. A., à Paris. Vous avez raison, monsieur. La voie de bois à brûler ou double sière doit peser 750 et non 1,000 kilos.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Au lion d'or.

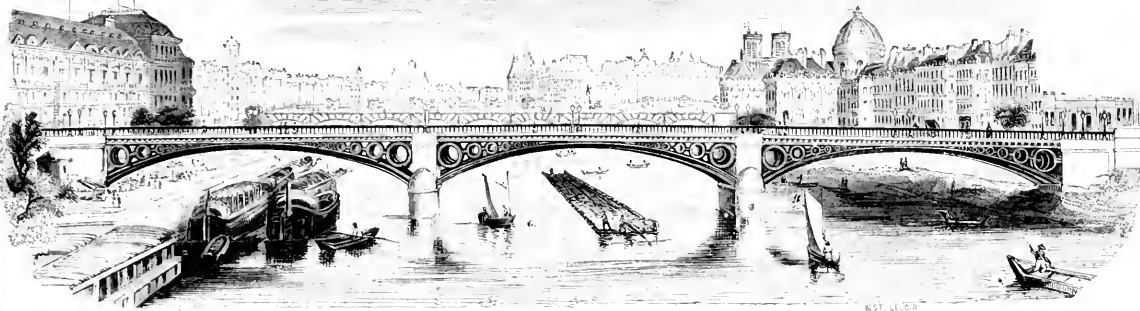
On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries des principaux libraires de la France et de l'étranger, et de correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Impr. à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 16, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 405. — Vol. XVI. — Du Vendredi 29 novembre au Vendredi 6 décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Un prophète inconnu. — Critique musicale. — Chemin de fer de Versailles et de Saint-Germain. — Littérature étrangère, Horace et Tasse. — Peintures de Drolling à Saint-Sulpice. — Les ballons. Variétés. — Bibliographie. Traité des Reconnaissances militaires. — Calendrier illustré. — La flotte à Brest.
 Travaux. Arrivée des invalides d'Avignon à Paris. — Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin : L'école des Chartes, deux gravures. — Chemin de fer de Versailles et de Saint-Germain, dix gravures. — Chapelle de Drolling à Saint-Sulpice, trois gravures. — Les ballons, cinq gravures. — Calendrier illustré, deux gravures. — La flotte à Brest. — Rebus.

Histoire de la semaine.

On pouvait s'attendre que les interpellations sur la situation des détenus politiques auxquelles la séance du 23 a été consacrée, tiendraient la première place dans l'intérêt de ces

derniers jours; il n'en a pas été ainsi, et soit l'incertitude des accusations, soit le défaut d'exactitude des faits, soit l'exagération qu'on leur a donnée, et peut-être aussi le défaut d'une suffisante expérience oratoire de la part de ceux à qui était confié le soin de développer ces interpellations, par un de ces motifs, ou par tous ensemble, l'impression a été faible, et c'est sans hésiter que l'Assemblée a passé à l'ordre du jour pur et simple sur cette affaire dont on avait fait quelque bruit. Le court débat qui a terminé la séance de lundi, sur la proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader, faite par M. le général Fabvier, tout inattendu qu'il fut et bien qu'il arrivât à une heure où tout représentant regarde volontiers sa montre et devient impatient, a excité une sérieuse émotion qui jusqu'au dernier mot a retenu chacun à son banc. Depuis que les chances de la fortune nous ont livré Abd-el-Kader, cet implacable ennemi qui pour combattre

la nation française n'a reculé devant aucun moyen, devant aucune extrémité, il s'est rencontré un certain nombre d'esprits plus romanesques que sensibles, il faut bien le dire, qui se sont épris d'une pitié excessive pour la situation de l'émir. Oubliant le sang de nos soldats répandu, non pas seulement dans les emportements légitimes du combat, mais dans d'odieux guet-apens, dans des embûches déloyales, ils n'ont plus trouvé de plaintes, de gémissements que pour le sort d'Abd-el-Kader, détenu, disaient-ils, au mépris des traités, au mépris de la parole de la France. M. le général Fabvier, après avoir visité l'émir, dont la détention loin de sa patrie est digne sans doute d'une certaine sympathie, sérieuse, réfléchie, s'est laissé, comme tant d'autres, entraîner à l'exagération; et, dans un zèle excessif de loyauté et de compassion, il a demandé qu'Abd-el-Kader fût, selon les termes de sa soumission, envoyé à



Arrivée à Paris des Invalides de la «circulaire d'Avignon»

ralbe général appuyait à la fois sa félicitation d'honneur, d'humanité, et son indifférence en France. Et si la parole n'est pas d'insérer, on éprouvait les de conscience sur notre droit à prisonnier, quels que fussent les, de véritable humanité que nous charmas, dans un discours rapide, rétabli, à la profonde satisfaction et de l'Assemblée, la vérité des faits, caractère de la soumission de l'ennemi, nisi dire à discrétion, imposée par la on, commandée par la poursuite me- remanquer que la parole de la France moment engagée, et qu'Abd-el-Kader à invoquer que des assurances pronon-

et en outre rappelle en termes chaleureux ce qu'était cet ennemi pour qui on sollicitait tant de pitié; il a montré romant à l'improvise le traité de la Tafna par le massacre de nos colons, imitant des centaines de prisonniers blessés, malades, au bruit d'une capitulation consentie par lui; en toute occasion enfin, exerçant les plus terribles vengances contre les Français. De vant ces terribles souvenirs, il s'est étonné à juste titre de cette pitié qui voudrait, quand nous traitons ne nous y oblige, ouvrir les portes de la France à cet adversaire qui vient d'être relevé en Algérie le drapeau de la guerre sainte. — Nous ne pouvons nous indiquer les succès de cette improvisation, et le peu de légitimité des réclamations présentées en faveur d'Abd-el-Kader, qui n'en disant que deux hommes seulement, y compris le général Fabvier, se sont levés pour la prise en considération de la proposition. Cet incident d'une heure a sans contredit été le plus intéressant de la semaine, et à peine pouvons-nous, après cela, mentionner la discussion qui s'est produite sur une proposition fort des bords les plus extrêmes de l'extrême gauche, véritable utopie, qui a peut-être occupé l'Assemblée plus qu'il ne convenait.

A ces rêves qui semblent conçus en dehors de toute notion des habitudes, de l'organisation, des traditions, du caractère de la France, combien nous préférons ces idées toutes simples, bien terre-à-terre, peut-être, mais qui tendent à une amélioration réelle, pratique. Aussi, croyons-nous que on approuvera sincèrement l'Assemblée de l'attention sérieuse qu'elle a accordée à l'établissement de travaux publics et de baux à bon marché. Bien que cette question d'hygiène ait passé sans grand bruit à la séance du vendredi dernier, nous pensons qu'elle pourrait bien avoir plus d'importance que tant d'affaires pour lesquelles on fait grosse dépense d'éloquence. Le gouvernement, afin d'encourager par des primes la création de travaux publics et de baux à bon marché, avait présenté un projet de loi portant demande de crédit, et dispensé, à ce titre, des trois délibérations; l'Assemblée, néanmoins, a ordonné que ce projet serait soumis aux trois délibérations, jugeant la question digne de tout examen, et nous souhaitons qu'elle accède définitivement, par une solution affirmative, une tentative qui peut exercer l'influence la plus salutaire sur l'économie des classes laborieuses.

Nous ne croyons pas utile d'étendre ce résumé des tendances parlementaires, de l'énumération des lois secondaires votées, et des propositions personnelles déposées par l'Assemblée; nous nous bornerons à dire qu'elle a définitivement adopté, et sans modifications importantes, la loi sur la correspondance par télégraphie électrique, et qu'elle a sur la demande de M. Croton, fixé à samedi prochain la discussion de la proposition de cet honorable membre sur l'abrogation des lois de bannissement votées contre les membres de la branche aînée et de la branche cadette. Si aucun incident n'arrête ce débat, nous pouvons prédire avec plus de certitude que pour samedi dernier, une séance orageuse, passionnée pour samedi prochain.

Ce serait un véritable oubli que de ne pas mentionner, au milieu des propositions commodes dans le cours des dernières séances, la proposition de M. le général de Grammont sur la translation du siège du gouvernement hors de Paris. Du reste, contre l'espoir des curieux qui en attendaient quelque scandale, elle est tombée sans beaucoup d'éclat devant une majorité considérable.

— La suppression de la succursale des invalides d'Avignon, prononcée par un décret du 27 février dernier, a fait rebrousser sur l'hôtel national de Paris 350 hommes environ qui sont arrivés à Paris dans la soirée du 25 de ce mois. Parvenus aux dernières étapes de leur voyage, ils devaient arriver par eau à Paris dans la soirée du 23 ou dans la matinée du 24 de ce mois. Par suite de la tourmente de dimanche, on les a fait prodigieusement rester à Melun et à Corbeil; ce qui a rendu inutiles les préparatifs de débarquement soigneusement réunis au quai de Louviers. Ils sont arrivés à Paris par les chemins de fer et par des voitures suspendues, et ont été reçus avec les marques du plus vif intérêt par leurs camarades et par le brave général Petit.

— Le discours du roi de Prusse à l'ouverture de la session des chambres, le 21 de ce mois, a été le sujet de tous les commentaires, et sa réclamation épique domine en effet de la besogne à toutes les crâtes comme à toutes les espérances. Néanmoins, les négociations entre la Prusse et l'Autriche continuent, et l'on dit même que cette première ardeur populaire qui pouvait entraîner le gouvernement prussien au delà de ce qui est prudent, commence à se calmer.

— Le roi Victor-Emmanuel a ouvert en personne la session des chambres piémontaises, le 23 novembre, au milieu de l'enthousiasme des citoyens accourus à son passage, et de l'Assemblée, accueillant son discours par ses applaudissements. M. Pinelli, le négociateur piémontais, a

de Rome, a été élu comme président de la chambre des députés.

Voyage à travers les Journaux.

Qui aurait jamais supposé que cela se passerait ainsi? A en croire les journaux, nous allons assister au plus émouvant des spectacles législatifs. Les rôles étaient distribués et appris par cœur. Depuis les premiers, nous sommes restés jusqu'aux comparés des discours, tout le monde était décidé à se surpasser; tout était préparé pour cette représentation extraordinaire; puis, au lever du rideau, il se trouve que les spectateurs ne sont plus en voix, que les barytons sont fatigués, et que le répertoire va être inauguré par la troupe de fer blanc. Du reste, c'est toujours la même salle de carton, les mêmes banquettes et les mêmes programmes. La villegiature a singulièrement engraisé M. Jérôme-Napoléon Bonaparte; il tourne à l'ancien amoureux du Gymnase. M. de Girardin ne peut rester sur son banc; il va, il vient, il se démeine, parlant à celui-ci, arrêtant celui-là, donnant une poignée de main à cet autre; on dirait qu'il porte avec soi les distraits de l'opposition. De l'autre côté, le banc des gentlemen ridés est au grand complet. Gilet en piqué blanc, devant de chemise irréprochable, manchettes immaculées, telle est la tenue rigoureuse de MM. de Laussat, de Dampierre et de la Moskowa, qui représentent plus particulièrement les gens bien mis. A deux banquettes au-dessous d'eux, M. Antony Thourret, le chef du parti des hommes gras. M. de Brughe cause à voix basse avec M. Mole, qui tient constamment son chapeau à la main, comme s'il était en visite de cérémonie. A la crête de la droite, le favori des dames de la cité de Clémence Isaura, M. Danjou, promène son longron sur les tribunes; à la crête de la gauche, M. Bourzat, qui a hérité des traditions parlementaires de son oncle, M. Villennas, pose négativement avec les cordons de son soldat. M. Bourzat est l'antithèse de M. de Laussat; il a une fielle en guise de cravat, et une redingote dont l'origine se perd dans les innombrables confectionnements. Son gilet, trop court, fait d'importants efforts pour joindre un pantalon fugitif; hélas! il expire comme Léandre avant de toucher au rivage.

Voilà ce que j'ai vu de plus curieux à l'Ex-Palais-Bourbon. Je ne pense pas que le pays se plaigne que le feu d'artifice des propositions menaçantes ait fait long feu. La France a un tel besoin de repos, qu'elle ne saurait guère de personne de la troubler, sous quelque prétexte que ce soit. Elle veut dormir sur l'écueil du présent. Mais les journaux que vont-ils devenir? les journaux qui avaient tant compté sur les représentations annoncées pour l'exploitation du premier-Paris? Depuis trois mois ils se traînaient dans les redites. Les revues de Story étaient épuisées. Ils avaient promis un thème tout neuf pour le prochain trimestre, et les voilà forcés de servir à leurs abonnés les rotations du trimestre dernier. Depuis quinze jours, la clameur du journalisme a toujours joué le même air. La chronique politique est aux abois; l'entre-filet se traîne péniblement comme un hippopotame blessé; quant au premier-Paris, le premier-Paris se meurt, le premier-Paris est mort!

Il faut bien l'avouer, au risque de déplaire à de certaines gens trop habitués à dire tous les matins la vérité aux autres pour permettre qu'on s'exprime librement à leur égard, mais le journalisme subit, comme tout le reste, la loi inexorable de ce temps-ci; il baisse. L'idée ne circule plus à travers ces gigantesques colonnes toutes noircies de commentaires. Au lieu de prévoir les événements, le journal est à la remorque des faits; au lieu de marcher dans la voie philosophique du principe, il fait l'école buissonnière dans les petits sentiers de la chronique, battant tous les buissons pour tâcher de faire envoler un sujet d'article. N'ayons-nous pas vu tout dernièrement l'un des plus graves organes de la grande presse s'écrier trois jours durant, à propos de quelques innocents sourires, et élever le gendarme jusqu'à la hauteur d'un principe? Et à ce sujet, tous les autres journaux de se précipiter sur la question comme des oiseaux de proie, pour en emporter chacun un morceau. Je pourrais vous citer telle feuille sérieuse, qui, depuis trois semaines, déjeune, dîne et soupe du grand complot tramé contre M. Dupin et ses collègues de la Commission de permanence. Il en est un autre qui, voyant qu'elle ne doit plus compter, pour venir en aide à son infécondité, sur l'imagination passeuse des librettistes parlementaires, se propose à travers l'Allemagne, passe de l'Autriche dans la Hesse, et de la Hesse en Prusse; excite telle puissance, retient telle autre, et fait mouvoir les armées comme des pions sur un échiquier. Le journalisme semble aussi épuisé qu'il l'exécute et le législatif. Encore quelque temps de ce régime, et nous finirons par nous apercevoir que la chanson des *Myrmidons* avait une prophétie à notre adresse. M. Emile de Girardin avait, dans ses jours d'opulence intellectuelle, une idée chaque matin au service de la république, il devrait bien, au risque de se gêner un peu, faire un léger sacrifice, et prélever une seule aube par semaine sur ses économies pour défrayer la politique quotidienne.

A cette infécondité de la presse en général, à ce marasme des intelligences de l'écrivain, il y a plusieurs causes: la première, c'est la supériorité de la plupart des héritiers de l'opinion publique. Le journalisme, qui a la prétention d'être l'éclaircisseur de la civilisation, devrait avoir pour desservants des hommes nourris de fortes études, des travailleurs peints par les veilles, ou des esprits supérieurs; on les voit cependant suppléer aux facultés qui s'éteignent par un travail opiniâtre. Au lieu de cela, que voyons-nous dans presque tous les organes de la presse parisienne? Des faits sans de toutes les professions libérales; celui-ci a été révoqué, il n'a pu se faire une clientèle; celui-là a échoué au barreau, tel s'est ruiné sur le marché commercial, un autre n'avait ni assez de style, ni assez de frai-

cheur dans l'imagination, ni assez de talent, en un mot, pour faire figure dans le salon littéraire du rez-de-chaussée, et il a grimpé au premier étage; on ne voulait pas de ses feuilletons, il imposa ses *fortines*; il était insuffisant pour intéresser, il sera très-propre à enseigner. Jetez un regard sur les noms qui étaient la première page des journaux, depuis que la main sacrilège de M. de Tinguy a déchiré le voile qui recouvrait la statue d'Isis, et dites-moi si je suis un calamiteux, ou seulement un esprit chagrin. Prenez un journal de la *Ra-Ta-Ta*, le premier venu, et comparez le personnel de ses rédacteurs avec les collaborateurs du plus grand nombre des feuilles de 1850. Je n'irai pas chercher le *Journal des Débats* de cette ancienne époque; ce journal qui avait pour écrivains ou pour inspirateurs tant d'hommes éminents par leur savoir et par les immortels ouvrages que quelques-uns d'entre eux ont laissés comme le sillon lumineux de leur passage; mais je citerai le *Globe* philosophique, ou je trouve M. Cousin, M. Héribaut, M. Villemain, M. Dubois, M. Guizot; je mettrai sous vos yeux le *Courrier Français*, rédigé par Benjamin Constant, Kératry, Cormenin, Mizet, Adolphe Blanqui, l'abbé de Pradt, et je vous dirai: Voilà quels étaient les journalistes il y a vingt-cinq ans; voyez quels ils sont aujourd'hui!

Mais il est vrai que, si dans ce temps-là le journal ne courait pas après les idées comme un enfant après les papillons, il n'attachait pas non plus des prétentions encyclopédiques; il se contentait de traiter à fond la question du moment, de prévoir et d'indiquer les éventualités et de déduire logiquement les conséquences d'un principe; il n'avait pas encore songé à se bâtir une forteresse dans le domaine de la publicité pour expulser toutes les autres publications. Quelques-uns des hommes qui donnaient des articles aux journaux écrivaient des brochures, travaillaient dans des *Bureaux*, publiaient des livres sur la politique. Dans ces brochures, dans ces *Recueils*, dans ces livres étaient traitées philosophiquement les grosses questions que le journal prenait en sens-rature et qu'il avait la mission de vulgariser. L'œuvre de la brochure ou du livre fournissait aux journalistes une réserve d'idées quand ceux-ci se trouvaient par hasard dans la pénurie où laissent les courants politiques de notre époque; la séance, une séance vive et vigoureuse, circulait donc dans tous les rameaux de ce grand arbre aujourd'hui dépouillé de son écorce; le journal contemporain a tué la brochure, a tué la revue, a tué la librairie, et il est resté seul sur les ruines qu'il avait faites. A l'heure qu'il est, il règne sans contestation, mais quelle royauté modeste! Héduit à tirer les idées de son propre fonds, il puise dans le vide avec un sens prévenu; il effleure les sujets, écrème les questions, prend le dessus du panier et laisse pourrir le reste. Le jour où le journal a voulu être tout, il ne se doutait certes pas qu'il finirait par n'être rien.

Cette faute commise par le journal a été suivie d'un irréparable malheur. L'amendement Tinguy n'a pas eu seulement pour résultat de déchirer le voile du temple et de dépouiller du prestige de l'inconnu les pontifes de l'idole, il a encore éloigné du journalisme un grand nombre d'hommes spéciaux et d'hommes politiques qui ne veulent pas combattre à visage découvert. M. le docteur Véron en sait quelque chose; il attaqua dernièrement avec une lougue toute jeune M. Duvergier de Léauranne, qu'il appelle plus que le *jeune Prosper* pour indiquer clairement le peu de cas qu'il fait de cet ancien collaborateur du *Constitutionnel*. Mais avant 1818 M. Louis Véron y eût regardé à deux fois avant de traiter si lestement le *jeune Prosper*, car M. Duvergier de Léauranne publiait à cette époque, concurrence avec MM. Thiers et Héribaut, d'excellents articles dans le journal du *vieux Louis*. M. Duvergier de Léauranne, il faut bien le reconnaître, a moins de fermer les yeux à la lumière. La vieille machine du *premier-Paris* est désolée; la pauvreté d'idées et l'absence de style des faiseurs politiques se font d'autant plus remarquer en ce moment que la loi du centime supplémentaire a exilé, Dieu merci, le roman du feuilleton, et qu'à défaut des aventures de la *Reine Margot* le lecteur est bien forcé, pour passer le temps, de parcourir les élabérations prétendues politiques. Les écrivains du premier étage, qui s'étaient modestement placés sur le second plan pour laisser presque toute la scène aux romanciers et aux feuilletonistes, ces journalistes modestes qui portaient depuis quinze ans la queue de la littérature, sont tout étonnés aujourd'hui qu'on se permette de leur demander des connaissances, du style et du talent. Ils ne peuvent se faire à cette idée qu'ils sont devenus des *premiers rôles* et qu'on est en droit d'exiger d'eux autre chose que les éternelles fioritures qu'ils broient quotidiennement sur leur thème sempiternel.

Il existe bien encore quelques journaux qui ne sont pas tombés à cet état d'aplatissement; il en est certains, c'est que en est-il jusqu'à trois? Ce qui est bien certain, c'est que cet état de choses ne peut durer longtemps; l'époque a beau être insouciante, les journaux comprennent tôt ou tard que s'ils ne veulent pas arriver à l'unité de l'abîme, ils ont à éprouver une révolution radicale dans leurs bureaux de rédaction; on exige d'un comptable qu'il sache l'arithmétique, exigez de nos rédacteurs qu'ils soient des journalistes. Supprimez surtout ce bavonnage à la liege qui a engendré le *fortinier*. De tous les journaux, le *Journal des Débats* est le seul, je crois, qui alloue un traitement fixe à ses collaborateurs; il a raison, et cela se remarque au premier coup d'œil. Dans six mois, dans un an, plus tôt ou plus tard, il faut que le journalisme se renouvelle s'il ne veut périr; c'est aux jeunes gens qui aspirent à se lancer dans cette difficile et glorieuse carrière à se mettre opiniâtrement au travail, car leur période que le temps n'est pas éloigné où l'empire d'Alexandre appartenait au plus digne.

Je suis forcé de m'arrêter sur ce sujet, qui n'est certes pas épuisé, pour répondre à une lettre qu'un correspondant anonyme m'a fait l'honneur de m'adresser.

« Monsieur, me dit l'auteur inconnu de la lettre, vous avez espéré quelques profits dont quelques-uns vous ont fort divertis. Mais je ne demande, si vous avez moins de vingt ans, quel intérêt vous pouvez avoir à attaquer celui-ci ou celui-là. » (Textuel.)

Si jamais quelque chose a prouvé l'engourdissement de ce temps-ci, c'est bien ce passage de cette lettre. Nous sommes tellement habitués à ne plus nous étonner de rien, nous le peuple railleur par excellence, que nous ne comprenons même plus qu'on puisse sourire de la fatuité de Turcaret ou des habéleries de Matamore. Voici un honnête correspondant, qui est peut-être bien maire de son village ou commandant de la garde nationale de son canton, et qui est parfaitement disposé à nous pardonner quelques traits un peu vifs, mais à la condition que nous ayons un intérêt à le lancer contre les gens. Si nous avons intérêt à agir ainsi, rien de mieux : sinon, notre colopatibilité est flagrante.

Il n'y a pas à prendre la mouche pour si peu ; notre correspondant ne comprend peut-être pas très-bien le sens des mots qu'il emploie, aussi répondrons-nous à ce passage peu flatteur de sa lettre comme si notre personnalité n'était pas en jeu.

Je suppose que vous le Directeur si l'est rencontré quelque écrivain que la vue des scandales de son temps ait indigné ; lui demandant dans quel intérêt il lâchait la bride à ses verbes satiriques ? Aujourd'hui, je le sais, l'indignation serait du luxe, il n'y a qu'à sourire, on plaisante à propos des prétentions magistrales de ce gros homme qui croit mener l'Etat, parce qu'il dit devant ses para-ris : *Mon journal*, on plaisante, dis-je, uniquement parce que le sujet est plaisant et que ce jour-là on est d'humeur à plaisanter. Quand M. Granier de Cassagnac a écrit dans le *Pouvoir*, pour prouver la candeur incontestée de ses habitudes villageoises, qu'il était né au milieu des habitants des campagnes, je me suis mis à rire, je l'avoue, sans qu'aucun intérêt m'y poussât ; quand il a ajouté qu'après février il était parti pour la campagne, et que si une nouvelle révolution éclatait il n'hésiterait pas... à repartir pour la campagne, j'ai cru, mais j'ai trouvé l'aveu bouffon, tellement bouffon, que dans le moment je n'ai pas songé à lui répondre que la bourgeoisie avait été si bien vaincue en février, c'est qu'elle n'avait pas reculé, elle aussi, devant le parti héroïque... de partir pour la campagne.

Je sais bien que dans ce temps-ci l'écrivain qui voudrait enfoncer Némésis et flageller de son fouet l'ambigue qu'onque a dévié de la ligne strictement droite, ressemblerait plus à Don Quichotte qu'à Juvenal. Disons le mot, il serait ridicule ; il faut tenir compte des secousses éprouvées et de la défaillance des esprits. Aujourd'hui, il n'est domme qu'aux hommes très-forts ou aux cerveaux très-faibles d'affirmer une opinion bien arrêtée en matière politique ; le scepticisme est dans notre époque agitée le lot fatal du troupeau intermédiaire, c'est le mien, et je ne m'en vante guère. Mais les ridicules ne sont d'aucun parti, parce qu'ils sont en peu de tous les partis ; et aujourd'hui qu'on rencontre les ridicules par vingtaine sur son chemin, pour peu qu'on se promène pendant cinq minutes, il doit être permis au premier venu de les signaler, ne fût-ce que pour prouver au peuple français que, si les convictions sont rares et les évènements introuvables, il y a encore quelque chose qui a survécu.

Tout dernièrement un écrivain définissait ce temps-ci le régime du faquinisme. Et bien ! dût une nouvelle lettre m'arriver d'ici à quelques jours par la poste ou autrement, je soutiens que la définition est de la plus stricte exactitude. Qui, cet homme qui n'a aucune conviction, et qui insulte chaque matin et chaque soir ses adversaires, est un faquin. En voici un autre qui marche entouré d'une dizaine de petits jeunes gens à qui il enseigne l'art de danser la valse de Faust avec les Marguerites de l'Opéra ; lui qui médite tant des banquets, il conduit entre minuit et une heure sa joyeuse bande à des banquets clandestins ; puis, comme il a recueilli chez un gentilhomme lrotte d'une savonneuse à vilain et très-pauvre avant d'être ruiné, à qui il a confié les fonctions de factotum domestique ; lui qui dit devant tout son monde rare d'une telle impertinence : « Que nous donnez-vous à diner aujourd'hui, monsieur le comte ? » Comment qualifieriez-vous ce Monsieur, si vous plaît ? Et celui-ci qui a joué tous les airs connus sur sa scrupule politique, et qui se fâche parce qu'on ose soupçonner son indépendance ? Et celui-là qui, après avoir mis aux pieds des hommes en place d'hier matin son éternel dévouement, la glu la plus adhérente de toutes les matières collantes, fait écrire des colonnes ordures contre ses protecteurs de la veille par un brocheur du lendemain ? Et celui-là encore... Mais les trente-deux colonnes de ce recueil ne suffiraient pas à ce débordement homérique. Arrêtons-nous et saluons cette nouvelle puissance qui se lève des limbes de la médiocrité et du mauvais goût, la puissance du faquinisme !

EMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Qu'est-il devenu ? ou se cache-t-il ? Les novellistes l'appellent en vain ; il manque à la distraction de nos orifs, à l'activité de nos dissipés sédentaires, est-ce que Paris ne serait plus sa capitale ? Un spectacle se présente à Londres, où M. Julien, le célèbre Musard d'entre-Manche, est son chef d'orchestre ; c'est lui, c'est Cupidon en personne qui trône à Madrid, il vient d'invoquer à ses fidèles le théâtre d'Orient, et pour célébrer cette bien-venue, la municipalité décore que les *édifices publics seront illuminés*. Sous le ciel émeraude des meetings comme sur la terre des *disputados*, Cupidon a ses coulees franches ; les grands l'accueillent à bras ouverts et les petits le comblent de bénédictions ; il a repris ses fêtes du sabbat et ses nuts de vingt-quatre heures. Mais le nôtre, qui est-ce qui pourrait nous en donner

des nouvelles ? Il est grave, il est mousalé, il s'est laissé couper les ailes par la politique ; mille bruits en courent à sa honte, et ce sont précisément les bruits de cette semaine. Le moyen de s'amuser quand les salons officiels ferment leurs portes. Nos présidents se bouclent et mettent les autres autorités dans l'embaras. De part et d'autre on a fait la paix en gardant ses armes, et c'est terriblement gênant pour danser. D'ailleurs, une presse ardente poursuit les hostilités et continue la fusillade ; quel feu croisé d'épithètes incendiaires qui tiennent lieu de projectiles, et comme les *B* et *F* voltigent sur le bec de nos Vert-verts de grand format ! Drilles, faquins, cuistres, crétins, quelle figure ferait-on le soir, dans le même quadrille, après avoir échangé les fleurs de cette rhétorique dans la journée ?

Quand deux armées ennemies sont aux prises, les diplomates n'ont jamais plus à faire. La foule de ces entrepreneurs de conciliation est en ce moment dans la mêlée, essayant de mettre un frein à la fureur des combattants. Quelques dérivatifs anodins récemment essayés n'ayant eu aucun succès, on parle d'une entreprise gigantesque, miraculeuse, bien faite pour donner une direction nouvelle aux esprits ; il ne s'agit plus que de la réaliser.

Ce que les budgets de la royauté et de l'Empire n'ont pu accomplir depuis trois siècles, le projet de l'Exposé en trois ans de l'achèvement du Louvre, l'Exposé... ? à la vérité il est encore dans le poche des contribuables ; mais on l'en extirpera sans les faire crier au moyen d'une loterie ; — comprenez-vous ? — dont le capital est fixé à soixante-dix millions et les billets à cinquante centimes. Un nombre limité de lots s'élevant, par une progression ingénieuse, de puis mille francs de capital jusqu'à vingt-cinq mille francs de rente, sera distribué par la voie du sort ; on évalue au quart de la mise totale cette prime de la séduction, comme si la pensée nationale d'achever le Louvre n'était pas suffisante pour délier les cordons de la bourse du dernier des Français. D'ailleurs, dans cet étonnant projet, tout est prévu, les objections de la malveillance et la tiédeur du patriotisme, si bien qu'un journal, — illustré, s'il vous plaît, — sera fondé pour la propagation de cette œuvre pie. Vous comprenez que le pouvoir ne saurait refuser son concours à une entreprise si éminemment nationale : les billets, le journal et sa réédition voyageront sans timbre et sans frais de poste. Prenez vos billets, diront les circulaires ministérielles à leurs fonctionnaires, et, à défaut de la persuasion administrative, on agira par voie de retenue sur les traitements des récalcitrants. Dieu nous conserve de nommer les régents qu'on prête à cette banque plus merveilleuse que celle de Law et que toutes les autres ; dont le Bilbonquet. Mais à supposer que cette extravagance se réalise, elle enrichira la langue des Cabochards d'un dicton nouveau : *Pour l'achèvement du Louvre!* cela dit.

Les conclutaires se louchent partout, et l'Académie est disposée à faire un immortel par esprit de conciliation. Après M. Nisard admis à la place de M. de Felzart par droit de conquête, M. de Montalembert ira occuper le fauteuil de M. Droz par droit de naissance. En cas de refus, les amis de l'ex-pair menaçant la majorité de l'aller dire à Rome. Annonçons le fait suivant avec tout le respect qu'il mérite : indépendamment de sa dignité nouvelle, M. de Montalembert a rapporté de la ville éternelle un morceau de la vraie croix, qu'il a offert au chapitre de la cathédrale. Depuis le vol du reliquaire de Saint-Denis, la France ne possédait plus aucun échantillon de la sainte relique. A ce sujet, qu'on nous permette de rappeler un évènement qui s'est passé sous la Restauration ; la moralité qu'il reforme appartient à tous les temps. Un beau jour de l'année 1827, le directeur d'un théâtre du boulevard, le plus célèbre et le plus *voltairien* de tous les directeurs, fut abordé dans la rue par une ancienne utilité de sa troupe, qui lui dit dans la plus grande agitation : « Voici quelque chose que j'ai trouvé dans l'église de Saint-Denis. Qu'est-ce ? je n'en sais rien ; mais j'en ai peur. A tout autre que moi il doit porter bonheur ! » Et l'homme à la trouvaillière s'écria : — Dans le lanbeau de soie rouge qui ornait tout l'objet mystérieux, le directeur trouva un fragment de bois de cèdre rongé de vétusté et un parchemin vermoulu, la propre lettre écrite en 325, par sainte Hélène à son fils Constantin le Grand. L'impératrice et d'ailleurs les détails les plus minutieux sur les fouilles opérées à l'endroit où s'accomplit le mystère de la Rédemption, et la découverte du précieux fragment qu'elle envoya à son fils. C'était, du reste, le même morceau de bois dont Sauval fait la description dans le *Treasure de l'abbaye de Saint-Denis*. Plus de doute, le directeur possédait la sainte relique. Aussitôt il courut chez l'archevêque de Paris. — Qui annonçera-t-je à monseigneur ? demanda l'homme. — Annoncez le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui lui apporte un morceau de la vraie croix. — Une relique entre les mains d'un comédien ! M. de Quelen n'y crut pas et ferma sa porte. Même accueil chez le grand ambassadeur, M. de Crov, et chez le ministre des cultes, M. de Frayssinous. Le directeur, indigné, reprit le chemin de son théâtre, où il arriva en même temps que la foule, c'est-à-dire un peu avant le lever du rideau. Les comédiens sont réunis ; il n'y tient plus, il raconte son aventure au milieu d'un profond silence, et l'öffent à l'aspect de l'objet sacré, oubliant leurs orpèux, leurs rôles et les public les hommes s'élançant, les femmes se précipitant et demandant à tomber de leurs bras les lois sacrées. Dans l'élan de sa ferveur, l'une d'elles offre une année de ses appointements, 20,000 fr., en échange du morceau de la vraie croix. — Eh bien ! s'écrie le directeur, chacun de vous en aura sa part ! — Et c'est ainsi que la sainte relique, regagnée aux démonstrations de la plus vive piété, fut recueillie par des comédiens qui la conservent religieusement. Nous doutons que l'échantillon échu à M. de Montalembert ait été accepté avec plus d'adoration et de larmes.

Voici venir la saison mélancolique ou nos Français méient volontiers le sacre avec le profane. Si l'on ne danso pas encore avec des sentiments contrits, beaucoup entrent dans la maison de Dieu avec un reste d'émotions mondaines. Selon l'usage, les musiciens ont fait chanter à Saint-Étienne les louanges de leur patron, saint Étienne, par la voix de virtuoses du Conservatoire. Luthi, la Sainte-Catherine a été célébrée, à Notre-Dame-de-Lorette, par les paroissiens de l'Opéra. Les Madelaines du quartier y sont venues en équipage, des repentirs bryantins cachaient leurs larmes dans des mouchoirs brodés ; c'était le jour de la dévotion en cachemire. Mais passons à d'autres renseignements non moins authentiques, au risque de nous faire l'historiographe de l'ennui. Il est question d'assurer l'exécution de cet article du code moderne : *La propriété littéraire est une propriété, et de protéger notre librairie contre la contrefaçon étrangère*. Mais, pour arriver à une solution heureuse, il ne faudrait rien moins qu'une alliance défensive entre les trois ou quatre nations littéraires de l'Europe, et tout se borne jusqu'à présent à la promesse d'une commission qui, selon toute apparence, se réunira pour constater le décès et rédiger l'épilogue : « Ça-gît la librairie française, morte des excès du roman. Le journal, son veuf inconsolable, continue son commerce. » Le journal, votre unique lecture aujourd'hui, admirez à quel passe-temps il a condamné ses lecteurs tout le long de cette semaine ; il a fouillé les archives de la cour d'assises, il ressuscité Papavoine et Contrafatto, il cherche la piste de quelque nouvelle affaire Fualdès ; il expose l'honneur de notre contemporain aux suppositions peu flatteuses de la postérité. — Eh qui dit cela-telle, ce sont là les récits qui amusent nos anciens ! Du haut en bas de leur journal ils savourent le meurtre et le scandale ; en bas la fiction licencieuse, en haut la réalité sanglante. Leurs pères tout grossiers avaient le goût meilleur, comme dit le chanson du Misanthrope, et la *Gazette bleue*, dont les insinuations amosaient Louis XV, disait les choses moins vertement que leurs journaux. C'est à peine si quelque action honnête, citée de loin en loin, leur rappelait que la vertu n'est pas qu'un vain mot. Les criminels et leurs œuvres sont imprimés tout vifs. Le temple de la publicité a des colonnes pour les Erostrates ; mais qu'un brave citoyen devoue sa vie pour sauver son semblable, cette même publicité supprime le nom du héros, modeste à ce point qu'il ne demande pour prix de son héroïsme que l'attestation de M. le préfet de police. A défaut de la presse grave, qui ne se plaît qu'à montrer les taches de notre civilisation, la presse frivole a cité une action généreuse de M. de Luynes, qui vient de résigner à la Bibliothèque nationale une des trois mille médailles volées il y a quinze ans. C'est une *Julie*, non pas la seule de son espèce, comme le *Népotisme* ou le *Tyrannicide*, mais qui a presque la valeur d'un diamant ou d'une metairie ; et que M. de Luynes a eu pour rien ; quelque chose comme 1,800 francs.

Voici une pièce moins rare : *Jenny l'ouvrière*, la Jenny de la complainte métamorphosée en premier rôle de mélodrame, à la Porte-Saint-Martin. Jenny partage le sort douloureux de toutes les grisettes qui sont jolies, elle est en butte aux séductions d'un *Beau*. Sa vertu fait bonne garde et contraind le séducteur à la retraite. Jenny est sauvée, et puis Jenny est perdue ! Des le premier acte, retirez-lui votre admiration, quitte à l'en couronner un peu plus tard. Jenny n'aimait pas son adorateur, et c'est par petit filade qu'elle a péché. Si c'est une vieille histoire qu'on vous raconte, a qui la faute ? Au surplus, Jenny s'emploie de son mieux à rajouter son aventure. Ce dévouement final est plein d'inconvenances, à ce point que le père Muñier est à Chéby, et que, dans l'abondance de ses diamants et de ses cachemires, mademoiselle ne trouve pas le moindre billet de mille francs pour l'en briser. Sur ces entrefaites, le beau Maurice, qui a perdu sa fortune sur un coup de dé, la regagne par un autre coup. Il veut absolument comédier Jenny, qui tient bon, et finit par rester dame et maîtresse. Ce dénouement est la récompense des vertus de Jenny, car enfin elle vient de payer sous ses yeux les dettes de son père et elle se propose de lui acheter une maison avec le fruit de ses économies. Une autre circonstance rend la position de Jenny tout à fait intéressante ; la situation est telle au point de ressembler à une gaillardise, que mademoiselle Lia Félix a dissimulé avec un tact suprême. Elle a fait entendre l'accent de la pudeur dans le cri maternel.

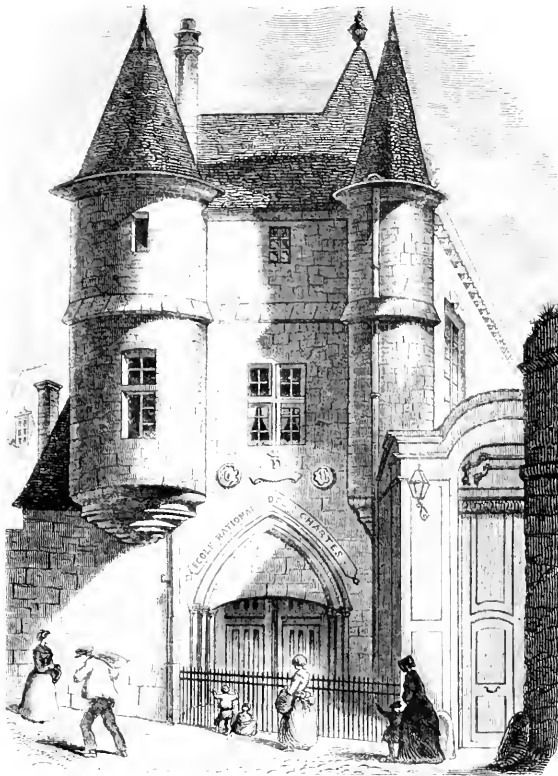
Vous allez présumer de beaucoup cette autre chanson des mêmes auteurs, *Un Monsieur qui suit les femmes* (Monsieur). Pauvre métier, pauvre bénéfice, suivre les femmes, alors même qu'elles sont dignes d'être suivies. Ce monsieur Duchemin, toujours à la piste d'une félicité passagère, et qui se condamne à une course périlleuse, nous l'aurez vu aux Tuileries ou ailleurs, gants glacés, rose à la boutonnière, binocle dans l'œil, et marchant par bonds et sauts dans les petits salons. Malheur à la beauté qu'il a distinguée ! Le papillon qui voltige, la mouche bourdonnante, la chenille tenace, on s'en débarrasse ; mais le Monsieur qui suit les femmes, comment échapper à ses obsessions ? Comme ces Lovelaces de l'ambition qui pourchassent la gloire, il s'est dit : De l'audace, et toujours de l'audace ! Il est plein de confiance dans la tradition des Don Juan de carrefour ; seulement il donne lui-même ses sérénades, ça c'est moins cher. Cherchez-vous, madame, à vous régénérer derrière un rempart de classes, si les escalades en manière de labouir ; mais il n'est pas homme à entrer par la fenêtre, quand on l'a mis dehors. Il est trop occupé d'ailleurs, pour faire le pied de crue ou monter sa garde à la porte de son bonheur. Ne faut-il pas qu'il se remette en classe du fantôme qui lui échappe toujours ; le fantôme des onze mille verges. Le Don Juan du Vandœuvre, qui commence en homme de sa profession, celle de suivre les femmes, finit un peu trop vite en César ; il se retire à l'étourdie dans des mitrains, il brusque des rencontres, interrompant des rendez-vous, arrache des secrets ; et bref, il a fait la conquête d'une femme de chambre. A force de chercher lague nouvelle à son doct, il attrape une mytification. La dame qu'il a suivie était une



Ce qui s'y a dans la tête d'un artiste. — Il voit en songe la foule enthousiaste devant son tableau exposé au Salon. — M. Ingres reçoit son maître et lui rend hommage. — On lui offre une somme fabuleuse, et il l'accepte. — Une belle dame veut avoir un portrait de sa façon. — Il a plus d'un succès de succès. — On ne peut se passer d'elle à l'Élysée. — Les rois viennent à Paris pour se faire peindre, il n'a pas le temps. — Une princesse indienne de la rue de Brévié veut l'épouser ou mourir. — Il est réveillé par l'indiscretion d'un rat. — Revient de son émotion, il se regarde dans sa glace, il n'est pas blanc.

maître qui le mène tambour battant jusqu'à son mari, auquel il est présenté avec tous les honneurs dus à sa profession. Ce Duchemin, si-ès-plein jusqu'au nez, retrouve son Adele dans la nièce de la maison, et le Monsieur qui suit les femmes attrape la main d'une brigitte. La conclusion nous semble peu de l'exorde. La pièce est très-gaie, c'est à des meilleurs rôles de Ruybl.

Encore une fois, on vous fera grâce du stant de nos nouvelles en considération de vos vignettes. Ce qu'il y a dans la pipe d'un pin? Mais il y a un rêve tres-comfortable, comme vous voyez, et combien de ces pour-civants de la gloire la rêvent tout éveillés, dont l'illusion leur coûtera beaucoup plus cher! Une pipe, deux allumettes, une pincée fumée on feuilles odorantes, et voilà notre homme qui monte au ciel sur les ailes de la gloire dont Shakspeare a si bien décrit les inventions fantastiques. Seulement le grand poète rêver son monde plus poétiquement, non rapin à plus de bon sens que d'élevation, je l'en félicite. Les commandes des bourgeois-princes ou des princes-bourgeois, la sixième d'honneur, l'amitié d'un grand homme la peinture, le dîner chez M. le président de République et, pour l'achever de peindre, mariage californien: voilà les étapes de notre voyageur en rêve, et c'est le fait d'une imagination raisonnable et même vulgaire. Les autres robustes, Caravage, Salvator Rosa, Michel-Ange; les maîtres glorieux, Raphaël, Rubens, ou tout simplement les fanatiques, faisaient d'autres rêves dans leur bel âge rapin. Demandez plutôt à M. Ingres, si de vous connaître et qui s'honore de vos succès; mais enfin il s'agit de prendre les notes comme elles viennent, et les rapins aujourd'hui pour ce qu'ils sont. A peine fermés dans son nuage, comme les dieux mythologiques, notre artiste — il est temps lui rendre son vrai nom — plane au-dessus des nécessités terrestres; il a triomphé du premier obstacle qui arrêterait l'essor de son génie; il est admis au musée, à la place honorée; c'est son rêve qui commence. Il ne le fait; rêver, n'est-ce pas toute la tâche de l'artiste et presque tout son bonheur? loin déjà dans les espaces imaginaires, il s'affranchi de toutes les petites misères du monde, à commencer par celles du livret: son estropié, son adresse boiteuse et tombée en pâte, un numéro d'ordre fautif qui lui



Porte d'entrée de l'École des Chartes — rue du Châneau

mée glorieuse s'éclappe de sa pipe, et il n'a plus rien à envier à ses plus illustres prédecesseurs. Charles-Quint ramassait le pinceau de Titien; l'empereur Maximilien portait l'échelle d'Albert Durer, et Henri VIII présentait la palette à Holbein; il est trop juste que leurs descendants se fassent barbouiller par ce grand artiste. Maintenant Barbichon est triste, les rois sont partis, l'hérésie n'est pas venue, les commandes se font attendre, le *Monteur universel* des leçonnaires a oublié de le comprendre dans la dernière promotion des Barbichons, et, pour comble de désastre, il a cassé sa tête aux songes, et il ne retrouve devant sa glace que les mains noircies et les dents cutôties d'un fumeur.

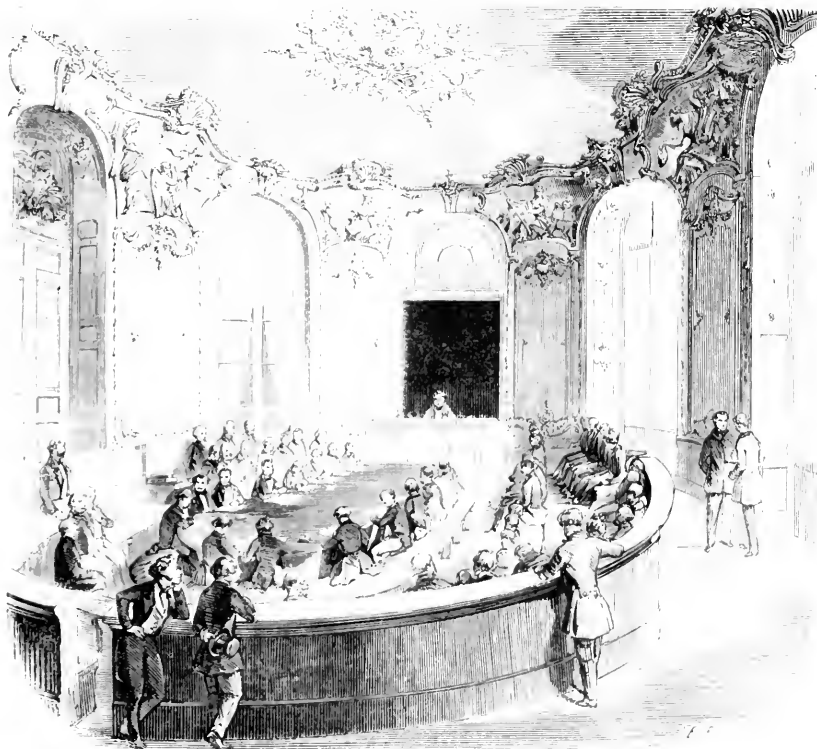
Vouci deux grands dessins en l'honneur de l'École des Chartes, mais on abrégera la légende, qui est de médiocre ressource. L'établissement de cette école date de 1824; le ministre qui l'institua sous la Restauration se conformait à une idée de Napoléon demeurée à l'état d'ébauche. Ce grand organisateur, ne pouvant rétablir la congrégation de Saint-Maur, aurait voulu créer des bédicdictins civils dans un *Port-Royal* nouveau. Les ordonnances de 1829 et de 1832, qui, sauf quelques modifications, régissent aujourd'hui l'école, ne pouvaient remplir le but que se proposait l'empereur. Il résulta de leurs principales dispositions que les cours de l'École des Chartes, ouverts à des jeunes gens de dix-huit ans, se divisèrent en cours élémentaire et en cours de diplomatie et de paléographie française. Dans le premier, dont la durée est d'un an, les élèves apprennent à déchiffrer les chartes; le second, d'une durée double, leur explique les dialectes du moyen âge, et les dirige dans la science critique des monuments écrits de cette époque. Après quoi, les adeptes sont rendus au monde, gratifiés d'une pension et brevétés bibliothécaires, le premier siège vacant. Voilà de beaux bédicdictins! Croira-t-on, cependant, que quelques-uns de ces messieurs se prennent au sérieux et se donnent plus ou moins gravement pour les successeurs directs des Mabillon, des Baluze et des Sainte-Palaye? Sans nier l'utilité de ces auxiliaires de la science historique, non plus que le savoir ou le zèle du plus grand nombre, il est permis de s'étonner du peu d'importance de leurs publications (voir la Bibliothèque de l'École des Chartes), après vingt-cinq ans de recherches et de travaux.

Qu'ils honorent de quatre ou cinq noms illustres qui ont passé par leur école, c'est une gloire très-légitime; mais voudraient-ils attribuer au brevet d'archiviste paléographe la vertu que la robe du médecin a dans les comédies de Molière, et, pour tout dire, un Eugène Barnouf, un Barbe de Boage et deux ou trois autres sont-ils bien des savants de l'École des Chartes? Passons le chapitre de certaines autres prétentions, car aussi bien nous ne faisons le procès à personne; mais les amis de l'institution déploieront toujours l'obstination malheureuse que mettent quel que fois à protester contre la nomination de tout écrivain devenu bibliothécaire; M. Sainte-Beuve lui-même n'a pas trouvé grâce à leurs yeux.

« Aujourd'hui, écrivait l'autre jour M. Mérimée, on croit avoir bien mérité des livres quand on a déchiffré quelques lignes inconnues sur un papyrus carbonisé, ou qu'en feuilletant un grammairien du moyen âge que personne n'a lu, on découvre une citation inédite de quelque auteur oublié. »

Il est vrai que M. Mérimée n'est pas un savant de profession, ou de prétention, mais tout simplement un homme de beaucoup d'esprit, d'un savoir étendu et solide.

PHILIPPE BOSSÉ.



Salon des livres de l'École des Chartes

reçoit la crotte du vin; ah bien oui! le voilà dans la lune avec un assaut de Bergerac, assaut de son succès; les rumeurs les flatteuses chatouillent ses oreilles: Admirez! Magnifique! est le tableau de Barbon. Il n'aura plus de agrément de se constituer le seul specur de son chef-d'œuvre et de le colporter aux marchands de la-bas; on connaît le lui paye vingt francs; les comédies pleuvent, il est écrasé; quelle rage! Si vous n'en avez rien, c'est que n'avez jamais rêvé.

Voilà grand homme, et décoré, il a tiré gloire à cinquante traits de famille, s'avez bien que c'est un homme raisonnable, même dans sa vieillesse. Il sait que le portrait est le bijou de la son, que les plus ont leurs courtisanes, et que les visages saluent toujours le signal d'un... Comme ressemblant! — Je crois bien, c'est le maître, Barbichon! — Ah! c'est de Barbichon? — Chevaux de plusieurs ordres, mérites, sans compter les médailles. — Si m'en direz tout, encore? Une de beauté, la fille du tabac, a obtenu l'ain de Barbichon, ce serait la mort de le réveiller, et un reste de fu-

Un Prophète Inconnu.

En quel temps vivait-il ?
Un prophète inconnu ! Etait-ce dans Ninive ou dans Israël, quand Jonas, Isaïe et Ezechiel, armés du souffle de Dieu, annonçant aux monarques et aux peuples vaincs la prochaine chute des uns, l'inévitable ruine des autres ? Dans l'ion, lorsque la prétrésie inspirée vénérait le sac de cette ville superbe et consultait en vain de satisfaire les Grecs justement ligés contre elle ?

Non. Au temps de Jonas, d'Isaïe, d'Ezechiel et de Cassandre, les prophètes étaient connus — c'est leur loi — mais inconnus — ils ne l'étaient (bien qu'il n'y ait point de journaux à cette époque, peut-être bien même parce qu'il n'y en avait point). On les trouvait en dréïon : on les levait quelquefois, mais en connaissance de cause, on daignait du moins les entendre, et l'on savait jusqu'à leurs noms.

Il s'agit d'un contemporain, d'un homme qui a prophétisé un demi-siècle durant, de 1790 à 1838, époque de sa mort, sans se lasser jamais, dont la voix fatigante ne s'est éteinte qu'avec sa vie, que beaucoup de nous ont connu personnellement et dédaigné, que vous qui me lisez et moi qui vous écris, avons peut-être condouyé vingt fois sur la voie publique, sans que le sens intrinsèque, l'effluve magnétique, nous avertit par un pillellement subtil de la présence du vates ?

— Mais cet homme, ce prophète inconnu n'était donc qu'un inspiré de carrefour, un thourmatage de barrière ? Il prophétisait sur les bornes, à moins qu'il ne lût l'avenir dans le marc de café, dans un amas de cartes ou dans la paume de la main ?

— Plût à Dieu ! il eût pu, du moins, se grandir jusqu'à la renommée du mademoiselle Lenormand ; il eût été parlé de lui, et s'il ne se fût pas enrichi à cet honorable commerce autant que la sorcière de la rue de Tournon, il ne se fût pas du moins ruiné comme il a fait.

— A quel métier ?

— En répandant ses prophéties, en formulant ses jugements, en donnant, en offrant, en prodiguant aux hommes ses conseils inutiles, aussi mal accueillis, aussi ignorés que lui-même.

— En vérité ! il a écrit ?

— Plusieurs centaines de brochures, dont la collection n'existe nulle part, mais qui réunies formeraient vingt-cinq volumes in-octavo.

— Etait-ce donc un écrivain ?

— Oui et non. Vous en jugerez. Lui-même s'approprié quelque part en ces termes : « Il est un homme qui, s'il écrivait comme il parle, s'il parlait comme il pense, s'il pensait comme il sent, ne mériterait ni aide ni alliance pour renouer le monde et l'assoir en équilibre ! »

— L'appréciation n'est pas too leste.

— Ou avez-vous vu des prophètes et des hommes de génie modestes ?

— D'accord ; mais littérairement, le juge est beaucoup trop sévère. Cette phrase, dans sa concision énergique, est certainement d'un écrivain.

— Et cette autre : « L'homme si bref de durée, si frêle en moyens, à grand-peine s'accorde quelques chances, jamais ne se donne de garanties. N'importe ! en ce centenaire, ce millénaire d'influence qui lui est laissé à exercer sur le cours des destinées, se reconcentre et tout son devoir, et tout son espoir. »

— Mais cet homme n'est pas seulement un écrivain, c'est un chrétien et un penseur ! Il semble que ce soit du Pascal transcrit sous la dictée de Saint-Simon.

— Et celle-ci : « Soyez justes, soyez sages, c'est tout un. La loi morale de tous ces temps est la loi politique de nos jours. Il y a de la force dans la vertu, il y a de l'ordre dans l'équité. Le mal a son art, d'abord certain du succès, et bientôt s'usant en efforts et enfin mis à néant. Le bien a son art plus lent de marche, et cependant avançant vers le but et seul se reposant dans la triomphe... Dans l'ordre moral, dans l'ordre politique, il n'y a qu'un principe incontestable, à la fois essentiel et fondamental, permanent et universel. Il n'y a que le dogme de la valeur de l'homme duquel dérive tout droit, auquel se rapporte tout devoir... »

— Mais cet homme n'est pas seulement un écrivain et un penseur ; c'est un philosophe éminent, un moraliste de grand cœur. De grâce...

— Je vais au devant de votre désir. Ecoutez ceci : « Après que la royauté est perdue, et même pour que la royauté se retrouve (le prophète était royaliste), il faut sauver la société. Le temps s'en est allé et n'est pas revenu d'être royaliste ; il n'y a plus qu'à être socialistes (1833)... Voici en sa plus simple expression le problème social : « Obtenir que la société, bien qu'elle soit faite par les classes moyennes, ne soit pas faite pour elles et plutôt soit faite contre elles (1835). Les lois qui font les rois, et les rois qui font les lois, ont pris pléinement à revers, à rebours les commandements de la religion, de l'humanité. Les uns et les autres ont fondé, ont consolidé la tenture de la richesse à l'enrichissement, et de la pauvreté à l'appauvrissement (1831). L'impôt est tenté à éparquer le nécessaire de la vie... Du il n'y a que de quoi exister, il n'y a rien, car il faut être, avant d'être. »

— Mais, en vérité, tout cela est fortement pensé, merveilleusement dit. Quel philosophe, moraliste, écrivain, penseur, politique, économiste, autre prophète et inconnu, nous dites-vous ? mais cela n'est pas vraisemblable.

— Vraisemblable, non. Pour être, c'est autre chose.

— Mais pour qui donc votre prophète écrivain est in- nombrables brochures ?

— Il les adressait au roi, aux ministres, aux députés, aux pairs de France, aux évêques, aux électeurs, à tout citoyen présumé capable d'applaudir, par ses votes, par ses actes, par ses discours, par ses conseils, par son opposition, sur la chose publique.

— Il les distribuait gratis ?
— Ce fut un tort. Il ne faut rien donner. On le lui fit bien voir.

— Mais il oubliait donc la presse dans la répartition de ses écrits ?

— Rien loin de là ! il ne cessa de lui tendre des mains suppliantes ; il l'assiégea, il l'obséda ; mais ce fut, comme il dit lui-même, *peine vaine* :

« Il eut beau la prier ;
« La cruelle qu'elle est se boucha les oreilles »

— Mais à quoi songent les journaux ?
— Voilà une question qui fait autant d'honneur à votre cœur que peu de votre expérience. Une fois pour toutes, apprenez que les journaux ne songent point. Ils ne sont point faits pour cela. Ils s'en tiennent sagement à leur petit négoce de préjugés, d'erreurs, de passions, de haines, le tout au plus juste prix, et aux idées de leurs clients. Ils sont fermés comme la Chine. La presse est une sourd Anne qui ne voit rien venir, par la raison fort simple qu'au lieu de monter sur la tour, elle se casemate dans les caves et s'y tient hermétiquement close, crainte des rhumes et des catarrhes politiques. On la souvent appelée le quatrième pouvoir de l'Etat, et nous-même avons quelquefois fort étourdiment employé cette emphatique métaphore, lorsqu'il y avait des pouvoirs. Mais la vérité est qu'elle n'est rien moins. Ses destinées et ses vies ne sont ni si modestes, ni si ambitieuses ; idéalement parlant elle est tout le pouvoir, elle est le pouvoir même, ou elle n'est rien. Mais elle n'est pas tout le pouvoir. Elle en est la négation ; elle est l'antipouvoir si l'on peut ainsi dire ; elle est le pouvoir de demain, qui sera celui de la veille. Or, comme prophétie est affirmation, les journaux n'ont que faire de cette marchandise. La seconde vue est tout au moins superflue dans les lieux sombres, et le grand jour blesse les regards des personnes habituées à l'obscurité. De là le mépris des journaux pour les prophètes présents, passés et à venir. Qu'en ferait-il ? Il ne devancerait pas, ils suivent, et ont raison, puisque leur mot d'ordre n'est pas : *prévoir*, mais : *succéder*, ce qui est un jour différent.

— Ainsi, votre opinion est que les journaux...

— Furent très-logiques en ne sonnant mot pendant quarante ans des prédictions de notre prophète et de ses trois cents brochures, tout comme en n'honorant pas d'un regard les prophéties de Fourier qui, des 1808, annonçaient l'association, la ruine et la disparition du commerce fractionnaire, la suppression des grandes routes et le remplacement des messageries, alors à l'état embryonnaire, par de formidables machines qui, en quelques bonds et peu d'heures, transporteraient l'homme de Paris à Varsovie ou à Marseille, etc. ; tout comme en ne poussant aucun cri d'alarme devant le fameux cri de guerre de M. Proudhon, qui tirerait encore ses coups de pistolet socialistes à huis-clos, sans la révolution qui en a tout à coup rendu visibles à tous les yeux et la fumée et la lumière, — la lumière d'abord, et la fumée ensuite.

Mais trêve de dialogue, et passons au récit. En 1765 naquit à Saint-Servan, auprès de Saint-Malo, le marquis Nicolas-Louis-Marie Magon de la Gervaisais. Il suivit le métier des armes. Il eut à vingt et un ans la bonne ou la malheureuse fortune d'être aimé de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, sœur du dernier prince de Condé, femme d'un haut mérite et d'une âme céleste, dont les lettres, parmi lesquelles il s'en peut lire de sublimes, ont été publiées en 1831 par les soins de M. Balzac. Cette passion, condamnée à être malheureuse par la disproportion du rang, n'aboutit, après trois ans de plus purs relations, qu'à une séparation très-déclatante. Le jeune officier quitta alors le service et se maria plus tard, en exécution de la dernière volonté de sa noble et pieuse amie. Le surplus de son existence, sur lequel on manque d'ailleurs de documents précis, ne paraît pas avoir offert d'autres incidents remarquables. Il vécut en Bretagne, sa patrie, depuis les débuts de la Révolution jusqu'à la chute de l'Empire, et lorsque le régime de la presse, devenue libre, lui donna avec le désir l'infinie facilité de produire, au profit et pour l'instruction (?) de ses contemporains, les aperçus, les jugements, les pronostics, les prophéties qui débordaient de son cerveau, il vint s'établir à Versailles au centre des souverains monarchiques. C'est notamment dans la première partie du règne de Louis-Philippe que plusieurs de nos confrères l'ont connu, assis à un zèle éloquent et d'une ardeur infatigable les bureaux des journaux et le logis privé des journalistes, qui jamais ne daignèrent, les uns ni les autres, accorder la moindre créance, le moindre effort d'attention, faire l'aumône d'une ligne aux élocutions étrangères de ce maniaque, de ce fou.

Or, ce maniaque, ce fou, qui mourut riche et désespéré de la dédaigneuse inertie, de la tacte et opiniâtre conjuration du silence qu'il rencontrait partout pour prix de ses ardentes aspirations vers l'avenir, de son persévérant et généreux amour du bien et de la vérité, des 1790, à vingt-cinq ans, donné d'une lucidité qu'il semble ne pouvoir s'expliquer que par une sorte de don surnaturel, tant elle excède les limites supposables de la raison et de la clairvoyance humaines, avait prophétisé les exalts, les erreurs, les excès révolutionnaires, y compris la mort de Louis XVI, et le despotisme de fer qui devait bientôt l'en suivre. Sous la restauration, continuant son œuvre divinateur, il annonça la chute du roi Charles X et l'envahissement de tous les pouvoirs par la Chambre de 1810. Sous Louis-Philippe, il présida la chute du trône de juillet, l'établissement de la république, l'avènement d'un Napoléon, et cela dans des termes que nous transcrivons mot pour mot :

« FAYE BONNE L'NAVOLIEN, SI FÈRE ET SI FAYE QU'IL FUT, TELLE EST LA SOIE DE BÉROS, LA BAGE DE CAME, OUF, DE TOUTES PARTS, IL Y AURAIT PRESSE À TENIR L'ÉTRIER ET MÊME A SERVIR D'ÉTRIER, VU QUE SEMBLERAIT DE TAILLE ET DE

TOURNAZ A ENFOUCHÉ LE DESTRIER ABOLUTIVTE. » (La Cate-trophe, 1835.)

Le prophète ne s'en tient pas là : il nous annonce aussi nos destinées futures, et elles ne sont pas rassurantes. Mais n'anticipons pas, et reprenons par ordre, en choisissant, pour chaque phase, quelques-unes des prédictions les plus saillantes parmi toutes celles qu'un écrivain fort honorablement connu dans la littérature, M. Damas-Hinard, a été donné la mission et la tâche louables d'extraire, pour l'éducation du public et du journalisme, des nombreuses feuilles satyriques que le prophète méconnu et inconnu, de son vivant, ne cessa de jeter au vent de l'ignorance et de l'oubli. Nous ne connaissons pas M. Damas-Hinard, mais nous sommes heureux de lui offrir ici, à l'occasion d'une raison de cette publication même, le tribut de nos sympathies. Ce n'a guère jusqu'à présent ressurci-tion, sur les traces et à l'instar de M. Sainte-Beuve, le grand exhumateur littéraire, que des infiniment petits *poète mineurs*, faiseurs de petites lettres, de petits romans languoureux et de petits versucules. Cette préoccupation excessive et exclusive du menu, du précieux, du microscopique, du frivole, et de l'art pour l'art, fut même, soit dit en passant, l'un des caractères de l'époque que nous venons de traverser, et elle suffirait à expliquer comment les prophètes perdent leur souffle et le politiques leur encre à patrociner, à prêcher la réforme dans une société, ou les plus honnêtes, les plus intelligents et les moins offensés, n'ont d'eux, d'amour et d'oreilles que pour des jeux de grammariens. M. Damas-Hinard a noble ment payé la dette passablement boteuse du pays et de la presse, envers le malheureux homme supérieur qui a usé sa vie en stériles efforts pour le prémonir l'un et l'autre contre les imminents périls de l'apathie, du laisser-faire, de l'incertitude universelle.

Mais voyons le prophète à l'œuvre.

PREDICTIONS DE 1790 : PILLAGES ET ÉCHAFOUD. — « Si l'opposition se trouvait maîtresse de cette populace légère à Paris, comme il serait facile de souffler l'insurrection à travers des paysans, et le désir du pillage dans celles des à mêmes affamés de livrer au glaive tant de têtes innocentes et toute la France à l'anarchie... »

SIBYLE ET ROI. — « Votre roi !... Si l'insurrection : peuple est excitée dans tous les sens, il est en vue, il paraît puissant : la vengeance peut monter les marches du trône... »

BANQUEROUTE, ÉMIGRÉ, GUERRE CIVILE, INVASION, ANTI-POTISME. — « Voyez-vous sur nos têtes la banqueroute, guerre civile, l'anarchie, la division du royaume, l'invasion de l'ennemi, la dissolution de l'Etat, ou, s'il est encore permis de l'espérer, le plus affreux despotisme... Elle (la mas enfoncée sous sa main de fer toutes les classes, toutes richesses, toutes les existences : elle dévorera d'un trait, bérte et monarchie, religion et philosophie ; elle foulera à pieds les tristes restes de ses rapports sociaux, et le subtil instinct de la nature... Le moment arrivera où la sagesse la conçoit se trouveront trop heureuses de faire pass sans anarchie et sans horreurs, sous un sceptre de fer, peuple à jamais assouvi de la liberté. » (1790. — Extrait : « Mes amis, voici comment tout irait bien, » écrit publiquement à une brochure royaliste, intitulée : « Mes amis, voici pourquoi tout va mal ! »

PREDICTIONS SOUS LA RESTAURATION. — CHUTE DE CHARLES X. — « L'opinion qui se forme se concentre en un point, menace d'une explosion terrible, d'une révolution puissante qui fera dire le mot. » Les Journaux, 1827. — « P bientôt surviendront les transactions honteuses, la démission forcée, l'expulsion irrévocable. » (La Censure, 1828.)

LA CHAMBRE DE 1830 ASSÉMBLÉE CONSTITUANTE. — « Je refais l'Assemblée constituante. La Chambre tend à devenir française, républicaine, mais elle n'est que française de cœur. » (Memorandum pour la session de 1830. — 48.)

ÉPIGRAMME THOUROUR DU PARTI LIBÉRAL. — « Le roi arrive, est arrivé peut-être, où pour le pouvoir existant y a peu de chances de se rétablir, ou pour le pouvoir républicain il n'y a plus de chances de s'établir. » Une promesse dogmatiquement libérale, une populace radicale immorale, ne se sont engagées sous le drapeau que pour vaincre à leur compte et ne servent de si près les chefs pour leur passer sur le corps. » (Du gouvernement républicain, avant juillet 1830.)

PREDICTIONS SONS LOUIS-PHILIPPE. — « Jadis une première révolution ; naguère une seconde révolution ; bientôt troisième révolution. » (Premiers ombres de la barbe 1836. — « Nous en sommes à une révolution qui, tôt tard, en éclatant de nouveau, fera sauter ceux qui ont le feu aux poudres. » (Les Droits de l'Homme dans le sens, 1832. — « Bien qu'on n'entende pas de bruit, je ne vois pas de lumière, sous l'ombre en silence s'opère travail du principe révolutionnaire. » (La Révolution, 1835.)

« Tu souffles suffire, qu'il n'agisse il a fait foule. » (La loi des circonstances, décembre 1830. — « Les hommes du jour auroient le sort des hommes du temps qui supplément, ils seront supplantes. Problème coup sera subi de même, ne sera pas violent de même. » (La loi de guerre dans la société, 1833. — « Pourquoi l'homme c'est-il moins un être de source et de destination qu'il n'est un être de source ? C'est qu'autour d'elle range et se serre l'aristocratie du jour, vaine aristocratie d'aristocratie des siècles ; à son exemple, inspirant au peuple une confiance démesurée, obtenant de lui des faveurs exorbitantes. » (La République, 1833. — « Malheur à ceux princes : la république est dans ses propres ac soit en France, soit en Europe. » (Ibidem.)

DISPOSITION DE LA CHAMBRE AVEC LOUIS-PHILIPPE. — « deux pouvoirs, le prince et la chambre, naquirent destinés à subir des phases pareilles, à s'éteindre en terme, en un mot commun. » (La Ligue de salut, 1830.)

FIN DE LA PAIRIE. — « Qu'on fasse la pairie élevée de droit ; de fait, elle ne sera pas même viciée. » (Le rit, 1831. — « Allez, nobles pairs ! allez, illustres

neures! Faites courte vie, mais bonne. Sra-ce deman? sera-ce apres deman? Il n'y a de doute qu'entre ces deux termes. » (De la chambre inamovible, 1831.)

DE LA GARDE NATIONALE. — « On pourra objecter que l'intérêt suprême est protégé par les gardes nationales, c'est-à-dire le peuple armé lui-même; les faits se chargent de répondre à cette objection. Des que la patrie la plus active et la plus nombreuse méconnaît l'intérêt suprême de notre société actuelle, elle voudra reformer cette société. » (Considérations sur les destinées humaines, 1830.)

ÉTATÉMENT DE LA RÉPUBLIQUE. — « Entre la monarchie actuelle et une république quelconque, point de milieu juste ou non juste. » (Du Règlement de la dette, 1834.)

« On n'est pas républicain, on est antiroyaliste; on n'aime pas la république, on hait les rois... La république apparaît soudain; l'effroi, l'embarras seraient grands parmi ses plus ardents promoteurs. » La République, 1833.

« Ce ne sont pas les républicains qui font la république; ce sont tous les autres, sauf eux. » (La Catastrophe, 1835.)

RÉVOLUTIONS EN EUROPE. — « A peine la révolution de 1789 émeut les peuples qui, heureux ou malheureux, jouissent ou souffrent à la manière de la brute... La révolution de 1830 se fait presque européenne, mettant partout les esprits en mouvement, et souvent les bras en action. »

« Viennent une autre encore! Ce sera bien plus. » La République, 1833.

GUÉRRE CIVILE DANS PARIS. — « Si l'adulation tue les princes, elle n'est guère moins nuisible aux capitales et aux peuples. J'aime et j'estime assez le peuple de Paris, ce dit France, et tous les hommes mes contemporains pour lui dire: « Vous êtes en danger d'être portés à vous entre-déchirer, comme se sont entre-déchirés ces malheureux Grecs, ces malheureux Romains du Bas-Empire, nos rois et notre civilisation, et pour parler le langage de la multitude, vous êtes en danger d'être réduits à vous entre-dévorer comme des bêtes féroces, affamées, enragées! » (Considérations sur les destinées humaines, 1830.)

Maintenant, jouissons les mains et prions Dieu que l'extraditionnaire clairvoyance départie au prophète-gentillhomme breton soit en défaut dorénavant et ne s'étende pas au delà des faits accomplis, car voici ce qu'il nous présage :

PREDICTIONS POUR L'AVENIR. — « DESTINÉE DE LA RÉPUBLIQUE. — La République est prédestinée à l'œuvre de clore l'ère présente et d'ouvrir l'ère future, de trancher net la chaîne rouillée des temps; de jeter la planche de transition entre la monarchie tempérée et le despotisme absolu. » (La Raison des temps, 1836.)

RÉVOLUTION SOCIALE EN FRANCE. — « Le vrai, le sensé dit-on doit conduire la marche suivie: le juste, l'honnête disent comment on devrait prendre une autre route. Peine vaine! On ne veut pas voir... et vient d'abord une crise première où nous sommes, puis une seconde où nous allons, enfin une crise dernière où nous resterons. » (La Raison des temps, 1835)

« Malheur à lui qui ne voit dans les crises du siècle que des symptômes essentiels de liberté et d'égalité! Ici le pouvoir; là les besoins; voilà les vrais stimulants. Seulement, l'indignité du besoin, jusqu'au bout comprimé, s'est développé et dilaté au souffle de la liberté. Il s'est transformé en un sentiment impérieux... Follies gens! ils jurent entre eux à la liberté, ou plutôt à l'humanité, avec des sophismes... Voilà que la vanité, l'ambition, la vengeance se sont échauffées au jeu, et des partisans ont été appelés qui ravivent la double mise. » (La Lèvre de justice, de prudence, 1841.)

« Ceux qui avaient, ceux qui étaient, sont perdus corps et biens, sans que nul recueille l'héritage. Il y a du mal pour tous; le tort est à quelques-uns. Fels et tels ont oublié qu'ils n'étaient pas seuls sur la terre, pas seuls de leur espèce, pas seuls à titre égal. Ils pechent depuis la première génération; ils sont frappés jusqu'à la dernière. » L'Etat de guerre dans la société, 1833.)

« Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, ce sera tôt ou tard qu'éclatera la lutte entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas... lutte épouvantable, attendu que, d'après ses suites, ceux qui n'ont pas manqueront encore davantage... et ceux qui ont perdront de plus en plus. » (Exposé de la ligne politique, 1835.)

DISSOLUTION SOCIALE EN EUROPE. — « L'Europe est entrée dans une ère climatérique qui s'ouvrira par la révolution de France, qui aboutira à la dissolution de la société; et les gens a vie courte, à vie trouble, sont insensés au même degré en n'apercevant dans cette crise qu'un épisode fortuit, en se promettant à son terme un prochain prospère. » La Verbe diplomatique, 1831.

« La société humaine, quelle que soit sa forme, naît, mûrit, vieillit et meurt. Jusqu'à présent, ce fut de mort violente, par la peste, la conquête; désormais ce sera de mort naturelle, dans les trames de l'action. L'état de corruption morale menant à celui de la dissolution sociale... Même il n'y a plus lieu à la chance précitée par Napoléon: Avant cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosmique. » Il faut dire plutôt: L'Europe sera républicaine, et par suite sera cosmique. » La République, 1833.)

Itémariquons, sur ce point, que le préfacier de M. de la Gervaisais se trouve en parfaite concordance avec celle de l'éloquent membre du parlement espagnol qui a naguère prononcé une si vive sensation sur tout ce qui pense en Europe, de M. Donoso-Cortés:

« Et nunc crudeliter!... Voilà l'homme qui est mort inconnu, méconnu, méprisé du pouvoir et de la classe moyenne, et balafné des journalistes.

Dans deux autres chapitres, M. Damas-Hinard, à sous le titre de jugements et de conseils, réunit d'autres extraits de nombreux écrits de M. de la Gervaisais. Ils sont tous empreints du même caractère prophétique.

Il faut lire ce livre; c'est un amer breuvage, mais il peut être salutaire.

FELIX MORAND.

Chronique musicale.

Les représentations des *Huguenots* qui ont suivi celle dont nous avons rendu compte dans notre précédente *Chronique*, n'ont fait que confirmer l'opinion que nous avons émise à l'égard de la belle interprétation que malame Viardot donne au rôle de Valentine. L'émouvante cantatrice, tout à fait sûre de son rôle, plus à son aise avec le public, a vu son succès grandir à chaque soirée. Cependant il ne paraît pas qu'elle ait eu jusqu'à présent, que quelques uns lui adressent, et c'est de traverser la plupart des morceaux du rôle de Valentine, que sa voix ne peut exécuter tels qu'ils sont écrits dans la partition. Est-ce la une critique bien sensée? On l'hâte donc en malame Viardot exactement ce qu'on admirait il y a un mois en ma mesoiselle Albou. Celle-ci a-t-elle jamais chanté textuellement le rôle de Fides? — D'puis que le monde musical existe, il est reçu que les chanteurs pointent les rôles qu'ils n'ont pas créés, afin de les adapter au diapason de leur voix. Pointer un rôle, c'est mettre à la place de la note écrite une autre note appartenant au même accord, plus aigue ou plus grave, suivant le besoin, sans dénaturer pour cela l'esprit de la phrase musicale. Cette opération, pratiquée de tout temps, nous le répétons, par les plus célèbres virtuoses, exige à la vérité du savoir, du goût, de l'intelligence et le sentiment de l'art; elle n'est pas sans de graves dangers, confie au premier chanteur venu. Mais qui mieux que madame Viardot sait ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire en pareil cas? Que l'on trouve son organe moins parfait que celui de telle autre chanteuse, à la bonne heure; mais l'accuser de manquer de respect pour la pensée des maîtres, elle dont la science musicale est vraiment magistrale, on aura beau dire, on ne le croira pas.

Le Théâtre-Italien a remporté cette semaine une de ses victoires auxquelles rien ne résiste. La soirée qui a été donnée la première représentation de la *Figlia del Reggimento* ressemblait entièrement à ces soirées fabuleuses d'enthousiasme si fréquentes autrefois à la salle Ventador: perfection inouïe dans l'exécution vocale sur la scène; applaudissements qui suspendaient la représentation pendant près d'un quart d'heure, et qui faisaient de la salle elle-même un des plus curieux spectacles qu'on pût voir. Le public en est enfin revenu à ne plus craindre de déchirer ses gants ni de froisser ses manchettes en battant des mains; grâce au ciel la glace est complètement fondue. C'est à malame Sontag qu'on doit un tel miracle. Il faut avouer, il est vrai, que la façon dont malame Sontag chante et joue le rôle de la Fille du Régiment est quelque chose de vraiment merveilleux. Chanteuse line, gracieuse, légère, polie au delà de tout ce qu'on peut dire, elle ajoute, dans ce rôle, à ces qualités inées la verve la plus entraînant, la plus piquante désinvolture, la hardiesse vocale la plus inouïe. Quelle charmante vivandière! quelle admirable cantatrice! Ce qu'elle fait dans ce rôle, rien n'a pu donner une idée, soit quand elle file le son avec un art et une délicatesse sans exemple, soit lorsqu'elle dit une phrase expressive avec un sentiment exquis, ou bien quand, au milieu d'une scène bouillonne, elle se lance dans un délire inextinguible et sans fin de traits rapides aux mille formes variées, qui étouffe et fascine l'auditeur. Bref, nous ne nous rappelons pas avoir jamais été témoin d'un triomphe plus unanimement, plus éclatamment constaté.

— Nous reviendrons plus d'une fois, sans doute, sur ce sujet; l'occasion ne saurait nous manquer. Nous ne ferons donc aujourd'hui que mentionner l'heureux début de M. Ferranti, excellent baryton dont le personnel du Théâtre-Italien vient de se recruter; il a remporté avec beaucoup de talent le rôle du sergent Sulpizio. M. Calzolari aurait aussi fort bien dit le rôle de Tomio, sans une extinction de voix qui est malencontreusement venue paralyser ses moyens juste au moment de commencer; mais il a fait preuve de zèle et de bonne volonté; le public a su lui en tenir compte.

— En résumé, nous pensons pouvoir affirmer, sans crainte d'être contredit par personne, que tout le monde a été ravi de cette soirée; on le sera davantage encore aux représentations suivantes; car, le croirait-on? l'ouvrage a été appris et mis en scène en cinq jours. Excepté madame Sontag, qui déjà l'avait joué à Londres avec un très-grand succès à la saison dernière, aucun des autres excellents chanteurs, choristes, orchestre, n'en avaient pas vu une note avant mercredi de la semaine dernière, et la première représentation a eu lieu mardi de cette semaine. C'est là un tour de force qui mérite d'être cité.

La fête de Saint-Gédé a été célébrée le 22 de ce mois, avec une pompe vraiment extraordinaire. C'était le comité de l'Association des artistes musiciens qui, de même qu'il y a un an, avait organisé cette solennité. Leglise Saint-Eustache n'était pas assez vaste pour contenir l'immense foule toujours prête, à Paris, à se rendre partout où il y a des jouissances à goûter, à plus forte raison lorsque l'art et la bienfaisance y convient par la double puissance de leur attrait. La messe en musique qui a été exécutée cette année est de la composition de M. Adolphe Adam. L'auteur L'expression est émue par cette circonstance. C'est une œuvre extrêmement remarquable et conçue d'une façon toute nouvelle. Les limites d'une chronique ne nous permettent pas d'entrer dans des détails analytiques, et nous le regrettons; car ce serait un grand plaisir pour nous, peut-être aussi pour le lecteur, que de faire une étude raisonnée d'une partition si soigneusement pensée et réalisée avec un talent tout à fait supérieur. Nous devons nous borner à résumer notre jugement, ou plutôt à rapporter l'opinion générale. Celle-ci, croyons-nous, a été de tous points favorable à la recette, pour un jour de nos compositeurs les plus distingués, parmi les plus froids, les plus spirituels, les plus gracieux de l'école française.

mais qui peut à présent prétendre avec juste raison à une réputation plus solide, celle d'artiste réfléchi, de musicien penseur. Ce qui nous a surtout frappé dans la messe de M. Adolphe Adam, c'est le son avec lequel le compositeur a cherché à éveiller également les formules scientifiques, les formes souvent et à tort pour du style religieux, et les prises théâtrales, trop mondaines pour convenir à la musique d'église. En évitant ce double écueil, le compositeur a su faire un heureux mélange de suave mélodie et d'élegant et fine harmonie; la partie vocale est toujours chantante, l'instrumentation toujours d'un excellent coloris, l'une et l'autre reflétant le sentiment religieux avec une expression qui nous paraît pleine de vérité. Telle est l'impression qui est restée pour nous de l'audition de la messe de Saint-Gédé, composée par M. Adolphe Adam. Ajoutons qu'elle a été exécutée par deux cents voix et cent cinquante instruments, dirigés ceux-ci par M. Timant, c'est-à-dire par M. Detsch. Afin que la fête fût, dans un genre, aussi complète que possible, l'archevêque de Paris y a assisté; il y a pris la parole comme pour consacrer les salutaires principes que l'Association ne cesse de féconder, et qui ont déjà produit de si bons résultats. Pour ne citer que le dernier, nous dirons que la messe de Saint-Gédé a eu pour résultat de faire entrer une somme de près de six mille francs dans la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes musiciens.

Nous avons annoncé que la société de l'Union musicale a inauguré sa troisième année d'existence. Elle l'a fait par un très-beau concert qui était en même temps une œuvre de bienfaisance. Cette société est cette année dirigée par M. Félix David. C'est par une symphonie de ce compositeur que commençait le programme de la première matinée. Cette symphonie a été très-bien exécutée par l'orchestre et très-applaudie par la salle entière. La partie vocale de ce concert se composait d'un air chanté par mademoiselle Félix Molan, de deux morceaux dits par M. War-tel, d'un chœur d'Intigore de Mendelssohn, et d'un chœur de la *Création* d'Haydn; solistes et choristes ont eu chacun leur légitime part de succès. Mademoiselle Joséphine Martin a exécuté avec un talent au-dessus de tout éloge le beau concerto pour piano (en sol mineur) de Mendelssohn, et un charmant morceau de sa composition intitulé *Danse syrienne*. L'orchestre a de plus exécuté l'ouverture de *Messidor*, de Mendelssohn, qui n'a pas paru à la hauteur de beaucoup d'autres œuvres de ce maître célèbre.

La société de Sainte-Géode, que dirige M. Seghers, a fait à son tour son premier début dimanche dernier. L'orchestre a dit la symphonie en si bémol de Beethoven avec une véritable supériorité. Tout le reste du programme a été de même. Il contenait un chœur du seizième siècle, de Tomot Arhous; un air d'Innocent, de Grétry; chanté par M. Bussine; l'air de *Montno* et *Stéphanie*, de Berton, chanté par mademoiselle Félix Molan; un acteur de Beethoven pour instruments à vent, qui a produit un très-grand effet; un chant égyptique du même maître, avec accompagnement d'instruments à cordes, qui a paru monotone quoique d'un grand caractère; enfin l'ouverture de *Tannhauser*, de M. Wagner, qui, si l'on veut à tout prix qu'elle soit un chef-d'œuvre, ne peut être qu'un chef-d'œuvre d'excentricité.

Afin de compléter autant que l'espace nous le permet les nouvelles musicales de cette semaine, il nous resta à annoncer le succès que vient d'obtenir à l'Opéra-Comique la pièce en un acte de MM. Scribe et de Leuven, intitulée la *Chantrelle rotée*, dont la musique est de M. Victor Massé. C'était le début de ce jeune compositeur. Nous en parlerons plus au long la semaine prochaine.

GEORGES BOUSQUET.

Les chemins de fer de Saint-Germain et Versailles.

Des dessins par M. Blamhard, gravés par MM. Best, Héliot et Regnier.

Vingt-neuf millions deux cent quatre-vingt-onze mille trois cent cinquante-sept voyageurs, à peu près la population de la France entière, ont été transportés sur les chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles (rive droite), depuis leur ouverture, qui date, le premier du 27 août 1837, le second du 1^{er} mai 1839, jusqu'au 31 octobre dernier.

Les faits de statistique pourrnt être combinés en plusieurs manières dans les mêmes bases de temps, en tenant compte de l'augmentation du nombre des véhicules de toutes sortes que la concurrence établit sur des routes aussi fréquentes que les sont celles de Saint-Germain et de Versailles, mais ce serait pour nous une recherche hors de propos; nous nous en allons nous en tenir au chiffre constaté par les états des chemins qui font le sujet de cet article.

« Ce qu'il n'est pas besoin de chiffres pour être démontré, ce sont les modifications profondes que le transport par les chemins de fer a apportées dans les transactions du commerce et de l'industrie, et même nous ajouterons, à l'égard des chemins de Versailles et de Saint-Germain, dans la vie intérieure des familles. L'un-ci, presque complètement étranger aux grands transports de marchandises, aux grands mouvements du commerce, servent principalement à la circulation des voyageurs. Nous ne sommes qu'au début de ce mouvement. Chaque jour le goût de la villégiature fait de nouveaux progrès, et ce qui jadis était un voyage, est devenu maintenant aussi facile et aussi peu coûteux qu'une course de cabriolet ou d'omnibus dans Paris. Quant à l'autre, qui a permis d'aller et de la capitale dans la banlieue des Marais, on a vu la frime et du vin bon, on va à la campagne, à la véritable campagne, on voit de véritables cultivateurs qui labourent

avec de véritables charrues, de véritables moissons, des prairies bien authentiques; on n'y trouve pas de laitage, il est vrai, ce régal si désiré des Parisiens — le chemin de fer y a mis son ordre en enlevant pour la consommation de Paris tout ce qui se produit en ce genre, bon ou mauvais, à trente lieues à la ronde; mais au moins on voit les vaches qui le produisent. — Et puis après une bonne journée, bien calme, bien paisible; après une bonne promenade à l'ombre des grands bois, lorsque l'on a eu toute la journée le délicieux spectacle de belles prairies, de moissons jaunissantes; lorsque l'on a aperçu à travers les arbres une petite maison bien blanche, bien coquette, aux persiennes peintes en vert, aux murailles recouvertes de chevrefeuille et du vigno vierge, il est impossible de ne pas établir un parallèle entre son second étage au fond d'une cour, entre les rosiers maigres et rachitiques que l'on cultive sur le bord de sa fenêtre, entre la vie rustique de Paris, et toutes les jouissances de la campagne.

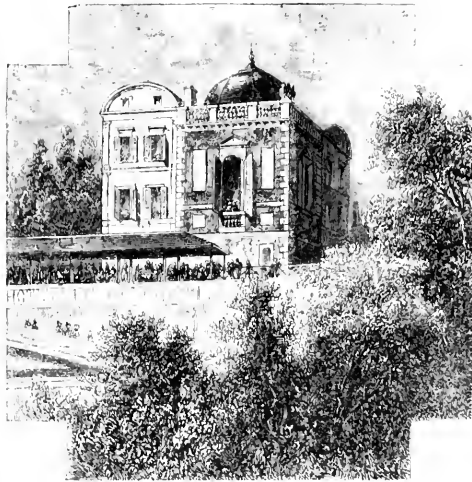
Un sérieux concubinage se tient alors: le péro fait valoir l'obligation de se trouver soit à son bureau, soit à la Bourse, à son comptoir, à son étude. — Le chemin de fer! — voilà la réponse qu'il obtient. La difficulté de faire des provisions.



Chemin de fer de Saint-Germain et de Versailles — Gare de Paris.

que depuis l'établissement des chemins de fer; les eaux de Versailles font accourir par centaines de mille les spectateurs émerveillés, ce qui, à notre connaissance personnelle, n'arrivait pas auparavant. La monnaie fêta de village lance ses afflués dans tout Paris, qui répond généralement à l'appel — et les amateurs du bal Willis peuvent achever à Chatou une contredanse iaterronquée à Ville-d'Avray par la nécessité de se trouver au dernier convoi du chemin de fer. C'est que pendant l'été la danse regne en souveraine sur le bord des deux voies. Outre le flot-flon accidentel des fêtes de village, cette fêle parisienne appelée deux fois par semaine se adapte au triple qu'on a bâti pour elle dans le parc d'Asnières, et souvent on voit plus de quinze mille pebrins se rendre par le chemin de fer dans les bois profans qui environnent l'église. Neptune est aussi dans le même lieu l'objet d'un culte tout particulier; une flotte nombreuse stationne dans le port, flotte élégante, flotte coquette, montée par de joyeux équipages, déployant une foule de pavillons tous plus inconnus les uns que les autres. On n'entend parler que par tribord et bâbord; la vareuse et le pantalon gourdonné composent le costume de gala des modernes tritons, et

à Paris, et qui n'avaient vu ni la fête de Saint-Cloud ni les grands eaux de Versailles? C'est que tout le monde ne se sentait pas la force de résoudre cette question: Trouverons-nous des voitures pour le retour? Ce retour problématique arrêtait un grand nombre de personnes, et puis nulle grâce dans les prix. Tel chef de famille qui comptait sur une dépense modeste pour procurer un plaisir à ses enfants, se trouvait souvent obligé d'augmenter de beaucoup la somme qu'il s'était proposé de dépenser, soit par l'exigence des cochers, soit par l'obligation de faire au dehors un repas qui n'entraînait pas dans les moyens de son budget. Aussi jamais les fêtes de Saint-Cloud n'ont été si brillantes



Hôtel du Pavillon Henri IV à Saint-Germain



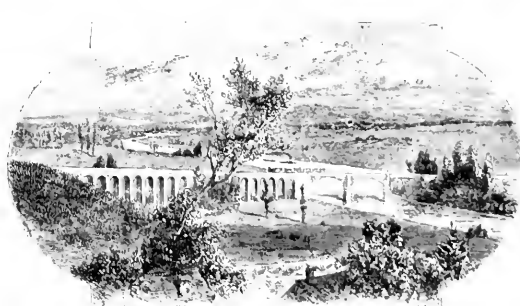
Château de Saint-Germain.

— Et le chemin de fer, pourquoi le comptez-vous? — On serait privé de la société de ses amis. — Le chemin de fer n'est-il pas à leurs ordres? Au lieu d'une simple visite d'amitié, nous leurs offrons une charmante journée de campagne; ils nous devront du retour. Enfin ce mot — le chemin de fer — semblable à la raison péremptoire, sans dot, de Favaro, ferme la bouche aux plus récalcitrants; et souvent une simple promenade à la campagne se termine, grâce à la facilité des communications, par une résolution arrêtée d'y passer toute la belle saison.

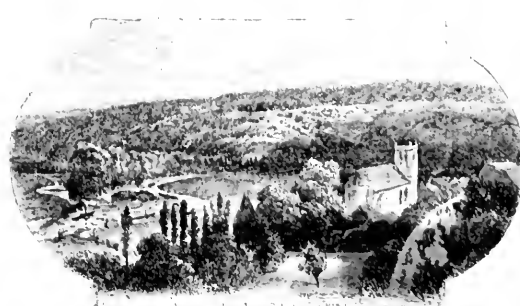
Mais ce n'est pas tout que de vouloir passer l'été à la campagne, encore faut-il se louer toute petite maison isolée, tout appartement, voire toute chambre, sont mis en réquisition; déjà les habitations actuellement construites sont insuffisantes pour abriter le flot toujours croissant des émigrants; il faut alors en édifier d'autres, et par conséquent beaucoup de travaux pour l'industrie du bâtiment, grande augmentation dans le prix des terrains, bénéfice pour tous.

Plusieurs communes riveraines des chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles doivent à leur position un accroissement considérable; les habitants d'Asnières, Colombes, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Chatou, etc., pourraient en témoigner.

Et ce n'est pas seulement dans la vie habituelle que les chemins de fer ont apporté de grandes modifications, que de nouveaux plaisirs n'ont-ils pas procurés aux classes sédentaires de la société? Nous entendons parler de ceux que non leur goût, mais leur profession ou leur fortune médiocre attache forcément à Paris. Nous ne disons rien de ces excursions rapides que les trains de plaisir ont mises si fort à la mode cet été, et qui ont permis de parcourir de grandes distances à des prix microscopiques; mais combien de gens habitant Paris depuis nombre d'années, combien d'indigènes, car on dit qu'il y a de vrais Parisiens



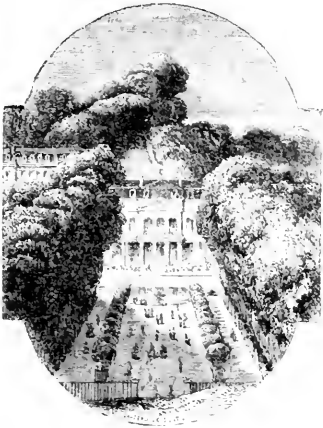
Viaduc du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain



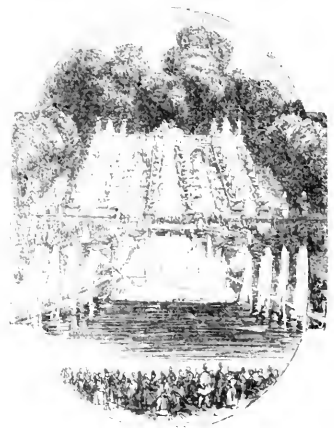
Château de Joinville-le-Marais

plus d'une période vulgairement nommée ma fêlée entrepris résolument des voyages de long cours et passe dans sa journée plusieurs fois la ligne... du chemin de fer sous le pont d'Asnières. Mais bientôt la source aux vives sautades la cambuse est à sec. Heureusement le rive est bordée d'excellents restaurateurs, les coteaux qui produisent le vin si justement célèbre d'Arzenneuil ne sont pas très-éloignés; et, après une pénible croisière, nos bardis navigateurs de deux sexes, réunis autour d'une table couverte de mets abondants, oublient leurs fatigues et leurs périls, et reprennent des forces pour livrer aux éléments de nouveaux combats.

Beaux ombrages de Tivoli, illuminations et verres de couleurs, montagnes russes, et vous, faiseurs de silhouettes, sorciers et autres prodiges, qu'êtes-vous devenus? Que sont devenues les neiges de l'an passé? He! las! semblable à la dernière fusée de votre dernier feu d'artifice, il ne reste plus rien de vous; vous avez brûlé, et quelques hommes à cheveux gris se souviennent encore de vous; mais la génération moderne demandera peut-être à quelque Dulauro à venir l'explication du nom de Tivoli, que porte une rue voisine de l'embarcadere de Paris. L'ancien jardin qui, pendant la durée de l'Empire et une partie de la Restauration, avait le privilège d'être l'édifice de la société parisienne à ses fêtes brillantes, domait de temps en temps du mouvement à la rue Saint-Lazare. Mais ce n'était que le mouvement, ce n'était pas la vie. la gare du chemin de fer de Saint-Germain et de Versailles l'a véritablement donné à ce quartier: des rues nouvelles se sont ouvertes; de splendides maisons ont été bâties; des communications intelligentes ont été pratiquées; à la place de quelques masures sans valeur s'élevait maintenant un des plus beaux monuments dont l'industrie privée ait enrichi Paris, et cependant tout ce bien aurait pu être dépassé, et cependant les habiles fondateurs du premier chemin de fer sérieux qu'ait eu la France avaient formé de plus vastes pro-



Cascade de Saint-Cloud.



Cascade de Saint-Cloud.

grande foule, soit pour activer, dans le même cas, l'écoulement des voyageurs à leur arrivée. Ce projet, praticable alors qu'on n'avait à opérer que sur des terrains non bâtis, serait à présent complètement impossible. Lors de l'enquête ouverte à ce sujet, on a objecté : 1° que la dépréciation du prix des terrains et des maisons dans le voisinage du chemin de fer serait énorme, et nous avons vu constamment augmenter la valeur des immeubles dans les rues qui avoisinent la gare de Paris ; 2° que la fumée des locomotives pourrait noircir un de nos plus beaux monuments, la Madeleine, ainsi que toutes les maisons environnantes ; et si nous comparons les maisons construites dans la rue d'Amsterdam, du Havre, avec les constructions de la même époque dans l'intérieur de Paris, certes les mieux conservées ne sont pas ces dernières ; la raison en est bien simple : la coke, seul combustible employé dans les machines locomotives, ne donne que peu de point de fumée, et l'on peut s'en assurer en regardant les ponts sous lesquels passe le chemin de fer ; aucun n'est noirci à l'endroit qui correspond au passage de la cheminée. On a objecté aussi les chances d'accidents, d'événements, ce qui pourrait compromettre la sûreté des habitants, et le bruit qui troublerait leur tranquillité. Mais toutes les maisons de la rue Saint-Lazare, de la rue d'Amsterdam sont encore debout. Quant au bruit, toutes plutôt les proces à l'activité incessante des voitures, diligences, malles-postes, qui affluent aux abords des gares, à toute heure du jour et de la nuit, qu'à la circulation des trains qui, roulant sans cabots, produisent certainement beaucoup moins de bruit qu'une voiture courant avec une grande vitesse sur le pavé.

L'expérience a fait justice de toutes ces allégations ; mais malheureusement, comme presque toujours, l'expérience est arrivée trop tard : l'histoire de Cas-andran sera vraie dans tous les temps.

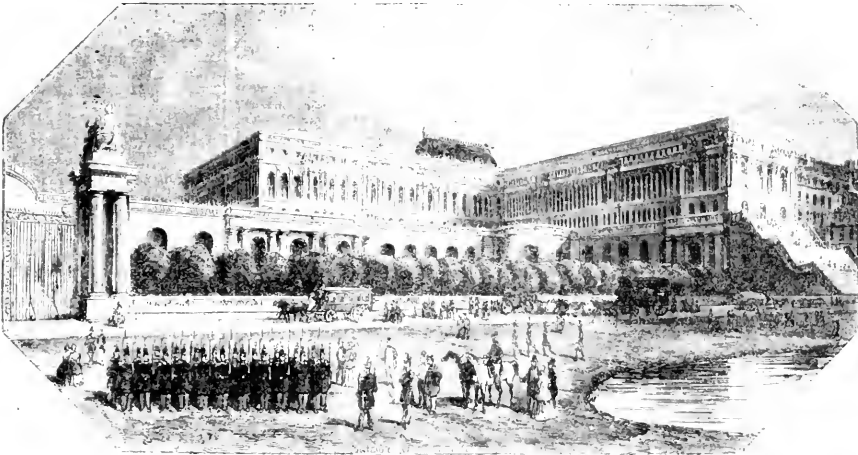
Il est une phrase qu'on met dans la bouche de tout le monde : « Les chemins de fer n'ont pas dit leur dernier mot. » Non, certainement, ils ne l'ont pas dit ; nul ne peut prévoir

d'une mesure qui, selon nous, dut, dans un avenir peut-être peu éloigné, arriver à ce résultat en établissant des abonnements proportionnés au temps et à la saison pour lesquels on s'engagera. Espérons que le rabais de 50/100 que l'administration accorde à ses voyageurs portera de heureux fruits, et qu'elle pourra, en conciliant son intérêt avec l'intérêt général, persévérer et marcher plus avant dans cette voie.

Mais, si nous sommes bien informés, de nouvelles surprises nous attendent : il serait question pour cet hiver, d'établir de temps en temps des trains de nuit, qui permettraient aux habitants de Saint-Germain, de Versailles et des communes intermédiaires, de venir applaudir nos virtuoses de l'Opéra et des Italiens, s'ils trouvent des places à leur arrivée ; de prolonger le succès de quelques uns de nos ouvrages dramatiques en vogue, en faisant arriver à Paris, en masse, les habitants de deux des villes les plus importantes du département de Seine-et-Oise, qui seraient fort aises de se retrouver le soir dans leurs foyers, après avoir applaudi madame Viardot ou Lablache, Madeleine

jets. C'était à la place de la Madeleine que devait se trouver la tête de la ligne. Mais l'homme propose, et quelquefois les hommes disposent, ou pour mieux dire s'opposent, et force a été de renoncer à l'idée de mettre la gare plus près du centre de Paris.

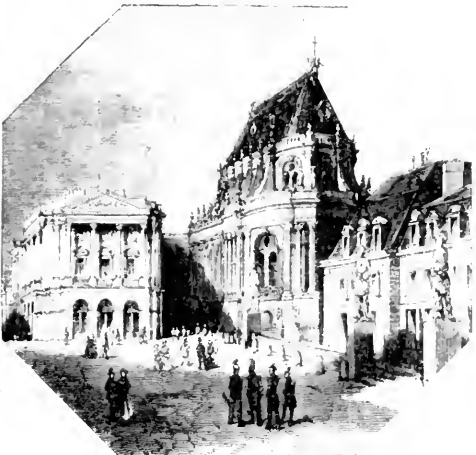
Pour qu'un chemin de fer joigne l'agrément à l'utilité, deux choses sont nécessaires : un abord facile et central. La gare de Paris réunit ces avantages, la population tendant toujours à se porter vers le nord, chaque jour le chemin de fer se fait davantage centre ; et cependant, si le projet primitif eût d'abord été adopté, combien n'aurait-il pas été plus commode d'aller s'embarquer sur la place de la Madeleine que dans la rue Saint-Lazare ! D'après le projet, le chemin de fer traversait sur des ponts élégants les rues Saint-Lazare, Saint-Nicolas, Neuve-des-Mathurins et Castellane. La différence de hauteur du niveau de la voie et de celui des rues permettait de faire ce parcours sans gêner en rien la circulation : plusieurs issues auraient été pratiquées dans la rue Tronchet, soit pour établir des bureaux de recette les jours de



Le château de Versailles et l'Orangerie.

quel changement ce moyen rapide de communication apportera dans les relations entre les grands centres de populations et les communes de moindre importance. Nous nous l'avons vu : l'hémisphère que ses occupations forcent d'habiter

Paris, le juge, le négociant, le bourgeois, peuvent se donner pendant l'été le plaisir de la vie de campagne ; que sera-ce lorsque, par la suite, l'affluence toujours croissante de voyageurs permettra aux Compagnies de les transporter à des prix encore plus modérés que ceux des tarifs actuellement en vigueur ? Alors, ce sera une véritable émigration ; le plus modeste employé pourra échanger la vie de gêne et de privation qu'il mène à Paris, contre la vie plus large de la campagne ou même d'une petite ville, en consentant à faire tous les jours un voyage de quelques minutes dans une voiture commune. La direction des chemins de fer de Saint-Germain et Versailles vient de prendre l'initiative



Chapelle du château de Versailles.



Temple de la Paix à Versailles.

de la guerre civile, le considèrent, tel qu'Horace nous le représente, comme le gardien tutélaire de la paix, de la civilisation et du progrès. Quand l'examinait sous ce point de vue, on devait peu s'inquiéter de la question de savoir si la protection généreuse qu'il accordait aux savants, aux artistes et aux poètes n'était pas de nos moyens qu'il employait pour consolider son despotisme. Qu'il fut vraiment sincère ou seulement habile, les résultats restèrent les mêmes pour la société. Il n'y avait que la paix qui put amener à maturité les plans de son illustre parent, et une destruction vigilante des principes anarchiques de la faction de Pompée était absolument nécessaire pour que l'Italie se relevât d'un siècle de révolutions, pour que les provinces reprissent leur ancienne vigueur, puisées comme elles venaient de l'être par les spoliations de meurtriers de César et d'Antoine. L'issue de la guerre de Rome et d'Alexandrie dut paraître aux provinces occidentales de l'empire aussi importante que celle de la lutte d'Ormuzd et d'Abraham dans la théologie orientale. D'un côté était le désordre et la barbarie, de l'autre combattait la loi et la civilisation. Si les galères libyennes avaient fui à Actium, l'Asie aurait poussé sur l'Europe des hordes de bandits et d'esclaves non moins sauvages et non moins insatiables que les premiers croisés, ou que les bandes cosmopolites qui suivirent Attila. La victoire remportée dans la baie d'Ambracie sauva le monde entier d'une irréparable calamité, et, par une adulation bien digne de pardon, les Romains reconnaissants transfèrent à leur libérateur les attributs d'Apollon, le destructeur de Typhon.

Les fonctions d'un poète lyrique se trouvaient singulièrement circonscrites au siècle d'Auguste. C'était un fruit qui mûrissait hors de saison. La poésie et les arts plastiques exigent un certain état social pour pouvoir se développer pleinement et spontanément. Les forces polaires de la poésie lyrique sont la religion et l'amour. Le tempérament de Prudence et de sainte Thérèse, ou celui de Pétrarque et de Sapho, est un élément sans lequel on ne saurait atteindre à la perfection dans cette branche de l'art. Mais la religion des Romains était formaliste, leur amour sensuel. Les rites étrusques n'excitaient aucune aspiration dévote, et la Lesbie de Catulle, la Dédie de Tibulle, la Cynthie de Propertius, et la Corinne d'Ovide semblent avoir été incapables d'inspirer une passion sublime ou mystique. Un autre fait digne de remarque, c'est que, de tous les poètes de son temps, Horace soit le seul qui ait eu plusieurs maîtresses. Ses amours furent trop nombreux pour être tous réels; les sens y prirent une plus grande part que le cœur. Aussi une seule élégie de Tibulle contient-elle plus de passion vraie que toutes les compositions érotiques d'Horace.

Nous ne devons donc pas chercher dans ses odes l'expression la plus élevée de la poésie lyrique. Ni l'amour, ni la religion ne le sont inspirées; elles manquent et de passion et d'enthousiasme. Mais si nous les considérons sous d'autres points de vue, c'est à-dire comme des manifestations d'une amitié dévouée, d'une âme honnête, d'un ton parfait, d'un goût pittoresque et d'une reconnaissance profonde, Horace devient pour nous un artiste aussi consommé dans ces branches de son art qui lui sont propres, que Stésichore ou Alcée. Leur facilité, leur animation, leur clarté et leur harmonie compensent autant que cela est possible l'absence de ces qualités d'un ordre supérieur qui distinguent les œuvres les plus élevées de l'esprit humain, la force, la sublimité et la passion. Ainsi à exprimer M. Milman, « et son jugement est confirmé par l'assentiment de tous les autres critiques », les chefs-d'œuvre de Horace, tels qu'ils nous sont parvenus, semblent les chefs-d'œuvre d'Horace. La guerre, telle du moins que la firent les Romains, avait été inconnue de l'ére poétique de la Grèce. Les épiques de Tyrtaë ne s'adressaient qu'à une poignée de hommes; les batailles-lyriques sous les murs d'Ilion et de Troie n'étaient que des combats de paladins ayant pour objet une armure, la rançon d'un prince ou une belle esclave. Des villes et des royaumes, de longues processions de captifs, des chariots chargés d'argenterie, — les chefs-d'œuvre de Mentor et de Myron, — des miles pliant sous des monceaux d'or enlevés aux temples de l'Acébaie et de l'Ébérie, les contrastes saisissants du désespoir et du triomphe, de longues avenues de citoyens enthousiastes, les cris de victoire qui poussaient les vétérans couverts de cicatrices et brûlés par le soleil, les généraux vaincus conduits dans un chariot, les généraux vainqueurs montant les degrés du Capitole, voilà les résultats, voilà les récompenses des guerres romaines. Ce riche filon de la poésie lyrique n'avait pas même été découvert lorsque Horace songea à l'exploiter. Il en tira tout ce qu'il pouvait produire; et il chanta la guerre avec toute l'ardeur du Romain le plus belliqueux.

Les Romains, qui n'étaient pas le sort du théâtre, acceptèrent les satires d'Horace comme des imitations élégantes quoique singulièrement affolées des comédies attiques. Les poètes de Ténos avaient souvent obtenu chez Scipion, d'un auditeur choisi dans sa villa de Literné, les applaudissements que le public leur avait refusés à leur représentation. Cet aversissement ne fut point perdu pour Horace. Si l'on consentait pas à réciter ses compositions sur un forum et aux baux, il charmait les hôtes de Mécène avec ses peintures si fines et si délicates de la vie romaine. Toutefois, les satires, non moins que les odes, étaient jusqu'à un certain point des copies d'un original plus étupé et plus pur. Il n'en est pas de même des épîtres. Non seulement Horace les composa pendant son exil, mais on peut lui faire honneur de l'invention de ce genre de littérature. Parmi le très-petit nombre de lettres grecques vraiment authentiques que nous possédons, aucune ne se fait lire avec plaisir. Les Romains au contraire eurent un remarquable talent épistolaire. Les hommes d'État les plus graves, les hommes politiques les plus passionnés, les rhéteurs de profession, qui correspondent avec Cicéron, dépouillent dans leurs lettres la dignité compassée du sénat

et de Plutarque; et Cicéron lui-même, quand il écrit à Atticus ou à Tiron, met de côté sa pompe consulaire, oublie son irritable vanité, et atteint cette aisance distinguée qu'il ne peut avoir dans aucune des circonstances de sa vie. Mais si la lettre en prose avait été déjà singulièrement perfectionnée, l'épître en vers n'était pas encore inventée. Pour s'élever de l'épître à l'antre, un grand pas restait à franchir; ce pas Horace le franchit le premier, et son essai — le progrès le plus hardi et le plus nouveau de toute la littérature romaine — est resté le chef-d'œuvre du genre; il n'y avait pas eu de précurseur, et jusqu'à ce jour, malgré les heureuses imitations de Boileau, de Swift et de Pope, il n'y a pas trouvé d'égal. Et pourtant, tout en sentant et en reconnaissant le charme de ces inimitables compositions, on éprouve une singulière difficulté à s'expliquer pourquoi elles plaisent tant. Ce sont ni des épiques, ni des épiques philosophiques, et depuis l'heure où Mécène et Auguste ont coupé le cordon de soie qui liait les tablettes, elles ont fourni aux critiques les règles principales de leur art, aux philosophes leurs maximes les plus populaires. Ce ne sont pas de simples lettres d'un homme du monde, et les gens du monde se sentent, à toutes les époques, effleurés d'en imiter la noble aisance, d'en suivre les excellents préceptes. Leur supériorité consiste dans la fusion et l'équilibre parfait de tous les éléments intellectuels qui les composent. Elles ont toute la grâce de la conversation la plus animée et la plus fine. Elles sont du *Spectator* des sœurs de Rome. Un de deux vers d'Horace, telle est la seule citation classique qu'on se permette et qu'on puisse se permettre dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. « Les épîtres d'Horace, dit M. Milman, possèdent tous les mérites des satires, mais à un plus haut degré, avec une urbanité plus exquise, un bon sens plus rassis et plus imposant. Elles tiennent le milieu entre les odes et les satires ».

Il ne fut pas donné à Horace de vieillir, mais aucun homme n'eût un âge mûr plus heureux, ou, pour adoucir sa propre métaphore, ne quitta plus gaument le banquet de la vie, faisant place à des convives plus jeunes. C'était pendant sa jeunesse qu'il avait eu à lutter contre la mauvaise fortune; il était sorti victorieux de ce combat, grâce à sa persévérance, à son courage, à sa probité, à son talent. Des amis, la gloire, l'indépendance, l'intimité de Mécène et la faveur d'Auguste, ils avaient été pour lui les résultats de son triomphe. Il possédait l'affection de ceux qui auraient pu être ses rivaux; il était couronné par ceux qui pouvaient lui ordonner d'obéir. Le fils de l'ancien roi se vit prier d'accepter la place de secrétaire de l'empereur, et l'historiographie du Bat de ville et du Bat des champs put refuser cette place sans offenser ceux qui la lui offraient. Nulle autre position que la sienne n'eût été plus favorable au développement du génie dont la nature l'avait doté. Il connaissait au mieux le peuple que l'aristocratie; il avait vécu au milieu des classes les plus basses de la société romaine avant d'être admis dans l'intimité de l'empereur et de ses ministres. Ses ressources, si l'on en excepte un court intervalle d'adversité, se trouvaient toujours proportionnées à ses désirs, et son éducation fut supérieure à sa fortune. Il jouit assez longtemps des plaisirs de la ville pour désirer qu'on le laissât jouir des plus pures de la campagne. Quand il était las de la somptueuse hospitalité de Mécène, il quittait le palais du mont Esquilin pour aller dans sa villa de Tivoli se reposer sous les ombrages épais des Apennins, aux bords de l'impétueux lac. Là le survient bientôt ses amis les plus distingués de Rome. Tibulle avec une élite nouvelle d'élites à Delphes, Varius avec de pompeuses hexamètres en l'honneur de César, et Virgile avec une scène pastorale qu'il venait d'achever. Il mettait en scène un baril de Falerno, il faisait tresser des girlandes de herbe et de cyprès, il envoyait chercher son honnête ami Ocellus, le fermier voisin; on implorait par des libations la faveur des dieux Lares ou du Pan, et on s'abandonnait à des conversations graves ou légères, sous l'épais ombrage de quelques pins profonds, jusqu'à ce que la nuit eût remplacé le jour. Desirait-il s'éloigner plus encore du bruit, de la fumée et de la prodigalité de Rome? il allait visiter sa ferme sabine, surveiller les travaux de son fidèle intendant, s'assurer des résultats de ses améliorations agricoles, et errer au milieu de paysages qui lui rappelaient la contrée où s'était écoulée son enfance. Non, Horace ne manquait plus de sincérité, il ne méritait pas d'être accusé de servilité quand il louait Mécène et Auguste, car ils lui avaient donné plus que la vie: il leur devait ce bonheur simple et tranquille dont il jouit si pleinement jusqu'à l'heure où la mort vint y mettre un terme prématuré.

ABDOLPH JOANNE.

Peintures murales à l'église Saint-Sulpice.

PAR M. DROLLING.

M. Drolling est aujourd'hui parmi nous un des rares représentants de l'école de David, et c'est une chose digne d'intérêt de voir, à plus de soixante ans de distance des œuvres les plus célèbres du maître, ce que sont les œuvres sorties hier du pinceau d'un de ses derniers disciples. À côté de Napoléon, dictateur politique, soumettant tout à l'unité gouvernementale, David, révolutionnaire de l'art, en devant le dictateur à son tour, et l'école française pendant plusieurs années subit exclusivement son ascendant et obéit à sa discipline. Sa réforme était une protestation contre le dévergondage, l'indécence, le gonflement et le nombre d'une partie des peintures du dix-huitième siècle. Cette protestation signifiée au nom de la Grèce et de Rome antique, excellente comme censure, était trop étroite et insuffisante comme doctrine. Le maître fut trop raisonnable et trop timide. On avait abusé du chiffonnage des robes et des bordures, on abusait des toges et des tuniques. À de vi-

vantes figures en substitua de frêles académies. Pendant vingt ans la France assista imperturbable au délire de tous ces beaux fils traîneurs de sandales ou Pnyx ou du Forum, et semblant habillés par le même costumier. Puis un beau jour elle se mit à s'émouvoir de cette uniforme parade. Pour cette fois, elle en avait peut-être le droit. Grecs et Troyens furent immobilisés; et on vit s'avancer la longue procession du moyen âge avec ses paladins couverts de fer, ses châtelaines aux longues robes bordées d'hermine, ses moines et ses valets de toutes les couleurs. L'éternel temple grec disparut, et à sa place s'éleva le cloître aux ogives romanesques. Puis bientôt les peintres émancipés se précipitèrent dans toutes les directions, suivant leur caprice ou celui du public, comme des écailleurs en vacances, qui, libres d'Homère et de Virgile, se jettent sur Walter Scott, Alexandre Dumas ou Paul de Kock. Grâce à cette variété, la France lut par elle-même une seconde fois à l'ennemi qui la gagnait en voyant les peintres de la Restauration exercer sa puissance avec leurs Clovis, comme ceux de l'Empire l'avaient exercée avec leurs Romulus. Elle se passionna pour la lutte des écoles et des rivalités individuelles. De leur côté les artistes se mirent en quête de parties de leur art dont ils ne prenaient point souci auparavant, le clair-obscur, le coloris, l'effet, le mouvement.... Ils perfectionnèrent les procédés d'exécution; mais en se préoccupant des conditions techniques, matérielles, ils négligèrent de plus en plus la forme, prirent en dédain le contour et supprimèrent le nu, dont l'école de l'Empire avait tant abusé. Au lieu de proclamer, comme par le passé, l'excellence, la prééminence du dessin, c'est-à-dire des longues études, on en vint presque à penser que pour être artiste il suffisait d'avoir le diable au corps. La petite cohorte des peintres restés fidèles à l'enseignement de David fut belle à son tour pour protester contre ce dévergondage et fut renvoyée à ses adversaires leurs dédains. Ces alternances de révolutions et de réactions ne sont pas moins fréquentes dans l'histoire de l'art que dans la politique. Toutefois, l'école de David, il faut le reconnaître, dans sa forme et ses tendances primitives (était définitivement condamnée par le goût public. Les peintres de cette école, tout en résistant à l'entraînement du goût nouveau, modifièrent un peu leurs habitudes pittoresques, mais conservèrent un air de famille qui atteste la fixité des principes et l'uniformité des traditions.

M. Michel-Martin Drolling, dont nous reproduisons ici des peintures murales nouvellement terminées à l'église Saint-Sulpice, eut pour premier maître son père, Martin Drolling, peintre de genre, auteur de *l'Intérieur d'une cuisine*, le tableau le plus populaire, peut-être, de tout notre Musée du Louvre. À ce premier enseignement succéda celui de David, qui fut son second maître. Né en 1786, il obtint le grand prix de Rome en 1810. Il a été décoré en 1827, et nommé membre de l'Institut le 31 août 1833. L'œuvre la plus connue de cet artiste est son tableau d'*Orphée perdant Eurydice*, exposé en 1817, et actuellement à la galerie du Luxembourg. Il a été reproduit par la gravure. Un autre tableau remarquable de cette galerie représente *Polyxène arrachée des bras de sa mère Hécube par Ulysse*, qui l'emtraîne à l'autel, où les Grecs vont immoler aux mânes d'Achille. Parmi les autres ouvrages principaux de M. Drolling, nous citerons: la *Mort d'Abel*, le *Bon Samaritain* (1822), au Musée de Lyon; *Saint Martin, évêque*, *Communion de Marie-Anne en prison*, pour la chambre occupée par elle à la Conciergerie; *L'Irrestance de Modé aux barreaux*, commandé par le liste civile, le *Cardinal de Richelieu ligant à Louis XIII son fils Cardinal*, brûlé au Palais-Royal en 1818; la *Signature du traité*, après la bataille de Marengo, entre le général Berthier et le général Mitas, à la galerie de Versailles; enfin, deux grands plafonds dans la galerie actuelle de l'école française au Louvre, l'un représentant *la Vie descendante sur la terre pour y établir ses bienfaits*; l'autre, un sujet emprunté à l'histoire de Louis XII, vaste composition dans laquelle l'école de David prouva que, bien qu'il eût fait ses premières armes dans le voisinage des camps grecs et troyens, près des palais de Priam ou d'Agamemnon, il se trouvait encore à l'aise à la cour d'un roi chrétien du moyen âge, et qu'il portait la cotte de mailles, la toque et le chaperon, aussi bien que les raffinés en fait d'antiquités remises à la mode sous la Restauration.

Le dernier travail de M. Drolling est la peinture murale exécutée à la cure dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice, à gauche en entrant, et consistant en deux grands sujets représentant, à gauche: *Saint Paul frappé de cécité sur le chemin de Damas*, et qui est dans le *voyage de Dieu à Dieu*; à droite: *Saint Paul devant l'Éprouveur attendant le vrai Dieu et la résurrection*. Ces deux compositions sont couronnées par un *Barrissement du saint*, placé dans une lunette simulée au milieu du berceau de la voûte. Dans le premier de ces sujets, M. Drolling a mis une vigueur et une animation qui contrastent avec le calme ordinaire régnant dans la majeure partie de ses œuvres, et attestent des efforts consciencieux et un progrès. La scène est bien disposée et de l'unité. Saint Paul renversé à terre, les rudes soldats qui se lancent vers lui pour aller à son secours, le cheval qui se cabre, le jeune homme qui cherche à le relever, la tourmente du ciel, les draperies que le vent soulève avec violence, tout cela est bien conçu pour arriver à une impression forte et saisissante. Dans le *Saint Paul devant l'Éprouveur*, on retrouve la manière trempée du peintre. Les personnages de tout âge et de toutes conditions sont groupés autour du saint et content avec une attention silencieuse sa prédication. L'artiste n'a donné à tous ces auditeurs de la nouvelle parole qu'une expression tranquille et contenue; il n'a pas voulu nous procurer ce que Denis Diderot appelle, qui condamnait la France, et il a relié dans un tout de son tableau la figure du jeune Damaris qui suit et qui est le seul des auditeurs qui ne pas détourner l'attention sur des traits expressifs et de la laisser se concentrer sur saint Paul. En jeune

homme, placé sur le premier plan, mais dont les traits sont à moitié cachés, trahit seul par son attitude l'émotion qui le gagne à la révélation de cette doctrine d'amour et d'égalité. Cette figure et quelques-unes de celles qui entourent le saint sont heureusement traitées, étudiées avec soin et rendues avec vérité. A cause de ces qualités mêmes, et nonobstant quelques critiques de détail qu'on pourrait peut-être adresser à l'établissement de la scène, cette composition plaira sans doute mieux au public que celle qui lui fait face et où le peintre, rompant entièrement avec la disposition en bas-relief, si commune dans l'école de David, a mis plus d'in dépendance, plus de mouvement et de jet spontané, mais où, pour obtenir la force, il a un peu sacrifié l'élégance. Le *lèvement de saint Paul* est la plus satisfaisante des trois peintures qui décorent la chapelle. Tant sous le rapport de la bonne disposition pittoresque que sous celui de la couleur. Les anges qui supportent saint Paul ou voltigent auprès de lui sont groupés avec grâce et ont de l'élan. En somme, cette chapelle fait honneur à l'artiste qui l'a décorée.

En face de cette chapelle, de l'autre côté de la nef, sont



Chapelle de Saint-Paul — par M. Droïng — Le Rétablissement de saint Paul.

d'autres peintures murales exécutées aussi par un élève célèbre de David, M. Abel de Pujol. Trois ou quatre autres chapelles sont occupées soit par des tombeaux, soit par des peintures qui ne répondent pas à la majesté du temple. Il y

verts argentés suivant le procédé Ruolz au lieu de couverts d'argent. De nos jours, le meilleur paroissien pour toutes les églises c'est le budget. Recommandons à sa bienveillance l'achèvement de Saint-Sulpice. A.-J. DE PAYS.



Saint Paul frappé de cote.



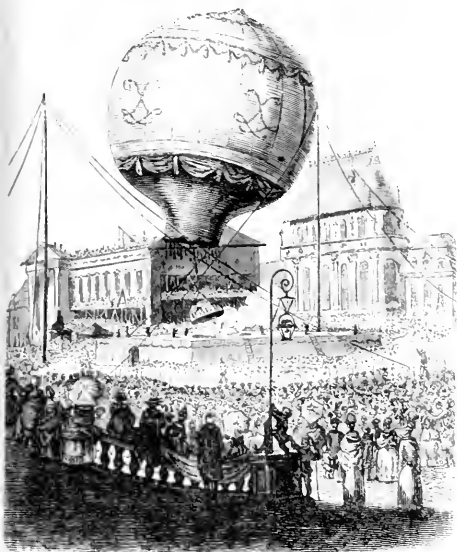
Saint Paul devant l'Acropole.

Les Ballons et la Navigation aérienne.

M. Julien Turgan est presque convaincu que le temps approche où l'homme parviendra à se diriger dans l'at-

mants réçits: le premier avec M. Green, le second avec l'infortuné Gale, mort il y a quelques mois à Bordeaux, et le

des Montgolfier, de Charles et Robert; les ascensions de Pilâtre de Rozier et du marquis d'Arlandes, de Charles

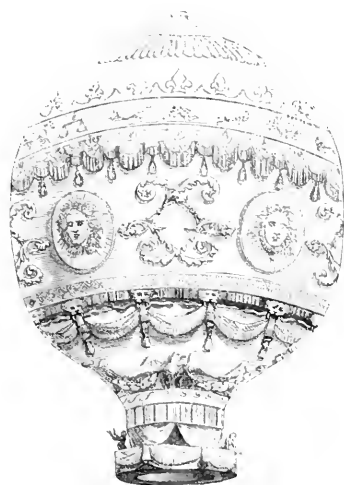


Grande Montgolfière de Versailles enlevant un mouton, un coq et un canard.

mot en mauvaise part — qu'il a étudié et qu'il vient d'écrire l'histoire des ballons. MM. Plon frères mettent en vente aujourd'hui même un charmant volume in-18 intitulé: *Les Ballons; histoire de la locomotion aérienne depuis son origine jusqu'à nos jours* (1). Ce n'est pas un ouvrage scientifique, c'est une relation historique, anecdotique, et par conséquent aussi amusante qu'instructive, des principales tentatives qui ont eu lieu pour élever et diriger les aérostats. Comme le dit lui-même l'auteur, c'est un recueil de faits, produit de longues et pénibles recherches. En effet, M. Jules Turgan, qui dans les relations de ses propres aventures a prouvé qu'il connaissait parfaitement toutes les ressources de la langue, s'est contenté de lier ensemble par un résumé rapide les documents les plus curieux qu'il est parvenu à recueillir dans les journaux, brochures, rapports et livres du temps, sur chacune des expériences dont il croyait devoir parler. « J'ai pensé, dit-il modestement, à réunir les principaux faits qui m'avaient vivement frappé et à les réunir en un petit volume pour éviter aux autres le travail que j'avais été forcé de faire moi-même. »

Par le temps d'aérostats qui court, cette compilation ne peut manquer d'avoir un nombre considérable de lecteurs. Une introduction vive et spirituelle de M. Gérard de Nerval nous conduit du déluge et même des temps ar-

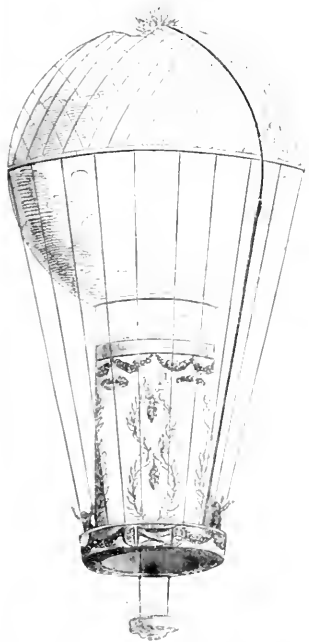
térieurs à ce cataclysme jusqu'à l'année 4783, époque à laquelle Montgolfier fit sa première expérience. Alors M. Turgan, entrant en matière, raconte successivement, — toujours avec les pièces à l'appui, — les excursions



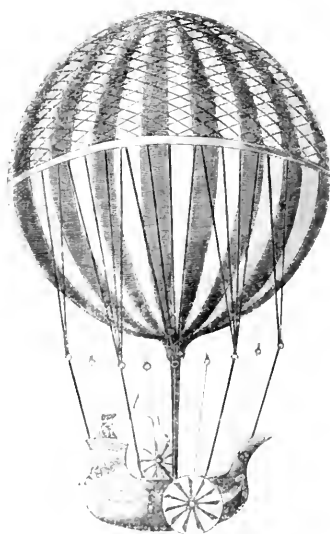
Première Montgolfière portant MM. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes.

et Robert, d'Andréani, de Blanchard, de Guyton-Morveau, d'Alban et Vallet, de Testu, etc., ainsi que les premiers voyages de nuit et à cheval. Puis il expose l'un après l'autre les divers essais de direction tentés jusqu'à nos jours. Au récit du passage de la Manche par Blanchard succède la relation de la mort de Pilâtre de Rozier et de

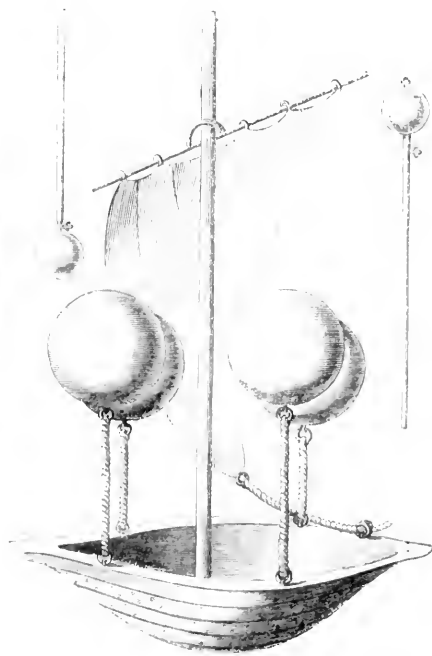
(1) Un joli volume orné de 17 grandes gravures. — Prix: 3 fr.



Aéro-Montgolfière de Pilâtre de Rozier. — Pl. 16. — 1783.



Ascension de Lavoisier. — Pl. 17. — 1783.



Bate ou volant de Lana.

mosphère aussi facilement que sur la terre et sur la mer; il croit à la navigation aérienne comme à un phénomène qui ne peut tarder à se manifester; et il s'en réjouit, et il en félicite l'humanité: car il sait par expérience qu'il n'y a rien de plus agréable, de moins fatigant et de plus intéressant qu'un voyage en ballon. Il en a fait trois, dont il a publié de char-

Nous avons ouvert dans nos bureaux deux souscriptions, une au profit des incendies du jour de Charges (voir le n° du 1^{er} novembre), l'autre pour le frais d'un monument à élever au mémoire de Marry (voir le dernier n°). Nous publions aujourd'hui les résultats de ce double appel à la bienfaisance publique et à la sympathie des amis de l'art.

POUR LES INCENDIÉS DE CHARGES. (1^{re} liste.)

Illustration, administration du journal.	50 fr.
Buissonnet, artiste du journal.	2
Duprez, lecteur du journal.	1
un habitant de Poissy.	5
Franc, typographe, Paris.	1
Chassaigne, aloumé, à Thiers.	3
deux abonnés de l'Illustration.	3
Madame la marquise de Lomeny, Paris.	20
Madame J. G.	10
Madame Buisson.	1
Benny de Bannegon, au château de Bannegon (Cher).	5
un anonyme.	10
Madame Maistre, à Paris.	5
Em. Marignou.	10
deux employés de l'Illustration.	16
Madame Moutié, Paris.	5
Madame veuve Leduc Desmoues.	3
Brianchon, ingénieur, à Dreux.	30
Moreau (Adolphe), Paris.	20
TOTAL	204

POUR LE MONUMENT DE MARRY. (2^e liste.)

deux frères, à Paris.	5
un habitant de Paris.	10
donnés par M. Orlot pour divers.	60
Curmer, Paris.	15
TOTAL	90
1 ^{re} liste de souscription.	420
TOTAL	510

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Décembre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du Journal, s'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et C^{ie} rue Richelieu, N° 60.

Correspondance.

M. H. à Lyon. — Nous pensons, Monsieur, et depuis longtemps, que ces sortes d'écrits ne sont pas à leur place dans les journaux et dans les revues. Notre profession de foi, à cet égard, a déterminé la dernière loi sur la presse, laquelle frapperait notre feuille de deux centimes de timbre par numéro en sus du droit exorbitant que nous payons aujourd'hui. Au surplus, si nous voulions revenir sur un parti pris, ce serait à coup sûr en tenant grand compte de votre choix, qui est excellent et plein de goût.

M. F. L. G. à Metz. — Mille remerciements, Monsieur, de votre avis bienveillant. Notre expérience est malheureusement contraire à ce que vous croyez possible. D'ailleurs, le choix que je dois avoir nous commanderait de faire limiter la matière, autre que l'annee n'est pas généralement acceptée pour ce genre de publication.

Un abonné à Antibes. — L'idée est bonne, Monsieur; tous y visent.

M. L. L. à Paris. — Nous avons reçu votre lettre. Vos observations, Monsieur, sont très-justes, et nous ne pouvons pas sur ce refus bon accueil. L'Illustration avait déjà constaté l'erreur dans son tome V, à propos d'un tableau de l'exposition. Nous avons en ce fort de l'oublier; nous aurons le mérite de nous excuser l'inutilité de notre mémoire. Tant mieux pour nos lecteurs.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE DÉCEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Le soleil se lève à 7^h 31^m le 1^{er}, à 7^h 53^m le 22, à 7^h 56^m le 31; il se couche à 4^h 3^m, à 4^h 4^m et à 4^h 14^m respectivement à ces trois dates. Les jours diminuent de 22^m seu-

ment dans l'intervalle compris du 30 novembre au 22 décembre; ils augmentent de 9^m du 22 au 31, de sorte que la diminution définitive du 31 décembre sur le 30 novembre n'est que de 13 minutes.

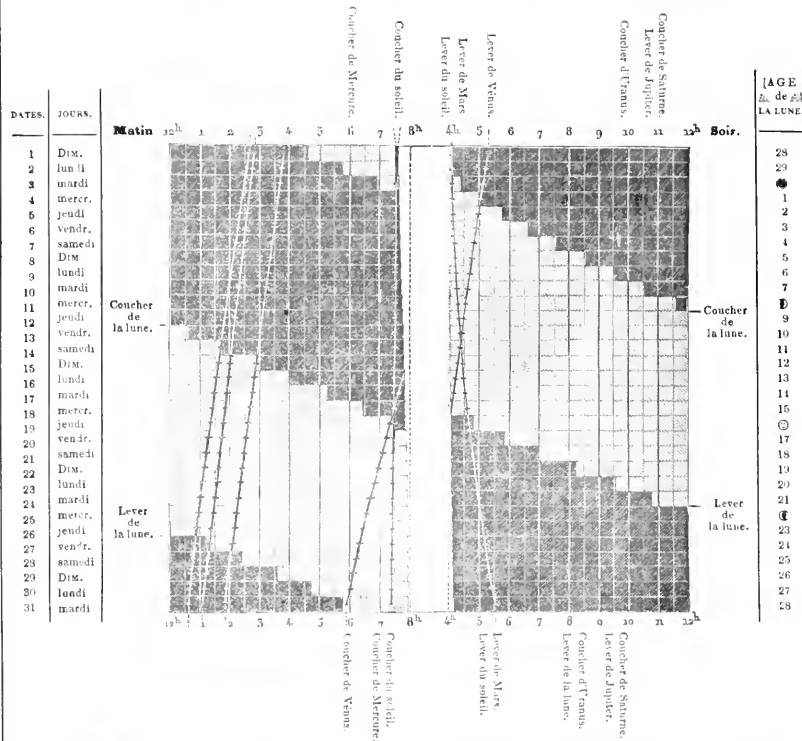
Le midi vrai a lieu constamment avant le midi moyen du 1^{er} au 24 de ce mois. L'équation du temps ou intervalle qui sépare les deux instants, va en diminuant depuis le 1^{er} jour où cet intervalle est de 10^m 17^s, jusqu'au 24, où il n'est plus que d'une seconde et demie. A partir du 25, le midi moyen a lieu avant le midi vrai; et l'intervalle, qui n'est d'abord que de 18^s, est déjà de 3^m 44^s le 31. La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, à l'instant

du midi vrai, diminue jusqu'au 22 pour croître de nouveau du 22 au 31. Elle est de 19° 31' le 30 novembre; de 17° 43' le 22 décembre, et de 18° 3' le 31 décembre. La diminution mensuelle définitive ne sera donc que de 1° 28', tandis qu'elle était de 7° 33' en novembre et de 42° 20' en octobre.

Il y a nouvelle lune le 3 à 5^h 25^m du soir; premier quartier le 11 à 8^h 46^m du soir; pleine lune le 19 à 5^h 12^m du matin; dernier quartier le 25 à 9^h 33^m du soir.

La lune sera perdue de Mars et de Mercure le 3, de Vénus le 5, de Saturne le 13, d'Uranus le 14, de Jupiter le 26, et de Vénus encore une fois le 31.

TABLEAU DE LA DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Routes apparentes des Planètes.

Mercure se couche en même temps que le soleil pendant les premiers jours du mois, et ne se dégage que lentement des rayons de cet astre. Cependant, à partir du 25, il se couche plus d'une heure après lui; l'intervalle entre les deux couchers est même de 1^h 20^m le 31. Le mouvement de la planète est direct pendant tout le cours du mois.

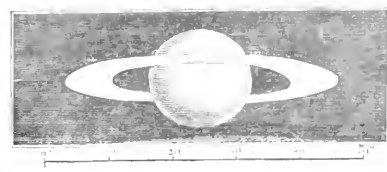
Vénus se couche plus d'une heure un quart après le soleil au commencement du mois; mais bientôt elle se perd dans les rayons de cet astre, et se couche avec lui le 18. Dès le 16 elle se levant aussi avec lui, et se dégageant rapidement de ses rayons pour devenir étoile du matin, elle finit, le 31 du mois, par se lever deux heures avant lui. Son mouvement est rétrograde. La conjonction inférieure a lieu le 16. (Voy. la figure de la p. 207, n° 396.)

Mars est toujours comme perdu dans les rayons du soleil pendant toute la durée du mois. Le 31, il ne se lève encore qu'une heure plus d'une demi-heure avant le soleil. Son mouvement est direct.

Jupiter est étoile du matin et se montre pendant une bonne partie de la nuit, surtout vers la fin du mois. Son mouvement est direct, mais plus lent encore que le mois dernier. (Voy. la fig. de la page 144 du n° 366.)

Saturne et Uranus se couchent chaque jour plus tôt, le premier, 1^h 10^m environ avant le second. Les figures des pages 207 et 372 du tome XV montrent que les mouvements de ces deux planètes continuent à être rétrogrades.

La ligne ci-dessous reproduit l'apparence de Saturne, vu dans une lunette d'un pouvoir amplifiant considérable, pendant le mois de décembre.



Neptune se lève le 1^{er} décembre à midi 35^m; le 15 à 11^h 27^m et le 4^{er} janvier 1851 à 10^h 28^m du matin. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 5^h 57^m, à 4^h 51^m et à 3^h 42^m, et se couche à 4^h 26^m, à 4^h 45^m et à 5^h 6^m du soir. Sa hauteur au-dessus de l'horizon, au moment du passage au méridien, est de 30° 11' le 4^{er} décembre, de 30° 57' le 15, et de 30° 53' le 1^{er} janvier.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Il y en aura six visibles à Paris, savoir :

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
DATES.	Heures.	DATES.	Heures.	DATES.	Heures.
9	2 ^h 5 ^m 20 ^s mat.	17	6 ^h 11 ^m 4 ^s mat.	21	4 ^h 17 ^m 10 ^s mat.
16	5 ^h 10 ^m 5 ^s mat.				IMMERSION.
21	10 ^h 26 ^m 1 ^s mat.			28	6 ^h 4 ^m 6 ^s mat.

Elles seront seulement un nombre de trois, visibles à Paris dans le cours de ce mois, savoir :

DATE.	DENOMINATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMISSIONS.
15	8 ^h à Balene.	8 ^h 2 ^m soir.	9 ^h 2 ^m soir.
17	5 ^h à Orion.	5 ^h 14 ^m matin.	6 ^h 5 ^m matin.
21	8 ^h à Vierge.	4 ^h 12 ^m matin.	4 ^h 32 ^m matin.

L'immersion de la première se fera par le bord obscur de la lune; l'immersion des deux autres par le bord éclairé. Les émissions se feront en sens inverse.

La flotte à Brest.

Depuis fort longtemps la rade de Brest n'avait pas été aussi bien garnie qu'elle l'est en ce moment. Elle possède, en effet, aujourd'hui réunis, devant le port, les huit vaisseaux de l'escadre, qui sont : le trois-ponts de 120 canons le *Friedland*, monté par M. le vice-amiral Parseval Deschènes et commandé par M. Jacquinet, capitaine de vaisseau, avec un équipage de plus de 1,100 hommes;

Le trois-ponts le *Valmy* de 116 canons, monté par M. le contre-amiral Dubourdieu, et commandé par M. le capitaine de vaisseau MauSSION de Candé, avec un équipage aussi de 1,100 hommes;

Le vaisseau de 100 canons *Hercule*, commandé par M. le capitaine de vaisseau Maissin, avec 950 hommes;

Le vaisseau le *Jemmapes*, de même force que le dernier, commandé par M. le capitaine de vaisseau Varese, avec 930 hommes;

Le vaisseau le *Henri IV*, aussi de 100 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau de Gueydon, avec 900 hommes;

Le vaisseau *l'Inna* de 90 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau Lariou, avec 930 hommes;

Le vaisseau de même force que *l'Inna*, *l'Inflexible*, commandé par M. le capitaine de vaisseau de Montléon, avec 870 hommes;

Le vaisseau le *Jupiter* de 80 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau Aubry-Bailleul, avec 800 hommes;

Enfin la frégate la *Psyché*, de 40 canons, commandée par M. Laroque de Chanfray, avec 345 hommes;

En outre, la frégate école des matelots-canoniers, la *Ulysse*, de 60 canons, commandée par M. Goubin, capitaine de vaisseau, et portant 500 hommes d'équipage.

A ces bâtiments de ligne il faut ajouter les corvettes à vapeur de 220 à 280 chevaux et à hélice, le *Chaptal*, et le *Caton*, le vaisseau-école des élèves de la marine le *Borda*, la corvette-école des mousses *l'Abondance*, la corvette d'évolutions des élèves la *Licorne*, le brick-école des mousses le *Gabier*, le stationnaire à vapeur le *Souffleur*, et une charmante goélette anglaise de plaisance qui a précédé d'un jour l'escadre au mouillage de notre rade.

Depuis les dernières années de l'Empire, aucune réunion de navires de premier rang, aussi considérable que celle d'aujourd'hui, n'avait eu lieu à Brest.

Toute la journée du 10 novembre a été une fête continuelle pour la population de Brest; on s'empressait à l'envi de venir sur le cours-d'Ajot pour y voir de la vue de nos vaisseaux, et le yacht anglais ayant fait la politesse à l'amiral Parseval de le saluer de quinze coups de canon, le *Friedland* a dû rendre peu après ce salut coup pour coup. Ces coups de canon ont ajouté encore à l'animation de la rade, et tous les spectateurs ont quitté notre belle promenade enchantée de ce qu'ils venaient de voir.

J. FEUILLET.

L'escadre devant Brest, d'après un dessin de M. T. Borellier.

Friedland.

Inna.

Jemmapes.

Fernand.

Jupiter.

Henri IV.

Valmy.

Hercule.

Caton.

Inflexible.

RÉBUS.



M E R C R E D I

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'Empire n'attend la mort sans trembler.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lecchevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'Agence d'abonnement.

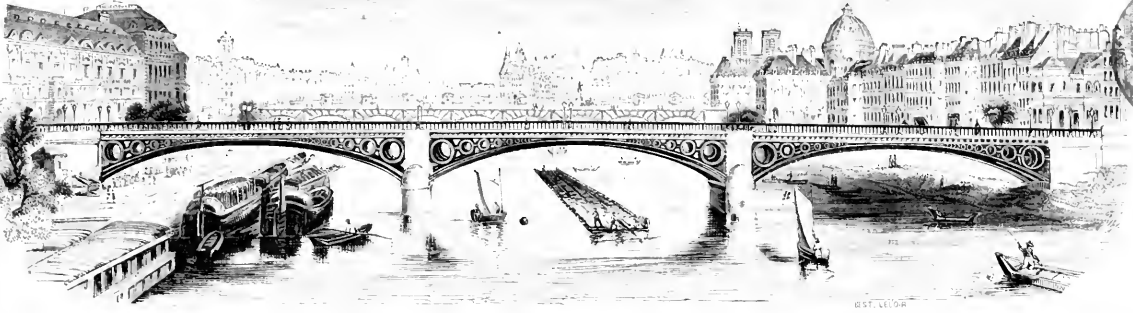
PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLOUS-HERVEZ, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 DÉCEMBRE 1850



EST. LÉON

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr. —
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
 N^o 406. — VOL. XVI. — Du Vendredi 6 au Vendredi 13 Décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60. Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Les ténakis et les fumeurs d'opium. — Nouveau mode de votation à l'Assemblée nationale. — Pas perdus dans la vallée de Bastan. — Correspondance. — Exposition universelle de Londres. — Horace et le Tasse (suite et fin). — Chronique musicale. — Les preuves et les prétentions historiques. — L'agiotage. — Bibliographie. — Revue industrielle, la houille.
 Evénement à Birkenhead, près de Liverpool. — Fumeurs d'opium, 4 gravures. — Nouveau mode de votation à l'Assemblée nationale, 4 gravures. — Exposition de Londres, 2 gravures. — Musique, Conseils à l'enfance. — La houille, 7 gravures. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Nous avons reçu trop tard, la semaine dernière, le tableau d'un drame curieux dont nos confrères de Londres paraissent avoir dressé d'avance un scénario ou, faute d'avoir pensé à tous les personnages qui devaient y faire un rôle, on ne retrouve plus la représentation fidèle de la pièce. Nous voyons en effet des acteurs arrivant avec leurs en-

seignes et leurs devises pour se ranger autour d'un orateur qui a d'avance appris la leçon à débiter en présence d'un auditoire préparé. Nous sommes à Birkenhead, grande ville située sur le Mersey, en face de Liverpool. Un *meeting* avait été convoqué à l'Hôtel-de-Ville pour y délibérer sur l'opportunité de présenter une adresse à la reine contre la dernière bulle du pape; mais lorsque l'heure du rendez-vous a sonné, les citoyens qui se proposaient de prendre part au *meeting* ont trouvé toutes les avenues de la maison commune occupée par une multitude, composée en grande partie de catholiques irlandais, et dans un état de fermentation dont l'effet se traduit dans cette image fidèle. Le côté triste de cette scène, c'est qu'il y a eu mort d'hommes, blessures graves, grêle de coups de bâton et de pierres, et, en somme, le programme bouleversé n'a produit qu'un dénouement imprévu. Nous laissons à d'autres le soin de caractériser les causes de ce conflit, et au temps la tâche d'absoudre ou de condamner les opinions et les intérêts qui se sont rencontrés à Birkenhead. Nous devons cette notice au

dessin que notre correspondant catholique de Liverpool nous a adressé. Passons à nos affaires.

Comme nous le présentions, l'Assemblée a reculé devant les hasards passionnés. L'imprévu menaçant qui pouvaient sortir de la discussion de la proposition de M. Creton, sur l'abrogation des lois de bannissement portées contre les membres de la branche aînée et de la branche cadette. Vendredi dernier, sur une motion d'ordre présentée par M. Casimir Périer, le fils de l'illustre ministre du roi Louis-Philippe, la majorité, qui s'était laissé surprendre la mise à l'ordre du jour de ce dangereux débat, a renvoyé la discussion, cette fois, avec plus de réflexion, au 1^{er} mars 1851. — et nous doutons fort que cet ajournement soit le dernier. La motion d'ordre de M. Casimir Périer, qui a pour ainsi dire traversé rapidement la fin de la séance, a provoqué assez d'agitation, d'interruptions véhémentes, pour que la majorité, si elle avait eu le moindre doute, n'eût plus hésité. — Dans la même séance, l'Assemblée, nous entendons par là la majorité, n'a pas vu avec moins de satisfaction se termi-



Émeute à Birkenhead, près de Liverpool

ner, par une sorte de compromis amiable, une affaire qui, depuis la reprise des travaux parlementaires, avait, par moments, grossi jusqu'à faire craindre même un conflit, du moins un vil dissentiment entre les deux forces souveraines de l'accord desquelles dépend en partie le repos du pays; nous voulons parler de l'organisation du comité-ariat spécial attaché au service de l'Assemblée. Cette question, bien que soulevant certaines difficultés d'attributions, ne touchait à aucun principe fondamental; mais il s'y mêla de part et d'autre des susceptibilités d'orgueil, de nos propres qui avaient aggravé cet incident. En cette occasion, cependant, à force de parler, de discuter, on a réussi à s'entendre, et le fait est assez rare pour mériter d'être constaté. Avec quelque concédence de chaque côté, on est parvenu à une solution pacifique, dont les termes contiennent, après tant de bruit, rappelaient un peu aux radeaux le mot célèbre de nous ne savons quel vaudeville: « Embrasans-nous, etc. »

L'Assemblée veut éviter les luttes, les batailles parlementaires, et jusqu'ici elle y parvient, au dépens peut-être de chroniques, qui aiment les tumultes, le mouvement; mais un grand contentement des affaires, qui préfèrent le calme, la sécurité qui les seroient, aux émotions les plus dramatiques de la tribune. La loi portant demande d'un crédit extraordinaire pour un appel de 40,000 hommes promettait aussi, il y a à peine huit jours, une discussion brûlante; c'était la question de la paix ou de la guerre; les plus grands intérêts s'y rattachent, et encore samedi dernier, quoique la situation fut déjà modifiée, la lecture du rapport de M. de Remusat au nom de la commission chargée de l'examen du projet de gouvernement a été écoutée avec ce silence frémissant sous lequel on sent les passions sur le point d'éclater. La veille, des nouvelles graves, inquiétantes, étaient arrivées d'Allemagne; la Prusse et l'Autriche semblaient pressées d'abandonner la diplomatie pour l'ultima ratio, la Bourse, vivement impressionnée, avait éprouvé une forte baisse, il y avait alarme, et le débat dans ces circonstances prenait le caractère d'une haute affaire d'Etat. Mais les nouvelles déjà rassurantes parvenues à l'heure même au M. de Remusat lisait son rapport, conçu, d'ailleurs, dans les termes les plus réservés, les plus pacifiques, les sont devenues chaque jour davantage. Les sentiments de conciliation qui se sont produits entre l'Autriche et la Prusse alors qu'on croyait presque entendre retentir le premier coup de canon que l'Europe redoutait, paraissent de plus en plus s'affirmer; les nuages orageux accumulés en Allemagne se dissipent, et, dans ces circonstances, cette question de la paix et de la guerre s'efface jusqu'à un certain point pour laisser place seulement à une question de prudence armée, de politique générale.

Le rapport de M. de Remusat, qui, ainsi que nous le disions, s'efforce de tempérer les interprétations hardies qu'on donnait déjà à l'appel de 40,000 hommes, conclut au maintien d'une stricte neutralité dans la politique du gouvernement français et déclare, et ces sentiments ont reçu les applaudissements de la majorité, que l'Assemblée, tout considérable que va recevoir l'armée dont elle considère comme une mesure de précaution pour les intérêts supérieurs qu'aurait pu atténuer un conflit entre les deux grandes puissances allemandes, et non comme un changement dans l'attitude d'observation de la France. C'est sous cette formule et significative réserve que la commission propose l'adoption du projet de gouvernement.

Cette disposition à primer autant que possible les débats politiques que montre jusqu'ici l'Assemblée se manifeste presque autant dans les questions politiques qui apparaissent à la tribune, que dans le soin qu'on apporte à en écarter celles que l'on ne se croit pas maître de contenir dans les limites de la modération. Ainsi jeudi dernier l'Assemblée avait à examiner une proposition de M. P. Duprat relative à la vente des journaux dans la rue; en d'autres temps, il y aurait eu la matière à de longs discours; tous les princes de l'éloquence se seraient disputé la tribune; les interruptions, les sévérités du règlement se seraient succédé sans relâche; aujourd'hui deux discours d'opposition, une réponse du ministre, un vote qui a rejeté la proposition ont bientôt tout terminé, et on a encore trouvé le temps dans la même séance d'écouter avec un calme rapidement retrouvé les développements d'une proposition relative aux comptes rendus des séances, qui a été prise en considération.

Lundi et mardi l'Assemblée a consacré deux longues séances à la discussion d'un projet de loi ayant pour objet de modifier la loi du 21 mai 1836 sur la construction et l'entretien des chemins vicinaux et les prestations en nature. C'est une question qui a beaucoup préoccupé notre agriculture, on voulait franchir, plus encore que ne le fait la loi de 1836, les conditions du bon entretien des chemins vicinaux et celles de l'impôt, qui, en son argement, sont en nature, en journées de travail, affecté à l'amélioration de ces voies de communication secondaires et néanmoins si importantes, particulièrement à l'industrie agricole. Mais en fin de compte, et après avoir entendu l'exposé des systèmes que divers représentants voulaient substituer au régime actuel, l'Assemblée, tout repoussé, même le projet de la commission, et en est revenue au maintien pur et simple de la loi de 1836.

Le vote définitif de la loi qui permet désormais aux conducteurs des ponts et chaussées d'arriver par les concours au grade d'ingénieurs; de la loi qui étend aux colonies françaises l'application du code de commerce; la présentation d'une convention spéciale avec la Sarine sur la propriété littéraire et artistique, et enfin l'examen de diverses propositions émanant de l'initiative parlementaire, un des droits dont la représentation nationale use le plus souvent, et nous regrettons d'avoir à ajouter, mais pas toujours le plus utilement, complètent l'ensemble de l'exposé des travaux parlementaires depuis huit jours.

Nous n'avons pas eu devoir interrompre le récit des travaux de l'Assemblée par une citation du rapport de M. de

Remusat que nous plaçons ici, pour faire comprendre la vérité de la question qui a été à la veille de partager l'Allemagne en deux camps ennemis.

« Diverses tentatives ont été faites pour donner à l'Allemagne une plus grande unité, sous une autre forme que la fédération de 1815, sous d'autres instruments que la diète fédérale. Ces tentatives ont échoué. Mais une question générale est demeurée posée et semble commander toutes les autres. Les changements que réclame l'ancien ordre de choses devaient être opérés par la diète telle qu'elle est constituée, ou par des pouvoirs nouveaux mis en sa place, n'ayant ni la même organisation ni la même origine, ou bien opérés les intérêts du corps germanique seraient réglés conformément dans des conférences libres, ou se décideraient les questions fondamentales, et dont les délibérations de la diète statueraient, suivant ses formes, sur les affaires de sa compétence? Pour parler d'une manière plus générale encore, l'Allemagne est-elle une fédération existante qui se modifie, ou sera-t-elle une fédération nouvelle qui s'établit entre des Etats distincts, retretés, pour la former, dans la plénitude de leur indépendance? »

« Doit-elle enfin, ainsi qu'on l'a dit, rester une fédération d'Etats ou devenir un Etat fédératif? Ces questions ont divisé les deux grandes puissances que l'Allemagne contient dans son sein. Après quelques essais de rapprochement, quelques commentements de transaction, une solution commune n'a pu être encore convenue entre l'Autriche et la Prusse. Ni l'une ni l'autre ne s'est renfermée dans des termes inamovibles. L'Autriche, qui a tenu la diète au moment où elle semblait acquiesce, a pu se soutenir, dans une certaine mesure, la conservation de ce qui fut établi par le congrès de Vienne.

« La Prusse, qui paraissait considérer le pacte de 1815 comme une lettre morte, demande qu'il soit tenu compte des faits accomplis, et que des changements essentiels soient introduits dans une organisation dont le temps est passé. L'Autriche ne cédait qu'à regret le privilège de presider la diète, dont l'investiture fut de l'acte de 1815, et la Prusse en réclame vivement le partage.

« A une certaine époque, cette dernière puissance a lui formé une fédération partielle qu'elle eût dirigée à l'exclusion de sa rivale, et qui, discuté par les événements, n'a laissé subsister après elle que le principe de l'union restreinte. Ce principe, qu'on croit retrouver en germe dans l'acte constitutif de la fédération germanique, la Prusse en a réclamé la reconnaissance et l'extension, tandis que l'Autriche, sans le proscrire d'une manière absolue, le subordonne toutefois aux droits de l'Assemblée générale, et demande en tous cas à entrer d'accord dans la confédération avec tous ses Etats. C'est-à-dire avec 25 millions de sujets, il y a jusqu'à présent, n'y avait point été comptés, et à faire acte ainsi de l'unité nouvelle et puissante qu'elle vient d'imprimer à sa monarchie. A ces conditions, elle n'aurait point paru étrangère à traiter et de concevoir même à la création et au partage avec la Prusse d'un pouvoir exécutif d'union, constitué en dehors de la diète fédérale.

« Il ne parait pas, d'ailleurs, que dans ces derniers temps l'idée de substituer, d'adhérer ou d'opposer à cette assemblée, toute composée d'envoyés des princes, une représentation d'origine populaire, ait été de part et d'autre énergiquement soutenue.

« Mais aux difficultés que faisaient naître sur tous ces points des prétentions opposées et changeantes, deux incidents graves sont venus ajouter des causes nouvelles et actives de dissidence et de conflit.

« L'Assemblée n'a pas publié les événements dont la Hesse-Electorale a été le théâtre. Le gouvernement établi n'a pas pu s'y maintenir. L'intervention armée du pouvoir central a été sollicitée par l'électeur lui-même. La diète, exerçant les droits qu'elle tient du pacte fondamental, de l'acte final des conférences de Vienne, s'est empressée de lui accorder les secours des forces fédérales.

« Le gouvernement prussien n'a pas absolument nié le droit de prétendre par la diète; mais il en conteste l'application dans un état voisin de ses frontières, place comme la Hesse dans le cercle de son influence immédiate. Dans un Etat qu'une convention d'étapes l'autorise à faire traverser par ses troupes en suivant des routes déterminées. Il se montre peu disposé à souffrir l'exécution des résolutions de la diète, et il fait occuper plusieurs points du territoire hessois, moins pour y exercer, dans un sens ou dans un autre, les droits d'une intervention politique, que pour mettre obstacle à l'entrée des armées de la Confédération.

« L'autre question qui, par une circonstance particulière, est venue compliquer la situation, est celle du Schleswig-Holstein. L'Europe a suivi avec une juste sollicitude les phases de cette question. Dans le respect qu'elle porte au bon droit, et au bon droit représenté par un Etat qui méritait autant que le Danemark la vieille et profonde estime de tous les gouvernements, l'Angleterre, la France, l'Autriche et la Russie ont fait connaître leur intention de contribuer à la purification du Holstein. Rattachée sur ce point à la politique commune, la Prusse a été chargée d'employer ses légions dans l'intérêt de cette pacification. Mais ses efforts n'ont rien obtenu, et il peut devenir nécessaire de diriger sur les duchés un corps fédéral. »

PAULIN.

Courrier de Paris.

Paris vient d'échapper au plus grand danger qu'il pût courir, et l'un de nos plus Paris. On a mis aux voix son existence comme capitale, et peu s'en est fallu que Paris ne fut d'instinct un point de Versailles. César, le sénat et les chevaliers quittaient Rome et transportaient le siège de l'empire dans la banlieue. Paris est un point vital pour les deux continents, tel est dit-il dans le sentiment des auteurs de

la proposition de déchéance; ils sont las de l'entendre appeler... Paris. Il n'y a pas cent trente ans que les provinces ont dissent autant de Versailles, et nous nous raturez dans le gazette du temps une réclamation des habitants de Fontenoy au régent, à cette fin qu'il transférer le siège de la royauté dans leur ville. Depuis le grand roi, il n'était question que des magnificences de Versailles, la cour de Versailles, le cabinet de Versailles! tel était le langage à la mode. Est-ce qu'enfin on ne dirait pas un peu le cabinet de Fontenoy et la cour de Fontenoy? Mais le temps de cette ville célèbre ne vint pas et celui de Versailles n'est pas encore revenu. Quelle que soit l'honorabilité des auteurs de la proposition, on a reconnu son inconstitutionnalité, et le débat s'étant bien vite dissipé, l'insuccès était facile à prévoir, comme on dit dans ce beau style parlementaire.

C'est pas que la majorité de nos départements voit d'un très-bon œil la prééminence de Paris, seulement elle a peur de révéler d'autres ambitions. Bergerac pourrait réclamer à son tour: les prétentions de Carpentras sont bien connues, et que répondre à Landrun, si s'en émeut? Pour satisfaire tout le monde, il faudrait donc se résigner à faire voyager le siège de l'empire; on aurait le spectacle d'un gouvernement courant la poste et brûlant le pavé de ses chefs-lieux. Dans ce système de décentralisation qui pourrait bien triompher un jour ou l'autre — tout est possible maintenant — on se demanderait avec effroi que deviendraient les journaux? Passe pour les feuilles frivoles et les *Moniteurs* de Paris datés de Bryes-la-Gaillarde! mais le *Moniteur universel* transformé en journal du Cantal ou cantonné dans les *Débats* en *Echo de Bergerac*? Il n'y aurait de reconnaissable que le *Constitutionnel*, paré des entrefilets de l'*Eclair* de Fontenoy.

Au surplus, à juger la capitale d'après la physiognomie de ses salons, on pourrait croire à sa décadence. Un habitué de ces brillants parages, qui se pique de tracer leur horoscope d'après la marche des astres qui y figurent, nous formule ainsi son opinion: « La saison sera maussade. » Et voici un aperçu de ses motifs: Vous savez, nous disait-il, que ma position — (c'est une des trois cents mouches du coche parlementaire) — m'ouvre la porte des maisons les plus élégantes, les plus courues et les mieux hantées; depuis un mois, chacune d'elles a eu ma visite, et franchement j'en suis pour moi mes frais. Qu'importe vu? B est ennuyé en proie à des ennuyeux. Les femmes font un ton de toilette, ou elles montrent en vain beaucoup d'épaules; on se lorgne à distance, et entre sans se saluer, on sort sans s'être reconnu; des groupes se forment autour de deux orateurs en tournant le dos à ces dames; quelques minnes, qui se sont recueillis loir des planches, se livrent à la boxe politique; dans la bagarre on entend les exclamations des joueurs de whist que le sort persécute; les beaux prennent du thé par contenance, et les autres par distraction. Mille autres musiciens, et plus infonctionnes d'enseigne! qu'allez-vous devenir, puisque les virtuoses de la tribune et de la presse continuent leurs exercices passés inimit? La chorégraphie dans vingt salons le hon du moment, la beauté à la mode, la célébrité qu'on se dispute, le personnage dont l'absence ou la venue élève l'événement de la soirée, et celui-là n'est ni poète, ni grande dame, ni grand artiste, ni orateur, ni manœuvre, ni général, ni ministre, ni même chef de l'Etat; c'est tout simplement M. Baze, le questeur de l'Assemblée nationale, le dispensaire le plus libéral des billets de chambre. Et cependant combien d'amiables personnes, toujours sous le charme de pareilles réunions, s'empressent de dire à leur amie moins favorisée qu'elles: « Ah! ma chère, vous avez eu bien tort de ne pas venir hier chez madame ***. La soirée était délicieuse. »

Le vrai lion de la semaine, c'est M. Guizot. L'illustre écrivain a été reçu à l'Élysée; il venait y chercher la sanction du chef de l'Etat pour le nouveau choix de l'Académie. La visite a duré une heure, le temps d'un discours de réception. Au même instant, M. Guizot publiait une nouvelle brochure: *Monsi ou la Fin de la République en Angleterre*, et une préface tirée à plusieurs milliers d'exemplaires comme autant de coups de canon. Amis et ennemis (politiques) s'accordent à reconnaître dans ces deux ouvrages la trace d'un double pamphlet. A les en croire, les allusions sont flagrantes et les désignations très-directes. L'éminent publiciste aurait d'ailleurs soutenu sa véritable pensée en publiant le même jour une nouvelle édition du *Dictionnaire des synonymes*. On comprend en effet que la visite de M. Guizot, ainsi que l'insertion qu'il a acceptée pour le dîner officiel du 10 décembre, donne de l'occupation aux chercheurs de synonymes.

Ce banquet, destiné à célébrer l'anniversaire de l'élection présidentielle, aura lieu à l'Hôtel-de-Ville; ce sera une trilogie complète: réception solennelle, repas somptueux, bal splendide. Les magnificences non-seulement de M. Rambuteau, mais de M. Berger lui-même, seront surpassées par M. Berger. On a dépouillé les Gobelins pour la décoration de la salle et tous les corps constitués pour l'ornement du festin. Jeudi, la fête recommencera chez M. le président de l'Assemblée avec les mêmes détails appétissants. Allons, Paris et les Parisiens ne sont pas aussi tristes qu'ils en ont l'air; à défaut de leur gaieté naturelle, on leur procure des réjouissances officielles, et ils auront toujours des autorités pour les faire danser.

Il y a d'ailleurs un salon capable de nous débarrasser de la clôture de tous les autres, le salon de peinture, qui ouvre dimanche. Le jury est constitué, et sa tâche va vite, il est équitable et bienveillant. Dans les quatre m de toiles qui lui ont été présentées, il a fait un choix original, il a choisi tout le monde; il n'y a d'exclus que les exécutés volontaires, les beaux, les insoucients et les dégoûtés; je ne parle pas de la classe des expatriés, mais les plus expatriés de tous, c'est à l'ordre. Ce n'est pas assez que l'on se content admet, ni tant en dire qu'il y a de la place pour chacun, car il y a de ces Bures de la peinture à vie son atelier jusqu'au der-

Il fume et on en aspire la fumée. Cette opération se recommence plusieurs fois et finalement jusqu'à ce que le fumeur entre dans une sorte de béatitude ou de délire, pendant lequel son imagination lui présente mille objets fantastiques et séduisants. Ivresse terrible dont les abus sont beaucoup plus dangereux que ceux du vin.

Un des objets que j'eus la curiosité de visiter à Singapore, dit lord Jocelyn (1), ce fut le fameux d'opium dans son ciel : spectacle effrayant quoiqu'au premier abord il soit moins repoussant que celui de l'homme ivre, rabassé par ses vices au niveau de la brute. Cependant l'opium ont quelque chose de plus horrible que l'alcoolisme de l'ivrogne. La pitié prend la place de tout autre sentiment, quand on voit les jeunes sans couleur, les yeux hagards de la victime, vaincue par l'effet tout-puissant du poison.

Une rue, située au milieu de la ville, est complètement envahie par les boutiques destinées à la vente de l'opium. Là, le soir, lorsque les labeurs du jour sont terminés, on voit une foule de malheureux Chinois accourir pour satisfaire leur abominable passion. Les chambres ou ils s'assèvent et fument sont enfumées d'une sorte de canapés en lais poreux d'un dossier pour reposer la tête, quelquefois une pipe fixée et destinée au jeu fait partie de ces établissements. C'est là qu'à neuf heures du soir on peut voir ces tristes victimes d'une passion irrésistible plongées dans tous les états qui résultent de l'ivresse de l'opium. Les uns entrent à moitié fous; ils viennent satisfaire le terrible appetit qu'ils ont du vaincre à grand-peine pendant la durée du jour; les autres, encore sous l'influence d'une première pipe, rient et parlent sans raison, tandis que sur les canapés voisins gisent d'autres malheureux immobilisés et languissants, avec un sourire idiot sur la face, trop accablés par l'effet



Ravages de l'opium sur les fumeurs chinois.

allumée devant lui, ce n'est plus le même homme : ses yeux brillent, ses traits s'animent; il charge sa pipe, il l'approche de la lampe, il fait quelques aspirations larges et profondes et ne rend la fumée que lentement, puis il dispose sa pipe, appuie sa tête et commence à goûter les premiers effets du poison. Une

seconde pipe augmente l'état de vague ou il se trouve, mais ce n'est qu'à la troisième ou à la quatrième que l'extase commence. Il éprouve des frémissements dans les membres, ses yeux sont largement ouverts et ses oreilles bien disposées pour entendre; toutes ses douleurs ont disparu, sa tête devient légère; sa langue se dilate; est le moment des confidences et de la loquacité; enfin, le sourire sur sa dernière pipe. Alors il la pose lentement à ses côtés, appuie de nouveau sa tête sur l'oreiller, ses traits sont souriants, la paupière supérieure s'abaisse, ainsi que la mâchoire et la lèvre inférieure; les inspirations deviennent plus profondes; toute perception disparaît, et peu à peu il tombe dans un sommeil troublé et brisé dont il ne se réveille qu'avec tout le sentiment de sa misère. Un état de lanouet et de dégoût succède à cette béatitude momentané; les douleurs des membres, la tristesse ont reparu, et cet état ne cesse que lorsque le fumeur recourt à sa passion favorite, qui doit encore accrûtre ses infirmités et son malheur.

A mesure que l'habitude s'enracine, ces infortunés perdent le sommeil; ils éprouvent des vertiges, la poitrine est oppressée, la vue s'affaiblit, la digestion se trouble, le corps maigrit et les

muscles perdent de leur résistance. Ils éprouvent le malin de douleurs sourdes dans l'épaisseur des os; peu à peu les traits s'affaiblissent, la démarche devient tremblotante, les sourcils se dépriment, l'œil s'éteint, la face offre l'aspect d'une vieillesse prématurée. Une foule de symptômes graves annoncent un dérèglement général, et la moindre maladie met fin à cette triste et de déplorable existence.

L'abus de l'opium détruit à la fois la constitution physique et les facultés morales des malheureux qui s'y livrent. La paresse l'inaction et la misère ne tardent pas à les plonger dans une profonde dépravation. Peu à peu ils arrivent au crime. Le vol et la ressource à laquelle ils ont le plus souvent recouru pour satisfaire leur passion. Les maisons de pauvres, les prisons et les hôpitaux sont remplis de fumeurs d'opium. Sur quarante Chinois prisonniers à la maison de correction de Singapore, il n'y en a pas moins de trente-cinq adonnés à ce vice. Du reste l'acte sédative de l'opium, bien différente de l'action des boissons alcooliques, n'exerce pas aux mêmes crimes que celle-ci; les attentats contre les personnes sont rares. Sur vingt-deux fumeurs enfermés dans la maison de détention de Singapore, dix-sept étaient coupables d'attaque à la propriété et trois seulement de l'acte envers les personnes.

Quand on a contracté cette funeste habitude, il est presque impossible d'y renoncer immédiatement. On a dit avec raison qu'il n'y a pas d'esclavage comparable à celui qui pèse sur le fumeur d'opium. Quelques individus, capables de ne s'y livrer qu'avec modération, résistent plus longtemps à ses terribles effets. Un très-petit nombre de personnes ont pu se corriger et librement de ce vice; on peut citer parmi elles l'empereur actuel de la Chine, qui s'en est guéri par la seule force de sa volonté, et qui fait les plus grands efforts pour y soustraire le vaste pays placé sous sa domination.



Manière de fumer l'opium.

du poison pour faire attention à ce qui se passe autour d'eux, et complètement absorbés dans leur cruel plaisir. La dernière scène de la tragédie s'accomplit ordinairement dans une pièce écartée de la maison, une véritable chambre des morts ou sont étendus, roides comme des cadavres, ceux qui sont arrivés à cet état d'extase que le fumeur d'opium recherche si avidement, image du long sommeil ou son aveugle folie le précipitera bientôt.

Pour donner une idée de la marche progressive de la consommation de l'opium dans l'Inde, nous empruntons les détails suivants au docteur Little, qui exerce la médecine à Singapore. Vers le milieu du dernier siècle, on n'importait en Chine que deux cents balles d'opium. En 1796, les fumeurs d'opium étaient déjà si nombreux, que le gouvernement chinois fit une loi dans le but d'en restreindre le nombre, mais rien n'arrêta le courant. En 1837, on importait à la Chine 10,000 balles d'opium, valant la somme énorme de cinq millions sterling (125 millions de francs). Aujourd'hui on n'évalue pas à moins de trois millions le nombre des fumeurs d'opium en Chine. Dans l'île de Java, qui ne renferme que huit millions d'habitants, on compte environ quatre-vingt-dix mille personnes adonnées à ce vice. A Singapore, sur soixante-dix mille habitants, on compte au moins quinze mille fumeurs d'opium. On peut évaluer la quantité d'opium consommée, par homme et par jour, à deux grammes d'extract ou à quatre grammes d'opium brut.

Le gouvernement anglais donne à ferme le droit de vendre l'opium, et ce fermage rapporte par année, à Singapore seulement, six cent vingt-cinq mille francs. Des règlements sévères défendent de fumer l'opium sur les places publiques. Les maisons où l'on fume sont fermées à neuf heures du soir; il est défendu d'y jouer et d'y porter des armes. L'extract d'opium destiné à être fumé se nomme *chanda* ou *chanda*. L'opium épuré et celui qui a été fumé se nomme *le chanda* ou *tinco*, il est fort recherché par les gens pauvres qui le prennent en pitules, et par les marchands qui s'en servent pour aller fumer l'opium du commerce.

Tout au monde, dit M. Little, égale la béatitude du fumeur d'opium lorsqu'il entre dans le lieu qui va servir de théâtre à son extase. Il porte avec lui la petite provision de *chanda* qu'il va fumer. Il se couche sur une espèce de lit de camp converti d'un matelas et, la tête appuyée sur un oreiller de bambou, il commence à charger sa pipe. Avant de franchir la porte, ses traits expriment l'abattement, ses yeux étaient éteints, sa démarche lourde, ses pas tremblants, sa voix chevrotante, sa face pâle et décolorée. Maintenant, la pipe en main, une lampe



Cette scène se passe à Singapore, pendant le jour.



Intérieur d'un établissement où l'on fume de l'opium.

On conçoit en effet que ce penchant, aujourd'hui répandu dans toutes les classes de la population chinoise, ait attiré le gouvernement et suscité les mesures qu'il a essayé de mettre en vigueur. Ce qui est plus étrange c'est qu'une nation puissante comme l'Angleterre, qui invoque si hautement les droits de l'humanité, ait fait une guerre à outrance à un peuple ignorant et faible dans le seul intérêt de son odieux commerce, et forcé le souverain du Céleste Empire à racheter par une forte rançon le droit qu'il s'est arrogé de lui vendre ce poison. A la vérité les Anglais en ont affaibli les dangers en ne livrant au Céleste Empire que de l'opium de qualité inférieure, mais d'ailleurs ils leur vendent au même prix que l'opium le plus estimé, celui de Smyrne, de Patna ou de Bénarès.

On assure qu'il existe à Paris des fumeurs d'opium, et même qu'ils ont formé pendant quelque temps une réunion qui portait le titre de société des *Opiumi*. Cette société avait un registre sur lequel chaque membre inscrivait les sensations qu'il éprouvait durant l'usage de la pipe produite par l'opium.

En Angleterre, on commence également à fumer l'opium. Le docteur John Pons a signalé, à la réunion annuelle de Westminster, onze individus de sa clientèle qu'il avait eu occasion de traiter pour cette cause. Cette disposition a même été l'occasion d'un procès fort singulier jugé récemment par la cour du jury, à Edinbourg. La question principale était de savoir si l'habitude de prendre de l'opium journalièrement, à haute dose, a une influence fâcheuse sur la santé et la durée de l'existence. Cette question avait été posée par une compagnie d'assurance sur la vie. Plusieurs médecins distingués de l'Ecosse furent consultés pour savoir que influence l'habitude de prendre ou de fumer de l'opium pouvait avoir sur la longévité. Tous s'accordèrent à déclarer que cet usage devait tendre à altérer la santé et abrégier la vie, mais ils avouèrent qu'ils manquaient de ce point d'expérience directs. La compagnie fut condamnée à payer aux demandeurs la somme de mille livres sterling, montant de l'assurance.

Dans l'Inde, l'usage de fumer l'opium a fait de grands progrès, quoiqu'il lui le gouvernement anglais se refuse dans la nécessité d'y apporter de sévères restrictions. Mais comment atteindre un point, une habitude qui tous les caractères d'une passion violente et irrésistible. En élevant le prix de l'opium, on ne réussirait vraisemblablement qu'à exciter encore ce terrible penchant, comme à donner un attrait de plus à la contrebande, y a-t-il pas la haute leçon de la Providence, qui punirait ainsi la cupidité et l'avarice par le vice même qu'elles se seraient plu à propager?

Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée nationale et exécuté par M. Debaïn.

C'est alors que l'un des membres de la commission, M. Rigal, qui avait plus spécialement étudié les conditions à satisfaire et les difficultés à lever, se dévoua pour réaliser, à l'aide de M. Al. Debaïn, qui est non-seulement facteur de pianos, mais mécanicien distingué, les perfectionnements de précision et les additions indispensables qui avaient été jusque-là inutilement indiqués.

Après quatre mois d'un travail opiniâtre, consacrés à l'exécution de modèles et de pièces de tous genres, M. Al. Debaïn est enfin parvenu, en combinant les idées qui lui étaient présentées et les siennes propres, à compléter l'ensemble et les détails les plus minutieux d'un système général de votation, dont les données primitives ont reçu dans ses mains des modifications assez importantes pour que son adoption ait été décidée par la commission, puis ultérieurement par l'Assemblée, dans sa séance du 6 mai 1850.

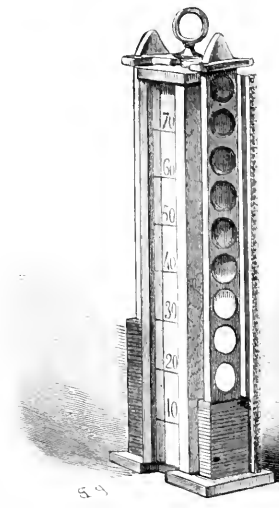
C'est ce système que nous allons essayer de faire comprendre à nos lecteurs.

DESCRIPTION DU NOUVEAU MODE DE VOTATION.

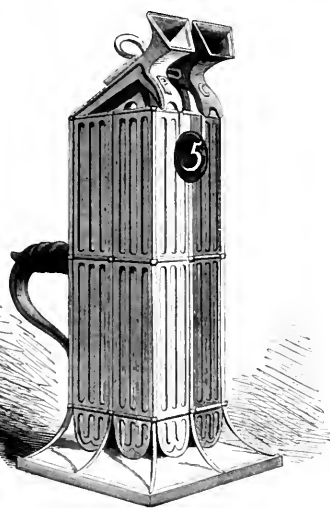
Le principe fondamental du nouveau système de votation repose sur cette condition, que chaque vote soit exprimé par un bulletin d'une épaisseur et d'une couleur déterminée, qui, s'empilant sur les bulletins déjà déposés, permet d'apprécier, d'un coup d'œil, le nombre des votes pour et contre, d'après la hauteur de la pile près de laquelle est une échelle chiffrée, divisée en degrés coïncidant avec l'épaisseur de chaque bulletin.

L'urne est divisée intérieurement en deux capacités munies d'entrées distinctes : l'une pour, l'autre contre. Les bulletins introduits dans l'urne s'y trouvent immédiatement triés et séparés en deux couleurs différentes. Chaque bulletin porte, en outre, gravé sur deux tranches, le nom du représentant qui a voté.

Quand tous les bulletins sont recueillis dans les urnes, ils s'y trouvent scellés d'une manière absolue, tout en per-



Etriers.



Urnes.

Depuis longtemps le secrétaire du bureau de l'Assemblée nationale se plaignait de la lenteur résultant des procédés qui étaient en usage pour la constatation des votes; ils s'exécutaient en outre dans le dépoillement des scrutins des travaux matériels nombreuses, et, il faut bien le dire, des autres : car il se trouve, à ce qu'il paraît, parmi les membres de la représentation, des gens assez habiles à filer dans les urnes dont on se sert actuellement pour la réception des votes, non pas la carte, mais plusieurs bulletins, quelquefois même ceux d'un banc tout entier. Si le fait n'est pas vrai, il est au moins possible.

Sur ces plaintes répétées, divers projets ou systèmes destinés à une constatation plus prompte et plus régulière des votes furent présentés à la questure de l'Assemblée, et le 3 octobre 1849 il fut déposé une proposition tendant à soumettre ces systèmes à l'examen d'une commission spéciale de quinze membres qui fut nommée le 12 novembre suivant, et qui était composée de MM. le général Leffo, Cazales, Rigal, Bigrel, Lelut, Cordier, Sainte-Bouve, Martel, Aubry (du Nord), Douay, Dupont-Delporte, Curial, Molé, Bréhier, Casus de la Guibourgère et Maissiat.

De l'examen minutieux auquel se livra la commission résulta la nécessité d'écartier des nombreux appareils déposés, d'abord tous ceux qui, en abrégant par trop l'opération du recensement des votes, ne laissaient point le temps nécessaire à la réflexion et à la formation d'une opinion consciencieuse, et ensuite ceux qui, bien que reposant sur des combinaisons ingénieuses, entraînaient une exécution mécanique toujours soumise à de fréquentes avaries, des dépenses d'installation nullement en harmonie avec la construction provisoire dans laquelle siège l'Assemblée.

Parfaitement fixée sur la nécessité des conditions à remplir et des principes à appliquer pour donner aux votes de l'Assemblée un degré de certitude absolu, la commission, connaissant aux inventeurs les diverses conditions au moyen desquelles elle entendait garantir la sincérité des votes; aucun ne répondit à l'appel ainsi fait.



Opération du vote.

mettant de faire le dépoillement des noms des représentants qui ont pris part au vote.

Quelques minutes suffisent pour connaître le nombre exact des votants pour et contre, et pour proclamer le résultat du scrutin sans possibilité d'erreur.

Il y a sécurité dans l'acte même du vote, exactitude dans le résultat et grande économie de temps. Les figures qui accompagnent les détails que nous allons donner des divers appareils composant le système, en administreront la preuve.

BULLETIN DE VOTE.

Le bulletin consiste en un petit cadre en acier poli, blanc pour le vote pour, et bleu pour le vote contre; sa forme est rectangulaire; son poids est d'environ 7 grammes.

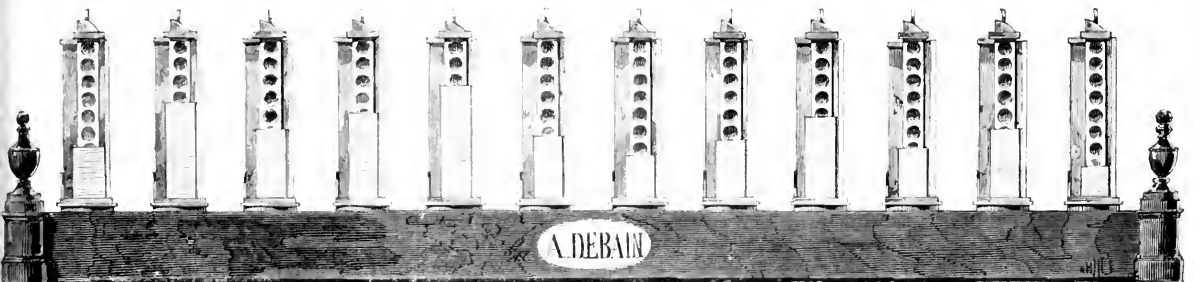
L'ouverture intérieure du cadre est percée à jour.

Sa face supérieure est légèrement diminuée d'épaisseur, sur une certaine longueur, entre ses deux extrémités; de sorte que le contact, dans l'empilage, n'a lieu que sur les petites surfaces réservées à chaque bout. Cette précaution est prise contre les courbures accidentelles qui dérangeraient la coïncidence rigoureusement nécessaire entre les bulletins et les degrés des échelles chiffrées, destinés à les compter.

Les bulletins Pour et Contre sont différenciés entre eux, non-seulement par leurs couleurs blanche et bleue, mais encore par des encoches pratiquées sur leur face supérieure, au nombre de deux pour les bulletins blancs, et de trois pour les bulletins bleus. Ces encoches correspondent, pour chaque entrée, à autant de gardes semblables à celles des serrures et qui empêchent l'introduction d'un bulletin bleu dans l'entrée pour, et réciproquement.

Chaque bulletin porte sur les deux tranches le nom d'un représentant. Ce nom est précédé d'un numéro d'ordre servant, comme on le verra plus loin, au dépoillement du scrutin.

Un petit écrian, portant le nom de chaque représentant, contient dix bulletins, cinq blancs, cinq bleus, pour autant de votes successifs dans une même séance.



A DEBAÏN

URNES.

L'urne se compose de deux parties distinctes, dont la première sert à envelopper la seconde qu'on appelle l'écrier, et qui est lui-même un appareil spécial dont la description sera faite ci-après.

La partie extérieure de l'urne est une espèce de fourreau enroulé en bois; elle est soutenue sur un socle par un certain nombre de baguettes en cuivre formant nervures. Sur la face postérieure est une poignée qui sert à présenter l'urne aux votants; cette enveloppe est peinte moitié en blanc, moitié en bleu, dans les sens de sa longueur.

Le couvercle de l'urne présente, en avant, deux embouchures, ou orifices d'admission, différenciés, par l'air, par leurs couleurs blanche et bleue; mais surtout par les gardes dont elles sont armées, et qui ne permettent pas au bulletin blanc d'entrer dans l'embouchure bleue, et réciproquement.

C'est un avertissement muet pour un représentant distrayant appelé l'impossibilité d'introduire son bulletin dans l'embouchure à laquelle il porterait machinalement la main, rappeler au quel s'est trompé de bulletin, ou que le bulletin qui exprime réellement sa pensée doit être placé dans l'autre embouchure.

La hauteur de chaque urne est de 0 m. 320, et son poids total, après le vote, sera, au maximum, de 3 kilogrammes.

Il y a une urne pour chacune des douze sections de l'Assemblée, et chacune porte le numéro de la section à laquelle elle appartient.

ÉTRIERS.

L'étrier est un petit appareil qu'on place dans l'urne au moment où l'huissier vient la prendre pour recueillir les votes d'une section.

Il comporte spécialement deux règles verticales et parallèles, implantées dans un même socle, et dont les extrémités supérieures correspondent chacune à l'une des deux embouchures de l'urne.

Les bulletins, introduits dans l'une de ces deux embouchures, s'éclatent au-dessus de la règle correspondante et s'y emparent dans l'ordre même de leur introduction.

À côté de chaque règle est une échelle graduée dont les degrés correspondent exactement à la ligne de jonction des bulletins, ce qui permet de connaître immédiatement le nombre exact des bulletins de chaque pile au moyen du chiffre en regard du bulletin supérieur.

Lorsque la section à laquelle appartient l'urne a voté, lorsque le scrutin est terminé, il suffit de lever le couvercle de l'urne pour que, immédiatement, les deux règles de l'étrier soient coiffées par une pièce dont l'ouverture ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une clé spéciale placée entre les mains d'un des membres du bureau; de sorte qu'il n'est plus possible d'admettre un nouveau bulletin dans l'urne, ni d'en faire sortir aucun de ceux qui s'y trouvent scellés d'une manière absolue.

OPÉRATION DU VOTE.

Cette opération diffère peu des conditions de l'ancienne manière de voter.

Le représentant choisit dans son scrutin un bulletin blanc ou bleu, selon qu'il entend voter pour ou contre, et le présente, dans les sens de sa longueur. Les crans en dessous, à l'embouchure de même couleur que son bulletin. Aussitôt le bulletin lâché, il tombe sur ceux déjà déposés en faisant entendre un petit bruit métallique.

Il est impossible d'introduire deux bulletins à la fois dans une embouchure de l'urne; il faut, pour qu'une nouvelle introduction puisse avoir lieu, que le précédent bulletin soit complètement introduit, et, quelque précaution qu'on y ait, on entendrait deux sons distincts qui avertiraient du double vote.

On pourrait, à la vérité, voter plusieurs fois dans plusieurs urnes différentes à l'aide de bulletins confiés d'avance par des absents à un collègue.

Aucun moyen matériel ne saurait remédier seul, et d'une manière absolue, à ces inconvénients; mais le règlement de l'Assemblée pourra toujours venir en aide aux combinaisons mécaniques que je viens de faire connaître.

Dans le cas d'un oubli ou d'émission d'un ou de plusieurs urnes, le représentant qui viendrait ainsi à manquer de bulletins se présenterait au bureau avant le scrutin (les) pour faire la déclaration de son vote à l'un des secrétaires chargés de consigner ces déclarations avec toutes les feuilles de scrutin spéciale, qui serait jointe à celles du procès-verbal de décomptement.

TABLEAU DE SENS RÉGULIER.

Ce tableau se compose d'une liste rectangulaire, sur laquelle sont placés deux socles mobiles, susceptibles de faire simultanément d'un mouvement sur eux-mêmes au moyen d'un levier qui les commande.

Lorsque le président a déclaré le scrutin fermé, on place le tableau de scrutin sur la tribune, on découvre les urnes, et le mécanisme décrit plus haut s'abat pour sceller les bulletins empilés; puis les écriers sont retirés des urnes et placés chacun, au tableau, sur leur socle respectif, ou leur position est telle qu'en ce moment même, on peut, presque de toute la salle, distinguer, sans exactement le nombre de votes exprimés pour et contre, du moins apprécier de quel côté est la majorité par la seule comparaison des piles de bulletins de chaque couleur, rangées côté à côté.

Deux secrétaires se placent de chaque côté du tableau, présentant chacun une seule espèce de bulletins. L'un des deux dirige à son collègue le chiffre correspondant, sur l'échelle, au bulletin supérieur de chaque pile. La lecture des deux nombres donne immédiatement la somme des bulletins placés d'un même côté du tableau.

Cette addition faite, un mouvement du levier fait faire au

démonteur à trois les écriers, et fait prendre aux bulletins bleus la place des bulletins blancs, et réciproquement.

Un recommencement de la même opération que précédemment, et une nouvelle addition contrôle le résultat précédent; une erreur d'addition, si elle était possible, serait à l'instant rectifiée.

Lorsque les secrétaires se sont contrôlés, le résultat peut être immédiatement proclamé.

DÉCOMPTEMENT DES SCRUTINS.

Après la proclamation du vote, les écriers sont emportés scellés dans le bureau des procès-verbaux pour procéder au décomptement des noms des votants; sur six feuilles imprimées, ou les noms sont classés par ordre alphabétique. Ces feuilles sont les mêmes dont on a fait usage jusqu'à présent.

Chaque bulletin porte, en avant du nom du représentant, un numéro d'ordre, de 1 à 6, correspondant aux six mille désignés ci-dessus, et l'on opère de la manière suivante.

Six scrutateurs, ayant chacun une dose de feuilles en question, cherchent sur les écriers les bulletins marqués du même numéro que les feuilles qu'ils ont devant eux, chacun pointe sur sa feuille le nom du représentant qui est précédé du même numéro; un signe particulier indique la nature du vote. Le pointage terminé sur les six feuilles, tous les noms se trouvent alors établis par ordre alphabétique pour leur insertion au *Moniteur*.

THIAGE ET REMISE DES BULLETINS.

A moins de circonstances qui justifient la conservation matérielle du scrutin, jusqu'à la publication au *Moniteur*, on ouvre, au moyen de la clé, les serrures des écriers sur lesquels les bulletins sont empressés, et on les distribue dans des casiers comme des caractères d'imprimerie; chacun de ces casiers contient une petite boîte portant le nom d'un représentant.

Cette distribution faite, on peut immédiatement remettre à chacun des représentants ses bulletins pour les réintégrer dans l'écrin, ou ne les y replacer qu'après la séance, pour ceux des représentants qui préféreraient confier leur écriin à l'huissier de leur section.

Après avoir vu fonctionner les divers appareils que nous venons de décrire, nous sommes demeuré convaincu que la précision et le fini d'exécution qui leur a été donné par leur constructeur, répondent parfaitement au service important qu'ils sont destinés à remplir, et que M. Deboin, en rendant pratique un mode de votation certain et efficace, a largement contribué pour sa part à réaliser l'espoir que la commission et l'Assemblée avaient fondé sur lui pour donner satisfaction à l'opinion publique.

G. FALAMIN.

Pas perdus dans les vallées du Bastan.

J'avais laissé Barezès le matin au milieu des nuages. C'est l'atmosphère accablante de ce misérable pays; le froid était vil, chaque cheminée élevait au milieu de la brume un panache de fumée; car on se chauffe à Barezès au mois d'août, et y neige même souvent la veille ou l'avant-veille de l'Assomption.

Notre voiture était enrayée, les chevaux étaient maintenus au pas, de crainte d'une rencontre que le brouillard n'eût pas permis d'éviter.

Après cinq cents mètres de chemin, nous étions hors de la région obscure. La vallée de Luz rayonnait de lumière. Le soleil glissait des mille nuances de l'orient-ouest les cascades qui se précipitent tout le long de la gorge de Perrette. C'était mon premier jour d'été, le 25 août.

Qui ne connaît, par soi-même ou par le récit d'un visiteur, cette magnifique route qui commence à Perrette, à l'issue de la vallée d'Argèles, et qui s'enfonce jusque vers Luz et Saint-Sauveur, au milieu des roches schisteuses qui forment le lit du Bastan. Ces rampes hardies, construites pied à pied par le fer et par la mine sur les flancs presque verticaux de la montagne, ont été rectifiées depuis plusieurs années; elles sont devenues moins dangereuses, le précipice est caché aux yeux du voyageur; et l'on évite maintenant ce tournant de sinistre mémoire où vers, il y a dix ans, la diligence qui portait Lalou, le violon célèbre, resta morte sur la place.

Sur un point encore, existe une passade étroite ou deux voitures ne pourraient se trouver de front. A droite est le roc qui surplombe; à gauche, à cent mètres de profondeur, le grand le Bastan. La montée est pénible; un labou de craton remplace le parapet-croûte; on dit que le chemin lui-même menace ruine, et que les constructions qui le suspendent aux flancs de la montagne fléchissent et s'inclinent vers le torrent.

Les ingénieurs se sont occupés de prévenir une effrayante catastrophe. Ce passage sinistre s'étend pendant environ trois cents mètres sur la gauche du Bastan. Pour y atteindre on quitte la rive droite sur une de ces arches hardies lancées sur l'abîme; on sort, sur un autre pont à deux étages, l'un de bois, l'autre de pierre, reconduit à la rive droite. Le projet nouveau maintiendrait la route sur la droite et sur un plan horizontal. Le tracé se détache à larges traits de peinture blanche sur le fond brun de la roche, et déjà ce premier travail est plus merveilleux, plus admirable que ne le sera la laborieuse construction de la voie.

Entre un pont et l'autre, depuis le lit du torrent jusque bien au-dessus du tracé de la route, la montagne est verticale. Le pic et le maréau semblent l'avoir polie; pas une saillie où puisse se hasarder le pied de l'homme; seuls des bruyères et des fèves ont pris racine dans les fentes du schiste, et égayent de leur verdura cette muraille colossale et sombre.

Pour tracer cette ligne blanche, pour jauger la voie

nouvelle, il fallait qu'un homme se suspendît dans l'abîme. C'est ce qu'a fait, portant de nombreuses journées, un tripe conducteur, mont, dit-on, de fatigue après son œuvre accomplie. Attaché, comme le mignon qui repose sous muraille à une corde longue de quatre ou cinq cents mètres, tenu par plusieurs hommes sur la cime de la montagne, ce bar travailleur a péniblement parcouru dans le roc, de deux à deux mètres, des barres de fer sur lesquelles sont couchés des échelles, des barres formant d'un pont à l'autre échafaudage vertigineux. Maintenant peuvent jouer le pic la mine; des blocs énormes, précipités dans l'abîme au bruit que centuplent les échos de la gorge, laissent la place d'une route solidement assise, et les lourdes voitures de voyageurs malades, les légères cales des curieux, les files cavaleresques courent à fond de train la ou s'étend ce terre couche de planches.

Cette route a besoin d'un vigilant entretien. Huit diligences desservent Barezès, Saint-Sauveur et Cauterets; et bien-sûrement possèdent vingt voitures de promenade, de cents chevaux de louage et des ânes, qui vont chaque jour de chacun des trois points au deux autres, et de là au point de Luz, au fort de Gaule, à Gavarnie, au pont d'Espagne, par tout cela qu'importe un sentier, où s'élevait une cabane ou s'élevait une cascade, ou croit une fleur nouvelle.

N'avez-vous vu et — non, le mot n'est pas juste, sous au temps où l'été règne en France — l'avez-vous vu, M. de Franqueville à courir en poste de Cauterets à Barezès, prendre le Lalou et les soutiers ferrés du montagnard, partir malgré la pluie, le vent et l'orage, en compagnie du docteur Duplan et du capitaine Grand, deux intrépides explorateurs, à la recherche de la rose bleue — la rose bleue dit Fourier, il me semble, indique la découverte com l'avant-courreur de l'ère nouvelle.

Arrivé sur les versants du pic d'Ayré, traversant couches du brouillard le plus épais, se heurtant à mille obstacles invisibles, s'appelant à chaque instant pour ne cesser de marcher de conserve, les voyageurs déplacent vingt blocs de granit entassés par les avalanches sur le terrain de leurs recherches, sentent l'effroi parmi les couleurs, les lézards et les salamandres, et finissent par mes à découvrir, non pas une rose fleurie, n'eût-elle été que cette couleur bleue prétendue des jardiniers, dont parlait M. Alph. Karr, non pas un rosier verdoyant, mais un humble fige garnie d'épines et dépourvue de feuilles — C cela dit Fourier. — Nous la tenons! dit l'autre. — Admiratif fait le troisième; et la tige est enlevée du sol, placée d'un mouchet avec une certaine quantité de la terre où a vécu, et rapportée en triomphe à Barezès.

Elle est maintenant plantée dans un jardin de Tarbes, y prendra racine, elle y fleurira après Éluques ou après Trinite, et M. le docteur Duplan aura enrichi la flore française d'une églantine.... rose.

La pensée est si simple et le mouchet qui transport rosier en porte la semence si lébile et infallible. J'ai qui il pleuvait, la terre conquisse, fortement détrempée, pétra la liège et le teignet d'une couleur de rouille restée belle à toutes les lessives. C'est que l'églantine bleue végète dans un gisement ferrugineux, que le sol était fortement mélangé d'oxyde ou de sulfure de fer, et que ces agents néreux agissaient sur la plante comme ils agissent artificiellement pour donner la couleur bleue aux boutons de parterres.

M. de Franqueville est retourné triomphant le soir même à Cauterets, mouillé, trans, mais content. On ne cou pas d'ailleurs à Barezès, quand on n'appartient pas à sa population souffreteuse; la place manque et les lits sont rares; tandis que Cauterets a des délices à lui tout par. Les journaux n'ont rapporté, à la fin de l'hiver dernier, l'avalanche, sévissant sur Barezès plus cruellement que années précédentes, avait détruit quinze maisons, renversé un établissement de bains, et commis d'autres dégâts irréparables. Triste nouvelle pour un homme à qui la même venue de dire: Je n'ai plus pour vous de ressources; vous restez les eaux, et surtout Barezès. *Salus ultima* Les maisons renversées, on prendra-t-elle? Les sources perdues, on cherchera la santé? Je parais cependant.

Le désastre se réparait à la hâte. Ceux-ci relevaient les débris, ceux-là des pans de muraille, cet autre un ce de lais, tel encore, sur la place où avait été sa maison, retrouvait un pierre, ni une potrelle, ni une ardoise, mais avait été arde, mais beaucoup moins que la rampe publique ne l'avait fait. Encore une fois, Barezès a été épargné par miracle l'ennemi qui s'était élevé plus redoutable que jamais au-dessus de sa tête.

Les constructions qui ferment l'unique rue de Barezès, disputent au Bastan le fond d'une vallée. Le torrent coule, le village s'étend à gauche, vers des pentes toujours ennemis.

Le versant du côté de Barezès est boisé jusqu'au sommet de nombreuses allées serpentant au milieu des frênes et ment la promenade favorite des baigneurs. De ce côté, pas d'avalanche à craindre. La neige est contenue par le bois.

Au-dessus du Bastan, au contraire, s'élève, sur des plans très distincts, une montagne abrupte sillonnée par profonds ravins. Le plan inférieur, presque vertical, a formé de terrans de lias, — mélange de marne et de pierres sans consistance, — un vaste plateau cultivé le coureur. Le plan supérieur, c'est la roche mise à nu par les éboulements du lias; les nuages couvrent fréquemment ses circonférences et peu accessibles.

C'est là, sur les pentes de ce plan supérieur, que se font les avalanches. Le chemin qu'elles suivent tous les ans dans leur chute est le même; deux filets ravins qui ce pont la montagne les conduisent en droite ligne sur le bonheur établissement. L'une tombe sur la route auprès des premières maisons, l'autre, déplaçant des masses énormes, roule avec un bruit formidable, s'élance par-dessus le Bastan et s'abat au milieu du village.

L'espace dont elle s'empare ainsi chaque année est libre de constructions; mais il n'est pas perdu pour ses propriétaires, et dès que les châteaux arrivent, dès qu'il est débarrassé de neige, il se couvre à la hâte de baraques en planches ou s'installe la population marclande.

Ce n'est pas que l'avalanche reste invariablement dans ses limites; le quartier des baraques ne suffit pas toujours à ses redoutables ébats, et les maisons rompées qui forment ce quartier en portent la trace; mais les calamités qui signalent la saison dernière avaient une autre cause plus terrible et plus imprévue.

L'avalanche de 1850 est du nombre de celles qu'on nomme dans le pays avalanches à ricochet. Détachée des sommets de la montagne, au lieu de suivre le ravin, elle dévia, se heurta au plateau; et, bondissant sous le choc, passa par-dessus le quartier des baraques, rasa les toits de quelques maisons, et vint se heurter de l'autre côté de la vallée, contre la base de la montagne boisée. Repoussée par cet obstacle, divisée dans sa chute, elle revint en arrière. Une partie, renversant deux maisons avant de les atteindre, reprit possession de son terrain de tous les ans; l'autre partie, suivant une route nouvelle, s'abîma sur un point jusqu'alors respecté, et, sous l'enorme amas de ses masses glacées, dévasta un bâtiment, et réussit en poussière tout ce qui l'enfermait.

Du reste, il avait neige sur Barèges cet hiver plus qu'on n'en a de mémoire d'homme. Au mois de février la neige combattait la rue et dépassait le premier étage des maisons; au mois de juillet il en restait encore des amas considérables sur le bord du Bastan, à l'ombre des habitations; et sur la route qui conduit dans la vallée de Bagneres, des masses de trois mètres d'épaisseur sur plus de cinq cents mètres d'étendue encombrèrent le lit du torrent, qui s'était creusé par-dessous un passage souterrain. Le chemin qui mène au pic du midi ne fut pas praticable avant la fin de juillet, à moins de dangers immenses dont le moindre n'était pas d'être précipité d'une hauteur incalculable dans les belles eaux bleues du lac d'Onchet qui baigne la base de la montagne.

L'ascension du pic du midi de Bigorre — la plus haute montagne des Pyrénées françaises, car le Mont-Perdu et la Maladetta sont dans la ligne espagnole — est très-facile dans la belle saison. On met deux ou trois heures, en partant de Barèges, et tous les moyens de transport sont possibles jusqu'à peu de distance du sommet: l'âne, le mulet, le cheval et la chaise à porteurs avec six hommes à son franc l'un.

Le spectacle est admirable. Il n'est personne qui n'en revienne vivement impressionné. On n'a dit même que l'effet moral qu'il produit, autant sans doute que le vertige occasionné par une position aussi élevée, ont amené des accidents inouis: un curieux est mort d'émotion; un autre est devenu fou; un troisième, se précipitant au sommet du pic, abjura en termes exaltés une lame de vingt ans.

Il est heureux, avec de tels dangers, que la magnificence du tableau soit presqu'à tous égards, atteinte par les caprices de la météore. On part à l'aube, on se dirige dans la vallée, on rencontre les premiers et l'orage dans la montagne; on se lève avant le jour pour aller voir lever le soleil, et l'on plane sur un océan de nuages, pendant que l'aurore réserve ses splendeurs à la plaine.

Le Mont-Perdu, qui appartient à l'Espagne, s'échappe par la distance et par les difficultés de l'entreprise à la race ascensionniste; c'est un voyage de trois jours pendant lequel il faut coucher dans les misérables cahutes des pères. Il y a deux ou trois ans une demoiselle, majeure sans doute, à coup sûr émancipée, partie de Bagneres de Luchon, tenta seule cette ascension avec trois guides. Elle aborda résolument tous les obstacles, à l'exception même d'enfourcher la plus étrange monture que jamais touriste ait rencontrée, — je dirai le fait tout à l'heure, — et, parvenue à la cime, y laissa sa carte dans une bouteille selon l'usage, emportant, victorieuse, la bouteille laissée par les visiteurs qui l'avaient précédée. Ces visiteurs étaient M. le duc de Nemours et deux des officiers de sa maison.

Je n'écrirai pas, bien qu'il mérite d'être cité, le nom de l'intrepide amazone; nos lecteurs plus curieux y feront ou valent chercher.

Seulement parlerai-je, avant de descendre du Mont-Perdu, du danger auquel le second fils du roi Louis-Philippe fut un instant exposé.

A peu de distance du sommet, est un pic secondaire séparé du pic principal par une crête de rochers. Cette crête peut avoir quatre-vingt mètres d'étendue; elle est glissante et rugueuse, mais le pied n'y trouve point d'appui; elle est ainsi agitée comme le toit de nos maisons, d'un coup de chapeau d'un mur à droite et à gauche est l'abîme. Il y avait un seul moyen de se hasarder sur ce chemin unique, un guide donna l'exemple, un aide de camp suivit, et le prince *enfourcha* la montagne.

On sait quels sont les terribles effets du vertige; on sait que l'homme le plus brave, le plus sûr de lui-même ne saurait échapper à cette redoutable influence. La poitrine est suffoquée, les oreilles bourdonnent, les yeux se voient plus, la conscience de soi-même est éteinte; point de forces pour se retenir sur le penchant de l'abîme; la tête se perd et devient lourde, elle entraîne le corps, qui fléchit. Aussi l'émotion fut-elle grande, non pas chez le prince, mais chez ceux qui veillaient sur lui, lorsqu'on le vit se hasarder sur ce périlleux passage.

Saïdant des mains, fort peu des pieds, le duc parcourut dix, vingt, quarante mètres. A méchamment, à malheureusement, pourrais-je dire, il s'arrêta: le sang coloré son visage, une main se porta à ses yeux, il chancela avec des contorsions qui mettaient dans la plus grande anxiété ses compagnons d'ascension. Derrière lui un magnifique s'éleva pour le secourir, devant lui le guide se retourna et retourna, mais l'entre en scène des acrobates, blancs de frayeur, qui sautaient, qui gesticulaient, qui grimacciaient, devint la crise. Le duc n'était pas le vertige, c'était une pensée bizarre, pas le

rire, le fou rire porté jusqu'au spasme. Mais le danger n'est pas moins grand; le prince fait un geste comme pour demander grâce; tout le monde s'arrête. Enfin l'accès se calme, le voyage est repris et se termine sans accident.

— Je souais, dit le prince en mettant pied à terre, que ce serait d'un bas un plaisant spectacle si on apercevait le regent désigné de la France à califourchon sur les montagnes.

— Ici je trouve bon de faire remarquer que nous sommes moins heureux que les Espagnols dans le choix de l'expression collective sous laquelle on désigne les montagnes. Nous disons *chaîne*, les Espagnols disent *serra*; l'image est plus exacte, et l'illustre voyageur a dû l'avoir éprouvé.

C'est aux environs de Cauterets et vers les gorges sauvages de la frontière espagnole que se font les chasses à lours. Luz, Cauterets, Barèges, Pierrelite, Argeles comptent parmi leur population plus d'un homme à qui cette chasse est familière. Un maître tailleur d'Argeles, qui habite Barèges pendant la saison des ours, Castets, à la fois chasseur intrépide, naturaliste et préparateur habile, porte à une main la glorieuse traîne d'une lutte corps à corps avec l'un de ces bêtes redoutables de la montagne.

À Cauterets, le héros des chasses est Latapie, un guide. Le métier est périlleux sans doute, mais il n'est pas sans profits, surtout lorsqu'on l'arrose de quelques centaines de francs dans le monde s'essayer à ces hasards nouveaux. Notre histoire ne prouve rien de plus.

Un ours est signalé, une chasse s'organise. Un vaillant Parisien, jaloux de pénétrer dans la bête, sollicite Latapie de le placer au poste le plus avancé. Latapie hésite, cent francs sont offerts, marché conclu. Les postes sont distribués; les chasseurs s'embûchent. L'ennemi se faisait attendre, et l'ardeur de notre aventurier croisait avec les feux du jour. Bientôt derrière un pan de rocher, Latapie survillait le fourré d'où la bête devait venir. Enfin le feuillage s'agit, les branches se carrent, un ours de belle taille en sort à pas lents. — Tenez-vous prêt, dit Latapie à son compagnon, sans perdre de vue l'ennemi; préparez votre arme et mettez en joue. — Oui, oui, répond notre chasseur d'une voix émue. — A l'épaulé le premier coup, reprend Latapie pendant que l'ours s'avance, visiez bien et tirez! — Oui! oui! fait encore le chasseur d'un ton mal assuré. — Tirez! dit Latapie. L'arme sauta, le guide la sut du regard; mais le canon trembla, le chasseur pâlit et ses jambes fléchissent sans le poids de son corps. Cependant la bête gagne du terrain; quelques pas encore et elle apercevra ses ennemis: le moment est solennel. — Eh bien! s'écrie Latapie, tirez donc! tirez! — Oui, sans doute; in y voit, murmure l'autre; mais l'arme tremble toujours et finit par lui échapper des mains. L'ours entend le bruit et s'arrête; le guide le couche en joue, fait feu et lui brise l'épaule. L'animal ruit et court sur trois pieds vers le rocher; un second coup le frappe à la tête et l'étend sur le sol.

— Allons, monsieur, dit Latapie avec sa franchise montagnarde, vous n'avez pas été trop brave. Ça ne vient pas tout de suite. Mais il faut avoir un canon vide; tirez vite, au hasard!

Lorsque les autres chasseurs arrivèrent, notre Parisien avait repris toute son assurance; glorieux, souriant, parlant aussi haut maintenant qu'il parlait bas tout à l'heure, il rapporta comment ce pauvre Latapie, surpris et se pressant trop, avait perdu son premier coup, et loge heureusement le second dans l'épaulé gauche de la bête; comment celui-ci, accourant furieuse, allait se jeter sur son offenseur, lorsque lui, l'apprenti, pour coup d'essai faisant un coup de loque, avait atteint l'ours en pleine tête.

Quand vous allez à la chasse, lecteur, à la chasse aux perdrix, il vous arrive quelquefois, sans doute, de revenir sans avoir brûlé une amorce. Vous posez chez le braconnier voisin, et, pour une pièce ronde, vous gagnez votre carrosserie. Il en coûte un peu plus pour se dire le tueur d'un ours. Ce pauvre Latapie s'est lui-même donné pour cela vingt napoléons.

Les piscines, à Barèges, sont des bassins carrés longs, en marbre, pratiqués au milieu de caveaux voûtés. Le règlement admet dans chacune deux baigneurs à la fois. Dix sont gonflés, huit seraient à l'eau; nous nous sommes vu quinze à la piscine militaire. Peu n'avait pas de place. Un canotier, point de ce caractère, des hautes de pierre autour du caveau, une rangée de portes, des hautes de bois, et des gargouilles baignaient de même; des murs noirs et gras, et un jour problématique. Du reste, trente-cinq degrés de chaleur dans l'eau, vingt-huit degrés dans le caveau, et zéro presque toujours au dehors, ce qui occasionne un ardeur et un vent de rhumatismes. Dehors on se prend, dedans on se laisse, mais l'avantage reste toujours au dehors, et le commerce des eaux n'est autre chose qu'un échange de vœux contre du café.

La piscine est à juste titre le salon de conversation de la localité; la causerie y est vive et soutenue, elle emprunte son plus grand charme à la diversité des éléments dont se compose le personnel baignant.

Ces dix ou douze hommes sont venus des points les plus opposés de la France, de l'étranger même. Leurs habitudes sont entièrement différentes, leurs positions sociales n'ont aucun rapport, ils ne se connaissent pas, n'ont pas de relations communes, et le hasard les met en un instant en présence, sans préalable, en deshabillé, c'est-à-dire dans une complète intimité physique, et semble leur dire, avec cette brutalité qui lui est propre: Vous êtes la personne, l'être, l'être proprement connaissance; vous ne pouvez vous éviter, vous êtes chaque jour une heure pour l'autre un fonds commun de ce que vous possédez le soir, ce dont on se débarrassera. Aussi redouté non excepté de l'un par l'autre, on se connaît mieux l'homme, petites ou grandes, sans ces d'âge hommes, d'âge en touriste, un homme, un industriel, un avocat, un astronome, un militaire, un avocat, un pen-

tre, un Anglais, un financier. Du choc de ces éléments, qui se rencontrent pendant trente ou quarante jours sans interruption, il résultera nécessairement pour chacun une série d'idées nouvelles, pour tous un profit incontestable. La piscine est l'école multicolore de l'été.

Le costume est primitif; la baigneuse, ce principe célèbre mais inconnu, car il échappe à l'analyse, ne veut pour agir aucun intermédiaire.

Le général de Joly, inspecteur général, vint cet été visiter l'établissement militaire. On le conduisit à la piscine; douze officiers des divers corps de l'armée s'y baignaient. Un officier leur annonça le général; l'agitation fut grande, l'embarras extrême. On prend un bain devant ses camarades, devant son docteur; mais devant un inspecteur général en épaulettes, en bottes, en ceinture et en habit brodé, en bonne conscience c'est trop de sans façon. Le général entra et salua; les officiers rendirent le salut militaire. « Vous vous demandez, mon général, dit l'un d'eux, de l'état dans lequel nous avons l'honneur de vous recevoir; on ne vient pas en tenue à la piscine; mais comme nous appartenons à des corps différents, c'est pour vous le plus sûr moyen de nous trouver en uniforme. »

Gavarnie, dont on parle toujours dans les termes les plus enthousiastes — et les termes ne rendront jamais la magnificence du spectacle — Gavarnie est le point où se dirigent, à un moment donné, tous les mulets du pays, il y a là, tout près de la frontière espagnole, un pied de ces masses imposantes dans lesquelles Roland fit une brèche en trois coups de Durandal, sa vaillante épée, un petit village et une humble auberge on se transporte une fois l'an, pour la foire aux mulets, l'activité des grands marchés de la plaine.

Les Espagnols du Nord, Aragonais et Navarrais, y arrivent on foule; ils recherchent et payent en belles pistoles nos mulets de Bigorre, et de fait la race en est belle; jambe fine, poil sûr, tête intelligente, pelage lisse et généralement de couleur baie. Il y a assurément du type arabe dans cette race.

Je vous ai parlé de tout, lecteur, excepté de la jolie vallée d'Argeles. A qui bon ces frais d'admiration déjà dépensés sous toutes les formes par les visiteurs de tous les âges; à qui bon vous dire ce que cette belle nature inspire de douces rêveries, de riantes projets, de poétiques élans; à qui bon vous dire une plume spirituelle et célèbre écrivait il y a déjà vingt ans ce que je vais vous transcrire.

« Je voudrais fonder une colonie d'artistes ruinés — on a beaucoup même par grâce spéciale ceux qui ne le sont pas — dans une de ces belles contrées que je parcours depuis un an. Là nous aurions un beau ciel, une existence heureuse et peu coûteuse.... Dans mon plan, on achèterait en commun un vieux château bien situé — comme celui du poète Despoirans dans la riante vallée d'Argeles. — La vue de cette belle nature réchaufferait les imaginations engourdis, et, que sait-on, il sortirait peut-être de ces vieux cerveaux des inspirations fraîches qui vantraient bien les inspirations toutes spéculatives de certains artistes de l'école. »

« Nos formations une ferme-moelle d'artistes qui assurément ne serait pas sans influence pour les arts. Combien de jeunes gens qu'on envoie à Rome perdre les plus belles années de leur vie, qui préféreraient, j'en suis sûr, venir pendant quelques mois faire avec nous leur philosophie musicale! Le ciel des Pyrénées vaudrait autant pour eux que le ciel d'Italie. Le pic du Midi n'a point de volcan, mais il a des fleurs. Les belles cascades du nord d'Espagne ne valent-elles pas bien ce Bas de Tyrol? Le Marboré, la brèche du Roland, le cirque de Gavarnie, ses ponts de neige, sa cascade tombant de 1,200 pieds de haut, ne sont-ils pas des monuments qui peuvent électriser les imaginations aussi bien que Saint-Pierre de Rome, le Colisée et le Panthéon? »

Tu ne m'avez pas trompé, cher Barton, quand tu me parlais avec enthousiasme de ces magnifiques Pyrénées! Malheureusement il faut quitter tout cela pour revenir à Paris voir la butte Montmartre et la butte Sainte-Geneviève en fait de montagnes, et les bords sales de la Seine en fait de rives verdoyantes.... »

Ces lignes, que j'ai copiées ici et à bien des années chez Barton, l'auteur d'*Aime, du Diable, de Montano*, ont été écrites par l'auteur de la *Dame Blanche*.

« Bien projet, rêve d'artiste, de plus facile exécution qu'on ne pense, aujourd'hui surtout que Rome n'est plus dans Rome — et que les arts n'ont plus d'inspirations nouvelles à attendre de la triste Italie. »

GEMOND DE LAVIGNY.

Correspondance.

M. V. T. à Saint-Peterbourg — Nous recevons l'article au moment de notre ce numéro sous presse, par conséquent trop tard d'un jour. Ce sera pour la semaine prochaine. Nous répondrons aux autres propositions.

M. R. L. à Bruxelles — Vos dessins sont arrivés, monsieur; vous les avez très-bien publiés.

M. P. L. à Paris — Puisque nous ne pouvons, monsieur, répondre qu'à vos initiatives, nous employons la voie de cette correspondance pour venir de nous adresser les notes que vous amenez. Nous jugeons que vous êtes parfaitement compétent sur la question et vous devriez nous envoyer un article tout rédigé au lieu de ces notes. Le *Voyage à travers les journaux* est un cadre qui embrasse toutes les matières et tous les personnages du journalisme. Ces messieurs qui font l'opinion, comme ils disent, doivent être jugés mieux que par les autres, et nous ne serons pas fâchés qu'ils nous jugent les uns par les autres, et nous nous serons bien sûr de ceux qui ne savent pas la musique, quoique parmi ceux qui savent quel que chose, nous nous sentons assez de leur savoir. Nous vous remercions d'un page.

Pour le moment l'esprit du siècle est complètement tourné à la question du travail; le siècle est absorbé dans la tâche grossière de s'évertuer à créer des capitaux; les conciles cléricaux, reproduction des mœurs d'un autre âge, et même les clubs politiques font une assez triste figure et pâlisent devant les conciles industriels.

Bâmerons-nous le siècle? Nous ne nous sentons pas ce courage. Nous apprécions à leur haute valeur les discussions religieuses et philosophiques, mais nous ne les voudrions voir se poursuivre qu'entre gens suffisamment repus. Les idées ne s'élaborent vraiment bien dans un cerveau qu'après qu'il cesse d'être distrait par les tiraillements de l'estomac; et l'on n'a chance de rencontrer une paire d'oreilles qui aux vents qui ont cessé d'être affamés. Nos aïeux, tant prêtres que philosophes et réformateurs auciaux, ont en le tort de négliger un peu trop la question du travail qui nourrit le corps, cet appendice essentiel de l'âme, ici-bas du moins. Ils ont prétendu commencer la vie par le dimanche, le jour réservé aux exercices de l'âme et au repos de l'enveloppe; ce fut une faute. Entrons dans l'ordre vrai, l'ordre indiqué par le Créateur. A son exemple, attachons-nous d'abord à bien remplir nos six jours de labour, à dépenser de la manière la plus utile cette sueur qu'il a condamnée tout front humain à répandre, après quoi viendra le dimanche où nous reprendrons la conversation sur le spirituel au point où nous aurons l'ont conduite. Vous verrez, qu'une fois le pain de tout le monde assuré, nous finirons par nous entendre entre nous, catholiques et protestants, absolutistes et démocrates, beaucoup moins mal que nos pères n'ont jamais pu le faire. Ils prétendaient enseigner d'abord à penser, sans s'occuper d'assurer les moyens de vivre; le temps est venu d'enseigner d'abord à travailler, c'est-à-dire à vivre, ce qui est la première condition pour tout peuple qui a l'ambition de penser.

Sur ce point, l'éducation des Anglais est faite depuis longtemps; on peut évaluer que le temps consacré chez eux à fonder et développer la science du travail est au temps réservé aux exercices de pure métaphysique dans la proportion normale, celle qu'enseigne la loi divine, comme six est à un; ce qui ne les empêche pas de se croire et d'être aux yeux de l'observateur impartial une nation non moins morale, non moins fervente en matière de culte, et non moins constante dans ses croyances politiques que certaine nation, que nous nous abstiendrons de nommer, dont la vie s'écoule en vagues rivières et en courbes passionnées à propos de ces rivières. A cette Angleterre, où les hommes des différentes professions ont le bon esprit de se réunir pacifiquement pour causer entre eux des intérêts et de la science professionnelle, et la haute sagesse de s'interdire dans leurs assemblées tout ce qui touche à des questions d'un autre ordre, réservant celles-ci pour les traiter par des mandataires spéciaux, dans les réceptions convenables et aux heures réservées; à cette nation, qui fait preuve d'un bon sens si éminemment pratique, la Providence accorde aujourd'hui comme récompense, la gloire de fonder la grande ère des jubiles industriels, auxquels sont conviés tous les fabricants de la terre.

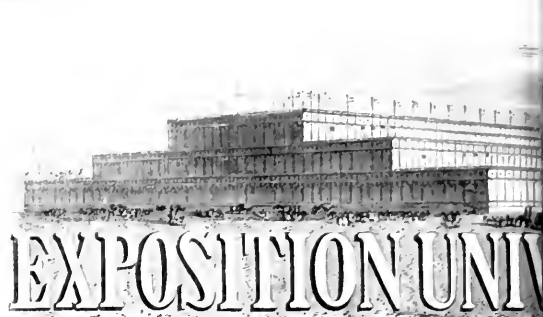
Londres devient une Jérusalem nouvelle, la Sion brillante de clartés vers laquelle tendent les yeux de tout voyageur appartenant à l'une quelconque des classes industrielles.

De sa luxurieuse et boisée

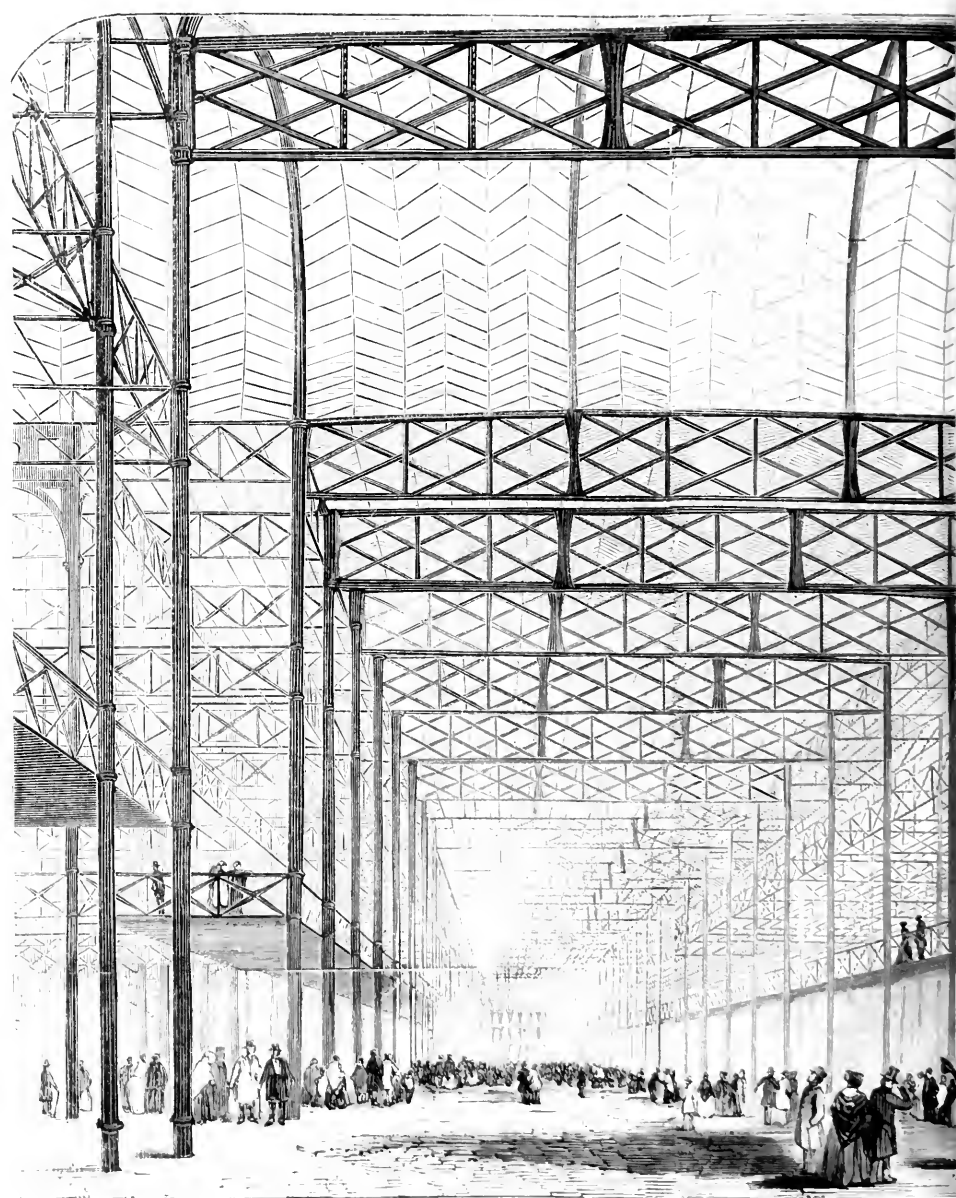
Ces marchands qui en un moment de la rapacité
 Volet des siècles que le pèlerin aux
 pieds nus, livrés à l'insulte de la roue
 et du caillon, au visage amaigri, blême
 et veillé, a déposé le manteau semé de
 coquilles, le gourde et le long bâton
 blanc. Il a désappris la date des jubiles
 petits et grands de Rome. La cité sainte;
 ses genoux n'ont plus les degrés où
 l'on monte à Saint-Pierre. La merveille
 des merveilles du vieux monde catholi-
 que. Rome elle-même se transforme
 dans ce mouvement universel, et à
 défaut d'industrie, elle a des bénédic-
 tions pour les œuvres mondaines de
 ses fidèles. D'innombrables troupes
 de nouveaux pèlerins surgissent de
 toutes parts, d'un aspect moins pitto-
 resque peut-être, mais qui, du moins,
 rassure sur l'état de leur santé. Tout ce
 monde est rasé de frans, ganté de blanc,
 chaussé de vernis, et mange l'huile
 sans songer à se décorer de la coquille.
 Ils affluent dans tous les ports du con-
 tinent, impatients de monter le vais-
 seau qui doit transporter, eux et le
 chef-d'œuvre que l'anté par leurs veilles,
 dans l'île magique habitée par l'Alome
 des temps modernes, l'enchanté-resse

qui sait accomplir les prodiges avec
 deux substances vulgaires à l'excès,
 un peu d'eau et de houille. Ils accou-
 rent pour implorer de l'industrie bri-
 tannique un bienveillant regard, un
 sourire d'approbation, un certificat pa-
 raphé de sa main, qui les place à la
 face du monde parmi les véritables
 adeptes, le satisfait qu'au retour ils
 puissent montrer avec orgueil à la pa-
 trie leur mère.

Chose assez singulière! Le Saint-
 Pierre, qui lut le but des pieux pèleri-
 nages, l'objet des aspirations mystiques,
 présente à l'œil une lourde masse, bien
 compacte, de blocs immenses, tels que
 la carrière les a fournis; l'art a négligé
 de les découper en dentelles aériennes,
 tandis que la maîtresse basilique, le
 siège suprême des intérêts grossiers, le
 centre modèle vers lequel convergent
 les appétits sensuels, affecte au con-
 traire dans sa construction le choix de
 matériaux les plus légers: la fonte,
 échappée de la fournaise pour se mou-



EXPOSITION UNIV



L'Etat actuel des trava

ler en sveltes arceaux, et la feuille délicate du cristal se substituant partout à la pierre. Faut-il voir la une pensée profonde de la part des deux architectes? L'artiste catholique prétendait-il symboliser dans son œuvre la solidité inaltérable de l'Écriture spirituelle qui appartient à la fois à ce monde et à l'autre? L'artiste utilitaire a-t-il voulu confesser humblement la fragilité des intérêts temporels? Nous comptons bien voir quelque savant dépisteur du sens des mythes, quelque professeur allemand, versé dans l'esthétique et la symbolique, exercer sa sagacité sur ce grave sujet.

De son côté la séduisante Alcine se prépare à recevoir ses hôtes. A défaut de harles ou de trouveres que nos maîtres n'acceptent plus, elle leur promet un chœur de journalistes qui décrira les exploits de chacun. Un nouveau journal, *l'Expositor*, fondé exprès pour la circonstance, fait des à présent appel à tous les exposants pour qu'ils

aient à lui envoyer leurs notices et les dessins de leurs produits. C'est à lui que *l'Illustration* emprunte le dessin, qu'elle donne dans ce numéro, du merveilleux édifice. Plusieurs autres journaux du même genre, soit également nouveaux, soit consacrés depuis longtemps aux questions industrielles, entreprennent la même tâche que *l'Expositor*, sans compter notre confrère *l'Illustrated London news*, qui ne se montre pas le moins chaleureux dans son zèle et le moins prodigue de détails.

Tous les fabricants du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne répondent avec empressement à cet appel. Nous sommes autorisés à croire que dans certaines contrées de l'Europe de pareilles entreprises se font au service de l'industrie nationale respective, prêtes à la défendre et à plaider sa cause dans le grand conflit qui va s'ouvrir de toutes les rivalités fabricantes.

Que l'on en cite occurrence les représentants de l'industrie française? Rien. S'occupent-ils d'avoir une presse française, pénétrée des intérêts de la fabrique française, qui remplisse la mission de faire ressortir avec lucidité les avantages de nos inventions françaises, et les défende contre les rudes attaques que ne manquera pas de leur porter la presse étrangère? Nullement. Un journal honorable leur offrirait, avec le désir le plus complet et simplement pour faire acte de sage patriotisme, ses bons offices dans cette circonstance, que nous ne savons pas trop s'ils daigneraient seulement prendre la peine d'accepter. On leur dirait : « Envoyez-nous une simple notice, un dessin de ce que vous comptez expédier là-bas, que leur esprit de légèreté imprévoyante ne leur permettrait pas de consacrer une heure ou deux à ce travail, qui ne se traduirait pas par un bénéfice immédiat et d'une utilité évaluable à l'instant même en tant pour cent. Peut-être même certains d'entre eux iraient-ils jusqu'à répondre au journaliste patriote par la proposition de lui vendre à beaux deniers comptants la précieuse communication de pareils documents.

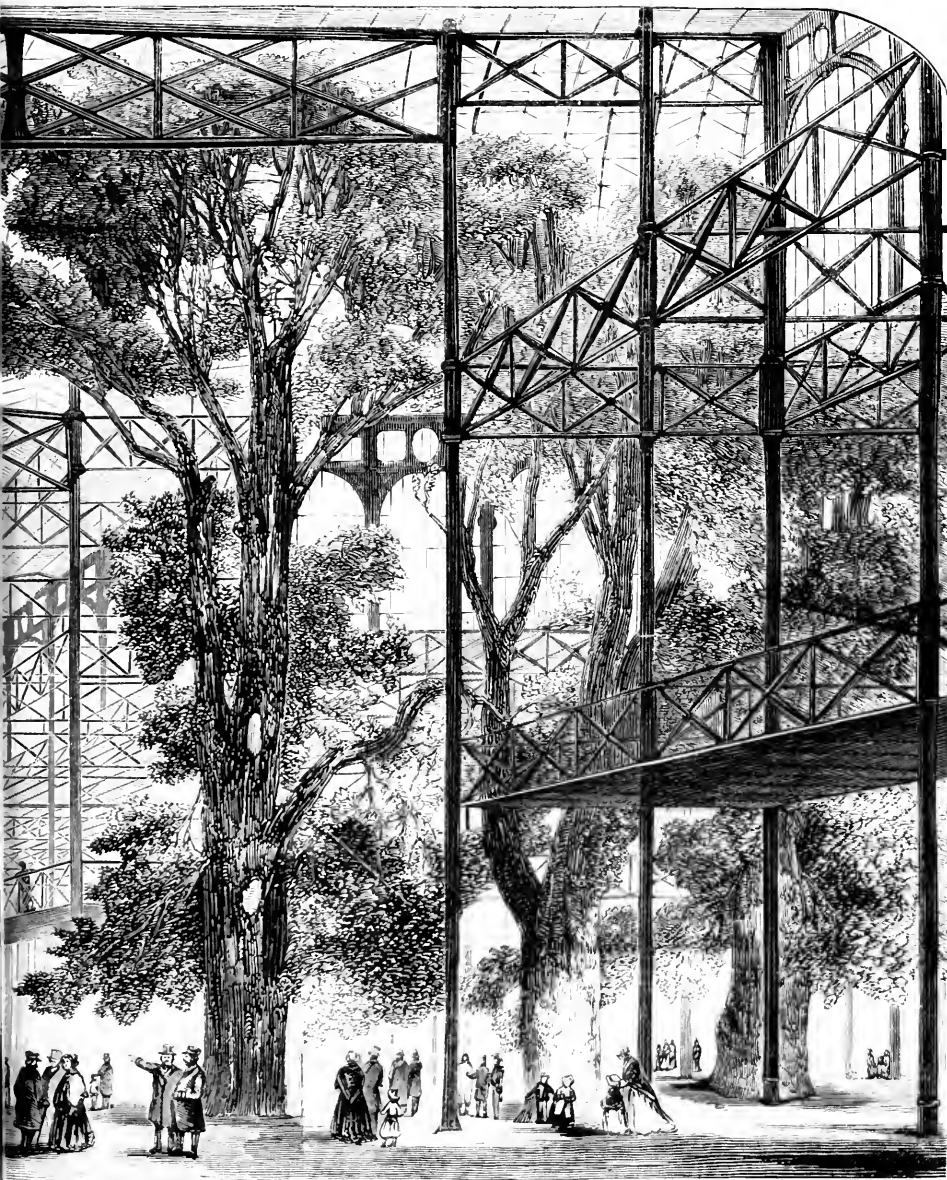
L'adroite Alcine recueillera tous les bénéfices de cette affaire immense, sa marine recueillera le bénéfice des transports, ses propriétaires et ses taverniers le bénéfice d'héberger des pèlerins par milliers. L'on sait ce qu'il en coûte pour vivre un mois à Londres! Nous allons parler tout à l'heure d'un autre bénéfice, et celui-ci le plus important pour elle, le bénéfice essentiel, celui qu'elle a surtout recherché.

Nos fabricants auront dépensé leur argent et sauront en la douceur de voir la presse étrangère critiquer leurs produits ou leur accorder surnoisement un éloge tout à fait propre à les perdre à jamais de réputation sur tous les marchés du globe, ou, ce qui est pire encore, leur refuser la plus légère marque d'attention, et cela sans se sentir à leurs côtés le moindre point d'appui, sans avoir sous la main un solide et ardent champion national qui les venge à l'instant ou tout au moins les console et les réconforte. Ils recourront alors à des articles improvisés à la hâte, entre les vives préoccupations de la politique, dans quelque coin d'un grand journal : protection tardive, incertaine et bien peu efficace, puisqu'on devra la mentir à des plumes qui pourront bien être compatissantes, mais qui pour la plupart n'auront point été préparées par leurs travaux habituels aux luttes de ce genre. La dernière ressource enfin sera de s'en prendre à l'État, de l'accuser comme à l'ordinaire de négligence pour les intérêts de l'industrie française, malheureux État qui tout le monde invoque et gourmande, et qui n'en peut mais!

Quand donc nous déciderons-nous à apprendre à marcher seuls, à l'instar des Américains et des Anglais? Quand donc chaque profession trouvera-t-elle le courage d'essayer quelques pas sans l'appui des lois gouvernementales, d'étudier à elle seule ses propres intérêts, de faire ses affaires elle-même?

Voilà pourtant ce qu'il a surgi par suite d'une imprévoyance nonchalante, qui serait à peine excusable dans un peuple à demi barbare dont l'intelligence commençait à peine à s'éveiller! La France fut la première à concevoir la pensée des concours industriels, des expositions de produits manufacturés; mais cette heureuse pensée, elle a manqué de la persévérance et de la science pratique nécessaires pour la combiner à tout son développement logique, pour lui faire porter son fruit le plus beau : une exposition universelle de produits sortis de tous les ateliers qui couvrent la surface du globe. Ce n'est pas le premier livre que la

ARSELLE A LONDRES



Français fait lever, et qui aura été mangé en la table de sa cuisine. Et pourquoi? parce que c'est le droit le plus sacré de conduite et de persévérance au moins à l'égard du genre d'indication.

Lors de notre dernière exposition, les fabricants anglais demandaient la faveur de placer leurs produits en regard des nôtres. Le gouvernement n'ayant point de la proposition à y consentir. Vite certains de nos maîtres d'arts s'alignèrent et de former une exposition concurrente. Quel était-il le résultat? Cela était facile à prévoir. John Bull eût-il jamais remporté une gloire que lors de nos maîtres de sa patrie, mais l'out et l'usage corvélés? Il était dit qu'il était de son intérêt d'aligner ses produits en regard des produits français; il est parvenu à ses fins, et même, par-dessus le marché, il a séduit aussi les autres nations. Elles se sont de la fête, *quidnam!* Et ce qu'il faut trouver peinant, c'est que la fête se donnera à Londres, tandis qu'elle n'est bien qu'à nos raisons. L'indication elle est de se donner à Paris, d'où la situation est la seule vraiment convenable, et qu'il est délicate que sera nous qui payerons les vivants. John Bull gardera dans ses poches les paquets de banknotes qu'il nous eût si volontiers apportés à cette occasion, et même ceux qu'il nous apporte d'ordinaire chaque été, et nous nous lui fera offrir de nos petites éparques (porter de l'or à la Tamise, vraiment, c'est porter de l'eau à la Seine), sans compter que le tal de mer nous attend, et peut-être aussi de nos nos talons sous un ciel constamment maussade et sous un climat féroce en rhumatismes.

Vous reprenez pour ceux de nos branches d'industrie qui vivent à l'écart à la protection, et le nombre en est grand, le danger du moindre contact, fût-il entre elles et leurs similaires anglaises dans les galeries de nos Champs-Élysées; mais en résumant John Bull à la nécessité de recourir à l'idée d'une exposition universelle sur son terrain, à son propre domicile, vous n'avez fait qu'aggraver ce danger, que fournir à l'ennemi des armes et des chances favorables de plus.

Ce n'est pas la masse laborieuse anglaise qui voyage; le continent est visité par les chefs de la grande industrie et par les hommes de loisir; c'est-à-dire commencent nos brûlants salons et surtout les couchées de nos très illustres, c'est-à-dire le marché de notre fabrication de draps fins et de soieries. Quant à nos moines, nos usages, notre vie domestique, les Anglais les ignorent tout autant que nous ignorons leurs leurs. Vous, vous en jouez preuve entre cent mille, et d'autant plus que qu'il s'agit d'une question commerciale, d'une question que par sa nature on pourrait croire la plus intéressante pour ces Tyriens de notre âge? On lit dans le plus estimé de leurs ouvrages de géographie, *Encyclopedia of geography*, par Murray, lequel volume se vend soixante-six francs, à l'article commerce de la France: « Que la faire de Lombray près de Paris ne le rende en importance ni celle de Gumbri, ni celle de Baucara!!! » Or cette exposition de tout ce que chaque nation peut produire dans toutes les branches d'industrie va servir admirablement à l'instruction individuelle de tout Anglais, même le plus stationnaire. Chaque soir fat lui faire le plus intime de l'industrie anglaise va rencontrer dans l'enceinte de Hyde-Park la facilité de voyager dans toutes les contrées de la terre, et cela sans bourse délier, sans heures de loisir, sans qu'il lui faille supporter un instant son travail. Il fera la plus étudiée complète des besoins de chaque peuple et des ressources et du degré de savoir possédés par chaque peuple pour donner sa situation à ces besoins.

La seule qualité que jusqu'à présent à l'égard dans plusieurs des produits de la fabrication anglaise, c'est le goût, le sentiment de ces belles formes et de l'harmonie des couleurs. L'exposition universelle sera l'instrument le plus propre à corriger cet unique défaut, à modifier le bon goût chez nos redoutables concurrents, et dans le cas où leur organisation naturelle s'y refusait de céder, à développer de ce côté l'âme, à leur faciliter de copier les spécimens de parfaite élégance, à élever des reproductions assez fines pour que le plus grand nombre des consommateurs se laisse prendre à la ressemblance avec les originaux.

Cependant les innombrables étrangers qui visiteront Londres pendant le cours de l'exposition ne manqueront pas d'être frappés des qualités qui caractérisent en général les produits anglais; à la bonne confection réunie au bas prix. En cela on est force d'admettre qu'ils ne connaissent point de rivaux. De longs temps même nation ne sera à même de résoudre ce difficile problème aussi bien qu'eux.

Sur être prophète on peut prévoir que la France, en montrant ses produits élégants sous les vitraux de la fabrique de Hyde-Park, aura une belle occasion de leur gagner les sympathies et amitiés de la classe riche en Angleterre, ce qui, au point de vue manufacturier, compose un cercle assez restreint. Tandis que les rois des poèmes à leur retour vont entrer jusqu'au dernier de leurs comptes à la connaissance de la bonne qualité même au lieu du marché des produits anglais, c'est à leur tour d'assurer les solides sympathies des classes moyennes et de ces classes pauvres chez tous les peuples.

Cette initiation archéologique n'est pas sans long, pensons, que la facile des consommateurs dans notre pays qui se précipitent aussi facilement que par le passé de la monarchie, à acheter à des fabricants étrangers des droits de leur main certains produits bien cher, tandis que sur l'autre rive du détroit, l'Angleterre les lui offre à un prix bien inférieur.

La ran de la révolution commerciale par le *pro* M. B. West, Banquet, Chevalier, Granger et autres économistes, alors que le développement dans la salle Marles pour la défense de la liberté d'économie, est de plus en plus animé.

Avant qu'il soit la crise, les hommes de l'industrie française sauront s'en occuper et prendre les mesures convenables pour la rendre moins funeste à nos capitaux engagés? Sauront-ils transformer une révolution inévitable en une évolution salutaire? SAINT-GERMAIN LÉVÉ.

Littérature étrangère.

HORACE ET LE TASSE.

(Voir les Nos 114 et 115)

Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de n'avoir vu naître le Tasse — car les fronts du Sorrente sont incontestables — mais d'avoir connu son genre. Sorrente eût peut-être le bon droit qui convint le mexicain chanteur *l'air de Jardins d'Amalthee* — c'est un lieu agréable et si charmant, dit Bernardo Tasso, que les poètes y ont placé les déesses des Sirenes. A — et lui fait voir encore la chambre dans laquelle, selon la tradition, Torquato ouvrit pour la première fois les yeux à la lumière. Son enfance fut, comme celle d'Horace, signalée par des phénomènes étranges. Les paysans de Brute et d'Avellino le montrant dit tout aux étrangers. L'enfant merveilleux que des pérons sauvages avaient couvert de fleurs, et que les vipères et les ours avaient respecté. « Il n'avait pas six mois, raconte Manso, qu'il commença non-seulement à faire mouvoir sa langue, mais à parler avec autant de clarté que de fertilité, à prodigier d'autant plus mémorable qu'il devait éprouver par la suite une assez étrange difficulté à exprimer ses pensées. A en croire le même écrivain, on ne vit jamais sourire, on l'entendit rarement rire, pendant son enfance. Cette légende à laquelle Manso ajouta une fois aveugle, prouve seulement l'impression que Torquato fit sur son ami, devenu depuis son biographe, quand il eut atteint l'âge d'homme. Sa physionomie avait alors, sans aucun doute, cette expression sévère qui se remarque dans les portraits de Tison et qui distingue la plupart des poètes anglais.

Bernardo Tasso, le père de Torquato, fut un des personnages les plus marquants et les plus malheureux de son époque. Il se trompa successivement dans les choix de son parti politique, de ses patrons, du sujet de son poème. Dépourvu de ses biens par un arrêt de confiscation, condamné à un exil qui devait être éternel, il se vit obligé de se séparer et de vivre dégoûté de sa femme; son poème épique, *Amadigi*, le travail de plus de la moitié de sa vie, n'eût aucun succès; ses protecteurs l'abandonnèrent au moment où il eût eu le plus besoin de leurs secours. Il ne se laissa pas abattre cependant par l'adversité. Plein de confiance en l'avenir, il composa des vers jusqu'à sa dernière heure: *Rinaldo* eclipsa *Amadigi*, et il mourut persuadé que la maison de Tasse avait produit deux poèmes immortels. Si maltraité qu'il eût été par la fortune, son fils fut encore plus malheureux que lui. Les poètes sont pour la plupart voués au malheur; mais le Tasse eut de l'importance et grace salua de la vie même plus que la part d'un poète; et ce fardeau lui sembla d'autant plus pesant qu'il était allégé d'un tempérament irritable et d'une sensibilité malade. Il passa sa vie entière à se repaître d'espérances et d'illusions; dit le lendemain lui montrant le néant. Son cerveau et son lit de mort firent les deux seuls parts on son existence agitée put trouver quelques moments de calme, sinon du bonheur.

De douze ans à dix-neuf ans, Torquato partagea à l'égard de son père. Commencé à Naples, son lieu de naissance, toujours troublé, se continua à Rome, à Florence, à Padoue. Ses progrès n'en furent pas moins extraordinaires. Du reste, son goût pour l'étude, son ardeur au travail étaient presque incroyables. Il se levait souvent la nuit pour étudier; jamais le jour naissant ne le surprit au lit. Son zèle, sa docilité et ses dispositions avaient fait l'admiration des jésuites de Naples, Maurizio Cataneo, le premier maître de tous l'Italie, se montra aussi enthousiaste et aussi curieux de ses progrès; et quand à l'âge de dix-sept ans il entra à l'Université de Padoue, il occupait déjà l'attention du monde savant. Les poètes eux-mêmes semblent s'être concertés pour tenter de faire embrasés à leurs fils la profession d'avocat. Torquato fut, comme Dante, Baccio, Petrarque et l'Arioste, destiné au barreau, mais comme eux il trompa bientôt les espérances paternelles: la première année qu'il passa à Padoue pour y étudier le droit, il composa un poème épique.

Si nous ignorons ce que fut la vie des étudiants d'Athènes, à l'époque où Horace et Messala s'y instruisaient des propriétés des courbes et des angles, nous savons que deux siècles plus tard, les professeurs et leurs élèves se liguaient les uns contre les autres, en écoles et en nations, et que plus d'une fois l'autorité du pape vint des troupes de Cominthe pour rétablir l'ordre trouble. Les mêmes faits se renouvelaient à Padoue, au seizième siècle, et y produisaient les résultats analogues. L'année de l'arrivée du Tasse, cette ville était la plus brillante et peut-être la plus turbulente des universités italiennes. Pour la médecine, elle avait toujours eu la prééminence sur ses rivales; la théologie exceptée, elle l'eût eût son lieu. Giulio Panciroli y était professeur de droit civil; Stefano et Robertoello y enseignaient la littérature classique et la grammaire; Dimesse Cataneo et Cesare Pavese y faisaient des cours sur la poésie et les belles-lettres. Mais ces professeurs étaient pour la plupart des rivaux féroces et jaloux, entourés, excités, défendus par une jeunesse ardente et querelleuse. Les tavernes réunissaient d'ordinaire un plus grand nombre d'étudiants que les amphithéâtres, et la métaphysique n'était souvent délaissée pour l'escrime. Du reste, et étant par là même professeur qui donnait des leçons d'armes et de philosophie. Maurizio Cataneo apprit Torquato à bien parler et à raisonner, en même temps qu'à monter à cheval et à tuer son adversaire selon toutes les règles de l'art.

Le Tasse avait dix-sept ans lorsqu'il arriva à Padoue; mais sa haute taille, sa gravité, son expérience et son érudition le faisaient paraître beaucoup plus âgé. La publication de son *Rinaldo* augmenta considérablement la réputation qu'il s'était déjà acquise. Ce poème est peu la maintenant, et sans la *Jerusalem*, il serait complètement oublié; cependant, qu'il en soit dit, on se le souvient qu'un jeune homme de dix-huit ans ait pu l'écrire. La première, comme la dernière des

ouvrages épiques du Tasse, témoigne de la supériorité de ses facultés critiques sur ses autres facultés. Son jugement et sa sensibilité surpassèrent son imagination. Il composa un poème bien meilleur que celui de l'Arioste, mais comme l'épique, d'instinct très-inférieur à l'Arioste. Il n'y a rien de moderne que que la *Jerusalem*, si nous en exceptons l'*Enlèvement* d'une autre cité, si nous en exceptons le plus ancien et le plus élevé des chefs-d'œuvre du genre. Il y eut de Homère, au moins un poète narratif n'est plus habilement composé, ou moins enroulé que la *Jerusalem détrece*. Mais nous nous laissons dériver vers la critique, au lieu de suivre le cours de la vie du Tasse.

Son nom, ses talents et son poème valurent au Tasse, pendant son séjour à Padoue, un grand nombre d'amis qui contribuèrent à étendre sa réputation, et qui lui rendirent plus tard d'importantes services dans sa lutte avec l'adversité. Les plus distingués de ces amis furent les futurs cardinaux Annibal de Capoue et Scipion Gonzague. Malheureux Tasse! sa jeunesse devait être aussi tourmentée que son enfance et son âge mûr. Au commencement de la seconde année de son séjour à Padoue, une rixe eut lieu entre deux professeurs de grec et de latin, Sigonio et Robertoello. Ils vivaient depuis longtemps en fort mauvaise intelligence, lorsque s'étant un jour rencontrés dans la rue, ils s'arrêtèrent pour s'apostropher; des injures ils en vinrent aux coups, et au milieu de la mêlée, Sigonio reçut entre autres blessures un coup de poignard à la figure. Volant élever de nouvelles querelles, il quitta Padoue et se rendit à Bologne, où l'appela le gouverneur Pisto Donato Cesi, évêque de Naroli. La plupart de ses élèves l'y suivirent. Le Tasse fut du nombre des émigrants. S'il ne resta pas longtemps à Bologne, deux des principaux événements de sa vie littéraire y signalèrent sa résidence. Bien qu'il n'eût que dix-neuf ans, il y fut nommé professeur, et ses *Dialogues sur la poésie lyrique* ne sont que le développement de la série de conférences qu'il fit à ses élèves. En outre, il y commença sa *Jerusalem* et il en acheva les trois premiers chants. La célébrité de son poème date pour ainsi dire de sa conception. Bolognotti venait d'en lire le début, quand le jeune poète lui en exposa le plan tout entier. Dans son enthousiasme, il lui appliqua, dit-on, ces deux vers de Propertius:

Celto Romam scripseris, cedito Genti, Necesse quod mox placuisse Iliad.

En insulte dont il eût à se plaindre déterminé le Tasse à quitter Bologne. On lui attribua injustement, à ce qu'il paraît, un pamphlet injurieux pour les professeurs et les principaux citoyens de la ville. Un jour qu'il était sorti, l'appariteur de l'université saisit tous ses papiers et les porta à un maître-bras nommé Marcantonio Arso, qui les examina sans avoir une réserve. Cette enquête prouva qu'il n'était ni l'auteur, ni le complice de cette malheureuse pasquinade. Son innocence fut publiquement reconnue; mais il ne pardonna à ses supérieurs, ni leurs soupçons ni leur conduite. Après avoir à l'égard à l'évêque de Naroli une justification indignée, il quitta Bologne; mais, redoutant aux sollicitations de S'picio Gonzague, il retourna à Padoue, et vers la fin de l'automne de l'année 1565, il se rendit à la cour de Ferrare, tout joyeux d'espérances qui ne devaient pas se réaliser. Bien de jours peut-être avait été le rêvé; mais plus terrible encore fut le réveil.

La Rome d'Horace et d'Auguste n'existait plus depuis des siècles; des peuples, inconnus des Césars, avaient fondé un monde nouveau sur les ruines de l'ancien monde; le feu sacré de Vesta était éteint pour toujours, et son souverain spirituel, un prêtre pacifique, dépendant d'un empereur allemand, gouvernait la cité de Quirinus. Des sept collines de Rome, cinq étaient aussi solitaires que le jour ou, selon la légende, l'Archange Evardine vint à Jorer Hierusalem sur le mont Aventin. Tout autour de ses murs, du lac de Brésene au Liris, s'étendaient d'immenses et monotones déserts, couverts de bruyères et de bois, et les étrangers qui y arrivaient par les routes de Naples ou de Sienna pouvaient s'imaginer qu'ils entraient dans une grande nécropole. Mais au seizième siècle de l'ère chrétienne, au delà des frontières des États du pape, de belles et florissantes cités s'élevaient de dix intervalles rapprochés dans toutes les provinces méridionales et septentrionales de la péninsule italique. Quelques-unes de ces villes ou républiques étaient déjà en décadence, car, de même que la Rome d'Auguste, elles avaient brillé leur en l'épandue turbulente entre un despote romain et parlés rivaux. Cependant, en outre, l'économie européenne conservait encore presque intacte toute vitalité énergique que donne la liberté et arpaissaient toutes les autres capitales de l'Europe transpirent par l'entendeu de leur commerce, le ton de leurs manières, et leur culture des sciences et des arts. Quant à Ferrare, bien qu'elle eût cessé d'être libre, elle brillait encore du plus vil éclat. Les princes d'Este, qui régnèrent en maîtres absolus, prétendaient descendre de l'Atys ou de l'Ashtanax troien, — ils n'ont jamais pu s'en tenir sur ce point, — et, selon toutes probabilités, ils étaient les rejetons d'un marquis lombard qui, sous les rois carlovingiens, gouvernait les provinces septentrionales de l'Italie. Une succession de mariages heureux et une série d'intrigues habiles avaient valu aux descendants d'Ashtanax un rang élevé parmi les deux souverains de la Péninsule. A cette époque, aucune cité italienne, à l'exception de Florence, ne pouvait lutter avec Ferrare pour la richesse, la splendeur et le luxe; et les seigneurs d'Este avaient toujours affecté de rechercher l'amitié des savants, des artistes et des poètes. Leur patronage, à la vérité, manquait parfois de jugement et même de libéralité. Ils prirent de temps à autre un Mævius pour un Marc; les hommes qu'ils engageaient de leurs protégés étaient souvent hors de toutes proportions avec les présents qu'ils leur faisaient; et cependant les poètes, les artistes et les savants accouraient en foule à Ferrare; s'ils y éprouvaient d'amers déceptions, ils y vivaient du moins au milieu d'une cour bril-

lante, et la rivalité, souvent peu généreuse d'ailleurs, qui les excitait constamment à se surpasser, avait pour résultat d'augmenter tout à la fois et le nombre et le mérite de leurs ouvrages.

L'espace nous manque : nous ne pouvons pas raconter avec détail toutes les infortunes du Tasse à la cour de Ferrare. Du reste, malgré les travaux d'un nombre considérable de commentateurs et de biographes, nous n'avons sur cette partie de sa vie que des renseignements vagues ou incomplètes. Nous ignorons s'il aimait Leonora ou s'il en fut aimé, s'il lui préférait Lucrezia ou s'il en fut préféré, si l'une des princesses d'Este ou toutes les deux furent des personnalités poétiques de cette passion métaphysique que les poètes, et surtout les poètes italiens, semblent avoir considérée comme un devoir d'entretenir incessamment dans leur cœur; nous ne connaissons même pas la nature de l'offense dont Alphonse se vengea si cruellement; tout ce que nous savons, c'est que le jeune poète eut des ennemis, et que parmi eux se trouvait le secrétaire particulier d'Alphonse, Giambattista Pigna, que les princes d'Este se montrèrent fort capricieux dans leurs faveurs, et que le Tasse était trop léger et trop irritable pour un courtisan. Mais aussi, quelles que fussent les indiscretions du poète, aucune ne pouvait mériter les affreux tourments que lui infligea son bourreau: quels que fussent les torts dont Alphonse eut cru avoir à se plaindre, son ingénieuse et barbare vengeance n'en doit pas moins être vue à l'extermination universelle comme l'un des crimes les plus abominables qui depuis la création du monde aient été commis par un homme contre l'un de ses semblables.

Le Tasse n'eut d'abord qu'à se féliciter d'être venu à la cour de Ferrare. Le duc le traita avec une grande considération, et parut s'intéresser vivement à l'achèvement de son poème. Non-seulement il lui accorda le privilège de dîner à la tavola ordinaria, — la table des princes, — mais quand le poète revint de France, il l'attacha à sa personne, lui assura des appointements mensuels d'environ quinze couronnes d'or, et l'exempta de tout service, afin qu'il ne fut jamais distrait de ses études et de ses travaux. La société des princesses d'Este lui devint aussi salutaire qu'agréable. Ces douces et gracieuses influences dont il était privé depuis qu'il avait dit son *Pègre* adieu à sa mère Porzia de Bossi, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, il les ressentait de nouveau; il en profitait autant qu'il en jouissait. A cet égard seulement, il fut plus heureux que le poète qui le fut le plus fortuné admis dans l'intimité de Mécène ou d'Auguste. Les femmes vraiment instruites de Rome, les Lèlie et les Cornélie étaient les matrones de la république, qui se faisaient honorer par leurs vertus exemplaires. L'intriguante Livie, les Julie et les Térèce avaient plus d'esprit que d'intelligence, et elles étaient aussi dissolues que spirituelles. Un amour métaphysique eût été incompréhensible pour Horace, et si un phénomène si étrange eût pu se produire à Rome, il lui eût seulement suggéré l'idée première d'une nouvelle satire. *Laure, Béatrix et Leonora* sont les créations d'une ère chrétienne et chevaleresque. Les princesses d'Este occupaient un rang distingué parmi leurs contemporaines les plus accomplies, et à cette époque une femme accomplie était en même temps une femme savante. Elles connaissaient aussi bien les littératures latine et grecque que la littérature italienne; elles étaient toutes deux d'excellentes musiciennes; elles étudiaient avec ardeur tous les arts et toutes les sciences, et elles recherchaient la société des artistes et des savants. Torquato avait peut-être un compagnon d'atelier pour des femmes douées de tant de talents. Il était dans toute la fleur de la jeunesse, et remarquablement beau; il excellait dans tous les exercices du corps; il chantait à merveille; il avait un cœur ardent, un caractère méridional, une politesse exquise, et il ne savait pas dissimuler. En outre, le talent qu'il déployait dans la composition de ses poèmes et dans ses complaisances, et la grâce avec laquelle il récitait ses œuvres lui donnaient une immense supériorité sur tous les poètes qui, avant lui, s'étaient déclarés leurs admirateurs. Avant son arrivée à Ferrare, il avait célébré dans ses vers toute la famille d'Este, et la princesse Lucrezia en particulier. Libre de tout souci, grâce à la générosité de son protecteur, il travailla avec une ardeur nouvelle à sa *Jerusalem*. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il en avait achevé six chants. Son intention première avait été de doter son poème au dit d'Irion. Il le donna alors à Alphonse, et de l'endroit où il fut un zéro et un magnum dans la maison d'Este, l'Achille de son liard chrétien. Du reste, François des croisés et son grand capitaine ne l'occupaient pas tout entier. Chaque semaine il composait quelque pièce nouvelle en l'honneur d'Alphonse ou de ses sœurs. Si madama Lucrezia avait brodé, si madame Leonora s'était trouvée indisposée, — si madama Lucrezia s'était vêtue de noir, si un rhume avait rendu malades les yeux de madame Leonora, il était toujours prêt, dit M. L. Milman, à alimenter, à se réjouir ou à s'alléger.

Ce fut tout-à-coup dans les villas de Bricciardo ou de Casandoli, lorsque les princesses s'y retiraient avec lui, que le Tasse passa les heures les plus heureuses de sa vie. La matinée était consacrée aux plaisirs salubres de la chasse, de la natation et de la pêche; les soirs, à des réunions d'amis, dont la musique, des conversations littéraires, des discussions philosophiques, des récitations de sonnets ou de canzoni nouveaux se partageaient tous les instants. Le duc accompagnait rarement ses sœurs dans leurs villas favorites; toute étiquette en était bannie, car la cour restait à Ferrare; aucun sentiment de rivalité n'était si manifeste; la calomnie elle-même n'osait ruzer et y pérorer, et toutes les distinctions du rang y étaient peut-être oubliées sous les embrasés des forêts de châtaigniers, au bord des cascades à l'écluse argentée, dans les jardins solitaires comme dans les volumineuses bibliothèques et les riches galeries de ces anciens palais d'Este. Les premières scènes de *Torrismondo*, la meilleure des tragédies italiennes até-

rieures aux chefs-d'œuvre d'Alfieri, furent lues au fond de ces délicieuses retraites. *L'Aminta* avait été représentée au théâtre de la cour avec tous les accessoires propres à en assurer le succès — musique, mise en scène et costumes, — et les femmes les plus belles, les seigneurs les plus chevaleresques, les savants les plus éminents d'un pays et d'un temps si supérieurs aux autres, au triple point de vue de la beauté, de la chevalerie et de la science, l'avaient honoré d'acclamations enthousiastes. Une seule voix manquait à ce concert unanime de félicitations et de reconnaissance: la princesse d'Irion n'avait pu assister à la représentation de la plus touchante et de la plus gracieuse des pastorales modernes. Mais Lucrezia ne voulait pas être privée d'un plaisir dont avaient joui des milliers de spectateurs inférieurs à elle par la naissance et par l'esprit. Le poète lui invita à venir à Irion; Lucrezia et son époux François l'y consentirent avec la plus amicale hospitalité. Pendant les fortes chaleurs de l'été, ils l'accompagna à leur villa de Castel-Borzone, où il leur resta quarante jours dans un petit cercle de courtisans et d'amis. Les applaudissements bruyants du théâtre lui avaient probablement semblé moins flatteurs que les éloges plus calmes de cet auditoire choisi. Il est peut-être inutile de rechercher, car il est impossible de le constater, si le Tasse, quand il récitait dans une retraite si douce quelque canzone bien passionnée, ne s'abandonnait pas à des sentiments trop tendres et dangereux pour un digne de la plus noble ou du moins de la plus orgueilleuse des familles princières de l'Italie.

Pourquoi une journée qui promettait d'être si belle eut-elle une si triste fin? On ne le saura jamais. Le succès d'*Aminta*, en 1573, semble avoir été pour le Tasse la source de nouveaux chagrins. Il provoqua la jalousie des courtisans. Son vieil ennemi Pigna était mort, mais le successeur de Pigna avait hérité de ses préventions et de ses haines. On répandit le bruit que l'humble client de la maison d'Este avait osé aimer une princesse. Les papiers du Tasse furent saisis; des sonnets, des canzoni, et surtout un madrigal parurent de nature à confirmer les rumeurs propagées par la malveillance; on s'imagina même qu'il s'agissait d'avoir vu sa passion partagée, et cependant ces compositions n'étaient adressées à personne, ni destinées, en apparence, à être publiées. La maison d'Este promit qu'elle passerait avec raison pour la famille princière la plus altière de l'Italie. Le duc était très irritable, et quand il s'envoyait il ne pardonnait pas. Tantôt il battait le Tasse; tantôt il lui témoignait le plus profond mépris. Il le menaçait d'une mission; il lui rendit un moment tous ses faveurs; et, peu de temps après, il déclara publiquement qu'il était fou, et il fit tout ce qu'il put pour le priver de sa raison. D'abord le Tasse fut enfermé dans ses propres appartements, puis confiné aux soins des médecins et des serviteurs du duc, complices d'instaurer leur maître de tous les murmures et de tous les gémissements d'impatience qui lui échappèrent; enfin on le transféra du palais de Ferrare à la villa de Bricciardo, où, par arrêt de son bourreau, il se vit condamné à une détention éternelle.

La liberté sentencieuse rendue, il avait été emprisonné dans le couvent de San Francesco, et deux mois veillèrent sur lui jour et nuit; mais on avait probablement reçu l'ordre de ne pas l'être beaucoup plus. Le schoppa à diverses reprises et il vint à Naples, à Venise, à Urbin, à Mantoue, à Padoue, à Rome, à Turin. Alphonse avait d'interdit la voir aller de cour en cour qu'il le tenait emprisonné. Ses yeux hagards, son agitation inquiète, sa misère, la violence de ses plaintes, et jusqu'à un certain point, par intervalle, le remuement à Ferrare, confirmant, partout où il allait, les bruits que le duc avait fait répandre de sa démence, et de sa raison. En partant de Venise, un centenaire lombard et le fils d'Urbino se trouvant avec lui; mais en général, tous les hommes auxquels il s'adressa s'élevèrent de lui froissant. Quand bien même il avait pas obtenu comme on le disait, chacun craignant, en lui manifestant de l'intérêt, d'attirer sur sa tête, d'Alphonse.

Le 2 février 1579, le Tasse revint à Ferrare. Le lieutenant Marguerite Gonzalez, fille du duc de Mantoue, lui fit son entrée solennelle dans la ville. Elle venait épouser le duc Alphonse veuf de ses deux premières femmes. Quarante spectateurs, le Tasse avait été l'un des spectateurs les plus considérables et les plus ostensibles du mariage de ce prince avec Borlora, archiduchesse d'Autriche. En contemplant ce jeune prince qui se levait devant lui, il se répétait à lui-même et il songeait au présent. Tout le monde le croit fou, il ne sait où se reporter sa tête. Il ouïr un soir, même par lui-même, est s'exposer à la vengeance du prince; le lui priver, le tuer. L'insulteur, est le lieutenant son zèle et le met à l'œuvre. Sa patience était épuisée; il entra en violents reproches contre le duc, les contraires à ses ministres; il retraça les écarts qu'il leur avait prodigués; il leur reprocha au service d'Alphonse, il revêta hautement et sans ménagement les menaces et les exhortations dont il était depuis si longtemps victime, et il fit arrêter et jeta à l'hôpital de Santa Anna.

L'hôpital de Santa Anna était une maison de fous du dernier ordre, et l'entour de la *Jerusalem* avait pour demeure la plus misérable. Les plus mécontents de la cellule de ce misérable bâtiment. Ses compagnons de captivité ne comprenant pas toute l'étendue de leur malheur. Les souffrances morales du Tasse augmentèrent ses souffrances physiques. Pendant que lui, l'homme le plus distingué de son état, il se sentait élever vivant dans sa honte; il se sentait descendre vivant dans sa honte. Un simple mur, le séparait de fous furieux à la fois rebelle pas tant, et d'un S. Ignace G. Lazzari, le grand duc de ses maux que leur durée. La crainte d'un emprisonnement perpétuel augmenta de beaucoup son malheur. La malpropreté de sa barbe, de ses cheveux et de ses vêtements, l'horrible saleté et l'humidité obscure de son cachot me font cruellement souffrir; mais c'est surtout la solitude qui me désespère, cette ennemie naturelle qui, même dans mes jours de pro-

spérité, me tourmentait tellement, que malgré moi j'allais, aux heures les plus indues, chercher la société de mes semblables.

Un incident, insignifiant en apparence, mais important par ses résultats, contribua à augmenter ses souffrances. Agostino Mosti, le prieur ou directeur de l'hôpital de Santa Anna, avait été l'élève de l'Arliste; il avait élevé à ses propres frais, dans l'église des Bénédictins de Ferrare, un monument à la mémoire de son maître; il se montrait un admirateur enthousiaste de ses œuvres, un défenseur passionné de sa renommée. Le prisonnier confié à la garde d'Agostino menaçait d'enlever à l'Arliste cette suprématie poétique dont il avait joui jusqu'alors sans contestation. Bien qu'il eût écrit des satires, l'auteur de *Belshazzar* passait pour un homme affable, généreux, humain. Malheureusement son caractère tout opposé; sa haine pour ses créantes lui firent exécuter littéralement — s'il n'alla pas au-delà — les instructions d'Alphonse. Sa surveillance fut nécessaire, son langage dur, sa conduite arrogante; et son captif désespéré déplorait autant la destinée qui l'avait placé sous la garde d'un tel cellier, que celle qui l'avait nommé à un tel patron. Toutefois, la générosité d'un veuf d'Agostino adoucit un peu les souffrances du Tasse. Ce digne jeune homme eut une vive sympathie pour le plus grand et le plus infortuné des poètes; il passait chaque jour plusieurs heures avec lui dans sa cellule; il lui servait de secrétaire, il écoutait patiemment ses plaintes; il prêtait une oreille attentive aux pétitions violentes et aux remontrances indignées qu'il adressait à Alphonse, à ses sœurs, aux princes, aux cardinaux, aux assemblées politiques et aux universités de l'Italie; enfin il se chargeait de faire parvenir à leur destination les lettres que son oncle eût sans doute retenues et détruites, ou envoyées peut-être à l'implacable ennemi du leur malheureux auteur.

Au mois de septembre 1580, un coup plus terrible encore vint le frapper. La *Jerusalem détournée* fut publiée à son insu, tellement défigurée et mutilée, que cela eût suffi pour faire perdre la raison à un poète moins impressionnable que lui. L'auteur de ce crime littéraire s'appelait Genn Malaspina; et l'un des autres au service du grand duc de Toscane et l'un des amis du Tasse. Il obtint la communication des parties du poème saisis complètement à l'appréhension de son maître, et il les fit imprimer à Venise. Ce volume comprenait les dix premiers chants complets, et les autres en prose des onzième et douzième chants, et les quatre chants suivants avec un certain nombre de stances que le poète avait supprimées; le tout était rempli de notes grossières et des erreurs les plus graves. Telle fut la première édition d'un poème dont toute l'Italie, pour ne pas dire toute l'Europe, attendait avec impatience la publication; dont la composition et la correction avaient coûté seize années à un travail assidu à son auteur; dont la faiblesse, les épisodes et le style avaient été modifiés, romaniés, retouchés d'après les avis des savants les plus compétents et des universités les plus célèbres; que Bolognietti avait salué comme une seconde *Enéide*; que Ronsard avait honoré d'un sonnet pompeux, et dont la splendeur sans tache devait un jour, si les espérances du poète ne le trompaient pas, le débarrasser de tous les maux qu'il avait soufferts. Au mois de novembre suivant, Montaigne vint à Ferrare, il y visita l'hôpital des fous ou l'on montait, à ce qu'il paraît, l'auteur de la *Jerusalem* à tous les étrangers que la curiosité ou la pitié attirait dans ses murs. Leus plus de sept ans encore que de composition, dit Montaigne, de le voir à Ferrare en si pitoyable état, suivant à soi-même, méconnaissant et son et ses ouvrages, les poètes, sans s'en soucier et toutefois à sa vue, n'a pas en lui-même corrigé et informé.

Montaigne, et dans que le poète submergé l'art de folie prononcé contre lui Alphonse, le poète était et il était dans les villes et dans les campagnes, dans les marches et dans les ports, dans les palais et dans les couvents, sur les grands chemins les plus fréquentés, et le long des sentiers les plus solitaires, depuis les sources de l'Adige jusqu'au détroit de Messine, dans les vallées de la Savoie, dans les capitales de la France et de l'Espagne. Ses nombreux admirateurs ne trouvaient dans aucune langue des expressions aussi fortes pour le louer d'innocent. Tous les libraires qui l'édition étaient sûrs de s'enrichir. Deux mille exemplaires de l'édition de Lazzari se vendirent en un jour ou deux. Bolognietti, Bolognietti, Bolognietti, Bolognietti, négociant, marchand, prêteur, banquier, noble, prince, savant, jeune homme, femme, vieillards, tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions rejoignaient à Fenvi les vers monumentaux du prisonnier de Santa Anna. Malheureusement, quand bien même les reliefs de son, les cris de douleur et le bruit des chaînes de ses compagnons d'infortune eussent permis au Tasse d'entrevoir du fond de sa cellule cette ardeur d'enthousiaste de ses contemporains, il n'eût pu ni le comprendre ni en jouir, car l'avait trop longtemps fait passer pour fou; ce sans n'était réellement égaré.

Les 20 et 21 août, la liberté fut rendue au Tasse; son emprisonnement à Santa Anna avait duré sept ans. Il eût écrit encore neuf ans, car il mourut le 25 avril 1586. Mais il ne fut guère plus heureux pendant le reste de sa vie qu'il l'avait été durant sa captivité. Quelques rayons de lumière illumineront pourtant ses derniers moments. Sa gorge remplie toute l'Italie; on parla de couronner le poète qui avait chanté *Romul* avec les lauriers qui avaient couronné le front de Pétrarque. Les plus nobles maisons d'Italie lui offrirent à Fenvi l'une de l'autre leur patronage, mais il ne s'était que trop lié aux princes, et ses plus dures consolations furent l'un d'eux. Montaigne et l'Espagnole des Bénédictins du mont d'Urbino. Dans l'église du couvent de Saint Onofre, à Rome, une simple et petite tablette de marbre et un monument plus prétentieux informant les voyageurs que c'est là que repose, après un pénible pèlerinage, la dépouille mortelle de Torquato Tasse. *Torquato Tassi ossa.*

ANOLIE JOANNE.



CONSEILS A L'ENFANCE.

PAROLES
de M. Eugène Petit.

A M. POITCHARD.

MUSIQUE
de M. Fr. Gonoldi.

Andante non troppo lento.

Piano.



Gen - tils en-fants, ber - cez en - cor ber - cez en - cor Vos doux ré - ves



de l'a - ge d'or, de l'a - ge d'or.

rall. *longue*

suivez *p*




1^{er} COUplet.

Au - tour de moi dan - sez, chan - tez sans ces - se; L'é - té se prête à vos a - - mu - se -



ments. Ta - lent, gran - - deur, rien ne vaut la jeu - - nes - - se; A vous la joie, à l'hom - - me les tour -

rall.



1^o tempo.

ments! So-yez hu-mains, ne je-tez pas l'ou- - tra- - ge A qui par vous cherche à se ra-ni-

mer; Sou-ve-nez vous que l'on aime au vieil à-ge, Et qu'à votre âge il faut se faire ai--mer. Gen-

lent à volonté.

suivrez.

2^o COUPLÉ.

Heu-reux en -fants, vo-tre cœur est sin--cè-re, É--loi-gnez vous des è--tres cor-rup--teurs; Com-me l'hi-
ver qui de-vas-te la ter-re, Leur souf-flé im--pur vien-drait fa-ner vos fleurs. Le faux plai--sir est tou-jours mau-vais gui-de; Malheur à
ceux qui sui-vent son flam-beau! Mais des ver--tus qui se fait une e--gi-de, Choisis le vrai, c'est l'i-ma-go du beau. Gen- etc.

3^o COUPLÉ.

Plus vous se--rez ai-més de la vieil--les-se, Plus vos plai--sirs plai-ront à l'É--ter--nel; Car le vieil-
lard dont la main vous ca--res-se Dans votre es--prit sè-me l'es-prit du ciel. Mais le jour baisse, en-fants; pour la pri--è-re Vo-tre pas-
teur vous at--tend au saint lieu. A-do-rer Dieu c'est ho-no-rer son père, Ai-mer son père est rendre hommage à Dieu. Gen- etc.

Procédés d'E. Durvonn.

Chronique musicale.

Il y a huit jours, un de nos dessinateurs racontait fort spirituellement, à sa manière, ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin; c'est un conte à peu près analogue que MM. Scribe et de Leuven viennent de mettre en scène à l'Opéra-Comique. Leur *Chanteuse voilée* est le bon ange d'un rapin qui se nomme Vélasquez. Le nom est devenu célèbre dans l'histoire des peintres; mais l'artiste que porta ne fut pas tout d'abord le protégé de Philippe IV; il eut par conséquent à passer, de même que tant d'autres, de ces moments de jeunesse où les passions exercent en tous sens leur despotisme empire, sans s'inquiéter de quoi ce soit. Ce qui qui ce soit, c'est bien des choses; par exemple, un amour qui vous captive peut-être matré vos, quelquefois deux; des dettes que vous ne savez comment acquitter; bien des choses enfin qu'on ne dit pas, c'est tout dire. MM. Scribe et de Leuven ont découvert ou imaginé que Vélasquez se trouvait exactement dans cette situation, alors que jeune homme il n'avait pas encore quitté Séville, sa ville natale. Notre jeune peintre a des dettes, il a de plus une jeune servante qu'il aime d'un amour dont il rougit, mais enfin qu'il aime. Outre que la jeune servante est jolie, elle possède une voix dont le son rappelle à s'y méprendre le son de voix d'un chanteur de rues qui, le visage voilé, entraîne après elle par ses chants magiques tous les seigneurs et tout le peuple de Séville. C'est à qui lui fera les dons les plus généreux; la mystérieuse gitana est l'idole de tous; l'autorité municipale elle-même se prosterner à ses pieds; il n'est pas surprenant que le jeune et fougueux artiste l'adore ainsi et plus que tous les autres. Une gitana, une servante, sont ce bien là des amours dignes de Vélasquez? Cependant les dettes du peintre sont soldees sans qu'il sache comment. Bref, lorsqu'il plait aux auteurs d'arriver aux éclaircissements, on apprend que la riche escarcelle de la cantatrice bohémienne a servi à déli-

vrer l'artiste de ses créanciers, et que la *chanteuse voilée* n'est autre que la jeune servante. Il est inutile d'ajouter que le dévouement de celle-ci est récompensé par l'amour tout entier de celui dont elle a été pendant tout un acte la divinité tutélaire, et l'amour est légitimé par le mariage, dénouement obligé de tout opéra-comique. Quant à l'étoile sévillan, il en est pour ses frais, qui d'ailleurs n'ont pas peu contribué à divertir tout le monde.

Sur cette donnée passablement légère, mais convenablement disposée pour la musique, M. Victor Massé a écrit une partition qui le place, dès son début, à un rang fort honorable parmi nos jeunes compositeurs. M. V. Massé a remporté le premier grand prix de l'Institut en 1815; on doit le classer parmi les musiciens favorisés du sort, puisqu'il arrive au théâtre en 1850, avec un libretto ancien M. Scribe a bien voulu joindre sa collaboration. C'est là une faveur doublement rare; mais, par son talent, M. V. Massé a prouvé qu'elle était on ne peut mieux placée. Il y a dans son œuvre tout à la fois de la distinction et de l'originalité, une mélodie franche, des rythmes bien accentués, une harmonie riche, une instrumentation bien faite et qui répand sur la plupart de ces morceaux un excellent coloris. Nous citerons d'abord l'ouverture, charmante préface instrumentale, qui a été et méritait d'être très-applaudie; après l'ouverture, les couplets et l'air de l'Alcazari, parfaitement chantés par M. Bussine; puis les couplets de la servante, dont le ton mélodique est des plus fins et des plus élégants; les couplets du peintre, d'un sentiment délicieux; le duo d'amour, morceau capital de l'ouvrage, qui renferme des phrases de chant d'une expression dramatique bien sentie et bien renuée; enfin un trio habilement dialogué et écrit pour les voix, avec un art remarquable; puis encore un chœur et les brillantes vocalises que mademoiselle Lefo-

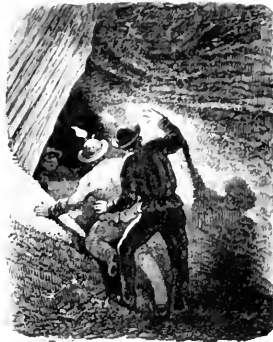
vre dit avec un talent plein de grâce. Du reste, dans tout ce rôle de servante, mademoiselle Lefèvre s'est montrée actrice intelligente et chanteuse excellente. M. Andran a joué et chanté le rôle de Vélasquez avec beaucoup de chaleur et d'âme. La belle voix de M. Bussine et les progrès que ce consciencieux artiste fait tous les jours; soit comme chanteur, soit comme acteur, lui ont valu, dans le rôle de l'Alcazari, le succès le plus complet qu'il ait eu jusqu'ici. En résumé, il y a eu succès franc et décidé pour tout le monde, pour le compositeur et pour ses interprètes. Le début de M. V. Massé est donc de toute façon des plus heureux possibles.

L'approche du jour de l'an se fait toujours pressentir pour nous par l'apparition des albums de musique. Les voici qui nous arrivent. On dit pourtant qu'ils seront en moins grande abondance cette année. Leur règne serait-il près de finir aussi? Ce serait un fait significatif dans nos mœurs musicales. En attendant qu'il se vérifie ou non, l'*Illustration* offre avec plaisir à ses abonnés un extrait de l'Album nouveau de M. Fr. Bonoldi. Cet extrait fera juger du reste. L'auteur, musicien plein de goût, a voulu que son recueil pût être chanté sans aucun danger par toutes les bouches. Afin d'attendre ce but, il a choisi ses paroles avec un soin scrupuleux; on ne saurait trop l'en louer. Les dix romances de cet Album méritent toutes d'être citées. Nous citerons plus particulièrement celle qui a pour titre *l'Étincelle*, dont les paroles sont de M. Léo Lespez, véritable et charmante étincelle mélodique; celle intitulée *la Cloche*, dont les paroles sont de M. Ed. Turquet, mélancolique et religieuse pensée, au chant simple, à l'harmonie distinguée et d'une bonne couleur locale. M. Bonoldi réussit trop bien lorsqu'il compose sa musique sur des paroles de Béranger, pour négliger cette source féconde d'inspirations musicales: *l'Exilé*.

de végétation et de décomposition que nous avons décrits plus haut, mais se modifiant suivant les divers états de la surface du globe.

En des caractères distinctifs du terrain houiller est la présence des empreintes végétales, dont l'abondance est proportionnelle à la richesse de ce terrain en couches combustibles. Nous avons choisi quelques-unes de ces empreintes dans les planches du livre de M. Bural, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs la représentation fidèle de ce phénomène. Les végétaux fossiles sont quelquefois debout, le plus souvent couchés dans les plans de stratification, et comprimés par le poids des dépôts superposés. La plupart des impressions de feuilles ont une analogie évidente avec les feuilles des fougères, qui abondent encore dans les climats tempérés, tandis que les troncs et branches ont un caractère tropical prononcé. Le premier caractère de la flore houillère est son uniformité dans toutes les latitudes; le second est l'analogie qui existe entre cette flore et celle des régions les plus chaudes et les plus humides de l'époque actuelle. Ainsi, la plus grande partie de la flore houillère est formée par les fougères et familles voisines acotyldones: quelques palmiers contestés représentent les monocotyldones, et les dicotyldones n'y sont indiqués que par des conifères et des pins, dont les gisements sont fort rares.

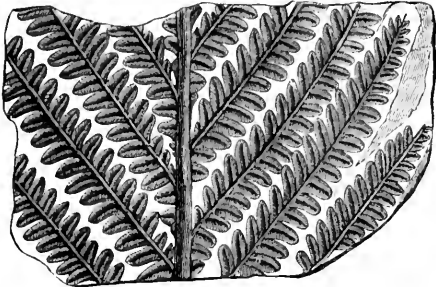
L'un de nos dessins représente le *pecopteris gigantea*: la famille des *pecopteris* est une des plus répandues dans les formations houillères, ainsi que celle des *neuropteris* et des *sphenop-*



Mineur.

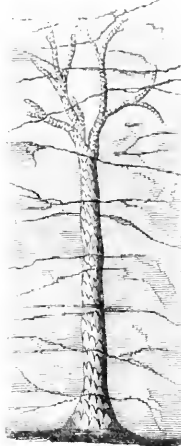
gleterre, à 1.200 à 1.400 mètres dans la Loire. Cependant il n'existe pas de proportion régulière entre l'épaisseur totale du terrain et les épaisseurs réunies des couches de houille. Ainsi dans le bassin belge pour une épaisseur de dépôt de 1.400 mètres on n'a guère que 40 mètres de houille répartis en bancs dont l'épaisseur varie de 1^m 80 à 0^m 25, soit 1^m 25. Dans le pays de Galles, c'est 1^m 40; à Newcastle, 1^m 12. Dans le bassin de la Loire pour 1.400 mètres de dépôts on a 58 mètres de houille, soit environ 1/20. C'est le bassin le plus riche sous ce rapport. Quant au cubage exact des couches de houille, c'est-à-dire à la richesse probable d'un bassin, il est très-difficile de l'indiquer, car il y entre trois éléments: 1^o le charbon certain déjà reconnu; 2^o le charbon probable d'après les allures des couches; 3^o le charbon hypothétique calculé d'après des données théoriques.

Les approfondissements les plus considérables ne dépassent pas aujourd'hui 7 à 800 mètres, mais quand les couches supérieures seront épuisées, il faudra bien pénétrer plus avant. A cela il y a plusieurs objections. L'abaissement de la température, la difficulté d'extraction des houilles et d'épuisement des eaux, et enfin celle d'y descendre tous les jours de nombreux ouvriers. M. Bural discute ces objections et démontre qu'elles se résument pour les deux dernières en une question de dépenses, et pour la première, qu'un moyen de puissants moyens d'aéragé, elle n'est pas à redouter. On peut donc affirmer dès à présent que de longtemps encore ce n'est pas la matière qui manquera à l'exploitation. Pour la France, on pourrait dès à présent por-



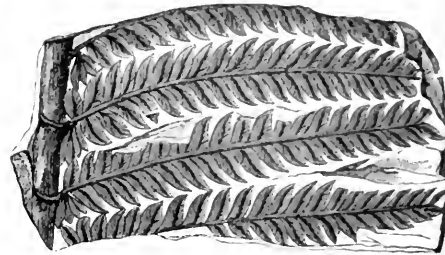
Pecopteris gigantea.

teris dans laquelle nous avons choisi le *sphenopteris elegans*. Parmi les fougères se trouvent encore les *adiantopteris* dont nous donnons un dessin. Après la famille des fougères vient celle des *lycopodiacees*, représentée par des tiges de grandes dimensions, désignées sous le nom de *lepidodendron*. Celui que nous représentons atteint 10 mètres de hauteur et ne porte



Lepidodendron Streubergi.

flore houillère. A l'époque de la formation de la houille, ces végétaux se développaient sur des plaines marécageuses analogues à nos tourbières et devaient former des taillis épais au-dessus desquels s'élevaient des fougères arborescentes, des sigillaires, des *lepidodendron* et des calamites gigantesques. Une température élevée, une atmosphère humide et surchargée d'acide carbonique, donnaient une activité toute particulière à ces foyers de végétation. La houille se formait par couches hori-



Odontopteris Brardii.

zontales de temps à autre venant recouvrir le limon, les dépôts arénacés, composant les roches que l'on voit aujourd'hui séparer les bancs de combustible.

Si cette explication de la formation de la houille est la véritable, et nous le pensons, on comprend quels bouleversements a dû subir notre globe pour que ces couches, d'horizontales qu'elles étaient, soient devenues inclinées, quels débrisements intérieurs on dû se produire pour que les bancs de houille aient éprouvé des interruptions violentes qui souvent font perdre leur trace, pour que tous les accidents appelés *failles*, *brouillages*, *plis*, *crans*, *conflexes*, *transversements*, etc., se présentent dans toutes les exploitations de houilles presque sans exception. Mais nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa savante dissertation à cet égard.

Nous dirons seulement un mot, en terminant, de la puissance des couches de houille et des calcaires qu'on a taillés sur son épaisseur probable.

La puissance des dépôts houillers est très-variable: elle est généralement en rapport avec l'étendue des bassins. On l'évalue à 2,000 mètres en Belgique, à 3,000 ou 4,000 mètres en An-

gleterre, à 1.200 à 1.400 mètres dans la Loire. Cependant il n'existe pas de proportion régulière entre l'épaisseur totale du terrain et les épaisseurs réunies des couches de houille. Ainsi dans le bassin belge pour une épaisseur de dépôt de 1.400 mètres on n'a guère que 40 mètres de houille répartis en bancs dont l'épaisseur varie de 1^m 80 à 0^m 25, soit 1^m 25. Dans le pays de Galles, c'est 1^m 40; à Newcastle, 1^m 12. Dans le bassin de la Loire pour 1.400 mètres de dépôts on a 58 mètres de houille, soit environ 1/20. C'est le bassin le plus riche sous ce rapport. Quant au cubage exact des couches de houille, c'est-à-dire à la richesse probable d'un bassin, il est très-difficile de l'indiquer, car il y entre trois éléments: 1^o le charbon certain déjà reconnu; 2^o le charbon probable d'après les allures des couches; 3^o le charbon hypothétique calculé d'après des données théoriques.

Les approfondissements les plus considérables ne dépassent pas aujourd'hui 7 à 800 mètres, mais quand les couches supérieures seront épuisées, il faudra bien pénétrer plus avant. A cela il y a plusieurs objections. L'abaissement de la température, la difficulté d'extraction des houilles et d'épuisement des eaux, et enfin celle d'y descendre tous les jours de nombreux ouvriers. M. Bural discute ces objections et démontre qu'elles se résument pour les deux dernières en une question de dépenses, et pour la première, qu'un moyen de puissants moyens d'aéragé, elle n'est pas à redouter. On peut donc affirmer dès à présent que de longtemps encore ce n'est pas la matière qui manquera à l'exploitation. Pour la France, on pourrait dès à présent por-

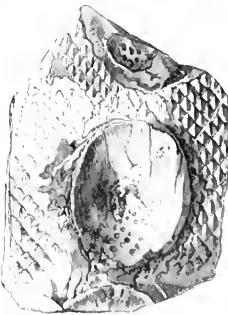
Le métier du mineur est rude, sa carrière est périlleuse; voyez-le dans les tailles d'abatage que représente notre dessin, il marche courbé, avec précautions, la lampe sur le chapeau, craignant le *grisou*, les émanations d'acide carbonique, les éboulements et tant d'accidents dont le nom n'est pas connu aux hommes de la terre. Eh bien! il aime ce métier, il ne voudrait pas en changer, comme s'il était mu par le sentiment intime des services qu'il rend à la société. Car point de houille, plus d'industrie!

PROSPER TOURNEUX.



Sphenopteris elegans.

que des traces de feuilles. Quelques échantillons ont été trouvés avec des feuilles encore adhérentes. Certaines espèces de tiges portent des cicatrices circulaires, formant des dépressions caractéristiques ou des tubercules coniques en saillie: elles ont été



Lepidodendron.

zontales de temps à autre venant recouvrir le limon, les dépôts arénacés, composant les roches que l'on voit aujourd'hui séparer les bancs de combustible.

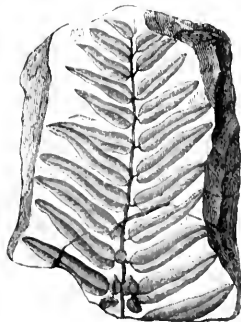
Si cette explication de la formation de la houille est la véritable, et nous le pensons, on comprend quels bouleversements a dû subir notre globe pour que ces couches, d'horizontales qu'elles étaient, soient devenues inclinées, quels débrisements intérieurs on dû se produire pour que les bancs de houille aient éprouvé des interruptions violentes qui souvent font perdre leur trace, pour que tous les accidents appelés *failles*, *brouillages*, *plis*, *crans*, *conflexes*, *transversements*, etc., se présentent dans toutes les exploitations de houilles presque sans exception. Mais nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa savante dissertation à cet égard.

Nous dirons seulement un mot, en terminant, de la puissance des couches de houille et des calcaires qu'on a taillés sur son épaisseur probable.

La puissance des dépôts houillers est très-variable: elle est généralement en rapport avec l'étendue des bassins. On l'évalue à 2,000 mètres en Belgique, à 3,000 ou 4,000 mètres en An-

désignées sous le nom d'*lobodendron*. On trouve encore dans les empreintes des *sigillaires*, des *stauraria*, des *calamites*, etc.

L'étude de ces empreintes permet de reconstruire les époques de formation et a fait faire un grand pas aux connaissances géologiques, et jusqu'à présent on a classé 501 espèces dans la



Neuropteris Dufrenoyi.

Rébus.



INDICATION DU DERNIER REBUS. Les Q se trouvent dans sept des dans un QUR

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi franco d'un mandat sur le poste ordre Lefebvre et C^o, ou des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

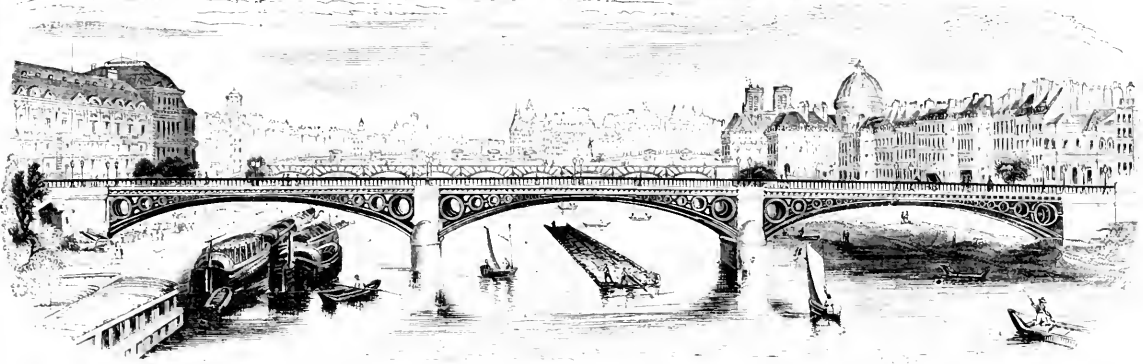
PAULIN

Écrit à la presse mécanique de PLOUVEZES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

14 DÉCEMB. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr

N° 407. — Vol. XVI. — Du Vendredi 13 au Vendredi 20 décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr

SOMMAIRE.

histoire de la semaine. — L'enseignement agricole en France et en Angleterre. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Lettres sur la France: VI. De Tours à Saumur. — Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. — Souvenirs de voyage à la Havane. — Correspondance. — Les défenseurs de Montevideo. — Revue littéraire. — Charles Nodder, en linguistique. — Publication de la bulle de la sainte croisée en Espagne. — *Urbs et orbis*. — Bibliographie.

Gravures. Salle de l'Horloge: banquet du dix décembre à l'Hôtel-de-Ville. — La salle de bal. — Madame du Sablon, l'abbé Gothland; portraits. — Théâtre de l'Opéra; tableau de l'*Exposition peignée*. — Exposition agricole à Saint-Petersbourg; cinq gravures. — Les défenseurs de Montevideo; quatre portraits. — Procession en mémoire de la bulle de la sainte croisée en Espagne. — Rubus.

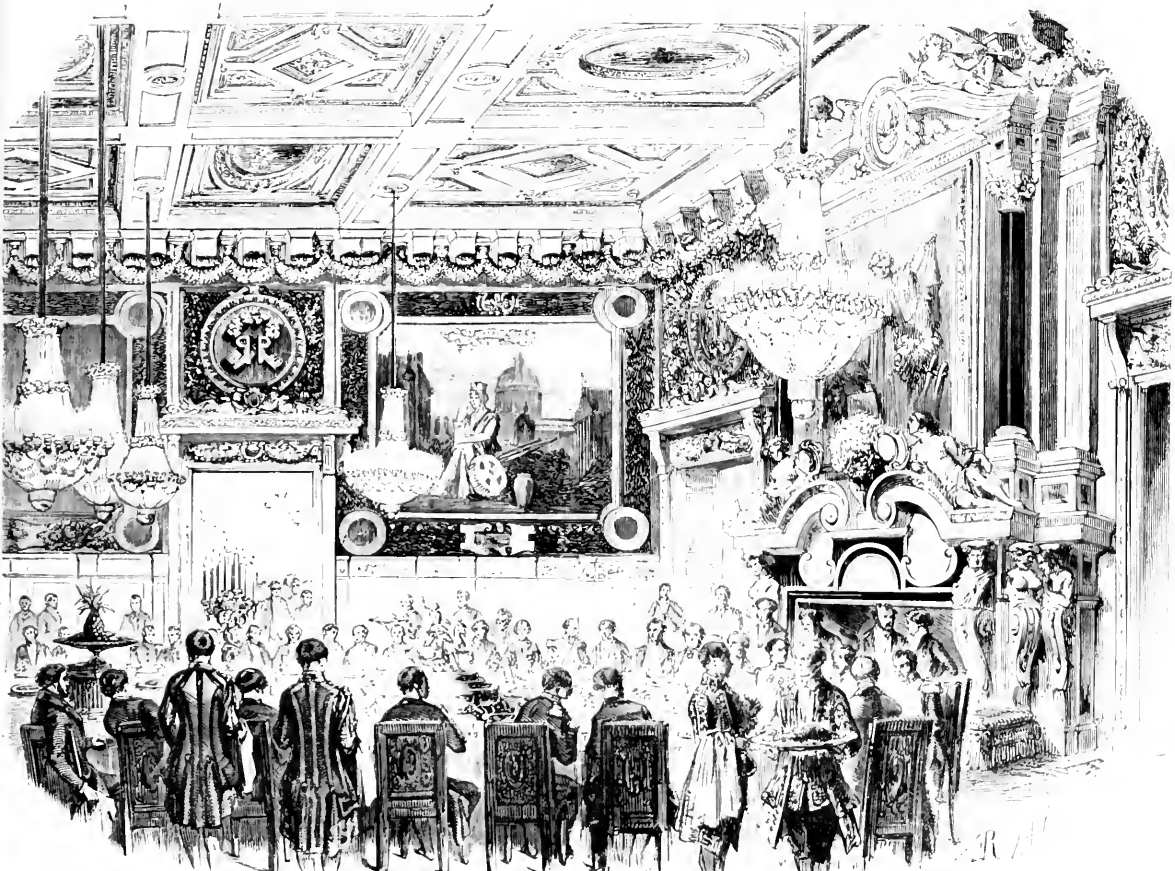
Histoire de la semaine.

Avant d'arriver à l'histoire hebdomadaire de l'Assemblée législative, nous donnerons acte à M. le préfet de la Seine et au conseil municipal de la magnificence qu'ils ont déployée mardi pour fêter l'anniversaire du 10 décembre. Cette fête est digne à leurs; mais son motif doit être enregistré ici. Il s'agissait de célébrer un événement qui, au dire des discours et des réponses officielles, a sauvé la France et lui a ouvert des horizons infinis de grandeur et de prospérité. Cela s'est dit très-sérieusement en présence de 490 couverts occupés par les personnages les plus considérables de la

politique, dans une salle, il est vrai, resplendissante d'or et de lumière, c'est-à-dire dorée et éclairée au gaz.

Le président avait à sa droite M. Dupin, président de l'Assemblée nationale, et à sa gauche M. Lanquetin, président du conseil municipal; en face de lui se trouvait M. Berger, préfet de la Seine, ayant à sa droite M. Boulay de la Meurthe, vice-président de la République, et à sa gauche Mgr l'archevêque de Paris.

On remarquait, parmi les invités, les vice-présidents de l'Assemblée nationale, les secrétaires et les questeurs, M. le général Changarnier, MM. les généraux Porrot, Carrelet, Canrobert; M. Carlier, préfet de police; M. Portalis,



Banquet donné dans la Salle de l'Horloge à l'Hôtel-de-Ville, le 10 décembre 1850.

premier président de la cour de cassation; M. Troplong, premier président de la cour d'appel; M. de Bleyrier, M. d'Arcout, regent de la Banque; les colonels des douze brigades de la garde nationale; MM. Thiers, Vivien, le général Escschmann, chancelier de la Légion d'honneur, M. de Boyer, procureur général; M. La-cour, procureur de la république; un grand nombre de magistrats, de représentants, de savants, d'hommes de lettres assistant également à ce banquet, ont la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

À la fin du banquet, M. Berger a adressé à M. le président de la République un discours très flatteur auquel M. le président a répondu en se faisant un peu injurieux; puis on a passé dans la salle de bal, où un nombreux compagnon attendait pour danser l'arrivée du prince et de sa suite.

Le rapport sur la célébration légale des dimanches et jours fériés, présenté à la fin de la séance de mardi par M. de Montalembert, a été l'événement de ces huit derniers jours, qui, sans cela, tendraient une place assez effacée dans l'histoire parlementaire; et cependant la discussion tant attendue sur le cré dit huit millions pour la levée de 40,000 hommes a occupé une de ces dernières séances. Mais ce débat, déjà tant atténué aux pacifiques nouvelles apportées par les journaux et correspondances d'Allemagne, n'a pas même eu l'intérêt secondaire que nous espérons; des le début de la séance, M. le ministre des affaires étrangères, en venant confirmer officiellement les bruits d'accordement entre la Prusse et l'Autriche, a tout découragé entièrement ceux qui auraient voulu être tentés d'entrer avec quelque passion dans le débat, et les paroles de M. de Labitte, aussi bien sur la politique suivie par le gouvernement français que sur l'entente des deux grandes puissances allemandes, ont été tellement rassurantes, qu'on en était presque à s'étonner que dans l'état des choses le ministère ne retirât pas son projet de loi. Toutefois, ce sentiment qui se manifestait dans l'attitude de la gauche et parmi un certain nombre de membres de la droite n'a pas agité la majorité, et écartant une proposition d'ajournement, elle a décidé qu'il serait passé à la discussion du projet de loi. La séance alors s'est continuée par des considérations générales sur la politique de la France en Allemagne; ces aperçus plus ou moins vrais, qui n'étaient soutenus ni par l'importance des faits, ni par la considération d'une époque supérieure, ont laissé l'Assemblée inattentive; après avoir entendu plutôt qu'écrit un ou deux discours, elle a adopté le projet de loi à la majorité de 466 voix contre 213. — Et le grand débat politique de la semaine était terminé.

Si cette semaine parlementaire n'a pas eu beaucoup d'éclat, du moins elle a été mille fois, nous pourrions presque ajouter, également employée. En effet, la deuxième délibération sur l'établissement de lavoirs et bains publics à prix réduit, qui a eu lieu samedi dernier, quel que sérieuse qu'elle fût au fond, a pris, sans le hasard de la parole, soit avec prééminence d'auteur, un tour assez joyeux, pour qu'elle pût, sans trop de disparité, prendre place entre deux articles du *Charivari*. Au milieu de ces rires, M. Laudot a su conserver toute sa gravité pour combattre de nouveau cette dangereuse innovation de bains et lavoirs publics, qui, à son avis, touche de bien près au communisme. — Il est vrai qu'en Angleterre elle est depuis longtemps admise, sans qu'on songe encore, que nous sachions, au partage des biens, à la loi agraire. — L'honorable représentant a appuyé ses hautes considérations sociales d'arguments tirés de la nécessité d'adopter une économie, de la juste répartition financière, et, très-bien entendu, n'a pas convenu à l'Assemblée, qui a voté le projet de loi. — Nous désirons qu'elle persiste dans sa résolution à la troisième délibération, et qu'elle accorde aux classes laborieuses une institution d'hygiène publique dont on peut espérer d'excellents résultats. Dans la même séance on a encore adopté, et cette fois définitivement, la loi sur l'assistance judiciaire, qui doit mettre davantage en pratique l'égalité de tous devant la loi, et qui ne laisse plus au bon droit le risque de succomber faute d'avances nécessaires pour se défendre.

Parmi les lois utiles examinées par l'Assemblée, nous devons aussi mentionner celle qui a pour objet de faciliter le mariage des indigents, la légitimation de leurs enfants naturels, et le retrait des enfants déposés dans les hospices. L'indication seule du titre de cette loi votée sur la proposition de M. Bouthier de l'Eluse, en indique toute la valeur morale, et on ne peut qu'approuver l'Assemblée de lui avoir donné sa sanction définitive.

Nous ne dirons que très-peu de mots du très-long rapport lu par M. de Montalembert à l'appui du projet de loi tendant à rendre obligatoire dans une certaine limite la célébration du dimanche et des jours fériés. Cette question, qui touche à des points délicats de liberté religieuse, bien que le projet de réglementation s'étende au jour de repos et de prières, que ce soit le samedi ou le dimanche, consacré par les différents cultes reconnus, cette question, disons-nous, présente des difficultés, sources des objections de conscience, et cependant elle pourrait peut-être trouver une solution légitime, conforme aux véritables sentiments religieux, si elle se dégageait des préoccupations, des intérêts de parti. Mais il en est par malheur bien différemment, du part et d'autre, à droite comme à gauche, en y mêle la politique. La fortune qu'elle subira ne se rapportera pas uniquement à une proscription de culte, à une conviction religieuse bonne ou mauvaise, elle deviendra un triomphe et un échec pour l'uno ou l'autre opinion; et, au milieu des passions extrêmes qui s'y attachent d'un côté comme de l'autre, le véritable but, celui qui n'est seulement discuté à un point de vue moral-supérieur, sera bien vite oublié; et déjà même, dans son rapport, il nous a semblé, et nous le regrettons, trouver la trace d'une partie de ce conflit d'intérêts que nous redoutons. L'agitation de l'Assemblée à la lecture de ce travail at-

te également le caractère qu'on donnera à cette discussion, que le sang-froid, la raison la plus calme et la plus élevée pourraient seuls maintenir sur son véritable terrain.

Mercredi dernier, enfin, après avoir donné son autorisation aux poursuites que le Conseil général de la Nièvre et le procureur général près la cour d'appel de Bourges demandent à exercer contre MM. Mot et Rouet, à raison d'un compte rendu d'une des séances du Conseil général de la Nièvre, alléguant toute personnellement, dont nous n'avons rien à dire, l'Assemblée a ouvert la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la réforme hypothécaire, matière importante, qui intéresse de près notre prospérité agricole, et qui doit occuper longuement l'Assemblée, si, ainsi que le lui a dit son président, elle ne veut rien hasarder de dangereux et réaliser toutes les améliorations qu'on réclame dans cette partie considérable de notre législation.

Le projet lui a fourni matière à la polémique en dehors des questions soumises à l'Assemblée législative se rapporte à la publication de deux ouvrages de M. Guizot: *Monk* et *Washington*. Les deux préfaces dont M. Guizot a fait précéder les deux biographies publiées par la plupart des journaux ont donné lieu à des remarques qui doivent être signalées à ceux qui se chargeront plus tard d'écrire la biographie de M. Guizot; ce détail n'a pas d'autre intérêt, car nous ne pouvons pas croire au génie politique de l'homme d'Etat, comme nous croyons, en l'airateur, au génie de l'historien. M. Guizot ne consent pas à laisser dire qu'il ne sait rien de l'avenir, sous prétexte que personne n'a mieux que lui expliqué le passé. Il y a une foule de petits esprits qui voient plus clair que ces grandes intelligences. C'est un problème psychologique qu'il ne tendrait qu'à nous de résoudre à la satisfaction des gens de cœur.

Quelques observations, plutôt railleuses que sévères, ont été faites également sur les nominations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur: 24 commandeurs, 50 officiers, 393 chevaliers datent de l'anniversaire du 10 décembre. La prodigalité reprochée aux gouvernements précédents n'est rien en comparaison de ces distributions; mais on dit, à la justification de M. le président de la République, que la Légion d'honneur est une propriété de sa famille, et que lui seul a le droit d'en abuser.

Les affaires de l'Allemagne, qui paraissent aujourd'hui en voie de dénouement pacifique, n'ont été signalées cette semaine que par la prorogation au 3 janvier des chambres prussiennes, afin de donner le temps aux conférences, dont le programme a été arrêté à Olmutz, d'aboutir à des résolutions définitives. Les dispositions des assemblées prussiennes, manifestées dans le projet d'adresse de l'une et de l'autre chambre, pouvaient leur causer une opposition redoutable aux vues du ministère. La prorogation a été produite au mouvement populaire, et les ministres sont libres par conséquent de poursuivre le but des conférences qui s'ouvrent à Breslau.

Cependant, malgré ces perspectives pacifiques, le gouvernement autrichien continue les armements, dit la *Gazette de Berlin* du 8 décembre, et attire à lui des forces de plus en plus considérables. Il est vrai que les nouvelles directes de Vienne démentent ces terreurs de la presse prussienne, et protestent au contraire de l'intention de désarmer depuis qu'on connaît la paix les résolutions formelles de la Prusse en faveur de la Vienne.

Voici les dernières nouvelles: Le gouvernement autrichien vient d'arrêter le recrutement de 80,000 hommes qu'il avait ordonné.

Le Wurtemberg et la Bavière demandent que les résolutions prises à Bregentz et à Varsovie servent de base aux conférences qui vont s'ouvrir à Breslau.

Les États du royaume de Hanovre sont convoqués pour le 15 janvier.

L'Assemblée des États du duché de Brunswick, prorogée le 16 mars dernier, a été ouverte le 30 novembre. Des sa première séance, elle a reçu communication du budget pour 1851.

PAULIN.

L'Enseignement agricole en France et en Angleterre.

Les économistes admettent l'utilité et la possibilité d'un enseignement agricole, mais non pas que l'État doive se charger de le donner; et c'est à eux, nous le reconnaissons, qu'il est le plus difficile de répondre, lorsqu'on entend de défendre la récente fondation de nos écoles d'agriculture par l'État.

Is citent l'exemple de l'Écosse où, depuis trois quarts de siècle, cet enseignement se donne, et se donne à merveille, chez de simples particuliers. Un habile fermier, qui exploite un grand domaine, reçoit chez lui des jeunes gens qui lui payent environ 100 livres, 2,500 francs de pension annuelle. Il leur fait des conférences ou il les initie aux procédés de sa culture, et met à leur disposition un cheval ou une petite voiture pour aller visiter les cultures de tous les environs. Le ministre du presbytère vous leur fait des cours de sciences naturelles et de mathématiques. On a voulu ainsi d'excellents résultats.

Quand l'Angleterre, voyant les économistes, a voulu avoir de véritables écoles construites, la classe des cultivateurs a été le songe à s'adresser à l'État? Non. Plusieurs sociétés se sont rapidement fondées avec des capitaux privés. L'école de Greenster, par exemple, dont la fondation est la plus récente, s'est ouverte sous le patronage du royal époux, le prince Albert. Un généreux lord a fait l'abandon d'un beau domaine; l'État n'a eu rien à voir dans ces opérations utiles.

Quand les hommes, animés d'une pensée générale, ont voulu doter l'Irlande de la culture du lin, il y a eu de cela quelque quinze ans, chacun d'eux a apporté sa souscrip-

tion. Nos plus zélés ont payé en outre de leur personne. Ils ont fait étudier sur différents points du continent. On a fait les frais de petits traités et d'un enseignement oral à de jeunes paysans de différents districts les plus convenables. Bref, la culture étrangère a été importée sur le sol national sans que l'État ait eu à s'occuper de rien.

— Nos cultivateurs doivent s'habituer à agir de même, à ne compter que sur eux dans les affaires qui les intéressent spécialement. Outre que cela est plus conforme aux saines doctrines économiques, ces affaires se traitent par les intérêts des eux-mêmes beaucoup mieux que s'ils s'en rapportent à des chefs et à leurs subordonnés de l'administration publique.

Nous répétons que le principe est en fait en théorie, mais que sa pratique rigoureuse conduirait tout d'abord à supprimer du même coup, avec les établissements d'enseignement agricole, l'école centrale civile et toutes les autres fondations analogues auxquelles il faudrait l'appliquer. Ensuite on doit se demander si, en face du reste de l'Europe qui se couvre de champs d'agriculture, soit aux frais des particuliers, soit aux frais de l'État, la France peut demeurer dénuée de semblables instruments de prospérité. La condamneriez-vous à se voir, avant qu'il soit peu, dépassée par les autres nations dans une industrie qui est la base essentielle des autres industries? Évidemment, vous ne le voulez pas. Et cependant les fondations par des sociétés particulières sont pour le moment impossibles chez nous. Les raisons, les voici:

1° Les Anglais ont fait depuis longtemps leur apprentissage de la vie de citoyen. Toutes les professions connaissent exactement les rapports qui les unissent entre elles. La connaissance des principaux faits économiques, des lois naturelles qui régissent tout travail, est répandue jusqu'au degré le plus inférieur de l'échelle sociale, jusques dans la plus humble hameaux. L'éducation politique de la nation est achevée; chaque homme, pris individuellement, comprend sagement sa force et son droit, le degré d'importance et l'intérêt réel de la profession à laquelle il appartient. Par conséquent nous ne soyons au même point en France? 2° En Angleterre, les fortunes sont nombreuses. Chaque profession compte un grand nombre de gens riches qui, sans s'imposer de privations, fournissent largement des dons volontaires, aux projets qui ont pour but de développer la prospérité collective de la profession. Nos petites bourses françaises fournissent à grand-peine aux besoins personnels de la famille. Il leur reste bien peu à donner à des souscriptions dans un intérêt qui peut leur sembler moins pressant.

3° Grâce à d'excellents chemins vicinaux, les cultivateurs anglais ne vivent pas dans l'isolement. Les communications entre eux sont rapides et on ne peut plus faciles; les club-ruraux tiennent des séances plus fréquentes que celles de nos comices agricoles, jusqu'à trois et quatre par mois mais toujours deux au moins. Le réseau des chemins de fer a achevé permet à des professeurs en renom de se transporter de Londres, ou d'une autre grande ville, sur toute la surface du territoire. Chaque séance d'un club rural est employée à une lecture-lecture faite par quelque savant géologue, chimiste, vétérinaire ou botaniste, à qui les cultivateurs ont indiqué à l'avance le sujet qu'ils désirent entendre traiter et sur lequel ils se réservent de lui soumettre ensuite leurs propres observations-dans une conférence animée. En France quelques fermiers des environs de Rennes sont, il est vrai, entrés dans cette voie; ils ont posé à l'un des professeurs de l'académie de cette ville, M. Malaquais, une série de questions. Celui-ci s'est empressé de les résoudre; il a donné pour eux quelques leçons spéciales dont l'ensemble a formé un excellent petit cours de chimie agricole. Mais cet exemple sera difficile à imiter assez longtemps que nos fermiers ne pourront pas sortir de chez eux dans les longues soirées d'iver sans risquer de se rompre le cou.

4° Par sans même raison, nos comices agricoles sont menacés de rester longtemps encore à l'état naissant, et leur direction appartient, non pas à une majorité de cultivateurs, mais à la majorité des agronomes-amateurs, habitants de la cité qui en est le siège, soit médecins, soit magistrats. Cette majorité apporte le zèle qu'on peut mettre à un noble passe-temps, un amiable exercice de l'intelligence. Quand vient l'époque du congrès central annuel, combien de comices négligent d'y envoyer un représentant! Le jour n'est pas encore venu où la majorité dans les comices sera animée de tout le zèle que l'on apporte à défendre une profession à laquelle on appartient sérieusement corps et biens.

5° La Société centrale d'agriculture de Londres a compris sa mission d'une manière beaucoup plus large que l'établissement analogue qui existe parmi nous. La Société de Paris fonctionnerait comme ferait une simple académie bien puritaine; elle se recrute avec sévérité d'un petit nombre déterminé d'hommes ayant fait leurs preuves de capacité dans les diverses sciences qui se rattachent à l'agriculture, et puis c'est tout. La Société de Londres y met plus d'habileté et de combats; elle se recrute d'abord d'hommes d'un savoir incontestable, à qui elle donne le nom de *governors* à vie; c'est le véritable corps académique, sa précieuse amorce du nouveau. — Puis viennent des savants aspirants, qui servent comme de coquille; ce sont les *governors temporaires*, candidats directs pour le corps académique. — Le nombre de ces deux premières classes est limité. — Enfin, une masse d'honorables souscripteurs forme autour des savants une sorte de bulle bien épaisse; il y a là les souscripteurs ou *members* à vie, qui s'engagent à ne jamais cesser leur souscription, et les souscripteurs ou *members temporaires*, qui donnent pour une année seulement. — Le nombre de ces deux dernières classes est illimité. — Elles forment une riche réserve sur tout le territoire, et qui, par sa existence, et aussi par satisfaction d'amour-propre, tend à propager et défendre les doctrines du corps auguste auquel elle a l'honneur de se rattacher, et comme

cette milice verse de l'argent, le corps académique dispose annuellement d'une somme de plus de 250,000 francs de dons purement volontaires.

La société de Paris s'estime heureuse lorsqu'elle parvient à attraper un lopin de 20,000 francs dans le budget de l'Etat. Elle les distribue en primes mesquines et à peu près incognito, entre les vieux murs de l'abbaye du faubourg Saint-Germain, ou les lauréats doivent venir les chercher du fond de leur province. La Société de Londres se rend chaque année dans l'un des districts agricoles du royaume, pour la distribution de ses primes qui sont considérables; c'est l'occasion d'une fête, qui dure plusieurs jours, qui a un éclat imposant et le plus grand retentissement; et la se discutent au point de vue le plus élevé, de la manière la plus large, et avec la publicité la plus efficace, les questions d'un intérêt général pour la profession.

Pour le moment donc, on le voit, il n'y a point à compter en France sur les efforts privés. Cependant, le temps presse; les autres nations menacent de nous devancer. On a dû agir en dehors des doctrines rigoureuses de la science économique. On n'a point agi follement en frappant la nation entière d'une contribution légère pour aider au développement de la profession qui est en France la profession principale; plus tard, en constituant une forte base à la prospérité du pays, elle rendra largement le prêt. Il est de principe incontestable que l'Etat ne doit rien faire de ce qui peut être fait par les particuliers; « mais là où les particuliers ne pourraient de longtemps commencer l'œuvre, et où, cependant, il y a urgence, l'Etat, nécessairement, doit agir. »

Nous n'entrons pas dans certaines considérations d'un ordre secondaire. On a blâmé certaines dépenses faites pour la fondation de l'Institut de Versailles comme excessives ou comme mal dirigées; cela ne touche en rien au fond de la question. Avec une presse libre et une représentation nationale, il est toujours facile de contenir ou de replacer dans la bonne voie tout fonctionnaire public et tout administrateur des deniers de l'Etat.

Répondons maintenant à certains détracteurs quand même de l'Institut de Versailles qui nous sont hostiles, par la raison qu'on lui a choisi pour dieu les fermes cadavériques royales de Versailles. Eh, non! Si, en vous égarant, pas de dire tout haut votre pensée, vous prévoyez le cas où la France, réformant sa constitution actuelle, se donnerait un gouvernement qui, avec l'esprit démocratique qu'on ne peut pas changer, emprunterait du moins sa forme à l'ancienne monarchie. Vous auriez voulu réserver intact le plus beau domaine de l'ancienne couronne, afin de pouvoir l'offrir à un futur chef de l'Etat dans sa liste civile.

Admettons que l'Institut agronomique établi sur les fermes du domaine diminue, à vos yeux et dans vos vœux d'avenir, la valeur du produit net annuel, puisque les récoltes sont affectées à solder un corps enseignant et à entretenir des boursiers, des collections d'instruments, une ménagerie d'animaux domestiques, etc. Mais le présent que la France ferait alors à un chef de l'Etat, s'il avait perdu de sa valeur pécuniaire (et un dédommagement serait facile à improviser), aurait gagné énormément en valeur morale. Le gouvernement républicain, en créant cet institut, se trouverait avoir préparé, au bénéfice de son successeur, un excellent instrument pour gagner la popularité la plus désirable et la plus solide.

Les sympathies de jeunes élèves que l'on aurait près de soi, aux travaux desquels on accorderait quelque légère marque d'intérêt, ne seraient pas difficiles à obtenir. On créerait promptement, et en par des voies honorables, un bon esprit dans l'école, et on en aurait trait se répandant, un bon dans les populations des campagnes. Le duc d'Orléans, qui avait pour à dîner chez le roi les deux élèves de Grignon qui avaient gagné les médailles annuelles. Les deux jeunes apprentis cultivateurs eurent l'honneur de s'asseoir, vêtus de leur blouse d'uniforme, à côté des gracieuses princesses du sang. Certes, cette invitation lui aura gagné bien des cœurs sous toutes les blouses de France. Voilà qui est d'une habileté probe et d'un effet plus certain que le gauche maintien d'une charnue, en grande solennité annuelle, par les souverains de l'orient.

Pour terminer, remarquons ce fait singulier, que cet institut, la pierre angulaire de l'édifice d'un enseignement, se trouve attaqué le plus vivement par les hommes de l'opinion politique à laquelle appartient l'honneur de la première tentative essayée pour développer et compléter la pensée de Mathieu Dombasle. Grignon fut fondé par les serviteurs les plus dévoués de la Restauration, par de grands personnages que Charles X honorait de son intimité. L'histoire de cet établissement est curieuse; la se trouvent plusieurs des éléments de la question d'enseignement agricole en France, pour qui voudra l'étudier.

Deux hommes dont le nom avait acquis une belle célébrité, Ternaux et l'ingénieur Polonceau, sont les promoteurs de l'entreprise; le duc de Doudeauville se déclare le patron; Charles X veut bien s'y adresser. L'affaire agricole devant presque une affaire de cour, il fut d'un habile courtisan de s'inscrire sur la liste des actionnaires. Le roi concéda le bail, pour quarante années, à des conditions très-peu onéreuses, un domaine qui vaut un million. Une société se constitue avec un premier capital de 300,000 francs, qui seront employés à l'exploitation du domaine; les actionnaires promettent un second versement de pareille somme, qui sera consacré à l'école. M. Polonceau, l'homme de science, doit diriger l'enseignement. On lui adjoint un cultivateur praticien pour diriger l'exploitation rurale. Un conseil d'administration conserve la haute main sur tous les deux. C'est donc sur ce conseil, et uniquement sur lui, que la responsabilité vis-à-vis l'opinion publique doit retomber.

Surveillé la révolution de 1830, M. Polonceau s'était retiré; on ne lui donna point de successeur. M. Bolla, qui d'abord n'avait été appelé que pour diriger l'exploitation, se trouva chargé en outre de la direction de l'enseignement. A tort ou

à tort les actionnaires s'en tiennent à leur premier versement de capital et n'effectuent pas le second, donnant ainsi la mesure de leur patriotisme, et montrant qu'ils avaient plus songé jusqu'à présent à plaire à un roi qu'à servir le pays. L'entreprise marhe donc dans des conditions moins bonnes, puisque les 300,000 francs versés devront fournir à la fois aux dépenses d'exploitation et d'enseignement, et que l'homme d'action doit devenir en même temps l'homme de science. C'était un militaire parfaitement honorable et possédant à un haut degré la connaissance des hommes et l'esprit des affaires, mais qui manquait d'une instruction forte et variée. Seulement, il avait eu le bonheur, pendant l'occupation de Hanovre, en 1807, par un de nos corps d'armée, d'habiter quelques mois le domaine de Magrin, qui dirigeait, l'illustre Thaler. Retiré, en 1815, de la vie des camps, il s'était fait cultivateur. Cela suffisait-il pour organiser et diriger un corps enseignant, et pour constituer un école de Mathieu de Dombasle? Le conseil d'administration le pensa. En attendant voilà Grignon, dès le début, servit d'un capital important, ainsi que des lumières de M. Polonceau, et de l'Etat qui fut réjoui de ce nom.

Bientôt la Société est à court d'argent. Vous pensez qu'elle va se décider à opérer le second versement de capital, à fournir la somme destinée, dans le principe, à fonder l'école; ou bien que, réduite à confesser son manque de persévérance dans la bonne œuvre commencée, elle remettra l'instrument, le domaine dans les mains de la liste civile, afin qu'on lui substitue des continuateurs? Point. Elle se décide héroïquement à rejeter sur l'Etat le fardeau de pourvoir au service, mais elle persiste à retourner à son profit l'instrument. La Société, tout en conservant le bénéfice du fermage très-peu onéreux d'un splendide domaine, se décharge tout net de la mission pour l'accomplissement de laquelle ce fermage lui fut concédé expressément.

L'Etat se montre généreux; il se charge de solder les professeurs et d'empriser l'école de boursiers dont il paye la pension à la Société. Vous croyez que l'Etat qui paye et les enseignants et les enseignés acquerra sur l'école le droit de direction? Non pas vraiment. Le conseil, en négociant avec lui, la lui conteste, et s'engage, de son côté, le droit de direction que le droit insinuant d'une surveillance à peu près illusoire. Nous avons en pendant vingt ans le spectacle bizarre d'une société de nobles philanthropes daignant faire à la France l'aumône d'un enseignement agricole, à la condition que les contribuables en fissent les frais, et, de plus, que la Société recueillît l'avantage d'un placement de ses capitaux dans une excellente spéculation de fermage. M. Darblay, l'année dernière, à la tribune de l'Assemblée nationale, s'est efforcé de prouver que Grignon a constamment servi des dividendes à ses actionnaires. Ces dividendes touchés, et touchés constamment, sont leur condamnation la plus terrible. La vieille Angleterre a ses lords, qui, dans des questions semblables, ont agi de tout autre façon.

De cette combinaison monstrueuse, le bien pouvait-il résulter? C'est à elle qu'il faut attribuer les conditions trop faciles d'examen imposées aux candidats à la bourse; il fallait empirer l'école, afin d'assurer au budget des recettes de la Société leur pension par l'Etat. Voilà ce qui a produit la multiplication des fruits secs, et, comme conséquence, la décadence qui s'est établie en France, et qui persévéra peut-être longtemps encore sur tout ce qui est enseignement agricole.

Les subsides accordés à la Société qui administrait Grignon, l'Etat ne pouvait les refuser ou les accorder en imposant des conditions plus sévères à Grandjean ou à la Saislaye, deux établissements moins riches, et qui n'avaient point l'avantage d'un fermage à titre presque gratuit.

Nous avons enfin échappé à ce système bâtarde qui n'était ni l'enseignement abandonné au zèle fervent des particuliers, comme en Angleterre, ni l'enseignement constitué par la main puissante de l'Etat, comme en Allemagne. Ne songons qu'à regagner le temps perdu. Et vous, hommes qui appartenez à l'opinion légitimiste, défaites-vous de toute prévention hostile contre le nasissant Institut de Versailles. S'il était un parti qui dût se montrer hostile envers lui, ce ne serait assurément pas le vôtre. Vous en avez perdu le droit par votre passé, et vous vous semblerez mal comprendre vos intérêts pour l'avenir que vous espérez.

SAINT-GERMAIN LÉDÉ.

Courrier de Paris.

Autrefois, dans notre bonne ville, toute chose venait en son temps, chaque plaisir avait son heure : au Carnaval, le bal; à l'Évent, le pentecôte. Même jusque dans ces dernières années, on laissait aux différents plaisirs de l'hiver leur numéro d'ordre. Nous sommes plus impatientes aujourd'hui : les manières musicales, les soirées dansantes, les galas officiels et les théâtres parmentaires, les vendons mondains et le concert spirituel, tout se mêle et se confond. L'excitation est grande et le bonheur universel; il y a peu de maisons qui ne soient en proie au bouillonnement des préparatifs. On dansera, on dansera, on dansera, voilà le thème que vos nouvelles vont broder et l'envi pendant plusieurs mois.

Non-seulement les Parisiens se disposent à échanger des fêtes, mais encore une foule d'étrangers va venir leur en donner. L'empereur de Russie a rendu la chef des champs à ses boyards. Sa Majesté leur permet le séjour de Paris. M. Demidoff est attendu à son hôtel de la rue de Courcelles. Le faubourg saint-Germain se re-rendra à un accès insouciant. La Nova doborde plus au quai d'Orsay, pendant que la Tamise verse ses eaux à grands flots dans les parages Saint-Honoré. Vous allez sans preuve, outre mille de cette invasion britannique. L'ambassade anglaise avait été déléguée de l'habitation de M. le préfet des centaines de billets pour la fête du 10 décembre. Dans la multitude de ces amis aristocratiques figurait celui de madame Labarra, une Contes-

Burdett, la plus riche hérière d's trois royaumes et du monde entier. Si la noble dame assiste à la fête — ce qui sera constaté dans notre *post-scriptum* — elle ne peut manquer d'en être le plus bel ornement, puisqu'elle possède l'écrin de la fameuse duchesse de Saint-Albans, estimé quatre millions, rien qu'en diamants.

L'Élyée veut se mettre à la mode : ce sont les Tuileries en miniature, quant à la magnificence. Beaucoup d'uniformes, peu de représentants, et force d'ans ou d'années très-années, tel est le spectacle. Là, comme ailleurs, le contingent britannique est considérable, ce qui permet de combler les vides que la désertion du noble faubourg aura pu laisser dans les cadres et qu'on dirait. On disait à l'une de ses belles bondes : « Qu'attendez-vous donc pour aller à la cour? — Peut-être de chasser, j'attends que ce soit une cour. » Dans ces réunions hebdomadaires, rien, en d'Élye, ne rappelle les usages monarchiques, le chef de l'État y assiste en frac noir, affable pour tous, prenant la main aux dames, selon la mode anglaise, et portant au coin l'ordre de la Toison d'Or, selon le cérémonial espagnol. Au milieu de cette simplicité républicaine ou présidentielle, quelques vieilles *glories* de l'Empire se font remarquer par les oripeaux de leur costume : les hommes ont besoin de banderoles, c'est le *Constitutionnel* (de 1837) qui l'a dit.

M. le président de la République ne se doute peut-être pas du grand danger qu'il court en ce moment : une conscription est ourdie contre lui, et nous la dénonçons à qui de droit. Mais où donc se trouve cette œuvre de ténacité et quel en est l'instigateur? L'instigateur est un ancien ministre, un ex-prime, un ex-député grand juge, grand-croix, Toison-d'Or, et ses complais ne sont ni plus ni moins considérés et considérables, et par-dessus le marché, académiciens. En un mot, l'État de France serait appelé par lui à recueillir l'héritage de M. Droz, et M. de Montalembert serait ajourné comme immortel.

C'est une brillante semaine, la semaine aux princes; on en trouvait un peu partout, dans tous les palais, et même au Palais-de-Justice. Permettez, si ce n'est fallu que le prince de Capone ne fût écroué à Chilly comme le premier bourgeois venu qui s'avise de faire des lettres de change. Un autre prince, convaincu d'entretenir une *bonne* dans la villa dont il n'est que le locataire, est condamné à payer les cent écus de dégâts qu'elle y a causés. Il va sans dire qu'il s'agit d'une bonne de l'Atlas que le prince a rapportée de sa campagne d'Afrique. L'équivoque n'est pas possible : une bonne de Paris serait plus malaisant et causerait d'autres dégâts.

Qui est-ce qui n'a pas plaidé un peu dans ces huit jours? M. Lumley, l'habile directeur du Théâtre-Italien. M. Arsène Houssaye, de la Comédie-Française. M. Potevin, de l'Opéra, ont en des procès. Avec le gracieux consentement de l'un des auteurs, M. de Saint-Georges, *L'opéra* français *la Fille du Régiment* est mis en italien pour madame Sonntag, et voilà l'autre librettiste, moins gracieux, qui réclame des dommages-intérêts, mille francs par représentation, je crois; et l'on a chanté quatre fois cet opéra de M. Bayard, et tout le scénario est de son collaborateur, la musique de Donizetti et les rimes d'un traducteur quelconque. Voilà ce qui s'appelle protéger judiciairement et judiciairement la propriété littéraire.

Le Théâtre-Français prépare *Fabrizio*, drame romain, pour mademoiselle Rachel; un autre drame n'attendait que le premier soufle favorable de la grande tragédienne pour nous émerveiller, et on l'appuie. *Inde iree*. Les auteurs protestent, c'est leur droit; on leur proposait deux mille francs d'indemnité, ils exigent le double, et alors la Comédie trouve ce droit trop rigoureux; c'est le procès n° 2. Que les auteurs gagnent leur cause devant la justice, et la Comédie est décidée à les exécuter tout de suite; ils préfèrent la gloire à l'argent, au risque d'être joués par elle.

À propos de gloire, voici le ballon de l'Étrépidite. M. Potevin qui se dégonde en correctionnelle. Mais il est temps de quitter les robes noires pour les blancs corsets et la fleur d'orange. Mademoiselle Melcy, du Gymnase, se marie; mademoiselle Denain, de la Comédie Française, est au moment de devenir comtesse; et ce bruit qui menace, s'il se confirme, de priver le public de deux comédiennes distinguées, lui semblera peut-être assez fâcheux pour que nous nous exprimions de chercher une nouvelle plus agréable.

George Sand a fait un nouveau drame pour le Porte-Saint-Martin, et Bocage y fera sa rentrée dans le rôle principal. Un semblant de comédie qui obtient une espèce de succès à l'Odéon, cela méritait bien aussi un peu d'intérêt; les *Ennemis de la Maison*, l'enseignement promettait et l'aumône était poignante; on pouvait compter sur une galerie originaire; l'ami du mari et la confidente de la femme, le cher confrère de Monsieur et le compagnon d'innocence de Madame, la belle-mère et le petit-cousin, le protecteur ou le protégé, la famille et la livrée, hélas! combien d'ennemis de la maison. Que l'auteur n'ait pas voulu prendre sa comédie par ce côté lucide et y entrer par la satire, à la bonne heure; mais était-il bien nécessaire de tomber dans la pastorale, et nous y sommes. La maison s'entend ici d'un tressonnette et digne notaire qui a épousé une fille sans dot en d'Élye et est contumes du notariat; Nerval est jaloux de sa femme, et se forge mille visions curieuses et romues depuis qu'il a découvert dans l'album de madame ce vers d'Almanach :

Je te le donne sur, à table de mon âme.

Quel est l'auteur de cette invocation palante? Ce ne peut être que notre communal le vicomte, secrètement encouragé par la complaisance de notre lie-mère. Tels sont les ennemis de la maison, et voilà Nerval en campagne contre ces deux innocents. Comment s'en débarrasser? Hé! détectez les ennemis, mais il en a pour. La belle-mère est... une belle-mère et il tient le vicomte pour un spadassin. Il aura donc recours à un expédient de notaire, sa colère agira par pro-

curations, et il hége un fondé de pouvoir de le délivrer de ses ennemis. Si n'choix tombe sur un jeune marin arrivé la veille de la côte de Coromandel, et — admettez la fatalité — Nerval met justement sa brebis dans la gueule du loup. Maurice a aimé madame Nerval et l'aime encore, passion réciproque, contemporaine des rêves de la jeune fille et qu'on a poussée jusqu'au roman. La rencontre aux eaux, les aveux muets, puis la complaisance et les serments de s'adorer toujours; l'idylle fut complète et s'est arrêtée à l'idylle. Un beau matin la jeune fille est devenue madame Nerval; pourquoi aussi Maurice partait-il pour Coromandel, à la veille de son bonheur, il a bien mal pris son moment. Vous comprenez sa surprise et le danger que va courir cet homme débauché; lui, l'amoureux de la femme, il est chargé par le mari de mettre un galant dehors; c'est l'ennemi véritable qu'on oppose aux ennemis d'humeries. Ici la comédie avorte une seconde fois, parce que nous sommes tout de suite débâchés sur l'honnêteté de l'amant. Son amour n'est pas de force à lutter contre ses scrupules; pour l'honneur de la morale, mais au plus grand dommage de la comédie, il s'empare du

beau rôle, et voilà Clémence qui se jette à corps perdu dans les raisonnements d'Ariste. Il fait son pèche à la belle-mère et à la jeune femme, et il en doctrine si élogieusement le mari qu'il lui fait le convaincre de l'impudence de ses soupçons. Les ennemis de la maison, vous vous flattez, bon homme, votre maison est meublée de précieux, votre femme, c'est un ange, votre belle-mère une exception, le vicomte pêche à la ligne, et ce n'est pas dangereux pour un mari; et comme il faut que toute comédie se termine par une épousaille, accordez-moi la main de votre petite sœur en récompense de ce bon office, et n'en parlons plus.

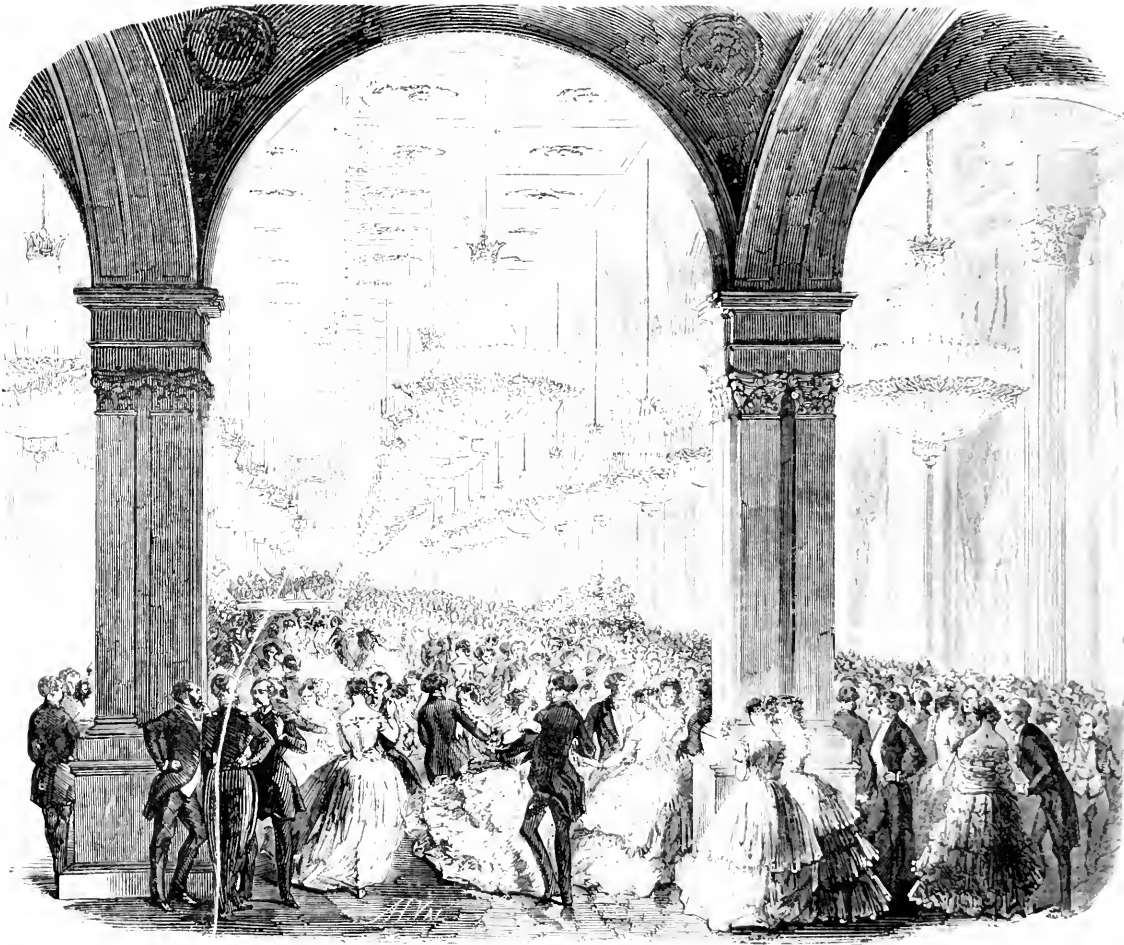
La pièce est agréable et du genre honnête et modéré, jolies scènes, jolis succès pour l'auteur, M. Camille Doucet, et pour ses interprètes, mesdames Roger Solié et Sarah Félix.

Flamberg au vent! nous voilà en présence du *Maître d'armes des Variétés*. Ce maître Flamberg, qui donne des leçons d'honneur à tant de cachet, vous représente le meilleur des hommes et des pères. Ce jour-là, il est en train de marier sa fille, lorsque le prétendu se fait une mauvais

affaire avec un spadassin; parez cette botte, maître Flamberg, il y va du bonheur de votre fille, et vous ne sauriez laisser embrocher tout vil enfant de votre meilleur ami, de ce brave capitaine Botapoul, qui vous a sauvé la vie à Wagram. Tirez l'épée au lieu de la main de la novice, l'espérance est vulgaire; il régnait d'ailleurs aux sentiments de Flamberg, qui ne veut la mort de personne. Le spadassin est un faux brave, vous qui est bien entendu. Supposez maintenant que dans un aspect, ou Flamberg touche tout le monde, il se laisse donner une estalade par le jeune conscrit, si bien que le spadassin, effrayé de l'exploit, s'enfuit et court encore. La femme a roussi elle n'est guère plus neuve que la pièce, mais le public a ri aux éclats, Barjau l'avait désarmé.

Nouvelle chute au Vaudeville: le *Regne des Escargots*. Allons, Messieurs de la Foire aux Idées, résignez-vous, votre royaume est passé.

Voici une autre comédie qui nous arrive de Londres. C'est le prospectus d'un journal qui s'intitule modestement le premier journal du monde entier, et l'auteur la plus ex-



La Salle de bal à l'Hôtel-de-Ville

traordinaire de la presse contemporaine. *Tenez*, nos chers voisins d'outre-Manche et confères si bruyants, ou vous lussiez cela, bien sûr qu'il vous plaira la splendeur et la netteté de vos procédés matériels, mais tenez moins de la sûreté de vos informations et de la fidèle scrupuleuse de vos images, taisez-vous surtout sur la valeur littéraire de votre recueil. Ce mérite-là ne vous touche guère, et la majorité de vos compatriotes n'y tient pas plus que vous. Votre journal n'est pas une revue et encore moins une bibliothèque, c'est un musée, et j'accorde que l'étranger vous regarde et même qu'il vous considère, mais il ne vous lit pas. Permettez-nous de douter aussi qu'en passant par la plume de vos rédacteurs, la langue anglaise ait détrôné la langue de Voltaire dans tous les mondes. Oui, vous êtes splendides, magnifiques et d'ores sur tra-cho, et vous parlez à merveille ment aux yeux, comme dit le *Times* que vous citez, mais quel ravage pour un si beau plumage! Rappelez-vous la tige du pion qui, un beau jour, se mit à chanter; seulement le pion tint sa misaventure secrète. Il se contenta de payer et ne fait pas de prospectus.

Passé pour la sûreté de vos informations, puisque vous y tenez, mais n'en faites-vous pas trop souvent usage? à la

manière de ce lui de vos compatriotes qui, rencontrant une fille rousse dans le village qu'il traversait, écrivit gravement sur son carnet: «Toutes les femmes de ce pays sont rousses.» Le plus estimé de vos géographes ne dit-il pas dans son cyclopédie: «La foire de Limesham, près Paris, ne le cède pas en importance à celle de Bazaras.» Et peut-être qu'on trouverait, sans trop chercher, dans vos belles pages, plus d'un exemple de cette sûreté d'information. Dans vos images, que vous vendez à bon droit, quels singuliers bons hommes vous faites de nos braves soldats? Et ne vous arrive-t-il pas souvent de quitter l'archéologue au lieu d'entrer l'histoire? N'est-ce pas vous qui, dans un procès célèbre, avez représenté notre procureur général en perruque à marteau? La Bible de vos desirs? Et l'autre jour encore vous nous donnez l'image d'un meeting à Bunker Hill, et il n'y a pas eu de meeting. L'empire a tout dit range. Mais votre saine état fait. La morale de votre sermon, c'est qu'il faut laisser à chacun sa place au soleil de la plume.

Il s'agit maintenant d'y produire les points d'illumination. Quel celui? que de magnificences! que de lectures! lectures sculptées et dansantes! La nuit du 10 décembre 1830, la fête de l'Hôtel-de-Ville, voilà une date dont on se souvien-

dra. N'exigez pas qu'on essaye de décrire le luxe des ornements, la splendeur de l'illumination: est-ce qu'on n'en fait compte d'un éblouissement? Je ne sais rien d'égal à ces merveilles, si ce n'est l'activité des artistes et des orfèvres qui les ont créés. Quand la ville de Paris veut fêter royalement son monarque, elle n'a qu'à sonner un peu de poudre d'or pour recueillir des prodiges. Fort-voilà, pour le reste, à l'Hôtel-de-Ville et au rebelle de tous. Passons l'épisode du banquet, ou tout les autres n'auraient pu prendre place parmi les élus. A huit heures, M. le président de la République a paru dans les salons, il donnait le bras à madame Berger. Aussitôt le bal a commencé, et s'est prolongé jusqu'à quatre heures. Il serait banal de constater l'ordre qui a constamment régné dans cette foule d'élite. On était en bonne compagnie, c'est tout dire. Figuriez-vous la diétite d'une soirée elle-même jointe à l'abandon d'un bal d'ententes. C'était la véritable fête nationale en exercice. Peu d'uniformes, beaucoup de francs nœuds, comme si l'armée s'était faite citoyenne le plus possible. Il n'y a pas d'une bonne fête parisienne sans étrangers: ceux qu'il était impossible de signaler par leur costume se faisant reconnaître bientôt à l'expression de leur ravissement. Le diptychisme de l'admiration se chan-



Madame Du Sable.

tuit dans toutes les langues. Quand huit mille personnes s'accordent dans l'hyperbole, c'est que l'hyperbole est la vérité. Presque toutes les femmes étaient jeunes, et la plupart des toilettes charmantes. On n'a remarqué qu'un

s il chapeau féminin, qui en effet nous a paru prodigieusement remarquable. Les diamants s'étaient donné rendez-vous dans le même salon; cette exposition était fort curieuse. Vous n'attendez pas de notre part le décombrement des personnages considérés ou considérables qui, pendant quatre heures, ont défilé processionnellement: l'administration, la magistrature, les arts et la garde nationale comptaient de nombreux représentants; on reconnaissait la littérature peute ou Vi ille a ses décorations et la laicoche à ses montagues. Chaque salon avait sa mosaïque de célébrités. On vous tient quitte de toute description supplémentaire touchant les lustres, les fleurs, les aurlantes, les festons et les astréol-s; qu'étaic-ce que le palais d'Arnade et les magnificences moresques en comparaison de notre Hôtel-de-ville? seulement n'allez pas oublier trop vite le nom de l'architecte de la fête, M. Baltard, et celui de son décorateur principal, M. Sehan, et les quatre grandes figures allégoriques de la salle de l'Horloge peintes par Gosse, ou la ville de Paris est représentée à des âges différents, non plus que les dessus de porte et les trumeaux en manière de décoration provisoire, qui sera transférée bientôt en tapisseries des Gobelins.

Et fut fier par du lazubre et du lamentable. deux portraits à la manière noire qui serviroient de date à un procès trop célèbre. Le drame est fini et il n'y a plus rien à y voir, mais qui ne sait que la curiosité survit toujours aux débats et à leur dénouement? Elle s'attache aux pas du condamné dans sa prison. Elle suivrait aussi volontiers la co-accusée dans sa retraite. Comment Gothland supporte-t-il les tortures morales du châtiment, et madame Du Sable en elle retourne le calme de l'innocence? Criminel ou absous, qu'importe à la curiosité, son rôle est de poursuivre l'inconnu, de conjecturer encore quand les conjectures n'ont plus de but, et de chercher à lire dans les traits des accusés les secrets de leur conscience. Tel qui s'incline ouvertement devant l'arrêt de la justice le réuse tout bas et entreprend de le reformer. On a trop noirci l'un, on a trop blanchi l'autre: il n'a pas l'air si diable qu'on le faisait; elle n'a pas ce visage



Labbe Gothland.

d'une exquise distinction que vous nous vantiez. Ah! le pauvre homme, l'étrange femme et l'épouvantable procès! Ainsi parle la curiosité; mais laissons-la dire.

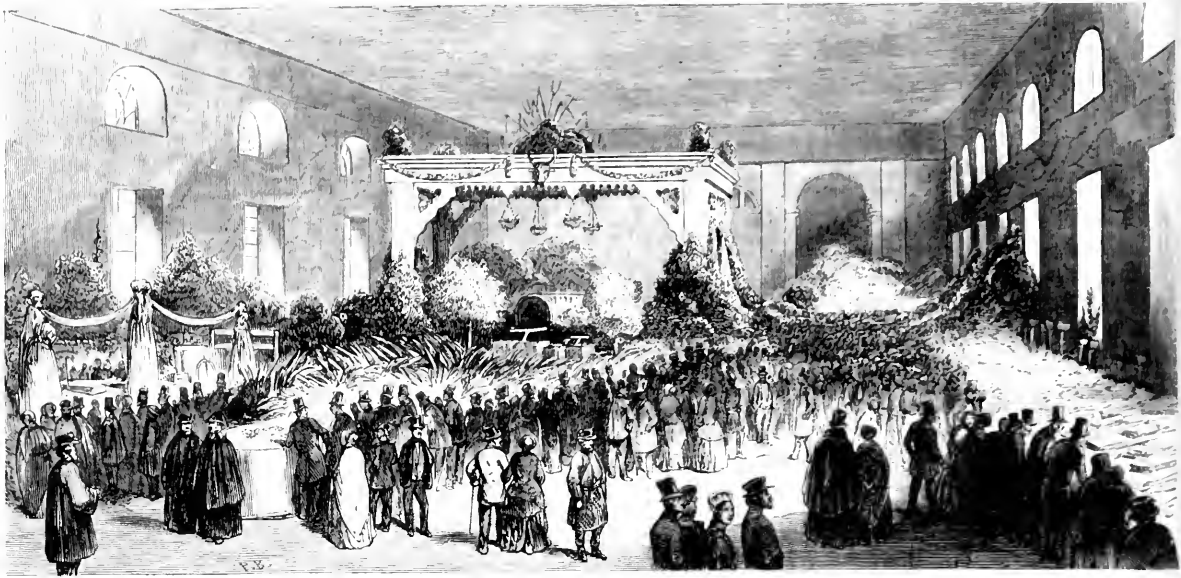
PHILIPPE BUSON.

Chronique musicale.

d'une fois se l'int les poètes et auteurs dramatiques, Voltaire en a fait une comédie; Gar tel y a trouvé le sujet d'un ballet dont Berlon composa la musique; elle a été découpée en libretto d'opéra-comique la partition était de Gaveaux; enfin, le théâtre des Variétés même la mise en vaudeville. La plus heureuse tentative est, à notre avis, celle qui vient d'être faite: le sujet de l'Enfant prodige convient en effet merveilleusement à un grand opéra; il prête aux plus magnifiques développements de la mise en scène; les passions que la musique exprime le mieux y peuvent être mises en jeu, nom-

breuses et diverses, au moyen de personnages et de caractères qu'il est facile au poète de créer: poète, musicien, peintre, chorégraphé, pour toute cette phalange d'artistes qui concourent ensemble à la composition et à l'exécution d'un opéra, il y a dans ce sujet de quoi largement exercer la puissance imaginative. A dire vrai, nous ne pensons pas que M. Scribe ait vu toutes les ressources que lui offrirait un pareil sujet. Au lieu d'un beau drame lyrique, comme on avait lieu de l'attendre de sa longue expérience et de son talent si fécond, il semble

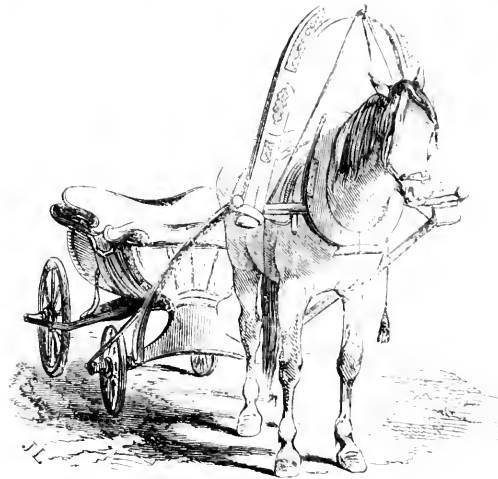




Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg dans l'intérieur du manege de la garde à cheval.

culture, travaille de tout son pouvoir à son perfectionnement, et la sollicitude dont son gouvernement a toujours fait preuve en sa faveur s'est surtout manifestée dans ces derniers temps de la manière la plus éclatante.

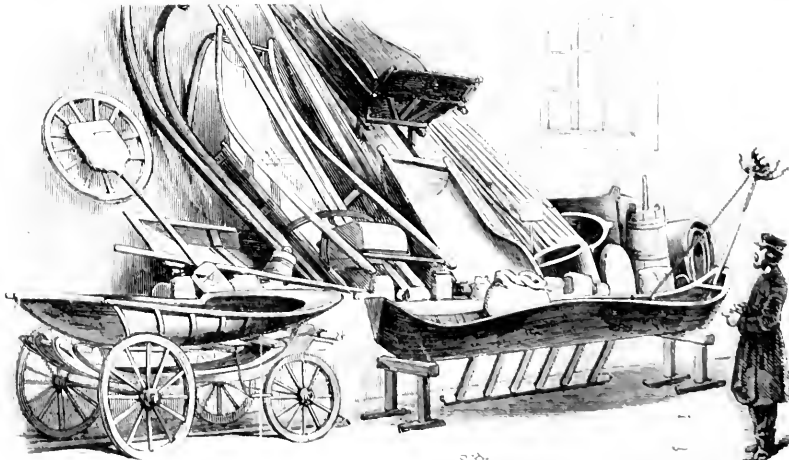
Maintenant que les particuliers russes ont commencé à faire de l'agriculture l'objet de travaux constants et de recherches sérieuses, on est fondé à croire que les vastes horizons d'une époque nouvelle vont s'ouvrir à cette branche si importante de l'économie nationale. Appelée à jouer un grand rôle, l'agriculture quitte peu à peu l'ornière de la routine, secoue par degrés le joug du préjugé et se constitue en une science positive qui a pour base les principes immuables de la nature et pour sommet les hautes conceptions de l'économie des nations. Les causes de ces tendances, aujourd'hui universelles, sont toutes naturelles et découlent de la force même des choses et des événements. Tandis que l'industrie manufacturière poursuit un rapide essor et s'élève à des dimensions colossales, cette autre branche de l'activité humaine qui devant lui créer les matières premières ne progresse qu'avec lenteur; pendant que la vapeur et les machines augmentent à l'infini la puissance productive du travail manufacturier, la terre ne livrait qu'une masse de produits qui restait invariablement ou à peu près la même. Trop souvent les Etats de l'Europe furent mondés, au delà de leurs besoins, d'une quantité innombrable d'objets destinés à satisfaire le luxe le plus raffiné; les fabriques encombraient les marchés européens de richesses incalculables, et en même temps des populations entières, au sein de leurs campagnes sans cultures et sans moissons, tombaient décimées par la disette, manquant de ces moyens gigantesques dont dispose l'industrie manufacturière et qui ne se trouvent quelquefois qu'à un degré bien moindre dans l'agriculture si n'est qu'ils ne sont point au dessus de la puissance de l'homme. Ce n'est pas avec la rapidité magique de la vapeur, qui façonne les produits manufacturiers, que peut se débiter la fécondité de la terre; ce n'est pas non plus l'imagination et les raffinemens du goût qui peuvent influer sur la qualité de ses productions. Or l'homme lutte corps à corps avec la nature, il lui arrache un à un ses secrets par une persévérance invincible, et voit souvent ses efforts se briser contre la puissance éternelle de ses principes. L'invention et la perfec-



Cheval de trait ayant remporté le prix pour avoir traîné le fardeau le plus considérable.

tionnant des instruments de culture demandent des siècles; ils ne se répandent et ne se naturalisent sur le sol qu'avec une lenteur, qu'il faut attribuer, d'une part, à la nature même des travaux de la campagne qui attachent le cultivateur à son terrain et le privent de cet échange de pensées, de ce contact intellectuel dont jouissent seuls les habitants des villes; lenteur qui tient, d'un autre côté, au cercle étroit de préjugés et de coutumes traditionnelles parmi la population ouvrière des campagnes, à laquelle manque ce puissant mobile, ce précieux levier de toute activité, l'émulation. Dans les autres branches de travail, les progrès se manifestent aux yeux les moins clairvoyants; aucun pas fait dans les domaines de l'industrie manufacturière et de l'art n'échappe aux regards des hommes spéciaux ni à ceux de la masse, qui y saisit le moindre perfectionnement à des signes certains et palpables; mais dans l'économie rurale les résultats les plus brillants, les phénomènes les plus extraordinaires restent inconnus et souvent méconnus dans l'oubli. L'invention de quelque vis microscopique, de la moindre soupape destinée à augmenter la puissance infinie de la vapeur, est proclamée à l'envi par les journaux de tous les pays; le nom de l'heureux inventeur retentit d'un bout de l'Europe à l'autre, et cependant l'épreuve a lieu, la machine refuse de fonctionner et l'inventeur descend de son piédestal improvisé sans se voir dépourvu de sa renommée. Des fondrières impraticables ont été conquises à l'agriculture, des landes désertes se sont couvertes de riches moissons, un système rationnel d'économie rurale s'est introduit parmi

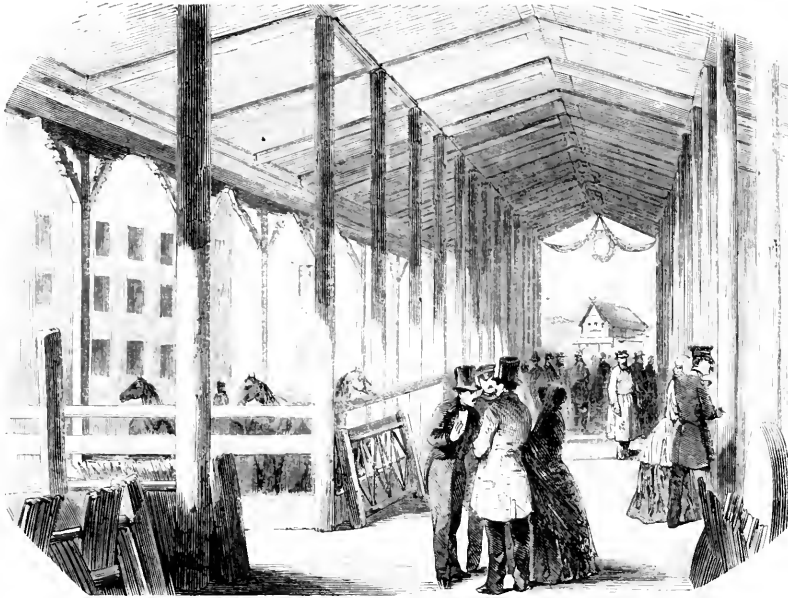
les paysans, et le promoteur ignoré de ces travaux reste voué à l'obscurité, et ne laisse le souvenir de ses bienfaits que dans la mémoire d'une population circonscrite. Coubé jusqu'à terre par les ans et le labeur, les yeux invariablement fixés sur le sillon grisâtre, le paysan pousse son chéfit attelée, lui prête ce qui lui reste de forces ou plutôt de faiblesse, féconde de ses sueurs ce sol auquel il s'attache en raison de ses souffrances, et voit souvent périr en un seul jour le fruit de ses nuits sans sommeil et de ses journées sans repos. Mais sans murmurer, se confiant en tout à la volonté et à la protection de la Providence, il reprend sa tâche pour la poursuite jusqu'au moment où il disparaîtra de ce monde, ne laissant pour toute trace que le sillon qu'il a creusé et la croix modeste qui surmontera sa tombe,



Le commerce de l'industrie agricole et manufacturière.

et que le vent d'automne viendra bientôt abattre. Voilà les dévouements obscurs sur lesquels l'histoire se tait.

Il faut donc, par des mesures sagement combinées et des institutions protectrices, relever l'agriculture de l'état d'infériorité et d'abaissement dans lequel elle se trouve comparativement aux autres sciences et aux autres arts. Parmi ces mesures et ces institutions, les expositions publiques qui jouent actuellement dans toutes les branches de l'industrie un rôle si important, se présentent comme devant donner les résultats les plus satisfaisants. Par leur mérite incontestable, par leur influence féconde, elles sont de la part des producteurs, aussi bien que de celle du public, l'objet des sympathies universelles. Celles qui ont pour objet les produits artistiques et manufacturiers existent en Russie depuis bien longtemps, et elles ont même été organisées périodiquement dans les deux capitales de l'empire. Cette mesure bienfaisante n'a été appliquée à l'agriculture qu'en 1848, par l'ordre spécial de l'Empereur, et c'est à partir de cette année que des expositions locales ont été établies dans plusieurs villes de gouvernement et de district de la Russie, expositions né-



Encente réservée aux bestiaux

agricole par excellence, les terres qui, par la sollicitude du gouvernement et les efforts de quelques propriétaires, ont été soumises à un régime de culture régulière, se trouvent, à cause de l'immense extension du territoire et des difficultés qui entravent les communications, isolées l'une de l'autre et séparées par d'énormes distances; l'influence de ces circonstances, qui entravent les relations mutuelles des agriculteurs, est encore aggravée par les conditions particulières dans lesquelles se trouve le caractère même de la population rurale: le cultivateur n'aime pas à se déplacer; à plus forte raison ne se déciderait-il pas à entreprendre un voyage de longue durée dans le but de prendre connaissance par lui-même d'objets qui lui semblent familiers et d'un usage commun; il ira moins encore chercher dans son propre pays, qu'il se vante de connaître dans tous les sens, quelque chose de nouveau et d'extraordinaire: le défaut d'instruction le met en défiance contre tout ce qui est en dehors de ses habitudes et des connaissances traditionnelles qui lui sont inculquées dès son enfance; il répuge à mettre en évidence le résultat de ses observations; il est enclin à suspecter les

cessairement circonscrites dans les limites d'une production étroite et d'un public peu nombreux. Dans la Russie, pays



GOVERNEMENT DE WITTOLO (Hollande).

GOVERNEMENT DE MICHÉLÉ.

GOVERNEMENT DE LA LOU (A. B.).

Ces costumes des paysans des gouvernements qui ont fourni la plus grande partie des objets de l'exposition.

avis bien intentionnés d'un voisin éclairé, bien plus encore à développer en toute les façons qu'il pourrait trouver dans les livres. C'est ainsi que s'explique la lenteur avec laquelle la culture agricole accepte les notions les plus rationnelles de l'agriculture et la résistance qu'elle oppose aux améliorations qui pourraient augmenter son bien-être.

C'est sous l'influence de ces considérations que l'idée d'une exposition plus vaste et qui devait réunir les produits agricoles, non de toute la Russie, du moins de quelques-unes de ses parties, a naturellement surgi. L'honneur et la mise à exécution de cette idée devaient appartenir de plein droit et appartenir en droit à la Société impériale Économique. Cette société, fondée par le genre de Catherine la Grande et placée à la tête de l'industrie nationale depuis près d'un siècle, a de tout temps été honorée de l'attention particulière des souverains russes, qui l'ont comblée de leurs libéralités, et elle joint parmi le public d'une vénération bien méritée. Patronée et présidée par un des membres de la famille impériale, le prince Pierre d'Oldenbourg, c'est elle qui, dans la cercle de l'économie rurale et de la propagation des connaissances agricoles, a toujours pris l'initiative de tous les perfectionnements et de tous les progrès; et cette année encore c'est au zèle et aux soins empressés du prince Vassili Dolgorouki, son vice-président, que l'exposition présentée par l'Empereur a vu l'éclat dont elle a brillé.

L'exposition, ouverte le 4 septembre, a duré jusqu'au 16. Elle occupait la vaste enceinte du magnifique manège du régiment des gardes à cheval. Les objets exposés s'y trouvaient distribués sur d'immenses tables, dressées sur six rangs le long du manège. Au centre de la salle s'élevait un berceau rustique, entouré des divers produits de l'horticulture, et dont le toit supportait une ornementation composée d'outils agricoles de petite dimension. Du côté opposé à l'entrée avait été construit une galerie couverte, où étaient ménagées des séparations pour les échantillons de bétail présentés à l'exposition. Dans le fond de la galerie se trouvait une vue de la chambre impériale de Peterhoff. — Les produits exposés s'élevaient au nombre de plus de trois mille. La plus grande partie provenait du gouvernement de Saint-Petersbourg et des gouvernements limitrophes; le reste appartenait aux différents contrées de l'intérieur, et même aux régions les plus reculées de la Russie — à la Bessarabie, à la Transcaucasie, au Kamtschatka. — Ces objets étaient, d'après leur nature, classés en six sections. Nous nous contenterons d'en énumérer les principaux échantillons.

Première section. Matières végétales. — La première place était occupée de droit par les céréales, qui, au nombre de trois cents échantillons, représentaient la diversité infinie du climat, du sol et de la culture de l'Empire. Toutes les espèces possibles de blé, de froment, d'avoine, de seigle, de maïs, de millet, etc., s'y trouvaient rangés dans un ordre systématique. Plus loin étaient les herbes de pâturages, et enfin soixante-quatre échantillons de lins et vingt-six de chanvres. Quant à la partie des fruits et des légumes, les pommes y jouaient le premier rôle.

Deuxième section. Bestiaux. — Cette section était la moins riche. Cependant ce qui attirait surtout l'attention, c'étaient les chevaux de trait, dont l'un, celui qui a remporté le prix, a traîné jusqu'à quatre cents pouds (cent soixante quintaux).

Troisième section. Minéraux. — Parmi les articles les plus intéressants de cette section, l'on a surtout remarqué les échantillons du terrain de plusieurs gouvernements. Ensuite ceux de sel, d'asphalte, de tourbe (de Moscou), de succin, de charbon de terre, de soufre, de granit de Finlande, etc.

Quatrième section. Produits de l'industrie rurale. — Toute sorte de farines et de grains; sucre et mélasses; vin, eau-de-vie et liqueurs; bière, vinaigre, huile (contre autres l'huile d'olive ou d'olivier), etc. Filage de lin, toiles (les plus fines étaient du gouvernement de Kostroma); fils, rets, papier pour couvrir les toits, etc. Vasselons en bois et en noix, chariots et toute sorte d'objets façonnés d'écorce, etc. paillis (voir la gravure), nattes, chausures de maroquin. Des échantillons de laines et de toisons de tous les degrés de préparation; du crin, des soies de porc, du drap une pièce de drap en poids de chamois attirait l'attention universelle, des tapis, etc. Du pain, du savon, du fromage, de l'œdrolin. Du poisson séché et salé, de la colle de poisson; du miel et de la cire, une ruche avec des abeilles vivantes. De la soie et des vers à soie; des coquilles à perles de Courlande, du fer, des tules, etc., etc.

Cinquième section. Machines et instruments agricoles. — On y remarquait les charriots de la Hesse-Blanche, de la Livonie et de la Lithuanie; il y avait des charriots pouvant s'adapter à toute sorte de terrain, d'après le système américain, anglais, etc. Parmi les machines à battre le blé, il faut citer celles de Courlande et de Finlande. Celle qui a été reconnue comme la meilleure est de l'invention d'un simple paysan russe nommé Gvosdkoff, qui, sans aucune instruction, et par la seule force de son génie, est parvenu à surpasser dans ses conceptions les esprits les plus éclairés et les plus distingués par leur science. Il y avait aussi des sonneurs, des machines pour confectionner les briques, filer la soie, etc.

Sixième section. Modèles. — Ici encore la première place était occupée par la machine du paysan Gvosdkoff pour nettoyer le bled des canaux et des rivières, machine qui surpassait tout ce qui a été fait dans ce genre et qui sera exposée à l'exposition universelle de Londres.

L'exposition présentait encore une longue série d'objets dus à l'administration des écoles des appanages. Dans cette institution, de jeunes garçons pris dans des familles de paysans, élevés dans la simplicité des mœurs rustiques, parvenant, par des travaux heureusement combinés, à connaître les principes rationnels de l'économie rurale

adaptés aux exigences de la vie de campagne. Pres de ces produits se groupaient quelques échantillons d'ouvrages de l'industrie confectionnés par de jeunes filles, élèves de l'école du district d'Alatyr, du gouvernement de Simborsk. Cet établissement, jointe aussi dans un but de haute sagesse, est exclusivement destiné à préparer de l'un des compagnes aux jeunes gens des écoles des appanages; dans cet ensemble de concordance perçue une idée dominante qui, dans les moindres détails, se retrouve fidèle et conséquente à elle-même, le problème de l'éducation du paysan.

Le 31 octobre dernier, la Société impériale Économique, dans une séance solennelle destinée à célébrer le jour anniversaire d'une institution qui compte déjà 86 années d'existence, a distribué aux exposants les prix auxquels ils avaient été jugés avoir droit par une commission prise en dehors de la société et choisie au sein de toutes les spécialités, de toutes les contrées et de toutes les nationalités; ces prix, au nombre de plus de 100, consistant tant en médailles d'or, d'argent et de bronze, qu'en récompenses pécuniaires; celle de 500 roubles d'argent, donnée par le meilleur cheval de trait, a été abandonnée immédiatement par le paysan Gvosdkoff, son propriétaire, pour concourir aux dépenses de la construction d'une église nouvelle qui s'élève à Saint-Petersbourg.

Cette solennité, toute nouvelle pour la ville de Saint-Petersbourg, ne put manquer de laisser des souvenirs ineffaçables dans la mémoire des nombreux exposants qui ont pu y assister.

GABRIEL PALAMPIN.

Souvenirs de voyage.

LA HAVANE.

L'arrivée de l'Ohio m'a surpris dans l'heureuse existence que des familles hospitalières m'avaient faite à la Nouvelle-Orléans. Bien qu'il ait de nombreux rapports entre cette ville et la Havane, je ne pouvais trouver, pour me rendre à l'île de Cuba, un meilleur bâtiment que ce puissant Ohio, Léviathan des bateaux à vapeur américains. Léviathan quand je relis le livre de Job, et souvent je le relis, cette lamentable égérie de la misère de l'homme, m'apparaît la peinture du monstre aquatique, comme la poétique description du colosse animé par la vapeur. Voyez vous-même et jugez :

Ses étendements ont la splendeur du feu, ses yeux sont comme la patte d'un jour.

Des boues he jadis vent des flammes comme des fougères embrasées, Des nœuds s'entrelace et une fumée comme d'une chauve-souris ardente.

Il s'élève dans sa col et la terre marche devant lui.

Il fait bouillir la mer comme une croûte profonde.

Derrière lui brille son sentier et la mer blanchit comme une tête de vicillard.

L'Ohio, construit pour transporter à Chagres les chercheurs d'or de la Californie, a une capacité de 3,000 tonneaux, deux machines de 1,000 chevaux, et des cabines pour 550 voyageurs.

Heureux l'armateur de New-York qui a eu la barbesse de lancer sur les flots ce colossal navire. Son succès fait envie à plus d'un spéculateur, qui s'accuse de n'avoir pas eu la même pensée ni le même courage. Il a mis là, dit-on, une somme de deux millions; mais en quatre voyages, il a déjà recouvré 300,000 francs. Encore quelques trajets, et son capital sera rentré dans sa caisse, et chaque année l'Ohio lui apportera gratuitement sa riche moisson.

Au point du jour, une voiture me conduisit à la levée, où les deux charbonniers du bateau lancent déjà dans l'air des tourbillons de fumée. Tandis qu'on charge encore un amas de marchandises, mes regards errent tour à tour sur la ville que je quitte à regret, sur ce fleuve, où déjà une quantité de barques et de navires balancent leurs voiles de côté et d'autre. Quel vaste tableau! quelle force vitale! A quelques pas de distance est le quartier Lafayette, où l'on ne voyait, il y a une dizaine d'années, que des cabanes éparpillées, construites par des émigrants allemands, et qui forment aujourd'hui une ville de 10,000 âmes. En face, sur l'autre bord du fleuve, est la ville de Macdonough, où s'élève l'hôpital de la Marine, l'un des plus beaux édifices de la Louisiane, et près de là, une autre ville à laquelle, avec leur amour des nomenclatures étrangères, les Américains ont donné le nom d'Alger. C'est l'arsenal maritime, le chantier de la Nouvelle-Orléans, qui, comme une grande dame, n'a point voulu avoir dans ses rives aristocratiques le bruit des marteaux, la vapeur des fournaies.

Pendant plusieurs heures, le bateau circule entre des rives ombragées d'arbres verts, parsemées de plantations de sucre et de riantes habitations. Puis ses rives s'aplatissent et s'allongent au niveau du fleuve. A la place du sol ferme où s'épanouissent les rameaux de fleurs, on brille l'orange, on ne voit plus qu'une terre meule, marécageuse, habitée seulement par quelques pilotes, qui doivent, chaque jour, observer les mouvements du Mississippi, les bancs de sable qu'il soulève et déplace à la fin de son cours, dans ses dernières convulsions.

Bien qu'il en est souvent de la grandeur des œuvres de la nature comme de celle des hommes. Dieu, en leur donnant la puissance, s'en réserve la durée. Tel qui n'a vu que l'éclat d'un règne victorieux, ne sait pas ce que ce règne peut fuir dans une morsure de loup, sur l'outrageant pouvoir d'un vil gèblier anglais. Tel qui a suivi la marche d'un fleuve dans sa plus grande largeur, n'imaginerait pas à quelle humble fin il est réservé. Le Rhin, le beau Rhin, si impétueux à Schaffhouse, si riant auprès des coteaux de Rudesheim, se perd misérablement dans les sables de la Hollande. Le Danube se divise dans les champs de la Moldavie, en faibles ruisseaux, et le Mississippi, qui a, chemin faisant, absorbé tant de ruisseaux et de rivières, tombe dans le golfe du Mexique par quatre embouchures, dont trois ne sont point prati-

quées, et dont la quatrième est barrée par une balise qui en rend le passage difficile aux bâtiments d'un fort tonnage. Nous sommes restés la pres de vingt-quatre heures à attendre un temps favorable, et ce n'est qu'en ralentissant le mouvement des machines, et en manœuvrant vers la direction d'un pilote, avec des précautions extrêmes, que nous sommes parvenus à franchir la balise. Tandis que les bateaux remorqueurs, qui viennent chercher la navires, se débattaient péniblement avec leur fardeau, plougeaient dans la vase, se relevaient et retombaient encore. Il en coûtait cher à un navire pour se faire ainsi traîner à trente lieues de distance, jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais il faut à la capitale, tous les vins de Bordeaux, des sucres de Cayenne, de la quincaillerie de Paris. Il faut à l'Europe des exportations de sucre, de coton, et, dans ce besoin réciproque de produits agricoles et industriels, la balise n'arrête personne.

Le lendemain, nous courions de toute la vitesse de nos mille chevaux sur les vagues bleues du golfe du Mexique. C'est le 1^{er} janvier : seul au milieu d'un cercle d'étrangers auxquels le hasard me réunit, je me qu'aurait bientôt probablement pour ne plus jamais les revoir, je songe à tous les vœux qui s'échangent loin de moi en ce jour, non point aux vœux frivoles ou menteurs inspirés par un usage auquel on doit galamment se soumettre, mais aux sincères vœux d'un maison amie, et aux bénédictions de la famille. Si, de tous ceux qui, à pareille époque, daignent m'inscrire sur la liste d'envoi de leurs cartes, il n'en est pas un qui s'occupe de moi, je suis bien sûr, cependant, que d'ici ma pensée s'est croisée dans l'espace avec plus d'une pensée bédèle; qu'une tendre voix a dit ce matin : A cette heure ou est-il? et qu'une mère et qu'uneœur ont prié pour moi.

Puis je songe à ce siècle dont l'année marque la moitié, siècle orangeux et terrible, si jamais il en fut, qui a ébréolé tous les trônes et donné la lievre à tous les peuples; siècle grotesque et bouffon, qui, depuis cinquante ans, promène dans le monde sa marotte et ses pelotes, se railant de l'empire des forts et des prévisions des sages; étrange et douloureux spectacle, plein de larmes d'indiquées, où l'on a vu les diadèmes des rois sauter comme des toiles, et les combinaisons des esprits les plus habiles s'évanouir comme des bulles de savon; où les géants ont été déconcrétés par les mains, et les docteurs de la loi chassés par des écoliers; où Wellington est devenu un grand homme, et Garibaldi un grand général; où les peuples se sont dépouillés de leurs ailes séréniques pour descendre dans le Forum avec la toge ce trébut.

Je ne sais pas, à dit Byron, si les anges pleurent, mais les hommes ont assez pleuré, et pourquoi? pour pleurer encore !

La génération à laquelle j'appartiens ne verra pas la fin de ce siècle; mais avant qu'elle s'éteigne, qui sait ce qu'il lui réserve de drames et de mascarades! Il est en bon chemin, et ne paraît pas disposé à lâcher si vite ce qu'il tient avec un rire diabolique entre ses deux mains, d'un côté la torche incendiaire, et de l'autre un cordon de marionnettes.

Mais loin de moi pourtant ces tristes réflexions, labyrinthe moderne, où nulle Ariane n'apporte un fil protecteur. « *Valianos Dios!* (Que Dieu nous protège!) disent les Espagnols. C'est le cri qui s'échappe de l'âme dans sa perplexité, et je suis près de ceux qui souvent le répètent dans leur joie comme dans leur souffrance.

Le quatrième jour après notre départ de la Nouvelle-Orléans, de bonne heure, tous les passagers sont réunis sur le pont; aux premières heures de l'aube, nous voyons s'élever devant nous les murailles de la baie, nous voyons le port de la Havane; étalée à droite, citadelle à gauche, canons bruyants au haut des murs, et, après cet aspect de guerre, un vaste édifice qui est une prison. Il y a de quoi élever ceux qui arriveraient là avec une mauvaise conscience. Mais à peine a-t-on dépassé les murs de la Punta et du Moro, que le regard plane sur un délicieux panorama. C'est la rade, vaste bassin de nacre et d'azur, bordé de chaque côté par un cercle de collines. C'est une masse de navires qui viennent de tous les points du globe; c'est la ville avec ses clochers, ses palais du Gouvernement et de l'Amirauté, ses maisons peintes en vives couleurs; c'est le qui inondé d'une foule de curieux et d'une foule de nègres employés au service du port, il y a là un tel mouvement, une telle apparence de bien-être et de gaieté, qu'on aspire à courir au plus vite dans cette ville si coquette et si riante. Déjà l'on a sa canne à la main, sa valise sur le pont. On demande une chaloupe, on veut partir. Patience! si la Havane avec son beau ciel, ses vertes coteaux, ses fleurs et ses parfums, apparaît à l'étranger comme une demeure féérique, il faut se rappeler que l'on n'aborde pas sur cette plage comme dans la République des États-Unis, on personnel ne s'inquiète de savoir si vous avez un passe-port, ou vous n'êtes tenu, en voyageant, de lui livrer votre nom au maître d'hôtel qui vous ouvre sa porte.

A la Havane l'autorité administrative ne se soucie nullement d'une telle liberté. Le use et la police gardent les avenues de ce paradis terrestre avec une plume de fer. La vie a une quantité de comptes à régler avec chaque navire. J'ai plus d'une fois admiré en d'autres pays ce qu'il y a d'ingénu dans l'art de lever le monde le plus innocent, et multiple le même impôt en en changeant seulement les dénominations. Sous ce rapport, je crois que celui de la Havane peut être étudié comme un modèle, et comme vous vous intéressez à tous les genres de distinction, vous ne pouvez faire moins que de vous arrêter, au moins un instant, à observer celle-ci.

Je ne vous montrerai pas le feu havanais étendant sa main sur un bâtiment espagnol, car, par égard pour la

1. « Je ne suis pas, à dit Byron, si les anges pleurent, mais les hommes ont assez pleuré, et pourquoi? pour pleurer encore ! »
 2. « *Valianos Dios!* (Que Dieu nous protège!) disent les Espagnols. C'est le cri qui s'échappe de l'âme dans sa perplexité, et je suis près de ceux qui souvent le répètent dans leur joie comme dans leur souffrance. »
 3. « *Valianos Dios!* (Que Dieu nous protège!) disent les Espagnols. C'est le cri qui s'échappe de l'âme dans sa perplexité, et je suis près de ceux qui souvent le répètent dans leur joie comme dans leur souffrance. »
 4. « *Valianos Dios!* (Que Dieu nous protège!) disent les Espagnols. C'est le cri qui s'échappe de l'âme dans sa perplexité, et je suis près de ceux qui souvent le répètent dans leur joie comme dans leur souffrance. »

méra-patrie, il ne lui demande qu'un modeste tribut de quelques centaines de pesos. Pour juger de l'étendue de ses conceptions, il faut le voir aux prises avec un bâtiment étranger apportant des denrées étrangères. D'abord il lui faut payer un droit de douze reaux par tonneau, ensuite un droit de drague ou droit de quai, droit de visite de la douane, droit de débarquement, second droit de visite de la douane, droit d'acquies de cette même douane et de timbre de ce même acquies. Vous croyez que c'est tout? Non pas; nous ne sommes guère qu'à la moitié de cet habile fisc. Vient ensuite un impôt de 12 à 15 pesos (60 à 75 fr.) pour la traduction du manifeste, pour les honoraires des employés et ceux du capitaine du port, et ceux du gouverneur, qui, jusqu'à présent, n'a encore rien pris pour lui, ensuite le droit de phare, la patente de santé et la visite de l'officier de santé. Ces divers tributs réunis forment pour un bâtiment de 300 tonneaux la somme de près de 5,000 fr.

A présent, dites-vous, ce bâtiment, qui a si bien ouvert sa bourse, peut au moins librement charger son fret et peut-être même recevoir un droit d'exportation pour les denrées indigènes. Dans un pays d'une contrée il en est ainsi, le fisc havanais n'agit point de la sorte. Du moment où un navire étranger entre dans la rade, jusqu'à celui où les matelots levent l'ancre, il le tient sous sa griffe. Il lui impose un droit de 1/4 pour 100 sur plusieurs produits qu'il veut chercher à la Havane et de 12 à 2 pour 100 sur le tabac.

La police à aussi sa taxe. D'abord elle oblige le voyageur à faire viser son passe-port par le consul espagnol de la ville où il s'embarque pour l'île de Cuba, ce qui constitue un premier impôt de deux pesos (10 fr.); ensuite elle prend ce même passe-port, le met dans ses archives et le remplace par un extrait de papier que l'on paye 8 piastres (40 fr.). De plus, il n'est pas permis de poser le pied sur le sol de l'île sans l'entrevue d'un habitant du pays, qui se porte garant de votre moralité et de votre catholicisme. Comment obtenir cette caution en restant aux ancrés sur le pont d'un bâtiment? Voilà un singulier problème. Heureusement vous n'avez pas besoin d'en chercher la solution. Il y a dans tous les ports de l'île un certain nombre de braves gens, qui viennent eux-mêmes, de leur plein gré, vous demander s'il ne vous serait pas agréable qu'ils répondissent de votre vertu, bien entendu que vous acceptez avec empressement cette aimable proposition, et bien entendu aussi que vous devez une honnête récompense à un tel acte de dévouement; trois à quatre pesos c'est le moins; en sorte qu'avec le prix de la chaux qui conduit votre malle à terre, de la charrette qui la transporte à l'hôtel, il en coûte au plus modeste voyageur une centaine de francs pour traverser le qui de la Havane.

Qu'est-ce que 100 fr. dans ce pays dont le sol se couvre si aisément d'une moisson d'or? On n'emploie pas ici notre mesquine façon de compter. Fin des châtions de papier par lesquels les banquiers des États-Unis représentent le numéraire absent! Un negre en venait une liasse par terre qu'il ne se baisserait point pour la ramasser. Si de nos gros-terres pièces de cuivre l'on ne les connaît qu'à pas de chat, la plus petite monnaie de l'île est le medio d'argent, qui vaut 25 c. Le peso se dépense comme le franc, et la Havana jette sur un comptoir l'once d'or (87 fr.) avec la même aisance qu'un de nos éléphants tire de sa bourse un napoléon.

J'ai connu, il y a quelques années, en France, un jeune beau, allié d'un grand chagrin, celui de ne pouvoir gaspiller, dans la splendeur de Paris, plus de 100 fr. par jour. Si la révolution de 1848 ne l'a pas guéri de cette maladie, qu'il vienne à la Havane, il y trouvera un prompt remède. Heureux ceux qui séjourneront ici avec une traite qui leur permet de se laisser aller à toutes les séductions du luxe et de la mollesse! Plus heureux encore ceux qui n'y apportent qu'une humble fortune, mettent leur joie dans la contemplation d'une belle nature, qui leur donne gratuitement l'éclat de ses rayons célestes et les caresses de ses brises ébouriffées.

C'est là la facile bonheur dont j'ai joui à la Havane. Il est vrai que j'y suis arrivé dans la meilleure saison, c'est-à-dire en hiver. La bonne madame Dallery, en me recevant dans son hôtel, me disait: Vivez, monsieur, comme cette chambre est fraîche et aérée. Etiré au frais dans ce même mois de janvier, qui vous oblige à calefeuter votre appartement et à attiser le feu de votre cheminée, c'est ici le grand point. Dans le jour, portes et fenêtres sont ouvertes et les vitres remplacées par un rideau flottant; le soir, nous ne trouvons sous notre moulture qu'un sommier en matelote. Le lit se compose d'une toile tendue sur un châssis et de deux draps. C'est dur, mais frais. Que voulez-vous de plus? Comment vit-on en plein été? ceux-là le savent, qui, dans la région des tropiques ont subi les ardeurs de la canicule. Nulle terre en ce monde n'offre à l'homme un asile où il puisse oublier l'amère sentence de la Bible: *Humo natus a pulvere, hinc virens, nullis reptat moribus*. Le Nord a ses longues nuits noires, ses tourbillons de neige, ses vents qui glacent l'haleine sur les levres. Les contrées de l'Orient et du Sud, perles des océans, corbeilles de fleurs du globe, ont leurs plantes vénéneuses, leur ciel embrasé et la peste et la fièvre jaune, qui les surprend dans leur voluptueuse mollesse, comme le glaive de l'ange exterminateur.

Il y a des années où le sombre fantôme de la fièvre jaune semble s'assourir sur les rives de la Havane, on a sa faible apparence on pourrait le croire épuisé et prêt à s'évanouir. Puis soudain, comme si dans ce repos trompeur il n'avait fait que recueillir ses forces et rassembler ses dards empoisonnés, il reparait plus terrible que jamais, sillonnant toutes les mers, marquant d'un signe fatal toutes les portes, frappant de sa main déclarée les vieux habitants du sol et surtout les étrangers.

D'un dernier, au mois d'août, les navires étrangers dans la rade ressemblaient à ceux que les matelots désertent dans le port de San-Francisco. Seulement ce n'était pas pour courir à l'éblouissant plaisir que les matelots et les officiers

abandonnaient le pavillon national; c'était pour s'en aller chercher à l'hôpital un remède à leur torture, pour être ensevelis dans un cimetière étranger, en se souvenant à leur dernier moment de leur frs Escuat, de leur belle Giroude.

Et dulca moriens emensioitur Argos.

Avec deuil de la Havane se joignait celui d'une autre plage plus redoutable encore, de la plage mortelle de Vera-Cruz et de Tampico. Un jour la vigie du gouverneur par un feu de camp, qu'un homme y a été comme la sapinette essayant de reculer dans son labour. Le capitaine Jackson, qui commandait ce navire, avait quitté Tampico avec sa femme, ses deux enfants en bas âge et sept matelots. Quelques jours après son départ, les sept matelots sont sans par le vent du *rombo* et meurent l'un après l'autre. Le capitaine et les enfants, atteints du même mal, restent dans leur lit hors d'état de se mouvoir; la femme avec le courage surhumain que lui donne sa foi en Dieu, jette les cadavres à la mer, cargue une partie des voiles, prend la barre du gouvernail, soigne son mari et ses enfants, et grâce à un vent favorable qui sert son admirable résolution, dirige vers l'île de Cuba le navire, jusqu'au moment où son mari se levant de sa couche peut lui venir en aide. Elle arrivait ainsi après quarante jours de navigation, timide et modeste, baissant les yeux sous sa cape noire quand on lui parlait de son énergie vertu, et n'ayant pas l'air de se douter quelle venue d'accomplir une œuvre devant laquelle la pensée de l'homme le plus déterminé eût reculé avec effroi. Si l'armateur de ce bâtiment à du cœur, il doit une belle récompense à celle qui, dans un tel désastre, a sauvé son navire et sa cargaison.

En hiver, la fièvre jaune s'endort sur ses sombres troyées, et la Havane rit, chante et travaille, ou se berce dans son heureuse nonchalance, sur son sol fertile, sous son ciel étincelant, comme si nul fléau ne l'avait atteinte et ne devait jamais l'atteindre. Des matins, elle s'éveille comme une cueuvée d'abeilles au vent frais qui lui vient de la mer, aux brillants clairs qui dorment ses collines. L'animation de l'intérieur des habitations se joint à celle du dehors. Je ne sais qu'un philosophe antique disait qu'il voudrait que sa maison fut de verre, pour y livrer son existence à tous les regards. Ici, son rêve est presque réalisé. Au delà du seuil de chaque demeure est le *patio* avec ses galeries circulaires, où la famille passe une partie de la journée, et chaque façade a ses larges fenêtres, ses balcons et ses maglans, voiles par des persiennes, défendus par des grilles; mais si souvent ouverts, qu'on peut dire que chacun est en plein air, et que la population entière ressemble à une ruche d'abeilles bourdonnant autour de ses alvéoles. A l'heure où le bourgeois anglais se tient renfermé au haut de son pater, derrière une triple barrière de portes; à l'heure où nos belles dames de Paris n'ont point encore tiré les rideaux de leurs fenêtres, le bourgeois de la Havane a déjà, de sa fenêtre, salué un voisin; le marchand a enlevé les panneaux de sa boutique, et la jeune fille est sur son balcon, comme si elle attendait un Roméo.

Si les lieux de la terre sont inégalement répartis, Dieu a du moins créé aux hommes la communauté de l'espace atmosphérique et de la lumière, et les Havanais jouissent de cette communauté fraternellement.

Pour un étranger avide de tout voir, il y a là deux spectacles: spectacle des maisons, dont il n'est pas besoin qu'un Asmodee enlève les toits pour qu'on en voie au moins les silhouettes, et spectacle des rues, bruyant et curieux; à droite et à gauche, le trottoir sillonné par une quantité de passants blancs et noirs, liemens au teint d'olive, créoles au léger costume, Américains et Européens; au milieu des troupeaux de mules qui s'avancent à pas lents, comme la forêt de Bernam, la tête et le corps ensevelis sous des amas de tiges et de maïs verts; de lourdes charrettes chargées de denrées agricoles et attelées de deux bœufs monstrueux, et la volonte, la légèreté et coquette volante. Je ne sais comment, d'après la description que j'en avais lue, je m'étais figuré cet équipage havanais comme un gros-pneu véhicule; c'est la flexible karra du Nord, avec laquelle on voyage si vite en Suède et en Norvège, mais une karra considérablement perfectionnée et embellie: un long tronçon qui lui donne un agréable balancement, deux roues hautes et larges, qui, à moins que l'essieu ne se rompe, rendent toute chute impossible. Au milieu de ces deux roues, une caisse comme celle de nos cabriolets, élégante et tapissée à l'intérieur, ombragée à l'extérieur, sur le devant par un triangle d'étoffe, qui s'élève pour préserver le visage des rayons du soleil, sans obstruer la vue de côté et d'autre. La volante est conduite par un negre, qui s'élançe d'un pied agile sur la selle de sa mule, avec la selle ronde, ornée de zébrures de diverses couleurs, avec le sombrero, les bottes à l'écuire descendent jusqu'à la cheville, et laissant de la a ses soulers briller l'éclat de sa peau noire. Telle est la volante biale, qui, dans chaque quart de, offre pour quelques reaux ses services aux passants, et quand une fois on en a usé, et quand on a connu la rapidité de sa marche et l'humble soumission de son cocher, on ne peut que prendre en grande pitié nos lourdes citadines et nos misérables fiacres.

La volante est, du reste, à peu près le seul équipage que l'on trouve à la Havane. Chaque riche marchand, chaque bon bourgeois veut avoir la sienne. Celle-ci est convertie d'ornements en argent et de tapissures de satin. Dans beaucoup de maisons on la remplace, comme un meuble précieux, dans la salle même ou la famille se rassemble et reçoit ses visites. Une de ces volantes attelée de deux mules, avec son postillon noir, portant le chapeau et la veste à zébrures, est certainement l'une des voitures les plus utiles et les plus aristocratiques qui existent dans le monde tropical.

Entre cette ville et celles des États-Unis il y a un tel contraste, que je ne sais où je pourrais en voir un plus complet. L'Américain est... Mais faisons les Américains. Le Havanais a l'exquise courtoisie de l'Espagnol, et emploie souvent ces

galantes formules: *Mi cosa es a la disposicion de Usted.* — *Soy todo al servicio de Usted.* Si en ne peut prendre à la lettre ces protestations, pas plus que notre *tres-humble serviteur*, on aurait tort cependant de les considérer comme de vaines paroles. Le Havanais accède à l'étranger avec urbanité, lui ouvre sa demeure avec confiance, et parvient sans effort à la lui rendre agréable, par le seul fait de son caractère franc et généreux. Il aime le luxe, les fêtes, les fantaisies brillantes, et, à son grand dam, aussi les jeux basards.

Les navires, mais ont du climat comme de la terre les fruits. La grille et la culture peuvent modifier ces fruits, mais on n'en fait point disparaître l'essence primitive.

Enfant heureux d'une nature qui de tout côté sourit à ses regards, lasme ses sens, le planteur havanais, dans le plein essor de sa vie, ne comprend guère le plaisir que le dote Allemand peut éprouver à se tenir, pendant de longues heures, enfermé dans une retraite austère, scrutant à la lueur d'une lampe les horizons plus philosophiques de Hegel. Il ne peut, entre son horizon vermeil, sous son ciel d'azur, s'envelopper, comme le Anglais, d'un nuage ossianique, jusqu'à ce qu'il y perde, comme dans une machine pneumatique, son dernier souffle. En voyant à chaque saison verdoyer ses champs, fleurir ses oranges, il ne peut, comme une araignée de comptoir, filer sans cesse sa toile, pour y attendre après la proie du jour celle du lendemain. Si de ses études de collège il lui reste quelque goût classique, s'il lit Horace, je pense qu'il goûtera surtout son *Carpe Diem*. S'il lit Lamartine, il préférera à ses plaintives élégies les stances où le mélodieux poète chante l'hygiène anaëroïque:

Cueillez, cueillez la rose au matin de la vie.

Dans les joies du présent, si fugitives qu'elles puissent être, il ne se laissera point troubler par les préoccupations de l'avenir. Si l'année est bonne, il en dépense également le revenu; si plus tard la récolte est moins abondante ou ne se vend plus au même prix, il se trouvera, il est vrai, comme l'innocente cigale, forcée de reconstruire à la judaïque fourmi, qui lui fera payer cher son assistance.

Le fait est qu'un grand nombre de plantations superbes sont grevées d'hypothèques, et, par le cumul des prêts successifs et des intérêts, tombent peu à peu entre les mains des économes catalans. Le taux légal de l'intérêt est de 12 pour 100; il est toléré à 20, et monte très-souvent, par des transactions particulières, à 36. Sous le poids de ces terribles engagements, le planteur n'en continue pas moins à tenir un riche état de maison, à courir aux combats de corps et à se livrer à tous ses fastueux caprices. Quoiqu'il arrive, il aura du moins savouré sans crainte la coupe de sa destinée; et quand il en aspire la dernière goutte, il peut dire avec Thea: *Ich hab gelebt und geliebt* (j'ai vécu, j'ai aimé).

De cette sphère aristocratique, les habitudes de décorum extérieur et d'urbanité descendant jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. Le *mob*, pas même le *mob*, qui signifie carnal, mais le *bes* peuple américain est certainement ce qu'il y a de plus grossier et de plus brutal dans le monde civilisé. Pour mon compte, j'aimerais mieux vivre avec les pauvres Espagnols qu'avec ce ramassis d'insolents faquins qui forment la base de la plus vaste des républiques. A la Havane, je n'ai rien vu qui ressemblât à une populace; je n'ai trouvé que des corporations de manoeuvres et d'artisans à l'air vil, à la physiologie ammie, complaisants et serviables. On peut les laisser entrer sans crainte dans un appartement; ils ne souillent point le parquet de leur jaune salive, et ils ont des mouchoirs de poche.

X. MARMIER.

(La fin au prochain numéro.)

Correspondance.

M. A. Z. — Mille remerciements et compliments, Monsieur. Nous attendons le jour qui doit fournir l'a-propos.

M. B. de Brest. — Top tard pour cette semaine; il sera encore temps dans huit jours.

M. B. de L. — Il y a tout un recueil sur ce sujet; mais nous ne pouvons croire, Monsieur, que cela puisse intéresser un grand nombre de nos lecteurs.

M. A. de C. à Turin. — Nous remercions, Monsieur, la suite de ces publications, qui est effectivement réclamée par quelques abonnés.

M. T. M. à Dijon. — Nous demeurons dans les mêmes dispositions et attendons votre envoi pour en juger.

M. G. à Lyon. — Nous pensons, Monsieur, qu'il est convenable de laisser reposer un peu cette question, dont la solution n'est pas encore trouvée. Il n'y aurait aucun profit pour vous à publier en ce moment votre idée; mais nous nous en souviendrons si la question publique, épuisée à l'heure qu'il est, revient vers ce problème.

M. A. V. à Bruxelles. — Le dessin annoncé hier nous est parvenu aujourd'hui, merci.

M. B. A. à Berchem. — Il y a un bon sentiment et de l'exécution dans la méthode, peut-être un peu de lourdeur dans l'accompagnement. G. B.

Les Défenseurs de Montevideo (1).

PORTRAITS D'APRÈS LES ÉPREUVES DE DAGUERROTYPE,

COMMUNIQUÉS PAR LE GÉNÉRAL GODEFROY.

Paris, 6 décembre 1850.

Au moment où la sanction du traité Le Prédou doit être soumise à l'Assemblée législative, nous pensons que les por-

1. Le général Paredes y Olaso, ancien ministre de la guerre, récemment de retour à Paris, a été admis en audience particulière du Président de la République en qualité de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la République orientale de l'Uruguay vers la République française.

traits, pris sur natura, des personnages les plus remarquables de la République de l'Uruguay, se sont vus avec intérêt par les lecteurs de l'Illustration.

Montevideo est un non connu aujourd'hui de toute l'Europe; ses malheurs, sa constance, son courage, son patriotisme ont produit ce résultat, et ont attiré les regards du monde sur cette petite mais vaillante République.

Il y a exactement huit années qu'ont lieu, dans l'Entre-Rios, le combat d'Arroyo-Grande, dans lequel l'armée Montevideenne fut entièrement anéantie. Après cette sanglante bataille, le pays resta sans défense; il n'avait plus ni soldats, ni matériel de guerre; ses finances étaient épuisées: tout enfin semblait annoncer que l'armée victorieuse n'avait autre chose à faire qu'à prendre possession du pays.

Il devait en être ainsi, s'il n'était vrai que l'amour de la patrie peut enfanter des prodiges.

Les vainqueurs d'Arroyo-Grande formaient une armée de 48,000 hommes, l'armée la plus forte que le pays ait présentée en ligne. Cette armée traversa l'Uruguay, et arriva, sans obstacle, en vue de Montevideo.

En même temps que la tête de ses colonnes se dirige sur la ville, l'escadron du dictateur Rosas jette l'ancre à l'entrée du port, et Montevideo, investie par mer et par terre, paraît n'avoir plus qu'à demander merci devant ses ennemis.

Mais, au lieu de jeter un cri de grâce, Montevideo ose opposer la guerre à la guerre, et, de ce jour-là, commence cette lutte meurtrière qui se prolonge encore aujourd'hui, et dont on ne peut prévoir l'issue, un milieu de toutes les complications politiques qui ont obscurci la véritable question d'intérêt commercial.

Le peuple montevideén, surpris jusque dans ses rêves, ébaubi à la hâte de chétifs tranchements; tout citoyen se fait soldat, et ceux qui ne peuvent prendre les armes se dévouent aux soins des hôpitaux et à la fabrication des mu-

militaires. Il a commandé en chef dans quatre des plus grandes batailles qui ont été livrées dans ces pays, et qui ont eu pour résultat la destruction complète des armées qui lui étaient opposées.

Dans sa patrie, il a été successivement chef d'état-major, ministre de la guerre, gouverneur de Buenos-Ayres, de Cordova et d'Entre-Rios, protecteur des provinces de l'intérieur et directeur de la guerre contre le général Rosas. Général en chef de l'armée improvisée pour la défense de Montevideo, il sut, par son habileté et par ses talents, en former cette phalange de défenseurs qui ont pu résister si longtemps à leurs nombreux ennemis.

Le général Paz mérite aussi d'être cité comme administrateur intègre; il est profondément religieux et sincèrement dévoué à son pays et à ses amis; il jouit enfin d'une belle et juste renommée de probité et de loyauté, que ses ennemis même ne lui ont jamais contestée.

Le colonel don FRANCISCO-TAJE. Dans une armée où les occasions de dévouement se présentent chaque jour, le colonel Taje joint de la réputation du plus brave.

On peut affirmer qu'en ne s'est pas battu une seule fois à Montevideo sans que le colonel Taje n'ait teint sa lance du sang ennemi, sans qu'il n'ait laissé traces de ses blessures sur le champ de bataille.

C'est avec le siège qu'il débuta dans la carrière militaire. Il se sacrifié à sa patrie toutes ses pensées et toute sa fortune noblement acquise.

Jeune, beau, spirituel, énergique, impartial, il est adoré de tous ses compagnons d'armes; d'une modestie excessive, il est peut-être le seul à ignorer tout ce qu'il vaut pour son pays.

DON ANTONIO LAMAS, ministre plénipotentiaire de la République orientale au Brésil, se distingue comme l'un des

plus hautes intelligences du pays; il est ce même temps un de ses plus chauds patriotes.

Jeune encore, il s'est consacré au service public, sans cependant cesser de poursuivre ses études littéraires et politiques.

Déjà, avant le siège, il avait rempli les fonctions les plus importantes et, depuis, il a été successivement directeur de la police et ensuite ministre des finances; il s'est surtout fait remarquer par sa fermeté et son infatigable activité. Il est un des hommes qui le plus ont contribué à soutenir la défense de Montevideo. Il maintient au Brésil, d'une manière digne de ses talents, les principes qui constituent cette défense.

Fondateur et président de l'Institut historique et géographique de Montevideo, membre de cet institut au Brésil, don A. Lamas est aussi un des premiers poètes de la Plata. Il possède une instruction immense et, comme écrivain, une réputation incontestée.

Le colonel don JOSÉ VILLAGRAN. Dans les combats de chaque jour qui se livrent sous les murs de Montevideo, les assésés ne peuvent opposer à la nombreuse cavalerie de l'ennemi qu'une force réellement insignifiante en cavalerie. Aussi ce service ne se fait-il que par ces hommes choisis et de bonne volonté, et cette situation donne-telle lieu à un singulier spectacle.

Vingt à trente cavaliers s'avancent hardiment contre un nombreux escadron et se jettent avec une audace inouïe au milieu de la plus terrible mêlée de laquelle ils sortent couverts de sang, mais portant la tête haute et le regard plein d'orgueil.

Au premier rang de cette poignée de braves, on en distingue deux surtout. L'un aux cheveux blancs comme la neige, l'autre dans la force de la jeunesse; l'un c'est Taje, l'autre c'est Villagran.



DON JUAN MANUEL SARAVIA, président actuel de la République orientale de l'Uruguay.



Le général DON JOSÉ MARIA PAZ.



Le colonel DON FRANCISCO-TAJE.

ditions de guerre. Il n'est pas une famille où l'on ne puisse citer les plus nobles sacrifices et les plus grands exemples de patriotisme, pendant ce long siège de huit ans.

Il n'est donc pas surprenant que dans une pareille crise aient surgi quelques hommes remarquables, et par les qualités éminentes dont ils ont fait preuve, et par les services importants qu'ils ont rendus à leur patrie. Il en est plusieurs dont nous avons pu nous procurer les portraits, et nous les reproduisons ici avec une courte notice sur chacun d'eux. Nos lecteurs trouveront, assurément, quelque intérêt à connaître ainsi les acteurs les plus marquants dans le terrible drame qui se déroule sur les rives de la Plata.

DON JUAN MANUEL SARAVIA, président de la République orientale, était, avant la guerre, l'un des plus riches propriétaires du pays. Aujourd'hui, il ne possède presque plus rien, ayant fait le sacrifice de son immense fortune pour la défense nationale.

Sa carrière politique date de 1810; depuis lors, il n'a cessé d'occuper les postes les plus éminents dans la République; il s'est toujours distingué par une probité sans tache et par toutes les vertus.

Quatre fois député de l'Assemblée, deux fois sénateur, il se trouve aujourd'hui élu, pour la troisième fois, président de la République, et jouit, de la part de ses compatriotes et de tous ceux qui le connaissent, de l'estime la plus méritée.

Le général don JOSÉ MARIA PAZ, né dans la République Argentine, consacra ses services à son pays, dès les premiers jours de la révolution sud-américaine.

Sa carrière militaire est l'une des plus glorieuses de ces contrées. Dans les grades inférieurs, il sut se distinguer par sa valeur et son sang-froid, par un grand amour de l'ordre et une parfaite connaissance de la guerre.

Général, il n'a été surpris par aucun autre en capacité,



DON ANTONIO LAMAS, ministre plénipotentiaire de la République orientale au Brésil.

Villagran, âgé de 70 ans, marche courbé par l'âge; mais dès qu'il aperçoit l'ennemi, il se redresse comme par miracle; son regard s'anime, et les hommes les plus vigoureux n'attendent pas impunément le choc de sa lance ou de son épée.

C'est ainsi que, pendant quarante ans, le colonel Villagran a servi sa patrie sans jamais démentir une seule fois ni son indomptable valeur ni la bonté naturelle de son caractère.

Le colonel don BERNARDO SILVEIRA. Au mois de mars 1814 le général Rivera éprouva un grave échec au combat de la India-Muerta. Il allait passer sur le territoire brésilien avec les débris de cette armée en déroute, lorsque des rangs sort un homme qui s'écrie: « Je n'abandonne pas la patrie, moi; je veux mourir sur son sol. »

Cet homme était Silveira, alors lieutenant colonel. Une centaine de soldats suivirent cette généreuse résolution, et, pendant deux années, Silveira fit avec cette faible troupe une guerre terrible à l'ennemi vainqueur. Poursuivi avec acharnement, il se vit un jour entouré par des forces bien supérieures, et, après avoir vu tomber à ses côtés tous ses soldats, il parvint à s'échapper en se frayant, l'épée à la main, un passage à travers les rangs ennemis. Le colonel Silveira est une des gloires les plus pures de l'armée orientale.

Le docteur don FERNAN FERNANDEZ, président de l'Assemblée nationale et chirurgien en chef de l'armée, a consacré sa vie au service de la patrie. Pendant toute la durée du siège, il n'a cessé de rendre les services les plus importants.

Un patriotisme à toute épreuve, il est en même temps doué d'un caractère bienveillant, doux et affable: c'est un ami loyal et un médecin distingué.

Le colonel don MANUEL FERRE est au service depuis 1810. Il se distingue par son patriotisme, par son courage et par sa sévérité dans la discipline. Il fut un des trente-deux

Orientaux qui, en 1825, accompagnèrent le général Lavalleja, lorsque celui-ci exécuta l'audacieuse pensée d'entreprendre la délivrance de son pays, dominé alors par une nombreuse armée étrangère.

Le général DON ANACLETO MEDINA est un des plus vaillants soldats de la Plata. Il compte quarante ans de services militaires, treize campagnes et quinze batailles rangées. Il a été successivement chef d'avant-garde et chef de l'état-major de l'armée.



Le général DON ANACLETO MEDINA.



Le colonel DON BRIGIDO SILVEIRA.



Le colonel DON JOSÉ MARIA SOLSONA, commandant le bataillon du 5^e de ligne.

Le colonel DON MARCELINO SOZA.
En 1814, il fut atteint par un boulet de canon et fut ainsi élevé à sa patrie et à ses compagnons d'armes. On l'appelait l'I Hector de la nouvelle Troie : il a conquis ce nom par des hauts faits dignes des héros d'Iliade, et qui aujourd'hui sont le sujet de chants populaires sur les deux rives de la Plata. L'armée orientale est à juste titre fière des belles actions de son héros.

Les colonels DON JOSÉ MARIA SOLSONA et DON JUAN ANTONIO LEZICA débâtèrent dans la carrière militaire en même temps que commença le siège de Montevideo. C'est par des actions brillantes sur le champ de bataille qu'ils sont parve-



Le colonel DON MARCELINO SOZA.



Le colonel DON JOSÉ VILLAGRAN.



Le lieutenant-colonel DON ANTONIO SUSINI, commandant la légion italienne.



Le lieutenant-colonel DON JUAN ANTONIO LEZICA.

nus au grade qu'ils occupent aujourd'hui, et chaque grade qu'ils ont ainsi conquis a mérité l'approbation de l'armée. Le premier commande le bataillon du 5^e de ligne; le second, le bataillon *Resistencia*. Tous deux sont jeunes, tous deux sont bien dignes de tenir une place distinguée parmi les défenseurs de Montevideo.

Le colonel Solsona réunit à son grade dans l'armée les fonctions de député et de conseiller d'Etat.

Le colonel DON JOSÉ ANTONIO COSTA, chef d'état-major de l'armée du général Rivera, a occupé le poste de ministre de



DON FIRMIN FERREIRA, président de l'Assemblée nationale.



Le colonel DON MANUEL FREYRE.



Le colonel DON JUAN ANTONIO LEZICA, commandant le bataillon *Resistencia*.

à la guerre. Excellent officier de cavalerie, vrai patriote, il compte beaucoup d'années de loyaux services.

Le lieutenant-colonel DON ANTONIO SUSINI, chef de la légion italienne, est au nombre des étrangers qui se sont généreusement dévoués à la défense de Montevideo.

De même que tous ses compatriotes, Susini a continué son service pendant huit ans, sans toucher la moindre rétribution. Le lieutenant-colonel Susini est un jeune homme brillant sur le champ de bataille, et rempli d'enthousiasme pour les idées de gloire et de liberté.

AD. D'ILLASTREL,

Ancien gouverneur de Martín-García (Plata).

faveur de tout chrétien qui voulait se racheter du devoir d'aller combattre les infidèles, n'offre plus en réalité aujourd'hui aux fidèles qu'une indulgence plénière qui les exempte du maigre dans certains cas où les nœts gras sont

défendus par l'Eglise; tout le monde regarde comme un devoir impérieux de s'en munir, et se la procure dans des boutiques spéciales où chacun des exemplaires qui y sont distribués se paye, suivant la condition sociale de celui qui

les achète, depuis 3 réaux (75 centimes) jusqu'à 16 duros (environ 60 francs). Cette contribution religieuse, destinée à être distribuée en aumône aux pauvres et en vêtements aux orphelins, et qui



Procession en mémoire de la bulle de la sainte croisée en Espagne, le 30 novembre 1830, d'après un croquis envoyé par M. G.-G. Andrien.

ne s'élève pas à moins de 10 ou 12 millions chaque année, est encaissée par un haut dignitaire ecclésiastique ayant rang d'évêque, qui, avec le titre de commissaire de la Croisade (*comisario de Cruzada*), habite dans Madrid un hôtel splendide, au-dessus de la porte duquel sont sculptées les

armes de la Croisade : une croix de queue en champ d'argent, entourée de cette légende : *In hoc signo vinces*. Le commissaire en exercice en 1829 était un ancien muletier, don Manuel Varela, devenu fameux par le *Stabat* que Rossini composa spécialement pour lui et lui dédia, en remerciement

d'une fête somptueuse que le prélat donna au célèbre compositeur lors du voyage qu'il fit en Espagne, en 1830, fêto dont les recherches culinaires ne le cédaient en rien, dit-on, aux menus extraordinaires dont l'histoire romaine nous a conservé les détails. G. FALAMPIN.

Urbi et orbi.

Traduction libre : *A nos abonnés.*

L'Illustration est en mesure de pouvoir annoncer une série de publications du plus haut et du plus piquant intérêt, sur tous les sujets compris dans son cadre encyclopédique. Jamais, depuis qu'elle existe, elle ne s'est trouvée en possession de travaux plus importants et de dessins aussi variés, aussi curieux. Jamais les écrivains et les artistes aimés de ses lecteurs ne lui ont apporté un concours plus actif et plus zélé. Gavianni nous adresse de Londres des études et des fantaisies ou son rare talent se révèle sous un aspect toujours nouveau et charmant. Valentin nous revient d'Afrique, après un voyage de huit mois, avec des *albums* où il a recueilli, dans l'oubli sa vérité originale, la vie de ces peuples dont nous ne connaissons que l'existence officielle et dont il a pénétré, jusque dans les plus petits détails de leurs habitudes sociales et privés, le caractère, l'attitude, la physiologie et le costume.

Nous publions successivement les études de Valentin et de Gavianni, sur lesquelles nous appelons l'attention de tous ceux qui savent lire dans un dessin, la pensée profonde ou le caprice spirituel d'un artiste inspiré. C'est comme œuvres à part et indépendamment de leur lien avec le plan général de l'Illustration, que nous annonçons ces précieux travaux; mais nous ne laissons pas d'insister sur ce qu'ils ajoutent de valeur aux articles spéciaux dont ils forment le magnifique accompagnement.

Nous citons sur une ligne parallèle nos autres collaborateurs qui suivent de plus près notre travail quotidien, et méritent également notre reconnaissance, justice par le goût et l'approbation de nos abonnés. Janet-Lango, Pharamond Blanchard, le nard, Freemann, Marc, toujours prêts à traduire de leur habile crayon les scènes qui s'offrent chaque semaine à la curiosité publique ou à l'engouement de l'histoire contemporaine; tels sont ces noms connus des lecteurs de l'Illustration. Mais combien d'autres, comme Karl Girardet, Français, Champou, et dans un autre genre, Cham, Briell et Slop, apportent une page détachée de leur œuvre au tableau que nous composons de la t de tableaux divers? Combien de talents appelés par nous ou fournis par occasion leur contribution volontaire? Notre collection le montre, et notre programme le montrera encore mieux.

La rédaction de l'Illustration peut vanter ses dessinateurs; il ne convient pas qu'elle se loue elle-même. Les lecteurs lui rendront cependant cette justice qu'elle a su vanter une prévention née de la concurrence redoutable que le crayon fait à la plume devant le public qui voit par les yeux avant de voir par l'esprit. Il ne tendrait qu'à nous de citer des témoignages d'une autorité irrécusable et qui nous classent de

la manière la plus flatteuse comme revue de l'histoire universelle; bornons nous contentement à mériter de tels suffrages, ce qui vaut mieux que de les publier.

Nous touchons à une époque délicate pour les recueils du genre de celui-ci : à l'exposition annuelle des beaux arts, qui va s'ouvrir chez nous, succédera cet immense concours de l'industrie universelle, qui se prépare à Londres pour le mois de mai. Nous accorderons à chaque chose sa place, selon son importance relative; mais nous ne perdrons pas de vue que la variété est le principal appât de la curiosité. Nous donnerons à l'exposition des beaux-arts son développement habituel. Quant à l'exposition de Londres, c'est surtout un intérêt anglais, et, après y avoir servi deux fois ou trois numéros la part qui revient à la Franco et au resto des exp-sants, nous laisserons la presse de Londres exploiter cette curiosité, pour amuser pendant des mois son auditoire. S'il y en a un qui aime à entendre sans lui la même note jouée par la même trompette, ce qui équivaut, dans l'ordre intellectuel, au régime d'un éternel rosif avec une éternelle pomme de terre sans sel.

Le Monde occulte ou les Mystères du Magnétisme, précédé d'une introduction sur le Magnétisme par le père Lecouvaux, par M. Henri Duval, chez Lacombe, galerie Vivienne.

Nous avions prédit à M. Henri Delaage qu'il se ferait brûler dès que l'Esquillon nous serait un brin redonné, ce qui ne saurait être bon; mais il n'a tenu compte de nos avertissements, et voilà ce jeune cabaliste qui, se joignant de nouveau, malgré nos horripilations, de la vengeance divine, méprisant la foudre et arguant le fait, lance hardiment dans le monde littéraire, public et occulte, un second volume mystique, d'un appert trop clairement que ce jeune inspiré a un commerce suivi avec les esprits invisibles. C'est en vain qu'il invoque et appelle à son aide, comme un locheur protecteur, le nom du père Lacarderie; la précaution est habile, mais elle ne nous rassure point. Mais n'anticipons pas sur les catastrophes qu'un accès de somnambulisme causé par la terre, entre onze heures et minuit, des périodes extatiques de notre jeune flammeur; nous lui prévoyons dans le boudin. Nous avons besoin de croire avec lui que « le sphinx hurle laisse bien tomber ça et là quelques lambaux de son secret, mais qu'il s'essaie aussitôt dans ses dents comme une proie lâchée à regret, et qu'ainsi nos pressentiments sont fantasmagorie toute pure.

Il ne faut pas être sancer pour produire à cette nouvelle publication de M. Delaage tout le sarcasme de son année (*Perfection contre sa son leque*). Le moment est prolatau l'homme, maître de sa planète et du monde à brisque, aspirant à s'élever de ces conquêtes de ordains délaigués, sans prix à ses yeux, vers les mystères jusque ici insondes du monde moral, et déjà cette évolution s'annonce par les empreintes, l'avidité curieuse de la foule pour tout ce qui de près ou de loin se rache au

travail de la science. Il ne faut pas trop se pencher sur ces étranges profondeurs, car elles donnent le vertige; mais la migraine et le transport au cervi au ne délaissent point à certaine classe de lecteurs, fort nombreuse à ce qu'on nous dit et à ce qui paraît résulter du débit des livres de M. Delaage. F. M.

DÉBUS.



VALIFICATION DU DERNIER REBUS. Qui casse les verres les paye.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ou par Lachvalier et C., ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

P. L. L. L.

Tiré à la presse mécanique de PROUST, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 DÉCEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N. 108. — Vol. XVI. — Du Vendredi 20 au Vendredi 27 décembre 1850.
 Bureaux : rue Réaumur, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Bibliothèques communales. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Voyage à travers les journaux. — Quelques mots sur l'art de l'escrire en France. — Hippolyte Boyer-Collard. — La monnaie d'or. — Un mobilier de police correctionnelle. — Lettres sur la France. 7^e article. — Revue agricole, histoire du tirage. — Une soirée à Aix-les-Bains. — Souvenirs de voyage, la Havane suite et fin. — Bibliographie. — Expérience du télégraphe électro-chimique. — Sinistres à la mer.

Gravures. La Sainte-Barbe à Brest. — La Saint-Nicolas à Toulon. — Madeleine à La Croix, artiste du théâtre de Dresde. — M. sans. Fiorentini, artiste du Théâtre Italien. — La loge de la rue au théâtre de Orient. — Un mobilier de police correctionnelle. — 38 dessins par Gavarni. — Actualité par Stop, 9 caricatures. — Aix les Bains, 5 gravures. — Nantraige et la Meuse. — Saint Vincent de Paul faisant l'aumône. — Relais.

S'est consacrée presque exclusivement à l'examen sincère, approfondi de deux projets de loi importants : l'un relatif à la répression de l'usure; l'autre, dont nous avons déjà indiqué la discussion, a pour objet la réforme de la législation en matière hypothécaire. Le débat, constamment dégagé de toute préoccupation politique, s'est poursuivi au milieu d'une sérieuse attention, avec une recherche de la vérité des faits que nous aimerions à retrouver toujours dans les travaux de l'Assemblée. Un calme soutenu, une forte argumentation de part et d'autre, une contradiction respectueuse, ferme, énergique, jamais violente ou passionnée, ont donné à ces dernières séances un intérêt permanent, un caractère grave, élevé, qui dit aux sceptiques que les luttes ont découragés, ce qu'on peut espérer du mouvement régulier, sage, du régime parlementaire.

position émanée de l'initiative personnelle de M. de Saint-Priest, avait d'abord un double but : donner une nouvelle caractérisation au délit d'usure, qu'on proposait de faire résulter d'un *soul fait* d'usure, tandis que dans la législation actuelle c'est l'*habitude* de l'usure qui constitue le délit; fortifier la répression qui ne paraît pas suffisante. La première question a été longuement et fortement discutée dans un sens et dans l'autre. Au point de vue absolu de la morale, disaient les partisans d'une nouvelle définition, il n'y a qu'une seule situation d'usure est reprehensible; cet abus de la situation malheureuse d'un homme doit être réprimé, même quand il se produit comme un acte isolé. Ceux qui voulaient maintenir la caractérisation actuelle, sans contester complètement ces conclusions fournies par une appréciation abstraite, se sont efforcés de démontrer que, dans la pratique des choses, la définition qu'on prétendait faire prévaloir, en

Le projet de loi sur l'usure, qui était la suite d'une pro-

Histoire de la semaine

Durant les huit jours qui viennent de s'écouler, l'Assemblée



Gravation de la fête à Sainte-Barbe à Brest, d'après un croquis de M. Ch. Bordeu.

augmentant la rigueur de la législation spéciale, aggravant le mal loin de le diminuer. L'Assemblée, en résultant, a maintenu la caractérisation actuelle; nous ne l'admettons pas et si elle a eu tort, au moins, nous ne pouvons pas dire qu'en votant elle a voulu voter une extrême conviction vis-à-vis pour le mieux. Après cette discussion, et à la suite d'un débat préliminaire, les articles du projet de loi relatifs à un accroissement de pénalité ont été renvoyés à l'examen de la commission.

La discussion sur la réforme hypothécaire a présenté le même intérêt sérieux, une semblable étude consciencieuse de la vérité. Nous ne saurions entrer dans l'examen étendu du régime hypothécaire tel qu'il résulte de la législation en vigueur, non plus que des modifications qu'on y veut apporter; nous devons nous borner à dire brièvement que la législation hypothécaire ne semblait pas offrir au prêteur toutes les garanties, toutes les facilités désirables, et tendait à le rendre, en raison des risques à courir, plus exigeant sur les conditions du prêt. La loi nouvelle veut faire disparaître ces imperfections, et elle y tend par une publicité complète pour l'inscription des hypothèques, de la sorte que le prêteur soit certain de la situation qu'il se fait au moment du contrat, et qu'il puisse exactement apprécier la valeur du gage qui garantit sa créance. Les dispositions diverses pour atteindre ce résultat, les principes de jurisprudence qu'elles soulèvent, ont amené des débats prolongés, notamment sur la question du droit d'action résolutoire de la vente et sur celle de l'hypothèque judiciaire. Le projet présenté par la commission demandait la suppression de l'un et de l'autre; elle n'a remporté la victoire, et après une lutte honte, que sur le second point : l'hypothèque judiciaire a été supprimée et l'action résolutoire maintenue. La discussion se poursuit, et on compte sur plusieurs séances encore avant d'en avoir terminé avec les hypothèques. — Pendant il y aura suspension samedi prochain pour laisser place à des interpellations de M. Pascal Duprat sur les loteries autorisées par le gouvernement, et notamment sur la loterie des lingots d'or. On se fait déjà à ce sujet mille confidences de couleur; on espère même un peu de scandale; et sans doute, en effet, nous serons bien lundi samedi des possibles séances de ces derniers jours.

Cette lecture et utile semaine n'a pas eu d'autre incident que le retard du rapport présenté au nom de la commission d'initiative, par M. J. de Lasteriey, sur la proposition de M. Victor Lefranc, tendant à une enquête sur les résultats de la loi électorale du 31 mai 1850. Le rapport concilie nettement à ce que la proposition ne soit pas prise en considération et à ce que l'Assemblée n'ait rien de plus de nouveau en question une législation électorale votée il y a six mois seulement et à peine éprouvée. Mentionnons la présentation d'un projet de loi portant demande d'un crédit extraordinaire pour les dépenses résultant du séjour de nos troupes en Italie. Quant au vote du crédit nécessaire pour l'installation des évêchés coloniaux dont l'érection a été précédemment approuvée par l'Assemblée, c'est une simple formalité qui n'a mérité même pas mention, malgré le caprice oratoire qui a essayé d'en faire une discussion.

Par un arrêté du 14 de ce mois, le ministre des finances a institué une commission à l'effet d'étudier les questions qui se rattachent à l'emploi simultané des deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaies légales. Cette commission, qui se réunit sous la présidence du ministre, est composée de : M. Magne, sous-secrétaire d'Etat; Thiéry, représentant; Gouin, représentant; Prosper de Chasseloup-Laubat, représentant; d'Argout, gouverneur de la Banque; B. de Mont, conseiller d'Etat; de Saint-Aignan, conseiller d'Etat; Persil, ancien président de la commission des monnaies; Pelouze, président de la commission des monnaies; Montanier, directeur du mouvement général des fonds; M. Le maître, sous-directeur du mouvement général des fonds, remplira les fonctions de secrétaire.

Cette commission a tenu sa première séance mercredi au ministère des finances.

— Le *Moniteur* du 17 a publié la note suivante, qui devra rassurer, nous l'espérons, les amis des arts et des souvenirs historiques, justement alarmés par les coupes qui menaçaient la forêt de Fontainebleau :

« Les arbres qui ont été vendus dans la forêt de Fontainebleau, canton du Bas-Breuil, sont, comme on l'a dit, pour la plupart, des charmes ou des hêtres et tous sans valeur artistique. Après cette coupe de peu d'importance, le canton sera d'un aspect plus pittoresque et la conservation des arbres historiques n'en sera que mieux assurée.

« L'Administration n'a pas à répondre de la destruction des futaines de la *Marsouin-Evroux*, des *Erables* et du *Bellegue*, puisqu'elle était présente en totalité, comme ensemble avant que la forêt de Fontainebleau, qui appartenait à la dotation de la liste civile, eût été remise à l'Etat.

« Ce que le ministère des finances a constaté, c'est que la forêt de Fontainebleau n'a jamais été exploitée d'après les bases d'un règlement régulier, ce qu'il a décidé, après avoir vu les lieux, c'est qu'une commission serait chargée de préparer un projet d'aménagement. Dans cette étude, on ne perdra pas de vue l'intérêt qui s'attache à la conservation des magnifiques arbres de la forêt, dont l'Administration apprécie toute l'importance au point de vue de l'art et des souvenirs historiques.

— La démission de l'essard d'Evolution dans le port de Brest a donné cette année de l'importance à la fête des marins, la Sainte-Barbe, célébrée avec une pompe dont nous avons eu déjà reproduire l'image. *L'Echo*, journal de Brest, nous communique les détails suivants sur la fête officielle, les restes se dessinent et ne s'écartent pas :

« Notre ville, habituellement si paisible, fut prise de ses deux jours le spectacle la plus animé, les coups de plus bruyants. Les mille et deux canonniers célébrèrent la fête de leur patronne, sainte-Barbe.

« Les honoraires, le bon du timbre et les sous-solécités du titre augmentant la solennité.

A onze heures, les canonniers des huit vaisseaux, musique en tête et enseignes déployées, ont gravi la Grand Rue pour se rendre à l'église Saint-Louis où devait se célébrer la grande messe patriotique.

Le plus grand ordre n'a cessé de régner dans le cortège. Chaque détachement était conduit par des lieutenants de vaisseau, des enseignes, des aspirants et des adjudants.

Dans les groupes, on remarquait, portés par quatre hommes, des statues de la sainte. Une jolie petite embarcation montée par un moussu et armée d'un pierrier, fermait la marche.

MM. les amiraux de l'escadre, accompagnés d'un nombreux état-major, ont rejoint le cortège à la hauteur de la rue de la Lampe, pour se rendre à la cérémonie religieuse.

Pendant le service divin, les musiques du *Friedland* et du *Valmy* ont mêlé leurs accords au jeu harmonieux de l'orgue.

Après le premier évêque, M. le curé Mercier, qui officiait, est monté en chaire pour adresser à son attentif auditoire une de ces allocutions éloquentes dans lesquelles l'auteur de l'improvisation n'enlève jamais rien à la justesse de l'image, à la précision, à la profondeur de la pensée. Les marins ont écouté avec émotion le passage de l'orateur chrétien à fait, à deux événements importants de notre histoire maritime auxquels se trouvent glorieusement mêlés les noms des deux amiraux, MM. de Pariseau et Dubouidien, une délicate et heureuse allusion.

Après la messe, le cortège a repris sa marche par la Grand Rue. Les détachements dans le même ordre se sont rendus à leur bord respectif.

— L'Evénement se trouve sous le coup d'une amende de 21,395 francs 35 centimes pour un roman de M. Alexandre Dumas, publié dans 878 numéros, et reproduit sans timbre au profit de ses nouveaux abonnés. La prétention du sceau souleva les réclamations de journaux de toutes les opinions, en attendant qu'elle échoue devant la justice.

— Le *Nagaya*, parti de New-York le 1^{er} décembre, est arrivé le 17 à Liverpool. Il a apporté le message présenté le 1^{er} du même mois au congrès de Washington. Les journaux de Londres, grâce au télégraphe électrique, ont pu donner le soir même un résumé assez complet de ce document.

Par ce résumé, il est facile de juger que le président Fillmore n'a pas cherché à produire ce que l'on appelle de l'effet. Il dit son opinion sur la marche que, selon lui, doit suivre le gouvernement, et déclare simplement qu'il usait du veto dont il est armé par la constitution contre toute loi qui lui paraît inconstitutionnelle, — ou renfermant une usurpation sur les justes droits d'une autre branche du pouvoir, — ou adoptée avec précipitation, et par conséquent de nature à amener des complications fâcheuses et imprévues.

— La chambre des députés sarda a adopté une loi qui concerne l'élection d'un monument national en mémoire du roi Charles-Albert.

— Les nouvelles d'Allemagne ne prennent de l'intérêt qu'au moment de l'ouverture des conférences de Dresde.

— L'empereur d'Autriche a adressé des remerciements aux soldats qui vont rentrer à des leurs foyers.

— Le maréchal Radetzki retournera en Italie.

— Rien de fondé dans les bruits d'une opposition du Wurtemberg aux conventions d'Olmitz.

— Dans la deuxième chambre des états généraux de Hollande, le ministre néerlandais a déclaré qu'il prenait part aux délibérations de Dresde, pour faire protéger les droits aux traités assurés à la Hollande, et pour faire sortir le Limbourg de sa position mixte.

— Il paraît, d'après les dernières nouvelles reçues de la Chine, que les rebelles se disposent devant les troupes que les mandarins ont ralliées pour la défense de l'empereur du Céleste-Empire.

— Mardi 17, le parlement d'Angleterre a été prorogé au 1^{er} février. Telles sont les nouvelles de l'étranger.

PALIN.

Des Bibliothèques communales.

Le directeur de *L'Illustration*, en poursuivant le projet de fonder, avec le concours des principaux éditeurs, des bibliothèques destinées à l'instruction des classes laborieuses, a complété sur l'appui des journaux dévoués aux véritables améliorations sociales. Il a eu raison d'y compter. Le *Journal des Débats*, le premier, accueillit cette pensée; aujourd'hui, *L'Echo*, dont nous allons citer l'article, appuie en termes très-sympathiques le projet de M. Paulin, et le *Sicre*, à son tour, lui apporte sa vive adhésion, comme pour montrer qu'il y a des œuvres assurées de l'unanimité des opinions loyales et sincères. C'est au public, maintenant, à prouver que ses organes dans la presse ont su comprendre son intérêt et traduire ses sentiments. Voici l'article de *L'Echo* :

« Il y a longtemps que l'idée de fonder dans chaque commune un dépôt public de livres a été émise pour la première fois. Mais tel est le sort des propositions utiles, qu'elles doivent subir un long examen et passer par l'épreuve de la discussion avant de satisfaire pleinement les esprits. Il semble que, dans un pays et à une époque où l'on attache un si haut prix à la diffusion des connaissances, l'institution des bibliothèques populaires, destinées à compléter les bienfaits de l'instruction publique, ne recommandât si hautement d'elle-même par son utilité positive qu'elle devrait être affranchie de tous ses obstacles. Cependant ce n'est qu'au prix d'efforts persévérants et d'un dévouement mis en jeu, non seulement en ce qui concerne les classes laborieuses, mais par M. Paulin, le promoteur des bibliothèques communales, est parvenu à appeler l'attention et l'adhésion de ces classes servies sur un projet qui contiendrait le germe de plus excellents fruits.

« Nous sommes de ceux qui pensent que l'on invoque un peu trop souvent l'exemple de l'Angleterre. Mais c'est évidemment en ce pays qu'il faut s'adresser toutes les fois qu'il s'agit de trouver le moule d'institutions libérales et surtout d'esprit hardi qui sait appliquer sans hésiter les idées qui lui paraissent les bonnes. Il était très possible qu'un projet aussi philanthropique que celui de M. Paulin avait conçu il y a plus longtemps, et répandu par ses écrits, ne trouvât pas de l'autre côté du détroit des imitateurs. Depuis un an environ, la création de bibliothèques publiques pour les villes et les bourgs a été en Angleterre les hommes qui ont donné des gains de leur dévouement à l'éducation populaire. Au mois d'avril dernier, M. Ewart produisit à la chambre des communes d'accéder à un corps municipal la faculté d'imprimer leurs administrations par la fondation de bibliothèques communales. Cette proposition a éprouvé un premier échec, et il n'en pouvait être autrement. L'ancien ministre, qui a la haute main sur l'instruction publique, ne pouvait voir sans jalousie passer dans les conseils des villes une partie des droits qui s'arrogeait à la vue jusque dans la formation d'une bibliothèque la question d'orthodoxie.

« Cependant la proposition avortée de M. Ewart a donné l'impulsion à l'opinion, et en ce moment elle s'opère un mouvement général en faveur des bibliothèques publiques. Déjà Manchester et Liverpool ont ouvert des souscriptions pour subvenir à l'érection de bibliothèques en faveur de leurs populations ouvrières. Tout annonce que leur exemple se propagera, et qu'avant peu l'Angleterre aura généralisé l'application d'une mesure si utile.

« Un journal fait inspirer des réflexions. L'émoigne du haut intérêt que nos voisins attachent à l'instruction populaire. Ils savent qu'il s'est vu, en Angleterre même, dans le pays de Galles, plus de 60,000 écoles élémentaires, et, à la sortie de ces écoles, les intelligences dégrossies ne peuvent trouver à des sources gratuites des notions plus étendues, et, d'elles-mêmes, s'élever à un degré de culture plus avancé.

« Il y aurait injustice et mauvaise foi à méconnaître tout ce qui a été fait en France, depuis vingt ans, en faveur de l'éducation populaire. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de constater qu'il y a quelques années à peine la France, avec une population relative plus importante, ne comptait que 18,000 écoles publiques, recevant un peu plus de deux millions d'éèves, tandis que les écoles d'Angleterre et du pays de Galles en comptaient près de trois millions.

« Notre infériorité est plus grande encore comparativement aux différents Etats d'Allemagne. En Bavière, par exemple, on comptait, en 1845, l'écolier sur 11 habitants; en Saxe, 1 sur 5; en Bavière, 1 sur 3; en Prusse, 1 sur 6, tandis qu'en France on compte à peine l'écolier sur 13 habitants. Nous savons que dans quelques pays allemands, en Prusse et dans le Wurtemberg notamment, l'instruction est obligatoire, et que cette circonstance influe considérablement sur la différence que nous signalons.

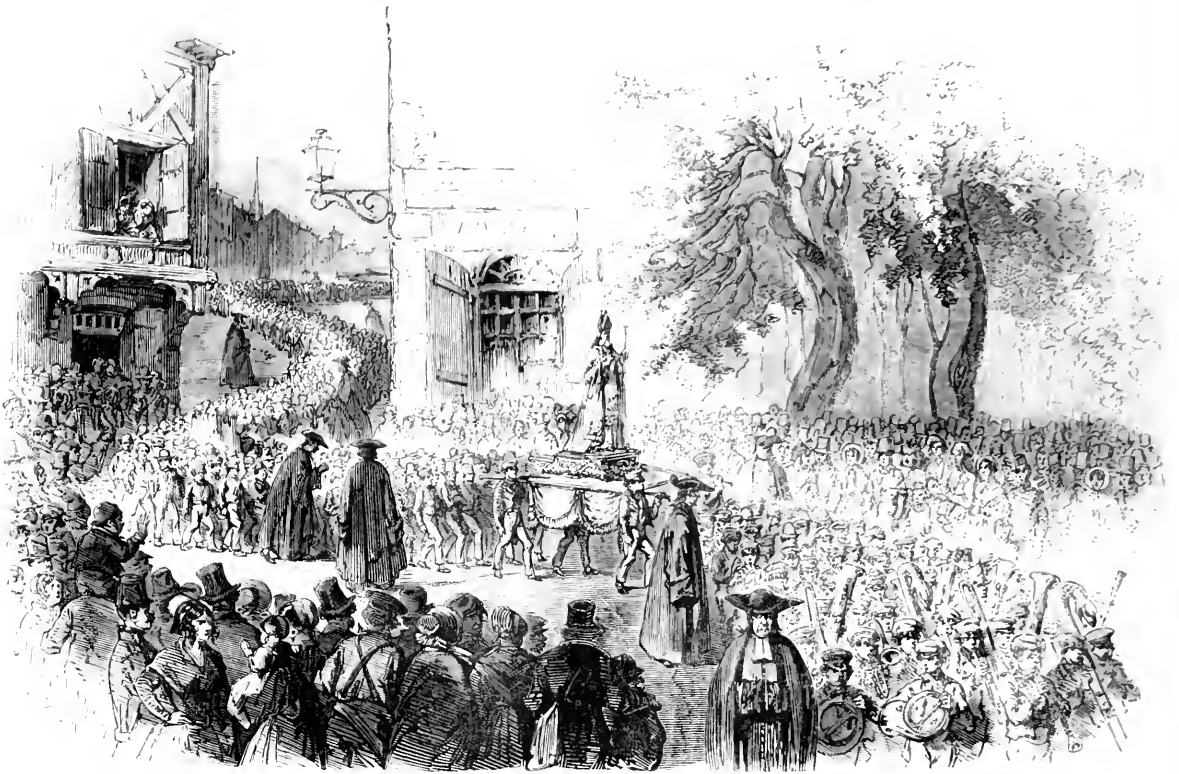
« Il est douloureux encore de penser que, sous le rapport de l'éducation, la France est sur la même ligne que l'Irlande, où l'on ne compte pareillement que l'écolier sur 13 habitants. On se tromperait grandement si on attribuait à des causes analogues la conformité des chiffres pour la France et l'Irlande, et nous devons dire, afin de prévenir toute mauvaise induction, qu'en France l'ignorance est uniquement favorisée par une coupable indifférence de la classe agricole.

« On ne saurait douter que cette infériorité même ne soit entretenue par l'exemple d'une éducation à peu près infructueuse que les classes populaires ont constamment sous les yeux. L'instruction primaire en elle-même est un grand bienfait sans doute; mais elle serait stérile si une prévoyante sollicitude n'y ajoutait un moyen facile de développer, par un travail complémentaire, les aptitudes diverses.

« L'institution des bibliothèques communales répond à ce besoin de la manière la plus intelligente et la plus étendue. Elle met à la portée de tous, sans exception, une source libérale où chacun pourra puiser et développer ses facultés selon ses dispositions naturelles. On conçoit facilement les immenses services que sont destinés à rendre ces réservoirs de connaissances appropriées avec discernement aux besoins particuliers des différents centres auxquels ils s'appliquent. Ce n'est pas seulement l'individu, c'est la société tout entière qui est appelée à recueillir les meilleurs fruits de ces utiles fondations. On peut prévoir la fin des malheureuses divisions qui déchirent le pays, le jour où, grâce aux notions exactes qu'elles auront ainsi acquises, les masses pourront jurer par elles-mêmes du néant des théories qui les ont un moment séduites. L'erreur peut bien surprendre l'ignorance, mais elle est impuissante contre le bon sens et les vraies lumières.

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'institution si désirable des bibliothèques communales est à la veille d'être réalisée par le concours des premiers libraires de Paris, qui s'unissent, dans ce but, aux efforts de M. Paulin. L'objet qu'on se propose d'atteindre indique suffisamment de quels éléments devront être composées ces bibliothèques, elles devront comprendre, outre des traités rudimentaires sur les sciences physiques, des ouvrages spéciaux sur les arts utiles, l'histoire générale, l'économie politique, etc.; en un mot, ces collections embrasseront un cercle de connaissances utiles et positives; elles excluront tout ce qui sent la spéculation pure et le système.

« On pourrait s'élever justement des dépenses qu'entraînerait la formation de ces dépôts, si l'on s'agissait de composer des livres exotés. Ces livres existent déjà dans les fonds de MM. Firmin Didot, Mathias, Buisson, Langlois et Leclercq. Ces livres et brochures sont en vente dans les ouvrages excellentes pour tous les besoins pratiques d'un bon citoyen. Mais il s'agit de les offrir à un type commun, à un format unique les différents ouvrages, afin de donner de



La Saint-Nicolas à Toulon, d'après un croquis de M. Letuaire.

Chronique musicale.

A voir la musique qui se fait en ce moment à Paris, on serait presque tenté de croire qu'il n'y en a que pour les Parisiens. Cependant, tant s'en faut qu'il en soit ainsi : les nouvelles que nous recevons de tous côtés à la fois attestent que la musique fleurit à peu près partout ou du moins aux points les plus extrêmes en même temps. Pendant que le théâtre impérial de Saint-Petersbourg retentit d'applaudissements en l'honneur de madame Persiani, de MM. Mario et Tamburini, le nouveau Théâtre-Royal de Madrid (*el teatro de Oriente*), dont l'*Illustration* a fait connaître à ses lecteurs, il y a quelques semaines, la façade extérieure, et dont elle publie aujourd'hui un détail magnifique, dit-on, la vue de la loge de la reine, le théâtre d'Oriento inaugure sa première saison avec une brillante troupe de chanteurs, dans laquelle figurent les noms de mademoiselle Albani, de madame Frezzolini, de MM. Gardoni, Bonconi, Barroillet, Masset, etc. Madame Stolz est reçue avec distinction au Théâtre-Italien de Lisbonne, et madame Castellani de même à celui de Berlin. Tout près de nous, à Bruxelles, prospère aussi un Théâtre-Italien qui chante avec succès MM. Lucchesi et Morelli. D'un peu plus loin, de Dresde, il nous arrive des récits authentiques et très-intéressants sur les débuts d'une jeune cantatrice que nous avons vue et entendue il y a peu de temps à Paris, et qui, nous l'espérons, y reviendra bientôt. Nous l'avons déjà nommée dans ces colonnes. Nos lecteurs hâtifs se rappellent sans doute de ce que nous avons dit, il y a quelque temps, de mademoiselle Emmi La Grua. C'est d'elle que les journaux et les lettres de Dresde nous ont entretenus la semaine dernière. Son début a eu lieu par le rôle d'Alce dans *Robert le Diable*. Dès la première scène, nous dit-on, la jeune débutante a pleinement répondu aux espérances que le public avait conçues.



Mlle Emmi La Grua, par M. de la Roche.

Si sa beauté physique, sa magnifique voix, son jeu d'un naturel et d'une élévation tout à fait remarquables, ont tout d'abord vivement impressionné l'auditoire, nombreux autant que la salle le pouvait contenir; preuve, ajoute-t-on, de l'importance qu'on attachait à ce début, à les avis sont unanimes pour faire honneur du succès de mademoiselle Emmi La Grua à madame Sibatier-Unger. C'est en effet à l'école de cette éminente artiste que mademoiselle Emmi La Grua, elle aussi, s'est formée; et le public de Dresde, ce public qui connaît si bien et aime si sincèrement le talent de l'habile maîtresse, a bien vite reconnu de qui l'élève tenait les belles traditions dramatiques qu'on trouvait en elle des ses premiers pas dans la carrière. On ajoute encore, au sujet des qualités vocales de mademoiselle Emmi La Grua, soit dans la pose de la voix qui est parfaite, soit dans la justesse d'intonation qui est irréprochable, qu'elle tient en cela de famille; car les éléments du chant lui ont été enseignés par sa mère, autrefois célèbre chanteuse de la cour de Saxe, connue sous le nom de mademoiselle Funck. Les autres rôles dans lesquels la jeune cantatrice doit continuer ses débuts, on voit que les devoirs ne manquent pas à nos nouvelles musicales extérieures, sont ceux de dona Anna dans *Don Giovanni*, d'Amia dans la *Sonambula*, de Valentine dans les *Huguenots*. Tous ces détails nous semblent à leur place naturelle ici, quoique notre *chronique musicale* soit écrite de Paris, par la raison que mademoiselle Emmi La Grua est destinée à appartenir au public parisien avant qu'il soit un an. Et si tous nos renseignements sont bien exacts, ce que nous avons lieu de croire, son engagement est déjà signé avec l'Opéra. Nous en félicitons ce théâtre. Revenons à Paris.

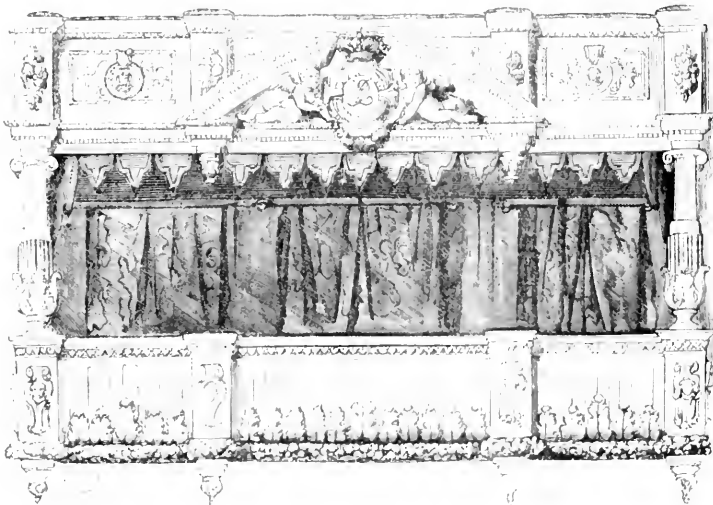
La reprise de *Lucrezia Borgia* au Théâtre-Italien a été l'événement musical le plus important de cette sé-

maine. La partition que Donizetti a écrite sur le beau drame de Victor Hugo est une des plus remarquables productions de ce maître. Le public parisien ne l'a peut-être pas encore appréciée à sa juste valeur; mais en Italie elle a acquis, dès son apparition, une très-haute estime. Et cette estime serait facile à justifier par une analyse détaillée des différents morceaux de l'ouvrage. A peine le rideau se lève, on sent déjà l'imaginatif plein de verve du compositeur. La belle Venise, en ses grands jours, ou plutôt en ses enivrantes nuits de fête, a-t-elle jamais été mieux dépeinte que dans ces deux chœurs, dont l'un commence et l'autre termine l'invocation? Et comme la romance d'Orsini, noblement pathétique, est heureusement encastrée entre ces deux fragments si énergiquement rythmés! Quelle volupté dans la mélodie que chante ensuite Lucrezia auprès de Gennaro endormi! Quelle animation dans le duo qui lui succède, lorsque Gennaro se réveille au baiser brûlant que la terrible duchesse imprime sur son front! Et le récit que fait Gennaro de ce qu'il sait de sa mère, de lui-même, de lui, pauvre officier de fortune, combien n'est-il pas attachant par son tour mélodique si caractéristique de franchise et en même temps de sensibilité! Enfin, quel effet plus chaleureux que celui du finale qui s'enchaîne à ce duo, quand les amis de Gennaro viennent, l'un après l'autre, énumérer tout haut, devant lui, à cette grande dame, les crimes qu'elle a commis; puis, arrachant le masque qui cache le visage de celle qu'il prenait pour une amie, lui montrent qu'elle est la Borgia! Tout ce premier acte-prologue est écrit avec une richesse et une variété de coloris, une concision de pensée, une justesse et une force d'expression qui indiquent évidemment la plume d'un maître supérieur. Nous en pourrions dire autant de tout le second acte, mais surtout du trio entre Lucrezia, Gennaro et le duc Alfonso: le sentiment dramatique a rarement été porté plus haut dans la musique du théâtre moderne. Donizetti lui-même a rarement composé quelque chose de plus beau, d'un plus large style, que le chœur par lequel débute le troisième acte. Et la scène de l'orgie, et le fameux *Grindisi*, et la lugubre peroraison de cette scène, et la scène plus déchirante encore qui suit celle-ci, digée fin de scène

lyrique, ne sont-ils pas la quintessence de morceaux d'un mérite vraiment éminent? — L'exécution de l'œuvre de Donizetti offrait cette année un attrait tout nouveau: chacun des chanteurs chargés d'interpréter les principaux rôles, les remplaçant pour la première fois devant le public de la salle Ventadour. Madame Fiorentini, dans le rôle de Lucrezia, a fait preuve d'un talent très-estimable; ce talent, nous l'avons dit il y a un mois, est jeune, plein de sève, riche des plus beaux dons de la nature, singulièrement disposé à progresser, à s'épanouir. Nous devons ajouter que madame Fiorentini a eu le bonheur de rencontrer, à son arrivée à Paris, une de ces artistes au cœur généreux, qui, après avoir de longtemps les rôles du public, avertit à transmettre tout leur savoir, si c'est possible, à des artistes plus jeunes, comme on transmet un héritage de fortune laborieusement acquise à des enfants adoptifs. En un mot, madame Fiorentini a reçu les conseils de madame Sabatier-Unger, pour qui le



Madame Fiorentini, au Théâtre-Italien.



rôle de Lucrezia a été écrit, et dont les Italiens se souviennent comme de la plus tragique Borgia qu'ils aient jamais connue. Dans le rôle de Gennaro, nous avons revu M. Ivanoff, qui parut pour la première fois à Paris avec succès en 1833, et qui s'y maintint honorablement pendant plusieurs années à côté de Rubini. Depuis douze ou treize ans, M. Ivanoff était retourné en Italie, où son talent et sa réputation n'ont fait que s'accroître. Il excelle surtout dans ce que les Italiens nomment le *canto spianato*. Le non tout français de mademoiselle Ida Bertrand ne l'a pas empêché d'obtenir de grands succès, depuis son nombre d'années, sur les principaux théâtres d'Italie, ainsi que sur la plupart des grandes scènes où l'on chante l'opéra italien, tant en Allemagne qu'en Russie et en Angleterre. Il manquait à ses succès la sanction du public du Théâtre-Italien de Paris; elle vient de l'obtenir complète, grâce à la manière dont elle a rempli le rôle de Maffio Orsini. Mademoiselle Ida Bertrand est, en réalité, un contre-tour de la bonne école italienne; nous entendons de celle qui sait encore chanter la musique chantante. Il nous reste à dire que le rôle du duc Alfonso était rempli par M. Lablache. Lui aussi paraissait pour la première fois dans ce rôle devant les dilettantes parisiens; et nous cherchions vainement à exprimer avec quel plaisir ceux-ci l'y ont vu. Ce rôle, il est vrai, se borne à deux ou trois scènes du second acte, mais M. Lablache les joue en si grand tragédien, qu'il faut bien voir que ce n'est pas à la longueur des rôles qu'il faut toujours juger de leur importance et de leur effet. L'effet qu'il produit, par exemple, dans le duo et le trio, peut compter pour un succès de l'espèce la mieux conditionnée et la plus enviée de quelque artiste hors ligne que ce soit.

Plus nous approchons du jour de l'an, et plus nous nous apercevons que nous nous étions trompé d'ordinaire en disant que les albums de musique seraient peut-être cette année moins nombreux qu'à l'habitude. Rassurez-vous, si c'est là une chose faite pour vous rendre une assurance quelconque: il y a décidément encore beaucoup de ces élégants volumes, richement reliés, dorés sur tranches, dans lesquels on trouve, sur de fort beau papier, de charmantes lithographies, de capricieux encadrements, de fantaisiques frontispices, de plus dix ou douze morceaux de chant ou de danse. Car la danse, jalouse de la mélodie, s'est avisée, elle aussi, de s'exposer, sous forme d'Album, aux regards de la multitude, acheteuse d'étranges, dispensatrice de renommée et de petits cadeaux. Torpeshore parviendra-t-elle à vaincre Polyxème? Toujours est-il que parmi tous ces albums qui couvrent en ce moment notre table, il s'en trouve un dont le titre attire particulièrement notre attention: *Danses modernes*. Il est de notre ami Jules Pasdeloup, excellent pianiste et bon danseur, également recherché dans les salons pour ces deux qualités distinguées. C'est un grand avantage pour un amateur, de pouvoir se rendre compte des deux manières, et mieux que personne, de l'effet de ses œuvres. Il y a beaucoup de compositeurs de musique qui n'ont pas de voix; il y en a quelques-uns qui jouent à peine d'un instrument; il en est bien moins encore, croyons-nous, qui sachent danser.

GEORGES BOUTSIÈRE.

Voyage à travers les Journaux.

L'Assemblée nationale délibérera vendredi dernier sur une proposition de M. de Saint-Priest... La discussion générale s'ouvrira... L'Assemblée nationale a voté...

— Et comment fit-il? se seraient écriés MM. Estancelin, de Kerdrel et Noël Parfait?

— Vous me demandez ce que fit l'escargot et vous ne vous informez pas de ce que vous avez à faire vous-mêmes; vous avez à vous occuper des projets de loi soumis à vos délibérations et non à jouer avec une mécanique...

Maintenant solons notre arriéré de trois semaines et commençons par le rapport de M. de Montalembert.

Dou merci! ce rapport fait assez de bruit dans la presse et ailleurs; M. de Montalembert a écrit un gros volume pour arriver à conclure que les caharets doivent être fermés pendant deux heures chaque dimanche...

Pour notre part nous serions tout à fait de l'opinion de l'honorable M. de Montalembert sur l'observation du dimanche, si une loi, fut-elle votée à l'unanimité par sept cent cinquante représentants, pouvait changer au même milieu les mœurs d'une nation. Nous faisons de côté la question religieuse, qui n'est pas de notre compétence, et nous croyons très-fortement que l'observation rigoureuse d'un jour de repos par semaine serait, si nous pouvions rompre avec ces habitudes prises depuis longtemps, d'une incontestable utilité au triple point de vue moral, intellectuel et hygiénique.

est un jour de dissipation et qu'il n'est pas un jour de travail ordinaire... De nos bourgeois français tel est le caractère.

A mon avis, la proposition est inopportune, parce qu'elle ne résout rien. Il faudrait en donner la foi aux populations, ce qui est impossible, ou forcer les populations d'aller à la messe, ce qui est impraticable.

De M. de Montalembert, le défenseur de la foi religieuse, j'arrive tout naturellement à M. Guizot, le prédicateur de la foi politique. Il fallait le rapport du premier pour faire oublier le préface du second.

Les journaux ont publié le préface de Monk, et plusieurs ont voulu voir une sorte de programme dans ce travail de l'ancien ministre de la monarchie; bien qu'il se soit défendu de toute pensée d'allusion auprès du président de la République, M. Guizot a cru que la publication de cette préface dans les circonstances actuelles aurait un tout autre intérêt que l'intérêt purement historique.

D'ailleurs, M. Guizot a toujours excellé dans ces sortes de parallèles plus politiques qu'historiques, et plus incertains que vrais. Que l'illustre homme d'Etat ne s'en défende pas, il a toujours vu la France à travers l'Angleterre, et, si il n'a pu admettre tout d'abord la légitimité de la révolution de février, c'est moins à cause des désastres qu'il en ont été la conséquence que parce que 1818 ne correspond à aucune date dans l'histoire de la nation anglaise.

Les traits les plus originaux de notre époque, celle de M. Guizot serait la plus curieuse à étudier et la plus originale. Théoriquement, M. Guizot est libéral dans l'acceptation la plus étendue du mot; mais en fait il est absolutiste.

Cette double nature, cette vivante antinomie se retrouvent dans tous les actes et dans toute la vie de M. Guizot. Personnellement, il est désintéressé; il se passe même par ses yeux, quand il abandonne le pouvoir, sa fortune à sa augmentation d'un centime, et pourtant, depuis Horace Walpole, quel ministre a-t-il plus d'or, plus d'emplois, plus de dignités dans le hazard des consciences humaines?

d'ors à la face de M. Moïse ces deux paroles de Tacite: Omnia scribitur pro dinatione. Illoa tibi va... M. Guizot n'a ni en sa vie une passion, une seule, mais une passion vive, ardente, effrénée, la passion du pouvoir. Être ou ne pas être; et à tout être mettre à tout prix. Il était question tout dernièrement d'une combinaison Guizot-Faloux. Le pouvoir exercé sur cette machine intelligente le prestige de la loi sur le jouir. Prenez place autour de l'Empereur, dirigez le conseil, luttiez trois heures durant en face d'une assemblée ameutée contre sa parole: tel est son rêve, telle est la suprême espérance dont je parlais tout à l'heure: cette espérance, il ne l'abandonnera jamais, sous quelque gouvernement que ce soit.

Mais je reviens à la préface de Monk. Aussi bien ce n'est pas en deux traits de pinceau qu'on peut fixer une aussi importante physiognomie que celle de M. Guizot. Dans la préface de Monk, je trouve cette solution: Monk ou Washington, il faut à la France l'un des deux pour se relever.

Voilà qui est bien dit. Mais qui vous assure que Monk, le soir du jour on lui voudrait ouvrir aux Suarts la grille des Tuileries, n'aurait pas courché à Vincennes? Il y a trop longtemps, d'ailleurs, qu'on parle de Monk pour que Monk soit menacé. Quant à Washington, son temps n'est pas venu. Dans les circonstances présentes, le premier serait impossible, le second serait impossible.

M. Guizot connaît très-bien la situation actuelle de son pays pour se faire une juste illusion sur la valeur de son ordonnance politique. Jamais il n'y a eu plus de divisions dans les esprits, jamais plus d'anarchie dans les intelligences; il le sait, il le constate en un style admirable. Les docteurs de la loi ont bien écrit tant: Habituons-nous à la République, tantôt: Hier nous à la monarchie, ce ne sont pas des prédictions de cette nature qui changeront l'état des âmes. Un pays souffre moins de l'exaltation d'opinions dangereuses que du manque absolu d'opinion. Le mal de la France, c'est à être sans foi politique, c'est à ne s'être devant toutes les solutions, c'est, en un mot, de ne être ni monarchique, ni républicaine. Voilà pourquoi je ne puis croire ni à la venue de Monk, ni à la possibilité de Washington. Dans la position où nous sommes, ce n'est plus un homme qui nous relèvera; nous ne pouvons être sauvés que par un suprême effort, que par l'énergie de toute la nation. Monk ou Washington! L'époque ou parut Monk, l'Angleterre ne flottait pas entre deux ou trois monarchies; elle n'en voulait qu'une, et tous voulaient la même. Quand Washington, ce grand homme de bien, fonda et établit la république, le peuple américain n'était pas habitué par sixante années de révolutions. Ne nous repaissons donc pas d'illusions chimériques, et ne proposons pas à la France de 1850 l'exemple de l'Angleterre ou des États-Unis. C'est chez nous, c'est en nous, qu'il faut chercher un remède au mal qui nous ronge; il est là, et non ailleurs. Aujourd'hui nous sommes malheureux sans s'habituer à vivre au jour le jour, comme toutes les nations épuisées; il descend à grands pas la pente de la décadence. Peut-il être arrêté sur cette pente fatale? Non! Nous le croyons fermement, mais à une condition.

Une autre époque, M. Guizot a beaucoup exalté les classes moyennes. Pourquoi, après leur avoir accordé tant d'éloges, ne se hasardait-il pas à leur donner quelques conseils? Pourquoi ne préférait-il pas de son influence sur ces classes moyennes pour venir prêcher la loi du sacrifice, c'est-à-dire la grande loi de l'intelligence? Aujourd'hui, les classes moyennes se sont encore les arbitres de nos destins. Elles sont pauvres, si elles ont la conscience de leurs misères. L'amour de la gloire nationale, en finir une fois pour toutes avec cette république éphémère que donne incessamment à coviner, depuis plus d'un demi-siècle, le spleen révolutionnaire. C'est à la classe bourgeoise, à cette classe qui est en possession de la fortune et de l'intelligence, qui finit et se termine dans la banque, le commerce, le sol, l'industrie, toutes les forces vives de la nation, à rallumer le flambeau de la politique. Mais pour cela, pas de paroles, pas d'articles de journaux, pas de discours de tribune; il faut des actes, ces actes de sérieux dévouement.

Je m'arrête, car j'ai tenu déjà bourdonner à mon oreille l'épithète de révolutionnaire. Révolutionnaire, parce que je voudrais prévenir le retour de nouvelles révolutions; je me figure que sous les derniers Césars, sous Gallien, par exemple, alors qu'on entendait déjà heinir aux confins du monde romain les chevaux des Barbares, il a dû se rencontrer un homme d'État, un vaïse pour s'en aller errant par les rues de Rome: « O mes concitoyens, laissez les grammairiens et les juristes de l'ère, et prenons nos casques et nos épées, car avec les Goths qui s'apprêtent à se partager l'Empire de Rome. Mais les bourgeois de Rome ne courent après avoir plus de leur air aux yeux du Cirque, et si mourant, eux aussi? Que vous voulez donc de révolutionnaire? » Aujourd'hui, à Rome ou en France! les barbares ne sont pas à vos portes, ils sont dans vos murs.

Deux mots de réponse en terminant au Courrier français. Ce journal, à propos de notre article sur la décadence du journalisme contemporain, nous prend à partie et s'étonne d'avoir été si peu parlementaire en cause. Si le Courrier français est, comme on le dit, nous sommes beaucoup plus étouffé de sa réclamation. On le Courrier a-t-il vu qu'il avait été question de lui plus que des autres organes de l'opinion publique? Il y avait si peu à réclamer, selon nous, que nous sommes presque tenté de croire que le Courrier français avait absolument besoin d'être attaqué par nous. Son siège est au Palais. Ne pouvant l'évoquer dans tout notre article, nous nous sommes contentés de le désigner par notre plume et son public. C'est jurer un peu loin la bonne volonté de l'illustre.

Le Courrier nous fait un sermon en plusieurs points sur l'impasse du libéralisme. Nous ne savons pas trop ce que le libéralisme a ni faire dans le débat, mais ce que nous pouvons avouer très-tranchement, c'est qu'il nous est

arrivé, dans ce même journal où nous avons l'honneur d'écrire en ce moment, d'insister sur l'insuffisance du libéralisme comme moyen de gouvernement, à l'époque où le *Courrier français* était encore libéral. La conclusion qu'il faut tirer de la sortie du *Courrier*, c'est que son rédacteur n'a probablement pas eu le temps de lire l'article auquel il s'est donné la peine de répondre. Je ne lui en veux pas pour si peu. On ne peut pas tout faire à la fois.

EDMOND TEXIER.

Quelques mots sur l'art de l'Écime en France.

Notre spirituel confrère, M. Bousni, a rendu compte en quelques lignes piquantes, commodes salies vécues, du *Maître d'armes de M. Vermond* : qu'il permette à un amateur d'écime qui compte déjà plus d'un chevalon, de parler un moment, et ce propos, d'un air charmant, trop peu commun, et qui doit pourtant avoir une petite place parmi les éloires secondaires de la France. Oui, l'écime est un art national : car l'épée est l'arme française. Les Allemands l'ont le sabre, les Anglais le pistolet, les Américains le fusil, les Espagnols le couteau, mais *porter l'épée, tirer l'épée*, ce sont là deux mots que vous ne trouvez avec leur signification *un peu écime* que dans notre langue ; deux mots dont l'un exprime un droit de gentilhommie, l'autre un fait de galant homme, tous deux je ne suis qu'un élégant, de chevaleresque, d'un peu vaniteux, qui se lie à nos traditions sociales et peint un trait de notre caractère. Les Italiens, il est vrai, s'exercent comme nous au maniement de l'épée, mais c'est principalement pour apprendre à tuer leur ennemi. En France seulement l'écime est encore plus un art qu'une défense, ou si votre talent vous défend, c'est surtout en vous faisant respecter ; le plus sûr moyen de ne jamais tirer l'épée est peut-être de savoir très-bien s'en servir. Ceci soit dit en passant pour les utilitaires, qui cherchent en tout le côté pratique, et occupent-nous bien vite de l'écime au point de vue intellectuel.

Et d'abord une réflexion ne se rapporte qu'à un trait singulier de l'écime et est autre art de l'écime, ce trait du pays qui ne croît qu'en France, l'esprit de conversation. Commencer en souriant et comme un jeu ce qui devient bientôt une vraie lutte, faire jaillir des saillies du choc des paroles comme des éclairs du crémissement, s'épées, échar, s'impudiquement celui qui se défont-moyen, rompre avec calcul devant celui qui vous charge et l'amené à s'enfermer lui-même, riposter toujours et du tact au tact, et en fin faire s'exercer des armes courtoises et des lours-couronnés des blessures coup-cruelles qu'avec une lame agée, n'est-ce pas là le fait du causeur et du tireur ? Quand je dis tireur, il est bien entendu que je ne parle pas de tous les porte-fleurs qui ébranlent les parquets de salles d'armes sous leurs appels de pied. Il y a parmi les tireurs une classe bien nombreuse, c'est celle des tireurs qui ne tirent plus et ne tirent jamais, à commencer par les tireurs *pour cause de vent*, braves gens à qui leur médecin ou leur femme ordonne de n'aller, qui font assaut comme on va prendre un bain de vapeur, et qui, lorsqu'ils ont fini leur deux heures ou deux heures de combat comme ces phobiques, disent de bon cœur : *Je viens de faire des armes. Faire des armes n'est chose si si facile ni si commode ; il y a tant de la passion et même de la vocation ; car en valait-il ou comme on nait artiste. Mais une fois le brevet à l'aveu, qui de vous, sages, quo d'émotions ?* Le doute qu'il y ait un soul-accidés, quo d'émotions ? Le doute qu'il y ait un soul-accidés, quo d'émotions ? Le doute qu'il y ait un soul-accidés, quo d'émotions ?

Le vrai tireur, en effet, lire non pas avec le bras ou le poignet, mais avec les doigts, et tout cela se fait avec l'écime se contre réellement entre l'extrémité du pouce et l'index, car c'est là que réside et agit de la faculté si délicate et si difficile à définir, le *tact*. On ne saurait croire ce qui arrive de vie et de sensibilité sous ces deux doigts ; ils ressentent, ils palpent sous l'impression du fer qui touche, tout, comme si un courant électrique leur eût communiqué tous les mouvements ; pour eux, nul besoin d'écime de la vue pour suivre l'épée ennemie, car on fut bien plus que la voir on sent, on la palpe, on la maîtrise par le tact, on pourrait la suivre tout en ayant les yeux bandés ; et si vous ajoutez à ces jouissances magnétiques du toucher la puissante circulation du sang qui court à grands flots dans les veines, le cœur qui bat, la tête qui bouge, les artères qui frémissent, la poitrine qui se gonfle, les pores qui s'ouvrent, si vous y joignez encore le bonheur de sentir sa force et sa supériorité doublées ; si vous pensez surtout aux plus ardentes et aux après douleurs de l'amour-propre, au plaisir de bat-

tre, à la rage d'être battu, et aux mille vicissitudes d'une lutte qui se termine et reconcombe à chaque coup porté, vous comprendrez qu'il y ait dans l'exercice de cet art un véritable enivrement, et dont la passion du jeu peut seule donner une idée.

L'écime offre encore un autre attrait accessoire, mais fort piquant pour le tireur qui sait l'y trouver, c'est qu'elle peut devenir une excellente école d'observation. Il n'y a pas d'hypochrisse possible dans le feu d'une pareille action ; le faux verbe de la politesse mondaine tombe et coule comme le fard avec la sueur ; le caractère réel éclate dans les regards, dans les gestes, dans les paroles, et au tout de cinq minutes d'un assaut vigoureux, vous voyez apparaître devant vous, à la place du personnage de convention, l'homme véritable, russe ou turc, coiffe ou bon, sincère ou cantiveux, aussi, croyez-moi, avec tous une fille à marier, et un jeune homme à chercher-il sa main, ne vous épouvez pas à prendre des informations sur son compte, dites-lui : Voulez-vous faire une battue ? Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. Après l'éloge la critique. L'art de l'écime a sa maladie spéciale comme tous les autres arts ; on connaît la colique des peintres et la laryngite des musiciens, eh bien, quant aux tireurs, il faut avouer que le proverbe : Menteur comme un archange du dents, est bien injuste envers les maîtres d'armes. Lorsque je dis les maîtres, je dis aussi les élèves. Il n'y a pas un tireur sur cent qui ne rene les coups. Quo voulez-vous ? un coup ne me compte pas, et il est si facile de dire : « Je n'ai pas senti. » Ah ! si un autre tombé pouvait réduire à néant les sillons en disant : « Je n'ai pas senti ! » Quoi qu'il en soit, et en dépit de ces peuts accros accidentels faits à la vérité, les professeurs d'écime (car on ne dit pas plus aujourd'hui maîtres d'armes que professeurs) sont généralement tels que les peints M. Vermond, braves gens, loyalés, un peu vigneux, mais dévotés corps et âme à leurs élèves, surtout à celui qui leur a fait l'honneur de leur qu'on qu'il, et ayant volontiers les vertus d'Épiphane, bons amis, bons époux et bons pères. Ce dernier mot me rappelle le trait d'un jeune maître que les amateurs emiles connaissent tous de nom, le sage Dalaurier. Il nous racontait qu'il avait une fille charmante, et, disant-elle *fait comme un garçon*, mais il s'occupait pour sa vertu, par ce que elle était demouelle dans un magasin de modes ; puis, ne pouvant plus supporter cette incertitude, il va se poster, à la brune, au coin d'une rue où sa fille vient passer pour revenir chez lui, et là, le visage enveloppé dans son mouchoir, il l'attend ! « Vous pouvez jouer, nous disail, si le cœur me battit quand je la vis paraître ; je m'approchais d'elle, et, cachant ma figure pour qu'elle ne me reconnût pas, je lui grissais l'épée, et elle me dit : *vous êtes un garçon, n'est-ce pas ?* »

Les légendes des salles d'armes fourmillent d'anecdotes de ce genre sur les maîtres, et l'on cite souvent le trait si caractéristique de Y... Aussi fameux par sa poltronnerie que par son adresse, il fut un jour forcé par ses amis de se battre, et presque traîné sur le terrain. Arrivé là, il se mit en garde plus mort que vie, mais à peine le fer engagé, il voit un beau coup à faire, oublie sa peur, dégage et frappe son adversaire en pleine poitrine ; le poillon avait disparu d'un coup d'instinct. Terminons par un fait général qui ne manque pas de singularité.

L'art de l'écime se lie si étroitement à notre nature d'Européen et à notre caractère national, qu'il suit le mouvement des idées, des arts, des lettres, et jusqu'en 1822, l'écime était, comme la peinture et la littérature, un peu académique, assez observatrice des règles, et répétant comme une fatale note ce qui chaque jour se voit et sortait de la convention ; vers 1822 vint au salon et au théâtre le mouvement romantique ; soudain, arrivaient les tireurs d'inspiration, puis les tireurs de fantaisie, puis les tireurs échevillés, puis les tireurs divergés, et, au milieu de toutes ces extravagances s'élevèrent des ballantes, l'art de l'écime courait risque de perdre son caractère d'élégance et de grâce traditionnelle, quand, par un singulier hasard, se produisit un jeune homme que l'ensemble des dons le plus heureux et les plus contradictoires plaça du premier coup à la tête des deux partis opposés. Ce jeune homme, tous les amateurs l'ont déjà nommé, c'était Bertrand. Aussi hardi dans l'exécution que les plus fougueux novateurs, aussi sévère dans sa tenue que les plus immanables classiques, il sut réunir la science à l'audace, la fermeté au rapidité des *Lez* à la grâce continue de Gornard, et le nouveau maître en les combinant la belle écime française. Nous ne saurions nous lasser et l'article qu'en venant ainsi honorer à un artiste que ses adversaires eux-mêmes proclamaient le prince de l'écime.

E. LIGOUÉ.

Un nombreux concours d'avis rendit tard les derniers desours à un homme qui avait en un des esprits les plus distingués, les plus instruits et les plus brillants de ce temps, M. Hippolyte Royer-Collard, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, et ancien chef de la division des lettres et des beaux-arts. Les obsèques ont eu lieu à l'église Saint-Louis d'Antin ; je ne puis citer par M. Paul Royer-Collard, le maître de la doctrine. André, M. Marcellin, M. de Metz, M. Paul Antral, ses parents. On remarquait dans l'assistance M. Guizot, M. Cousin, M. Berard, doyen de la Faculté ; MM. Chomel, Boux, Moreau, Troussard, Demoyères, Orfila, Gavarré, Goumoen de Valenciennes, Neveu-Gillette de Mussy, Bocher, Michon, Triary, Villain, Hubert Cleron, et un certain d'écime qui assista aux derniers moments du défunt. Au cimetière Montmartre, le docteur Troussard a rendu, au nom de la Faculté de Médecine, un dernier hommage au

brillant et trop court enseignement d'Hippolyte Royer-Collard ; le docteur Laroque, un nom de l'Académie de médecine, a expliqué, en quelques paroles improvisées et bien senties, comment l'Académie de médecine se faisait remarquer par son absence dans les obsèques d'un de ses membres les plus éminents et de son ancien secrétaire ; le docteur Tardieu, secrétaire du comité consultatif d'hygiène publique, a rappelé la part que M. Hippolyte Royer-Collard avait prise à la fondation de cette utile institution, et a dignement exprimé les regrets qu'il laissait parmi tous ceux qui l'avaient connus. Ses regrets ont trouvé, parmi tous ceux qui ont pu apprécier les qualités si éminentes et si aimables de M. Hippolyte Royer-Collard, un fidèle et éloquent interprète dans un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis, M. Antony Desclaux, dont les paroles ont causé une émotion partagée par tous ceux qui l'ont entendu.

La Monnaie d'or.

La presse, dans toute l'Europe, retentit des alarmes du monde financier au sujet de la baisse du prix de l'or. Nous ne pouvons faire autrement que de constater dans ce recueil, qui est l'écho de toutes les plaintes comme de toutes les espérances et des races jolies du temps présent, un fait économique de cette importance. Nous en empruntons l'exposition au *Journal des Débats*, où M. Michel Chevalier a depuis longtemps annoncé l'apparition probable de ce phénomène :

« Depuis le mois de juin dernier, le prix de l'or n'a cessé de baisser, et aujourd'hui il est presque au pair, circonstance qui n'a pas de précédent, et qui présente beaucoup d'esprits dans le monde industriel et financier. La chose en fait la peine, et elle rend l'autorité plus sérieuse que, fait, extraordinaire, les bruits de guerre qui ont couru pendant quelques jours ne semblaient avoir eu aucune influence sur le prix de l'or, tandis que jusqu'à présent les rumeurs de ce genre lui avaient toujours imprimé un mouvement de hausse excessif.

« Bien des causes ont pu concourir à cette singulière situation ; mais il en est une qui, à elle seule, a agi plus que toutes les autres, c'est le parti pris par la Hollande de démonétiser tout à coup ses espèces d'or, en vue des craintes ou des espérances qui avaient dominé la Californie et la production sans cesse accrue de la Russie. Le résultat de cette mesure a été de porter tout à coup sur le marché une somme de 300 millions d'or qui n'ont pas encore trouvé leur placement, et qui pèsent lourdement sur le prix du métal, en même temps que la nécessité de remplacer ces espèces d'or par la monnaie d'argent a fait naturellement hausser la valeur de l'argent.

« La Californie ne vient encore que comme seconde et morale, plus peut-être que matérielle, de cette dépréciation de l'or sur le marché européen. Bien qu'on estime (et c'est une estimation assez raisonnable) l'exportation d'or déjà faite par la Chine à une valeur de 5 ou 600 millions au moins, ses produits, transmis aux États-Unis, au Chili, au Pérou, à la Chine, n'ont pas encore eu le temps de se répandre en quantité considérable jusque sur l'Europe. Si, comme nous le pensons, cela est vrai, ce n'est d'ailleurs qu'une raison de plus pour prévoir la continuation de la baisse du prix de l'or.

Nous ne nous donnons donc point qu'une pareille situation inspire de sérieux vœux ; qu'elle cause même des appréhensions légitimes, que plusieurs gouvernements songent à imiter l'exemple de la Hollande. En Belgique, c'est déjà presque fait, car le ministère veut, en attendant mieux, de saisir les Chambres d'un projet de loi destinée à interdire désormais la fabrication des espèces d'or. Nouvelle cause de baisse.

« Néanmoins jusqu'à présent nous ne voyons pas encore près de la dernière ni grand inconvénient pour la France à maintenir, en ce qui regarde sa situation monétaire, le *statu quo*. Depuis plus de vingt ans les circonstances commerciales éloignent fort de la France ; aujourd'hui tout tend à le rapprocher, à rendre abondante, à mettre à la portée de toutes les bourses une monnaie commode qui est le plus jusqu'ici un objet de luxe. Les pays du Nord ont le sou d'argent, et nous leur en fournissons en échange de leur or, qu'ils nous rendent au pair. Or, est le mal, et qui se plaindrait si la Banque de France voyait allier dans ses coffres une monnaie agréable, facile à transporter, nécessaire et même indispensable en temps de crise ? Il ne faudrait pour cela que donner des pièces de 5 francs, qu'on nous renverra peut-être plus tard, et qui auront toujours un grand avantage dans le commerce, attendu que c'est la monnaie d'échange et du monde entier qui se rapproche le plus, par sa valeur intrinsèque, de sa valeur nominale.

« Devenant l'or comme nous l'avons été jusqu'ici, nous avons comme personne à craindre son abondance ; la beaucoup plus grande partie de ce que nous rapprochons passait comme par enchantement à l'étranger. En effet, nous nous en sommes servis de moyen d'échange dans presque tous les pays : c'est avec cette monnaie que nous solutions les grains que l'Angleterre achetait en Russie, parce que sa valeur et sa forme sont plus en rapport que celles d'aucune autre avec la monnaie du pays. En Allemagne, en Italie, c'est la pièce française de 20 francs qui sert de le plus couramment dans les transactions commerciales.

Nous avons donc moins à craindre que les autres ; il est cependant une circonstance dont il faut tenir grand compte, et contre laquelle le commerce devrait se mettre en garde. Nous voyons de l'Angleterre tout à coup payer sur le continent, et le fait de ce que nous rapprochons passait comme par enchantement à l'étranger. En effet, nous nous en sommes servis de moyen d'échange dans presque tous les pays : c'est avec cette monnaie que nous solutions les grains que l'Angleterre achetait en Russie, parce que sa valeur et sa forme sont plus en rapport que celles d'aucune autre avec la monnaie du pays. En Allemagne, en Italie, c'est la pièce française de 20 francs qui sert de le plus couramment dans les transactions commerciales.

ANTONY DESCLAUX.

Un mobilier de police correctionnelle. charade en action par Gavarni.

Nous offrons à nos lecteurs, sous ce titre, une série d'études caractérisées par Gavarni.

Depuis trois ans que ce charmant moraliste a pris congé du public français, l'Illustration seule a reçu quelques essais de ce crayon, qui dans ses mains a toute la souplesse et la vigueur d'une plume. Il nous est agréable de nous prévaloir de cette préférence. Elle atteste que les efforts que nous faisons dans ce recueil au profit de l'art sont appréciés dignement par les artistes eux-mêmes.

Nous n'avons que peu de mots à dire au sujet de l'œuvre nouvelle du peintre par excellence des mœurs parisiennes. Lorsque Mercier traça le tableau, aujourd'hui vieilli, de Paris, il prit la rue comme champ d'observation. Il s'arrêta à la physionomie; c'est ce qui explique la portée superficielle de son livre. Cela nous fait comprendre encore pourquoi son ouvrage a pâli si vite. Gavarni, au contraire, qui, en sa qualité de peintre, pouvait ne prendre que le côté extérieur, a voulu pénétrer au cœur même de la société, et il aura eu l'honneur de faire entrer dans ses peintures la sagacité, la verve et souvent les aperçus ingénieux et l'éclat du trait d'un véritable moraliste. C'est par ces qualités réunies que ses œuvres ont conquis à un si haut degré une popularité européenne. S'il était possible que la forme artistique de ces esquisses morales pût vieillir un jour, nous croions fermement que l'esprit et le rare bon sens qu'elles renferment sont appelés à lui survivre.

Le tableau que nous présentons ici est plus qu'une fantaisie d'artiste; c'est une étude complexe dont toutes les parties sont traitées avec cette exacte observation qui sait prendre la nature sur le fait, et cette science inimitable du dessin qui la fait vivre avec une complète illusion sur la toile ou sur le papier.

Le cadre choisi par l'artiste se prête avec une merveilleuse facilité à la multiplicité et à

la diversité des physionomies, des mœurs et des costumes. Chacun pourra remplir à sa guise le fond du tableau; c'est ce qui occupe le moins Gavarni; ce procédé est d'ailleurs celui de La Bruyère, qui témoigne du même mépris pour une forme arrêtée. Ce à quoi il vise surtout, c'est à mettre en relief une idée principale au moyen d'un petit nombre de détails qui sont caractéristiques. Il nous semble que c'est à cette précision, relevée par les grâces infiniment piquantes du trait, qu'on peut attribuer la supériorité des portraits de La Bruyère. Avec la même pénétration pour discerner les ressorts du cœur humain, Gavarni a, à sa manière, la même vigueur et le même charme pour introduire les effets. En sorte qu'on peut dire avec quelque vérité que beaucoup de ses coups de crayon sont des maximes.

Il suffit de parcourir la galerie des types que nous donnons aujourd'hui pour se convaincre qu'il possède encore éminemment la force comique, sans aucun mélange de trivialité. Comme tous les esprits robustes, il dédaigne l'exagération caricaturale et le grotesque, deux écueils qui sollicitent les talents médiocres. A l'exemple des grands maîtres avec lesquels il a tant de traits de ressemblance, il fait jaillir le rire de la nature des passions et des caractères. On doit appliquer à son œuvre le mot par lequel on a peint la vie humaine dont elle est le miroir : « C'est une comédie en cent actes divers. »

Nous craignons d'affaiblir les impressions de nos lecteurs en attachant un commentaire à l'excellente étude populaire que nous publions. Chacune des physionomies qui composent ce tableau développe d'elle-même une idée. Quant à l'exécution, elle est telle qu'on la pouvait attendre d'un artiste qui a depuis longtemps atteint à l'extrême perfection de son art. Buffon a dit que bien écrire, c'est tout à la fois bien juger, bien sentir et bien rendre. Gavarni aura avec un rare succès appliqué cette maxime à la peinture.



L'Accusé.



Le Président : Accusé un tel... comment vous nommez-vous ?



La Partie civile.



Un de Messieurs les juges.



Le Huissier-audencier : Silence !



L'examen des dossiers.



Le Greffier.



Le Témoin principal.



Le plan des lieux.



Madame GALVIN, concierge (tenue d'audience)



François GALVIN, potier

Un Témoin qui n'a rien vu.



Madame GALVIN, en negligé du matin.



Achille GALVIN, sans profession



Elisa GALVIN, 18 ans, tout ore.



Ayant blanchi l'accusé pendant 7 mois.



Une partie de l'auditoire.



Ayant eu quelques rapports avec l'accusé.

L'affaire est continuée à huitaine.

Actualités, — Caricatures par Stop.



Starbucke en plus par son défilé pour le rôle de clown au Salon national de l'Enfant prodige.



Enfourmagement de la part de...



— J'arrive à Paris le premier jour de l'Enfant prodige —
Heureusement que les commissaires de l'exposition ont voulu par leur grande bonté nous réserver pour toutes les représentations.



Vu la saison choisie pour l'ouverture, le salon n'a pas été accessible qu'à quelques gens éclairés.



— Qu'on dise qu'il n'y a rien de galettes à l'exposition — C'est lâche... c'est vrai!



Le gouvernement essaie d'utiliser les produits de l'exposition



— Pendant qu'ils nettoient la Porte-Saint-Martin et la Porte-Saint-Denis, ils devraient au moins blanchir un peu la cuisine Vendôme, qui est si noire!



Prêt à faire des distinctions aux producteurs plus envieux à Bourges

Une saison à Aix-les-Bains (I).

d'art et plus de vérité tout à la fois des paysages, des sites, des monuments, des scènes de mœurs, car son habile crayon se prête à tout et réussit dans tout.

La part de l'éditeur et des auteurs ainsi faite, parlons du livre, justifions nos éloges. Le premier chapitre a pour titre la Savoie. Après avoir rappelé ingénieusement à ses lecteurs ce que la géographie ne dit pas, c'est la grâce et la beauté de ce petit coin de terre, où la nature a réuni toutes les merveilles : c'est le charme poétique de ses vallées pleines de murmures et de ses lacs silencieux ; c'est la magnificence de ses montagnes, où la verdure sombre des sapins se mêle aux blancheurs éternelles des glaciers, où se plaignent dans le silence des nuits les cascades et les torrents ; c'est la fraîcheur souriante des vallées cachées et comme ensevelies au plus profond des Alpes, la splendeur mélancolique des paysages alpestres a-sombris de larges et profonds forêts, où l'hiver semble en-formé sous un linceul de neige. Pour le voyageur, pour le philosophe, pour l'antiquaire, pour l'historien, pour l'artiste qui demande à la nature ses inspirations, c'est un pays tout plein de merveilles, et qui ouvre à l'esprit d'inepuisables mines pour l'étude et l'inspiration.

Ces mines, M. Amédée Achard ne les a pas épuisées, puisqu'il les déclare lui-même impuisables ; mais il les a exploitées avec le plus grand bonheur. Après avoir débuté par la géographie et la statistique, il arrive à l'histoire. Il donne une courte biographie de ces princes de la maison de Savoie, en qui se résument la gloire et l'illustration de leur patrie, depuis Humbert aux blanches mains jusqu'à l'infortuné Charles-Albert. Ce préambule, si nécessaire et si intéressant, achevé, M. Amédée Achard nous conduit à Aix, où il passe, comme l'indique le titre de son livre, une saison entière, occupé à en visiter et à en décrire tous les usages, tous les plaisirs, toutes les promenades, toutes les curiosités, toutes les merveilles, semant ça et là son amusant et instructif récit d'anecdotes piquantes ou de souvenirs historiques.

1. Par M. Achard, assisté de M. Amédée Achard, illustration par M. E. Ginain. Paris, 1844, Bachelier.



Chap. IX. — Abbaye d'Hautecombe.

ques. Le Casino, les guides, le café Jérotot, le vieux château, la pêche et la chasse, Baptiste, se partagent ensuite les deux chapitres qui précèdent celui qui

précède celui qui précède tout entier l'établissement des bains. Puis M. Amédée Achard s'aventure aux environs ; de la ville des bains il conduit successivement ses lecteurs charmés à l'abbaye d'Hautecombe, à la maison du Diable, au château de Bonport, aux collines de Saint-Innocent, à Saint-Germain, aux fontaines de Saint-Simon et de Mouxy, à la cascade et à la tour de Gréssy, à la Roche-Jo-roi, à Bordeaux, à la grotte de Raphaël et jusqu'au sommet du mont du Chat. Poussé par ce besoin de voir et de courir que Béranger a si bien caractérisé, il va jusqu'à Chambéry, où il a garde d'oublier les Charmettes, les Echelles et la Grande-Chartreuse de Grenoble, et, s'il revient un instant à



Aix-les-Bains. — Entrée du Casino.

L'éditeur de la Bretagne, de la Normandie, de l'Été à Bade, des Bords du Rhin et de tant d'autres beaux livres illustrés, vient de mettre en vente un nouveau volume qui manquait à cette riche collection, et qui nous semble digne à tous égards de la réputation et du succès de ses glorieux aînés ; c'est une Saison à Aix-les-Bains.

Le texte a été confié à M. Amédée Achard, M. E. Ginain l'a illustré. L'artiste et l'écrivain ont non-seulement réalisé ensemble de talent et d'esprit, mais ils se sont surpassés eux-mêmes. M. Amédée Achard possède au plus haut degré toutes les qualités propres à ce genre d'ouvrage, une érudition plus que suffisante, une grande finesse d'observation, un bon sens critique des plus remarquables, un style aussi élégant que facile. Jamais M. E. Ginain, qui pourtant a fait ses preuves, n'avait représenté avec plus



Chap. X. — Le lac de Bourget.



Aix-les-Bains. — Arc de Camille.



Aix-les-Bains. — Tour de Saint-Étienne.

une partie des récompenses promises à son père, envoya à Cuba Velasquez avec une troupe de 800 hommes. Le cacique Hatuci essaya de s'opposer au débarquement de ces soldats; mais il fut vaincu et enchaîné.

Comme les Espagnols ignoraient encore l'existence de la Floride et du côté du continent américain dont elle fait partie, ils ne songèrent d'abord qu'à occuper le revers méridional de l'île, qui se trouvait le plus rapproché de la Jamaïque, de Saint-Domingue et de la Côte-Ferme. Ils fondèrent les villes de Saint-Jago, de la Trinité, celle de Baracoa, qui fut la première capitale de l'île, et quelques années après celle de Puerto Principe, Bayamo, Santos-Espiritu.

La Havane ne date que de 1519, et ce n'était encore qu'un établissement peu considérable, lorsqu'en 1538 il fut réduit en cendres par des marins français. Fernand de Soto le releva de ses ruines et y bâtit un fort. Grâce à ce moyen de défense et surtout à sa position maritime, la nouvelle cité s'y développa si rapidement, qu'en 1519, le gouverneur Gonzales Ponce de Anaco y établit sa résidence. Ses successeurs suivirent son exemple. Ce ne fut pourtant qu'en 1589 qu'elle devint en réalité la capitale de l'île. Don Juan de Tajaá ajouta à ses premières fortifications celle de Moro. Philippe II lui donna ses armoiries: trois tours d'argent sur un champ d'azur, avec une clef qui représente la clef des Indes. Les actes officiels lui donnent un long titre qui rappelle à la fois la mémoire de Christophe Colomb et la constance avec laquelle elle est restée attachée à la bannière espagnole. Ils la nomment la Siempre fidelissima ciudad de San Cristobal de la Habana.

Les colons qui sont venus successivement s'y établir, soldats ou marchands, n'y ont point apporté les richesses architecturales de Grenade ou de Séville. A part le palais du gouverneur, celui de l'amirauté et quelques maisons appartenant à de riches propriétaires dont plusieurs sont des grands d'Espagne, on ne voit à la Havane que des maisons d'une dimension fort commune, curieuses seulement par leur genre de structure, égayées par leurs balcons et par les couleurs dont elles sont extérieurement revêtues.

La cathédrale, construite en 1724 par les jésuites, n'a la solennité d'une église gothique, ni l'éclat d'un style plus récent. Mais elle renferme les restes de Christophe Colomb. Après avoir, dans le cours de sa vie, passé par tant d'orages: orages de la mer et orages plus cruels de l'enfer, de la méchanceté des hommes, il était dans la destinée de ce martyr de la gloire de ne pas même reposer sur le sol où il renait à Dieu sa grande âme, abrutie d'amertume. De Valladolid ses ossements furent transportés à Séville, puis à Saint-Domingue, puis à la Havane.

A gauche du maître-autel de la Havane on voit dans la muraille une pierre sur laquelle est sculpté en relief un buste d'homme, avec le costume des chevaliers du seizième siècle. Le ciseleur l'a décorée de cette naïve inscription:

O RESTES E IMPRES DEL GRAN COLON, MIL SIEGLOS DESPUES, GOBIERNADOS EN LA GUERRA Y EN LA REMEMBRANZA DE NUESTRA NACION (1).

C'est la seule tombe d'un misérable commémoré, mais que dire de celle qui existe dans la cathédrale de Séville:

N. CASTILLA Y A. LEON, MENDO SORIANO DISEÑO (2).

Le pédoncule des savants, la vanité des faiseurs d'épigrammes ne servent souvent qu'à outrager le souvenir des morts.

A Aix-la-Chapelle, au pied du chœur, la voyageur s'arrête devant une grande dalle entourée d'un cercle de cuivre, et y lit, en courbant la tête, ces deux mots, qui sont tout une histoire: *Carolo magno*.

Il est des noms auxquels, dans un monument de deuil, il est défendu de rien ajouter: Charlemagne, Napoléon, Christophe Colomb, et ceux des grands artistes, et ceux de grands poètes. Loin d'eux les profanes qui croient les honorer en les couronnant d'un épi de papier quatrains! Pitié envers ceux qui pour les connaître ont besoin d'une inscription!

1. O restes et image du grand Colomb, conservés pendant mille siècles dans l'urne et dans la mémoire de notre nation.
2. A Castille et à Leon, Colomb donna un nouveau nom.

X. MARMER

Bibliographie.

Cahiers d'une élève de Saint-Denis. — Cours d'études complet et gradué pour les filles, par deux anciennes élèves de la Maison de la Légion d'honneur et M. Louis Baur, ancien professeur au collège Stanislas. En 2 vol.: premier et deuxième cahiers. — Première année d'études. Au bureau de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lull, n° 3, place Lenoir.

Nous avons déjà dit, en annonçant le premier volume de ce cours gradué d'études pour les filles, ce qui appartient en propre à l'enseignement de la maison de Saint-Denis, et ce qui est la part des auteurs. Le plan de l'ouvrage à l'une, aux autres, le reste, c'est-à-dire la méthode et l'esprit de l'enseignement. Au préalable nous n'avons eu qu'un seul programme plus complet et les idées du siècle, les besoins nouveaux de l'intelligence qui répondent à une société renouvelée, en formant la meilleure part. C'est par là que les auteurs d'un cahier ont inspiré, puis fondus, lorsqu'ils ont en tête, on verra un reste plus tard, lorsque les cours gradués d'études seront achevés, et par lesquels nous notions d'enseignement, en quoi elles se distinguent de tout autre modèle. Au début, cette différence se présente moins sensible, parce qu'elle est moins nécessaire. Cependant, nous appelons l'attention des instituteurs et des mères de famille sur les divers

sions des deux premiers cahiers, afin de leur faire connaître la marche et comme le procédé de cet enseignement:

SOMMAIRE DU PREMIER CAHIER. — PREMIER SEMESTRE.

- I. Introduction.
II. Grammaire française. — Observations préliminaires. — Lexicographie, ou traité des mots pris isolément. Définitions et règles générales des dix parties du discours: le nom, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe, le participe, la proposition, l'adverbe, la conjonction et l'interjection. — Locutions vicieuses.
III. Histoire sainte. — Questions préliminaires. — Première époque, depuis la création du monde, l'an 4004 avant J.-C., jusqu'à l'ère universelle, l'an 2348. — Deuxième époque, depuis le déluge universel jusqu'à la vocation d'Abraham, l'an 1921. — Troisième époque, depuis Abraham jusqu'à Moïse ou la loi écrite, l'an 1491 avant J.-C. — Commencement de la quatrième époque jusqu'à la mort de Moïse.
IV. Appareils ou notions générales de géographie. — Définitions des principaux termes en usage dans la géographie. — Grands divisions du globe.
V. Géographie de l'Histoire sainte selon l'ordre des temps et des faits.
VI. Ancienne division de la France par provinces.
VII. Arithmétique. — Notions préliminaires. — Tableau comparatif des chiffres arabes et romains. — Addition. — Soustraction.
VIII. Lectures et exercices de mémoire, ou morceaux choisis de littérature en prose et en vers.
IX. Étymologies des mots techniques et peu usuels contenus dans le volume.

SOMMAIRE DU SECOND CAHIER. — DEUXIÈME SEMESTRE.

- I. Grammaire française. — Suite et fin de la lexicologie, ou suppléments aux définitions des dix parties du discours et exceptions aux règles générales.
II. Histoire sainte. — Suite de la quatrième époque, depuis la mort de Moïse jusqu'à la décadence du temple de Salomon, l'an 1094 avant J.-C. (Josue). — Les Juges. — Ruth et Booz. — I. Es. Ross. — Saul. — David. — Cinquième époque, depuis la décadence du temple de Salomon jusqu'à la fin de la captivité de Babel, l'an 526 avant J.-C. (Salomon). — Schéme des dix tribus. — Rois de Juda et d'Israël. — Fin du royaume d'Israël. — Tobie. — Judith. — Esther. — Job. — Les Prophètes. — Sixième époque, depuis le retour de la captivité de Babel jusqu'à la naissance de J.-C. — Table explicative des livres de l'Ancien Testament.
III. Géographie de l'Histoire sainte, selon l'ordre des temps et des événements.
IV. Arithmétique (suite). — Multiplications et divisions.
V. Système métrique.
VI. Appareils ou Notions générales de Géographie (suite et fin). — Canaux, mers, détroits, golfes, presqu'îles, isthmes, caps, montagnes, collines, lacs et fleuves remarquables des cinq parties du monde.
VII. Division de la France par départements. — Table alphabétique des 86 départements, avec les noms des chefs-lieux et leur distance de Paris. — Tableau comparatif des divisions de la France par provinces et par départements.
VIII. Table chronologique des rois de France.
IX. Lectures et Exercices de mémoire, ou morceaux choisis de littérature en prose et en vers, formant pour la plupart appendices à la partie historique du même cahier par l'analogie du sujet.
Étymologies des mots techniques et peu usuels.

Le Cours complet, dont les dernières années comprennent de 2 à 5 volumes, formera un volume environ 18 volumes de prix divers. Ces volumes peuvent être reçus lochés par la poste et être pris séparément deux volumes pour chaque année, faisant un cours complet en rapport avec l'âge et l'intelligence des enfants.

Les troisième et quatrième cahiers correspondant à la deuxième année d'études sont sous presse.

Repertoire alphabétique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, de droit des gens et de droit (1); par M. D. DALOZ aîné, Tome XX.

Ce volume, le quatrième de la collection par ordre de publication, contient presque cent feuillets au lieu des cinquante-cinq promises dans le prospectus. Il a 292 pages à deux colonnes. Les articles ou chapitres sont les ouvrages qui rendent compte de l'Économie politique, de la science dans son état actuel; des Effets de la concurrence; de l'Union et des empires, curieuse étude historique avant que politiques, et des Empires. On y trouve en outre l'Étymologie lexicographique des termes philosophiques, juridiques, du droit, de plus le mot comme presque tout exclusivement.

Les tomes 17, 18 et 22 sont sous presse.

Expériences de Télégraphie Électro-chimique.

Si on se rappelle, le lecteur cher lecteur, comment le monde regardait la publication d'une expérience de Latham's Telegraphy, ayant appelé une jeune fille, nommée et distinguée, à voir fonctionner dans les salles appartenant de l'hôtel qu'il habite rue de Lille, les appareils de télégraphie électro-chimique sous sa direction, d'après les principes indiqués par l'ouvrage de M. Alexander Bain, par exemple, on se rappelle la joie que le lecteur et le public ont éprouvée.

Dans le premier cahier de l'ouvrage, on remarque d'abord l'ingénieux comme station de départ, on remarque d'abord l'ingénieux

appareil perforateur, au moyen duquel la dépêche à transmettre se trouve écrite sur un long ruban de papier par des points et des traits percés à jour, correspondants aux signes conventionnels de l'alphabet et de la numération ainsi disposés:

Table with columns for ALPHABET and NUMERATION. The alphabet section lists letters A through U with corresponding symbols. The numeration section lists numbers 1 through 0 with corresponding symbols.

Par ce procédé préparatoire, comparable à celui de la composition dans la typographie, un employé habile peut percer une dépêche beaucoup plus rapidement qu'un copiste na pourrait l'écrire.

La dépêche ainsi perforée et enroulée autour d'un cylindre, était immédiatement disposée sur la machine télégraphique destinée à son expédition et sur les plaques de la pile galvanique fournissant le courant électrique, agent de sa transmission.

Partant de la première plaque de cette pile et passant successivement à travers les lames ménagées sur la bande de papier par les perforations ménagées, destinées à permettre ou à interrompre le contact entre lui et l'appareil écritain, qui sera ci-après décrit, le courant électrique suivait à intervalles interrompus, sur le fil conducteur, sa route indiquée par des fleches, vers la dernière pièce de l'appareil ou se trouvait établie la station d'arrivée, et transmettait la dépêche à la seconde machine télégraphique destinée à la recevoir.

Sur un plateau circulaire ou appareil écritain, recouvert d'un papier chimique à coloration sensible et recevant de la seconde machine télégraphique un mouvement de rotation rapide, on voyait apparaître alors en lignes, décrivant une longue spirale à partir du centre du plateau, les signes alphabétiques conventionnels qui correspondent précisément avec les caractères à jour de la dépêche perforée, et qui se coloraient successivement en noir, et comme par un procédé électrique, sous l'action intermittente du courant électrique, transmis sur un papier chimique sensible par une pointe ou style métallique, véritable plume électro-chimique servant de conducteur au fluide.

Enfin, après avoir ainsi écrit la dépêche sur le papier et réalisé toutes les promesses de l'inventeur, le courant électrique retournait, en suivant un autre fil conducteur, à la dernière plaque de la pile galvanique placée à la station d'arrivée ou il avait pris sa source.

Par l'ingénieux système de M. Alexander Bain, les dépêches sont livrées au fil conducteur à la station du départ et reçues à la station d'arrivée à raison de 100 mots par minute pour chaque fil sur lequel elles marchent, avec le plus faible courant, à raison d'environ 80,000 lignes par seconde; le système actuellement établi en Europe, susceptible d'erreurs nombreuses et ne transmettant que des dépêches, sans le faire, qui raison de 8 mots par minute pour chaque fil, avec un courant électrique très-intense, il en résulte en faveur du système Bain une puissance de transmission cinquante fois plus forte que celle du système actuel, et sans possibilité d'erreurs ni dans l'envoi ni dans la réception des dépêches, l'une et l'autre se trouvant sous l'action des appareils auto-matographiques et écritains.

Si ces nouvelles et rapides découvertes appliquées à la télégraphie peuvent engager le gouvernement à faire participer les hommes d'affaires et de commerce aux avantages immenses dont l'État s'est jusqu'à présent réservé le point exclusif, il n'est pas douteux que ce rapide moyen de transmission ne devienne bientôt d'un usage général, à la condition toutefois d'un tarif ou, l'un d'eux paralyser l'utilité, facile au contraire, comme cela se pratique déjà aux États-Unis, l'emploi public de cet agent puissant de communication.

G. PALAMIN.

Sinistres à la mer.

NATHANIEL DE LA MOUSSE SUR LES CÔTES DE CORNWALL.

On a vu dans ces derniers temps de nombreux sinistres à déplorer à la mer. Les premiers horreurs de l'hiver se sont déchaînées avec une violence excessive; il ne se passe pas de jours que les flotilles de nos ports maritimes nous apportent la nouvelle de nouveaux sinistres. A la même, on a vu sur plusieurs points les sinistres à la mer qui ont été plus à la côte, entre autres un bonk français, qui s'est livré sur les îles de l'ouest de l'Angleterre, et qui a été plus à la mer, sur les côtes de la Cornouaille, où les coups de vent ont été si terribles que des mères de grands enfants par la

tempête ont envahi les habitations, dévasté les jardins de Saint-Xandre et autres localités, et même arraché à des enfants le pain et les fruits dont ils faisaient leur repas. Des pêcheurs de la Rochelle ont affirmé qu'au moment où ils retiraient leurs filets, les barques avaient été assaillies par des goélands affamés; qu'on n'avait pu les écarter qu'à coups de rames, et que plusieurs centaines de ces oiseaux étaient restés sur la place. Il paraît malheureusement bien certain que, cette fois, ces goélands ne sont pas des canards.

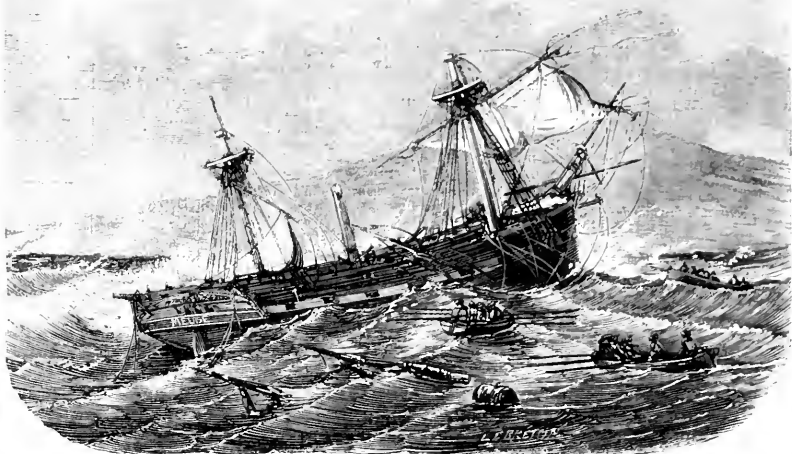
Le brick-goëlette la *Fanny*, capitaine Croson, allant de Cardif à Brest avec un chargement de houille, a échoué sur la grève de Plestin. L'équipage a été sauvé par le dévouement des habitants et des douaniers. Le même jour, le *General Lamurque*, capitaine Nola, venant de Sunderland, chargé de houille, a destination de Nantes, a fait côte sous la batterie de *Mort-aux-Anglais*; on a eu à déplorer la perte d'un matelot et d'un mousse; le navire et la cargaison ont été perdus. Le brick la *Joséphine*, de Grandville, capitaine Lerat, parti de Cadix avec un chargement de sel, a été complètement désarmé entre les roches Douves et Guernsey. Le bateau-poste de Bolloré, le *Saint-Louis*, monté par le patron Gilet et six hommes d'équipage, s'est perdu au moment où il donnait dans les jétes de Dieppe. En Loire, neuf bateaux ont roulé bas. Outre ces sinistres, il en est d'autres qu'on a constatés sans en connaître les victimes. Ainsi, vers les premiers jours de ce mois, la mer a jeté sur la côte du Croisic des débris de navires, des tonnelles de barils de sardines pressées et autres épaves.

Enfin nous devons encore ajouter à cette trop longue liste de sinistres, le naufrage de la *Meuse*, capitaine Hauret, armateur, M. J. Le maître, appartenant au port du Havre. La *Meuse* est le premier navire qui ait armé au Havre pour

la Californie, inaugurant ainsi la série de ces expéditions qui, depuis lors, se sont succédées sans interruption. Après avoir effectué la traversée du Havre à San-Francisco en cent trente-deux jours, y avoir essayé de la part des autorités américaines toutes les tracasseries et toutes les difficultés qui ont atteint tant de navires français et anglais, et s'être vu abandonné par la plus grande partie de son équipage, la *Meuse* était repartie pour les îles Sandwich, n'ayant à son bord que quatre hommes. Là, après avoir complété, au moyen de matelots indigènes, son personnel naviguant, ce navire avait reteté successivement pour Manille, Singapore et Calcutta, où il parvint enfin à trouver son chargement pour le Havre.

Le 1^{er} de ce mois, la *Meuse* était arrivée à l'entrée de la Manche, ayant cent quatorze jours de mer; mais les brumes et les gros temps ayant empêché le capitaine Hauret de faire aucune observation ou de reconnaître aucun feu, le navire drossé par les courants alla se jeter, le 3, vers sept heures du soir, sur la côte d'Angleterre, entre Lands-End et le cap Cornwall, et s'y brisa sur les rochers. Il ne lettre de Penzance, en date du 5, annonce que l'équipage et les passagers ont pu heureusement gagner la terre; on n'a à déplorer la perte que d'un seul passager nommé Alabet.

Les derniers jours ont été signalés au Havre par une tempête qui a jeté dans ce port un trouble extraordinaire. La foudre est tombée sur le paquebot américain, *Duchesse d'Orléans*, et sur deux autres navires, l'*Empereur du Brésil* et le *Haiti-mare*. Cela se passait le 17 décembre.



Naufrage de la *Meuse*, trois-mâts du Havre, sur la côte du Cornwall, le 3 décembre 1840.

REVUE CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE DE 1851.

Revue catholique de la jeunesse, recueil mensuel illustré. — Religion, instruction, éducation, récréation. — Première année complète, un beau volume in-8°, imprimé par Plon frères; aux bureaux de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lullu, n° 3.

Il n'est rien de plus délicat que le choix des livres à donner en étrennes aux enfants. Ce n'est pas seulement le sujet du livre qui demande un discernement très-fin et sollicite les scrupules des personnes intelligentes. Cet ouvrage est trop sérieux, celui-ci est trop mais, et autre n'est pas sans danger pour le cœur de l'enfant qui le lira; un quatrième est de mauvaise ap-

proche serait tout fait et que tous les enfants applaudiraient au choix? Ce beau volume existe, vous le trouverez splendidement étalé chez tous nos libraires, et au besoin chez l'éditeur dont vous lisez l'adresse ci-dessus. Ce volume n'est pas au-dessus de l'intelligence des enfants, car il a été écrit pour eux par des écrivains qui les connaissent et qui les aiment; il est

composé de matières variées, par conséquent instructif et répendant aux goûts les plus divers des jeunes lecteurs; il est sans danger; que disons-nous? il est d'une lecture utile et salutaire, car c'est à la fois un ouvrage de religion, d'éducation, d'instruction et de récréation, avec ce caractère particulier que son premier objet domine les trois autres; et enfin c'est un beau livre, tout approprié à l'heureuse destination d'être offert en étrennes. Beau papier, belle impression, charmantes images, brochure élégante ou cartonnage magnifique. Ceux qui offriront ce volume feront des heureux; ceux qui ajouteront un volume une quinzaine d'abonnement pour 1851 feront doublement le bonheur des enfants aussi généreusement portages. Ajoutons que ce volume coûte 6 francs broché et 8 francs par la poste; c'est également le prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements. Quel dommage que la poste ne transporte pas les volumes cartonnés! La poste ne peut pas tout ce qu'elle aurait la prétention de faire. — Atlas voudrait porter le monde, mais il est écrasé sous les ballots

La salle de l'Opéra, ornée avec magnificence, s'ouvre samedi pour un bal de souscription au profit des pauvres du 8^e arrondissement. Tout ce qui peut solliciter le goût des heureux à l'accomplissement d'une œuvre de charité, a été menagé avec un art infini par les commissaires de cette fête de bienfaisance. Il y aura double plaisir, et, de plus, nous le souhaitons pour tout le monde, pour les pauvres principalement, il y aura double recette.



Saint Vincent de Paul, enfant, faisant l'abbé

parence ou grossièrement imprimée et ornée; il ne fait ni honneur à celui qui l'offre, ni plaisir à celui qui le reçoit. Si quelque éditeur bien avisé possédait un volume d'étrennes capable d'affronter et de défier toutes ces objections, pensez-vous que le

Correspondance.
 M. L. B. à Nantes. — Ne savez-vous pas, Monsieur, que pour nous défendre contre les mauvais, nous avons pris le parti de révéler les meilleurs? Cela nous cause quelque fois des regrets vaineables, et c'est le cas pour l'hun.
 M. X. à Nonantourt. — Mille remerciements et compliments, Monsieur.
 M. D. à Terrasson. — La chose se sera égarée en chemin; si elle est perdue, y voudrais la retrouver; je vous en donnerais des nouvelles.

M. H. à Alger. — Impossible, Monsieur, et je le regrette très sincèrement. Mettez-moi à même de vous servir d'une autre manière.
 M. J. L. à Mas d'A. — Nous acceptons; mais cela sera un peu tard. Compliments.
 M. J. P. à Turin. — Votre approbation, Monsieur, nous est très-agréable. Nous comptons la meriter de mieux en mieux, et nous sommes en mesure pour l'année qui va s'ouvrir.
 M. A. K. à Saute-Adresse. — Bien volontiers.

Rébus.

FAUT TUA FAUT TUA FAUT TUA FAUT TUA

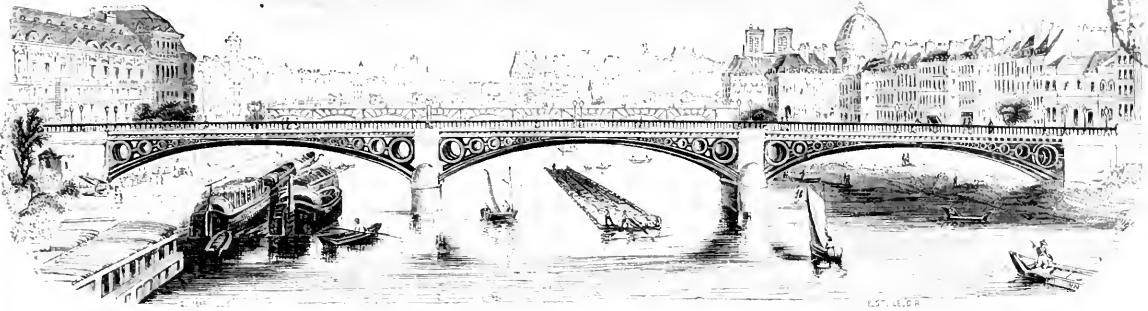
ou dit

INDICATION DE DERNIER RÉBUS.
 Le Pape a nommé le Vainqueur de Marengo.
 On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^e, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.
 PAULIN
 Tiré à la presse mécanique de Plon frères, 36, rue de Valenciennes, à Paris

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

28 DÉCEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 409. — Vol. XVI. — Du Vendredi 27 déc. 1850 au Vendredi 5 janv. 1851
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

AVIS.

Les abonnements qui expirent à la fin de ce mois doivent être renouvelés le plus tôt possible pour ne point éprouver d'interruption dans l'envoi de *l'Illustration*. La poste ne recevant les numéros que le jour de leur date ou avec le numéro suivant, comme complément de l'abonnement, il en peut résulter, pour les abonnements non renouvelés d'avance, un retard de huit jours dans l'envoi du premier numéro de janvier.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Variétés. — Courrier de Paris. — Industrie parisienne. — De la contrefaçon des œuvres littéraires et artistiques. — La veille de Noël, souvenirs d'autrefois. — Un mobilier de police correctionnelle, épilogue. — Lettres sur la France (8^e article). — De Paris à Nantes. — Chronique musicale. —

Souvenirs d'un voyage au Tennessee. — Monsieur Abraham. — Notice sur Perlot.

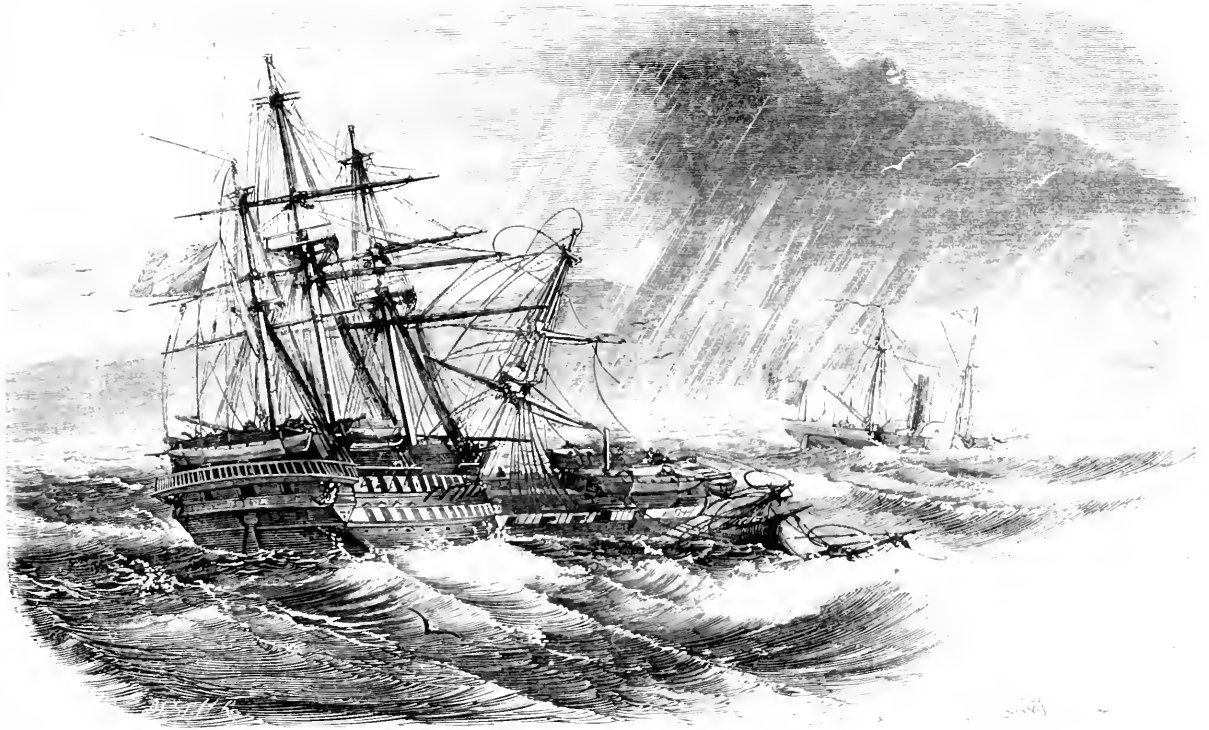
Gravures. *L'Allier* et le *Borda* dans la rade de Brest par le coup de vent du 15 décembre. — Décembre, fantaisie par Gavarni. Du 15 décembre au 1^{er} janvier. — Magasins d'herbier et de bijouterie de C. Detouche. — Un mobilier de police correctionnelle, 21 dessins par Gavarni. — Souvenirs du Tennessee, six gravures. — Perlot, roles du comédien d'Etampes. — Robus.

Histoire de la semaine

L'année finit assez paisiblement. Les questions qui tiennent le monde dans l'attente subissent un moment de calme; Dieu veuille que ce soit du recueillement et de la méditation. Les conférences de Dresde ont été ouvertes le 23, et nous dirons la semaine prochaine comment se présentent les solutions qu'elles cherchent. A l'intérieur, on se prépare à entrer en campagne pour les grandes épreuves de 1851, qui doivent aboutir constitutionnellement en 1852. Les partis s'observent et se ménagent; ils semblent même assez disposés à se pardonner réciproquement; c'est une manière

d'éviter les explications. Cependant, il faudra bien en venir là, et gare les récriminations. Le procès d'Allais, commencé mardi et continué après la fête de Noël, se terminera probablement trop tard aujourd'hui jeudi pour nous permettre de donner le résultat avant de mettre ce numéro sous presse; mais ce procès est un épisode de l'histoire des intrigues contemporaines dont il sera parlé plus d'un jour.

Tandis que la politique se reposait, le ciel, qui semble aujourd'hui radouci comme elle, a sévi la semaine précédente avec des symptômes extraordinaires. Nous avons rappelé, il y a huit jours, quelques-uns des sinistres de mer arrivés à notre connaissance; mais à cette heure-là même on nous envoyait de Brest le récit d'un accident qui a failli causer une catastrophe, et qui l'eût certainement causée si le fait se fût passé la nuit au lieu de se passer à deux heures de relevée. La corvette de charge *L'Allier* a cassé son corps-mort et est allée tomber sous le heupré du vaisseau le *Borda*, le vaisseau-école où très-heureusement aucun accident n'est à déplorer. *L'Allier* a été obligé de démanteler le grand mât et du mât d'artimon pour se parer. Le lendemain la tempête durait encore; un ouragan furieux fondait sur la



L'Allier et le *Borda* dans la rade de Brest par le coup de vent du 15 décembre. — Gravures d'après le rapport par M. D. de Brest.

villo de Brest. Les éclairs brillaient et le tonnerre grondait comme dans les orages d'hiver.

— Les interpellations adressées au ministre de l'intérieur sur les loteries autorisées par le gouvernement, et notamment sur la loterie dite des Lézards d'or, ont été l'événement de la semaine parlementaire. Toutefois, ainsi qu'il arrive souvent, l'intérêt du débat est moins ressorti de la question même que des incidents de séance et des péripéties de vote : comme on l'a vu au Palais, l'accessoire a emporté le principal. Ce n'est pas que le motif essentiel de la discussion n'eût son importance; il s'agissait de savoir quelle devait être la meilleure interprétation de la loi de 1835 qui, en prescrivant les loteries d'une manière générale, a admis deux exceptions en faveur des œuvres de bienfaisance et des encouragements aux beaux-arts; on avait à se demander si ces exceptions devaient être maintenues; si dans la sphère supérieure des principes elles étaient compatibles avec le sentiment de la morale publique, si généralement que fit la pensée qui les a inspirés. Au point de vue des faits, il était permis d'examiner, avec quelque succès, si la loterie des lézards d'or était bien conforme dans son but et dans son organisation à l'esprit de la loi, et si l'autorisation accordée par le gouvernement avait été suffisamment réfléchie. On a bien un peu parlé de tout cela; mais ces limites ne suffisaient pas à la polémique militante, et bientôt les attaques exagérées, les vivacités, les incidents personnels, ont donné à la séance tous les mérites de ces sortes d'intimités des parlementaires. Enfin pour que rien ne manquât à la journée, une crise ministérielle, ou tout au moins une démission importante, a fallu sortir du scrutin. — Un retour prudent de la majorité a répondu ravi ce triomphe à l'opposition, mais non pas sans beaucoup de démarches diplomatiques de la part des membres les plus considérables de la droite.

A la suite d'une discussion dans laquelle M. le ministre de l'intérieur avait eu à subir un acte véritable d'accusation fondé sur quelques griefs réels mais atténués, a notre avis, par la gravité même qu'on avait voulu donner à des faits secondaires, dont l'exactitude a d'ailleurs été fortement contestée par le ministre, un membre de la majorité a déposé un ordre du jour motivé qui déguisait à peine un blâme formel. — La gauche, qui avait également une formule de blâme toute prête, s'est empressée, avec une très-habile conciliation, de se réunir à cette rédaction. — L'instant était menaçant, et si l'on eût voté par assis et levé, l'ordre du jour motivé de M. Gabriel Delessert avait certainement chance d'être adopté. — C'était la démission presque forcée de M. Baroche. Heureusement pour le ministre, quelques voix amies ont demandé l'ordre du jour pur et simple, qui, en vertu de son droit de priorité, a dû être soumis d'abord au scrutin. Il a été rejeté; c'était un triste résultat; mais durant le vote on avait mieux posé les bases de la droite de l'ordre du jour motivé, et de toute la portée des termes qui l'avaient servi, des rédacteurs cherchant à effacer autant que possible l'intention de blâme qui restait nécessairement jusque dans le simple de l'ordre du jour pur et simple, et à allouer jusqu'à un certain point la recommandation la censure sévère que contenait la première rédaction proposée. Ce n'est pas sans peine qu'on a réussi, pendant une heure la confusion, le tumulte, les cris ont remplacé toute discussion; tandis que deux ou trois orateurs se disputent la tribune pour essayer de faire prévaloir leur solution. M. Émile de Girardin parvient à s'en emparer et lit la formule suivante : « La majorité satisfaite passe à l'ordre du jour. » Bien qu'ainsi importune que pour sa justice, l'alinéa était trop directe pour être excusée, et cette fois unanime et spontanée, la majorité pousse un cri d'indignation et indique à M. de Girardin la censure avec exclusion temporaire. — Comme en définitive à tout drame parlementaire il faut une conclusion, celui-ci, allant peut-être d'un extrême à l'autre, s'est terminé par l'adoption de la rédaction la plus conciliante.

En résumé, la séance de samedi avait pu être plus sérieuse, plus utile dans la question même des loteries, sinon plus véhémente et plus pittoresque. Pour nous, nous lui préférons de beaucoup le débat qui s'est un peu improvisé à l'occasion de la première délibération sur le projet de loi relatif aux modifications à introduire dans le régime commercial de l'Algérie, en ce qui concerne les taxes imposées en France aux produits de notre colonie d'Afrique. Le public s'en est moins préoccupé que des interpellations qui ont suivi; la presse lui a ouvert, moins généralement qu'il eût été à attendre, un intérêt beaucoup supérieur pour le pays; à l'avenir, à la prospérité de cette France africaine, conquis au prix de tant de sang et d'argent. Pour quelques esprits mal disposés, ces sautes sont un crime qu'on ne doit point pardonner à l'Algérie et qui concluent à sa condamnation; mais, avec une appréciation plus élevée, les hommes d'État y voient des biens éternels que nous attachons invinciblement à l'Afrique. L'honorable M. Dufaure a résumé en quelques paroles chaleureuses, précises, d'une pénétrante éloquence, cette opinion, la seule que puisse admettre non-seulement l'honneur, mais le haut sens national, et il a fait justice aux applaudissements de l'Assemblée, et pour toujours, nous l'espérons, de cet étroit rétrograde que M. Desobert fustige chaque année, depuis bientôt vingt ans, contre l'Algérie, et qui avait cru devoir exhaler, une fois encore, au début de la discussion. Nous pensons, comme La Sibérien dit M. Dufaure, que la France a eu raison de persister dans sa conduite; mais, quoiqu'il en puisse être, tout retour sur le passé est désormais inutile; l'ordre ancien, trop détrempé comme notre bien-être, pour mériter notre appui en Afrique, et certainement le pays assésé au vote de l'Assemblée qui, au lieu de se presser, a déclaré que l'Algérie était désormais une terre française. — Le loi sur les impôts commerciaux de l'Algérie, qui a pour la première fois une sorte de perspective, est le résultat de la discussion de ce projet de loi, qui ne sera pas l'objet d'une discussion toute la France de la réalité.

Avant d'ouvrir cette discussion sur l'Algérie, l'Assemblée avait définitivement voté le projet de loi tendant à accroître la pénalité en matière d'usure, et la sévérité qu'elle a montrée a été égal retour peut-être l'étendue de ce mal, qui, ainsi que le disait un orateur, en certaines de nos campagnes, a causé plus de rimes que dix années de grêle. — Un séance, consacrée à dix mille et toutes spéciales questions hypothécaires, et des interpellations d'une importance secondaire sur des fournitures de draps pour l'armée, ont fait lundi et mardi à l'Assemblée, après la séance agitée de samedi, un demi-lusir que la fête de Noël a rendu complet.

Nous ne terminerons pas sans réparer un oubli de ces derniers jours : le nouveau système de vote pour les scrutins de division, dont l'Illustration a donné une description détaillée, a été inauguré il y a une quinzaine de jours, et l'intérêt curieux que l'Assemblée a accordé au mécanisme de cette ingénieuse invention, justifie la curiosité avec laquelle nos lecteurs ont dû recevoir la communication que nous avons pu leur en faire à l'avance. PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

Da 20 décembre au 5 janvier, la politique fait silence et la littérature donne sa dimension. Pendant cette doureruse quinzaine, aimés des enfants et des confiseurs, le journal n'est plus qu'une page d'annonces. Il n'y a place dans ce vaste carrousel de la publicité que pour les cahemiers, les bons, les livres illustrés et les billets de loterie. Nous avons fait bien des révolutions, mais nous n'avons pu encore débrûner les étrêmes. Vivent les étrêmes! Cette année, M. Cappeigne, le brillant homme d'État que vous savez, offre dix volumes in-8° pour la bagatelle de quinze francs. Un franc cinquante centimes le volume, c'est cher au prix où sont les cornets de papier. Puisque la littérature nous échappe, il faut bien nous rabattre sur autre chose et parler de l'Illustration London News.

The Illustration London News, ou, pour parler plus intelligemment à des lecteurs français, les Nouvelles illustrées de Londres, ne sont pas satisfaites de régner paisiblement sur les trois royaumes; ce journal hebdomadaire aspire à la conquête du monde; il veut cueillir les palmes de Charlemagne et de Napoléon! Les feuilles de toutes les nations nous annoncent que ce recueil, inquiet de la tournure que prennent les événements en Europe, est décidé à faire pénétrer en France et en Allemagne ses quarante illustrés pour arrêter le torrent des opinions dans ceus, et rétablir, à l'aide de ses coupures littéraires et de ses gravures sur bois, l'ordre si profondément troublé. Depuis longtemps le besoin d'un journal anglais traduit en français et en allemand se faisait généralement sentir. L'Illustration va se publier en allemand et en français. D'ici à peu de jours, le continent pourra dépecer cette fine plaisanterie britannique qui chatouille le palais comme une bouteille de gin, et égale l'esprit comme un verre de cidre. Il nous sera enfin donné de voir fleurir dans le parterre de la Flora londonienne ces feuilles dorées des cockneys de la Grande-Bretagne. Innocents Parisiens! Plus innocents habitants de Berlin et de Vienne, vous aviez cru qu'il avait chez vous assez de gens d'esprit pour vous amuser ou tout au moins vous distraire. Naive illusion! l'esprit, le savoir, l'élegance, le bon goût, tout ce qui charme et tout ce qui séduit se trouvait à Londres dans le Strand, paroisse de Saint-Clément Danes. Qui l'eût dit?

Puisque l'Illustration veut être modestement le dominateur de l'univers, qu'il nous permette d'examiner si le talent de la paire de ciseaux qui préside à sa rédaction justifie ses prétentions cosmopolites. Nous venons de parcourir plusieurs numéros de ce recueil, et nous avouons tout d'abord qu'il nous a été difficile de trouver notre chemin dans ce labyrinthe de faits, de nouvelles, d'événements, de désastres, d'anecdotes, le tout jeté pêle mêle et entassé comme des chiffons dans un sac. Nous ne savons l'effet que produiront sur les lecteurs de Vienne et de Berlin ces épiphonies littéraires, mais ce que nous savons bien, c'est qu'il n'est pas un seul lecteur français qui ne pourra perdre son temps et ses yeux sur ces listes de mots microscopiques et sur cette littérature plus microscopique encore que les caractères imprimés; quant aux sujets traités dans l'Illustration, le cadre, nous devons en convenir, est assez vaste; il est d'abord question des nouvelles de la cour : Sa Majesté la très-gracieuse reine Victoria est allée se promener hier à Windsor (récit de la promenade). Son Altesse Royale le prince Albert (His royal Highness) est monté à cheval vers trois heures. Puis on raconte l'emploi de la journée du prince de Galles, du duc de York, de la royale princesse, de la princesse Alice, ce qui ne peut manquer d'intéresser très-vivement les Parisiens et les Berlinois; après quoi vient l'énumération des dîners aristocratiques, des réceptions et des raouts. Puis la liste des naissances et des décès des grands personnages; on a également le bonheur d'apprendre que tel jour, à telle heure, le capitaine William Blithurst est arrivé d'Egypte, que le colonel Thompson reviendra le mois prochain des Grandes-Indes avec sa femme et sa fille, et que le vicomte Fielding se dispose à partir pour Rome. A ce sujet, l'Europe ne saura pas sans une vive satisfaction le nombre de voitures qui suivront le voyageur et le personnel de ses domestiques. Détails du plus haut intérêt : les Français et les Allemands de la rive gauche du Rhin, qui sont presque tous catholiques, éprouvent ainsi un véritable bonheur à connaître les progrès que fait le protestantisme dans l'Inde et dans les colonies anglaises. Nous saurons les chiffres exacts de la population des îles qui ont été achetées par Londres pour être révoquées par les missionnaires anglicans. Les catholiques, qui aiment à lire de leur religion sont enchantés de voir le rapport présenté à leur évêque d'âne, et la rive droite et la rive gauche de l'Elbe, Quant aux faits divers, qui tiennent à peu près les trois quarts du recueil,

ils n'auront quelque parfum de nouveauté pour le lecteur continental qu'à une condition, c'est qu'il ne lira aucun journal français, tous les faits, toutes les anecdotes, tous les événements de l'Illustration ayant traîné dans toutes les feuilles de France avant d'être coupés par l'intelligent paire de ciseaux du Strand, paroisse de Saint-Clément-Danes. Pour ce qui est de la littérature proprement dite, des voyages, de la critique, des articles de centre, des articles d'art, il n'est nullement question dans ce spirituel Illustration, qui abandonne ce genre d'exercice intellectuel à la Revue d'Edimbourg, à la Revue trimestrielle et au Magazine. L'Illustration s'est plus appliquée jusqu'à ce jour à parler aux yeux qu'à l'esprit. C'est sans doute ce qui légitime ses nouvelles prétentions à l'empire universel.

Les conquêtes du Strand, paroisse de Saint-Clément Danes, voient l'Europe et le monde entier au point de vue de leur paroisse. Pour la paire de ciseaux de l'Illustration, il est avéré que le Français ne voyage jamais sans avoir un violon sous le bras et qu'il se nourrit de grenouilles. Retrachez le violon et la grenouille, et vous supprimez du même coup toute la plaisanterie anglaise à l'adresse de la France, il ne restera plus à John Bull et à l'Illustration que Waterloo. Ainsi du resto. L'Illustration a-t-elle à retracer le meurtre de madame de Praslin? Il affuble le procureur général de cette épique, M. Delangle, d'une perruque à trente-six incartaux. Pourquoi cela? parce que dans la paroisse de Saint-Clément Danes les magistrats portent encore la perruque, et que la paire de ciseaux de l'Illustration est convaincue qu'un juge sans perruque ne peut exister dans aucune partie du monde. Nous pourrions citer toutes les naïvetés qui fourmillent dans chaque numéro de ce recueil, mais nous aimons mieux attendre l'édition française, qui nous est promise très-incessamment, pour apprécier dans son ensemble et dans ses détails la linéssé, le bon goût, l'esprit et l'enjouement qui concourent à la rédaction de ce journal universel... pour les paroissiens de Saint-Clément Danes.

Pourquoi l'Illustration n'a-t-elle pas auprès de lui un Cyprès? — Hé! seigneur Illustration London News, lui dirai-je, que diable feriez-vous quand vous aurez conquis la France et l'Allemagne, qui je vous le dis entre nous, ne sont pas aussi faciles à conquérir que vous le supposez? — Nous conquerrons la Russie, la Finlande et la Norvège. — Et après? — Nous ferons une édition en arabe, en slave, en japonais et en cochinois. — Et quand vous serez traduit comme Panurge votre camarade illustré en quarante six langues, en serez-vous plus avancé? Tenez, seigneur Illustration, crevez-moi, vous êtes le marquis de votre paroisse, les cockneys de Londres ont quelque estime pour vous, comme des cockneys qu'ils sont, restez dans votre boutique du Strand, et ne courez pas à la conquête du monde sous peine de vous rasser le nez en passant le détroit, ce qui ferait rire le sacristain et les fidèles paroissiens de Saint-Clément.

C'est qu'en effet de tous les lecteurs, le lecteur français est le plus exigeant; il veut dans un recueil littéraire de la méthode, de la clarté et de l'intelligence jusque dans le choix des sujets qui y sont traités; il va même jusqu'à demander à l'écrivain qui aspire à l'honneur de l'intéresser, de l'esprit, de la distinction et du talent. Ces qualités peu communes se rencontrent généralement dans les revues d'Europe-Manche, les-elles comptent de tres-remarquables écrivains. Mais que l'Illustration nous permette de lui dire : Pour concevoir l'étrange prétention qu'il affiche depuis quelque temps, il a peut-être eu le tort de compter trop exclusivement sur ses dessein. Les journaux illustrés, il faut bien le reconnaître, ne sont pas précisément favorables à l'écrivain; la gravure attire tout d'abord le regard, et le texte avec ses lignes uniformes fait une triste mine auprès d'un portrait, d'une scène ou d'un paysage. Dans cette lutte perpétuelle entre le crayon et la plume, celle-ci a presque toujours le dessous; cependant c'est peut-être aussi un stimulant pour celui qui écrit, de penser qu'il a une difficulté de plus à vaincre en dehors de toutes les autres difficultés. Cette émotion est la plume et le crayon, vous ne la reconstruirez pas dans l'Illustration. La plume dessin seulement existe, quand il existe. Aussi l'Illustration, qui s'est traduit en français, en allemand ou en bas-breton, ne sera-t-il jamais qu'un journal qu'on regardera volontiers, mais qu'on ne lira jamais.

Maintenant que la cause est entendue, abandonnez la paroisse de Saint-Clément Danes et revenez à Paris.

Nous avions eu la bonhomie de croire à la mort du roman-feuilleton; mais le roman-feuilleton à la vie dure; il paraît qu'il va s'épanouir plus que jamais, en dépit du centime supplémentaire de M. de Riancy. Le roman-feuilleton est le Protée moderne; hier il courait les tavernes et pressait les belles manières de la Courtille; aujourd'hui il se fait professeur de morale, et pour échapper à la loi du centime il se déguise en mémoires. Voici un journal conservateur, défenseur de la propriété, propagateur de la religion et prédicateur de la famille, qui promet pour éternes à ses abonnés les Mémoires de Lola Montes, une aimable personne d'un certain monde, qui a fait quelque peu parler d'elle et qui s'est mariée deux ou trois fois par inadvertance, de sorte qu'elle possède à peu près un mari dans toutes les parties du monde connu. Le Pays ne se dissimule pas l'audace de la tentative; faire assiéger madame Lola à un tout autre foyer que le foyer d'un théâtre de boulevard, c'est scabreux au premier abord; aussi ce journal, pour expliquer la vente dans son feuilleton de l'ex-maitresse du roi de Sardaigne et d'un certain nombre de particuliers, se hâte-t-il de faire remarquer que Lola Montes appartient à la grande famille des Lola, que les Lola ont leur poste sauvage, etc., etc., et que cela ne sera plus mortel au fond que la propagation de ces mémoires, destinés à initier les mères de famille à l'existence légère de la plus légers des danseuses, si après une explication aussi systématique, les conservateurs ne se trouvent pas s'illuminés défendus et protégés par un avocat qui comprend si bien les mérites de ses clients, il faut avouer que le Pays n'aura plus qu'à donner sa démission de

journal défenseur de la religion et de la morale, et qu'à abandonner la société à ses ennuis.

Ce n'est pas tout; comme *Léila* n'est pas précisément un ouvrage d'une orthodoxie universellement admise, le *Pays* met en avant, pour la justification de son cadeau d'étrénes, l'autorité de saint Augustin, de saint Augustin, *cet homme le plus homme qui ait jamais existé!* Voilà donc madame Lola, cette femme à la plus femme qui existe en ce moment, placée sur la même ligne qu'un illustre Père de l'Eglise, sous prétexte de scènes d'alcôve à étaler sous les yeux du lecteur; puis comme si ce n'était point encore assez de cette énormité sans exemple, l'écrivain du *Pays* a grand soin de rappeler que beaucoup de femmes ont cherché la célébrité sans avoir eu le bonheur de la rencontrer comme la cédant favorite bavaroise; cela signifie en bon français que toutes les femmes n'ont pas été assez heureuses pour distribuer des coups de cravache à des gendarmes prussiens, pour épouser un candide M. Hald quand elles avaient déjà un infortuné M. James, et pour faire passer la rue dans leur chambre à coucher! Espérons que les lectrices du *Pays* profiteront de l'exemple de madame Lola, et que nous aurons bientôt toute une génération de femmes célèbres! Pour moi, je demande qu'on me ramène au *Chouireur*.

En vérité, quelle étrange idée se font de leurs abonnés certains journalistes? Le *Pays* n'a vu, dans la publication de *Mémoires* de Lola Montes qu'une spéculation. Il a spéculé sur le scandale et sur la curiosité inventée. Je sais bien que madame la comtesse de Lonsfeld veut d'ouvrir tout dernièrement ses salons dans lesquels elle présente, à ce qu'on m'assure, les plus farfelus défenseurs de la famille; on va même jusqu'à dire que des lions sur le retour se disputent la possession de ce cœur aussi vaste qu'une place publique; cependant, si les Confessions d'un personnage aussi peu intéressant que cette danseuse étreintée et effrontée pouvaient augmenter la cécité d'un journal, il faudrait induire de ce fait que la société française est en proie à la plus effroyable des maladies, à la maladie de l'impudeur.

EDMOND TEXIER.

La vente au profit des Polonais malades et indigents aura lieu du 26 au 31 courant, rue Bassé-du-Temple, 26, dans les salons de M. Orlot, à générosité offerte pour cette bonne œuvre. On y trouvera un grand assortiment de nouveautés, broderies, tableaux, cristaux, porcelaines, bijoux et objets pour étrences.

Les dames patronesses ont l'honneur d'en donner avis au public. Elles espèrent que les personnes bienfaitrices voudront bien contribuer à soulager tant d'infortunées et honorer la vente de leur présence.

Tout envoi d'argent ou d'objets pour la vente sera reçu avec reconnaissance par les dames patronesses et par la princesse Czartoryska, présidente de la Société de bienfaisance des dames polonaises, rue Saint-Louis-en-l'Île, 2, hôtel Lambert.

Correspondance.

M. L. L. à Reims. Cette omission regrettable, Monsieur, sera réparée.

M. E. d'H. Mille remerciements, Monsieur, mais il n'y a eu de semaines que nous n'ayons l'occasion de motiver nos refus au sujet de propositions semblables.

M. le vicomte d'A. à Lisbonne, réclame contre un passage d'un article du 2 novembre ou il est dit que S. M. l'impératrice doña Maria du Brésil avait diné à Francfort, à la table d'Alteza de l'Empereur de Russie, en compagnie de plusieurs princes d'Allemagne et autres personnages considérables. S. M. impériale, dit M. le vicomte d'A., n'a pas même été à Francfort à cette époque.

L'illustration est en mesure de pouvoir annoncer une série de publications du plus haut et du plus piquant intérêt, sur tous les sujets compris dans son cadre encyclopédique. Jamais, depuis qu'elle existe, elle ne s'est trouvée en possession de travaux plus importants et de dessins aussi variés, aussi curieux. Jamais les écrivains et les artistes amis de ses lecteurs ne lui ont apporté un concours plus actif et plus zélé. Gavarni nous adresse de Londres des études et des fantaisies ou son rare talent se révèle sous un aspect toujours nouveau et charmant. Valentin nous revient d'Afrique, après un voyage de six mois, avec des *albums* où il a recueilli, dans toute sa vérité originale, la vie de ces peuples dont nous ne connaissons que l'existence officielle et dont il a pénétré, jusque dans les plus petits détails de leurs habitudes sociales et privées, le caractère, l'attitude, la physiologie et le costume.

Nous publierons successivement les études de Valentin et de Gavarni, sur lesquelles nous appelons d'avance l'attention de tous ceux qui savent lire dans un dessin, la pensée profonde ou le caprice spirituel d'un artiste inspiré. C'est comme œuvres à part et indépendamment de leur liaison avec le plan général de l'illustration, que nous annonçons ces précieux travaux; mais nous ne laissons pas insister sur ce qu'ils ajoutent de valeur aux articles spéciaux dont ils forment le magnifique accompagnement.

Nous citerons sur une ligne parallèle nos autres collaborateurs qui suivent de plus près notre travail quotidien, et méritent également notre reconnaissance, justice par le goût et l'approbation de nos abonnés. Janet-Lange, Pharamond Banchard, Renard, Freemant, Marc, E. Forest, toujours prêts à traduire de leur habile crayon les scènes qui s'offrent chaque semaine à la curiosité publique ou à l'intéressement de l'histoire contemporaine; tels sont ces bons confrères et lecteurs de l'illustration. Mais combien d'autres! comme Karl Girardet, François, Champin, apportent une page détachée de leur œuvre au tableau que nous compo-

sons de tant de tableaux divers? Combien de talents appelés par nous, tels que Cham, Bertall, Stoc, etc., qui fournissent par occasion leur contribution volontaire? Notre collection montre, et notre présent programme le montrera encore mieux.

La réclamation de l'illustration peut vanter ses dessinateurs; il ne convient pas qu'elle se loue elle-même. Les lecteurs lui rendront cependant cette justice qu'elle a su vaincre une prévention née de la concurrence redoutable que le crayon fait à la plume devant le public qui voit par les yeux avant de voir par l'esprit. Il ne tendrait qu'à nous de citer des témoignages d'une autorité irréusable qui nous classent de la manière la plus flatteuse comme revue de l'histoire universelle; bornons nous contentement à mériter de tels suffrages, ce qui vaut mieux que de les publier.

Courrier de Paris.

Le carnaval n'a pas encore secoué ses grelots, et pourtant nous voilà dans la tentée des polkas et des scotch. L'autre soir, à l'Opéra, on a dansé par bienfaisance. Les autorités s'y trouvaient; les nôtres sont infatigables; le beau sexe leur plaît et elles plaisent au beau sexe, si bien que des le premier tour de polka on pouvait retourner le mot de Beaumarchais en contemplant les groupes: « Il fallait un danseur, et c'est un administrateur qui l'a fait! » Des toilettes, les robes épaules et les autres riches. Les observateurs éclairés auront beau établir des points d'analogie entre notre jeune république et l'ancienne au moment du Directoire, cette comparaison cloche, au point de vue surtout du costume féminin. L'échancrure des robes au-dessous du cou ne fait pas de progrès; elle est ramenée au niveau judicieux réglé par la fameuse Isabeau de Bavière, qui introduisit cette mode en France. La robe de bal moderne, d'une étoffe solide et forte, n'a plus rien de mythologique; sous leur diadème de tresses d'or ou d'ébène, ces dames ressemblent plutôt à des Janon qu'à des Iphigénie et des Iphigénie, et le sacrificateur, comme disait un contemporain de madame Récamier, n'inspecte plus, en les contemplant, les entrailles de la victime. La pudeur moderne donnerait plutôt dans l'exès contraire, et, sous certain rapport, la plaisanterie d'Addison pourrait être encore de circonstance: « Je compare ce bizarre ajustement (le panier) à ces palais sacrés des temples égyptiens, où l'on finit par découvrir, au fond de l'enceinte circulaire, l'image de la divinité, qui n'est parfois qu'un petit singe. »

On danse à l'Élysée, en attendant le grand jour des réceptions, qui sera celui des déceptions, à ce que disent les bouddes. L'Élysée a plus de monde que ses salons n'en peuvent contenir, mais ce n'est pas précisément le monde qu'il voudrait avoir. Sauf l'armée et le représentant, dont les dignitaires les plus éminents ont tenu l'élu de la France, le reste du cortège se compose d'un monde fretin de fonctionnaires. Les costumes sont brillants et les noms obscurs; il y a des ingénieurs pimpants comme des marquis et des auditeurs forés comme la parrie de Charles X; tout cela saute au fond des lustres et des croix d'honneur. La tribu des artistes, réduite à la simplicité du frac noir, s'en dédramatise par la luxue des décorations qu'elle affiche; on y trouve des peintres dont la boutonnière est une palette irisée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des statuaires à la poitrine diamantée, et des écrivains inconnus blasonnés comme des ambassadeurs. Assurément, l'antique monarchie, même au plus beau temps de l'Éclat-de-lour, ne fit pas autant de chevaliers que notre République. Le simple rulan si envié sous l'Empire est abandonné au vulgaire des amateurs; la rosette elle-même reste sans prestige; tout le monde veut être commandeur ou grand-croix. Brantôme écrivait, il y a tantôt trois cents ans: « Le feu roi (Henri III) imagina son nouvel ordre (le Saint-Esprit) par aversion de l'ordre de Saint-Michel, dont les gens de mérite ne voulaient plus, parce qu'on l'avait donné à trop de monde, si bien qu'on a compté jusqu'à trois mille de ces chevaliers. — Aujourd'hui la légion d'honneur compte cinquante mille dignitaires, et tout le monde en veut encore. Le progrès est évident. »

Où nous arrêter? Au Jardin d'Hiver, qui vient de s'ouvrir à d'autres divertissements. Le bal fera aussi son entrée demain dans ces beaux lieux, sous les auspices du printemps qui s'y trouve perpétuellement en rage. Les jeunes mères y conduiront leurs jolies fillettes pomponnées à la Watteau, et leurs charmants bonshommes, attilés à la Vandick; un circonflexe sans révérence, on dansera sans morose, on se bouchera de friandises ou de bonbons des pauvres, et il n'y aura point d'autre autorité que celle du plaisir. Grande nouveauté, sans compter celle de la salle, elle est vaste, fleurie, odorante, touffue comme une forêt vierge, rayonnante comme un palais de cristal, véritable atelier des fées, sans voûte et sans ombre, sous sa cascade de verre.

Cette semaine a vu bien d'autres affaires. Le commerce de boucherie est affranchi de la taxe des monopoles. Ce que la philanthropie patenée cherchait en vain depuis nombre d'années, le conseil municipal vient de le trouver, c'est-à-dire que désormais l'ouvrier qui travaille pourra manger de la viande. Le pauvre lui-même n'aura sa part, et il n'a plus besoin d'attendre les miracles de la génaline. En van le préjugé préchant par le *statu quo*, et la politique disant: Prenez garde et laissez faire la science qui suit nourrir son monde philanthropiquement; un beau jour est venu où le bon sens s'est trouvé plus fort que le charlatanisme, la routine et le préjugé. C'est vraiment une très-grande et très-reinarquable nouveauté.

Puis-qu'il s'agit toujours du conseil municipal, qui fait si honorablement parler de ses pompes et de ses structures, c'est le cas de rappeler l'œuvre ou nos sommes tombés au sujet de la statue de Voltaire. On nous certifie qu'elle occupe sa niche dans la face de l'Éclat de la vie, à la distance du sol où elle est placée, il vaut mieux y croire que d'y aller

voir, ainsi que notre obligé correspondant nous y invite. Puisque le conseil municipal de la ville de Paris se décidait au bout de quarante ans à suivre les indications fournies par Voltaire pour la décoration du monument, nous n'aurions pas dû penser qu'il en effaçerait le nom et l'image du grand homme.

Au sujet de la buvette de l'exposition de peinture, notre mod'cul sera moins formel. L'information qu'il était exacte, le projet arrêté et formulé, par qui? peu nous importe. L'essentiel à constater aujourd'hui, c'est que le jury l'a rejeté. Le Salon ne sera pas un réfectoire.

Un grand scandale a été remué, c'est celui des loteries; leurs partisans sont dans la consternation. On ne jouera pas l'achèvement du Louvre. Ces messieurs comptent bien prendre leur revanche en votant l'observation du dimanche. Quant à l'adjudication de l'emprunt, vous en connaissez les détails, sauf le suivant peut-être. On assure que MM. de Rothschild frères s'étaient décidés à retirer leur soumission par suite d'un deuil de famille; mais les sceptiques qui doutent de tout, ou plutôt qui ne doutent de rien, affirment que M. James était déterminé à lutter contre la concurrence du comptoir d'escompte, lorsque M. Salomon apprit par une indiscretion le chiffre soumissionné par ses adversaires. Au bout du conflit le 3/0 devait choir aux Rothschild, mais le 5/0 leur échappait. « Si l'en est ainsi, aurait dit alors l'un des deux frères, plutôt que de voir l'emprunt nuire, j'aime mieux le leur laisser tout entier, » et M. James lui aurait donné son assentement par ces paroles: « Il n'y a rien à dire, c'est le jugement de Salomon. »

Le Théâtre-Français a donné le *Joueur de Flûte*. C'est l'aventure du Persan Pharnabaz, après s'être ruiné très-prompement pour Laïs, se vendit comme esclave afin de prolonger son bonheur de quelques jours. Sous la plume de M. Emile Augier, cette anecdote imperceptible est devenue une comédie élogique. Pharnabaz s'appelle Chalcidias, il se donne pour le riche Ariobarzane, et ce n'est qu'un père de Thessalie, pauvre joueur de flûte, qui s'est vendu deux talents, un prix fou, à l'usurier Paupais, avec cette clause en usage à Corinthe comme à la Bourse de Paris, *livrable fin courant*. Chalcidias, semblable au Libyen distingué par Cléopâtre, a livré sa liberté et même sa vie pour un nit de Laïs. L'usurier qui s'occupe de la courtisane est fort surpris de trouver un rival dans son esclave, et quand Laïs est informée du fait, elle s'en émerveille encore davantage, la voilà sur la pente d'un caprice amoureux qui l'auteur érige tout de suite en belle et bonne passion.

Avec quelle sportivité il traite le destin,
Avec quelle air de si facile et tranquille insolence
Il met sa volonté dans la sombre balance!

La courtisane amoureuse — ce n'est pas autre chose — est donc prise comme ses pareilles de la Grèce, dans les serres de l'Imagination, et c'est un trait d'observation parfaitement juste. Il faut que Chalcidias soit libre, puisqu'il est aimé, elle va le racheter, rien de mieux. A quel prix? deux talents, c'est une chose pour Laïs, et qu'elle se hâte, Chalcidias veut se tuer. Nouvel obstacle, un autre usurier, Bonilcar, avide et rusé comme un Carthaginois qu'il est, a évincé le bel amour, et comme il sait sa Laïs par cœur, il achète l'esclave dix talents pour le rendre cruel à la courtisane; toute sa fortune y passera, et Laïs n'hésite pas. Ce trait d'observation ne vaut pas l'autre, il n'a rien de creux; c'est un expédient de comédie moderne. Je veux croire, puisque la tradition l'atteste, que Laïs eût tout sacrifié à Diogène, mais c'était Diogène, un cynique, une rareté immortelle, une curiosité que les rois et les conquérants venaient voir du fond de l'Asie; mais un obscur joueur de flûte, les courtisanes pas plus que les matrones de l'Attique n'étaient faites pour un pareil sacrifice; c'est le fantôme de la gloire et la grimace de la philosophie qu'elles poursuivaient jusque dans l'entraînement des sens. Au point de vue de la comédie, l'erreur de M. Augier n'est qu'une peccadille; mais il a voulu faire une étude grecque et jurer un air de Laïs, comme M. Ponsard jouait naguère de l'Horace, et la circonstance est aggravante. Elle s'aggrave encore lorsque, quittant la fantaisie pour la réalité, la courtisane s'enfuit, pauvre et nue, avec son joueur de flûte. *Qu'en pensera Socrate, et que dira la Grèce?* Mais l'essentiel à connaître, c'est le sentiment de notre public. La pièce l'a intéressé, quoiqu'elle n'ait rien d'étrange et de neuf; c'est le conte de La Fontaine. Le public a suivi au passage des intentions comiques; un caractère original finement tracé, celui de Bonilcar, la mis en belle humeur, et bref il a fait flûte à ce mélange un peu barbare peut-être, mais assez piquant de sentiments patiens, chrétiens, anciens, modernes, ainsi qu'à ces vers grecs d'intention, gaulois de substance, où l'imitation de Molière se croise avec celle d'André Chénier, et salue de Voltaire à M. Victor Hugo. C'est un succès complet également mérité par l'auteur et par les acteurs. Après la *Cigale*, et en attendant le *Gabriele*, nous croyons toujours à l'avenir comique de M. Emile Augier; il connaît la scène, rare qualité dans un poète de fantaisie; il est plein de verve et d'esprit, son langage est naturel, et son vers est orné; mais il lui manque encore, sauf erreur, l'invention des caractères et l'unité de style, ces deux à peu près du génie.

Dépendant l'épopée napoléonienne se continue au Cirque-Olympique. Les armées se heurtent et la poudre fait des sennes. On assure qu'il s'agit de la bataille de Leipzig livrée sous cette nouvelle rubrique: le *Petit Tondu*. Lorsque la victoire n'est plus douteuse et que l'ennemi a pris la fuite, le tambour bat aux champs, l'empereur descend de cheval et donne la croix à un hussard au milieu du bruit. Ce troisième acte est un grand pas, à ce point que les deux premiers sont comme s'ils n'étaient pas. Le dialogue est fort bien écrit; nous qui sommes qu'étroués! La, comme à l'Opéra, les paroles sont converties par la musique, celle du canon. D'ailleurs, l'habitier l'âtre, le capote gris, les grandes bottes et le petit chapeau, il n'en font pas davantage pour servir aux représentations.

Décembre s'en va au milieu de son essor de nuages épais et sombres, il s'enveloppe en nous quittant d'un voile de brouillards, on attendait son manteau de neige. Il finit encore et toujours dans les tristesses des catastrophes et du néocrologé; et nous allions, suivant une ancienne habitude, lui consacrer une oraison funèbre et allégorique: Gavarni nous en dispense, il faut céder la place à son pin-éau. Un magnifique dessin de plus, et la page que nous n'écrivons pas, c'est tout bénéfice; mais voici notre dédommagement, le jour de l'an.

O jour trois fois heureux! l'arbre de Noël vient de secouer ses fruits savoureux; vous allez revoir la royauté de la feve, et voici venir l'anniversaire mémorable qui fait de la ville un paradis. Dix jours de fêtes, de compliments, de chansons, de dragées, d'actions de grâces, de bombance et d'indigestions. « Les étonnés! aurons-nous des étonnés? demandent les enfants. — Oui, mes petits anges, répond le bon père avec une satisfaction intime. — Et moi, mon ami, aurai-je les miennes? — Certainement, ma chère, il le faut bien. »

Il le faut bien! Voilà où vous en êtes, meslames: on se soumet à l'usage tout en le maudissant; votre jour de l'an, ce charmant Cupidon aux ailes roses, messager d'amour et de mardizaux, on l'accueille comme un créancier et presque comme un recours. Ses compliments sont écrits sur papier timbré; il a beau mûnardeur ses sommations et surer ses requêtes; réfractaires, prenez-garde à vous! vous seriez confamés aux dépens. Hélas! s'écrie l'époux dans sa douleur, les étonnés, quel abus! et comme l'institution a dégénéré depuis son origine! En vérité, ma chère amie, vous n'êtes pas aussi raisonnable que la femme de Tatus. — Tatus, que voulez-vous dire? — C'était un roi des Sabins, l'inventeur des étonnés, qui, à chaque renouvellement de l'année, donant à sa femme une branche d'arbre, et ce bon exemple était traité par ses sujets.

En général, les femmes soutent peu cet apologue; la moralité qu'elles en tirent, c'est l'enlèvement des Sabines, et, à leur avis, Remulus dut offrir à Hersilie quelque chose de mieux qu'un rameau de chêne. Paris est encore peuple de Sabins. Sans parler des avarés qui ne donnent rien, ou des prodigues qui sement leurs progalités ailleurs, on en voit qui distribuent d'une main ce qu'ils reçoivent de l'autre. Ces faux généreux trompent leur confiance moitié au moyen d'une série d'attrapes qu'ils ont organisées autour du jour de l'an pour échapper qu'ils sont fourches caudines. Dès la mi-décembre, la pauvre femme sème à foison les sourires et les câlineries: c'est sa graine à diamants et autres parures. Que de soins et de peines pour fertiliser ce sol ingrat: la générosité d'un mari! Bref, l'heure de la récolte a sonné: Monsieur l'apporte un logis dans ses poches. Une étoile nouvelle, quelle joie! Mais c'est pour habiller à neul le meuble



Fantaisie par Gavarni.

du salon. Et cette boîte d'une dimension respectable, voilà notre surprise, à n'en pas douter, pas encore: c'est un porte-liqueur. Enfin, du milieu d'une liasse de factures acquittées aux frais de la communauté, et qui profiteront au ménage, s'échappe un objet imperceptible: c'est un anneau quelconque, cadeau sentimental et d'autant plus économique, orné des chiffres conjugués et d'une meche authentique. « Quoi, ce sont de vos cheveux, monsieur, il ne fallait pas vous en priver (c'est un mari chauve); vous faites des folies. — En effet, ce jour de l'an m'a ruiné. — Oui, en ostociles! — Voilà bien les femmes; il leur faut des colifichets; et si je n'avais qu'à vous offrir une *chaumière* et son *cœur*, comme dit la chanson. — Il ne manquerait plus que cela, une *chaumière* au mois de janvier: je dirais que vous prenez mal votre moment. — Tenez, ma chère, embrassons-nous et que ça finisse. »

La présente vignette vous montrera le thermomètre conjugal sous un autre aspect. La victime du jour de l'an, ce n'est plus ici la femme, c'est le mari. Heureux homme pourtant, d'abord on lui passe toutes ses fantaisies, il est assis de petits soins; c'est le ligu de la maison. « Ne le contrarions pas: voici venir les étonnés. » Ainsi pense la maîtresse du logis, et c'est fort bien penser. Quelques-unes poussent la complaisance jusqu'à simuler le martyre. On se leve plus tôt qu'à l'ordinaire et l'on se couche plus tard; il s'agit de paraître quelque œuvre mystérieuse, bourse ou bretelles brodées, petit mystère d'iniquité innocente, que le héros de l'aventure accepte ordinairement pour un mystère d'amour. Règle générale ou à peu près: la Parisienne achète tout faits les cadeaux qu'elle est censée avoir con-

fectionnés. Se piquer les doigts et user ses beaux yeux à ces travaux sans éclat, c'est une imprudence dont son bon goût la préservera toujours. Les prévenances, les sourires, les cajoleries et l'empressement, chacune de ces douceurs produit son effet: voilà le thermomètre conjugal arrivé à son maximum; il faut qu'il dégringole. Le mari s'est exécuté. La face des choses, et surtout celle de la dame, a bien changé. C'est la traduction libre du: *Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément... pas du tout!* Heureusement que le trait de mœurs n'est qu'une exception.

Que vous dire encore à propos du jour de l'an? C'est un anniversaire qui s'éternise, les mêmes compliments, les mêmes sérénades et les mêmes bons mots qu'autrefois; dans les rues, la même foule et le même spectacle. Il est bien entendu que la ville est plus que jamais un magasin de curiosités. Toute la population est dehors, et l'on se souhaite le bonjour entre deux emplettes. La promenade du jour de l'an vaut celle du mardi gras: on s'est masqué à visage découvert, ou l'on peut reconnaître chacun des masques et des emplois de la comédie humaine. Le généreux, le dis-

sipateur, le glorieux en tournée de cérémonie, le parasite en habit neuf portant sa carte aux ambityrons, le bon père chargé de polichinelles, le flâneur qui jout de tout et l'avare qui ne jout de rien. L'étrincelat fouillis que les boutiques! Ne me parlez pas des merveilles orientales, des palais moresques, des villes peintes comme Canton ou Nackin, et des cités mascarades comme Venise et Naples; l'or, les pierres, les brillants tissus, les métaux resplendissants, les étoiles merveilleuses tissées par des fées invisibles: voilà les perles que Paris a tirées de son écrin. Seulement n'allez pas demander quelle est l'étréne à la mode et dans quel moule nouveau 1851 a jeté son monde et ses fantaisies. En fait d'inventions, on s'accommode assez volontiers du vieux, et il faudra que la nouvelle année s'arrange des nouveautés de ses ancêtres. Il est trop vrai qu'au milieu du progrès général le bonbon reste stationnaire, on s'en tient à la dragée et au fruit confit; les chinoiseries font la même grimace; ainsi de la littérature du bonbon, qui ne sort pas de la devise et du rébus. Après cinquante ans d'exercice, nous en sommes encore aux énigmes du *Fidèle Berger*. Ailleurs, ce sont les mêmes bons hommes plus ou moins réjouissants, les représentants de la république... du rocco, parleurs à la mécanique, automates joueurs d'instruments sur toutes les cordes, grands hommes- pâte molle ou biscuit. L'esprit français ne se lasse pas de voir toutes choses en caricature; il a l'humeur railleuse des vieillards. Certainement notre époque égayera fort nos descendants, et ils n'auront pas à lui appliquer la maxime de Montesquieu: Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyée.

PHILIPPE BESNON.



Industrie parisienne.

Au moment où l'Angleterre convie les industries du monde entier à l'exposition universelle que l'année 1851 verra s'ouvrir à Londres, et dont la France doit se reprocher de n'avoir point pris l'initiative, l'Illustration, après avoir depuis longtemps ouvert ses colonnes aux grands établissements industriels français, montrerait plus que de l'indifférence et pourrait même être taxée d'injustice en n'essayant pas de faire connaître successivement à ses lecteurs les produits multiples et variés de l'industrie parisienne appelée à tenir une place si élevée à cette exposition.

L'industrie parisienne, célèbre par le bon goût de ses produits, l'habileté de ses artistes et l'intelligence de ses ouvriers, s'exerce en effet sur un nombre infini d'articles de natures différentes; les efforts nombreux tentés depuis la révolution pour améliorer l'industrie française ont toujours été couronnés des plus heureux succès dans la capitale; mais c'est surtout depuis les longues années de paix dont la France a joui, que Paris est devenu une ville industrielle de premier rang, sans avoir cependant l'aspect d'une ville manufacturière; ses articles portant d'ailleurs un caractère

particulier de nouveauté et d'élégance, sont accueillis et recherchés avec un faveur très-marquée tant en France que dans les colonies et sur les marchés étrangers.

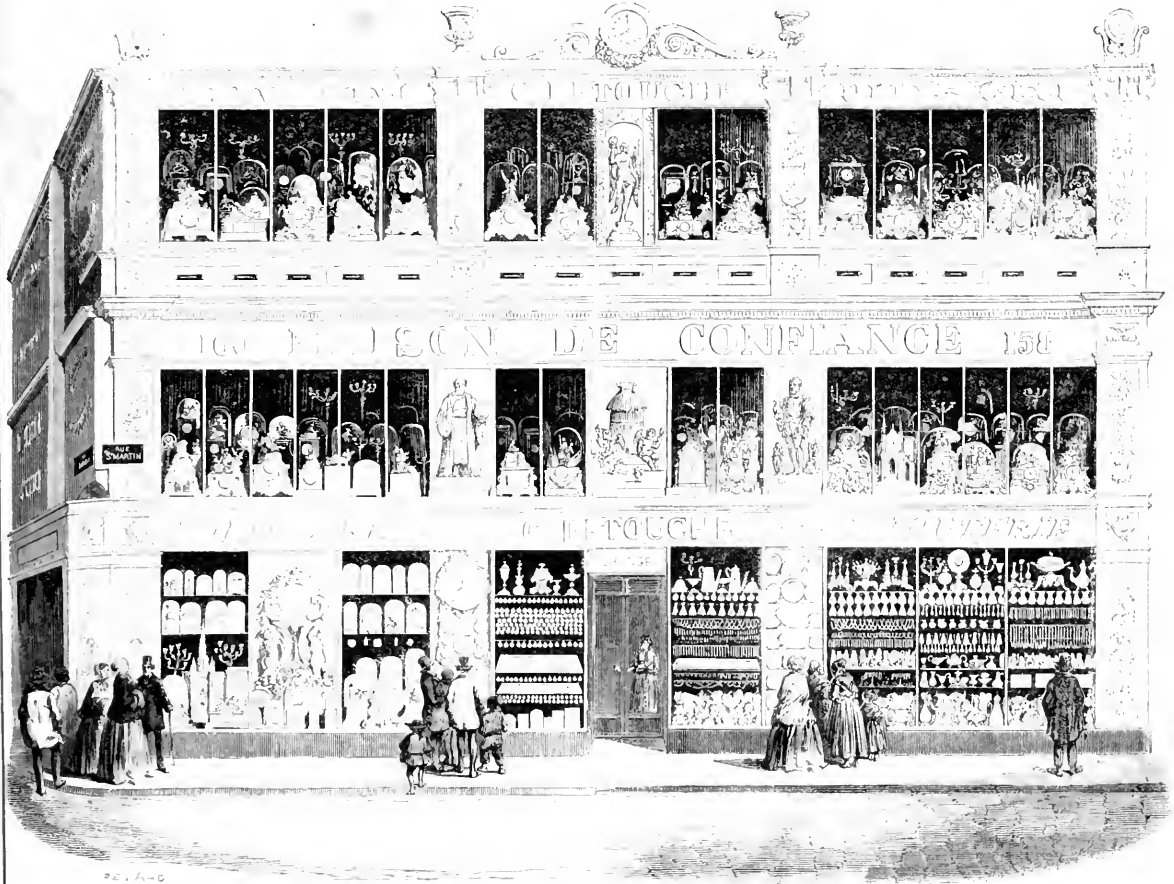
Parmi les branches d'industrie spéciales à cette capitale, l'horlogerie fine, les bronzes, l'orfèvrerie et la bijouterie entrent pour des sommes importantes dans la balance de son commerce.

L'horlogerie mixte, c'est-à-dire celle qui s'exerce sur des pièces provenant de fabriques étrangères ou françaises, et l'horlogerie de précision, dont toutes les pièces sont fabriquées à Paris même, y sont cultivées avec assez d'honneur pour assurer à cette ville le monopole des pendules, dont l'Angleterre seule nous achète pour plus de deux millions par an; et si l'horlogerie de Paris, en ce qui concerne la fabrication des montres, est encore en lutte avec celle de Genève, elle a conservé, pour tout ce qui est art, goût et invention, une incontestable suprématie.

La fabrication des bronzes de Paris, pour les cadres de pendules, flambeaux, candélabres, coupes et autres pièces des garnitures de cheminées, est sans concurrence dans le

monde, et les artistes éminents, créateurs incessants des modèles variés qu'enfante leur impuisable imagination, sont également sans rivaux. Les produits de cette industrie, qui égale à Paris plus de cinq millions ouvriers, s'évalent annuellement à une valeur de 20 millions environ.

L'orfèvrerie qui embrasse tous les objets d'or et d'argent, tels que vaisselle plate, surtout pour la décoration de la table, ornements d'église, etc., ne peut trouver ailleurs que dans les grandes villes la réunion des conditions qu'exige une large fabrication. Aussi Paris, centre de cette fabrication, a-t-il rendu depuis longtemps l'étranger tributaire de la France par le bon goût qu'il a su imprimer à ses produits. Bonté, élégance dans les formes, richesse de dessin et travail parfait, tels sont les caractères des ouvrages qui sortent des ateliers de Paris. Il nous faut ajouter que les sculpteurs les plus distingués, les dessinateurs les plus renommés ne dédaignent pas de consacrer leurs talents à cette industrie, qui réclame des mains habiles pour tous ses détails, et qui donne lieu chaque année à des transactions commerciales considérables.



Grande fabrique et magasins d'horlogerie, orfèvrerie et bijouterie de G. Detouche, 158 et 160, rue Saint-Martin.

Quant à la bijouterie, chacun sait que c'est une des branches les plus importantes du commerce français, et celle où constate de la manière la plus évidente la supériorité des arts du modelage, de la ciselerie et du dessin; les progrès toujours croissants de l'industrie parisienne, la fabrication de cette innombrable multitude de bijoux que le besoin, la mode et le caprice font sortir des ateliers de jour en jour, consomment chaque année 4,500 kilogrammes d'or, représentant 12,400,000 francs environ; la main d'œuvre, qui occupe plus de 7,000 ouvriers, tant bijoutiers, émailleurs, sertisseurs, graveurs, ciselleurs, etc., que doreurs, urneurs, estampeurs, fondeurs et guillocheurs, égale à peu près le prix de la matière employée, ce qui porte cette fabrication au chiffre de 24 millions qui ne s'appliquent absolument qu'à la main d'œuvre et au prix du métal dégagé de valeur des nombreuses pierres qui la joaillerie est appelée à monter chaque année à Paris.

Indépendamment des maisons qui se livrent à la fabrication spéciale des différents articles que nous venons d'énumérer, il s'est formé dans Paris de puissants établissements commerciaux, qui, à l'aide de capitaux considérables, ont, depuis un certain nombre d'années, essayé de donner une us forte impulsion à l'une ou à l'autre de ces branches de

l'industrie parisienne. Le plus important de ces établissements n'a même pas reculé devant l'audacieux projet de les réunir toutes, c'est celui que M. G. Detouche a formé dans la maison portant sur la rue Saint-Martin les nos 158 et 160.

Dans de vastes magasins, salons et galeries, décorés avec goût, et au développement desquels trois étages suffisent à peine, s'étale sans confusion, et au contraire avec un ordre parfait, tout ce que la fabrication parisienne peut produire en horlogerie, bronzerie, orfèvrerie et bijouterie-joaillerie.

L'horlogerie offre au choix depuis la simple horloge de village jusqu'au régulateur compliqué, qui, après avoir obtenu à l'exposition des produits de l'industrie française en 1849 la médaille d'argent, doit aller en conquérir une autre à l'exposition de Londres; depuis le cartel en bois du prix le plus modique jusqu'au modèle de pendule en bronze doré ou le rentu du travail le plus nouveau et le plus recherché; depuis la montre d'argent à savonnette jusqu'à la montre marine, au chronomètre le plus perfectionné, et jusqu'aux ingénieux appareils uranographiques de M. Guénal.

Près du flambeau destiné au travailleur solitaire, l'art du bronzier expose des candélabres et des bras de cheminée empruntant à la Grèce ses formes pures et sévères, à la Renaissance ses élégantes arabesques, et aux temps de

Louis XIV et de Louis XV leurs plus capricieuses enroulements.

Dans les vitrines consacrées à l'orfèvrerie ont été réunies les pièces les plus simples de la vaisselle plate ordinaire, aux modèles riches et variés des objets destinés à la décoration de la table la plus élégante; la fabrique du village ainsi que celle de la ville y trouveront chacune les vases et objets du culte en harmonie avec les ressources larges ou bornées de leurs églises respectives.

Enfin les montres de la bijouterie renferment à côté de l'alliance brisée la bague au chaton orné d'un riche camée; le bracelet en argent et la croix à la bandette près du collier de perles fines, un fermoir émaillé; les simples boucles d'oreilles en or et l'écrin complet éblouissant de diamants et de pierres.

Si à cette réunion inusitée se joint encore la garantie de toutes les marchandises livrées, un prix fixe toujours coté avec modération, la facilité de faire des commodes et de n'en prendre livraison qu'autant que leur confection satisfait le goût le plus difficile, on ne s'étonnera plus de l'honorable clientèle que la maison Detouche a su se faire à Paris et dans la province, et des débites bien considérables qu'elle s'est créés tant dans les colonies qu'en pays étranger.

G. FALMAYR.

De la Contrefaçon des œuvres littéraires et artistiques.

La propriété des œuvres littéraires ou artistiques n'est plus contestée aujourd'hui que par un petit nombre d'écrivains qui se font payer le plus cher possible, et défendent de reproduire les écrits dans lesquels ils la combattent. C'est donc une question jugée qui serait inutile de discuter. L'exercice du droit n'est pas encore toutefois aussi généralement reconnu que le droit lui-même. Parmi les publicistes et les jurisconsultes qui admettent la propriété littéraire, il en est qui se sentent tentés de tolérer la contrefaçon, sinon même de la louer.

Personne ne l'ignore : la Belgique, et en Belgique, Bruxelles, sont le centre d'un immense commerce de contrefaçon qui forme à la librairie française les marchés du monde entier. A peine un livre, destiné soit à un succès de vogue, soit à une fortune durable, a-t-il paru à Paris, qu'il est réimprimé par des libraires de Bruxelles ou des autres villes de la Belgique — quand je dis libraires, je me trompe; je devrais dire des sociétés en commandite, constituées au capital de plusieurs millions de francs, et ayant des comptoirs et des sous-comptoirs dans les principales villes du globe. Les résultats de cette double opération sont faciles à concevoir. Pour les rendre plus clairs, je prends un exemple : M. Didier, de Paris, achète 15,000 francs à M. Guizot le manuscrit de *Monk*, et le fait imprimer, je suppose, à 5,000 exemplaires qu'il vend 5 fr.; c'est donc 3 fr. de droits d'auteur qu'il a à payer par chaque exemplaire. M. Méline, de Bruxelles, réimprime cet ouvrage, et, comme il n'a pas de droits d'auteur à payer, il peut, en le vendant seulement 2 fr., courir les mêmes chances de bénéfices que M. Didier, qui est obligé de le vendre 5 fr. En conséquence, les libraires de l'Angleterre, de la Russie, de la Sardaigne, de la Prusse, de l'Espagne, de l'Italie, des États-Unis, du Mexique, etc., qui croient pouvoir placer des exemplaires de *Monk*, s'adressent à M. Méline, de préférence à M. Didier, parce que les consommateurs ou les acheteurs sont d'autant plus nombreux que le prix de la marchandise est moins élevé, et M. Didier, qui a fait une spéculation hasardeuse, repoussé ainsi du marché extérieur par une spéculation presque assurée, se voit réduit au marché intérieur peut-être insuffisant, sans compter que dans certaines provinces frontières la contrefaçon lui fait encore une concurrence redoutable. Ce que je viens de dire d'un libraire et d'un livre s'applique à tous les libraires et à tous les livres français.

Et qu'on le remarque bien : ce n'est pas seulement aux éditeurs, c'est aussi aux auteurs que la contrefaçon porte préjudice. Si les écrivains pouvaient compter avec certitude sur la vente des marchés étrangers, ils accorderaient aux auteurs ou les auteurs exerceraient d'eux une rémunération plus forte de leurs travaux. En outre, la contrefaçon ne se borne pas à tuer les ouvrages existants; elle en empêche un grand nombre de naître, soit par les craintes malheureusement trop fondées qu'elle inspire aux écrivains, soit par la réimpression anticipée des articles de journaux ou de revues composés tout exprès par leurs auteurs pour en former des volumes.

On a dit pour justifier, pour excuser la contrefaçon, que tout en portant atteinte à des droits individuels, elle servait néanmoins, par l'abaissement de ses prix, à faciliter au dehors la diffusion des œuvres de l'intelligence. Cet argument, produit à la tribune française par un de ses orateurs les plus éminents et de ses hommes d'état les plus sensés, ne supporte pas l'examen. Qu'on ouvre à la librairie française tous les marchés étrangers qui lui sont aujourd'hui fermés, et elle y vendra ses produits à des prix inférieurs même à ceux de la contrefaçon. Rien de plus facile à expliquer et à comprendre. Les frais fixes ou généraux d'un livre, c'est-à-dire les droits d'auteur, la composition, les moyens de publicité, les dépenses d'administration diminuent pour chaque exemplaire à mesure que le nombre des exemplaires tirés augmente. Si l'exemplaire à 4 francs, par exemple, pour un tirage à 2,000, ils tombent à 25 cent. pour un tirage à 8,000. Si, dans l'état actuel des choses, un livre français se vend à 8,000 exemplaires dans le monde entier, 2,000 exemplaires au plus sont fournis par l'éditeur qui, par conséquent, est obligé de retirer 1 franc pour frais généraux sur chaque exemplaire. C'est la contrefaçon belge qui vend les 6,000 exemplaires restants. Mais la contrefaçon n'est pas un contrefacteur. Elle se compose d'ordinaire pour un ouvrage un peu important de trois contrefacteurs qui se font concurrence. Chacun de ces contrefacteurs vendra 2,000 exemplaires pour sa part, et aura par conséquent — bien qu'il ne paye pas de droits d'auteur — 50 cent. de frais fixes et généraux à percevoir sur chaque exemplaire. Eh bien, supposez la contrefaçon détruite n'importe par quel moyen, supposez que l'éditeur français vende seul les 8,000 exemplaires, il aura, bien qu'il paye les droits d'auteur, 25 cent. de moins de frais fixes ou généraux que les contrefacteurs belges. Il pourra donc s'il le veut, et son intérêt bien entendu l'y déterminera, vendre son livre moitié moins cher qu'il ne l'aurait vendu la contrefaçon, et la destruction de la contrefaçon aura pour résultat, au moins, de faciliter au dehors la diffusion des œuvres de l'intelligence. Seulement alors cette diffusion aurait lieu au bénéfice de celui qui aurait risqué une partie de sa fortune pour la faciliter.

Il est difficile d'apprécier en chiffres le tort que la contrefaçon belge cause chaque année à la librairie française. Les tableaux d'exportation publiés par l'administration belge sont évidemment incomplets et inexactes. Ainsi, en 1815, la France a exporté en livres, gravures et papiers de musique, — les documents officiels ne distinguent pas entre ces trois sortes d'objets, — 975,000 kilogrammes, représentant une valeur officielle de 7,909,000 francs, et si nous devons en croire les tableaux officiels de l'administration belge, dont nous ne contestons pas la bonne foi, mais dont nous ne pouvons pas accepter les chiffres, les exportations des livres belges se seraient élevées

Table with 2 columns: Year and Value. Data: 1814: 241,690 kilog., soit 1,393,000 fr.; 1815: 247,000; 1816: 243,000; 1817: 194,000.

Nous ne connaissons pas les relevés de 1818 et de 1819, mais nous pouvons rappeler ceux de quatre années précédentes qui, quels que soient les chiffres véritables, témoignent du moins des progrès toujours croissants de ce commerce avant 1816 :

Table with 2 columns: Year and Value. Data: 1816: 396,447 kilog., donnet 542,682 fr.; 1817: 424,571; 1818: 428,199; 1819: 479,743.

Admettons que ces chiffres soient exacts, — ce qui est une pure hypothèse, — et voyons comment les exportations de 1814, 1815, 1816 et 1817 se sont réparties dans les diverses contrées du globe. Le tableau suivant est emprunté également aux documents officiels :

Table with 2 columns: Year and Value. Data: 1814: 241,690 kilog., soit 1,393,000 fr.; 1815: 247,000; 1816: 243,000; 1817: 194,000.

EXPORTATION DES LIVRES BELGES.

Table with 5 columns: Destination, 1814, 1815, 1816, 1817. Lists countries like Prusse, Pays-Bas, Angleterre, France, Toscane, Brésil, Valles anscapites, Luxembourg, États-Unis, Chili, Espagne, Cuba, Portugal, Turquie, Russie, Brandebourg, République de la Plata, Danemark, Suède et Norvège, Sardaigne, Autriche, Deux-Siciles, Malagne, Perou.

Les envois de 1817 comprenaient : en livres brochés et en feuilles, évalués à 6 fr. le kilog., 162,000 kilog., soit 975,000 fr.; en livres cartonnés et reliés, évalués à 7 fr. le kilog., 32,000 kilog., soit 226,000 fr.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper, la contrefaçon a des effets désastreux pour les pays où elle s'exerce, quand ces pays parlent la langue dans laquelle sont écrits les ouvrages qu'ils contrefont. Elle détruit, soit dans ses développements, soit dans ses germes, toute littérature nationale. Malgré d'honorables efforts qui ont donné quelques résultats satisfaisants, on ne peut pas dire que la Belgique et les États-Unis aient une littérature. En effet, les écrivains belges ou américains ne produisent pas ou produisent peu, parce qu'ils sont assurés d'avance de ne retirer aucun bénéfice de leurs travaux, la contrefaçon, qui n'a pas de droits d'auteur à payer, vendant à vil prix des ouvrages supérieurs ou égaux, inférieurs, si l'on veut, — à ceux qu'ils pourraient produire; aussi la société des gens de lettres belges et celle des artistes ont-elles adressé récemment à la chambre des représentants et au sénat des pétitions dans lesquelles elles ont demandé l'interdiction de la contrefaçon. Toutefois ce serait se faire illusion que de croire que la contrefaçon, qui cause de si graves préjudices et aux littérateurs étrangers et à la littérature nationale, soit une spéculation avantageuse. Certains contrefacteurs se sont enrichis, mais ce sont des exceptions heureusement rares. Le délit, j'allais dire le crime, porte avec son caractère : la concurrence a ruiné la contrefaçon belge, ou du moins a tellement diminué ses profits par l'abaissement des prix qu'elle ne produit plus que pour produire, c'est-à-dire pour entretenir des imprimeries et des papeteries. Elle en est arrivée à ce point qu'elle croit devoir diminuer le nombre et l'importance de ses opérations. M. Méline prouvait, il y a quelques jours, au directeur de la *Revue britannique*, M. Amédée Pichot, qu'il avait réduit son tirage d'un tiers.

Mais quelles que soient les exportations, les ventes à l'étranger dont le chiffre même approximatif ne nous est pas connu, les réalisations de bénéfices ou les pertes de la contrefaçon belge, toujours est-il qu'elle cause un tort énorme à la librairie française, car elle lui ferme en partie tous les marchés étrangers. Aussi depuis plus de vingt-cinq ans la librairie française proteste-elle contre les abus de la contrefaçon et s'efforce d'y mettre un terme. Des pétitions par ses plaquettes ont été adressées au gouvernement français, au roi des Pays-Bas, à la France et à la Belgique, mais sans succès. Elle a obtenu dans toutes ses tentatives, la plus nécessaire, la moins contestée attend un ou deux siècles sa réalisation, à moins qu'elle ne s'achète au prix d'une révolution.

En 1810 un traité est conclu avec la Hollande, il reste à

l'état de projet, car il n'est même pas suivi des conventions spéciales qui devaient en assurer l'exécution.

En 1813 une convention en date du 25 août est conclue avec la Sardaigne pour garantir dans les royaumes de France et de Sardaigne la propriété des œuvres littéraires et artistiques. En 1816 une convention supplémentaire est ajoutée à ce premier traité; mais ces deux conventions ne reçoivent aucune exécution, c'est-à-dire que malgré leurs prescriptions la contrefaçon belge continue comme par le passé à inonder le marché sarde de ses produits. Aussi le 2 décembre dernier, M. le général Labitte, ministre des affaires étrangères, a-t-il présenté à l'Assemblée législative un projet de loi sur une troisième convention conclue avec la Sardaigne, et ayant pour objet, selon l'exposé des motifs, d'assurer respectivement à la propriété des œuvres d'esprit et d'art publiées dans les deux pays des garanties plus efficaces contre la contrefaçon étrangère. Ce projet, ajoutant plus loin M. le général Labitte, maltré le soin apporté à la rédaction des traités précédents et la loyauté extrême avec laquelle le Cabinet de Turin a invariablement cherché à en assurer l'exécution, l'expérience a montré que le but poursuivi n'était que *tres-imparfaitement atteint* — M. le ministre eût pu dire pas du tout — et que les contrefaçons étrangères de nos principaux ouvrages de librairie continuaient à trouver un vaste débouché dans l'intérieur du royaume sarde. Une commission a été nommée par l'Assemblée législative pour examiner ce projet de loi et elle a choisi M. Victor Lefranc pour rapporteur.

Le troisième traité conclu avec la Sardaigne sera-t-il plus efficace que les deux premiers? Il est permis de l'espérer. Toutefois, avant qu'il ne soit discuté par l'Assemblée législative, le Cercle de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, fondé depuis quatre ans (1), a cru devoir soumettre à la commission un certain nombre d'observations qui ne peuvent manquer d'y faire apporter quelques modifications importantes. Ainsi, par exemple, MM. les libraires, imprimeurs et papeteriers nous demandent avec raison qu'on empêche non-seulement la publication et l'introduction, mais la vente des œuvres d'esprit et d'art contrefaits. En conséquence, ils proposent que tout ouvrage contrefait de l'un ou de l'autre pays existant au moment de la convention dans les magasins des libraires ne puisse être vendu qu'après avoir été frappé sur le titre d'une estampille et que tout ouvrage neuf d'une édition contrefaite qui ne porterait pas l'estampille constatant l'autorité de sa publication ou de son introduction soit considéré comme une contrefaçon prohibée. Plus loin ils sollicitent, avec non moins de raison, une réduction plus forte des droits actuellement établis à l'importation dans le royaume de Sardaigne, des livres, dessins, gravures ou ouvrages de musique publiés dans toute l'étendue du territoire de la République française. Ces droits sont encore trop élevés. Pour les livres brochés, ils restent fixés à 30 fr. les 100 kil., et pour la musique gravée à 60 fr., tandis que l'introduction en France des mêmes produits n'est frappée que d'un droit de 10 fr. par 100 kil.

Nous n'aurions pas parlé de ce mémoire qui soulève et résout beaucoup d'autres questions d'exécution ou de détail, s'il ne posait pas avant tout un grand principe dominant toute la matière. Ce principe, c'est la reconnaissance entière et formelle du droit de propriété en France pour tous les ouvrages publiés par les étrangers dans leur pays. La librairie française, nous devons le dire à sa louange, a plusieurs fois déjà formulé ce vœu. Dans un mémoire en date du 20 janvier 1810, elle disait en parlant de cette disposition :

« Elle consacrer un principe fécond et qui trouvera des imitateurs... »

« Elle appelle la reconnaissance des écrivains étrangers; Elle donne au gouvernement français le droit et lui impose le devoir de réclamer, en toute occasion, l'abolition par les étrangers d'un principe que la France a reconnu elle-même à leur profit... »

Au premier coup d'œil, cette mesure peut paraître un sacrifice; mais elle est de notre part une initiative honorable, et elle nous paraît féconde en résultats assez prochains.

Lors de la présentation du projet d'union douanière avec la Belgique en 1814 et à diverses époques, la librairie française a renouvelé la demande qu'elle adresse encore aujourd'hui à l'Assemblée législative; elle persiste à croire — ce que le seul moyen efficace de protéger la propriété littéraire est dans un ensemble de traités internationaux, et que cet ensemble de traités ne saurait être obtenu tant que la France elle-même n'aura pas pris une généreuse et loyale initiative, en proscrivant chez elle et sans conditions la contrefaçon des ouvrages étrangers; — que les écrivains français persisteront dans cet acte une force bien plus grande pour poursuivre les débiteurs de contrefaçon, car on ne pourra plus leur répondre que la France commet le même délit à l'égard des autres États; en effet, ce n'est plus seulement un intérêt personnel qu'ils auront à défendre, c'est un acte immoral, condamné par la législation de leur pays, dont ils réclameront la répression. En conséquence, elle sollicite de l'Assemblée législative et du Pouvoir exécutif le vote et la promulgation du décret suivant :

« Le droit de propriété des auteurs étrangers sur leurs œuvres publiées à l'étranger est assimilé en France au droit des auteurs français... »

Cette grande mesure ferait à coup sûr honneur à la France. Mais lui serait-elle vraiment utile; en d'autres termes, ne risquerions-nous pas de devenir dupes et victimes de beaux générosités? C'est l'opinion, nous devons l'avouer, de beaucoup de bons esprits. Toutefois, qu'on ne l'oublie pas, l'Angleterre, l'Italie, la France, la Belgique, le Danemark, les États du pape, les États-Unis, la Toscane, la Sardaigne ont déjà admis la réciprocité; et d'ailleurs, qui connaît mieux le

M. M. Pachener, éditeur, président, MM. Baillière et Lecoffre, éditeurs, vice-présidents; M. Gratot, directeur de la papeterie d'Essoyes, secrétaire.

Un mobilier de police correctionnelle. charade en action par Gavarni. — (Voir le dernier Numéro.)



Commerçant.



Artiste peintre.



Vingt-six ans et demi.



Artiste coiffeur.



Artiste dramatique et graveur sur bois.



Un Témoin à charge.



Profits de Témoins.



L'Avocat. — Or donc...



Un Témoin à décharge.



Profits de Témoins.



Profits de Témoins.



Autre banc de Témoins.

Un mobilier de police correctionnelle, charade en action par Gavarni.



Commentaires et rafraîchissements sur le quai aux Fleurs.



Commentaires et rafraîchissements. — Pourquoi faire en République des Procureurs du Roi?

Épilogue.

Lecteur judicieux, il n'est pas que vous ne parcouriez quelquefois le récit de ces causes *macaroniques* dont les détails badins varient agréablement le fond un peu sombre des journaux consacrés aux matières de procédure. Vous aurez infailliblement alors reconnu au passage, dans cette galerie d'originaux que Gavarni vient de faire passer sous vos yeux, les personnages obligés, immuables de ces scènes populaires dans lesquelles la gravité du délit disparaît devant les incidents récréatifs ou grotesques. Ces procès, nous allions presque dire ces représentations, d'une physionomie allègre, qui empruntent tour à tour dans leur exposition la verve humoristique de l'homme du peuple, le langage métaphorique et si vivement imagé des joyeuses comères ou le babil précieux de la grisette, constituent de véritables tableaux de mœurs. Nous détestons le paradoxe et la contre-vérité. Nous déclarons de propos ferme qu'à notre jugement aucune comédie ne pourra jamais prototyper avec le même relief le caractère français.

Les esprits superficiels pourront seuls se méprendre sur la portée morale de l'œuvre de Gavarni. La sottise, la présomption, l'impudence, tous les travers de l'esprit, le vice même, y sont bafoués et stigmatisés. Chacun des portraits de cette galerie individualise un ridicule. L'ensemble de cette étude réalise une conception comique d'un tour infini-piquant.

Ce n'est pas tout, cette peinture charmante offre encore l'intérêt et le mouvement d'une narration attachante et bien faite. Peu de récits d'audiences fourniraient une pareille abondance de détails, un concours aussi grand de personnages, une diversité aussi tranchée d'attitudes, de costumes et de mœurs. On voit se mouvoir, on entend parler chacune de ces figures. Il est facile de suivre les débats sur ces pages en blanc où l'artiste a disposé ses acteurs, comme les pièces d'un échiquier dont la marche, quoique tracée d'avance, doit se prêter à toutes les combinaisons du joueur. On ne saurait imaginer, dans les conditions du vrai, du naturel, une action dans laquelle chacune de ces figures ne vienne s'enca-

drer d'elle-même; leur réunion résume en effet tous les éléments de la vie commune.

On pourrait proposer aux moins pénétrants de reconstituer dans son entier le récit que Gavarni a écrit sous une forme abrégée, mais d'une manière complète cependant, et ils n'omettraient à coup sûr aucun des faits, aucune des saillies, aucune des particularités caractéristiques de cette cause dont on sait le fond par les détails. Ce qui nous paraît une tâche facile pour les moins déliés ne saurait être qu'un jeu pour le lecteur de *l'Illustration*, lequel, selon notre estime, doit réunir au plus haut degré la perspicacité, un jugement prompt et sûr, un goût éclairé, une imagination fertile. Nous voulons l'essayer sous la forme d'un défi courtis.

Nous proposons en conséquence à ceux de nos lecteurs qui tiendraient à justifier la bonne opinion que nous avons conçue d'eux en général, un concours littéraire dont voici le programme :

Développer dans l'exposé d'une cause judiciaire, d'après le mode adopté par la *Gazette des Tribunaux* pour les comptes rendus de ce genre, les principaux caractères esquissés par l'artiste.

L'action devra comprendre les divers personnages du dessin, et autant que possible dans l'ordre qui leur est assigné dans la série.

Afin de soumettre à l'uniformité les pièces du concours, nous indiquerons ici quelques traits qui devront entrer dans la composition. — L'accusé a quarante ans; la partie civile en a soixante; — c'est, dit Chicanneau, le bel âge pour plaider.

On ne pourra, même par voie d'allusion, s'écarter du respect dû à la magistrature; mais il n'est pas défendu de s'élever aux dépens des avocats, de ceux dont l'éloquence contribue sûrement à faire condamner un client débonnaire, mais aussi trop confiant.

Les développements fournis par les témoins devront être renfermés dans le cercle des convenances, quoique pris dans la nature même du personnage et dans la vérité.

Telles sont les clauses générales du concours. Nous n'avons rien à prescrire quant au genre d'esprit qu'il conviendra de faire entrer dans cette esquisse de mœurs judiciaire. Nous dirons seulement qu'il ne saurait être ni bas, ni même grossièrement trivial, mais seulement populaire dans la bonne acception de ce mot.

l'Illustration prend l'engagement d'insérer dans ses colonnes l'esquisse qui lui paraîtra réunir la plus grande somme de mérites, après un examen impartial. Aucun de nos rédacteurs habituels ne sera admis à concourir.

Les auteurs pourront garder l'anonyme, à condition de se renfermer dans les dispositions de la loi, qui prescrit la signature pour les écrits publics, en même temps qu'elle laisse circuler dans le monde une foule de produits sophistiqués, frauduleux, nuisibles même, sans l'étiquette du marchand.

Enfin nous offrons, moins comme une prime d'encouragement que comme un témoignage de notre estime et de notre reconnaissance, un abonnement gratuit d'une année au journal *l'Illustration*, au compétiteur heureux dont le travail sera agréé par notre conseil de réclamation.

Nous convions à ce concours tous les hommes d'imagination qui nous font l'honneur de nous lire. Il ne faudrait pas qu'une fausse honte ou qu'une idée dédaigneuse de l'importance même du sujet proposé arrâtassent les esprits timides ou présomptueux : bien des académies ont plus d'une fois proposé des sujets de concours qui, avec des apparences de gravité, étaient au fond moins sérieux que le nôtre. On ne devra pas perdre de vue d'ailleurs que nous avons assigné au travail que nous attendons, toute l'importance d'une œuvre comique bien faite.

— Quoi! diront les sceptiques avec hauteur, nous ririons et nous ferions rire! — Eh! messieurs, ne riez point, s'il vous plaît, ou riez avec gravité, — comme les Espagnols, — si vous le pouvez. Mais, de grâce, laissez-nous rire, nous qui tenons, avec un moraliste ingénieux, que la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

trois semaines que la grande croix est sur ses pieds. Ça lui coûte bou ! ce qu'on dit, mais il n'a fait que ce qu'il doit. Quand on promet, il faut tenir. »

Ce singulier récit me remet en mémoire ces quatre vers de l'*Ehouri* :

Le lit — et l'action lui sera salutaire,
D'un bel entrecœur veut régaler son père,
Afin de consoler le défunt de son sort,
Par tout ce grand honneur que l'on fait à sa mort.

Il est vrai qu'il s'agit moins ici de consoler le défunt que le survivant. Mais il n'importe : contrairement à l'usage des casuistes, le moyen justifié la fin dans ce cas plus qu'extrême. Le fils a son château, le défunt a gagné une croix à la loterie, et il a cela de commun avec bon nombre de vivants.

Telle est l'habileté des mariners de Loire que, malgré les difficultés dont la navigation de cette rivière est hérissée, ils la parcourent dans tous les temps et à toute heure. De menus branchements jalonnent la route liquide indiquent les sables mouvants et les bas fonds à éviter. La nuit, une succession de phares s'allume au flanc des îles ou sur les berges de la rive, et projette une lueur mystérieuse sur l'eau noire ou glisse noire pyroscaphe. C'est après plusieurs heures de cette navigation clair-obscur que notre nel Argo au ténébreux panache nous dépose dans l'un des nombreux canaux ou bras de fleuve de la Venise armoricaine, contre le *Port-Maillard*, entre le château de Nantes, d'où s'évada si bien le cardinal de Retz, et la place du Bouffay, où, moins heureux que lui, son ancêtre le maréchal (le Barbe-Bleue déjà nommé) avait très justement péché de sa tête, deux siècles avant, ses folies lursieuses, son amour de massacre et sa monomanie infanticide.

FÉLIX MOIGNAND.

Chronique musicale.

A Dieu ne plaise que nous finissions l'année en gardant le moindre poids sur notre conscience de chroniqueur. Nous nous bâtons donc de donner acte à M. Saint-Léon de la lettre qu'il nous a adressée ces jours derniers, lettre conçue d'ailleurs en termes très convenables et fort-obligants pour nous. D'après sa réclamation, il paraît que dans la distribution d'éloges que nous avons faite à propos de la première représentation de *l'Enfant prodige*, nous n'avons pas assez nettement séparé la part de l'auteur des *divertissements*, de celle qui revenait à l'auteur de la mise en scène. Que nos lecteurs le sachent donc bien : les deux marches du second acte, le lever du rideau et la bacchanale du troisième acte, le tableau de l'apothéose, ont été rédigés par M. Saint-Léon. Cela n'empêche rien d'ailleurs aux éloges que nous avons donnés à M. Leroy pour tout le reste de l'ouvrage, qui a été mis en scène par lui. Mais, ainsi que nous l'avons dit à sa quinzaine jours, tout cela, si brillant qu'il soit, n'est qu'accessoire à nos yeux : le principal, c'est la partition. L'œuvre nouvelle de M. Aubert gagne beaucoup à être entendue; on s'étonne, à mesure qu'on la connaît davantage, que tous les ravissants détails qu'elle renferme ne nous aient pas frappé tout d'abord. Le titre biblique de la pièce fait sans doute que bon nombre d'auditeurs pensent, involontairement peut-être, à la musique de *Joseph*, de Méhul, ou à celle de *Moise*, de Rossini, et semblent tout surpris que la musique de *l'Enfant prodige* de M. Aubert diffère complètement et de l'une et de l'autre. Le contraire serait en effet surprenant. Nous savons qu'un qui ne se plaidera pas, lui, que M. Aubert, en écrivant la partition de *l'Enfant prodige*, ait fait de la musique *suu generis*: c'est l'éloge. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à consulter le catalogue des vingt et un morceaux détachés de la partition, de plus, et particulièrement, celui des dix airs de ballet : il y a là de quoi défrayer pendant longtemps les amateurs de chant et de danse. Le nouvel ouvrage de M. Aubert est édité chez Bran les et compagnie. Sous cette raison sociale se trouvent aujourd'hui réunies deux maisons de commerce de musique les plus importantes de Paris, la maison Schlesinger et la maison Treppert, c'est-à-dire que tous les ouvrages que Rossini a écrits pour la scène française, ceux de M. Meyerbeer, de M. Aubert, de M. Halévy, etc., font partie du même fonds. Ce fait, quoique plus spécialement commercial, nous a paru mériter d'être cité dans une *Chronique musicale*.

Avant que la dernière heure de l'année 1836 ne sonne, nous avons quelques comptes à régler. Voici d'abord un album de piano contenant six études de genre : deux romances, deux romances et deux chansons sans paroles ; l'auteur est M. Félix Godefroid. Ces divers morceaux sont écrits pour le piano, de manière à faire supposer qu'il existe deux Félix Godefroid, l'un excellent pianiste, l'autre le premier harpiste du monde ; les deux dépendant ne font qu'un. Le double talent de M. F. Godefroid s'est produit dans tout son éclat, il y a peu de jours, dans une soirée chez M. Marmontel, l'habile professeur du Conservatoire : là, après que madame Massart, MM. Gria et J. Cohen eurent fait applaudir les charmantes études que M. F. Godefroid a réunies dans son album de piano, M. F. Godefroid est venu lui-même recueillir de ces applaudissements enthousiastes qu'il est toujours sûr d'exciter, lorsqu'il tire de sa harpe vraiment merveilleuse de ces effets dont il paraît avoir le secret. Cet élément artiste nous fournira, nous l'espérons, plus d'une occasion de reporter de lui cet éloger.

L'album de chant de madame Victoria Arago est, cette année-ci, comme les années précédentes, édité avec un luxe de lithographies, de gravures et d'impression tout particulier. Les dessins sont tous de M. Aumont, et font beaucoup d'honneur au talent de cet artiste. Quant à la musique, elle a les qualités essentielles du genre, c'est-à-dire la grâce et la facilité mélodiques; nous ne critiquerions à la rigueur, si toutefois la critique doit se montrer rigoureuse à propos d'albums de chant, et surtout à propos de l'album de chant composé par une femme, nous ne critiquerions,

disons-nous, que quelques modulations ambitieuses, à la suite desquelles madame V. Arago ne revient pas toujours dans le ton principal avec tout le bonheur que nous lui souhaitons. Puisque madame V. Arago veut bien soumettre son nouveau recueil à notre jugement, nous lui dirons que les compositeurs de romances françaises qui ont eu le plus de popularité, même dans les pays où l'on aime de préférence la musique très-travaillée, sont ceux qui ont su trouver de très-jolis et très-simples mélodies sans s'éloigner, ou que fort peu, de la tonique et de la dominante. Nous pensons qu'elle a tout ce qu'il faut pour marcher avec succès sur leurs traces.

Une matinée musicale, donnée jeudi de la semaine dernière dans la jolie salle Sax, a été consacrée à l'audition des romances, chansons, chansonnettes, ballades et fabliaux de l'album de M. A. Ropiquet, l'un des violonistes de l'Orchestre de l'Opéra. Tous ces petits drames ou comédies en plusieurs couplets ont été très-charmants. Les morceaux qui ont été le plus applaudis sont ceux intitulés *l'Amé du Maître*, chanté par mademoiselle Grunin, avec accompagnement obligé de violon, exécuté par l'auteur du baryton, *Chériette*, amusante blquette, rendue plus amusante encore par la manière dont l'interprète M. Saint-Foy; enfin la *Musette enchanlée*, mélodie écossaise délicieusement chantée par M. Roger, et aussi délicieusement accompagnée sur le hautbois par M. Verroust.

Mais décidément les albums de danses livrent une rude concurrence aux albums de chant. Après les schottisches, les mazurkas, les polkas et les valse de l'album de M. Pasdeloup, dont nous avons parlé la semaine dernière, voici les valse, les polkas, les mazurkas et les schottisches de l'album-Strauss, qui réclament une mention dans notre chronique de fin d'année; mention que nous leur accordons avec plaisir, car elles la méritent complètement. En outre les délices de ce dernier album sont traduites de telle sorte par le crayon de M. Langlade, qu'elles en font autant un agréable armoial qu'un recueil d'airs de danse.

Que M. Chevillard nous pardonne, lui, l'artiste sérieux, de placer ici quelques lignes d'éloges sur les six mélodies qu'il a composées pour le violoncelle et que nous venons de relire en ce moment afin de faire diversion à ce qui précède; car enfin nous pourrions dire, comme le petit Antonio de Grétry : *La danse n'est pas ce que j'aime*. On trouve dans ces mélodies instrumentales des pensées musicales pleines de distinction et d'une expression pénétrante; elles sont écrites dans un style vraiment élevé, qui satisfait autant l'intelligence que le cœur. Pour peu que l'exécutant en comprenne le sens et sache le rendre, ces chants, tout à leur retour, expansifs, religieux, mélancoliques n'ont pas besoin de paroles qui en indiquent la signification positive; ils disent bien plus par eux-mêmes et tout bien plus droit au fond de l'âme que ne saurait faire aucun langage humain. Au fait, l'époque des étirons nous fait faire cette réflexion, que pour un amateur de violoncelle, on n'en saurait guère trouver de plus attrayantes que les six mélodies de M. Chevillard. Nos lecteurs voudront bien sans doute prendre cette idée telle qu'elle nous vient : honni soit qui mal y pense.

Voici encore deux ravissants morceaux pour piano, *Calabraise* et *Ballade*, mélodies caractéristiques, dues à la plume d'un de nos artistes les plus estimés à la fois comme virtuose et comme compositeur, M. Rosenhain, dont le nom se voit le meilleur éloger. Nous avons été si charmé de lire ces deux morceaux, après avoir eu tant de plaisir à les entendre, que nous n'avons pu résister à la tentation d'en dire quelques mots.

Il y a restauration et restauration; celle dont nous avons à parler avant de terminer aujourd'hui notre chronique est la restauration d'un *Amali*, faite, dit-on, avec le plus grand succès par M. Bianchi, lithier italien depuis quelque temps à Paris. Cet instrument, qui peut-être date du temps de Charles IX, et qui appartient à M. O'Brien, officier de marine anglaise, était dans le plus mauvais état; en passant par les mains de M. Bianchi, ce nous assure qu'il a retrouvé l'aspect et toutes les qualités de sa jeunesse. Certes, si une restauration n'est pas de nature à ébranler le concert européen, elle n'en est pas moins très-légitime d'être inscrite dans les annales musicales de l'année 1836.

GEORGES BOUSQUET.

Souvenirs d'un voyage au Tennessee

(AMÉRIQUE DU NORD.)

Six tableaux dessinés par MM. Laurent Baudouin.

Le 10 octobre 1836, sur l'Ohio.

Des intérêts de famille et d'avoir m'appelaient, au mois d'août dernier, dans le Tennessee, États-Unis d'Amérique. Cette partie de l'Union a été élevée au rang glorieux d'État en 1796; il touche à la Virginie d'un côté et à l'est par l'océan, le nord et le sud, il est occupé par les États du *Missouri*, de l'*Arkansas*, du *Mississippi*, de l'*Alabama* et du *Kentucky*. Dans l'ordre géographique, comme dans l'ordre moral, il tient une place intermédiaire; c'est un des pays les plus de la grande chaîne qui doit reborder le littoral oriental déjà vu en civilisation à ce vaste espace qui s'étend du *Mississippi* à l'océan Pacifique et qui occupe encore le désert et la vie sauvage. Le Tennessee est un pays de montagnes, c'est l'*Alleghany* ou bien encore le *Louisiana* par ses montagnes, par ses ravins, ses torrents impétueux, ses vallées profondes et ses pentes adoucies. A tous ses profonds abîmes, seulement il le vertice n'est pas à craindre, car ils sont caillés par la forêt vierge et sombre qui se déploie sous le regard enchanlé. Nulle part le spectacle géologique avec ses anfractuosités et ses déchirures n'apparaît dans le Tennessee; la végétation, l'ordre, la variété, la vie organisée sont partout et sous toutes les formes. Sa population clair-

semée présente dans ses habitudes, ses coutumes, ses mœurs en général, un caractère tout particulier, une physiologie originale. Son gouvernement est simple et fort comme sa nature. Un gouverneur, une chambre des représentants, un sénat nommés par le peuple; des agents, produit aussi de l'élection et dont l'intervention ne se fait voir et sentir que par la sécurité la plus complète dont on y jouit; tel est l'état du Tennessee, entré dans la grande famille américaine avec 60,000 citoyens, et qui offre aujourd'hui une population de plus d'un million d'âmes. La douceur de son climat, la richesse de ses vallées, la facilité d'y vivre, d'assurer et d'agrandir l'avenir par le travail y ont appelé plusieurs familles françaises. J'ai donc pensé qu'il pouvait y avoir quelque utilité à faire connaître un de ces États de l'Union nés d'hier, que les touristes visitent peu parce qu'il n'y a que de la poésie à y faire dans ses sites, ses oiseaux, ses fleurs et les hommes rudes et fiers de ses montagnes. Le côté bien aussi un peu, il faut le confesser, à cette partie de l'époque qui possède tout voyager à écrire ses impressions de voyage. Mais un travers général cesse par là même d'être un travers, et je me le donne sans trop d'efforts pour ma modestie.

Deux grandes lignes, à travers l'espace océanique, conduisent d'Europe dans l'Amérique du Nord; deux vastes ports, à ses deux extrémités opposées, *New York* et *New-Orléans*, reçoivent dans leurs larges bassins, tous les jours et à toute époque de l'année, choses et hommes, marchandises et idées, négociants et touristes partis de l'ancien monde. Des fleuves qui sont des bras de mer vous transportent par l'un et l'autre port au centre de ce vaste continent; et s'il était donné au voyageur un peu de cette capacité somnolente de la *Belle au bois dormant*, il pourrait se réveiller, quinze jours après son départ des côtes de France, dans les forêts du Tennessee ou les plaines du Missouri sans autre dérangement que le passage d'un bateau sur un autre bateau à vapeur qui vous mène directement à votre destination.

On a beaucoup écrit sur l'Amérique, ses institutions, son commerce, ses industries; on a décrit les grandes villes de l'Union. Que sait-on des mœurs du centre et de l'ouest? Qu'a-t-on dit des populations de la campagne? Les États du Tennessee, de l'Alabama, du Mississippi sont d'hier. Que savent-on, il y a un siècle, des mœurs, des coutumes de la Bretagne et de l'Auvergne? *Yosemite* est le capitale du Tennessee; c'est une ville sans salon de littérature, de loisir; ce serait là cité aristocratique de l'ouest; si ce mot ne jurait de se trouver accolé à celui de *democratic*, le seul admis dans la langue américaine. Quand de cette ville vous êtes de vos excursions vers le sud-ouest et dans les divers cantons de cette partie de l'État, vous vous trouvez bientôt dans des déserts de forêts vierges et dans les montagnes du *Cumberland*, derniers rameaux des *Alleghany*. Dans cette direction, la contrée est boursoufflée, mamelonnée et présenterait la configuration, l'aspect de l'Auvergne, si l'Auvergne avait encore ses forêts. Que dit-on, avec ses premiers jours de son arrivée, l'homme qui, d'un point élevé, peut étendre son regard sur ce désert de feuilles agitées et bruisantes, sur cette solitude solennelle et majestueuse? Qu'a-t-il fait de ces géants aux racines profondes et aux cimes élancées? Quel parti a-t-il tiré de ces sombres vallées, de ces plaines ondulées, de ces torrents envalis-seurs, de ces fleuves qui marchent? Il y a à peine un demi-siècle, les Indiens chassaient dans ces lieux, dormant sous l'ombrage des grands arbres et s'entre-détreignant dans ces solitudes qu'ils ont laissées dans toute leur beauté sauvage. Un vœu soldat américain me disait être venu, il y a cinquante ans, dans le Tennessee sous le commandement du général Jackson pour en chasser les Indiens, qui, prenant les canons pour des balles d'arbres, se jetaient sur les pièces et reculaient mitraillés par la terrible industrie du canon européen. Que sont devenues toutes ces richesses de la nature, épaves et confuses, sous l'action énergique de la race anglo-américaine? Les forêts ont été défrichées, les torrents disciplinés, les vallées se sont ouvertes sous la hache; les vallées ont été rehaussées et éclairées par les rayons du soleil, les mamelons ont vu sur leurs douces pentes se dresser des habitations, les montagnes ont servi de pâturages aux bestiaux. J'ai parcouru les vallées de *Tom's creek*, de *Round's creek* qui débouchent dans le fleuve du Tennessee; ce sont des vallées de *Tempe*, et là où régnait le silence des solitudes, il y a peu d'années encore, j'ai entendu tous ces bruits de civilisateur campagnard qui charmait Farelle et attirait le voyageur. C'est une nouvelle création dont la vie est bien faite pour donner à l'homme un haut sentiment de sa puissance et de sa grandeur.

Dans le Tennessee comme dans tout l'ouest tout homme est citoyen, tout citoyen est père de famille, tout père de famille est propriétaire, depuis 150 à 2,000 acres. L'arbre est l'argent de France. Lorsque vous visitez ses vallées et ses plaines, une chose frappe votre regard et excite fortement votre intérêt, c'est la parole, l'audace, les intelligences même; c'est l'égalité dans tous les rapports de la vie absolue, vivante, souveraine dans les lieux et dans les faits. Quand on a vu un *log house* (maison de troncs d'arbres superposés, vaste intérieur, partagé le dîner d'un Américain, marchand ou docteur, *supper*, shérit ou encastré, ou simplement *farmer* (propriétaire cultivateur), vous pouvez dire avoir vu le tout dans la partie, la généralité dans l'individu. L'inégalité n'est que dans la quantité d'acres de terre possédés et défrichés. Je ne parle pas de villes, des chefs-lieux de comté, des bourgs, ils sont en trop petit nombre dans le *south-west*. Mais la grande il n'y aurait à constater qu'une très-grande différence dans les habitations : la plaine y remplace le tronç d'arbre non dégrossi. Voici un spécimen du *log house* tel qu'on le trouve dans tout l'ouest; c'est un carré long en deux parties séparé par un appentis ouvert; il se compose d'une grande chambre à plusieurs lits, d'une pièce

ou les femmes tissent au métier les vêtements de la famille. A peu de distance se dresse le *log-house* destiné à la cuisine. Plus loin, et dans un désordre qui ne manque pas de pittoresque, les écuries, les vacheries présentent leurs faces grises et leurs toits de bardeaux. En vingt-quatre heures, grâce au concours pressé des voisins, un *log-house* est construit: il est ordinairement placé sur les bords d'un creek ou ruisseau torrentiel: on choisit une pente un peu douce pour se mettre à l'abri des crues. Vous connaissez maintenant les lieux et l'habitation de l'homme, voyons l'habitant, le *farmer* et sa famille sous ce toit agreste. Je ne sais rien qui doive plus vivement frapper le regard et l'esprit du voyageur français que l'attitude de l'Américain en présence du voyageur. Lorsqu'un étranger entre dans une chaumière de paysan français, il pousse l'embaras, la gêne, le trouble même dans la maison: la mère de famille rougit, les enfants se cachent sous le tablier maternel, et le paysan tourne entre ses doigts son chapeau dans une posture timide et servile. A cet embaras qui se manifeste au dehors par un regard hébété se joint souvent cette obsequiosité qui fait souvent, et à tort, soupçonner la cupidité. Si la fatigue de la course, du voyage demande quelque nourriture et du repos, le paysan n'aura à vous offrir que son pain noir et une mauvaise chaise pour dormir. Entrez dans un *log-house* américain à toute heure du jour et de la nuit: vous vous trouvez en présence du père de famille qui vous tend la main, vous dit ces bonnes paroles:

How do you do, vous invite à vous asseoir, vous offre une place à sa table et l'hôte serait posé à vous abandonner son lit, si la chambre hospitalière n'était un véritable dortoir de pension. Toutes ces choses sont dites et faites avec une simplicité, une aisance, une dignité de gestes qui vous font croire, quand le regard n'est pas fait à ce tableau, que vous vous trouvez dans la maison d'un citadin retiré par goût ou par caprice sous un toit champêtre. Au reste, tout est à l'amis dans la famille: si vous acceptez le déjeuner, le dîner ou le thé du soir, la mère de famille, entourée de huit ou dix enfants, se place au bout de la table, sert le café ou le thé, en fait les honneurs avec une aisance que vous ne trouvez en France que chez la maîtresse de maison qui a l'habitude de recevoir du monde.

Je dis aisance dans le geste, la pose du corps, car mari et femme parlent peu et sont robes de ces mouvements saccadés, de cette agitation, de ces paroles dont on est si prodigue dans nos mœurs françaises. Toutefois, prenez garde. Si vous vous êtes assis au foyer du fermier anglais dans un des riches comtés d'Angleterre, n'invitez pas vos souvenirs en jetant les yeux autour de vous: un inventaire des meubles et ustensiles de ménage troublerait un peu vos idées d'âge d'or au dix-neuvième siècle. Tout y est rustique, grossier, limité au plus strict nécessaire: le nécessaire y est même un peu réduit aux choses de la vie sauvage. L'abondance n'est qu'en une chose, mais elle y est large: c'est l'abondance sur la table. Du porc sous diverses formes, du poulet passé au beurre, du *bauf bouilli*, le pain de mats roussi au feu et tout fumant, de petits pains de ferment de forme ronde (rolls), du lait froid ou du lait pour bouillir à dîner, du café à déjeuner et du thé à souper, voilà le menu d'une table *tennesseeenne*. L'invité à votre table si vous n'avez pas l'habitude de dîner en courant: l'Américain mange vite et peu. L'heure des repas voit d'ailleurs ordinairement se succéder à table plusieurs séries de convives, tels que voyageurs attardés, voisins flâneurs, magistrats en voyage, gens venus pour traiter affaires, aides de ferme, enfants de la maison. Les mêmes assiettes, les mêmes verres, les mêmes fourchettes, le même lit, les mêmes draps deviennent



Souvenirs de Tennessee. — Construction d'un log-house

des objets de jouissance communiste qui, de prime abord, blessent le regard aussi bien que la perspective d'un communisme plus général froisse nos idées et nos mœurs. Les

porcs, qu'il nous eût devant lui pour les conduire sur les bords du Mississippi, ou il trouve un facile et avantageux écoulement. Lors de sa maison, le *Tennessee* est toujours à cheval:



Log-house avec écurie et étable.

livres classés nous parlent beaucoup de l'insouciance aux faces héroïques de l'antiquité: elle devait présenter en

l'enfant arrivé à l'âge de quinze ans à son cheval, qu'il achète avec le produit de son travail dans la maison paternelle ou de ses deniers au dehors. *L'Amérique du Nord* est trop riche en fleuves pour avoir songé à créer un bon système de routes. D'ailleurs, le *Tennessee* est un pays de montagnes: le mode de locomotion, c'est le cheval. Lorsque dans la vallée ou dans la forêt vous rencontrez le *Tennessee*, il est toujours en selle. Est-il seul et en négligé, dites qu'il va préparer ou terminer un achat ou une vente. Est-il en habit, gilet et pantalon noirs avec l'épave au talon de la botte? S'il est seul, il se rend au chef-lieu du comté pour remplir une des diverses fonctions de jurymen (juge), constable, square judge de paix, commissaire, que les institutions du

pays imposent par l'effection à tout citoyen. Entendez-vous au loin le bruit de chevaux renvoyés par l'écho de la montagne, approchez: vous vous trouvez en face d'une cavalcade composée de jeunes gens et de jeunes filles aux robes les plus fraîches et les plus variées en couleur, avec de grands chapeaux de forme anglaise, une telerine de mousseline sur la poitrine et les épaules. Ou va cette troupe de cavaliers? A une fête patronale, à une noce, à des rendez-vous de plaisirs champêtres. Dans tout l'Union les danses sur le gazon, les réunions nombreuses en plein air ou sous le chaume, les repas de noce au toit bruyant, les veillées conteuses sous le billot de la grange, sont des distractions étrangères aux mœurs américaines, inconnues et qu'on repousserait comme profanes. Cette troupe grave et silencieuse se rend au *preaching* qui doit avoir lieu dans la forêt, sous le toit d'un *log-house* ou sous la voûte du ciel.

C'est principalement dans les cours de justice et dans les *meetings* religieux qu'il faut étudier l'Américain du Ouest. J'assistais en septembre dernier à une séance de *Creutcourt*, à *London*, chef-lieu de *Perry-county*. Un nègre était accusé d'homicide. Devrions les lieux et dessinons au trait les personnages du drame. Au centre d'une ville riche de rues, vile de maisons, qui n'avait d'existence hier encore que sur le papier, et qui sera demain une ville de dix ou douze mille âmes, s'élevait une construction de bois qu'on aurait pu trans-



Ferme américaine.

former en grange sans crainte de dommage. Cette maison, c'était la *city-hall*, la maison de ville, le palais de justice, le monument public de cette ville en germe. Dans l'intérieur se tenait, debout et découverte, la foule; une barrière fragile de bois la séparait de la partie qui était occupée par les jurés, le *clerk* de la cour et les avocats. Au delà et sur une estrade était assis sur une modeste chaise le juge président de la cour, sans cravate et un chapeau de paille sur la tête. L'*attorney* général, confondu avec les avocats et les jurés, était debout devant un mauvais table de bois et portait la parole dans l'accusation. L'accusé était assis près de ce magistrat et sur le même banc, sans menottes aux mains, libre, sans gardes au dedans ni au dehors. Pendant le réquisitoire de l'*attorney*, les jurés, assis ou couchés sur des bancs, fumaient, chiquaient, crachaient et prenaient les postures les plus extravagantes. Quelques-uns quittaient leurs places pour aller boire un verre d'eau que renfermait une cruche qui servait de fontaine à la cour et au public. Certes, un pareil tableau était peu fait pour conquérir à la justice américaine et à ses formes extérieures un Français qui avait assisté aux séances solennelles de la cour de cassation, aux audiences des cours d'assises de notre France et aux plaidoiries anglaises à *Westminster*, sous la présidence d'un lord du parlement. Mais ici aussi, je ne devais pas m'arrêter aux surfaces; il fallait traverser par le regard intérieur les faits et les formes matérielles, pour aller saisir dans les cerveaux le travail de l'esprit. Quo vis-je alors dans la foule? Des citoyens qui écoutaient attentivement, non pas seulement avec l'oreille, mais dans l'attitude de hommes instruits des lois de leur pays et exercés au mécanisme de la législation. Les physiognomies au banc des jurés étaient graves, et les regards baissés indiquaient un travail de pensée que rien ne venait distraire. Les débats terminés, le président, debout sur l'estrade, fit d'un ton grave et solennel le résumé impartial de l'accusation et de la défense. Les jurés sortirent, et sous l'ombre de la forêt voisine délibérèrent sur le sort de l'accusé. Le nègre, ce paria qu'on traite en Amérique comme une créature déchue, que dis-je, comme une chose, fut acquitté. Je cours à la prison, je la trouve vide de son prisonnier. Mais à la situation du bâtiment, à l'étendue spacieuse de la cellule, aux ouvertures qui laissent entrer l'air par pleines bouffées et le soleil par larges rayons, je compris que le peuple américain naissait à une grande intelligence des habitudes de douceur et d'humanité.

Il me restait à voir cette race anglo-saxonne dans une de ces manifestations morales qui disent le passé et l'avenir d'un peuple; je veux parler d'un *meeting religieux*. On le sait, le luthéranisme a enfanté des sectes sans nombre. Génées dans leur développement en Europe, elles ont trouvé sur la terre américaine la liberté la plus complète. Anabaptistes, presbytériens, universalistes, épiscopaux, unitariens, calvinistes, *methodistes*, se mêlent sans se heurter, se parent dans l'expression de leurs sentiments religieux sans que la sécurité publique et les rapports de la vie civile aient à souffrir de ce fractionnement. La tolérance n'est pas le fait d'un commandement législatif; elle est dans lesœurs, dans les esprits, dans les mœurs enfin de la nation. Chaque secte a ses ministres, ses églises, ses assemblées; l'Etat n'intervient en quoi que ce soit dans l'exercice de chacune de ces religions. Les forces de ces sectes en nombre, en intelligence, en richesses, ne se balancent pas dans chaque Etat. Dans la Pennsylvanie, c'est la secte des *quakers* qui est en majorité; le *Maryland* l'est en grande partie catholique. Le *methodisme* a pénétré dans le sud, et dans le *Tennessee* il semble vouloir y conquérir la majorité. Qu'est-ce que la doctrine *methodiste*? C'est l'intervention directe de l'Esprit saint à l'aide de la prière et du préche. La foi, abstraction des œuvres, voilà la condition du salut. La grâce se révèle par des illuminations subites, des trances, des extases, et n'existe point sans elles. Sa formule par cris est celle-ci: *My soul happy! My heart is hallowed!* C'est l'illumination, le mysticisme sans certains ornements et sous la condition de certaines disciplines à suivre. Tel est le dogme du *methodisme*. Sa morale, elle est sévère et sombre. Elle interdit les distractions du monde et ses excès. Ainsi, nul de ces plaisirs que donnent les réünions

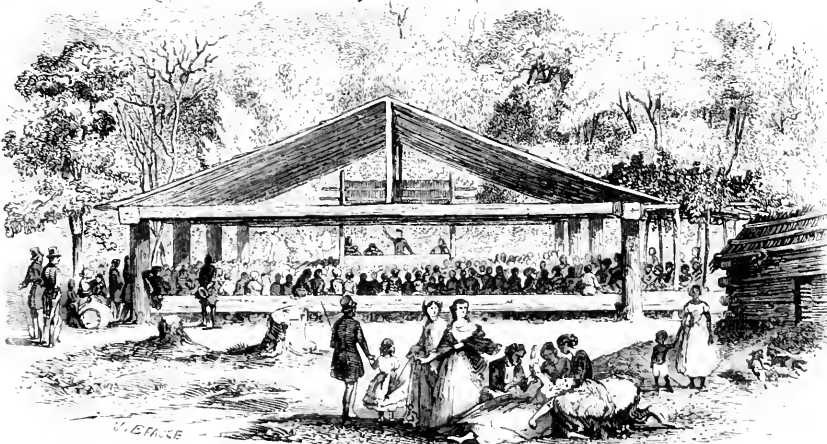
des deux sexes, point de danse au bruit d'une musique champêtre; nulle de ces joies qu'une naissance, qu'une noce, qu'une fête de famille appellent au foyer domestique. Chaque intérieur de famille devient un couvent d'où la femme ne sort que pour se rendre aux *proachings*. Mais à quoi bon une exposition, qui semble viser à la science théologique? suivez moi, lecteur, à un *camp-meeting*.

C'était le 29 septembre 1850, par une de ces splendides matinées que le ciel, le soleil et le paysage américain produisent au voyageur sous le 35° degré de latitude. J'étais accompagné de mes deux fils et de M. de Lobel, jeune Français qui applique au *Tennessee* ce qu'il a de science à l'agriculture et à l'industrie, de bonté et de dignité à faire aimer et respecter le nom de la France. Un Américain nous servait de guide dans ce labyrinthe de forêts à traverser pour arriver au *duck river*. Montés sur de jeunes et bons chevaux du *Tennessee*, nous parlions, non sans une émotion secrète, de la patrie absente, lorsqu'après trois heures de marche nous vîmes s'ouvrir devant nous, du haut d'un mamelon, une large vallée pluvieuse de lumière et d'ombre, de mouvement et du bruit; nous étions arrivés au *camp-meeting*. Le paysage, par la grandeur sévère des lignes et des formes, la majesté des arbres, répondait à la solennité du but. Au premier plan, on voyait attachés à chaque arbre de la forêt des groupes de

chevaux demandant un abri à l'ombre du feuillage; les wagons américains aux larges flancs attirait le regard par sa tenture de toile blanche, qui tranchait dans ce milieu d'ombre et de verdure. Par les sentiers étroits de la montagne descendaient gravement et lentement ces familles nombreuses, représentées par des vieillards, de jeunes hommes, de blanches filles, des mères allant leurs nourrissons au balancement de leur monture; le jeune garçon y avait sa place, et se faisait grave pour être à l'usage de la caravane. Au loin, et au penchant d'une colline, dans une clairière de la forêt large et ouverte, on remarquait une masse de constructions en bois, qu'une sorte de pensée architecturale avait ordonnées en lignes droites et parallèles; c'était les *log-houses*, les uns fermés, les autres ouverts, que la piété et les nécessités d'une grande assemblée religieuse devaient transformer, celui-ci en temple, ceux-là en salles à manger et en dortoirs. De grands feux, alimentés par des troncs entiers d'arbres, dispu taient au soleil son éclat et faisaient bouillir de vastes marmites, objet pour les uns de convoitise, et pour les autres espoir d'appétits aiguisés par une longue course. En arrière et sur des bancs sans abri contre les ardeurs du soleil, étaient parquées les familles de la race noire. Il était deux heures; c'était l'heure du préche. Sous un vaste hangar ouvert de tous côtés pour la circulation et fermé au levant par une estrade, vinrent s'asseoir des groupes de jeunes filles et de femmes de tout âge. A l'élégance de leurs vêtements, à leur démarche aisée, à leurs manières faciles, vous auriez pu vous croire dans un salon français en plein air. Horrière, mais sans mélange, et sur les côtés, les hommes se massaient pour entendre la voix des prédicateurs. Sur tous les bancs, au dedans, au dehors, partout régnait le plus grand silence. Trois ministres du culte *methodiste*, en habits et pantalons noirs, monterent sur l'estrade. L'un d'eux prit dans la Bible un texte qu'il expliqua et développa à la file attentive. Sa voix était vibrante, mais sans onction. J'entendis quelques soupirs et quelques cris isolés qui vinrent interrompre le précheur. Bientôt après succédèrent au préche les chants religieux au rythme lent et monotone; à certains intervalles, la foule fléchissait le genou et un nouveau ministre disait à haute voix une prière. Pendant le soleil descendant à l'horizon, un demi-jour se faisait dans la vallée. A un signal donné, l'assemblée s'agita, la foule fut debout, et deux processions, l'une d'hommes, l'autre de femmes, se dirigèrent vers deux points opposés de la montagne, pour demander à une solitude plus profonde les inspirations et les extases. J'ai suivi la procession des hommes; je les ai vus s'agenouiller, courber leur front dans les hautes herbes, pressant sous la parole forte et accentuée du précheur; cette parole allait remuer des regrets, des désirs, des espérances, car j'entendis bientôt des soupirs, des sanglots échapper de ces larges poitrines. La scène se passait dans



Terrain américain.



Camp-meeting religieux au Tennessee.



Portrait d'une jeune femme.

privilege accordé à ce dernier théâtre lui en donnaient le droit : Perlet opposa un refus constant aux prétentions des sociétaires; il aima mieux ne pas rejouer à Paris, et il s'en exila pour recommencer ses brillantes tournées dans les départements. Il revint plus tard et reparut au Gymnase; mais son mal augmentait toujours, et il fut contraint de quitter le théâtre à l'âge où le talent est dans toute sa force. Perlet s'était marié en 1849 avec une des filles de Tier-

cein, si parfait dans les personnages populaires, et qui contribuait à ce Brunet et Potier à la fortune des Variétés. Malheureusement, madame Perlet était faible et souffrante comme celui dont elle était si heureuse de porter le nom. Elle avait pour lui un dévouement de tous les instants, et paraissait oublier ses maux en s'occupant de ceux de son mari. Perlet lui rendait toute l'affection, et, quand elle en avait besoin, tous les soins qu'il en recevait. Il fut excellent

époux et excellent père; il aimait sa fille d'un amour jaloux dont elle était bien digne; sa tristesse habituelle augmenta quand il s'agit de la marier. Le père du brave et excellent jeune homme à qui elle s'est unie se désolait aussi à l'idée de se séparer de son fils: il vint en pleurant faire une demande à laquelle Perlet souscrivit en pleurant. Perlet connaissait profondément son art, et adorait le théâtre. Il a publié sur l'art dramatique et sur l'art du co-



Perlet. — Roles du comédien à Elampes.

médien des réflexions qui décelent l'artiste supérieur et l'homme de goût. Il écrivait souvent en vers pleins d'esprit et de traits heureux. Il causait avec finesse et chaleur, et aimait beaucoup la conversation, mais seulement avec ses intimes; il recherchait peu le monde et les liaisons nouvelles; il était plein d'honneur, bon et fidèle ami, avait des mœurs régulières et des manières polies. Les susceptibilités de son caractère ne doivent être imputées qu'à cette santé délicate qui le mettait quelquefois au désespoir. Depuis long-

temps il était réduit à ne plus savoir de quels aliments se nourrir, tant ses digestions étaient si douloureuses, tant le mal faisait de progrès et le poussait vers la tombe. Sa femme l'y a précédé: elle est morte à Enghien-les-Bains le 6 septembre dernier. Perlet, qui ne l'avait pas quittée pendant toute sa maladie, fut témoin de ses derniers moments; ce fut un coup dont il ne se releva point. Trois mois après il n'était plus; sa femme était morte un vendredi à huit heures du soir; il mourut à la même heure un vendredi.

Quoique Perlet ne jouât plus, il était utile au théâtre par la manière dont il savait en parler, par les avis précieux qu'il ne refusait point aux jeunes comédiens qui sollicitaient le secours de ses lumières et de son expérience; il était par ses nobles et excellentes qualités nécessaire à ses amis, qui le regretteront toujours.

21 décembre 1859.

Sauzon (de la Comédie-Française).

Le *Véritable Gribouille*, par GEORGE SAND; les *Fées de la Mer*, par ALPHONSE KARR; le *Royaume des Roses*, par ANSELME HORS-SAYE; *Ton Pouce*, par P. J. STAM; les *Contes des Fées* (1).

Ce qui a manqué presque dans tous les temps à la littérature enfantine, ce sont les écrivains de talent. Si Ton devait juger de cette littérature par les *Contes et une Fille*, les *Contes à mon Yveou* et les innombrables contes à dormir debout dont nous sommes inondés chaque année à l'approche du mois de janvier, il faudrait croire que la composition des livres à l'usage des enfants est devenue le patrimoine des académiciens sur le retour et des sous-maîtres de pensionnat. Voici un éditeur qui a voulu que les enfants fussent aussi bien traités que les grandes personnes; il a fait appeler aux écrivains les plus en vogue, et leur a demandé de nouvelles histoires merveilleuses. C'est d'abord l'auteur de la *Mère au Double* et de la *Petite Fadette* — deux chefs-d'œuvre. George Sand, en gémissant *Gribouille*, s'est rappelé les riants tableaux qu'il nous a soulevés et à la dans ses précédents ouvrages, et il a écrit un petit conte dont il sera longtemps parlé dans les vieilles enfances; après George Sand, Alphonse Karr, qui serait un grand marin s'il n'était un de nos plus spirituels écrivains, nous raconte toutes les merveilles qu'il a découvertes dans ses plongées au milieu des vagues. L'Océan s'est illuminé de splendeurs inouïes, et il a montré à l'histoire de Saint-Adresse ses palais en coquillages, ses Louvres en turquoises, et ses Tuileries en diamants. De l'empire de la mer nous passons au *Royaume des Roses*, un beau royaume, celui-là, qui renait chaque année et qui n'a rien à redouter des révolutions, tant qu'il y aura des printemps. Puis il y a encore *Ton Pouce*, qui a obtenu les honneurs d'une troisième édition; *Ton Pouce*, un héros microscopique, auquel il arrive les plus surprenantes aventures. Cette charmante collection, cette bibliothèque choisie de l'enfance, se compose en outre de *Treize des Fées*, par Charles Nodier; des *Aventures du Prince Chênevis*, par Léon Golan; de la *Bonnette de la Princesse Berthe*, par Alexandre Dumas; de *Vlhistoire de la Mère Michel et de son chat*, par de Laboullière; et enfin du *Prince Copriolèche*, par Edouard Barbier. L'éditeur a en soin que les gravures fussent à la hauteur du texte. Les dessinateurs habiles, tels que Travaille, Gérard-Séguin, Bertall, Tony Johannot, Maurice Sand, ont illustré ces petits livres de vignettes charmantes. Nous avons surtout remarqué les illustrations de *Gribouille*, dues au crayon de M. Maurice Saml. Nous sommes assurés que l'auteur de *Gribouille* ne se plaudra pas du dessinateur. Le crayon de l'un semble fait exprès pour le plumé de l'autre.

En résumé, la collection dont nous parlons est un très-joli cadeau d'étrangers; et si nous avions le bonheur d'être encore un petit garçon, nous préférions de beaucoup *Gribouille*, *Ton Pouce* et les *Fées de la Mer* à tous les marrons glacés et à toutes les pralines des confiseurs.

E. T.

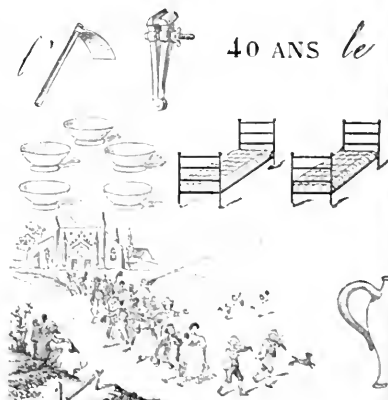
3^e LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LES INCENDIÉS DE CHORGES.

M. Jacques, à Charleville, ancien habitant des Hautes-Alpes.	5
M. le marquis de Lainrol, à Suse-la-Rousse.	5
M. Durand, à Paris.	6
Total.	16 fr.
Total des deux premières listes.	341
Total.	360 fr.

1^{re} LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE MARY.

Un ami, 3 fr. — Vivant Beaucé, 10 fr. — Fessart, graveur, 10 fr. — Bouquet, artiste, 10 fr. — E. F., 20 fr. — Eugène Favard, 20 fr. — Coster, 20 fr. — Leopold Alphen, 20 fr. — Marcus Oppenheim, 20 fr. — Anselme Alphen, 20 fr. — Joseph Alphen, 20 fr. — Eugène Alphen, 20 fr. — Louis Alphen, 20 fr. — Maïamo Edmond Alphen, 50 fr. — Achille Alphen, 20 fr. — Constant Alphen, 50 fr. — Germain Alphen, 20 fr. — Edmond Ribba, 20 fr. — Javal Alphen, 20 fr. — Maïamo Salomon Alphen, 20 fr. — Jules de Haussay, 10 fr. — Tackerau, littérateur, à Londres, 50 fr. — Maïamo Todd, à Londres, 25 fr. — Mademoiselle Todd, à Londres, 25 fr. — M. Todd, à Londres, 25 fr. — Paul de la Ville-Leroux, 20 fr. — Debarre, peintre, 3 fr. — Alfred Monsaud, 3 fr. — Edouard Laroche, 20 fr. — Eugène Sitter, 5 fr. — Henri Lavard, 1 fr. — A. Boranger, 1 fr. — Lemomo, 1 fr. — Pastolot, 2 fr. — Gollroy, 2 fr. — Edmond Laroche aîné, 1 fr. — Lavril, 5 fr. — Abel Laroche, 1 fr.	
Total.	617 fr.
Total des trois premières listes.	626 fr.
Total.	1,213 fr.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le salon de cette année sera beau, s'il faut en croire les on dit.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordie Lechevalier et C^o, ou près de l'un de leurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAU LIS.

Diré à la presse mécanique de PLOU FERRÉS, 36, rue de Valenciennes, 3 Paris.

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU TOME XVI

DE L'ILLUSTRATION

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1850.

Le 1^{er} chiffre indique la page; — le 2^e la colonne.

A

A NOS ABONNÉS à propos de la loi du timbre. 82. 3.
A SERRA dus Orgaos, par le docteur Yvan. 230.
ABD-EL-KADER. 278. 238. — Proposition de le mettre en liberté. 338. 1.
ABERDEEN. — Voy. Ecoles d'.
ABRAMAM, ancien négociant de Saumur. — Sa lettre à l'Illustration. 314. 2.
ABYSSINIE. — Voyage de MM. Ferret et Galinier. 23. 2. — District d'Intelchou; village d'Addi-Hallelé; saison des pluies; mort de MM. Rouget et Schindlerner; Antalo; hospitalité des Abyssins; exploration de l'Enlerta; Gagara; visite à Ato-Rema, gouverneur du Salawa; sa réception. 23. — Le Taccazzé; montagnes du Samen; Gondar. 24. — Rencontre de MM. Arnaud d'Abbadie et Bell. 25. — Retour en France. 25.
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — Sa séance annuelle. 242. 3.
ACADÉMIE FRANÇAISE. — Les prix de vertu. 99. 3. — Nomination de M. Nisard. 239. 2.
ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE. — Séance d'inauguration de la nouvelle salle. 203. 3.
ACCRA. — Etablissement danois sur les côtes de Guinée. 122. 2.
ACHARO (Amédée). — « Une saison à Aix-les-Bains. » 397.
ACTUALITÉS. — Caricatures par Le'Is. 300. — neuf caricatures, par Stop. 396.
ADAM (Adolphe). — « Giraldou à la nouvelle Psaiché, » opéra comique, 3 actes. 59 et 60. — Messe exécutée pour la Sainte-Cécile. 313. 3.
ALÉOSTATION (histoire de l'), par Montgery. 86. 102. 118.
ALÉOSTATS. — Moyens de les diriger. 102. 2.
AGRIOTAGE (l'). 366. 3.
AGRICULTURE (emploi du sel dans l'). 22. 3.
AIX-LES-BAINS (le télégraphe d'). 310.
ALBONS (madeïsoïelle). — Son début dans la Facorite. 150. 2. — Son départ de Paris. 295. 2.
ALBEN de COLLECCH, par Bertall. 108. 109. 124. 125. 140. 141. 156. 157. 173.
ALGER. — Révolte contre les chrétiens. 322. 1.
ALEXANDRE (Charles), grand-duc héritier de Saxe. — Lettre et autographe qu'il envoie à M. de Saint-Nerval. 294.
ALGÈRE. — Colonies algériennes; rapport de M. Dufrénoy. 2. 3. — La guerre en Afrique; par le général Yusuf. 130. 1. — Nouvelles à la date du 25 août. 146. 1. — Invasion du choléra. 162. 1. — Rapport sur l'ensemble de la colonisation. 178. 1. — Complot d'Oran. 178. 1. — Organisation des écoles musulmanes. 209. — Nomination du général d'Hautpoul aux fonctions de gouverneur général. 257. 3. — Arrêt dans le complot d'Oran. 274. Proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 237. 238. — Modification à introduire dans le régime commercial. 402. 1.
ALIX jeune. — Second grand prix de composition musicale. 81. 2.
ALLEN (la corvette l'). — Accident qui lui arrive dans le golfe de Brest. 404.
ALLEN (Jules). — Son mémoire sur les escargots sympathiques. 275. 1.
ALUMETTE CHIMIQUE (l'). 74. 1.
ALVAREZ de l'Illustration l', par Cham. 189.
AISY, major de l'armée belge. — Sa brochure de la constitution de la force publique dans les Etats constitutionnels démocratiques. — 50. 3.
AMOISE. 278. 298.
AMPELÉ (J. J.). — « Littérature, voyages et poésies; la Grèce, Rome et Dante; études littéraires d'après nature. » 20. 1.
ANCIENS. — Les trains de plaisir. 20. 1. — Le directeur et l'impressario. 22. — La prostitution et le chapelier de feu Charles I^{er}; les diva-

vagations de M. Carlier. 22. 4. — Le pont des Arts. 22. 1. — Le général à la parole. 36. 1. — Mot de Charles-Quint sur Compiegne. 36. 3. — La République française et MM. de Rothschild frères. 37. 1. — Le souper de l'Anglé. 37. 1. — Un mot de M. Changarnier à M. Fould. 51. 2. — Un mot d'une grande dame; le commissaire de police et madame Blanchard; le ballon du roi de Rome; un pigeon à l'Académie; une observation de Labrousse. 51. 3. — Enlèvement pour la Californie. 67. 2. — M. de Lannurien en Orient. 67. 2. — L'Académie française et l'étranger. M. Scribe et Frédéric Lemaître; l'entêtement d'un cocher de fiacre. 67. 3. — L'Italie et les voleurs. 83. 3. — MM. Baroche et Barrot, ou le brevet dont on a changé l'adresse; M. Baroche et son ami le journaliste; les ornements royaux de Noulouze. 99. 2. — M. Tesle et la Cour de cassation. 99. 3. — Bête comme un censeur. 100. 3. — Les jeux de la Bourse. 116. 1. — Un duel à propos de cartes; Ampèère et Fleury à Bruxelles; l'ambassadeur du Népaoul à l'Académie; le Tartare et l'Élysée. 131. 1. — Un manuscrit de M. de Balzac pour 500 francs de pension. 131. 2. — Application d'un mot de Feletz. 146. 3. — Les canards du Constitutionnel; disette de prétendus. 147. 2. — Un arrêté du préfet de police. 147. 3. — A quoi la France s'amuse. 163. — Rose et Blanche. 193. 3. — Le dandin fils de Louis XVI. 211. 2. — Les serrets de folle; les sociétés californiennes et le directeur de théâtre. 211. 2. 3. — Les infirmes d'un substitut. 217. 2. — H et ou. 243. 1. — Les bacheliers et lettres de l'armée. 249. 3. — Un portrait de portraits imprimé. 250. 3. — Roméo et Juliette. 276. 1. — Un mot qui serve. 307. 1. — Le linceul d'une lorette. 327. 3. — Le directeur de théâtre et la vraie orfèvre. 339. 2. — L'exposition au Palais-National. 354. 3. — La glace de M. le préfet de police. 355. 1. — Les nouilles ont besoin de bandeslettes. 374. 3. — Les affilées; un mot de la Dimesnil. 387. 2. — Le lavet et la tabatière; un baiser de Jony Lind. 387. 3.
ANDES. 410.
ANGLAÏTE. — Fin de la discussion engagée au sujet des affaires de la Grèce dans la Chambre des communes. 1. 1. — Mot de M. de St Robert Pell. 2^e Voy. Peel. — Bill relatif au traitement imposé aux spiritueux en entrepôt. 18. 2. — Mort du duc de Cambridge. 18. 2. — Histoire de la Presse. 18. 2. — Les Lavernes. 1. 39. 2. — Bill du parlement pour la prohibition de la fumée. 44. 2. — Bains et lavoirs publics. 39. 1. — Débat au parlement au sujet de l'élection et du serment de M. de Rothschild. 63. 2. — Solution de cette question. 82. 2. — Les juifs et la Bourse. 111. — 19 qui coûte un journal. 112. — Prorogation du parlement; discours de la reine. 114. 1. — Les journaux et les journalistes. — Le Morning Chronicle. 114. 2. — Les Lavernes. 119. 2. — Les chemins de fer. 123. 2. — Le maréchal Haynau à Londres. 162. 1. — Le Morning Post. 162. — Exposition universelle à Londres. 191. 3. — Les journaux et les journalistes. 219. — Caricatures, types et costumes. 220. — Prorogation du parlement. 242. 2. — The Times. 240. — Habitations pour les ouvriers. 255. — Polémique que souève dans la presse le rétablissement de la hiérarchie épiscopale. 288. 1. — Agitation antipapale. 290. — Biner du lord-maréchal. 306. 1. — Émeute à lark-head (Liverpool). — 353. — Exposition universelle. 360. — Enseignement agricole. 370. 2. — Prorogation du parlement. 386. 2.
ANNIVERSAIRE de la mort de Pierre Corneille. 221.
ANNONCES (les californiennes. 99. 1.
ANNONCES (le météorologique de la France pour 1850, par MM. J. Bagniens, Ch. Martins et H. Hérogny. 31. 1. »

ANVERS (la kermesse d'). 116 et 117.
ANTROPOMÉTRIE du Palais-National à l'exposition de peinture et de sculpture de 1850. 261.
ARAGO. — Ses découvertes des principes de l'émission de la lumière. 23. 1.
ARAGO (madame Victoria). — Son album de chant. 411. 1.
ARCHEVÊQUE de Paris (Mgr. l'). — Son mandement à l'adresse du journal l'Univers. 116. 1. — Accablément du cinquième au sixième siècle (l'). — par Jules Gailhabaud. 91. 3.
ARMS à l'ÉL. — Nouveau moyen de sécurité. 112.
ARNAUD, dans le Poul eism. 243. 3. — Dans le Supplée de Toutale. 292. 3.
ARNAUD (Etienne), compositeur. — Son album. 366. 1.
ARNOUX (J. J.). — Appropriation du Palais-National à l'exposition de peinture et de sculpture. 261.
ARVES. — Sa mort. 323. 3.
ASSASSIN des filles de l'air à l'Hippodrome. 272.
ASSASSIN de MM. Barral et Bivio. 15. 2. 66. 1. 6. 2.
ASSALLES (fête à). 132.
ASSAMBLEE LÉGISLATIVE. — Avancement dans les fonctions publiques. 1. 3 et 2 — Délit d'usure; publicité des contrats de mariage; recrutement des ingénieurs des ponts et chaussées; mauvais traitements exercés sur les animaux; concession des produits des manufactures de Soissons, des Gobelins et de Beauvais; autorisation accordée aux conseils de prud'hommes d'ordonner l'enregistrement en débet des actes et des exploits émanant de leur ministère; rejet de l'autorisation de poursuite formée contre M. Bissette; patronage des jeunes délinquants. 2. 1. — Nomination du bureau. 18. 1. — Colonies agricoles de l'Algérie; caisses de retraite; admission dans les fonctions publiques; demande en autorisation de poursuites contre M. Bissette; subside pour la légion française de Montevideo; état de siège de la Pointe-à-Pitre et de la 6^e division militaire; loi sur la presse. 18. 1. — 14. suite de la discussion. 33. — Mise en état de siège de la Guadeloupe; poursuites intentées contre le Poulcur. 33. — Vote de la loi de la presse. 34. — Prorogation; discussion générale du budget; donaire de madame la duchesse d'Orléans; chemins de fer de Tours à Nantes et l'Orléans à Barbançon. 34. 1. — Procès du journal le Poulcur. 39. 1. — Suite de la discussion du budget; budget de la justice; des affaires étrangères; de l'instruction publique; de l'intérieur; du commerce et des travaux publics. 50. 1. — Emploi des crédits alloués pour les colonies agricoles de l'Algérie. 50. 1. — Nomination de la commission de permanence. 50. 2. — Ecoles d'Arts et Métiers; article du *Moniteur du Soir*; budget du commerce; budget des dépenses; police des théâtres; chemins de fer de Bordeaux et de Nantes. 64. 1 et 2. 81. 82. — Budget des recettes; suppression de 17 centimes additionnels, sans affectation spéciale, affectés à la contribution foncière; impôt des boissons. 82. 1. — La Banque; les de crédit; communication du ministre des finances; projet de loi sur la presse dans les colonies. 82. 2. — Bilan de ses travaux depuis sa première réunion jusqu'à sa prorogation. 98. 1. — Reprise de ses travaux; affaire Allais. 305. 1. — Message du président; élection du président; vote du crédit; dépôt aux archives de la présidence des procès-verbaux de la commission de permanence. 306. 1. — Projet de rachat des canaux; nouvelle évaluation des revenus territoriaux; validation de l'élection du général Lalitte; prorogation de la convention commerciale conclue entre la France et la Sardaigne; télégraphie électrique. 321. — Conducteurs des ponts

et chaussées. 322. — Interpellations sur la situation des delans politiques; proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 337. — Lavoirs et bains publics; télégraphie électrique; transition du siège du gouvernement hors de Paris. 338. 1. — Proposition Créton. 353. 2. — Organisation du commissariat spécial attaché au service de l'Assemblée. 54. — Appel de 40,000 hommes; vente des journaux dans la rue; prestations en nature; conducteurs des ponts et chaussées; application du code de commerce et aux colonies françaises; convention spéciale avec la Sardaigne sur la propriété littéraire et artistique. 354. 2. — Nouveau mode de voteation. 357. — Rapport de M. de Montalbert sur la célébration du dimanche; 40,000 hommes; lavoirs et bains publics; assistance judiciaire; mariage des indigents; légitimation de leurs enfants naturels; retrait des enfants déposés dans les hospices. 370. 1. — Poursuites contre MM. Mot et Rouet; réforme hypothécaire. 370. 2. — Répression de l'usure; réforme hypothécaire. 385. 386. — Proposition de M. V. Lefranc, tendant à une enquête sur les résultats de la loi électorale du 31 mai 1850. 386. 1. — Loterie des lingots d'or. 402. 1. — Modifications à introduire dans le régime commercial de l'Algérie. 402. 1. — Usure; hypothèques. 402. 2.
Assemblée nationale (l') et le *Moniteur du Soir*. 66. 2 et 3. — Sa saisie. 209.
ASSISTANCE PUBLIQUE. — Habitations pour les ouvriers. 255. — Les écoles d'Aberdeen. 311. 2.
ASSOCIATION britannique pour l'avancement des sciences à Liébourg; vingtième réunion. 154. 2.
ATELIER de M. Eugène Girard. 27. — De M. Paul Delacroix. 164. — De M. Jollivet. 301.
ATELIER. — L'Enfant prodige, opéra en cinq actes. 373.
AUBET, graveur. — Son envoi de Rome. 234. 2.
AUBREY (Xavier). — « Les moyens justifiés la fin. » aphorisme en douze tableaux.
AUGERAN (A.). — Les ouvriers en famille, ou entretiens sur les devoirs et les droits des travailleurs dans les diverses relations de la vie laborieuse. 314.
AUGER (Emile). — « Le Joueur de flûte, 1 acte, en vers. » 403. 3.
AUGER (le pardon de Notre-Dame d'). 103.
AUGER (l'). — Son différend avec la Prusse. 114. 2. — Adhès à un protocole de Londres relatif aux duchés de Schleswig-Holstein. 146. 4. — Mouvement de troupes. 258. 1. — Conciliation avec la Prusse. 354. — Remerciements de l'empereur aux soldats. 386. 2.
AUGER (les) à l'Hippodrome. 295. 3. 221.
B
BAUVALT-LAMBERG. — « Histoire de l'Assemblée constituante. » 54. 1.
BAUVALT, baron de l'Hôtel-Dieu. 307. 2.
BAUVALT, ou le socialisme en 1796. — Voyez l'Index révolutionnaires. 238.
BAUS (André). — Son horloge électrique. 304. — Son système de télégraphie électro-chimique. 399. 2.
BAUS et Voyez publics. 59.
— de mer. — Voy. Vie des eaux.
BAUMBERG, 3. 2.
— de la Marine, au Jardin-Pluvier. 3. 2. 4. 11. — Caricatures par Stop. 13.
BAUDONS (les), par M. Jules Turgan. 319.
BAUZ (de). — Sa maladie. 67. 2. — Sa mort. 117. 1. — Son portrait. Appréciation critique de ses œuvres. 131. — Une anecdote russe. 275. 3.
BAUZATS (les) de l'École. 99. 2.

Copenhague pour féliciter le roi Frédéric VII sur le gain de la bataille d'Ålsted; PAULRICHE accède au protocole de Londres. 146. 1. — Bataille de l'année julienaise. 178. 1. — Assaut de Friedrichstahl. 226. 1. — Statu quo. 258. 1.

DANCIUS. — Deuxième grand prix de gravure. 232. 3.

DAUMAS (le général). — « Le Sahara et le grand désert ». 246.

DAVID d'Angers. — Sa statue de Larrey. 100. 3. — « De la civilisation du peuple arabe ». par M. Charles Richard. 192. 334. 2. — « De la démocratie en Amérique », par M. A. de Tocqueville. 187. 1.

DERAIN (Alex.). — Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée législative. 317.

DECAINE (H.). — Nouvelles acquisitions faites par l'Etat pour le musée du Louvre. 213.

DELAAGE (H.). — « Le monde occulte, ou les mystères du magnétisme ». 384. 2.

DELAHAYE, propriétaire et rédacteur de la Patrie. 254. 3.

DELAROCHE (Paul). — Son atelier. 164. 165.

DERVAL (Coriolan), frère de l'impératrice d'Italie. — Son portrait. 277.

« Des subsistances et des moyens de les mettre en équilibre avec la population », par M. Théodore Franconi. 127.

DESIGNIS. — Son départ de Rome. 234. 2.

DESCAMBES. — Son envoi en ballon avec M. Godard. 226.

DESNETTERES. — Son étude sur Balzac. 275. 3.

DESPIZES, cultivateur de roses. 7. 1.

DESRIZ (H.). — Les peuples de l'Autriche et de la Turquie; histoire contemporaine des Illiro-neres, des Magyars, des Romains et des Polonais. 11. 2.

DESSIN sans maître (le). 48. — Méthode pour apprendre à dessiner de mémoire. 48.

DETOUCHE. — Ses magasins et sa fabrique d'horlogerie, d'orfèvrerie et bijouterie. 405.

DICKENS (Charles). — L'heureuse famille. 198.

« DICTIONNAIRE géographique et statistique », par Adrien Guibert. 63. 2.

DIEPPE. 134. 174.

DIORAMA historique, par M. Pennes. 171. 2.

DIX DÉCEMBRE. — Voy. Société du dix décembre.

DOCUMENT pour servir à l'histoire du salaire. 322. 2.

DOLMEN. 394. 1 et 2.

DORANCE (le). 186. 1. 395.

DROME (un). 266.

DROLLING. — Peintures murales à l'église Saint-Sulpice. 347. 2.

DEOZ. — Sa mort. 307. 2.

DEPOIS, d'Amiens. — Son discours à l'Académie nationale de médecine. 203. 3.

DEPOIS (F.). — Inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique. 199. 208.

DEPUTÉ (l'idouard). — Son portrait par M. Louis-Philippe. 176. 2.

DEPÉ (Alexandre). — Voy. Revue littéraire.

DEPÉ (Ferdinand). — « L'Oasis ». 275. 3.

DELONG (A.). — La rentrée au collège; caricatures. 237.

DEMOST (Aristide). — Son projet de télégraphie électrique. 326. 1.

DEPAS (A.-J.). — Atelier de M. Eugène Girard. 27. — Revue des arts. 16. — Décoration de la place Viollette. 61. — Concours des médailles de l'exposition universelle de 1854 à Londres. 63. — Courses dans les Alpes; passage de la vallée de Lauterbrunnen dans celle de Gastern par les glaciers de Tschingel. 69. — « L'architecture du cinquième au seizième siècle ». 91. 3. — Atelier de M. Paul Delaroché. 164. 165. — Atelier de M. Jollivet. 301. — Peintures murales à Saint-Sulpice. M. Drolling. 347. 2.

DEPUS, président de l'Assemblée législative. — Pétendu complot tramé contre sa personne. 305.

DEPUS (Alexis). — Prière que lui adresse madame Branchu à son lit de mort. 259. 1.

DUPET. — Sa statue à Mercure. 46. 3.

DUTUMEL. — Son rapport sur les colonies agricoles de l'Algérie. 2. 3.

E

EALX. — Voy. Vie des eaux.

EAULE. — De cavalerie de Saumur. — Voy. Carrousel.

— des Beauvains. — Exposition des grands prix; envois des pensionnaires de l'Académie à Rome. 231. 3.

— des Chartes. 341.

— d'Abertin. 311.

EAUTE. — Changement dans le personnel des hauts fonctionnaires. 242. 2.

ELECTIONS. — Abstention des électeurs. 273. 3.

ELEVE de la race ovine (principe de Pl. 318. 1).

ELLIS (W.). — « Principes élémentaires d'économie sociale à l'usage des écoles ». 333. 1.

ELWART (Antony). — Musique de l'uth et Booy; symphonie pastorale. 39. 2.

EMMANUEL DE LERNE. — « Romains et Nouvelles ». 355. 2.

ENCOLE LE NON VIEUX TEMPS, par M. Adolphe Joanne. 78. 94.

ENGARS artificiels (les). 234. 3.

ENSEIGNEMENT agricole en France et en Angleterre. 374. 2.

— « Lettres de Césars (1) ». par M. Romieu. 159. 2.

ESCAUPE de l'amiral Parseval-Deschênes à Cherbourg. 128.

ESCAUPE sympathiques (les). 274. 3.

ESCRIME. — Voy. Legouvé.

ESMAGE. — Accomplissement de la reine Isabelle; mort du prince royal. 34. 1. — Exposition publique de l'enfant d'Espagne. 49. 2. — Inauguration de la statue de la reine. 276. 3. — Le théâtre de Oriole. 374 et 325. — Ouverture des cortés. 290. 2. 292. 293. 1.

ÉTABLISSEMENTS scolaires de la ville de Paris. 171.

ÉTAPE-UNS. — Discussion de la question de l'esclavage et de l'admission de la Californie. 2. — Mort du président Taylor. 50. 2. — Le vice-président, M. Millard Fillmore lui succède. 50. 2. — Honneurs rendus au général Taylor; incendie à Philadelphie. 65. 2 et 3. — Composition du nouveau cabinet. 82. 2. 2. — Concession à une compagnie américaine d'un chemin de fer à établir entre les deux océans sur l'isthme de Panama. 82. 2. — Arrangement du différend avec l'Espagne. 82. 2. — Modification du ministères préparatifs d'une seconde expédition contre Cuba; progrès des mormons; arrangement du différend avec le Portugal. 146. 2. — Exécution du professeur Webster. 162. 1. — Ouverture du congrès; nouveau ministre de l'intérieur; mesures relatives à l'esclavage. 210. 1. — Ajournement des deux chambres du congrès. 242. 2. — Agitation électorale. 290. 2. — Message du président de la République. 386. 2.

ÉTÉ (1). 117.

ÉTRENNES (les). 403. 1.

« ÉTUDES révolutionnaires. — Babeuf ou le socialisme en 1796 », par M. Ed. Fleury. 238. — sur les socialistes. » par M. Francis Lacointe. 251. 3.

— pittoresque sur la hausse, par Stop. 284. — sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Solone et d'autres parties de la France, par M. Horve Mangon. 223. — Sur les grands hommes, par M. Louis Nicolardot. 382.

ET. 174. 202.

Événement (1), journal. — Amende de 21,195 fr. 35 c. 386. 2.

EVALUATION (une) aux bains de Panticois. 181.

« EXAMENS dans les parties centrales de l'Amérique du sud de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Para », par M. de Castelnau. 112. 3.

EXPÉDITION (une). 34. 2.

EXPLOSION à bord du Vahag. 322.

EXPOSITIONS de peinture et de sculpture de 1850; appropriation du Palais-National. 261. — des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. 375. 3. — universelle de 1854 à Londres; concours des médailles. 64. 191. 3. 360.

EVA (Navière). — Le Franklin au Havre. 282.

F

« FAELLES », par l'abbé François Chaban. 54.

FABIAN (le général). — Sa proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 337.

FALMAYN (Gabriel). — Le Conservatoire des arts et métiers. 293. — Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée législative. 357. — Télégraphe électro-chimique. 899. 2. — Industrie parisienne. 405.

« FAMILLE de la », par M. F. Béchard. 54. — (Théâtre). 198.

FAUL BEVETTES (C.). — Souvenirs du Tennessee (Amérique du Nord). — 411. 2 et suiv.

FAYON, médaille d'Or; première exposition impériale d'Italie. — Son portrait. 277.

« FES de la mer des », par M. Alphonse Karr. 416. 1.

FÉLIX (O). — Explosion à bord du Vahag. 322.

FÉRAT. — Dernière prise de sculpture. 231. 3.

FERRISSA (don Irimidi). 380. 3.

FERTÉ. — Voy. Abyssinie.

FÊTE de l'alliance des lettres et des arts, à Assnières. 172. — de l'agriculture et des arts, à Bruges. 247. — de sainte Rosalie, à Palermo. 55.

FILLMORE (Millard). — Vice-président de la Confédération américaine. — Nommé président à la mort du général Taylor. 50. 2.

FILLOS (Benjamin). — Considérations historiques et statistiques sur les monnaies de France. 94. 2.

FIORENTINI (madame). — Ses débuts dans la Norma. 331. 3. — Son portrait. 389. 1.

FLEES (paysage de). 85. 3.

« FLEURS d'ALLEMAGNE », poésies par M. Ed. Wacken. 275. 3.

FLEURY (Ed.). — « Etudes révolutionnaires, Babeuf ou le socialisme en 1796 ». 238.

FLUTE (la) à Brest. 352.

FONTAINEBIAUX. — Destruction de la forêt. 194. 2. 238. 2. — Note du Moniteur. 386. 1.

FOURMILLÉ. 294. 2.

FOUCAULT, physicien. — Mesure la vitesse de la lumière dans l'air et les milieux transparents. 22. 3.

FOUTQUEB. — Pour 5 francs de plaisir; caricatures. 77.

FRAIGNARD. — Sa mort. 336. 4.

FRAVANS et GRAMING. — Voy. Illustration industrielle et commerciale.

FRAZMOT (congrès de). — Son inaction forcée. 2. 2.

FRANCOIS (San). — Incendie. 18. 1. — Sociétés californiennes. 35. 3. — Incendie. 82. 2. — Vues et descriptions. 153 et suivantes.

FRANKIN (le) au Havre, par M. Xavier Fyau. 282. — Son départ. 289.

FRANZ DE BACH. — L'homme à la boue. 84 et 85.

FRANZOS (Mgr.). archevêque de Turin. — Voy. Piémont.

FREDERIC-LEMAITRE. — Rôle de Paillassette. 207. 3.

FREGIER. — « Histoire de l'administration de la police de Paris ». 78. 94.

FREIHER (don Mannel). 380. 3.

FREIBURG (madame), cantatrice. — Son début à la société philharmonique. 286. 3.

FRISE. — Voy. Leewarden.

FROUSARD. — Résidence de M. le comte de Chambré. 148.

FUME (la). — Ses inconvenients et ses dangers. 43. 2.

FUMEAS. — Leur conservation par le plâtrage. 62. 1.

G

GAET. — Voy. Lha-Ssa.

GAIHOUARD (Jules). — « L'Architecture du cinquième au seizième siècle ». 91. 3.

GALE, aéroplane anglais. — Sa traversée de la Manche. 35. 3. — Sa mort. 178. 2.

GALERIE du feu roi Guillaume. 11. — Sa vente. 128. 1. 143.

— BARRERGO. — Sa vente. 128.

GAUMER. — Voy. Abyssinie.

GARCIA (Mannel) donne sa démission de professeur de chant au Conservatoire de Paris. 295. 2.

GAZELLE, compositeur. — Ouverture qu'il fait exécuter à l'Académie des beaux-arts. 242. 3.

GAZELLE. — Ses découvertes en physique et en mécanique. 86. 2. — Un mobilier de police correctionnelle, chargé en action. 392. 393. 395. 409. — Une faiblesse. 404.

GAUTHER STREUX. — Voy. Leewarden.

GAZ. — Leur liquéfaction. 22. 3.

GAZONS (le) des jardins en France. 7. 2.

GAY, — Reconnaissance qui lui est accordée pour ses études sur la reproduction artificielle du poisson. 162. 1.

« GENEVEUX », par M. A. de Lamarque. 54. 1.

GERMEL, lettres (les). — Leur profession. Conséquences qu'au pour eux la loi de la presse. 98. 1 et 2.

GRAND DE NEVALE. — Autographe de Gothe que lui envoie le grand-duc héritier de Saxe. 294.

GREVISMES (le marquis de la). — Voy. Prophète inconnu.

GRÉAT (M. de Adam), major commandant des chevaliers-légers de la garde de l'Empereur. — Son portrait. 277.

GRAYS (Eugène). — Une saison à Aix-les-Bains. 397.

GRANDIN (Emile de). — Son opinion sur le roman-Fantôme. Son article sur la loi Lalouche. Sa solution. 226. 1 et 2. — Son portrait. 305.

GRAND (Eugène), peintre. — Son atelier. 27.

GRANDIN, nommé professeur de chant au Conservatoire de Paris. 295. 2.

GRASCOM. — Ses poésies. 155. 2.

GRANDIN, aéroplane. — Son départ de l'Hippodrome dans la Ville de Paris. Son voyage en ballon. 225. 1.

GRANDIN (Félix). — Son album de piano. 411. 1.

GRÉAT. — Son article sur l'Illustration. Réponse qu'il en fait. 145. 1.

GRÉAT (Institut de), à Weimar. 115. 3.

— (autographe de). 394.

GRÉATIN (le duc). 355. 4. — Son portrait. 373.

GRÉAT, courbassiste. 83. 1.

GRÉAT, (Lyon). — Sa Pied de fer, » drame en 5 actes. 214. 3.

GRÉAT. — De la substitution du pesage au mesurage. 62. 1.

GRÉATIN, Théodore. — « Des subsistances et des moyens de les mettre en équilibre avec la population. 127.

GRANDSIRE. — Souvenirs de chasse en Styrie. 251. 3.

GRAUV, foveur de la ferme de Maelcamp. — Ses Gaines sœurs et ses bellers. 30.

GRÉAT. — Et de la discussion des affaires de ce pays, engagée dans le Parlement anglais. 1. 1. — Assaut du ministre des cultes et de l'Instruction publique. 178. 2.

GRÉAT, aéroplane. — Son ascension à cheval. 84. 1.

« GRÉATILLE (le véritable) », par George Sand. 416. 1.

GRÉAT (mademoiselle Emoi). — Son début à Dresde; son portrait. 388.

GRÉAT (Al.). — « Jurisprudence électorale parlementaire. 11. 48. 2.

GRÉATILLE (incendies à la). — Arrestation d'un incendiaire. Dissolution du conseil municipal de la Poignée-Pitre. 50. 3.

GRÉATIN (Edouard). — Dosage de la chaux contenue dans la marne. 318. 1.

GRÉATIN (de la). — Un tableau de maître. 334. 1.

« GRÉATIN en Afrique (la) » par le général Yusuf. 150.

GRÉATIN (Adrien). — « Dictionnaire géographique et statistique ». 63. 2.

« GRÉAT pittoresque et descriptif d'Étrurie et de ses environs », par A. Michel Ladochère. 76.

« GRÉAT du domestique (le) ». 11. 3.

GRÉAT (Léon). — « Un mariage sous la Régence », drame en 3 actes. 195. 3.

GUILLET, sculpteur. — Son envoi de Rome. 283. 1.

GUILLET H. — Vente de ses tableaux. Achat par le Musée du Louvre. 213.

GUILLET (Jayme) de Léogane. — Ses lettres au directeur de l'Illustration, et ses dessins. 277.

GUILLET (Souvenirs des côtes de). 120.

GRÉAT. — Monk. 354. 3. — Monk et Washington. 370. 2. 390. 2.

GRÉAT. — Premier prix de sculpture. 231. 3.

GRÉATIN (Rouley-Gardon). — Ses chasses en Afrique. 74.

GUILLET (commerce de la). 334. 1.

GUY FAWKES. 290. 1.

GUYON, artiste dramatique. — Sa mort. 276. 3.

GUYONNE musical militaire. — Distribution des prix. 242. 3.

H

HABITATIONS pour les ouvriers en Angleterre. 255. — portatives et incombustibles. 266. 2.

HACETTE. — Peinture à l'égal sur lave. 301. 302.

HAGENES (J.). — « Annuaire météorologique de la France pour 1850. 31. 2.

HAINBELL, ministre de l'électeur de Hesse-Cassel. — Ses antécédents. 177.

HAINBELL (Ad. d'). — Les défenseurs de Montevideo. 379. 3.

HAINBELL (le général d') nommé gouverneur général de l'Algérie. 257. 3.

HAINBELL (le jour des Rois à la), par M. X. Marner. 262. — 378. 2. 398.

HAIN. — Son Ménage sur ses proportions symétriques. 316.

HAINBELL (le maréchal). — Réception qui lui est faite à Londres. 162. 1. — Tuimille que sa présence excite à Cologne. 178. 1.

HAINBELL, pianiste. 199. 3.

HAINBELL (Louis). — Travaux de linguistique de Charles Nodder. 383. 1.

HAINBELL (revolution de). 177. — Le siège du gouvernement est transféré à Wilhelmshud. 194. 3. — Complications graves. 210. 1. — Résistance pacifique. 226. 1. 242. 2. — Les Bavarois et les Prussiens. 290. 1. — Profession de l'électeur contre le Pentre des Français. Article du Journal des Débats. 290. 1. — Exécution de l'india par les Prussiens. 306. 1.

HAINBELL. — Dissolution de l'Assemblée des États. 210. 1.

HAINBELL, deuxième grand prix de composition musicale. 83. 2.

HAINBELL. — Une représentation manquée. 3. 2. — Ascension de M. Margat. 3. 2. — Les cocknies. 28. 3. — L'homme à la boue. 84. 85. — M. Soulé, l'encreur du Grand-Tour. 85. 3. — Les arbres, 196. 3. — Départ de M. Godard. 226. 1. — Ascension des tilles de l'air. 243. 2. 274.

HAINBELL de l'aérostation. — Voy. Aérostation.

« de l'Administration de la police de Paris, de Louis-Philippe-Auguste jusqu'aux États-généraux de 1789 », par M. Frézier. 78. 94. — des végétaux intéressants et utiles; le lotus. — de l'assembler constituante », par M. Band-Laribere. 54. 1.

HAINBELL. — Habitations portatives et incombustibles. 226. 2.

HAINBELL. — Histoire des végétaux intéressants et utiles; le lotus. 47. — Voyage aux sources du Danube, du Rhone et du Rhin. 150. 3. — Réponse à M. de Sautès. 235. 3. — Encore les monuments de Nimée. 229. 2.

HOL-ELIS (Inché de). — Voy. Danemark.
 HOMMAGE DE HELLAS. — Son voyage des steppes de la mer Caspienne. Sa mort. 79 à 74.
 « HONGBEL HISTORIQUE (la), » par M. J. Bol-denyi. 16.
 HORAGI et le Tasse. 330. 346. 362.
 HOROLOGE ÉLECTRIQUE (le). 304.
 HÔTELEUR YULEE. — Banquet et bal à l'occasion du 10 décembre. 369. — 372. 387.
 HOUBROT (Adolphe d'). — « Chasses exceptionnelles et mélanges. » 48. 1.
 HUCILLA (de la). 367. 2.
 HUGENAU (Arsène). — Son éloge par M. A. Dufa. 335. 3. — « Le Royaume des Roses. » 516.
 HUGO. — Voy. L'ha-Ssa.
 HUMEZ (Napulion). — Prix de vertu. 99. 3.
 HUNT (F. Knight), auteur de *The Fourth Estate*, un documents pour servir à l'histoire des journaux et de la liberté de la presse. Analyse et fragments de ce livre. 18. 2.
 I
 INSTEL (halâille d'). 97.
 ILLUSTRATION LONDON NEWS (l'). 402.
 ILLUSTRATION industrielle et commerciale, par M. du Closel. 229. 2.
 INAUGURATION du monument dédié au Congrès national de Belgique. 199. 208.
 « INDIGENCE et secours, » par M. F. Marbeau. 54. 1.
 INDUSTRIE PARISIENNE. — Fabrique et magasins de M. Detouche. 409.
 INDUSTRIES de Paris (petites). 236. 308.
 INONDATIONS de Paris le 6 août 1850. 82. 3.
 INSTITUT impérial de Nowa-Alexandry (Pulawy) en Pologne. 101.
 INVALIDES d'Avignon. — Leur arrivée à Paris. 337. 338.
 « ISLAND (l') et le pays de Galles, » par M. Amédée Pichol. 208.
 ISABELLE, reine d'Espagne. — Son accouchement. 34. 1. — Sa statue en bronze. 276. 3. 324.
 J
 JACQUESSON. — Sa révolution dans la Champagne viticole. 151. 1.
 JACOUBINS (Maxime). — « Cours d'hippiatrique. » 303. 1.
 JAHN. — Sa lettre relative à la destruction projetée des arbres séculaires de la forêt de Fontainebleau. 194. 2.
 JAHN D'HYEN (le). — Bal de la Marine. 3. 2. — Banquet donné par M. James de Rothschild. 33. 2.
 JAPON (Salomon), ministre des finances d'Yokohama. — Son portrait. 277.
 JOANNIS (Adolphe). — L'ha-Ssa (3^e article). 42. 1. — Lettres à M. le Président de la République, » par M. Azéma de Montgravier. 62. 3. — Encore le bon vieux temps. 78. 94. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. 1. — *The Morning-Chronicle*. 114. 2. 11. — *The Morning-Post*. 162. — Les journaux en général. 219. — *The Times*. 250. — « L'Irlande et le pays de Galles, » par M. Amédée Pichol. 206. — Littérature étrangère: Horace et le Tasse. 330. 346. 369. — « Principes élémentaires d'économie sociale, » par M. J. Turgan. 349. 1. — De la contrefaçon des œuvres littéraires et artistiques. 306.
 JOCAS (de). — « Comment la République est possible. » 11. 2.
 JOUVILLE (le prince de). — Son arrivée à Bruxelles. 114. 1.
 JOUVIET. — Son atelier. 301.
 JOSSE. — « Le Talisman, » opéra en un acte. 7. 3.
 JOUR DE L'AN (le). — 103. 1.
 JOURNALISME (les) et les journalistes en Angleterre. 1. — *The Morning-Chronicle*. 114. 2. — *The Morning-Post*. 162. — Les journaux en général. 219. — *The Times*. 250. — anglais. — Ce qu'ils contiennent. 112.
 JURS (les) en Angleterre. 111.
 JUREL. — Son système de propulsion aérienne. 308. 309.
 « JÜRGENSSON (electoral parlementaire), » par M. A. GRUN. 48. 2.
 K
 KAMRES (les) au Cirque Olympique. 90. 2.
 KAMROSES (les). 71.
 KARR (Alphonse). — « Lettres écrites de mon jardin. » 6. 2. — « Les Fées de la mer. » 416.
 KRENS (de), architecte. — Le temple de la gloire en Bavière. 717.
 KROTTSTAMS, ministre de l'instruction publique et des cultes à Athènes. — Son assassinat. 178. 2.
 KRUCU (de major de), vainqueur d'Idstedt, promu au grade de lieutenant-général. 114. 1.
 KRUPPEN. — Projet d'établissement d'un réseau de stations météorologiques. 326. 2.

L
 « La République dans les carrosses du roi, » pamphlet; démentis qu'il reçoit. 274. 1.
 LAMBI, marchand de coco. 236.
 LAMBON (madame). — Son succès à l'Opéra. 252. 2.
 LAMOLLE, représentant du peuple. — Sa haine de la presse. 34. 3. — Voy. Presse.
 LAROSE à la vapeur. — Lettre de M. A. de Bourgoing. 11. 1.
 LACOMBE (Louis). — Son concert. 366. 1. — (François). — « Études sur les socialistes. » 251. 3.
 LACROIX (Ferdéric). — « La guerre en Afrique par le général Yusuf. » 130. — *Le Télégraphe d'Am-Telaidis*. 310.
 LACROIX (A. Michel). — « Guide pittoresque et descriptif d'usage et de ses environs. » 76.
 LAIGOT (Charles). — « Madame Laverrière, » drame en 5 actes. 180. 3.
 LA GRUY (mademoiselle Emmi), cantatrice. 212. 3.
 LAINE soyeuse française. 30. 1.
 LAURENTIN (A. de). — « Geneviève. » 54. 1. — Ses nouvelles confidences. 98. 3. 270. — Son retour à Paris. 115. 3.
 LAUS (don Andrés). 380. 2.
 LENOIR (Eugène). — Fête de l'agriculture et des arts, à Bruges. 247.
 LÉONORE. — Son testament. 203. 3.
 LÉONOR (A. de), président du sénat d'Haïti. — Son portrait. 277.
 LÉRY. — Inauguration de sa statue au Val-de-Grâce. 100. 3.
 LÉVINE (Germond de). — Pas perdus dans la vallée du Bastan. 338. 2.
 LÉVONS publics. 59.
 LÉVOLLE (C.). — Bains et lavoirs publics. 59. — Assistance publique; habitations pour les ouvriers. 255. — Assistance publique; les écoles d'Aberdeen. 311. 2.
 LAURENS (Jules). — Son voyage avec l'homme de Hull. De 70 à 74.
 « Le monde occulte, ou les mystères du magnétisme, » par M. H. Delaage. 384. 2.
 « Le jour des Rois, A LA HAVANE, » par M. X. Marmier. 262.
 LELEWAREN. — Souvenirs de la France. 311.
 LEFELS. — Actualités; caricatures. 500.
 LÉGENDE ORIENTALE. — La reine de Saba. 176. 142.
 LÉON D'ONNEUR (nominations dans la). 376. 2.
 LEGOUÉ (Ernest). — « Les notes de la reine de Navarre, » comédie en 5 actes, en prose. 243. 2. — Quelques mots sur l'art de l'escrime en France. 291. 1.
 LEMER (Julien). — « Les poètes de l'amour. » 54.
 LEMUS, professeur d'orgue à Bruxelles. — Son balout. 118.
 LÉNYEVIC. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 LESOMER DE VINCL. — Voy. Musée du Louvre.
 LÉONARD LE ROI des Belges. — Son respect de la constitution. 201. — Son discours à l'inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique. 202. 1.
 LE PUNON (l'amiral). — Traité qu'il conclut avec Rosas. 226. 1.
 LÉQUESTRE, sculpteur. — Son envoi de Rome. 233. 4.
 « Les peuples de l'Autriche et de la Turquie, histoire contemporaine des Illyriens, des Magyars, des Romains et des Polonais, » par M. H. Desprez. 11. 1.
 « Les moyens justifiés la fin, » aphorisme en douze tableaux, par M. Xavier Aubryet. 14.
 LETTRES écrites de mon jardin, par M. Alphonse Karr. 6. 2.
 — sur la France, par M. Félix Mornand. — I. De Paris à Nantes. 218. — II. De Paris à Blois. 206. — III. Amboise et Abd-el-Kader. 278. — IV. 298. — V. Tours. 345. — Marmoufères. 346. — VI. De Tours à Saumur. 372. — VII. Xantilly. — Dolmen. — Mont-sreux. — Fontenay. — Tombeau de Richard-Cœur-de-Lion. 394. — VIII. De Saumur à Angers. — Angers; d'Angers à Nantes. 410.
 « LETTRES à M. le président de la République, » par M. Azéma de Montgravier. 62. 3.
 LÉVELLÉ (Charles de). — Obsèques de la reine des Belges. 263.
 LEVIZA (don Juan Antonio). 381. 1.
 LEV-SASS, capitale du Tibet. 52. 1. — Description; temples bouddhiques; palais du Tala-Lama; les chiens; sépultures; les chabrons; le Tala-Lama; MM. Hue et Gabet chez le régent; leur arrestation; leurs expériences météorologiques. 52 et 3. — Ordre de départ; leur voyage en Chine. 44. 1.
 LEVYMOISE (Louis). — Sa mission en Espagne. 297. 1.
 LEVYNA (la République de). 123. 1.
 LEW (mademoiselle Jenny). — Sa réception en Amérique. 195. 2. 211. 2. 243. 1. — Son portrait; ses succès aux États-Unis. 325.
 LIQUIDATION des gaz par un moyen nouveau. 32. 3.
 LITTÉRATURE étrangère. — Horace et le Tasse. 330. 1. 346. 1. 362. 2.

LIVET. — Musique du Prométhée délié de Gœthe. 199.
 LOI sur le contentement des journaux et de l'impact des écrits périodiques et non périodiques. 59. 3.
 LONGHÉRIE (M. de). — Lettre que lui adresse M. Hoebel au sujet de Ninive. 290. 2.
 LOUÏS des Impôts d'or (la). 131. 2. 402. 1.
 LOUIS (le). 47. 1.
 LOUIS-PHILIPPE. — Sa mort; son portrait. 129. — Dernier hommage qui lui est rendu à Claremont; son tombeau. 153. — Services rendus à Bruxelles, à Paris et à Nouilly. 145. — Travaux publics exécutés sous son règne. 146. 3. — Son portrait par M. Edouard Dubuffet. 176. 2.
 LOUVET. — Premier grand prix d'architecture. 232. 3.
 LOUIS (M. de Vil), gouverneur du Portugal. Prince. 277.
 LOUÏSE. — Mesure de sa vitesse dans l'air et les milieux transparents. 22. 3.
 M
 MAILLE (hal). — Ses améliorations. 4. 2.
 MACHINE à VAPLEUR. — Un perfectionnement n. 43 — à percer le grand tunnel des Alpes. 175.
 MAIRIE faire de. 229.
 MAJINA (Rodolphe). — Constitution d'une maison son en fonte et en fer pour la Californie. 160.
 MAGASIN DE SALES VALETS (les). 187. 2.
 MAGNÉTISME (considérations sur le). 158. 167. 182.
 MAILLET, sculpteur. — Son envoi de Rome. 233. 2.
 MAISON en fonte et en fer pour la Californie. 160.
 MAILLETIN, réacteur du *Constitutionnel*. 254.
 MALEVILLE (mademoiselle Charlotte de). 83. 1.
 MANGON (Hervé). « Études sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Sologne et d'autres parties de la France. » 273.
 MANIFESTE de la Montagne. 98. 1.
 MARIET. — « Indigence et secours. » 54. 1.
 MARCELIN. — La commémoration au Théâtre-Italien; épiques. 233. 3. 23.
 MARGAT. — Son ascension à l'Hippocrate. 3. 2.
 MARIE-ANNE (ex-reine des Français). — Son voyage projeté à Orléans. 178. 1. — Son arrivée à Orléans. 226. 1. — Voy. Reine des Belges et Louis-Philippe.
 MARINI (hal de la) au Jardin d'Hyver. 3. 2.
 MARMOR (X.). — Le jour des Rois à la Havane. 262. — La Havane. 378. 398.
 MARMOUTHS. 315.
 MARSCHAL (Armand). — Sa collaboration au *Credit*. 335. 2.
 MARTINS (Ch.). — « Annuaire météorologique de la France, pour 1850. » 31. 1.
 MARVY (Louis). 335. 3. 336.
 MASSE (V.). — « La Chantaise voilée, » opéracmique en un acte. 365.
 MASSOL. — Son succès dans l'Enfant prodige. 374. 1 et 2.
 MATHIEU DE DOMVILLE. — Sa statue. 192. — Sa médaille. 208.
 MATHIEU (ferme de). — Voy. Graux.
 MAUS. — Machine à percer le grand tunnel des Alpes. 175.
 MAUVIS (Victor), astronome. — Sa découverte d'une comète. 163. 1.
 MAVIS. — Son départ en ballon avec M. Godard. 226. 1.
 MAZINA (Anacleto). 381. 1.
 MAUBERT (Alfred de). — Un carrousel sous Louis XIV. 323.
 MELLON. — Son ouvrage sur la thermochrose. 22. 3.
 « Mémoires d'outre-tombe, » par M. de Châteaubriand. 190. 211. 1.
 MÉMOIRES de Lola Montès. 102. 3.
 MIQUELLET (mademoiselle). — Ses succès à Anvers. 150. 3.
 MIEU CASPENSIS. — Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne.
 MIEU NOUR. — Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. 22. 7.
 MESSAGE du président de la République publié par la Presse. 305.
 — du président de la République. 306. 1.
 MIEU NOUVELE pour indiquer les noms des routes de Paris et des villes principales. 16.
 MIEU NOUVELE à dessiner de mémoire. 48.
 MIEU NOUVELE (Mathieu), sculpteur. — Son Napoléon Prométhée. 64.
 MIEU NOUVELE. — Voy. Musée du Louvre.
 MIEU NOUVELE (mathématicien), actrice du gymnase — Son départ pour la Russie. 227. 3.
 MIEU NOUVELE. — Son rapport sur la production et la consommation du sel en Angleterre. 22. 2.
 MIEU NOUVELE (de police correctionnelle). — Chârae en action, par Gavarni. 392. 393. 408. 399.
 MIEU NOUVELE. — Pension que lui accorde le ministre de l'Intérieur. 307. 2.

MONITEUR du soir (le) et l'Assemblée nationale. 66. 2.
 MONK, par M. Guizot. 354. 3. 370. 2. 387. 1.
 MONSIEUR de Forlolan. 288.
 « MONSIEUR (la), » par M. Michel Chevalier. 110.
 MONSIEUR D'OS (la). — Nomination d'une commission chargée d'étudier les questions qui se rattachent à l'emploi simultané de deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie légale. 386. 1. — Article de M. X. Raymond. 391. 3.
 MONSIEUR (Charles). — « Les chemises rouges. » 54. 1.
 MONSIEUR (manifeste de la). 98. 1.
 MONSIEUR (mademoiselle Céline) au théâtre de la Montagne. 164.
 MONSIEUR (M. de) et la vraie croix. 339. 2. — Son rapport sur la célébration du dimanche. 370. 1. 390.
 MONSIEUR. — Son ballon. 227. 2.
 MONSIEUR (comte de). — Son mariage avec la princesse Caroline de Naples. 34. 1.
 MONSIEUR. — Voy. Histoire de l'aérostation; aérostats; navigation aérienne.
 MONSIEUR (Azéma de). — Lettre à M. le président de la République. » 62. 3.
 MONSIEUR, foréar. — Blessé par un taureau. 64. 1.
 MONSIEUR (les défenseurs de). 379. 3.
 MONSIEUR (château de). 395. 1.
 MORAGIN DE NUBIA, évêque de Cagliari. — Voy. Piemont.
 MOROSIN (les). — Leur progrès en Amérique. 146. 2.
 MORISAN (Félix). — Voyez Vie des eaux et Lettres sur la France. — « Le Salara allégé et le grand désert, » par MM. Daouins et Anson de Chancel. 246. — « De la démocratie en Amérique, » par M. A. de Tocqueville. 287. 1. — « Cours d'hippiatrique, » par M. Maxime Jacquemin. 303. 4. — Le mystère de la passion. 326. — Un prophète inconnu. 332. — Sa réponse à M. Abraham, négociant de Saumur. 414. 2.
 Morning chronicle (le). 114. 2. — post (le). 162.
 MOTHER (un nouveau), par M. Saint-Germain Leduc. 239. 1.
 MOUSSAN, carrossier. — Son coupé-chaise. 210.
 MOUX nouveau de sécurité appliqué aux armes à feu. 112.
 MUTLER. — Ses tableaux de la nouvelle salle de l'Académie nationale de médecine. 203. 3.
 MURGER (H. nri). — Souvenirs de la vie artistique; la biographie d'un inconnu. 214.
 MUSEE du LOUVRE. — Nouvelles acquisitions faites par l'Etat. 213.
 — mexicain au Louvre. 46.
 MUSQUE du 9^e dragons (la). 118. 2.
 MYRILLE. — Ferme anglaise. 107.
 MYSTÈRE de la passion (le), jubilé dramatique 226. 3 et suiv.
 N
 NANCY. 151. 2.
 NANTILLA. 394. 1.
 NAPLES. — Mariage du comte de Montémolin avec la princesse Caroline, départ du duc de Bivas, ambassadeur d'Espagne. 34. 1.
 NAPONON Prométhée, par M. Mathieu Meunier. 64.
 NAVRAGE de la Meuse sur les côtes de Cornwall. 359. 2. et 400.
 NAVIGATION (les) de la Seine, par Montgery. 118. 2. — par M. Pelin. 149.
 NÉAL (l'envoyé d' à Satory. 197. — Son départ de Paris. 209. 3.
 NÉVAYE (le général). — Causes qui ont amené son remplacement. 273.
 NÉVAYS. — Inauguration du chemin de fer. 267. 3.
 NÉVAL (Gaston de). — Son départ en ballon avec M. Godard. 226. 1.
 NICHARDOT (Louis). — « Études sur les grands hommes. » 487.
 NIEVE de SAINT-VICTOR. — Nouveaux procédés photographiques. 326. 3.
 NISIVE (les monuments de). 290. 2.
 NISARD (Desire), nommé membre de l'Académie française. 349. 2.
 NIVELLEMENT de l'isthme de Suez. 326. 2.
 NOÛ (la veille de). — Souvenirs d'autrefois. 407.
 NORWICH. — Son envoi de Rome. 731. 3.
 NOUVELLES ACQUISITIONS faites par l'Etat pour le Musée du Louvre. 213.

O

« OASIS (l') » recueil de poésies, par M. Ferdinand Dugué. 275. 3.
 OBERMAYER. — Voy. Mystère de la Passion. Obsèques de la reine des Belges. 263.
 OERIS (les). 95.
 OETSCHER, compositeur. — Chargé de réorganiser l'orchestre du Théâtre-Français. 260. 1.
 OSSLOW. — Son soubor pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse. 83. 1.
 OUBU (les fumeurs d'). 355. 1.

STRATI. — Voy. mer Noire et mer Caspienne.
 STUBAI (Daniel). — Voy. *Morning Post*.
 SUEBI (fabrication du). 22. 2.
 SUEZ (don Joaquin). 380. 1.
 SUÈDE. — Mariage du prince royal avec la prin-
 cesse Louise des Pays-Bas. 20.
 SUEZ (Sulme de). — Son nivellement. 376. 2.
 *SULPHURES lithéraires dévoilés. * par M. Qué-
 rand. 319. 2.
 SUSINI (don Antonio). 381. 3.

T

TABEAU du mafile (no). 334. 1.
 TABLEAU (vente de). 47. 1.
 TACHYRAV. — Sa machine pour fabriquer les
 tuyaux en terre cuite. Ses charmes. 62. 3.
 TADIAN. — Voy. Illustration industrielle et com-
 merciale.
 TAILLEUR (le) 43. 3.
 TALE (don Francisco). 380. 2.
 TALE-LAMA (le). 42. 2.
 TASCHEBAI. — Sa réclamation au sujet d'un ar-
 ticle de *l'Illustration*. 34. 2.
 TASTET (Alfred). — La forêt de Fontainebleau.
 258. 2.
 TAVENNES (les) en Angleterre. 1. 39. 2. II. 119. 2.
 TAYLOR, président de la confédération améri-
 caine. — Sa mort. 50. 2.
 TÉLÉGRAPHE d'Ain-Telasil (le). 310.
 TÉLÉGRAPHE électrique appliquée aux relations
 50 ansaires. 326. 1.
 TÉLÉGRAPHE électro-chimique. 399. 1.
 TÉLÉGRAPHE sous-marin (le). 50. 3. 146. 2.
 171. 3. 172. 146. 2. 471. 3. 172.
 TÊTE de la Gloire (le) en Navarre. 212.
 TENNESSEE (le) — Souvenirs de voyages. 411. 2.
 TÉRRAVIS (les) et les fumeurs d'opium. 355. 3.
 TETAZ. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 TEXILU (Edmond). — Voy. Voyage à travers les
 journaux.
 THÉÂTRE Français. — Le Chandelier, de M. Al-
 fred de Musset. 3. 3. — Début de M. Ballande
 dans Cinq. 37. 1. — De madame Simon Lévy et
 de mesdemoiselles Jouvette et Billant.
 37. 2. — Une Discretion. 83. 2. — Reprise
 du Mariage de Figaro. 447. 3. — Héraclite et
 Démocrite, comédie en 2 actes en vers, de
 M. Ed. Fournier. 147. 3. — Un Mariage sous
 la régence, 3 actes, de M. Léon Guillard.
 195. 3. — Les Contes de la reine de Navarre,
 5 actes en prose, de MM. Scribe et Legouvé.
 213. 2. — Réorganisation de l'orchestre. 260. 1.
 — Reprise de mademoiselle Rachel. 307. 3.
 — Les Amoureux sans le savoir, 1 acte en
 vers, de MM. Barbier et Carré. 321. 3. — Le
 Joueur de Hôte, 1 acte en vers, de M. E. Au-
 gier. 403. 3.
 — de l'Opéon. — Les Péchés de jeunesse, par
 M. E. Souvestre. 211. 3. — Le Valet sans li-
 vrée. 213. 3. — Sapho, par M. P. Boyer. 324.
 1. — Les Baisers, par M. H. Lucas. 324. 3.
 — Reprise du Mari de la favorite. 355. 2. —
 Les Ennemis de la maison, 3 actes en vers, par
 M. C. Doucet. 371. 3.
 — de l'Opéra. — Cloture. 7. 2. — Réouverture.
 150. 2. — Reprise de madame Cerrito et de
 M. Saint-Léon. Début de M. Lyon. Reprise de
 madame Labord. 187. 1. — Mademoiselle Al-
 boni dans Charles VII. 199. 1. — Id. dans le
 Propriétaire. 212. 2. — Reprise de madame Viar-
 dot. 309. — Reprise des Ungeuets. 331. 2.
 — L'Enfant prodige, 5 actes, par MM. Scribe
 et Aubier. 373.
 — Italien. — Ouverture. 275. 3. — La Son-
 nambula. 309. — La Norma. 331. 2. — La
 Fugita del regimento. 343. 2. — Il Barbiere
 di Siviglia. 374. 2. — Lucrezia Borgia. 388. 3.
 — de l'Opéra comique. — Le Talisman, 1 acte,
 musique de M. Jossé. 7. 3. — Grilda ou la

bonne Psyché, 3 actes, par MM. Scribe et
 Adolphe Adau, 59 et 60. — Début de M. Bar-
 bol. 150. 3. — Reprise de madame l'algde.
 187. 1. — Reprise de l'Amant jaloux, de
 Grétry. 199. 1. — Le Paysan, opéra en 1 acte,
 par MM. Alboize et Charles Poizat. 259. 1. —
 La Chantreuse voilée, 1 acte, par MM. Scribe
 et de Leuven, musique de M. Y. Massé. 365.
 — du Gymnase. — Reprise de la Grande Dame.
 Madame Rose Chéri. 22. 1. — La Chanson
 de Gallet. Début de M. Saclier. 37. 3. —
 L'Épelle des femmes. Mademoiselle Wolf.
 52. 1. — La Société du Doigt dans l'œil. 116. 3.
 — Faust et Marguerite. Madame Rose Chéri.
 131. 3. — Le Banquet des camarades, par
 M. Arvers. 180. 3. — Un Divorce sans l'em-
 pire. M. Dressant. Madame Rose Chéri. 228. 1.
 — Le bon Lafontaine. 228. 3. — Charles-
 le-Téméraire. 276. 2. — Les Baignoires du Gym-
 nase. 292. 1. — Les Petits Moyens. 307. 3.
 — Les Tentations d'Antoinette. — Mademoi-
 selle Lathier. 355. 2.
 — des Variétés. — L'Alcôve d'un garçon. 4. 2.
 — La Vie de café. 37. 3. — Les Fantaisies
 de Mylord. Hoffmann. 68. 1. — Un Train de
 plaisir pour la Californie. 90. 3. — Le Jour et
 la Nuit. 164. — Les Raisins malades. 211. 3.
 — La Dot de Mariette. 213. 3. — Le Pont
 cassé. 213. 3. — L'Anneau de Salomon. 273. 3.
 — Le Supplice de Taniela. 292. 3. — Le
 Maître d'armes. 372. 3.
 — de la Montansier. — Roméo et Marielle. 4. 2.
 — Le Sopha. Hyacinthe. Grassol. Sainville.
 52. 2. — Les Troupes innocentes. 116. 3. —
 Qui se dispute s'adore. 131. 3. — La Peau de
 mon oncle. 131. 3. — La Fille bien gardée.
 Mademoiselle Céline Montalant. 164. — Quand
 on attend sa belle. Les Deux Aigles. 229. 1.
 — Reprise de M. Achar. 260. 3. — La plus
 belle nuit de la vie. 260. 3. — Phénomène.
 276. 2. — Un Monsieur qui suit les femmes.
 329. 3. — Les Extases de M. Hochenez, par
 M. Marc Michel. 387. 3.
 — du Vaudeville. — Les Trois Dondons. 37. 2.
 — Le Dieu du jour. 59. 2. — Le Père nour-
 ricier. 116. 3. — Les Pavés sur le pavé. 164.
 — Plaisirs et Charité. 196. 2. — La Famille
 du mari. 243. 3. — Mademoiselle Déjazet.
 260. 3. — La Douairière de Brienne. Made-
 moiselle Déjazet. 307. 3. — Les Étoiles. 325. 1.
 — Le Règne des Escargots. 372.
 — de la Porte-Saint-Martin. — Pied de Fer, 5 actes,
 par M. Léon Guzman. 211. 3. — Les Boulevards
 de Paris, par M. Méry. 211. 3. — Le Lion et
 le Moncheron, 5 actes, de M. E. Souvestre.
 307. 3. — Jemmy l'ouvrière, 5 actes, de
 MM. Barbier et de Courcelles. 339. 3.
 — de l'Ambigu-Comique. — Un Enfant de Pa-
 ris. 67. 3. — Le Bonhomme Jacques. 131. 3.
 — Marianna. 211. 3.
 — de la Gaîté. — Choucrue-Duclos. 4. 2. — Ma-
 dame de Lavrière, par M. Charles Lafont.
 180. 3. — Paillasse. 307. 3.
 — Historique. — Les Trois Racan. 3. 3. — La
 Chasse au castor. 83. 3. — Les Frères corses.
 100. 1. — Fermetine. 260. 3.
 — du Cirque des Champs-Élysées. — Les Ka-
 byles. 20. 2. — Djafi, jument arabe montée
 par M. Rancy. 179. 3. 180.
 — du Cirque-Olympique. — Le Sac à malice,
 féerie. 180. 1. — Le Petit Tondeu. 403. 3.
 THÉMOISE (la). 22. 3.
 THOMAS (Jules), sculpteur. — Son envoi de
 Rome. 233. 3.
 THOMAS. — Son envoi de Rome. 231. 3.
 Times (le). 240.
 TIMM (Vassili). — Exposition des produits de
 l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. 375.
 TINI. — La République dans les carrosses du
 roi. — Décrets qu'il reçoit. 274. 1.
 TOCQUEVILLE (A. de). — De la démocratie en Amé-
 rique. p. 287. 1.
 TOULETTS (les). 299. 1.

TOSCANI. — Suspension du statut constitutionnel
 et suppression de la liberté de la presse.
 209. 9.
 TOULON (la Saint-Eloi à). 7. 3.
 TOULNAY (fêtes de). 114. 1.
 TOULOUSE (Prosper). — Dela houille, par M. A. Bu-
 rat. 367. 2.
 TOURNI, graveur. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 TOULS. 315.
 TOUSSAIN (veillée de la). 283.
 TOUSSAINT (Alcide). — Sa mort. 276. 3.
 TOUSSAINT de plaisir de Paris à Londres. 104.
 TRAINS de plaisir. 19. 3. 36. 51. 3.
 *TRAITÉ des reconstructions militaires, * par
 M. A. Chatelein. 350. 1.
 *TRAITÉ d'architecture contenant des notions
 générales sur les principes de la construction
 et sur l'histoire de l'art, * par Ch. Léonce Rey-
 naud. 302. 2.
 TRAVAUX publics exécutés à Paris sous le règne
 de Louis-Philippe. 136. 3.
 TRÉPORT (le). 174. 202.
 TRIANON (Henri). — Ecole des beaux-arts. Ex-
 position des grands prix. Envois de Rome.
 231. 3.
 TRINITAS, chant du VIII^e siècle, tiré du manus-
 crit de Pierre de Corbeil, à Sens. 285.
 TRIBOLI (le père). 236.
 TRIOUILLE. 106.
 TRUCAN (Julien). — Son départ en ballon avec
 M. Godard. 226. 1. — Sa description d'une
 nouvelle machine aérostatique. 308. 3. — Les
 ballons. 319.
 TUYAUX en terre cuite (machine pour la fabri-
 cation des). 62. 2.

U

UNION ALCOOL du sud-est de la France. 235. 1.
 — MUSICAL. — Son premier concert. 343. 3.
 UNTERS (P.), journal consacré par Mgr. l'Arche-
 vêque de Paris. 146. 1.
 Urbi et orbi. 384. 1.

V

VAGUES de l'Océan atlantique. 283.
 VALCY (explosion à bord du). 322.
 VALSÈRES (Jacques). — « Confection du Code
 rural. » 62. 3.
 VAREUL. — Les préjugés et les prétentions histo-
 riques à propos de l'invention de la vapeur.
 366. 1.
 VAREULLE (la) de la Toussaint. 283.
 VAREULLE DE NOËL (la). — Souvenirs d'autrefois.
 407.
 VAREULLE (François). — Pèlerinage à la sépulture
 des capucins à Palerme, le jour des Morts.
 393. 304.
 VERN (le docteur Louis), rédacteur du *Consti-
 tutionnel*. 195. 1. 210. 1. 3. 211. 1. 226. 2.
 274. 2. 289. 3. 306. 2. 324.
 *VIRAS d'un flâneur, * par M. Perrot de Chel-
 zelles. p. 54.
 VERSAILLES (galerie de). — Détérioration des ta-
 bleaux. 128. — La chambre de Mme de Main-
 tenon, le potager, les tableaux; par M. Saint-
 Germain Ledue. 222.
 — Concours général de l'agriculture. 245.
 VIALBOT (M^{me}). — Sa rentrée dans le *Propriétaire*.
 309. — Valentine dans les *Huguenots*. 331. 2.
 343. 2.
 VICNY. 26. 2.
 VIE à bon marché (la). — L'allumette chimique.
 74. 1. — Les œufs. 95. — La plume de fer.
 191. 1.
 VIE des eaux (la). 1. 26. — II. Les bains de
 mer. Observations générales. 55. — III. Les
 bains de mer: Boulogne. 70. 2. 90. 1. — Les
 bains de mer de Normandie: Trouville. 100.

— Dieppe. 131. 174. — En et le Tréport. 174.
 202.
 VIGAS (murdre de la). 62. 2.
 VILLACIAN (don José). 340. 2.
 VILLAIN. — Second prix d'architecture. 232. 3.
 VILLE de Paris (la). — Son lancement. 226. 1.
 VILHEMIN (Eugène). — « Paroles de Ruth et
 Boaz, » symphonie pastorale. 39. 2.
 VILLOT. — Voy. Rainé.
 VILMOBIN (Louis). — Sa note sur les moyens de
 former des races et des sous-races dans cer-
 taines variétés de plantes. 318.
 VINTILLE (place). — Sa décoration. 61.
 VINTI aux ateliers. 11. 3. — Atelier de M. En-
 gène Girard. 29. — Atelier de M. Paul Dela-
 Forge. 161. 3. 165. — Atelier de M. Jullivert.
 304.
 — (une) à bord du yacht royal *Victoria and
 Albert*. 95.
 VOLTAIRE. — Sa statue à l'Hôtel-de-Ville. 403. 2.
 VOTATION (nouveau mode de) adopté par l'As-
 semblée législative. 357.
 VOYAGE de circumnavigation, exécuté par la fré-
 gate amirale la *Poursuivante*. 257. 271.
 — dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, *
 par MM. Hué et Gabet. 42.
 — aux sources du Danube, du Rhône et de
 Rhin, * par M. Hoefler. 150. 3.
 — à travers les journaux. 34. 58. 66. 98. 194.
 210. 226. 234. 274. 294. 306. 338. 390. 401.
 — dans Paris. — La Bourse. 151. 2. 166. 1. — Les
 magasins de nouveautés. 187. 2.

W

WAGNER (Edouard). — « Fleurs d'Allemagne. »
 275. 3.
 WAILEY (Léon de). — « L'heureuse famille, » de
 Charles Dickens. 198. — Les vagues de l'Océan
 atlantique. 283. — Les tortues. 299. 1. —
 Documents pour servir à l'histoire du salaire.
 322. 2.
 WALSER. — Son arrestation pour une fausse ten-
 tative d'assassinat contre le Président de la
 République. 18.
 WALZER. — Voy. Times.
 WALTER (M^{me}). — Ses succès à Londres. 150. 3.
 WEBSTER, professeur. — Son exécution. 162. 1.
 WEINAR. — Voy. Gothe.
 WIESBADEN. — Cour de M. le comte de Cham-
 bord. 113. 430. 1. 131. 1. 145. 146. — Mam-
 fests de Wiesbaden. 193.
 WILKINSON. — Ses perfectionnements à la ma-
 chine à vapeur. 43. 2.
 WINEMAN. 90. 3.
 WISSEMAN (le cardinal), archevêque de Westmin-
 ster. 293.
 WOLKE (le pêcheur de Saint-Goar). — Voyez
 Rheinfels.
 WERTHEMBERG. — Résultat des élections. 210. 1. —
 Ouverture de la session. 226. 1. — Dissol-
 ution de l'Assemblée. Abrogation de la loi
 électorale. 306. 1.

X

XON, commissaire de police de l'Assemblée légis-
 lative. 305. 1. — Ses révélations au sujet d'un
 prétendu complot tramé contre le général Chan-
 garnier et M. Dupin. 305.
 YESTU (le général). — « La guerre en Afrique. »
 130. 1.
 YEAN (Dr.). — A Serra dos Orgãos. 230.
 YEART. — Son Mémoire sur l'industrie des lai-
 nages. 30. 1.

Z

ZAMPA (Aurélien). — La veillée de Noël, souve-
 nirs d'autrefois. 407.

TABLE

ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

BEAUX-ARTS.	Bataille d'Idsted (25 juillet 1850) 97	Enceinte réservée aux bestiaux 377	Schramm (le général) 273
Abreuvoir (l'), d'après un tableau de Flers. 85	Camp de Versailles dans la plaine de Satory. 209	Costumes des paysans Id.	Silveira (le colonel don Brígido) 384
Atelier de M. Paul Delaroche 165	Carrousel de 1850 à l'École de Saumur. — Le javelot. La course des bagues. La course des têtes. 244	— universelle à Londres. — Vue extérieure et intérieure 360-361	Solsona (le colonel don José-Maria) 381
— de M. Eugène Giraud. 29	Célébration de la fête de sainte Barbe, à Brest 385	Nouveau moyen de sécurité appliqué aux armes à feu 112	Sontag (madame), dans la Sonnambula 309
— de M. Jollivet. 201	Chambord (le comte de) à Wiesbaden 143	Volation (nouveau mode de) adopté par l'As- semblée nationale. — Urnes. Etriers. Opération du vote. Tableau du scrutin. 357	Soza (le colonel don Marcelino) 381
Bas-relief chinois. 32	Collations militaires dans le camp de Ver- sailles 225	PORTRAITS. STATUES.	Slévin (Simon), sa statue à Bruges. 256
Chapelle de Saint-Paul, à Saint-Sulpice, par M. Drolling. Le Bavièvement de saint Paul. 348	Debarquement du Président de la République à Lyon 113	Ballard Preston (W.). 65	Suares (don Joaquim), président actuel de la République orientale de l'Uruguay. 380
— Saint-Paul frappé de cécité. Id.	Départ du gouvernement de Hesse-Cassel le 13 septembre 1850. 177	Balzac (Honoré de) 133	Susini (le lieutenant-colonel) 384
— Saint-Paul devant l'arcopage Id.	Derniers moments de la reine des Belges à Ostende 241	Branchu (M ^{me}). 260	Taje (le colonel don Francisco). 380
Dessin sans maître (le). 48	Émeute à Birkenhead, près Liverpool 353	Brohan (M ^{lle} Mademoiselle). Id.	Taylor (le président) et les membres de son cabinet. 65
Devioq (M. le baron), par Rubens. 213	Escadre (l ^e) française à Brest. 352	Chambord (le comte de). 145	Touzez (Alcide). 276
Envois de Rome. — Virgile au bord de l'Anio, par M. A. Benouville 232	— à Cherbourg 128	Clayton (John) 65	Trist (G.-W.). 65
— Les Exilés de Tibère, par M. Barrias. Id.	Exposition dans la chapelle royale de Madrid du corps du jeune prince des Asturies. 49	Collamer (J.). Id.	Villagran (le colonel don José). 381
— Marlyrs conduits au supplice, par M. A. Benouville Id.	Régates de Brest (les) 53	Comité législatif (le). 193	Wiseman (le cardinal de), archevêque de Westminster. 293
Évanouissement de la Vierge (l'), dessin par Raphael 213	Fêtes de Bruges. Exposition des produits agri- coles. Dédicé des chars. 248	Commission de permanence (la) de l'Assem- blée législative. — MM. Dupin. 184	SCIENCES.
Larrey pansant les blessés, tableau de Mul- ler 204	— Fête vénitienne sur le grand canal. 219	Odilon Barrot Id.	Calendrier astronomique illustré. 79-143-207- 287-351
Napoléon Prométhée, par M. Mathieu Meus- nier 61	Fête de Saint-Eloi à Toulon. Les aubades et la bénédiction des chevaux et des ânes. 8	Saint-Priest (le général de) Id.	Concours général de l'agriculture, à Ver- sailles, bœuf, cheval de trait, taureau. 245
Nouvelle salle de l'Académie de Médecine. 204	— de l'alliance des lettres et des arts au parc d'Asnières. — Deux gravures. 132	Berryer Id.	Essai d'un système de propulsion aérienne, par M. Julien. 309
Pinel (le doct.), tableau de Muller. Id.	— de sainte Rosalie à Palerme. Sarcophage en argent. Grotte de sainte-Rosalie. Marche triomphale du char 56-57	Laurissin (le général de) Id.	Houille. — Sept gravures : mineurs, peço- leris géante, lepidodendron Stre- bergii, odontoptéris Barroli, sphenop- teris elegans, miodendron, nevropteris Dufrenoyi. 368
Prix de Rome. — Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe (grand prix de pein- ture), par M. Baudry 233	Inauguration de la statue de Larrey au Val- de-Grâce (8 août 1850) 100	Monnet Id.	Machine à percer le tunnel des Alpes. — Cinq gravures. 175. 176
— Achille blessé au talon (premier grand prix de sculpture), par M. Gumery Id.	— du monument élevé à Bruxelles en l'honneur du Congrès national. Pose de la première pierre 200	D'Olivier Id.	Proportions symétriques 316
Sainte famille (la), tableau par le Pérugin. 213	Monument élevé à la mémoire des citoyens morts pour la patrie en sept. 1830. 201	Nolé. Id.	Système de navigation aérienne de M. Petin. 149
Statue de la Bavière. 212	Banquet offert par le Roi. Id.	Benignol. Id.	TÉÂTRES.
Temple de la gloire à Munich Id.	Banquet des blessés 208	J. de Lasteyrie Id.	OPÉRA.
CARICATURES.	— de la statue de la Bavière au temple de la gloire, à Munich. 212	Changarnier (le général). Id.	L'Enfant prodige, 3 actes. 373
Actualités, caricatures par Lefils. — Neuf gravures. 300	— à Madrid de la statue de la reine Isa- belle II. 276	Nellemet Id.	OPÉRA COMIQUE.
— Neuf caricatures par Stop 390	Kermesse d'Anvers. — Grande procession. Deux gravures. — Tir de la grande arbalète. 116	Lamoricière (le général de) Id.	Girald (scène du deuxième acte). 60
Album d'un collégien, par Berlioz. 108-109-123 125-140-141-156-157-173.	Mariage du prince royal de Sardie avec la princesse Louise des Pays-Bas. 20	De Montebello 185	CIRQUE OLYMPIQUE.
Almanach de l'Illustration. — Douze gravur. par Cham 189	Obsèques de la reine des Belges. Vue exté- rieure de Sainte-Gudule. La chapelle ardente à Lachen. 264	Rulhière (le général) Id.	Exercices de haute équitation, par M. Raney. 140
Bal de la Marine (le). — Dix caricatures, par Stop 666	— Intérieur de Sainte-Gudule. 265	Casimir Perier Id.	HIPPONROME.
Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin. — Onze gravures. 340	Ouverture de la Chambre des Cortes à Ma- drid le 31 oct. 1850. Vue extérieure et intérieure. 292	Combaral de Leyval Id.	M. Poitevin 33
Du 15 décembre au 1 ^{er} janvier, par Stop. 400	Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray. — Dix dessins 104-105	De Moray Id.	La boule aérienne. 84
Études sur la blouse, par Stop 284	Procession du concile diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850. 81	Creton Id.	Les antruches. 126
Mobilier de police correctionnelle (un), par Gavarni. 392-393-408-409	— en mémoire de la bulle de la sainte croi- sade en Espagne, le 30 nov. 1850. 384	Éron de Laborde. Id.	Ascension des filles de l'air 272
Pour cinq francs de plaisir. — Six carica- tures, par Fouquier. 77	Revue passée au Champ-de-Mars, à Ver- sailles, le 24 septembre 1850. 197	Druel Desvaux Id.	
Rentrée (la) au collège le 5 octobre 1850. — Onze caricatures, par A. Dulong. 237	Saint-Nicolas (la) à Toulon 388	Chambolle. Id.	
Sonnambula (la) au Théâtre-Italien, cro- quis par Marcelin 332-333	Visite du Président de la République à bord du <i>Friedland</i> , le 8 septembre 1850. 461	Lespinnasse (le colonel de). Id.	
Souvenirs de Londres. — Vingt-deux cari- catures, par Stop 92-93	Vue de la rade de Cherbourg pendant la vi- sile du Président de la République. 164	Vesin. Id.	
Un jour de jeûne et deux nuits de veille, ou un train de plaisir à Duppé. — Dix caricatures, par Stop 45	Yacht (le) <i>Victoria and Albert</i> à Brest. 96	De Crouseilles Id.	
CARTES ET PLANS.	INDUSTRIE.	Garnon. Id.	
Plan du Havre. 21	Coffret à bijoux 210	Costa (le colonel don José Antonio). 381	
— de Rouen. 141.	Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie 160	Derival (le comte Coriolan) 277	
— du bourg de Chorges après l'incendie du 9 septembre 1850. 329	Compèchaise 210	Dombasle Mathieu de, sa statue. 192	
— des constructions élevées dans la cour du Palais National pour l'exposition de 1850. 261	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	— sa médaille. 208	
ÉVÉNEMENTS POLITIQUES. FAITS HISTO- RIQUES; FÊTES PUBLIQUES ET SOLEN- NITÉS.	Chemin de fer 210	Ewins (T.). 65	
Arrivée à Paris des invalides de la succursale d'Avignon 337	Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie 160	Faustin (S. A. I. madame Olive). 277	
Bal donné à l'Hôtel-de-Ville le 10 déc. 1850. 372	Compèchaise 210	Ferreira (don Firmin). 381	
Banquet donné dans la Salle de Phorloge de l'Hôtel-de-Ville, le 10 déc. 1850 369	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Fiorentini (madame). 389	
	Chemin de fer 210	Freire (le colonel don Manuel) 381	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Gilho (S. Exc. M. de Adam) 277	
	Chemin de fer 210	Girardin (Emile de). 303	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Gotland (Fathé). 373	
	Chemin de fer 210	Grua (mademoiselle E. La). 388	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Jéou Salomon, duc de Saint-Louis du Sud. 277	
	Chemin de fer 210	Johnson (Bavard). 65	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Isabelle II (statue en bronze). 324	
	Chemin de fer 210	Jung Baladour, envoyé du roi du Népaoul. 197	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Lamas (don Andres), ministre plénipoten- tiaire au Brésil. 380	
	Chemin de fer 210	Larochel (M. A. de). 277	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Lezica (le colonel don Juan Antonio). 381	
	Chemin de fer 210	Lind (mademoiselle Jenny) 325	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Louis-Philippe 129	
	Chemin de fer 210	Lubin (S. Exc. M. de Vil). 277	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Mary (Louis) 336	
	Chemin de fer 210	Medina (le général don Anacleto) 381	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Meredith (W. M.). 65	
	Chemin de fer 210	Onidant (le maréchal), sa statue. 192	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Palmerston (lord) 1	
	Chemin de fer 210	Paz (le général don José Maria) 380	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Perlet (vénitien) 116	
	Chemin de fer 210	Sablou (madame du) 373	
	Exposition des produits de l'industrie agri- cole à Saint-Peter-bourg. — Vue gé- nérale 376	Saint-Aubin (madame), rôle de Lisbeth. 180	

— Vue intérieure	453	<i>Franklin</i> (le), steamer transatlantique, quit- tant le port du Havre le 31 octobre 1850.	289	Signaux des chemins de fer. — Quatre grav.	12	— Port de Kreuznach. — Porte à Bacha- rach. — Bacharach.	280
Cap Grinez (le).	172	<i>Frühstodff</i> (le) déronlant le fil du télégraphe électrique sous-marin.	172	Tailleur (le). — Cinq gravures.	44	— Boppard. — Turnberg. — Oberwesel.	281
Chemins de fer de Versailles et de Saint- Germain. — Gare de Paris.	344	Grande fabrique et magasin d'horlogerie, orfèvrerie et bijouterie de C. Detouche.	405	Toulon à vol d'oiseau.	9	Ruines du château du roi à Vézille.	76
— Hôtel du pavillon Henri IV.	344	Habitation de Robert Peel à White-Hall- Gardens.	17	Trop et trop peu.	196	Sacramento-City.	137
— Château de Saint-Germain.	Id.	Incendie du <i>Valmy</i>	321	Vaudenisse (la comtesse de).	133	San-Francisco. — Place Blay et rue Blay. — Vue générale.	136
— Viaduc du chemin atmosphérique	41.	Incendie du bourg de Chorges.	370	Vente à l'encan des billets pour les repré- sentations de Jenny Lind en Amérique.	375	— Quai d'Aspinal et meeting politique.	137
— Coteau et aqueduc de Marly.	Id.	Incendie à Craonville.	65			Souvenirs de la Frise. — Dames frisonnes. — Lecuwarden.	312
— Château de Saint-Cloud.	345	Magasins de nouveautés (les). — Quatre gra- vures	188	VOYAGES.		— Cureurs d'égouts — Marchands de beurre et de fromage.	313
— Cascade de Saint-Cloud.	Id.	Maison habitée par Pierre Corneille, rue d'Argenteuil, n° 18.	221	Abyssinie. — Costume de Femmes. — Re- pas de viande crue. — Le colconal, palais du ras à Gondar. — Femme d'Abyssinie écrasant des fraises. — Palais de l'empereur à Gondar.	21-25	Souvenirs de Tennessee. — Construction d'un log-house.	412
— Chapelle de Versailles.	Id.	Maison de campagne du sculpteur Schwan- thal.	229	Bains de Panticosa (Espagne). — Trois grav.	181	— Log-house avec défrichement.	Id.
— Le grand Trianon.	Id.	Méthode proposée par M Chambellan pour l'indication des noms des rues de Paris.	16	Caractères, types et costumes anglais. — Conducteur de bestiaux. — Trompette des Horse-Guards. — Charrtier de brasserie. — Gardien de cinctière.	220	— Toilerie id.	413
Chemin de fer de Nevers. — Entrée du sou- terrain de Grimouille, pont-route, aqueduc et viaduc sur l'Allier.	268	Modes d'été.	80	Chasses en Styrie. — La pêche. — Le dé- jeuner. — L'affût. — Le retour. — La traque. — La battue.	252-253	— Camp, meeting religieux.	Id.
— Inauguration du 20 octobre 1850.	269	Moines jouant aux boules dans un monas- tère de Rome.	229	Foire de Madrid. — Valencien. — Arago- nais. — Le champ de foire.	228	— Jeune fille américaine.	Id.
Claremont.	148	Montes blessé par un laureau.	84	Glaciers de Tschingel inférieur et supérieur.	69	Steppes de la mer Caspienne (les)	72-73
Concours de médailles de l'exposition uni- verselle de Londres en 1851, médailles de MM. Bonnardel et Gayraud père	64	Naufage de la <i>Meuse</i> (4 décembre 1850).	400	Grenoble (vue prise de la montagne des Quatre-Seigneurs).	76	— Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks.	72
Conservatoire des arts et métiers. — Modèle de la pompe spirale inventée en 1756 par Wetman	296	Ortolan (l'). — Quatre gravures.	28	Institut de Nowa-Alexandryi. — Trois grav.	101	— Temple kalmouk sur la rive gauche du Volga.	72
— Salle des machines agricoles.	296	Petites industries de Paris. — Mise en cou- leur sans trottage. — Le père Tripoli. Lalbé marchand de cocos.	236	Jour des morts (le) en Sicile.	304	— Grand prêtre kalmouk.	73
— Première voiture à vapeur inventée par M. Qout, en 1780.	297	— L'aveugle fabricant de chaussons. — Marchand d'eau de Cologne. — Re- layeur d'omnibus.	508	Opium (fumeurs d'). — Quatre gravures.	356	— Solennité religieuse chez les Kalmouks.	73
— Grand amphithéâtre des cours publics.	297	<i>Poursuivante</i> (la frigate la) à Bombay.	257	— Ravage de l'opium sur les fumeurs. — Manière de fumer. — Intérieur d'un établissement où l'on fume. — Con- trebandiers d'opium.		Tavernes (les) en Angleterre. — Maître de taverne.	40
Cour des comptes (la). — Le grand escalier.	88	Promenades et jardins publics. — Quatre études par Valentin.	205	Pulawy. — aujourd'hui Institut de Nowa- Alexandryi.	101	— Maitresse de taverne.	Id.
— Grande salle d'audience.	Id.	Rhén (le), par Louis Marry. — Schaffhouse.	168	Rhin (le), par Louis Marry. — Schaffhouse.	168	— Gin-Palace.	Id.
— Salle des comités.	89	Rhén (le). — Le Neckar.	169	— Ehrenfels. — Drusus. — Pfalz. — Rhein- stein.	216	— Policemen reconduisant des gentlemen.	41
— Bibliothèque et salle du conseil	Id.	Rôti de bœuf cuit au gaz à Exeter.	68	— Sonneck. — Le Chat. — Saint-Geor.	217	— Taverne aristocratique.	Id.
Courses de Saumur	244	Saint Vincent de Paul enfant faisant l'au- mône.	400			— Le dernier coup.	120
Ecole des chartes. — Porte d'entrée.	341					— Taverne chantante dans le Strand.	120
— Salle des cours.	Id.					— Matelots en goguette.	121
Élévation générale des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de 1850.	261					— Taverne de matelots.	14.
Embarcadere du chemin de fer à Calais.	85					Une saison aux eaux d'Aix. — Entrée du Casino. — Eglise du château de Cham- béry. — Abbaye d'Hautecombe. — Arc de Campanus. — Ruines du châ- teau du Bourget.	397
Été (l').	417						
Fantaisie par Gavarni.	404						



